50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 5 Janvier 1865. N° 1.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

SON NOM,

Melodie, paroles de A. Berton, musique de G. Aubry.

ARTISTES BELGES.

Joseph Fischer.

Voici une des plus belles et des plus puissantes organisations musicales dont s'honore et s'énorgueillisse la Belgique. Comme le monde musical n'a pas de frontières, il revendique aussi l'éclatante personnalité de cet artiste. Joseph Fischer appartient à la glorieuse et universelle histoire de l'orphéon.

Né le 23 avril 1819, de parents sans fortune, il fit successivement plusieurs états. C'est M. Xavier Van Elewyck, de Louvain, qui nous l'apprend. D'abord cordonnier, peintre en bâtiment, peintre sur porcelaine, graveur sur pierre, fréquentant l'Académie de dessin, puis employé jusqu'à l'âge de dix-huit ans comme surnuméraire au ministère des finances, division des pensions; c'est à travers ces changements de professions que Joseph Fischer poursuit sa vocation et ses études musicales. Pendant ses loisirs d'ouvrier et d'employé du gouvernement, depuis l'âge de douze ans, il reçoit, par les soins de son père, comme délassement au travail, des leçons de musique. A quatorze ans, il est enfant de chœur à l'église de Bon-secours. Le 11 janvier 1834, il est admis au Conservatoire royal de Bruxelles, dans la classe de violoncelle de Platel, professeur des Servais, Batta, etc. En 1839, il obtient un premier accessit de cet instrument. A partir de cette époque, il abandonne toute autre occupation pour se vouer à la musique. En 1840, il obtient le deuxième prix de violoncelle, et le premier prix en 1841. On le rencontre longtemps comme virtuose dans les concerts et à l'orchestre du théâtre royal de la Monnaie. La nature l'ayant doué d'une bonne voix de ténor, il suit les cours de chant de Géraldy et de Lintermans, et devient bientôt premier ténor solo de l'église Saint-Michel et Gudule. A cette époque, il s'occupe déjà de former des sociétés chorales. En 1842, il est nommé professeur de chant des écoles communales de Bruxelles, emploi qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1843, il quitte l'orchestre de la Monnaie pour monter sur la scène du même théâtre, en qualité de second ténor, jusqu'en 1844. N'ayant pas de véritable penchant pour la scène, il demande et obtient, sur la fin de 1844, la maîtrise de l'église Sainte-Catherine.

C'est depuis cette année-là qu'ayant toutes ses soirées libres, il s'occupe activement de la formation de sociétés chorales, de la propagation du chant d'ensemble et de la bonne musique religieuse. En 1850, Joseph Fischer est nommé maître de chapelle de la cathédrale de Bruxelles, église Sainte-Gudule.

Depuis 1839, M. Joseph Fischer a formé et dirigé quatorze sociétés (la dernière en date : *la Réunion lyrique*, dont il est le directeur) et obtenu avec elles dix-huit succès. Il ne s'arrêtera pas en si bon et beau chemin et on peut en être sûr, quand on l'a vu diriger l'admirable société royale, *la Réunion lyrique* de Bruxelles.

(*Orphéon illustré*). J.-F. VAUDIN.

Les Musiciens indigents.

On disait un jour d'un académicien célèbre: « M. X fait d'abord sa phrase, après quoi il songe à ce qu'il mettra dedans. » Nous comptons en musique beaucoup de ces *Messieurs X.*, condamnés à rester des X pour la postérité. Ce qui les distingue de l'académicien qui avait à son service les mots choisis du Dictionnaire, c'est qu'ils ne semblent pas soupçonner qu'il manque une idée à leur phrase, d'ailleurs admirablement faite. Leur syntaxe est irréprochable. Ils n'ont jamais écrit *deux quintes* de suite, ni employé des harmonies qu'on ne puisse trouver dans Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Rossini, Meyerbeer, Auber. Comment leur musique ne serait-elle pas excellente? C'est celle que tous ces hommes de génie se sont donné la peine de faire avant eux. Ils l'ont prise, ils la prennent, ils la prendront chez les maîtres qu'ils mettent en pièces. A la vérité, ils grimpent le long des chefs-d'œuvre, comme des écoliers malfaisants, et ils mettent la main dans les nids, mais c'est toujours lorsque les oiseaux chanteurs sont dénichés!

Ce qui caractérise les musiciens indigents, c'est l'abon-

dance; les notes ne leur coûtent absolument rien : on compterait les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer avant de compter les points noirs qui constellent leurs partitions. Si la surface du globe était recouverte de papier réglé, et l'Océan transformé en vaste écritoire, ils seraient capables de vider l'écritoire et de faire cinq actes d'opéra avec les cinq parties du monde. « Des mots, des mots, des mots, » disait Hamlet. Des notes, des notes, des notes, voilà, en trois mots très-courts, les partitions de certains musiciens de notre temps. B. Jouvin.

BELGIQUE.

Bruxelles. — L'*Ile des Amours*, avec Mlle Laurati, est décidément un succès. Ce qui plus est, ce succès promet de se soutenir longtemps encore.

Avons-nous dit que le ballet de M. Monplaisir est tiré de la *Lusiade* de Camoens, cette épopée à la fois bizarre et grandiose, où les récits de l'histoire portugaise sont mêlés à la splendeur de la poésie, et où la dévotion chrétienne s'allie aux fables du paganisme?

L'épisode de l'île enchanteresse est une de ces fables. Comme l'imagination du poëte en a seule fait tous les frais, le librettiste, ou plutôt le chorégraphe a pu remanier à sa guise tous les incidents de cette description idéale, sans craindre de froisser la susceptibilité patriotique des Portugais, car l'*Ile des Amours* a été composée expressément pour le Grand-Théâtre de Lisbonne.

Il eût pourtant pu, dans l'intérêt de son scénario, s'astreindre à la reproduction exacte d'un passage de la *Lusiade*, où il est dit que Vénus fut secondée par les flèches de Cupidon, pour rendre les nymphes amoureuses des Portugais. De cette façon, les danses qui s'exécutent tour à tour dans le palais des Néréides et dans les jardins embaumés de l'île, eussent reçu un élément de variété qui n'était pas à dédaigner dans une action où l'intrigue est nulle, et qui n'est diversifiée que par la rivalité amoureuse de deux officiers de l'équipage portugais. Il y avait là matière à un pas de flèches très-gracieux, bien que peu neuf, et auquel le manque de personnel chorégraphique aura peut-être fait renoncer ici.

Depuis deux ans, la reprise des *Monténégrins*, de notre compatriote Limnander, a été résolue, mais sans qu'il ait été donné suite au projet. Si, comme tant d'autres opéras repris et abandonnés tour à tour, après quelques répétitions, les *Monténégrins* doivent, eux aussi, subir cette fatale destinée, qu'il nous soit permis de recommander instamment *Yvonne*, drame lyrique en trois actes du même auteur, qui a été joué, en 1859, à l'Opéra-Comique de Paris, par Mlles Wertheimber et Jourdan, et où M. Holtzem, croyons-nous, avait aussi son rôle. On le cite comme un des meilleurs ouvrages de M. Limnander.

Mme Ebrard-Gravière a résilié son engagement. Elle a bien fait. Les représentations de la *Reine Topaze*, interrompues par indisposition de Mme Mayer-Boulard, vont se poursuivre jusqu'à l'apparition de *Lara*, qui n'est pas éloignée, parait-il. *Bouchard d'Avesnes* se maintient. Il y a eu, lundi, un petit massacre du *Maître de Chapelle*, que nous voulons bien mettre sur le compte des étourderies du nouvel an.

⁂ M. Folz, flûtiste italien d'un talent remarquable, vient d'arriver à Bruxelles et se propose de s'y faire entendre prochainement.

Depuis longtemps on n'a plus entendu bien jouer de cet instrument, jadis si populaire, et nous prédisons à M. Folz le succès le plus brillant.

M. Folz n'est pas seulement un exécutant de la plus merveilleuse habileté, ses compositions aussi sont des petits chefs-d'œuvre de grâce, d'élégance, de mélodie et, parmi les flûtistes allemands et italiens, elles jouissent de la plus grande considération.

⁂ On nous mande de Paris, que M. Rouget de Lisle, qui, malgré la rectification faite par M. Fétis à l'endroit de la *Marseillaise*, avait laissé subsister la plainte qu'il avait intentée au directeur du Conservatoire de Bruxelles, vient de donner à l'appel de la cause, son désistement pur et simple.

⁂ Un nouveau journal, l'*Orphéon illustré*, vient de faire son apparition à Paris. Il est publié dans le format des grands journaux, et quoique consacré principalement au chant orphéonique, il sera ouvert à tout ce qui intéressera le monde musical. Le premier numéro (1er janvier 1865) contient de beaux portraits de Meyerbeer, Rossini, Halevy, A. Thomas, Fischer (de Bruxelles), et des autographes de plusieurs célébrités musicales et littéraires.

⁂ On connaît la rivalité qui existait entre l'auteur de *Norma* et l'auteur de *Lucie*.

Bellini mourut en 1835, après un de ses plus beaux triomphes, *I Puritani*.

Donizetti le suivit dans la tombe en 1848; mais, depuis deux ans déjà, il avait perdu à peu près la raison, et un jour qu'il jouait sur le piano un des plus beaux airs de *Lucie*, il s'écria :

— Il avait réellement du talent, ce Bellini!

Le malheureux attribuait à son rival le plus parfait de ses chefs d'œuvre.

⁂ On vient de découvrir à Florence un nouveau ténor appelé à faire sensation dans le monde musical.

Ce *rarissima avis* est Anglais et répond au nom de Tom Hohler. Il y a deux ans environ, il était employé en qualité d'ingénieur civil en Angleterre, et abandonnait sa profession pour tenter la fortune sur les planches. Son premier début a eu lieu dans un concert donné au palais Runiccino, au bénéfice des inondés de la Toscane. Cette audition lui a concilié les suffrages d'un public enthousiaste, et le correspondant ajoute que la voix du nouveau ténor est des plus robustes.

⁂ Il a été jugé, le samedi 17 décembre, au tribunal de commerce de Paris, un procès de propriété artistique, qui n'est pas sans intérêt pour l'industrie théâtrale.

Il s'agissait d'une grande partition de l'opéra de *Faust*, que l'éditeur, M. Choudens, avait vendue par traité à M. Verger, directeur du théâtre de Barcelone, avec interdiction de *vendre, copier, laisser copier, prêter ou céder* cette partition à aucun autre théâtre, soit de la France, soit de l'étranger

Contrairement à cette stipulation formelle, M. Verger a fait cession de sa partition à l'un de ses créanciers, banquier à Barcelone, qui, lui-même, l'avait vendue à haut prix, après avoir gardé copie, à M. Barbieri, directeur du Théâtre Rossini, à Madrid.

C'est à raison de ces faits, préjudiciables pour lui, que M. Choudens avait assigné M. Verger en dommages-intérêts.

La demande de M. Choudens, qui se rattachait à une question de principes, fort importante pour les auteurs et éditeurs d'œuvres musicales, a été soutenue par Me Gustave Chaudey, avocat à la Cour de Paris. La défense de M. Verger a été présentée par Me Jaybert.

Le tribunal a condamné M. Verger à 2,000 fr. de dommages-intérêts.

On voit par là que la clause d'interdiction introduite par M. Choudens dans son contrat peut suppléer très-utilement à l'insuffisance de la protection légale dans les pays étrangers.

⁂ On a évalué les sommes que C.-M. von Weber a recueillies en Allemagne, en Angleterre, en Danemark, en Suisse, de six de ses opéras, savoir : *Sylvana*, *Abou Hassan*, *Preciosa*, *Freischutz*, *Euryanthe*, *Obéron*. Le total de ces sommes s'élève à 16,280 thalers, soit 61,050 francs.

Avec la traduction de *Freischutz* seulement, Castil-Blaze a gagné plus de cent mille francs! Pauvre Weber!

GAND. — Le succès de la *Chatte merveilleuse* a été plus durable sur notre scène que nous n'avions d'abord osé l'espérer. L'opéra de Grisar a fait faire de bonnes recettes. Il est vrai que notre directeur, si malheureux à Anvers, où les abonnés viennent de demander la fermeture momentanée du théâtre, sait, chez nous, profiter des circonstances. Ainsi, après les deux premières représentations de la *Chatte*, M. Vachot fit placarder de grandes affiches dans nos villages : les campagnards, avides de voir des prouesses diaboliques, ne manquèrent pas d'accourir. Deuxième exemple. Le jour de Saint-Nicolas, on voyait un grand nombre d'enfants au théâtre. M. Vachot avait permis aux pères de famille et à ceux même qui ne l'étaient pas, d'être accompagnés d'un enfant en bas âge. Ce soir-là, la salle était comble, et il eût été impossible de trouver un auditoire plus naïvement indulgent et plus satisfait. Il n'y a pas jusqu'au coup de feu reçu à l'œil par notre fort ténor qui n'ait fini par être favorable à tout le monde. Lundi dernier, l'affiche annonçait les *Huguenots* avec ce commentaire : *pour la rentrée de M. Picot, fort ténor* : l'artiste, après un repos absolu de huit jours, chanta mieux et avec plus de succès que jamais.

Le chef-d'œuvre de Meyerbeer est interprété avec un ensemble assez convenable. Nos basses, MM. Filliol et Guillot s'y distinguent. M. Raynal a été applaudi dans le *Trouvère* donné mercredi dernier.

Faisons mention d'une matinée musicale donnée par notre Conservatoire le 26 décembre dernier et d'un concert donné le lendemain par la *Société royale des Mélomanes*. Ce concert n'a pas eu l'importance à laquelle nous nous attendions. Le *Te Deum*, de Benoît, a été remplacé par une cantate de M. Dubois, violoniste de Tournai.

A la matinée du Conservatoire, nous avons constaté le progrès des élèves de M. Lagye et le succès de M. Vuylsteke, flûtiste. M. D'Haseleire a fort bien chanté l'air de *la Cenerentola*. Mlle Cornille a fait des progrès sensibles qui, s'ils continuent, promettent pour bientôt une bonne cantatrice. L'orchestre a joué une symphonie de Haydn et l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven. L. V. G.

P. S. Il nous arrive une bonne nouvelle pour notre théâtre, *Mireille* va être mis à l'étude et Gounod viendra lui-même en diriger les répétitions.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — La première représentation du *Capitaine Henriot*, de Gevaert, a eu lieu jeudi passé à l'Opéra-Comique. J'ai le plaisir de vous dire tout d'abord qu'un grand succès a accueilli l'œuvre du renommé musicien, votre compatriote, et je crois que la direction va faire quelques belles recettes avec le *Capitaine Henriot*.

Cette représentation est assez intéressante pour vos lecteurs pour que je me permette d'entrer dans quelques détails. La pièce est de M. Sardou et feu Gustave Vaez. Ils ont mis Henri IV en scène ; c'est lui qui est le capitaine Henriot. Le roi que l'histoire nous représente comme un *Vert galant*, est devant Paris dont le siége est fort avancé. A la chasse, pendant une trêve, une flèche tue un daim qu'il poursuit et, dans la flèche, il trouve un billet qui lui dit qu'un ami dévoué voudrait le voir à Paris parce qu'il est possible de lui ouvrir la porte Saint-Honoré, par laquelle il pourra entrer dans la ville. Henri, qui aime les aventures, se décide à entrer *incognito* dans Paris pour s'entendre avec son ami anonyme. Mais comme le bon roi avait dans sa destinée de trouver toujours un cotillon sur son chemin, il suit trois femmes masquées, et le voilà dans un hôtel somptueux où bientôt il découvre deux amoureux capitaines de son armée : Mauléon et Bellegarde. Un faux avis trompe un officier espagnol, ligueur enragé, don Fabrice, ou plutôt la jalousie l'égare, et il prend Mauléon pour le roi et l'arrête. Mauléon, bien qu'il croie le roi son rival, se laisse prendre, sauvant ainsi son souverain. Au troisième acte, Paris est pris, mais Mauléon est toujours prisonnier des ligueurs ; le roi qui l'aime, trouve un bon tour dans son imagination et sauve son ami, la maîtresse de son ami, et fait le bonheur de tout le monde en tuant courtoisement le don Fabrice, à qui il en veut beaucoup pour quelques opinions exprimées imprudemment sur le roi de Navarre, par ledit Fabrice, au capitaine Henriot. Cette pièce est une des bonnes que l'Opéra-Comique ait données depuis longtemps. Je parle au comparatif, car en la considérant d'une façon absolue, je lui trouverais des défauts ; par exemple, l'exposition qui est longue, le troisième acte qui est lourd, un peu embrouillé, et qui tombe dans les allures de l'Ambigu. Le second acte est le meilleur. En somme, beaucoup d'intérêt, de mouvement et de variété ; c'est une pièce qui, sans être parfaitement construite, a de grandes qualités et doit plaire partout au public qu'elle amusera et intéressera.

M. Gevaert a écrit une partition d'une incontestable valeur musicale. Les morceaux sont bien faits, bien scéniques, généralement peu longs et ils sont mouvementés avec le grand art qu'ici chacun reconnaît à Gevaert. Parce que j'écris en ce moment dans un journal belge, il me semble que je ne dois pas dissimuler complétement la critique qu'ailleurs je croirais juste de formuler. Eh bien ! je dirai donc que ce qui m'a contrarié dans le *Capitaine Henriot*, c'est un certain manque d'originalité : la création n'est pas assez soutenue, le souffle mélodique manque un peu de puissance ; s'il y avait dans cet ouvrage la richesse mélodique qui existe dans d'autres du même auteur, je n'hésiterais pas à le qualifier de chef-d'œuvre, car il contient à profusion les qualités de facture qui dénotent le grand musicien. Quant à l'orchestre, il est traité en maître ; j'ai entendu des choses exquises de finesse, j'ai remarqué une perfection de touche vraiment rare, et je dirai à la louange de Gevaert qu'il s'est éloigné sensiblement des sentiers battus par tous : il y a des coupes originales, des effets nouveaux, de l'indépendance et de la force beaucoup dans sa partition. Vous voyez que, pour une légère critique, il y a bien des louanges dans mon appréciation, et des louanges que rarement on a l'occasion d'adresser. Les morceaux chaleureusement applaudis sont les couplets de Bélia au premier acte, les couplets de Fabrice — une page excellente de caractère ; — le duo et le terzetto des femmes, les couplets de la charité, au second acte, chantés par Coudere et bissés ; l'air d'Achard, la sérénade chantée par Ponchard ; au troisième, le grand morceau, quasi patriotique et qu'on m'a dit être le final de la cantate *Artevelde*, écrite pour l'été dernier, par Gevaert ; cette page est grandiose et on l'a bissée avec enthousiasme. C'est la majorité de l'œuvre que je vous cite là ; c'est que cette majorité a été fort applaudie, à juste titre. Je répète que je crois à un grand succès de théâtre et j'adresse de vifs éloges à Coudere, Achard, Crosti, Ponchard, Mmes Galli-Marié et Bélia.

Cet événement est le seul de la huitaine. L'Opéra n'a rien fait d'extraordinaire, ni le Théâtre-Lyrique, ni les Italiens. On s'attend à du nouveau pour février. Adelina Patti, un instant indisposée, a repris ses soirées et ses succès. — Félicien David est toujours très-gravement malade, par suite de quoi l'installation du Grand Concert est ajournée. — Les Bouffes-Parisiens ont donné une grande bamboche-revue intitulée la *Revue pour rien ou Roland à Rongevau*. La musique est assez habilement arrangée par Hervé ; de la pièce, rien à dire. Jules RUELLE.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Les artistes engagés pour la prochaine saison italienne sont : Mmes Artot, Galatti, Lotti et Volpini ; MM. Mongini, Graziani et Gindotti (ténors) ; Everardi et Pandolfini (barytons) ;

Angiolini et Milesi, (basses); et le buffo Fioravanti ; le directeur Salvi est aussi en négociations avec Mlle Tietjens.

Mlle Artot a été nommée cantatrice de la Cour Impériale d'Autriche.

.˙. *Les Pages de la reine Marie*, tel est le titre d'une opérette polonaise, représentée à Lemberg avec le plus grand succès. L'auteur de la musique est Dumicki.

.˙. M. Merelli a formé une troupe très-convenable pour Varsovie. Parmi les principaux artistes figurent Mmes Trebelli-Bettini et Giovannoni ; MM. Bettini, Ciampi, Gnone et Taste. Le *Trovatore* et le *Barbier* ont été fort bien accueillis.

WURZBOURG. — Deux séances musicales du plus haut intérêt ont eu lieu la semaine dernière; la première, le jour de Noël, était le concert ordinaire de la Société de l'harmonie, dans lequel M. Jacques Dupuis, l'excellent violoniste liégeois, s'est fait entendre.

Il a joué dans la perfection le concerto de Mendelssohn et un capriccio de sa composition, du plus grand mérite. Ce capriccio peut être rangé parmi les productions les mieux réussies des compositions modernes pour le violon; aussi le public l'a-t-il accueilli de la manière la plus chaleureuse.

La seconde séance était organisée par le comte de Stainlein, qui, lui aussi, avait recueilli les bravos les plus sympathiques, au concert de l'harmonie, par l'interprétation d'une fantaisie hongroise pour le violoncelle, de sa composition. — Le programme de cette seconde séance était composé d'une quintette et d'un quatuor pour instruments à cordes et d'un trio pour piano, violon et violoncelle, tous les trois de la composition du comte de Stainlein.

Ces œuvres dénotent le profond musicien, formé à bonne école et pour qui la composition n'a plus de secrets; elles sont également remarquables par l'invention, la forme et le travail scientifique.

Dans l'interprétation des œuvres classiques, M. Dupuis s'est montré musicien solide; saisissant avec une entente remarquable les intentions du compositeur, il les fait ressortir avec une lucidité parfaite. M. le comte de Stainlein joue du violoncelle en artiste; lui, il a une justesse parfaite, un son admirable et cette mâle énergie qui dans l'interprétation de la musique classique produit un effet saisissant.

PRAGUE. — *Orphée*, de Gluck, a été donné au théâtre bohémien, le 17 décembre, et reçu avec un véritable enthousiasme.

Mlle Zawiszanka, dans le rôle d'*Orphée*, a déployé les plus brillantes qualités, tant sous le rapport du jeu que sous celui du chant.

Le succès d'*Orphée* a décidé de monter *Alceste*, du même auteur.

.˙. M. Max-Marie de Weber vient de publier la seconde partie de la vie de son père. Elle contient le récit des dix dernières années de la vie de l'illustre compositeur. La troisième partie renfermera des œuvres posthumes de Weber, qui, comme on sait, était également un critique musical de mérite.

.˙. Deux ouvrages viennent de paraître en Allemagne, qui s'adressent au monde musical, et sont appelés à produire de la sensation. Un des biographes de Mozart, M. L. Stahl, vient de publier une *Collection des lettres de Mozart*. Cette collection ne contiendra rien d'essentiellement neuf; mais on y trouvera au complet des lettres qui n'ont paru que par fragments dans les ouvrages de MM. Nissen et Jahn. Le caractère propre de cette publication, c'est qu'aucun tiers ne viendra s'interposer entre le lecteur et l'illustre maëstro.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

MÉTHODE DE CONTREBASSE, par M. BERNIER, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles.

On sait que cet établissement fournit, chaque année, un contingent notable d'instrumentistes de toute nature, qui vont alimenter les corps de musique du pays et de l'étranger. La classe de contrebasse, entre autres, a produit maint élève distingué, grâce à l'habile enseignement de M. Bernier. Mais, jusqu'ici, les leçons de cet excellent professeur n'avaient été données qu'oralement. C'était une lacune. Il importait, dans l'intérêt de tous ceux qui s'exercent au mécanisme de la contrebasse, que la méthode de M. Bernier fût vulgarisée par l'impression. En se retirant, le maître n'eût laissé que des notions peu précises du cours qu'il enseigne avec tant de succès.

Tous les amis de l'art musical applaudiront à l'idée que M. Bernier a eue de réunir en un volume toutes ses leçons, accompagnées d'exemples pratiques. M. Bernier s'est aidé des travaux de plusieurs virtuoses, et, notamment des études rhythmiques de feu M. Meerts. Il a pu étudier de près la méthode du célèbre contrebassiste Muller, de Darmstadt, où il s'est rendu en 1841, grâce à un subside que le gouvernement belge lui avait accordé à cet effet. Il a résolu le problème, si difficile, d'adapter, au plus ingrat des instruments à cordes, les éléments constitutifs de l'art musical moderne : le rhythme, l'accent et la nuance.

Les préceptes de M. Bernier sont clairs et concis, deux qualités que l'on trouve rarement réunies. Ses exemples pratiques décèlent une expérience consommée. Bref, cette méthode, d'un genre neuf pour le pays, est appelée à un grand et légitime succès, et prendra place à côté de nos meilleures méthodes instrumentales. Elle est gravée, d'ailleurs, avec un soin et une élégance qui font le plus grand honneur à la maison Schott. W.

Relevé nécrologique de 1864.

Parmi les Allemands : Schindler, Traunbauer, Levasseur, Veit, Mlle Eichberg, docteur Arnold, Altschul (à Venise), Stein, Schindelmeisser, Kahlert, Adelmann, Ablinger, J. Schneider, Brech, Mme Hoeffer, Meyerbeer (à Paris), docteur d'Alqueu, Druck, Schellenberg, Netzer, Wirtz, Jendel, Duesberg (à Paris), Bickling, Lickl, Kohl, Hermann Kutferath, Seidelmann, comte de Dietrichstein, Waldstein (à Londres), Kunz, Streck, Paulus, Lorber, W. Gaehrich, Hoffmeister, Krottenthaler, Montag, Adam Schott (à Bombay), Stenzl, Harm, Mauss (à Compiègne), Aloys Ander, Rafael.

Parmi les Américains : Foster, Buckley.

Parmi les Anglais : Klitz, Sam Cowell, Clinton, Mme Wood-Paton, Ogden (à Philadelphie), Taylor.

Parmi les Belges : M. et Mme Dierkxens, Louis Ranis, G. Janssens, Fiocco, F. Aerts, l'abbé Renier, Gensse, Demarée, Charles Wynen, Zelger, Goffin, Mlle Van Mulders, Birenhard, Edouard Govaerts, Henri Messemaeckers.

Parmi les Espagnols : Mlle Cubas (à Philadelphie), Pascal Perez.

Parmi les Français : Doulen, Mme Maneel, Henri Viel, Ferchaud, Mme Widemann, Mme Pollet Simonin, Nadaud (à Londres), Charlot, Jules de Groot (à Madrid), Mlle Pfotzer, Pepin (à Genève), A. Ortila (à Madrid), Mme Romainville, Chéret, Chevé, Delaire, Gallay, Rhein, Hector Vautier, Mme Milon de Lernay, Ernest Bourget.

Parmi les Hollandais : B. Tours, Fettkamp.

Parmi les Italiens : Mlle Lucie Podevan, Michel Puccini, Prestinari, Piccolini, Mme Montenegro, Ruggero Manna, Fiorentino (à Paris), Mme Neumann-Sessi (à Vienne), Joseph Scoppa (à Londres), Scudo (à Paris), Picchianti, Nicosia, Raphael Carcano.

Parmi les Polonais : Rakowski (à Grenoble).

Parmi les Russes : Mme Schoberlechner.

Parmi les Suédois : Otto Lindblad.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 12 Janvier 1865. N° 2.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

CE QUE CHANTE UNE MÈRE,

Berceuse, paroles de M. P. Bogaerts, musique de M. J. Grégoir.

L'AFRICAINE (1).

(LE TROISIÈME ACTE.)

Cette deuxième étude, aussi fidèle que consciencieusement faite, n'aura pas moins de succès et n'éveillera pas moins de curiosité que la première. L'émoi fut grand à l'Opéra, lorsque l'invisible rédacteur du *Figaro* s'avisa de révéler au public les mystérieuses beautés d'une partition à peine soupçonnées par les chanteurs qui répètent en ce moment la musique du maître. — Quel est l'indiscret? Quel est le coupable? se demandait-on en s'abordant. — Si ce n'est M. Fétis, ce doit être Georges Hainl! — A moins pourtant que ce ne soit Vauthrot... — Vous n'y êtes pas! car, sûrement, c'est Faure. — Ne cherchez pas, messieurs; vous ne trouveriez jamais... Mais je veux bien vous faire connaître le furet, le démon, le sylphe, qui, la nuit venue et lorsque l'Opéra fait un somme, s'amuse à lire à livre ouvert dans le génie et dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Gardez-moi le secret au moins! Eh bien! cet homme est... un homme bien informé! Vous n'en saurez pas plus long, car je n'en sais pas davantage.

(*Figaro.*) B. Jouvin.

Nous avons laissé Vasco da Gama déçu de toutes ses espérances et abandonné de sa fiancée, qui est passée dans les bras d'un autre, dans les bras de don Pedro, qui s'est fait donner le commandement de la nouvelle expédition.

Le troisième acte tout entier se passe sur le vaisseau qui porte les Portugais et leur fortune.

Après un entr'acte d'une harmonie douce et rêveuse, qui est comme la peinture musicale d'un lever de soleil sur les flots, commence un chœur très frais et très léger des suivantes d'Inès. Tout dort encore sur le vaisseau, elles exceptées, et don Pedro (Belval), qui, dans sa cabine contiguë à celle des suivantes, chante un récitatif où il vante sa vigilance et son zèle matinal; puis les femmes reprennent leur motif gracieux.

Bientôt, au bruit du tambour et du canon saluant l'aurore, tout l'équipage se réveille. Il entonne un chœur avec quatuor se détachant sur la masse de l'harmonie, de façon à faire un double chœur au dessin géminé très distinct. Cet ensemble qu'accompagnent les tambours se recommande par un rhythme énergique et élégant tout à la fois, par une mélodie franche, enlevante, et surtout par sa puissante sonorité. C'est un chœur composé tout entier de voix d'hommes. — Comme contraste à ces chants énergiques succède un autre chœur d'un caractère tout différent : c'est la prière annoncée par la cloche. Les hommes commencent un motif à l'unisson suivi d'un chant dit par les femmes, puis les deux motifs se combinant, amènent un crescendo grandiose au milieu duquel la cloche envoie des sons graves et profonds qui produisent un effet saisissant. Il n'y a presque pas d'accompagnement à ce chœur au dessin sévère et qui rappelle le *chóral* allemand. C'est une bonne page de musique religieuse qui va de pair avec les meilleurs ensembles du *Prophète*.

Ainsi nous venons de voir se succéder sans interruption trois chœurs, mais tous les trois si bien contrastés, de caractères si différents que l'intérêt, loin de languir, va plutôt en augmentant.

Après la prière, les matelots se livrent à la joie. Ils dansent sur un pas redoublé très original, bizarre même, que Meyerbeer a rempli d'effets d'harmonie tout à fait nouveaux. Je crois que c'est la seule musique de danse qui ait été écrite par le compositeur. Mais vous pensez bien que cela ne fait pas le compte des amateurs forcenés de ballet qui m'ont bien l'air d'avoir pour complice le public tout entier, puisque à chaque nouvel opéra, et tout dernièrement encore à *Roland*, leurs prétendues exigences sont satisfaites. Qu'on déclare donc une fois pour toutes qu'un opéra ne saurait se passer de ballet, que cela devienne un principe comme autrefois la règle des trois unités, mais qu'on cesse, pour Dieu! de nous parler toujours de ces fameux et fantastiques abonnés qui ne sauraient supporter un ouvrage manquant de ballets pas plus qu'un gourmand (je demande pardon de la comparaison aux sylphides) un dessert sans fromage.

Donc il a fallu un ballet, quoique le maître n'en eût point mis. On a d'abord eu l'intention de chercher dans ses premiers ouvrages, à peu près oubliés maintenant, la musique de danse qui manquait, mais on pense, et avec beaucoup de raison, que l'unité de l'œuvre, malgré ses deux manières distinctes, en serait peut-être troublée, et l'on a pris le parti de faire des ballets avec les rognures, les émondes de cette partition touffue qui contient, comme nous l'avons dit, non-seulement des doubles, des triples variantes, mais des morceaux tout entiers que Meyerbeer a permis

(1) Voir *Guide musical* des 24 novembre, 1er et 8 décembre.

de retrancher, et avec les coupures qu'il n'a pas prévues et que les exigences de la scène nécessiteront.

Le public amateur de jupes courtes et l'Opéra, qui utilisera ses bataillons de danseuses, seront encore une fois satisfaits. Cela n'était pas douteux. Mais revenons à l'analyse de la pièce.

Don Pedro, dans sa cabine, est abordé par don Alvare, l'ami et le confident de Vasco da Gama. Le commandant du vaisseau ne le savait pas à bord. Alvare raconte qu'il a voulu prendre part à cette glorieuse expédition et que le conseil de l'amirauté, dont il fait partie, n'y a pas mis d'obstacle. Du reste comme il connait les plans de Vasco, il sera utile à Pedro. En ce moment même, dit-il, je puis vous donner un bon conseil : votre pilote vous trompe, vous faites fausse route.

Or, le pilote, c'est Nelusko.

Il est besoin de dire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que sur ce vaisseau se trouve aussi Célika, qui a demandé à partir comme suivante d'Inès et qui a emmené avec elle son esclave Nelusko. Celui-ci, choisi comme pilote, parce qu'il a déjà fait le voyage, a l'intention de perdre les Européens qu'il déteste, et en effet il les dirige vers les siens. Faure (Nelusko), dans une mélopée très originale, d'un effet tout nouveau, sans accompagnement, crie ses ordres à l'équipage en se faisant entendre au loin comme avec un porte-voix. A ce moment on doit voir le vaisseau se mouvoir sensiblement. C'est une des surprises de mise en scène que ménage l'administration au public. Ce long récitatif de Faure sera aussi une des curiosités de la partition et produira, on peut en être assuré, un grand effet, par son originalité d'abord et par la façon ample et large dont le chanteur le dit.

Don Pedro repousse énergiquement les doutes de don Alvare et, pour montrer le peu de cas qu'il fait de ses soupçons, il appelle son pilote et lui donne officiellement la direction suprême du navire. Nelusko, qui tient sa vengeance, saute de joie en chantant des couplets sauvages d'un rhythme excessivement original, aux modulations étranges, et qu'on ne saurait mieux comparer, dans la musique d'opéra, qu'à certains chants fantastiques de Weber. Dans cet air, Nelusko effraie les matelots en leur racontant les vengeances du géant du cap des Tempêtes et la mort horrible qui les attend. C. Beauquier.

(*Figaro.*) (*La suite au prochain numéro.*)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La marche du répertoire de la Monnaie est de nouveau entravée par les indispositions. Souhaitons, dans l'intérêt de la direction et du public, que ces irrégularités ne soient que momentanées.

On a vu la jeune et gentille Laurati dans la scène des nonnes de *Robert*. On a eu la reprise de *Fra Diavolo* et celle plus importante de *Rigoletto*. On attend, avec impatience, le rétablissement de Mme Mayer pour donner les derniers soins à *Lara*, sur laquelle la direction fonde, à juste titre, les meilleures espérances.

Le prix des places a été abaissé au taux de l'ancien tarif. Les bals masqués ont été inaugurés samedi. Tel est le bilan de la semaine.

⁂ On vient de placer à l'Hôtel-de-Ville de Malines la statue de Cyprien Rore, célèbre musicien du XVIe siècle, que les Italiens surnommèrent *Il divino*. On dit le plus grand bien de cette statue, due au ciseau de M. Grootaerts, sculpteur établi à Nantes.

Nous trouvons dans l'ouvrage en voie de publication : *La musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle*, la mention de plusieurs compositions du célèbre maître flamand inconnues aux bibliographes, et, entre autres, un recueil de madrigaux, imprimé à Venise et portant le titre de : *li Cromatici* (les Chromatiques), titre qui est donné également à une collection de madrigaux de Vincent Ruffo, éditée en 1555.

⁂ Le concert donné jeudi dernier par la Société de l'Émulation, rue du Manége, avait attiré l'élite de la société bruxelloise.

MM. Brassin et Dumon et Mlle Van Boom avaient prêté leur concours en cette circonstance et ont remporté un succès bien mérité.

M. Brassin, dans sa superbe *Fantaisie hongroise* aussi bien que dans la *Prière* et le *Chant du soir*, aussi de sa composition, a excité les bravos les plus enthousiastes. Mlle Van Boom a été non moins heureuse dans une romance de M. A. de Pellaert et une charmante composition de M. Grégoir, *Hymne* à Sainte-Cécile.

⁂ Un arrêté royal du 31 décembre 1864 porte qu'à l'avenir les concurrents pour les prix de composition musicale pourront, pour la mise en musique d'une scène dramatique, choisir entre un poëme en langue française et un poëme en langue flamande. La composition de ces deux poëmes fera l'objet d'un double concours.

Il sera décerné un prix de 300 francs ou une médaille en or de la même valeur à l'auteur de chacun des deux poëmes (français et flamand), dont il sera fait choix pour le concours de composition musicale de 1865.

Les écrivains belges qui voudront concourir pour l'obtention de chacun des prix, adresseront, avant le 15 avril 1865, leur travail au secrétaire perpétuel de l'Académie royale, dans la forme habituelle.

⁂ On dit que le directeur du théâtre de la Monnaie va partir pour Paris, afin de s'assurer s'il est possible de mettre immédiatement à l'étude la nouvelle œuvre de Gevaert. Dans ce cas, *le Capitaine Henriot* serait joué dans le courant même de cette campagne, et il n'est pas douteux que le retentissant succès que notre compatriote a obtenu à Paris ne reçoive sa consécration sur notre scène.

On vante beaucoup le poëme de cet opéra dans les journaux français; seulement, ils s'entendent pour ne louer que Sardou, qui cependant n'est pas le seul auteur des paroles. Il a eu pour collaborateur Gustave Vaëz (Van Nieuwenhuyzen), un autre Belge qui, par ses précédents triomphes dramatiques et littéraires, méritait d'être traité avec moins d'injustice.

⁂ On sait que, depuis 1863, un concert d'amateurs a lieu, tous les ans, dans la salle du Grand-Concert, au profit de la crèche-école-gardienne d'Ixelles.

Les répétitions du troisième concert sont déjà commencées et si nous en croyons les *on dit*, une des plus belles œuvres de Mendelssohn, les chœurs d'*Athalie*, sera interprétée par la société d'amateurs qui a répondu au chaleureux appel des dames patronesses de la crèche d'Ixelles.

Ces dames, sans parler du but charitable qu'elles poursuivent, ont bien mérité du monde artistique. Grâce à elles, peut-être verrons-nous s'introduire dans nos mœurs ces réunions d'amateurs ou sociétés chorales dont l'Allemagne s'honore, et sans lesquelles l'interprétation des œuvres des grands maîtres est bien difficile, sinon impossible.

⁂ Un journal musical de Londres, *the Orchestra*, vient de mettre au concours la composition de :

1° Un morceau pour piano, fantaisie, caprice, etc., à volonté, prix 250 fr.

2° Une série de valses (motifs originaux), prix 250 fr.

3° Un galop, prix 250 fr.

Les manuscrits doivent être reçus, au plus tard, le 1er février 1865. Il seront expédiés par la poste avec cette adresse :

« Editor of the *Orchestra*, 201, Regent street, London. W. »

Ils porteront sur l'enveloppe ces mots : *Prize competition* et une

devise reproduite sur une enveloppe cachetée, contenant le nom de l'auteur.

Le jury se compose de MM. Balfe, Jules Benedict et Alfred Mellon. — Trois noms qui offrent toute garantie de talent et d'impartialité. — Le jugement du concours sera prononcé dans le plus bref délai. Les morceaux couronnés resteront la propriété des éditeurs. Les artistes de tous les pays sont admis à lutter avec les compositeurs anglais.

*** Le théâtre de New-York vient de donner l'*Africaine!* C'est, sous un autre titre, le *Dom Sébastien* de Donizetti.

On n'ignore pas que le sujet de l'opéra du maître italien a quelque analogie avec le libretto du dernier opéra de Meyerbeer. Comme dans la véritable *Africaine*, il y a une esclave qui, elle aussi, est *noire*, aime et meurt, sinon sous un arbre, du moins au pied d'un rocher. L'*Africaine-américaine* a été montée avec une pompe et un luxe extraordinaires; on parle d'un chiffre de dépenses exorbitant.

La saison musicale de New-York est en plein cours. Les concerts se suivent rapidement; parmi les meilleurs, on peut compter ceux de la Société Philharmonique, où l'on entend les œuvres de Haydn, Mozart, Beethoven, Schumann, Wagner, Rubinstein, Bargiel, etc. Les *Suites* pour orchestre de Lachner ont été aussi exécutées avec le plus complet succès.

LIÉGE. — (*Correspondance particulière*). — Le Conservatoire royal de Liége a ouvert, le 31 décembre, la série de ses concerts annuels par une séance brillante et en tous points digne d'éloges. Le programme de la soirée comprenait : 1° la symphonie en *mi* bémol (47me) de Mozart. Dans toutes les parties de cette œuvre remarquable, dans l'*adagio-allegro*, plein de majesté et de vie, comme dans l'*andante*, à l'allure douce et paisible, dans le *menuetto*, qui débute si franchement et se continue si naïf et si original, de même que dans le *finale-allegro*, que le compositeur allemand a marqué au cachet de sa jeunesse et de sa verve caractéristiques, l'exécution était en complet rapport, comme style et comme perfection, avec l'ouvrage lui même, et elle n'a absolument rien laissé à désirer. M. Etienne Soubre et les exécutants de l'orchestre et des chœurs nous ont fait entendre ensuite un morceau extrait de l'oratorio *Salomon*, par Haendel. Après Mozart, impétueux et tendre, plein de vivacité et de feu, Haendel, au caractère plus sérieux, quelquefois même un peu vieillot, Haendel, aux idées toujours grandes, toujours larges, mais qui sait, à l'occasion, lui aussi, nous charmer par le calme et la fraîcheur qu'il fera régner dans ses œuvres. Dans le chœur que nous avons entendu, domine surtout ce second caractère : il semble s'échapper de ce morceau, de facture si simple mais si mélodique, un doux parfum champêtre et je ne sais quelle indéfinissable expression de grâce, de tendresse et d'amour. Tous les auditeurs en ont été profondément touchés et ils ont applaudi, non-seulement à la composition elle-même, mais aussi à la manière dont les artistes liégeois ont su interpréter l'œuvre de l'illustre maître.

A un jeune violoniste plein d'avenir, M. Yerna, élève de M. Jacques Dupuis, professeur au Conservatoire, était réservée la délicate mission de nous faire connaître le concerto de violon par Beethoven. M. Yerna s'est acquitté de cette tâche difficile avec beaucoup de talent et nous n'avons à ce sujet que des félicitations à lui offrir. Quant à l'œuvre elle-même, disons que l'*allegro*, plein de vivacité et de feu, habilement développé, et le *larghetto*, dans lequel le chant mélancolique du violon solo est accompagné d'une façon si originale, ont produit un excellent effet sur le public, qui a couvert de bravos et l'œuvre et l'exécutant. Pour le *finale*, il a laissé les auditeurs sous une impression peu enthousiaste et même froide. Mais l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été* était à peine commencée que déjà l'enthousiasme était venu chasser l'impression laissée par le concerto, et le public, émerveillé, ravi, ne tardait pas à prodiguer ses applaudissements à l'œuvre de Mendelssohn, à cette ouverture dans laquelle il a su admirablement, avec grandeur et clarté, caractériser la nature si variée du poëme de Shakespeare.

Le *scherzo*, qui suit l'ouverture, a été véritablement enlevé par notre excellent orchestre, et cela avec une perfection telle, que l'on en a réclamé à grands cris une seconde audition. Elle a été accordée et n'a servi qu'à faire mieux valoir encore toute la grâce, toute l'originalité que le génie de Mendelssohn a déployées pour dépeindre en musique la rencontre du lutin Farfadet et de la fée, qui toujours va, courant et voltigeant de tous côtés.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions entrer dans l'analyse détaillée de chacune des autres parties de cette œuvre remarquable sous tous les rapports. Nous dirons seulement que dans cette fantastique *Marche des Elfes*, comme dans la *Marche des Noces*, si grandiose et si majestueuse, l'orchestre a été le fidèle et intelligent interprète de la pensée de l'auteur; que, dans deux morceaux admirables de charme et de mélodie, la force du génie de Mendelssohn nous est apparue sous un jour nouveau : l'*intermezzo* est agité, sombre, mais plein de mouvement, tandis que le *nocturne*, qui le suit immédiatement, revêt un caractère tranquille, plein de quiétude et de douceur; ces deux morceaux, de nature si variée, nous ont prouvé, une fois de plus, la facilité incroyable avec laquelle Mendelssohn passe d'une situation à une autre diamétralement opposée, qu'il sait faire ressortir d'une façon admirablement saisissable pour tous. Ajoutons que la chanson avec chœur des fées veillant sur le sommeil de Titania, ce morceau que l'on ne peut se lasser d'entendre, tant il est charmant et gracieux, a été dit avec beaucoup de goût et de sentiment allié à une voix fraîche, jolie et juste, par Mlle Dumoulin, élève du Conservatoire. Enfin, nous avons applaudi une dernière fois l'orchestre, les chœurs et Mlle Dumoulin dans le délicieux morceau qui couronne l'œuvre la plus populaire de Mendelssohn, dans ce finale, qui nous fait assister aux danses et jeux des fées et nous les montre disparaissant peu à peu dans les brumes d'un horizon lointain.

Disons enfin que la vaillante phalange des artistes du Conservatoire nous a démontré à quelle perfection et à quelle finesse de détails peut et doit arriver un orchestre intelligent et bien dirigé. Souhaitons à ces courageux pionniers de l'art musical de voir assister à leurs concerts un nombre plus considérable d'auditeurs qui propageront le goût de la belle et bonne musique. Nos artistes se sont fort distingués encore, il y a quelque temps, lors du concert de la distribution des prix. Ils y ont exécuté une *Ouverture de Concert* (inédite), œuvre remarquable d'un élève du Conservatoire, M. Rüfer; ensuite, une charmante composition de M. Hiller, *le Matin du Dimanche des Rameaux*, pour chœur de femmes et orchestre. De jeunes lauréats nous ont fait entendre ensuite la sérénade *ottetto* pour instruments à vent, de Beethoven, et l'ont supérieurement interprétée; M. Binge nous a chanté très-convenablement un air du *Comte Ory* et la première partie s'est terminée par l'exécution d'un Concerto de violon de Vieuxtemps. M. Marsick a tiré de cette belle œuvre du compositeur belge un excellent parti et en a fait valoir, avec beaucoup de sentiment et de virtuosité, les qualités remarquables.

La seconde partie était exclusivement composée du *Lobgesang*, de Mendelssohn. L'orchestre et les chœurs du Conservatoire ont su faire apprécier au public la grandeur et la beauté de cette œuvre. L'*Allegretto agitato* de la Symphonie et le grand chœur : « Le jour étincelle » nous ont paru plus particulièrement avoir réuni les suffrages des auditeurs, qui ont, du reste, applaudi beaucoup les solistes qui se sont fait entendre dans cette œuvre et qui étaient : Mlles Thuillier, Wathelet et M. Jean Ledent. Le nombre total des exécutants s'élevait à 250, dont plus des quatre cinquièmes sont professeurs ou élèves du Conservatoire.

*** Notre concitoyen Carman qui, nous l'espérons, sera des nôtres pour la campagne prochaine, vient d'obtenir à Strasbourg le plus beau succès dans *Maître Wolfram*, opéra comique de Méry et Reyer. Notre ancien ténor léger, M. Warnots, ainsi que Mlle Durand ont partagé les applaudissements avec M. Carman.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Depuis ma dernière correspondance, rien de nouveau ne s'est passé dans notre cercle artistique parisien. Les premiers jours de l'année sont rarement fertiles en nouvelles, et 1865 n'a pas voulu être plus intéressant que les autres. Les nouveautés musicales ont été rares pour ce premier de l'an et les nouveautés littéraires ne méritent pas une mention plus élogieuse. La grande attraction musicale du moment, c'est le *Capitaine Henriot*, de Gevaert. La presse a généralement rendu justice au talent du compositeur, et si l'on n'a pas eu d'immenses éloges pour l'originalité de ses mélodies, du moins a-t-on reconnu le sentiment scénique, l'expression et la valeur musicale de son œuvre. L'Opéra-Comique a reçu plus de louange que de blâme pour cette représentation, infiniment plus, et je crois à un

bon et fructueux succès de théâtre. Pour les lendemains du *Capitaine Henriot*, on a repris *Zampa* que chantent avec succès Montaubry, Capoul, Sainte-Foy, Mesdemoiselles Bélia et Cico; cette reprise n'est pas sans résultats pour la caisse.— Félicien David est maintenant en bonne voie de rétablissement et l'on commence à parler de son nouvel opéra en trois actes : *Tout est bien qui finit bien*, la comédie de Shakespeare dont M. Michel Carré a fait un opéra-comique que je crois bien réussi. Montaubry et Gourdin créeront là les principaux rôles, comme dans *Lalla Roukh*. Le nouvel ouvrage de Félicien David est bien le premier qui sera donné; après lui viendront le *Médecin malgré lui*, de Gounod; la *Fior d'Aliza*, de Victor Massé, sur le roman de Lamartine; enfin un opéra de M. Jules Cohen.

L'Opéra continue de faire de belles recettes avec *Roland à Roncevaux*, que nos principales villes montent aussi. *Moïse*, les *Huguenots* et le *Trouvère* composent, avec l'œuvre de M. Mermet, le répertoire actuel. L'*Africaine* est activement étudiée; l'ouvrage va bientôt arriver à la scène; on s'occupe autant que possible des décors et du ballet, enfin tout porte à croire que l'*Africaine* sera représentée dans les premiers jours du mois de mars. Dimanche Mademoiselle Pascal a chanté Léonor, du *Trouvère*; sa belle et fraîche voix a bien rendu les mélodies passionnées du rôle. Mademoiselle Salvioni danse toujours la *Maschera* et je pense qu'elle nous restera une bonne partie de l'hiver; on parle cependant de nouvelles ballerines que M. Perrin ferait apprécier aux fauteuils très-influents de l'orchestre.

Aux Italiens, l'ouvrage à recette est la *Linda*, de Donizetti, où la Patti fait *fanatisme* selon l'expression consacrée en Italie. Dimanche a débuté le baryton Verger, dans *Ernani*. C'est un chanteur de talent et un comédien de beaucoup d'intelligence: il a, malheureusement, un physique peu avantageux. Certes, les colosses comme il signor Antonucci ne sont pas nécessaires à la scène, mais M. Verger est réellement trop petit pour représenter les héros des grands drames que nous donne Ventadour. Du reste, à quoi bon cet artiste, dont, encore une fois, j'estime le talent? On a Delle-Sedie, le tragédien grand chanteur adoré du public; on a l'excellent Agnesi, qui vocalise admirablement la musique de pur style italien, joue fort bien un rôle et est doué d'un réel instrument; ces deux artistes sont secondés par Sterbini, un jeune chanteur bien doué; ne sont-ils pas suffisants? Mais je crois que M. Bagier éprouve le besoin de grossir son budget, sans que cela soit nécessaire au répertoire. On attend les *Puritains*, où Agnesi aura un rôle digne de lui.

Le Théâtre-Lyrique marche avec *Violetta* et *Mireille*. Les rôles du *Don Lope* de M. de Hartog sont distribués, ce qui veut dire que bientôt nous entendrons l'ouvrage. On aura aussi la *Flûte magique* avant la fin de l'année et probablement aussi l'*Aventurière*.

Les concerts ne sont pas encore commencés; Pasdeloup continue ses séances, qui sont actuellement sans rivales. Il y a quinze jours, il a fait entendre l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, de Wagner, qui a été applaudie en dépit des maniaques et de leur indignation. Dimanche, Ritter a été entendu pour la seconde fois avec un grand succès. Demain, M. Lamoureux commencera ses séances classiques et populaires, c'est-à-dire à bon marché, de musique de chambre. Les concerts du Boulevard des Italiens seront bientôt inaugurés; quant à ceux de Félicien David, ils ne le seront que pour la saison prochaine. Le théâtre Saint-Germain n'est pas encore rouvert. Les Bouffes préparent plusieurs nouveautés, ce qui me prouve que leur atroce revue-parodie ne les enrichit guère, malgré les frais qu'ils ont osé faire.

Je voudrais bien terminer par quelques nouvelles, mais vous êtes à Bruxelles aussi avancé que nous sous ce rapport, plus même, car vous savez que j'emprunte souvent au *Guide* pour une feuille parisienne. JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Mlle Artot a terminé la brillante série de ses représentations au théâtre de la Cour, par le rôle de Marguerite, dans *Faust*, de Gounod : son succès a été immense.

Le programme du quatrième concert philharmonique comprenait: *La nuit de Walpurgis*, de Mendelssohn, et la 9me symphonie de Beethoven. L'exécution de ces deux ouvrages a été tout ce que l'on pouvait désirer.

BERLIN. — Ole Bull, le célèbre violoniste suédois, a reparu en public, dans deux concerts, dont le succès a égalé en enthousiasme celui des plus glorieuses séances de cet artiste. On y a entendu les variations de Paganini sur : *Nel cor più non mi sento*; une *Polacca guerriera*, morceau très-remarquable, de la composition de l'exécutant; plus le *Streghe* et le *Carnaval de Venise*, de Paganini, et une fantaisie surprenante sur *Don Juan*, aussi de la composition d'Ole Bull.

On donne maintenant dans un théâtre de moindre importance une bouffonnerie qui, sous le nom de l'*Africaine*, fait littéralement fureur. La musique de cette parodie est vive, dansante, pleine de verve, et une glorieuse apothéose de Meyerbeer, dans un tableau d'un de ses opéras, termine heureusement ce petit acte très-spirituel.

LEIPZIG. — Au quatrième concert de musique de chambre donné dans la salle du *Gewandhaus*, on a entendu un nouveau sextuor de N. Gade. Le *Scherzo* et l'*Andante* de l'œuvre ont causé la plus vive satisfaction; suivaient l'op. 69 de Beethoven, pour piano et violoncelle, interprété par MM. Reinecke et Lubeck, et le splendide *Octuor*, pour instruments à cordes, de Mendelssohn; l'exécution de ce dernier ouvrage a été complète de tous points.

Le produit de la vente des lettres de Félix Mendelssohn, s'élevant à 1,500 th. (5,625 fr.), vient d'être remis par M. Paul Mendelssohn-Bartholdy, à l'hôtel de ville, afin que les intérêts soient annuellement distribués à un élève du Conservatoire, au jour anniversaire de la naissance de l'illustre compositeur.

Au douzième concert du *Gewandhaus*, M. S. Bennett, de Londres, dirigera une symphonie en trois parties, de sa composition.

HANOVRE. — *Lara*, d'A. Maillart, vient de remporter une éclatante victoire au théâtre de cette ville.

Le baptême du premier-né de Joachim a eu lieu; le roi Georges V en a été le parrain.

MUNICH. — Les concerts de Richard Wagner et les représentations théâtrales des œuvres de ce compositeur n'attirent pas le public, qui semble ne pas partager l'enthousiasme de son souverain.

⁂ A Varsovie, un immense succès de Mme Bettini-Trebelli, dans Rosine, du *Barbier*.

⁂ A St-Pétersbourg, les concerts de musique russe, sous la direction d'A. Rubinstein, excitent l'enthousiasme du public. Les programmes sont superbes.

Au dernier de ces concerts figurait M. Joseph Wieniawsky, le pianiste, qui se fixe à Moscou. Dans une matinée donnée par lui, on a admiré son talent, à côté de son frère Henri, et de Davidoff, le célèbre violoncelliste.

Au théâtre Italien, un nouvel opéra, bien ennuyeux, du maëstro Ricci.

COLOGNE. — Le 42e festival musical du *Niederrhein* aura lieu ici sous la direction de Ferd. Hiller. Le programme comprendra : *Israël en Egypte*, oratorio de Haendel; deux parties de la *Création*, de Haydn; une symphonie de Beethoven et le finale du *Faust* de Schumann.

⁂ *Lara*, de Maillart, promet de devenir aussi populaire que les *Dragons*, donné à Schwerin : cet opéra-comique a brillamment réussi.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Prague, le 20 décembre, M. Joseph Proksch (né à Reichenberg, en Bohême, le 4 août 1794), directeur de l'école de musique. Bien qu'aveugle depuis l'âge de 17 ans, Proksch ne jouait pas seulement avec une grande virtuosité tout ce qu'il entendait et ce qu'il avait appris par cœur, mais il possédait aussi à fond la théorie de son art et les partitions des grands maîtres n'avaient point de secrets pour lui. Il excellait également comme professeur, et l'on compte parmi ses élèves des pianistes de premier ordre. (Notice dans la *Biographie universelle des Musiciens*, de Fétis, T. VI, p. 127.)

— A Berlin, M. Théodore Hahn, né à Dobers, en Silésie, le 3 septembre 1809, directeur de musique, organiste de l'église Saint-Pierre, maître de l'école de chant de l'Opéra royal, etc. (Notice dans *Tonkunstler Lexicon Berlin's*, de Ledebur, p. 219.)

— A Worchester, le 25 décembre, le révérend Robert Sarjeant, fondateur des festivals triennals de Worchester, qui comptent parmi les plus populaires de l'Angleterre, et dont, jusqu'à sa fin, il était resté en quelque sorte l'âme.

— A Paris, à l'âge de 65 ans, M. Constant-Augustin Lemaire, artiste du théâtre de l'Opéra-Comique.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 19 Janvier 1865. N° 3.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.

BELGIQUE, par an	fr.	6 00
FRANCE, par an	»	10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

BARCAROLLE VÉNITIENNE,

Romance, musique de M. Mendelssohn Bartholdy.

L'AFRICAINE (1).

(LE TROISIÈME ACTE.)

A peine cet air est-il terminé qu'on vient annoncer une barque au commandant du vaisseau : un étranger se présente... c'est Vasco da Gama!

Après le départ de don Pedro, il a armé un navire à ses frais, un fin voilier, et il a rejoint l'expédition portugaise. Il arrive à temps, dit-il, pour sauver l'équipage et son chef. Il le reconnaît à des indices certains, le vaisseau a pris une fausse direction. Le conflit des deux passions de Vasco et de don Pedro, en présence, donne lieu à un grand duo d'un motif très large d'abord et en même temps énergique, suivi d'un allegro plein de fougue, dans lequel Vasco, poussé par son rival, avoue que c'est pour Inès qu'il a tenté cette démarche. Don Pedro, dans un fort bel andante, répond à Vasco que cet aveu est bien imprudent, que lui, le commandant, est maître absolu sur son navire et qu'il peut disposer de la vie de son ennemi. A ces mots, Vasco s'emporte, provoque don Pedro sur le motif de l'allegro initial et lui jette son gant à la face.

Le bruit de cette dispute amène tous les matelots sur le pont. Don Pedro ordonne à ses hommes de se saisir de Vasco et de le faire mourir. Les femmes, Inès et ses suivantes, arrivent en ce moment, et alors commence un grand septuor dont la mélodie pleine d'ampleur est soutenue ensuite par les chœurs. Ce septuor, d'un seul mouvement d'andante, au style magistral, rappelle par sa couleur un peu italienne la manière des deux premiers actes.

Sur la demande d'Inès, don Pedro fait grâce à Vasco de la vie, mais il recommande à Nelusko de le débarrasser de son rival. Célika, qui a entendu le complot, se rapproche de son esclave et lui ordonne de sauver Vasco, qu'elle aime. Cette situation amène un duo d'un motif énergique débutant par un très bel andante de Faure, dans lequel Nelusko promet de sauver Vasco seul et de faire périr le reste de l'équipage.

Tous deux ne se croient pas aussi près de la vengeance. Un orage terrible se déchaîne sur le vaisseau et les matelots, effrayés, viennent annoncer que les Africains sont là, dans une multitude d'embarcations qui entourent le navire et vont le prendre à l'abordage. En effet, les ennemis arrivent de tous côtés sur le pont en criant un chœur brusquement rhythmé, d'un caractère tout à fait sauvage, et tandis qu'ils se précipitent sur les matelots glacés de terreur et écrasés par le nombre, le vaisseau, que Nelusko a ouvert, disparaît au milieu des flots.

Il va sans dire que Célika, reconnue par les Africains pour leur reine, est sauvée ainsi que Vasco.

***

Si nous revenons sur cet acte entier, nous remarquerons que les chœurs y dominent, qu'ils l'occupent même presque complétement. Et cependant ces morceaux d'ensemble, comme nous l'avons dit, sont si variés, que l'esprit de l'auditeur supporte sans aucune fatigue la masse de toute cette harmonie.

Disons encore que dès ce moment jusqu'à la fin de l'opéra on retrouvera la dernière manière de Meyerbeer, celle qu'il a eue en propre. Si les deux premiers actes rappellent les formes italiennes pour l'abondance et l'allure facile des mélodies, les trois derniers sont bien marqués au cachet du génie romantique particulier à l'Allemagne, de ce génie qui a donné une physionomie si originale aux Weber et aux Mendelssohn. Ce n'est pas cette musique-là qu'aurait jamais déplorée l'immortel auteur d'*Obéron* et du *Freyschütz*.

***

On s'occupe beaucoup en ce moment de la mise en scène. M. Perrin fait les plus louables efforts pour avoir des costumes de la plus grande exactitude historique et des décors d'un effet complétement nouveau. Pour ne signaler que le troisième acte — le vaisseau se mouvant, obéissant à la manœuvre, se montrant au spectateur de profil, après avoir été de face pendant presque toute la durée de l'acte et s'abîmant ensuite dans la mer, sera ce qu'on aura obtenu de plus complet dans ce genre. L'administration a eu l'idée ingénieuse de faire un navire en petit pour mieux juger du résultat qu'on pouvait obtenir. Tous les décors, du reste, sont déjà très avancés, car il faut être prêt pour le mois de mars, trois des principaux rôles étant retenus cet été par des engagements à l'étranger.

(*Figaro.*) C. Beauquier.

(1) Suite et fin, voir *Guide musical* des 24 novembre, 1er et 8 décembre 1864 et 12 janvier 1865.

BELGIQUE.

Bruxelles. — On annonce l'engagement de Mme Cabel pour une série de représentations. On aura ainsi coup sur coup la *Chatte merveilleuse*, le *Pardon* et l'*Etoile du Nord*, trois reprises

à succès certain et qui amèneront quelque diversion dans le répertoire. La première aura lieu lundi.

Le *Comte Ory* a été donné jeudi, avec MM. Jourdan, Coulon, MM^lles Moreau et Faivre. Les rôles demi-caractère vont parfaitement à Mme Moreau, et celui de la comtesse Formoutiers lui a réussi à merveille. M. Coulon a été un très-faible commandeur, musicalement parlant.

On a eu, dimanche, la reprise de la *Reine de Chypre* Or, ce jour-là, la chronique prend ses ébats. D'après des ouï-dire, l'exécution a été, en général, excellente, et le duo des chevaliers a été particulièrement applaudi A bientôt de plus amples informations.

Le directeur de la Monnaie a assisté à la représentation du *Capitaine Henriot*, à Paris, et son intention, à ce que l'on prétend, est de monter immédiatement l'ouvrage. Voilà donc trois opéras de musiciens belges que l'on aura vu apparaître, cet hiver, sur la grande scène bruxelloise : *Bouchard*, la *Chatte* et le *Capitaine Henriot*.

⁂ A propos du *Capitaine Henriot*, la dernière Revue musicale de l'*Echo du Parlement* retrace en termes mordants la physionomie de la presse parisienne relativement à cette œuvre de Gevaert. Elle reproduit une trentaine d'appréciations des journaux, grands et petits, de la capitale de la France. *Testis unus, testis nullus*, dit le proverbe, et le proverbe a raison.

⁂ Le très-curieux ouvrage de M. Ed. de Coussemaker, *les Ecrivains de musique du moyen âge*, est maintenant complet. A la dernière livraison, qui vient de paraître, sont jointes une substantielle introduction et une excellente table onomastique. Le lecteur désireux de posséder des notions sur la Terminologie musicale, les instruments, etc., du moyen âge, trouvera le tout indiqué, par ordre alphabétique, dans cette table, avec le renvoi aux pages qui contiennent les préceptes.

⁂ La société de quatuor du Cercle artististique et littéraire, ayant à sa tête M. Beumer, le brillant violoniste de la Monnaie, ne se contente pas seulement d'interpréter les œuvres des grands maîtres anciens ; quand l'occasion se présente, elle admet dans son programme des œuvres sérieuses d'auteurs vivants.

C'est ainsi que l'autre jour nous avons entendu la Sonate de Henri Vieuxtemps, pour piano et violon, rendue avec un ensemble remarquable par Mlle Tilmont-Debas et M. Beumer.

L'œuvre du grand violoniste a été accueillie très-chaleureusement et les applaudissements sympathiques de la foule ont dû prouver à MM. les organisateurs de ces séances que leur choix a été pleinement ratifié.

⁂ M. François Schott, le chef de la maison : les fils de B. Schott, à Mayence, qui tout récemment avait été nommé conseiller de commerce grand-ducal, vient d'être appelé aux fonctions de bourgmestre de la ville de Mayence. Tout le commerce de musique, nous dirons même, le monde musical entier applaudira à cette nouvelle distinction accordée à l'homme éminent et distingué qui dirige avec tant d'énergie et d'habileté le célèbre établissement de Mayence.

⁂ M. Michel Folz s'est déjà fait entendre à plusieurs reprises à Bruxelles, et son talent merveilleux a excité partout la plus vive admiration. Dimanche dernier, il a remporté les honneurs de la soirée qu'a donnée la Société de la Réunion Lyrique.

Nous avons entendu bien des flûtistes, mais jamais nous n'avons été charmés, émerveillés, autant que par M. Folz ; il a réhabilité véritablement cet instrument, tombé peu à peu en discrédit depuis quelque temps.

Ce n'est pas la première fois que M. Folz vient en Belgique ; tout jeune encore il s'est fait entendre, tant à Bruxelles qu'en province, et les journaux d'alors, qu'un collectionneur a conservés, sont remplis d'éloges ; nous reproduisons un de ces comptes-rendus pour donner une idée du succès qui accueillit jadis le jeune artiste:

« Jamais nous n'avons vu, si ce n'est au temps de Mme Malibran, un enthousiasme pareil à celui qu'a causé le jeu véritablement merveilleux de M. Folz au concert donné samedi à la Loyauté. M. Folz a ravi, transporté son nombreux public, et c'est qu'en effet son talent a reculé les bornes du possible connu sur la flûte. Tantôt il chante comme une admirable voix, plus tard on croirait entendre deux flûtes agiles luttant ensemble. Nous avouons avoir été surpris des ressources inconnues que le célèbre artiste a trouvées dans son magnifique instrument. Aussi le public l'a-t-il acclamé chaque morceau, de façon à prouver à M. Folz combien était grande la sensation produite par son admirable talent. »

⁂ Le concert donné au profit de la Crèche d'Ixelles est fixé au 28 janvier. On a le concours de la *Société Lyrique* toute entière. C'en est assez déjà, avec l'exécution des chœurs d'*Athalie* de Mendelssohn par cette société et les cinquante dames dont nous avons parlé et avec le *trio* de Meynne, pour y attirer la foule, comptât-on pour rien l'œuvre de bienfaisance à accomplir. Dans le trio de Meynne, c'est, avec MM Colyns et Stengers, *une amateur* qui tiendra le piano. M. Colyns jouera aussi un *solo*, et M. Fischer fils un morceau de violoncelle. Une demoiselle, dont le nom est encore un mystère, chantera l'air des *Diamants de la couronne*, et l'on entendra aussi le délicieux *quintette* de M. Fétis, des *Sœurs jumelles*, et le quatuor du Rouet, de *Martha*, exécuté par des amateurs.

On sait ce que sont chez nous les *amateurs :* on en peut juger par le mérite de la *Société Lyrique*, adversaire redoutable partout dans les concours de chant. (*Communiqué.*)

⁂ On nous écrit d'Amiens :

Vos deux plus grandes célébrités belges se sont fait entendre au concert donné le 13 janvier par la société Philharmonique de notre ville : nous avons nommé MM. Léonard et Servais.

Le premier a enthousiasmé le public nombreux par deux ravissantes fantaisies nouvelles sur les *Dragons de Villars* et *Martha*, deux perles fines détachées de l'écrin du célèbre compositeur, dans lequel scintillent de l'éclat le plus pur des concertos de gros et de petit calibre, des fantaisies merveilleuses par leur élégance, leur travail exquis, etc., etc., mais aucune n'atteignant en charme, en brillant, les deux nouvelles qu'il nous a fait entendre.

Servais, l'enfant gâté de notre public, a été acclamé dès son apparition par des bravos prolongés. Il s'est souvenu en notre faveur de sa fantaisie la plus populaire : le *Souvenir de Spa*, morceau empreint de toutes les qualités qui constituent un chef d'œuvre; puis il a joué une fantaisie sur les *Huguenots*, très-brillante, très-élégante, et que l'archet incomparable du maître a enlevée avec le plus grand entrain.

Ensuite Léonard et Servais ont fait entendre un duo de leur composition sur des motifs anglais, et tel a été l'effet produit par les deux virtuoses, que la salle entière s'est levée pour redemander cette œuvre charmante, émaillée des passages les plus brillants, les plus capricieux.

A côté des deux grands artistes belges figuraient M. Delle-Sedie et Mme Charton-Demeur, auxquels le public a prodigué aussi de nombreux applaudissements.

Nous ne pouvons oublier de faire une mention spéciale de la manière supérieure dont notre orchestre a rendu l'*adagio* et l'*intermezzo* de la première symphonie de Fétis et le succès que ces morceaux ont obtenus et pour finir, d'adresser nos compliments à M. Maton, encore un artiste belge, qui dans le simple rôle d'accompagnateur a su se faire apprécier comme un solide musicien.

⁂ On écrit de Florence à la *Revue et Gazette musicale de Paris :*

Le sextuor de M. Fétis, pour piano à quatre mains, deux violons, alto et violoncelle, a été exécuté dans la 4e matinée musicale de la *Societa del quartetto*. Bien que précédé par le 9e quatuor de Beethoven et par le quintette en *sol* mineur de Mozart, l'ouvrage de M. Fétis a obtenu un succès d'enthousiasme par la nouveauté des idées, le charme des mélodies et les richesses harmoniques.

∴ L'*Indépendance*, dans son courrier de Paris, consacre les lignes suivantes à MM. Holmes, deux jeunes violonistes anglais qui sont venus en Belgique, il y a huit ans, et qui alors avaient déjà un talent très distingué :

«Ces deux jeunes gens, Anglais de la meilleure compagnie, artistes de la meilleure école, ayant, à 22 et à 20 ans, la dextérité de Paganini sur le violon, quelque chose de l'âme de Mozart dans leurs inspirations, sont venus demander à la France ce commencement de gloire sans lequel l'Angleterre, comme toutes les patries d'ailleurs, ne voudra jamais consentir à les couronner. Il n'y a pas que les prophètes qui soient méconnus dans leur pays. Des Anglais musiciens ! c'est là une sorte de curiosité. Mais ce pays de la fausse note ne rompt ses habitudes que pour des phénomènes, et soyez convaincus que, quand il produit autre chose qu'une médiocrité, c'est pour s'élever tout de suite au génie. MM. Holmes sont des jeunes gens du plus grand, du plus radieux avenir. Je me fais gloire d'annoncer leur triomphe dans ma petite trompette de papier. »

∴ Nous empruntons à un article de M. Damcke les lignes suivantes, qu'il a consacrées à un nouveau quatuor pour instrument à cordes de M. Ed. de Hartog, publié par la maison Schott, et exécuté la semaine dernière dans une réunion d'artistes.

« Le quatuor a rencontré l'accueil le plus flatteur et a su m'intéresser moi-même ; il dénote de la part du jeune compositeur un talent remarquable, distingué même sous le rapport de l'invention mélodique. — La musique a des allures franches et naturelles ; on sent qu'elle est écrite d'un jet.

Si, sous le rapport de l'originalité, M. de Hartog n'est pas encore *lui*, on ne saurait trouver dans ce quatuor la moindre réminiscence ; on voit poindre tout au plus, surtout dans les développements de ses motifs, le souvenir des maîtres qui l'ont inspiré : Beethoven et surtout Mendelssohn.

Le 1er *allegro* (*ré* mineur 4/4) débute avec quelque emphase ; on dirait le début d'une symphonie. Cette particularité cesse avec le premier thème ; le second est très expressif et chantant.

La 2e partie, *andante espressivo* (*ré* majeur 3/4) est un morceau charmant, aussi riche sous le rapport de la mélodie qu'intéressant sous celui des combinaisons harmoniques.

Le *scherzo* qui suit (*ré* mineur) est vif et alerte et rappelle le faire de Mendelssohn ; sans être très original, il brille par le brio et l'animation et produit le plus grand effet.

Le thème du *finale* (*ré* majeur 2/4) manque de prégnance ; c'est plutôt un épisode qui se prête parfaitement à toutes les combinaisons rhythmiques qu'un thème franchement dessiné. A part cette légère critique, on doit reconnaître que le finale est très réussi et ne manquera jamais de produire un effet saisissant.

∴ La propagation de la musique classique fait des pas de géants en Italie ; grâce à quelques artistes sérieux et éminents, qui font une propagande des plus salutaires, chaque ville possèdera bientôt sa société de quatuors, ses séances symphoniques. Parmi ces artistes, nous citerons surtout le célèbre et excellent Bazzini.

Il s'est fait entendre tout récemment à la société de quatuors à Milan, et tel a été le succès de l'interprétation de quelques œuvres de Mozart, Beethoven et Boccherini, que le lendemain la société a reçu plus de cinquante membres nouveaux à 60 francs par an.

Piatti s'est fait entendre quelques jours après et a excité également la plus vive admiration. Enfin, une matinée que ces deux artistes ont donnée, a mis le public en émoi ; la salle du conservatoire regorgeait de monde, malgré une pluie battante, et l'auditoire a prêté la plus vive attention à l'exécution de deux œuvres de Mozart, une de Beethoven et une autre de Boccherini.

Voilà du progrès et des faits !

∴ Dans deux mois, les dilettantes parisiens entendront l'*Africaine*. Nous savons beaucoup d'amateurs belges qui feront le voyage de Paris dans l'espoir d'être témoins de cet événement lyrique. Cette fois encore, malheureusement, on pourra dire qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

ANVERS. — Au concert donné, le 11 janvier, à la *Société royale d'Harmonie*, deux artistes de mérite, M. Lotto et Mlle Van Boom, ont eu les honneurs de la soirée.

M. Lotto s'est produit dans trois morceaux d'un caractère tout différent, d'abord dans la première partie du concerto en *ré* mineur de Viotti, qu'il a terminé par une cadence de sa composition, cadence qui dure cinq minutes au moins et dans laquelle l'artiste déploie tout ce que son art a de plus distingué. M. Lotto a exécuté ensuite *la Danse des Sorcières*, de Paganini, et a fini par une valse concertante de sa composition, d'un rhythme et d'une distinction rares.

Mlle Van Boom a un magnifique timbre de contralto, surtout dans le médium et dans le registre grave. Chose presque sans exemple, cette artiste prend le *fa* dièze grave avec une facilité et une puissance égales à celles des autres notes du médium. Élève de Duprez, sa méthode est large et savante. Dès les premières notes, le public a vu à qui il avait à faire. Nous sommes heureux de le constater, Mlle Van Boom s'est placée au rang des cantatrices de mérite déjà entendues à Anvers et on peut lui prédire dès à présent le plus brillant avenir.

Mlle Van Boom est une charmante personne, ce qui ne nuit jamais au succès. Nous croyons que si elle s'attache à corriger ce que son chant a peut-être de froid et d'inexpérimenté, elle obtiendra au théâtre des succès de bon aloi.

Mlle Van Boom a chanté avec beaucoup de goût l'air de *Charles VI*, l'air de *Buondelmonte*, de Donizetti, et une *hymne à Sainte Cécile*, composée pour elle par notre concitoyen Joseph Gregoir.

Cette hymne est une composition d'une grande simplicité, d'une mélodie suave et d'une orchestration savamment combinée ; c'est une œuvre qui fait beaucoup d'honneur à son auteur. Disons que Mlle Van Boom a admirablement interprété ce morceau.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Alp. Lemaire, a exécuté une des plus belles ouvertures de Van Beethoven, celle de *Prométhée* et celle de la tragédie de Michel Beer, *Struensée*, de Meyerbeer.

La section chorale a chanté avec beaucoup d'ensemble un chœur de Gounod, *le Chant des compagnons*, d'un cachet franc et très-original.

ALOST. — Le 8 janvier, la Société royale d'Harmonie a donné un brillant concert auquel se sont fait entendre M. Barwolf, chanteur, et Mlle Aline Lambelé. Cette jeune artiste est douée d'une voix sympathique, et le sentiment et le goût qu'elle sait mettre dans son chant permettent de lui prédire de beaux succès.

Tout l'honneur de la soirée revient à M. Maurice Leenders. Inutile de faire ici l'éloge de ce grand talent : l'éminent violoniste jouit d'une réputation européenne, et il est, à juste titre, apprécié comme une des gloires de la jeune école belge.

GAND. — La reprise de *Guillaume Tell*, en quatre actes, c'est-à-dire avec le dernier acte joué dans toute son intégrité, était une nouveauté pour le public et une nouveauté qu'il a accueillie avec la plus grande satisfaction. La restitution faite à cet acte d'un trio de femmes, de l'orage et enfin du grand ensemble final, a considérablement augmenté le succès de ce splendide ouvrage. Indépendamment de la beauté de ces morceaux, ce spectacle ainsi rectifié présente au moins une œuvre intégrale, un tout enfin, et non pas une œuvre tronquée, mutilée. Tous les amateurs de musique sauront gré à M. Vachot de cette intelligente restitution qu'ils peuvent appeler : réparation.

Les artistes ont généralement bien interprété le chef-d'œuvre de Rossini et n'ont pas eu à se plaindre de l'accueil que le public leur a fait.

Une indisposition de M. Voisin, réputé le meilleur second ténor que nous ayons eu de longtemps, entrave un peu la marche du répertoire.

Les répétitions de *Mireille* se poursuivent assez activement.

Nous comptons aussi sur le *Capitaine Henriot*.

∴ Un journal français a fait un brillant éloge du talent, et bien auguré de l'avenir de Mlle Lagye, fille de l'excellent professeur de violon de notre conservatoire.

Cette jeune artiste est certes l'une de nos cantatrices qui promettent le plus.

HUY. — Un concert, organisé au profit des pauvres, par M. Camauer, avait attiré dimanche dernier, au local des Augustins, un public assez nombreux qui a fort bien accueilli les divers morceaux portés au programme.

Un excellent orchestre militaire, sous l'habile direction de

M. Camâuer, a fort bien joué l'ouverture des *Porcherons* et celle de *Robin des Bois.*

La musique militaire de la garde civique a joué à son tour une brillante fantaisie sur la *Fille du Régiment*, arrangée par M. Camâuer, et elle a accompagné avec une discrétion parfaite un grand air de *Grétry à Fontainebleau* de Camâuer, transcrit par l'auteur pour le trombone-solo.

Le chant était représenté par M. Koister, qui a dit fort bien l'air de *Quentin Durward* et deux romances, et par l'un de nos chanteurs comiques qui a fait rire aux larmes par la diction aussi spirituelle qu'entraînante de plusieurs chansonnettes.

Une mention très-honorable à l'exécution sur le hautbois, par M. Bernard, de deux brillantes fantaisies.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Il y a bien des nouvelles dans notre monde parisien, mais elles sont pour la plupart assez peu musicales, et la spécialité du *Guide* me prive de bien agréables bavardages. Et pour n'en citer qu'une, savez-vous que l'on parle d'effacer, pour cause d'utilité publique, la liberté des théâtres! On dit que cette liberté n'a produit qu'une perturbation sans résultats pratiques. Eh, mon Dieu! s'attendait-on à ses prompts bienfaits? C'était une faute, car je crois qu'en thèse générale, une liberté n'est bonne qu'autant que, loin de s'affermir tout de suite, elle entre paisiblement dans l'esprit général et ne donne ses résultats qu'à la longue. Il en est peut-être différemment de la liberté des théâtres, je ne veux pas discuter le fait. A raconter simplement l'histoire, que trouve-t-on, du reste, en France pour cette première année de liberté théâtrale? En province, des théâtres complétement désorganisés, une perte sérieuse pour les chanteurs et les compositeurs, par la suppression de l'opéra dans plusieurs grandes villes; à Paris, des essais infructueux et, en somme, un hiver jusqu'à présent moins fructueux que bien d'autres. Mais croit-on que les municipalités provinciales ne comprendront pas leur erreur et ne feront pas bientôt suffisantes les subventions? L'exemple prouve que si Toulouse, maintient son subside, Alger, qui était entré dans la voie des économies, rétablit sa subvention; Marseille vient de voter un secours au Gymnase qui avait donné *incidemment* de l'opéra italien, et la municipalité phocéenne a reconnu, par cela, la nécessité d'une subvention; les autres villes récalcitrantes en feront bientôt autant et reconnaîtront l'insuffisance de leurs sacrifices; dès lors, tout marchera mieux, je le crois, et la liberté aura démontré victorieusement que quand une ville a fait *un peu* pour son théâtre, il est logique qu'elle fasse le nécessaire. Tout est là, selon moi: Si vous faites, *faites assez*, ou vous avez tort de faire. Voilà pour la province. Pour Paris, le mal n'est pas grand. Les capitalistes effrayés — comme toujours — de ce mot: liberté! n'ont pas osé mettre de l'argent dans des entreprises théâtrales, et rien ne s'est établi sérieusement faute de capitaux; mais cette crainte absurde peut et doit se dissiper, car Paris est ville à nourrir tous les théâtres qui auront les moyens, par conséquent *le temps de prouver qu'ils existent.* La liberté théâtrale vient donc de donner son premier acte; on l'a sifflé! Attendons le second, le dénouement s'il le faut, mais nous aurions grand tort de faire baisser le rideau, car à la dernière scène on peut trouver l'enseignement utile dont on a grand besoin depuis si longtemps.

Des théâtres, rien de nouveau. A l'Opéra, *Roland*, *Moïse* et dernièrement le *Trouvère*, où Mme Pascal a chanté avec succès le rôle de Léonor. A l'Opéra-Comique, le *Capitaine Henriot* et le répertoire courant. Aux Italiens les ouvrages ordinaires. Au Lyrique, *Mireille* et *Violetta*. On attend l'*Aventurier*; les rôles de la *Flûte enchantée* sont distribués à Mmes Carvalho, Nilsson, Ugalde, MM. Michot, Troy et Depassio. Les Bouffes annoncent une foule d'ouvrages nouveaux et continuent à se salir avec leur Revue-Parodie.

Aimé Maillart fait avec Auguste Maquet un ouvrage sur le *Cid*, destiné à l'Opéra-Comique. Félicien David va mieux et pourra bientôt s'occuper de son nouvel opéra. *L'Africaine* va prochainement arriver à l'orchestre, et si quelque chose en retarde la représentation, ce seront les détails, toujours interminables dans nos majestueux théâtres impériaux.

L'édition musicale parisienne, et aussi les artistes, viennent de faire une véritable perte en la personne de M. Auguste Célestin Girod, qui dirigeait avec son frère, Etienne Girod, l'ancienne maison Launer, devenue Girod frères. Il est mort à 38 ans, d'une angine couenneuse terriblement compliquée. Il était marié depuis 20 mois et laisse deux familles dans la douleur. Vous le connaissiez assurément et savez combien il y avait en lui de qualités. Presque tous les artistes de Paris ont fait honneur à ses restes et tous les journaux ont eu de bonnes paroles pour cet homme excellent.

L'Empereur vient d'accorder une pension de douze cents francs à Mme veuve Chevé. C'est une récompense méritée assurément bien plus par la longueur, le volume de l'œuvre d'Émile Chevé que par son utilité. Enfin c'est une preuve de sollicitude donnée à la grande famille artistique française. JULES RUELLE.

⁂ Il y a quelques jours on a répété les deux premiers actes de l'*Africaine*, décorations posées, rideau levé et baissé, sans arrêter, pour juger de la durée de ces parties de l'ouvrage. Les jours où l'on ne joue pas à l'Opéra il y a répétition matin et soir. Les personnes — elles étaient en grand nombre — qui avaient prétendu qu'on ne verrait pas l'*Africaine* cet hiver, n'osent plus exprimer cette opinion. D'après l'état d'avancement des études de cet ouvrage, qui préoccupe si fort l'attention publique, on peut affirmer que s'il ne survient pas d'événement, comme la maladie d'un chanteur, il fera son apparition au plus tard le 15 mars.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Notre ballet, jadis si brillant, périclite insensiblement. Mlle Couqui nous quitte après l'expiration de son engagement; Mlle Lamara, qui avait rompu son engagement pour aller se perfectionner à Paris, est malade; Mlle Roll, qui est très-bien en cour, a déclaré qu'un mal de pied dont elle souffre depuis quelque temps, l'empêchera de reparaître! Ajoutez à cela que nous avons un maître de ballet qui ne sait pas mettre en scène un ballet et encore moins en composer un.

Mlle Murska commencera au premier jour une série de représentations.

Le ténor Reichard, qui jouit à Londres et à Paris d'une grande réputation (?), devait chanter *Fra-Diavolo* cette semaine, mais une indisposition l'en empêche et le ténor quittera sans doute Vienne sans s'y être fait entendre.

Le ténor Wachtel n'a pas renouvelé son contrat. Il quitte Vienne parce que la presse ne lui est pas assez favorable.

Le théâtre « *an der Wien* » monte avec un luxe extraordinaire *la belle Hélène*, le dernier succès, d'Offenbach.

⁂ Dans un nouvel opéra de Barbieri que l'on monte à Prague, sous le titre *Perdita*, figureront deux bœufs; l'administration a choisi les deux plus beaux qu'elle a pu trouver!

⁂ On signale, parmi les vaisseaux qui ont été détruits par le dernier ouragan de Lisbonne, le brick français *Boieldieu*, capitaine *Auber*.

BERLIN. Une jeune violoniste douée des plus brillantes qualités, Mlle Charlotte Deckner, s'est fait entendre tout récemment dans un concerto de Vieuxtemps, une sonate de Tartini, la *Berceuse* de Reber et la fantaisie hongroise d'Ernst; elle a déployé une verve et une pureté que l'on ne rencontre que dans les artistes accomplis.

Mlle Artot a dû commencer ses représentations la semaine dernière: toutes les places étaient louées d'avance pour plusieurs soirées et tout fait présager qu'un succès extraordinaire accueillera la grande artiste.

WEIMAR. — Mlle Artot s'est fait entendre dans la *Fille du Régiment* et le *Barbier de Séville* et son succès n'a pas été un instant douteux.

HANOVRE. — Une cantatrice d'un talent remarquable, Mlle Garthe, a débuté dans *Robin des Bois*, les *Huguenots* et le *Tannhäuser*.

STUTTGARDT. — Le *Columbus* de J. Abert a obtenu au 4e concert d'abonnement un succès d'enthousiasme. Eckert a mis dans l'exécution de cette œuvre remarquable tout le soin possible; aussi l'orchestre a-t-il atteint à une perfection que nous n'avions jamais si bien appréciée.

Les concerts organisés par Ullman ont fait courir toute la ville, qui depuis deux mois environ a été tenue en émoi par des réclames fastidieuses.

COLOGNE. — Notre maître de chapelle Hiller fait en ce moment une excursion artistique à travers la Hollande.

A La Haye, il a dirigé sa dernière composition pour orchestre, *Aubade*, en cinq parties dans le genre des *Suites* de Lachner, et a joué le concerto en *ut* mineur de Beethoven. — A Rotterdam, il a dirigé, au 2e concert de la société *Eruditio Musica*, une nouvelle composition pour orchestre intitulée *Loreley*.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 26 Janvier 1865. N° 4.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LES LARMES,

Mélodie, musique de M. Kücken.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Louis Brassin a quitté Bruxelles pour rejoindre la Compagnie Ullmann-Patti. Il a commencé son engagement à Genève hier, 25 janvier.

Avant son départ, il a fait entendre devant un auditoire d'élite le répertoire qu'il a formé pour les concerts que M. Ullmann donnera en Suisse et en Allemagne.

Ce sont d'abord trois polonaises de concert de la plus brillante facture, une fantaisie hongroise pleine de verve et de bravoure, son *Chant du Soir* et *sa Rêverie pastorale*, dont la popularité s'est déjà emparée depuis longtemps, une prière, chant d'une sublime suavité, plusieurs numéros de ses études, que le célèbre Moscheles a qualifiées lui-même de chefs-d'œuvre, et enfin une transcription du *Chœur de Soldats de Faust*, qui est certes le morceau le plus brillant, le plus saillant qui ait été écrit pour le piano.

Toutes ces œuvres de l'éminent pianiste, interprétées avec ce merveilleux mécanisme qui lui assureront la première place parmi les pianistes modernes, lui vaudront partout le succès et auront établi bientôt sa réputation au dehors, comme elle l'est depuis plusieurs années déjà en Belgique.

⁂ M. Dargomiski est le nom d'un compositeur russe qui jouit d'une grande réputation dans son pays, mais dont le nom serait encore lettre morte en Belgique, si l'Association des artistes musiciens ne s'était chargée de l'inscrire en lettres ineffaçables au programme d'un des derniers concerts qu'elle a donné.

Une ouverture, et surtout *une danse cosaque*, ont révélé un talent sérieux, connaissant aussi bien la composition que l'orchestration; ses motifs sont marqués au coin de la plus grande originalité et traités de main de maître.

On parle d'œuvres d'une plus grande étendue, de sa composition, qui seraient exécutées prochainement; mais nous craindrions d'être indiscrets en soulevant le voile derrière lequel se traitent des arrangements qui, nous osons l'espérer, seront bientôt conclus.

⁂ M. Oscar Schmidt, professeur et compositeur de musique très-honorablement connu dans notre monde artistique, et qui donne chaque jour de nouvelles preuves de son double talent, a eu l'heureuse idée de créer à Bruxelles un cours de chant d'ensemble à l'instar de ce qui se pratique dans les grandes villes d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande. Cette réunion, composée de personnes des deux sexes et des meilleures familles, s'exerce à interpréter les œuvres des grands maîtres, de Haendel, de Mendelssohn, de Schumann, etc. Trois mois d'études ont déjà produit les résultats les plus remarquables et chaque jour s'accroît le nombre des exécutants. On se réunit le lundi de chaque semaine, au soir, dans les salons de M. Gunther, facteur de pianos, rue Thérésienne, n° 4.

⁂ L'école belge, si bien représentée déjà à Paris par MM. Grisar, Limnander et Gevaert, va se renforcer de M. Benoit, qui a un petit opéra reçu au Théâtre-Lyrique, et qui vient d'obtenir de l'Opéra-Comique l'audition d'une partition composée sur un livret de M. Vilbort. M. Miry se propose aussi, dit-on, d'aller tenter à Paris la fortune du théâtre. Ce ne sont plus seulement des virtuoses que la Belgique fournit à l'étranger, comme aux quinzième et seizième siècles, elle exporte des compositeurs, s'il est permis d'employer ce mot emprunté à la langue des économistes.

⁂ Nous n'avons pas entendu dire qu'il fût question de monter *Mireille*. Pourquoi ne le ferait-on pas? *Mireille* n'avait eu d'abord à Paris qu'un succès d'estime. Après avoir été remaniée, changée et surtout diminuée, elle a obtenu les suffrages de la foule. Sur cinq actes, deux ont été courageusement sacrifiés par les auteurs ; mais ce qui a surtout influé sur les nouvelles dispositions du public à l'égard de l'opéra de M. Gounod, c'est une légère modification introduite dans le dénoûment. De quoi s'agit-il? Oh! de presque rien. Dans la première version, Mireille mourait et la pièce finissait au milieu du bruit des mouchoirs de poche. Le public du Théâtre-Lyrique ne pleure pas volontiers; il veut qu'un opéra se termine heureusement, c'est-à dire par l'union fortunée du héros et de l'héroïne. On a donné satisfaction à son goût en matière de dénoûment. Mireille ne meurt plus; elle épouse celui qu'elle aime. Il n'en a pas fallu davantage pour causer un revirement complet dans l'opinion. On ne voulait pas pleurer sur les malheurs de Mireille : on courut assister à sa noce, et l'on trouva qu'il ne manquait plus rien à la partition de M. Gounod pour être un charmant ouvrage.

Si nous étions à la place du directeur du Théâtre-Royal, nous n'hésiterions pas à monter *Mireille*. Peut-être même en offririons-nous les deux versions au public de Bruxelles : *Mireille* en cinq actes avec émotions et larmes, puis *Mireille* égayée par un mariage final. Il serait curieux de voir à laquelle des deux versions nos amateurs donneraient la préférence. Ce double essai, fait à quelques jours de distance, serait très-original, très-piquant, et

exciterait la curiosité. Nous sommes persuadé qu'il y aurait là chance certaine de recettes. Il ne faut pas oublier que la musique de M. Gounod est très-aimée de nos dilettantes, que c'est de Bruxelles qu'est parti le succès de *Faust* destiné à faire le tour de l'Europe, et que *la Reine de Saba* a trouvé également un meilleur accueil chez nous qu'à Paris. (*Indépendance.*)

⁂ La *Gazette musicale* de Paris annonce que Mlle Lichtmay vient d'être engagée par M. Perrin « pendant le temps qui lui sera nécessaire pour étudier le rôle de Valentine, des *Huguenots*. » Cet engagement a eu lieu à la suite d'une audition qu'a obtenue à l'Opéra la cantatrice allemande et qui lui a été très-favorable. Il résulte des termes dans lesquels est donnée cette nouvelle que la direction de l'Opéra de Paris a traité conditionnellement avec Mlle Lichtmay. Elle touchera ce qu'administrativement on appelle un traitement d'attente pendant le temps qu'elle consacrera à l'étude de la prononciation française. Si le succès couronne ses efforts, si elle réussit dans l'épreuve publique qu'elle devra subir, un engagement définitif lui donnera rang parmi les *prime donne* de l'Opéra. Si la chance des débuts lui était contraire, il lui resterait encore l'avantage d'avoir appris le français aux frais de l'Académie impériale de musique.

⁂ Nous lisons dans la *Perseveranza* de Milan un éclatant hommage rendu à M. Auguste Dupont, notre célèbre professeur au Conservatoire.

« Dans un concert donné par Bazzini et Piatti, nous avons eu l'occasion d'entendre quelques fragments d'un quatuor dû à la plume de M. Auguste Dupont, professeur de piano au Conservatoire de Bruxelles et une des plus puissantes individualités de la musique moderne.

« Ses compositions instrumentales ont un caractère essentiellement nouveau, une spontanéité toute personnelle, une sérénité remplie de charmes, un certain *vague* plein de mélodie. L'*intermezzo* en forme de ballade et le *scherzo* de ce quatuor, admirablement exécuté, ont produit la plus vive impression, et ont donné une haute idée du mérite de l'éminent compositeur, qui à ce titre, joint celui d'être un des plus surprenants virtuoses de notre époque. »

⁂ On nous écrit de Morstricht :

La société *Momus* a donné, le 22 janvier, un brillant concert dans lequel se sont fait entendre M. Ledent, professeur de chant au conservatoire de Liége, Mlle Mathieu, cantatrice de la même ville, M. Vliegen, baryton de Milan, et Maurice Leenders, se sont fait entendre.

Ce dernier, que nous n'avions plus revu depuis quatre ou cinq ans, a franchi la distance qui sépare l'élève du maître. Il a dit le quatrième concerto de Léonard (œuvre superbe) d'une façon tout à fait supérieure. Une fantaisie espagnole de sa composition, nous a prouvé en outre qu'il manie la plume aussi bien que l'archet : elle est remplie d'idées élégantes et de traits des plus distingués.

⁂ Mlle Thérésa, première chanteuse de l'Alcazar, de Paris, gagne trente ou quarante mille francs par an à dire des *chansons canailles*. Mlle Thérésa a la vogue et son succès éveille plus d'une ambition, sans compter qu'il inspire aux limonadiers de folles idées de concurrence : la chanson du *sapeur*, qu'elle a mise à la mode, obtient chaque soir un nouveau succès.

⁂ Les artistes de l'orchestre du Théâtre-Royal s'occupent activement du choix d'un nouvel emplacement pour y donner leurs concerts d'été. Ils renoncent à l'emplacement du Vaux-Hall, parce qu'ils veulent fonder un établissement spécial, affranchi de la spéculation et de toute participation étrangère à la musique.

L'enclos qu'ils ont en vue est le même que celui que M. le bourgmestre de Brouckere leur concéda en 1854, à savoir le carré du Parc faisant parallèle à l'établissement du Vaux-Hall.

Ils se proposent d'y construire une sorte de quadrilatère formé par un spacieux et élégant kiosque pour l'orchestre, avec dépendances à droite et à gauche, et faisant face à un café construit dans le même style et dans les mêmes dimensions.

Les deux autres côtés offriront des galeries couvertes, pouvant abriter, en cas de pluie, un millier de personnes. Le tout sera brillamment éclairé.

L'établissement affectera un caractère plus élégant que monumental. Les beaux arbres du Parc s'opposent d'ailleurs à ce que l'on élève, sur cet emplacement, des constructions imposantes.

Dire que les travaux ont été confiés à M. Payen, architecte du gouvernement, c'est annoncer une exécution aussi soignée qu'intelligente.

Les plans vont être communiqués au collége échevinal, qui, dit-on, est disposé à prêter un appui efficace au projet.

En définitive, il s'agit ici d'une question artistique. Pour nous, elle prime toutes les autres.

Les concerts d'été que donnent les musiciens de l'orchestre du Théâtre-Royal, ont une valeur sérieuse. Ils sont supérieurs à ceux organisés dans les autres capitales, Paris compris. Les étrangers en font l'éloge.

Si l'entreprise dont nous parlons est menée à bon terme, non-seulement Bruxelles conservera, durant la bonne saison, son orchestre d'élite, mais on verra la popularité dont il jouit s'accroître encore, si c'est possible.

⁂ Une correspondance particulière de Madrid adressée à *l'Express* de Londres dit que dans les cercles de la cour d'Espagne on ne s'occupe que du scandale occasionné par le mariage que vient de contracter le duc de Frais, grand de première classe, avec Mme Balfe, épouse divorcée de sir J. Crampton, ambassadeur d'Angleterre.

La Reine aurait fait savoir au duc, dans les veines duquel coule le *sangre azul* le plus pur, qu'à son grand regret, elle ne pourrait recevoir la duchesse, attendu qu'elle ne voulait pas exposer l'envoyé d'une des grandes puissances au déplaisir de se rencontrer avec sa femme d'autrefois. Le duc, en recevant cette communication, a immédiatement renvoyé à la Reine tous ses ordres, ainsi que sa clef de chambellan.

Mlle Balfe, fille du célèbre compositeur et l'une des plus charmantes cantatrices du théâtre de Saint-Pétersbourg, y avait épousé sir J. Crampton, alors accrédité près le czar Alexandre et beaucoup plus âgé qu'elle. Il fut nommé à Madrid par suite de son mariage. Après deux années d'une union qui n'avait point répondu à ses espérances les plus légitimes, lady Crampton, sur les instances de sa famille, intenta à son mari un procès en divorce qu'elle gagna sans difficultés, après de très-scandaleuses révélations. Sir John Crampton n'en garda pas moins sa position diplomatique, sans se douter qu'un second mariage de sa femme avec un noble espagnol ne tarderait pas à lui créer de nouveaux ennuis.

⁂ On écrit de Saint Pétersbourg :

Le nouveau ballet de Saint-Léon, *Keniock Gorbouneck* (le *Cheval enchanté*), a été donné au bénéfice de Mlle Mourawieff. Il dure quatre longues heures, et cependant personne n'a quitté avant la fin.

Le sujet est emprunté aux contes populaires et a été choisi expressément parce qu'il a permis d'y intercaller toutes les danses nationales. Plusieurs danses ont dû être répétées, le dernier pas du 4e acte, auquel on a adapté la célèbre mélodie russe, *Le Rossignol*, a dû être repris trois fois; la mise en scène de cet acte d'ailleurs est ce que l'on a vu de plus splendide au théâtre ; on y voit apparaître tous les costumes nationaux de tous les peuples soumis au sceptre de la Russie.

La musique est de Pugni, qui s'est surpassé cette fois sous le double rapport de l'originalité et de la verve.

Il n'a pas fallu moins de soixante-quatre répétitions pour mettre sur pied cette formidable machine, qui fait le plus grand honneur au goût et au talent de Saint-Léon.

Alexandre Dreyschock a été nommé pianiste de l'empereur de Russie.

MONS. — Le second concert des redoutes nous a procuré le plaisir d'entendre M. Amédée Dubois, notre compatriote, dont la presse parisienne proclame chaque hiver les succès.

Après avoir émerveillé l'auditoire par l'exécution de deux morceaux de sa composition : *Souvenir d'Auvergne* et fantaisie sur *Lucie*, il a terminé par la ravissante Berceuse de Reber, qui lui a valu un véritable succès d'enthousiasme.

M. Dubois avait pour partenaire Mlle Callewaert, une toute jeune cantatrice, du plus bel avenir. — Mlle Callewaert possède une belle voix de *mezzo soprano* d'une grande étendue et de la plus grande pureté. Elle a chanté, de la manière la plus distinguée, l'air de *Robin des Bois*, celui du *Prophète*, une mélodie de Schumann et une autre de Gounod ; aussi a-t-elle été vivement acclamée et rappelée après l'audition de chacun de ces morceaux. N'oublions pas de dire que Mlle Callewaert est élève de Mme Léonard, la cantatrice modèle.

GAND. — La Société du Casino a donné son deuxième concert le 19 de ce mois.

La commission organisatrice, infatigable dans la recherche d'artistes qui ne se sont pas encore fait entendre dans ces concerts, avait obtenu le concours de Mlle Singelée, cantatrice et fille de notre chef d'orchestre au Théâtre, de M. Dumon, flûtiste, et de M Tyckaert, ténor. Ce dernier, chanteur de bonne école (il est, je crois, élève de M. Cornélis), possède une voix parfaitement égalisée dans toutes ses parties. M. Dumon a une grande puissance de son et joue avec une expression toujours chaleureusement soutenue.

Les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Singelée. Cette jeune artiste, qui, à l'âge de dix ans, et dans cette même salle, se fit entendre sur le violon, est devenue une cantatrice d'un ordre élevé. Sa voix est étendue, très-flexible et généralement assez belle. Nous disons : généralement, parce que le timbre ne nous en a pas paru bien homogène dans tous les registres. Le remarquable talent de vocalisation qu'elle a su déployer dans les grands airs à vocalise des *Noces de Jeannette*, de la *Traviata* et du *Carnaval de Venise*, de Massé, a été justement applaudi par tout le monde.

Nous ne finirons pas ce compte-rendu sans dire un mot d'une belle ovation que le public a faite à l'un de nos plus grands et plus estimés compositeurs : M. Busschop, de Bruges. C'est l'exécution de la belle ouverture de la *Toison d'or* qui a valu à M. Busschop ce touchant accueil auquel nous nous associons si volontiers.

Une pareille ovation ayant été faite à Bruges à l'auteur de *Bouchard d'Avesnes*, qui a promis de composer un opéra-comique pour le théâtre de Bruges, on a pu constater une fois de plus la parfaite réciprocité des sentiments qui, sur le terrain de l'art, animent les *dilettanti* des deux villes.

L'orchestre a encore fait entendre l'ouverture du *Château trompette* de Gevaert, et l'*Hommage à Weber* de E. Bach. (?) L. V. G.

LIÉGE. — Le deuxième concert (3e année) du Conservatoire royal de musique est fixé à samedi prochain. La première partie se composera de la *Symphonie héroïque* (3e de Beethoven), de la *Fuite en Égypte*, chœur de Max Bruch, et d'un Concerto pour le violon, composé et exécuté par M. Heinberg. La seconde partie sera entièrement consacrée à des fragments d'*Obéron*, de Weber. — Ouverture, chœurs, marche et les solis chantés par Mlle Dumoulin et M. J. Ledent.

*** Au programme du concert que l'*Association générale des étudiants* organise au bénéfice des Crèches, M. Terry, directeur de la section musicale de cette société, fera figurer un *oratorio* inédit de Jean-Noël Hamal, chanoine et maître de chapelle de l'ancienne cathédrale Saint-Lambert, à Liége.

Cet important ouvrage a pour titre : *Judith triomphante*. Il est écrit sur un texte latin et remonte, paraît-il, à l'année 1755.

M. et Mme Léonard doivent ajouter à cette soirée l'attrait de leur beau talent.

La *Légia* compte aussi nous donner une grande soirée musicale au profit des pauvres. La cantate que Gevaert écrivit pour l'inauguration de la statue de Van Artevelde doit y être exécutée avec une grande masse vocale et instrumentale, sous la direction de M. Vercken. L'excellente basse-chantante Agnési est, dit-on, engagée pour cette cérémonie.

*** En attendant que son opéra *Nahel* soit représenté au Théâtre-Lyrique de Paris, Litolff va entreprendre une nouvelle tournée artistique en Belgique et en Hollande. Le célèbre pianiste est engagé le 11 février à la Société Lyrique, de Bruxelles, le 16 à la Société du Casino, de Gand, le 21 à la Société des étudiants d'Utrecht, le 8 mars, il doit se faire entendre dans notre ville au premier concert de carême et de la Société d'Émulation. En quittant Liége, l'illustre maëstro se rendra à Amsterdam et dans d'autres villes, où de beaux engagements l'appellent.

*** Géraldy est venu dernièrement nous donner un concert : c'est l'un des beaux représentants de l'école du chant français. Il a chanté trois jolies mélodies de Théodore Radoux et une de Nadaud. Mmes Lagye et do Aynsa ont prêté le secours de leur talent à M. Géraldy, de même que M. Cabel ; ces artistes ont droit à nos éloges, le dernier surtout, qui s'est montré le digne partenaire du grand chanteur, dans le duo des vieillards de la *Fausse Magie* de notre Grétry.

A ce même concert, nous avons fait la connaissance d'une jeune pianiste de Bruxelles, Mlle Reits, élève de M. Ferdinand Kufferath, et douée d'un talent remarquable. Elle a joué le capricio en *si* mineur de Mendelssohn, la valse en *la* bémol de Chopin, une étude de concert de Kufferath et la sonate, op. 24, de Weber.

Le genre des morceaux qu'elle avait choisis indique suffisamment qu'elle s'est vouée entièrement à l'étude des maîtres classiques ; son exécution a prouvé qu'elle les comprend admirablement et sait les rendre de même ; son jeu se prête supérieurement à faire ressortir dans toute leur pureté les intentions du compositeur qu'elle interprète et à les communiquer à l'auditoire. — Son succès a été des plus sympathiques et d'autant plus significatif à côté des choses légères dont se composait le reste du programme.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Notre saison est singulièrement tardive cette année ; une seule nouveauté a été donnée jusqu'à présent : le *Capitaine Henriot*, et les concerts ne sont pas encore commencés, les séances populaires de M. Pasdeloup et celles de la Société du Conservatoire sont les seules offertes jusqu'à présent. Habituellement, janvier n'arrive pas à son terme sans que nouveautés et virtuoses aient commencé à se produire. Peut-être peut-on dire, en parodiant un argument ridiculement célèbre : c'est la faute à la liberté des théâtres. Mais soyez tranquille, je n'irai pas plus loin, je ne serai pas dans le *Guide* un écho de la *scie* que nous font nos journalistes parisiens. Je vous en ai dit assez, dans ma dernière lettre, sur cette liberté,— une innocente calomniée !

On ne donne rien, mais on promet ; seulement les promesses tardent beaucoup à se réaliser. Ainsi il est possible que dans huit

jours, je vous rende compte de la première représentation de l'*Aventurier*, opéra comique en trois actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. le prince Poniatowski, et dont le Lyrique annonce l'apparition pour cette semaine. Les propos de coulisses me feraient croire à une pièce supérieure et à une musique très ordinaire, si depuis longtemps je n'avais appris à me méfier de ces propos. La *Flûte enchantée* viendra peu de temps après au même théâtre, qui a continué à donner jusqu'à présent *Violetta* et *Mireille*.

L'Opéra-Comique, lui, arrive au maximum de la recette avec le *Capitaine Henriot*, trois fois par semaine, et fait ses frais les autres jours avec le répertoire ; de tels résultats lui permettent de monter paisiblement le nouvel ouvrage de Félicien David, qui inspire à tout le monde la plus grande confiance ; après quoi il aura la nouveauté de Maillart, celle de Cohen et le *Médecin malgré lui*, de Gounod ; c'est un théâtre qui a du pain sur la planche, comme l'on dit. L'Opéra marche tout seul avec son *Roland* et son répertoire toujours en faveur.

Aux Italiens, Adelina Patti donne ses dernières représentations ; elle va partir pour Madrid. Je crois que M. Bagier aurait bien fait de la garder ici, car on ne fait réellement de l'argent à Ventadour que quand elle y chante : c'est dire qu'elle vaut trois soirées de quinze mille francs chacune par semaine. *Linda di Chamounix*, qui n'avait jamais rien produit à Paris, rapporte de telles recettes avec elle. Mais après son départ, il est à craindre que les recettes ne diminuent assez considérablement. Il est vrai qu'on aura alors la rentrée de Mme Penco, très-aimée ici, et que cela pourra influer sur les affaires. Je le souhaite, mais en désirant que M. Bagier fasse activer les études des nouveautés qu'il a promises et qu'on s'étonne de ne pas voir arriver. Mercredi, sans tambour ni trompette, a débuté Mme Talvo-Bedogni, dans la *Cenerentola*. C'est une cantatrice de grand talent dont la voix est agréable et le jeu très-intelligent ; je ne comprends pas qu'on l'ait fait débuter sans annonce préalable et sans convier la presse ; mais il y a des choses inexplicables dans l'administration de Ventadour. Ce soir là, Agnesi, qu'on entend très-rarement, a chanté Dandini, et avec un talent qui lui a valu un succès des plus flatteurs. Agnesi et Delle-Sedie devraient tenir tout le répertoire, si M. Bagier n'avait la maladie opposée à celle de ses confrères : il ne se trouve jamais assez d'artistes pour augmenter son budget.

Chez Pasdeloup, dimanche, a été exécutée l'ouverture de Berlioz : les *Francs-Juges*. Il y a eu émotion : on a beaucoup applaudi et quelques bons coups de sifflet se sont fait entendre ; les applaudissements ont persisté, les sifflets aussi, et cela a duré quelques minutes. Force est restée aux applaudisseurs, qui ont alors crié *bis !* c'était leur vengeance ; mais Pasdeloup n'a pas voulu s'y prêter, et a bien vite fait attaquer une symphonie de Haydn. Somme toute, les siffleurs ont donné une noble preuve d'inintelligence. L'ouverture des *Francs-Juges* est une œuvre très-remarquable où les défauts sensibles n'excluent pas de grandes et belles qualités. Seulement, plus j'entends la musique de M. Berlioz, moins je m'explique sa critique passée — Rien de plus pour aujourd'hui. Espérons mieux pour ma prochaine. JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Artot a commencé, le 11 janvier, une série de représentations par l'*Ambassadrice*, d'Auber.

Mlle Artot est l'enfant gâtée des Berlinois ; c'est de Berlin que date sa grande renommée. La diva a été reçue avec enthousiasme, et couverte de bouquets et de bravos pendant toute la représentation. Son deuxième début a été le rôle d'Amina, de la *Somnambule*.

Les frères Lamoury, violoniste et violoncelliste belges, se font entendre tous les soirs à l'établissement Kroll ; l'affiche les annonce comme artistes de Paris !

Par suite d'une chute que Mlle Schumann a faite, il y a quelques jours, la grande et intéressante artiste n'a pu prendre part au concert qu'elle devait donner avec Stockhausen. Elle s'est fait remplacer par Mme de Bronsart, pianiste excellente, comme on sait. Pour comble de malheur, Stockhausen a été pris d'un enrouement dès le commencement et n'a pu chanter que deux morceaux du programme.

VIENNE. — M. Zellner a donné, le 15 janvier, son premier concert historique de cet hiver. Ce concert avait surtout pour but de faire entendre des madrigaux des 16e, 17e et 18e siècles, et de faire ressortir les changements divers auxquels ils ont été soumis.

Le choix de M. Zellner a été des plus heureux ; il a toujours su rattacher un morceau intéressant aux notes historiques qu'il a données, de manière à rendre la séance extrêmement attrayante.

Parmi les divers madrigaux qui ont été dits, on a surtout applaudi un de Thomas Bateson (1604), un de J.-H. Schein (1628) et un 3e de G. Anerio (1619).

Les solistes étaient les dames Krauss et Bettelheim et MM. Walter et Mayerhofer.

PRAGUE. — L'opéra de notre chef d'orchestre Barbieri, *Perdita*, ou les *Contes d'hiver*, représenté le 11 janvier, n'a obtenu qu'un succès d'estime, ce que l'on doit attribuer avant tout à l'absence de toute originalité ; c'est le genre italien dans tout son rhythme monotone.

Le théâtre monte maintenant *Rosita*, opéra de Genée.

HANOVRE. — *Lara*, de Maillart, poursuit le cours de son succès. L'exécution est splendide, le ténor Niemann a fait du rôle de *Lara* une création superbe.

Au dernier concert d'abonnement, l'orchestre, sous la direction de Joachim, a exécuté la 2e *Suite* de Franz Lachner, d'une manière magistrale. Grâce à cette exécution exemplaire, chacun a pu saisir du premier coup toutes les beautés dont fourmille l'œuvre.

DUSSELDORF. — Le violoncelliste belge, M. Jules Deswert, qui s'est fait entendre récemment à l'un de nos concerts, vient d'être nommé *Concertmeister*. Cet engagement pourra avoir la meilleure influence sur la musique chez nous ; déjà on annonce des séances de trios que donneront M. Tausch, notre directeur, MM. Léopold Auer et Deswert.

*** Le plan du nouveau théâtre que l'on veut bâtir ici, est estimé à la dépense de 87,000 thalers (fr. 325,000).

*** Les concerts Ullmann-Patti, après un repos de trois semaines, ont recommencé à Munich pour de là s'étendre à la Suisse. Les concerts de Mulhouse, Colmar, Bâle, Berne, Zurich, Genève sont déjà organisés. A Genève, Jaëll quittera M. Ullmann pour aller à Paris et y donner des concerts ! Il sera remplacé par Louis Brassin. M. Steffens, le violoncelliste, a déjà dû renoncer à ce voyage artistique vertigineux ; un ténor, M. Ferranti, est engagé à sa place. Tous les autres se portent bien.

Du reste, les affaires vont un train d'enfer, et les recettes, grâce au *chauffage* Ullmann, atteignent des chiffres inouïs ; trois concerts à Munich ont rapporté 25,000 francs.

LEIPZIG. — On a exécuté au 13e concert du *Gewandhaus*, l'ouverture suivie de l'hymne Belge de Henri Vieuxtemps. La création du compositeur belge a excité le plus vif intérêt ; l'hymne surtout, qui couronne l'œuvre d'une manière si grandiose, a obtenu le plus grand succès.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

30 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 2 Février 1865. N° 5.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LES SAISONS,

Mélodie, paroles de A. Renton, musique de G. Aubry.

Conversation en musique.

« Une femme d'esprit disait qu'en entendant les quatuors d'Haydn, elle croyait assister à la conversation de quatre personnes aimables. Elle trouvait que le premier violon avait l'air d'un homme de beaucoup d'esprit, de moyen âge, beau parleur, qui soutenait la conversation dont il donnait le sujet. Dans le second violon, elle reconnaissait un ami du premier qui cherchait par tous les moyens possibles à le faire briller, s'occupait très-rarement de soi, et soutenait la conversation plutôt en approuvant ce que disaient les autres, qu'en avançant des idées particulières. L'alto était un homme solide, savant et sentencieux; il appuyait les discours du premier violon par des maximes laconiques, mais frappantes de vérité. Quant à la basse, c'était une bonne femme un peu bavarde, qui ne disait pas grand'chose et cependant voulait toujours se mêler à la conversation; mais elle y portait de la grâce, et pendant qu'elle parlait, les autres interlocuteurs avaient le temps de respirer. On voyait cependant qu'elle avait du penchant pour l'alto, qu'elle préférait aux autres instruments. »

Ces jolies lignes se trouvent dans les *Lettres sur Haydn*, que Henri Beyle, sous le pseudonyme de Bombet, a traduites de celles que Carpani avait publiées en italien peu d'années auparavant. Ce que cette femme d'esprit (qui n'était autre vraisemblablement que l'auteur lui-même des *Lettres sur Haydn*) disait à propos des instruments composant le quatuor, on pourrait, avec un peu d'extension, l'appliquer à toute cette musique de chambre où des parties peu nombreuses se répondent, *dialoguent*, comme on dit, parlant, se taisant tour à tour ou se reprenant la voix, quand elles n'ont plus à soutenir le thème qui sert de motif principal, que pour appuyer et confirmer leur interlocuteur, rarement pour le contredire ou glisser quelque idée nouvelle. Mais si la comparaison a quelque vérité, ne pourrait-on pas la retourner, et dire par réciprocité que la conversation entre personnes aimables et de bonne compagnie doit ressembler au dialogue des instruments, qui ne cherchent pas à briller aux dépens l'un de l'autre, mais se soutiennent, se font valoir, et, malgré la diversité et parfois le constraste des caractères, ne rompent jamais l'accord, de telle sorte que les dissonances mêmes ont leur place et contribuent à l'harmonie générale?

BELGIQUE.

Bruxelles. — A quelque chose malheur est bon. Non-seulement Mme Mayer-Boulard nous est rendue, mais nous aurons la continuation des représentations de Mme Cabel, qui avait été chargée de remplacer momentanément notre vaillante cantatrice. Voilà donc deux interprètes de premier ordre pour le répertoire de l'opéra-comique, lequel devra, par la force des choses, être la grande ressource de la campagne; tout cela, si messieurs les ténors et les basses le permettent bien.

Nous avons eu jusqu'ici la *Fille du Régiment* et *Galathée*, où Mme Cabel a déployé un prestigieux talent de vocalises sur lequel nous n'avons plus à revenir. D'abord accueillie avec réserve, elle n'a pas tardé à rompre la glace, et aujourd'hui le public lui prodigue ses plus chaleureux applaudissements. Midas et Ganymède ont infiniment laissé à désirer dans l'interprétation de l'ouvrage de M. Massé. Il ne fallait pas être prophète pour deviner ce résultat négatif.

A quelques jours d'intervalle, le *Comte Ory* et *Rigoletto*, deux œuvres très-goûtées du public, ont fait leur réapparition. Le rôle de Triboulet, devenu le Rigoletto italien, a été rempli pour la première fois par M. Roudil, qui, il faut bien le dire, n'en a pu rendre la double physionomie caractéristique, où se reflète si vivement le type du drame moderne. On a tenu compte de ses efforts parfois heureux et on a applaudi au charme de sa belle voix, qu'il ne dépend que de lui de rendre plus belle encore, en la dégageant des velléités chevrottantes qui nuisent à la franchise de son émission. Mme Charry a été au-dessous de sa tâche, et, plus d'une fois, elle a dévié de la justesse. M. Wicart a su mettre en relief un personnage assez effacé.

Le public a fait bon accueil à l'opéra *Si j'étais Roi!* improvisation d'un talent facile, et l'exécution en a été généralement assez satisfaisante.

Les mélodies de *Si j'étais Roi!* semblent devenues plus banales encore, après plusieurs années d'abandon. Tout au contraire, les motifs chantants, qui foisonnent dans la *Reine de Chypre*, que l'on vient de reprendre également, paraissent avoir acquis de la verdeur et du charme, après une éclipse assez longue. L'exécution, prise dans son ensemble, n'a pas été à l'abri de tout reproche. Mais, MM. Wicart, Rondil et Mme Elmire ont fait puissamment ressortir les beautés majestueuses du rôle qui leur incombait.

Et malgré cela, la crise que le théâtre royal a traversée se fût prolongée indéfiniment, si Mme Mayer-Boulard n'eût ramené la vogue et n'eût permis d'espérer une prompte représentation de *Lara*. Mlle Laurati, elle-même, avait fini par rendre indifférents ses plus ardents partisans, et il n'a rien fallu de moins que la nouvelle de son engagement en Allemagne pour raviver l'enthousiasme.

*** L'excellente musique du Cercle des XXV que l'on voit toujours là où il y a des infortunes à adoucir, a donné dimanche passé un brillant concert au temple des Augustins au profit des veuves et des orphelins des victimes de la catastrophe de Dour. Parmi les généreux artistes qui prêtaient le concours de leur talent à cette œuvre philanthropique, nous devons mentionner particulièrement M. Stacquet, un de nos plus habiles clarinettistes, et Mlle Bochard, pianiste, lauréat des derniers concours de notre Conservatoire. Cette jeune artiste a prouvé que tout en ayant remporté le premier prix de musique classique, on peut fort bien interpréter la musique moderne. C'est de la manière la plus distinguée que Mlle Bochard a joué deux charmantes compositions : le *Bolero*, de Leybach, et la fantaisie sur *Obéron*, par Favarger. Son jeu gracieux et plein de charme, qui n'exclut ni le brillant ni la noblesse, lui ont valu des succès bien mérités.

Le Cercle musical des XXV, dirigé par M. Steyaert, a fait entendre l'ouverture de la *Muette* et une marche. Ces artistes sont arrivés à un haut degré de perfection et ne doivent plus craindre de rivaux.

*** Le Conseil d'administration de la société philharmonique de Bruxelles nous prie de donner avis aux personnes invitées aux fêtes de la société, que le 2e concert suivi de danse, annoncé pour le 11 février, aura lieu *samedi prochain* 4 du même mois, à sept heures et demie.

*** Les amateurs de musique se demandent s'ils doivent renoncer cette année aux jouissances que leur procuraient les concerts du Conservatoire; qu'ils se rassurent, ces concerts ne sont qu'ajournés. Le directeur du Conservatoire, retenu à Paris par les soins de la mission de confiance que lui a léguée Meyerbeer, a été obligé de se résigner à cet ajournement, quelque regret qu'il en eût. Nous avons dit que *l'Africaine* devait être représentée vers le milieu du mois de mars. Aussitôt cet événement accompli, M. Fétis reprendra la route de Bruxelles et se mettra en devoir de donner satisfaction aux amis de la musique classique. Les concerts du Conservatoire auront lieu dans le courant du mois d'avril et dans la première quinzaine de mai. Le printemps ne se presse jamais tant d'arriver, chez nous, qu'on ne puisse encore, à cette époque, se réunir en un lieu clos pour entendre exécuter les chefs-d'œuvre des maîtres. Le génie de Haendel, de Haydn, de Mozart, de Beethoven a des rayonnements plus vifs que le soleil du mois de mai, qui répond si rarement, en Belgique du moins, aux pompeuses descriptions des poètes.

(*Indépendance.*)

*** M. Jehin-Prume, le violoniste spadois, poursuit le cours de ses succès à Mexico. Il s'est fait entendre au palais en présence de l'impératrice. Le concert, dit une correspondance, a été aussi gai que peut l'être un concert, surtout dans un pays où les exécutants ne sont pas faciles à trouver.

*** On vient de jouer à Strasbourg un opéra de notre compatriote Warnots, ténor attaché au théâtre de cette ville.

L'excellent critique, M. Schwaab, apprécie l'œuvre de M. Warnots de la manière suivante, dans *le Courrier du Bas-Rhin* : « La connaissance de l'orchestre, celle de l'harmonie, la science du développement, cette pierre de touche du compositeur qui aspire à sortir du genre album, l'abondance et la distinction mélodique, le sentiment et la verve, se donnent la main dans *Une Heure de mariage*, et en font une œuvre à la fois gracieuse et solide, brillante de coloris et partagée, quand au ton général, entre les allures dramatiques modernes et celles de l'opéra comique tel que l'entendaient ses pères, notamment Étienne et Dalayrac, les auteurs primitifs de la pièce retravaillée aujourd'hui par M. Warnots. »

*** La *Gazette musicale du Bas-Rhin*, à propos de soirées musicales à Wurzbourg, à la Société d'harmonie, par l'organe de M. Louis Bischoff, critique allemand des plus autorisés, rend le plus éclatant hommage au talent de M. Jacques Dupuis, professeur au Conservatoire de Liége. Voici un extrait de cet article.

« M. Jacques Dupuis est l'un des plus grands violonistes belges de notre époque, et, incontestablement, le premier de cette école qui ait su saisir et interpréter parfaitement l'esprit des maîtres allemands, tels que Beethoven et Mendelssohn. » Cet artiste brille par la pureté du jeu dans les plus périlleux passages, par la perfection du mécanisme, par une conception élevée de l'œuvre qu'il interprète, par la beauté de l'expression, dénuée de toute affectation, de tout faux ornement : M. Dupuis se distingue aussi par le goût juste et pur de ses compositions pour son instrument, et nous ajouterons qu'il est doué de toutes les qualités qui font un premier violon de quatuor, ainsi que nous avons dû le reconnaître dans la soirée de musique de chambre qui nous fut donnée à la suite du grand concert.

« A ce même grand concert, le comte de Stainlein a exécuté en virtuose son Concerto-Fantaisie, op 4, dédié à Servais, un brillant morceau de concert. Deux duos pour voix de femmes, paroles de Geibel, célébrant le printemps, musique du comte de Stainlein, furent ensuite chantés par deux sopranos, Mme Cécilia de Saeman de Paez, cantatrice de la cour de Cobourg, et Mlle Leiblein, amateur très-distinguée.

« A la soirée de musique de chambre, trois compositions du comte de Stainlein furent supérieurement exécutées par M. Jacques Dupuis, 1er violon. Ces compositions sont : le quintette en *ré* mineur, pour instruments à cordes, op. 10, le grand trio en *ut* mineur, pour piano, violon et violoncelle, op 9, et le quatuor en *ut* majeur, op 11. S'il existe au monde des œuvres capables de vaincre les préjugés des camarillas d'artistes contre les amateurs de haut rang, ce sont bien les compositions que nous venons de nommer ; car le comte de Stainlein n'a pas seulement le don de l'invention, il sait aussi, comme disait simplement Haydn, soutenir ses idées et les développer selon les exigences de l'art, parce qu'il est passé maître dans la facture autant que puisse l'être le meilleur musicien de profession. »

*** M. Lotto, de retour de son voyage en Belgique, vient de se faire entendre à la Société des concerts du Conservatoire de Paris. Les journaux ne sont pas d'accord sur le talent du jeune artiste; ils diffèrent entre eux du tout au tout. Lequel croire? Le lecteur qui ne connait pas M. Lotto se tirera d'affaire comme il pourra.

Revue et Gazette musicale. — « M. Lotto est un artiste dans la vraie acception du mot. Il a interprété des fragments d'un concerto de Viotti avec un goût parfait, une correction irréprochable, une sûreté et une variété d'archet des plus remarquables. Un point d'orgue de sa composition, point d'orgue tout classique dans sa forme, malgré les difficultés qu'il s'était plu à y semer, a fait admirer le virtuose intrépide à côté du maître sage et correct. »

Art musical. — « M. Lotto est venu jouer faux et sans style aucun le 1er allegro du 17e concerto de Viotti. Il faudrait un grand virtuose pour en sauver l'accent bonhomme et les formes surannées, et M. Lotto, n'est encore qu'un écolier. »

Ménestrel. — « Nous ignorons quelle cabale s'était organisée contre M. Lotto qui a joué cependant avec un talent remarquable. »

France musicale. — « Non-seulement M. Lotto a fait preuve d'un style pitoyable, non-seulement il nous a prouvé, par A plus B, qu'il n'entendait absolument rien à la musique classique, mais encore il a joué faux à peu près d'un bout à l'autre de son morceau ; il a manqué quelques-uns de ses traits en en voulant trop précipiter le mouvement, et n'est parvenu, enfin, qu'à produire un effet détestable sur ceux de ses auditeurs qui avaient le véri-

table sentiment de l'art et l'intelligence de l'œuvre qu'il massacrerait sous ses doigts inhabiles. »

*** La ville de Palerme projette la construction d'un nouveau théâtre, dont le devis est estimé à plus de 2 millions et demi de francs. Il devra contenir 3,000 spectateurs. La ville a mis le plan au concours et a institué à cet effet quatre prix de 25,000 à 2,000 francs.

*** Alexandrie aura aussi un nouveau théâtre; il est dû à la munificence de M. Zizinia, consul général. L'ouverture en aura lieu prochainement avec *Robert le Diable*.

*** On monte à l'Opéra italien, à Saint-Pétersbourg, au bénéfice de M. Everardi, *Herculanum*, de Félicien David.

*** Le danseur unipède, Donato, engagé au théâtre de Covent-Garden, est malade. Chaque jour il est tenu de se faire donner un certificat de son médecin. Ce certificat est affiché devant la porte du théâtre, absolument comme l'on ferait pour la reine d'Angleterre, si cette tête couronnée se trouvait frappée de quelque indisposition subite. A Londres, qui dit Donato, dit le Jupiter Olympien de la danse; ce n'est pas en vain que l'on paie un homme mille francs par soirée, et l'on peut dire que cet artiste est placé sur un bon pied dans le monde, et qu'avec sa seule jambe il court plus vite à la fortune que bien des bipèdes plus intelligents, plus instruits, mais qui ont le tort de ne posséder aucune infirmité productive.

*** On écrit de Madrid :

La représentation de *Faust*, au Théâtre Royal, a eu le plus complet succès; la direction avait fait des frais considérables pour que ce chef-d'œuvre de Gounod fût dignement représenté : la splendeur de la mise en scène, la richesse des costumes, la perfection et le luxe des décors ont dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'ici dans les théâtres de Madrid. Les artistes qui ont interprété l'œuvre du maëstro l'ont fait avec une intelligence remarquable.

GAND. — Le corps spécial d'artillerie de notre garde civique vient de donner un concert au bénéfice des pauvres dont nous voudrions faire connaître les principales particularités. Donné sous le patronage du roi, — S. M. avait envoyé 500 fr., — et grâce aux démarches des organisateurs, ce concert a produit environ 6,000 francs. C'est dire que la salle du Casino ne pouvait guère contenir tous ceux qui se présentèrent. Le public aura tout d'abord remarqué que le concert n'avait d'autres interprètes que ceux qui appartiennent à la compagnie, et tous en grande tenue. En effet, il est étonnant de voir un corps de garde civique, composé de 150 hommes, fournir assez d'éléments artistiques pour constituer : 1° une *fanfare*; 2° une section de chœurs où l'on trouve réunis un chef-directeur, un violoncelliste, un flûtiste, quatre ou cinq solistes-chanteurs, un accompagnateur, etc., qui pour la plupart sont de véritables artistes. Cependant tout cela ne suffisait pas pour composer le programme projeté. Au risque de se départir de la règle adoptée, qui prescrivait que tout exécutant fût artilleur, il fallait une chanteuse. Mais l'idée lumineuse de nommer Mlle Balbi *vivandière* vint tout sauver. Notre prima dona a donc paru dans le costume de la *Fille du régiment*, au grand agrément du public et de ses frères d'armes. Autre particularité. Chaque auditeur, en entrant dans la salle, a reçu le programme, accompagné d'un beau portrait photographié du roi. C'est une innovation qui pourra faire son chemin.

Madame Volkert vient de se faire entendre pour la première fois en public. Cette amateur possède une jolie voix de soprano, et vocalise avec beaucoup de facilité.

Nous avons admiré à la même matinée le talent qu'a déployé Mlle de Blauck, violoniste de dix ans. C'est une émule des demoiselles Delpierre.

LIÉGE. — Samedi passé, se réunissait à la société d'Emulation une foule brillante, avide d'entendre les grandes œuvres inscrites au programme du second concert du conservatoire de Liége, et qui, pendant toute cette soirée, a rendu justice par d'éclatants bravos au mérite incontestable de ces œuvres et à la perfection avec laquelle les ont exécutées les artistes liégeois, dirigés par M. Étienne Soubre. Signalons d'abord la *Symphonie Héroïque* de *Beethoven;* venait ensuite un *Chœur de Max Bruch*, intitulé : *La Fuite de la Sainte Famille*. Ce chœur, inconnu en Belgique, se recommande à l'attention des artistes sérieux par de beaux effets d'harmonie et par l'art avec lequel le jeune auteur de *Loreley* sait utiliser les voix et, par ses combinaisons, arriver à des résultats surprenants tantôt de délicatesse, tantôt de puissance. — M. *Heymberg*, professeur de violon au Conservatoire, a joué ensuite un *Concerto* de sa composition : dans cet ouvrage remarquable de facture et de pensée mélodique (l'*Adagio* notamment), cet artiste modeste et distingué nous a donné une preuve éclatante de sa virtuosité et de son talent, unis à une justesse irréprochable de son. Aussi a-t-il été chaleureusement applaudi.

La seconde partie du concert se composait exclusivement de fragments d'*Obéron ;* les morceaux suivants ont été particulièrement goûtés et applaudis : l'*Ouverture*, le *Chœur des Nymphes de la Mer* et la *Marche finale*. — Disons, pour rendre justice à tous, que Mlle Emilie Dumoulin, dans l'air de Penia : « O mon bien, mon roi, ma vie! » et M. Jean Ledent dans l'air : « Loin de mon cœur, profane ardeur! » se sont élevés à la hauteur de la mission difficile qui leur était confiée. — Dans les autres morceaux et chœurs qui ont été dits et exécutés, les exécutants du Conservatoire ont su faire ressortir parfaitement les éminentes qualités qui distinguent l'œuvre du maître allemand et ont prouvé qu'ils ne faisaient que gagner sous le rapport du style et de l'exécution.

M. Soubre nous promet un 3e concert : une *Symphonie* de M. Fétis, un *Chœur* de la *Damnation de Faust*, par Berlioz, un *Chœur* de Hiller, et des extraits du *Paradis et la Péri* de Schumann. Aussi est-ce avec une vive impatience que nous attendons l'époque de ce concert, qui est fixé, je crois, au 25 février et dans lequel notre public aura l'occasion d'entendre des œuvres dont le Conservatoire de Liége seul en Belgique a osé entreprendre l'exécution.

FRANCE.

PARIS. — L'*Aventurier*, opéra-comique en quatre actes, paroles de M. Saint-Georges, musique du prince Poniatowski, a été donné jeudi pour la première fois au Théâtre-Lyrique. M. de Saint-Georges a fait beaucoup de pièces meilleures que celle-là; je n'affirmerais même pas qu'il y en ait une dans son répertoire qui soit aussi faible. L'idée est bonne, l'intérêt est assez soutenu, mais il y a des longueurs, des traits inutiles et des situations qui se prolongent ou se répètent trop. Ce n'est pas de l'épuisement d'esprit qu'on y remarque, mais plutôt le défaut contraire : il y a trop de choses, on dirait la pièce d'un jeune homme qui craint — comme toujours quand on commence — de ne pas mettre assez de fournitures dans sa sauce. Le fond est solide, par bonheur, dans l'*Aventurier;* les défauts sont dans la forme, dans le détail, et il serait facile de remédier à cela. L'histoire est amusante : Un jeune Espagnol, Manoël d'Aguilar, débarque à Mexico pour chercher fortune; il devient amoureux de la nièce du vice-roi, mais cet amour le conduirait à sa perte si un vieux naturel nommé Quirino, pour récompenser Manoël d'un bienfait qu'il en a reçu, ne lui découvrait une riche mine d'or ignorée et qui permet à notre aventurier de donner quelques millions de piastres au vice-roi en échange de la main de sa belle nièce; or, comme les coffres de l'Espagne, que représente ledit vice-roi, sont vides, l'or de Manoël arrive à temps. — La musique de ces quatre actes n'a absolument rien de rare; ce n'est pas laid, mais ce n'est pas beau; grosse facture, effets cherchés, mélange d'italien et de français où domine l'italien, comme bien vous le pensez. Quelques morceaux ont été fortement applaudis; il y a même eu deux ou trois *bis* à la première représentation, quelques grands morceaux d'ensemble à grand fracas ont produit de l'effet, et pour mon compte j'ai remarqué deux ou trois fragments très-bien faits. Enfin M. le prince Poniatowski ne manque pas de mérite musical, il vient encore de le prouver, mais il lui faudrait plus de souplesse, de style et d'invention pour que fût justifiée la préférence dont il est l'objet; car il y a bien là préférence : si l'*Aventurier* eût été signé d'un nom quelconque, M. Carvalho ne se fût probablement pas décidé à le représenter. — Interprétation hors ligne, du reste : Ismaël est magnifique comme chant et comme jeu dans le personnage de Quirino; Mlle L. de Maësen vient tout de suite après lui, et tous deux ont eu un grand succès mérité. Les autres rôles sont plus ou moins bien tenus par Monjauze, qui n'a jamais crié davantage, Gerpré, Petit et Mme Faure-Lefebvre. Je ne crois pas à cent représentations de l'*Aventurier*. Viendront après la *Flûte enchantée* et *Macbeth*. Ce dernier ouvrage aura pour interprètes principaux, Ismaël et Mme Rey Balla. Verdi refait une bonne partie de son œuvre; tant mieux! cela peut nous donner meilleure espérance. Le drame de M. Legouvé,

dont Gounod fait la musique, et dans lequel jouera Mme Ristori, sera donné vers le printemps.

L'Opéra et l'Opéra Comique n'ont absolument rien changé à leurs spectacles durant la huitaine. Le premier prépare une nouvelle reprise de la *Muette* avec Villaret et Mlle Battu; le second étudie le nouvel ouvrage de Félicien David, qui paraît devoir décidément s'intituler *Saphir*; vous savez qu'une bague joue un grand rôle dans la comédie de Shakespeare sur laquelle est fait cet opéra. Les recettes du *Capitaine Henriot* arrivent à une moyenne de six mille francs.

Le Théâtre Italien possède encore Adelina Patti, c'est dire qu'il encaisse encore de splendides recettes. Le bénéfice de la jeune *diva* a été une soirée féerique. Après le départ de Mme Lagrange, Mme Charton-Demeur a pris le rôle d'Elvira, d'*Ernani*, où elle est bien supérieure à sa froide devancière. Patti a dernièrement chanté, dans le *Barbiere*, une nouvelle composition que Rossini a écrite pour elle : *A Grenade*. Je pense que le fameux portefeuille dont on parle tant contient des choses meilleures que celle-là, car autrement il y aurait de grandes désillusions parmi les fanatiques, et je suis sûr que quelques-uns se pendraient de désespoir. — On affirme que deux nouveautés sont à l'étude, *Crispino e la comare* et la *Duchesse di San Giuliano*; c'est bien difficile à croire, car en vérité, si honteusement en retard est le Théâtre Italien de Paris, que c'est à désespérer de le voir sortir de la vieille ornière où le maintient l'administration de M. Bagier.

Les Bouffes-Parisiens ont donné samedi *Jupiter et Léda*, une agréable chose signée Suzanne Lagier pour la musique. Le même soir on a repris *Lischen et Fritzchen*, la gentille opérette d'Offenbach. Les Bouffes ne vont pas mal. — Mercredi, audition des nouvelles œuvres de Ketterer; je pourrai vous en reparler en même temps que d'autres concerts; il y a eu grand succès pour le virtuose et le compositeur. Jules Ruelle.

⁂ On lit dans le feuilleton musical de la *France* :

« Ce qu'on appelle *leur méthode* chez les chanteurs éminents que la nature n'a pas privilégiés, n'est le plus souvent qu'un expédient approprié à des ressources vocales données. Aussi rien n'est plus dangereux qu'une imitation sans réserves, sans amendements, des grandes individualités vocales. Que de voix le *Suivez moi!* de Duprez a fatiguées, brisées! Que de grotesques contrefaçons a produites le style pompeux, emphatique, auquel était condamné ce grand artiste par une émission factice, inconciliable avec la rapidité, la spontanéité des successions sonores! C'était si bien un expédient à son usage personnel que, depuis, il a fait peu d'élèves à son image. »

⁂ On parle beaucoup d'une grande soirée musicale qui doit avoir lieu chez Rossini dans les premiers jours de février. On entendra deux morceaux inédits du maître, deux chefs-d'œuvre, le duo écrit pour Mlle Patti et Alboni, ainsi qu'une romance française, intitulée : le Sylvain, paroles d'Émilien Pacini; le dernier morceau a été écrit par le maître expressément pour Gardoni, qui ne laisse pas d'en être très heureux et très-fier.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Au dernier concert des *Amis de la musique* on a exécuté une *Suite* pour orchestre de Raff, en *ut majeur*; l'ouvrage se divise en cinq parties : *Introduction* et *fugue*, *Menuet*, *Adagietto Scherzo* et *Marche*.

La forme de la *Suite* est devenue à la mode depuis quelque temps; mais de toutes celles que nous avons entendues, il n'y en a pas une qui soit aussi intéressante et aussi marquante que celle de Raff. Après une introduction remarquable suit un fugato, qui a su captiver non-seulement par le talent que l'auteur a déployé dans son travail de contrepoint, mais par la manière spirituelle avec laquelle sont traitées la forme et l'orchestration. Entre les cinq numéros, nous accordons la palme au *Scherzo*. C'est un morceau admirable par l'invention piquante, la vivacité de l'expression et l'extrême délicatesse de l'instrumentation; le *menuet* mérite les mêmes éloges.

Le public a suivi l'œuvre avec un intérêt toujours croissant et a applaudi avec enthousiasme chaque numéro. M. Raff avait dirigé les répétitions de son œuvre. D'ici il se rend à Dresde et à Leipzig, où ses suites seront exécutées prochainement.

⁂ Les frères Lamoury continuent à attirer la foule à l'établissement Kroll; ce sont surtout les duos pour violon et violoncelle qui obtiennent un succès enthousiaste à cause de l'ensemble étonnant auquel les deux frères sont parvenus.

BRUNSWICK. — Immédiatement après le festival du Bas-Rhin, qui se donne cette année à Cologne, les 4, 5 et 6 juin, aura lieu celui qui s'organise ici, pour les journées des 10, 11 et 12 juin et auquel prendront part Joachim, Me Dustmann-Meyer et Bettelheim, le ténor Wachtel, ces trois derniers de Vienne, la basse-taille Hill, de Francfort s/M. Entre autres œuvres remarquables qui y seront interprétées on cite *Samson*, de Haendel, et la 9e symphonie de Beethoven. MM. Herbeck de Vienne et Abt seront chargés de la direction.

On a représenté ici ces jours-ci un nouvel opéra de Tessier (pseudonyme qui cache un compositeur titré) et Bunger, intitulé *Donna marca*; malgré quelques motifs très gracieux et remplis de mélodies, l'opéra ne pourra se tenir au répertoire, l'élément dramatique y faisant entièrement défaut.

Au 6e concert d'abonnement, la *Suite* pour orchestre *en ré mineur* de Lachner, a obtenu un très-grand succès.

WEIMAR. — Lors des représentations que Mlle Artot a données ici, elle a été invitée à se faire entendre aussi dans deux soirées à la cour. A la fin de la 2e, la grande-duchesse a félicité l'éminente artiste de la manière la plus expansive et lui a remis un magnifique bouquet qui cachait un bracelet enrichi de brillants de la plus belle eau et de la plus grande valeur.

STUTTGARD. — Ces jours derniers, pendant la représentation de *Stradella*, sur le théâtre de la cour, il est arrivé un bien fâcheux accident à la première chanteuse à roulades, Mme Marlow. A la fin du premier acte, où elle monte avec Stradella sur un navire, ce navire, par suite d'une fausse manœuvre, chavira, et Mme Marlow eut une main brisée et fut grièvement blessée au pied et à la poitrine. Pourtant elle eut assez de force et d'empire sur elle-même pour continuer à jouer et à chanter pendant les deux actes suivants; mais, à la fin, elle tomba évanouie, et elle est maintenant retenu au lit pour plusieurs semaines.

ANGLETERRE.

LONDRES. — *Correspondance particulière*. — Les *Monday Popular concerts* ont inauguré leur 7e saison de la façon la plus brillante, et M. L. Straus, le célèbre violoniste de Francfort, y tient le premier rang; cet artiste, virtuose de première force, excelle dans la musique classique, et est du reste bien secondé par MM. Ries, Paque et Daubert.

En attendant *Lara*, qui doit passer cette semaine, *Her Majesty's Theatre* attire la foule par ses représentations de *Faust* et une pantomime burlesque qui termine le spectacle. M. Marchesi est toujours très-remarquable dans le rôle de Méphistophélès, et le rôle de *Lambro* dans *Lara*, aurait certainement été créé par lui, si le nouvel opéra ne devait alterner avec *Faust*; on le regrette beaucoup, car c'était un succès sûr pour M. Marchesi.

En fait de musique, Covent-Garden se contente de celle de la pantomime, qui lui donne occasion de produire tous les soirs le célèbre Donato.

Après quelques semaines de repos, Mme Lemmens-Sherrington vient de commencer en Écosse une tournée artistique, où elle ne manquera pas de récolter les applaudissements et les succès que mérite son magnifique talent de cantatrice.

Mlle Liebhart, de Vienne, a donné plusieurs concerts à Liverpool, Cheltenham, Bath, etc.; partout elle a excité les plus vives démonstrations et remporté les plus brillants succès. Son triomphe est la fameuse *valse des gardes*, une ravissante composition pour le piano devenue populaire dès son apparition, et qui a été spécialement arrangée pour le chant, pour Mlle Liebhart.

Notre pianiste et compositeur favori, J. Ascher, vient de nous quitter pour se rendre à Paris, où il compte passer la saison et se faire entendre; retenu à Londres depuis quelques années par ses occupations, sa rentrée à Paris sera une véritable nouveauté, et nous sommes certains d'entendre bientôt parler de ses triomphes, grâce à son talent tout original de pianiste et à ses ravissantes compositions, qui l'ont rendu si justement populaire.

M. W. Kuhé, établi depuis nombre d'années à Londres, vient d'être créé chevalier de l'ordre de la couronne par S. M. le Roi de Prusse; cette distinction lui fait honneur, et cette nouvelle a été accueillie avec plaisir par ses nombreux amis et élèves.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. | Jeudi 9 Février 1865. | N° 6.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	8 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :
LA CHANSON DE LA BRISE,
Poésie d'André Van Hasselt, musique de L. Marina.

L'AFRICAINE (1).

LE QUATRIÈME ACTE.

Il faudrait la plume d'or de Méry ou de Théophile Gautier pour peindre dignement les merveilles de toile ou de carton peint que nous offrira l'Opéra dans le quatrième acte de l'*Africaine*. L'administration s'est chargée de la tâche de donner au public parisien l'idée de la nature énorme et luxuriante de la côte d'Afrique.

On a dit d'abord que les scènes des deux derniers actes se passeraient à Madagascar, mais j'aime à croire qu'on a changé d'avis. D'abord parce que Vasco da Gama n'est jamais allé à Madagascar, ce qui n'est pas certainement une raison suffisante, mais aussi parce que les reines de cette contrée ont acquis une célébrité qui prête trop à la plaisanterie. L'ordre donné par le ministre de la Maison de l'Empereur au Dépôt des cartes et plans de la marine de fournir à la bibliothèque de l'Opéra le *Voyage en Abyssinie*, me porte à supposer qu'on a définitivement renoncé au pays où la Constitution défend à la reine d'abuser des liqueurs fortes.

Malheureusement pour les côtes d'Afrique, elles offrent des spécimens d'indigènes qui ne sont pas des plus gracieux, et je doute qu'on ose pousser la couleur locale jusqu'à déshabiller les principaux personnages en ne leur donnant pour voile que le cirage anglais et les anneaux passés dans le nez. Il est avec la couleur locale des accommodements, surtout quand cette couleur est le noir d'ébène. Je crois que si Mme Sax se présente légèrement bistrée et sans crinoline, nous pourrons nous tenir pour satisfaits.

Quand la toile se lève, le spectateur est sous le ciel torride de l'Afrique et le couronnement de la reine Célika va avoir lieu.

Le cortége commence à défiler : ce sont des bataillons de guerriers, des prêtres, des jongleurs, des jeunes filles, etc. Non-seulement tout le personnel de l'Opéra, mais un supplément considérable prendra part à ce défilé général. Je ne sais même pas si l'on n'aura pas les éléphants annoncés, ce qui donnerait, il faut l'avouer, un singulier cachet de vérité à cette mise en scène. Il y a justement au Cirque Napoléon deux de ces intéressants *proboscidiens* qui feraient admirablement l'affaire de l'Opéra. Nous recommandons leur engagement à M. Perrin. Qu'il ne les laisse pas s'*envoler* vers Londres avec ses premiers sujets!

La marche instrumentale sur laquelle défile le cortége est un morceau de premier ordre et qui fera pour longtemps le bonheur des sociétés philharmoniques et des concerts populaires. A chaque groupe qui successivement entre en scène, le motif change. Religieuse avec les brahmines, la marche devient dansante avec les bayadères, militaire avec les guerriers, sauvage et excentrique avec les jongleurs; à la fin, un deuxième orchestre, composé exclusivement de cuivres, se joint au premier et vient donner à l'ensemble de cette savante et originale harmonie la plus puissante sonorité. Dans ce morceau capital, que nous ne saurions mieux comparer pour l'effet et le souffle qu'à la grande scène du premier acte, le travail de l'orchestre est à la hauteur de tout ce que le maître a écrit de mieux en musique instrumentale.

Après ce long défilé, les prêtres et le grand brahmine (Obin) arrivent sur une marche religieuse grave et sévère, tout à fait opposée, comme caractère, aux précédents motifs. Célika jure entre les mains du grand-prêtre de respecter la loi. Et c'est là que se place le ballet que Meyerbeer avait prévu, mais qu'il n'a pas eu le temps de faire. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit sur ce ballet, ingénieuse mosaïque faite par M. Fétis, avec les rognures de la partition; M. Saint-Léon le règlera : c'est dire qu'il satisfera les amateurs de ce genre de musique gesticulée.

(*La suite au prochain n°*) Charles Beauquier.

(1) Voir *Guide musical* du 19 janvier 1865

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Nous avons eu jusqu'ici, avec Mme Cabel, la *Fille du Régiment*, *Galathée* et le *Pardon de Ploërmel*. Dans chacun de ces ouvrages apparait un morceau caractérisque qui, s'il est bien rendu, exerce un prestige irrésistible sur le public. La *Fille du*

Régiment a son invocation à la France, *Galathée* ses couplets bachiques, le *Pardon* sa valse de l'ombre. C'est sur ce terrain que l'auditoire attendait Mme Cabel, et la victoire de l'habile virtuose a été complète.

Les autres ouvrages que l'on joue depuis quelque temps sur la scène de la Monnaie, on les connaît à satiété, et leurs interprètes ont été appréciés suffisamment à cette place. Ceci nous oblige à ne fournir au lecteur que tout juste ce qui est nécessaire pour le tenir au courant de ce qui se passe.

Grâce à la rentrée de Mme Mayer-Boulard, il est permis d'espérer une prompte représentation de *Lara*, le véritable cheval de bataille de la saison. L'on compte monter encore, l'affiche nous l'annonce, *la Statue*, de Reyer, et *Mireille*, de Gounod. *Le Capitaine Henriot* est donc ajourné à l'année prochaine? Nous verrons bien. Puisse la crise que le Théâtre-Royal a traversée prendre définitivement un terme!

Nous avons constaté, comme symptôme d'un meilleur état de choses, une réaction en faveur de Mlle Laurati. Cette réaction continue. C'est Mlle Laurati qui a empêché, vendredi, le fiasco du divertissement carnavalesque ayant nom *la Mascarade italienne*, et où l'on voit, entre autres, un polichinelle sur des échasses, qui se grise d'une façon burlesque, à l'instar des arlequins de l'ancien théâtre de la Foire. Voilà des exhibitions qu'une scène de premier ordre ne devrait jamais tolérer, sous quelque prétexte que ce soit.

⁂ Ces jours derniers, les bruits les plus malveillants ont circulé sur le compte de Mme Mayer-Boulard, à l'occasion de sa réapparition sur la scène de la Monnaie. Une lettre de M. Mayer, adressée à l'*Étoile belge*, prouve avec pièces à l'appui que l'éminente cantatrice « n'a manqué ni à ses devoirs envers le public ni à ses conventions avec la direction. »

Cela suffira, croyons-nous, pour mettre fin à ces rumeurs.

⁂ Nous annonçons à nos lecteurs, sans cependant pouvoir en préciser le jour, qu'un grand concert aura lieu, au commencement du mois prochain, dans lequel on entendra quelques-unes des œuvres de notre célèbre compositeur Pierre Benoit; cette nouvelle, dont nous avons la primeur, sera, sans nul doute, la bienvenue auprès de tous les amateurs de bonne musique qui ne négligeront certainement pas cette occasion d'entendre les nouvelles compositions de M. Benoit, compositions qui, du reste, ajouteront à la réputation toujours croissante de notre compatriote, et dignes de leurs devancières.

Nous donnons le programme de cette séance musicale :

Ave Maria à deux chœurs, écrit pour le *Dom Chor* de Berlin;

L'*Angelus du soir*, chant avec accompagnement d'orgue, harpes et orchestre;

Noël, de la première partie de la quadrilogie religieuse (à la demande de nombre de personnes);

Kyrie de la même messe;

Ouverture de l'opéra : *Le Roi des Aulnes*;

Ballade du même opéra;

Hymne à l'harmonie, scène dramatique pour chœurs et orchestre, composée à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle salle de la Grande Harmonie, à Anvers.

Aussitôt l'époque fixée, nous ne manquerons pas d'en informer nos lecteurs.

⁂ Au second concert d'hiver donné par la Société royale d'harmonie d'Alost, se réunissait, dimanche dernier, à la belle salle de l'Hôtel de Ville, un nombreux auditoire d'élite qui a payé un juste tribut d'applaudissements à l'admirable interprétation de chaque morceau du programme. La partie de chant a été remplie à la satisfaction générale par Mlle Louisa Arens et M. Tyckaert; le héros de cette soirée musicale a été M. Neumans, le célèbre bassoniste, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, qui a émerveillé son auditoire et a obtenu un vrai succès d'enthousiasme. Cette fête a eu, en même temps, son cachet de charité; entre les deux parties on a fait en faveur des victimes des Chevallères une quête dont le montant, s'élevant à trois cents francs, a été envoyé à l'administration de Dour.

GAND. — *Mireille* a été représenté sur notre scène jeudi, vendredi et dimanche derniers, avec un très-grand et très-légitime succès.

M. Gounod a lui-même dirigé son œuvre les deux premiers jours : accueilli à son entrée dans l'orchestre par d'unanimes applaudissements, l'auteur de *Faust* a vu la sympathique admiration du public augmenter de moment en moment, et se manifester enfin par les plus belles ovations que nous ayons vues. Et pour montrer que nous n'exagérons pas, qu'on nous permette de transcrire ici quelques lignes de ce qu'en disent nos principaux journaux. Le *Journal de Gand*, enthousiasmé, s'écrie : Quelle soirée! quel enthousiasme, que d'ovations, de fleurs, de couronnes et de sérénades!

L'Écho des Flandres, *le Nouvelliste*, et tous nos journaux publiés en langue flamande ne sont pas moins lyriques. Le *Beurzen-Courant* dit : « Nous croyons qu'hier (il s'agit toujours ici de la soirée de jeudi, donnée au bénéfice de Mme Balbi), nous croyons qu'hier tous les jardins de nos fleuristes ont été mis à contribution jusqu'à se trouver maintenant entièrement dépourvus de fleurs. »

Après avoir constaté l'enthousiasme du public et l'opinion unanime de nos journaux, qu'on nous permette de formuler en peu de mots l'opinion dominante chez les hommes les plus compétents sur la nouvelle œuvre de Gounod. En général, disent-ils, la partition de *Mireille* se fait remarquer, moins peut-être par des idées neuves et marquantes que par la beauté et la pureté du style, la peinture vraie des situations et des caractères, et sa magnifique orchestration.

L'interprétation a laissé fort peu à désirer. Artistes, chœurs et orchestre se sont réellement surpassés: Les morceaux que l'on a bissés sont : les couplets de Taven, très-bien détaillés par Mme Geoffroy; la pastorale du troisième acte, où notre excellent hautboïste, M. Schidlik, s'est tant distingué, et enfin le duo chanté avec entrain par Mme Balbi et M. de Quercy. Les morceaux les plus remarquables de la partition sont : les chants du premier acte; les couplets de la Sorcière; ceux d'Ourrias (M. Raynal n'a pu les chanter à cause d'indisposition), la chanson du Magali, le finale du second acte et enfin le duo des deux femmes du dernier acte.

A jeudi prochain *le Prophète*.

Nous parlerons dans notre prochaine lettre de la matinée du Conservatoire et du concert des Mélomanes. Ce concert aura lieu samedi prochain.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Un procès fort intéressant pour les auteurs vient d'être jugé par la Cour impériale de Paris (première chambre). Il s'agissait de quelques œuvres de feu Scribe, jouées au Théâtre Italien, sans que rien en revint aux ayants-droit, sous le spécieux prétexte que cela n'était qu'une imitation et que, du reste, il y avait prescription. Ainsi en avait jugé le tribunal civil de la Seine (première chambre) l'an dernier, et le Théâtre-Italien continuait à donner la *Somnambula*, l'*Elisire* et le *Ballo* tout comme si ces pièces ne fussent pas sorties de l'imagination féconde de Scribe. Sa veuve a porté sa cause devant un nouveau tribunal et la Cour impériale lui a donné raison en déclarant enfin interdit à Bagier « de faire représenter les pièces sus désignées sans l'autorisation écrite de la veuve Scribe. La Cour a respecté le droit de prescription : son arrêt n'a rien de rétroactif, mais elle a donné raison, pour le présent et l'avenir, à la veuve Scribe, cela contre le directeur seulement, dont le délit est journalier, et non contre les éditeurs, qui rentrent dans la catégorie des faits accomplis. M. Bagier veut aller en cassation; mais ce jugement paraît irréprochable aux yeux de tous et l'on est certain qu'il perdra de nouveau. Du reste, ce jugement est une tardive justice rendue aux auteurs français dont les idées

sont cruellement pillées par les auteurs italiens, qui, depuis quelques années, en retirent trop de bénéfice au cœur même de la France. On conviendra que cet arrêt n'est que strictement juste.

Le ministre de l'instruction publique vient de décider l'enseignement de la musique obligatoire dans toutes les écoles normales primaires ; cela est une excellente chose et va donner une force nouvelle à la propagation orphéonique.

En attendant les concerts — qui se font beaucoup attendre cette année — nous avons toujours Pasdeloup, dont toutes les séances sont magnifiques et qui a fait entendre dimanche une ouverture : *Médée*, de Bargiel, un élève de Schumann dont le public ne s'est pas montré enchanté; nous avons aussi les séances des quatuors populaires, c'est-à-dire à bon marché, de M. Ch. Lamoureux, qui remplissent la salle Herz, et celles données par l'ancienne Société du Boulevard des Italiens. Notre public mord de plus en plus à la musique classique.

Les concerts de l'Exposition nationale de peinture vont commencer le 15 courant, sous la direction de Debillemont. On entendra aussi du chant dans ces soirées quotidiennes ; c'est Roger qui est chargé de la direction de la partie vocale. — Une magnifique salle de concert a été inaugurée la semaine dernière sous le titre de BA-TA-CLAN. C'est splendide, mais cela ressemble tellement à un café-chantant que je n'ose vous en parler davantage. Il est aussi fortement question de fonder une vaste salle, purement musicale alors, rue Scribe ; le grand édifice, au Château-d'Eau, pour les concerts populaires et les grandes séances orphéoniques sera aussi bientôt commencé. Cela fera enfin des salles spéciales dans Paris et nous consolera de la défection de la salle Herz, qui songe à se transformer en théâtre. — Saint-Germain va se rouvrir cette semaine, mais comme scène de vaudeville seulement.

Quant à nos théâtres, ils prospèrent : partout des succès. A l'Opéra, *Roland* ; à l'Opéra-Comique, le *Capitaine Henriot*, qui fait des recettes inconnues jusqu'à présent ; aux Italiens, Adelina Patti; au Lyrique, l'*Aventurier* et *Faust*, qui fait toujours de l'argent; aux Bouffes, *Jupiter* et *Léda*, enfin aux Variétés, devenues scène lyrique, la *Belle Hélène*, d'Offenbach, qui fait un argent fou. Les théâtres littéraires ne sont pas moins heureux, et si cela continue il est probable que 1865 comblera le déficit de près de 3 millions que la recette générale de 1864 a montré sur les précédentes années.

L'Opéra va reprendre la *Muette*, où sera intercalé un nouveau *pas* de M. Auber. La dernière interprète de Fénella, la belle Marie Vernon, a épousé M. Gaïffe et renoncé au théâtre ; c'est Mlle Fiocre qui reprendra son rôle. — L'Opéra-Comique ne songe momentanément qu'à encaisser des recettes. — Le Lyrique monte courageusement *Macbeth* et la *Flûte enchantée*; je n'augure rien de bien de ces deux représentations ; l'une tuera l'autre. Je souhaite que l'œuvre de Verdi succombe, car la musique de ce compositeur a déjà assez blasé notre public provincial; si *Macbeth* réussit on ne jouera plus que *Macbeth* en province, et cela sera déplorable sous tous les rapports : il y aura de quoi se réjouir vraiment de la subvention accordée à M. Carvalho. — L'Opéra, en attendant un changement d'affiche, a redonné *Guillaume Tell* encore une fois mutilé, ce qui n'est pas très-beau — Dans une soirée j'ai dernièrement entendu un jeune ténor que le dit Opéra prépare à débuter, M. Audouin-Delabranche. Sa voix est des plus splendides : ainsi devait être Fraschini, il y a vingt ans, comme timbre, facilité et puissance. Comme talent, tout est à faire; mais il y a l'expression naturelle, ce qui doit donner bon espoir. L'*ut* est un jeu d'enfant pour M. Audouin-Delabranche.

Jules RUELLE.

∴ La direction de l'Opéra a laissé pénétrer quelques journalistes sur le théâtre aux répétitions des machines qui serviront à la mise en scène de l'*Africaine*. On connaît donc déjà par quels mystères de mécanique et de manœuvre un véritable drame maritime s'accomplira sous les yeux du spectateur. Un navire, exactement construit comme s'il devait partir le lendemain pour les grandes Indes, se développera, naviguera, exécutera toutes ses manœuvres, et viendra enfin échouer sur des rochers.

On ne peut s'imaginer la force, la grandeur, la beauté de cette machine pour rire, qui certes lutte avec les plus magnifiques bâtiments de la marine. De fait, l'*Africaine*, le Titan des opéras modernes, fait faire des tours de force dans les arts, dans les arts industriels et dans les arts mécaniques.

∴ M. et Mme Lemmens-Sherrington arriveront à Paris à la fin du mois de mars et y passeront le mois d'avril.

∴ Un de ces soirs, Rossini disait à Marmontel, professeur de piano au Conservatoire : « On prétend que mes œuvres musicales de piano pèchent par le doigté ; c'est bien possible, car enfin je suis un pianiste de quatrième ordre. Pour me perfectionner, il faudra que je me fasse admettre au cours du Conservatoire. »

Marmontel rit beaucoup de cette plaisante saillie du maëstro.

Mais voilà que Rossini arrive inopinément au Conservatoire, demande et obtient une carte d'auditeur libre au cours du professeur Marmontel.

Quel exemple et quelle leçon !...

En donnant la carte à Rossini, M. Auber y écrivit que l'illustre élève ne serait pas astreint à une présence régulière aux leçons.

∴ La première représentation du grand opéra de Félicien David, *Herculanum*, traduit en italien, est aujourd'hui fait accompli au théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg. L'œuvre a été accueillie de la façon la plus chaleureuse. Elle a eu pour interprètes Tamberlick dans le rôle d'Hélios, Mme Barbot dans celui de Lilla, et Mme Nantier-Didiée dans celui d'Olympia.

∴ Le *Figaro* annonce que Verdi aurait refusé les 40,000 fr que lui offrait la direction de la Scala pour un ouvrage nouveau. La même feuille ajoute que le jour même où il refusait cette offre, le célèbre compositeur distribuait justement la même somme de 40,000 fr. aux pauvres de son pays.

∴ Voici les impressions qui sont communiquées au *Ménestrel* au sujet du concert des frères Holmes : « Ces jeunes virtuoses recherchent l'expression musicale plutôt que la difficulté vaincue; leur jeu est large, plein de sentiment et de nuances délicates ; ce qui n'empêche pas leur talent de mécanisme de faire les preuves les plus complètes, lorsque l'occasion s'en présente, comme dans les deux fragments de *duos* pour violons égaux, par Spohr. Ainsi que *les Bergers de Virgile*, chacun chante à son tour ou soutient son émule par un accompagnement qui a autant de valeur, pour ainsi dire, que la partie principale. Comme instrumentistes, ils ont la sonorité, l'archet sûr, l'exécution savante, mesurée, d'une correction et d'une justesse irréprochables. M. Alfred Holmes s'est fait applaudir dans une *sérénade* de sa composition et dans l'*élégie* d'Ernst, qu'il a dite avec une ampleur et une tristesse émue. L'immortel prélude de Bach a mis en relief les qualités tranquilles et soutenues de son frère, M. Henri Holmes, qui a obtenu, dans les *Souvenirs de Copenhague*, composés par ces artistes, les honneurs du *bis*, après avoir fait entendre sur la quatrième corde, en sons harmoniques, un chant national grave et mélancolique comme toutes les inspirations primitives des races du Nord. »

ALLEMAGNE.

HANOVRE. — De nouveau il est question de la démission de Joachim. Un incident curieux serait la cause de la détermination qu'aurait prise le violoniste-classique par excellence. Il y a plusieurs années que Joachim aurait offert un engagement à un violoniste, nommé Grün, avec la perspective de lui faire obtenir bientôt la nomination de musicien de la Chambre de la Cour. Cette nomination dépend de l'intendance royale. Après plusieurs réclamations en faveur de M. Grün, Joachim reçut une fin de non-recevoir, basée sur un article des statuts qui n'admet pas les juifs à l'orchestre (M. Grun est israélite). Joachim, qui est né juif et qui n'a embrassé la religion catholique que depuis peu d'années, s'est trouvé blessé de cette réponse et a donné sa démission. Il compte bien que sa démission sera acceptée, car dès à présent il a conclu un engagement avec la ville d'Amsterdam. Le départ de Joachim sera pour la ville de Hanovre une perte irréparable, car lui seul imprime à tout ce qui se fait ici le cachet véritablement artistique.

DRESDE. — *Le vaisseau fantôme* (*Der fliegende Hollander*) de Richard Wagner a été repris avec un immense succès.

Plusieurs projets pour la construction d'une vaste salle, destinée au festival de chant, qui sera célébré cette année, ont été présentés au comité chargé de l'organisation de cette fête. La salle, ou plutôt la halle, devra pouvoir contenir de 25 à 27,000 personnes.

BERLIN. — Au dernier concert donné par Stockhausen, le célèbre chanteur a été pris d'un enrouement subit et n'a pu chanter. Pour dédommager le nombreux auditoire qui s'y était porté, M. Stockhausen a promis de donner un nouveau concert gratis. Il est à espérer qu'il sera permis à M. Stockhausen d'exécuter sa

promesse et qu'il n'arrivera pas aux amateurs de Berlin ce qui est arrivé à ceux de Francfort-sur-Mein, qui attendent encore aujourd'hui, après deux ans, le concert que Stockhausen leur a promis dans une circonstance analogue.

La *Traviata* a été remise en scène sous le titre de *Violetta* et a été un nouveau succès pour Mlle Artot. Les solistes chantaient en italien, les chœurs en allemand.

⁂ La bibliothèque musicale de Meyerbeer, qu'on estime à une valeur très-considérable et qui était éparpillée jusqu'ici, se trouve en ce moment réunie au grand complet à Berlin. Conformément au désir du célèbre compositeur, une partie de cette précieuse collection sera conservée pour un de ses petits-fils, tandis que l'autre est destinée à la bibliothèque royale à Berlin. La collection renferme un grand nombre d'anciennes partitions très-rares, voire même quelques-unes de la première période de l'histoire de l'opéra, qu'on croyait perdues, ainsi que des œuvres de toutes les époques de l'histoire de la musique.

VIENNE. — M. Desoff, qui a été nommé directeur des chœurs à l'Académie de chant, a donné sa démission et a été remplacé par M. Weinwurm.

Le ténor Wachtel, dont la démission est acceptée, est assiégé par les directeurs de théâtres de l'Europe entière; le théâtre de Berlin paraît remporter la victoire dans cet assaut livré au célèbre ténor; elle lui coûtera 37,500 francs pour un engagement de cinq mois!

⁂ Liszt a composé une série de *poésies symphoniques*, pour orchestre, que ses amis cherchent à impatroniser partout. A propos de l'exécution de l'une d'elles, intitulée : *Le Tasse*, par la Société philharmonique de Vienne, un critique éminent, M. Schelle s'exprime en ces termes :

« Les compositions symphoniques de Liszt, le représentant de la romantique moderne, ont des destinées étranges; quoi que l'on fasse, elles ne trouvent nulle part de sympathie, ce qui s'explique parfaitement, si toutes ressemblent à celle que nous venons d'entendre. Il leur manque avant tout l'individualité et l'expression caractéristique, que l'on est en droit de demander à chaque compositeur génial. Des réminiscences du *Tannhauser*, de *Lucie*, de Meyerbeer, se présentent sans cesse et les effets d'instrumentation les plus raffinés ne parviennent pas à dissimuler la pauvreté de l'invention.

« Il serait injuste de ne pas reconnaître que le *Tasse* renferme quelques passages heureux, tels qu'un chant de gondoliers vénitiens, etc.; mais ces rares passages ne suffisent pas pour justifier ce que promet le titre de *Poésie symphonique*. »

⁂ On a représenté à Wiesbaden un nouvel opéra de Reiter, intitulé la *Fée d'Elvershöh*, qui a obtenu du succès. On y prépare aussi *Lara*, de Maillart.

Barbieri, l'auteur de *Perdita*, représenté tout récemment à Prague, travaille déjà à une nouvelle partition pour laquelle T. Ullrich lui a fourni le texte, *Les derniers jours de Pompeï*, d'après Bulwer.

ANGLETERRE.

LONDRES. — *Lara*, a été représenté et a obtenu un succès d'enthousiasme; Mlle Louisa Pyne, dans le rôle de Kaled, a été la meilleure interprète; les autres artistes laissaient beaucoup à désirer; cependant le succès n'en a pas moins été grand et spontané.

Le *Surrey-Theatre* vient d'être la proie des flammes; on n'a heureusement aucun accident fâcheux à regretter, l'incendie ayant éclaté vers la fin du spectacle et le directeur ayant eu le sangfroid et la présence d'esprit de prévenir le public que la retraite pourrait se faire sans danger, le progrès des flammes n'étant pas rapide; la garde-robe et la bibliothèque ont été entièrement détruites.

LIVERPOOL. — Succès extraordinaire de Bottesini, dont la prodigieuse virtuosité sur la contrebasse attire partout la foule aux concerts donnés en compagnie de Mlle Liebhardt, dont la réputation en Angleterre grandit tous les jours, M. Lévy, le fameux cornet, qui s'est fait applaudir l'année dernière à Paris, M. Weiss, Mme Fiorentini, et signor Tombonetti.

MANCHESTER. — Affluence immense au dernier concert de M. Hallé, où la messe de Sainte-Cécile, de Gounod, a eu le succès d'enthousiasme qu'elle avait déjà remporté à la première exécution il y a quelques semaines. Superbe interprétation de l'oratorio de Spohr, *le Dernier Jugement*.

⁂ L'*Orchestra* annonce que le meeting général annuel de la Société de *Musique sacrée* a eu lieu la semaine passée à Exeter-Hall. Fondée en 1855, cette société a pour but de venir en aide à tous les artistes de profession ou amateurs qui ont fourni leur concours à la Société de *Musique sacrée*; ses ressources se sont accrues considérablement pendant les dix années qui viennent de s'écouler; aussi a-t-elle rendu de grands services à la véritable armée de chanteurs et d'exécutants que cette société emploie chaque année pour ses solennités musicales.

⁂ On assure que pendant la prochaine saison italienne de Londres, M. Mapleson produira *Medea*, de Cherubini, en italien. Cette œuvre dépasse comme grandeur et conception tout ce qui a été fait sur le même sujet.

⁂ Une société chorale de *Sainte-Cécile* se forme à Londres; elle a déjà beaucoup d'adhérents, MM. Wallace et Macfarren en tête.

⁂ On vient de représenter avec succès, à Covent-Garden, un petit opéra, musique de M. F. Clay, paroles de M. T. W. Robertson, qui a pour titre : *Constance*; c'est une réduction en un acte de la pièce *les Cosaques*.

⁂ On fait de grands préparatifs à Dublin pour l'exposition internationale de cette ville qui doit s'ouvrir le 9 mai prochain. Un orchestre, un grand orgue et des chœurs composés de mille exécutants appelés de Liverpool, Manchester, Bradford, Leeds et Birmingham, formeront la partie musicale, sous la direction de M. Robinson.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Nous venons de parcourir la deuxième édition des *Chansons flamandes, vieilles et nouvelles*, publiées par les soins intelligents de M. Snellaert, de Gand. Il faut y signaler, entre autres, un morceau à quatre voix, écrit dans le style fugué, et portant pour titre: *Les cris des rues*.

C'est une peinture vive et originale de l'agitation bruyante des rues de Gand, au dix-huitième siècle, dans le genre de celle que George Kastner a essayé de retracer symphoniquement pour la ville de Paris actuelle.

A part certaine roideur dans les mouvements, roideur qui annonce peut-être un musicien d'église, le morceau est d'une facture remarquable et qui atteste des études solides, ce qui eût paru paradoxal, il y a quelques années, où l'on était convenu d'envisager le XVIIIe siècle comme une époque dépourvue de compositeurs éminents, en Belgique s'entend.

Il se termine par le chant du couvre-feu, ce chant qui ennuyait tant Voltaire, quand il dut faire un relais dans la grande cité flamande.

Les mélodies anciennes ont été reproduites aussi fidèlement que possible. Mais nous ne ferons pas nos compliments à l'auteur des accompagnements qui y ont été adaptés. Il n'a compris ni le style, ni le rhythme, ni la tonalité de ces vénérables débris des âges passés, qu'il eût dû laisser dans leur simplicité primitive, au lieu de les enchâsser, véritables diamants qu'ils sont, dans le strass et la verroterie moderne.

Les cris des rues datent de 1752. W.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Cambrai, le 22 janvier, M. Charles Delattre, ancien maître de musique à l'école communale, professeur de violon et auteur de quelques compositions musicales.

— A Versailles, le 27 janvier, à l'âge de 78 ans, M. Valentino, ancien chef d'orchestre de l'Opéra, fondateur des concerts qui portaient son nom.

— A Harlem, M. J.-P. Schumann, ancien organiste de la cathédrale.

— A Paris, le 27 janvier, à l'âge de 22 ans, M. Frédéric Braesch, né à Muilhbach en Alsace, élève de M. Ambroise Thomas et directeur de la Société chorale de l'*Alsacienne*, de Paris. Ses chœurs ont acquis une certaine popularité en Alsace.

— A Paris, le 31 janvier, M. Jacques-Hippolyte-Aristide Farrenc (né à Marseille, le 9 avril 1794), compositeur, flûtiste et collaborateur du journal *la France musicale* (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. III, p. 185).

— A Londres, Mlle Masson, professeur de chant.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 16 Février 1865. N° 7.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

PAUVRE VIEILLARD,

Paroles de Hippolyte Laroche, musique de Philemon Desfeve.

L'AFRICAINE (1).

LE QUATRIÈME ACTE.

Après le ballet, et pour que la fête soit complète, on va égorger les Européens, les naufragés du navire de Don Pedro. On vient annoncer que parmi les hommes il n'en reste plus qu'un à qui la reine s'intéresse, Vasco. Nélusko veut qu'on le fasse mourir comme les autres, mais il consent cependant à un supplice plus doux. Il périra sous le *Mancenillier,* que M. Scribe, sans souci de la botanique, considérait comme la guillotine de ces peuples sauvages.

On entend dans la coulisse, accompagnée par les femmes, la plaintive ballade qu'Inès chantait au premier acte : Vasco arrive seul sur la scène, et après une ritournelle ravissante où le motif a pour fond un trémolo suave dans les registres élevés des instruments, il chante un morceau qui est un véritable chef-d'œuvre de sentiment et de distinction. Ce pays inconnu, à la végétation étrange, aux parfums pénétrants, lui apparaît comme le pays de ses rêves, qu'il poursuit depuis si longtemps. Il admire les champs, les bois, la splendeur du ciel, et la mélodie exprime le ravissement, l'extase dans laquelle il est plongé. En présence de cette nature pleine de vie et de jeunesse il ne peut pas mourir, laissant son œuvre inachevée, mourir quand son pied foule le sol si longtemps désiré. Il s'avance en suppliant vers ses bourreaux, vers les prêtres, qui le repoussent en criant : « Mort à l'étranger! » Le chant de Vasco, tendre et suppliant, s'enchâsse d'une façon admirable dans le chœur sevère des brahmines, avec lequel il forme un ravissant contraste.

Célika, qui a trouvé un moyen de sauver son amant, s'avance vers les prêtres : Si cet homme, dit-elle, que vous voulez faire périr n'était pas un étranger? Si c'était mon époux? Esclave sur la terre étrangère, il m'a protégée, il m'a sauvé la vie, et je lui ai donné mon cœur et ma main. Tuerez-vous votre roi? l'époux choisi par votre reine?... Nélusko essaie bien de protester contre ce pieux mensonge ; mais Célika le prend à part et lui ordonne d'appuyer de son témoignage cette fable inspirée par l'amour. Cette mêlée de sentiments donne naissance à un grand morceau d'ensemble duquel se détache en demi-relief une charmante phrase chantée par Faure. Après quoi celui-ci, dans un allegro mouvementé, se reproche d'avoir sauvé l'Européen qu'il voulait sacrifier à sa vengeance.

Devant cette déclaration inattendue de Célika, les prêtres ne peuvent plus hésiter. Le grand brahmine annonce le mariage au peuple et consent à bénir les époux. Suit une nouvelle marche religieuse très ample, très mélodique et remplie d'effets nouveaux.

Vasco consent à ce que Célika a imaginé pour le sauver. On lui a fait boire un breuvage un peu narcotique, et, une seconde fois, mais pour un motif plus honorable, il a oublié Inès, ses anciennes amours. Il croit aimer Célika, la noble femme qui lui sauve la vie. Sur le motif de la marche religieuse qui vient de finir et que reprend l'orchestre dans les notes élevées, il dépeint les impressions ravissantes qu'il éprouve, et, quand il retrouve Célika auprès de lui, c'est naturellement pour lui dire qu'il l'aime et qu'il l'aimera toujours. C'est là que commence un duo qui sera la perle précieuse des écrins musicaux de l'avenir.

La nouvelle épouse se refuse à croire à tant de bonheur : C'est Inès que tu aimes encore et à qui s'adressent tes paroles de flamme, lui dit-elle. Non, c'est bien toi, Célika, c'est toi que j'aime, répond Vasco. Avec cette facilité d'illusion qui se retrouve jusque chez les femmes de la côte d'Afrique, Célika boit ces enivrantes paroles et y répond par une phrase passionnée répétée par Vasco, laquelle est suivie d'un andante avec accompagnement de harpes d'une exquise suavité. La phrase chaleureuse de Célika se trouve ramenée, et le duo finit en mourant dans une harmonie légère, comme un rayon lumineux qui se perd dans la brume du matin.

On entend dans le temple le chœur des prêtres qui font leur prière. C'est la répétition du motif de la marche religieuse.

Bientôt arrivent en dansant les jeunes filles, pour faire la toilette de la mariée. Ce chœur dansé est très-léger, très-coquet, et, par conséquent, je n'ai pas besoin de le dire, très-mélodique. Célika, dont la joie ne se contient plus, chante une espèce de *brindisi* plein d'allégresse qui se termine par une reprise délicieuse du motif dansé. Mais, au milieu de ces chants de fête, comme le chœur lugubre des moines de Lucrezia Borgia, on entend au loin le chant plaintif d'Inès et de ses suivantes, qui vient, comme un glas funèbre, jeter ses sons à travers toutes ces joies. Ce dialogue de la tristesse et du plaisir est entretenu avec un art merveilleux par le compositeur, dont la science se

(1) Voir *Guide musical* des 19 janvier et 9 février 1865.

ment libre et souple au milieu de ces difficultés. La scène finit sur le motif dansé dont les sons vont en s'affaiblissant à mesure que s'éloignent les femmes, et la toile baisse avec les derniers murmures du chant

Ce quatrième acte, on peut le dire à présent, est le plus beau par sa grande variété et par la valeur des éléments qui le composent. La marche et le duo suffiraient à faire la réputation de tout autre que de Meyerbeer. Le chœur religieux est aussi un morceau des plus remarquables. Nous citerons encore la phrase du grand brahmine, très-bien dite par Obin, qui a su habilement mettre à profit le petit rôle qu'il a dans l'opéra pour marquer son passage de façon à ce qu'on ne l'oublie pas. Naudin dira fort bien le duo passionné et les airs tendres, qui rentrent tout à fait dans ses moyens. Quant à Mme Sax, son talent et sa solide voix ne laissent craindre aucune défaillance.

CHARLES BEAUQUIER.

BELGIQUE.

Bruxelles. — A quand les *Martyrs?* Voilà la question que l'on se pose de toutes parts et avec raison, car, n'en déplaise à *Bouchard d'Avesnes* et à son auteur, M. Charles Miry, la saison ne saurait se passer sans que l'on fasse une nouvelle entreprise dans le domaine du grand-opéra, cette entreprise n'eût-elle qu'un succès d'estime.

L'opéra-comique a toujours *Lara* en expectative. Nous désirons, dans l'intérêt de la direction, que cette nouveauté ne mette pas trop de façons à se montrer aux regards avides et curieux du public bruxellois. Il est vrai que l'opéra-comique possède, comme interprètes de son vieux répertoire, Mesdames Cabel et Mayer-Boulard. Ces deux cantatrices eussent contribué, dimanche, à la même représentation, sans un accident, heureusement peu grave, survenu quelques jours auparavant à Madame Cabel, pendant l'exécution de la valse de l'Ombre du *Pardon*. Le *Pardon* est toujours la création par excellence de la célèbre virtuose. Au premier jour, nous aurons avec elle la *Chatte merveilleuse*. Madame Mayer-Boulard nous est réapparue dans la *Reine Topaze, Faust* et le *Domino noir*.

⁂ M. Jean Rousseau, collaborateur du *Figaro*, et qui adresse à l'*Écho du Parlement* un courrier de Paris mensuel, consacre entièrement son feuilleton de lundi dernier à notre compatriote Gevaert. L'anecdote occupe une large part dans cette étude en quelque sorte photographique, et n'en forme pas la partie la moins intéressante.

⁂ Nous apprenons, de bonne source, que *l'Illustration* de Paris publiera prochainement le portrait et la biographie de M. Fétis père.

⁂ A la séance du 2 février de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique, M. Léon de Burbure a demandé à quoi en est la publication des œuvres des anciens musiciens belges, décrétée, en principe, par un arrêté royal du 12 novembre 1860. M. le secrétaire perpétuel a cru devoir ajourner les explications, vu l'absence de M. F. Fétis. L'arrêté ne décide pas par qui la publication sera dirigée; il paraît même résulter des termes du rapport au Roi qui accompagne cet acte, que le directeur du Conservatoire royal de Bruxelles aurait reçu cette mission directement.

⁂ On annonce pour le samedi 25 courant un concert donné par le corps de musique des guides, sous la direction de M. V. Bender, au profit des familles atteintes par la catastrophe de Dour.

⁂ Le célèbre pianiste Ascher est à Bruxelles depuis quelques jours et se propose de s'y faire entendre comme aussi dans les principales villes du royaume.

Les compositions de cet artiste sont sur tous les pianos et c'est une bonne fortune pour les amateurs, qui les ont adoptées, de les entendre interpréter par l'auteur; aussi peut-on prédire à sa tournée en Belgique le succès le plus complet.

Il n'est pas d'exemple dans le monde musical d'une vogue aussi grande, aussi soutenue, que celle dont jouissent les compositions de Ascher; chaque nouvelle production révèle de nouvelles combinaisons harmoniques, les formes les plus gracieuses, les plus élégantes, et il n'est pas étonnant que chacune soit accueillie avec la même sympathie par ses nombreux admirateurs.

⁂ Depuis quelques jours, plusieurs journaux *mal informés* avaient annoncé dans leurs colonnes que M. CHIARAMONTE, professeur de chant à Bruxelles, quitterait bientôt la ville, rappelé qu'il était par ses engagements de maître de chant au Théâtre de la Reine, à Londres.

Les mauvaises nouvelles se répandent vite, et nous nous empressons de rectifier ce qui, nous aimons à le penser, n'a été qu'une erreur. M. Chiaramonte ne quitte pas Bruxelles; — aucun engagement ne le rappelle soit au théâtre Italien de Paris ou à celui de Londres; — il est complétement et définitivement fixé à Bruxelles, où il continuera, comme par le passé, à donner ses excellentes leçons dans un art qui, quoique prenant de l'extension tous les jours, est bien rarement enseigné avec connaissance de cause et surtout avec expérience, nous disons l'*art du chant*.

⁂ Dans la dernière séance, MM. les musiciens ordinaires du *Cercle artistique et littéraire* ont exécuté le 1er quatuor en *mi-bémol* de Mozart, un trio de Beethoven auquel M. Léonard a prêté le concours de son remarquable talent et le quatuor en *ré-majeur* de Mendelssohn. Ces trois morceaux, d'un style si différent, ont été rendus avec un ensemble merveilleux, une justesse irréprochable, et une parfaite entente du style des maîtres, ce qui est une qualité indispensable à toute bonne interprétation.

A ses séances de musique de chambre, auxquelles il admet les dames, le *Cercle* a joint des soirées intimes où les chanteurs les plus distingués, tels que Jourdan, Goulon, Wicart, Brion-d'Orgeval ne craignent pas de venir affronter la fumée du cigare, cet invincible envahisseur de la société moderne. A MM. Steveniers et Dupont revient l'honneur de l'organisation de ces soirées, dans lesquelles on applaudit les œuvres de la jeune école, où les noms de M. Léon Jouret, de Dupont, de Vieuxtemps, de Lassen, figurent sur le programme à côté de ceux de Gounod, de Halévy, de Meyerbeer. — Les exécutants sont des artistes du théâtre, des amateurs, des lauréats du Conservatoire, de jeunes débutants, parmi lesquels on a eu le plaisir d'entendre un jeune violoniste, M. Hermann Sternberg, qui promet d'ajouter un nom de plus à la pléïade de nos virtuoses. — M. Riga prête de la façon la plus aimable à ses confrères le concours de son habile talent d'accompagnateur.

⁂ Nous avons annoncé que M. Ullmann avait repris ses concerts-Patti, à Genève, après un repos de plusieurs semaines, que réclamaient impérieusement les artistes, qui ont tenu bon dans cette course au clocher artistique.

Louis Brassin remplace Jaell, exténué. L'intérêt des programmes n'a fait que gagner au change. Nous pourrions remplir les colonnes de notre journal en enregistrant les succès remportés partout par le jeune pianiste, tant admiré en Belgique, et dont aujourd'hui l'Allemagne, sa patrie, commence seulement à reconnaître la supériorité.

Nous nous bornons à donner l'appréciation de la *Suddeutsche Musikzeitung*, qui se publie à Mayence, où l'on a entendu Brassin pour la première fois; nous y trouvons naturellement les plus grands éloges en faveur de Vieuxtemps, qui supporte ce voyage effréné, avec la Patti, sans se lasser :

« Le concert du 2 février débutait par la sonate en *ut-mineur* de Beethoven, exécutée par Brassin et Vieuxtemps, de manière à donner au connaisseur la plus grande satisfaction et à pénétrer de la plus vive admiration l'amateur, moins imbu des beautés de l'œuvre sublime.

« Des morceaux solos ont permis aux deux artistes de se montrer sous le côté le plus favorable de leur virtuosité.

« Vieuxtemps avait choisi parmi ses compositions *Adagio et Rondo* et les Airs bohémiens! C'est toujours le talent le plus complet que l'on connaisse parmi les violonistes, au son large et puissant, et dont la merveilleuse dextérité se joue des difficultés les plus inextricables.

« Brassin a joué son *Chant du Soir* et une transcription du chœur des soldats de *Faust*. Cette transcription nous semble faite surtout pour faire ressortir le mécanisme de l'exécutant. En effet, nous avons été à même de juger qu'aucun pianiste n'avait atteint à ce degré de perfection et de puissance.

« Le *Chant du Soir* lui a permis de tirer du piano des sons d'une extrême délicatesse. Nous connaissons beaucoup de compositions de l'excellent pianiste, et depuis longtemps nous l'avons rangé

parmi les pianistes-compositeurs les plus distingués. Après l'avoir entendu, nous devons déclarer que son talent d'exécutant ne le cède guère à celui du compositeur. »

⁂ La maison Schott de Mayence publie en ce moment le principal motet du salut composé par M. Edm. Duval, le savant correcteur des livres liturgiques de notre diocèse, en l'honneur des solennités religieuses que l'Université de Louvain a célébrées au mois de janvier dernier. Le *Beatus vir* de M. Duval se distingue par l'onction, la suavité et la douceur des mélodies. C'est de la musique sacrée dans toute la force du terme, et elle rentre parfaitement dans le style des motets au T. S. Sacrement et de ceux à la Ste-Vierge dont nous avons déjà eu l'occasion de faire l'éloge.

La santé de ce savant et modeste compositeur s'est parfaitement rétablie, et nous espérons que M. Duval pourra produire encore bon nombre d'œuvres d'élite comme celles que nous venons de citer.

(*Journal d'Anvers.*)

⁂ On lit dans le *Ménestrel*, de Paris.

Au plus beau moment du succès de sa *Mireille*, à Gand, M. Gounod reçoit de Paris la nouvelle que le drame lyrique *les deux reines de France*, dont il vient de terminer la musique, se trouve arrêté au premier pas, qu'il est décidément interdit par la censure française. Il en prend bravement son parti. — Mais le directeur du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, M. Letellier, est venu à Gand pour assister à la représentation de *Mireille*. Que fait l'habile impresario? Il retient immédiatement l'œuvre inédite de M. Gounod, et va, selon toute probabilité, représenter à Bruxelles *les deux reines de France* dès que Madame Ristori aura consenti à s'y rendre, pour y créer le rôle dont elle s'était chargée. — Bien joué ce me semble! Et ce coup de partie n'empêche pas M. Letellier de préparer *Mireille*, que les habitués du Théâtre de la Monnaie veulent entendre à leur tour.

⁂ A Rome, la censure vient d'en faire une bonne : on joue *Fausto* comme partout; mais Méphistophélès, au lieu d'être le diable, est là-bas une sorte de médecin fantasque qui promène Faust, son élève et son malade, de climat en climat et d'aventure en aventure.

C'est la même censure qui, avant cela, avait exigé que la pièce de *la Favorita* se jouât entre Turcs, afin de remplacer les moines du dernier acte par des derviches.

⁂ A Mexico, le Théâtre-Italien est en pleine vogue. Les représentations devaient finir le 15 novembre, mais une partie de la troupe a été retenue pour les continuer jusqu'au 15 janvier. Deux opéras ont eu surtout un grand succès, *les Vêpres siciliennes* et *la Muette de Portici*. On y a bissé le ténor Mazzoleni, la Sulzer, l'Ottaviani et Biacchi.

Gand. — Quelle soirée que celle de la première représentation de *Mireille!* Gounod paraît au pupitre: tout le monde se lève, comme on fait pour le Roi : peu s'en fallut qu'on ne jouât l'air national. Mais le lendemain, on le salua du chœur de *Faust*. On jouait au bénéfice de Madame Verdier-Balbi, la première chanteuse. A Gand, l'enthousiasme se manifeste par une pluie de fleurs. Ces fleurs, toutes de serre, sont le luxe de la ville, qui en fait un commerce immense. Dans les bouquets, il y en avait qui coûtaient plus de trois louis. On en jeta pendant toute la durée de la pièce. Il y en eut pour tout le monde, et on en amoncela un tas devant le pupitre de Gounod, qui n'eut jamais sans doute une ovation si gracieuse, si spontanée, si unanime. Puis, on écouta la musique avec un respect religieux, goûtant finement les beautés les plus délicates de la partition, applaudissant avec frénésie la délicieuse phrase d'entrée de Mireille, l'ariette, le duo, ravissante contre-partie du duo de *Faust*, la *farandole* du second acte, les couplets de Taven, le grand air de Mireille, le chant de la basse, morceau digne de Gluck, le finale, et, au troisième acte, les couplets du pâtre, la marche religieuse, le duo des faunes, le grand duo, et enfin, la toile tombée, le compositeur lui-même, qui dut saluer à droite et à gauche pendant un quart d'heure pour répondre à tant d'enthousiasme.

Le soir, à l'hôtel, la *Société des Chœurs* et l'orchestre vinrent donner des sérénades, *les Mélomanes* apportèrent leur diplôme de membre d'honneur, et le lendemain, après la représentation, qui fut une fête semblable à celle de la veille, on offrit à Gounod un banquet, qui commença à onze heures et finit à cinq heures du matin. Gounod chanta merveilleusement : il chanta *Mon habit*, de Béranger, sur un air qu'il a composé, et il dit d'un grand style *Caron et les ombres*, un des chefs-d'œuvre de Lulli. Les auteurs de l'opéra, qui étaient là, chantèrent aussi, et eurent tous Gounod pour accompagnateur.

Les principaux morceaux exécutés dans la matinée de notre Conservatoire sont : la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, la marche triomphale de *Judas Machabée* et l'*intermezzo* de la première symphonie de Fétis.

L'exécution de ces divers morceaux a démontré que le jeune orchestre du Conservatoire fait des progrès constants. Les parties sont en général tenues avec distinction : toutefois, nous devons en excepter quelques parties des instruments en cuivre qui, ici comme au théâtre, sont par trop négligées. Heureusement, le succès de ces œuvres ne s'en est, cette fois, pas trop ressenti.

L'effet produit par l'*intermezzo* de M. Fétis, entendu ici pour la première fois, fait bien augurer de l'accueil réservé par notre public à l'œuvre entière de l'illustre directeur de votre Conservatoire.

Les élèves-solistes entendus à la même matinée sont : MM. Lauwers, bassoniste; de Scheirder, pianiste; Eeckhaute, d'Haseleire, chanteurs, et mesdemoiselles Van Haute et Cornille, chanteuses, et nous n'avons que des éloges à leur adresser.

Le *Prophète* a été très-médiocrement interprété sur notre scène, jeudi dernier.

Le succès de *Mireille* va en augmentant ; mais, par contre, la mission de la *Chatte merveilleuse* peut être considérée comme entièrement terminée.

La *Fée des eaux*, ballet dont la musique est de M. Miry, a obtenu du succès.

M. Vachot est nommé directeur pour les années 1865-1866 et 1866-1867.

⁂ Le Conservatoire de musique de Bruges est en voie de progrès. Son administration n'a pas reculé devant d'assez grandes dépenses, afin d'avoir un professeur de violoncelle de véritable talent. Son choix est tombé sur M. Rappé, qui remplit à Gand les mêmes fonctions. M. Rappé se rend donc deux fois par semaine à Bruges, où il a trouvé d'excellents élèves.

Liége. — Le premier concert offert à ses membres par la Société d'Émulation, doit avoir lieu le 8 mars. Litolff doit y faire entendre son 4me *concerto-symphonique*, un nouveau *scherzo* et une grande valse de sa composition. De plus l'éminent compositeur dirigera la fulgurante ouverture de *Robespierre*. Madame Lichtnay, de l'Académie impériale de Paris chantera le grand air de *Robin des bois*, celui du *Trovatore* et la valse de la *Bohémienne* de Balfe.

M. Lotto, violoniste, Mlle Van Boom, cantatrice, M. Troy, du Théâtre-Lyrique et Mi-Agnesi, du Théâtre-Italien, se feront entendre au second concert, fixé au 5 avril.

Ostende. — Au concert donné par le corps d'officiers de la garnison, en faveur des victimes de la catastrophe de Dour, M. Maurice Leenders avait apporté le concours de son talent, et il a été incontestablement le héros de la soirée. « Hier, encore inconnu à Ostende, dit la *Flandre maritime*, nous voyons aujourd'hui en lui un des vaillants champions de l'art belge, de cette brillante école de violon que les de Beriot, les Vieuxtemps, les Léonard, etc., ont fait connaître avec tant de retentissement dans toutes les parties de l'Europe. M. Leenders fait désormais, pour nous, partie de cette famille privilégiée. »

FRANCE.

Paris. — *Correspondance particulière.* — Le procès Scribe et Bagier, dont je vous ai parlé dans ma précédente correspondance, a ici passablement échauffé les esprits; la question, depuis quatre ans agitée, de la propriété littéraire et artistique, est du coup revenue sur le tapis et on lui a consacré directement ou indirectement bien des lignes. Je crois que je n'ai pas à entamer, dans le *Guide*, une dissertation sur un point général au fond, mais tout particulier dans la circonstance. Il est clair que vous devez avoir en Belgique des idées bien arrêtées sur ce que doit être cette propriété, et c'est à vous de traiter chez vous la question s'il y a lieu. Ici, et dans le cas présent, je ne crois pas que personne puisse prouver que la direction du théâtre Italien ait le droit de contester à Scribe la paternité des *Somnambula*, *Elisire* et *Ballo*, par conséquent, le recours

de M. Bagier en cassation n'est pas fondé, et l'on espère très-généralement que le jugement qui le condamne sera confirmé.

Le théâtre Italien n'est pas pour ce fait judiciaire seulement le sujet des conversations actuelles; il semble s'être soudain réveillé de sa torpeur et vouloir captiver l'attention. La semaine dernière, il a fait débuter une jeune cantatrice destinée — Dieu en soit loué! — à remplacer Madame de Lagrange dans le répertoire. Son nom est Mademoiselle Vitali; c'est une nièce de Fraschini. Elle a vingt ans, possède une très-jolie voix de soprano aigu, chante bien et joue avec intelligence. Dès sa première soirée, dans *Rigoletto*, elle a obtenu un succès de bon aloi; la presse a eu des éloges pour elle à juste titre, et je suis certain que cette jeune fille va dignement tenir la place restée inoccupée, on peut le dire, depuis le départ de Marie Battu. Second événement, bien plus extraordinaire: on répète un ouvrage nouveau, la *Duchessa di San Giuliano*, musique du maestro Graffignara; les principaux rôles seront chantés par Fraschini, Agnesi, Delle-Sedie, Mesdames Charton-Demeur et de Méric-Lablache. — Baragli et Scalese sont partis pour Madrid; mais Adelina Patti est encore à Paris, où son succès ne baisse pas. Quant à Madame Penco, nous attendons toujours sa rentrée.

L'Opéra prépare très-activement l'*Africaine*; mais les avis sont partagés sur l'époque de la représentation. Une partie de la presse affirme que nous aurons l'*Africaine* en mars; une autre, que les traités qui lient Faure, Naudin et Mademoiselle Battu avec Londres, ne permettront pas que l'événement ait lieu avant l'automne. A l'heure où j'écris, des négociations ont encore lieu pour trancher la difficulté. Il serait vraiment regrettable que six mois encore nous séparassent de cette audition tant attendue. L'Opéra, qui, parait-il, ne s'endort pas sur les recettes publiées de *Roland* et de *Moïse*, a activé les études de la reprise annoncée de la *Muette*, qui est affichée pour vendredi; c'est sans doute *Moïse* qui cédera sa place à l'œuvre d'Auber. Une bonne nouvelle, c'est le réengagement de mademoiselle Battu pour trois années.

L'Opéra-Comique en est au même point comme répertoire et prospérité qu'il y a huit jours; c'est vous dire qu'il est, comme alors, intéressant et riche. La direction a signé un bon engagement avec Marie Cabel, que vous applaudissez en ce moment. La toujours charmante cantatrice appartiendra à notre première scène comique à partir du 1er septembre prochain. Elle reparaîtra dans l'*Etoile du Nord* et le *Pardon*, deux œuvres de Meyerbeer depuis trop longtemps rayées du répertoire.

Au Lyrique, pour une cause que j'ignore, l'*Aventurier* est en panne, attendant qu'un bon vent le pousse vers sa huitième représentation. On compte donner le *Flauto magico* dans la huitaine, et je crois qu'en effet on a raison de se hâter, car le répertoire commence à manquer un peu de variété et d'attrait.

La brillante soirée annoncée chez Rossini a eu lieu au grand ravissement des fanatiques. Le divin maestro a fait entendre quelques compositions nouvelles pour piano et pour chant. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit le proverbe; vous comprenez bien qu'un son unique résonne en ce moment. Mais moi, qui ai entendu la très-ordinaire nouveauté de Rossini, chantée dernièrement par Adelina Patti dans le *Barbiere*, j'ai peine à croire à des chefs-d'œuvre. Du reste, à parler franchement, j'admire *Guillaume Tell* et les autres grandes pages du maître, mais ma sympathie pour l'homme n'est pas énorme, car je pense à Meyerbeer, mort sur la brèche, à Halévy, tombé de même, à M. Auber, qui mourra dans les pleins exercices de ses fonctions d'artiste, à bien d'autres enfin, et je ne puis m'empêcher de supposer un bien plus grand sentiment artistique chez ces maîtres, trouvant toujours leur bonheur dans le travail profitable à tous, que dans l'excellent bourgeois qui depuis des années passe sa vie à se chauffer paisiblement en écoutant les flatteries infinies de la cour qu'il s'est formée. Si je suis un athée, qu'on m'excommunie.

Au dernier concert populaire, un jeune violoncelliste de grand talent, un véritable virtuose a été applaudi et rappelé, M. Poëncet, qui joint à la pureté du son, le mécanisme et l'expression. On annonce, pour mercredi l'inauguration des concerts des beaux-arts avec Royer et Debillemont pour directeurs artistiques. — Les Bouffes donnent ce soir deux nouveautés dont je vous parlerai dans une prochaine correspondance.

En fait de nouvelles, je vous annoncerai l'engagement de madame Zina-Merante, la ballerine que vous avez applaudie, par la Porte-Saint-Martin, pour les représentations de la *Biche au bois*.

Jules Ruelle.

⁂ Il y a eu, la semaine dernière, une brillante soirée chez Rossini. Le nouvel élève du Conservatoire a tenu toutes les espérances qu'il avait données. Trois fois il s'est assis devant son piano, et trois fois il a excité une émotion, un enthousiasme bien capables d'encourager ses heureux débuts. D'abord, une petite fanfare à quatre mains, exécutée par Rossini et le jeune Diémer, un petit chef-d'œuvre à faire pâlir l'ombre de nos plus grands pianistes, morts ou vivants; puis Rossini a daigné accompagner le nouveau boléro qu'il avait composé pour Mesd. Alboni et Patti, un boléro comme seul pouvait en rêver l'auteur du *Barbier de Séville*, et l'air de *la Donna del Lago*, si magistralement interprété par Mad. Alboni.

Le *Sylvain*, paroles de M. Emilien Pacini, une troisième œuvre inédite, a trouvé dans Gardoni un interprète digne de lui. Rien de plus jeune, de plus frais que ces trois perles musicales ajoutées à l'écrin du divin maestro.

Mademoiselle Adelina Patti, qui venait d'être acclamée dans une *Romance* de Mad. de Rothschild, a voulu associer à son triomphe un *autre debutant*, qui semblait se cacher dans le second salon.

Elle lui a fait la surprise d'une de ses plus gracieuses inspirations, *la Belle Bourbonnaise*, de *Manon Lescaut*, a été chantée par elle avec cette espièglerie qui ne manque jamais son but.

Cette soirée restera dans le souvenir de tous, comme les œuvres du maestro.

ALLEMAGNE.

Leipzig. — M. et Mad. Joachim se sont fait entendre au 15e concert du Gewandhaus. Le célèbre violoniste a joué un nouveau concerto de sa composition, deux morceaux de Spohr et des fragments d'une sonate de Bach.

Madame Joachim chante comme Joachim joue du violon, c'est-à-dire, divinement, surtout le genre qu'elle a adopté et qui lui convient admirablement; elle a dit avec un talent supérieur un air de Handel, un air de *Titus* de Mozart et deux mélodies de Schubert.

La partie symphonique consistait en l'admirable ouverture (op. 124) de Beethoven et la symphonie en *sol* de Haydn.

Berlin. — Mademoiselle Artot continue ses succès dans la *Traviata*. Elle laisse bien loin derrière elle toutes les cantatrices qui avaient abordé ce rôle avant elle, tant sous le rapport de l'interprétation vocale que sous celui de la conception sympathique et décente du rôle.

Dans le courant du mois d'avril, la Compagnie italienne sous la direction de M. Merelli, donnera des représentations au Théâtre Kroll; M. et Mad. Trebelli sont acquis à cette troupe.

Vienne. — La première représentation de l'opéra de Loewe, *Concini*, a eu lieu le 1er février.

Le compositeur a été rappelé deux fois après le 2e acte, une fois après le 3e et trois fois après le 4e. — Le succès paraît se soutenir.

Des deux opérettes d'Offenbach qui ont été représentées au Carl Theater, *Jean qui pleure et Jean qui rit* a remporté un succès complet, tandis que *le Fifre enchanté* (*Regiments-Zauberer*) n'a obtenu qu'un succès fort tiède.

⁂ La 5e fête musicale du Rhin central sera célébrée cette année à Mayence au mois de juillet ou d'août.

Le *Judas-Machabée* de Handel est dès à présent désigné comme faisant partie du programme.

La symphonie d'Abert, *Colombus*, vient d'être exécutée à Iéna et a obtenu, comme partout, le succès le plus complet.

La Suite pour orchestre de Raff a été de son côté interprétée avec un succès d'enthousiasme par la chapelle de la cour de Loewenberg.

Madame Schumann s'est retirée à Dusseldorf pour se remettre entièrement de l'indisposition qui l'a obligée d'interrompre ses succès à Berlin; on espère que dans quelques semaines elle pourra reprendre ses pérégrinations artistiques et donner encore quelques concerts à Berlin, où elle avait été accueillie d'une manière si sympathique avant d'aller à Vienne où tous les arrangements sont pris pour une longue série de concerts.

Richard Wagner gagne tous les jours du terrain à Munich. Le jeune roi lui prodigue les témoignages les plus sympathiques.

A la suite d'un concert organisé au palais et où plusieurs nouvelles œuvres du célèbre compositeur ont été dites, il a été décidé que les mêmes œuvres seraient représentées au théâtre.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Southport (Angleterre), le 27 janvier, à l'âge de 35 ans, M. Samuel Bembridge, organiste et professeur de musique.

— A Rouen, à l'âge de 34 ans, M. Egesippo Paini, harpiste et compositeur.

— A Trieste, le 26 janvier, M. Charles Paessler, hautboiste.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 23 Février 1865. N° 8.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LA VOIX DE L'OISEAU,

MÉLODIE,

Paroles de C. Michaëls fils, musique de L. F. Agniez-Scribe (Agnesi).

Œuvres musicales retrouvées.

Un de nos artistes, M. Édouard Gregoir, vient de découvrir une série de compositions appartenant à trois de nos vieux maîtres : Van der Borght, Van den Gheyn et Van den Bosch. En voici l'analyse qu'en donne le journal l'*Escaut* d'Anvers :

Van der Borght, organiste et claveciniste, né à Louvain en 1729, mort en cette ville l'an 1785. M. Van Elewyck a fait connaître dans une brochure quelques compositions de Van der Borght et Van den Gheyn. Le premier, à peine connu en Belgique, est un digne contemporain des Kraft, Raick, Robson et tant d'autres. Dans ses œuvres, Van der Borght est naïf comme presque tous les musiciens anciens. Il est savant et simple à la fois, et il conserve, dans son allure et dans sa forme, cette candeur, cette jovialité qui caractérisent si heureusement les maîtres du siècle dernier. Il a trouvé de nouveaux effets, et on trouve toujours dans sa musique une harmonie pleine de charme et d'originalité. On peut reprocher à ce maître que sa musique n'est parfois pas assez nourrie et qu'il abuse des fioritures à deux parties qui fatiguent l'exécutant. Dans une des *Suites* on remarque un charmant *adagio*, puis le *vivace gigu presto* en *ré* majeur est pétillant de verve et d'allure. Enfin, ses œuvres dénotent chez son auteur une grande habileté de mécanisme et une organisation musicale exceptionnelle.

Les œuvres de Van den Gheyn (mort en 1785 à Louvain) présentent plus de difficultés d'exécution. Le recueil consiste en quatre fugues, dont la plupart sont à 3 parties. Elles ne sont pas exécutées dans le style sévère de Haendel et de Bach, mais dans plusieurs il y a des intercalations de fantaisie où l'auteur se laisse entraîner, sans avoir égard au sujet, par la fougue de ses inspirations grandioses et son habileté de claveciniste. Van den Gheyn a étudié les musiciens de son époque, il s'est souvent inspiré de leur manière, et plus souvent il est neuf et original, plus savant que gracieux. Parmi les fugues qui méritent une mention spéciale comme travail, nous citerons celle en *ré* majeur, marqué de *fuga allegro*, composition très-remarquable.

P. Van den Bosch, organiste de la cathédrale d'Anvers (né en 1736, mort en 1803), un des plus distingués musiciens belges, a laissé une fameuse bibliothèque musicale. On a trouvé douze sonates pour clavecin dont plusieurs sont d'une conception hardie et d'un style élégant. Toutes les sonates sont à deux parties et offrent une grande difficulté d'exécution. On peut hardiment louer la sagacité rare avec laquelle le compositeur fait briller l'unité de pensée et de style.

En général, il y a dans toutes ces œuvres une grande richesse de mélodie et de contrepoint. On n'y rencontre ni abus de modulations, ni changements trop fréquents de rhythme. Enfin, il faut reconnaître que ces trois maîtres belges possédaient à un haut degré la science musicale et la connaissance des effets dont disposait le clavecin d'autrefois.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La chronique musicale se trouve de nouveau aux abois. Elle n'a pas un fait à enregistrer, pas une nouvelle à conter. Heureux les tartiniers des grands journaux qui peuvent s'alimenter, aux jours de pénurie, à la source toujours féconde de la bibliographie musicale!

Mercredi, le feuilletoniste de l'*Écho du Parlement* donnait, comme complément de sa *Revue* hebdomadaire, une appréciation de la brochure de M. Thoinan : *Déploration de Guillaume Cretin sur la mort de Jean Okeghem, musicien, premier Chapelain du roi de France*, etc.

Tout en rendant justice au mérite de certaines parties de l'opuscule français, le feuilletoniste en fait ressortir vivement les côtés faibles et défectueux. Il va même jusqu'à appeler *glânerie historique* certains paragraphes que les connaissances superficielles de M. Thoinan n'ont pu élucider convenablement.

*** M. Jean-R.-Francisco Garcia, chanteur qui s'est fait entendre dans plusieurs villes de la Belgique, il y a plusieurs années, se trouve à Bruxelles depuis quelques jours.

M. Garcia est établi depuis cinq ans à Saint-Pétersbourg, en qualité de professeur de chant et de directeur de l'école gratuite fondée par le prince Nicolas Youssoupoff. Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, il y a fait publier un album de chant, renfermant quelques romances françaises et italiennes du meilleur aloi.

*** La société de la Réunion lyrique est parvenue, grâce à son infatigable et intelligent directeur, M. Fischer, à réunir un chœur de voix d'hommes et de femmes qui lui permet d'aborder aujourd'hui les œuvres des grands maîtres allemands. Pour le concert qu'elle a offert samedi dernier à ses membres, elle avait fait choix de l'*Athalie* de Mendelssohn, et cette tentative a été couronnée par le meilleur succès; les chœurs ont marché admirablement, et l'on peut en attendre les plus beaux résultats. L'orchestre, quoique composé d'éléments recrutés çà et là, s'est assez bien acquitté de sa tâche.

L'*Athalie* remplissait toute la première partie du concert; la seconde partie ouvrait par le chœur si original de Thomas, le *Carnaval de Rome*, que la Réunion lyrique interprète d'une manière tout à fait supérieure.

Il y a longtemps que M. Litolff ne s'était plus fait entendre à Bruxelles; il a joué au concert de samedi l'*Andante et le Scherzo* de son 4e concerto que nous avions entendu déjà interpréter plusieurs fois par lui.

Si la composition a conservé toute sa verve, toute sa fraicheur, l'exécutant n'est plus reconnaissable. Ce n'est plus que par ses gestes et ses excentricités dans l'exécution qu'il parvient à produire quelque effet sur la masse; nous ne saurions autrement expliquer cette espèce de furia qui s'est emparée de l'auditoire au concert de samedi; ce n'est certes pas son jeu inégal et incorrect qui pouvait entraîner à une pareille explosion de bravos comme celle de l'autre soir.

Mlle Cornelis (Th) a chanté, avec un sentiment exquis et avec une voix fraîche et argentine, un air de la *Somnambule;* et avec M. Cornelis, l'éminent professeur du Conservatoire, son père, le duo de *Philémon et Baucis*.

A la même heure où avait lieu le concert de la Réunion lyrique, la société de la Grande Harmonie invitait ses membres à un concert dont le programme ne laissait rien à désirer.

C'était d'abord la symphonie en *ut* de M. Charles Hansseus; ensuite deux airs chantés par un M. ***, dont la voix, la méthode, la diction ressemblaient à s'y méprendre à la voix, à la méthode et à la diction de M. Coulon, la sympathique basso de la Monnaie. Puis deux solos de violoncelle, joués par M. Montigny, actuellement 1er violoncelle solo de la Monnaie, et enfin trois airs chantés par la plus merveilleuse des cantatrices, Mme Cabel: un air de Mozart et des airs des *Diamants de la Couronne* et de *Galathée*.

Après chaque air, le public a rappelé l'artiste à plusieurs reprises avec tout l'entrain du plus grand enthousiasme.

*** M. Ascher a été arrêté, dans l'organisation de ses concerts en Belgique, par divers engagements qui sont venus le rappeler en France; il y séjournera jusqu'après son concert de Paris fixé au 18 mars, puis reviendra parmi nous pour donner les concerts projetés à Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Mons, Namur, Liége et Louvain.

M. Ascher s'est fait entendre dans quelques réunions particulières de la capitale et a émerveillé ses auditeurs autant par ses compositions, qui sont de véritables perles fines où scintillent de l'éclat le plus vif les couleurs les plus variées et les plus ravissantes, que par son jeu, tour à tour léger, gracieux, fougueux, mais toujours souple et élégant.

Les pianos d'Erard se prêtent admirablement à l'interprétation des délicieuses inspirations de cet artiste; répondant avec une égalité parfaite, dans tous les registres, à tous les degrés de force; aucune nuance, aucune teinte dont resplendissent ses compositions n'est perdue pour l'auditoire.

*** Dans ces dernières années, plusieurs nouvelles Sociétés musicales ont surgi en Italie. Celle du *Quatuor*, fondée à Florence en 1861, a été la première tentative de ce genre, et a obtenu un plein succès. Afin de populariser les œuvres classiques de chambre, l'éditeur G. G. Guidi publie, en format de poche *vade-mecum*, les partitions que la Société exécute dans ses concerts. Depuis cette époque, deux autres Sociétés de musique classique de chambre se sont formées à Florence: l'une est dirigée par M. Gaston, l'autre par M. Felici. Les anciennes sociétés musicales, presque éteintes, se sont tout à coup ravivées au contact des nouvelles. La *Société pour l'étude de la musique classique*, qui existe depuis vingt-quatre ans, s'est réveillée, grâce au zèle et à la protection du duc de San Clemente. Elle est dirigée par le professeur Geremia Sbolci, qui en est le fondateur. Il y a aussi une *Société Philharmonique* qui a été autrefois très-prospère, et qu'on aimerait voir refleurir. — Milan possède une *Société du Quatuor* qui vient d'entrer dans sa seconde année d'existence. Les villes de Lucques, Modène, Palerme, Pise, etc., ont aussi ou auront bientôt des Sociétés semblables. A Naples, M. Ferdinand Bonamici a fondé un cercle qui porte son nom, et qui a eu l'heureuse idée de convoquer un congrès musical, dont la première réunion a eu lieu à Naples l'année dernière. Une Société de musique classique fleurit à Rome sous la direction du professeur Ramacciotti. A Milan, M. Noseda donne des concerts gratuits, composés de morceaux de musique classique exécutés à grand orchestre.

*** Les répétitions pour le concert que Pierre Benoit donnera le 12 mars dans la grande salle du palais Ducal, sont commencées.

Après le concert de Bruxelles, M. Benoit donnera un concert à Gand; la société des Mélomanes, l'orchestre du théâtre et du Conservatoire et plusieurs artistes solistes lui prêteront leur concours.

GAND. — La société du Casino a donné son troisième concert jeudi dernier.

Un auditoire clairsemé (relativement à la foule qui envahit d'ordinaire la salle à chaque appel de la Société) assistait à cette séance, et recevait avec une extrême froideur les artistes qui se présentaient tour à tour devant lui.

C'était d'abord M. Litolff, le pianiste bien connu; ensuite Mme Van Boom, cantatrice de talent, à la voix sympathique, bien posée et bien conduite; M. Picot, ténor du plus brillant avenir.

L'orchestre a joué l'ouverture de *Mireille*, le *Chant des Belges*, de Litolff, et un menuet de symphonie, de M. Miry.

A propos de *Mireille*, on nous a raconté l'anecdote suivante, très-honorable pour notre orchestre.

On sait que Gounod est arrivé à Gand l'avant-veille de la première représentation de son œuvre. Or, voici le dialogue qui eut lieu au débarcadère entre lui et M. Vachot, ce dernier étant allé au devant de l'auteur de *Mireille*. M. Vachot, après avoir salué le célèbre maëstro de quelques mots, lui dit: « Maître, je suis d'autant plus aise de votre arrivée en ce moment que l'orchestre va commencer la première lecture de votre œuvre et... — Comment!... la première lecture? — Oui, maître. Les parties d'orchestre viennent seulement d'arriver;... mais... — Oh!... s'il est ainsi, je repars immédiatement pour Paris... je reviendrai dans quinze jours... — Vous n'y pensez pas, maître!... — Si j'y pense!... et à l'orchestre du Théâtre-Lyrique donc, qui a répété pendant quinze jours!... — Je vous demande pardon, maître, de vous avoir interrompu; mais j'ose vous répondre de mon orchestre... et si vous daignez reculer votre départ de quelques heures, vous pourrez juger par vous-même si j'ai tort ou raison de parler ainsi. — Vous me semblez si persuadé, mon ami, que réellement l'envie me prend d'assister incognito à cette première lecture. Allons-y. » Une personne se trouva durant toute la répétition dans une loge grillée. Nos lecteurs savent déjà quelle était cette personne; mais les artistes de l'orchestre ne le surent que lorsque l'auteur de *Mireille* leur fut présenté, et qu'il leur fit l'agréable surprise de les complimenter sur l'excellente lecture qu'ils venaient de faire de son œuvre. La première représentation de *Mireille* eut lieu au jour fixé, sous la direction de l'auteur, et ce n'est pas l'orchestre qui ce soir-là obtint le moins de suffrages. L. V. G.

NAMUR. — Le concert organisé par MM. les officiers de la garnison et la société des Bardes de la Meuse, au bénéfice des victimes de Dour, a obtenu un succès complet. Le héros de la fête a été M. Alphonse Mailly, l'organiste par excellence. Rappelé plusieurs fois par la salle entière, il a dû bisser deux de ses ravissantes compositions. M. Mailly a été merveilleusement secondé par MM. Saemen et Cornélis. Mlle Bochart, la gracieuse pianiste, MM. Richard et Stesmans ont eu leur bonne part de bravos. Mais un des grands

attraits du concert consistait dans l'excellente exécution, par une brillante phalange d'amateurs, magistralement dirigée par M. Stapleaux, de différentes scènes de *Moïse* et de *Guillaume Tell*. Deux ouvertures, exécutées par les corps de musique du 5me de ligne et du 2me lanciers, complétaient un programme qui a fait le plus grand honneur à la commission organisatrice.

ANVERS. — La fête musicale donnée le 15 février, au Cercle artistique, a été couronnée d'un succès complet. Comme toujours, le programme portait les noms de différents grands maîtres, tels que Mozart, Mendelssohn, Weber, Haydn, Haendel, et par exception nous y trouvions celui de Richard Wagner.

Passons en revue les différents morceaux qui ont été exécutés et citons tout d'abord les chœurs de l'oratorio *Judas Macchabeus*, de Haendel, dont l'exécution a été parfaite; la chasse des *Quatre Saisons*, d'Haydn, a été un peu précipitée; dans la marche des nobles du *Tannhauser*, les dames amateurs se sont surtout signalées.

Le finale de l'opéra *Loreley*, de Mendelssohn, a été exécuté avec beaucoup de vigueur par l'orchestre et les chœurs. Mme Offermans-Van Hove, qui chantait le rôle de Léonore, mérite nos sincères éloges pour la manière distinguée dont elle a interprété cette scène.

La *Jubel-ouverture* et l'ouverture de la *Flûte enchantée* ont été exécutées avec beaucoup d'ensemble par l'orchestre de la société, renforcé par quelques artistes de la ville.

MONS. — Un concert donné par des amateurs, au profit des familles de la catastrophe de Dour, a été très productif. Chacun connaît la verve entraînante avec laquelle M. Denefve dirige un orchestre : sous ses auspices, nos musiciens montois se sont montrés, comme toujours, à la hauteur de leur réputation.

TOURNAI. — Nous ne nous rappelons pas avoir vu à Tournai une assemblée plus nombreuse ni plus brillante que celle qu'avait attirée, dans le salon de la Reine, à l'hôtel-de-ville, le concert organisé par les soins de MM. les officiers de la garnison au profit des familles des victimes de la catastrophe de Dour.

Notre habile artiste, M. Amédée Dubois, dont le dévouement égale le talent, avait bien voulu se charger de la direction du concert, ce qui était pour tout le monde une garantie de bonne exécution : noblesse oblige, et les soins avec lesquels M. Dubois avait présidé aux répétitions ont produit un très-heureux résultat.

LIÉGE. — L'*Étoile du Nord* a fait généralement plaisir, bien que l'ensemble n'en ait pas été aussi satisfaisant qu'à la première représentation. Pourquoi le *Cheval de Bronze* n'a-t-il pas été repris avec le même soin par l'administration ? Cet ouvrage a malheureusement été joué avant d'être bien su par tous les artistes; les chœurs et l'orchestre ont lourdement interprété cette chinoiserie si finement découpée, cette *potichomanie* mélodique, qui brille par des détails d'une finesse et d'une délicatesse incomparables.

On dit que l'administration a pris des mesures pour que *Roland* et *Lara* soient promptement représentés. Dieu soit loué ! Notre critique va enfin être arrachée à sa torpeur habituelle; nous allons sortir du cercle vicieux dans lequel nous tournons depuis cinq mois; bientôt nous aurons l'occasion de faire part à nos lecteurs de nouvelles impressions musicales ! (*Écho de Liége.*)

FRANCE.

PARIS. — M. Perrin, un directeur qui unit le bon sens de l'administrateur au tact de l'artiste, qui s'efforce de faire de l'art à l'Opéra, tout en cherchant à faire les frais de cette énorme entreprise, M. Perrin voyant que *Moïse* ne produisait plus des sommes folles, que le répertoire ordinaire était entravé par *Roland*, a cherché ce qu'il pourrait faire en attendant l'*Africaine* — qui, je le crains, se fera attendre bien des mois encore. Donc, il a fait remonter la *Muette*; cette reprise a eu lieu vendredi. Hélas ! si je m'en rapporte à l'effet produit, elle n'enrichira pas la caisse. L'effet a été assez terne. Le meilleur de tous les interprètes, à mon avis, était Villaret, qui cependant a eu peur et n'a pas été ce qu'il eût dû être, ce qu'il sera bientôt. Mlle Battu (Elvire) s'est trompée complètement sur le caractère de la musique d'Auber; elle a trop visé à l'exécution, elle a chanté d'une façon peu accentuée et ses mièvreries vocales ont trouvé l'auditoire d'une froideur de glace. Mlle Eugénie Fiocre, la ballerine en faveur — auprès de l'administration — n'a produit aucun effet dans le beau rôle de Fenella, rôle bien au-dessus de ses forces et qui ne lui a rien valu dans l'esprit du public. Cazaux et Warot, bien dans les personnages de Pietro et d'Alphonse, ne pouvaient faire le succès à eux seuls, et la soirée a été d'une désespérante froideur. L'orchestre, croyant bien faire peut-être, a *chauffé* l'exécution, comme s'il y eût eu pour lui honneur et profit à faire grand vacarme et à finir de bonne heure; la marche du quatrième acte a été menée comme une figure de quadrille et la romance du *Sommeil* avait l'air d'un *allegro modo*. Que M. Georges Hainl y prenne garde, le public commence à s'indisposer de sa façon de conduire, et, dans la presse, bien des plumes lui sont hostiles; quelques soirées comme celle de vendredi lui feraient un tort peut-être irréparable.

L'Opéra-Comique nous promet le *Saphir*, de Félicien David, pour le 3 mars. La partition est déjà vendue à l'éditeur Girod, propriétaire de *Lalla-Roukh*. De ce théâtre, rien d'autre à dire ; le *Capitaine Henriot* est toujours en faveur et *Lara* a encore été donnée dimanche devant une salle complètement garnie. — Aux Italiens, études de la *Duchesse di San Giuliano* et prochainement rentrée de la Frezzolini, de Zucchini et début du ténor Corsi. Baragli et Scalese sont partis pour Madrid. — Le Théâtre Lyrique affiche pour mardi la *Flûte enchantée*; il paraît que l'*Aventurier* arrivera péniblement à douze représentations. On répète l'acte de M. de Harteg, le *Mariage de don Lope*, qui doit passer après le chef-d'œuvre de Mozart. — Les Bouffes-Parisiens ont donné jeudi deux petites *cascades* en un acte : la *Médaille* et le *Congrès de Modistes*. Il est inutile de vous en rendre compte; je vous dirai seulement que toutes les deux ont été sifflées, surtout la première, qu'avec peine on a pu finir. Mais ce n'est pas aux musiciens que s'adressaient les sifflets. M. Canoby, auteur de la *Médaille*, est un compositeur de talent dont le tort a été d'accepter une pièce comme celle qu'on lui offrait; quant au *Congrès de Modistes*, c'est une partition de Frédéric Barbier, où l'élégant et spirituel auteur a dépensé sa verve et son mérite : c'est joli et pimpant au possible. On annonce toujours un grand nombre de nouveautés aux Bouffes; attendons, mais avec méfiance.

Dimanche, les Concerts des Beaux-Arts ont été inaugurés. La salle était comble, malgré la cherté relative des places. Roger a dit de jolis vers et il a beaucoup chanté; ce qui ne m'empêche pas de croire que le principal élément de succès de ces concerts, c'est l'excellent orchestre que dirige si bien M. Debillement.

On vient encore une fois d'annoncer que le concours est ouvert pour les paroles de la cantate qui doit servir aux concurrents pour le prix de Rome (composition musicale). C'est une coutume, on y est fidèle. Chaque année on s'adresse à tous les poëtes et rimailleurs de France pour avoir de belles scènes lyriques, ce qui n'empêche pas que chaque année on ne choisisse un affreux *ours* : cela me ferait croire qu'on ne sait plus écrire en France, si je n'étais certain que le comité examinateur choisit le libretto à la majorité des... influences.

JULES RUELLE.

⁂ Un détail peu connu sur l'*Africaine* : Le maître a écrit dans sa partition d'orchestre une partie pour un instrument inusité en France — et tout à fait oublié, même en Allemagne, la terre classique des orchestres complets.

C'est le *contre-basson* — un effroyable engin, long de deux mètres, un tube en bois, haut comme deux hommes, presque un arbre. De ce cylindre, on tire des sons formidables d'une ampleur et d'une gravité admirables. Ce *contre-basson* a une portée de deux octaves et demie, du *la* aigu au *contre ut* grave, au-dessous du bourdon du violoncelle. Beethoven, Haydn et Mozart l'ont employé plusieurs fois, depuis on l'a dédaigné. Meyerbeer, frappé des effets de sonorité du *contre-basson*, a jugé à propos de le reconnaître, et l'Opéra, respectant l'œuvre du maître jusque dans ses plus petits détails, fait faire (on n'en trouve pas chez les marchands) le *contre-basson* indiqué sur la partition. Vous verrez, quand le grand jour sera venu, se dresser dans l'orchestre ce long tube sonore. Ce ne sera peut-être pas beau à l'œil — mais quels sons ! quel effet !

⁂ L'*Étoile du Nord* vient d'être reprise, à Douai, avec un grand succès. Mme Rauis a chanté avec beaucoup de supériorité le rôle de Catherine.

⁂ La Société philharmonique de Bordeaux a voulu se donner le luxe d'entendre l'incomparable Adelina Patti; aujourd'hui elle s'étonne naïvement que cette cantatrice n'ait point consenti à quitter Paris, au milieu de cette saison rigoureuse, à moins de 10,000 francs. Elle publie la lettre de M. Strakosch, qui stipule à quelles conditions chantera sa belle-sœur, Mlle Adelina Patti,

et semble accuser ces artistes d'exigences inqualifiables et de mauvais goût, en ne se rendant point au premier appel de la Société philharmonique de Bordeaux. Les directeurs de cette Société ignorent, sans doute, qu'on se dispute, à Paris, le plaisir de fêter cette délicieuse cantatrice; on lui donne jusqu'à 5,000 francs pour se faire entendre dans une soirée particulière, et, la semaine dernière encore, en chantant chez M. Pereire, chez le duc de Galiera et chez d'autres personnages de ce rang, elle a pu récolter, en quelques jours, une véritable moisson d'or. Comme un voyage à Bordeaux l'eût tenue éloignée du théâtre pendant cinq jours, sans parler du risque de compromettre sa santé, nous trouvons, nous, que les prétentions formulées par M. Strakosch, au nom de sa belle-sœur, étaient modestes, et nous engageons la riche Société philharmonique de Bordeaux à ne plus désormais lésiner sur les frais, si elle tient à entendre des artistes de premier ordre. (*Art musical.*)

*** On a exposé à l'hôtel des Ventes, dit la *Chronique des Arts*, un violon de faïence dont il avait été fait quelque bruit à l'avance: grandes affiches, exhibition particulière, rien ne manquait au succès de cet objet rare, dont on ne connaît jusqu'ici que trois exemplaires.

Mais la déconvenue fut grande parmi les amateurs : abominable de couleur, manqué d'émail, ce violon, tout neuf, n'avait de curieux que sa boîte.

Les enchères ne montèrent pas moins, à la vente du lundi, à trois cent et quarante francs, et le violon fut adjugé, à qui? on ne le croirait pas, si l'expert n'eût crié triomphalement :

— Adjugé au *Musée d'Athènes!*

Au Musée d'Athènes un violon de faïence!
Un homme d'esprit, qui se trouvait là, a dit :
— C'est à mettre les Athéniens au violon!

*** Donato, le danseur unipède, doit débuter prochainement dans une féerie à la Porte-Saint-Martin. Il nous arrive de l'étranger précédé d'un bruit très-justifié par la singularité de son cas. Se faire danseur quand on ne possède qu'une jambe, c'est jeter à la nature un étrange défi. Paris ne tardera pas à juger par lui-même de la valeur de ce phénomène.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Vienne, Londres et d'autres capitales étrangères ont battu des mains à ce tour de force ou d'adresse qui confond l'imagination.

Donato est un beau jeune homme de 25 à 30 ans, d'une taille svelte et bien prise, et dont rien n'accuse l'infirmité quand il paraît en scène enveloppé dans un vaste manteau.

Ses exercices touchent plutôt, dit-on, à la pantomime animée qu'à la danse proprement dite.

N'importe, la vocation de Donato n'est guère moins bizarre que celle du peintre Ducornet, né sans bras, et qui peignait avec les pieds.

*** M. Marchesi est chargé de traduire en italien la *Médée*, de Cherubini, qui doit être jouée à Londres l'été prochain. — Il donnera un concert historique avec Mme Marchesi, le 4 avril, dans la salle Pleyel.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — D'après les ordres de la Cour, l'Opéra s'occupe de la reprise de *Catharina Cornaro*, de Franz Lachner.

Mme Harriers-Wippern, dont le contrat est sur le point d'expirer, ne veut pas le renouveler à moins qu'on ne lui accorde les mêmes avantages qu'à Mlle Lucca. Il est à craindre que l'Intendance ne souscrive pas aux prétentions de la cantatrice. Déjà Vienne est Dresde se tiennent à l'affût pour l'enlever si le théâtre de Berlin la laissait partir.

Au théâtre *Friedrich-Wilhelm*, on monte une opérette en un acte de Dorn, maître de chapelle de la cour, et qui a pour titre : *Un Orage en plein soleil.*

DRESDE. — Le pianiste Satter s'est fait entendre ici et a récolté des palmes fort glorieuses. Comme à Leipsick il a cherché à briller dans les genres classique et moderne; le premier ne lui est pas tout à fait aussi favorable, mais dans le second il fait fureur.

LEIPSICK. — Une nouvelle œuvre symphonique vient d'enrichir le programme des concerts du *Gewandhaus.* C'est la *Suite* pour orchestre de J. Raff, dirigée par l'auteur même, au 16e concert, et, hâtons-nous de le dire, avec le plus éclatant succès.

Raff, qui dans le principe s'était franchement rangé de l'école Berlioz-Liszt-Wagner, a successivement changé de forme, et il nous a semblé que par sa nouvelle œuvre, il a définitivement rompu avec elle. Nous ne nous en plaindrons pas, car depuis longtemps nous avons rendu justice au talent du compositeur, tout en déplorant ses tendances. Nous nous félicitons donc de pouvoir le compter parmi les nôtres, et ce n'est que dès à présent que commence la nouvelle ère du spirituel musicien.

Ce que nous pouvons louer tout d'abord aux *Suites* de Raff, c'est l'esprit solide et profond qui domine l'œuvre entière, les nombreuses idées, neuves, piquantes, spirituelles, qui viennent encadrer les motifs principaux. Nous admirons en outre l'unité, la pureté du style, la continuité du ton dans les desseins. Les *suites* se composent de *Introduction* et *fugue*, *Menuet*, *Adagietto*, *Scherzo* et *Marche*. Les applaudissements, d'abord contenus, ont augmenté à chaque numéro pour finir en une véritable ovation enthousiaste.

PÉDALIER NORMAL D'ORGUE.

Dispositions adoptées au congrès de Malines, le 1er septembre 1864.

La question de l'uniformité dans la fabrication des orgues est une des plus importantes de la musique religieuse.

Le congrès de musique sacrée de Belgique a adopté les résolutions suivantes, sur la proposition de son président, M. le chanoine De Vroye, de Liége, et de son secrétaire, M. Van Elewyck, de Louvain.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que les plus grands facteurs de France, d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne ont adhéré à ces résolutions, qu'avaient déjà adoptées les principales maisons de Belgique et les plus célèbres organistes de l'Europe.

Voici ces résolutions :

1° Nombre de notes pour les orgues ordinaires = 27.
— — pour les grandes orgues = 30.

2° Distance des notes *naturelles* d'axe en axe = *65 millimètres.* (*Conséquemment l'étendue totale d'un pédalier de 27 notes, depuis l'axe de la première note jusqu'à l'axe de la 27me, est de 97 1/2 centimètres.*

3° Longueur des rehausses des dièses = *15 centimètres.*

4° Les rehausses des dièses auront *5 centimètres* de hauteur et dépasseront les notes naturelles de *25 millimètres.*

5° Longueur *apparente* des touches = *68 centimètres, non compris les extrémités cachées sous le buffet ou le châssis.*

6° Inclinaison des touches vers la pointe du pied, 2 pour 60 ou environ 4 pour 100.

POSITION RESPECTIVE DES CLAVIERS.

Le pédalier ainsi construit sera placé de la manière suivante :

1° Le *deuxième ut* de clavier de pédale sera perpendiculaire au *troisième ut* du clavier à main, *quel que soit le nombre de notes du pédalier ou du manuale.* (D'où il suit que l'axe d'un clavier à main de 54 notes coïncide avec l'axe d'un pédalier de 27 notes. Mais si l'un des claviers a plus ou moins de notes, il en résultera une irrégularité qui est sans inconvénients et que l'on peut, dans tous les cas, masquer par une planche);

2° Le devant des dièses du premier clavier à main sera placé sur une ligne perpendiculaire avec le devant des rehausses du pédalier, *quel que soit le nombre des claviers à main*;

3° La distance entre le plancher sur lequel pose le pédalier, et le dessous du premier clavier à main sera de *80 centimètres, quel que soit le nombre des claviers à main.*

L'assemblée émet le vœu que les églises dont les orgues n'ont pas un pédalier convenable, fassent la légère dépense nécessaire pour le modifier et lui donner les dimensions ci-dessus indiquées.

OBSERVATIONS. Les *touches naturelles* du pédalier modèle qui a été approuvé par le congrès avaient *5 centimètres* de hauteur comme les rehausses; les *touches portant des rehausses 2 1/2 centimètres.* Leur largeur est de *22 millimètres.* On a recommandé de donner une grande fermeté aux touches des pédaliers et de les fixer par des pivots solides afin d'empêcher tout mouvement oblique ou oscillatoire. On recommande aussi de faire les claviers à main de 56 touches.

L'assemblée a adopté le *diapason* de 870 vibrations par seconde pour le *la* d'orchestre à la température de + 15 degrés centigrades. Pour la *conservation du ton*, il convient d'accorder les orgues de manière qu'elles soient au ton normal à la température de + 15 degrés.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés : A La Haye, le 7 février, M. J.-H. Lubeck, né à Alphen, le 11 février 1799, compositeur et directeur de l'école de musique de La Haye. (Notice dans les *Artistes musiciens Néerlandais*, de M. Edouard Gregoir, p. 122.)

— A Crefeld, M. Guillaume de Beckerath, musicien dilettante très estimé.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 2 Mars 1865. N° 9.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

NOTRE DAME DE LA CONSOLATION,
PRIÈRE,
Paroles de C. Michaëls fils, musique de Fr. Riga.

L'AFRICAINE (1).

LE CINQUIÈME ACTE.

Après le quatrième acte, si grand, si complet, le plus beau de la partition, on aurait pu craindre que le cinquième n'arrivât que comme un de ces dénoûments obligés, ces fins de drame ou de roman où l'intérêt principal ayant disparu, on enterre les morts et l'on marie les vivants. Que de cinquièmes actes, pour nous en tenir aux opéras, ne sont qu'un remplissage musical, une grande coda bruyante! Mais ici Meyerbeer a couronné son édifice, ainsi que les maîtres savent le faire, comme d'un attique plein de grâce et de noblesse, qui enlève l'esprit dans des régions plus élevées et surprend, alors même qu'on croyait impossible d'être encore surpris.

Après un entr'acte plaintif indiquant la douleur d'Inès, celle-ci entre en scène et chante une romance expressive dans laquelle elle prie le ciel de mettre fin à ses tourments. Vasco survient, et, à la vue de la jeune fille, son amour se réveille plus violent que jamais. Il se dit en vain que la reconnaissance lui fait un devoir d'aimer Célika, à qui il a donné sa foi : comme Pollion entre Norma et Adalgise, il ne sait à laquelle de ces deux femmes il doit se sacrifier. En voyant arriver Célika il devine l'orage de passion qui gronde dans le sein de l'Africaine et il s'éloigne. Voilà donc les deux rivales en présence : d'un côté la reine qui peut commander et de l'autre une pauvre prisonnière. Cette situation dramatique, qui prêtait à de beaux développements, ne pouvait être banalement traitée par Meyerbeer. Il en a tiré un merveilleux parti. Ce duo de jalousie restera, dans une autre couleur, comme un digne pendant au grand duo d'amour des *Huguenots*. La douleur, la haine, l'attendrissement s'y heurtent ou s'y combinent dans des phrases brûlantes, mouvementées, et dans des motifs harmonieusement contrastés. Malgré l'emportement de sa passion, Célika sent bien que Vasco n'a cédé qu'à la nécessité en l'épousant, et c'est là ce qui exaspère sa douleur. Ce morceau capital se termine par un allégro très-chaud, plein de vigueur et très-bien dans les voix des deux chanteuses, où se trouve un point d'orgue d'une grande originalité.

Après cette tempête de sentiments violents, Célika, revenue à elle, aperçoit toute l'horreur de sa situation et le néant de son amour, qui ne sera jamais partagé... Il ne lui reste plus qu'à mourir... Après avoir fait emmener Inès et donné des ordres pour qu'elle et Vasco soient reconduits dans leur pays, elle dit à Nélusko que lorsqu'il aura accompli ses intentions il vienne la retrouver sous le mancenillier (l'orme de ces contrées). Faure, dans un grand récitatif, essaie de la détourner de son funeste projet et de la faire changer de dessein, mais inutilement.

Il n'y a que le décor qui change, et c'est pour nous représenter le terrible mancenillier, qui aurait si bien fait dans la villa du suicide de Pétrus Borel.

Après une ritournelle d'une magnifique ampleur, à l'unisson, par tous les instruments à cordes, Célika arrive, accablée sous le poids de son chagrin.

Cette grande scène, qui doit terminer l'opéra, commence par un récit mélancolique où la tristesse de Célika s'adoucit à la pensée qu'elle a fait une action généreuse en sacrifiant son amour au bonheur de Vasco. Musicalement, c'est un dialogue du chant avec l'orchestre. Vient ensuite un air d'une mélodie suave et expressive qui se termine par un allégro fortement rhythmé avec des vocalises d'une grande vigueur. Puis l'exaltation de l'amante infortunée de Vasco se calme et elle retombe dans une rêverie extatique. Pendant ce temps on entend les harpes à l'orchestre, et, dans le lointain, un chœur céleste, comme les voix des esprits qui l'appellent vers eux. Cet effet est ravissant. Le chœur à bouche fermée est d'une poésie et d'un charme mystérieux qui rappellent les inspirations les plus éthérées du *Songe d'une nuit d'été* ou d'*Obéron*. Célika, sur ce motif vaporeux, chante lentement une mélodie au rhythme de

(1) Voir *Guide musical* du 16 février 1865.

valse qui dialogue avec le chœur, puis elle s'endort assoupie par les émanations léthifères du mancenillier.

On entend un coup de canon : c'est le signal du départ de Vasco. Nelusko arrive et trouve la reine, celle qu'il aime, envahie par le fatal sommeil. « Fuyons, s'écrie-t-il, Célika, c'est la mort ! — Non, dit-elle, c'est le bonheur ! » Le chant céleste, accompagné par les harpes, se fait entendre encore une fois, et Nélusko, heureux de mourir avec sa reine, tombe à côté d'elle. Pendant ce temps des Africains sont accourus, et c'est sur la fin d'un double chœur dialogué que le rideau se baisse.

Si Meyerbeer vivant avait voulu donner son ouvrage au public, ce n'eût certes pas été avant un an de répétitions. Jugez par là du travail d'Hercule de tous les hommes courageux qui se sont attelés au succès de cette œuvre ! Mais dans tous ces efforts on ne voit que M. Fétis, qui est le général dont le nom seul est connu et acclamé par la foule. Les soldats, les officiers de grade inférieur qui, eux, font la victoire, qui sait leurs noms? Ne devrait-on pas penser un peu au chef du chant, au chef des chœurs, au chef de la scène qui instruisent les artistes, les stylent, leur apprennent le maniement des armes avec lesquelles ils doivent remporter la victoire au grand jour de la bataille pour leur plus grande gloire et celle de M. Fétis?

Jusqu'ici, le rôle de ce dernier s'est à peu près borné exclusivement à opiner du bonnet, à approuver les propositions qui ont été faites. Ce n'est pas un reproche ; il n'en pouvait être autrement. M. Fétis est un vieillard éloigné depuis longtemps de l'art militant, retiré dans l'érudition comme le rat dans son fromage, et qui, du reste, n'ayant jamais monté le moindre opéra, a le bon sens de s'en rapporter à l'expérience d'hommes compétents en cette matière.

Quant au ballet, la longueur déjà plus que suffisante de l'opéra a rendu le travail de M. Fétis bien peu important. Outre que l'auteur de la *Biographie des Musiciens* ferait difficilement avec ses idées scolastiques, même en se servant des rognures de la partition, un ballet qui fût tout à fait dans la couleur de Meyerbeer, ce ballet, je le répète, à cause des complications de la mise en scène, devait nécessairement se réduire à fort peu de chose. Du reste, avec cette marche du quatrième acte où figureront beaucoup de danseuses, avec le chœur dansé à la fin du même acte, il y aura de quoi contenter les amateurs.

C'est Saint-Léon qui réglera les divertissements.

(*Figaro.*)

(*La suite et fin au prochain numéro.*) CHARLES BEAUQUIER.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Après avoir effectué sa rentrée dans le *Pardon*, Mme Cabel nous a exhibé, vendredi, la Féline de la *Chatte*, qu'elle a créée à Paris. Son gosier agile et sa grâce coquette ont fait de ce rôle fantastique quelque chose de ravissant, dont la froide Mlle Monrose n'avait pas donné ici la moindre idée.

Signalons particulièrement dans cette reprise le soigneux interprète du personnage Urbain et l'étourdissant comique chargé du rôle du roi. Nous avons nommé MM. Jourdan et Mengal.

Tout le monde, du reste, a contribué de son mieux au succès de la pièce, MM. Barré, Brion, Metzler, aussi bien que Mmes Faivre, Henriette et Arquier.

Le divertissement des *dentelles*, donné avec le concours de Mlle Laurati, a été fort applaudi.

Il est bien avéré maintenant que les *Martyrs* seront abandonnés, et que nous aurons, comme pendant de l'ouvrage de M. Méry, la *Statue*, de M. Reyer, jouée en grand-opéra. Nous gagnerons au change, car la *Statue* est une nouveauté pour Bruxelles.

.*. Nous avons une rectification à faire à l'article du journal l'*Escaut*, d'Anvers, que nous avons reproduit dans notre dernier numéro. Il y est dit, entre autres : « M. Van Elewyck connaissait *quelques* morceaux de Van den Gheyn. » Or, il nous souvient que M. Van Elewyck a donné, il y a trois ans, au conservatoire de Bruxelles, quelque chose comme *quatre-vingt-quatre* compositions du célèbre organiste et carillonneur de Louvain. *Cuique suum.*

.*. Un des plus beaux concerts de cette année a certainement été celui donné samedi dernier au local de la Grande Harmonie, par la musique des Guides, sous la direction de M. V. Bender, au profit des familles éprouvées par la catastrophe de Dour.

Mme la duchesse de Brabant et Mgr le comte de Flandre y assistaient, accompagnés par le bourgmestre et entourés de tous les officiers des Guides.

Le programme du concert était des mieux choisis, et l'excellente musique des Guides s'est fait justement applaudir dans l'ouverture de *Sémiramis*, une fantaisie avec variations pour divers instruments par M. Bender, une fantaisie sur *Moïse*, et principalement dans l'ouverture de *Struensée*, interprétée d'une manière magistrale.

Un monsieur ***, qui n'était autre que M. Wicart, est venu ensuite chanter de sa plus délicieuse voix l'air de *Dom Sébastien : Seul sur la terre ;* puis le *Noël* d'Adam, qui a soulevé une véritable tempête d'applaudissements, et, en dernier lieu, le duo de *Guillaume Tell* avec Mme Blanche Duguers, une nouvelle cantatrice dont le début nous fait bien augurer de ses succès futurs. Sa voix, peut-être un peu voilée dans le médium, est claire dans les cordes supérieures, et d'une justesse irréprochable ; c'est avec un sentiment parfait qu'elle a interprété l'air de la *Pie voleuse*, une très jolie romance des *Saisons* de Victor Massé, et elle a eu sa bonne part de succès dans le duo de *Guillaume Tell*, qui a valu aux deux artistes plusieurs rappels et des félicitations de la part de Mme la duchesse, qui a aussi adressé les compliments les plus flatteurs à M. Bender sur l'excellence de sa musique.

.*. Mlle Napoleone Voarino a donné, samedi 25 février, un concert à la salle de la *Réunion lyrique*.

Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion d'adresser nos éloges à l'élégante pianiste sur son jeu plein de verve et d'entrain, de même que sur ses compositions, qui dénotent de très-bonnes études. Le concert de samedi a mis de nouveau en relief toutes les brillantes qualités de la jeune artiste et lui a valu un succès des plus enthousiastes ; elle a joué le Capriccio de Mendelssohn avec accompagnement d'un double quatuor et de piano et plusieurs de ses compositions.

Deux airs de basse, chantés par M. Henry, deux morceaux de violon, qui avaient pour interprète M. Pettersson (élève de David), et deux chansonnettes dites avec infiniment d'esprit par M. Guelton, complétaient le programme de cette soirée.

.*. On lit dans la *Presse Théâtrale :*

Il y a quelques jours M. Thys donnait à la salle Pleyel, un concert à l'éclat duquel Mme Maton-Wicart et M. Campiani contribuaient pour la plus grande part. Mme Maton-Wicart a délicieusement chanté l'air de la *Somnambula*, une romance de Wekerlin, *Réveille-toi*, la ballade de *Roland à Roncevaux* de M. Mermet et le duo des *Voitures versées* avec M. Campiani. Mme Maton-Wicart, dont le nom seul est une garantie de talent suffisante, possède une voix charmante, étendue et qui surtout porte bien ; elle joint une grande virtuosité au sentiment parfait du maître qu'elle inter-

prête. Sans contrainte comme aussi sans ostentation, elle exécute avec autant de bonheur que d'habileté les vocalises les plus hardies, les trilles les plus audacieux; elle n'a d'autre prétention que celle d'être agréable à ses auditeurs et de les charmer, et elle réussit toujours; c'est sans contredit une des meilleures, sinon la première de nos chanteuses de concerts.

M. Campiani, qui compte plusieurs campagnes glorieuses au théâtre, a partagé avec Mme Maton-Wicart les applaudissements de la salle. Il a chanté avec goût et méthode l'air de la *Favorite* et la cavatine du *Trouvère*. M. Campiani est un baryton de premier ordre. Sa voix est flexible, vibrante, agréablement timbrée, et il s'en sert avec succès.

⁂ Dans le trajet de Cidale à Udine, Sivori et son secrétaire Belloni ont été pendant la nuit victimes de la maladresse de leur cocher, qui les a versés dans un marais côtoyant la route. Outre le bain forcé qu'ont pris les deux voyageurs, Sivori a eu deux violons de prix avariés, et Belloni ne s'en est pas tiré sans quelques contusions.

⁂ Bazzini, le célèbre violoniste, vient d'obtenir d'emblée le premier prix de quatuor au concours de la *Société du quartetto*, de Milan. Le jugement a été prononcé le 12 février, après huit semaines d'examen et plusieurs auditions à huis-clos, car il y avait vingt-deux concurrents de toute l'Italie et cinq ou six de l'étranger. Bazzini ne pouvait réussir plus complétement dans des conditions plus flatteuses pour son amour-propre. Ainsi, ce virtuose-compositeur aura, en quinze mois, remporté deux prix, l'un à Florence avec la cantate, l'autre à Milan avec le quatuor. Sa sonate pour piano et violon, op. 44, est maintenant populaire à Milan, et se trouve sur tous les pianos. Bazzini doit se rendre sous peu de jours à Florence, pour y passer quelques semaines.

⁂ Le 4e numéro de *l'Orphéon illustré* vient de paraître. Ce journal, magnifiquement imprimé, réalise toutes ses promesses de luxe et de bon marché.

Dans ce 4e numéro on remarque les portraits du duc de Morny, du prince Poniatowski, du baron Taylor, trois illustrations dévouées à l'art musical; de M. V. Nœtinger, président de l'Association des Sociétés chorales d'Alsace; de Roger (de l'Opéra); une page *autographe* du prince Poniatowski, - romance inédite; une vue de Paris, des biographies, des chroniques, des variétés, etc.

C'est le seul journal illustré contenant à la fois des gravures et des autographes.

5 francs par an, pour toute la France. (Format des plus grands journaux illustrés et le meilleur marché de tous).

ANVERS. — La société de la Grande Harmonie a donné, le 22 février, une soirée de musique classique, pour laquelle elle avait engagé MM. Léonard et Gregoir, qui l'année dernière avaient participé à une soirée semblable avec le plus grand succès.

Avec quel magnifique talent ces deux excellents artistes ont lutté dans l'interprétation des œuvres qu'ils ont exécutées! Quelle grandeur, quelle justesse, quelle délicatesse dans leur jeu; quelle puissance, quel charme, quelle vérité dans leur exécution!

Dans le 16e quatuor de Van Beethoven, qui appartient à la 3e manière de ce maître, M. Léonard a déployé tout ce que son talent a de grand et de beau. Ce qui charme surtout en cet artiste, c'est la correction de son jeu et l'égalité de son qu'il tire de son instrument. L'ut dièze suraigu était aussi pur et aussi sonore que les autres notes. Dans les variations de Corelli, qui portent réellement le cachet du XVIIe siècle, M. Léonard a intercalé une variation, ou pour mieux dire un point d'orgue de sa composition qui conserve le caractère du morceau. Cela seul prouve combien cet artiste est pénétré de la musique qu'il interprète.

M. Joseph Gregoir nous a éblouis dans la Sonate de Mozart; c'est un de ces artistes sérieux pour qui l'art est une religion, une chose sacrée à laquelle on ne touche qu'avec vénération. Cet artiste a tenu sous le charme de son splendide talent le public qui assistait à la séance.

Le Quintette de Schumann est une œuvre plus moderne que les autres, et cependant elle n'est pas plus fraîche d'idée pour cela, car, sauf la marche funèbre, qui est d'un effet réellement saisissant, et le premier allégro, qui est grandiose comme conception et comme idée, il n'y a que des complications de travail dans lesquelles on chercherait en vain une suite aux deux premières parties. (*Escaut*).

GAND. — Jeudi dernier a eu lieu le 4e concert de la *Réunion musicale*.

M. et Mlle Thérésa Cornelis et M. Leenders s'y sont fait entendre.

M. Cornelis a chanté plusieurs morceaux avec cette correction, cette expression et cette pureté de style qui caractérisent le talent de ce professeur. Mlle Cornelis, admirablement douée par la nature, a révélé dans deux duos et l'air de la *Somnambule* une voix des plus fraîches et des plus sympathiques.

M. Leenders a fait entendre le 4e concerto de Léonard et deux fantaisies de sa composition qui ont mis en relief ses brillantes qualités d'exécutant.

Une ouverture de M. Busschop, la *Toison d'or*, qui a obtenu à Gand un brillant succès, a été acclamée aussi par ses concitoyens de la façon la plus enthousiaste.

Elle révèle toute la science harmonique et instrumentale de M. Busschop; la partie mélodique y est très remarquable, de même que les inspirations sont des plus heureuses. L'exécution en a été très soignée sous l'habile direction de M. Dumon, père. M. Busschop a été appelé sur l'estrade où il a été conduit par M. le comte Moles Lebailly, président de la société, qui, au milieu de l'enthousiasme de l'auditoire, lui a offert une belle couronne.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — La direction du Théâtre-Lyrique a donné, presque au jour annoncé, la première représentation de la *Flûte enchantée*, de Mozart. C'est jeudi que la presse et le public ont été conviés à cette solennité musicale. La salle était complétement garnie par un auditoire d'élite. Le succès a été celui auquel bien des personnes connaissant parfaitement l'œuvre s'attendaient : au premier acte et au second, une attention énorme et un grand enthousiasme; au troisième, de l'enthousiasme encore, mais une attention moins soutenue; au quatrième, une bonne quantité de places vides. La *Flûte enchantée* est un chef-d'œuvre que beaucoup d'amateurs admirent, que tout le monde respecte; mais, vous le savez, notre public français est amant de la variété, surtout dans une œuvre aussi longue; a-t-il bien tort? L'intéressante, la délicieuse, la divine partition de Mozart (le mot divin est le plus fréquemment employé, je crois) ne brille pas par cette variété qui fait trouver courte la soirée, rapides les heures. Tous ces morceaux adorables de sentiment, de grâce mélodique, de concision et de finesse harmonique, ont entre eux un tel air de famille qu'à la longue on finit par ne plus les apprécier assez pour en jouir complétement. Evidemment, le musicien qui connaît la partition, regarde parfois l'une ou l'autre de ses pages admirables, parvient bientôt à découvrir le coloris varié, mais si excessivement délicat de l'œuvre; il est séduit par la finesse du tissu, l'étudie avec amour, et quand il arrive à l'audition du tout au théâtre, sa pensée suit librement la pensée du maître, aperçoit des sinuosités à peine sensibles, des nuances d'une excessive légèreté dans les idées : celui-là peut s'intéresser peut-être aux quatre heures de musique qui lui sont offertes. Mais le public, la masse du public n'est pas dans de telles conditions, et, passé les deux premiers actes, son ravissement tourne petit à petit à la plus délicieuse somnolence. Ainsi un homme écoute, le soir, la brise qui murmure sa douce chanson parmi les bosquets et les fleurs; un charme ineffable le pénètre, sa pensée nage dans des flots de poésie; toujours la brise murmure, mais qu'arrive-t-il au rêveur? il s'endort du plus poétique des sommeils! Que manquerait-il à la scène? un coup de vent, un éclair, un nuage, le cri d'un hibou, quelque chose qui jetât un élément nouveau dans l'ensemble placide. Remarquez que ce que je dis là ne m'empêche pas d'être un fervent admirateur de la *Flûte enchantée*; mais racontant un effet, je dis aussi ce que j'en crois la cause. La pièce, vous le savez, est d'une complète absurdité et aussi mal faite que possible. Les nouveaux traducteurs, MM. Nuitter et Beaumont, ne l'ont pas rendue meilleure, c'est toujours absurde, mauvais et parfaitement ennuyeux; mais les vers sont très-bien faits et la suave partition de Mozart a été religieusement respectée; nous l'avons entendue complète jeudi; seule-

ment je n'oserais répondre que de fortes coupures n'aient déjà été faites ; c'est le poëme qu'on devrait couper presque entièrement, ce serait tout aussi compréhensible après. — Bonne interprétation en grande partie. Mme Carvalho chante admirablement, c'est le mot, le rôle de Pamina; Troy est un excellent Papageno; Michot a du bon dans Tamino; Mlle Nilsson et M. Depassio sont insuffisants comme voix et expression. Mme Ugalde est une piquante Papagena. Les plus petits rôles sont tenus par des premiers sujets. L'orchestre et les chœurs sont parfaits, la mise en scène est splendide, enfin rien n'a été négligé pour l'éclat de cette représentation. *La Flûte* fait actuellement beaucoup de bruit dans Paris; tout est loué pour quelque temps, et je souhaite de bon cœur que cette noble ardeur du public se maintienne pour que ce soit un succès des plus artistiques et honorables.

Aux Italiens, Mme Frezzolini a fait sa rentrée dans *Lucia*. C'est toujours la parfaite cantatrice que vous savez, mais elle n'a plus du tout de voix; cependant, comme on l'aime, elle a été très applaudie. Zucchini a été revu avec plaisir. La *Duchessa* est annoncée. *Crispino e la Comare* est à l'étude; il paraît que c'est un ouvrage excessivement bouffon, quoique les moyens les plus lugubres aient été employés par ses auteurs. — L'Opéra donne la *Muette* et *Roland*. Des *canards* fantastiques circulent continuellement sur l'*Africaine;* on ne sait vraiment que croire de tout ce qui se dit, et, ma foi! je n'ose, pour ma part, supposer maintenant avec quelque raison l'époque au juste de la représentation. Ce qui est sûr, c'est qu'on travaille toujours comme si l'œuvre devait être donnée dans la première quinzaine d'avril. Les répétitions par famille d'instruments ont mis l'orchestre en révolution, les cuivres surtout, qui, comme vous devez le penser, soufflaient dans leurs embouchures sans savoir guère ce qu'ils jouaient; je crois que l'épreuve n'est pas allée jusqu'aux instruments à percussion, car le bon sens dit que ces lectures partielles ne peuvent être profitables qu'au quatuor des cordes. — Rien à l'Opéra-Comique. On travaille ferme au *Saphir*, toujours annoncé du 3 au 10 mars; Du reste, ce théâtre réalise des bénéfices de 60 à 80 mille francs par mois depuis quelque temps, ce qui dit assez sa vogue.

Pasdeloup nous a fait entendre, au dernier concert populaire, le célèbre contre-bassiste italien Bottesini. C'est un virtuose vraiment prodigieux qui arrive à réaliser de tels effets, qu'on serait presque tenté de regarder s'il n'y a pas un autre instrument dans sa contrebasse. Vous dire que c'est bien émouvant, non! mais c'est excessivement curieux ; quel mécanisme! La contrebasse, dans de telles conditions, devient un exercice gymnastique qu'il serait peut-être excellent d'introduire dans l'éducation, comme le cheval, le fleuret, la natation et la boxe? Bottesini a eu un succès formidable et je crois qu'on reviendra l'entendre.

Nous venons de perdre un excellent musicien, Dietsch, ancien chef d'orchestre de l'Opéra, mort, jeune encore, la semaine dernière.

Jules Ruelle.

*** Le quatrain suivant a été adressé à Mme Miolan-Carvalho le soir de la première représentation de *la Flûte enchantée* :

Par vos accents, Madame, et si purs et si doux,
La foule, incessamment, ravie et transportée,
Applaudit votre voix d'oiseau — *flûte enchantée*,
Dont Mozart eût été jaloux.

*** L'administration et le conseil municipal de Compiègne organisent, avec le concours de l'Orphéon, un grand festival, pour les dimanche 28 et lundi 29 mai prochains, auquel seront reçues toutes les sociétés orphéoniques et musiques instrumentales qui voudront prendre part à cette fête.

Nous publierons dans un de nos prochains numéros le programme de ce festival.

*** *Roland à Roncevaux* a été représenté pour la première fois, à Bordeaux, devant une salle comble, animée pour l'œuvre de M. Mermet de la plus grande sympathie. Quelques morceaux ont été unanimement applaudis, entre autres les finales du 1er et du 3e acte; le reste n'a point répondu à ce que l'on attendait.

ALLEMAGNE.

Berlin. — Le théâtre de la Cour a repris, sur le désir exprimé par le prince héréditaire, l'opéra *Catarina Cornaro* de Franz Lachner.

Le sujet de l'opéra est le même que celui de la *Reine de Chypre*, de Halevy; plus mélodieux et plus musicalement intéressant, l'opéra de Lachner l'a emporté partout en Allemagne sur celui de Halevy.

Lachner, l'un des musiciens les plus solides de l'Allemagne, a su accumuler dans sa partition tout ce que l'art et l'expérience peuvent engendrer; les voix de l'orchestre sont traitées de main de maître; sa musique a de la vigueur, de la verve et le vrai sentiment lyrique, l'originalité du style ; rien d'étonnant alors que le succès en soit assuré d'avance. La difficulté de réunir un ensemble d'artistes capables d'interpréter la partition du célèbre maëstro de Munich est la raison pourquoi elle ne figure pas au répertoire de tous les théâtres.

La représentation du 16 février a été splendide. Mlle De Ahna remplissait le rôle de *Catarina*, parfaitement dans les moyens de son bel organe. M. Adams (Marco), MM. Krausse (Cornaro), Salomon (Onofrio) et Wolworsky (le roi), Betz et Bost (les deux brigands) ont complété un ensemble des plus remarquables. Les chœurs, l'orchestre et le ballet méritent une mention exceptionnelle.

M. Hacker, du théâtre de la cour de Dessau, a débuté dans *les Huguenots*; c'est le meilleur Raoul qu'on ait entendu à Berlin depuis bien des années, et Dieu sait le nombre de ténors qui s'y sont produits !

Mlle Artot alterne dans le *Domino Noir* et le *Barbier*, toujours avec le même succès.

Cologne. — Un nouvel opéra de Ferd. Hiller, le *Déserteur*, a été représenté ici le 17 février. La musique en est claire et mélodieuse, elle coule de source, n'est pas arrêtée dans sa course par une instrumentation trop bruyante; l'esprit y petille et produit le meilleur effet. Tous les numéros ont été applaudis, plusieurs ont été bissés, et Hiller, de même que les chanteurs, ont été rappelés après chaque acte.

Mme Schumann, entièrement rétablie, s'est fait entendre, le 21 février, au Gurzenich; elle a joué avec Ferd. Hiller la grande sonate de Mozart pour deux pianos, et seule, toute une série de morceaux.

Hambourg. — M. et Mme Joachim sont parmi nous; ils se sont fait entendre d'abord dans un concert donné par Mlle Van Asten, puis au dernier concert philharmonique. Mme Joachim a chanté un air de *Titus*, un autre de *la Passion* de Bach, avec violon obligé et des *Lieder* de Beethoven qu'accompagnait Joachim au piano. Les applaudissements interminables ont prouvé combien le couple artistique est en faveur chez nous.

La Compagnie Ullmann-Patti a commencé ses concerts ici; Jael et Brassin alternent.

Aix-la-Chapelle. — En remplacement du maître de chapelle, M. Wullner, appelé à Munich, la ville vient de nommer M. Ferd. Breunung, artiste très-distingué, l'un des plus brillants élèves sortis du Conservatoire de Leipzig et qui, depuis plusieurs années, a été attaché au Conservatoire de Cologne.

Vienne. — Au théâtre *An der Wien*, le public assiste en foule à l'audition d'un *siffleur*, M. Piccolini, de Londres. M. Piccolini, qui est un homme de taille moyenne et d'un extérieur très-élégant, siffle avec accompagnement de piano *la Sérénade* de Schubert et puis le grand air de *Norma*, « Casta diva. » Il fait entendre des doubles notes parfaitement distinctes, des trilles irréprochables; le son est des plus agréables tant dans le médium que dans les notes les plus élevées; jamais une intonation douteuse, et l'on croirait entendre le chant du rossignol, la voix pleine et sonore de la caille ou les trilles d'une alouette qui s'élève vers les régions supérieures. Le succès du siffleur est complet.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Paris, le 20 février, M. Pierre-Louis-Philippe Dietsch, né à Dijon, le 17 mars 1808, maître de chapelle, ancien chef des chœurs de l'Opéra, puis chef d'orchestre après la mort de Girard. Dietsch a composé de nombreuses messes en musique et *le Vaisseau fantôme*, opéra en deux actes qui n'obtint pas de succès (1842). (Notice dans *Biographie universelle des Musiciens*, de Fétis, t. III, p. 20.)

— A Gênes, le 14 février, à l'âge de 46 ans, M. Carlo-Andrea Gambini, pianiste et compositeur. (Notice dans *ibidem*, t. III. p. 396).

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMERO.

11me ANNÉE. Jeudi 9 Mars 1865. N° 10.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres. chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

AVIS. Nous informons nos abonnés que les quittances d'abonnement leur seront présentées au premier jour.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

ÉCOUTE-MOI,

AUBADE,

Paroles de E. Berton, musique de Pierre Benoit.

L'AFRICAINE (1).

LE CINQUIÈME ACTE.

Il m'a été dit que dans le carnet de Meyerbeer on avait trouvé l'indication d'un autre ballet au cinquième acte, pendant l'agonie de Célika, un ballet qui aurait figuré les rêves de son sommeil. Mais comme il n'y avait qu'une simple indication, vous pensez bien qu'on n'a pas eu l'idée d'en faire la musique.

On ajoute que pour ce cinquième acte il y avait deux dénoûments entre lesquels Meyerbeer se réservait la faculté de choisir.

Le même carnet nous apprend encore que Nélusko devait s'appeler Yoriko, et le grand prêtre Franquevar, un nom trop ridiculement sonore qu'on a bien fait de changer.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on s'est attaché, sauf des modifications indispensables, à respecter autant que possible l'œuvre du maître. On n'a fait de changements que ceux qu'il aurait faits lui-même avec son intelligence de la scène, autant dans l'intérêt de la partition que dans celui des artistes. En bien des circonstances même, on peut dire qu'on a été trop lié par le respect de la mémoire de Meyerbeer et qu'on lui a été plus indulgent qu'il ne l'eût été lui-même.

Les divers intérêts qui se trouvent en conflit à propos de la représentation de l'*Africaine* ont donné lieu à bien des difficultés. Les questions d'argent soulevées par Mme Scribe n'ont pas été les moindres. Au dernier moment, la veuve du librettiste a élevé des prétentions exorbitantes. Quand Scribe avait fait le poème pour Meyerbeer, en homme toujours soigneux de ses intérêts, il avait stipulé qu'il voulait être joué dans un délai déterminé, au delà duquel des dédommagements lui seraient donnés. Meyerbeer ayant gardé la partition vingt ans, Scribe, en différents payements, reçut une somme importante. Aujourd'hui, sa veuve, qui a déjà eu de l'administration cinq mille francs, comme l'Opéra avait l'habitude de les donner à Scribe toutes les fois qu'on mettait en scène un de ses ouvrages, Mme Scribe demande encore le double de tout ce qu'elle et son mari ont reçu pour le droit de traduction en italien et en allemand, alléguant que l'opéra étant appelé à un immense succès, il est bien juste qu'elle en profite.

M. Brandus, qui est, comme on le sait, propriétaire de la partition, est en train de la vendre à différentes scènes de l'étranger. Il est déjà convenu que l'*Africaine* sera jouée à Londres deux mois après que Paris l'aura entendue; c'est une des clauses du marché stipulé par le directeur de *Covent-Garden*, qui doit céder Faure à l'Opéra pendant deux mois de plus que ne le porte son engagement.

Le même M. Brandus s'est arrangé de façon à ce que la réduction au piano de l'*Africaine* paraisse le lendemain même de la première représentation. Nous espérons que, comme d'habitude, ce sera M. Vauthrot qui sera chargé de ce travail, bien que M. Mermet, pour *Roland*, ait fait exception à cette tradition consacrée à l'Opéra.

D'après cet aperçu de quelques-unes des difficultés que rencontre l'*Africaine*, on peut voir que tout ne sera pas bénéfice dans l'exploitation de l'œuvre de Meyerbeer. Si l'on songe, en outre, aux frais immenses des décors, des costumes, des artistes extraordinairement payés pour la circonstance, on arrivera à des totaux effrayants. Rien que pour les musiciens dont on augmentera l'orchestre, et qui sont indiqués dans la partition, ainsi que pour l'orchestre supplémentaire de la marche, ce qui fera peut-être une quarantaine d'artistes nouveaux, il faut compter une dépense énorme par chaque représentation. Et où les mettra-t-on, ces musiciens? L'orchestre, tel qu'il est composé actuellement, est déjà plein. Il faudra sans doute supprimer les stalles les plus proches. Mais quelle perte pour l'administration! Et quel cris de la part de ceux qui aiment à *voir* la musique de tout près, surtout la musique de ballet!

Avant de terminer, je veux rassurer les dilettantes qui

(1) Voir *Guide musical* du 2 mars 1865.

se préoccupent de la façon dont les différents artistes à qui est confié le sort de l'*Africaine* s'acquitteront de la grave responsabilité qui pèse sur eux. Nous en avons déjà dit assez de Faure pour que de ce côté on n'ait aucune inquiétude. Mais Naudin, me crie-t-on, Naudin, le ténor, le Vasco, l'amoureux, le héros indispensable de la pièce?—Naudin, qui travaille depuis le commencement des répétitions avec M. Vauthrot, fait preuve, dans l'étude de son rôle si difficile, d'un courage et d'une énergie que certes le succès ne manquera pas de couronner. Ceux qui l'ont entendu dernièrement peuvent dire quels progrès énormes il a faits, grâce à ses efforts persévérants. Naudin sera très-applaudi surtout au quatrième acte, admirablement dans sa voix, où se trouve ce duo dont j'ai parlé dans mon dernier article, duo que j'ai encore entendu depuis, et qui, avec le finale du premier acte, est une page à la hauteur des morceaux les plus vantés de Meyerbeer.

Quant aux autres artistes, ils continuent à mériter les éloges que j'en ait faits précédemment. Mlle Battu, dont le rôle avait été assez effacé, reprend au cinquième acte la place que mérite son beau talent. Pour Mme Sax, personne ne doute qu'elle ne soit digne jusqu'au bout du choix que Meyerbeer avait fait d'elle pour incarner son *Africaine*.

(*Figaro*.) CHARLES BEAUQUIER.

BELGIQUE.

Bruxelles.—*Théâtre royal.*—*Lara* est un grand succès. Samedi, la foule a acclamé avec enthousiasme les belles pages de l'œuvre de M. Maillart. Du reste, ces pages sont en nombre: la chanson arabe de *Kaled* est une trouvaille du meilleur aloi; les couplets de Lambro, *Bientôt les cloches*, au 2e acte, sont frappés au coin d'une franche originalité; la romance de baryton au 1er acte : *Insoucieuse de l'amour*; le grand air de *Lara : Quand un Lara*, suivi des couplets bachiques : *Versez le vin d'Espagne*, aussi bien que la délicieuse romance de *Lara*, au 3e acte, devant le portrait de son père, suffiraient seuls à expliquer la vogue que cet opéra a eue à Paris, à Londres et dans les principales villes de l'Allemagne.

MM. Cormon et Carré ont tiré du *Corsaire* et de *Lara*, de lord Byron, un libretto bien incidenté, bien composé et qui, fournissant au musicien une magnifique série de belles scènes, intéresse le public d'un bout à l'autre.

Une analyse détaillée de ce libretto, du reste très-compliqué, nous entraînerait trop avant : nous nous contenterons donc de parler de l'œuvre de M. Maillart. L'heureux auteur des *Dragons*, cette partition si féconde en motifs originaux, a voulu donner à son nouvel ouvrage une teinte chevaleresque et un plus grand caractère; il a cru devoir recourir aux fanfares et aux effets des instruments de cuivre, dont parfois il a abusé et qui l'ont entraîné à de trop fréquentes redites. L'orchestration est bien traitée en général, et l'accompagnement de la ravissante chanson arabe est d'une délicieuse imitation. Il n'y a pas de grands morceaux d'ensemble, à l'exception des chœurs, qui sont francs et bien écrits.

Le duo de la jalousie, chanté par Kaled, qui vient de surprendre l'amour de son maître pour la comtesse, et Ezzelin, qui en est amoureux ; le trio du premier acte: *S'il faut se dire adieu*; le duo entre *Lara* et la comtesse, et le finale du 3e acte, sont les seuls morceaux concertants de la partition.

Comme excellence d'interprétation, nous décernerons la palme à M. Jourdan et à Mme Faivre. M. Jourdan est magnifique, et il a bien l'emportement, l'énergie, l'entrain et la fierté chevaleresque du personnage qu'il représente. Son interprétation de la grande scène du 2e acte a été grandiose, et comme contraste la manière ravissante dont il a dit la charmante romance du 3e acte, nous a prouvé une fois de plus que M. Jourdan est un artiste consommé. Madame Faivre joue son rôle d'une manière complète : la chaleur, la jalousie, l'amour, tout est bien reproduit, et d'une grande perfection; nous voudrions pouvoir ajouter qu'elle était, comme voix, également irréprochable, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser à ce continuel chevrotement. Les deux artistes ont été rappelés à plusieurs reprises, et à juste titre.

M. Brion sait faire valoir, musicalement parlant, son personnage de *Lambro*. Il dit avec un succès mérité les charmants couplets du premier et du deuxième acte. Mais sa diction est mauvaise; il parle si vite que l'on a peine à saisir ce qu'il dit.

Mad. Boulart a un rôle assez insignifiant, qu'elle ne se donne nullement la peine de rendre plus intéressant.

M. Barré est un Ezzelin très-convenable, toujours de bon ton et qui relève le rôle un peu effacé qu'il a.

Reste Mlle Arcquier (Casilda) que l'on doit citer très-honorablement ainsi que MM. Ferraud (le marquis) et Metzler (Antonio). Nous laisserons à l'ombre Mad. Bernonville (Dona Barbara), et pour cause.

Les costumes des interprètes principaux sont très-beaux et soignés, ceux des personnages secondaires et des chœurs le sont moins. Nous avons remarqué trois nouveaux décors, le château des *Lara* du 1er acte, au troisième, la grotte des flibustiers et une plage au bord de la Méditerranée. Cette plage est d'un bel effet. Il y a en outre au troisième acte une danse aux épées, mal exécutée et qui manque complétement de caractère.

Lara, en un mot, est une pièce qu'il faut aller voir, et qui, grâce à son mérite et à la bonne interprétation de quelques personnages, se soutiendra longtemps encore.

*** M. Édouard Fétis, dans l'*Indépendance* du 26 février, publie un feuilleton ainsi intitulé : *Qui est l'auteur de la Marseillaise?* Dans cet écrit, M. Éd. Fétis reprend la discussion où l'a laissée son père et s'attache à démontrer de nouveau que l'auteur de la *Marseillaise* n'a pas été Rouget de Lisle.

*** L'opéra *Roland à Roncevaux* vient d'être représenté sur le théâtre de La Haye. Le succès n'a pas répondu aux espérances qu'on avait conçues; l'œuvre de M. Mermet a paru inférieure à sa réputation.

*** Un critique musical allemand raconte l'anecdote suivante : « Spontini était décoré de nombreux ordres, et il aimait à se parer de ses décorations dans les occasions solennelles. Il les portait un jour à une grande fête musicale à Halle. « Vois donc, s'écria un des exécutants de l'orchestre, combien la poitrine de Spontini est constellée de croix; Mozart n'en avait pas. »

Spontini, qui avait tout entendu, se retourna vivement en disant: « Mon cher monsieur, Mozart pouvait s'en passer. »

*** Un jeune garçon de 14 ans, nommé de Graan, fait en ce moment sensation à Amsterdam, et le fera sous peu, sans doute, dans toute l'Europe, car son père a l'intention de faire avec lui un voyage artistique. Le jeune de Graan joue du violon, et c'est surtout par la force, par l'énergie de son jeu et par l'entente parfaite des compositions des maîtres qu'il se distingue des autres enfants prodiges.

*** Le concert de M. Pierre Benoît est définitivement fixé au dimanche 12 courant et aura lieu dans la grande salle du Palais ducal : nous en donnons plus loin le programme, qui a été quelque peu modifié.

*** Il existe à Leipsick trente-huit sociétés chorales.

*** M. Lotto, le brillant violoniste, qui tout récemment s'est fait entendre à l'un des concerts du Conservatoire de Paris, avec un succès si éclatant, vient de faire une tournée en Hollande qui a été aussi fructueuse pour l'éminent artiste sous le rapport métallique que sous le rapport glorieux. Rotterdam, Utrecht, La Haye, Amsterdam, Arnhem ont, tour à tour, applaudi au talent si élégant de M. Lotto.

En attendant qu'il se rende à Londres, où l'attendent de nombreux engagements pendant la saison, M. Lotto passera un mois à Bruxelles. — Avis aux sociétés qui voudraient profiter de la bonne fortune de l'entendre.

Liége. — Hier mercredi, a eu lieu, à la Société libre d'Émulation, un concert dans lequel on a entendu Mlle Louise Lichtmay, de l'Académie impériale de musique de Paris, et M. Henri Litolff, maître de chapelle du duc de Saxe-Cobourg.

Un second concert sera donné par la même société, le 5 avril, avec le concours de Mlle Van Boom, cantatrice, de M. Troy, première basse du Théâtre-Lyrique de Paris, et de M. Lotto, violoniste.

FRANCE.

Paris. — *Correspondance particulière.* — Je vous parlerais bien, en commençant, des fêtes de la semaine dernière, si j'avais, au point de vue artistique, quelque chose d'un peu intéressant à en dire. On a beaucoup crié, beaucoup chanté, il y a eu dans les théâtres des représentations qualifiées d'extraordinaires qui n'ont rien eu d'extraordinaire en bien ni en mal; enfin le public n'a manqué nulle part : Dieu merci! tout est promptement rentré dans l'ordre habituel. Le carême a ramené les concerts qui viennent de se montrer avec un ensemble vraiment remarquable: les salles sont main-

tenant pour longtemps retenues. Nous avons eu déjà les soirées de MM. Ketterer, Nollet, Ghys, Alexandre Billet, Mesd. Perdonnet, Mongin et Gayrand, M. Krüger, des pianistes tous; on annonce les concerts Jaëll, Diemer, Ketterer encore, Sarasate, Vizentini, Hocmelle et bien d'autres. Les grandes soirées musicales des Tuileries vont commencer cette semaine, les concerts de l'Hôtel-de-ville commenceront bientôt, enfin le carême va bientôt déployer toutes ses splendeurs.

Les séances de musique de chambre ne sont pas négligées ; nous avons actuellement à Paris quatre sociétés de ce genre qui font assez bien leurs affaires. Le Conservatoire et ses célèbres concerts sont toujours en très grande faveur : c'est le sanctuaire, dont on parle avec d'autant plus d'admiration qu'on n'est pas admis à y pénétrer. J'ai l'air de plaisanter en disant cela, mais croyez bien que je parle fort sérieusement. Il y a à Paris quelques centaines de personnes, toujours les mêmes, qui assistent depuis de longues années aux séances de la Société des concerts ; il y en a des milliers qui parlent de ces séances et s'écrient à chaque audition symphonique de façon à être bien entendues : « Oh ! comme c'est loin de la Société des concerts! » C'est là une des manies artistiques de nos dilettantes: la Société des concerts est la massue dont on frappe les corps symphoniques, comme Rossini est celle destinée à exterminer tous les compositeurs. C'est ainsi qu'on procède ici; j'ose croire qu'il n'en est pas de même en Belgique, et je le souhaite pour vos artistes nationaux.

Malgré la Société du Conservatoire, que j'admire comme elle le mérite, pour ma part, mais que je considère comme un modèle et non comme une borne, les concerts populaires continuent leur marche glorieuse. La quatrième année est aussi brillante et fructueuse que la première; le progrès dans le rapport et le succès était impossible : dès le début on était arrivé à l'apogée ; c'est dans l'exécution qu'il s'est produit, et je vous assure qu'aujourd'hui bien des chefs-d'œuvre sont exécutés au Cirque avec autant de maëstria qu'au Conservatoire. Au concert de dimanche, il s'est produit une émotion qui a dû flatter singulièrement Pasdeloup et ses artistes. L'ouverture de *Tannhaüser*, de Wagner, l'a causée. Depuis deux ans le fondateur des concerts populaires avait envie de faire entendre cette ouverture d'un opéra malmené presque sans avoir été écouté ; mais il paraît que l'orchestre apportait beaucoup de mauvaise volonté dans les répétitions. Enfin, il s'est déridé, et les plus prévenus ont dû être frappés de l'enthousiasme qui dimanche a accueilli cette ouverture. Le public n'avait jamais été plus ému : de toutes les parties de la salle on a crié *bis*, le public ne quittait pas la salle, et le prompt départ de quelques musiciens a seul empêché qu'on ne répétât l'ouverture. J'ai assisté à la chute bruyante de *Tannhaüser* à l'Opéra, et j'ai assisté au triomphe de l'ouverture de *Tannhaüser*, dimanche, au Cirque, en présence de cinq mille auditeurs. Je puis donc bien répéter ce que souvent j'ai dit : une réaction se prépare et le public parisien applaudira un jour l'œuvre de Wagner bien plus qu'il ne l'a sifflée il y a quelques années.

Les dernières nouvelles disent que décidément tout est arrangé avec Londres et que nous aurons l'*Africaine* peu de jours après Pâques; espérons-le. Les répétitions marchent d'un bon train. Mais il paraît que M. Fétis apporte un tel zèle dans les études de cette œuvre que les artistes sont sur les dents! Ce que je vous affirme, c'est que samedi, après la répétition d'orchestre, on a parlé d'une nouvelle répétition d'orchestre pour le dimanche et que messieurs les musiciens ont bravement déclaré qu'ils ne viendraient pas, parce qu'on les soumettait à un travail excessif, nécessaire peut-être à un orchestre de deuxième ou troisième ordre, mais dont le corps symphonique de l'Académie pouvait très-bien se passer. A parler franchement, je suis de l'avis de ces messieurs : ils ont déjà travaillé sous la direction de Meyerbeer et savent très-bien que ce maître n'eût pas exigé d'eux des veilles fatigantes et inutiles; ils concluent logiquement qu'il n'y a pas besoin d'une infinité de répétitions d'orchestre seul avant de répéter avec les chanteurs, parce que, à l'orchestre de l'Opéra, on sait lire. Rien de plus vrai : l'exécution ne gagnerait absolument rien à indisposer des artistes qui, presque tous, ont un nom parmi les virtuoses de notre époque.

C'est de l'Opéra tout ce que j'ai à dire. Rien de nouveau non plus à l'Opéra-Comique, sinon que mon prochain courrier vous parlera du *Saphir*, de Félicien David. Le Lyrique fait des recettes splendides avec la *Flûte enchantée*. Les Italiens préparent activement deux nouveautés et la reprise des *Puritains*. Le ténor Corsi, qui vient de débuter, n'a pas produit un effet merveilleux, mais on espère une revanche. Mlle Vitali a vu se confirmer son succès du premier soir. — Les Bouffes ont donné la première représentation d'une œuvre bouffonne et médiocre dont je ne vous parle que pour ne rien omettre : les *Petits du premier*, opérette naguère jouée à feu le Saint-Germain lyrique. — Le procès intenté par M. Offenbach aux Bouffes a été jugé par la première chambre, qui a donné raison au compositeur. La direction des Bouffes est donc condamnée à faire des rentes à M. Offenbach, qu'elle le joue ou ne le joue pas; cela est une conséquence du traité passé entre le célèbre musicien et M. Varney, lorsqu'il céda le théâtre à ce dernier. M. Varney n'ayant pas été mis en faillite et tous les traités ayant été maintenus, il est évident que celui-là devait être maintenu comme les autres. C'est une tuile, mais il était à prévoir qu'elle tomberait sur les Bouffes.

On annonce la première représentation du *Saphir*, de David, pour mercredi. On a fait relâche hier à l'Opéra-comique pour les répétitions générales de cet ouvrage. JULES RUELLE.

*** La *Juive*, d'Halévy, a été représentée, en italien, à la Scala de Milan. La *Gazetta dei teatri*, qui rend longuement compte de cette représentation, raconte ce drame déjà connu en Italie par l'ouvrage du maëstro Pacini, qui, selon la coutume italienne, n'a vu aucun inconvénient à faire, après Halévy, la musique du splendide libretto. La *Gazetta* trouve que la musique de la *Juive* appartient à l'école allemande; elle a de grands éloges pour la partition d'Halévy et paraît en admirer bien des pages. L'œuvre est interprétée à la Scala par MM. Carrion, Medini, Anastasi, Mmes Lotti et Pozzoni. La direction a fait de grands frais pour la mise en scène. L'*Ebrea* a été représentée avec un luxe général qui prouve le cas que les directeurs de la célèbre scène italienne faisaient du chef-d'œuvre de Scribe et d'Halévy.

*** Nous avons parlé, à diverses reprises, de deux jeunes artistes de premier ordre, les frères Holmes, venus à Paris pour chercher la consécration d'une gloire qui a commencé en Angleterre, en Allemagne, et qui a besoin du dernier élan que donne la France. Ces violonistes, que l'on n'entendra probablement pas dans un concert bruyant et tapageur, se sont fait applaudir dans les salons où l'on sait écouter, chez Rossini, chez Mme Erard et au Cercle de l'Union artistique. Des Altesses viennent de se faire inscrire chez eux pour une soirée.

*** Tout le monde connaît, dit le *Temps*, M. Adolphe Sax, aussi célèbre par ses magnifiques inventions dans la facture des instruments que par les innombrables procès qu'il a dû soutenir et qu'il a gagnés contre ses rivaux et contrefacteurs. On devait croire M. Sax dégoûté de la procédure, mais il n'en est rien. Il vient de découvrir de par le monde une artiste de grand talent qui, depuis plusieurs années, obtient un grand succès à l'Opéra, et qui s'appelle Marie Sax. Il y avait là une contrefaçon que M. A. Sax ne pouvait laisser impunie. En France, le nom est une propriété. Mme Marie Sax, qui se nomme en réalité Marie-Constance Sasse, aujourd'hui Mme Castelmary, a reçu un papier timbré qui lui enjoint de quitter dans les vingt-quatre heures le pseudonyme sous lequel elle s'est fait une si grande place dans le monde artistique. Les tribunaux vont retentir de cette singulière affaire, et la renommée, qui pourra se fournir de trompettes chez M. Sax, la portera aux quatre coins de Paris.

*** Dans un théâtre de département, il y a environ un mois, la prima donna chantait si faux que les spectateurs, exaspérés, s'élancèrent sur la scène, et commencèrent à se battre contre la troupe. Le directeur, armé d'un bâton, fit quelques sorties contre les assiégeants qui escaladaient la rampe, et réussit à l'aide de la police à les réintégrer dans leurs siéges, où ils subirent avec soumission le reste de la représentation.

*** La *France chorale* nous apprend que l'année 1864 n'a pas compté moins de cinquante-huit concours et festivals, auxquels ont pris part environ 1,500 sociétés orphéoniques, formant une harmonieuse phalange de près de 60,000 exécutants. L'année 1865 s'annonce sous les meilleurs auspices et promet aussi de belles et nombreuses fêtes musicales : Niort, Poitiers, Yvetot songent à instituer des concours l'été prochain ; le Mans a fixé son concours d'orphéons, de musique d'harmonie et de fanfares au 30 avril; le festival de Compiègne aura lieu le 28 et le 29 mai. Le concours de Cambrai est pour le 20 août ; c'est M. Ambroise Thomas qui le présidera.

*** Mlle Adelina Patti part pour Madrid.

*** Joachim se fera décidément entendre à Paris à l'une des dernières séances de la Société des concerts du Conservatoire.

*** Un incident assez curieux s'est produit dans le concours orphéonique organisé par M. le préfet de la Seine. L'ouverture des plis renfermant les noms des compositeurs couronnés a appris que les trois médailles d'or avaient été décernées à un seul et même candidat, M. Edmond de Polignac, l'un des fils de l'ancien ministre de Charles X.

*** Dans *le Grand Journal*, M. Eugène Gautier nous apprend que, parmi les choristes actuels de l'Opéra, il en est un, appelé Michel Soras, issu d'une vieille famille de Hongrie. Son aïeul, après avoir combattu à côté de Jean Sobieski, fut anobli et posséda une grande fortune.

Dans le même article, nous apprenons encore, grâce à M. Eugène Gautier, que le marquis de Louvois, que beaucoup d'entre nous ont connu, fut obligé, en 1793, pour avoir un asile et du pain, de s'en-

gager parmi les machinistes de l'Opéra; plus tard, sur le même théâtre, le dernier descendant des marquis de Montsimon, sous le costume de Robin-des-Bois, répondait d'une voix caverneuse à l'évocation de Gaspard le Damné.

** A Lyon, la seconde représentation de *Roland à Roncevaux* a confirmé le succès de la première, et l'on dit le plus grand bien des interprètes, de Dulaurens surtout, créateur du rôle de Roland.

Comme à M. Gounod dans la ville de Gand, un banquet a été offert à M. Mermet dans la ville de Lyon. L'amphitryon était M Raphaël Félix; les convives, les interprètes de l'œuvre. Il y a eu ensuite sérénade. Décidément, ou les auteurs de nos jours savent mieux faire leurs affaires que les maîtres leurs aînés, ou l'enthousiasme pour la musique prend de grandes proportions à notre époque. La dernière supposition doit sans doute être la meilleure.

** On annonce un quatuor féminin de musique de chambre : violon, Mlles Boulay et Castellan; alto, Mlle Biot; violoncelle, Mlle Champain. Les répétitions sont commencées.

ALLEMAGNE.

Leipsick.—Lundi a été donné un concert pour les pauvres, dans lequel madame Schumann s'est fait entendre dans le concert en *mi bémol* de Beethoven. On y a entendu de plus pour la première fois la septième symphonie de Gade. Le chanteur Degele, de Dresde, a interprété deux *lieder* de Schumann, et le concert s'est terminé par une scène du *Frithjof*, de Max Bruch, pour soli, chœurs et orchestre.

Vienne. — Madame Viard, de Paris, a donné un second concert dans lequel elle a joué les deux *concertos* de Beethoven et la *Sonate* op. 111 du même auteur. Son jeu, dit-on, laisse beaucoup à désirer, sous le rapport de la chaleur et du sentiment, mais il est plein de bonnes intentions.

Niemann viendra dans le courant du mois donner plusieurs représentations, ainsi que mademoiselle Klotz, de Brême, dont on vante la voix extraordinaire.

La saison italienne sera inaugurée le 1er avril par un nouvel opéra de Petrotti : *Tutti in maschera*, dans lequel on entendra une nouvelle prima donna, mademoiselle Galotti, de Milan. Le ténor Mongini commencera son engagement le 15 avril.

La société des Amis de l'art a pris la généreuse résolution de payer à l'avenir aux auteurs vivants des ouvrages que l'on exécutera à leurs concerts, un certain droit variant de trois à cinq ducats.

Franz Lachner a été le premier qui ait joui de cette nouvelle décision, et, après l'exécution de sa troisième Suite pour orchestre, on lui a offert une superbe coupe en argent de la valeur de cinq ducats, avec une inscription flatteuse à son adresse.

Munich. — Hans de Bulow a donné, le 3 du mois, le premier des trois concerts qu'il a annoncés. Weber, Chopin, Wagner et Liszt figuraient tour à tour sur le programme. Schnorr de Carolsfeld est arrivé pour chanter le rôle de ténor du *Tristan et Isolde*, de Wagner.

Hanovre.—Au huitième et dernier concert d'abonnement, madame Schumann a joué le concerto de Beethoven en *mi bémol*. L'ouverture de Gluck, *Iphigénie en Aulide*, et *Manfred*, de Schumann, défrayaient le reste du concert.

Joachim a décidément quitté le poste de directeur des concerts royaux. Son engagement expirait le premier mars : il est parti le lendemain pour Londres, où il compte rester trois mois, temps pendant lequel il ira se reposer quinze jours à Paris. Madame Joachim ne quittera pas Hanovre avant le mois d'avril.

Stuttgart. — Le sixième concert d'abonnement a été des plus brillants. La superbe ouverture de concert de Gade : *Hamlet*, que l'on entendait pour la première fois, n'a peut-être pas produit tout l'effet désirable, ce qui ne l'empêche pas d'être une œuvre remarquable, imposante, et dont la facture est tout originale et pleine d'effets. M. Krumbholz, dans l'interprétation du concerto pour violoncelle de Davidhoff, a remporté une éclatante victoire ; M. Wallenreter s'est fait aussi remarquer dans un air d'*Ezio*, de Haendel. *L'Invitation à la valse* de Weber, orchestrée par Berlioz, terminait la première partie. La seconde partie était remplie par la symphonie n° 2 en *ré* de Beethoven, dans laquelle l'orchestre et son chef se sont également distingués.

Berlin. —Mme Harriers-Wippern vient de signer un engagement à vie avec la direction du théâtre royal; une pension et quatre mois de congé par an lui sont promis en outre.

On parle de douze Patti-Concerts qui auraient lieu pendant le mois d'avril dans la salle du théâtre.

** Mademoiselle Dekner, jeune violoniste, dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, vient de récolter de nombreux succès en Hollande. A Utrecht, les étudiants lui ont donné une sérénade aux flambeaux.

ANGLETERRE.

Londres. — *Le médecin malgré lui*, de Gounod, vient d'être représenté à Covent-Garden avec un véritable succès d'enthousiasme ; il est seulement à regretter que les acteurs, par leur peu de talent, ne soient pas à la hauteur de leur tâche. La traduction est faite avec beaucoup de soin et de talent.

Le théâtre de Sa Majesté a clos ses représentations, et *Lara* a attiré la foule jusqu'à la fermeture du théâtre. On dit que M. Gounod est occupé à écrire un opéra pour une des scènes anglaises ; nous le croyons difficilement, mais nous souhaitons que la chose se réalise.

M. Manns, directeur des concerts du Crystal-Palace, vient de faire exécuter, au dernier concert de samedi, la symphonie descriptive de Abbert : *Columbus*, dont le succès a été éclatant; on annonce une seconde exécution toute prochaine. On ne saurait trop louer M. Manns de l'heureuse initiative d'offrir au public anglais les meilleures nouveautés symphoniques; c'est ainsi, qu'à ces mêmes concerts, les deux Suites remarquables de Lachner ont été accueillies si chaleureusement ; on parle de l'intention que M. Manns aurait de faire exécuter plusieurs ouvrages pour orchestre du compositeur belge, Pierre Benoît; nous pouvons prédire un grand succès à M. Manns, s'il réalise cette idée, qui est celle d'un homme de goût, d'un amateur de véritable et bonne musique.

Manchester. — Au dernier concert de M. Hallé, M. Paque s'est fait entendre; tous les journaux ont été unanimes dans leur appréciation du talent du remarquable violoncelliste, et ses compositions ont autant charmé l'auditoire que son exécution irréprochable.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Liége, le 2 mars, M. S.-A. Buet, né à Bordeaux, en 1835, première basse du théâtre royal de Liége depuis deux ans, et ancien élève du Conservatoire de Paris,

— A Gloucester, M. J. Amott, organiste de la cathédrale.

— A Rouen, à l'âge de 87 ans, M. Magné, le doyen des musiciens de l'orchestre du théâtre des Arts, et probablement des orchestres de France.

— A Bilbao, M. Lima, jeune violoniste.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

11me ANNÉE. Jeudi 16 Mars 1865. N° 11.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LA BOUQUETIÈRE,

CHANSONNETTE,

Paroles de Mlle Julie Potier, musique de Ch. Mercier.

LE CONTREBASSON DE L'AFRICAINE.

Que n'a-t-on pas écrit, en France, au sujet du contrebasson qui doit fonctionner dans l'*Africaine!* (Voir *Guide musical* du 23 février.)

N'en déplaise à ceux qui ont sérieusement avancé de pareilles balivernes, le contrebasson n'est point tombé en désuétude en Allemagne. On s'en sert journellement dans toutes les musiques militaires de Prusse et d'Autriche. Il y a même toute une famille, bien vivante, de cet instrument. Ainsi, il existe des bassons qui donnent la quinte plus bas que le basson ordinaire. Il est des bassons-ténors (en italien *fagottini*) qui sonnent une quarte plus haut. Il y a le : *Tenorfagott*, le *Quintfagott* et le *Contrafagott*.

« Dans la musique instrumentale, dit l'*Universal Lexicon der Tonkunst*, de Bernsdorf, afin de donner aux basses une intensité égale de son, on a imaginé deux autres espèces de bassons : savoir, le basson-quarte, plus bas d'une quarte, et la contrebasse, plus basse d'une octave que le basson ordinaire, laquelle, par conséquent, remplace la contrebasse de seize pieds dans la musique complète d'orchestre. On rencontre également, çà et là, un basson plus petit, qui, à raison de ses dimensions exiguës, est plus haut d'une quinte que le basson ordinaire. Quant à l'emploi et au maniement de ces instruments, ces trois espèces de bassons sont analogues au basson ordinaire et n'en diffère que par le son. »

Voilà donc cet effroyable engin réduit à ses proportions véritables.

Il y a plus : si le contre-basson est nouveau en France, il est loin d'être inconnu en Belgique, où il a été longtemps en vogue, comme actuellement en Allemagne. Nous avons vu dans le magnifique musée d'Instruments de M. César Snoeck, à Renaix, un contrebasson confectionné par un certain Tuerlinckx, à Malines, et un autre portant la marque des fils de B. Schott, à Anvers. Nous ne garantissons pas que ce dernier ait été fabriqué dans notre pays. Il y a même lieu de croire qu'il sort des ateliers allemands.

Le basson fut inventé, comme on sait, en 1539, par un chanoine de Ferrare, nommé Afranio. Il se fit autour de la clarinette basse, qui ne date que de 1793, le même bruit, en France, qu'au sujet du contrebasson, à l'époque où Meyerbeer l'introduisit dans les *Huguenots*, c'est-à-dire en 1836. W.

VARIANTES DE LA MARSEILLAISE.

Pendant que l'on disserte sur le point de savoir quel est le véritable auteur de la *Marseillaise*, on pourrait, ce nous semble, rechercher aussi les variantes qu'a subies le célèbre chant révolutionnaire de la France. Peut-être arriverait-on à établir que ce chant a eu plusieurs collaborateurs, sinon plusieurs auteurs, et qu'il est loin d'être sorti d'un jet, comme la Minerve de la fable, du cerveau d'un musicien-poëte.

Une de ces variantes nous a été communiquée. Elle apparaît sur une feuille volante, format in-8°, dont le titre est : *Marche des Marseillois. — Chansons des fédérés marseillois, chantées à Paris, le 10 août 1792, premier jour de l'Égalité.*

Nous pensons que cette variante n'est pas sans intérêt pour l'interprétation musicale des paroles.

Ainsi, à l'explosion foudroyante du cri : « Aux armes, citoyens! » la phrase de notre exemplaire est en mineur et se note : *ré, ré, la, si* bémol, *sol, la*. Aujourd'hui elle se chante en majeur, sur les notes : *ré, ré, ré, si* naturel, *sol, la*.

On conçoit de suite la différence entre ces deux versions.

La question est de savoir, non quelle est la bonne notation, cela dépend du point de vue où l'on se place, mais quelle est la primitive, l'originale. S'il y a eu altération, il serait intéressant de découvrir quand et par qui cette altération a été faite. Enfin, on pourrait rechercher si les modifications n'ont pas eu lieu dans le travail d'instrumentation de l'hymne.

La feuille volante appartient à la riche collection de M. Ferd. Vander Haeghen, à Gand.

BELGIQUE.

Bruxelles. — *Théâtre royal.* — Le succès de *Lara* grandit. La foule envahit toutes les places disponibles, à chaque représentation du bel ouvrage de M. Maillart. Les principaux interprètes sont honorés de rappels nombreux et, ajoutons-le, parfaitement mérités. Il y a là une série de soirées attrayantes pour le public et de recettes fructueuses pour la direction.

Depuis quelques jours, l'annonce de l'*Étoile du Nord* avait disparu de l'affiche. Cela faisait présager le départ de Mad. Cabel. La dernière apparition de cette artiste a eu lieu, en effet, mardi dans la *Fille du Régiment* et la valse de l'ombre du *Pardon de Ploërmel*.

On pense que la *Statue* passera lundi prochain.

⁂ M. Ed. Lassen vient d'envoyer à la direction de la Monnaie un opéra en un acte intitulé *Meryem*. On en dit le plus grand bien, et on compte sur un beau succès. M. Lassen est un maître. Il n'a plus à faire ses preuves. Le public bruxellois sanctionnera, il faut l'espérer, l'opinion de l'aréopage de Saxe-Weimar. Les paroles de *Meryem* sont de M. Cornuon.

⁂ *Opinion de la presse belge sur* LARA. — « On reconnaît dans cette œuvre la main d'un compositeur maître des ressources de son art. Un grand talent se montre jusque dans les morceaux où la force instrumentale est poussée à un excès qu'on ne saurait approuver. Il y a une leçon pour M. Maillart et pour ceux qui abusent comme lui de l'éclat des sonorités, dans la comparaison des effets que produisent les diverses parties de *Lara*. Les morceaux qui obtiennent le plus de succès sont ceux où la forme est la plus sobre et la plus discrète. On applaudit pour l'énergie de l'expression l'air de Lambro, au premier acte; le duo entre Lara et la comtesse au second acte; le duo de la jalousie et le finale plein de mouvement de ce même acte; la scène du combat des flibustiers, rêve de Lara, que beaucoup de personnes ont pris pour un épisode réel, sans comprendre comment il se rattache à la pièce; mais ce ne sont pas là les morceaux qui ont fait le plus de plaisir et qui ont le plus contribué au succès de la partition. La belle phrase sur laquelle Lara fait son entrée, un délicieux terzetto à la fin du premier acte; la romance arabe de Gulnare, d'une inspiration fraîche, piquante, originale, colorée par des détails d'instrumentation d'une exquise délicatesse; les charmants couplets de Lambro : *Bientôt les cloches sonneront*, voilà les parties vraiment réussies de *Lara*, celles dont les suffrages du public ont surtout consacré la haute valeur. Ce n'est pas la peine de forcer un coloris musical, de chercher l'effet dans le luxe des combinaisons, quand on obtient tant de succès par le naturel et la simplicité. Il y a là, nous le répétons, matière à réflexions pour les compositeurs imbus de ce préjugé, qu'il faut étourdir le public pour lui arracher des applaudissements. »

(Indépendance.)

« Ce qui caractérise l'œuvre nouvelle de M. Maillart, c'est l'intelligence scénique, c'est la clarté de l'idée, c'est l'entrain, c'est cette habileté pratique qui annonce le musicien expérimenté. Non pas que tout soit irréprochable dans la forme, loin de là. »

(Écho du Parlement).

« On a vu rarement, au théâtre de la Monnaie, une réussite plus complète, succès de poëme, succès de musique, succès d'exécution.

» On retrouve dans la partition de *Lara* cette rare entente des exigences de la scène, la souplesse et la variété d'accents, l'invention mélodique abondante, sans verbiage, le relief et l'éclat de la trame harmonique, la vigueur du coloris instrumental, où je voudrais seulement tempérer parfois l'ardeur des cuivres, on y retrouve enfin toutes les qualités qui caractérisent si nettement la facture puissante et énergique de M. Maillart : musique passionnée, dramatique; trop de fièvre, quelquefois; mais, à ce prix, un mérite rare : la vie. Est-ce à dire que les côtés gracieux ou souriants ne se montrent point dans la partition nouvelle? N'en croyez rien : les morceaux les mieux réussis et les plus applaudis sont précisément ceux où la muse mélodramatique des librettistes a permis au compositeur de descendre des hauteurs élégiaques pour s'abandonner à l'inspiration facile, à la bonne et franche allure de l'opéra-comique; le joli terzetto du premier acte, la chanson arabe, un petit chef-d'œuvre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, l'originalité du rhythme, le tour mélodique, ou le choix piquant des timbres de l'orchestre; je n'oublierai pas les couplets de Lambro, que j'aime et estime par-dessus tout; c'est là que je retrouve, et tout entier, le musicien qui a signé les plus belles pages des *Dragons de Villars*. — Je veux citer encore un charmant petit épisode symphonique qui accompagne d'un murmure harmonieux les apparitions mystérieuses du page; les couplets railleurs des paysans; ceux de Kaled et de Lara, au troisième acte; leur entrée, pleine d'éclat et de grandeur, et le finale du second acte, conçu avec une rare habileté, et exécuté avec une chaleur, une verve dramatique qui n'entraîne point l'auteur hors du cadre de l'opéra-comique. *(Office.)*

« La musique que M. Maillart a écrite sur ce poëme se rapproche peut-être plus du grand opéra que de l'opéra-comique proprement dit. Le premier acte, bien qu'il ne soit pas d'une gaieté folle, tient plutôt de l'opéra de genre. Du reste, cette tendance à *dramatiser*, si l'on peut ainsi dire, s'était déjà manifestée dans le finale du deuxième acte des *Dragons de Villars*, qui restent l'œuvre la plus complète du compositeur. La partition nouvelle est pleine de mouvement, de vie, et surtout d'éclat; ce qui s'y laisse désirer, c'est la verve comique et quelque peu aussi la distinction. Mais les mélodies violentes et nerveuses comme Verdi en trouve avec tant de facilité, les chœurs sonores et les ensembles richement et vigoureusement développés s'y rencontrent en bien des pages. » *(Étoile.)*

⁂ Dimanche dernier a eu lieu, en la salle du Palais Ducal, le grand concert donné par M. Pierre Benoit.

C'est avec un vif plaisir que nous avons constaté que la plupart des compositions exécutées ont produit tout l'effet désirable, et que l'enthousiasme qui a accueilli et plusieurs fois rappelé le compositeur a été véritable, spontané et unanime; et c'est, nous croyons, la plus sensible satisfaction que puisse éprouver un compositeur que de voir que le public entre dans ses idées, qu'il est arrivé à lui faire sentir ce qu'il a voulu exprimer, qu'en un mot, il a été compris.

A notre point de vue, l'œuvre capitale du concert a été le *Sanctus et Benedictus*, et nous ne pensons pas nous tromper en disant que c'est ce qui a produit le plus grand effet sur le public.

Aussi, quelle grandeur de conception dans cette lutte, pour ainsi dire, entre deux idées : le premier motif chanté par les soprani sur les mots *sanctus* et trois fois repris par l'orgue en forme de prélude libre, nous faisant pressentir le second motif qui se développe sur une mesure de quatre temps pour arriver à sa complète expression en une mesure de trois temps. Cette création d'une pensée musicale est aussi merveilleuse qu'elle est intéressante, et la gradation de motifs qui s'enlacent pour arriver à l'explosion du *Pleni sunt cœli*, est d'un effet saisissant. Le public l'a compris et les applaudissements ont plusieurs fois acclamé le compositeur.

Nous nous sommes appesantis sur cette œuvre, qui pour nous est un chef-d'œuvre de facture et d'inspiration; aussi, nous voyons-nous forcés de passer plus brièvement sur les autres parties du programme.

Le premier morceau était l'ouverture de la *Cantate militaire* dont l'effet n'a pas été un instant douteux; outre plusieurs thèmes heureusement trouvés, on y remarque des effets d'orchestre du plus haut intérêt. Suivait un superbe *Ave Maria* à deux chœurs au répertoire du *Dom-Chor* de Berlin, et dont l'exécution a été loin d'être irréprochable. Après le *Sanctus* dont nous avons parlé, le *Noël* (première partie de la quadrilogie) terminait la première partie du concert; cette composition est, du reste, bien connue à Bruxelles et justement appréciée : M. Cornélis en chantait les soli, et l'exécution du tout a été très-soignée.

La seconde partie commençait par l'ouverture du *Roi des Aulnes*. Cette ouverture, exécutée l'an dernier aux concerts du Wauxhall, est d'une remarquable instrumentation et a été vivement applaudie : L'*Angelus du soir*, qui suivait, est une jolie mélodie pleine de sentiment et de simplicité qui a été bien dite par le soprani unisono avec accompagnement d'orgue et de harpe.

Le concert s'est terminé par une scène dramatique pour orchestre et chœurs, l'*Invocation à l'harmonie*, écrite pour l'inauguration de la nouvelle salle de la Grande-Harmonie à Anvers, et que l'on entendait ici pour la première fois. Ce morceau, remarquable de travail, présente, comme toutes les œuvres de M. Benoit, une idée bien fixe qui se développe avec l'œuvre : ainsi le motif de l'introduction en *sol* donné par les cors, est ensuite repris en *ut* par les voix de femmes, puis survient un orage, et pendant le déchaînement de l'orchestre on entend le même motif dominer, en augmentant toujours en force; il est repris à la conclusion par toutes les voix et l'orchestre entier. L'effet de ce morceau a été très-grand.

Récapitulation faite, nous avons assisté à un magnifique concert et nous regrettons que nous n'ayons plus souvent l'occasion d'entendre des œuvres de cette valeur.

M. Benoit donnera prochainement une séance du même genre à Gand et à Bruges : nous sommes sûrs à l'avance que ces deux villes applaudiront avec autant d'enthousiasme que le public bruxellois les œuvres remarquables qu'elles entendront.

Elles seront plus heureuses que nous, en ce sens qu'elles entendront deux morceaux d'un opéra que le Théâtre-Lyrique a accepté et que nous comptons bientôt voir faire son apparition sur les affiches parisiennes.

Les chœurs et l'orchestre, sous l'excellente direction de M. Fischer, ont bien marché; l'orgue était tenu par M. A. Mailly, ce qui nous dispense de tout autre commentaire; le harpiste était M. Hasselmans.

⁂ La compagnie Ullmann a donné à Hambourg sept concerts qui ont rapporté à l'entrepreneur des sommes fabuleuses.

En dehors de l'intérêt qu'excite la Carlotta Patti, celui d'entendre et de comparer Jaëll et Louis Brassin, qui alternent, de jour à autre, n'a pas médiocrement influé sur les recettes. Nous avons sous les yeux toute une série de comptes-rendus de ces concerts, et en faisant le résumé de leur teneur, nous constatons que l'enthousiasme n'a pas été moins grand pour l'un que pour l'autre. On y voit poindre cependant une légère préférence en faveur du second, dans l'interprétation de la musique classique.

Brassin est l'artiste sérieux, convaincu, essentiellement classique, pour qui la moindre déviation de la pensée des maîtres, tels que Mendelssohn, Beethoven, Mozart, Gluck, etc., est un sacrilége; Jaëll est le pianiste de salon par excellence, également inspiré,

enthousiaste de l'art, mais qui sacrifie assez au public, en substituant à une cadence existante une autre qui lui paraît produire plus d'effet.

*** Une traduction française de la préface latine qui se trouve en tête des *Scriptores* de M. de Coussemaker, vient d'être publiée, avec des additions intéressantes, dans les *Annales archéologiques*, de Didron, à Paris, sous le titre de : *Traités inédits sur la musique du moyen âge.*

Parlant des opuscules didactiques dont Jérôme de Moravie a enrichi son livre, « le chapitre 28, dit M. de Coussemaker, est un document unique. Il contient sur l'accord et le diapason des instruments à archet, en usage au XIIIe siècle, et connus sous le nom de *viele* et de *rubèbe*, des notions pour ainsi dire complètes. Tout porte à croire que Jérôme de Moravie est l'auteur de ces excellentes instructions. »

*** Le premier recueil périodique de chant publié aux Pays-Bas, date de 1758. Il avait pour éditeur un certain Benoît Andrez, graveur à Liége, et il se poursuivit jusqu'en 1761, sous le titre de : l'*Echo ou Journal de musique française et italienne*. La publication se faisait par livraisons mensuelles, de 24 pages chacune, et elle se vendait 15 livres de France. Chaque livraison, prise séparément, coûtait 30 sous.

Ces renseignements nous sont fournis par les deux derniers fascicules du livre : *la Musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle*, où nous voyons encore de curieux renseignements, inconnus jusqu'ici, sur un ouvrage de Petit-Jean Delâtre, maître de chapelle de l'évêque de Liége en 1555, et sur Léonard Nervius, compositeur du XVIIe siècle, lequel, d'après son pseudonyme, devait être natif de Tournai.

L'auteur saisit cette occasion pour percer à jour l'enveloppe scolastique qui recouvrait le nom véritable de plusieurs maîtres distingués des XVe et XVIe siècles. Ainsi, il interprète, pour la première fois, et fort heureusement, croyons-nous, les noms latinisés de : Canalis, *Pype*; Carmen, *Rym*; Consilium, *de Raedt*; Prioris, *Vorste*; Custodis, *de Wachter*, etc. Cette opération, si elle est reprise un jour, conduira infailliblement à des découvertes intéressantes.

S'occupant ensuite d'André Pevernaege, célèbre compositeur du XVIe siècle, l'écrivain donne des détails inédits sur une réunion académique, *Ordo musicorum*, érigée à Bruxelles à l'époque précitée (sorte de conservatoire, destiné à répandre le goût de l'art et à perfectionner le chant et l'instrumentation, à l'instar des conservatoires de Venise et de Naples), ainsi que sur la corporation des instrumentistes, dite de Saint-Job, dont la fondation remonte au XIVe siècle.

Il termine le deuxième fascicule par des recherches d'un haut intérêt et entièrement neuves, sur le culte de Sainte-Cécile, comme patronne des musiciens, aux Pays-Bas. Il fournit, entre autres, les preuves authentiques de l'existence de six associations musicales de ce genre dans l'ancienne Flandre, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, et notamment à Douai, à Alost, à Armentières, à Grammont, à Termonde et à Audenarde.

Ce laconique aperçu de la publication de M. Vanderstraeten suffira pour en faire apprécier l'importance. Il complète l'analyse que le *Ménestrel* en a donnée, dans un de ses derniers numéros, probablement d'après de simples épreuves.

*** On écrit de Mexico : « L'Empereur du Mexique vient de conférer à l'un de nos plus éminents artistes, M. François Jehin-Prume, violoniste du Roi des Belges, la décoration de chevalier de l'Ordre de Notre-Dame de la Guadeloupe. La croix a été remise par S. M. l'Impératrice. On sait que cet artiste s'est fait entendre plusieurs fois à la cour et au théâtre impérial, où on lui a jeté une pluie de couronnes et de bouquets. M. François Jehin-Prume vient de s'embarquer pour le Brésil, où il est attendu à la cour. »

*** M. Edouard Gregoir fait actuellement en Hollande des recherches pour son histoire des carillons en Europe. Ses recherches dans les Pays-Bas seront fructueuses. Presque chaque ville de la Hollande, grande ou petite, voire même beaucoup de villages, ont un ou plusieurs carillons *dans les tours de leurs églises, dont l'origine remonte à des siècles.*

*** Dans le courant de l'été aura lieu à Dresde une fête des chanteurs allemands : 16,600 chanteurs sont déjà annoncés ; 8,000 de Saxe et 3500 de Prusse, dont 1200 de Berlin. On s'attend à un concours de 24,000 chanteurs.

*** Une nouvelle scène est en train de se fonder à Bruxelles. Le théâtre des Bouffes, c'est son nom, ouvrira le 15 avril prochain sous la direction de M. Elie Frébault. La première pièce représentée sera une opérette en un acte intitulée : *Ali Baba*, paroles de MM. Pierre Zaccone et Elie Frébault, musique de M. P. Serrier.

Gand. — M. Merly, baryton au Grand Opéra de Paris, a obtenu moins de succès ici qu'à Anvers. Ce n'est pas qu'on n'ait admiré le talent dont il a fait preuve dans *Guillaume Tell* et *Rigoletto*, mais la foule n'est pas accourue pour entendre un artiste dont la voix a sensiblement décliné.

La huitième représentation de *Mireille* — et la dernière, car les décors ont été envoyés à Anvers — a été excellente sous tous les rapports. Ce charmant opéra n'a pas obtenu moins de succès à Bruges.

L'affiche nous annonce pour jeudi une représentation de Mme Cabel. La célèbre artiste se fera entendre dans *La Fille du Régiment* et dans le deuxième acte de *Galathée*. De plus on promet, pour bientôt, la première représentation de *Roland à Roncevaux*.

*** La Société royale du chant a donné un second grand concert. On y a entendu Littolff et Mlle Lichtmay. Cette excellente cantatrice s'est de nouveau distinguée dans le solo du finale de *Loreley*, page si magistrale de Mendelssohn. Littolff nous a fait entendre un morceau d'ensemble, finale d'un opéra intitulé : *La Gageure de Satan*. Dirigé par l'auteur, et interprété par Mlle Lichtmay et la Société des chœurs, ce morceau n'a pas manqué de produire de l'effet. Mais nous n'hésitons pas à dire que, si c'est là ce qu'il y a de mieux, en fait de morceaux d'ensemble, dans les opéras de l'auteur, ceux-ci ne sont appelés qu'à des succès bien problématiques. Nous louerons par contre, sans restriction, l'*andante* de son *concerto en ré*. C'est une page poétique et fort belle.

Deux chanteurs-amateurs distingués se sont également fait entendre dans ce concert. M. Lefevbre a chanté avec goût l'air du ténor de *Don Sébastien*, et M. Antheunis, l'air de baryton de *Quentin Durward*. Ce choix n'était pas heureux ; mais l'excellent amateur a su néanmoins faire applaudir sa magnifique voix et, qui plus est, son talent réel de chanteur. L. V. G.

FRANCE.

Paris. — *Correspondance particulière.* — Mercredi passé, huit mars, l'Opéra-Comique a donné la première représentation du *Saphir*, devant le brillant public ordinaire de ces solennelles soirées. Je dis ordinaire, mais le mot n'est pas parfaitement juste, cependant. D'habitude, à la première audition d'œuvres même insignifiantes, même mauvaises, les amis des auteurs donnent et coopèrent chaleureusement au succès, car il y a toujours succès quand il ne s'agit pas d'un *Tannhauser*. Mercredi, le public s'est montré d'une froideur rarissime, je dirai même incompréhensible et que rien ne justifiait. Je me hâte d'ajouter que la seconde représentation, donnée vendredi, a été toute différente et que la troisième a eu un plus bruyant succès encore que la seconde. La cause de cela est bien simple : on s'est trouvé entendre un véritable, un fin opéra comique, léger, discret, musqué, élégant ; un type de comédie musicale ; or, ce genre est peu cultivé au théâtre Favart depuis longtemps. On a si bien habitué le public aux grands effets, musicaux et aux émouvantes scènes dramatiques, que le public est resté un instant interdit en voyant se dérouler la simple, élégante, joyeuse intrigue du *Saphir*, et en écoutant sa délicieuse musique, si discrète, doucement mélodique et simple de moyens. Vous savez maintenant à Bruxelles si *Lara* est un opéra-comique et vous l'avez applaudi, ce que du reste j'approuve de tout mon cœur, car c'est un ouvrage supérieur dans son genre. Vous verrez bientôt le *Capitaine Henriot* ; vous entendrez ses chants patriotiques, ses tempêtes chorales et orchestrales. Dans celui-là, il y a au second acte une scène aussi dramatique que le fameux duo du quatrième acte des *Huguenots*, de la fusillade à la fin et la mort d'un des principaux personnages. C'est après de tels ouvrages que le *Saphir* a été présenté au public. Une douce matinée d'été avec sa brise et ses fleurs succédant brusquement à une sombre bourrasque de décembre, le fin sourire, le tendre soupir, les douces mélodies accompagnées par un orchestre aérien de délicatesse et d'art, venant après les chants passionnés, les injures reçues et rendues, le bruit des épées, des casques, des arquebusades, enfin tous les moyens employés dans les grands drames : il y avait là de quoi dérouter nos oreilles et nos yeux. Mais, par bonheur, l'étonnement s'est vite dissipé et la nouvelle œuvre de David a été appréciée dignement.

Cette œuvre, selon ma parfaite conviction, est une des plus remarquables qui aient été données depuis longtemps à l'Opéra-Comique. J'y ai trouvé des mélodies abondantes, toujours distinguées et très-souvent originales, beaucoup d'expression et un mouvement scénique, une saveur française qui est loin d'exister au même degré dans les autres opéras de Félicien David. On chercherait vainement dans ces trois actes la moindre idée ambitieuse, c'est-à-dire n'étant pas strictement en rapport avec la charmante légèreté du sujet. C'est simple, gracieux et plein d'intérêt. L'harmonie a la plus aimable douceur, le plus grand charme sans qu'on y découvre la moindre prétention à l'étrangeté ; l'orchestre accompagne avec tant de finesse qu'aucun détail n'est perdu pour l'auditeur. On peut à la fois suivre la pièce, le chant et l'orchestre, tant il y a de clarté dans

l'ensemble. De plus, cette musique est si bien faite, au point de vue du théâtre où elle est exécutée, que personne ne se fatigue en l'interprêtant. Enfin, David a voulu écrire un véritable opéra-comique français et a réussi à créer ce que je nommerai un type du genre. Voilà de grands éloges, n'est-ce pas, et vous n'en avez peut-être pas lu autant dans les journaux; mais, je vous dirai que j'émets cette opinion avec toute l'assurance que me donnent trois auditions très-sérieuses du *Saphir*. La pièce est amusante, très-mouvementée et plait beaucoup, surtout à partir du second acte. Les morceaux les plus justement et chaleureusement applaudis sont : le premier chœur, bissé d'enthousiasme, la romance d'Hermine, le grand chœur qui commence le second acte, le délicieux fabliau de Fiametta, le quatuor, un chef-d'œuvre auquel on rend unanimement hommage, le finale, qui produit un grand effet, enfin, au troisième acte, le chœur, le terzettino montagnard, les couplets de Fiametta et la jolie romance de Gaston. Tant de morceaux appréciés constituent, je crois, un bon succès musical. L'ouvrage a été monté avec un grand luxe, mais, comme interprétation, à part Montaubry, charmant dans le rôle de Gaston, et Gourdin, qui a bien rendu celui de Parole, ce n'était pas bon le premier soir; l'orchestre a surtout été déplorable.

A l'Opéra, je ne puis que signaler les nombreux travaux causés par l'*Africaine*, que l'on pense donner du 15 au 20 avril. Aux Italiens, le répertoire vient de se modifier un peu par le départ d'Adelina Patti pour Madrid. On attend les nouveautés. — Au théâtre Lyrique la *Flûte enchantée* fait trois fois par semaine salle comble. *Macbeth* est activé; on a reçu le fameux contrebasson qui doit émerveiller nos Parisiens. Avec *Macbeth*, M. Carvalho songe tout simplement à faire concurrence à l'*Africaine* : rude tâche pour l'œuvre et les artistes.

Le premier concert des Tuileries a été magnifique; mais les autres sont ajournés par suite de la mort de M. de Morny. Une grande modification vient d'être apportée dans les concerts quotidiens de la Société des Beaux-Arts, boulevard des Italiens. Une nouvelle combinaison est décidée; Roger se retire, les prix d'entrée sont abaissés et l'orchestre fera presque seul les frais des soirées; je crois que cela est le seul moyen de bien marcher. Les travaux d'appropriation du local de la rue Richer, pour les concerts de Félicien David, vont pouvoir commencer bientôt. Enfin, les concerts de musique moderne ont été inaugurés à l'hôtel du Louvre avec un certain éclat.

On prépare au Théâtre-Lyrique une représentation qui sera composée de trois petites nouveautés : le *Mariage de dom Lope*, de M. de Hartog, les *Mémoires de Fanchette*, du comte Gabrielli, et le *Roi Candaule*, du fils Diaz; M. Carvalho donnera le tout en une seule journée. L'Opéra-Comique va sans doute mettre à l'étude trois actes de Jules Cohen. Ce théâtre a en perspective la *Mignon*, d'Ambroise Thomas, et la *Fior d'Aliza*, de Massé, sans compter une reprise du *Médecin malgré lui*, de Gounod. Après le *Capitaine Henriot*, on remontera le *Pré-aux-Clercs*, avec Achard, Couderc, Crosti, Sainte-Foy, mesdames Cico, Monrose et Bélia pour interprètes; on rêve une solennelle reprise. Cette œuvre sera suivie de l'*Etoile du Nord* ou du *Pardon* avec madame Cabel : Meyerbeer occupera le premier rang cet été, ce qui promet de splendides recettes à nos deux premières scènes lyriques.

Une nouvelle a été répandue la semaine dernière et semble prendre de la consistance : M. Auber écrirait un nouvel opéra-comique, paroles de M. Victorien Sardou. Je n'affirme rien, mais je crois à la réalisation de cette idée, car M. Auber est toujours le vieillard le plus jeune, le plus spirituel de Paris. JULES RUELLE.

.*. Le concert de M. Alfred Jaell, si vivement attendu, a tenu toutes ses promesses. Nous l'avons applaudi jeudi à la salle Érard, avec tout un auditoire enthousiasmé. Les *variations pour deux pianos* de Schumann, que M. Jaell a exécutées avec M. Lubeck, et le *quintette* de Schumann, qu'il a dit avec MM. Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas, sont les deux morceaux de la soirée où, pour nous, le talent du bénéficiaire s'est révélé avec le plus de virtuosité. Le jeu de M. Jaell, aujourd'hui dans toute sa force, est aussi puissant que distingué; il se caractérise par une inébranlable précision et la largeur du style. Son exécution est vigoureuse en même temps que son toucher est délicat et velouté. Il tire des pianos d'Érard les effets les plus variés et les plus inattendus; il leur donne à son gré les sons les plus moelleux ou les retentissements d'un orchestre; il les anime de tous les sentiments dont lui-même est ému. M. Jaell s'adresse aux esprits délicats, aux natures d'élite. Les compositions qu'il a soumises au public et dont il est l'auteur sont d'une très-grande valeur, sobres et colorées, délicates et charmantes. Elles ont justifié le double succès que M. Jaell a obtenu comme pianiste et comme compositeur; elles sont intitulées *Aux bords de l'Arno*, *la Sylphide*, et *Home, sweet home*. On ne peut rien imaginer de plus délicat, de plus aérien La mélodie est claire, vivante et soutenue, on la suit toujours dessinée et en relief dans ses manifestations multiples sur toute l'échelle du clavier et sous la pluie d'élégantes fioritures qui, la couvrant comme une neige légère, la parent sans la voiler. Ces trois morceaux ont ravi le public d'élite, qui leur prêtait une religieuse attention, et ils ont été très-applaudis. M. Jaell a dû même les répéter pour satisfaire un légitime empressement. Il ne s'est pas montré moins remarquable dans l'*allegro du XVIIIe siècle*, de Kirnberger, dans *la valse en la bémol*, de Chopin, dans la magnifique et imposante transcription au piano, par Liszt, de la *Marche du Tannhauser*, et surtout dans les merveilleuses *variations* d'Hændel, que le public a accueillies avec un si manifeste contentement.

(Revue et Gazette musicale.)

.*. Le fils de Charles-Marie de Weber, conseiller royal des finances de Saxe et directeur des chemins de fer de l'État, baron de Weber, se trouve en ce moment à Paris. Il est l'auteur d'une excellente biographie de son père, publiée en deux volumes en Allemagne et récemment traduite en anglais. On s'occupe également d'une traduction française de cet ouvrage.

.*. Verdi a refusé la place de directeur du conservatoire de Naples, qui lui a été offerte de la part de Mercadante, le directeur actuel, réduit par son état de cécité à l'impossibilité de donner à cet établissement, autrefois si célèbre, tous les soins qu'il réclame.

.*. On s'occupe de monter l'*Africaine* à Saint-Pétersbourg. Mme Barbot sera chargée du rôle que Marie Sax doit créer à l'Opéra. Mme Barbot, venue tout exprès à Paris pour étudier son rôle, a demandé et obtenu l'autorisation d'assister aux répétitions générales de l'œuvre de Meyerbeer.

.*. Les nouvelles apportées par les artistes italiens, de retour de Saint-Pétersbourg, ont confirmé le bruit qui s'était répandu que le ténor Giuglini est devenu fou furieux.

.*. Le *Violon de Crémone*, opéra-comique en 2 actes, de M. le comte Camille Durutte, paroles de M. Élie Frébault, a été représenté, le 10 mars, pour la première fois à Metz.

ALLEMAGNE.

Berlin. — Wachtel, le célèbre ténor de Vienne, donnera une série de représentations au théâtre Frédéric-Guillaume, pendant le mois d'avril.

Hölzel, la basse viennoise, congédié, donnera de son côté des concerts.

A la fin des représentations de Mlle Artot, dont le succès se maintient toujours au beau fixe, Niemann, le ténor tant fêté en Allemagne, donnera quelques représentations à l'Opéra de la Cour.

On dit merveille du nouveau ballet de Taglioni : *Sardanapale*. Les décorations sont splendides et ont produit le plus grand effet à la répétition.

Vienne. — Mlle Bettelheim, dont le contrat était sur le point d'expirer, l'a renouvelé à des conditions très-satisfaisantes, pour dix années. Il lui est assuré fr. 25,000 par an, un congé annuel de trois mois et une pension très-convenable à la fin du contrat.

Offenbach vient d'arriver pour monter sa *Belle-Hélène* au théâtre an der Wien.

Zellner a donné un second concert historique, qui avait attiré la foule et dont le programme a été des plus intéressants. Les compositions que l'on y a entendues, tant vocales qu'instrumentales, appartenaient toutes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Proch, le maître de chapelle de la cour, célébrera le 1er avril le 25e anniversaire du poste qu'il occupe.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Dresde, le 25 février, M. Otto Ludwig, né à Eisfeld (duché de Meiningen), le 11 février 1813, poëte qui se livra d'abord à des études de composition musicale, que sa santé le força d'interrompre. (Notice dans *Dict. Univ. des Contemp.*, de Vapereau.)

— A Paris, le 10 mars, M. le duc Charles-Auguste-Louis-Joseph de Morny, né à Paris, le 23 octobre 1811, homme politique français, et, sous le pseudonyme de Saint-Remy, auteur de pièces de théâtre et de la musique d'opérettes, entre autres de *M. Choufleury*, en collaboration avec Offenbach.

— A Saint-Omer, M. Félix Sans, fondateur et chef de l'orchestre philharmonique du *Cercle musical* de cette ville.

— A Stuttgardt, le 12 février, à l'âge de 64 ans, M. Charles Birnbaum, artiste dramatique du théâtre royal, et qui, autrefois, avait chanté les basses dans l'opéra.

— A Paris, à l'âge de 21 ans, Mme Marie Tisserand, une des plus brillantes élèves de l'école de Duprez.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 23 Mars 1865. N° 12.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

PAUVRETÉ ET CONTENTEMENT,

MORALITÉ.

Paroles de P. Bogaerts, musique de Joseph Gregoir.

LA LUMIERE EN MUSIQUE.

La nudité, la trivialité et les redites ne sauraient constituer la mélodie ; et, soit qu'on la veuille rayonnante comme les Italiens, ou qu'on la rêve voilée comme les Allemands, si elle n'est pas une divinité, elle n'est pas. La mélodie, c'est la lumière en musique. Le génie de Rossini répand cette lumière à pleins rayons, comme le soleil qui, traversant un ciel sans nuages, éclairerait jusqu'au moindre accident de terrain d'un admirable paysage. La pensée de Beethoven et l'âme de Weber substituent aux plaines riantes de Rossini les forêts pleines d'épouvante et de mystères, et font scintiller dans la feuille de l'arbre le rayon mélodique; mais le soleil est derrière cet épais rideau vert. Si Weber ou Beethoven eût voulu abattre les harmonies savantes qui en masquent l'éclat, des flots d'or eussent fait irruption dans le paysage sombre, semblables à un fleuve qui a rompu ses digues... et la forêt enchantée eût perdu de sa mystérieuse beauté. Nous n'avons plus Beethoven, Weber ou même Mendelssohn ; mais nous ne manquons pas, en musique, de ces planteurs de forêts artificielles, habiles à masser des arbres, à élargir des perspectives, à élever ici un rocher, à creuser plus loin une pièce d'eau : rien ne manque au chef-d'œuvre de ces architectes, rivaux de la nature, plus savants que la nature, rien... si ce n'est pourtant un soleil pour éclairer, de la mélodie pour faire chanter tout cela !

B. Jouvin.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Les nouveautés se succèdent au Théâtre de la Monnaie, et ne se ressemblent pas. En voici une qui n'aura pas la brillante destinée de *Lara* : nous avons nommé la *Statue*, de Reyer, dont la première représentation a eu lieu lundi dernier.

Il y a des beautés vraiment transcendantes dans cette musique, écrite, cela est visible, avec le parti pris d'écarter tout ce qui est conventionnel, formulé, banal. Il y a du savoir, un peu tourmenté parfois ; il y a du coloris, un coloris respirant un parfum oriental ; il y a des mélodies expressives et gracieuses, le tout rehaussé d'une instrumentation tissée avec une finesse extrême et remplie d'audaces harmoniques. Un souffle du *Désert* a passé là-dessus, plus une teinte du mysticisme sentimental de *Faust*, et un reflet vague du *Tannhauser*. La griffe de l'auteur de *Robert* s'y fait sentir aussi par moments.

Les chœurs, les récits, les couplets et airs, les danses sont remplis d'effets pittoresques et piquants, que l'auteur du *Selam*, de *Maître Wolfram* et de *Sacountala* a eu le tort de ne point varier assez et de dégager des surcharges qui les offusquent.

Citons, au premier acte, le chœur d'introduction, la romance de Margyane, le récit de Sélim ; au second acte, le chœur introductif, les couplets de Margyane, la cavatine de Sélim ; au troisième acte, les adieux de Margyane et Sélim, le chœur final.

Le libretto, emprunté partiellement à un conte des *Mille et une nuits*, renferme des situations propres à évoquer la fantaisie d'un musicien. Il offre des similitudes frappantes avec celui d'*Obéron*. Seulement, on n'y rencontre pas de ces scènes émouvantes, accentuées, qui font ressortir le talent des interprètes et qui provoquent l'enthousiasme du public.

M. Wicart l'a senti, et c'est en vain qu'il s'est efforcé de dessiner, avec le coloris qu'il réclamait, son personnage de Sélim. Il n'a complètement réussi que dans l'interprétation de la mélopée qui retrace les impressions de Sélim, au sortir de la grotte enchantée. Il a été bruyamment applaudi pour la manière large dont il a dit cette page capitale. Le reste n'a eu qu'un succès que nous appellerons d'estime.

En dépit de nombreuses défaillances Mme Moreau n'a pas déplu dans le rôle gracieux de Margyane. Elle a fort bien exhalé la charmante romance de la fontaine.

M. Roudil a fait la grosse voix pour le rôle mystérieux du génie Amgyad ; mais il n'a ému personne, et on n'a remarqué que les belles notes de son organe.

M. Holtzem a été un triste Mouck. Il devait être, au contraire, le loustic de la pièce.

Il n'a pas été bien difficile à M. Brion de prendre la physionomie de son rôle subalterne de Kaloum-Barouk. Il s'est très-bien tiré d'affaire dans le duo, fort piquant, des deux derviches.

L'ensemble a marché d'une façon déplorable.

Les danses des Almées et des Djinns, assez bien réglées, n'offrent, — musique à part, — que le pas gracieux des cimbales antiques. Et quant aux costumes et aux décors, cela nous a paru assez mêlé, assez bariolé, à l'exception toutefois du dernier tableau, représentant le palais des Génies.

Le public était relativement peu nombreux et passablement froid.

⁂ Toujours salle comble pour *Lara*.

⁂ Les adieux de Mme Cabel ne sont pas définitifs. L'habile cantatrice nous revient sous peu, et l'*Étoile du Nord* sera reprise avec son concours, ainsi qu'avec celui de M. De Poitier, que la direction a engagé, dit-on, pour l'année prochaine.

⁂ Autre nouvelle, que nous transmet une correspondance parisienne adressée à l'*Écho du Parlement*, en date du 20 dernier :

M. Letellier, le directeur de votre opéra, y lisons-nous, est ici en ce moment ; il traite avec la direction de l'Opéra-Comique pour qu'elle lui cède pendant quelque temps Couderc, qui irait à Bruxelles remplir le rôle du *Capitaine Henriot*, dans la pièce de Gevaert. Mais le succès n'est pas encore épuisé ici et l'Opéra-Comique ne veut pas céder encore. Cependant Couderc désire beaucoup aller à Bruxelles, où il a laissé de si bons souvenirs.

⁂ Il est de nouveau et très-sérieusement question de l'arrivée à Bruxelles d'une troupe de Bouffes (parisiens ?).

⁂ L'auteur de la musique de *Lara* assistait, le 15 mars, à la 4e représentation de son œuvre, devant un auditoire nombreux, et a pu être témoin d'un véritable succès.

Une ovation brillante a été faite par le public à M. Maillart. Mme la duchesse de Brabant, de son côté, l'a fait demander dans sa loge et l'a complimenté avec une extrême bienveillance.

La 7e représentation de *Lara* a eu lieu avant-hier.

⁂ Il s'est agi, dans l'un de nos derniers numéros, de la *découverte* de plusieurs œuvres pour le clavecin, de Vanden Bosch d'Anvers. Or, voici que les sonates du fameux organiste courent les librairies. Il s'en trouve quatre en vente, au prix de trois francs, chez M. Joseph Koekx, à Anvers, comme l'annonce le *Bulletin mensuel de livres anciens* de ce bouquiniste. Ces pièces ont été gravées à Paris, avec accompagnement *ad libitum* de violon et de basse.

⁂ *Lara*, à Liége, *Mireille*, à Anvers, ont obtenu l'un et l'autre beaucoup de succès. Le théâtre de Gand a joué pour la huitième et dernière fois l'œuvre de Gounod.

⁂ M. Letellier, qui est allé en France, y a engagé pour la saison prochaine Mlle Marimon, aujourd'hui à Lyon. Cette dame vient d'y avoir un énorme succès dans le *Pardon de Ploërmel*. On l'a rappelée trois fois ; une fois après la valse, qu'elle a chantée et mimée d'une façon adorable, une fois encore à la fin du deuxième acte, et une troisième fois à la fin de la pièce. — Le fait est d'autant plus remarquable que le *Pardon*, qui a été chanté à Lyon par des cantatrices de premier ordre, n'avait jamais, jusqu'à ce jour, conquis bien franchement les suffrages du public. Le succès de Mlle Marimon ressemble à une réparation. Certes, Meyerbeer n'en avait pas besoin ; mais, pour l'artiste, c'est une victoire qui compte double.

⁂ M. Martin Lazare, le pianiste distingué dont, à plusieurs reprises, nous avons eu occasion de proclamer le talent, donnera mardi, 28 mars, une soirée musicale au Cercle artistique et littéraire ; il y jouera six de ses plus charmantes compositions : Un *Nocturne ; Marguerite au rouet*, romance sans paroles, l'une des plus heureuses inspirations que l'on connaisse ; une fantaisie sur *Faust*, de Gounod, une *Sicilienne*, la *Paraphrase de l'Invitation* à la valse de Weber et une fantaisie sur des motifs de *Lucie de Lamermoor*.

M. Martin Lazare fera entendre, en outre, un remarquable duo pour deux pianos, de sa composition, avec M. Lust.

Mme Tilmant-de Bas, que les membres du Cercle artistique ont déjà applaudie comme pianiste, débutera à la séance de M. Martin Lazare comme cantatrice ; enfin M. Steveniers, l'habile violoniste, qui depuis plusieurs années ne s'est pas fait entendre en public, jouera quelques-uns des morceaux de son délicieux répertoire.

⁂ On s'entretient depuis quelque temps des rapides succès qu'obtient, dans les études musicales qu'il fait à Paris, au cours de M. Georges Cabel, un jeune ouvrier belge, M. Lamarche, qui, possédant une voix de basse d'une beauté exceptionnelle, une véritable merveille, a abandonné le travail manuel pour cultiver l'art du chant. Une pension suffisante lui est servie par la société de bienfaisance des Pauvres honteux de Bruxelles, qui, en outre, a vivement recommandé son protégé à M. Cabel, dont les soins éclairés ne tarderont pas à faire de son compatriote un chanteur d'élite.

⁂ On nous écrit de Rotterdam : Le célèbre pianiste Pauer, de Londres, s'est fait entendre au quatrième concert de la société *Eruditio musica ;* c'est un pianiste de premier ordre ; son jeu brille surtout par un toucher d'une netteté irréprochable, d'une égalité parfaite dans tous les degrés de force qu'il déploie.

M. Pauer a dit le concerto en *mi-bémol*, de Beethoven, en maître consommé ; un peu plus de chaleur et un *tempo* plus rapide dans le finale n'eussent pas nui à l'effet du morceau ; par contre, l'exécution du *largo* et de l'*allegro* d'une sonate pour orgue de Handel, transcrite pour piano par M. Pauer, n'a rien laissé à désirer ; conception et exécution ont été à la hauteur de l'œuvre. Une fantaisie caractéristique sur un motif de l'*Enlèvement du Sérail*, de Mozart, a montré aussi M. Pauer sous le jour le plus favorable comme compositeur.

Une nouveauté intéressante pour nous a été la seconde *Suite* pour orchestre de Franz Lachner. C'est une composition des plus remarquables, tant par la richesse des motifs que par la variété et l'intérêt que l'auteur a su donner à la forme. C'est sans contredit l'œuvre la mieux réussie parmi les productions symphoniques modernes.

⁂ Il se publie très-peu de livres de littérature et de critique musicale en Italie. Dans ces dernières années, il n'a paru qu'un seul livre de critique musicale : c'est le *Studio sulle opere di Giuseppe Verdi*, par M. Abramo Basevi. Dans un autre genre, nous signalerons l'ouvrage très-estimé de M. Biaggi, *Della musica religiosa e delle questioni inerenti ;* les Biographies de Bellini et de Donizetti, par M. Cicconetti ; les *Memorie artistiche*, du maëstro Pacini, publiés dernièrement par l'éditeur G. G. Guidi, et l'*Introduction à un nouveau système d'harmonie*, par M. Abramo Basevi. Cet ouvrage vient d'être traduit en français. Nous ne devons pas oublier de nommer MM. Gaspari et Catelani, pour leurs recherches de biographie musicale.

GAND. — *Correspondance particulière.* — Il a fallu Jaëll, interprétant le concerto en *mi bémol* de Beethoven et les *Variations* de Haendel, pour faire revenir le public des concerts du Casino, de la froideur excessive qu'il avait montrée au précédent concert. Ceci soit dit sans vouloir en rien amoindrir la part brillante qui, dans ce résultat, peut être légitimement revendiquée par Mlle Singelée. Cette jeune artiste, dont on admire généralement le talent de vocalisation, a été, ainsi que Jaëll, plus d'une fois rappelée.

L'orchestre, pour sa part, s'est fait applaudir par l'interprétation de l'Entr'acte de *Philémon et Baucis* de Gounod.

La Société royale des Mélomanes répète activement les morceaux que M. Benoit va faire entendre au concert qu'il compte donner le 1er avril prochain, au Casino.

La Société : *Van Crombrugghe 's Genootschap*, qui possède dans son sein une section chorale fort nombreuse, vient d'adresser une lettre aux sociétés des *Chœurs* et *Mélomanes*, dans laquelle son comité propose la fédération entre les trois sociétés, dans le but d'organiser des concerts populaires. Ces concerts se donneraient à la salle du *Spiegelhove :* ils auraient pour but d'élever peu à peu le niveau de la civilisation chez le peuple, en l'initiant aux beautés des chefs-d'œuvre de l'art musical, tout en l'arrachant ainsi à des divertissements grossiers qui ne font que pervertir ses meilleurs sentiments. But trop noble pour que les sociétés à qui s'adresse la missive du *Van Crombrugghe 's Genootschap* n'y adhèrent avec empressement.

Mme Cabel a été très applaudie dans la *Fille du Régiment*. L'un de nos journalistes trouve ses fioritures des chefs-d'œuvre relativement à celles qu'elle improvisait autrefois.

Si nous n'osons compter sur *Roland à Roncevaux* pour cette semaine, celle-ci ne se passera toutefois pas sans nouveauté : la *Ferme du Diable*, opéra en deux actes, de M. Waelput, élève de M. Miry, passera mercredi, 22.

Mme Verdier-Balbi, obligée, pour des motifs de santé, de s'abstenir pendant quelque temps de paraître sur la scène, sera entretemps remplacée par la première chanteuse de Lille et, dit-on, par Mlle Singelée. L. V. G.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Pauvre huitaine pour la chronique musicale que celle qui finit. On espérait avoir quelques nouveautés, mais des indispositions et autres causes non expliquées ont empêché ces petits événements. Ainsi aux Italiens, on devait donner la *Duchesa di San Giuliano* : retard par indisposition d'Agnesi, assez peu heureux pour être malade juste au moment de faire une création, ce que depuis longtemps l'excellent artiste doit désirer. Au Lyrique, les *Mémoires de Fanchette*, un acte de M. le comte Gabrielli, étaient affichés pour vendredi; c'est remis à mercredi. Il est probable que cette exhibition sera combinée avec celles du *Mariage de Dom Lope* et du *Roi Candaule*, mais M. Carvalho a remis sur son affiche l'*Alcade*, ce *four* accentué du commencement de la saison. Ne m'en demandez pas la cause.

Comme je crois vous l'avoir dit, l'Opéra ne donnera guère l'*Africaine* avant le 10 mai. Études et travaux, malgré toute la peine qu'on se donne, n'avancent pas très-vite. Les spectacles de notre première scène sont, en attendant, toujours composés principalement de *Roland* et de la *Muette*. On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle Fénella, Mlle Hirlanda Nothas, du Burg-Theater, de Vienne.

A l'Opéra-Comique, le succès du *Saphir* s'est consolidé. Malgré l'opposition faite par une partie de la presse, le public est allé entendre la nouvelle œuvre de Félicien David, et moi, qui ai parlé de cette œuvre à plus de cent personnes, je suis encore à en trouver une qui me réponde autre chose que ceci : « C'est un charmant opéra, une pièce très-amusante et je n'ai jamais passé meilleure soirée à l'Opéra-Comique. » Du reste, les avis sont partagés dans le journalisme : il y a autant de louanges que de critiques, plus de louanges que de critiques même; en dernier lieu, dimanche, j'ai été heureux de lire le feuilleton des *Débats* signé d'Ortigue, un homme dont l'opinion a un grand poids ici : ce feuilleton est tout favorable au *Saphir*. L'horizon de l'Opéra-Comique vient de s'enrichir : deux nouvelles reprises sont décidées, les *Mousquetaires*, avec Achard et Mlle Monrose, et les *Porcherons*, de votre célèbre compatriote Albert Grisar. Ces deux ouvrages seront revus avec grand plaisir, j'en suis certain.

Rien à dire de Ventadour. Les Bouffes ont donné la première représentation d'une opérette déjà représentée avec succès à Troyes et à Orléans : cela est intitulé la *Vengeance de Pierrot*, auteur M. Blangini. Ce M. Blangini est le fils du célèbre auteur de tant de jolies mélodies que nos pères chantaient. M. Blangini a la mélodie facile, sinon très-originale, et il sait bien tailler un morceau d'ensemble; la *Vengeance de Pierrot* est une jolie opérette qui a parfaitement réussi. Nous allons entendre bientôt plusieurs autres nouveautés aux Bouffes. Berthelier et Mlle Frasey, du Palais-Royal, y sont en représentation actuellement et y attirent la foule.

Il y a eu, vendredi, une grande soirée musicale et dansante chez Mme Sax-Castelmary. J'y ai entendu Naudin, Mme Frezzolini, Mlle de Taisy, Villaret, Caron, puis M. et Mme Castelmary, cela va sans dire. Naudin a toujours son haut talent de chanteur, mais sa voix sympathique n'a pas gagné en puissance, et je continue à me demander s'il n'a pas été imprudent en acceptant une création à l'Opéra. J'espérais entendre un peu de l'*Africaine* dans cette soirée, mais on a été d'une discrétion farouche, bien qu'il y eût là trois interprètes de l'œuvre de Meyerbeer. M. Fétis assistait à la fête; il a entendu tout le concert, et ce n'est qu'à près d'une heure du matin que le vénérable maître s'est retiré.

Bottesini s'est de nouveau fait entendre au concert populaire de dimanche; il a exécuté l'*Adélaïde* de Beethoven, transcrite pour contrebasse, et une fantaisie de sa composition. Succès énorme, cette fois encore, pour le célèbre virtuose. La Symphonie héroïque et la belle Polonaise de *Struensée* ont obtenu aussi un magnifique succès dans cette belle séance. Quant aux autres concerts — bien nombreux cette année — j'avoue mon peu de courage : je les fréquente le moins possible. Cependant je vous parlerai de quelques-uns dans ma prochaine lettre, si tous ceux qui sont annoncés ont lieu aux dates fixées.

JULES RUELLE.

*** Il y eut jadis à l'ancien Théâtre-Italien un baryton célèbre qui se nommait Pellegrini. Il s'était constitué d'office son propre justicier, s'applaudissant, se critiquant, et au besoin se chutant lui-même, car du public et des journaux il ne tenait compte. Pellegrini avait chez lui son portrait en pied, et chaque soir, comme il rentrait du théâtre, l'abordait en traversant son salon pour aller se coucher; s'il avait joué et chanté sans reproche, et que l'auditoire se fût montré par trop avare d'applaudissements, l'honnête baryton, planté là devant son image, se complaisait à la féliciter, la relever, par quelque parole bien sentie, des découragements où l'indifférence du public peut conduire parfois un grand artiste.

Mais lorsque, par hasard, le contraire avait eu lieu ; s'il arrivait à Leporello d'avoir commis quelque bévue musicale ou dramatique, à Figaro d'avoir chanté un air au-dessous du ton, ce Pellegrini, naguère si bon, si affable, si indulgent envers lui-même, devenait un juge impitoyable. Il fallait le voir alors s'arrêter devant le malheureux portrait, et, l'œil enflammé de courroux, le poil hérissé, l'accabler des plus terribles réprimandes. « Oui, va, fais le beau ! s'écriait-il en montrant le poing à cette image qui n'en pouvait mais, il te sied vraiment bien de te pavaner dans ton habit neuf et ton pantalon à breloques, au lieu de te cacher dans un coin pour y cuver ta honte ! As-tu assez chanté faux ce soir, misérable ! as-tu été assez piètre, assez mauvais ! Toi Pellegrini ! allons donc! tu n'es qu'un baryton de pacotille. Si le public était juste, il t'aurait jeté des pommes cuites.» Et là-dessus le bonhomme, satisfait de la correction qu'il s'était vertement appliquée, allait se mettre au lit et revoir en rêve l'autre Pellegrini fêté et applaudi.

*** Les concerts et les soirées vont reprendre de plus belle : Rossini, qui par parenthèse jouit de la plus excellente santé et dont les facultés corporelles semblent devenir immortelles comme les œuvres de son génie, reçoit chaque semaine avec la plus grande régularité. C'est toujours le plus gai et le plus caustique esprit que l'on ait connu.

L'autre jour, un de ses amis, en entrant chez lui, voit sur le piano la chanson de Thérésa, *le Sapeur*. Il dit au maëstro : « Comment, diable, avez-vous cela sur votre piano? » — Eh! mon cher, répond Rossini, il faut bien que je me tienne au courant du mouvement musical en France ! » Et c'est vraiment aussi le mouvement moral du siècle dont Rossini faisait si finement la critique.

*** Les journaux de Metz, *l'Artiste Messin* et le *Moniteur de la Moselle*, constatent le succès du *Violon de Crémone*, opéra-comique en 2 actes, musique de M. le comte Durutte.

Ce succès n'a étonné personne. La musique du *Violon de Crémone*, neuve, originale, pleine de charmantes mélodies et habilement orchestrée, est l'œuvre du savant auteur de la *Technie harmonique*, livre d'un profond savoir que Gevaert et Gounod ont appelé *un ouvrage prodigieux et supérieur, sans aucune comparaison à tout ce qu'on a jamais publié sur cette matière.*

*** Mlle Patti vient de produire à Lille une révolution véritable. Elle a donné deux représentations, une du *Barbier* et une de *Lucie*, au théâtre de cette ville, représentations qui ont rapporté la somme de 27,800 francs. Ce chiffre éloquent nous dispense de parler des ovations qu'on a faites à l'éminente cantatrice, qui est aujourd'hui à Madrid.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — *Le Pardon de Ploermel* a été enfin donné le 11 mars. Voilà bientôt cinq ans que cet opéra a été représenté pour la première fois à Paris, et les Viennois ne le connaissaient encore que de réputation ; c'est que Meyerbeer, qui veillait avec une sollicitude plus que paternelle sur chacun de ses enfants, n'avait jamais voulu permettre qu'on montât à Vienne son dernier né, parce

qu'il ne jugeait point le personnel du *Karnthnerthor theater* suffisant. A peine Meyerbeer mort, la direction s'est empressée de mettre l'opéra à l'étude, et, grâce aux soins qu'elle lui a donnés, le succès le plus complet est venu récompenser l'entreprise. MM. Beck (Hoël), Eppich (Corentin) et surtout Mlle Murska, dans le rôle de Dinorah, ont été parfaits ; les rôles des pâtres étaient échus à Mlles Bettelheim et Tellheim, celui du chasseur à M. Rokilansky.

L'orchestre, sous la direction de M. Dessoff, a été admirable. Les représentations suivantes n'ont fait que confirmer le succès du premier soir.

*** Le nouvel opéra-comique que Flotow a composé pour le *Carltheater* est intitulé : *Marchensucher (le Chercheur de contes)*.

La belle Hélène, d'Offenbach, a été donnée, le 17 mars, au théâtre *an der Wien* ; Offenbach dirigeait l'orchestre.

Liszt a composé un oratorio, intitulé *Elisabeth*, dont la première exécution aura lieu à Pesth, à l'occasion du jubilé du Conservatoire. Liszt a promis d'y assister.

STUTTGARDT. — A l'occasion de l'anniversaire du roi, le 6 mars, l'on a donné la première représentation d'un opéra de François Doppler, intitulé *Wanda* : le succès a été très-grand et plus grand encore la seconde fois.

MAYENCE. — Les sociétés réunies de la *Liedertafel* et de la *Réunion des dames* ont interprété, le 13 mars, au théâtre, sous la direction de leur chef, M. Lux, *Médée*, l'opéra héroï-tragique de Chérubini, auquel F. Lachner a ajouté des récitatifs.

L'impression produite sur l'auditoire a été immense et profonde, et le succès le plus complet a couronné cette audition.

Les solis avaient été confiés à M. et Mme Bertram, du théâtre de Wiesbaden, à Schlösser, du théâtre de Mannheim, et à Mme Scolla-Borgaza, du théâtre de Mayence.

*** Les délégués de la Réunion des sociétés du Rhin central ont décidé, dans une récente assemblée, que le 5me festival sera célébré à Mayence les 2 et 3 juillet, sous la direction de M. Lux.

Le premier jour on exécutera l'ouverture de la *Flûte enchantée*, de Mozart, et l'oratorio de Haendel, *Judas Macchabée*; le second jour, la *symphonie pastorale*, de Beethoven; l'*Adoremus te*, de Palestrina, et le *Jesus dulcis*, de Vittoria; le 63e *psaume*, de F. Lachner, pour voix de femmes avec accompagnement de harpe, et enfin le *Chant d'actions de grâces*, de Mendelssohn.

PRAGUE. — On monte au Théâtre National l'opéra *Halka*, du compositeur polonais Moninsko, qui est attendu de Varsovie pour diriger la mise en scène de son œuvre.

Le théâtre allemand monte de son côté un nouvel opéra de Jules Sulzer, intitulé : *Jean de Naples*.

BRESLAU. — On met en scène un nouvel opéra de J.-H. Franz, ayant pour titre : *Claudine*, de Gœthe. Mlle Bettelheim, de Vienne, qui a contracté un engagement avec notre théâtre pour un certain nombre de représentations, sera chargée du rôle principal.

*** Un nouvel opéra de Petrella, *Celinda*, vient d'obtenir à Naples un succès splendide.

Martha est accueillie avec une faveur croissante au théâtre San Carlo ; chaque soir on fait fête aux artistes qui l'interprètent : La Perelli, La Caracciolo, Vicentelli et Debassini, sont délicieux dans le quatuor du *Rouet*, comme en général dans tout le cours de l'ouvrage, et l'opéra ne finit jamais qu'ils ne soient acclamés et rappelés.

LEIPZIG. — Mme Schumann a donné, le 14 mars, un concert au *Gewandhaus*. Elle a joué un trio de Beethoven avec MM. David et Lubeck et toute une série de petits morceaux, qu'elle dit avec tant de charme ; un *scherzo* de Hiller, un vrai bijou, a été bissé avec enthousiasme. — Parmi les autres numéros du programme figurait un divertissement de Mozart, pour instruments à cordes et deux cors, qui, dans une séance précédente, avait été fort remarqué.

BERLIN. — MM. Otto et Sabbath, deux des meilleurs chanteurs choristes du *Dom chor*, sont partis pour Saint-Pétersbourg, où ils vont participer à l'exécution du *Messie*, de Haendel.

Paulus, de Mendelssohn, a été interprété, par l'Académie de chant, d'une manière supérieure ; quoique cet oratorio eût déjà été exécuté cet hiver à Berlin, par la Société de M. Stern, pas une place de la vaste salle n'est restée inoccupée.

On annonce le début d'une jeune cantatrice de talent, Mlle Hutlary, attachée au théâtre de Cologne.

La danseuse russe, Mlle Nadejda Bogdanoff, vient d'arriver et donnera quelques représentations au théâtre Victoria.

Mlle Artot a abordé, le 8 mars, le rôle de Marguerite dans *Faust*, de Gounod ; le théâtre regorgeait de monde et l'enthousiasme a été immense. Néanmoins, l'artiste belge n'a pas obtenu un succès aussi unanime que Mlle Lucca remporte chaque fois qu'elle se fait l'interprète de ce rôle charmant, qui semble expressément créé pour elle.

ANGLETERRE.

LONDRES. — M. Gye vient de publier le programme de la campagne de Covent-Garden pour 1865, et tout nous fait prévoir que cette année marquera dans les fastes de ce théâtre.

Il commence en déplorant le fâcheux et irréparable événement qui nous a privés de Meyerbeer, et regrette que le maître ne puisse plus assister à la représentation de son *Africaine* telle qu'elle sera donnée à Londres ; car là aussi chanteront deux artistes qui avaient été choisis par l'illustre défunt lui-même. Telle sera la distribution de *l'Africaine* :

Celika, Mlle Lucca, choisie par Meyerbeer; *Vasco da Gama*, Wachtel, également désigné par le maître; *Nelusko*, Graziani : *Inès*, Mme Miolan-Carvalho ; les autres rôles seront remplis par des artistes d'une égale réputation. *L'Africaine* entrera en représentation très-peu de temps après la première à Paris.

Tous les autres artistes annoncés sont de réputation établie, et nous en voyons bon nombre qui viennent faire ratifier, par le public anglais, l'opinion de tout le continent.

M. Gye annonce les reprises de l'*Etoile du Nord*, de *Linda di Chamouni* avec la Patti ; des *Puritains*, des *Noces de Figaro* et de plusieurs autres opéras.

La *Flûte enchantée* sera également reprise et offrira l'attraction d'y entendre les deux Patti, Adelina dans le rôle de *Pamina*, Carlotta dans celui de la Reine de la nuit. Wachtel prendra le rôle de *Tamino* ; et la fameuse basse Schmid celui de *Sarastro* ; et Ronconi chantera *Papageno*. Ce sera la première fois que Mlle Carlotta Patti paraîtra sur la scène, et on ne l'entendra que dans cet opéra seulement.

La saison promet donc d'être intéressante au plus haut point. Les représentations commenceront le 28 mars.

M. Mapleson n'a pas encore publié le programme de *Her Majesty's theatre*, dont les premières représentations auront lieu au commencement d'avril ; si la triste nouvelle à l'égard du ténor Giuglini se confirme, la bonne fortune de ce théâtre sera bien compromise.

La saison anglaise de Covent-Garden se terminera dans quelques jours, et ce sera le *Médecin malgré lui* qui clôturera les représentations.

Ce dernier opéra ainsi que *Lara*, de Maillart, ont été les deux traits saillants de la saison d'hiver et une mine d'or pour les deux théâtres.

Joachim et Piatti se font entendre tous les lundis aux Popular Concerts avec le succès que mérite leur talent.

NÉCROLOGIE

M. Claude Montal, né à la Palisse (Allier) le 28 juillet 1800, musicien et facteur de pianos, est mort à Paris, le 7 mars. Il était aveugle depuis l'âge de cinq ans. (Notice dans *Dict. univ. des contemporains*, de Vapereau

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 30 Mars 1865. N° 13.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

MON AMOUR,

CANTILÈNE.

Paroles de E. Berton, musique de P. Benoit.

UN PORTRAIT DE JACQUES GOUTERUS.

L'autre jour, un amateur d'histoire musicale eut l'occasion de parcourir, à la Bibliothèque de Bourgogne, un recueil manuscrit relatif à Anvers et dont le titre est: *Bibliotheca scriptorum antverpiensium*. Le collectionneur, un certain Van Eyck, a rempli son ouvrage de portraits gravés, placés en regard du texte.

Devant la biographie d'André Pevernaege, célèbre compositeur né à Courtrai et qui vécut à Anvers au milieu du XVIe siècle, se trouve un magnifique portrait gravé à l'eau forte. Il représente un musicien portant un large manteau et un collet uni à l'espagnole, et tenant, sous le bras gauche, un instrument à cordes qui ressemble beaucoup à un archiluth. L'amateur eut une émotion. C'était, à n'en pas douter, l'effigie d'André Pevernaege.

La gravure était rognée aux quatre côtés.

En train d'écrire un livre où les portraits de musiciens belges et néerlandais occupent une large place, il demande à qui de droit la permission de faire photolithographier la gravure. Elle lui est accordée sans la moindre difficulté. Déjà le marché est conclu avec le photographe, quand M. Henri Hymans, appelé à émettre son avis touchant l'époque probable de l'exécution de l'œuvre, déclare avoir vu l'effigie avec une inscription qui n'avait rien de commun avec le musicien Pevernaege.

Il fouille sa mémoire, et, avec une précision étonnante, il nomme le graveur du portrait, lequel appartient au XVIIe siècle. Vérification est faite sur-le-champ dans la superbe collection de gravures et d'estampes de la Bibliothèque royale. L'opinion de M. Hymans se trouve être exacte en tous points.

Quel était donc le personnage représenté sur la gravure? Mon Dieu! un joueur d'archiluth du roi d'Angleterre, que M. Fétis ne signale pas dans sa *Biographie universelle des musiciens*, un certain Jacques Gouterus, qui paraît avoir été d'une habileté extraordinaire sur son instrument.

Claussin, dans son travail sur l'œuvre de Rembrant, décrit en détail la gravure et reproduit l'inscription qui l'accompagne.

L'amateur fut interdit. Il était évidemment dupe d'une mystification, et le mystificateur n'était autre que le compilateur Van Eyck, qui, voulant grossir l'importance de son recueil local, aura amputé l'inscription du portrait de Gouterus, en vue de le faire passer plus facilement pour la reproduction des traits de Pevernaege.

Tout ceci a donné lieu à des investigations ultérieures d'où il résulte qu'il n'existe pas de portrait du compositeur courtraisien. La méprise de notre amateur a donc été bonne à quelque chose. W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Comme la *Statue* tient à la fois de l'opéra-comique et du grand-opéra, il a été permis, grâce à la complaisante intervention de l'auteur, de donner l'ouvrage sous la deuxième forme, en y ajoutant des récits obligés et en y pratiquant des coupures de texte indispensables. Il en est résulté naturellement quelque obscurité dans l'intelligence de l'action. Cela, joint à la débandade incroyable des chœurs, a nui singulièrement au succès de la première représentation.

Pour obvier au premier inconvénient, on pourrait essayer de restituer les parties amputées du dialogue, sauf à conserver les récits véritablement scéniques. Le second inconvénient ne pourra être écarté qu'au moyen de bonnes répétitions partielles. Ces messieurs et dames du chœur s'imaginent-ils qu'il faut dire les délicates arabesques de M. Reyer avec le sans-façon qu'ils mettent à rendre les harmonies plaquées de certaines autres partitions?

Déjà une répétition d'ensemble faite mercredi a produit un résultat excellent. Positivement l'opéra de M. Reyer a été mieux compris par les interprètes et mieux goûté par le public. Il faut plus encore, et l'exécution générale devrait se faire sans le moindre accroc. Alors, si le public continue à se pénétrer plus vivement des beautés mélodiques et instrumentales de la *Statue*, le théâtre de la Monnaie tiendra un succès qui ne s'épuisera pas de si vite.

⁂ La presse bruxelloise est unanime à attribuer le résultat négatif de la première représentation de la *Statue* à la transformation en grand-opéra de l'ouvrage.

⁂ D'après l'*Indépendance*, l'opéra *Roland à Roncevaux* serait représenté, sur notre scène lyrique, avant la fin de la saison. Si la nouvelle est vraie, elle marque un changement de front complet dans les vues de la direction.

⁂ Nous assistions, mardi soir, au concert donné par invitations par M. Martin Lazare, avec le concours de Mme Tilmont De Bas, cantatrice, et de M. Stéveniers.

M. Lazare avait choisi cette occasion pour faire entendre à ses nombreuses connaissances ses nouvelles compositions, et toutes ont fait un sensible plaisir; les productions de M. Lazare sont très remarquables de style, d'élégance, en même temps qu'elles

sortent de la voie ordinaire tant par leur cachet original que par leurs brillantes qualités artistiques.

Son jeu est superbe de force et de clarté, mais son admirable toucher est la qualité prédominante de l'artiste.

Le premier morceau était un *Nocturne* dont la mélodie est bien trouvée la *Marguerite au rouet*, qui suivait, production beaucoup en vogue en Angleterre, où M. Lazare l'a composée, est un morceau ravissant dont la mélodie plait au premier abord et qui a été chaleureusement acclamé. La fantaisie de *Faust* et celle de *Lucie* sont deux morceaux de longue haleine et d'une grande difficulté, dans lesquels M. Lazare a pu faire admirer la force, la vigueur et la précision de son jeu.

Que dire de la *Sicilienne*, sinon que c'est une des plus charmantes choses que nous connaissions, rien de commun ni de banal ; tout y est neuf, caractéristique, entraînant; nous prédisons un succès de vogue à ce morceau délicieux. La paraphrase de l'*Invitation à la valse* est également écrite en vue de la virtuosité et a produit un juste effet. Nous avons applaudi avec plaisir le duo pour deux pianos sur le *Yo vivat* hollandais, exécuté par M. Lazare et M. Lust, et joué avec un grand ensemble.

Mme Tilmont De Bas a fort convenu dans l'air de Pygmalion, de *Galathée*, et dans l'*Addio*, de Mozart. Cette dame possède une belle voix de contralto.

Nous nous dispenserons de faire l'éloge de M. Steveniers, et nous nous contenterons de dire qu'il a interprété en maître sa charmante composition le *Souvenir* et le *Trémolo* de Bériot.

⁂ On a donné dernièrement, au théâtre flamand du Cirque, la première représentation d'un opéra national en un acte : *La Saint-Luc*, dont les auteurs sont M. Schepens, pour les paroles, et M. Van Hoey, pour la musique.

On y voit, entre autres, l'empereur Charles-Quint, le comte Reesseghem, le peintre Ferdinand Van den Heuvel, soi-disant enfant naturel du souverain, et la fille du comte de Reesseghem, qui est aimée de l'artiste et qui obtient sa main, grâce à l'intervention puissante de Charles-Quint, « tout heureux d'avoir délivré son cœur d'un poids énorme qui l'étouffait. »

Cela donne lieu à une série de scènes quelque peu naïves et décousues, mais d'où l'intérêt n'est pas absent. Les personnages épisodiques, Nicolas, ami du peintre, et Jeannette, servante du cabaret, ont le mérite de jeter une variété charmante au milieu des soucis du souverain, des inquiétudes d'Hélène et des soupirs de Ferdinand. Nous croyons même que cette partie du libretto de M. Schepens annonce un genre de talent plus propre aux éclats de rire de la comédie qu'aux déclamations larmoyantes du drame.

La partition de M. Van Hoey, de Malines, — un premier prix du Conservatoire de Bruxelles et un accessit du grand prix de Rome, — est écrite avec cette sobriété discrète qui révèle un musicien imbu des principes de son art et obsédé de la crainte de s'abandonner aux élans de sa verve. Mais, hâtons-nous de le dire, il y a dans cette œuvre mainte page excellente qui fait pressentir un prochain affranchissement de ces lisières d'école, et c'est alors seulement que l'on verra se dégager réellement les tendances du compositeur.

Dans tous ces chœurs, d'ailleurs sonores et scéniques, hormis celui qui se chante sur un motif sautillant de l'orchestre pendant l'évanouissement de Ferdinand, dans tous ces morceaux à une ou à plusieurs voix concertantes, où les caractères sont assez bien dessinés, et qui sont d'une mélodie franche, quoique un peu banale parfois, nous ne signalerons, tout compte fait et comme preuve de ce qui est dit ci-dessus, que les couplets fringants de Jeannette, en *sol*, et le terzetto expressif en *mi* bémol, pages réussies, sanctionnées par l'approbation des connaisseurs, applaudies par le public.

Il y avait, du reste, trop de musique dans ce simple opéra comique. Le musicien avait à prouver qu'il ne reculait point devant la composition de scènes de genres divers. Cette démonstration faite, nous l'invitons à moins prodiguer ses mélodies, pour obtenir un effet plus sûr, plus décisif. Cinq ou six morceaux suffisaient. Il y en a une douzaine dans la partition de la *Saint-Luc*.

⁂ La Société de la Réunion Lyrique, dans sa dernière circulaire, annonce les concerts suivants, qui seront donnés dans son local de la rue Ducale :

Samedi, 8 avril, concert de bienfaisance avec le concours de M. et Mme Léonard, de M. Brassin et de la musique du régiment des guides.

Samedi, 22 avril, concert donné par Alfred Jaëll.

Dimanche, 23 avril, cinquième concert donné par la Société elle-même.

Puis un grand concert donné par M. J. Fischer, l'éminent directeur de la Société, et un autre concert donné au bénéfice de la Caisse centrale des artistes belges.

Les dates de ces deux concerts seront ultérieurement fixées.

⁂ Les concerts Ullmann-Patti ont pris fin plus tôt qu'on ne s'y attendait, par suite de la fatigue de plusieurs des participants. Mlle Patti est allée prendre du repos à Milan ; elle commencera, le 1er mai, à Londres, son engagement avec M. Gye. Vieuxtemps est à Francfort en attendant qu'il se rende à Paris, où il se fera entendre à l'un des derniers concerts de Pasdeloup. Brassin est revenu à Bruxelles ; il passera la saison à Londres, où de brillants engagements lui ont été offerts.

⁂ Deux séances de musique de chambre auront lieu, ces 3 et 10 avril, dans les salons de madame la baronne Goethals, 55, rue des Arts. Ces séances sont organisées par MM. Kufferath, Léonard et Servais, auxquels s'est adjoint M. Friederichs ; les noms seuls nous dispensent de prédire à nos lecteurs ce que sera l'exécution, nous ajoutons simplement le programme de la première séance qui aura lieu lundi prochain à une heure.

Haydn. — *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle (Kaiser quartett).

Beethoven. — *Trio* pour piano, violon et violoncelle. Op. 70.

Mozart. — *Larghetto* pour violoncelle.

Beethoven. — *Sérénade*. Trio pour violon, alto et violoncello

M. Léonard tiendra le premier violon.

M. Friederichs, le second ; M. Kufferath dans le premier et dernier morceau, échangera le piano contre l'alto ; M. Servais sera comme de juste le violoncelliste.

Anvers. — *Roland à Roncevaux*, grand opéra de Mermet, a réussi à Anvers. Dans la nouvelle partition, il y a des chœurs d'un effet grandiose et l'orchestration en est très-colorée. Ce dont on accuse surtout l'auteur, c'est de manquer d'originalité, c'est de ne pas s'être montré novateur.

L'interprétation a été excellente. M. Sapin, notre ténor favori, par ses belles notes hardiment lancées, a su électriser le nombreux public qui assistait à cette représentation.

Les autres rôles sont pour ainsi dire secondaires. L'orchestre, sous la direction de M. Aiméras, a été admirable d'ensemble et de précision.

Le public a été froid aux représentations de *Mireille*, opéra comique de Gounod, ce que l'on peut attribuer à la mauvaise exécution de cet ouvrage remarquable.

Le conseil communal s'occupe activement de l'organisation de l'école de musique. On a voté une somme de 110,000 francs, et il est question de nommer un directeur.

⁂ Dimanche a eu lieu, à la Société Royale d'Harmonie, l'avant-dernière matinée musicale avec le concours de M. Villefroy, baryton du théâtre, et du jeune violoniste Hermann, 1er prix du conservatoire royal de Bruxelles (classe Léonard).

L'orchestre exécutait pour la première fois *Christophe Colomb*, grande scène maritime, symphonie descriptive par J.-J. Abert.

Cette symphonie mérite d'être classée parmi les œuvres les plus importantes produites par des maîtres modernes.

Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur ce concert intéressant et sur l'œuvre de M. Abert, qui a eu un véritable succès d'enthousiasme.

Gand. — C'est vendredi dernier que *la Ferme du Diable*, opéra de M. Waelput, a été donné sur notre scène. Le public, bien dis-

posé d'abord, a fini par être sévère à l'égard des jeunes auteurs des paroles et de la musique : ce qui ne nous empêche pas de croire que ce début n'est ni mauvais ni sans promesses. Si les auteurs inexpérimentés avaient voulu restreindre la longueur démesurée de leur œuvre, conseil que M. Miry, dit-on, a plus d'une fois donné à son élève, nous ne doutons pas que le résultat n'eût été tout autre.

La musique de M. Waelput a du mouvement, de la vie : elle est, en outre, très-bien orchestrée pour un débutant; mais elle manque d'originalité, de style et de distinction.

Contrairement à ce que nous annoncions, *Mireille* nous est revenu. On la donne aujourd'hui, lundi, pour la dixième fois.

Mme Balbi s'arme d'un courage dangereux pour sa santé, en continuant ses représentations. La première chanteuse de Lille s'est déjà fait entendre ici dans les *Diamants de la Couronne.*

Mlle Singelée, qui, dimanche dernier, devait chanter le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*, en a été empêchée par indisposition.

On annonce pour demain mardi *Roland à Roncevaux.*

La quatrième matinée musicale du Conservatoire a été donnée dimanche dernier. Elle a débuté par la 3e *sonate* (de l'œuvre 2) de Beethoven, orchestrée par Gevaert. Notre savant compatriote en a fait une véritable symphonie.

L'orchestre a ensuite interprété l'ouverture d'*Ariane* de Haendel et le fameux ballet d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. Les élèves solistes qui se sont distingués sont M. Dubrulle, hautboïste, M. Vanden Heeden, violoncelliste, M. Antheunis et Mlle Wéry, élèves de la classe de chant de M. Cabel. L.-V. G.

GAND. — Pendant la cérémonie funèbre aux obsèques de M. Lebeau, une messe en musique de M. Camauer a été exécutée d'une manière remarquable. C'est une belle page de musique où, à côté des inspirations les plus poétiques, on retrouve les effets les plus saisissants.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Les nouveautés ont abondé dans nos théâtres pendant la dernière huitaine. Je négligerai, selon ma coutume, les œuvres littéraires pour les musicales, seules intéressantes pour vous : cela vous privera d'une longue dissertation sur la *Biche au bois*, ineptie féerique en un grand nombre de tableaux que vient de reprendre la Porte Saint-Martin.

Le Théâtre-Italien a droit à la priorité; je commencerai donc par la *Duchessa di San Giuliano*, opera seria en quatre actes, musique de M. Graffigna, représenté il y a juste huit jours. Triste, bien triste pièce, sombre comme les jours de printemps que 1865 nous donne, et comme eux produisant un incomparable ennui; musique à la fois bruyante et molle, pleine de prétention et fastidieuse. La mélodie est cultivée à l'italienne dans ces quatre actes, mais l'originalité est absente : on entend du Bellini, du Donizetti, du Verdi de la première jeunesse surtout, mais rien ou presque rien du maestro Graffigna, sinon quelques laides choses qui, à la rigueur, pourraient passer pour inventées auprès d'auditeurs musiciens comme une colonne de chiffres. Relativement à l'ensemble de la partition, il y a des morceaux qui paraissent pourtant remarquables dans la *Duchessa di San Giuliano;* j'en citerai trois ou quatre, principalement une prière, un chœur et une romance de ténor au quatrième acte; cet acte est du reste bien supérieur aux trois précédents ; si toute l'œuvre le valait, je serais moins sévère. M. Bagier a sans doute pensé faire une agréable surprise au public parisien en lui offrant une partition inédite ; il faut lui en savoir gré ; mais on aurait préféré avoir la *Forza del destino*, qu'il est vraiment honteux que Paris ne connaisse pas encore. Fraschini et Agnesi se sont fait particulièrement remarquer dans la *Duchessa di San Giuliano.* Fraschini a été superbe à son ordinaire, et Agnesi a enfin trouvé une création qui lui a permis de se faire entendre et juger complètement, ce qui ne lui était pas arrivé depuis *Semiramide*; le jugement a été tout à son avantage : Agnesi a été chaleureusement applaudi comme comédien. Mmes Charton-Demeur et de Méric-Lablache, fort bien dans les deux rôles féminins, ont partagé le succès des deux artistes dont je parle plus haut. *Crispino et la Camarre* est annoncé pour demain; nous aurons donc eu deux nouveautés en huit jours aux Italiens : c'est à croire que les étoiles se détachent du firmament ! On suppose que M. Bagier a engagé pour la saison prochaine la soprano Antoinette Pazzoni et le baryton Saccomano.

Au Lyrique, M. Carvalho a démuselé un des petits ours qu'il tenait en réserve; ledit ourson est baptisé les *Mémoires de Fanchette*; il a fait son apparition la semaine dernière devant un public peu nombreux, mais en revanche fort peu enthousiaste. La pièce est gentille, la musique est sans valeur : c'est propre, mais insignifiant; ajoutons qu'heureusement cela ne tient pas beaucoup de place. Nous aurons bientôt *Macbeth*, mais avant, deux autres oursons feront aussi leur petite entrée dans le monde. M. Carvalho pelotte entre deux parties; nous lui souhaitons de gagner la seconde comme il a gagné la première, soit de faire autant avec *Macbeth* qu'avec la *Flûte*, dont la destinée semble devoir être aussi brillante que celle des *Noces de Figaro.*

Les Bouffes ont donné deux nouveautés; d'abord les *Crêpes de la Marquise*, bluette qu'il suffit de mentionner, ensuite *Avant la noce*, charmante opérette, musique de M. E. Jonas. Le tout est joli, depuis l'ouverture jusqu'au couplet final et tout est écrit avec une parfaite finesse de style. Cette charmante petite œuvre a été créée par Berthelier, le comique original, le renommé chanteur bouffe, et Mlle Frasey, la jolie partenaire qui chante comme elle joue, avec beaucoup d'esprit et de talent. *Avant la noce* a complètement réussi, et je souhaite aux Bouffes quantité de succès aussi artistiques et mérités que celui-là.

De l'Opéra, rien à dire, rien de musique du moins. Les répétitions de l'*Africaine* sont rarement satisfaisantes, et je crains que nous ne puissions avoir avant l'automne cet ouvrage proclamé par les musiciens qui le connaissent un admirable chef-d'œuvre. Il paraît que souvent on se dispute à ces répétitions, et il m'a été dit même que dernièrement une scène déplorable a eu lieu. Il manquerait là, à défaut du maître qu'on respectait, un homme joignant au talent et à l'autorité l'énergie nécessaire pour mener promptement à bien pareille entreprise. M. Georges Hainl n'a, affirme-t-on, aucune des qualités nécessaires; M. Fétis n'en possède que la moitié, et, partant, rien ne marche du train désirable. Souhaitons que tout le monde veuille enfin s'entendre pour en finir, pour ne pas remettre aux calendes grecques une représentation depuis longtemps impatiemment attendue par tout l'univers musical.

A l'Opéra-Comique, le *Saphir* remonte beaucoup : les deux dernières représentations ont produit de magnifiques recettes. L'indisposition de deux cantatrices a empêché pendant huit jours le *Capitaine Henriot* d'être donné. La reprise des *Mousquetaires* est indéfiniment ajournée; celle du *Pré-aux-Clercs* est prochaine, si l'on peut vaincre la répugnance de Mlle Monrose à chanter le rôle de la reine; ses partenaires seront Mlles Cico, Bélia, * * * Achard, Couderc, Sainte-Foy et Crosti. On désire hâter la reprise du *Pardon*; le pourra-t-on?

Il est question d'une solennelle audition de la Messe de Rossini; à cet effet, on cherche à faire revenir les Marchisio, qui viendraient ici en se rendant à Londres. — Une messe d'Ambroise Thomas a été interprétée samedi, à Notre-Dame, par 800 exécutants sous la direction de M. Tilmant; cette solennité a produit une grande impression. — Nous avons en ce moment trois concerts par jour; je n'ai pas assez de place pour pouvoir vous parler d'une seule de ces séances. Dimanche, Pasdeloup a fait entendre une œuvre nouvelle, l'ouverture d'*Hamlet*, de M. Gade. Très beau morceau, mais un peu indigeste pour la majorité du public; accueil très froid que je déclare injuste, car cette ouverture est digne, en somme, des bravos de gens de goût.

Mme Sax a entendu la voix éplorée du célèbre facteur d'instruments : elle fait maintenant mettre ainsi son nom sur l'affiche de l'Opéra : Marie Saxe. Le cuivre a vaincu et la réclame s'est faite ; merci, mon Dieu ! — Les recettes de nos théâtres ont été, en février, de 2,065,267 fr. 25 cent., soit 119,914 fr. 45 cent. de plus qu'en 1864.

Jules Ruelle.

.*. On raconte que l'éminent pianiste Schulhoff avait été invité dernièrement à se faire entendre dans les salons d'une personne du plus grand monde. L'artiste s'était rendu à l'invitation ; il allait exécuter une de ses compositions si délicates et si harmonieuses, lorsque l'on annonça... Mlle Thérésa. Schulhoff a le sentiment intime de sa dignité et de son talent ; il ne voulut pas faire concurrence à la *diva* de l'Alcazar et du Vaudeville : Schulhoff se retira. Nous applaudissons à cet acte honorable, qui peint son auteur de la plus belle manière. Ainsi devraient agir les dilletanti qui se fourvoient dans la salle de M. Harmant, lorsque, sur l'invitation des Nantais, Mlle Thérésa vient chanter au Vaudeville : *Rien n'est sacré pour un sapeur*.

.*. Un opéra-comique en un acte, dont la musique est de M. F. Schwab, *les Amours de Sylvie*, représenté à Bade en 1861 et 1862, vient d'être donné avec un plein succès à Strasbourg.

.*. Un concert donné par M. Albert Vizentini a fait apprécier une fois de plus le talent de ce jeune violoniste. Beaucoup de charme, de l'habileté dans le mécanisme, un style déjà pur, telles sont les réelles qualités qu'il a su faire applaudir.

.*. Dans une correspondance intitulée : les *Événements de Lille*, et envoyée à la *Presse théâtrale* de Paris, on lit ce qui suit. — C'est à propos des grands succès remportés en cette ville par Mlle Patti : —

.... Touchée au suprême degré de tant de manifestations, Adelina n'a pu contenir son émotion et s'est prise à verser des larmes.

Douces larmes, perles tombées des plus beaux yeux du monde, et que *la ville de Lille* eût dû recueillir dans un vase d'or, pour en conserver à jamais la trace!...

On lit dans le même article : Les plus nobles personnages sollicitèrent la faveur de lui être présentés. On parle aussi d'un bouquet de *deux mètres* de circonférence.

ALLEMAGNE.

Vienne. — L'Opéra italien ouvrira sa saison, le 1er avril. Parmi les artistes engagés nous citerons Mmes D. Artot, Galetti-Gianoli, M. Lotti, Volpini-Fabrini, MM. P. Mongini, L. Graziani, Guidotti, de Azula (ténors) ; Everardi, Pandolfini, Boccolini, Angelini, L. Rossi, Milesi (basses et barytons) et G. Floravanti, basse bouffe.

M. Proch célébrera, le 1er avril, le 25e anniversaire de sa nomination comme maître de chapelle au théâtre de la Cour. C'est par les *Huguenots* que Proch a commencé ses fonctions ; grâce à l'activité qu'il a déployée en cette circonstance, il a été possible de monter cet opéra en dix-neuf jours.

.*. La célèbre harpiste Mlle Mocser vent d'épouser le comte de Spaur à Salzbourg.

Berlin. — *Rigoletto*, de Verdi, vient d'être donné en allemand, au théâtre de la Cour. Les quatre rôles principaux étaient échus à Mmes Lucca et De Ahna, MM. Betz et Fricke, et grâce à cet ensemble de talents l'opéra a obtenu un succès sans précédent.

Le ténor Wachtel nous est apparu dans le *Postillon de Lonjumeau* ; la salle était comble.

M. Wachtel se propose de se fixer entièrement à Berlin.

Leipzig. — Au 19e concert du *Gewandhaus*, l'orchestre a joué une nouvelle symphonie (manuscrite) de Bargiel qui semble ne pas avoir trop bien réussi.

M. Kömpel, l'éminent violoniste de Weimar, a joué le 8e concerto de Spohr (*scène chantante*) et la romance en *sol* de Beethoven ; lui et M. Gunz, le ténor renommé de Hanovre, se sont partagé le succès de la soirée.

Hanovre. — M. Grün, qui a donné lieu au différend entre M. Joachim et l'intendance du théâtre, vient d'être nommé *virtuose de la chambre*, aux appointements de fr. 3,000. On espère, par cette nomination, faire renoncer Joachim à son projet de quitter à jamais notre ville.

.*. M. Müller, couvreur de son état, qui avait attiré l'attention des connaisseurs par sa belle voix, vient d'obtenir du roi les moyens de se perfectionner dans l'art du chant.

Munich. — *Les Suites* pour orchestre de Esser ont obtenu un succès éclatant au second concert de l'Académie de musique. Notre théâtre monte *Les Deux journées* de Cherubini.

Weimar. — L'opéra de P. Cornelius, *Le Cid*, passera le 8 avril, à l'occasion de l'anniversaire de la grande-duchesse.

ANGLETERRE.

Londres. — Mardi soir 28 a eu lieu la première représentation du Théâtre royal italien, à Covent-Garden. *Faust* a inauguré la saison et l'interprétation en a été superbe : Mario remplissait le rôle de *Faust*, qu'il avait chanté l'année dernière avec tant de succès; Mlle Berini faisait sa première apparition à Londres dans le rôle de *Marguerite;* il est assez difficile de se prononcer après la première audition d'une cantatrice paraissant devant un public étranger, après Mmes Miolan-Carvalho, Tietjens, Volpini, Lemmens-Sherrington, Louisa Pyne, Volpini, Lucca, Artôt et Patti, qui toutes ont chanté ce même rôle de *Marguerite* pendant la saison de 1864 ! Le public néanmoins a eu lieu d'être très-satisfait, et nous attendons Mlle Berini dans d'autres rôles. Mme Honoré paraissait également à Covent-Garden pour la première fois et remplissait le rôle de *Siebel;* cette dame jouit d'une bonne réputation à Saint-Pétersbourg. M. Attri personnifiait *Méphistophélès ;* nous avons déjà eu occasion de dire que M. Attri passe en Italie pour le meilleur interprète de ce rôle si difficile ; en Italie soit, mais à Londres et à *Covent-Garden*, M. Attri ne fera jamais oublier Faure, que *nous* proclamons le meilleur *Méphisto*.

Tout a marché supérieurement, et le public a chaleureusement applaudi musique, orchestre, chanteurs, décors et chœurs.

Voici donc la saison italienne ouverte. A bientôt les nouveautés, les concerts et les séances musicales de toute sorte.

On attend toujours le programme de M. Mapleson, qui, on l'espère, contiendra quelques nouveautés.

On parle de *Lara* de Maillart, qui a eu tant de succès pendant la saison anglaise, du *Médecin malgré lui* de Gounod, de *Lalla-Roukh* de Félicien David, de *la Statue* de E. Reyer et du *Roland à Roncevaux* de Mermet ; on parle aussi à l'occasion de ce dernier opéra, de l'engagement soit de Tamberlick, qui n'a pas traité avec M. Gye, soit de M. Monjauze ou de M. Dulaurens, fort ténor à Lyon, pour créer le rôle de *Roland*.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de l'orgue, suivie de la biographie des facteurs d'orgues et organistes belges et néerlandais, par M. Édouard Gregoir.

Un volume in-8°, en vente chez Schott frères, à Bruxelles (4 fr.)

M. Gregoir fait dans son ouvrage l'historique de l'orgue, des ouvrages publiés sur l'orgue et des facteurs d'orgues belges et néerlandais ; cet historique est suivi de notices sur les organistes belges et néerlandais et sur les maîtres de chapelle et organistes de la cathédrale d'Anvers ; ensuite viennent quelques annexes aux biographies des facteurs d'orgues et des organistes.

Cet ouvrage, qui contient des détails très-intéressants et généralement ignorés, sera, nous en avons la conviction, favorablement accueilli par toutes les personnes qui s'intéressent à la littérature musicale.

NÉCROLOGIE.

nt décédés :

A Bruxelles, le 18 mars, M. Henri Devolder, facteur d'orgues.

— A Naples, le 14 mars, à l'âge de 38 ans, M. Carlo Negrini, célèbre ténor.

— A Buckebourg, le 15 mars, M. Joseph Schmidt, né dans cette ville, le 26 septembre 1795, compositeur, violoniste et maître de chapelle du duc de Saxe Cobourg. Cet artiste a eu vingt-deux enfants, parmi lesquels M. Victor Schmidt, violoniste qui s'est formé au Conservatoire de Bruxelles et est actuellement professeur dans notre ville. (Notice dans *Biog. univ. des Musiciens*, de Fétis, 2e édition, T. VII, p. 479.)

— A Salzbourg, le 16 mars, M. Wenzel Bielczizky, ancien ténor à l'Opéra royal de Dresde et qui a été, avec Tichatschek, un des plus célèbres chanteurs de l'Allemagne.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 6 Avril 1865. N° 14.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

C'EST TOI,

MÉLODIE.

Paroles de A. Beaton, musique de G. Aubry.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La reprise de la *Sylphide* vient de restituer au ballet la place légitime que les nouveautés d'un autre ordre lui avaient fait perdre depuis quelque temps. Le répertoire chorégraphique actuel n'étant pas riche, il a fallu recourir au répertoire ancien, et le choix ne pouvait se porter sur un ouvrage plus intéressant et mieux ordonné. La direction avait d'ailleurs à la main une danseuse d'un talent gracieux, Mlle Laurati, qui a su secréer, parmi nous, un grand nombre d'admirateurs.

La reprise de la *Sylphide*, telle qu'elle vient d'être faite, pourra-t-elle se soutenir longtemps? Nous ne le pensons pas. Divers éléments qui constituent le *sine qua non* d'un ballet, y font trop visiblement défaut, et l'attention des spectateurs, n'étant pas tenue en éveil par le prestige de la mise en scène, se concentre naturellement sur les mille détails de l'exécution. Or, cette épreuve devait être fatale à l'ouvrage et aux interprètes.

Ni les gambades du danseur comique, ni les pas, d'ailleurs élégants, de Mmes Montassu et Gamberini, ni la scène fantastique du sabbat des sorcières, n'ont eu la moindre attraction sur le public. La reine des sylphides, elle-même, semblait dépaysée au milieu de ces singularités scéniques. Mlle Laurati pourtant a su ravir, comme d'ordinaire, les habitués de la Monnaie, par l'étonnante légèreté de sa danse et le charme piquant de ses poses. A-t-elle marqué son beau rôle, créé par l'immortelle Taglioni, d'une empreinte tant soit peu individuelle? Voilà la question.

La musique de la *Sylphide* est, comme on sait, d'un timballier de l'Opéra. Singulière coïncidence! Au moment où la *Sylphide* fait sa réapparition, voici un musicien de l'orchestre de la Monnaie qui termine la partition d'un grand ballet écrite sur le scenario d'un de nos littérateurs. Nous doutons que l'ouvrage puisse passer avant le 31 mai, car l'affiche annonce à la fois et *Roland à Roncevaux*, et le *Capitaine Henriot*, et le *Captif* de M. Lassen. *Mireille* passera au premier jour.

∴ *L'Office* a célébré dimanche dernier l'oraison funèbre de la *Statue*. On a eu pourtant avant-hier une troisième représentation de cet opéra. Sera-ce définitivement la dernière? Nous ne l'espérons pas.

∴ M. Gevaert est à Bruxelles. Il vient donner les instructions nécessaires pour le *Capitaine Henriot*. Il se rendra, dans ce but, à Gand, à Anvers et à Liége.

∴ Lundi dernier a eu lieu, dans les splendides salons de Mme la baronne Goethals, la première des séances de musique de chambre, dont la seconde est annoncée pour le 10 de ce mois. Faut-il dire que là affluait un auditoire d'élite, composé des plus fins gourmets en fait de musique choisie dans les chefs-d'œuvre classiques et rendue par de tout premiers maîtres, le génie interprété par l'art porté à sa plus haute expression? Tout ce qu'on pouvait attendre, sous ce rapport, d'artistes de la haute valeur de MM. Léonard, Servais, Kufferath, a été réalisé et au delà. Entente parfaite du caractère propre à chaque composition et de ses divers mouvements, sentiment exquis des nuances, précision et clarté résultant d'un ensemble de toute pièce, c'est là ce qui donne à l'exécution, par ces grands virtuoses, un cachet et une saveur tout exceptionnels. A pareille école, on doit se former à l'intelligence et au goût du bon et du beau. Aussi, les nombreux auditeurs de cette délicieuse première séance ne man-

queront-ils certainement pas de se porter tout affriandés à celle dont le monde musical de Bruxelles a encore l'attrayante perspective.

Lundi prochain 10, aura lieu la seconde séance, dont voici le programme :

Beethoven. 11e *Quatuor* pour deux violons, alto et violoncelle.

Corelli. *Follia*. Variations pour le violon.

Romanesca, air du XVIe siècle pour le violoncelle.

Schumann. *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle.

Louvain. — Le dimanche 19 mars, l'Association des artistes musiciens, qui vient de se constituer récemment en notre ville, a donné sa première soirée musicale, dont le produit était consacré aux indigents. Mettre une œuvre naissante sous les auspices d'une bonne action, c'était en assurer doublement le succès.

L'orchestre, composé entièrement d'artistes et d'amateurs de la ville, compte près de 40 exécutants. Il a interprété avec beaucoup de talent et d'ensemble, sous la direction de M. Warnots, les ouvertures du *Dernier jour de Missolonghi* d'Hérold et de la *Barcarolle* d'Auber.

Les honneurs de la soirée ont été pour une jeune et gracieuse cantatrice qui est en train de se faire une brillante réputation. Mlle Loïsa Arens, premier prix du conservatoire de Bruxelles, avait bien voulu prêter généreusement son concours à cette fête musicale. Elle a chanté d'une manière ravissante le grand air du *Pré-aux Clercs*. Aussitôt après l'andante, la salle entière a éclaté en bravos; mais c'est surtout à la fin de l'allegro, ou, pour me servir d'une expression plus technique en matière de chant, après la *cabaletta*, qu'il y a eu une véritable ovation; Mlle Arens a été supérieurement accompagnée par l'orchestre. La partie de violon solo était tenue par M. Emile Toussaint, élève de M. Colyns; ce jeune artiste, qui promet beaucoup, s'est très-bien acquitté de sa tâche.

Anvers. — La Société allemande *Liedertafel*, que dirige M. Possoz, organise un grand concert où l'on exécutera, avec 200 exécutants, *Loreley*, de F. Hiller.

Le nouveau directeur de notre théâtre, M. Almeras, a engagé MM. Sapin, ténor, et Villefroy, baryton.

La quatrième représentation de *Roland à Roncevaux*, de Mermet, a été très-fructueuse. Le ténor Sapin déploie tous ses moyens dans le rôle important de Roland. Il est très-bien secondé par M. Depoitier et Mmes De Mesmaecker et Caussade; M. Villefroy est insuffisant, et cet artiste convient mieux dans les rôles d'opéra comique et d'opérette. La scène finale du 1er acte nécessite une ampleur de médium peu ordinaire et qui a été fort bien colorée par M. Sapin.

Mme De Mesmaecker remplit par complaisance le rôle d'*Alde*, écrit pour une forte chanteuse, et qui n'entre par conséquent pas dans les moyens d'une chanteuse à roulades.

L'orchestre seconde fort bien les artistes, et notre chef d'orchestre, M. Almeras, a droit aux plus grands éloges pour les bons soins qu'il a apportés dans l'exécution de l'œuvre de Mermet.

Mme Marie Cabel se fera entendre, cette semaine, sur notre scène. Tout Anvers voudra applaudir cette artiste de talent.

Liége. — La *Société d'Emulation* a donné, le 25 mars, une intéressante séance de musique de chambre.

Les morceaux qu'on nous a fait entendre étaient : le *quatuor op.* 81 de Haydn (né en 1732, mort en 1809), du vieux Haydn resté jeune au milieu des variations du goût, en face du despotisme de la mode et des transformations successives de certaines formes de l'art depuis son époque. Quelle fraîcheur d'idées! Quelle magistrale simplicité, et surtout quel sentiment communicatif dans l'andante en *mi-bémol!* On dirait un ruisseau limpide dont l'onde harmonieuse parcourt des prés pleins de fleurs en reflétant l'azur du ciel. Nous sommes loin, ici, de ce brouillard épais qui plane sur certaines compositions péniblement élaborées. M. Léon Massart, ce virtuose hors ligne, M. Rodolphe Massart, qui sait faire chanter la corde, et MM. Madier-Monjau et Eug. Hutoy, ces deux élèves distingués de notre Conservatoire royal de musique, ont très-bien saisi le caractère de ce poëme musical, de cette relique intellectuelle du génie. L'exécution de la *sonate* en *fa* majeur de Beethoven, par MM. Donis et R. Massart, et celle du fameux *trio* en *ut* mineur de Mendelssohn par ces deux derniers et M. Léon Massart, méritent aussi de sincères éloges. Ce trio admirable, déjà exécuté plusieurs fois à Liége, offre une éloquente peinture du cœur humain. Il y a là-dedans des larmes douloureuses, mais aussi des rayons célestes. C'est l'âme qui parle, et quel langage émouvant! C'est un véritable et saisissant tableau psychologique.

Les beautés idéales, harmoniques et mélodiques de cette immortelle création ont été applaudies à différentes reprises par un public d'élite et nombreux même, réuni à cette séance. M. Philips, qui tenait la partie vocale, a su conquérir les suffrages de l'auditoire dans l'interprétation de l'air des *Noces de Figaro* de Mozart et des couplets originaux de *Vulcain* dans *Philémon et Baucis* de Gounod. M. Philips, qui a déjà gagné ses éperons comme chanteur, possède une voix bien timbrée, gouvernée par une intelligence peu commune. (*Echo de Liége*.)

Gand. — *Correspondance particulière*. — La bonne fortune ne sourit guère ici à *Roland à Roncevaux*. Représenté pour la première fois jeudi dernier, c'est à peine si les morceaux les mieux réussis sont parvenus à arracher quelques applaudissements au public. Donné le lendemain en abonnement courant, le succès n'en a pas été moins négatif. Enfin dimanche, M. Vachot, pour attirer du monde, s'est vu dans la nécessité d'abaisser le prix des places, ce qui n'a pas empêché qu'elles ne fussent pour la plupart inoccupées.

L'insuccès de l'opéra de M. Mermet est dû avant tout à la médiocre exécution; mettre en scène un opéra de cette importance, après une seule répétition générale, c'est le condamner d'avance. C'est tout ce que nous croyons devoir en dire, vu que vous aurez vous-même occasion d'en parler, s'il est vrai qu'on va le donner à Bruxelles.

Le concert de M. Benoît a parfaitement réussi; la foule se pressait dans la vaste salle du Casino et applaudissait une à une toutes les œuvres admirables du jeune maître belge.

Le *Noël* et le *Sanctus* ont été le mieux appréciés. *L'Angelus du soir*, cette perle entre toutes parmi les délicieuses inspirations du compositeur, a obtenu un immense succès.

La Société des Mélomanes, qui avait prêté son concours à M. Benoît, mérite les plus grands éloges pour l'interprétation des chœurs.

Mme Bourgeois, du théâtre de Gand, Mlle Van Houte et M. Picot, chargés des solis, s'en sont admirablement bien tirés.

Mons. — Le dernier concert des redoutes a offert un intérêt bien vif. Le harpiste Godefroid et Mlle Van Boom, cantatrice, s'y sont fait entendre.

Godefroid a exécuté avec un remarquable talent quelques-unes de ses compositions si chaudement inspirées, si variées de couleurs et d'effets. — Le plus éclatant succès lui était assuré à l'avance. Applaudissements, rappels, rien n'a manqué.

Mlle Van Boom a chanté avec une grande correction de style : La *cavatine* de J. Capuletti, le *Prendi per me* de de Bériot et un *boléro* de Braga. Sa voix est très étendue et acquiert en s'élevant une sonorité éclatante. Elle ne laisserait rien à désirer si ses vocalises étaient mieux accentuées. Très beau succès, du reste, et bien mérité.

*** *Rigoletto* clôture notre saison théâtrale. Nous avons une première chanteuse, Mlle Hesse, qui met en lumière les remarquables beautés du quatuor et qui fait preuve dans l'interprétation de son rôle de grandes connaissances musicales et de sérieuses qualités de chanteuse.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Le Théâtre-Lyrique n'a pas attendu longtemps pour offrir le second des petits ouvrages qu'il avait en provision : M. Carvalho se débarrasse, pour n'avoir bientôt plus qu'à s'occuper de *Macbeth*, la grande affaire, la partie sérieuse que probablement, dit-on, il gagnera. Donc huit jours après les *Mémoires de Fanchette*, de M. le comte Gabrielli, nous avons eu le *Mariage de Don Lope*, paroles de M. Jules Barbier, musique de M. de Hartog. C'est, comme pièce, un amusant petit acte ; comme musique, on y entend de très-jolies choses écrites avec talent et dénuées de prétention, ce qui est une qualité dans une œuvre de ce genre. Un quintette, un duo, un boléro et de charmants couplets ont été applaudis ; pour ma part, j'aurai aussi des éloges pour l'ouverture, qui sent son musicien solide. M. de Hartog a eu là une audition favorable. Je ne dirai pas un grand succès, parce que les grands succès sont devenus impossibles pour les œuvres en un acte, au Lyrique comme à l'Opéra Comique. Mmes Faure-Lefebvre, Willème, Albrecht, MM. Gerpré, Gabriel et Legrand ont interprété le *Mariage de Don Lope* ; il y a eu du bon et du mauvais dans l'exécution ; l'orchestre n'a pas marché comme d'ordinaire. Mais aussi quelle idée d'aller faire jouer un pauvre petit acte entre la *Flûte enchantée* et *Macbeth*, dans un théâtre où l'on ne croit plus qu'aux œuvres en 4 ou 5 actes et où l'on se prépare à dignement venger ce bon roi Duncan et cet excellent sir Banco !

Si la chronique est bien informée, *Macbeth* viendrait vers la même époque que l'*Africaine*, fin avril. Moi, je crois que *Macbeth* sera donné avant le 15 et l'*Africaine* vers octobre prochain. Pourtant on travaille beaucoup à l'œuvre de Meyerbeer à l'Opéra, mais en songeant qu'à l'heure présente trois actes seulement sont bien sus et répétés, on peut croire que six semaines de répétitions sont encore nécessaires ; alors nous arrivons à l'été presque ; vous m'avouerez qu'il est permis de douter.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de *Crispino et la Comare* aux Italiens : cela doit être donné ce soir. — L'Opéra-Comique a repris *Henriot*, qui alterne fructueusement avec le *Saphir*. La reprise du *Pré-aux-Clercs* est certaine aujourd'hui : Mlle Monrose vient d'être condamnée judiciairement à accepter le rôle de la reine, quelle avait cru de son droit de refuser. Je ne sais pas jusqu'à quel point elle avait tort, en *droit*, mais je pense que la direction a cherché à lui être désagréable en lui imposant, à elle chef d'emploi, un rôle proclamé partout une noble *panne* et que deux ou trois jolies inutiles de l'Opéra-Comique auraient pu chanter. On annonce la prochaine rentrée de Mme Vandenheuvel-Duprez. — Une nouvelle, une nouvelle ébouriffante : la célèbre, la divine Thérésa est conquise au théâtre ; elle va prochainement débuter aux Bouffes-Parisiens. C'est à ce théâtre que reviendra la gloire d'une telle conquête. On confectionne en ce moment une machine pour les débuts de l'excentrique *diva* ; nous pouvons donc espérer applaudir bientôt *Rien n'est sacré pour un sapeur*, raconté par une *Gardeuse d'ours* ; cette perspective comble d'aise les fervents de la muse classique . . . . . des cafés-concerts !

A Notre-Dame, on a dernièrement exécuté, au bénéfice de l'association des musiciens, une messe d'Ambroise Thomas. C'est une fort belle œuvre que 800 exécutants, sous la direction de M. Tilmant, ont dignement fait valoir. — Dimanche, au concert populaire, Mlle de Try, violoncelliste, s'est fait entendre. Elle a exécuté une fantaisie sur deux mélodies de Lafont, par votre justement célèbre Servais, le roi moderne du violoncelle. Mlle de Try a beaucoup de talent ; son jeu est brillant, correct ; elle a de la sûreté et réussit toujours avec bonheur les traits et les sons enharmoniques ; on l'a chaleureusement applaudie et rappelée. Si cette jeune virtuose pouvait augmenter un peu son volume de son, je ne sais par où elle pècherait. Dans la même séance, Pasdeloup a donné une seconde audition de l'ouverture de *Tannhaüser* : succès énorme, comme à la première et *bis* partis de tous les points de la salle.

Une seconde fête a été donnée vendredi chez Mme Saxe-Castelmary ; les mêmes artistes se sont fait applaudir dans un charmant concert ; Sainte-Foy s'était joint à eux. — Un concert a dernièrement été donné par Mme Viard Louis, pianiste qui s'est fait apprécier dans quelques œuvres de Beethoven. On avait été étonné, en Allemagne, de voir cette artiste annoncer des *auditions* d'œuvres du maître ; à Paris, on ne s'étonne plus facilement, mais on applaudit le talent : Mme Viard Louis a eu du succès. — Le 29 mars, dans un concert à l'hôtel du Louvre, Mlle Augusta Holmes a eu du succès en interprétant avec beaucoup de style et de mécanisme de belles compositions de Mendelssohn, Beethoven et Weber. Les autres concerts qui ont surtout attiré la foule sont ceux de MM. Jacobi, Delahaye, Vizentini, violoniste déjà très-aimé ici, Alexandre Billet, Kowalski et de Mlle de Lapommeraye, une belle cantatrice qui renonce au théâtre pour se livrer exclusivement au professorat. — Une belle fête musicale, c'est celle donnée samedi par Arban, notre célèbre cornettiste. On n'y a entendu que du Meyerbeer, c'était un festival consacré spécialement à l'illustre maître. Deux heures et demie de musique sans qu'un instant l'enthousiasme ait baissé, voilà ce que j'ai admiré.

JULES RUELLE.

*** Mlle Adelina Patti a fait sa rentrée, le 23 mars, au Théâtre Royal de Madrid, par la *Somnambula*. On ne l'a pas rappelée moins de quinze fois pendant la représentation, et, à la fin de l'ouvrage, on a inondé le théâtre de fleurs.

*** Une pianiste belge de talent, Mme Claricelli, a fait une apparition cette semaine à Paris, où elle est venue se faire applaudir en interprétant diverses œuvres, notamment celles d'Auguste Dupont, le Marmontel du Conservatoire de Bruxelles. (*Ménestrel.*)

*** Le maëstro Rossini réunissait, le 31 mars, dans ses salons de la Chaussée-d'Antin, une société d'élite. On y voyait entre autres MM. Auber, Ambroise Thomas, etc. Les meilleurs artistes des Italiens et de l'Opéra se sont fait entendre, ainsi que les élèves du Conservatoire, dont les chœurs ont été dirigés par M. Jules Cohen ; on a chanté exclusivement de la musique rossinienne et personne ne s'en est plaint, au contraire.

Rossini avait composé expressément pour la circonstance un *Toast pour le nouvel an*, chœur pour voix de femmes et d'hommes, et une tyrolienne, le *Départ de Provins*, chantée par Mlles Roze, Mauduit, Earcence et Bausse. Ces morceaux inédits resplendissaient d'une fraîcheur toute juvénile et d'une remarquable délicatesse d'inspiration. Faure a été superbe dans le quatuor de *Moïse*.

*** Le fils de l'illustre compositeur du *Freyschutz* et d'*Obéron* est à Paris, en qualité de représentant du gouvernement de Saxe près la conférence télégraphique qui est réunie ici en ce moment. M. de Weber est en possession d'un opéra-comique en deux actes, tout à fait inédit et complétement achevé, de son père. Il n'y a que le libretto qui ait été perdu, ce qui est plutôt un bonheur qu'un malheur, si nous devons en juger par celui d'*Euryanthe*. Cet opéra s'appellerait *Pierre Schmoll*. Il est probable que M. de Weber repartira pour l'Allemagne sans emporter l'œuvre inédite de son père. (*Indépendance.*)

*** Le 25 mars, Alfred Jaell, qui s'était fait entendre au grand théâtre de Lyon, a donné le concert par lui annoncé. Une grande foule remplissait la salle philharmonique, et le succès du célèbre pianiste a été plus grand encore qu'à sa première audition. La Société Saint-Vincent-de-Paul l'a engagé pour le grand concert qu'elle a donné dimanche dernier.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Artot termine cette semaine ses représentations par le *Barbier de Séville*. Elle se rend à son poste à Vienne,

chargée plus que jamais de couronnes et de bijoux, preuves irréfutables de l'admiration des Berlinois.

Niemann, le ténor de Hanovre, commence le 10 avril son engagement par *Faust*, de Gounod. Cet engagement, qui est de deux mois, lui est garanti au prix de 1,000 frédérics d'or, c'est-à-dire 21,000 francs.

L'éminente chanteuse Birch-Pfeiffer se retire de la scène avec une pension de 4,500 fr.

⁂ A Darmstadt, on monte *Catarina Cornaro*, de F. Lachner.

Le théâtre de Munich vient d'accepter l'opéra de Krempelsetzer : *Les Français à Gotha.*

Le *Lazarone de Naples*, tel est le titre d'une nouvelle opérette de Zaytz, qui sera donné au Carltheater, à Vienne.

Abert, l'auteur de *Colombus*, a terminé un opéra : *Astorga*, qu'il destine au théâtre de Stuttgard.

VIENNE. — L'opéra italien a commencé ses représentations, le 1er avril, par *I Lombardi.*

Mme Dustmann, dont le contrat était sur le point d'expirer, l'a renouvelé pour plusieurs années.

Mlle Gallmeyer, la Rigolboche viennoise, appartient aujourd'hui au Carltheater.

Depuis quelque temps on parle de la construction d'un nouveau théâtre. La concessionnaire est Mme de Pasqualati. Elle s'est adressée à Offenbach et à l'agent Kratz pour la formation d'un personnel de chanteurs d'opérettes ; on dit même que M. Offenbach en serait le directeur ! Tout cela est encore fort incertain, surtout en présence de l'absence du capital de *quinze cent mille francs* qui serait nécessaire pour mettre cette entreprise sur pied.

LEIPZIG. — Le Gewandhaus a terminé le 30 mars la série de ses concerts d'hiver par une séance consacrée à l'audition de la 1re et de la 9me symphonie de Beethoven.

Dans les 20 concerts dont se compose la série, l'orchestre a interprété, en fait de symphonies, sept de Beethoven, deux de Mozart, deux de Haydn, deux de Schumann, une de Norbert Burgmuller, une de Mendelssohn, une de Niels Gade, une de Bargiel et le *Colombus* de Abert.

En fait d'ouvertures, deux de Beethoven, trois de Mendelssohn, quatre de Weber, quatre de Cherubini, une des auteurs suivants : Gade, Schumann, Spohr, Naumann et Vieuxtemps.

En fait d'autres œuvres symphoniques, *Suite* de Esser et *Toccata* de J. S. Bach, instrumentée par le même; 2e *Suite* de Fr. Lachner, *Suite* de J. Raff, *Sérénade* de Mozart, *Faust*, scène caractéristique de A. Rubinstein, *Marche solennelle* de Cherubini, *Allegro*, *Menuet* et *Rondeau final* de Bennett, des fragments d'*Orphée* de Gluck ;

En fait d'oratorios et de chœurs, chœurs et choral de J. S. Bach, *Athalie*, *la nuit de Walpurgis*, et un choral de Mendelssohn, *Belsazar*, de Reinecke, *Paradis et la Péri*, de Schumann, deux œuvres de Hauptmann et une de Max Bruch.

⁂ On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

Dreyschock a donné le 13 mars un concert très-brillant au théâtre de la cour ; quelques jours après il a fait entendre un nouveau concerto au concert symphonique, organisé par la direction du théâtre, et qui lui a valu six rappels.

L'exécution du *Messie* de Handel, sous la direction de M. Stiehl, a eu un tel succès qu'une seconde audition a dû en avoir lieu ; les deux chanteurs venus de Berlin pour prendre part à cette exécution, ont été fort remarqués ; on ne les a laissés retourner qu'après leur avoir arrangé un concert auquel ont pris part A. Rubinstein et Davidoff ; ils ont chanté enfin chez la grande duchesse Hélène.

HAMBOURG. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Beethoven (le 26 mars), Stockhausen a donné un concert symphonique dans lequel il a fait exécuter les quatre ouvertures que Beethoven a composées pour son opéra *Fidelio* (Léonore) et la symphonie héroïque.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le ténor Wachtel a fait sa rentrée à Covent-Garden, et y a retrouvé l'enthousiasme qui l'avait accueilli l'an passé. *Il Trovatore* a été l'opéra dans lequel il a reparu ; sa voix n'a rien perdu en force ni en beauté ; son jeu est certainement en progrès. Mlle Honoré, qui s'était fait avantageusement remarquer dans le rôle de *Siebel* de *Faust*, a interprété *Azucena* d'une manière remarquable. Mlle Fricci chantait *Léonora* comme l'année dernière, et Graziani personnifiait le comte avec toute la perfection que l'on peut supposer.

Samedi, Wachtel chantait *Arnold* dans *Guillaume Tell* ; nouveau triomphe pour le ténor allemand.

Le programme de M. Mapleson a paru, et, contrairement à celui de M. Gye, il n'est certes pas riche en promesses.

La troupe artistique est bien faible et peu nombreuse, ce qui influera nécessairement sur les nouveautés auxquelles on s'attendait et que nous n'apercevons pas figurer dans le prospectus.

Mlle Tietjens reste, comme de juste, l'étoile fixe du Théâtre de la Reine ; à côté d'elle brilleront Mmes Harris-Wippern, Liebhardt, Sinico, connaissances de la saison précédente, et comme nouveautés, Mlle Harris, de New-York, et Mlle de Murska, de Vienne et Berlin. Puis viennent trois contralti de valeur incontestable, Mmes Trebelli, Bettelheim et Grossi.

M. Mapleson nous annonce bien Giuglini, mais nous savons malheureusement à quoi nous en tenir sur l'accident regrettable qui privera le théâtre de son ténor favori. M. Jaulain, dont on parle tant à Londres, ne saurait évidemment le remplacer, non plus que M. Morini ; M. Gunz, de Hanovre, excitera certainement la curiosité du public, car la réputation de ce ténor est grande en Allemagne ; on reverra M. Gardoni et cela avec plaisir.

La liste des barytons est courte ; un certain M. Föll, du Théâtre Italien de Paris (?), signor Zacchi et Santley. *Buffo*, signor Scalese. Deux pauvres basses : Junca et Bossi. Basses profondes : MM. Wohlrath et Rokitansky, tous deux très-célèbres en Allemagne et en Italie ; du moins M. Mapleson nous le dit.

Le répertoire courant comprend vingt-deux opéras; on espère en voir le tiers.

Les nouveautés seront : *La Flûte enchantée*, *Ernani*, *Linda di Chamouni*, *Tannhauser*, annoncé la saison dernière, et *Médée*, de Cherubini, qui est presque la seule chose intéressante que le théâtre promet. C'est Mlle Tietjens qui prendra le rôle de Médée, et c'est signor Arditi, le vaillant et habile chef d'orchestre, qui a ajouté les récitatifs à l'opéra de Cherubini.

MANCHESTER. — Notre théâtre royal a ouvert, le 3 avril, sa série d'opéras italiens par *Faust*, de Gounod, avec le concours d'artistes du théâtre de Sa Majesté de Londres : MM. Jaulain, Bossi, Santley, Mmes Tietjens et Bettelheim.

Une série d'opéras anglais, par les artistes du théâtre de Covent-Garden, fera suite à la série italienne. L'orchestre est conduit par M. Alfred Mellon.

M. Hallé, assisté de Joachim et de Mlle Enequist, a eu la généreuse idée de donner un concert au profit de Ernst, le célèbre et malheureux artiste dont la santé donne toujours les plus vives inquiétudes. L'affluence a été considérable et le résultat pécuniaire superbe.

⁂ M. Mapleson, avant d'inaugurer sa saison de Londres, se promène avec sa troupe en province ; les représentations du *Faust*, données à Liverpool avec MM. Jaulain, Santley et Mlle Tietjens, ont été des plus fructueuses.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Santiago, Mme Virginia Lorini-Vitthing, prima donna.

— A Rostock, le 12 février, M. Jehle, ténor du théâtre de la ville.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 13 Avril 1865. N° 15.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

PAUVRE MÈRE,

ÉLÉGIE.

Paroles de Philibert Marschouw, musique de J. Vienne.

GRAND CONCOURS DE COMPOSITION.

MUSIQUE RELIGIEUSE.

En exécution d'un vœu formulé par l'Assemblée générale des catholiques dans sa session de 1864 (à Malines), il est ouvert un concours de composition musicale dont voici les conditions :

Les concurrents devront présenter une MESSE POUR QUATRE VOIX (*Soprano, Alto, Ténor et Basse*), avec accompagnement d'orgue, d'une difficulté moyenne, et pouvant être exécutée dans les églises de campagne, aux grandes fêtes de l'année. Les numéros de cette messe comportent en premier lieu : le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, le *Benedictus* (ces deux derniers morceaux pouvant être séparés par le silence que la musique doit observer pendant le moment solennel de l'*Élévation*) et l'*Agnus Dei;* en second lieu, un *Graduale* et un *Offertoire*. Les concurrents présenteront aussi un *Motet libre,* à leur choix, pour un salut solennel.

Le *Graduale* sera composé sur les paroles suivantes de la nouvelle Messe de l'Immaculée-Conception : *Benedicta es tu, Virgo Maria, a Domino Deo excelsa, præ omnibus mulieribus.* (V. *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri.*) *Alleluia, alleluia.* (V. *Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te.*) *Alleluia.*

Le *Graduale,* l'*Offertoire* et le *Benedictus* peuvent être écrits sans accompagnement d'orgue, mais dans les autres morceaux l'orgue aura sa partie propre, laquelle ne devra pas consister exclusivement à doubler les parties des voix.

Pour la composition de ces œuvres, les auteurs auront à se conformer aux résolutions votées, sur la musique religieuse, par le Congrès de Malines dans ses sessions de 1863 et 1864, et notamment à la suivante : « Les « règles et les exigences de la liturgie seront respectées « dans la composition : 1° en prononçant les paroles de « l'Église sans altération, sans omission, sans répétitions « fastidieuses; 2° en calculant la longueur des pièces de « telle sorte que l'officiant, qui ne met pas de précipita- « tion dans la célébration de l'office, n'attende pas long- « temps la fin de l'exécution, et que le *Gloria* et le *Credo,* « par exemple, ne dépassent pas notablement la durée des « mêmes morceaux chantés solennellement en plain-chant; « 3° en faisant coïncider exactement la coupe de la compo- « sition musicale avec la coupe, l'accentuation et la ponc- « tuation du texte; 4° en excluant d'une manière absolue « les rhythmes, les formes, et les effets trop dramatiques, « appartenant au théâtre; 5° en n'appliquant pas les « paroles de l'Église à des morceaux de théâtre. » Voir les compte-rendus des sessions de l'Assemblée des catholiques de 1863 et 1864, ou le volume spécial contenant tout ce qui concerne la musique religieuse, publié par MM. le chanoine de Vroye, président, et X. van Elewyck, secrétaire. (Louvain, Vanlinthout, 1865.)

Pour l'exécution de la seconde condition, il importe que le *Graduale* ne dure que deux minutes et le *Sanctus* une minute et demie.

Les partitions manuscrites (avec parties de chant séparées) porteront une devise qui sera répétée dans une lettre cachetée contenant le nom de l'auteur, etc., jointe à l'envoi.

Aucune œuvre imprimée ou dont le jury constaterait que la musique a servi précédemment à d'autres paroles, ne serait admise au concours.

Les pièces destinées au concours devront être adressées (franches de port) avant le 1er juin 1866 à M. X. van Elewyck, docteur en sciences politiques, à Louvain (Belgique).

Les compositeurs de tous les pays sont admis au concours.

Si le mérite des œuvres le comporte, il sera décerné :

1° Un premier prix consistant en une médaille d'or et une somme de mille francs ;

2° Un second prix consistant en une médaille de vermeil et une somme de cinq cent à sept cent cinquante francs, selon la valeur des partitions.

Le bureau principal du Congrès et celui de la section de musique s'entendront pour constituer un jury qui offrira toutes les conditions d'impartialité, de science et d'expérience.

Les auteurs resteront propriétaires de leurs œuvres, le Congrès se réservant seulement le droit de les faire exécuter à sa prochaine session générale.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Quelle idée Meyerbeer a eue de mettre tant de modulations scabreuses dans sa partition de l'*Étoile du Nord!* Cela met joliment sur les dents les chanteurs et les instrumentistes, sans amuser beaucoup le public. Aussi, n'avons-nous pas

vu de représentation de l'*Étoile du Nord* qui fût à l'abri de sérieux reproches.

Malgré de nombreuses répétitions partielles, malgré deux grandes répétitions générales, faites la veille de l'exécution définitive, on n'a pu obtenir, cette fois, un résultat meilleur que précédemment. Hâtons-nous d'ajouter pourtant que Mme Cabel a fait du rôle abrupt de Catherine tout ce qu'il lui était permis d'en faire; que M. Jourdan a parfaitement chanté le rôle de Danilowitz, et que M. Mengal a mieux rendu encore, s'il est possible, le désopilant type militaire qu'il créa jadis avec un succès des plus honorables.

C'est tout ce que nous dirons de la reprise de l'*Étoile du Nord*, sauf meilleur avis.

On a eu, mercredi, au bénéfice de M. Mengal, la première représentation de *Mireille*. Force nous est d'en remettre le compte-rendu à huitaine.

⁂ La première représentation du dernier opéra de Gevaert, le *Capitaine Henriot*, a eu lieu vendredi à Liége, malgré la défense signifiée, dit une feuille liégeoise, par exploit d'huissier, faite par l'auteur au directeur du théâtre, de représenter cet opéra. Cette défense était basée sur ce que la répétition n'avait pas été irréprochable. Toutefois, l'œuvre de M. Gevaert a obtenu un grand succès.

⁂ La seconde séance de musique de chambre donnée par MM. Kufferath, Léonard, Servais et Friedrichs a eu lieu lundi. Les salons de Mme la baronne Goethals regorgeaient de monde, et l'enthousiasme des auditeurs a été aussi grand que l'exécution a été magnifique.

Le programme, qui n'a pas besoin d'autre commentaire, se composait d'un quatuor pour instruments à cordes de Beethoven, le dernier de sa deuxième manière; d'une sonate de Corelli pour violon: *La Follia*, exécutée par Léonard, avec accompagnement de quintuor et piano; puis venait la *Romanesca*, interprétée par Servais, avec accompagnement de quatuor. La séance se terminait par le magnifique quatuor de Schumann, en *mi* bémol, œuvre 47.

Après avoir mentionné le programme et dans l'impuissance où nous sommes de dire à la louange des exécutants quelque chose qui ne soit au-dessous de la pure vérité, nous nous contenterons de remercier les organisateurs et les héros de ces séances dont le souvenir est ineffaçable. Merci donc à Mme la baronne Goethals, la généreuse *Mécène* des artistes, merci à MM. Kufferath, Léonard, Servais et Friedrichs, pour ces heures de véritable jouissance que nous devons à l'association de pareils talents; aussi souhaitons-nous que cette année soit la date d'inauguration de ces séances artistiques et qu'il nous soit donné de venir tous les ans à pareille époque applaudir avec le même enthousiasme les œuvres des maîtres exécutées par des maîtres.

⁂ Le concert de M. Jaëll aura lieu le 22, au local de la Réunion-Lyrique. On y entendra le *quintuor* de Schumann et les *Variations* pour deux pianos du même, exécutées par MM. Jaëll et Brassin.

M. Jaëll, de plus, interprétera des morceaux de Bach, Kirnberger, Chopin et plusieurs de sa composition, entre autres, une nouveauté ravissante, *Aux bords de l'Arno*.

⁂ Nous assistions, samedi 8, au concert donné par les Dames de charité de la ville de Bruxelles, et honoré de la présence de Mme la Duchesse de Brabant et de M. le Comte de Flandre. Les noms les plus justement célèbres et populaires à Bruxelles brillaient sur un programme bien choisi.

Mme Léonard nous a enchanté, nous a émerveillé dans l'air de la *Traviata* et dans les variations du *Toréador*, sur *Ah! vous dirai-je, maman*, d'Ad. Adam. Cette grande cantatrice, qui ne se prodigue guère à Bruxelles, nous a donné occasion d'admirer sa magnifique voix et sa méthode hors ligne, que l'on apprécie d'autant plus que c'est chose si rare chez les cantatrices d'aujourd'hui. Quelle ampleur de diction, quel sentiment, et surtout quel bon goût dans les points d'orgue et les cadences, cette preuve irrécusable de la méthode la plus parfaite. Mme Léonard a été applaudie avec enthousiasme et plusieurs fois rappelée; c'était justice.

La réputation de M. Léonard nous met mal à l'aise quand il s'agit de parler de lui; tout le monde connait son talent, tout le monde l'apprécie et l'admire. Quand nous aurons dit que ses fantaisies sur *Martha* et sur l'Hymne autrichien ont électrisé le public, nous aurons constaté les simples faits et fait acte de notre impuissance.

Nous nous dispenserions aussi volontiers de parler de M. Brassin, qui nous revient, chargé de lauriers, de son voyage en Allemagne; nous nous en tiendrons à enregistrer un grand succès de plus pour l'artiste aimé du public bruxellois, en ajoutant que sa fantaisie inédite sur la mélodie écossaise: *The blue bells of Scotland*, est une des plus ravissantes pages que nous connaissions, et que dans sa transcription sur *Faust*, M. Brassin nous autorise à dire qu'il est arrivé à des limites insurpassables.

L'exécution du duo sur les *Huguenots* de De Bériot et Thalberg, par Léonard et Brassin, a été à la hauteur du talent des deux artistes.

Un amateur, M. Baugniet, a dit quelques chansonnettes qui ont fait plaisir.

Et comme digne complément la musique des guides, sous l'excellente direction de M. V. Bender, nous a fait entendre l'ouverture de *Sémiramis*, et une fantaisie sur des airs de Proch par M. Bender, où les principaux artistes de ce corps de musique sans égal ont été chaleureusement applaudis.

⁂ Dimanche, a eu lieu au Temple des Augustins un concert donné par le *Cercle de la Philanthropie*. L'affluence était petite, comparativement à l'attrait du programme, mais le temps exceptionnel dont nous jouissons en a été la seule cause.

Mlle Van Boom, dont nous avons été les premiers à annoncer la réputation grandissante et à enregistrer les nombreux succès, chantait à ce concert. Nous avons constaté de grands progrès chez cette cantatrice, qui sous peu sera parfaite; aussi avons-nous applaudi de bon cœur à son excellente interprétation de l'air de la *Favorite*, *O mon Fernand!* et après l'air de *Roméo et Juliette*, la charmante artiste a dû reparaître plusieurs fois devant le public. On nous assure que Mlle Van Boom se destine au théâtre. Heureux sera le directeur qui pourra se l'attacher, et, pour notre part, nous désirons être toujours du public qui aura l'occasion de l'applaudir.

La *Réunion Lyrique* avait prêté son concours à ce concert; M. Fischer et ses chanteurs ont remporté un brillant succès. La musique des guides défrayait le reste du programme par les morceaux les mieux choisis de son répertoire. Nous avons remarqué, en dernier lieu, une petite perle de son chef, M. V. Bender, une polka: l'*Impératrice*, à laquelle on peut prédire le plus grand succès de vogue.

⁂ Nous enregistrons avec plaisir le succès que vient de remporter, à Liége, dans une soirée musicale donnée chez M. le gouverneur, Mlle Eyben, pianiste excellente qui y a joué en virtuose consommée le *concerto* en *sol* mineur de Mendelssohn. A une grande sûreté elle joint la force et le sentiment, outre que son organisation musicale ne laisse rien à désirer, car elle a joué le *concerto* par cœur, accompagnée par l'orchestre.

⁂ On nous écrit de Tournay:

Un grand concert a été donné dans le grand salon du *Cercle de l'Union*. Le programme était parfaitement composé. Un trio pour piano, violon et violoncelle et un quatuor pour piano, orgue, violon et violoncelle servaient d'ouverture aux deux parties. La *Charité*, sublime composition de Rossini, exécutée par Mlle Julia Labonne, pianiste de premier ordre, M. Mercier, le brillant organiste de la cathédrale, et M. Carré, l'un des meilleurs élèves

de M. Dubois, a été entendu avec ravissement par l'auditoire. Ajoutez à cela la voix suave de Mlle Regina Labonne, la magnifique voix de ténor de M. Jules Stiénon, qui ont chanté le grand air du *Pré aux Clercs*, *le Carnaval de Venise*, de la *Reine Topaze*, le *Songe de Tartini*, le grand duo de *Lucie*, enfin le *Miserere* du *Trouvère*, redemandé et exécuté deux fois au milieu des applaudissements les plus vifs, et vous aurez une idée de cette belle soirée musicale, dont le succès a été complet.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de Mlles Julia et Regina Labonne. Le talent de ces jeunes artistes aussi distinguées que modestes est connu depuis longtemps dans notre ville.

⁂ Mardi passé a eu lieu dans la salle philharmonique le concert de la Société Royale des Artisans Réunis. Les noms les plus marquants parmi les compositeurs de chœurs figuraient sur le programme; ils ont eu des interprètes dignes d'eux. On sait que cette phalange de chanteurs, dirigée par M. Van Volxem, occupe avec honneur une des premières places parmi les sociétés chorales belges.

Le violoncelliste Montigny a été fortement applaudi dans deux morceaux de sa composition, il a trouvé là occasion de déployer la qualité distinctive de son beau talent, ce sentiment poétique qui charme et transporte l'auditeur. Un caprice de concert par Ascher et le second galop fantastique de Louis Brassin ont permis à Mlle Dewit de faire preuve de goût et de courage. Le galop de Brassin renferme des difficultés redoutables et de nombreuses beautés. La jeune pianiste a su vaincre les unes et mettre en relief les autres; son succès a été complet.

⁂ On nous écrit de Louvain :

Dans votre numéro du 6 avril, vous annoncez les débuts de l'Association des artistes musiciens de Louvain. Cette ville possède aussi, depuis l'année dernière, son Cercle d'amateurs, dont le principal but est de donner des matinées musicales au bénéfice des pauvres. Quatre séances de musique d'ensemble ont été organisées, pendant cet hiver, par ce Cercle et 175 chanteurs, dont trente jeunes personnes des premières familles de Louvain, y ont pris part sous la direction de M. Van Elewyck. Nous citerons comme s'y étant particulièrement fait applaudir Mlle G., de Bruxelles, l'une des meilleures élèves de Mme Léonard de Mendi, Mlle Thérèse Cornélis, fille de l'excellent professeur de chant du Conservatoire, et enfin l'éminent organiste, M. Lemmens, qui, non content d'avoir bien voulu jouer de l'harmonium dans une des matinées, a encore expressément composé pour le Cercle un chœur madrigalesque intitulé la *Fête de Venise*.

Le produit des matinées dont nous venons de parler dépasse la somme de trois mille francs et la dernière séance, celle du 6 avril, a réuni plus de 1,200 personnes dans la vaste salle de l'université. Mlle Louisa Arrus y a obtenu un nouveau succès dans la scène italienne *Là Sull'Altar* de L. Gordigiani. — Le Cercle des amateurs se compose de la Société de Sainte Cécile, de la Société chorale des Étudiants et de trente-cinq jeunes personnes des premières familles de Louvain. M. Van Elewyck en a accepté la direction générale.

⁂ On nous écrit de Gand :

Je trouve dans votre dernière correspondance de Gand une erreur que je crois devoir rectifier. Il y a eu non pas une seule, mais deux répétitions générales pour *Roland à Roncevaux*; il est vrai de dire que l'interprétation en a été mauvaise, et le succès négatif, mais je crois que cet insuccès doit surtout être attribué à la faiblesse de l'œuvre de M. Mermet.

La fermeture de notre théâtre a eu lieu le 3 avril.

Un coup d'œil rétrospectif et général jeté sur la campagne théâtrale, nous permet de dire que la direction a fait de très-bonnes affaires. Notre troupe d'Opéra-Comique était convenable; celle du Grand-Opéra, médiocre. Là manquait la fraîcheur des voix; ici, le talent faisait défaut, Mme Balbi, chanteuse légère, Mme Bourgeois, forte chanteuse, et M. Guillot, basse, étant les seules exceptions.

Les opéras-comiques qui ont obtenu le plus de succès, sont eux que l'on a le mieux exécutés, c'est-à-dire la *Chatte merveilleuse* et *Mireille*. Nous voudrions ajouter *Lalla Roukh*; mais cette partition, l'une des plus ravissantes que nous connaissions, et quoique fort bien chantée, n'a rencontré chez notre public qu'un succès d'estime.

Il n'est presque pas un seul grand-opéra qui ait été convenablement exécuté, et il ne faut rien moins que cette incroyable avidité d'entendre de la musique pour expliquer l'empressement du public, ce qui, à son tour, justifie ce résultat pécuniaire, si favorable à la caisse de la direction, que nous constatons plus haut.

L. V. G.

ANVERS. On a clôturé l'année théâtrale, le mercredi 5 avril, avec *Roland à Roncevaux*. Le public nombreux a rappelé tous les artistes. Mme Cabel a chanté le jour précédent Marie, de la *Fille du Régiment*, et son talent de cantatrice et de comédienne a provoqué d'unanimes applaudissements.

Dimanche passé a eu lieu au théâtre des Variétés la Soirée musicale organisée par la Société des fanfares *De Vryheidsvrienden* (que dirige l'ancien chef de musique de régiment M. J. De Wit), à l'occasion du 30e anniversaire de S. A. R. le Duc de Brabant. Plusieurs artistes et amateurs, ainsi que la Société chorale *les Montagnards*, ont prêté leur concours à ce concert, qui se donnait au bénéfice de la veuve et des orphelins Peeters.

Ce concert a produit plus de 1,000 francs.

— Une charmante soirée musicale a été donnée par la Société d'harmonie de Saint-Willebrord, en faveur des victimes de la chaloupe *de Hoop*. La recette a été fructueuse.

Les solistes se sont acquittés à merveille de leur tâche. MM. Helsen, Tilles et Cyseb ont chanté le fameux trio de *Guillaume Tell* avec un grand succès.

M. Wambach, 1er basson du théâtre, s'est surpassé dans ses variations difficiles, et M. Leelus, dans son air varié pour cor. Les honneurs de la soirée étaient réservés à une jeune pianiste d'avenir, Mlle Janssens.

Le concert a été charmant et laissera un précieux souvenir, tant à ceux qui y ont assisté qu'aux malheureux qui jouiront du bénéfice.

— Mlle Bléau, la prima donna de Bordeaux, est engagée pour la campagne prochaine, à Anvers.

— M. Alméras a également contracté un engagement avec Mlle Castan, forte chanteuse, et Laurentis, actuellement première dugazon au théâtre du *Capitole*, à Toulouse.

— Le chef d'orchestre sera M. Van Ghrel, qui était cet hiver à Alger.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — J'ai à vous annoncer — chose merveilleuse! — une nouveauté encore et un grand succès au Théâtre Italien. Cette scène a donné, il y a huit jours, *Crispino e la Comare*, opéra-bouffe en trois actes des frères Ricci, applaudis déjà en France pour leur *Chiara di Rosemberg*, leur *Corrado d'Altamura* et surtout le *Scaramuccio*, dont le public a gardé bon souvenir. *Crispino e la Comare* a réussi dès le premier soir et brillamment. La pièce est originale, amusante, assez proprement faite même. Cet opéra-bouffe est fait sur une idée d'une bouffonnerie contestable; c'est l'histoire d'un savetier qui, las de la vie misérable qu'il traîne, va pour se jeter dans un puits quand la Mort, qui, pour ne pas l'effrayer, lui dit simplement se nommer la Comare, lui conseille de vivre pour être riche et réputé. Ce qu'elle lui propose, c'est de consentir à passer pour un grand médecin à l'œil infaillible : « Si tu me vois près du malade, retire-toi en disant qu'il est perdu sans ressource; si tu ne m'y vois pas, alors quelque désespéré que soit son état, affirme qu'il vivra. » Crispino accepte cet excellent marché, et le voilà cité comme le premier médecin de Venise. Tel est le fond de la pièce : il est gai si l'on veut; mais les détails sont souvent bouffons et,

en somme, la pièce amuse beaucoup. La musique, sans être toujours bien élégante ni originale, plaît, parce qu'elle est facilement écrite, fort gaie et riche en jolis motifs. C'est dans son ensemble une très-estimable partition qui contient des pages délicieuses de verve, d'esprit, et aussi des pages d'un caractère nettement accentué. Je citerai d'excellents morceaux d'ensemble, de très-gracieux couplets pour soprano, un *brindisi* entraînant, un duo comique qui est une perle, enfin un trio bouffe digne d'être signé Rossini. C'est de la musique en majeure partie italienne, mais où cependant l'élément français brille parfois de toute sa grâce et de toute sa finesse; en un mot, c'est un opéra-bouffe que je qualifie sans crainte de charmant opéra-comique. Zucchini a créé avec une supériorité remarquable le rôle de Crispino, le plus important de l'ouvrage. Mlle Vitali a chanté avec toute la perfection italienne et joué avec toute l'aisance française le joli rôle d'Anetta. Dans un personnage peu important, Agnesi s'est fait applaudir. MM. Brignoli et Mercuriali tiennent les autres rôles à la satisfaction générale. *Crispino e la Comare* est donné presque tous les jours et chaque représentation en augmente le succès. Dire cependant que depuis près de trente ans cet ouvrage était applaudi sur toutes les scènes italiennes! Cette année seulement on nous le fait entendre. O Ventadour, beau type de théâtre fossile, quand te décideras-tu à te mettre en rapport avec le mouvement moderne? .. On prépare pour la fin de la saison une solennelle reprise de *Don Juan*. Ce sera la troisième de la campagne. Mais des *Puritains* on ne parle plus; quant à la *Forza del destino*, je doute maintenant qu'il en ait jamais été question. Nous aurons tous rêvé que cette œuvre était sur le programme de M. Bagier.

L'*Africaine* occupe continuellement l'Opéra, qui va profiter de la semaine sainte pour avancer sa besogne. On donne le 19 courant comme la date probable de la première représentation. Je n'ose plus rien dire sur ce sujet. L'Opéra-Comique marche toujours avec *Henriot* et le *Saphir*. On remonte le *Pré aux Clercs* avec décors et costumes neufs. — *Macbeth*, au Théâtre-Lyrique, va arriver, s'il faut en croire les menus propos, à la même date que l'*Africaine*. M. Carvalho et ses artistes sont beaux de confiance et l'on s'attend pour l'œuvre de Verdi à l'un de ces succès qui font époque. Une telle réussite ne me surprendrait pas: le Lyrique est en veine et Verdi est toujours adoré de nos dilettantes. Cependant je trouve que trois ouvrages de ce maître en une seule saison, c'est beaucoup. — Les Bouffes ont donné samedi une amusante opérette intitulée: *Un drame en l'air*. Mais les Bouffes se font la main en attendant la grande partie qu'ils vont jouer bientôt; cette partie est le début de la divine Thérésa, de l'incomparable prima donna qui daigne enfin, moyennant beaucoup d'argent, consentir à descendre chaque soir pendant une heure de l'estrade du café-concert pour illustrer le théâtre de sa présence. Vous le voyez, de belles soirées nous sont promises. Si le succès de Thérésa le permet, les Bouffes donneront encore une nouveauté: le *Bœuf Apis*, grande machine avec musique.

Nous avons en ce moment une température de juillet, les concertistes en sont effrayés; que de concerts l'ami Soleil nous épargne! — Aux Italiens, jeudi, le *Stabat*, samedi, la *Rédemption*, de M. Alary. Au Cirque, vendredi soir, concert sacré sous la direction de Pasdeloup. Je vous parlerai de ces adieux de l'hiver.

Jules Ruelle.

⁂ Le célèbre Joachim se fera entendre au 2me concert spirituel du Conservatoire. Il y exécutera le concerto de Beethoven.

⁂ M. et Mme Lemmens sont à Paris, où ils passeront quelques semaines.

⁂ M. Edouard de Pompéry vient de publier une brochure très-intéressante qui a pour titre: *Beethoven, sa vie, son caractère, sa musique.*

⁂ M. et Mme Marchesi ont donné le 4 avril une soirée intéressante, dans laquelle on a pu suivre le développement de l'air et du duo dans l'école italienne depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. M. et Mme Marchesi, tous deux professeurs, possèdent l'intelligence, le goût, et l'on ne saurait imaginer de meilleurs chefs, de guides plus éclairés, plus sûrs pour une école lyrique ou pour un théâtre. On n'en doute pas quand on sait, comme nous, les noms des élèves qui, formés par leurs leçons, se font applaudir dans le monde musical. (*Revue et Gazette musicale*.)

⁂ M. Jouvin, dans le *Figaro*, constate le succès de l'opérette *Avant la Noce*, de M. Emile Jonas. « C'est, dit le spirituel écrivain, un prix de Rome luttant avec courage depuis dix années pour se dégager de l'obscurité. Ou je me trompe fort, ou pour cette fois Jonas est sorti du ventre de la baleine. »

ALLEMAGNE.

BERLIN. — *Cosi fan tutte* a reparu à l'Opéra après un repos de six années. L'œuvre de Mozart n'a jamais fait impression sur le public, et la nouvelle tentative n'aura pas un meilleur résultat, car à la première représentation la salle n'était remplie qu'à moitié.

Hölzel, la basse viennoise, vient d'être engagé à notre Opéra.

Une troupe italienne a commencé le 10 avril des représentations au théâtre Kroll. M. et Mme Trebelli-Bettini font partie de cette troupe; le 15 mai sera le tour d'une compagnie d'opéra-comique français, au théâtre Victoria. M. Hammer, son directeur, promet aux Berlinois les meilleurs artistes de l'Opéra-Comique de Paris.

Parmi les derniers concerts donnés, nous citerons celui de la Société de symphonie, qui a fait entendre le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, et celui de l'Académie de chant, qui a exécuté la *Mort de Jésus-Christ*, oratorio de Graun.

La recette de ce dernier concert a été remise intégralement au comité chargé de l'érection du monument de Graun à Wahrenbruck (Saxe.)

L'Académie Stern prépare pour le 15 avril l'exécution de la 9e symphonie de Beethoven avec chœurs.

VIENNE. — L'Opéra italien a ouvert la saison par *I Lombardi* de Verdi, avec Mme Lotti della Santa, et MM. Graziani et Angelini. Théâtre comble, succès enthousiaste.

Le *Pardon de Ploermel* se soutient avec éclat. L'Opéra est envahi à chaque représentation par une foule immense et qui prodigue ses bravos presqu'à tous les morceaux de cette remarquable partition.

Le Carltheater a donné un petit acte charmant: le *Tailleur de Kabul*, musique de Storch, laquelle renferme des motifs délicieux de mélodie et d'esprit.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Côme, le 1er avril, Mme Judith Pasta, née à Sarrono près Milan, en 1798, célèbre cantatrice dont le règne a précédé celui des Sontag et des Malibran. Ses rivales étaient Mme Mainvielle-Fodor et la Catalani, qui toutes deux gardaient l'avantage sur elle pour la virtuosité; mais la Pasta l'emportait cent fois par l'expression et par l'inspiration dramatiques, et par une noblesse d'attitude et de geste que n'altéraient pas les plus violents élans de passion. (Notice dans la *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, T. VI, p. 463.)

— A Paris, Mme Vadé-Bibre, successivement artiste lyrique à l'Opéra, en province, à l'étranger, et en dernier lieu au Théâtre Lyrique.

— A Prague, à l'âge de 54 ans, M. Maurice Wagner, professeur de violoncelle au conservatoire.

— A Londres, le 5 avril, M. Edouard-Jacques Loder, compositeur anglais.

— A Groningue, le 8 mars, M. T. Steenhuis, compositeur et organiste.

— A Carlsruhe, M. N.-N. Illand, musicien de l'orchestre de la cour.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 20 Avril 1865. N° 16.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LES ADIEUX AU MONDE,

ROMANCE,

Paroles de Gustave Antoine, musique de Philippe Silauras.

LES CONCOURS DE MUSIQUE EN BELGIQUE.

Les récompenses accordées, en Belgique, aux bonnes exécutions musicales sont nombreuses. Tous les ans des concours de chant, d'harmonie et de fanfares sont organisés dans nos villes de province, et si l'on faisait l'addition des sommes qui y ont été consacrées depuis 1832, on arriverait à un chiffre fabuleux.

La composition a joui, relativement parlant, de moins de faveur. Peut-être que les essais qui ont été tentés, dans plusieurs villes et communes, n'ont pas produit des résultats assez marquants pour décider les organisateurs à de nouvelles tentatives. Toujours est-il que la composition n'a pas été absolument négligée, et nous nous étonnons que les personnes qui ont rédigé le programme du concours de Louvain, aient pu dire que, sauf l'Académie de musique de cette ville, les associations libres n'ont *rien* fait, dans notre pays, pour stimuler les jeunes auteurs.

Parmi les sociétés qui ont ouvert des concours pour la composition de cantates, motets, ouvertures, symphonies, chœurs, airs nationaux, etc., nous citerons les suivantes: la *Société royale des Beaux-Arts et de Littérature*, le *Nederduitsch Taelverbond*, le cercle *Orphée*, à Gand ; la *Société royale d'Harmonie*, la *Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts*, à Anvers ; la *Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*, à Mons ; la *Société royale des Chœurs*, la *Société de la Renaissance*, l'association dramatique *Yver en Broedermin*, à Bruges ; la Société chorale *De Eendragt*, à Meulestede et la Société d'harmonie de *Sainte-Cécile*, à Bever-lez-Audenarde.

L'Académie royale de Belgique se mit aussi de la partie en ouvrant, en 1853, un concours pour la composition d'une symphonie triomphale à l'occasion du mariage du duc de Brabant. Trente et une partitions, expédiées de Vienne, Dresde, Berlin, Munich, Leipzig, Rome, Naples, Paris, Londres, Amsterdam, etc., furent soumises au jury.

Nous en souhaitons autant au concours de Louvain.

La valeur considérable des prix offerts aux vainqueurs est bien faite pour stimuler l'ardeur des jeunes musiciens. Nous les engageons vivement à ne pas laisser passer cette occasion d'exercer leur imaginative et de se produire avantageusement. W.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Cinq actes pour une bucolique, c'est bien long ! Le public, parfois capricieux, mais toujours sensé, l'a fait comprendre à M. Gounod, en n'accordant à *Mireille* qu'un succès d'estime. Il aimait d'ailleurs, ce bon public, un dénouement heureux à la place d'un sombre dénouement de mélodrame imité des *scenarios* italiens.

Devant l'arrêt de ce souverain juge, M. Gounod s'est respectueusement incliné, et il a généreusement sacrifié deux actes. De plus, il a consenti à terminer sa pièce par une noce au lieu de la clôturer par une agonie.

Telle est l'histoire de la transformation de *Mireille* en trois actes. Depuis, l'ouvrage s'est franchement relevé et toutes les scènes de province l'ont acclamé avec enthousiasme.

C'est le *Mireille* en trois actes qui a été donné, le 12 avril, au bénéfice de M. Mengal.

Ce que les librettistes ont fait du sublime poëme de *Mirèio*, ne vaut guère mieux, hélas! que ce qu'ils ont fait de tant d'autres poëmes illuminés d'un chaud rayon poétique. Un esprit de convention absurde préside aujourd'hui aux entreprises théâtrales. Délayer l'épopée ou l'églogue, c'est déflorer les situations poétiques, c'est dénaturer les caractères et amoindrir cette touche du maître fort de son individualité. La fantaisie, la règle, l'agencement scénique ont tout gâté.

La donnée de Frédéric Mistral se réduit à cette simple histoire :

Mireille, fille du riche propriétaire Ramon, aime Vincent, le fils d'un pauvre vannier. Le père de Mireille veut marier sa fille à Ourrias, un ouvrier riche, mais fort brutal. Mireille refuse. Ourrias, exaspéré, assomme son rival; alors Mireille éperdue se rappelle le rendez-vous qu'en des jours plus heureux elle avait donné à Vincent au village des Saintes. C'est au seuil de la poétique église des Saintes que Mireille vient expirer, dans les bras de son fiancé.

Dans le *Mireille* remanié, les deux amants ont une entrevue

devant l'église des Saintes, où l'on consacre les prémices des champs aux patronnes vénérées du temple. A la suite d'une accolade extatique, Mireille s'évanouit; Vincent crie au secours; le père de Mireille arrive et prononce le *conjungo*. La noce se célèbre.

Un dénouement modifié est un dénouement manqué. Aussi la pièce, qui avait d'abord éveillé très-vivement l'attention, voire même provoqué un franc succès d'enthousiasme, s'est-elle terminée au milieu de l'indifférence générale. Les scènes du troisième acte d'ailleurs n'ont aucune liaison logique et se déroulent *ex abrupto*.

Voyons maintenant la part du musicien.

L'ouvrage de M. Gounod est admirable comme facture. La voix et les instruments y disent et redisent des choses d'une exquise finesse. Partout la grâce, la tendresse, l'expression naïve et naturelle des caractères. Partout la distinction, l'élégance et le goût. Partout un coloris sentimental, qui porte à l'âme d'ineffables douceurs. On y entend, de plus, toutes sortes de curiosités orchestrales : des associations de timbres piquantes, des septièmes qui remontent, etc.

Seulement, y a-t-il là du neuf, de l'imprévu? Il nous semble que toutes ces belles choses ont été données dans *Philémon et Baucis* et ailleurs, et qu'elles ne constituent que des variantes, plus ou moins ingénieusement voilées, de ce que nous avons entendu déjà.

Selon nous, dit le critique musical de l'*Écho du Parlement*, M. Gounod est arrivé à cette phase de son talent où l'inspiration s'amoindrit pour se substituer aux minuties de la facture. Il ne réalise pas ce symbole du type éternel du beau : *Varietas in unitate*, la variété dans l'unité, et tous ses morceaux ne se démêlent pas par des contrastes habilement ménagés.

Pourquoi d'ailleurs choisir un sujet appartenant à l'époque actuelle, demande le même critique? En prenant une donnée biblique ou du moins ancienne, M. Gounod aurait retrouvé, sur sa palette de peintre, cette teinte de mysticisme religieux, ce caractère de rétrospectivité idéale qui font du *Faust* une partition hors ligne. Ici, il est obligé de recommencer, après vingt autres, les rhythmes *couleur villageoise*, se déroulant sur des pédales en quintes nues, les susurrements du hautbois, simulant les préludes des pipeaux rustiques, les motifs de ballets qu'on a très-bien baptisés du nom de *danses d'ours*.

Dans sa partition, telle que nous l'avons entendue la semaine dernière, nous n'avons remarqué, en définitive, que la poétique chanson du Magali, que les amants se redisent et que le chœur répète mélodieusement; les couplets ravissants de la sorcière, les couplets pittoresques du bouvier, enfin le finale pathétique, d'une coupe appropriée aux exigences du sujet. Tout cela appartient au deuxième acte, qui est le point culminant du drame. Le premier acte ne renferme que le chœur des Magnarelles, et le troisième acte ne comporte que le duo extatique des amants, duo entraînant, fort bien écrit, mais d'un élan trop lyrique pour de simples manants. On se rappelle involontairement le motif final de la *Favorite*, également à l'unisson : « Va, dans une autre patrie! »

La chanson du pâtre, fort belle d'ailleurs, n'a fait aucun effet, parce qu'il lui faut, pour cadre, le ciel ouvert et non un étroit réduit.

A l'égard de l'exécution, il faut citer en première ligne Mme Mayer, une Mireille accomplie. L'artiste a retrouvé le naturel exquis, l'esprit piquant qu'elle a su mettre jadis dans le *Tableau parlant*. Que de grâce dans son jeu! que de naïveté expressive dans sa diction! que de finesse adorable dans son chant!

M. Jourdan est le digne partenaire de Mme Mayer, et il joue et dit son rôle de Vincent avec un charme non moins grand. Ces deux artistes ont été rappelés après le premier acte, et applaudis avec enthousiasme dans chaque morceau.

Il faut encore mentionner M. Brion, un père qui gronde et qui menace avec une certaine majesté, et Mlle Faivre, qui dit à ravir ses délicieux couplets de la sorcière. Les autres rôles ne sont qu'accessoires.

⁂ *Mireille* a été donnée mardi au bénéfice de Mme Mayer.

⁂ La première représentation de *Méryem ou le Captif* aura lieu sous peu. M. Lassen est arrivé pour donner ses instructions. C'est M. Jourdan qui remplira le rôle de Cervantes.

⁂ On a répandu beaucoup de fausses nouvelles au sujet de l'*Africaine*. On a dit que la longueur démesurée de certaines parties de l'ouvrage rendait des coupures indispensables; mais que Mme Meyerbeer ne consentait pas à ce qu'on supprimât une mesure de la partition. Cela est complétement inexact. Quelques coupures ont été, en effet, jugées nécessaires; et elles ont été faites, sans aucune opposition de la part de Mme Meyerbeer, par M. Fétis, auquel Meyerbeer avait naturellement délégué tous ses droits, en le chargeant de présider à la mise en scène de l'*Africaine*. L'exécution musicale marche parfaitement aux répétitions; tous les obstacles viennent des machines, dont on parvient difficilement à régler le jeu. Le temps employé pour monter et démonter le vaisseau doit nécessairement être abrégé; la manœuvre de ce vaisseau, au moment du naufrage, laisse encore beaucoup à désirer. C'est de ces détails matériels qu'on s'occupe en ce moment. On avait fixé la première représentation au 21 avril; mais les répétitions supplémentaires pour régler le jeu des machines ont fait ajourner cet événement au 28, et l'on espère que cette fois il n'y aura plus de remise.

La première répétition générale a eu lieu mardi dernier. A toutes les répétitions assiste Mlle Cécile Meyerbeer, fille de l'illustre compositeur. On dit que la Cour a retenu plus de 300 places. (*Indép.*)

⁂ On lit dans le *Boccherini*, journal musical de Florence :

La huitième matinée de cette année, à laquelle a pris part le grand violoniste Bazzini, marquera dans les fastes de cette Société. M. Bazzini a joué dans le quatuor en *ut* de Mozart, et dans le quintette en *ut* de Beethoven, et a interprété ces chefs-d'œuvre avec un art admirable. Il a surtout excité un vif enthousiasme en exécutant une sonate de sa composition pour violon avec accompagnement de piano. Le public a redemandé le second temps, qui a la forme d'une romance des plus touchantes.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage de M. Basevi intitulé *Studi sull' Armonia* (études sur l'harmonie). C'est un petit livre dans lequel M. Basevi développe la théorie dont il n'avait donné qu'une très-courte esquisse dans son *Introduction à un nouveau système d'harmonie*. Quelle que soit l'opinion du lecteur sur ces études, il faudra reconnaître qu'elles présentent l'harmonie sous un aspect tout à fait physiologique et philosophique, en la délivrant de l'empirisme, auquel elle était plus ou moins assujettie dans tous les traités antérieurs.

Dans l'état de décadence où se trouvent actuellement les écoles musicales en Italie, il est consolant de voir les bons fruits qu'a produits l'école de violon dirigée par M. le professeur Ferdinand Giorgetti. Cette école n'est certainement pas inférieure à celles de France et de Belgique. Sans elle, il eût été impossible d'organiser à Florence cette *Société du quatuor* qui a été imitée par plusieurs autres villes d'Italie avec un si grand avantage pour la musique instrumentale. La plupart des artistes qui se font entendre dans les séances de cette Société sortent de l'école de M. Giorgetti, à qui on doit en outre un grand nombre d'excellents quatuors.

GAND. — La proposition de *Van Crombrugghe 's Genootschap*, tendant à former une fédération entre nos principales sociétés chorales, dans le but de donner des concerts populaires, n'a pas abouti, deux de ces sociétés ayant refusé leur concours actif. Ce refus a été basé sur plusieurs raisons que nous n'entendons pas examiner.

Quoi qu'il en soit, l'idée était bonne et méritait un accueil plus favorable, que l'avenir, sans doute, lui réserve.

Cependant, si, au lieu de charger exclusivement, et tour à tour, chacune des sociétés participantes de l'exécution d'un concert, et

de diviser ainsi les forces, on eût eu en vue de réunir deux ou trois phalanges, afin de parvenir à des résultats plus décisifs, nul doute qu'alors la proposition n'eût rencontré de plus nombreuses et de plus vives sympathies.

Cela nous met en mémoire un projet à peu près analogue, formulé, il y a peu de temps, par la *Société lyrique* de Bruxelles, qui, à cet effet, s'adressa aux cercles lyriques la *Legia* de Liége et les *Chœurs* de Gand.

Ces Sociétés y adhérèrent avec empressement. Serait-ce commettre une indiscrétion que de demander où en est resté cet utile projet? L. V. G.

HUY. — A l'occasion de la *Fête Septennale* de cette ville, la société d'amateurs de chant d'ensemble offrira, le 13 août prochain, sous les auspices de l'administration communale, un Grand Concours de Chant d'Ensemble pour voix d'hommes, sans accompagnement, à toutes les sociétés chorales du pays et de l'étranger.

De nouvelles combinaisons très-intéressantes pour les sociétés concurrentes, figureront dans l'organisation de ce Concours, dont le programme complet des mesures qui y seront relatives sera publié dans le plus bref délai.

MONS. — Jaëll s'est fait entendre au concert des Redoutes, le lundi de Pâques, et a obtenu un succès pyramidal.

Après avoir ravi, émerveillé son auditoire par l'exécution des morceaux du programme, il a été rappelé avec enthousiasme et a fait ses adieux en exécutant avec une incomparable habileté mécanique et un style remarquable la marche du Tannhauser, transcrite par Listz. — Une jeune cantatrice, élève du Conservatoire de Bruxelles, Mlle Julie Woesten, a chanté avec talent l'air de *Sémiramide* et celui de la *Favorite*.

L'orchestre, tout occupé du succès de Jaëll, a néanmoins parfaitement interprété l'ouverture de *Fidelio*, et l'adagio et l'intermezzo de la première symphonie de Fétis.

Cette dernière œuvre, que nous devons aux soins intelligents de M. Jules Denefve, a fait sensation.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Les théâtres lyriques ont été fermés pendant une grande partie de la semaine sainte. Dimanche et hier, ils ont pompeusement annoncé leur réouverture sur les affiches; mais comme le ciel nous gratifie en ce moment de journées et de soirées à rendre juillet jaloux, les affiches, malgré leur splendeur, font un médiocre effet sur la foule.

A défaut de théâtres pendant les jours saints, nous avons eu des concerts dont quelques-uns fort attrayants. Des concerts, dits spirituels, ont naturellement été donnés. Chez Pasdeloup, vendredi, il y en a eu un; mais cette année, le fondateur des concerts populaires avait rayé les chœurs de son programme : quelques morceaux d'orchestre, un fragment de concerto de Beethoven, exécuté par Ritter, enfin quatre morceaux de chœur, ont fait les frais de la soirée. On a deux fois entendu Delle Sedie et deux fois Mme Lemmens-Sherrington, une cantatrice que je crois nouvelle à Paris. Son talent est grand, sa voix est agréable et étendue. Elle a chanté un air de Handel et les *Variations* de Rode, ces dernières avec un style magistral et une franchise de vocalisation vraiment rare. Mme Lemmens-Sherrigton est une cantatrice de premier ordre; combien elle serait plus agréable encore à entendre si elle accentuait mieux les paroles qu'elle prononce. On l'a beaucoup applaudie et deux fois rappelée. La saison des concerts populaires est maintenant terminée. — Au Conservatoire, dimanche, on a entendu le célèbre violoniste Joachim; succès d'enthousiasme, succès de Vieuxtemps et de Sivori.

Les Italiens, selon leur coutume, ont donné un concert sacré le jeudi-saint, où a été chanté le *Stabat* de Rossini. Le samedi, au même théâtre, exécution de la *Rédemption*, mystère de MM. Deschamps et Pacini, musique du maestro Giulio Alary. Je n'ai rien à dire de cette dernière soirée, sinon que tous les artistes ont très-vaillamment fait leur devoir. Quant au *Stabat*, vous en connaissez la puissante beauté. Mmes Charton-Demeur, Talvo-Bedogni, Lablache, MM. Agnesi et Corsi ont interprété avec grand mérite le chef-d'œuvre de Rossini. — Pendant que j'en suis aux concerts, je donnerai un souvenir et des éloges mérités à la soirée musicale de M. Grelve, compositeur, où le bénéficiaire a fait entendre des œuvres très-remarquables de différents genres.

L'Opéra sue et souffle de façon à faire peine pour mettre à la mer le vaisseau de l'*Africaine*. Après quelques mois de travail, on est arrivé à des entr'actes d'une heure, avant et après le vaisseau; on trouve naturellement que c'est encore beaucoup. Quant à la musique, pour laquelle on fait bien moins de réclame que pour le vaisseau, on pense que tout marchera bien. Les cinq actes ont été répétés. — Mme Hirlanda-Nothas n'a pas paru encore. Pour en finir avec l'Opéra, je vous rapporte le bruit suivant : Ernest Reyer écrirait cinq actes sur des paroles de M. du Locle.

A l'Opéra-Comique, on attend le *Pré aux Clercs*, que nous aurons sans doute dans les environs du 15 mai. Autre reprise annoncée : l'*Ambassadrice*. En nouveauté, on parle de trois actes de Bazin et trois actes de Maillart. On avait bien parlé aussi d'une foule d'autres choses qui ne viennent pas; ainsi tout marche sur nos théâtres parisiens : souvent rien n'est plus prochain que ce qu'on croit très-éloigné, ni plus incertain que ce que l'on croit sûr. Enfin la *Fior d'Aliza*, de Massé, et la reprise de l'*Étoile du Nord* sont choses certaines pour l'automne. *Le Capitaine Henriot* ne fait plus d'argent; ce n'aura été, pour la caisse, qu'un médiocre succès. Le *Saphir* marche bien et la musique s'en demande beaucoup. — *Macbeth* est annoncé pour mercredi sur l'affiche du Lyrique. Je crois que cet opéra, auquel on peut prédire une grande vogue, terminera la saison, de sorte que beaucoup d'œuvres promises seront renvoyées à des temps indéterminés : le théâtre Lyrique impérial se doit à la propagation de l'idée Verdienne.

Les Bouffes-Parisiens ont donné samedi un ouvrage en deux actes intitulé *le Bœuf Apis*. La pièce, de MM. Gille et Turpille, ne vaut pas grand'chose; la musique, signée Léo Délibes, vaut mieux : c'est une très-jolie partition, une œuvre bien faite, spirituellement traitée et où j'ai remarqué quelques pages très-originales. La première représentation du *Bœuf Apis* a été fort applaudie. Au sujet des Bouffes, une grande nouvelle : M. Offenbach, je veux dire le *maestro* Jacques Offenbach, — le *maestrino*, si vous voulez, — s'est laissé toucher par les larmes des actionnaires dudit théâtre : l'inondation n'est plus à craindre pour le passage Choiseul, et la France s'en réjouit. Donc, l'hiver prochain M. Offenbach sera encore le tout-puissant autocrate; sa musique sera souveraine aux Bouffes. Mais comment l'illustre musicien s'arrangera-t-il du voisinage de l'illustre Thérésa? Deux divinités dans un seul temple, c'est gênant; je dirai plus, c'est effrayant!

Les Concerts des Beaux-Arts, Boulevard des Italiens, vont se transformer en théâtre; on y jouera l'opérette, mais l'opérette plutôt artistique que *cascadante*. Je vois là une brillante affaire et une redoutable concurrence pour Choiseul. — A bientôt une nouvelle audition de la messe de Rossini. Pour cette solennité, les sœurs Marchisio sont revenues d'Italie. Il est aussi question d'une représentation de Sophie Cruvelli, baronne Vigier, aux Italiens.

JULES RUELLE.

*** « Ce que je considère comme la véritable peste noire, dit M. Henri Rochefort, dans *le Figaro* du 9 avril, ce sont les concerts épidémiques que la semaine sainte tient suspendus sur tous les pianos d'Erard. On parle beaucoup d'une jeune fille très-forte sur le violoncelle et de plusieurs petits garçons de cinq ans et demi qui jouent du Beethoven à livre fermé. J'ai toujours aimé les enfants parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour les faire rire, mais, selon moi, Dieu ne les a pas plus créés pour jouer du piano qu'il n'a créé la femme pour jouer du violoncelle. Quand je vois sur l'estrade de la salle Herz un de ces artistes

fœtus, il me semble toujours que le pauvre petit a été mal en nourrice.

« On m'a annoncé dernièrement un virtuose de deux pieds et demi, un élève de Thalberg, et tellement petit que j'ai cru d'abord qu'il avait été fait par Meissonnier. Mais j'ai été détrompé par l'arrivée du père, qui m'a dit, après les compliments d'usage :

« — Mon fils a neuf ans. Il est déjà un peu vieux comme pianiste. Dans six mois d'ici, je ne sais pas ce que j'en ferai.

« J'ai conseillé à cet homme respectable de faire boire du vinaigre à son garçon, ce qui, en lui détruisant l'estomac de fond en comble, l'empêcherait naturellement de grandir. Le père m'a remercié avec chaleur de l'intérêt que je portais à sa famille, et nous nous sommes séparés en nous laissant l'un à l'autre l'assurance de notre considération la plus distinguée. »

⁂ Au dernier concert de la saison donné à l'Hôtel de Ville par M. le préfet de la Seine, Mme Lemmens-Sherrington a produit une véritable sensation et à reçu de nombreuses et vives félicitations. Elle n'a pas chanté moins de quatre morceaux : *Il Pensiero*, de Handel. — Variations de Rode ; — le solo d'un *Agnus Dei*, d'A. Thomas, et celui de l'*Inflammatus* du *Stabat*, de Rossini.

⁂ *Il Profeta*, de Meyerbeer, vient d'être représenté à Madrid avec un immense succès. Le rôle de Fidès a trouvé dans Mme Lagrange une admirable interprète.

⁂ *La Voix*, journal de Saint-Pétersbourg, dément le bruit d'après lequel Mlle Adelina Patti aurait été engagée par la direction des théâtres impériaux pour donner quelques représentations durant la saison prochaine. La direction, ajoute *la Voix*, n'a absolument eu aucune espèce de pourparlers avec Mlle Patti, qui, d'ailleurs, aurait l'intention de quitter complètement la scène, par suite de son mariage avec le baron Bühler, dont la famille exigerait d'elle ce sacrifice.

⁂ Vieuxtemps, le célèbre violoniste, vient d'arriver à Paris. Il n'a fait ce voyage que pour voir son fils et rester avec lui pendant les vacances de Pâques. Espérons, cependant, qu'il ne quittera pas notre capitale sans s'être fait entendre au moins une fois en public.

⁂ Le très-illustre pianiste Liszt est toujours à Rome, faisant la cour au Pape, mais n'arrivant pas à faire casser le mariage de la princesse allemande qui, depuis si longtemps, désire l'épouser. Il a dernièrement composé une œuvre musicale sur les poésies du Dante, *la Divine Comédie* ; après la lecture de cet ouvrage de Liszt, qui l'avait envoyé à Rossini, celui-ci s'est écrié : « C'est bien un véritable enfer. »

Une des filles de Liszt avait épousé M. Ollivier, le membre du Corps législatif. M. Ollivier est veuf de cette fille de Liszt, mais le monde musical s'est chargé de le pourvoir de nouveau. Une des filles de Meyerbeer va épouser M. Ollivier.

ALLEMAGNE.

LEIPSIG. — Les examens semestriels du conservatoire ont eu lieu du 10 au 12 de ce mois. Les résultats on été des plus satisfaisants pour les classes de violon, de violoncelle, de piano, de chant et de composition. L'admission de nouveaux élèves se fera dans la seconde semaine après Pâques.

VIENNE. — L'académie de chant vient d'exécuter le *Requiem* de Schumann que l'on n'avait pas encore entendu ; le succès a été nul.

Le ténor Dr. Gunz, de Hanovre, est engagé pour un mois de représentations à notre théâtre. Cet artiste avait prié la direction de changer à son intention le répertoire courant du théâtre, et de lui faire chanter des rôles moins connus du public viennois, entre autres, le *Maçon* et l'*Enlèvement du sérail ;* le directeur ayant déclaré qu'il ne pouvait monter ces opéras, M Gunz chantera les rôles de *Florestan*, *Don Ottavio*, le *Postillon*, *George Brown* et *Arnold*.

PRAGUE. — Mme Clara Schumann s'est fait entendre au 3e concert du conservatoire, et quelques jours après, cette remarquable artiste a donné un concert devant salle comble ; son succès a été extraordinaire.

Mlle Murska s'est fait entendre au théâtre, et a excité l'enthousiasme du public.

MUNICH. — Il paraît que la représentation du *Tristan Isolde* est sérieusement résolue. M. et Mme Schnor et Carolsfeld, de Dresde, qui en remplissent les principaux rôles, sont déjà arrivés à Munich.

HANOVRE. — M. Scholz, chef d'orchestre de la cour, vient de donner sa démission et se retire à Rome ; l'orchestre tout entier réclame une augmentation d'honoraires, et l'on assure que Joachim ne retournera plus à Hanovre.

KŒNIGSBERG. — La 1re suite de Lachner, exécutée par l'orchestre du théâtre, a produit sensation.

⁂ *La vie et les œuvres de J.-S. Bach*, tel est le titre d'un ouvrage actuellement sous presse, et qui fera sous peu son apparition. Cet ouvrage, que les connaisseurs vantent beaucoup, est dû à la plume de M. C.-H. Bitter, conseiller à la cour de Prusse

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

— A Augsbourg, le 3 avril, M. Michel Keller, maître de chapelle de la cathédrale.

— A Trécate (Piémont), à l'âge de 42 ans, M. Geremio Bettini, célèbre ténor, qui a chanté pendant quelque temps au Grand Opéra de Paris.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 27 Avril 1865. N° 17.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

BELLE DE NUIT,
ROMANCE,
Paroles de M. Achille Berton, musique de L. Van Beethoven.

Nous offrirons à nos abonnés avec un prochain numéro du *Guide musical* une primeur qui, nous en sommes assurés, sera la bienvenue auprès de tous.

Ce sera le ravissant arioso de l'AFRICAINE de Meyerbeer, chanté au 5e acte, par Mlle Battu :

Fleurs nouvelles, arbres nouveaux.

Nous espérons que nos abonnés nous sauront gré de cette attention.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le lecteur nous pardonnera si, par la température sénégalienne qu'il fait, nous n'avons pas été voir les prouesses chorégraphiques de certaine Clara Branlzka, premier sujet du théâtre de Varsovie, qui a rempli, la semaine dernière, le rôle d'Hélène dans *Robert* et celui de Giselle dans le charmant ballet qui porte ce nom.

Il nous en voudrait certes si nous avions manqué d'assister, pour en rendre un compte bien net et bien précis, à la première représentation du *Captif* de M. Lassen, qui s'est donnée, lundi dernier, aux applaudissements d'un auditoire composé de tout ce que Bruxelles renferme de notabilités artistiques et littéraires.

Le libretto, émané de la plume de M. Cormon, offre d'excellentes situations pour le musicien; il a de la couleur, il est bien dialogué, et il se déroule avec des gradations adroitement ménagées. Mais est-il assez mouvementé; est-il intéressant surtout? Il nous semble qu'en certaines parties la vie lui manque, et que, dès les premières scènes, le spectateur a tout deviné. L'imprévu est quelque chose en matière théâtrale.

Pour la musique, c'est celle d'un maître. Outre l'attrait piquant de l'instrumentation, la partition du *Captif* présente une série de mélodies expressives et d'un cachet éminemment distingué.

L'orchestre et le chant se prêtent un mutuel appui et concourent à la peinture des sentiments, au coloris des situations. Trop souvent le musicien, qui sait manier adroitement son orchestre, se sert des instruments comme d'un hochet, et le fait se plier au gré de sa fantaisie, le tout au détriment de la vérité théâtrale. Ici, la moindre ritournelle est en rapport avec ce qui se passe sur la scène, et sort, en quelque sorte, des entrailles du sujet.

Aussi n'avons-nous pas à signaler un morceau faible dans l'ouvrage de M. Lassen.

Au lieu de se présenter avec un gros opéra, bourré de toutes sortes de curiosités instrumentales et vocales, l'auteur du *Frauenlob* est arrivé, du fond de l'Allemagne, avec un simple acte, qu'il a médité à loisir et qu'il a caressé *con amore* depuis la première note jusqu'à la dernière. Avec un acte, on n'a pas l'air de vouloir s'imposer au public. Un acte d'ailleurs se combine avec d'autres pièces du répertoire et sert de lever de rideau.

Telle est, mérite musical à part, la raison du brillant accueil qui a été fait au *Captif*.

Les morceaux qui nous sont restés en mémoire, après une seule audition, sont les suivants : stances de Miguel, reprises par le chœur; prière de Maryam, que le chœur commente d'abord en monosyllabes, puis reprend solennellement; chœur de jeunes filles, d'un caractère tout oriental; couplets de Maryam, avec *tutti*, d'une coupe ingénieuse; romance de Miguel, délicieuse de tous points; duo de Miguel et de Maryam où surgit un andante d'une suave beauté. L'ensemble du duo s'opère avec l'intervention du chœur des captifs et forme le point culminant de la partition. Le compositeur y a réuni toutes les ressources du chant et de l'instrumentation, en restant dans les bornes assignées au genre, s'entend.

Signalons encore l'air d'Agi-Morato, page pleine de caractère, qu'interrompt le chœur des femmes et qui se clôture d'une façon charmante.

Après quelques fragments de morceaux déjà entendus et ramenés fort adroitement, pour renforcer l'effet du dénoûment, reparaissent les stances du début, qui se chantent, en guise de péroraison, avec le *tutti* des captifs.

Nous ferons un seul reproche à M. Lassen : c'est de n'avoir pas assez varié les rhythmes de ses morceaux, lesquels s'effectuent presque tous sur une mesure traînante et langoureuse.

N'oublions pas une jolie ouverture avec un andante soupiré par le cornet à piston et un allegro dessiné sur un motif oriental, et qu'accompagne le tambour de basque.

Cette ouverture, de même que tous les morceaux que nous venons de citer, a été applaudie chaleureusement. A la chute du rideau, les deux principaux acteurs ont dû reparaître sur la scène et le nom de M. Lassen a été acclamé avec enthousiasme.

Mais le musicien, voulant se soustraire à toute ovation, avait déjà quitté la salle. Nous ne saurions lui en faire un grief.

Le *Captif* avait pour interprètes le soigneux M. Jourdan, la froide Mlle Moreau, le désopilant M. Mengal, un peu renfrogné cette fois, en qualité d'ex-kaïd, et l'inoffensif M. Ferraud, qui n'a pas été en dessous de sa tâche, d'ailleurs facile.

Le dilettantisme national doit être satisfait. Il y a quelques jours, on donnait, sur notre première scène lyrique, la quatorzième représentation de *Bouchard d'Avesnes*. Hier, on faisait une réception brillante au *Captif*, que tout Bruxelles ira voir et entendre.

⁂ Alfred Jaëll a quitté Bruxelles. Il se rend à Paris, où il doit jouer au concert du violoniste Reményi; de là il partira pour Londres, où l'attendent de nombreux engagements.

⁂ M. Louis Brassin part pour Londres. Le célèbre pianiste compte s'y faire entendre dans plusieurs concerts, et ne reviendra à Bruxelles que vers le 15 juin.

⁂ Malgré la saison avancée et la température exceptionnelle dont nous jouissons, la salle de la Réunion-Lyrique regorgeait de monde, venu samedi pour assister au superbe concert d'Alfred Jaëll. Cette séance musicale comptera parmi une des plus belles de notre saison musicale, tout le monde s'est retiré, charmé et émerveillé. C'est qu'aussi outre l'attrait des morceaux annoncés, les noms de Mlle Vercken, cantatrice, et de M. L. Brassin figuraient sur l'affiche, et jamais, de plus, ne s'était présentée une pareille occasion d'entendre dans le même concert, jouant un morceau à deux pianos, deux artistes qui ont atteint un tel degré de supériorité, qu'ils ne laissent à la critique que la ressource de citer leurs noms comme suprême expression de l'éloge. Nous ajouterons donc simplement que MM. Brassin et Jaëll ont interprété *l'Andante* et *Variations* de Schumann, qui terminait le concert, comme eux seuls sauraient le faire. Après avoir accordé de chaleureux applaudissements au quintette de Schumann, à la gavotte de Bach, à la valse de Chopin, à la transcription du Tannhauser, interprétés par Jaëll, l'enthousiasme du public a toujours été en croissant, à l'audition de cette ravissante composition, *Aux bords de l'Arno*, qui sera bientôt sur tous les pianos; l'Allegro du XVIIIe siècle de Kirnberger, et cette vertigineuse *Valse du Pardon*; acclamé bruyamment, Jaëll a été forcé de se remettre au piano et de combler la mesure de son succès par l'interprétation de son *Home, sweet home*.

L'exécution du quintette de Schumann par MM. Jaëll, Brumer, Barwolf, de Bas et Deswert, a été irréprochable, et cette œuvre remarquable a fait un véritable plaisir.

Il devait être bien difficile de se faire applaudir après l'enthousiasme du public pour Jaëll; aussi le beau succès de Mlle Vercken doit-il lui être doublement compté. Cette charmante jeune personne a chanté avec un parfait sentiment et le meilleur goût: le grand air de la *Reine de Saba*, l'air des *Dragons de Villars*, qu'elle a délicieusement détaillé, et deux romances: *Petits oiseaux*, de Gumbert que Roger a popularisée en France, et l'*Echange*, de Reber, une bluette. Nous apprenons que plusieurs engagements ont été offerts à Mlle Vercken pour la saison d'été, par différentes sociétés, et nous serons heureux d'avoir à enregistrer les succès qu'elle remportera partout.

⁂ Voici un petit fait affligeant pour les amis des arts: M. Max de Weber, fils de l'illustre compositeur et conseiller des finances du roi de Saxe, était venu à Paris pour y faire publier une traduction française d'une vie de son père, écrite par lui sur des documents tout personnels. Il paraîtrait que M. de Weber repartirait pour l'Allemagne sans avoir pu trouver d'éditeur pour cette publication, qui, cependant, intéresserait à un degré incontestable tous ceux qui vivent encore en France de la vie de l'intelligence. Il est pénible de penser que les rapsodies écrites pour le compte et sous le nom de *Rigolboche* et *Thérésa* sont plus heureuses auprès des éditeurs français qu'un travail qui nous restitue, avec la pieuse fidélité de la famille, la vie de l'immortel auteur du *Freyschutz* et d'*Obéron*.

M. de Weber a écrit au journal *le Temps* qu'il possédait en effet le manuscrit d'une opérette inédite de son père; mais il est faux, dit-il, qu'il ait apporté cette opérette à Paris; il est faux surtout qu'il ait songé un instant à en tirer profit et honneur.

⁂ On nous écrit de New-York, en date du 24 mars:

L'Opéra italien nous quitte cette semaine pour tenter fortune dans l'Ouest sous la direction de M. Grau. Maretzeck prête sa troupe à ce nouvel impressario, moyennant cinq mille francs par mois.

La nouveauté la plus retentissante que les Italiens aient monté a été *la Forza del destino* de Verdi.

Malgré tout le talent que Mmes Zucchi et Morenti, MM. Bellini, Massimiliani et Lusini ont déployé, l'opéra n'a obtenu qu'un succès de curiosité.

La troupe d'Opéra allemand commencera ses représentations; à Philadelphie, elle n'a point fait d'affaires.

Il est question de la création d'un conservatoire de musique sur un pied colossal; un Opéra sera annexé à l'établissement. Les fonds de l'entreprise sont déjà faits par actions.

On a enterré la semaine dernière M. Henri Steinway, l'inventeur de toutes les améliorations qui ont donné à la fabrique de pianos de cette maison une renommée si méritée, tant en Amérique qu'en Europe.

⁂ *Concours de composition musicale*. — Un arrêté royal du mois de janvier dernier a décidé qu'à l'avenir les concurrents qui se présenteront pour disputer le grand prix de composition musicale pourront choisir entre deux poëmes, l'un flamand, l'autre français. Le ministre, en adressant à l'académie une ampliation de cet arrêté, avait invité la classe des beaux-arts à nommer un jury chargé de faire choix de deux poëmes parmi ceux qui lui auront été envoyés avant le 15 du mois d'avril. Il y avait donc à nommer deux jurys, l'un pour juger les poëmes flamands, l'autre pour les poëmes écrits en français.

La classe a décidé que chacun de ces jurys se composerait de cinq membres, soit deux musiciens et trois hommes de lettres. Sont désignés pour le jury chargé d'apprécier les poëmes en langue flamande, MM. Hanssens, Léon de Burbure et Van Hasselt, appartenant à la classe des beaux-arts; MM. Bloemaert et de Saint-Genois, de la classe des lettres, seront invités à bien vouloir accepter le mandat et à compléter le jury. L'autre jury se compose de MM. Fétis père, Daussoigne-Méhul, Alvin, Ed. Fétis et Ad. Siret, tous cinq membres de la classe des beaux-arts.

⁂ Le nouvel empereur du Mexique, qui aime et pratique les arts, a donné à sa cour, le 6 décembre, un concert très brillant, le premier qui probablement ait jamais eu lieu au palais de Mexico. Le programme comprenait huit morceaux de chant, exécutés par MM. Bianchi, Mezzolani et Orlandini, Mmes Sulzer et Ortolani; un morceau pour piano, exécuté par M. Léon, et deux morceaux pour violon, exécutés par M. Jehin-Prume.

⁂ On a déjà inventé un grand nombre de machines pour reproduire sur le papier ou la toile la musique jouée sur un piano; mais aucune n'a été trouvée pratique.

M. S. Teselhoff, maître de musique à Soest, près d'Utrecht, vient à son tour de confectionner une machine par laquelle le pianiste peut mettre sur le papier ses improvisations à mesure qu'elles naissent sous ses doigts. La machine est propre à tous les sons et indique chaque ligne, ainsi que la mesure et le temps; on peut même observer le *ritardando* et l'*accelerando*. En un mot cette machine répond complètement à son but.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière*. — Je vous ai annoncé *Macbeth* il y a huit jours et je puis vous en parler aujourd'hui, car le Théâtre-Lyrique s'est exécuté vendredi; il a donné la première représentation de ce fameux *Macbeth*. Comme beaucoup de personnes, je prévoyais un succès; pourtant ma conviction n'était pas très-profonde; je redoutais la pièce, qui, comme vous le savez, est d'une rare monotonie. Je me demandais aussi si le nombre de morceaux refaits par M. Verdi serait suffisant et surtout si ces nouveaux morceaux seraient assez remarquables pour donner à la partition une valeur telle, que le théâtre qui a ap-

plaudi *Rigoletto* pût l'applaudir. J'ai assisté à la première représentation et j'ai pu me convaincre que mes craintes étaient fondées. Le premier acte a provoqué l'enthousiasme, on en a fait bisser le finale; même succès au second et *bis* du *brindisi*; refroidissement au troisième; des places vides au quatrième; beaucoup plus de places vides encore au cinquième. Le public était fatigué, énervé par l'uniformité de l'œuvre scénique et la musique n'avait pu parvenir à l'intéresser au point de le retenir. Voilà ce que j'ai vu; il est possible que cela tourne prochainement au succès — l'expérience nous apprend à ne point engager l'avenir — mais pourtant je ne l'espère guère. Car il y a ici des causes capitales. *Macbeth* est un magnifique drame, ce n'est pas le moins du monde un sujet musical : la variété y manque; la poésie du cœur, le sentiment et les contrastes y font défaut; pour un compositeur, le sujet était aride, ingrat à traiter. M. Verdi, pour comble de malheur, n'a pas été merveilleusement servi par son imagination : je tiens cet ouvrage pour un de ses plus faibles. Ce qu'il a refait n'est pas superbe; *Rigoletto* est infiniment supérieur; *Violetta* même, qui n'a rien d'extraordinaire, est préférable à *Macbeth*. Pour exprimer toute ma pensée, j'oserai dire que cet insuccès, si les soirées suivantes le confirment, sera un malheur mérité et, à un certain point de vue, une chose excellente. M. Carvalho a eu tort de monter en une année trois opéras de Verdi; je ne crois pas que pour cela on lui ait accordé une subvention, d'autant plus que le dernier de ces opéras empêchera probablement la représentation de l'ouvrage couronné dans le concours des prix de Rome; voilà pour la direction. Au point de vue général, je dis que ce sera une chose excellente et je pense avoir raison de le dire. Depuis quelques années, la musique verdienne inonde la province; ces mets acidulés et pimentés ont rendu le public exigeant en lui inspirant le goût trop prononcé des grosses émotions; et l'opéra comique, ce genre aimable, français par excellence, celui que nos auteurs ont le bon esprit de vouloir cultiver, a baissé beaucoup dans l'opinion. Si *Macbeth* obtient un grand succès, on ne voudra plus que *Macbeth* en province, cela au grand détriment de nos musiciens, qui s'échineront à produire pour voir ensuite des œuvres consciencieusement élaborées, échouer devant l'indifférence d'un public blasé, affadi. J'admire les belles œuvres de Verdi, mais je redoute leur influence; ce maître, plus que tout autre, doit être sévèrement tancé, critiqué sans ménagement quand il est inférieur à lui-même. Je répète donc avec toute l'énergie possible, et selon ma conscience, que *Macbeth* est une œuvre inférieure à la plupart des autres œuvres de Verdi et que le Lyrique a eu le plus grand tort de la monter au détriment de celles qu'il a dans ses cartons. L'interprétation est fort remarquable, surtout en ce qui appartient à Ismaël et Mme Rey-Balla, chargés des rôles principaux. MM. Monjauze, Petit, etc., sont fort bien aussi; la mise en scène est splendide, les chœurs et l'orchestre ne laissent rien à désirer. Cependant, malgré tout ce luxe de chanteurs, de toiles, d'armures et de dorures, la simple et sévère représentation du drame à l'Odéon m'a ému davantage, et je crois que beaucoup de spectateurs pensent de même.

Rien à vous dire des autres théâtres. Ma prochaine lettre sera grosse : Je vous parlerai de l'*Africaine*, affichée pour vendredi. J'ai assisté à la répétition générale de dimanche, mais je n'ose formuler la moindre opinion, car je crois prudent et juste de profiter des deux auditions offertes à la presse parisienne avant de se risquer sur ce terrain glissant. La pièce, je puis le dire, est bien faible, et je crains qu'elle ne produise un mauvais effet. La musique contient d'admirables choses, mais... Bon! voilà qu'après vous avoir prévenu que je ne voulais rien dire, je vais bavarder comme une pie.

A huitaine.

Jules Ruelle.

*** Voici quelques appréciations du talent de Joachim, qui s'est fait entendre, avec un immense succès, au dernier concert du Conservatoire :

« M. Joachim joue avec un soin parfait, avec la plus scrupuleuse exactitude; il ne vise point à l'effet, et l'on reconnait toujours en lui un musicien excellent, doué d'un goût pur et vraiment classique. Sa main gauche est d'une adresse merveilleuse, et l'on ne peut trop louer la simplicité, la parfaite sagesse de son style. Le public a reçu M. Joachim avec un véritable enthousiasme. » (*Art musical.*)

« Comme violoniste, Joachim possède incontestablement des qualités exceptionnelles, la puissante sonorité de Vieuxtemps, une indescriptible manière d'aborder les difficultés, sans même que le public le soupçonne, un jeu pur, calme, en même temps profondément passionné et expressif. Les œuvres les plus ardues s'éclairent d'une lumière sereine et chaude sous son archet magique. Il rend avec une exactitude méticuleuse l'œuvre des maîtres qu'il interprète et s'y montre musicien aussi consommé que respectueux. Il ne vise point à l'effet, et la difficulté n'existe pas pour lui; à voir la simplicité de son jeu, la sagesse classique de son style, le maintien placide et inébranlable de sa main gauche, admirablement belle et d'une adresse merveilleuse, on ne croirait pas qu'il exécute des passages que n'abordent pas sans danger les virtuoses les plus célèbres. » (*Revue et Gazette musicale.*)

« M. Joachim remplace l'émotion et le brio par la perfection du mécanisme. Il captive, il intéresse, mais il n'émeut pas. Les grandes qualités qu'il possède, il les doit évidemment beaucoup plus au travail qu'à la nature. Si l'on cherche des termes de comparaison entre Joachim et les autres grands violonistes contemporains, on trouve qu'il a moins de grandeur que Vieuxtemps, moins d'éclat que Sivori, moins d'expression qu'Allard, moins de fantaisie que Ernst et moins de pureté que Bériot (!!) » (*France musicale.*)

« C'est dans le *concerto* pour violon et orchestre, de Beethoven, que se produisait M. Joachim. Cette œuvre est belle, sans doute, surtout dans ses deux premières parties, mais elle est ingrate pour l'exécutant, auquel elle offre peu d'occasions de briller. — Dès le premier coup d'archet de M. Joachim, on a vu clairement que l'on avait affaire à un maître; un instant après, l'on était sous le charme! Rien ne peut donner une idée de ce fini, de cette pureté de son, de cette rondeur, de cette plénitude qui caractérisent la perfection du talent. — Point de recherche banale de l'effet; de la simplicité, de la grandeur, du naturel, une complète possession de soi-même et l'absence de toute prétention, sans parler de trilles admirables et d'une rare justesse, dans les doubles et triples cordes. Voilà l'imparfait résumé de l'exécution de M. Joachim, violoniste extraordinaire, sérieusement digne de la qualification, si fréquemment usurpée aujourd'hui, « d'éminent artiste! » (*Ménestrel.*)

« L'immense effet produit par ce talent hors ligne que l'Allemagne jalouse s'était jusqu'ici presque exclusivement approprié, car l'Angleterre avait eu seule le bonheur de pouvoir l'apprécier, cet effet, disons-nous, a dépassé tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre. Ç'a été un coup de foudre, écrit un de nos confrères, et c'est vraiment le seul mot qui puisse donner une idée de l'impression produite par cette puissante et soudaine révélation.

« Le succès remporté dans cette circonstance par Joachim, de l'avis de tous, est sans égal. » (*Presse théâtrale.*)

LYON. — La liberté des théâtres n'avait jusqu'ici provoqué aucune entreprise sérieuse à Lyon. Nous apprenons aujourd'hui qu'un grand théâtre populaire doit s'ouvrir l'hiver prochain dans cette ville. La Société organisée à cet effet vient de faire l'acquisition de l'hôtel des Monnaies, situé rue de la Charité. Cet hôtel se compose d'un assez vaste bâtiment, d'un bon style, situé entre cour et jardin.

L'architecte, M. Barqui, conserve les plans de ce bâtiment, qui sera seulement transformé intérieurement, pour sa nouvelle destination, en café, salons, salle de billards, etc. La salle de spectacle sera construite sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le jardin. Elle contiendra 2,572 places. Sur ce nombre, 1722 places seront au prix de 50 centimes, et 850 à 1 franc. On le voit, c'est un théâtre à bon marché, dans toute l'acception du mot. Les genres qui seront représentés sur cette scène sont l'opéra comique, l'opérette et le ballet, et exceptionnellement le grand opéra. Il y aura, par conséquent, un personnel assez nombreux pour suffire à l'interprétation de ces divers genres. La direction se propose, en outre, d'ouvrir les portes de son théâtre aux troupes

nomades de vaudeville et d'opéra, qu'a déjà fait s'organiser à Paris la liberté des théâtres. La cour qui se trouve placée au devant de l'hôtel sera transformée en jardin d'été.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Nieman, le ténor de Hanovre, a commencé ses représentations par *Faust* de Gonnod; secondé admirablement par Mlle Lucca, la Marguerite la plus poétique et la plus parfaite que l'on puisse rêver, il a littéralement subjugué l'auditoire ; son second début a eu lieu dans le rôle de *Fra Diavolo*, mais ne lui a pas été aussi favorable que celui de *Faust*.

La Compagnie italienne de M. Merelli, qui comptait parmi ses membres M. et Mme Bettini-Trebelli, a attiré la foule au théâtre Kroll.

Mme Trebelli, qui a toujours été une des idoles des Berlinois, n'a rien perdu de la beauté de sa voix de contralto; elle a acquis plus de chaleur dans la diction, plus d'expérience dans le jeu. Elle s'est fait entendre successivement dans le *Barbier*, le *Trovatore*, la *Traviata* et enfin dans le mélodieux *Stabat Mater* de Rossini. M. Bettini, son mari, est en possession d'une fort belle voix de ténor; il chante très-correctement, très-juste, et de plus est un acteur charmant.

Les autres artistes de la troupe étaient Mlle Brunetti, Mlle Giovannoni, M. Gnone, un baryton usé et vieux (qui, il y a une vingtaine d'années, chantait au Théâtre Royal, de petits rôles tandis que sa fille obtenait au même théâtre de grands succès par sa belle voix et la hardiesse de son chant), et enfin M. Tatti une basse très-secondaire.

EMS. — M. Briguiboule, le directeur de l'établissement thermal, organise avec activité sa prochaine saison. Il a déjà composé le personnel de sa troupe théâtrale, qui réunit jusqu'à présent Mmes Delmary, Albrecht, Lovato, et MM. Gerpré, Jean-Paul, Legrand, Falchieri et Gourdon. Offenbach ne fera pas défaut au programme, et il compose la musique d'un opéra en deux actes, dont les paroles sont de MM. Nuitter et Tréfeu. En outre, MM. Méry et Louis Deffès sont à la besogne ; on représentera d'eux une opérette en un acte qui a pour titre : *Valse et menuet*.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Les réparations du théâtre de la Reine n'étant pas encore entièrement achevées, M. Mapleson s'est vu forcé de remettre au samedi suivant sa représentation d'ouverture ; il espère cette fois être en mesure La *Sonnambula* avec Carrion sera le premier opéra représenté.

Les représentations de Covent-Garden n'offrent rien de particulier; excepté l'apparition d'une artiste de talent, Mlle Edelsberg, dans le *Prophète*, aucun début n'a eu lieu, et *Faust*, *Tell*, le *Trouvère* et le *Prophète* ont été le répertoire de la quinzaine.

On attend le *Ballo in Maschera* pour le début de Mlle Bianchi.

On annonce déjà une masse de concerts, la saison, par suite du beau temps, étant de beaucoup en avance.

La nouvelle Philharmonie a déjà donné son premier concert, qui a été très-brillant, et annonce son second pour le 26. Madame Schumann jouera le concerto de Mendelssohn.

M. Benedict annonce aussi son concert, une petite séance musicale qui dure ordinairement de une heure de l'après-midi à sept heures du soir, et où l'on entend cinquante-six ou soixante différents morceaux !

Alfred Jaëll est attendu pour le 18 mai.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 4 Mai 1865. N° 18.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr. 6 00
	France, par an	» 10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 32 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 13 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Conformément à notre annonce de jeudi dernier, les abonnés au 2e mode d'abonnement reçoivent avec le numéro d'aujourd'hui, l'*Arioso*, chanté par Mlle Battu, dans

L'AFRICAINE
de
MEYERBEER.
« *Fleurs nouvelles, arbres nouveaux.* »

L'AFRICAINE.

Nous commençons une première série d'extraits relatifs à l'*Africaine* et contenant l'appréciation sommaire des principaux critiques de la presse parisienne. La plupart ne donnent jusqu'ici qu'un aperçu rapide de la partition, et promettent d'y revenir *in extenso*. Ce n'est donc qu'une sorte de photographie d'impressions de premier jet que nous enregistrons. Tous s'extasient devant les splendeurs dramatiques du quatrième acte et les merveilles instrumentales du cinquième :

Presse théatrale et musicale. — « Je veux le dire tout de suite : l'*Africaine* est une œuvre splendide où tout le génie que Meyerbeer a répandu dans *Robert*, les *Huguenots* et le *Prophète* semble s'être concentré pour jeter à la fois, et d'un seul coup, toutes ses clartés, en comblant, par un suprême et dernier effort, la mesure du beau.

Je m'explique maintenant les longs atermoiements du maître, ses scrupules, ses craintes.

Cette œuvre que nous venons d'entendre, c'était — dans son esprit — le couronnement de l'édifice, et il voulait que la splendeur du faîte répondît à l'ampleur de la base.

De là ces retouches, cette méditation constante sur la page poudreuse et sur la page nouvelle, cette préoccupation des moyens d'exécution; en un mot, ce labeur incessant qui l'a usé, miné sourdement, ne laissant que la flamme dans le corps débile qu'elle consumait.

« Memento mori » est la devise des Chartreux et des sots. L'homme de génie ne craint point la mort : Dieu lui en dérobe le spectacle par le spectacle de l'immortalité. Les faibles transigent, pleurent, veulent jouir, s'enterrent vivants; les forts, en plein soleil, poursuivent leur œuvre, avancent, aplanissent l'obstacle, atteignent le but en marquant leur passage d'une traînée de lumière...

Tel fut Meyerbeer. — Ses dernières dispositions elles-mêmes, si remplies, si méticuleuses, attesteraient que la crainte de la mort ne vint jamais refroidir sa pensée, si son œuvre n'était là, vivante, immense, éternelle, pour l'attester. »

Messager des théatres et des arts. — « Ce qui nous paraît le plus probable, c'est que l'*Africaine*, que depuis si longtemps Meyerbeer avait dans ses cartons, a été commencée il y a de longues années, mais refaite bien des fois par l'infatigable et ardent travailleur. En effet, on y trouve un curieux mélange de passé, de présent et même un peu d'avenir; parfois on y admire une étonnante simplicité de forme et de pensée; parfois aussi des recherches subtiles, de vastes effets étudiés. Le récitatif clair, simple, que l'on connaît se trouve suivi de ce débit mesuré, historié, qui n'est ni récitatif ni *air*, selon le sens généralement admis du mot. Belle œuvre, nous le disons d'abord, et œuvre intéressante à étudier pour les musiciens.

Belle œuvre, mais pourtant pas aussi complète, sublime d'inspiration et de fini que les *Huguenots* et le *Prophète*; nous devons aussi dire cela. Il manque un peu à la partition de Meyerbeer de ce qui manque beaucoup à la pièce de Scribe : le dernier travail du maître, celui des répétitions, où le génie de Meyerbeer se déployait avec tant de puissance et de sûreté. L'*Africaine*, si Meyerbeer l'eût montée lui-même, serait peut-être un chef-d'œuvre. »

Ménestrel. — « Elle est enfin venue cette grande et illustre soirée attendue depuis quinze ans, et dont on avait souvent désespéré. Il faudrait presque remercier Meyerbeer d'avoir tant et si obstinément tardé à livrer son œuvre au public : pareille solennité ne reviendra pas de longtemps; les chefs-d'œuvre se font de plus en plus rares, et la génération précédente pouvait bien, en effet, nous faire ce cadeau pour nous consoler de notre pénurie, et nous permettre d'attendre patiemment la révélation de quelque génie nouveau de même envergure.

A l'anxiété sympathique inspirée par l'œuvre d'art s'ajoutait un sentiment de pieuse reconnaissance pour le maître qui nous reste ainsi fidèle jusque par delà la mort. Il était réservé à la France, la patrie élective de son génie, d'avoir sa dernière pensée, comme aussi de recevoir son dernier soupir. L'Allemagne aurait tort de s'en montrer jalouse; il lui faisait tort de quelque chose; mais ne lui a-t-il pas rendu autant et plus en gloire, et n'a-t-elle pas lieu plutôt d'être fière du rang élevé, de la place immense occupée chez nous par un Allemand? D'ailleurs, la patrie d'un tel artiste est partout où le rayonnement de son génie a pénétré pour renouveler les imaginations et agrandir les âmes. La partition nouvelle ira rejoindre ses trois aînées sur toutes les grandes scènes du monde; c'est bien la même inspiration, la signature est partout. Par le style si volontiers vocal et le caractère lumineux de l'ensemble, l'*Africaine* se place plutôt entre les *Huguenots* et *Robert* qu'auprès du *Prophète*. »

Moniteur universel. — « Cet effort inouï, inespéré, de dépasser,

ne fût-ce que pendant un moment, le reste de ses chefs-d'œuvre, Meyerbeer vient de l'accomplir. Avec l'*Africaine* il s'est élevé plus haut. Jusqu'au milieu de cette partition prodigieuse, et malgré les splendeurs du premier acte, cette impression d'infériorité relative de l'auteur à lui-même nous avait poursuivi; à partir du quatrième acte jusqu'à la dernière note de *l'Africaine*, le Meyerbeer *excelsior* a surgi et nous avons appartenu avec plus de frémissement que jamais, corps et âme, au prestigieux enchanteur, et quand après une phrase sublime, qui est ce que nous avons entendu en musique de plus surhumain et de plus nouveau, le rideau s'est relevé pour laisser voir le buste du noble maître couronné par tous les artistes, une immense émotion avait gagné la salle; on venait distinctement d'entendre le chant du cygne du poëte de *Robert* et des *Huguenots*. »

La Patrie. — « Meyerbeer avait le culte de la perfection; cette idolâtrie de l'artiste lui fit ajourner les ineffables jouissances du succès, au point qu'il n'a pas pu en profiter. Il en vint ainsi à doubler, à tripler la longue période de temps que le poëte assignait pour polir et repolir un ouvrage. « *Et nonum prematur in annum*. » Dans l'*Africaine* la mélodie est souvent un diamant enchâssé dans l'or le plus pur, fouillé et ciselé comme celui de l'artiste florentin. »

L'Époque. — « Si Meyerbeer n'a pas grandi ce soir à certains points de vue, à certains autres il s'est surpassé.

Je sais que je ne reproduis pas ici l'impression générale, mais peu importe; les œuvres du génie sont rarement appréciées à leur valeur quand elles paraissent; le temps seul les consacre et fait l'éducation de la foule.

Dans presque tous les opéras de Meyerbeer, les premiers actes sont inférieurs aux derniers. La création d'un drame musical est pour lui comme la création d'un monde; d'abord règne le chaos, puis les éléments se séparent sous une volonté puissante, la lumière se fait, elle se répand à travers un air qui devient d'heure en heure plus pur, les horizons prennent des teintes harmonieuses, les montagnes couvrent leurs cimes de neiges éblouissantes.

Puis, quand la création est achevée, un souffle divin se répand et l'âme anime la matière. C'est ainsi que les opéras de Meyerbeer, c'est ainsi que l'*Africaine* se présentent à nos yeux.

Pendant les trois premiers actes, l'inspiration plane indécise de la forme qu'elle veut revêtir; chaque morceau, chaque phrase, chaque mesure se revêt de teintes plus accentuées à mesure que l'on avance, et ce n'est qu'au quatrième acte qu'elle vous étreint et s'impose à vous. »

BELGIQUE.

Bruxelles. — Lundi dernier on a fait relâche, au théâtre de la Monnaie, pour les répétitions générales de *Roland à Roncevaux*. M. Mermet y assistait.

L'affiche annonce toujours le *Capitaine Henriot* et *Au travers du mur*, du prince Poniatowski. En quatre semaines cinq actes de grand opéra et quatre actes d'opéra-comique, quelle recrudescence d'activité!

⁂ La deuxième représentation du *Captif*, de M. Lassen, a lieu aujourd'hui, au bénéfice de M. Jourdan. L'*Écho du Parlement*, l'*Office* et l'*Étoile* s'accordent à faire l'éloge de la partition. Ils sont unanimes aussi à trouver le libretto insignifiant. L'*Indépendance* n'a pas encore prononcé : son critique musical se trouvait à Paris quand le *Captif* a vu pour la première fois le feu de la rampe.

⁂ La donnée du *Captif* est tirée d'un épisode du grand roman de Cervantes : *El Cautivo*. Seulement, au lieu de Cervantes, c'est un des compagnons d'infortune de l'illustre écrivain qui est le héros de la légende espagnole.

⁂ Mme Cabel a interprété, la semaine dernière, le rôle de Marguerite, de *Faust*, et elle y a obtenu un franc succès. Les parties gracieuses du personnage ont particulièrement reçu l'approbation des connaisseurs.

⁂ Diverses mutations auront lieu, à la campagne prochaine, dans le personnel lyrique et chorégraphique. MMmes Mayer-Boulart et Faivre-Réty s'en vont décidément, dit-on. Le départ de MM. Holtzem et Coulon est également assuré.

⁂ M. Holtzem a voulu marquer son passage à Bruxelles par la publication d'un ouvrage qui popularisera peut-être mieux son nom que ses prouesses d'artiste. *Bases de l'art du chant, traité théorique et pratique et guide spécial à l'usage des jeunes chanteurs et des amateurs*, tel est le titre de cette publication, faite avec un certain luxe typographique. M. Holtzem est, comme on sait, un ancien lauréat du Conservatoire impérial de Paris.

⁂ C'est au moment de la clôture de la saison musicale que nous assistons aux plus beaux concerts.

Mercredi, 26 avril, a eu lieu dans la salle de la rue Ducale, le concert donné sous les auspices de la Société de bienfaisance allemande, et dont l'organisation et la direction avaient été confiées à M. P. Grossmann.

La première partie de l'oratorio *les Saisons*, d'Haydn, en formait le principal attrait. L'exécution de cette grande page musicale exige le concours de nombreux éléments; aussi M. Grossmann s'était-il assuré l'appui de la Société chorale *Germania*, dont il est le directeur, et qu'il avait renforcée, à cette occasion, d'éléments intelligemment coordonnés; un charmant et nombreux contingent de dames *amateurs* appartenant aux meilleures familles de Bruxelles, prêtait gracieusement un efficace concours, innovation heureuse, due surtout aux efforts du jeune directeur et pour laquelle la presse musicale lui doit des félicitations; enfin, un orchestre bien exercé ajoutait à l'attrait du programme.

Mlle Cornélis, M. Tyckaert, ténor, et M. Schmidt, basse, de la Société Germania, étaient chargés des solis. L'espace exigu dont nous disposons ne nous permet guère de faire un compte rendu détaillé de cette belle exécution. Constatons-en sommairement le brillant succès. Les chœurs ont été superbes; chanteurs et chanteuses ont rivalisé d'animation et de verve, tempérées par beaucoup de fini et de précision. M. Tyckaert a chanté sa partie fort convenablement ainsi que M. Schmidt, dont la voix, en acquérant par de bonnes études plus de souplesse et de charme, sera la bienvenue dans les concerts de l'hiver prochain.

Mlle Cornélis a été charmante : son succès a été grand et comme chanteuse et comme musicienne. Deux mélodies de Chopin qu'elle a également dites ont fait beaucoup de plaisir. Le chœur de Mozart « *O Iris* » et l'*Ave Verum*, du même auteur, complétaient ce concert. Somme toute, M. Grossmann a fait preuve de talent et d'énergie en formant un si bel ensemble d'éléments aussi divers.

⁂ Le concert de M. Fischer, donné samedi 29 avril, dans la même salle, n'était pas moins intéressant. Le programme, composé avec goût, offrait un puissant moyen d'attraction aux plus difficiles.

M. Fischer s'était entouré des jeunes élèves du Conservatoire, chanteurs et chanteuses. D'autre part, Mlle Van Boom, M. Leloup cornettiste, et M. A. Fischer fils, figuraient sur le programme.

Le chœur de Thomas : le *Carnaval de Rome*, brillamment enlevé par la Réunion lyrique, ouvrait le concert. M. Fischer a fait interpréter un ravissant madrigal à 3 voix, tout frais, tout pimpant, quoique datant du XVIIe siècle, et qui formait un beau contraste avec un chœur religieux à 4 voix, par Haydn, d'une facture large et imposante. Un quatuor de Schumann, les *Bohémiens*, composition remplie de mélodies originales, a été écouté avec un intérêt soutenu.

Mlle Van Boom est décidément une des reines des concerts, et cela se comprend aisément. Son organe, d'une belle sonorité, est d'une étendue étonnante et d'un moelleux timbre; ensuite, la belle femme ne porte point préjudice à la chanteuse. Mlle Van Boom a été rappelée bruyamment après chaque morceau. Elle a

chanté le *Lascia* de Handel, une chanson espagnole et une cavatine d'Alary.

M. Leloup est un cornettiste d'un remarquable talent; il se joue des difficultés. Ses compositions ont fait également le plus grand plaisir.

M. Adolphe Fischer, fils du bénéficiaire et élève de Servais, a exécuté une fantaisie de son professeur. Ce jeune artiste nous a paru posséder un mécanisme très-développé, relevé par une étude sérieuse des ressources de son instrument.

.*. Le concert de M. Oscar Schmidt, qui aura lieu également dans la salle de la rue Ducale, est fixé à ce soir.

LIÉGE. — (*Correspondance particulière*) — Le Conservatoire royal de Liége vient de clôturer dignement la série des concerts d'hiver par une brillante soirée donnée, le samedi 29 avril, à la Société d'Émulation. Nous avons eu le plaisir d'y entendre d'abord une *Symphonie triomphale*, composée par M. Et. Soubre, à l'occasion du mariage du duc de Brabant, et je vous traduis ici l'impression générale en vous disant que tous se sont plu à reconnaître la grandeur et la beauté de cette œuvre, qui a été exécutée jadis à Bruxelles.

M. Soubre avait ensuite inscrit à son programme des chœurs qui, jusqu'à présent, nous étaient restés inconnus : c'étaient, d'une part, des fragments de : *Le Paradis et la Péri*, par Schumann; d'autre part, des chœurs extraits de : *La Reine de Saba*, par Gounod. Je ne vous dirai pas combien tous ces chœurs, fort remarquables du reste, ont fait d'impression sur les auditeurs; mais je me bornerai à constater que si maintenant Schumann a commencé parmi nous à être compris, apprécié et goûté, ses œuvres n'ont pu, comme les chœurs de Gounod, enlever les suffrages du public au point qu'il a été unanime à bisser l'exécution des fragments de la *Reine de Saba*, si pleins de charme et de suave douceur.

N'oublions pas de citer ici avec honneur un *Concerto de violon*, composé par M. J. Dupuis; nous avons été fort heureux d'assister à une nouvelle audition de ce remarquable ouvrage que l'éminent professeur du Conservatoire de Liége a su écrire de façon à mettre en relief le talent du violoniste exécutant, sans y sacrifier pourtant les exigences de l'art musical sous le rapport des idées mélodiques et de leurs développements. Ce concerto a été assez bien interprété par M. Maubin, qui cependant ne s'est pas maintenu à sa hauteur ordinaire. Enfin, deux des numéros de ce brillant programme comportaient l'*Ouverture* et la *Polonaise* de *Struensée* par Meyerbeer. — Je n'ai pas ici à apprécier ou à louer ces œuvres si connues et si dignes du génie de leur illustre auteur. Mais je me hâterai de payer à l'orchestre du Conservatoire le juste tribut d'hommages que lui mérite la façon magistrale dont il a rendu ces derniers morceaux en particulier, et terminons en offrant nos félicitations en général à tous les exécutants et à leur vaillant chef.

P. S. J'apprends à l'instant qu'un des meilleurs élèves du Conservatoire de Liége, M. Rüfer, vient d'obtenir à Aix-la-Chapelle un brillant succès par une *Ouverture de concert* qui a été exécutée dans une soirée donnée par l'*Instrumental Musik verein*. C'est là un triomphe dont peut s'honorer à juste titre M. Rüfer, qui a profité, comme on le voit, des excellentes leçons de M. Soubre, son professeur de composition.

ANVERS. — Le dernier concert de la Liedertafel a été remarquable autant par le choix que par l'exécution.

La belle ouverture d'*Euryante* de Weber a été interprétée avec vigueur, entente et précision; un chœur allemand de Lux, avec accompagnement d'harmonie, renferme de très-belles parties qui, rendues avec puissance, ont fait une grande impression.

Le concerto pour piano de Beethoven mérite une attention particulière, tout d'abord parce qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre de mélodie, de science et de goût, mais aussi parce que M. Stephany l'a interprété comme Beethoven lui-même doit l'avoir rêvé. L'artiste a religieusement conservé le caractère de l'œuvre. Dans un point d'orgue composé par M. Stephany, il ne s'est pas écarté de l'esprit de Beethoven; s'emparant du thème du concerto même, il s'est plu à le reproduire sous différentes formes, sans jamais en altérer le sens. M. Stephani a été applaudi avec un enthousiasme qu'il serait impossible de mieux mériter; l'orchestre, lui aussi, a été digne de l'œuvre.

Loreley, de Hiller, est un charmant morceau rempli de mélodie et vraiment poétique. Cette composition gracieuse à la fois et dramatique ne pouvait être mieux rendue qu'elle ne l'a été; les chœurs ont été irréprochables.

Mlle Liehtmay a chanté les solis de manière à prouver un talent musical très-élevé, et surtout une entente parfaite de la musique dramatique. Un amateur, M. V..., qui a tenu la partie de ténor solo, a donné à son tour des preuves de beaucoup de savoir joint à une belle voix.

Mlle Liehtmay a été moins heureuse dans l'air de *Don Juan;* néanmoins, on lui a fait bisser la dernière partie de cet air. Le 114e psaume de Mendelssohn est encore un chef-d'œuvre; il a été parfaitement compris et très-bien exécuté, et, malgré toute sa sévérité, très-apprécié et goûté par notre public.

La belle symphonie en *ré* de Haydn a été fort bien rendue.

Pour nous résumer, nous dirons que la soirée a été admirable d'un bout à l'autre. C'était une véritable solennité musicale telle qu'il est rarement possible d'en entendre. Aussi pouvons-nous chaudement et sincèrement féliciter M. Possoz, l'habile directeur de la *Liedertafel*, et la Société elle-même du grand succès obtenu. M. Possoz nous a donné, à plusieurs reprises déjà, des preuves éclatantes de son rare mérite, mais aucune qui ait surpassé la soirée d'hier.

FRANCE.

PARIS. — Parfois je trouve trop large la place qui m'est faite dans le *Guide*: c'est lorsque Paris, plongé dans la paresse, ne fait rien et ne song guère. D'autres fois, aujourd'hui par exemple, je voudrais pouvoir prendre vos huit colonnes, qu'à peine je trouverais suffisantes pour tout dire. En cent lignes, quel homme se chargerait de rendre complètement compte d'une œuvre de Meyerbeer? On ne peut donc que résumer une opinion et dire l'effet produit, ce que je vais faire.

L'*Africaine*, représentée vendredi, a été un événement non-seulement pour le monde artistique, ce qui n'a rien d'étonnant, mais encore pour la masse parisienne. La salle Lepeletier était comble; on y voyait l'élite du public ordinaire des premières représentations. L'Empereur et l'Impératrice occupaient leur loge; partout on ne voyait que perles, diamants, brochettes de décorations; enfin, quant à moi, je n'avais jamais vu l'Opéra plus splendide. Cela était à prévoir. Ce qui m'a surpris bien plus, c'est l'aspect extérieur : la rue était pleine, ceux qui n'avaient pu trouver place dans la salle restaient au dehors pour savoir, après chaque acte, le résultat produit, et peut-être pour tâcher de saisir un lambeau mélodique de l'œuvre du maître. Cela vous dit assez le prestige qui entourait l'*Africaine*, avant même sa représentation.

L'effet musical a répondu à l'attente de tous. L'œuvre de Meyerbeer a obtenu un succès qui a souvent atteint les hauteurs de l'enthousiasme. L'auditoire a religieusement écouté ces cinq actes et a rendu justice avec un tact, que rarement j'avais vu se manifester au même degré, à toutes les beautés de la partition. Ces beautés sont en nombre très-imposant. Le premier acte contient une introduction d'orchestre admirable faite sur la délicieuse romance : *Adieu, rive du Tage*, applaudie dès le lever du rideau; un trio remarquablement écrit et une grande scène splendide, celle du conseil, qui commence par un unisson de basses superbe, qu'on a bissé. Le finale est certainement une des plus magnifiques pages de Meyerbeer; ses développements sont d'une merveilleuse

poissance. Au second acte, on trouve la *Berceuse*, chant original et doux, l'air de Nélusko, un type comme pureté de forme et de mélodie; j'en admire surtout l'andante : *Fille des rois*. Le troisième acte débute par une scène musicale d'une haute valeur. C'est l'acte du vaisseau ; le soleil se lève réveillant l'équipage : au chœur des femmes répond le chœur énergique des matelots ; les deux idées se fondent ensuite dans un double chœur fort beau. Viennent l'appel de Nélusko et la ballade : *Adamastor, roi des vagues profondes*, parfaits d'originalité et qui ont produit un merveilleux effet. Le quatrième acte se passe dans l'Inde, au pays dont Célika l'*Africaine* est la reine; on entend dans cette partie de l'œuvre de charmants airs de ballets, un andante de Vasco, idée très-élevée, et un duo de grande proportion qui égale presque celui du quatrième acte des *Huguenots* par la beauté mélodique et le contour exquis de la forme. Le cinquième acte est en deux tableaux. On y applaudit d'abord le grand duo entre Célika et Inès où Meyerbeer a mis des phrases magnifiques. Ensuite on passe au dernier tableau, à mon avis le chef-d'œuvre de l'ouvrage: c'est la scène du mancenillier. Une introduction d'orchestre, par les cordes, les bassons et les clarinettes à l'unisson, a produit une explosion d'enthousiasme à faire crouler la vieille salle Lepeletier; on a crié *bis* et l'on aurait trois fois fait répéter ce superbe fragment, si l'heure ne l'eût empêché. La grande scène lyrique où Célika vient demander aux mortels parfums du mancenillier l'oubli d'un amour non partagé et la mort, a beaucoup ému l'auditoire ; j'aime pour ma part cette superbe déclamation qui déborde du plus vrai, du plus pur sentiment lyrique.

J'oublie les pages applaudies; mais pour tout mentionner en une fois, il me faudrait envahir le *Guide* entier. Dès le premier acte, le succès était prévu ; il a grandi au troisième, puis encore au quatrième et le dernier a dignement couronné cette belle soirée. Je ne sais si la pièce ne nuira pas un peu à l'œuvre théâtrale, mais je suis certain que la partition aura une vogue colossale. L'*Africaine* est un très bel ouvrage ; on y trouve des inégalités, c'est vrai, mais aussi des beautés de premier ordre et dans tous les actes. Si Meyerbeer avait lui-même monté cette œuvre, elle serait parfaite, ou peut du moins le croire. — La mise en scène est fort riche. L'interprétation est en partie irréprochable. Les plus grands éloges à M[me] Saxe et à Faure, les héros de la soirée. Je vous en dirai plus long dans mon prochain courrier.

JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Au Carltheater on monte une opérette de Zaytz, *les Lazzaroni*; puis une parodie du *Pardon de Ploermel* sous le titre *Dinorel*, dans laquelle la chèvre sera remplacée par un âne.

Enfin la direction vient d'accepter la partition de l'opérette : les *Pages de la Reine Marie*, musique de Duwiecki, de Lemberg, et qui a déjà obtenu sur le théâtre de cette dernière ville, où réside le compositeur, le plus grand succès. — La 1[re] représentation de la *Forza del Destino* annoncée par l'opéra italien pour le 29 avril, a été renvoyée par suite de l'indisposition de M[me] Galleti.

L'opéra italien n'attire pas la foule : c'est tout au plus si les premières représentations sont bien suivies.

M[me] Volpini n'a pas plu dans *Don Pasquale*; M[me] Galleti a débuté dans la *Favorita* sans succès; le ténor Mongini semblait dépaysé dans le rôle de Fernando ; M. Pandolfini (le roi) a été doucereux au possible et M. Rossi insuffisant comme grand-prêtre.

Il Ballo in Maschera et la *Figlia del Regimento* ont servi de début à M[lle] Fabrini, une Viennoise pur sang du nom de Schmiedl ; succès d'estime.

BERLIN. — Niemann continue d'attirer la foule malgré une chaleur de quarante degrés. Le *Trouvère* et les *Huguenots* lui ont valu force applaudissements, rappels et couronnes. Le nouveau ballet de Taglioni : *Sardanapale*, musique de Hertel, a été donné le 24 avril et a obtenu un grand succès.

La magnificence des décors et des costumes, le grandiose de la mise en scène sont indescriptibles : ce sont les Mille et une Nuits réalisées dans toute leur magique féerie.

La musique renferme des choses charmantes, des effets superbes, les rhythmes les plus irrésistibles, et ne peut manquer d'obtenir une vogue durable.

M. Stockhausen s'est fait entendre au concert des Amis de la musique ; il a interprété avec le plus grand succès quelques lieder, la cavatine *de la Fête du village voisin* et un air des *Noces de Figaro*.

La veille, le célèbre chanteur avait convié à une matinée toutes les personnes qui avaient assisté au dernier concert qu'il a donné à Berlin, afin de leur faire entendre les morceaux qu'un enrouement subit l'avait empêché de chanter.

Il s'est borné au nombre exact des morceaux, ni un de plus, ni un de moins, et toute la matinée était terminée en une demi-heure.

Le public a paru quelque peu désappointé de cette rigoureuse exactitude: il avait espéré que M. Stockhausen l'aurait dédommagé plus amplement de l'attente et d'un second dérangement.

COLOGNE. — On vient de publier le programme officiel des fêtes musicales qui seront célébrées ici les 4, 5 et 6 juin.

Au concert du premier jour, on exécutera l'oratorio : *Israël en Égypte*, de Händel, précédé de l'ouverture *Paulus*, de Mendelssohn.

Celui de la deuxième journée commencera par l'ouverture de la *Flûte magique* de Mozart, suivie de deux parties des *Saisons*, de Haydn (l'été et l'automne), et du finale de *Faust*, de Schumann ; la deuxième partie de ce concert sera remplie par la septième symphonie de Beethoven.

Le programme du concert de la troisième journée n'est pas arrêté définitivement ; on annonce comme devant y être exécutée la symphonie de Hiller, le *Printemps*.

Les solistes engagés pour ces concerts sont : M[me] Lemmens-Sherrington (soprano), M[lle] Schreck (contralto), M. G. Walter (ténor de Vienne), M. Stockhausen (baryton) et M. Hill (basse).

M. Hiller dirigera les concerts.

ANGLETERRE.

LONDRES. — A *Covent Garden* on a donné cette semaine *Rigoletto*. Représentation très intéressante. Mario était en voix, M[lle] Berini a été très-agréable, et Graziani, que l'on voyait pour la première fois dans le rôle de *Rigoletto*, a su se faire applaudir ; son jeu laisse certainement beaucoup à désirer, mais sa voix est si belle ! Dans quelques jours, pour la rentrée de M[lle] Lucca, l'*Étoile du Nord*.

On s'occupe activement de l'*Africaine*, qui passera vers le milieu de la saison.

Her Majesty's Theatre a ouvert définitivement sa saison samedi dernier par la *Sonnambula*; — M[lle] Laura Harris, de New-York, paraissait devant le public anglais pour la première fois; après s'être dégagée de la première émotion, cette jeune cantatrice (elle n'est âgée que de dix-huit ans) a montré dans la personnification du rôle d'Amina assez de routine, une voix fraîche, sonore dans les cordes hautes, mais manquant de méthode ; son jeu est assez faible, et les variantes et points d'orgue introduits à différentes reprises dans la musique de Bellini n'ont point fait preuve d'un goût très-pur. Son succès a été cependant grand.

M. Carrion *Elvino* est au déclin, il laisse deviner ce qu'il n'a pas ; il a néanmoins convenu. Santley était très-beau dans le rôle du comte ; le reste supportable, à l'exception des chœurs.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 11 Mai 1865. N° 19.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

LE FLOCON DE NEIGE,

MÉLODIE.

Paroles de Xavier Olin. — Musique de F. Muck.

BELGIQUE.

Bruxelles. — La température printanière dont nous jouissons, livre à la direction de la Monnaie une concurrence dont elle ne pourra parvenir à triompher qu'en doublant les éléments d'attraction.

Grâce à trois nouvelles répétitions générales, faites depuis le 1er de ce mois, la première représentation de *Roland à Roncevaux* aurait pu avoir lieu et était définitivement annoncée mardi dernier; mais, par suite d'une indisposition de M. Wicart, elle a dû être retardée encore.

*** Mme Cabel a paru dimanche dans le *Toreador*. Dimanche est un jour de relâche pour la critique musicale.

*** On s'est bercé un instant de l'espoir que Mme Cabel viendrait s'acclimater parmi nous. Il y faut renoncer maintenant et attendre qu'il plaise à la direction de nommer, à la place de Mme Mayer-Boulard, une artiste qui soit à la hauteur de cette admirable cantatrice.

*** Les journaux anglais et italiens s'occupent, à leur tour, de la publication de M. Vanderstraeten : *La musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle*.

The musical World, entre autres, en fait un éloge des plus flatteurs.

*** M. Fétis, de retour de Paris, corrige les dernières épreuves de sa *Biographie universelle des musiciens*.

*** L'orgue, à la voix puissante, harmonieuse et sonore, exhale des sons qui semblent venir des profondeurs infinies de l'espace. Ses notes sont tantôt graves et retentissantes comme les roulements du tonnerre, tantôt mélodieuses et suaves comme les vibrations de la harpe éolienne. Jamais on n'a pu inventer d'instrument mieux approprié aux imposantes dimensions des temples consacrés au culte divin, et à force de perfectionnements, les effets qu'il est à même de produire charment à la fois l'oreille et remuent le cœur. Telle est l'impression que nous a fait éprouver l'admirable exécution à laquelle on était convié, dimanche dernier, par M. Alphonse Mailly, dans l'établissement Merklin-Schütze, afin d'entendre l'orgue qui vient d'y être nouvellement construit pour la cathédrale de Bayonne. Les variations en *la majeur*, de Hesse, suivies d'un allegro maestoso, de l'andante de la sonate en *ré* et d'une improvisation de la composition du jeune organiste, ont mis également en relief les magnifiques qualités du nouvel instrument et le talent si distingué du jeune et savant exécutant. Une pareille audition enlève l'esprit dans un monde idéal où tout revêt un caractère de sublime grandeur.

Dans cette intéressante matinée musicale, M. Mailly s'était adjoint M. Tyckaert, qui a chanté un *Ave Maria* et un *motet* de Chérubini, pour voix de ténor, dans le style large et soutenu et avec l'onction que comporte cette grande et sévère musique; un frère cadet de M. Mailly a parfaitement accompagné ces deux morceaux.

Liége. — Au dernier concert des étudiants, l'orchestre, dirigé par M. Terry, nous a fait entendre un oratorio, *Judith*, de Jean-Noël Hamal, né à Liége en 1709, mort en 1778. Cette œuvre parut en 1756. Elle est en manuscrit que possède M. Terry. — L'auteur de *Judith* a été contemporain de Handel, qui est né en 1684, mort en 1756. Mais cet oratorio relève plutôt de l'école italienne, très-forte à cette époque. C'est une œuvre remarquable dont les chœurs offrent de très-belles combinaisons et sonorités vocales qui ont été très-appréciées. Dans le chœur final, ceux qui ont cru jusqu'ici que la fugue est une composition qui tient plus de l'algèbre que de la musique, ont pu se convaincre que cette forme de l'art n'est pas chose aussi abstraite, et qu'elle est compatible avec la mélodie. On a exécuté cette œuvre avec l'orchestration du temps, sans trombones ni trompettes.

Gand. — La cérémonie du sacre de notre nouvel évêque a donné lieu à l'exécution de l'hymne de saint Bavon, mise en musique par M. Miry. Cette œuvre est divisée en trois parties : la première est conçue dans un rhythme solennellement accentué; la deuxième se fait remarquer par le caractère religieux dont elle est empreinte ; mais c'est surtout le finale, où le compositeur s'est laissé aller à toute sa verve, qui a fait impression sur la foule

En somme, l'hymne de M. Miry est une œuvre du plus grand mérite.

Nous n'en dirons pas autant de la messe solennelle exécutée à la même occasion. Cette messe à grand fracas et à style profane ne mérite pas l'honneur qu'on lui a fait.

Notre Conservatoire vient de faire une bonne acquisition. M. Bertrand, élève d'Allard et artiste d'un talent remarquable, a été nommé professeur de violon à cet établissement.

La Société Royale des Chœurs vient de décider en assemblée

générale qu'elle se rendra au concours de chant d'ensemble international de Cambrai.

La brillante phalange prendra part à ce grand concours au nombre de 150 voix, total jugé nécessaire pour la bonne exécution de l'un des chœurs qu'elle a choisis. Ce chœur retrace un épisode émouvant de la guerre de Pologne. Il est intitulé : *De Maeijers*, en français : *Les Faucheurs*. Si nous disons qu'il a pour auteur Pierre Benoit, nous ne devons guère ajouter qu'il est conçu dans des proportions grandioses, traité à double et même à triple chœur, et que le plan en est entièrement nouveau.

Je vous enverrai plus tard une analyse complète de cette symphonie vocale inédite, ainsi que du chœur que Gevaert, sur la prière de la Société, compose en ce moment, pour être exécuté au même concours. L. V. G.

⁂ M. Jules Vachot, directeur du théâtre de Gand, est nommé à la direction de celui de Lille, qu'il conduirait parallèlement, au moyen de trois troupes lyriques : deux d'opéra-comique, à poste fixe dans chacune de ces villes, la troisième de grand opéra, qui desservirait l'une et l'autre alternativement.

⁂ On nous prie d'annoncer que jeudi, 26 mai, aura lieu à la Waff (commune de Vaux, sous Chèvremont) un brillant concert, au bénéfice des familles des victimes du Fonds-Piquette, dans lequel se feront entendre plusieurs artistes du conservatoire de Liége, la société d'harmonie d'Angleur (Vieille-Montagne) et la Société chorale de Chênée.

Cette fête de bienfaisance est organisée par M. de Schodt, receveur de l'enregistrement à Chênée et ne peut manquer d'attirer un grand nombre d'amateurs de Liége et des environs.

⁂ On nous écrit de Barcelone, à la date du 28 avril, que M. Carlo Patti, frère des célèbres cantatrices de ce nom, vient d'obtenir un brillant succès au théâtre du Liceo. M. Carlo Patti était venu précédemment se perfectionner à Bruxelles à l'école de Léonard.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.*— Malgré les cent lignes de ma précédente chronique, c'est encore par l'*Africaine* que je débuterai aujourd'hui. Car j'ai encore beaucoup à dire sur ce sujet — le plus intéressant du moment.

D'abord, je vous dirai que j'ai lu la plupart des comptes rendus de la grande presse et de la petite. Vous en avez commencé la reproduction, par conséquent je ne vous apprendrai rien de nouveau en disant qu'à part de très-rares exceptions des confrères qui se sont lancés en pleine critique fantaisiste, la presse s'est montrée toute favorable à l'œuvre dernière de Meyerbeer, et que même les enthousiastes sont en majorité. Pourquoi cela ne serait-il pas? Voilà une œuvre de maître que son auteur, qui terminait ses ouvrages aux répétitions, n'a pu malheureusement terminer; cependant, à chaque acte, on y entend des beautés du premier ordre. Qu'exiger de plus, dans la circonstance, et quelle raison s'opposerait à la popularisation de cette œuvre du plus populaire des musiciens? Fanatisme à part, car je raisonne les faits ici, je pense que l'*Africaine* doit faire son chemin; sans prédire qu'elle arrivera à l'immense renommée de *Robert* et des *Huguenots*, je crois fermement qu'elle prendra place bien près d'eux dans les bibliothèques des amateurs et dans celles des théâtres. — Je dois m'acquitter envers les interprètes et le vais faire en m'excusant d'avoir tant tardé. Mes premiers, mes plus vifs éloges à Mme Sax, qui s'est amplement montrée digne du choix de Meyerbeer. Sa voix est plus splendide que jamais et a gagné en douceur et en souplesse; comme jeu, comme attitude et expression de physionomie, je l'ai trouvée parfaite; enfin, impossible, à mon avis, de mieux rendre le rôle de Sélika. Faure a été son digne partenaire; il a supérieurement caractérisé le sauvage Nelusko, et la tâche n'était certes pas aisée. Naudin a dépassé l'attente générale dans le rôle de Vasco de Gama, et le quatrième acte lui a surtout été favorable, parce qu'il s'y trouve des phrases de sentiment bien dans ses cordes; rien d'extraordinaire, mais une interprétation très-artistique. Belval, Obin, David et Warot, chargés de rôles peu avantageux, ont fait preuve de zèle et de talent. Mlle Battu a parfaitement chanté Inès et un débutant, M. Castelmary, l'époux de Marie Saxe, a fait remarquer une très-belle voix de basse et du talent dans un rôle secondaire. La mise en scène est d'une extrême richesse, les ballets aussi, et s'ils n'ont pas produit un effet plus grand, c'est à la pauvreté de la pièce qu'il faut l'attribuer. Il va sans dire que l'opéra donne trois fois par semaine l'*Africaine* devant une salle comble et que cela va marcher longtemps de la sorte.

A l'Opéra-Comique, jeudi, reprise du *Pré aux Clercs*, et reprise solennelle. La direction s'est mise en grands frais : costumes et décors neufs d'une grande richesse, interprétation nouvelle. Achard chante et joue avec sentiment le rôle de Mergy. Coudere est Comminges, et Sainte-Foy, Cantarelli; ils sont toujours excellents. Mlle Cico apporte bien des qualités dans le rôle d'Isabelle, mais, comme voix, ce n'est pas la cantatrice rêvée pour le personnage. Mlle Monrose est une belle Marguerite. Crosti et Mlle Girard sont charmants en M. et Mme Girot. Les soirées qui n'appartiennent pas au *Pré* sont consacrées à *Lara*, au *Saphir* et autres œuvres passées au répertoire. On a lu le nouvel opéra de M. Bagier : *Un voyage en Chine*, et l'on songe à remonter la *Clochette*, d'Hérold; j'en cherche l'utilité.

Les Italiens ont clôturé jeudi par *Crispino* et un ballet anodin : *Don Zeffiro*. La saison n'a rien eu d'extraordinaire; c'est à la veille de la clôture seulement qu'est arrivée la nouveauté à succès, ce *Crispino* amusant et charmant qu'on aurait bien dû monter plus tôt. Les engagements annoncés pour la prochaine année sont ceux d'Agnesi, l'excellent baryton à juste titre aimé du public, Scalèse et la gracieuse Mlle Vitali. On dit que M. Bagier ne conservera pas Madrid; ce sera excellent pour Paris, car l'impressario pourra alors se consacrer entièrement à Ventadour, dont une administration prudente ne saurait trop s'occuper.

Le Théâtre-Lyrique ne parle pas encore de clôturer. Il fait beaucoup d'argent avec la *Flûte enchantée*. *Macbeth* est une mine bien moins riche; je ne crois pas que cette œuvre ennuyeuse arrive à faire ses frais, malgré le talent de ses principaux interprètes : Ismaël, Monjauze, Petit et Mme Rey-Balla. Il est évident que plus rien ne sera monté cette année; le programme aura donc été incomplétement suivi et la *Fiancée d'Abydos* se trouve remise à une époque indéterminée; c'est bien heureux pour le concurrent qui a remporté le prix dans ce grand concours de lauréats de l'Institut! Enfin l'avenir est long.

Une nouvelle assez singulière : On traduit en ce moment *Crispino e la Comare*, qui sera chanté cet été au Gymnase par Mlle Marimon, votre future prima-donna, et Pradeau, notre joyeux chanteur comique qui fut l'émule de Patachon, puis Fé-nihan, puis Sancho Pança, etc. Rien de plus intéressant à vous dire.

JULES RUELLE.

⁂ M. Bessems a donné dimanche, à la salle Pleyel, son concert annuel qui a attiré beaucoup de monde. On y a remarqué une fantaisie pour alto sur des motifs de la *Flûte Enchantée*, par M. Bessems. Cette fantaisie a été exécutée par l'auteur avec une réelle supériorité; on sait que M. Bessems fut l'un des meilleurs élèves de la classe de Baillot. Parmi les artistes distingués qui lui ont prêté leur concours, on doit signaler M. de Bériot, dont la réputation comme pianiste n'est plus à faire, et qui soutient dignement l'honneur du nom qu'il porte.

L'AFRICAINE

Appréciée par l'INDÉPENDANCE.

Dans la plupart des opéras, le premier acte est, musicalement, le moins remarquable. Consacré à une sorte d'exposition du sujet, il n'offre pas de ces situations dont le génie du compositeur peut s'inspirer. C'est une sorte de prélude : *Robert le Diable* et *les Huguenots* ont de ces premiers actes vides d'action, que l'habileté technique du maître a eu seule le pouvoir de rendre intéressants. Dès le début de *l'Africaine*, on entre en plein dans le drame. Excité par des situations favorables, le génie de Meyerbeer s'est immédiatement élancé dans les plus hautes sphères de l'art; le premier acte de sa partition est d'un effet saisissant. Il s'ouvre par une romance délicieuse que chante Inès. La mélodie de ce morceau est d'une élégance exquise qui annonce, en quelque sorte, dans quel ordre d'idées, nouveau pour lui, Meyerbeer va entrer, lorsque, abandonnant le terrain des combinaisons, il se placera sur celui du sentiment. A cette romance remplie de charme succède un beau trio, celui dans lequel Inès reçoit la nouvelle de la mort de Vasco de Gama, nouvelle démentie bientôt après.

Nous allons assister à une séance du conseil du roi de Portugal et voir se dérouler une des pages les plus magnifiquement colorées qui existent en musique. Les conseillers sont nombreux : dignitaires de l'Église, magistrats et guerriers. La séance s'ouvre par une espèce d'invocation, chantée par les évêques, morceau d'un caractère admirable, d'une ampleur de style dont on citerait peu d'exemples aussi frappants, que l'auditoire a applaudi avec enthousiasme et redemandé.

L'entrée en scène de Vasco de Gama est noble et chevaleresque. La ritournelle qui l'annonce, les belles phrases que chante le héros du drame, en s'adressant au conseil, sont une peinture vivante du caractère du personnage. Tout est d'une vérité d'expression saisissante dans ses propositions au conseil, dans les objections que lui opposent les adversaires de ses desseins aventureux. La musique rivalise ici avec la peinture.

L'arrivée de Sélika et de Nelusko introduit dans ce tableau, déjà si riche et d'un si grand effet, des éléments nouveaux dont le maître va profiter pour créer les oppositions de coloris les plus heureuses. Les chants de la reine esclave et les rudes accents du sauvage Nelusko contrastent avec les autres traits du grand ensemble musical dans lequel ils s'encadrent.

Après la sortie de Vasco de Gama et des esclaves, congédiés par le conseil prêt à délibérer, l'orchestre rend d'une manière frappante l'agitation d'une assemblée divisée d'opinions. La discussion qui s'engage ensuite, les interpellations qui se croisent, l'appel à la concorde fait par les évêques, qui reprennent leur magnifique invocation du début de la scène, ont été, pour le compositeur, autant d'occasions de prouver la puissance de son art, qui se prête à tout peindre et à tout exprimer. L'effet dramatique grandit encore, lorsqu'aux emportements de Vasco les conseillers répondent par des menaces. Il y a dans cette scène une progression d'énergie remarquable et que Meyerbeer lui-même, le premier des maîtres pour la science des combinaisons, n'avait point encore portée aussi haut. Lorsqu'on croit que le dernier degré de puissance de l'idée et de la sonorité a été atteint, il surgit soudainement un développement nouveau des forces vocales et instrumentales qui recule les limites de l'effet dramatique. Pour le maniement des masses, Meyerbeer est incomparable, et le finale du premier acte de *l'Africaine* est peut-être son chef-d'œuvre dans un genre où nul ne l'a égalé.

Lorsqu'on entend ce premier acte plein de beautés du premier ordre, on se demande comment le compositeur fera pour se maintenir à la hauteur où il s'est placé de prime abord ; on craint que la suite ne réponde pas à ce début superbe, attendu que la gradation semble impossible. Que ceux qui ont cette appréhension se rassurent ; le génie du maître ne faiblira pas ; il n'obtiendra pas de moins grands effets en employant d'autres moyens.

Le second acte est d'un tout autre caractère que celui par lequel vient de s'ouvrir le drame. L'air dit du *Sommeil*, chanté par Sélika, est une douce et suave mélodie imprégnée de parfum oriental. Il est coupé par des phrases d'une expression profonde, dans lesquelles l'esclave de Vasco donne cours à ses propres pensées. L'opposition entre ces deux parties de l'air est une leçon pour les chercheurs de couleur locale, qui écrivent tout une partition dans le même ordre d'idées et dans la même forme. La couleur locale se trouve dans la romance chantée par Sélika pour bercer le sommeil de son maître; mais lorsqu'elle s'interrompt pour exprimer ses sentiments, la musique reprend sa forme libre, elle redevient la langue des passions et des sentiments, qui ont les mêmes accents dans tous les temps et sous toutes les latitudes.

Le caractère de Nelusko se peint bien dans l'air où il exprime à la fois et son amour pour Sélika et sa haine pour Vasco. Les belles phrases de cet air sont empreintes d'une sauvage énergie, d'abord contenue, puis livrée à ses emportements. On peut dire que Meyerbeer trace de main de maître des portraits en musique. Le duo entre Sélika et Vasco est chaleureux et dramatique; la situation s'y traduit fidèlement. Le maître y a indiqué, par des nuances supérieurement observées, les sentiments qui animent les deux personnages : Sélika, toute à l'amour qu'elle se flatte un moment de voir partager; Vasco, tout à son ambition et à l'espoir du succès de ses entreprises. L'acte se termine par un beau morceau d'ensemble, dans lequel se trouve une de ces hardiesses où se complaît Meyerbeer, et où lui seul réussit. On sait qu'il est conforme à toutes les traditions qu'un finale d'opéra doit avoir une péroraison vigoureuse et qu'il ne produit de l'effet qu'à cette condition. Le morceau d'ensemble par lequel s'achève le second acte de *l'Africaine* finit par un pianissimo des voix, sans accompagnement, et il cause une grande impression.

Le troisième acte diffère autant du second que celui-ci diffère du premier. L'action est suspendue; c'est au compositeur à soutenir seul l'attention du public par le prestige de son art. Meyerbeer tente une nouvelle solution du problème qu'il a résolu dans le troisième tableau du *Pardon de Ploermel*, et il le fait avec plus de succès encore. Le chœur des femmes, chanté au lever du rideau, est plein de charme. Vient ensuite un chœur de matelots d'une belle facture, après quoi la masse des exécutants entonne une prière d'un caractère grandiose. Des applaudissements enthousiastes ont accueilli ce dernier morceau, où la conception est à la hauteur de la science. Citons encore, dans cet acte, la ballade originale de Nelusko et une mélodie sans accompagnement, chantée par le même personnage. Quant au duo entre l'admiral don Pedro et Vasco de Gama, nous ne pouvons pas en faire l'éloge. C'est le seul morceau de la partition dans lequel on trouve des formules banales, le seul dans lequel Meyerbeer ait été inférieur à lui-même. Dans la scène de la tempête et dans celle de l'attaque du navire par les sauvages, les effets de la masse vocale et instrumentale sont au niveau de la situation. Ce n'est pas Meyerbeer qui reste au-dessous du sujet en pareil cas.

Au quatrième acte, la couleur change radicalement. Dès les premières mesures, l'auditeur se sent transporté sous un autre ciel; la marche triomphale de la reine, la cérémonie de son couronnement, s'il nous est permis d'employer cette expression européenne, les chants des prêtres de Brahma, les danses des bayadères forment un tableau d'une originalité, d'une nouveauté saisissantes. Jamais Meyerbeer ne s'était montré aussi grand coloriste.

L'entrée en scène de Vasco de Gama s'annonce par une ritournelle délicieuse, dans laquelle se manifestent par avance les senti-

ments qu'il va exprimer. Il était impossible de mieux peindre le ravissement éprouvé par le navigateur à la vue du pays dont il avait prophétisé la découverte. Cet air tout entier est d'un charme extrême.

Dans la scène où Sélika, pour sauver Vasco, dit qu'il est son mari, la situation était dramatique : Meyerbeer s'en est inspiré pour faire un des plus beaux morceaux qui soient non-seulement dans *l'Africaine*, mais encore dans toute son œuvre. Il faudrait citer chaque phrase de ce bel ensemble ; mais il en est une surtout que nous ne pouvons pas nous empêcher de mentionner : c'est celle que chante Nelusko sur ces paroles : *L'avoir tant adorée!* Rien de plus expressif, rien de mieux senti et de plus émouvant.

Le duo du quatrième acte des *Huguenots* était resté jusqu'à ce jour, comme sentiment, comme interprétation des élans du cœur, le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Le duo du quatrième acte de *l'Africaine*, entre Sélika et Vasco, est supérieur à ce chef-d'œuvre. Jamais les enivrements de l'amour, ses extases, ses ardeurs n'ont été exprimés comme dans ce morceau adorable, où l'art revêt des formes immatérielles, où l'inspiration pure se dégage des entraves du procédé. Dans le duo des *Huguenots* il y a une action dramatique qui a pu être le guide et, en quelque sorte, le soutien du compositeur ; dans celui de *l'Africaine*, un seul sentiment a fourni aux développements d'une scène longue et sublime d'un bout à l'autre. Cette page, écrite avec le cœur, est peut-être le témoignage le plus complet de la puissance de l'art que l'on puisse citer, car cette puissance se manifeste bien plus dans l'interprétation des sentiments que dans la science des combinaisons.

On croirait ne plus pouvoir rien entendre ni rien distinguer après cet admirable duo : il reste encore cependant la cérémonie de la consécration du mariage de Sélika et de Vasco, pour laquelle le maître a écrit un chœur charmant et un délicieux accompagnement.

Il n'y a que deux morceaux au cinquième acte, mais ce sont deux perles. Le duo entre Sélika et Inès débute par une sorte de défi que s'adressent les deux femmes éprises du même homme, et finit par un mutuel épanchement de sentiments doux. Cette transition est supérieurement rendue. Au milieu de tant de traits saisissants, qu'on admire au passage et qu'on ne peut retenir, tant ils sont abondants, il y en a un qu'il est impossible d'oublier : c'est la belle phrase : *Et pourtant il t'aime toujours*, qui est ramenée plusieurs fois de la manière la plus ingénieuse.

Le second des deux fragments qui composent le cinquième acte est plus qu'un morceau, c'est toute une scène, un air à plusieurs mouvements ou plutôt trois airs successifs, coupés par des chœurs et précédés d'une introduction instrumentale : c'est un tableau complet, et ce tableau est un chef-d'œuvre. On connaît la situation : Sélika, après le départ de Vasco, vient mourir sous le mancenillier. L'introduction instrumentale qui prélude à l'arrivée de Sélika est une phrase de quelques mesures, admirable dans son développement, admirable comme effet de sonorité. Elle est exécutée à l'unisson par les instruments à cordes, auxquels se joignent les clarinettes et les bassons. Il est impossible d'imaginer à quel degré de puissance est élevée cette simple combinaison. Elle a été applaudie avec transport et redemandée à la première représentation, bien qu'il fût près d'une heure du matin, et nous doutons qu'on puisse jamais se contenter de l'entendre une seule fois. Evidemment le maître a voulu faire allusion, par ce passage, aux premières paroles qu'allait prononcer Sélika : *D'ici je vois la mer immense*. La période instrumentale donne, en effet, le sentiment de l'immensité, non par l'emploi de moyens imitatifs, mais par l'impression toute morale qu'elle fait éprouver au spectateur.

La scène où Sélika accomplit le sacrifice de sa vie est une merveille de sentiment et d'expression ; jamais musicien n'a pénétré plus avant dans la sphère de l'idéal que l'a fait Meyerbeer lorsqu'il a conçu le plan de cette production accomplie. La mélancolique résignation de l'héroïne, les extases où la plongent l'enivrement mortel des fleurs du mancenillier, les visions qui lui apparaissent au moment de la mort, ces trois phases de la situation qui forment le dénoûment du drame, sont rendues avec un bonheur inouï. Récitatifs, airs, chœurs, combinaisons instrumentales, tout concourt à produire une impression irrésistible.

Nous le disons avec une profonde conviction, la partition de *l'Africaine* est supérieure à celles des autres opéras de Meyerbeer. A toutes les qualités qui brillent dans ses aînées, elle en joint d'autres qui manquent à celles-ci. Jamais le maître n'a été plus énergique que dans l'acte du conseil ; jamais il n'a déployé plus largement sa science des combinaisons. Jamais, d'une autre part, il n'avait eu les accents suaves, tendres, passionnés qu'on admire dans l'air de Vasco, ainsi que dans le duo du quatrième acte et dans la scène du mancenillier. A côté de grandes beautés, les partitions de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète* renferment des passages d'un caractère vulgaire ou étrange que Meyerbeer appréciait lui-même à leur juste valeur, nous en sommes persuadé, et qui n'étaient pour lui que des sacrifices au mauvais goût de la foule. Rien de semblable n'existe dans *l'Africaine :* Meyerbeer a-t-il pensé que l'éducation musicale de la masse était assez avancée pour qu'il pût se dispenser de recourir à de tels moyens, ou bien, en composant *l'Africaine*, a-t-il voulu faire une œuvre pour lui-même et n'obéir qu'à l'impulsion de son sentiment d'artiste ? Le choix entre ces deux hypothèses serait arbitraire ; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas, dans la partition que nous venons d'analyser, une seule phrase à laquelle on puisse reprocher ou la vulgarité ou la bizarrerie. Tout y est distingué, au contraire, tout y est remarquable par le style, aussi bien que par la pensée.

Dans les autres opéras de Meyerbeer, la science du maître est parfois trop apparente. On le voit trop s'attacher aux combinaisons et chercher des moyens d'effet dans l'emploi de formes instrumentales d'une originalité systématique. Certes, la science est grande aussi dans *l'Africaine*; mais elle ne se montre pas ; elle se laisse deviner et n'apparaît que comme auxiliaire de l'inspiration.

La mélodie occupe donc le premier rang dans la nouvelle partition de Meyerbeer ; elle est abondante, toujours admirablement appropriée aux situations, ayant toujours le cachet de l'inspiration. Nous oserions presque dire qu'il y a de plus véritable chant dans *l'Africaine* que dans les productions précédentes du maître réunies. Les récitatifs sont des modèles pour la vérité de l'expression et pour le sentiment. Sans empiéter sur le domaine du chant, ils n'ont pas la sécheresse et la déclamation pure.

L'instrumentation de *l'Africaine* a pour caractères particuliers la variété et la délicatesse. Dans de certaines scènes, au second acte, par exemple, elle atteint au plus haut degré d'énergie, sans être bruyante. Au quatrième acte et dans le dernier tableau, elle offre des détails d'une finesse et d'une élégance qu'on ne trouve pas dans les opéras antérieurs de Meyerbeer. Cette variété, ces délicatesses de l'instrumentation, contrastant avec les nuances vigoureuses des scènes dramatiques, ont cet heureux effet que l'auditeur n'éprouve point la lassitude causée par d'autres partitions, très-belles d'ailleurs, mais dans lesquelles la persistance des formes instrumentales brillantes, pour ne pas dire plus, finit par produire une impression de fatigue.

Lorsqu'on a entendu *l'Africaine*, on comprend la prédilection de Meyerbeer pour cette belle production, considérée par lui comme le couronnement de sa carrière ; on comprend aussi ses hésitations toutes les fois qu'il s'est agi de livrer sa partition au directeur de l'Opéra. Il s'était fait un idéal d'interprétation pour une œuvre de conception tout idéale. C'était un rêve caressé par son imagination et que les moyens d'exécution de l'Opéra ne semblaient jamais lui permettre de réaliser. Voilà pourquoi il avait tant de fois ajourné la représentation de *l'Africaine*; voilà

pourquoi il a prescrit minutieusement, à ses derniers moments, les mesures qui lui paraissaient offrir le plus de garanties pour la bonne exécution de son ouvrage favori.

Mme Saxe a bien justifié le choix qu'avait fait d'elle Meyerbeer pour remplir le rôle de Sélika. Elle a été dramatique, passionnée, sans se laisser entraîner pourtant à ces excès d'énergie vocale qu'on était quelquefois en droit de lui reprocher naguère. Elle a eu, dans le duo du quatrième acte et dans la scène finale, des accents de tendresse, des nuances d'expression d'une délicatesse exquise, qui ont fait apparaître son talent sous un jour tout nouveau. Comme on le disait généralement, c'était plus qu'un progrès que l'on constatait en elle; c'était une transformation.

Mlle Battu chante avec un vrai talent le rôle d'Inès. Elle dit parfaitement l'air du premier acte, et, dans le beau duo du cinquième, elle soutient vaillamment contre Mme Saxe la lutte établie entre les deux virtuoses comme entre les deux personnages du drame.

Meyerbeer avait bien su ce qu'il faisait aussi en désignant Naudin pour remplir le rôle de Vasco de Gama et en stipulant l'engagement de ce chanteur à l'Opéra comme une des conditions de la remise de sa partition. M. Naudin n'est pas un comédien remarquable; on le savait d'avance et l'on n'a pas été surpris qu'il ait manqué quelque chose, pour l'illusion scénique, à la physionomie du personnage qu'il représente; mais il sait chanter, chose rare de notre temps, et il nous semble que dans un opéra cela n'est point indifférent. S'il laisse désirer un peu plus de puissance au premier acte, il réalise toutes les intentions du maître dans l'air et dans le duo du quatrième. Les nuances d'expression, d'une délicatesse extrême, qu'il a mises dans ces deux morceaux, ont causé autant de surprise que de plaisir aux spectateurs de l'Opéra, qui n'ont pas l'habitude d'être gâtés sous ce rapport, et lui ont valu un éclatant succès. Meyerbeer songeait à ce quatrième acte, son chef-d'œuvre, lorsqu'il a voulu que le rôle de Vasco de Gama fût rempli par M. Naudin, duquel il disait que c'était le seul ténor de ce temps-ci dont le chant eût des lumières et des ombres.

Le caractère du rôle de Nelusko a été parfaitement saisi par M. Faure, qui se distingue autant comme comédien que comme chanteur; ceux du grand-prêtre et de l'amiral don Pedro ont d'excellents interprètes dans MM. Obin et Belval.

Une chose digne de remarque, c'est que le chevrotement qui s'était introduit parmi les chanteurs de l'Opéra, à titre de tradition d'école, ne dépare point l'exécution de *l'Africaine*. On est heureux d'entendre enfin des voix bien posées et de n'avoir plus l'oreille fatiguée par le tremblotement dont les virtuoses de la scène lyrique usaient et abusaient sous prétexte d'expression. Les chœurs et l'orchestre fonctionnent à merveille; il y a dans l'ensemble de l'exécution une précision, des alternatives de vigueur et de délicatesse, une variété de nuances enfin qu'on n'avait plus depuis longtemps l'occasion de constater à l'Opéra. C'est bien là l'interprétation colorée qu'il fallait pour la partition de *l'Africaine*, et il nous sera permis de faire remarquer qu'elle a été obtenue par les soins de M. Fétis, qui s'était pénétré des intentions de Meyerbeer et qui a su les faire traduire fidèlement.

On s'est beaucoup récrié sur la durée de la représentation de *l'Africaine*. Il est bon qu'on sache qu'il n'y a pas plus de musique dans cet opéra que dans *les Huguenots*. Ce qui est long, ce qui est interminable, ce sont les entr'actes, particulièrement ceux qui sont employés à monter et à démonter le fameux vaisseau. Ce fameux vaisseau a fait fiasco. Ceux qui l'avaient regardé comme un des principaux éléments de succès de *l'Africaine*, s'étaient bien trompés. Tout le monde s'écriait, le soir de la première représentation, que le résultat ne répondait guère au pompeux étalage qu'on avait fait de cette particularité de la mise en scène. Le vaisseau devait faire la fortune de *l'Africaine*; il a failli la compromettre. La représentation ayant une trop longue durée, on demandait des coupures. Il aurait fallu rogner la partition, afin de regagner le temps perdu en arrangements de machines. C'eût été tout simplement un scandale. On ne l'a pas donné, ce scandale, on ne le donnera pas. Déjà, du reste, les machinistes, mieux dressés à leur manœuvre, l'exécutent avec une célérité relative qui a permis de supprimer trois quarts d'heure d'entr'actes. Que l'on fasse un navire immobile, et *l'Africaine* sera exécutée dans les limites habituelles de la durée d'un grand opéra. Qu'a-t-on besoin de recourir au prestige douteux d'une mécanique plus ou moins bien réglée, quand on a, pour exciter la curiosité, une partition admirable? Nous ne sommes pas fâché, pour notre part, de l'insuccès du vaisseau de *l'Africaine*. Cette fois, du moins, la matière n'aura pas triomphé de l'esprit.

L'émotion a été générale lorsque à la fin de la première représentation de *l'Africaine* le rideau s'est relevé pour montrer les artistes de l'Opéra groupés autour du buste de Meyerbeer, qu'ils couronnaient de fleurs. Certes, cet hommage était bien dû au maître qui a tant fait pour la prospérité des théâtres lyriques et qui, en mourant, leur léguait encore un chef-d'œuvre. L'émotion a été générale, nous le répétons, et l'assemblée entière s'est associée, par ses applaudissements, à la manifestation d'un sentiment de reconnaissance qu'elle partageait. Tous ceux que les œuvres de Meyerbeer ont émus et charmés, avaient aussi une dette à payer à leur immortel auteur. XX.

MUSICIENS FRANÇAIS.

Ernest Reyer.

M. Louis-Étienne-Ernest Reyer est né à Marseille, le 1er décembre 1823. Lauréat de solfége au concours de l'école communale de musique de sa ville natale, il fut envoyé, à l'âge de seize ans, à Alger, pour tenir les registres de comptabilité dans les bureaux de son oncle, M. Louis Farrenc, aujourd'hui trésorier payeur de la province de Constantine.

Bien que lancé au milieu des affaires administratives, M. Reyer ne put se décider à renoncer à la musique, pour laquelle il se sentait un vif penchant. Il étudiait assidûment le piano et l'harmonie, organisait des concerts, et se produisait dans les salons.

Quelques romances, dues à sa plume, furent remarquées, et lorsque le duc d'Aumale arriva à Alger, une messe du jeune Reyer fut exécutée solennellement devant le prince, et reçut des éloges des gens de goût.

Arrivé à Paris après la révolution de 1848, M. Reyer résolut de se consacrer entièrement à l'art vers lequel il se sentait entraîné.

Sa tante, Mme Louise Farrenc, le dirigea dans les études théoriques de la composition. Sa vive intelligence l'aida puissamment dans ce travail aride.

M. Reyer avait recueilli des mélodies indigènes dans les steppes de l'Arabie. Il les chanta dans plusieurs salons de Paris, aux applaudissements de l'assistance. Ces succès l'engagèrent à développer ces chants d'origine étrangère dans un canevas symphonique.

Quel est l'artiste qui resterait insensible à ces accents plaintifs qu'on entend dans une campagne solitaire, en face d'une nature monotone et inculte, par une belle nuit d'été, sous un ciel parsemé d'étoiles? Ces mélodies reçoivent du cadre grandiose où elles retentissent une vigueur d'émotion qu'on ne peut retrouver au théâtre, où tout est

factice, conventionnel. C'est alors que le musicien, s'il est doué d'une imagination créatrice, doit recourir à l'intuition. Méry, le compatriote de Reyer, n'a jamais vu l'Inde, et cependant il en a fait une peinture saisissante. Méry a décrit la Chine comme il a décrit l'Inde, par révélation et sans quitter son cabinet de travail.

Il fallait trouver un poëte. Théophile Gautier lui prêta sa plume brillante. Le concours de ces deux artistes produisit le *Sélam*, ode symphonique qui fut exécutee, au Théâtre Lyrique, en 1850.

La critique eut recours, en cette circonstance, à un artifice toujours funeste à un débutant. Elle opposa le *Désert* au *Sélam*, et s'opiniâtra à voir dans l'œuvre de M. Reyer une imitation frappante de l'ouvrage de Félicien David. Le jeune maëstro pourtant n'avait puisé qu'à la grande source intarissable, la nature, et il avait procédé, pour le reste, par voie d'intuition. Les similitudes de forme qu'on remarqua provenaient simplement de l'emploi des mêmes moyens matériels d'expression.

Maître Wolfram, opéra en un acte, dont le poëme était cette fois de Méry, succéda au *Sélam*, et eut un résultat heureux pour son auteur.

Reyer donna, en 1858, à l'Académie impériale de musique, *Sacountala*, ballet indien en deux actes, dont le scénario était de Gautier. Le départ pour Saint-Pétersbourg de M[me] Ferraris, qui y tenait le principal rôle, joint à l'incendie du magasin de l'Opéra, mirent obstacle, plus que toute autre cause, à la vogue de cet ouvrage, monté d'ailleurs avec un luxe splendide.

Enfin, le 11 août 1861, la *Statue*, opéra en trois actes, fit son apparition au théâtre Lyrique, et y obtint un succès mérité.

On demande toujours du neuf en musique. En voici, et du meilleur aloi. Aujourd'hui que tout est écrit dans un ton grisâtre et terne qui vous pèse comme un cauchemar; aujourd'hui que, par une confusion déplorable de tous les genres, on a créé nous ne savons quelle phraséologie plate et insipide qui tendrait à envahir l'art, si les destinées de l'art étaient absolument dans la main des compositeurs médiocres, on est heureux de rencontrer un musicien d'un talent sérieux et réel, arrivé, par les voies les plus autorisées, à une véritable individualité.

A l'époque où la *Statue* parut, c'est-à-dire en 1861, il y avait un irrésistible besoin d'émotions nouvelles. Le *Tannhauser* était en l'air, et si le *Tannhauser*, venu à propos, eût réussi, nous n'en serions plus à faire des jérémiades, hélas! stériles, sur l'uniformité, la pâleur des productions musicales du jour. Et Pourquoi le *Tannhauser* n'a-t-il pas réussi? Parce que le sujet était trop germanique, et que Wagner avait mis des doses trop fortes de son système réformateur dans sa partition légendaire.

M. Reyer, doué d'une imagination vive et sensible, M. Reyer qui possède le génie de l'instrumentation idéale et qui a noté, avec un soin scrupuleux, les chants étranges des contrées lointaines qu'il a visitées, était capable, plus que tout autre musicien français, de satisfaire à ce besoin de l'imprévu, à cette soif du nouveau. Le bleu oriental de Félicien David est épuisé : sa récente partition le prouve.

Dans la *Statue*, M. Reyer ouvre les portes à deux battants à cette déesse de la nouveauté sans cesse invoquée, toujours rebelle aux sollicitations, et elle ne se fait pas attendre; elle entre de plein pied, elle demeure près du musicien, jusqu'à ce que celui-ci, voulant dépasser les limites permises, la force à s'éloigner pour se soustraire aux outrages.

Avec un peu plus d'expérience dans l'art d'écrire, M. Reyer arriverait à secouer cette surcharge de broderies parasites qui offusquent ses meilleures inspirations. Toutefois, les lois de la musique et du bon sens ne sont pas violées, c'est là l'essentiel.

Mais quel coloris fascinateur! Avec quel art le compositeur groupe les timbres de son orchestre pour en obtenir des effets pittoresques, des sonorités étranges et piquantes! Quelle délicatesse et quelle finesse! Avec quel soin il écarte tout ce qui est conventionnel, routinier, banal! Oui, un souffle de la nature agreste a passé là-dessus, plus une teinte du mysticisme sentimental des peuplades orientales et un reflet vague de l'idéalisme légendaire de Wagner.

On trouve à ces mélodies un souffle un peu court. Mais c'est précisément ce laconisme étrange qui nous charme et qui fait le mérite de ces petits morceaux. Un cadre plus vaste les affaiblirait.

Dans les chœurs, dans les récits et dans les airs de danse, que d'effets inattendus et qui appartiennent de plein droit au musicien!

Somme toute, la *Statue*, considérée à Paris comme la meilleure production musicale de 1861, sera aussi, chez nous, n'en déplaise aux béotiens de l'art, l'ouvrage le plus caractéristique qui aura vu le feu de la rampe pendant la campagne 1864-1865.

M. Reyer a encore fait représenter à Bade (21 août 1862) *Erostrate*, opéra en deux actes; il a donné des articles de critique musicale dans la *Presse*, la *Revue de Paris*, le *Moniteur Universel*, etc. W.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22, à Bruxelles.

⁂ M. Adrien Boïeldieu, qui avait envoyé sous un pseudonyme, au concours de composition, institué par l'Union musicale dirigée par M. Charles Soullier, la partition d'un opéra comique en un acte : *le Chevalier Lubin*, a obtenu le premier prix, décerné à son œuvre par un jury composé de musiciens éminents. — Le deuxième prix a été donné à M. Savary pour son opéra-comique *le Rêve*, et le troisième à M. Dard, de Saint-Étienne, auteur de *la Charmeuse de Saint-Vallier*.

⁂ J. Offenbach est parti pour Berlin, où l'on monte son dernier opéra *la Belle Hélène*, dont il conduira la première représentation. Avant son départ, il a signé le traité qui met fin au procès intenté par lui à la direction des Bouffes-Parisiens. Aux termes de cet arrangement, le célèbre maëstro prend la direction de la scène et il s'oblige à y donner, tous les ans, une pièce en deux actes et deux en un acte. La société Hanapier et Cᵉ conserve la direction administrative, et un comité composé de MM. Tronsin, Offenbach et le marquis d'Hervey de Saint-Denis, présidera à l'engagement des artistes et à la réception des pièces. M. Offenbach aura le droit de donner des ouvrages aux autres théâtres.

⁂ Jusqu'à présent, à l'apparition d'un opéra nouveau, les éditeurs en faisaient paraître les airs détachés pour piano et chant, et c'était beaucoup plus tard qu'était publiée la partition pour le piano seul. Par une innovation qui sera fort appréciée des pianistes, MM. Brandus et Dufour ont eu l'heureuse idée de donner, en même temps que les airs pour la voix, les airs de l'*Africaine* transcrits pour piano, par un compositeur habile, M. Croisez ; de telle façon que l'œuvre de Meyerbeer s'est trouvée simultanément accessible aux amateurs de chant et de piano.

⁂ MM. Gambogi frères, éditeurs, 112, rue de Richelieu, à Paris, viennent d'acquérir la propriété du *Mariage de Don Lope*, le charmant acte de *MM. Barbier et de Hartog*, dont le succès grandit et se consolide à chaque représentation au Théâtre Lyrique. La partition et les morceaux détachés de cet ouvrage paraîtront à la fin de ce mois.

⁂ *L'Oriente*, de Madrid, vient de clôturer la saison de 1865 par la seule représentation de l'année du *Poliuto*, de Donizetti, donnée au bénéfice de Mᵐᵉ Penco. Il n'y avait cependant pas foule, tandis qu'au bénéfice de Mᵐᵉ de La Grange, la salle était comble et les couronnes n'ont cessé de tomber sur la scène. Mᵐᵉ de La Grange a chanté le quatrième acte de *la Favorite* avec le ténor Nicolini, le quatrième acte des *Huguenots* avec le ténor allemand Stigelli, et les deux premiers actes du *Prophète* avec Nicolini et la nouvelle Berta, Mˡˡᵉ de Brigni, dont les débuts à Madrid ont été si heureux. Les artistes ont aussitôt quitté Madrid : Mᵐᵉ Penco pour Séville, Mᵐᵉ de la Grange pour Santander et Cadix, le ténor Nicolini pour Barcelone, Mᵐᵉ Grossi pour Londres, Mˡˡᵉ de Brigni, MM. Stigelli et Antonucci pour Paris.

⁂ Nous avons annoncé, il y a quelques mois, l'audition prochaine par devant le comité de notre conservatoire, de M. Derette, facteur d'instruments de musique, à Bruxelles, inventeur d'un système de pistons susceptibles d'être adaptés à tous les instruments de cuivre, auxquels ils donnent non-seulement une qualité supérieure de son, mais encore une justesse de note des plus complètes. Cette audition a eu lieu il y a quelques jours et M. Derette a recueilli les témoignages les plus flatteurs de tous les membres du comité, présidé par M. Auber. Nous parlerons sous peu, en détails précis, de cette découverte, la plus précieuse qu'on ait jamais réalisée dans la fabrication des instruments de cuivre.

BORDEAUX. — L'événement important de la semaine qui vient de s'écouler a été le concert donné par Mlle Adelina Patti à la salle Franklin, salle des concerts du Cercle philharmonique.

Que dire de cette gracieuse jeune fille, de cette admirable, de cette étonnante cantatrice qui n'ait été déjà dit et redit cent fois ? Quels termes employer pour rendre tout le plaisir que son chant fait éprouver ? Que de jeunesse, que de fraîcheur, que d'éclat dans cet incomparable organe, si souple, si étendu, qui exécute, comme en se jouant, les roulades les plus difficiles, les traits les plus hardis. — Des puristes pourraient peut-être lui reprocher d'être un peu sans gêne avec la musique des maîtres et de l'interpréter parfois selon sa fantaisie du moment ; mais a-t-on jamais eu l'idée de reprocher quelque chose au rossignol ? — On est ébloui, fasciné, charmé, et on ne peut qu'admirer et applaudir.

Mlle Patti a chanté cinq morceaux : la cavatine du *Barbier*, l'air de la *Somnambula*, dont elle a dit la première partie, le *Cantabile*, avec un charme triste, une grâce, une expression et une simplicité vraiment admirables ; — les fioritures, les feux d'artifices vocaux ne sont arrivés qu'à l'*allegro*. — L'*ave Maria*, de Gounod, avec accompagnement de violon par Vieuxtemps, morceau bissé. — Le duo de l'*Elisire d'amore*, avec M. Scalèse, basse-bouffe du théâtre Italien. Enfin, une chanson espagnole, très-originale, d'un rhythme étrange, qui n'était pas annoncée sur le programme. Inutile d'ajouter que dans ces divers morceaux elle a été applaudie, acclamée avec une véritable frénésie.

M. Vieuxtemps est une ancienne connaissance pour les Bordelais, et il ne se passe guère d'année qu'il ne vienne nous visiter ; aussi a-t-il été reçu comme un ami que l'on revoit toujours avec bonheur. — A son entrée dans la salle, l'assistance entière s'est spontanément levée et l'a accueilli par des bravos et des acclamations prolongés. — Le célèbre maître a joué, comme lui seul peut les jouer, deux morceaux de sa composition, entre autre sa fameuse *Polonaise*, qui, comme toujours, a produit le plus grand effet.

Quoique le prix des places fût assez élevé, 15 francs, la salle était comble et la recette a dépassé, dit-on, 20,000 francs.

ALLEMAGNE.

⁂ Les journaux allemands ont publié récemment une longue lettre de Richard Wagner, adressée au *Botschafter* de Vienne, et qui a pour but de faire savoir au monde musical, par la voie de la publicité, qu'enfin Wagner touche au moment de faire représenter à Vienne son opéra *Tristan et Isolde*.

Le roi de Bavière a mis à la disposition du compositeur le théâtre particulier de la cour, l'orchestre du théâtre royal et l'a autorisé, en outre, d'engager pour les représentations de cet opéra M. et Mᵐᵉ Schnorr de Carolsfeld et Mitterwurzer.

L'opéra n'aura que trois représentations, auxquelles seront admises toutes les personnes dévouées à la musique de l'avenir et à son apôtre.

⁂ *Lara*, l'opéra de Maillart, vient d'obtenir un très-grand succès à Darmstadt.

⁂ Une cantatrice du théâtre de Gratz a donné l'exemple d'un sang-froid extraordinaire ; elle chantait en scène l'air du *Freyschutz*, lorsque le bas de sa robe prit feu à la rampe. Ce ne fut qu'un cri dans le public ; mais au même instant la cantatrice, d'un mouvement rapide des deux mains, étouffa la flamme et continua tranquillement son air jusqu'au bout, sans en passer une note et sans s'écarter du mouvement.

⁂ Un journal anglais annonce la mort de Donato, le fameux danseur à une jambe, qui a eu tant de succès à Berlin et à Londres l'année dernière.

HOLLANDE.

ROTTERDAM. — L'opéra allemand à Rotterdam a cloturé sa saison le 30 avril, par une représentation composée de fragments de plusieurs opéras, afin de faire paraître tous les artistes le même soir.

L'enthousiasme qui a régné pendant toute la soirée prouve suffisamment combien le public était satisfait de cette entreprise et qu'il désirait qu'elle se renouvelât encore.

La société d'harmonie était trop étroite pour contenir tous les amateurs accourus le 3 mai pour entendre *Élie* de Mendelssohn. Les solis avaient pour interprètes : Mmes Offermans, Van Hove et L. Mioulet, de la Haye, Mme Collin-Tabisch, d'Amsterdam, Stockhausen, de Hambourg, et Mlle Szardahely et MM. Schneider et Zimmerman, du théâtre de Rotterdam. La société *Voorzorg*, de la même ville, organise un grand concert sous la direction de M. Hutschenruyter dans lequel on entendra : La 1re *suite* pour orchestre de Lachner, l'ouverture du *Retour de l'Etranger* de Mendelssohn, celle d'*Euryanthe* de Weber et la symphonie de Spohr intitulée : *die Weihe der Töne*. (*la Consécration de la musique*).

ITALIE.

FLORENCE.—On monte le *Giuramento* au théâtre de la Pergola, la *Marta* au théâtre Alfieri, et *I Lombardi* au théâtre Pagliane.

On a donné à Brescia : *Tutti in maschera*. A Casale : *Aroldo*. A Civita-Vecchia : *Un ballo in maschera*. A Chieti : *I Puritani*. A Fiume : *Maria di Rohan*. A Ferrare : *Giuditta* de Peri. A Finale de Modène : *Un ballo in maschera* et la *Traviata*. A Milan (théâtre de Sainte Radegonde) : *Pipelé*. A Naples : *Maria Stuarda* par Donizetti. La représentation de cet opéra fut défendue en 1834, à l'époque où l'auteur le composa. A Palerme : *Gemma*. A Parme : le *Pipelé* et le *Birrajo di Preston*. A Rome (théâtre Argentina) : *La Traviata*. A Riva di Trento : *I due Foscari*. A Turin (théâtre Vittorio Emanuele) : *Michele Perrin* ; (théâtre Scribe): *Norma*. A Udine : *Il Trovatore*. A Verone : *Lucrezia Borgia*. A Venise : *Saffo* de Pacini.

Le violoniste Jean Becker s'est produit pour la première fois dans notre ville. Il a donné le 29 avril, dans la salle de la Société Philharmonique, un concert qui a eu le plus éclatant succès. Il a exécuté d'une manière admirable le Concerto en *mi* de Mendelssohn et un morceau de Paganini. Il a été applaudi à outrance et proclamé l'un des premiers violonistes modernes.

AREZZO.— Le 30 avril cette ville a donné un grand festival en l'honneur de Gui Aretin. On y a exécuté avec succès une cantate composée pour la circonstance par M. Pacini. On y a entendu le violoniste Becker, qui a été appelé expressément de Florence.

MILAN.—On a donné un concert sacré au théâtre de la Scala. On y a exécuté le *Stabat* de Rossini, la Symphonie héroïque de Beethoven, l'ouverture du *Pardon de Ploermel* de Meyerbeer et d'autres morceaux. — M. Noseda a donné son dernier concert, qui a été très brillant. — Le fameux violoniste Sivori a obtenu le plus grand succès dans plusieurs concerts. — Au Conservatoire a eu lieu un concert à la mémoire de Meyerbeer.

LUCQUES.—La Société du quatuor a inauguré sa quatrième année par un très beau concert, où l'on a exécuté le 7me quatuor de M. Pacini, dédié à cette Société, le grand trio op. 52 de Mayseder etc.

SOCIÉTÉ DU QUATUOR DE FLORENCE. — Le 23 avril a eu lieu la neuvième matinée. On y a exécuté le quatuor de Jules Ricordi, fils du célèbre éditeur, qui remporta le second prix au concours Basevi en 1864. On a beaucoup goûté le *Scherzo* de ce quatuor et surtout le dernier temps, qui est une fugue modelée sur celle du 9e quatuor de Beethoven. Les artistes de la Société ont été très applaudis, surtout dans le quintette en *si b.* de Mendelssohn, dont on a redemandé le fameux *adagio*. Le dernier morceau de ce concert a été le quintette de Hummel, op. 87. C'était la première fois que la jeune pianiste, Mlle Emilia Bongini, se présentait à notre public, qui l'a encouragée par beaucoup d'applaudissements. Dans la prochaine matinée, qui aura lieu le 7 courant, on entendra le violoniste Becker.

LOUIS DELATRE.

⁂ On lit dans le journal *Boccherini* de Florence :

M. Bazzini a donné son second et dernier concert au théâtre Nicolini. Il a exécuté merveilleusement et avec un grand succès quelques morceaux de sa composition. On a surtout applaudi sa fantaisie sur la *Somnambula* et la *Ridda dei folletti*. On a exécuté dans la même soirée une cantate de M. Bazzini ayant pour titre : *la Résurrection de Jésus-Christ*. Cette cantate obtint le prix l'année dernière au concours ouvert par le duc de San Clemente. On y remarque des passages d'une beauté admirable. Le même morceau avait été exécuté, le soir précédent, avec un grand succès, dans la salle destinée à l'exécution de la musique classique.

MILAN.—La Société du quatuor vient d'inaugurer d'une manière splendide sa seconde année d'existence. On a exécuté à cette occasion le quintette de Schumann, le quatuor en *mi mineur* de Mendelssohn (op. 44), la sonate pour violon et piano de Beethoven, dédiée à Kreutzer, et divers morceaux de Bach, de Chopin et du pianiste C. Andreoli : celui-ci a obtenu un grand succès et a été dignement secondé par MM. Bassi, Rampazzini, Santelli et Truffi. Dans une autre séance on exécutera les quatuors couronnés par la même société, savoir : celui de M. Bazzini et celui du jeune compositeur Faccio.

Depuis longtemps on regrettait qu'il n'existât pas en Italie une Société pour l'exécution de l'ancienne musique mélodramatique, qui est aujourd'hui presque entièrement ignorée, non-seulement du public, mais même des musiciens. Ceux-ci se mettent à l'ouvrage et écrivent des opéras sans connaître guère autre chose que les travaux de Verdi. Les promoteurs de la *Société du quatuor*, voulant satisfaire ce besoin si légitime, ont fondé une nouvelle Société qui a pour but de donner des morceaux de l'ancienne école mélodramatique italienne. A sa première séance on a entendu l'ouverture de la *Medea* de Mayer et celle de l'*Agnese* de Paer ; l'air pour ténor du *Matrimonio segreto* de Cimarosa ; un air de la *Vestale* de Spontini ; un air de l'*Œdipe* de Sacchini ; un duo de la *Medea* de Mayer et un trio des *Orazi e Curiazi* de Cimarosa. Le succès a pleinement répondu à l'attente des fondateurs. Tous les morceaux ont été vivement applaudis, mais on a surtout apprécié le grand air de la *Vestale*. Il semblait impossible qu'à soixante ans de distance, avant Rossini, on écrivît de la musique aussi dramatique et aussi mélodique en même temps.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 28 avril, à l'âge de 52 ans, Mme Lambert, née Low-Lovi, ancienne professeur de piano au Conservatoire de Bruxelles.

— A Paris, le 26 avril, M. Charles-Joseph Sax, né à Dinant, le 1er février 1791, ancien facteur d'instruments et père de M. Adolphe Sax. (Notice dans la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis, t. VII, p. 411.)

— A Vienne (Autriche), en avril, à l'âge de 73 ans, M. le baron Charles-Hillebrand de Prandau, pianiste-amateur très-distingué.

— A Dresde, le 10 avril, à l'âge de 77 ans, Mme Sontag, née Markloff, ancienne artiste lyrique et mère de la célèbre Henriette Sontag, comtesse Rossi.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 18 Mai 1865. N° 20.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

L'ESPÉRANCE,
romance.
Musique de Charles Mercier.

Deux fois l'Africaine.

L'Africaine a une préface : c'est l'histoire de cet opéra (on peut le dire sans hyperbole) connu et même célèbre avant que d'être né. Je viens d'acquérir la preuve qu'il existait deux poèmes de ce nom, écrits par Scribe à dix-sept ou dix-huit ans d'intervalle. J'ai vu, touché, feuilleté le manuscrit qui a baptisé l'œuvre dans le public depuis près de trente ans, et lui a créé, dans l'ombre vague des commentaires, sa mystérieuse popularité. Je puis dire avec saint Thomas : *Vidi pedes, vidi manus*. Les deux ouvrages n'ont de commun entre eux qu'un titre, un vaisseau, un arbre, — le fameux mancenillier à l'ombre duquel Sélika devait trouver la mort et le poète son dénoûment.

Permettez-moi de reprendre les choses d'un peu haut. En 1835 ou, au plus tard, en 1836 — c'est-à dire à l'époque où admirateurs et critiques croisaient le fer autour du grand succès des *Huguenots* — Scribe remettait à Meyerbeer un livret en cinq actes, dont l'action, semée d'aventures, avait avant toute lecture frappé l'imagination du musicien. C'était un opéra maritime reposant sur une donnée originale, un cadre neuf en musique, puisque, en ce temps-là, les odes symphonies du *Désert* et de *Christophe Colomb* n'avaient encore ni créé ni épuisé le genre. Les journaux murmurèrent ce nom de l'*Africaine*, qui fit une rapide fortune. Les *Meyerbeeristes* applaudirent de confiance, et les cantatrices en réputation consultèrent leur miroir avec défiance. Tandis que l'œuvre invisible faisait sa trouée dans le monde, le compositeur, après avoir lu et relu ce poème si ardemment désiré, se demandait avec découragement ce qu'il en pourrait bien faire.

L'*Africaine*, par son exécution, ne répondait plus à la grandeur entrevue du sujet ; elle s'était rapetissée aux proportions d'un opéra comique vulgaire, et laissait entrevoir à l'horizon un vaisseau de carton et des bandes de calicot pour figurer la mer. Le musicien poussa un gros soupir, mit le manuscrit sous clef et attendit l'inspiration. Il l'attendit des semaines, des mois, des années. M. Scribe disait à son collaborateur : « Vous n'en finirez donc pas ? » Celui-ci se gardait bien de répondre : « Je n'ai pas seulement commencé. » Les gazettes de France et d'Allemagne continuaient à s'occuper de cette *Philis* des partitions qui désespérait ses amants à force de les faire espérer. Elles gourmandaient, le lendemain, le compositeur qu'elles avaient cajolé la veille, pivotant sur la même formule de phrase pour exprimer l'espoir, le doute ou la déception. On lisait dans la même semaine et dans la même feuille : *L'Opéra monte l'*Africaine,— *L'Opéra monte-t-il l'*Africaine? — *Décidément l'Opéra ne montera pas cette année l'*Africaine. — Mais tout en donnant carrière à leur impatience ou à leur mauvaise humeur, les journalistes, « toujours bien informés, » ne se faisaient faute de citer les belles pages d'une partition dont l'auteur ne savait pas encore lui-même s'il en écrirait jamais une seule note.

Il fallait prendre un parti. Le musicien, à peu près brouillé avec son poète, alla frapper à la porte d'un ami, M. Germain Delavigne, et lui demander un bon conseil. — « Je ne puis vous en donner qu'un, fit celui-ci ; mais « je le crois excellent. Scribe travaille à un poème d'opéra « qui est un des beaux sujets qu'on aura mis à la scène. « L'ouvrage est digne d'un compositeur tel que vous, « habitué à faire grand : Scribe sera heureux de vous le « confier. »

Courir chez le célèbre librettiste, désarmer sa rancune, lui proposer le troc des deux *libretti*, ou, s'il fallait les garder l'un et l'autre, se réserver le droit de s'occuper du second et d'ajourner le premier : cela devenait un peu plus difficile que d'écrire un chef-d'œuvre, le duo du quatrième acte des *Huguenots*, par exemple. Comment s'y prit Meyerbeer pour terminer avec succès, à une première entrevue, cette campagne diplomatique? Je l'ignore et cela n'importe guère. Ce qui importait au musicien, c'était de ne pas sortir de chez son collaborateur les mains vides. A la vérité, il dut signer avec celui-ci un nouveau traité qui l'obligeait à écrire deux opéras au lieu d'un; mais son créancier lui accordait du temps pour l'opéra en *souffrance*.

L'œuvre qui allait avoir le pas sur l'*Africaine* se nommait le *Prophète*.

Lorsque, en 1847, la direction Pillet se retira devant l'administration Roqueplan et Duponchel, le premier acte d'initiative des nouveaux directeurs de l'Opéra fut de dépêcher un ambassadeur à Berlin. Cet ambassadeur, M. Dietsch, devait en rapporter à tout prix la fameuse *Africaine*. Il part, il négocie, il revient avec une partition sous le bras. La joie fut grande à l'Opéra, mais de courte durée, hélas! Le précieux manuscrit, débarrassé de son enveloppe, laissait lire ce titre (une énigme et une déception): Les *Anabaptistes!* Au lieu de complimenter l'excellent M. Dietsch, on l'accusa de s'être laissé mystifier par le plus spirituel et le plus fin des compositeurs. M. Duponchel, qui avait rêvé d'une héroïne au teint bistré ou cuivré, ne voulut pas d'abord entendre parler de ces affreux hommes noirs et de ce fade et blond Jean de Leyde. Mais comme le sujet était dramatique et la musique, à tout prendre, d'un maître, l'Opéra se résigna au grand succès du *Prophète*.

Ce succès avait un lendemain : l'heure avait sonné pour Meyerbeer de faire un sort à l'*Africaine*. Scribe se montrait pressant. A la vérité, le musicien aurait pu dire à son poète : « Mais, mon cher collaborateur, l'*Africaine* vient « d'être jouée à l'Opéra-Comique! Haydée, comme Sélika, « est esclave et née sur le trône; elle est amoureuse de « son maître; vous avez fait de l'inconnu Fernand un « amiral de Venise, en donnant à l'un et à l'autre un cœur « hésitant entre son amour pour deux femmes; vous « m'avez pris ma pièce, mes personnages, mon vaisseau, « et vous me dites à présent : « Attendez-moi sous le « mancenillier. »

Meyerbeer préféra consulter encore l'ami, qui une première fois déjà, l'avait tiré d'embarras. C'est alors que cet ami prononça le nom de Vasco da Gama. Le conquérant des Indes, substitué à un héros banal et romanesque, pouvait en effet donner au sujet de l'*Africaine* la grandeur et la couleur dont la pièce, sous sa première forme, était absolument dépourvue. « Voyez Scribe, ajouta M. Germain « Delavigne, gardez-vous de lui dire que l'avis vient de « moi, et laissez-le faire. »

L'auteur le plus fécond en combinaisons dramatiques, mis sur une piste heureuse, n'était pas homme à s'arrêter à moitié chemin : « Pour cette fois, s'écria-t-il, je tiens l'*Africaine*. » Et il se servit de ce nom bien sonnant de Vasco da Gama pour refaire son poëme en refaisant l'histoire. Le grand navigateur, dont la noblesse était une branche d'un trône royal, n'est plus qu'un inconnu et un homme de rien; celui qui savoura toutes les joies de l'orgueil, du génie et de la gloire sans passer par les épreuves de la persécution, subit sa destinée et descend dans le cachot de Christophe Colomb.

B. Jouvin.

BELGIQUE.

⁂ La donnée de *Roland à Roncevaux* est éminemment patriotique. Elle redit les vaillants exploits des Français, elle célèbre l'amour et ses luttes, l'honneur et ses devoirs; quoi de plus propre à chatouiller la fibre nationale de ce peuple chevaleresque. Dans *Charles VI* éclate un *Tolle* général contre l'oppression anglaise. Ici, on assiste à une levée de boucliers formidable contre les Sarrasins. *Charles VI* a fait fortune. *Roland à Roncevaux* est allé aux nues.

Les frais considérables de la *Magicienne* n'avaient produit qu'un médiocre résultat. *Pierre de Médicis*, dû à un prince musicien, *Sémiramis*, émanée d'un musicien prince, n'avaient pu étancher cette grande soif d'émotions. Le fiasco de la *Reine de Saba* avait suivi de près la chute retentissante du *Tannhäuser*. Enfin, l'*Africaine*, cette insaisissable *Africaine* n'apparaissait que dans un vague lointain, et même, aux yeux de plus d'un incrédule, elle prenait la forme, bien caractérisée, d'un mythe.

Il fallait un succès quand même, et le patriotique *Roland à Roncevaux* est venu le fournir.

La part que le libretto proprement dit et la partition ont apportée à cette réussite, est-elle bien considérable? Voyons, examinons.

Roland à Roncevaux n'est point un drame empoignant; c'est une légende intéressante, découpée en scènes plus ou moins théâtrales, et dont le point culminant est le troisième acte, celui où Roland doit opter entre sa maîtresse et son épée. La situation est belle: c'est la seule qui se rencontre dans l'œuvre. Le quatrième acte est une sorte d'épilogue. Le premier et le deuxième acte ne sont qu'une longue exposition.

Les deux premiers actes de *Roland à Roncevaux* sont de pure fantaisie. Au troisième, on trouve deux scènes inspirées de la chanson de geste : la confession de Roland, où le vaillant paladin raconte comment un ange lui fit don de la fameuse Durandal, et l'absolution donnée aux combattants de Roncevaux par Turpin. Au quatrième acte vient l'épilogue : Charlemagne appelé sur le lieu du désastre et pleurant son vaillant neveu.

Dans la musique, comme dans la pièce, les grands traits ont eu surtout les soins de l'auteur. Musicien d'instinct, M. Mermet se préoccupe, avant tout, de l'effet des masses. Il est heureux quand il peut faire éclater leur puissance. Ainsi, le finale du troisième acte, appuyé des cris furibonds des chœurs et de l'appareil cuivré de l'orchestre, atteint une sonorité écrasante.

Mais il faut autre chose que de vigoureux ensembles dans une partition d'opéra. Il y faut savoir varier les nuances, et charmer par d'ingénieux détails. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. Mermet laisse beaucoup à désirer.

Il lui manque la souplesse nécessaire pour faire plier les voix et les instruments aux diverses oscillations de la déclamation scénique. Le musicien se contente de tailler chaque morceau sur le patron général de la situation, et tout est dit. Et ces morceaux, n'y cherchez pas une coupe régulière. Souvent, on a de la peine à suivre les contours de la mélodie, parce que les périodes intermédiaires ne se dessinent pas assez nettement, et que le motif générateur fait défaut.

La mélodie, prise en elle-même, est convenable, honnête, voilà tout. Si nous devions la caractériser en recourant à la comparaison, nous dirions qu'elle relève à la fois de l'opéra-comique et du grand opéra, et qu'il y a là de la *Dame Blanche* aussi bien que de la *Juive* et du *Charles VI*. M. Mermet est resté Français jusque dans le choix de ses thèmes.

Son instrumentation, sonorités tapageuses à part, dénote une grande inexpérience dans l'art d'écrire. Elle manque de flexibilité comme sa mélodie; elle est faite tout d'une pièce. Les sonorités moyennes n'y alternent pas assez fréquemment avec celles des groupes inférieurs et supérieurs. Le cuivre mugit ou les bois gazouillent. Évidemment, la science manque à M. Mermet pour relier adroitement les deux extrêmes.

La musique de *Roland* a encore un autre défaut: celui de manquer de caractère philosophique, de cachet rétrospectif, qui est, à

notre avis, l'élément le plus viable d'une partition d'opéra, quand l'invention mélodique fait défaut.

Nous avons cité le finale du troisième acte, le même qui électrise le public de Paris depuis plus de huit mois. Le finale du premier acte nous paraît bien plus méritoire. Il se déroule d'une façon plus accentuée et plus majestueuse, et l'effet n'en est pas purement physique. Il ressort des entrailles de la partition.

Ajoutons à ces pages une entraînante farandole, qui se danse au troisième acte, et nous aurons dit ce que la musique de *Roland à Roncevaux* offre de plus saillant.

M. Mermet, il faut lui rendre cette justice, a montré un courage et une patience dignes d'éloges. Pendant dix-huit ans il a cherché, comme Diogène cherchait un homme, un directeur qui voulût bien jouer son œuvre. Enfin, M. Perrin lui a obtenu les honneurs de la représentation. Ce qui plus est : son œuvre jouit de la vogue.

Qu'il profite de ce bon vent de la fortune, et qu'il se remette à l'étude. Il est d'âge à pouvoir beaucoup produire encore. L'audition de son *Roland* lui sera propice, s'il se juge avec toute la sévérité qu'on se doit à soi-même.

L'administration du Théâtre-Royal a voulu finir l'année par un coup d'éclat. Elle a été servie à souhait. Seulement le succès de jeudi dernier se soutiendra-t-il? Voilà la question.

Deux charmants divertissements animent la scène : la farandole et la danse des almées, que le maître de ballet a particulièrement bien ordonnées, et où Mlle Laurati et ses dignes partenaires MM^lles Gamberini et Lanzavecchi font assaut de grâce et de légèreté.

Les décors et les costumes, sans être neufs, produisent un effet imposant. Tous ces casques, toutes ces épées et ces bannières, qui brillent et s'agitent, ne laissent pas que de nous impressionner vivement. C'est une vraie fête pour les yeux. *Roland* ne pouvait se passer de la mise en scène qui lui a servi de cadre à Paris. Il pouvait encore moins se passer d'une bonne interprétation.

A M. Wicard (Roland) nos premiers éloges. Il a contribué largement au succès par la manière distinguée dont il a accentué toutes les nuances de son rôle, et principalement au troisième acte, où il a trois énormes morceaux à chanter. Jamais sa voix n'a déployé plus de force ni de souplesse. Nous n'aurions rien à lui reprocher, si l'artiste, à des moments où ses interlocuteurs ont la parole, prouvait davantage, par le jeu de sa physionomie, qu'il participe réellement à l'action, au lieu de laisser croire qu'il est livré à de véritables distractions.

Mlle Charry (Alde) dit convenablement certaines parties d'un rôle désavantageux pour elle. Son jeu n'exerce aucun prestige.

M. Coulon (Turpin) a de la gravité, de la majesté, qualités qui ne compensent pas ce qu'il y a d'insuffisant dans sa voix. Il a eu de bons élans dans certaines parties de la grande scène du troisième acte.

Mlle Moreau chante et joue avec distinction Saïda, la fille de l'émir, un rôle très-accessoire d'ailleurs.

M. Holtzem a très-bien dit ses deux refrains du pâtre, et on l'a fort applaudi. Deux chansons de pâtre ! c'est beaucoup à une époque qui a vu éclore celles de *l'Enfant Prodigue*, de *Sapho*, du *Tannhäuser* et de *Mireille*. Mais il y a peut-être dix-huit ans qu'elles ont été écrites.

Nos éloges aussi aux choristes, qui rarement ont fait mieux leur devoir ; à l'orchestre, à tout le monde enfin, car *Roland*, eu égard à la précipitation avec laquelle il a été monté, a été rendu magistralement.

⁂ Nous venons d'apprendre qu'il est sérieusement question d'organiser, dans notre capitale, des concerts de musique classique populaires. Nous nous associons de tout cœur à l'entreprise, qui est neuve à Bruxelles, et qui, à Paris, a produit des résultats merveilleux. Qui ne connaît les concerts populaires de Pasdeloup?

La musique est un élément trop éminemment civilisateur pour qu'on ne s'évertue pas à le faire pénétrer dans les classes infimes de la société. Le peuple est sensible aux accents d'une belle composition. Les œuvres des maîtres ne sauraient lui être indifférentes. Ceux qui croient qu'il faut sans cesse faire retentir à ses oreilles des banalités empruntées au répertoire de la danse, se méprennent sur la mission du plus beau des arts.

Mais il convient d'être excessivement prudent, quant au choix des morceaux, et de ne pas rebuter l'auditeur inculte par des productions trop nourries, trop substantielles. Il faut varier les doses, et adopter de préférence les morceaux qui se distinguent par une facture claire et franche. C'est la viande emmiellée que l'on donne à l'enfant dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Le peuple, qui est un grand enfant, a besoin de ces sages précautions. Le reste est l'affaire du temps.

C'est M. Adolphe Samuel qui a pris l'initiative de l'entreprise, et c'est le théâtre du Cirque qui a été choisi pour ces solennités d'un genre nouveau. Nous souhaitons à notre vaillant artiste le succès qu'il mérite.

⁂ L'abondance des matières du dernier numéro nous a forcés à remettre à aujourd'hui le compte-rendu suivant, qui aurait dû passer la semaine dernière :

Jeudi 4 mai a eu lieu, dans la salle de la Réunion-Lyrique, un concert organisé par M. Oscar Schmidt et donné par la Société de chant des Dames Amateurs de la ville, au profit de la caisse de bienfaisance anglaise.

Nous y avons entendu plusieurs chœurs parfaitement exécutés, entre autres : *Les Bohémiens* de Schumann et le 42e psaume de Mendelssohn, qui formait la seconde partie de ce brillant concert et qui a été très-bien compris et interprété sous l'excellente direction de M. Schmidt. Nous mentionnerons aussi la *fantaisie* pour piano avec chœurs de Beethoven, dans laquelle Mme S., brillante virtuose et parfaite musicienne, s'est fait justement applaudir ; l'interprétation d'un nocturne de Chopin et d'un délicieux morceau de M. Schmidt, *Concert dans les bois*, ne lui ont pas été moins favorables.

Le concert s'est terminé par le *God save the Queen*.

L'ensemble du concert était des plus intéressants et le public nombreux qui y assistait a eu lieu d'être satisfait, et l'a du reste bien prouvé à M. Schmidt par de longs et chaleureux applaudissements.

⁂ Le premier concert donné au Jardin Zoologique par la musique des guides, sous la direction de M. V. Bender, a eu lieu lundi. Malgré le temps incertain, l'affluence était grande et les morceaux du programme ont été tous chaleureusement accueillis. Une nouveauté, une valse sur l'*Africaine*, a été redemandée, ainsi qu'une nouvelle polka de M. Bender, *l'Impératrice* ; la fantaisie sur *Lara* a été également vivement applaudie.

⁂ Dans la notice biographique que nous avons consacrée, dans notre dernier numéro, à M. Ch. Sax, nous avons cité M. Adolphe Sax seul, comme fils de l'habile fabricant que la mort venait d'enlever.

M. Alphonse Sax nous écrit pour nous informer que lui aussi est fils de M. Ch. Sax et de plus continuateur de l'œuvre de son père.

⁂ On sait avec quel tact M. Davelouis, l'intelligent et bienveillant directeur de l'établissement des eaux de Spa, organise ses fêtes musicales et choisit ses artistes. Spa, cette année, entendra et verra des merveilles, dont nous espérons pouvoir publier prochainement le programme.

⁂ Un journal de Naples annonce que l'opéra *la Virginia*, du maestro Mercadante, vient d'être acheté 20,000 fr. par l'entreprise du théâtre San-Carlo, et sera représenté dans la prochaine saison théâtrale. Cette œuvre, écrite en 1848, avait été prohibée par la censure bourbonienne.

⁂ Mlle Mathilde Dupuy, notre ancienne Dugazon, est l'enfant gâtée du public strasbourgeois. Le *Courrier du Bas-Rhin* ne tarit pas en éloges, sur son talent ; témoins ces lignes :

« Dans les *Diamants de la Couronne*, Mlle Dupuy est une Catarina typique, aussi fièrement belle sous le peplum bigarré de la bohémienne que gracieuse et digne comme grande dame, puis comme reine. Elle a supérieurement phrasé le finale du premier acte, et au deuxième, lors des vocalises du concert, c'était véritablement des diamants que versait son flexible gosier.

« Dans les *Dragons de Villars* (rôle de Rose Friquet), il est presque superflu d'ajouter qu'elle a prêté à ce gracieux personnage, comme actrice et comme chanteuse, l'entrain et l'espièglerie, devenus chez elle comme une seconde nature et qui se manifestent parfois en bonds d'une capricieuse fantaisie ; superflu aussi de dire qu'elle y a recueilli de fréquents applaudissements, et que

l'on a fort remarqué, quelque peu de place qu'il occupât, le rustique accoutrement dont elle avait affublé, au premier acte, ses blanches épaules. Ce n'était cependant qu'une très-simple blouse, presque rien ; mais l'art se dérobe-t-il jamais à l'appréciation des vrais connaisseurs? « SCHWAB. »

⁂ On nous écrit de Bruxelles, dit *le Ménestrel*, que le Roi des Belges, dont la maladie préoccupe depuis quelque temps le public en général et plus particulièrement les hommes politiques, se fait faire habituellement de la musique pendant ses soirées de souffrance. Notre art qu'il a toujours aimé, l'aide à supporter ses maux, et ce n'est pas là une fantaisie de cerveau affaibli : on sait que Léopold Ier conserve le parfait usage de ses facultés intellectuelles.

⁂ Franz Liszt est entré dans les ordres religieux. M. l'abbé Liszt, dit *le Monde*, demeure au Vatican, où Mgr le prince Hohenlohe lui a donné l'hospitalité. On dit que le pape l'est allé voir et lui a ordonné de toucher du piano, comme pour témoigner que l'artiste ne doit pas mourir dans la soutane, mais demander à la foi des forces et des inspirations nouvelles.

Des gens qui veulent tout savoir tirent déjà l'horoscope du nouvel abbé. Selon eux, il ne tarderait pas à devenir chanoine de Saint-Pierre et maître de la Chapelle pontificale.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Les extraits des journaux publiés par le *Guide* dans ses deux derniers numéros ont pu donner à vos lecteurs une idée sur l'opinion générale de la presse parisienne sur l'œuvre de Meyerbeer. Cette opinion est franchement favorable. Les personnes qui n'ont pu entendre encore l'*Africaine*, et elles sont naturellement bien nombreuses, même à Paris, doivent être certaines maintenant que cette partition contient en majorité des beautés du premier ordre. Une grande curiosité en hâtera partout la représentation, dès que les théâtres ouvriront de nouveau leurs portes. A l'Opéra, on encaisse environ onze mille francs, c'est-à-dire les plus grosses recettes possibles, chaque fois que l'*Africaine* est affichée ; or, on ne donne absolument que cela depuis la première soirée ; c'est vous dire que les grands frais faits à cette occasion seront bientôt couverts. Toujours succès d'enthousiasme pour Mme Saxe et pour Faure. Naudin se fait applaudir au quatrième acte, qui est son meilleur. Tout est bien chanté, tout marche, et il est certain que notre première scène, si nulle indisposition ne s'en mêle, n'a pas à s'inquiéter de son été.

L'Opéra-Comique fait de belles recettes, le maximum environ avec le *Pré-aux-Clercs*. Il force de son mieux les autres soirées avec des œuvres du répertoire ; mais je crois qu'une bonne nouveauté, ou tout au moins une reprise importante, serait actuellement nécessaire pour arriver à faire plus que les frais.

M. Bagier a en ce moment deux grosses affaires en train. D'abord il cherche à faire rendre au Théâtre-Italien la subvention de cent mille francs à laquelle il avait cru pouvoir renoncer et a eu l'honneur d'être, à cet effet, reçu en audience par l'Impératrice. Ensuite il plaide à Madrid pour conserver la direction du Théâtre Royal, qu'on voudrait lui retirer pour la donner, dit-on, au ténor Tamberlick. Je crois que là sa cause est juste, car dans les querelles que les Madrilènes lui ont cherchées pendant la saison dernière, il y avait plus de parti pris que de saine raisonnement. Quelques-uns de ces messieurs là-bas sont furieux de penser que leur grande scène est mise au niveau de Ventadour — les aimables dilettanti ! — et ils voudraient un directeur à eux, rien qu'à eux. M. Bagier a de grands intérêts engagés là-dedans, et je lui souhaite de triompher ; car le Théâtre Royal de Madrid constitue une belle rente sûre.

A notre Lyrique on vit assez agréablement avec les ouvrages montés depuis quelques semaines. Le *Macbeth* ne produit pas grand'chose, mais la *Flûte enchantée* fait toujours de belles recettes. Quand on parla de ces deux ouvrages, j'écrivis que les monter à la même époque était de la prodigalité mal entendue. Dans mon idée l'un devait tuer l'autre. Cela est arrivé : la *Flûte* a tué *Macbeth*, lequel, je crois, serait bien mort sans cette terrible concurrence, mais peut-être un peu plus tard. M. Carvalho a un grand défaut, c'est de se laisser entraîner par le succès. Après *Rigoletto* qui a fait fureur, et la *Traviata*, qui a obtenu plus de succès que nous ne l'espérions, il a eu l'idée de monter *Macbeth*, de demander une troisième fois des recettes à la même source, et cela dans la même année. Ce qui lui arrive ne peut étonner. Je crois que la fermeture n'est pas éloignée ; par conséquent, la *Fiancée d'Abydos* sera pour une autre fois. On avait pourtant fait grand bruit de ce concours entre lauréats de l'Institut !

Les Bouffes-Parisiens font toujours de très-brillantes affaires avec la divine Thérèsa — de l'Alcazar. Chaque soir, pour entendre une seule chansonnette, le public le plus choisi encombre la jolie salle ; c'est merveilleux, mais fort peu consolant pour les artistes. Mme Ugalde est engagée pour l'hiver prochain ; elle reprendra les *Géorgiennes* et les *Bavards*. On annonce le prochain mariage de Mlle Offenbach avec M. Comte, propriétaire de la salle des Bouffes.

Aux concerts du boulevard des Italiens on commence ce soir l'audition de fragments orchestrés de l'*Africaine*. Je crois que ce grand attrait sur le programme va attirer la foule dans les galeries de M. Martinet. — M. Fontana, professeur de chant au Conservatoire, a dernièrement donné sa démission. Il est remplacé par M. Vauthrot, de l'Opéra.

JULES RUELLE

⁂ Mme et Mlle Meyerbeer assisteront probablement à la première représentation de l'*Africaine*, au théâtre de Covent-Garden, de Londres. En attendant, non-seulement M. Gye, mais les directeurs des principaux théâtres de l'Europe ont déjà entendu à Paris l'œuvre de Meyerbeer, et se disposent, avec un empressement facile à concevoir, à l'offrir à leur public dès la prochaine campagne. On cite M. Liegert, de Prague, comme s'efforçant de devancer tous ses confrères : ce directeur a, dit-on, payé 6,000 florins le droit de jouer à son théâtre la célèbre nouveauté de l'Opéra. — A Saint-Pétersbourg, les rôles de Sélika et de Vasco doivent être créés par Mme Barbot et par Tamberlick.

⁂ Mme Mina Meyerbeer a voulu que tous les éminents artistes qui ont fait la campagne de l'*Africaine* reçussent d'elle un souvenir à propos de leur création glorieuse dans l'œuvre posthume du maître : un bracelet a été offert par sa veuve à Mlle Battu et à Mme Saxe. A Naudin, à Faure, à Belval, à Obin, à Warot, a été remis un médaillon en or contenant le portrait de Giacomo Meyerbeer. Sur une des faces du médaillon est gravée la lettre initiale du nom de l'artiste. Sur les médaillons de Naudin et de Faure, cette lettre est en poussière de diamant.

⁂ Une question délicate s'est présentée à propos de l'*Africaine* de Meyerbeer. Un programme de concert peut-il s'approprier l'ensemble ou même des fragments importants d'une partition devenue la propriété d'un théâtre lyrique? Cette question a été tranchée administrativement par la défense faite aux concerts des Beaux-Arts du boulevard des Italiens de se poser en succursale de l'*Africaine*, ou plutôt de l'Opéra. Jusqu'ici les concerts et les compositeurs, les théâtres eux-mêmes, se sont bien trouvés de l'emprunt fait à nos opéras de certaines pages instrumentales, de certains airs ou duos, morceaux détachés d'un tout, et rentrant jusqu'à un certain point dans la limite des citations, des reproductions partielles autorisées ; mais passer de l'extrait d'une œuvre à son ensemble ou à peu près, c'est évidemment méconnaître des droits respectables et incontestables à tous les titres.

(*Ménestrel.*)

AMIENS. — Le 3me et dernier concert de la Société philharmonique a été l'un des plus beaux dont nous ayons mémoire. Fraschini, le grand chanteur qui, pour la première fois, est venu prendre part à un concert départemental, n'a pas dit moins de cinq morceaux.

Mmes Escudier-Kastner et Alard ont aussi brillé séparément et ensemble dans le grand morceau de Thalberg et Bériot sur *les Huguenots*. L'orchestre et son habile chef, M. Lacoste, ont parfaitement exécuté l'ouverture du *Jeune Henri* ; mention particulière est due aux cors. M. Jules Deneux a donc couronné dignement la série des belles fêtes musicales organisées par lui dans la saison qui vient de finir.

ALLEMAGNE.

DARMSTADT. — Nous devons à l'habileté de Brandt une innovation de décor et de mise en scène appliquée à l'opéra *Lara*, de Maillart. Tandis qu'en France et en Allemagne les visions de la scène du rêve apparaissent à travers les nuages, on nous donne ici un panorama véritable ; ce sont les épisodes de ce rêve qui passent devant nos yeux : le décor mouvant représente le château des maîtres de Lara ; les mers qu'il traverse, le clair de lune dans les galeries, tout cela est parfaitement peint par Schweder.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 25 Mai 1865. N° 21.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT.

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.

BELGIQUE, par an	fr.	6 00
FRANCE, par an	»	10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

LA JEUNE FILLE D'IONIE,

Paroles de A. Berton, musique de G. Aubry.

Une nouvelle séance a eu lieu le 17 courant, dans les vastes ateliers de MM. Merklin et Schutz.

MM. Mailly et Dubois ont tour à tour fait valoir le magnifique instrument que ces habiles facteurs ont construit pour la cathédrale de Bayonne.

Nous croyons qu'il sera intéressant, pour plus d'un lecteur du *Guide musical*, de connaître l'ensemble de cet orgue ; c'est pourquoi nous en donnons ici la description.

Composition du nouvel orgue de tribune destiné à la cathédrale de Bayonne.

Cet orgue se compose :

1° d'un clavier dit Positif	56 notes	8 jeux.
2° » » grand Orgue	56 »	12 »
3° » » Récit expressif	56 »	9 »
4° » » Pédales séparées	27 »	7 »
Total		36 jeux.

5° d'une série de Pédales de réunion et de combinaisons.

DESCRIPTION DES JEUX.

1er CLAVIER, POSITIF.

1° Flûte	8 pieds.
2° Salicional	8 »
3° Bourdon	8 »
4° Flûte octaviante	4 »
5° Quinte flûte	2 2/3 »
6° Doublette	2 »

Jeux de combinaisons.

7° Clarinette	8 »
8° Trompette	8 »

2me CLAVIER, GRAND ORGUE.

1° Montre	16 pieds.
2° Bourdon	16 »
3° Montre	8 »
4° Bourdon	8 »
5° Viola di Gamba	8 »
6° Flûte harmonique	8 »
7° Prestant	4 »

Jeux de combinaisons.

8° Grand Cornet	8 pieds.
9° Fourniture progressive.	
10° Bombarde	16 »
11° Grosse Trompette	8 »
12° Clairon	4 »

3me CLAVIER, RÉCIT EXPRESSIF.

1° Flûte harmonique	8 pieds.
2° Bourdon	8 »
3° Dolciana	8 »
4° Voix céleste	8 »
5° Flûte harmonique	4 »

Jeux de combinaisons.

6° Flageolet	2 pieds.
7° Trompette harmonique	8 »
8° Basson Hautbois	8 »
9° Voix humaine	8 »

CLAVIER DE PÉDALES SÉPARÉES.

1° Contrebasse	16 pieds.
2° Sous-basse	16 »
3° Violoncelle	8 »
4° Octave basse	8 »

Jeux de combinaisons.

5° Trombonne	16 »
6° Trompette	8 »
7° Clairon	4 »

PÉDALES DE RÉUNIONS ET DE COMBINAISONS.

Groupe	N°	Pédale
1er groupe	1°	Pédale réunion du positif au pédalier.
	2°	» » grand orgue »
	3°	» » récit expressif »
2e groupe.	4°	» » positif au grand orgue.
	5°	» » récit » » »
	6°	» » » » » » à l'octave grave.
	7°	» » grand orgue à la machine pneumatique.
3e groupe.	8°	» Introduction des jeux de combinaisons du positif.
	9°	» » » » du g^d orgue.
	10°	» » » » » récit.
	11°	» » » » » pédalier.
4e groupe	12°	» de tremblant.
	13°	» d'expression.
	14°	» du tonnerre.

OBSERVATIONS.

Les claviers, registres et pédales de combinaisons sont établis sur un buffet-console placé sur le devant de la tribune.

Les sommiers des claviers ont double laye pour l'alimentation séparée des jeux de fonds et des jeux de combinaisons.

La soufflerie, composée de plusieurs réservoirs, régulateurs et pompes d'alimentation, produit du vent à différentes pressions.

Il est fait application, pour chaque clavier spécialement, du lévier pneumatique perfectionné et simplifié.

Cet orgue est destiné à une grande cathédrale.

Il se compose d'un nombre de jeux relativement restreint et, malgré cela, il a une grande sonorité, suffisante pour un édifice de grande dimension. Il possède en outre tous les principaux jeux de fonds, de jeux d'anches et de jeu de solo.

Le résultat satisfaisant de sonorité que produit cet instrument est dû en forte partie à son organisation mécanique, dont les principaux éléments sont :

La soufflerie à différentes pressions pour l'alimentation spéciale de chaque famille de jeux ;

Des sommiers à doubles layes servant à la distribution aux tuyaux de l'air comprimé à pressions diverses;

Et le lévier pneumatique appliqué spécialement à chaque clavier, ayant pour effet de donner au toucher une grande douceur et précision de fonctionnement.

L'AFRICAINE. — Notre voix, dit M. H. de Pène, dans son courrier de Paris de l'*Indépendance*, ne saurait manquer au concert qui s'élève en ce moment de toutes parts pour saluer la naissante *Africaine*, ce couronnement de l'édifice philosophique et mélodieux à quatre opéras figurant quatre étages que Meyerbeer a voulu élever. Dans *Robert le Diable*, vous êtes en présence de la foi primitive et du monde des légendes tout peuplé d'esprits bons et mauvais, de fantômes, d'anges et de démons devant lesquels s'agenouille l'humanité ; dans *les Huguenots* et *le Prophète*, c'est un tout autre âge de l'esprit humain ; l'examen et le schisme qui en est le résultat inévitable ont succédé à la croyance quand même ; *l'Africaine*, si je ne me trompe, représente encore un autre âge de l'humanité : le génie de Vasco de Gama et de ses pareils supprimant l'inconnu en matière géographique, abrégeant les distances, franchissant les mers, unissant les races ; et le visage cuivré de la reine d'Afrique Sélika, se mariant au teint pâle du gentilhomme portugais, ce sont les idées toutes modernes de l'abaissement des frontières et de la fusion des races dans une seule famille.

Ce n'est pas Meyerbeer qui, de son vivant, eût jamais abandonné à autrui la tutelle de son œuvre. On a redit cent fois et personne ne peut plus ignorer avec quelle vigilance d'amour paternel, il suivait dans ses moindres détails le travail préparatoire des répétitions, corrigeant, améliorant sans cesse, ôtant et remettant alternativement. Ses interprètes, vous savez aussi qu'il les triait avec plus d'attention que les parents les plus scrupuleux n'en apportent dans le choix délicat d'un époux pour leur fille unique. Sa préférence une fois fixée entre mille prétendants, qui tous avaient défilé devant lui, et que lui avait examinés de son œil profond et de son oreille impeccable, il conduisait son élu jusqu'à l'autel, après l'avoir lui-même armé de pied en cap pour la cérémonie.

Meyerbeer, on peut le dire, ne livrait rien de ce qui concernait ses œuvres au hasard. Infatigable dans son culte de la gloire, dans son respect de l'art, du public et de lui-même, il cherchait sans relâche des atouts, encore des atouts, pareil aux joueurs d'écarté qui ne se trouvent jamais assez beau jeu et demandent toujours des cartes. Avec une sagacité merveilleuse qui faisait partie de son génie, il avait analysé les forces qui constituent le succès; il en connaissait par leur nom les cordes visibles et les ficelles occultes ; il excellait à orchestrer la symphonie de son triomphe aussi bien que les pages mêmes de sa partition.

Dans le concert de louanges qui devait saluer l'apparition de toute œuvre de lui, chaque homme et surtout chaque journaliste devait faire entendre sa note. Aussi, il fallait voir, quand ce grand homme rencontrait fût-ce le moindre d'entre nous, comme il s'entretenait avec lui, comme il le façonnait et le préparait à ce qu'il entendrait plus tard, parlant à chaque journaliste de son œuvre, au point de vue des tendances qu'il savait à ce journaliste. Il savait tout ! et surtout tout ce qui pouvait intéresser sa gloire.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — L'affiche plaisantait quand elle annonçait obstinément la mise à l'étude du *Capitaine Henriot*. Pas une note de cet ouvrage n'a été répétée, et tous les soins ont été concentrés, en ces derniers temps, autour de *Roland à Roncevaux*, dont la sixième représentation a eu lieu mardi. C'est donc partie remise jusqu'à l'année prochaine.

Mme Cabel nous reste jusqu'à la fin de la saison. A ses créations de Dinorah, de Marguerite, de Catherine, etc., elle joindra bientôt celle de la Catarina, des *Diamants*. De son côté, Mme Mayer reprend tous ses rôles à succès. Parfois les deux artistes concourent au même spectacle.

Cela s'est vu au bénéfice de M. Bosselet, ce digne maître qui a des titres si nombreux à la reconnaissance de tous et qui a reçu, en cette circonstance, des marques d'estime dont il a le droit d'être fier. On donnait *Mireille* avec Mme Mayer, le *Toréador* avec Mme Cabel, et le *Captif* avec Mme Moreau. C'était splendide !

⁂ Nos musiques d'élite nous donnent la primeur de *l'Africaine;* dans notre dernier numéro, nous avons cité la musique des Guides; dimanche passé, c'était celle des Grenadiers qui avait inscrit sur le programme de son concert du Parc la *Marche indienne* du dernier opéra de Meyerbeer. La remarquable instrumentation de cette belle page est due à M. Constantin Bender, directeur de ce corps de musique.

La *Marche indienne*, brillamment exécutée, a été vivement applaudie par le nombreux public qu'avait attiré ce concert; le duc et la duchesse de Brabant, qui s'y trouvaient également, l'ont fait redemander à la grande satisfaction de l'auditoire.

⁂ *La Vie pour le Tzar*, de Glinka, vient d'être jouée pour la 250e fois au théâtre Marie de Saint-Pétersbourg ; et ce qu'il y a de curieux dans ce fait, c'est que le rôle principal, celui de Jean Soussanine, a été chanté ces 250 fois, dont la première date de 1836, par le même chanteur, M. Petroff!

⁂ *Robert Schumann, sa vie et ses œuvres*, tel est le titre d'une nouvelle biographie de l'éminent compositeur, écrite par A. Reissemann.

⁂ Tous ceux, dit le journal catholique l'*Union*, qui ont approché M. l'abbé Liszt, depuis qu'il est entré dans l'état ecclésiastique, sont profondément édifiés de la ferveur touchante et de la simplicité toute chrétienne qui sont empreintes dans ses moindres actes.

⁂ Voici les noms des artistes engagés pour les concerts qui auront lieu à Spa pendant la saison des eaux :

1er *Concert.*— Mlle Nilsson, Mme Escudier-Kastner, MM. Nathan et Bloch.

2e *Concert.* — Mlle Singelée, MM. Warnots, Mansour et Leenders.

3e *Concert.* — Mlles Mauduit et Voarino, MM. Servais et Caron.

4e *Concert.* — Mlles Van Boom et Detry, MM. Brassin et Ferdinand David.

LIÉGE. — Notre théâtre a fermé ses portes.

Lara, le *Capitaine Henriot* et *Roland à Ronceraux* ont alimenté le répertoire pendant ce dernier mois.

Un jeune compositeur liégeois s'est produit pour la première fois dans un petit opéra bouffe, taillé sur un sujet assez insignifiant, que MM. Homps, Decré, Liguel et Mme Brassine ont joué avec beaucoup de verve.

Si l'auteur et la musique ont été beaucoup fêtés par le public à la première représentation, ils ne l'ont pas été par la presse, qui, sans égards pour les efforts d'un jeune musicien de talent qui cherche par ses travaux à ajouter un nom de plus à la liste des artistes de mérite qui honorent le berceau de leurs études, s'est exprimée sur *le Double-six*, de manière à décourager son auteur, M. Van Dalem.

La partie vocale, à part quelques légères réminiscences qu'on a voulu y remarquer, est traitée avec franchise et se renferme parfaitement dans les limites que le sujet comporte. L'orchestration, il est vrai, dénote toute l'inexpérience de l'auteur en cette matière, mais est-il raisonnable d'exiger qu'il atteigne de prime abord à un degré de perfection auquel n'arrivent pas beaucoup d'auteurs qui n'en sont pas à leur coup d'essai ?

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.*— L'Orphéon municipal de la ville de Paris vient de donner ses séances annuelles. Vous savez que, depuis quelques années, l'Orphéon est divisé en deux parties, la rive gauche et la rive droite; l'une est sous la direction de M. François Bazin, l'autre sous la direction de M. Pasdeloup. Cette organisation est bien supérieure à la précédente ; car, outre qu'elle conserve l'unité indispensable dans la méthode d'enseignement, elle établit une émulation entre professeurs, et aussi entre élèves, qui est une chose excellente. La division Bazin a eu sa séance le dimanche 14, au cirque de l'Impératrice; la division Pasdeloup s'est fait entendre dimanche dernier. Les résultats obtenus par nos courageux professeurs sont vraiment remarquables; on a pu constater encore de sensibles progrès : du rhythme, de la justesse, de la fermeté dans les attaques et une précision excellente dans les nuances; j'ai trouvé, outre les preuves d'études bien dirigées, un développement du sentiment musical, chez ces jeunes gens et ces enfants, qui promet beaucoup. Les chœurs exécutés ont été choisis avec soin. On a entendu un des chœurs couronnés au concours de la ville : *le Myosotis*, de M. le prince Polignac. Franchement, si ce chœur était le meilleur du concours, pauvre concours ! Résumé de l'impression : moins que jamais le besoin de substituer un nouveau mode d'enseignement à l'ancien se fait sentir. — Les grandes séances orphéoniques ont complétement clôturé la saison musicale ; il ne nous reste plus que les théâtres et les concerts en plein air.

Ces derniers sont déjà en activité. Les Champs-Elysées retentissent chaque soir d'accords plus ou moins justes ; les cafés se livrent à une gymnastique musicale effrayante pour attirer la foule ; Mabille, le Château des Fleurs déploient leurs prestiges ; enfin, tout près de la Seine, les concerts Besselièvre ont ranimé leurs guirlandes et illuminé leurs bosquets. A la faveur d'un printemps exceptionnellement chaud, tout cela fait des affaires aussi brillantes que si juillet avait lui. Paris se promène enfin.

Cela peut vous faire supposer que les théâtres ne voient pas le Pactole baigner leurs portiques. Il en est cependant qui ne sont pas à plaindre le moins du monde. L'Opéra, par exemple, n'a jamais fait d'aussi formidables recettes qu'en ce moment. On donne l'*Africaine* trois fois par semaine, et les dernières recettes ont dépassé douze mille francs. Les places arrivent à des prix fantastiques. Le succès de l'œuvre de Meyerbeer est aujourd'hui complétement assuré : on ne parle que de l'*Africaine ;* c'est de l'engouement. Si les indispositions ne viennent pas s'en mêler, l'été, l'automne et une partie de l'hiver sont assurés.

Du reste, il paraît que les interprètes sont à ce point remplis de vigueur et de zèle que l'on annonce, pour le samedi, des représentations supplémentaires de l'ouvrage; ce sera peut-être dangereux pour les chanteurs, mais enfin, cela nous dit assez la vogue de l'*Africaine.* Les rôles sont toujours tous tenus par les mêmes artistes, Mmes Saxe, Battu, MM. Faure, Naudin, Obin, Belval, Warot, Castelmary et David. Vous comprenez qu'il n'est sérieusement question d'aucun autre spectacle pour le moment. Cependant, on parle vaguement du début de Mlle Litchmay et d'une reprise peu éclatante de *Néméa*, le ballet créé par la charmante Mourawief. En attendant, tous les artistes qui ne sont pas de l'*Africaine* se reposent, comme de bons rentiers.

L'Opéra-Comique a encore encaissé six mille francs samedi avec le *Pré aux Clercs.* Peu de jours avant, la vieille *Dame blanche* avait produit quatre mille francs. Vous voyez que le public demande toujours à aller à ce théâtre. Montaubry va prendre son congé bientôt. Il est question de remettre à la scène *Marie*, d'Hérold ; cela vaudrait mieux que la *Clochette*, je crois. Les principaux rôles du nouvel opéra de Bazin, le *Voyage en Chine*, sont distribués à Montaubry, Coudere, Ponchard, Sainte-Foy, Prilleux, Mmes Cico et Révilly ; c'est une réunion d'artistes qui promet.

Le Théâtre-Lyrique n'a rien fait ni rien annoncé de nouveau depuis ma précédente lettre. Il est probable qu'il va atteindre la fin de sa saison avec la *Flûte*, *Macbeth* et parfois *Rigoletto.* Quant à ce que sera la saison prochaine, on l'ignore complétement.—Les Bouffes n'ont plus la divine Thérésa. S'en consoler est difficile ; aussi, comme l'on dit que les voyages sont un excellent remède contre le noir chagrin, vont-ils clôturer au plus vite et aller faire un tour vers les rives de la Gironde ; Bordeaux les attend. — Les Variétés aussi vont fermer pendant quelques jours ; alors vous aurez le splendide Dupuis-Pâris aux Galeries Saint-Hubert, où, je crois, il vous amusera. A la réouverture, les Variétés produiront une troupe d'artistes espagnols qui nous joueront des opérettes assaisonnées de pas mal de ballets. Je souhaite que cela soit amusant pour nos Parisiens.

L'auteur de *Royal-Cravate*, joué avec peu de succès à l'Opéra-Comique, sous la direction Beaumont, M. le duc de Massa, a donné l'autre jour, au Conservatoire, l'audition d'un nouvel opéra de lui. Les rôles étaient chantés par le couple Gueymard, Faure et Cazaux ; l'orchestre dirigé par M. Deloffre. Les invités sont tout naturellement enchantés de ce qu'ils ont entendu.

Les jeunes concurrents pour le prix de Rome viennent d'être

mis en loges. Cinq seulement ont été admis au concours définitif.

JULES RUELLE.

*** Voici quelques-uns des moyens auxquels recourent les chanteuses et les chanteurs en renom pour entretenir la fraîcheur de leur voix dans les grandes représentations. Mme Sontag mangeait des sardines pendant les entr'actes; Mme Dorus-Gras, du veau froid; Mme Desparre, avant d'entrer en scène, buvait une gorgée d'eau presque bouillante; Mlle Cruvelli prenait du bordeaux *coupé* de champagne, et Mlle Nau *s'absinthait* légèrement.

Mlle Patti, entre deux scènes, à peine regagne-t-elle la coulisse, que les initiés la voient tremper ses lèvres dans un verre de bière.

Mario fume partout et malgré tout, avant et après, et on a grand'peine à l'empêcher de fumer pendant. On a essayé de lui persuader que trop de cigare était malsain pour un gosier de ténor; son directeur, M. Bagier, essaya un jour —amicalement —de l'empêcher de fumer dans sa loge: que fit Mario? Il alla fumer dans le cabinet du directeur, pendant que celui-ci faisait sentinelle dans la loge de Mario.

La Borghi-Mamo, qui triomphe présentement à Lisbonne, qui chanta si bien la *Favorite* à l'Opéra, et créa si admirablement le *Trouvère* aux Italiens, la Borghi-Mamo faisait de grandes consommations de verres d'eau sucrée, de réglisse et de tabac en poudre.

Hélas, oui! on a vu Léonor, la favorite— *la maîtresse du roi!* comme dit Fernand — s'insinuer délicatement entre les narines une petite pincée de nicotine râpée au moment d'aller chercher le bonheur avec son Fernand susdit dans une autre patrie. Pour y être heureuse, dans cette autre patrie, il ne fallait pas que la Borghi-Mamo eût oublié sa tabatière ou son cornet dans celle-ci.

Mlle Saxe, avant de terminer son rôle, mange un bifsteck; Mme Cabel mange des pruneaux; Mmes Ugalde et Trebelli croquent des pommes d'api; M. Michot prend un lait de poule; M. Troy avale du café pendant toute la soirée et Depassio affectionne tout particulièrement, lorsqu'il doit chanter, un plat de sa façon dans lequel il fait entrer quatre-vingt gousses d'ail!

Arrêtons-nous sur ce plat de haut goût.

ALLEMAGNE.

Leipzig. — Le nouvel opéra de C. de Barbieri, *Perdita*, a été donné le 9 mai. Le sujet est emprunté aux *Contes d'hiver* de Shakespeare, mais arrangé de la manière la plus déplorable par M. C. Gross. La musique dénote de la part du compositeur de la routine est un certain savoir-faire; mais elle manque complétement d'originalité et de style.

Vienne.—*La Forza del destino*, de Verdi, a enfin été donnée par la Compagnie italienne; grâce à l'excellente interprétation, l'opéra s'est soutenu.

Les *Lazzaroni de Naples*, opérette de Zaitz, n'ont obtenu qu'un succès modéré; la musique est grossièrement imitée d'après Offenbach. Deux numéros, une romance et la première partie d'une valse se sont élevés au-dessus du tapage et de l'ennui.

La parodie du *Pardon de Ploërmel*, mise en musique par Suppé, n'est guère mieux réussie; malgré toute la verve déployée par les acteurs, le public n'y a point pris goût.

Berlin. — Le nouveau ballet *Sardanapal* attire constamment la foule, grâce au luxe de la mise en scène.

Francfort-sur-le-Main. — Les délégués du comité du théâtre de la ville, qui ont assisté à la représentation de l'*Africaine*, à Paris, ont proposé de monter immédiatement la dernière œuvre de Meyerbeer.

Prague. — *L'Africaine* doit être représentée ici en langue tchèque. Le poëte Fric s'occupe de la traduction, après avoir entendu l'œuvre à Paris.

Bibliographie musicale.

Recueil d'harmonies (mélodiques), par M. Cressonnois.

Les compositions, dont nous allons parler, offrent une sorte d'intermédiaire entre le drame d'hier et la pastorale d'aujourd'hui.

M. Cressonnois n'est pas de ceux qui aspirent à une popularité quand même. Il sait trop bien que les succès faciles sont peu durables, et que la mode, cette terrible capricieuse, respecte seulement ceux qui savent lui résister. Il vise au beau idéal, qui est de toutes les époques, de tous les pays.

Son œuvre est variée, distinguée, pleine de nobles aspirations et d'élans chaleureux. On y sent l'artiste qui médite, qui approfondit, et qui, au milieu du fatras de productions hétérogènes qui nous inondent, parvient à faire planer sa pensée, fière et vibrante, dans les régions élevées de l'inspiration, comme sur une oasis rafraîchissante. Si ses chants étaient plus francs, si ses modulations étaient moins *instrumentales*, il n'y aurait que des éloges à vouer à sa courageuse tentative.

La *Chanson de Fanfan* nous paraît ravissante. La *Jane* offre une coupe originale et une allure d'une distinction parfaite. Nous en dirons autant de la *Ronde sentimentale*. Le *Printemps d'avril* abonde en phrases imagées, quoique d'une intonation difficile. Il y a d'excellentes nuances dans la *Branche d'amandier* et dans les *Regrets*. La *Vespérée*, avec sa mesure en 5/4, serait charmante, si elle n'offrait des harmonies trop fouillées. Le contraire se fait sentir dans la *Ronde* et dans la *Tristesse de Laure*, dont l'allure est franche et dégagée.

Ces citations sont faites au hasard. Il y a sans doute mainte autre mélodie remarquable à signaler dans le recueil de M. Cressonnois.

Le compositeur a pris, pour texte de ses mélodies, des poésies de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Théophile Gauthier. Certes, il ne pouvait s'inspirer à meilleure source. Mais, sont-ce là les paroliers dont s'accommode le mieux la musique?

A notre avis, c'est précisément parce que la poésie coule à pleins flots dans leurs stances, qu'il est fastidieux de les traduire en musique. Ils forment un tout complet, ils réunissent harmonie et mélodie. La musique fait pléonasme avec eux. Combien de téméraires ont été punis de leur audace à vouloir marier leurs accords à ceux de ces poëtes! Connaissez-vous une grande pièce lyrique dont la musique ait fait époque?

Lamartine est peut-être le poëte qu'on peut le moins impunément essayer de rendre en musique, parce qu'il reflète un vague insaisissable qui convient très-bien à l'inspiration musicale.

Le *Lac* offre ce vague à un degré supérieur. Voilà pourquoi Niedermeyer a pu en faire un chef-d'œuvre. W.

NÉCROLOGIE.

Mlle Léonore de Ahna, première cantatrice de l'Opéra royal de Berlin, est morte subitement dans cette ville, le 10 mai, à l'âge de 27 ans. Elle avait débuté, le 2 septembre 1859; elle excellait surtout dans les rôles d'Elvire de *Don Juan*, de Fidès, d'Azucena, d'Orsino (*Lucrèze Borgia*) et de Roméo, des *i Capuleti ed i Montecchi*, de Bellini.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 1er Juin 1865. N° 22.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

QUI PRENDRAI-JE?
CHANSONNETTE,
Musique de Ch. Mercier.

AVIS. — A dater du prochain numéro et pendant toute la saison d'été, le *Guide musical* paraîtra en numéro double, tous les quinze jours.

Musiciens belges.

JEAN-THÉODORE RADOUX.

Vingt-cinq ans d'étude et d'observations touchant les choses de la musique, me donnent peut-être le droit, chers lecteurs de ce journal musical, de vous signaler et de vous recommander un nouveau venu dans l'arène de l'art.

Théodore Radoux est un jeune Belge, qu'un talent de virtuose sur un instrument dont on ne joue guère, retient dans son pays natal. Notre musicien est professeur de basson au Conservatoire de Liége.

Singulier instrument, direz-vous. A la bonne heure, mais nous ne dictons point le livre de notre destinée, et Radoux, j'en suis sûr, n'a pas plus de prédilection pour le basson que Berlioz pour la guitare, que Rossini pour le cor. Seulement il en joue admirablement. Qui oserait lui en faire un crime?

Mais on peut se montrer virtuose sur le basson et même exceller sur les timballes.

Radoux se mit à étudier l'art d'écrire les sons. Il a beaucoup appris, et pour ce qu'il a appris, le Conservatoire de Bruxelles lui a décerné le grand prix de composition. Il a plus deviné encore qu'il n'a appris, et c'est surtout pour ce qu'il a deviné, que nous le recommandons à la sérieuse attention des dilettanti.

Je ne sais ce que l'avenir réserve à ce jeune auteur; ce que je puis dire assurément, c'est que personne aujourd'hui ne possède avec une connaissance plus complète des secrets d'un art qui est aussi une science, une âme plus poétique, des inspirations plus douces et un sentiment de l'idéal plus exquis et plus vif. Je ne parle pas à la légère, et ce que je dis, je le pense toujours.

On a soumis à mon examen des œuvres orchestrales et de longue haleine de ce compositeur que je crois appelé à prendre bientôt une place importante parmi les maîtres. Évidemment il n'a pas dit là son dernier mot. Mais que de fortes promesses dans ces pages inquiètes parfois, il est vrai, mais déjà belles et où le musicien chante comme l'aiglon vole. Laissez faire; bientôt il planera dans les régions supérieures où la nature le portera sans efforts, car c'est là qu'il doit vivre.

Quatre grandes ouvertures, une symphonie, plusieurs cantates, un concerto, sont la garantie de mes prévisions. Et je prends date, Paris est le tribunal suprême où les artistes de tous les pays veulent être appréciés et jugés.

Radoux a fait comme tous les autres musiciens, et un beau jour il partit de Liége pour notre grande métropole, après avoir rempli sa légère valise d'une liasse de papier réglé sur laquelle on lisait : *Mélodies nouvelles*. Ce n'était point un vain titre que ce titre, car ces mélodies étaient réellement nouvelles par la pensée mélodique autant que par la forme et le coloris de l'harmonie.

Géraldy vit ces mélodies et il les chanta. Elles sont aujourd'hui les plus délicats joyaux de son écrin musical, si riche et de si bon goût.

Quatre nouvelles mélodies firent suite aux huit premières. Ces dernières productions sont plus délicates encore, plus mélodiques, plus poétiques, plus élevées et plus franchement inspirées que les précédentes. Ici le mieux n'est pas l'ennemi du bien, il est le mieux.

Vous tous que la nature a doués d'une voix, chantez ces notes suaves qui, parties du cœur, arrivent au cœur : *Ce que dit le Ruisseau*, au poétique murmure; la *Sérénade du Titien*, à la fois si étrange et si charmante; la *Nuit sur la Lagune*, d'une harmonie si colorée et d'une ampleur de phrase si saisissante; enfin la *Berceuse*, qui donne une sœur à la berceuse de Chopin, le chantre inspiré du clavier.

On peut avoir fait aussi bien que ces quatre diamants sonores, on n'a jamais fait mieux.

Bien que nous ne soyons plus au temps où un sonnet suffisait à établir la réputation d'un écrivain et une ro-

mance, celle d'un compositeur, ces pièces fugitives de Radoux furent remarquées généralement, et de mélodieux fragments en arrivèrent jusqu'aux oreilles, pourtant toujours fermées à demi, des directeurs de théâtre. Adolphe Pellier, l'heureux collaborateur de Radoux dans plusieurs des mélodies détachées, se mit à l'œuvre, et un très-pimpant opéra-comique fut offert au compositeur. Un poème! un vrai poème avec soli, duos, trios, morceaux d'ensemble et chœurs! Il s'en empara fiévreusement et la musique fut écrite comme on écrit une lettre d'amour.

On allait mettre l'ouvrage en répétition au Théâtre impérial Lyrique, lorsque apparut à l'Opéra-Comique le *Capitaine Henriot*. Or, dans le *Capitaine Henriot* comme dans l'ouvrage inédit, c'est Henri IV, c'est Bellegarde, c'est Fleurette, ce sont les principales scènes, ce sont même les scènes accessoires, c'est tout, enfin, plus la belle Gabrielle qui, je ne sais pourquoi, ne figure pas dans le *Capitaine Henriot*.

Ce coup fut cruel pour le jeune musicien. Le mal, toutefois, est-il irrémédiable? Non. L'histoire du théâtre nous montre plusieurs opéras empruntés aux mêmes sujets, et de la comparaison qui est née de ces différentes œuvres entre elles, l'art a su toujours tirer un enseignement utile.

L'opéra de Radoux sera joué, nous l'espérons, et il sera curieux de le rapprocher de la partition de M. Gevaert. J'ai entendu l'œuvre de M. Gevaert que j'estime beaucoup, je connais celle de M. Radoux, et j'engage fortement M. Carvalho à ne point priver son théâtre de cette partition embaumée du souffle de l'inspiration la plus ardente et la plus jeune.

J'ai pensé que dans ce temps où tout le monde compose, et où les compositeurs sont si rares, les véritables amateurs me sauraient gré de leur en avoir indiqué un. Dans tous les cas, il m'aura été doux d'encourager un artiste de mérite, en contribuant à répandre son nom.

(*Art musical.*) OSCAR COMETTANT.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Quand le *Guide* sera sous presse, le théâtre Royal aura fermé ses portes. C'est *Lara*, le grand succès de l'année, qui est destiné à servir de pièce de clôture. La veille, *Roland* a été donné pour la huitième fois. Lundi, une représentation a eu lieu au bénéfice de Mme Cabel, qui a joué, pour cette fois seulement, le deuxième acte des *Diamants*. Enfin, dimanche Mme Mayer-Boulard nous a fait ses adieux dans le *Pardon de Ploërmel*, l'une de ses meilleures créations. Elle a reçu, à cette occasion, des habitués de la Monnaie, un magnifique bracelet en or.

⁂ Nous espérons qu'on renoncera complètement au système temporisateur dont on a fait, à deux reprises, un si déplorable emploi, et que l'année théâtrale sera inaugurée, non par des affiches de représentations imaginaires, mais par des nouveautés réelles, se succédant à des intervalles convenables. De cette façon, les habitués ne seront plus obligés de subir, durant trois ou quatre mois, ce roulement d'ouvrages surannés, qui les fatigue et les décourage, et les pauvres artistes du chœur et de l'orchestre ne seront pas condamnés, vers la fin de la campagne, à des travaux qui les énervent et les épuisent. Il nous semble que le dernier mois des vacances pourrait être consacré à des études régulières et fructueuses.

⁂ L'*Écho du Parlement* caractérise comme suit les travaux de l'année :

On a reculé, à juste titre, devant les frais considérables que nécessitaient les *Martyrs*. On a cru que le sort de cet ouvrage n'était que problématique, et on a préféré monter *Roland*, qui avait du moins l'attrait de la nouveauté. *Roland* est un succès dont la durée appartient aux chances de l'avenir.

Le *Docteur Mirobolan* a eu le sort que méritait cette charge indigne d'une scène de premier ordre. Par contre, la *Reine Topaze* a fait honorablement son chemin, grâce à la brillante virtuosité de Mme Mayer-Boulard.

Bouchard d'Avesnes a fourni une série de représentations dont le dilettantisme national a le droit d'être fier. C'est peut-être, dans le répertoire du grand-opéra, l'ouvrage belge qui a le mieux réussi jusqu'ici à mériter les suffrages du public. Dans le répertoire de l'opéra comique, le *Captif* peut être mis sur la même ligne, et, sans les impossibilités du libretto, la musique de M. Lassen, infiniment supérieure à celle de M. Miry, allait aux nues.

Lara a été, sans contredit, le grand succès de la saison. L'interprétation, M. Jourdan en tête, y a énormément contribué. Il est vrai que le libretto renferme des scènes fort émouvantes, et que les thèmes de la partition ont une franchise de rhythme qui plaît à la généralité des auditeurs. Mais qu'il y a loin de *Lara* aux *Dragons*!

Un meilleur accueil eût dû être fait à la *Statue*, œuvre d'une haute valeur artistique, qui, nous l'espérons, sera mieux appréciée un jour, surtout quand on s'avisera de la donner sous la forme d'opéra-comique, qui était sa forme primitive.

Il ne faut pas toujours mesurer la portée artistique d'une pièce au nombre de représentations qu'elle obtient. Par fois un acteur, un bon mot, une scène piquante suffisent pour faire accourir la foule. L'aréopage des connaisseurs détermine seul le prix d'une œuvre. S'il en était autrement, l'art ne serait plus qu'un métier et le charlatanisme tiendrait lieu de connaissances sérieuses; Thérésa serait la plus habile des cantatrices et Mangin le plus éloquent des orateurs.

Mireille doit beaucoup aussi aux interprètes, et notamment au talent exquis de Mme Mayer-Boulard. Succès négatif, après tout, car le libretto n'a pas le sens commun, et, Dieu merci! les pastorales pures et simples ont fait leur temps.

La reprise de *Zampa* n'a guère été heureuse. Il fallait, pour ce chef-d'œuvre, des artistes de premier ordre et certaines voix d'une portée exceptionnelle.

En fait d'ouvrages chorégraphiques, nous avons eu la *Fête des voiles*, divertissement néfaste; les *Nations*, qui n'ont pu s'acclimater ici, malgré leur cosmopolitisme; *Terpsichore sur terre*, monté pour la gracieuse Zina Mérante; l'*Ile des Amours*, un ballet véritable, dont la mise en scène brillante a empêché le public de goûter les pauvretés exhibées dans la *Sylphide*, une reprise avortée s'il en fut.

Voilà le bilan de l'année. Il est satisfaisant, si l'on tient compte de la pénurie des nouveautés de premier ordre. A la campagne prochaine, le *Capitaine Henriot* et l'*Africaine* feront affluer l'or dans les caisses du directeur.

⁂ Rossini adore les anciens maîtres belges. Il avoue volontiers que c'est à eux que les Italiens durent de goûter, à partir du quinzième siècle, les charmes de l'harmonie.

Dernièrement, il eut l'occasion de parcourir l'ouvrage en cours de publication : *La musique aux Pays-Bas avant le XIXe siècle*. Le plaisir que cette lecture lui fit éprouver fut tel, qu'il ne put résister au désir de donner immédiatement une preuve de sa satisfaction à l'auteur du livre. Il prit un de ses grands portraits photographiés, et traça, à la marge inférieure, ces lignes :

« A M. Edmond Vander Straeten. Hommage sympathique. Paris, le 24 mai 1865. *Rossini.* »

⁂ M. Génard, à qui l'on doit une esquisse biographique de J.-F.-J. Janssens, vient de publier une excellente *Notice sur la Société royale d'harmonie d'Anvers*, à l'occasion de l'anniversaire demi-séculaire de la fondation de cette société.

⁂ On annonce que les chœurs de la Société royale la Réunion-Lyrique, sous la direction de M. Fischer, se feront entendre au concert qui ouvrira, aujourd'hui, la série de soirées musicales que va donner l'orchestre du théâtre de la Monnaie dans le quinconce du Parc qui fait face au ministère de la guerre.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la résolution prise par les chœurs de la Réunion-Lyrique, de concert avec MM. les artistes-musiciens du théâtre de la Monnaie. Elle servira évidemment de point de départ à une mesure qui sera un acte de stricte et réelle justice. Le chant d'ensemble une fois introduit dans les concerts d'été, et accepté par le public, il nous paraît impossible que les choristes du théâtre royal de la Monnaie ne soient point appelés à concourir aux concerts qui seront donnés dans le quinconce récemment concédé par l'autorité communale aux artistes du Théâtre-Royal, que le chômage d'été frappe dans leurs intérêts.

Les choristes, moins payés pour la plupart que les artistes de l'orchestre, sont tout autant qu'eux assurément dignes d'intérêt et de sollicitude. La fermeture du théâtre pendant les trois mois d'été ne les atteint pas moins durement que leurs confrères. Il est donc présumable que MM. les choristes seront appelés à alterner avec MM. les instrumentistes dans les concerts qui suivront celui du 1er juin ; ils partageront sans doute, comme MM. de l'orchestre, la recette faite à l'entrée au *prorata* de leurs appointements. Et l'équité n'aura qu'à s'applaudir d'un arrangement qui fera parfaitement l'affaire du public auditeur, en variant ses plaisirs.

⁂ Diverses villes de Hollande ayant sollicité l'autorisation d'entendre la musique des guides dans des concerts qu'elles organisent pour cet été, le Roi Léopold a bien voulu accorder cette faveur. La célèbre phalange artistique, dirigée par son habile chef, M. V. Bender, est partie, dimanche dernier, pour commencer son excursion, qui doit durer une huitaine de jours.

⁂ Un concert de charité a lieu, ce soir, 1er juin, dans la salle de la Société royale de la Grande Harmonie. Ce concert, qui sera en même temps une soirée d'adieu, est organisé au profit de l'Orphelinat de Bruxelles, avec le généreux concours de Mlle Moreau, première chanteuse, de MM. Théodore Coulon, première basse, Holtzem, ténor, Barré, baryton, tous premiers sujets du théâtre royal de la Monnaie, et de Mlle Lemaire, pianiste, la sœur de cette excellente harpiste de notre première scène, qu'une mort prématurée a si cruellement enlevée aux arts.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Je vous annonçais, il y a huit jours, la prochaine reprise de *Néméa*, ballet ; cette reprise a eu lieu vendredi et n'a été que médiocrement solennelle. Le premier acte de ce ballet est fort joli comme idées, la musique en est charmante; c'est un des meilleurs ballets que l'Opéra ait donnés. Mais, cette fois, il n'y avait plus une Mourawief dans le principal rôle; Mlle Fioretti est une très-agréable ballerine, mais ce n'est pas l'*étoile* qu'il faut pour briller au firmament de notre Académie de musique et de danse. Hélas! il est bien vrai que la danse s'en va : l'Opéra semble dédaigner Terpsichore; c'est peut-être un danger.

Cette soirée de ballet a donné deux jours de repos aux interprètes de l'*Africaine*, qui n'ont pas dû s'en plaindre. Pour compléter le spectacle on a exhibé deux actes de *Guillaume Tell* : le chef-d'œuvre de Rossini a eu l'honneur d'essuyer les banquettes, comme l'on dit, pour la grande gloire du ballet. Par bonheur Rossini et *Guillaume Tell* sont au-dessus de cela. Samedi l'*Africaine* a été donnée au bénéfice de la caisse des pensions de l'Opéra ; recette formidable. Pour toute cette semaine, l'œuvre de Meyerbeer est affichée; on ne parle que de l'*Africaine*; je vous répète encore que c'est un énorme succès de théâtre, et je crois que ce sera aussi un énorme succès d'édition. Partout on voudra monter l'*Africaine*, et les directeurs ne recuIeront pas devant les difficultés que présente la réalisation d'un tel projet. Je serai curieux de lire les jugements qui seront portés par les critiques de nos provinces et de l'étranger sur cette œuvre; ce sera fort intéressant. A Paris, comme vous devez le voir, nos feuilletonistes sont splendides d'enthousiasme ; ils vont maintenant jusqu'à vouloir trouver une portée philosophique à la musique de Meyerbeer, et j'ai lu dans ce genre des paragraphes à mettre sous verre pour les mieux conserver aux générations futures qui riront bien, si toutefois on rit encore après notre siècle. — On annonce le reengagement de Mlle Salvioni, encore une ballerine qui ne relèvera pas le diadème porté par les Ferraris et les Mourawief et que l'Opéra semble vouloir laisser aux accessoires, comme un inutile hochet !

L'Opéra-Comique se maintient avec le *Pré aux-Clercs* et un peu de répertoire. Montaubry va prendre son congé. On travaille à *Marie* et aux *Mousquetaires* que doit chanter Achard. A son retour, Montaubry répétera les *Porcherons*. Maillart fait un nouvel ouvrage avec Maquet, mais on ne sait guère encore ni quand ni où cela sera représenté.

On dit que M. Bagier a réussi à faire rendre au Théâtre-Italien la subvention de cent mille francs qu'il avait autrefois ; on dit aussi que son affaire de Madrid est en bonne voie d'arrangement. Le Théâtre-Lyrique ne parle toujours pas de fermeture; bien au contraire, il prépare une nouveauté : un opéra en deux actes de Mendelssohn, œuvre inconnue en France et que traduit M. Jules Barbier. Il est évident que le Théâtre Lyrique est maintenant une scène spécialement consacrée aux traductions et l'on ne sera que juste, puisque cette scène est subventionnée, de rendre la subvention aux Italiens, lesquels ne peuvent que souffrir de la concurrence qui leur est faite place du Châtelet.

Les Bouffes clôturent ce soir par un spectacle monstre où seront entendus Ismaël, Mme Frezzolini et Beauvallet, de la Comédie-Française, puis le célèbre Levasseur, Bottesini et les frères Lionnet. Ce qui reste inexplicable, c'est que parmi ces noms fameux ne brille pas le nom de la divine Thérésa ! . . Comme je vous l'ai dit, les *Bavards* seront repris au commencement de la prochaine saison avec Mme Ugalde dans le rôle créé par elle. Viendront ensuite un acte bouffe de Grisar, un de Deffès, trois actes d'Offenbach, intitulé les *Bergers*, puis enfin ce qui pourra surgir.

La cantate donnée cette année pour sujet de concours aux concurrents pour le grand prix de Rome a pour titre : *Renaud dans les jardins d'Armide;* auteur M. Du Locle, déjà couronné par l'Institut en 1855 pour sa cantate *Acis et Galathée*.

Au moment de fermer ma lettre, on m'apprend que Montaubry a cédé trois semaines de son mois de congé à la direction. Montaubry ne se reposera donc que huit jours; c'est être trop prodigue de soi-même. Enfin ce n'est pas le public qui perdra.

JULES RUELLE.

⁂ Offenbach vient d'adresser au *Nain Jaune* une lettre spirituelle, à laquelle nous empruntons le paragraphe qui la termine :

« Le présent prépare l'avenir : 1° Je fais une pièce en deux actes pour Ems, le *Lazzarone;* 2° Trois actes pour les Bouffes (*les Bergers*); 3° *Barbe-Bleue*, la grande pièce d'hiver pour les Variétés. Mais ce qui m'occupe plus que tout cela, c'est la réorganisation du personnel des Bouffes et le nouveau répertoire pour l'hiver prochain. Nous ouvrons le 1er septembre avec un acte bouffe de Grisar, un acte de Deffès et la reprise des *Bavards*.

⁂ Les artistes les plus renommés tiennent à l'honneur d'attacher leur nom à l'*Africaine* et ils s'occupent de composer des morceaux sur le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer.

M. Krüger, A. Jaëll, Ketterer, Rosellen, Neustedt, Vincent,

Duvernoy, Lecarpentier ont déjà fait paraître ou vont publier cette semaine leurs arrangements.

Litolff, Godefroid, Ascher, Paul Bernard, Lysberg, Kuhe, Wolff, Ch. Hess, Croisez. Burgmuller, Valiquet, Brinley-Richard, Osborne, G. Hainl, Vieuxtemps, Seligmann, Brisson et d'autres compositeurs encore, d'un mérite reconnu, sont à l'œuvre et ne tarderont pas à livrer à la publicité leurs nouveaux morceaux.

ALLEMAGNE.

*** Thomas Löwe, l'auteur de l'opéra *Concino Concini*, travaille à un grand ouvrage symphonique intitulé : *la Nuit* ; le poëme est conçu dans le genre de celui du *Désert*, de Félicien David.

*** Voici le programme complet du festival de Cologne, qui aura lieu les 4, 5 et 6 juin, sous la direction de Ferd. Hiller, dans la grande salle du Gürzenich :

Dimanche, 4 juin : Ouverture *Paulus*, de Mendelssohn ; *Israël en Egypte*, oratorio de Handel.

Lundi, 5 juin : Ouverture *Coriolan*, de Beethoven ; Finale (3e partie) du *Faust* de R. Schumann, 7e symphonie de Beethoven, l'*Eté* et l'*Automne* de l'oratorio les *Saisons*, de Haydn.

Mardi, 6 juin, ouverture de la *Flûte enchantée* de Mozart, concerto en *sol* de Beethoven, interprété par Mme Szarvady, symphonie de Ferd. Hiller : *Es muss doch Frühling werden*, des chœurs et des solis de chant et l'ouverture *Obéron*, de Weber.

*** Une fête musicale sera célébrée à Konigsberg, pendant les journées des 7, 8, 9 et 10 juin. Les principaux ouvrages que l'on y entendra sont l'Ode à Ste-Cécile de Handel, concerto pour 2 pianos de Bach, des fragments d'une messe de Bach, la *Tempête* de Haydn, la grande messe de Beethoven, un *Psaume* de Liszt, etc., etc.

*** Brunswich célèbre son festival les 10, 11 et 12 juin, et là encore le programme est imposant ; nous y voyons figurer : Messe de Bach, *Samson*, de Handel, 1er et 2e acte de *Iphigénie en Aulide*, de Gluck, 9e symphonie de Beethoven, etc.

MUNICH. — La première représentation de l'opéra de Richard Wagner : *Tristan et Iseult*, fixée au 15 mai, n'a pu avoir lieu par suite d'une indisposition de Mme Schnorr de Carolsfeld.

Ce retard aurait surtout contrarié les nombreux étrangers venus des quatre points cardinaux — pour assister à l'exhibition d'une œuvre dont la mise en scène et l'exécution avaient été proclamées impossibles par plusieurs théâtres, — si la répétition générale, qui a eu lieu le 11 mai, de 10 h. du matin à 3 1/2 heures de relevée, ne leur eût permis de jouir en entier, et dans d'excellentes conditions, de l'opéra nouveau.

La salle était garnie d'un public nombreux, choisi de préférence, comme bien on peut le penser, parmi les partisans du maître.

Le premier acte, qui se joue sur le vaisseau sur lequel Tristan amène à son roi Iseult, sa fiancée, est sans contredit le meilleur. La partie la plus saillante est la scène finale, où Tristan reçoit des mains d'Iseult, au lieu d'un breuvage d'expiation, comme il le pense, un philtre qui le rend éperdûment amoureux de la fiancée de son oncle et maître. Wagner s'est montré véritablement génial dans l'exposition et l'enchaînement de cette scène, éminemment poétique et passionnée, et il a trouvé dans M. et Mme Schnorr deux interprètes incomparables pour traduire ses magnifiques inspirations.

Le 2me acte se passe dans cette extase amoureuse, qui est d'une longueur démesurée ; le roi Marc surprend enfin les amants et les arrache à leurs ébats par un sermon déclamatoire qui ne le cède pas en longueur à la scène précédente.

Le 3me et dernier acte se passe au manoir de Tristan, en Bretagne. Tristan, fou d'amour et excité jusqu'à la rage d'être séparé de son Iseult, exhale pendant presque toute la durée de cet acte sa douleur et ses lamentations, jusqu'à ce qu'enfin la mort mette un terme à l'effet produit sur lui par le philtre.

Le jugement de tous les artistes et connaisseurs qui n'appartiennent pas à la secte de R. Wagner, est non-seulement défavorable, mais il se formule par une condamnation irrévocable.

Wagner a donné dans cet opéra un libre cours à sa tendance : écarter toute mélodie et adapter aux paroles et à l'esprit du texte une musique purement déclamatoire, colorée par une instrumentation en harmonie avec les sentiments dramatiques de la situation. De chant véritable, il n'est point question ; les voix des chanteurs et le puissant orchestre sont condamnés à gémir, à soupirer, à faire rage et même à hurler, comme l'exige le libretto le plus insensé, en certaines parties, qui jamais ait été fait.

La musique n'est que l'accompagnement d'un texte sentimental, sensuel et passionné.

On peut considérer ce soi-disant opéra comme le point culminant de la musique de l'avenir ; il en hâtera le dénouement, soit qu'il l'entraîne dans sa chute, soit qu'il lui élève un piédestal, selon le succès des partis présents à la lutte.

Chacun a admiré le talent des interprètes et de l'orchestre, qui réellement ont vaincu l'impossible. Les costumes sont fort originaux, la mise en scène splendide. Celle-ci n'a pas coûté moins de 90,000 fr. Si l'on ajoute à cette somme les honoraires des artistes engagés expressément pour les trois représentations que l'opéra doit avoir, etc., on arrivera à un chiffre assez rond et qui peut donner une idée de la munificence du roi, dont Richard Wagner a su gagner les bonnes grâces.

VIENNE. — La saison des Italiens languit de plus en plus et l'opéra italien n'aurait vraiment plus de raison d'être parmi nous, s'il ne venait faire diversion à l'ordinaire dont on nous abreuve.

Moïse n'a pas eu de succès, malgré le talent déployé par Angelini et Everardi ; par contre, Mongini et surtout Mme Lotti della Sante sont restés bien en dessous de leur tâche.

Rigoletto nous a montré Mme Lotti aussi défaillante que dans *Moïse*. Elle s'escrime vainement à chercher des effets qui sont en dehors de la puissance de sa voix ; l'ensemble de cet opéra a été fort peu satisfaisant et n'a produit qu'un effet très médiocre sur l'auditoire.

Le *Tutti in maschera*, de Pedrotti, annoncé comme *commedia lirica*, n'est qu'un opéra bouffe ordinaire ; il a été donné le 18 mai, pour la première fois, devant une salle presque vide.

L'opéra compte quelques jolies choses sans prétention, mais aussi sans originalité. Mme Volpini et M. Fioravanti ont fait de leur mieux pour enlever un succès ; tout leur talent, toute leur coquetterie, toute leur verve ne sont pas parvenus à sauver l'opéra d'un fiasco.

L'Opéra allemand va commencer ses représentations le 1er juillet.

M. Salvi, directeur de l'Opéra, ira à Paris pour entendre l'*Africaine*, qu'il se propose de monter avant la fin de l'année.

MAYENCE. — La fête musicale fixée aux 2 et 3 juillet s'organise sous les meilleurs auspices ; les tribunes des exécutants sont disposées pour recevoir au delà de 1200 personnes ; il y aura 200 instrumentistes et 1,000 chanteurs.

Un orgue de 20 registres, de la fabrique de Hack, de Barmen, s'élève dans le fond de la *Fruchthalle* (halle aux blés).

Les solis sont confiés à Mlles Melitta Alvsleben, du théâtre de Dresde, et Philippine von Edelsberg, contralto du théâtre de Munich, à MM. G. Walter, de Vienne, et Ch. Hill, de Francfort-sur-Mein. M. Franz Weber, de Cologne, se chargera de l'accompagnement d'orgue.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A la Haye, M. Lotter, professeur de musique.

A Santa Cruz (Indes occidentales), M. W.-H. Fry, le seul compositeur d'opéras américain.

A Vienne, M. Joseph-Jean-Auguste Barth, né à Grosslippen, en Bohême, le 29 décembre 1781, attaché à la chapelle impériale et l'un des premiers ténors de toute l'Allemagne. On raconte que Beethoven, dont il fut l'ami, mécontent de son *Adélaïde*, voulait la livrer aux flammes, quand Barth, survenant à propos, la lui chanta de sa voix merveilleuse. Beethoven, quand il eut fini, lui sauta au cou en pleurant, et il ne fut plus question de détruire cette belle œuvre.

A Saint Germain-en-Laye, le 19 mai, M. Montjoie, ancien artiste du ballet de l'Opéra.

A Turin, M. Joseph Rota, célèbre chorégraphe qui a fait représenter à Paris le ballet de la *Maschera*. Sa réputation était grande en Italie, où il a composé un nombre considérable de ballets, aussi remarquables par le génie de l'invention que par la grâce et le merveilleux de l'exécution.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 8 et 15 Juin 1865. Nos 23 et 24.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	11 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

ELLE EST AU CIEL,

ROMANCE,

paroles d'Armand Mandar, musique de L. Frédéric.

LE PASSEREAU,

MÉLODIE,

paroles de Marc Constantin, musique de Hervé.

Caractère de la musique de Meyerbeer.

L'AFRICAINE.

Cette transformation d'un sujet d'opéra traversant deux poèmes avant d'arriver à solliciter l'inspiration d'un musicien, n'était point un fait indigne d'attention (1) : elle explique les défaillances du livret, donne la raison d'une foule de scènes mal attachées, et assigne une date à la partition. Meyerbeer, selon toute probabilité, a mis dix ans à écrire l'*Africaine*; il l'aurait commencée vers 1854; elle est donc, avec les intermèdes de la *Jeunesse de Faust*, de Blaze de Bury, l'effort suprême de son talent et le dernier mot de sa science musicale, toujours au niveau et parfois en avant des tentatives de l'art moderne, de ses progrès et même de ses audaces.

J'ai assisté à trois représentations de l'*Africaine*. A la répétition générale, le premier et le quatrième acte s'étaient seuls dégagés avec netteté d'un milieu d'impressions très-complexes et très-confuses. Le deuxième m'avait laissé sans fatigue, mais sans émotion. Le troisième, semblable à ces îles que l'Océan reconquiert et submerge à l'exception des cimes montagneuses, n'avait laissé dans mon souvenir que des chœurs de femmes et de matelots.

Le dénoûment et ses deux tableaux semblaient tenir tout entiers dans seize mesures de ritournelle à l'unisson.

Une deuxième audition de l'*Africaine*, en me faisant pénétrer plus avant dans les parties de l'ouvrage qui s'étaient dévoilées d'elles-mêmes, n'agrandit point sensiblement le champ de mes sensations. Ce qui m'avait paru grand et beau devenait plus beau et plus grand, voilà tout. La lumière jaillissait à torrents sur quelques pages admirables, faciles à compter; mais le reste de la partition, comme un paysage d'octobre, disparaissait derrière un rideau de vapeurs opaques. Le brouillard masquait-il un ciel sans profondeur et un terrain sans accidents de perspective; ou bien, en déchirant sa robe grisâtre, allait-il laisser apercevoir, tout au fond, un de ces tableaux merveilleux, éclairés par le premier sourire du soleil, tels que la nature en crée chaque matin dans nos Alpes, alternant la pente douce et gracieuse des vallées avec la ligne roide et déchirée des granits géants? La question restait posée pour moi en sortant de l'Opéra très-fatigué et quelque peu déconcerté.

Je n'avais pas le droit d'essayer de deviner une œuvre qui ne se montrait encore que par fragments et sans harmonie dans ses proportions tronquées; ce droit, je l'avais moins que personne, ayant fait, du vivant du compositeur, une guerre parfois très-vive, mais toujours sincère dans ses ardeurs passionnées, à certaines tendances de son génie. Le jour que je cherchais, si lent à naître, se fit pour moi à une troisième audition de l'*Africaine*. J'écoutai l'œuvre d'un bout à l'autre avec un intérêt croissant, l'embrassant dans son ensemble et jusque dans ses moindres détails, et, ce qui ne laisse pas de me surprendre fort, sans aucune de ces fatigues du corps et de ces défaillances de l'esprit par lesquelles j'avais passé à deux reprises. Les qualités très-complexes du talent et de l'originalité de Meyerbeer sont de celles qui secouent rudement la fibre nerveuse avant d'arriver à l'intensité de la sensation musicale. Je compare une première excursion à travers un opéra inédit de l'auteur des *Huguenots* à un voyage en chemin de fer dans un pays de montagnes; on roule avec un fracas assourdissant dans l'horreur noire des tunnels, et l'on n'entrevoit que par échappées le jour et la nature ensoleillée. Cette alternative de lumière et de ténèbres est dans l'attention très tendue de l'auditeur; mais elle est parfois aussi dans l'œuvre elle-même.

Ce qui caractérise le style de Meyerbeer (style d'une richesse fatigante lorsque l'inspiration du musicien vient

(1) Voir *Guide musical* du 18 mai.

à sommeiller), c'est l'élévation dans l'idée et la complication dans la phrase. Le compositeur fait grand à la condition de faire touffu. Pour bien saisir ce côté très accusé de sa manière, il suffit de comparer ses procédés avec ceux d'un Allemand qui est resté un pur Allemand, avec le chef de l'école romantique, son illustre condisciple chez l'abbé Vogler, Charles-Marie de Weber. Ouvrez deux partitions, mettez en regard de l'ouverture d'*Obéron* le troisième acte des *Huguenots*, par exemple. Jamais l'art allemand ne fut plus dissemblable à lui-même. L'œil cherche avec surprise, et parfois avec mécompte, dans la symphonie de Weber cette diversité de sonorités imprévues et neuves dont l'oreille a été frappée, tandis que, dans l'acte de Meyerbeer, il est ébloui par la profusion des dessins harmoniques; il lui semble voir plus de choses que l'oreille n'en a entendu. L'auteur de *Freischutz* est certainement, avec Beethoven, l'homme de génie qui a le plus rencontré d'effets neufs en associant audacieusement certains accords, certains groupes de notes dont la rencontre était proscrite par l'orthodoxie musicale et l'orgueilleuse timidité des pédants. Mais on peut dire qu'il est sobre et même contenu dans ses violences révolutionnaires. Pour éclairer d'un jour fantastique une page de symphonie et créer un paysage musical, il lui suffit de placer une note dans un coin de l'orchestre. Cette note éclate comme une trouée de lumière dans un massif : l'air circule, le rayon glisse, chaque objet s'accuse en relief et se met à son plan, et le tableau naît chef-d'œuvre.

Weber, Beethoven, Rossini lui-même, ont pu ouvrir des perspectives au génie chercheur de l'auteur de l'*Africaine:* il n'a emprunté à aucun des trois la langue qu'il parle et le style individuel dont il a signé ses ouvrages. Soit qu'il groupe par grandes masses les voix de la scène et de l'orchestre, soit qu'il fasse accompagner par un seul instrument la romance de Raoul, le procédé du musicien est la complication. Le contour mélodique va se brisant à chaque mesure; le dessin harmonique multiplie les *contre-sujets* sous le *motif* principal, l'escortant, le devançant, l'amusant en route, l'éloignant avec une perfidie pleine de grâce de la *tonalité*, pour l'y ramener par un sentier qu'on ne soupçonnait point. La mélodie de Meyerbeer, c'est une danseuse qui s'avance du fond du théâtre vers la rampe, tandis que l'harmonie, représentant le corps de ballet, l'enlace par des cercles brisés et se groupe pour faire valoir sa grâce en une foule d'attitudes originales. Le chant s'achemine vers sa conclusion à travers les *modulations* échelonnées sur son passage et semblables à des jeunes filles qui se perdraient et se quitteraient tour à tour. Rien de plus charmant que ces croisements d'*accords* formant des festons et des guirlandes, lorsque la variété n'engendre point la confusion, et la confusion la satiété.

B. Jouvin.

L'Art du Chant.

DUPREZ.

En France, le ténor est la clef de voûte de toute entreprise théâtrale; il est l'astre heureux ou malheureux qui préside à la fortune ou à la ruine de son directeur, tandis que les autres artistes gravitent autour de lui, et lui tiennent lieu de satellites; les Allemands, au contraire, ont une préférence marquée pour la voix de basse; enfin les Italiens réservent leurs plus belles fleurs pour les *soprani sfogati*. Or, en sa qualité de ténor, Nourrit s'était créé à l'Opéra une position exceptionnelle; mais Duprez fut engagé, et l'on sait ce qui arriva. C'est en 1837, croyons-nous, que Duprez, après une absence de plusieurs années consacrées à l'étude du chant en Italie, contracta un engagement avec M. Duponchel, et vint débuter à Paris sur la vaste scène de la rue Lepelletier. Ce n'était pas trop assurément que de l'immense talent et de la belle voix de Duprez pour qu'on ne regrettât pas Nourrit, Nourrit le créateur de tant de chefs-d'œuvre, l'artiste éminent qui depuis seize ans trônait en maître à l'Opéra, où il s'était acquis les sympathies du public, des auteurs, de tout le monde enfin.

Le bruit des triomphes que Duprez avait obtenus à Naples et à Milan ayant précédé son arrivée dans la capitale, l'on n'a pas d'idée de l'empressement que le public mettait à connaître les particularités et jusqu'aux moindres détails de la vie privée du grand artiste; aussi, lorsque l'administration théâtrale eut fixé le jour de son premier début, personne n'eut la patience d'attendre jusque-là pour le voir et l'entendre : tout ce que Paris renfermait de femmes à la mode, de mélomanes enthousiastes et d'amateurs distingués, s'empressa de solliciter de M. Duponchel la faveur d'une entrée pour assister à la répétition générale de *Guillaume Tell*, opéra dans lequel Duprez, transformé, devait se révéler au public parisien.

Ceux qui les premiers entendirent *le petit Comte Ory* (c'est ainsi qu'on appelait Duprez en Italie), n'ont certainement pas oublié cette mémorable soirée!... Le lustre et tous les candélabres étaient allumés, la salle était pleine de monde, les coulisses étaient encombrées d'employés subalternes; enfin, bien avant l'heure indiquée, les musiciens eux-mêmes étaient à leur poste, tant la curiosité était excitée!

L'ouverture fut enlevée et la répétition alla son train ordinaire pendant près de dix minutes. Mais, tout à coup, sur la ritournelle qui précède l'entrée de Melchthal et de son fils Arnold, un frémissement de satisfaction mêlé de curiosité parcourut tout l'auditoire, et un instant après l'on vit apparaître, au fond du théâtre, sur le haut de la montagne, celui qui était l'objet de tant d'empressement, celui dont le nom était dans toutes les bouches, celui enfin que la renommée avait proclamé célèbre parmi les plus grands chanteurs.

Tous les regards étaient fixés sur l'illustre débutant. Bientôt les conversations particulières s'étant établies sur toute la ligne, ce ne fut plus qu'un immense chuchottement dans toute la salle. Toutefois, au brouhaha succéda tout à coup le plus grand silence, chacun s'efforça de retenir sa respiration : on aurait entendu une mouche voler.

Duprez s'avança alors vers la rampe, et de sa voix mâle et puissante, il entonna le long récit qui sert d'introduction au grand duo entre Arnold et Guillaume Tell. Non, jamais aucun chanteur ne produisit une impression plus grande, impression qui, sur la dernière note du récit, pro-

voqua une salve spontanée de chauds applaudissements. Mais, lorsque l'illustre ténor attaqua cette phrase :

O Mathilde, idole de mon âme !

oh ! alors les bravos partirent de tous les points de la salle, et la répétition s'acheva au milieu d'un enthousiasme impossible à décrire ! La foule, en s'écoulant, s'écriait : C'est admirable ! tandis que les partisans et les amis de Nourrit disaient tout bas : Pauvre Adolphe ! A partir de cette mémorable séance, Duprez eut page et rang dans les annales de l'Académie royale de musique, et maria son auréole de gloire à la couronne d'argent du directeur ; car notre époque regarde ces deux choses comme très-compatibles. Le lendemain (15 avril 1837) le public payant acclama le nouvel Orphée et consacra ainsi ses succès du passé et son triomphe de la veille, sans préjudice, bien entendu, des nombreuses marques d'approbation que Duprez recueillit dans la suite.

L'exemple de Nourrit devrait bien servir de leçon aux artistes qui se croient indispensables et qui s'imaginent qu'on ne pourra jamais les remplacer. Quelle que soit l'importance d'un sujet, celui-ci fût-il une *étoile*, il n'y en a pas dont une administration intelligente ne puisse facilement se passer.

L'on a prétendu bien souvent que le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*, était le triomphe de Duprez. Selon nous, — qui avons entendu le grand artiste dans tous les rôles de son répertoire, alors qu'il jouissait de la plénitude de ses moyens, — il était aussi complet dans Raoul des *Huguenots* et dans Eléazar de la *Juive*. En revanche, il était inégal dans *Robert* et dans la *Muette*. Cela se comprend. Ce qu'il fallait à Duprez, c'était un chant large, de belles mélodies bien développées. Or, dans *Robert*, le ténor n'a pas un seul air à chanter, il ne procède que par phrases, qui, pour être bien rendues, demandent une voix franche, à l'émission spontanée : ce n'était pas par là que brillait Duprez ; sa voix avait besoin de s'échauffer. Si l'organe, qui est un don de la nature, avait pu se transmettre, que d'artistes auraient été incapables de se servir de l'organe de Duprez !... La voix de l'éminent ténor n'était vraiment belle qu'à la condition de la faire valoir, et pour cela il fallait posséder trois choses : son talent, ses poumons d'airain, et son gosier aussi solidement trempé que l'acier. Faute de l'une de ces trois conditions, l'on aurait couru grand risque de voir se renouveler l'aventure tant de fois citée de ce chevalier qui, voulant aller guerroyer, demanda son casque, sa cotte de mailles, sa lance et son destrier ; mais lorsqu'il eut tout cela, et qu'il s'agit de combattre, il lui manqua... le courage.

Pour ce qui est de la *Muette*, Duprez paraissait avoir une prédilection pour Masaniello... on le voyait ; c'était peut-être par reconnaissance, car ce rôle lui rappelait ses plus beaux triomphes en Italie. Néanmoins, bien qu'il chantât sa partie d'une manière remarquable et fournît une voix colossale dans le duo du deuxième acte et dans le grand air du troisième, il ne répondit pas à l'attente générale dans l'interprétation de cette belle œuvre de M. Auber. Il se trouva comme écrasé par le souvenir du cachet que Nourrit avait donné à ce personnage de pêcheur napolitain appelé à devenir roi.

Masaniello, il est vrai, ne savait ni lire ni écrire, et signait ses décrets avec le pommeau de son épée ; mais n'importe : dès le premier acte, il aurait fallu laisser transpirer quelque chose du roi des troisième et quatrième actes, et c'est ce que ne faisait pas Duprez. Avec lui, Masaniello était un pêcheur peu poétique, c'était un lazzarone pris sur le fait, et il ne manquait que de lui voir faire *le tour du gueux*, ce mouvement d'épaules que provoque la morsure de certain insecte, pour que l'illusion fût complète.

D'aucuns semblent vouloir faire remonter jusqu'à Duprez la cause de la ruine des artistes qui ont cru devoir l'imiter : « Si les chanteurs, disent-ils, n'avaient pas, avec Duprez, commencé à substituer le cri au chant, et habitué le public à n'avoir d'émotions qu'en entendant un chant pavé d'*ut* de poitrine, pensez-vous que les compositeurs auraient eu l'idée de remplir leurs œuvres de ces difficultés qui brisent les voix ? »

Cette accusation est-elle fondée ? Nous laissons à d'autres le soin de prononcer. Nous savons seulement que si Nourrit et les artistes de son temps nous débarrassèrent de l'emphase de l'ancienne école, c'est à Duprez que nous devons le grand style dans le récitatif. Faut-il lui en faire un crime ? Quant à nous, par la raison qui précède, et par d'autres motifs qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous nous inclinons devant l'une des plus grandes célébrités lyriques dont puisse s'enorgueillir l'Académie impériale de Musique.

Auguste Laget.

GARAT.

Un homme de cœur et d'esprit, J. B. Pujoulx, a écrit un livre philosophique sur Paris à la fin du XVIII[e] siècle. Je ne sache pas d'ouvrage plus rempli de réflexions judicieuses et de critiques sensées. Aussi vais-je donner un spécimen de son rare talent d'observation, en empruntant, à cet effet, un paragraphe consacré au chanteur Garat.

Qui ne connaît Garat, me direz-vous ? Soit ! je ne prétends pas vous le révéler ; mais je gage que vous verrez ici des choses absolument inédites, qui le concernent, et que M. Fétis, ce fouilleur de livres, n'a point rencontrées. Je les cherche en vain aussi dans l'excellente notice que M. Miel a consacrée au célèbre artiste lyrique, et qu'il a lue à la séance publique de la société d'Émulation de Cambrai le 17 août 1839.

Voici ce chapitre, qui date du 1[er] brumaire an VIII.

Je le mets au nombre de ces phénomènes moraux et physiques, plus extraordinaires et beaucoup plus rares que ces singularités que l'on rassemble dans les cabinets, et qui ne sont, pour la plupart, que des monstruosités, des erreurs de la nature.

Qu'importe, en effet, que deux individus viennent au monde, l'un avec deux têtes, et l'autre avec quatre pieds, si le premier a moins de facultés morales, et le second moins d'agilité physique que l'homme ordinaire ?

L'expérience des siècles nous apprend que peu d'êtres offrent une réunion de facultés perfectionnées. L'esprit, en se portant vers un objet, abandonne tout ce qui s'en éloigne. Un sens se perfectionne lors qu'il est obligé de remplacer, en quelque sorte, la fonction d'un autre sens qu'on a perdu. Une partie du corps, si on l'exerce seule, n'acquiert de la force qu'aux dépens des autres.

Petiot, métaphysicien profond, que la mort a enlevé il y a quatre ans à la philosophie et à l'amitié, me disait, en parlant d'un artiste distingué qui raisonnait assez mal sur toute autre chose que son art : Son grand talent est un cautère à son esprit.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de notre organisation physique et morale, et l'explication de l'énigme que nous offrent chaque jour une foule d'artistes, de virtuoses et d'hommes à talent.

Quel préambule ! et pour en venir à Garat, dira-t-on ! pourquoi pas? on entend exalter tant de gens qui font tout médiocrement, qu'il doit être permis de remarquer l'homme qui, dans un art séduisant, approche si près de la perfection.

Mais, disent les croqueurs de notes, Garat est-il musicien? Qu'importe ! auraient répondu Gluck ou Sacchini, il est plus que musicien.

Mais a-t-il donc une belle voix, disent les insatiables. Je réponds que si la nature avait plus fait pour lui, il aurait moins mis l'art à contribution, et, sans doute, nous y aurions perdu.

Quelques amateurs exclusifs, qui lui refusaient le titre de chanteur, parce que la terminaison de son nom n'est point en *i*, demandaient un jour, en ricanant, aux acteurs italiens du théâtre Feydeau, avec lesquels il venait de chanter, ce qu'on disait de Garat en Italie: — « Que c'est un grand chanteur, » dirent-ils avec cet accent de la vérité qui ne se calcule pas, parce qu'il est le résultat du sentiment qu'on vient d'éprouver.

Ce qui étonne les compositeurs, c'est qu'il réunit tout, grâce, légèreté, expression, sensibilité ; c'est que jamais il ne place mal une note; c'est qu'il embellit toujours un morceau, soit qu'il le simplifie, soit qu'il le brode; c'est qu'enfin, il fait par sentiment, je dirais presque par instinct, ce que l'artiste consommé et l'homme de goût ne font qu'à force de travail, ou par une heureuse et rare inspiration.

« Mais sa mise, ses manières... » Eh ! nous y voilà, messieurs les exigeants; ne pouvant attaquer le talent de l'artiste, vous lui cherchez des ridicules.

Hé bien! s'il ne se met pas comme vous, d'autres se mettent comme lui. Parmi les hommes qui marquent, les gens de lettres, les savants devraient sans doute plus que d'autres tenir à la simplicité des vêtements ; cependant, quel est le censeur qui, en critiquant l'*Emile* ou l'*Héloïse*, se soit avisé de donner, pour preuve du peu de talent qu'il trouvait à J.-J. Rousseau, le costume arménien que ce philosophe avait adopté, lequel, franchement, avait bien aussi sa singularité, et même son ridicule ! Apprenez donc que Buffon n'était pas exempt de manies; apprenez que ce peintre enchanteur de la nature faisait jusqu'à trois toilettes par jour, ce qui n'a rien diminué de sa réputation comme écrivain. Je demande pour l'artiste l'indulgence que vous voulez bien avoir pour les philosophes. Hommes faibles, vous ne faites que passer : Garat vit encore; jouissez, et ne discutez pas.

Je m'étais imposé la loi de ne point parler des hommes vivants dans cet ouvrage, mais je tiens note des phénomènes de la fin du XVIIIe siècle, et j'ai cru devoir un chapitre à Garat.

SIFFLEURS ET SIFFLÉS.

Toute grandeur humaine a son côté vulnérable ; toute joie est doublée de douleur. Les artistes, frappés souvent au cœur par une main invisible, tombent misérablement du plus haut de leur gloire. Un coup de sifflet, c'est un coup de stylet.

Voyez cette jeune femme belle, adorée, resplendissante. La toile vient de tomber à peine ; des cris frénétiques, des bravos tumultueux éclatent dans tous les coins de la salle. Le nom de la *diva*, répété par mille bouches, retentit sous le plafond sonore. Le rideau se lève lentement ; la cantatrice, émue, haletante, pâmée, le regard humide, le front radieux, la main sur le cœur, pour en comprimer les élans, s'avance vers le cordon de feu qui la sépare d'un public en délire. Certes, il n'est pas sur la terre — et qui sait, dans le ciel ! — une jouissance plus âpre, plus profonde, plus ineffable ! On dirait que cette femme va se transfigurer, sous vos yeux, au milieu des splendeurs de l'apothéose. Lorsque tout à coup, ô misère ! un bruit sinistre, strident, acéré, parti l'on ne sait d'où, vient lui percer l'âme d'une blessure mortelle. Sa joue pâlit sous le fard, ses genoux fléchissent, ses lèvres, imprégnées de fiel, se serrent convulsivement ; l'infortunée tomberait à la renverse, si le rideau, baissé à la hâte, ne venait la dérober à sa honte.

Encore, si c'était le parterre ! — ce juge souverain et brutal, qui frappe sans pitié ses victimes. Mais souvent un laquais chassé, un misérable, un ivrogne, le premier bandit venu suffit pour jeter dans le cœur d'un artiste la désolation et la mort. Il n'y a point de plus lâche vengeance, de trahison plus cruelle !

Un jour Lablache renvoie un domestique qui le volait impudemment. L'effronté gredin, après avoir mis dans ses poches l'argent que son maître venait de lui compter, prend la dernière pièce de cent sous, et la montrant à l'artiste d'un air insolent :

— Celle-ci me servira, dit-il, pour vous siffler ce soir.

En effet, le soir, au moment où le public applaudissait à tout rompre le joyeux *Don Geronimo*, un sifflet terrible domina les bravos, au grand étonnement des spectateurs et des artistes.

— Ne faites pas attention, dit Lablache, c'est mon domestique que je viens de renvoyer.

Une autre fois, dans je ne sais plus quelle ville, le directeur remercia un clarinette, sous prétexte qu'il jouait faux. Le clarinette, se trouvant sur le pavé et ne sachant que faire de son temps, s'en allait, par habitude, au théâtre, et tâchait de se placer assez près de l'orchestre, pour voir et être vu de ses anciens camarades. Le rideau levé, le pauvre musicien ne pouvait s'empêcher de souffler de toutes ses forces ; seulement il avait changé d'instrument. Au lieu de souffler dans sa clarinette, il soufflait dans une clé forée. Il fut question d'arrêter mon gaillard. On avait cru qu'il soufflait par vengeance, mais les médecins déclarèrent que c'était par maladie.

Nous avons vu siffler, en Italie, les plus grands artistes, souvent par cabale, souvent aussi par un caprice dont le parterre ne se rendait pas bien compte. On ne saurait imaginer les ruses auxquelles les siffleurs ont recours lorsque l'autorité s'en mêle. Un soir, les étudiants de Padoue ne voulaient pas, à quelque prix que ce fût, d'une cantatrice en renom. Ils la sifflaient à outrance. Leur colère était si aveugle, si injuste, si traîtreusement préméditée, que la police intervint. Ce fut alors, entre l'autorité et les étudiants, une lutte à mort ; lutte dont ces derniers sortirent triomphants. Tantôt c'étaient des portes qui s'ouvraient et se refermaient avec fracas ; tantôt des tabatières dont le couvercle s'enlevait avec un atroce grincement ; tantôt des pois fulminants semés adroitement sous les pieds des spectateurs. Enfin, ne sachant plus

qu'inventer, ces enragés démons répandirent sur le rebord des loges, sur le dossier des fauteuils, sur les banquettes du parterre, des traînées de cette poudre blanche dont M. Ancelot s'est servi dans son vaudeville : *Dieu vous bénisse!* La pauvre *prima donna* fut accueillie, à son entrée en scène, par un immense éternuement. L'orchestre éternuait, le premier violon battait du nez la mesure, le souffleur se mouchait en pleurant. Les dames cachaient le front dans leur mouchoir, les hommes reniflaient et juraient avec un vacarme épouvantable. Le commissaire, lui-même, accouru pour arrêter le tumulte, éternuait d'une façon ridicule. Impossible de faire exécuter ses ordres; le nez des soldats était changé en trompette.

Malgré tout ce que nous venons de dire, nous ne saurions désirer sincèrement l'abolition des sifflets. Il faut en flétrir l'abus, mais non pas en supprimer le principe. Sans cette crainte salutaire, que de forgerons manqués, que de blanchisseuses sans ouvrage ne se précipiteraient-ils pas sur la scène! A quelque chose malheur est bon!

FIORENTINO.

SOCIÉTÉS DE CHANT DU BAS RHIN.

La 42e fête musicale des villes formant l'association des sociétés de chant du Bas-Rhin a été célébrée cette année à Cologne les 4, 5 et 6 juin.

Nous n'entendons point entrer dans des détails sur la portée générale de ces fêtes, qui chaque année attirent une foule immense de toutes les parties de l'Europe; nous nous bornons à constater que la dernière ne l'a cédé en rien aux précédentes, tant sous le rapport du choix des œuvres qui y ont été exécutées, que sous celui de l'exécution même.

Le concert du premier jour a été consacré exclusivement à l'imposant oratorio de Händel : *Israël en Egypte*, précédé de l'ouverture *Paulus*, de Mendelssohn ; cet oratorio, par ses chœurs (presque tous écrits pour double chœur), d'une puissance et d'un effet saisissants, se prête mieux que tout autre à l'emploi des grandes masses vocales.

Un chœur, composé de 621 chanteurs, soutenus par un excellent orchestre (auquel s'étaient associés tout ce que Cologne et les villes confédérées comptent de plus distingué en fait d'artistes et d'amateurs), par un puissant orgue et sous la direction de Ferd. Hiller s'était chargé de faire valoir la magnifique œuvre, devant une salle remplie jusqu'aux combles. Nous devons les plus grands éloges à l'interprétation de ces superbes chœurs et nous la taxerions d'excellente, si, dans les attaques, une certaine mollesse, une indécision incompréhensible, n'en eussent amoindri la portée. On eût dit que M. Hiller, relevé à peine d'une grande maladie, n'avait pas encore recouvré son entière énergie pour diriger avec sa verve et son savoir-faire habituels, une masse aussi considérable d'exécutants.

Les solis, peu importants dans cet oratorio, ont été chantés dans la perfection par Mme Lemmens-Sherington, Mlle Schreck, de Bonn, MM. Gustave Walter, de Vienne, Stockhausen et Staegeman, de Hanovre; le duo pour baryton et basse, chanté par ces deux derniers, a dû être bissé au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Mme Lemmens, dans un air intercalé, tiré d'*Esther*, de Händel, et Mlle Schreck, dans son air de contralto, se sont particulièrement distinguées. M. Walter, aujourd'hui un des meilleurs ténors de l'Allemagne, a chanté un air et un duo avec Mlle Schreck, de même que plusieurs récitatifs, avec une entente artistique et un style admirable qui lui ont valu le plus grand succès. L'ouverture de *Paulus* a marché avec une précision digne de tout éloge.

Le concert de la deuxième journée a commencé par l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, qui a été enlevée avec une grande supériorité.

Le point capital de la soirée a été la troisième partie du *Faust*, de R. Schumann, qui compte parmi les productions les plus poétiques, les plus originales et les plus splendides de la nouvelle école romantique.

L'interprétation de cette œuvre, d'assez difficile compréhension pour les masses, a été bonne; Stockhausen surtout a été inimitable. Mme Lemmens ne paraissait pas entièrement dans sa sphère; elle a néanmoins dit avec beaucoup de goût et d'expression son air; par contre, Mlle Wiesemann n'a pu un instant saisir le caractère ni l'expression de son rôle, et a fait tache dans l'ensemble de l'exécution.

Nous devons taxer d'impardonnable l'absence d'une harpe dans l'accompagnement de l'air de Stockhausen, et que l'on essayé de remplacer par le *pizzicato* de quelques violons.

La symphonie en *la* de Beethoven a trouvé dans l'orchestre de Cologne des interprètes parfaits. L'effet du *scherzo* a été manqué en partie par la trompette, dont le *mi* aigu s'est obstinément refusé de sortir! Le timballier s'en est irrité à tel point, qu'il a oublié de compter et qu'il a fait une rentrée intempestive. Dans le finale, une partie des violonistes n'ont point observé une reprise, etc. Ce sont là de légères fautes, mais qui ne laissent pas de contrarier très-fort une oreille exercée.

Venaient ensuite l'Été et l'Automne des *Saisons* de Haydn. Ces morceaux, dans l'intérêt du public et des exécutants, eussent pu être retranchés du programme; la fatigue commençait à se faire sentir et les exécutants précipitaient les mouvements, afin d'arriver plus vite à la fin.

Mme Lemmens, MM. Walter et Stockhausen, chargés des solis, s'en sont admirablement tirés; toutefois, Stockhausen a chanté sa partie avec mollesse et indifférence; cependant il n'y a pas apporté la même verve et le même feu que dans l'œuvre de Schumann.

Le troisième concert, celui que l'on nomme le concert des artistes, a offert du beau et de l'intéressant en masse. Les ouvertures de la *Flûte enchantée* et d'*Obéron* ont été exécutées supérieurement.

Le concert en *sol*, de Beethoven, avait pour interprète Mme Clauss-Szavardy. La grâce et la pureté sont les qualités dominantes de la pianiste parisienne; il lui manque la force et l'énergie pour faire valoir, comme il faut, une œuvre de l'importance du concerto dans un aussi vaste local que le Gurzenich. Un nocturne en *ré* bémol de Chopin et la *Chasse* de Heller lui ont valu force applaudissements; rappelée après ces deux morceaux, elle s'est remise au piano et a joué encore une Romance sans paroles de Mendelssohn.

La première partie du concert s'est terminée par la symphonie de Ferd. Hiller, intitulée le *Printemps*.

C'est un ouvrage de grand mérite, intéressant à plus d'un titre, moins du côté de l'originalité et de l'invention que de celui du travail scientifique et de l'instrumentation, qui est un véritable chef-d'œuvre.

La symphonie de Hiller rappelle le faire de Mendelssohn, surtout le *Scherzo*, que l'on dirait créé de la main du maître ; le succès qu'elle a obtenue à Cologne lui est un sûr garant qu'elle sera accueillie partout avec la même faveur.

La partie chantante de ce troisième concert a été sinon la plus intéressante, au moins la plus brillante. M. Walter surtout a excité l'enthousiasme par un air de la *Flûte enchantée* et deux Lieder, l'un de Rubinstein, l'autre de Schumann.

Stockhausen a chanté deux Lieder de Brahms, choix malheureux, que la diction seule du célèbre chanteur a sauvée d'un fiasco; Mme Lemmens a déployé son merveilleux talent dans un air de Händel tiré de l'*allegro* et dans les brillantes variations de Rode, que le public lui a fait répéter.

M. Stockhausen, qui devait chanter l'air de *Jean de Paris*, l'a remplacé par le duo d'*Israël* de Händel (avec M. Staegeman), qui, au premier concert, avait été bissé et qui n'a pas été moins favorablement reçu au troisième.

Les chœurs se sont contentés de l'interprétation d'un chant du xve siècle, tout court, mais rachetant l'exiguïté par la grâce, le charme et une naïveté inexprimables.

En terminant ce compte rendu, nous ne pouvons oublier de faire une mention toute spéciale de l'accompagnement de l'orgue dans les ensembles et dont M. Franz Weber s'est tiré d'une manière tout à fait remarquable.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Mlle Artot est engagée pour deux mois au Théâtre de la Monnaie. C'est Mlle Singelée qui remplacera, dit-on, Mme Mayer-Boulard, au lieu de Mlle Marimon.

⁂ Les aspirants au grand prix de Rome vont de nouveau entrer en lice. Le 15 de ce mois aura lieu l'épreuve préparatoire exigée de ceux qui n'ont pas encore participé au concours.

⁂ Le *Traité d'instrumentation* de Gevaert vient d'être adopté, comme livre classique, au Conservatoire impérial de Russie.

⁂ Le directeur de notre Conservatoire royal de musique, M. Fétis, vient d'être l'objet d'une nouvelle distinction. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été promu au grade d'officier, pour les soins qu'il a donnés à la mise en scène de la dernière œuvre de Meyerbeer, l'*Africaine*. La lettre qui lui a été adressée par le ministre des affaires étrangères de France, et qui accompagne les insignes de ce nouveau grade, est des plus flatteuses, et contient les plus honorables félicitations pour la manière dont M. Fétis a rempli la tâche que lui avait léguée l'illustre compositeur.

⁂ Les concerts du quinconce au Parc obtiennent la plus grande et la plus légitime vogue. En effet, l'exécution de l'incomparable orchestre du théâtre royal de la Monnaie doit satisfaire les plus difficiles; les programmes sont parfaitement composés et constamment alimentés d'intéressantes nouveautés. Le tout est rehaussé par la beauté du local, qui est certes un des plus attrayants de Bruxelles ; cette partie du Parc que naguère on évitait à cause de son aspect peu riant, a été transformée subitement et comme par miracle en un délicieux jardin d'agrément.

⁂ Le cachet artistique que M. Singelée a su imprimer aux concerts qui se donnent sous sa direction au Jardin-Zoologique et la grande variété dont ils ont le monopole, exercent une visible influence sur le public que ces concerts y appellent trois fois par semaine; l'auditoire devient de plus en plus nombreux, de manière que la direction a du faire élargir déjà plusieurs fois l'emplacement réservé autour du kiosque. — Dimanche passé, la Société royale des artisans réunis a concouru au concert en interprétant la *Retraite* de Soubre et un nouveau chœur de Léon Jouret, et le *Chœur des Évêques*, de l'*Africaine*, qui a produit un grand effet.

⁂ Il y a quelques années, raconte *le Nain Jaune*, un navire sorti du Havre faisait voile pour l'Amérique. Ce bâtiment portait une troupe d'opéra destinée à la Nouvelle-Orléans. Un jour, dans une intermittence de mal de mer, cinq chanteurs se trouvèrent sur le pont et se mirent à filer des sons en manière d'essai :

O Mathilde, idole de mon âme!

dit le premier chanteur ;

Rachel, quand du Seigneur...

répliqua le second chanteur ; les trois autres chanteurs s'écrièrent à la fois :

Amis, la matinée est belle.
Il est à toi, ce prix de ton courage!...
Asile héréditaire. .

Qu'est-ce à dire ? cinq ténors dans la troupe ! Furieux, les chanteurs apostrophent avec véhémence l'impresario ;

« C'est une infamie ! c'est une trahison ! Vous m'aviez solennellement promis que je serais le seul ténor de la troupe !

— Messieurs, répliqua l'entrepreneur, calmez-vous ; comptez sur ma loyauté, et, sachez bien une chose : dans les huit premiers jours de notre installation à la Nouvelle-Orléans, deux d'entre vous seront morts de la fièvre jaune, deux autres mourront dans le cours des répétitions ; celui qui survivra sera mon ténor en chef et sans partage. Je lui en donne ma parole d'honneur ! »

⁂ On lit dans la *Presse*.

Il y a quelques jours, M. Gevaert, l'habile compositeur que l'on sait, ayant demandé à la Bibliothèque impériale (section des œuvres de musique) communication de plusieurs anciens opéras, on lui apporta des partitions parmi lesquelles s'en trouvait une ne portant d'autre indication que les mots suivants, en italien : « Drame sans titre. » En examinant le manuscrit de plus près, M. Gevaert, qui est aussi un érudit et un connaisseur, jugea que la musique de cet opéra n'était pas antérieure à 1650 ni postérieure à 1660 ; — que l'auteur était un compositeur italien, vénitien même, et que ce compositeur pouvait bien être François Cavalli. Comme le nom « d'Artémise » se trouvait en tête de plusieurs morceaux, on recourut à la « Biographie des Musiciens, » de Fétis, et on y trouva, en effet, parmi les pièces du maëstro, une « Artemisa » (1656) qui n'aurait, paraît-il, jamais été imprimée. La Bibliothèque impériale posséderait donc l'original, qui a été acheté dans une vente, il y a quelques années, pour la modique somme de 12 fr. Cavalli avait été appelé en France par Mazarin, et un de ses opéras, « Xercès, » fut représenté dans la haute galerie du Louvre, le 22 novembre 1660, à l'occasion du mariage de Louis XIV. On croit généralement, mais à tort, que c'est lui qui introduisit le premier des airs dans les opéras, la musique théâtrale, avant lui, consistant simplement en un récitatif grave, soutenu ou interrompu par les instruments.

⁂ L'*Africaine*, le chef-d'œuvre de Meyerbeer, a inspiré à Alfred Jaëll une délicieuse paraphrase d'une des plus ravissantes mélodies de l'opéra. Cette charmante composition, que vient de publier la maison Brandus, éditeur des ouvrages de Meyerbeer, est dédiée par le célèbre pianiste à une de nos compatriotes, amateur distinguée, Mlle Mélanie Jorez.

⁂ On nous écrit de Cuesmes, près Mons, que deux nouveaux morceaux de chant religieux, avec accompagnement d'harmonie,

un *Tantum* et un *Kyrie*, composés par M. Camille Canivet, de Châtelet, viennent d'y obtenir beaucoup de succès.

⁂ La *Société d'amateurs*, de Huy, a ouvert un *concours international de chant d'ensemble*, qui aura lieu le 13 août, sous les auspices de l'administration communale de cette ville. Sous la date du 28 mai, elle vient de lancer une circulaire qui fait connaître les dispositions de ce concours.

Les sociétés belges et étrangères qui désirreront y prendre part, devront se faire inscrire avant le 10 juillet, en s'adressant à M. Godin-Gilard, président de la Société, à Huy.

⁂ Nous trouvons dans le *Glaneur* de Saint-Quentin les lignes suivantes au sujet de notre compatriote, Mlle Singelée, qui a donné dernièrement une représentation sur le théâtre de cette ville:

« Triomphe sur toute la ligne. Succès brillant et recette non moins brillante, car la salle était pleine et, pour la circonstance, le prix des places avait été augmenté; tel est le bilan de cette soirée exceptionnelle où Mlle Singelée s'est fait entendre dans le *Barbier de Séville*. Nous disons exceptionnelle, en raison du talent déployé par tous les artistes; de longtemps le *Barbier* n'avait été chanté et joué d'une façon aussi remarquable, et de longtemps nous ne l'entendrons ainsi.

« Mlle Singelée s'est bien révélée la *Rosine* que nous espérions, la *Rosine* de Beaumarchais et de Rossini, alerte et vive à la riposte, et ne laissant jamais tomber le mot. Quant au talent de la cantatrice, c'est toujours ce grand art et cette méthode exquise qui ne s'apprennent que dans les pépinières parisiennes, ce goût parfait qui ne relève que de la nature et qui est un privilége de la naissance.

« Accueillie à son entrée en scène par une explosion de bravos, Mlle Singelée a vu les applaudissements éclater de nouveau quand elle a eu chanté le grand air du deuxième acte. Mais l'enthousiasme a été au comble après le grand air du *Serment*, que la délicieuse cantatrice a chanté au 3e acte, et quand Mlle Singelée, répondant à un vœu général, a brodé ensuite, sur le *Carnaval de Venise*, les plus prodigieuses, les plus admirables variations. — Quelle richesse et quelle profusion de vocalises! Dans l'éblouissement que produit la cantatrice on ne sait pas ce que l'on doit admirer le plus, de l'éclat des vocalises ou de la sûreté de l'attaque. »

Liége. — Cinq artistes, professeurs ou élèves du Conservatoire Royal, ont donné, dans le courant des mois d'avril et de mai, plusieurs séances de musique de chambre auxquelles ils avaient convié les amateurs de notre ville. Ceux-ci n'ont pas fait défaut à l'appel que leur adressaient MM. Léon et Rodolphe Massart, Donis, Hutoy et Madier-Montjau, et ont assisté en grand nombre à ces intéressantes soirées. Il serait fort long de vous donner ici les programmes de toutes ces séances : je me bornerai à vous indiquer la composition de celle qui a eu lieu la dernière et qui du reste était en tous points le digne couronnement des précédentes.

Ces messieurs nous ont donc fait entendre : 1° un *quatuor* (en mi bémol) pour instruments à cordes, de Mendelssohn; 2° l'*Andante* du 7e *quatuor* de Mozart et 3° le *quintette* de Schumann. Tous ces morceaux ont été écoutés avec une grande attention, je dirai même avec recueillement par l'auditoire, sur lequel ils ont fait une profonde impression, notamment la *canzonetta allegretto* de Mendelssohn, l'*Andante* de Mozart et la *Marcia* de Schumann. Ces divers fragments surtout ont été dits par nos artistes avec un grand sentiment et une rare perfection, qui leur ont valu les plus chaleureux applaudissements.

Ajoutons, au reste, que l'attrait de ces soirées était aussi augmenté par la présence de plusieurs artistes et amateurs, entre lesquels je vous citerai : MM. J. Ledent, Oury et Philipps, qui nous ont fait connaître, avec beaucoup de talent, le premier, des mélodies de M. Etienne Soubre; le deuxième et le troisième, des romances de Schubert, de Radoux, de Gordigiani, et des airs de l'*Africaine*, de Meyerbeer. Le public s'est montré extrêmement satisfait de l'interprétation que ces messieurs ont donnée à tout ce qu'ils ont chanté, et tout le monde s'est retiré content et espérant que ces soirées se renouvelleront bientôt et que les auditeurs s'y trouveront plus nombreux encore qu'ils ne l'ont été cette année, quoique cependant les recettes opérées aient été extrêmement fructueuses, si l'on prend en considération le chiffre du prix d'entrée.

FRANCE.

Paris — *Correspondance particulière.* — Le *Guide* ayant pris ses petites vacances d'été, j'ai maintenant quinze jours pour recueillir les matières artistiques de mes chroniques. Quinze jours! c'est parfois peu en cette saison; car Paris aussi prend ses vacances et ne fournit pas grand'chose d'intéressant pour les feuilles musicales. Il faudrait à celui qui voudrait, pendant l'été, varier un peu son thème, courir les Champs-Élysées le soir; il entendrait d'un côté les quadrilles furibonds sonnant leurs appels, de l'autre les voix tonnantes des virtuoses en plein vent; il se rendrait compte du nombre de chopes d'affreuse bière qu'un *dilettante* est capable d'absorber pour entendre les merveilles du café-concert. Mais c'est là une triste besogne! La volupté même d'entendre la divine Thérésa ne me ferait pas affronter les splendeurs de l'un de ces établissements chéris des Parisiens, où l'on voit trop souvent des ruines artistiques et parfois des sujets dignes d'avenir qui prodiguent aux brises parisiennes du soir et aux fumées irritantes du cigare une voix et un sentiment dont l'art pourrait et devrait faire son profit. Je vous ai nommé Thérésa, permettez-moi de vous raconter l'histoire de l'une de ses dernières soirées. La *Diva* était fatiguée et désirait regagner son logis; mais le public n'eût pas dormi sans avoir entendu tous les *Sapeurs* qu'il était venu chercher : aussi s'est-il montré féroce. Donc Thérésa est revenue et a chanté, et chanté une bagatelle — je dois plutôt dire un chef-d'œuvre — qui pourrait passer pour être de circonstance. Le public a avalé la chose de travers et il y a eu scandale dans l'établissement. Mais, le lendemain, on ne parlait que de cela dans Paris; tout n'est pas roses dans la célébrité.

Les extrêmes se touchent, dit-on; sans adopter complètement cette idée, je l'admets en matière de chronique, parce qu'elle rend la tâche plus facile. Donc, de la divine Thérésa, je saute à l'Opéra et à l'*Africaine* pour vous dire que la belle œuvre de Meyerbeer ne baisse pas dans l'opinion du public ni dans celle du caissier de l'Opéra. Le public fait produire une hausse considérable dans la petite Bourse des fauteuils et loges; le caissier a vu trois fois, la semaine dernière, les chiffres de 12,000 francs illustrer ses colonnes. C'est le maximum des recettes, c'est tout simplement splendide. Quant à la vente, elle dépasse toutes les espérances : un marchand de musique me disait vendredi que, pour sa seule part, il avait déjà vendu plus de *deux cents* partitions de l'*Africaine*. C'est assez joli pour un homme seul. Vendredi, Marie Saxe s'est trouvée indisposée pendant le duo du 4e acte, et l'on a dû baisser un instant le rideau; mais la belle Sélika n'est pas d'une nature malingre et la représentation a bientôt repris pour se terminer sans nouvel incident. On ne prévoit pas, on ne peut prévoir encore où s'arrêtera la vogue de l'*Africaine*. Tout le monde se réjouit de ce grand succès, parce qu'il est mérité, musicalement d'abord, et ensuite parce que des réussites aussi éclatantes donnent un mouvement nouveau aux choses artistiques. Il faut des succès pour la prospérité générale, c'est une vérité incontestable; heureux quand ils sont remportés par des œuvres d'une sérieuse valeur; c'est le cas aujourd'hui. J'en suis bien désolé pour les très-rares journalistes rageurs qui comptaient entendre les *Huguenots* ou *Robert*, mais l'*Africaine* a brillamment réussi. Voilà ce que le présent

procure ; je n'ai pas à m'occuper de l'avenir. — On parle d'une prochaine reprise de *Roland*, ce qui ne m'étonne pas, car cette remarquable œuvre a été arrêtée en plein succès. On parle aussi des *Huguenots* avec Villaret et Mlle Litchmay, que vous avez entendue à Bruxelles et à qui notre Opéra fait apprendre le français. Cela est tout naturel ; vous comprenez que les vaillants artistes qui chantent l'*Africaine* ne pourront pas, quatre mois durant, se produire trois fois par semaine ; il faut prévoir le moment où ils seront sur les dents. — Pendant que je tiens l'Opéra, je vous annoncerai que la direction va laisser partir Mme Pascal, qui prend la carrière italienne ; c'est une perte sérieuse pour la scène française. On dit aussi que Morère va quitter l'Opéra ; Morère n'est certes pas, à mon avis, un artiste hors ligne, mais il a de la voix, de l'entrain, et se rendait utile ; l'Opéra a peut-être tort de ne pas le rengager. Il est vrai que ce théâtre a maintenant, outre Gueymard et Villaret, Naudin, qu'il paie fort cher, et qu'un de ces jours il va produire Audoin-Delabranche, un jeune homme doué d'une voix splendide ; cela forme circonstance atténuante.

L'Opéra-Comique fait des recettes de cinq mille francs avec le *Pré-aux-Clercs*, rajeuni par une interprétation nouvelle et une assez riche mise en scène. Montaubry, à qui on a acheté la moitié de son congé, repasse son répertoire, qui forme des lendemains acceptables. Nous allons entendre notre futur ténor, Charles Achard, dans *Marie*, où il chantera le jeune Adolphe. L'œuvre d'Hérold composera, avec les *Chasseurs et la laitière*, que Gevaert réorchestre, un agréable spectacle. A son retour, Montaubry se mettra aux *Porcherons* ; le rôle de la comtesse sera chanté par Mme Galli-Marié. — Une jeune chanteuse, Mlle Flory, a dernièrement débuté dans le *Châlet* : on n'a pas illuminé ce soir là cependant.

Au Théâtre-Lyrique, vendredi, deux premières représentations. Etonnez-vous, mais c'est ainsi : M. Carvalho, qui ne veut clôturer que fin juin, nous a conviés à une solennité nouvelle. Ah ! la solennité n'a pas été merveilleuse ; il s'agissait de deux petits ouvrages en deux actes, et l'enthousiasme n'a coûté la vie à aucun fauteuil ; les fleurs n'ont pas augmenté d'un centime. Le premier jour a été le *Roi Candaule*, une pièce ennuyeuse et très-mal faite de M. Michel Carré, musique d'Eugène Diaz, le fils du célèbre coloriste. Cette partition prouve plus de dispositions que de solides études. Je crois, d'après les mélodies entendues et d'après l'intelligence de la facture, que ce jeune compositeur a de l'avenir, mais il faut qu'il travaille encore beaucoup.

Puget, Wartel et Mlle Daram ont bien chanté le *Roi Candaule* ; la direction ne s'est pas mise en frais pour donner un trône à ce roi. — Le second ouvrage représenté a pour titre *Lisbeth*. C'est la traduction, par M. Jules Barbier, d'une naïve pièce allemande, assez amusante du reste. La musique est de Mendelssohn. C'est une délicieuse partition qui fourmille d'idées originales écrites avec une exquise délicatesse ; depuis l'ouverture jusqu'au dernier morceau, j'ai tout applaudi de bon cœur. Le grand symphoniste s'entendait parfaitement à faire de la musique scénique. S'il n'eut pas été de si bonne heure ravi à l'art, il nous aurait laissé des chefs-d'œuvre théâtrals, comme il nous a laissé des chefs-d'œuvre de musique instrumentale et de musique sacrée. On ne s'est pas non plus mis en frais pour *Lisbeth*, et, d'ailleurs, il n'y avait pas grand'chose à faire pour cette innocente paysannerie, mais on a donné de bons artistes à l'œuvre du maître : Petit, Froment, Wartel, Potier et Mme Faure-Lefebvre l'ont interprétée ; c'était très-bien. — La *Fiancée d'Abydos* sera pour la prochaine saison, je le prévoyais depuis longtemps. Ismaël est rengagé pour quatre ans ; voilà un acte de bonne administration, car Ismaël est à juste titre aimé. Un jeune ténor a dernièrement débuté, M. Blum ; il y a en lui de l'avenir. La *Flûte enchantée* fait toujours de respectables recettes ; cette belle réussite nous vaudra assurément la *Clémence de Titus* et *Don Juan* ; de ce dernier on parle déjà, et je crois que les librettistes chéris de la direction travaillent à une nouvelle traduction de l'immortel ouvrage.

Les concours annuels du conservatoire commencent à assombrir l'horizon des journalistes, qui croient de leur devoir d'aller partout pour ne pas parler comme des perroquets ; je suis, hélas ! du nombre. Dans quelques semaines il faudra aller souffler et transpirer au conservatoire, dont la salle, excellente comme acoustique, est atroce comme aération. Les jeunes pianistes ont pour pièces de concours : hommes, le *Croisé*, de Weber ; femmes, le concerto en *si* mineur de Hummel. Il y a longtemps qu'on n'avait donné le beau concerto de Weber.

Nous avons à Paris trois nouvelles scènes en perspective. D'abord un cirque, puis un théâtre qui s'intitulera *Théâtre-Béranger*. Ces deux-là ne seront guère musicaux ; je passe donc sur les détails. Le troisième sera une scène de pur opéra comique ; il se nommera le *Théâtre-Scribe* et sera construit dans la rue de ce nom située, comme vous le savez, près du nouvel Opéra. On espère y faire refleurir l'ancien genre charmant que Favart sacrifie aux casques, aux arquebusades, au grand dramatique enfin. Puisse le *Théâtre-Scribe* réussir, car une vérité, c'est que l'Opéra-Comique s'en va pour faire place à un genre bâtard qui n'est pas du tout l'idéal, même quand il nous donne un *Capitaine Henriot*. — A bientôt la reprise des *Mousquetaires* à l'Opéra-Comique.

JULES RUELLE.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 22 et 29 Juin 1865. Nos 25 et 26.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 32 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

A TOI,
COUPLETS,
paroles de A. Berton, musique de P. Benoit.

L'AMITIÉ,
ROMANCE,
paroles de Maria Doménil, musique de Louis Canivet.

L'Art du Chant. (1)

NOURRIT.

Mais, nous dira-t-on, que faisait Nourrit pendant que Duprez abordait successivement tous les rôles que lui, Nourrit, avait créés jadis à l'Opéra ? Il était à Naples.

Avant de débuter au théâtre San Carlo, où il était engagé, Adolphe Nourrit, dont la voix était gutturale et pointue, s'efforça, sous la direction du maestro mercadante, de ramener ses sons élevés dans le médium et de se créer ainsi une *vraie* voix de poitrine. Ne trouvant pas de rôle à sa convenance dans le répertoire italien, il s'inspira de Polyeucte, fit sur ce sujet le canevas d'un opéra en trois actes, et se réserva de jouer le principal personnage. Il livra le scenario à Cammarano et à Donizetti, qui se mirent aussitôt à l'œuvre, et qui l'arrangèrent pour la scène italienne, l'un pour les paroles, l'autre pour la musique. Bientôt les rôles furent distribués aux artistes, et quelques jours après l'ouvrage fut mis à l'étude ; mais la fatalité qui poursuivait ce pauvre Nourrit devait, comme une meule impitoyable, broyer et mettre en poudre la parcelle de bonheur qui lui était échue en partage et qui pouvait être un germe fécond dans le champ du travail.

A la répétition générale, la censure intervint et défendit la représentation de *Polyeucte*, se fondant sur ce que Nourrit mettait trop de feu dans son jeu, au finale du troisième tableau, lorsqu'il renversait les idoles, ce qui était contraire aux usages établis, d'un mauvais exemple, et en outre dangereux pour l'ordre public, surtout dans un moment où le peuple était véhémentement soupçonné d'avoir des velléités subversives.

(1) Voir notre dernier numéro.

Qui saura jamais ce que dut éprouver Nourrit, lorsqu'il apprit plus tard que Donizetti, qui n'avait pu faire représenter son *Poliuto* à Naples, était parti pour Paris avec l'intention avouée de faire représenter son œuvre sur la scène de l'Opéra. Ainsi, non-seulement Duprez lui avait ravi sa place, mais c'était encore à son heureux rival qu'était réservé l'honneur de créer le rôle de Polyeucte, dans l'opéra de ce nom, qu'on intitula plus tard *les Martyrs*.

Mais il ne s'agissait pas de se livrer à des regrets stériles, il fallait aviser. A cet effet il s'adressa à Mercadante, qui lui proposa de créer un rôle important dans son *Giuramento*. La proposition était trop belle pour qu'Adolphe Nourrit ne s'empressât pas de l'accepter ; aussi se mit-il immédiatement à la disposition du maestro, qui voulut bien se charger de lui apprendre le rôle. Le succès couronna enfin les efforts de Nourrit. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre qu'il adressa à Hippolyte Bis quelques jours après la première représentation du *Giuramento ;* et cette lettre la voici... Nous la reproduisons *in extenso*.

A HIPPOLYTE BIS.

« Cher ami, — faut-il te dire pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Faut-il te raconter tous les mauvais jours que j'ai eu à passer, toutes les luttes que j'ai eu à supporter contre moi-même et contre les autres avant d'arriver à ce but que je m'étais proposé et que je viens d'atteindre malgré toutes les difficultés de l'entreprise ?

« Tu as dû savoir par les miens une partie de mes ennuis, de mes chagrins, en apprenant les entraves que j'ai rencontrées pour me produire dans cette patrie des beaux-arts ; tu as pu deviner le découragement qui s'est emparé de moi quand je me suis vu aux prises avec une censure ridicule, une censure qui doit tuer avant peu tout ce qui reste d'art dramatique dans ce pays. Ma première pensée, mon premier désir avaient été de débuter dans ton *Guillaume Tell;* mais Dieu sait comment ils l'ont arrangé ! le mot *patrie* n'y est pas prononcé une seule fois, et le banal *traditore* a remplacé partout le tyran ou l'oppresseur. Mais

enfin, tel qu'il est, je m'en serais contenté. Des conseils d'amis me détournèrent de ce projet.

« D'abord, il n'était pas présumable que la police, qui, dans le temps où le roi se donnait des allures libérales, avait défendu la représentation de ce chef-d'œuvre, la permît aujourd'hui que le royaume de Naples est devenu une province autrichienne par le fait du mariage du roi avec une fille du prince Charles; et, même quand on l'eût permis, ce n'eût été qu'à condition que toute marque d'approbation serait interdite. Il fallut donc penser à autre chose.

« Tu sais l'histoire du Polyeucte, des Guèbres, de Lucrèce Borgia, d'Elisa Fosco; enfin, tu sais que quatre opéras m'ont été refusés, que j'ai perdu courage un instant, que je voulais rompre mon engagement, au risque de voir la carrière perdue pour moi à jamais; enfin, tu sais que j'ai tout surmonté et qu'un plein succès a couronné ma persévérance. J'ai débuté, le 15, par le *Giuramento*, de Mercadante (c'est une imitation de l'*Angelo*, de Victor Hugo), et ce public napolitain, que l'on dit si froid, si difficile, qui passe pour le juge le plus sévère de l'Italie; ce parterre qui fait et défait les réputations musicales, m'a applaudi tout d'abord avec courtoisie, avec bienveillance, et du premier coup m'a accordé un brevet de bon chanteur, de bon chanteur italien, et a adopté avec enthousiasme toutes les allures de mon jeu, malgré leur nouveauté, je dirai même leur étrangeté. Cinq fois j'ai été rappelé sur la scène pendant le cours de la représentation, et les vieux amateurs napolitains disaient tout haut qu'ils n'avaient pas souvenance d'un tel succès à Saint-Charles, pour une première apparition. J'ai joué cinq fois l'ouvrage, et cinq fois le succès a été le même.

« L'opéra aussi a fait grand effet, et son succès est une gloire pour notre école française: c'est un ouvrage pensé et écrit dans le système de musique que nous voulons en France; c'est d'une alliance heureuse de la mélodie italienne avec l'harmonie allemande et la déclamation française. Le public de Naples a chaudement applaudi cette innovation, et il ne faudrait que deux ou trois opéras de ce genre pour fixer tout à fait son goût. Il est las de ce plaisir facile que procure la musique purement mélodieuse et toujours mélodieuse; il veut des sensations plus vives, enfin il veut du drame musical. Mais comment faire du drame, même du drame musical, avec une censure qui ne permet pas de mettre en scène un roi méchant ni un roi malheureux, encore moins une reine ou une princesse vicieuse; une censure qui vous défend de prononcer le mot *Dieu*, qui ne veut pas non plus que vous parliez du *diable*, ni de l'*enfer*, ni du *ciel*, ni d'amour de la patrie, ni de foi religieuse, ni de passion, quelle qu'elle soit? On ne peut pas appeler *mon ange* celle qu'on aime; il est interdit au décorateur de faire voir le bout d'un clocher. On met des caleçons verts aux danseuses et des bas blancs aux Grecs et aux Romains, voire même aux sauvages, si l'occasion s'en présentait. Et puis travaillez, hommes de génie, faites des chefs-d'œuvre avec cela! J'oubliais de te dire que quand un acteur se permet de jouer avec trop de chaleur, la police vient lui ordonner de mettre de l'eau dans son vin, de même qu'elle défend au public d'applaudir plus d'une fois après chaque morceau.

« Tu penses bien que, malgré tout mon désir de suivre la carrière italienne, il me sera difficile de me faire à ce régime. Aussi, malgré toute la gloire de mon succès et tout l'honneur qu'il y aurait pour moi de coopérer à une rénovation de l'art musical et dramatique de ce pays, je ne puis m'empêcher de penser à la France, à notre belle France, tant désirée pour nous, ses fils ingrats, notre France qui sera toujours le premier pays du monde.

« Mais je ne veux pas trop me laisser aller à ces pensées: j'ai encore quatre mois à passer ici, et il ne faut pas que je me laisse gagner par le mal du pays. Aimons la France et la liberté, mais sachons vivre à Naples.

« Adieu, cher ami; quand tu auras un moment, écris-moi, et ne prends pas exemple sur moi. Adieu, je t'embrasse de cœur.

« Ton ami,

« Ad. Nourrit. »

Après le *Giuramento* de Mercadante, il chanta l'*Elena da Feltre*, du même auteur; puis enfin le rôle de Pollion, dans la *Norma*, rôle écrit trop bas pour sa voix.

Infortuné Nourrit!... Qui lui eût dit, trois ans auparavant, que cette gamme ascendante de la félicité humaine, qu'il parcourait en s'abandonnant au frémissant et rapide allégro, avait un lendemain si prompt, et que ce lendemain était un réveil amer. Maintenant, hélas! il touchait à la contre-partie de cette vie féerique, et parcourait une tout autre gamme qui n'avait ni fioriture ni pizzicato: il chantait piteusement l'élégie sur l'air de « *Rendez-moi ma patrie, ou laissez-moi mourir!* » avec force accompagnement de regrets superflus. Voilà la vie et ses vicissitudes; souvent l'eldorado du bonheur touche à l'apogée des misères humaines, et l'on a besoin, il faut en convenir, d'une bonne cuirasse d'airain pour supporter toutes ces péripéties!

Nonobstant le travail opiniâtre auquel Nourrit s'était livré pour modifier ce que le timbre de sa voix avait de désagréable, il ne put toutefois dompter entièrement la nature, et de temps en temps celle-ci reprenait ses droits, de façon à prouver à l'artiste qu'il n'était pas au bout de ses peines. Nourrit redoubla alors d'efforts, de travail; mais il lui arriva ce qui arrive à tous les chanteurs en pareille circonstance: le timbre de sa voix se durcit, bientôt même son organe le trahit, et dès lors une sombre tristesse, une noire mélancolie s'empara de tous ses esprits.

Ah! le jour vient du réveil de l'artiste; puis, comme ce monde est un enfer pour lui lorsqu'il n'a plus de succès ou que justice ne lui est point rendue, ses idées se troublent, il perd la tête, puis il se tue! Ainsi fit Nourrit.

Un soir qu'on jouait la *Norma*, le 7 mars 1839, des *chut* persistants s'étant fait entendre au premier acte, dans le duo entre Adalgise et Pollion, il rentra dans les coulisses la figure bouleversée, et ne proféra que ces paroles: « *Chutez, mes amis!.... demain vous ne me chuterez plus.* » En rentrant chez lui, il se précipita du haut de son balcon dans la cour du palais Barbaya!..... Quand on apprit sa fin tragique à Paris, l'Opéra fit relâche ce jour-là. Plus tard, ses restes mortels ayant été rapportés en France, on lui fit des funérailles princières.

La mort de Nourrit fut une véritable perte pour la scène

française, dont il avait été l'un des plus fermes soutiens, et nous ferons remarquer, en passant, que c'est de cette époque que date à peu près la décadence de l'art du chant en France.

AUGUSTE LAGET.

PETIT DICTIONNAIRE.

DES COMPOSITEURS ITALIENS CONTEMPORAINS.

Depuis une vingtaine d'années, c'est Verdi qui tient en Italie le sceptre de la musique mélodramatique. Il a surgi pendant cette périodé plusieurs compositeurs, qui ont produit environ 1,000 opéras ; mais un bien petit nombre d'entre eux ont acquis une certaine réputation. La nomenclature qui suit comprend les plus remarquables de ces compositeurs. Il va sans dire que nous excluons de cette liste tous les *maestri* qui étaient déjà célèbres lorsque Verdi parut, tels que Mercadante, Pacini, Ricci, Vaccai, Coccia, etc.

APOLLONI (Joseph). Se fit une grande réputation par son opéra l'*Ebreo*, représenté pour la première fois en 1855, et qui est une heureuse imitation du style de Verdi. On le représente encore sur beaucoup de scènes. Les autres opéras du même auteur n'eurent pas de succès.

BATTISTA (Vincent). Auteur de plusieurs opéras, qui ont eu du succès dans l'Italie méridionale, et en particulier de l'*Esmeralda*, donnée en 1851.

BUZZI (Antoine). Son *Saül* fut accueilli avec quelque faveur.

CAGNONI (Antoine). S'est fait connaître par son opéra très-populaire de *Don Bucefalo*, joué en 1847.

CIANCHI (Émile). A eu un certain succès avec son opéra de *Salvator Rosa*.

CORTESI (François). L'*Etra*, composé en 1857, obtint du succès sur plusieurs théâtres.

DE FERRARI (S. A.). Auteur de l'opéra-comique de *Pipélé*.

DE GIOSA (Nicolas). Compositeur très-fécond et très-estimé. Son *Don Checco* est toujours vu avec plaisir.

LILLO (Joseph). Auteur de plusieurs opéras remarquables. Il est mort en 1863.

MABELLINI (Théodat). Contrepointiste très-distingué et auteur de plusieurs opéras, entre autres d'*Il Conte di Lavagna* et d'*Eudossial e Paolo*, qui attestent un grand talent.

NINI (Alexandre). De tous ses opéras la *Maresciālla d'Ancre* est le plus réussi, et il se joue encore.

PEDROTTI (Charles). La *Fiorina* (1851), et *Tutti in maschera* (1859), ont été fort applaudis.

PERI (Achille). La *Dirce*, écrite en 1843, donna les plus grandes espérances ; mais ses travaux subséquents ne les ont pas réalisées. Son *Vittore Pisani*, qui parut en 1857, se joue fréquemment.

PETRELLA (Henri). Il est, de tous les compositeurs du temps de Verdi, celui qui a montré le plus d'originalité. Ses *Precauzioni*, son *Marco Visconti*, et l'*Jone* sont au nombre des opéras que l'on reprend le plus souvent.

ROMANI (Charles). On lui doit deux bons opéras bouffes : *Tutti amanti* et *Il Mantello*.

ROSSI (Lauro). A composé plusieurs opéras comiques très-appréciés. Nous citerons particulièrement *I falsi monetari* et *Il Dominò nero*.

SANELLI (Gualtiero). L'un des compositeurs nouveaux qui promettaient le plus. La *Luisa Strozzi* a eu beaucoup de vogue.

SPERANZA (Jean-Antoine). S'est rendu célèbre par son opéra *I Due Figaro*.

VILLANIS (Ange). A composé plusieurs opéras qui n'ont pas eu grand nombre de représentations, mais qui sont estimés des connaisseurs.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La *Belle Hélène* obtient ici un succès étourdissant. Tous les soirs le théâtre des Galeries Saint-Hubert regorge de monde. Rien d'étonnant si cette renversante bouffonnerie de MM. Meilhac, Ludovic Halévy et Offenbach était jouée cent quarante fois de suite, comme au Théâtre des Variétés à Paris.

Vous n'attendez pas que l'on vous fasse le récit de la guerre de Troie. Cela n'a rien d'absolument séduisant. Si vous y tenez, il est convenu que vous aliez relire Homère, ou le lire, si vous avez le malheur de ne l'avoir pas encore lu. Lecture faite, comme disent les huissiers, vous vous imaginerez facilement — ou plutôt vous ne vous imaginerez pas du tout — les folies extravagantes, les calembredaines insensées que MM. Meilhac et Halévy ont tirées d'un pareil sujet. Les gens moroses appellent cela une débauche d'esprit et un délire d'imagination. Délire et débauche, soit; mais c'est d'autant plus amusant que c'est plus absurde et plus impossible. Vous figurez-vous Hélène, Agamemnon, les deux Ajax et Oreste jouant au noble jeu de l'Oie avec Calchas, qui triche comme un de ses compatriotes d'aujourd'hui, et faisant éclater entre les jambes du bouillant Achille une série de calembours fulminants auxquels il ne comprend pas un traître mot ?

Quant à la musique d'Offenbach, vous la connaissez, vous l'avez applaudie cent fois. Avez-vous oublié la *Chatte métamorphosée en femme*, le *Mari à la porte*, le *Mariage aux lanternes*, et vingt autres opérettes charmantes, sans compter cet *Orphée* phénoménal qui a fait le tour de l'Europe avec la tabatière de Désiré et le trident de Léonce? La partition de la *Belle Hélène* n'atteint point à ces hauteurs olympiennes, mais elle est pleine de motifs gracieux et charmants, de rhythmes amoureux ou fringants, de détails coquets et jolis.

C'est Mme Delvil qui est chargée du rôle de la Belle Hélène, et elle a mis au service de son personnage, assez vif d'allures, cette verve entraînante et cette vivacité pleine de malice que vous lui connaissez. Elle a partagé avec M. Dupuis, des Variétés (rôle du berger Pâris), les honneurs d'un triple et très-chaleureux rappel. Nous n'avons pas besoin de répéter ici que c'est à M. Dupuis et à Mlle Schneider que les auteurs ont dû la plus grande partie de leur brillant succès.

M. Mengal prête la majestueuse prestance et son inimitable accent à l'imposante figure d'Agamemnon, roi des rois. Ménélas s'incarne en M. Fraisant; les deux Ajax en MM. Reynald et Jolly, tous deux très-amusants, le second surtout. M. Georges joue le bouillant Achille ; Mlle Anna est charmante en Oreste, et M. Edouard G. est sans contredit le Calchas le plus rauque et le plus réjouissant qui se puisse rêver.

Encore une fois, tout cela est absurde, bête, idiot, tout ce qu'on voudra ; mais qu'importe, pourvu qu'on rie? et l'on rit!... Il faut voir cela.

La pièce est montée d'ailleurs avec tout le luxe que cette mythologie comporte. Décors et costumes, tout est riche, frais et joli.

*** Les jurys chargés de décerner les prix au double concours pour la composition d'un poëme en langue française et d'un poëme en langue flamande pour le concours biennal de composition musicale, ont fait parvenir leurs rapports à M. le ministre de l'intérieur.

Il résulte de ces rapports :

1° Que la pièce intitulée : *La Fille de Jephté*, avec la devise : « Si tu reviens vainqueur, » bien que ne répondant pas complétement au but du concours, a été jugée pouvoir convenir en subissant de légères modifications, et que le jury a désigné un de ses membres à l'effet d'indiquer à l'auteur les changements que l'on désire voir apporter à cette œuvre ;

2° Que le prix pour le meilleur poëme flamand a été décerné à la pièce intitulée : *De Wind*, sans devise.

L'ouverture des billets cachetés a constaté que l'auteur du poëme, *la Fille de Jephté*, est Mme Strumann, née Amélie Picard, de Saint-Léger sur Ton (province de Luxembourg), et que l'auteur du poëme flamand couronné est M. Emmanuel Hiel, de Termonde.

Un exemplaire des deux poëmes a été remis à chacun des concurrents du concours musical à leur entrée en loge, qui a eu lieu le 19 de ce mois.

Huit concurrents ont subi l'épreuve préparatoire. Il n'en fallait que six. Il s'agissait donc, pour le jury, de faire choix des plus méritants, qui, à l'issue de l'épreuve, ont été proclamés dans l'ordre que voici : 1° Haas, de Tournai; 2° Ruffer, de Liége; 3° Van Gheluwe, de Gand, qui a déjà obtenu une mention honorable au concours de 1863; 4° Huberti, de Bruxelles, deuxième prix du même concours; 5° Van Hoey, de Malines, accessit; 6° Vanden Eede, de Gand.

Les deux musiciens qui ont échoué dans l'épreuve préparatoire sont MM. Balthazar et Matthieu.

Le jury était composé de M. Fétis, président; Daussoigne-Méhul, Hanssens, Soubre, Bosselet, Benoit et de Burbure.

.˙. A ces renseignements sur le concours biennal de composition, nous pouvons ajouter les suivants :

Trois concurrents, à savoir MM. Van Gheluwe, Van Hoey et Vanden Eede, se sont décidés à mettre en musique les paroles flamandes, qui, nous assure-t-on, sont fort belles. Elles reflètent le souffle panthéistique qui anime certaines grandes œuvres de la Germanie et, outre leur caractère de haute poésie descriptive, elles offrent au musicien une gradation dramatique et instrumentale des plus saisissantes. Nous verrons comment nos maîtres en herbe se tireront d'affaire, en présence d'un sujet si supérieurement conçu.

Quant à l'autre libretto, c'est, à ce que l'on dit, une verve assez médiocre, écrite dans le style banal du genre.

Les lauréats depuis l'époque de l'institution du concours, sont : M. Soubre, en 1841; M. Samuel, en 1845; M. Gevaert, en 1847; M. Stadfeld (enlevé fort jeune à l'art), en 1849; M. Lassen, en 1851; M. Demol, en 1855; M. Benoit, en 1857; M. Radoux, en 1859; M. Dupont, en 1863.

L'adoption de la langue flamande, concurremment avec la langue française, dans ce concours, est une amélioration, nous dirons même un progrès. Qu'on varie sur le mode d'emploi, pourvu qu'on satisfasse à des droits légitimes.

Veut-on une preuve actuelle de l'influence de la langue flamande sur l'imagination du compositeur qui a été bercé aux sons de cette langue? La cantate : *Artevelde*, de Gevaert, composée sur des strophes flamandes, est une des œuvres les plus parfaites, non-seulement du maître, mais de l'époque. Elle est supérieure à la cantate de Meyerbeer et à celle d'Auber, écrites pour l'inauguration du Palais de Cristal à Londres, supérieure à tout ce que le musicien a écrit sur des paroles françaises. Aussi, Gevaert déclare-t-il à qui veut l'entendre qu'il n'est jamais plus à l'aise que quand il a des paroles flamandes à mettre en musique.

L'Italie, l'Allemagne, la France, ont leurs compositeurs nationaux, qui emploient exclusivement la langue de leur pays. La Suède, l'Espagne et le Portugal ont les leurs. En Angleterre, on a Michel-Guillaume Balfe; en Russie, Michel de Glinka, dont l'opéra : *la Vie pour le Tzar*, a eu, jusqu'ici, plus de deux cent cinquante représentations. La partie wallonne de la Belgique possède son Hamal, auteur de : *Li voegge di Chofontaine* (le voyage de Chaufontaine), une très-jolie partition. Pourquoi n'y aurait-il pas des cantates et des opéras écrits en flamand?

.˙. La deuxième livraison du livre sur les *Ecrivains anonymes et pseudonymes belges*, dont nous avons déjà entretenu le lecteur, vient de paraître récemment. Elle contient, comme la précédente, de curieuses révélations sur certains musicologues du pays.

.˙. M. Stéveniers vient d'achever un opéra-comique en deux actes : le *Lutrin*, sur lequel le comité de lecture a fait, paraît-il, un rapport assez favorable.

.˙. La jeune et charmante violoncelliste, Mlle Eliza de Try, en ce moment à Madrid avec son père, a conquis du premier coup les dilettantes de la capitale des Espagnes. Son succès y est très-grand. Déjà la jeune artiste a eu les honneurs de deux concerts exceptionnels, l'un au Conservatoire-Royal, l'autre au Théâtre-Rossini, où chantaient Tamberlick et Mme Nantier Didiée.

M. de Try, dont le violoncelle sait se faire remarquer dans les duos avec sa fille, a aussi sa part de faveur. Il vient d'être nommé chevalier de l'ordre d'Isabel la Catolica, et on lui a offert, avec de magnifiques appointements, la double position de professeur de violoncelle au Conservatoire-Royal de Madrid et de violoncelle-solo de la chapelle. M. de Try a refusé, préférant garder sa liberté.

.˙. Le hasard a parfois de singuliers caprices.

Il y a trois ans, M. Vivier publia un *Traité complet d'harmonie*, qui fit, dans le monde scientifique, une très-grande sensation, parce que notre savant compatriote y démontre, d'une façon toute nouvelle, les lois qui président à l'édifice harmonique. L'hiver dernier, M. Basevi, musicien italien, fit paraître à Florence une *Introduction à un nouveau système d'harmonie* fondée sur les mêmes principes. Les détails seuls diffèrent.

M. Vivier résume son système en ces lignes :

« Nous fondant sur cette considération que les accords consonnants et dissonnants ont une tendance marquée à se rapprocher constamment de l'accord parfait du premier degré, c'est-à-dire qu'ils subissent une véritable influence d'attraction vers l'accord du repos, nous démontrons que ces accords dérivent presque tous, soit directement, soit indirectement, de l'accord parfait du premier degré. »

M. Basevi dit en substance :

« J'ai remarqué que dans un ton il n'y a qu'un accord parfait qui satisfasse notre perception par son caractère de repos absolu.

« En conséquence, cet accord doit s'appeler *tonal vrai*. Vers cet accord gravitent, avec une force d'attraction différente et en laissant dans notre oreille un sentiment de repos plus ou moins satisfaisant, les accords parfaits fondés sur la quarte et sur la quinte du ton... Ces deux cadences combinées constituent la tonalité. »

Il n'y aurait qu'à déduire immédiatement du fait que M. Basevi a pris le livre de M. Vivier pour modèle. Or, en tournant la page de la brochure du musicologue italien, on lit une lettre adressée à Meyerbeer et datée du 28 avril 1862. Ceci change la question. Toutefois, nous pouvons certifier que la théorie de M. Vivier a paru vers le milieu de l'année 1862, et qu'il a fallu plusieurs mois de travail pour graver les nombreuses et importantes planches dont il est enrichi. Nous pouvons attester aussi que notre compatriote a montré son système, à qui voulait le connaître, deux ou trois ans avant qu'il en fît la vulgarisation par la voie de la presse.

De tout ceci il faut conclure qu'il y a eu, en quelque sorte, simultanéité dans la trouvaille des deux musiciens. Cela arrive fréquemment dans le domaine scientifique.

On pourrait objecter que M. Basevi a préalablement développé son système dans plusieurs *Études sur l'harmonie*, publiées dans le *Boccherini*, journal musical de Florence, dont il est le principal collaborateur. Mais, qui connaît le *Boccherini* ici? et qui lit les gazettes italiennes?

Ces *Études* viennent d'être publiées à part dans l'original italien. Nous verrons si elles contiennent les lois que M. Vivier a si ingénieusement exposées dans son *Traité complet d'Harmonie.*

⁂ Le livre : *La Belgique, ses ressources agricoles et industrielles*, qui vient de paraître, renferme un paragraphe relatif à la musique de notre pays. Où vraiment la musique va-t-elle se nicher? Une part plus naturelle et plus légitime est accordée à la fabrication des instruments de musique. Cette matière a inspiré à l'auteur un excellent chapitre, où on lit, entre autres :

« Dans un laps d'une trentaine d'années, cette industrie a pris, en Belgique, un rapide essor. Nous avons aujourd'hui plusieurs facteurs qui jouissent d'une juste célébrité, et qui rivalisent avec les meilleurs ateliers de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Ils occupent, dans le pays, notamment à Bruxelles, un grand nombre d'ouvriers; et chaque année on voit augmenter le chiffre de leurs exportations sur les marchés étrangers, en raison de la bonté, de la solidité et du bas prix de leurs produits. »

Jusqu'ici, nous sommes d'accord avec l'écrivain. Nous ne saurions plus l'être quand il ajoute : « C'est la famille Sax, avec son génie à la fois réformateur et inventif pour la fabrication des instruments à vent, qui a inauguré, en Belgique, cette industrie. » Passe pour le génie inventif de M. Sax! mais nous ne pouvons en conscience, lui accorder l'*introduction*, en notre pays, de la fabrication des instruments à vent, alors que cette industrie y existe depuis nombre de siècles, témoins les instruments que l'on conserve dans les collections particulières, témoin aussi les découvertes faites dans les archives et qui assignent à Bruges, au moyen âge, une grande importance pour la fabrication des trompettes de cuivre et même d'*argent.*

Des instruments à vent de tout genre ont été facturés dans notre pays à toutes les époques. Dernièrement, nous citions un superbe contre-basson, confectionné à Malines, au commencement de ce siècle. Pour la facture des instruments complexes, tels que clavecins, orgues et carillons, les Belges y ont toujours excellé, et même, à une certaine époque, leurs produits ont fait briller leur nom de l'éclat le plus vif.

M. Sax a donné à la fabrication des instruments à vent une vive et salutaire impulsion, voilà tout.

⁂ Le concours pour le grand prix de Rome sera, paraît-il, fort intéressant, cette fois, et les prix vont être ardemment disputés.

⁂ Une des nouvelles du jour, c'est l'entrée en religion du célèbre pianiste Liszt. On se perd généralement en conjectures sur les motifs qui ont déterminé cette austère résolution.

Les uns prétendent que c'est un désespoir d'amour.

Les autres, une sonate rentrée.

D'autres encore, une indigestion de pruneaux.

On va jusqu'à dire que ça lui a pris tout d'un coup, après une audition de l'*Africaine.*

Toutes ces versions sont erronées.

Liszt s'offre en holocauste pour le rachat du salut des cinq cent mille filles de portiers qui, en son nom, martyrisent notre pauvre humanité, depuis vingt-cinq ans, avec le concerto en *sol* mineur de Mendelssohn.

Voilà toute l'histoire. (*Sancho.*)

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Peu satisfait sans doute des résultats produits par les dernières nouveautés qu'il a données, l'Opéra-Comique se lance avec ivresse dans la voie des reprises. Cela, du reste, lui réussit assez bien. Le premier devoir d'une direction étant de faire assez d'argent pour satisfaire son monde, en vouloir actuellement à Favart de négliger les auteurs militants ne serait pas juste. Notre été et notre automne seront remplis par les reprises, il en faut prendre son parti. Donc, après le *Pré-aux-Clercs*, nous avons eu les *Mousquetaires*, d'Halévy. Il y a huit jours l'œuvre a repris possession de la scène. Il faisait une chaleur sénégalienne, ce qui n'empêcha pas la salle d'être comble : c'était un auditoire de fête, un magnifique auditoire. Et quel succès! on applaudissait de tout cœur : l'enthousiasme et les feux de la température ont livré aux gants un combat mortel pour ces derniers. Ce n'était pas, croyez-le, que l'exécution fût irréprochable. Le meilleur de tous a été Achard; ce jeune artiste, sans être un phénix, a, comme voix et comme jeu, des qualités excessivement sympathiques qui conviennent bien au rôle d'Olivier. Ponchard joue avec distinction et entrain celui d'Hector. Mais Mlle Baretti est une bien pâle Athénaïs, mais Bataille n'a pas la verve, le mordant qu'il faut au capitaine Roland; enfin, la sémillante Bélia est une Berthe de Simiane qui beaucoup trop rappelle Mme Madeleine Chapelou et l'agaçante cantinière du *Capitaine Henriot*; or, il n'est pas interdit à une demoiselle d'honneur, quel que soit son faible pour les mousquetaires, d'avoir de la distinction. Orchestre déplorable par son manque d'ensemble, sa mollesse; l'orchestre de l'Opéra-Comique décline horriblement. Les chœurs et la mise en scène ont été plus que convenables. Il est à supposer que les *Mousquetaires* vont avoir un bon regain de succès. Achard prenant Olivier d'Entragues, Capoul a repris le sensible Mergy; il s'en tire fort bien. Chaque soir il y a du monde dans la salle, et l'été devient meilleur qu'on ne l'espérait. Prochainement nous aurons le *Val d'Andorre*, *Marie*, puis viendront les *Porcherons* et les deux œuvres de Meyerbeer dont les reprises ont été annoncées. Ma prochaine lettre vous parlera des débuts de Mlle Marie Dupuy, une jeune élève de Duprez qui revient de Strasbourg après une excellente saison.

L'*Africaine* ne baisse pas d'une ligne : toujours des recettes énormes; toujours mêmes interprètes plus que jamais applaudis et toujours trois représentations par semaine. Le début de Mlle Litchmay pourrait bien être fort retardé, car ils sont encore plein de force et de zèle les artistes créateurs de l'*Africaine* et je ne crois pas que tant qu'il en sera de même, la direction songe à changer son spectacle.

Le Lyrique fermera fin juin. On donne les dernières représentations de la *Flûte enchantée*, les dernières de la saison, car il est certain que la réouverture s'effectuera avec ce chef-d'œuvre. Pour l'hiver prochain on aura le *Nahel* de Litolff, ouvrage représenté à Bade il y a deux ans; c'est, pour le moment, la plus grosse affaire en perspective. Je vous ai dit qu'il est question de *Don Juan*; voilà donc, avec la *Fiancée d'Abydos*, plus *Ivan le terrible*, de M. Bizet, quatre opéras de forte taille. Dans son été, M. Carvalho découvrira bien encore quelques traductions à représenter; le temps laissé libre sera pour l'imprévu ou les œuvres princières que le bon génie de la France voudra bien nous envoyer.

On ne sait rien de Ventadour, sinon que M. Bagier est toujours en instance pour obtenir le rétablissement de la subvention. Madrid, c'est un fait trop certain, est maintenant perdu pour lui. On prétend que nous y gagnerons; à coup sûr M. Bagier y perdra beaucoup, car Madrid, financièrement, lui valait infiniment mieux que Paris. Samedi, rien n'était encore décidé à Madrid au sujet de l'Oriente; on espérait une solution pour le lendemain; mais dans ce beau pays, les querelles politiques se retrouvent dans tout et la question théâtrale, d'après ce qu'on craignait la semaine dernière, devait se ressentir de l'état des esprits. Les compétiteurs ne manquent pas, car la direction du Théâtre-Royal équivaut, m'a-t-on assuré, à cent mille francs de rentes. Les sympathies générales sont pour Tamberlick, qui se présente soutenu par des capitalistes et qui offre l'avantage, très-grand dans le pays, de n'être pas Français. On ne tardera pas à connaître la décision

du ministère, peut-être même en aurez-vous reçu communication pour le numéro auquel actuellement je travaille.

A propos de l'Espagne, je dois vous dire que nous avons en ce moment au théâtre des Variétés une troupe espagnole qui chante des opérettes et danse des ballets. Les pièces sont d'une parfaite innocence; la musique n'a rien de bien rare et les chanteurs ne sont pas merveilleux. Quant aux ballets, ils nous montrent des danseuses qui ne sont pas de la première jeunesse, à commencer par la Petra Camara, une réputation, c'est vrai, mais qui ne date pas d'hier. Ces danseuses manquent de légèreté, puis leurs corsages sont trop montants et leurs jupes trop longues, deux choses qui ne peuvent ravir nos amateurs, habitués aux *gazes légères* de l'Opéra. La curiosité fournit néanmoins des spectateurs à la compagnie espagnole, mais c'est égal, elle ne deviendra pas millionnaire chez nous.

Vous avez dû voir dans le *Moniteur* qu'il a été dernièrement question des théâtres, des auteurs et des éditeurs au Corps législatif. Cela n'a servi à rien, mais il faut convenir que l'orateur qui a pris la parole, M. Pagézy, a dit de singulières choses. Ainsi donc on peut désirer que le ministère se mêle des affaires des auteurs et des éditeurs! On peut souhaiter que les créateurs des œuvres et ceux qui publient ces œuvres à leurs risques et périls ne soient pas libres d'en fixer les droits de représentation et le prix de vente ou de location! Certes, cela est assez extraordinaire. Inutile de vous dire que les paroles conciliantes et libérales de M. Chaix-d'Est-Ange ont été approuvées par tout le monde. Je ne crois pas qu'une diminution dans le prix des partitions sauverait les directions théâtrales, minées par des maux bien plus graves; d'autre part, a-t-on l'ombre d'un droit d'empêcher les éditeurs, de mettre à haut prix les œuvres qui leur coûtent si cher à éditer et dont le succès, de nos jours, est si difficile à établir? Quant aux droits des auteurs, ils ne sont même plus à discuter. L'*Opinion nationale* s'est mêlée de cela par la plume de son critique musical, M. Azevedo, mais, comme presque toujours, ce journal est tombé dans une déplorable exagération; c'est toujours le même système splendide : au nom de la liberté, vouloir enchaîner le libre arbitre de quelques-uns au profit de quelques autres. Vous lirez aussi dans la *Gazette musicale* de dimanche une lettre des éditeurs au Corps législatif au sujet du *piquage* des motifs mélodiques sur les instruments à cylindres. J'approuve complétement nos éditeurs et si je n'examine pas la question, c'est que je pense qu'il vous plaira peut-être de l'étudier à l'occasion.

C'est le 3 juillet que sera jugé le concours musical pour le grand prix de Rome; peu de jours après commenceront les concours du Conservatoire.

La réouverture des Bouffes-Parisiens est annoncée pour le 1er septembre; vers le 15 août commenceront les répétitions. Je pense que la nouvelle saison sera inaugurée par la reprise des *Bavards*, de M. J. Offenbach. — Au nombre des artistes non rengagés par l'Opéra, on cite Mlle Camille de Maësen; ce sera une beauté de moins à notre Académie de musique.

Samedi a eu lieu, à St Vincent de Paul, un mariage artistique : Berthelier, le renommé chanteur comique, a épousé Mlle Frasey, sa belle compagne de succès.

Ma petite provision de nouvelles est épuisée : Paris est actuellement d'un calme rare. Je pourrais allonger un peu ma chronique, mais je pense que vous devez avoir des choses plus intéressantes à insérer que ce qu'il serait possible de récolter encore ici.

Les recettes de nos théâtres ont été, en mai, de 1,631,144 fr. 06 c., soit 83,823 fr. 28 c. de plus qu'en 1864. Mars, dont je ne vous ai pas donné les chiffres, a produit 1,914,857 fr. 02 cent. 41,004 fr. 45 cent. de moins qu'en 1864. L'été, malgré ses chaleurs extraordinaires, n'est pas trop mauvais pour nos théâtres.

JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

MUNICH. — Nous empruntons au journal la *France* le compte rendu de la première représentation de *Tristan* et *Yseult*, de Wagner, qui a lieu à Munich le 10 juin.

Après des atermoiements sans nombre, l'opéra, qu'on avait déclaré à l'avance injouable, a vu le jour.

La salle était remplie de bonne heure. On s'attendait à des manifestations violentes, à des sifflets, à un charivari effroyable; les Allemands, qui n'ont pas souvent de ces bonnes fortunes, s'étaient hâtés de courir au théâtre pour ne rien perdre de la fête qui se préparait.

A six heures et quelques minutes, le jeune roi entrait dans sa loge; au même moment, M. de Bulow montait sur l'estrade du chef d'orchestre. Le roi était à peine arrivé sur le devant de la loge que les applaudissements éclatèrent dans toute la salle, applaudissements enthousiastes, passionnés... Après avoir salué le public à diverses reprises, le roi s'est assis et l'ouverture a commencé.

Je ne veux pas faire ici une étude approfondie de *Tristan et Yseult* et du nouveau style de Wagner; je veux encore moins exposer les théories dont cette dernière œuvre est la confirmation.

Mon opinion sur l'ensemble de l'ouvrage est celle ci : sur plusieurs points, le théoricien se trompe, et la route qu'il a ouverte est semée d'écueils; en revanche, l'artiste s'est élevé dans *Tristan* à des hauteurs qu'il n'avait jamais atteintes, et ses erreurs sont celles d'un homme de génie. Plus que dans ses autres ouvrages il a rompu avec la tradition, avec les formules consacrées, les usages reçus au théâtre; plus que jamais il a sacrifié la tonalité, le rhythme et la forme mélodique que nos oreilles réclament, que tous nos instincts appellent. A côté de ces obscurités de parti pris, de ces enchevêtrements inextricables, vous voyez surgir tout à coup une pensée éclatante, souveraine, qui s'empare de vous, vous subjugue et vous entraîne au plus haut des sommets que l'âme humaine ait jamais hantés.

Cette mélodie « infinie, » comme il l'appelle, vous impatiente, vous irrite, vous épuise; l'éclair luit tout à coup, et des splendeurs inouïes éclatent dans ces ténèbres. L'introduction, dont je parlais tout à l'heure, est une des plus belles pages de l'œuvre. C'est un chant d'amour, tantôt contenu et discret, tantôt violent et déchaîné; toute la pensée du drame musical est là. *Tristan* est une longue histoire d'amour, avec ses inquiétudes, ses fièvres, ses éblouissements. Sous l'empire de certaines préoccupations philosophiques, dont j'ai tenté de donner l'idée dans une lettre précédente, l'auteur a jeté sur cet hymne amoureux l'expression d'une incurable douleur; c'est la nuit qu'appellent nos deux amants, c'est à la mort qu'ils vont pour savourer, étroitement unis, l'éternelle paix des ténèbres. De là, une certaine teinte uniforme, une inévitable monotonie; de là aussi, par moments, des langueurs exquises et d'incomparables harmonies.

Le public a applaudi à la fin des deux premiers actes, sans grand enthousiasme, je l'avoue. Le jeune roi, assis seul dans sa loge, ne perdait pas une note de l'ouvrage; après chaque acte il se retirait sans rien témoigner de ses impressions, et comme pour laisser à la salle la parfaite indépendance de ses manifestations. A la fin de l'opéra seulement, il s'est levé, il s'est penché sur le balcon de sa loge, et il a applaudi à diverses reprises; à ce moment-là, les plus tièdes se sont décidés, ils ont suivi l'exemple du monarque, et quatre salves d'applaudissements, sous lesquels ont disparu des protestations timides, ont proclamé la victoire du maître.

Est-ce un succès définitif? Telle n'est pas ma pensée; j'ai entendu parler de trois représentations seulement, et je ne crois pas que d'ici à longtemps l'ouvrage soit monté ailleurs. Il s'est trouvé

dans toute l'Allemagne deux artistes seulement, M. et Mme Schnorr, pour tenter l'aventure, et bien qu'ils soient arrivés glorieusement au bout d'une tâche redoutable, il n'est pas probable qu'ils aient beaucoup d'imitateurs.

Il a fallu, pour qu'une telle œuvre fût représentée, la persistante volonté du maître, le courage dévoué du grand artiste qui a conduit l'orchestre, M. de Bulow; il a fallu surtout l'éclatante protection de Louis II. Ce sont là des éléments que nous trouvons rarement réunis dans l'histoire de l'art. A. DE GASPERINI

DRESDE. — Outre 63 sociétés de chant de l'Allemagne même, qui prendront part à la fête musicale, les suivantes s'y sont fait inscrire :

La société *Grossbritania* de Londres, la *Cécilia* de Lyon, la *Liedertafel* de Cracovie, l'*Harmonie* de Lemberg, la *Liedertafel* et le *Liederkranz* d'Oldenbourg, les *sociétés de chant* de Lodz, Ostrowo, Posnanie, Riga et de l'île d'Helgoland, la *Teutonia* de Paris, la *Liedertafel* de Saint-Pétersbourg, vingt membres de la *Société de chant allemand* à New-York, et neuf de celle d'Australie.

*** On parle ici sérieusement de monter le nouvel opéra de Richard Wagner, *Tristan et Yseult*, qui vient d'être donné avec tant d'éclat à Munich.

*** On vient de placer une table monumentale en bronze devant la maison du village Kleinhosterwitz (entre Dresde et Pillnitz) où Weber composa ses plus belles œuvres. Il y demeurait l'été, et c'est dans ce village que *Freyschutz*, *Euryante*, et bien d'autres productions de Carl-Maria de Weber virent le jour. C'est à M. With Jahns, directeur de musique de Berlin, qu'on doit cette solennité à laquelle assistait le fils du compositeur, M. Max de Weber. Des chœurs ont été chantés par les voix d'élite de l'Opéra de Dresde, dirigées par le maître de chapelle Rietz. Un discours a été prononcé par M. W. Jahns.

DARMSTADT. — Le directeur Fischer, le chef d'orchestre Neswadba, le machiniste Brandt et le peintre Schwadler sont de retour de Paris, où ils ont été inspecter le scénario de l'*Africaine*. L'opéra est acheté et sera donné au mois de novembre avec tout l'éclat possible.

Brandt a inventé un nouveau modèle de navire, dont la construction, sous le rapport du mouvement, se distinguera beaucoup de celui de Paris. Brandt a déjà des engagements pour son modèle avec les théâtres de Hambourg, Prague et Nuremberg.

BERLIN. — Une nouvelle cantatrice, Mlle Dickow, du théâtre de Hanovre, est venue affronter le jugement des habitués de notre Opéra. Son début dans le rôle d'*Elvire de Don Juan*, ne lui a pas été très-favorable, quoiqu'elle ait fait preuve d'un talent remarquable, auquel manque pourtant le feu sacré.

Mme Petipa, du théâtre de Saint-Pétersbourg, donne des représentations fort suivies au théâtre de l'Opéra. Elle est aussi bonne comédienne qu'elle est parfaite danseuse.

Niemann, le ténor de Hanovre, n'a pu continuer ses représentations par suite d'indisposition persistante.

COLOGNE. — La fête musicale de cette année a été la douzième qui ait été célébrée à Cologne, depuis la création de ces fêtes.

Voici, dans l'ordre chronologique, les noms des directeurs qui ont présidé à ces douze fêtes, soit en les dirigeant en entier, soit en partie :

1821. Norbert Burgmuller, de Dusseldorf.
1824. Fréd. Schneider, de Dessau.
1828. Bernhard Klein, de Cologne; Ferd. Ries, de Bonn et Leibel, de Cologne.
1832. Ferd. Ries.
1835. Fél. Mendelssohn, de Berlin.
1838. Le même.
1841. Conradin Kreutzer, de Cologne.
1844. Henri Dorn, de Cologne.
1847. G. Spontini, Georges Ourlow et H. Dorn.
1858. Ferd. Hiller, de Cologne.
1862. Le même.
1865 Le même.

VIENNE. — La Compagnie italienne a terminé ses représentations; elle en a donné en tout 49 avec 15 opéras, parmi lesquels *la Forza del Destino*, de Verdi, et *Tutti in Maschera, de Pedrotti*, étaient nouveaux pour Vienne.

Nous pouvons donner comme certain, que le nouveau ballet de Taglioni passera au mois d'octobre, et l'*Africaine* au commencement de décembre.

On annonce pour l'hiver prochain, une série de 19 séances hebdomadaires, qui seront consacrées spécialement à l'audition des nouveautés musicales des compositeurs viennois ou résidant à Vienne.

La musique religieuse et de danse, sont seules exclues du programme.

Les maîtres de chapelle Ziehrer et Hasel, dirigeront l'orchestre à tour de rôle; les *Sangerbund* a promis son concours pour l'interprétation des œuvres chorales.

*** Mlle Tipka, une femme de couleur, doit débuter prochainement en qualité de cantatrice à Vienne.

PRAGUE. — L'*Africaine* pourra être représentée déjà vers le milieu du mois d'août; le rôle de Célika aura pour interprète Mlle Zawiszauka, et Naudin remplira celui de Vosco et Gama qu'il a créé à Paris.

ITALIE.

FLORENCE. — Nous avons eu dans la première quinzaine de juin deux opéras nouveaux : la *Gabriella di Falesia* par M. Oreste Carlini et la *Dea Risorta* de M. Charles Ritter. La *Gabriella*, donnée à la Pergola par les sœurs Marchisio et MM. Zennari et Cottone, fut présentée l'année dernière au Concours et fut jugée *exécutable*, et rien de plus. C'est une imitation, souvent chargée, des ouvrages de Donizetti, de Verdi, et même de Rossini. Cependant, il faut le reconnaître, l'auteur compose avec facilité. Ses précédents opéras eurent un certain succès, grâce à la claque. L'exécution de la *Gabriella* a été médiocre.

La *Dea Risorta* est une plate allégorie de la régénération italienne. Les paroles et la musique ont fait également *fiasco*. Nous croyons que M. Ritter a plus de dispositions pour la musique instrumentale que pour la musique dramatique.

*** L'admission au concours Basevi sera close à la fin d'août. Le programme est déposé au secrétariat de l'Institut musical de Florence et dans les bureaux du journal le *Boccherini*. L'objet du concours est un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle.

*** Le violoniste Becker et le violoncelliste Hilpert ont donné un magnifique concert au théâtre de Pise.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La *Médée*, de Cherubini, traduite en italien par M. Marchesi, et représentée le 6 juin en présence du fils et du petit-fils de l'illustre compositeur, a obtenu au théâtre de Sa Majesté le plus complet succès, grâce surtout à Mlle Tietjens, qui s'y est montrée cantatrice des plus dramatiques, et à M. Santley, qui l'a secondée habilement. Le directeur n'a rien négligé pour donner beaucoup d'éclat à la mise en scène de cet opéra; on a particulièrement remarqué le tableau final, qui représente l'enlèvement de Médée par les dragons infernaux: on a fort applaudi ce beau spectacle.

Mme Trebelli a fait sa rentrée à ce théâtre: la séduisante Rosine a retrouvé à Londres ses nombreux et fidèles admirateurs, qui lui ont prodigué les mêmes applaudissements enthousiastes que les dilettantes de Varsovie, qu'elle a charmés tout l'hiver dernier. Le talent de Mme Trebelli a plus de charme et d'ampleur que jamais, et l'on ne saurait trop fêter cette éminente cantatrice.

Au théâtre de Covent-Garden, l'étoile radieuse est toujours Mlle Adelina Patti: cette artiste ravissante a remis en vogue la *Linda*, de Donizetti, opéra dans lequel elle ne s'était pas encore fait entendre à Londres. A côté d'elle ont paru avec succès dans cet ouvrage MM. Brignoli, Graziani et Ronconi, dans le rôle du marquis.

*** On estime que les vingt-cinq théâtres de Londres peuvent contenir 41,100 personnes, et que les quarante et une principales salles de musique de Londres, non compris les salons-concerts des petites tavernes et le Palais de Cristal, peuvent en recevoir presque le double. Au seul Palais de Cristal, qui appartient de fait à la juridiction de Londres, le chiffre des entrées s'est élevé parfois à 179,300.

*** L'*Orchestra* annonce qu'un bon portrait à l'huile de Mozart, à l'âge de quinze ans, est la propriété de M. Ella, de Londres. Ce portrait a été peint à Rome par Battoni, le célèbre peintre de portraits, pendant le court séjour que fit le divin compositeur à Rome. Des offres importantes ont été faites à M. Ella pour lui acheter ce tableau précieux; mais il les a toutes refusées, son

intention étant d'en faire don à la « Kensington Gallery of Art. ».

.˙. *Le Messie*, de Hændel, a été admirablement exécuté à Leeds et semaine passée, au bénéfice de M. Settle, musicien octogénaire la sans fortune, qui a donné des leçons de piano pendant plus de cinquante ans. La recette s'est élevée à 1000 livres sterling.

.˙. Le grand festival triennal de Hændel a commencé lundi 26, au Palais de Cristal, à Sydenham, par le *Messie*; mercredi, il y doit y avoir eu un concert où l'on a exécuté des fragments des plus belles compositions de Hændel ; et pour finir, vendredi 30, sera exécuté en entier le magnifique oratorio *Israël en Égypte*. — Il y a 4000 exécutants sous la direction du célèbre chef d'orchestre Costa.

Les artistes qui prennent part à cette solennité sont : Mmes Adelina Patti, Rudersdorff, Lemmens-Sherrington, Parepa, Sainton-Dolby, et MM. Sims-Reeves, Weiss, Cummings, Schmidt et Santley.

POUR PARAITRE CETTE SEMAINE :

LA PARTITION POUR PIANO SEUL

DE

L'AFRICAINE

MUSIQUE DE G. MEYERBEER.

N° 1. **Édition format in-8° ordinaire**, net 12. — N° 2. **Édition de luxe, grand in-8°** net 20.

EN VENTE :

LA PARTITION POUR PIANO ET CHANT

entièrement conforme à la représentation de l'Opéra.

Édition populaire, in-8° net fr. 20. — Édition de luxe, grand in-8° net fr. 30.

Édition en grand format, in-4°, avec portrait nouveau, *fac simile* de musique et d'écriture de l'auteur, net fr. 40.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT.

LES AIRS DE CHANT, TRANSCRITS POUR PIANO SEUL

PAR A. CROISEZ.

Arrangements, Fantaisies et Transcriptions.

Piano.

CRAMER. Bouquet de mélodies. Prix net.	3 fr.
CROISEZ. Duo élégant à 4 mains (sous presse).	2
DUVERNOY, J.-B. Fantaisie élégante.	2
GODEFROID, F. Morceau de salon sur l'air *du Sommeil*.	3
KETTERER, E. Fantaisie de salon.	3
KRUGER, W. Fantaisie brillante.	3
JAELL, E. Trois paraphrases. N° 1. Romance d'Inès.	2 50
N° 2. Chœur des Evêques et entrée des Prêtresses.	2 50
N° 3. Grand air de Nelusko, chaque	2 50
LECARPENTIER. Deux bagatelles.	1 75
NEUSTEDT, Ch. Fantaisie-transcription.	2 50
BERNARD, P. Beautés de l'Africaine, à 4 mains, 4 suites, chaque.	3 35
ROSELLEN, H. Fantaisie brillante.	2 50
VALIQUET, A. Petite mosaïque très-facile.	2
VINCENT, A. Fantaisie-transcription.	2 50
WOLFF, E. Duo brillant, à 4 mains.	3 35

Danses.

STRAUSS. Quadrille, piano seul et à 4 mains, chaque.	1 50
MARX, D. » Pour piano.	1 50
LECARPENTIER. » Très-facile, piano seul et à 4 mains, chaque	1 50
STRAUSS. Grande valse, piano seul et à 4 mains, chaque	2
MEY. Polka brillante, piano seul.	1 35
STUTZ. Polka-Mazurka, pour piano.	1 35
L'ouverture, arrangée pour le piano.	1 75
La même, arrangée, à 4 mains.	3
Grande marche indienne, éd. originale.	3
La même, simplifiée. Prix net.	2 50
La même, arrangée à 4 mains, par Éd. Wolff.	4
Marche religieuse, arrangée par Vauthrot.	1 75
La même, simplifiée.	1 75
La même, arrangée à 4 mains, par Éd. Wolff.	2 50
La Fleur de Lotus, air de ballet.	1 75
Le même, arrangée à 4 mains.	2 50
Pas des Jongleurs, air de ballet final.	1 75
Le même, arrangé à 4 mains par Éd. Wolff.	2 50
Dernière pensée musicale de Meyerbeer. (Prélude du 5e acte.)	
1. Pour piano, avec accompagnement de violon et de violoncelle, *ad lib.*	1
2. Pour piano, à 4 mains.	1 35
3. Pour orgue harmonium.	1
3. Pour orgue harmonium, avec piano.	1 35
5. En trio pour piano, violon ou violoncelle et orgue.	2

Divers.

HERMAN, A. Fantaisie gracieuse pour violon et piano.	3
SELIGMANN. Réminiscences, morceau pour violoncelle, avec accompagnement de piano.	3
CONINX. Fantaisie pour flûte et piano.	2 50
LEBEAU. Souvenir, morceau pour harmonium.	2 50

SOUS PRESSE :

GRÉGOIR et LÉONARD. Duo, pour piano et violon.

GRÉGOIR et SERVAIS. Duo pour piano et violoncelle.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 6 et 13 Juillet 1865. Nos 27 et 28.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

L'AVEUGLE AU CHIEN,
COMPLAINTE,
POUR BARYTON OU CONTRALTO,
paroles de P. Bogaerts, musique de F. Everaerts.

LA CRÉOLE,
SOUVENIR DES ANTILLES.
MÉLODIE,
paroles de M. Dubosc, musique de L. Genneville.

Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous ont été adressées, nous annonçons que M. Ed. Lassen vient de traiter avec la maison Schott, pour la publication de son opéra *le Captif*, représenté avec un grand succès au Théâtre-Royal de la Monnaie, et que la partition pour chant et piano ainsi que les morceaux détachés de la partition, paraîtront dans un bref délai.

Un musicien inconnu (1).

PIERRE DUCRÉ.

Depuis quelques années, une grande réaction s'est faite en France en faveur de ce que l'on est convenu d'appeler la musique classique, et l'enthousiasme tant soit peu exclusif des fidèles abonnés du Conservatoire s'est vu distancer par la bruyante admiration des trois mille *dilettanti* qui se pressent chaque dimanche aux concerts populaires fondés par M. Pasdeloup. Qu'il y ait sur les gradins du Cirque comme dans l'étroite enceinte de la rue Bergère beaucoup de gens convaincus, c'est ce que je nie pas; mais je crois cependant que le plus grand nombre admire de confiance et un peu trop sur la foi de l'étiquette.

Je vais rappeler à ce sujet un fait qui se passa à l'occasion des concerts donnés par M. Seghers dans la salle Sainte-Cécile, et dont la musique *classique* faisait à peu près tous les frais.

M. Berlioz, prenant la mine d'un archéologue, se présente un jour devant l'orchestre un manuscrit à la main : « Ceci, dit-il est une œuvre rare et dont l'auteur n'est qu'un inconnu, car je n'en ai trouvé nulle trace, même dans la *Biographie des Musiciens* de M. Fétis, où le plus petit musicien a sa place. Ce compositeur oublié se nomme Pierre Ducré, et voici sa signature. Un bénédictin de mes amis (je suppose que c'est M. d'Ortigue) penche à croire qu'il vivait au XVIIe siècle, et à en juger par le style de la composition, cela paraît vraisemblable.

« Le morceau est examiné par les musiciens de l'orchestre, qui se le passent de main en main, et chacun en loue le sentiment naïf, la couleur rétrospective. On le donne à la copie. A quelques jours de là on le répète. Après la première strophe, le chef d'orchestre et les musiciens s'arrêtent émerveillés. Tout le monde applaudit. Berlioz, qui assiste à la répétition, paraît heureux de son succès : succès d'archéologue. Seulement, aux questions qu'on lui adresse sur la manière dont il a découvert ce précieux manuscrit, il se contente de répondre : « Vous le saurez plus tard, lorsque je l'écrirai. » Le morceau, qui occupait la place d'honneur sur le programme du prochain concert, et dont on avait beaucoup parlé déjà, portait ce titre : *l'Adieu des Bergers*, chœur à quatre voix (dix-septième siècle), musique de Pierre Ducré. Après la première strophe, un frémissement d'admiration parcourt l'auditoire; la troisième strophe chantée, les applaudissements et les *bis* éclatent de tous les coins de la salle, et on recommence. Alors une dame très-hostile à Berlioz et placée à côté d'une personne tenant en très-haute estime l'auteur de *la Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette*, s'adresse à sa voisine et lui dit ceci : « Ce n'est pas votre monsieur « Berlioz qui composera jamais de la musique comme « celle-là! »

La voisine, qui était dans le secret, se contenta de sourire sans rien répondre. Or, le secret de cette petite comédie le voici : Un soir Berlioz se trouvait dans une maison où l'on jouait au whist, et comme il n'aime pas le whist, il s'ennuyait profondément. Après s'être ennuyé quelques instants il rêva; son imagination, qui l'avait promené si souvent dans le domaine de la fantaisie, le conduisit cette fois dans le pays des saints mystères, et il entendit les bergers du Cédron saluant le départ de *la Sainte Famille.*

---

(1) Extrait des *Souvenirs d'Allemagne* que publie le *Moniteur universel.*

Berlioz se recueillit quelques instants, prit une feuille de papier, un crayon, et nota le pieux cantique. La couleur rétrospective de cette inspiration lui donna l'idée de l'attribuer à quelque vieux maître, et pour que la mystification qu'il préparait déjà fût plus complète, il inventa le nom de Pierre Ducré dont il était sûr que les plus savants n'auraient jamais entendu parler. *L'Adieu des Bergers*, précédé d'une ouverture et suivi du *Repos de la Sainte Famille*, devint plus tard l'épisode principal de *la Fuite en Égypte*, laquelle devint à son tour la deuxième partie de cette admirable trilogie sacrée qui s'appelle *l'Enfance du Christ*. . . . .

Les musiciens de l'orchestre de M. Seghers et M. Seghers lui-même ne gardèrent pas rancune à M. Berlioz de son innocente supercherie; quant aux spectateurs, il s'en trouve parmi eux qui ne veulent pas avoir été mystifiés, qui prétendent encore aujourd'hui que Pierre Ducré a véritablement existé, et que ce fou de Berlioz, dans ses moments de lucidité mélodique, n'est qu'un obscur plagiaire.

Le public, amateur de musique classique, est le même partout, à la salle Sainte-Cécile comme au Cirque, au Cirque comme aux concerts de la rue Bergère; il ne juge souvent que sur la foi de l'étiquette, et en partant de ce principe que les seuls chefs-d'œuvre reconnus comme tels sont ceux que le temps a consacrés. C'est toujours avec une certaine défiance, avec une réserve absolue qu'il accueille tout ce qui est signé d'un nom vivant, tout ce qui est moderne. »

E. REYER.

Une lettre de Boïeldieu.

A peine la tombe s'était-elle fermée sur les cendres d'Hérold, que Boïeldieu, ruiné par les suites d'un travail dont la difficulté et la fatigue ne sauraient être comprises que par des compositeurs, souffrant, cherchant en vain la santé qui lui échappait rapidement chaque jour et qui devait le quitter d'une manière si prompte, se rendit aux eaux des Pyrénées pour adoucir, par les distractions d'un voyage, la douleur qu'il ressentait de la mort de son ami. C'est à la même époque, 1833, qu'il écrivait à Berton, son célèbre confrère, les lignes qui suivent, exprimant bien à l'avance ses idées, on ne peut plus judicieuses, et cependant à peine soupçonnées de nos jours par ceux-là mêmes qui devraient partout les prôner et sans cesse les mettre en pratique:

« Cher ami, *je suis bien près du bout de mon rouleau*, et je ne pourrai pas longtemps suivre l'ordonnance de MM. les médecins, ayant perdu places, pension, théâtre, et d'assez fortes sommes qui m'étaient dues...... Malheureusement, je ne vois pas notre gouvernement disposé à faire quelque chose pour nous autres artistes. Cependant nous avons, autant que tel ou tel ministre et tel ou tel officier supérieur, qui reçoivent de bonnes pensions, payé notre dette à notre pays. Dans tout État civilisé, *les vieux artistes devraient être aussi des propriétés nationales* que le gourvernement ne devrait pas plus laisser tomber de misère, qu'il ne laisse tomber de vétusté de vieux monuments qui n'ont pas été plus que nous l'ornement de la France.

« Eh quoi! *les bêtes fauves de la Ménagerie* n'ont rien perdu à un changement de gouvernement, et nous, nous y perdons les faibles récompenses qui nous avaient été accordées après quarante années de travaux! Cela est révoltant, et ce qu'on m'a écrit de l'état de détresse où sont les arts et les artistes à Paris m'afflige profondément. Il n'y aurait qu'un moyen de nous tirer de là, cher ami, ce serait de venir fonder une *colonie d'artistes ruinés* (on admettrait même par grâce spéciale ceux qui ne le sont pas) dans une de ces belles contrées que je parcours depuis un an. Là, nous aurions un beau ciel, une existence heureuse et peu coûteuse, et, en se réunissant, en s'entr'aidant les uns les autres, je suis assuré qu'il n'y a jamais de misère à redouter. Dans mon plan, on achèterait en commun un vieux château bien situé, comme celui du poëte Despourins, dans la belle vallée d'Argelès. La vue de cette belle nature réchaufferait les imaginations engourdies, et, que sait-on! il sortirait peut-être de ces *vieux cerveaux* des inspirations franches qui vaudraient bien celles, *toutes spéculatives*, de certains artistes de la nouvelle école.

« Il y a longtemps (j'étais alors en Russie) que j'ai rêvé pour les vieux artistes cette retraite heureuse qui terminerait si bien leur carrière. Je voudrais que nous formassions une *ferme-modèle d'artistes*, qui, assurément, ne serait pas sans influence pour les arts. Combien de jeunes gens qu'on envoie à Rome *perdre* les plus belles années de leur vie qui préféreraient, j'en suis sûr, venir pendant quelques mois faire avec nous leur *philosophie musicale*?

« Le ciel des Pyrénées vaudrait autant pour eux que le ciel d'Italie. Le pic du Midi n'a point de volcan, mais il a des fleurs. Les belles cascades du pont d'Espagne ne valent-elles pas bien celles de Tivoli? Le Marboré, la Brèche-de-Roland, le cirque de Gavarnie, ses ponts de neige, sa cascade tombant de douze cents pieds de haut, ne sont-ils pas des monuments qui peuvent électriser les imaginations aussi bien que Saint-Pierre de Rome, le Colysée et le Panthéon?

« Mais, pour arriver à mon but, il faudrait vaincre bien des préjugés, bien des préventions, surtout celle qu'on a qu'un artiste ne peut vivre qu'à Paris, qu'il ne peut produire qu'à Paris. Cependant Voltaire n'était pas imbécile à Ferney, et il n'y a pas mal produit; Horace n'a pas non plus mal produit à Sabine, bien qu'il y eût Auguste et Mécène à chanter. Nous qui n'avons ni Auguste ni Mécène à chanter, malheureusement pour les arts, je ne vois pas ce qui nous empêcherait de pousser jusqu'aux Pyrénées? »

ADRIEN BOIELDIEU.

Un grand musicien et un petit écrivain.

Meyerbeer ne manquait pas d'un certain talent. — Où cela l'a-t-il conduit?

A être traîné dans la boue de l'*Opinion nationale* par un sieur Azevedo dont il me tarde de vous parler.

J'ai vu pour la première fois M. Azevedo dans les cou-

loirs de l'Opéra, le soir de la répétition générale de l'*Africaine*.

On m'avait déjà beaucoup parlé de lui; il passe dans son quartier pour un profond musicien, parce qu'il joue de l'accordéon après ses repas.

L'homme que je voyais devant moi était bien petit, bien rond, bien satisfait de sa petite personne, et me paraissait très-content de son talent.

Il sautait, gambadait, dansait, se remuait et criait :

— C'est assommant! je m'en vais! Bonsoir la compagnie.

Le critique Azevedo partit en emportant la conviction que son absence allait être très-remarquée, et qu'il venait de tuer l'*Africaine*.

Il me faisait l'effet d'un fou qui donnerait des coups de pied à l'Arc de Triomphe dans l'espoir de le renverser.

Depuis, je n'ai pas revu M. Azevedo, et je ne m'en plains pas.

Mais j'ai lu ses articles sur Meyerbeer, et j'avoue que l'*Opinion nationale* aurait de la peine à trouver un critique moins autorisé.

Si M. Guéroult a voulu s'attacher l'écrivain le plus médiocre de Paris, le critique musical le moins apte à juger une œuvre d'art, la plume la plus rebelle à l'élégance et aux bonnes manières, il a bien réussi et il ne me reste plus qu'à le féliciter d'avoir eu la main si heureuse.

Je m'explique alors pourquoi il est permis à M. Azevedo de parler de Meyerbeer avec une irrévérence que M. Guéroult ne tolérerait pas dans son journal, si, au lieu d'un grand artiste, il s'agissait d'un portier polonais ou d'un laquais italien.

Ce n'est pas moi qui songerai jamais à reprocher à un homme de talent les écarts de sa plume ardente et convaincue.

Mais il y a plume et plume!

Je peux admirer un cheval de race qui s'emporte, mais un cheval de fiacre qui prend le mors aux dents ne m'inspire que du dédain.

Voilà la différence.

(*Figaro.*) J. CLARETTE.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Que n'a-t-on pas dit, depuis une quinzaine, sur M. Hanssens, sur les musiciens de l'orchestre de la Monnaie, et sur les innovations que M. Letellier va tenter l'hiver prochain? Voici la vérité. M. Hanssens reste, les musiciens de l'orchestre restent, les doublures restent. Le ballet seul sera supprimé. Cet enterrement était prévu du reste. Déjà, l'an dernier, on se disait : le ballet se meurt, le ballet est mort.

⁂ Le remplaçant de M. Wicart sera, dit-on, un certain Morer. *Voglio mor...*

⁂ M. Wicart vient de signer un engagement avec le directeur du théâtre de Marseille. Il est appelé à créer au théâtre de cette ville le rôle de Roland dans l'opéra de ce nom et celui de Vasco de Gama dans l'*Africaine*.

⁂ Suivant la *France musicale*, c'est une troupe italienne qui aurait l'intention de s'établir au théâtre du Cirque, dans des conditions d'exploitation tout à fait nouvelles. La troupe ne serait composée en tout que de six artistes, mais de six artistes de premier ordre; or, comme peu d'opéras italiens dépassent cette limite, le personnel ainsi réduit trouverait encore un large répertoire à exploiter.

⁂ En présence du succès colossal de la *Belle Hélène*, M. Vanden Sande, directeur du théâtre flamand du Cirque, va renforcer son personnel chantant et essayer d'interpréter, l'hiver prochain, les principales opérettes du répertoire d'Offenbach.

⁂ C'est vendredi que les aspirants au prix de Rome sortent de loge.

⁂ Nous avons omis, bien involontairement, de signaler le chœur de M. Léon Jouret : *Chanson espagnole*, que la Réunion Lyrique a exécuté, il y a quelques semaines déjà, au Jardin Zoologique. Cette chanson est une véritable ode. Elle a l'allure grave, l'empreinte poétique, le lyrisme élevé. A des intervalles plus ou moins réguliers, surgissent des traits d'un rhythme cadencé, qui rappellent, d'une manière expressive, les *fandangos* et les *seguidillas*, ces refrains si populaires où se montre toute la gaîeté du caractère espagnol. Ajoutons que, comme facture, cette composition ne le cède à aucune de celles qui forment le répertoire favori de nos cercles choraux. Aussi a-t-elle été bruyamment acclamée et applaudie.

⁂ La société royale de la *Réunion Lyrique* organise, pour les prochaines fêtes de septembre, un grand festival musical, à l'instar de ceux d'Allemagne. *Paulus*, Oratorio de Mendelssohn, est inscrit au programme, dont l'exécution est confiée à nos meilleurs artistes; la société espère réunir un chœur fort nombreux et s'est assuré déjà le concours des sociétés de Gand, Anvers et Liége.

⁂ Vingt-trois sociétés de musique ont pris part au festival de Saint-Gilles; elles ont reçu chacune une belle médaille commémorative. En outre, trois médailles spéciales ont été décernées : la première, à la Société *les Artisans-Lyriques*, de Saint-Josse-ten-Noode, pour la plus belle bannière; la seconde et la troisième, en partage, à la société l'*Union Jodoignoise*, de Jodoigne, et à la *Société de fanfares*, de Boendael, comme étant les deux sociétés, à égale distance, les plus éloignées.

⁂ L'absence de questions relatives à l'histoire musicale du pays a encore été remarqué, cette fois, dans le programme des concours ouverts à l'académie royale de Belgique.

BRUXELLES. — Nous extrayons du rapport de M. Pierre Benoît, sur le festival de Cologne, le passage suivant, qui renferme une idée d'une exécution facile, et qui exercerait une grande influence sur les progrès de l'art musical en Belgique :

« Permettez-moi, maintenant, monsieur le ministre, de vous soumettre quelques observations sur la manière dont est formée la fédération musicale du Bas-Rhin. — Ce système d'organisation pourrait être facilement appliqué en Belgique; car il est à espérer que notre patrie ne sera plus longtemps privée d'une aussi belle et aussi noble institution.

« Trois villes, *Cologne*, *Dusseldorf* et *Aix-la-Chapelle*, se sont entendues pour organiser de grandes exécutions musicales qui ont lieu d'année en année, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre ville. Elles ont constitué ainsi l'association musicale du Bas-Rhin.

« Chacune d'elles possède une société de chant, composée de dames et d'hommes, qui forme un *Centre actif* se livrant à l'étude constante des œuvres classiques. Pour les exécutions, elles s'adjoignent un bon orchestre qui se livre également à un travail soutenu.

« Lorsque arrive le moment du festival, le comité de la ville où se donne la fête se réunit, désigne le chef d'orchestre, fait le choix des morceaux qui doivent composer le programme, et s'occupe de toutes les questions de détail.

« Je suppose *Cologne* comme point de réunion : c'est cette ville qui doit fournir le fort contingent des exécutants.

« Elle fait appel à tous les artistes et amateurs de la ville et des localités environnantes, qui viennent se grouper autour du centre, qui est la société de chant.

« Dusseldorf et Aix-la-Chapelle se contentent d'y envoyer une députation d'exécutants suffisante pour faire acte de bonne confraternité; et elles doivent procéder de la même façon que Cologne lorsque le festival a lieu chez elles.

« Le procédé est d'une simplicité très-grande, et il ne nous faut qu'un peu de patience et beaucoup de bonne volonté pour l'appliquer en Belgique.

« Les premiers essais seront laborieux malgré la facilité des moyens, mais il faut moins s'appliquer à combattre directement les obstacles qu'à marcher en avant avec ceux qui sont véritablement animés du désir d'atteindre ce grand but.

« L'Allemagne, elle-même, n'y est pas parvenue du premier coup. Et pourtant, quel pays réunissait à un plus haut degré tous les éléments nécessaires ?

« Le goût inné de la masse pour la musique, développé par l'étude de cet art dans toutes les classes de la société; le travail persistant des réunions vocales et instrumentales; enfin le désir d'obtenir des exécutions musicales dignes des chefs-d'œuvre des maîtres célèbres du pays, ont triomphé des obstacles; et aujourd'hui l'Allemagne nous offre ces splendides fêtes qui excitent au plus haut point notre admiration.

« Quelles sont les ressources vocales des villes de notre pays ?

« Anvers possède une très-belle réunion de chant, dont les dames de la ville font partie; le Conservatoire de Liége possède une belle phalange, composée de la même manière; les sociétés de Gand s'adjoignent les enfants des écoles communales, où l'instruction musicale est admirablement organisée; Bruxelles, Bruges, Mons, possèdent des sociétés exclusivement composées d'hommes.

« Il y a donc des lacunes élémentaires à remplir.

« La société de chaque ville qui aspire à devenir un *centre* véritablement *actif*, doit se compléter, en usant de son influence pour parvenir à réunir à elle les dames de la ville; non pas, pour concourir passagèrement à l'exécution de quelque grande œuvre comme cela s'est déjà fait (et ce sont des essais auxquels on ne saurait trop applaudir); mais bien pour engager les dames à se faire membres exécutants et à suivre régulièrement les répétitions.

« Cela fait, chaque *centre* institue un comité: ces comités s'entendent, s'engagent entre eux et voilà la fédération formée. Chaque *centre* procède ensuite de la même manière qu'en Allemagne lorsque l'époque du festival est arrivée.

« Au point de vue des subsides à accorder, chaque ville est particulièrement intéressée à faire partie de la fédération.

« Ainsi, Bruxelles, Liége, Gand, Anvers, Mons, Bruges, en s'associant entre elles, donneront au pays une belle fête musicale annuelle, et leurs administrations communales n'auront à les subsidier que tous les six ans, le festival n'ayant lieu chaque année que dans l'une ou l'autre de ces villes.

« Que l'association se forme donc; si elle est durable, il s'élèvera comme par enchantement des salles de concert dignes de ces belles réunions.

« En attendant, les villes qui seraient privées d'un local convenable donneraient la fête au théâtre.

« La salle du *Gurzenich*, à Cologne, n'est pas bâtie depuis bien longtemps; ce n'est que l'an prochain que Dusseldorf inaugure sa magnifique salle de concert. Suivons l'exemple de l'Allemagne et créons d'abord l'Orphée qui doit élever des palais au son de sa lyre.

« Ces fêtes musicales annuelles seraient pour la Belgique un grand bienfait; elles populariseraient les œuvres allemandes, à la grande satisfaction intellectuelle des masses, qui se sont plutôt familiarisées jusqu'à ce jour avec les productions italiennes et françaises.

« L'art national se retremperait à cette source pure, il se développerait rapidement et ne tarderait pas de briller d'un vif éclat à côté des grandes écoles qui se disputent le monde.

« Agréez, etc. » PIERRE BENOIT.

⁂ Marc Houterman, de Bruges, mort en 1577, est connu par une épitaphe qui se voit dans l'église de Sainte-Marie de l'Ame à Rome, et qui le nomme, le *prince des musiciens de son temps*, appellation que M. Fétis, à défaut de renseignements ultérieurs, déclare avoir été assez lestement donnée.

Il résulte d'un paragraphe du livre en cours de publication : *la Musique aux Pays-Bas*, que ce Marc Houterman, dit Marc le Flamand, n'était autre que l'organiste de l'immortel Palestrina, qui, lui, s'appelait le *prince de la musique*, c'est-à-dire de la composition musicale, par opposition à la dénomination de *prince des musiciens*, assignée à l'accompagnateur ou à l'exécuteur par excellence.

Le même écrivain fournit des particularités inédites sur Firmin Caron, compositeur illustre du XVe siècle, qui partagea avec Okeghem et quelques autres maîtres la gloire d'avoir puissamment contribué aux progrès de la musique dans les Pays-Bas, et sur Laurent de Vos, d'Anvers, compositeur du XVIe siècle et *homme de grand renom au noble art de musique*, selon le chroniqueur d'Oudelet. Ce n'est pas tout.

Nous voyons, avec un légitime orgueil, qu'un simple raccordeur d'orgues yprois, Jean Langhedul, fut élevé, vers la fin du XVIe siècle, au poste honorable d'organiste et de facteur d'orgues d'Henri IV, roi de France.

Le fascicule d'où nous extrayons ces détails si intéressants et si neufs, se termine par une notice sur le vieux carillon d'Oudenbourg, près de Bruges, carillon dont les cloches furent fondues en 1539, par Pierre Vanden Gheyn, un des ancêtres du fameux organiste et carillonneur que M. Van Elewyck a eu la bonne chance de réhabiliter.

⁂ M. Hermann Sternberg, le jeune violoniste que Léonard et Vieuxtemps comptent parmi leurs plus brillants élèves, remporte à Londres des succès aussi éclatants que mérités.

Après s'être fait entendre dans un grand nombre de concerts publics et notamment dans ceux de Pauer et Marchesi, où toute la fashion anglaise s'était donné rendez-vous, il a donné vendredi une matinée dans les salons de MM. Collard, qui a été pour le jeune violoniste belge une suite d'ovations les plus enthousiastes.

Des fantaisies de Vieuxtemps et de Ernst lui ont fourni l'occasion de déployer les brillantes qualités qui lui ont valu, en si peu de temps, une des réputations les mieux assises à Londres.

Mlle Sternberg, sœur du violoniste, s'est fait entendre à ce concert; elle possède une voix de soprano d'une très-grande étendue, très-puissante et du timbre le plus sympathique.

Mlle Sternberg a chanté plusieurs airs, entre autres la cavatine de *Linda di Chamouni*, de la manière la plus distinguée; son succès a été complet et décisif. Nous sommes d'autant plus heureux de l'enregistrer que c'est grâce aux excellentes leçons de Mme Léonard et de M. Chiaramonte que la jeune cantatrice a pu se produire avec autant d'éclat.

⁂ M. Dorn, directeur de la musique de S. M. le roi de Prusse et chef d'orchestre de l'opéra de Berlin, est venu ces jours derniers consulter M. Fétis au sujet de l'exécution de l'*Africaine*, qui doit être montée dans cette capitale au commencement de l'hiver

prochain. Les représentations du théâtre royal de Berlin commencent à six heures et finissent à dix au plus tard. C'est un usage auquel il n'est pas possible de déroger. Quel que soit l'attrait du spectacle, lorsqu'arrivent dix heures, le public part pour aller souper. Meyerbeer s'est soumis à cette nécessité de limiter la durée des représentations en indiquant lui-même les coupures qu'il fallait faire dans *Robert-le-Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*, pour que ces opéras pussent être exécutés dans un intervalle de quatre heures. C'est particulièrement sur les retranchements à opérer, aux mêmes fins, dans l'*Africaine*, que M. Dorn est venu consulter M. Fétis. Du reste, ces retranchements seront peu considérables, attendu qu'on aura le bon esprit de faire, à Berlin, un vaisseau immobile et d'éviter par là des entr'actes interminables. Il en coûtera peut-être au machiniste du théâtre de Berlin de perdre une occasion de faire montre de sa science; mais le public sera fort aise qu'on ne le prive pas de quelques beaux morceaux, sous prétexte de luxe de mise en scène.

.*. M. Jehin-Prume est à Montreal (Canada), où il s'est fait entendre avec grand succès. « Cet artiste, dit une feuille de la localité, nous saisit, nous enlève, fiévreux, haletants, jusqu'aux hauteurs du sublime. Son nom doit être placé sur la liste à jamais mémorable où sont inscrits les Rossini, les Meyerbeer, les Paganini.

Il faut aller en Amérique pour s'entendre dire de pareilles choses. La modestie de M. Jehin-Prume en aura bien souffert.

Mme Hélène de Katow a donné, avec d'autres artistes, deux concerts à Montréal.

.*. Adelina Patti, la belle enfant, la grande artiste, la divine Adelina, se marie. Les fiançailles ont eu lieu le dimanche 18 juin. Ce n'est ni un prince, ni un duc, ni un comte, ni un baron, ni M. Strakosch, que la reine des cantatrices épouse, c'est à un simple jeune homme, négociant à Milan, qu'elle a donné son cœur et sa main.

Mlle Adelina Patti ne renonce ni à la scène, ni aux concerts; car dès à présent, on est en train d'organiser dans les principales villes de France des concerts dont elle sera l'*étoile*. Ces concerts, au nombre de 25, commenceront le 10 octobre, pour finir le 15 décembre, c'est-à-dire la veille de sa réapparition au Théâtre Italien.

.*. La première exhibition d'un *piano à vapeur* (!), arrivé d'Amérique, a eu lieu à Paris, à l'Hippodrome. Cet instrument a la forme d'une locomotive. Néanmoins il ne fera pas faire de rapides progrès à l'art musical.

.*. M. Henry Blaze de Bury vient de publier, à la librairie de Michel Lévy, à Paris, sous le titre de *Meyerbeer et son temps*, un travail des plus intéressants sur la vie et l'œuvre de l'illustre auteur des *Huguenots* et de l'*Africaine*. Le travail, qui a paru il y a quelques mois, dans le *Ménestrel*, a été refondu et complété par l'auteur.

.*. M. Paul Smith, dans la *Revue* et *Gazette musicale de Paris*, du 2 juillet, a commencé le premier chapitre d'un travail intitulé *Études sur Charles-Marie de Weber, d'après la biographie écrite par son fils*.

.*. M. Bazzini ne se fait pas moins remarquer dans sa patrie qu'à l'étranger, comme virtuose et comme compositeur. C'est à la musique sérieuse qu'il s'est principalement voué, et ses nouvelles compositions sont fort appréciées au Conservatoire de Milan. A la Société des quatuors de Florence, comme dans toutes les réunions musicales, elles ont produit le plus grand effet, et son quatuor, merveilleusement exécuté par le violon de Sivori, a obtenu, au concours de 1864, le premier prix à l'unanimité. En outre, Bazzini, sur la demande du duc de San-Clemente, s'est chargé de mettre en musique les deux morceaux suivants : 1° le 51° psaume de David, paraphrasé en vers italiens par le professeur Meihi, pour ténor et basse, chœur à trois voix et quatuor dans la forme et le style de Marcello; 2° le *Pater Noster* de Dante, pour voix de soprano, avec accompagnement de six ou huit instruments seulement. Il a également terminé un *O Salutaris*, qui doit être entendu le 10 août à l'église Saint-Laurent et que l'on dit très-remarquable.

.*. ORIGINE DU BATON ET DE L'ARCHET DES CHEFS D'ORCHESTRE. — C'est à Lulli, qui a créé presque tout l'opéra en France, que revient le mérite de cette invention, et voici à quelle occasion elle fut mise en pratique :

Le grand artiste français, se trouvant en présence d'un orchestre impossible, peu soumis, fort ignorant et très-mal appris, ne sachant comment donner le sentiment de la mesure aux violons de Louis XIV, s'arma d'un bâton haut de six pieds et il en frappait rudement le plancher en guise de métronome; parfois le bâton s'égarait et frappait l'échine d'un violon insoumis.

Un soir Lulli visa mal et se frappa lui-même au pied. Le coup fut si rude que le pauvre maître en mourut. Dès lors le bâton entre les mains du chef d'orchestre fut une tradition; sans lui, rien ne marchait, et l'on juge par là du talent des instrumentistes. Gluck en fit usage et l'on sait combien Rousseau a ridiculisé le *bûcheron* de l'orchestre français.

Habeneck, à son tour, réforma cet orchestre, et comme il était virtuose émérite, quand un de ses artistes était insuffisant, il prenait son violon et remplaçait son maladroit confrère. Un jour il décida que son orchestre était assez formé aux rhythmes et à la mesure, il mit de côté sa perche, et le soir même dirigea, avec l'archet, la première représentation du *Comte Ory*. Ce fut tout un événement. Mais combien d'orchestres auraient encore besoin d'être menés le bâton à la main!

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière*. — Vous avez dû lire dans les grands journaux que le corps législatif a voté, à une assez grande majorité, le projet de loi qui accorde aux fabricants d'instruments à cylindre et manivelle le droit de s'emparer des mélodies qui sont propriétés d'auteurs ou d'éditeurs. Il y a de singulières choses dans notre organisation ! Ainsi voilà une question tout à fait spéciale qui a été soumise à l'appréciation d'une assemblée, assurément fort intelligente, mais dont presque tous les membres sont assez incompétents en matières artistiques. Dans cette assemblée, quelques hommes se sont élevés avec éloquence et solide raisonnement contre la majorité, mais la majorité a eu raison et voici que les auteurs et les éditeurs sont réellement atteints dans leurs droits. Car enfin, on aura beau dire, beau amonceler discours sur discours, on n'arrivera pas à ôter un brin de force à cette vérité : la propriété artistique est une propriété respectable autant qu'une autre. En France, partout où la musique d'un auteur est exécutée, elle rapporte quelque chose à cet auteur, et pour les concerts, elle rapporte à l'auteur et à l'éditeur. Les instruments à manivelle ou simplement à cylindres mécaniques, comme les tabatières de toutes grandeurs que Genève fabrique, sont faits pour abrutir les populations : c'est artistiquement reconnu; ils inondent nos rues et nos cours, ils empoisonnent notre doux sommeil du matin; enfin, sous prétexte de nous divertir et de nous initier aux *beautés* musicales modernes, ils nous sont parfaitement désagréables; on n'est pas forcé d'aller au concert, mais on est forcé d'entendre l'orgue barbare ou l'horloge à mélodieux ramage qui nous grince le *Miserere* du *Trovatore* ou

le *Pied qui r' mue* : or, le concert paie un droit, mais ce droit on ne pourrait l'exiger du virtuose de carrefour ou du mélodieux priseur; très-bien. Seulement, le fabricant qui confectionne les instruments, qui fait une fortune avec quelques mélodies dérangées et piquées sur un morceau de bois ou de cuivre, ne doit-il pas payer une redevance pour l'argent qu'il gagne avec le bien des autres et le supplice auquel il soumet les oreilles vraiment musicales? Avec toute la conviction possible, je dis oui! oui, il doit payer et même payer beaucoup, ou personne ne doit payer : ni le directeur qui fait entendre un opéra, ni l'artiste qui donne un concert dont on paie l'entrée. Il est vrai qu'il y avait une grave difficulté à ce que le projet de loi ne fût pas admis : il parait que dans la convention avec la Suisse, le droit des auteurs n'a pas été sauvegardé envers les fabricants genevois; de sorte qu'on aurait été bien embarrassé pour admettre une loi contraire à un traité international; cela serait triste! En France, nous protégerons donc toujours plus les étrangers que les Français! Cela est le contraire de ce qui se fait partout. Enfin, il reste le Sénat à nos auteurs et éditeurs, mais je crains bien qu'ils n'échouent encore une fois. Alors la question entrera dans une autre phase, je pense. Il s'agira de savoir si les virtuoses mécaniciens auxquels on accorde une telle protection ont le droit de déranger la forme et l'harmonie des œuvres qu'ils empruntent, sans intérêts, pour leurs cylindres. Vous savez et je sais par expérience que le cylindre ne peut tout dire; il faut donc *arranger* ce qu'on lui destine; de là, presque toujours, des reprises de motifs omises et des harmonies modifiées, rendues barbares souvent par le musicien d'occasion qui a fait l'arrangement. Cela est un délit d'un autre genre et contre lequel les auteurs doivent vigoureusement s'élever, au nom de la propriété et au nom de l'art aussi, sacrifiées sur l'autel du divin cylindre. Je suis certain que si les intéressés poursuivent cette nouvelle lutte avec toute l'ardeur et la conviction qu'ils y doivent apporter, les fabricants regretteront bientôt amèrement de n'avoir pas consenti la redevance légitime qu'on leur demandait. — Pardonnez-moi d'avoir aussi longtemps parlé sur ce sujet, mais le *Guide* peut donner asile à une protestation qui ne serait pas bien vue dans une feuille française, et je pense que quelques réflexions sur la chose en question intéresseront vos lecteurs.

Je passe aux théâtres et vous dirai que *l'Africaine* et ses interprètes viennent d'avoir quatre bons jours de repos dont ils commençaient à avoir besoin : vendredi on a donné la *deuxième* représentation de la reprise de *Néméa* (la première avait eu lieu il n'y a guère que deux mois) et le *Comte Ory*. Hier, l'*Africaine* a repris possession de l'Opéra. Les recettes sont toujours splendides. On continue à préparer les *Huguenots* avec Villaret et Mlle Lirhtinay; à bientôt la reprise de *Roland*.

Mlle Mathilde Dupuy, votre ex-prima donna, a fait sa rentrée à l'Opéra-Comique; on l'a revue avec grand plaisir dans *Galathée*, la *Dame Blanche* et le *Pré aux Clercs* où elle a repris le rôle d'Isabelle, devenu disponible par le congé de Mlle Cico. Ce soir reprise de *Marie;* je vous en parlerai dans ma prochaine lettre. Les *Mousquetaires* sont toujours au répertoire.

Le concours pour le prix de Rome a été jugé la semaine dernière au conservatoire. Vous savez qu'il n'est plus accordé qu'un seul prix. Ce prix a été décerné, à l'unanimité, à M. Lenepveu, élève d'Ambroise Thomas. La cantate de ce jeune musicien est une des plus remarquables qui aient été couronnées : du style, de la facture et des idées originales. Autant qu'on peut prévoir l'avenir, je crois que nous avons un véritable auteur en perspective. Voilà donc cinq ans que la classe Thomas obtient le grand prix, c'est assurément très-flatteur pour le maître; mais qui connait bien notre conservatoire ne s'en réjouit que jusqu'à un certain point, car il est certain que les autres classes baissent : notre école de composition aurait, je crois, besoin d'admettre quelques maîtres nouveaux dans son personnel; les classes d'instruments et d'harmonie sont excellentes, celles de composition idéale sont inférieures. Quant à celles de chant et de théâtre, elles sont affligeantes, et je ne pense pas que les prochains concours les relèvent beaucoup dans l'opinion.

M. Bagier est de retour à Paris et va s'occuper de la prochaine saison de Ventadour. Les Bouffes-Parisiens commencent aussi à faire parler d'eux : on annonce l'engagement pour cinq années de Berthelier et de sa jeune femme, Mme Berthelier-Frasey; c'est un acte d'excellente administration, car ce sont de véritables artistes et fort aimés du public parisien; ils créeront des rôles dans les *Bergers*, la grande nouveauté sur laquelle on compte.

Vous avez vu que nos journaux français ont annoncé à l'envi le prochain mariage d'Adelina Patti; il parait que c'était encore un canard; il ne faut plus compter le nombre de ceux qui s'abattent sur notre pauvre presse au sujet de la jeune *diva*. M. Strakosch a démenti la nouvelle; or le beau-frère d'Adelina doit être bien informé. Un autre canard a plané sur Paris : on parlait de la prochaine représentation de *Samson*, grand opéra de G. Duprez, au Grand Théâtre Parisien. Ce *Samson* existe, mais ledit théâtre ne l'aura pas. On dit maintenant que le célèbre artiste conserve son œuvre pour l'inauguration d'un Opéra populaire dont il élabore le projet; cette nouvelle vaut sans doute autant que l'autre. L'été est par excellence la saison des fantastiques nouvelles et des réclames dites de rectification.

Je reviens sur le grave événement qui forme le commencement de la présente correspondance. Les feuilles d'hier annoncent que le projet de loi voté par le Corps Législatif, sur le piquage des instruments à cylindres, n'a pas été sanctionné par le Sénat, qui, après un fort beau rapport de M. Mérimée, s'est prononcé, à l'unanimité, contre la promulgation. Nous verrons comment tout cela se terminera.

Jules Ruelle.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — L'Opéra Impérial a rouvert ses portes par les *Noces de Figaro*.

Toute une liste d'artistes sont inscrits en représentations; d'abord Mlle Klotz, de Brême, à qui, si elle plait, doit échoir le rôle de Celika, de l'*Africaine*; puis Mlle Tipka et Mlle Pappenheim, de Linz; au mois de septembre viendra Mme Kainz-Prause et en novembre Mlle Stehle. Du côté des hommes, l'affiche mentionne comme devant venir MM. Epplch, de Graz, Stighele, de Munich, Garzot, de Cassel, et Gunz, de Hanovre.

La première nouveauté que l'Opéra montera sera le *Déserteur* de Hiller; l'auteur arrivera à Vienne à la fin du mois de juillet pour présider aux répétitions.

M. Salvi est de retour de Paris, où il était allé avec M. Briorchi, le peintre-décorateur, et Dreilich, chef des machinistes, à l'effet d'étudier à fond la mise en scène de l'*Africaine*, qui sera donnée à la fin de décembre.

Un ballet, tout petit, mais tout charmant, intitulé : le *Cancan devant le tribunal*, attire la foule au théâtre *an der Wien*. C'est une farce française fort réjouissante. Des membres du tribunal, appelés à juger un couple de danseurs qui avait outrepassé les bornes assignées à la danse, sont fascinés par le plaidoyer chaleureux qui joint les gestes aux paroles, et ils finissent eux-mêmes à *cancaner ;* la danse s'empare successivement des huissiers et du public, et enfin, chaises, tables, encriers, plumes, papier sont entraînés dans un galop échevelé au milieu de la plus folle gaîté.

MUNICH. — L'opéra de Wagner, *Tristan et Yseult*, dont quatre

représentations successives ont mis en relief des beautés de premier ordre, à côté des choses les plus puériles, continue à défrayer les conversations.

Les 3e et 4e représentations ont fait salle comble, le succès a été splendide, et Wagner a été rappelé avec enthousiasme à la fin de l'opéra.

On assure que suivant le désir du roi, M. Schnorr de Carolsfeld, aurait résilié le contrat qui le liait à l'Opéra de Dresde, pour accepter la place de professeur de chant au Conservatoire de Munich, que l'on est en train de réorganiser complétement. On mettrait ensuite à profit son séjour à Munich pour consacrer deux mois de l'année à des représentations modèles, comme l'ont été celles de *Tristan*, et auxquelles le célèbre ténor prendrait part. C'est Wagner qui, comme on le pense bien, a inculqué ce projet au jeune roi, qui l'a accepté avec enthousiasme. S. M. a désigné dès à présent le *Rheingold*, de Wagner, comme l'opéra à mettre à l'étude.

Le jeune roi a fait peindre par les meilleurs artistes de Munich (Lossow, Raupp, Lietzen, Maier, Wagner, Markard, Max, Seitz et Haberlin) 72 cartons représentant des scènes tirées des opéras de Wagner; 27 cartons, qui ont 5 pieds de haut et dont beaucoup sont achevés, sont peints gris sur gris, et produisent un effet superbe; le photographe Albert est chargé de les reproduire en différentes grandeurs.

Pour en finir avec le roi et M. Wagner, nous dirons que le roi lui a acheté le droit de représentation de *Tristan*, la bagatelle de 60,000 florins (125,000 francs) et qu'il lui a fait hommage, le lendemain de la première représentation de l'opéra, d'un bocal en or ciselé, d'une valeur inestimable.

Ce bocal a figuré à la dernière exposition de Munich et a fait l'admiration générale.

BERLIN. — L'*Africaine* sera donnée vers la mi-novembre, au théâtre de la Cour; Wachtel chantera le rôle de *Vasco*. L'opéra *Wanda*, de Dopler, a été accepté par la direction du même théâtre.

Le ténor Wachtel est engagé pour trois années, au prix de dix mille thalers (fr. 37,500).

Son année d'engagement ne dure que six mois.

Nous avons pendant cet été deux théâtres d'opéras. Au théâtre Kroll on vient de donner une excellente représentation de l'*Eclair* de Halévy. Le théâtre, dirigé par M. Noltersdorf, a monté un opéra de Kirchoff, qui a très-bien réussi.

Une opérette de Suppé, la *Belle Galathée*, vient d'être donnée avec succès au théâtre de Meysel. Le sujet est le même que celui de l'opéra-comique de Massé.

BADE. — Le grand concert international qu'Ernest Reyer organise et doit diriger ici aura lieu le 31 juillet. Le programme se compose de morceaux empruntés à Gounod, Litolff, Reyer, Liszt, Glinka, Wagner, Meyerbeer, Berlioz, Pierre Benoit, Rossini, etc.

Le mariage de M. Antoine Rubintsein avec Mlle Tschikonanoff sera célébré ici le 12 juillet.

BRUNSWICK. — Le festival des 10, 11 et 12 juin a été grandiose. L'exécution du *Samson* a produit un effet immense; l'ouverture de *Léonore* et la 9e symphonie de Beethoven ont mis le public dans le ravissement. Le troisième jour on a joué avec une rare perfection l'ouverture de *Robin des Bois* et celle d'*Anacréon*; puis on a chanté le grand chœur de *Judas Macchabée*, de Handel.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La reprise de la *Flauto magico*, au théâtre de la Reine, a obtenu jeudi dernier un succès extraordinaire. L'interprétation avait été confiée à Mlle de Murska (Reine de la nuit), Mme Harriers-Wippers (Pamina), Mlle Sinico (Papagena), Mlles Redi, Moya et Trebelli (suivantes de la reine); M. Santley (Papageno), Gunz (Tamino), Folli et Filippi (prêtres), Stagno (Monastator) et M. Wolrath (Sarastro). — C'était, en outre, la 1re ré apparition cette saison de Mme Harriers-Wippers, qui a été reçue avec une faveur toute spéciale.

Le théâtre royal Italien a repris *Don Pasquale*, le grand triomphe de Mlle Adelina Patti. Mario, dans le rôle d'Ernesto, a eu des moments heureux et la salle entière lui a redemandé la sérénade. Ronconi abordait pour la première fois le rôle de Don Pasquale et s'y est montré aussi bon chanteur qu'excellent comédien.

Gassier a complété ce quatuor de la manière la plus distinguée. L'affiche du même théâtre annonce encore avant la fin de la saison *Ernani*, les *Nozze di Figaro* et le *Tannhauser* de Richard Wagner. C'est le célèbre chanteur Salvatore-Marchesi qui a traduit l'opéra de Wagner.

Le 8 juin, un concert de bienfaisance a été donné à Hanover Square Rooms, dans lequel on a interprété une excellente composition de Ellerton intitulée « *The wald symphonie* (symphonie de la *Forêt*). Cette œuvre du maître anglais, que Leipziek, Dresde, Vienne, Berlin, Aix-la-Chapelle et Cologne avaient déjà applaudie, n'a pas obtenu un succès moindre dans la patrie de l'auteur.

La symphonie a été suivie de l'Oratorio « *Paradise lost* (le *paradis perdu*) du même compositeur. — Il avait pour interprètes Mmes Lemmens, Baxter, Westbrouk, MM. Cummings, W. Wells et Kenwiek, qui, assistés d'un chœur de 150 chanteurs, ont fait ressortir admirablement toutes les beautés que renferme cette œuvre. L'Oratorio de M. Ellerton est tout simplement un chef-d'œuvre.

∴ Pour la 4me fois, le *Crystal-Palace* vient de célébrer son festival en l'honneur de Handel, et pour la 4me fois, 4,000 exécutants et 30,000 auditeurs se sont réunis de tous les points de l'Angleterre, pour rendre hommage à Handel, au génie de l'Oratorio, et pour écouter religieusement ou pour exécuter, et cela pendant trois journées, les oratorios d'Handel, rien que les oratorios d'Handel. Les principaux artistes étaient Mmes Adelina Patti, Sainton-Dolby, Rudersdorff, Lemmens-Sherrington, et MM. Santley, Sims Reeves et Schmidt.

Parmi les noms des amateurs qui ont voulu faire partie de l'orchestre, composé des meilleurs artistes de l'Europe, on remarque un baronnet écossais, le trés. Arkwright, le capitaine Ottley, lord G. Fitzgerald, fils du duc de Leicester. Il y avait aussi de nombreux ouvriers et artisans, qui, après le travail de la journée, se délassent le soir en étudiant la musique. On voit que les critiques du continent, qui condamnent le peuple anglais comme n'entendant rien à la musique, manquent quelque peu de justesse dans leur appréciation.

ESPAGNE.

MADRID. — *Faust* de Gounod n'a pas obtenu ici le succès qui l'accompagne partout, grâce à l'insuffisance du ténor Vincentelli, qui n'a pu saisir un seul moment le côté poétique du rôle de Faust.

Petit de taille et mince comme une ficelle, M. Vincentelli a excité l'hilarité de la salle entière, au point de nuire même à l'interprétation de Mlle Boschetti, connue comme une des plus séduisantes Marguerite d'Italie. Mlle Laborde n'a pas réussi dans *Guillaume Tell* et a résilié son engagement.

∴ Un acte d'arbitraire gouvernemental a failli enlever à M. Bagier son privilége du théâtre royal. Dans le but de favoriser certains intérêts privés, M. Gonzalez Bravo avait, de sa propre autorité, dépouillé M. Bagier de son privilége et ordonné une nouvelle mise aux enchères, rédigeant, à cet effet, un cahier des charges ridicule. Les motifs sur lesquels reposait l'ordonnance

étaient que dans la dernière année théâtrale, l'entreprise n'avait pas présenté des artistes de *primisimo cartello*; or, remarquez que successivement, Mario et Nicolini, Selva et Aldighieri, MMmes Penco, Lagrange, Mlle Patti ont chanté à Madrid et que le théâtre n'a pas désempli une seule soirée.

L'adjudication annoncée eut lieu et M. José del Saz Caballero présenta une soumission qui fut acceptée Mais, sur ces entrefaites, M. Bagier s'était adressé au Conseil d'État et M. Alonso Martinez, son avocat, aujourd'hui ministre des finances, avait rédigé un mémoire réfutant tous les motifs allégués par M. Gonzalez Bravo.

Le Conseil d'État a admis le droit qu'avait M. Bagier de poursuivre cette affaire par la voie contentieuse, de sorte qu'en fait ce dernier reste en possession de son privilége en attendant la décision définitive.

*** Au Théâtre des Champs-Elysées, le *Prophète* et *Guillaume Tell* ont tous les deux obtenu le plus éclatant succès. Dans le *Prophète*, Tamberlick, avec sa voix phénoménale, a électrisé ses auditeurs. Mme Nantier-Didiée, dans le rôle de Fidès, chante en grande artiste et se fait applaudir à chacun de ses morceaux ; elle a gagné toutes les sympathies. La Garulli et Vialetti n'ont rien gâté.

Dans *Guillaume Tell*, Tamberlick s'élève au plus haut degré de l'art dramatique et musical. Mme Didiée a obtenu dans cet opéra le plus sympathique accueil, marqué par des applaudissements nombreux. Mme Garulli, dans le rôle de Gemmy, a été assez bien. Le baryton Squarcia, dans le rôle de Guillaume Tell, a montré une intelligence et une connaissance de l'art dramatique, accompagnées d'une voix splendide, qui lui ont valu une magnifique réception. La basse Ruiz et le ténor Palermi ont dignement rempli les rôles qui leur étaient confiés.

Bibliographie.

L'ART HARMONIQUE AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES, par E. de Coussemaker, membre de l'Institut.

Tel est le titre d'une publication appelée à faire une grande sensation dans le monde de l'érudition musicale. On en jugera par l'extrait suivant du prospectus que nous venons de recevoir :

L'harmonie est la base de la musique moderne; elle y occupe partout la principale place. Elle a imprimé à la musique européenne un caractère particulier qui la distingue de la musique des peuples répandus sur les autres parties du globe. Bien qu'au point de vue métaphysique, l'harmonie ne soit en quelque sorte que la partie matérielle de la musique dont la mélodie est l'âme, ces deux éléments sont aujourd'hui si étroitement unis l'un à l'autre, que c'est à peine si, sans l'harmonie, on conçoit la musique. Dans les œuvres enfantées par des génies tels que Mozart et Beethoven, l'harmonie et la mélodie s'identifient à tel point, qu'il ne serait pas possible de les isoler sans les anéantir toutes deux.

En présence de résultats aussi considérables, il est intéressant de rechercher l'origine et les premiers développements d'un art qui engendre ces effets merveilleux. Grâce à de récentes découvertes cette origine et ces développements ne sont plus un mystère; les premières transformations de la musique harmonique peuvent être étudiées et saisies, c'est la tâche que s'est imposée l'auteur de l'ouvrage qu'on annonce ici.

L'art harmonique aux XIIe et XIIIe siècles comprend trois parties : I. *Musique harmonique*. II. *Musiciens harmonistes*. III. *Monuments*.

Dans la première partie l'auteur expose l'origine et la constitution de la musique harmonique moderne ; il détermine le caractère des divers genres de compositions; il examine la contexture mélodique, harmonique, tonale et rhythmique ; il démontre l'existence du style imitatif, du canon et du contrepoint double. — La deuxième partie, qui peut être considérée comme la plus neuve, est consacrée aux Musiciens harmonistes, que l'auteur divise en trois classes : les Déchanteurs, les Didacticiens et les Trouvères. — La troisième partie contient une série de 51 compositions à 2, 3 et 4 parties, choisies parmi les 340 dont se compose le Manuscrit de Montpellier, comme les plus propres à faire apprécier l'état de l'art. C'est la première fois que paraîtra une collection de cette importance.

Cet ouvrage s'adresse non-seulement aux amateurs de l'histoire musicale, mais aussi à ceux qui s'occupent de la littérature des trouvères.

Les faits historiques nombreux et importants qui y sont révélés, les thèses appuyées par les documents ou accompagnées des monuments eux-mêmes, en font un livre de première main, entièrement basé sur l'investigation des sources originales.

Parmi les publications les plus récentes de la maison *Schott*, nous avons remarqué trois nouvelles productions de M. *François de Coninck*, qui ne peuvent manquer de trouver le meilleur accueil dans le monde artistique aussi bien que chez tous les hommes de goût.

La première est un chant pour baryton, *le Chevalier errant*; la seconde est une mélodie pour soprano, avec chœur à volonté, *la jeune Captive*.

Ces deux morceaux se distinguent également par le sentiment, par le caractère, par la couleur et par le rhythme, cette qualité souveraine, mais trop souvent négligée. Si l'un vous entraîne par cette vivacité chevaleresque et par cette franchise d'allure que présentaient sans doute les inspirations musicales des anciens romanceros espagnols, l'autre vous touche par sa nouveauté, par son élégance et par une suavité pleine de charme. Rarement, croyons-nous, paroles et musique ont offert plus d'ensemble et d'unité dans leur association. On croirait la poésie et la mélodie produites en même temps par la même inspiration.

Le troisième morceau est une transcription pour piano de la mélodie *la jeune Captive*, œuvre d'une rare élégance et d'une ampleur de style que l'on ne constate que de loin en loin dans les productions de ce genre.

On nous annonce la prochaine publication d'une œuvre plus importante encore du même auteur (op. 70). C'est une série de nouvelles *Études de rhythme et d'accentuation* pour piano, à laquelle nous croyons pouvoir prédire un éclatant succès, car M. *de Coninck* est un des artistes qui ont le mieux compris et le plus heureusement appliqué cette idée de Rossini : *il ritmo è la musica*. Dans son œuvre nouvelle on remarquera surtout une savante unité maintenue à travers les détails du plus riche développement, outre un progrès de virtuosité digne d'éloges.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Prague, M. Joseph Preisinger, né à Vienne, le 24 janvier 1796, basse bouffe du théâtre de la ville pendant trente ans (Notice dans *Recensionen* de Vienne, 24 juin 1865).

— A Gotha, en mai, Mlle Cécile de Paez, prima donna du théâtre ducal.

— A Gothenborg, le 15 mai, Mme Elise Vincent-Standt, ancienne chanteuse du théâtre de Carlsruhe.

— A Berlin, Mlle Hildegard-Venzoni, jeune cantatrice.

— A Pesth, le 2 juin, à l'âge de 39 ans, Mlle Nelli Szerdahelyi, cantatrice.

— A Liverpool, le 15 juin, M. J.-Z. Hermann, chef d'orchestre de la société philharmonique, professeur de piano et de harpe.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 20 et 27 Juillet 1865 Nos 29 et 30.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 13 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

SON IMAGE,

paroles de A. Berton, musique de G. Aubry

PITIÉ POUR LES FLEURS,

paroles de E. Grenson, musique de J. Vienne.

Origine de la Commémoration de Hændel.

Londres, cette vieille capitale du peuple anglais, cette immense cité qui semble vouée exclusivement aux intérêts matériels, aux préoccupations industrielles et commerciales, a pourtant été de longtemps le séjour de nombreux artistes et musiciens, qui y trouvaient une hospitalité digne de leur talent et d'importantes ressources pécuniaires.

Un jour de l'année 1783, quatre notables habitants de cette ville, le vicomte de Fitzwilliam, le chevalier Watkin, Williams Wynn et Joas Bates, écuyer, tous grands amateurs de musique, s'entretenant de cet art et considérant l'importance des éléments que renfermait la capitale de l'Angleterre, conçurent le projet d'instituer une fête annuelle qui réunirait, pour l'exécution de quelque grande composition musicale, tous les artistes présents à Londres.

La pensée leur vint aussitôt de consacrer cette fondation à la mémoire de Hændel, qui, par son long séjour en Angleterre, où il était mort et où reposaient ses cendres, était presque considéré par les Anglais comme un de leurs compatriotes. D'ailleurs, Hændel était aux yeux du monde entier une des illustrations les plus parfaites et les moins contestées de l'art musical, et cette considération suffisait à elle seule pour motiver les intentions des honorables dilettantes. Il fut donc convenu entre eux que l'année 1784 verrait rendre le premier hommage à la mémoire de l'auteur d'*Il Messia*.

Pour mettre leur projet à exécution, ils s'adressèrent d'abord aux gouverneurs de la fondation établie en faveur des veuves et des orphelins des musiciens défunts, lesquels promirent de l'appuyer d'autant mieux que l'institution qu'ils administraient avait reçu de nombreux bienfaits de la part de Hændel. Les directeurs du *Concert de l'ancienne musique*, à qui le plan fut communiqué ensuite, s'offrirent spontanément à préparer et à diriger la fête. Enfin, le roi, ayant été informé de ce projet, y donna son approbation, et promit d'en favoriser la réussite.

On obtint sans peine l'adhésion de la plus grande partie des musiciens sur lesquels on avait compté, et non-seulement ceux de Londres voulurent participer à l'entreprise, mais encore un grand nombre de leurs confrères, habitant les différentes parties du royaume, y promirent leur concours.

Il fallait, pour une solennité de cette importance, un local grandiose et offrant en même temps les conditions favorables aux effets de sonorité : on fit choix de l'abbaye de Westminster. Le lieu était d'autant mieux choisi que c'était là même que reposaient les restes de Hændel. L'évêque de Rochester, doyen du chapitre, donna l'autorisation nécessaire, à la condition toutefois que l'infirmerie de l'abbaye aurait part aux profits de l'entreprise, ce qui fut convenu dans une certaine mesure.

Il fut arrêté ensuite que la fête durerait trois jours, que chaque jour il y aurait un concert dans lequel serait exécutée exclusivement la musique de Hændel, et l'on fixa dès ce moment le programme de chaque séance. Le 20 avril, jour anniversaire des funérailles de Hændel, le 22 et le 23 avaient d'abord été désignés pour la célébration de la fête, mais par suite des événements qui accompagnèrent la dissolution du parlement, il fallut la rapporter aux 26, 27 et 28 mai.

L'architecte de l'abbaye, James Wyatt, avait été chargé des aménagements de l'orchestre, de la partie destinée à l'auditoire et de la décoration de l'édifice. Il y réussit au gré de tout le monde, et chacun s'accorda à louer l'heureux goût et la commodité des dispositions qu'il avait conçues.

Cinq cents musiciens, chanteurs et instrumentistes, prirent part à cette exécution, dont l'effet fut prodigieux. Ce

qui parut surtout étonnant, et ce qui peut nous surprendre encore, c'est qu'un si nombreux corps d'exécutants ait pu se passer de chef d'orchestre, et cela sans que la régularité de la mesure en ait souffert une seule fois. Quelque authentique que soit la relation d'où ces détails sont tirés, je crois qu'on ne saurait accepter qu'avec une certaine réserve les affirmations qu'elle donne sur la précision rhythmique et l'ensemble parfait qui présidèrent à l'exécution dans de semblables conditions.

Il paraît, du reste, que les exécutants étaient en général d'une certaine force, car à la première répétition qui eut lieu, surtout dans le but de faire une sorte d'examen ou de triage parmi les musiciens, dont un certain nombre étaient inconnus des chefs de l'exécution, sur cent vingt présents, deux seulement furent remerciés.

Plusieurs instruments, d'un usage assez rare alors, et aujourd'hui entièrement inusités, furent employés dans l'orchestre: la *saquebute* ou *double trompette*, pour laquelle on eut une peine infinie à trouver des instrumentistes; le *double basson*, qui avait été construit, sur l'invitation de Hændel, par le luthier Hainsby, pour être joué au couronnement de Georges II, et qui ne fut réellement employé pour la première fois que dans la solennité qui nous occupe; les *timballes contre-basses*, qui furent fabriquées en cuivre, à cause de l'impossibilité où l'on se trouva d'obtenir des platines de bronze de dimensions suffisantes. Le patriotisme anglais trouva un aliment à sa satisfaction en apprenant qu'on n'avait pas négligé non plus de se servir, dans cette circonstance, des tambours pris par le duc de Marlborough à la bataille de Malplaquet, et que l'on conservait précieusement à l'Arsenal.

Enfin, le grand orgue construit par Samuel Green d'Islington, pour la cathédrale de Canterbury, fut établi provisoirement dans l'abbaye, où il fut touché, lors de la fête, par Joas Bates, l'un des quatre fondateurs.

La recette des trois concerts se monta à quinze mille louis environ; ce qui contribua à l'augmenter, ce fut la fixation d'une taxe pour les entrées aux répétitions, mesure que l'on dut prendre à la suite de la première répétition générale, où plus de cinq cents personnes avaient trouvé moyen de s'introduire.

Les fêtes de la commémoration de Hændel se renouvelèrent presque chaque année, sans rien perdre de leur importance première. En 1787, trois ans après la fondation, il y eut quatre concerts auxquels prirent part huit cents musiciens, dont 120 violons, 36 altos, 24 violoncelles, 18 contre-basses, 6 flûtes, 34 hautbois, 34 bassons, 15 trompettes, 9 trombones, 12 cors de chasse, 4 paires de timballes et 530 chanteurs, non compris les solistes.

Les musiciens anglais de nos jours se sont bien gardés d'oublier les traditions que leur ont léguées leurs devanciers, et la commémoration de Hændel a toujours lieu; seulement la réunion d'un grand nombre de chanteurs et d'instrumentistes n'a plus rien qui nous étonne et, sous ce rapport, la fondation de MM. de Fitzwilliam, Watkin et consorts se confond avec ces brillants festivals dont la France et l'Allemagne donnent chaque année quelques exemples.

JULES CARLEZ.

(*Semaine musicale.*)

L'archet de Fiorillo.

Au XVIIIe siècle, parmi les hommes de qualité qui se faisaient le plus remarquer à Londres par leur amour pour l'art musical, le baron de Bayge tenait le premier rang. Cet excellent homme trouvait de la musique dans tout: une porte grondait-elle sur ses gonds, une chaise faisait-elle un grincement sonore en glissant sur le parquet, vite, notre mélomane saisissait son agenda et y notait les inflexions musicales correspondantes; enfin, il n'y avait pas un marchand ambulant des rues de Londres qui n'eût son cri favori reproduit dans la collection du baron de Bayge. Notre baron avait fait des études musicales très-superficielles; aussi, était-il obligé d'avoir recours à un tiers pour lui noter convenablement tous les bruits qui figuraient, tant bien que mal, dans son agenda musical.

Après avoir changé maintes et maintes fois de secrétaires musiciens, il finit par s'attacher le célèbre Fiorillo, violoniste italien d'un très-grand talent, et aussi simple et candide que la plupart de ses compatriotes sont fiers et rusés.

Le baron, malgré les trois heures qu'il consacrait chaque jour à l'étude du violon, ne pouvait parvenir à jouer juste, et sa main harmonicide était brouillée sans retour avec le lugubre bémol.

Fiorillo se désespérait et ne savait qu'y faire. Enfin, le baron de Bayge, jetant un jour son violon sur le parquet, s'écria avec fureur: — Oui, voilà déjà trop longtemps que je me contiens; mais patience, les bémols ne perdront rien pour avoir attendu!

— Que voulez-vous dire, milord? s'écria Fiorillo étonné.

— Je veux dire que dès ce soir je compte faire une motion à la chambre haute, afin qu'elle ordonne à tous les compositeurs de supprimer dorénavant les bémols de leur musique, sous peine d'une forte amende.

— Oh! oh! fit Fiorillo en riant aux éclats, la proposition sera plaisante!

— Elle sera au moins morale, Monsieur, lui répondit le baron avec dignité. N'avons-nous pas une loi contre les jurements? — Sans doute. — Eh bien! si les bémols n'existaient pas, je ne l'aurais pas violée plus de mille fois pour ma part depuis que j'étudie avec vous le violon!

Quand le baron, après trois ans d'études suivies, fut parvenu à démancher passablement et à exécuter proprement un solo de Jarnovich, sauf les bémols, il déclara à Fiorillo que décidément il était résolu à faire jouir tous ses amis des prémices de son talent nouveau, et il le chargea, en conséquence, d'organiser un concert pour le samedi suivant.

Le baron envoya des billets d'invitation aux princes de la famille royale, aux grands dignitaires du Royaume-Uni, aux présidents des deux chambres, et enfin au lord-maire de la ville de Londres. Son originalité était si connue parmi la haute société, que chacun se fit un malin plaisir d'accepter l'invitation.

Enfin, le jour du concert arriva. Fiorillo était tout pensif et mangeait à peine, malgré l'invitation aimable que la nièce du baron lui réitérait en mangeant seule avec lui. — Qu'avez-vous, cher maëstro? lui disait miss Betty. — Hélas! mademoiselle, répondait le pauvre professeur, je

tremble que sa seigneurie ne compromette ce soir mes vingt années honorables de professorat.

— Quoi! n'est-ce que cela, monsieur Fiorillo! Votre réputation n'est-elle pas faite! Croyez-moi, mettez-vous du côté des rieurs, et celui-là, ce soir, sera le plus fort....

Fiorillo, malgré les encouragements de miss Betty, se rendit à la répétition du concert avec une mortelle appréhension.

Quand l'instant de répéter le concerto du baron fut venu, on le vit, portant la tête haute, monter sur l'estrade destinée aux solistes, et sans attendre que le *tutti* fut commencé, il attaqua impitoyablement sa revêche chanterelle...

Ce fut un charivari épouvantable. Mais les musiciens étaient payés pour trouver un grand talent au baron, et les applaudissements qu'il recueillit, quoique donnés avec une exaltation un peu ironique, le rendirent le plus heureux des hommes. Jusque-là tout allait bien; mais quand, le soir, le baron aperçut parmi les invités le frère du roi, excellent violoniste, et sa cousine la duchesse de Cambridge, qui passait pour la première musicienne de son temps, il fut saisi d'une panique insurmontable, et alla trouver Fiorillo; mais celui-ci était parti depuis l'après-midi, et son domestique ne put apprendre ce qu'il était devenu.

— Allons, dit le baron, le sort en est jeté, il faudra jouer, quoiqu'il m'en coûte!... mais au moins je veux me servir de l'archet de mon maître, puisque, sans égard pour moi, il m'abandonne dans un pareil moment.

Enfin, le concert commença par un magnifique chœur de Hændel qui obtint un très-grand succès; puis la Mangotti chanta divinement un air de Paësiello, et fut reconduite en triomphe à sa place. L'ordre du programme désignait le solo du baron; il s'approcha tout tremblant, salua l'auguste assemblée, et l'orchestre attaqua le *tutti* qui précède ordinairement tout morceau destiné à faire briller un virtuose. Le baron exécuta avec une vigueur et un aplomb admirables le début de son concerto. L'assemblée entière, qui était venue avec l'intention de le bafouer, resta stupéfaite d'étonnement. Mais ce fut bien pis quand le baron fit entendre une délicieuse vilanelle qui était jetée au milieu des difficultés de sa pièce de musique comme une odorante violette au milieu d'un buisson d'épines! Chacun se leva... les mouchoirs s'agitèrent, et le nom de l'amphitryon fut mêlé aux vivats les plus bruyants. Le pauvre lord éprouvait une émotion inconnue, ses jambes faiblissaient sous lui, et son front était inondé de sueur.

Le jour suivant, le valet de chambre du baron Bayge, en rangeant les instruments qui avaient servi au concert, remarqua que les crins d'un archet de prix étaient enduits d'une couche épaisse de suif de chandelle. Étonné de cette particularité, il le porta à son maître, qui, aussi très-intrigué, fit venir Fiorillo, et lui montra l'archet en lui disant : Mon cher maître, voici votre archet; il m'a été d'un grand secours hier, car sans lui je n'aurais pas été nommé président de la chambre haute. Laissez-le-moi comme un souvenir de vous. En disant ces dernières paroles, le baron remit à Fiorillo le brevet d'une pension viagère de cent livres sterling.

— Mais, dites-moi, ajouta le baron, d'où vient que cet archet est dans un tel état!

Fiorillo baissait la tête sans oser répondre...

— Mon oncle, s'écria miss Betty, M. Fiorillo s'est caché derrière un paravant, et c'est lui qui jouait tandis que vous vous escrimiez si bien avec son archet sans colophane!...

— Étrange effet de l'amour-propre! s'écria le baron, qui, avant tout, avait de l'esprit; j'étais si enflammé hier au soir que je croyais que c'était moi qui exécutais de si belles choses... Allons, je ne vous en veux pas, mon cher Fiorillo, et je double votre pension en faveur d'un stratagème qui a sauvé mon honneur de virtuose. Mais, je le vois bien, il me faudra en rester là, et ne plus jouer jamais du violon, afin de ne pas ébruiter cette aventure. Le baron tint parole : il laissa pour toujours son instrument favori; mais, afin de se dédommager, il recueillait les inflexions de voix des orateurs de la chambre haute.

Les Orgues de Barbarie.

Les joueurs d'orgue de Barbarie sont en liesse ; ils vont parer leurs instruments de rubans multicolores, car le Corps législatif a autorisé les facteurs d'orgues à cylindres et à planchettes et de boîtes à musique à se servir de tous les airs qui sont du domaine privé, sans que ces industriels soient désormais regardés comme contrefacteurs musicaux.

C'est tout simplement la liberté de la musique mécanique en général et de l'orgue de Barbarie en particulier.

Ah ! mes pauvres oreilles, où vais-je vous mettre ? Le premier orgue qui vint en France fut celui que l'empereur Constantin Copronyme envoya à Pépin le Bref vers l'an 757. Mais depuis cette époque, que de changements dans cet instrument! Depuis cent ans seulement, que de perfectionnements et que les orgues d'autrefois sont incomplètes, maigres et imparfaites à côté de celui que Cavallié-Coll vient de refaire à l'église Saint-Sulpice !

Les orgues de Barbarie ont également subi de grandes améliorations. Jadis elles n'avaient qu'un seul jeu, tandis que maintenant elles contiennent quatre ou cinq registres, qu'on peut faire jouer ensemble ou séparément, à volonté.

Toutes les semaines je vois dans ma cour une collection très-réussie d'orgues et de joueurs d'orgue : jusqu'à présent ils se bornaient à exécuter quelques morceaux d'operas connus, tels que le *Trovatore*, *Martha*, la *Norma* et des airs populaires.

Dorénavant vous entendrez sans doute les *Cloches du monastère*, de Lefébure, le *Bolero* de Leybach, les *Traîneaux*, d'Ascher, et la grande marche indienne de l'*Africaine*.

Ce qui est surtout désolant, c'est que les orgues de Barbarie sont toujours d'une fausseté énervante et qu'elles changent, abîment et massacrent tous les airs.

On m'a assuré qu'il fallait une assez longue routine pour tourner la manivelle d'une manière à peu près égale.

Les joueurs d'orgue louent leurs instruments à la journée, et le soir, après avoir rendu les machines ambulantes aux facteurs, ils se réunissent dans les cabarets de bar-

rières et de faubourgs et passent leur soirée à boire. Inutile de dire que souvent ils boivent trop et que la bonne harmonie ne règne pas toujours parmi eux : c'est leur plus grand point de ressemblance avec leurs orgues.

Tous les artistes ambulants se connaissent à Paris. Quand l'un d'eux *travaille* dans une cour, un de ses camarades attend courtoisement, en jouant dans la maison voisine, qu'il ait fini, pour venir le remplacer ; ensuite ils se retrouvent à un rendez-vous fixé d'avance.

Je vais vous conter une petite anecdote arrivée à un de nos maîtres, dont on a repris depuis quelque temps les œuvres sur nos scènes lyriques, au regretté Halévy.

Un joueur d'orgue venait régulièrement chaque semaine dans la cour de la maison habitée par l'auteur de la *Juive*, et son instrument jouait précisément un motif de cet opéra. L'orgue, exposé continuellement à la pluie, au froid, au vent, devint bientôt horriblement faux, à un tel point que l'air de la *Juive* était méconnaissable.

A la fin, Halévy, exaspéré d'entendre massacrer ainsi un de ses plus beaux morceaux, fait venir le joueur d'orgue chez lui, et lui dit : « Mon ami, voici dix francs ; allez de suite faire accorder votre orgue. »

L'homme remercie et se retire : mais une heure après, un second instrumentiste de rue arrive avec un orgue encore plus faux que le premier, et commence à jouer la romance de l'*Éclair*. Halévy renouvelle sa libéralité. Une demi-heure se passe : un troisième joueur d'orgue s'installe dans la cour, puis après celui-là un quatrième. Cela continua ainsi jusqu'à 7 heures du soir, de sorte qu'au bout de la journée dix ou quinze orgues plus fausses les unes que les autres avaient martyrisé les oreilles du célèbre compositeur. Halévy partit dès le lendemain matin pour la campagne, où il resta quelques jours.

Les joueurs d'orgue s'étaient donné le mot ; ils se figuraient qu'ils recevraient tous dix francs : leur apparition dura encore un ou deux jours, mais voyant que les persiennes étaient fermées et que personne ne leur donnait un sou, ils ne revinrent plus.

Georges Toby.

(La Musique populaire.)

Deux anecdotes sur Rossini.

Le jour ou plutôt la nuit de la première représentation de *Guillaume Tell*, paroles de MM. de Jouy et Hippolyte Bis, musique de Rossini, celui-ci réunit chez lui de nombreux amis et leur offrit un souper splendide.

Les bougies, réfléchies par les cristaux qui décoraient la table et qui multipliaient à l'infini leurs phosphorescents éclats, faisaient moins de feux que les bons mots, les traits d'esprit, les boutades des convives de l'illustre maëstro.

L'on pense bien que parmi eux, brillant d'un éclat plus vif que les autres, se trouvait M. de Jouy, savourant les éloges et les victuailles comme un mortel habitué à se voir fêter et se sachant digne de l'être.

Tout à coup au milieu du souper, au moment où l'appétit commençait à diminuer, les lumières des bougies pâlissent sous l'influence d'autres lumières qui inondent la salle de reflets rouges et sanglants.

Qu'était-ce ?

C'était l'orchestre du Grand-Opéra qui venait, accompagné de porteurs de torches, exécuter, sous les fenêtres de Rossini, l'ouverture de son nouveau chef-d'œuvre.

La foule accourut à ce concert improvisé, battit des mains avec frénésie, trépigna d'enthousiasme et, le morceau achevé, cria : *Bis* à tue-tête.

M. de Jouy, qui, en cet instant, se servait une aile de faisan, lève la tête aux cris que fait entendre la foule ; il tend les oreilles, avides d'entendre son nom se mêler à celui de son collaborateur.

La foule continuait à crier : *Bis, bis, bis.*

M. de Jouy se redresse de toute sa hauteur, et faisant à l'amitié le sacrifice de son aile de volaille, il se précipite vers le balcon.

C'est en vain que ses amis, ne comprenant rien à l'irruption du poète vers la fenêtre, veulent le retenir. Son dévouement est plus fort que le pan de son habit, qui reste entre les mains d'un ami *trop attaché*.

Une main sur l'espagnolette du balcon :

« Non, dit-il, laissez-moi ; je me dois à mon ami et collègue, comme il se devrait à moi, si j'étais absent. »

Et la foule criait de plus en plus fort : *Bis, bis, bis.*

M. de Jouy ouvre la fenêtre : c'est d'une voix grave et quelque peu émue qu'il s'adresse à la foule :

« Messieurs, dit-il, mon honorable confrère M. Hippolyte Bis, retenu au lit par une douloureuse maladie, n'a pu se rendre au milieu de nous ; croyez qu'il serait délicieusement flatté des acclamations bienveillantes dont vous accueillez son nom

» Il regrettera toute sa vie, j'en suis sûr, de n'avoir pu assister à cette ovation populaire. Permettez-moi, messieurs, d'être son interprète auprès de vous et de vous en témoigner toute sa reconnaissance. »

Puis, M. de Jouy quitte la fenêtre et l'orchestre recommence l'ouverture de *Guillaume Tell*, aux acclamations nouvelles et d'autant plus enthousiastes des auditeurs, qu'ils n'ont compris ni le but, ni le sens de l'allocution de M. de Jouy.

—

Puisque je viens de parler de Rossini, permettez-moi de vous donner une autre anecdote qui le concerne et qui est beaucoup plus récente.

Il y a quelque temps, il se trouvait à dîner à la maison de campagne de M. de San P.. ..

L'assistance était nombreuse et comptait beaucoup d'Italiens : c'est vous dire que l'on causait musique.

Une dame jeune et jolie, qui se trouvait parmi les invités, pria le maëstro de jouer quelque chose d'inédit.

Que peut-on refuser à une dame ? Rien, n'est-ce pas ; cependant Rossini s'excusa :

— Je regrette beaucoup, madame, de ne point vous être agréable, mais je n'ai pas apporté mon cahier.

— Qu'à cela ne tienne, répond un ami de Rossini, je suis obligé de rentrer à Paris ; si tu le permets, j'irai chez toi le chercher, je serai bientôt de retour.

— Je le veux bien, *Caro mio*, répond le maëstro ; mais

tu me promets de ne toucher à rien qu'au cahier que je te désignerai.

— Je le promets.

— Eh bien! tu trouveras, sur mon bureau, à côté d'un rouleau de papier bleu, le cahier qui contient mes *canzonnetas*, tu le prendras, mais fais bien attention, *Caro mio*, de ne pas toucher à ce rouleau bleu; et Rossini lui tend sa clef.

A peine *Caro mio* arrive-t-il chez le compositeur, que malgré ou peut-être à cause de sa promesse, il saisit le rouleau bleu et après quelques secondes d'hésitation il le déploie.

Voici ce qu'il voit sur la première page :

HÉLÈNE,

Grand opéra en cinq actes.

Paroles de M. de San P...., musique de G. Rossini, pour être représenté dix ans après ma mort.

Comme vous le voyez, Meyerbeer et son *Africaine* ont trouvé un pendant.

PAUL NORBERT.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Nous attendons avec la plus vive impatience la publication du tableau de la troupe du Théâtre Royal, pour savoir à quoi nous en tenir définitivement sur les noms que l'on met en avant et parmi lesquels il en est d'impossibles.

*** Des informations puisées à bonne source nous apprennent que la *Flûte enchantée* sera exécutée, l'hiver prochain, sur notre principale scène lyrique, le chef-d'œuvre de Mozart, l'*Africaine* et le *Capitaine Henriot!* Ce sera splendide, si l'interprétation est à la hauteur de ces vastes compositions.

*** L'administration du théâtre de la Monnaie vient de recevoir un nouvel opéra-comique en deux actes de M. Steveniers, intitulé le *Lutrin*.

Le comité de lecture a été unanime pour reconnaître que la nouvelle partition de M. Steveniers est une œuvre écrite avec esprit, facilité et élégance; que la mélodie en est fine, naturelle et abondante. Cet ouvrage est donc admis à représentation et jouira de la prime accordée par le gouvernement.

*** La solennité de la célébration de l'anniversaire de l'inauguration du Roi nous a fourni l'occasion d'entendre encore le superbe *Te Deum* de Radoux, que ce compositeur écrivit expressément pour cette circonstance il y a quelques années. L'exécution de cette belle œuvre, sous la direction de M. Fischer, maître de chapelle de la cathédrale, a été parfaite.

*** Voici l'ordre dans lequel ont commencé et se poursuivent les concours annuels du Conservatoire royal de musique, au Palais Ducal :

Dimanche, 23 juillet, *Composition et Harmonie.*

Mardi, 25 juillet, *Lecture musicale.*

Mercredi, 26 juillet, *Orgue.*

Jeudi, 27 juillet, *Trombones, trompettes, cors, bassons, hautbois, flûtes, clarinettes.*

Samedi, 29 juillet, *Piano, musique classique.*

Lundi, 31 juillet, *Piano* (demoiselles).

Mardi, 1er août, *Piano* (hommes).

Mercredi, 2 août, *Contrebasses, violoncelles.*

Jeudi, 3 août, *Violons* (classes de MM. Colyns et Beumer).

Vendredi, 4 août, *Violons* (classe de M. Léonard).

Samedi, 5 août, *Chant.*

Mardi, 8 août, *Déclamation.*

*** Nous apprenons que les élèves de la classe de piano de madame Pleyel concourront lundi prochain. Un concerto de Chopin et un fragment des *Contes* et *Ballades* de Pierre Benoit ont été désignés comme morceaux à voe. La dernière œuvre de notre jeune maître n'a pas encore été jouée en public à Bruxelles.

*** Dans la première livraison de son *Trésor musical*, M. Robert Van Maldeghem fait encore naître Adrien Willaert à Bruges. Or, il est acquis depuis plus de quinze ans à la science que le célèbre contrepointiste belge vit le jour à Roulers, petite ville de la Flandre occidentale, sur la Mandel.

*** A propos du bruit ridicule qui s'est fait, il y a quelques mois, autour du contrebasson employé extraordinairement, il est vrai, dans l'*Africaine*, nous avons été amenés à mentionner un instrument de ce genre, sortant d'un atelier belge, l'atelier d'un *certain* Tuerlinckx à Malines.

Depuis, nous avons rencontré sur ce luthier quelques notes dont nous voulons faire part au lecteur.

Corneille-Jean-Joseph Tuerlinckx est né à Malines, le 31 mai 1783. Il eut non-seulement du renom comme facteur d'instruments de bois, mais se fit une certaine réputation comme virtuose et comme compositeur.

A peine âgé de sept ans, il joua le fifre dans la milice citoyenne de sa ville natale. Plus tard, la flûte, le hautbois et le basson devinrent ses instruments favoris.

En 1807, il écrivit, pour la société artistique de Zoerle, une ouverture instrumentale sur laquelle on lit : « Écrite à Zoerle, le 29 septembre 1807, entre un succulent jambon et un délicieux pot de bière. Vive le lait battu ! »

Ces mots révèlent tout le caractère de Tuerlinckx, caractère gai et humoristique par excellence.

Aussi, ses compositions en portent elles une vive empreinte.

Le musicien ne réussit pas moins cependant à traiter le genre sérieux, et on a de lui une marche funèbre pour l'enterrement de Frédéric de Mérode, un *Requiem*, pour la mort de sa femme, et une messe funèbre suivie d'un office des morts.

Tuerlinckx a cessé de vivre à Malines le 29 décembre 1855. Singulière nature que celle-là !

*** Mlle Adelina Patti donnera un concert à Spa dans le courant du mois d'août.

*** On lit dans le *Messager des théâtres* de Paris :

« Le baryton Agnesi a obtenu un succès extraordinaire au *Her Majesty's-Theatre*, de Londres, dans le rôle d'Assur, de *Semiramide*. Toute la presse de la *City* avoue l'étonnante portée de ce succès. Entre autres journaux, le *Morning-Post* proclame Agnesi le premier baryton de l'époque pour interpréter le grand rôle du chef-d'œuvre de Rossini, et dit que le maëstro immortel a trouvé enfin l'artiste qui joue Assur comme il a été pensé.

« Nous avons toujours soutenu que le peu de jugement des impresari et la modestie d'Agnesi étaient les seuls obstacles à la révélation complète de son mérite artistique. »

*** Un concours de chant de pinsons a eu lieu à Mons.

Il y avait bien cent cages. Le concours a été des plus animés : un cercle d'experts écoutait, avec toute la gravité voulue pour la circonstance, les pinsons qui répétaient de nombreuses fois, sans broncher, le motif suivant :

« *Ran-plan plan-biscouitte-biscoriau* ou *ran-plan-plan-widiau.* » C'est là le texte musical indispensable pour remporter le prix. Les prix ont été chaudement disputés; on en jugera par les résultats suivants :

Le 1er prix a chanté 609 fois le *ran-plan*, etc., en une heure; le 2e, 558; le 3e, 553; le 4e, 525.

*** Un médecin de Paris, M. Burcq, vient de publier un mémoire intitulé : « *Prophylaxie de la phthisie pulmonaire; de l'influence bienfaisante du chant, du jeu des instruments à vent et, en général*

de tous les exercices bien dirigés de la voix dans cette maladie. » La lecture seule de ce titre a fait crier au paradoxe. Cependant, cette méthode n'est point nouvelle, et le *Courrier médical* s'en est déjà plusieurs fois occupé, notamment, à l'occasion de la lettre si remarquable qui lui fut adressée à ce sujet, en septembre 1862, par M. Alphonse Sax junior, l'habile facteur d'instruments de cuivre. Cette lettre fut reproduite par la plupart des journaux de musique français et étrangers, et longuement commentée par plusieurs feuilles scientifiques. Depuis lors, l'opinion de M. Alph. Sax a fait des prosélytes, et nous connaissons plus d'un médecin qui, aujourd'hui, regarde comme un préjugé l'idée émise par les pathologistes, que l'usage des instruments à vent prédispose à la phthisie pulmonaire. En effet, et sans parler de ce que pensent les docteurs Mandl, Segond, Bonnati, Gruby, Stephen de la Madelaine, Gintrac, sur les effets que peut produire une gymnastique méthodique des voies respiratoires, personne n'ignore les succès merveilleux qu'obtient tous les jours M. le professeur Piorry, en faisant faire à ses malades, pour dilater le thorax et le parenchyme pulmonaire, des inspirations prolongées et fréquemment répétées.

C'est à M. Alphonse Sax que revient l'honneur d'avoir soulevé le premier une question si intéressante, surtout au point de vue médical. Du reste, nous croyons savoir que M. Alphonse Sax a continué ses recherches, et que les résultats en seront bientôt publiés. Il a, en outre, organisé un orchestre où ne se trouvent que des femmes jouant du cor, du cornet, du trombone, etc., et dont l'apparition prochaine fera, nous n'en doutons pas, sensation. Si donc il est un jour démontré que l'usage des instruments à vent est un moyen prophylactique de la tuberculisation, M. Alphonse Sax, par ses efforts persévérants, y aura puissamment contribué.

*** L'Opéra italien de Moscou a rendu son dernier soupir ; son arrêt de mort a été signé par le comte Adlerberg, d'après l'ordre du czar. Il paraît que cette dernière saison a laissé un déficit de 220,000 roubles. Moscou, dorénavant, sera réduit à l'opéra national.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Je vous ai promis, dans ma précédente lettre, de vous parler de la reprise de *Marie* à l'Opéra-Comique. Je commencerai par là aujourd'hui. *Marie* est une œuvre musicale charmante de fraîcheur et qui jouit d'une rare popularité. Qui n'a entendu ou même fredonné : *Une robe légère, Batelier, dit Lisette, Je pars demain, Sur la rivière*, etc., mélodies délicieuses, surprenantes de naturel, d'expression, de contours. C'était un vrai tempérament musical qu'Hérold ; s'il est permis de dire d'un homme : Il chante comme l'oiseau, parce que sa nature est de chanter, parce que le Créateur lui inspire de douces phrases, on peut le dire d'Hérold. Musicalement, rien n'a vieilli dans *Marie*, c'est toujours l'originalité, la fraîcheur mêmes. Sans vouloir médire de notre époque, je pense qu'elles deviennent bien rares ces idées mélodiques si complètes, si coulantes et simples, si naturellement venues, et, à parler franchement, je comprends que bien des amateurs les préfèrent à la forcenée période italienne et aux recherches souvent arides de la moderne Allemagne. C'est une admiration bien respectable que celle de nos aînés pour les œuvres de ce genre où la simplicité s'allie à une grande originalité et à la recherche souvent heureuse d'une modeste et sage expression. L'orchestration, le détail n'a pas plus vieilli que l'idée dans *Marie*, et on écoute toujours avec ravissement ces trois actes. Je n'en dirai pas autant de la pièce, qui a réellement pris trop d'âge. Par bonheur, elle n'est pas longue, et son défaut, œuvre du temps, n'empêche pas d'aller trois fois par semaine applaudir la musique d'Hérold. Le plus grand succès de cette reprise a été pour Capoul, qui a délicieusement chanté la romance célèbre : *Une robe légère.* Votre futur ténor, M. Charles Achard, a produit un assez bon effet : il a de la chaleur, de la distinction et une petite voix agréable. Vous le jugerez bientôt. M[lle] Baretti n'a jamais été aussi bonne que dans le rôle d'Émilie, cela ne veut cependant pas dire qu'elle y soit merveilleuse. M[me] Galli-Marié joue et chante Marie en grand premier rôle de l'Ambigu. Sainte-Foy est drôle, mais il tourne complètement à la basse profonde, ce qui le gêne pour chanter les trials. M[lle] Girard est ravissante dans son joli rôle de meunière. *Marie* et les *Mousquetaires* forment le fond du répertoire de Favart, en attendant la reprise des *Porcherons*. M[lle] Dupuy a signé un engagement avec la direction ; le traité de Capoul a été renouvelé pour quatre ans. Voilà de l'Opéra-Comique les seules nouvelles.

M[lle] Lichtmay, que Bruxelles a applaudie, a fait vendredi sa première apparition à l'Opéra dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*.

C'est une cantatrice de talent ; elle possède une voix étendue et fort remarquable, dans les notes aiguës surtout. Mais ce talent et cette voix sont encore bien allemands. M[lle] Lichtmay a une méthode un peu inégale ; la voix manque de douceur et d'homogénéité ; il s'y trouve des notes dures, comme chez toutes les cantatrices de sa nation. Elle a obtenu du succès dans sa première soirée ; mais c'est égal, je crois que ses qualités, ou ses défauts nationaux — les opinions peuvent différer, selon les goûts — je crois aussi que son accent tudesque n'ont pas fait le bonheur de tous les dilettanti, et il lui faudra travailler sérieusement encore pour conquérir toutes les sympathies. Valentine a été chantée ici naguère par M[mes] Gueymard et Saxe, deux artistes mieux douées que M[lle] Lichtmay et qui ont l'avantage de parler français aussi bien que la plus Française des cantatrices ; pour si peu que cela compte, il faut bien le compter. — Villaret chantait pour la première fois Raoul ; il a fait plaisir dans les passages de sentiment et même souvent dans les passages d'énergie. Sa voix est charmante, sinon très-forte ; elle a beaucoup de souplesse. Le chanteur, sans être extraordinaire, a de l'expression, du rhythme et du naturel. Le comédien était moins remarquable ; mais cela s'explique et s'excuse quand on songe que Villaret n'a que trois ans de théâtre et qu'il abordait pour la première fois ce rôle si difficile. Les autres personnages ont été tenus par Faure, Cazaux, David, M[lles] de Taisy et Hamakers. La représentation, comme détails et comme ensemble, n'a, en somme, rien eu de merveilleux, mais elle a été assez convenable, et il y a eu bravos et rappels pour les débutants. Les *Huguenots* ont donné une soirée de repos aux vaillants interprètes de l'*Africaine*, toujours en faveur, et vont leur offrir pareil avantage chaque semaine. On parle de ballets nouveaux et d'une reprise de la *Maschera* ; ce sont des nouvelles d'assez mince importance ; le ballet a tellement perdu de son antique splendeur à l'Opéra, qu'on ne saurait guère s'inquiéter beaucoup de ses faits et gestes. Les Salvioni et Fioretti ont succédé aux Ferraris et Mourawief ; l'indifférence peut bien succéder à l'enthousiasme. L'émir Abd-el-Kader assistait la semaine dernière à une représentation de l'Opéra ; on lui a donné du ballet en masse. Puis le célèbre étranger est allé au Cirque et à l'Hippodrome. Ce soir il va à l'Opéra-Comique.

Rien de nouveau des autres théâtres lyriques ; tous sont en plein repos. Le projet d'Opéra populaire semble prendre une certaine consistance. C'est le Grand-Théâtre-Parisien qui serait l'édifice choisi, et les élèves de Duprez en seraient les principaux chanteurs. L'automne nous apprendra ce qu'il y a de vrai là-dedans. Il est question aussi de rendre le Théâtre Saint-Germain à sa destination première, c'est-à-dire d'y jouer l'opéra-comique. Spéculation hasardeuse et dans laquelle je ne risquerais pas 20 francs de bon cœur.

Les concours publics sont commencés depuis quelques jours au Conservatoire. Le chant a ouvert la série. Près de quatre-vingts

concurrents se sont fait entendre. Hélas! il y avait bien peu de bonnes voix et de vocations dans ce grand nombre de jeunes gens; mais que de fourvoyés!... Les premiers prix ont été remportés par M. Barbet, élève de M. Giuliani; Mlles Bloch, élève de M. Battaille; Rose, élève de M. Grosset; Mauduit et de Beaunay, élèves de M. Laget. Les seconds, par MM. Gustave Laurent, élève de M. Grosset; Bosquin et Ponsard, élèves de M. Laget; Mlles Séveste, Pichenot et Donan. Les accessits, comme chaque année, ont été nombreux; c'est une façon aimable de ne pas rayer de la liste des classes des jeunes gens qui n'ont encore rien fait de bon, mais desquels on espère quelque chose; car vous savez qu'à notre Conservatoire on est rejeté des classes si après un certain temps, trois ans de concours, je crois, on n'a obtenu aucune nomination. Le chant n'a ravi personne; c'était encore un concours bien ordinaire; nous verrons ce que donneront l'Opéra et l'Opéra-Comique. Le violon, sans avoir l'éclat des précédentes années, a obtenu du succès. Le violoncelle a valu toutes les nominations à la classe Franchomme. De très-nombreuses médailles ont été accordées aux classes de solfége. Je vous parlerai du concours de piano dans ma prochaine correspondance. Ce qui manque maintenant au Conservatoire pour les élèves destinés au théâtre, ce sont les exercices qui avaient lieu autrefois. Quelques représentations chaque hiver, et cela donnerait émulation et courage aux jeunes travailleurs, en même temps que cela leur apprendrait ce qu'on nomme le métier. Mais rien! Tout le monde réclame ces exercices, et depuis bien des années il n'y en a pas.

Le grand festival, concours de musique d'harmonie et fanfares de France, a eu lieu l'autre dimanche au Pré Catelan. Les concurrents se sont montrés bien plus empressés que le public. Malgré un temps splendide, l'auditoire n'était pas nombreux. Le concours a été assez brillant et aucune médaille n'est restée pour compte au jury.

Vous avez probablement entendu parler du procès que M. le baron Schlechta a intenté à Mlle Lichtmay, la débutante de l'Opéra, pour cette dernière avoir à lui payer les honoraires qu'il se croit dus au sujet de l'engagement passé avec l'Opéra. Il paraît que M. Schlechta n'a pu justifier ses prétentions, car le tribunal civil de la Seine a rejeté sa demande et l'a condamné aux dépens.

Le concert des Champs-Élysées est plus que jamais en faveur, et cela s'explique facilement : l'*Africaine* occupe une bonne partie des programmes. La vogue de cet élégant rendez-vous du beau monde n'a jamais faibli bien sensiblement, du reste, depuis sa fondation. — Du grand concert que devait fonder Félicien David, rue Richer, on ne parle plus du tout; la literie qui avait commencé son déménagement a été entièrement réintégrée dans les vastes magasins des *Colonnes d'Hercule*. Je crois que cela est fort heureux pour Félicien David, qui, dans sa position, peut s'épargner les soucis et travaux d'une aussi dangereuse entreprise.

Jules Ruelle.

⁂ On lit dans le *Ménestrel* :

S. Thalberg vient de traverser Paris, se rendant en Allemagne, où il doit passer quelque temps dans sa famille. Pendant son court séjour parmi nous, Thalberg s'est surtout préoccupé de l'Exposition de 1867. Le célèbre virtuose, devenu, on le sait, simple vigneron napolitain, se propose d'exposer son vin de Pausilippo-Thalberg. Mais quelle nationalité donner à ce produit vinicole, dont la véritable origine est la Bourgogne? Il y a quelque cinquante ans, en effet, qu'il prit fantaisie à Lablache de transplanter dans le généreux territoire de sa propriété de Pausilippe du meilleur cep bourguignon. Or, c'est ce cru franco-napolitain que le gendre de Lablache, notre célèbre pianiste Thalberg, a pris en grande affection, et cultive depuis plusieurs années avec des soins paternels. On prête à ce vin, du goût le plus fin, un bouquet tout particulier.

⁂ Dans l'un des faubourgs de Vienne, appelé Wieden, se trouve une place qui porte le nom de Mozart. Il y habita longtemps. Sur cette place, la ville de Vienne va faire ériger la statue de l'immortel compositeur. Le consul général, M. de Schwarz, a été chargé de demander à Rossini son concours pour la fête d'inauguration, que l'on veut faire splendide. Rossini a envoyé deux morceaux inédits : *la Sainte Nuit* et *le Chant des Titans*, à la condition que ces deux compositions seraient exécutées cette fois-là seulement.

⁂ L'éditeur Francesco Lucca vient de faire paraître une magnifique édition de l'*Africaine*, traduite en italien par Marcello.

Le directeur de la Scala, de Milan, se propose de faire monter ce même opéra pour la prochaine saison du carnaval. Les artistes engagés pour remplir les principaux rôles sont la Fricci, la Fioretti, Stegrr, Santley et Medini.

⁂ M. Raphaël Félix, directeur du Théâtre Impérial de Lyon, vient d'envoyer à Paris M. Luigini, son premier chef d'orchestre, pour étudier l'interprétation de l'œuvre posthume de Meyerbeer, qui sera représentée, suivant les probabilités, à la réouverture du Grand Théâtre lyonnais, le 1er septembre. Dulaurens tiendra le rôle de Naudin; mais qui va tenir les autres rôles?

ALLEMAGNE.

Leipzig. — Une troupe italienne, engagée pour donner des représentations à Leipzig et Prague, vient de faire un éclatant début, chez nous, avec *le Barbier*. Le chef-d'œuvre de Rossini a été interprété, aux grands applaudissements du public. Baragli et Sterbini ont eu un succès étourdissant.

On annonce le *Trovatore*, pour le début de Mme Talvo-Bedogni.

Ems. — Première représentation de *Coscoletto*, opéra bouffe en deux actes, paroles de MM. Nuiter et Tréfeu, musique de M. Jacques Offenbach. — Elle a encore de jolis chants sur les lèvres, la gracieuse et joyeuse muse à laquelle on doit les *Bavards*, le *Maëstro Fagotto, Lischen et Fritschen*, et tant d'autres œuvres charmantes dont Ems a eu la primeur; elle a encore des idées pleines d'esprit, la muse de Jacques Offenbach, et c'est au public d'Ems, son fidèle admirateur, qu'elle les prodigue. L'Allemagne chérit l'aimable maëstro, la grave Allemagne lui envoie ses plus agaçants sourires; mais Ems, reconnaissante de la vogue théâtrale qu'elle lui doit, sait le retenir, et un grand succès vient de s'ajouter à la longue liste du passé.

Coscoletto a ravi nos dilettantes autant que ses aînés; c'est encore un charmant opéra que Paris nous reprendra, et dont la première représentation a assuré l'avenir.

M. Offenbach a lui-même conduit l'orchestre, le soir de la première. Il a eu un succès énorme : deux fois on l'a rappelé et il a dû revenir à la fin de la pièce avec ses interprètes. C'est enfin une franche réussite.

On s'occupe maintenant, paraît-il, du nouvel opéra de M. Deffès : *Valse et Menuet*.

Mayence. — La partie musicale du festival de Mayence, 4 et 5 juillet, a parfaitement réussi. Un public nombreux remplissait la vaste halle aux grains, transformée en salle de concert, et a payé un juste tribut à l'exécution des œuvres musicales, à laquelle prenaient part un chœur de 800 chanteurs, un orchestre de 150 exécutants, soutenu par un orgue de 18 registres, touché par le célèbre organiste F. Weber, de Cologne.

Les solis étaient confiés à Mlle Melita Alvsleben, de Dresde, Mlle Ph. Von Edelsberg, de Munich, MM. G. Walter, de Vienne, Hill, de Francfort et Ruff, de Mayence.

Judas Maccabaüs, de Handel, précédé de l'ouverture *Zauberflote*,

de Mozart, remplissait le concert de la première journée (dimanche 2 juillet.) Le choix de l'ouverture de Mozart n'a pas été approuvé; on eût mieux fait soit d'exécuter l'ouverture de l'oratorio même ou une ouverture de Gluck.

La seconde journée a commencé par la symphonie pastorale de Beethoven, dont l'exécution a été satisfaisante; on ne pouvait guère demander, de la part d'un orchestre composé d'éléments venus du Nord et du Sud, l'observation de toutes les nuances fines et délicates, et de l'expression dans l'andante et le scherzo. — Le *Lobgesang*, de Mendelssohn, un Psaume, de Lachner, pour voix de femmes avec accompagnement de 4 harpes, de cors et de l'orgue, et un air de Mozart, chanté par M. Walter, complétaient le programme de ce concert.

DRESDE — A la fin de ce mois aura lieu à Dresde un festival monstre, intitulé : *La fête des chanteurs* (Saengerfest), qui réunira plus de 22,000 chanteurs. On s'occupe depuis longtemps, dans la capitale de la Saxe, des préparatifs de ce concert sans pareil. Il a fallu, cela s'entend, construire une salle exprès et encore sera-t-elle vraisemblablement trop petite, si, comme on l'assure, Dresde compte sur une affluence de 100,000 visiteurs attirés par la nouveauté d'un tel spectacle.

Comme il serait impossible à des chanteurs isolés de se faire entendre après une masse de 22,000 choristes et symphonistes, il a été décidé que les solos seraient chantés par 200 voix.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La matinée musicale donnée par Mlle Adelina Patti, à Saint James Hall, a fait événement. La popularité dont jouit cette jeune cantatrice et le charme qu'elle exerce lui avaient assuré un nombreux et très-brillant auditoire. Presque tous les artistes de l'Opéra italien lui avaient prêté leur concours. Le programme était si étendu qu'il nous est impossible d'en donner le détail; nous nous bornerons à dire que l'exécution générale du concert a été excellente, que beaucoup de morceaux ont été bissés, et que l'enthousiasme anglais faisait merveille. La recette a été de 75,000 frs. (?)

⁂ Le mariage de Mlle Patti avec un jeune négociant milanais, pauvre, mais honnête, n'était qu'un conte d'origine allemande, paraît-il, venu de Francfort. M. Strakosch dément ce bruit dans une lettre adressée à un journal parisien, mais en annonçant comme officiel le double engagement de la diva américaine, par M. Bagier, pour Paris et Madrid, saison 1865-1866.

⁂ A propos de la troisième journée du festival de Hændel, le chroniqueur de l'*International* raconte l'anecdote suivante, qui prouve le caractère irascible et emporté de ce grand compositeur :

Un jour la signora Cuzzoni, cantatrice en renom, fort jolie, mais capricieuse, exigeante et pétrie d'amour-propre, comme il n'y en a plus de notre temps, s'avise de trouver mauvais un air d'Othon : *Falsa immagine*, écrit pour elle. Le maître lui demande doucement qu'elle est cette fantaisie; il reprend l'air, le déchiffre au piano, et lui prouve, avec beaucoup de calme, que le morceau est tout à fait dans sa voix.

« J'ai dit que je ne veux pas le chanter, et je ne le chanterai point. »

Voilà la seule réponse qu'il put tirer de l'actrice.

Ceci se passait au troisième étage d'une villa charmante, habitée par la Cuzzoni; il faisait chaud, la croisée toute grande ouverte donnait sur un précipice.

Hændel était d'une force herculéenne et d'une vivacité extrême. Il se leva tout à coup, saisit la dame, et la tenant à bras tendu au-dessus de l'abîme :

« Chanteras-tu mon air? lui dit-il, d'une voix suffoquée.

« Miséricorde! Au secours! au secours!

« Chanteras-tu? chanteras-tu?

« Je chanterai tout ce que vous voudrez; votre air est charmant; mais ayez pitié de moi; ne me tuez pas, mon bon monsieur Hændel! »

A dater de ce moment, la signora Cuzzoni n'eut plus de caprices. Comment résister à un homme qui avait de tels moyens de persuasion?

Une autre fois, le docteur Morell, poëte d'opéra, fait remarquer à l'illustre maëstro qu'un passage de sa musique ne rend pas tout le sens des paroles. Hændel, outré de colère, s'écrie en jurant : « Voulez-vous m'apprendre mon métier, satané cuistre que vous êtes? Je vous dis que ma musique est bonne, elle est excellente; ce sont vos paroles qui ne valent pas le diable! »

Puis, se mettant au clavecin et frappant de toutes ses forces : « La voilà, ma musique; qu'avez-vous à lui reprocher? Vous le voyez, elle est parfaite! Allez-vous en refaire votre morceau; ce sont vos paroles qui ne rendent pas bien le sens de ma musique. »

⁂ L'*Africaine* a été représentée samedi pour la première fois au théâtre de Covent-Garden. Voici la distribution des rôles : Selika, Mlle Pauline Lucca; Vasco de Gama, M. Wachtel; Inès, Mlle Floretti; Anna, Mlle Anese; Nelusko, M. Graziani; Don Pedro, M. Attri; Don Diego, M. Capponi; le Grand Inquisiteur, M. Schmid; le Grand Prêtre de Brahma, M. Tagliafico; Don Alvar, M. Lucchesi; les deux Inquisiteurs, MM. Polonini et Fallar; l'Huissier, M. Rossi. Le succès a été immense. Les deux principaux interprètes, M. Wachtel (de Hambourg), et Mlle Lucca (de l'Opéra royal de Berlin) ont eu la plus grande part dans le succès.

Le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer clôture de la façon la plus éclatante la saison de Covent-Garden, dont le terme est fixé au 29 juillet. L'Opéra anglais lui succédera et ouvrira le 15 octobre.

NÉCROLOGIE

Sont décédés :

A Cyragne (France), le 10 juin, M. Julien Donato, danseur espagnol à une jambe que Vienne, Londres et d'autres capitales ont admiré. (Notice avec portrait dans le *Petit journal illustré* du 11 février 1865).

A Pesth, M. Turek, professeur de flûte au Conservatoire.

A Munich, le 21 juillet, M. Schnorr de Carolsfeld, le ténor distingué qui venait de créer le rôle principal dans *Tristan et Isolde*, de Wagner.

A Coblence, M. Joseph Lenz, directeur de l'institut de musique de cette ville et excellent musicien.

A Londres, le 18 juillet, M. Jean Wass, professeur de chant.

A Londres, le 13 juillet, M. W. J. Tenat, chanteur.

— Le *Manchester Guardian* cite encore deux morts dues à la crinoline. Le 3 de ce mois, à la première représentation d'un ballet, à *Holder's Concert hall*, le jupon d'une danseuse, nommée Hinton, prit feu. Mme Egerton, la maîtresse de ballet, essaya d'éteindre les flammes et en fut elle-même à l'instant enveloppée. Mlle Hinton est morte mardi dernier; Mme Egerton a succombé samedi aux plus cruelles souffrances.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 27 Juillet et 10 Août 1865. Nos 31 et 32.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

LE NAUFRAGE,
ROMANCE.
Musique de E. Deraspe.

LE BAL,
VALSE CHANTÉE.
Musique de Charles Mercier.

Concours du Conservatoire.

Le concours de piano, pour la classe de demoiselles, offre toujours au public l'occasion de prouver l'intérêt qu'il porte à l'éminent professeur qui la dirige. Cette fois encore la foule se pressait pour entendre les élèves de Mme Pleyel et cette fois encore son attente n'a pas été trompée. Les morceaux de concours étaient le second concerto de Chopin et une composition de P. Benoit. Le résultat a été des plus brillants; Mlles Vergauwen, Sturler et Lerminiaux se sont partagé le premier prix; le second a été obtenu par Mlle Devos et l'accessit a été décerné à Mlles Mascart et Cambier. Pour le concours de piano (classe d'hommes), ce sont les élèves de M. Mailly qui ont commencé; ils n'étaient que trois et chacun d'eux a obtenu une distinction. M. Massagé le 1er prix, M. Samuel le second et M. Alex. Cornélis l'accessit.

Nous félicitons M. Dupont du choix qu'il a fait en prenant comme morceau de concours la belle fugue de Bach en *ut* dièze majeur et l'admirable Suite de Haendel; ses élèves ont fait preuve du plus beau style dans ces deux morceaux; le concerto de Mayer nous semble un choix moins heureux; il nous a fait penser aux festons et aux astragales de Boileau, ainsi qu'au proverbe : « A force de voir des arbres on n'aperçoit plus la forêt. » Les élèves y ont pu pourtant montrer toute l'habileté de leur mécanisme. MM. Channing, Dawson et Vaudoen se sont partagé le premier prix; M. Mathieu a obtenu le 2e et M. Koetlitz, un accessit.

Les élèves de MM. Colyns et Beumer ont concouru avec deux nouveaux concertos que les deux professeurs avaient écrit chacun spécialement pour cette occasion. Dans la classe de M. Colyns, M. Swicker a obtenu le 1er prix, M. Costenoble le 2e, M. Piot le 1er accessit et M. De Winter le 2e. Dans la classe de M. Beumer, M. Stribelle a obtenu le 1er prix. Deux seconds prix ont été décernés; le 1er à M. Rademakers. Le président du jury, M. Fétis, a expliqué au public que si M. Rademakers n'obtenait pas cette année le 1er prix, c'était afin de le retenir encore un an au Conservatoire, ce qui lui permettra de développer entièrement les admirables qualités dont il paraît être doué. Il nous semble, en effet, qu'un grand avenir est réservé à M. Rademakers. Le second prix est échu en partage à M. Barbier et M. Deron a obtenu l'accessit.

Le concours de la classe de M. Léonard a offert le plus grand intérêt; les six élèves qui ont concouru ont joué la 1re partie du concerto de Beethoven, le sommet des sommets. Si le choix d'un pareil morceau pouvait inspirer au premier abord quelque inquiétude, le résultat, à quelques exceptions près, a certainement dépassé l'attente générale. MM. Bertrand et Panneels ont obtenu le premier prix; M. Alexandre Cornélis, le second. Nous mentionnerons spécialement ce dernier pour l'intelligence et la compréhension dont il a fait preuve dans l'interprétation d'un morceau qui, certainement, n'est pas à la portée de son jeune âge.

Les violons sur lesquels les concurrents ont joué étaient tous d'excellents instruments italiens : deux de Stradivarius, et les autres d'Amati, de Guarnérius, de Guadagnini et de Magini.

Le concours de chant a eu lieu devant un public énorme. Les deux classes de MM. Cornélis et Goossens ne comptaient pas moins de 19 concurrents, hommes et femmes. Nous avons constaté avec plaisir le grand nombre de belles voix qui se sont présentées dans les deux classes. Dans celle de M. Cornélis, trois seconds prix ont été décernés à Mlles Goethaels, Tongres et Dewez; deux 1ers accessits à Mlles Graux et Plisnier et un 2e accessit à Mlle Vandenbroek. Ce résultat fait espérer pour l'année prochaine un concours des plus brillants. Dans la classe des hommes du même professeur, un accessit a été décerné à M. Stratman.

Dans la classe d'hommes de M. Goossens il ne s'est présenté qu'un concurrent, M. Coelho, qui a obtenu un 2e prix.

Les dames, au nombre de six, ont obtenu chacune une distinction : Mlles Lambelé et Wensteu, le 1er prix, Mlles Leclerc et Bacot, le 2e, et Mlles Chauveau et Maschaert l'accessit.

Il nous reste à parler des autres concours, ce sera le sujet d'un second article.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Voici quelques renseignements sur la composition du personnel du théâtre de la Monnaie pendant la campagne prochaine.

Mlle Désirée Artot tiendra pendant les deux premiers mois de la saison l'emploi de première chanteuse d'opéra comique. Elle sera remplacée, à partir du mois de novembre, par Mlle Marimon, de l'Opéra Comique de Paris, qui a été première chanteuse à Lyon pendant l'année dernière. — A M. Wicart succède M. Morère, fort premier ténor, qui vient de l'Opéra de Paris, en passant par Marseille.

Le théâtre royal de La Haye nous envoie M. Monnier, baryton.

L'emploi de première basse d'opéra-comique sera repris par M. De Poitier, autrefois première basse de grand opéra.

M. Vidal, actuellement attaché au Grand-Opéra de Paris, remM. Coulon, qui est engagé à Bordeaux.

M. Charles Achard, que nous cède l'Opéra-Comique de Paris, vient prendre la place de M. Holtzem. M. Charles Achard est le frère de M. Léon Achard qui partage avec M. Montaubry l'emploi des premiers ténors à l'Opéra-Comique de Paris. Tous deux sont les fils de l'ancien artiste tant regretté au théâtre du Palais-Royal.

L'emploi de trial est dévolu à un autre M. Achard, qui n'est point parent de ceux dont nous venons de parler.

L'emploi des fortes chanteuses (Falcon), occupé l'année dernière par Mme Charry, sera tenu par Mme Erambert, et celui des dugazons par Mme Demestre.

Il a été pourvu également au remplacement de Mlle Laurati. C'est Mlle Bose qui revient prendre sur notre scène l'emploi de première chanteuse, qu'elle y a déjà tenu avec succès.

M. Jourdan et Mme Moreau nous restent. Mlle Elmire s'en va. Elle sera remplacée par Mlle Van Boom, jeune artiste belge qui s'est fait applaudir, l'hiver dernier, à plusieurs concerts.

L'*Africaine* sera la pièce capitale de la saison prochaine.

Les rôles sont distribués. On espère beaucoup que cet important ouvrage sera prêt pour le commencement du mois de novembre.

La direction promet de ne négliger rien pour donner du relief à la mise en scène et avoir le vaisseau mobile, ce grand élément de succès.

On parlait de la suppression du corps de ballet; il n'en est rien. Le personnel sera suffisant pour que l'*Africaine* soit montée dans de bonnes conditions. — Une affiche du Théâtre Royal fait savoir aux jeunes gens des deux sexes, qui se destinent à la carrière théâtrale, soit comme chanteurs, soit comme danseurs, qu'ils peuvent se faire inscrire tous les jours, de midi à 2 heures, pour se faire recevoir comme surnuméraires, à la condition d'exhiber une attestation de leurs parents.

*** L'*Indépendance*, dans son no de mercredi, annonce que le différend qui a surgi entre l'administration du Théâtre Royal et M. Hanssens, est définitivement réglé.

*** L'audition des œuvres des jeunes compositeurs qui ont concouru pour le prix de Rome a eu lieu le 27 juillet, dans la salle des académies, au Musée. Le jury était composé de MM. Fétis, Daussoigne-Méhul, Hanssens, Bosselet, Soubre, Benoit et de Burbure.

On a exécuté les trois cantates françaises de MM. Rufer, Haes et Huberti, mais les auteurs des deux cantates flamandes n'ayant pu parvenir à réunir les éléments d'exécution nécessaires, le jury a dû s'en rapporter à l'examen attentif des manuscrits.

Voici les résultats du concours : *Premier grand prix*, M. Huberti, de Bruxelles ; *Deuxième grand prix*, M. Vanden Eede, de Gand, et M. Van Hoey, de Malines ; *Mention honorable*, M. Haes, de Tournai, et M. Rufer, de Liége.

MM. Huberti, Vanden Eede, Van Hoey et Haes sont élèves du Conservatoire de Bruxelles.

M. Vaugheluwe, de Gand, n'a pu achever son œuvre, par suite d'indisposition. On la dit magnifique. Celle de Vanden Eede serait tout-à-fait hors ligne.

*** CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Voici les résultats des concours du Conservatoire qui ont eu lieu, tant à huis clos qu'en public, depuis le 23 juillet :

Harmonie pratique. Premier prix, M. A. Dawson; second prix, M. A. Aertsens ; accessits, MM. J.-B. Coppens et Th. Van Wassenhoven.

Les résultats, pour la même branche d'enseignement, classe des demoiselles, ont été : Premier prix partagé entre Mlles L. Wauters et Marie Jacobs.

Lecture musicale. Premier prix, partagé entre MM. J. Wuille, J. Vanderoost, V. Quinzain, C. Hofman, G. Nys, Em. Blauwaert, J. Lemaître et Fr. Delersy. — Second prix, partagé entre MM. J. Swinnen, E. Dujardin, L. Verhulst, J. Meert, A. Lagay et G. Coutsoul. — Accessits : MM Th. Stengens, I. Chrisostomus, H. Mechin et J. Kefer.

Solfége (classe des jeunes gens). Premier prix, partagé entre MM. J. Duysbourg et L. Paternostre. Second prix, M. Em. Deridder. — Accessit, M. A. Goemans.

Solfége (classe des demoiselles). Premier prix, partagé entre Mlles C. Fischer, C. Williami, M. Heilbron, Ft. Van Heghe, Dés. Fischer, R. Lefebure, J. Vandeucamp, C. Dulleners ; second prix, partagé entre Mlles M. Parsy, C. Polak, E. Derode, H. Lebon, A. Danis, M. Roland. — Accessits, Mlles C. Leprince, M. Salmon, J. Lechien, P. Servais et S. Taymans.

Orgue. L'éminent professeur M. Lemmens, avait choisi pour sujet le concerto no 2 de J.-S. Bach, œuvre magistrale, l'une des plus belles de ce maître et l'une des moins connues en Belgique.

Huit concurrents se sont présentés. Tous se sont fait remarquer dans l'exécution du concerto de Bach et dans une improvisation abandonnée au choix de l'élève.

Le jury était composé de MM. Fétis père, Ch. Bosselet, professeur d'harmonie, chanoine de Vroye, directeur de la musique religieuse du diocèse de Liége, X. Van Elewyck, compositeur de musique sacrée à Louvain, Lassen, maître de chapelle du duc de Saxe-Weimar.

1er prix : partagé entre MM. Aertsens (unanimité) et Van den Plas par 3 voix sur 5.

2e prix : partagé entre MM. Demol (unanimité) et Van Massenhove (3 voix). Deux voix ont été accordées à M. Coppens.

Accessit : M. Coppens, à l'unanimité des voix, MM. Debuc, Vanden Nieuwenhuyzen et Sucre ont obtenu, le premier, deux voix, et les autres chacun une.

Instruments à vent. — *Bugle*. Second prix, M. J. Verlinden.

Cornet à pistons. Premier prix, M. G. Franck. — Deuxième prix, partagé entre MM. P. Coussoul et L. Nys.

Cor. Second prix, M. C. Hemleb. — Accessit, M. L. D'Hont.

Trompette. Premier prix, partagé entre MM. Fl. Bosman et C. Michiels.

Trombone. Premier prix, partagé entre MM. J. Delhise et G. Nys : second prix, partagé entre MM E. Hals et A. Michiels.

Flûte. Premier prix partagé entre MM. L. Vanhaesendonck et A. Vuylsteke; second prix partagé entre MM. Th. Anthoni et H. Vandiopenbeek.

Basson. Second prix, partagé entre MM. N. Denonne et E. Vanheghe. — Accessits, MM A. Danxin, et J. Charlier.

Hautbois. Premier prix, MM. J. Vanderoost et Fr. Lemaire.— Second prix, M. Fr. Sennevald. — Accessit, M. V. Reul.

Clarinette. Premier prix, M. Marc. Sernasse. — Second prix, M. G. Poncelet. — Accessit, M. E. Klein.

Musique classique. — Piano accompagné. (demoiselles). Second prix partagé entre Mlles Marie Dubois et Célina Polack; accessits, Mlles Augustine Humblet et Clara François.

Classe de Mme Pleyel : premier prix partagé et obtenu par Mlles Vergauven, Sturler et Lerminiaux. — Second prix Mlle Devos.— Accessit, Mlles Mascart et Cambier.

Classe de M. Mailly (jeunes gens). Premier prix partagé entre MM. Victor Messagé et Alf. Dawson ; second prix, M. Ed. Samuel.

Classe de M. Dupont : premier prix, partagé entre MM. Ed. Vandoren, A. Dawson et Fr. Chaning. — Second prix, M. Em. Mathieu. — Accessit, M. Maur. Kœtlitz.

Contrebasse. Premier prix, M. Mich. Bekker ; accessit, M. Ed. Bayard.

Violoncelle. Classe de M. Waret : Premier prix, M. Ch. Hses; second prix, M. J. Rocher.

Classe de M. Servais : Premier prix, M. Art. Desmet; second prix, partagé entre MM. Jos. Servais, J. B. Huysmans et P. Cordens.

Le jeune J. Servais, qui a obtenu un second prix, est le fils du célèbre virtuose, dont il promet de porter dignement le nom. Il est âgé de 14 ans.

Violon.— Classe de M. Collyns : Premier prix, M. Ch. Swicker; second prix, M. P. Cestenoble ; accessits, MM. J. Piat et J. Dewinter.

Classe de M. Beumer : Premier prix, M. L. Streibel, premier second prix, M. J.-B. Rademaecker; deuxième second prix, M. Alex. Barbier; accessit, M. J.-B. Deron.

Classe de M. Léonard : premier prix, partagé entre MM. V. Panneels et Ch. Bertrand. — Second prix, M. Al. Cornélis.

Chant. — Cours de M. Cornélis. — (Classe des jeunes gens).— Accessit, M. Straetman. — (Classe des demoiselles). — Second prix partagé entre Mlles Inès Tongre, Béatrice Goethals et Marie Pliniors ; deuxième accessit, Mlle Julienne Vandenbroeck.

Cours de M Geossens. — (Classe des jeunes gens). — Second prix M. Isaac Coelho. — (Classe des demoiselles). — Premier prix partagé entre Mlles Julie Wensten et Alina Lambelé ; second prix prix partagé entre Mlles Eudoxie Leclerc et Stéphanie Bacot ; accessits, Mlles Hélène Maschaert et Céline Chuvaux.

Harmonie. — Premier prix partagé entre MM. L. Barwo et Eug. Hals.—Second prix partagé entre MM. Denys et Wauters. — Accessit : M. Ch. Bertrand.

Composition.—Premier prix partagé entre MM. J.-B. Balthasar, G. Nazy et L. Kefer ; second prix partagé entre MM. Em. Koetliz et L. Barwolf ; accessit, M. Fr. Demol.

⁂ Le gouvernement a fait l'acquisition de l'hôtel dans lequel le Conservatoire royal de musique était installé depuis dix-huit ans, et d'où il était menacé de devoir déguerpir pour cause de fin de bail.

A cet édifice se rattachent des souvenirs historiques. Il n'est plus, il est vrai, ce qu'il était lorsqu'il servait de demeure aux princes de la Tour-Taxis. On le comptait parmi les plus somptueuses habitations de Bruxelles. Il a été coupé en deux par la rue de l'Arbre, et des maisons roturières se sont élevées sur les terrains de ses jardins princiers. Les salles où l'on donne aujourd'hui des leçons de flûte et de clarinette abritèrent jadis des hôtes illustres. Jean-Baptiste de Taxis y reçut le bey de Tunis, Muley-Hassem, lorsqu'il vint solliciter l'appui de Charles-Quint. Chifflet raconte comme quoi ce personnage exotique faisait assaisonner ses mets avec des sauces à l'ambre gris qui parfumaient les pièces où il prenait ses repas, et mangeait des pâtés de paons et de faisans qui ne coûtaient pas moins de cent écus, tant on y mettait d'aromates précieux.

C'est à l'hôtel de la Tour-Taxis que logea en 1746 le maréchal de Saxe, après la prise de Bruxelles, et ce n'est pas le plus agréable souvenir qu'éveille l'édifice en question. Deux ans après, le roi de Danemark, Christian VII, voyageant sous le nom de comte de Travendahl, y descendit et y fit un séjour de quelque durée. En 1790, les Carmélites, qui avaient profité de la révolution brabançonne pour rentrer à Bruxelles, achetèrent l'hôtel et ses dépendances dont elles firent un couvent. Le tout fut vendu comme bien national en 1796, et c'est dans l'ancienne église des Carmélites que la Loge maçonnique tient aujourd'hui ses séances.

Telle est l'histoire de l'hôtel occupé par le Conservatoire, et dont le gouvernement vient de faire l'acquisition. Il est quelque peu délabré; mais les réparations qu'on s'abstenait de faire lorsqu'il s'agissait d'améliorer le bien d'autrui seront sans doute prochainement entreprises et lui donneront une apparence digne d'une propriété de l'État. L'élargissement de la rue de l'Arbre, devenue le prolongement de la rue de la Régence, et la suppression d'une affreuse ruelle par laquelle il est longé de l'autre côté, favoriseront l'exécution des projets qu'on a formés pour sa restauration.

⁂ Les prochaines fêtes de septembre promettent d'être particulièrement brillantes. Nos lecteurs savent déjà que la Société royale de la *Réunion Lyrique* inaugurera à cette époque ces grandes assises de l'art musical dont s'enorgueillissent les vieilles cités des bords du Rhin. Sept à huit cents chanteurs et instrumentistes interpréteront plusieurs œuvres capitales, empruntées au répertoire classique et aux auteurs belges nos contemporains. La Société a reçu l'assurance formelle qu'elle sera secondée par ses amis de Gand et de Liége. Un grand nombre de dames de Bruxelles et de la province ont promis leur gracieux concours. Tout annonce donc que cette solennité artistique sera digne de celles qui jouissent d'une si grande vogue et d'une si haute renommée chez nos voisins allemands.

D'autre part, la Société royale de la *Grande-Harmonie* veut, aux fêtes de Septembre, encore rassembler autour de son antique et glorieux drapeau non-seulement toutes les sociétés d'harmonie et de fanfares tant civiles que militaires du pays, mais même de l'étranger. Ce sera un concours international : une de ces luttes pacifiques et fécondes auxquelles tant de Sociétés doivent et les progrès qu'elles ont réalisés et la renom qu'elles ont acquis. La *Grande-Harmonie* veut que la fête qu'elle prépare soit avant tout la fête du peuple. La ville entière, toutes les places publiques tel sera le vaste théâtre où elle conviera la population à venir applaudir les meilleures conceptions des meilleurs maîtres. Seize prix et médailles, représentant une valeur de plus de 5,000 fr., seront décernés par la Société ; une médaille commémorative sera, en outre, décernée aux corps de musique qui assisteront au concours et auxquelles la *Grande-Harmonie* prépare une réception digne de la capitale.

⁂ On lit dans l'*Écho du Parlement* :

Le concours de Rome est jugé. Trois concurrents avaient opté pour le poëme flamand. Deux ont remporté une brillante distinction. Le troisième eût, dit-on, partagé l'heureux sort de ses collègues, si une indisposition ne l'eût empêché de terminer son œuvre que l'on taxe de magnifique.

Ce résultat doit dissiper bien des préventions. C'est, selon moi,

une victoire que vient de remporter l'art flamand, victoire d'autant mieux caractérisée, que l'un des lauréats n'avait participé jusqu'ici à aucune lutte.

Son œuvre, que j'ai lue attentivement, annonce une organisation d'élite. Idée et forme sont traitées supérieurement. Peut-être eût-elle obtenu la distinction suprême, si des obstacles insurmontables n'en eussent empêché l'exécution. L'autre cantate flamande n'a pas été entendue également.

Pour être juste on eût dû mettre tous les concurrents à même de faire interpréter convenablement leur ouvrage, ou renoncer à toute interprétation.

Ce ne sont pas les éléments qui ont manqué; c'est le temps. Pendant le court intervalle qui sépare la remise de la cantate et son exécution publique, les concurrents flamands, étrangers à la ville, ont dû faire, chez eux, la propagande nécessaire, pour amener ici une phalange vocale capable d'interpreter leur production. Pour cela, il fallait un subside, et la lettre de concession n'est arrivée que samedi, 22 juillet, c'est-à-dire juste quatre jours avant la solennité. Faire, durant ce court délai, l'étude d'une partition exceptionnellement longue et difficile, c'était là une impossibilité radicale.

Aussi, je m'étonne de voir que certains journaux profitent de cette circonstance, pour jeter la pierre à ces courageux jeunes gens, et pour conclure à la suppression de l'élément flamand dans les concours. Est-ce qu'on parle de supprimer les cours de chant et de déclamation du Conservatoire royal, quand, pendant plusieurs années consécutives, ces cours ne fournissent pas de quoi jouer le plus minime opéra *français* du répertoire moderne? W.

*** Agnesi a passé un jour à Bruxelles en revenant de Londres. Ses anciens camarades du Conservatoire ont voulu fêter ses triomphes au Théâtre-Italien de Paris et à Londres. MM. Alphonse Mailly, Pierre Benoit, Edmond Vanderstraten et d'autres artistes lui ont offert un brillant banquet. On a fait à l'artiste éminent l'offre de créer le rôle de Néluske de *l'Africaine*. Il a dû le décliner.

*** On lit dans l'*Art musical* de Paris :

La brillante cantatrice, Mlle Désirée Artot, qui a obtenu de si glorieux succès en Allemagne et en Angleterre, et qui, aujourd'hui, est une des étoiles les plus lumineuses de nos théâtres lyriques, va donner des représentations à Bruxelles, à l'ouverture du théâtre de la Monnaie. Nous félicitons les dillettantes bruxellois de cette bonne fortune, et, dès aujourd'hui, nous pouvons leur annoncer que Mlle Désirée Artot se révélera à eux dans l'un des rôles les plus favorables à son poétique talent. M. Letellier, en effet, a résolu de monter *Violetta* (la Traviata), cette partition favorite du répertoire du Théâtre-Lyrique, et l'une des plus populaires sur toutes les scènes du monde.

*** Un grand festival donné par l'administration communale de la ville de Louvain aura lieu en cette ville, le dimanche 3 septembre, à l'occasion de la kermesse.

Le festival aura lieu à la place Saint-Jacques et au Vieux-Marché, à deux heures de relevée.

Toute Société qui voudra prendre part au festival en donnera avis, par écrit, à l'administration communale, avant le 20 août prochain, en indiquant les morceaux qu'elle se propose d'exécuter.

Les Sociétés de la ville et de la banlieue ne pourront prendre part au festival.

Une médaille en vermeil, de grand module, sera décernée par la ville de Louvain à chaque Société qui prendra part à la fête; il sera décerné en outre une médaille de même module à la Société la plus nombreuse, à la Société la plus éloignée, et à celle qui portera la plus belle tenue civile ou militaire.

*** On lit dans la *Presse théâtrale* de Paris :

Joseph Dupont, le compositeur distingué dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, et le frère d'Auguste Dupont, le célèbre pianiste belge, a quitté l'Italie où, pendant quinze mois, il a travaillé à diverses œuvres mélodiques et nous a rapporté du pays de l'inspiration une grande marche symphonique avec chœurs où il a combiné, par d'heureux effets d'harmonie, différents airs patriotiques italiens. Nul doute qu'après une première audition de cette œuvre remarquable à Bruxelles, nous n'ayons la bonne fortune de l'entendre cet hiver à Paris, où rarement ce genre d'essais lyriques a été tenté avec supériorité.

*** Les feuilles gantoises jettent feu et flamme contre le jury du concours. Elles prétendent que la décision de cet aréopage est entâchée d'illégalité, parceque les cantates flamandes n'ont pas été entendues. Elles se fondent sur un article du règlement organique qui dit que le jugement ne peut être prononcé qu'après l'audition des cantates.

Deux jours après le vote, l'*Écho du Parlement*, dans un long article sur le concours de Rome, soutenait cette thèse : ou bien, toutes les cantates devaient être exécutées, ou bien il fallait renoncer à toute interprétation.

L'*Indépendance* elle-même, si hostile (on sait pourquoi), à l'introduction de l'élément flamand dans le grand concours de composition musicale, convient de la chose de la meilleure façon du monde. Que fera-t-on maintenant? *That is the question.*

*** Les cantates flamandes n'ont pas été exécutées, leurs auteurs n'ayant pas eu le temps nécessaire pour rassembler les éléments d'exécution.

*** M. Edmond Vanderstraeten est occupé à mettre la dernière main à son *Théâtre villageois en Flandre*, envisagé au point de vue philosophique, littéraire et musical. Le tout formera un gros volume in-8° avec planches.

*** A l'occasion de notre articulet sur le luthier Tuerlinckx, de Malines, on nous adresse une biographie spéciale du personnage, ornée d'un joli portrait. Les particularités qui y sont relatées, concordent, de tout point, avec les renseignements que nous avons fournis. Nous pouvons ajouter que Tuerlinckx figurera dans la grande biographie nationale qui se publie sous les auspices du gouvernement. Tant mieux. On ne saurait trop populariser le souvenir des artistes qui ont laissé une trace marquante de leur passage ici-bas.

LIÉGE. — La Société royale, la *Légia*, a donné le 30 juillet un concert auquel assistait une foule nombreuse, désireuse à la fois de passer une soirée agréable et de venir en aide aux familles si cruellemment éprouvées des victimes de la catastrophe du 15 juin. Nous avons eu le plaisir d'y entendre, outre cet excellent cercle, divers artistes distingués et qui sont : Mesd. Mathilde et Anna Vercken et M. Rodolphe Massart.

Mlle Vercken nous a chanté avec son talent, son fini et son brio habituels la valse du *Pardon* et l'air de *Betly*. Les brillantes qualités de voix et de méthode qu'elle a déployées dans les deux morceaux, lui ont valu les applaudissements les plus chaleureux et les plus mérités de la part du public, dont elle possède, du reste, toutes les sympathies. Mlle Anna Vercken se faisait entendre pour la première fois à Liége et ses débuts ont démontré qu'elle était bien à la hauteur de la réputation qui la précédait; la façon émouvante et pénétrée dont elle nous a dit une romance d'Iradier, a révélé au public une artiste pleine d'avenir et qui, dans un temps peu éloigné d'ici, occupera une des premières places parmi les artistes dramatiques les plus distinguées. Le succès qu'elle a obtenu a été d'autant plus éclatant que le public était reconnaissant à Mlle Vercken d'avoir consenti à remplacer M. Carman assez gravement malade, et à se faire entendre ainsi à l'improviste et sans aucune préparation.

M. Rod. Massart, que vos lecteurs connaissent de longue date, nous a fourni de nouvelles preuves de son talent, par l'exécution de trois morceaux :

1° *Fantaisie-caprice* pour violon (Vieuxtemps); 2° *Berceuse* (Reber); 3° *Ronde des Lutins* (Bazzini). Le jeune et habile virtuose s'est fait particulièrement applaudir dans ces deux derniers morceaux, qui sont moins longs et d'un style plus agréable et entraînant que le premier, pièce d'une incontestable valeur cependant. Quelques amateurs de la Société avaient consenti à suppléer M. Carman, empêché, par une indisposition subite, de se faire entendre. MM. Voué, Vandermeer, Gilkinet et Classen se sont parfaitement acquittés de cette tâche; le premier en nous disant avec beaucoup de sentiment un fort mauvais morceau malheureusement, les autres en exécutant avec un entrain et un talent peu ordinaires le charmant trio de *Georgette*.

Enfin la *Légia* elle-même nous a chanté avec la perfection et l'ensemble que tous lui connaissent plusieurs chœurs de Limnander, Otto et Thomas. Les chœurs : *Au tombeau des janissaires* et *le Tyrol* ne sont pas inconnus à vos lecteurs, et comme déjà les hommes de goût se sont prononcés à leur sujet, il n'y a pas lieu d'en faire une nouvelle appréciation. Le chœur de M. Otto n'avait guère été chanté à Liége; sa vivacité et sa franchise d'allures, son caractère de gaieté amoureuse enfin, et surtout la façon charmante dont la *Légia* l'a rendu, lui ont conquis les plus sympathiques applaudissements du public qui a paru le goûter plus que les autres chœurs exécutés.

Concours du conservatoire. — Chaque séance est présidée par M. le directeur Etienne Soubre.

Trombone. — Professeur : M. Daloze. 3 concurrens.

2° prix, partagé entre MM. M. Lambert, par 4 voix, et V. Lambermont, par 3.

Cornet à pistons. — Professeur : M. Everaerts. 7 concurrents.

1er prix, partagé entre MM. D. Gérardy, par 5 voix, et L. Evrard, par 3. 2° prix, M. F. Depret, par 4 voix. Accessit, M. J. Cox, par 4 voix.

Cor. — Professeur : M. Toussaint Radoux. 3 concurrents.

2° prix, M. J. Vanpouck, par 5 voix. Accessit, M. E. Polain, par 4 voix.

Le jury se composait de MM. J. P. Massart, Terry, Tricot et Romedenne.

Clarinette. — Professeur : M. J. P. Massart. 2 concurrents.

2° prix, M. L. Lévoz, par 5 voix.

Flûte. — Professeur : M. Tricot. 7 concurrents.

1er prix, M. F. Barbière, à l'unanimité. 2° prix, partagé entre MM. J. Mathieu, à l'unanimité, L. Vanderschilde, par 4 voix, et A. Hutoy, par 3. Accessit, partagé entre MM. E Dwelshauvers et A. Longprets, par 4 voix.

Hautbois. — Professeur : M. Romedenne. 3 concurrents.

1er prix, à l'unanimité, M. J. Lebert; 2° prix, à l'unanimité, M. J. Behiels. Accessit, M. Alfred Lambotte, par 4 voix.

Jury : MM. Duguet, Th. Radoux, Everaerts et Victor Massart.

Orgue. — Professeur : M. Duguet.

1er prix, à l'unanimité, M. Emile Kayser; accessit, M. Alph. Conrardy, par 5 voix.

Concours supérieur. — La médaille en vermeil est décernée à M. Ph. Rüfer, par 4 voix. L'épreuve imposée consiste dans l'exécution d'une fugue, dans l'accompagnement d'un plain-chant et l'improvisation sur un sujet donné.

M. Rüfer a exécuté deux fugues de Schumann et une improvisation sur un sujet donné.

Jury : MM. Mailly, professeur d'orgue au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; J. B. Rongé, compositeur; Ledent, Henrotay, Ghymers et J. Conrardy.

Concours de piano (hommes). — Professeur : M. Ledent. 4 concurrents.

1er prix, partagé entre MM. G. Groven, avec distinction, et Th. Jadoul. 2° prix, partagé entre MM. F. Hardy et E. Weerts, par voix égales.

Jury : MM. Mailly, Duguet, J. Dupuis, L. Massart, J. Massart, J. Conrardy, Ghymers et Hacken.

Déclamation. — Les élèves demoiselles ont exécuté un proverbe de Victor Leclercq, et un opéra-comique inédit, dont les paroles sont dues à M. Bogaerts, et la musique à M. Everaerts, professeur au Conservatoire.

Huy. — Le 13 août, la Société Chorale des *Amateurs* offrira à quarante sociétés belges et étrangères un grand concours international de chant d'ensemble.

La musique a été de tout temps en honneur à Huy. Le compositeur Ansiaux, dont les productions ne sont pas tombées dans l'oubli, les Delhaise, les Wery, et aujourd'hui le compositeur Camauër ont tour à tour aidé au progrès de l'art musical dans cette ville. Huy a vu d'abord se fonder, en 1816, une société d'harmonie, qui a été considérée longtemps comme une des meilleures du royaume. Elle existe encore, mais ne prend plus part aux luttes musicales ouvertes dans le pays. Le cercle choral, la *Société des Amateurs*, a été fondé en 1853, et dès les premiers jours, cette réunion d'artistes, placée sous la direction de M. Godefroid Camauër, a obtenu dans divers concours les plus brillants succès. De 1853 à 1863, cette société a remporté six prix importants, et, d'un rang inférieur d'abord, elle est parvenue au rang des premières sociétés chorales du royaume, qu'elle a su vaincre en plus d'une circonstance solennelle. Son chef, M. Camauër, est, il est vrai, un artiste d'un rare mérite, d'un persévérance extraordinaire, d'un zèle infatigable. Comme compositeur, il nous a donné quelques productions qui révèlent un belle intelligence musicale. Son opéra, *Grétry à Fontainebleau*, représenté à Liége en 1857, a obtenu un succès de bon aloi. C'est sous les auspices de cet honorable artiste, qui, depuis 1840 travaille à élever à Huy le niveau de l'art et de la *Société des Amateurs*, que le grand concours de chant aura lieu. Cologne et Aix-la-Chapelle enverront à Huy leurs meilleures sociétés chorales. Ce sera une lutte solennelle. Outre ce concours, il y aura, le 14 août, un concert de la célèbre musique des guides.

Ostende. — Un pianiste célèbre a fort intrigué le public des bains. Il y a dans certains salons publics des pianos invraisemblables. Or, il se mit à jouer sur un de ces instruments sans nom, la canne dans les jambes, avec des gants, et il en tira des sons tels qu'on eût dit qu'il avait affaire à l'un de ces merveilleux Erard, qui semblent jouer tout seuls. Ce qui était curieux, c'était de lui voir faire d'un seul doigt ces passages en notes redoublées auxquels le profane emploie d'ordinaire trois ou quatre doigts. Il avait à peine l'air d'y toucher et cela se liait de telle sorte qu'on vint voir, croyant qu'un violon jouait le thème de l'air.

Personne ne le connaissait; vint quelqu'un qui, mieux instruit, dit tout bas son nom. C'était l'auteur de plusieurs mélodies qui ont, depuis vingt ans, une popularité pareille à celle de la *Normandie* de Bérat; l'auteur de *ma Goëlette*, de *ma Barque*, du *Petit Enfant*, l'improvisateur par excellence, le pianiste d'Érard, enfin Alfred Quidant.

Des affiches placardées aux coins des rues d'Ostende annoncent que Mlle Adelina Patti donnera sous peu un concert dans la grande salle du Casino. Samedi prochain Wicart donnera, au Casino, un concert au profit de l'hospice des pauvres vieillards d'Ostende.

Un autre concert s'organise encore, en ce moment, au profit des pauvres. La musique de symphonie du *Kursaal*, le Cercle choral *Cæcilia* et les sommités musicales prêteront leur concours à cette fête de bienfaisance, qui aura lieu dans la semaine qui suivra les courses, c'est-à-dire du 20 au 26 août.

Spa. — Le premier concert de la saison avait réuni, à la redoute (28 juillet), quatre virtuoses distingués : Mmes Escudier, Nilsson, MM. Nathan et Bloch.

Mme Escudier-Kastner nous est revenue dans toute la plénitude de son beau talent de pianiste. Des *Variations* de Handel, le *Torrent* de Lacombe et une fantaisie sur *Bélisaire*, de Goria, nous ont permis de constater que l'excellente artiste n'a rien perdu de son jeu souple et brillant, de son doigté magique et vigoureux.

Le violoncelle va à l'âme comme la parole même; il est à la fois viril et doux. M. Nathan en joue très-bien, avec goût, avec certitude, avec respect; ses deux *fantaisies*, très-adroitement conçues, ont été exécutées purement et fermement, au grand plaisir du public.

M. Bloch, le chanteur comique, est un homme de bonne compagnie, et on a récompensé son tact par des encouragements très-sincères.

Quant à Mlle Nilsson, du Théâtre Lyrique de Paris, elle a réellement triomphé. Sa voix est douce, claire, d'une rare pureté, tout à fait séduisante; elle dit très-bien, elle phrase avec une délicatesse naturelle qui paraît n'avoir pas eu besoin de travail pour se manifester; tout son art semble consister dans l'absence d'art. A peine a-t-elle commencé son chant que déjà vous êtes

subjugué. C'est la charme, et non un charme. Elle a eu un succès très-grand. On l'a forcée de revenir après chaque morceau, et elle est revenue avec des façons modestes qui ont plu à tout le monde. En la rappelant, on voulait certainement lui dire qu'elle avait bien chanté et que sa voix était délicieuse, mais on voulait aussi la revoir, car Mlle Nilsson est jolie et bien faite, qualités qui ne gâtent rien, même chez une chanteuse.

Lundi dernier, Mlle Singelée, MM. Servais, Warnots et Mansour se sont fait entendre à leur tour. Nous reparlerons de ce concert.

*** Notre concitoyen Jehin-Prome est en très-grande faveur au Canada. « Ce roi des violonistes, ce nouveau Paganini », comme l'appelle un journal de Montréal, *la Minerve*, a donné dans cette ville concerts sur concerts, le dernier en date du 5 juillet.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — La distribution des prix aux lauréats des derniers concours du Conservatoire a eu lieu vendredi, sous la présidence de M. le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. Beaucoup de notabilités artistiques et administratives assistaient, selon l'usage, à cette solennité. Le ministre a prononcé un discours fort applaudi qui est une exhortation toute bienveillante à travailler plus que jamais. Il y a bien longtemps qu'on en dit autant à nos jeunes conservatoriens ; ils crient bravo ! ils s'enthousiasment, mais ils ne mettent pas très-ardemment en pratique les sages maximes qu'on leur présente. Un petit concert a terminé agréablement la séance. Ce qu'on y a entendu de plus remarquable c'est, dans une scène de *Roméo et Juliette*, Mlle Bloch, premier prix d'opéra. Cette jeune personne est belle, elle possède une voix magnifique de contralto, atteignant sans effort le registre du soprano. Elle possède beaucoup de sentiment naturel et a déjà un fort joli talent ; je crois que c'est un sujet d'élite en perspective. Dans les concours on a entendu quelques voix, tant chez les hommes que chez les femmes ; des basses, barytons et sopranos légers surtout ; quant aux ténors de grand opéra, ils continuent à être d'une désolante rareté. A l'année prochaine maintenant.

J'ai à vous parler d'un bien triste événement que les journaux de la semaine vous ont certainement appris déjà. Ce pauvre Gourdin est mort ; encore un que la phthisie a emporté. Il n'avait que vingt-trois ans et s'était déjà fait un nom au théâtre. C'est qu'en lui il y avait l'élément artistique ; il aimait ardemment son art et lui consacrait tout son temps. A l'âge où les jeunes gens se demandait encore quelle carrière ils embrasseront, Gourdin avait déjà obtenu les prix du conservatoire et il débutait à l'Opéra-Comique, presqu'en même temps que Capoul et Cico ses camarades d'école, comme lui promptement arrivés. Gourdin a créé quatre rôles qui lui ont fait un nom : Pandolphe, de la *Servante Maîtresse ;* Baskir de *Lalla Roukh* ; Lambro, de *Lara*, enfin le capitaine Paroles, du *Saphir*. Les trois premiers lui ont valu un succès grand et mérité; ils l'ont posé au premier rang comme chanteur et comme comédien. Quand il créa Paroles, Gourdin commençait terriblement à se fatiguer ; trop jeune il avait fait un travail excessif, d'autant plus que sa constitution n'était pas des plus vigoureuses. Cette mort a beaucoup peiné les artistes. Le public regrette aussi Gourdin, dont la perte fait un grand vide dans le personnel de l'Opéra-Comique.

L'*Africaine* a repris sa marche régulière ; elle absorbe l'affiche. Les *Huguenots* n'ont été donnés que deux fois; j'en ignore la cause. Toujours salle comble, du reste, aux représentations de l'*Africaine* et toujours succès pour ses interprètes, Marie Saxe et Faure principalement. On ne sait rien des projets de l'Opéra pour l'hiver ; y aura-t-il une nouveauté ou d'importantes reprises, on l'ignore. Il n'est guère question que d'un ballet. Ce n'est pas très-substantiel. Après tout, il est vrai qu'avec l'*Africaine*, *Roland* et le répertoire, l'Opéra peut fort bien passer son hiver, et c'est sans doute ce qu'il se dit.

L'Opéra-Comique passe sans grand éclat, mais sans grand désavantage non plus, l'été; il ne fait pas d'énormes recettes, il vivotte. Achard a pris son congé il y a quelques jours, après une saison très-fatigante, fort remplie et, en somme, plus laborieuse qu'avantageuse, car les créations n'ont pas abondé pour lui ; nous trouvons juste un mauvais rôle. Mauléon, du *capitaine Henriot*. Le lendemain de la clôture d'Achard, Montaubry est rentré par Chapelou, du *Postillon* ; deux jours après il reprenait *Fra Diavolo ;* dimanche *Zampa* et rentrée aussi de Mlle Cico. Nous aurons bientôt les *Porcherons*. On continue à donner *Marie* qui fait encore ses trois petits mille francs de recette. Dans le commencement, je croyais que le public venait en partie pour admirer la perruque blonde dont s'était affublée Mme Galli-Marié ; mais comme la perruque a disparu et que le monde a continué de venir, il est certain que je m'étais trompé. Ces recettes, relativement fort satisfaisantes, n'empêchent pas la direction de préparer pour l'œuvre d'Hérold une interprétation nouvelle : les artistes qui chantent actuellement *Marie* vont passer à autre chose et nous allons avoir l'ineffable plaisir d'admirer un nombre d'élèves plus ou moins lauréats du Conservatoire dans cet ouvrage. Du reste, la direction de l'Opéra-Comique brille fort par ses idées originales. L'autre soir elle a offert au public une vieillerie poudreuse, caduque, tellement vieille enfin qu'elle était totalement inconnue de la génération. Le titre en est : *les Chasseurs et la laitière*. Anseaume en fit les paroles ; Duni adapta des tierces, des sixtes et des parties de hautbois et de flûte à ces paroles, et fit une partitionnette bien moins importante que la plus chétive de nos modernes opérettes. La direction a donné ce petit ouvrage sans convier la presse, aussi cela a-t-il été un petit succès de famille. Je dis succès sans attacher grande importance au mot. Le public a vu une pièce type d'innocence; il a entendu une musique fort anodine, des tierces et des sixtes lui ont chatouillé les oreilles; Mlle Girard a ravissamment chanté son petit rôle, Trillet lui a gentiment donné la réplique, enfin Sainte-Foy et Bataille ont fait tout leur possible pour rendre amusants les deux chasseurs, et le public a répondu aux romains qui applaudissaient en gens désireux de mériter la confiance de leur général. Tout s'est bien passé, et le lendemain seulement on s'est demandé pourquoi cette bluette vieillotte avait été reprise. Il est de fait que la moindre nouveauté eût été préférable. — Pour remplacer Gourdin il est question de M. Melchissedec, une réputation provinciale.

Le Théâtre-Lyrique est toujours fermé. La prochaine saison ne se présente pas d'une façon bien merveilleuse. On annonce comme œuvres : *Nahel*, de Littolf; *Ivan*, de M. Bizet; la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe ; trois actes de M. Jules Cohen ; quatre actes de M. Chérouvrier. Tous ces auteurs nouveaux feront-ils la fortune du Lyrique? Un seul d'entre eux attirera-t-il la foule? Je souhaite de tout cœur que les événements répondent : oui, mais il est permis d'avoir des craintes. M. Carvalho ne me paraît pas être fort confiant en tout cela. Il a l'intention de monter le *Ballo in Maschera* et *Crispino e la Comare*, sans doute pour faire diversion aux nouveautés qui peut-être l'effraient.

Le *Ballo*, dont la représentation sera, espérons-le du moins, le dernier soupir d'un déplorable système, aura pour interprètes principaux Monjauze, Lutz, Mme Rey-Balla et Nilsson. Quant à *Crispino*, jusqu'à présent on ne parle que d'Ismaël. Je crois que M. Carvalho ferait bien mieux de reprendre *Psyché*, d'Ambroise Thomas, et de s'assurer de l'*Hamlet*, du même maître, qu'il pourrait avoir. Mais décidément le directeur du Lyrique ne croit qu'aux traductions, et pourtant le passé prouve qu'avec les auteurs français on peut faire fortune. *Faust*, les *Dragons*, la *Reine Topaze*, *Jaguarita*, le *Bijou perdu*, *Si j'étais roi*, le *Billet de Marguerite* et tant d'autres ouvrages donnent raison à la France contre les envahissements de l'étranger. Enfin, nous verrons bien ce que fera M. Carvalho. Je crois que l'année qui s'avance sera curieuse ; à coup sûr elle sera productive et pourra bien prouver à l'autorité que le Lyrique a besoin d'une subvention plus forte que celle qui lui est allouée, pour pouvoir supporter les charges énormes que crée le titre envié de Théâtre Impérial.

Toujours silencieux est aussi le Théâtre Italien. On ne parle pas de la subvention et je crois fort, en le regrettant, que M. Bagier n'a pas obtenu qu'on la lui rendît. Il forme actuellement son personnel, et il est probable que le tableau ne tardera pas à être affiché. On annonce vaguement quelques traités. Mmes Penco, Patti, De Lagrange, Galetti, Grossi, MM. Fraschini, Baragli, Nicolini, Agnesi, Delle Sedie, Zucchini, Scalese, Selva. Il paraît que M. Bagier tient énormément à Mme De Lagrange, car il la conserve, bien que le public n'en soit pas enthousiaste. Il avait été question de l'engagement d'Arditi, l'auteur du fameux *Bacio*, comme chef d'orchestre, mais la nouvelle a été démentie. Il se pourrait que nous entendissions Mlle Lucca, cette célébrité qui révolutionne l'Allemagne et l'Angleterre musicales. Les cantatrices que le public voudrait voir revenir à Ventadour, ce sont les sœurs Marchisio; malheureusement, impossible de les avoir pour la prochaine saison. En fait d'œuvres nouvelles, on ignore complètement ce que nous réserve M. Bagier.

Une seconde tentative lyrique a été faite au Grand-Théâtre Parisien; on y a donné le *Barbier*, chanté par Mme Ida Massy, MM. Diepdalle, Michot, Larose. Cette tentative a parfaitement réussi; les artistes ont été fort applaudis et il y avait beaucoup de monde dans la salle.— le fait a été remarqué. Il est toujours question de l'opéra interprété régulièrement dans cette salle par les élèves de Duprez. Si les représentations sont seulement passables et que les places soient à très bas prix, l'idée pourra réussir. Car une chose certaine, c'est que les scènes musicales manquent à Paris; mais en établir dans des conditions satisfaisantes est bien difficile. Le Théâtre Saint-Germain continue à servir *Richard* à ses habitués. Des voyageurs hardis affirment que nombreux deviennent les habitués.

On s'occupe des représentations et des cantates du 15 août. L'Opéra donnera *Roland* et une cantate, paroles de Méry, musique de M. Delibes; la cantate de l'Opéra-Comique est commandée à MM. Jules Adenis et Adrien Boïeldieu.

Vous savez que la discorde est dans la société des auteurs et compositeurs. Les tribunaux s'occupent de l'affaire. Cette affaire est intéressante au plus haut point, car d'une scission dans la Société peut résulter un état de choses nouveau pour les théâtres. J'espère, dans mon prochain courrier, vous pouvoir dire qui a triomphé devant les juges, des fédéraux ou des confédérés.

Jules Ruelle.

⁂ Un certain nombre d'artistes, venus les uns de Londres, les autres de Madrid, n'ont rien eu de plus pressé, dès le premier jour de liberté, que de venir admirer l'édition *princeps* de *l'Africaine*. On voyait à l'Opéra, ces jours-ci, Tamberlick, Graziani, Neri-Baraldi, Mme Nantier-Didiée, Mlle Fricci et enfin, la jeune et charmante Selika de Londres, Mlle Pauline Lucca. M Auber et M. Émile Perrin lui ont fait visite. Elle était arrivée le matin, et elle est repartie le lendemain pour Ischl, non sans avoir rendu à M. Auber sa visite: n'ayant pas trouvé le maître au logis, elle lui a laissé sa carte, une photographie qui la représente en Zerline (de *Fra Diavolo*), un de ses derniers triomphes.

⁂ De Vichy, où elle vient de se faire entendre. Mlle Adelina Patti se rendra aux bains d'Ostende; puis elle visitera Wiesbaden et enfin Bade, où elle chantera le 5 septembre.

Pendant ce temps, Mlle Carlotta Patti, sa sœur, donnera des soirées musicales à Rouen, à Dieppe et au Hâvre, en compagnie de Bottesini et des frères Guidon. Elle se rendra ensuite à Boulogne-sur-Mer, et y figurera au premier concert philharmonique avec MM. Léonard et Servais, les éminents virtuoses belges — Ce n'est qu'après cette campagne d'été que Mlle Carlotta Patti s'acheminera vers le Nord. On sait que M. Ulmann a fait des arrangements avec MM. Henri Vieuxtemps, Brassin, Alfred Jaël et Piatti, et que ces artistes d'élite suivront Mlle Carlotta Patti en Russie, à l'automne prochain.

⁂ Bologne fera connaître la première en Italie *l'Africaine*, dont les représentations suivront probablement de près l'ouverture de la saison d'automne. Le théâtre de la Scala donnera aussi cet opéra, mais seulement en carnaval. A Bologne, le rôle immense de Sélika sera confié à la remarquable Mlle Carolina Ferni dont le passé est un sûr garant du talent qu'elle déploiera dans cette nouvelle création.

⁂ On a plusieurs fois annoncé que le célèbre ténor Duprez allait prendre la direction musicale d'un nouveau théâtre. Ce qui n'était qu'à l'état de projet sera bientôt une réalité. Le Grand-Théâtre-Parisien deviendra, à partir du 20 septembre prochain, une scène musicale, et prendra le titre de *Théâtre populaire de grand opéra*. Tous les deux jours, on y représentera un ouvrage lyrique, et c'est Duprez lui-même qui aura la haute direction des études. C'est, selon toute probabilité, par un grand opéra de Duprez qu'aura lieu l'ouverture.

⁂ La famille du compositeur Halévy est dans les transes, aussi bien que les admirateurs du célèbre maëstro. On sait que ce dernier a laissé dans ses œuvres posthumes un opéra en trois actes, intitulé: *Clari*. On sait que l'œuvre était entièrement terminée. Mais, dans les papiers du défunt on n'a trouvé que deux actes. On ne peut mettre la main sur le troisième. On se livre à des recherches qui doivent aboutir, puisque ce troisième acte a été exécuté au piano devant quelques intimes d'Halévy.

⁂ Nous aurons l'hiver prochain, à Paris, outre Sivori, M. Joachim, qui prend ses dispositions pour nous rester six semaines environ.

ALLEMAGNE.

Berlin. Le *Journal de Berlin* persiste à promettre l'arrivée, à Vienne, de l'abbé Liszt dans le mois d'août; « après un court séjour à Vienne, ajoute ce journal, il se rendrait au grand festival de Pesth pour y diriger lui-même son *Oratorio de sainte Elisabeth*, puis F. Liszt retournera à Rome pour prendre ses fonctions de maître de chapelle de l'église Saint-Pierre; nous tenons de source authentique que l'ambition de Liszt ne va pas jusqu'à désirer de *dire des messes*, mais seulement de *les composer*. »

La réouverture de l'Opéra-Royal est annoncée pour le 31 août.

Au théâtre de Woltersdorff, on a mis à l'étude l'opéra comique de Grétry intitulé *Barbe-Bleue*.

Breslau. — Notre théâtre a été la proie des flammes, dans la soirée du 20 juillet, à la suite d'une représentation de la *Juive*.

C'était une des plus belles salles de l'Allemagne.

La troupe italienne, dirigée par M. Ronzi, venait de donner à Breslau quatre représentations et en aurait donné un plus grand nombre sans ce fatal accident, qui privera pour longtemps les Breslaviens de tout spectacle d'opéra.

Ems. — Notre administration a l'heureux don d'attirer les hommes de talent; elle a le tact de les retenir. *Valse et Menuet*, de MM. Méry et Deffès, vient de prendre une place brillante au répertoire de notre théâtre et il est certain que c'est un nouvel ouvrage que nous prendront Paris et la province française.

On y trouve, cela va presque sans dire, une valse et un menuet et ce sont deux choses délicates que ces morceaux que M. Deffès a cherchés et ciselés avec amour, et qui, bien sûr, feront leur chemin dans le monde.

Bade. — Le grand concert *international* donné le 31 juillet dans la salle de la Conversation, sous la direction de M. E. Reyer, a eu l'importance et le retentissement d'un événement musical qui jettera un vif éclat sur la saison de Bade, en même temps qu'il a enfin répondu aux aspirations du dilettantisme classique, qui n'a pas vu sans un vif regret s'interrompre, il y a quatre ans, les mémorables concerts-festivals que venait diriger annuellement M. H. Berlioz, concerts qui, par leur organisation grandiose, par les personnalités artistiques et les œuvres rares qui s'y produisaient, donnaient à Bade musical une suprématie incontestée non seulement sur les autres villes d'Eaux, mais encore sur d'importantes capitales.

Les divers morceaux exécutés étaient choisis avec beaucoup de tact; ainsi: l'ouverture de Litolff sur le *Chant des Belges*; deux chœurs de Reyer, tirés, l'un du *Sélam*, l'autre intitulé: *l'Hymme au Rhin*; le *Prélude* de *Liszt*; un air de l'opéra de *Rousslan et Loudmilla*, de Glinka, chanté en russe par Mme Viardot; *la Fuite en Egypte* et presque tout le second acte des *Troyens* de Berlioz; l'introduction et un final de *Tristan* de Wagner; la prière de *Moïse*, de Rossini.

L'Hymne au Rhin, dû à la collaboration de Reyer et de Méry, a été l'objet surtout d'un grand succès.

L'idée toute internationale qui domine le texte, le caractère solennel de la musique, assignaient, selon nous, à cet hymne, à cette cantate, si l'on veut, la première place sur le programme qui n'eût pu avoir de frontispice plus en harmonie avec l'édifice. C'est en effet le chant d'union de la France avec l'Allemagne, au nom de la musique. Après un large récit de baryton, que la voix vibrante et de lointaine portée de M. Agnesi a puissamment présenté, le même chanteur dit une strophe très-mélancolique, consacrée à l'Allemagne, *Reine de la grande harmonie*, à laquelle répond le chœur. Toute la strophe de soprano: *Oui, portez la nouvelle aux plus lointains empires!* puis l'allégro *Venez tous, ô vous qu'on admire*, est empreinte d'un enthousiasme que Mme Charton-Demeur a exhalé avec une puissance d'organe extraordinaire.

Un final en style travaillé, rehaussé, comme toute la composition, du reste, par une instrumentation très-riche, qui donne fort à faire aux cuivres aigus, couronne l'*Hymne au Rhin*, dont l'exécution et le succès ne doivent rien avoir laissé à désirer ni au poète ni au compositeur.

⁂ Les journaux de Wiesbaden parlent en termes fort enthousiastes d'un splendide concert que la direction du Kursaal avait organisé le 4 de ce mois. Parmi les artistes engagés nous remarquons les noms de M. Batta, violoncelliste, Mlle Dunord, cantatrice, et Louis Brassin. L'éminent pianiste dont le nom seul avait suffi pour réunir le public connaisseur dans la salle du Kursaal, a exécuté la *Marche de Tannhauser*, la *fantaisie de Faust* et une ravissante *Rêverie pastorale*, également de sa composition. Nous renonçons à traduire les manifestations spontanées que l'incomparable talent de Brassin a excitées parmi ce public d'élite. Brassin a été rappelé deux fois; c'est là un succès qu'il peut ajouter à tous ceux qu'il a déjà remportés. M. Batta et Mlle Dunord ont eu une bonne part des succès de la soirée.

Dresde. — Un opéra en un acte : *l'Orage pendant l'éclat du soleil*, de M. Dorn, maître de chapelle à l'Opéra-Royal de Berlin, vient d'obtenir un très-grand succès au théâtre de la Cour.

Schnorr a été emporté, en quelques jours, par une fièvre typhoïde. C'est un rude coup pour Wagner, qui se trouve ainsi privé des deux seuls interprètes auxquels il ait pu confier son dernier ouvrage. Schnorr était un musicien renommé, un artiste convaincu, un homme de cœur. Wagner perd en lui un ami dévoué, un auxiliaire qu'il ne trouvera plus.

⁂ — La ville de Dresde vient d'avoir une de ces grandes fêtes que l'Allemagne se donne périodiquement à elle-même, véritables fêtes nationales et qui commencent à entrer dans les mœurs.

Cette fois l'on s'était donné rendez-vous pour célébrer l'union des nombreuses sociétés de chant, qui n'étaient organisées jusqu'ici que par provinces.

Un millier de sociétés, représentées par seize mille chanteurs, avaient répondu à cet appel. Parmi ces chanteurs, on voyait des délégués de sociétés de chant de l'Amérique, de la France, de l'Angleterre, de la Suisse, de la Russie, du Portugal, de la Norwége. On estime que le nombre des autres étrangers dépassait cent mille.

La fête a duré quatre jours. Une quantité prodigieuse de morceaux ont été chantés; jamais ni chanteurs ni auditeurs n'ont montré la moindre lassitude. Le plus souvent les compositeurs dirigeaient eux-mêmes leurs compositions, comme Abt, A. et W. Tschirch, E. Becker, J. Otto, Faisst, Schuppert, Krebs, Mohr, Kretschmer; ils dirigeaient également les morceaux de Mozart, Mendelssohn-Bartholdy, du duc de Cobourg-Gotha, de Schubert, de M. de Weber, etc.; 219 instruments de cuivre accompagnaient le chant avec une rare perfection.

En général, les morceaux écrits dans un style simple produisaient le plus d'effet et causaient souvent une véritable commotion électrique dans l'auditoire. Nous citerons, sous ce rapport : *Aux artistes*, par Schiller (Mendelssohn-Bartholdy); *la Nuit* (Schubert); *la Bataille des fantômes* (Kretschmer); *l'Epée*, (M. de Weber); des *Chants populaires* (Schuppert).

Un problème musical important a été résolu dans cette première grande fête des chanteurs allemands.

On avait craint que, avec une masse aussi considérable de chanteurs, les nuances plus délicates ne pussent être rendues, et que la précision fût nécessairement imparfaite : Eh bien ! dès la première répétition, qui ne dura pas moins de cinq heures, toute inquiétude à ce sujet avait disparu; la plupart des morceaux ont été chantés avec une finesse dans les détails et une précision dans l'ensemble qui dépassaient toute attente. Il faut le dire, le chant d'hommes est arrivé en Allemagne à un degré de perfection où il cesse d'être un simple passe-temps et où il acquiert une véritable importance artistique.

ANGLETERRE.

Londres. — Ce sera une glorieuse date dans les annales du théâtre royal de Covent-Garden que le 22 juillet, et un grand honneur pour M. Gye, d'avoir été le premier, après Paris, à produire l'*Africaine*, de Meyerbeer; ce sera en même temps un souvenir que rien n'effacera de l'existence des grands et vaillants artistes, assez heureux pour avoir obtenu un rôle dans la plus prodigieuse création musicale de ce siècle. Mlles Lucca et Fioretti, MM. Wachtel et Graziani, plus sûrs d'eux-mêmes, aux trois autres représentations qui ont suivi, ont pu faire ressortir davantage encore les beautés innombrables de la partition.

L'année prochaine, il n'y aura plus de rivalité entre les deux théâtres italiens de Londres : Covent-Garden et Her Majesty appartiendront désormais à une seule et unique société. MM. Gye et Mapleson resteront néanmoins les directeurs en titre de leur théâtre respectif.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Fontainebleau, M. Albert-F. Decombe, dit Albert, né à Bordeaux, le 11 avril 1787, ancien danseur de l'Opéra de Paris (1808), maître de ballets à Londres, à Naples, à Bruxelles (de 1837 à 1840), auteur d'un grand nombre de ballets : *Cendrillon*, *le Séducteur au village*, *la jolie fille de Gand*, *le Corsaire*, *Arsène*, etc., (Notice dans la *Galerie biogr. des art. dram. des théâtres royaux*, Paris, Ponthieu, 1826, p. 68).

— A Wrietzen sur l'Oder, le 12 juillet, à l'âge de 20 ans, M. Gustave Marter, élève du Conservatoire de Leipsick, compositeur plein d'espérance.

— A Inchy près d'Arras, le 28 juillet, M. Alexandre-Narcisse-Marie Gourdin, né à Arras le 6 juillet 1842, artiste de l'Opéra-Comique, au sortir du Conservatoire (1861), et où il s'était déjà, malgré son jeune âge, acquis une brillante réputation par la création remarquable de plusieurs rôles, entre autre celui de Lambro dans *Lara*, de Maillart.

— A Milan, le 24 juillet, M. Marco-Marcelliano Marcello, né à Gerolamo-Lupatelo, près Vérone, en 1820, fondateur et directeur du journal, *il Trovatore*, littérateur distingué, musicien de talent qui a traduit en italien nombre d'opéras français, parmi lesquels il faut citer, *la Juive*, *la Dame blanche*, *les Huguenots*, *Haydée*, *Herculanum*, *Lalla-Roukh* et *le Caïd*.

M. Marcello venait de terminer la traduction de *l'Africaine*, qu'attendaient avec impatience les directeurs de compagnies italiennes qui ont représenté plus de cinquante opéras écrits sur ses livrets originaux et ses adaptations par Pedrotti, Mercadante, Petrella et quelques nouveaux compositeurs italiens. Il avait étudié la musique au Conservatoire de Naples, sous la direction de Mercadante, et ses compositions ne sont point dépourvues de mérite.

— A Nantes, le 23 juillet, M. Jean-Louis Tulou, né à Paris, le 12 septembre 1786, célèbre flûtiste, ancien professeur du Conservatoire de Paris, chevalier de la légion d'honneur et de l'ordre Léopold de Belgique. (Notice dans la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis, t. VIII, p. 408, 1re édition).

— A Paris, le 30 juillet, M. Charles Artot, fils de M. Désiré Artot, professeur de cor au Conservatoire de Bruxelles et frère cadet de Mlle Désirée Artot, la célèbre cantatrice, dont la réputation est aujourd'hui européenne.

M. Ch. Artot, qui avait, comme la plupart des membres de sa famille, embrassé la carrière musicale, donnait les meilleures espérances.

— A Huy, le 3 août, M. Nicolas-Henri Delhaise, né à Huy, le 22 janvier 1799, flûtiste, fondateur et directeur de la Société d'harmonie de Huy, depuis 1816. (Notice dans la *Galerie biographique des artistes musiciens belges*, d'Édouard Gregoir, p. 47.)

— A Paris, à l'âge de 25 ans, M. Louis Perullo, jeune compositeur, ancien élève du Conservatoire de Naples et du maestro Mercadante.

— *Erratum* du dernier nº. — M. L. Schnorr de Carolsfeld est mort à Dresde et non à Munich.

— Lisez Tennant et non Tenat.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 17 et 24 Août 1865. Nos 33 et 34.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 8 00

2e Mode d'abonnement : le journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

HÉLAS!
MÉLODIE.
Musique de J. De Baugnies.

AVEU DU COEUR.
MÉLODIE.
Paroles et Musique d'A. de Peellaert.

Souvenirs d'un homme du Nord. (1)

L'Opéra de Paris en 1839. — *La Juive* d'Halévy. — Mlle Falcon, Nourrit, Duprez, Mme Dorus.

Dans toutes les annonces de spectacle [illegible] royale de musique porte le numéro 1, comme chef de file de tous les théâtres de la capitale; or, il est de toute justice que nous commencions par ce théâtre.

Elle est raisonnablement vaste la salle de l'Opéra. — Ce n'est pas une arène comme *la Scala*, qui, selon nous, est une épigramme lancée contre les 120,000 habitants de Milan en particulier, et contre la grande nation de mosaïqueurs et de *soprani*, dite nation italienne en général.

La forme de la lyre, dans la salle de l'Opéra, paraît avoir été bien calculée pour le rayon visuel du spectateur. Ici, pas de saillie qui puisse briser tout à coup la ligne, comme cela se voit dans beaucoup de théâtres, où les loges d'avant-scène s'avancent en promontoires jusqu'aux premiers plis du manteau d'arlequin, et écrasent tout un côté des coulisses.

Une fois tranquille et tant soit peu orienté, les jumelles sont tirées de leur étui, les verres en sont frottés, la vis qui les unit est tournée et retournée ; enfin, le vrai point d'optique étant saisi, l'œil monte, descend, remonte, redescend, plonge dans les cavités, glisse sur les bosselures, se ferme subitement en rencontrant quelque aveuglante clarté, fend l'espace, se colle au point culminant du cintre, en parcourt l'ellipse, mesure les étages, s'engouffre un moment dans la foule du parterre et s'élance de nouveau de bas en haut, de haut en bas. Omettre quelque chose, que Dieu nous en préserve ! Et tout le temps que dure cette inspection, on se redit : « Je suis donc à Paris ! — Je suis donc à l'Opéra ! » — Meyerbeer, Rossini, Duprez, Mario, Dorus-Gras, Stoltz, Auber, Essler, Halévy ; tout ce monde fantastique se presse dans votre imagination comme des personnages de quelque conte de fées qu'on ne pense jamais à rencontrer dans ce monde de tristes réalités. — Je suis donc à l'Opéra ! — Oh ! joie! oh ! bonheur ! — Ne riez pas de cet idiotisme de provincial ; car qu'est-ce qui n'a pas [illegible] sa vie la saveur d'une première sensation ?

... Mais, en attendant qu'il plaise au beau monde de venir, l'orchestre se peuple de musiciens. Ils arrivent un à un, deux à deux, puis en corps. — Et voilà que chaque instrument commence à parler son idiome particulier. Le *ré* jette son cri lamentable dans l'espace, — les grandes violes grognent, la grosse caisse, enchantée de l'honneur d'être membre de l'orchestre, répond avec la voix d'un tyran de mélodrame, le triangle argente l'air avec son limpide tintement, la *picolline* en livrant sa note incisive pénètre jusqu'aux papilles les plus reculées de l'oreille ; en un mot, le bavardage de ces cent instruments est un chaos que tout auditeur, qui a payé, est obligé d'écouter. Mais la volonté d'un homme de talent va tout à l'heure insuffler l'âme de l'harmonie dans toute cette discordance instrumentale, et l'orchestre obéira en esclave aux lois de la partition. Ce soir, on donne la *Juive* de Halévy.

A la fin, sept heures et demie sonnent. Les cris des colporteurs cessent, le public se tourne du côté de la scène, s'assied et se prépare religieusement à la dégustation d'un vif plaisir. Puis il commande despotiquement le silence en faisant beaucoup de bruit par ses chut ! répétés à plusieurs reprises. Maintenant, maître Habeneck lève l'archet, tire une ligne horizontale, trace une ligne verticale et le poëme de Halévy inonde la salle.

(1) Extrait des *Etudes physiologiques sur les grandes métropoles de l'Europe occidentale. — Paris.* — par Gaëtan Niépovié. (Le colonel Frankowski.)

Un silence de réfectoire y règne. Mouches polissonnes, gardez-vous de bourdonner, on vous entendrait !

Enfin, la préface de la *Juive* est à sa dernière période : l'archet du chef d'orchestre en donne avis à qui de droit, et soudain la toile se fond en disparaissant dans les combles de l'édifice. Toutes les têtes se découvrent.

Ah ! voici la ville impériale de Constance avec le type de physionomie qu'elle avait en 1440, et qu'en partie elle a su conserver jusqu'à nos jours. D'une orthodoxie très-louable pour la vérité historique, la direction de l'Opéra a fouillé dans les mémoires et les cartons du temps ; elle a même envoyé, dit-on, sur les lieux des artistes pour qu'ils en rapportassent la ville de Constance toute vivante et vraie en leurs portefeuilles, et la voilà érigée sur la scène de l'Opéra, et telle vous la voyez, telle l'a vue dans le temps l'infortuné Jean Huss. Pour les costumes, on a consulté les chroniques, les portraits et les tableaux ; après quoi, les costumiers de l'Opéra, ciseaux en mains, ont copié princes et dames, chevaliers et écuyers, pages et soldatesque, varlets et manants. — L'architecte-peintre qui a collé sur la toile une grandeville avec tous ses accidents d'ombre et de lumière, a glorieusement atteint son but, puisqu'il force à croire là où il est permis de ne point croire. Cependant, bientôt on ne saura où l'on est, car les décorations de la *Juive*, après la soixante-dixième représentation, étaient déjà d'une vétusté révoltante.

Mais que sont toutes ces copies d'un pinceau habile comparées à la création originale de Halévy, qui, au moment même où je parle, déploie toutes ses magnificences et sème royalement les diamants de sa mélodie? — Parterre et balcons écoutent. Non-seulement on ne parle pas, mais on [illegible] une espèce de douceur répandue sur toutes les physionomies. C'est la déférence de la multitude pour l'idée d'un seul homme. C'est la conviction. Et Halévy a eu le bonheur de convaincre d'une manière bien simple. Il a pris une feuille de papier divisée par lignes, et puis, la plume à la main, il s'est mis à jeter en rangs serrés des signes, des crochets, des traits, des ronds, des points, et il a fini par créer la *Juive*. Gluck a fait de même pour *Alceste*, Meyerbeer pour les *Huguenots*, Weber pour le *Freyschütz*. Tel est l'enfantement de ces beaux et nobles travaux qui s'annoncent au profane ébahi avec leurs délires, leurs mélancolies, leurs joies brillantes et quelquefois avec leurs sons d'outre-terre ! Et tel les rend par telle combinaison de sons, et tel autre par une combinaison diamétralement opposée.

Problématique dans son existence isolée, pleine de lubies dans ses rapports avec le monde extérieur, l'âme humaine n'en a pas moins été épiée dans la plupart des situations de sa vie intime. — Mais il nous semble qu'on n'est pas encore remonté jusqu'à la source où se préparent et s'élaborent les compositions musicales d'un ordre élevé. — Qui jamais nous dira quelle est la voix qui les transmet à l'âme du virtuose? Et son âme redonne-t-elle grand ce qu'elle a reçu petit, ou reçoit-elle petit ce qu'elle redonne grand?

Il y a des myriades de sons, des myriades de voix dans la création, depuis la voix de l'Océan jusqu'au cricri du grillon ; mais tout cela roule dans un désordre tumultueux, cela s'étouffe, cela se consomme mutuellement, et pourtant vint un jour où l'homme a osé écrire un code d'assonance pour sons étranges, pour exclamations fugitives, pour bruits confus, pour vibrations sans nom, et tout a obéi. Nous, hommes de la civilisation, nous y sommes habitués; mais, je le répète, — c'est merveilleux !

Depuis le premier air que joua Pan sur sa flûte de roseau jusqu'au *Don Juan* de Mozart, et depuis *Don Juan*, fendez les siècles jusqu'au chef-d'œuvre inconnu ?... Oh ! Dieu est grand, Dieu est bon, il veut que le progrès de l'ennoblissement moral suive son cours.

Qu'il serait bien venu le virtuose philosophe qui essaierait de révéler au monde les mystères qui se passent dans l'âme du compositeur au moment même de la conception!

Si nous savions raisonner sur la musique comme Hector Berlioz, et si nous avions le don de la concevoir comme lui, nous n'hésiterions pas ; — mais c'est que, parmi beaucoup de choses que nous connaissons mal, il n'en est pas que nous connaissions plus mal que le procédé intellectuel et psychologique au moyen duquel une grande partition d'opéra est mise au jour ; et d'autre part, ce qui nous émeut le plus, c'est le drame vocal qu'elle nous déclame. — Ce n'est pas affecter un dilettantisme très-sensitif, j'espère, que de parler de la sorte, et cela d'autant plus que les natures les plus grossières subissent, malgré elles, le pouvoir magnétique de la mélodie. Cependant vous ne direz pas que toute musique ait également prise sur vos sensations d'écouteur, à moins que vous n'y rencontriez quelquefois certains motifs amis, certaines narrations caressantes vers lesquels votre âme s'élance avec amour, qu'elle [illegible] retenir comme des stances charmantes que vous jureriez avoir déjà entendues quelque part, et qui tout à coup plongent... où? — Jamais ne le saurons, et qui arrivent... d'où? — Jamais ne le sûmes! Weber était plein de ce langage mystique, et il est mort avant quarante ans ; — Hérold en était doué, et il est mort avant quarante ans : — Mozart de même, et il s'est éteint de même ; — Paganini le possède, et Paganini est un spectre ; — Rossini ne le possède pas, — et il est grand, gras et fort; Rossini, il est gastronome comme feu M. de Cambacérès. Les autres ont pensé, celui-ci chante ; — c'est peut-être la musique positive, mais à coup sûr ce n'est pas là la poésie de la musique.

Oui, on ne saurait le nier qu'il n'y ait quelque chose de mystérieux dans les sons que la pensée a soumis aux règles du contre-point. Toutes ces réminiscences allégoriques de villes bâties aux sons de la lyre, sont des traditions lointaines d'une époque qui avait peut-être atteint un degré de perfection dans l'art beaucoup plus élevé que celui que nous connaissons aujourd'hui. — Pour notre part, nous croyons que cet art est destiné à jouer un grand rôle dans la réédification du monde moral. Qui sait s'il n'y a pas en lui un principe social régénérateur? Les cultes chrétiens en ont compris toute la portée en faisant tour à tour soupirer et tonner l'orgue mélancolique dans leurs effusions religieuses. M. Mainzer, un Allemand, en insti-

tuant l'école de chant pour les classes pauvres à Paris, est sans contredit un innovateur en fait d'allaitement moral pour ces rudes et âpres natures, car si par les sens le cœur souvent s'attache, par les sens aussi, le cœur souvent s'épure : cela dépend du régime de sustentation que l'on adopte. Nous sommes intimement convaincus que si les gouvernements eussent essayé d'introduire les charmes de la mélodie comme un des éléments de l'éducation primaire des peuples, ils auraient à punir moins et à récompenser plus. — L'instruction religieuse d'un côté et la culture des caractères par la musique de l'autre, où serait la possibilité d'une obstination revêche et continue à ce traitement de l'âme et du cœur ?

Mais advienne que pourra des destinées de la musique il est temps de nous occuper des destinées présentes de la *Juive*, de l'intéressante Rachel et de son infortuné père. Ils ne sont pas encore en scène. Nous ne sommes qu'à l'introduction du premier acte. La bruyante conversation chorale du peuple assemblé en groupes sur la grande place de Constance a lieu précisément. La populace chôme l'arrivée de l'empereur Sigismond, qu'on attend d'un moment à l'autre. — Le vin jaillit des fontaines, — le peuple est en goguettes. Gai ou triste, calme ou fâché, le quadrupède perce toujours dans le peuple. Voyez comme par degrés le plaisir l'alourdit, comme par degrés le plaisir l'épaissit. — D'abord c'est la joie puisée au fond de la coupe ; puis ce sont les importunités amicales de buveur à buveur, ce sont les embrassades à tout venant ; viennent ensuite les plaisanteries avec leurs crudités choquantes ; peu à peu surgissent des voies de fait simulées ; bientôt toutes sortes de frasques s'entredébitent, puis des disputes partielles naissent, et finalement des querelles furibondes éclatent et sillonnent la multitude, éclair par éclair. Des bras se lèvent, des couteaux étincellent... ; mais on intervient, et les vilains, tout boudants, mais tout soumis, rentrent dans l'ordre, — c'est-à-dire courent aux fontaines et boivent plus sec que jamais.

(*A continuer.*)

Concours du Conservatoire.

DEUXIÈME ARTICLE.

Le solfége est la base de tout vrai talent musical. Sans solfége il n'y a pas de virtuose complet. Il faut, avant tout, connaître la langue qu'on parle. L'enseignement du solfége est poussé aussi loin que possible au Conservatoire de Bruxelles. Peut-être s'étonne-t-on de la multiplicité des prix donnés pour la lecture musicale ; mais il faut songer qu'il n'y a pas là de mérite comparatif à apprécier; il y a un résultat positif, matériel, qui peut être obtenu par vingt concurrents, sans que la plus faible nuance les distingue l'un de l'autre. Si vingt élèves ont déchiffré, sans commettre une seule faute, les leçons de solfége, il faut décerner vingt premiers prix, à moins de tirer les lauréats au sort, ce qui serait, il faut en convenir, un moyen assez étrange de sortir d'embarras.

Le prix du concours d'harmonie pratique se dispute en accompagnant à vue une basse chiffrée et en réduisant pour le piano des fragments d'une partition d'orchestre. Cette dernière opération est particulièrement intéressante, en ce qu'elle met en relief, bien mieux que ne le fait la solution des problèmes de mécanisme, les facultés intellectuelles des concurrents. Pour réduire au piano une partition d'orchestre, il faut non-seulement être grand lecteur et bon harmoniste, mais encore être doué d'un tact particulier. Un concours où se manifeste ainsi la personnalité de chaque élève, offrirait au moins autant d'attrait que ceux où huit à dix apprentis-virtuoses viennent jouer le même morceau. Un auditoire connaisseur aurait certainement entendu avec plaisir et vivement applaudi M. A. Dawson, auquel le premier prix d'harmonie pratique a été décerné, pour être sorti victorieusement des épreuves que nous venons de dire. M. Dawson est un jeune citoyen de l'Amérique du Sud, que ses parents ont envoyé faire ses études musicales au Conservatoire de Bruxelles, et qui a obtenu, depuis plusieurs années, les premiers prix dans toutes ses classes. Après M. Dawson se sont distingués, dans le même concours, M. Aertsens, à qui le second prix a été décerné, ainsi que MM. Coppens et Vanwassenhoven, qui ont obtenu les accessits.

La classe des demoiselles a également brillé au concours d'harmonie pratique. Mlles Léontine Wauters et Marie Jacobs, celle-ci surtout, ont accompagné la grande partition d'*Euphrosine et Coradin*, de Méhul, comme si elles n'avaient eu qu'à lire les deux lignes d'un morceau de piano. Des éducations féminines aussi complètes, dans le domaine de l'art musical, étaient jadis introuvables ; elles sont rares partout encore aujourd'hui.

Le temps n'est plus, heureusement, où les églises des plus grandes villes de la Belgique, la capitale comprise, n'avaient que de mauvais organistes, ne sortant du plain-chant, qu'ils ne savaient pas, que pour faire des excursions sur le terrain de la musique dramatique, et croyant ne pouvoir pas être plus agréables aux fidèles qu'en leur jouant des airs d'operas. La classe d'orgue du Conservatoire a fourni, depuis vingt-cinq ans qu'elle existe, des organistes instruits et habiles à un grand nombre de paroisses grandes et petites, citadines et campagnardes. Cette année encore, le concours d'orgue a donné de fort bons résultats : un premier prix partagé entre MM. Aertsens et Vandenplas, un second prix partagé aussi entre MM. Demol et Vanwassenhoven; un accessit enfin à M. Coppens. A peine M. Aertsens venait-il d'être couronné au concours, qu'il était nommé organiste de l'eglise paroissiale de Saint-Josse-ten-Noode.

Il y a deux classes de violoncelle. Dans l'une, tenue par M. Warot, on forme plus particulièrement des violoncelles d'orchestre. Les élèves qu'elle a envoyés au concours de cette année se sont fait remarquer par de bonnes et solides qualités d'exécution. M. Ch. Haes, premier prix, et J. Rocher, second prix, seront d'excellents auxiliaires pour la phalange instrumentale dans laquelle ils s'engageront. La classe tenue par M. Servais est spécialement celle des virtuoses. M. Arthur Desmet, qui a obtenu le premier prix au concours de cette classe, a fait preuve d'un talent remarquable. Il avait de vaillants compétiteurs dans MM. Jos. Servais, J.-B. Huysmans et P. Cordens, auxquels le second prix a été decerné. Le jeune Servais sait bien de qui tenir ; il fera honneur à son père et à son maître.

Sur quatre exécutants qui ont pris part au concours de trompette, il y a eu deux lauréats, MM. Bossman et Michiels, auxquels le premier prix a été décerné en partage. Sans faire tort à son collègue, qui tiendrait parfaitement sa place dans les meilleurs orchestres, nous dirons que M. Bossman est surtout un trompettiste de première force.

Pour le bugle il n'est donné qu'un accessit ; mais le cornet met en ligne trois concurrents et il est accordé trois distinctions, ce qui prouve que la classe était forte. M. G.

Franck, le premier prix, a un joli son et une fort bonne exécution; M. Coussoul, le second prix, a très-peu de chose à faire pour franchir l'espace qui le séparait encore du degré supérieur où le scrutin a placé son heureux compétiteur.

Il n'a pas été donné de premier prix pour le cor; mais cette distinction ne peut manquer d'être décernée l'an prochain à M. Humblet, qui a obtenu le second prix, et qui s'est fait remarquer par un beau son, par une grande facilité à monter et par beaucoup de sûreté dans l'attaque.

Le jury a décerné un double premier prix de trombonne que se sont partagé MM. Delhise et Nys, et un double second prix, qui a été adjugé par moitié à MM. Hals et Michiels. Les quatre lauréats ont exécuté pour épreuve de la lecture à première vue, un charmant quatuor composé par M. Fétis pour cette circonstance.

De la lutte pour la flûte sont sortis quatre lauréats, savoir: MM. L. Van Haesendonck et A. Vuylsteke pour le premier prix; MM. Th. Anthoni et H. Van Diepenbeek pour le second prix. On entendra parler de M. Anthoni, disons du jeune Anthoni, car il n'a que 14 ans. C'est une organisation d'elite, ayant en partage les qualites qui naissent du sentiment, et en bon train d'acquerir celles qui sont le fruit de l'etude.

Le basson n'est pas négligé au Conservatoire, ainsi que l'attestent les resultats du concours de cette année: un second prix partage entre MM. Denonne et Vanheghe, escortes de deux accessits donnés à MM. Dauxin et Charlier. Pour le hautbois, MM. J. Vanderoust et Fr. Lemaitre, premiers prix, se distinguent par une bonne qualité de son et par un bon mécanisme. M. Fr. Sennewald, le second prix, et M. Reul, l'accessit, ont également un joli son, M. Sennewald mérite d'ailleurs une mention toute speciale. C'est aussi la beaute du son, jointe à une execution brillante, qui fait décerner dans la classe de clarinette un premier prix à M. Sornasse, un second prix à M. Poncelet et un accessit à M. Klein.

Où s'occuperait-on de propager les principes de la bonne interprétation des œuvres des maitres, si ce n'est au Conservatoire? C'est à faire juger les résultats obtenus dans cette branche de l'enseignement qu'a ete consacre le concours de musique classique. Une sonate de Beethoven et un trio de Mendelssohn ont été, pour les jeunes personnes qui ont pris part au concours, des occasions de prouver qu'elles ont le sentiment et les traditions nécessaires pour rendre les œuvres de grand style. Mlles Marie Dubois et Cél. Polack, seconds prix; Mlles Aug. Humblet et Clara François, accessits, ont mérité, par ces qualites d'instinct et d'éducation, les distinctions qui leur ont été données. Cette dernière, Mlle François, nous paraît être une artiste d'avenir; elle est douée d'une de ces heureuses organisations qui se révèlent du premier coup. Dans la classe des jeunes gens on a également remarqué la bonne façon dont MM. V. Massagé, A. Dawson, premiers prix, et Ed. Samuel, accessit, ont rendu un trio de Hummel, le septuor militaire du même maitre et un quatuor de Schumann. N'oublions pas de dire que le septuor militaire de Hummel a été supérieurement accompagné et que la trompette de M. Duhem y a surtout fait merveille.

Si M. Barwolf et Mlle Lambelé débutent dans le *Maître de Chapelle*, dont ils ont donné au concours de declamation lyrique, une exécution complète, le public devant lequel ils se présenteront aura peine à croire qu'il ait affaire à des acteurs novices. On pourrait souhaiter que la voix de baryton de M. Barwolf fût plus fortement timbrée, mais il a chanté en excellent musicien et déployé une verve comique soutenue d'un bout à l'autre de son rôle. Mlle Lambelé a mis dans le sien beaucoup de gaieté et s'est distinguée comme cantatrice. En accordant le premier prix en partage aux deux interprètes du *Maître de Chapelle*, le jury n'a fait que confirmer le jugement qu'avait déjà porté le public. Mlle Weusten a obtenu le second prix pour le bon sentiment dramatique dont elle a fait preuve dans une scène de *Sémiramis*.

BELGIQUE.

BRUXELLES. Nous avons dit que Mlle Artot et Mlle Marimon ensuite tiendraient successivement l'emploi des premières chanteuses d'opéra-comique. M. Letellier, dont on connait le zèle et la sollicitude vient d'engager une troisième *prima dona*, Mlle Danielli, qui arrive d'Italie précédée d'une excellente réputation. Mlle Danielli succédera à Mlle Marimon.

C'est Mlle Estherina Danielli que Ventadour applaudissait naguère, jusqu'à vingt-deux fois de suite, à côté d'Adelina Patti, et dans la *Cenerentola*, malgré le rayonnement de l'Alboni. La jeune diva qui préludait ainsi fut appelée, la saison suivante, à la Pergola de Florence, où elle chanta le rôle de *Sonnambula*, avec un succès qui va se renouveler. Estherina Danielli, outre quelques grands ouvrages du répertoire français, notamment les *Amours du diable*, doit chanter à Bruxelles *Faust*, la *Somnambule* et la *Traviata*.

Enfin, pour les deux derniers mois de l'année théâtrale, M. Letellier croit pouvoir compter sur le concours de Mme Miolan-Carvalho.

Trois des artistes de notre troupe dernière sont engagés à Bordeaux: MM Roudil, Coulon et Mme Mayer-Boulart. Au sujet de notre ex-prima dona, une correspondance dramatique dit ceci:

« Mme Mayer-Boulart, éclipsée à Paris, a fait, à Bruxelles, grand tapage, et y régna sans conteste pendant longtemps: aucun astre ne put se lever dans son orbe... C'était, nous insinue-t-on, la Carvalho de la Monnaie et la monnaie de la Carvalho. »

Ajoutons que Mme Meyer-Boulard vient d'être appelée à Bordeaux pour aller donner quelques représentations à Biarritz.

*** A la séance publique de l'Académie royale de Belgique qui aura lieu pendant les fêtes de septembre, on entendra deux compositions musicales de jeunes lauréats belges: une symphonie de M. Dupont, lauréat de l'avant-dernier concours, et la cantate la *Fille de Jephté*, qui a valu le prix à M. Huberti, au concours de la présente année.

*** M. Xavier Van Elewyck, compositeur de musique, vient de recevoir de S. S. le Pape l'ordre de Grégoire-le-Grand.

*** Tous les journaux, l'*Indépendance* en tête, ont annoncé que M. Ch. Hanssens conserve la direction de l'orchestre du théâtre royal. On s'opiniâtre, dans le public, à contester cette nouvelle. Le nom même du successeur de M. Hanssens est prononcé. C'est M. Edouard Lassen. Ceci sous toute réserve, s'entend.

*** M. Vidal, de l'Académie impériale de Paris, vient d'être engagé par M. Letellier comme première basse de grand opéra, Mlle Bose, comme première danseuse, et Mme Fousobimo pour l'emploi de duègne.

*** Les préparatifs de la grande fête musicale organisée par la *Réunion-Lyrique*, de Bruxelles, se poursuivent activement. Le local provisoire de la place du Trône sera transformé en une vaste salle pouvant contenir près de trois mille personnes. MM. Ch Hanssens et Fischer auront sous leur direction 600 choristes amateurs, parmi lesquels un grand nombre de dames, et 150 instrumentistes choisis. Indépendamment des membres de la *Réunion-Lyrique* et des amateurs de Bruxelles, les villes d'Anvers, de Gand et Liége enverront un contingent considérable à cette phalange. Les parties solos sont confiées à des artistes belges, Mlle Artot, M. Depoitier, etc., etc. L'exécution se composera principalement des oratorios la *Conversion de saint Paul* (1re partie) et les *Saisons* (3e et 4e partie) et la cantate *Artevelde* de Gevaert. Le programme complet paraîtra incessamment. Le concert aura lieu le 26 septembre à midi. Le public sera également admis aux répétitions générales qui se feront le 24 et le 25 dans la journée. Au point où en est

l'organisation de cette fête, on peut lui prédire un succès sans précédent.

.*. Le journal anglais *L'Observer* donne les nouvelles suivantes de deux jeunes artistes, nos compatriotes, dont nous avons déjà eu occasion de mentionner les premiers succès :

«Un jeune violoniste de grand avenir, M. Herman Sternberg, a donné une matinée musicale à la salle Collard, et a déployé, en interprétant une composition de Vieuxtemps et une fantaisie d'Ernst, des qualités réellement surprenantes chez un si jeune virtuose. Il possède un coup d'archet ferme et délicat, une parfaite entente musicale et une qualité de son fort belle, particulièrement dans les passages harmoniques.

» Mlle Sternberg, la sœur du violoniste, est une chanteuse accomplie. Douée d'une voix de soprano d'une grande étendue et d'un timbre aussi sympathique que puissant, elle a chanté à ravir la cavatine *In questa semplice*, de Donizetti.

«Mlle Sternberg nous paraît appelée à des destinées brillantes. »

.*. Adelina Patti met ses notes perlées à des prix suraigus. Les exigences du gentil oiseau dépassent le tarif des artistes de l'époque le plus en renom, et cependant ce tarif était assez élevé déjà. Nos lecteurs en jugeront, d'après le tableau suvant, emprunté à de vieux souvenirs.

» La Malibran recevait à Londres, à chaque représentation de Drury-Lane, 3,750 fr. — La Grisi, pour chanter à New-York, dans une solennité musicale, a été payée 10,000 fr. ; la même cantatrice, en une seule soirée donnée à Londres, a recueilli 60,000 fr. — Le bénéfice de la Taglioni, à Saint Pétersbourg a rapporté plus de 200,000 fr ; la célèbre danseuse recevait pour chaque soirée, à Hambourg, 3,750 fr.

» Dans leur bon temps, Mario et l'Alboni ne chantaient jamais à moins de 2,000 fr. par soirée.—Tamberlick reçoit 2,500 fr. chaque fois qu'il est appelée à donner son *ut* dièse. — Herz et Thalberg ont rapporté chacun plus de 300,000 fr. d'un seul voyage en Amérique. — Paganini demandait 2,000 fr. pour chacune des leçons qu'il consentait à donner.

.*. Sait-on que M. Wicard, notre vaillant ténor, appartient à une famille noble de Tournay ? L'*Armorial de Tournai et du Tournaisis*, publié par M. Bozière, nous apprend le fait, peut-être inconnu à la majorité de nos lecteurs.

Le nom de la famille Wicard s'écrivait anciennement Vicar. Jean-Baptiste, comte de Schetenbach, né en Alsace, en 1763, émigra à la révolution française et vint se fixer à Tournay, où il épousa une demoiselle Montrœil de cette ville. En l'an III (1794-95), il fut nommé un des huit échevins composant la nouvelle magistrature urbaine. — Son fils Edouard-Eugène, naturaliste, né en 1797, épousa Henriette-Bonne Simon, d'où Charles, Henri et Aimée. Charles, après avoir remporté le premier prix de chant du conservatoire de Bruxelles, est devenu l'un des meilleurs interprètes du répertoire lyrique moderne.

Les armoiries de la famille Wicard sont : d'azur à huit losanges (huit carrés) d'argent ; l'écu timbré d'une couronne à neuf perles. Sa devise porte : *Supremum honor bonum*.

.*. M. Henri est arrivé dimanche dernier à Liége pour présider à une répétition générale des morceaux (un finale de *Sahel*, de Litolff ; l'*Hymne à Bacchus*, de Mendelssohn, et le *Salve Regina*, de Terry) qui seront exécutés le 25 août, à Wiesbaden, par la *Section chorale des étudiants* de Liége, sous la direction de M. Terry.

A la première répétition de ces morceaux d'ensemble nous avons constaté une puissance et une vigueur d'interprétation qui sont d'un excellent augure pour le succès qui attend notre jeune phalange de chanteurs en Allemagne.

ANVERS. — M. Alméra le nouveau directeur de notre théâtre pour les trois campagnes prochaines, est sur le point de réunir les derniers éléments qui compléteront la troupe lyrique. L'*Africaine* est, dès ce moment, à l'étude, et la première représentation de l'œuvre de Meyerbeer suivra immédiatement l'ouverture. Ce qui ajoutera un vif attrait à cette première représentation, c'est que l'orchestre sera dirigé par M. George Hainl, 1er chef d'orchestre de l'Opéra de Paris, qui a dirigé cet opéra au théâtre de cette capitale.

Les principaux artistes dont se composent notre troupe pour la campagne prochaine sont : MM. Sapin, fort ténor ; Warlots, ténor léger, Flachart et Villefroy, barytons ; Genibrel et Pouilley, basses ; Mme Biéau sera chanteuse légère ; Mlles Massé et Casten, fortes chanteuses ; Céline Laurentin, dugazon.

GAND. — Notre *Société royale des Chœurs* vient d'obtenir un magnifique succès de plus. Le jury du concours de Cambrai lui a décerné le grand prix d'honneur, à l'unanimité et avec acclamation.

L'excellente phalange avait fait choix de deux chœurs inédits de compositeurs belges : *Les Faucheurs*, de Benoit, et l'*Exil et la Résignation*, de Gevaert. Le premier de ces morceaux est une véritable symphonie vocale. Il y a là un *scherzo* d'une difficulté extrême. Le chœur de Gevaert, qui met en scène le départ des protestants après la révocation de l'édit de Nantes, présente également des difficultés d'exécution respectables.

La société est néanmoins parvenue, grâce à son admirable dévouement et grâce au beau talent de son directeur, M. Ed. Devos, elle est parvenue, dis-je, à tout vaincre. Elle est, en un mot, arrivée à faire applaudir les deux beaux ouvrages de nos compatriotes comme ils méritent de l'être.

Nous dirons un mot, dans notre prochaine lettre, des concours de notre conservatoire.

HUY. — *Résultat du grand Concours de chant d'ensemble donné le 15 août* — Vu le grand nombre de sociétés concurrentes, le jury s'est divisé en deux sections, lesquelles se sont réunies en une seule pour le jugement du prix d'honneur :

1re Section. — Le jury, composé de MM. Wéry, de Bruxelles, président, X. Van Elwyck, de Louvain, secrétaire, Camille Devos, de Paris, Dr Herx, de Cologne, Jules Denefve, de Mons, G. Camauër, de Huy, a décerné les prix de la manière suivante :

Sociétés de 3me rang. — 10 concurrents.
Premier prix : Pâturages (*L'Amitié*).
Deuxième prix : Jalet (*Société de chant*).
Troisième prix : Bois de Breux (*Les Échos*).
Quatrième prix : Jemeppe (*St-Lambert*).
Sociétés de 2me rang. — 7 concurrents.
Premier prix : Gembloux (*St-Guibert*).
Deuxième prix : Solingen. (Prusse) (*Phœnix*).
Troisième prix : Chênée (*La Concorde*).

2me Section. — Le jury, composé de MM. Hanssens, président, Elwart, prof. au Conserv. de Paris, secrétaire, Kufferath de Bruxelles, Verbulst, d'Amsterdam, Soubre, de Liége, a décerné les prix de la manière suivante :

Sociétés de 1er rang. — 10 concurrents.
Premier prix : *Liederkranz*, de Cologne.
Deuxième prix : *Émulation*, de Verviers.
Troisième prix : *Lyre ouvrière*, de Bruxelles.
Sociétés étrangères de 3me rang.
Premier prix : Haaren, près Aix-la-Chapelle.
Deuxième prix : Euskirchen (Prusse).
Sociétés ouvrières.
Premier prix : *Ouvriers*, de Mons.
Deuxième prix : Baudour (*Lyrique*).

Pour les prix d'honneur, les deux sections du jury se sont réunies et M. Bender, chef de musique des guides, a remplacé le Dr Herx, de Cologne.

Premier prix (Médaille d'or, couronne d'or donnée par S. A. R. le comte de Flandre et un objet d'art au directeur). A la Société de chant de Verviers, directeur M. Radoux, professeur au Conservatoire de Liége.

Deuxième prix (Médaille d'or et souvenir au directeur). *Liederkranz*, de Cologne. Directeur : M. R. Merket.

Les directeurs des diverses sociétés qui ont obtenu les premiers prix dans les autres catégories ont reçu également un souvenir de la part de la Société des Amateurs de Huy. Ce sont MM. Dubois, de Pâturages, Pérard, de Gembloux, Zimmermann, de Haaren, Héro, de Mons, et Merket, de Cologne, ce dernier pour le premier des villes de premier rang.

De grands éloges sont dus à MM. le président, directeur, commissaires et membres de la Société de Huy pour l'organisation et e succès de ce beau concours.

M. Camauër, l'excellent compositeur et chef d'orchestre, s'est multiplié dans cette circonstance. On a exécuté de lui une cantate remarquable, composée pour voix d'hommes. Cette œuvre a été interprétée par la Société des Amateurs au banquet offert, le 14, à S. A. R. le duc de Brabant. Une Messe du même auteur a été entendue avec plaisir à la collégiale de Huy, le 15 août. La veille, la maîtrise de la même église avait fait entendre, à l'entrée de la procession de N. D. de la Sarthe, un chant solennel, le *Magnificat*, du même auteur. Enfin, l'infatigable directeur a encore eu l'occasion de se signaler comme chef de la garde civique. En M. Camauër se résument une grande partie des progrès musicaux réalisés à Huy depuis vingt ans et nous le tenons pour un des artistes les plus laborieux, les plus intelligents et les plus distingués du pays.

SPA. — Concert du 7 août. — MM. Servais, Mansour, Warnots, Mlle Singelée.

M. Mansour, pianiste, a exécuté un concerto en *ré* de Mendelssohn, avec accompagnement d'orchestre. Cet artiste a un jeu élégant, facile et gracieux. Il a obtenu un succès que les morceaux qu'il a joués ensuite, — un *Menuet*, d'Haydn, et une *Marche des Sylphes*, de sa composition, — n'ont fait que confirmer.

M. Warnots a chanté avec infiniment de goût la sérénade de *Fra Diavolo* et les stances du *Songe d'une nuit d'été* ; il a dit enfin, d'une façon charmante, avec Mlle Singelée, un duo de *Giralda*, qui est bien le plus gracieux poëme d'amour qu'il soit possible d'entendre.

Le succès de Mlle Singelée a été très-grand aussi dans l'air de *la Traviata* et les variations sur le carnaval de Venise introduites dans *la Reine Topaze*. Mlle Singelée a une voix souple, agile, étendue, dont elle tire un très-bon et très-savant parti.

Servais, le roi des violoncellistes, est aujourd'hui plus brillant qu'il n'a jamais été. Son jeu a gagné encore en ampleur, en suavité, en audace : Servais a atteint véritablement les dernières limites de la perfection. Il n'est pas besoin de dire quel a été son succès ; l'excellent artiste a été rappelé et après sa *Fantaisie slave*, et après son *Caprice humoristique*, deux morceaux écrits par lui, qui attestent que Servais n'est pas seulement un exécutant sans rival, mais encore un compositeur ingénieux et distingué.

*** Notre concitoyen, Jehin-Prume, a donné un concert à Kingston (Canada), le 7 juillet.

« Aucun des artistes européens qui ont été entendus à *Kingston* jusqu'à ce jour (sans en excepter *Ole Bull*), dit *the Daily British Whig*, n'a été autant applaudi que le violoniste belge. Dans sa fantaisie « *Dieu sauve l'Empereur* ! » il y a certain passage en *pizzicati* où l'exécution merveilleuse et ravissante de l'artiste a positivement électrisé la foule. Dans une brillante fantaisie de sa composition, on a bissé plusieurs fois un passage en sons harmoniques délicieux et pleins de délicatesse. Après quoi, une pastorale si douce, si suave, si plaintive, qu'on le pria instamment de la recommencer, ce qu'il fit en y ajoutant une autre de sa composition, plus belle encore si possible. Il a terminé son concert par le *Carnaval de Venise*, auquel il a adapté un large cantabile de Paganini. Ce *Carnaval de Venise*, exécuté d'une manière extraordinaire et avec un cachet particulier, ne ressemble à rien de ce que nous avons entendu jusque maintenant. »

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Je vous ai dit qu'un procès était entamé entre quelques membres de la société des auteurs et la société même

Ce procès est assez intéressant pour que je me permette d'entrer dans quelques détails ; quoique, au premier abord, il n'y ait l'air d'y avoir là qu'une simple affaire de famille, vous allez voir que bien des intérêts s'y rattachent. MM. Maquet, Laya, Legouvé, Augier et Labiche, se présentant au nom d'environ quatre-vingt dix autres auteurs, ont tout simplement demandé à ne plus faire partie de la société, qui, prétendaient-ils, ne marche pas comme elle le devrait.

D'abord ces messieurs, qu'on a justement nommés *séparatistes*, avaient demandé leur libération à l'assemblée générale, souveraine, selon les statuts, en pareille matière ; consentir la radiation de tant de membres, dont plusieurs occupent un haut rang dans le théâtre moderne, c'était une sorte de suicide : l'assemblée refusa à l'unanimité. Alors les séparatistes s'adressèrent à la justice. Là-dedans il y avait, comme toujours, quelques meneurs et beaucoup de menés. Les premiers avaient persuadé aux seconds que tout allait mal, qu'il fallait, à côté de l'ancienne société, vieil édifice lézardé, en fonder une nouvelle où tout se ferait mieux, où les agents percepteurs auraient moins de puissance, où enfin on recevrait moins de membres.

Car voilà justement le grand, le vrai grief de ces messieurs, c'est que la société existante avait pu, selon le pacte admis et signé par tous, recevoir un grand nombre d'auteurs, neuf cents environ. Parmi ces auteurs il en est beaucoup qui ont peu produit, et les gros bonnets séparatistes trouvaient cela mauvais. Leur rêve était de fonder une petite église, en famille, où eux, les gros, auraient été les idoles de premier ordre, auraient dicté des lois, fait enfin ce que la majorité les empêchait de faire dans la société-mère. Et savez-vous ce qui serait résulté de cela ? Des tiraillements longs et onéreux dans les choses du théâtre, des procès avec les directions pour les traités passés antérieurement, enfin des traités nouveaux selon l'esprit de la petite église en question ; c'était sans doute un instant d'anarchie en perspective et, à coup sûr, d'inutiles ennuis pour tout le monde. Donc l'affaire est allée devant la justice ; on a éloquemment plaidé de part et d'autre ; les séparatistes ont présenté ce qu'ils croyaient d'excellentes raisons à l'appui de leur demande ; ils ont invoqué le code, mais finalement, après quinze jours de débats, le tribunal a reconnu la valeur de l'acte social, il a condamné ces messieurs à rester dans la société dont ils ont librement signé les statuts, et a mis à leur charge les dépens.

C'est vendredi que ce jugement a été rendu d'après les conclusions du ministère public. C'est un fait heureux pour le théâtre et aussi pour la société, car on ne peut se dissimuler que tant de radiations et la fondation d'une nouvelle société auraient été de déplorables choses. L'association des auteurs ne peut être forte, ne peut rendre des services aux auteurs et à l'organisation générale des théâtres qu'autant qu'elle soit une ; fractionnez-la, vous serez amené à la fractionner encore ; s'il y a deux sociétés, il peut y en avoir trois, quatre ; cela arrivera ; c'est alors la dispersion des pouvoirs, c'est l'anarchie, et autant vaut alors l'abolition de tout pacte : que chaque auteur traite à son aise avec les directions. Mais combien auteurs et directions perdraient à cela ! les petits surtout. Enfin, il y a lieu de se féliciter du résultat de cette grosse affaire. Si les séparatistes s'adressent à un nouveau tribunal, il est plus que probable qu'ils ne gagneront pas plus : il y a un acte signé ; cet acte est valable ou il ne l'est pas ; or, il vient d'être reconnu valable et doit avoir son entier accomplissement ; voilà ce qui me semble incontestable.

Les théâtres parisiens ont coopéré, selon la coutume, aux pu-

bliques réjouissances du 15 août. A cette occasion l'Opéra a repris *Roland* et le couple Gueymard a fait sa rentrée. L'œuvre et les artistes ont eu un énorme succès. La cantate exécutée était de Méry, pour les paroles, et de Léo Delibes pour la musique. La musique valait beaucoup mieux que les paroles ; jamais le fécond Méry n'avait été plus mal inspiré. Il est vrai que sa muse dut fournir trois pièces de vers sur le même sujet. Une pour Paris, deux pour Lyon; il est bien permis de n'être pas trois fois sublime en un seul jour. A l'Opéra, c'est Mme Saxe qui a chanté le solo, et cela avec un succès des plus retentissants. *Roland* a donc repris une place au répertoire, on le donne une fois par semaine. A l'*Africaine* sont les autres soirées; autant dire qu'il y a toujours foule à l'Opéra. D'autres œuvres il n'est pas encore question.

L'Opéra-Comique a aussi eu sa cantate le 15 août, comme tous les autres théâtres. Vous parler de tous ces chefs-d'œuvre de circonstance me mènerait infiniment trop loin, et du reste j'avoue les connaître peu ; car, le 15 août, les habitants de Paris aiment assez à laisser la libre occupation de la capitale à la province et à la banlieue : j'ai fait comme tout le monde.

Le lendemain même de la fête, l'Opéra-Comique nous a conviés à un triple début. Mlle Roze, Goutié et M. Leroi ont fait leur première apparition dans *Marie*. Cette soirée n'a rien eu de merveilleux ni rien non plus de désespérant. M. Leroi a une petite voix agréable, très maigre, mais que le travail pourra enrichir; il a vingt ans à peine et sait déjà gentiment chanter. Sans peine il a fait oublier M. Charles Achard, dans le rôle d'Adolphe, qui n'a rien de bien attrayant. Mlle Roze est une blonde et jolie jeune fille qui dit le poème avec intelligence et sentiment, qui chante de même, mais dont la voix a grand besoin d'acquérir plus d'assurance et d'égalité. Elle a fort agréablement tenu le rôle de Marie, joli début. Quant à Mme Goutié, c'est une artiste plus avancée que les deux autres : une jolie femme douée d'une jolie voix, de beaucoup de grâce et qui vocalise facilement. Je la préfère à Mlle Baretti, qui a tenu avant elle le rôle d'Emilie. Il y a probablement quelque chose à faire de ces trois débutants. Nous verrons comment saura les utiliser la direction. L'autre soir, Mlle Mathilde Dupuy, votre ex-prima dona, a chanté *Galathée* avec un bras quasi invalide : une foulure au pouce droit ; cela ne l'a pas empêchée de se faire applaudir. Montaubry chante quatre fois par semaine avec une rare vaillance, et il étudie les *Porcherons*, que l'on donnera bientôt. Achard se promène. A l'Opéra-Comique non plus, il n'est pas encore question de nouveautés.

On annonce la réouverture du Théâtre-Lyrique pour le 1er septembre, mais je ne crois pas qu'elle soit possible à cette date si rapprochée. Tout le personnel est encore dispersé, et bien qu'on doive ouvrir par la reprise d'un opéra de l'an dernier, faut-il encore le temps de se reconnaître. Il est presque certain que les premières nouveautés montées par M. Carvalho seront la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe, et le *Nahel*, de Litolff.

M. Bagier a publié son programme pour la prochaine saison de Ventadour. Parmi les artistes, nous voyons Mesdames Adelina Patti, Penco, de la Grange, Galetti, Vitali, Grossi, de Brigni, Van der Beck, Calderon ; MM. Fraschini, Nicolini, Tapio, Graziani, Delle Sedie, Saccomanno, Sterbini, Verger, Agnesi, Selva, Zucchini et Scalese. Le chef d'orchestre est M. Skozdopole. Les ouvrages annoncés sont à peu près les mêmes que l'an dernier. Dans la liste nous voyons encore la *Forza del destino*, toujours annoncée et jamais représentée ; si c'est une plaisanterie des directions de Ventadour, je la trouve peu spirituelle, mais bien longue ! La réclame parisienne, non démentie par M. Bagier, avait annoncé quelques autres célébrités; il est fort regrettable qu'elles ne figurent pas au personnel.

Au surplus, je comprends que M. Bagier n'ait pu appeler à lui tous les artistes qu'il aurait voulu avoir, car son bilan s'est augmenté encore cette année ; il donnera 500 fr. de plus par représentation à Adelina Patti ; autant je crois à Fraschini ; Madame Penco lui coûte horriblement cher, et il a dû sensiblement augmenter les appointements de ses musiciens. Tout cela présage pour Ventadour une saison laborieuse, et je crois que la direction ne ferait pas mal de lancer la *Forza del destino*, qui pourrait bien produire tout au moins un grand succès de curiosité.

Vous avez dû lire dans le *Moniteur* la liste des décorés du 15 août. Dans cette liste on voit le nom de M. Perrin, directeur de l'Opéra, qui a été promu au grade d'officier. C'est un grand honneur fait à l'impresario ; on peut croire que l'*Africaine* n'est pas étrangère à cela. Mermet a été fait chevalier ; n'est-ce pas un peu tôt ? Semet, qui a fait quatre opéras-comiques, dont deux ont eu un grand succès, attend toujours le ruban ; quelques autres sont dans le même cas. Certes M. Mermet a été favorisé. Vous avez vu aussi que Duprez, le célèbre chanteur, le professeur renommé, a été nommé chevalier ; tout le monde a applaudi. Quelques autres auteurs de pièces ont été décorés, entre autres Jules Barbier, un des littéraires arrangeurs de *Faust* en opéra ; encore une nomination à laquelle tout le monde a applaudi. L'empereur du Mexique n'a pas été avare de nominations dans l'ordre de N.-D. de Guadalupe : Rossini, Auber et Gounod sont au premier rang des favorisés ; je dis favorisés, mais mon opinion est que de telles faveurs ne sont que des actes de justice qui font honneur à l'esprit du souverain.

Athalie a été reprise le 15 août au Théâtre-Français avec le concours de M. Jules Cohen. Les chœurs ont eu leur succès accoutumé. Pour ma part, tout en leur reconnaissant un grand mérite, je ne puis m'empêcher de les trouver un peu longs et bruyants. Nous jugerons bientôt M. Jules Cohen dans un ouvrage important, dans deux même, car il est question de trois actes de lui à l'Opéra-Comique et de trois au Lyrique.

L'Opéra a fait son choix parmi les derniers lauréats du Conservatoire. Il a engagé Mmes Bloch, Mauduit et M. Ponsard ; mais il laisse partir Caron, jeune baryton bien doué, qui va à Marseille tenir l'emploi avec Meillet.

Les recettes des théâtres de Paris en juillet se sont élevées au chiffre de 979,709 fr. 77 cent., soit 185,861 fr. 19 c. de moins qu'en juin; et 183,106 fr. 69 cent. en plus qu'en juillet 1864.

JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

BADE. — Deux artistes de premier ordre ont donné un magnifique concert : MM. Henri Vieuxtemps et Alfred Jaell. Ils ont joué la sonate en *la* mineur pour piano et violon de A. Rubinstein.

M. Vieuxtemps a rempli le rôle que lui attribuait ce duel musical avec cette sûreté d'archet qui fait école et cet éclat de jeu qui éblouit par sa pureté comme d'autres éblouissent par une fantaisie turbulente. Dans cette œuvre, il s'est montré tour à tour maître des plus hautes difficultés de mécanisme, tendre et expressif aux passages de chant, tels qu'il s'en rencontre dans l'adagio, puis gracieux et enjoué comme dans le scherzo, où il a nuancé ses coups d'archet avec un art délicieux.

On a beaucoup applaudi l'intéressante apparition qu'a faite dans ce concert Mlle Julie Vieuxtemps, la fille du grand violoniste, qui venait placer ses débuts comme chanteuse sous le patronage de cette assemblée d'élite. L'air de Mozart avec violon obligé et trois autres mélodies de Schubert et de Rubinstein ont prouvé que la jeune musicienne avait subi l'influence irrésistible de l'atmosphère artistique qu'elle ne cesse de respirer, et l'auditoire s'est montré pour elle d'une encourageante sympathie.

WIESBADEN. — Un festival organisé au Kursaal par Henri Litolff, pour l'achèvement des tours de la cathédrale, aura lieu le 25 août. — Exécutants : M. Henri Litolff, Mlle Louise Lichtmay et M. Lotto, violoniste ; cent cinquante exécutants, composés de l'orchestre, des choristes du théâtre ducal de Wiesbaden, et de la section chorale des étudiants de l'université de Liége, dirigée par M. Terry.

Imp. de A. MERTENS et FILS, rue de l'Escalier, 22.

60 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudis 31 Août et 7 Septembre 1865. Nos 35 et 36.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT, frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 30, rue Neuve-Saint-Augustin; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

L'OR ET L'ARGENT.
REFRAIN.
Paroles de Mlle Lucie Masson.
Musique de J. Bechet.

LE CHEVALIER ERRANT.
CHANSON.
Paroles d'André Van Hasselt.
Musique de François De Coninck.

Souvenirs d'un homme du Nord (1).

L'Opéra de Paris en 1839. — *La Juive* d'Halévy. — Mlle Falcon, Nourrit, Duprez, Mme Dorus.

Suite et fin. — Voir notre dernier no.

Tout ce vacarme harmonique, avec ses larges élans, ses sauts saccadés, ses ricochets bondissants, forme une des témérités musicales les plus attrayantes que nous ayons jamais entendues. Le répertoire de l'Opéra compte plusieurs pièces qui valent bien la *Juive*, il en est qui la surpassent même; mais si j'admire les unes, j'aime celle-ci; et si je l'aime, c'est probablement par la même raison qu'un homme à bonnes fortunes qui, dans la liste de ses vieilles amours, se souvient avec le plus de charme de son premier amour; et le mien, lyriquement parlant, a été la *Juive*, sans mademoiselle Nathan toutefois, mais avec mademoiselle Falcon, qui ne chante plus, et avec Nourrit, qui n'est plus! Nourrit s'est donné la mort, et la voix de mademoiselle Falcon est morte. — Et comme, de nos jours, on oublie le plaisir d'hier et le chagrin d'hier pour le plaisir d'aujourd'hui et pour le chagrin d'aujourd'hui, j'ai pensé qu'il fallait rappeler aux lecteurs deux artistes qui ont donné au public mille fois plus qu'ils n'en ont reçu, car les taux pour les jouissances non-matérielles ne sauraient jamais être que fictifs. — Ces raisons une fois appréciées comme elles le méritent, reculez de trois ans et trouvez-vous à l'Opéra avec nous à une représentation de la *Juive*.

Mademoiselle Cornélie Falcon est une grande femme bien prise dans sa taille, de formes un peu fluettes; — de beaux traits passionnément caractérisés, et qui rappelaient fort à propos, quant au rôle qu'elle remplissait dans la *Juive*, le type de physionomie orientale d'une vierge d'Israël. Il y avait toujours un penser grave dans l'expression de sa tête. A l'époque où nous parlons, mademoiselle Falcon avait vingt ans d'âge et quatre ans de scène tout au plus. Pour beaucoup de sujets, quatre ans sont un noviciat; bien d'autres s'initient seulement à l'art du mime en quatre ans; il en est qui, après cet espace de temps, en sont encore à leurs exercices de solfége. Quatre ans pour deux arts, c'est quatre clins d'œil! — Cette voix de velours, pleine, délicieusement sonore, ronde, on l'appelle, je crois un *contr'alto* — C'est la voix de mademoiselle Falcon. Nourrit, son maître, lui avait appris le secret de dramatiser sa voix, lui avait appris l'art inouï d'émouvoir; qui? Un auditoire parisien. En mathématicien habile, il avait calculé la force de projection qu'il fallait donner à l'essor lyrique de son élève, pour que, du premier jet, elle pût arriver à la source limpide du sentiment. Et ce n'est pas à un pensionnat de demoiselles qu'a eu affaire Nourrit, ni à des étudiants de l'université de Gœttingue! — Quelle tâche! et il l'a accomplie avec bonheur; car, partout où mademoiselle Falcon paraissait, l'attention du public décuplait. Son entrée en scène était toujours suivie de cette légère ondulation murmurante du parterre qui espère beaucoup jouir.

Mais la voici en scène; elle traverse la place avec son père au moment où le peuple boit et s'enivre. On les insulte. Son père jette un regard foudroyant sur la canaille, et elle recule.

Vous savez qu'un chevalier félon renie sa foi, qu'il se fait juif. Quand la malheureuse enfant s'abandonne à son amour, sa voix s'imprègne de mille tendresses délicieuses; quand elle apprend la déloyauté du chevalier, elle vous conte sa peine, et le timbre de sa voix vous annonce que la mort est déjà là où est le siége de la voix. Si vous connaissez le poëme de la *Juive*, vous saurez que M. Scribe, auteur aux habitudes élégamment decentes et sobres, a voulu que la fille d'Eléazar fût noyée toute vive dans cette chaudière d'huile bouillante qui occupe le milieu de la scène.

Une comédienne est déjà plus qu'habile lorsqu'elle sait reproduire avec une vérité, pour ainsi dire palpable, le drame qui se passe au fond de son cœur, sur la scène limitée du visage humain; et c'est en quoi mademoiselle

(1) Extrait des *Etudes physiologiques sur les grandes métropoles de l'Europe occidentale. — Paris. —* par Gaëtan Niépovié. (Le colonel Frankowski.)

Falcon excelle, surtout au cinquième acte. — J'ai vu (je ne dirai pas j'ai observé) dans son jeu l'intention d'établir une démarcation tranchée entre ce qui est déjà mort en elle, c'est-à dire le corps, et entre ce qui vit et souffre en elle, c'est-à-dire l'âme. — Mademoiselle Falcon traduit l'idée principale qu'elle a conçue de ce rôle par un étonnement dans le regard qui, par moment, prend un cachet de naïveté presque idiote. — C'est que la méchanceté des hommes lui paraît incroyable, inouïe. Elle est si jeune, elle est si candide, qu'elle n'a jamais été dans le cas d'en être sérieusement froissée. Son regard n'accuse personne. Il semble que dans ses effrayantes préoccupations elle ne fait que chercher la cause de son infortune ! Et puis, dans le calme de son geste et de sa démarche, dans l'apathie de son maintien, il y a quelque chose qui jette le défi au bûcher ; c'est comme si elle avait la conviction de ne pas devenir cendres dans quelques minutes. — Son corps appartient déjà au bûcher, il ne lui appartient plus ; cela se voit. — Je doute que mademoiselle Falcon ait jamais lu l'Histoire des Martyrs, mais évidemment elle a réfléchi sur le côté philosophique de la question, car son jeu est si élevé que, si l'événement du drame se fût passé .. même de nos jours, elle aurait opéré d'innombrables conversions.

Depuis qu'elle n'est plus là, cette attention religieuse du parterre dans l'audition manque. Quand elle commençait son récitatif, on suivait sa déclamation notée dans toute sa ponctuation. Quand elle disait son air, l'auditoire s'égarait avec l'artiste dans toutes les sinuosités de la gamme.

Ces dualités aux conjonctions amies qu'on rencontre chez certains sujets qui dominent l'horizon de l'art lyrique moderne, sont toutes nouvelles ; et, vu leurs merveilleuses aptitudes, on est porté à croire que le sens intime de la poésie a immensément gagné en délicatesse depuis,... le croirait-on ?... depuis une quinzaine d'années ; pas davantage. — Nourrit, Lablache, Malibran, Grisi, Falcon, tournent dans ce cycle privilégié.

Nourrit était alors chargé du rôle d'Eléazar ; pauvre Nourrit ! Je ne cesse de penser à sa perte ; je ne cesse de penser au vide qu'il laisse dans sa famille ; au vide qu'il laisse dans les arts. Nourrit pouvait avoir trente-quatre ans lors de ses adieux au public dans les *Huguenots*. Il était de taille moyenne ; les lignes de son corps accusaient un homme robuste. C'était une belle tête que celle de Nourrit ; à tempes largement espacées, au front haut et noble, une tête naturellement bouclée, une expression de physionomie toute française. Il rappelait Talma.

Nourrit était un grand artiste, personne ne l'ignore ; seulement il voulait fournir au delà de ses moyens. L'infortuné ! le public, son créancier, lui en a-t-il jamais demandé compte ? Il avait du talent de reste, ce Nourrit, pour défrayer le personnel d'un Opéra de second rang. — Était-ce la passion qui le dévastait ? La note s'échappait de sa poitrine tour à tour pathétique, riche, puissante, intense, et cet ouragan ne passait pas sans que votre cœur en essuyât la magnifique fureur ! — Si dans un mouvement d'oubli, le poète l'assujettissait dans son œuvre à quelque élan de gaieté, — il charmait encore. — Dans la vive barcarolle du pêcheur napolitain, Nourrit communiquait le rhythme diapré de la charmante chanson aux oreilles les plus prosaïques de la salle. Parmi une foule de mérites secondaires, il en avait encore un très-rare aujourd'hui à l'Opéra, pour ne pas dire unique, celui d'émettre la phrase du récitatif aussi distinctement, aussi rondement que vous le faites en lisant cette prose.

Lorsque dans le rôle de Masaniello, sa voix nous envoyait la plainte, on épousait ses vengeances. Dans la *Juive*, on se surprenait dans des velléités d'apostasie, dans des soubresauts de haine contre le clergé catholique dont on se repentait l'instant d'après ; et ce n'est point le drame qui était despote ici ; mais c'est Nourrit qui l'était.

On est presque tenté de croire que M. Halévy, en écrivant son inimitable trio du deuxième acte de la *Juive*, ne s'attendait pas au développement inouï que prendrait sa pensée musicale sous la volonté artistique d'un Nourrit. Je me rappelle que, dans ce même trio du deuxième acte et à part l'admirable fonctionnement de son instrument vocal, les artères de son cou, les veines de ses tempes enflaient à vue d'œil. La salle éclatait en cris d'enthousiasme. Non, jamais je ne fus témoin d'une franchise de verve aussi chaleureuse !

Au cinquième acte, le juif Eléazar va mourrir du même supplice que sa fille. Si le tribunal qui l'a jugé avait eu la moindre compréhension de la douleur morale et de l'amour d'un père pour son enfant, tels qu'en manifestait Nourrit, ce tribunal de vieux célibataires égoïstes ne l'aurait pas condamné à la peine de mourir, mais à la peine de vivre.

Comme je vous le disais donc, Nourrit et Falcon ont vécu, — l'un pour le monde, l'autre pour l'art ! — Et pourtant Duprez a mis Nourrit à l'ombre. — Paris a oublié Nourrit, mais il pense toujours à Falcon, bien qu'il possède madame Stoltz ! — Or, figurez-vous la masse et l'originalité de talents dont il a fallu qu'un artiste fût doué pour que, tout en offrant un contraste frappant du faire classique de Nourrit, ce contraste ait fait fortune colossale dès son premier début ! — Et voilà pourtant ce que Duprez, le cent fois heureux contraste, a effectué. — Entre autres surprises charmantes que la venue de Duprez fit naître, ce fut le démenti qu'il donna à ceux qui pensaient que l'artiste qui hériterait du rôle de Masaniello après Nourrit ne pouvait que copier ; tous pensaient de même. Tout à coup Duprez se montre et il crée un rôle nouveau. Le Masaniello de Nourrit était beau et noble, digne d'être drapé du manteau d'un tribun de l'ancienne Rome, et le Masaniello de Duprez n'est que vrai. C'est le véritable lazzarone, éclos sous le ciel ardent de Naples. Si jamais vous le voyez dans ce rôle, observez, je vous prie, dans ses allures le pli de cette voluptueuse fainéantise, particulière aux hommes de sa caste. Voyez le jeu de ses membres indolents, lâches, mal joints, et son regard si fin, si rusé, si preste ? Épiez-en bien la traînée et vous y saisirez, par moments, comme une scintillation de folie ; — c'est au point qu'on croit deviner au deuxième acte que cet homme va devenir fou au cinquième. Qu'on ne le perde pas aussi de vue au moment des crises solennelles de l'âme, et l'on sera tout étonné de voir ce grossier lazzarone poser tout à coup comme une statue antique, et l'on sera forcé de reconnaître en cet homme, l'être supérieur, le héros, le génie. — Je parle de l'acteur, quant au chanteur c'est une autre thèse.

Le gros du public est généralement d'avis qu'une belle voix disciplinée par l'étude, poétisée par la méthode, n'a nullement besoin d'autres conditions accessoires. Je ne

pense pas que cela suffise, car, pour qu'il y ait plénitude dans l'art, il faut le labeur du comédien. — Par exemple, qu'est-ce que Rubini ? — Un instrument. Il est corde, bois, quelquefois cristal. — Rubini chante sans cesse. — Duprez agit et chante.

Oh ! l'action, le jeu, la vie de l'idée du poète, enfin l'art du comédien, dans sa plus haute acception, est certainement une grande chose ! Il est peut-être plus élevé à lui seul que marié au chant. Un tragédien chantant obéit à la vocalisation, à la subdivision du son, à la prosodie du son, si j'ose m'exprimer ainsi ; — tandis que le tragédien, proprement dit, est libre : — il a la parole pour émissaire de la passion, — l'autre a la note. — Aussi rien de si rare qu'un talent dramatique transcendant. La différence qui existe entre ce dernier et un talent vocal transcendant, abstraction faite du jeu de l'acteur, c'est que celui-là est un résultat moral, et celui-ci une production physique. — Supposez que Rubini se fût trouvé à Paris du temps de Talma, qu'alors les *Puritains* eussent paru sur la scène italienne, et que l'on n'eût eu qu'une seule soirée à passer à Paris. — Qui serait-on allé voir de préférence — Talma dans *Sylla*, ou Rubini dans les *Puritains* ? ... — Talma, sans nul doute ; parce que le chant de Rubini, ce lys de l'harmonie, communique au cœur une mollesse voluptueuse qui le dépouille par là même de cette faculté étrange dont nous raffolons tous (sans nous en bien expliquer la cause), et qui est celle de pouvoir jouir, par bonds presque douloureux, des impressions du dehors. — Talma était le guide et l'ami des plus purs sentiments, — Rubini est l'amant de la sensation. — Pour que Rubini produise l'extase, il faut qu'il fasse jouer tous les flageolets de son orgue vocal ; mais Talma se taisait, faisait un geste, laissait tomber un regard, et ce silence éloquent disait au cœur : « serre-toi, » et il se serrait ; à la paupière : « humecte-toi, » et elle s'humectait.

Je n'étais pas content de la salle, vous disais-je il n'y a qu'un moment, mais en confidence, je vous le dis à vous, étranger, qu'il n'y a pas trop de quoi être charmé de l'exécution, et pas même de Duprez ; — chut ! (dans le rôle d'Eleazar, s'entend). Pour celui de Masaniello, — oh ! à genoux !

Nourrit avait le buste et le torse d'un tragédien classique et la puissance de sa voix était incontestable. L'insensé, il ne voulait pas survivre à la supériorité de Duprez. Le malheureux ! il n'avait qu'à attendre un peu !

Mario, le jeune, le beau garçon, avec sa voix aux sonorités mélodieuses et son talent toujours en progrès, détrônera-t-il pour cela Duprez ? — Non. Quant à celui-ci, il est d'un physique malencontreux et de petite taille, et ses traits ne sont rien moins que réguliers. Le spectateur est inexorable, il veut l'illusion ! — Que voulez-vous ?

Il est triste aussi de penser qu'il est en train de perdre sa voix dans cette grande salle, devant cet immense orchestre, — non, je me trompe, — devant un coin de cet orchestre, celui qui est à la droite du spectateur. C'est l'antre de Vulcain, tout métal ! c'est aussi un magasin de peaux d'ânes tendues. Le vacarme y est infernal, et Duprez s'efforce de le dominer avec sa voix qui est de nature à charmer les échos de quelque solitude idyllique, mais, pour le dire sans prétention à l'équivoque, le public de Paris n'entend pas de cette oreille-là. Il veut l'effort en tout, et Duprez est forcé de se conformer à cette passion pour l'extrême.

Si je ne faisais pas ces observations, qui me semblent équitables, viendrait tel jour où, vous, étranger, vous vous en prendriez, de votre désappointement, à l'auteur. — Pour les mises en scène, c'est une autre question ; fiez-vous à M. Duponchel, il s'y entend bien.

Jugez. Oh ! c'est plaisir à voir que l'entrée de l'empereur Sigismond dans sa ville impériale de Constance ! et je vous parle de l'empereur Sigismond, parce que nous sommes toujours censés assister à l'histoire de la *Juive*.

Écoutez donc ! — Un prélude énergique de l'orchestre vous annonce l'approche du puissant monarque. Comme c'est beau ! Voyez ! voyez donc ! — Clergé, dames, chevaliers, magistrats, peuple, manants envahissent la place ! — Tous vont en masse à la rencontre du César allemand.

L'avant-scène est presque vide. Peu à peu quelques groupes de femmes, d'enfans, de gamins s'élancent des coulisses, le peuple se rue tumultueusement sur la scène, et bientôt après des hérauts d'armes, à cheval, coiffés de toques à plumes ondoyantes, habillés de dalmatiques en drap d'or, blasonnés devant, blasonnés derrière, déchirent les flots de la populace curieuse, et sont immédiatement suivis par des pelotons d'hommes d'armes, officiers en tête, par des hallebardiers, des arbalétriers, des arquebusiers et autres détachements de gardes impériales, tous en magnifique ordonnance. — Une nuée de jeunes filles couvertes de gaze, de mousseline, de rubans, de guirlandes, papillonnent sur les flancs et le front de ces gardes. — Puis s'avancent au pas quelques trompettes mis avec luxe, richement enharnachés, et ils lancent fanfares sur fanfares dans les airs. — Enfin paraît l'empereur, — couronne en tête, glaive d'une main, globe de l'autre, manteau impérial sur les épaules, armure toute d'or, de la pointe du pied jusqu'au hausse-col. Il monte un cheval blanc superbe, caparaçonné de velours brodé de pierres précieuses, et des chevaliers, tous à cheval, l'escortent, et toute la cour l'escorte. Les armures des chevaliers sont d'or, ou d'acier ciselé d'or, — d'argent, ou damasquinées d'argent ; — et les plumes nagent, et les écharpes flottent, et les chevaux piaffent, caracollent, et les armes se choquent bruyamment, et pendant que le cortége défile, l'orchestre tonne, l'immense chœur de la scène tonne, les cloches de toutes les églises carillonnent ; la porte de la cathédrale s'ouvre, et les prêtres en surplis, et les enfans de chœur, encensoirs à la main, parfument l'empereur, les cardinaux, les chevaliers, les dames, — parfument tout le monde, et parfument même les plus proches spectateurs pour leurs 3 francs 60 centimes.

Plus tard, au troisième acte, le banquet impérial et les réjouissances publiques ont lieu. C'est alors que mesdames Noblet, Fitz-James, Alexis-Dupont, Mabille et Maria dansent ; et la pompe, et la danse, et l'émission des beautés que contient la partition, tout cela bouillonne dans un désordre profondément médité, désordre ravissant, qu'on voudrait écouter se prolonger, et voir se prolonger le double de ce qu'il dure.

Mais voici que l'orchestre dévide rapidement la pelote harmonique du finale, et en coupe brusquement le fil. — Soudain, la toile glisse dans ses cadres, et s'arrête en frémissant sur toute sa surface. — L'acte est fini. — Le reste du poème, vous ne l'aurez pas, — non que l'haleine

nous ait manqué ; mais c'est la capacité qui nous manque.

Voyons plutôt ce qui, en deçà de la toile, va se passer ; car, au-delà, il y a, à n'en pas douter, rétablissement des inégalités de conditions entre les artistes, interrompues un moment par la distribution des rôles, selon les talents respectifs de ces dames et de ces messieurs. Tel artiste qui faisait partie des chœurs dans l'introduction, et qui n'était autre chose qu'un vilain, humble et soumis, daigne à peine adresser la parole à César-comparse, lequel ne chante ni ne parle jamais, aussi bien que son beau palefroi blanc. Mademoiselle Falcon, la pauvre Juive méprisée, une fois séparée du public par la toile, reprend son rang de dame de haut lieu, dans l'art, sur les dames de haut lieu que nous avons vues toutes raides et fières se donner des airs sur la scène en se faisant porter leurs traînes par de jolis pages. — Il y a encore la charmante madame Dorus Gras, qui, princesse dans la pièce, l'est aussi dans l'art. Elle mérite un coup de crayon, madame Dorus Gras, et le mot *mérite* n'est ici que façon de parler. — Si jamais ces lignes lui tombent sous les yeux, nous lui demandons pardon à deux genoux de n'avoir pu faire mieux.

Son âge ? .... une énigme ! — l'officier civil qui a griffonné l'extrait de naissance de madame Dorus-Gras en sait peut-être quelque chose (1). Pour nous, elle est jeune dans la *Juive*, jeune dans le *Comte Ory*, toute jeune dans *Guillaume-Tell*, et adolescente dans Alice de *Robert le-Diable*. Elle est blonde charmante, blonde douce. Elle a une de ces tailles que le crayon moelleux d'un Grévedon sait créer avec cette grâce qui lui est familière ; — un de ces petits nez imperceptiblement retroussés que la nature arrête juste dans son envie de narguer les gens ; — une bouche petit cœur, une douceur ineffable dans l'ensemble des traits, et du miel tout pur dans son œil bleu et dans le sourire de ses lèvres ponceau. — Madame Dorus-Gras est harmonieuse à voir, harmonieuse à écouter. Modestie, finesse, naturel et abandon gracieux dans le jeu : c'est un peu madame Dorus-Gras comme comédienne. Dans Alice, allant peut-être au delà de l'idée du poète, le poète voulant qu'Alice fît penser à un bon génie terrestre, et madame Dorus-Gras y est un ange. Une voix de soprano, fraîche comme la source qui jaillit de dessous la roche ; — audacieuse, lorsque d'un coup elle se pose dans l'intonation, et s'aventurant toujours avec un rare bonheur dans les arabesques chromatiques qu'elle dessine : — c'est là un peu madame Dorus-Gras comme cantatrice ; et à genoux, nous lui demandons pardon de n'avoir pu faire mieux.

(1) Mme Gras-Dorus, dont le nom de famille est Steenkiste, est née à Valenciennes en 1807. *Dorus* est le nom de sa mère. Elle a pris sa retraite de l'Opéra en 1845. Artiste de talent et femme de cœur, on n'a point oublié sa pieuse conduite envers Hérold. Un caprice de Mme Casimir arrêtait les représentations du *Pré-aux-Clercs*, de ce grand et sublime chant du cygne. Hérold se mourait, il ne vivait que de la vie de son ouvrage, et ce dernier souffle allait lui manquer ! que faire ? C'était pitié de voir la douleur du pauvre musicien, qui ne demandait qu'à s'endormir au son de sa musique ! Ses larmes trouvèrent un noble écho. Mme Dorus était là ! En 48 heures elle apprit le rôle d'Isabelle, elle demanda et obtint de l'administration de l'Opéra la permission d'aller remplacer Mme Casimir à l'Opéra-Comique, où elle donna consécutivement douze représentations du chef-d'œuvre d'Hérold. On ne savait ce qu'il fallait admirer le plus de ce talent flexible qui brillait dans les divers genres, ou du noble dévouement de l'artiste qui risquait sa réputation pour secourir un ami. Mme Hérold témoigna sa gratitude à Mme Dorus, qui avait rendu la vie à son mari pour quelques heures et adouci ses derniers moments. (Note du *Guide Musical*).

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Vendredi soir, 1er septembre, a eu lieu, avec tout l'éclat accoutumé, la réouverture de l'année théâtrale. On jouait les *Huguenots*. Un vif intérêt de curiosité s'attachait à cette représentation, où devaient paraître un grand nombre d'artistes complètement inconnus.

Avant toute autre chose, il importe de mettre sous les yeux du lecteur le tableau *officiel* de la troupe. Le voici :

Orchestre, M. Ch. Hanssens, premier chef ; Bosselet, second chef ; Robin, idem, conduisant spécialement le ballet et chef de chant.

Ténors, MM. Morère, Jourdan, Ch. Achard, Nieberg et Achard, ténor-comique.

Basses, MM. Vidal, Depoitier, Monnier, Mengal, Ferraud, Pierre et Toussaint.

Coryphées, MM. Blondeau, Carpry et Jauvanet.

Chanteuses, Mmes Artot, Marimont, Daubillé et ***, chanteuses pendant la saison ; Mmes Moreau, Erembert, Dumestre, Arquier, Fossombroni et Aurélie.

Coryphées utilités, Mmes Murat, Natalie, Heilbron et Hamel.

45 choristes.

Ballet, MM. Vincent, maître de ballet, et Hanssen, régisseur.

Rôles mimes, M. *** et Mme Montassu.

Danseurs, MM. Vincent, Paul et Hanssen, mime comique.

Danseuses, Mmes Bose, Jaquetti, Paul et Mesmaecker.

Coryphées, Mlles Beckers, Camille, Neufcœur, Mina et Rosalie Tribout.

Corps de ballet, 18 dames. — 12 hommes.

On sait que le bruit a couru que M. Hanssens, qui dirige d'une façon si brillante l'orchestre au théâtre royal de la Monnaie, serait déchargé cette année de ses difficiles fonctions. Nous ignorons ce qu'il y avait de fondé dans ce bruit, mais nous avons pu constater, vendredi, combien le public était heureux de voir qu'il ne s'est pas réalisé. Lorsque M. Hanssens a pris place à son pupitre, il lui a été fait une ovation des plus enthousiastes.

L'impression de cette soirée a été excellente, et l'ensemble de la représentation a fort bien marché. Le public, moins rigoureux que l'année précédente, a largement prodigué les applaudissements et les marques de contentement.

M. Morère, le nouveau ténor, a été le héros de la soirée. Une première ovation lui a été décernée après la romance du premier acte. Il s'est également fait applaudir dans le duo du second acte et dans le fameux septuor. Le succès a été triomphal au quatrième acte. La salle entière l'a rappelé. M. Morère a une voix large et sympathique. Il chante avec facilité et avec justesse. Il est comédien intelligent et adroit. Pourrait-on exiger davantage ?

Mme Erembert, la forte chanteuse, est loin d'être aussi méritoire que son partenaire. Elle trouve des accents passionnés, et son organe se prête assez aux élans dramatiques. Mais elle ignore ou dédaigne l'art des nuances habilement ménagées, et c'est en forçant constamment le volume normal de sa voix qu'elle vise à l'effet. Nous l'attendrons dans d'autres rôles, pour en juger définitivement.

M. Vidal possède une voix de basse excellemment timbrée dans le médium et le registre élevé. Les cordes graves accusent des lacunes. Il chante avec goût, nous dirons même avec art. Il accentue et prononce nettement. C'est, croyons-nous, une très-bonne acquisition pour la direction.

De M. Depoitier, chargé du rôle de Saint-Bris, nous ne dirons rien, car il était visiblement indisposé, et il a fallu, à la représentation de *Faust*, où il abordait un des grands rôles de son emploi, réclamer pour lui l'indulgence du public.

M. Monnier, qui représentait le personnage du comte de Nevers, a laissé infiniment à désirer. Il n'est pas musicien, qualité essen-

ticile à tout chanteur qui veut s'élever au dessus des ponts-neufs des cafés chantants. Nous nous bornerons à relever la malheureuse transformation qu'il a fait subir à la fameuse phrase : « pas un assassin ! »

Mlle Dumestre est un gentil page, doué d'une voix juste et pas du tout chevrottante. Elle chante et joue d'une façon très-convenable.

On a accueilli de la meilleure façon Mme Moreau, dont la voix est toujours jolie, la santé florissante, et la tiédeur scénique incurable.

Quelques accrocs ont été faits par les coryphées. Mais y a-t-il une représentation de réouverture sans accrocs? En somme, l'année théâtrale s'inaugure sous de favorables auspices. Puissions-nous seulement continuer de la même manière!

Samedi, on a donné *Faust* pour la première représentation de Mlle Artot. Accueillie à son entrée par les applaudissements les plus bruyants, l'artiste belge a justifié, d'un bout à l'autre de son rôle, la réputation brillante dont elle jouit à l'étranger et qu'elle a conquise ici, lors des représentations qu'elle donna au théâtre de la Monnaie, il y a quelques années. La ballade, l'air des bijoux et les couplets du rouet, ont surtout mis en relief ses qualités distinguées comme cantatrice et comme comédienne. Mais il n'y a pas que les choses gracieuses et sentimentales qui lui réussissent à merveille. La grande scène du dénoûment lui a permis de déployer l'ampleur vocale et dramatique nécessaire pour réaliser les intentions du poëte et du musicien, et tandis que tant d'éminentes cantatrices échouent pour ainsi dire au port, Mlle Artot a trouvé, dans cette situation suprême, une vigueur et une puissance inespérées. Sa voix est restée pure et agréable, et la grande expérience qu'elle a acquise sur les nombreuses scènes où elle a paru avec tant d'éclat, lui permet d'entrer, sans le moindre effort, dans l'étude intime de son rôle.

M. Depoitier a retrouvé toute son énergie, tous ses élans d'autrefois dans la grande scène d'église. Ailleurs, on s'est aperçu facilement des conditions anormales où il se démenait, et il n'était nullement besoin que le régisseur interrompît le cours du quatrième acte pour venir annoncer que M. Depoitier était souffrant.

M. Monnier n'a guère réussi à interpréter, comme il le fallait, le personnage de Valentin.

Par contre, Mlle Dumestre a bien dit et bien joué le rôle de Siebel, et Mme Fossombroni, à voir le talent qu'elle a mis dans l'interprétation vocale et scénique de Martha, nous a permis d'augurer, de la manière la plus favorable, des moyens dont elle fera preuve dans l'emploi modeste, mais important, qu'elle sera chargée de remplir, durant la saison qui vient de s'ouvrir.

Les chœurs ont bronché dans le charmant ensemble qui ouvre le deuxième acte. Nous espérons que des mesures seront prises pour épargner aux assistants l'effet pénible qu'ils doivent nécessairement en éprouver.

L'indisposition de M. Depoitier a nécessité des relâches lundi et mercredi.

La représentation de la *Juive*, mardi, a été très-favorable à M. Morren ; nous y reviendrons.

*** C'est la *Société royale des artisans réunis*, de Bruxelles, qui, au concours international de Cambrai, a obtenu le premier prix de la première division et celui de la division d'excellence.

La section chorale de *Roland de Lattre*, de Hal, a remporté un 1er prix aussi de la façon la plus distinguée, c'est-à-dire à l'unanimité des suffrages du jury.

La Société royale des chœurs de Gand a obtenu le prix d'honneur, qui lui a été décerné aux applaudissements enthousiastes du jury et du public.

*** Le tome huitième et dernier de la *Biographie universelle des musiciens* de M. Fétis, 2e édition, vient de paraître.

Au nombre des principaux artistes qu'il contient, nous citerons ceux de Scarlatti, Sontag, Schubert Schumann, Spontini, Steibelt, Stradella, Stradivari, Tartini, Thalberg, Tinctoris, Verdi, Vieuxtemps, Viotti, Vogler, Richard Wagner, Weber, Willaert, Zingarelli.

*** Les *Lettres de Beethoven*, recueillies par le docteur Nohl, viennent d'être publiées à Stuttgard. On vient aussi de mettre en vente à Berlin, un ouvrage de M. Aug. Reissman, intitulé *Robert Schumann, sa vie et ses œuvres.*

GAND. — Les concours publics de notre Conservatoire nous ont donné l'occasion d'entendre plus d'un élève qui fera honneur à cet établissement.

Parmi les classes d'instruments à vent — ce sont elles qui ont inauguré le concours — il en est deux qui se sont particulièrement distinguées. Ce sont celles de basson et de hautbois qui ont respectivement pour professeurs MM. Schlipp et Schilthk. Ces professeurs ont fait entendre des élèves qui possèdent déjà d'excellentes qualités. MM. Lauwers, Goethals et Baas pour le basson, M. Dubrulle et un autre élève dont le nom m'échappe pour le hautbois promettent de devenir de véritables artistes. M. Herteleer, professeur de cor et de trompette, a produit un élève trompettiste dont la facilité de jeu est étonnante. Quelques autres qualités, venant chez ce jeune artiste se joindre à celle-là, en feront pour sûr un sujet remarquable.

La classe de violon de M. Lagye peut être comptée parmi les meilleures. Tous ceux des élèves de notre conservatoire que nous avons entendus témoignent des leçons de cet excellent maître.

M. Rappé, professeur de violoncelle, n'a fait entendre qu'un élève au public. Mais cet élève lui a valu un grand succès. M. G. Vanden Heeden a obtenu un premier prix. Nous pourrions à peu près répéter les mêmes paroles pour ce qui concerne la classe de piano, section des jeunes gens, de M. Heyndericks. C'est ici que M. W. De Schrijder a vaillamment remporté la palme. Dans la section des demoiselles ce sont, Mlles Heisterhagen et Gautier qui se sont le plus distinguées.

Pour la classe de chant, M. Cabel a fait entendre d'abord quatre jeunes gens qui ne manquent ni de voix ni de quelque talent. Le public et le jury ont surtout remarqué MM. D'haseleire et R. Vande Walle. Ce dernier a une jolie voix de baryton qu'il manie déjà avec quelque facilité.

Le concours des demoiselles n'a pas été moins intéressant. Mlle Van Haute a obtenu le premier prix ; Mlle Wery le 2e premier prix et Mlle Cornille un premier prix dans une autre division. Le jury, comme on voit, ne marchande point ici ses faveurs.

Restait à décerner le prix d'excellence.

M. de Clippel joue d'abord aux applaudissements de la salle entière le *Concerto de Beethoven*. Il lui reste deux autres épreuves à passer. La lecture à vue d'un fragment de sonate et la transposition également à première vue d'un autre morceau. Ces épreuves lui sont également favorables. Le jury lui a décerné à l'unanimité le prix d'excellence.

Presque chaque année il y a lieu de décerner ce prix. Cette fois, c'est la classe de M. Lagye à qui échoit cet honneur.

Le jury était nombreux. Outre la commission administrative composée de MM. Vanden Hecke, de Lembeke, Gevaert, Vande Woestyne, de Burbure et Bernard, secrétaire, auxquels s'étaient joints deux échevins de la ville, nous avons remarqué MM. Benoît, Mitry, Reisler, Merlé, 2e chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, Durand, Ketterer, artistes de Paris, etc. La plupart de ces artistes étaient seulement de passage à Gand.

LIÉGE. — *Concours du Conservatoire.* — Le premier prix du concours de *déclamation lyrique* a été décerné à l'unanimité, et avec distinction, à Mlle Simar, la fille de l'excellent chef de musique militaire actuellement en notre ville. Cette toute jeune personne a fait preuve de qualités natives charmantes pour la scène : aisance et naturel du jeu, prononciation pure, vérité d'expression et identification parfaite des personnages qu'elle avait à représenter.

Mlles Wathelet et Noël ont remporté le second prix aussi à l'unanimité, la première avec distinction. Ces demoiselles ont montré des qualités réelles que le travail et l'étude doivent encore féconder, de même que Mlle Herpst, laquelle a obtenu un accessit.

L'opéra-comique qui a été représenté est intitulé : *la Tirelire*. Il est dû pour les paroles à M. Bogaerts, et pour la musique à M. Everaerts, professeur au conservatoire. A part quelques longueurs, ce dernier ouvrage a été trouvé fort intéressant. M. Everaerts s'est révélé comme un compositeur très-distingué : sa mélodie est franche et expressive; ses modulations variées, avec beaucoup de tact et d'adresse. Sa partition, accompagnée avec l'aplomb d'une musicienne par Mlle Soubre, gagnerait infiniment

à être rendue par l'orchestre. Espérons que nous aurons l'occasion d'entendre au prochain concert de la distribution des prix du conservatoire le charmant opéra-comique de notre compatriote, avec l'instrumentation.

Les récompenses pour les autres concours ont été réparties de la manière suivante :

Violon. — Classe de M. Heinberg. — MM. Alfred Kelster et F. Renard (médailles en argent).

Classe de M. Jacques Dupuis. — MM. Maggi et R. Madier de Montjau (médailles en vermeil); Mlle Anna De Blanck, premier prix; MM. J. Thomson et J.-B. Lechat, deuxième prix.

Classe de M. Rodolphe Massart. — M. F. Verbrugghe, premier prix.

Violoncelle. — Classe de M. Léon Massart. — M. A. Massau, premier prix; M. L. Marsick, deuxième prix.

Contrebasse. — Classe de M. Victor Massart. — M. G. Modave (médaille en argent); M. L. Dereul, premier prix; M. J. Cloes, deuxième prix.

Cor. — Classe de M. T. Radoux. — M E. Massart (médaille en argent).

Clarinette. — Classe de M. J.-P. Massart. — M. H. Gevirins (médaille en argent); MM. L. Hubin et J. Giltus (médaille en vermeil).

Flûte. — Classe de M. Tricot. — M. G. Wéry (médaille en argent).

Hautbois. — Classe de M. Romedenne. — M F. Bozon (médaille en argent).

Piano. — Classe de M. J. Massart. — Mlle M. Steffens (médaille en argent); Mlle J. Dagoneau, premier prix; Mlle F. Bernard et M. Lentershauser, deuxième prix.

Classe de M. Henrotay. — Mlles Cl. Lardinois et E. Sauveur (médaille en argent); Mlle E. Lhoest, premier prix; Mlle E. Lardinois, deuxième prix.

Classe de M. Ledent. — Mlle J. Lebert (médaille en vermeil).

Classe de Mlle Bolz. — Mlle Wiegand, deuxième prix.

Chant. — Classe de M. Terry. — M. François Birje (médaille en argent); M. Louis Delam, premier prix; MM. Marcotty et D. Nivelle, deuxième prix.

Classe de M. Vercken. — Mlle E. Dumoulin (médaille en argent); Mesdemoiselles C. Wathelet, Herpst et E. Noël, premier prix; Mlle E. Simar, deuxième prix.

Classe de M. Ledent. — Mlle Jenny Lardinois, deuxième prix.

*** La section chorale des étudiants de Liége a rencontré beaucoup de sympathie à Wiesbade. Elle a été reçue à la station par la Société de chant *Liederkranz* et par la musique militaire. Partout sur son passage les rues étaient éclairées aux feux de Bengale et le parc du Kursaal présentait une brillante illumination.

Le lendemain de son arrivée (25 août), elle s'est fait entendre dans trois chœurs de différents caractères : le *Salve Regina*, de Terry, *l'hymne à Bacchus*, de Mendelssohn, et dans le chœur du second acte du *Nahel*, opéra encore inédit de Litolff.

Chaque fois les chanteurs liégeois ont été salués par des applaudissements unanimes. C'était justice, du reste, car ces messieurs disposent de voix puissantes et disciplinées par un chef habile.

Le *Salve Regina* à 4 voix, soli et chœur, exécuté sous la direction de l'auteur, M. Terry, a été très-applaudi : c'est, en effet, une excellente page de musique et comme idée et comme facture.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — La reprise des *Porcherons*, d'Albert Grisar, a été pour l'Opéra-Comique une véritable solennité. Le service de presse avait été complétement fait; le feuilleton de ce qu'on nomme ici le petit journalisme assistait à la représentation comme s'il se fût agi d'une œuvre nouvelle. La direction n'a rien perdu à cette prodigalité, car pendant huit jours on a parlé des *Porcherons*, les articles ont été réédités, on s'est lancé sur cette proie offerte à la presse ordinairement peu alimentée en cette saison de soleil; enfin, l'œuvre de Grisar a fait presque autant de bruit qu'en sa nouveauté, ce qui n'est pas peu dire. Vous me taxeriez sans doute d'outrecuidance si je venais, au sujet de cette reprise, vous tracer une étude de l'œuvre, soit recommencer ce qui a été fait et refait. Je conviens que ce serait vouloir inutilement bavarder, car il n'y a plus à édifier le monde musical sur la valeur des *Porcherons*; c'est une œuvre dont les mélodies originales sont presque toutes populaires, en Belgique aussi bien qu'en France, je me plais à le croire. Du reste, je n'aurais guère que des éloges à vous en faire. Sans reconnaître à Grisar, dans ses grands ouvrages, la délicatesse de plume, l'originalité qu'on remarque dans ses mignons chefs-d'œuvre bouffes, je tiens pour évident que dans toutes ses œuvres de longue haleine on trouve de fort belles et originales choses, dans les *Porcherons* surtout, qui sont peut-être sa plus complète partition; au lieu de *peut être* j'écrirais *certainement* si je n'avais une profonde admiration pour son *Carillonneur de Bruges*, ouvrage de premier ordre, qu'une pièce assommante a compromis. Le public du jour a donc accueilli avec grande faveur les *Porcherons*; il en a applaudi tous les morceaux et en a fait bisser deux; le troisième acte a produit son effet ordinaire. Pourtant l'interprétation n'a rien eu de remarquable. Mme Galli-Marié a, selon sa coutume, trop dramatisé le rôle de la Marquise de Bryane; ce n'était pas à cette artiste qu'il fallait confier ce personnage de gracieuse, douce et romanesque jeune femme; rien dans son organe ni dans son allure ne justifiait ce choix. Je ne prétends pas dire que Mme Galli-Marié soit sans talent, loin de là; mais ses qualités pourraient être mieux employées à l'Ambigu et à la Gaîté qu'à l'Opéra-Comique. Par son exagération et son manque de douceur, elle a raté l'effet de la mignonne et simple romance de la *lettre*; bref, ce n'était pas l'aristocratique et romanesque héroïne rêvée; c'était encore Kaled, c'était l'amante de Mauléon, mais non la marquise de Bryane. Montaubry a joué et chanté avec beaucoup de distinction et d'entrain le rôle d'Antoine, qui lui convient parfaitement. Crosti, bien dans le personnage du mulâtre, a cependant manqué le grand air du second acte, par une recherche d'effets et une énergie d'accentuation tout à fait déplacées. Bataille est un excellent Giraumont. Sainte-Foy et Mme Révilly sont un parfait couple Jolicœur. Bélia est lourde un peu sous la cornette de la grivoise Florine. Les chœurs et l'orchestre sont mous, comme toujours. On réalise de respectables recettes avec les *Porcherons* qui, avec *Marie*, ont fait les frais de la quinzaine. Achard vient d'opérer sa rentrée dans la *Dame Blanche* et en présence d'une salle comble; Mlles Cico et Monrose sont aussi revenues. Il est probable que maintenant on va songer à monter du nouveau.

L'Opéra, qui avait donné deux ou trois fois *Roland*, s'est remis à ne jouer que l'*Africaine* avec un acharnement justifié par de fort belles recettes. La cinquantième représentation de l'œuvre de Meyerbeer a eu lieu la semaine dernière ; on se serait cru à la dixième. Sur l'affiche, *Roland* est annoncé pour *prochainement*, sans autre explication. En fait de nouveautés, on ne parle que d'un ballet de M. de Saint-Georges; titre : *Don Juan*. Faire un ballet sur ce sujet est une idée qui ne manque pas d'audace ni d'originalité; nous verrons donc le héros illustré par Molière battre des entrechats et pirouetter comme un naïf premier danseur qu'il sera; nous verrons Elvire, Dona Anna exhaler leur amour et leur douleur dans de frénétiques et attendrissants *échos*, et le commandeur arrivera en exécutant des *poses* d'un caractère fantastique; ce sera du dernier plaisant. Reste à savoir le nom du

musicien qui aura le .... courage d'écrire une partition sur un sujet traité par Mozart; oh! on le trouvera ce musicien: la rage de se faire exécuter peut rendre un homme capable de tout, même de cela. Peut-être qu'à cette occasion le ballet se relèvera un peu à l'Opéra; alors encore on pourra dire qu'à quelque chose malheur est bon, car le ballet décline terriblement à notre académie, et l'on peut croire que si M. Perrin a été nommé officier de la Légion d'honneur, ce n'est pas à l'intercession de Terpsichore qu'il le doit.

La réouverture du Théâtre-Lyrique s'est effectuée vendredi par la *Flûte enchantée*. Salle superbe, exécution excellente, succès énorme, voilà ce qu'on peut dire de la soirée. La *Flûte* a été arrêtée en pleine vogue; elle fera encore de nombreuses recettes, cela est certain. Dimanche, *Rigoletto* et rentrée d'Ismaël et de Melle Léontine de Maësen, les deux parfaits interprètes de l'œuvre. Cette semaine on aura la *Traviata*; par conséquent trois traductions dont deux œuvres Verdiennes, seront au répertoire; vous voyez que si M. Carvalho veut changer de système il n'y paraît guère pour le moment. Mais on parle du *Nobel* de Litolff, de la *Fiancée de Corinthe*, de M. Chermouvrier, et de la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe; de plus on répète un acte d'un jeune auteur, M. Savary. Cela semble promettre un avenir plus riche en nouveautés; espérons, mais pas trop tôt, car *Martha* et *Crispino e la Comare* pourraient bien avoir le pas sur les œuvres inédites.

Les Italiens ouvriront le 2 octobre; rien de nouveau à vous en dire. Les Bouffes-Parisiens annoncent leur réouverture pour le 10 courant; mais je crois que s'ils arrivent à ouvrir le 15, ce sera bien beau, car ils préparent deux nouveautés, une de Gr sar et une de Deffès, de plus la solennelle reprise de la *Chatte métamorphosée en femme*, du maëstro Offenbach, et les études de tout cela ne sont pas fort avancées. Chaque jour il y a des lectures de pièces nouvelles aux Bouffes; c'est un vrai déluge d'opérette; espérons que M. Offenbach, qui a repris la direction artistique de l'entreprise, se montrera plus difficile que ceux qui dernièrement occupaient ce poste; car vraiment si les Bouffes devaient produire autant de petites monstruosités que l'année dernière, mieux vaudrait qu'ils tinssent tout l'hiver leur porte close. La grande nouveauté de la saison aura pour titre les *Bergers*, musique de M. Offenbach, naturellement.

Il se prépare une concurrence pour les Bouffes: l'Exposition des Beaux-Arts, boulevard des Italiens, se transforme en théâtre, on y va donner l'opérette et le vaudeville. Il y a entente avec la direction des Variétés, qui cédera quelques œuvres et quelques artistes. L'idée est bonne. On annonce l'inauguration de cette jolie scène pour le premier octobre.

Décidément il va y avoir de la musique au Grand-Théâtre Parisien. — J'allais dire au grand désert. *Jean le cocher*, ce sombre drame, va faire place à *Jeanne d'Arc*, musique de Duprez, et que chanteront les élèves du grand professeur. Cette entreprise n'est pas exempte de danger. Je crois que le public de ces quartiers éloignés du centre irait bien volontiers entendre au Parisien la musique des maîtres, si on la lui offrait à bon marché; mais ira-t-il aussi volontiers entendre celle du célèbre chanteur? C'est une question à laquelle je n'oserais répondre affirmativement; attendons l'événement, et puissions-nous avoir à proclamer un succès. Ailleurs aussi on songe à la musique. La porte Saint-Martin donnera dans l'hiver le *Bourgeois gentilhomme*, enrichi de musique signée Offenbach, et il est question aussi de grands drames en partie lyriques sur cette scène populaire. L'idée a bien vite trouvé un imitateur: l'Ambigu annonce que lui aussi veut se lancer dans le grand drame lyrique ou tout au moins donner à la partie musicale une plus grande part dans ses représentations. Allons, tant mieux! chantez, chantons; de la musique en masse! pourvu que nous ne chantions pas trop faux et que les comparses ne deviennent pas trop les choristes de la chose, l'art ne perdra rien à cette belle fièvre musicale dont paraissent atteints nos directeurs.

La tentative de l'orchestre de l'Opéra pour l'augmentation des appointements n'a pas abouti, ce qui est regrettable; mais on vient d'acheter un beau marbre représentant Rossini pour orner le foyer de l'Opéra, mais on a signé avec Mlle Litchmay un engagement pour la faire chanter deux fois, mais on donne beaucoup d'argent à M. Naudin pour mal remplir le rôle de Vasco de Gama; enfin on ne craint l'excès de dépense que pour les malheureux musiciens, qui pourtant n'ont droit ni aux *congés* ni aux *indispositions subites*, mais qui sont obligés d'avoir du talent.

Jules Ruelle.

⁂ Les principales scènes d'Amérique se préparent à monter l'*Africaine*. L'impresario, M. Grau, qui se trouve à Paris en ce moment, vient d'engager une troupe d'opéra pour exécuter le chef-d'œuvre de Meyerbeer à la Nouvelle-Orléans, à Chicago et à la Havane. De son côté, M. Maretzeck est à l'œuvre pour représenter l'*Africaine* à New-York et à Boston.

⁂ On a fait l'épigramme suivante sur le chanteur Duprez, un des décorés du 15 août.

DUPREZ.

Duprez, l'ancien ténor, a reçu pour cadeau
Un tout petit ruban de couleur purpurine.
La décoration que porte sa poitrine
Il l'a gagnée avec son *do*.

RÉPLIQUE.

On décore Duprez: nous crions tous bravo!
Mais une chose me chagrine
C'est que l'on n'ait pas pu lui redonner le *do*
En même temps que la croix-de poitrine.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — L'Opéra impérial a repris l'*Enlèvement au Sérail* de Mozart, que l'on n'avait plus entendu depuis douze ans. Le public a acclamé la charmante partition; il a surtout applaudi Mlle de Murska (Constance), M. Gunz (Belmonte) et M. Erl (Pedrillo).

M. Gunz a terminé ses représentations, qui n'ont pas eu tout le succès, pour le ténor célèbre, que l'on pouvait augurer.

Les *Deux journées*, de Chérubini, connues en Allemagne sous le titre «*Le Porteur d'eau*» ont été montées avec un soin tout particulier, et l'exécution a été admirable, sous la direction de M. Esser.

Un grand concert populaire, donné par le *Wiener Männergesangsverein*, a eu lieu au Prater. Trente mille personnes ont acclamé les chœurs et les morceaux symphoniques que l'on y a fait entendre.

Fahrbach, l'excellent chef de musique et auteur d'un grand nombre de danses devenues très populaires, se propose de créer une école de musique, spécialement destinée à former des directeurs et chefs de musique civils ou militaires.

PRAGUE. — Mad. Trebelli-Bettini et son mari, M. Bettini, ont commencé une série de représentations par le *Barbier de Séville*. Le public s'est montré très-enthousiaste pour la célèbre cantatrice, de même que pour M. Bettini. Les opéras dans lesquels ils paraîtront sont: *Faust*, le *Trouvère*, les *Huguenots*, *Lucrèce Borgia*, *Sémiramis* et *Tancrède*.

L'opéra de Sulzer, *Jean de Naples*, a eu un grand succès chez nous.

BERLIN. — Les débuts se succèdent sans interruption, mais ne parviennent pas à exciter un bien vif intérêt.

Don Juan nous a fait connaître Mme Huttary, du théâtre de Co-

logne, où elle brille au premier rang, puis Mlle Zawisza de Prague et M. Schleich; aucun de ces trois artistes ne répond aux exigences du public berlinois.

M. et Mad. Jauner-Krall donneront des représentations au théâtre *Frédérick-Guillaume*, du 15 septembre au 15 octobre. Holzel, le basso-buffo viennois, est engagé au même théâtre; on y met en scène la *Chatte merveilleuse* de Grisar et la petite opérette de Dorn, un *Orage en plein soleil*.

*** L'Opéra de Berlin sera décidément le premier qui produira l'*Africaine* en Allemagne. Les deux grands artistes, Mlle P. Lucca et M. Wachtel, qui appartiennent à ce théâtre et qui viennent d'obtenir un succès si éclatant dans les rôles de Selika et de Vasco à Londres, se trouvent tout naturellement désignés comme interprètes des mêmes rôles à Berlin, et ils y seront sans doute plus admirables encore, puisqu'ils ne seront pas gênés par un idiome étranger. Le rôle de Nélusko sera joué par M. Betz, et celui d'Inès par Mad. Harriers-Wippern. L'on compte que la première représentation pourra avoir lieu vers le milieu de novembre.

HAMBOURG. — Vers la fin de ce mois on exécutera, à l'église St-Michel, la grand'messe de Beethoven et l'*Elie* de Mendelssohn. Les solis seront interprétés par Mad. Michal-Micheli, Mad. Joachim, MM. Schultze, Stockhauzen et Gunz.

MUNICH. — La société de chant de Prague, forte de 300 membres, est venue rendre visite à notre ville. Des députations de toutes nos sociétés musicales sont allées recevoir à la gare ces touristes chanteurs; tout avait été preparé d'avance pour que la réception fût aussi cordiale que brillante, et le séjour parmi nous le plus agréable.

WIESBADEN. — Un concours de toutes les sociétés de chant du Nassau a eu lieu ici, le 13 août; la société *Concordia* de Wiesbade a remporté le premier prix, consistant en vingt ducats d'or.

*** Le roi de Hanovre, grand amateur de musique, assure une subvention de 60,000 francs à la troupe d'opéra italien appelée à Hanovre cet hiver; il fera, croit-on, exécuter son opéra l'*Ermita del Peloponese*.

*** Les membres d'une société de chant de Leipzig (*le Zoellnerbund*) ont eu l'idée originale d'offrir à leur chef, M. Langer, à l'occasion de sa fête, une police d'assurance sur la vie de cinq mille thalers (18,750 fr.). C'est en effet un hommage plus pratique, et qui lui aura fait sans doute plus de plaisir que toutes les couronnes de laurier imaginables.

PESTH. — Le 25e jubilé du Conservatoire, qui a donné lieu à la fête du 15 août, a excité partout le plus vif intérêt. C'était la première fête d'une certaine importance portant exclusivement le caractère hongrois. A l'exception de l'hymne de Mendelssohn: *Chant de fête, composé en l'honneur des artistes*, et de quelques morceaux de musique instrumentale peu importants, toutes les compositions qui ont figuré aux programmes ont eu pour auteurs des Hongrois, des sujets et des textes hongrois, et sauf peut-être M. Hans de Bulow, des interprètes hongrois. Le point culminant de la fête était l'oratorio *la Sainte-Elisabeth*, poëme de O. Roquette, musique de Franz Liszt.

Après une hymne de F. Erkel et un prologue de Gabriel Matray, Liszt, en habit d'abbé, monta au pupitre du chef d'orchestre et fut reçu avec un enthousiasme indescriptible et interminable. Cet enthousiasme se changea en un véritable déchaînement, quand M. Matray offrit à Liszt, au nom de la direction du Conservatoire, un bâton de mesure en bois de rose.

Enfin, l'oratorio put commencer et il se déroula sans encombre malgré les hésitations d'un orchestre qui avait fait deux répétitions à peine, mais heureusement soutenu par un chœur excellent.

L'œuvre en elle-même se détache évidemment des élucubrations plus ou moins poétiques dont Liszt a doté le monde musical depuis une dizaine d'années. Il a choisi pour chacune des quatre parties de l'oratorio un thème bien caractérisé, qu'il a travaillé avec un art infini, avec une connaissance rare de toutes les richesses de l'harmonie et du contrepoint; ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il s'est laissé aller aux souvenirs discordants de son dernier passé. L'impression générale a été favorable sous tous les rapports pour le vénérable abbé.

Le reste des deux concerts ne mérite pas une mention spéciale.

*** En fait d'opéras nouveaux, qui seront représentés en Allemagne, nous avons à enregistrer:

La Ceinture magique, opéra comique, en un acte, qui a pour auteur M. Louis Reinecke, caporal dans un régiment en garnison à Vienne.

Gudrun, grand-opéra, en quatre actes, paroles et musique de Oscar Bolck.

Gil Blas, opéra-comique, en deux actes, de O. Bach.

Ruy Blas, d'après le drame de Victor Hugo, musique de Max Zenger, à Munich.

La Fiancée vendue, opéra-comique, poëme de Ch. Sabina, musique de Smetana.

HOLLANDE.

ROTTERDAM. — M. Woldemar Bargiel, l'un des compositeurs les plus estimés en Allemagne (frère de Madme Schumann), a été nommé directeur des classes créées par la société pour la propagation de la musique. Il enseignera la composition et l'harmonie, et dirigera les réunions de chant de la société.

Les représentations de l'Opéra allemand ont recommencé le 2 septembre par les *Huguenots*; l'ensemble de la troupe est des plus satisfaisants.

LA HAYE. — L'Opéra français a ouvert, le 31 août, la saison d'hiver, par la *Juive*, de Halévy.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Munich, le 17 août, M. Jean Népomucène, baron de Poissl, né à Haunskenzell, le 15 février 1783, compositeur de musique (*Biogr. univ. des musiciens, de Fétis, t. VII, p.* 85).

A Édimbourg, le 12 août, M. Jean Donaldson, professeur de théorie musicale à l'Université.

A Jamnitz, en Moravie, à l'âge de 78 ans, M. Jean Anderle, organiste et le premier maître de son fils, Aloys Anderle, le célèbre ténor, mort en 1864.

A Bagnères, à l'âge de 45 ans, M. Emile Albert, pianiste et compositeur à qui l'on doit une opérette jouée aux Bouffes-Parisiens: *les petits du premier*. C'est en faisant répéter son opéra inédit *Jean-le-Fol* qu'il a été pris d'une violente céphalalgie qui n'a pas tardé à l'emporter.

A Munich, le 10 août, à l'âge de 24 ans, M. Charles Zahlberg, professeur de piano au Conservatoire royal.

A Kierling, le 19 août, Mme Leuchert-Rathmaier, ancienne chanteuse du JosephstadtTheater de Vienne.

A Madrid, le 13 août, François de Paule-Antoine-Marie, infant d'Espagne, né le 10 mars 1794, frère du roi, était excellent chanteur et bon pianiste.

Au Mans, M. Aubry, chef d'orchestre de la société philharmonique et directeur de la société chorale du Mans.

A Ravenne, Mme de Marlow, prima dona de l'Opéra royal de Stuttgard.

A Naples, M. Gaëtan Claudelli, violoncelliste d'un grand mérite.

Imp. de A. Mertens et Fils, rue de l'Escalier, 22.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 14 Septembre 1865. N° 37.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.

BELGIQUE, par an	fr.	6 00
FRANCE, par an	»	10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

L'AMAZONE,

AIR CHEVALERESQUE,

Paroles de FLAN, musique de Luigi BORDÈSE.

Tournée musicale en Flandre.

FURNES, YPRES, BRUGES, GAND, AUDENARDE, RENAIX.

Je me trouvai, vers la fin du mois dernier, en Flandre, et je ne résiste point au désir d'esquisser rapidement les impressions musicales que j'ai rapportées de ce beau pays.

Furnes, petite ville pittoresque, possède une Société royale d'harmonie qui passe, à juste titre, parmi les meilleures de la Belgique. Elle est dirigée par M. Franz Van Herseele, musicien habile, lauréat du concours de la Société des beaux arts de Gand, et auteur de nombre d'excellents morceaux pour harmonie. J'ai entendu de lui un opéra-comique d'un excellent cachet, et dont je vanterai surtout le motif d'introduction et les couplets bachiques.

Parmi les autres musiciens de Furnes, je citerai M. Géva, vieillard respectable qui a formé une infinité d'habiles lecteurs. Je ne dis point *musiciens*, car le goût de la musique est inné chez les Furnois.

J'ajouterai que la Société d'harmonie de Furnes porte uniforme et compte dans son sein des personnages illustres. On loue beaucoup aussi celle de Poperinghe. Toutes deux ont lutté, à chances presque égales, au dernier grand festival de Hondschote, village de la Flandre française.

A Ypres, une merveille de cité, j'ai vu, entre autres curiosités étalées au musée d'archéologie, un archiluth, très bien conservé, et un autre instrument à cordes d'une facture grossière, nommé *Noordschen Balken*, poutre du nord. L'inscription le fait remonter à deux siècles. Il me serait difficile de dire d'où lui provient cette étrange dénomination. J'avoue volontiers aussi mon incompétence à déterminer le rôle de cet instrument, d'autant plus qu'il se trouvait suspendu à une hauteur trop considérable pour pouvoir en faire l'inspection en détail. J'ai consulté, à ce sujet, l'*Essai sur la musique*, de Laborde, qui contient une infinité de planches d'instruments anciens; mais je n'y ai rien rencontré de semblable.

Une histoire spéciale des instruments de musique, vieux et nouveaux, est un livre à faire. M. de Coussemaker, dont un ouvrage colossal vient de paraître, a commencé cette tâche ingrate et rude, et il a été effrayé, non sans raison, des frais énormes qu'entraînerait la gravure des planches.

Il manque aussi un musée général pour cette branche intéressante de l'archéologie. M. Daussoigne-Méhul a proposé, dans le temps, à l'Académie, de vouloir prendre l'initiative à cet égard, et de prier le gouvernement de hâter la création d'un pareil établissement. Mais sa voix n'a pas été entendue, malheureusement.

Je n'ai point vu de société d'harmonie à Ypres, mais j'y ai rencontré la synthèse musicale de la localité, M. Dewulf, pianiste éminent établi à Bruxelles, et l'organisateur zélé de toutes les grandes fêtes vocales et instrumentales qui se donnent dans l'antique ville flamande. Cette année, il avait exceptionnellement renoncé à l'entreprise, pour des motifs qu'il ne nous appartient pas de faire connaître.

J'ai entrevu, à Bruges, notre célèbre compositeur, M. Jules Busschop. Point n'est besoin, je pense, de relever le mérite des productions de ce maëstro. J'ai analysé, en temps opportun, son beau *Te Deum*, écrit dans le style simple et grandiose de la psalmodie antique, plus le rhythme et les richesses de l'instrumentation moderne. Cette page seule suffirait à la gloire de son auteur.

Mais je ne puis taire l'impression que m'a laissée sa conversation agréable et piquante. Homme modeste, possédant les notions les plus variées et les plus étendues sur l'art qu'il cultive avec un saint amour, il s'est exprimé sur l'esthétique musicale, la théorie de l'harmonie et du contrepoint, l'histoire des développements successifs de la musique, en des termes qui m'ont donné la plus haute opinion de son savoir et de son jugement.

Il m'a, entre autres, indiqué une manière pratique d'étudier l'instrumentation, dont j'ai été frappé et séduit. Ah ! si les élèves du Conservatoire royal de Bruxelles, qui gémissent de ne point apprendre cette vaste science sur les bancs de l'école, connaissaient la méthode facile et salutaire de M. Busschop!

Il y a, en notre maître, un excès de retenue qui l'empêche de se produire plus souvent dans les grands centres. J'ai vivement insisté pour le voir secouer cette ré-

serve regrettable. Il m'a semblé écouter mes avis, et je ne serais point étonné si j'eusse à enregistrer bientôt un succès de plus dans le domaine du drame lyrique.

Je comptais voir Gevaert à Gand; mais il se trouvait, à mon arrivée, à Termonde, en compagnie d'Ambroise Thomas. J'ai regretté d'autant plus ce fâcheux contretemps, que Gevaert devait me communiquer les nouvelles découvertes faites par lui dans les partitions, restées pour ainsi dire vierges d'investigations, des maîtres italiens de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle.

Vous savez que le savant musicien flamand a, dans une brillante étude sur la monodie, renversé complétement le piédestal élevé à Monteverde par M. Fétis, comme *inventeur* de la dissonnance de septième, dissonnance qui ouvrit la voie à la tonalité moderne et qui lui sert de base. Gevaert a rencontré des septièmes, frappées à toute volée et sans la moindre préparation, plusieurs années avant la publication des œuvres de Monteverde, où M. Fétis a cru voir exclusivement cette particularité. Je dis *voir* et non *découvrir*, car Gerber, dans son lexique biographique, publié en 1812, l'a signalée en due forme.

Après tout, la fameuse dissonnance, comme la plupart des innovations géniales, n'a pas d'inventeur proprement dit. Elle est le produit lent et successif de l'expérience des artistes. J'en ai vu des traces dans les œuvres des maîtres flamands de la deuxième moitié du XVIe siècle.

Les exemples que Gevaert avait à me soumettre étaient, paraît-il, plus concluants et plus caractéristiques encore que ceux qu'il a trouvés antérieurement dans les maîtres italiens conservés à la Bibliothèque impériale de Paris.

(La suite au prochain numéro.) W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — A la représentation de la *Juive*, de nouveaux et légitimes succès ont été remportés par M. Morère.

Par moment, son organe se voile et dévie de la justesse, ce qui nous fait craindre que, pendant la mauvaise saison, le chanteur ne soit sujet aux indispositions fréquentes, comme l'un de ses devanciers, M. Bertrand. Parfois aussi M. Morère fait trop bon marché du rhythme et de la mesure.

Mme Erembert a été justement associée aux ovations dont M. Morère a été l'objet. Elle chante avec beaucoup de soin et de netteté. Elle s'est relevée, selon nous, dans le rôle de la juive. Son accentuation vibratoire serait mieux sentie, si elle était moins prodiguée.

Le début du deuxième ténor, M. Charles Achard, n'a guère été brillant. C'est un rôle difficile et ingrat que celui de Léopold. La voix de M. Achard est d'un volume faible; elle est gênée dans les registres supérieurs, et la voix de tête ne le seconde que médiocrement.

En outre, le chanteur est froid, pour ne pas dire gêné et embarrassé. L'impression qu'il nous a faite a été partagée par le public, qui l'a accueilli avec une réserve extrême. Nous ne désirons rien tant que de voir M. Achard se relever dans ses rôles ultérieurs.

M. Vidal a été mieux inspiré. Son rôle du cardinal, il l'a joué et chanté avec un soin consciencieux et une précision pour ainsi dire mathématique. Tout cela sans affectation, comme sans sécheresse. En certains passages, les cordes graves ont ressorti mieux que l'on n'avait espéré.

A la représentation de *Lucie*, M. Monnier s'est relevé un peu. Toutefois, il est loin encore de posséder les sympathies de l'auditoire. Sa voix est abrupte, inculte, sans charme. Il débite les plus belles mélodies par manière d'acquit, et parfois en criant si fort qu'il écrase littéralement ses partenaires. Il n'a pas de distinction comme comédien. Les habitués regrettent M. Roudil.

M. Charles Achard n'est guère plus heureux dans ses débuts que M. Monnier. Il a été bien insuffisant dans le rôle d'Arthur, qui pourtant n'est pas lourd. Il a manqué plusieurs répliques. Je doute que, mieux ferré sur ses rôles, il parvienne à conquérir les sympathies du public. Il nous tarde de l'entendre dans un opéra comique.

M. Morère a lancé son anathème d'une façon énergique et vibrante. Sa voix s'est quelque peu voilée dans le grand air final, où pourtant il a eu de beaux élans. Il a été rappelé à la chute du rideau.

Une observation au régisseur. Pourquoi, au moment où le chœur dit que la cloche sonne, le glas funèbre ne se fait-il pas entendre? Le compositeur a donné expressément une note éclatante aux cors, aux trompettes et aux trombonnes pour soutenir la vibration de la cloche. Ces détails de mise en scène ajoutent à l'illusion, et je préfère mille fois un simple coup de tam-tam, frappé au milieu d'une situation tragique, au soleil du *Prophète* ou à la chèvre vivante du *Pardon*, deux trucs que j'ai toujours envisagés comme puérils.

Lucie a été suivie d'un divertissement, *la Fée Egérie*, où il a été permis d'embrasser d'un coup-d'œil le personnel entier du ballet. Ce personnel est bien amoindri, et l'école de danse a fourni quelques sujets non encore formés. Cela est d'un disparate dont il est difficile de se faire une idée.

Les chefs d'emploi n'offrent rien de bien remarquable, hormis Mlle Bose et M. Vincent. Il y a de la grâce et du caractère dans les pas de Mlle Bose.

La musique est toujours la même, c'est-à-dire médiocre. Elle est d'un certain M. Adolphe.

Le Théâtre royal de la Monnaie est à peine ouvert, que déjà les indispositions se mettent de la partie. Il n'y a pas eu moins de quatre relâches la semaine dernière. *Faust* a été donné dimanche avec un Méphisto d'emprunt.

L'affiche annonce la mise à l'étude du *Capitaine Henriot*. Un procès est sur le point de s'entamer au sujet de cet ouvrage. *L'Etoile belge* publie en détail les circonstances de l'affaire.

⁂ Le ténor Jean Morère, qui vient de débuter avec tant de succès au théâtre de la Monnaie, est né à Couladère (Haute-Garonne), le 6 octobre 1836, et a passé, de l'école de musique de Toulouse, au Conservatoire de Paris, où il a été lauréat en 1860. Il débuta la même année à l'Opéra.

⁂ L'ouverture du Grand Théâtre de Bordeaux vient d'avoir lieu au milieu d'un grand tumulte. Dans la *Fille du régiment*, les artistes ont été chutés et sifflés, ensemble et tour à tour. On n'a pas même épargné Mme Boulard, qui est pourtant une artiste de talent.

⁂ M. Wicart, fort ténor, engagé pour cette saison par M. Halanzier, vient de quitter subitement Marseille pour raison de choléra. Il paraît que cette fuite lui coûtera cher, environ 10,000 fr. de dédit.

⁂ Le chroniqueur musical de l'*Union*, de Paris, fait le plus brillant éloge d'une des compositions de M. Pierre Benoît, *les Faucheurs*, qui a été exécutée avec une grande supériorité au concours de Cambrai par la Société des chœurs, de Gand.

« Il faut, dit l'*Union*, être bien sûr d'une société de chanteurs pour écrire un chœur d'une facture si travaillée, avec accords si compliqués et des effets si hardis et si neufs de forme et de rhythme. C'est que M. Pierre Benoît n'est pas un compositeur ordinaire; celui-là, à tort ou à raison, fait fi des formules banales; il est profondément original, et, comme la science sert admirablement son imagination vigoureuse et ardente, il arrive à des effets d'une puissance inouïe. Son chœur des

Faucheurs est presque une symphonie chorale, et, nous le répétons, jamais une réunion de chanteurs ordinaires ne pourrait l'exécuter avec tous les détails qu'il comporte. Il y a parfois de doubles et triples chœurs; les ténors doivent attaquer souvent des *la* et des *si*, tantôt à pleine voix de poitrine, tantôt caresser ces notes avec la plus molle suavité.

« Nous le demandons à l'immense quantité de spectateurs présents à cette séance, quel solo de soprano ou de ténor, fût-il chanté par la Patti ou Fraschini, aurait pu les charmer et surtout les émotionner davantage que cette magistrale composition des *Faucheurs*, qu'on dirait écrite par un Titan pour des colosses! Mélodie, harmonie, rhythmes puissants et variés, le bruit des torrents, le murmure des abeilles, tous les contrastes que la nature avec ses voix magiques fait entendre, ce chœur nous les rappelait par ses harmonies puissantes et variées, passant par tous les degrés des nuances et tous les contrastes de sonorité, grâce à ces voix diverses se fondant avec art dans un ensemble tout à fait idéal. »

⁂ *L'Indépendance belge*, du 7 septembre, publie une très longue lettre sur le festival de Pesth, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et elle la fait précéder des lignes suivantes :

« Un violoniste hongrois, que nous avons eu le plaisir d'entendre à Bruxelles, où il ne faisait que passer, M. Edouard Reményi, artiste d'un rare mérite, d'un talent difficile à classer, nous envoie un compte rendu du festival de Pesth. On retrouve dans ces pages, écrites au grand galop de l'enthousiasme, dans ce style chaud et coloré, tous les caractères qui font de l'éminent virtuose une des physionomies les plus originales, les plus personnelles de l'art contemporain. Nous reproduisons, sans rien y changer, ce récit flamboyant de l'un des organisateurs et des héros de la fête, persuadés que nos lecteurs trouveront quelque saveur à ce mélange de musique, de mysticisme et de patriotisme. Pour M. Reményi, il semble qu'il n'y ait qu'un Dieu, la Hongrie, personnifiée en sainte Elisabeth, et que Liszt soit son prophète. Absorbé par son admiration pour son maître, notre correspondant improvisé a négligé de parler de ses propres succès. Cela fait honneur à sa modestie, mais c'est la seule chose qui nous laisse regretter de lui avoir demandé la description du premier festival hongrois. »

⁂ Une dame, qui a déjà professé avec succès le chant à Paris et à Londres, vient de se fixer à Bruxelles, où elle désire donner des leçons de chant. Renseignements à la rédaction de cette feuille.

ANVERS. — M. Ed. Gregoir vient de prendre l'initiative d'un vaste projet : il ne s'agit de rien moins que de la création d'une association de chanteurs, formée de toutes les sociétés chorales de la province. Après avoir fait ressortir toute l'utilité de son projet, l'auteur termine ainsi la circulaire dans laquelle il l'annonce :

« On a déjà tenté de créer en Belgique un *Zang Verbond*, ayant pour but d'établir dans un seul cercle une association musicale pour toute la Belgique; mais jusqu'ici ce louable projet a échoué.

« Nos vues sont plus modestes. Nous nous proposons de faire un appel à toutes les personnes qui s'intéressent au progrès de l'art musical et aux sociétés chantantes de la province d'Anvers, dans le but de former un *Sanger-Verbond*, à l'instar de ceux de l'Allemagne, sous la dénomination de :

« *Fédération chorale de la province d'Anvers.*

« Si de telles associations provinciales se créent dans tout le pays, j'ai l'espoir que dans quelques années la Belgique pourra réunir un contingent de 8,000 chanteurs. Cette masse chorale se transporterait dans l'une des grandes villes du pays, où il ne manque aucun élément pour la réussite d'une imposante fête musicale.

« La province d'Anvers compte plus de trente sociétés chantantes, qui forment un ensemble de plus de 1,100 chanteurs, et déjà plusieurs cercles choraux ont adhéré à notre projet. La *Fédération chorale de la province* se composera d'un comité fondateur et d'une commission centrale composée d'amateurs et de protecteurs de la musique. J'ose espérer que toutes les personnes qui prennent à cœur la propagation de la grande musique viendront appuyer nos efforts pour la réussite d'une œuvre qui trouvera de la sympathie dans le pays entier. »

SPA. — Le concert de Mlle Adelina Patti a eu lieu avec le succès ordinaire : applaudissements frénétiques, rappels, cris, tempête, délire. La grande salle de la Redoute était comble; cette solennité payante, — les premières places, places réservées, étaient à 20 francs, les secondes à 10, — avait attiré la même foule que les concerts gratuits donnés par l'administration des eaux.

Mlle Patti était assistée de trois artistes de mérite, M. Scalese, basse comique, M. Ancodio, baryton, et M. Brignoli, ténor. Ce dernier a une voix sympathique et bien soutenue, qu'il conduit avec beaucoup d'art et de sentiment.

Il devient difficile aujourd'hui de faire l'éloge de Mlle Adelina Patti. Son triomphe est universel, et la critique n'a eu, jusqu'à cette heure, qu'à exalter sa belle voix et son talent, si naturel qu'il paraît être l'absence d'art.

A la fin du concert, après un rappel plus enthousiaste que les premiers, elle a chanté, pour remercier ses admirateurs, une romance française du genre mélancolique : *Si vous n'avez rien à me dire*, avec une simplicité, un sentiment, je dirai une modestie admirables. Ça été son plus beau succès.

Deux jours auparavant, Mlle Patti avait chanté au Casino d'Ostende, devant une assemblée non moins élégante qu'aristocratique.

Le concert qui a suivi, à Spa, celui de la Patti, a été bien pâle, avec Mlles Mauduit et Voarino, avec MM. Caron et Leenders.

A la bonne heure! celui dans lequel s'est fait entendre, lundi dernier, M. Louis Brassin, et dont nous reparlerons.

Notre concitoyen Jehin-Prume est à New-York; il y a donné une matinée musicale, le 7 août. Les journaux l'ont surnommé le *nouveau Paganini*. Selon le *New-York Times*, « un professeur distingué a déclaré publiquement que le talent de Jehin-Prume égalait celui du célèbre maître qu'il avait entendu, et il prétend parler en oracle. »

FRANCE.

PARIS (1).—M. Ferdinand Hérold, avocat à la Cour impériale de Paris, et fils de l'illustre auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*, a donné, dans l'*Art musical* du 31 août, une notice très intéressante et très touchante sur un artiste distingué, Henri-Justin Armand-Joseph Valentino (né à Lille, le 14 octobre 1787, mort à Versailles le 28 janvier 1865), qui fut chef d'orchestre de l'Opéra, puis de l'Opéra Comique, et dont le nom n'est mentionné dans aucune *Biographie* connue.

« C'est donc, dit M. Ferdinand Hérold, une injustice que j'essaie de réparer, en lui consacrant les quelques lignes auxquelles l'*Art Musical* veut bien donner l'hospitalité.

« ... Parmi les ouvrages qui furent montés et joués pour la première fois sous la direction de Valentino, il faut citer *Moïse* (1827) et *la Muette de Portici* (1828).

« ... Chef d'orchestre de l'Opéra Comique, Valentino eut encore à conduire l'exécution d'ouvrages nouveaux, parmi lesquels, c'est un bonheur pour moi de citer : *Zampa* (1831), et *le Pré-aux-Clercs* (1832). Je sais, par tradition de famille,

(1) Notre correspondance particulière nous a fait défaut cette semaine.

quel zèle et quel talent Valentino déploya à cette occasion; je sais aussi à quel point le compositeur lui en fut reconnaissant. J'aurais aimé à renouveler plus tard le témoignage des sentiments de mon père au vieil artiste retiré du monde; mais j'ignorais le lieu de sa retraite, je dois l'avouer, et ce n'est qu'à sa mort que je l'ai appris.

« ... Le talent supérieur de Valentino comme chef d'orchestre est incontestable. Il unissait, dit-on, l'exactitude et le juste sentiment à la vigueur et à la largeur; il comprenait et il faisait comprendre. De plus, aimé et redouté tout à la fois des artistes qu'il commandait, il savait obtenir d'eux un concours absolu.

« Malheureusement, la postérité est courte pour un chef d'orchestre: bien plus courte que pour le simple virtuose. L'individualité de celui ci se détache et lui suscite des admirations, que provoque toujours l'homme seul aux prises avec la difficulté. Au contraire, le chef d'orchestre se confond pour le public avec la masse qu'il dirige, qu'il anime, mais dans laquelle il s'absorbe comme un chiffre fort dans un nombre élevé.

« A tout prendre, je ne plains pas le chef d'orchestre; car, après les joies de la création, je n'imagine pas de satisfaction artistique plus profonde, plus intime, que celle du chef, véritablement digne de ce nom, lorsque, à la tête de son armée d'exécutants, il traduit et divulgue à la foule la pensée d'un maître. Mais ce bonheur passe vite: et quand le chef d'orchestre a quitté son poste, bien peu d'auditeurs songent à lui, tandis que tous acclament encore les chanteurs et répètent le nom du maître. N'est-il pas cependant au premier rang de ceux à qui l'on doit le succès? Dès lors il est juste de réagir contre l'oubli du public, et c'est un devoir pour nous de perpétuer le souvenir et d'honorer la mémoire de ceux qui ont su tenir comme Valentino le bâton de chef d'orchestre. »

ALLEMAGNE.

BERLIN. — L'Opéra a fait une très bonne acquisition en la personne de Mlle Bähr, de Cologne, engagée après deux débuts très heureux dans les *Noces de Figaro* (Comtesse) et le *Trouvère* (Azucena). Elle abordera successivement tous les rôles que remplissait feue Mlle de Ahna.

Le ténor Wachtel, qui est engagé à notre théâtre pour six mois, a débuté, le 24 septembre, dans le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell*. La salle était comble. Le célèbre ténor a reçu les marques les moins équivoques d'un enthousiasme réel, et cependant il était loin d'être en voix. M. Wachtel semble d'ailleurs se ménager, car ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il a lancé ces notes aiguës qui ont fait sa réputation.

VIENNE. — La reprise du *Pardon de Ploërmel* a été accueillie avec empressement de la part du public. Mlle Murska a fait merveille dans le rôle de Dinorah. Elle paraîtra bientôt dans l'*Etoile du Nord* et dans *Rigoletto*, ses deux meilleurs rôles. L'opéra de Langet, *Imprécation du chanteur*, est à l'étude; par contre, on a mis à l'index l'opéra de Heller, le *Déserteur*, dont les représentations étaient déjà assez avancées.

HANOVRE. — C'est M. Jean Bott, maître de chapelle de la cour de Meiningen, excellent violoniste mais compositeur médiocre, qui remplacera Joachim.

En même temps que Joachim, sept des meilleurs membres de l'orchestre ont résilié leur engagement.

∴ La fête musicale de Dresde, organisée d'une manière si pompeuse, a donné à la ville un déficit de 60,000 thalers (fr. 225,000)!

∴ On vient de découvrir, à Munich, un manuscrit autographe de Beethoven. C'est une composition pour piano dont, jusqu'à ce jour, on ignorait complétement l'existence. Elle est en *la* mineur et porte la suscription : *Pour Eliza, 27 avril.*

BADEN-BADEN. — Les concerts ne discontinuent pas. A peine avons-nous assisté au concert donné au bénéfice de l'Hôpital allemand à Paris, et dans lequel se sont surtout fait applaudir Mme Viardot Garcia, MM. Vieuxtemps et Rubinstein, que Mlle Carlotta Patti annonce le sien; dès à présent, la curiosité s'en est emparée, à en juger par l'empressement avec lequel les billets sont enlevés. Vivier se fera entendre à côté de Mlle Patti.

HOMBOURG. — Notre saison de l'Opéra italien s'est terminée, le 25 août, par une représentation de *Faust*, et au bénéfice de Mme Vitali, qui remplissait le rôle de Marguerite, aux applaudissements non moins chaleureux que mérités.

EMS. — Le concert donné par Charles de Bériot fils avait réuni une assemblée nombreuse et choisie. Quoique fort jeune encore, cet artiste a conquis une réputation méritée. Le nom de Bériot est devenu européen. M. de Bériot père est le chef de cette grande école belge, illustrée par les violonistes les plus célèbres, et c'est à ce maître hors ligne que nous devons, pour n'en citer qu'un seul, l'éminent artiste M. Vieuxtemps. M. Charles de Bériot fils brillera au premier rang des pianistes, comme son père a brillé au premier rang des violonistes.

PESTH. — Une seconde exécution de l'oratorio de Liszt a eu lieu, sous la direction de l'auteur et devant un public nombreux et aussi enthousiaste que celui qui avait assisté à la première.

Après l'oratorio, Liszt, cédant aux instances de son auditoire, s'est mis au piano et a joué une nouvelle transcription de la marche nationale *Rakoczy*.

Il a dû donner encore un concert au bénéfice de plusieurs institutions religieuses, et dont le programme n'annonçait que des œuvres de Liszt; MM. H. de Bulow et Remenyi, violoniste, avaient consenti à s'y faire entendre.

∴ Le violoniste Ferdinand Laub a accepté le professorat du nouveau Conservatoire de Moscou, avec des appointements de 3,500 roubles. Au même institut, dont le directeur est Nicolas Rubinstein, ont aussi été appelés, comme professeurs, MM. Antoine Door, Joseph Wieniawski et Charles Tausig, avec de beaux appointements.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La *Reine de Saba*, de Gounod, a été exécutée, le 26 août, au Palais de Cristal, sous forme de cantate ayant pour titre *Irène*. Les solis avaient été confiés à Mme Lemmens-Sherrington (Irène, princesse grecque) et à MM. Cummings, L. Vinning et Lewis Thomas. On avait supprimé les numéros les moins importants.

∴ Un grand festival a été donné dans les journées des 5, 6, 7 et 8 septembre, à Gloucester. Les oratorios de Mendelssohn, *Paulus* et *Elie*; le *Christ au Mont des Oliviers*, de Beethoven; *les Dernières Choses*, de Spohr; le *Requiem*, de Mozart; le *Messie*, de Handel, ont formé les principaux numéros du riche programme.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 3 septembre, M. Guillaume-Benoît Vanderkelen, né à Bruxelles, le 4 mars 1804, ancien contrebassiste du Théâtre royal de la Monnaie.

— A Bruxelles, à l'âge de 18 ans, M. J.-B. Huysmans, élève du Conservatoire de musique, où il venait d'obtenir, dans la classe de M. Servais, le second prix de violoncelle.

— A Trieste, le maëstro François Sinico.

— La nouvelle de la mort de Mme de Marlow, rapportée par tous les journaux allemands, et que nous avons reproduite nous-même, reposait sur une confusion de noms, et est entièrement controuvée.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 21 Septembre 1865. N° 38.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :
ROSINE,
Paroles de Flan, Musique de Bordèse.

Tournée musicale en Flandre [1].

FURNES, YPRES, BRUGES, GAND, AUDENARDE, RENAIX.

Gevaert prépare une étude sur la musique des anciens grecs. Les artistes à qui il l'a lue, la considèrent comme très intéressante, particulièrement en ce qui touche le rhythme. J'aime à croire que ce mémoire sera plus solide que celui de M. Fétis sur la même matière, que M. Vincent, de l'Institut, a pulvérisé en quelques pages, et que M. Wagener, professeur à l'Université de Gand, a réfuté éloquemment.

Je désirais revoir, à Renaix, le magnifique et déjà célèbre musée d'instruments de musique de M. César Snoeck, auquel j'ai consacré, il y a trois ans, un article développé.

A cet effet, je traversai Audenarde, où on était en train de répéter, pour le concert de la fête communale, un air varié de De Bériot, joué par un élève distingué de la classe de M. Behrens, professeur à l'école musicale de cette ville. J'admirai, dans le virtuose, sa manière simple et expressive de conduire la mélodie, et j'applaudis certains passages de mécanisme, effectués magistralement par l'élève. Honneur à M. Behrens!

Inutile de répéter que la ville d'Audenarde possède, outre une école de musique, un cercle de chœurs, dirigé par l'habile M. Arcade Verwée, une société d'harmonie, de symphonie, et une association de fanfares, dont la conduite est confiée à M. Louis Vande Vyver. Peu de petits centres offrent une réunion d'éléments musicaux aussi nombreux et aussi divers!

Arrivé au musée d'instruments de Renaix, je fus mis en présence d'accroissements tellement nombreux, que je dus renoncer à les enregistrer, séance tenante, et que je résolus d'y consacrer à loisir un article spécial. Je me suis borné à relever quelques instruments rustiques, qui serviront à mon *Essai sur le théâtre villageois en Flandre au* XVIIIe *siècle*, qui est en voie d'achèvement, et quelques clavecins belges, sur lesquels je prépare un chapitre dans mon livre : *La musique aux Pays-Bas avant le* XIXe *siècle*.

Je parlais, tout à l'heure, de la nécessité d'écrire une histoire générale des instruments de musique. M. Snoeck, l'intrépide collectionneur, en élabore une pour le pays, à laquelle il donnera le titre de : *La Lutherie en Belgique, Etude historique et technique.*

J'ai entendu, à Renaix, une symphonie de Kuffner, très convenablement interprétée par quelques amateurs, sous la direction de M. Hanson, violoncelliste distingué, qui a reçu les conseils de M. Servais. Au nombre des exécutants, je remarquai M. Vanden Hende, musicien intelligent, auteur de plusieurs mélodies justement appréciées.

A mon retour à Audenarde, on me présenta une jeune *diva*, douée d'une voix fraiche et agréable, et qui me chanta, d'une façon expressive, une scène dramatique de M. Bordèse et une mélodie d'un auteur peu connu. J'avoue que j'étais loin de m'attendre à rencontrer, à Audenarde, une cantatrice si bien organisée sous tous les rapports.

Mon amphitryon, M. Marcel Velghe, musicien amateur, qui signe ses romances du pseudonyme de G. Aubry, voulut bien me chanter le grand air de *la Marquise*, d'Adam, dont il sut détailler avec goût toutes les finesses. Cet air, tout rossinien qu'il est, me plut infiniment. Je me pris à regretter l'ancien bon temps, où l'on avait, tous les soirs, l'occasion d'entendre, au théâtre, des morceaux de cette valeur, et je dus gémir sincèrement à l'idée d'avoir bientôt à en subir une infinité d'où le charme est exclu.

W.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Depuis longtemps, la *Dame Blanche* formait, au répertoire du Théâtre-Royal, ce qu'on appelle une pièce de remplissage. Or, mardi 12, le chef-d'œuvre de Boëldieu a été exécuté d'une façon délicieuse.

M. Jourdan était, suivant son habitude, extrêmement bien disposé.

En M. Depoitier, on n'a pu apercevoir que de faibles restes d'indisposition, car il a joué et chanté le rôle de Gaveston d'une manière fort avenante. Puisse-t-il être disposé aussi bien pour les rôles ultérieurs de son nouvel emploi!

Le débit de M. Achard, le nouveau trial, est excellent; il a de l'expérience scénique, et, si sa voix ne le seconde pas mieux, ne nous plaignons pas de cette insuffisance. Tant d'autres qualités la rachètent.

Mme Moreau s'est relevée dans l'opinion de ceux qui la ju-

[1] Suite et fin, voir notre numéro du 14 septembre.

geaient incapable de rendre les scènes de sentiment et qui la renvoyaient invariablement aux rôles de reines. Ce n'est pas, nous l'avouons, la miss Anna que nous avons rêvée; mais c'est celle que certainement nous n'aurions pas attendue d'elle.

Jenny la fermière, représentée par Mme Dumestre, est de tous points charmante. On ne saurait mieux dire le duo avec George Brown qu'elle ne l'a dit. Ce duo comporte des vocalises de l'importance de celles qui ornent les premiers rôles. S'en tirer victorieusement, c'est faire preuve d'un mérite réel.

Nous avions bien auguré aussi de Mme Fossombroni. La vieille Marguerite a été interprétée par elle comme de longtemps elle ne le fût sur notre scène. De légitimes applaudissements ont éclaté après les ravissants couplets du rouet, où la voix de la débutante a été constamment égale et soutenue.

Tout le monde, du reste, a reçu sa part d'ovations, en cette mémorable soirée; car le public était lancé, comme les interprètes. Il faudrait que toutes les soirées ressemblassent à celle du 12. Le Théâtre Royal serait un Éden.

.˙. Après *Faust*, Mlle Artot a abordé la *Fille du Régiment*, qui lui valut jadis, sur cette scène, de fort beaux succès.

Cette création, en effet, lui fait infiniment d'honneur. Il y a là beaucoup de grâce et de finesse. Mais il nous semble que cette Marie que nous applaudîmes il y a quatre ans est devenue passablement allemande.

A la pétulance française, ou, si l'on veut mieux, à la vivacité italienne que le rôle réclame, Mlle Artot a substitué je ne sais quelle velléité sentimentale, qui jette sur tout le rôle une teinte de mignardise qui en dénature le caractère. Cela peut être original, mais cela ne s'adapte guère à la trempe du personnage, qui veut du piquant, de l'éclat et de la spontanéité.

Mlle Artot a, selon nous, rendu on ne peut mieux la scène du départ. Là, elle est sur son terrain. C'est le drame tempéré qu'il lui faut, non la comédie malicieuse. Sa nature est rêveuse et poétique par-dessus tout; la mièvrerie lui messied.

Impossible de rendre l'effet de cette belle scène. La fameuse note de transition, où Jenny Lind laissait éclater des sanglots, elle l'a exhalée aussi avec des larmes, larmes douces et pathétiques que le public, ému et ravi à la fois, a recueillies une à une comme une rosée céleste.

Malgré les hautes qualités vocales et scéniques que l'artiste a déployées dans la leçon de chant, il nous a paru que cette scène était assez embrouillée.

Dans l'invocation à la France, nous avons reconnu une virtuose pleine de vaillance, habile à lancer de merveilleuses notes de son gosier, mais incapable d'y mettre le brillant, la fougue et l'entrain qu'elle nécessite. Ce doit être une fusée qui éclate et tourbillonne, non une cantilène qui vibre et palpite.

Les notes élevées de cet air ont été atteintes sans effort apparent par Mlle Artot.

Aussi, avons-nous été étonné de voir l'artiste recourir à la transposition, dans le duo « Au bruit de la guerre! », qui n'est nullement écrit à l'aigu, et dans la ronde, dont l'effet assez grêle, causé par l'abaissement d'un ton, a été conjuré, en partie, par un point d'orgue artistement effectué.

M. Depoitier, décidément rétabli, a su donner un excellent type au personnage martial de Sulpice. Son débit est naturel autant que peut l'être le langage d'un artiste habitué aux accents vigoureux du drame, et son chant, dégagé des lourdeurs et des intonations douteuses qui en gênaient l'élan, a pu se déployer parfaitement à l'aise.

Gaveston et Sulpice, représentés par M. Depoitier, inaugurent positivement la série des rôles d'opéra comique attribués à la première basse.

Pourquoi M. Depoitier ne réussit-il pas à compléter sa création de Méphistophélès? ce n'est pas un diable tout d'une pièce, c'est un diable multiforme, prenant les tons les plus variés, les allures les plus diverses. La réalisation parfaite de ce personnage complexe est difficile : elle n'est pas impossible.

L'entrée du drôlatique Hortensius, représenté par Mengal, s'est effectuée au milieu des plus vifs applaudissements, et, durant tout le cours de la *Fille du Régiment*, la mimique expressive et l'accent narquois du personnage ont provoqué le fou rire dans l'auditoire. C'est le *veni, vidi, vici* scéniquement réalisé par notre joyeux comique. A bientôt sans doute les autres créations où il excelle.

M. Charles Achard, interprète de Tonio, a, lui aussi, bien commencé, mais il n'a pas continué de même. Nombre de défaillances vocales ont, de nouveau, indisposé les habitués contre lui. Encore, s'il avait su chanter convenablement la romance du dénouement!

Mme Fossombroni a tenu, dans le rôle de la marquise, les promesses qu'elle avait données en interprétant Martha, de *Faust*, et Marguerite, de la *Dame Blanche*.

.˙. Dimanche, jour de relâche pour la chronique, le critique musical de l'*Etoile Belge*, plus courageux que nous, a affronté ces trente quatre degrés de température de la salle de la Monnaie, pour assister à la représentation du *Trouvère*. Nous lui laissons la parole : « Ainsi que nous l'avions prévu, dit-il, le *Trouvère* a donné à Mlle Artot l'occasion de prendre une éclatante revanche de la *Fille du Régiment*. Elle a été rappelée par la salle entière après son grand air du premier acte et après le duo du quatrième. Le public a associé M. Morère à cette brillante ovation, et bissé le *Miserere*. M. Monnier, le baryton, s'est heureusement relevé dans le rôle du comte de Luno. Il a fort bien dit sa romance et le duo avec Léonore. C'est un heureux présage pour le *Capitaine Henriot*.

.˙. Les difficultés qui s'étaient élevées entre M. Th. Letellier, directeur du Théâtre-Royal de la Monnaie, et M. Gevaert, notre compatriote, au sujet du *Capitaine Henriot*, viennent d'être très heureusement aplanies. On s'est entendu sur les conditions pécuniaires, et M. Gevaert, qui se trouve en ce moment à Bruxelles pour présider aux études de sa cantate nationale : *Jacques Artevelde*, que doit exécuter, le mardi 26 septembre, la *Réunion Lyrique*, a consenti, dès lors, à suivre, au Théâtre-Royal, les répétitions de son nouvel ouvrage. Le *Capitaine Henriot* composera, dit-on, la représentation *gratuite* du *samedi 23 septembre, à midi*.

Nous apprenons que M. Gevaert fait spontanément l'abandon de *sa part* dans les droits d'auteur que pourrait produire, à Bruxelles, le *Capitaine Henriot*, au profit de l'hospice des vieillards dit de Sainte-Gertrude, qui n'a d'autres ressources, comme chacun sait, que la bienfaisance publique.

.˙. La première représentation du *Capitaine Henriot* avait été annoncée pour lundi dernier. Comme la dernière répétition générale de cet ouvrage devait entraver les études du festival qui se prépare pour les journées de septembre, M. Letellier n'a pas cru devoir résister aux sollicitations qui lui ont été adressées pour obtenir l'ajournement à mardi.

L'œuvre a remporté un magnifique succès. Le libretto est plein de mouvement et d'intérêt ; la musique est brillamment et savamment écrite.

L'interprétation générale a beaucoup laissé à désirer, et s'est ressentie de la précipitation avec laquelle l'œuvre a été apprise.

Les artistes, en particulier, ont fait vaillamment leur devoir. M. Jourdan et Mme Erembert ont été rappelés après le grand duo du deuxième acte. La superbe chanson à boire, chantée par M. Monnier, a été bissée. Tous les interprètes ont dû revenir sur la scène, à la chute du rideau.

L'auteur de la musique, appelé à grands cris pour venir

recevoir les ovations du public, a jugé opportun de ne pas paraître.

On dit qu'il n'a pas assisté à la représentation, et qu'il était souffrant chez lui.

L'administration n'a fait aucun frais de mise en scène. L'œuvre de MM. Gevaert et Vaëz, deux compatriotes, et de M. Sardou, le premier auteur dramatique de l'époque, méritait plus de soins et d'égards.

A huitaine les détails.

.˙. Deux ballets indigènes — pour les auteurs s'entend — vont probablement voir, pour la première fois, le feu de la rampe, cet hiver.

Le premier a pour titre : *La Reine des Prairies*. La musique en est due à M. Stoumon, que les habitués de la Monnaie doivent connaître. Le deuxième émane, pour le scénario, de la plume d'un jeune littérateur qui se cache sous le pseudonyme de J. de Riégo, et a, pour auteur de la musique, M. Beumer, premier violon solo de l'orchestre du Théâtre-Royal. Il est intitulé : *Bull-Bull*.

.˙. Ce n'est pas tout. Au mois de décembre prochain, nous aurons, s'il vous plaît, une troupe italienne, une vraie troupe organisée, à ce que l'on dit, avec tous ses accessoires indispensables.

Le directeur, M. Gatti, est un ancien impresario des théâtres royaux de Milan et du théâtre de *la Pergola* de Florence. Il tient beaucoup à nous faire entendre surtout des nouveautés ou des ouvrages qui ont été si longtemps voués à l'oubli, qu'ils peuvent passer pour telles.

On cite déjà quelques pièces qui inaugureront l'arrivée de la troupe. Ce sont : *Beatrice di Tenda*, *Otello*, *Crispino e la Comare*, *Anna Bolena*, *Ballo in Maschera*, *I Batavi*, etc.

Le célèbre ténor Pancani et le fameux Ciampi feront partie du personnel, et les chœurs seront fournis par un de nos cercles chantants.

M. Letellier a également traité, dit-on, avec M. Bagier, directeur du Théâtre italien de Paris, pour une série de représentations.

Maintenant, si le dilettantisme bruxellois n'est pas satisfait, nous n'y comprenons plus rien.

.˙. Samedi, 23 septembre, à midi, séance publique, au Temple des Augustins, de l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts).

L'orchestre du Conservatoire royal exécutera la cantate de M. Huberti, qui a obtenu le premier prix au concours de composition musicale.

Mardi, 26, grande fête musicale, organisée par la Société royale la *Réunion-Lyrique*, sous les auspices du gouvernement et de l'administration communale, dans la salle des expositions, place du Trône, avec le concours de Mlle Artot, de MM. Warnots et Depoitier, de dames et amateurs de Bruxelles, Anvers, Gand et Liége, des élèves des écoles communales et de l'orchestre de l'Association des Artistes musiciens de Bruxelles.

Le programme est splendide : les *Saisons*, le *Paulus*,—des chefs-d'œuvre ; et l'*Artevelde*, de Gevaert; l'*Artevelde*, une page magistrale. Quant à l'exécution, elle nous fait les meilleures promesses : un grand orchestre, sous la main ferme et habile de M. Hanssens ; un chœur nombreux conduit par M. Fischer; un chœur où se trouveront réunies les dames-amateurs envoyées par les villes d'Anvers, de Gand, de Liége, un premier essai de fédération, une sérieuse et courageuse entreprise qui nous conduira peut-être à ces grandes et merveilleuses fêtes, l'honneur de l'Allemagne musicale.

Le public sera admis aux répétitions générales, qui auront lieu le 24, à midi, et le 25, à dix heures.

.˙. La première répétition générale avec orchestre du festival organisé par la Société royale de la Réunion-Lyrique de Bruxelles a obtenu le succès le plus complet. Le local se trouve dans les meilleures conditions acoustiques, et les masses chorales et instrumentales y produisent un effet des plus favorables. Les voix, si habilement préparées par MM. Fischer et Possoz, se sont associées à l'excellent orchestre conduit par M. Hanssens sans la moindre difficulté. Environ cent cinquante dames, cent enfants et deux cents chanteurs étaient présents.

La députation anversoise avait bien voulu se joindre aux chanteurs bruxellois, pour cette circonstance, complétée par les renforts de Gand et de Liége. Cette phalange artistique réalisera, il n'est plus permis d'en douter, toutes les promesses du programme. On a pu apprécier, dès cette première audition, toutes les beautés des grandes œuvres que l'on se propose d'exécuter. Malgré ses vastes proportions, le local est disposé de telle sorte que rien n'échappe à l'oreille des auditeurs, même les plus éloignés.

.˙. On lit dans l'*Atheneum* : « Toutes les personnes qui s'intéressent aux arts, à Londres, seront heureuses d'apprendre que le projet de former une spéculation gigantesque en réunissant l'exploitation des deux grands théâtres italiens à Londres n'a abouti à rien. Le résultat d'un pareil projet n'eût pu être que fatal à l'art musical. »

SPA. — Le 10 septembre, la Société chorale *la Concordia*, d'Aix-la-Chapelle, s'est fait entendre, avec grand succès, dans la promenade de Sept-Heures, transformée en véritable jardin d'Armide.

Le 14 septembre, une grande solennité musicale était offerte à la société étrangère, dans le grand salon de la Redoute, par l'administration des jeux. On y a entendu Mlles Van Boom et De Try, MM. De Try, Jacques Dupuis et Brassin.

Mlle Van Boom, belle et gracieuse personne, a chanté avec un brio étincelant le grand air de *la Favorite* et plusieurs autres morceaux. Elle possède une très jolie voix de contralto, souple et étendue, et son émission est pure et correcte.

Mlle De Try, quoique jeune encore, a exécuté en artiste consommée *une Fantaisie pour violoncelle*, de Servais, et un *duo* pour violoncelle avec son père, qui est aussi un artiste distingué. Son archet est élégant, vigoureux, et a une ampleur et une justesse irréprochables. Elle a obtenu un grand succès.

Nous avons revu M. Dupuis plus fort que jamais. Il a exécuté un concerto pour violon, de Mendelssohn, en maître accompli. L'égalité, l'agilité du trille, sont merveilleuses; l'audace de l'attaque et la justesse des sons incroyables.

Tous ces artistes ont été rappelés, ainsi que M. De Try, qui a exécuté, sur un instrument de bois et paille, des variations sur un thème de Mayseder, qui ont eu du succès.

Le concerto (en *sol mineur*) de Mendelssohn n'a jamais été mieux exécuté que par M. Brassin, le fidèle et consciencieux interprète de la musique des grands maîtres. L'éminent artiste a été sublime, c'est tout ce que nous en pouvons dire, et deux fois il a été rappelé et couvert d'applaudissements frénétiques.

FRANCE.

PARIS.— *Correspondance particulière.* — Je vous ai, jeudi dernier, laissé sans la moindre nouvelle parisienne. C'est une faute dont je reconnais humblement toute la gravité, mais que, cependant, je dois chercher à excuser. Quelle meilleure excuse trouverais-je, du reste, que la température torride dont nous jouissons, dont nous souffrons, pour mieux dire, à Paris ! Je me suis cru en juillet, et n'ai plus songé que le *Guide* avait pour sage coutume de s'en rapporter bien plus aux dates qu'au thermomètre pour ses transformations annuelles. Septembre avait sonné, et je l'oubliais. J'en demande pardon à nos lecteurs.

Que vous aurais-je dit, du reste, de la huitaine? Je ne sais vraiment aujourd'hui que vous dire de la quinzaine. Jamais commencement de saison ne produisit moins. Les théâtres sont au calme plat, et la chronique se désole au sommet de la tour où sœur Anne ne voit absolument rien venir.

L'Opéra fait toujours florès avec *l'Africaine*, et n'a pu redonner *Roland*, par indisposition persistante de Gueymard. Lundi, on nous a offert la *Muette*, avec Villaret dans le rôle de Mazaniello, où il est fort bien. Le reste de l'interprétation n'a rien eu de remarquable. L'Opéra a eu l'heureuse idée de ne pas conserver Mme Pascal, mais il tient fort à Mlle Hamakers, dont le talent n'est pas précisément des plus sympathiques. Les chanteuses légères manquent à

notre Académie, tout aussi bien que les ballerines étoiles, dignes d'une telle scène. De Mlle Litchmay, il continue de ne plus être question, mais on prépare un nouveau début, celui de Mlle Mauduit, un jeune premier prix du Conservatoire.

L'Opéra Comique n'a rien fait de nouveau depuis ma précédente lettre. Il donne les *Porcherons*, qui attirent le monde, puis il forme son répertoire courant des meilleurs ouvrages, et Léon Achard, qu'on applaudit trois ou quatre fois par semaine. Cico est rentrée, Capoul va revenir. On s'occupe de *Fior d'Aliza*, le nouvel opéra de Victor Massé.

Le Théâtre-Lyrique vit paisiblement avec la *Flûte enchantée, Rigoletto*, et *Violetta*; vous voyez que les traductions ne manquent pas encore sur notre troisième scène musicale. Des grandes nouveautés, je crois qu'on ne s'occupe pas encore bien sérieusement. Bientôt nous aurons le *Rêve*, un acte de M. Savary. Le *Roi Candaule* et *Dom Lope* font quelques apparitions sur les affiches. Enfin, vous voyez qu'au Lyrique aussi il y a stagnation. On parle d'une brillante reprise de *Psyché*, que préparerait M. Carvalho ; en échange, l'Opéra-Comique reprendrait les *Dragons de Villars* ; mais cela n'est encore qu'à l'état de vague projet.

Les Italiens feront leur réouverture le 2 octobre par *Crispino e la Comare*. Je ne trouve pas l'ouvrage merveilleusement choisi, malgré son réel mérite. M. Bagier nous promet pour bientôt le *Simon Boccanegra*, de Verdi, et la *Leonora*, de Mercadante. Vous verrez que cette fois encore nous n'aurons pas la *Forza del destino*. Je finirai par croire qu'on n'ose pas donner cet ouvrage parce que l'on craint un *four*.

Mercredi, réouverture des Bouffes Parisiens par trois œuvres de M. Offenbach, trois seulement, cela promet. On s'occupe très activement de la Salle du Boulevard des Italiens ; cette salle sera jolie, élégante, commode ; on y donnera l'opérette et le vaudeville.

Duprez a lancé son manifeste dans le *Figaro* de samedi. La transformation du Grand Théâtre Parisien en Opéra populaire est maintenant chose certaine et très prochaine. On inaugurera par la *Jeanne d'Arc*, de Duprez, la chose est annoncée, et j'aurai bientôt à vous parler de cet événement assez extraordinaire. Le concert des Champs-Elysées a clôturé ses séances du soir ; mais le Casino a repris les siennes, toujours avec le même succès. Quant à d'autres concerts, il n'est pas encore question.

Les recettes de nos théâtres se sont élevées, en août, au chiffre fort respectable de 1,234,615 fr. Les Parisiens restés à Paris et les visiteurs sont de courageux dilettanti.

Je cherche maintenant quelque chose encore à vous dire, mais ne trouve plus rien. Excusez la banalité de la présente correspondance, et espérez comme moi une colonne plus substantielle pour la prochaine semaine. JULES RUELLE.

⁂ A Bordeaux, Mme Mayer-Boulart a résilié son engagement et a été remplacée par Mme Pascal, que le public a favorablement accueillie. Le ténor Wicart va remplir la place occupée par Giuliani ; ce dernier quitte Bordeaux.

⁂ C'est le ténor Bertrand qui remplace Wicart au Grand Théâtre de Marseille, et qui créera le rôle de Vasco de Gama, de l'*Africaine*. — Mlle Faivre et M. Brion-d'Orgeval ont été accueillis avec une grande faveur par le public Marseillais.

HOLLANDE.

AMSTERDAM. — La société pour la propagation de la musique a mis à l'étude le *Messie* de Händel, et se propose de consacrer à l'œuvre une exécution splendide, à laquelle viendront coopérer les membres de toutes les sections de la société du pays entier.

Joachim, à qui l'on prêtait l'intention de venir se fixer parmi nous, se contentera de venir en Hollande avec sa femme, pour se mettre à la disposition des sociétés qui voudront les engager.

ROTTERDAM. — Les *Huguenots*, *Martha*, *Don Juan*, et le *Mariage de Figaro* ont permis à la direction du théâtre allemand de faire paraître tous les artistes engagés par elle, et qui tous ont reçu le meilleur accueil.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Wachtel s'est produit dans le *Prophète* et le *Postillon de Lonjumeau*. Si dans le premier de ces opéras il est resté au-dessous de la plupart des ténors qui ont abordé ce rôle difficile à Berlin, tels que Roger, Ander, Niemann Tichatscheck, il a pris une revanche éclatante dans le *Postillon de Lonjumeau* (Chapelou). Le public enthousiaste battait des mains pendant toute la soirée, tant la voix incomparable de l'artiste se déployait avec une exubérance irrésistible dans ce rôle, qui semble taillé pour lui.

Mlle Lucca a fait sa rentrée dans le *Faust*, et a été fêtée comme l'enfant gâtée de la maison.

Tous les amateurs attendent avec la plus vive impatience l'*Africaine*, annoncée pour le 31 octobre.

Comme on devait s'y attendre, l'intendance de l'opéra n'a négligé aucun soin, aucune dépense pour monter dignement le chef-d'œuvre nouveau.

Voici la distribution des principaux rôles :

Vasco : M. Wachtel; Don Alvar : M. Kruger; Nelusko : M. Betz; Selica : Mlle Lucca et Inès : Mme Harriers-Wippern.

M. Ullmann vient de lancer le programme de sa troisième et dernière tournée à travers l'Allemagne, la Belgique et la Hollande avec la Carlotta Patti. Il commencera au mois d'octobre par Berlin, et finira sa tournée par Prague, à la fin de février.

Voici les noms des artistes qu'il a engagés et qui se feront entendre, à tour de rôle, dans les divers concerts ; Mlle Carlotta Patti; Mme Niemann-Seebach (déclamation); Gunz (ténor). Les pianistes Louis Brassin, Jaëll et Kontsky; les violonistes Auer, David, Dreyschock, Hellmesberger, Lauterbacher et Vieuxtemps; les violoncellistes Piatti, Stevens et Jules de Swert; M. Simon (contrebassiste); Lewy (cor), et E. Franck, accompagnateur.

Mlle Marie Taglioni quitte définitivement la scène, après y avoir brillé pendant vingt années.

MUNICH. — Notre Opéra vient de s'attacher le ténor Norbert, qui possède certes la plus belle voix que l'on puisse entendre.

On parle d'une autre trouvaille en fait de ténor : c'est un jeune homme, doué de connaissances musicales extraordinaires, et qui étudie maintenant le chant aux frais de l'intendance du théâtre.

Le bruit a couru que l'impressario Ullmann aurait engagé Mlle Von Edelsberg, et qu'elle quitterait notre théâtre au mois de novembre.

DRESDE. — Les répétitions de l'*Africaine* ont commencé à notre théâtre; le chorégraphe Saint-Léon est arrivé de Paris, pour régler les ballets d'après les données parisiennes.

WIESBADE. — Mlle Lichtmay a participé à la représentation à bénéfice de M. Iaskievitz, en chantant la partie de Valentine dans le 4e acte des *Huguenots*. Son succès a été très grand.

HAMBOURG. — La basse Gloy vient de célébrer le 50e anniversaire de son engagement à notre théâtre. Il avait choisi, pour le bénéfice qui lui a été accordé à cet effet, le rôle de Bartolo, du *Barbier de Séville*, dans lequel il avait débuté il y a cinquante ans.

⁂ Mlle Adelina Patti a donné, le 11 septembre, un concert à Francfort-Sur-Mein, avec le concours de M. Vieuxtemps, Léopold De Meyer et des chanteurs Nicolai, Scalese et Dellesedie.

⁂ Liszt travaille à un second oratorio, intitulé *St-Etienne*.

⁂ La concession du Théâtre Italien de Varsovie vient d'être accordée à M. Merelli. M. et Mme Bettini-Trebelli feront partie de la nouvelle troupe.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Londres, le 10 septembre, M. Georges Linley, professeur de musique.

— A Milan, le 7 septembre, à l'âge de 44 ans, M. Ange Villanis, compositeur de musique.

— A Milan, Jean Galzerani, artiste chorégraphe.

— A Paris, le 30 juillet, M. Henri Darondeau, né à Strasbourg, le 28 février 1779, compositeur dont les romances ont été longtemps à la mode. Plus de cent petits airs de sa composition sont indiqués dans *la Clef du Caveau*, sous cette simple dénomination : *Air de Darondeau*. (Notice dans *Biogr. univ. des Musiciens*, de Fetis, t. II, p. 431).

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 28 Septembre 1865. N° 39.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr. 6 00
	France, par an	» 10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	» 8 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour ; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ;
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street ; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT** ;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

L'ABSENTE,

MÉLODIE,

Poésie de J. Mellery, Musique de L. Van Beethoven.

La cantate de M. Huberti et l'ouverture de M. J. Dupont.

Du deuxième prix de Rome de 1863 au premier prix de Rome de 1865, la distance n'est pas considérable. La forme a fait des progrès ; l'idée semble moins franche, moins heureuse.

Tout le monde sait qu'on n'apprend pas l'instrumentation sur les bancs du Conservatoire royal de Bruxelles. M. Huberti, dont l'orchestration était plus qu'insuffisante dans sa cantate de *Paul et Virginie*, a largement suppléé, par l'étude des grandes partitions et par les conseils des maîtres expérimentés, à ce que son éducation laissait à désirer sous le rapport de la forme.

Maintenant, il sait rendre convenablement ce qu'il sent, et le quatuor à cordes, qui est la base de l'édifice instrumental, a été, de sa part, l'objet de soins particuliers. Toutefois la fusion de ce groupe avec les autres groupes, formant ce que l'on appelle les bois et les cuivres, n'est pas encore nettement opérée. Il y a des solutions de continuité véritables, il y a des accouplements de timbre irréguliers, qui troublent l'équilibre de la masse.

On voit néanmoins que le jeune musicien n'est pas éloigné du but qu'il doit atteindre, et que, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'homologation de son orchestre s'effectuera sans efforts. M. Fétis, son maître, n'a-t-il pas consacré, à ce qu'il dit lui-même, près d'un demi-siècle à la recherche de la forme ?

L'idée de M. Huberti n'a pas de caractère nettement déterminé. Elle flotte indécise entre le style de musique d'église concerté, la pastorale naïve et le mélodrame sombre. En cela encore M. Huberti est bien excusable. Quel est le sujet de sa cantate ?

Une légende biblique très dramatique en elle-même, nous en convenons, mais arrangée à la façon des livrets d'opéras, avec force chœurs qui se glacent d'effroi, et toutes les exclamations qui en résultent. Or, pour que les sujets bibliques offrent quelque chose de sérieux, il faut qu'ils soient taillés en plein dans l'Ecriture, et qu'ils réflètent, le plus fidèlement possible, la poésie, si simple et si grandiose à la fois, de cette respectable épopée religieuse.

En présence d'un canevas où ces conditions ne sont pas observées, que fera le compositeur intelligent ? Appliquera-t-il aux banalités de son poème un coloris biblique transcendental ? Cela est impossible ; les paroles lui crient, sans cesse, dérision ! et le raillent de ses efforts. Traitera-t-il le sujet à la façon des poèmes à versification conventionnelle et routinière ? Mais alors que deviendraient la sublimité de la Bible, la couleur pittoresque de la légende ? Mieux vaudrait, sans doute, remplacer le nom de Jephté par un Mascarille quelconque, que de profaner ainsi des récits vénérés qui ont traversé des siècles.

Nous livrons ces réflexions à qui de droit, car il est temps que l'on donne aux concurrents de Rome autre chose que des rapsodies qui stérilisent leur imagination et déroutent leur cœur.

M. Joseph Dupont, lui, avait un thème plus solidement campé : les souffrances de la régénération de l'Italie. Ce sujet, le lauréat de 1863 l'a traité avec une grande largeur de style et avec un luxe d'instrumentation éblouissant, peut-être excessif. Plus soigneux de la forme que préoccupé de l'idée, M. Dupont a tissé, avec beaucoup de finesse, dans son ouverture, de charmants motifs, et, entre autres, le fougueux air révolutionnaire lombard de 1848.

La nature de son talent l'appelle vers ces sortes d'arrangements, et les poèmes où le sujet est retracé par des paroles n'ont point, jusqu'ici du moins, obtenu la préférence du musicien. Qu'il se défie de la tendance qui le pousse à la recherche de l'effet matériel, résultant d'une agglomération, plus ou moins ingénieuse, de sonorités curieuses et piquantes. Une mosaïque de combinaisons de ce genre ne peut aboutir qu'à une sensation purement physique, et les maîtres de l'art, qui ont été grands surtout par l'idée, ont dédaigné ces moyens artificiels de succès. Ils se sont évertués surtout à trouver la note vraie, émouvante, la corde sensible qui fait dire à l'âme : c'est cela ! W.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le succès du *Capitaine Henriot* se soutient. Dimanche, l'œuvre de Gevaert a été donnée abonnement suspendu. La foule était grande et l'enthousiasme

considérable. L'interprétation a énormément gagné. La quatrième représentation du *Capitaine Henriot* a eu lieu mardi.

Au milieu du fracas des fêtes de septembre, il nous est difficile, sinon impossible, de donner, comme nous l'avions promis, un compte-rendu détaillé de cette belle partition. Nous l'ajournerons donc encore à huitaine, et nous joindrons à notre appréciation un extrait des principaux journaux de la capitale.

La *Juive* a été donnée mercredi, et jeudi Mlle Artot a interprété Rosine, du *Barbier*. Nous y reviendrons.

.˙. Le soir même de la grande fête musicale organisée au local de la Place du Trône, *l'Écho du Parlement* a publié un long article sur cette solennité, d'où nous extrayons les premiers paragraphes :

« L'idée de cette fête n'est pas nouvelle. Depuis longtemps le projet d'une vaste fédération musicale, à l'instar des grands festivals d'Allemagne, a germé dans l'imagination de tous ceux qui s'intéressent à la propagation du plus beau des arts dans notre pays. A diverses reprises, les journaux se sont fait l'écho de leurs vœux, de leurs espérances, et, à l'occasion d'excellents essais qui ont été faits sur divers points du pays, j'ai moi-même indiqué le mode d'organisation de cette louable entreprise.

« Ce n'est pas le moment d'y revenir. Il s'agit de consigner simplement le résultat obtenu. Ce résultat est très-satisfaisant, eu égard aux difficultés qu'il fallait vaincre. Avec un peu plus de discernement, on eut pu alléger de beaucoup la tâche des exécutants et celle du public. En un mot, le concert était trop long et la dose musicale trop forte pour une première tentative.

« Puis, comment les organisateurs n'ont-ils pas compris que, au milieu du fracas des fêtes de septembre, il fallait autre chose que la paisible et naïve pastorale des *Saisons*, et que les pages froides et austères du *Paulus*. Encore, si on avait fait un choix judicieux de morceaux; mais on a taillé étourdiment, dans ces deux énormes partitions, des actes entiers, sans se soucier de l'ennui qui en résulterait.

« Notre public est-il mûr assez pour goûter ces œuvres gigantesques du génie germanique, surtout celles qui sont des manifestations vivantes de leurs croyances religieuses? Osons dire que non. En Allemagne, l'art musical est un culte; ici c'est une distraction. Tous les Allemands sont bercés aux sons des plus belles inspirations de leurs maîtres; ils consacrent des années entières à perfectionner leur partie musicale, et, quand le jour du festival a lui, ils sont armés de pied en cap pour la solennité. J'ajoute qu'ils possèdent les traditions de leur musique, traditions pieusement léguées de père en fils, comme un héritage sacré. Et la langue, cette belle langue qui s'épanouit avec tant de grâce, d'harmonie et de force dans leurs exécutions d'ensemble!

« Reste l'*Artevelde*, de Gevaert, une statue de bronze, taillée en plein cœur de l'histoire nationale et qui vivra autant que les chefs-d'œuvre dont je viens de parler. Voilà une partition qui convenait à notre festival. Outre qu'elle révèle les élans patriotiques les plus chaleureux, elle a l'éclat, le brillant et l'entrain qu'il fallait pour la circonstance. Au lieu de ces récits creux et monotones faits pour une voix seule, et qui ne servent qu'à relier les différentes parties d'une partition, Gevaert a imaginé des récits collectifs qui représentent la nation elle-même et qui font partie intégrante de son œuvre.

« Le peuple flamand participe aux hauts faits de son glorieux héros. Il lutte et succombe avec lui. Quel plan grandiose! Et quelle main sûre et expérimentée l'a mis à exécution! L'introduction bruyante, où le peuple laisse éclater sa joie : « Flandre, lève-toi! » L'évocation magique du tribun : « Splendeur écoulée! » La lutte ardente où le peuple succombe avec le héros : « Entends, c'est la mêlée! » La complainte funèbre, où le peuple, brisé par la douleur, pleure et prie; la marche où le géant flamand se redresse, fier et majestueux, sont des pages où l'idée et la forme sont poussées à un point de perfection extrême. C'est le chef-d'œuvre du genre. Gevaert y a déversé tous les élans de son cœur, toutes les combinaisons de sa vaste science.

« Le succès en a été pyramidal. L'auteur, au milieu des acclamations les plus frénétiques, a dû se présenter plusieurs fois sur l'estrade pour recevoir, pour ainsi dire à bout portant, les félicitations de la foule. La marche a été bissée.

« Pendant le quart-d'heure d'intervalle qui a suivi l'exécution de l'œuvre de Gevaert, le public s'est entretenu du succès colossal de notre compatriote. L'émotion était générale.

« La foule qui s'était rendue au festival et aux abords était réellement prodigieuse. »

Puis le critique musical se plaint du sans façon avec lequel la presse a été traitée à cette solennité.

« Je ne ferai pas, dit-il, mon compliment à la commission directrice, pour la place qu'elle m'a adjugée. J'ai été relégué presque au fond de la salle, d'où il m'était difficile d'entendre les voix comme j'eusse voulu les entendre. »

Nous ajouterons qu'un grand nombre de personnes qui, par la position qu'elles occupent dans le monde musical, avaient droit à une invitation, ont été complétement ignorées; pareille chose n'arriverait point en Allemagne ni en Angleterre. W.

.˙. La *Cantate d'Artevelde*, qui n'avait été gravée jusqu'ici que pour orchestre et chant, en grand format, vient de paraître en petite partition pour piano et chant. Elle se trouve dès aujourd'hui en vente chez tous les marchands de musique de la capitale.

.˙. Samedi dernier, au Temple des Augustins, l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts), a tenu une séance solennelle, qui a été ouverte par un discours de son président, M. Alvin. A ce discours a succédé l'exécution, par l'orchestre du Conservatoire royal de musique, d'une ouverture symphonique, *Italia* (paraphrase de l'air national), composée par M. Joseph Dupont, lauréat du grand concours de 1863. Le jeune artiste dirigeait lui-même son œuvre.

Après ce morceau, M. Quetelet, le secrétaire perpétuel de l'Académie, a proclamé les résultats des divers concours de cette année, savoir :

Pour la cantate française, premier prix, Mme Strumann, née Amélie Picard, de Saint-Léger-sur-Ton (Luxembourg); et pour la cantate flamande, M. Em. Hiel, de Termonde.

Pour la composition musicale, 1er prix, M. Gustave Huberti, de Bruxelles; 2e prix, M. Jean Vanden Eynde, de Gand.

L'exécution de la cantate couronnée a terminé la séance : *La fille de Jephté*, tel en est le titre. L'auteur, M. Huberti, qui dirigeait lui-même son œuvre, a eu d'excellents interprètes dans Mlle Teichmann, d'Anvers, qui a chanté avec âme et chaleur la partie de la fille de Jephté, dans M. Deligne (Jephté) et dans la *Réunion-Lyrique*, qui en ont fait ressortir avec une parfaite intelligence toutes les nuances.

Nous apprécions plus haut le mérite des deux compositions de MM. Dupont et Huberti.

.˙. La panique occasionnée par l'invasion du choléra, à Marseille, a mis en désordre la troupe du Grand-Théâtre, dont l'ouverture s'était faite avec éclat par *la Juive* et *les Mousquetaires de la Reine*. Après Wicart, voici venir M. et Mme Meillet et le ténor Bertrand, qui ont quitté leur poste pour se soustraire à l'épidémie.

.˙. M. Holtzem, second ténor, a dû résilier son engagement à Lyon.

CONCOURS D'HARMONIE ET DE FANFARES.

Voici les résultats officiels de ces concours :

Harmonie. — Kiosque du Quinconce, au Parc.

3e DIVISION (communes rurales et sociétés d'ouvriers). — 1er prix, à la *Société communale de Frameries*, à l'unanimité. — 2e prix, à la *Société Sainte-Cécile*, de Lummen. — 3e prix, à la *Société Sainte-Cécile*, de Puers.

2e DIVISION (corps de musique appartenant à des villes ou communes d'une population inférieure à 18,000 habitants). — 1er prix, à la *Société d'Harmonie*, de Flavion. — 2e prix, à la *Société harmonique de l'Union*, de Binche. — Mentions honorables : *Harmonie du Val-Saint-Lambert* et *Cercle Musical*, de Gosselies. — Les autres sociétés concurrentes étaient, dans cette division, celles de la *Concorde*, de Jemmapes (harmonie et fanfares), et *Sainte-Cécile*, de Ninove.

1re DIVISION. — Kiosque du Parc (où se donnent les concerts de musique militaire pendant l'été). — Corps de musique appartenant à des villes ou communes de 18,000 habitants et au-dessus. — 1er prix, à l'unanimité, à la *Société royale Philharmonique*, de Wasmes. — 2e prix, décerné à la majorité de 5 voix contre 2, à la *Société royale des Beaux-Arts*, de Tirlemont. — Mention honorable décernée, à l'unanimité, à l'*Harmonie* de Châtelineau. La quatrième société concurrente était celle d'*Euterpe*, d'Ostende.

Prix d'excellence. — Sociétés et corps de musique de l'étranger et du pays, sans distinction de rang, ayant obtenu un premier prix dans un concours antérieur. — La *Société Philharmonique de Ste-Marie*, d'Oignies, s'est seule présentée au concours et a obtenu le prix après une magnifique exécution.

Fanfares. — Kiosque de l'hôtel de ville.

3e DIVISION (communes rurales et sociétés d'ouvriers). — 1er prix, à la société *Amitié*, d'Eugies. — 2e prix, à la *Société des Fanfares*, de Warquignies.

Le corps de musique des pompiers volontaires de Cureghem-Anderlecht (banlieue) a ouvert le concours de cette division.

2e DIVISION (corps de musique appartenant à des villes ou communes d'une population inférieure à 18,000 habitants). — 1er prix, à la Société *la Marche Saint-Eloy*, de Châtelet. — 2e prix, à la Société française les *Fanfares de Sainte-Geneviève* (département de l'Oise).

1re DIVISION (corps de musique appartenant à des villes ou communes de 18,000 habitants et au-dessus. — 1er prix, à la *Société Guioz*, de Châtelet, — 2e prix, à la *Société du Cercle Weber*, de Schaerbeek. — Mention honorable à la troisième société concurrente, *Saint-Adrien*, de Boendael-Ixelles.

Musiques militaires. — Corps de musique appartenant à l'armée, sans distinction de nationalité. Deux concurrents. — 1er prix de la division unique, à la musique du 3e lanciers. — 2e prix, à la musique du 3e chasseurs à pied.

Division supérieure. — Instruments perfectionnés. — Prix unique, à la *Société des Fanfares* d'Adolphe Sax, de Paris. La Société concurrente était celle des *Fanfares*, de Lille.

Prix d'excellence. — Sociétés et corps de musique de l'étranger et du pays, sans distinction de rang, ayant déjà obtenu un premier prix dans un concours antérieur. — 1er prix : décerné au corps de musique des *Sapeurs-pompiers* de Grand-Hornu. — Mention honorable à la Société concurrente *les Chasseurs de Binche*.

ATH. — La Société de Sainte-Cécile a donné dernièrement, au profit de la Crèche École-Gardienne de la Reine Louise, à ériger à Ath, un concert qui a témoigné des progrès qu'elle a accomplis sous l'intelligente direction de M. Julien Vienne. Une cantate, composée pour la circonstance par M. Vienne fils, professeur au Conservatoire de Bruxelles, a été exécutée d'une manière ravissante par trente petits artistes d'Ath et de Bruxelles.

LIÉGE. — Dans un Mémoire adressé à M. le ministre de l'intérieur, MM. les membres de la commission administrative constatent que notre Conservatoire est entré, par suite d'une *prospérité tout à fait inattendue*, dans une phase nouvelle, et que sa très sérieuse attention a été attirée sur ses moyens d'existence.

Deux conservatoires royaux existent en Belgique; ils jouissent de la même réputation; ils sont d'importance égale; le nombre des élèves et des professeurs se balance, et cependant ces deux établissements sont loin d'être traités par le budget de l'État « sur le pied de l'égalité proportionnelle. »

Le Conservatoire de Bruxelles reçoit, pour une population égale de professeurs et d'élèves, et pour un nombre égal de classes, plus du double des allocations affectées au Conservatoire de Liége.

Les chiffres suivants attestent dans notre école de musique un progrès étonnant. Au 31 décembre 1861, l'état fourni par M. le directeur constatait que 195 élèves fréquentaient le Conservatoire. Il y en a aujourd'hui 368 (piano, 112 élèves; violon, 41; chant, 46; solfége, 176; cornet, 21, etc.)

Le nombre des classes a suivi une progression correspondante : il est aujourd'hui de 47; en 1861, il était de 28.

*** L'ouverture du théâtre aura lieu le 1er octobre. On s'occupe déjà des études de l'*Africaine*, dans laquelle Mlle Audibert remplira le rôle de Sélika. L'orchestre et les chœurs seront à cet effet augmentés.

*** Une des célébrités du chant, un homme qui, après avoir rempli le monde de la suavité de sa voix, Giuglini, est tombé tout à coup du haut de la gloire dans le malheur le plus grand. Giuglini n'est pas seulement fou, il est complétement idiot, les médecins désespèrent de le sauver; son existence ne se révèle de temps à autre que par des cris aigus inarticulés que lui arrache la douleur. Giuglini est aujourd'hui renfermé dans l'hospice des aliénés de Pesaro, où s'écouleront désormais, au milieu de la douleur, le peu de jours qu'il a encore à vivre. De toute sa splendeur passée, il ne lui reste qu'une maladie incurable qui plonge dans la misère la plus profonde une famille tout entière à laquelle le destin avait si complaisamment souri presque au début de la vie

*** L'*Africaine* fera le tour du monde, cela va sans dire. On a annoncé déjà la prochaine apparition de l'*Africaine* à Berlin et à Vienne. Voici maintenant que Bologne va monter le chef-d'œuvre à la mode avec toute la magnificence voulue. Déjà même les répétitions sont commencées. Le ténor Graziani jouera Vasco, et M. Cugioni, Nelusko. A Mlles Ferni et Sonieri sont dévolus les rôles de Sélika et d'Inès.

*** Le théâtre San Carlo, de Naples, inaugure sa saison d'automne par *Martha*.

*** Le compositeur polonais Moniusko vient d'achever un nouvel opéra *le Château des Revenants (Gespensterschloss)*, qui sera mis en scène sous peu. Son opéra *Halka* sera joué ces jours-ci pour la centième fois à Varsovie.

FRANCE.

PARIS. — (*Correspondance particulière.*) — Le Théâtre-Lyrique Impérial a donné, vendredi, une œuvre nouvelle d'un compositeur nouveau dans la carrière; c'est le numéro 1 d'une série que l'on dit devoir être longue. Je souhaite qu'on dise vrai; mais je souhaite aussi que les ouvrages inédits qui suivront celui-là soient un peu plus annoncés et montés avec un peu plus de luxe. S'il est, à mon avis, une chose illogique dans l'administration théâtrale, c'est de faire moins de frais pour l'œuvre d'un *jeune* que pour celle d'un homme qui a acquis déjà fortune et renommée. Car, si vous n'avez pas confiance en l'œuvre du jeune auteur, pourquoi la montez-vous? Je suppose maintenant, avec raison convenons-en, que vous y ayez grande confiance; alors, tout naturellement, vous devez faire pour elle de certains frais, puisque l'auteur n'a pas encore ce prestige du nom, si puissant sur la foule. Que signifie de représenter une œuvre de ce genre sans mise en scène, sans réclame, sans rien enfin de ce qui prépare le public et charme ses yeux? Le cas vient de se présenter au Théâtre-Lyrique. On y a donné un opéra en trois actes et quatre tableaux, sans faire le moindre frais, sans user le moins du monde de la grosse-caisse, dont on abuse trop souvent. Vous admettrez qu'il est bien permis de se demander pourquoi l'on a donné cet opéra?

Passant au compte-rendu, je vous dirai que cela est intitulé le *Roi des mines*. C'est une pièce tirée en partie de l'histoire Suédoise. Le tyran Christian règne sur la Suède et gouverne par ses favoris et favorites. Gustave Wasa, se cachant sous le nom d'Otto, fomente la révolte dans les mines

de la Dalécarlie, tout en ne perdant pas de vue Stockholm. Il va presque sans dire que le héros populaire finit par triompher du tyran. Une intrigue amoureuse traverse naturellement la pièce, mais elle est si rapidement nouée et si pauvrement dénouée qu'elle n'intéresse guère et qu'il ne reste de tout cela que le souvenir d'un gros mélodrame, écourté dans plusieurs parties, et qui n'est supportable que par un certain intérêt. L'auteur de cette pièce, M. Ernest Dubreuil, a fait beaucoup mieux; ce *Roi des mines* doit être un ours de son jeune âge, qu'il se fera bientôt pardonner. La musique de M. Chérouvrier, lauréat de l'Institut, est estimable comme facture et comme orchestration; c'est une œuvre de musicien, mais il y a si peu d'originalité, les idées sont généralement si peu élevées que l'on ne peut applaudir bien fort ces trois actes chargés de musique. M. Chérouvrier trouvera probablement mieux pour un prochain ouvrage. Je reviens sur la pièce pour atténuer ma critique: On m'a dit que M. Dubreuil a dû mettre des paroles sur une partition déjà faite et tailler trois actes sans déranger les morceaux. Cela est une œuvre de patience et de talent; il faut donc complimenter l'auteur du *Roi des Mines* de ce travail très habilement fait. M. Chérouvrier, dont le public a souvent applaudi la musique, a eu pour interprètes Léontine de Maësen, charmante dans le personnage de Christel; Puget, qui joue et chante fort bien Otto; Lutz, un excellent Magnus, enfin Wartel, Gabriel et Mlle Willème complètent un ensemble assez supportable. Mais quelle pauvreté dans la mise en scène! Je n'aurais jamais cru que le Lyrique possédât d'aussi vieux costumes. — Au nombre des nouveautés en perspective à ce théâtre, il faut ajouter un *Nicolas Flamel* auquel travaille M. Georges Bizet, et un ouvrage en trois actes dont M. Semet fait la musique. On attend la *Fiancée d'Abydos* et le *Rêve*. La représentation de *Crispino e la Comare* est maintenant chose certaine et sans doute prochaine. J'avoue que le fait est peu régalant pour M. Bagier, car voici que le Théâtre Italien, qui n'est plus subventionné, se voit prendre ses meilleurs ouvrages par le confrère qui a hérité de sa subvention.

La réouverture des *Bouffes Parisiens* a eu lieu jeudi devant une salle comble. Une œuvre nouvelle pour la maison, le *Lion de Saint-Marc*, a été donnée ce soir là. Je vous en parlai jadis, lors de la première représentation au Théâtre-St-Germain. La charmante musique de M. J. Legouix a plu beaucoup et n'a pas été moins applaudie qu'à Saint-Germain et qu'à Ems, où elle a été entendue l'été dernier. C'est encore un succès pour les Bouffes. Avec le *Lion*, on a donné *Croquefer*, la *Chatte métamorphosée*, deux jolies opérettes d'Offenbach; enfin, une sorte de *pot-pourri*, occasion de reproduire les plus populaires mélodies du maëstro; c'était un bouquet mélodique offert à Offenbach en l'honneur de son retour. Le même spectacle tient encore l'affiche.

A l'Opéra, l'on attend toujours la reprise de *Roland* et les débuts de Mlles Bloch et Mauduit. Le présent est tout à l'*Africaine*. L'Opéra Comique n'a rien changé dans ses spectacles depuis ma précédente correspondance. Mme Vandenheuvel est de retour, et l'on travaille ferme à *Fior d'Aliza*. Nous comptons pour le 2 octobre sur la réouverture des Italiens, qui donneront au commencement de la saison la *Léonora*, de Mercadante, et le *Simon Boccanegra*, de Verdi.

L'affaire des musiciens de l'Opéra est entrée dans une nouvelle phase. Ces messieurs se sont adressés au ministre. Nous verrons ce qu'il résultera de cette nouvelle et fort grave démarche. Je ne vous cacherai pas qu'ici l'opinion générale est toute favorable à l'orchestre. JULES RUELLE.

.˙. Tout ce que Paris possède d'artistes et amateurs en ce moment se rendait l'autre soir à la salle Herz, pour assister à une singulière exhibition. Des jeunes filles charmantes soufflaient dans les saxhorns, dans les ophicléides, et exécutaient des solos de cornet à pistons et de trompette-Sax, à rendre jaloux Arban et Levy. Ces dames ont eu un grand succès: c'est chose si bizarre de voir un gigantesque saxophone s'appuyer sur une robe de soie! Désormais dans les soirées, au milieu d'une contre-danse, on entendra le dialogue suivant:

LE MONSIEUR. Madame est musicienne?

LA DAME. Oui, Monsieur.

LE MONSIEUR. Madame chante, ou touche du piano?

LA DAME. Non, Monsieur, je joue du trombone. »

C'est du reste un instrument fort gracieux pour une dame.

.˙. Un guitariste de Falaise offre une caisse de champagne à l'artiste français qui viendra lui donner une leçon de guitare. Ce monsieur voudrait, dit le journal que nous avons sous les yeux, faire revivre un instrument dont les ressources sont restées inconnues, parce qu'il n'a pas été suffisamment pratiqué.

.˙. Les habitants de Côme (Italie), représentés par leur Société musicale vont ériger un monument à leur célèbre concitoyenne Giuditta Pasta; le soin en est confié au talent du statuaire milanais Tantardini.

.˙. Les lignes qui suivent sont empruntées, par la *Gazette des Étrangers*, à une lettre datée de Rome, 3 septembre: « M. Liszt refuse la prélature, et, par humilité, il veut rester simple clerc. Il fait de la musique au Saint-Père tous les jours; depuis qu'il est clerc, S. S. ne lui fait jouer que des morceaux religieux. Autrefois, elle lui demandait parfois, comme on l'a dit, des fragments d'opéra, mais des opéras les plus graves, et qui sont des espèces de monuments, comme *Moïse*, *Guillaume Tell*. Il a fait goûter au Pape Haydn et Mozart. »

.˙. M. Mermet, l'auteur de *Roland à Roncevaux*, s'occupe d'un opéra sur Jeanne d'Arc, poëme et musique. Si l'on en croit ce qui se dit dans le monde artistique, cette *Jeanne d'Arc* ne verra pas le jour avant deux ou trois ans.

Depuis six mois, M. Mermet s'occupe du scénario de son livret, fouillant toutes les bibliothèques. Ces recherches ont été, à ce qu'il paraît, couronnées de succès, et le poëte musicien nous promet une héroïne toute nouvelle. Mais, en revanche, l'enfantement sera très long. Enfermé à la campagne, M. Mermet ne compte pas avoir achevé son œuvre avant 1867.

ALLEMAGNE.

DRESDE. — Le chant choral pour voix d'hommes occupe, à Dresde, une grande importance: la ville, qui ne compte guère plus de 150,000 habitants, renferme de 30 à 40 sociétés, 2,000 chanteurs environ. Ces sociétés, qui se font entendre souvent, soit isolément, soit réunies, fournissent en outre des recrues à d'autres sociétés bien importantes, car elles ont pour but d'exécuter des chefs-d'œuvre des maîtres, des oratorios de Händel, de Bach, de Mendelssohn. Ces sociétés mixtes sont nombreuses à Dresde. Les dames et les demoiselles de la ville se font honneur d'appartenir à l'une d'elles.

ANGLETERRE.

LONDRES. — L'Opéra anglais, à Covent Garden, commencera sa saison d'hiver, le 21 octobre, avec l'*Africaine*, traduction de M. Ch. Kenney.

M. Jullien va commencer très incessamment une série de concerts-promenades au théâtre de Sa Majesté, à Londres, et vers la fin d'octobre, M. Mapleson doit donner, pour quelques semaines seulement, des représentations d'opéras italiens avec sa troupe ordinaire, renforcée par Mario et la Grisi.

Une jeune sœur de Mme Lemmens-Sherrington, Mlle Joséphine Sherrington, vient de faire ses débuts en public, sous les auspices de M. Lemmens, dans un concert donné à Weymout. Mlle Sherrington a fait son éducation musicale en Allemagne; elle possède une belle voix de soprano, et tout lui fait présager un bel avenir.

Les *Concerts-Mellon* continuent d'attirer la foule, et la *selection* de l'*Africaine*, qu'on y joue tous les soirs, n'a pas cessé d'être la grande *attraction*.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Eisenberg, près Altenburg, le 31 août, M. Hanisch, compositeur de musique.

— A Paris, le 18 septembre, à l'âge de 49 ans, M. Guillaume-Frédéric Greive, ancien violon de l'orchestre des Italiens, compositeur de musique.

— A Paris, M. Ch.-Jos.-Trasibule Callaut, 2me cor de l'orchestre de l'Opéra-Comique.

— A Vienne, le 13 septembre, M. Jean Hoffmann, né à Vienne, le 22 mai 1805, ancien artiste lyrique, ancien directeur du théâtre Joseph. (Notice dans *Recensionen* de Vienne, du 16 septembre.)

— A Paris, le 22 septembre, M. Angelo Marzoli, premier basson du Théâtre-Italien.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 5 Octobre 1865. N° 40.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr. 6 00
	France, par an	» 10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour ; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ;
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street ; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT** ;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

L'ANE A COLAS,

CHANSONNETTE,

Musique de J. A. V. Gariel.

C. M. DE WEBER A DRESDE (1).

C'est à Dresde que le grand maître a passé la plus grande partie, et la plus belle, sous le rapport de la création, non de l'agrément, dans cette ville, où il a écrit *Freyschütz* et enfanté *Eurianthe* et *Obéron*.

J'ai déjà parlé du prestige qu'exerce la ville de Dresde sur ceux qui l'habitent, bien plus encore que sur les voyageurs. Ce prestige a été funeste à Weber. On lui offrait un engagement à des conditions magnifiques à Berlin. Il refusa, ne pouvant se décider à quitter Dresde; et certes sa fin prématurée n'eut d'autres causes que les chagrins, les tourments, les tracasseries de toutes sortes qui l'assaillirent sans cesse dans cette ville. Comme il arrive toujours, on lui a élevé une statue après sa mort. Triste dédommagement des peines de ce monde. La souscription à ce monument dura de longues années. Le croirait-on? dans un pays où le génie de Weber est si populaire, le comité chargé de faire ériger le monument eut grand'peine à recueillir en seize ans de huit à neuf mille thalers. La France, selon son habitude, ne figura pour rien dans cette souscription, pas plus qu'elle ne souscrira sans doute à celle de Haydn et à celle de Schubert.

Les intrigues de toutes sortes ont encore poursuivi Weber après sa mort. Quand devant le château royal se présentait un emplacement tout à fait convenable et digne de l'auteur du *Freyschütz*, on lui assigna un coin de la place du château, derrière le théâtre. Weber derrière le théâtre!!! Weber, l'honneur, la gloire du théâtre! On dirait que toutes les passions se sont déchaînées sans cesse contre ce grand esprit, comme si ce n'était pas assez des crimes musicaux qui se commettent contre lui, en France surtout. C'est un triste aveu qu'on ne peut passer sous silence. La France aime Weber et ne le connaît pas. Et cela, parce qu'il s'est trouvé un traducteur, auquel il a plu de s'emparer des réductions pour piano des œuvres de Weber ; que, non content d'en faire lui-même l'orchestration, il a entremêlé les morceaux des trois chefs-d'œuvre *Freyschütz*, *Eurianthe* et *Obéron*, de sorte qu'on retrouve dans *Obéron* un duo d'*Eurianthe*, et dans *Eurianthe* des airs du *Freyschütz ;* parce qu'il a cru devoir corriger le maître et ajouter de sa pauvre musique aux sublimes inspirations de Weber, et qu'il a fait représenter sur les théâtres de Paris ces pastiches, dont il touchait les droits d'auteur, faisant la sourde oreille à toutes les réclamations de Weber. L'auteur de ces crimes de lèse-génie n'est plus, mais que ses méfaits ne soient pas morts avec lui, voilà ce qu'il faut surtout déplorer. Au Conservatoire, ce lieu sacré où les traditions devraient rester saines, où la piété envers les maîtres devrait être maintenue, que nous sert on chaque année sous ce titre : *Chœur des chasseurs*, d'*Eurianthe?* On a trouvé que le chœur de Weber, qui porte ce titre, un bijou de grâce et d'effet, n'était pas assez long ; mais, pour Dieu, de quel arrangeur est le brouet clair dans lequel on l'a délayé? Si le Conservatoire veut répondre à son nom, ce n'est pas, que je pense, en conservant les mauvaises traditions.

Déplorons ces turpitudes, mais espérons en un temps meilleur pour la gloire de Charles-Marie de Weber. Espérons qu'on connaîtra en France ses œuvres dans leur intégrité, et je n'entends pas seulement ses œuvres populaires, mais toutes ses œuvres. Weber n'a pas seulement composé pour le théâtre. Que de morceaux charmants, caprices de l'inspiration, il a jetés sur le papier! J'ai eu le bonheur, pendant mon séjour à Dresde, d'entendre, dans une soirée particulière, quelques airs de Weber, romances, chansons et chansonnettes, œuvres de jeunesse, qui respirent une fraîcheur, un charme délicieux. C'est l'aurore d'une belle vie d'artiste. Ces petites mélodies, composées en partie avec accompagnement de guitare, — Weber était un virtuose émérite sur cet instrument, — étaient dans le temps admirablement chantées par sa femme, Caroline Brandt. Cette perfection est restée héréditaire dans la famille. Pour bien goûter ces productions charmantes, il faut les entendre chanter par la petite-fille même de Weber, dont la voix est adorable.

Edmond Neukomm.

(1) Extrait de l'*Art musical*.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — L'astre de Mlle Artot, qui avait un peu pâli à l'occasion de la *Fille du régiment*, s'est relevé à l'horizon, plus splendide que jamais, dans le *Trouvère*.

Pendant que Mme Erembert fait des excursions dans l'opéra-comique, Mlle Artot peut bien lui emprunter un rôle de son répertoire. Ce n'est point d'ailleurs tout à fait un emprunt pour Mlle Artot; c'est presque la revendication d'un droit, consacré par le talent qu'elle avait déployé naguère dans le rôle d'Eléonore. En même temps que la virtuose, on a applaudi l'actrice, en Mlle Artot; ses progrès ont été remarquables sous ce rapport; elle a déployé un grand sentiment dramatique dans la scène du *miserere* et dans le duo final.

M. Morère a chanté le rôle de Manrique mieux qu'aucun de ceux où il avait paru jusqu'ici. Le succès qu'il y a obtenu répare l'échec qu'il avait essuyé dans la *Juive*. Personne ne doute plus que le Théâtre-Royal n'ait fait en lui une excellente acquisition. Lorsqu'on possède, comme M. Morère, une voix puissante, pourquoi chercher encore à en augmenter le volume?

M. Monnier nous a surpris dans *le Trouvère*. Il a bien chanté vraiment le rôle du comte de Luna. Ce n'est pas la grande voix de M. Roudil, mais c'est une bien meilleure manière de phraser et à coup sûr une façon de dire plus intelligente. Faut-il décidément mettre sur le compte de l'émotion l'insuccès des tentatives de M. Monnier dans les *Huguenots* et dans *Lucie?*

Nous mentionnerons seulement pour mémoire l'apparition qu'a faite, dans le rôle de la bohémienne, une cantatrice étrangère au personnel du théâtre de la Monnaie. Mme Elmire n'ayant pas encore fait son apparition, il a bien fallu, pour y suppléer, recourir à une artiste d'emprunt. Mlle de Ponti (de Breuck) s'est prêtée complaisamment à cet *intérim*, et, sans son concours, il eut fallu ajourner *le Trouvère*.

.˙. Voici l'opinion sommaire des principaux journaux de la capitale sur l'ouvrage de Gevaert :

INDÉPENDANCE. — M. Gevaert était dans une position favorable et pouvait, en suivant le cours régulier des choses, donner à sa partition un cachet de variété déterminé tout naturellement par la diversité des situations et des caractères. Ce qui paraît l'avoir surtout préoccupé, c'est la recherche de la couleur locale. Il a voulu qu'il y eût du seizième siècle (*sic*), dans la musique du *Capitaine Henriot*, et il faut reconnaître que cette intention s'est traduite en très bons résultats dans plusieurs morceaux, à commencer par l'introduction du premier acte, où s'encadre très heureusement un couplet sur ces paroles : *A la santé des bonnes gens*, chanté par Fleurette, la vivandière, un des personnages secondaires que l'obligation d'abréger l'analyse de la pièce ne nous a pas permis de mentionner.

ECHO DU PARLEMENT. — La partition du *Capitaine Henriot* est une œuvre de maître. La valeur de Gevaert y a subi une transformation, dont il faut tout d'abord tenir compte.

Dans *Quentin Durward*, le musicien a accumulé, avec une profusion toute flamande, le coloris pittoresque et dramatique. Ici, ces éléments se retrouvent non moins abondants, non moins variés, mais distribués avec plus de discernement et de sagesse. La touche de *Quentin* est plus vigoureuse, plus accentuée; celle du *Capitaine Henriot* est plus fine, plus souple.

Élégance, distinction, vérité scénique, telles sont les qualités saillantes de l'œuvre. Les chœurs ont du brillant, de l'éclat. Les grands ensembles sont largement et habilement traités. L'instrumentation est, comme toujours, claire, ingénieuse, et d'une sonorité splendide.

Cette sonorité prend des allures sobres et discrètes, quand les nécessités de la scène l'exigent. Ainsi, partout où le dialogue est serré et pressant, le compositeur radoucit les tons de son orchestre, pour permettre à l'auditeur de saisir distinctement les paroles.

J'insiste sur ce point, parce que j'ai entendu reprocher à Gevaert de viser à frapper plus fort que juste. Rien ne lui eût été plus facile que de déployer, à tout propos, les ressources multiples de sa vaste science. Il ne l'a pas voulu, et je l'en félicite. Il a prouvé qu'il est assez maître de lui-même pour savoir refréner, quand il le faut, les emportements de sa muse.

La musique du *Capitaine Henriot* gagne à être entendue souvent. J'ai vu des amateurs froncer dédaigneusement le sourcil à la première représentation, s'épanouir d'aise à la seconde, et éclater en transports d'enthousiasme à la troisième.

OFFICE DE PUBLICITÉ. — La tâche (du musicien) était ici pleine de périls. Il fallait, pour en triompher, le tact et l'habileté de M. Gevaert, son expérience des exigences du théâtre, et cette intuition du mouvement scénique, un don qui ne s'acquiert point, et qui s'est révélé dans les premières partitions du jeune maître flamand.

J'ai dit : flamand. Quelque jour nous essaierons de vous expliquer pourquoi, dans notre pensée, il y a là plus qu'une marque d'origine, il y a un tempérament, un signe de race. Ceux-là me comprennent déjà qui ont étudié et admiré cette merveille de puissance dramatique, de fougue entraînante et de science profonde, l'œuvre la plus complète de l'artiste, et la plus grande, la cantate d'*Artevelde*, que vous acclamerez demain...

La partition d'*Henriot* est toute bourrée de petits morceaux de facture, vrais régals d'artistes et de gourmets, des trios, quatuors, quintettes, où chaque voix suit son travail, serré sans confusion, touffu sans lourdeur; de la musique écrite, sans placages; écrite savamment, légèrement, facilement; *écrite*, en un mot : et le *trio des dés* vous donnera un excellent échantillon de cette denrée musicale, qui se fait tous les jours plus rare sur le marché, et pour cause.

.˙. Justice a été faite enfin à Rossini, pour son *Barbier de Séville*. Le quatrième acte a été restitué avec son trio adorable. MM. les ténors et les barytons trouvaient très commode de s'en passer, pour ne pas devoir se mettre en peine de quelques difficultés qui s'y rencontraient. Maintenant, le chef-d'œuvre a son dénoûment, comme *Guillaume Tell* qui attendait toujours vainement la délivrance de la Suisse.

Le deuxième ténor Ch. Achard, à la suite de manifestations qui s'étaient produites la veille, à la représentation de la *Juive*, avait cru bon de résilier son engagement, et, avant la représentation du *Barbier*, un billet fut distribué aux abonnés pour leur annoncer sa résolution. Après les premiers morceaux, quelques personnes du parterre, non initiées à la nouvelle, s'étant mises à applaudir, les stalles se prirent à chuter. Alors l'artiste s'avança vers le public et lui dit : « Messieurs, j'ai résilié mon engagement ! »

Le baryton Monnier a tenu tout ce que son rôle du capitaine Henriot avait permis d'attendre de lui. Il a été un barbier jovial, chantant à la volée, jouant sur la pointe des pieds.

Pour Mlle Artot, elle a été adorable dans certains passages du duo du deuxième acte et dans les variations de Rode; je vanterai surtout l'interprétation du thème. Ailleurs son chant a été assez inégal, et il nous a paru que son jeu était assez superficiel.

.˙. La sixième représentation du *Capitaine Henriot* a eu lieu lundi, avec le plus grand succès.

.˙. M. Beyer, premier prix du Conservatoire de Bruxelles (classe de M. Léonard), vient d'être nommé professeur de violon au Conservatoire de Gand, après avoir subi, avec la plus grande distinction, un examen institué pour l'obtention de cette place.

⁂ Nous extrayons les lignes suivantes d'une correspondance bruxelloise adressée au journal hollandais : *La Cæcilia* ;

« Le dernier concours des élèves du Conservatoire de Bruxelles a donné une nouvelle preuve de l'excellence de l'enseignement qu'on y donne. Les classes de violon surtout produisirent des élèves distingués. Toutefois, on blâmait l'abus que font quelques professeurs du droit de choisir eux-mêmes le morceau de concours, attendu qu'ils donnent, le plus souvent, la préférence à leurs propres œuvres, qui, cette année surtout, étaient loin d'être remarquables. M. Léonard n'a pas agi de cette manière, quoique ses concertos soient parfaitement à leur place comme morceaux de concours. Cet estimable professeur avait choisi cette fois le concerto de Beethoven (1re partie), en y ajoutant une cadence de la plus grande difficulté. . . . . »

« M. Léonard croit utile de familiariser ses élèves avec le style des plus anciens auteurs qui ont écrit pour le violon. Il vient, à cet effet, de publier six sonates et le *Trille du Diable* de Giuseppe Tartini, en y ajoutant un très intéressant accompagnement de piano, d'après la basse de l'auteur, les nuances, le doigter et les coups d'archet. Nous avons entendu ces sonates avec un véritable plaisir : Si les formes et les mélodies en paraissent étranges, on doit convenir cependant, sans peine, que ces sonates sont pleines de grâce et de sentiment. Elles pourraient, d'après notre conviction, être exécutées avec succès en public, soit dans une séance de musique de chambre, soit même comme solo dans un concert. »

. . . .

N. J. S.

⁂ Parmi les artistes qui ont fait partie du théâtre de la Monnaie, nous trouvons : A Strasbourg, M. Aujac ; à Toulouse, Mlle Dupuy et M. Bonnefoy ; à Angers, Mlle Bonnefoy.

⁂ On annonce que M. Adolphe Samuel compte organiser, dans la salle du théâtre du Cirque, une série de concerts populaires, dans le genre de ceux que M. Pasdeloup a fondés à Paris avec tant de succès. Le prix d'entrée aux places les plus nombreuses sera fixé au taux minime de 30 et même de 15 centimes.

⁂ Une correspondance, qui s'occupe assez longuement de mademoiselle Patti, dont le concert annoncé à Francfort n'a pas eu lieu, se termine ainsi :

« Il ne faut pas rendre cette artiste responsable du caractère d'exploitation que semble revêtir chacune des manifestations de son talent. Un parent, sorte de Barnum en gants blancs, précède partout la diva en vogue et stipule pour elle ; il pourrait apporter plus de tact dans ses opérations et plus de modération dans ses prix. On le nomme Strakosch : Mademoiselle Patti, qui n'a jamais pu prononcer un mot d'allemand l'appelle *sacoche*. »

MALINES. — Voici le résultat du grand concours de chant d'ensemble donné, le 1er octobre, par la *Réunion Lyrique*, de Malines, à l'occasion du XXVe anniversaire de sa fondation.

Le jury était composé de MM. X. Van Elewyck, *président*, Witmann, *secrétaire*, Fischer, de Bruxelles, Camauer, de Huy, Ceuppens, de Bruxelles, Van Rossem et Van Hoey, de Malines.

Vingt-huit sociétés étaient inscrites.

VILLES DE PREMIER RANG. — 1er prix : Seraing ; 2e prix, Cercle *Beethoven*, de Saint-Josse-ten-Noode ; 3e prix, *Lyre ouvrière*, de Bruxelles.

VILLES DE DEUXIÈME RANG. — 1er prix : *Amis Réunis*, de Jupille ; 2e prix, *Polymnia*, de Saint-Gilles ; 3e prix, *Charbonniers*, de Flémalle.

COMMUNES. — 1er prix : Les *Echos Condrusiens*, de Marchin ; 2e prix, *Union Chorale*, de Lodelinsart ; 3e prix, les *Echos de la Ghête*, de Jodoigne.

Ce concours est des principaux qui aient été donnés en 1865 en Belgique.

GAND. — Notre campagne théâtrale vient de commencer. S'il faut en juger par ses débuts, elle risque fort de passer par des vicissitudes non moins nombreuses que celle de l'hiver dernier. Généralement, on paraît mécontent de l'ensemble de la troupe de M. Vachot. En voici la composition ;

MM. Picot, fort ténor ; Mathieu, ténor léger ; Emmanuel, 2e ténor ; Tapie-Brune, baryton ; Marchot, basse d'opéra-comique ; Fellinger, basse de grand-opéra ; Charles, trial, etc. Et pour les dames : Mmes Adriani, forte chanteuse Stolz ; Conti, forte chanteuse Falcon ; Vroneu, chanteuse légère ; Dartaux, dugazon ; Barreyre, 2e dugazon, etc. Les artistes du ballet sont : MM. Grietens et Laurençon, et Mlles Osmond, Combes et Joséphine Rey. A jeudi des détails.

ANVERS. — On lit dans l'*Escaut* : « Comme nous l'avons annoncé, le *Vexilla Regis*, composé par notre concitoyen M. Joseph Gregoir, a été exécuté trois jours consécutifs à l'église Saint-Paul avec un éclat extraordinaire. M. Kiven, le maître de chapelle, avait réuni une masse chorale et orchestrale formidable, composée des meilleurs éléments que notre ville possède en fait d'artistes et d'amateurs.

« L'effet produit par l'œuvre de M. Gregoir a été saisissant, et l'exécution a été parfaite. »

FRANCE.

PARIS. — *(Correspondance particulière.)* — L'été persiste ; octobre a sonné, et nous nous demandons si, par une étrange fantaisie, juillet n'a pas pris sa place. Rien de plus déroutant que ces longues soirées, où l'on croit que minuit a sonné alors qu'il est à peine 9 heures. Les théâtres ne font pas fortune par ce temps anormal. Les arbres donnent une seconde sève, les hirondelles étonnées n'osent s'enfuir et, chose plus étrange, les hannetons reviennent et cherchent la ramée de juin. Les concertistes interrogent avec effroi l'horizon, et dans les théâtres caissiers et directeurs se regardent consternés en vérifiant les chiffres de la veille. Croyez bien que ce tableau n'a rien d'exagéré ; si je tâche de vous donner une idée de la situation actuelle, c'est pour excuser d'avance la pauvreté de la chronique que je vous envoie. Il n'y a rien eu de nouveau nulle part ; calme plat ! Mais on signale quelques nuages au sud, et aujourd'hui le soleil semble vouloir se voiler. Peut-être que, comme le firmament, notre ciel artistique va changer d'aspect, et partout on s'en réjouit.

Du reste, secouru ou non secouru, je suis certain d'avoir du nouveau à vous dire dans huit jours. Ce soir, réouverture du Théâtre-Italien, et demain une nouveauté aux Bouffes ; demain aussi, première représentation de *Jeanne d'Arc* au Théâtre-Parisien ; la chronique pourra se largement rattraper.

De l'Opéra, rien à dire ; de l'Opéra-Comique, *idem*. Cependant de ce dernier on peut causer un peu : les recettes n'y sont pas merveilleuses depuis quelques semaines. La direction a exagéré le système des reprises ; l'ancien répertoire commence à n'y plus produire grand chose, et les *Porcherons* n'ont pas attiré la foule. C'était à prévoir, car cet ouvrage, passablement ennuyeux, n'a pas été monté de façon à faire oublier que ses trois actes manquent d'intérêt et de variété. Si *Fior d'Aliza*, qu'on prépare activement, ne réussit pas, la direction sera sérieusement en perte. Le Théâtre-Lyrique nous donnera bientôt la *Fiancée d'Abydos*, dont la musique inspire une grande confiance. Le *Roi des mines* ne fait pas d'argent, et il ne faut nullement s'en étonner : une œuvre aussi pauvrement montée ne pouvait rien produire ; d'avance elle était sacrifiée. Si le Lyrique en a plusieurs à écouler ainsi dans sa saison, et qu'il les ho-

nore toutes de la même indifférence, je crois qu'il fera bien de s'enquérir de fonds pour les mettre aux frais, qu'on ne parviendra pas à couvrir.

La future salle des Beaux Arts (Boulevard des Italiens) se nommera décidément les *Folies Parisiennes*. Il lui a été interdit de s'intituler théâtre, parce que les règlements de police s'y sont opposés. Oh! croyez bien que depuis la liberté il n'est pas facile de fonder de nouveaux théâtres. Au contrôle du ministère d'Etat, le contrôle de la police s'est substitué, plus lourd, je crois; il n'est nul besoin de privilége pour exploiter un théâtre, mais il faut une autorisation fort pénible à obtenir, à Paris du moins, et pour laquelle on doit satisfaire à tant de conditions morales et matérielles, que c'est vraiment à y renoncer. Enfin, les *Folies-Parisiennes* ont obtenu de pouvoir ouvrir comme *salle de spectacle*. On y jouera l'opérette, le vaudeville, la petite comédie et la pantomime; pour ce dernier genre, on a engagé Debureau. Déjà les traités sont faits avec l'orchestre et son chef, M. Ch. Constantin, lauréat de l'Institut; ce sera un orchestre excellent. Il est probable que l'ouverture aura lieu vers le 1er novembre par trois nouveautés.

Pasdeloup annonce son premier concert de la saison pour le dimanche 22 octobre. Déjà les abonnés songent à retenir leurs places. — Les Bouffes, en même temps que la *Boîte à surprises*, de Deffès, donneront la reprise du *Mariage aux lanternes*, d'Offenbach; soit en même temps une nouveauté et une reprise du patron, c'est encore raisonnable et je souhaite qu'une telle marche continue. — On ne parle guère en ce moment du Théâtre-Scribe; je crains qu'il n'y ait des entraves à son édification. Quant au nouvel Opéra, l'extérieur sera terminé en 1867, pour l'Exposition; la salle ne pourra être livrée au public qu'en 1869; tels sont du moins les calculs du présent. A vrai dire, on ne travaille pas fort à ce gros édifice; au train dont on va, je ne serai nullement étonné de voir 1869 surprendre les ouvriers à l'œuvre. — A huitaine une plus longue, et probablement plus intéressante chronique. JULES RUELLE.

.˙. La saison théâtrale étant sur le point de s'ouvrir à Saint-Pétersbourg, les divers artistes qui composent le personnel du théâtre italien sont partis pour se mettre à la disposition de la direction impériale, qui va tout de suite mettre l'*Africaine* à l'étude.

.˙. Un livre va paraître qui, à coup sûr, soulèvera autour de lui la publicité. Ce sont les *Mémoires d'Hector Berlioz*. M. Berlioz a une de ces individualités qui ne laissent personne indifférent. Il faut prendre parti pour ou contre lui. C'est une nature de combat par excellence, et nous serions fort surpris si dans ses *Mémoires* on ne retrouvait pas les qualités dont l'excès a fait souvent des défauts, les défauts dont l'énergie a fait parfois des qualités. Homme de combat avant tout, M. Berlioz, en voulant violenter l'attention, a dépassé le but en mainte circonstance; mais l'attention, en se révoltant contre cette contrainte, n'en a pas moins été obligée de la subir.

Il est deux sortes d'originalités. La première est l'originalité spontanée; la seconde, l'originalité voulue. Musicien ou écrivain, M. Berlioz a eu la seconde en cherchant sans doute la première. On sent trop la préoccupation de ne ressembler à personne; cela vaut toutefois mieux que de ressembler à tout le monde. De Musset, Delacroix, Proudhon et quelques autres ont possédé l'originalité spontanée à notre époque. Courbet, Baudelaire, Wagner, Berlioz ont conquis l'autre par un effort trop visible. Leur valeur n'en reste pas moins incontestable, par cela même qu'elle a su se faire contester.

Les relations de M. Berlioz avec toutes les notabilités du siècle, son importante situation dans l'art contemporain nous garantissent l'intérêt de ses *Mémoires*. Son esprit caustique en garantit le piquant...

ALLEMAGNE.

VIENNE. — M. Garso, ténor du théâtre de la Cour de Cassel, s'est essayé à notre Opéra dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*; tout lui manque pour répondre aux exigences d'un public éclairé.

A la suite de débuts éclatants dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, et dans celui d'Alice de *Robert*, Mme Kainz-Pause a été engagée au Théâtre Impérial pour deux années.

Les répétitions de l'opéra de Flotow; *La Châtelaine*, que monte le Carltheater, ont commencé.

Le texte de l'*Africaine* vient de paraître, après révision du directeur Salvi, de Vienne, et du maître de chapelle Dorn, de Berlin. Il est probable que ce texte servira à toutes les scènes de l'Allemagne.

HOMBOURG. — Toujours la Patti (Adelina)! La direction du Kursaal de Hombourg vient de l'engager, pour l'été de 1866, à raison de 50,000 francs pour dix représentations, qui auront lieu dans le mois d'août.

BERLIN. — Mlle Taglioni a commencé ses représentations d'adieu par le ballet *Morgano*, et elle paraîtra successivement dans ses meilleurs rôles. Mlle Dor, du théâtre de la Scala de Milan, a débuté dans la *Jolie fille de Gand*; quoique douée d'excellentes qualités, elle ne nous semble pas à la hauteur de l'emploi de première danseuse pour notre Opéra royal; cependant son engagement paraît certain.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Les concerts-promenades de M. Alfred Mellon, au théâtre Covent-Garden, sont toujours très suivis. La soirée consacrée aux œuvres de Spohr a été très brillante; la salle était comble. La symphonie *Puissance du Son (Power of Sound)*, qui était le principal attrait de ce concert, a été exécutée avec un ensemble et une précision au-dessus de tout éloge. Une autre soirée, consacrée à Mozart, nous a fait entendre la symphonie en *mi* bémol; l'air célèbre de la Reine de la Nuit, dans *la Flûte Enchantée*, qu'a chanté Mlle Carlotta Patti; et l'air de Leporello dans le *Don Juan: Madamina*.

Puis enfin Mendelssohn a eu son tour avec l'ouverture de *Ruy Blas*, l'allegretto de la symphonie *Lobgesang* et le capriccio en *si* mineur pour piano, exécuté par la petite *Marie* Krebs. Bottesini, grâce à sa contrebasse magique, produit tous les soirs un enthousiasme immense.

Le théâtre est rempli tous les soirs, malgré les grandes chaleurs, et on encaisse des recettes magnifiques.

Du 15 octobre au 7 novembre, le célèbre contrebassiste Bottesini doit faire une tournée dans les provinces anglaises avec M. Benedict.

MANCHESTER. — Le premier acte de *Fidelio*, le second de *Un Ballo* et un acte de *Medea*, de Cherubini, ont été donnés au Théâtre Royal de cette ville par la troupe de M. Mapleson, du théâtre de Sa Majesté, à Londres. C'était à l'occasion du bénéfice de Mlle Titiens, qui terminait une série de six représentations.

Le premier acte de l'opéra de Beethoven a été admirablement interprété par Mlle Titiens (Fidelio), Mlle Sinico (Marcellina), Santley (Don Pizzaro), etc., etc. Le deuxième acte du *Ballo* a donné à Mario une occasion de prouver qu'il est toujours un chanteur parfait et un grand artiste; le public lui a témoigné beaucoup de sympathie et on l'a rappelé à la fin de l'acte.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Tournai, le 1er octobre, M. Amédée Dubois, né à Tournai, le 17 juillet 1818, violoniste et directeur de l'école de musique. Élève du Conservatoire de Bruxelles, il faisait honneur à la classe de M. Wery, d'où sont sortis tant d'élèves distingués: MM. Colyns, Prealle, Putzeys, Wynen, ces trois derniers déjà disparus, hélas! (Notice dans *Biogr. univ. des Musiciens*, de Fétis, t. III, p. 63).

— Aux États-Unis, en se noyant dans l'Hudson, M. Edward Firth, jeune compositeur de talent.

— A Copenhague, M. Chrétien-Jules de Meja, né à Elsenour, le 14 janvier 1792, lieutenant-général (le même qui commandait l'armée danoise lors de l'évacuation du Danevirke), auteur de musique militaire.

— A Dresde, M. Langenbach, de Kiel, chef de musique.

— A Pesth, Mlle Catherine Wirdisch, ancienne danseuse.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 1.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 12 Octobre 1865. N° 41.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr.	6 00
	France, par an	»	10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

CE QUE DIEU DÉFEND,

BLUETTE,

Paroles de Alph. Ducamp, musique de Ferd. Berré.

LA NATURE ET L'ART

LES MONTAGNES. — BEETHOVEN (1).

Souvent, on semble parler indifféremment des montagnes et de la mer, comme si des scènes si différentes de la nature apportaient cependant la même idée à l'intelligence. Certes, il n'en est pas ainsi, et dans la comparaison à laquelle on peut se livrer, l'avantage restera à l'horizon infini des flots. Cependant, les montagnes ont leur aspect grandiose, leurs détails pittoresques et parfois leurs charmes.

Si la première vue de la mer attire à une contemplation du beau, le premier regard jeté sur une montagne fait naître en nous l'étonnement. Ce n'est pas le beau, le mouvement de la vie que l'on a devant soi, mais bien l'immobilité d'une force supérieure qui vous domine et vous arrête. Le mouvement des flots, le jeu de la lumière au milieu de leurs ondulations, la variété infinie des aspects toujours changeants de la mer, et les bruits tour à tour d'une douce harmonie ou d'une puissance formidable qui s'échappent de ses abîmes, provoquent en l'âme un mouvement profond d'expansion. A l'action de la nature sur l'homme succède alors la réaction de l'homme sur la nature, et si celle-ci provoque en l'intelligence le sentiment de l'infini, l'intelligence, à son tour, s'élance vers cet infini comme pour le saisir et l'embrasser. Mais tels ne sont pas les rapports qui s'établissent entre les montagnes et l'homme : l'action de la montagne sur l'homme, action puissante, irrésistible, est encore brutale en ce que le mouvement de réaction dont je viens de parler ne se fait pas sentir à sa suite. La montagne écrase l'homme ; reste à celui-ci de se sentir par la pensée plus grand que la montagne.

Ce caractère des montagnes persistera toujours au milieu des variétés qu'elles présenteront. Toujours elles feront naître l'étonnement, mais point cette dilatation puissante de l'âme qui est le génie. C'est ce qui explique pourquoi les pays trop renfermés dans les montagnes comptent si peu de ces natures d'élite. Il faut au génie un air libre, une nature sur laquelle il réagisse, en un mot, le mouvement de la vie. Mais les montagnes font beaucoup pour l'homme sain, vigoureux, fidèle à son pays. De leurs hauteurs sublimes elles le retiennent hors de ces agitations qui, à des époques fatales, usent promptement les peuples, en rompant pour eux les liens de la tradition, de la fidélité et de l'honneur.

Les montagnes parlent donc à l'imagination plus qu'au cœur. Ces masses gigantesques, si fort en disproportion avec ce qui les entoure, semblent, dans leur immobilité, avoir des mouvements singuliers et prendre des formes fantastiques. Vous croyez les atteindre, et elles fuient toujours ; vous pensez, après une longue course, les avoir dépassées, et les voilà encore qui s'avancent sur votre tête. Vous en approchez-vous ? déjà vous croyez pénétrer dans leurs flancs, mais vous vous apercevez bientôt que vous n'êtes encore qu'à une première étape. Cherchez-vous à tourner le colosse ? il semble s'ébranler avec vous, il vous suit, et, s'il disparaît pendant quelques instants, c'est pour se montrer bientôt dans toute sa puissance. Sans cesse il s'offre à votre vue avec un caractère nouveau. Ici des roches sévères sont suspendues à ses flancs ; là, c'est une fraîche vallée que ses contours enserrent. Ailleurs il ouvre subitement ses abîmes à votre regard effrayé. Tantôt la masse elle-même ne sera qu'un roc immense, tantôt, au contraire, elle se parera de verdure et couvrira ses hauteurs de bois et d'étangs. A côté du ruisseau à la descente paisible, elle laissera voir le lit desséché du torrent. Vous pourrez encore suivre sur le penchant de son sein la marche solitaire de bestiaux armés de leurs clochettes, et saisir jusque sur ses sommets le cri perçant et dominateur de l'aigle.

Telles sont les montagnes, grandioses, pleines d'incidents divers, mais avant tout étranges. Encore une fois, c'est l'image de la force. C'est à l'homme à y jeter une pensée de vie. Dites-vous, en les gravissant, que vous vous avancez vers les régions supérieures et invisibles de l'intelligence et de l'amour. Voyez dans les ténébreuses profondeurs qui s'ouvrent sous vos pas, l'image des abîmes que le mal creuse en l'âme, abîme du péché et de la souffrance, où le Christ est entré pour se couvrir de nos iniquités et opérer notre salut en passant par des douleurs inouïes. Que ce cataclysme de l'univers physique vous rappelle le cataclysme moral causé par la désobéissance de notre premier père ; puis, levez le regard vers les suprêmes hauteurs, et l'espérance renaîtra dans votre cœur à la vue de ces glaciers splendides, véritable transfiguration de la nature, qui brillent dans une auréole de lumière, comme une ouverture fortunée du ciel. Alors l'idée religieuse viendra donner la vie à ces formes monstrueuses qui tout à l'heure vous écrasaient, et qu'à votre tour vous dominerez des régions surnaturelles de la foi.

(1) Extrait de la *France musicale*.

Considérons maintenant que si tel artiste, qui a excellé dans l'expression de la vie ou de l'amour, rappelle davantage l'immensité du ciel et de la mer, ainsi qu'on le voit par les œuvres de Raphaël et de Mozart, tel autre, en se donnant à la manifestation de la force, reproduira plus particulièrement les proportions colossales des montagnes : ainsi furent Michel-Ange en peinture et Beethoven en musique. Mais la force, et il est indispensable de se bien fixer en pareille matière sur ce principe fondamental, la force n'est qu'un élément secondaire de l'art, qui a pour objet la vie ou le beau (1). La force, d'ailleurs, frappe d'autant plus qu'elle est contenue, parce qu'alors elle relève de la force maîtresse d'elle-même, toute-puissante, infinie. La force non contenue, non ramenée à son rang inférieur d'instrument de la vie, n'est plus qu'une force relative, individuelle, quelque grandioses que puissent être les proportions sous lesquelles l'artiste la produit. *(La suite au prochain numéro.)*

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Les reprises vont leur train, au Théâtre Royal, en attendant la nouveauté des nouveautés, l'*Africaine*, dont l'étude se poursuit activement.

Dimanche, *Roland à Roncevaux* a fait sa réapparition bruyante. Pour ceux qui aiment le cliquetis des armes, le fracas des trompettes et des trombones, ce spectacle a dû offrir un grand intérêt. Les fins gourmets de la musique n'y auraient pas trouvé leur compte.

Il y a eu pourtant, chez les interprètes, beaucoup de zèle, beaucoup de bonne volonté, et le final du troisième acte a produit grâce à l'énergie de l'exécution, un effet irrésistible.

Les rôles accentués, comme celui de Roland, vont au talent de M. Morère. Après lui, il faut citer MM. Vidal et Monnier. Les trois rôles de femmes sont aussi très bien tenus.

L'opéra *Si j'étais Roi*, qui a été joué aux fêtes de Septembre, à l'occasion de la représentation gratuite, nous est revenu tout à coup. Nous doutons qu'il fasse une longue carrière, malgré l'excellence de l'interprétation. Dans cette improvisation d'un talent facile, il n'y a guère de morceaux qui émeuvent, qui entraînent.

On avait quelques appréhensions à voir Mlle Artot aborder le rôle, purement français, d'Angèle, du *Domino noir*. Ces appréhensions se sont vite dissipées, nous avons hâte de le constater.

Bien qu'on ne puisse pas dire que l'artiste possède complétement les traditions de l'école, il faut avouer pourtant, en toute justice, qu'elle a su apporter, dans son rôle, un mélange d'esprit, de sensibilité et de grâce, qui ont ravi l'assemblée. Son succès eût été plus grand, plus décisif, si des cadences parasites, si des éclats de voix peu agréables n'eussent terni son chant, d'ailleurs nuancé et coloré avec art.

Les représentations du *Capitaine Henriot* sont provisoirement suspendues : 1° parce que le deuxième ténor, M. Ch. Achard, se retire; 2° parce que Mme Erembert doit faire l'étude de l'*Africaine*. Nous avouons ne pas bien comprendre ces raisons-là. Imagine-t-on un deuxième ténor ne sachant pas le rôle de Bellegarde? Puis, si Mme Erembert renonce au rôle de Blanche, qui ne lui surpasse pas, pourquoi aborde-t-elle celui d'Alde, et surtout celui d'Alice, qui va lui donner cinq actes d'une rude besogne?

*** Une faute d'impression s'est glissée dans la reproduction de l'article de l'*Écho du Parlement*, relatif au *Capitaine Henriot*. Au lieu de : la *valeur* de Gevaert s'est transformée, il faut lire : le *talent* de Gevaert s'est transformé.

*** Le successeur de M. Ch. Achard est un certain M. Barbot, qui vient nous ne savons d'où.

*** M. De Coussemaker vient de publier, dans le *Bulletin du comité flamand de France*, une notice fort intéressante sur la musique dans l'église paroissiale de Bourbourg au XVIe siècle. Il a soigneusement compulsé, à cet effet, les comptes de cette église, et il est parvenu à ressusciter, par ce moyen, une foule de particularités qui méritaient d'être tirées de l'oubli.

Ce petit travail se termine par des renseignements sur Jean Deschamps, religieux de l'abbaye de Saint-Winoc, dont la réputation musicale dépassa le seuil du couvent, et qui publia, à Anvers, en 1615, un recueil de neuf messes à cinq, six et huit voix, que l'on conserve à la bibliothèque de l'Université de Louvain.

On ne voit pas un mot de ce *très habile* compositeur (comme la chronique de l'abbaye de Saint Winoc le nomme) dans la *Biographie universelle des Musiciens*, de Fétis.

*** Le professeur de chant, *J.-R.-F. Garcia*, dont nous avons eu déjà occasion de parler, vient de rentrer à Bruxelles, après un séjour de six années à St-Pétersbourg, en qualité de directeur de l'école de chant de S. A. le prince Nicolas Youssoupoff.

On nous annonce que cet artiste distingué se propose d'ouvrir incessamment un *Cours de chant*, qui comprendra l'étude de l'*émission de la voix*, de la *diction lyrique*, de la *prononciation*, du *style* et du *chant pratique*.

Nous avons sous les yeux une lettre des plus flatteuses, qui annonce à M. F. Garcia que S. M. l'impératrice de Russie a daigné agréer la dédicace d'un ouvrage méthodique sur l'*Art du chant*, que ce professeur se propose de publier à Bruxelles.

Cette lettre est signée de S. E. le ministre de la maison de l'empereur Alexandre II, et est accompagnée d'un magnifique cadeau en diamant.

*** A l'occasion de l'inauguration solennelle de la statue de M. Pierre-Théodore Verhaegen, lundi 9 octobre, au local du Palais de l'Université, a été exécutée une cantate de circonstance, dont les paroles sont de M. Potvin et la musique de M. Edouard Lassen. L'interprétation de l'œuvre de notre compatriote avait été confiée à M. Monnier, baryton du Théâtre de la Monnaie, et aux élèves de l'école de chant d'ensemble de la ville, sous la direction de M. Bariller. Nous reviendrons sur cette nouvelle composition de M. Lassen.

ANVERS. — Notre scène semble entrer dans une vie nouvelle; tout y contribue: une réunion de chanteurs hors ligne, une salle superbe et la faculté de monter immédiatement deux nouveaux chefs-d'œuvre.

Notre théâtre, complétement restauré, sera un des plus beaux et des plus vastes qui existent. Il contiendra plus de 2,000 places. Aux prix ordinaires, la recette pourra s'élever à près de 5,000 fr. Le produit de l'abonnement dépassera 18,000 fr. par mois; jusqu'ici ce chiffre n'avait été que de 12,000.

La première nouveauté qui sera montée, est l'*Africaine*. Plusieurs artistes de talent, sous la direction de MM. Celos et Gayrand, travaillent déjà à la confection des décors, pour lesquels la ville a voté le subside nécessaire.

La première représentation du chef-d'œuvre de Meyerbeer sera dirigée par M. G. Hainl, le chef d'orchestre de l'Académie Impériale de Musique. M. Gevaert, de son côté, a bien voulu promettre de venir assister aux dernières répétitions du *Capitaine Henriot*, l'opéra qui obtient en ce moment un si grand succès à Bruxelles.

M. Alméras, le directeur, a obtenu de la ville de mettre son orchestre au diapason de celui de Paris ; déjà les musiciens ont reçu de nouveaux instruments. L'ouverture de notre théâtre est annoncée pour le 10 octobre, par les *Mousquetaires*. Deux jours après, le ténor Sapin fera une rentrée triomphale dans *Lucie*.

GAND. — *Correspondance particulière*. Ainsi que nous l'avions prévu, difficultés sur difficultés surgissent pour le directeur de notre Théâtre. La composition de la troupe avait de prime abord mécontenté le public.

La résiliation forcée du baryton, le rejet du premier ténor léger, d'autres exclusions qui ne se feront pas attendre, et la froideur enfin avec laquelle presque tous les artistes sont accueillis, tout cela est de nature à faire douter du succès de la présente campagne théâtrale.

Dimanche un symptôme très significatif est venu se joindre aux fâcheux pronostics que nous venons d'énumérer. M. Picot, le fort ténor si aimé l'hiver dernier, mais dont personnellement nous admirions plus l'aplomb que le talent, a été plusieurs fois interrompu par des *chuts* désapprobatifs. On jouait *Guillaume Tell*.

(1) La vie, dans sa complète manifestation, est l'union de l'âme avec la beauté par essence, avec Dieu; la force est la vertu à l'aide de laquelle nous triomphons des obstacles qui s'opposent à cette manifestation de la vie en nous.

Quant à Mlle Vronen et Mlle Dartaux, nous ne doutons pas de leurs succès futurs.

Seulement, ces artistes ne sauveront pas la situation. La tâche en incombe à l'habileté — hélas quelquefois fourvoyée — de M. Vachot.

A mesure que le théâtre français semble décliner, la scène flamande gagne en mérite et en importance.

Autrefois l'art d'Apollon y fut assez malmené, en ce sens que l'on y chantait ou très mal ou pas du tout; c'est-à-dire des couplets de vaudeville ou rien. Le *National tooneel*, récemment fondé et dirigé par M. Nap. Destanberg, établira les bases d'une véritable *operette flamande*. Le populaire poëte gantois a déjà réuni des éléments qui ne sont à dédaigner sous aucun rapport.

Les acteurs sont tous amateurs, excellents comédiens et chanteurs assez bien doués. Persuadé qu'il ne faut ni grosse caisse ni trente-six trombonnes pour interpréter l'opérette, M. Destanberg a composé un orchestre que nous pourrions comparer à celui des Bouffes-Parisiens.

Plus tard, nous ferons connaître le personnel. La presse gantoise est très favorable à cette tentative de l'art flamand.

L. V. G.

COUILLET. — Le concert que la Société d'harmonie des établissements de Couillet a donné dimanche 1er octobre a été une véritable solennité musicale. Les noms de M. et Mme Léonard et Servais rehaussaient le programme, et la coopération de ces trois célébrités avait suffi pour remplir la salle de concert longtemps avant l'heure.

Rendons d'abord hommage à la bonne exécution de la Société d'harmonie, sous l'habile direction de M. Rosar; peu de musiques d'harmonie en Belgique peuvent rivaliser avec elle, sous le rapport de l'ensemble, de la justesse et du brio; aussi son interprétation des fantaisies sur le *Prophète* et les *Mousquetaires* a-t-elle été couverte d'applaudissements.

Que pouvons-nous dire des grands artistes étrangers qu'il nous a été donné d'entendre, et dont l'Europe entière a proclamé la supériorité entre tous?

Léonard, dans son *Souvenir de Haydn* et dans un duo sur des motifs de l'*Africaine*, avec Servais, et ce dernier, dans une fantaisie charmante, ont enthousiasmé l'auditoire.

Les honneurs de la soirée ont été sans contredit pour Mme Léonard, dont la voix souple et prodigieusement étendue, et par dessus tout la méthode exquise, ont littéralement électrisé le public.

Les applaudissements ne cessaient pas, et quand enfin les trois grands artistes, auxquels s'était associé M. Saemen (un pianiste éminent, à ce qu'on dit) ont fait entendre le célèbre *Ave Maria* de Gounod, d'un effet si puissant, l'enthousiasme a pris les proportions d'un véritable délire, et chacun applaudissait encore quand depuis longtemps les dernières notes de cette délicieuse inspiration s'étaient éteintes.

Nous ne terminerons pas ce rapide compte-rendu sans témoigner à M. Spitaels, président du conseil d'administration des établissements de Couillet, et à M. Smits, directeur-gérant, nos félicitations les plus sincères au sujet de l'organisation de cette soirée, qui, nous en formons le vœu, sera bientôt suivie de nouvelles.

*** Un nouveau journal de musique hebdomadaire va paraître à Madrid sous le titre de : *Gaceta musical*.

D'après le prospectus qui vient d'être publié, cette feuille s'occupera des représentations des théâtres, de la musique religieuse, du Conservatoire, des sociétés chorales en Espagne et à l'étranger.

*** On écrit de Saint-Pétersbourg : L'Opéra russe a commencé ses représentations le 31 août, par *Guillaume Tell*.

La salle était comble et l'enthousiasme des spectateurs immense.

Un nouvel opéra : *Rogueda*, de Seroff, l'un de nos meilleurs compositeurs, est à l'étude.

L'Opéra italien a ouvert ses portes le 23 septembre. Il a donné *Faust*, de Gounod, interprété par Mmes Barbot et Nantier-Didiée, MM. Tamberlick, Graziani et Everardi; tous ces artistes ont été salués comme d'anciennes et bonnes connaissances.

*** Le plus grand théâtre du monde est certes le nouveau théâtre de Chicago qui a coûté un million de dollars et dont l'inauguration a eu lieu le 1er août. Un jeune homme, M. Wilkens Hudson, qui a gagné en peu d'années une fortune colossale en fabriquant des liqueurs, a fait bâtir ce théâtre à ses frais, pour témoigner de sa gratitude envers la ville à laquelle il doit sa richesse.

L'édifice est bâti en marbre, orné d'un nombre considérable de colonnes, toutes sculptées par d'excellents artistes.

Le *Trouvère* a été l'opéra d'inauguration. Le chœur compte 500 chanteurs; les meilleurs artistes que l'on a pu recruter en Amérique font partie de la troupe. L'orchestre est imposant.

Le théâtre peut contenir facilement 5.000 personnes.

Lors de la première représentation, le héros de la fête a fait distribuer à chaque dame un magnifique bouquet ; les programmes étaient imprimés en lettres d'or sur des feuilles de soie rose.

M. Gran, directeur des théâtres de l'Amérique du Sud, en ce moment à Paris, est chargé d'engager encore de nombreux choristes, à l'effet de pouvoir monter dans des conditions tout-à fait exceptionnelles l'*Africaine*. Pour avancer les études de l'opéra, ils consacreront le temps de la traversée à l'étude des chœurs.

*** Dans une vente d'autographes, on vient d'adjuger un manuscrit de Grétry qui révèle de curieux détails sur ses premières années. Voici, par exemple, comment il raconte un événement qui lui arriva à l'âge de douze ans :

« Dans mon pays, c'est un usage de dire aux enfants que Dieu ne leur refuse jamais ce qu'ils lui demandent, le jour de leur première communion. J'avais résolu de lui demander, depuis longtemps, qu'il me fît mourir le jour de cette auguste cérémonie, si je n'étais destiné à être honnête homme et homme distingué dans mon état.

« Le jour même, je vis la mort de près.

« Etant allé l'après-dîner sur les tours pour voir frapper les cloches de bois, dont je n'avais nulle idée, il me tomba sur la tête une solive qui pesait trois ou quatre cents livres; je fus renversé sans connaissance. Le marguiller courut à l'église chercher l'extrême-onction. Je revins à moi pendant ce temps, et j'eus peine à reconnaître le lieu où j'étais. On me montra le fardeau que j'avais reçu sur la tête.

« Allons, dis-je, en y portant la main, puisque je ne suis pas mort, je serai donc honnête homme et bon musicien. »

Inutile de dire que jamais prophétie ne s'est mieux réalisée.

*** Pourquoi M. Auber est il si fécond? On vantait un jour au maître la belle ville de Lyon, si pittoresque et qui laisse une impression si profonde à ceux qui l'ont habitée. — Bah! dit-il, rien ne vaut Paris, ses boulevards et son Bois de Boulogne. — Mais, lui répondit-on, un autre avantage de la province, c'est ce calme qui permet de se recueillir et de travailler librement. — Ce calme ne me conviendrait nullement, reprit alors M. Auber; je ne puis travailler que lorsqu'une visite vient m'interrompre et lorsqu'on me dérange.

Voilà donc le secret de sa fécondité : M. Auber a toujours été *très dérangé*. Avis aux jeunes compositeurs.

FRANCE.

PARIS — *Correspondance particulière*. — La réouverture du Théâtre-Italien a eu lieu, ainsi que je vous l'avais annoncée, par *Crispino e la Comare*. S'il fallait se faire une idée de la saison qui commence par cette soirée d'inauguration, on s'écrierait : Pauvre saison ! et l'on se demanderait ce qui va arriver. Car il y avait bien peu de monde ce soir-là à Ventadour, et les applaudissements n'ont pas été d'un enthousiasme exagéré. Je crois que l'œuvre de réouverture a été jugée un peu légère. *Crispino* est un très estimable opéra bouffe; il est bien chanté aux Italiens et l'an dernier il a obtenu un notable succès. Mais à quelle époque a-t on inauguré une saison par un ouvrage de ce genre, par un opéra qui n'est pas reconnu comme l'un des classiques du répertoire et dans lequel on ne puisse applaudir les premiers sujets de la troupe ? Certes, Mlle Vitali est charmante; Zucchini est très amusant; ils sont fort aimés tous les deux, mais cela n'a pas empêché de trouver que la réouverture manquait de solennité, et, par conséquent, de spectateurs. Cependant, ce *Crispino* a été donné ensuite toute une semaine. M Bagier a pu s'apercevoir de la pauvre influence qu'il avait sur les recettes, et il s'est décidé à lancer quelque chose de plus substantiel : nous avons ce soir la *Lucrezia*, avec les

rentrées de Fraschini et de Mme Penco, deux chanteurs adorés, et les débuts de Selva et de la Grossi. Je vous parlerai de cela dans huit jours. Après, et dans peu de temps, nous aurons *Leonora*, de Mercadante, avec une réunion d'artistes choisis pour interprètes. *Don Pasquale* est aussi annoncé avec Mlle Vitali. Adelina Patti ne nous reviendra que dans quelque temps. Du reste, je m'étais d'abord effrayé de l'énorme personnel de M. Bagier, mais je me rassure à présent, parce que je crois qu'il a eu l'extrême prudence de sagement espacer les arrivées de ses artistes. Attendons un peu pour parler longuement et sérieusement du Théâtre-Italien, dont, en somme les premiers chants n'ont pas enthousiasmé les échos parisiens.

Je vous avais promis pour aujourd'hui le compte-rendu de *Jeanne d'Arc* au Théâtre Parisien. L'indisposition du fort ténor Du Wast a forcé de remettre la solennité à demain, mardi. Je vous manque donc de parole, ce qui arrive souvent, même au plus fervent des chroniqueurs.

L'Opéra a, pour la première fois de la saison, ouvert ses portes un dimanche; les nuages signalés par ma précédente correspondance s'étaient arrêtés sur Paris, et quelques gouttes d'eau étant tombées, l'Opéra en profita pour donner une soirée extraordinaire. Spectacle : La *Muette*, pour la rentrée de Villaret qui nous revient de Lyon. Et aujourd'hui trois représentations de l'*Africaine* sont annoncées. Mlle Lichtmay est sur le point de rompre avec notre première scène, il est même possible qu'à cette heure son engagement soit résilié; l'Allemagne la réclame, tant mieux! Encore une école de l'Opéra; il ne faut plus les compter. Gueymard est toujours indisposé, on continue à ne plus donner *Roland*, dont on ne parle plus du tout. Mais il est question d'une éclatante reprise du *Prophète*, avec Villaret dans le rôle de Jean, et Mlle Bloch dans celui de Fidès.

Rien à l'Opéra-Comique; on annonce seulement la prochaine arrivée de M. de Lamartine pour les répétitions de *Fior d'Aliza*. Au Lyrique, rien non plus. Le *Roi des Mines* a disparu de l'affiche, et l'on se hâte de préparer *Martha*, dont les principaux rôles seront chantés par MM. Monjauze, Troy et Mlle Nilsson.

Les Bouffes nous ont offert l'autre soir une petite nouveauté de Deffès : la *Boîte à surprises*. On y trouve de la musique gentiment traitée, deux morceaux agréables, une ouverture assez originale, mais en somme Deffès a fait mieux. Quant à la pièce, c'est une mauvaise plaisanterie dont il est complétement inutile de parler.

Le même soir, nous avons retrouvé l'une des plus délicieuses partitionnettes d'Offenbach, le *Mariage aux lanternes*, jolie pièce, musique charmante, qui a obtenu autant de succès qu'à la création. Marchand, Mmes Tautin et Tostée ont fait applaudir œuvre et artistes.

Les Bouffes sont bien approvisionnés de nouveautés pour l'hiver; j'aurai souvent à vous parler de cette gentille scène.

On dit ici que vous allez avoir à la Monnaie une partie de notre personnel de Ventadour pour quelques représentations. Certes, cela est une idée, et je pense que vous ne vous en plaindrez pas. Mais pour nous, Bruxelles remplacerait alors Madrid, et nos purs dilettanti recommenceraient à trouver que le partage ne peut convenir à une scène comme Ventadour. Quant à moi, je n'y vois aucun mal pour personne.

Les nouvelles démarches faites par les artistes de l'orchestre de l'Opéra n'ont abouti à rien de satisfaisant. Ces messieurs ne sont pas contents, et l'on trouve généralement qu'ils ont raison. Quoi que l'on dise, je pense que de longtemps il ne va plus être question de cette regrettable affaire.

JULES RUELLE.

MARSEILLE. — M. Meillet, après une soirée très orageuse (on assure même qu'il a plu de gros sons) a cru devoir résilier son engagement, bien qu'il fût soutenu par la grande majorité du public, qui a très vivement désapprouvé les manifestations outrageantes auxquelles l'artiste était en butte.

∴ Mlle Lichtmay, qui a résillé son engagement avec l'Opéra, a reçu, dit-on, des propositions très avantageuses de la part du directeur du théâtre de Dresde.

D'un autre côté, on affirmait que M. Bagier voulait attacher cette artiste à la fortune de son entreprise.

Entre les deux directeurs, Mlle Lichtmay a choisi celui de Dresde.

ITALIE.

FLORENCE. — La Société du *Quatuor de Florence*, fondée en 1861, vient de publier le programme des concerts qu'elle donnera dans le courant de l'hiver, (de novembre à mai).

Il y aura dix séances exclusivement reservées aux sociétaires-protecteurs, et dix autres par abonnement.

La société a engagé Jean Becker, pour tenir le premier violon; il alternera avec M. Guido Papini, artiste excellent.

Le théâtre de la Pergola monte *Robert le-Diable*.

Le théâtre Pagliano annonce l'arrivée de la célèbre Adelina Patti.

MILAN. — Un Français est en train de transformer le pavillon Cattaneo, en café-chantant, le premier qui existera chez nous. Il a engagé d'excellents chanteurs, qui pourront, au besoin interpréter l'opérette.

Milan voit s'élever en ce moment deux nouveaux théâtres : le *Nuovo Teatro Re* et un autre dans la rue Ugo Foscolo, qui n'a pas encore de dénomination.

ROME. — Le théâtre Argentina a ouvert par la représentation de *Un Ballo in Maschera*; Mme Ronzi Cecchi, Mme Carraciolo, le ténor Zacornedi et Collini interprétaient l'opéra de Verdi; ils ont complétement réussi.

Un ballet de Fusco ; *Valenzio Candiano*, qui a terminé la soirée, a par contre fait un fiasco complet.

TURIN — Le roi Victor-Emmanuel ayant appris le malheur qui a frappé la famille du ténor Giuglini, privé subitement de sa raison, a spontanément assigné une pension annuelle de 450 francs sur sa cassette particulière, en faveur de son fils, afin qu'il puisse continuer et achever ses études, et être ensuite admis dans un collége de marine.

HOLLANDE.

ROTTERDAM. — L'Opéra allemand marche de succès en succès; *Obéron*, *les Noces de Figaro*, *Joseph*, *Don Juan* et *Fidelio* ont été donnés successivement dans les meilleures conditions.

M. Bargiel, le nouveau directeur de la Société pour la propagation de la musique, dirigera pour la première fois en public le concert donné, le 16 octobre, au Grand Théâtre, par la Société Vorzorg. Le programme comprendra l'ouverture des *Deux Journées*, de Cherubini ; la 4me symphonie de R. Schumann ; l'ouverture de *La Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, et la 4me symphonie de Beethoven.

Un M. J.-F. Hermann avait annoncé, avec grande pompe, des concerts à l'instar d'Ullmann, avec le concours des meilleurs artistes!

La spéculation n'a pas réussi. De tous les artistes annoncés avec tant de tracas, quelques-uns ont répondu à l'appel, et ceux-ci méritent à peine d'être cités : Mlle Sonieri (Chaunier?), une cantatrice d'un talent modeste chantant pourtant avec beaucoup de brio les airs de Verdi.

M. Chaunier, baryton de l'Académie impériale de Paris, connu ici comme ci-devant ténor de l'Opéra français de La Haye, et qui n'a plus que quelques beaux restes!

L'artiste la plus méritante a été Mlle Charlotte Deckner, violoniste merveilleuse et qui partout fera fureur.

Il est à peine besoin de dire que peu de monde avait répondu à l'appel de MM. Hermann et Cie.

LA HAYE. — Les débuts à l'Opéra français ont été favorables à la majeure partie des artistes; seuls, M. Fabre, ténor léger, et Mme Labat, chanteuse légère, ont dû résilier leur engagement. La retraite de cette dernière a entraîné aussi la résiliation de M. Labat, son mari, engagé comme basse comique.

DORTRECHT. — Le 8me festival-national-néerlandais sera célébré en 1867 en cette ville. Le comité vient de se constituer et s'occupera incessamment du programme de la fête, à laquelle prendront part, comme on sait, des membres de toutes les sociétés musicales de la Hollande.

'SGRAVESANDE. — Le 9 septembre, les sociétés de chant de Rotterdam, La Haye, Leiden, Delft, Schiedam et Westland se sont réunies ici et ont, par l'exécution de plusieurs chœurs, fourni l'occasion d'apprécier le soin avec lequel l'art musical est cultivé dans ces cercles.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4.

11me ANNÉE. | Jeudi 19 Octobre 1865. | N° 42.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

MARIE,

Paroles de Maurice Wille, musique de Ferd. Berré.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le Théâtre-Royal a vécu, l'autre semaine, de ses succès récents.

Mlle Artot a paru vendredi, pour la dernière fois, dans le rôle de Marguerite, qui est, en somme, l'une de ses meilleures créations. La reprise de *Robert le Diable*, comme la plupart des grandes représentations données jusqu'ici, a eu lieu un dimanche. Il y avait salle comble. Des trains de nuit étant organisés pour les principales villes de provinces, rien d'étonnant si l'attraction d'un beau spectacle fait affluer le monde à la Monnaie.

En certains passages de son rôle de Robert, M. Morère a procédé autrement que ses devanciers, mais son mérite n'en est pas moins réel à nos yeux. Ainsi, dans le duo chevaleresque du 3e acte, au lieu de porter tous ses soins, tous ses élans de voix sur le point culminant du crescendo en vocalise, qui se déploie dans la première période du morceau, M. Morère les réserve pour la triple modulation qui ramène le motif dominant, et il arrive ainsi à un effet entièrement imprévu et dont l'auditoire a reçu sympathiquement le contre-coup. C'est dans le rôle de Robert que M. Morère a débuté au Grand Opéra de Paris.

M. Vidal a mis une conscience extrême dans son rôle difficile de Bertram. S'il a eu quelques défaillances dans la première partie de ce long et écrasant troisième acte, qui impose à la basse des efforts surhumains, il n'a pas tardé à se relever dans l'invocation des nonnes, où il a été vraiment superbe.

Il n'a pas été difficile au deuxième ténor de conquérir les bonnes grâces du public. Il est doué d'un organe agréable, il chante très convenablement. Mmes Erembert et Moreau ont fait preuve d'un talent distingué.

Lundi, on a eu les *Mousquetaires*. Cette reprise s'est faite à petit bruit, devant un auditoire assez clair-semé. Le deuxième ténor m'a paru assez dérouté dans le rôle d'Hector de Biron. Il a eu plusieurs défaillances de mémoire et de voix. M. Depoitier a fait de louables efforts pour caractériser le capitaine Roland, et ses efforts ont été, à certains moments, couronnés de succès.

Nous n'apprendrons rien de nouveau au lecteur, en disant que Mme Moreau, douée d'une voix ravissante, chante avec netteté, avec sagesse tous ses rôles, mais n'y met point les qualités de style et d'expression qu'on voudrait y voir. Dans Athénaïs de Solange, rôle de comédie s'il en fût, on voudrait la voir s'animer à outrance et dépasser même le but, plutôt que de la suivre péniblement dans ses vas-et-vient mesurés.

Mlle Dumestre joue avec de belles manières le personnage de Berthe de Simiane, mais elle ne le chante pas de même, et il y a beaucoup de molesse dans sa diction.

La *Traviata* (ou la *Violetta*) de Verdi doit passer dans quelques jours. On monte cet ouvrage pour les dernières représentations de Mlle Artot. Après, c'est le tour de Mlle Marimon, qui fera ressusciter, entre autres œuvres, la *Somnambule*, *Don Pasquale* et *Giralda*. L'affiche annonce, comme devant avoir lieu incessamment, la première exhibition du ballet *La Reine des Prairies*, dont M. Stoumon a écrit la musique. Elle aura lieu, assure-t-on, dimanche.

∴ Le nouveau fascicule du livre : *La musique aux Pays-Bas avant le XIXe siècle*, que nous avons sous les yeux, est, comme ses aînés, rempli de recherches historiques fort intéressantes et toutes de première main. Comme preuve de ce que nous avançons, voici le sommaire du chapitre concernant François Sale, compositeur belge du XVIe siècle.

Son nom, sa patrie et son éducation musicale. — Obligé de quitter la Belgique, à cause des bouleversements politiques, il est nommé maître du chœur à Hall, dans le Tyrol. — Rectification d'une erreur de M. Fétis. — Des académies musicales s'organisent en Allemagne. — Il se livre à la composition, à l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, émigrés comme lui. — Il collabore à la collection : *Patrocinium musices* publiée à Munich. — En quoi consiste cette collection. — L'épître dédicatoire de son premier ouvrage. — Erreurs de M. Fétis. — Il est nommé musicien de l'empereur Rodolphe II, à Prague. — Son deuxième et troisième ouvrage.

Une planche, gravée avec soin, contient le début d'une antienne à cinq voix, de François Sale, traduite en notation moderne et datant de 1589.

Viennent ensuite quelques notes curieuses sur un musicien originaire de la Morinie (1), du nom de Jacques Platpays, que l'empereur Charles-Quint attacha à sa chapelle à Madrid, et qui fut assassiné lâchement à Monçon, dans l'Aragon, vers 1533.

Le fascicule se termine par l'étude d'une dissertation humoristique sur l'enseignement de la musique aux princes, dissertation due à la plume de Libert Froidmont, savant écrivain du XVIIe siècle, et où nous signalerons, entre autres, la mention des principaux instruments de musique en usage dans nos églises à cette époque.

∴ M. Ad. Samuel vient de publier le programme des concerts populaires de musique classique qu'il organise pour cet hiver et qui commenceront vers la fin d'octobre, au théâ-

(1) La Morinie répondait au nord de l'Artois et à la Flandre française. Elle comprenait les anciens diocèses de Saint-Omer, de Boulogne et d'Ypres.

tre du Cirque, pour continuer, de quinze en quinze jours, jusqu'au dimanche de Pâques. Nous y remarquons plusieurs œuvres qui ne sont pas très connues à Bruxelles et que le public entendra avec intérêt. Telles sont la *Marche hongroise*, de Schubert, orchestrée par Liszt, la symphonie en *ut majeur*, les ouvertures de *Geneviève*, et d'*Hermann et Dorothée*, et le scherzo de l'œuvre 52 de Schumann ; la marche nuptiale de *Lohengrin* et le carnaval des *Walkures*, par Wagner ; *la Belle Mélusine*, *la Mer calme* et *les Hébrides*, ouvertures de Mendelssohn ; *Columbus*, symphonie par Abert ; l'andante de *Roméo* et l'ouverture des *Francs-Juges*, de Berlioz.

En fait d'œuvres nationales, M. Ad. Samuel nous promet : de Fétis, une ouverture et une symphonie ; de Stadfeld, l'ouverture d'*Hamlet* ; de Soubre, un andante de symphonie ; de Gevaert, un morceau symphonique inédit ; de Lassen, une marche ; d'Aug. Dupont, un concerto de piano qui sera exécuté par l'auteur ; de P. Benoit, l'ouverture d'*Ambiorix* et un concerto symphonique avec piano ; des ouvertures de MM. Hanssens, J. Dupont, Rufer et Huberti, et enfin l'andante et le scherzo d'une symphonie qui a obtenu, il y a quelques années, un grand succès au Conservatoire, et dont l'auteur est M. Ad. Samuel.

.˙. Nous avons annoncé qu'une troupe italienne devait, cet hiver, donner des représentations au théâtre du Cirque. Voici la liste des principaux artistes qui, dès aujourd'hui, sont définitivement engagés pour la saison, qui commencera dans le courant du mois de décembre, sous la direction de M. Gatti :

Prime-donne-soprano assolute : Mme Kennet et Mlle Sarolta ;

Prima-donna-mezzo soprano e contralto : Mlle Giuditta Sylvia ;

Primi tenori assoluti : MM. Pancani et Danieli ;

Primo baritono assoluto : M. Cresci, et, pour les rôles brillants, Ronconi.

.˙. Le 12 octobre a eu lieu, au Théâtre-National du Cirque, la première représentation d'un opéra en un acte intitulé : *Markies op Jacht*. Le poëme, qui est amusant et très bien agencé, est dû à la collaboration de MM. Vande Sande et Wille. L'auteur de la musique, M. Ferdinand Berré, dont les romances ont excité l'attention toute spéciale des amateurs de bonne musique, vient de faire ses premiers pas dans la carrière théâtrale, et, hâtons-nous de le dire, un succès de bon aloi a couronné ses courageux efforts.

.˙. On lit dans le *Journal do Comercio* de Lisbonne, du 1er octobre : « Ces jours derniers, le célèbre ténor Mengini a eu l'honneur de venir au palais d'Ajuda, sur l'invitation du roi don Luis, afin de chanter ensemble un morceau de musique. L'infant don Sébastien a également chanté un morceau avec l'illustre ténor.

« Le Roi a chanté avec M. Mengini le duo de *Moïse*, et l'infant don Sébastien le duo du *Bravo*. Le Roi possède une excellente voix de baryton. L'infant don Sébastien a un très beau timbre de ténor : il a été jusqu'au do-dièse. Le Roi a ensuite chanté l'air du bal masqué, et l'infant celui du *Trovatore*. Enfin le Roi et l'infant ont chanté le duo très difficile d'*Otello*. La famille royale portugaise a toujours cultivé avec passion la musique et la peinture. Le roi don Luis se plaît à inviter fréquemment à des concours des artistes distingués, et il étudie avec amour la peinture.

« L'infant don Sébastien est un amateur de peinture distingué, il est aussi très connaisseur en musique. On sait que le roi Pedro IV était excellent musicien et même compositeur. Il existe des tableaux dus aux pinceaux de quelques infantes, et il n'y a pas longtemps nous avons vu une belle peinture due à l'Impératrice-reine Charlotte-Joaquina, représentant un usurier. Ce tableau révèle un grand talent. »

.˙. Adelina Patti est en ce moment à Amsterdam, où elle va, cette semaine, donner trois concerts, en compagnie de Léopold de Meyer, Bottesini, et Mlle Castellan, violoniste.

.˙. L'Africaine. — La direction des théâtres impériaux de St-Pétersbourg consacre 250,000 francs à la mise en scène de l'*Africaine*, dont l'exécution aura lieu au commencement de l'hiver.

A Madrid, une répétition générale de l'œuvre de Meyerbeer a eu lieu, ces jours-ci, devant un auditoire privilégié, et a produit le plus grand effet. La première représentation a dû avoir lieu le 11. Mme Rey-Balla remplit le rôle de Sélika.

A Londres, c'est toujours le 21 octobre qu'est fixée l'ouverture de la saison *anglaise* de Covent-Garden, et c'est aussi l'*Africaine* qui sera la pièce d'ouverture. Mme Lemmens-Sherrington remplira le rôle d'Inès.

La Haye sera le premier théâtre à l'étranger, après Londres, où fera son apparition le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

.˙. Le nombre des théâtres où les représentations ont lieu en langue italienne s'élève à 117. Sur ce nombre, 95 appartiennent à l'Italie. Ce sont : en Lombardie, 28 pour 20 villes ; en Sardaigne, 20 pour 17 villes ; à Naples et dans la Sicile, 9 pour 6 villes ; dans les États de l'Église, 16 pour 11 villes ; en Toscane, 16 pour 8 villes ; à Lucques, 1 ; à Parme, 2 ; à Modène, 2 ; en Corse, 1.

Les 22 autres sont éparpillés sur le globe. Nous en trouvons 6 pour l'Espagne et le Portugal (Madrid à elle seule en compte 3) ; 6 pour la Grèce, la Turquie et les Iles Ioniennes ; 3 en Russie ; 2 en Angleterre, à Londres ; 1 en France, à Paris ; 1 en Danemark ; à Copenhague ; 1 en Hollande, à Amsterdam ; 1 en Allemagne, à Vienne ; 1 en Afrique, à Alger, et 1 en Amérique, à Rio-Janeiro.

Il est inutile de mentionner que la plus grande partie de ces théâtres sont exclusivement consacrés à la représentation d'opéras.

Gand. — M. Vachot, directeur cette année des théâtres de Lille et de Gand, n'échappera pas aux inconvénients signalés par le spirituel critique du *Journal de Gand*. Nous transcrivons.

« On remarque, dit-il, aux bureaux du télégraphe, pendant le mois d'octobre, une augmentation considérable du nombre des dépêches : ce sont les directeurs de théâtres dans l'embarras qui, à eux seuls, font cette augmentation. Il n'y a pas un seul directeur de province qui n'ait les poches pleines de dépêches, et les correspondants dramatiques ne savent auquel entendre.

« Exemple :

Rosimont à Dorinville.

« Rochambeau tombé à plat. Envoyez autre tout suite. Avancez mois.

Lindor à Dorinville.

« Davrincourt sifflé à mort. Perdu si pas autre dans vingt-cinq minutes. Avancez mois.

Dorinville à Rosimont.

« Envoié à vous Davrincourt. Vrai rossignol, 2000. Avancé mois.

Dorinville à Lindor.

« Vous sauvé Rochambeau, phénix des ténors. On se l'arrache, 2000. Avancé mois.

« La chose, ajoute M. Bertram, n'est pas plus difficile que cela. » Effectivement.

Mais laissons continuer M. Bertram, ses appréciations sur les artistes ne s'éloignant guère de notre manière de voir. Il constate le talent et les succès de Mlles Vronen et Barreyre, seconde dugazon.

Il semble regretter le refus de M. Mathieu, et parle en termes élogieux de M. Marchot, basse chantante, ainsi que de M. Charles, trial. Voici la fin de son article. On ne peut mieux finir.

« Voici le bilan : il nous manque deux premières chanteuses de grand-opéra ; un premier ténor d'opéra-comique ;

un second ténor, un baryton et deux ou trois danseuses A cela près, nous avons une troupe complète.

« Imaginez, par la rareté des artistes de mérite en disponibilité, ce que cela représente de dépêches télégraphiques.

« L. V. G. »

LIÉGE. — *Théâtre royal.* — Jamais, à Liége, les chœurs n'ont été aussi nombreux et aussi bien exercés ; jamais l'orchestre, sous la conduite de M. Calabrési, ne s'est produit avec autant de précision, de fini, d'amour-propre enfin. Pour une ville qui a la prétention d'occuper un certain rang dans le monde musical, il était profondément regrettable de voir les chefs d'œuvre lyriques tronqués, mutilés comme ils l'ont été depuis trop longtemps, hélas! Aujourd'hui, tout le monde est unanime à reconnaître que notre théâtre s'est singulièrement relevé de son état de décadence, au point de vue de l'ensemble des masses chorales et instrumentales. Si la direction actuelle mérite toutes louanges sur ce point, elle ne paraît pas avoir satisfait entièrement le public, en ce qui concerne le personnel chantant.

Jusqu'à ce jour, presque toutes les représentations ont été accueillies avec une froideur assez significative. La glace n'a guère été rompue qu'à de rares intervalles, en faveur de quelques artistes hors ligne, à la tête desquels nous placerons MM. Carman et Odezène.

Le nouveau personnel se compose de MM. Mazzurini, fort ténor, Colomyès, ténor léger, Prunet, 2e ténor, Dobbels, basse, Mmes Irène Lambert, forte chanteuse, Singelée et Duprez, chanteuses légères, Cèbe, dugazon.

Le plus grand reproche que nous adresserons à la plupart des débutants, c'est de manquer de ce je ne sais quoi, qu'on appelle le diable au corps, et qui établit presqu'instantanément un rapport magnétique entre eux et le public. Aux abonnés seuls incombe la mission de les accepter ou de les refuser; mission délicate, surtout quand on se trouve en présence de candidats dont le mérite compense les imperfections.

FRANCE.

PARIS. — *(Correspondance particulière.)* — Etrange, bien étrange a été la soirée du Grand-Théâtre-Parisien, le jeudi 12 octobre. On avait eu l'intention d'y représenter la *Jeanne-d'Arc* de Duprez ; — je dis l'intention car, entre l'idée et le fait, souvent le hasard se glisse pour faire des siennes. Ce qu'il y a d'historique, c'est que nous n'avons eu qu'un tiers de représentation, c'est que la presse, l'élite des arts, de la littérature et près de deux mille personnes ont fait un long voyage pour entendre surtout des solos de régisseur et de directeur, un duetto entre directeur et régisseur, enfin un grand morceau d'ensemble où la voix grave du commissaire de police exécuta une partie principale et dont le public forma la masse chorale. Un tel concert est assez rare à Paris pour qu'à cette occasion je me permette quelques détails. Je raconte :

Le premier tableau de *Jeanne d'Arc* fut écouté favorablement, ainsi qu'une partie du second, mais, toutefois, sans le moindre enthousiasme. Au milieu du second, Mlle Maria Brunetti fut prise d'une indisposition qui nécessita une annonce et la demande d'une suspension. Vingt minutes se passèrent, puis le régisseur vint annoncer que, Mlle Brunetti ne pouvant continuer (cinq médecins s'y opposant), Mlle Antoinette allait reprendre le rôle, mais que les billets distribués seraient valables encore pour la seconde représentation où Mlle Brunetti chanterait. Le public accepta et attendit. Nouvel entr'acte, pendant lequel, sous la présidence du directeur, de nouveaux coupons sont distribués dans la salle : spectacle assez pittoresque, car grande est la salle, nombreuses sont les réclamations. Le rideau se releva et le second tableau fut enfin terminé après avoir duré près de deux heures. Le troisième marcha sans encombre, il fut même fort applaudi, car il s'y trouve un chœur et une chanson guerrière qui ont du caractère, et puis l'*ut* de M. Aubert provoqua un *bis*. Mais Jeanne d'Arc entra — c'était le début de la catastrophe — à peine avait-elle chanté quelques mesures, que M. Matton, chef d'orchestre, déposa le bâton, ferma la partition, sonna le rideau et partit comme un trait, laissant public et chanteurs la bouche ouverte. Quel joli vacarme alors et quelle scène originale! On attendait la suite, on attendait surtout quelques explications sur l'étrange sortie du chef d'orchestre. On n'eut rien.

De nouveau le régisseur se montra pour annoncer que M. Duprez jugeait que la représentation ne pouvait dignement continuer, et que l'on était prié de revenir à la seconde. De nouveau faire le grand voyage, ce n'était pas du goût de tout le monde, on le comprend. Aussi les cris commencèrent à s'élever. On n'écouta plus le régisseur ; le directeur vint, mais le duo n'eut pas plus grand succès que le solo. Le directeur proposa de continuer, si l'on y tenait; on lui répondit *oui!* avec une énergie farouche. Nouveau baisser de rideau, nouvel entr'acte, mais moins long que les autres.

Bientôt le rideau se relève, et M. le commissaire de service vient amicalement prier le public de se retirer, parce que la proposition du directeur est inexécutable. Cela fut la fin de l'incident : nos Parisiens, que l'on prétend turbulents, applaudirent aux sages paroles du fonctionnaire et se retirèrent fort paisiblement. Voilà l'histoire. Croyez-vous qu'en province pareille soirée se fût terminée aussi bien? Croyez-vous qu'on aurait de la sorte accepté cette représentation fantastique et l'étrange sortie du chef d'orchestre? Notre public mérite un prix de sagesse. Enfin, vous voyez que nous connaissons peu la *Jeanne d'Arc* du célèbre Duprez.

Je ne vous dirai pas que ce que nous en avons entendu nous ait ravis, mais on pense que les deux actes et demi qui sont restés dans la coulisse contenaient les réelles beautés de l'œuvre, et l'on réserve son enthousiasme pour la véritable première représentation... si elle a lieu, ce dont il est presque permis de douter. Cependant je signalerai deux artistes : Du Wast, ténor de talent, comédien et chanteur, puis Aubert, autre ténor, fort ténor qui possède un *ut* dièze splendide, *ut* qui pourrait bien à lui tout seul attirer la foule aux plages lointaines où rugissent les locomotives Paris-Lyon-Méditerranée. Du reste, rien à dire, attendons.

Vingt minutes d'omnibus, et me voici au Théâtre Lyrique, où l'on a représenté un acte, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Savary; titre : *le Rêve*. Pièce des plus innocentes, musique innocente aussi, simplicité parfaite. On trouve dans cette partition quelques gentilles mélodies bien tournées, une certaine élégance d'idées et de forme; mais en somme c'est peu de chose, et je ne réponds pas de cinquante représentations. On prépare *Martha* et la *Fiancée d'Abydos* avec activité.

A l'Opéra-Comique, la reprise de *Lara* a eu du succès. Un incident : Mme Galli-Marié est tombée dans une trappe, mais elle en a été heureusement quitte pour la peur.

A l'Opéra, les représentations dominicales sont reprises : hier *Guillaume*. L'*Africaine* est toujours en faveur.

L'autre soir, Warot a chanté Vasco pour Naudin indisposé; je vous assure que le public n'a rien perdu au change. Pour cette semaine on annonce *Roland*. Les Italiens ont un grand succès avec *Lucrezia ; Don Pasquale* n'a ravi personne : exécution insuffisante. Ce soir *Rigoletto ;* à bientôt *Leonora*.

Aux Bouffes, cette semaine, nous aurons deux premières représentations. Bache est rentré dans ce véritable théâtre de ses exploits et a été fort bien accueilli. Les *Fantaisies parisiennes* avancent paisiblement ; l'ouverture en sera sans doute pour les environs du 15 novembre.

Pasdeloup donne dimanche prochain son premier concert

de la saison. Il promet pour l'hiver quelques symphonies inconnues d'Haydn, dont il a découvert les manuscrits dans son dernier voyage artistique; nous aurons dimanche déjà une de ces symphonies.

Malgré l'affluence de visiteurs dont a joui Paris pendant le mois de septembre, les recettes des théâtres n'ont pas été fort brillantes; il n'a été encaissé que 1,248,543 fr. 28 cent. Soit 161,245 fr. 45 cent. de moins qu'en septembre 1864.

JULES RUELLE.

.·. Sous le titre : *la Vérité sur la paternité de la Marseillaise*, que M. Fétis ne dispute plus aujourd'hui à M. J. Rouget de Lisle pour la musique ni pour les paroles, une brochure vient d'être publiée par M. A. Rouget de Lisle, relevant tous les faits et renfermant toutes pièces et documents à l'appui. Cette brochure est illustrée non-seulement de musique, mais aussi d'un bois représentant l'auteur de *la Marseillaise*, d'après le médaillon en marbre de David d'Angers (1829). Après avoir parcouru ce très intéressant travail, on ne peut qu'en regretter le tirage spécial et réduit à cent exemplaires numérotés. Ce sont là des faits que tout le monde aimerait à connaître et à consulter. (*Ménestrel.*)

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Le 7 octobre a eu lieu, devant un grand nombre d'artistes et de connaisseurs, l'audition d'un ténor, N. Kreutzer, qui, depuis plusieurs années, avait complétement perdu la voix et qui, grâce à un traitement des plus heureux, vient de recouvrer son *ut* de poitrine dans toute sa plénitude. C'est dans les morceaux principaux de *Guillaume Tell* qu'il s'est essayé; l'air *O Mathilde*, dans le premier duo, a été dit avec une force, une pureté et une justesse telles que de toutes parts les applaudissements les plus enthousiastes ont éclaté.

Cependant, l'émotion visible, qui s'était emparée de l'artiste à la suite de cette manifestation spontanée, a influé quelque peu sur l'émission de sa voix, qui n'a plus paru aussi fraîche ni aussi pure.

Son début aura lieu prochainement.

L'opérette de Flotow, *la Châtelaine*, est attendue du 15 au 20 octobre.

Wallerstein, le compositeur populaire de tant de jolies danses, est à Vienne depuis quelques jours, et tous les directeurs d'orchestre se disputent déjà l'honneur de pouvoir être les interprètes de ses charmantes compositions.

Le théâtre Treumann monte une opérette de Zaytz, *Adelia*.

Le théâtre *An der Wien* vient d'en recevoir deux, dont l'une de Conrandin : *les Pantouffles de Gabriel*, et l'autre : *Coscoletto*, d'Offenbach.

Les répétitions de l'opéra de Langert, *la Malédiction du chanteur*, ont commencé à l'Opéra impérial. Mmes Kraus et Dustmann, MM. Schmidt, Bignio et Ferenczy sont chargés des principaux rôles.

Les répétitions de *l'Africaine* sont également poussées avec une grande ardeur. La partie décorative est presque terminée, et l'on en dit merveille. Voici la distribution probable des rôles : Selika, Mlle Bettelheim; Ines, Mlle de Murska; Nelusko, M. Beck; Le Grand-prêtre, M. Schmidt; le Grand inquisiteur, M. Draxler; Don Pedro, Rokitansky.

Le rôle seul de *Vasco* est encore un secret, et l'on dit que la direction a fait une acquisition, qui seule pourrait faire la fortune du théâtre.

Tout Vienne est sous l'impression du succès du nouveau ballet de P. Taglioni, *Flick et Flock*, donné le 4 octobre. La richesse de la mise en scène et des costumes dépasse tout ce qui a été vu au théâtre, et on assure que la direction du Théâtre Impérial n'a pas dépensé moins de cent mille francs pour monter ce ballet.

Mlle Conqui, MM. Brice et Frappart ont eu les honneurs de cette nouvelle création; de plus, une petite fille de 9 ans, Mlle Schroeger, qui a déployé un talent prodigieux.

BERLIN. — Le théâtre Frédéric-Guillaume a donné, le 4 octobre, la *Chatte merveilleuse*, de Grisar. L'opéra a eu du succès, quoique la plupart des rôles eussent des interprètes insuffisants. La direction avait, par contre, apporté beaucoup de soins dans la mise en scène, dans les costumes et les décorations. Les représentations subséquentes n'ont fait que confirmer ce succès.

LEIPZIG. — Les concerts du Gewandhaus ont recommencé le 5 octobre et se continueront, comme par le passé, de huit en huit jours.

Le programme du premier concert était composé comme suit :

Ouverture en *ut*, op. 124 de Beethoven; air d'*Elie*, de Mendelssohn; concerto de violon, composé et exécuté par David ; air de *Russlane et Ludmilla*, opéra de Glinka, et la symphonie en *ut* de Fr. Schubert. Mme de Kotschetoff était l'interprète des morceaux de chant.

Le directeur général de musique de Berlin, M. Wieprecht, a organisé et dirigé ici quelques concerts monstres, à l'instar de ceux qu'il donne à Berlin; ils ont attiré une foule immense à la Halle centrale.

.·. On écrit de Bade, 14 octobre : « La saison est terminée ou autant dire, et pourtant les salons de la conversation annoncent éloquemment le soir, par leur aspect, que les nombreux fervents de Bade iront jusqu'au bout cette année.

« Deux grands concerts ont animé cette première quinzaine d'octobre. Dans l'un se sont fait entendre, pour le chant, Mlle Richard, une des meilleures élèves de Mme Viardot, et Jules Lefort, un des grand barytons du temps; pour l'instrumentation, la charmante et accomplie pianiste Mlle Accurti, et le violoniste Sarazate. Dans l'autre ont figuré, devant une assistance encore d'une splendeur extaordinaire, le pianiste Diemer, M. Lotto, violoniste, le baryton Marochetti et Mlle Gonetti. Tous ces artistes étant de premier mérite, inutile de les louer. Le public s'est chargé de ce soin, comme d'habitude.

« Mme Viardot ne fait non plus que terminer ses belles matinées musicales, dont tous les souverains et toutes les altesses présents à Bade ont à cœur de ne pas manquer une seule. Voilà ce que c'est que le talent poussé, on peut le dire, jusqu'au génie. »

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Nice, le 7 octobre, M. Henri-Wilhelm Ernst, né à Brünn, en Autriche, le 4 avril 1813, célèbre violoniste. Il a publié une foule de morceaux, écrits pour mettre en relief tout ce que le public exige aujourd'hui d'un virtuose accompli. Il les a fait entendre dans tout l'univers civilisé, et ils ont été adoptés par les virtuoses de toutes les catégories. Son *Élégie*, pour violon et piano, est une œuvre dont les accents si tendrement passionnés ont provoqué partout les applaudissements les plus enthousiastes. Depuis quelques années, Henri Ernst se livrait à la composition de musique de chambre, et il laisse plusieurs quatuors qui ont été exécutés avec un grand succès à Londres et à Paris. (Notice dans *Biogr. univ. des Musiciens*, de Fetis, t. III, p. 154, et dans *Guide musical* du 17 novembre 1864).

— A Vienne, le 2 octobre, M. Henri-Joseph Adami, né à Vienne, le 16 décembre 1807, critique musical de la *Gazette des théâtres* de Vienne. (Notice dans *ibidem*, t. I, p. 18).

— A Francfort, le 19 septembre, M. Hermann Hilliger, professeur de musique et l'un des fondateurs de l'école de musique de la ville.

— A Naples, M. Berardo Winter, ex-ténor et ancien directeur du théâtre San-Carlo.

— A Hambourg, le 4 septembre, M. Nicolas Schaller, organiste et un des rares harpistes de talent que comptait l'Allemagne.

— A Munich, le 15 septembre, Mlle Frédérique Holler, danseuse pensionnée du théâtre de la cour.

— A Hambourg, Mlle Demidoff, jeune danseuse.

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 26 Octobre 1865. N° 43.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

MAMAN NE S'ÉVEILLE PAS !

ROMANCE,

chantée par Gardoni, musique de Salvatore C. Marchesi

BELGIQUE.

Bruxelles. — *Violetta* n'a été donnée que pour Mlle Artot. La direction n'eût pas tardé si longtemps de nous offrir cette étrange production, si elle y eût vu des chances de succès. Il faut la louer de sa perspicacité. *Violetta* est un des plus faibles ouvrages de Verdi.

Représentée, en 1856, au Théâtre Italien, de Paris, pour la Piccolomini, *Violetta*, jadis la *Traviata* ou l'*Egarée*, a vu le jour ici pour la première fois en 1861, avec Mlle Brunetti, élève du célèbre Duprez, qui était venu assister à ce début. Une traduction de l'ouvrage parut, il y a un an environ, au Théâtre Lyrique de Paris, dirigé par M. Carvalho.

On jouait alors la partition originale au Théâtre Italien, avec le concours de Mlle Patti. On put faire la comparaison des deux exécutions, et on devine bien où était la bonne. Généralement les interprètes français parurent lourds et empesés à côté des interprètes italiens.

Notre correspondant parisien, M. Jules Ruelle, a écrit, à ce sujet, quelques lignes judicieuses, auxquelles nous renvoyons (1).

L'ouvrage ne comporte que trois rôles saillants : l'amant, le père et la maîtresse, remplis par MM. Jourdan, Monier et Mlle Artot. Nous commençons par le dernier, qui est le plus important.

Gracieuse et coquette au premier acte, Mlle Artot a été touchante et pathétique aux actes subséquents. Les rôles passionnés vont à sa nature. Généralement, elle a su deviner, avec une intelligence extrême, les nuances d'un certain monde qui a aussi son aristocratie, sa bourgeoisie et sa roture. Elle a traversé toute cette fange, sans y souiller le bout de sa robe, et en idéalisant, à son insu, le caractère de Violetta non repentante. Le contraste entre ce qui est réellement et ce qu'elle a simulé n'a manqué ni de piquant ni d'intérêt.

Toutefois, il faut le dire, l'artiste nous a paru avoir des défaillances de détail, en ne soutenant point, d'une manière assez ferme, certains traits nettement accusés de la physionomie de son personnage. Nous en jugeons ainsi par les mécomptes que nous avons éprouvés en voyant l'actrice s'adonner à des mouvements chaleureux, convulsifs, puis tomber d'un coup dans une sorte d'impassibilité et de froideur que rien ne justifiait.

Certes, il faut, au premier acte, une alternative de joie folle et de tristesse accablante, pour caractériser la femme dont Violetta est le type. Mais ces contrastes ne peuvent être que relatifs, et ils nécessitent une habileté extrême pour en ménager adroitement les diverses nuances.

Une autre difficulté était à vaincre : c'était de faire chanter une femme dont les fréquents accès de toux viennent brusquement interrompre les phrases, si bien que, au beau milieu du quatuor final, soupiré par des voix d'un timbre agréable à l'oreille, le soprano, pour ne pas déroger aux exigences de son rôle, ne peut exhaler que des hoquets, des sons morcelés. Ici, le grand talent de l'interprète n'est point parvenu à surmonter complétement l'obstacle. Nous osons croire que peu d'artistes en ont triomphé.

La même inégalité s'est produite dans le chant de Mlle Artot. Après les notes les plus suaves, les plus délicates, ont surgi, sans la moindre nécessité, des éclats de voix à coup sûr désagréables. L'auditeur ne demandait pas mieux que de se laisser aller au charme de ces notes ciselées avec tant de soin et d'art. Le voilà qui, en pleine jouissance, reçoit une avalanche de cris qui le déroute et le trouble impitoyablement.

L'un des airs les plus entraînants de la partition, le fameux *brindisi* du premier acte, avec sa fusée diatonique, que Mlle Patti lance à ravir, n'a projeté que de bien faibles lueurs, par la transposition malencontreuse d'un ton entier qu'on lui a fait subir, et par le *rallentando* peu justifié dont M. Jourdan s'est rendu coupable.

Le motif, que l'orchestre a dû accompagner dans une tonalité impossible pour les instruments à cordes, avait perdu de son brillant et de son entrain. Nous ajoutons que mainte infraction à la loi de la justesse a été commise dans le morceau en question.

M. Jourdan a été transformé, pour la circonstance, en *tenore di primo cartello* italien. Il nous a paru gêné dans ce nouvel emploi, que la suppression des dénominations spéciales, au Théâtre Royal, autorise, mais que l'individualité de l'artiste ne sanctionne pas. La franchise, la spontanéité lui ont fait défaut.

Ainsi, la réplique à la cabalette chaleureuse de Violetta eût dû être attaquée en pleins sons de poitrine, vibrants et lancés à toute volée, au lieu d'être élaborée petit à petit et péniblement. Au reste, dans le rôle d'Alfredo, comme dans tous les rôles de sentiment, M. Jourdan a su mettre un accent de vérité qui a ému l'auditoire.

M. Monier a de la dignité dans son jeu, et une expression bien conduite dans son chant. Il a très bien dit la cantilène

(1) Voyez le *Guide Musical* du 23 novembre 1864.

du père d'Alfredo, qui s'encadre dans le duo de Violetta, ainsi que le morceau où le père morigène son fils et le console à la fois, en lui vantant les charmes de la province.

.·. L'*Indépendance* relève, non sans raison, certains passages d'une correspondance adressée à la *Revue et Gazette musicale* de Paris, d'où il résulterait que Mlle Artot aurait été, de la part de la presse bruxelloise, l'objet de critiques plus que systématiques.

« Le correspondant officieux, dit l'*Indépendance*, a-t-il voulu faire allusion aux critiques qui ont pour point de départ un certain système, par exemple, celui qui consiste à vouloir que les virtuoses, au lieu de défigurer la musique par des variantes de leur invention, se bornent à l'exécuter telle que les compositeurs l'ont écrite? Nous conviendrons alors que les critiques dont Mlle Artot a été l'objet étaient systématiques, ce qui n'empêchait pas qu'elles pussent être fondées.

« La presse bruxelloise a rendu justice à la virtuosité de la jeune prima donna; elle l'a louée pour bien des choses; son tort, aux yeux du correspondant de la *Gazette musicale*, c'est de ne point l'avoir trouvée parfaite, de n'avoir pas applaudi à tout ce qu'elle faisait, de s'être permis d'apercevoir quelques défauts à côté de grandes qualités. Les amis des artistes célèbres sont intraitables; à l'égard de l'objet de leur culte, ils n'autorisent que l'enthousiasme. Examiner, discuter est un crime; il faut admirer, admirer encore, admirer toujours. »

.·. M. Pierre Benoît a adressé à M. le ministre de l'intérieur un second rapport (inséré dans le *Moniteur* du 10 octobre), concernant l'organisation des festivals en Belgique. Il propose une fédération musicale. « Le public, dit le jeune compositeur, les amateurs, les artistes sont animés d'un même désir, et il se trouve dans nos grandes cités des hommes de haute valeur dont l'initiative ne manquera pas, pour mener à bonne fin une entreprise qui fera la gloire de la Belgique musicale, comme elle fait depuis longtemps celle de l'Allemagne. »

Sa conclusion est celle-ci :

« Il faut, dans chaque ville appartenant à la fédération : 1° Un cercle choral (femmes et hommes); 2° un orchestre associé au cercle choral; 3° chœurs et orchestre formant le centre autour duquel viennent se grouper autant d'exécutants qu'il est jugé nécessaire de lui adjoindre les jours de festival; 4° c'est à la ville où le festival a lieu à fournir le fort contingent d'exécutants, tant artistes instrumentistes que chanteurs, afin d'éviter les frais qui résultent du déplacement forcé d'un trop grand nombre d'exécutants étrangers, car la fédération ne consiste pas à réunir annuellement dans une des villes du pays tous les cercles associés; non, la fédération n'est qu'une convention par laquelle les centres s'engagent à donner à leur tour un festival, afin que le pays puisse jouir chaque année, dans une de ses principales cités, d'une fête grandiose, qui attire non-seulement ses artistes et amateurs, mais aussi ceux de l'étranger.

« Ces festivals, par l'action décisive qu'ils exercent sur le développement du sens artistique dans les masses, sont dignes du plus haut intérêt, et leur institution régulière inaugurera en Belgique une ère nouvelle pour l'art musical. »

.·. Un Cercle musical pour dames vient de se constituer à Bruxelles : il a pour but la culture de l'art musical et spécialement du chant d'ensemble, afin de coopérer à l'exécution des grandes œuvres des maîtres.

M. Pierre Benoît, dans ses récents rapports adressés à M. le ministre de l'intérieur sur les derniers festivals de Cologne et de Bruxelles, fait vivement ressortir la nécessité d'organiser d'une manière régulière ces belles fêtes musicales dans notre pays. Aussi, le Cercle musical des Dames a-t-il pensé que le moment est venu de tenter un grand effort pour implanter cette œuvre nouvelle en Belgique.

Conformément à l'art. 6 des statuts, la première assemblée générale a procédé à la formation du conseil administratif du Cercle : elle a nommé :

Présidente, Mme R. Vanden Broeck-Tercelin; vice-présidente, Tilmont-De Bas; trésorière, Mlle P. Reits; secrétaire, P. De Smet; secrétaire-adjointe, C. Nourry.

M. J. Fischer est nommé directeur.

.·. La Société royale de la Réunion lyrique vient de publier le programme des fêtes qui seront données par elle, pendant la saison d'hiver de cette année, dans son magnifique local de la rue Ducale.

Indépendamment des bals, soirées dansantes, etc., nous y voyons énuméré seize soirées musicales, quatre grands concerts et trois représentations dramatiques.

Les sociétaires seront également admis aux séances de musique classique que donne chaque hiver M. Colyns, dans la salle de la société, de même qu'à tous les concerts qu'y pourront donner des artistes étrangers, et pour l'organisation desquels la société accordera les plus grandes facilités.

.·. Les journaux d'Amérique continuent à nous faire connaître les succès que M. Jehin Prume, le violoniste spadois, obtient au Canada.

.·. *Les morceaux fugués de Mathias Van den Gheyn* viennent de paraître chez Schott frères; ils sont superbes, et une touche de maître s'y révèle à chaque page. Il faut savoir gré à M. Xavier Van Elewyck d'avoir vulgarisé, par la voie de la presse, des compositions qui, à plusieurs titres, méritaient d'être tirées de l'oubli.

.·. Le *Commerce de Gand* annonce que le Théâtre national d'Anvers ouvrira sa campagne d'hiver par la représentation d'un nouvel opéra intitulé : *Marie de Bourgogne*, poème de Nap. Destanberg, musique de Ch. Miry.

.·. D'après une correspondance parisienne adressée à un journal allemand, Gounod aurait déjà terminé la partie vocale des trois premiers actes de *Roméo et Juliette*; il s'était retiré à Saint-Raphaël, département du Var, où il travaillait avec une ardeur sans égale. Après un repos de quelques semaines, il est allé habiter un petit village près de Versailles, pour terminer les deux autres actes. Il s'occupera ensuite, et tout à son aise, de l'instrumentation, et selon toute apparence son ouvrage ne pourra être remis au théâtre que dans le courant de l'hiver 1866.

.·. L'*Africaine*. — La première représentation de l'œuvre de Meyerbeer a eu lieu le 14 octobre, au théâtre de l'Oriente de Madrid. Grand succès pour l'ouvrage et pour les artistes (Mme Rey-Balla, MM. Bonnchée, Steger, etc.), que le public a rappelés après le 1er, le 2e, le 4e et le 5e actes.

.·. M. Alphonse Sax vient de publier une brochure ayant pour titre : *Gymnastique des poumons. La musique instrumentale au point de vue de l'hygiène, et la création des orchestres féminins.*

C'est la démonstration de l'idée mise en pratique par l'auteur, de la création et de l'organisation des orchestres féminins, sous le double rapport de l'art et de la santé.

Que les instruments de cuivre deviennent familiers aux femmes et que le sexe faible trouve dans leur emploi un moyen d'existence, nous ne demandons pas mieux, pourvu que le trombone ne profite pas de son alliance avec les lèvres féminines pour s'introduire subrepticement au salon. Le piano suffit, et au-delà!

LIÉGE, 24 octobre. — Théâtre-Royal. — Avant de vous donner quelques détails sur la représentation du *Barbier de Séville*, je m'empresse de venir à mon tour payer un juste tribut d'éloges à notre directeur actuel, M. Ed. Calabrési.

Sous son impulsion, grâce aux efforts de son activité et de son talent comme directeur et comme chef d'orchestre,

notre théâtre se relève singulièrement et recommence à procurer de véritables jouissances aux amateurs de belle et bonne musique.

Dimanche donc, on jouait, à Liége, le *Barbier de Séville*. Ce délicieux opéra a été, pour MM. Carman et Odezenne ainsi que pour Mlle Singelée, l'occasion d'un vrai et franc succès auprès du public liégeois, dont on connaît cependant le goût et la sévérité.

Le public a applaudi avec chaleur M. Carman, certes un des plus sémillants Figaro qui aient paru sur la scène de Liége ; il a rendu éclatante justice au talent dont a fait preuve notre baryton tant comme acteur que comme chanteur. Je n'en dirai pas plus, vos lecteurs connaissent depuis longtemps Carman et ont pu apprécier par eux-mêmes ce consciencieux et intelligent artiste.

Mlle Singelée a rempli très convenablement le rôle de Rosine, qui présente cependant d'assez grandes difficultés d'interprétation, sous tous les rapports : elle a notamment enlevé le public dans ses variations sur le *Carnaval de Venise*, chantées à la leçon du 3e acte. Mlle Singelée est douée d'une jolie voix, a beaucoup travaillé, vocalise bien ; il ne lui manque plus, pour être complète, qu'un peu de brio et plus de naturel.

Il me reste quelques mots à vous dire de M. Odezenne, qui a su tirer excellent parti du rôle de Basile, en lui donnant beaucoup de cachet et un caractère particulier. Regrettons seulement ici que cet acteur ait la voix un peu creuse. Je termine en offrant mes sincères félicitations à l'orchestre et aux chœurs, qui se sont tirés très convenablement de la tâche qui leur incombait.

ATH. — La société chorale des *Matelots de la Dendre*, d'Ath, a donné dimanche, à la Salle des Concerts, une fête musicale parfaitement réussie. *Le Chœur des Mineurs*, (Bosselet), l'*Hymne à la Charité* (Léon Jouret), et le *Chœur des Évêques*, de l'AFRICAINE, ont été interprétés d'un façon remarquable par la Société.

Plusieurs artistes bruxellois avaient prêté pour cette fête le concours de leur talent; nous citerons notamment deux élèves lauréats du Conservatoire royal, Mlle De Wée et M. Tyckaert, qui ont été vivement et justement applaudis ; M. Jordens aussi s'est fait applaudir avec deux morceaux de cor d'une grande difficulté.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — En fait de nouveauté, je n'ai absolument à vous signaler aujourd'hui qu'une opérette de M. Albert Grisar : les *Douze Innocentes*, et dont les Bouffes ont, jeudi, gratifié leur public. Cela est ce que l'on nomme ici une pièce à femmes. L'exhibition féminine est nombreuse et agréable. Je n'affirmerais pas qu'il soit bien digne de Grisar, auteur des *Porcherons*, du *Carillonneur*, et de plusieurs adorables petits opéras-comiques, de se lancer dans un genre où l'élément purement artistique n'occupe que le second ou même le troisième plan ; je n'affirmerais pas qu'il était digne de Grisar, un des plus estimés auteurs *sérieux* de l'époque, d'aller aux Bouffes élucubrer des flons-flons pour ces dames et précéder, dans le spectacle, les œuvres du maëstro Offenbach. A côté du spirituel et envahissant maëstro, tout ne peut être, à présent, que remplissage aux Bouffes ; n'est-il pas étrange, je dirai même scandaleux, de voir un musicien de la valeur de Grisar s'empêtrer en pareille affaire. Enfin, des goûts et des couleurs, dit-on, il ne faut pas discuter.

Le plus triste, c'est que les *Douze Innocentes* n'ont pas produit un effet bien mirobolant : un seul morceau a été chaleureusement applaudi et bissé : la délicieuse chanson militaire chantée à ravir par Berthelier. Mais je dois dire que, comme musique, le reste de l'ouvrage est fort estimable; seulement j'aurais voulu, pour un homme comme Grisar, un succès plus éclatant. *Fallait pas qu'y aille* diront les loustics, et ma foi ils auront raison.

Je passe au répertoire courant des théâtres lyriques. Hélas ! je n'y vois pas grand chose qui mérite d'occuper nos lecteurs. Le principal événement de la huitaine a été la reprise de *Roland*, à l'Opéra. Gueymard, qu'une longue indisposition avait tenu longtemps éloigné de la scène, a opéré sa rentrée dans le beau rôle créé par lui avec tant d'éclat. Sa femme, Mme Gueymard-Lauters est reparue avec lui; Alde et Roland ont été applaudis pendant toute la représentation, et avec une chaleur qui prouve bien que les sympathies du public n'ont pas faibli envers ces deux artistes. *Roland* a été revu avec grand plaisir.

Certes, le voisinage de l'*Africaine* ne peut être bien favorable à l'œuvre de M. Mermet ; cependant, comme le mérite d'une partition ne peut rien enlever à celui d'une autre, comme l'éclat d'un nom célèbre ne doit pas ternir le modeste éclat d'un nom d'auteur qui a encore l'avenir devant lui pour faire mieux, le public s'est montré strictement juste en applaudissant les chauds élans mélodiques de M. Mermet. L'*Africaine* sera le seul spectacle de la présente semaine. On parle de nouveau d'une reprise du *Dieu et la Bayadère*, et il paraîtrait que cette fois c'est sérieux. Réjouissons-nous en, car c'est une partition divinement mélodieuse que celle-là, et dont l'audition sera un grand plaisir pour nos dilettantes. On attend toujours les débuts Bloch et Mauduit.

L'Opéra-Comique a fait quelque bruit pour une reprise du *Pré-aux-Clercs*. Une telle peine n'était pas indispensable, car l'œuvre d'Hérold a bien peu quitté le répertoire depuis sa solennelle reprise. Les *Porcherons* baissent, le courant ne produit plus de sommes folles ; une nouveauté devient nécessaire, mais on ne trouve pas que Favart se hâte beaucoup de la lancer.

Les Italiens se sont relevés dans l'opinion par quelques représentations réellement dignes de l'une des premières scènes du monde : *Lucrezia* avait eu du succès, *Rigoletto* aussi; le *Trovatore* en a eu beaucoup plus. Nicolini s'est révélé ténor de premier ordre, comme talent et même comme force, dans le rôle de Manrico, et il a été applaudi et rappelé à outrance. Grand succès aussi pour Mme Penco, qui actuellement est l'*Étoile* de Ventadour. La Grossi est un remarquable contralto que le public adoptera. Mme de Lagrange persiste à vouloir enchanter nos Parisiens, qui persistent à ne pas se montrer enchantés. C'est un astre sur son déclin, M. Bagier devrait le comprendre. Adelina Patti n'est pas encore arrivée, on se demande quand elle nous reviendra; sa présence est indispensable pour attirer la foule.

Le Théâtre-Lyrique continue à vivre des mêmes œuvres. La *Flûte*, *Don Pasquale*, *Rigoletto* et *Topaze*. On n'a pas redonné le *Roi des Mines*, et le *Rêve* paraît devoir aller rejoindre bientôt dans la bibliothèque l'opéra de M. Chérouvrier; c'est trop de sévérité, à mon avis. Il est toujours question de la *Fiancée d'Abydos*, comme première nouveauté.

Le Grand-Théâtre Parisien n'a pu encore donner la *suite* de *Jeanne-d'Arc*, MM. Duprez, Massüe et Ce jouent vraiment de malheur. Voici qu'un deuil de famille frappe Mlle Maria Brunetti, et que *Jeanne-d'Arc* se trouve encore remise à une époque plus reculée.

Après la *Biche au Bois*, la Porte Saint-Martin représentera un grand drame avec musique nouvelle, une sorte d'opéra où Mme Ugalde chantera le principal rôle, ce qui est une garantie de sérieuse exécution musicale. Le *Bourgeois gentilhomme*, avec musique d'Offenbach, ne viendrait qu'après.

Les Fantaisies-Parisiennes vont bientôt ouvrir; le genre principal y sera l'opérette. Les nouveaux Délassements-Comiques, en voie de construction, donneront aussi l'opérette. Vous voyez que décidément la musique gagnera à la liberté des théâtres. — Pasdeloup a donné dimanche son premier concert populaire, devant une salle comble; magnifique séance. JULES RUELE.

⁂ *A propos d'Halévy*. — M. Azevedo, le critique musical de l'*Opinion nationale*, continue avec une sorte d'acharnement, contre Halévy MORT, les persistantes et grossières attaques qu'il a dirigées contre M. Halévy VIVANT. Cela devient inexplicable, disait à cet égard M***, car une puce sur un vivant cela se comprend, mais sur une statue!

(*Petite Revue*.)

⁂ Le *Figaro* rend compte en ces termes de l'opéra nouveau *Jeanne-d'Arc*, par l'ancien ténor Duprez :

Si M. Duprez s'imagine avoir composé un opéra, sa santé m'inquiète sérieusement.

De temps en temps, un inconnu se présente au guichet de l'Échelle et dit au factionnaire :

« Je suis Pépin le Bref; ma place est aux Tuileries. Veuillez me laisser passer afin que j'aille prendre possession de mon trône. »

Le factionnaire, qui est habitué à ces sortes de déclarations, appelle un sergent de ville; on fourre l'inconnu en fiacre et on le dirige sur Charenton, où il est reçu à bras ouverts.

Je ne crois pas friser la politique en constatant que M. Duprez, comme compositeur, me fait l'effet d'un homme qui ne tardera pas à se présenter au guichet de l'Echelle.

⁂ Le 4 novembre, l'Académie des Beaux-Arts tiendra sa séance annuelle. Le secrétaire perpétuel, M. Beulé, doit y lire une notice qu'il a écrite sur la vie et les œuvres de Meyerbeer.

⁂ Il paraît qu'on vient d'inventer un ténor, chose rare par le temps qui court : ce serait M. Halanzier, directeur des théâtres de Marseille, qui aurait fait cette trouvaille : le nouveau phénix s'appelle Roussel et était employé dans une fabrique de savon, à Rouen. On ne tarit pas d'éloges sur son compte depuis qu'il a chanté *Guillaume Tell*. « C'est un jongleur d'*ut* dièzes » disent les critiques de Marseille.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — La Société des *Amis de la musique*, directeur M. Herbeck; la Société Philharmonique, directeur M. Dessoff, et le Quatuor Helmesberger annoncent l'ouverture de leurs concerts pour les premiers jours de novembre.

La première fera entendre : la 3e Suite pour orchestre de Fr. Lachner, dirigée par l'auteur; deux parties d'une symphonie inédite, en *si* mineur de Fr. Schubert; une symphonie manuscrite de Cherubini (qui est la propriété de la Société Philharmonique de Londres) ; *Sainte Élisabeth*, oratorio de Liszt.

Cette société a mis à l'étude, pour ses concerts ultérieurs : *Le Roi Etienne*, de Beethoven; *Elie*, de Mendelssohn; *la Fille du Roi des Aulnes*, de Gade; une cantate funèbre de Bach; *Athalie*, de Mendelssohn; la 9e Symphonie de Beethoven.

Parmi les solistes qui se feront entendre à ces concerts, on cite : Mme Viardot-Garcia, Joachim, Tausig. Le programme des concerts de la Société Philharmonique comprend les nouveautés suivantes : symphonie de Reinecke; ouverture *Sakuntala*, de Goldmick; *Columbus*, de Abert; une ouverture de Ferd. Hiller; un duo de Fr. Schubert, orchestré par Joachim; Suites de Handel; Suite de J. Grimm; marche du Couronnement, de Chérubini.

Mme Schumann annonce son arrivée pour la mi-janvier.

BERLIN. — On annonce l'engagement de Mlle Von Edelsberg, de l'Opéra de Munich, en remplacement de Mlle De Ahna, décédée.

Samedi dernier a eu lieu le premier concert de symphonie de la chapelle royale. La symphonie de Hiller : le *Printemps*, a obtenu, ici comme partout où elle a été entendue, le succès le plus complet. C'est, parmi les productions modernes, l'œuvre la plus complète, la mieux réussie que l'on connaisse.

COLOGNE. — Notre ville ne restera pas en arrière des autres grandes villes d'Allemagne, quant aux exécutions musicales : *Semele*, de Händel, le *Roi Etienne*, de Beethoven, la messe en *ut*, de Beethoven, sont à l'étude.

Parmi les artistes qui ont annoncé leur arrivée, on cite : Mme Rudersdorf, Mme Tietjens, MM. Stockhausen, Hill, Stegemann, Joachim, Brahms. Indépendamment de ces artistes, nous pouvons compter sur la participation aussi active qu'intelligente de M. et Mme Marchesi, qui ont établi leur résidence dans notre ville.

Mme Marchesi, qui a formé grand nombre de cantatrices pour les premières scènes de l'Europe, a été nommée professeur de la classe de perfectionnement à notre Conservatoire. M. Marchesi quitte la scène et se voue exclusivement à l'enseignement du chant et aux concerts.

⁂ Adelina Patti a donné trois représentations sur notre théâtre, et, dans chacune, (*la Sonnambula*, *il Barbiere* et *la Lucia*), l'enthousiasme du public est devenu plus grand. C'est la première fois que la grande cantatrice s'est fait entendre à Cologne, où elle a promis de revenir après ses représentations à Amsterdam.

DRESDE. — Mlle Lichtmay commencera au premier jour ses débuts.

M. Gust. Satter, un des meilleurs pianistes d'Allemagne, et en même temps compositeur distingué, donnera, le 27 octobre, son premier concert symphonique, dirigé par lui-même.

Le programme se compose de fragments d'un opéra *Olanthe*, d'un concerto symphonique en 3 parties, et d'une symphonie nationale saxonne, tout de la composition de M. Satter.

MUNICH. — Le ténor que la direction de notre Opéra a découvert s'appelle Vogel; les connaisseurs disent merveille de sa voix. Il débutera prochainement dans le *Freischütz*.

Richard Wagner aura tout de même un théâtre pour lui. Le Roi de Bavière a chargé M. Semper, de Zurich, de bâtir au plus vite une salle de spectacle d'après les données fournies par Wagner.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Vienne, à l'âge de 72 ans, M. François Ruczizka, organiste.

— A Pesth, M. Antoine Elter, directeur de la société de chant de l'Université.

— En Angleterre, Mme Caradori-Allan, née à Milan, en 1800, cantatrice fort célèbre autrefois et qui s'était surtout distinguée en chantant dans les oratorios (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. II, p. 181).

— A Pesaro, le 13 octobre, à l'âge de 41 ans, M. Antonio Giuglini, le célèbre ténor, atteint d'aliénation mentale.

— A Madrid, M. Eusèbe Julia, professeur de musique.

— Au château de Bagen (Haute-Garonne), le 12 octobre, M. William-Vincent Wallace, né à Waterford, en Irlande, en 1813, compositeur (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VIII, p. 408).

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 2 Novembre 1865. N° 44.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul.
- BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
- FRANCE, par an . . . . . » 10 00
- LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour ; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ;
à LONDRES, chez **SCHOTT ET Cie**, 150, Regent street ; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT** ;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LE CHANT DES HOUILLEURS,
ROMANCE,
Paroles de l'abbé X, musique de L. CANIVET.

LA NATURE ET L'ART

LES MONTAGNES. — BEETHOVEN.

(Suite voir n° 41, du 12 octobre.)

Beethoven est, dans l'art musical, la personnification de la force (1) ; non pas que je méconnaisse ses autres qualités, mais elles aboutissent finalement au même caractère d'expression. Son énergie tombe dans la violence ; la majesté de sa phrase tient de la raideur ; il est rapide, mais non sans pesanteur, et son agilité est celle d'Hercule. L'expansion, chez lui, a encore quelque chose de tendu ; aussi la noblesse véritable, la noblesse aisée et les grâces naïves du cœur lui manquent. Parfois, cependant, sa phrase tournera subitement à une inattendue et toute singulière douceur, mais ce sera la douceur du lion ; parfois, mais plus rarement, elle s'assouplira et semblera vouloir réaliser l'exquise distinction et la suavité de celle de Mozart : je citerai comme exemple les dernières lignes de la marche funèbre de la symphonie héroïque. Loin de ma pensée, du reste, de circonscrire dans le cercle rigoureux d'une froide analyse mon admiration pour ce maître. Il y a tels passages de ses œuvres qui transportent l'esprit si haut, que l'on croirait approcher des sources de la vie. On éprouve alors une impression analogue à celle du voyageur qui, parvenu au faîte d'une haute montagne, embrasse tout à coup du regard un véritable univers, quoique, dans cet ensemble un peu confus, les objets n'aient plus leurs proportions harmonieuses, et que les vapeurs combattent l'essor entier de la lumière. De même, les impressions que fait naître ce compositeur ont quelque chose de confus dans leur grandeur, car, s'il émeut puissamment, ce n'est point sans troubler, sans provoquer des secousses, des agitations, qui s'opposent à l'union intime, parfaite de l'âme avec le beau.

Mais l'auteur des symphonies *héroïque* et *en ut mineur*, et de *la sonate pathétique*, je me borne à ces citations, en se concentrant dans le jeu de la force, en a rencontré l'exagération. Tel me paraît être le côté saillant de ses ouvrages. Les formes étranges, colossales de son art dominent, écrasent, dans toute l'acception du mot. Il n'y a pas non plus réaction de la part de celui qui l'écoute : l'auditoire admire cette majesté sombre et terrible, cette impétuosité que rien n'arrête ; il se sent comme enlevé dans les bras puissants de ce géant, mais il est subjugué, emporté plus qu'il n'aime. L'accent de Beethoven (je ne parle pas des œuvres qui constituent sa première manière, et dans lesquelles on remarque l'influence de Mozart) est profondément individuel, et il est facile d'y saisir un entraînement excessif, désordonné, qui fascine. S'il y a du César dans le style de ce maître, il y a aussi du tribun (2).

(La fin au prochain numéro.)

(1) Tel était aussi le caractère de sa constitution physique. « Beethoven, dit un biographe, était de moyenne taille ; son corps « ramassé, sa charpente osseuse offraient l'image de la force... »

(2) Un jour Mendelssohn exécutait sur le piano, devant Gœthe, la première partie de la symphonie en *ut mineur* : « Cela émeut, « cela est grand..... imposant, dit Gœthe, cela est très grand, et « on devrait craindre que le développement d'une pareille idée « ne fît écrouler la maison où on l'exécute. » En 1834, j'entendais au Conservatoire impérial de Musique cette même symphonie, en compagnie d'un homme alors grand partisan de la République, et qui, depuis, joua un rôle important, mais avec une honorable modération, dans le gouvernement de 1848. Ne pouvant maîtriser ses plus intimes émotions : « Cette symphonie, dit-il avec force, « renverserait un grand empire ! » Dans ces deux circonstances, Beethoven avait été saisi au vif.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La salle de la Monnaie était littéralement comble dimanche, au point que l'on a été obligé de refuser des places. Mlle Artot prenait congé du public bruxellois dans le *Trouvère*.

En présence de l'empressement du public à venir entendre les dernières représentations de Mlle Artot, la direction a cru bien faire en sollicitant de cette artiste une dernière représentation, qui a eu lieu mardi, abonnement suspendu. C'est dans la *Violetta*, une de ses meilleures créations à Bruxelles, que Mlle Artot nous a fait définitivement ses adieux.

Les représentations de Mlle Marimon commencent vendredi par la *Somnambule*.

On parle toujours de l'*Africaine* pour le 15 ou le 20 novembre. Les répétitions générales de cet ouvrage sont commencées.

On a eu, l'autre soir, un ballet nouveau en trois tableaux,

qu'on pourrait appeler *Divertissement mexicain*, non tant par la mise en scène et la musique que par le contenu du libretto.

Nous ne relèverons pas les inexactitudes géographiques du scénario : elles importent peu dans une action toute fictive. Nous ne blâmerons pas non plus les costumes bariolés, chinois et autres, qui ont été utilisés pour cette exhibition : nous supposons que l'administration n'attache pas une grande importance au ballet. Il suffira de constater que le pas des Peaux Rouges ne manque pas d'originalité, et Mlle Bose, M. Vincent et les principaux sujets du corps de ballet y ont fait merveille.

M. Stoumon, auteur de la musique, m'a toujours paru plus propre à exprimer les mouvements de la danse qu'à traduire les émotions du cœur. En émettant cette idée, j'ai dit en une fois les qualités et les défauts du jeune artiste. Dans la partie du ballet qui relève purement de la danse, il a su trouver d'excellents motifs, rhythmés vigoureusement, écrits avec des formes élégantes, se déroulant avec facilité. Je ne dis pas que ces motifs aient une suite logique, une cohésion tonale qui en forme un tout homogène, mais je les tiens suffisants pour remplir leur mission, c'est-à-dire pour régler les pas du danseur.

La partie pittoresque de la partition m'a semblé moins heureuse. Or, c'est ici que le musicien doit faire preuve de capacités réelles. Suivre toutes les oscillations de la mimique, imprimer à chacune d'elles leur caractère voulu, n'est certes pas une tâche aisée, et je prétends qu'un maître seul peut en triompher. Il faut que tous les instruments, depuis les plus aigus jusqu'aux plus graves, fonctionnent, s'agitent, s'émoustillent, pour rendre ce qui se passe sur la scène, et cette peinture de détail doit être d'autant plus frappante que la musique est privée de paroles qui en expliquent le sens précis.

⁂ Le critique musical de l'*Echo du Parlement* résume ainsi l'ensemble des représentations de Mlle Artot au théâtre de la Monnaie :

« Je l'ai dit : le chant de Mlle Artot s'est quelque peu germanisé, c'est-à-dire que l'artiste, par un séjour prolongé en Allemagne, a pris, insensiblement et à son insu, une teinte de la manière des cantatrices de ce pays. Or, l'Allemagne, admirable dans l'interprétation des productions de son école, n'est plus à la même hauteur en fait d'exécution d'œuvres exotiques, françaises surtout. Outre les traditions qui lui manquent, il y a, pour les ouvrages éclos en France, une manière spéciale, un cachet *sui generis*, qui ne peut s'acquérir que par la fréquentation constante et assidue des principales scènes de Paris. On l'a vu pour Mlle Lichtmay, qui avait, à l'Opéra, toute une éducation à faire, et qui a dû se retirer, faute d'avoir pu obéir aux exigences de son nouvel emploi.

« Je gage que Mlle Artot serait accomplie dans les rôles de musique composite, relevant à la fois du genre italien, français et allemand. La mélopée simple et passionnée de Mozart irait parfaitement à sa nature, et il est vraiment à regretter que l'artiste ne puisse coopérer à l'exécution de la *Flûte enchantée*, que la direction compte monter pour la clôture de la saison. Je persiste à croire que le rôle de Marguerite, de *Faust*, dans ses parties délicates et sentimentales, est ce qu'elle a créé de mieux sur notre scène. Or, Gounod y est mozartiste très prononcé. »

⁂ *La Presse théâtrale* de Paris constate, dans sa correspondance de Bruxelles, le succès de *Violetta*, en même temps qu'elle distribue de justes éloges à Mlle Artot et à M. Jourdan, les principaux interprètes de l'œuvre de Verdi.

Au dire de la feuille parisienne, « M. Hanssens, le chef d'orchestre, ne paraît pas avoir une connaissance bien approfondie du style de Verdi. Il a conduit l'ouvrage de manière à faire rire le plus petit chef d'orchestre italien, c'est-à-dire en dépit du bon sens, de la vérité des traditions. Tantôt il ralentit outre mesure, tantôt il presse sans se soucier des chanteurs et sans tenir compte de leurs justes exigences. Mais M. Hanssens est une arche sainte, on ne peut y toucher sans danger, il faut que sa volonté soit faite, dût-elle entraîner la chute d'un ouvrage ou d'un artiste. »

Cette accusation mériterait bien une réponse; c'est à M. Hanssens à la donner.

⁂ M. Léopold de Meyer, l'un des pianistes les plus populaires, est à Bruxelles depuis quelques jours, pour se reposer des fatigues d'une tournée qu'il vient de faire en Hollande et aux bords du Rhin, en compagnie de Mlle Adelina Patti, et qui a été pour lui une suite non interrompue de succès.

Ces succès doivent avoir d'autant plus de valeur pour M. de Meyer, qu'il avait à lutter contre le prestige du talent de la merveilleuse cantatrice.

Le *Souvenir d'Italie* et la fantaisie sur le *Prophète*, deux perles entre les nombreuses compositions de M. de Meyer, ont produit un effet grandiose chaque fois qu'il les a fait entendre, et lui ont valu rappels, bouquets et même couronnes (à Wiesbade).

⁂ Les *concerts populaires de musique classique*, organisés par M. Adolphe Samuel, avec l'appui du gouvernement, de l'administration communale de Bruxelles et de quelques souscripteurs, qui ont réuni une somme assez considérable, s'ouvriront vers la fin de novembre, après le premier concert du Conservatoire. Nous avons déjà appelé l'attention du public sur le programme de ces concerts, en insistant surtout sur les œuvres qui ont été peu ou point exécutées à Bruxelles; il est presque inutile d'ajouter, le titre seul de l'entreprise l'indique assez, que M. Adolphe Samuel ne se propose pas seulement de faire connaître au public les compositeurs inconnus, de l'initier au secret des novateurs et de lui rappeler les oubliés; le répertoire des grands maîtres sera également exploré par M. Samuel, qui, s'il ne dédaigne pas le génie nouveau, admire le génie ancien. Excitant, par l'attrait d'œuvres dont le mérite est ignoré des uns, contesté par les autres, la curiosité des chercheurs, et placés sous la protection de Haydn, Mozart, Beethoven, Weber et Mendelssohn, les *concerts populaires de musique classique* ne peuvent manquer de prospérer (1).

⁂ Nous extrayons, d'un journal de Brest, les lignes suivantes, relatives à l'un des meilleurs élèves qu'ait formés M. Goossens, notre excellent professeur du Conservatoire; nous voulons parler de M. Van Swieten, qui, sous le nom de M. Desuiten, vient d'être engagé au Théâtre de Brest, après avoir subi trois débuts, qui lui ont été très favorables.

« M. Desuiten est entré dans la phase de son développement le plus artistique; sa voix, servie par une excellente méthode, est large, vibrante, vigoureuse, étendue ; il occupe la scène par une diction chaleureuse, graduée selon les situations, et possède une qualité rare, celle de ne pas forcer sa nature; aussi reste-t-il toujours maître de son action et peut-il, sans effort exagéré, supporter les fatigues d'un opéra. A notre avis, M. Desuiten est une des basses les plus complètes que nous ayons eues, et nous nous trompons fort ou dans peu de temps il sera le premier sujet de la troupe

---

(1) M. A. Samuel annonce qu'il a opéré les réductions suivantes sur les prix de ses concerts indiqués précédemment :

		Prises au bureau ou retenues d'avance.	Prises en abonnem^t^ pour une série de QUATRE concerts.
LOGES DÉCOUVERTES	de 6 places...	fr. 18.00	fr. 60.00
	de 5 places...	» 15.00	» 50.00
	de 4 places...	» 12.00	» 40.00
	la place........	» 4.00	
FAUTEUILS D'ORCHESTRE.....		» 2.50	» 8.00

lyrique, c'est-à-dire le plus sympathique aux auditeurs. »

⁂ Parmi les ouvrages qui doivent être représentés à San Carlo, de Naples, dans le cours de la saison, figure un opéra nouveau de Mercadante, intitulé *Virginia*. *Le Prophète*, de Meyerbeer, en italien *Il Profeta*, est promis aussi aux dilettanti napolitains.

GAND. — Grand conflit entre MM. les abonnés et la direction de notre théâtre, voilà ce que tout d'abord j'ai à vous mander. Le mécontentement à son paroxisme a failli amener la fermeture des portes du temple.

Heureusement le directeur, appelé sur la scène, — où, soit dit en passant, il ne recueillit point des applaudissements comme autrefois, — a consenti à suspendre le cours de l'abonnement, et ce jusqu'à l'arrivée de nouveaux artistes.

M[lle] Vronen a abordé *la Fille du Régiment*. Elle a su s'y distinguer comme cantatrice et même comme comédienne. Son chant est correct et très agréable. Le public lui devient de plus en plus sympathique.

Les nouveaux artistes engagés sont MM. Fabre, ténor; Melchisidech, baryton; Holtzem, 1[er] danseur, et MM[mes] Olivier, forte chanteuse, et Maury, danseuse. Le premier début de M. Fabre, qui a eu lieu dans *la Dame Blanche*, a clos le régime de l'abonnement suspendu. M[lle] Olivier a débuté hier dans *la Juive*.

Ces artistes n'ont, comme talent, rien de bien remarquable.

FRANCE.

PARIS. — (*Correspondance particulière*,) — Grand émoi dans la capitale : les Prussiens ont franchi les fortifications de Paris avec bagages et instruments. Les Allemands résidant ici ont poussé de longs cris de joie, et nos Parisiens, curieux comme toujours, se sont pressés sur le passage de la vaillante phalange. On a même remarqué dans la foule des vétérans de l'invasion, qui ont fait de judicieuses remarques sur les modifications survenues dans l'équipement des troupes de Sa Majesté prussienne. M. le baron Taylor, président des sociétés artistiques françaises, a accompli là un haut fait qui va grandir son nom. Taylor, qui avait exhibé tous les musiciens militaires de l'armée au Pré-Catelan, s'est éveillé un beau jour avec l'intention de montrer les Prussiens à nos dilettanti, pour le grand profit des caisses de secours, et on lui a généreusement accordé l'autorisation demandée. Donc, samedi, un premier concert a été donné par ces virtuoses au Cirque de l'Impératrice. Salle comble! Beaucoup d'Allemands occupaient les places; les Français non plus ne manquaient pas. Mais eux venaient surtout pour voir si les musiciens du roi de Prusse avaient des casques. Leur curiosité a été satisfaite : Ils ont des casques, oui, monsieur, ils en ont, mais ils les ôtent pendant l'exécution.

C'est au point de vue purement artistique que je dois juger le régiment de Poméranie; donc, je n'ai pas à le complimenter politiquement sur la forme de ses casques et la bonne tenue de la phalange. Artistiquement, je dirai que ces célèbres virtuoses ont d'abord joué assez faux l'ouverture de *Freyschutz*, ce qui ne les a pas empêchés d'être fort applaudis; cela fait plutôt l'éloge de la courtoisie de nos Parisiens que celui de leurs oreilles. Ensuite les musiciens de Poméranie ont exécuté quelques morceaux qui ont prouvé un ensemble vraiment remarquable, un rhythme parfait et un rare sentiment des nuances. Mais je ne trouve pas une merveilleuse homogénéité dans les timbres de cet orchestre; les basses ont trop de puissance relativement au chant. En somme, c'est beau, mais je fais pour le moins autant de cas de la garde de Paris, de certain corps de musique des dragons et de quelques autres de la garde impériale; je ne crois pas non plus que les susdits Prussiens soient supérieurs à vos guides belges, qui doivent être placés au premier rang. Toute ma sympathie pour ce que nos grands journaux nomment l'équilibre européen, et la bonne entente franco-prussienne ne doit pas me faire manquer de respect à mes oreilles au point d'être injuste envers la France et la Belgique, dont les musiques militaires ne redoutent aucune rivalité. Les Prussiens feront beaucoup d'argent à Paris; nous irions en Prusse que nous n'y ferions sans doute pas nos frais. Il est vrai qu'en Prusse il n'y a pas un baron Taylor pour faire jouer les plus forts instruments de la réclame.

Le président de nos sociétés artistiques agit dans un but excellent, chacun le reconnaît, et pour cela lui rend hommage, il est juste de le dire. De cette grande fantasia internationale, les caisses de secours retireront quelque chose; la présence des Prussiens à Paris n'aura pas été sans fruits pour tout le monde. Les billets pour les autres concerts Prusso-Poméraniens sont retenus, il y aura foule jusqu'au dernier.

Rien de nouveau dans les théâtres. A l'Opéra, l'*Africaine*; à l'Opéra-Comique, le répertoire courant; au Lyrique et aux Italiens de même; aux Bouffes de même. L'Opéra-Comique annonce que le *Voyage en Chine*, trois actes bouffes de M. F. Bazin, sera donné avant *Fior d'Aliza*; les interprètes connus sont Montaubry, Couderc, Ponchard, Sainte-Foy, Prilleux, M[mes] Cico, Révilly et Gautié. Voilà deux grandes nouveautés en perspective. Les Bouffes promettent pour bientôt les *Bergers* et *M. Barbe-Bleue*, deux grandes nouveautés aussi.

Le Théâtre des *Fantaisies parisiennes* sera bientôt terminé. On y répète activement. La pièce musicale d'ouverture n'est plus le *Midas* dont je vous avais parlé, mais bien le *Campanello*, opéra-bouffe de Donizetti, dont la ravissante musique sera, je le pense, applaudie par nos dilettanti. Cet ouvrage du fécond mélodiste est presque inconnu en France, le faire connaître n'est, je crois, pas une mauvaise idée.

Jeanne d'Arc a été brusquement affichée et donnée aux Parisiens, au moment où l'on s'y attendait le moins; j'avoue n'avoir pas refait le voyage. Peut-être me risquerai-je un de ces jours. On parle d'un succès; je ne veux pas discuter sur ce que complétement j'ignore.

Ventadour nous promet pour le premier jour *Don Bucefalo*, opéra bouffe de Cagnoni, qui sera chanté par Baragli, Zucchini, Leroy, Nuremiali, M[mes] Vitali, de Brigni et Dorsani. La distribution de *Martha*, au Lyrique, est enfin connue, la voici : MM. Michot et Troy, MM[lles] Nilson et Dubois.

Nous avons perdu la semaine dernière un compositeur qui était en même temps un des plus lus de nos critiques musicaux : Gustave Héquet. C'est une perte sérieuse pour le feuilleton musical. JULES RUELLE.

⁂ La notice de Meyerbeer, que M. Beulé a lue, samedi dernier, à l'Académie des Beaux-Arts, est très intéressante et remplie de détails nouveaux sur le talent et le caractère de l'illustre compositeur. Sous ce dernier rapport, Meyerbeer est apprécié et jugé avec une sévérité qui n'est pas ordinaire au sein de l'Académie.

⁂ Il est question d'un deuxième concert par l'orchestre féminin de M. Alphonse Sax, dont la vaillante phalange s'est enrichie d'une jeune mulâtresse possédant un talent fort remarquable sur la contre basse.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Les trois premiers concerts Patti-Ullmann ont eu lieu les 16, 18 et 19 octobre devant des salles combles. Tous les billets sont déjà vendus pour les trois concerts suivants, que doit donner Ullmann à la fin du mois.

M[lle] Carlotta Patti a excité un enthousiasme indescriptible; Jaell, Vieuxtemps et Piatti ont partagé l'admiration du public.

Tout Berlin parle de M[lle] Orgéni, une cantatrice charmante, dont l'apparition dans la *Somnambule* a fait la plus

grande sensation. Mlle Orgéni est élève de Mme Viardot, et se distingue par toutes les précieuses qualités qui furent jadis l'apanage de la grande artiste; *Lucie* a été le second rôle que Mlle Orgéni a abordé, et son succès n'a pas été moindre.

Le rôle d'Edgard a été pour Wachtel un véritable triomphe; il laisse bien loin derrière lui Mariani, Rubini, Roger, Carion, tant la splendeur de son organe est merveilleuse.

Une autre élève de Mme Viardot, Mlle de Poellnitz, débutera également à Berlin, au premier jour.

Mlle Adelina Patti gagne bien de l'argent, mais sa sœur veut en gagner plus encore. Selon la *Gazette des Théâtres*, de Milan, M. Mellon, l'entrepreneur des concerts de Londres, aurait offert à Mlle Carlotta Patti la somme de... 1,500,000 fr. pour un engagement de sept ans. La *divissima* n'aurait a chanter que six mois de l'année. Et celle-ci n'a pas accepté, dit la *Revue et Gazette des Théâtres*, à qui nous laissons la responsabilité de cette étonnante nouvelle. — De plus en plus fort!

VIENNE. — Le début du ténor Kreutzer, qui a recouvré sa voix par suite d'une opération heureuse que lui a pratiquée M. le docteur Storck, a eu lieu dans *Stradella*, et a été couronné du plus beau succès. *Robert le Diable* lui a été plus favorable encore. Sa voix n'a plus toute la fraîcheur désirable; mais l'artiste sait, par l'excellence de sa méthode, son jeu plein de distinction et d'intelligence, se concilier les sympathies de tous.

Le nouvel opéra de Flotow est retardé par l'indisposition de Mlle Kraft. La musique serait charmante et pétillerait d'esprit et d'humeur.

Nous n'entendrons pas à Vienne l'oratorio de Liszt. L'auteur s'est souvenu du peu de succès qu'obtint ici, il y a peu d'années, son *Promethée*, et il préfère attendre des temps meilleurs avant de tenter un nouvel essai.

LEIPZIG. — M. Saint-Saens, organiste de Paris, s'est fait entendre au 4e concert du *Gewandhaus*, dans un concerto pour piano de sa composition, bon pianiste, composition assez diffuse.

COLOGNE. — Le premier concert d'abonnement a été splendide; on y a entendu : une symphonie de Mozart; *la Fille de Kola*, élégie pour chœur et orchestre de Reinthaler; un nouveau concerto (le 3e) de Joachim, interprété par l'auteur, et le *Roi Etienne*, de Beethoven.

.˙. Adelina Patti a changé son itinéraire. Elle donnera une dernière représentation à Cologne le 26 octobre, et peut-être un quatrième concert à Amsterdam, après quoi elle se rendra directement à Florence par Bâle, Genève et le Mont-Cénis. Son début au théâtre Pagliano aura lieu le 5 ou le 6 novembre.

A Amsterdam, les trois concerts de la diva ont eu lieu au Palais de Cristal, qui peut contenir 20,000 auditeurs. 6,000 assistaient au 1er concert, 9,000 au 2e et 12,000 au 3e.

HANOVRE. — Un certain M. Hermann, ex-secrétaire de Ullmann, avait annoncé, d'une manière pompeuse, une suite de concerts, qu'il s'est plu d'affubler du titre ronflant : *Concerts contemporains*, au prix de 5 fr. Un seul billet a été vendu pour le premier, et cependant la salle regorgeait de monde. Pour le second concert, à prix réduits, cinq billets avaient été souscrits; aussi M. Hermann a-t-il jugé prudent de ne pas le donner, et de partir à l'improviste, sans payer personne et plantant-là les pauvres artistes qui s'étaient laissé séduire par de brillantes promesses.

Ces artistes sont les mêmes qui se sont fait entendre, à Rotterdam, dans un concert de triste mémoire, organisé par le malencontreux Hermann.

.˙. L'*Africaine*.— Elle est en ce moment à l'étude sur treize théâtres en Allemagne! Ce sont ceux de Berlin, Vienne, Darmstadt, Hambourg, Dresde, Hanovre, Nuremberg, Leipzig, Schwerin, Mannheim, Pesth, Cobourg et Carlsruhe.

ANGLETERRE.

LONDRES.— Covent-Garden a ouvert sa saison d'hiver, le 21 octobre, par l'*Africaine*, traduite en anglais, par M. Charles Renney. Le succès de l'œuvre de Meyerbeer a été complet, et ce n'est point l'exagérer que de l'appeler un triomphe. Tous les artistes (Mmes Lemmens-Sherrington, et Louisa Pyne, MM. Charles Adam, Laurence, Lyall et Patcey) ont été rappelés après chaque acte, cela va sans dire, mais il y a peu de numéros, dans l'ouvrage, qui n'aient pas été bissés.

M. Mellon, le chef d'orchestre, nous a fait entendre la partition dans toute son intégralité. Ainsi, nous citerons le ravissant *terzettino* du 1er acte et surtout l'introduction et le chœur si beau qui ouvrent le 3e acte, deux morceaux magnifiques que nous n'avions pas entendus pendant les représentations de l'*Africaine* en italien, sans compter nombre de fragments délicieux enlevés pendant la saison italienne, aussi bien que divers morceaux des plus importants, tels que le magnifique final du 1er acte et le septuor final non moins beau du 2e acte.

Les opéras qui suivront l'*Africaine* sont: *le Médecin malgré lui*, de Gounod; *Ida*, nouvel opéra d'Henri Leslie; *la Veille de Noël*, un acte de Dessell, et enfin la traduction de *Lalla Roukh*, de F. David.

.˙. Une représentation lyrique d'un grand intérêt s'organise en ce moment pour rendre hommage à la mémoire de Vincent Wallace. Le programme contiendra les principaux morceaux des œuvres du célèbre compositeur anglais, et une partie de son œuvre posthume: *Estrella*, qui, dit-on, renferme des mélodies exquises; toutes les compagnies d'opéra fourniront leur contingent pour cette solennité, afin de payer leur tribut au souvenir du si regretté maître.

.˙. Le théâtre de Sa Majesté va rouvrir ses portes au public. M. Mapleson donne une petite-arrière saison italienne. On commencera par *Faust*, suivi de *Fidelio*, un des grands succès de la saison dernière.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Ixelles, le 24 octobre, M. Nicolas Joseph Trumper, né à Bruxelles, le 19 avril 1789, général-major en retraite, excellent musicien et auteur d'une brochure intitulée : *des Musiques militaires, et de l'avenir des jeunes compositeurs belges* (Bruxelles, Detrie-Tomson, 1860, in 8° de 12 pages). Le *Guide musical* du 28 juin 1860 en a donné des extraits. Le général Trumper a laissé en manuscrit une nomenclature des œuvres théâtrales, avec musique, de tous les temps et de tous les pays, en indiquant les noms d'auteurs et les dates des premières représentations.

— A Paris, le 26 octobre, M. Charles-Joseph-Gustave Héquet (et non Hecquet, suivant M. Fetis, dans sa *Biogr. univ. des musiciens*, t. IV, p. 275), né à Bordeaux, le 22 août 1803, compositeur et critique musical de l'*Illustration, du Ménestrel*, où il a publié, en 1864, une très intéressante étude sur Boieldieu et ses œuvres, et, sous le pseudonyme de Léon Durocher, de la *Revue et Gazette musicale*.

— A Paris, à l'âge de 63 ans, Mme Sallard, née Jeanne Catherine Levasseur, ancienne artiste de l'Opéra-Comique.

— A Melbourne (Australie), le 16 août, Mlle Sara Flower, ancienne élève de l'Académie royale de musique de Londres (1851).

— Aux Indes, le 24 août, à l'âge de 30 ans, M. Samuel Tuckwell, chef de musique du 4me régiment des Indes.

— La *France musicale*, du 29 octobre, a donné la première partie d'une *Etude biographique et critique de William-Vincent Wallace*, le compositeur anglais qui vient de mourir et à qui M. Fetis, dans sa *Biogr. univ. des musiciens*, a consacré à peine quelques lignes.

« Et cependant, dit M. Arthur Pougin, l'auteur de la notice, non-seulement les ouvrages de Wallace sont nombreux (il a écrit six operas, deux cents morceaux de chant, autant de morceaux de piano, sans compter sa musique instrumentale), mais sa vie, bizarre et accidentée, a tout le charme, toute la saveur, tout l'attrait d'un veritable roman. »

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 9 Novembre 1865. N° 45.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'etranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

L'ORAGE AU MOULIN,

CHANSONNETTE,

Paroles de MM. Wille et Beaudoux, musique de Ferd. Berré.

LA NATURE ET L'ART

LES MONTAGNES. — BEETHOVEN.

(Suite et fin, voir n° 41, du 12 octobre, et n° 44 du 2 novembre.)

La foi que Beethoven conserva jusqu'à la fin de ses jours pouvait seule modérer ce qu'avait de trop sombre son caractère, encore aigri par une cruelle infirmité. On a de lui plusieurs compositions religieuses, notamment deux *messes* et l'*oratorio du Christ au Mont des Oliviers*. Sa dévotion envers la sainte Vierge lui fit mettre en musique la prière : *Sub tuum præsidium confugimus*... Mais si le secours que lui apportait la religion a pu influer sur son caractère, il est incontestable cependant qu'il fit passer les qualités distinctives de sa nature morale jusque dans ses œuvres religieuses. Ainsi que l'auteur du *Jugement dernier*, il s'y montre plein de grandeur, mais avec la tension et la raideur de la force.

D'où venait donc cette tendance marquée de ces deux grands artistes vers le côté violent et sombre de l'art? Il y faut voir, sans doute, la loi de leur tempérament moral, mais cette explication serait, à mon sens, insuffisante. Tous les deux, il faut bien le remarquer, quoique doués de facultés puissantes, portaient cependant en eux la négation de ce qui constitue essentiellement le Beau. En vain s'épuisaient-ils en efforts gigantesques, la force seule répondait là où ils cherchaient la vie. On raconte que Michel-Ange venant d'achever une statue, son *Moïse* je crois, la frappa de son ciseau en s'écriant avec amertume : Mais parle donc! Beethoven pouvait dire également devant son opéra de *Fidelio*, et même devant chacune de ses compositions : Mais chante donc! Désespoir sublime d'artistes vraiment extraordinaires, mais que leur génie semblait à jamais condamner à reprendre les sombres et gigantesques travaux des cyclopes! De là, en effet, cette *ligne flamboyante* du peintre, ligne de fer rougie et forgée, on dirait, sur l'enclume, et ce battement cadencé du marteau familier au rhythme du musicien (1).

C'est bien la force avec ce qu'elle a de grandiose; mais la vie qui éclate dans la ligne expressive d'un Raphaël, dans le chant aimant d'un Mozart, cette vie divine n'était le partage ni de Michel-Ange ni de Beethoven, et, plus ils la poursuivaient, plus elle fuyait devant eux. Ce que le caractère et le génie de ces artistes dut en contracter de violence, de tristesse amère, de désespoir, se conçoit sans peine; aussi, je pense qu'il importe de se placer encore à ce point de vue, si l'on veut avoir l'intelligence parfaite de leurs œuvres.

Beethoven n'a qu'un rhythme, à vrai dire, le rhythme symphonique. Mais, s'il en use avec puissance, ce n'est pas non plus sans exagération. Il sort bientôt de toutes proportions convenues : ses ruisseaux se changent en torrents, ses bergers en cyclopes. C'est toujours l'effort d'un Titan entassant montagnes sur montagnes pour escalader le ciel. Dans son audace, il reproduit cette *ligne flamboyante* que Michel-Ange semble avoir dérobée aux crêtes élancées des monts. Du reste, son style, comme celui de ce grand artiste, est sec, dur, et je me rappelle que, à plusieurs répétitions du Conservatoire où il me fut possible d'assister, Habeneck, qui dirigeait l'orchestre, disait fréquemment : « Messieurs, évitez d'être secs. » Beethoven a moins de mélancolie que de tristesse; sa phrase est morose comme son caractère. Chez lui, la sensibilité vient de l'imagination plus encore que du cœur, ce qui explique pourquoi il ne réussit pas dans la forme dramatique, dont l'inspiration lyrique est un élément essentiel.

Le langage de Beethoven n'est donc point le langage propre du cœur; mais, des frémissements fiévreux de son indomptable et sauvage génie, s'échappe parfois une larme brûlante. Veut-il alors se contenir? il étouffe et il pèse sur vous comme la chaleur morte d'un jour d'orage. Beethoven se trompait-il réellement sur ce qui constitue le genre pathétique, et confondait-il l'énergie outrée, la violence avec le cri éloquent mais contenu d'une noble souffrance? Ce qui est certain, c'est que la sonate dite *pathétique*, à l'exception d'une ou deux phrases, n'a pas ce caractère.

On se plaît à appliquer l'épithète d'immense au génie de Beethoven : je trouverai l'expression colossale plus juste. C'est un colosse dans toute l'acception du mot; mais son style, généralement trop arrêté, frappe, heurte trop pour que l'on y puisse voir un reflet de l'immensité. On y retrouve le fini avec sa puissance, avec son étendue, mais l'infini, non. Le fini est le domaine de l'imagination; l'infini est dans le cri du cœur.

Mozart, avec sa suprême expression de l'amour, nous met en rapport avec l'infini, mais le fini reste distinct, dominant dans les rêveries encore sensibles et le des-

(1) Ce rhythme caractéristique revient souvent dans les œuvres de Beethoven qui ne se rattachent pas à sa première manière. On peut le remarquer notamment dans l'*Allegro vivace* (3e partie) de la *symphonie héroïque*. On le retrouve dans les *scherzo* de la *symphonie pastorale* et du septuor en *mi bémol*. Même observation sur les sonates : par exemple, le *scherzo* de l'œuvre 28. Je me borne à ces citations, prises un peu au hasard, mais celui qui a l'intelligence du style de Beethoven suppléera facilement à ce qu'elles ont d'insuffisant.

sin trop déterminé de Beethoven. Il faut même voir en ce dernier le chef de l'école réaliste qui, par ses excès, inspire pour l'avenir de l'art musical de vives inquiétudes à ceux mêmes dont les doctrines contribuent à la propagation des écarts qu'ils déplorent.

Beethoven, c'est le moi, l'indépendance poussée même jusqu'au caprice. Son imagination, et c'est le jugement qu'en porte M. Fétis, est « aussi hardie que fantasque. » Il lui faut les espaces déserts, les bruyères, les torrents de la montagne, ses rocs escarpés, ses abîmes et les cimes inabordables où l'aigle établit son aire. De là, il arrêtera son regard sur quelque tour en ruines, ou cherchera à saisir dans le lointain le passage de la tempête sur les chênes séculaires, et le mugissement des flots. Dans ce domaine de l'imagination, Beethoven se produit avec une puissance, une vigueur, une originalité et un certain charme irrésistibles. Mais l'amour, en ce qu'il a de supérieur, de divin, lui manque, et si ses compositions offrent le grandiose de la montagne, on n'y trouve pas ce rayon d'en haut qui donne aux glaciers leur éclat céleste. Aussi la vie véritable de l'âme lui fait trop défaut, et il ne connut pas la beauté suprême dont s'enivra le génie de Mozart.

Beethoven, né dans l'électorat de Cologne, est pour l'art musical le Michel-Ange de la Florence du Nord. Mais, quelque admiration que provoquent ses ouvrages, c'est un devoir pour le critique d'en signaler le caractère dominant, distinctif. Envisagé ainsi, Beethoven, je l'ai dit, représente la force et non le beau. Avec ses formes titanesques, mais empreintes de raideur, et sous lesquelles retentit le cri mal étouffé du désespoir, il est en quelque sorte en dehors de l'art, dont l'essence est la vie ou le beau, de même que ces masses prodigieuses que recouvre, à leurs sommets, le linceul d'une neige éternelle, semblent jetées en dehors de la vie et des lois communes de la nature.

Ch. Riobé.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Les cantatrices se suivent au Théâtre Royal, sans se ressembler. En voici une dont les qualités sont toutes françaises : nous avons nommé Mlle Marimon. Sa voix est petite et mince; mais, en revanche, elle a une grande flexibilité et une étendue réellement extraordinaire.

Nous l'avons entendu lancer un *mi* bémol suraigu, puis un *fa*, qui, dans le diapason français, pourrait s'appeler un *sol* bien conditionné. Elle vocalise à ravir et elle bat supérieurement le trille.

L'ensemble de son chant rappelle l'école de Mme Miolan, supposé que Mme Miolan fasse école, et, par moments, la similitude est complète : même manière d'enchaîner la phrase, d'agencer la vocalise, de porter la voix aux confins supérieurs du registre, même retenue aussi dans les mouvements de la déclamation.

Son succès a été fort grand, particulièrement à la dernière scène de la *Somnambule*, où elle a lutté d'agilité avec la Patti, de glorieuse mémoire. Quand nous aurons constaté le talent d'interprétation de M. Jourdan, chargé exceptionnellement du rôle d'Elvin, nous aurons tout dit sur l'exécution de la délicieuse pastorale de Bellini; oui! délicieuse, en dépit de l'insuffisance de la forme, et comparativement surtout à la partition maladive et creuse de *Violetta*. Au milieu de la trinité rayonnante des Rossini, des Bellini et des Donizetti, le compositeur Verdi nous a toujours fait l'effet d'un intrus, d'un *barbare*.

.·. A propos de notre opinion sur la *Violetta*, de Verdi, l'*Art musical*, de Paris, dirigé par M. Léon Escudier, nous lance dédaigneusement l'épithète de *wagnérien*, dont il lui serait difficile, croyons-nous, de donner une définition nette et précise. Nous serions moins embarrassé pour lui appliquer, en la commentant, la dénomination de *verdilâtre*, mieux méritée, à coup sûr; mais nous avons préféré nous livrer à une petite statistique, d'où il résulte que toute la presse bruxelloise a été unanime à envisager *Violetta* comme une production sans saveur, sans inspiration, sans originalité, sans génie, sans la moindre qualité saillante, comme *la plus faible* enfin des œuvres de Verdi. Maintenant, que l'*Art musical* nous exhibe des correspondances *particulières* faisant l'éloge d'une partition aussi formellement condamnée, nous devrons les croire trop *intéressées* dans la question, pour y accorder la moindre valeur.

.·. Le critique musical de l'*Indépendance* dit, dans sa dernière chronique, que, depuis l'adoption du cylindre au jeu du carillon, il n'existe plus de carillonneur en Belgique. M. XX oublie que la Flandre, entre autres, fourmille de carillonneurs habiles. Il en est ainsi depuis plus de trois siècles, et en dépit de l'invention du cylindre, laquelle est loin d'être nouvelle.

.·. Dimanche, à une heure, le Palais Ducal pouvait à peine contenir la foule de nos dilettanti, venue pour assister à la distribution solennelle des prix aux lauréats du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, dans le concours de l'année scolaire 1864-1865.

M. Fallon a ouvert la cérémonie par un discours, dans lequel l'orateur a fait très bien ressortir le rang distingué qu'occupe notre Conservatoire, dont sont sortis les artistes les plus éminents de notre époque. Des applaudissements unanimes et prolongés ont couvert ce discours.

La distribution des prix était suivie d'un concert charmant, dirigé par M. Fétis; il se composait de l'ouverture de *Don Juan*, de Mozart, à grand orchestre; d'un air du *Maître de Chapelle*, chanté par M. Barwolf; d'une fantaisie pour hautbois, par M. Lemaire, et composée par M. Van Soust; d'un duo de *Sémiramis*, chanté par Mlles Lambelé, et du concerto en *sol* mineur, exécuté par Mlle Janssen.

L'exécution de l'ouverture de Mozart, sous la direction de M. Fétis, peut être citée comme un exemple de finesse et de nuances; elle a été parfaite.

M. Barwolf a fort bien dit l'air du *Maître de Chapelle*; la fantaisie de hautbois nous a prouvé que M. Lemaire est parfaitement maître de son instrument, instrument difficile à manier, s'il en fût.

Le duo de la *Semiramide* a trouvé dans les demoiselles Lambelé des interprètes intelligentes; leurs voix se marient admirablement et produisent le meilleur effet. Mlle Janssen, enfin, est une excellente pianiste; elle a su se faire applaudir, tant par son toucher élégant et ferme que par sa manière distinguée d'interpréter l'œuvre de Mendelssohn.

.·. M. de Bériot a récemment eu la douleur de perdre le fils de son second mariage, M. Frantz de Bériot.

.·. La petite nouvelle suivante ne manque pas d'un certain piquant : « Le comité des impôts à Albo (Suède) avait appliqué à Mlle Nilsson, artiste du Théâtre-Lyrique de Paris, une taxe proportionnelle à la somme de 30.000 fr., chiffre actuel de ses appointements. Le comité de révision du département de Wezioe a annulé la décision du comité d'Albo.

Anvers. — Le 15 octobre a été représenté, au Théâtre National, le grand-opéra *Marie de Bourgogne*, dont les paroles sont de M. Napoléon Destanberg et la musique de M. Charles Miry. Le succès a dépassé toute attente : il a pris les proportions d'un véritable triomphe.

Le drame, taillé en pleines annales nationales, renferme des parties émouvantes, et, malgré la difficulté qu'il y a de transporter sur la scène une page historique, il faut avouer que le librettiste a réussi étonnamment à soutenir l'intérêt de la pièce et à captiver l'attention du spectateur. Quant à la partie littéraire, on sait que l'écrivain a beaucoup de sacrifices à faire au musicien, et il serait souverainement ri-

dicule de vouloir s'écarquiller les yeux sur les défauts des paroles, qui ne forment qu'un accessoire dans la pièce.

La musique est parsemée de mélodies agréables, de motifs pleins d'entrain et de fougue, d'ensembles traités magistralement, enfin, de finesses instrumentales qui décèlent une expérience consommée. Le refrain : *O héros de la commune*, est d'une puissance d'effet irrésistible. Il est destiné à devenir populaire; chanté au deuxième tableau, il clôture l'œuvre entière avec une orchestration d'une vigueur inouïe.

Nous sommes obligés, par défaut d'espace, à nous en tenir à ce simple échantillon de l'œuvre de M. Miry; qu'il suffise pour faire juger du reste de la partition.

Le *Commerce d'Anvers* dit, entre autres, que, si la musique de *Marie de Bourgogne* était écrite sur des paroles françaises, elle deviendrait bientôt populaire sur toutes les scènes de l'Europe. Il la taxe de magnifique et de savante.

L'exécution a été un véritable *tour de force*. Elle fera ouvrir les yeux à ceux qui ont cru que l'opéra flamand est une utopie.

.˙. L'*Africaine*. — Il serait question, au théâtre de la Monnaie, de perfectionner le mécanisme du vaisseau, qui exécuterait des manœuvres plus compliquées qu'à l'Opéra de Paris. Il y aurait quelque chose de beaucoup mieux à faire, ce serait non pas de supprimer complétement le vaisseau, mais de le rendre immobile. On y gagnerait une économie considérable sur les frais de la mise en scène, la suppression de deux entr'actes interminables, et, comme conséquence, la possibilité de rétablir plusieurs beaux morceaux qu'il a fallu faire disparaître, à Paris, pour renfermer la durée de la représentation dans les limites du possible; on y gagnerait enfin de pouvoir monter la pièce en beaucoup moins de temps.

A la première représentation de l'*Africaine* à l'Opéra, après avoir été témoin du peu d'effet de la manœuvre du vaisseau, tout le monde s'écriait : « Ce n'était pas la peine! »

En renonçant à un luxe inutile et gênant de mise en scène, la direction du Théâtre-Royal prouverait qu'elle attend le succès de l'*Africaine* du puissant attrait d'une admirable partition, et que dans sa pensée il faut en user autrement pour l'œuvre d'un grand maître que pour la *Biche au Bois*.

Parmi les fragments que l'on a été obligé de couper pour réduire la durée de la représentation, se trouvait, au troisième acte même, un superbe morceau d'ensemble, dont la suppression a jeté beaucoup d'obscurité dans l'action. Qu'on le rétablisse à Bruxelles, et le public ne regrettera pas la manœuvre du vaisseau. La grande partition de l'*Africaine* est gravée d'après le manuscrit original de Meyerbeer; on a seulement indiqué les coupures faites à l'Opéra. Rien n'est donc plus facile que de rendre aux amis de l'art musical les fragments sacrifiés au jeu des machines. *(Indépendance.)*

Si le grand Meyerbeer a eu la petitesse d'exiger un navire mobile de 70,000 francs, ce n'est pas une raison pour que cette faute lui survive et se propage. C'est peut être à ces gaspillages de mise en scène qu'il faut attribuer la décadence de l'art. La bonne musique, comme la belle prose, peut se passer de clinquant. *(La Paix).*

FRANCE.

PARIS. — *(Correspondance particulière.)* — Les concerts populaires du Cirque Napoléon ne sont pas moins en faveur cette année que les précédentes. Pasdeloup a atteint sa cinquième année d'exploitation, et telle est la solidité de son succès que la présence même de Messieurs les Prussiens à Paris, un concert donné par eux le même jour et à la même heure que le concert populaire, n'a pu enlever un auditeur aux excellents symphonistes de Pasdeloup.

Dimanche, le programme était attrayant et varié : on y lisait les noms de Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schumann et Wallace. Mendelssohn avait fourni un concerto de violon qu'exécuta un artiste de haut mérite, auquel on peut décerner le titre de virtuose : M. Jacques Dupuis, professeur au Conservatoire de Liége. Ce violoniste a les grandes qualités des maîtres : style classique, avec ce qu'on nomme vulgairement le « je ne sais quoi » qui plaît et qui est tout simplement le sentiment naturel, l'élément artistique par excellence, la faculté d'émouvoir la foule. Son coup d'archet est puissant, sa qualité de son remarquable.

Il *chante* l'adagio avec infiniment d'âme; il se joue des difficultés de l'allegro et du point-d'orgue. Le public connaisseur des concerts populaires a fait à M. Dupuis un très grand succès : bravos et rappel décernés par un enthousiasme général. Si ce virtuose se fait entendre encore, il peut être sûr d'un égal succès et d'un nombreux auditoire, car il a reçu, comme l'on dit, le baptême parisien, et ce baptême a été une fête dont il se souviendra. — Dans la même séance, on a entendu la jolie ouverture de Wallace : *Lorelei*, et une œuvre magistrale de Schumann : l'ouverture de *Geneviève*, fort applaudie, malgré la haine irréfléchie des Parisiens pour le nom de Schumann. Cet auteur a fait le plus grand bien ici à Wagner, parce qu'on s'est persuadé que, plus encore que le chantre de *Tannhaüser*, il était musicien *de l'avenir*. Vienne un auteur qui, plus que Schumann encore, soit réputé *de l'avenir*, et Schumann sera admis probablement, comme aujourd'hui l'est Wagner; ainsi vont les choses chez nous.

Des concerts populaires, je saute aux Bouffes, c'est plus fort que tout ce qu'a fait le céleste Léotard, mais, en fait de correspondance, les bonds les plus fantastiques servent souvent à éviter les longueurs.

Aux Bouffes-Parisiens nous avons eu l'autre jour la première représentation de *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, opérette joliette, retour d'Ems, que le public a bien accueillie. Il y a là une pièce amusante et quelques gentilles pages musicales. On travaille aux *Bergers*, tandis que les Variétés travaillent à *Barbe bleue*. Le maëstro Offenbach irradiera sur deux scènes à la fois cet hiver, et avec des œuvres de longue haleine. Attendons-nous à des succès d'*Orphée* ou de *Belle Hélène*.

Rien à l'Opéra que les débuts, pour cette semaine, du ténor Delabranche et des jeunes chanteurs Bloch et Mauduit, dans le *Trouvère* et *Robert*. Rien à l'Opéra Comique; rien non plus au Théâtre-Lyrique. — Les Italiens n'ont pas encore donné leur *Don Bucefalo*, mais ils ont repris *Ernani*, qui a obtenu un assez grand succès. MM^es^ de Lagrange, Nicolini, Verger et Silva ont chanté avec talent, sinon avec assez d'énergie, cette musique foudroyante. Je fais grand cas de quelques ouvrages de Verdi, j'admire *Rigoletto*, le *Ballo in Maschera* et plusieurs pages du célébrissime *Trovatore*, mais il est d'autres partitions du renommé chef de la moderne école italienne que je ne puis comparer à celles-là, car elles sont d'une infériorité incontestable et méritent à peine d'être écoutées. *Ernani* est du nombre; la trivialité y règne en souveraine : ce n'est pour ainsi dire plus de la musique, ce sont des vociférations mesurées et horriblement fatigantes.

Mais qu'osè-je dire! L'*Art musical* ne sera pas content, et quand il n'est pas content on s'en aperçoit à sa prose. Je ne sais qui élabore les *nouvelles* chez notre confrère, mais ce doit être un brave, car il lance ses pavés sans s'inquiéter du retour. Le retour est pourtant inévitable dans le cas présent.

L'*Art musical* trouve que notre prétention de juger *Violetta* est de la BOUFFONNERIE!... Mais alors comment pourrais je bien qualifier sa prétention, à lui, de vouloir faire passer *Violetta* pour un bon ouvrage? En songeant que ledit

Art musical, défenseur enthousiaste de *Violetta*, est le journal de M. Léon Escudier, propriétaire non moins enthousiaste de *Violetta*, je trouve que le mot *bouffonnerie* ne serait pas assez... expressif. Le sentiment de la propriété poussé à ce point d'exagération m'a toujours paru un splendide spectacle. Je ne trouve rien de plus admirable qu'un propriétaire vous soutenant que ses cheminées ne fument pas, quand la fumée le suffoque lui même. Ce qui me déplaît par exemple dans la *nouvelle* de l'*Art musical*, c'est la façon dont il amène ces mots : « M. Jules Ruelle est le correspondant de M. Schott. » Ne dirait-on pas que je fais mes correspondances la plume d'une main, votre catalogue de l'autre! De cela encore rions, car c'est absurde. Pendant que l'*Art musical* y était, il aurait dû faire le procès de tous les journaux parisiens qui ont critiqué *Violetta*, peut-être aurait-il découvert que leurs rédacteurs sont aussi vos correspondants!

Messieurs les Prussiens annoncent leur dernier concert; ce soir ils vont à l'Opéra entendre l'*Africaine*, M. Perrin leur a gracieusement offert des entrées. Je pense que en repartant de Paris, Messieurs les Prussiens pourront prendre un compartiment supplémentaire pour y entasser leurs recettes et leurs lauriers. — Mme Cabel va bientôt rentrer à l'Opéra-Comique par l'*Ambassadrice*. — *Jeanne d'Arc*, de Duprez, est toujours donnée au Théâtre-Parisien. — Le Lyrique va sous peu offrir *Martha* au public. J. Ruelle.

⁂ Le jour de la Toussaint, on a eu la rare occasion d'entendre, à l'église de la Trinité, une des compositions inédites de Cherubini, c'est à dire plusieurs fragments d'une messe écrite en 1819, et qui était destinée au *sacre* de Louis XVIII, dont il était alors question, sans qu'il ait pu avoir lieu. Ces morceaux, exécutés avec un grand ensemble sous l'habile direction de M. Grisy, maître de chapelle, et avec le concours de M. Salomé, organiste de la paroisse, ont produit le plus puissant effet sur la nombreuse assistance qui se pressait à cette solennité.

⁂ On se rappelle que M. Bertrand, premier ténor engagé par M. Halanzier, avait subitement quitté Marseille. Son directeur lui a fait un procès qu'il a gagné, et l'artiste a été condamné à payer à M. Halanzier une somme de 2,000 fr. à titre de dommages-intérêts.

Mlle de Maesen, que nous avons entendue l'année dernière à l'Opéra, est aujourd'hui à Marseille. Elle a débuté dans *le Comte Ory*. Succès honorable.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle de Pollnitz, la seconde élève que Mme Viardot nous a envoyée, a débuté dans *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, mais elle n'a pas obtenu le même succès que Mlle Orgeni. Le public, cependant, a encouragé la jeune débutante de la manière la plus sympathique.

L'opéra comique d'Offenbach, *Coscoleto*, a été donné pour la première fois, le 26 octobre, au Wallner-Theater. Ce théâtre, qui ne s'était occupé jusqu'à présent que de farces et bouffonneries, inaugurait ainsi un autre genre, auquel le public qui le fréquente n'est pas habitué; aussi la salle était peu garnie et le succès a été d'une tiédeur extrême.

A l'Opéra Royal, on prépare la 300e représentation de la *Flûte enchantée* ; la première représentation de cet opéra célèbre eut lieu le 12 mai 1794, dans la grande salle d'Opéra français, construite par Frédéric-le Grand.

La première représentation de l'*Africaine* est annoncée pour le 18 novembre.

Les 4e, 5e et 6e concerts de Carlotta Patti ont obtenu le même succès et avaient attiré la même foule qu'aux précédents. Pour le quatrième, MM. David et Dreyschock, venus de Leipzig, ont coopéré à l'interprétation du quintette de Schumann. Un pianiste de Berlin, M. Ehrlich, a joué, avec Jaell, les variations de Schumann. C'était là un ample dédommagement pour les morceaux que Mlle Patti, prise d'un enrouement subit, n'a pas pu chanter.

VIENNE. — *Euryanthe*, de Weber, vient d'être reprise à l'Opéra impérial. Sans enthousiasmer le public, le ténor Walter a succédé à Ander, dans le rôle d'Adolar, un des meilleurs du regretté chanteur. Mme Dustmann a été splendide dans celui d'Euryanthe.

Les frères Strauss organisent une suite d'auditions pour l'interprétation de la partition de l'*Africaine*, arrangée pour orchestre; l'idée est heureuse, et il a suffi de l'émettre pour exciter à Vienne l'intérêt général.

PRAGUE. — Un nouvel opéra national, *Les Templiers en Moravie*, a été donné le 19 octobre à Prague ; la musique est de Selor, élève du Conservatoire de cette ville, et second chef d'orchestre au Théâtre Tcheque.

Le succès a été énorme, et l'auteur rappelé à plusieurs reprises.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN. — Mme Schumann a donné le 31 octobre un concert, dans lequel se sont fait entendre : Stockhausen et Mlle Elise Schumann, fille de la grande pianiste, qui s'est fixée à Francfort comme professeur de musique; Mlle Schumann a joué avec sa mère les variations pour deux pianos, de Schumann.

La célèbre pianiste, Mme Szarvady, née Clauss, entreprend un voyage artistique à travers l'Allemagne, la Hollande et la Belgique.

DRESDE. — Mlle Lichtmay, du Grand-Opéra de Paris, a débuté à notre théâtre le 18 octobre, dans le rôle de Rachel, de la *Juive*. Ce premier essai lui a été assez favorable, et son engagement ne paraît pas douteux.

Le concert à grand orchestre que le pianiste Satter a donné, le 21 octobre, a mis en évidence son talent de compositeur, de la manière la plus heureuse; le fragment de son opéra inédit d'*Olante*, ainsi que son concerto symphonique pour piano et orchestre surtout lui ont valu le succès le plus sympathique.

La partie principale de ce concerto était tenue par M. J. Weidenbach, élève de M. Satter. M. Satter se propose de faire une tournée à travers l'Allemagne pour y faire connaître ses grandes compositions.

COLOGNE. — M. Joachim a joué, au concert du 17 octobre, au *Gurzenich*, un nouveau concerto qui a mis en relief le merveilleux talent de l'exécutant, mais sans éveiller la moindre sympathie dans le public.

C'est plutôt un morceau symphonique qu'un concerto, sans plan arrêté, noyé dans un excès de sensiblerie, et d'une longueur démesurée. Les quelques belles pensées que l'on y remarque, notamment au commencement de l'adagio, se perdent dans un amas de phrases vagues et diffuses.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La saison d'automne, annoncée au Théâtre de Sa Majesté, a commencé la semaine dernière, et d'une façon très brillante. On a donné *Faust*, *Fidelio*, *Don Juan* et *Freyschütz*, avec le concours de Mmes Titjens, Sarolta, Eldi, Sinico; de MM. Gardoni, Bossi et Santley. C'est *Don Juan* qui a paru le mieux interprété.

⁂ Au *Royal English Opera* (Covent Garden), les représentations de l'*Africaine* se succèdent. Un grand luxe de mise en scène a été déployé pour cette dernière œuvre de Meyerbeer, qui se donne simultanément sur tous les principaux théâtres d'Europe.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Neumuhlen, près de Hambourg, le 14 octobre, en se baignant dans l'Elbe, M. Cyprien Romberg, né à Hambourg, en 1810, excellent violoncelliste et membre de la chapelle de l'empereur de Russie (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VII, p. 304).

— A Tœplitz, le 19 octobre, Mlle Adelaïde Gunther, ancienne artiste lyrique.

Imprimerie de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 16 Novembre 1865. N° 46.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. { BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00; FRANCE, par an . . . » 10 00; LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00 }

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LE SOUPIR DU MATIN,

ROMANCE,

Musique de Vital Mercier.

Les Carillonneurs belges.

Je lis dans la dernière *Chronique musicale de l'Indépendance* : « Il n'existe plus de carillonneurs en Belgique; les instruments sur lesquels s'exerçait jadis leur virtuosité n'obéissent plus qu'à l'action d'un mécanisme qui leur fait jouer constamment le même air. »

On ne saurait être plus mal renseigné.

Dans les principales villes de Flandre, deux ou trois fois par semaine, et toutes les fois que le Conseil communal s'assemble, le carillonneur officiel fait retentir les airs de ses préludes les plus gais et les plus brillants. Depuis au moins trois siècles, le refrain monotone, adapté au cylindre des carillons flamands pour annoncer l'heure et ses subdivisions, est remplacé, aux jours de réjouissances publiques, par une série de morceaux exécutés au clavier.

Tout dernièrement, j'eus l'occasion de constater le fait, en parcourant les anciens comptes communaux de Deynze. J'y pus lire, à l'année 1572, que cette petite localité avait alors un musicien aux gages du magistrat, pour changer annuellement les airs du carillon, et pour exécuter au clavier les chansons populaires du temps. Mais traduisons et citons :

« Payé à Jean Coperman, organiste, le salaire qui lui a été accordé par les commissaires susdits (ceux préposés à l'audition des comptes de la commune), pour certains services rendus par lui, depuis la mort d'Henri de Maech, maître horloger, en adaptant des refrains au carillon de l'horloge de la ville, et en y exécutant, de temps en temps, les chansons en vogue, la somme de trois livres parisis, d'après sa requête apostillée. »

Voilà bien deux modes de carillonner, l'un, que je pourrais appeler artificiel, l'autre naturel, c'est-à dire effectué au poignet.

J'ajoute que, parmi les carillonneurs de Bruges, de Gand, d'Alost, d'Audenarde, etc., il s'en rencontre de très habiles, pouvant exécuter, au poignet, les variations les plus compliquées. Anvers, Malines, Louvain, et d'autres localités du Brabant, ont leurs carillons à clavier simple et à clavier mécanisé.

Il y aurait un ouvrage curieux à faire sur ce sujet, et, si M. Ed. Gregoir, qui s'en occupe, dit-on, voulait ne point se rebuter par l'aridité des recherches, il donnerait à son livre un attrait que certes plus d'un archéologue n'y soupçonnerait point résider.

W.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Les *Diamants de la Couronne* ont consolidé le succès de Mlle Marimon. L'artiste y a effectué des prodiges de vocalisation, surtout dans la demi-teinte et à la conclusion de chaque morceau. Que de nuances pures et nettes, que d'ondulations fines et perlées ont jailli de son gosier merveilleux, dans le grand air du deuxième acte! Les hardiesses de la vocalise sont son élément; elle s'y complaît, elle y est tout entière.

Une cabalette manque-t elle d'un peu de caractère et de style, l'artiste s'en inquiète médiocrement, sûre de triompher aux dernières notes du morceau, par l'habileté prestidigieuse de ses fioritures. A défaut de cette ressource, il lui resterait encore la délicatesse de la forme, l'élégance des détails.

Sa voix nous a paru faible dans le médium, au point de se faire difficilement jour à travers un ensemble vocal chanté modérément. Mais sitôt qu'elle est affranchie de cet entourage qui la gêne et l'offusque, elle prend fièrement son vol. elle charme par le fini et le goût de son exécution.

Mlle Marimon avait à faire ses preuves comme comédienne, et nous pensons n'être point en désaccord avec personne en disant que, sous ce rapport encore, elle est parvenue à captiver les suffrages de l'auditoire. Certes, on pourrait, à la rigueur, exiger de son dialogue plus de naturel, plus de mordant et de relief.

Mais la grâce et l'élégance de sa diction font facilement pardonner quelques légères imperfections. Nous comptons la voir encore longtemps fêtée par notre public, qui a si bien su l'apprécier à son début, et par notre presse, qui lui a prodigué, sans réserve, les marques les plus chaleureuses de son admiration.

Nous avons constaté le succès de MM. Morère et Vidal, et de Mme Erembert dans les opéras de Meyerbeer. Nous devons aujourd'hui les mettre en garde contre une tendance croissante à forcer la note, et à demander à des excès de sonorité de trop faciles succès. C'est à M. Vidal surtout que notre observation s'adresse, et nous espérons qu'il en tiendra compte.

Mme Elmire, qui a fait sa rentrée dimanche dernier dans le rôle d'Azucena, du *Trouvère*, a reçu du public un accueil des plus flatteurs.

La première représentation de l'*Africaine* aura lieu le 30 de ce mois, et la seconde, le surlendemain, 2 décembre, abonnement suspendu. Toutes les places sont déjà louées, dit-on, pour les premières.

⁂ La Société royale de la Grande-Harmonie vient de publier le programme des fêtes qu'elle offrira à ses membres dans le courant de l'hiver.

Nous y comptons 4 représentations dramatiques au Théâtre de la Monnaie, deux grands concerts de symphonie, deux concerts promenades, des concerts donnés par l'Association des artistes musiciens et par la musique du régiment des guides, des concerts ou soirées musicales, des raouts et des bals à l'infini.

La Société met aussi ses salons à la disposition des artistes étrangers qui voudront y donner des concerts, et cette gracieuseté vaut encore à ses membres d'excellentes séances.

⁂ Mme Madeleine Grâver, dont la France, l'Angleterre, la Belgique et, par dessus tout, la Hollande, sa patrie, ont proclamé depuis longtemps le talent de pianiste, et qui s'était contentée jusqu'ici de mettre son admirable mécanisme au service des autres, s'est révélée tout d'un coup comme compositeur d'œuvres ravissantes.

Si grande était sa crainte d'affronter la publicité, que Mme Grâver n'avait jamais fait entendre ses compositions, même à ses amis les plus intimes. Le hasard a voulu que récemment un de nos grands connaisseurs surprit, soigneusement cachée dans un vaste portefeuille, toute une série de manuscrits, portant le nom de Mme Grâver; il feuilleta, examina, et ne fut pas médiocrement surpris en découvrant des trésors de mélodie, de poésie, de charmante fantaisie répandus à profusion dans une trentaine d'œuvres, les unes plus intéressantes que les autres. Cédant enfin aux instances de ses amis, qui tous avaient été mis dans le secret et avaient partagé l'admiration de l'indiscret connaisseur, Mme Grâver consentit à publier plusieurs de ses œuvres. Elles ont été accueillies, dès leur apparition, avec un empressement du meilleur augure, et tel est leur succès qu'on lui en demande de toutes parts.

L'autre soir, Mme Grâver a fait entendre, dans les salons de M. S..., plusieurs de ses nouvelles compositions, que l'heureux éditeur a pu encore obtenir d'elle, et toutes les personnes présentes ont pu apprécier ces inspirations fraîches et originales, à la forme élégante, et relevées par une harmonie riche et variée.

Mme Grâver est sur le point d'entreprendre une tournée artistique dans le Nord de l'Europe, à travers toute l'Allemagne et se terminant en Russie, où de brillants engagements l'attendent.

⁂ Le quatuor, connu sous la dénomination du quatuor du Cercle, et dont M. Beumer est l'organisateur, reprendra ses séances, au local du Cercle artistique et littéraire, à partir du mois de décembre.

⁂ Nous avons déjà parlé des concerts populaires organisés par M. Adolphe Samuel. Nous y revenons pour constater la sympathie qu'ils rencontrent. La souscription pour la formation d'un capital de garantie a été enlevée en huit jours. La salle du Cirque a été intelligemment appropriée à sa nouvelle destination. Elle est distribuée d'une façon commode et agréable, et, malgré les préjugés contraires, elle est charmante et l'acoustique en est parfaite. M. Samuel a fait construire une estrade spéciale pour l'orchestre, laquelle, vue de la salle, fait le meilleur effet.

L'entreprise est neuve : elle manquait à notre capitale. Les concerts populaires de Pasdeloup, à Paris, jouissent d'une vogue extraordinaire. Nous autres Belges, qui sommes, Dieu merci, organisés musicalement aussi bien, sinon mieux que les Français, nous ne pouvons leur laisser le privilége de ces grandes auditions musicales à bon marché.

Il s'agit d'ailleurs d'initier le peuple aux beautés d'un art qui doit avoir énormément d'attraits pour lui, et qui est plus accessible à son intelligence que la littérature. Tandis qu'il faut, pour créer une bibliothèque populaire, faire un choix de livres é rits facilement et roulant sur des matières peu arides, on peut, sans inconvénient, initier d'un coup le plus vulgaire auditeur aux charmes des chefs-d'œuvres musicaux, à la condition toutefois que la dose ne soit pas trop forte. On l'a bien vu au festival des fêtes de septembre : le plaisir trop prolongé a fait naître la satiété. Il y avait pourtant là un auditoire d'élite, un auditoire de connaisseurs et de gourmets.

M. Samuel ouvre une tribune à nos compositeurs. Quand surgira une bonne partition d'un auteur belge, elle ne sera plus, faute de ressources pour la produire avantageusement, condamnée à un oubli immérité. En outre, M. Samuel fera entendre des ouvrages peu ou point connus à Bruxelles. Que de partitions de la nouvelle école allemande dont nous ignorons même le titre !

L'entreprise est donc sérieuse. Elle mérite l'appui de tous ceux qui s'intéressent à la propagation de l'art et à l'affranchissement moral du peuple.

⁂ M. Chiaromonte, l'éminent professeur de chant, établi à Bruxelles depuis quelque temps, et dont l'enseignement a déjà obtenu des résultats surprenants, vient de publier un recueil de leçons de chant, pour développer le médium de la voix. Cet ouvrage, intitulé : l'*Art de phraser et de cadencer*, est divisé en cinq parties; la 1re se compose de dix exercices journaliers; la 2e, de douze leçons de chant préparatoire; la 3e, de douze leçons de chant sur les intervalles; la 4e, de douze mélodies caractéristiques, pour apprendre la manière de phraser, et enfin la 5e, de huit leçons sur les intervalles.

Nous reproduisons ci-après la lettre que M. Fétis père a adressée à M. Chiaromonte, au sujet de son ouvrage; nous nous associons entièrement aux éloges que le vénérable directeur de notre Conservatoire exprime dans cette lettre :

Mon cher monsieur Chiaromonte,

Je viens de lire votre nouvel ouvrage, l'*Art de phraser et de cadencer*, avec l'intérêt que je porte à tout ce qui peut contribuer à la conservation de l'art du chant; car, dans cet art, il n'est pas permis de parler de progrès, les anciens grands chanteurs ayant atteint les limites de la perfection. Je vous félicite du mérite de ces excellentes leçons de chant, où vous enseignez si bien l'art de phraser et de terminer les périodes, que vous appelez avec beaucoup de justesse l'*art de cadencer*. Les soins que vous prenez de développer le médium des voix et d'unir les registres, témoignent de votre grande expérience, car c'est précisément là la partie faible, même chez beaucoup de chanteurs de réputation.

Ce n'est pas vous que je devrais féliciter, mon cher monsieur Chiaromonte, mais bien les artistes et les amateurs à qui vous offrez un excellent guide pour le perfectionnement de leur talent et le développement de leur organe vocal.

Agréez l'assurance de mes sentiments de grande considération.

Fétis.

⁂ Il y aura cet hiver six concerts du Conservatoire, au lieu de quatre. Les deux séances supplémentaires seront données comme un dédommagement aux amateurs de musique classique, privés l'année dernière de leurs jouissances favorites, par suite de l'absence de M. Fétis, appelé à Paris pour présider à la mise en scène de *l'Africaine*.

Le premier concert aura lieu dimanche prochain, 19 novembre. On y entendra la *Symphonie héroïque* de Beethoven, qui, depuis sept ans, n'avait point paru dans les programmes des matinées du Conservatoire; de plus, une seconde œuvre du même maître — *Coriolan* —; le quatuor de *Don Juan*, de Mozart, chanté par Mlles Lambelé et Leclerc, MM. Cotello et Barwolf; et *Adagio et Rondo*, de Chopin, exécuté par Mlle Vergauwen.

⁂ *L'Africaine*. — Elle a été représentée pour la première fois, le 4 novembre, à Bologne (Italie). Le spectacle, commencé à 8 heures du soir, ne s'est terminé qu'à 2 heures du matin. Loin de fatiguer l'auditoire, dit une correspondance particulière, ces six heures de musique n'ont cessé d'exciter l'intérêt, l'enthousiasme, et de soulever des tonnerres de bravos. La foule était innombrable, et l'empressement avec lequel on se porte au bureau de location prouve que la

vogue du chef-d'œuvre de Meyerbeer sera de longue durée. C'est Caroline Ferni, naguère encore la virtuose babile et passionnée sur le violon, qui chante le rôle de Sélika; le rôle de Vasco de Gama est confié à Graziani, le célèbre ténor.

⁂ Un académicien français, M. Beulé, vient de faire l'*Eloge de Meyerbeer*. Ces académiciens ont de singulières façons de faire les éloges. Qu'on en juge : « Meyerbeer n'a eu ni la majesté antique de Gluck, ni la grâce divine de Mozart, ni l'éclat enivrant de Rossini, ni même le parfum étrange de Weber. » Pauvre Meyerbeer! Et quel style! Comprenez-vous la majesté antique à propos de *Robert* ou des *Huguenots?* Sans compter ce parfum *étrange* et cet éclat *enivrant*, qui nous paraissent singulièrement placés.

GAND. — *Correspondance particulière*. — Les représentations sont enfin moins troublées par l'impatience et la mauvaise humeur du public La troupe cependant n'est pas encore complète. M. Fabre, ténor léger, et Mlle Olivier, forte chanteuse, ont été admis; mais il reste encore à pourvoir au remplacement de MM. Melchisedech, baryton; Emmanuel, second ténor, et Walter, basse chantante.

Seulement, et dans l'intérêt de la marche du répertoire, qui a besoin de s'enrichir des nouveautés annoncées, le *Capitaine Henriot* notamment, nous avons l'espoir que ces artistes seront admis ultérieurement et à titre définitif. M. Melchisedech s'est distingué dimanche, dans *Faust*. Quant à M. Walter, cet artiste est victime d'une de ces surprises de scrutin, malheureusement fréquentes chez nous : il a été rejeté, parce qu'il s'est trouvé *neuf* boules noires en tout dans l'urne.

Vendredi nous avons eu le *Trouvère*, avec Mme Elmire. Le *Barbier* est annoncé pour jeudi. C'est Mlle Artot qui remplira le rôle de Rosine.

Nos Sociétés commencent à s'occuper activement de leurs concerts d'hiver. On parle d'une importante solennité en ce genre que donnerait notre maëstro Benoît. La Société royale des chœurs annonce une grande matinée; son grand concert d'hiver aura lieu au commencement du mois de janvier. Elle exécutera, à cette occasion, l'une des cantates flamandes écrites pour le dernier concours de composition musicale, institué par l'État.

LIÉGE, 14 novembre (*Correspondance particulière*). — Je dois encore une fois signaler à vos lecteurs la grande activité et le zèle infatigable de la direction et des artistes de notre Théâtre-Royal. En trois semaines, nous avons vu, outre les opéras mis à l'étude, reprendre trois ou quatre grands opéras et le double à peu près d'opéras-comiques; et nous pouvons dire en toute justice que l'on n'a pas cherché à suppléer par la quantité à la qualité. — Bien au contraire : les diverses pièces représentées ont été pour nos acteurs, entre lesquels je vous citerai Mlles Irène Lambert et Singelée, MM. Carman, Prunet et Sapin, l'occasion de succès de bon aloi dont le résultat a été de les attacher, pour cette année-ci du moins, à notre théâtre.

Je dois ici manifester le regret, que tous ceux qui ne s'effraient pas de quelques malheureuses notes échappées par hasard, ont partagé, en voyant rejeter par les abonnés M. Colomyès, qui avait débuté chez nous comme ténor de l'Opéra-Comique. Je soutiens, appuyé par l'opinion d'un grand nombre de personnes, que nous eussions trouvé en lui un sujet distingué, et que cet artiste avait toutes les qualités qui doivent se rencontrer pour remplir convenablement l'emploi de ténor d'opéra-comique.

Il ne serait pas juste de terminer, sans offrir de nouveau mes félicitations aux chœurs, à l'orchestre et au directeur de notre théâtre : tous, ils s'acquittent de leur tâche d'une façon bien méritoire et au-dessus de tout éloge.

MONS. — L'orchestre de l'Ecole de musique a exécuté, dimanche, une symphonie de son directeur, M. J. Denefve. Elle se distingue par une instrumentation très claire et très habilement travaillée; et, si nous exceptons l'*andante*, dans lequel l'auteur ne s'est pas assez préoccupé du tour mélodique, nous reconnaîtrons que cet œuvre forme un ensemble très remarquable.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière*. — Le Théâtre Italien a fait entendre son *Don Bucefalo*, ouvrage nouveau pour les Parisiens. Le héros principal est un maëstro, un compositeur, au cerveau légèrement fêlé, qui croit avoir trouvé des virtuoses, pour l'œuvre qu'il élabore, parmi des paysans et paysannes. Bucefalo rêve de faire chanter sa partition par ces amateurs naïfs, et se met bravement au travail. On pense qu'une telle idée amène un bon nombre de scènes amusantes, mais peu neuves : sujet usé, pièce supportable.

La musique de M. Cagnoni est diversement jugée. Pour mon compte, je ne partage nullement l'enthousiasme de la minorité de nos confrères. Il y a de jolies choses dans *Don Bucefalo*; c'est de la musique bien écrite, élégante parfois, toujours bien vocale et dont l'orchestration ne choque pas l'oreille. Mais vainement on y cherche la perle rare : l'originalité. Ses mélodies en rappellent trop d'autres, les effets n'ont rien de créé. Il y a quelques années que M. Cagnoni a écrit cela; il était très jeune alors. En y songeant, on ne peut que dire : Voilà un musicien qui maintenant doit écrire de remarquables ouvrages. Vienne un nouvel opéra de M. Cagnoni, et nous verrons si son originalité s'est révélée pour faire de lui un des bons maîtres comiques de l'Italie moderne.

Je ne crois pas que *Bucefalo* enrichisse la caisse de M. Bagier. Cependant il y a eu du succès le premier soir; je crois qu'aux artistes surtout il s'adressait. Zucchini est complet de talent, de verve dans le principal rôle, dont il soutient bravement le poids jusqu'à la dernière note. Mlle Vitali est très gentille dans le rôle de Rosa, la prima donna improvisée. On attend, à présent, *Leonora*, de Mercadante.

Il est question de l'arrivée à Paris de M. Verdi; sera ce pour monter la *Forza del destino*, ou pour s'entendre sur le poème d'*Hamlet*, dont on a parlé pour lui? Des deux côtés, je crois voir grandir les ailes de canards gigantesques.

Un des débuts promis par l'Opéra a eu lieu vendredi, dans le *Trouvère*. Mlle Rosine Bloch a fait sa première apparition par le rôle d'Azucena. Belle voix, belle tête, taille élevée, physionomie expressive, voilà ce que possède Mlle Rosine Bloch. Son talent n'est pas encore bien mûr; elle doit travailler beaucoup maintenant pour mériter la distinction flatteuse dont elle a été l'objet. Ses qualités sont nombreuses; elle sait déjà chanter et tient la scène avec intelligence. Que son chant et son jeu s'accusent davantage, et l'Opéra aura en elle un de ses meilleurs sujets. Mais qu'elle ne tire pas trop vanité de son succès de vendredi, car cela l'empêcherait peut être de travailler autant qu'elle doit le faire.

Bon début, qui promet. — Vendredi, ce sera le tour de Mlle Maudult, dans *Robert*, rôle d'Alice. La semaine prochaine enfin, M. Delabranche, le ténor Armstrong annoncé, se fera entendre. L'*Africaine* a toujours ses soirées. On prépare le *Roi d'Yvetot*, ballet, et le *Dieu et la Bayadère*.

L'Opéra-Comique est stationnaire toujours. Les affiches n'annoncent rien. Mais derrière le rideau on s'occupe beaucoup du *Voyage en Chine*, pièce très amusante, musique dont on dit merveille. Rien au Lyrique et rien aux Bouffes que je ne vous aie déjà dit.

Si l'on vous écrivait que Capoul va quitter l'Opéra-Comique pour aborder le Grand-Opéra, n'en croyez rien; ne faites pas comme la presse parisienne, qui a accueilli la nouvelle et complimenté le « jeune ténor. » Cela était encore un canard de la pire espèce; Capoul reste à Favart, où il trouve

des rôles déjà bien assez forts pour son gentil filet de voix.

La mort continue à décimer les rangs des arts et de la littérature. Mme Thérésa Wartel, pianiste de réputation et écrivain, aussi est morte, la semaine dernière. Elle venait à peine de terminer l'œuvre chérie de sa carrière, ses *Leçons écrites sur les sonates de Beethoven*, un ouvrage des plus remarquables.

JULES RUELLE.

∴ L'épisode le plus gai du séjour des musiciens prussiens du 34e régiment, ç'a été celui où M. Riedel, Allemand, chef de la musique de la gendarmerie impériale, est monté sur l'estrade pour serrer la main à son confrère prussien. Le public, croyant assister à la fraternisation d'un Teuton et d'un *Franc*, suivant l'expression du baron Taylor, s'est livré à des transports d'enthousiasme.

∴ Le *Nain jaune* a fait le curieux calcul de ce que coûtait les roulades des principaux artistes lyriques à l'Opéra, à Paris. Il en résulte que, depuis onze mois, Gueymard a coûté à l'administration de l'Opéra 1,047 fr. par représentation; Mme Gueymard, 1,350 fr.; Faure, 1,600 fr., et Niemann, engagé spécialement pour chanter le *Tannhauser*, qui s'est si peu chanté, à raison de 46,000 fr., n'ayant paru que dans trois représentations, a reçu 15,333 fr. par soirée.

Si la musique est le plus bruyant de tous les plaisirs, comme l'a dit nous ne savons quel écrivain paradoxal, il faut avouer que c'est aussi le plus cher.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — M. Strakosch, le frère de l'organisateur des concerts d'Adelina Patti, vient de traiter avec Roger, l'ancien ténor de l'Opéra, de Paris, pour trois mois, à 10,000 fr. par mois, pour ouvrir, le 15 janvier prochain, le nouveau théâtre Harmonia, dont la comtesse Pasqualetti a obtenu le privilége.

MUNICH. — Le nouveau Théâtre populaire a été inauguré le 4 novembre. L'affluence a été énorme, et la réussite de la première représentation a eu pour conséquence que toutes les actions restant à souscrire ont été enlevées le lendemain.

DRESDE. — Le second début de Mlle Lichtmay, dans le rôle de Léonore, du *Trovatore*, ne lui a pas été aussi favorable que pour son premier, dans la *Juive*; son engagement paraît néanmoins assuré.

BERLIN. — Quelques moments avant l'ouverture du 6e concert de Mlle Carlotta Patti, un avis distribué à l'entrée et dans la salle informait le public que la diva était indisposée et ne pourrait chanter. Malgré l'attrait du programme vraiment splendide, et où figuraient les noms de David et Dreyschock, de Leipzig, Ehrlich, de Berlin, et naturellement Jaell, Vieuxtemps, Piatti, les compagnons ordinaires de Mlle Patti, la majeure partie du public s'est retirée en réclamant le remboursement des billets!

Un dernier concert a eu lieu au Friedrich-Wilhelm theater; les tout derniers seront donnés à partir du 21 novembre.

On estime que les 7 concerts, malgré la défection du 6e, ont rapporté une recette de 50,000 fr.

∴ Le célèbre Quatuor de Paris, (MM. Maurin, Chevillard, Mas et Sabatier) fera une tournée en Allemagne et se fera entendre dans les principales villes. Par contre, le célèbre quatuor des frères Muller quitte l'Allemagne pour parcourir la Hollande, la Belgique et la France.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Arditi, le célèbre chef d'orchestre, et plus célèbre encore comme l'auteur de la populaire valse *Il Bacio*, donnera au théâtre de Sa Majesté, de samedi en samedi, à partir du 18 novembre, une série de concerts, dans lesquels il fera entendre des symphonies de Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Schumann, Spohr, Méhul, Gounod, toutes les meilleures ouvertures existantes, mais aussi des pots pourris, des marches, etc., etc. La principale attraction pour ces concerts sera le début de la fille de M. Arditi, violoniste de 11 ans, qui a remporté tout récemment, à Milan, des succès formidables.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Londres, le 1er novembre, à l'âge de 61 ans, M. William Wisson, membre de la Société de musique sacrée, et un des meilleurs contre-bassistes amateurs de l'Angleterre.

— A Paris, le 6 novembre, Mme Thérèse Wartel, virtuose-pianiste, auteur de plusieurs morceaux de musique, écrivain et critique. A ce dernier titre, elle avait tenu pendant quelque temps le feuilleton musical du journal la *Patrie*. On a aussi d'elle une *Étude sur les sonates de Beethoven*.

— A Salzbourg, M. Ferdinand Zeller, pianiste et violoniste.

— A Leipsick, à l'âge de 74 ans, M. C.-A. Lange, musicien pensionné de l'orchestre du théâtre.

— A Berlin, M. Keim, ténor récemment engagé à Danzig.

— A Turkheim, le 6 octobre, M. Hecht, chanteur et professeur de chant à Francfort.

— A Vienne, le 9 octobre, M. le chevalier Ferdinand de Seyfried, critique musical.

Imprimerie de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 23 Novembre 1865. N° 47.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. { BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00 ; FRANCE, par an . . . » 10 00 ; LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour ; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street ; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT ; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

LE BON DIEU VOUS BÉNIRA,

ROMANCE,

Musique de Vital Mercier.

Les Maîtrises belges.

On vient de mettre au concours, à l'Académie royale de Belgique, l'historique des maîtrises belges. J'ose dire que cette question est à peu près insoluble, et je m'étonne que Messieurs les académiciens n'y aient point songé à deux fois avant de la lancer dans le monde savant. Où donc sont les documents concernant, je ne dis pas l'origine, mais l'organisation de ces anciennes écoles musicales? Que l'on m'exhibe le moindre règlement, le moindre acte à ce sujet, et je consens à passer pour un ignare en fait d'histoire musicale.

Si ce règlement, si cet acte existe, il n'est pas connu, ou il a été exhibé *in petto*, par quelque personne intéressée à le dérober aux regards scrutateurs des érudits. Il faudra se livrer à un dépouillement systématique des registres ayant appartenu à nos anciennes abbayes et églises, pour arriver à un résultat quelque peu satisfaisant. Or, à peu d'exceptions près, la plupart de ces documents précieux sont obstinément refusés à ceux qui en demandent la communication.

Le pauvre concurrent ne pourra donc que ressasser des généralités répandues dans les livres. Mais, que dis-je? il n'existe pas de livre spécial sur la matière. Quelques notices publiées dans des revues *ex professo* et qu'il est très difficile de se procurer, voilà à quoi se réduisent les éléments d'investigation! Encore, la plupart n'offrent que des indications vagues, et la question y est à peine effleurée. J'ai sous les yeux un de ces opuscules, à savoir : la *Lettre à M. Millin, membre de l'Institut, sur l'utilité du rétablissement des maîtrises de chapelle dans les cathédrales de France*, par Raymond (Paris, 1810, in-8°), et je puis certifier qu'il n'y a pas la moindre utilité à en retirer.

L'Académie, il faut l'avouer, n'est guère heureuse dans le choix des questions d'histoire musicale qu'elle met au concours. J'en juge ainsi par ce qui s'est passé depuis une dizaine d'années. Il y a sept ou huit ans, elle proposa, comme sujet à traiter, la fixation de la ligne de démarcation qui sépara, au moyen-âge, la musique populaire et la musique sacrée : question d'une difficulté énorme, inextricable, et dont on attend encore la solution. Plus récemment, l'éloge de Grétry fut porté au programme. L'appel, plusieurs fois renouvelé, resta sans réponse, ou à peu près. Je connais pourtant nombre de musicologues instruits qui n'eussent pas demandé mieux que de s'engager dans la lutte. Quel a été le motif de leur abstention? Ne l'avez-vous pas deviné?

Pour faire le panégyrique d'un artiste, il convient d'étudier ses œuvres. Où étudiera-t-on les productions de Grétry? Connaissez-vous, en Belgique, un dépôt public qui les possède toutes? Car, il s'agissait, non pas de faire une esquisse générale du compositeur liégeois, mais de caractériser *tous* les genres qu'il a abordés. Voilà donc le concurrent obligé de faire un déplacement coûteux et dont la récompense obtenue ne l'indemnisera qu'imparfaitement.

Les sacrifices faits, pour aller étudier à Paris ou ailleurs les ouvrages de son glorieux compatriote, où puisera-t-il les données indispensables pour retracer l'état de la musique en France avant, pendant et après l'époque où vivait le fondateur de l'Opéra-Comique français? Un deuxième voyage lui sera nécessaire, et, bien que notre Bibliothèque royale soit amplement fournie de livres relatifs à toutes les branches des connaissances humaines, il y a, en ce qui concerne l'histoire de la musique, d'innombrables lacunes à combler; je n'excepte pas même l'histoire de la musique en notre pays. Que serait-ce si, au lieu d'une étude sur un artiste contemporain, il fallait se livrer à un examen approfondi d'un maître du xve ou du xvie siècle?

On va me répondre que les œuvres de ces maîtres sont d'une rareté excessive, et pour ainsi dire introuvables. J'en conviens. Mais, au moins, ne faudrait-il pas négliger l'occasion de les acquérir, quand pareille occasion se présente. Il y a quelques années, un exemplaire rarissime d'un recueil de messes de Gaspar Van Weerbeke, maître belge du xve siècle, qui vécut en Italie, fut offert en vente à Paris. Il provenait de la bibliothèque musicale de Gaetano Gaspari, de Bologne, et, à part celui du Lycée de cette ville, et de Saint-Marc, de Venise, il formait, je crois, un exemplaire unique. Malheureusement, il était incomplet : la partie de ténor manquait; c'est pour cette raison qu'il ne fut point acquis, pour le compte du gouvernement belge. Eh bien! cette raison n'en est pas une. Si la

partie de ténor faisait défaut, il était facile de la restituer au moyen de l'exemplaire de Bologne. En acquérant un volume de cette valeur, dont, soit dit en passant, un amateur allemand a été bien aise de s'emparer à un prix élevé, on enrichissait l'un ou l'autre de nos dépôts publics d'un monument musical belge introuvable et d'un monument de la typographie italienne, qui eût pu servir comme spécimen des premiers caractères mobiles employés pour la reproduction de la notation musicale.

W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La Marie traditionnelle, la vraie Marie de la *Fille du Régiment*, nous a été rendue jeudi dernier. Avec elle, tout ce que ce rôle renferme de grâce séduisante, d'émotion douce et de fraîcheur juvénile, nous est réapparu comme à travers un prisme étincelant.

On ne peut rien imaginer de plus précis, de plus net, de plus fini, que les vocalises qu'elle y a effectuées. Jamais une note douteuse, jamais un trait que le goût réprouve. Dans ses élans les plus audacieux, la difficulté est vaincue par les moyens les plus simples, et toujours avec une élégance accomplie. Bref, la voix de Mlle Marimon est un prodige de souplesse.

Si la ronde militaire réclamait plus de crânerie et de piquant, si l'invocation à la France eût pu être plus chaleureuse et plus brillante, nous devons convenir que ces imperfections ont été rachetées par d'éminentes qualités, et notamment par une foule de traits heureux, de nuances délicates, d'inflexions gracieuses dont l'artiste a orné son chant.

A l'égard de son jeu, on préfèrerait moins de fini et des traits un peu plus marqués, surtout dans un rôle comme celui de Marie, qui nécessite des élans hardis, un débit ferme et coloré.

C'est pour la première fois que M. Barbot a paru dans la *Fille du Régiment*. Le rôle de Tonio a de l'importance, et, s'il ne renferme pas le grand air obligé, il n'en est pas moins très délicat à remplir, Nous devons dire que M. Barbot n'a pas été tout à fait à la hauteur de sa tâche. Il a pu seconder, sans trop d'efforts, sa partenaire dans le duo d'amour, au premier acte; mais par quelle fatalité a-t-il détonné si affreusement dans la romance célèbre du dernier acte?

La presse, en général, blâme l'unique négligence qui a présidé à l'exécution de l'œuvre donizettienne, et particulièrement à l'interprétation instrumentale. La presse a longtemps usé de ménagements à l'endroit de notre orchestre. Les abus ayant persisté au point de dégénérer en habitude, il a bien fallu rompre le silence. Sa voix sera-t-elle entendue?

Robert-le-Diable a été représenté, pour la dernière fois, dimanche dernier. Ce chef-d'œuvre cèdera la place à l'*Africaine*, dont l'étude est près d'être terminée.

Demain, reprise de *Don Pasquale*, pour Mlle Marimon.

.˙. Les concerts du Conservatoire, après avoir chômé pendant tout l'hiver dernier, pour les causes que chacun connaît, ont recommencé dimanche, 19 novembre.

L'ouverture de *Coriolan* et la symphonie de Beethoven (héroïque), ont fourni à M. Fétis l'occasion de faire apprécier la supériorité de son orchestre sur les autres orchestres de la capitale, en faisant bien marquer les nuances qui séparent le *p. p. p.* du *f. f. f.*

Le quatuor de *Don Juan*, interprété par Mlles Leclerc et Lambelé, et MM. Cotello et Barwolf, n'a produit qu'un médiocre effet; par contre, l'*Adagio* et le *Rondo* de Chopin ont valu à Mlle Vergauwen un succès unanime.

Cette jeune pianiste possède un toucher charmant, d'une netteté et d'une égalité parfaites, et elle a enlevé le Rondo, si gracieux et si élégant, avec une habileté rare.

.˙. La société de chant, la *Germania*, dirigée par M. J. Grossmann, a célébré, lundi dernier, son troisième anniversaire. A cette occasion, elle a offert à ses membres et à quelques invités une représentation dramatique dans la belle salle de la Société Philharmonique, transformée en salle de spectacle. Une opérette-bouffe en deux actes, intitulée *Der Thronfolger* (*le Prétendant au trône*), composée expressément pour la circonstance, a fait tous les frais de la soirée.

Le poème, aussi spirituel qu'amusant, est de M. R. W., négociant allemand, établi à Bruxelles, et la musique de M. Louis Brassin.

Jusqu'ici, M. Brassin n'avait guère écrit que de la musique pour piano, instrument sur lequel il est passé maître, comme on sait; il a voulu montrer cette fois qu'il y a chez lui l'étoffe d'un compositeur dramatique, et, hâtons-nous de le dire, l'épreuve a été décisive, complète.

Son opérette n'est rien moins qu'un vrai bijou musical; il y a là dedans de quoi remplir trois grands actes d'opéra-comique, et plus d'un impressario s'estimerait heureux, en ce temps de disette mélodique, d'avoir pour son théâtre un maestro de la trempe de Brassin.

L'auteur prodigue ses inspirations comme à plaisir, comme si elles ne lui coûtaient rien; elles coulent de source, toujours fraîches, toujours souriantes, et quelques-unes ont un parfum antique, témoin la romance chantée au second acte par le ténor. La science à côté de la mélodie! M. Brassin a prouvé qu'il possédait l'une et l'autre dans ce qui fait le fond de sa partition: duos, trios, chœurs, marche et finals. Cela contraste favorablement avec tout ce que les compositeurs de nos jours nous font entendre au théâtre.

Au total, M. Brassin a obtenu un grand et légitime succès qui l'encouragera sans doute à persévérer dans la nouvelle voie où il est entré. L'artiste et le public s'en trouveront bien.

L'exécution, confiée exclusivement à des membres de la *Germania*, a été tout ce que l'ont peut attendre de la part d'amateurs.

.˙. *Concerts populaires de musique classique.* — L'ouverture aura lieu dimanche prochain, 26 novembre; elle sera honorée de la présence de la Famille royale.

.˙. Sur la proposition de deux de ses membres, MM. Fétis et de Burbure, l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts) a adopté et fait entrer, dans son programme du concours de 1866, la question suivante:

« *Exposer l'origine et l'organisation des maîtrises des églises des Pays-Bas et du pays de Liége. Dire quelle a été leur influence sur les progrès de l'art musical. Indiquer les causes de leur prospérité et de leur décadence.* »

A cette même séance (9 novembre), M. Fétis, en présentant diverses publications musicales de M. le chevalier Xavier Van Elewyck, de Louvain, s'est exprimé à ce sujet dans les termes suivants:

« J'ai l'honneur de présenter à la classe et à l'Académie, au nom de M. Xavier Van Elewyck, son *Mémoire sur Mathias Van den Gheyn, le plus grand organiste et carillonneur belge du XVIIIe siècle*, ainsi que deux recueils de compositions intéressantes du même artiste, recueillies, après de longues recherches, par M. Van Elewyck, et publiées, avec de grandes dépenses, par cet amateur distingué, dont la générosité égale le dévouement pour la gloire de l'art de sa patrie. Non-seulement M. Van Elewyck a réuni à grands frais toutes les œuvres de Van den Gheyn, dont il a déposé une copie manuscrite dans la bibliothèque du Conservatoire, mais il a également recueilli les compositions de plus de vingt maîtres flamands, artistes de mérite, mais peu soigneux de leur renommée, dont les œuvres étaient dispersées et tom-

bées dans l'oubli. Moi-même, je suis redevable à M. Van Elewyck de beaucoup de renseignements précieux qui m'ont permis de faire entrer dans la *Biographie universelle des musiciens* les notices de beaucoup d'artistes belges qui méritent d'être connus.

« J'ai l'honneur de proposer à la classe de voter des remerciments à M. Van Elewyck. »

Cette proposition a été adoptée.

.˙. L'*Africaine*. — Prochainement paraîtra, chez Schott frères, un supplément à la partition de piano de cet opéra. La grande partition d'orchestre avait été imprimée sur le manuscrit original de l'auteur, avec tous les morceaux ou fragments de morceaux supprimés à la représentation pour des nécessités de mise en scène. Le supplément dont il s'agit contiendra ces fragments et sera précédé d'une préface de M. Fétis, indiquant les motifs pour lesquels les coupures ont été faites.

Si l'on fait un pareil supplément à l'usage du public berlinois, il devra être beaucoup plus considérable, car, aux coupures pratiquées à Paris, il a fallu en ajouter bien d'autres, jugées indispensables à Berlin, pour que la représentation de *l'Africaine* finît à dix heures. L'ombre de Meyerbeer n'en gémira pas : l'illustre maître, avait, de son vivant, subi la dure nécessité que les mœurs de sa ville natale imposaient à son amour-propre d'auteur. Il avait, de sa main, mutilé toutes ses partitions, de manière à ce que les dilettanti de Berlin ne fussent pas retenus au théâtre au delà de l'heure du souper. Il est étrange que, dans un pays qui a la prétention de l'emporter sur les autres par son goût pour la musique, on immole sans scrupule les jouissances lyriques aux plaisirs de la table, et qu'on aime mieux renoncer à connaître de beaux fragments d'une œuvre de maître, que de retarder d'une heure son souper. Comme *Robert le Diable*, comme les *Huguenots*, comme le *Prophète*, l'*Africaine* sera rognée, coupée à Berlin, pour que les estomacs reçoivent leur pâture à heure fixe. Voilà des particularités qui ne devront pas être omises dans l'histoire du dilettantisme européen.

(*Indépendance.*)

.˙. Mlle Adelina Patti a fait ses débuts en Italie, au théâtre Pagliano, de Florence; la salle était littéralement encombrée, bien qu'elle soit une des plus vastes de l'Italie. C'est dans la *Sonnambula*, de Bellini, que la célèbre artiste s'est fait entendre. L'accueil a été assez froid au début; on trouvait, au point de vue italien, que cette artiste manquait de passion. Ce n'est qu'au dernier acte que Mlle Patti a enlevé tous les suffrages, elle a été rappelée six fois; il en sera probablement de même pendant les dix représentations qu'elle doit donner à Florence.

.˙. Une publication intéressante, dont l'opportunité et l'utilité ne sauraient être mises en doute, vient de paraître chez MM. Ikelmer et Ce, 4, boulevard Poissonnière, à Paris. C'est un *Almanach de la Musique*, qui offre le résumé complet et substantiel du mouvement musical à Paris et en province : théâtres, concerts, bibliographie, conférences, nécrologie, enseignement (écoles diverses, conservatoires de Paris et des départements), etc., etc. Il forme un charmant volume de 112 pages, imprimé avec soin sur beau papier satiné, illustré de fort jolies vignettes, coûtant seulement 50 centimes, et joignant à tous ces avantages celui d'être le plus complet qui ait jamais paru sur la matière. De plus, il annonce l'ouverture d'une série de concours musicaux qui intéressent considérablement les artistes, et pour lesquels sont créés trois prix importants, dont un de 300 fr. et deux de 200 fr.

Anvers. — M. A. Bessems, l'un des plus fervents apôtres de la musique classique, à Paris, de passage à Anvers, sa ville natale, a donné dimanche, 12 novembre, une séance délicieuse, dans laquelle il a fait entendre le quatuor en *ré* mineur de Haydn; le quatuor en *ré* de Beethoven et un trio de sa composition pour violon, alto, et violoncelle.

Haydn est l'idole de M. Bessems; aussi l'interprète-t-il avec une pureté de style et une perfection incomparables. Sa prédilection pour Haydn ne l'a pas empêché d'étudier Beethoven et de le rendre avec l'esprit et l'ampleur voulus.

Inscrire à côté des deux œuvres importantes une composition de son crû, c'était téméraire de la part de M. Bessems; son trio cependant a été écouté avec un vif plaisir, tant l'auteur a su lui donner de l'intérêt; les principaux motifs en sont des plus heureux, et leur développement, de même que leur enchaînement dénotent une main exercée.

L'effet produit par le trio a été d'autant plus grand que M. Bessems avait eu l'heureuse idée de tripler chaque partie Il en est résulté des effets de sonorité vraiment surprenants.

FRANCE.

Paris. — (*Correspondance particulière.*) — Notre Conservatoire se réveille, au grand ébahissement des Parisiens. En moins de quinze jours, il a produit deux excellents élèves à l'Opéra : Mlles Bloch et Mauduit. Je vous ai, l'autre jour, parlé de la première, un contralto; je vais vous parler de la seconde, un soprano aigu. Mlle Mauduit a, vendredi, débuté dans le rôle d'Alice, de *Robert*. Ce n'est point un prodige, — les prodiges deviennent si rares, surtout au Conservatoire ! — mais c'est une très remarquable élève, qui nous promet un beau sujet. Sa voix n'est pas énorme, mais elle a de l'éclat et de l'étendue; on la souhaiterait plus forte pour l'emploi de falcon, mais Mlle Mauduit est jeune et pourra, par le travail, augmenter le volume de son instrument, que la nature a créé sympathique. Elle devra l'assouplir encore, lui rendre les nuances plus faciles et en modérer mieux les éclats; elle devra aussi travailler la scène et s'attacher à donner plus d'animation à son jeu et à sa physionomie; enfin, c'est un début qui promet, et qui doit encourager la débutante à travailler sérieusement. L'accueil du public a été plein de sympathie; on a souvent applaudi Mlle Mauduit : ses maîtres, MM. Auber et Perrin, doivent être satisfaits. Ce soir là, Mlle Battu a chanté Isabelle pour la première fois à l'Opéra; depuis longtemps je n'avais entendu interpréter avec autant de style, de sentiment, de perfection, l'air de *Grâce*, et volontiers j'ai fait ma partie dans les trois salves d'applaudissements qui ont salué Mlle Battu. — Gueymard était en voix, il a vaillamment enlevé les passages du rôle de Robert. On a aussi applaudi Belval-Bertram, et la ravissante Fonta-Héléna. — Une danseuse russe, Mlle Baydanoff, a dernièrement dansé *Giselle* sans grand succès. — L'*Africaine* a eu, pour son premier dimanche, salle comble et bravos enthousiastes. — On attend le nouveau spectacle promis, soit le *Dieu et la bayadère* et le *Roi d'Yvetot*.

L'Opéra Comique va commencer les répétitions d'orchestre du *Voyage en Chine*, qui pourra être donné dans la première quinzaine de décembre. — Au Lyrique rien encore n'est annoncé au bas des affiches. — Les Bouffes ont repris le *Violoneux*, et se disposent à commencer bientôt les grandes répétitions des *Bergers*. Offenbach prélude aux succès d'Offenbach ; le maëstro est bien rentré cette fois en pleine possession de son théâtre.

Une grande nouvelle a fait le tour de nos feuilles artistiques la semaine dernière : On vient de retrouver un opéra-comique inédit, en trois actes, de Scribe et d'Adam. Vous comprenez l'émotion bien naturelle que la découverte a provoquée. Un auditoire d'amis a entendu cette œuvre, intitulée, dit-on, le *Dernier bal*, et ces amis en disent le plus grand bien. Avec Scribe et Adam pour auteurs, on peut s'attendre à un succès, si l'œuvre, comme je l'espère, est bientôt représentée.

Autre nouvelle : *Jeanne-d'Arc* a été retirée du théâtre parisien; Duprez n'arrivait pas à faire ses frais. Je laisse à d'autres de s'étonner d'un tel fait; pour mon compte, je n'ai jamais pensé que l'illustre chanteur dut obtenir à la scène un immense succès de compositeur. Cette *Jeanne d'Arc* va probablement partir, avec artistes et bagages, pour la bonne ville de Rouen, où je lui souhaite un sort meilleur que celui qu'éprouva la chaste héroïne.

Ventadour, en proie à un accès d'humeur joyeuse, a samedi offert à ses habitués un nouveau ballet assez drôlatique intitulé *Il Basilico*. — Inutile de vous traduire ce titre. Le Basilic de MM. Tréfeu et Saint-Léon est un officier de dragons qui, au moment d'être surpris par le père de sa bien-aimée, se cache dans un massif de fleurs. Là il fait de certains bruits pour faire croire à la présence d'un serpent, de façon à ce qu'on n'ose venir le chercher dans son refuge. La jeune Bibiane affirme avoir été piquée; bref, le père pense que le fameux serpent Basilic qu'il recherchait est dans son jardin et..... mais passons au dénoûment : Bibiane épouse son dragon malgré la rage du serpent Trufaldin, qui rêvait la possession de la poulette.

Pour un ballet des Italiens, c'est très fort. La musique, de M. le comte Graziani, n'effacera pas la gloire de *Giselle* ni de la *Sylphide*, mais quelques-uns de ses motifs ont plu. — Demain, début de Mlle Castri, dans la *Linda*.

Quelques noms d'illustres artistes vont encore être donnés à de nouvelles rues de Paris : Pergolèse, Berton, Nicolo, Spontini et Meyerbeer sont au nombre des nouveaux parrains.

Les recettes des théâtres de Paris, en octobre, se sont élevées au chiffre de : 1,602,145 fr. 09 centimes, soit 353,601 fr. 81 cent., de plus qu'en septembre, et 194.909 fr. 99 cent., de moins qu'en octobre 1864 L'année est mauvaise pour les théâtres. JULES RUELLE.

∴ On vient de terminer l'énorme charpente en fer destinée à supporter les quatre étages de loges, les stalles et les banquettes du nouvel Opéra. Dans les dispositions de cette immense salle, il n'y aura ni piliers ni colonnes qui puissent briser la perspective ou gêner la vue du spectateur. Les quatre balcons garnis de loges, de même que la scène elle-même, seront soutenus par cet amas invisible de bras de fer, de telle sorte que les galeries et les balcons paraîtront, pour ainsi dire, suspendus en l'air.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Mendelssohn, la Société de chant de M. Stern a exécuté deux grandes œuvres du maître tant regretté : la *Symphonie Cantate* et *Athalie*; l'exécution a été excellente, les chœurs surtout ont fait merveille.

Le pianiste Hans de Bulow a donné, dimanche dernier, la première des trois soirées qu'il a annoncées.

Joachim a dû donner le 17 novembre un premier concert avec orchestre, dans la salle de l'Académie de chant; nous manquons encore de détails sur cette séance.

Le théâtre de M. Wallner sera dissout à l'heure qu'il est; le public a complétement fait défaut à cette entreprise.

Mlle Carlotta Patti a fourni, à MM. Lang et Conradi, sujet à une farce musicale qui fait courir tout Berlin; M. Fiedtke, imitant les traits et gestes de la célèbre cantatrice, a excité une gaieté étourdissante.

Mlle Orgéni, la jeune cantatrice qui a su, en si peu de temps, gagner toute la sympathie du public de l'Opéra, vient d'aborder le rôle de la Violetta de la *Traviata*, avec le plus grand succès. Carrion, le ténor jadis si célèbre et si fêté, remplissait le rôle d'Alfredo. Ce chanteur ne possède plus que quelques notes dans le haut; les notes basses et de médium sont devenues sèches et inégales.

Alessandro Stradella, de Flotow, a été remis en scène pour M. Wachtel, son meilleur rôle. Mlle de Pollnitz a tenté un second début, et cette fois dans la *Lucrèce*, de Donizetti, qui ne lui a pas été plus favorable que son premier dans *Iphigénie*.

∴ Les séances de musique à bon marché, précurseurs des concerts populaires, s'organisent dans plusieurs salles de la capitale.

D'une part, nous mentionnerons le Quatuor organiés par M. Hellmich, qui, au prix de 5 gros (65 c.) donne chaque semaine une séance de musique de chambre.

∴ Les concerts Patti Ullmann obtiennent partout le plus grand succès. A Danzig, Königsberg, Posen, Bromberg, Elbing, partout la foule a été immense et les recettes ont atteint le grand maximum.

DRESDE. — Mlle Lichtmay a terminé, par le rôle de donna Anna, de *Don Juan*, ses représentations à notre théâtre, sans qu'il en soit résulté l'engagement que l'on était en droit d'attendre après son premier succès dans la *Juive*.

Le Comité de la fête de chant qui a eu lieu au mois de juillet est arrivé enfin à arrêter les comptes; ils soldent par un déficit de 62,000 thalers (232,500 francs), à charge de la ville de Dresde!

VIENNE. — Une dame d'Odessa a pris sous sa protection la tombe de François Schubert. A l'occasion de la fête des Trépassés, la foule a pu constater les soins qui ont présidé à l'entretien du monument.

M. Laub a recommencé, le 9 novembre, ses séances de musique de chambre, devant une salle comble.

DARMSTADT. — Toute la ville, que disons-nous, toute la province est tenue en éveil en attendant la première représentation de l'*Africaine* sur notre théâtre. Chaque jour de nouvelles merveilles sont annoncées, comme devant rehausser la mise en scène du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, qui, soit dit en passant, se passerait fort bien de ces réclames. C'est le vaisseau, qui préoccupe surtout l'attention du public.

Nous possédons à Darmstadt le machiniste Brandt, le plus habile de tous les artistes-machinistes; il est l'auteur du navire, qui aux répétitions a fonctionné à merveille.

COLOGNE. — Le 7 novembre a eu lieu, à l'hôtel Disch, un des concerts historiques donnés par M. et Mme Marchesi. Ils ont joué des morceaux italiens en suivant un ordre chronologique, de 1600 à 1730, et empruntés aux œuvres de Peri, Caccini, Rossi, Arcangelo del Lento, Carissimi, Aless. Scarlatti, Buononcini et Handel. MM. Hiller, maître de chapelle, et Japha ont pris part au concours. L'exécution a été parfaite.

Mme Marchesi est déjà entrée en fonctions comme professeur de chant à notre Conservatoire.

PESTH. — La Société Philharmonique donne cinq concerts dans le courant de l'hiver, sous la direction de Erkel. Dans le premier, 30 octobre, on a exécuté au complet la symphonie de *Dante* de Liszt.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Passy, le 5 novembre, Mme Carmouche, née Vausgien (à Bordeaux, en 1797), dite Jenny Vertpré, ancienne actrice qui a commencé par jouer les jeunes dugazons, avant de jouer la comédie, où elle a brillé, et qui, dans *la Demoiselle à marier*, du Gymnase, avait occasion de montrer son beau talent sur la harpe.

— A Paris, le 11 novembre, M. René-Dieudonné Denne-Baron, né à Paris, le 1er novembre 1804, compositeur de musique et littérateur Ses ouvrages sont de divers genres et forment un contingent considérable : musique d'église, musique de chant, musique instrumentale, histoire, critique, plus de quatre cents notices dans la seule *Biographie générale*, que publie la maison Firmin Didot et Cie. On en trouvera la liste à la suite de la notice que M. Elwart lui a consacrée dans l'*Univers musical*, du 31 décembre 1863. Il y a quelques lignes seulement sur Denne-Baron dans la *Biogr. univ. des musiciens*, de M. Fetis, t. II, p. 468.

— A Prague, le 28 octobre, M. J. Ulm, musicien de mérite et rédacteur de la *Gazette musicale bohême*.

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

11me ANNÉE. Jeudi 30 Novembre 1865. N° 48.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

UN BRIGAND DE FANTAISIE,

CHANSONNETTE,

Paroles de Francis Tourte, Musique de A. Lajarthe de St.-Amand.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le Théâtre Royal est en plein enfantement de l'*Africaine*. Il y a eu deux relâches consécutifs, lundi et mardi. La première représentation du célèbre ouvrage de Meyerbeer reste toujours fixée à ce soir.

Mlle Marimon, qui a été indisposée pendant quelques jours, a reparu dimanche dans *Don Pasquale*. Son succès n'a pas été un instant douteux. Nous reviendrons sur cette représentation; hier, mercredi, on a donné les *Diamants de la Couronne*.

.*. On s'occupe dès maintenant, dans le camp des mélomanes flamands, de l'exécution de la cantate de M. Vanden Eede, de Gand, écrite sur le beau poëme de M. Hiel, et qui a valu au jeune musicien le deuxième prix de composition, au grand concours de Rome. Les meilleurs chanteurs se recrutent activement, et des milliers de circulaires sont répandues à cet effet dans les provinces flamandes.

.*. Concerts populaires de M. Samuel. — Les vœux de M. Samuel doivent être pleinement satisfaits. Dimanche dernier, le premier concert populaire, organisé sous sa direction, a réussi au delà de toute attente. Il y avait foule, une foule compacte, au point qu'on a dû refuser des places. Dans cette masse d'auditeurs empressés, on distinguait nombre de notabilités administratives, scientifiques et artistiques.

Dès les premières mesures de l'ouverture d'*Obéron*, un courant sympathique s'est établi entre les exécutants et le public, et n'a point discontinué jusqu'à la fin de la séance. Les ovations ont été prodiguées après chaque morceau, et notamment après l'interprétation de la radieuse symphonie en *ut* mineur de Beethoven, qui a été supérieurement dite, par un orchestre composé pourtant d'éléments bien divers. Il faut excepter de cet éloge les contrebassistes, qui, dans une entrée importante, n'ont effectué qu'un vague murmure, au lieu d'une suite de notes bien caractérisées. Mais, quelle finesse de détails, et quelle intelligence dans la conduite des nuances, des accents et des mouvements si variés dont se compose l'œuvre admirable! Il y a une manière un peu mécanique de dire, par exemple, l'allégro final, manière qui consiste à dérouler chaque phrase comme le cylindre d'une pendule, et qui aboutit à une monotonie véritable. Il en est une autre, plus flexible, plus ductile, et qui consiste à suivre une à une toutes les oscillations capricieuses du génie, et à les saisir pour ainsi dire au vol, dût la note matérielle de la phrase écrite en recevoir quelques atteintes. C'est, selon nous, la bonne, c'est celle que M. Samuel a adoptée et qui aura toujours l'assentiment des juges éclairés.

L'école allemande contemporaine était représentée par un fragment du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn; l'ancienne école par l'ouverture de la *Flûte enchantée*, rendue avec une délicate précision; enfin, l'école belge actuelle était mise en relief par un adagio symphonique de M. Soubre, directeur du Conservatoire de Liége, adagio conçu dans un style sévère, légèrement dramatique, et écrit avec une connaissance approfondie de la technique instrumentale.

Tous ces morceaux ont été couverts d'applaudissements, et méritaient cet accueil chaleureux. La marche de l'*Africaine*, à double orchestre, s'adressait particulièrement à ce que l'on nomme le *profanum vulgus*, qui l'a applaudie à outrance. Tout le monde s'est retiré satisfait et content. La séance n'a pas duré deux heures, et l'intervalle entre chaque morceau était si minime, qu'il n'a pu provoquer l'impatience d'aucun auditeur. L'acoustique de la salle est parfaite, et l'estrade sur laquelle manœuvraient les musiciens était on ne peut mieux disposée. En somme, succès magnifique, succès complet, et qui, nous l'espérons, sera durable. A en juger par ce premier essai, il est permis d'augurer que les concerts populaires s'introduiront dans nos mœurs; tout comme les cafés-chantants et les représentations théâtrales.

.*. Mercredi prochain, le 6 décembre, aura lieu, au Cercle artistique et littéraire, la 1re séance de Louis Brassin, l'interprète par excellence des œuvres de Beethoven; nous en donnons plus loin le programme. Le Cercle artistique, en engageant de nouveau l'incomparable pianiste pour la saison actuelle, a posé un acte dont tous les véritables amateurs de la vraie musique doivent hautement le féliciter, il a compris sa mission.

Les séances précédentes de Brassin ont laissé une profonde impression chez toutes les personnes qui y ont assisté; nul doute que l'empressement du public sera encore plus prononcé cet hiver-ci.

.*. M. Fétis fils, dans la Revue musicale de l'*Indépendance*, du 19 novembre, répond en ces termes au reproche qu'on lui a adressé d'ignorer l'existence des carillonneurs :

« Nous en avons fait une belle! Dans notre avant dernière chronique musicale, nous avons dit qu'il n'y avait plus de carillonneurs en Belgique. C'était une erreur dont nous rougissons et que nous nous empressons de réparer. Nous avons reçu à ce sujet, d'un de nos amis habitant la

province, une lettre où notre méprise nous est signalée en ces termes :

« Anvers, Gand, Liége, Louvain, Lierre, etc., etc., ont encore leurs carillonneurs. A Gand, il y en a même plusieurs en titre. Louvain en possède deux. Ces messieurs jouent la veille des fêtes religieuses ou civiles. Il n'y a pas de réjouissances publiques où le carillon ne soit de la partie. »

« Il y a donc encore des carillonneurs; il existe, on peut voir des exemplaires vivants d'une espèce que nous considérions comme passée depuis longtemps à l'état fossile. C'est un grand tort de l'avoir ignoré, et nous chercherions vainement à le vouloir excuser. Nous nous étonnerons seulement qu'il y ait, à l'époque de vanités turbulentes où nous vivons, des virtuoses modestes, dédaigneux de la renommée, qui se contentent de pratiquer consciencieusement, obscurément leur art, sans aspirer aux avantages que procure la publicité adroitement exploitée. Comment ne voit-on jamais annoncer que le célèbre carillonneur M. Pierre vient de terminer une œuvre destinée à faire sensation; que l'éminent carillonneur M. Paul a joué avec le plus brillant succès, en telle circonstance, une fantaisie de sa façon sur des motifs de l'opéra en vogue; que l'illustre carillonneur M. Jacques va entreprendre ou vient d'achever une tournée à travers les clochers de l'Europe?

« Eh quoi, ces artistes, qui sont de toutes les fêtes, sans lesquels il n'y a pas de réjouissances publiques, on les passe si complétement sous silence, qu'on ignore jusqu'à leur existence, et pas un ne réclame contre cet injuste oubli? Toute la modestie de la terre s'est donc réfugiée chez les carillonneurs? Raison de plus pour déplorer notre méprise et pour la réparer autant qu'il est en nous. Si jamais nous avons le bonheur d'entendre un des carillonneurs experts en leur art que possèdent plusieurs de nos cités flamandes, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs, l'humilité du virtuose dût-elle souffrir de voir divulguer le secret de son mérite. »

Dans le même feuilleton, l'éminent critique consacre les lignes suivantes aux sonates de Tartini, dont MM. Schott ont publié tout récemment une nouvelle édition, revue, doigtée et nuancée par Léonard, et auxquelles notre habile violoniste a ajouté un accompagnement de piano :

« On publie peu d'œuvres musicales en Belgique; on en publie peu surtout qui se recommandent autant aux vrais amateurs que les sonates de Tartini, dont M. Léonard vient de donner une édition, en les offrant aux violonistes sous une forme qui les leur rend accessibles. Les sonates de Tartini sont au nombre des compositions qu'on peut dire fondamentales pour l'art du violon; elles ont été pour tous les grands violonistes du dix-huitième siècle une étude qui les a conduits à la solution des problèmes les plus difficiles du mécanisme.

Pourquoi ne servent-elles plus à l'enseignement de l'instrument dont leur auteur connaissait si bien toutes les ressources? C'est qu'elles n'ont pour accompagnement qu'une basse chiffrée et que les coups d'archet, dont la variété les rend particulièrement précieuses, laissent, faute d'indications suffisantes, les exécutants dans le doute sur les effets pour lesquels ils ont été conçus. M. Léonard a eu l'heureuse idée de faire disparaître ces obstacles qui arrêtaient les virtuoses de notre temps. Dans son édition des sonates de Tartini, la basse chiffrée est traduite en un accompagnement de piano, et les coups d'archet sont indiqués par les signes familiers aux violonistes actuels.

« Les sonates de Tartini ainsi traduites, on peut le dire, par M. Léonard, sont au nombre de six, plus la célèbre sonate connue sous le nom de *Trille du Diable*, que le violoniste italien prétendait lui avoir été dictée par Satan en personne. Il fallait un musicien comme M. Léonard, expert en composition, en mécanisme et en enseignement, pour remplir ainsi qu'il l'a fait la tâche qu'il s'était donnée. L'accompagnement de piano est écrit avec un discernement parfait, sans plus de complications ou de recherches harmoniques que n'y eût mis Tartini lui-même. M. Léonard a su n'être pas de son temps et se reporter à l'époque du maître dont il avait entrepris d'exprimer la pensée, toute la pensée, rien que la pensée. A l'aide des indications qu'il a données pour le doigter, pour les nuances et pour le coup d'archet, nos violonistes pourront puiser avec fruit à une source d'études dont leurs devanciers ont largement profité. »

.*. M[lle] Pernin, de Mons, élève de M. Chiaramonte, professeur de chant établi à Bruxelles, vient d'être engagée, à des conditions très brillantes, à l'Opéra italien de Madrid. Le début de M[lle] Pernin, désormais M[lle] Pernini, aura lieu dans le rôle d'Eléonora de *la Traviata*. Nous ne tarderons pas à constater les succès que va remporter à l'étranger la nouvelle *prima-donna*, qui a tout ce qu'il faut pour réussir : talent, jeunesse, beauté. De son côté, M. Chiaromonte doit s'applaudir d'avoir formé un sujet aussi distingué.

.*. Le comité administratif de la Réunion-Lyrique a organisé cette année des soirées hebdomadaires qui sont fort du goût des membres de cette société ; elles ont lieu le lundi.

On y fait de la musique ; de jeunes compositeurs viennent essayer leurs œuvres ; des virtuoses commencent ou soutiennent leur réputation. Dans la dernière réunion, M. Edm. Depret a fait entendre plusieurs romances de sa composition, dans lesquelles il y a du sentiment et du goût, où le chant exprime bien ce que disent les paroles, et que l'auteur a dites de manière à en faire apprécier le mérite.

Les romances de M. Depret ont eu beaucoup de succès; il en est une : *Te souviens tu?* que l'auditoire a fait répéter. M. Mailly a exécuté, avec beaucoup d'effet aussi, sur l'harmonium, *l'Ave Maria* de Schubert, et une *Gavotte* de J.-S. Bach, puis, avec M. Saemen, l'ouverture du *Tanhaüser* de Wagner, arrangées pour piano et harmonium. Une fantaisie sur *Faust*, pour harmonium, piano, violon et violoncelle, a réuni les talents de MM. Mailly, Saemen, A. Cornélis, Fischer fils, auxquels les assistants ont payé un large tribut d'applaudissements. N'oublions pas de dire que la soirée avait commencé par un chœur dans lequel s'étaient distingués les membres de la Réunion-Lyrique.

.*. L'*Almanach de la Musique*, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, est en vente chez Schott frères. C'est un petit recueil plein d'intérêt pour les artistes comme pour les amateurs. La rédaction, faite à un point de vue très impartial, en est très soignée : on y reconnaît la plume d'un écrivain exercé. M. Arthur Pougin, n'y est pas, nous assure-t-on, étranger. Le nouvel *Almanach de la Musique*, qui ne coûte que 50 cent., est bourré de faits, de renseignements, d'anecdotes. C'est un *Vade mecum musical* qui ne peut manquer de faire rapidement son chemin.

.*. Le 18 octobre, la musique autrichienne a exécuté pour la première fois, à Mexico, une marche expressément composée par Rossini pour l'empereur Maximilien.

.*. L'AFRICAINE, à Anvers. — C'est Anvers qui, des villes belges, a eu la primeur de l'*Africaine*. La première représentation de la dernière œuvre de Meyerbeer a eu lieu au Théâtre Royal d'Anvers, samedi dernier, en présence d'une salle comble. Les journaux font le plus grand éloge de l'opéra et de son exécution.

Les artistes ont été rappelés après les 1[er], 2[e] et 6[e] tableaux, et des applaudissements aussi fréquents qu'unanimes ont interrompu souvent la représentation. L'introduction *moderato* du 6[e] tableau a été bissée et applaudie avec enthousiasme. Les décors des 4[e] et 6[e] tableaux ont vivement im-

pressionné le public, qui n'a pu s'empêcher de les applaudir. Ce sont de véritables œuvres d'art.

⁂ L'AFRICAINE, à BERLIN. — La première représentation en a eu lieu le 18 à l'Opéra de cette ville. La salle était comble. Le Roi a assisté d'un bout à l'autre à cette représentation, qui a duré cinq heures. C'était, suivant les conventions, la première en Allemagne de cette dernière œuvre de Meyerbeer, et le plus grand soin avait été apporté à la distribution des rôles comme à la mise en scène.

Les 1er, 4e et 5e actes ont été les plus goûtés. Le public, froid d'abord, a fini par applaudir avec enthousiasme. Les artistes ont été rappelés à diverses reprises, et, à la fin, on a appelé aussi sur la scène le directeur, le régisseur, le chef de ballet Taglioni, le peintre-décorateur Gropius, et le maître de chapelle Dorn, qui avait enseigné les rôles aux acteurs.

Au moment où le public allait se retirer, le rideau s'est relevé, et l'on a vu sur un haut piédestal le buste en marbre de Meyerbeer, au pied duquel se tenaient Mlle Lucca (Sélica) et M. Betz (Nelusco). Aux applaudissements de toute la salle, Mlle Lucca a couronné le buste de laurier. La famille Meyerbeer, Mme Viardot-Garcia, Titschatschek assistaient à la représentation.

Le lendemain, il y a eu à la salle de concerts du théâtre une fête en l'honneur de Meyerbeer. On a inauguré son buste, placé à côté de celui de Gluck, et joué divers morceaux et prononcé des discours. La famille Meyerbeer était présente là aussi. La princesse Charles assistait à cette séance dans la loge de la cour.

GAND. — Mme Artot n'a pas obtenu tout d'abord le succès auquel son admirable talent semble avoir droit. Ni dans le *Barbier de Séville*, ni dans la *Fille du Régiment*, *ses* fioritures n'ont pu plaire aux dilettante, jaloux d'entendre aussi intactes que possible les œuvres de Rossini et de Donizetti. Mais la romance : il faut partir, la valse : *il Baccio*, et l'air de *la Traviata*, lui ont valu un succès des plus enthousiastes.

Le directeur annonce l'engagement de M. Benaben, baryton. La mise à l'étude du *Capitaine Henriot* et celle de l'*Africaine* sont également annoncées.

La Société royale des Mélomanes s'est adressée à M. Pierre Benoît pour la composition d'une œuvre destinée à inaugurer le nouveau et splendide local qu'elle vient de louer à raison d'une somme annuelle de 6,000 fr.

De son côté, le Cercle des *Sans nom*, *non sans cœur*, a demandé une cantate à M. Gevaert. Elle sera exécutée, au profit des pauvres, par la Société royale des chœurs.

Voilà, avec la cantate flamande dont nous avons parlé dans notre dernière lettre, deux œuvres nationales que l'infatigable société interprètera avant peu, et cela, sans préjudice pour les morceaux de grands maîtres allemands, qu'elle inscrira dans le programme de son prochain concert.

L. V. G.

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière.*) — Je vous ai dit l'autre jour, en vous donnant les chiffres des dernières recettes, que l'année était mauvaise pour nos théâtres, et cela est jusqu'à présent un fait incontestable. Les événements sont sans doute pour beaucoup dans cette situation : les bruits de choléra ont produit un effet déplorable; bien que l'épidémie n'ait jamais atteint des proportions alarmantes, on s'en est effrayé d'une façon vraiment ridicule, et, quoique maintenant cette épidémie soit insignifiante, les gros bourgeois, ou le *monde*, comme on dit, hésite à rentrer dans Paris. C'est absurde, c'est insensé, mais réel, malheureusement. A cela, il faut attribuer la stagnation des affaires artistiques. Mais les théâtres ont-ils eu l'énergie de lutter contre les temps? Assurément non : jamais ils ne firent moins d'efforts pour attirer la foule. Partout des spectacles usés; les nouveautés sont en retard plus qu'en aucune autre année. Les affiches sont ternes ainsi que les spectacles. Or, comme les étrangers nous manquent complétement, on pense donc attirer les Parisiens avec des œuvres qu'ils savent par cœur? Le raisonnement est faux, et nos théâtres sont autant à blâmer qu'à plaindre. Les scènes de comédie, de drame et de vaudeville ont plus sagement agi : elles ont déjà produit beaucoup de nouveautés; les scènes lyriques sont en retard; la conséquence de cette regrettable erreur est une baisse bien naturelle dans les recettes.

Ainsi, l'Opéra, qui depuis longtemps parle de reprises, ne reprend rien, tout est encore dans la perspective. Il a produit deux bonnes débutantes qui ont réussi, mais qui difficilement pourraient remplir la salle. Le *Dieu et la Bayadère* et le ballet nouveau n'ont pas encore paru sur l'affiche. On parle du *Prophète*, d'*Herculanum*, mais que tout cela est encore loin de nous! On pouvait compter à bon droit sur l'*Africaine*, mais un succès, quelque éclatant qu'il soit, ne peut être éternel : l'*Africaine* arrivée à quatre-vingts représentations, ne peut pas toujours faire dix mille francs de recettes, vu surtout l'absurde, la folle panique d'une épidémie bénigne qui nous enlève un grand nombre de visiteurs de la province et de l'étranger.

Ainsi, l'Opéra-Comique, de deux nouveautés annoncées depuis plusieurs mois, n'a rien produit encore et ne produira rien avant le milieu de décembre. Les *Mousquetaires*, le *Postillon*, l'*Eclair*, les *Porcherons*, le *Caïd*, la *Fille du Régiment*, etc., sont complétement usés et peuvent à grand peine arriver à une toute petite moyenne de recettes. Le Lyrique vivotte avec la *Flûte enchantée* et *Rigoletto;* depuis de longs mois il prépare des nouveautés, qui déjà devraient avoir été données. Les Italiens, plus tributaires encore que tous les autres du caprice du *monde*, sont à plaindre : *Bucefalo* ne pouvait changer la situation. Enfin, de quelque côté que je regarde, je vois des recettes bien maigres, et je suis certain que nulle part on ne dépasse le chiffre des frais : il est même probable que dans une partie des théâtres lyriques ce chiffre n'est pas atteint. Les spectacles manquent d'attrait, on ne sait pas lutter contre les événements. Espérons qu'il n'en résultera rien de fâcheux; cependant, à moins de prochains et grands succès partout, je ne vois pas l'avenir couleur de rose.

Le Théâtre Lyrique, par exemple, n'est pas encore prêt pour *la Fiancée d'Abydos*, ni même pour *Martha*, à laquelle, depuis près d'un an on travaille, et il va nous donner une nouvelle reprise de *Norma!* C'est affligeant, il faut en convenir. — Les Italiens annoncent enfin leur *Leonora*, une vieille œuvre de Mercadante, dont je souhaite que la musique soit magnifique, plus magnifique que celle de Beethoven, car vous savez que la pièce de *Léonora* est la même que celle de *Fidelio*, qui ennuya fort le public du Théâtre-Lyrique, il y a quelques années, et dont la belle partition ne put même attirer la foule : malgré Mme Viardot, dont le succès dans *Orphée* était encore tiède, *Fidelio* fit un *four* complet — en le rappelant, je ne veux pas chercher à excuser nos Parisiens, mais seulement constater un fait. La véritable chance de succès des Italiens, c'est *Simone Boccanegra*, que Verdi va, dit-on, venir monter. Cette chance eût encore été plutôt la *Forza del destino*, que Ventadour a persisté à ne pas donner, et dont on affirme que l'Opéra va s'emparer. Oui, monsieur : la nouvelle prend de la consistance, l'Opéra national français va de nouveau s'adresser à Verdi pour avoir une nouveauté. C'est à croire vraiment que Gounod, Thomas, Reyer et tant d'autres ne sont plus bons à rien, que la jeunesse est impuissante, que l'école française est morte enfin! Cela vous soulève le cœur, c'est à dégoûter les maîtres, c'est à décourager les jeunes gens; je m'attends à voir bientôt tous nos compositeurs entrer dans la banque ou les chemins de fer. Pourquoi n'essaie-t-on pas Reyer? Sa *Statue* lui a

donné des droits à l'audition; pourquoi ne donne-t on pas encore un poème à Gounod, mais un bon poème, et non une insipide *Reine de Saba*; pourquoi enfin ne demande-t-on pas à Ambroise Thomas de terminer son *Hamlet ?...* Il vaut bien mieux s'adresser à Verdi. Ah ! je vous le jure, si la *Forza del destino* est un chef-d'œuvre, un véritable chef-d'œuvre, je serai des premiers à l'applaudir ; mais, si c'est une œuvre ordinaire, je ne serai pas des derniers à en dire, sans ménagement, tout le mal que j'en pourrai penser, et j'ai la conviction que, dans le cas d'une non réussite, ce sera dans la presse française un concert de récriminations, qui pourra quelque peu troubler le sommeil du directeur de l'Opéra. Enfin, attendons l'événement.

Aujourd'hui, avec un parfait ensemble, l'Opéra-Comique et le Lyrique ont annoncé sur leurs affiches, le *Voyage en Chine* et *Martha*. — Aux Italiens, on a samedi repris *Poliuto* avec grand succès pour Penco, Fraschini et Agnesi, un superbe trio. — Les Variétés ont repris la *Belle Hélène*. Les Fantaisies-Parisiennes vont ouvrir jeudi ou samedi au plus tard.

Mohr, le célèbre chef de musique des guides, est mort subitement samedi, au moment où il travaillait à l'orchestration d'une grande *marche*. C'est une terrible perte pour nos musiques militaires. JULES RUELLE.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Le succès de l'*Africaine*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, a été immense; jamais pareil enthousiasme ne s'était vu sur les bords de la Sprée, et jamais une œuvre musicale quelconque n'a produit une plus profonde impression. Et ce triomphe de la dernière œuvre de Meyerbeer est d'autant plus éclatant, que le public de Berlin est (et il s'en vante même) de tous les publics du monde le moins accessible aux sensations spontanées; que la prédisposition à la critique domine dans ses jugements, et que, pour qu'une œuvre d'art puisse le faire se départir de son penchant à la réflexion et s'abandonner à l'impression du moment, il faut qu'il soit vraiment et complétement électrisé.

On annonce l'engagement de Mlle Artot, qui chanterait pendant les trois premiers mois de 1866.

Joachim vient de donner un concert devant un auditoire nombreux.

DARMSTADT. — Le triomphe de l'*Africaine*, représentée ici le 19 novembre, n'a pas été moins grand qu'à Berlin, où le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer avait fait son apparition la veille. C'est en présence du grand-duc, de toute la cour, du corps diplomatique, et de presque toute la Diète germanique de Francfort, enfin devant une salle remplie jusqu'aux combles, que l'*Africaine* a été jouée. Des trains spéciaux avaient été organisés de Francfort, Mayence et Mannheim, pour y ramener après la représentation les nombreux auditeurs qu'ils avaient amenés de ces villes. Le succès a été immense, et l'exécution de l'œuvre a surpassé l'attente générale.

COLOGNE. — Mlle Tietjens s'est fait entendre au 3e concert du Gurzenich, dans les airs de *Fidelio* et de l'*Entèvement du sérail*, ainsi que dans le finale de l'opéra *Loreley*, de Mendelssohn. La célèbre cantatrice a été chaleureusement applaudie.

Le quatuor parisien de MM. Maurin, Sabatier, Mas et Chevillard, donne des séances fort suivies à l'hôtel Disch, et y est fort apprécié.

HANOVRE. — L'*Africaine*, qui se répète activement, doit être représentée au mois de janvier.

M. J. Bott, l'un des meilleurs élèves de Spohr, remplace définitivement, comme maître de chapelle, Joachim, qui a maintenu sa démission.

MUNICH. — Richard Wagner n'a pas cru devoir accepter l'ordre de Maximilien, qui lui a été offert par le Roi, par le motif que ses principes ne lui permettent pas d'accepter des décorations.

DRESDE. — *Le Porteur d'eau (Les Deux Journées)*, de Cherubini, a été mis en scène sous la direction de M. Rietz, maître de chapelle. L'exécution a été très bonne. Le ténor, M. Richard, de Munich, a été engagé pour une année.

HAMBOURG. — Le 6 novembre, on a donné, au Stadttheater, l'opéra *l'Abbé de Saint-Gall*, par Herther; le succès a été complet.

ANGLETERRE.

LONDRES (théâtre Covent-Garden). — Le nouvel opéra de M. Henry Leslie, *Ida*, a été enfin donné devant une salle comble. Plusieurs morceaux ont été bissés, les principaux artistes rappelés après chaque acte, ainsi que le compositeur à la fin de l'opéra. On a fort applaudi Mlle Gilliess, M. Cummings et M. G. Patey.

M. Augustus Harris, le régisseur du théâtre de Covent-Garden est de retour à Londres, revenant de Madrid, où il a monté l'*Africaine* avec tant de talent.

⁂ Le journal *the Orchestra* ouvre ses colonnes à la propagation d'une idée charitable inspirée par l'état précaire dans lequel la mort de Vincent Wallace laisse toute une famille. Wallace, qui aurait pu être riche par le fait de ses nombreux succès, a été ruiné, d'abord par de fausses spéculations, et ensuite par la longue guerre d'Amérique; aujourd'hui, l'*Orchestra* propose une souscription dont le produit servirait à assurer l'avenir de la veuve et des enfants du premier Anglais qui ait mérité le titre de grand compositeur.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Tongres, M. Michel Nihoul, père (né à Tongres, en 1790), compositeur de musique (Notice dans *Galerie biogr. des art. music. belges*, d'Édouard Gregoir, p. 136).

— A Paris, le 21 novembre, à l'âge de 51 ans, M. Hyacinthe-Adolphe Barrault de Saint-André, compositeur de musique religieuse, sous le nom d'Andréas Balken.

— A Paris, le 18 novembre, à l'âge de 27 ans, Mlle Eugénie Schlosser, une des plus jolies et des plus regrettées danseuses de l'Opéra, dont une maladie de poitrine la tenait éloignée depuis trois ans.

— A Paris, le 24 novembre, Mme Morin, née Louise Lebrun, ex-artiste lyrique et fille de l'auteur de la musique du *Rossignol*.

— A Saint-Quentin, M. Oscar Quenercourt, musicien-amateur.

— A Fécamp, M. Amand Fatras, créateur et fondateur de l'*Orphéon de Fécamp*.

— A Lyon, M. Casimir Pontet, professeur de musique.

— A Perpignan, M. Fité, membre de l'Orphéon.

— A Montreuil (Pas-de-Calais), M. Marlois, professeur de musique et organiste.

— A Imola, à l'âge de 65 ans, M. César Badiali, ancienne basse-chantante distinguée des théâtres d'Italie (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. Ier, p. 214).

— A Milan, M. Virgilio Invernizzi, jeune danseur de mérite du théâtre de la Scala.

— A Lorette, M. Fortunato Borioni, ancien ténor.

— A Paris, le 25 novembre, à l'âge de 63 ans, M. Jean-Nicolas Mohr, chef de musique des Guides.

PROGRAMME *de la première séance de musique consacrée à l'œuvre de* BEETHOVEN, *donnée par* LOUIS BRASSIN *au local du* Cercle artistique, *le 6 décembre prochain, à 8 heures du soir.*

N° 1. Sonate pathétique (op. 13).
» 2. Sonate en *sol* majeur (op. 31 n° 1).
» 3. Sonate en *mi* majeur (op. 90).

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 7 Décembre 1865. N° 49.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr. 6 00
	France, par an	» 10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Paroles d'Hégésippe Moreau, Musique de J. A. V. Gariel.

AVIS.

Le succès toujours croissant du *Guide Musical*, les encouragements bienveillants que nous recevons de toutes parts, nous engagent, à partir de janvier 1866, de donner plus d'extension à notre journal, qui commencera la douzième année de son existence.

Au lieu de quatre pages de texte, nous en fournirons huit chaque semaine, tout en maintenant le prix très bas de l'abonnement annuel de 6 francs. Cela nous permettra d'admettre un plus grand nombre de correspondances et de traiter des questions que nous pouvions à peine effleurer.

On comprendra aisément que, en présence du prix de 6 francs, nous ne pouvons offrir à nos abonnés des primes en musique, comme le font les journaux de Paris à 32 francs; mais nous voulons au moins leur donner l'occasion d'acheter à prix réduit des partitions d'opéras, dont l'usage est devenu universel.

En conséquence, nous proposons à nos anciens abonnés, de même qu'aux personnes qui s'abonneront à la 12e année, de leur fournir, avec une remise de vingt-cinq pour cent, toutes les partitions contenues dans le catalogue ci-joint.

Cette remise de 25 % réduit le prix de vente d'un quart, et met les partitions de 12 fr. à 9, celles de 20 fr. à 15; l'*Africaine*, pour piano et chant, par exemple, ne leur coûtera que 15 fr. au lieu de 20.

Cette concession cessera le 15 janvier 1866.

Les commandes qui nous parviendront, accompagnées du montant en un mandat, seront expédiées franco dans tout le royaume. On voudra bien les adresser à MM. SCHOTT frères, éditeurs de musique, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

BELGIQUE.

Bruxelles. — L'Africaine. — La soirée du 30 novembre comptera parmi les plus belles dont les annales du Théâtre de la Monnaie fassent mention. Public nombreux et choisi, toilettes resplendissantes, enthousiasme vif et soutenu, mise en scène splendide, décors et costumes superbes, musique renfermant des beautés incontestables, exécution soignée, tout concourait à donner à cette solennité d'une première représentation un caractère imposant et grandiose. Le premier tableau, représentant la salle du Conseil du roi de Portugal, à Lisbonne, est de tous points magnifique. Le quatrième tableau, représentant à gauche l'entrée d'un temple d'architecture, à droite un palais, et au fond des monuments somptueux, est peut-être ce que l'on a exécuté de plus ravissant en fait de décors. Pour le célèbre vaisseau du troisième acte, sans être un prodige de construction et de mécanisme, il fonctionne assez bien pour faire illusion. On le voit se mouvoir d'abord, puis sombrer doucement, trop doucement, sans doute, pour un bâtiment naviguant en pleine mer et jeté par un épouvantable orage sur des récifs. Peut-être le reconstruira-t-on un jour, en se servant du procédé inventé par un mécanicien allemand, et qui, dit-on, est d'un effet merveilleux.

Les interprètes ont lutté de verve et d'entrain. M. Monnier (Nélusko) a eu d'abord tous les avantages; mais, à partir du quatrième acte, M. Morère (Vasco de Gama) et Mme Erembert (Sélika) ont pris une ample revanche et se sont fait applaudir vigoureusement. Les autres rôles ont été consciencieusement remplis; ils ne sont point, d'ailleurs, de nature à faire briller un artiste. Le cortége et les danses du quatrième acte formaient un coup-d'œil ravissant. Un personnel extrêmement nombreux y prend part. L'orchestre a tenu à honneur de s'élever à la hauteur de sa tâche, et il n'y a point failli. On ne saurait croire de combien de difficultés est parsemée une partition longue et compliquée comme celle de l'*Africaine*, où les modulations les plus imprévues se succèdent presque sans relâche et où chaque phrase a son importance.

L'orchestre a interprété, entre autres, la fameuse introduction du dernier tableau avec un ensemble qui a électrisé l'assemblée. Cette introduction, d'une étendue de dix-sept mesures seulement, a été bissée d'abord, puis elle a été reprise à l'issue du drame, lorsque la toile s'est relevée pour exhiber le buste de Meyerbeer, lequel a été couronné par la principale interprète, Sélika, après que tous les artistes de la troupe, affublés du costume qui figure dans les principaux ouvrages du maître, eurent successivement déposé, au pied du petit monument, une couronne d'immortelles,

aux applaudissements énergiques de l'auditoire. Quand cette cérémonie touchante fut terminée, il était minuit et quart.

Opinion de la presse sur l'AFRICAINE :

INDÉPENDANCE. — « A Paris, voilà sept mois qu'on joue *l'Africaine* trois fois par semaine, et l'empressement du public à en suivre les représentations n'a pas faibli. Londres, Madrid, Berlin, Stuttgard et tout récemment Anvers ont confirmé le jugement du public parisien. Bruxelles vient d'avoir son tour et de se prononcer de la manière la plus significative dans le même sens. Nous n'avions pas douté un seul instant du résultat de cette nouvelle épreuve à laquelle a été soumise l'œuvre du maître. Nous savons que le public de Bruxelles, moins dilettante que connaisseur, n'a guère de penchant pour les banalités, mais réserve ses suffrages pour les productions d'une valeur réelle.

« La direction du Théâtre-Royal a compris qu'elle ne pourrait pas traiter Meyerbeer comme le premier venu. Elle n'a marchandé ni les soins ni la dépense, pour que *l'Africaine* fût montée d'une manière digne du compositeur auquel plusieurs générations auront été redevables de leurs plus vives jouissances musicales et digne de la scène lyrique de la capitale. Ne rien épargner en cette circonstance était une affaire de convenance en même temps qu'un bon calcul, car, tandis qu'on rendait hommage à une des plus grandes personnalités qui se soient manifestées dans l'art musical de notre temps, on se ménageait une source de revenus qui ne tarira pas de longtemps.

« Quand nous louons la manière dont *l'Africaine* vient d'être montée à l'opéra de Bruxelles, nous ne prétendons pas, cela va sans dire, que l'exécution ait réalisé l'idéal rêvé par Meyerbeer, poursuivi pendant tant d'années par son imagination, et qu'il désespérait toujours d'obtenir. Avec les éléments que possède le Théâtre-Royal, il était impossible de mieux faire, voilà ce qu'il faut reconnaître.

« Il y a parfois, dans le début des partitions d'opéras, quelque chose de vague, de languissant qui dépend ou de ce que le compositeur a voulu se réserver la ressource d'une progression d'effets, ou de ce que son imagination n'était pas encore excitée par le sujet. Dans *l'Africaine*, l'intérêt musical est puissant dès les premières scènes. Le public a été fortement impressionné par le caractère de grandeur et d'énergie du premier acte, et quand il a fait éclater, à la chute du rideau, des applaudissements enthousiastes, il se demandait comment aurait fait le maître pour soutenir le ton qu'il avait pris. Les morceaux pathétiques du second acte, les détails si pittoresques et si nouveaux du troisième, les trésors de mélodie prodigués dans le quatrième, les poétiques inspirations qui, dans le dernier tableau, élèvent l'art jusqu'aux plus hautes sphères du sentiment, ces parties si diversement caractérisées, se faisant valoir l'une l'autre par les oppositions de leur coloris, ont montré ce que peut la variété des effets en musique.

« Il n'y a pas d'opéra plus long que *l'Africaine ;* il n'y en a pas qui cause moins de fatigue, grâce à cette variété qui, à cinq reprises, transporte l'auditeur dans un ordre nouveau d'impressions. Il est à supposer que tous les spectateurs qui assistaient jeudi à la première représentation de *l'Africaine* ne se rendaient pas compte de ce prestige des combinaisons de Meyerbeer; mais tous en ressentaient instinctivement l'influence puisque cinq heures d'une attention soutenue n'avaient épuisé ni leurs forces, ni leur admiration. »

OFFICE DE PUBLICITÉ. — « *L'Africaine* a commencé son tour d'Europe : Londres, Madrid, Berlin ont acclamé le dernier chef-d'œuvre du maître; Pétersbourg et Vienne suivront bientôt Bruxelles, Anvers — il y a quelques jours, — sont les premières villes qui auront fait applaudir, sur un théâtre d'opéra français, la belle et radieuse partition de Meyerbeer. Partout le succès a été éclatant : nulle part, nous l'osons affirmer, le succès n'a été plus chaleureux, plus sincère qu'à Bruxelles. Nous n'avons, Dieu merci ! ni la claque du parterre, ni le feuilleton des marchands de musique, ces écœurantes entreprises de succès qui barbotent et tripotent dans le macadam parisien, une des hontes de la grande ville, une honte grotesque et odieuse, dont les meilleures œuvres et les noms les plus purs ne peuvent éviter les éclaboussures.

« Ici, dans cette foule qui se presse et s'entasse du parterre aux régions du lustre, je n'entends que le murmure de l'impatience fiévreuse, je ne vois que des visages rayonnants, de gens de bonne foi qui attendent, pour l'applaudir, et de tout cœur, et à tour de bras, la page étincelante et inspirée. Je sens bien le courant qui s'établit, ce courant tout sympathique au maître si populaire chez nous, sympathique à l'œuvre dont les plus curieux ont entrevu les beautés dans l'esquisse incomplète de la petite partition ; on attend, on écoute, l'oreille avide, le cœur ému ; mais n'essayez point d'imposer vos applaudissements de commande à cette foule intelligente, qui résiste à la réclame, et qui se moque bellement des porte-encensoirs de la critique complaisante.

« Quelle salle ! Et quel public ! Quel instinct merveilleux ! Quel tact à discerner le faux du vrai, le bon du médiocre, le détestable du sublime ! Car il y a de tout, vous l'avez pressenti, dans cette étrange et splendide partition ; et le public a judicieusement marqué chaque chose, accusé les défaillances du maître, salué ses réveils éclatants. Pour nous, qui n'avions plus à goûter les joies de la surprise, nous avons pris un véritable plaisir à suivre ces sensations ondoyantes et diverses ; et nous allons essayer de décrire rapidement les évolutions de la grande bataille. Nous sortons de la mêlée, la tête un peu étourdie et fatiguée, mais nous ne voulons pas ajourner le bulletin de la victoire. Nous raconterons l'œuvre à huitaine. Aujourd'hui nous racontons la bonne soirée d'hier, et l'impression fidèle que nous ont laissée les sincères impressions du public. »

ÉTOILE BELGE. — « Ce qui m'a frappé surtout dans l'œuvre nouvelle de Meyerbeer, ce qui a semblé frapper tout le monde autour de moi, ce n'est pas tant l'admirable richesse de l'instrumentation et l'infinie variété des combinaisons harmoniques, que la puissance de mouvement et de vie qui anime ces cinq actes. On peut trouver que le compositeur a prodigué dans sa partition les rhythmes agaçants et compliqués, les modulations étranges, les harmonies âpres et mordantes; on peut regretter la rareté des mélodies, la multiplicité des récits, la recherche qui se fait trop souvent sentir, et l'emploi de certains artifices d'orchestration pour arriver à l'effet. Mais ce qu'on ne peut méconnaître, c'est la fougue et l'énergie avec lesquelles le grand réaliste a galvanisé le corps et les membres du squelette inerte péniblement soudé par M. Scribe. C'est merveille de voir ce cadavre s'animer sous sa main gigantesque, et l'on serait parfois tenté de croire que, nouveau Prométhée, il a dérobé le feu du ciel. »

ECHO DU PARLEMENT. — « *L'Africaine* ne vaut pas, selon moi, les éloges exagérés qu'on en a fait par toutes les voies de la publicité. S'il m'était permis d'employer une métaphore pour rendre ma pensée, je dirai que *l'Africaine*, vêtue d'une robe étincelante et le cou garni de perles, dont quelques-unes scintillent comme des rubis, porte au front des rides nombreuses, marques d'un âge qui n'est plus celui de la jeunesse. A coup sûr, Meyerbeer n'a point osé donner cette partition de son vivant. » (!!!)

.˙. Dimanche, au Cirque, 2me séance des concerts populaires, sous la direction de M. Samuel.

.˙. Il y a un an à peine, il s'est formé au couvent de Berlaymont une *Association Sainte-Cécile* qui compte dans son sein

toutes les dames de la haute société bruxelloise, et dont le but est de publier des morceaux de chant de caractères différents, soit religieux ou sévères, soit gais ou enjoués.

Un comité spécial a pour mission d'examiner les œuvres qu'on lui présente, et il met un soin scrupuleux à n'admettre que celles qui réunissent toutes les conditions voulues sous le double rapport de la musique et de la poésie.

Le choix heureux des compositions publiées jusqu'ici et signées des noms de MM. Fétis, Samuel, Soubre, Kufferath, Brassin, De Coninck, Benoit, Radoux, l'abbé Janssen, J. Gregoir, Ch. Miry, V. Dubois, etc., a déterminé le plus grand succès et a fourni la preuve que, quand il s'agit d'une entreprise sérieuse et bien dirigée, on peut sans bruit ni réclame se frayer promptement un chemin dans le monde musical.

.˙. La pianiste, Mme Szavardy-Clauss, qui avait contracté des engagements avec les sociétés musicales de Leipzig Dresde, Hambourg, Brême et Lubeck, s'est vue dans l'obligation d'y renoncer, par suite d'une maladie, qui vient de l'atteindre au début de son voyage. On annonce cependant sa coopération au deuxième concert du Conservatoire de Bruxelles, fixé au 17 décembre.

On exécutera au même concert une ballade pour ténor, solo, chœur et orchestre, composée par M. Ed. de Hartog, l'auteur de *Dom Lope*.

ANVERS (*Correspondance particulière*). — Les représentations de l'*Africaine* continuent à attirer la foule; l'enthousiasme du public, loin de se refroidir, prend des proportions vraiment méridionales, quant à ses manifestations. Il faut convenir que l'opéra est monté avec beaucoup de soin, et que tous les artistes contribuent avec ardeur pour bien faire valoir le chef-d'œuvre du maître. Mlle Massé, dans le rôle de Selika est parfaite; elle possède une très belle voix, une très bonne diction, beaucoup d'entrain et de verve; Mlle Bleau (Inès), MM. Flachat (Nelusco) et Sapin (Vasco) composent avec Mlle Massé un excellent quatuor de grand opéra.

Les chœurs, quoique peu nombreux, sont fort convenables, l'orchestre, sous la vaillante direction de M. Alméras, fait merveille; son exécution, ferme et discrète à la fois, a valu à son chef, une ovation des plus enthousiastes. Cette marque de sympathie s'adressait autant à l'artiste qu'au directeur, qui a doté notre ville d'une troupe de grand opéra fort distinguée et d'une d'opéra comique, comme depuis nombre d'années Anvers n'en a plus possédé.

ANVERS. — Mme J. Grâver s'est fait entendre à la soirée de musique classique de la Grande Harmonie, du 29 novembre; son succès a été digne de son beau talent. Le jeu de Mme Grâver est empreint d'un charme si puissant, qu'il doit captiver et enthousiasmer ceux-mêmes qui seraient le plus indifférents aux beautés de la musique classique, non-seulement par la merveilleuse souplesse du doigter, par l'élégance et la fermeté du mécanisme, mais encore par le sentiment toujours vrai, toujours délicat de l'interprétation.

Les brillantes qualités de Mme Grâver se sont particulièrement révélées dans l'*Etude brillante* de Chopin et dans le ravissant *Caprice de Concert*, dont elle est l'auteur. La sonate pour piano et violon, et le quatuor en *si mineur* de Mendelssohn, ont été rendus à la perfection. MM. Bacot, Houben et Herreyns l'ont dignement secondée dans cette dernière œuvre. Mme Grâver se fera de nouveau entendre au grand concert que donnera l'Harmonie le 23 de ce mois, auquel Mlle Marimon a promis son concours. (*Précurseur.*)

BRUGES. — M. de Brauwer, notre éminent pianiste, s'est appliqué depuis quelque temps à la composition de musique religieuse, et vient de débuter par un *Ave Maria*, à 3 voix, avec accompagnement d'orgue, qui lui a valu les félicitations de tous les connaisseurs.

LIÉGE. — A l'heure qu'il est, nous tenons sous la main tous les éléments d'interprétation de l'*Africaine*. Nous n'osons dire que nous ayons également à notre disposition toutes les ressources décoratives nécessaires pour le monter avec éclat, puisque la commission des beaux-arts de notre Conseil communal vient, contrairement à ce qui s'est fait à Gand, à Anvers et à Bruxelles, de décider qu'il n'y avait pas lieu, pour la ville, d'entrer dans les dépenses de mise en scène du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer. Espérons que le grand compositeur parviendra à nous faire fermer les yeux sur toutes nos petites misères, et qu'à la rigueur il saura se passer de la protection officielle qu'on ne lui accorde pas! — Nous désirerions pouvoir dire aussi que le personnel chantant de notre théâtre est au complet pour l'opéra-comique de *M. Jean Radoux*. L'ouvrage de ce dernier, provisoirement intitulé: *Le Béarnais*, est reçu, comme chacun sait, au Théâtre-Lyrique de Paris. Seulement notre scène en aura la primeur, à la condition qu'un ténor léger, qui nous manque, soit chez nous à poste fixe.

Voici un extrait du Rapport communal :

Conservatoire royal de Musique. — Notre école de musique se maintient dans la voie progressive où elle est entrée depuis plusieurs années.

Les 47 classes sont fréquentées par 745 élèves.

En tenant compte de l'inscription de certains élèves à plusieurs cours, le nombre effectif des élèves a été de 368, soit 36 de plus que l'année dernière.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Les événements importants ayant encore manqué cette semaine, je commencerai par vous raconter une petite solennité : l'inauguration des Fantaisies Parisiennes. Je vous ai dit que ce théâtre est au n° 26 du boulevard des Italiens, où se trouvait naguère l'Exposition des beaux-arts. La salle est coquette, très élégante; elle est surtout originale. Il y a quelques loges, mais point de galeries; on devra s'habituer à ce nouveau genre de théâtre, qui réellement est d'un aspect moins gai que ce dont on a l'habitude.

La première soirée a été en partie bonne et en partie mauvaise. La comédie et la pantomime ont parfaitement marché, et ont eu du succès. L'opéra a eu toutes les mauvaises chances désirables. Dans la journée, des coupures importantes avaient été faites, et cela n'était pas fait pour donner de l'aplomb aux artistes. Puis le soir deux des principaux chanteurs se sont trouvés complétement enroués; on a dû faire une annonce pour réclamer l'indulgence du public. Mais, comme le public ce soir là était presque entièrement composé de journalistes et d'artistes, soit de gens fort peu indulgents, la représentation a été excessivement froide; elle a été mauvaise même, il faut bien l'avouer, et cela était inévitable dans les conditions où elle a eu lieu.

Il fallait bravement en prendre son parti, et attendre quarante-huit heures encore avant de risquer une œuvre de l'importance du *Campanello*. Enfin, la gloire de Donizetti n'en saurait souffrir. Du reste, c'est une charmante partition que celle du *Campanello;* elle abonde en vives et jolies mélodies; on y trouve deux duos qui valent les plus belles pages du maître. Il est dommage vraiment que cet acte bouffe n'ait pu être exécuté, le premier soir, aussi bien qu'on l'espérait, car ce devait être un grand succès de musique.

Quant à la pièce, je l'abandonne; elle a vieilli, d'accord, mais cependant elle est encore amusante. Cette pièce, Donizetti se l'est lui-même choisie et arrangée, il y a trente ans; eût-il été convenable de mettre une autre pièce sur sa délicieuse partition? Je ne le crois pas et pour mon compte j'aime mieux laisser à de plus audacieux la responsabilité

d'un tel acte de vandalisme. Ce n'était pas un vaudeville qu'on présentait au public, mais une œuvre musicale d'une grande valeur. Il est fâcheux que le rhume s'en soit mêlé. Justice soit rendue à Mlle Castello, jeune artiste qui a délicieusement chanté son rôle. La mise en scène était bonne, brillante même, les chœurs suffisants. L'orchestre ne saurait être trop complimenté; c'est une remarquable réunion d'artistes, dont le chef, M. Charles Constantin, est excellent musicien et chef d'orchestre d'une grande habileté. Avec un tel orchestre, on devra toujours faire de bon travail.

L'Opéra a produit, dimanche, son nouveau ténor, M. Delabranche, dans le *Trouvère*. La voix est agréable et conduite avec talent, mais je m'attendais à plus de sonorité, à plus d'éclat. L'Opéra-Comique nous donnera, *prochainement*, le *Voyage en Chine*, et le Lyrique va faire passer *Martha*. Les Italiens n'ont rien produit de nouveau encore. Les Bouffes font relâche depuis plusieurs jours, pour répéter généralement les *Bergers*. La *Belle Hélène* attire grande foule aux Variétés. La Porte Saint Martin s'occupe des *Chanteurs ambulants*, grand drame avec musique nouvelle, sur lequel on compte beaucoup. Voilà les nouvelles des théâtres parisiens; elles ne sont ni brillantes ni nombreuses.

Un bruit court ici au sujet de l'Opéra : M. Perrin donnerait prochainement sa démission et serait remplacé par M. Henri de Pène, un de nos confrères, et rédacteur en chef de la gentille *Gazette des Etrangers*. Je vous répète ce bruit, mais n'affirme rien. Je ne sais pas pourquoi M. Perrin donnerait sa démission, comme je ne sais pas pourquoi M. de Pène, fort agréable écrivain du reste, serait son successeur. On m'assure que fin décembre nous saurons à quoi nous en tenir. En somme, que notre sommeil n'en soit pas troublé.

JULES RUELLE.

.˙. L'arrivée de Verdi à Paris n'est pas motivée seulement par la mise à l'étude de sa *Forza del Destino*. Il s'agit de commander au maëstro l'opéra d'ouverture pour la salle future. On prétend que Verdi désirerait prendre comme sujet l'admirable drame de *Marion Delorme*.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Nos faciles prévisions sur l'effet de l'*Africaine*, à Berlin, se trouvent pleinement confirmées par le langage de la presse allemande. Son admiration se double d'une question de patriotisme. « Nous sommes encore tout entier, dit un journal de Berlin, sous l'impression que la grande œuvre du maître nous a fait éprouver; les idées que nous en avions, depuis tant de mois et de semaines qu'on s'en occupe, étaient bien loin, bien au-dessous de l'immense effet produit. Comme notre illustre compositeur connaissait la scène et toutes ses exigences, et comme il savait se servir de la langue musicale pour traduire toutes les pensées de son poëme.

« Avons-nous donc besoin de parler du génie de cet homme dont les œuvres sont connues partout, traduites partout, dont la mort a laissé tant de regrets dans le monde entier? Nous cherchons en vain des forces, ajoute le journaliste, pour traduire l'enthousiasme excité par ce talent, pour rester au niveau de cette grandeur, pour exprimer enfin notre pensée et la rendre compréhensible à tous. »

(Suivent quatre pages de louanges qui vont bon train... et l'on arrive à la mise en œuvre de la pièce).

« D'abord, tous nos éloges à M. le baron de Hülsen, car la représentation a été l'une des plus brillantes que la scène de l'Opéra royal ait jamais obtenue, grâce aux soins qu'il lui a donnés; puis, au maître de chapelle Dorn tous nos remerciments. Il n'a pas épargné sa peine, et a su faire religieusement exécuter cette œuvre du maître.

« Le décor du vaisseau est un chef-d'œuvre. Parmi les artistes, naturellement, nous citerons en première ligne Mlle Lucca (Sélika); Mme Harriers-Wippern (Inès); MM. Betz et Wachtel. Inutile de redire encore quel succès d'enthousiasme cette représentation a obtenu! »

Si, d'autre part, nous consultons les *Signale*, nous y trouvons ceci : « L'*Africaine*, cette œuvre tant attendue, tant désirée, tant critiquée, est enfin apparue à Berlin dans toute sa splendeur; vous ne réclamerez pas de moi le compte rendu du texte; votre correspondant de Paris s'est déjà chargé de « cette besogne, » comme disent les Parisiens!

Pour moi, je ferai seulement observer qu'il s'y trouve quelque chose de semblable à la scène de *Tristan et Isolde*, où le roi Marke, surprenant sa femme avec son rival, lui fait, en musique, une morale d'une heure avant de tirer l'épée! Quant à la partition, elle peut se placer à côté de tous les chefs d'œuvre de Meyerbeer, et renferme des beautés du premier ordre (suit une analyse de chaque morceau et l'éloge de tous les artistes, celui surtout de Mlle Pauline Lucca); et quant à la mise en scène, depuis bien des années on n'avait rien vu d'aussi splendide! etc., etc. »

.˙. On annonce la prochaine arrivée à Berlin du corps de musique de la garde Impériale de Paris, dirigé par M. Riedel.

VIENNE. — Les concerts Ullmann-Patti ont mis en émoi tout Vienne. Jamais la curiosité n'avait autant été excité; les billets pour les six concerts avaient tous été placés d'avance.

Les deux premiers concerts ont eu lieu avec le plus brillant résultat pour les artistes. Après Mlle Patti, c'est Piatti, violoncelliste, qui obtient le plus de succès; Jaell et Vieuxtemps paraissent exténués.

M. Ullmann se propose de donner, l'année prochaine, à Vienne, au prix réduit de 1 fr. 25 c., des concerts modèles, auxquels participeront successivement tous les plus grands artistes de l'Europe.

Tous les quinze jours, le programme sera renouvelé, et d'autres noms y apparaîtront. Dans chaque concert, se feront entendre plusieurs solistes et un orchestre dirigé par Berlioz. Ullmann a choisi pour ces concerts la salle Diane, où se donnent actuellement les concerts Patti, et qui peut contenir deux mille personnes, assises.

.˙. Le *Vaisseau Fantôme*, de Wagner, a été repris et a valu à Mme Dustmann et M. Betz un succès colossal.

Une nouvelle opérette de Barbieri, *M. le Capitaine*, n'a produit que peu d'effet au Théâtre Treumann.

.˙. Une toute jeune cantatrice, Mlle Rabatinsky, a débuté, le 24 novembre, dans *Robert le Diable*, avec le plus grand succès. Le second rôle qu'elle abordera sera la Marguerite des *Huguenots*. La direction espère trouver en elle une ligne remplaçante de Mlle de Murska, qui a quitté Vienne à l'improviste, pour se rendre en Italie.

.˙. Le journal *Recensionen*, de Vienne, annonce qu'il cesse de paraître à la fin de l'année.

NUREMBERG. — Nuremberg est la 3e ville en Allemagne qui a monté l'*Africaine*. Comme à Berlin et à Darmstadt, le succès du chef-d'œuvre a été colossal.

Plusieurs numéros de la partition ont été bissés; l'exécution a été excellente.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Naples, M. Joseph Palumbo, professeur de chant.

— A Lisbonne, M. Léonard Soller, musicien distingué.

A Anvers, le mois dernier, M. Jacques Dewit, né à Louvain, le 21 octobre 1821, chef de musique pensionné du 3e régiment de chasseurs à pied (Notice dans *Galerie biogr. des art. mus. belges*, d'Édouard Gregoir, p. 60).

— A Anvers, le 22 novembre, M. de Bersacques, chef de musique du 11e régiment de ligne.

Imprimerie de J. SANNES et Cie, rue des Finances, 4.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 14 Décembre 1865. N° 50.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
- BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
- FRANCE, par an . . . » 10 00
- LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour ; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ; à Londres, chez SCHOTT et Cie, 150, Regent street ; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT ; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

POURQUOI?

Romance chantée par G. Roger, et composée expressément pour le célèbre ténor, par Salvatore Marchesi.

AVIS.

Le succès toujours croissant du *Guide Musical*, les encouragements bienveillants que nous recevons de toutes parts, nous engagent, à partir de janvier 1866, de donner plus d'extension à notre journal, qui commencera la douzième année de son existence.

Au lieu de quatre pages de texte, nous en fournirons huit chaque semaine, tout en maintenant le prix très bas de l'abonnement annuel de 6 francs. Cela nous permettra d'admettre un plus grand nombre de correspondances et de traiter des questions que nous pouvions à peine effleurer.

On comprendra aisément que, en présence du prix de 6 francs, nous ne pouvons offrir à nos abonnés des primes en musique, comme le font les journaux de Paris à 32 francs; mais nous voulons au moins leur donner l'occasion d'acheter à prix réduit des partitions d'opéras, dont l'usage est devenu universel.

En conséquence, nous proposons à nos anciens abonnés, de même qu'aux personnes qui s'abonneront à la 12e année, de leur fournir, avec une remise de vingt-cinq pour cent, toutes les partitions contenues dans le catalogue ci-joint.

Cette remise de 25 % réduit le prix de vente d'un quart, et met les partitions de 12 fr. à 9, celles de 20 fr. à 15.

Cette concession cessera le 15 janvier 1866.

Les commandes qui nous parviendront, accompagnées du montant en un mandat, seront expédiées franco dans tout le royaume. On voudra bien les adresser à MM. SCHOTT frères, éditeurs de musique, 82, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le Théâtre-Royal fait relâche, par suite de circonstances douloureuses. La chronique musicale gardera le silence, après avoir constaté, en quelques mots, ce qui s'est passé sur notre première scène lyrique avant l'événement fatal qui nous prive d'un monarque vénéré.

Mlle Marimon a fait les *lendemains* de l'*Africaine* avec un succès qui ne se ralentit pas. Elle a chanté *Don Pasquale* fort spirituellement. La finesse de ses vocalises a, comme toujours, ravi l'auditoire. Son exécution manquait cependant de l'éclat que les cantatrices italiennes, chantant dans leur langue et avec leurs voix *ad hoc*, savent donner à la musique donizettienne et qu'effectivement une pareille musique réclame. Son entourage n'a pas peu contribué à amener ce résultat, et le beau quatuor du deuxième acte a passé en quelque sorte inaperçu.

Un petit opéra comique d'Adam, qui n'avait pas vu le feu de la rampe depuis une douzaine d'années : *le Sourd* ou *l'Auberge pleine*, a déridé, jeudi, les fronts les plus sévères. Grâce à Mlle Dumestre, à MM. Mengal et Achard, ce ravissant ouvrage fera mainte joyeuse apparition, qui nous reportera, en idée, aux plus beaux jours de Opéra-Comique français.

.˙. Brassin a commencé, le 6 décembre, au Cercle artistique et littéraire, une nouvelle série de séances, consacrées à l'audition des Sonates (pour piano seul) de Beethoven.

Sans vouloir établir aucune comparaison entre M. Brassin et les excellents pianistes que compte la Belgique, nous croyons que la nature du talent de l'artiste allemand se prête mieux qu'aucun autre à l'interprétation des sonates de Beethoven, lesquelles, dans un cadre restreint, renferment tout un monde d'idées.

L'incomparable mécanisme de Brassin met tout d'abord l'auditeur parfaitement à son aise, quant à l'exécution technique des œuvres qu'il va interpréter. Avec un calme apparent, l'exécutant suit l'auteur à travers toutes les phases que sa vaste imagination se plaît à parcourir, et il détaille avec autant de poésie et de pénétration que de chaleur et de fougue les sujets divers qui se succèdent, tantôt simples jusqu'à la naïveté, tantôt emportés jusqu'à la sauvagerie; il s'identifie si complètement avec son sujet, qu'on oublie l'exécutant pour n'admirer que l'œuvre dans toute sa splendeur, dans toute sa grandeur.

.˙. Théâtre national du Cirque. — Voici le tableau de la Compagnie italienne, dont les représentations, sous la direction de M. G. M. Gatti, commenceront dans la seconde quinzaine de décembre 1865 et se termineront le 15 mars 1866.

Prime donne — soprani — assolute (par ordre alphabétique), signora Kennet, signora Sarolta.

Prima donna contralto e mezzo soprano assoluta, signora Silvia.

Primi tenori assoluti, signor Danieli, signor Pancani.

Primi baritoni assoluti, signor Cresel, signor Giorgi Ronconi.

Basso, signor Baccelli.

Parti comprimarie : signore Caranti Vita, Galeazzi. — Signori Bisignani, Cappello, Sardu.

Orchestre : 45 musiciens, 36 choristes.

Maestro al cembalo e direttore d'orchestra, signor Vianesi, maître de chapelle au service de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Le répertoire se composera de dix opéras choisis parmi les ouvrages suivants :

Beatrice di Tenda (Bellini ; *Ballo in maschera* (Verdi); *Otello* (Rossini); *I Batavi* (Tarbè); *la Serva padrona* (Pergolese); *Elisir d'amore* (Donizetti); *Crispino e la Comare* (Ricci); *don Pasquale* (Donizetti); *Il Matrimonio Segreto*; (Cimarosa); *Cosi fan tutte* (Mozart); *Maria di Rohan* (Donizetti); *Rigoletto* (Verdi); *Norma* (Bellini); *Poliuto* (Donizetti).

Conditions d'abonnement. — La saison d'abonnement sera de 36 représentations. Les abonnements seront payables par anticipation, de douze en douze représentations. Tout abonnement est personnel.

Prix des abonnements pour 12 représentations. — Loges de baignoires à 6 places, 324 francs; id. à 4 places, 216; loges de 1er rang à 6 places, 216; id. à 4 places, 150; fauteuils d'orchestre, 1 place, 60; stalles de parquet, 1 place, 40 ; stalles de balcon, 1 place, 40.

Une affiche spéciale indiquera ultérieurement le jour de la première représentation, ainsi que la date de l'ouverture des bureaux pour recevoir les inscriptions d'abonnements.

.•. On lit dans la *Semaine musicale*, de Paris : « M. Fétis fils veut bien reconnaître que la race des carillonneurs n'est pas tout à fait éteinte dans les villes du Nord. En confessant ses torts, il envoie, à l'adresse de ces modestes artistes, des plaisanteries d'un goût fort équivoque. Nous appelons cela se tirer d'un mauvais pas par un saut de carpe. M. Fétis ne persuadera à personne que les carillonneurs soient coupables de vivre lorsqu'il a cru les enterrer jusqu'au dernier. Que leurs voisins se plaignent d'eux quelquefois, c'est ce que justifierait assez cette épigramme de Voltaire :

« Persécuteurs du genre humain,
« Qui sonnez sans miséricorde,
« Que n'avez-vous au cou la corde
« Que vous tenez dans votre main. »

M. Fétis aura pris pour une réalité ce qui n'était qu'un vœu dans le quatrain de Voltaire. Décidément tous ceux qu'il tue se portent assez bien.

.•. Le *Musical World* annonce que l'abbé Liszt est attendu à Londres pour le mois de mai prochain. Le célèbre artiste dirigerait lui-même la messe qu'il a composée pour la dédicace de l'église des Carmes Déchaussés, de Kensington, dont le P. Hermann, de l'ordre de Jésuites, son ami, est actuellement le recteur.

.•. Au meeting général extraordinaire de la Société Royale des musiciens de la Grande-Bretagne, tenu à Londres, une très importante modification a été introduite dans les statuts. Cette société était, jusqu'à ce jour, exclusivement réservée aux hommes; les dames qui ont pratiqué la profession de musiciennes pourront désormais en devenir membres. Les nombreux sociétaires présents au meeting ont applaudi au succès des « ladies » dont les titres sont ici incontestables.

.•. L'Africaine au stéréoscope. — L'*Africaine* vient de faire éclore la première série d'une publication de longue haleine qui offrira un grand intérêt de curiosité. Elle aura pour titre général : les *Théâtres de Paris*, et se composera d'une suite de tableaux appropriés au stéréoscope et reproduisant les principales scènes des pièces représentées sur ces théâtres. L'*Africaine*, par la splendeur de sa mise en scène, par son immense succès, s'offrait tout naturellement comme début à l'entreprise.

Un habile photographe a pris sur nature, à l'Opéra, les douze plus belles scènes de l'œuvre de Meyerbeer et les a rendues avec une merveilleuse fidélité. Costumes, attitudes, décors, relief, perspective, rien n'y manque, et l'illusion est complète. Ce n'est pas seulement l'avantage d'un passetemps agréable qui est à louer dans cette publication; la portée en est plus sérieuse et plus utile, en ce sens qu'elle créera une sorte de musée théâtral, dépositaire des éléments décoratifs qui auront servi à monter les pièces devenues célèbres. On peut donc prédire avec certitude un grand succès à MM. Habert et Lamiche, qui ont eu cette excellente idée et qui l'ont si habilement mise à exécution.

Douze scènes capitales de *l'Africaine* vont paraître ; ce sont :

Au 1er acte, scène III : Le chœur des Evêques. — Scène V : Nelusko et Selika devant le Conseil.

2e acte, scène II : Vasco de Gama dans la prison. — Scène IV : La grâce de Vasco apportée par Inès.

3e acte, scène I : Le vaisseau. — Scène II : Naufrage et envahissement du vaisseau.

4e acte, scène I : Entrée de Selika et marche indienne. — Scène IV : Serment de Nelusko. — Scène V : Cérémonie nuptiale. — Scène VI : Cortège des époux et ballet.

5e acte, scène I : Inès, prisonnière, amenée devant Selika. — Scène IV : Grande scène du Mancenillier.

Prix des 12 scènes coloriées transparentes. 18 francs.
— — coloriées à plat . . . 15 —
— — noir à plat . . . . . 12 —

En vente chez Schott frères.

Gand. — (*Correspondance particulière*). — Une jeune pianiste de Bruxelles, Mlle Jansen, s'est fait entendre avec succès, dimanche dernier, dans la belle matinée donnée par la Société royale des Chœurs. Elle a exécuté avec vigueur et aplomb l'andante et le finale du concerto de Mendelssohn.

Mlle Olivier, forte chanteuse, aimée du théâtre, a fait applaudir sa belle voix, conduite d'ailleurs avec discernement et habileté.

Un amateur, membre de la Société, M. R. Vande Waele, a chanté l'air de *Robert Bruce*, qui lui a valu de nombreux applaudissements.

La Société avait elle-même inauguré la matinée par l'exécution d'un joli chœur allemand : *Le Crépuscule*, de Hamma. Les *Proseries* (Malheur et Résignation) chœur de Gevaert, chanté par la Société au grand concours de Cambrai, ont valu une triple salve d'applaudissements à ses excellents interprètes. Il serait difficile d'exécuter cette œuvre avec plus d'énergie et d'expression.

Au Grand Théâtre, les représentations de Mlle Wertheimber ont succédé à celles de Mlle Artot, triomphalement terminées : la grande artiste a chanté en dernier lieu, et avec un immense succès, le rôle de Marguerite, de *Faust*. Mlle Wertheimber possède encore de très beaux sons graves, dont elle tire, dans certains rôles, le plus grand parti. L. V. C.

FRANCE.

Paris. — *Correspondance particulière*. — Il y avait salle comble et magnifique, samedi, à l'Opéra-Comique, pour la première représentation du *Voyage en Chine*, trois actes de MM. Labiche et Delacour, musique de M. François Bazin. Le public a ri de tout son cœur et applaudi avec frénésie, voilà la vérité : On est sorti enchanté et convaincu que le *Voyage en Chine* était un énorme succès. C'est un succès de théâtre, je le crois ; quant au succès de partition, je ne puis y croire encore, malgré toute ma sympathie pour M. Bazin, un musicien de premier ordre et le plus précieux maître de notre école de musique. Quelques lignes d'analyse me feront comprendre.

La pièce de MM. Labiche et Delacour, deux spirituels vaudevillistes, est une fantaisie burlesque digne du Palais-Royal, mais déplacée à l'Opéra-Comique. La scène se passe de nos jours, le premier acte à Paris, le second à Cherbourg et le troisième à bord d'un navire marchand. Pompery a deux filles; l'aînée, Marie, s'est laissé épouser clandestinement, à Rome, pendant un séjour fait chez une tante, par Henri de Kernoisan. Pompery fait rompre le mariage, mais les deux jeunes gens ne songent qu'à le renouer, solidement cette fois. Le papa Pompery est entêté; Kernoisan ne l'est pas moins, et la lutte entre ces deux caractères semblables forment le tissu d'une action fort comique. Kernoisan affirme à Pompery qu'il le forcera à lui donner sa fille. Pompery répond que, même la corde au cou, il dirait encore non. A l'aide d'un jeune gandin, qui a des protections au ministère de la marine, l'enragé papa obtient un ordre qui enjoint à Henri de Kernoisan, capitaine de vaisseau, de rejoindre l'escadre dans la mer de Chine. Là finit le second acte : la jeune Marie est désolée, Kernoisan, furieux, se décide à partir et, en se moquant, Pompery lui souhaite un bon voyage. Le troisième acte, où le burlesque est poussé à la dernière limite, se passe, comme je l'ai dit, sur un navire marchand. Avant de quitter Cherbourg, Pompery a voulu donner à sa famille le plaisir de passer une nuit à bord et de voir lever le soleil. Seulement, bien attrapé est notre homme quand il voit le capitaine du navire : c'est Kernoisan, qui lui affirme que la *Fulminante* vogue depuis la veille vers la Chine et qu'à Canton seulement il les débarquera. Les bourgeois sont furieux, le capitaine tient bon. Pompery, peu désireux de faire un aussi long voyage, organise une révolte à bord, mais la présence du capitaine appaise le tumulte, et le pauvre Pompery, jugé et condamné selon les formes du Code maritime, va être pendu ; on lui passe la corde au cou... Alors, Kernoisan lui demande s'il veut enfin lui accorder la main de Marie... « Embrassez-moi, mon gendre » se hâte de répondre le bonhomme. Vous comprenez que tout cela n'était qu'un jeu : Kernoisan avait donné sa démission pour ne plus quitter sa bien-aimée, et, d'accord avec un de ses amis, capitaine marchand qui lui avait cédé son navire pour vingt quatre heures, il avait joué au bonhomme Pompery la petite tragédie que je vous rapporte. Tout finit pour le mieux. Il y a dans cette pièce beaucoup de personnages ; entre autres, une sorte de M. Prud'homme, notaire à Pontoise, et qui ne veut pas aller en Chine parce qu'il a le lendemain une forte liquidation à opérer. C'est drôle, très drôle, à l'Opéra-Comique surtout; ce le serait moins assurément au Palais-Royal; à Favart, c'est étrange, c'est sans précédent, et l'on s'est amusé de la façon la plus bruyante.

Mais ce *Voyage en Chine* n'est pas du tout une pièce à musique; les morceaux sont péniblement amenés et font longueur pour la plupart; on sent que ce qu'il faudrait là ce seraient simplement de *petits airs nouveaux*, ou mieux encore de vieux refrains pour « entrées et sorties. » Cela n'a pas empêché M. Bazin d'écrire des pages très remarquables, des pages légères surtout, fort piquantes et tracées avec une parfaite habileté de style. Je citerai dans ce genre les couplets de Sainte-Foy : *Cinq cailloux, six cailloux*, qui sont délicieusement faits; le duettino entre Montaubry et Couderc : *Je suis Breton*, un mignon chef-d'œuvre de verve et de facture, enfin les jolis couplets de l'Aurore, au troisième acte. Comme morceaux de grande coupe, je ne trouve réellement à citer que le chœur des Matelots, qui ouvre le troisième acte; c'est une belle composition, une page de maître qui a été bissée avec enthousiasme. Le finale du premier acte ne signifie pas grand chose; celui du second est plus accusé et renferme une idée meilleure. Un duo entre Montaubry et Cico, le *duo des Aveux* contient deux phrases à grand effet qui ont motivé un *bis* général. L'ouverture a obtenu un succès retentissant et mérité; c'est une page où l'on reconnaît le musicien expérimenté. En somme, beaucoup de talent dans cette musique, *de la main*, comme on dit en style d'atelier, plus que de forte inspiration. Un tel sujet était difficile à traiter; beaucoup de compositeurs l'eussent refusé, car, je le répète, ce n'est nullement un opéra ; c'est un long vaudeville à grosses ficelles comiques ; c'est ce que l'on attendait des deux spirituels fournisseurs du Palais-Royal. Je constate un succès, j'applaudis pour ma part, mais en souhaitant vivement que l'Opéra-Comique n'entre pas dans cette voie, qui peut-être lui serait funeste, et qui n'est pas la sienne. Entre l'opéra-bouffe et le vaudeville il y a une énorme distance, le comique n'est pas le même et c'est une erreur dangereuse que de l'oublier. Espérons que le *Voyage en Chine* ne figurera que comme exception dans le répertoire, et que désormais on laissera les vaudevillistes aux scènes de vaudevilles dont ils font la joie et la fortune. La partition de M. Bazin a été achetée avant la représentation : M. Lemaire est l'acquéreur; on parle de 15,000 francs. C'est fort beau!...

Rien d'autre à vous dire. L'Opéra va nous donner le *Roi d'Yvetot*, ballet. Pour jeudi, *Martha* est annoncée au Lyrique, et la *Fiancée d'Abydos* a également fait son apparition au bas de l'affiche. Les Italiens semblent devoir éterniser les études de *Léonora*. Ce soir, aux Bouffes-Parisiens, première des *Bergers*, dont je vous rendrai compte jeudi prochain.

Les Fantaisies-Parisiennes ont repris le *Campanello*, après quelques jours de répétitions *sérieuses*. La pièce est moins longue, les mouvements sont plus brefs; enfin on rit beaucoup : la salle est presque chaque soir bien garnie, et la ravissante musique de Donizetti a décidément conquis nos amateurs. Ce n'est pas malheureux en vérité, vous me permettrez bien de le dire, en vous racontant simplement ce petit fragment de l'histoire parisienne du jour.

M. Verdi est à Paris ; il était l'autre soir à l'Opéra et samedi à l'Opéra-Comique; on l'a vu, on s'est réjoui ; *Simon Boccanegra* et la *Forza del Destino*, sont le sujet de toutes les conversations, sans compter certain *Roi Lear*, fantastique dont la réclame joue avec cette habileté que vous lui connaissez. Allons, tant mieux ! De beaux jours luiront encore pour la France. JULES RUELLE.

∴ Thérésa vient d'être réengagée pour trois ans à l'Alcazar; elle touchera 300 fr. par soirée, soit 9,000 fr. par mois, et 108,000 fr. par an. Donnez vous donc la peine d'avoir du talent, de la jeunesse, de la grâce, l'amour de l'art, le culte du beau, vous gagnerez peut-être bien une douzaine de mille francs; et si vous arrivez, comme MM^mes Lefèvre, Miolan, Cabel, etc., à demander 30,000 fr par an, il se trouvera des directeurs pour vous marchander, sans compter les sifflets qui pourront retentir à vos oreilles quand vous approcherez de l'âge de Thérésa.

∴ Dans la revue de M. le marquis de Massa, *les Commentaires de César*, représentée le 26 novembre à Compiègne, devant la Cour, *l'Africaine* ne pouvait être oubliée. Après quelques charges réussies sur l'œuvre célèbre, l'Industrie, sous les traits de Mme la marquise de Galiffet, s'écrie :

> Assez de plaisanteries sur *l'Africaine*,
> De Meyerbeer respectons la mémoire
> En assistant à son dernier succès,
> Dernier chef d'œuvre où rayonne sa gloire,
> Dernier adieu fait au public français.
> Ces opéras, que son génie inspire,
> L'auteur les lègue à la postérité,
> Et chaque son qui vibre de sa lyre
> Est un écho de l'immortalité.

⁂ La ville de Toulouse se montre fort hospitalière pour la musique de Gounod. Avec le *Faust*, qui n'est plus une nouveauté, on a donné *Philémon et Baucis* et la *Reine de Saba*.

⁂ L'*International* annonce que M. Carvalho songerait à monter cette saison, au Théâtre-Lyrique, le *Freyschutz* de Weber, non pas le *Robin des Bois* arrangé par Castil Blaze, mais le seul, le vrai, le complet chef-d'œuvre du maître. L'interprétation de l'œuvre originale serait confiée à Mmes Carvalho et Nilsson, et MM. Michot et Troy.

⁂ Le *Ménestrel* a consacré quinze de ses numéros à un travail très intéressant, intitulé : *La Nouvelle Allemagne. — Richard Wagner.* L'auteur, M. A. de Gasperini, (n° du 22 octobre) conclut par ces paroles prophétiques :

« ... Des idées fondamentales sur le drame, sur la forme définitive de l'œuvre d'art, ont été remuées par Wagner. Ces idées feront le tour du monde...

« Un mot rayonne au frontispice de tous les ouvrages de Richard Wagner ; ce mot est le verbe indéfectible, celui qui ramène les égarés, retrempe les faibles, recrée les sociétés, refait les civilisations, révolutionne l'art de fond en comble ; ce mot est VÉRITÉ ! »

⁂ Le célèbre ténor M. Steger a passé la semaine dernière à Paris, venant de Madrid, où il s'est fait entendre vingt-quatre fois dans l'*Africaine ;* il se rend à Milan, où il va créer le rôle de Vasco de Gama au théâtre de la Scala. Les autres interprètes sont Mmes Fricci et Fioretti, MM. Santley, Medini et Bagagiolo.

⁂ Le nom de Meyerbeer va illustrer l'une des nouvelles rues qui aboutiront à l'Opéra. Une enquête est ouverte sur le projet d'élargir la rue de la Chaussée-d'Antin, du côté des numéros impairs, depuis le boulevard des Capucines jusqu'à celle qui portera le nom de l'illustre compositeur.

⁂ Mme Escudier-Kastner est appelée en Hollande pour concourir à cinq grands concerts, qui doivent avoir lieu du 12 au 21 décembre. Utrecht, Amsterdam, Rotterdam et La Haye applaudiront successivement la célèbre pianiste, dont tout l'Europe a déjà proclamé le talent distingué.

⁂ Ascher, le pianiste compositeur le plus populaire, passera l'hiver à Paris pour y faire connaître ses dernières productions.

⁂ La liste des arrangements faits sur l'*Africaine* s'enrichit sans cesse de compositions nouvelles, dues aux meilleurs auteurs du genre. La semaine passée, la *Rêverie*, de Ch. Hess, a été publiée et accueillie avec une grande faveur ; il en est de même de la fantaisie de salon de Godefroid, qui paraît destinée au même succès que sa transcription de l'air du Sommeil ; de la troisième suite des *Beautés de l'Africaine*, excellents arrangements à quatre mains par Paul Bernard ; des *Fantaisies-Caprices*, de Favarger et Lysberg, et la deuxième suite des *Mosaïques*, de Valiquet. — Cette semaine doivent paraître encore les deux *Illustrations* de F. Liszt sur la Prière à saint Dominique, et la Marche indienne, dont l'annonce avait à l'avance excité un si vif intérêt.

⁂ M. Palianti vient de faire paraître une petite brochure fort curieuse, et qui est la première livraison d'une publication intitulée : *Petites Archives des Théâtres de Paris*, du mois de janvier 1855 au mois d'août 1865. Cette première livraison est consacrée à l'Opéra. On y trouve les noms de tous les artistes et employés de ce théâtre, au nombre de plus de 500 personnes, la date exacte de toutes les premières représentations, et, entre autres choses, un tableau indiquant, année par année, le nombre de représentations des ouvrages ayant composé le répertoire depuis dix ans.

Les ouvrages le plus souvent représentés dans cette période, sont les suivants : *la Favorite*, 157 fois ; *les Huguenots*, 145 ; *Robert le Diable*, 114 ; *Lucie*, 143 ; *Guillaume Tell*, 146 ; *le Trouvère*, 130. En somme, 55 ouvrages ont été donnés au public, dont 29 nouveautés, divisées en 18 opéras, petits ou grands, et 11 ballets. Dans un autre ordre de faits, on trouve aussi un curieux renseignement dans cette brochure : c'est une liste exacte des loges et fauteuils loués à l'année, avec les noms de leurs titulaires.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — La première représentation de l'opéra de Langert : la *Malédiction du Chanteur* a fait fiasco. Toutes les feuilles viennoises constatent la non réussite de l'œuvre.

Le célèbre ténor Roger est attendu ici. Il est engagé par Ullmann, pour donner un nouvel attrait aux concerts de Carlotta Patti.

Ullmann est parti avec ses artistes pour Pesth, d'où il reviendra à Vienne pour recommencer une nouvelle série de concerts. Les journaux sont unanimes dans leurs louanges à l'endroit de Mlle Carlotta Patti.

LEIPZIG. — Les concerts du *Gewandhaus* se succèdent avec leur régularité ordinaire et offrent tous les huit jours des programmes du plus grand intérêt. L'orchestre aussi est arrivé à une perfection rare, et c'est une grande jouissance de lui entendre interpréter les œuvres des grands maîtres ; au huitième concert, la symphonie héroïque a été exécutée d'une manière admirable, et nous ne croyons pas que nulle part on puisse retrouver le même élan, uni à tant de finesse et de précision.

Au même concert, M. Marchesi, le célèbre baryton, s'est fait entendre et applaudir, en chantant un air de Handel et deux airs de Mozart.

Une toute jeune pianiste, qui a à peine 14 ans, mais dont le talent est à la hauteur d'une grande artiste Mlle Krebs, a joué un concerto de Beethoven, une fugue de Handel et une fantaisie de Listz.

MUNICH. — A la suite du refus de Richard Wagner d'accepter l'ordre de Maximilien, le roi de Bavière a invité le célèbre compositeur à aller voyager quelques mois hors du royaume.

MUNIC. — Le projet du nouveau théâtre dont il est question depuis quelque temps, est définitivement arrêté. Le théâtre sera élevé dans une partie du palais de cristal.

S. M. le roi Louis II, veut tenir la promesse qu'il a faite à Wagner, de mettre en scène les *Nibelungen*, qui, comme on sait, sont divisés en 4 parties et forment 4 opéras, dont l'exécution aura lieu pendant quatre soirées successives.

On dit que Wagner aurait déjà engagé, à cet effet, un ténor et un baryton.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Alger, le 28 novembre, M. Louis-Jules-Dominique Colomyès, ténor d'opéra-comique, qui s'était produit à Liége, sans succès, en octobre dernier. Il venait de réussir à Alger.

— A Prague, le 23 novembre, M. Joseph-Léopold Zwonar, né le 22 janvier 1824, compositeur et directeur de l'Académie Sainte-Sophie.

— A Carolinenthal, le 20 novembre, à l'âge de 25 ans, M. Ignace Hynek, maître de concerts du prince Wittgenstein-Hohenstein, à Berleburg.

— A Milan, Mme Erminia Baveri, ex-artiste lyrique.

— A Madrid, le 1er décembre, M. Ventura de la Vega, né à Buenos-Ayres, le 14 juillet 1807, directeur du Conservatoire royal de musique (Notice dans *Gaceta musical* de Madrid, du 7 décembre).

Bruxelles, Imp. de J. SANNES et Cie, 4, rue des Finances, et montag. des Aveugles, 14.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

11me ANNÉE. Jeudi 21 Décembre 1865. N° 51.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 150, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

L'ESCLAVE,

Poésie de Théophile Gautier, musique de Amédée Cornac.

Meyerbeer devant le public (1).

Il serait bien malheureux, pour le compositeur, qu'on pût saisir à une première audition tout ce que renferme la partition d'un opéra en cinq actes et en donner une appréciation si complète, dans un seul compte rendu, qu'il n'y eût plus rien à y découvrir ni rien à en dire.

Plus qu'aucun autre, Meyerbeer est à l'abri de ce malheur. Il y a des compositeurs dont la musique est si simple de conception et d'agencement, et se comprend si facilement, qu'il suffit de l'entendre une seule fois pour la savoir par cœur. La seconde audition ne fait que confirmer les impressions de la première. D'autres, par appréhension de la banalité, par prétention à la science, font une musique obscure qui fatigue l'auditeur, en l'obligeant à prêter une attention trop soutenue et souvent sans résultat.

Meyerbeer s'est judicieusement placé sur la ligne qui séparait ces deux catégories de compositeurs. On comprend sa musique dès la première audition; mais on la comprend sommairement en quelque sorte. On en saisit les beautés saillantes et l'on se retire avec la satisfaction que laissent des impressions ressenties sans trop d'effort; mais, quoique l'ayant comprise et en ayant joui, on sent que bien des détails ont échappé qu'on découvrira une autre fois. Les auditions suivantes révèlent en effet des particularités techniques, vocales ou instrumentales, qu'on n'avait pas remarquées, ce dont on s'étonne, tant elles sont intimement liées au plan général. De là vient que les opéras de Meyerbeer sont ceux qu'on entend le plus souvent, non-seulement avec le même plaisir, mais encore avec un plaisir sans cesse renouvelé par d'intéressantes découvertes. De là vient que les œuvres du maître ont une si longue vogue et que la curiosité publique se prolonge, pour elles, bien au delà des limites qui lui sont assignées d'habitude par l'inconstance humaine.

Tel fut le sort de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète;* tel sera celui de l'*Africaine*, à plus forte raison peut-être, car la partition laissée par Meyerbeer comme un dernier témoignage de la puissance de sa faculté de conception offre, plus que ses aînées, cette abondance de détails qui captive l'auditeur et multiplie ses jouissances.

Nous n'avions pas exagéré, en rendant compte de la première représentation de *l'Africaine* à Paris, le mérite d'une partition que nous n'hésitâmes pas à considérer comme le chef-d'œuvre de son auteur. Ce qui prouve que nous n'étions pas allé au-delà de la vérité, c'est le succès sans exemple de *l'Africaine*, succès qui a dépassé les prévisions les plus favorables des amis du maître, et peut-être désappointé ses ennemis.

Ses ennemis, disons-nous, avait-il des ennemis, ce grand artiste qui semblait vouloir se faire pardonner son génie et sa gloire à force de bienveillance et d'urbanité?

Peut-on n'avoir pas d'ennemis après trente-cinq ans de succès éclatants, lorsque, durant une si longue suite d'années, on a occupé presque sans partage la scène lyrique et fait obstacle à une foule d'ambitions? A côté des témoignages d'enthousiasme qui ont accueilli l'*Africaine*, il y a eu des insinuations tout autres que bienveillantes, répandues à cette fin d'amoindrir la portée du triomphe posthume de Meyerbeer. *On* (cet être abstrait et mystérieux duquel il y a rarement quelque chose de bon à attendre). On voulait bien reconnaître que la partition de *l'Africaine* n'était pas sans mérite, mais ce n'était ni *Robert-le-Diable*, ni les *Huguenots*, ni le *Prophète*. On consentait seulement que ce fût du Meyerbeer de la seconde qualité. Des gens qui avaient déploré ouvertement la mort de Meyerbeer furent secrètement hostiles à sa dernière œuvre. On l'avait pleuré quand on croyait être débarrassé de lui. C'est ainsi qu'on pleure les morts illustres : c'est à la condition qu'ils ne reviennent pas. Quoi qu'en dise le proverbe, les absents n'ont pas toujours tort.

On avait donc pleuré Meyerbeer, tant qu'on avait cru n'avoir plus à attendre de lui de ces productions qui s'imposent à l'attention publique. Mais voici venir une œuvre accomplie qui va s'emparer de la scène lyrique, s'y maintenir et barrer le passage à d'autres ouvrages. Les amours-propres, les intérêts, leurs tenants et aboutissants se liguent pour faire à *l'Africaine* une sourde et perfide opposition. Les égratignures ne sont pas épargnées à une partition qui ne pouvait se faire pardonner sa haute valeur.

(1) *Extrait de l'Indépendance.*

Heureusement le public est juste; c'est bien de lui qu'on peut dire : « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude. » Ce puissant prince, de l'autorité duquel nous relevons tous, écrivains, artistes et critiques, ne se laisse pas égarer par les faux rapports. Vivement impressionné par les beautés de tout genre et sans nombre répandues dans l'*Africaine*, il a payé largement à cette œuvre d'élite le tribut de son admiration, sans s'occuper des attaques sournoises dont elle était l'objet. Il ne faut jamais s'inquiéter des critiques injustes; le bon sens de la masse en fait bonne justice. On peut lui faire apprécier le mérite d'une production de la littérature ou des arts qu'elle n'avait point reconnu d'abord; on peut la faire revenir d'un engouement inconsidéré pour une chose médiocre; mais jamais on ne parviendra à lui faire tourner le dos à la vérité et porter des jugements iniques. Les limites assignées par la rectitude des instincts de la conscience publique à l'influence de la critique sont à l'avantage de celle-ci, puisque, en lui laissant toute latitude pour le bien, elles l'empêchent de nuire. X. X.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Dimanche dernier, jour d'installation de Léopold II, le Théâtre Royal a rouvert ses portes, après un relâche de sept jours. Les *Diamants* étaient annoncés; mais, à son entrée, le public fut prévenu qu'un changement de spectacle aurait lieu, et, en effet, l'opéra *Si j'étais Roi!* a remplacé l'ouvrage d'Auber. Lundi, l'*Africaine* a fait sa sixième apparition, devant un auditoire énorme. L'enthousiasme des premiers jours s'est maintenu. Mardi, Mlle Marimon a chanté les *Noces de Jeannette*, avec un succès aussi flatteur que mérité.

Une cantate de circonstance : *le règne de Léopold II*, sera interprétée, samedi prochain, par les premiers sujets de la troupe.

∴ Une notice sur Albert Delin, facteur de clavecins, Tournaisien, dont aucun biographe n'a fait mention, vient de paraître dans le *Messager des sciences historiques*, de Gand. Cette notice est accompagnée d'un fac-simile de la marque du facteur belge, marque qui représente un génie ailé, avec les initiales A.-D. Elle est suivie de documents inédits sur un célèbre facteur de clavecins hessois, Jean Dulcken, fils d'Antoine, qui s'établit, vers le milieu du XVIIIe siècle, à Anvers, puis à Bruxelles, et dont les ouvrages sont aujourd'hui rarissimes, pour ne pas dire introuvables.

Ce travail, comme ceux que nous signalons trimestriellement, fait partie de l'ouvrage en cours de publication : *La musique aux Pays-Bas avant le XIXe siècle.*

∴ M. de Lannoy, de Mons, directeur de diverses sociétés de chant du Borinage, et auteur de plusieurs chœurs, devenus tous populaires, vient de remporter le prix au concours général de composition musicale à Dunkerque.

L'objet du concours était une symphonie militaire, d'après la nouvelle organisation des musiques militaires en France.

Un grand nombre de manuscrits avaient été adressés au comité du concours, et c'est à l'œuvre de notre compatriote qu'il a accordé la médaille en argent, grand module, en témoignage de la supériorité de son travail.

∴ L'AFRICAINE EN AMÉRIQUE — 1er décembre, première représentation à New-York. — Succès immense, *inouï*. — Applaudissements frénétiques. — Rappel des artistes après chaque acte. — 17,000 francs de recette.

∴ La 2e partie de *l'Africaine* est en vente chez Schott frères. C'est en quelque sorte le complément de l'œuvre du maître. Ce sont deux cents pages qui feront les délices des musiciens, car elles contiennent toutes les variantes écrites par Meyerbeer et les fragments qu'on a dû couper aux répétitions. L'excellente préface, de M. Fétis, explique tout cela. On doit complimenter les éditeurs d'avoir offert au public cette suite de *l'Africaine*, rare sujet d'étude pour les musiciens. Nous ne faisons qu'annoncer aujourd'hui la publication; bientôt nous en parlerons longuement, et nous espérons que nos lecteurs nous en sauront gré.

∴ On nous écrit d'Amsterdam : « Au dernier concert de M. Stumpf, s'est fait entendre avec le plus grand succès M. Martin Lazare, l'excellent pianiste-compositeur dont le *Guide musical* a déjà souvent parlé avec éloge. Dans un concerto de Ch. Mayer, et dans une fantaisie de sa composition, M. M. Lazare a déployé les qualités les plus solides qui distinguent un pianiste hors ligne. Rappelé avec énergie après la fantaisie, M. Lazare a joué encore un autre morceau de sa composition, qui lui a valu un redoublement de bravos. »

∴ Mlle Adelina Patti a terminé le 10 décembre ses représentations à Florence; du 14 au 22 décembre elle chantera au théâtre Regio, à Turin, et rentrera à Paris vers la fin du mois.

∴ Mme Rosa Csillagh a été engagée par la direction du théâtre de Madrid, pour la saison d'hiver, à raison de 8000 fr. par mois.

∴ Le ténor Charles Adam, du théâtre de Covent-Garden, est engagé au même théâtre pour y chanter le rôle de Vasco, de l'*Africaine*.

FRANCE.

PARIS. — (*Correspondance particulière.*) Le soir même où je vous expédiais ma dernière lettre, les Bouffes-Parisiens donnaient leur grande nouveauté de la saison. Pour mieux parler, je dois dire qu'ils livraient leur grande bataille; car je crois que c'était bien une action suprême qu'engageait le Théâtre Choiseul.

Je vous l'ai dit et expliqué naguère : tristes sont les affaires théâtrales à Paris. Or, les Bouffes ont des frais écrasants, des frais tels qu'il leur faut des succès pour subsister; je ne crois pas que le simple répertoire courant, quel que soit du reste son attrait, puisse produire assez pour maintenir sur le pied actuel un personnel aussi nombreux et si chèrement rétribué. Vous me direz : Pourquoi un tel bilan? Et je vous répondrai : Je l'ignore, car les Bouffes n'ont jamais gagné plus d'argent que lorsqu'ils avaient un personnel restreint et qu'ils offraient de simples actes. Mais les grandes *machines* ont créé les grands besoins, en même temps qu'elles nécessitaient de grands frais et produisaient de grands *fours*. Il est facile de s'expliquer les conséquences de ce système dangereux.

Donc les Bouffes avaient besoin d'un éclatant succès; je crois qu'ils viennent de l'obtenir avec les *Bergers*. Le premier soir, la bataille a été gagnée sur toute la ligne : jamais je n'avais entendu applaudir autant ni bisser autant de morceaux; c'était à croire que le public ferait recommencer tout l'œuvre.

L'affiche portait : Opéra-Comique. Le titre était bien appliqué. Pendant que l'Opéra-Comique impérial donnait une sorte d'opérette en trois actes, les Bouffes s'élevaient à la hauteur de l'Opéra Comique. Ce singulier jeu de bascule est digne de remarque. A quelle scène faut-il voter des éloges?...

Les *Bergers* sont faits sur une pièce à laquelle on ne peut nier une idée littéraire fort honorable. MM. Crémieux et Gille ont presque entièrement abandonné les anciens errements de la maison où *Orphée* chanta ses excentriques cantilènes. Ils ont cherché à faire quelque chose de sérieux, d'artistique, et franchement je les en complimente.

Le premier acte des *Bergers* se passe en plein règne

mythologique; c'est une adaptation de la touchante fable de *Pyrame et Thisbé*. Là, rien de bouffe; c'est presque du dramatique, et j'ai cru un instant que nous allions entendre le fameux *J'ai perdu mon Eurydice*. Le second acte nous montre les bergers Watteau; dans ce frais et riant tableau, tout est grâce et sourire; les auteurs ont mis dans ces deux actes de jolies scènes et des vers charmants. Le troisième est de la forte réalité moderne : il se passe chez un engraisseur du nom de Veautendon, lequel a gagné la palme au concours des bœufs gras et a baptisé son *élève* du nom de *Benoiton!* Ici les bergers et bergères ont des sabots garnis de paille, et ils chantent les douceurs de la soupe aux choux. La transition est brutale : après les houlettes, les rubans, les bergers couverts de satin, et les roses épanouies, on voit les bergers crottés et brutaux, une basse-cour, un bœuf enrubanné, et l'on entend des propos correspondants. Ce troisième est, dans son genre, fort bien réussi, mais j'avoue lui préférer les précédents : trop de réalisme à la clef. Cependant il a amusé le public et, sauf quelques longueurs, il termine logiquement et brillamment cette sorte de trilogie.

La pièce, quelque décousue qu'elle vous paraisse, a un lien. Vous raconter l'exil d'Eros sur la terre et les transformations de Myriame et Daphné, types des bergers amoureux, serait trop long. Je me contenterai de vous dire que MM. Crémieux et Gille ont habilement vaincu les difficultés d'un sujet prêtant peu à ce qu'on nomme l'intrigue théâtrale, et qu'ils ont écrit une pièce assez intéressante et pleine de jolis petits vers.

Quant à M. Offenbach, sa part est belle; à mon avis, les *Bergers* constituent réellement son chef-d'œuvre. Cela fourmille de délicieuses mélodies délicieusement écrites. Le musicien n'a jamais trouvé mieux ni accompagné aussi finement de charmantes inspirations. Les *bis* ont été nombreux, je vous l'ai dit, et mérités, je vous l'assure. C'est une partition bien intéressante que celle des *Bergers*, et je lui souhaite un long succès. Cela fera contrepoids aux fadaises excentriques de la *Belle-Hélène*, et j'ose croire que le compositeur y gagnera en renommée.

Le *Voyage en Chine* n'a pas eu de chance : de toute la semaine on n'a pu le redonner, par indisposition de Montaubry. Mon opinion n'a nullement varié sur cette œuvre, que l'Opéra-Comique n'eût pas dû représenter. Le répertoire a fait les frais de la huitaine.

Au Lyrique, *Martha* n'a pu non plus être donnée, par suite d'une indisposition de Michot : à ma prochaine lettre le compte-rendu. Les Italiens nous donneront cette semaine sans doute la *Leonora*, de Mercadante.

Les Variétés attirent toujours la foule avec la *Belle Hélène*, que Paris applaudit et que la province se permet de discuter. Quelle audace!... Nous aurons *Barbe bleue* cet hiver, et comme on flaire une nouvelle série d'affligeantes *cascades*, on verra si les *Bergers*, œuvre relativement sérieuse, auront produit un salutaire effet.

L'Opéra prépare le *Dieu et la Bayadère* et le *Roi d'Yvetot*. Le ténor Delabranche n'a plus reparu : Villaret a repris le *Trouvère*; élevez donc des ténors! Caron a l'autre jour chanté le Nélusko de l'*Africaine*; il s'en est convenablement tiré, mais vous comprenez que ce n'est pas Faure. On annonce pour cette semaine la rentrée de Mme Cabel à l'Opéra-Comique, et l'on annonce aussi l'engagement de Mlle Saint-Urbain au Lyrique. La Porte Saint-Martin travaille ferme à son drame musical : les *Chanteurs ambulants*.

Je veux vous dire quelques mots d'une excellente publication de la maison Brandus. Un beau volume m'est parvenu samedi, intitulé : *2e partie de* L'AFRICAINE. Ce sont les variantes de l'œuvre et toutes les pages coupées pour les besoins de la scène réunies en une partition. Offrir ce complément de l'œuvre de Meyerbeer aux artistes est vraiment fort artistique. Une préface charmante de M. Fétis illustre cette publication, que tous les musiciens voudront et devront avoir dans leur bibliothèque.

Les recettes des théâtres de Paris, pendant novembre, se sont élevées à 1,663,848 fr. 85 cent.; 61,703 fr. 76 cent. de plus qu'en octobre. La différence avec 1864 commence à diminuer. Espérons que tout va rentrer dans l'état habituel.

JULES RUELLE.

⁂ On écrit de Naples : « Le *Prophète* vient d'être donné au théâtre San Carlo avec un magnifique succès; les Napolitains ont proclamé le chef d'œuvre de Meyerbeer une des plus grandes créations du répertoire musical européen, et la *Revue théâtrale* dit que c'est un *puits de science et d'art*. »

⁂ L'*Echo populaire de Lille* contient une attaque très vive contre la *Belle Hélène*, qui vient d'être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est rude, peu parlementaire, mais rigoureusement juste.

« Dans la rue, aussi bien que dans la salle, nous répèterons bien haut, dit cette feuille, afin que les familles le sachent, et qu'elles ne tombent pas dans un bourbier, nous répèterons bien haut que la *Belle Hélène* est une œuvre aussi immorale que ridicule.

« Nous répèterons que les poses et les *cascades* qu'on y voyait à la première représentation étaient aussi impudiques que celles interdites dans les bals surveillés.

« Nous répèterons que les pères de famille s'indignaient tout haut de l'exhibition de tableaux érotiques qu'une jeune fille honnête ne pouvait regarder sans rougir. Et cela était tellement vrai que, pour donner satisfaction sans doute au mécontentement de tous, on a dû, à la seconde représentation, faire voiler en partie ces peintures grossières et graveleuses.

« Nous répèterons que le style débraillé de cette ignoble pièce n'a pas pour excuse l'originalité; le dévergondage des mots ne s'y couvre pas même du mérite de l'esprit.

« Les plaisirs publics, ceux surtout que paie la bourse commune, doivent avant tout être honnêtes; si le théâtre devenait à Lille une école de lubricité, il vaudrait mieux qu'il n'y eût plus de théâtre. »

⁂ Dans la représentation de *il Barbiere*, donnée à Rouen par la troupe italienne, on a particulièrement remarqué, dans le rôle de don Basilio, la belle voix de M. Agnesi. Excellent comédien, il n'est pas moins excellent chanteur, et il a détaillé avec talent le grand morceau de la *Calomnie*, après lequel il a été chaleureusement applaudi.

⁂ Il y a huit jours, le vicomte de Païva, accompagné d'un de ses compatriotes, est allé rendre visite à Rossini, qui, se trouvant légèrement indisposé, a d'abord exprimé son regret de ne pouvoir les recevoir. Les visiteurs ont insisté en disant qu'ils avaient à donner au maëstro des nouvelles d'un Portugais de ses amis.

Rossini les a reçus avec cette amabilité qui le caractérise. La conversation est tombée sur la musique : Rossini a demandé au compagnon du vicomte de Païva s'il était musicien; ce dernier a répondu qu'il chantait et qu'il connaissait plusieurs instruments : « Alors, dit le maëstro, c'est comme le roi de Portugal, dont j'ai eu l'honneur de voir le père l'année dernière. Je bois de temps en temps à sa santé un verre d'excellent vin de Porto qu'il m'a gracieusement donné. »

Le visiteur reprit : « Je suis le roi de Portugal. »

Rossini, surpris, voulut rendre à S. M. les hommages qui lui sont dus, lorsque le souverain, pour rompre toute pensée d'étiquette, s'est mis au piano et a joué le trio de *Guillaume Tell*, de même que le fameux duo, voulant ainsi prouver son admiration pour la souveraineté du génie. Puis, successivement, passant en revue la musique italienne, il a joué du

Verdi, du Donizetti, des morceaux de *Martha*, s'arrêtant par moment pour apprécier et comparer la musique ancienne et la musique moderne en musicien compétent autant qu'en prince éclairé. Ensuite, S. M. a demandé à Rossini la permission de lui envoyer l'ordre du Mérite, qu'il vient d'instituer.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — La direction de l'Opéra a renouvelé l'engagement de Wachtel pour une année, toujours à des conditions princières; elle lui a racheté également un mois de congé (le mois de mars) pour la bagatelle de quatre mille thalers, (fr. 15,000) dit on !

Mme Madedja Bagdanoff, la célèbre danseuse russe, commencera bientôt une série de représentations.

Le ballet *Flick et Flock* approche de sa 200e représentation; il subira à cette occasion un renouvellement total de décorations et de costumes.

.·. L'*Africaine* est encore en pleine vogue et déjà on étudie à notre opéra *Wanda de Doppler*.

Le répertoire de Mlle Orgeni s'accroît bien vite; à peine a-t-elle chanté Rosine, du *Barbier de Séville*, que déjà elle se fait applaudir dans *Faust*, de Gounod; son succès grandit avec chaque nouveau rôle qu'elle aborde.

Après Berlin, qui s'était réservé le droit de première représentation de l'*Africaine* en Allemagne, le chef-d'œuvre de Meyerbeer fait le tour de l'Allemagne.

A Cobourg, la première a eu lieu le 10 décembre, et a produit une immense sensation.

VIENNE. — Tandis que les journaux de la capitale font rentrer Mlle Ilma de Murska à Vienne, après une escapade très inattendue, une feuille de Berlin annonce sa mort, dont la nouvelle lui aurait été donnée par un télégramme de Venise, en date du 11 décembre.

.·. Tous les journaux entretiennent, depuis quelque temps, leurs lecteurs d'un acrobate qui joue, sur le piano, les variations sur *le Carnaval de Venise*, avec... une brosse à habit. C'est à Salzbourg (*horribile dictu*), et en présence d'une archiduchesse (!!!), que ce brosseur exerce sa coupable industrie.

.·. Le vice-maître de chapelle Herbeck, de Vienne, vient de découvrir un nombre considérable de manuscrits inédits, de F. Schubert, parmi lesquels se trouvent plusieurs chants et l'esquisse complète d'un opéra intitulé *Admet*, dont les paroles sont de Mayerhofer.

.·. Le nouveau théâtre *Harmonia*, pour lequel la comtesse Pasqualetti a obtenu un privilége, doit ouvrir ses portes le 10 janvier. Roger, dit-on, y est engagé pour trois mois.

.·. Un journal, parlant des concerts, très suivis à Vienne, de Mlle Carlotta Patti, constate l'habileté grande avec laquelle l'*impresario* Ulmann donne l'impulsion à la curiosité publique, et l'appelle « le véritable *Petit Caporal* des artistes... » Le mot pourra faire fortune.

MUNICH. — Au 3e concert de l'Académie musicale, nous avons entendu la 3e Suite pour orchestre de Fr. Lachner. Cette nouvelle Suite de notre grand musicien est aussi magnifique que ses aînées, qui ont déjà fait le tour de tout l'Europe, et même de l'Amérique. Elle se compose de six numéros : *Prélude — Intermezzo — Chaconne — Sarabande — Gavotte* — et *Courante*.

L'auteur, qui dirigeait l'orchestre, a reçu les ovations les plus sympathiques de la part de l'auditoire enthousiasmé.

.·. On lit dans la *Gazette de Bavière*, du 7 décembre : « Le Roi a employé la première journée, après son arrivée de Hohenschwangau à Munich, à prendre des informations au sujet des faits qui ont pu faire naître le conflit dont on a tant parlé dans les derniers temps. S. M. a entendu l'avis de plusieurs personnes qui sont parfaitement désintéressées dans cette question, et dont la fidélité et le dévouement à la Couronne sont au-dessus de tous les soupçons. Sur les explications qui lui ont été données, S. M. a résolu de faire exprimer, hier soir encore, à M. Richard Wagner le désir de le voir quitter la Bavière pour quelques mois. »

D'après la *Gazette d'Augsbourg*, la nouvelle de cette décision royale aurait produit la plus vive satisfaction dans beaucoup de cercles, et M. Wagner aurait quitté Munich dès le lendemain, dans l'après-midi. Les renseignements qui parviennent à la *Gazette d'Augsbourg* indiquent des sommes tellement fabuleuses que le séjour de M. Richard Wagner à Munich aurait coûtées à la liste civile du jeune Roi, que ce journal croit devoir renoncer à les communiquer à ses lecteurs.

LEIPSICK. — L'orchestre du *Gewandhaus* a joué au 9e concert la Suite pour orchestre, de H. Esser.

Cette œuvre, divisée en cinq numéros : (*Introduction, Andante pensieroso, Scherzo, Allegretto grazioso, Finale*, respire une fraîcheur d'idées, une *maëstria* qui charment autant qu'elles intéressent. A la beauté de la forme, vient se joindre celle de l'art, dont Esser possède jusqu'aux moindres secrets; on est heureux de le suivre dans les combinaisons les plus raffinées du contrepoint, et de l'entendre s'y complaire avec la plus grande clarté, sans prétention, ni raideur

L'exécution de la part de l'orchestre a été parfaite; l'auditoire sévère du *Gewandhaus* s'est départi de sa froideur habituelle et a exprimé son admiration par des applaudissements les plus enthousiastes.

.·. La Suite de Esser a été exécutée aussi au 4e concert du Gurzenich, à Cologne, et n'a pas obtenu moins de succès qu'à Leipsick. Ce que l'on admire le plus dans l'œuvre de Esser, c'est la fraîcheur d'idées, le naturel dans le travail scientifique et l'intérêt qu'offre son instrumentation.

.·. Le compositeur et violoniste Aug. Von Adelsburg vient de terminer un grand opéra en cinq actes, intitulé *Zriny*, auquel il travaille depuis plusieurs années, et dont il a fait également le texte. Il sera monté prochainement au théâtre national de Pesth.

.·. A Mannheim, les choristes du théâtre se sont mis en grève.

Dimanche dernier ils ont refusé de chanter, si on ne leur accordait l'augmentation de salaire réclamée.

Les conseils de quelques hommes conciliants ont décidé ces pauvres diables à reprendre leur charge habituelle.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Prague, le 4 décembre, M. Maurice Mildner, né à Turnitz, en Bohème, en 1812, chef d'orchestre de l'Opéra allemand, et professeur de violon au Conservatoire de musique. Parmi les élèves qu'il a formés, on peut citer en première ligne, M. Ferdinand Laub (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VI, p. 143).

— A Paris, le 13 décembre, à l'âge de 67 ans, M. Philippe-Charles Herz, musicien et ancien facteur de pianos.

— A Vittoria, le 7 décembre, M. Sébastien Yradier, compositeur espagnol.

— A Naples, le 17 novembre, M. Ferdinand Valente, né à Naples, le 14 juillet 1830, professeur de piano au Conservatoire de musique.

— A Hambourg, Mlle Johanna Lohmann, pianiste.

— A Paris, le 3 décembre, à l'âge de 25 ans, M. Félix Martin, directeur de la société chorale les *Enfants de Paris*, et professeur à l'Orphéon municipal.

Bruxelles. Imp. de J. SANNES et Cie, 4, rue des Finances, et montag. des Aveugles, 14.

11me ANNÉE. Jeudi 28 Décembre 1865. N° 52.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

NE RIEZ PAS,
ROMANCE,
Paroles de M. E. Cicile, musique de M. Gariel.

L'Africaine... il y a vingt ans.

Voici un feuilleton que Fiorentino écrivit dans le *Corsaire* du 28 mai 1845 sur l'*Africaine*, dont on commençait déjà à beaucoup se préoccuper. Juste à vingt ans de là (28 avril 1865) arriva seulement la première représentation de l'œuvre du grand maître. Triste destinée des choses de ce monde, qu'il s'agisse de l'homme de génie ou du simple critique! Meyerbeer et Fiorentino ne devaient plus être là, l'un pour assister à son nouveau triomphe, l'autre pour le raconter. Ils sont morts tous deux à quelques jours de distance, en mai 1864, Meyerbeer le 2 et Fiorentino le 31.

« Vous dites qu'elle est là, qu'elle est prête, que, si l'auteur voulait, on pourrait dès demain commencer les répétitions. Eh bien, moi, je ne le crois pas, je ne veux pas le croire, ou du moins n'en parlons plus, je vous en supplie, je ne veux plus en entendre parler.

« Voici quinze grands jours qu'on nous casse la tête de nouvelles contradictoires. Il arrivera — il n'arrivera pas — il est arrivé — il est chez le roi de Prusse. Les journaux ne peuvent plus y suffire. Je sais que M. Meyerbeer n'est pour rien dans ce jeu; mais le ballon n'en est pas moins lancé avec force. Deux cent cinquante Alsaciens au poignet solide, à l'estomac fidèle, embusqués à tous les coins de la presse, n'ont d'autre état que de se renvoyer le nom de Meyerbeer sur la raquette du fait-Paris. Jamais on ne vit plus effrayante consommation de réclames.

« Plus que tout autre, nous admirons le talent de l'auteur de *Robert-le-Diable*, nous honorons sa personne, nous serons les premiers à battre des mains lorsque sa partition nouvelle verra enfin le jour de la rampe. Mais c'est tenir aussi trop longtemps un opéra suspendu sur la tête d'une nation comme l'épée de Damoclès.

« Je trouve en vérité que ces despotes de l'harmonie, ces maîtres souverains et absolus de nos plus chers plaisirs traitent le public comme jamais tyran ne traita ses sujets. Voilà Rossini, le sublime égoïste, qui se frotte joyeusement les mains de nous voir dans l'embarras, et se rit de notre détresse. Le génie est une torche ardente que Dieu a mise à la main de quelques rares élus pour éclairer les peuples, et nul ne peut, sans crime, l'éteindre d'un souffle ou cacher la lumière sous le boisseau. Quand on a fait *Othello*, *Sémiramis*, et *Guillaume*, on n'a pas le droit de se bourrer de ravioli et de pêcher des goujons. Je voudrais qu'on pût condamner de tels hommes aux chefs-d'œuvre forcés à perpétuité — en leur votant, bien entendu, une liste civile de plusieurs millions et une petite royauté constitutionnelle si cela peut leur convenir.

« Si nous blâmons l'inaction des grands maîtres, que doit-on penser de celui qui s'obstine à ne pas livrer une partition terminée depuis longtemps, annoncée à son de trompe et attendue avec la plus vive impatience? L'avare qui garde en portefeuille ses billets de banque nous paraît cent fois plus excusable; s'il fait tort aux autres, ce tort est tout matériel et il en souffre tout le premier; mais l'auteur blasé par le succès, rassasié de gloire, riche de sa fortune acquise et de son patrimoine héréditaire, mais le compositeur à la fois savant et populaire qui tient sans cesse en éveil la curiosité d'un grand pays sans la satisfaire jamais, celui-là n'a droit à aucun ménagement, car il prive son prochain d'une des plus pures jouissances qui nous soient permises ici-bas et s'empare en quelque sorte de ce qui devrait être à tout le monde. C'est le cas, ou jamais, d'appliquer la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique.

« On dit que M. Meyerbeer a peur. C'est trop de modestie ou trop d'orgueil. Et d'ailleurs, plus il reculera le moment fatal, plus s'aggravera sans doute cette étrange panique. Qu'attend le célèbre maëstro? Telle qu'elle est, la troupe actuelle de l'Opéra nous paraît renfermer des éléments magnifiques de succès. Je le dis, parce que c'est ma conviction sincère, on a beau inventer tous les mois des virtuoses allemandes, douées de toutes les perfections imaginaires, on trouvera difficilement une femme qui réunisse, à un admirable talent de cantatrice, les hautes qualités dramatiques de Mme Stolz. Si M. Meyerbeer ne veut pas de Duprez, voici un jeune ténor dans toute la fraîcheur et la virginité de ses moyens, qu'on lui a enlevé tout exprès de Milan; s'il n'a pas assez de Gardoni, voilà Roger, qui ne demande pas mieux, dit-on, que de se mettre aux ordres du maître. Que veut-il donc, qu'espère-t-il donc, quelles sont ses prétentions, ses exigences, ses rêves? A-t-il découvert quelque part des prodiges inconnus, des voix surhumaines, des talents merveilleux? Qu'il le dise, on s'empressera de les engager; mais, pour Dieu, tâchons d'arriver à une solution quelconque.

« Je ne sache pas que *Don Juan*, le *Nozze di Figaro*, le *Mariage secret* aient été écrits pour des chanteurs irréprochables et tout à fait hors ligne. L'artiste s'en va, l'œuvre reste. Si un rôle a été faiblement rendu tout d'abord, il le sera mieux par la suite. *Guillaume Tell* a été primitivement confié à un homme qui en faisait admirablement valoir quelques parties et en sacrifiait d'autres, au point de nécessiter de fâcheux retranchements. Il était réservé à Duprez de révéler à la France étonnée un air magnifique, un des plus beaux

joyaux de l'immortel chef-d'œuvre. Le rôle de don Bartholo, dans le *Barbier*, a été d'abord joué par un comique de troisième ordre. Lablache est venu et en a fait une des plus belles créations du répertoire italien. Ni la *Norma*, ni la *Sonnambula*, ni la *Gazza* n'ont été écrits pour Mme Malibran. Mais Dieu réserve souvent aux compositeurs de pareilles surprises. Commencez par donner votre partition, et laissez faire la Providence.

« En un mot, si l'*Africaine* n'est pas un mythe, si le *Prophète* (1) n'est pas un affreux mensonge, nous supplions, nous conjurons M. Meyerbeer, pour sa plus grande gloire et pour notre tranquillité à tous, ou de donner le plus tôt possible un de ces deux ouvrages, ou d'y renoncer à jamais. »

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Toujours l'*Africaine* et ses lendemains avec Mlle Marimon ! L'artiste parisienne va nous quitter. Après avoir repris une à une les pièces où son talent a brillé de l'éclat le plus radieux, elle nous donnera, pour ses adieux définitifs, *Giralda*, que l'on dit une de ses meilleures créations, et le *Torréador*, où elle fait merveille, dit-on.

L'affiche du Théâtre-Royal a retiré l'annonce de la cantate patriotique dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Elle a peut-être bien fait. Depuis quelque temps, nous savons à quoi nous en tenir sur le chapitre des cantates improvisées.

⁂ La vogue s'est assurément attachée aux Concerts populaires de musique classique, sous la direction de M. Samuel; dimanche dernier, la salle du Cirque était remplie jusqu'aux combles.

La 3e symphonie de Mendelssohn (dite *écossaise*) ouvrait le concert d'une manière splendide, et nous adressons à M. Samuel nos plus chaleureuses félicitations sur l'excellente exécution de l'œuvre du maître allemand ; l'ensemble a été parfait.

L'*Andante con moto* et le *Menuetto*, de F. Lachner, deux perles fines détachées de l'écrin des deuxièmes suites pour orchestre du grand maître de Munich, et que tous les orchestres d'Allemagne ont inscrites dans leur répertoire, n'ont pas été moins bien rendus. L'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, seule a laissé quelque peu à désirer.

Outre les œuvres symphoniques que nous venons de mentionner, on a entendu le *Salvum fac Regem*, composé par M. Fétis à l'occasion de l'avénement de Léopold II, et exécuté pour la première fois, à Sainte-Gudule, lors du *Te Deum* du 17 décembre.

La composition de notre éminent directeur du Conservatoire a produit au concert le même effet imposant qu'à l'Église.

Nous avons réservé pour la fin le solo de cornet à pistons exécuté par M. Duhem, non pas pour la bonne bouche, mais pour protester contre l'introduction de pareils numéros aux concerts de M. Samuel, dont le programme porte en grandes lettres : *Concerts populaires de musique classique.*

Sans vouloir en rien amoindrir le mérite et le talent d'exécution de M. Duhem, que nous considérons même comme le premier cornettiste existant, il ne trouvera pas mauvais que nous nous recriions contre sa coopération aux concerts classiques. M. Samuel a pu constater, du reste, à la nature des applaudissements, d'où ils partaient, et il saura en faire son profit.

⁂ Samedi dernier a eu lieu, au Cercle Artistique, la reprise des séances de quatuors de MM. Beumer, Deswert, Barwolf et Debas. Nous aurons occasion de revenir sur ces intéressantes soirées de musique classique.

⁂ Un Gauthier Beethoven, né en Brabant, a été rencontré, aux Archives générales du royaume, dans un registre appartenant à la première moitié du *seizième siècle*. On sait que M. De Burbure a trouvé, il y a quelques années, la souche de la famille de l'illustre Louis Van Beethoven, au commencement du XVIIe siècle, dans un village aux environs de Louvain. La découverte de l'archiviste, qui est en même temps musicologue, recule donc d'un siècle la généalogie du grand compositeur.

⁂ La 2e séance de M. L. Brassin, consacrée à l'exécution de sonates pour piano, choisies dans l'œuvre de Beethoven, a eu lieu hier, mercredi. M. Brassin y a joué, avec une supériorité incomparable, la Sonate, op. 2, no 1 (Allegro, Adagio, Menuetto, Prestissimo), l'op. 26 (Andante con Variazioni, Scherzo, Marcia funebre, Allegro) et l'op. 109 (Vivace ma non troppo, Prestissimo, Andante con Variazioni)

⁂ Une jeune et intéressante pianiste, Mlle J. Fauré, organise en ce moment un concert sous le patronage de la haute société bruxelloise.

Mlle Fauré a étudié le piano en amateur avec Emile Prudent et d'autres maîtres distingués ; des revers de fortune l'ont décidée d'entreprendre la carrière artistique, et ses premiers débuts ont été accueillis de la manière la plus sympathique.

Les journaux du Midi sont pleins d'éloges à l'endroit de la jeune artiste ; nul doute que les amateurs et la presse bruxelloise ne ratifient complétement leur jugement favorable.

ANVERS. — Le grand concert vocal et instrumental de la Société royale de la Grande Harmonie est fixé au 3 janvier prochain ; on y entendra Mme J. Gräver, l'élégante pianiste, qui a coopéré avec tant de succès à la dernière séance de musique classique, et Mlle Marimon, la charmante cantatrice de la Monnaie.

GAND — (*Correspondance particulière.*) Nous avons eu, la semaine dernière, la première représentation du *Capitaine Henriot*. L'œuvre de Gevaert a obtenu franc succès. Le premier acte, si remarquable au point de vue du mérite musical, a presque passé inaperçu ; on aurait dit que le public voulait réserver tous ses applaudissements pour le second et le troisième actes. Ici, tous les morceaux ont été chaleureusement applaudis, plusieurs même ont été bissés. Le public, instruit de la présence de l'auteur, n'a pas voulu se retirer avant de l'avoir vu paraître sur la scène.

L'interprétation cependant avait laissé à désirer. MM. Fabre (Mauléon), Marchot (Don Fabrice), Emmanuel (Bellegarde) et Mmes Vronen et Dartaux ont convenablement rempli leurs rôles. Malheureusement, le faible organe de cette dernière artiste n'a pu dominer l'orchestre dans d'importants passages. On doit faire le même reproche à la voix de M. Grillon (Capitaine Henriot), baryton en représentation. Enfin, le talent de Mme Barreyre, seconde dugazon, est encore bien novice.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Singelée, a consciencieusement interprété l'œuvre de notre célèbre compatriote.

⁂ Une cantate sur l'avénement du Roi, composée par M. Ch. Miry, et exécutée au Grand Théâtre, inspire au *Journal de Gand* les réflexions qui suivent :

« Dans les arts, tout est heur et malheur ; il y a des artistes de mérite qui, après avoir eu tous les succès du monde, n'ont encore pour toute recommandation que leur mérite, lorsque d'autres, moins bien recommandables de ce côté-là, portent des marques visibles de la faveur du souverain. Qui croirait que Miry, dont la musique est populaire, dont les opéras ont été joués avec succès sur trois des plus grandes scènes du pays, n'a pas encore la distinction qu'ont obtenue nombre d'artistes qui ne sont que des exécutants ! Tel est décoré pour avoir bien joué dans les concerts la musique

(1) Représenté pour la première fois à Paris, le 16 avril 1849.

d'un maître, qui a fait cette musique, et qui n'a encore rien à la boutonnière.

« Au début d'un règne, il est de bon goût pour un prince d'acquitter les dettes oubliées de la reconnaissance du pays. »

L. V. G.

⁂ La cantate flamande composée par M. L. Van Gheluwe pour le grand concours, sera exécutée au grand concert que la *Société des Chœurs* donnera le 11 janvier prochain.

⁂ On écrit de Saint-Pétersbourg : « Un nouvel opéra d'un compositeur russe, M. Siérow, *Rogniéda*, fait courir tout Saint-Pétersbourg au théâtre Marie. M. Siérow, déjà avantageusement connu dans notre monde musical par son premier opéra de *Judith*, vient de prendre, par son nouvel ouvrage, la première place parmi nos compositeurs. Au dire des juges compétents, *Rogniéda* est un chef-d'œuvre. Mon impression personnelle me porte à partager cette opinion et à déclarer que, dans tous les cas, le nouvel opéra de M. Siérow est ce qu'il y a de plus beau dans ce genre dans l'art musical russe. Le sujet de *Rogniéda* est tiré de l'époque de Wladimir avant sa conversion au christianisme, et la pièce est montée avec un luxe inouï et une vérité historique tout à fait satisfaisante. »

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — J'ai à vous rendre compte, avant tout, de la représentation de *Martha*, au Théâtre Lyrique, représentation qui a eu lieu devant un public d'élite, et qui a complétement réussi. *Martha* est, par ordre de mérite, le second ouvrage de M. de Flotow : après l'*Ame en peine*, chef d'œuvre d'inspiration mélodique, c'est *Martha* que le plus on estime. La mélodie est abondante dans ces quatre actes; elle n'est pas d'une distinction ni d'une originalité aussi soutenues que dans l'*Ame en peine*, mais elle est vraiment gracieuse, variée et, sous le rapport du rhythme, très entraînante. On doit considérer cette partition comme française, malgré quelques escapades à l'italienne, qui se trouvent dans les morceaux les moins réussis, du reste. Les charmantes pages de l'œuvre ont eu leur succès ordinaire, je veux parler du chœur du *Marché*, de la fameuse romance de la *Rose*, du délicieux quatuor des *Rouets*, bissé d'enthousiasme, enfin l'air de Lyonel; le public du Lyrique n'a pas moins applaudi *Martha* que celui des Italiens et que nos publics provinciaux. Plusieurs modifications avaient été apportées par les auteurs : ils ont pris quatre fragments de l'*Ame en peine*, que de leur mieux ils ont soudés à *Martha*. Pour la majorité du public, cela n'a été qu'un nouvel élément de succès; pour les personnes connaissant bien les deux œuvres, l'impression a été généralement différente. Enfin, le Théâtre Lyrique tient une source de recettes : l'œuvre a plu, l'exécution aussi.

Pourtant, j'ai trouvé que cette exécution laissait passablement à désirer. Ensemble excellent, quoique trop bruyant, trop verdien; excellent aussi, Troy dans le rôle de Plunkett; mais Michot et Mlle Nilsson ne m'ont nullement satisfait. Michot ne chante pas avec assez de franchise cette musique : l'émission est timide. Mlle Nilsson a été gâtée par le public et la presse : elle avait des défauts dont il fallait la corriger; on l'a traitée en Jenny Lind, et elle possède toujours ces défauts; trop tôt on a voulu la proclamer étoile — c'est une des absurdités parisiennes, cela — et je crains fort que cet enthousiasme prématuré, dont on reviendra, ne nuise à son avenir. Ce serait dommage, car il y a chez elle une voix délicieuse, une grande facilité de vocalisation et déjà du talent. Mme Dubois (Nancy) aurait été excellente avec plus d'entrain. Chœurs et orchestre très remarquables, à part toujours une ardeur trop grande. On attend la *Fiancée d'Abydos* dans la semaine.

Samedi, Mme Cabel a fait sa rentrée à l'Opéra-Comique, dans l'*Ambassadrice*. Vous comprenez que la célèbre artiste a reçu un accueil enthousiaste : depuis longtemps une cantatrice comme elle n'avait été entendue à Favart. En entrant, le croiriez vous, elle avait peur, elle tremblait comme une débutante. A partir du second acte, cette émotion a disparu, et Mme Cabel a été étourdissante de verve et de talent. La femme a un peu maigri, ce qui ne lui va pas mal; la voix est toujours d'une merveilleuse limpidité, c'est une voix d'enfant. Capoul a eu beaucoup de succès dans le rôle de Bénédict; Bélia manque un peu de légèreté dans celui de Charlotte. Une nouvelle base comique, Falchieri a débuté en Fortunatus : voix suffisante, joli talent de comédien, chanteur habile; c'est, je crois, une très bonne acquisition pour l'Opéra Comique, qui pourra enfin donner un peu de repos à ce bon Nathan. Si l'on pouvait de même trouver un trial jeune, qui chanterait à la place de Sainte-Foy!... Le *Voyage en Chine* fait beaucoup d'argent; cela est le plus grand éloge que je puisse écrire de l'œuvre.

Plus de *Forza del destino* à l'Opéra, pour le moment du moins; les fanatiques se consolent, en disant que ce sera pour plus tard. On assure, par exemple, que Verdi va écrire pour notre première scène un *Don Carlos*, paroles de MM. Méry et Du Locle; nous le verrons. Un bruit qui commence à prendre de la consistance, c'est celui d'une reprise de *Don Juan*, de Mozart, avec Faure et Naudin; il paraît que décidément on ne veut rien des Français vivants; quant aux morts, il y a longtemps qu'on les oublie.

Les *Bergers* attirent la foule aux Bouffes. Les Fantaisies Parisiennes marchent toujours avec le *Campanello*, et vient de donner une nouveauté de MM. Jonas et Mestepès : les *Deux Arlequins*. J'allais omettre de mentionner une reprise de *Maria di Rohan* aux Italiens. C'était pour le début de Mmes Zeiss et Calderon, contralto et soprano : le succès a été surtout pour Delle Sedie et Nicolini. On attend Adelina Patti, qui chantera la *Gazza*, que depuis longtemps on n'a entendue. Il est question aussi de monter *Il Templario*, de Nicolaï.

A-t-on dit à Bruxelles que notre Opéra vous reprenait Morère? C'est un bruit qui court ici. JULES RUELLE

BORDEAUX. — Le grand opéra règne en maître ici, présentement. MM. Wicart, Coulon, Roudil forment le meilleur trio que nous ayons eu depuis longtemps.

On monte un nouvel opéra, le *Giaour*, dû à M. Hermann, maître de ballet. — Les trois artistes précités et Mme Charry rempliront les rôles principaux de la nouvelle œuvre, dont on dit beaucoup de bien.

On parle également de la prochaine apparition de l'*Africaine*, et de l'arrivée probable de Mme Miolan-Carvalho.

⁂ Léon Duprez, fils du célèbre ténor, est en ce moment en Italie, où il doit débuter comme baryton.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Von Edelsberg, du théâtre de Munich, commencera au premier jour une série de représentations au Théâtre Royal; la jolie et intéressante artiste chantera les rôles de Fidès du *Prophète*, d'Angela du *Domino noir*, et d'Orphée dans l'opéra de Gluck.

Mlle Artot, de son côté, fera sa réapparition au commencement de janvier. Dès à présent on se fait inscrire au bureau de location pour les représentations de cette cantatrice, dont les Berlinois raffolent.

L'*Africaine* et les représentations de Mlle Orgénie, qui est devenue en peu de temps l'enfant chéri du public berlinois, maintiennent la foule à l'Opéra, à une époque où les années précédentes la direction faisait à peine ses frais. Les 7e, 8e, 9e représentations du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer ont eu lieu devant le maximum de spectateurs que la salle

peut contenir, et les inscriptions au bureau de location vont jusqu'aux 14e et 15e.

LEIPZIG. — Le 19 décembre a eu lieu la première représentation de *Loreley*, opéra de Marx Bruch, dont les journaux font grand bruit depuis sa première apparition.

Les espérances qui s'attachaient à cette première exécution sur notre scène ont été complétement déçues ; le jeune compositeur a apporté beaucoup de soins à l'ensemble de son œuvre, et lui a donné une couleur locale très caractéristique ; mais, en détaillant numéro par numéro, on sent le travail pénible de l'enfantement ; point d'inspiration, point de vie, point de discernement dans le caractère des différents rôles ; tout est écrit d'une manière uniforme, boursoufflée, qui énerve et fatigue.

.˙. M. et Mme Marchesi, du Conservatoire de Cologne, ont donné le 20 et le 22 de ce mois deux concerts historiques qui ont complétement réussi ; nous y reviendrons.

VIENNE. — La deuxième série des concerts d'Ullmann est terminée. Les artistes viennois, MM. Hellmesberger, Eppstein, Rœver, Richard Lévy, Hoffmann et le bouffe Ronconi ont concouru avec les artistes habituels du célèbre impresario à rehausser l'éclat de ces soirées, qui laisseront à Vienne le souvenir le plus agréable et le plus indélébile à la fois.

Avant de quitter Vienne, Ullmann a tenté encore quelques concerts au théâtre An der Wien, avec le concours de Roger, le célèbre ténor, et le succès le plus complet couronne la tentative ; les recettes sont toujours colossales !

.˙. Le 14 décembre a été donné, au théâtre An der Wien, une opérette de M. Ad. Müller, intitulé *Henri IV*. M. Müller est attaché depuis 40 ans à ce théâtre en qualité de chef d'orchestre.

.˙. Le nouveau théâtre (Harmonie-Theater) dont MM. Strakosch et Kratz seront les directeurs, sera inauguré le 15 janvier.

Parmi les artistes engagés, nous voyons figurer les noms de Adelina Patti, Roger, Potessini (?) Scalese.

DRESDE. — La première représentation de *l'Africaine* de Meyerbeer est ajournée jusqu'au mois de mars prochain. La grandeur de l'œuvre impose forcément une préparation extraordinaire, et les nombreuses précautions artistiques qu'on est obligé de prendre pour en assurer la bonne exécution ralentissent la marche naturelle des études.

MUNICH. — Mme Schnorr de Carolsfeld, une des plus célèbres cantatrices, dont la supériorité artistique est généralement reconnue et appréciée, vient d'arriver à Munich. Elle est attachée au nouveau Conservatoire de musique, comme professeur de chant. Le choix est heureux et promet pour l'avenir.

En mettant son talent au service de la jeunesse et du développement de l'art, Mme Schnorr ne fait que répondre à la dernière volonté de son mari défunt, dont elle conserve respectueusement la mémoire.

.˙. La *Gazette d'Augsbourg* publie la lettre suivante, relative à l'affaire Richard Wagner, dont nous avons annoncé le départ de Munich, par suite d'un ordre du Roi :

« Nous sommes en mesure de pouvoir déclarer aux amis de la vérité que Richard Wagner ne répond pas pour le moment aux accusations dirigées contre lui, et que la *Gazette d'Augsbourg* a reproduites, parce que le calomnié ne croit pas avoir le droit d'anticiper sur les actes de son éminent protecteur, en ce qui concerne la justification publique qu'il est autorisé à attendre, d'après les assurances qui lui ont été données personnellement. — Dr G. C. WITTSTEIN ; ADALBERT KILP, avocat. »

Cependant Richard Wagner proteste hautement contre les articles que la *Gazette d'Augsbourg* et diverses autres feuilles ont dirigé contre lui. A l'en croire, le roi n'aurait pas cessé de lui témoigner la plus vive amitié. Ce qu'il y a de certain, c'est le départ du célèbre compositeur, qui va, dit-on, se retirer pour quelque temps à Genève, et il n'est pas moins vrai d'un autre côté que le premier opéra qu'on donnera dans la nouvelle salle du Palais de Cristal sera les *Niebelungen*, de Richard Wagner. En outre, un arrangement a été conclu avec lui pour la représentation de *Tristan et Isolde* dans cette salle. L'exil du maître n'est donc pas bien sérieux.

.˙. Mme Szarvady, remise de son indisposition, qui l'avait obligée d'interrompre son voyage, a donné deux concerts à Francfort-sur-Mein.

Mme Clara Schumann donne des concerts dans le nord de l'Allemagne ; elle est en ce moment à Konigsberg.

Ces deux pianistes doivent se faire entendre encore cet hiver à Paris.

.˙. Stockhausen est engagé par la Société philharmonique de Saint-Pétersbourg, pour chanter dans deux concerts.

Le célèbre chanteur profitera de son séjour en Russie pour organiser des concerts dans quelques grandes villes.

.˙. C'est la musique militaire autrichienne sous la direction de Strebinger, actuellement en garnison à Prague, qui ira donner des concerts à Paris ; des démarches sont faites auprès de l'Empereur pour obtenir le congé nécessaire.

.˙. Liszt compose une messe qui sera exécutée lors du couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie.

HOLLANDE.

L'Association néerlandaise pour la propagation de la musique a statué, dans son assemblée du mois d'octobre, qu'elle offrira un *Ducaton d'or* (fr. 11-50) à titre d'honoraires, à l'auteur (soit hollandais ou étranger) de chaque nouvelle œuvre, d'une certaine importance, qui serait exécutée dans l'une de ses 14 sections correspondantes dans les Pays-Bas.

On sait que cette Association intervient depuis longtemps dans la publication des grandes œuvres, qu'elle a pris sous son patronage.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Les concerts de M. Arditi se poursuivent avec un plein succès ; cet éminent chef d'orcheste sait donner à ses programmes tant d'intérêt et de variété, que les amateurs lui en savent gré et se rendent en foule à son appel. — Des œuvres du plus grand mérite y sont interprétées avec le même soin, le même fini que dans les meilleurs concerts ; les premiers artistes-exécutants s'y font entendre ; que peut-on désirer de plus.

Le 15 janvier recommenceront les concerts des lundis (*monday popular concerts*), sous la direction de M. Arth. Chappell.

Parmi les artistes engagés pour ces concerts, on cite MM. Strauss et Joachim, violonistes, Piatti, violoncelle, Mme Aratella Goddard et Charles Hallé, pianistes.

.˙. Le Théâtre Royal d'Edimbourg, détruit en janvier dernier par un incendie, vient de rouvrir ses portes ; il a été considérablement agrandi, et l'aspect extérieur de même que la décoration et le confortable intérieurs ne laissent rien à désirer.

Bruxelles. Imp. de J. SANNES et Cie, 4, rue des Finances, et montag. des Aveugles, 14.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 4 Janvier 1866. N° 1.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :

DIS MOI,

Paroles de Maurice Wille, musique de Ferdinand Berré.

L'Art Harmonique aux XIIe et XIIIe siècles,

PAR E. DE COUSSEMAKER,

Membre correspondant de l'Institut.

Voici un livre capital. A l'heure qu'il est, il doit avoir fait une sorte de révolution dans le monde des érudits. Grâce à de récentes découvertes, l'origine et les développements de l'art harmonique sont étudiés et saisis. En même temps, surgissent une foule de particularités restées inconnues et du plus haut intérêt pour l'histoire musicale au moyen-âge.

Le livre comprend trois parties : la musique harmonique, les musiciens harmonistes et les monuments.

Dans la première partie, l'auteur expose l'origine, la constitution et les premiers développements de la musique harmonique moderne. Il y signale, entre autres, quatre périodes: la période originaire, la période d'essais des signes de valeur temporaires, la période d'amélioration et de fixité dans les signes, la période franconienne. Puis, il détermine le caractère des divers genres de compositions, et il en examine la contexture mélodique, harmonique, tonale et rhythmique.

Avant la découverte du manuscrit, que je décrirai plus loin, on ne connaissait pas de quadruples, ou compositions à quatre parties. Ce manuscrit en contient dix-neuf, dont un du célèbre Pérotin.

Bien plus, l'existence du contrepoint double, au xiiie siècle, que M. Fétis s'est opiniâtré à contester, est démontrée victorieusement par M. de Coussemaker. La disposition diapasonale des diverses espèces de voix dans les compositions harmoniques, les renseignements fournis par Jean de Garlande, Walter Odington et un anonyme du *British Museum*, et trois compositions en contrepoint double du manuscrit de Montpellier, servent à corroborer la thèse de l'écrivain.

Le chapitre relatif à la tonalité offre encore des données extrêmement curieuses. Une tonalité, entièrement distincte de celle du plain-chant, et que M. de Coussemaker appelle tonalité moderne, existait, suivant lui, dans les chansons populaires du xiie et du xiiie siècles. Elle était inhérente à la musique des peuples du Nord, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer la difficulté qu'éprouvèrent Charlemagne et ses successeurs à faire adopter le chant romain.

La deuxième partie, qui peut être considérée comme la plus neuve, est consacrée aux musiciens harmonistes, que l'auteur divise en trois classes : les déchanteurs, les didacticiens et les trouvères.

Dans la crainte de dépasser les limites qui me sont assignées, je me bornerai à donner un résumé sommaire de chaque chapitre de cette partie de l'ouvrage.

Chap. I. — *Déchanteurs.* — Les déchanteurs différaient des trouvères et des divacticiens, en ce qu'ils étaient à la fois compositeurs, chanteurs et organistes. Rôle secondaire que leur fait tenir M. Fétis. Dès le xiie siècle, toutes les contrées de l'Europe avaient des déchanteurs habiles. Déchanteurs de Notre-Dame de Paris. Déchanteurs picards, bourguignons, anglais, italiens, espagnols, allemands et belges.

Chap. II. — *Compositions des Déchanteurs.* — Pérotin, surnommé le Grand, auteur d'*Organum* purs, de triples, de quadruples. Anonyme espagnol auteur d'un quadruple avec hoquets. Anonyme de Reading, auteur d'un canon à six parties.

Chap. III. — *Les didacticiens considérés comme compositeurs.* — Les didacticiens citent pour exemples, dans les traités, des fragments de compositions qu'on trouve en entier dans le manuscrit de Montpellier. Exemples du traité de déchant vulgaire, des traités de Francon de Paris, de Francon de Cologne, d'Aristote, de plusieurs anonymes. Preuves d'où résultent que les didacticiens étaient en même temps compositeurs.

Chap. IV. — *Compositions des didacticiens.* — Compositions de l'auteur du « Traité de déchant vulgaire; » de Jean de Garlande; de Pierre de La Croix; du nommé Aristote; de Francon de Paris; de Francon de Cologne; de Walter Odington; de Pierre Picard; de Jean de Bourgogne; d'un anonyme de Paris; de deux anonymes de St-Dié.

Chap. V. — *Trouvères harmonistes.* — Suivant M. Fétis, les trouvères étaient seulement mélodistes. Le manuscrit de Montpellier fournit la preuve qu'ils étaient harmonistes. D'après M. Th. Nisard, les mélodies des trouvères étaient toutes le résultat d'une création harmonique. Erreur de ce système. Les trouvères étaient harmonistes et mélodistes.

Chap. VI. — *Compositions des trouvères harmonistes.* — Plusieurs compositions du manuscrit de Montpellier ont pour auteurs, d'une manière certaine, les trouvères suivants: Adam de La Hale; Gilon Ferrant; Jehan de Le Fontaine; Moniot d'Arras; Moniot de Paris; le prince de Morée; Thomas Herriers; un anonyme de Cambrai; des anonymes d'Artois. D'autres, avec moins de certitude, mais très vraisemblablement, appartiennent à Andrieu de Douai; Gillebert de Berneville; Jacques de Cambrai; Jocelin de Bruges; Jacques de Cysoing; Audrefoi le Bâtard; Jean Fremau; Baude de la Kakerie; Blondeau de Nesles; Colart de Boutellier; Gautier d'Argies; Gautier de Soignies; Guillaume le Vinier; Jean Bodel; Jean de Neufville; Jean Erart; Jean le Cunelier; Martin Béguin. Quelques trouvères ont composé

des poésies latines, Adam de La Bassée, Jongleurs. Ils semblent aussi avoir composé de la musique harmonique. Pièces qui peuvent leur être attribuées. Conclusion.

N'y a-t-il pas là une mine vierge à exploiter pour les archéologues?

Je viens de citer le nom de Jehan de Le Fontaine, parmi les trouvères harmonistes. On connaît trois trouvères tournaisiens : Gautier, Jacques et Jehan de Le Fontaine. Ce dernier étant le seul des trois qui ait composé des poésies chantées, c'est à lui que M. de Coussemaker attribue le motet à trois parties du manuscrit de Montpellier, où l'auteur se déclare natif de Tournai, dans les vers suivants :

> Quant se départ la verdure des chans,
> El d'yver neist par mesure frois tans,
> Cest *treble* fis accorder à ij chans
> Que primes fis malgré les mesdisans,
> Qui ont menti que je les aportai
> De mon païs, ce est drois de Tornoi.
> Diex! ils ont menti, bien le sai,
> Pour ce qu'il ont ausage que chant
> Sache trover concordant....

Il en résulte évidemment que la ville de Tournai possédait alors des musiciens renommés, habiles surtout dans l'art harmonique. Dans les relevés de comptes de dépenses des rois de France, on trouve dans une « Ordonnance de « l'ostel de Philippe IV dict le Bel, » datée de 1285, les noms de trois chantres à déchant, auxquels on donnait le titre de « clercs de la chapelle » : ces noms sont ceux de Thomas de Beis, Jehan de Le Fontaine et Raoul de Maante. Ce Jean de Le Fontaine est-il le même personnage que le trouvère tournaisien? rien ne le prouve, dit l'auteur, mais on est disposé à le croire.

La troisième partie de l'*Art musical aux* XII

La troisième partie de l'*Art musical aux* XIIe *et* XIIIe *siècles* contient une série de cinquante-et-une compositions à deux, trois et quatre parties, choisies parmi les 340 dont se compose le manuscrit de Montpellier, comme les plus propres à faire apprécier l'état de l'art. Jamais, je crois, une collection de cette importance n'a vu le jour.

Dans un appendice apparaissent : 1° les textes seuls des compositions harmoniques de la troisième partie ; 2° la table des compositions contenues dans le manuscrit de Montpellier; 3° la liste, par ordre alphabétique, des pièces du même manuscrit; 4° des notes et éclaircissements sur les compositions insérées dans la troisième partie.

Telle est, en raccourci, la publication de M. de Coussemaker. C'est un travail complet, non-seulement sur les compositions harmoniques aux XIIe et XIIIe siècles, mais sur les initiateurs de l'art harmonique, art alors tout nouveau. Livre de première main, entièrement basé sur l'investigation des sources originales, il s'adresse non-seulement aux amateurs de l'histoire musicale, mais aussi à ceux qui s'occupent de la littérature des trouvères, de l'étude de la langue et des mœurs de cette époque. La lumière étant faite sur certains points longtemps controversés, il ne suffira plus désormais d'*affirmer* pédantesquement des choses que l'esprit de système a imaginées; il faudra compter avec les données authentiques et s'incliner devant elles, au risque d'être mis au ban de la science. Cela contrariera bien des théoriciens, qui, comme Vertot, avaient fait leur siége d'avance. Mais, il faut qu'ils en fassent leur deuil. Rien n'est si positif qu'un fait. Toutes les subtilités philosophiques n'y peuvent rien.

Chose singulière! divers savants, au nombre desquels se trouve un compatriote, M. l'abbé Théodule Normand, connu sous le pseudonyme de Théodore Nisard, ont signalé à l'attention des archéologues le manuscrit de Montpellier, qui est la principale base en quelque sorte du travail que nous examinons, et aucun d'entre eux n'a eu le courage d'en faire une étude approfondie, ni même d'en donner simplement des extraits.

Cette entreprise longue et difficile, M. de Coussemaker a eu la patience de l'exécuter, à l'aide d'une copie *fac-simile*, faite page pour page, ligne pour ligne.

Le volume, de format petit in-4°, haut de 19 centimètres, large de 12 centimètres et 8 millimètres, est écrit sur vélin mince et bien apprêté. Il contient 397 feuillets, plus la table, qui en comprend quatre.

Il est entièrement noté en notation noire, carrée, écrite sur des portées à quatre et cinq lignes tracées en rouge, tantôt à deux colonnes, tantôt à longues lignes. On y voit de jolies enluminures, d'un bon style et d'une grande finesse, ainsi qu'on peut en juger par le *fac-simile* qui est en tête du livre de M. de Coussemaker.

Il renferme, selon ce savant, huit recueils distincts.

Les soins qu'on a donnés à son exécution calligraphique témoignent de la valeur qu'on attachait à son contenu. Il est probable qu'il aura été exécuté pour quelque grand personnage, ami des lettres et des arts.

Ce monument précieux et unique appartient à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Pour mettre chacun à même de vérifier l'exactitude de ses interprétations, faites d'ailleurs d'après les règles posées par les auteurs du temps, M. de Coussemaker reproduit en grande partie la notation originale du fameux manuscrit, au moyen de caractères gravés et fondus tout exprès.

Le texte même du livre émané de sa plume est un modèle d'élégance typographique, et forme, avec les planches, un superbe volume in-4° de 550 pages. Le tirage a été limité à 300 exemplaires numérotés à la presse.

L'Art musical aux XIIe et XIIIe siècles a été précédé, de quelques mois, de la première partie d'un recueil qui en forme pour ainsi dire le corollaire théorique, et qui fait suite à la collection de l'abbé Gerbert : les *Scriptores de musica medii aevi* (Écrivains sur la musique du moyen-âge).

Il contiendra, entre autres, les œuvres de Jérôme de Moravie, de Jean de Garlande, de Francon de Cologne, de Pierre Picard, de Walter Odington, du nommé Aristote, de Jean Balloce, d'un anonyme de Saint-Victor, de deux anonymes de Saint-Dié et d'un anonyme de Bruxelles; plus, trois commentateurs : Robert de Handlo, John Hamboys et Jean de Muris.

Je me réserve d'examiner en détail ce curieux recueil de M. de Coussemaker, quand les autres volumes auront vu le jour.

EDMOND VANDER STRAETEN.

Cherubini et Meyerbeer.

Dans une séance de l'Académie de Marseille, M. G. Bénédit a lu une remarquable notice sur Cherubini. Après avoir parlé de l'effet que produisait toujours la présence du maître, lorsqu'il venait assister à la répétition d'un de ses chefs-d'œuvre, M. Bénédit retrace celle qui eut lieu le 14 octobre 1834, à l'occasion du service funèbre en l'honneur de Boïeldieu.

« Ce jour-là, dit-il, tout était disposé pour la répétition du *Requiem* à quatre parties. Les musiciens, au nombre de 450, comptaient parmi eux les premiers artistes de l'Académie Royale réunis aux meilleurs élèves du Conservatoire. Cherubini parut sur le front de l'orchestre, et fut reçu comme un général devant son armée, par d'énergiques acclamations.

« Le *Requiem* commença. Je ne vous parlerai pas de l'ensemble de cette exécution, dont rien ne peut donner une idée. Les bassons et les violoncelles, au lieu de notes écrites, articulaient des paroles mélancoliques et sombres, dont l'accent allait droit au cœur. Toute cette masse d'instruments et de voix semblait dirigée par une seule âme ; c'étaient des

implorations, des anéantissements et des cris sublimes qui faisaient naître tour à tour l'espérance ou la terreur.

« Parmi l'auditoire choisi qui assistait à cette incomparable séance, un homme se faisait remarquer surtout par sa ferveur et son recueillement. Placé dans une loge obscure du rez-de-chaussée, il était debout et découvert. Sa figure, pâle et sévère, ombragée par une abondante chevelure, rappelait, comme dit Barthélemy, dans son poëme du *Fils de l'homme :*

> Un tableau de Rembrandt, chargé de teintes sombres,
> Dont la pâleur des chairs se détache des ombres.

« Vers la fin du premier fragment, qui se termine par le *Kyrie*, l'auditeur, toujours plus attentif, rapprocha les deux mains de son visage, s'inclina doucement sur le bord de la loge, demeura dans cette pose méditative jusqu'au fragment du Graduel. La *Prose* fut pour lui une source féconde d'émotions..... Il se levait de temps en temps, prononçait des paroles que je ne pouvais entendre; ses yeux se mouillaient de larmes, et il paraissait absorbé dans une de ces extases qui vous séparent du monde pour une éternité. Seul, au milieu des applaudissements enthousiastes des assistants, il n'applaudissait pas et restait alors immobile à sa place comme frappé de stupeur.

« Les basses-tailles attaquèrent l'*Offertoire*, dont l'effet fut immense. Le *Sed signifer*, chanté par Ponchard, Adolphe Nourrit, Alexis Dupont, et soutenu par le frémissement aérien de l'orchestre, expira lentement dans une nuance insaisissable qui se perdit aux cieux, mais le moment suprême approchait.

« La fugue du *Quam olim abrææ* remplit les voûtes de ses chants de triomphe. De toutes les fugues que l'on remarque dans la musique sacrée, celle-ci est peut-être la seule qui puisse trouver grâce devant la majesté du lieu saint, et l'on peut dire sans crainte que Mozart lui-même a été vaincu par Cherubini dans cette partie de son art. Les trois fugues du *Requiem* allemand sont en effet des morceaux profanes où la pensée religieuse se trouve constamment étouffée par les combinaisons de la science, et rappellent l'époque arriérée où l'on faisait de la fugue un si étrange abus.

« C'est vers la fin du seizième siècle principalement que cet abus était devenu intolérable; à cette époque, le chant seul était employé dans les églises; on n'avait pas encore inventé l'art d'unir les instruments aux voix. Les compositeurs, pour rompre la monotonie de l'exécution vocale, abandonnée à ses seules ressources, avaient recours à tous les artifices de la science et du contrepoint. On prenait ordinairement pour thème d'une messe quelques mesures d'un air populaire, sur lequel on bâtissait des fugues, des canons et mille autres difficultés, sans aucun souci du caractère de la composition.

« Nos bibliothécaires conservent encore quelques monuments de ce singulier et incroyable système. Ce fut Palestrina qui, le premier, en fit justice, en donnant à la musique religieuse cette splendeur, ces formes sévères et grandioses et ce caractère imposant qu'elle a conservés depuis, et dont Mozart s'est un peu éloigné dans les trois fugues de son *Requiem*.

« Celle de Cherubini, au contraire, réunit à elle seule ces conditions. Dans ce fragment sublime, qui peut être considéré comme une des plus belles inspirations religieuses du dix-neuvième siècle, l'auteur à su réunir au plus haut degré l'art des combinaisons profondes à la beauté de la forme, à l'élévation de la pensée. Ce problème était difficile, aussi ai-je dû en constater la solution victorieuse pour l'intelligence du drame dont voici le dénoûment.

« La fugue de Cherubini marchait avec impétuosité; l'orchestre et les voix luttaient de force, de précision et d'énergie. Pas une note n'était négligée dans toutes ces parties audacieuses, qui se croisaient, revenaient sur elles-mêmes et se confondaient ensuite, pour éclater avec plus de puissance. L'auditeur, que nous avons laissé tout à l'heure absorbé dans son admiration contemplative, suivait avec anxiété toutes les phases de cette foudroyante péroraison. On eût dit qu'une force invisible présidait à l'interprétation de cette merveille musicale, dont les mille voix semblaient courir dans l'espace avec la rapidité des vents. Toutes les poitrines étaient haletantes, tous les visages étaient en feu; le beau délire qui régnait alors parmi les musiciens et les chanteurs faisait pressentir une explosion imminente. En effet, arrivé à ce beau passage de l'*Et semini ejus*, où le *ré bémol* formidable des basses-tailles semble tripler l'impulsion vocale, l'auditeur mystérieux, dont le visage avait pris depuis longtemps une expression de poésie indéfinissable, sortit brusquement de sa loge et reparut presque en même temps sur l'estrade, tenant dans ses bras M. Cherubini.

« Nous assistons encore à cette scène immense. Au même instant, la salle entière fut ébranlée comme par une secousse électrique. Une exaltation surhumaine s'empara de toutes ces intelligences d'artistes; les spectateurs présents à cette répétition descendirent tumultueusement des premières galeries. C'étaient des cris, des vivats et des acclamations comme les échos du Conservatoire n'en répétèrent jamais. Pendant que le parterre franchissait les barrières, l'orchestre roula, comme une avalanche, du haut de son harmonieuse pyramide et vint se confondre dans cette ovation inouïe, peut-être sans exemple dans l'histoire de l'art. L'auteur du *Requiem* dut éprouver là une de ces félicités qui laissent dans le cœur une empreinte ineffaçable; un moment on en craignit les suites; mais bientôt le rempart humain se brisa de lui-même et découvrit à tous les yeux l'artiste de génie, l'interprète sublime des paroles de l'Écriture, à qui Dieu révélait en ce moment une part des jouissances célestes; et c'était un spectacle touchant, je vous jure, que de voir ce vieillard vénérable, dont le visage rayonnait alors comme dans une auréole, et qui, pour témoigner sa reconnaissance, exprimait par des gestes ce que son émotion ne permettait pas de rendre avec la voix.

« Après le spectacle imposant de cette manifestation, un désir me restait encore, c'était de connaître l'auditeur mystérieux qui venait d'allumer ce bel enthousiasme. Jugez de ma surprise, lorsqu'on répondit à ma demande par le nom de Meyerbeer! Je renonce à rendre les sentiments que réveilla en moi ce grand nom artistique. L'on saura seulement que depuis plusieurs années je formais le vœu de me trouver en face de cet homme illustre, et que mon voyage de Paris était un pèlerinage fait dans cette intention. »

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Mardi, 26 décembre 1865, Mlle Marimon a paru dans *Giralda*. Elle y a remporté un beau succès. Les accents de sa voix ont une simplicité, une élégance, un charme qui frappent notre oreille comme autant de brises harmonieuses. Son gosier est un ruisseau de mélodie. Française par son éducation, par le caractère de son chant, par l'attrait piquant de ses vocalises, Mlle Marimon devait, mieux que toute autre cantatrice, réussir dans un rôle qui résume, en quelque sorte, toute la grâce, toute la finesse de l'esprit français.

Nul doute que cette belle création ne fasse affluer au Théâtre Royal tous les admirateurs du talent de Mlle Marimon. Et, dans cette sympathie certaine qu'elle provoquera, il serait surprenant que les autres interprètes de l'œuvre charmante d'Adam fussent oubliés. Ils ont, en effet, bel et bien concouru au succès de cette excellente reprise. C'est d'abord M. Jourdan, qui, plus que jamais, a tenu à soigner son rôle de Manoël. C'est M. Achard, un comique plein de

naturel et un Ginès remarquable, assurément, même sous le rapport musical. C'est M. Mengal, grimé adroitement pour traduire le personnage de don Japhet d'Astoche, et qui n'a eu qu'à se montrer pour exciter l'hilarité. C'est M. Monnier, qui, bien que chargé du fardeau de l'*Africaine*, a su tenir sans trébucher le rôle, peu lourd il est vrai, du prince d'Aragon, mais pour lequel il faut des qualités peu ordinaires de comédien et de chanteur, qualités qui ne lui ont point manqué, nous aimons à le constater. C'est enfin Mlle Fossombroni, peu habituée à interpréter les personnages de distinction, mais que l'on doit louer d'avoir si bien rempli celui de la reine d'Espagne, où ont échoué tant de ses devancières.

L'*Africaine* attire toujours la foule. On a mis à l'étude la reprise des *Noces de Figaro*.

∴ Nous allons avoir à Bruxelles deux troupes d'opéra italien à la fois : la troupe Gatti, au Cirque, dont il est déjà question depuis longtemps, et, à la Monnaie, un détachement des artistes du Théâtre Italien de Paris. Les pourparlers entre M. Letellier et M. Bagier ont enfin abouti, ces jours derniers. Artistes bouffes et artistes dramatiques, M. Bagier expédiera tout cela à Bruxelles, comme à Rouen, sans que le service de Paris en souffre, puisque le directeur du théâtre Ventadour, qui avait fait ses provisions d'artistes en prévision d'une double exploitation théâtrale : Paris et Madrid, s'est trouvé dans la situation d'un amphytrion qui, ayant commandé un dîner de vingt couverts, n'aurait réuni que dix convives.

∴ Le deuxième concert du Conservatoire, qui aura lieu le 7 janvier, porte sur son programme les morceaux suivants :

4e symphonie en *la* de Beethoven.
Ouverture de concert, de M. Fétis.
Le *Pêcheur*, ballade de *Goethe*, avec accompagnement d'orchestre de M. de Hartog, chantée par M. Jourdan.
Un morceau de flûte joué par M. Dumon.
Allegro de la 8e symphonie de Beethoven.

∴ On nous écrit de Rome :

A l'occasion de l'inauguration de la galerie consacrée à l'exposition de vingt-sept grands tableaux représentant les principales scènes de la *Divina commedia*, de Dante, Liszt fera exécuter sa symphonie du *Dante*. Ce sera le premier essai que l'abbé Liszt aura tenté pour s'assurer si les Romains sont à la hauteur de ses inspirations poético-symphoniques !

∴ On nous écrit de Cologne :

La veille de Noël, le banquier Abraham Oppenheim a remis au premier bourgmestre de notre ville la somme de 10,000 thalers, 37,500 francs (en inscriptions de 4 1/2 p. c.) à l'effet de créer un revenu annuel et perpétuel de 450 thalers (1,687.50) en faveur du chef d'orchestre de la ville de Cologne.

Les coupons d'intérêts du mois d'octobre à fin décembre (112 1/2 thalers), ont été remis au fonds de l'orchestre de la ville.

∴ M. J. Eden, élève de Gevaert, publie, par voie de souscription, un Album de douze mélodies (*).

Nous avons eu occasion de parcourir les compositions du jeune auteur gantois, et nous nous plaisons à les proclamer des mieux réussies; depuis longtemps nous n'avions rien vu, dans ce genre, d'aussi frais, d'aussi inspiré, et, n'eut été le nom, nous les eussions prises pour des inspirations d'un Gevaert, d'un Gounod.

Débuter par douze mélodies aussi distinguées, c'est se poser du premier coup en maître.

(*) On souscrit chez MM. Schott frères, à Bruxelles, au prix de 5 francs.
L'Album paraîtra à la fin de janvier.

ALBUM DE A. WALLERSTEIN.

Chaque fin d'année voit éclore un nouvel album du célèbre Anton Wallerstein. Celui de cette année nous paraît particulièrement réussi ; il renferme :

Polka de Manchester,
Polka-Mazurka (pour prendre congé),
Redowa (Comtessa),
Galop de Stuttgard,
Mazurka (L'Absente),
Varsoviana (Un doux regard).

Ce qui distingue les danses de Wallerstein de toute cette innombrable quantité de choses dont on inonde le monde sous le titre de danses, c'est la distinction, la poésie. Dans les rhythmes les plus délirants, il sait toujours éviter la trivialité, et c'est ce qui leur assurera encore pendant longtemps la vogue dont elles jouissent.

∴ Voici le programme de la 2e séance de quatuors qui sera donnée samedi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle du Cercle Artistique et Littéraire, par MM. Beumer, Barwolf, De Bas et Isidore Deswert.

1° Quatuor (5e) en *la majeur* (Mozart). — 2° *a.* Andante et variations sur l'air National Autrichien (Haydn); *b.* Andante et scherzo (œuvre posthume) première exécution à Bruxelles (Mendelssohn). — Quatuor (8e) en *mi mineur* (Beethoven).

HASSELT. — M. et Mme Suntjens, nos deux excellents artistes, viennent de perdre leur fille unique, à l'âge de 19 ans. Mlle Suntjens était douée d'un talent exceptionnel de pianiste, et plusieurs fois déjà elle s'était fait applaudir en public, dans des concerts de charité, auxquels elle avait prêté son concours désintéressé.

LIÉGE. — (Correspondance de l'*Office de publicité*). — C'est dans la première quinzaine de janvier que paraîtra sur notre scène l'œuvre posthume de Meyerbeer, l'*Africaine*. Partout où cette grande œuvre a été représentée ont éclaté des manifestations d'enthousiasme. Liége ne sera pas la dernière ville à applaudir les magnifiques et suprêmes pensées musicales de l'illustre auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*.

A propos de cet événement, je rappellerai que c'est Liége qui, après Paris, eut l'honneur de voir représenter la grande et sublime partition de *Robert le Diable*, qui était une révélation du génie de Meyerbeer. On sait qu'avant cette œuvre, entièrement dans le goût du public français, et dans laquelle le maëstro avait su trouver des effets de mélodie et d'harmonie à la hauteur de l'action dramatique, un grand nombre d'opéras représentés avec succès en Italie n'étaient pas parvenus à émouvoir l'esprit public en France. *Robert* entraîna l'opinion et eut un éclatant succès, dès son apparition à la fin de l'année 1831.

Le théâtre de Liége avait à sa tête, à cette époque, un homme intelligent, M. Saint-Victor. Cet impressario, dont bon nombre de vieux habitués de notre théâtre ont conservé le souvenir, se mit en rapport avec Meyerbeer, et il fut bientôt convenu que *Robert le Diable* serait représenté sur notre scène. Dès le mois de mars 1832, le titre de cet opéra parut sur les affiches. J'en ai une sous les yeux. Elle me paraît assez originale. Le nom de Meyerbeer n'était pas encore alors un soleil qui éblouissait le monde, et il avait fallu, pour appeler l'attention sur la grande œuvre du musicien et piquer la curiosité, le décorer de tout ce qui pouvait lui donner quelque lustre ou éveiller à Liége les sympathies du public. On n'avait trouvé rien de mieux que d'ajouter à ce nom soleil l'honorable titre, — je le veux bien, — que voici :

Robert le Diable, grand opéra en quatre actes de M. Meyerbeer, *membre de la société Grétry de la ville de Liége*.

On n'aurait pas mieux dit si le grand maëstro était né dans quelque coin de notre vieille cité, ou s'il s'était agi de

quelque compositeur en herbe sorti de notre conservatoire. Bien des braves gens crurent longtemps à Liége que *Robert le diable* était l'œuvre d'un honnête concitoyen, membre de ladite société Gretry.

Saint-Victor eut avec Meyerbeer une longue correspondance, relativement à l'apparition de *Robert* sur notre scène. Voici une des lettres de l'illustre compositeur, qui prouve combien il attachait d'importance aux moindres détails. Cette missive, dont j'ai vu le texte original, était adressée à M. Saint-Victor Nauthon, directeur du théâtre de Liége. Je la transcris ici comme un modèle de simplicité et de bonté, sans y rien changer, c'est-à-dire avec ses fautes d'orthographe et de style :

« Monsieur, il serait bon que M. Duverger, avant de commander les porte-voix, se concertât avec M. Trevaux, artiste de l'Opéra, qui les a fait faire, car l'embouchure pour ceux des *femes* est différente de ceux dans lesquels chantent les hommes. Une grande partie de l'effet en dépend. Je recueillerai les adresses des orgues que j'ai *vu* dans le temps, et mardi matin, à 9 heures, quand vous me ferez l'honneur de venir me voir, nous irons ensemble les essayer, si vous voulez. Je n'ai pas pu voir encore l'éditeur de la partition, mais ce sera demain matin sans faute, et je ne doute nullement obtenir son autorisation pour que vous puissiez faire copier la partition de suite.

« Je réfléchirai pour toutes les indications musicales qui seraient encore nécessaires à vous donner pour que vous les ayez pour mardi matin. Du reste, disposez de moi pour toutes les indications et informations que vous désirez encore.

« Je serai trop heureux de pouvoir vous être agréable ainsi qu'à la société *Grétry*, qui m'a comblé de tant d'amabilités et bontés, à mon séjour à Liége, que j'en garderai éternellement un souvenir reconnaissant.

« Permettez-moi, Monsieur, de vous offrir une stalle pour la représentation de lundi. Je serai enchanté que vous puissiez voir et entendre l'ouvrage d'une place favorable.

« Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« J. Meyerbeer. »

Était-il possible d'être plus modeste que ne l'était le futur auteur de tant de chefs-d'œuvre immortels, dans cette lettre à Saint-Victor. Les porte-voix dont parle plus haut Meyerbeer servaient à donner plus de force et d'éclat à la voix humaine dans les fameux chœurs des démons du troisième acte de *Robert*. Cette ficelle est abandonnée depuis longtemps.

C'est le lundi 26 mars 1832 qu'eut lieu à Liége la première représentation de *Robert*. Ce fut une véritable solennité musicale, et les journaux du temps disent que le succès de l'œuvre de Meyerbeer égala celui de *Robin des bois* et de la *Muette*. C'était alors le *nec plus ultra* de l'éloge. La foule fit queue dans les galeries du théâtre dès deux heures après midi, et beaucoup firent le coup de poing pour conquérir une place dans la salle. L'enthousiasme du public fut très grand et *Robert* fut proclamé un chef-d'œuvre.

Du 26 mars au 15 avril, il y eut dix représentations de cet opéra, toutes avec un égal succès. Meyerbeer fut on ne peut plus heureux des ovations faites à son œuvre par le public liégeois, et il adressa à la société *Grétry*, dont il était membre, une magnifique partition de *Robert*, reliée en maroquin rouge, dorée sur tranche et portant l'inscription suivante : A l'illustre société *Grétry*. Hommage de l'auteur. Ce don fut accueilli avec un juste orgueil par mes concitoyens d'alors.

J'ai entendu dire que l'apparition d'une pièce nouvelle importante était pour un directeur de théâtre un coup de fortune. L'événement, sous la direction de Saint-Victor, a prouvé le contraire. Les frais occasionnés par la mise en scène de *Robert le Diable* ne furent pas même compensés par les recettes, et la situation financière de la direction du théâtre de Liége devint des plus pénibles, après les dix représentations du nouvel opéra de Meyerbeer.

Ce fut le Roi qui vint au secours de Saint-Victor. S. M. lui fit don d'une somme de 1,200 florins, à la condition de les rembourser, dans le cours de l'année théâtrale prochaine, à l'Institut royal des sourds-muets, si les finances de la direction se relevaient. Ce secours, qui prouvait la vive sollicitude du roi Léopold pour les arts, avait été sollicité par le bourgmestre de Liége. Il ne suffit donc pas toujours d'une œuvre capitale pour voir le vent de la fortune enfler les voiles d'un théâtre. Saint Victor était cependant un directeur capable et intelligent.

L'année théâtrale 1832-33 commença et on revit avec plaisir, en octobre, la reprise de *Robert le Diable*, dont le succès était intarissable. Un affreux événement vint troubler la bonne marche du théâtre dès le premier mois d'ouverture. Le 23 octobre au soir, on apprit que M. Saint Victor venait de se faire sauter la cervelle, sur le pré Saint-Denis, au local de la Fourchette. L'infortuné directeur avait mis fin à ses jours à cause, dit-on, d'embarras financiers. Voilà, en quelques lignes, l'historique de la première apparition d'une œuvre de Meyerbeer sur le théâtre de Liége.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Grandes représentations dans Paris, la semaine dernière; comme à chaque fin d'année, nos théâtres ont semblé s'entendre cordialement pour lancer leurs nouveautés. Opéras, drames, vaudevilles, tout est arrivé, et c'est vraiment à ne savoir par où commencer pour les feuilletonnistes traitant tous les genres. Je n'ai, Dieu merci, qu'à vous parler de musique, et cela est heureux pour moi, car mon jour de correspondance tombe justement à l'heure des visites de fin d'année, des mille et un riens que la politesse puérile, mais honnête, nous impose en notre moderne civilisation.

Si je voulais procéder hiérarchiquement, je commencerais par l'Opéra, qui a donné un ballet; mais je crois plus juste de procéder par ordre de mérite, et cela m'impose de donner le pas au Théâtre-Lyrique.

M. Carvalho nous a donc fait entendre samedi la *Fiancée d'Abydos*, opéra en quatre actes, paroles de M. Adenis, musique de M. Barthe. Je pense que les opinions ne s'accorderont guère sur cette œuvre; il y aura du pour et du contre. A coup sûr, il y aura entente unanime au sujet de la pièce : j'ose croire que tout le monde s'accordera à la trouver insuffisante. Il était difficile de bâtir deux actes sur le poème de Byron; en vouloir faire quatre était une prétention qu'un Scribe eût pu afficher.

M. Adenis est arrivé à faire quatre actes ennuyeux, sans caractères, sans bonnes scènes, et où les bons vers ne fourmillent pas. On espérait mieux : c'est une cantate d'Institut en quatre actes; car, si vous saviez à quel point un seul acte de cette littérature est ennuyeux !... Quant à la musique de M. Barthe, c'est autre chose : les beaux morceaux y sont en grand nombre. C'est une partition qui annonce un compositeur de premier ordre. Il s'y trouve des pages de haut mérite, des pages fort originales, et le tout est écrit, sinon toujours avec cette entente de la scène, qui ne s'acquiert que sur les planches, du moins avec un talent qui promet beaucoup. M. Barthe a le sentiment de la couleur et une remarquable faculté pour produire les grands effets; il sait *empoigner* son public. Plusieurs fragments ont été chaleureusement applaudis et bissés; je citerai un beau chœur : la *Ronde de Nuit*, que les Orphéons populariseront, un délicieux duo de baryton et

soprano (Suléïka et Haroun), le fragment premier du duo Suléïka et Sélim, le chant du Mugzim, qui ouvre le second acte, le chœur de la révolte, plein de caractère, enfin l'air de Giaffir, un bel andante que dépare seulement le détail du milieu. Les masses sont bien traitées, orchestration remarquable. Les récitatifs ne m'ont pas enthousiasmé. Dans l'ensemble de l'œuvre, un peu plus de variété n'aurait pas nui. En somme, c'est une partition intéressante et qui contient assez de remarquables fragments pour expliquer la préférence dont elle a été l'objet. Je suis convaincu que si maintenant on donne une bonne pièce à M. Barthe il écrira une œuvre qui fera sensation.

M. Carvalho a monté avec magnificence la *Fiancée d'Abydos*; les rôles sont tenus parfaitement par Mme Carvalho, MM. Ismaël, Lutz et Monjauze; les décors et les costumes sont splendides; il était impossible de faire plus pour le premier ouvrage d'un musicien. Le succès de samedi, car il y a eu grand succès, est une victoire pour la jeunesse musicale française, et je souhaite de tout cœur cent représentations à la *Fiancée d'Abydos* — car M. Barthe n'est pas le seul qui soit à produire parmi nos nouveaux auteurs.

Que vous dirai-je du *Roi d'Yvetot*, ballet représenté jeudi à l'Opéra?... Hélas! il est désolant de voir notre première scène musicale descendre à ce point : le théâtre qui a eu la gloire de représenter pour la première fois *l'Africaine*, de Meyerbeer, représente, quelques mois après, ce *Roi d'Yvetot*, véritable ineptie comme pièce et comme musique! Il n'y a rien, absolument rien dans cette *machine* : prétexte à exhibition de jambes et de jarretières haut bouclées, voilà tout ce qu'on en peut dire. J'épargne à vos lecteurs l'analyse de cette platitude. Je me contenterai de vous dire, pour protester contre les réclames de quelques feuilles musicales et autres, que le public *n'a pas du tout applaudi ce ballet*, je l'affirme à la gloire du public français; la claque *seule* a prodigué ses bravos, et, sans la présence de l'Empereur, je suis certain que l'on aurait sifflé.

Aux Fantaisies-Parisiennes, un délicieux petit acte de Mestepès, musique de Jonas, vient de brillamment réussir; titre : les *Deux Arlequins*. Jolie pièce, musique charmante, interprétation excellente par Mme Goby Fontanel, et Bonnet.

Je suis heureux d'annoncer un grand succès pour cette intéressante scène. La partition a été vendue dès le lendemain. Les *Deux Arlequins* et le *Campanello*, de Donizetti, attirent maintenant la foule aux Fantaisies-Parisiennes, et en sortant le public fredonne les vives et charmantes mélodies de ces deux ouvrages. Une nouvelle pantomime a aussi été donnée. Deburau y est inimitable, comme toujours, mais l'opuscule n'a pas complétement réussi. Le gentil théâtre du boulevard des Italiens est lancé maintenant, et je crois sa fortune assurée.

Martha est un fructueux succès pour le Lyrique. L'Opéra-Comique fait beaucoup d'argent avec le *Voyage en Chine* et l'*Ambassadrice*. Les Bouffes ont les *Bergers*, qui sont en pleine vogue. Voilà tout ce que la fin d'année me fournit, et vous conviendrez avec moi que le bulletin est assez brillant.

JULES RUELLE.

⁂ Mme Patti ne sera à Paris que le 6 janvier, bien que ses amis attendissent son arrivée pour la fin de décembre. Elle a loué pour son séjour ici, qui va être de quatre mois, le bel hôtel dont Mario est propriétaire, rue des Bassins, à Chaillot. C'est le propriétaire, jusqu'ici, qui a le moins habité cette propriété, qu'il avait fait bâtir et meubler en harmonie avec ses goûts bien connus d'artiste, de grand seigneur et d'antiquaire. Mais Mario ne peut ni s'arrêter, ni se reposer; plus il est fatigué, plus il est partout demandé et plus il est rentré. Vrai juif errant des ténors, — avec beaucoup plus de cinq sous dans ses engaments; ne vient-il pas encore de sauver le Théâtre-Italien de Madrid, rien qu'en y paraissant. Tout était perdu là-bas; tout est sauvé : Mario s'est montré dans *Fausto* et dans la *Favorite*.

⁂ Les répétitions du quatuor féminin d'instruments à cordes sont commencées, et l'on annonce la première séance pour le jeudi 18 janvier, à la salle Herz. Ces séances révèleront, dit-on, un talent de violoniste extrêmement remarquable, celui de Mlle Catarina Lebouys, jeune artiste italienne qui serait appelée à renouveler à Paris la vogue des Milanollo et des Ferni. Les parties de second violon et d'alto sont confiées aux sœurs Clauss, et la partie de violoncelle à Mlle de Katow. Un chœur, exclusivement composé de jeunes personnes, complétera le programme, qui offrira les meilleurs morceaux de la musique classique et de la musique moderne. Le piano sera tenu par Mlle Mongin. On voit qu'il y a là de nombreux éléments de succès.

LILLE. — Nous avons eu, le 25 décembre, au théâtre municipal, la première représentation d'un opéra-bouffe inédit, en un acte, intitulé : *Il Maestro Blaguarino*. Le libretto est de M. Julian, la musique, assez jolie, est de M. Pilati, un Lillois. On a fait fête au musicien, qui a été traîné sur la scène au bruit des applaudissements. Succès complet.

HOLLANDE.

LA HAYE. — La première représentation de l'*Africaine* a eu lieu le 28 décembre; la salle était littéralement comble, comme on pouvait s'y attendre; le succès a été grandiose.

Les rôles principaux étaient remplis par Mlle Gaxy et MM. Coubet, Horeb, etc. La mise en scène mérite les plus grands éloges. — Nous y reviendrons.

AMSTERDAM. — Un concert intéressant sera donné sous peu par la Société de Saint-Vincent de Paul; on y interprètera exclusivement des œuvres de compositeurs hollandais. Un Psaume de R. Hol, un fragment de psaume de J.-H. Coenen, un *Te Deum* de J.-J. Van Bree, et l'Oratorio *Die Auferstehung* de G.-H. Heinze.

ROTTERDAM. — L'Opéra allemand n'a plus rien produit de nouveau; pendant la dernière quinzaine on a donné *Don Juan*, le *Freischutz*, *Joseph*, *Faust* et *Martha*.

⁂ Mme Rosa Escadier-Kastner vient de faire une tournée artistique en Hollande, qui lui a valu une ample moisson de succès et de florins.

Toutes nos correspondances sont unanimes sur l'éminent talent de la gracieuse pianiste; à Rotterdam, elle avait à lutter contre Stockhausen, à Utrecht contre Joachim, et cependant c'est elle qui a remporté les palmes de la soirée.

ARNHEM. — La section de l'Association pour la propagation de l'art musical a donné, le 22 décembre, dans l'ancienne salle de spectacle, sous la direction de M. A. Meyroos, un concert dans lequel on a exécuté l'Oratorio de Heinze, *Die Aufertehung*, le *Lauda Sion* et le finale de l'opéra inachevé la *Loreley*, de Mendelssohn.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Von Edelsberg a commencé ses représentations par le *Prophète*; c'est la meilleure Fidès que nous ayons entendue depuis Mlle De Abna, ravie à la fleur de l'âge et dans la plénitude de ses moyens.

La voix de Mlle Von Edelsberg est un contralto véritable, dont les notes de medium sont surtout pleines et sonores; l'émission est naturelle, sa manière de chanter et de phraser n'a aucune des exagérations de l'école moderne. La ravissante cantatrice a été parfaitement accueillie par notre public. Wachtel, le célèbre ténor, dans le rôle de Jean de Leyde, n'a pas produit beaucoup d'effet.

⁂ Le roi de Prusse a offert à Mme Lucca, à l'occasion de

son mariage avec un capitaine de l'armée, un presse-papier, surmonté d'une main, en or massif, ayant à l'index une bague en brillants.

WEIMAR. — L'*Africaine* est en ce moment à l'étude sur dix ou douze scènes en Allemagne. Après Berlin, Darmstadt, Cobourg, ce sera Weimar sans doute, qui, la première, aura terminé la mise en scène.

D'après ce que l'on nous en écrit, l'intendance met un soin extrême dans tout ce qui touche à cette représentation, et l'on peut s'attendre à des merveilles. Tout doit céder le pas à l'œuvre de Meyerbeer, et personne ne s'en plaint, voire même M. Gotze, l'auteur des *Corsaires*, qui seront mis de côté pour quelque temps.

L'Opéra-Comique étudie un acte d'Edouard Lassen, traduit du *Captif*, lequel a été si favorablement accueilli, l'année passée, au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

DARMSTADT. — Douze représentations de *l'Africaine* ont été données déjà, et l'affluence est loin de diminuer. L'enthousiasme est toujours immense, Nachbaur (Vasco), de même que les machinistes Brandt et Zaedler, et le maître de ballet Hoffmann, sont rappelés tous les jours ; c'est qu'aussi la mise en scène est splendide et l'arrangement des ballets, au quatrième acte, des mieux réussis. Hoffmann est sorti de l'ornière, et, au lieu de faire sauter toujours un corps de ballet, il lui fait exécuter des pas tout à fait caractéristiques et en harmonie avec les usages indiens.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Jeudi, 4 janvier, sera donné, aux Hanover Square rooms, un premier concert au bénéfice de la sœur et des enfants de V. Wallace, décédé récemment. Le programme sera entièrement composé d'œuvres du maître regretté, lesquelles seront interprétées par Mmes Lemmens-Sherington et Whytock ; MM. Cummings, Patey, Blagrove et Lemmens.

ITALIE.

TURIN. — Adelina Patti a obtenu un immense succès à Turin, au Regio. Le *Pirata* ne tarit pas d'éloges sur la célèbre cantatrice qui vient d'enthousiasmer les Italiens, difficiles cependant en fait de chant.

La *Juive* d'Halévy (l'*Ebrea*) a complétement réussi au même théâtre. La première représentation a eu lieu le 24 décembre. Les quatre premiers actes ont obtenu d'unanimes bravos. Les interprètes étaient Lefranc, Della Costa, Stecchi, la Berini et la Mangini. Tous les artistes français seront enchantés de voir que le plus grand chef-d'œuvre national est ainsi fêté au pays de la mélodie.

Au Bellini, on a représenté un opéra bouffe intitulé les *Folies amoureuses*, dont on dit que la pièce est de M. Spadetta ; en est-on bien sûr ?

PARME. — L'*Africaine* vient d'obtenir un éclatant succès. Artistes, choristes, orchestre, décors, tout a été frénétiquement applaudi. — Au prochain carnaval, on donnera un nouvel opéra du maestro Daghon, et dont le titre est : *Il barbiere di Parigi*.

Borri prépare un nouveau ballet intitulé *Adrienne de Cardoville*.

ESPAGNE.

VALENCE. — Le 16 décembre a eu lieu la première représentation de l'opéra du jeune maître espagnol : Sr D. Avelino di Aguirre, intitulé : *Gli Amanti de Fernel*.

Le succès de cette première représentation s'est confirmé aux suivantes.

Jamais œuvre n'avait été accueillie avec un enthousiasme pareil, à notre Opéra ; tous les morceaux de la nouvelle partition ont été couverts d'applaudissements, plusieurs même ont été bissés.

Le compositeur a été appelé plusieurs fois sur la scène, ainsi que l'auteur du libretto, Mlle Rosario Zapater.

MADRID. — Mario, le célèbre, le vieux Mario, a fait sa rentrée au Théâtre Royal dans *Faust*, de Gounod ; il était secondé par Mme Rey-Balla (Marguerite), et M. Merly Mephisto).

RELEVÉ NÉCROLOGIQUE DE 1865.

Parmi les Allemands : J.-F. Schumann (à Harlem), Paessler, de Beckerath, O. Ludwig, Birnbaum, J. Schmidt, Bielczizky, Jehle, M. Wagner, Iffland, Keller, de Prandau, Mme Sontag mère, Mlle de Ahna, Barth, Preisinger, Mlle de Paez, Mlle Vincent-Standt, Mme Hildegard-Venzoni, Hermann (à Liverpool), Schnorr de Carolsfeld, Lenz, Marter, de Poissl, Anderle, Zahlberg, Mme Leuchert-Rathmaier, Hanisch, J. Hoffmann, Langenbach, Henri-W. Ernst (à Nice), Adami, Hilliger, Schaller, Mlle Holler, Mlle Demidoff, Ruczizcka, C. Romberg, Mlle Gunther, Zeller, Lange, Keim, Hecht, de Seyfried, Ulm, Zwonar, Hynek, M. Mildner, Mlle Lohmann.

A Cassel, M. Charles Schuppert, organiste de la Cour.

Parmi les Hollandais : Lubeck, Steenhuis, Lotter, Greive (à Paris).

Parmi les Hongrois : Mme Szerdahelyi, Turek, Mlle Wirdisch, Elter.

Parmi les Italiens : Paini (à Rouen), Gambini, Mme Lorini (à Santiago), Mme Pasta, Bettini, Negrini, Rota, Marcello, Perullo (à Paris), Claudelli, Sinico, Marzoli, (à Paris), G. Winter, Mme Caradori, (en Angleterre), Giuglini, Badiali, Invernizzi, Borioni, Palumbo, Baveri, Valente, Nava, Mlle Peretti, Villanis, Calzerani.

Parmi les Portugais : Léonard Soller, à l'âge de 44 ans.

Parmi les Russes : Mlle Ehlers, jeune danseuse, dont la fin tragique rappelle si douloureusement la mort d'Emma Livry (le 3 décembre, à Saint-Pétersbourg.)

Parmi les Américains : Fry, Firth, Mlle Francis.

Parmi les Anglais : Bombridge, Amott, Loder, Wasa, Tennant, Mme Eggerton, Donaldson, Linley, Wallace (en France), Mlle S. Flower (à Melbourne), Tuckwell (aux Indes), Wisson, Georges Lake, compositeur, organiste et critique (le 25 décembre).

Parmi les Belges : Devolder, Sax père (à Paris), C. Artot (à Paris), N. Delhaise, Vanderkelen, Huysmans, Amédée Dubois, Trumper, Nihoul père, Dewit, de Bersacques, Mlle Suntjens.

Parmi les Danois : le général de Meja.

Parmi les Espagnols : Lima, Donato (en France), l'Infant François de Paule, E. Julia, Yradier.

Parmi les Français : Lemaire, Delattre, Valentino, Braesch, Farrenc, Dietsch, Magne, Montal, Buet, de Morny, Sans, Mme Lambert (à Bruxelles), Mme Tisserand, Mme Vadé-Bibre, Montjoie, Fatras, Albert Decombe, Gourdin, Tulou, Bretonnière, E. Albert, Aubry, Darondeau, Hequet, Mme Sallard, Mme Wartel, Mme Carmouche, Denne-Baron, Barrault de Saint-André, Mlle Schlosser, Mme Morin-Lebrun, Quenercourt, Pontet, Fité, Marlois, Mohr, Colomyès (à Alger), P.-C. Herz, F. Martin, Callaut.

— A Saint-Germain, le 15 décembre, M. Édouard Meissonnier, ancien éditeur de musique, ancien élève du Conservatoire, où il avait étudié sous Halévy.

— A Paris, le 15 décembre, à l'âge de 37 ans, M. Auguste-Antony Thouret, violoncelliste, ancien second prix du Conservatoire.

— A Paris, le 25 décembre, à l'âge de 23 ans, Mme Berthelier-Frascey, artiste lyrique du théâtre des Bouffes-Parisiens.

MÉLODIES ET ROMANCES

PUBLIÉES

et données pendant la dernière année aux abonnés

DES ROMANCES :

Aubry,	Son nom.
Mendelssohn,	Barcarolle vénitienne.
Gregoir,	Ce que chante une mère.
Kücken,	les Larmes.
Aubry,	les Saisons.
Marina,	Chanson de la brise.
Denefve,	Pauvre vieillard.
Agniez Scribe,	la Voix de l'oiseau.
Riga,	Notre-Dame de consolation.
Mercier,	la Bouquetière.
Gregoir,	Pauvreté et contentement.
Benoit,	Écoute moi.
Benoit,	Mon amour.
Aubry,	C'est toi.
Vienne,	Pauvre mère.
Sclaubas,	Élégie.
Beethoven,	la Belle de nuit.
Meyerbeer,	l'Africaine, n° 19, Arioso.
Muck,	le Flocon de neige.
Mercier,	l'Espérance.
Aubry,	la Jeune fille d'Ionie.
Mercier,	Qui prendrai-je?
Frederick,	Elle est au ciel.
Hervé,	le Passereau.
Benoit,	A toi!
Canivet,	l'Amitié.
Everaerts,	l'Aveugle au chien.
Genneville,	la Créole.
Aubry,	Son image.
Vienne,	Pitié pour les fleurs.
Dehaspe,	le Naufragé.
Mercier,	le Bal.
De Baugnies,	Hélas.
De Peelaert,	Aveu du cœur.
Buchet,	l'Or et l'Argent.
De Coninck,	le Chevalier errant.
Bordèse,	Rosine.
Beethoven,	l'Absente.
Gariel,	l'Ane à Colas.
Berré,	Ce que Dieu défend.
Berré,	Marie.
Marchesi,	Maman ne s'éveille pas.
Canivet,	Chants des houilleurs.
Berré,	l'Orage au moulin.
Mercier,	Soupir du matin.
Mercier,	le Bon Dieu nous bénira.
Lajarthe de St-Amand,	Un Brigand de fantaisie.
Gariel,	Souvenir d'enfance.
Marchesi,	Pourquoi?
Cornac,	l'Esclave.
Gariel,	Ne riez pas.
Gerbet,	les Plaisirs du Flâneur.

(Douze francs.)

MORCEAUX DE PIANO

PUBLIÉS

et donnés pendant la dernière année aux abonnés

DU PIANISTE :

Neustedt,	Caprice Polka.
Voss,	Thème de Mendelssohn.
Godefrey,	Valse des gardes.
Wachtmann,	les Bords du Rhin.
Forbes,	Rappelle-toi.
Baumann,	La Charité.
Valentin,	Rossignol et Fauvettes.
Beyerbœck,	les Muses.
Leybach,	les Amaranthes.
Croisez,	Africaine n° 3.
Hess,	Le Passereau.
Leybach,	Chant du Proscrit.
Strauss,	Irène, Polka.
Wagner,	Marche du Tannhauser.
Richards,	Un Rêve d'artiste.
De Kontsky,	Le Réveil du lion.
Valentin,	Les Follettes.
Blot,	Reconnaissance, valse.
Ascher,	Rita, Mazurka.
Stephamy,	Scherzo-valse.
Frambach,	Le Retour, polka.
De Croze,	Mélodie variée.
De Coninck,	La Captive, transcription.
Hempel,	Rayon d'espoir, mazurka.

(Douze francs.)

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 1.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 11 Janvier 1866. N° 2.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro:

NE PLEURE PAS ENFANT,

BERCEUSE,

Paroles d'Eugène Humbert, musique d'A. Lajarthe de St.-Amand.

UNE LETTRE DE BOIELDIEU

à propos de la Dame Blanche (1).

Le succès inouï de la *Dame Blanche*, et dont les annales du théâtre n'offrent pas, — à ma connaissance du moins, — un second exemple, eut, dès les premiers jours, un retentissement immense. Il était arrivé au moment où la lutte entre les partisans de la musique française et ceux de la musique italienne était la plus animée; car on est batailleur en France, et l'on y aime mieux disputer avec acharnement du mérite des diverses écoles que de jouir tranquillement des chefs-d'œuvre qu'elles produisent. Les champions de l'école française poussèrent des cris de triomphe, dont je trouve l'écho dans une lettre écrite par Boieldieu lui-même à un de ses amis de Rouen, quelques jours après la première représentation. (10 décembre 1825).

« Cher bon ami,

« Je commence par vous remercier de la part que vous et votre famille avez prise à mon succès, et cela y ajoute beaucoup, soyez en sûrs; aussi, en voyant pleuvoir sur moi cette grèle d'applaudissements, je me disais : *Ils vont être bien contents à Rouen*. Il est de fait que je n'ai jamais vu pour moi ni personne, depuis que je suis cette carrière, un succès qui fasse autant de *froufrou*. Je ne sais à quoi cela tient, mais il est au delà de toutes mes espérances.

« Grands personnages, artistes de toutes les écoles, bourgeois, tout concourt à me faire manger des confitures. Mme la duchesse de Berri, qui avait assisté à la première représentation, y est revenue samedi dernier; elle m'a fait demander dans sa loge et m'a comblé des marques de cette bienveillance qui n'est pas ordinaire. Je lui ai demandé la permission de lui dédier ma partition, ce qu'elle a accepté avec un plaisir très évident et très flatteur pour moi. Sans la fâcheuse nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre (nouvelle dont je suis bien affligé, vous pouvez le croire), le roi serait venu à notre *Dame Blanche*.

« Enfin, vous le dirai-je? mon succès paraît être un succès national, qui fera, à ce que tout le monde me dit, époque dans l'histoire de la musique. Il est de fait que la musique étrangère avait tout envahi, et que le public était persuadé que l'on ne pouvait que se traîner à la suite de Rossini. La tâche n'était pas facile de le faire revenir de ce préjugé, que la musique que l'on faisait depuis quelques années ne faisait qu'accroître... J'ai la gloire de l'avoir vaincu, et les artistes français, peintres, littérateurs et musiciens m'adressent continuellement des remercîments; mais je crains que le zèle mal exprimé, ou exprimé avec passion, ne vienne troubler l'harmonie. Les rossinistes paraissent furieux; ils n'aspirent qu'au moment de prendre fait et cause pour leur idole. Mais ce qu'il y a de drôle dans tout ceci, c'est que, pendant qu'on se querelle pour nous, nous sommes à merveille ensemble, Rossini et moi. Nous logeons dans la même maison, et il est venu, avant-hier, m'embrasser avec effusion, rien que sur ce qu'on lui a dit de ma *Dame Blanche*, car il n'a pu avoir de loge que pour aujourd'hui. Il dîne chez moi vendredi, et, quelques jours après, nous dînerons chez lui. Enfin, il me prouve le désir que nous soyons bien ensemble, et, de mon côté, je partage très sincèrement ce désir. »

On voit par cette lettre, précieuse à plus d'un titre, que le bruit qui, de tous côtés, résonnait à ses oreilles, ne l'avait point étourdi, et que l'enivrement du succès n'avait altéré en rien l'aimable simplicité de son paisible caractère. Ses élèves qui, naturellement, portaient l'élan de la joie et la chaleur de l'enthousiasme plus loin que tout le monde, lui dirent un jour :

— Qu'on vienne donc nous parler encore de Rossini ! Vous êtes bien au-dessus de lui, vraiment.

— En effet, répondit-il, je m'en aperçois tous les jours en montant mon escalier.

Dans une autre lettre *du même au même*, écrite vers la même époque, je trouve un passage qui fait voir combien étaient sincères les sentiments de douce confraternité qui unirent ces deux grands artistes.

« J'ai, lundi, un grand concert chez le ministre de la maison du roi. On y chante de la *Dame Blanche*. Je tiens le piano, et Rossini chante la partie de Féréol dans le trio du premier acte. Il dit cette partie comme un ange et avec beaucoup de comique. Nous avons répété hier chez moi, et nous avons ri comme des fous. M. le duc d'Aumont s'est brouillé avec M. le vicomte de La Rochefoucauld, en ne voulant pas permettre aux acteurs de Feydeau de chanter. On est obligé de se passer d'eux. C'est Adolphe Nourrit, Mlle Cinti et Rossini qui les remplacent Entre nous, cela n'en va pas plus mal, Ponchard excepté, dont Nourrit est très loin pour l'élégance et l'exécution. On ne s'attend pas à ce que Rossini chante; c'est une surprise qu'il veut faire de la manière la plus aimable pour moi. » (1)

G. Héquet.

(1) Extrait d'une Étude sur Boieldieu.

(1) Ces sentiments vivent encore et ont conservé toute leur

CHEFS-D'OEUVRE DE LA MUSIQUE (1).

Le Pré aux Clercs.

Les jeunes gens d'aujourd'hui, qui applaudissent encore avec enthousiasme la magnifique partition du *Préaux Clercs*, d'Hérold, seront bien étonnés d'apprendre que, si la pièce réussit, si même elle fit de l'argent, elle fut cependant jugée avec sévérité. On contestait ces mélodies, si neuves cependant, et si fraîches. A la première représentation (15 décembre 1832), j'avais à côté de moi, à l'orchestre, deux habitués des Italiens qui n'épargnaient pas les reproches : c'était un pillage perpétuel de Rossini. Deux mois après, Hérold s'éteignait, et les préventions s'apaisaient. On proclamait chef-d'œuvre ce qu'on avait dénigré.

L'envie est ainsi faite, elle ne se tait que lorsque la tombe s'ouvre.

Il n'y avait pas que quelques spectateurs injustes qui fussent hostiles aux auteurs de la pièce, car l'auteur des paroles n'était pas plus épargné que le musicien, et cependant c'est un des opéras les mieux combinés et les plus habilement conduits du répertoire. M. de Planard avait hérité du secret de Sedaine, et Hérold de celui de Boieldieu, son maître. Après la première représentation, l'actrice chargée du rôle d'Isabelle (Mme Casimir), déclara qu'elle était indisposée. Selon la version qui courut, elle voulait une amélioration de traitement. Le directeur, M. Paul Dutreilh était désespéré. Heureusement, et par l'intermédiaire d'un ami commun, M. Véron, directeur de l'Opéra, vint obligeamment à son secours, et offrit de lui prêter Mlle Dorus, que les très heureux débuts de Mlle Falcon rendaient disponible en ce moment. Les études de Mlle Dorus ne furent pas longues. La pièce avait été jouée le samedi. M. Paul Dutreilh avait passé la journée du dimanche en courses; il ne connut la bonne volonté de M. Véron que le dimanche soir. Il vit Mlle Dorus pour la première fois le lundi matin, il lui envoya le rôle dans la journée, et la seconde représentation eut lieu le jeudi. On avait passé trois ou quatre mois en répétitions pour arriver au résultat que Mlle Dorus avait atteint en quatre jours.

Le succès de Mlle Dorus fut très grand. C'était une nouveauté pour le public de voir et d'entendre une artiste de l'Opéra dans un rôle d'opéra comique. Elle le chanta avec beaucoup de charme. Je ne dirai pas qu'elle le joua de même, mais on fut indulgent pour l'actrice, dont les défauts et le parler un peu embarrassé étaient amplement rachetés par le talent de la cantatrice. Ces représentations durèrent assez longtemps. Enfin, l'actrice primitive comprit ses torts, elle reprit son rôle, Mlle Dorus retourna à l'Opéra, et le désir de comparer fut un nouvel élément de succès.

Aux dernières répétitions, une question ayant été adressée à Hérold quand on allait commencer le duo : *Les rendez-vous de bonne compagnie* : — Laissez-moi, s'écria-t-il avec une sorte d'impatience, laissez-moi écouter Fargueil. C'était le *Laruette* de la troupe, un excellent acteur, mais un faible chanteur. Le duo fini, Hérold, content de l'exécution, dit : — Allons, la pièce peut aller.

Quand vint le passage de la barque, au troisième acte, M. Paul Dutreilh se tourna vivement vers le compositeur : — Ah! cher maître, lui dit-il, quelle admirable page; comme c'est touchant, comme cela sent bien la mort! — Oui, répondit Hérold en souriant avec tristesse, cela pourra bientôt servir pour moi.

Il ne se faisait pas illusion sur son état, il se sentait mourir, et le triomphateur du lendemain entrevoyait déjà l'éternité.

THÉODORE ANNE.

force dans le cœur du glorieux auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*. Il n'y a pas bien longtemps que, donnant son portrait photographié à M. Ernest Boieldieu, fils de l'éditeur de musique, il écrivait de sa main :

« Offert à M. Ernest Boieldieu, neveu de l'auteur de la *Dame Blanche*, dont je fus l'ami, le collègue et l'admirateur le plus sincère, heureux de pouvoir attester aujourd'hui que ce dernier sentiment ne s'éteindra qu'avec moi. « G. ROSSINI. »

(1) Extrait du *Ménestrel*.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Nous nous répéterions, à coup sûr, si nous disions, à l'occasion de la reprise du *Toréador*, combien le talent si fin, si spirituel et si élégant de Mlle Marimon y a effectué de merveilles. Le *Toréador* est le dernier ouvrage où l'artiste parisienne ait paru jusqu'ici, mais ce n'est certainement pas le dernier en mérite. Nous oserions affirmer même qu'il a le pas sur tous les autres, en ce que, affranchi de l'entourage d'acteurs nombreux, de l'intervention des chœurs et du luxe de l'instrumentation, il permet à Mlle Marimon de mettre mieux en relief les parties délicates de son chant et de son jeu. Ses deux partenaires ont fait leur possible pour lui donner convenablement la réplique. Il serait injuste de leur demander davantage.

Injuste aussi serait-il d'exiger des interprètes du *Postillon de Longjumeau* plus qu'ils n'ont pu donner. Le choix de ces interprètes, M. Jourdan excepté, ne nous a pas paru heureux. Le public le leur a fait comprendre, et nous aurions mauvaise grâce d'insister sur des insuffisances sur lesquelles il existe un accord si unanime.

⁂ La Compagnie italienne, sous la direction de M. Gatti, a commencé, vendredi dernier, ses représentations par *Il Ballo in Maschera*, de Verdi.

Cette première représentation fait bien augurer pour l'entreprise théâtrale que M. Gatti a tentée. Des chanteurs d'un mérite réel, des chœurs passables et un orchestre très satisfaisant, et, dans tous les cas, le meilleur que des Compagnies étrangères aient eu encore, voilà ce que cette première représentation nous a révélé. Aucune autre ne l'ayant encore suivie, nous renverrons notre jugement jusqu'à plus ample connaissance faite avec les pensionnaires de M. Gatti.

Nous ne pouvons cependant nous refuser de dire que M. Pancani a justifié l'excellente réputation dont il jouit; il est doué d'une voix de ténor bien timbrée, souple, puissante et d'un charme exquis, et sait s'en servir avec infiniment de talent.

M. Cresci est renommé aussi parmi les barytons italiens; il a fait entendre une voix superbe, très étendue et bien conduite.

Nous ne citerons, que pour en prendre acte, l'apparition de Mme Kennet, la forte chanteuse; la toute charmante et gracieuse Mlle Sarolta qui, dans le rôle du page, a tourné la tête à toute la salle, et Mme Sylvia, contr'alto.

⁂ Le 2e concert du Conservatoire n'avait pas attiré grande foule; il n'a pas été non plus aussi satisfaisant dans son ensemble que d'habitude.

L'exécution des œuvres symphoniques a eu à souffrir de la discordance des instruments à vent, surtout du hautbois, qui était affreux.

L'ouverture de M. Fétis a néanmoins été fort goûtée et applaudie avec beaucoup de sympathie.

Une ballade, *le Pêcheur*, d'après Gœthe, mise en musique par M. de Hartog a été très bien dite par M. Jourdan. L'œuvre du jeune compositeur hollandais a quelque chose d'indécis, qui sied assez bien au caractère de la ballade; l'orchestration est charmante et dénote une main exercée.

Une fantaisie pour la flûte d'un compositeur anglais a fait tache dans le programme du concert; M. Dumon joue très bien de son instrument, mais il serait à souhaiter qu'il pro-

duise son talent dans des compositions moins banales que le morceau filandreux de dimanche.

.˙. M. Louis Brassin vient de rejoindre, à Dresde, la compagnie de M. Ulimann, qui continuera ses pérégrinations artistiques à travers le Nord de l'Allemagne, la Hollande, et terminera sa campagne d'hiver en Autriche, où le plus grand succès l'a accueilli lors de son récent séjour.

M. Brassin remplace M. Jaell, l'infatigable planiste, qui, pour se reposer de cette course infernale que M. Ullmann a fait faire à ses pensionnaires depuis deux mois, est allé à Hanovre, où l'appelaient aussi ses fonctions de pianiste de la Cour.

.˙. Veut on connaître l'opinion de Voltaire sur le piano? La marquise Du Deffand lui avait demandé quelques noëls galants. Le patriarche de Ferney s'empressa de lui expédier des couplets « pour un souper. » Un deuxième envoi suivit de près celui-ci, puis un troisième.

Dans la lettre qui accompagna ce dernier, Voltaire disait : « Ces couplets ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. « Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon « pour un piano-forte, qui est un instrument de chaudron- « nier en comparaison du clavecin. » Cette lettre est datée du 8 décembre 1774. On le voit, le clavecin n'avait pas encore cédé tout à fait la place à son dangereux rival.

.˙. Le public dilettante sera prochainement convié à une séance de musique céleste ou infernale qui ne manquera pas d'intérêt. Un jeune artiste, qui cultive à la fois le piano et le spiritisme, s'est indigné du rôle que les frères Davenport ont fait jouer à la musique, dans les exhibitions de leur mystérieuse armoire.

Il dit que les amateurs ont dû concevoir une bien mauvaise idée du pouvoir technique des esprits, en voyant que des chocs de tambours de basque et des sons discordants de guitares fêlées étaient tout ce qu'on parvenait à leur faire produire. Ce n'est guère la peine d'évoquer les esprits, pour n'aboutir qu'à de telles niaiseries, et, si c'était là tout ce qu'on en pût obtenir, il vaudrait mieux rester dans le monde des vivants, où l'on fait des choses infiniment plus compliquées et plus agréables. Voilà ce que notre pianiste, ami du spiritisme, craint qu'on ne pense, et il faut avouer qu'il n'a pas tort.

Il affirme savoir, par expérience, que les esprits ne sont pas si bêtes que les expériences des frères Davenport tendent à le faire supposer, et qu'il y a un bien autre parti à tirer de leurs manifestations musicales. S'il faut l'en croire, il s'est mis en communication, par les moyens propres au spiritisme, avec le génie de plusieurs grands compositeurs descendus depuis longtemps dans la tombe, lesquels ont répondu à ses évocations de manière à causer autant d'admiration que de surprise aux rares témoins de ses expériences.

Bientôt, dit-il, il pourra lever le voile derrière lequel ont eu lieu ses conférences avec Mozart, Gluck, Beethoven, etc., et rendre le public juge des merveilleux effets du spiritisme musical. Pour éviter tout reproche de charlatanisme et de spéculation, il ne fera payer aucun droit d'entrée à la séance où de si curieuses choses seront dévoilées.

Jusqu'à présent, la musique n'avait fait qu'une fort triste figure dans les expériences de tables tournantes et de spiritisme. Nous lisons dans un recueil d'observations relatives aux miracles de la nouvelle magie, publié récemment, qu'un petit guéridon mélomane chanta à sa manière les airs : « *Au clair de la lune*, *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle* » et que sa virtuosité fit naître parmi les assistants les plus vifs transports d'enthousiasme. C'était s'émerveiller à bon marché. Si le pianiste dont nous venons de parler évoque, comme il le promet, les esprits des plus grands maîtres, ce ne sera pas, sans doute, pour si peu. Quand Mozart, Beethoven, Weber et tant d'autres, ont quitté ce monde pour passer dans l'autre, leur génie n'était pas épuisé. Il faut espérer que, s'ils répondent à l'appel qui va leur être adressé, ce sera pour nous communiquer quelques chefs-d'œuvre vraiment posthumes auxquels nous les reconnaîtrons. Qu'il en soit ainsi, et nous ne serons pas les derniers à chanter les louanges du spiritisme. Si les moyens d'entrer en rapport avec les mânes des musiciens illustres nous avaient été révélés plus tôt, quel parti n'en aurait-on pas tiré pour la mise en scène de *l'Africaine?* L'intervention du directeur du Conservatoire de Bruxelles aurait été inutile. Une simple petite table de sapin, soigneusement interrogée, eût fait connaître les intentions de Meyerbeer et donné toutes les indications nécessaires, pour l'interprétation de sa dernière œuvre. *(Indépendance.)*

.˙. *Du Chant choral et des Festivals en Belgique.—Fédération chorale anversoise*, par Édouard Gregoir. Brochure de 11 pages; prix 50 centimes. En vente chez SCHOTT frères.

.˙. On écrit de Saint-Pétersbourg : « L'Empereur, accompagné du grand-duc héritier et de ses autres fils, ainsi que du grand-duc et de la grande-duchesse Constantin, a assisté à une représentation de l'opéra de M. Siérow, *Rogniéda*, dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes lettres. (Voir *Guide musical* du 28 décembre.) Sa Majesté a fort goûté la musique du compositeur russe et lui a adressé des compliments très flatteurs.

Le souverain lui a dit notamment que le duo et le finale du troisième acte l'avaient fort ému ; précieux éloge qui vient couronner le triomphe incontestable de notre compositeur. On croit que ces marques de la bienveillance impériale ne s'arrêteront point là, et que M. Siérow, qui est loin d'être riche, sera mis à même de continuer ses travaux artistiques, sans avoir besoin, pour vivre, de la modeste place qu'il occupe actuellement à l'administration des postes.

.˙. On écrit de La Haye : « Le public de La Haye a salué le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer par d'universelles marques d'admiration, très naturellement, car l'*Africaine* a été montée à La Haye avec un luxe et une magnificence qui méritent tous les éloges possibles. Les rôles principaux ont été confiés, non sans succès, à Mlle Gory (Sélika), et à MM. Caubet (Vasco de Gama), et Horeb (Nélusko), tandis que MM. Alexis Fasson (don Pédro), Larrivé (don Diego et le grand-brahma), Carronché (don Alvar) et Nesme (le grand Inquisiteur), Mmes Marie Gennetier (Inès), et Darsie (Anna), dans leurs rôles secondaires ont contribué à un assez bon ensemble.

L'orchestre, sous la savante conduite de M. Louis Jahn, a été remarquable surtout par son excellent ensemble. Les décors étaient superbes, et dus à l'éminent pinceau de M. Van Hove père. Les costumes et la mise en scène honorent à la fois MM. Nesme, régisseur général, et Verger, costumier. Les danseuses, — nous ne parlons pas de leurs costumes, car elles nous comprendront, — ont bien dansé.

.˙. On écrit de New-York : Vingt-deux représentations de *l'Africaine* viennent d'être données consécutivement au théâtre de l'Académie, sans que la foule des amateurs, désireux d'entendre le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, ait diminué.

.˙. Mme Lemmens-Sherrington est engagée au Théâtre Italien de Madrid.

.˙. Nous lisons dans le *Mercurio* et le *Comercio*, de Lima, à la date du 28 novembre 1865, les comptes rendus du premier concert donné par Gottschalk au *Théâtre principal*. L'enthousiasme, paraît-il, a été indescriptible; les places avaient toutes été prises à l'avance pour la série de quatre concerts annoncés par le célèbre pianiste. Avant que le premier concert n'eût eu lieu, les stalles pour la quatrième,

accaparées par les spéculateurs, se revendaient déjà à une once chaque (80 francs!).

.*. Le théâtre de l'Orient, à Madrid, vient de trouver une autre Patti, c'est une jeune Américaine du nom de Harris, qui est douée de la plus délicieuse voix de soprano que l'on ait entendue depuis longtemps. Elle a débuté avec un succès prodigieux et le public lui a fait des ovations sans fin. Les journaux de Madrid vantent la beauté, la jeunesse, le charme et le talent primesautier de Mlle Harris. C'est une brillante étoile qui se lève et qui éclipsera bientôt Mlle Patti.

LIÉGE. — Voici le résultat des concours qui ont eu lieu, le 31 décembre 1865, à notre Conservatoire royal de musique:

Concours de fugue. — 1er prix, décerné à l'unanimité à M. Ph. Rüfer.

L'épreuve consistait en une fugue à quatre parties sur un sujet donné.

Concours d'harmonie. — 1er prix, décerné à l'unanimité à M. E. Hutoy et à M. Ch. Foccroulle, par quatre voix.

Epreuve : une basse non chiffrée et un chant donné à réaliser à quatre parties.

Concours d'harmonie et d'accompagnement pratique. — 2e prix, décerné à l'unanimité, à Mlle Eug. Leclercq. Accessit, à l'unanimité, à Mlle Codefroid.

Epreuve : une basse sans chiffres et une basse chiffrée lues au piano.

Le jury, sous la présidence de M. Et. Soubre, était composé de MM. J.-B. Rongé, compositeur, Ledent, T. Radoux, Henrotay, Hacken, Jos. Conraidy et Jules Conrardy, professeurs.

.*. Lundi 8 janvier, sur notre théâtre, a eu lieu la première représentation de l'*Africaine*. Les détails au prochain numéro.

ANVERS, le 3 janvier. — Le concert donné par la Société royale d'Harmonie a été très remarquable. La Société nous a donné l'occasion d'entendre deux artistes étrangers du plus grand mérite, et qui ont obtenu un succès digne de leur talent.

Mme Johnson-Graver est, comme nous l'avons déjà dit, une pianiste très distinguée; la salle n'est pas malheureusement aussi favorable qu'on le pourrait désirer à la musique de piano, dont les détails se perdent dans cette immense étendue. Le 4e concerto de Litolff est un morceau capital d'une facture large et originale, dont l'effet a cependant été considérable. Le *Todtentanz*, de Liszt, n'a pas la même valeur, sans pour cela manquer de distinction!

Mme Johnson a rendu ces deux morceaux avec un talent hors ligne, et de plus elle a eu l'amabilité de jouer, en dehors du programme, une charmante fantaisie sur la *Brabançonne*, de sa composition. Inutile de dire que des applaudissements enthousiastes ont remercié Mme Johnson de cet heureux choix si gracieusement offert.

Mlle Marimon n'a pas eu moins de succès; elle possède une belle voix de soprano d'une netteté parfaite et d'une étendue remarquable. L'égalité des sons est irréprochable; les vocalises sont accentuées et d'une justesse comme nous n'en avons jamais entendu de plus parfaite. Dans l'air de la *Flûte enchantée*, qui s'étend jusqu'au *fa aigu*, elle a fait preuve d'une grande entente musicale.

Dans cet air, véritable chef-d'œuvre, les difficultés ne présentent pas la recherche inutile et parfois fatigante des vocalises italiennes, elles sont inhérentes à la musique, et il est impossible d'y rien ajouter ni d'en retrancher rien. Mlle Marimon avait réservé cet air pour la fin, il valait à lui lui seul tout un concert. *(Précurseur.)*

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Un fait extraordinaire s'est produit la semaine dernière à Paris : on a vu la grande salle du Conservatoire de musique et de déclamation restaurée, propre — propre! comprenez-vous!... — et presque confortable! Il y en a eu, des étonnements; on avait peine à croire aux fraîches peintures, aux girandoles redorées et multipliées, aux fauteuils d'orchestre surtout; oui, monsieur, il y a des fauteuils maintenant au Conservatoire, de beaux fauteuils rouges à bascule, identiquement comme ceux du Théâtre Lyrique. C'est à ne pas croire, et pourtant c'est garanti par un millier de personnes. On s'est amusé à faire de l'étrusque pour l'ornementation de la salle; c'est triste, mais assez original. La salle ressemble un peu à un vaste alcarazas, mais du moins elle est propre et fraîche, comme ce précieux meuble de table que nos Parisiens ont adopté. On a organisé une petite solennité pour l'inauguration de cette restauration, depuis longtemps réclamée à grands cris : le jeudi 4 janvier, la presse et les artistes ont été conviés à un spectacle-concert composé de les *Rivaux d'eux mêmes*, assez fade comédie de Pigault-Lebrun, d'une ouverture de M. Th. Dubois, grand prix de 1861, et de la cantate de M. Lenepveu, couronnée au dernier concours. L'ouverture est longuement et habilement développée, mais elle manque un peu d'originalité; la cantate brille par la concision, le sentiment dramatique et le mérite de la facture, mais elle n'est pas plus originale que l'ouverture : j'y ai entendu tout un fragment de l'ouverture du *Songe*, de M. Ambroise Thomas, professeur du lauréat. Cette œuvre a été chantée par Mlle Roze, Capoul et Petit, Petit qui nous quitte pour aller faire fortune en Espagne et en Italie. C'est bien fait pour nos théâtres, qui n'ont pas su le retenir. Dimanche la Société des concerts a repris possession de cette salle étrusque.

Vous supposez bien que je n'ai aujourd'hui à vous rendre compte d'aucune première représentation : nos théâtres ont assez fait pendant la précédente quinzaine. Il paraît qu'ils récoltent en cet instant. L'Opéra-comique tient un succès avec le *Voyage en Chine*; c'est déplorable, mais c'est prouvé. Le Théâtre-Lyrique fait de grosses recettes avec *Martha* et la *Fiancée d'Abydos*. Je constate avec plaisir que la presse parisienne a été généralement favorable à ce dernier ouvrage. Il eut été triste qu'on ne rendît pas justice à son auteur, M. Barthe, car il en serait résulté une grande défaveur pour les jeunes musiciens français, qui n'ont pas besoin qu'on les démonétise dans l'esprit des directeurs. Il y a réellement dans la *Fiancée d'Abydos* de belles pages et de sérieuses promesses; il faut soutenir ce musicien qui commence aussi brillamment.

L'Opéra a dernièrement encore fait onze mille francs avec l'*Africaine*, dont il donnait la quatre-vingt dixième représentation; c'est tout simplement splendide. Il risque de loin en loin son *Roi d'Yvetot*; que Dieu le lui pardonne. *Don Juan* est sérieusement à l'étude, ce sera la *nouveauté* de la saison. On va répéter avec l'orchestre le *Dieu et la Bayadère*, autre nouveauté. — Les Italiens annoncent *Leonora* pour ce soir. Ils annoncent aussi la prochaine rentrée d'Adelina Patti, et à cette annonce la foule abonde dans les bureaux de location. — L'Opéra-comique se prépare à donner *Fior d'Aliza* au commencement de février. Mme Cabel fait florès dans l'*Ambassadrice*. — Les Bouffes font de l'or avec les *Bergers*. On parle de la retraite d'Offenbach. Mais le maëstro est plus que jamais en vogue : il monte *Barbe Bleue* aux Variétés, il a des commandes pour l'Allemagne, il a trois actes promis au Palais-Royal, et il a deux ou trois actes à l'Opéra-comique; il veut une revanche de *Barkouff*, et vraiment depuis que j'ai entendu les *Bergers* je le crois homme à la prendre complète, éclatante.

Ponchard père est mort samedi; c'est le roi des chanteurs français que nous perdons, le plus illustre, le plus vraiment national. Il avait dépassé les limites de la moyenne existence

moderne, mais céla n'est pas consolant : de tels hommes ne devraient pas mourir, car ce sont les modèles parfaits offerts à la jeunesse intelligente.

On parle du retour de Richard Wagner à Paris et de la possibilité d'un nouvel ouvrage de lui sur l'une de nos grandes scènes. Pourquoi ne pas reprendre *Tannhauser?* Les idées se sont considérablement modifiées depuis le scandale, la folle équipée de la première représentation de cet admirable ouvrage. Je suis convaincu que si M. Carvalho montait *Tannhauser* au Théâtre-Lyrique, avec quelques modifications de détail dans la pièce et la musique, ce que Wagner accepterait sans doute aujourd'hui, ce serait un grand succès — malgré les criailleries des faux-cols influents et les tirades des prétendus connaisseurs, qui ont bravement écrit des articles sur cette œuvre immense, après l'avoir entendue, ou du moins cru l'entendre une fois. — Enfin, espérons qu'une revanche sera offerte au dilettantisme français, qui s'est laissé compromettre par quelques cabaleurs diversement inspirés lors de la représentation de *Tannhauser* à l'Opéra.

Dimanche, Pasdeloup a fait entendre l'ouverture du *Prophète*, dans son concert. Je comprends que cette ouverture ait été supprimée au théâtre, ce n'est pas la meilleure page de Meyerbeer.

JULES RUELLE.

⁂ *La Belle Hélène* continue à indigner la presse provinciale. Les *Echos de l'Adour*, journal de Bayonne, se montrent très sévères pour cette bouffonnerie : « Le fond est dépassé par la forme : gestes lubriques, lazzis obscènes et grossiers, danses qui laissent loin d'elles le dévergondage chorégraphique des terpsichores de nos guinguettes, — rien n'y manque! »

⁂ *Mireille* a été représentée pour la première fois à Marseille, le 28 décembre. Toute la province viendra voir cette nouvelle création de Gounod, quoiqu'elle soit loin d'avoir l'importance de *Faust*.

A propos de *Faust*, le Gymnase de la même ville a joué la parodie de cette pièce, qui a eu un grand succès d'hilarité. L'auteur des paroles est l'acteur Péricaud, et la musique a été arrangée, ou plutôt dérangée par Daselet, le chef d'orchestre du Gymnase.

⁂ *Tromb al-Cazar*, une des meilleures opérettes bouffes d'Offenbach, est jouée avec grand succès sur le théâtre français de Constantinople.

⁂ Quelques journaux ont avancé qu'un homme de lettres avait proposé à Mme Meyerbeer de faire, avec les morceaux de l'*Africaine* retranchés à la représentation, un nouvel opéra, et que la veuve de l'illustre compositeur aurait consulté, à ce sujet M. Fétis. Cette nouvelle est dénuée de fondement.

⁂ Il paraît que Mlle Patti (lisez M. Strakosch) aurait élevé cette année des prétentions pécuniaires supérieures à celles des années précédentes. M. Bagier aurait fait la moue et crié bien fort; mais, après mûre réflexion, il aurait cédé et passé sous les fourches caudines de la chanteuse aux notes d'or; mais, comme, pour contenter son public, le directeur de la salle Ventadour est forcé de suivre les errements de l'étranger, il a l'intention de demander à son public une augmentation du prix des places, lorsque sa chère prima donna sera sur l'affiche. C'est rationnel. Dans tous les temps, les ananas ont coûté plus cher que les pommes de terre.

⁂ Une lettre de Mme Adolphe Adam, publiée par le *Figaro*, contient d'intéressants détails sur la partition posthume de son mari, intitulée le *Dernier bal*. Cette pièce, reçue à l'Opéra-Comique, sous la direction de M. Perrin, ne fut ajournée que pour céder la place au *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer.

Après la mort d'Adam, sa veuve, poussée par Scribe, auteur du livret, fit un procès à M. Perrin, qui aima mieux payer une indemnité que de donner le *Dernier Bal*. Il paraît que son successeur, M. de Leuven, persiste à ne pas donner cette pièce, bien que, d'après la lettre de Mme Adolphe Adam, il n'en ai pas entendu une note. C'est être bien peu curieux, on en conviendra, quand il s'agit d'une œuvre de l'auteur du *Châlet*.

⁂ On prête à Richard Wagner l'intention de venir passer l'hiver à Paris, où le Théâtre Lyrique ne serait pas éloigné de représenter son *Lohengrin*. L'apaisement qui s'est fait sur la question de la musique romantique paraît favorable à une épreuve de ce genre. Le *Tanhauser* avait été donné devant un public dont l'immense majorité était venue, de parti pris, pour siffler ou pour applaudir. Les siffleurs l'ont emporté, mais les amis de M. Wagner disent qu'ils n'ont pas tué pour cela la « musique de l'avenir. » Va donc pour le *Lohengrin*.

L'auteur du *Tanhauser* a droit à toutes nos sympathies, dit une feuille parisienne. Il est très pensionné — c'est vrai — : mais il est exilé.

⁂ On assure que M. Auber devait faire partie de la dernière promotion de sénateurs, ou, tout au moins, devait figurer sur la plus prochaine liste; mais l'illustre compositeur aurait décliné cet honneur, ayant encore à faire jouer plus d'un ouvrage dramatique et craignant que l'opposition semi-politique, qui a atteint dans les auteurs de *Henriette Maréchal* les protégés de la princesse Mathilde, ne protestât contre lui.

⁂ Il y a deux ans environ, M. le baron de Flotow, le lion du jour, étant à Paris pour diriger au Théâtre-Italien les répétitions de son opéra, *Stradella*, qui fut joué alors avec moins de succès qu'il n'en méritait, présenta au directeur de l'Opéra-Comique une partition nouvelle, paroles de M. de Saint-Georges, et qui était intitulée : *Lydia ou la nuit des dupes*. Cette partition ne fut pas mise à l'étude, et l'auteur n'y songeait guère à son dernier voyage, lorsque M. de Leuven, mieux inspiré, a renoué des négociations qui ont abouti à un engagement, pris par lui, de jouer la pièce dans un délai déterminé. Mais il y avait à l'exécution de ce plan un sérieux obstacle.

D'après ses conventions, Mme Marie Cabel s'est réservée le droit de ne chanter que les rôles de son choix. Or, il faut enlever son consentement. M. de Flotow sera le *charmeur*. Une entrevue a été gracieusement accordée, ces jours derniers, par la célèbre cantatrice. Le maëstro a-t-il gagné sa cause, et Mme Marie Cabel chantera-t-elle Lydia? Nous ne savons, dit le *Sport*, mais nous l'espérons.

⁂ Le jeune Carlo Patti, frère des deux Patti, et qui pendant quelque temps a pris des leçons de Léonard, à Bruxelles, est à Paris, et il compte s'y faire entendre cet hiver.

⁂ Après avoir donné cinq concerts à Rome, Sivori est à Livourne, où il se dispose à se faire entendre. Le célèbre violoniste rentrera en France par Genève et Lyon.

ALLEMAGNE.

COLOGNE. — Le 5e concert du Gurzenich nous a fait faire la connaissance d'une Sérénade pour orchestre, de Brahms, et *la Pente Côte*, cantate pour orchestre et chœur, de Hiller.

La Sérénade de M. Brahms n'a reçu qu'un accueil fort tiède ; si l'œuvre offre de l'intérêt dans quelques parties, son extrême longueur (elle dure au moins une heure) détruit complétement le bon effet que ces rares moments ont produit.

La composition de Hiller charme par la franchise de ses allures et le bon style.

Les concerts historiques annoncés par M. et Mme Marchesi ont excité un intérêt général. Il faut savoir gré à ces deux artistes de mettre à profit leur séjour parmi nous, pour nous faire connaître tous les anciens chefs-d'œuvre. Tous les deux excellent d'ailleurs dans l'interprétation de ces

œuvres, la plupart sérieuses. Au second concert, ils étaient assistés de M. Seiss, un pianiste de bonne école, et qui a joué en maître, et avec le plus grand succès, des Variations de Beethoven.

VIENNE. — Mlle de Murska, que les journaux avaient fait mourir en Italie, vient de rentrer, après avoir fait tout bonnement l'école buissonnière. Sa rentrée au théâtre a eu lieu dans la *Lucia*, et le public l'a applaudie comme si de rien n'était.

L'*Africaine* est affichée pour le 3 février.

.˙. Hellmesberger vient de donner, il y a quelques jours, sa 150e séance de quatuors.

Pour donner une idée à nos lecteurs des œuvres que l'on a interprétées dans ces 150 séances, nous allons les énumérer d'après les auteurs :

Beethoven, 139, Mozart, 46, Haydn, 44, Mendelssohn, 44, Schumann, 33, Schubert, 27, Spohr, 21, Bach, 9, Hager, 7, Rubinstein, 6, Volkmann, 5, Cherubini, 4, Onslow, 4, Hummel, 4, Herbeck, 4, Kaessmayer, 4, Goldmark, 4, Weber (C.M.), 3, Veith, 3, Brahms, 2, Raff, 2, Nottebohm, 2, Handel, Corelli, Em. Bach, Ries, A. Romberg, Moscheles, Fesca, Assmayer, Grutsch, Chopin, Czerny, Esser, Hoven, Eckert, Gade, Bennett, Preyer, Bagge, Schlager, Evers, Willmers, Bargiel, L.-A. Zellner, J. Zellner, F. Mayer, L. Wolff, O. Bach, A. Muller et Brull, une de chacun.

.˙. L'Empereur a envoyé 1,000 florins pour le concert organisé en faveur de la *Concordia*, société des journalistes et gens de lettres, le 26 décembre, au Théâtre an der Wien.

.˙. Les treize concerts que la Compagnie Ullmann a donnés à Vienne ont rapporté cent mille francs. Aussi M. Ulmann, pour témoigner toute sa gratitude envers le public viennois, s'est-il empressé de permettre à ses artistes de coopérer à plusieurs concerts de charité.

L'habile impressario n'a du reste pas dit adieu à Vienne; il compte revenir le mois prochain, après avoir remplacé en partie ceux des artistes qui se sont fait entendre en dernier lieu. Louis Brassin sera au nombre des nouveaux.

MUNICH. — Notre théâtre a repris, le 17 décembre, *Catarina Cornaro*, de Franz Lachner.

Mlle Stehle (Catarina), MM. Vogel et Kindermann ont été admirables; le Roi assistait à la représentation et n'a point épargné ses bravos. Cet opéra est rempli de beautés transcendantes, il est étonnant, d'après cela, qu'il ne fasse pas partie du répertoire de chaque grand théâtre. Donné pour la première fois en 1841, l'opéra de Lachner a été repris plusieurs fois d'une manière supérieure, sans pouvoir se maintenir longtemps; espérons que la nouvelle reprise, de tous points excellente, aura un succès plus durable.

Le Roi de Bavière a chargé M. de Bulow de se mettre en rapport avec le ministre des cultes, à l'effet de s'entendre avec lui au sujet de la création de l'école de musique et de peinture.

Wagner, qui a habité pendant quelque temps Vevey, au bord du lac de Genève, a loué une maison de campagne dans les environs de Genève, laquelle porte pour enseigne : *Aux Artichauds*. Le maëstro vit dans la plus grande solitude, occupé de grands travaux.

.˙. On écrit de Stockholm : « Mme Norman-Neruda et sa sœur ont organisé des soirées de musique de chambre, qui ont montré les deux violonistes aussi remarquables dans l'interprétation du quatuor qu'elles l'étaient jadis dans les solis. Avec la coopération de MM. Daubert, Lindblad et Södermann, il nous a été donné d'entendre, parfaitement rendu, un quatuor de Mendelssohn, un quintette de Lindblad et un quatuor de Beethoven. Le quintuor de Lindblad, notre compatriote, a d'excellentes intentions et est riche en mélodie.

Notre Opéra vient de monter *Quentin Durward*, de Gevaert. La partition compte grand nombre de beautés lyriques et de mélodies fort chantantes; elle manque toutefois d'élévation dans la partie dramatique; l'instrumentation est fine et pleine de goût.

COBOURG. — Les artistes de notre Opéra sont partis pour Gotha, après avoir donné trois représentations de l'*Africaine*, des plus fructueuses.

Le chef-d'œuvre de Meyerbeer sera joué immédiatement, et le public de Gotha pourra en jouir plus longtemps que le nôtre, la saison se prolongeant jusqu'à fin avril. Mlle Spohr, dans le rôle de l'Africaine, et M. Fessler, dans celui de Nelusko, ont été parfaits. La mise en scène du navire a valu à M. Muhldorfer la croix de Mérite, du duc de Saxe-Cobourg.

HAMBOURG. — Hambourg aura une nouvelle salle pour les grandes exécutions musicales, la salle de la Philharmonie étant insuffisante pour les besoins de la ville. La société émet à cet effet 400 actions à 1000 marcs banco (1700 fr.), dont le total, souscrit, lui permettra de conduire son projet à bonne fin.

DRESDE. — Reprise et grand succès du *Petit Chaperon rouge*, de Boiëldieu (9 décembre).

ITALIE.

.˙. La ville d'Arezzo (Toscane) se propose d'élever un monument à la mémoire de Guido, moine du xe siècle, qui passe pour être l'inventeur de la gamme, et elle a fait appel aux différents gouvernements de l'Europe, pour qu'ils s'associent à cet hommage rendu à un homme qui a bien mérité des musiciens de tous les pays. Assurément, Guido était un savant homme et ses écrits sur la musique attestent qu'il était en avance sur son siècle en ce qui tenait à la théorie de cet art; mais il n'a pas inventé la gamme, comme le pensent les magistrats d'Arezzo et comme l'ont dit les journaux qui ont parlé de leur appel à l'Europe musicale. Il s'est borné à donner aux moines de son monastère le conseil de se rappeler, lorsqu'ils voudraient trouver l'intonation de chaque degré de la gamme, l'hymne de Saint-Jean, dont le chant s'élève d'une note sur chaque syllabe imprimée en italique dans la citation qui suit :

Ut queant laxis, *re*sonare fibris,
*Mi*ra gestorum, *fa*muli tuorum,
*Sol*ve polluti *la*bii reatum
Sancte Johannes,

Le moyen parut bon aux moines, qui donnèrent aux degrés de la gamme les noms des syllabes par lesquelles ils s'en remémoraient les intonations. Ces noms furent adoptés par les musiciens. Il est à remarquer qu'il restait à baptiser une septième note. Ce fut un artiste flamand du seizième siècle qui la nomma *si*. A la même époque un compatriote de Guido, le Florentin Doni, proposa de substituer *do* à *ut*, comme favorisant mieux l'émission de la voix. On voit que l'invention de Guido d'Arezzo se réduit à peu de chose et que ce n'est pas pour cela qu'il y a lieu de lui élever une statue.

En disant que les magistrats de la ville d'Arezzo ont adressé à tous les gouvernements de l'Europe l'invitation de souscrire au monument de leur concitoyen, on oublie que les noms *ut* (ou *do*), *re*, *mi*, *fa*, etc., ne sont usités que dans les contrées méridionales, et que les musiciens du Nord ont conservé l'usage de désigner les notes par des lettres de l'alphabet.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Paris, le 6 janvier, M. Jean-Frédéric-Auguste Ponchard, né à Paris, le 8 juillet 1789, artiste-lyrique de l'Opéra-Comique (de 1812 à 1834), professeur de chant au Conservatoire (de 1819 à 1856). Il vint en représentation, pour la première fois, à Bruxelles, le 25 septembre 1822 (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VII, p. 94).

— A New-York, le 13 décembre, à l'âge de 60 ans, M. Rovere, artiste-bouffe du théâtre italien de l'Academie.

MUSIQUE INSTRUMENTALE

EN VENTE

chez SCHOTT frères,

82, MONTAGNE DE LA COUR, A BRUXELLES.

MÉTHODES.

Flûte.

Prix net.

Gattermann (Ph.). Méthode pour la nouvelle flûte de Bœhm. Cette méthode est divisée en deux parties; la première contient la théorie pratique de tous les principes de musique, la seconde contient la théorie pratique de tous les principes de la nouvelle flûte — Fr. 20 »

Hugot et **Wunderlich**. Méthode abrégée, d'après la grande méthode. — 3 »

Clarinette.

Blatt (F.-J.). Nouvelle méthode complète. — 13 50
En 2 Suites, chaque — 7 20
— 50 Exercices, extraits de la méthode.
En 2 Suites, chaque — 2 25
— Exercices et gammes dans tous les tons majeurs et mineurs, extraits de la méthode. — 2 25

Gamme de Clarinette.
— — A 6 clefs. — 50
— — A 9 clefs. — 50
— — A 12 clefs. — 50
— — A 13 clefs. — 60

Kastner (G.). Méthode élémentaire, avec trois tablatures suivies d'airs, et d'exercices gradués — 3 »

Küffner (J.). Principes élémentaires de la musique et gamme de clarinette, suivis de 24 petits duos instructifs d'une difficulté progressive pour 2 clarinettes. Op. 200. — 2 40

Roy. Petite méthode. — 1 50

Cor.

Domnich (H.). Méthode de cor adoptée par le Conservatoire de musique à Paris. — 10 80

Duvernoy (Fréd.). Méthode complète, suivie d'exercices et de vingt duos, adoptée par le Conservatoire. — 10 »

Kastner (G.). Méthode élémentaire pour le cor d'harmonie et le cor à deux pistons, avec deux tablatures, suivie d'airs et d'exercices gradués. — 3 »

Cornet à pistons.

Cornette. Grande méthode à trois pistons. — 6 »
— Petite, extraite. — 3 35
— Vingt-cinq leçons pour commencer, en deux suites. Chacune. — 1 75

Guichard. Grande méthode complète et raisonnée pour le cornet à deux et trois pistons. — 5 »
— *La même*, format in-8°, extrait de la grande méthode. — 4 »

Kastner (G.). Méthode élémentaire de cornet à deux et trois pistons, avec une tablature, suivie d'airs et d'exercices gradués, et d'un air varié pour cornet, avec accompagnement de piano. — 3 »

Prix net.

Küffner (J.). Principes élémentaires de la musique et gamme de cornet à pistons, suivis de 32 petits duos faciles et instructifs pour 2 cornets à pistons. Op. 328. — 4 »
En 2 suites, chaque. — 2 25

Saverne. Méthode élémentaire et progressive, revue et augmentée par *Y. Forestier*. — 6 »

Schubert (C.-J.). Op. 26. Nouvelle méthode à l'usage des amateurs. — 3 35

Hautbois.

Kastner (G.). Méthode élémentaire, avec deux tablatures, suivie d'exercices progressifs et d'un choix de morceaux de divers auteurs. — 3 »

Gamme de Hautbois à 2 clefs. — » 50
— — — à 14 clefs. — » 50

Flageolet.

Carnaud (père). Petite Méthode de flageolet avec laquelle on peut jouer la musique de flûte. — 1 75

Kastner (G.). Méthode élémentaire pour le flageolet, avec et sans clefs, avec tablatures, suivie d'exercices progressifs et d'un choix de morceaux faciles de divers auteurs. — 3 »

Roy. Méthode de flageolet simple et à 3 clefs. — 3 »

Ophicléïde.

Cornette. Petite méthode d'ophicléïde — 1 75

Kastner (G.). Méthode élémentaire, avec tablature, suivie d'exercices et d'un choix de morceaux de divers auteurs. — 3 »

Trombone.

Dieppo. Méthode complète adoptée dans les classes du Conservatoire, avec tablature et position — 8 »

Kastner (G.). Méthode élémentaire, avec tablature, suivie d'exercices et d'airs. — 3 »

Cornette (V.). Méthode de trombone, divisée en 2 suites.
1re Suite. Les principes de cet instrument, des gammes et des exercices. — 1 50
2me Suite. 20 leçons précédées chacune d'un exercice et 6 grandes études. — 2 70

Gamme de trombone, ténor ou basse. — 50

Gamme de trombone, ténor à pistons (Extraite de la méthode de J.A. Zinnen). — 60

Saxhorn.

Arban et Fessy. Méthode complète de saxhorn, alto et ténor, ou de cornet à pistons, contenant les gammes chromatiques, toutes les gammes majeures et mineures, suivies d'un grand nombre d'exercices. — 6 »

Prix net.

Fessy et Sourdillon. Méthode de petit saxhorn en mi bémol, suivie de douze leçons progressives. — 3 »

Cornette. Petite méthode de saxophone. — 1 75

Basson.

Almenräder (C.) Traité sur le perfectionnement du basson, avec deux tables. — 1 50
— Nouvelle méthode de basson. — 12 60

Gamme de Basson
— — — à 6 ou 7 clefs. — » 50
— — — à 10 clefs. — » 50
— — — à 16 clefs. — » 50
— — — à 16 clefs, d'Almenräder. — » 60

Willent Bordogni. Méthode complète adoptée pour l'enseignement aux Conservatoires de Paris et de Bruxelles. — 12 »

Schiltz. Méthode complète et raisonnée suivie de quatorze études, huit duos, vingt et un morceaux. — 6 »

Trompette.

Dauverné. Méthode pour la trompette, précédée d'un précis historique sur cet instrument en usage chez les différents peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ouvrage approuvé et adopté par la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts (Institut de France), et par le Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Prix net. — 25 »

Kresser. Méthode complète pour la Trompette d'harmonie, suivie d'une notice sur le cornet, adoptée dans les classes du Gymnase musical. — 8 35

Schiltz. Méthode complète et raisonnée de Trompette d'orchestre et de cavalerie, avec l'ordonnance des sonneries, et suivie de fanfares pour deux, trois et quatre trompettes. — 6 »

Clairon.

Schiltz. Méthode de clairon avec ou sans clefs, avec l'ordonnance des sonneries militaires, suivie de fanfares pour un ou plusieurs clairons. — 4 »

Serpent.

Schiltz. Méthode complète et raisonnée, suivie d'études et de duos. — 5 »

Timbales.

Kastner (G.). Méthode complète et raisonnée de timbales, à l'usage des exécutants et des compositeurs, précédée d'une notice historique, et suivie de considérations sur l'emploi de cet instrument dans l'orchestre. — 3 35

On enverra *franco* dans toute la Belgique, les commandes accompagnées du montant en un mandat.

Instruments en cuivre.

Prix net.

Fauconier (B.C.). Méthode pour les instruments en cuivre à cylindres ou à pistons.
N° 1. Clef de *Sol*. 1 50
2. Clef de *Fa*. 1 50

Zinnen (J.-A.). Méthode pour les instruments ténor en cuivre, le trombone à pistons, le bugle-ténor, le saxhorn, l'euphonium ou batyphone et le tuba-ténor ou baryton. 6 »

MUSIQUE CONCERTANTE.

PIANO ET DIVERS INSTRUMENTS.

Blanc. (Ad.). OEuvre 37. Quintette, pour piano, flûte, clarinette, cor et basson. 6 75

Mozart. 1er Quintette pour piano, hautbois ou flûte, clarinette, cor et basson. 3 50
— 2e Quintette pour piano, flûte, hautbois, alto et basse. 3 50

Pauer (E). Quintuor pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson. Op. 44. 7 20

Duos piano et flûte.

Altès (H.). Duo sur Richard, d'après Ch. Danela. 2 »

Beethoven. Collection des Sonates concertantes, transcrites par Henri Altès.
— OEuv. 12. Nos 1, 2, 3. Sonates. Chaque. 4 »
— — 17. Sonate. 4 »
— — 23. do. 4 »
— — 24. do. 4 »
— — 30. Nos 1, 2, 3. Sonates. Chaque. 4 »
— — 47. Sonate. 6 50
— — 96 do. 4 »

Coninx. Op. 17. Fantaisie sur la Norma, nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur. 2 50
— Mélodies de F. Schubert. 2 50

Demersseman.
OEuv. 22. 1re Sonate. 3 »
— — 23. 2e. do. 3 »
— — 24. 3e. do. 3 »
— — 25. 1er. Duo. 2 »
— — 26. 2e. do. 2 »
— — 27. 3e. do. 2 »

Drouet. Op. 12. Fantaisie. 2 »

Haydn. 5 Sonates de la 1re liv. ch. 2 »
— 6 do de la 2e liv. id. 2 »
— 3 Duos de la 8e liv. id. 2 »
— 6 do de la 9e liv. id. 2 »
— 2 Sonates de la 10e liv. id. 2 »

Hummel. OEuv. 115. Variations sur un thème tyrolien. 3 »
— OEuvre 117. Rondeau de société. 3 »

Küffner (J.). Revue musicale. Op. 305.
29. MACBETH. 2 25
30. IL TROVATORE. 2 25
31. LA TRAVIATA. 2 25
32. RIGOLETTO. 2 25
33. L'ÉTOILE DU NORD. 2 25
35. AROLDO. 2 25
36. OBÉRON. 2 25
37. LE PARDON DE PLOERMEL. 2 25

Kühner (W.). Le Télégraphe musical, potpourri sur des thèmes favoris. 2 70
— 2 Mosaïques d'Airs favoris.
N° 1. LINDA DI CHAMOUNIX ET STRADELLA. 1 80
N° 2. LUCREZIA BORGIA. 1 80

Leplus et **Pilati.** Onzième air varié concertant sur le *Naufrage de la Méduse*. 2 50

Mereaux. (A.). OEuv. 64. N° 2. Sicilienne. 2 50

Prix net.

Mozart. 9e livraison, six Sonates, transcrite p. H Altès. 8 35
Chaque Sonate séparément, transc. par H. Altès. 3 »
— 10e livraison, cinq Sonates, transc. par le même. 8 35
Chaque Sonate séparément, transc. par le même. 3 »
— 11e livraison, six Sonates, transc. par le même. 8 35
Chaque Sonate séparément. 3 »

Spohr (L.). 115. Sonate. 3 »

Walckiers (E.). 92. 2e Sonate. 5 »
— OEuv. 98. Troisième sonate. 4 »

DUOS

POUR PIANO ET CLARINETTE.

Gregoir (J.) et **Blaes** (J.). 6 duos de salon (d'après *Gregoir* et *Leonard*).
N° 1. Regrets. 1 50
2. Chant de mai. 1 50
3. Le bal. 1 50
4. Bonheur passé. 1 50
5. Sur l'eau. 1 50
6. Pensée d'amour. 1 50
— — Grand duo brillant sur des motifs de l'op. TANNHAUSER (d'après *Gregoir* et *Leonard*). 3 60

Kullak. OEuv. 70. Andante. 2 50

Mereaux (A.). OEuv. 64. N° 5. Minuit, rêve. 2 50

Schumann (R.). OEuv. 132. Morceau de fantaisie. 3 »

Walckiers. OEuv. 99. 2e sonate. 5 »

Duos piano et cor.

Blanc (Ad.). OEuv. 43. Sonate pour piano et cor ou alto. 5 »

Bougourd. OEuv. 3. Deux Nocturnes, nos 1 et 2. Chaque 1 50

Kalkbrenner (F.). Op. 93. Nocturne. 2 50

Miné. Op. 5. Fantaisie avec cor ou violon. 3 »

Mereaux (A.). OEuv. 64. N° 7. Sérénade. 2 50

Thalberg. OEuv. 7. Grand divertissement sur une romance de Romagnesi. 3 »

DUOS

POUR PIANO ET CORNET A PISTONS.

Cornette. Ma Brunette. 2 »
— Les Yeux bleus. 2 »

Fleury (E.). Grande valse brillante. 1 50

Kühner (W.). Le Télégraphe musical, Potpourri sur des thèmes favoris. 2 70
— 2 Mosaïques d'airs favoris.
N° 1. LINDA DI CHAMOUNIX et STRADELLA. 1 80
2. LUCREZIA BORGIA. 1 80

Schiltz. Sur l'opéra de Marguerite. 2 50
— Elisire d'amore. 2 50

Schubert (C.). Op. 228. Andante et Cavatine pour cornet à pistons et piano. 2 50

Willmann. Alice, 1re polka. 1 »
— Marie, 2e polka. 1 »

DUOS

POUR PIANO ET HAUTBOIS.

Magnien (V.). OEuv. 50. Duo brillant sur Colette. 2 50

Mereaux (A.). OEuv. 64. N° 4. Villanelle. 3 »

DUOS

POUR PIANO ET BASSON.

Gébauer. Lettre L. 1er duo. 2 50
— Lettre M. 2e duo. 2 50

Pleyel (C.) et **Gébauer.** Thème allemand. 2 »

Musique pour flûte seule.

Prix net.

Arditi (L.). Il Bacio, la Stella et l'Ardita, 3 valses de salon. 1 »

Bohm (Th.). 24 Etudes. 2 suites, chaque 1 80

Cottignies Les délassements de l'étude. Soixante-douze airs tirés des opéras nouveaux de *Adam, Comis, Halévy, Hérold, Meyerbeer, Rossini, etc., etc.*, en 2 suites, chaque 2 »

Garibaldi. Illustrations élégantes et faciles en deux suites ch. 2 50
PREMIÈRE SUITE.
Le Pardon de Ploërmel.
Robert-le-Diable.
DEUXIÈME SUITE.
Le Domino noir.
Les Diamants de la Couronne.

Guichard. Trois fantaisies sur le Pardon de Ploërmel. 2 »

Küffner (J.). Répertoire de nouvelles danses favorites. 14 cahiers, chaque 1 »
— Repos de l'étude, collection de morceaux d'opéras nouveaux. 23 numéros, chaque 1 »

Müller (J.). Le Carnaval de Venise arrangé et varié. 60

Widman. 1er et 2e livres d'airs du ballet de LA FILLEULE DES FÉES, d'Adam. Chaque. 1 75

Musique pour la flûte

avec accompagnement de piano.

Altès (H.). Opéras célèbres :
— Op. 16. Robert-le-Diable. N° 1. Transcription. 2 50
— — — N° 2. Fantaisie. 2 50
— Op. 17. Les Huguenots. N° 1. Fantaisie. 3 »
— — — N° 2. Caprice. 2 50
— Op. 18. Le Prophète. N° 1. Transcription. 2 50
— — — N° 2. Fantaisie. 3 »
— Op. 19. N° 1. L'Étoile du Nord. Fantaisie. 3 »
— — 2. Le Pardon de Ploërmel. Fantaisie. 3 »
— OEuvre 20. 1er solo de concours pour le Conservatoire, flûte et piano. 3 »
Quatuor séparément. 4 »
— OEuvre 21. 2e solo pour flûte et piano. 3 »
Quatuor séparément. 4 »
— OEuvre 22. 3e solo pour flûte et piano. 3 »
Quatuor séparément. 4 »
— OEuvre 23. 4e solo pour flûte et piano. 3 »
Quatuor séparément 4 »
— OEuvre 24. 5e solo pour flûte et piano. 3 »
Quatuor séparément. 4 »
— OEuvre 25. 6e solo pour la flûte avec accompagnement de piano. 3 »
Quatuor séparément. 4 »

Astruc (E.). Op. 2 Fantaisie, avec accomp. de piano sur des motifs de la PART DU DIABLE. 2 50

Bohm (Th.). 24 études pour la flûte avec accomp. de piano, quatre suites, chaque 2 70

Briccialdi (G.). Concertino pour flûte avec accompagnement de piano. Op. 104. 3 »
— Capriccio pour flûte avec accompag. de piano. Op. 105. 3 »
— Fantaisie sur des motifs de l'op. IL BRAVO, pour flûte avec accompagnement de piano. Op. 109. 3 60
— Fantaisie sur des motifs de l'op. LA SONNAMBULA pour flûte avec accomp. de piano. Op. 110. 2 70
— SAFFO, fantaisie pour flûte avec accomp. de piano. Op. 111. 2 70

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 1.

12me ANNÉE. Jeudi 18 Janvier 1866. N° 3.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . .		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro :
LES PLAISIRS DU FLANEUR,
CHANSONNETTE,
Paroles de M. L. Havois, musique de M. François Gerbet.

LA MUSIQUE ET LA MÉDECINE.

Les mémoires de l'Académie des sciences en 1707 et 1708 contiennent une foule d'exemples, tous plus extraordinaires les uns que les autres, de cas de maladies les plus graves qui, après avoir résisté à tous les traitements de la médecine, ont fini par céder à la douce influence de la musique. Trente ans plus tard, le sociétaire perpétuel de cette Académie, J.-J. Dortons de Mairan, signalant certains faits nouveaux, ajoutait : « C'est à la connexion mécanique et involontaire entre l'organe de l'ouïe et les consonnances excitées dans l'air extérieur, jointes à la communication rapide des vibrations de cet organe avec le système nerveux, qu'on doit la cure des affections spasmodiques et des fièvres accompagnées de délire, dont ces mémoires fournissent plusieurs exemples.

Bien avant cette doctrine et ces guérisons harmonieuses, — au cinquième siècle, — Marcianus Capella assurait que le chant guérit de la fièvre; au deuxième, Galien ordonnait de jouer de la flûte sur les parties souffrantes, et, cinq ou six cents ans plus tôt encore, Théophraste et Démocrite employaient le son de cet instrument comme spécifique contre les morsures de la vipère. Enfin, au rapport du même Marcianus Capella, le célèbre médecin grec Asclepiade a traité la surdité par les sons éclatants de la trompette, ce qui, — soit dit en passant, — ferait remonter à près d'un siècle avant J. C. les premières cures homéopathiques, ou, du moins, le *similia similibus curantur* de la doctrine d'Hahnemann, car, si jadis la trompette a été employée avec succès contre la surdité, on ne niera sans doute pas que, dans les *puissants effets* de l'orchestration des réalistes en musique, les cuivres assourdissent aussi les oreilles encore insuffisamment aguerries contre la sonorité de certaines partitions modernes.

Au reste, ces cures sont bien loin de nous, et : *a beau mentir qui vient de loin*, dit le proverbe; mais tout récemment l'expérience soigneusement faite de l'influence de la mélodie jointe à une douce harmonie, a obtenu de merveilleux résultats sur les malheureux pensionnaires d'une maison d'aliénés.

Tous les fous étaient-ils là? — Non sans doute. — Il y manquait la catégorie de ceux que l'on n'enferme pas, de ceux que l'on n'attache pas, et Dieu sait si elle est nombreuse! Il y manquait entre autres les fous privilégiés dont la manie est de retenir longtemps à l'avance une loge d'un théâtre lyrique, non pour entendre un chef-d'œuvre, un opéra nouveau, ou même un artiste renommé, sans se soucier autrement de la partition, mais uniquement pour assister à un *ut dièze* de poitrine, et qui, prudemment renseignés sur l'heure à laquelle doit être tiré cet *ut*, s'empressent de quitter la salle aussitôt l'explosion accomplie.

Il n'y a pas longtemps, il est vrai, le jardin du Palais-Royal avait, tout comme les grandes scènes lyriques, un public assidu, attendant toujours aussi quelques minutes à l'avance le coup de canon tiré par le soleil à son passage au méridien; mais cette explosion avait du moins sa raison d'être, elle servait à régler les montres en indiquant l'heure exacte de midi, tandis que, dans l'art du chant, l'autre marque seulement « midi à quatorze heures. »

Va-t-on continuer le traitement par la musique sur les fous à lier? Je ne sais, mais en attendant, — et pour bien commencer l'année, — les vrais artistes pourraient en essayer sur les autres. Il suffirait pour cela (mais on ne le fera pas), il suffirait de ne plus prodiguer à un public blasé les cris des chanteurs, et les stériles tours de force des exécutants, car ces excentricités sont au charme et à la véritable splendeur de l'art ce que sont à l'intelligence et à la vie de l'homme l'opium de la Chine ou de l'Inde, et aussi l'absinthe de contrées moins lointaines! L'opium, l'absinthe, ces actifs messagers de l'idiotisme et de l'abrutissement, perfides avant-coureurs de l'horrible *delirium tremens* que suit bientôt la mort.

Léon Gatayes.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Héroïd est en faveur au Théâtre-Royal; nous voulons dire que ses deux chefs-d'œuvre, *Zampa* et le *Pré-aux-Clers*, y ont été repris à la distance d'une semaine. Comment ces reprises ont-elles marché? Comment les divers rôles ont-ils été remplis? Voilà une autre question à résoudre, et cette question, nous nous permettrons de ne la point aborder maintenant, attendu qu'il nous faudrait être par trop sévère pour certains artistes. Nous attendrons donc qu'on ait suffisamment étudié les rôles principaux, avant d'en faire l'appréciation sommaire. *Zampa* et le *Pré-aux-Clers* ont été donnés un dimanche, une preuve, selon nous, du peu d'importance que la direction attache à ces reprises. Ajoutons que tous les lendemains de *l'Africaine* sont à peu près stériles.

Ce n'est pas, à coup sûr, le divertissement du *Naufrage* qui eût pu galvaniser ces représentations. Le scénario en est mesquin, les danses en sont peu attrayantes, et la musique s'est fatalement ressentie de ces insuffisances. Quand M. Stoumon tient un motif, il le mène assez bien; mais il passe difficilement d'un thème à l'autre. Or, ce sont préci-

sément ces transitions qui font un des charmes principaux d'un ouvrage chorégraphique.

Mlle Marimon va nous quitter. Il est toujours question de l'arrivée d'une troupe italienne, pour donner une série de représentations au Théâtre Royal.

⁂ TROISIÈME CONCERT POPULAIRE DE M. SAMUEL. — Il était facile de voir, en jetant un coup d'œil sur l'immense auditoire qui garnissait, dimanche, la vaste salle du Cirque, que cette affluence de monde, appartenant à l'aristocratie, à la bourgeoisie et au peuple, n'était pas venue là pour se dérober pendant deux heures aux préoccupations de l'existence, mais pour goûter, dans un pieux recueillement, les charmes du plus beau des arts.

Aussi, que de sympathies dans ce public empressé, et que d'entrain dans la phalange des interprètes chargés de l'initier aux plus belles pages du répertoire symphonique! Il y avait, en quelque sorte, communion de sentiments et d'idées entre l'auditoire et les exécutants, comme dans un cercle musical formé d'amateurs et d'artistes de choix. Et les musiciens, aiguillonnés par ce courant magnétique, ont si bien manœuvré, sous l'intelligente impulsion de leur chef, qu'on peut dire, sans exagération, qu'ils se sont littéralement surpassés. C'était un enchantement, une fascination. Où et quand, en effet, a-t-on dit avec ce tact exquis, avec ce coloris nuancé, la marche funèbre de la symphonie en *la* de Beethoven? Où et quand a-t-on rendu aussi délicatement, aussi élégamment, le presto et l'allegro du même ouvrage? Jamais orchestre n'a mieux fait ressortir ce qu'on appelle le clair-obscur en musique. Jamais il n'a fait retentir à nos oreilles des notes plus émouvantes, plus palpitantes. Et le public, dans son entraînement, a honoré d'une triple salve d'applaudissements chaque partie de la divine épopée. Il eut voulu faire recommencer le tout, s'il n'eût craint d'imposer aux interprètes une tâche trop rude.

Il a décerné pourtant ces honneurs à l'œuvre d'un nouveau venu, au scherzo des *Suites* de Joachim Raff, un maître allemand, qu'on s'étonne de voir en quelque sorte inconnu ici, tandis qu'il est des ouvrages d'une valeur très contestable à qui on accorde la faveur d'une exécution continuelle. Ce scherzo, qui ne comporte que quelques mesures, est tissé d'une main si habile et si ferme, que c'est merveille. Rien de bizarre ni de tourmenté: une mélodie incisive, doublée d'une autre mélodie; le tout enchâssé dans un travail d'orchestre qui forme une véritable dentelle instrumentale, voilà, en un mot, de quoi se compose la page dont l'auditoire a été si enchanté. Raff a des accointances avec Wagner. Cela explique l'espèce de défaveur qui s'est attachée à ses œuvres.

Eh bien! n'en déplaise aux partisans du genre exclusivement classique, la sanction que l'ami du grand réformateur a reçue ici le venge bien de ces injustes dédains. Elle sera fructueuse aussi, cette sanction, et nombre d'autres productions d'outre-Rhin, qui ne sont pas même connues de nom ici, jouiront, parmi nous, d'une popularité bien méritée.

Niels Gade, longtemps méconnu, commence à être apprécié dans la capitale et dans la province. Rêveur élégiaque, poëte fantaisiste, il a l'inspiration, sinon vaste, du moins pittoresque et colorée. Son ouverture : *les Echos d'Ossian*, renferme tout un poëme, qui n'est pas dénué de souffle lyrique. Supérieurement interprétée, elle a fait sur l'auditoire la plus vive impression. Et, à propos de souffle, avez-vous entendu, au milieu de mélodies savoureuses et sentimentales, ce léger murmure qui semble imiter la brise rasant la face d'une eau paisible? Ce bruissement, effectué par les violons en sourdine, Gounod s'en est emparé et l'a intercalé, note par note, dans son *Faust*. Gounod a fouillé aussi Schumann, et, dans l'adagio du troisième quatuor de ce maître, — lequel adagio a été exécuté d'une façon ravissante par tous les instruments à archet, — se détache une mélodie imprégnée d'un parfum tout germanique, et que Gounod a mise, presque littéralement, dans la bouche du docteur de la vaine science, au moment où il s'abandonne à ses élans extatiques devant Marguerite.

La fusion de tous les archets, succédant à une page instrumentale où l'effet avait été surtout demandé aux cuivres, a offert quelque chose de charmant et d'étrange tout à la fois. Il faut regretter qu'au milieu d'une orchestration à la Wagner, serrée, nourrie, brillante, M. Lassen ait découpé, en guise de trio, pour sa *Festmarsch*, un motif tout italien, formulé, en tierces et en sixtes, par les clarinettes et terminé par la *coda* obligatoire.

La *coda* du concert populaire a paru plus heureuse. C'était, au grand complet, l'entraînante valse de Weber, instrumentée par Berlioz. Vous comprenez avec quelles délices l'auditoire, après toutes ces pages fortes et substantielles, a savouré cette musique vertigineuse, où les rhythmes les plus voluptueux s'unissent aux mélodies les plus gracieuses et les plus élégantes.

Les concerts organisés par M. Samuel sont désormais implantés dans nos mœurs, et s'y maintiendront comme les cafés-concerts et les représentations théâtrales. A l'avantage de nous exhiber des œuvres d'artistes belges, qui, sans ce secours, resteraient enfouies dans l'oubli le plus complet, se joint celui de nous fournir les meilleurs spécimens de l'école allemande actuelle. Source féconde en méditations et en rapprochements de tous genres! L'art ne reste pas stationnaire. Tout n'est pas dit, en fait de musique symphonique, avec Haydn, Mozart et Beethoven. Si l'art s'arrêtait, sa chute serait inévitable.

⁂ Le 3e concert du Conservatoire aura lieu dimanche prochain, à 1 heure, dans la salle du palais Ducal. On y entendra l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, un andante de Haydn, la symphonie en *ut* (Jupiter), de Mozart, et le concerto pour piano, en *sol*, de Beethoven, exécuté par Mme Szarwady (Wilhelmine Claus).

⁂ La deuxième séance de musique classique sera donnée aujourd'hui jeudi, à 2 3/4 heures de relevée, avec le concours de Mlle De Smet et M. A. Goossens, au local de la Société royale la Réunion-Lyrique. Voici le programme : 1. Quatuor en *sol* (n° 81), exécuté par MM. Collyns, Gangler, Goffœl et Stengers (Haydn); 2. Air de *Stratonice*, chanté par M. A. Goossens (Méhul); 3. Sonate en *la* (n° 8), exécutée par Mlle De Smet et M. Collyns (Mozart); 4. *L'Ange et l'Enfant*, mélodie chantée par M. A. Goossens (Mme Hamelot); 5. Quintette en *sol mineur* (n° 22), exécuté par MM. Collyns, Keffer, Gangler, Goffœl et Stengers (Mozart).

⁂ Mlle Isabelle Fauré a donné, le 9 janvier, le concert que nous avions annoncé, et s'y est montrée sous le jour le plus favorable. Élève de Prudent, elle possède toutes les gracieuses qualités qui distinguaient le jeu du si regretté pianiste; outre la *Danse des Fées*, de son maître, qu'elle a dite vraiment dans la perfection, Mlle Fauré a encore joué une étude de Schulhoff, la première partie du trio en *mi bémol*, de Hummel, et le duo de de Bériot, sur la *Fille du Régiment*.

MM. Jokisch et Deswert, ainsi que Mlle Lambelé, avaient prêté leur concours à la jeune pianiste française.

⁂ Au deuxième grand concert de l'Association des artistes musiciens, M. Auer, premier violon solo de S. M. le roi de Prusse, a joué le neuvième concerto de Spohr, l'*Abendlied* de Schumann, et les *Airs hongrois* de Ernst. Son succès a été grand et mérité. On pourrait lui reprocher une certaine tendance au miaulement. A part cela, le virtuose nous semble parfait. Impossible, en effet, d'imaginer un archet plus souple, une main gauche plus habile, et un style plus admirablement nuancé.

M. Auer est surtout remarquable dans les traits de délicatesse. Il a dit, avec un charme extrême, l'andante de Spohr, andante dont M. Ambroise Thomas, — où les réminiscences vont-elles se nicher? — s'est un peu trop souvenu dans la romance du *Caïd* : « Je veux lui plaire! » L'*Abendlied* de Schumann, — une perle, — interprété avec onction, et les *Airs hongrois* d'Ernst, déroulés avec une superbe hardiesse, ont transporté l'auditoire et confirmé l'excellente impression que M. Auer avait produite tout d'abord.

.*. Mlle Zeiss, ancienne élève de notre excellent professeur, M. Goossens, vient d'obtenir un succès éclatant au Théâtre Italien, à Paris. Nous traduisons les lignes suivantes qu'une correspondance anglaise de Paris lui consacre dans le *Musical world* de Londres :

« Entièrement inconnue à Paris, elle remplaça à l'improviste Mme Grossi dans le rôle d'Azucena, du *Trovatore*, et produisit l'impression la plus favorable. Tous les journaux parisiens sont, chose étonnante et par exception, unanimes dans leur jugement et la considèrent comme une artiste du plus grand avenir. L'un d'eux dit d'elle : Mlle Zeiss a une mine d'or dans le gosier, qui a été découverte par le plus grand des hasards ; elle a été engagée pour remplacer une artiste malade, mais, si elle continue comme elle a commencé, elle pourrait bientôt éclipser toutes celles qu'elle était appelée à remplacer.

« Sa deuxième apparition, dans le rôle de Gondi, de *Maria di Rohan*, a confirmé l'opinion favorable qu'elle avait produite. Le vétéran des critiques, Théophile Gautier, dit d'elle : « La reprise de *Maria di Rohan* a mis en lumière un contr'alto superbe, Mlle Zeiss, à l'organe suave et puissant. La nature a aidé merveilleusement Mlle Zeiss ; c'est à elle maintenant de perfectionner ce qu'elle a appris ; avec le travail et la persévérance, elle ne manquera pas d'arriver à la haute position qui l'attend. »

.*. Le cercle de l'Académie, qui a son local rue de la Limite, à Sainte Josse-ten-Noode, a célébré, le 9 janvier, par un banquet, son dix huitième anniversaire. Cette fête de famille a eu, grâce aux circonstances, un éclat extraordinaire. Au dessert, le président a porté le toast au Roi et à la famille royale. Ce toast a été accueilli avec enthousiasme par tous les membres du cercle, qui, eux aussi, avaient à cœur de manifester leurs sentiments de fidélité au trône. Puis, deux des convives, deux artistes d'une réputation universelle, MM. Servais et Léonard, se levèrent, et le cercle entendit ce qu'il est donné à peu de personnes d'entendre.

M. Servais exécuta, en l'honneur du Roi, sa fantaisie dramatique sur la *Brabançonne*, et M. Léonard, en l'honneur de la Reine, sa fantaisie sur l'air national autrichien; ensuite les deux archets se réunirent pour exécuter le duo sur l'air anglais *God save the Queen*. Les deux grands artistes luttèrent de sentiment, de brio et d'animation entraînante. M. Léonard était membre effectif du cercle, une acclamation donna à M. Servais, qui habite loin de la commune, le titre de membre honoraire. Après quelques instants de repos, M. Léonard reprit son violon et joua *les Souvenirs de la jeunesse* et les variations sur le *Carnaval de Venise*, dont l'exécution électrisa de nouveau les auditeurs.

.*. La troupe italienne s'est constituée en société, sous la direction de MM. Cresci et Vande Sande. A la suite de contrariétés de tout genre, M. Gatti a quitté la ville, laissant ses pensionnaires dans un embarras facile à comprendre. Plusieurs d'entre eux ont renoncé à des offres magnifiques, avant de se mettre sous ses ordres. Venus de localités très éloignées, les voilà, après un mois de séjour à Bruxelles, abandonnés à eux-mêmes, privés de leurs émoluments, froissés dans leur dignité d'artistes.

Dans cette situation, et pour venir en aide à ceux de leurs collègues qui ont eu le plus à souffrir de la débâcle de l'impressario, les principaux sujets de la compagnie italienne ont cru bon de donner quelques représentations sous leur responsabilité propre et à l'aide de garanties formelles. Ainsi, les sujets secondaires, le personnel des chœurs et de l'orchestre, qui n'ont été payé, dit-on, qu'en promesses, recevront dorénavant leur traitement intégral, aux risques et périls de la société nouvellement formée.

.*. Les choristes du théâtre de la Monnaie voulaient aussi se recueillir et bouder sous leur tente, en menaçant de la grève la direction qui les a très légalement — trop légalement — privés de leurs appointements pendant les huit jours de relâche imposés par le deuil public. Tout ce qu'on pourra faire pour améliorer la position difficile de ces artistes, sera chaleureusement approuvé par tous ceux qui savent de quel mince salaire on paie leur travail incessant.

Mais nous pensons que, dans les circonstances présentes, ce n'est ni au directeur, ni à la commune, ni à la Maison Royale qu'il appartient d'intervenir. La mesure réparatrice devrait alors s'étendre, de proche en proche, de bas en haut, à tout le personnel du théâtre, à tous les théâtres, grands et petits, de Bruxelles, à tous les théâtres de toute la Belgique, qui ont fermé leurs portes pendant cette semaine de deuil. Le public, le public seul, avec le concours des artistes, peut venir en aide à ceux qui sont le plus rudement éprouvés. Que cette fois encore, comme il y a dix ans, après l'incendie du Théâtre, une représentation au bénéfice des *petits* de la famille dramatique vienne réparer les désastres subis. Faisons appel au désintéressement des *grands*, et comptons sur l'empressement et le généreux concours de tous, des deux côtés de la rampe. (*Office*.)

.*. Nous trouvons dans une correspondance de Belgique adressée au *Ménestrel*, de Paris, ce qui suit :

« Sous le roi Léopold Ier, les fêtes musicales étaient rarissimes à la cour de Bruxelles. Le désespoir des virtuoses belges était de dire à l'étranger qu'ils n'avaient jamais eu l'honneur de se faire entendre de leur souverain. On prête à la jeune reine Marie-Henriette du goût et des connaissances en fait de musique, et l'on espère qu'à la fin de sa carrière, M. Fétis aura du moins l'occasion de pouvoir prendre au sérieux ses fonctions de maître de chapelle de la cour de Belgique. »

.*. On nous écrit d'Alost : Nous avons eu, le 7 janvier, à la Société royale d'Harmonie, un brillant concert, dont le héros a été M. Alphonse Mailly, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles. Il est impossible d'imaginer un jeu plus sympathique et un style plus admirablement nuancé que celui que l'artiste a déployé. Il a d'abord exécuté, avec M. Saemen, l'ouverture de *Guillaume Tell*, transcrite par lui avec une remarquable intelligence. Puis il a dit isolément la fugue en *ré* de Bach, ainsi que deux ravissantes compositions de lui pour harmonium. Enfin, il a interprété, avec MM. Cornélis, Fischer et Saemen, l'entraînant *Miserere* du *Trouvère*, qui a été redemandé par la salle entière.

Deux partenaires de l'éminent virtuose, MM. Cornélis et Fischer, se sont également fait applaudir à part, l'un dans une fantaisie pour violon, l'autre dans un caprice pour violoncelle. Il faut associer à ces succès une jeune personne de grand avenir, Mlle Inès Tongres, dont la belle voix et l'excellente méthode ont fait la plus vive impression sur l'assemblée. L'orchestre, dirigé par M. Michel Schelfaut, n'a rien laissé à désirer sous le rapport de la précision et de l'ensemble.

.*. On lit dans le journal de New-York *The World*, du 20 novembre 1865, les lignes suivantes :

Le nouveau Paganini. C'est le titre sonore donné à François Jehin-Prume, violon-solo de S. M. le roi des Belges, chevalier des ordres de S. M. l'empereur du Mexique.

Nous avons eu l'occasion d'apprécier le talent du célèbre

artiste belge, hier soir, à la salle d'*Irving-Hall*. N'ayant jamais entendu Paganini, il serait ridicule de notre part de dire jusqu'à quel point se justifient les prétentions du nouveau candidat à être l'émule de Paganini. Il est cependant certain qu'il a été acclamé de bravos et d'applaudissements frénétiques par une foule des plus compactes, parmi laquelle on distinguait beaucoup d'amateurs et de critiques, et la plupart des notabilités de la ville. La recette a dû être fructueuse pour l'artiste.

.*. La ville de Mexico possède cinq théâtres, parmi lesquels un théâtre impérial, ou l'Opéra italien. Ce théâtre qui, sous le rapport de l'élégance et du confort, peut rivaliser avec ceux de l'Europe, est dirigé par le maëstro Bosoni et compte 150 artistes chanteurs. L'orchestre est composé de 50 musiciens, et peut se renforcer à volonté par le corps de la musique autrichienne, fort de 75 hommes, dirigé par Saverthal. Parmi les artistes attachés à ce théâtre, on doit citer Isabella Alba, Angela Peralta, Mathilde Plodowska et Mathilde Saverthal, *prime donne assolute*, Adela Halve, et Marietta Fagliari, comprimare; Enrichetta Sulzer, contr'alto; MM. C. Lemberti, G. Tombesi, S. de Biaggi, tenori;

M. Padella et S. Cappelli, barytoni;

G. Carnago et G. Taste, Bassi.

Le second chef d'orchestre est M. C. Fattori.

Le premier violon solo de l'orchestre est un nègre, M. E. Delgodo.

GAND. — Le concert que la Société royale des *Chœurs* a donné jeudi dernier au *Spiegelhove* a été remarquable à plus d'un titre. Nous y avons eu la primeur d'une nouvelle production de M. Servais, la Fantaisie sur l'air national, morceau plein d'actualité dans les circonstances présentes, et qui a été accueilli avec enthousiasme. Le célèbre virtuose s'est fait applaudir aussi dans sa Fantaisie slave, qui à chacune de ses apparitions est la bienvenue.

La société a eu le bon esprit d'engager un de nos concitoyens, que l'on n'avait plus entendu depuis quelque temps à Gand, notamment M. Edouard Eeckhoutte. L'air de *Jérusalem*, une romance d'Abadie et le finale du *Prophète* ont fourni au professeur de chant l'occasion de faire apprécier sa voix mâle et vibrante, sa diction remarquable, enfin toutes les qualités qu'il doit à son maître et qui font revivre en lui les traditions de M. Albert Dommange. M. Eeckhoutte, nous aimons à le constater, a remporté un franc succès.

Les autres solistes se sont fait entendre, entre autres dans un quatuor de Rossini que nous n'avions plus entendu depuis quelque vingt ans, celui de *Bianca e Faliero*. Mlle Vanhaute, Mme Volckert, MM. Henri Gevaert et Remy Vandewaele ont interprété cette œuvre de manière à rallier tous les suffrages.

Le programme portait une production due à un jeune compositeur gantois qui poursuit ses études au Conservatoire de Bruxelles, M. H. Waelput, à savoir une ouverture inspirée par le courageux dévouement de François Agneessens, le patriote brabançon mort sur l'échafaud en 1719, pour avoir défendu les libertés belges contre les atteintes de la domination étrangère. L'œuvre se ressent de la nature révolutionnaire du sujet; l'appareil militaire occupe une grande place. Ceci n'empêche point que l'andsnte ait trahi un progrès sensible chez l'auteur. Le quatuor y est plus à découvert; il est bien agencé et permet d'attendre beaucoup de M. Waelput à son œuvre prochaine.

L'attention de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la composition musicale en Belgique était fixée sur une seconde œuvre du terroir, la Cantate écrite par Léon Van Gheluwe pour le dernier concours biennal institué par l'Etat. Le sujet de ce concours était le poème humoristique *de Wind* (le Vent), de M. Em. Hiel. Disons-le tout d'abord, cette partition ne semble nullement émaner d'un débutant: le plan est habilement conçu, la gradation est faite avec habileté, l'idée du poëte a été parfaitement comprise; il y a beaucoup de sentiment, il y a aussi de l'harmonie, mais plus qu'il n'en faut.

En dépit de l'orage que M. Hiel fait intervenir (il s'agit du vent et de ses fredaines parfois lugubres), M. Van Gheluwe a été d'une sobriété de moyens, d'une sagesse peu ordinaires. Sa méthode est à la fois franche et distinguée, et l'orchestration dénote un homme de goût et un travailleur. C'est tout ce qu'il faut pour réussir.

L'œuvre a été acclamée comme elle le méritait, et une ovation a été décernée au compositeur. Ses camarades, les membres exécutants de la société royale des *Chœurs*, auxquels les autres membres du Cercle avaient bien voulu s'adjoindre, lui ont offert une couronne; l'auditoire a fait cause commune avec eux, si bien que le 11 janvier marquera dans la carrière du jeune artiste. N'oublions pas de constater que M. Hiel a été associé à l'ovation faite à son collaborateur.

Nous rappellerons ici que la partition n'a pu être achevée en loge, à cause d'une indisposition de M. Van Gheluwe. Par cela même, les dispositions réglementaires la mettaient hors de concours. Cependant le jury y a trouvé des qualités tellement transcendantes, qu'il a cru devoir en faire une mention toute spéciale dans son rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur. Talent oblige; nous attendons le compositeur au concours de 1867.

Mlle Van Haute, Mme Volckert, MM H. Gevaert et R. Vandewaele se sont vaillamment acquittés de leur tâche, de même que les élèves de l'école n° 11 et les membres de la Société.

Ces derniers ont amplement mérité les éloges de M. Pierre Benoît, — qui était présent, — pour le talent dont ils ont fait preuve en interprétant sa belle et difficile symphonie chorale *les Faucheurs*, qui leur a valu, à Cambrai, le triomphe que l'on sait.

Cette soirée, si agréable pour l'auditoire, constituait une rude tâche pour M. B. Devos, l'habile directeur de la société. Comme toujours, il a su surmonter les difficultés qui y étaient inhérentes, et il doit éprouver la satisfaction que le véritable artiste ressent toujours après avoir mené à bonne fin une entreprise d'une haute importance.

Si nos informations sont exactes, la Société royale des *Chœurs* conviera ses membres à un second grand concert au mois de mars. De plus, on parle de six concerts symphoniques qui seraient donnés annuellement, soit deux en hiver et quatre en été. Les amateurs de bonne musique s'en réjouiront.

LIÉGE. — *Correspondance particulière.* — La première représentation de l'*Africaine* a eu lieu, le 8 janvier, à notre Théâtre-Royal: elle a été, pour le personnel de notre scène, l'occasion d'un grand et légitime succès.

M. Carman a donné au rôle de *Nélusko* une couleur et un cachet des plus originaux; plus que jamais il s'est montré excellent chanteur et comédien hors ligne, et a fait preuve d'un incontestable talent. La ballade du 3me acte, qu'il a interprétée avec un brio des plus remarquables, a enlevé la salle entière, qui a prodigué à l'artiste ses plus chaleureux applaudissements.

M. Tallon possède une belle voix de ténor: il atteint facilement et sans efforts les notes élevées, et chante avec la plus parfaite égalité. Il a rendu le personnage de *Vasco* avec une rare intelligence, une grande variété d'expression et beaucoup d'élégante distinction.

Mmes Irène Lambert *(Sélika)* et Laurence Cyriali *(Inès)* se sont acquittées très convenablement de la tâche difficile qui leur incombait, et M. Prunet *(Don Alvar)* a su donner de l'im-

portance au rôle secondaire qu'il remplissait : cet acteur est en effet très intelligent, a une jolie voix et s'en sert parfaitement. Enfin, mentionnons aussi avec éloges MM. Van Huffelen (*Don Pedro*), Odezenne (*Le Grand Inquisiteur*) et Beckers (*Le Grand Prêtre*). Les chœurs ont en général bien marché : la mise en scène était soignée et l'on a beaucoup applaudi le décor du navire et celui du Mancenillier.

L'orchestre, qui, dans cette circonstance, avait été renforcé de plusieurs violons et de quelques instruments à vent, s'est élevé, sous l'habile direction de M. Calabresi, à une grande perfection d'exécution. L'ouverture, la ritournelle du 5me acte, ont été interprétées avec beaucoup de fermeté et de précision, unies à un fini et une délicatesse tout-à-fait remarquables. Les morceaux qui dans l'ouvrage de Meyerbeer ont fait le plus de sensation sur notre public sont : le finale du 1er acte, le duo du 2me acte, la ballade du 3me, la grande scène, la cavatine et le duo du 4me, enfin la ritournelle qui précède la scène du Mancenillier. A la fin de ce morceau, on a fait à M. Calabresi une brillante ovation, que lui méritaient à tous titres les magnifiques résultats qu'ont produits son intelligente direction et ses talents comme chef d'orchestre.

.˙. La Société *la Légia*, dirigée par M. Vercken, a offert à ses membres une soirée musicale, le dimanche 14 janvier. Le programme comprenait : d'abord le chœur des *Bohémiens*, magnifique composition de M. Et. Soubre, et qui a été chantée par la société avec l'ensemble et la perfection qu'on lui connaît ; ensuite venaient plusieurs morceaux, duos, airs, romances, dans lesquels se sont produits successivement Mlles Wathelet, Noël, Herpst et Simar, ainsi qu'un membre de *la Légia*, M. J. V., qui est doué d'une superbe voix de baryton-basse et en tire un fort joli parti. Mlle Wathelet s'est particulièrement fait applaudir dans l'interprétation de la romance *la Coquette*. Cette charmante soirée s'est terminée par la représentation d'une opérette de salon, due pour la musique à la plume élégante et facile de M. Everaerts, professeur au Conservatoire. Cette petite pièce, qui abonde en motifs nouveaux et charmants, a été jouée par les demoiselles précitées, et le public s'est plu à leur donner des marques non équivoques de satisfaction pour la façon dont elles se sont acquittées de leur tâche.

.˙. Quand on pense qu'il va y avoir en notre ville quatre grands établissements, plus importants que le *Casino des Galeries* à Bruxelles, en pleine exploitation et dans lesquels on peut se repaître des chefs-d'œuvre de cette musique ordurière dont Paris nous inonde : *Rien n'est sacré pour un sapeur*, *Fallait pas qu'y aille*, le *Pied qui remue* et la *Belle polonaise*, c'est à faire douter que Grétry soit jamais né à Liége, qu'il y ait chez nous un conservatoire et que nos concitoyens aient jamais eu pour quatre sous de goût musical et de délicatesse dans le tympan.

Quatre cafés-concerts, rien que cela, avec des *prima dona* comme Mlles France et Risette, que vous connaissez, de vraies Rigolboche de l'art, à effaroucher la pudeur du pompier de service. En voilà une ville Benoiton que cette bonne ville de Liége ! Et n'allez pas croire que c'est le peuple qui remplit ses immenses salles de quart de théâtre.

Vous le rencontrez au contraire en foule à toutes les représentations des chefs-d'œuvres dramatiques au théâtre royal, lui qu'on parque aux plus mauvaises places et qui prouve ainsi que le sentiment artistique est vivace dans les masses. Nous l'en félicitons sincèrement. Aussi voit-on avec plaisir des hommes dévoués fonder à Liége, dans le but de moraliser et d'instruire cette brave classe ouvrière, une association qui va organiser en notre ville des séances hebdomadaires gratuites de littérature, de science et de musique.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — J'ai assisté, la semaine passée, à la première représentation de la *Leonora* de Mercadante. Les Italiens s'étaient presque mis en frais : J'ai vu une vingtaine, au moins, d'uniformes, prussiens assure-t-on, qui m'ont ébloui ; et Fraschini, quel pittoresque uniforme hongrois il avait pour commander ces prussiens ! et Scalese, quelle splendide houppelande russe il nous a montrée au 3e acte ; c'était l'idéal de la prodigalité dans la fantaisie. Mais la description de cette mise en scène fastueuse ne doit pas m'empêcher de vous parler de l'œuvre, vieille pour l'Italie, nouvelle pour la France, de par la proverbiale inertie des directeurs de Ventadour.

Leonora, comme pièce, est une chose qui frise le ridicule; je n'en parlerai pas. Comme musique, et malgré les critiques de nos maniaques de la presse, qui répètent en chœur ce qu'ils ont entendu dire, soit que Mercadante n'est qu'un musicien de talent sans génie, je dis avec la conviction de deux oreilles, larges mais que je crois assez expérimentées pour m'en rapporter à leur jugement, que dans *Leonora* il y a non-seulement un grand talent, mais encore un génie créateur hors ligne. Dans chaque acte on entend des morceaux pleins de sentiment vrai et d'originalité. La mélodie est un éclectique mélange du sentiment de Bellini, de l'esprit de Rossini et de la fougue de Verdi; mais, loin d'être de l'*imitation*, cette mélodie a un caractère personnel, qui classe son auteur au rang des premières illustrations musicales italiennes. Mercadante est un maître; il orchestre mieux que ses compatriotes, et mieux qu'eux aussi il s'attache à varier sa forme et à colorer les détails. On a applaudi plusieurs morceaux dans *Leonora* ; le finale du troisième acte a obtenu un succès d'enthousiasme, et l'on a bissé presque tous les morceaux du quatrième. Mlle Vitali a été applaudie dans tout le rôle de Leonora ; la jeune artiste s'est révélée sous un nouveau jour, dans ce personnage dramatique. Chargé d'un rôle difficile, comme jeu surtout, Agnesi a fait encore preuve d'un talent supérieur. Chanteur et comédien hors ligne, Agnesi est remarquable dans tous les rôles qui lui sont confiés ; c'est un artiste de premier ordre. Scalese est charmant dans le vieux soldat Strelitz; Delle Sedie avait une seule occasion de succès : il y a triomphé. Fraschini ne trouve guère à briller dans un rôle d'officier assez insignifiant, peu digne de lui. — Ce soir, rentrée de la Patti. Bientôt *Don Giovanni*, que M. Bagier remonte avec un grand luxe d'interprétation.

Don Giovanni, aux Italiens, arrivera à peu près en même temps que *Don Juan* à l'Opéra; il y aura lutte. Qui triomphera? Je ne puis le dire, car des deux côtés je vois pour les rôles du chef d'œuvre de Mozart des chanteurs de premier ordre. Vendredi, à l'Opéra, nous aurons *le Dieu et la Bayadère*.

A l'Opéra-Comique, rien de nouveau depuis ma précédente chronique. Le *Voyage en Chine* fait toujours ses six mille francs, et l'*Ambassadrice* vaut de très satisfaisants lendemains. Il se trouve que *Fior d'Aliza* est retardée. Le répertoire n'est pas varié, vu ces deux succès — Je ne sais trop ce qu'a été, comme argent, la huitaine du Théâtre-Lyrique. On m'a dit que M. Carvalho, en même temps qu'il presse le *Nahel* de Litolf, songe à reprendre l'*Armide* de Gluck; une étrange idée n'est-ce pas ? Je crois, car je suis entêté, que *Tanhaüser* vaudrait mieux pour la caisse de la direction. — Les Bouffes ont décidément de la peine à rattraper leur antique splendeur. Le maëstro Offenbach se retire de l'administration, et *Les Bergers* n'attirent déjà plus la foule. On remonte *Orphée aux enfers* ; or, quand les Bouffes remontent *Orphée*, c'est comme quand le Lyrique remonte *Faust* : on peut croire que les affaires vont mal et que la direction enfourche son grand cheval de

bataille. Je crois les Bouffes dans une situation grave.

Avez vous lu la « Revue de l'année 1865 » publiée dans le dernier numéro de *La Gazette musicale?* J'y ai lu de singuliers paragraphes. Certes, je comprends l'enthousiasme de M. L. Smith pour l'*Africaine*, mais je trouve que cet enthousiasme tombe dans l'exagération quand il croit que « depuis deux siècles environ que le Grand-Opéra existe, jamais victoire aussi éclatante n'y avait été remportée. » Libre à M. Smith, dont vous savez sans doute le véritable nom, de proclamer que ce dernier ouvrage de l'auteur des *Huguenots* a obtenu un succès « qui dépasse toutes les proportions connues. » Mais libre à nous aussi de reconnaître que jamais le journal de l'éditeur de M. Verdi n'a poussé aussi loin l'enthousiasme pour sa propriété. Voyons, M. Smith, un peu de pudeur! et surtout laissez en paix les « petits serpents, » qui se sont permis de mêler un grain de critique juste à leur encens; ceux-là n'avaient pas édité l'*Africaine*, malheureusement pour leur bourse, et ils n'avaient pas une provision de dix mille lignes de réclame intéressée dans leur cervelle. Pitié pour eux, excellent M. Smith, et réfléchissez que vous êtes, vous, journaliste — à ce qu'on dit — et non éditeur : Par exemple, je trouve, non plus exagéré, mais bien scandaleux que vous lanciez à la suite de vos hymnes sur les splendeurs du *fonds*, un paragraphe contre Wagner; c'est vous, M. Smith de Trois-Etoiles, qui jouez ici le rôle du « petit serpent » je dis petit pour vous imiter. J'avouerai que vous avez raison, que les œuvres de Wagner sont « les plus impossibles à chanter, » comme vous le dites, si vous êtes capable de vous rappeler seulement une mesure de ces œuvres et d'analyser proprement une seule de ces pages, que vous éreintez en *échotier*, bien plus qu'en critique musical convaincu. Nous regrettons d'avoir à dire de semblables choses; mais vraiment une juste indignation vous monte aux lèvres, quand on voit des hommes justement honorés dans la vie privée se livrer à de tels *enfantillages*, quand ils ont à la main la dangereuse plume du critique. Cette plume aurait elle par hasard le don de rajeunir ceux qui la touchent?...

La ville de Paris, qui n'a pu trouver, dans les paroles de chœurs envoyées au concours, une seule pièce admissible, annonce un concours pour les musiciens : chacun sera libre de choisir des paroles. A la bonne heure, ce sera meilleur. — On parle d'un arrangement entre l'orchestre de l'Opéra et le ministère; tant mieux! car l'exécution souffre de ces querelles intéressées. — Les Fantaisies-Parisiennes vont donner demain *Bonsoir Voisin*, de Poise, avec Meillet dans le rôle qu'il créa au Lyrique, en 1853.

Les recettes des théâtres de Paris, en décembre 1865, se sont élevées à 1,891,040 fr. 52 cent., soit 227,191 fr. 67 cent. de plus qu'en novembre. Le total de 1865 est de 19,168,409 fr. 97 cent., soit 2,419,433 fr. 08 cent. de plus qu'en 1864. C'est un magnifique résultat, car songez aux spectateurs que les craintes exagérées du choléra ont enlevés à nos théâtres. Sans ces craintes, 1865 aurait été une merveilleuse année.

JULES RUELLE.

.˙. Les musiciens de l'Opéra avaient demandé une augmentation d'appointements, en menaçant de se mettre en grève. L'augmentation fut refusée, mais la grève n'eût pas lieu, et voici pourquoi. Les règlements de l'Opéra portent que les musiciens de l'orchestre ne peuvent interrompre leur service qu'en donnant leur démission un an à l'avance. Donnez votre démission, leur fut-il répondu; vous nous quitterez dans un an, et d'ici-là nous aurons le temps de vous remplacer. Cet argument parut concluant, et tout le monde resta à son poste, sans cependant renoncer à la prétention de toucher un salaire plus élevé. Depuis le 1[er] janvier, ces messieurs ont imaginé une tactique qui pourrait bien les mener à leurs fins. Ils n'ont pas interrompu leur service, ils le remplissent moins bien, voilà tout.

Ils jouent continuellement en sourdine, et c'est à peine si la salle les entend. C'est en vain que le chef d'orchestre s'agite sur son siége, fait le télégraphe avec son archet, enjoint aux cuivres de forcer la note et aux violons de racler avec plus d'énergie. Les musiciens jouent beaucoup plus bas que ne l'indique la partition, et les chanteurs sont déroutés. Autant vaudrait dire que les exécutants de l'Opéra sont actuellement en grève Pousseront-ils jusqu'au bout leur système? Toujours est-il que l'administration est fort embarrassée, et qu'elle ne voit pas trop comment elle se tirera d'affaire sans bourse délier.

D'après les dernières nouvelles, satisfaction a été donnée aux musiciens de l'Opéra, et l'orchestre a retrouvé le sonorité de tous ses instruments.

.˙. D'après un désir exprimé par l'impératrice de Russie, M. Félicien David part pour Saint Pétersbourg, où l'on a gracieusement mis à sa disposition la salle de délibération des députations de la noblesse.

Les Russes vont entendre le *Désert*, *Christophe Colomb*, *Herculanum*, ces œuvres splendides dont nous sommes privés depuis si longtemps.

.˙. Si nous en croyons la *Gazette des Etrangers*, quelque grand que soit l'enthousiasme des Parisiens pour la Patti, il est encore loin d'atteindre le degré auquel est parvenu, ces jours passés, l'enthousiasme des Marseillais. Qu'on en juge :

« A Marseille, après sa première soirée dans *Lucia*, la Patti a donné *il Barbiere* le lendemain. Seule, elle disait son rôle en italien, au milieu des autres artistes chantant en français. Toutefois, par déférence pour le public qui lui faisait un si chaud accueil, M[lle] Patti s'était imposé la tâche d'apprendre en vingt-quatre heures les récitatifs français.

« Nous renonçons à dire le fanatisme qu'elle a excité à Marseille. Depuis Jenny Lind, en Amérique, on n'avait rien vu de pareil. Une vraie manifestation, presque une émeute d'enthousiasme; 8 à 10,000 âmes attendaient la grande cantatrice à la sortie du théâtre. Sa voiture a mis une bonne demi-heure — tant la foule était compacte! — à traverser la chaussée qui sépare le théâtre de l'hôtel du Luxembourg, où elle était descendue.

« On a brisé les vitres de la voiture, on se jetait aux portières, on se faisait presque écraser sous les roues, au bruit des vivats et des hurrahs. Le chapeau de la Patti s'est trouvé déchiré dans la bagarre; on s'en disputait les morceaux comme des reliques.

« Pendant une heure et demie, la foule a stationné sous le balcon de la cantatrice, qui a dû, pour satisfaire au vœu populaire, distribuer à la foule les fleurs qu'on lui avait jetées par monceaux dans la soirée. »

.˙. On lit dans le *Ménestrel*, sous la signature de M. A. de Gasperini : « On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, de la grande disgrâce de R. Wagner, de la perte totale de ses espérances, de la chute de M. de Bulow, son ami, et on a commenté ces prétendues nouvelles avec toutes sortes d'aménités ingénieuses à l'adresse du compositeur allemand.

« Voici, en quelques lignes, la vérité, toute la vérité :

« Jamais Wagner n'a été en de meilleurs termes avec le jeune roi, qui, cette fois comme la première, a cru devoir céder *pour un temps* à des influences de camarilla.

« A peine M. de Bülow, qui avait quitté Munich pour quelques semaines, était-il de retour chez lui, qu'il était appelé par le ministre de l'intérieur, et chargé de la réorganisation radicale du Conservatoire. Le ministre le priait en même temps de prendre *toutes les mesures nécessaires* pour arriver à une belle exécution de l'oratorio de Liszt, *Sainte-*

Elisabeth, donné à Pesth il a quelques mois; enfin il lui recommandait tout particulièrement de faire reprendre *Tannhauser* et le *Lohengrin*, SANS COUPURES, ce que Wagner n'avait jamais pu obtenir, ce qu'il n'eût jamais obtenu en Allemagne sans l'intervention toute-puissante du jeune monarque.

«Tout ceci ne ressemble guère aux inventions de ces derniers jours; j'en suis fâché pour les chroniqueurs français et étrangers, mais Wagner n'est décidément pas mort, ni même si malade qu'ils ont bien voulu le dire.

«J'ai même cette idée qu'ils en entendront prochainement parler, et plus près d'eux qu'ils ne l'imaginent.»

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Le deuxième début de Mlle Von Edelsberg a eu lieu dans le *Domino Noir;* le troisième, dans *Orphée*, de Gluck. Autant le rôle de Fidès, du *Prophète*, et surtout celui d'Orphée ont été favorables à la ravissante cantatrice, autant le rôle d'Angela, du *Domino Noir*, est contraire à son talent.

Pour soutenir un rôle aussi léger, écrit dans un diapason si élevé, Mlle Von Edelsberg doit faire abnégation de tous ses moyens naturels, restreindre l'émission de sa belle voix, si pleine et si sonore. Orphée a été, pour Mlle Von Edelsberg, l'occasion d'un succès unanime; jamais voix plus sympathique n'a interprété cette musique sublime. L'artiste a été rappelée après chaque acte et acclamée avec enthousiasme à la fin de l'opéra. Son engagement à l'Opéra est chose conclue. Mlle Sauter a succédé à Mme Harrieu-Wippern dans le rôle d'Inès, de l'*Africaine*.

Mlle Nadejda Bagdanoff a terminé ses représentations par le ballet *Aladin*. Cette artiste, l'une des plus ravissantes apparitions sur la scène, possède au-dessus de tout, et ce que l'on ne sait acquérir par le talent ni par l'étude, le génie de la conception poétique du rôle qu'elle est chargée d'interpréter.

VIENNE. — La date du 3 février est toujours maintenue pour la première représentation de l'*Africaine*. Les répétitions se poursuivent avec une grande activité, et les artistes sont enthousiasmés de leurs rôles respectifs.

L'Opéra-Italien recommencera ses représentations le 1er avril; il alternera avec l'Opéra allemand. Parmi les artistes engagés pour le premier, on cite Mlle Artot, MM. Calzolari, Everardi et Zucchini.

Le nouveau théâtre (Harmonie) ne sera inauguré que le 25 janvier, et non par Mlle Adelina Patti, comme le bruit en avait couru, mais par un nouvel opéra de Barbieri.

Les concerts sont en pleine vogue; on n'en a pas compté moins de vingt-deux dans le courant de la dernière semaine, sans y comprendre les Liedertafel, réunions, etc., etc.

Parmi les concerts, celui de Lotto avait excité le plus de curiosité, surtout parmi les violonistes, sans attirer pourtant beaucoup de monde; on a beaucoup applaudi les morceaux de salon et de virtuosité, dans l'exécution desquels il a peu de rivaux; mais on a critiqué ouvertement son interprétation de Beethoven.

MUNICH. — Depuis que le ténor Vogel a fait un début si heureux, plusieurs de ses anciens camarades ont quitté leur métier pour embrasser la carrière artistique; l'intendance du théâtre a reçu plusieurs demandes d'audition.

La *Sainte Elisabeth*, de Liszt, est à l'étude et sera exécutée prochainement, sous la direction de M. de Bulow.

DRESDE. — Les deux concerts Ullmann-Patti ont obtenu ici le même succès qui accueille partout cette exploitation artistique.

Deux nouveaux artistes ont été acquis à l'entreprise, en remplacement de Jaëll et Piatti; ce sont MM. L. Brassin et Roger.

M. Roger n'est point une nouvelle connaissance pour nous; nous avons applaudi le célèbre ténor en 1851, alors qu'il jouissait de la plénitude de ses moyens vocaux. Aujourd'hui, que le temps et surtout les rôles impossibles des grands opéras ont exercé leurs ravages sur l'organe de l'artiste, M. Roger n'en brille pas moins par sa diction, sa manière de phraser et son expression dramatique.

Louis Brassin ne nous était connu que de réputation; nous avons trouvé en lui un pianiste au mécanisme correct, brillant, énergique, plein de connaissances musicales, *solides* et *élevées*.

Nous relevons comme qualités prédominantes, le son plein, moelleux que l'artiste sait tirer de son instrument, l'énergie et la précision de son jeu, le naturel et l'esprit dans l'interprétation des compositions des grands maîtres. Ses petites compositions dénotent en outre un talent remarquable.

Depuis longtemps nous n'avons trouvé dans des compositions modernes autant de savoir faire, uni à autant d'inspiration, de grâce et d'élégance.

COLOGNE. — La première représentation de *l'Africaine* a été donnée sur notre théâtre, le 11 janvier, devant une salle comble. Elle a pleinement réussi; les acteurs ont été applaudis et rappelés plusieurs fois. Les principaux rôles, les chœurs, la mise en scène, tout mérite, selon la *Gazette de Cologne*, les plus grands éloges.

ANGLETERRE.

LONDRES. — L'époque de Noël donne occasion à de nombreuses exécutions d'oratorios.

Le *Messie* de Handel a été interprété deux fois par la *Sacred harmonic society;* la *National choral society* lui a consacré également deux auditions, la deuxième le 3 janvier, et chaque fois d'une manière digne de l'œuvre.

Le ténor Leigh Wilson a été très remarqué dans ces deux dernières exécutions, et déjà on le cite comme le digne successeur de Seems-Reeves, le ténor par excellence des oratorios.

La nouvelle société de J. Benedict, *Choral society*, a commencé les études d'un oratorio, manuscrit de Gounod.

Les théâtres fêtent la fin de l'année par des pantomimes ou des bouffonneries.

Le gracieux petit théâtre *Prince of Wales* donne un *Don Juan* en miniature; Haymarket : *Orphée*, d'Offenbach; Le Strand : la parodie de l'*Africaine*; Drury-Lane et Covent-Garden, les deux théâtres de la fashion : des pantomimes avec des programmes longs d'un mètre; l'Alhambra a offert à la curiosité du public un nouveau ballet, *Un ballo in Maschera*.

L'Opéra Anglais a donné congé à ses meilleurs artistes; M. Adams et Mme Lemmens-Sherrington sont allés chanter l'*Africaine* à Madrid, où ira également Mme Laura Harris, chanter la *Linda*; M. Santley cueille des succès à Milan, et Mme Parepa est allé montrer aux Américains ce que peut endurer une cantatrice de son talent et de sa corpulence.

Les autres artistes des différents théâtres, disponibles en ce moment, sont partis ou s'apprêtent à partir pour des tournées à travers la province.

Arditi a quitté Londres avec Mme Grisi, Mario et Mlle Arditi, la jeune violoniste, sa fille.

Mlle Tietjens, de son côté, part en société des demoiselles Sinico et Zandrina, MM. Stagno, Bossi, chanteurs, et Piatti, le célèbre violoncelliste.

Les soirées organisées par M[lle] Sainton Dolby, pour l'audition des meilleures ballades anglaises, a réussi au delà de toute prévision. La célèbre cantatrice s'était adjointe M[lle] Rudendorff, M[lle] Drosdil, élève de celle-ci, M. Reichardt et M. Sainton, qui pour varier le programme, a joué quelques morceaux de sa composition.

Le succès qu'ont obtenu les ballades a été tel, que plus de la moitié ont été bissées.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Milan, le 31 décembre, M. Henri Lacroix, professeur de musique.

— A Turin, à l'âge de 22 ans, M[lle] Savina Cardani, première chanteuse du théâtre Regio.

— M. Ponchard avait pour prénoms Louis-Antoine Éléonore (et non Jean-Frédéric Auguste); il était né le 31 août 1787 (et non le 8 juillet 1789). Ce sont deux erreurs à relever dans la *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, où nous les avions prises.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET C[ie], rue des Finances, 1.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 25 Janvier 1866. N° 4.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	8 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Nous appelons l'attention de nos abonnés au 2e mode d'abonnement sur la remarquable composition de Pierre Benoit que nous leur envoyons avec le numéro de ce jour.

AVE MARIA,

Pour Soprano ou Ténor, musique de Pierre Benoit.

MOZART.

Quand on songe à la supériorité que l'Allemagne s'est acquise, depuis plus d'un siècle, dans l'art de la musique, et à la gloire immense que lui ont donné ses grands compositeurs, on est vraiment surpris, on est indigné de l'ingratitude dont elle a payé les plus illustres de ses enfants. Voyez leur sort :

Pour échapper à l'obscurité, à la misère, Haendel est contraint de quitter sa patrie, d'aller écrire des opéras en Italie et des oratorios en Angleterre. Gluck fait comme lui : il s'éloigne, il compose d'abord pour l'Italie, ensuite pour la France. Si Bach et Haydn peuvent vivre dans leur pays, c'est parce que l'un est organiste du prince Anhalt-Cœthen, et l'autre valet de chambre du prince Esterhazy. Retiré dans une triste maison d'un faubourg de Vienne, Beethoven, que le désespoir avait presque conduit au suicide, n'a, pour soutenir sa sombre et solitaire vieillesse, que le secours d'un étranger, le prince russe Galitzin, qui lui avait commandé et payé d'avance ses derniers ouvrages. Weber va mourir à Londres, si pauvre qu'il ne laisse pas à sa famille de quoi l'enterrer; et Mendelssohn n'échappe à la détresse de ses devanciers qu'à la faveur de son patrimoine.

Pour être le plus célèbre et le plus grand, Mozart n'en partage pas moins le sort commun. On voyait encore, ces années dernières, dans une petite maison de campagne près de Vienne, la chambre où, déjà malade, déjà condamné à une mort précoce, il écrivit le dernier de ses opéras, et le second en allemand, la *Flûte enchantée*.

C'était une mansarde sous les toits, garnie d'un lit de camp, d'une chaise en paille et d'une table en sapin: une chambre de domestique. Et lorsqu'un obscur baron, le logeant là par charité, se croyait généreux envers cet hôte dont le nom honore aujourd'hui la maison qu'il habita, il n'ignorait pas que Mozart enfant avait rempli d'admiration la cour de France; que, jeune homme, il avait répondu aux compliments flatteurs de l'Empereur d'Autriche par de dignes et fières paroles; qu'il était partout connu, partout célèbre, partout respecté. Cependant il l'hébergeait au milieu de ses valets; et lorsque, peu de temps après, usé par les veilles et l'incessant labeur, Mozart, à 36 ans, plus jeune que Raphaël, s'éteignait dans la misère, dans l'abandon, dans la douleur d'obtenir trop tard une petite place de maître de chapelle qui l'eût fait vivre, ses dépouilles mortelles furent portées au milieu d'une telle solitude que vainement, pendant longtemps, on a cherché la place où elles furent inhumées.

C'est l'histoire renouvelée, de Cervantès, autre pauvre grand homme, qui avait déjà payé de toute une vie malheureuse sa tardive gloire posthume. De nos jours, enfin, honteux de leur long oubli, les Allemands ont voulu rendre à la mémoire de Mozart les honneurs qu'a reçus des Espagnols celle de Cervantès. A Salzbourg, sa ville natale, on lui a dressé une statue en bronze au milieu de la place publique. A Vienne, on s'est évertué à retrouver sa tombe pour élever sur cette fosse sans pierre quelque superbe mausolé. On a préparé, il y a quelques années, une grande fête nationale pour célébrer le centième anniversaire de sa naissance (il est né le 2 janvier 1756), et l'on s'est occupé à recueillir pour la bibliothèque impériale tous ses manuscrits importants.

Pourquoi la capitale de la France ne s'est-elle pas montrée aussi empressée pour célébrer le souvenir du séjour du prince des musiciens dans ses murs? Mozart a, pendant huit mois, honoré de sa présence la rue du Gros-Chenet. Ce nom ridicule, comme tant d'autres du même genre, a été, les années dernières, changé, sans que nos édiles aient songé le moins du monde à perpétuer un souvenir glorieux. Cependant le nom flamboyant de Mozart eût brillé, sonné de la manière la plus flatteuse à l'œil, à l'oreille de tous les artistes. Mozart est le président vénéré, chéri des musiciens de l'univers. Beethoven, Rossini, deux ouragans, ont sifflé, tonné sur sa tête; plus ferme au poste que son Commandeur, il ne l'a point baissée.

Lorsqu'on entend de la musique du siècle dernier, on est tout disposé, tout prêt à faire des concessions, en disant : — C'était la mode alors, ses défauts sont ceux de l'époque, sachons les tolérer pour applaudir de belles choses! Mais, à l'égard des prodiges créés par Mozart, il faut tenir un autre langage. Si on se reporte au temps où cet enchanteur écrivait, le mérite de l'auteur et de l'ouvrage paraîtra plus grand encore. Ces tours de mélodie, dont nous admirons l'élégance et la régularité, ces artifices d'harmonie, ces jeux d'orchestre, d'une originalité piquante, cette manière de grouper les instruments, en appropriant leurs voix à l'effet dramatique, cette clarté ravissante que les explosions du chœur et de l'orchestre ne troublent jamais, cette vigueur, cette inépuisable variété de dessins, toutes ces merveilles étaient des créations. C'est dans sa tête que Mozart les a trouvées; on a pu l'imiter, et ses adroits successeurs ont usé largement des avantages de leur position. Mozart n'a consulté que son génie; ses devanciers et ses contemporains, qu'il avait d'abord imités dans ses premiers ouvrages, ne lui présen-

taient aucun type qu'il jugeât digne d'être reproduit. Le géant de *Don Giovanni* quitta bientôt la route que le bambin auteur de *Lucio Silla*, de *Mitridate*, avait suivie; il lui fallait d'autres armes pour conquérir le monde musical; Mozart les a devinées, il les forgea de sa propre main.

On ne saurait faire à Mozart qu'un seul reproche, c'est d'être venu trop tôt; un demi siècle plus tard, il eut trouvé le monde musical prêt à le recevoir; il n'eut pas eu la douleur de voir son génie presque méconnu, et la musique n'eut pas été si brusquement précipitée vers les dernières limites de son développement. Que n'a-t-elle pu suivre tranquillement son cours! Que n'a-t-elle épuisé moins rapidement ses ressources! Nous n'en serions pas aujourd'hui à chercher des expédients pour la rajeunir. Mais les révolutions, quoiqu'on nous peigne leur croissance comme fatale et irrégulière, sont souvent exposées à mûrir ainsi avant le temps; il suffit pour cela d'un de ces hommes dont le génie précoce ne peut se dispenser de faire en quelques années l'ouvrage de tout un siècle, sous la triste condition de n'être point compris; tel fut Mozart.

Toutefois, comme ce talent profond et passionné avait aussi le don de répandre à pleines mains sur sa musique des chants légers, gracieux et faciles à sentir, il eut la consolation d'être admiré quelquefois; mais personne ne lui sut gré de ses prodigieuses beautés dramatiques, ni de ses innovations en harmonie; personne, si ce n'est Haydn, ne le comprit tout entier. Même en 1812, vingt ans après sa mort, l'Allemagne seule commençait à célébrer dignement sa gloire; encore le sentiment patriotique avait-il quelque part dans cette admiration. Quant à la France, elle professait pour son talent un grand respect de convention; mais l'Italie, dont les sensations obéissent moins docilement à la bienséance, avouait franchement que *Don Giovanni* était pour elle un grimoire inintelligible. Attachée de cœur au culte de la mélodie, depuis Galuppi et son école, ne connaissant que par de timides reflets, pour ainsi dire, les progrès récents de l'harmonie, comment eût-elle compris Mozart? il lui parlait une langue inconnue.

Enfin, je dirai, avec un célèbre critique, qu'à l'exception de son sublime *Don Juan* et sa délicieuse musique de chambre, pour qui l'anachronisme est impossible, parce qu'ils sont de tous les temps, j'aimerais à entendre le reste de l'œuvre de Mozart à sa vraie date; je choisirais l'une des meilleures années de l'ancien régime, 1786 par exemple.

La *Flûte enchantée*, l'*Enlèvement au sérail*, les *Noces de Figaro*, correspondent bien à cette époque souriante, chaste, émue et un peu pâle, où l'on dirait que la vieille société, pour faire pénitence du vin d'orgie de Louis XV, allait s'abreuver à la laiterie de Marie-Antoinette. Greuze y conduisait sa *Cruche cassée*; Gessner refaisait le paradis à son image; Florian, ce capitaine armé d'une houlette, menait paître aux alentours son régiment de moutons blancs ornés de faveurs roses. La *Marseillaise* de cette civilisation pastorale, c'était ce doux refrain :

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons.

On retrouve dans Mozart la grâce touchante, la molle pureté du style de Louis XVI : guirlandes de roses, rangs de perles, nœuds de rubans, une désinvolture de coquette honnêteté, une expression tendre de toutes choses.

Il m'aurait plu, par exemple, d'écouter un de ces opéras que le Théâtre-Lyrique, ce modèle d'amour filial envers les maîtres défunts, a remonté avec tant de sollicitude : l'*Enlèvement au sérail*. J'entre au Théâtre-Italien. La reine éclaire de son adorable beauté la loge fleurdelisée; derrière elle se penchent Mme de Lamballe et la duchesse de Polignac; le roi est retenu chez lui par les exigences de la serrurerie. Au parterre, Sédaine cause avec Grétry, et aux galeries l'abbé Delille pouponne près d'une vachère en robe de brocard, qui lui raconte de quel bois rare sont faits les sabots du Petit Trianon; l'orchestre, maigre et délicat, — un peu plus qu'un quatuor, — prélude d'une façon timide et flûtée, le silence s'établit, le rideau se lève, la haute-contre s'avance et lance ses notes aigrelettes; on applaudit les larmes aux yeux.

Après avoir assisté à l'*Enlèvement au sérail*, on est tout étonné de ne pas retrouver à la sortie une chaise à porteurs ou une vinaigrette; on se croit les cheveux poudrés et on se cherche une épée aux côtés.

Éphémère reprise de l'âge d'or que ces belles années du règne de Louis XVI! une brise de rénovation courait partout! « L'avénement de l'honnête jeune roi s'asseyant, avec sa jeune épouse sur le trône purifié de Louis XV, avait rendu l'espoir à la vieille société, dit Michelet. » Qui pouvait mieux chanter cette rentrée furtive d'Adam et d'Eve dans l'Eden que Mozart, élevé sur les genoux de Marie-Antoinette et qui avait pris dans un baiser d'elle peut-être cette finesse dans le tendre, et ce sentiment dans la grâce que reflète si mélodieusement le style de notre musicien? On revient aujourd'hui, en art, à ce style Louis XVI, moins roué peut-être que le style Louis XV son prédécesseur, mais plus délicat et plus consciencieux.

C'est un mouvement de restauration analogue qui nous reporte aujourd'hui aux œuvres de Mozart restées dans la poussière des années. On ne peut pas compléter plus harmonieusement cette résurrection d'un si beau passé : *Don Juan*, c'est la musique de l'humanité; les *Noces de Figaro*, l'*Enlèvement au sérail*, la *Flûte enchantée*, c'est l'expression musicale d'une société disparue. TORCHET.

INSTRUMENTS INDIENS ET CHINOIS,

COLLECTION DE M. LE Dr JOURDAN, A BRUXELLES.

En visitant, l'autre jour, la précieuse collection ethnologique de M. le docteur Jourdan, je me suis arrêté un instant devant la série d'instruments indiens et chinois que cette collection renferme, et je tiens à dire, en peu de mots, le résultat de mon inspection fugitive.

Il y a d'abord en fait d'instruments à vent, deux flûtes indiennes en bambou, de la famille du Ty et du Siao. L'une d'elles a l'orifice bouché avec une pellicule, qui couvre la moëlle de bambou. Notre mirliton a une pelure d'oignon ou un morceau de baudruche. En fait d'instruments à cordes, on peut voir deux curieux violons indiens, dont le corps est formé de l'écorce d'une noix de coco, couverte d'un tissu de soie. Le manche et les clefs sont faits d'ivoire. Je n'ai pu trouver le nom de ces violons; ils me paraissent modernes, et je ne sache pas que, dans les Indes, on ait fait usage du violon avant le XVIIe siècle. A côté d'eux s'offre un petit violon chinois en bambou, dont le dessin a été gravé plusieurs fois. Plus loin, apparaît une sorte de *nablum* carré, que l'on pince avec une lame de bambou; puis un autre, placé sur un gracieux support, et qui se rapproche davantage de la *zymbala* bohémienne.

Mais les instruments qui attirent surtout le regard sont ceux à percussion. J'en distingue d'abord toute une série qui me semble appartenir à la famille des Fang-Hiang, des Yu-King ou des Kin-Tchoung chinois. Fiud, un écrivain du XVIe siècle, en décrit de ce genre et les range parmi ceux que l'on venait d'inventer. Pourtant, dès le Xe et XIe siècles, on assortissait des clochettes pour en tirer une mélodie au moyen de marteaux. L'idée ne serait-elle pas venue en même temps d'utiliser, à cet effet, des lames de métal? Or, les instruments de M. le docteur Jourdan ne sont qu'un assortiment de lames métalliques, rangées, comme un clavier, sur un support horizontal. Il en est un dont les lames sont de bois, et font songer à notre bois et-paille et à notre claque-

bois. Ceux formés de lames de métal rappellent le *staafspel* hollandais, dont il est question dans les *Elementa musica* de Van Blankenburg. Enfin, quelques-uns présentent un alignement de crotales ou de clochettes. Je n'insiste pas sur leur échelonnement sonore : il faudrait pour cela des volumes. On sait que la gamme des Indiens ne procède pas, comme celle des anciens Grecs, par tétracordes, mais par octaves comme la nôtre. La plus grande partie de leurs gammes ne contient que cinq ou six sons stables et ressemble par là à l'ancienne gamme chinoise.

Puis, vient le Lo ou tam-tam, dont il y a six échantillons différents. L'émotion vous saisit, quand on frappe sur l'un de ces grands plateaux de métal avec une baguette garnie d'un tampon de peau. En effet, la sonorité offre quelque chose d'étrange qui ne se peut définir. Un poète l'appelle la voix lamentable de l'enfer. Les vibrations en sont lentes et lugubres, et se prolongent indéfiniment. On peut lire la description du Lo, non pas dans la *Revue musicale* de Paris de 1827, où M. Fétis la présente au public comme une pièce inédite, mais au tome VI des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, etc. des Chinois*, imprimées à Paris, en 1776.

Dans cette rapide énnmération d'instruments exotiques, je suis sûr d'avoir fait mainte omission. Mais les amateurs ne s'en tiendront pas à ma nomenclature, quelque complète qu'elle pût être. Ils voudront tout connaître *de visu*. Je les renvoie donc à la collection même. Ils trouveront dans M. le docteur Jourdan le plus aimable des *cicerone*. Quelle ressource précieuse que ce musée, pour celui qui se livrerait à l'étude de l'histoire philosophique de la musique ! W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La vingt-et-unième représentation de l'*Africaine* a eu lieu lundi soir, abonnement suspendu. Le succès exceptionnel obtenu par les vingt premières représentations de cet ouvrage ne doit pas être attribué seulement au mérite de la musique ni à la supériorité de l'interprétation; la magnificence avec laquelle la direction a monté l'œuvre de Meyerbeer entre pour une large part dans l'empressement du public. Déjà beaucoup d'étrangers sont venus voir l'*Africaine* à Bruxelles, et il y a tout lieu de croire qu'une grande partie de la Belgique voudra apprécier ces merveilles de musique et de mise en scène.

Il y a unanimité dans la presse bruxelloise pour blâmer la négligence qui a présidé aux reprises de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*. Espérons que les *Noces de Figaro* seront plus respectées. Après cette reprise, Mlle Marimon nous quittera définitivement. Elle sera remplacée par une jeune artiste de beaucoup de talent.

.˙. Le troisième concert du Conservatoire marquera dans la saison musicale. L'orchestre a été irréprochable dans l'*Andante* de la 87me symphonie d'Haydn et dans la symphonie en *ut* (*Jupiter*) de Mozart. Mais le début de l'ouverture : *Les Hébrides*, de Mendelssohn, pris dans un mouvement trop lent, a perdu tout son caractère, et l'accent véritable ne lui a été rendu par le quatuor que vers le finale.

Une artiste du plus grand mérite, Mme Szarwady, (Wilhelmine Claus) se faisait entendre pour la première fois à Bruxelles, où le bruit de sa réputation l'avait devancée depuis longtemps.

Mme Szarwady possède les qualités des grands virtuoses, et son beau talent brille encore par une admirable simplicité.

Il est impossible d'exécuter d'une manière plus parfaite l'*adagio* du concerto en *sol* de Beethoven ; nous citons cette page entre toutes, car elle a provoqué dans l'auditoire un véritable mouvement d'enthousiasme. — Mme Szarwady a interprété divers morceaux de Chopin avec un charme inexprimable, et *quatre rappels* — unanimes — ont dû lui montrer à quel point son talent venait d'être apprécié.

Mlle Weusten a fait preuve d'un talent remarquable par une fort bonne interprétation de l'air de la comtesse, des *Noces de Figaro*.

.˙. Les artistes italiens du Théâtre du Cirque ne se découragent point. Après s'être constitués en société, ils ont donné la reprise d'*Il Ballo*, qui a été fort applaudie. La deuxième représentation a eu lieu vendredi. Elle se composait de *Rigoletto*.

Le public, nombreux et sympathique, s'est livré à toute l'ardeur de son enthousiasme. Nous serons très brefs au sujet de cette soirée, parce que les trois principaux interprètes qui y ont pris part ont déjà fait l'objet d'une appréciation spéciale, sur laquelle il est inutile de revenir.

Le ténor Pancani a soulevé, à diverses reprises, l'auditoire par son chant distingué, plein de goût et nuancé avec art. Il a dit surtout, d'une façon admirable, les couplets du premier acte, ceux du quatrième : *la donna mobile*, ainsi que la phrase introductive du fameux quatuor, une merveille, pour laquelle le *bis* a été demandé.

Le baryton Cresci, chargé d'un personnage plus difficile, a confirmé la bonne opinion que son talent avait fait naître. Le public a applaudi en lui l'artiste vaillant autant que consciencieux, abordant de front les aspérités de son rôle, sachant y imprimer les accents d'une émotion sincère, animant son jeu par un geste naturel et une physionomie expressive, ne dérogeant en rien aux lois d'une bonne déclamation, alors même que la voix est lancée aux plus hauts confins de son diapason normal. Car, ici, il y a des *sol* de poitrine à effectuer, et l'on sait que cette note est à la voix de baryton ce que l'*ut* est à la voix de ténor.

Le personnage de Gilda est convenablement rempli par la signora Sarolta, qui a surtout provoqué les applaudissements à la fin du troisième acte. Signora Sylvia, une séduisante Maddalena, a vaillamment contribué à la bonne exécution du fameux quatuor.

Le rôle du vieillard est, parmi les emplois subalternes, celui qui a été le plus convenablement rempli. Nous recommandons à l'orchestre plus de précision dans l'attaque, et surtout plus de justesse. Aux chœurs, nous demanderons moins d'hésitation et une participation plus active à ce qui se déroule sur la scène.

Maria di Rohan, de Donizetti, passera au premier jour, à ce que l'on assure ; puis l'*Otello*, de Rossini, aura son tour. Nous espérons y voir figurer quelques artistes nouveaux, et nous oserons compter sur le zèle de la phalange vocale et instrumentale, car sa tâche sera rude dans l'œuvre rossinienne. Il faudra y mettre plus de délicatesse que de force, plus d'habileté que d'éclat, car presque tous les effets sont à découvert, au lieu d'être appuyé par un orchestre bruyant et compact.

.˙. M. Gatti, l'ex-directeur de la troupe italienne du Cirque, explique, dans une lettre adressée à l'*Evénement*, les circonstances qui l'ont forcé à planter là ses pensionnaires. Ecoutez ses doléances :

« Une grande dame, qui veut bien occuper les loisirs que lui fait sa grande fortune au culte des arts, avait bien voulu jeter les yeux sur moi pour produire sur la scène bruxelloise un grand opéra, l'enfant de son génie.

« J'avais une confiance illimitée dans cette grande dame. Ce n'était pas pour sa qualité de grande dame, mais elle se disait grande artiste ; que voulez-vous? l'impresario croit aux artistes, même quand ils ont cent mille francs de rentes.

« J'engageai une troupe d'élite.

« J'assumai une lourde responsabilité. J'aurais tout fait pour la gloire de cette grande dame.

« Du reste, très généreusement, pour m'aider, elle met-

tait à ma disposition une somme, avec cette seule stipulation que, généreusement aussi, je devais la lui rendre.

« Les artistes chargés du soin de sa gloire devaient recevoir les premiers fonds avec l'argent de cette dame.

« Tout était prêt, les artistes arrivés, les chœurs engagés, le public prévenu, les affiches apposées, quand tout à coup la grande dame, prise subitement, pour le susdit enfant de son génie, d'une appréhension toute maternelle, s'écria : Non, non, on ne le répètera pas assez ; je sais que vous ne lui donnerez pas assez de répétitions ; je ne donne plus l'argent.

« L'impresario, qui avait compté sur la parole de cette dame, ne s'était pas pourvu de fonds ailleurs.

« Pas d'argent, pas de théâtre.

« L'impresario a dit à ses artistes :

« — Voici mon traité. Ce n'est pas moi : c'est elle qui a manqué de parole, qui a trompé et vous et le public de Bruxelles. Je n'ai été ni fou ni malhonnête. Il semblait que cette signature, étant celle d'une artiste, d'une femme, d'une femme très riche, ne devait pas être protestée.

« Mais soyez tranquilles, il y a des juges pour forcer les gens à faire honneur à la signature donnée. Oui, si cette grande dame a oublié ce que sa signature lui commandait, les tribunaux français le lui rappelleront. »

De son côté, l'*Evénement* ajoute :

« Le maëstro grande dame est madame Tarbé des Sablons, et l'opéra, œuvre de son génie, n'est autre que ces fameux *Bataves* joués, il y a quelques années, au Théâtre-Lyrique dans une soirée mémorable qui n'eut guère de lendemain.

« Ajoutons enfin que nous ne comprenons pas comment un compositeur de talent — et madame Tarbé des Sablons en a beaucoup — est obligée, pour faire jouer ses ouvrages, de fouiller dans sa caisse, lorsqu'elle peut trouver ses mélodies dans son cerveau. »

.*. On nous écrit de Bruges :

Alfred Jaell, l'illustre pianiste, est arrivé en notre ville. Il vient directement de Hanovre, où il a récolté d'abondants succès au Théâtre Royal, par l'interprétation d'un nouveau concerto que Ferd. Hiller a composé expressément pour lui. M. Jaell s'est fait entendre hier, mercredi, au concert de la « Réunion » ; d'autres engagements le rappellent de nouveau en Allemagne ; il sera de retour en Belgique vers la mi-février et y séjournera pendant quelque temps. Plusieurs de nos sociétés musicales se sont déjà assurées de sa coopération à leurs concerts qui auront lieu vers cette époque.

.*. On écrit de Saint-Pétersbourg, sous la date du 10 janvier :

Nous sommes à la veille de la première représentation de l'*Africaine*, de Meyerbeer. Cet opéra, qui a nécessité de grands préparatifs, va être donné demain au bénéfice de Tamberlic, si l'indisposition (d'autres disent le caprice) de notre prima-donna, Mme Barbot, qui a fait déjà retarder la première représentation de l'*Africaine*, ne met pas de nouveau obstacle à cette solennité musicale.

La famille impériale et l'Empereur lui-même ont assisté avant-hier une seconde fois à l'opéra de M. Siérow, *Rogniéda*. Cette fois Sa Majesté est restée jusqu'à la fin et a manifesté de nouveau son approbation par de fréquents applaudissements. La salle était comble et très bien composée, le grand-duc et la grande-duchesse Constantin étaient dans la loge impériale.

ANVERS. — Le public musical de notre ville s'est beaucoup occupé, depuis quelque temps, d'un opéra en deux actes : *La Légende du Diable*, qui vient d'être représenté pour la seconde fois, avec un grand succès, sur un théâtre d'amateurs de notre ville, et qui est dû à la plume d'un de nos concitoyens qui, au milieu des grandes affaires qu'il dirige, consacre ses loisirs à la culture d'un art dont il connaît à fond les ressources, au double point de vue de la science et du sentiment.

La Légende du Diable, dont le sujet est emprunté à un ancien poème de Scribe, est un opéra d'un caractère sérieux et d'un puissant effet dramatique. Après la gracieuse romance et le spirituel duo du premier acte, on rencontre dans le second des couplets diaboliques d'une grand originalité, un duo et un trio dont l'effet a été considérable et qui, par l'élévation du style et la puissance scénique, ont provoqué dans le public d'élite qui remplissait la salle de véritables transports d'enthousiasme. Pleine de mélodies réelles, et d'harmonies distinguées, quoique parfois un peu cherchées, d'une orchestration piquante et savamment travaillée, *la Légende du Diable*, malgré le talent sérieux de ses interprètes, n'a eu qu'un seul défaut, celui d'être jouée sur une scène trop petite pour l'ampleur de l'opéra, et où certaines parties de l'orchestre, forcément incomplètes, étaient écrasées par les autres. Ensuite, un public restreint pouvait seul pénétrer dans la salle. Cet opéra est bien digne d'être joué sur la scène de notre Théâtre Royal, où nous lui prédisons un grand succès. Nous apprenons, du reste, que notre habile directeur a fait à l'auteur des propositions dans ce sens, et nous avons l'espoir que, interprétée par l'élite de notre troupe, *la Légende du Diable* ajoutera un nouveau fleuron à la couronne artistique de notre ville.

.*. Dernièrement, au Cercle artistique d'Anvers, M. Pénavaire, violoniste et chef d'orchestre au Théâtre-Royal, et M. Bosiers, pianiste, ont donné une matinée musicale. Ces deux artistes se sont fait entendre, ensemble ou séparément, dans plusieurs morceaux de maîtres, et leur auditoire leur a prouvé, par des applaudissements réitérés, tout le cas qu'il faisait de leur talent.

.*. L'église de Wyneghem vient de recevoir un orgue nouveau, construit par M. Fréd. Ruef, élève du facteur bien connu M. Walker, et qui s'est établi, il y a quelques années à Saint-Trond.

Cet instrument, qui a été placé sous la direction de M. Ed. Gregoir, contient 2 claviers, 24 registres et une pédale séparée. Il y a dans cet orgue une étonnante variété de timbres, qui offrent de nombreuses ressources à l'exécutant ; l'ensemble est d'une grande puissance, et conserve cette sonorité moëlleuse propre aux instruments d'église.

Le caractère des jeux à anches ont un cachet vraiment religieux, et parmi les meilleurs registres nous devons particulièrement mentionner *l'harmonica*, jeu suave d'un charmant effet ; la *montre*, *viola di Gemba*, basson, haut-bois, clarinette, salicional, flûte, traversière, *Melophone* et *Euphone*.

Il y a quelques jours l'instrument a été joué, et tous les assistants ont pu en admirer les qualités ; c'est sans contredit un des meilleures de la province.

HAL, 22 janvier. — Une soirée musicale a été offerte hier soir par nos sociétés de chœurs et d'harmonie à leurs membres honoraires.

Comme on s'y attendait, la séance a été aussi brillante qu'agréable. Une vraie fête de famille. M. Leenders, violoniste, a réellement électrisé son auditoire par quatre charmants morceaux.

Une fantaisie sur *le Trouvère*, de sa composition, une *Berceuse*, de Reber, et *le Carnaval de Venise*, ont été exécutés avec la finesse et le brio qui caractérisent cet artiste. M. Wibier, directeur de notre Société de chœurs, a très bien dit deux romances — vraies perles. — Un morceau de piano exécuté par E. Houssiau, une fantaisie pour trompette, exécutée par L. Cuvelier, et un morceau sur *Martha*, chanté par M. G. Deboeck, complétaient le programme.

Somme toute, une fort jolie fête, dont l'aimable souvenir

se conservera longtemps. M. Possoz, qui s'est particulièrement dévoué à l'organisation de la soirée, a droit à tous nos remerciements.

LIÉGE. — La troisième représentation de *l'Africaine*, qui a eu lieu abonnement suspendu, avait attiré un public tellement nombreux que plusieurs centaines de personnes n'ont pu trouver place.

La recette, l'une des plus fortes qu'on ait eues à notre théâtre, s'est élevée à trois mille cinq cents francs.

Tous les acteurs se sont surpassés, et des rappels chaleureux ont eu lieu à chaque acte.

.˙. Le Conservatoire donnera cette année deux concerts, dont le premier est fixé au samedi 27 janvier.

Le programme de ces solennités sera de tous points aussi brillant que celui des concerts précédents : on y entendra la *Symphonie pastorale* et la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven, deux chefs-d'œuvre aussi remarquables par la profondeur que par la couleur et la clarté, qui les rendent accessibles à tous, comme l'a prouvé l'éclatant succès remporté récemment par l'exécution du second aux concerts populaires de Bruxelles. *La Nuit de Walpurgis* et l'*Athalie* de Mendelssohn seront cette année les deux œuvres de longue haleine exécutées dans ces séances. Ces ouvrages sont connus du public de Liége. Le premier a été exécuté au festival de 1863, où un si grand nombre d'amateurs avaient apporté le concours de leur talent au savant directeur de notre Conservatoire. Nous sommes certains que tous se donneront rendez-vous à ces séances, qui réveilleront en eux le souvenir d'une des plus belles exécutions qu'on ait entendues à Liége.

Différents artistes se feront, de plus, entendre dans ces concerts, dont les répétitions se poursuivent déjà depuis plusieurs mois au Conservatoire.

Le second concert est fixé au 10 février.

.˙. On lit dans le *Journal de Liége* : « L'oratorio national de Vieuxtemps, paroles de M. Eugène Dubois, d'Anvers, vient d'être publié par la maison Schott. Cet oratorio a obtenu, comme on sait, un grand succès à Anvers. Voici comment un journal de cette ville s'exprimait à ce sujet :

« Ce que l'illustre maëstro a voulu peindre dans ces tableaux d'harmonie, c'est la Belgique marchant depuis 1830 jusqu'aujourd'hui.

« L'entrée de l'œuvre est brusque, fougueuse, galopante, dirons-nous, échevelée comme la charge des escadrons — sombre comme le grondement des fureurs populaires : c'est le Lion belge qui sort du sommeil; c'est la Révolution qui éclate, se propage opiniâtre, et s'élève, et monte irrésistible, et roule vers le triomphe au bruit des foudres et des tonnerres. D'abord chaos révolutionnaire, les tirades instrumentales s'entrecroisent, se transpercent, se harcèlent, se déchirent; pas encore de but précis; on ne sent surtout que la colère, la ténacité de la révolte, l'acharnement vers une chose.

« Le but, le maëstro le marque cependant bientôt par quelques notes du nouvel, hymne national qui clôt l'œuvre et qui célèbrera la Belgique libre, grande et tranquille : au fond du chaos primitif ces notes brillent déjà, quoique plaintives encore, comme les rayons naissants d'une étoile nouvelle, comme l'aube orageuse de notre liberté. — Une fois le but marqué et compris, on entend les forces populaires qui se groupent, mieux coordonnées : préludes de combats, défis, provocations d'accords qui se répondent; la fureur redouble et un chant s'élève, grandiose, mais triste, comme les batailles, et comme tout mitraillé, dirons-nous, par un accompagnement furieux.

« Après bien des luttes d'instruments se déploie enfin un motif large, radieux, qu'un accompagnement sinistre ne secoue plus; c'est l'espérance, c'est le présage serein du prochain repos dans la victoire. Il est vrai qu'ensuite l'orchestre fait comprendre que notre nationalité eût encore à subir diverses péripéties, comme l'indiquent des mouvements fugués sur les motifs précédemment mis en lumière et *amplifiés* (pour nous servir du terme technique) de main de maître. Toutefois, le but se dessine de mieux en mieux : on avance; on l'atteint, les trombes lancent leur fanfare, et l'hymne belge se fait entendre :

« *O! peuple libre, chante ton Roi*, etc., l'hymne de la Belgique libérée, constituée, inébranlable dans ce qu'elle propose, et sûre de son avenir. C'était le but.

« La mélodie de cet hymne est simple et large, forte et sereine, ayant en même temps ce quelque chose de religieux qui fait la grandeur des hymnes danois, anglais et russe. »

L'oratorio national de Vieuxtemps a depuis été joué avec un grand succès à Bruxelles. Il a été acclamé au Conservatoire de Leipzig et dans beaucoup de villes d'Allemagne.

Cependant il n'est pas connu dans la province qui a donné le jour à Vieuxtemps. Ne pourrait-on le jouer à Liége? Voilà la question que nous soumettons aux organisateurs des concerts du Conservatoire et de la Société d'Emulation, et même au directeur du Théâtre. Au double point de vue de l'art et du patriotisme, Liége serait heureuse d'entendre cette œuvre importante d'un des plus grands compositeurs belges.

GAND. — Le premier concert d'hiver de la Société du Casino a été donné avec le concours de Mme Szarvady, et de M. et Mlle A. Cornelis.

Mme Szarvady a interprété admirablement, et avec le plus grand succès, le concerto en *sol* de Beethoven.

M. Cornelis, professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles, a chanté la Cavatine de *Faust*. Il serait difficile de donner à ce morceau un caractère plus poétique et plus sentimental; impossible de le chanter avec plus de goût.

Mlle Cornelis a été à bonne école. Le succès obtenu par la jeune artiste est, pour son avenir, d'un excellent augure.

En somme, ce concert a fait grand plaisir.

Nous devons en dire autant du grand concert de la Société royale des Chœurs, dont vous avez déjà publié un excellent compte rendu. Cette fois encore, la Société avait porté sur son programme, à côté de chefs-d'œuvre, quelques productions dues à la plume peu exercée de débutants. Nous voulons parler de l'ouverture : *Agneessens*, de M. H. Waelput, et de la cantate : *De wind*, (Le vent) de L. Van Gheluwe. Le *Commerce de Gand*, en parlant de l'ouverture de M. Waelput, dit : « C'est une œuvre remplie de mérite, et qui nous semble d'un bon augure pour l'avenir de son auteur. »

La *Gazette van Gent*, et le *Zondagsblad* critiquent la longueur de la première partie de la cantate. La *Gazette* constate en ces termes l'opinion d'un homme qu'elle croit très compétent : « Cette musique, aurait-il dit, n'appartient à aucune des écoles française, italienne ou allemande; elle est individuelle à l'auteur; c'est de l'art flamand. » Le même journal, après beaucoup d'éloges, critique, avec raison selon nous, l'uniformité de rhythme dans quelques parties de l'œuvre.

Au Théâtre, on a repris avec succès *les Martyrs*, de Donizetti. Mlle Olivier et M. Picot y excitent l'enthousiasme d'un public toujours nombreux.

M. Ben-Aben, baryton, est définitivement des nôtres. Supérieur aux artistes qui l'ont précédé, nous regrettons qu'il ne se soit point chargé de son rôle dans le *Capitaine Henriot*.

M. Vachot, à Lille comme à Gand, a confié certains rôles de l'œuvre de Gevaert à des artistes tout à fait insuffisants. Les plus beaux morceaux, mal exécutés, passent inaperçus, ou peu s'en faut. Les mêmes soins seraient-ils réservés à l'*Africaine*, annoncée depuis trois mois?

L. V. G.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Si je vous disais que le grand événement musical du moment est l'éclosion de la *Déesse du Bœuf-gras*, à l'Alcazar, que penseriez-vous de moi? Eh! bien, je vous le dis,en vous priant de ne pas me rendre responsable de cela. J'ai tout mon bon sens, je le crois du moins, et je vous narre ce qui se passe ici. Or, il s'y passe des choses étranges, fantastiques! La presse et le dilettantisme, après s'être longtemps occupés de la *Femme à barbe*, un chef-d'œuvre interprété par la divine Thérésa, se sont précipités comme des affamés de sublime sur la *Déesse du Bœuf-gras*, autre chef-d'œuvre non moins dignement interprété par la toujours divine Thérésa. Les journaux en ont parlé à l'envi, notre monde en a tressailli, l'Académie a tremblé sur sa base. C'est un curieux pays que le nôtre, en vérité. Il y existe des amateurs qui, dans la même soirée, iront prodiguer leur enthousiasme à la divine Thérésa et à *Guillaume Tell :* en sortant de l'Alcazar, ils iront à l'Opéra ; mais, rendons leur justice : ils n'auront pas moins de bravos pour Rossini que pour Paul Blacgulères. Entre le *Sapeur* et la *Femme à barbe*, ils se délasseront peut-être en sifflant une page de Wagner, mais cela ne les empêchera pas le lendemain de rendre justice à Meyerbeer ou à Gounod, tout en déclarant que les jeunes musiciens français n'ont pas la mélodie facile, et que la *Fiancée d'Abydos* n'est pas à la hauteur de la *Belle Hélène*. Oh! nous sommes fort éclectiques en France, et cela doit nous donner une grande confiance en l'avenir musical de la patrie. Je pourrais longtemps discourir sur cet incommensurable sujet, mais il est prudent de m'arrêter en si beau chemin.

Ce soir, l'Opéra nous donne la reprise du *Dieu et la Bayadère*. Il y a deux danseuses dans ce bel ouvrage ; je crains que ni l'une ni l'autre ne soit à la hauteur de son rôle. Mais maintenant, à l'Opéra, en matière chorégraphique, le mérite n'est plus chose recommandable : la danse s'en va, depuis longtemps je vous l'ai dit. C'est au point que, depuis quelques jours, il est question de l'engagement de la célèbre Mme Ferraris... à la Porte Saint-Martin. Si cet engagement est conclu, ce sera tout simplement une honte pour l'Opéra. L'affaire de l'orchestre est entrée dans une voie nouvelle, au commencement de janvier; ces messieurs, qui jouaient trop *piano*, se sont mis à jouer trop fort ; l'exécution est devenue un râclement et un soufflement féroces, les chanteurs s'en sont trouvés abrutis, c'est le mot. A franchement parler, cela est déplorable pour le public, qui n'en peut davantage, et à ce point de vue, l'orchestre avait tort. A un autre il avait raison, puisque l'audience qu'on lui refusait il l'a obtenue par ce peu artistique moyen. Rien n'a été accordé, mais au moins il y a eu de bonnes paroles échangées, et il est probable que, en appuyant encore sur la chanterelle et l'embouchure, ces messieurs obtiendront enfin ce que l'on accorde bien volontiers aux chanteurs, chanteuses et danseuses, qui n'ont certes pas plus travaillé que les instrumentistes pour arriver à être dignes d'occuper un poste à l'Académie. — Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit sur la prochaine reprise de *Don Juan* à l'Opéra.

Le Théâtre-Lyrique aussi prépare son *Don Juan*, traduction nouvelle, moins les récits, qui seront remplacés par un dialogue vif et animé. Pour *Armide*, M. Carvalho a traité avec Mme Charton-Demeur, l'héroïne des *Troyens*. Pour plus de similitude, c'est M. Berlioz qui présidera aux répétitions de l'œuvre de Glück. Je souhaite que la similitude s'arrête là. Il me semble que le Lyrique, fatigué de ses *fours* successifs, se décide à jouer gros jeu. Comment le ministère acceptera-t-il cette petite concurrence faite à la première scène impériale par la représentation de *Don Juan ?...* Je crains fort pour le *Nahel* de Litolff; au milieu des grands projets que forme M. Carvalho, et à la place du célèbre musicien... *vivant* je retirerais mon œuvre. Je crois que le bruit qui a couru d'une reprise de *Sapho* est un canard de forte envergure. Quant à l'*Ivan*, de Bizet, je n'y crois plus du tout depuis la scène assez corsée qui a failli produire une rencontre à main armée entre le compositeur et l'impresario. Pourtant le judicieux proverbe qui dit que les « petites querelles entretiennent l'amitié » pourrait bien me donner tort.

L'Opéra-Comique répète à outrance la *Fior d'Aliza*, de Massé, œuvre musicale très sérieuse. Il m'est revenu que l'auteur n'est pas enthousiasmé, jusqu'à présent, de son exécution, et que de l'orchestre surtout; il voudrait obtenir mieux. Je n'en suis nullement étonné. — Aux Italiens, Adelina Patti fait fureur, comme toujours. — Aux Bouffes, de petits ouvrages du répertoire ont remplacé les *Bergers*, qui n'ont pas obtenu le long succès que j'espérais pour la jolie musique d'Offenbach. La pièce a tué la partition. — Aux Fantaisies-Parisiennes, on a donné *Bonsoir voisin*, délicieux petit opéra-comique de Poise, avec Meillet, qui créa au Lyrique le principal rôle. Succès complet pour l'œuvre et l'artiste. Aujourd'hui, ce gentil théâtre fait beaucoup d'argent. Il donne quatre actes : *Bonsoir voisin*, les *deux Arlequins*, qu'on applaudit chaleureusement, une nouvelle pantomime, et enfin *Campanello*, de Donizetti, qui a bravement dépassé la quarantaine, malgré les déplorables accidents de l'inauguration et les fâcheuses prédictions de quelques critiques peu indulgents de leur nature. Je souhaite aux plus grands succès des Fantaisies-Parisiennes une aussi longue existence.

On annonce la prochaine représentation, au Lyrique, de trois actes signés Jules Cohen ; titre, les *Bluets ;* ce titre est revendiqué par d'autres auteurs. Peu de concerts encore à l'horizon. Est-ce que par hasard les concerts seraient rares cette année? Quelle jubilation dans la presse.

JULES RUELLE.

∴ M. Savigny, le successeur de Gustave Héquet au journal *l'Illustration*, regrette l'ancien Opéra-Comique et la première manière d'Auber :

L'Opéra-Comique a fait bien du chemin depuis le temps. Il a pris bien d'autres allures. Depuis tantôt vingt ans, abandonnant son genre, le bourgeois a voulu bâtir comme un grand seigneur, comme l'Opéra, son voisin. Lui, si fin, si spirituel de sa nature, il s'est laissé entraîner aux grandes prétentions musicales.

Je ne sais quel mauvais conseiller a été son inspirateur et l'a poussé hors de ses voies; mais à partir de ce jour nous n'avons eu que des œuvres disproportionnées avec notre genre, que des sujets qui ont fait éclater le cadre. Je me souviens d'une conversation que j'ai eue un jour avec Rossini, ou plutôt, j'ai gardé une à une dans ma mémoire les paroles du maître, que j'écoutais avec ce respect qui naît de la présence même de l'homme, et avec cette attention que commande le charme de cette parole :

« Quand j'arrivais à Paris pour la première fois, disait-il, j'allai tous les soirs à Feydeau. Ce qui m'émerveillais dans vos compositeurs, c'était l'esprit, la netteté, la justesse de l'idée. Cette sobriété dans la forme, cette phrase musicale rendant la pensée du poème; cette note sur laquelle vivait le mot, cette perfection dans la déclamation, ni nous, ni les Allemands, n'avons eu ces qualités à un tel point. Là était la force de votre école. Auber en est le maître souverain, le point culminant. Sortez de là et vous êtes perdus. »

∴ Adelina Patti, dont nous étions privés depuis tantôt neuf mois, a paru un peu maigrie, bien que toujours pleine de charme et de gentillesse. Ah! ce n'est pas impunément qu'on parcourt toute l'Europe, tantôt au Nord, tantôt au Midi, même avec l'aide toute puissante de la vapeur et l'appoint d'une pluie incessante de guinées, de roubles, de florins et de napoléons de la part du public, sans compter les perles, les diamants des souverains. Rachel aussi a

appris un jour ce qu'il peut en coûter à l'actrice la plus fêtée, la plus adorée, la plus triomphante, de mettre en pratique, sans trêve ni merci, le *veni, vidi, vici* de Jules César. N'est-ce pas le cas de répéter avec le poëte :

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne?

Il ne faut pas croire que dans les fleurs de la Patti ne se rencontrent pas des épines. Par moments, une voix discordante trouble bien l'harmonieux concert; témoin ces lignes d'un courrier de Florence adressé à *l'Europe de Francfort* :

« Ici, la Patti n'a obtenu qu'un succès d'estime, à Turin le *fiasco* a été complet. Les Piémontais sont pour le quart d'heure de mauvaise humeur, et il ne fait pas bon de se frotter à eux. La jeune virtuose fera bien de repasser les monts. Elle a porté ici la peine des exagérations à l'aide desquelles on a surfait sa renommée.

« Elle a une voix fraîche et étendue; une méthode excellente et une figure sympathique. Rien de plus vrai. Mais on l'a mise sur un trop haut piédestal, et la réclame s'est montée à son endroit sur un diapason trop élevé. »

∴ Un joli mot a été dit, l'autre jour, à l'audience du tribunal civil, par Mᵉ C..., avocat, qui plaidait pour le directeur d'un de nos théâtres lyriques. Celui-ci demandait la résiliation de son traité avec Mˡˡᵉ X..., cantatrice, que la timidité, à ce qu'il paraît, empêche, une fois en scène, de pousser un seul son perceptible.

— Voyons, messieurs, s'est écrié le défenseur, quand un impressario donne à une chanteuse quinze cents francs par mois, ce ne peut pas être pour acheter son silence.

L'auditoire, les juges, tout le monde a ri. Il y avait lieu.

∴ La salle du Conservatoire de musique a été récemment restaurée. Les noms glorieux d'une douzaine de compositeurs ont été placés par l'architecte, M. Adolphe Lance, dans des cartouches et dans des caissons. Ne soyez pas surpris si le nom de l'auteur de *la Muette* et du *Domino noir* brille par son absence. M. Auber a formellement refusé de figurer dans cette pleïade illustre. Homme étrange, ce M. Auber! il a du génie et il est modeste!... Quelle leçon pour une foule de gens de ma connaissance et de la vôtre! La mettront-ils à profit? — Pas si bêtes! *(Grand Journal).*

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Le maître de chapelle Geiza Allaga, bien connu dans le monde musical de la Hongrie, a terminé un opéra *A Szakállas farkas (le Loup barbu)*, composé exclusivement de motifs valaques. L'action est également empruntée à un conte valaque. Un ballet, dans lequel M. Allaga a introduit les danses nationales les plus connues, complète un ensemble des plus heureux.

Mˡˡᵉ Hermine Van Beethoven, la plus jeune fille de Louis Van Beethoven, neveu de l'illustre compositeur, vient d'entrer au Conservatoire de Vienne, pour y suivre le cours de piano, sous la direction de M. Dachs.

∴ Mᵐᵉ Meyerbeer se rendra à Vienne dans le courant de février, pour assister aux dernières répétitions de l'*Africaine*.

PRAGUE. — Un opéra, dont les journaux se sont occupés beaucoup déjà avant la représentation, a passé, le 5 janvier, à notre théâtre national, sous le titre *Brambori v Cechach* (*Les Brandebourgs en Bohème*). Il a pour auteur M. F. Smetana, le directeur d'orchestre du théâtre.

L'opéra a produit le meilleur effet; les ensembles, les chœurs, les détails, relevés par tous les tons de la peinture musicale moderne, dénotent le musicien rompu au métier; il a en outre une couleur locale très prononcée, et il est plein d'originalité et d'inspiration.

Le compositeur a été rappelé après chacun des trois actes, deux à trois fois, soit seul, soit avec les principaux exécutants.

FRANCFORT. — E. Pauër, le célèbre pianiste, a donné, le 3 janvier, au bénéfice du fonds Mozart, un concert historique qui avait attiré une foule nombreuse, désireuse de réentendre un compatriote qui occupe à Londres une des premières places parmi les artistes. Son merveilleux talent a excité le plus grand enthousiasme, et le public n'avait pas assez de mains pour applaudir à tant de perfection. M. Pauer a joué entre autres : un *montferin* de Hændel ; un *allegro* de Kirnberger, la fantaisie en *ut mineur* de Mozart ; le rondo en *mi bémol* de Weber et les variations de concert composées par Liszt, Czerny, Pixis, Herz et Chopin, connues sous le titre collectif de *Hexaméron*.

DRESDE. — La nouvelle année nous a amené une artiste bien aimée de notre public, Mˡˡᵉ Artot; elle s'est fait entendre dans la *Fille du Régiment* et dans le *Trouvère*. Nous avons retrouvé l'éminente artiste aussi parfaite que l'année dernière; son exécution supérieure et la grâce et le charme de son jeu, lui ont valu le plus franc succès.

M. Mortier de Fontaine a donné récemment un concert historique, composé de trente morceaux. Quelque attrayant que soit un pareil programme, et quelle que soit la supériorité du jeu de M. Mortier, c'est trop exiger du public que lui faire avaler une si prodigieuse quantité de musique.

∴ Au quatrième concert de la chapelle royale, sous la direction de M. Krebs, il nous a été donné d'entendre une des œuvres symphoniques de Norbert Burgmuller.

Cet auteur, mort en 1836, à l'âge de 26 ans, avait à peine attiré l'attention des connaisseurs; ce n'est que depuis peu de temps que ses compositions ont été publiées et pu être appréciées. Elles portent le cachet d'un talent plein d'esprit et de sentiment; elles atteignent toutes aux régions les plus élevées de l'art et dénotent des études les plus sérieuses. Ses modèles semblent avoir été Spohr et Weber, on comprendra qu'à son âge il n'était point arrivé à se créer une individualité exempte de toute influence. Si l'originalité manque à ses œuvres, elles accusent néanmoins des inspirations très heureuses. Comme dans la plupart des grandes compositions des jeunes auteurs, on rencontre dans les symphonies de Norbert Burgmuller cette profusion de détails qui nuisent à la clarté de l'œuvre.

Notre public a fait le meilleur accueil à l'œuvre posthume du regretté compositeur.

BERLIN. — Mˡˡᵉ Artot est arrivée; mais une indisposition a retardé son apparition.

Mᵐᵉ P. Lucca passera la saison d'été à Londres. Avant son départ, elle augmentera son répertoire du rôle de Zerline, dans *Don Juan*.

LEIPZICK. — M. Deswert, violoniste belge, établi en qualité de *concert-meister*, à Dusseldorf, s'est fait entendre au dernier concert du *Gewandhaus;* il a joué la première partie d'un concerto de Molique, une romance sans paroles et une mazurka fantastique, toutes deux de sa composition.

M. Deswert s'est posé comme artiste de beaucoup de talent, en possession d'un mécanisme étonnant et surtout d'un staccato merveilleux. Le son qu'il tire de son instrument est beau et distingué, principalement dans la *Cantilène*. Son exécution, elle-même, est excellente et plaît surtout par la grande sûreté. Par contre, ses compositions n'ont pas pu plaire et les applaudissements s'adressaient avant tout à l'exécution habile.

Ferdinand Hiller, de passage par notre ville, s'est fait entendre à la cinquième soirée de musique de chambre. Il a joué, avec Ferd. David, une sonate inédite de sa composition et plusieurs petits morceaux pour piano seul, également de sa composition, lesquels ont excité le plus vif enthousiasme; c'étaient une *Gavotte*, une *Sarabande* et une *Corrente*.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Paris, le 18 janvier, M. Charles-Casimir Maury, né à Paris, le 8 février 1823, compositeur (Notice dans *Biogr. univ. des Musiciens*, t. V, p. 431).

— A Évreux, M. Charles Lambert, né à Paris, en 1793, professeur de piano et ancien répétiteur au Conservatoire de Paris (Notice dans *ibidem*, même volume, p. 178).

— A Cologne, le 21 décembre 1865, M. Frédéric Heise, hautboïste.

LES SUCCÈS DU JOUR.

COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL.

SMITH (S.). Op. 8. Tarantelle. 1 50
— Op. 11. La Harpe éolienne, morceau de salon. 1 50
— Op. 12. Souvenir de Spa, mélodie de Servais, transcrite et variée. 1 50
— Op. 15. Fantaisie brillante sur une marche favorite anglaise (the march of the men of Harlegh). 1 80
— Op. 16 ROBIN DES BOIS, grande fantaisie de concert. 2 25
— Op 17. Le jet d'eau, morceau brillant. 1 50
— Op. 18. La rosée du matin, morceau brillant. 1 50
— Op. 20. Plaintes des Sylphes. 1 50
— Op. 21. Deuxième tarantelle. 1 80
— Op. 24. Gaîté de cœur, valse brillante. 1 80
— Op. 27. Une perle de Varsovie, polonaise brillante. 1 50
— Op. 28. Feu de joie, morceau de salon. 1 80
— Op. 29. L'oiseau de Paradis, morceau brillant. 1 50
— Op. 31. Chanson russe, romance. 1 20
— Op. 32. LA MUETTE DE PORTICI, fantaisie. 1 80
— Op. 33. Danse napolitaine, morceau de concert. 1 50
— Op. 34. Fandango, morceau caractéristique. 1 50

SMITH (S.). Op. 30. Fantaisie brillante sur l'opéra MARTHA. 2 »
— Op. 35. Pas redoublé, morceau brillant. 1 50
— Op. 36. Une nuit étoilée, sérénade. 1 50
— Op. 37. Rêve angélique, berceuse. 1 50
— Op. 38. Les clochettes d'or, caprice de concert. 1 50
— Op. 39. La fileuse, morceau élégant. 1 50
— Op. 40. Marche des tambours, morceau militaire. 1 50
— Op. 41. Prières des pèlerins, tableau musical. 1 50
— Op. 42. La Reine des fées, galop de concert. 1 50
— Op. 43. Fête hongroise, mazurka élégante. 1 50
— Op. 44. Les HUGUENOTS, grande fantaisie. 2 »
— Op. 45. Premier mai! danse rustique en forme d'esquisse. 1 50
— Op. 46. Valse de fascination. 2 »
— Op. 48. DON JUAN, grande fantaisie. 2 »
— Op. 49. Chant des oiseaux, morceau de genre. 1 80
— Op. 56. Fantaisie brillante sur OBÉRON de Weber. 1 80
— Le Chant des vagues, morceau caractéristique. 1 20
— Une nuit d'été, mélodie, impromptu. 1 20

COMPOSITIONS POUR PIANO A QUATRE MAINS.

ABERT (J. J.). — Christophe Colomb, tableau maritime, en forme de symphonie. 7 20
BACH (J.-S.). Douze chorals variés par *Kessler*,
Premier cahier. 1 80
Deuxième » 2 70
DE BURBURE (L.) Symphonie triomphale transcrite par Ferd. *Kufferath*. 4 50
ESSER (H.) Suite. 6 »
HILLER (F.). Seconde ouverture de concert. 3 »
LACHNER (F.) Première suite. 7 20
— La marche seule, extraite. 1 50
— Deuxième suite. 5 40
— Troisième suite (sous presse)
LISZT (F.) Deuxième concerto pour deux pianos. 6 »
RAFF (J.). Suite. 5 40
SCHUBERT (F.). Op. 10. Variations sur une romance française, dédiées à Beethoven. 3 60
— Op. 27. Trois marches héroïques. 2 70

SCHUBERT (F.) Op. 35. Variations sur un thème original. 4 »
— Op. 40. Six grandes marches et trios.
Cahier 1. 2 70
Cahier 2. 1 50
— Op. 54. Divertissement à la hongroise. 5 40
— Op. 63. Divertissement en forme de marche brillante. 2 70
— Op. 84. N° 1. Andantino varié. 1 50
— Op. 84. » 2. Rondeau brillant. 2 70
— Op. 103. Fantaisie. 3 60
— Op. 121. N° 1. Marche caractéristique en *la mineur*. 2 »
— Op. 121. N° 2. Idem, en *ut*. 2 40
— Op. 138. Rondeau (Notre amitié est invariable). 2 25
— Op. 144. Lebensstürme, Allegro. 4 »
WAGNER (R.). Hommage au Roi, marche transcrite par *Bülow*. 1 80

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et montagne des Aveugles, 15 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 1er Février 1866. N° 5.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.

BELGIQUE, par an	fr.	6 00
FRANCE, par an	»	10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

RAPPELLE-TOI !

Paroles d'Alfred de Musset, musique de Jos. Bossiers.

BELGIQUE.

Bruxelles. — La reprise des *Noces de Figaro* a eu lieu dimanche. Cette fois, paraît-il, les rôles ont été distribués régulièrement selon les emplois, c'est-à-dire que Mlle Marimon a été chargée du rôle de Chérubin, qui est véritablement celui de la première chanteuse, et Mme Dumestre de celui de Suzanne, qui appartient à l'emploi de *dugazon*. Ce rôle avait été créé à Bruxelles par Mme Boulart; mais cette irrégularité provenait de circonstances particulières qui n'existent plus. Nous rendrons compte de la représentation du chef-d'œuvre de Mozart dans notre prochain numéro.

C'est dans les *Noces de Figaro* que Mlle Marimon a fait ses adieux; elle sera remplacée, comme on sait, par Mlle Danieli, dont les débuts commenceront jeudi prochain par *Faust*.

C'est samedi prochain, 3 février, que doit avoir lieu le premier bal masqué offert à MM. les abonnés; le second sera donné le samedi suivant, 10; le troisième, le jour du Mardi-gras; le quatrième, le dimanche du grand carnaval, et le cinquième à la Mi-carême.

L'*Africaine* attire toujours à Bruxelles une grande quantité d'étrangers. La 26e représentation de cet important ouvrage aura lieu vendredi, 2 février.

On répète activement « *le mariage de Don Lope*, » opéra comique en un acte de MM. Jules Barbier, et Edouard de Hartog, qui compte déjà une quarantaine de représentations au Théâtre Lyrique à Paris.

Théâtre du Cirque. — *Première représentation de* Maria di Rohan, *par la Compagnie italienne.* — L'opéra *Maria di Rohan* n'est pas nouveau pour Bruxelles. Il y a précisément vingt ans qu'il vit le jour, pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Royal. Le sujet en est emprunté au drame-vaudeville : *Un duel sous Richelieu*, de Lockroy et Badon, qui fut représenté à Paris, en 1832. Les deux auteurs arrangèrent eux-mêmes pour la scène française la traduction du librettiste italien, nommé Cammerano. La musique de Donizetti n'obtint qu'un demi-succès; d'abord, parce que les dillettante étaient saturés alors de la musique italienne, ensuite, parce que *Maria di Rohan* est, comparativement aux autres partitions du maître de Bergame, une production assez faible, assez négligée.

La musique se ressent, en effet, de la précipitation que Donizetti a mise à l'écrire, et de la maladie incurable qui minait l'artiste. Elle fut composée pour Vienne, peu de temps après *Don Pasquale*, que le maître improvisa, en 1843, à Paris, en moins d'une semaine; car Donizetti, une fois en train d'aligner des notes, écrivait aussi vite qu'un copiste. On connaît le reste. De retour à Paris, il travailla sans relâche à *Don Sébastien*, que l'Opéra lui avait demandé pour la saison d'hiver, puis il se rendit à Naples, où il produisit son dernier ouvrage.

Si, dans le premier et le deuxième actes, le maître n'a pu retrouver aucun des motifs heureux qui ont fait la fortune de *Lucia*, de *Lucrezia*, et de *Don Pasquale*, si ces actes ne renferment, à peu de chose près, que des cavatines et des couplets, où le savoir faire du compositeur tient lieu d'inspiration, il faut avouer que, d'un bout à l'autre du troisième acte, qui est le meilleur, on sent qu'on a affaire à un musicien de bonne roche, sachant prendre le ton de la situation, animant avec énergie les voix et l'orchestre pour ajouter à la force du drame. Tout y est plus chaud, plus coloré, plus dramatique, et le trio final est presque un chef-d'œuvre. Les deux premiers actes, d'ailleurs, ne sont, dans la partition aussi bien que dans le libretto, qu'une série de scènes préparant l'éclosion du troisième, et Donizetti, en réchauffant au son de sa muse affaiblie une action de ce genre, a prouvé qu'il connaissait le goût des Allemands pour ces drames intimes qui, se déroulant d'abord sans bruit et sans éclat au milieu des événements de la vie ordinaire, atteignent tout-à-coup le plus violent degré de la passion et se dénouent inopinément par une situation énergique et suprême.

La jolie voix de M. Danieli a fait le plus sympathique effet sur l'auditoire. L'artiste ne demande rien aux contrastes forcés, aux exagérations bruyantes. Son organe, d'un timbre agréable et caressant, vibre sans le moindre effort apparent, et se déploie de préférence dans les régions sereines de la mélodie idéale. Il ressemble quelque peu à celui de Galvani, plus la fraîcheur, moins les ressources expressives. C'est le ténor léger français, avec toutes ses élégances et ses grâces, mais aussi avec cette saveur particulière aux voix italiennes. La cavatine : *Quando il cor da lei piagato*, a été dite avec un goût exquis.

M. Cresci a remplacé le célèbre Ronconi, dans le rôle de Chevreuse, de façon à ne point faire regretter le créateur de ce rôle, lequel créateur doit avoir subi, comme tant d'autres illustrations de jadis, l'irréparable outrage des ans. Après avoir enchanté l'auditoire par l'interprétation hors ligne de l'air du premier acte, il a remué de fond en comble ce même auditoire de sa voix puissante et dramatique, se déployant dans la plus forte des situations théâtrales.

A Mlle Kennet il faut les larmes, les angoisses, le sombre désespoir. Elle a été servie à souhait dans ce pathétique

troisième acte. Son grand air : *Havvi un dio che in sua clemenza*, — air dans lequel la cantatrice a su obtenir trois salves d'applaudissements, qui lui revenaient de droit, — avait déjà bien préparé le public. Le reste a été enlevé avec un prodigieux élan.

Pour Mlle Sylvia, elle a la voix faible et voilée dans le médium, mais pleine et sonore dans les cordes inférieures. Elle a rempli avec un laisser-aller charmant le rôle de Gondi, et s'est fait applaudir à maintes reprises.

.˙. 4e CONCERT POPULAIRE DE MUSIQUE CLASSIQUE, sous la direction de M. A. Samuel.— Décidément, la vogue est à ces concerts ; jamais entreprise musicale n'a excité un intérêt aussi général ; les places font prime ; il y a dix fois plus de demandes de loges qu'il n'y en a au Théâtre du Cirque, et jamais l'on a regretté, plus qu'aujourd'hui, l'absence d'une salle qui, dans de bonnes conditions, permette de caser 4 à 5,000 personnes.

L'empressement du public est d'ailleurs pleinement justifié par la composition heureuse des programmes et la bonne exécution des œuvres qu'on y entend. On pourrait même reprocher à M. Samuel d'être trop prodigue; une nourriture substantielle ne doit être prise qu'avec modération.

Le programme du concert de dimanche comprenait :

Ouverture de Mendelssohn (*le Calme de la mer, et heureuse traversée)*;

Variations du *Kaiser Quartett*, de Haydn, rendues par les instruments à cordes ;

Concerto en *fa* mineur de Dupont, en trois parties;

Prélude, *Intermezzo*, *Ciaconne*, *Gavotte* et *Courante*, des 3mes Suites de Franz Lachner ;

Marche turque des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, et l'ouverture d'*Euryanthe*, de Weber.

Trois heures de musique ! Vraiment, c'est trop, et le public et surtout l'orchestre se seraient contentés de moins.

L'ouverture de Mendelssohn n'a été entendue qu'à demi, car pendant toute sa durée ça n'a été qu'un va et vient occasionné par les retardataires.

Les délicieuses variations de Haydn ont pu être savourées à l'aise et dans un silence complet, interrompu tout au plus par les acclamations enthousiastes ; une triple salve d'applaudissements a suivi cette exécution parfaite.

Le Concerto de Dupont est une œuvre établie sur une vaste échelle, et dans laquelle le compositeur a fait une part aussi large et aussi intéressante à l'orchestre qu'à la partie principale.

La première partie du concerto nous est connue depuis bien des années ; elle est entre les mains de tous les pianistes qui se préparent à la carrière artistique ; les deux dernières parties sont nouvellement composées, et elles constituent avec la première un ensemble des plus respectables, sans offrir cependant l'homogénéité que l'on rencontre dans les autres grandes œuvres de M. Dupont.

Parler du jeu et du mécanisme serait oiseux ; chacun sait que depuis longtemps il a atteint les limites du possible.

Les *Suites* n° 3 de Lachner ont été accueillies avec une grande faveur ; mais aussi quelle série de petits chefs-d'œuvres que ces *Suites* ! On ne sait à laquelle donner la préférence ; chacune offre à l'auditeur attentif tant de charme et d'intérêt ; le tout est écrit avec une si grande simplicité, avec tant de lucidité, qu'on se laisse aller à l'amiration, sans rechercher les causes de l'agréable sensation qu'on éprouve.

Tout le monde connaît la Marche turque de Beethoven ; c'est une perle ! Le public l'eut redemandée volontiers, mais il était fatigué d'entendre et d'applaudir, puis il restait encore à exécuter l'ouverture d'*Euryanthe*. Nous devons dire, pour l'acquit de notre conscience, que cette ouverture n'a pas été jouée telle qu'elle aurait dû l'être, elle a fait tache dans l'ensemble de l'exécution du jour. M. Samuel devra la faire réentendre, pour prouver qu'il la comprend autrement.

A part cette ouverture, l'exécution du programme entier fait le plus grand honneur au vaillant chef, qui s'est révélé, à la grande satisfaction de tout ce que Bruxelles compte d'amateurs !

.˙. Le 23 janvier a eu lieu, à la Société philharmonique, le concert annuel de Mlle Amélie Staps.

La jeune pianiste a joué le 3e concerto de Beethoven, fort bien accompagné par l'orchestre, sous la direction de M. Staps père ; puis les Etudes symphoniques de Schumann, la romance du *Tannhauser* transcrite par Liszt, et une Valse de Chopin.

Musicienne excellente, Mlle Staps saisit avec un talent supérieur chaque genre de musique qu'elle aborde ; les grandes pages de Beethoven et de Schumann, les délicieuses inspirations de Chopin et de Wagner, trouvent en elle une interprète parfaite.

Les difficultés semblent pour la jeune artiste un jeu, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer chez elle, ou sa grande puissance dans les explosions de force, ou la finesse, la légèreté dans le rendu des passages délicats. En un mot, Mlle Staps est une artiste accomplie, dont le nom deviendrait bientôt européen, si elle voulait prodiguer au dehors les trésors de son immense talent, qu'elle dépense au profit de ses élèves et des nombreux admirateurs qu'elle convie annuellement à son concert.

Mlle Staps était secondée par Mlle Duguers, qui, malgré un rhume fort gênant, a chanté d'une manière tout à fait distinguée la romance de l'*Africaine* et le célèbre air de *Joconde* ; toutes nos félicitations à M. Jorez, son professeur.

M. Jokisch, élève de Léonard, a fort bien joué le 4e Concerto de ce dernier ; il a très bien fait ressortir les ravissantes beautés dont fourmille cette composition, l'une des plus originales du maître.

M. Montigny, enfin, de retour de Russie, a fait entendre le fameux *Souvenir de Spa* de notre grand Servais. Jamais violoncelliste n'a abordé ce morceau sans remporter un succès certain ; il n'en pouvait être autrement, joué d'une manière aussi habile qu'il l'a été par M. Montigny.

Une surprise était réservée aux nombreux souscripteurs. Une ouverture manuscrite, écrite pour la circonstance, a été exécutée sous la direction de l'auteur, M. Huberti, le lauréat du prix de Rome, qui, avant d'entreprendre son tour d'Europe, a déjà fourni une œuvre très estimable et qui sera le premier échelon de la série des grandes œuvres que ses études à l'étranger vont faire éclore.

.˙. MME SZARVADY. — Cette pianiste distinguée, que le public de Bruxelles a entendue pour la première fois au dernier concert du Conservatoire, est née à Prague, en 1834, fut élève de Prockosch, commença, en 1849, ses voyages artistiques, alors qu'elle s'appelait Wilhelmine Clauss, et exécuta de préférence les œuvres classiques des grands maîtres, Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schubert, Weber, etc. Elle épousa, en 1855, M. Frédéric Szarvady, homme politique hongrois, et se fixa à Paris, où elle était déjà connue depuis 1852, époque de son début dans cette ville. On lui doit plusieurs compositions exécutées par elle dans ses concerts, et pour la plupart inédites.

.˙. Voici le programme du grand concert d'amateurs, qui sera donné vendredi, 2 février, avec le concours du Cercle musical de dames et de MM. les membres de la Réunion Lyrique, sous la direction de M. J. Fischer, au bénéfice de la crèche d'Ixelles.

PREMIÈRE PARTIE. — 1. Psaume XXIIIe de David (F. Schubert) ; 2. Fantaisie pour le violoncelle, exécuté par M. A. Fis-

cher (F. Servais); 3. Air de la *Fille du Régiment*, chanté par Mlle *** (Auber); 4. 2me *Allegro* de concert pour piano, exécuté par Mme *** (Ch. Mayer); 5. Duo du *Pré-aux-Clercs*, chanté par Mlle *** et M. J. F. (Hérold); 6. Polonaise pour piano et violoncelle, exécutée par Mme *** et M. A. Fischer (Chopin); 7. Valse de l'ombre de l'opéra le *Pardon de Ploërmel*, chanté par Mlle *** (G. Meyerbeer).

DEUXIÈME PARTIE. — *La Première nuit de Walpurgis* (poésie de Goëthe), traduite par Bélanger; cantate pour chœurs et orchestre, musique de Mendelssohn-Bartholdy (100 exécutants).

Des druides et le reste d'une peuplade païenne poursuivie par des soldats chrétiens se retirent dans les bois. Les femmes redoutent la présence des ennemis. Les prêtres exhortent le peuple et lui font entrevoir l'espoir de la vengeance. Armés de torches et revêtus de déguisements diaboliques, les païens effrayent et dispersent leurs persécuteurs.

Ouverture : 1. *La tourmente, le Retour du printemps*; chœurs avec solos : 2. *Salut au printemps! Apprêts du sacrifice*; 3 *Plaintes des femmes païennes*; 4. *Exhortation des prêtres*; 5. *Retraite des guerriers dans les bois*; 6. *Apprêts du Sabbat*; 7. *Le Sabbat*; 8. *Hommage à la divinité*; 9. *Terreur et fuite des soldats chrétiens*; 10. *Triomphe des druides*.

Les solos seront chantés par Mlle ***, et MM. ***.

.*. La troisième séance de quartuors du Cercle Artistique a eu lieu samedi dernier devant une salle comble. Le quintette de Niels-Gade inscrit en tête du programme et qu'on entendait la première fois en public, prêtait un intérêt spécial à cette séance. Cette composition, qui compte parmi les premières du genre, tant par sa savante conception que par ses beautés musicales, ne nous a pas semblé avoir produit sur le public tout l'effet auquel on devait s'attendre. La grande sonate de Beethoven en *fa* parfaitement interprétée par M. Beumer et Mlle Valérie Janssen, et le quintette en *sol* mineur de Mozart, complétaient le programme. Le quintette a été exécuté dans la perfection et avec toute la délicatesse de sentiment qu'exige la musique du grand maître.

De fréquentes et flatteuses manifestations ont dû témoigner aux artistes tout le plaisir qu'on éprouvait à les entendre.

.*. On nous écrit de Valenciennes, que Mme J. Graver, s'est fait entendre au concert de la Société Philharmonique, le 22 janvier, et qu'elle a obtenu les honneurs de la soirée. Il n'en peut être autrement, partout où l'éminente artiste se fera entendre. Elle réunit toutes les qualités qui font la pianiste hors ligne : toucher parfait, une grande puissance, de la légèreté et, par dessus tout, ce sentiment vraiment artistique qui donne le cachet individuel à l'exécutant.

Mme Graver a joué, avec accompagnement d'orchestre, le *Capriccio*, de Mendelssohn et un fragment du 4e concerto de Litolff; puis, deux ravissantes pièces de sa composition, l'une intitulée la *Coquette*, bluette inimitable de grâce et de légèreté; l'autre *Allegro Giocoso*, pleine de verve et d'entrain. Toutes deux lui ont valu des applaudissements et des rappels sans fin.

Mme J. Graver se fera entendre au prochain grand concert de la Société Philharmonique de Bruxelles, au mois de février.

.*. Le 4e Concerto de Léonard semble être, cet hiver, le cheval de bataille de presque tous les violonistes qui se font entendre en public. La semaine dernière, il a été joué par M. Bayer, professeur du Conservatoire à Gand, au concert du Casino de cette ville; par M. Jokisch, élève de M. Léonard, au concert de Mlle Staps, et enfin, par M. Fabien Rehfeld, au concert que cet excellent violoniste a donné à Berlin. Partout l'œuvre a obtenu le plus brillant succès. La forme nouvelle que le compositeur lui a donnée n'est pas pour peu dans ce succès ; ce n'est proprement dit qu'un *Concert Stück*, qui débute par un récitatif (*moderato*) suivi d'une prière (*adagio*) d'un sentiment vraiment religieux et élevé, et qu'un *allegro moderato* conduit vers un finale des mieux réussis ; cette dernière partie se termine par un point d'orgue splendide, du plus grand effet.

ANVERS. — Le concert de notre maëstro Pierre Benoit aura lieu le 21 courant. Un grand nombre de dames et de chanteurs prêtent leur concours au compositeur, qui fera exécuter plusieurs morceaux d'ensemble.

Mlle Sophie Dumon, une pianiste qui sera bientôt célèbre, et M. Dumon, le professeur de flûte au Conservatoire royal de Bruxelles, exécuteront chacun un concerto de la composition de M. Benoit.

LIÉGE. — *Correspondance particulière*. — Le concert du Conservatoire donné samedi dernier avait attiré un public nombreux, composé de tout ce que notre ville contient d'amateurs de vraie et bonne musique.

En première ligne, figurait au programme la *Symphonie pastorale*, de Beethoven. Notre orchestre, conduit par M. Étienne Soubre, a interprété le chef-d'œuvre du grand maître allemand avec une précision, une vigueur d'attaque et une délicatesse qui lui ont valu les plus chaleureux applaudissements : il s'est tout particulièrement distingué dans le premier *Allegro* et dans l'*Orage*, et a su parfaitement mettre en relief toutes et chacune des parties de l'admirable tableau tracé par la main du compositeur.

Une élève du Conservatoire, Mlle Wathelet, a chanté ensuite, avec beaucoup de sentiment et de vérité d'expression, une scène tirée de l'opéra de M. Soubre : *Isoline ou les Chaperons blancs* Cette scène se compose de plusieurs morceaux divers, récitatifs, prière, cavatine, etc. : elle est empreinte d'un beau cachet dramatique, et a produit sur notre public une vive impression.

Mlle de Blanck, élève de M. J. Dupuis, nous a fait entendre un concerto pour violon, composé par De Bériot.—Cette jeune artiste, à peine âgée de 12 ans, a remporté le premier prix de violon dans les concours du Conservatoire : elle se distingue par de sérieuses qualités comme mécanisme et justesse, un sentiment assez développé et du soin. Si elle continue à travailler sous la direction de son excellent professeur, nul doute qu'un brillant avenir ne lui soit réservé.

La seconde partie du concert comprenait exclusivement une ballade de Mendelssohn, intitulée la *Nuit de Walpurgis*. Cette admirable composition, que nous avions déjà entendue en 1863, a été interprétée par notre masse chorale et instrumentale, qui est de 220 personnes, avec un brio, un aplomb et une sûreté de mesure qui se rencontrent rarement dans un nombre pareil d'exécutants. L'*Ouverture* a été parfaitement dite par l'orchestre, et le chœur du *Sabbat*, à la couleur si fantastique, si originale, a enlevé la salle. Les solos ont été convenablement dits par Mlle Thonnard, MM. J. Ledent et Marcotty.

Le second concert aura lieu le 10 février : on nous annonce pour ce jour-là une nouvelle audition de l'*Athalie* de Mendelssohn, la 5e Symphonie de Beethoven, etc., etc.—Espérons que le public se rendra à l'appel de M. Soubre, et que la ville de Liége tiendra à honneur de faire prospérer, d'encourager cette institution des concerts du Conservatoire, institution qui doit exercer, sur l'art musical et le développement du goût, la plus haute influence.

.*. Le succès insolite que l'*Africaine* obtient sur notre théâtre nous dispense de revenir sur cet ouvrage si remarquable. Pas n'est besoin que la critique entonne la trompette de la réclame, la musique si colorée, si attractive de Meyerbeer suffit à remplir la salle chaque soir. On ne saurait trop répéter pourtant que l'exécution est tout à fait digne de l'œuvre et que les artistes, comme les musiciens,

redoublent d'efforts et de talent pour donner à leur interprétation un cachet de perfection relative auquel nous ne sommes pas toujours habitués.

BRUGES. — Les fêtes de la *Réunion musicale* se suivent et se ressemblent, c'est-à-dire que chacune d'elles obtient un succès des plus brillants et du meilleur aloi : ce succès est justifié par le choix des virtuoses que cette association nous fournit l'occasion d'entendre, ce qui donne à ses programmes un attrait irrésistible.

Le nom de Jaëll n'est pas inconnu de nos dilettanti ; aussi ceux-ci s'étaient-ils empressés d'accourir pour entendre un des exécutants les plus éminents, et des plus fins parmi la phalange si nombreuse des pianistes en renom. M. Jaëll, après chaque morceau, a été accueilli comme il méritait de l'être, c'est-à-dire en maître de l'art, qui, sous ses doigts agiles, sait faire parler les touches de son instrument, charmer en même temps qu'étonner son auditoire, dont l'enthousiasme fait à chaque instant explosion.

Mlle Lina Sternberg, élève de Mme Léonard, possède une voix fraîche, souple et bien timbrée! Elle appartient, sous le rapport de la méthode, à la bonne école. Ses vocalises sont de bon goût. Que de fini, d'aisance et de richesse dans son chant! Le morceau intitulé : *Tyrolienne de Betty*, de Donizetti, a été détaillé à ravir par cette charmante cantatrice; elle y a déployé tous les charmes de son sympathique organe. Mais c'était merveille de l'entendre dire l'air des *Dragons de Villars*. Il est impossible de chanter avec plus de goût, plus d'art et surtout d'une voix plus douce et nourrie à la fois. Elle s'est fait applaudir chaleureusement dans ce dernier morceau, tant pour l'exquise délicatesse de ses nuances que pour la pureté de sa belle vocalisation. Comme M. Jaëll, elle a obtenu, après chaque morceau, les honneurs d'un rappel enthousiaste.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — L'Opéra vient d'avoir un assez joli insuccès avec la reprise du *Dieu et la Bayadère;* le public s'est montré d'une froideur glaciale, à laquelle j'étais loin de m'attendre. Quelques personnes attribuent cela à l'œuvre, qui, disent-elles, a vieilli! L'opinion est risquée. Je ne vois pas trop ce qu'on peut trouver de *vieilli* dans ces deux actes délicieux, où la mélodie abonde, pétille, toujours originale, toujours nerveuse et entraînante. J'avoue que, si je m'attendais à quelque chose, ce n'était certes pas à ce qu'on trouvât le *Dieu et la Bayadère* démodé. J'ajouterai que tel n'est pas l'avis de la majorité, des musiciens surtout. Enfin, c'est une reprise stérile — remarquez que je ne dis pas *perdue*. — Il faut que l'Opéra compose un nouveau spectacle... à moins que le *Roi d'Yvetot* ne suffise seul à attirer la foule, ce dont je doute. Le *Dieu et la Bayadère* n'a pas eu de succès, tout simplement parce que l'interprétation en a été insuffisante. Warot s'était fait une jolie tête, mais cette tête avait tout juste la mobilité d'expression des figures de tapisserie; c'était un gentil Brahma, mais un Brahma en marbre : froideur suprême dans le chant et dans le jeu; Warot a bien chanté l'air du second acte, c'est tout Mlle Hamakers a vocalisé lourdement et trop crié le rôle de la jolie Ninka. Obin a bien, a supérieurement tenu Olifour, mais il n'a qu'un acte, et encore il y a un peu manqué de comique. Mlle Salvioni, la bayadère Zoloé, a obtenu un bon succès dans ses *Pas*, où elle a exécuté des choses très fortes assurément, mais elle a complétement manqué de charme et a trop continuellement poussé au mélodrame. Mlle Fiocre est jolie sous la gaze de Fatmé On ne pouvait réussir seulement par le corps de ballet, les chœurs, les costumes et les décors, qui étaient superbes. L'élément principal n'étant pas suffisant, le *four* s'est produit. L'*Africaine* arrive à la rescousse, les *Huguenots* également, en attendant que *Don Juan* soit prêt. On annonce le rengagement de Mme de Talsy. A propos de rengagement, on m'assure que Dulaurens a traité pour Bruxelles. Nous prenons Morère et vous prenez Dulaurens; en vérité, vous n'êtes pas à plaindre.

Les dernières nouvelles de l'Opéra-Comique annoncent pour lundi prochain la première représentation de *Fior d'Aliza*, qui n'a pas été facile à monter. C'est une grande pièce en quatre actes et 7 ou 8 tableaux, mais pas bien longue cependant. Massé a dernièrement retiré un air qui ne convenait pas à Achard, et lui a fait en place deux strophes qui lui conviennent. Je crois que Mme Vandenheuvel va avoir un succès colossal dans le principal rôle : c'est la perfection du chant. Mme Galli-Marié a un rôle selon son cœur, un personnage épisodique qu'on croirait échappé des Ambigu, Gaîté, etc. Une sorte de folle de la montagne. Sera-t-elle donc heureuse, mon Dieu!— En attendant, on fait 6,000 fr. avec le *Voyage en Chine*, et 4.000 passés avec l'*Ambassadrice*. Je crois que, sans les traités, *Fior d'Aliza* ne passerait pas encore; car, en présence de tels chiffres, il est bien dur d'aller vers l'inconnu, de changer une affiche!

Patti fait toujours ses petits 14,000 francs de recette aux Italiens; il paraît qu'il y a des journalistes que cela ennuie, car ils continuent à escarmoucher bravement une fois la semaine contre la jeune artiste : De vaillants coups de plume dans l'eau! Ce soir Adelina chante *Lucia* avec Fraschini, pour la première fois. Dans peu de jours *Don Giovanni*. Les Italiens sont retournés à Rouen, et l'on m'a dit que le grand succès de la rentrée, dans *Semiramide*, a été pour Agnesi; les dilettanti rouennais ont été enthousiasmés de cette vocalisation hardie, parfaite et mâle, de ce style magistral; je le crois bien : on leur en fera entendre souvent des Assur comme le digne Agnesi!

Le Théâtre-Lyrique est lancé en plein tourbillon : il monte *Armide*, il monte *Don Juan*, il reprend *Faust*, il va monter *Nahel*, les *Bluets*, enfin deux ou trois autres ouvrages encore; c'est fantastique! M. Carvalho propose une médaille en or de cinquante mille francs à qui inventera une machine chorale et symphonique à vapeur, de la force de cinq cents chevaux. On assure que Litolff a trouvé le secret, mais il n'en fera part à Carvalho qu'à la condition que ladite machine servira d'abord pour *Nahel* Les choses en seraient là. *Martha*, *Furoreggia*, comme disent les Italiens; la recette arrive au maximum quand on donne l'œuvre de M. de Flotow. *Norma* est grandement favorable à L. de Maësen, à Puget, et vaut encore de bonnes soirées au Lyrique.

Les Bouffes vont reprendre demain *Orphée aux Enfers*, avec lequel on espère finir la saison. Les Fantaisies Parisiennes ont toujours même affiche : le *Campanello*, *Bonsoir voisin*, les *Deux arlequins* et une pantomime. La salle est comble chaque soir. On annonce les études des *Folies amoureuses*, notre vieille comédie française sur laquelle Castil Blaze fit jadis un pastiche musical. Je souhaite que l'idée soit productive, mais j'ai plus de confiance en la *Petite Fadette*, dont M. Semet revoit en ce moment la musique.

J'ai entendu l'autre soir, au Casino, la fanfare féminine Sax jouer une innocente polka. C'était convenable d'exécution, mais c'était risible de voir ces dames armées d'instruments de cuivre plus ou moins argentés, et flétrir leur jolies lèvres sur de rudes embouchures. Cela est bien plus de l'excentricité que de l'art, et, pour mon compte, je conseille à ces dames de ne se livrer à un aussi violent exercice que dans les heures de solitude. — Les concerts commencent à préluder; je vous parlerai sommairement de quelques uns bientôt, si les théâtres me le permettent.

JULES RUELLE.

*** Si la reprise du *Dieu et de la Bayadère* n'a obtenu qu'un médiocre succès, la faute n'est pas à la pièce, mais

bien aux interprètes, qui décidément ne sont pas à la hauteur du répertoire de l'ancien temps.

Quant à l'auteur du *Dieu et de la Bayadère*, M. Auber, il est aussi vert que par le passé, et il porte gaillardement ses quatre-vingt-quatre ans. Il a dirigé la dernière répétition générale de la pièce; une chaise avait été mise à sa disposition, Auber y a déposé son chapeau, et, trois heures durant, il a arpenté la scène donnant des conseils, surveillant l'orchestre, les chanteurs et les danseurs, tout comme un compositeur de 30 ans.

⁂ Savez-vous ce que jeudi, 25 janvier, nous avons entendu au Casino? Une petite fanfare d'instruments Sax joués par des dames. C'était pittoresque, c'était bon d'exécution. Mais il faut s'habituer à cette excentricité, nous l'avouons. On dit que l'exercice de l'embouchure du saxhorn est fort hygiénique pour la femme. Nous ne sommes pas de force à discuter pareille opinion. Seulement, nous ferons remarquer qu'il y a bien d'autres exercices non moins hygiéniques auxquels la plus belle moitié du genre humain ne se livre que dans le calme de la solitude. Si la plus belle moitié du genre humain en usait ainsi pour le saxhorn, elle n'y perdrait sans doute rien. (*Messager des Théâtres.*)

⁂ La *Sémiramide*, qui vient d'être jouée à Rouen par Mmes de Lagrange et Zeiss, MM. Agnesi et Beragli, a provoqué les applaudissements les plus enthousiastes. Agnesi a compris et rendu avec une grande supériorité le rôle d'Assur; il a été rappelé deux fois.

⁂ Tandis que les nouvellistes font voyager Jenny Lind de Hyères à Pise, la célèbre cantatrice suédoise est tranquillement installée à Cannes, villa Severin, où elle compte passer l'hiver. On dit tout bas que M. Barnum doit venir, un de ces jours, rendre visite à son ancienne pensionnaire, pour s'entendre avec elle au sujet d'une nouvelle tournée au pays du dollar.

⁂ L'abbé Liszt doit faire un long séjour à Paris, où il arrivera au commencement de mars, pour diriger les répétitions et exécutions de compositions diverses, parmi lesquelles on cite sa *Messe* dite *du Couronnement*, laquelle serait donnée à Saint-Eustache, au profit de l'œuvre des écoles.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — La Société Philharmonique a produit, dans son 5e concert, une nouvelle Symphonie de Reinecke, qui n'a obtenu qu'un succès d'estime.

Pauer, de Londres, a joué, au même concert, le Concerto en *ut* mineur de Beethoven d'une manière splendide.

L'*Africaine* est sue; Mlle de Mursks a appris son rôle en peu de jours. Pour ne pas fatiguer outre mesure M. Walter (Vasco), la direction a engagé M. Gunz pour trois ou quatre semaines.

⁂ Samedi, 20 janvier, a été inauguré le nouveau Harmonie-Theater.

La salle est décorée avec beaucoup de goût, la scène est petite, l'acoustique excellente. — La première représentation était composée d'un vaudeville, de danses et d'une opérette de Barbieri : Une *Aventure aux avant-postes*. Une ouverture de Bachrich, de même que l'opérette, ne supportent pas de critique sérieuse; c'est tout ce qu'il faut pour un théâtre qui n'a pas inscrit dans son programme le progrès de l'art. — L'opérette a eu du succès; Mlle Edelsberg, une jolie et charmante cantatrice, y a fait fureur.

Laub a pris congé des Viennois, qui ont suivi avec enthousiasme les séances qu'il a données; l'excellent violoniste est parti pour la Russie.

CARLSRUHE. — Première représentation de l'*Africaine* (26 janvier). — Immense succès. — Rappel des artistes après chaque acte. — Mise en scène splendide.

MANNHEIM. — La première représentation de l'*Africaine* (14 janvier) restera une date mémorable dans les annales de notre théâtre.

MUNICH. — La 151e représentation du *Freischutz* a été donnée le 11 janvier, avec une mise en scène toute nouvelle et dont on disait merveille longtemps avant la représentation. En effet, les décors nouveaux sont tellement splendides et grandioses, qu'ils ont excité presque autant d'admiration que la musique. Ce sont des chefs-d'œuvre décoratifs, dus au talent réuni de MM. Penkmaier et Döll, et certes aucun théâtre du monde ne pourrait en exhiber de pareils.

⁂ Les adversaires de Wagner ne cessent de répandre les bruits les plus absurdes et les plus malveillants au sujet du maëstro, pour rendre son retour à Munich à jamais impossible. Un journal de la localité racontait dernièrement que la femme de Wagner habitait Dresde et exerçait l'état de laveuse, afin de subvenir à son existence, tandis que son mari nageait dans l'or. Mme Wagner a protesté contre cette insinuation malveillante en publiant la lettre suivante :

« Les bruits malveillants que publient depuis quelques temps certaines feuilles de Vienne et de Munich, touchant mon mari, m'obligent à déclarer que j'ai reçu de lui, jusqu'à ce jour, une pension qui suffit amplement à mon existence. Je saisis cette occasion avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me permet de détruire au moins une des nombreuses calomnies que l'on se plaît à lancer contre mon mari.

« Dresde, le 9 janvier. MINNA WAGNER, née Planer. »

Richard Wagner, que l'on disait à Paris, n'a pas quitté Génève.

LEIPZICK. — Le *Gewandhaus* a commencé, par son 13e concert, une série de concerts historiques; on y entendra successivement toutes les meilleures œuvres produites depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. La direction a jugé convenable pourtant de ne point procéder chronologiquement, pour éviter la monotonie dans l'arrangement du programme.

Voici comment se composait le premier :

Un Noël de Léonard Schroter (1580 ;

Une cantate de Jean Séb. Bach, pour double chœur;

Air de *Semelé*, concerto pour piano, et quelques chœurs d'*Israël en Égypte*, tous de Handel ;

Une sonate de Tartini ;

La symphonie en *ré*, d'Em. Bach ;

Lavinia a Turno, cantate de Graun ;

Une fugue de J.-L. Krebs (élève de J.-L. Bach) ; et enfin, une sonate de Baldassaro Galuppi (1785).

Mme Herminie Rudersdorff, M. Pauer, de Londres, et M. Ferd. David, ont fait merveille dans l'interprétation de toutes ces choses rares et pour la plupart ravissantes. La Société *Euterpe*, de son côté, ne néglige rien pour rendre ses programmes des plus intéressants; que l'on en juge d'après celui du 6e concert (16 janvier) Concerto en *ré* mineur pour quatuor et deux hautbois de Handel ; des morceaux de flûte par M. de Vroye, de Paris, et des morceaux de violoncelle par M. L. Lubeck; symphonie en *ré* mineur de Volkmann.

Le Conservatoire de musique inaugurera, après les vacances de Pâques, sa nouvelle organisation, d'après les données de Wagner.

Les deux concerts historiques que M. et Mme Marchesi devaient donner ici, en janvier, ont dû être renvoyés au mois de mars ou avril, par suite de toutes sortes d'empêchements.

⁂ Programme du 14e concert du Gewandhaus (2e concert historique) :

Scène de bal de l'opéra *Hélène et Paris*, de Gluck; cantate de G. B. Pergolese; capriccio de Friedmann Bach; sonate de Chrétien Bach; air de Jean Chrétien Bach; ouverture de *Tigranes*, de V. Righini; ouverture de *Samori*, de l'abbé Vo-

gler ; Canzonetta, de J. A. Hasse ; chanson de Patri de Haydn et la symphonie les *Adieux*, de Haydn.

Mme Rudersdorff et M. C. Reinecke ont été les interprètes des solis.

DRESDE. — On a repris, le 21 janvier, *Fernand Cortez*, ce drame musical classique, de Spontini, qui restera toujours un chef-d'œuvre de style, de noblesse, d'élan grandiose.

M. Tichatschek excèle dans le rôle de Cortez, il le chante avec inspiration, grandeur et énergie. — Le 17 janvier a eu lieu la 99e représentation du *Prophète*.

SCHWERIN. — *L'Africaine* est devenue une réalité à notre théâtre ; la première représentation a eu lieu vendredi, 19 janvier, et la seconde dimanche 21, toutes les deux devant une salle comble et enthousiaste. Voici la distribution des rôles : M. Arnold (Vasco), M. Roschlau (Nelusco), Mlle Bann (Selica) et Mlle Reiss (Inès). L'exécution a été admirable en tous points.

Joachim s'est fait entendre au 4e concert d'abonnement; le grand violoniste a joué le concerto de Beethoven, la Sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer (avec M. Schmitt, notre maître de chapelle), et, rappelé avec furore après la sonate, il a ajouté une gavotte de Bach.

.˙. Mlle Fischer de Tiefensée, une cantatrice de concert qui s'est fait entendre dans toutes les villes d'Europe, depuis environ une vingtaine d'années, a signé un engagement fort brillant avec le directeur du théâtre Ristori, à Vérone. Son début, dans la *Vestale*, de Mercadante, a été un événement pour les Véronais.

ITALIE.

MILAN. — La *Juive*, le *Trovatore* et la *Norma* ont composé les dernières soirées : succès pour la *Juive* et la *Norma*. Les Milanais, en grand progrès éclectique, ont applaudi successivement et franchement Halévy et Bellini. La Fricci a enthousiasmé, ainsi que le ténor Steger. On attend le *Templario*. — Au Carcano, vogue soutenue pour le *Faust*. A la Scala, la *Fiamella*, ballet de Borri.

NAPLES. — L'*Omnibus* dit le plus grand bien du nouveau ballet *Amore e Mistero* : sujet simple et gracieux. La Beretta a fait fanatisme dans cette fantaisie chorégraphique. — La *Favorite* est le triomphe, au San Carlo, de Mme La Grua, de Stigelli, Aunodio et Brémond.

FLORENCE. — *Poliuto* a réussi à la Pergola. Au Pagliano, toujours succès au *Ballo*, et surtout au page adorable, la De Baillou. On prépare *Martha*. Au Niccolini, la compagnie Belloti-Bon est en faveur.

TURIN. — Le succès de la saison est décidément la *Juive*, dont parlent toutes les feuilles italiennes. — *Don Pasquale* vient d'être fort applaudi. On attend la *Muta*.

ROME. — On attend avec impatience la *Catarina Howard*, du maëstro Petrella, qui occupe tous les esprits. La *Forza del destino*, un peu massacrée par la censure, vient de réussir de la plus brillante façon : c'est l'événement artistique du jour.

GÊNES. — Vogue soutenue pour le *Faust*. Reprises fréquentes de la *Semiramide*, triomphe des Marchisio. Pour les deux célèbres cantatrices, on prépare le *Ballo in Maschera*. Le public est de plus en plus enthousiaste du talent supérieur des sœurs Marchisio et de leurs voix admirables.

PAVIE. — La Frezzolini vient d'obtenir un des plus grands succès de sa carrière, si brillante pourtant, au théâtre de Pavie. Dans *Lucia*, elle a fanatisé l'auditoire. La foule était accourue pour entendre la cantatrice, digne et parfaite personnification du plus pur art vocal italien. Bravos, rappels et fleurs ont fêté la Frezzolini.

BRESCIA. — L'opéra nouveau du maëstro Vicini, *Anelda da Salerno*, a obtenu un succès favorable.

L'auteur a été rappelé sept fois.

La musique ne manque pas d'originalité; l'instrumentation est bonne, sans toutefois de grande variété dans les effets harmoniques.

L'exécution de l'opéra, confiée à Mme Bandi, MM. Vizzani Cantu a été très satisfaisante.

PARME. — *Nicolo de Lapi* du maëstro Giov. Rossi, a été l'objet d'un succès sans précédent pour l'auteur ; il n'a pas été rappelé moins de 24 fois sur la scène !!!

L'opéra a eu pour interprètes, Mme Galli, MM. Capponi et Guintili-Leoni.

TRANI. — Une cantatrice française, Mlle Franceschina Le Mètre a fait *fanatisme* dans *I. Lombardi*; elle possède une voix très étendue et très harmonieuse !

NICE. — Camille Sivori a donné ici quatre concerts avec un succès indescriptible; il s'est embarqué pour Marseille et ira ensuite en Suisse.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Nous annonçons avec plaisir, dit l'*Orchestra*, l'intention exprimée par la reine Victoria de quitter la retraite où elle se tenait depuis la mort du prince Albert, et de redevenir la patronne des arts. Une occasion se présente, c'est le prochain concert donné au bénéfice de l'hôpital du collége de l'Université, pour lequel il s'agit de couvrir un déficit de 4,000 liv. sterling. Le prince et la princesse de Galles assisteront à cette fête de bienfaisance, qui aura pour principal attrait la première audition du *Tobie*, de Gounod.

.˙. La Société d'opéra anglais est sur le point de s'entendre avec le théâtre de Drury-Lane, pour y continuer ses représentations pendant le cours de la saison italienne qui, comme on sait, occupe à la fois Covent-Garden et Her Majesty's theatre.

.˙. La première pierre du nouveau théâtre d'opéra que l'on va élever à Liverpool, et qui s'appellera théâtre *Alexandra*, a été posée par Mlle Titjens. Le temps s'est montré inclément à cette solennité, car une pluie battante n'a cessé de tomber; mais une tente élégante avait été construite sur l'emplacement pour abriter les invités. A l'arrivée de Mlle Titjens, M. B. H. Jones s'est approché d'elle, et lui a fait, au nom des propriétaires du futur théâtre, un speech de circonstance, terminé par ces mots : « Je suis heureux d'avoir cette occasion d'exprimer nos remercîments à une aussi charmante lady, pour la bonté dont elle fait preuve en venant remplir ce devoir plus pénible qu'agréable, et c'est avec le plus grand plaisir que je prie Mlle Titjens d'accepter l'hommage de la truelle que voici. » — La truelle en question, pièce d'orfèvrerie d'un travail délicat, portait l'inscription suivante : « Offert à Mlle Thérèse Titjens par les directeurs et les actionnaires du théâtre *Alexandra*, à l'occasion de la pose de la première pierre de ce théâtre, le 13 janvier 1866. » Puis, une bouteille contenant les journaux du jour, les plans, les dessins du théâtre et le rapport de la société, furent placés dans une pierre creuse que l'on recouvrit, et que Mlle Titjens cimenta de ses mains. A l'issue de la cérémonie, la musique militaire fit entendre le *God save the Queen*. Dans l'après-midi, Mlle Titjens chanta, au concert de la Société Philharmonique, en compagnie de Mlles Zandrina, Sinico, de MM. Bossi et Stagno. M. Piatti se fit entendre deux fois sur le violoncelle.

.˙. Les concerts populaires de lundi ont commencé au jour fixé, 5 janvier.

M. Straus est à la tête du quatuor et s'y est posé en grand maître; Joachim lui succèdera le 12 février.

Au deuxième de ces concerts, Halle, le pianiste classique par excellence, est entré en lice; il a joué une sonate (en *ré*)

de Mozart et avec M. Straus un duo concertant de Spohr, qui, malgré une exécution très soignée, n'a obtenu qu'un médiocre succès. Le septuor de Beethoven, interprété par MM. Straus, Webb, Paque, Lazarus, Harper, Winterbottom et Reynold, a été la pièce capitale du concert; l'œuvre sublime de Beethoven a enlevé le public.

Le programme du troisième concert mentionnait le quintette en *la* de Mendelssohn, ; le divertissement pour violon, alto et violoncelle, de Mozart, la sonate en *la mineur* (op. 26), pour piano seul, et celle en *sol* (op. 30), pour piano et violon. — Halle a tenu le piano.

L'audition du drame sacré de Gounod, *Tobie*, est annoncée pour le 13 février à St-James's-hall, avec le concours de Mmes Lemmens, Rudersdorff, Whyboeck et MM. Cummings, Patey et Sims-Reeves.

Les chœurs et l'orchestre, dirigés par Benedict, sont au nombre de 300 exécutants.

A propos de cette audition, nous avons remarqué, dans le *Musical World*, une annonce conçue en ces termes : « Un engagement, pour diriger la première exécution de son drame sacré *Tobie*, et plusieurs autres pièces de sa composition, le 13 février, etc., a été offert à M. Ch. Gounod. »

Il n'y est pas dit que Gounod a accepté l'engagement; mais, en attendant, on met en vente les billets d'entrée, en faisant accroire à l'arrivée du compositeur français.

Londres attend avec anxiété le célèbre cornet à piston, M. Levy, parti de New-York il a y quelques jours; il paraît qu'il a atteint, sur le cornet patenté de M. Distin, une exécution prodigieuse. Tous les journaux de Londres annoncent qu'il a obtenu à New-York des succès énormes et que dans ce pays on en parlait comme d'un prodige.

RUSSIE.

ST.-PÉTERSBOURG, 19 janvier.— La soirée d'hier est digne d'être inscrite dans la plus belle page des annales de notre Théâtre Italien. On a donné la première de l'*Africaine*; c'était la représentation à bénéfice de Tamberlick, — deux grands attraits.

L'attente était immense; le résultat a dépassé l'attente.

La salle était archipleine : les célébrités de l'aristocratie et de la richesse y figuraient. La Cour y était; S. M. l'Impératrice, un peu souffrante, n'avait pu assister à la représentation.

L'œuvre a obtenu un succès colossal; tous ses interprètes, Mme Barbot, Graziani, Tamberlick, ont été à la hauteur de leur talent.

Tamberlick, du commencement à la fin, a été magnifique, dans toute l'acception du mot. Il a fait du rôle de Vasco une création sublime. Accueilli par une ovation à son entrée en scène, Tamberlick a produit un immense effet en disant son récitatif, *chanté, déclamé et joué* à la perfection.

Le Czar, les grands ducs Constantin et Nicolas ont félicité en personne le célèbre ténor, de son nouveau triomphe.

Après les félicitations et les applaudissements, quelque chose de plus... solide. A cette occasion, Tamberlick a été criblé de cadeaux par la Cour et par notre noble et riche dilettantisme. Entre autres présents, on lui a envoyé dans sa loge un vase d'argent massif d'une grande dimension; le manche représente un dragon percé d'un coup de lance par un cavalier placé sur le couvercle.

.˙. Dimanche, 21 janvier, a été donné le premier concert de la Société philharmonique; les artistes suivants s'y sont fait entendre :

Mmes Barbot, Verelli, Nantier-Didiée et Bernardi, MM. Tamberlick, Calzolari, Tasca, Graziani, Everardi, Angelini, Fioravanti, Davidoff, (violoncelle solo de S. M.), et M. G. Kross. — Tout Pétersbourg s'y était donné rendez-vous.

D'autres concerts, par contre, n'attirent que fort peu de monde; par exemple les 4 concerts symphoniques organisés par M. H. Stiehl, et auxquels ont pris part des artistes tels que A. Dreyschock, Wieniawski, Davidoff, Gercke, etc., etc. n'ont pas rapporté de quoi payer les frais.

La Société musicale russe a exécuté avec beaucoup de soins, dans son cinquième concert, le *Colombus*, symphonie maritime de Abert. et *Egmont* de Beethoven.

Les quatre séances de quatuor organisées par la même Société ont dû être retardées par suite du retard survenu dans l'arrivée de Laub, de Vienne, qui doit présider au premier violon de ces séances.

AMÉRIQUE.

NEW-YORK. — Le jour de Noël, la *Harmonie Society* a exécuté le *Messie* d'Händel d'une manière très satisfaisante, sous la direction de M. F.-L. Ritter.

Les sociétés de chant réunies de New-York donneront, le 3 février, à l'Académie de musique, un grand concert au profit d'un nouvel hôpital allemand.

Les frères Poznanski viennent d'arriver pour donner des concerts. L'aîné est violoniste, élève de Vieuxtemps, et a fait déjà beaucoup parler de lui; l'autre est pianiste, élève de Heller et d'Ed. Wolff.

Un concert organisé au bénéfice de la famille de M. Wallace a rapporté net deux mille dollars. La veuve de M. Wallace et ses enfants sont attendus ici; ils demeureront chez M. R. Stopel, directeur et compositeur, frère de Mme Wallace.

Les représentations italiennes à l'Académie de musique, sous la direction de Marcheck, ont pris fin. La Compagnie, sans être aussi bonne que celles des années précédentes, a fait d'excellentes affaires. Les nouveautés de la saison ont été *Il Crispino e la Comare*, des frères Ricci, et l'*Africaine*. *L'Africaine* a été donnée quinze fois, et toujours avec recettes de 20 à 25,000 francs ; on ne peut nier que la direction n'a épargné aucuns frais pour monter convenablement cet opéra. Les rôles principaux avaient pour interprètes : Mme Zucchi (Selica), Mlle Ortolani (Inès), M. Mazzolini (Vasco) et Bellini (Nelusco).

.˙. On s'occupe activement, à New-York, de la fondation d'un Conservatoire de musique, qu'on organiserait sur le plan de celui de Paris. On a déjà réuni une partie des fonds nécessaires pour la création de cette école spéciale, et tout fait espérer qu'on ne tardera point à posséder les 2,500,000 francs qu'on y veut consacrer. On a déjà proposé à M. Gustave Chouquet de devenir le directeur du Conservatoire de musique de New-York, mais nous ne pensons pas que sa santé lui permette d'accepter ses honorables fonctions.

(*Art musical.*)

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Schweinfurt, M. Schneider, directeur de musique.

— A Paris, le 22 janvier, à l'âge de 54 ans, M. Charles-Adolphe Gand, luthier en même temps qu'artiste distingué.

— A Paris, à l'âge de 45 ans, M. Antoine Barbizet, dessinateur charmant et original, à qui la musique doit une foule de dessins et de lithographies polychromes. Avant lui, c'était un dessin lourd, massif, sans grâce, mal conçu, mal exécuté, dans lequel s'encadraient grossièrement le titre et le nom de l'auteur. Barbizet, le premier, apporta à cet art rudimentaire l'étincelle artistique; il créa la lettre ornée, contournée, bizarre, décrivant des arabesques fantasques; il entremêla les paysages légers, à peine estampés dans le fond, puis enfin les personnages.

Tel est l'art que créa Barbizet, art futile et modeste, si l'on veut, — mais un art, en somme, dans lequel se révèlent à chaque instant les qualités charmantes de grâce, d'élégance, de distinction et d'originalité de l'auteur qui le découvrit.

LES SUCCÈS DU JOUR.

COMPOSITIONS POUR PIANO SEUL.

SMITH (S.). Op. 5. The hardy Norseman, fantaisie brillante.	1	50
— Op. 8. Tarantelle.	1	50
— Op. 10. Un Ballo in Maschera, transcription brillante.	1	50
— Op. 11. La Harpe éolienne, morceau de salon.	1	50
— Op. 12. Souvenir de Spa; mélodie de Servais, transcrite et variée.	1	50
— Op. 15. Fantaisie brillante sur une marche favorite anglaise (the march of the men of Harlegh).	1	80
— Op. 16 Robin des bois, grande fantaisie de concert.	2	25
— Op 17. Le jet d'eau, morceau brillant.	1	50
— Op. 18. La rosée du matin, morceau brillant.	1	50
— Op. 20. Plaintes des Sylphes.	1	50
— Op. 21. Deuxième tarantelle.	1	80
— Op. 22. La Cascade Rubis, morceau élégant	1	50
— Op. 23. Fête champêtre, scène de ballet, morceau brillant.	1	50
— Op. 24. Gaîté de cœur, valse brillante.	1	80
— Op. 25. Mazurka des Ulans.	1	50
— Op. 27. Une perle de Varsovie, polonaise brillante.	1	50
— Op. 28. Feu de joie, morceau de salon.	1	80
— Op. 29. L'oiseau de Paradis, morceau brillant.	1	50
— Op. 31. Chanson russe, romance.	1	20
— Op. 32. La Muette de Portici, fantaisie.	1	80
SMITH (S.). Op. 33. Danse napolitaine, morceau de concert.	1	50
— Op. 34. Fandango, morceau caractéristique.	1	50
— Op. 30. Fantaisie brillante sur l'opéra Martha.	2	»
— Op. 35. Pas redoublé, morceau brillant.	1	50
— Op. 36. Une nuit étoilée, sérénade.	1	50
— Op. 37. Rêve angélique, berceuse.	1	50
— Op. 38. Les clochettes d'or, caprice de concert	1	50
— Op. 39. La fileuse, morceau élégant.	1	50
— Op. 40. Marche des tambours, morceau militaire.	1	50
— Op. 41. Prières des pèlerins, tableau musical.	1	50
— Op. 42. La Reine des fées, galop de concert.	1	50
— Op. 43. Fête hongroise, mazurka élégante.	1	50
— Op. 44. Les Huguenots, grande fantaisie.	2	»
— Op. 45. Premier mai ! danse rustique en forme d'esquisse.	1	50
— Op. 46. Valse de fascination.	2	»
— Op. 48. Don Juan, grande fantaisie.	2	»
— Op. 49. Chant des oiseaux, morceau de genre.	1	80
— Op. 56. Fantaisie brillante sur Oberon de Weber.	1	80
— Le Chant des vagues, morceau caractéristique.	1	20
— Une nuit d'été, mélodie, impromptu.	1	20

COMPOSITIONS POUR PIANO A QUATRE MAINS.

ABERT (J. J.). — Christophe Colomb, tableau maritime, en forme de symphonie.	7	20
BACH (J.-S.). Douze chorals variés par *Kessler*, Premier cahier.	1	80
Deuxième »	2	70
DE BURBURE (L.) Symphonie triomphale transcrite par Ferd. *Kufferath*.	4	50
ESSER (H.) Suite.	6	»
HILLER (F.). Secondo ouverture de concert.	3	»
LACHNER (F.) Première suite.	7	20
— La marche seule, extraite.	1	50
— Deuxième suite.	5	40
— Troisième suite (sous presse)		
LISZT (F.) Deuxième concerto pour deux pianos.	6	»
RAFF (J.). Suite.	5	40
SCHUBERT (F.). Op. 10. Variations sur une romance française, dédiées à Beethoven.	3	60
— Op. 27. Trois marches héroïques.	2	70
SCHUBERT (F.) Op. 35. Variations sur un thème original.	4	»
— Op. 40. Six grandes marches et trios. Cahier 1.	2	70
Cahier 2.	1	50
— Op. 54. Divertissement à la hongroise.	5	40
— Op. 63. Divertissement en forme de marche brillante.	2	70
— Op. 84. N° 1. Andantino varié.	1	50
— Op. 84. » 2. Rondeau brillant.	2	70
— Op. 103. Fantaisie.	3	60
— Op. 121. N° 1. Marche caractéristique en *la mineur*.	2	»
— Op. 121. N° 2. Idem, en *ut*.	2	40
— Op. 138. Rondeau (Notre amitié est invariable).	2	25
— Op. 144. Lebensstürme, Allegro.	4	»
WAGNER (R.). Hommage au Roi, marche transcrite par *Bülow*.	1	80

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 1 et montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 8 Février 1866. N° 6.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul. { BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00 ; FRANCE par an . . . . . » 10 00 ; LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 8 00

2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à LONDRES, chez **SCHOTT ET Cie**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LA CHANSON DU PORTIER,

Paroles de Mlle LUCIE MASSON, musique de CHARLES MERCIER.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN FRANÇOIS JOSEPH JANSSENS.

Il y a un demi-siècle, un publiciste français disait : « La France entière a rendu hommage au génie musical de Grétry, né Liégeois; de Méhul, né à Givet, et de Monsigny, Harlésien, tous trois Belges et comptés comme les créateurs de la bonne musique en deçà des Alpes et du Rhin. »

Aujourd'hui, Grétry est Français, Méhul est Français, Monsigny et Gossec sont Français Grisar et Gevaert, le prétendu élève d'Halévy, ont été plus d'une fois annexés à la France par les journalistes et, si un jour Pierre Benoît parvient à se faire une réputation brillante à Paris, ce dont il est bien capable on ne manquera pas, à coup sûr, de l'inscrire au nombre des compositeurs d'outre-Quiévrain

Après cela, on dénie tout à notre pays Si on daigne s'occuper de temps en temps de nos petits compositeurs, c'est pour leur refuser tout mérite Fi de leur science profonde, fi de leur sève exubérante et de leur vigueur expressive. Comme si la Belgique pouvait sans cesse produire des Grétry; comme s'il fallait nécessairement créer un genre nouveau pour être compté pour quelque chose; comme si les génies proprement dits avaient de tout temps pullulé en France.

Qu'étaient les Berton, les Dalayrac, les Nicolo, les Kreutzer? Que sont les Bazin, les Clapisson, les Cadeaux, les Gautier, les Boisselot et *tutti quanti?* Qui a remplacé Hérold en France? Qui succèdera à Auber? Voit-on surgir un autre Adam? Où est l'héritier d'Halévy (1)?

Il fut un artiste qui eût pu poursuivre la mission de Grétry, si la France ne lui avait pas barré la route, si l'acharnement de ses ennemis avait été moins violent, moins opiniâtre Cet artiste, c'est Janssens Comme Grétry, il avait une âme sensible, impressionnable Comme Grétry, il avait le précieux don de la mélodie. Comme Grétry, il s'ingéniait à atteindre le cœur par les moyens les plus simples : la franchise d'inspiration, l'accent expressif, la grâce touchante.

Au lieu de briller sur la vaste scène de Paris, et de devenir l'heureux continuateur de l'auteur du *Tableau parlant*, à l'instar de Boïeldieu, Janssens n'occupe, dans nos annales musicales, qu'une place modeste entre le créateur de l'opéra-comique français et la pléiade de compositeurs belges actuels. Cette place, personne n'eût songé à la lui assigner, si quelques compatriotes dévoués et soucieux de nos gloires nationales n'eussent pris à tâche de réhabiliter son souvenir et de détruire les préventions mesquines et les jalousies ridicules. Une commission, instituée à cet effet, a décidé de réunir les œuvres éparses de Janssens et de lui élever un monument.

M. Piot, le premier, a consacré à Janssens une notice biographique, insérée dans la *Revue de Bruxelles*, année 1841. Après lui, M. Génard, le laborieux archiviste anversois, a recueilli les données fournies par la famille de l'artiste et les a publiées dans la *Vlaamsche school*, dont il est directeur, sous le titre de : *Ontwerp eener beschrijving van den antwerpschen toondichter Jan Franz Joseph Janssens* (Projet d'une biographie du compositeur anversois Jean-François-Joseph Janssens). Quelques autres écrits ont surgi lors de la solennité qui marqua le vingt-cinquième anniversaire de sa mort. Nous citerons : *Simple histoire. — Boutades biographiques* et *Jean-François-Joseph Janssens, compositeur anversois hommage rendu à la mémoire de l'artiste*, par Hendrickx, auteur du poëme : *Don Juan* (1).

Une notice plus complète se fait encore désirer, surtout pour les œuvres du compositeur anversois. En attendant qu'un semblable travail s'exécute, nous avons cru être utile en publiant quelques réflexions sur ces œuvres, dans l'intimité desquelles nous avons vécu pendant de longues années, et qui nous rappellent les plus douces jouissances de notre jeune âge. Nous n'avons pas sous les yeux la collection volumineuse des compositions de Janssens, qui embrassent tous les genres, depuis la simple chanson jusqu'à la musique sacrée. Mais nos souvenirs y suppléeront. Il en est de ces compositions comme des ballades fantastiques dont on berce notre enfance : elles laissent dans la mémoire une empreinte qui ne s'efface pas.

Aucun événement grave, aucune anecdote extraordinaire ne marque l'existence de Janssens : il ne sortit pas, pour

(1) Ces lignes furent écrites à l'époque où M. Scudo lançait ses impertinentes déclamations contre l'art musical belge. On les reproduit ici sans changements, car il est bon, dit le même critique, que les fruits de l'esprit, comme ceux de la terre, portent témoignage de la saison qui les a vu naître.

(1) Parmi les travaux sur Janssens, publiés dans les journaux d'Anvers, nous citerons l'excellent discours de M. Dufief, professeur à l'athénée de cette ville, discours que le *Journal d'Anvers* a reproduit dans son n° du 7 février 1860.

ainsi dire, du cercle étroit des relations artistiques et des vicissitudes de la vie privée.

Jean-François-Joseph Janssens naquit à Anvers, le 29 janvier 1801. Son père, François-Bernard-Joseph-Antoine Janssens, était chef d'orchestre de l'église de Saint-Charles en la même ville. Dès son bas âge, il montra la plus grande aptitude pour la musique. Grâce aux bonnes instructions de son père, il fit des progrès si rapides qu'à peine âgé de six ans il éveilla l'admiration de tous ceux qui le virent. C'était un petit prodige sur le violon. A douze ans, il composait des chœurs. Sans doute, il y avait là bien des imperfections. Mais déjà s'épanouissait le talent qui devait produire plus d'une œuvre magistrale.

M. Bessems, chef d'orchestre de la cathédrale d'Anvers, possède un motet de Janssens composé en 1816, conséquemment à l'âge de quinze ans. Ce morceau décèle, paraît-il, des dispositions étonnantes.

Quand Janssens eut atteint seize ans, son père le confia aux soins de De Leeuw, chef d'orchestre de l'église de Saint-Paul à Anvers. Cet artiste expérimenté se chargea d'initier le jeune homme aux secrets de l'harmonie. En peu de temps Janssens surmonta les difficultés que présente cette partie de l'art, et il eut bientôt l'occasion de fournir des preuves de ses capacités.

En 1817, la quatrième classe de l'Institut royal néerlandais ouvrit un concours de composition musicale. Le sujet consistait en une cantate intitulée la *Musique*, paroles de H.-H. Klyn. Plein d'enthousiasme, Janssens prit part à la lutte; mais il se vit devancé par le compositeur anversois Suremont. Il eut toutefois la satisfaction d'apprendre que son œuvre avait été jugée la meilleure après celle du lauréat.

Suremont était un musicien très distingué. Au concours ouvert par la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand, en 1816, il avait obtenu le prix, en partage avec Pierre Verheyen, pour la mise en musique de la cantate : la *Bataille de Waterloo*. On a de lui un *Opuscule apologétique sur les mérites des célèbres musiciens belges, inventeurs ou régénérateurs de la musique aux* XIVe, XVe et XVIe *siècles*.

Le 15 février 1819, on organisa, par les soins du bourgmestre Van Ertborn, une fête splendide en l'honneur du vainqueur. Cette solennité fut marquée par une particularité qui honore Suremont et le chevalier Van Ertborn. Le bourgmestre, lit-on dans la relation de cette solennité, avait appris par Suremont qu'un jeune compositeur de la ville (lequel se trouvait en ce moment dans l'orchestre) avait lutté avec distinction dans le concours où Suremont remporta la palme. Il fit approcher Janssens, et lui offrit une médaille d'encouragement, médaille d'autant plus méritée que la partition du jeune artiste avait été jugée digne d'être classée immédiatement après celle du vainqueur.

Cette rémunération décida du sort de Janssens. Désireux de se perfectionner dans son art, il résolut d'aller habiter Paris, pour y poursuivre ses études. Son père, durant sa carrière artistique, avait eu des relations avec le célèbre Lesueur, jadis maître de chapelle de Napoléon, alors surintendant de la musique de Louis XVIII et professeur à l'école royale. On juge si Janssens se félicita d'être admis comme élève de ce grand musicien.

Ses progrès furent prodigieux. A dix-neuf ans il composa un opéra qui excita l'étonnement des connaisseurs de la capitale. Il y en eut, dans le nombre, qui supposèrent que Lesueur aurait eu une large part dans ce travail remarquable. Pour écarter les commentaires malveillants, le maître octroya à Janssens un certificat constatant qu'il était demeuré complétement étranger à la composition de l'opéra du jeune artiste belge.

Pendant son séjour à Paris, Janssens se mit en rapport avec plusieurs maëstri renommés, entre autres avec Chérubini et Boieldieu.

(La suite prochainement.)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La remplaçante de Mlle Marimon a débuté, jeudi, dans *Faust*. Mlle Daniele est une jolie blonde, au regard modeste, à la taille svelte et bien prise, elle porte gracieusement le costume de Marguerite, elle a naturellement la simplicité naive, la candeur juvénile du personnage. Quel dommage que la peur — une peur terrible — ait neutralisé, en grande partie, les efforts de la jeune diva!

Son rôle n'a été qu'esquissé, pour ainsi dire, tant l'artiste était gênée dans son jeu comme dans son chant. Ses gestes étaient souvent en désaccord avec les paroles, et sa voix, mal posée, n'a pu se déployer d'une façon régulière. Cette voix a de fort belles notes dans les cordes inférieures, et j'impute à la timidité les duretés qu'elle a offertes dans les registres supérieurs. L'air des bijoux, un air qui relève du genre de l'opéra comique, m'a paru être celui où l'interprète s'est trouvée le moins embarrassée, le moins agitée. Là où la grâce fait place au sentiment, là surtout où le drame surgit, l'artiste m'a laissé froid et impassible, et le public a partagé cette impression.

Ce début, tel qu'il se présente, donne des espérances. Mlle Daniele est un talent sérieux, formé à bonne école. Elle ne tardera pas à nous fournir des preuves plus convainquantes de son mérite.

Un mot maintenant de la reprise des *Noces*, qui a eu lieu pour les adieux de Mlle Marimon. L'exécution de mardi 30 janvier valait infiniment mieux que celle du dimanche précédent, de triste mémoire. C'est de la première qu'il sera question ici.

Le rôle de Chérubin est-il favorable aux moyens de Mlle Marimon? Si vous entendez parler de finesse, d'élégance et de grâce, je n'ai rien à dire, et l'artiste n'a rien laissé à désirer sous ce rapport. Mais si vous prétendez que la pénétrante mélopée de Mozart a vibré comme elle devait vibrer, a rayonné comme elle devait rayonner, et vous a remué dans les plus intimes profondeurs de votre âme, alors je me vois obligé de m'inscrire en faux contre ce jugement et de vous rappeler que le talent de Mlle Marimon est essentiellement français, que son élément est la vocalise, et que le rôle de Chérubin a dû l'incommoder d'autant plus que tous les morceaux sont écrits en dessous de sa voix, *sotto voce*.

Le rôle de Figaro est également écrit dans un diapason trop bas pour l'organe de M. Monnier. A part cela, l'artiste, oubliant les fatigues de la veille, se prête, avec toute la désinvolture voulue, aux caprices du personnage.

On a aboli et bien aboli les dénominations d'emplois. Pourquoi revenir encore avec les termes qui les consacrent, à propos des *Noces?* Le rôle de Suzanne est-il bien ou mal rempli, qu'il soit confié à une première chanteuse ou à une dugazon, voilà ce qu'il faut constater avant tout. Eh bien! Suzanne, représentée par Mlle Dumestre, offre quelque chose de très sémillant, de très coquet, qui a dû confondre ceux qui ne juraient que par Mme Mayer-Boulard. Il est vrai que l'air du quatrième acte, un air de grand style, a laissé l'artiste bien au-dessous de ce qu'exigeait le morceau. Partout ailleurs, succès de bon aloi et succès mérité.

Il est juste d'y faire participer Mlle Fossombroni, en dépit d'un certain petit ton d'emprunt, dont il serait bon qu'elle se défît. MM. Barbot, De Poitier ont fait de leur mieux, et les deux premiers, malgré de grandes défaillances, ont con-

tribué à maintenir un ensemble qu'on peut rigoureusement accepter.

.˙. La compagnie italienne continue, avec une persévérance digne d'un meilleur résultat, le cours de ses représentations.

Maria di Rohan a tenu plusieurs fois l'affiche la semaine dernière, sans exciter la curiosité des dilettanti, et cependant l'ensemble de l'opéra a été fort convenable; M. Cresci seul, eut dû faire courir tout Bruxelles. L'impulsion est donnée, et nous avons lieu de croire que *Otello*, monté avec beaucoup de soins, rompra la glace et attirera les amateurs vers la salle du Cirque.

Rigoletto a été donné de nouveau samedi. Mlle Sarolta, MM. Pancani et Cresci ont eu de fort beaux moments; M. Pancani a dû répéter, au milieu du plus grand enthousiame, l'air célèbre : *La donna e mobile*, qu'il enlève avec une vigueur et un brio irrésistibles.

Mlle Sarolta est fort bien dans le rôle de Gilda; tour à tour tendre, aimante, jalouse, elle a trouvé pour chaque situation des accents pleins de vérité. Si sa voix n'a pas assez de puissance pour répondre aux accents dramatiques, par contre elle est pleine de charme dans les phrases gracieuses et élégantes. Quelle ravissante Norina Mlle Sarolta ferait dans *Don Pasquale!* Là, sa grâce, sa voix fraîche et naturellement flexible, sa merveilleuse beauté, feraient fureur, et peut-être la compagnie rencontrerait-elle en montant cet opéra la vogue qu'elle mérite à si juste titre.

.˙. Dimanche, au théâtre du Cirque, 4me concert populaire, sous la direction de M. Samuel On y entendra la *Symphonie pastorale*, de Beethoven, une ouverture de concert de Niels-Gade, le concerto de violon de Mendelssohn, exécuté par M. Dupuis, et le *Carnaval* de Berlioz.

.˙. Une nouvelle qui fait grande sensation dans le monde artiste de Bruxelles, c'est la résolution prise par MM. Servais et Léonard, de résigner les fonctions qu'ils occupent au Conservatoire royal de musique, pour aller se fixer à Paris. Si le gouvernement ne trouvait pas les moyens de retenir parmi nous les deux éminents professeurs, ce serait pour notre école de musique un vide difficile à combler.

.˙. Les concerts de la Société Orphéique de Saint-Gilles ont décidément acquis un rang honorable à côté de ceux de nos grandes sociétés musicales. Le concert de dimanche passé avait un cachet artistique tout particulier. La section chorale de la Société s'est fait applaudir spontanément en chantant plusieurs chœurs de manière à contenter les plus difficiles. Mlle de Wee, lauréat du Conservatoire, à interprété de charmantes romances, avec tant de grâce et de sentiment qu'elle a été rappelée plusieurs fois. M. Despagne s'est distingué par l'exécution d'un concerto de son maître, notre éminent professeur M. Wery.

.˙. Une société de jeunes amateurs, dirigée par M. Oscar Schmidt, donnera, le 8 février, à la salle de la Réunion lyrique, rue Ducale, un concert avec le concours de Mlle Marguerite Behr, cantatrice, MM. de Colyns, Stengers, Goffoel et Goossens.

.˙. Mlle Behr, qui s'est révélée déjà, dans quelques réunions particulières, comme cantatrice de la meilleure école, se fera entendre au prochain concert du Conservatoire; elle excelle surtout dans le genre classique, auquel elle a voué une étude sérieuse, sous la direction de sa mère, artiste musicienne aussi distinguée que peintre habile.

.˙. LES SUITES DE F. LACHNER. — En fait de distinction, dit M. Vanderstraeten, de l'*Echo du Parlement*, je ne sais rien de plus recommandable que les *Suites* n° 3 de Franz Lachner. Une introduction grandiose ouvre cette série de compositions magistrales. Des audaces harmoniques de la meilleure venue s'y font jour au milieu d'une orchestration nourrie et savante. Le prélude expire sur un charmant effet de sourdine. Vient un intermède d'un tissu délicat et d'un rhythme vigoureusement accentué. Le dessin du thème — une trouvaille — est ramené de la façon la plus ingénieuse. La chaconne qui suit offre une succession de variations pour flûte, violon, cor et clarinette, lesquelles sont entrecoupées par un *tutti* diversifié lui même de vingt façons. Tout cela est ravissant et neuf. Quelle fraîcheur aussi dans les ondulations de la gavotte en *la* bémol, où, par une modulation piquante, apparaît un *divertimento* en *mi* majeur d'une extrême élégance! Et la courante, comme elle s'agite avec légèreté, avec *brio* et avec grâce, et comme elle se termine brillamment avec le concours de tous les instruments, portés aux confins suraigus de leur diapason! J'ai essayé d'esquisser ces pages magistrales. J'ai commis une témérité. Elles sont indescriptibles. Les *Suites* de Franz Lachner feront le tour de l'Europe.

.˙. Depuis quelques années, le sentiment de la musique se propage en Belgique, dans les classes populaires, avec un succès qui est un encouragement pour tous ceux qui veulent relever le travailleur et répandre partout la culture du bien et du beau.

Dans la plupart de nos provinces, on voit se fonder journellement des sociétés d'harmonie et des sociétés chorales, qui rivalisent entre elles de zèle et d'ardeur et qui donnent les meilleurs résultats, en substituant pour leurs membres les plaisirs de l'intelligence aux jouissances purement matérielles et trop souvent abrutissantes. Nos ouvriers des campagnes mêmes s'associent à ce mouvement, et nos Flandres et les provinces d'Anvers, de Brabant, de Liége, de Hainaut et de Namur comptent aujourd'hui une centaine de sociétés rurales d'harmonie, de fanfares et même de chœurs, dans lesquelles domine l'élément ouvrier.

M. X Van Elewyck, notre habile musicologue de Louvain, estime qu'il y a en Belgique 3 000 sociétés musicales avec 70.000 exécutants, dont 1 000 sociétés de chœurs et 30,000 choristes. Chose remarquable, notre pays a peut-être atteint, sinon dépassé l'Allemagne en fait de chant d'ensemble, et la marche progressive de cette branche si intéressante de l'art amènera certainement dans un avenir prochain toute une transformation dans les habitudes de nos classes ouvrières et dans leurs relations avec les autres classes de la société. Puisse t elle s'opérer au profit de la moralisation des unes et de la bienveillance mutuelle des autres!

.˙. La *Belle Hélène*, si pompeusement annoncée depuis deux mois, a fait un *fiasco* complet au théâtre de Gand. Les excentricités immorales de la pièce et les cascades de ses interprètes ont été reçues à coups de sifflets. Bonne justice a été faite. Après deux heures de manifestations aiguës, un charivari étourdissant a finalement salué le départ pour Cythère de l'inconstante épouse de Ménélas : auteurs, directeur et artistes ont pu prendre, illuminés par les feux de Bengale, leur part réciproque de cette mémorable .. victoire!

.˙. On nous écrit de Maestricht. « Dimanche 28 janvier, la société *Momus* a clôturé ses soirées par un concert dans lequel tous les amateurs ont rivalisé de talent, et ont obtenu un succès de bon aloi. Les honneurs de ce concert ont été pour Mme Marie Callewaert; une des bonnes cantatrices de l'Ecole belge et élève de Mme Léonard, aussi nous prédisons à cette artiste un avenir des plus brillants. Il nous a été rarement donné d'entendre une plus belle voix conduite avec un talent plus réel. Mme Callewaert a été applaudie et rappelée avec le plus grand enthousiasme. »

GAND. — *Correspondance particulière.* — Notre public a fait un très mauvais accueil à la *Belle Hélène*. Ce *grand succès parisien*, comme disait l'affiche, a été vertement et unanimement sifflé. C'est la troupe du théâtre de Lille qui est venu donner cette représentation.

La reprise du *Pardon de Ploërmel* a fait grand plaisir. Les artistes, et particulièrement Mlle Vronen, s'acquittent bien de leur tâche. M. Charles, trial, mérite nos éloges, pour la manière distinguée avec laquelle il chante son rôle.

Le nom des jeunes demoiselles Délepierre figurait lundi pour la quatrième fois sur l'affiche. L'habileté déployée par ces enfants est réellement merveilleuse; cependant nous ne pousserons pas l'éloge jusqu'à dire, avec *L'Escaut* d'Anvers : « l'aînée des sœurs Délepierre, Juliette, peut avoir 14 ans; la plus jeune, Julia, 9 ans. Cette dernière est une admirable enfant, toutes deux sont de grandes artistes, qui unissent à une perfection inouïe du mécanisme, *un style magistral* et *un sentiment exquis*; c'est *Bériot et Vieuxtemps réunis!!...* »

Les répétitions d'orchestre de l'*Africaine* ont commencé.

Le deuxième concert d'hiver de la Société du Casino a été donné avec le concours de Mlles Vronen et Olivier, chanteuses du théâtre, MM. Dunkler, violoncelliste et Beyer, professeur de violon à notre Conservatoire.

M. Beyer a joué le 4me concerto de Léonard. La composition de l'éminent professeur se fait tout d'abord remarquer : peut être le plus bel éloge que l'on pourrait en faire, ce serait de dire : voilà réellement un concerto. Considérée en détail, l'œuvre de M. Léonard nous semble sagement écrite; elle est conçue dans un style aussi naturel que distingué. M. Beyer en a compris toute la beauté ; sa manière de l'interpréter nous le prouve, et on peut dire qu'il est appelé à prendre place parmi nos meilleurs violonistes.

M. Dunkler a joué deux morceaux de sa composition. Nous ne retrouvons précisément pas ici les qualités dont nous venons de parler à propos du concerto de Léonard; mais M. Dunkler est encore jeune, il acquerra par le temps ce que son style comme compositeur peut laisser à désirer. Ceci dit, rendons pleine justice au mécanisme de l'artiste néerlandais, qui se joue des plus grandes difficultés et qui, en somme, produit autant d'étonnement que de plaisir. Son succès a été grand et décisif.

Nous avons entendu dans ce même concert la fantaisie de l'*Africaine* de M. Singelée. Elle nous paraît supérieure à ses aînées; faite avec assez de soin, les motifs, surtout au commencement, s'enchaînent avec aisance et quelquefois fort heureusement. Le public l'a fortement applaudi.

M. Vanden Hecke, de Lembeke, président de la société, a prouvé de nouveau combien il entend encourager les jeunes compositeurs d'avenir, en faisant exécuter l'Ouverture : *Agneessens*, de M. Waelput. Cette œuvre, un peu bruyante peut-être, a fait plus de plaisir à la seconde qu'à la première exécution; celle-ci avait eu lieu au concert de la Société des Chœurs.

⁂ Le grand concert national, donné par la Société royale des *Mélomanes*, au bénéfice des pauvres, avait attiré une foule nombreuse. Le programme portait également une œuvre d'un débutant en l'art de la composition. Nous voulons parler de la *Cantate nationale de S. M. Léopold II*, de M. Alfred Motte, mise en musique par M. Ferd. Brondeel, directeur de la société.

Le temps, dit-on, ayant manqué à M. Brondeel pour soigner sa cantate, on nous permettra de n'en point faire ici un examen critique; ce que nous devons constater, c'est que l'auteur a visé à l'effet, et qu'il l'a su obtenir. La cantate, d'ailleurs exécutée avec beaucoup d'entrain, par la Société, a fait plaisir; ce qui doit engager M. Brondeel à profiter plus souvent des ressources qu'offre la belle masse chorale qu'il dirige.

La Société, aidée des élèves des écoles communales nos 13 et 3, a en outre interprété l'admirable *Invocation à l'harmonie*, de Benoit, et un fragment des *Saisons*, de Haydn.

M. Fr. Van Gheluwe a chanté avec sentiment un air de Membrée. Un autre amateur a étonné tout le monde; c'est M. Van Erven, jeune étudiant brésilien, dit-on, qui a exécuté sur la flûte un morceau des plus difficiles. Il a le son agréable et très doux; la force manque peut-être un peu; mais, comme souplesse et sentiment, le jeune amateur s'est réellement distingué.

Trois artistes du théâtre ont prêté leur généreux concours à cette fête philanthropique. M. Picot a chanté une fort bonne romance de M. Oscar de Burbure, autre amateur distingué. Mlle Vronen a chanté avec beaucoup de talent l'air du *Pré-aux-Clercs*, Mlle Olivier s'est fait entendre, entre autres dans l'air d'*Ernani*.

Ce concert dont nous ne donnons ici qu'une bien brève analyse, a fait généralement plaisir. L. V. G.

HUY. — Sur l'initiative de son chef, M. Camauër, et, avec l'approbation de M. de Lhoneux, major commandant, le corps de musique de notre milice citoyenne se propose de donner, le dimanche 8 avril prochain, à l'occasion du 31e anniversaire de la naissance de S. M. Léopold II, un grand concert vocal et instrumental, au bénéfice des pauvres de notre ville.

Nul doute que cette fête musicale, organisée comme celle de l'année dernière, avec zèle et avec goût, ne réussisse complètement sous le double rapport de la bienfaisance et de l'art.

FRANCE.

PARIS. — (*Correspondance particulière*.) — Les noms réunis de Lamartine, Victor Massé et Michel Carré doivent avoir donné un grand prestige à *Fior d'Aliza*, que nous donne ce soir l'Opéra-Comique; j'ai lieu de croire que les lecteurs du *Guide musical* attendent avec impatience les nouvelles de cette œuvre. Pour eux et pour le journal, je vais donc faire ce que je considère comme un acte d'indiscrétion : je vais parler d'après une répétition générale à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister sans la moindre nuance officielle.

De cette façon, nous gagnerons huit jours et vous aurez un compte-rendu de l'ouvrage avant toutes les feuilles belges et même avant la plupart des feuilles parisiennes. Quant à l'effet produit sur le public, vous en serez informé par quelques lignes que je vous adresserai demain après la représentation, lignes auxquelles je vous prie de ménager un *blanc* hospitalier dans la « mise en pages » du journal.

Fior d'Aliza est un ouvrage qui doit être classé au dessus de ceux représentés depuis les beaux jours de *Faust* et de la *Statue*. Notez que je ne prétends pas le mettre complétement au niveau de ces deux partitions hors ligne, mais il s'en rapproche sous plus d'un rapport. *Fior d'Aliza* est la manifestation nouvelle et intéressante d'un talent musical déjà jugé et que l'on pouvait croire parvenu à son apogée. Victor Massé se trouvant en face d'un sujet dramatique, étrange, d'une poésie presque entièrement nouvelle au théâtre musical s'est, par un remarquable effort, élevé au-dessus de lui-même. Certes, j'aime beaucoup *Galathée* et les *Noces de Jeannette*, ouvrages où la création est plus abondante, plus incontestable que dans *Fior d'Aliza*; mais ce dernier ouvrage accuse des idées plus élevées, une recherche plus constante et plus heureuse du grand style; c'est l'œuvre de la maturité et peut être l'œuvre qui fera le plus d'honneur à son auteur.

Je n'affirme rien, car je ne sais l'effet qui sera produit sur le public; mais, selon mon propre sentiment, je pense que ce public sera étonné et peut-être charmé par les belles choses que contient l'œuvre. Il n'y a pas à se le dissimuler; Massé qui donna un franc opéra-comique, la *Mule de Pedro*, à l'Opéra, donne aujourd'hui un grand opéra à l'Opéra-Comique, et je souhaite que cette confusion ne lui soit pas trop reprochée.

Ce qu'on nomme l'élément comique ou léger, manque presque complètement dans *Fior d'Aliza* Comme pièce c'est aussi dramatique que le *Fidelio* de Beethoven. Même pièce à peu près, du reste; mêmes sentiments avec un coloris rustique en plus. Coloris qui n'a pas empêché le compositeur de se maintenir dans le grand style noble. Je ne prétendrai pas que ces bons paysans du pays de Lucques, mis en scène par les librettistes et que Lamartine fait presque parler naturellement dans son beau roman, ne semblent pas un peu des princes chantant aux étoiles dans la partition de Massé; mais dans le théâtre musical la convention a toujours tendu à effacer la vérité, et je ne dois pas m'arrêter à cette nuance. Dans tous les actes de *Fior d'Aliza*, on entend de beaux morceaux. Au premier c'est un duetto d'amour entre Hieronimo et Fior, puis un air adorable du père Hilario, puis encore le quintette du Chataignier, une page de haut style, enfin un beau final. Au second on trouve la scène de Fior d'Aliza, une invocation à la Madone, délicieuse d'expression. Le troisième est le chef d'œuvre. J'en ai admiré l'air de Fior d'Aliza, façon de tarentelle fort originale, les couplets de la folle, encore plus originaux peut-être et qui sont dignes de tous les éloges; de belles stances de Hieronimo chantant les colombes de la prison; cette page remarquable est absurde comme situation et fait longueur, mais au point de vue musical, c'est délicieux. Le final contient aussi une fort belle phrase. Le quatrième acte est inférieur au précédent et même aux premiers, mais pourtant j'y ai remarqué des phrases expressives. La déclamation, le récitatif est écrit avec beaucoup de vérité d'expression dans tout l'ouvrage. L'orchestre est traité avec une suprême habileté. Le cœur a dicté les quatre actes et si, comme dans presque tous les ouvrages, les morceaux ne sont pas tous d'une égale valeur, on ne peut nier à l'ensemble de hautes qualités de style et de mélodie. Je tiens *Fior d'Aliza* non pas pour l'œuvre la plus originale de Massé, mais pour sa plus soutenue comme style. Il est un peu sorti de son genre ordinaire et, ce qui est incontestable, il est entré hardiment dans la voie tracée, en France, par Gounod. Ce n'est plus l'adoration constante du rhythme et de l'ancien élément français, loin de là, c'est la déclamation expressive et souveraine, c'est la mélodie suivant l'idée poétique et la dominant rarement: le *morceau* rhythmique de l'ancienne école n'est pas le but principal, et l'orchestre a un rôle important, sans toutefois sortir des bornes que la nature musicale française lui assigne. Il y a beaucoup de ce que la moderne philosophie nomme éclectisme dans *Fior d'Aliza*.

Il y a aussi une étude remarquable des caractères présents. Le rôle du moine Hilario, celui du père, celui de Fior sont tracés distinctement et se soutiennent; le rôle de la folle est tracé avec beaucoup de précision. Comme chœurs, je n'ai rien entendu qui sorte du courant. Les parties légères ne sont pas ce qu'il y a de plus remarquables, et du reste elles sont rares. En somme plus de talent que d'originalité, mais du talent beaucoup; c'est à reconnaître. Notez que, malgré tout le bien que je pense de *Fior d'Aliza*, je ne proclame pas d'avance un étourdissant succès; je suis plus prudent que cela. Il faudra voir comment le public — non pas celui de la première qui sera fort enthousiaste, — mais celui des suivantes accueillera ces cinq actes un peu uniformes, excessivement tristes et dramatiques sans presque le moindre mélange, enfin cette pièce qui aurait sa vraie place à l'Ambigu ou à la Gaîté, où les pleurs de l'auditoire constituent un grand succès. Le poème est bien fait, il est littéraire. Les idées sont poétiques et les vers presque tous excellents, mais c'est d'une tristesse mortelle, plus triste que tout ce que nous avons vu, et ma foi! il faut songer que c'est à l'Opéra-Comique que ce drame lugubre en quatre actes et sept tableaux va être représenté; cela peut faire réfléchir... jusqu'après la cinquième représentation, au moins, les dilettanti qui se croient prophètes. Donc j'applaudis aux belles choses que j'ai entendues, je souhaite un long succès à cette contre-partie du vaudevillesque *Voyage en Chine*, mais je ne prédis rien et j'attends avec le calme et la prudence du sage, gardant mon avis sur l'avenir; je puis encore dire que *Fior d'Aliza* est supérieurement montée : interprétation excellente, mise en scène magnifique. A demain la brève relation de la première soirée.

La longueur de ma lettre me porte à vous épargner aujourd'hui des redites sur le répertoire courant. A l'Opéra, rien de nouveau. — Aux Italiens, Patti et Fraschini ont fait florès dans *Lucia*. On attend *Norma*, *Otello* et *Don Giovanni*. — Au Lyrique, reprise très applaudie de *Faust* avec Petit, Monjauze et Mme Carvalho. Puis études soutenues de *Don Juan* et d'*Armide* — Aux Bouffes-Parisiens, reprise d'*Orphée aux enfers*. La vogue de cette excentricité n'est pas encore épuisée. La direction s'est mise en grands frais de costumes. — Les Variétés vont donner *Barbe-Bleu*, dont probablement je vous parlerai la semaine prochaine. — Les Fantaisies-Parisiennes devaient donner le même soir une opérette et une revue; l'indisposition d'un chanteur a fait qu'on n'a donné que la revue. Rien à en dire, cela rentre dans le domaine de l'agriculture. Ce jeune théâtre a l'imprudence de prendre une bifurcation alors que deux succès musicaux lui avaient tracé une route droite et facile : on se trompe à tout âge. A l'Opéra Comique, le succès de l'*Ambassadrice* est arrêté par une indisposition assez grave de Mme Cabel. La renommée cantatrice est affligée d'un rhumatisme articulaire.

P. S. (6 février). Nous sommes sortis à minuit passé de la représentation de *Fior d'Aliza*. Je ne dois pas vous dissimuler que le public semblait un peu fatigué par la longueur de la séance; mais j'ai lieu de croire qu'on cherchera à marcher plus vite demain. La monotonie de la pièce a légèrement contribué à cette fatigue Le premier acte a été applaudi; la sévérité presque biblique du premier tableau du second a impressionné le public de Favart, peu habitué à pareille austérité; le second tableau plus animé, a produit beaucoup d'effet Le troisième acte a ranimé complétement l'auditoire : les deux morceaux dont je vous ai parlé, soit la tarentelle et les couplets de la folle, ont été bissés avec enthousiasme; grand succès pour Mmes Vandenheuvel et Galli-Marie. Le quatrième acte, d'une sévérité terrible, a cependant été applaudi : Achard, Crosti et Mme Vandenheuvel y ont fait des prodiges Grand effet de mise en scène, succès d'interprétation et de musique; bonne soirée enfin. Je ne sais ce que l'avenir réserve à *Fior d'Aliza*, mais je vous annonce que la première représentation a été très bien accueillie. Si l'on a le courage de couper quelques pages pour activer la marche de l'action, dont la poésie n'est pas assez élevée pour faire supporter plusieurs longueurs, si l'on fait quelques sacrifices au public qui dans l'Opéra-Comique veut une pièce marchant rondement, la remarquable musique de Massé pourra ne pas avoir à souffrir de l'uniformité affligeante de la pièce. Il y a de l'intérêt dans *Fior d'Aliza*, mais il y a des longueurs aussi. Il faut, je le répète, faire quelques sacrifices. Je vous en dirai plus dans quelques jours.

Jules Ruelle.

MARSEILLE. — Le compositeur Mermet était venu à Marseille pour diriger les dernières répétitions de *Roland à Roncevaux*, qui a été représenté pour la première fois le 26 janvier.

L'auteur a voulu empêcher toute préparation de succès, il a voulu être jugé par le vrai public, celui qui arrive pour entendre, sans avoir pris la tonique de ses applaudisse-

ments dans des réclames plus ou moins bien préparées; cette épreuve a eu lieu et il est à supposer que *Roland* n'occupera pas l'affiche bien longtemps.

La froideur avec laquelle cet opéra a été reçu n'est pas cependant imputable à l'exécution, qui a été, de la part des artistes, M. Bertrand, Mmes Meillet et de Maesen, d'un ensemble parfait.

⁂ Le *Don Juan* de Mozart est mis simultanément à l'étude à l'Opéra, au Théâtre Italien et au Théâtre-Lyrique. Chez M. Carvalho, l'ouvrage prendra la forme d'un opéra comique, c'est-à-dire que le dialogue trouvera sa place entre les morceaux. MM. Henri Trisnon et Gautier sont chargés de l'appropriation du livret, et M. Charles Battaille, l'ancien baryton de l'Opéra-Comique, est engagé pour remplir le rôle de Leporello.

Voici quelle sera, dans les trois théâtres, la distribution des rôles :

	OPÉRA.	ITALIENS.	LYRIQUE.
Don Juan :	MM. Faure	Delle-Sedie	Troy
Le Commandeur :	David	Selva	Wartel
Don Ottavio :	Naudin	Nicolini	Michot
Leporello :	Obin	Zucchini	Battaille.
Mazetto :	Caron	Mercuriali	. . . .
Dona Elvire :	Mmes Mauduit	Calderon	De Maësc
Dona Anna :	Saxe	Penco	Carvalho
Zerline :	Battu	Vitali	Nilsson

⁂ Une série de séances de musique classique, organisées par M. Alfred Holmes, et destinées surtout à mettre les chefs-d'œuvre de l'art à la portée de la jeunesse des lycées et des écoles, a été ouverte le 28 janvier dans la grande salle du lycée Louis-le-Grand. Le ministre de l'instruction publique a pensé qu'au moment où l'enseignement musical se développe et s'organise dans les lycées, il était opportun d'encourager cette tentative.

La première séance a été remplie par un quintette de Mozart, un quatuor de Beethoven, un trio de Haydn et divers morceaux de Sébastien Bach, de Mendelssohn et de Spohr. Un grand nombre d'élèves du lycée Louis le Grand, réunis dans une partie de la salle sous la surveillance de leurs maîtres, ont montré par leurs applaudissements qu'ils goûtaient vivement le charme de cette intéressante séance, où le ministre s'était fait représenter par le secrétaire général, et à laquelle assistaient M. Nisard, inspecteur général, M. Rodrigues, vice-président de la Société musicale de France, et le proviseur du lycée.

⁂ *Le Courrier du Loiret* nous apprend que c'est à Malesherbes, arrondissement de Pithiviers, qu'appartient l'honneur d'avoir vu naître Mlle Thérésa, de l'Alcazar.

Serait-il déjà question d'une statue ?

⁂ Voici une nouvelle version à propos de l'illustre auteur du *Lohengrin*, *Tannhauser* et *Tristan :*

« On annonce que le roi de Bavière a l'intention de faire un voyage en Italie, en compagnie de Richard Wagner, au commencement du printemps. »

Cette promenade sentimentale du Roi et du compositeur est assez bien trouvée.

⁂ Voici, pour n'en citer qu'un exemple, les lignes que M. Jules Noriac décoche, dans *les Nouvelles*, contre la *diva* Patti :

La Patti est revenue entourée de dépêches télégraphiques et du bruit ordinaire qu'elle produit.

Le public commence à s'impatienter de cette grosse caisse permanente, de ce charlatanisme ridicule, de cette cupidité révoltante.

La Patti a chanté hier à tel endroit pour cinq mille francs;

Ailleurs pour dix mille francs;

Ici pour trois mille francs.

Qu'est-ce que cela nous fait?

Qu'elle chante et qu'elle ne fasse pas crier éternellement ses louanges. En vérité, cette merveille finit par devenir insipide.

La Patti par ci, la Patti par là, Patti pata, cela se gâtera.

Les gens nerveux finiront par se fâcher et par éplucher sérieusement la merveille, vous verrez cela.

Liszt, quoique abbé, continue d'occuper la réclame au delà de ce que semble comporter l'humilité chrétienne; mais ce n'est pas sa faute, sans doute; une grande réputation acquise ne s'est pas effacée par un nouveau costume. Donc le célèbre abbé Liszt vient de verser dans les caisses du denier de St-Pierre une obole de 20.000 fr. Le St-Père a trouvé que c'était de bon goût, et lui a fait écrire par le cardinal Antonelli pour le remercier et lui transmettre sa bénédiction apostolique. Le cardinal s'en est acquitté fort bien, et n'a pas oublié de l'appeler M. le commandeur. Personne ne saurait y trouver rien à redire.

⁂ Mlle Nilsson, la charmante cantatrice du Théâtre-Lyrique, a envoyé, à chacune des personnes qui se sont spécialement occupées de son éducation musicale des présents d'une valeur de 20,000 francs! (On ne cite pas le nombre de ces personnes!)

HOLLANDE.

AMSTERDAM. — Le 18 janvier a eu lieu le concert organisé par la Société St-Vincent de Paul, à la salle du Parc, et dont le programme était exclusivement composé d'œuvres de compositeurs hollandais. La *Cæcilia* consacre à ce concert un long article plein d'éloges, tant à l'endroit des compositeurs et leurs œuvres, qu'aux exécutants.

ROTTERDAM. — La Compagnie de l'Opéra allemand continue ses représentations avec un succès toujours soutenu, et en variant autant que possible son répertoire. Quelques nouveaux artistes sont venus donner des représentations : Mme Bertram-Mayer, du théâtre de Wiesbade, Mme Erle, qui s'est montrée sous le meilleur jour dans *Stradella*, de Flotow.

La troupe française de La Haye est venue donner, le 26 janvier, une représentation du *Trouvère*. Mme Gary (Léonore), Mme Bourgeois (Asucena) et M. Caubet (Maurique) ont obtenu de très beaux succès.

UTRECHT. — Après de nombreuses répétitions, la Société de chant, sous la direction de M. Hol, est parvenue, le 19 janvier, à une audition des mieux réussies de l'oratorio de Hiller : La *Destruction de Jérusalem*.

La Compagnie allemande de Rotterdam a donné le 29 janvier l'*Armurier* de Lortzing, en place de *Martha*, primitivement annoncée.

⁂ Les concerts Patti-Ullman finiront en Hollande, le 10 février. Nous rendrons compte de la dernière tournée de la phalange artistique, qui tient en émoi tout le monde dilettante.

LA HAYE.—La Société pour la propagation de la musique fera exécuter, le 13 février, dans une matinée, une nouvelle composition (manuscrite) de W. F. G. Nicolaï, *Das lied von der Glocke*, pour chœurs, soli et orchestre; les solis auront pour interprètes Mmes Offermann, Collin Tobisch et MM. Schneider, de Rotterdam, et Hill, de Francfort.

ALLEMAGNE.

FRANCFORT s/m. — A l'occasion du 110e anniversaire de la naissance de Mozart, notre théâtre a donné la première représentation d'un opéra qui date de la première jeunesse de Mozart; il est intitulé *Zaida*. Le manuscrit de cet opéra faisait partie des nombreuses œuvres posthumes que M. A. André a acquises à la mort du grand maître.

⁂ Le festival mecklembourgeois sera célébré les 3, 4 et

5 juin à Gustrow. On y entendra *Paulus*, de Mendelssohn, la symphonie en *si* bémol de Schumann, la *Nuit*, hymne de Hiller, l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, et la 3e partie de la *Création* de Haydn.

.˙. Le musée de la ville de Brunswick vient de s'enrichir d'une collection de programmes de tous les théâtres du monde, lesquels présentent, pour l'histoire des théâtres en général, un énorme intérêt; la valeur de cette collection est encore augmentée par un grand nombre de portraits et de dessins de costumes, par des données historiques et biographiques sur les différents théâtres de l'Europe, par un nombre innombrable de programmes de concerts, et enfin par une collection immense de textes d'opéras.

.˙. Richard Wagner a quitté Genève pour se rendre dans le midi de la France. Quelques jours avant son départ, le feu a pris à la villa qu'il habitait, et il n'a tenu qu'à un hasard que les manuscrits de ses opéras inédits n'aient pu être sauvés.

Mme Richard Wagner, dont nous avons publié une lettre dans le dernier numéro du *Guide musical*, est morte, presque subitement, à Dresde, le 25 janvier.

.˙. Une feuille de Francfort a publié tout récemment l'avis suivant, sous la rubrique : *Pari et primes offerts aux chanteurs.*

On offre de parier qu'aucune basse-taille ne saurait donner clairement et distinctement le contre-*la*, et qu'aucun ténor ne saurait donner le contre-*sol* aigu en voix de tête.

Une prime de 100 louis d'or est promise à celui qui pourrait donner les deux notes; la prime sera élevée jusqu'à 600 louis, pour le chanteur qui réunirait les deux notes par une vocalise parcourant l'échelle qui les sépare (6 octaves).

S'adresser à M. Ph. Grossmann, organiste de la cathédrale, à Francfort-sur-Mein.

Le journal auquel nous empruntons cette singularité ne dit pas s'il s'est présenté des amateurs du pari ou des primes.

.˙. L'*Africaine* passera, le 11 février, à Hanovre.

.˙. D'après les ordres du roi de Bavière, l'oratorio de Liszt, *la Sainte Elisabeth*, sera chanté, dans le courant de ce mois, à Munich, au Théâtre de la Cour, sous la direction de M. de Bulow.

.˙. Le ténor Roger, qui voyage en ce moment avec Ulmann, donnera quelques représentations à Cologne, à partir du 15 février.

DRESDE. — Notre théâtre, le seul parmi les théâtres des grandes villes allemandes qui n'ait encore consacré à la mémoire de Meyerbeer la moindre cérémonie, a réparé cet oubli à l'occasion de la 100e représentation du *Prophète*, qui a eu lieu le 30 janvier dernier.

Un prologue, écrit pour la circonstance par le docteur Pabst, accompagné d'une musique fort habilement arrangée par M. Krebs, sur des motifs de Meyerbeer, a été dit par Mlles Ulrich et Langenhaun.

Mme Krebs-Michalesi, l'éminente et vaillante artiste qui a créé ici le rôle de Fides, en 1850, et l'a chanté 96 fois sur notre théâtre, s'est surpassée à cette représentation. Elle a été applaudie de la façon la plus chaleureuse, à côté de Tichatscheck, qui s'est distingué dans le rôle de Jean de Leyde, créé également par lui à Dresde.

LEIPSICK. — Les concerts historiques du *Gewandhaus* se continuent, à la grande satisfaction des nombreux abonnés. Au dernier de ces concerts, on a passé en revue Mozart, Cherubini, Cimarosa, Méhul et Reichardt.

Mozart était représenté par une sérénade pour instruments à vent et contrebasse, par l'air des *Noces de Figaro*, *vedro, mentr'io, sospiro*, et par un Concerto pour hautbois. Ce concerto, dit M. Bernsdorf, nous paraît apogryphe; sa forme de même que le travail sont anti-mozartien; n'importe de qui il soit, ajoute-t-il, il a été parfaitement interprété par M. Luno, de Stockholm.

L'air de *Figaro* a été chanté par M. Marchesi dans la perfection; aussi a-t-il été applaudi, comme on applaudit rarement au *Gewandhaus*.

De Cherubini, on a entendu l'ouverture d'*Anacréon* et un entr'acte de *Médée*; de Cimorosa, l'air du *Matrimonio segreto*; de Méhul, l'ouverture de *Joseph*. Reichardt a fourni une ballade, le *Roi de Thulé* et un Lied, tous deux interprétés par Marchesi.

BERLIN. — Mlle Artot, l'artiste chérie du public berlinois, a commencé, le 24 janvier, ses représentations à notre Opéra par la *Traviata*, et a été accueillie avec une sympathie marquante.

Le rôle de la Violetta (qu'elle doit remanier et transposer, comme la plupart des cantatrices), est un de ses meilleurs. Mlle Artot a été parfaitement secondée par MM. Betz et Wowarsky.

Au dernier concert *des lundi*, de M. Blumner, M. Wasielewski, de Dresde, a joué une sonate pour le violon, composée par Veracini, compositeur italien entièrement oublié aujourd'hui, mais qui a brillé dans la première moitié du dernier siècle comme grand virtuose, et émule de Tartini. La sonate (en *sol* mineur) a été trouvée par M. Wasielewski à la bibliothèque royale de Berlin, et elle peut être considérée comme une trouvaille heureuse, autant parce qu'elle vient ajouter un monument à l'histoire de la musique, que parce qu'elle vient enrichir le répertoire des violonistes sérieux.

La *Liedertafel* académique a fêté le 10e anniversaire de son existence par l'exécution de l'*Athalie* de Mendelssohn.

VIENNE. — Les Viennois n'ont pas encore pris le chemin du nouveau théâtre Harmonie. Il faudra une Adelina Patti pour l'y attirer. En attendant que la diva nous arrive, (elle nous est promise formellement) une demoiselle Scalesi, prima dona de Londres, a essayé vainement de stimuler le monde.

Cette fois-ci le public a eu le flair bon et ne s'est trouvé qu'en petit nombre pour entendre une cantatrice à l'organe débile, détonnant à faire plaisir! Elle a été complétement battue par M. Bottesini, qui mérite d'être entendu. Le célèbre contrebassiste possède une virtuosité remarquable sur cet énorme instrument, qui, à la vérité, est construit sur une échelle plus petite que ne le sont d'ordinaire les contrebasses.

Mme Schumann est parmi nous; son premier concert a eu lieu devant une salle comble. L'éminente artiste a fait entendre : le trio en *fa* de son mari, un prélude de Bach, la sonate en *fa* mineur de Beethoven, et trois petites pièces signées : Schubert, Hiller et Weber.

MAGDEBOURG. — Dans la dernière huitaine, nous avons entendu les oratorios *Saül*, de Handel, et *Manfred*, de Schumann, le premier par la société dirigée par M. Ritter, le second par la société de M. Rebligg.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 1er février, M. Charles Montigny, né à Bruxelles, en 1827, violoncelle solo du Théâtre royal de la Monnaie, ancien professeur du Conservatoire de Saint-Pétersbourg (Notice dans *Galerie biogr. des artistes musiciens belges*, d'Edouard Gregoir, page 135).

— A Copenhague, M. Kirchheimer, ancien ténor.

— A Kiel, Nicolas Muller, ancien chef d'orchestre du théâtre de Linz.

— A Vera-Cruz, en novembre 1865, M. Cenobio Panisgua, artiste compositeur.

— A Paris, à l'âge de 25 ans, M. Hippolyte Pfotzer, violoncelliste.

DERNIÈRES COMPOSITIONS POUR PIANO

Par JOSEPH ASCHER.

prix net.

- Op. 104. La Ronde des Elfes, Féerie. 1 80
- » 105. Douce Illusion, Impromptu. 1 50
- » 106. La Cloche du Couvent, Morceau caractéristique. 1 50
- » 107. Podolia, Mazurek. 1 20
- » 108. Valse des Fleurs, 2me féerie. 1 50
- » 109. Danse Nègre, Caprice caractéristique. 1 50
- » 110. La Source limpide, Rêverie-Etude. 1 50
- » 111. Chasse aux Papillons, Caprice-Scherzo. 1 50
- » 112. I Lazzaroni, Esquisse napolitaine. 2 —
- » 113. La Perle de Pologne, Caprice-Mazurka. 1 50
- » 114. Paraphrase de concert sur l'Air irlandais *The last rose of summer.* 1 80
- » 115. Concordia, Grande Paraphrase sur l'Air national danois et Rule Britannia. 1 80
- » 117. Danza di Gioja, Transcription Valse. 1 50
- » 119. Les Sylphes des Bois, Caprice féerique. 2 25
- » 120. Vision, Caprice fantastique. 2 —
- » 121. Volhynia, Mazurka de Concert. 1 50

prix net.

- La Montagnarde, Mazurka de Salon. 1 50
- Un Moment de tristesse, Méditation. 1 50
- Mazurka des Traîneaux, édition simplifiée. 1 50
- Vaillance, Polka militaire, édition simplifiée. » 60
- Polka villageoise. » 60
- Souvenirs de Riga, Mazurka. 1 50
- Chant d'Adieu, Mélodie. 1 20
- Illustration poétique sur Belisario de *Donizetti.* 1 50
- La Moscovite, Danse nationale. 1 50
- Marche nationale des Chasseurs anglais. 1 50
- La Plainte indienne, Episode. 1 —
- Mazurka élégante. 1 20
- Rita, Mazurka. 1 50
- Alice, Romance, Transcription de concert. 1 50
- Alice, Romance, Transcription de salon. 1 50
- Espoir du cœur, Mélodie-Etude. 1 20
- Marche des Amazones. 1 80
- Virginska, Mazurka élégante. 1 50
- Le Chant des Naïades. Paraphrase sur une Mélodie de Wallace. 2 25
- Les Trompettes du Régiment, Polka militaire. 1 20
- Victoire, 2me Galop militaire. 1 50

prix net

- » 122. La Cascade des roses, Morceau de genre simplifié. 1 50
- » 123. Invocation, poésie. 1 50
- » 124. Répentance et espoir, pensée religieuse. 1 50
- » 125. Un Doux souvenir, Nocturne. 1 50
- » 126. Marmilla, Impromptu-Mazurka. 1 50

A 4 Mains.

- Op. 17. Les Gouttes d'eau, Caprice-Etude. 1 80
- » 21. L'Orgie, Bacchanale. 2 25
- » 23. Dozia, Mazurka-Mélodie. 1 50
- » 24. Danse espagnole. 1 50
- » 40. Fanfare militaire. 1 80
- » 80. La Cascade des roses, Morceau de genre. 1 80
- Feuille d'album, Mazurka élégante. 1 20
- Vaillance, Polka militaire. 1 —
- Mazurka des Traîneaux. 1 50
- La Moscovite, Danse nationale. 1 50
- La Montagnarde, Mazurka de salon. 1 50
- La Perle du Nord, Mazurka élégante. 1 50

2 Pianos.

- Concordantia, Andante et Allegro Martiale à 8 mains pour 2 Pianos. 4 50

ŒUVRES CHOISIES POUR LE PIANO

COMPOSÉES PAR L. M. GOTTSCHALK.

prix net.

- Op. 2. Bamboula, Danse de Nègres, Fantaisie. 2 25
- » 3. La Savane, Ballade créole. 1 50
- » 4. Ossian, deux Ballades. 1 20
- » 5. Le Bananier, Chanson nègre. 1 20
- » 6. Colliers d'or, 2 Mazurkas. No 1 et 2. Chaque 1 —
- » 8. La Moissonneuse, Mazurka. 1 20
- » 9. Caprice élégant sur des motifs de l'opéra Le Songe d'une Nuit d'été. 1 20
- » 10. La Chasse du jeune Henri, Morceau de concert. 2 70
- » 11. Le Mancenillier, Sérénade. 1 50
- » 12. Danse ossianique. 1 50
- » 14. La Jota Aragonesa, Caprice espagnol. 1 50
- » 15. Le Banjo, Esquisse américaine. 1 50
- » 16. Dernière espérance (Ultima esperanza), Méditation religieuse. 1 50
- » 17. Marche de nuit. 1 50

prix net.

- » 21. L'Etincelle, Mazurka sentimentale. 1 50
- » 22. Souvenir d'Andalousie, Caprice-concert. 1 50
- » 23. Chant du Soldat. 2 —
- » 24. Sospiro, Valse poétique. 1 50
- » 25. Les Follets, Polka brillante. 1 20
- » 26. Ricordati, Méditation. 1 20
- » 27. La Najade, Polka de salon. 1 50
- » 28. Reflets du passé, Méditation. 1 20
- » 29. Apothéose, grande Marche solennelle. 2 25
- » 30. Minuit à Séville, Caprice. 1 50
- » 31. Souvenir de Porto-Rico, Marche des Gibaros. 1 50
- » 32. Pastorella e Cavagliere, Caprice. 1 80
- » 33. Danza. 1 50
- » 34. Columbia, Caprice américain. 1 50
- » 35. La Gitanella, Caprice caractéristique. 1 20
- » 36. Fantôme de bonheur, Caprice. 1 50

prix net.

- » 38. Manchega, Etude de concert. 1 50
- » 39. Souvenir de la Havane, grand Caprice de concert. 1 50
- » 40. Printemps d'Amour, Mazurka de concert 1 80
- » 41. God save the Queen, Morceau de concert. 1 50
- » 42. La Chute des feuilles, Nocturne. 1 80
- » 43. Polonia, grand Caprice de concert. 2 25
- La Mélancolie, Etude caractéristique d'après F. Godefroid. 1 50
- Op. 37. Ojos Criollos (Les yeux créoles), Caprice brillant. 1 50
- » 49. La Colombe (The Dove), petite Polka. 1 50
- » 51. Home, sweet home. Transcription. 1 50
- » 48. L'Union, Paraphrase de concert sur les airs nation. américains. 1 80

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 5 et montagne des Aveugles, 11 bis

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 1er Mars 1866. N° 9.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	Belgique, par an	fr. 6 00
	France, par an	» 10 00
	Les autres pays, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

VIVE LE CAFÉ,

CHANSONNETTE,

Paroles de L. Havois, musique de François Gerbet.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite V. n° 8 du 22 février.)

Nous énumérerons plus loin les réminiscences, heureusement peu nombreuses, mais à coup sûr insignifiantes, qu'on rencontre dans les œuvres de Janssens, et dont on lui faisait un crime impardonnable.

Le jeune musicien, quoique très mortifié de voir à quels moyens indignes ses ennemis avaient recours, eut le courage de puiser, dans ces épreuves, de nouvelles forces pour poursuivre la voie qu'il s'était tracée, et sa muse lui offrit assez de ressources pour triompher de ses contradicteurs. Tous les genres furent abordés par lui, depuis la simple chanson jusqu'à l'opéra, depuis le psaume jusqu'à la plus élevée des compositions religieuses, la messe. Dans chacun d'eux, il fit preuve d'un talent qui méritait, à coup sûr, un meilleur accueil.

A en croire M. Piot, Janssens se chargea gratuitement de la direction du jubé de l'église de Saint-Jacques. C'est dans ce temple que fut exécuté le premier motet qu'il composa sur le psaume : *In te Domine speravi*. Malheureusement pour l'artiste, il abordait un genre qui ne procure guère une grande célébrité. Il ne pouvait avoir à sa disposition de bruyantes affiches d'opéra annonçant pompeusement son nom. Il ne pouvait mettre à ses ordres un parterre de claqueurs chargés de faire mousser ses productions. Moins encore lui était-il permis de doubler le nombre de voix et d'instruments pour obtenir des sonorités inusitées. Le jubé d'une église est si petit et si étroit!

Janssens a écrit pourtant de la musique de théâtre, et ses partitions obtinrent un assez beau succès. Un de ses opéras, le *Père rival*, fut joué au théâtre d'Anvers, le 2 février 1824, non sans de grandes difficultés toutefois, car on dut cacher le nom de l'auteur, afin d'écarter toute opposition malveillante.

Un témoin oculaire atteste qu'à la première du *Père rival*, les ovations du public furent telles qu'on dût interrompre plusieurs fois le cours de la représentation. A la fin de la pièce, quand le régisseur vint proclamer le nom de Janssens, il y eut dans toute la salle une tempête d'applaudissements.

La mère de l'artiste était présente à ces manifestations. Cédant à une émotion légitime, elle éclata en pleurs, au grand attendrissement de ceux qui furent les témoins de cette scène.

Un autre opéra de Janssens, la *Jolie Fiancée*, eut également les honneurs de la représentation. Mais l'époque précise de son apparition nous est inconnue. Aucuns prétendent qu'il ne sortit jamais des cartons de l'auteur. On pourra facilement s'assurer du fait, en compulsant la collection du *Journal d'Anvers*, qui donne un compte rendu du premier ouvrage dramatique de Janssens, à la date du 4 février 1824. Cette collection n'est malheureusement pas à notre portée.

Un opéra, pour être viable, doit nécessairement recevoir la consécration parisienne. Ainsi le veut la mode, l'impérieuse mode. Janssens n'ignorait pas ces conditions onéreuses, et, comme les moyens lui manquaient pour se faire applaudir dans la capitale de la France, il reprit la musique d'église pour laquelle il avait d'ailleurs un goût prononcé.

Sa première messe en *ut*, à grand orchestre, fut tirée à plusieurs centaines d'exemplaires Successivement il écrivit son *Lauda Jérusalem*, son *In convertendo* en *ré*, sa deuxième messe à grand orchestre, et nombre d'autres compositions sacrées qui lui valurent une réputation justement méritée.

Vers la même époque, sa position sociale s'améliora d'une manière notable. Par arrêté royal du 20 août 1826, il fut appelé aux fonctions de notaire à Hoboken. Il avait alors vingt-cinq ans. Son diplôme de candidat-notaire lui avait été octroyé le 11 février 1826, à la suite d'un examen passé devant la chambre de discipline d'Anvers.

Il ne paraît pas toutefois qu'il ait fait jamais de brillantes affaires. « Ce notaire se mêlait de composer de la musique. Manie pitoyable et qui lui coûtera cher!... s'écrie l'auteur des *Boutades biographiques*. Eh quoi! préférer le grand air libre, l'azur et le soleil, les triomphes du sentiment et de l'intelligence, à l'agréable atmosphère d'un comptoir enfumé, aux charmes irrésistibles d'un avantageux calcul? Priser les royales splendeurs d'une haute destinée au-dessus des attraits plus positifs, si appétissants et si convoités d'un stupide sac d'écus? Quelle insigne folie! Quels fâcheux travers!...

« Qu'à cela ne tienne, son parti est pris. Aussi bien ses courses dans les campagnes vont-elles se multiplier d'une façon désespérante. Il est vrai que nous leur devons aujourd'hui une série de partitions, la plupart empreintes d'une sublime beauté; mais le musicien leur devait peut-être, lui aussi, la lente décadence de son étude—qui finit par tomber dans un discrédit complet. »

(La suite prochainement).

La première impression en musique.

Il ne faut pas croire que les meilleurs juges en musique soient les compositeurs. Je parle de la première impression que l'on reçoit en écoutant une partition nouvelle. En voici deux exemples.

— Croiriez-vous, me disait un jour Adolphe Adam, que je suis sorti de la première représentation de *la Fiancée* sans avoir trouvé une seule note de mélodie depuis le commencement jusqu'à la fin... Cependant, ajouta-t-il en souriant, je suis musicien... on le dit du moins... Je le crois aussi, et l'Académie a été de mon avis quand elle m'a fait l'honneur de me nommer.

J'ai raconté cet aveu à Meyerbeer en lui exprimant ma surprise, et Meyerbeer me répondit tranquillement :

— Cela m'est arrivé aussi, et je vais vous donner le pendant de l'anecdote d'Adam. Personne n'admire plus que moi le talent d'Auber, et ne lui rend une justice plus complète. Pour moi, c'est le compositeur français par excellence. J'étais à Berlin quand il donna *l'Ambassadrice*, et je me promis, aussitôt mon arrivée à Paris, d'aller entendre cette partition; ce que je fis. Eh bien, le premier jour, je ne trouvai rien, exactement rien. Je me disais qu'il n'était pas possible que cette musique fût d'Auber, ou qu'alors il fallait croire à la décadence de son génie. Cependant je ne voulus pas m'en rapporter à une seule épreuve. Je revins, intimement persuadé que je revenais pour l'acquit de ma conscience, et ma surprise fut grande en voyant la lumière se faire jour dans mon esprit. Je reconnus des parties très remarquables; je poursuivis mon étude, et chaque audition m'initiait davantage au mérite de cette œuvre, par moi dédaignée d'abord. Bref, aujourd'hui, non-seulement *l'Ambassadrice* est réhabilitée à mes yeux, mais des partitions d'Auber, que j'aime toutes, c'est peut-être celle que j'aime le plus.

On le voit, il ne faut pas se fier aveuglément à la première impression des savants, même au sujet de la musique la plus claire, et le plus généralement sympathique. THÉODORE ANNE. (*Ménestrel.*)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Après le *fiasco* de la *Semiramide*, la troupe italienne de Paris se recueille, ses chefs délibèrent, et le public attend avec curiosité. La semaine s'est écoulée dans ces conditions. On devait donner *Il Barbiere*, et *Il Barbiere* a été ajourné. *Martha* a figuré sur l'affiche, pour en disparaître bientôt après. On commence à croire que la troupe italienne renoncera tout de bon à se représenter devant notre public, qui, quoi qu'on en dise à Paris, n'est pas un public de province. Parlez-nous du public rouennais, qui a élevé ces mêmes artistes au rang de *dii minores!*

Semaine fatale, dirons-nous, car les représentations françaises n'ont guère été plus heureuses. Hormis l'*Africaine*, qui va toujours son train, hormis *Robert*, qu'on a repris pour y faire diversion, nous ne comptons guère une soirée dont il soit intéressant de faire le bulletin. Nous n'en exceptons pas celle de dimanche, consacrée au *Domino noir*, avec l'intervention de Mlle Daniele. Puisse M. Letellier, qu'on dit à Paris, nous ramener une cantatrice qui soit à la hauteur de sa mission!

Le petit acte de MM. Barbier et De Hartog le *Mariage de Don Lope*, joue de malheur. Mme Dumestre, après avoir été malade pendant près d'un mois, a jugé bon d'aller respirer l'air natal à Paris, et, le théâtre se trouvant sans dugazon, le *Mariage de Don Lope* paraît être remis.

M. de Hartog, qui, se trouvant à Bruxelles, avait consenti à suivre lui-même les répétitions de son petit acte, va repartir prochainement pour Paris, où il s'occupe avec Jules Barbier d'un ouvrage en trois actes destiné au Théâtre-Lyrique.

Faute de matière, la critique musicale des principaux journaux glose *à travers chants*. L'*Indépendance* discute le procès qui a été intenté à la *Belle Hélène*; l'*Echo du Parlement* fait de la biographie et de la bibliographie; l'*Etoile belge* jase un peu de tout, et l'*Office* élève aux nues les derniers concerts populaires de M. Samuel, tout en houspillant un peu les séances de notre Conservatoire royal.

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE. — Le 6e concert est fixé au dimanche 4 mars. On y exécutera, pour la première fois à Bruxelles, le *Columbus*, du compositeur Abert, symphonie à grand orchestre, qui obtient en ce moment, en Allemagne, un succès de vogue des plus retentissants; on y entendra, en outre, une ouverture de concert de M. G. Huberti, et les fragments de la musique composée par Mendelssohn pour le drame-féerie de Shakspeare, le *Songe d'une nuit d'été* (*Sommernachtstraum*), fragments dont plusieurs sont encore inconnus du public bruxellois.

La répétition générale aura lieu, comme d'habitude, la veille (samedi 3 mars), à deux heures précises, à la société Philharmonique, rue de l'Evêque.

On peut se procurer d'avance, chez tous les marchands de musique, des billets d'entrée pour cette répétition, au prix de 2 francs.

⁂ Le spirituel critique du *Bulletin du Dimanche*, M. Michel Berend, a consacré les lignes suivantes à la dernière séance que Brassin a donnée au Cercle artistique et littéraire :

« Louis Brassin, qui revient d'une tournée artistique en Allemagne, a repris ses splendides soirées musicales du Cercle, consacrées à l'exécution des plus belles sonates de Beethoven (c'est-à-dire qu'elles y passeront toutes). Vendredi soir, devant une salle comble, il a joué la radieuse sonate pastorale, *Idylle printannière*, et cette étrange 110e, *Sonate-Sphinx*, dont il est si difficile de pénétrer la profonde et attrayante énigme. Pour interpréter ces merveilleux chefs-d'œuvre avec la grandeur qui convient, sans négliger de mettre en relief les détails gracieux et piquants dont ils fourmillent, il faut être un grand virtuose doublé d'un poëte. Ces conditions se trouvent réunies dans le talent incomparable de M. Brassin; son succès, vendredi dernier, a été immense. »

⁂ Le 4e concert du Conservatoire n'avait pas attiré grand monde; le programme aussi n'était pas de nature à intéresser les vrais amateurs, mis en appétit de nouveautés par les concerts populaires de M. Samuel; il se composait de la 92e symphonie, en *mi* bémol, de Haydn, d'un air de l'*Italiana in Algieri* de Rossini, de la Romance pour violon en *sol* de Beethoven, de l'*Adagio* et *Intermezzo* de la première Symphonie de M. Fétis, et du Grand Septuor de Beethoven.

La Symphonie de Haydn a été rendue dans la perfection; il est vrai qu'elle est d'une naïveté primitive et n'offre pour aucun instrument une difficulté quelconque.

M. Coelho, élève de M. Goossens, a chanté avec une voix très agréable, une méthode excellente et beaucoup d'acquit, l'air de ténor de l'*Italienne*.

La charmante Romance de Beethoven n'a pas trouvé en M. Beumer un interprète très heureux; il manque à ce violoniste le charme et la délicatesse. Cependant l'auditoire a fort applaudi après l'exécution de ce petit chef-d'œuvre.

Les fragments de la Symphonie de M. Fétis ont produit un effet colossal; l'*Intermezzo* surtout a transporté l'audi-

toire, et le vénérable auteur a dû reparaître au milieu des applaudissements les plus enthousiastes.

Le Grand Septuor pour violon, alto, violoncelle, contrebasse, clarinette, cor et basson a été interprété par tous les instruments à archet, M. Lambelé (clarinette), Merck (cor) et Neumans (basson).

Cette œuvre magnifique, qui se compose de *a.* Introduction et *allegretto. b. Adagio cantabile. c. Menuetto* et *trio. d. Tema con variazioni. e. Scherzo. f. Finale*, a été entendue avec un véritable plaisir.

∴ La foule continue de se porter aux représentations de l'*Africaine* avec un empressement qui ne faiblit pas. C'est un succès sans exemple à Bruxelles. Il ne faudrait cependant pas que les lauriers d'or que Meyerbeer a fourni à la direction l'occasion de cueillir lui fissent oublier que la variété est l'assaisonnement des plaisirs cherchés par le public au théâtre. L'*Africaine* procure chaque semaine trois brillantes représentations et trois opulentes recettes; mais les autres soirées ne sont pas toujours fort attrayantes. Il y a longtemps que le manque de nouveautés se fait sentir dans le répertoire de l'opéra comique. Les scènes parisiennes, où ce genre est exploité, n'ont pas été improductives dans ces derniers temps. Entre autres pièces à succès, avec lesquelles le public bruxellois ferait volontiers connaissance, il y a eu le *Voyage en Chine* et *Fior d'Aliza*. Espérons que nous entendrons ces deux opéras avant la fin de l'année théâtrale. L'affiche continue à promettre le *Mariage de Don Lope*, de M. De Hartog, dont l'apparition est retardée par une indisposition de Mme Dumestre. Peu d'obstacles de cette nature ont, du reste, entravé cette année la marche du répertoire. Nous venons de signaler comme un fait extraordinaire la vogue soutenue de *l'Africaine*. Une chose qu'il faut noter également, c'est que le personnel qui prend part à l'exécution de l'œuvre de Meyerbeer s'est distingué par une santé à toute épreuve. Pas une seule représentation n'a été remise pour cause de rhume ou de bronchite. La direction a eu beaucoup de bonheur en cela. Elle doit s'estimer heureuse, en se rappelant qu'il y a eu des hivers où de véritables épidémies vocales régnaient au théâtre de la Monnaie et rendaient parfois impossible la composition de tout espèce de spectacle. (*Indép.*)

∴ On lit dans la *Revue* et *Gazette musicale*, de Paris :

« Plusieurs journaux ont annoncé que M. Fétis, directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, avait l'intention de résigner ses fonctions, et que Mme Pleyel, qui professe avec tant de distinction dans le même établissement, suivrait son exemple. Cette nouvelle est dénuée de fondement. »

∴ Le grand concert que la Société royale de la Philharmonie devait donner samedi passé a été remis à l'improviste.

Mme Gràver, qui devait s'y faire entendre, était revenue expressément à Bruxelles, interrompant, à cet effet, son voyage dans le Nord, qui, soit dit en passant, est extrêmement favorable à la charmante artiste, sous le double rapport de succès et d'argent. La Société, reconnaissant le préjudice qu'elle avait causé à Mme Gràver, en lui faisant abandonner inutilement le cours de son voyage, s'est empressée de lui payer le prix convenu pour son engagement.

∴ Servais est parti pour la Russie, à l'effet de donner des concerts dans les principales villes de l'empire moscovite, qui jadis l'ont comblé d'honneur et de roubles. Sa première station, Varsovie, lui a été extrêmement favorable. Les journaux de cette ville lui consacrent des articles les plus élogieux, le proclamant, comme jadis, le Roi des violoncellistes.

Servais est accompagné de son fils Joseph, violoncelliste de grand avenir; lui aussi est cité avec distinction dans les comptes rendus. Nous copions textuellement de l'un de ces derniers les lignes suivantes, aussi curieuses qu'enthousiastes :

« La première partie du concert (le 4e) a commencé par la fantaisie sur *Lestocq*, composée et exécutée par F. Servais, qui ensuite a joué le *Larghetto* de Mozart. Entre ce numéro et le caprice sur des motifs de la *Fille du Régiment*, également composé et interprété par M. Servais père, M. Joseph Servais s'est fait entendre au milieu des applaudissements de l'auditoire émerveillé de la pureté et de la distinction du jeu du jeune artiste.

« Dans la deuxième partie du concert, M. Servais père a joué une fantaisie sur les *Huguenots*, dont les sons ont passé comme un ouragan d'harmonie sur les cordes de la basse du grand artiste et sur les nerfs de l'auditoire, saisi d'admiration. Et pour terminer, le père et le fils ont joué à l'unisson deux célèbres mélodies de Glinka. Le jeune Servais y a déployé une telle puissance, un sentiment musical si éminent, que dans la réunion des deux archets on les croyait guidés par une seule main.

« Nous pouvons prédire au jeune artiste un avenir brillant, et nous sommes convaincus qu'il saura un jour occuper dans le monde musical le même rang que son père, qui jusqu'à présent n'a été égalé par personne. »

∴ La deuxième chambre de la Cour d'appel de Bruxelles a rendu, à l'audience du 22 février, un arrêt longuement et fortement motivé, en cause des auteurs de *la Belle Hélène*, appelants contre M. Delvil, directeur des théâtres du Parc et des Galeries, à Bruxelles.

Les auteurs de *la Belle Hélène* avaient interdit par exploit d'huissier à M. Delvil de représenter cette pièce sur son théâtre.

Le directeur passa outre et les auteurs réclamèrent par la voie judiciaire la confiscation totale des recettes.

La Cour a décidé que, d'après les conventions internationales de 1854 et 1861, les directeurs belges ne sont pas tenus de se pourvoir du consentement préalable des auteurs français, pour pouvoir transporter leurs pièces sur la scène du théâtre de Belgique : le répertoire français appartient, d'après la législation internationale, aux directeurs belges, sous l'unique condition d'acquitter un droit fixe par représentation, d'après le taux déterminé par le tarif inséré au traité.

Les auteurs français ne peuvent interdire aux directeurs belges de jouer leurs ouvrages, ni faire dépendre leur consentement de conditions pécuniaires ou autres exigences, contre lesquelles l'exposé des motifs du traité constate que l'on a entendu prémunir les entreprises théâtrales de notre pays.

Cette décision est la quatrième qui intervient dans le même sens, et en faveur de M. Delvil contre divers auteurs français.

Les prérogatives et les droits du théâtre belge, dont l'existence était menacée par les prétentions françaises, ont été, comme dans les affaires précédentes, défendus par les avocats Jamar et Charles Hahn, du barreau de la Cour d'appel. Me Orts, avocat en cassation, a soutenu les prétentions des auteurs français.

∴ On écrit de Saint-Pétersbourg : Les dernières représentations de l'*Africaine* ont été fort courues ; l'Empereur a trois fois honoré de sa présence le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer. — Déjà tous les artistes italiens ont quitté Saint-Pétersbourg. — Notre saison italienne s'est close par une représentation d'*Herculanum*, montée à la hâte pour faire honneur à Félicien David, qui est accueilli très sympathiquement par la haute société russe. Dans son premier concert, qui aura lieu le 26 février, le célèbre compositeur doit faire entendre le *Désert*, et sa symphonie en *mi* bémol. — Le Théâtre de l'Opéra russe a eu un très grand

succès avec la *Juive*, traduite dans la langue nationale.

GAND. (*Correspondance particulière.*)—La première représentation de l'*Africaine* a eu lieu vendredi dernier. Annoncée depuis longtemps, elle était attendue avec autant d'impatience que de curiosité. Chose étrange! soit que les uns aient craint de n'assister qu'à une mauvaise répétition générale, les autres d'être trop bousculés par la foule, toutes les places n'étaient pas occupées au parquet et au parterre. Par contre, les petites places, les places du peuple, étaient envahies avant l'heure par une foule compacte. Les présents ont eu raison.

La direction, par de grands efforts, est parvenue à des résultats inespérés. Ces efforts ont principalement porté sur la mise en scène. Les premiers tableaux n'ont rien de remarquable; le vaisseau ne remue pas, mais en revanche les splendeurs du quatrième acte ont été habilement imitée, l'absence d'un corps de ballet nombreux n'a pas fait trop d'ombre dans le tableau; le *Mancenillier* est superbe. Voilà pour la mise en scène.

L'exécution, en général, n'a pas moins étonné les initiés aux difficultés de l'œuvre. Le finale du premier acte, bien exécuté, a produit un effet irrésistible; tout le monde a été rappelé. Les artistes l'ont encore été après le second acte. Ici, l'air du sommeil, l'air de Nelusko et le finale ont été très-applaudis.

L'exécution des derniers actes a laissé plus à désirer. Le personnel des chœurs, trop restreint, quoique renforcé, en est la cause principale. Les dames choristes ont plus d'une fois dévié du ton véritable, en dépit des efforts de l'orchestre et de son chef. La ballade de Nelusko, l'orage, la marche indienne, le grand duo, le duo entre Sélika et Inès, la fameuse introduction à l'air du Mancenillier (bissée) ont reçu le plus brillant accueil. A la fin, les artistes ont encore été rappelés. En somme, très grand succès, et qui promet d'être durable.

Les interprètes, tous applaudis, tous acclamés par le public, ne méritent pas tous au même degré les éloges du critique. M. Picot (Vasco) et M. Benaben (Nelusko) suivent parfois avec difficulté la marche des modulations de la musique de Meyerbeer. De là des moments de défaillance. Abstraction faite de ce défaut, M. Picot a eu de bons moments; M. Benaben est un beau Nelusko, plein d'énergie, de rudesse même. Le rôle de l'inquisiteur et celui du prêtre de Brahma sont remplis par M. Marchot, bon chanteur et bon acteur.

MM. Feitlinger (Amiral), Emmanuel (Don Alvar), et Malet, artiste étranger (Don Diégo), remplissent convenablement leurs rôles respectifs.

Mlle Olivier (Sélika) ne s'identifie peut-être pas assez avec son rôle important et difficile; sa belle voix plaît au public, son physique aussi; son chant pourrait être plus animé, plus expressif. Son succès a été partagé en toute justice par Mlle Vronen (Inès). Des bouquets ont été offerts aux deux chanteuses.

L'orchestre avait eu en tout cinq répétitions. Il s'est réellement distingué. M. Singelée, son chef, s'est montré à la hauteur de sa tâche. Grâce à son habileté, à son sang-froid, tout a marché sans encombres graves, et la dernière œuvre de Meyerbeer a pu être jugée dans de bonnes conditions.

La deuxième représentation a eu lieu hier, lundi. Grande foule, grand succès.

Précédemment nous avions eu une représentation de Mlle Singelée, pour le bénéfice de son père. Cette jeune artiste, qui obtient des succès à Liége, en a également obtenu ici. Elle s'est fait entendre dans le *Barbier de Séville* et dans les *Noces de Jeannette*. L. V. G.

LIÉGE. — Au concert de la *Société d'Emulation* (24 février) deux artistes, qui ont laissé parmi nous d'excellents souvenirs en ont fait presque tous les frais : Mme Normani, qui, autrefois, sous le nom de Mlle Poussèze, enchantait la généralité des abonnés de notre théâtre, et M. Jaell, un maître du piano, un exécutant pour qui le clavier n'a plus de difficultés, et à qui les traits les plus ardus sont devenus tout simples, tout naturels.

M. Jaell a surtout excité les bravos les plus chaleureux, les plus enthousiastes dans trois charmants morceaux de sa composition : *paraphrase de l'Africaine, Home Sweet home* et une valse sur des motifs de *Faust*.

Dans l'admirable cinquième concerto de *Beethoven*, M. Jaell nous a révélé un sentiment artistique très élevé. Nous lui eussions cependant désiré un peu plus de puissance dans le premier passage. Ceci nous semble prouver pour la centième fois que la perfection absolue ne sera jamais de ce monde. M. Jaell a encore joué avec un admirable talent un concerto de Hiller, éminent compositeur allemand, qui nous paraît toutefois avoir été déjà plus heureux qu'en cette circonstance.

Mme Normani-Poussèze a aussi obtenu beaucoup de succès, particulièrement après la valse bien connue de Venzano. L'air du *Pré-aux-Clers* lui a été moins favorable, par la raison toute simple que Mme Normani brille toujours par des qualités plus fantaisistes que classiques.

L'orchestre, sous la direction si habile et si intelligente de M. Jules Duguet, nous a fait entendre des compositions distinguées et jusqu'à présent inconnues de notre public : une marche solennelle et d'une belle coloration orchestrale de M. Lassen, ainsi qu'un *adagietto* et un *scherzo* ravissants de M. J. Raff. Voilà un de ces noms qui ne demandent vraiment qu'à s'illustrer.

.˙. L'illustre violoniste Vieuxtemps se fera entendre au prochain concert de la Société d'Emulation. Il doit y exécuter l'un de ses grands concertos et son *Hymne national*.

.˙. L'administration communale de la ville de Liége vient de charger la Société royale *la Legia* d'organiser un grand concours de chant d'ensemble dans le courant de juillet prochain, à l'occasion des fêtes qui seront données au Roi et à la famille royale.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Nouveauté! grande nouveauté aux Italiens : un ballet intitulé : *Gli Elementi!* Le moins versé dans la langue italienne traduira ce titre par ceci : les *Éléments*. Mais, pour se faire une idée de la splendeur de l'œuvre, il faudrait une faculté divinatoire qu'on ne peut espérer trouver en ce bas monde. Ces *Elementi* sont tout simplement un souvenir de l'enfance de l'art chorégraphique. Je sais bien qu'avec les danseuses peu virtuoses que possède Ventadour il n'y avait pas grand chose à faire, mais en pareil cas il est si facile de s'abstenir, que l'indulgence n'est pas obligatoire. Je dis donc que ce ballet n'est pas digne de la scène où il a été représenté, et j'ajoute que la musique en est enfantine; M. Pugni a fait mieux. Si l'on peut me dire pourquoi M. Bagier paie, probablement très cher, des ballerines peu remarquables pour leur imposer pareille besogne, on ôtera de ma pensée un immense point d'interrogation qui depuis longtemps y tient trop de place. Mais hélas! je n'entends que des réponses qui n'en sont pas. Avant de quitter Ventadour, je dirai encore que le répertoire y est actuellement satisfaisant, et que sous peu il sera plus varié encore par la rentrée de Graziani, celle de Mme Penco et diverses reprises dont je vous ai parlé, plus celle du *Don Desiderio*, du prince Poniatowski; de cette dernière, je vous laisse à penser si le besoin se faisait fortement sentir. — Il paraît qu'à Bruxelles vous n'avez pas été enchantés des variations continuelles de Mme Lagrange sur « des airs connus. » A la bonne heure,

je trouve enfin des journalistes qui ne signent pas à cette cantatrice, très forte du reste, un brevet d'étoile de première grandeur. Mais vous rendez pleinement justice à Agnesi, le classique chanteur; décidément, je commence à croire que vous êtes plus appréciateurs, ou du moins plus francs que nous.

Nous allons avoir à l'Opéra une reprise de la *Juive*, pour la continuation des débuts de Mlle Mauduit. Il y aura un peu moins de Meyerbeer sur l'affiche. Que quelques-uns s'en désolent; mais moi, je trouve qu'il est bien heureux pour l'École française et pour Halévy que Mlle Mauduit ait été engagée à l'Opéra. J'ai l'air de rire, n'est-ce pas? Je n'en ai guère envie pourtant. La marche que suit notre Opéra me semble bien triste, bien déplorable.

Il remonte *Don Juan*, en attendant que l'œuvre nouvelle du divin Verdi soit prête!.. Pendant cela, les français tâcheront de se faire jouer aux Bouffes ou de se faire chanter par Thérésa. L'Opéra laisse de côté Thomas, Gounod, Reyer, Maillart, Gevaert, Bizet, etc., pour Mozart et Verdi. Le plus joli c'est que l'Italie se plaint de ne rien avoir de nouveau de Verdi: je le crois bien, nous l'accaparons en France. Ah! qu'il fasse un chef-d'œuvre, par exemple, qu'il mérite un grand, un très grand succès, car les idées marchent chez nous: le public et la presse seront difficiles, bien difficiles; si *Don Carlos* ne justifie pas l'énorme préférence dont il est l'objet, auteur et directeur pourront bien être malmenés, sinon par la grande presse, du moins par la petite,— une redoutable puissance allez! et qui ne courtise guère les grands.

Rien à vous dire de l'Opéra Comique, sinon qu'on y étudie la *Colombe*, de Gounod, et *Zilda*, de M. de Flotow, cela malgré l'immense succès *proclamé* des ouvrages actuellement en représentation. Le Théâtre-Lyrique est tout à *Don Juan*, que, sans doute, il sera le premier à représenter. On parle de deux petits actes; il paraît qu'il y a encore de braves gens qui croient que les *actes* ont quelque avenir au Lyrique. Hélas! le beau temps des petits ouvrages est passé, là comme ailleurs: tous les théâtres s'enflent à crever, et c'est à peine si aux Bouffes même la direction fait attention à un acte. Et l'on vous dit bravement que c'est le public qui veut cela! Erreur, le public aime encore les petites productions agréables, mais l'avidité de quelques auteurs en vogue fait le mal: Ces messieurs veulent absolument tenir toute l'affiche, pour toucher tous les droits. De là les trop grosses entreprises, les *fours* mortels, les grandes déconfitures enfin, bien plus fréquentes que les grands succès. Ah! je vous assure qu'on a maintenant ici de singulières idées sur le théâtre.

Les concerts sont nombreux déjà, et je ne puis vous donner qu'un bulletin de ces petites solennités musicales. La Société du Conservatoire voit sa vogue se soutenir. Chez Pasdeloup, foule et succès toujours. L'autre dimanche, on a fort applaudi des fragments de l'*Océan*, symphonie de A. Rubinstein. Hier, Th. Ritter a eu beaucoup de succès en exécutant le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Jeudi, salle Herz, concert avec orchestre et chœurs sous la direction de M. Charles Lamoureux, au bénéfice d'une société de bienfaisance. La salle était comble, malgré le prix élevé des places. Mlle Bloc, de l'Opéra, a eu beaucoup de succès dans l'air d'*Orphée*. La Bénédiction des poignards, *Huguenots*, a été magistralement rendue, ainsi qu'un fragment symphonique de Beethoven. Mais le grand succès de la soirée a été pour la marche avec chœur du *Tannhauser*, de Wagner; il est bon de vous dire que, maintenant, toutes les fois qu'il y a du Wagner dans un programme, le plus grand enthousiasme est pour ce musicien, sifflé à Paris il y a peu d'années — simple remarque!... On doit des éloges à Charles Lamoureux, qui a magistralement dirigé son armée d'exécutants. C'est un chef d'orchestre hors ligne qui commence à surgir et auquel on peut prédire un des meilleurs pupitres de Paris. — Mme Szarvady et les frères Muller ont donné une nouvelle séance, où le monde ni les bravos n'ont manqué. — Enfin, samedi, Arban a donné son festival annuel. Il n'y avait pas moyen de circuler dans les vastes salles du Casino. La grande fantaisie du bénéficiaire sur l'*Africaine*, a été applaudie d'une façon formidable.

On a entendu là des fragments symphoniques de M. Massenet, prix de Rome de 1863, dans lesquels les musiciens ont reconnu de grandes qualités de style et d'orchestration, des idées nouvelles, une facture originale. L'ouverture de Th. Dubois a été aussi fort bien accueillie. Arban cherche toujours à produire les jeunes gens, qualité d'autant plus remarquable qu'elle est excessivement rare chez nous. Il y a vingt concerts à l'horizon; je vous parlerai des plus importants.

Avant la Noce, opérette de M. Jonas, a été reprise avec succès aux Fantaisies-Parisiennes. *Robinson Crusoé*, autre opérette, a été moins bien accueillie; c'est peu de chose du reste.— Les relâches sont commencés à la Porte-St-Martin, pour les répétitions générales des *Chanteurs ambulants*. Ce soir, aux Italiens, rentrée du baryton Graziani dans *Rigoletto*.

JULES RUELLE.

.*. Le libretto de *Don Carlos*, écrit par MM. Méry et Camille Dulocle, d'après le drame de Schiller, est presque terminé, et Verdi a déjà écrit deux actes. L'œuvre aura les cinq actes traditionnels des grands opéras, et, par engagement envers le ministère, la partition complète doit être livrée le 15 juillet, et représentée à Paris du 1er au 10 décembre de la présente année. S'il ne survient pas de changements dans le plan des auteurs, il y aura au troisième acte un ballet dont la poétique imagination de Méry a fourni le sujet, et qui, comme grâce et comme nouveauté, dépassera les bayadères, les péris, les sylphides connues.

L'action se passe en pleine Espagne, dans la ville royale d'Aranjuez; la fantaisie aura ses coudées franches dans ce pays des castagnettes et du tambourin.

La distribution de *Don Carlos* est déjà arrêtée en principe. L'amoureux sera représenté par un ténor dont on ne veut pas encore dire le nom, illustre parmi les illustres.

Voici les autres personnages: Le marquis de Posa, Faure; — Philippe II, Obin; — le grand-Inquisiteur, Belval; — Elisabeth de Valois, Mme Saxe; — la princesse d'Eboli, Mlle Bloch.

Nous avons dit que Verdi avait déjà achevé deux actes de la partition écrite expressément pour l'Académie impériale de musique. Cela n'a rien d'étonnant.

Don Carlos sera composé en trois mois et demi, au complet, sans qu'il y manque une partie d'orchestre. Chacun sait que *Il Trovatore* a été écrit en trente-trois jours, et la *Traviata* en deux semaines.

Quand le maëstro travaillait à cette dernière partition, l'inspiration ne venait pas. Il quitta Milan et retourna à Buccetto, où il réside d'ordinaire. L'air du pays natal lui rendit cette fertilité d'imagination qui fait sa puissance. Verdi partira dans un mois pour sa patrie; il achèvera dans son château l'œuvre impatiemment attendue, et, de retour à Paris, à la fin de juin, il ne quittera plus qu'après la mise à la scène complète de son opéra.

.*. La dénomination, *Messe du Couronnement*, de Liszt, a été donnée par erreur à l'ouvrage qui doit être exécuté à St-Eustache, le 15 mars. Elle a été écrite, ainsi que l'indique le titre de la partition, à la demande du cardinal Szitoviky, prince primat de Hongrie, pour la consécration de la basilique de Gran, métropole des églises de Hongrie, d'où le titre allemand *Graner Messe*.

La première exécution eut lieu à cette occasion, au mois

d'août 1855, en présence de l'empereur d'Autriche, des archiducs et d'un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Depuis lors elle fut exécutée trois fois à Pesth, deux fois à Vienne, à Prague, à Leipzick, et en dernier lieu à Amsterdam, trois fois également.

Les études de la Messe de Liszt ont déjà commencé à Saint Eustache. M. Hurand, maître de chapelle de cette église, a convoqué le ban et l'arrière ban des exécutants habituels. La masse chorale se composera d'environ cent soixante-dix chanteurs. L'orchestre ne comptera pas moins de quatre-vingts instrumentistes, appartenant au Théâtre Impérial Italien et à l'Opéra. Mme la baronne de Caters a consenti à se charger d'un important solo. Les autres soli auront pour interprètes des talents distingués, entre autres M. Warot, de l'Opéra, dont la voix claire et sympathique convient si bien à l'interprétation du chant religieux.

M. Liszt arrivera à Paris le 28 février.

.•. On n'a envoyé au concours orphéonique de la ville de Paris que 300 morceaux. C'est une heureuse progression descendante sur le chiffre de l'année dernière.

.•. M. Elwart prépare la publication d'un livre intitulé : Essai sur la *Composition chorale*.

.•. Dernièrement, dans le salon de Verdi, se trouvaient réunis des artistes et des gens de lettres pour inaugurer le buste du célèbre maëstro et fêter en même temps l'auteur, M. Dantan. Une pièce de vers de Méry y a été lue par M. Léon Escudier; elle est intitulée *le Buste de Verdi*, et adressée à Dantan.

Mais, dit l'*Art musical*, une nouvelle surprise attendait l'auditoire. Dantan démasqua une des charges les plus spirituelles qui soient sorties de ses mains.—C'était Verdi, l'auteur de la *Forza del Destino*, moitié homme, moitié lion.

Il est au piano et compose; si chargées que soient les lignes de son visage, elles gardent la ressemblance... Que Verdi me le pardonne ! La crinière léonine termine les cheveux du musicien et enveloppe son torse de sa riche fourrure; la queue du lion, tordue comme un serpent, vient frapper de son extrémité les touches du clavier. C'est bien là de la force !...

Les partitions sont éparpillées autour du piano. Sur l'une, on lit : « *Il trouve à tort*, » prononciation libre du nom italien du chef-d'œuvre de Verdi. Dantan l'a écrit ainsi par antiphrase, à telles enseignes que plus bas il a mis sur le socle que « *trouver est son triomphe.* »

Voici le spirituel quatrain gravé sur le socle :

Il a des fiers lions la griffe et la crinière;
Trouver est son triomphe, à ce maître hardi ;
Il suit à travers *champs* un chemin sans ornière,
L'art fleurira toujours tant qu'il aura *Verdi*.

Vous croirez qu'avec des artistes comme Adelina Patti, Fraschini, Ronconi, Delle-Sedie et Strakosch, — sans compter Verdi lui-même, accompagnateur naturel chez lui, — on fit de la musique? Ah bien ! Oui ! le maître n'y consentit pas. On eût eu le bon goût de choisir sa musique, et il n'aime pas qu'on exécute sa musique chez lui. On se venge bien en l'exécutant partout ailleurs.

On a vu alors, pour la première fois, un fait étrange : de grands artistes qui voulaient à toute force chanter, et le maître de la maison qui les empêchait. C'est toujours le contraire qui arrive.

.•. Le célèbre violoniste Joachim est annoncé pour le 8 mars aux concerts populaires, où il doit se faire entendre dans le concerto de Mendelssohn.

.•. Le concert donné le 17 février, au Grand-Théâtre de Marseille par Sivori, a produit le plus grand effet. On ne tarit pas d'éloges sur le merveilleux talent du virtuose que tout le monde civilisé applaudit depuis vingt ans. La recette s'est élevée à 15,000 francs.

ALLEMAGNE.

VIENNE.— *Les Bergers*, d'Offenbach, ont réussi au Théâtre *an der Wien*; l'auteur, qui dirigeait lui-même sa nouvelle partition, a été appelé plusieurs fois sur la scène.

Le théâtre l'*Harmonie* a eu la main heureuse en montant le *Dieu et la Bayadère*, que la censure vient de baptiser *Brahma und die Bajadere*. L'Opéra d'Auber est resté en excellent souvenir chez les Viennois; il y a seize ans, il a servi de début à Lucile Grahn et fut donné un grand nombre de fois. La nouvelle reprise fait augurer un succès pareil, grâce à Mlle Conti, la ravissante ballerine, qui a été couverte d'applaudissements et rappelée bon nombre de fois.

L'empressement que met le public à fréquenter les concerts de Mme Schumann (elle en est déjà au 5e) est loin de diminuer. Le 6e vient d'être affiché.

Au 6e Concert Philharmonique, l'orchestre, sous la direction de M. Esser, qui a joué une nouvelle *Suite* de cet estimable musicien, laquelle a obtenu un succès énorme. La 3e partie (des variations) a dû être répétée.

Franz Lachner vient d'arriver et dirigera dimanche prochain les nouvelles *Suites* pour orchestre, qu'il a composées.

Parmi les ouvrages que l'Opéra italien montera pendant la prochaine saison, on cite *Il Diavolo a quattro* du contrebassiste Bottessini.

.•. L'Opéra de la Cour de Vienne s'est attaché un nouveau chef d'orchestre, en la personne de M. Charles Marie, chevalier de Savenau; il partagera la besogne avec MM. Esser, Proch et Dessoff.

.•. L'*Africaine*, déjà traduite en anglais, en allemand et en italien, vient aussi de l'être en langue hongroise. Le 15 février a eu lieu, à Pesth, dans la langue du pays, la première représentation du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice, et avec un succès immense. Tout est loué jusqu'à la onzième représentation.

BERLIN. — La célèbre danseuse Marie Taglioni, qui est sur le point d'abandonner le théâtre, donnera, au commencement d'avril, sa représentation d'adieu; on combine toutes sortes de projets pour donner à cette représentation le plus grand éclat.

M. Gye, le directeur de Londres, est à Berlin, à l'effet de faire ses engagements pour la saison prochaine. Parmi les engagements contractés, on cite celui de Mlle Orgéni, à des conditions splendides pour la jeune cantatrice.

.•. On dit que le ténor Wachtel contractera, avec la direction de l'Opéra de Berlin, un engagement pour la vie; le contrat cependant ne pourrait être passé qu'en 1867, M. Wachtel étant engagé encore pour un nombre limité de représentations en 1866.

.•. Mme Lucca, de Berlin, vient de signer un engagement avec l'Opéra de Madrid, pour y chanter huit fois dans le courant du mois d'avril. L'artiste recevrait 20,000 francs et les frais de voyage et de séjour à Madrid, pour trois personnes.

.•. Les premières *Suites* pour orchestre de Fr. Lachner ont obtenu à Heidelberg un succès sans précédents; peu s'en est fallu que l'on ait fait bisser tous les morceaux.

.•. A Brunswick, on vient de donner la 100e représentation des *Huguenots*. Cet opéra a été donné pour la première fois, le 15 avril 1850, sous la direction de l'auteur même; la manière distinguée dont cet opéra fut rendu valut aux artistes d'alors les plus chaleureuses félicitations.

DUSSELDORF. — La nouvelle salle, ou plutôt halle de musique est terminée, et on fera ces jours-ci l'essai de l'éclairage et de l'acoustique.

On terminera ensuite les accessoires, peintures, etc., afin que la salle et ses dépendances puissent être inaugurées à

la Pentecôte par la fête musicale du Bas-Rhin, qui aura lieu cette année en notre ville.

On annonce pour cette fête le concours de Mme Jenny Lind-Goldschmidt, de son mari, M. Otto Goldschmidt et de M. Gunz, le célèbre ténor.

COLOGNE. — Le célèbre ténor Roger a commencé une série de représentations sur notre théâtre, par le rôle de George Brown de la *Dame Blanche*. Il chantera aussi, à la demande générale, le rôle de Raoul des *Huguenots*.

LEIPZIG. — M. et Mme Marchesi ont donné, le 17 et 19 février, à la salle du *Gewandhaus*, deux concerts historiques qui ont excité le plus vif intérêt.

Le but de ces deux concerts a été de démontrer par une suite d'œuvres des 17e, 18e et 19e siècles, le développement du chant dramatique chez les Italiens; nous faisons suivre le programme de ces deux concerts, aussi intéressant qu'instructif :

Giotte al canto mio, de la pastorale *Euridice* de Jacques Peri, exécutée la 1re fois à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis (1600) et *Fere selvagge* des *Nuove musiche* de Giulio Caccini (1602). La *Gelosia*, cantate de Luigi Rossi et *Fanciulla Son'io*, du même (1642). *Dimmi amor*, cantate de Arcangelo del Leuto (1642) *Vittoria*, cantate de Carissimi (vers 1645). Berceuse de l'opéra *Orontea* de M. A. Cesti (1649). *Affé mi fate ridere*, air de l'opéra *Serse* de P.-F. Cavalli (1654). *Questo petto di diamente*, duo de A. Stradella (1657). Air de l'opéra *Mitrane*, de l'abbé F. Rossi (1686). *Povera pellegrina*, cantate, et canzone de l'opéra *Le Nozze col nemico*, de A. Scarlatti (1700 et 1701). Air de l'opéra *Griselda*, de G. Buononcini (1722). Duo de la *Serva padrona*, de G.-B. Pergolese (1735).

Au second concert : Fragments d'une cantate de N. Porpora (1735 ?). Air de l'opéra *Olimpiade*, de N. Jomelli, (1760). Air de l'opéra *Alessandro nell' Indie*, de N. Piccini (1761). Duo de l'opéra *Olimpiade*, de C. Sacchini (1767). Air des *Noces de Figaro*, de Mozart (1786). Duo de l'opéra *I Traci amanti*, de D. Cimarosa (1795). Air de l'opéra *la Cantatrice villane* de V. Fioravanti (1795). Cavatine de la *Finta Amante* de G. Paisiello (1801), duo de l'*Italiana in Algieri*, de Rossini. — Le succès des deux concerts a été grand et l'eût été plus grand encore si Mme Marchesi avait été mieux en voix. Plusieurs numéros ont été bissés, tels que les duos de la *Serva padrona*, des *Traci amanti* et de l'*Italiana*.

M. et Mme Marchesi étaient assistés de M. Ferd. David, qui a joué au premier concert une excellente sonate, le *Tombeau*, de Leclair et une sonate de Bach, avec M. Reinecke.

M. Reinecke a joué seul une gavotte du père Martini, une autre de Kirnberger et la *Fleurie* ou la *Tendre Nanette* de Couperin. Au second concert, Mme Heinze a joué prélude, fugue et gavotte de Bach, la sonate op. 110, de Beethoven; enfin M. Peterson a interprété sur le violon la célèbre *Ciaconne* de Bach et l'*adagio* du 9e concerto de Spohr.

⁂ Le 17e concert du *Gewandhaus*, ou le 4e des concerts historiques, était consacré à Beethoven et à ses contemporains : Fr. Schubert (fragmens de sa messe en *mi-bémol*), Spohr (fragmens de *Jessonda*), Weber (fragmens d'*Obéron*). De Beethoven même le programme mentionnait : Ouverture *Coriolan*, quatuor de *Fidelio* et la Fantaisie pour piano avec chœur et orchestre.

ANGLETERRE.

LONDRES. — On commence à parler des engagements nouveaux faits par les théâtres en vue de la prochaine saison! Mille noms sont mis en avant, mais aucune annonce officielle n'autorise à les admettre! Parmi les engagements faits par la direction du Théâtre de Sa Majesté, celui de Signor Mongini paraît certain; on dit aussi que Mme Grisi se laisserait faire une douce violence pour reparaître au même théâtre, et qu'elle y donnerait une série de représentations d'adieu définitif! Elle chanterait surtout la *Norma* avec Mlle Tietjens comme partenaire.

Mme Schumann passera la saison à Londres, ainsi que Rubinstein, Auer, etc.

⁂ Après s'être fait entendre au concert philharmonique d'Edimbourg, M. Joachim a fait sa rentrée aux concerts populaires du lundi à Londres, à Saint-James' s Hall. On s'étouffait dans la salle, et la bienvenue a été donnée à l'éminent violoniste de la façon la plus enthousiaste.

⁂ *Les Saisons*, de Haydn, qui n'avaient pas été exécutées à Londres depuis 1860, ont été reprises par la Société de musique sacrée avec un succès qui en fait présager une nouvelle et prochaine audition. La Société n'est pas restée en dessous de sa réputation; miss Louisa Pyne, MM. Sims Reeves, George Perren et Lewis Thomas lui prêtaient leur concours. L'enthousiasme le plus chaud n'a cessé d'accueillir l'œuvre; le chœur des Chasseurs a été bissé au milieu d'acclamations frénétiques.

⁂ M. Mapleson, le directeur de Her Majesty's Theatre, a fait traduire *Dinorah* par M. Marchesi. C'est Mlle de Murska qui remplira le principal rôle.

⁂ Mlle Carlotta Patti a été engagée par M. Gye pour la saison prochaine d'opéra italien.

⁂ M. W. Harrisson est sur le point de partir pour les provinces anglaises avec une troupe d'opéra dont miss Louisa Pyne sera la prima donna.

⁂ La saison des pantomimes et pièces à grand spectacle est close à Londres par la rentrée en classe de toute la jeune portion de son public ordinaire. Les représentations d'*Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, qui avaient interrompu, au Théâtre Royal anglais, celles du *Domino noir*, viennent de céder la place à ce charmant opéra d'Auber. Mlle Louise Pyne a eu tous les honneurs de la reprise, bien secondée d'ailleurs par miss Lefller, miss Thirlwall, M. Henry Haigh et M. Aynsley Cook, qui, en remplacement de M. Patey, chantait le rôle de Gil-Perez, dans lequel il a obtenu les honneurs du *bis* pour le *Deo Gratias*. *La Fée de la Rivière*, de M. Frank Mori, a été donnée le lendemain pour alterner ensuite avec le *Domino noir*.

⁂ Au théâtre de New-Royalty, un nouvel opéra en deux actes, *Sylvia*, ou *la Fleur de la forêt*, poème de M. Elliott Galer, chanteur et poëte, musique de M. Malandaine, a été accueilli avec faveur. C'est le quatrième opéra que l'active directrice, miss Fanny Reeves, fait représenter sur son théâtre; elle rend ainsi de véritables services à l'art musical.

⁂ Le 65e régiment anglais (The Royal Tigers), après un séjour de près de vingt ans en Nouvelle-Zélande, est revenu en Angleterre rapportant une réserve de 3.500 livres sterling (plus de 87,000 fr.), produit des bénéfices réalisés par la musique. — C'est la première fois que les économies d'un régiment atteignent à un pareil chiffre.

NÉCROLOGIE.

L'un des plus anciens et des plus honorables éditeurs de musique, M. Simon Richault, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans, laissant son importante maison entre les mains de son fils, qui déjà la dirigeait seul depuis quelques années. M. Simon Richault s'était créé de solides attaches parmi les compositeurs de musique, dont les plus marquants suivaient son convoi. L'un des premiers il fit connaître en France toutes les œuvres vocales et instrumentales allemandes, devenues classiques parmi nous comme au delà du Rhin. C'est lui qui nous révéla les mélodies de Schubert, d'abord avec le concours d'Adolphe Nourrit, puis avec celui de Wartel. Nos compositeurs de musique de chambre et d'œuvres instrumentales trouvaient leur place hospitalière dans le catalogue de M. Richault, qui, sous ce rapport, a rendu de véritables services à l'art sérieux en France.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 5 et montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 8 Mars 1866. N° 10.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an . . . . fr.	6 00
	FRANCE, par an . . . . »	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . . »	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . »		15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

IL NE FAUT PAS VIEILLIR,

ROMANCE,

Musique de M. V. Dubois.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le *Domino Noir* et la *Traviata*, avec Mlle Daniele, voilà, en dehors de l'*Africaine*, qui va toujours son train, le même spectacle qui nous a été servi la semaine dernière et qui probablement continuera à nous être servi jusqu'au retour, assez éloigné, de Mlle Marimon.

Espérons que M. Letellier, en nous ramenant une cantatrice qui ait les sympathies du public, nous ramènera aussi un opéra comique nouveau pour alterner avec l'*Africaine*. A défaut d'une œuvre inédite, nous nous contenterions de *la Flûte enchantée*, montée respectablement. Ce chef-d'œuvre nous a été annoncé au commencement de la saison. Pourquoi hésite-t-on à nous l'offrir.

L'affiche annonce la prochaine reprise du *Cheval de Bronze*, toujours avec Mlle Marimon. Mardi il y a eu relâche, et mercredi les *Huguenots* ont reparu sur la scène. De la troupe italienne de Paris, plus un mot. Nous nous trompons; l'*Indépendance* annonce que les représentations de la compagnie sont ajournées par indisposition. — Qu'on se le dise.

∴ Vendredi s'est fait entendre, au Théâtre-Molière, un tout jeune virtuose, Jean Etienne, élève de M. Wéry.

A défaut d'un mécanisme parfait, le petit Jean Etienne a fait preuve d'un très bon sentiment musical, qui permet de concevoir les plus brillantes espérances pour son avenir.

Concerts populaires. — L'attrait principal du sixième concert populaire sous la direction de M. Samuel était la symphonie d'Abert, intitulée *Colombus*. Cette scène maritime a produit une grande impression sur le public nombreux qui se pressait dans la vaste salle du Cirque. Nous allons esquisser en peu de mots l'ensemble de cette œuvre remarquable, qui appartient au genre dit *Programm-Musik*.

Une allure vive, une orchestration pétillante, une forme très perfectionnée caractérisent la symphonie *Columbus*.

Le premier allégro débute par un motif très sémillant sur des tenues de basses, d'altos et de premiers violons : le motif est exposé par les seconds violons, doublés à l'octave basse par la clarinette, et produit un effet d'instrumentation et de rhythme très piquant. Le développement en est bien conçu et largement exprimé.

Le scherzo a un caractère de bonhomie charmante : l'humour s'y révèle dans chaque phrase ; il y a surtout une entrée décidée de violoncelles doublés de bassons et de clarinettes sur la quarte et sixte de *mi* bémol, d'un effet irrésistible. Le motif suivant des violoncelles et des bassons est charmant et contraste heureusement avec les rhythmes saccadés qui le précèdent et le suivent.

L'adagio est la partie la plus remarquable de l'œuvre, tant sous le rapport de la conception que sous celui de la réalisation.

De sourdes notes de basses, sur lesquelles se dessine un motif de cor et de basson qui se répète plus tard en accompagnant la mélodie de la prière, introduisent bien l'esprit dans le caractère de la scène du *Soir en Mer*, que l'auteur a voulu rendre. Le motif de prière par les instruments à cordes (*con sordini*) produit une douce impression.

Plus tard, la sonorité s'assombrit, les basses et violoncelles font une entrée (*senza sordini*) qui est saisissante : ce motif se développe très bien et est suivi d'un trait dialogué entre les premiers et seconds violons, sur lequel se détache un rhythme très original de timballe, qui produit un effet surprenant.

Le motif de la prière revient ici, chanté par les violoncelles et les altos, qu'accompagnent de charmantes broderies de pizzicatos des violons et d'instruments en bois. Il y a, vers la fin de l'adagio, un remarquable effet harmonique de seconde se produisant par mouvement semblable ascendant, d'abord, par le hautbois et la clarinette, ensuite par deux cors.

Pour terminer, l'auteur groupe des fragments des différents motifs qui composent l'adagio et la timbale, et les contrebasses pizzicato rappellent une dernière fois le rhythme si original dont j'ai déjà parlé.

L'allegro final est très remarquable d'effet et de conception.

Le motif principal se développe admirablement et se grandit dans une fugue magistrale.

L'orage est très puissant et le trait des instruments à cordes qui amène la péroraison est d'un effet grandiose.

En résumé, l'œuvre d'Abert est une des plus remarquables qui se soient produites dans ces toutes dernières années, et nous félicitons M. Samuel de nous l'avoir fait connaître.

Il est inutile, pensons-nous, d'ajouter que l'exécution en a été parfaite, et que le public enthousiasmé a rappelé le chef pour lui exprimer toute sa satisfaction.

L'ouverture de M. Gustave Huberti, lauréat du grand concours de composition musicale, est une charmante œuvre, très délicate d'inspirations et de forme. Le public lui a fait bon accueil, et c'était justice : M. Huberti partira bientôt pour l'Allemagne; il nous reviendra fort et robuste, et nous ne doutons pas qu'il ne fasse bientôt partie de la pléiade des jeunes maîtres belges. Ajoutons, pour finir, que l'exécution

de cette ouverture, ainsi que celle des autres morceaux du programme, ont été parfaites. PIERRE BENOIT.

.*. Jeudi dernier, M. Montigny, ancien élève de Dupont, a donné un concert par invitation au Cercle artistique et littéraire. C'est un planiste fort élégant auquel nous souhaiterions un peu plus de force, d'entrain et de précision; il a dit avec beaucoup de finesse de style la *Sérénade* de Mendelssohn, et la sonate en *ut* dièze mineur, de Beethoven.

M. Jokisch, un des bons élèves de M. Léonard, a fait entendre une charmante fantaisie de son professeur, sur des motifs de Donizetti; nous avons déjà entendu ce jeune artiste dans de meilleures conditions; il semblait tout désorienté devant le public du Cercle.

Une surprise bien agréable a été ménagée à l'auditoire en la personne d'une toute jeune artiste, Mlle Meyerheim, dont le nom apparaissait pour la première fois sur un programme.

Mlle Meyerheim possède une voix charmante d'une très grande étendue, du *si* bémol grave à l'*ut* suraigu, et elle parcourt cette distance sans heurt, sans que l'on sente les changements de régistres, ces écueils des chanteurs inexpérimentés.

Elle dit avec un goût très pur, et, à travers l'appréhension naturelle chez une jeune artiste qui affronte pour la première fois le public, elle laisse entrevoir une nature impressionnable et essentiellement passionnée. Mlle Meyerheim, avec une audace et une bravoure dont elle n'a eu qu'à se féliciter, avait choisi deux des airs les plus difficiles du répertoire: l'air d'Amina de la *Somnambule* et les variations de Rode; dans ces deux morceaux, elle a su exciter l'enthousiasme de son auditoire charmé, étonné, et qui ne s'attendait guère à pareille fête! La jeune *diva* chantait en italien, et cela rendait plus sensible un grasseyement assez désagréable et dont elle doit se débarrasser au plus vite. Au surplus, c'est affaire à son excellent maître, M. Chiaromonte; c'est à l'enseignement rationnel de ce maître que Mlle Meyerheim doit son précoce talent. M. Chiaromonte, imbu des plus pures et saines traditions de son beau pays, et à l'aide d'une longue expérience, a su s'assimiler les mille petits secrets de l'art si difficile qu'il enseigne. Il procède de cette admirable école de chant qui commence aux Porpora et dont les derniers représentants furent les Lablache, les Rubini, les Malibran. M. Chiaromonte a reçu, séance tenante, les félicitations de tous ceux qui venaient d'entendre son élève et qui lui tenaient compte du plaisir qu'elle leur avait procuré.

.*. Samedi, 10 mars, à 8 heures du soir, au Waux-Hall, M. Xavier Van Elewyck donnera une conférence sur MEYERBEER. Les membres de la *Société d'Émulation*, ainsi que les personnes invitées seront seuls admis à cette séance.

.*. Il y a quelques jours à peine que Mlles Adélaïde et Thérèse Cornélis, filles de l'éminent professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles, sont arrivées à Paris, et déjà leur réputation, établie depuis longtemps en Belgique et en Angleterre, a été consacrée par le public parisien.

A la dernière soirée intime d'Henri Herz, où ne sont admis que de rares privilégiés, tous les morceaux qu'elles ont chantés ont été couverts d'applaudissements. Un succès non moins grand les a accueillies chez Marmontel, où un air de *Rinaldo* de Haëndel, que Mlle Adelaïde a dit avec une ampleur et une expression véritablement supérieures, a valu à l'artiste un vrai triomphe. Mlle Thérèse a reçu, après un air des *Noces de Figaro*, une ovation égale à celle qui venait d'être faite à sa sœur.

Il serait difficile d'interpréter Mozart avec plus de grâce et un sentiment plus vrai de la pensée du maître.

C'est principalement dans les duos que le talent des deux jeunes artistes ressort d'une façon brillante et originale. Leurs voix se confondent si intimement, qu'elles paraissent n'en former qu'une seule. Il faut entendre les sœurs Cornélis chanter les beaux duos de *Semiramide* et de *Freyschutz* pour comprendre de combien peuvent augmenter la puissance et l'expression de la musique, l'habitude de chanter ensemble et une diction identique des études chez les interprètes.

Chez De Beer, neveu de l'immortel auteur des *Huguenots*, on a également applaudi les deux artistes.

.*. Berthelier, des Bouffes-Parisiens, est engagé pour un mois au théâtre des Galeries-Saint-Hubert.

.*. Une dépêche télégraphique de Saint-Pétersbourg annonce le premier grand succès de Servais, père et fils, en pleine terre de Russie.

Jeudi, le grand théâtre de Saint-Pétersbourg était comble; plus de quatre mille personnes (entrée moyenne 4 roubles, 16 francs) ont acclamé les deux violoncellistes.

Un deuxième concert est affiché, et tout porte à croire que Servais n'en restera pas là. Servais fils a été comblé de cadeaux, parmi lesquels une magnifique montre avec chaîne; cela promet.

.*. L'Opéra allemand de Rotterdam a mis à l'étude un nouvel opéra romantique en 3 actes, intitulé *Aleida von Holland*; le poëme est de E. Pasqué et la musique de W. F. Thooft, compositeur hollandais, qui a fait ses études au Conservatoire de Leipzig sous la direction de Mendelssohn.

.*. M. Berlyn, chef-d'orchestre à Amsterdam, vient d'achever la partition d'un opéra en un acte intitulé *Proserpine*; il en a déjà fait exécuter avec succès plusieurs fragments.

.*. Le journal *Il Trovatore*, de Milan, constate le grand succès que vient d'obtenir l'*Africaine* au théâtre de la Scala (27 février); il en analyse longuement la partition dans son n° du 3 mars.

.*. On nous écrit de Copenhague: Une Compagnie italienne, sous la direction de M. Lorini, fait des affaires brillantes à Copenhague, nonobstant que l'une des prime-donne, Mlle Sonieri, n'ait pas réussi.

Les principaux artistes de la troupe sont: Mlle Morenzi, une Américaine. Elle brille par une voix de contr'alto splendide, son chant correct, sa grande beauté et un jeu admirable. M. Andreffi, un ténor à la voix prodigieuse; il est artiste dans toute l'acception du mot, et il a su gagner la faveur du public, à tel point que dans chaque opéra il doit répéter plusieurs numéros.

Dans le courant de mars commenceront les représentations d'une société sous la dénomination des *Bouffes Parisiens*. Le directeur de l'entreprise, un baron Schlechta, a engagé un grand nombre de jolies femmes comme aussi quelques talents hors ligne.

Le violoniste Lotto, après s'être fait entendre aux concerts de M. Gade, vient de donner un concert à ses frais, qui n'a pas attiré du monde. On accorde beaucoup de talent au jeune violoniste, mais on trouve qu'il manque d'âme.

.*. On connaît les vers de M. Van Hasselt et les efforts qu'il a faits pour rendre la langue française *musicale* au même titre que l'allemand ou l'italien. M. J.-B. Rongé, de Liége, s'occupe depuis longtemps de la même question et a déjà publié à ce propos un petit traité théorique où il y avait des vues fort neuves et très ingénieuses en même temps qu'une juste critique de la prosodie française actuelle. Aujourd'hui il joint la pratique à la théorie, et il vient de faire paraître un recueil de 21 mélodies rhythmiques dont on dit le plus grand bien.

Ces mélodies dans un genre tout nouveau, où l'auteur a toujours pris soin de faire coïncider le temps fort de la musique avec la syllabe accentuée du mot, et dans lesquelles il a employé plusieurs rhythmes complétement inusités

attireront certainement la très sérieuse attention des connaisseurs.

Toute chose réellement nouvelle mérite qu'on la signale; c'est ce que nous faisons aujourd'hui.

⁂ Il n'est question à Padoue, à Bologne et à Bergame que d'un nouveau ténor qui vient de se révéler de la façon du monde la plus inattendue. Pietro Viturini appartient à une excellente famille de Padoue. Tout le monde savait qu'il aimait la musique, mais on ignorait qu'il cultivât l'art du chant. Il était allé passer les fêtes du carnaval à Bologne Or, le soir du mardi-gras, on devait jouer au théâtre la *Simone Boccanecra*, de Verdi, lorsque le ténor de la troupe se trouva subitement indisposé. Viturini se présenta pour le remplacer, fut agréé, et obtint un tel succès que bientôt sa renommée grandit comme si on eût mis le feu à une traînée de poudre. Il est aujourd'hui à la *Pergola*, de Florence, et s'est engagé pour la saison prochaine au théâtre *San-Carlo*, de Naples. Il unit, dit-on, la puissance de Tamberlick à la pureté de Fraschini.

ANVERS. — A la soirée donnée, le 3 mars, par M. Pierre Benoit, la salle de concert du Cercle offrait un coup-d'œil magnifique; l'élite de la société anversoise s'y était donné rendez-vous, l'orchestre était au grand complet, et les dames de la ville qui avaient bien voulu prêter leur concours à cette solennité musicale contribuaient à lui donner cet éclat qui a valu à nos fêtes artistiques une si grande et si juste réputation.

Deux solistes se sont produits dans ce concert, Mlle Sophie Dumon, pianiste d'un beau talent, et M. Jean Dumon, l'éminent flûtiste de Bruxelles.

Mlle Sophie Dumon a exécuté le concerto de Pierre Benoit; pour exécuter la musique de Benoit, il ne suffit pas seulement d'être instrumentiste d'un immense talent, il faut outre cela être parfait musicien. Mlle Dumon a prouvé qu'elle possède cette qualité au plus haut degré. Le concerto de Benoit a été exécuté par cette virtuose avec un sentiment exquis; quant au mécanisme, il était irréprochable.

Pierre Benoit n'écrit pas pour telle ou telle force; il donne cours à son inspiration, quitte à ne jamais trouver d'artistes capables d'interpréter ses œuvres. L'artiste qui ose entreprendre l'exécution d'une de ces œuvres doit être sûr de son savoir et ne doit redouter ni les difficultés qui y fourmillent ni la difficulté de se faire comprendre par son auditoire. Mlle Dumon a réussi en tous points; elle s'est montrée virtuose de mérite et musicienne accomplie.

M. Jean Dumon est un de ces artistes dont les succès sont assurés; c'est un flûtiste de la bonne école, au style élevé et grandiose, qui dédaigne ce qu'on appelle vulgairement la ficelle; il ne joue pas de ses compositions, il n'exécute que des œuvres de maîtres, c'est un instrumentiste classique et sérieux : il a un son rond et sonore, d'une pureté rare sur son instrument. Parler des difficultés qu'il fait, serait amoindrir son talent : rien ne lui est difficile, et nous ne voulons pour preuve que le concerto symphonique de Pierre Benoit qu'il a exécuté. Le concerto se divise en trois parties, la première est une succession continue de cadences mesurées. Benoit a pris à tâche d'introduire dans cette partie tout ce qu'on est capable de faire sur cet instrument.

La 2e partie, l'andante, c'est le chant large et majestueux avec ses sons graves et pénétrants; dans cette partie, nous avons remarqué un écho fait par M. Dumon dans le registre inférieur de la flûte d'une manière surprenante.

La 3e partie, c'est un scherzo d'une grande beauté et d'une richesse harmonique inouïe.

Ce concerto est un chef-d'œvre et comme conception et comme travail, mais le succès qu'il a obtenu revient en grande partie à l'éminent instrumentiste.

L'exécution du *Noël* a laissé à désirer tant sous le rapport de la justesse que sous celui de l'ensemble; c'était d'autant plus regrettable que la première partie de la quadrilogie contient des idées très élevées et des combinaisons très heureuses.

Par contre, l'*Ave Maria* et les fragments du *Requiem* ont marché avec beaucoup d'unité et d'ensemble.

Nous voudrions entendre en entier le *Requiem* qui, à en juger par les fragments, nous paraît être une œuvre capitale.

Dans cette œuvre comme dans toutes celles que Benoit a créées, c'est l'orchestre qui joue le rôle principal; cependant les dispositions des voix sont heureuses et les effets produits par ces deux éléments sont souvent grandioses et toujours en harmonie parfaite avec le texte.

M. Benoit, nous l'avons dit, poursuit une idée, veut créer une école. Y parviendra-t-il? Nous l'espérons mais nous n'osons pas l'affirmer; il a d'abord contre lui les mélodistes, dont la musique est toujours mieux goûtée du public que la musique imitative, ensuite, il lui faut pour produire ses œuvres des centaines d'exécutants, chose qui ne se trouve pas facilement. A ce sujet, nous devons des remercîments à M. Henri Possoz pour le zèle et le talent qu'il a déployés dans la formation de la masse chorale et dans les études des chœurs.

Le concert de Benoit a réussi au delà de toute attente; espérons maintenant que les sociétés musicales du pays tiendront à honneur de faciliter l'exécution des œuvres importantes des compositeurs belges. DUPRÉ.

⁂ On lit dans l'*Exposé de la situation administrative de la province d'Anvers*, pour l'année 1865, que différents cours ont été suivis, à l'école de musique, par cent vingt-huit élèves. « L'école, y est-il dit, a rendu de grands services, en formant de bons symphonistes pour nos orchestres. Nous avons tout espoir d'augmenter l'importance de cet établissement, lorsque la réorganisation projetée aura lieu et que les améliorations à introduire auront le temps de porter leurs fruits. »

Nous nous rallions complétement aux vœux exprimés par le conseil provincial d'Anvers, tout en pensant que le moment est venu enfin d'effectuer les améliorations désirées.

⁂ Un opéra semi-fantastiques, *la Fileuse*, musique de M. Pénavaire, sera représenté à Anvers avant la fin de la campagne.

LIÉGE. — (Correspondance du *Bulletin du dimanche*.) — Nous ne manquons pas de divertissements dramatiques ou lyriques cet hiver. Toute proportion gardée, je ne crois pas qu'il y ait une ville aussi bien dotée que Liége sous ce rapport. Un théâtre, quatre cafés-concerts donnant des représentations chaque soir, des concerts à peu près tous les samedis à la *Société d'Emulation*, en voilà assez, en voilà trop pour satisfaire le goût de la population. Il n'est pas jusqu'à la *Société Franklin* qui, chaque dimanche, joint aux conférences littéraires ou scientifiques une partie musicale. Si nous ne sommes pas saturés de musique, c'est que nous avons un tempérament bien robuste.

Au Théâtre Royal, on réalise de splendides recettes au moyen de *l'Africaine*. Quatorze ou quinze représentations successives n'ont pas suffi. La foule continue à se presser aux portes de notre salle de spectacle, lorsqu'est annoncée l'œuvre posthume de Meyerbeer. Ce n'est pas cependant que la pièce soit bien montée comme mise en scène, mais l'exécution lyrique est très satisfaisante. Il n'en est malheureusement pas de même quant aux autres opéras que l'on joue depuis deux mois. Il semble qu'on ait tout sacrifié à *l'Africaine*. Plusieurs reprises, telles que les *Noces de Figaro*, le *Pré aux clercs*, *la Sirène*, etc., ont fait un fiasco à peu près complet. Il me paraît, que dans son propre intérêt aussi bien que dans celui du public, la direction devrait consacrer un

peu plus de soins à l'exécution du répertoire de l'opéra-comique.

Puisque je parle d'art lyrique, permettez-moi de vous dire un mot des beaux concerts qu'organise chaque année M. Et. Soubre, directeur du Conservatoire. M. Soubre a pris sa mission au sérieux; il s'y dévoue avec une louable ardeur. Il initie ses élèves et en même temps la population à la bonne musique; de cette façon, il épure le goût et influe en réalité sur le niveau de l'art. C'est ce que, il faut bien le dire, son prédécesseur n'avait pas fait ou n'avait pas réussi à faire. Et pourtant, il se trouve des gens pour considérer l'ex-directeur comme une victime de l'ingratitude belge, sacrifiée à l'esprit de clocher!

Pour terminer sur ce chapitre, je ne puis négliger de vous annoncer la mise en pratique d'une idée aussi heureuse qu'originale : un concert des mieux composés — non pas un assemblage de chansonnettes et de ponts-neufs, mais une véritable *solennité musicale* — aura lieu le 18 mars, dans la vaste salle Grétry; le prix d'entrée est de dix centimes! Voilà ce qu'on pourra appeler une fête donnée au peuple. C'est l'*Association des Etudiants* et l'actif directeur de la section de chœurs, M. Terry, qui fournissent les éléments de ce concert.

FRANCE.

PARIS.— *Correspondance particulière.* — La *Juive* a été reprise vendredi à l'Opéra, pour la continuation des débuts de Mlle Mauduit. Salle comble, beau monde et religieuse attention; il était facile de voir que le public était heureux que le chef-d'œuvre d'Halévy reparût au répertoire. Bien que de son vivant le grand compositeur n'ait jamais cherché à se faire de la réclame, et bien que sa famille ait hérité de cette noble simplicité, bien que les opéras de ce maître n'aient jamais été *chauffés* selon l'usage trop répandu, sa gloire n'en est pas moins grande, sa popularité moins universelle; je le dis à la louange des amateurs de belle, de vraie musique dramatique. J'ai vu vendredi soir à l'Opéra des personnes qui n'usent guère les fauteuils de ce théâtre et qui étaient venues là pour entendre cette sublime partition. L'exécution n'a malheureusement pas été à la hauteur de l'œuvre. Mlle Mauduit a de l'avenir, sa voix est belle; elle a du sentiment, de la force, et quelques scènes ont été remarquablement dites par elle; c'était bien pour un début, mais Rachel est un rôle écrasant qui demande, pour une complète exécution, toutes les ressources d'un talent parvenu à la maturité. Villaret chante avec âme et méthode Éléazar, il a une voix charmante, mais il lui faudrait un peu plus d'énergie. Brogni convient moins à Belval qu'à Obin. Warot n'était pas en voix ce soir là, enfin Mlle Hamakers n'est pas une fort brillante Eudoxie. D'un autre côté, les costumes et les décors sont devenus tellement hideux, si honteusement sales, que les yeux en sont blessés; je ne comprends pas que le premier théâtre de France ose montrer de telles guenilles. Tout cela ne formait pas un ensemble des plus merveilleux; mais enfin c'était la *Juive!* On écoutait avec recueillement et l'on applaudissait. — Vous avez publié les détails relatifs au *Don Carlos*, qui s'élucubre en ce moment, je n'ai donc rien à en dire; tant mieux! j'aime autant, sur ce sujet, ne pas faire chorus avec toute la petite réclame parisienne. On tait le nom du ténor qui créera le principal rôle, et quelques donneurs de nouvelles parlent de Fraschini. J'ose croire que le grand chanteur ne sera pas assez simple pour aller se risquer à l'Opéra, tandis qu'à Ventadour il est roi. L'Opéra le dévorerait, comme il est en train de dévorer le trop imprudent Naudin.

Deux petits événements aux Italiens. La rentrée de Graziani dans *Rigoletto* d'abord. Comme chanteur, je n'ai jamais été fou de Graziani. Il nous revient aujourd'hui avec une voix qui n'a plus toute sa splendeur d'autrefois, et il n'a pas grandi en talent. Tout en lui reconnaissant son mérite, je déclare lui préférer Delle Sedie, grand chanteur et grand comédien. — Second petit événement : une reprise très peu éclatante de *Don Giovanni*. Certes l'interprétation italienne du chef-d'œuvre de Mozart ne fera aucun tort à l'Opéra ni au Lyrique. *Don Giovanni* a été joliment massacré jeudi chez M. Bagier; Mme Vestri, par indisposition de Mme Calderon, a essayé de chanter Elvira; Mme de Lagrange a pitoyablement chanté dona Anna. Le rôle d'Ottavio paraissait ne pas plaire à Nicolini, qui le chantait d'un air ennuyé; le Mazetto était insuffisant.—Delle Sedie, malgré tout son talent et la façon supérieure dont il chante et joue le rôle, ne peut faire que Don Giovanni soit dans ses cordes et ses allures. Zucchini est un amusant Leporello à qui trop peu de voix reste. Bref, l'ensemble n'avait rien d'imposant, et sans Adelina Patti, qui a chanté divinement les deux airs de Zerlina, la soirée eût été funèbre. — Mme Penco va de mieux en mieux; à bientôt sa rentrée dans *Otello*. On veut reprendre aussi *Martha* avec Fraschini, Graziani, Patti et Grossi, une belle interprétation. A *Don Desiderio* on travaille ainsi qu'à l'ouvrage de M. de Massa. Si avec ces deux opéras M. Bagier ne fait pas fortune, il faut convenir qu'il aura bien peu de chance!...

Le Théâtre-Lyrique a fait débuter son nouveau ténor, M. Duwast, dans *Faust*. Ce ténor, que deux directeurs se sont disputés devant le tribunal de commerce, n'a pas émerveillé le public. *Don Juan* est travaillé avec acharnement. C'est Barré, le baryton que vous connaissez, qui chantera Don Juan; Troy prend Leporello, et Bataille a résilié, ce qui est bien regrettable. Les *Joyeuses Commères de Windsor* sont distribuées à Ismaël, Duwast, Wartel, Gabriel, Gerpré, Guyot, Caillaut, Pèraut, Troy jeune, Mmes Saint-Urbain, Dubois et Daram. L'ouvrage de Nicolaï alternera avec *Don Juan*. On parle encore de deux ou trois nouveautés, mais si ces deux spectacles réussissent, *Armide* sera tout ce qu'on pourra donner encore cette année.

Les nouvelles du jour parlent d'une rentrée de Mme Faure-Lefebvre à l'Opéra-Comique, et d'une nouveauté d'Ambroise Thomas, où l'aimable cantatrice créerait un rôle important. La *Colombe*, de Gounod, dont je vous ai parlé, est bien à l'étude. Mais ces deux actes ne sont qu'une entrée en affaires : il est certain que Gounod travaille ou va travailler à un grand ouvrage qui sera donné l'hiver prochain à l'Opéra-Comique. — Une indisposition de Mme Ugalde a empêché jusqu'à présent la première représentation des *Chanteurs ambulants* à la Porte Saint-Martin. Les Bouffes font toujours de bonnes affaires avec *Orphée*. Les Fantaisies-Parisiennes mettent à l'étude les *Oreilles du Roi Midas*, opérette à spectacle qui devait être donnée pour l'ouverture, et à laquelle la direction préféra ensuite le *Campanello*, de Donizetti, représenté cinquante et quelques fois en deux mois. A l'étude aussi les *Folies amoureuses* et la *Petite Fadette*.

On fait grand bruit de la première exécution d'une messe de l'abbé Liszt, qui sera entendue le 15 mars à St.-Eustache. Si j'y puis trouver une petite place, je vous en parlerai.

JULES RUELLE.

.˙. Le conflit qui existe entre la direction et l'orchestre de l'Opéra, dont on annonce de temps à autre l'heureuse fin, est plus profond qu'on ne le pense, et la direction semble décidée à ne pas céder plus qu'elle n'a fait jusqu'à ce jour. Sa volonté, sous ce rapport, résulte d'une décision qu'elle vient de prendre et qui n'est qu'un biais pour arriver sans encombres à renouveler l'orchestre actuel. Sous prétexte d'augmenter les instruments à cordes pour les représentations de *Don Juan*, un concours est ouvert pour violons, altos, contre-basses et violoncelles, et les artistes reçus

pourront, s'ils le désirent, être admis comme surnuméraires à l'orchestre de l'Opéra. On assure que tous les artistes du théâtre de Nantes, qui vient de fermer ses portes, se présenteront au concours.

.·. La Société de Ste-Cécile de Bordeaux met au concours une symphonie à grand orchestre divisée en quatre parties. Le prix à décerner est une médaille en or de 300 fr. Le manuscrit de l'œuvre couronnée, que la Société s'engage à faire exécuter dans les meilleures conditions possibles, restera dans les archives de la Société. L'auteur pourra, s'il le désire, en faire prendre copie à ses frais. Le concours sera clos le 30 septembre 1866.

Les partitions devront être adressées *franco* à M. Paul Gautier, secrétaire général de la Société Sainte-Cécile, rue Blanc-Dutrouilh, 18, et porter une devise, qui sera reproduite, avec le nom de l'auteur, dans un pli cacheté.

.·. Un livre nouveau, de M. Charles Beauquier, la *Philosophie de la musique*, (en vente chez SCHOTT, à Bruxelles), inspire au *Ménestrel* les réflexions suivantes complétement identiques à celles que nous eussions nous-mêmes formulées :

« Le livre de M. Beauquier est de ceux qui font honneur à leur auteur. J'aime à voir, par ces temps d'indifférence, qui s'érige en dogme, de cynisme qui se pavane, les études consciencieuses et convaincues. Il est bon que chacun proteste à sa manière contre l'abaissement des goûts du public et cette frénésie qui entraîne du côté des œuvres brutalement sensuelles. Méditer sur la philosophie de la musique, écrire un volume sur ce sujet, pendant que la *Déesse du bœuf-gras* trône sur son char et distribue au public affolé qui l'entoure son gros rire et ses rimes épileptiques, c'est d'un cœur généreux et d'un esprit vaillant. Le succès, la fortune, la renommée ne sont évidemment pas, à l'heure présente, pour les amants sérieux de l'art, pour les convictions désintéressées. »

Enregistrons les regrets que fait éprouver à l'*Écho de Marseille* la disparition de l'orgue de Barbarie. Notre confrère a le courage de son opinion, et voici ses raisons :

« L'orgue de Barbarie prête une gaîté et une mélancolie à la rue, qu'on ne saurait méconnaître. La musique en plein vent peut ne pas toujours être juste ; mais elle a le don, selon moi, d'adoucir les mœurs, de rendre les caractères meilleurs et de tourner l'âme vers un monde de pensées poétiques et fraternelles. A mon avis, d'ailleurs, c'est depuis la disparition de l'orgue de Barbarie, du chanteur de séguidilles, de la clarinette, du harpiste, du guitariste, du joueur de vielle que la rue est si souvent marquée par des disputes féroces, des rixes déplorables et des causeries grossières. »

Peut-être cette thèse peut-elle se plaider, mais à condition que l'*Écho de Marseille* n'ait point voulu parler des orgues qui ont la barbarie de répéter constamment la *Femme à barbe* ou *Rien n'est sacré....* pour les orgues de Barbarie ! *(Gazette artistique.)*

.·. Les demoiselles Cornelis se feront entendre en public, le 11 de ce mois, au concert de M. Broustet, à la salle Pleyel.

.·. Un excellent professeur, M. Vaslin, vient d'achever un ouvrage dont la publication intéressera tous les instrumentistes du quatuor, et les violoncellistes particulièrement. C'est un traité spécial de *l'Archet*.

.·. Encore un phénomène, et c'est le violon qui en sera responsable : Mlle Tayaut, âgée de dix ans, joue déjà de l'archet aussi habilement que son père, et ce n'est pas peu dire. On sait comment s'en tire l'Orphée des Bouffes-Parisiens. C'est dans les salons de M. et Mme Deforge, au ministère de la guerre, que s'est produite cette nouvelle merveille dans une grande fantaisie d'Alard sur *la Muette*. Offerte comme intermède aux spectateurs, entre deux pièces de salon, la petite Tayaut a fait *furore*.

.·. La mode se mêle à tout : elle a trouvé moyen de se faufiler jusque dans les concerts. Pour le moment, nous avons jusqu'à trois curiosités musicales, que les amateurs s'arrachent. C'est d'abord deux joueurs de mandoline qui font *florès* dans les salons du grand monde, en grattant les cordes de leur instrument avec un cure dents. L'un est en costume pimpant et voyant ; on dirait un brigand calabrais d'opéra-comique ; l'autre, plus digne et plus grave, ne quitte pas l'habit noir. Tous deux portent des noms italiens, mais on assure que l'habit noir est un Belge, qui dirigeait, aux environs de 1848, une des principales filatures du faubourg de Laeken, lez Bruxelles. On les paie cinq cents francs la séance, comme Mlle Thérésa à l'Alcazar.

La seconde de ces curiosités, un peu plus ancienne, est un jeune homme, presque un enfant, qui joue des mélodies bizarres sur un instrument plus bizarre encore, fait de bois et de paille. C'est une espèce de clavier formé par quelques bûches de sapin sur lesquelles on étale une natte. Le jeune Bonnay a déjà été entendu au petit théâtre des Fantaisies parisiennes, et dans plusieurs soirées, notamment chez Rossini, où il a obtenu un grand succès. Son instrument est d'origine chinoise ; on avait déjà essayé jadis de l'introduire dans nos orchestres, en lui donnant le nom de xilocordéon, un mot tiré du grec (toujours) : cela n'avait pas beaucoup réussi. Bonnay a été plus heureux, mais l'instrument ne sera jamais qu'un joujou, et ses concerts un tour de force.

La troisième curiosité, c'est la jeune fille ténor, Mlle Mela, qui vient d'arriver d'Italie. Ce gosier féminin aux notes masculines, cette voix d'homme dans un corps de femme, il paraît que c'est surprenant, renversant, intéressant et palpitant au suprême degré. On ne s'en serait pas douté, car on a déjà entendu bien des dames à la voix de rogomme qui ne semblaient pas attacher tant de prix à l'organe dont les avait douées la nature. Pourtant il est clair que, si une femme-ténor est un objet aussi précieux qu'on veut nous le faire entendre, une femme-baryton sera quelque chose de beaucoup plus complet encore, et qu'une femme basse-taille surtout devra être payée plus cher que Mlle Patti elle-même. En ce cas, que l'administration de l'Opéra se rende à la Halle : elle y trouvera des viragos qui feront parfaitement son affaire. Après quoi, il ne restera plus qu'à chercher des hommes-sopranos.

.·. On s'est trop pressé d'annoncer l'engagement de Mlle Patti pour Saint-Pétersbourg. Cette grande détermination n'est pas encore prise. Une nouvelle plus exacte, paraît-il, c'est le divorce de MM. Tamberlick et Graziani avec la Russie. Ces deux chanteurs reviendraient en France, sous notre ciel plus clément, pour l'hiver 1867-1868.

.·. L'abbé F. Liszt est bien décidément cette fois dans Paris, et c'est le 15 mars, à Saint Eustache, que sera solennellement exécutée sa messe à grand orchestre. L'édition allemande de cette œuvre considérable ne comprend pas moins de plusieurs volumes in-folio, que Rossini a feuilletés de la première à la dernière page. Et l'on dit que l'auteur de *Guillaume Tell* n'aime pas la musique.

.·. On assure que Hector Berlioz a consenti à se rendre à Vienne pour y diriger une série de grands concerts, et qu'à cette occasion un engagement proposé par l'*impresario* Ulmann a été signé par lui.

.·. Le projet de loi suivant a été présenté au Corps législatif pour être soumis à ses délibérations dans le cours de la session actuelle :

Art. 1er. — La durée des droits accordés par les lois existantes aux héritiers des auteurs, compositeurs ou artistes, est portée à trente ans, à partir, soit du décès de l'auteur, soit de l'extinction des droits de la veuve, en faveur de tous les héritiers, successeurs irréguliers, donataires ou légataires appelés conformément au Code Napoléon.

Toutefois, lorsque la succession est dévolue à l'Etat, le droit exclusif est éteint, sauf les cas où il aurait été cédé par l'auteur ou par ses représentants, sans pouvoir dépasser la durée de trente ans ci-dessus établie.

Art. 2. — Les héritiers, donataires ou légataires, dont les droits, résultant des lois antérieures, ne sont pas éteints au moment de la promulgation de la présente loi, jouiront des avantages qu'elle accorde.

Ils en jouiront après l'expiration des traités de cession en vigueur au même moment, et qui n'auraient pas réservé pour le cessionnaire le bénéfice de l'extension éventuelle du droit.

⁂ Voici le plan de campagne de Carlotta Patti pour 1866 et 1867 :

1° Elle se rendra d'abord à Londres, où un nouveau traité la lie pour quatre années avec M. Gye, directeur du Covent-Garden, à des conditions fabuleuses.

2° Après sa saison d'été de Londres, elle ira donner des concerts dans les villes du bord du Rhin.

3° De là elle partira pour Boulogne, Rouen et le Havre.

4° Du 28 août à la fin de septembre, elle retournera à Londres chanter dans les concerts Mellon.

5° En octobre et novembre, elle parcourra les provinces anglaises.

6° Dans les premiers jours de décembre, elle donnera trois concerts à Paris.

7° A la fin de ce même mois, elle fera une tournée dans les provinces du sud de la France.

8° Le mois de janvier 1867 la reverra en Italie.

9° A partir de février, elle se rendra à Trieste, Graz, Brunn, Vienne, Pesth, Varsovie, Pétersbourg et Moscou.

10° De Moscou elle retournera en Italie, où elle fera une halte; de là elle se remettra en route pour Londres, où elle restera toute la saison d'été à la disposition de M. Gye.

11° Enfin, en novembre 1867, la Carlotta Patti, après avoir fait une tournée dans les provinces anglaises, s'embarquera pour se rendre à New-York, la première ville qui a vu et fait les succès de la célèbre cantatrice, et où elle retrouvera les fêtes et les triomphes passés.

⁂ Un fanatique de Mozart, le même qui a déjà raconté, en 1857, la *Vie d'un artiste chrétien au dix-neuvième siècle*, M. l. Goschler, vient de publier une brochure remplie de nouveaux et très curieux documents sur Mozart.

C'est une lecture que nous recommandons à tous les artistes, à ceux-là surtout qui en sont encore à la lutte et qu'un instant de défaillance vient parfois arrêter.

A ceux dont on exploite les débuts, dont on marchande ignoblement le talent, laissons Mozart donner lui-même les chiffres dont on payait ses leçons et ses œuvres immortelles :

Douze leçons de piano, 6 ducats.

Son *Requiem* fut vendu 600 francs.

La partition de l'*Enlèvement au Sérail*, 600 francs.

Comme maître de chapelle de l'Empereur, sa pension était de 800 florins ! !.

⁂ Tous les ans, à peu près à pareille époque, on lit dans les journaux cette annonce dont la forme seule varie : « Vivier, le célèbre Vivier, cédant aux pressantes sollicitations de ses amis et admirateurs, et faisant violence à sa modestie bien connue, s'est décidé à donner un concert. On y entendra plusieurs compositions nouvelles de l'incomparable cornettiste. »

« As-tu fini, vieux farceur ! » répond Mlle Benolton. Et je me range à la réalité de ce pittoresque langage. Vivier abuse du cliché sacramentel des réclames. Pour un homme d'esprit, c'est d'une assez pâle originalité; car on dit que Vivier a furieusement d'esprit, et qu'il fait profession d'être très original. Je veux bien le croire, cette croyance-là ne surcharge pas ma conscience, mais on avouera que, si Vivier a de l'esprit, il y met le temps. Il disparaît pendant toute une saison, on n'entend plus parler de lui. Où est-il? que fait il, ce drôle de cor? Parbleu ! Il est en tête-à-tête avec son esprit, il lui fait faire l'exercice, des répétitions ; puis, tout à coup, Vivier reparaît, comme le bonhomme des pendules de Nuremberg. Crac ! c'est moi, Vivier. Attention, je vais parler. Ecoutez donc ! je fais rire le grand monde, je suis breveté pour cela. J'ai bien résisté, allez, avant de céder à l'importune admiration qui m'assiégeait dans ma solitude; mais enfin on se doit à ses amis.

Et sa farce jouée devant un public qui ne se lasse pas de mystifications les plus éventées, Vivier fait de nouveau : Coucou ! (*France chorale*.)

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Le succès de l'*Africaine*, à l'Opéra impérial, a été éclatant, immense, il a égalé la surexcitation qui précédait la première représentation (27 février), et ce n'est pas peu dire. Les billets se cotaient à la Bourse comme la rente autrichienne; plusieurs ont atteint des prix fabuleux. M. Salvi, le directeur, a fait royalement les choses. Jamais ouvrage n'a été monté avec plus de luxe et de goût.

Mlle Bettelheim (Sélika) a produit un effet supérieur aux espérances conçues par ses plus chauds partisans; elle a profondément médité son rôle, elle est grande tragédienne au 4e acte et très-poétique au 5e. Des bouquets et des couronnes sont tombés à ses pieds après le duo du 4e acte, et quatre rappels consécutifs, aussi bien après le 4e qu'après le 5e acte, n'ont été que la récompense bien méritée de ses études, de ses efforts constants à se tenir à la hauteur de la grande tâche qui lui était confiée.

Mlle de Murska (Inès), qui a déjà peine à supporter la couronne naturelle de son abondante chevelure d'or, a pu la charger encore de nombreuses couronnes de fleurs, car on ne les lui a pas plus épargnées que les bouquets.

Wachtel, un des meilleurs ténors de l'Allemagne, s'est acquitté du rôle de Vasco avec autant de talent que de conscience.

Beck (Nélusko) a été parfait. Impossible de réunir au plus haut degré les qualités de la voix, de la méthode et du jeu. Tous les morceaux indistinctement ont été applaudis avec frénésie : ce n'était pas le désir de les faire répéter qui manquait; mais à l'Opéra impérial de Vienne les *bis* sont rigoureusement interdits aux artistes.

L'orchestre, supérieurement dirigé par le vétéran Proch, est incontestablement le meilleur de l'Allemagne; il se compose d'ailleurs des premiers virtuoses de Vienne, et dans le nombre on distingue parfaitement l'admirable violon de M. Helmesberger, directeur du Conservatoire.

⁂ Le 4e concert de société nous a procuré le plaisir d'entendre les nouvelles *Suites* pour orchestre (N° 4) de Franz Lachner. L'auteur, qui dirigeait son œuvre, a été reçu avec un enthousiasme qui n'a fait qu'augmenter après chacun des numéros dont se composent ces *Suites*.

L'orchestre a joué en outre l'ouverture de *Sémiramis* de Catel, œuvre très remarquable de noblesse et de grandeur, puis une marche funèbre de Schubert, orchestrée par Liszt.

Les œuvres chorales, interprétées par la section des chœurs, étaient un psaume de Mendelssohn et deux chœurs de Schumann, et telle a été la perfection de cette exécution que le psaume en entier, ainsi que l'un des chœurs ont été bissés.

⁂ Le maître de chapelle Carlberg organise des concerts populaires à l'instar de Pasdeloup à Paris; ils auront lieu au Cirque spacieux que Renz possède ici. Le premier de ces concerts a dû se donner le 4 mars, et on y devait entendre l'ouverture d'*Obéron*, le *Chant de Nuit* pour les instruments à cordes de J. Vogt, le concerto pour violon de Beethoven,

la symphonie en *la* de Mendelssohn. L'orchestre est composé de 150 exécutants.

WURTZBOURG. — L'opéra de François Lachner, *Catarina Cornaro*, a été donné à notre théâtre avec un succès d'enthousiasme. La mise en scène a été splendide, l'exécution admirable.

LEIPZICK. — La Société *Euterpe* et l'*Académie de chant* se sont réunies pour donner, le 27 février, un grand concert à la Halle centrale; le nombre des exécutants s'élevait à 400, sous la direction de M. de Bernuth.

Le programme se composait de : le *Message du printemps*, pour solis, chœurs et orchestre, par Gade ; air de *la Flûte enchantée;* scènes finales du 3e acte d'*Armide*, de Gluck, et le *Stabat Mater*, de Rossini.

Les solis avaient pour interprètes, Mme Isabelle Santer, de l'Opéra de Berlin; M. Gunz, ténor du théâtre de Hanovre; M. Freny, de Dresde; Mlle Wilde et Mme Pögner, de Leipzick.

Tout a marché admirablement; les chœurs et l'orchestre ont été excellents.

.˙. M. et Mme Marchesi sont de toutes les fêtes, de tous les concerts qui se donnent ici; ils ont pris part à la séance du Conservatoire, le 21 février, et ont recueilli un très grand et légitime succès par l'interprétation du duo de la *Semiramide* et de celui de la *Serva padrona* de Pergolès.

M. Marchesi a chanté le *Roi des Aulnes* de Schubert, la *Tarentelle* de Rossini et l'air des *Noces de Figaro*.

Mme Marchesi a fait la gracieuseté à M. Mocheles de chanter quelques-uns de ses lieder.

.˙. Joseph Gungl, le compositeur de tant de jolies danses, donnera pendant la foire, à partir du 8 avril, et avec son merveilleux orchestre, une série de concerts; Bilse, l'auteur de la célèbre *Sturm-marsch-galop*, viendra vers la même époque, également avec un orchestre très exercé.

BERLIN. — Mlle Harrien Wippern a fait avec un grand éclat sa rentrée à l'Opéra dans le rôle de Zerline de *Don Juan ;* Donna Anna n'a pas été moins favorable à Mme Santer; il est vraiment à regretter que la direction laisse partir une artiste aussi distinguée.

A l'occasion de la 300e représentation de *la Flûte enchantée*, de Mozart, qui aura lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai, l'intendance des théâtres royaux renouvellera entièrement la mise en scène et disposera la distribution des rôles d'une manière plus convenable que jusqu'à présent.

.˙. Un violoniste de grand talent s'est fait entendre au concert des lundis, organisés par M. Blumner; c'est M. Grün, de Pesth. Son succès a été très grand et plusieurs engagements lui ont été offerts, pour le décider à se fixer à Berlin.

Parmi les concerts innombrables qui se donnent ici, nous mentionnerons, comme l'un des plus artistiques, celui de M. Steffens, violoncelliste très distingué.

M. Wasielewski, de Dresde, a participé le 22 février au concert de la cour.

Le second concert des amateurs de musique aura lieu le 10 mars, avec le concours de M. Tausig.

MUNICH. — Dans son premier concert, M. de Bulow a joué la grande sonate en *la* de Schubert, prélude et fugue en *fa* mineur de Handel, fantaisie et fugue en *la* mineur de Bach, nocturne et impromptu de Chopin, deux études de Liszt, une sonate de Beethoven, et la fantaisie de Liszt sur *Don Juan*

M. de Bulow est pianiste dans la plus belle acception du mot ; son interprétation est toujours noble, claire, exempte de toute affectation. Il s'identifie complétement avec l'idée et la couleur de la composition qu'il fait entendre, son jeu se plie au genre et aux exigences de l'œuvre.

Nous devons ajouter que M. de Bulow joue tout par cœur, et que jamais la moindre hésitation ne se fait remarquer dans son jeu.

.˙. L'oratorio de Liszt, *les Légendes de Sainte Elisabeth*, a été exécuté deux fois (24 février et le 1er mars) au Théâtre de la Cour, sous la direction de M. de Bulow. Ces deux auditions ont obtenu le plus grand succès.

.˙. On parle du prochain retour de Richard Wagner.

.˙. D'après les vœux du roi de Bavière, on prépare une représentation modèle du *Lohengrin*, pour laquelle seraient engagés Mlle Deinet, de Munich ; Mme Schnorr de Carolsfeld ; MM. Niemann, de Hanovre, et Beck, de Vienne; M. Bulow serait chargé de la direction.

.˙. Le compositeur Zenger, dont l'opéra : les *Foscari*, a été donné il y a quelques années avec assez de succès, vient d'en terminer un nouveau, sous le titre de *Gil-Blas;* il sera prochainement mis à l'étude par notre théâtre.

ANGLETERRE.

LONDRES. — L'Opéra anglais a cessé ses représentations; c'est samedi 17 février que les artistes ont été informés de la fermeture du théâtre. Le matin même les affiches annonçaient comme dernière nouveauté *Lalla-Rookh*, de F. David ; mais, à l'heure de l'ouverture, un avis, collé en travers des affiches, annonçait par des phrases déguisées que la direction avait suspendu ses payements.

On annonce dès à présent la formation d'une nouvelle entreprise, qui entrerait en activité à partir du mois d'avril, au théâtre Drury-Lane, sous la direction de Benedict. C'est le cas de dire : Le roi est mort, vive le roi !

En attendant, on donnerait à Drury-lane des représentations d'opéras comiques français. Mlle Nielson, du Théâtre-Lyrique de Paris, serait engagée déjà à cet effet.

.˙. La Société Philharmonique, dirigée par M. Sterndale Bennett, annonce son 1er concert de la saison, pour le 5 mars. On y exécutera *le Paradis* et *la Péri* de Schumann, avec Mmes Parepa, Henderson, E. Pitt et MM. Cummings, Whiffin et Thomas, pour interprètes.

.˙. La direction des Monday popular concerts organise trois concerts de samedi, dont le premier a eu lieu le 3 mars; Joachim, Halle, Benedict s'y sont fait entendre.

.˙. M. Balfe est parti pour Paris à l'effet de s'entendre avec le Théâtre-Lyrique à l'égard de son opéra *la Bohémienne*.

Le dernier opéra de cet auteur : *Talisman*, est entièrement achevé.

.˙. On nous communique les lignes suivantes sur *Tobie*, de Gounod, exécuté à St. James's Hall :

L'œuvre de M. Gounod, annoncée avec tant de bruit depuis bien des mois, n'a pas répondu à l'attente générale. Le livret de l'*Oratorio* est très faible et n'offre rien de saillant; voici de quoi il se compose :

Tobie et sa femme pleurent l'absence de leur fils.—Le fils revient et opère le miracle de la vue. — Tobie revoit la lumière.—Gloire au Seigneur!

La musique, non plus, n'offre rien de remarquable; l'auteur se traîne dans l'ornière ordinaire; tout s'y poursuit tranquillement, cela s'écoute agréablement, et, quoique les chœurs soient charmants, on arrive à la fin de l'œuvre sans avoir éprouvé la moindre sensation, si ce n'est pourtant le souvenir des reminiscences de *Faust* et de *Mireille*.

L'exécution, sous la direction de Bénédict, a été admirable; l'orchestre n'a rien laissé à désirer; le chœur, qui entourait l'orgue tenu par MM. Gray et Davison, a fonctionné avec un ensemble et un entrain au-dessus de tout éloge ; les solis étaient confiés à Mmes Rudersdorff, Lemmens-Sherrington, Whytock, à MM. Sims Reeves, Cummings et Patey.

Au total, l'*Oratorio* n'a reçu de la part du public qu'un

accueil fort tiède, qui même, vers la fin, s'est changé en froideur.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Notice sur la Société royale d'Harmonie d'Anvers, par P. Génard; Anvers, J.-H. Vander Wielen, 1865, in-8°, 144 pages.

En fait de recherches concernant l'histoire musicale, la monographie que M. Génard, le laborieux archiviste d'Anvers, vient de consacrer à la Société d'Harmonie de cette ville, a droit à une honorable mention.

M. Génard a puisé les éléments de son livre aux sources les plus sûres. Il a reproduit, avec toute l'exactitude désirable, les faits saillants de l'histoire de cette association.

On pourrait lui reprocher d'avoir décrit trop minutieusement certains faits d'une importance trop locale. Mais, comme il le dit fort bien, les annales d'un cercle artistique tel que l'Harmonie d'Anvers se composent en grande partie de détails, et ce n'est qu'en groupant ces détails qu'on peut apprécier les progrès accomplis, les difficultés que la direction a dû surmonter pour arriver à l'état florissant où nous la voyons aujourd'hui.

Outre les services qu'elle a rendus à l'art musical, la Société de l'Harmonie a exercé une influence incontestable sur les mœurs, en rapprochant les diverses classes de la population anversoise. Elle succéda en quelque sorte à la grande école musicale qui, pendant plus de cinq siècles, avait soutenu la réputation artistique de la cité, et qui tomba, à la fin du siècle dernier, à la suite de l'invasion française.

Quelques amateurs réunis, en 1814, dans un modeste local de la rue des Trèfles, en jetèrent les premières bases. Actuellement, elle est le centre du mouvement musical d'Anvers.

Elle dispose, en effet, de grandes ressources, et elle compte, dans son sein, les éléments les plus variés. Sa section de chant offre une brillante phalange d'exécutants. Son orchestre, composé de virtuoses d'élite, ne recule point devant l'exécution d'œuvres de premier ordre. Parfois même elle prend l'initiative pour la vulgarisation de la grande musique. Ainsi, la *Walpurgis Nacht* a été jouée à Anvers avant de l'être ici. Anvers tend une main à l'Allemagne, tandis que Bruxelles relève un peu de la France.

Les sommités artistiques de l'époque s'y sont fait applaudir. Je citerai notamment: MM. De Bériot, Vieuxtemps, Servais, Jaëll, Stockhausen, Mmes Stolz, Miolan, Trebelli, Schumann, Cabel et Saxe.

Puis elle a fourni à nos musiciens le moyen de se produire, en ouvrant des concours de composition. Son action sera plus efficace encore, quand l'école musicale d'Anvers aura reçu les développements qu'elle réclame depuis si longtemps. Il n'est plus permis, par exemple, à un jeune virtuose, d'ignorer les principes de l'harmonie et même du contre-point. Sous ce rapport, l'enseignement qui se donne à l'école musicale d'Anvers offre des lacunes qu'on ne pourrait tarder à combler. W.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A La Haye, le 27 février, M. François Dunkler, musicien du régiment des grenadiers, second fils du chef de musique de ce corps.

— A Salzbourg, le 11 février, M. Joseph Stummer, né à Prossnitz, en 1813, chef d'orchestre pensionné, professeur au Mozarteum.

— A Versailles, à l'âge de 20 ans, Mlle Félix, jeune dugazon, ancienne élève du Conservatoire de musique de Paris.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 15 Mars 1866. N° 11.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

L'AMAZONE,

Paroles de M. A Han, musique de M. L Bordese.

Avis. — Nous informons nos abonnés que les quittances d'abonnement leur seront présentées au premier jour.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 9 du 1er mars.)

Ses détracteurs, furieux de le voir ainsi favorisé, recommencèrent leurs menées avec un nouvel acharnement. Ils vomirent feu et flammes contre le jeune maëstro, et la bassesse des moyens dont ils se servaient pour le discréditer, démontre assez combien ils avaient conscience du mérite supérieur de l'artiste.

Janssens n'en poursuivit pas moins avec ardeur ses études musicales. Sa troisième messe en *la*, dédiée au ministre Gobbelschroy, fut terminée vers cette époque. C'est le chef-d'œuvre de notre compatriote. Elle fut exécutée avec éclat non-seulement à Anvers, mais dans une infinité d'autres villes du pays. Si les renseignements fournis par M. Génard sont exacts, elle fut jouée à Louvain par un orchestre de deux cents musiciens.

L'un triomphe suivit de près l'autre Janssens fut nommé directeur en chef de la Société d'Harmonie d'Anvers. Le *Journal d'Anvers* mentionne cette nomination à la date du 5 février 1825. On assure que, peu après, la dignité de président lui fut octroyée.

Grâce à Janssens, l'Harmonie d'Anvers remporta la palme à un concours solennel de Bruxelles. A cette occasion, il reçut, en gage de reconnaissance, un bâton de direction en argent, avec cette inscription gravée : « La Société d'Harmonie d'Anvers à M. Jean-François-Joseph Janssens, en témoignage de gratitude et d'affection, 1828. » Hommage flatteur, en vérité, digne de la première société musicale d'Anvers, digne de l'artiste qui en était l'objet!

« Les virtuoses de Gand et d'Anvers ont été placés par l'opinion d'une immense majorité fort au-dessus de leurs concurrents. Parmi les morceaux qu'a fait entendre la seconde de ces sociétés (celle d'Anvers), on a surtout remarqué un *Air varié*, composé de morceaux de la *Dame Blanche*, qui a été exécuté avec un ensemble et une habileté que l'on peut offrir pour modèle à l'orchestre du Grand-Théâtre, même depuis sa régénération. »

Tel est le jugement que porte le *Courrier des Pays-Bas* sur le talent déployé par la Société d'Harmonie d'Anvers. Plus loin, il ajoute : « Les suffrages de l'assemblée paraissaient se partager, quoiqu'un peu inégalement, entre ces deux sociétés rivales. »

Nous ne connaissons pas l'auteur du morceau composé sur des motifs de la *Dame Blanche*, mais on peut conjecturer qu'il est de Janssens, et, provisoirement, nous le joignons à la liste de ses œuvres. Serait-il de Bender, alors chef de musique de la Société d'Harmonie d'Anvers?

Janssens écrivit pour la Société d'Harmonie sa symphonie *le Lever du Soleil*, conçue dans le style descriptif dont l'auteur de l'*Hymne au Soleil* lui avait apparemment fourni le modèle, et un potpourri sur des chansons anversoises, qui fut exécuté en présence du Roi, et acquit une popularité qui dure encore.

Le 17 janvier 1829, Janssens fut nommé notaire à Berchem, près d'Anvers. Un an après éclata la révolution belge, pendant laquelle notre artiste partit pour l'étranger. A son retour, il fut nommé, dit-on, notaire à Anvers.

Entre-temps son activité ne se démentit pas. Les morceaux de musique se succédèrent rapidement.

A l'occasion de l'arrivée du Roi à Anvers, il mit en musique une ode, dont les paroles avaient été faites par M. Rogier, alors gouverneur de la province. Ce morceau, exécuté à la Société de la Philharmonie, le 28 juillet 1831, obtint, à ce qu'on assure, l'approbation sympathique du souverain. *(La suite prochainement.)*

100e représentation de l'Africaine à Paris.

C'est un fait accompli, n'en déplaise à certaines gens et malgré leurs prédictions contraires: la centième représentation de *l'Africaine*, qui avait été donnée pour la première fois le 28 avril 1865, a eu lieu le 9 mars 1866. En moins de dix mois, l'œuvre de Meyerbeer est parvenue à ce chiffre auquel tendent tous les grands succès, mais qu'aucun jusqu'ici n'avait atteint aussi vite; on n'a qu'à jeter les yeux sur le tableau des ouvrages joués à l'Opéra depuis 1787, et qui ont atteint leur centième représentation: ceux-ci au bout de huit ans, comme *la Vestale;* de treize ans, comme *Fernand Cortez;* ceux-là après deux ans, comme *la Muette, Robert le Diable* et *le Prophète;* de trois ans, comme *les Huguenots.* Il faut donc le répéter, parce que c'est de l'histoire la plus rigoureusement vraie. Depuis deux siècles environ que le Grand Opéra existe, jamais rien de pareil ne s'y était vu, jamais

victoire aussi éclatante n'y avait été remportée. En dix mois, cent représentation, et avec quelle affluence de spectateurs, avec quelle élévation de recettes, même pendant les soirées d'une saison tropicale! Les cent représentations ont produit une somme de 1,060,000 fr., c'est-à-dire 10,600 francs en moyenne; à la centième, la recette dépassait encore 11,000 francs. Mais ce n'est pas tout: pendant ces dix mois, quarante scènes étrangères du Nord et du Midi, de l'Europe et de l'Amérique, se hâtaient de représenter *l'Africaine;* et sur toutes, sans exception, elle obtenait un succès magnifique, elle se maintenait avec éclat. Les représentations se multipliaient : à Bruxelles, par exemple, le chef-d'œuvre était donné quarante fois de suite.

Quand Meyerbeer vivait, ses ennemis, ses envieux ne se faisaient pas faute d'attribuer à son influence personnelle le succès prodigieux qui s'attachait à chacun de ses opéras; mais aujourd'hui que le grand artiste n'est plus, et que le succès grandit dans une proportion incroyable; aujourd'hui que *l'Africaine* atteint en dix mois cette centième représentation à laquelle *Robert le Diable* n'arrivait qu'en deux ans et *les Huguenots* qu'en trois, sans parler de son splendide avénement sur tant de scènes différentes, il nous semble que l'inimitié, l'envie doivent éprouver quelque embarras et reconnaître l'impérieuse nécessité de changer de note, ne fût-ce que pour prouver qu'elles en ont plus d'une à leur disposition. *(Revue et Gazette musicale.)* PAUL SMITH.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Semaine nulle ou à peu près au Théâtre-Royal. Le grand coupable, cette fois, c'est la température, qui, subitement refroidie, nous ramène en foule les enrouements, les catarrhes et les grippes. Triste bulletin musical, n'est-ce pas?

Nous avons à annoncer un nouvel ajournement du *Cheval de Bronze.* Après? — Après on se demande ce qu'on nous donnera, d'ici à la fin du mois de mai. Il en est qui prétendent que nous n'aurons rien. D'autres veulent que nous aurons beaucoup. Entre ces deux extrêmes, il y a un moyen terme à prendre. Nous croyons qu'en l'adoptant on ne risque pas de se tromper énormément. Qui vivra verra.

⁂ M. le baron de Peellaert, auteur d'un grand nombre d'opéras qui ont eu jadis de la vogue à Bruxelles, est en train d'écrire un petit livre intitulé *: Cinquante ans de souvenirs artistiques.*

⁂ Mlle Marimon revient à Bruxelles, où elle chantera *la Reine Topaze, la Fanchonnette, le Pardon de Ploërmel* et *le Voyage en Chine.* Le théâtre de la Monnaie a renouvelé avec Mlle Marimon au prix de 650 francs la représentation. Jusqu'ici, la diva ne recevait que 500 francs par soirée.

⁂ Le quatuor du Cercle artistique donnera une nouvelle séance, jeudi 29 mars. Il interprétera une nouvelle œuvre de M. Fétis et un sextuor de Mozart.

⁂ Dimanche, 18 mars, concert du Conservatoire royal de musique, sous la direction de M. Fétis. On y exécutera : 1° Ouverture des *Deux journées*, de Cherubini. — 2° Air de la *Sonnambula*, de Bellini, chanté par Mlle A. Lambelé. — 3° Concerto (3e, en *ut* mineur) de Beethoven, exécuté par M. W. Kruger. — 4° Symphonie, en *sol* mineur, de Mozart. — 5° Pièces diverses, composées et exécutées par M. Kruger. — 6° Ouverture de *Léonore*, de Beethoven.

⁂ Quatrième et dernière soirée musicale donnée par M. Louis Brassin, le vendredi 16 mars 1866, à huit heures du soir, au Cercle artistique et littéraire.

PROGRAMME : 1° Sonate quasi una fantasia op. 27, nº 1; Andante; Allegro molto e vivace; Adagio con espressione; allegro vivace. — 2° Sonate op. 31, nº 2; Allegro; Adagio; Allegretto. — 3° Sonate, op. 106; Allegro; Scherzo; Assai vivace; Adagio sostenuto; Largo; Allegro risoluto (Fuga).

⁂ La Société chorale de Ste Cécile, de Louvain, a donné dimanche dernier à St-Josse-ten-Noode un concert de charité, dont le programme était exclusivement composé de noms louvanistes. Cette fête était donnée au bénéfice de la Salle d'asile des communes de St-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek.

On y a particulièrement applaudi Mlle Louisa Arens, professeur à l'Académie de Louvain, Mlle Hensmans, pianiste-amateur, et M. Berckmans, maître de chapelle à Louvain.

Mlle Arens, élève de M. Cornelis et lauréat du Conservatoire de Bruxelles, possède une belle voix de soprano, qu'elle manie avec autant d'art que de goût. Elle a été chaleureusement accueillie par le public dans l'air de *Casta Diva* de *Norma*, et dans celui de *Mireille* de Gounod. Le vœu a été exprimé, à plusieurs reprises, de la reentendre encore à Bruxelles.

A l'issue du concert, les dames patronesses de l'œuvre ont remis à la Société de Ste-Cécile, dont les chœurs ont fait le plus grand plaisir, une superbe médaille en vermeil, comme hommage de la reconnaissance du comité directeur de la salle d'asile du faubourg de Cologne.

⁂ ABERT. — La symphonie *Columbus*, qui a obtenu tant de succès, à Bruxelles, au sixième *Concert populaire*, est l'œuvre d'un musicien dont la réputation est solidement établie en Allemagne depuis plus de dix ans, et cependant aucun des biographes connus, M. Fétis entre autres, ne lui a fait l'honneur d'une simple mention. Une notice de la *Süddeutsche Musik-Zeitung* (*Gazette musicale de l'Allemagne du Midi*) du 4 avril 1859, notice que le journal de Mayence emprunta lui-même à une excellente publication de Bohême, le *Dalibor*, nous permet de combler la lacune de tous les lexiques biographiques : nous traduisons mot par mot.

« Jean-Joseph Abert, fils de Wenceslas Abert, maître maçon, est né le 21 septembre 1832, dans la petite ville de Kochowic, en Bohême. A l'âge de dix ans, il fut mis à l'école des Augustins, à Bomisch Leipa, où il reçut une éducation littéraire. Ses grandes dispositions musicales le conduisirent à Prague, et, en 1846, il entra au Conservatoire de cette ville. Sous l'habile direction de Joseph Hrabe, professeur distingué, il devint un virtuose habile sur la contrebasse, tandis que M. Kittl, le directeur de l'établissement, en fit un compositeur.

« Les premiers travaux d'Abert — deux ouvertures — remontent aux années 1848 et 1849, et conséquemment à l'époque où il fréquentait le Conservatoire. En 1851, il composa une symphonie en H moll (*si* mineur). Il la dirigea lui-même, à sa sortie du Conservatoire, et elle produisit une grande sensation.

« Vers ce temps, le maître de chapelle Lindpaintner vint à Prague et attacha le jeune musicien à l'orchestre de la cour à Stuttgart. Dans cette ville, Abert se livra exclusivement à l'art de composer. Il y mit au jour une seconde symphonie en C moll (*ut* mineur), qu'il fit exécuter en 1854, par ordre du baron de Gall, sous la direction de Lindpaintner. A Prague, cette œuvre obtint, en 1855, un énorme succès.

« En 1856, Abert mit la dernière main à ses trois symphonies, en A dur (*la* majeur), et écrivit une ouverture-gala, pour laquelle l'empereur François-Joseph d'Autriche lui fit cadeau d'une bague en brillants. A l'occasion du 50e anniversaire de la fondation du Conservatoire de Prague, il composa une ouverture qui fut exécutée sous sa direction aux applaudissements unanimes.

« Sa dernière œuvre est l'opéra en trois actes : *Anne de Landskron*, qui a été représenté à Stuttgart, en 1858, avec le plus grand succès. Outre ses travaux, il a encore écrit plusieurs morceaux pour la contrebasse, une sonate héroïque en C moll (*ut* mineur) pour le piano, et quantité de *Lieder*, qui seront publiés à Leipzig, par Hoffmeister. Son opéra sera bientôt exécuté à Vienne et à Prague. »

Voilà à quoi se réduit la biographie d'Abert. Quand un artiste est célèbre, la moindre particularité de sa vie éveille l'intérêt. La trompette de la renommée a commencé à sonner pour le modeste musicien de la Bohême ; les menus faits de son existence, relatés plus haut, acquièrent donc de la valeur.

Avec toutes ses œuvres connues jusqu'ici, Abert n'a pas dit son dernier mot. Son horizon s'élargira incontestablement, et, si la marche ascendante de son talent se poursuit dans la proportion que lui assigne sa biographie, on peut dès à présent prévoir qu'il occupera dans l'histoire musicale contemporaine une place honorable et belle.

Abert a achevé, l'année dernière, un opéra : *Astorga*, qu'il destine au théâtre de Stuttgart.

.˙. Pendant l'absence de Servais, M. Isidore De Swert, violoncelle solo du Théâtre de la Monnaie, a été chargé de donner son cours au Conservatoire. M. De Swert aussi est un artiste du plus haut mérite, et c'est à coup sûr le plus digne de remplir *l'intérim* pendant l'absence de l'éminent professeur, que nous envient tous les Conservatoires étrangers.

.˙. Les membres de la *Société d'Emulation*, pour laquelle était donnée plus particulièrement la conférence de M. X. Van Elewyck, ont suivi avec le plus vif intérêt tout ce que le savant musicologue a bien voulu leur dire, pendant sept quarts d'heure, sur Meyerbeer et ses œuvres.

.˙. On nous écrit d'Alost : « Le 4 mars a eu lieu, à la grande salle de l'hôtel-de-ville, un concert au bénéfice des pauvres, que nous n'hésitons pas à classer parmi les fêtes musicales les plus brillantes dont notre ville ait jamais été gratifiée.

« Mlle Van Boom y a été applaudie avec frénésie et rappelée après son dernier morceau de chant ; nos dilettanti ont été unanimes pour confirmer la haute réputation que cette gracieuse artiste s'est faite, tant par la puissance et la pureté de sa voix, que par sa parfaite vocalisation.

« M. Wibier, professeur de chant, s'est acquitté de sa tâche à la pleine satisfaction de l'auditoire qui, parmi les qualités qui distinguent ce maître, a admiré surtout sa parfaite diction.

« M. Dumon, l'éminent flûtiste, et professeur au Conservatoire de Bruxelles, a su autant étonner que charmer le public alostois.

« Son succès a été complet chez nous, tout aussi bien que dernièrement à Anvers et partout où l'on a eu la bonne fortune de l'entendre.

« Après avoir eu les honneurs du bis pour sa dernière fantaisie, M. Dumon a fait entendre son bel air varié sur le *Carnaval de Venise*, et a ensuite couronné cette belle soirée par l'Air national, avec de brillantes variations improvisées.

« L'orchestre, sous l'habile direction de M. Michel Schelfhout, a comme toujours mérité les plus grands éloges, qui sont également dus à notre pianiste compositeur, M. Gustave Cammaert. »

.˙. On écrit de Rio-Janeiro : « L'éminent flûtiste belge Reichert vient d'être l'objet d'une manifestation très flatteuse. Ses compatriotes fixés à Rio Janeiro, le ministre du roi des Belges, M. A. Van Loo, en tête, se sont réunis pour lui offrir deux magnifiques flûtes, l'une en argent et l'autre en bois, accompagnées d'une lettre très élogieuse de son talent et de son mérite. »

.˙. L'Empereur de Russie a fait donner à M. Seroff, l'auteur de l'opéra russe *Rognèda*, une pension viagère de 1,200 roubles et un cadeau de 2,000 roubles.

LIÉGE. — Le dernier concert donné le 3 mars par l'Association des Etudiants présentait un intérêt réel par l'exécution des quelques fragments de deux œuvres de musique de chambre nouvelles pour notre public. La première était un trio de Waldemar Bargiel, autrefois professeur au Conservatoire de Cologne, dont l'*adagio* et le *finale* se distinguent, sinon par une grande richesse, du moins par la nouveauté des idées. M. Bargiel appartient à l'école de *Robert Schumann ;* c'est dire que sa musique participe aux grandes qualités que l'on ne peut dénier sans injustice à son maître ; elle accuse aussi parfois cette préoccupation constante de quitter les sentiers battus que l'on doit déplorer dans les dernières compositions de ce génie. M Kaiser s'était chargé de la partie de piano : ancien élève de M. Bargiel, il a rendu l'œuvre de son maître avec une grande supériorité et a été parfaitement secondé par MM. Yerna et Delstanche. Ce pianiste s'est fait entendre plusieurs fois avec un grand succès dans cette soirée, entre autres dans une mazurka et une valse de Chopin, qu'il a détaillées en maître.

M. Rüfer est l'auteur d'un quintette exécuté plusieurs fois en Allemagne, mais encore inconnu à Liége. Les fragments qu'il en a fait entendre avec MM. Yerna, Kolster, Hutoy et Delstanche sont l'œuvre d'une imagination très riche, fécondée par une étude assidue des maîtres allemands.

Nous aurons l'occasion de revenir sur M. Rüfer, à propos de sa cantate, *la Fille de Jephté*, qui doit être exécutée prochainement au concert de la distribution des prix du Conservatoire.

La section chorale de la Société des Etudiants s'est fait entendre dans le chœur des prêtres de *la Flûte enchantée*, et le chœur des chasseurs d'*Euryanthe*, qu'elle a enlevés avec une grande vigueur.

Très prochainement la première représentation du *Béarnais*, opéra-comique en trois actes de M. Jean-Théodore Radoux. Ce que nous en avons entendu, à la dernière répétition, nous a donné l'intime conviction qu'un succès éclatant couronnera l'œuvre d'un éminent musicien. Cette fois, nous aurons sans doute le bonheur de pouvoir juger une œuvre lyrique indigène tout à fait en dehors d'un mesquin esprit de clocher. (*Journal de Liége.*)

.˙. Avant de nous livrer à un examen raisonné du système rhythmique adopté par M. J.-B. Rongé, et dont nous avons déjà dit quelques mots, système qui, pour le dire en passant, nous paraît extrêmement rationnel, nous ne résistons pas au plaisir de féliciter aujourd'hui le compositeur sur les diverses mélodies qu'il nous a fait entendre samedi au Sport, devant un auditoire choisi. MM. Tallon, Delame, Oury et Philips lui servaient d'interprètes. Tous quatre ont fort habilement, fort agréablement rempli la tâche qui leur était dévolue.

M. J.-B. Rongé, après de brillants commencements en musique, a cru prudent de ne pas se prodiguer au public. Il a spirituellement pensé que tout compositeur doit passer par une période de tâtonnements et d'essais, et qu'il importe assez peu que tout le monde soit mis dans la confidence de travaux en quelque sorte préparatoires. L'essentiel pour un musicien est de se créer un style, de s'ouvrir une voie.

Or, on n'en arrive là — quand on y arrive — que par une étude sincère et longtemps soutenue. Il est seulement temps alors de se produire ; il est temps de parler, puisque l'on a enfin son mot à dire. Ce premier mot de M. J. B. Rongé, nous le trouvons contenu dans un recueil de vingt et une mélodies qu'il vient de faire paraître et qui sont écrites sur des poésies rhythmées de M. Van Hasselt. Elles ont toutes du caractère, ces mélodies ; elles ne sauraient être indiffé-

remment l'œuvre de MM. Paul ou Jacques. Elles se distinguent en général par une inspiration élevée, par un sentiment chaleureux, poétique et juvénile, qu'enrichit encore une science véritable et laborieusement acquise. La fantaisie et l'ingéniosité de l'harmoniste, qui trop souvent se plaisent à entraver la marche ou le développement d'un chant, et dont la discrète mission ne devrait être cependant que de le faire briller et de le soutenir, n'usurpent pas ici une place qui ne leur appartient pas.

En d'autres termes, les *Mélodies* de M. J.-B. Rongé, remarquablement belles par elles-mêmes, empruntent un charme de plus à la façon dont elles sont présentées et vêtues. Si nous avions une seule observation critique à faire entendre, nous la formulerions en un reproche à ces productions d'offrir une certaine uniformité de couleur. La variété des rhythmes est extrême; mais, à notre sens, elle devrait aussi pouvoir amener beaucoup de variété dans le style. A vrai dire, les *lieder* de Schubert sont un peu d'une même nuance, ce qui n'empêche pas quelques uns d'entre eux d'être des chefs-d'œuvre qui resteront.

Quoi qu'il en soit, les huit mélodies de M. J.-B. Rongé, chantées samedi soir au Sport nautique et intitulées : *le Départ des Hirondelles*, *Rosées*, *Reviens!* *les Clochettes bleues*, *le Gondolier de Venise*, *Indiscrétion de la Lune*, *les Tombeaux* et *le Tertre*, choisies au surplus par MM. les chanteurs eux-mêmes, ont été très hautement appréciées et très sincèrement applaudies.

Il en est d'autres que nous n'avons pu que lire et qui renferment certainement aussi de ravissantes choses. Pour sûr, nous les entendrons chanter quelque autre jour, car tout le recueil de M. J.-B. Rongé est digne non seulement d'une sérieuse attention technique, mais aussi d'un brillant succès dans le monde.

En esquissant la soirée de samedi, nous serions coupable de passer sous silence le violon de M. Heinberg. Cet artiste si habile a, entre autres, exécuté, aux applaudissements unanimes de la salle, une fort gracieuse fantaisie de sa composition.

On le voit par ce qui précède, les vaillants canotiers du Sport savent utiliser leurs loisirs. Ils ne se bornent pas à ramer victorieusement en été ; ils naviguent l'hiver en pleines eaux artistiques ! *(Ibid.)*

GAND. — *Correspondance particulière.* — Le troisième concert du Casino a été donné avec le concours de Mme Erambert et de M. Félix Godefroid, harpiste.

Mme Erambert a chanté l'air de *Robin des Bois* avec plus d'expression que de poésie. L'air du *Trouvère* et une romance des *Porcherons*, de Grisar, se prêtent mieux à la nature de son talent. C'est dans ces morceaux que le public l'a le mieux appréciée. L'excellente cantatrice a été rappelée à deux reprises.

M. Godefroid joue de la harpe avec un charme et un talent extraordinaires. Il est donné rarement d'entendre ce poétique instrument; aussi le public l'a-t-il écouté avec beaucoup d'intérêt.

M. Godefroid a exécuté sa fantaisie sur *Robin des Bois*, les *Gouttes de rosée*, la *Danse des Sylphes* et des variations sur le *Carnaval de Venise*. Le célèbre artiste a été plusieurs fois rappelé.

L'orchestre, sous la direction de M. Singelée, a fait entendre d'abord l'allegro de la Symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Le mouvement un peu trop vif donné à ce superbe fragment n'en a pas fait valoir toute la beauté, toute la grandeur surtout.

La 3e Suite de Lachner et l'ouverture de *Guillaume Tell* complétaient le programme, qui, on le voit, n'a rien laissé à désirer. Cette dernière œuvre a été fort bien interprétée.

En somme, concert intéressant et digne de ses aînés.

Aujourd'hui, mardi, aura lieu la 9e représentation de l'*Africaine*. Il serait difficile de donner une idée du succès qu'obtient ce magnifique opéra. L'attrait de la foire, ordinairement néfaste aux recettes du théâtre, aura cette année, et grâce à l'*Africaine*, des conséquences moins fâcheuses pour la direction.

Lundi prochain aura lieu la première représentation de l'*Etoile du Nord*. Elle sera donnée au bénéfice de Mlle Vronen.

∴ Quelques artistes musiciens distingués de notre ville se proposent de donner des séances publiques de musique de chambre. Depuis la triste fin du *Cercle Beethoven*, fondé il y a quelques années, et mort bientôt après, pareille tentative ne fût plus faite. Le quatuor et le trio classiques n'avaient plus pour refuge que les salons de quelques familles privilégiées, pour auditeurs leurs seuls exécutants ou à peu près.

Nous voyons donc avec le plus grand plaisir surgir le projet dont M. Miry est le promoteur. L'appel fait par lui aux artistes, presque tous professeurs au Conservatoire, a été entendu. MM. Lagye, Rogiers et Beyer, violonistes; Rappé et Nevejans, violoncellistes, et Heyderickx pianiste, ont tous promis leur concours. Donc à bientôt des séances de musique classique!

L. V. G

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — La reprise des *Puritani* semble devoir être une assez bonne affaire pour le Théâtre Italien; la salle était comble le premier soir, et le public a beaucoup applaudi. Pourtant, au dire des anciens, ce n'était pas l'enthousiasme d'autrefois. Naturellement nos amateurs attribuent cela à l'exécution, car à leur avis, bien connu et souvent répété, on ne chante plus, on ne peut plus chanter comme autrefois; — il y aura toujours de ces contempteurs du présent, embaumés comme des momies; la prochaine génération aura les siens, qui rendront à leur façon justice à notre époque. Jugeant sans manie, je crois qu'on peut attribuer ce refroidissement pour les *Puritains* à la marche des idées. Le Théâtre Italien n'est plus l'objet d'une idolâtrie irréfléchie; on le discute maintenant, on a vu les pieds d'argile de l'idole dont le culte va périclitant, au point que la situation devient de plus en plus alarmante. Pour paraître ne pas avoir changé d'opinion, les acharnés accusent les chanteurs; mais, croyez-le, c'est bel et bien le genre qu'il faut accuser, ce genre qui a vieilli et que le progrès du théâtre, les modifications de la facture musicale font paraître caduc. Les *Puritani* ont pris de l'âge, et à des admirateurs j'ai entendu dire naïvement l'autre soir ces paroles significatives : « Cela ne m'*empoigne* plus comme autrefois! » Il faut absolument que le Théâtre-Italien de Paris, en retard de trente ans sur les scènes françaises, se décide à marcher en avant; au lieu de rabâcher son vieux répertoire, il faut qu'il nous fasse entendre les modernes œuvres italiennes; il faut qu'il soit moins un musée rétrospectif que l'exposition des œuvres du moment. Que ce théâtre nous tienne au courant du mouvement musical italien; je ne dis pas que cela lui vaudra de grands succès, car l'Italie n'est dit-on pas brillante actuellement, mais du moins cela lui donnera une utilité qu'il n'a plus et le pourra rajeunir, ce dont il a grand besoin, car il tombe en poussière. — Je reviens aux *Puritani*. Cet ouvrage est orchestré avec une extrême négligence; il est, en plusieurs parties, écrit à la diable. On en a applaudi les quelques ravissantes mélodies, mais on en a remarqué aussi les défauts. L'exécution a été bonne. Le rôle d'Elvira a été délicieusement chanté par Adelina Patti, quoi qu'en puissent dire ceux qui, dans un but que j'ignore, ont entrepris contre elle une guerre qui devient plaisante. Nicolini a bien chanté Arturo, le troisième acte surtout. Selva et Graziani ont été convenables et

ont beuglé avec toute l'ardeur désirable le fameux duo de cabaret du second acte : *Suoni la tromba !...* Mais décidément je n'aime pas Graziani : belle voix, chanteur médiocre, comédien nul ; Agnesi lui est infiniment supérieur, il eût mieux valu l'utiliser comme on le voudrait que de grever le budget par l'engagement de Graziani, qui n'a même plus toute sa voix d'autrefois. — Mme Penco a fait sa rentrée au bruit des applaudissements. — Je crois pouvoir affirmer qu'on se trompe en niant l'engagement d'Adelina Patti pour Pétersbourg au prix élevé qui étonne chacun, car une personne digne de foi m'a dit avoir vu l'engagement bel et bien signé.

La centième représentation de l'*Africaine* a été donnée vendredi devant une salle comble. Jamais en moins d'une année un ouvrage n'est arrivé, à l'Opéra, à un chiffre pareil ; c'est un succès sans précédent. *Don Juan* est en pleines répétitions, et nous l'entendrons vers la fin du mois. — Au Théâtre-Lyrique aussi on répète l'œuvre de Mozart ; il est probable que les deux scènes impériales seront prêtes à la même époque à jouer *Don Juan*, pour se faire fraternellement la meilleure concurrence possible. Ce sera fort intéressant. Le Lyrique répète aussi à la vapeur les *Joyeuses Commères*, et veut reprendre bientôt la *Fiancée d'Abydos*, avec Mlle Daram dans le principal rôle. D'*Armide*, il est momentanément peu question. L'Opéra-Comique n'a pas encore, vous le pensez bien, changé ses affiches, où brillent toujours *Fior d'Aliza* et le *Voyage en Chine*, ces deux antipodes du genre ordinaire de Favart. On travaille à la *Colombe*, de Gounod. Je crois bien que le grand ouvrage dont je vous parlais sera *Roméo et Juliette*, auquel la *Colombe* servirait d'introduction. *Zilda*, de Flotow, est aussi étudiée. Mme Cabel a fait dimanche sa rentrée dans *Galathée*. On annonce que la direction vient de confier des poëmes à trois lauréats de l'Institut : MM. Samuel David, Conte et Massenet ; trois à la fois ! Quel remords s'est donc élevé dans le cœur de M. de Leuven !...

Les *Chanteurs ambulants* n'ont pas réussi à la Porte Saint-Martin ; je dirai même que la pièce a été sifflée ; mais la musique en a été applaudie. M. Debillemont a écrit pour ce drame deux chansons entraînantes, quelques chœurs, des entr'actes remarquables et une *Berceuse*, qui est un chef-d'œuvre de sentiment et de délicatesse. Il est vraiment dommage que le drame ne puisse avoir cent représentations, car ces mélodies seraient devenues populaires.

Au Cirque, la semaine dernière, Pasdeloup et son orchestre ont donné un concert de bienfaisance, où la foule a été grande. Le morceau qui a eu le plus de succès est le magnifique septuor des *Troyens*, de Berlioz, qu'on a bissé. La marche avec chœur du *Tannhauser* a aussi excité l'enthousiasme. Deux jours après, Berlioz obtenait un nouveau succès en conduisant l'orchestre à la matinée de Mme Massart, la belle pianiste, qui faisait entendre un concerto symphonique de Léon Kreutzer. Au Concert populaire de dimanche, Pasdeloup a de nouveau fait exécuter la deuxième *suite* d'orchestre de Franz Lachner, cette œuvre délicieuse qui réussit complétement dès sa première audition à Paris. D'autres concerts ont été donnés dans la semaine ; je citerai principalement celui de Ketterer, où il y a eu foule et succès, celui d'Eugène Anthiome, celui de Mlle Umrer, une des meilleures élèves du regretté Prudent et qui a fait entendre les *Trois Rêves*, superbe concerto de son illustre maître. Pour vous parler de tous les petits concerts qui se donnent en ce moment il faudrait envahir sans utilité, plusieurs colonnes du *Guide* ; je ne l'ose.

L'affaire de l'orchestre de l'Opéra s'arrange : on se décide à augmenter un peu les appointements, bien peu, car on procède par deux et trois cents francs. Enfin, c'est une preuve que la réclamation a été trouvée juste ; cela est un jalon pour l'avenir.

Le soir de la 100e de l'*Africaine*, le buste de Meyerbeer a été placé au foyer de l'Opéra — juste hommage rendu à l'un des plus grands génies musicaux qui aient étonné la terre. — Jeudi, à Saint-Eustache, exécution de la messe de Liszt ; j'y serai et vous en parlerai dans ma prochaine correspondance. JULES RUELLE.

P. S. J'apprends que rien n'est décidément arrangé dans l'affaire de l'orchestre de l'Opéra. Ces messieurs ont écrit au ministre qu'ils refusaient l'augmentation proposée, et que les choses restent, par conséquent au même point. Voilà ce qu'on vient de me dire. J. R.

⁂ La semaine dernière, M. l'abbé Liszt a fait son entrée à Paris. Toutes les gazettes de la capitale annoncent et commentent ce grand événement. Viendra-t-il ? ne viendra-t-il pas ? Il viendra, il ne viendra pas, telle était la quadruple phrase qui a longtemps voltigé dans la trompe enfarinée de la chronique. Aujourd'hui le peuple le plus badaud de la terre tient sa petite curiosité d'un moment, et les loueuses de chaises de St Eustache sont dans l'allégresse. Paris artiste aime à faire joujou avec la célébrité. Le samedi 15 mars, on chantera, dans cette église mondaine, une messe de Franz Liszt, déjà exécutée, en août 1855, à Gran, en Hongrie, devant l'empereur d'Autriche, des archiducs et un grand nombre d'évêques et de cardinaux ; plus tard, à Pesth, à Vienne, à Prague, à Leipsick et à Amsterdam. Voilà une vraie messe cosmopolite.

La cérémonie de St-Eustache sera pompeuse ; Liszt fera nef comble. On n'a pas toujours un abbé romain de la taille artistique de Liszt à offrir aux pieuses curiosités des fidèles. Le baron Taylor a un peu fatigué son monde avec ses messes à bénéfice, dont l'exécution a laissé souvent à désirer. Cette fois la masse chorale sera d'environ cent soixante-dix chanteurs, l'orchestre de soixante-dix instrumentistes appartenant au Théâtre-Italien et à l'Opéra. Les soli chantés par Cazaux, Warot et Mme la baronne de Caters. Mgr de Bonnechose, cardinal archevêque de Rouen, officiera, et Liszt jouera à l'*Offertoire* un morceau pour l'orgue, de sa composition. Tout Paris dilettante et élégant se donne rendez-vous pour le 15 à St-Eustache.

L'occasion est bonne. Il s'agit de consacrer la quête à la Caisse des écoles. Mais je trouve que, depuis qu'il est dans les ordres, Liszt court beaucoup le monde. On aurait pu croire que M. l'abbé allait renoncer au tapage et aux enchantements de la vie d'artiste, que l'humilité chrétienne serait désormais son unique partage, et que les touristes que les ruines de Rome attirent se montreraient au jour Liszt, solitaire et pensif au milieu de la sombre majesté de ces siècles de pierre et de marbre. On avait rêvé un Liszt dégoûté du piano et de la musique, penché sur la poussière des rituels, insensible aux bruits de la renommée, voué à l'absolue contemplation de la cité céleste. Ah ! bien oui ! le piano ne perd pas facilement ses droits ; le piano a repris tout son empire sur cet illustre transfuge. Liszt est retombé sous le joug de sa passion musicale. Liszt n'a pu dompter l'esprit tentateur de la sonate. La chapelle Sixtine n'était pas faite pour emprisonner la liberté de son génie et de son âme. On ne badine pas avec l'amour de son art. (*France chorale.*)

⁂ Le maëstro Verdi allonge fiévreusement notes sur notes pour le *Don Carlos*, de MM. Méry et du Locle, qui doit faire une prochaine apparition à l'Opéra.

Un compositeur français, froissé de se voir relégué dans l'ombre quand l'auteur du *Trouvère* inonde notre pays de ses flots d'harmonie, a retiré des cartons et déclame partout le quatrain suivant :

Verdi par-ci, par là, toujours ! Ça m'horripile ;
Ce Parmesan partout a su se faufiler.
Parmesan, grâce à toi le macaroni file :
A Parme, ô Verdi, fais toi donc filer.

.˙. L'*Indépendance* exprime son étonnement au sujet de la préférence que l'Opéra accorde à Verdi, et elle s'écrie :

« Notre école française est-elle donc devenue si pauvre qu'il faille accorder incessamment des lettres de grande naturalisation aux maîtres étrangers, et que la scène de notre grand opéra ne soit plus accessible que pour ceux-là?

« L'émotion produite par une pareille nouvelle, dans le monde musical de Paris, est profonde et douloureuse. C'est une sorte de croisade qui se poursuit en tous sens contre toutes les personnalités françaises ou même parisiennes. Notre capitale va devenir le caravansérail du monde entier; c'est bien heureux pour elle sans doute, mais est-ce que, après avoir exproprié les maisons, on voudrait en venir à exproprier aussi les personnes, en décrétant que nos hôtels, nos salons, nos théâtres, comme nos boulevards et nos avenues n'appartiennent plus qu'à l'étranger? »

.˙. La vente de la bibliothèque de feu Farrenc commencera, le 19 mars, par une belle et riche collection d'ouvrages italiens des XVe et XVIe siècles. La musique pratique et la littérature musicale, composées d'ouvrages rares et curieux, seront vendues à partir du 16 avril.

.˙. Les musiciens de l'Opéra savent maintenant à quoi s'en tenir sur le résultat de leur grève. Chacun d'eux a reçu une lettre indiquant le montant de l'augmentation; les appointements de 1,200 fr. par an sont portés à 1,400 fr. Les solistes qui gagnaient 2,500 fr. gagneront 2,800 fr. La somme répartie est d'environ 16,000 fr. Il y a loin de cette somme à celle de 60,000 fr. que réclamait l'orchestre. L'augmentation comptera à partir du 1er janvier dernier. Les musiciens de l'orchestre sont médiocrement satisfaits de ce résultat.

.˙. Voici un terrible jeu de mots dont Hector Berlioz s'est rendu coupable dans un salon où un jeune prince de Rome venait d'exécuter sur le piano une de ses compositions. Comme le morceau était assez mélancolique, la maîtresse de la maison demanda au maëstro quelque chose de plus gai, afin, disait-elle, de ne pas laisser les auditeurs dans les sphères *éthérées* où ils venaient d'être transportés. C'est cela, *déterrez nous*, dit M. Berlioz. Sans se déconcerter, le jeune musicien a attaqué : *Rien n'est sacré pour un sapeur!*

.˙. Mercredi, 7 mars, M. Pasdeloup a donné, au Cirque Napoléon, un grand concert au bénéfice de l'*OEuvre des Faubourgs*. Ce concert, dont le programme contenait les noms des premiers maîtres du temps, avait attiré une affluence énorme. Nous ne voulons qu'en rappeler deux épisodes qui ont leur prix.

On venait de jouer l'ouverture du *Prophète*, œuvre discutable assurément, mais où la main du maître est marquée à chaque pas, quand un monsieur quelconque crut devoir protester contre les applaudissements de la salle par un coup de sifflet.

Indignation générale, cris, tumulte, vociférations. « On ne siffle pas Meyerbeer! » crie un des assistants, et on va faire un mauvais parti au siffleur.

La police arrive; on saisit mon homme, on allait le faire disparaître dans le couloir, quand M. Pasdeloup s'approche du bord de l'estrade, au milieu d'un vacarme effroyable, et jette ces mots : « Messieurs! les opinions sont libres! » Il est applaudi à outrance, et je suppose que le siffleur a pu rentrer dans la salle.

Le superbe *septuor des Troyens* a été bissé. On n'imagine pas l'effet irrésistible de cette page sur un public impressionnable, haletant, tout ému par le voisinage des grandes œuvres au milieu desquelles il plongeait ce jour-là. Quelqu'un appelle par son nom Berlioz, fort peu en vue dans sa stalle et qui ne s'attendait probablement pas à ce débordement d'enthousiasme. Son nom passe de bouche en bouche; on se lève, on bat des mains; la salle entière le salue. Berlioz s'incline et balbutie quelques mots de remercîment. Son émotion était grande; un éclair de joie ineffable venait de traverser cette vie de luttes et de tourments. Ceux qui le touchaient de plus près virent que Berlioz avait pleuré; il n'était pas le seul dans la salle.

Liszt, l'abbé Liszt avait applaudi avec frénésie!

(*Ménestrel*.)

.˙. M. Hérold, avocat près la Cour de cassation, fils du célèbre compositeur, publiera, dans un temps prochain, la correspondance de son père.

.˙. Tous les samedis, Rossini reçoit dans ses salons de la rue de la Chaussée-d'Antin, et les salons de Rossini sont ceux de Paris où l'on entend la meilleure musique. Le maëstro est encore jeune, en dépit des soixante-quatorze hivers qu'il porte sans fléchir. Il se tient habituellement dans un salon voisin de celui où l'on chante. Il écoute avec attention, et se lève après chaque morceau pour aller féliciter les virtuoses. Les compliments sont quelquefois marqués au coin de l'ironie, mais d'une ironie fine, délicate et que tout le monde ne saisit pas au premier abord.

Il est une artiste que le maëstro accable d'épigrammes : c'est Mlle Patti. Les mots de Rossini sont des protestations contre l'incroyable engouement dont Mlle Patti a été l'objet; je dis a été, car maintenant le prestige est détruit. Le public commence à ne plus applaudir aux entrées de la *diva*, et bientôt il l'appréciera à sa valeur.

Dernièrement, après une cavatine que Mlle Patti avait complétement métamorphosée, Rossini lui disait : « Chère enfant, il faut profiter de la vogue; elle ne durera pas toujours. Le public a si souvent lu et entendu répéter votre éloge, qu'il a fini par y croire. Il vous trouve jolie, il vous trouve jeune; il croit même que vous savez chanter; profitez en, gagnez de l'argent, gagnez-en le plus possible; vous aurez ensuite le temps d'étudier, s'il vous reste de la voix. »

En effet, les réclames de M. Straskoch ont été pour les trois quarts dans le succès de Mlle Patti. On l'applaudissait de confiance; éternelle histoire des moutons de Panurge.

(*France musicale*.)

.˙. M. Léonard est à Paris.

.˙. On craint beaucoup, à Bruxelles, de voir M. Léonard, le successeur de Ch. de Bériot dans la classe de violon, au Conservatoire belge, quitter la Belgique pour venir se fixer à Paris. Ce sera pour nous une bonne fortune dont nous ne pouvons que nous réjouir. M. Léonard est un artiste de haute valeur; ses compositions pour le violon ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques; de plus, son mérite comme professeur est attesté par ses nombreux élèves, qui tiennent le premier rang dans les Conservatoires et les premiers orchestres de l'Europe. (*Ibid*.)

.˙. Jenny Lind, aujourd'hui Mme Goldschmidt, est depuis quelque temps à Cannes, où elle est allée passer l'hiver. La célèbre cantatrice, cédant à de nombreuses sollicitations, a promis de donner, au profit des pauvres de l'hospice de cette délicieuse résidence hivernale, un concert qui, on l'espère, sera le pendant de celui de la baronne Vigier (Mlle Sophie Cruvelli), à Nice.

Cette fête musicale, qui ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde, aura lieu, dit-on, avant la fin de ce mois, dans une des salles du Cercle Nautique de Cannes.

.˙. L'abbé Liszt assistait, le dimanche 4 mars, au concert Pasdeloup; quelqu'un qui l'y a vu en fait ce portrait : « Il « porte un costume semi-clérical, semi-mondain, trop clé- « rical pour un artiste, trop mondain pour un prêtre. Le « chapeau noir, bas de forme, aux larges ailes un tantinet « retroussées. Sa soutane, du drap le plus fin, le plus bril- « lant, serrée à la taille, laisse apercevoir un pantalon non « collant à sous-pieds et des bottines vernies... L'abbé Liszt a « 58 ans; sa physionomie mi partie ascétique et sensuelle

« est relevée par de longs cheveux d'un gris doux à l'œil. « Sur ce gris se détachent trois rayons d'argent, trois « mèches blanches qui partent du même point, le sommet « du front, et, habilement divisées, partagent les masses de « la chevelure, en encadrant le visage. »

.˙. Mlles Adélaïde et Thérèse Cornélis, les Marchisio belges, poursuivent le cours de leurs triomphes dans les salons artistiques de Paris. Elles ont chanté chez Littolf et ont reçu, après chacun de leurs morceaux, une véritable ovation. Mlle Adélaïde a déployé, dans une mélodie de Chopin, « *L'aspiration*, » une intelligence musicale et un style vraiment supérieurs. Mlle Thérèse, entre autres morceaux, a chanté la ballade de la Basse-Brette du *Lion amoureux* de Ponsard, mise en musique par M. Jules Beer. C'est une composition naïve et touchante, empreinte d'un grand charme poétique. Plusieurs duos, ceux de *Freischutz* et de *Semiramide* lui ont acquis définitivement la sympathie et l'admiration du public d'élite qui assistait à cette réunion.

.˙. Le journal italien *Il Pirata* annonce que Federico Ricci écrit pour la scène française un opéra bouffe dont le sujet serait emprunté au *Roland furieux*.

.˙. Un compositeur polonais de grand talent, M. Louis Grossman, de Varsovie, est à Paris depuis quelques semaines. Il était venu avec l'espoir d'y faire représenter un de ses opéras; mais il a trouvé des difficultés sans nombre pour entrer dans un de nos théâtres lyriques. Il faut espérer qu'à force de frapper il finira par enfoncer quelque porte. M. Grossman est un artiste sérieux et original. Il a écrit des symphonies, des ouvertures, des trios; quelques-unes de ses œuvres ont été entendues dans les salons de Paris et y ont produit le plus grand effet.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Au 7e concert de la Philharmonie, l'orchestre a fait entendre, comme nouveauté, une pièce fort ancienne, de Handel, connue sous le titre de : *Water-Music*, que l'illustre maître composa à l'occasion d'une partie de plaisir sur la Tamise, organisée par Georges Ier (en 1715). Cette œuvre a obtenu aujourd'hui le même succès que jadis; le menuet a été même bissé.

Un air de *Stradella*, chanté par M. Schmid, les entr'actes de *Rosamonde* de Schubert, la première Symphonie de Schumann complétaient le programme de cet intéressant concert. Mme Schumann nous a quitté, après avoir donné un concert d'adieu qui, comme ses précédents, avait attiré une foule énorme et excessivement sympathique.

.˙. Le premier *Concert populaire* était annoncé pour le 4 mars. A l'heure fixée, à peine la vaste salle du Cirque Renz était occupée, qu'on vit disparaître, l'un après l'autre, tous les musiciens qui étaient rangés à l'orchestre.

L'entrepreneur avait promis de payer leurs gages avant le concert; mais, n'ayant pu les satisfaire, MM. les artistes avaient trouvé bon de se retirer. Après de vains efforts pour les ramener, M. Carlberg est monté sur l'estrade de l'orchestre et a déclaré au public que des circonstances imprévues l'obligeaient à renvoyer le concert à huitaine.

On a rendu l'argent et, grâce à l'intervention de la police, on s'est retiré sans trop murmurer.

.˙. Roger a débuté au Harmonie-Théâtre, le 7 mars, par la *Dame blanche*.

BERLIN. — Mlle Rachel Conti, la charmante danseuse qui obtient en ce moment un succès immense à Vienne, viendra donner des représentations à notre Théâtre Royal, en vue d'un engagement pour remplacer Mlle Taglioni.

.˙. Le 1er volume de la *Vie de Beethoven*, par M. Thayer, est en ce moment sous presse.

BRESLAU. — *Claudine de Villa-Bella*, opéra romantique en trois actes, de J.-H. Franz (pseudonyme du comte Hochberg, un amateur de musique des plus sérieux), n'a pas obtenu un succès bien décisif.

WEIMAR. — Les concerts que donne l'Académie de chant offrent toujours beaucoup d'intérêt. Le *Paradis et la Péri*, de Schumann, formait le programme de la 2e soirée; la 3e était composée d'un quatuor de Mozart, d'un trio de Spohr, d'un quatuor de Schumann et de deux motets de Jomelli. La 4e soirée a commencé par une fantaisie pour orchestre de Muller-Hartung, après laquelle notre excellent maître de chapelle, Ed. Lassen, a joué le concerto en *mi* bémol de Beethoven avec autant de précision que d'esprit. Le *Lobgesang*, de Mendelssohn, complétait le programme de ce concert.

Au théâtre, *l'Africaine* règne dans toute sa splendeur. Mme Borchardt (Selica) et M. de Milde (Nelusko) sont acclamés toujours avec le plus grand enthousiasme.

A l'occasion de l'anniversaire de la Grande-Duchesse, on montera un opéra, *les Corses*, dû à M. Gotze, qui fait partie des chœurs de notre théâtre.

COBOURG. — Le duc Ernest a, dit-on, l'intention d'organiser, vers le milieu du mois de mai, une grande solennité musicale à laquelle prendront part Liszt, Litolff, H. de Bulow, Raff et Richard Wagner.

.˙. L'opéra de J. Sulzer, *Jean de Naples*, se monte en même temps à Berlin et à Brunswick; l'auteur est à Berlin depuis quelque temps, pour suivre la mise en scène.

.˙. *Wanda*, de Doppler, qui a été refusée par l'intendance de Berlin, passera bientôt à Dresde.

.˙. Dès que le nouvel Opéra à Vienne sera achevé, Laub, le célèbre violoniste, remplacera Hellmesberger au premier pupitre, et celui-ci deviendra maître de chapelle.

.˙. Lumbye, de Copenhague, a amené à Dresde un artiste de six ans sur la caisse roulante; il obtient tous les soirs un énorme succès au Belvédère.

COLOGNE. — Les deux derniers concerts du Gurzenich (les 7e et 8e) ont été aussi intéressants que variés.

Au 7e, M. Reinecke a joué un concerto pour le piano de sa composition.

M. et Mme Marchesi ont chanté avec un immense succès plusieurs morceaux de leur répertoire

Au 8e, M. Léopold Auer, qui s'est produit avec le concerto en *ré* mineur de Spohr, et Mlle F. Grun, du théâtre de Cassel, se sont partagé le succès de la soirée.

.˙. M. Ferdinand Hiller donnera, les 7, 14 et 21 mars, trois conférences dans lesquelles il traitera du développement historique de la musique, à partir de l'introduction de la musique d'église jusqu'au temps de Gluck.

A Darmstadt, l'*Africaine* attire toujours la foule; à la 15e représentation, la salle était comble; on comptait dans les loges jusqu'à six et sept spectateurs.

La direction du théâtre, de même que les hôteliers font des affaires d'or.

Le navire, un véritable chef-d'œuvre, excite toujours le plus grand enthousiasme, et chaque fois l'inventeur, M. Brandt, est appelé deux ou trois fois sur la scène.

.˙. La petite ville de Giessen organise, sous la direction de M. Mickler, pour le 14 mars, une audition de la *Passion*, de Bach. Outre les nombreux dilettanti de Giessen même, beaucoup d'amateurs et d'artistes des villes environnantes prendront part à cette exécution, qui, grâce à ce concours, aura les proportions d'une véritable solennité musicale.

LEIPSICK. — Le 18e concert du Conservatoire était consacré à Mendelssohn, Meyerbeer et Schumann. Mendelssohn était représenté par l'introduction et des chœurs d'*Antigone*; Meyerbeer, par l'ouverture de *Struensée*, et Schumann par sa 3e symphonie en *mi* bémol. Parmi les auteurs contemporains des trois illustrations citées plus haut, le programme mentionnait Marschner, (ouverture du *Vampire*), Fréd Schneider (un chœur pour voix d'hommes), Conradin

Kreutzer, (également un chœur à 4 voix d'hommes), enfin, Chopin, dont M. C. Petersilea a joué avec beaucoup de talent les 2e et 3e parties du concerto en *mi* mineur.

ITALIE.

FLORENCE. — L'opéra en quatre actes *Veronica Cybo*, de M. Meiners, a été représenté à la Pergola avec un succès très satisfaisant. Le compositeur a été honoré de plusieurs rappels. L'orchestration est travaillée avec un soin extrême; la partie mélodique est très agréable, et, sans s'élever jusqu'à l'originalité, elle ne manque pas d'un certain cachet d'élégance. On a trouvé irréprochable l'exécution, confiée à Mmes Palmieri et Marini, au ténor Graziani et au baryton Cima.

Au Théâtre-Pagliano, Mme Emilia Magni, la fille de l'éminent sculpteur, a débuté dans *Lucrezia Borgia*. La débutante mérite d'être encouragée, car chez elle il y a l'étoffe d'une artiste.

⁂ Grâce à M. Becker, le célèbre violon, la musique de chambre prend ici une très grande extension. Dans les séances qu'il a organisées et qui sont fréquentées par toute la haute société, il a fait entendre les quatuors de Mozart, Mendelssohn, Beethoven, et même quelques unes des dernières compositions de ce maître.

GÊNES. — Au Théâtre-Carlo Felice, la soirée à bénéfice des sœurs Marchisio a été splendide. On chantait *Norma*. Tous les morceaux ont été applaudis avec enthousiasme. Le ténor Sarti et la basse Atry ont eu leur part de succès. Il va sans dire que les fleurs et les bouquets n'ont pas manqué aux deux bénéficiaires. Mlle Barbara, le contralto, a chanté pendant l'entr'acte le rondo de la *Cenerentola*, qu'on lui a fait répéter.

PLAISANCE. — *Giovanna di Napoli*, du maëstro Coppola, malgré le zèle des artistes, n'a été représenté qu'une seule fois. On avait trop dit à l'avance de cet opéra.

⁂ Le maëstro Cagnoni, l'auteur de *Don Bucefalo*, vient de finir un opéra en trois actes : *Claudia*. Il sera représenté bientôt à la Cannobbiana de Milan.

⁂ Le ténor Mirate — un vieux de la vieille — va rompre son engagement avec le San-Carlo de Naples. Nous avons déjà parlé du scandale dont il a été cause dans la *Maria Stuarda*. Les sifflets du public lui ont montré le chemin de la retraite. Enfin!

⁂ Au Théâtre Bellini, de Naples, on répète un nouvel opéra du maëstro Herbin, intitulé : *Vittorio Persiani*.

⁂ D'après le *Corriere dell' Adda*, on doit représenter prochainement à Lodi : *Sofia*, opéra composé par Mme Carlotta Ferrari.

⁂ On répète activement au San Carlo de Naples la *Virginia*, de Mercadante.

⁂ Dès la deuxième représentation *d'Uberto da Brescia*, du maëstro Bajetti, les artistes, plus sûrs d'eux-mêmes, ont pu faire remarquer dans la partition des beautés qui étaient passées inaperçues à la première.

Le maëstro Bajetti vient de terminer un opéra-bouffe intitulé : la *Donna romantica*.

MILAN. — Au Théâtre Carcano, où l'on vient de représenter le chef d'œuvre de Mozart, le rôle de Don Juan a été chanté par Gustave Garcia, fils de Mme Eugénie Garcia et petit-fils du célèbre chanteur qui créa ce même rôle à Paris. Cette hérédité du talent dans une famille de grands artistes est un fait digne d'être signalé.

ESPAGNE.

MADRID. — Le Théâtre de l'Oriente tient enfin un succès franc et légitime. Il était temps! *L'Africaine* et Tamberlick ont ramené l'espérance dans le cœur de M. Caballero et dans sa caisse.

Inutile de parler de l'effet produit par la dernière œuvre de Meyerbeer : c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Tamberlick est un Vasco admirable, et l'on ne saurait dire si Tamberlick chanteur expressif et suave, l'emporte sur Tamberlick acteur soigné et pourtant vrai. Il a chanté et joué à merveille, voilà tout. Sa voix puissante et rare a des demi teintes d'un effet inénarrable. Le Vasco amoureux murmure délicieusement son chant, tandis que le Vasco ambitieux tonne et fait trembler la salle. Tamberlick a été rappelé après les deux premiers actes, et après le quatrième il a dû reparaître six fois pour remercier le public.

Mme Rey-Balla (Selika) et M. Bonnehée (Nelusko) ont interprété leurs rôles d'une façon magistrale.

Les rôles secondaires, Mme Marini, M. Merly, etc., ont déployé beaucoup de zèle et ont contribué à la bonne réussite de l'œuvre.

La mise en scène a été fort belle. L'orchestre a fait des prodiges, et M. Bonetti a droit à tous les éloges. Cet habile directeur a obtenu récemment de grands succès avec ses concerts de musique sacrée.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le directeur Gye a engagé Mme Marie Wilt, femme de l'ingénieur et architecte du nouvel Opéra de Vienne, pour cinq saisons successives, à raison de 7,500 fr. par mois.

Mme Wilt a signé en même temps un engagement de trois ans avec l'intendance de l'Opéra de Berlin.

Parmi les autres engagements que M. Gye a conclu, il y a celui des deux Patti, de Mme Lucca, de MM. Schmid et Meyerhofer.

M. Joachim, qui a souvent deux ou trois engagements par jour, n'ira pas à Paris cette année, comme les journaux français l'ont annoncé. Immédiatement après l'expiration de son engagement aux *Concerts du lundi*, M. Joachim retournera à Hanovre.

Le concert de la Société de la Philharmonie du 5 mars, entièrement consacré au *Paradis et la Péri* de Schumann, avait attiré une foule immense, ce qui marque le progrès dans les goûts du public de Londres. Cependant l'œuvre n'a pas excité l'enthousiasme; un seul morceau (solo de ténor avec quatuor) a été redemandé.

⁂ Nimmo, le plus actif entrepreneur de divertissements de Londres, un peu Barnum à l'occasion, va bientôt, paraît il, exhiber « une merveille » qu'il tient soigneusement cachée, et qui doit éclipser tout ce qu'il a produit en public jusqu'à ce jour. On ignore si la merveille dansera ou chantera, ou sait seulement qu'elle arrive de la Havane. — (Serait-ce, par hasard, un véritable bon cigare à un prix raisonnable? dit plaisamment *l'Orchestra*; si cela était, Nimmo pourrait prétendre à une statue.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Mannheim, en février, M. Ripsel, musicien pensionné de l'orchestre du théâtre.

— A Montpellier, M. Jean-Louis-Félix Danjou, né à Paris, le 21 juin 1812, musicien et littérateur, ancien organiste de Saint-Eustache et de Notre-Dame, de Paris (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens* de Fétis, t. II, p. 423).

— A Passy, à l'âge de 26 ans, Mme Chollet-Byard, artiste de l'Opéra-Comique, ou elle débuta en 1862, puis en province.

— A Paris, le 4 mars, M. Antoine Vialon, artiste graveur, devenu compositeur et éditeur. Après avoir « illustré » la musique des autres, M. Vialon illustra la sienne avec un soin tout paternel. Artiste soigneux, il laisse après lui de curieuses collections de musique en chiffres et en notation usuelle. L'un des premiers, il se fit le propagateur du système Galin, qu'il délaissa plus tard, au point de vue pratique.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et montagne des Aveugles, 11 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 22 Mars 1866. N° 12.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 2.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à LONDRES, chez **SCHOTT** ET Cie, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

L'ÉTOILE EN MER,

ROMANCE.

Paroles de M. EUGÈNE TALBOT, musique de M. L. AMAT.

LE DOYEN
DES ÉDITEURS ET DES COMPOSITEURS DE MUSIQUE.
PACINI.

M. Antoine François-Gaëtan-Audier Pacini, le doyen des éditeurs et probablement de tous les compositeurs de musique, vient de mourir à Paris (10 mars), où il était établi depuis le commencement du siècle. Certains journaux, l'*Indépendance belge* et *la France musicale* entre autres, ont confondu le respectable vieillard avec M. Jean Pacini, moins âgé que lui de vingt ans, et lui ont attribué des œuvres qui appartiennent à son homonyme, un des plus féconds compositeurs de l'Italie actuelle.

Il y a cinq ans, M. Pacini publia, dans l'*Art musical*, un article intitulé *Cimarosa et Paisiello*, lequel fut reproduit par le *Guide musical* (n° 14, du 6 juin 1861). Nous y ajoutâmes une petite note sur l'auteur, et à cette occasion, M. Pacini nous fit l'honneur de nous adresser, sous forme d'autobiographie, les détails qui vont suivre, — espèces de souvenirs qui ne manqueront pas d'éveiller chez plus d'un de nos lecteurs des noms et des choses déjà bien loin de nous.

P. S.

« Je suis né à Naples, le 7 juillet 1778. Elève du Conservatoire, j'y appris le violon, le clavecin et l'harmonie. Mon instrument principal était le violon. Lorsque Spontini, mon condisciple, fit exécuter son premier *mottet*, ce fut moi qui, dans l'intermède, joua le 18e concerto de Viotti. Sorti du Conservatoire, je fis des études sérieuses de composition, sous le fameux Fenaroli, le même qui avait donné des leçons à Cimarosa. Quand je commençai à écrire avec orchestre, et quand mon maître était content de mon morceau, il m'engageait à le montrer à Cimarosa. Celui ci, plein de douceur et de bonté, ne m'épargnait pas ses conseils précieux, en même temps que ses encouragements. J'ai toujours le son de sa voix dans mes oreilles et sa respectable image devant les yeux. Près de soixante-dix ans n'ont pu l'effacer de ma mémoire.

« En 1799, les Français ayant abandonné Naples, le roi Ferdinand revint et traîna à sa suite la plus cruelle réaction. Mon père et moi nous fûmes jetés à fond de cale d'un navire, on s'empara de tous nos biens et, après trois mois de souffrances, on nous embarqua pour Marseille. Tout notre crime était d'avoir fait partie de la garde nationale.

« A Marseille, je tâchai, à l'aide de mon violon, de subvenir à mes besoins et à ceux de mon père. En passant par Nîmes, le directeur du théâtre, en quête d'un chef d'orchestre, m'offrit la place aux appointements de cinq louis par mois. Le jour où j'entrai en fonctions, l'on représentait la *Jambe de Bois*, petit opéra de Solié, acteur de l'Opéra-Comique. Il y avait là-dedans un solo de violon. Mes camarades, soit pour me jouer un mauvais tour, soit pour m'éprouver, mirent le solo devant moi, sans m'en prévenir; je n'en fus nullement embarrassé; le beau son que je tirai de mon violon me fit applaudir par toute la salle. Le bruit se répandit bientôt que l'exécutant était un Napolitain émigré; tous les jeunes gens vinrent me féliciter, et le lendemain un maître de pension m'engagea pour donner des leçons à ses élèves. Le prix était très modique, six francs par mois, trois fois par semaine. En dehors du pensionnat, on me payait un franc. Tout cela réuni me valut en peu de temps une *brillante* clientèle. Dans l'intervalle, je m'occupais de composition, demandant des paroles à droite, à gauche, ou en prenant dans des recueils de poésie. En 1801, je composais un *Christus factus est obediens jusque ad mortem*, morceau que je fis exécuter dans la cathédrale de Nîmes le Vendredi-Saint. Vu la tristesse du sujet, je ne voulus pas employer des violons, la chanterelle étant trop glapissante; je ne me servis que des altos. Il existait, dans l'église, deux tribunes, l'une vis à vis de l'autre; dans celle où il y avait des orgues, je plaçai les voix, les altos et les basses; dans l'autre, tous les instruments à vent. Mon morceau produisit un tel effet, que le public, oubliant le lieu sacré, applaudit comme au théâtre. Dans la même année, pour une distribution des prix, je mis en musique une cantate dont le proviseur du collège m'avait fourni les paroles. Je me rappelle que le brave pédagogue faisait rimer *Bonaparte* avec *beauté*. La cantate eut du succès.

« Un acteur du théâtre, du nom de Lysis, me dit alors : « Pourquoi ne feriez-vous pas un opéra? — J'en ai le plus grand désir, lui répondis-je, mais où trouver un poème. — J'ai votre affaire, répliqua Lysis, tenez, en voici un de Favart, *Isabelle et Gertrude*, il est gracieux, très joli; la musique de Duni est oubliée, faites en une autre là-dessus. » Je me mis aussitôt à l'ouvrage, et, à l'ouverture de la nouvelle salle qu'on venait de bâtir (1803), on représenta mon petit opéra. Le succès en fut des plus flatteurs. Mon directeur, tout fier d'avoir un chef d'orchestre capable d'écrire des opéras, ne manqua pas de faire donner le mien chaque fois que des artistes de Paris venaient en représentation à Nîmes.

« C'est ainsi que Martin et Elleviou, après une représenta-

tion charmante de *Maison à Vendre*, de Dalayrac, eurent occasion d'entendre mon *Isabelle et Gertrude*; ils me félicitèrent sur ma musique et m'engagèrent à essayer de Paris, en me disant que, Della Maria mort, j'avais tout ce qu'il fallait pour le remplacer avantageusement. La veille encore de son départ, Martin se rendit chez moi pour exiger de moi la promesse que je viendrais le voir à Paris. Tout en causant, il aperçut dans son berceau un petit enfant — je m'étais marié. — « Il est bien gentil, dit-il, il faut que je l'embrasse. » C'était ma petite Euphrosine, âgée de trois mois. Qui aurait dit alors qu'à vingt ans de là il l'eut épousée!

« En 1804, j'étais à Paris; les acteurs de l'Opéra-Comique étaient, à cette époque réunis en société; ils voulurent entendre quelques morceaux de *Isabelle et Gertrude*; ils en furent satisfaits et mon opéra fut reçu à l'unanimité. Je fis immédiatement la distribution des rôles. Par malheur, je donnai celui de Gertrude à Mme Saint-Aubin, excellente comédienne mais médiocre chanteuse; cela suffisait. Mme Saint-Aubin, habituée à jouer les rôles brillants de jeunes coquettes, comme celui de Clara dans *Adolphe et Clara*, de Dalayrac, se résignait difficilement à se charger, une fois même en passant, des rôles de mères ou de veuves. Et, quoique le rôle de Gertrude fût de son goût, ses tergiversations firent ajourner ma pièce.

« Sur ces entrefaites, je m'étais créé une brillante clientèle dans la haute société, comme professeur de chant; j'allais au Luxembourg donner des leçons aux nièces de Joseph Bonaparte, à la maréchale Bernadotte, morte reine de Suède, à l'ambassadrice de Naples, et tous les vendredis soir j'allais faire de la musique chez la princesse Borghèse, alors malade et qui avait besoin de distraction.

« J'avais fait venir à Paris mon père, ma femme et ma petite fille.

« Les répétitions d'*Isabelle et Gertrude* ne commençaient pas, Mme Saint-Aubin arrêtait tout.

« Un hasard heureux me mit en rapport avec M. Joseph Pain, l'un des deux auteurs, avec Bouilly, de *Fanchon la Vielleuse*, pièce qui faisait courir tout Paris, grâce à la belle Mme Belmont. La femme de M. Pain (1) jouait de la basse, elle en jouait en artiste consommé; je composai, à son intention, des duos pour violon et violoncelle, que nous exécutions ensemble. M. Pain, enchanté de mes petits ouvrages, me dit: « Puisque l'Opéra Comique vous promène, je m'en vais vous faire une pièce que nous ferons jouer au Théâtre Montansier. » C'était le second théâtre d'opéra-comique, avec une excellente troupe, et, pour aller plus vite, M. Pain s'associa avec son ami, M. Vieillard, aujourd'hui bibliothécaire du Sénat (2). Le soir, ils me donnaient un morceau à mettre en musique, je passais la nuit à le composer, et le lendemain je le portais au copiste, tout orchestré, de sorte qu'en très peu de temps l'ouvrage fut terminé, mis en répétition et représenté le 8 août 1805, sous le titre: *Point d'adversaire*. Il y avait un duo de deux vieillards espagnols qui se disputaient la main de Léonore, tous les deux faisant les braves, mais aussi poltrons l'un que l'autre. Arrivés sur le terrain pour se battre, tout en se menaçant, en criant, et flamberge au vent, ils levaient la main gauche comme pour sentir s'il pleuvait, et ils chantaient: *l'orage vient, il faut rentrer*. Mon orchestre exprimait très bien la situation; le public ne manqua pas d'en saisir l'effet et il fit répéter chaque fois mon duo. Ma partition a été gravée.

« Mais venons à mon *Isabelle*, qui me tenait tant au cœur. Tous les acteurs savaient leurs rôles, sauf Mme Saint-Aubin, que je remplaçai par Mme Cretu. La duègne, Mme Gontier, ne connaissait pas une note de musique, elle n'y voyait, disait-elle, que du blanc et du noir; je lui appris son rôle à l'aide de mon violon. Et pourtant c'est cette même Mme Gontier pour qui Boïeldieu a écrit *Ma tante Aurore!* Elle ne manquait jamais ses entrées; la justesse de sa voix était admirable, le jeu parfait! *Isabelle et Gertrude* virent enfin le feu de la rampe le 1er mars 1806, et le succès dépassa toutes mes espérances. Le duo des deux amoureux fut bissé pendant plusieurs représentations.

« Le 5 août de la même année, j'eus encore un succès au Théâtre Montansier, avec le *Voyage impromptu*, de MM. Dumersan et Aubertin.

« Mon dernier ouvrage dramatique fut *Amour et mauvaise tête, ou la Réputation*, comédie en trois actes mêlée d'ariettes, paroles de MM. Alexis dit *Stephen* Arnoult et Alizan de Chazet. Première représentation, à Feydeau, 17 mai 1808.

« L'abbé Geoffroy, dans le *Journal de l'Empire*, rendit compte de ma pièce en des termes dont je n'eus pas à me plaindre: « La musique de M. Pacini, dit-il, offre une heureuse simplicité, un chant facile, une expression naturelle du sens des paroles; elle a le défaut de l'inexpérience et non pas ceux du mauvais goût; on en a vanté quelque fois de plus brillante, qui au fond n'était pas meilleure, etc. » La pièce de M. Stephen Arnoult, inspirée par les beaux yeux de Mlle Rolandeau, avait été reçue à correction; un auteur habile, M. de Chazet, l'améliora quelque peu, mais le dénouement resta toujours faible, ce qui en compromit le succès. *Amour et mauvaise tête* n'eut que cinq représentations, et la dernière, le 27 mai, jour fatal! Mlle Rolandeau rentrée chez elle, le feu prit à sa robe au moment où elle s'approchait d'une cheminée, et la consuma avant qu'on pût lui porter du secours. Cette affreuse catastrophe, dont le souvenir me poursuit sans cesse, m'a fait renoncer à ma carrière, et depuis ce jour néfaste je n'ai plus mis le pied au théâtre de l'Opéra-Comique; je ne connais aucune des pièces qu'on y a jouées jusqu'ici (30 juin 1861). »

THÉATRE ROYAL DE LIÉGE.

LE BÉARNAIS, *Opéra comique en 3 actes, paroles de M. Pellier, musique de M. Radoux.*

La première représentation du *Béarnais* a failli être remise, par suite d'une grave indisposition de M. Carman, chargé du rôle principal. Un public nombreux avait répondu, mercredi, 14 mars, à l'appel du jeune maëstro qui se produisait pour la première fois à la scène. Disons de suite que l'épreuve a été des plus favorables à M. Théodore Radoux, lequel a montré des qualités brillantes qu'on est surpris et heureux de rencontrer chez un débutant. Le poëte, M. Pellier Quengsy, n'a pas réussi au même degré: à côté d'un mérite incontestable de forme, sa pièce a été trouvée un peu vide d'action pour trois actes; des mots et des allusions transparentes, qui auraient peut-être produit beaucoup d'effet du temps de Molière, ont été trouvés trop crus pour l'époque actuelle.

Henri de Navarre, le Béarnais, qu'on doit couronner roi sous le nom glorieux de Henri IV, quand il aura pris Paris et abjuré le calvinisme, s'est pris un jour, ou plutôt une nuit, d'une passion pour une jeune fille d'une beauté incomparable. Celle-ci lui a inspiré la chanson devenue populaire: *Charmante Gabrielle*. Les circonstances ne lui permettent pas de se faire connaître d'abord à celle qui l'a charmé, les nécessités de la guerre qu'il fait à la Ligue l'ont éloigné pour quelque temps. A son retour, il trouve *Gabrielle* unie depuis peu d'instants à un vieux barbon, le *comte d'Amervalle*, ligueur enragé, mais mari.....

(1) Elle est morte à Compiègne, en février 1859, à l'âge de 87 ans. (Note du *Guide musical*.)

(2) Mort à Paris, le 12 janvier 1862. (Note, *id.*)

dans toute la force du terme. Après des péripéties, trop longues à raconter, Henri de Navarre défait les ligueurs commandés par M. de Mayenne, chasse les Espagnols, leurs alliés, envoie M. d'Amerval en ambassade et conserve auprès de lui la *Belle Gabrielle*, qu'il confisque à son profit.

Ce dénouement n'a pas satisfait tout le monde. On pardonne à l'auteur du *Torréador* d'avoir terminé sa pièce d'une manière analogue, parce que ce n'est là qu'une bluette dont les personnages sont empruntés aux tréteaux de nos foires. Ici, la conduite de Henri IV n'a pas la même excuse.

Quant à M. Radoux, c'est un compositeur dramatique dans l'acception la plus large du mot; il a l'inspiration et la science qui la féconde; il possède les secrets d'un art difficile; son œuvre, toujours scénique, ne trahit guère l'inexpérience du jeune musicien. Peut-être sa musique est-elle un peu tourmentée : ses modulations et ses effets d'orchestre, toujours recherchés, le conduisent quelque fois hors du sentier de la mélodie pure; mais M. Radoux est excusable d'être de son époque; nous ne saurions lui faire un crime de se laisser aller à la dérive et de suivre le courant qui nous entraîne tous, même à notre insu.

L'ouverture du *Béarnais* est une belle et bonne page symphonique, où plusieurs motifs principaux sont cousus avec infiniment d'art et d'habileté. Il suffit d'entendre cette introduction pour s'apercevoir que l'élève a brisé les lisières de l'école, et que l'on a devant soi un maître véritable.

Nous ne ferons pas aujourd'hui l'analyse des morceaux de la partition, qui tous ont une valeur. Nous citerons seulement les passages tout à fait hors ligne, marqués au coin d'un mérite incontestable. Les *couplets* que chante *Florette*, au premier acte, sont de ce nombre : voilà de bel et bon opéra-comique; c'est franc de rhythme et orchestré de la manière la plus piquante.

Remarquons aussi dans le même acte un *duo bouffe* pour voix d'hommes du meilleur caractère, où M. Radoux a atteint un degré de force que nous ne pouvions prévoir, et cependant nos lecteurs savent en quelle estime nous tenions le talent du compositeur. Ce *duo* est tout simplement un chef d'œuvre de verve et d'esprit : les voix dialoguent avec infiniment de naturel, et l'orchestre, d'une grande discrétion, accompagne le chant sans jamais le couvrir. Au point de vue scénique, ce morceau, bâti sur une pointe d'aiguille, a été trouvé un peu long; en convenant de la justesse de l'observation, nous avouerons qu'au point de vue musical il nous a semblé trop court. C'est le plus bel éloge que nous puissions en faire. Le second acte renferme un *andante* pour ténor, dont la phrase principale est adorable, et deux grands morceaux d'excellente facture : un *quatuor*, où l'auteur a introduit la romance : *Charmante Gabrielle*, et un duo plein de passion, où l'on distingue une délicieuse inspiration qui revient trois fois, peut être une fois de trop, bien que l'auteur l'ait présentée d'une manière différente à chaque retour du motif.

Au troisième acte nous citerons un *boléro* d'une originalité réelle, orchestré avec une variété d'effet très remarquable ; des couplets comiques d'une bonne venue; puis un chœur dont le motif a déjà été entendu dans l'ouverture et qui forme une chaleureuse péroraison. En voilà plus qu'il n'en faut pour assurer la réputation d'un compositeur de premier ordre. Qu'on ne voie pas dans nos paroles le banal encens qu'on distribue parfois un peu légèrement quand il s'agit de compatriotes ayant besoin d'encouragements ; nos louanges sont vraies et méritées ; nos observations critiques prouvent la sincérité de notre opinion sur l'œuvre si remarquable de M. Radoux.

L'exécution, il faut bien le dire, n'a pas été ce qu'elle sera à une deuxième audition. Il a fallu à M. Carman une grande volonté pour chanter dans son état de santé, et de ne pas faire manquer cette représentation. Nous lui savons gré de ses efforts et du talent avec lequel il a composé l'intelligente figure du roi de Navarre. M. Prunet a aussi bien rendu le personnage épisodique de *Bellegarde ;* il a surtout dit avec un goût exquis la belle phrase de l'*andante* de son air, qui lui a valu deux salves d'applaudissements. M. Odezenne a fort galement interprété le rôle du mari de la belle *Gabrielle;* comme c'est à lui qu'est dévolue la mission de débiter certains mots dignes de Sganarelle ou de George Dandin, nous lui conseillerons de les moins souligner à l'avenir. Nous ferons la même observation à Mlle Cèbe, fraîche, accorte et gentille sous les traits de *Florette.* Du reste, quelques bonnes coupures sont indispensables pour les représentations futures.

Enfin, Mlle Singelée a fait preuve de zèle et de talent dans le rôle de la belle *Gabrielle*, qu'elle personnifie de manière à faire illusion. Si elle a été un peu faible dans le grand *duo* du second acte, elle a pris une éclatante revanche dans son *boléro*, qu'elle chante avec un brio et une légèreté de vocalisation irréprochables.

Les chœurs, d'une importance assez secondaire dans cet ouvrage, où ne se trouve pas un seul finale développé, n'ont pas été ce qu'ils pourraient être; mais nous devons nos sincères félicitations à l'orchestre, à la tête duquel M. Calabrési a fait sa réapparition, au milieu des applaudissements de la salle entière.

Les artistes ont été rappelés plusieurs fois dans le cours de la soirée, et les auteurs ont recueilli à la fin de l'ouvrage les bravos, les fleurs et les couronnes qu'un public sympathique leur a octroyés.

Plusieurs critiques de Paris et de Bruxelles sont venus expressément pour entendre le *Béarnais.* Nous avons remarqué dans la salle MM. Oscar Comettant et Lacôme, de Paris; MM. Gustave Fréderix et Léon Jouret, de Bruxelles.

J. B. Rongé.

BELGIQUE.

Bruxelles. — Le petit opéra, *le Mariage de Don Lope*, n'a point réussi au Théâtre Royal. Il y a là un peu de la faute du musicien, et beaucoup de la faute du librettiste.

Amateur, M. de Hartog a fait des études d'artiste, et, comme la chose n'est point ordinaire, il n'a pas voulu que ses auditeurs l'ignorassent. Il s'est donné le loisir d'écrire chaque morceau de sa partition à loisir, sans se laisser arrêter par la crainte de retarder la marche de l'action. Il a donc oublié qu'il fallait sauver, par une grande prestesse d'allures musicales, ce que les épisodes de l'action ont d'impossible, d'inacceptable. Il y a des motifs agréables dans sa musique, et l'on voit qu'il s'entend à faire manœuvrer les voix et les instruments. Ce qui lui a manqué, c'est de savoir être simple et bref.

Le libretto n'a pas le sens commun, et n'est qu'une vieille comédie qui a été vingt fois remaniée. L'action se traîne lentement et lourdement, et n'intéresse guère l'auditeur, loin de l'amuser.

La virtuosité relative de Mlle Dumestre s'est donnée ample carrière dans un boléro d'une allure rhythmique très avenante. Mais fallait-il, pour un rôle de si peu d'importance, annoncer tant de fois l'ajournement de la pièce? Mlle Arquier a sauvé le sien à force de gentillesse. Nous écartons, comme défiant toute analyse, les personnages balourds et niais, comme ceux que représentaient MM. Mengal et Achard.

Dimanche a eu lieu enfin la reprise du *Cheval de Bronze.* Nous vous dirons prochainement ce qui en est de cette résurrection.

.˙. Nous nous plaisons à constater que le concert du Con-

servatoire de dimanche dernier a été superbe sous tous les rapports : programme excellent, exécution parfaite.

L'ouverture des *Deux Journées*, de Cherubini, la symphonie en *sol* mineur de Mozart, et la magique ouverture de *Léonore* (avec l'écho des trompettes) de Beethoven, ont vraiment été rendues avec un entrain et une perfection rares.

Un air de la *Linda di Chamounix*, de Donizetti, nous a fourni l'occasion d'applaudir Mlle Lambélé, que nous n'avions pu entendre au concert qu'elle avait donné quelques jours auparavant. Cette jeune cantatrice possède une voix étendue et très juste et d'une fraîcheur exquise. Il y a dans son chant de l'intelligence et un certain cachet qui dénote l'artiste en même temps que la bonne musicienne. Mlle Lambélé ne peut manquer de faire une belle carrière.

Un pianiste de grande réputation, M. Krüger, a fait entendre le magnifique concerto en *ut* mineur de Beethoven, et deux morceaux de sa composition : *Presto impromptu* et *Menuet symphonique*. Les principales villes de l'Europe et notamment Paris, où réside M. Krüger, l'ont proclamé depuis longtemps l'un des pianistes les plus élégants et les plus corrects; dans le concerto, aussi bien que dans les deux morceaux de sa composition, il a donné une preuve nouvelle de son talent si parfait; les applaudissements et les rappels les plus enthousiastes ont suivi chacune de ses productions.

.·. WILHELM KRUGER. — Né à Stuttgard, le 5 août 1820, il appartient à une famille d'artistes. Ses dispositions musicales se révélèrent de bonne heure. Un de ses proches parents lui donna des leçons de piano. Dès l'âge de 14 ans, il commença l'étude de la composition, sous la direction du célèbre maître Lindpaintner. Il avait à peine accompli sa 16e année, quand le bienveillant appui du roi de Wurtemberg lui permit de se rendre à Paris pour perfectionner son talent. Après un séjour de quatre années dans cette capitale, il revint dans son pays, où il fut nommé pianiste de la cour. Après une tournée en Suisse, il retourna à Paris, en 1845, et ne l'a plus quitté depuis. Il y a conquis une position très brillante comme professeur et compositeur.

.·. Les succès parisiens de Mlles Adélaïde et Thérèse Cornélis, dont nous avons fait mention la semaine dernière, ne sont pas restés stériles. Les deux jeunes cantatrices viennent d'être engagées par M. Carvalho, à des conditions fort brillantes, au Théâtre-Lyrique, pour la prochaine saison, qui commence au mois de septembre. L'accueil qu'elles ont trouvé dans les salons est d'un présage on ne peut plus favorable pour celui que leur réserve le public de la grande capitale.

.·. M. Paque, l'excellent violoncelliste belge que Londres compte aujourd'hui parmi ses meilleurs artistes, s'est fait entendre samedi au concert donné par l'Association des musiciens à la Grande-Harmonie. Deux fantaisies de sa composition lui ont fourni l'occasion de déployer toutes les ressources de son magnifique talent et lui ont valu le plus grand succès.

.·. M. Vital Mercier, l'un de nos bons pianistes et qui, de plus, est connu dans le monde musical par quelques ravissantes mélodies, donnera mardi, 27 mars, un concert à la salle de la Société Philharmonique.

Mlle Bacot, cantatrice, MM. Duhem, Mailly et Colyns s'y feront entendre, de même que la section chorale de la Société Philharmonique, dirigée par le bénéficiaire.

.·. Brassin a terminé vendredi dernier les séances consacrées à l'œuvre des sonates de Beethoven, et tel a été le succès de ces séances, que le Cercle artistique et littéraire est en instances auprès du célèbre planiste pour le décider d'en donner encore quelques-unes.

Nous ne pouvons que répéter que l'interprétation des œuvres de Beethoven, par Brassin, lequel joint à une profonde science la virtuosité la plus complète, nous paraît la plus parfaite en même temps la plus conforme à l'esprit de l'auteur; le public, de plus en plus nombreux, qui a suivi ces séances, a semblé partager notre opinion; il a fait à l'excellent pianiste les ovations les plus enthousiastes, les plus sympathiques.

On nous mande d'Anvers, que les séances, consacrées au même but, et que Brassin a données à la Société de la Grande-Harmonie, ont été couronnées du plus grand succès. Hier déjà, il a dû donner une séance supplémentaire, qui sera sans doute suivie d'autres.

.·. Le concert annuel au profit des pauvres visités à domicile par les dames de charité aura lieu, samedi 24 mars, dans la salle de la Réunion-Lyrique, rue Ducale. Ce sera une véritable solennité musicale que cette soirée, dans laquelle M. et Mme Léonard feront leurs adieux au public bruxellois.

.·. On se rappelle le bruit que fit, il y a deux ans, la publication du curieux catalogue de la Bibliothèque musicale du chevalier Dandeleu, mort à Bruxelles en 1667. Une sorte de supplément à ce catalogue vient de paraître dans un nouveau fascicule de la *Musique aux Pays-Bas*, et ce supplément n'est autre qu'une liste de plusieurs centaines de compositions italiennes, allemandes et néerlandaises, appartenant à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe. Les annotations biographiques et bibliographiques qui y ont été jointes permettront de rectifier ou de compléter énormément de choses, en ce qui touche cette période, si imparfaitement connue, de l'histoire de la musique.

.·. CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE. — Le 7e concert, composé en majeure partie d'œuvres qui n'ont pas encore été exécutées à Bruxelles, aura lieu le dimanche 25 mars prochain. On y entendra, entre autres, l'ouverture, les entr'actes et la musique mélodramatique composés par Beethoven pour la tragédie *d'Egmont* de Gœthe, et un concerto symphonique à grand orchestre avec piano, l'une des productions les plus récentes de M. Pierre Benoit.

La répétition générale est fixée au samedi 24 courant, à 2 heures, à la *Société Philharmonique*, rue de l'Evêque.

.·. Le dimanche 15 avril aura lieu, à la salle du Palais Ducal, un concert pour l'audition d'œuvres de M. Pierre Benoit, avec le concours des dames amateurs d'Anvers et de Bruxelles, de Mlle Sophie Dumon, pianiste, M. J. Dumon, flûtiste et de la Société royale des Chœurs de Gand.

Le programme comprendra :

Dies Irae du *Requiem* (chœur et orchestre). *Credo* de la *Messe* (chœur et orchestre). *Les Faucheurs*, double et triple chœur pour voix d'hommes.

Concerto de piano.

Concerto de flûte.

Déjà les listes de souscription, qui circulent en ville, se couvrent de nombreuses signatures, et tout fait prévoir que les efforts du jeune maître trouveront un puissant appui chez nos amateurs de musique.

.·. LÉONARD et SERVAIS. — Sauf l'*Indépendance*, la presse belge est unanime pour demander que ces deux éminents artistes soient conservés à notre Conservatoire de musique.

« Nous espérons encore, dit l'*Echo du Parlement*, que ces deux excellents professeurs ne seront pas enlevés à l'art belge. Il se présente un moyen facile de les conserver à notre école de musique : c'est de rendre leur position acceptable. En général, les hommes initiant la jeunesse belge à la connaissance et à la pratique de la musique sont trop peu rétribués. Il est tel employé subalterne dont le traitement est au moins égal à celui d'artistes qui ont popularisé le nom belge à l'étranger et qui ont consacré les plus belles années de leur vie à se perfectionner. »

De son côté, le *Bulletin du Dimanche* ajoute ceci : « Des

hommes tels que Léonard et Servais font partie de notre gloire nationale, laquelle n'est pas assez riche pour prendre à la légère son parti de semblables pertes. Pertes, oui ; on aura beau dire que les artistes dont nous parlons n'en resteront pas moins Belges, pour aller résider à Paris, et que leur célébrité, grandissant à l'étranger, rejaillira nécessairement sur leur pays natal. C'est une erreur. *Ubi bene, ibi patria*. La patrie des artistes est là où ils sont accueillis et traités suivant leur mérite. Le succès naturalise, en France surtout, et, au bout d'un certain temps, les biographes seuls se souviennent de l'origine étrangère des célébrités que le public acclame et réclame tous les jours comme siennes. Et ce souvenir n'est lui-même qu'une accusation à l'adresse du pays qui a méconnu ou dédaigné de pareils hommes et cédé à une autre nation l'honneur de les honorer selon ce qu'ils valaient. Allez donc raconter en France que Grétry était Belge — et pourtant la *Biographie universelle des musiciens*, de M. Fétis, vous donne parfaitement raison !

« Certes, nous ne soutiendrons pas la théorie des hommes providentiels et indispensables, et nous sommes persuadé que la retraite de MM. Léonard et Servais ne ferait point péricliter l'enseignement musical à Bruxelles; mais, sans vouloir pour le moment discuter la question de savoir si, après leur départ, il serait aisé de le maintenir à la même hauteur qu'aujourd'hui, nous pensons que ce départ y causerait un trouble peut être passager, mais profond et profondément regrettable. Une méthode d'enseignement, éprouvée et approuvée par les premières notabilités européennes, y compris M. Fétis, ne devient pas aussi rapidement qu'on paraît se le figurer une tradition, et il est impossible de prétendre que notre école de violon et de violoncelle, si célèbre dans le monde entier, pourrait impunément se priver du concours de ses chefs actuels.

.*. On nous écrit de Houdeng : « L'*Union chorale* des deux Houdeng, fondée tout récemment, a, le 11 mars, inauguré son beau local par un brillant concert.

« Citer les noms de MM. Colyns, professeur au Conservatoire et violoniste solo du théâtre de la Monnaie; Stengers, violoniste solo des concerts populaires; Barwolf, aussi bon chanteur que violoniste distingué; Gangler et notre éminent pianiste Vital Mercier, tous artistes du plus grand mérite, tous premiers prix du Conservatoire, c'est mentionner le bon goût avec lequel la commission a présidé à la composition de la partie musicale de cette fête; c'est aussi nous dispenser de tout éloge, tant ces talents sont connus et appréciés.

« Les chœurs ont été enlevés d'une façon irréprochable. Celui des *Mousquetaires de la Reine* a été pour chacun une véritable bonne fortune. En effet, le magnifique solo que ce chœur renferme nous a révélé dans M. Alphonse Vilain une admirable voix de ténor léger et un talent on ne peut plus sympathique. »

.*. On écrit de Varsovie, 8 mars : Une matinée musicale a été donnée hier, au Conservatoire de Varsovie, à un petit nombre d'élus, par M. Apollinaire de Kontski. Ce fut une fête. Sur le programme on lisait les noms de Meyerbeer, Rossini, Gounod, Liszt, Bériot, Wolf, Brzowski, Glinka et Allard. On a entendu plusieurs fragments de l'*Africaine*.

Ce programme prouve la direction correcte et élégante que M. de Kontski imprime à une institution créée par lui, et dont les résultats répondent déjà, au delà de toute espérance, à ce que la réputation de cet artiste faisait entrevoir il y a quelques années.

.*. Le *Journal de Liége* se montre d'une pruderie farouche pour le *Rigoletto* de Verdi. Tout le monde, dit-il, va voir *Rigoletto* sans le moindre scrupule; car, chose étonnante, la notoriété se montre de la plus révoltante complaisance pour cet opéra. Bah ! ce n'est qu'un opéra ! nous dit-on. En vérité, l'excuse est assez jolie. De quelque nom que s'appelle cette turpitude, elle nous paraît à nous hautement condamnable. *Rigoletto* n'est pas immoral, il est immonde. Qu'on en pense ce qu'on voudra.

LIÉGE. (*Correspondance particulière*). — THÉATRE ROYAL. L'événement capital de notre semaine théâtrale a été la représentation du *Béarnais*, de J. T. Radoux. Tous les amateurs de musique s'étaient donné rendez-vous ce soir-là au théâtre, et tous en sont sortis généralement contents et satisfaits : et il y avait lieu. L'œuvre de notre compatriote se distingue principalement par son originalité et par sa couleur : elle a été écrite avec beaucoup de conscience et de soin, et l'on y rencontre les marques d'un incontestable talent, d'autant plus qu'il avait à lutter contre les difficultés d'un poëme des plus ingrats. Les morceaux qui ont le plus paru plaire sont l'ouverture, l'introduction du second acte, les couplets de Florette (1er acte), le quatuor du second acte et la chanson espagnole au troisième, sans oublier l'air du ténor au second acte. Dans tous ces passages, Radoux s'est montré habile harmoniste et heureux mélodiste : il a, du reste, remporté ici un succès de bon aloi, qu'ont partagé les interprètes de son œuvre. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils ont tenu leurs rôles avec tout le talent que nous leur connaissons. Ces interprètes étaient M[elles] Singelée et Cèbe, et MM. Carman, Prunet, Odezenne. Pour quiconque connaît et a su apprécier ces acteurs, les nommer est tout dire. L'orchestre et les chœurs ont bien marché.

.*. SOCIÉTÉ D'ÉMULATION. — Une foule compacte se pressait samedi soir dans la salle d'Émulation, et une heure et demie avant le concert, il n'y avait déjà plus moyen de trouver place. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'entendre des œuvres superbes interprétées par de grands artistes, par Vieuxtemps, Everardi, Kaiser, M[lle] Singelée, par un orchestre et des chœurs recrutés parmi nos meilleurs musiciens, et conduits successivement par MM. Vieuxtemps, Radoux et Duguet. Au programme figurait d'abord une ouverture de Radoux : elle a de jolis effets, et l'auteur a été chaleureusement applaudi. Vieuxtemps a joué son quatrième concerto et a dirigé son chant national. Chacune de ces œuvres a enlevé la salle qui, après avoir salué en Vieuxtemps le grand violoniste, a voulu l'acclamer comme un compositeur d'un mérite transcendant. M. Kayser a interprété avec un beau style et une remarquable virtuosité l'andante et le finale du deuxième concerto de Mendelssohn; ce jeune artiste, auquel un brillant avenir est destiné, doit aussi recevoir sa bonne part de louanges et de félicitations. Everardi a chanté plusieurs romances, dont une de Rougé notamment, un air de la *Gazza Ladra* et un chant évangélique de Gounod. Il nous serait impossible de dire quelle qualité Everardi possède au plus haut degré : étendue de la voix, justesse et variété d'expressions, émission pure et facile du son, il réunit tout et en tire un merveilleux usage : il a chaudement été accueilli et a enthousiasmé notre public. Enfin, M[lle] Singelée, dont le talent va tous les jours grandissant, a fait preuve du brio le plus éclatant dans l'interprétation de l'air du *Serment* et de la *Chanson espagnole* extraite du *Béarnais*, de Radoux. Tout le monde a admiré sa facilité de vocalisation et de trille, la fraîcheur de sa voix et la distinction qu'elle sait mettre dans son chant et dans son expression. En somme, ce concert a été un des plus beaux de la saison, et tous ceux qui y ont assisté en garderont le meilleur souvenir.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — La messe de Liszt, de M. l'abbé Liszt doit-on dire maintenant, a été exécutée jeudi dernier en l'église Saint-Eustache. La cérémonie étant

annoncée pour dix heures et demie, je crus suffisant d'arriver à onze heures moins un quart. Hélas! dès neuf heures il paraît que toutes les places étaient prises; un peu plus la basilique était enlevée d'assaut par des centaines de personnes comme moi en retard. Que de tribulations commencèrent alors, que de supplications à messieurs les gendarmes, que d'éloquence prodiguée aux sergents de ville, qui invariablement et logiquement répondaient: « Pourquoi voulez-vous entrer, il n'y a plus de place! » Enfin, à force de persistance et les côtes meurtries, je pénétrai dans l'église, et je vous assure qu'il fallait que l'attrait fût bien puissant pour me faire entreprendre ce travail d'hercule. Dès mon entrée, je fus récompensé : le coup-d'œil était magnifique. Partout des gardes-nationaux, à toutes les places de magnifiques toilettes. Dans le chœur, nos plus renommés compositeurs et virtuoses, au premier rang, Auber, Thomas, Bazin, Gounod, Berlioz; puis tout le journalisme théâtral, et aussi un clergé nombreux et illustre suivant le cardinal de Bonnechose. Le fameux « tout Paris » était là, recueilli et paré comme il convenait pour la grande solennité artistique qui avait lieu. A onze heures juste, la messe commença.

Il est un peu audacieux de parler de cette messe, après une seule audition, car ce n'est pas de la musique qui se comprenne facilement. Mais, comme je ne sais quand on pourra de nouveau l'entendre, il faut bien risquer une opinion. Il n'y a pas à s'y tromper, Liszt est un fervent de cette école nouvelle dont Wagner est le plus illustre représentant. Liszt a employé, dans la musique sacrée, les moyens employés au théâtre par l'auteur de *Tannhauser;* je constate, mais ne blâme pas, remarquez-le. Dès l'attaque du *Kyrie*, j'ai reconnu le genre; dans le développement de ce morceau déjà, les effets d'orchestre favoris de Wagner, sa constante recherche harmonique et sa façon de combiner, dans une égale mesure, voix et symphonie, étaient sensibles. Ce *Kyrie* est fort beau. Le *Gloria* est une grande page longtemps travaillée, aux puissants effets. Le *Credo* accuse, plus que tout le reste, le genre de l'œuvre Là, à chaque instant, la pensée musicale se modifie, suivant la pensée poétique de la prière : on dirait une suite de morceaux. Il est à penser que l'unité existe dans cette composition, mais elle n'est guère saisissable. Vous croyez qu'une pensée va se développer, et tout s'arrête : un silence, puis un ton éloigné se présente; à chaque instant l'oreille est presque déroutée par d'étranges modulations. Le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* sont plus mélodiques; ce sont des pages que la majorité a comprises et admirées. En général, la mélodie est fugitive, difficile à saisir; l'orchestre est concertant avec les voix, et tout cela est traité avec un grand savoir.

La messe de Liszt est, selon ma conviction, une œuvre fort originale et remarquable. Pour la première fois, on a entendu de la musique d'église conçue de cette façon, et les fameux classiques, ceux qui ne jurent que par Palestrina, Mozart, etc., ont dû crier au sacrilége; mais, comme rien ne peut prouver que les anciens maîtres aient raison contre les tendances modernes, les nouvelles idées, je crois juste de faire à chacun sa part. On a le droit de dire : « J'aime mieux cela que ceci; » on friserait l'absurde en disant « cela est meilleur que ceci. » Pour mon compte, j'admire profondément les grandes œuvres du passé, mais j'admire aussi celles du présent. Écoutons et ne comparons pas; comparer est travail de rhéteurs, d'esprits froids que jamais rien n'émeut franchement. Il y a de belles choses dans les bibliothèques; il y en a, je crois, d'aussi belles dans le répertoire du jour. Faisons la guerre à ce qui est mauvais, mais ne condamnons pas des œuvres parce qu'elles ne ressemblent pas à leurs aînées. N'entravons pas l'essor de la pensée, ce serait travailler contre nous-mêmes. Hélas! je crains des éreintements pour la messe de Liszt. Ce qui est certain, c'est que le public s'est pressé, bousculé pour voir le virtuose quasi légendaire: grande était la curiosité. Liszt a grisonné; mais il est toujours beau de cette beauté lumineuse du génie. Les traits se sont adoucis, la flamme du regard est plus sympathique, moins étrange. La robe du prêtre donne une véritable majesté à ce grand corps, toujours d'une idéale maigreur. Enfin, tout le monde a reconnu Liszt, et le célèbre virtuose, malgré toute l'humilité que sa nouvelle position lui impose, a dû se résoudre à être, pendant quelques jours, absolument comme autrefois, le lion de la capitale.

L'exécution de la messe de Liszt a été le grand événement de la huitaine; aussi ai-je bien peu de chose à ajouter à ce rapide compte-rendu. Un petit scandale à signaler, cependant. A l'Opéra, vendredi, on a crié, sifflé, chanté les *Lampions*, appelé le régisseur, réclamé la présence du directeur, fait vacarme enfin, d'une si belle façon, que le commissaire de police a dû s'en mêler, et que le dernier acte de la *Juive* n'a pu être terminé. La cause de ce scandale était un ténor qui, au dernier moment, a remplacé Villaret, indisposé. Le public, dont les sympathies pour la direction ne sont actuellement pas immenses, n'a pas bien pris la chose; il s'est vengé sur l'artiste imprudent que l'affiche n'avait pas annoncé, et il s'est conduit absolument comme un public de province, un soir de débuts orageux : le vacarme a atteint les plus hautes proportions; on ne se croyait plus à l'Opéra. Trois artistes viennent d'être rengagés par M. Perrin : Faure à 90,000 francs par an; Belval, à 40,000, Villaret à 30, 35, puis 40 mille. Je crois que l'engagement de Gueymard ne sera pas renouvelé. On continue à faire grand bruit de l'opéra de M. Verdi; patience! nous verrons bien de quoi accouchera cette montagne-là. Les répétitions de *Don Juan* ne sont, dit-on, pas satisfaisantes; la confiance n'est pas énorme. En somme, l'opéra fait beaucoup jaser, et la complète décadence du ballet n'est pas ce qui indispose le moins.

Je noircirais inutilement du papier en parlant de l'Opéra-Comique et du Lyrique, qui n'ont rien changé à leurs affiches. On attend les nouveautés. Aux Italiens, ce soir, un ballet nouveau; bientôt *Semiramide*, avec Mmes Penco et Grossi, et aussi les ouvrages princiers promis.—*Don Juan* est annoncé sur l'affiche de l'Opéra; le Lyrique sera le dernier venu, mais on pense que lui seul tirera profit de la triple exhumation.— Au Concert populaire de dimanche, on a encore fait bisser le prélude de *Lohengrin*, de Wagner, malgré une opposition désespérée. Le même jour, la « Société symphonique » a donné sa première séance au Cirque de l'Impératrice. N'ayant pu être aux deux concerts à la fois, j'attends encore des détails.—Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois de février, se sont élevées au chiffre de : 2 millions 199,933 fr. 69 cent., soit 77,710 fr. 37 de moins qu'en janvier précédent, mais 134,666 fr. 44 cent. de plus qu'en février 1865. JULES RUELLE.

*** A l'occasion de la centième représentation de l'*Africaine*, Mme Mina Meyerbeer a envoyé un télégramme à M. Perrin, pour le remercier, ainsi que les artistes de la scène et de l'orchestre.

*** Le buste de Meyerbeer a pris dans le foyer public la place qui lui était réservée en face du buste d'Halévy. Nous trouvons même que les traits qui rappellent ceux du grand musicien, qui a donné à l'Opéra des chefs-d'œuvre tels que *les Huguenots* et *Robert le Diable*, eussent dû être placés plus tôt devant les regards du public.

*** Les cent premières représentations de *l'Africaine* ont produit un million soixante mille francs.

*** Il paraîtrait que plusieurs illustrations prussiennes avaient eu la louable pensée d'élever une statue à Meyerbeer sur la place du théâtre, à Berlin; mais, dans ce pays protestant, où la liberté de conscience devrait avoir droit de bourgeoisie, on met de sérieux obstacles à ce projet, à cause de

la religion juive, qui fut toujours celle de l'illustre auteur des *Huguenots*.

.*. Verdi, qui vient de quitter Paris, doit y revenir en juillet, avec la partition de *Don Carlos*, entièrement terminée.

.*. L'ABBÉ LISZT. — *Correspondance du Journal de Liége.*— Tout le monde l'a vu. L'abbé Liszt était placé en avant de l'autel, visible à tous les regards, et l'assistance masculine et féminine a pu le contempler à son aise. Ceux qui ont pu croire qu'ils rencontreraient un humble néophyte, timide comme Eliacin, ont pu être détrompés.

L'abbé n'a pas étouffé l'artiste, et l'artiste était habitué à affronter la foule et à l'électriser par la seule puissance de son regard. Aussi c'est avec une grande désinvolture que l'abbé s'est présenté aux yeux de ce public avide de sa personne. Son habit d'*abbato*, loin de l'embarrasser, semblait ajouter un charme de plus à son ancien prestige. La tête a vieilli, sans doute, mais elle est restée puissante et dominatrice; les traits sont plus rigides, mais leur effet pittoresque a augmenté, et il semble qu'ils en aient conscience. Les cheveux, que la caricature profane a si souvent travestis en crinière léonine, les cheveux sont restés épais et renversés en mèches dociles, laissant paraître tout entier, dans sa grande attitude, le front du poëte et du penseur. Cet œil bleu, profond et brillant, qui s'élève avec austérité vers le ciel, ne paraît pas troublé quand il rencontre le regard des humains. En un mot, Liszt est vivant, très vivant, et, s'il s'est consacré à Dieu, on peut croire, en le voyant, que c'est plutôt au Dieu de la chapelle Sixtine qu'au Dieu des Trappistes.

La messe de l'abbé Liszt a été écoutée avec recueillement. Quelques morceaux, et surtout ceux qui ont été exécutés par le maître lui-même, n'ont pas été sans effet. Mais le grand instrumentiste s'est-il élevé au rang qu'il ambitionne? S'est-il placé à côté ou même un peu au-dessous des patriarches de cette famille dans laquelle il aspire à entrer? Est-il le petit-fils, le neveu ou le cousin-germain de Mozart, d'Haydn ou de Beethoven? Je ne le pense pas. Après comme avant la messe du *Couronnement*, Liszt me paraît être un talent distingué, mais laborieux et tendre, cherchant beaucoup, comme Berlioz, mais ne trouvant pas cette fleur qui pousse toute seule et avec tant d'abondance dans le jardin des Hespérides, où le génie seul a ses entrées. Un rossinien malveillant et exagéré disait avec prétention : « J'attends toujours une petite mélodie, et je n'entends que de l'apocaliszt. »

.*. Les réclames sur l'abbé Liszt, qui se multiplient à l'infini, commencent à produire le plus mauvais effet, dit l'*Art musical*, le nouveau rôle que veut jouer l'illustre pianiste cadre mal avec le caractère austère et simple d'un prêtre. — Je ne l'ai jamais vu, cet abbé Liszt, disait dernièrement une dame dans un de nos salons parisiens. — Il prêchera, sans aucun doute, lui répondit sa voisine, et alors vous le verrez en *chaire et en os*.

.*. M. Auber était dans le chœur en face de l'abbé Liszt, qui est venu saluer le maître français et lui serrer la main. M. Auber a paru très sensible à cette attention.

— Je me rappelle vous avoir vu arriver à Paris en 1820, a-t-il dit à l'abbé Liszt. Vous improvisiez alors comme Mozart.

En 1820, Liszt n'avait encore que neuf ans. (*France mus.*)

.*. Le maëstro F. Ricci, l'un des deux frères Ricci, auxquels on doit le ravissant opéra bouffe *Crispino e la Comare*, vient d'arriver à Paris. Il y doit passer un mois, dit-on, sur l'appel du directeur de l'Opéra Comique. Ne serait-ce pas plutôt pour s'entendre avec le Théâtre-Lyrique? Car nous croyons savoir que M. Carvalho a commandé dans le temps à MM. Nuitter et Beaumont une traduction de *Crispino*.

.*. M. Gevaert, qui est en même temps compositeur habile et l'un de nos musiciens les plus érudits, va faire paraître une collection de morceaux de théâtre, de concert et de chambre, sous le titre de : *les Gloires de l'Italie*, chef-d'œuvre de musique vocale italienne aux dix-septième et dix huitième siècles.

Cette publication, confiée à un musicien de la valeur de M. Gevaert, sera d'un haut intérêt pour tous ceux qui s'occupent d'art musical, et nous sommes sûr qu'elle aura un très grand succès.

.*. Mlle Amélie Staps a donné son concert, le 14 mars, dans la salle Herz. En l'écoutant, on s'aperçoit bientôt que la puissance, la sûreté et le fini du mécanisme ne sont pour elle, comme pour tous les grands virtuoses, que simples moyens d'exprimer, avec le plus de vérité possible, le sentiment incarné dans la mélodie. Mlle Staps articule et accentue chaque membre de la phrase musicale, avec une rare intelligence des intentions du compositeur.

Serait ce pour mieux montrer comment elle sait chanter au piano qu'elle avait choisi, dans les œuvres de Schumann, de Mendelssohn, de Liszt et de Chopin, des morceaux dont les plus beaux passages ont besoin, pour être compris de tous, d'être entourés de lumière et de chaleur? Ce que nous disons là est surtout vrai pour les *Variations symphoniques* de Schumann et le trio en *ré mineur* de Mendelssohn, si difficiles au point de vue d'une interprétation vraiment magistrale, et qui ont valu à Mlle Amélie Staps un succès unanime des plus flatteurs. (*France musicale.*)

.*. Nous avons eu récemment l'occasion, dit la *Presse musicale*, de louer le talent de M. H. Sternberg, violoniste fort distingué et l'un des meilleurs élèves de Léonard. Dernièrement, M. Sternberg nous a joué la *fantaisie-caprice* de Vieuxtemps, le *Souvenir d'Haydn* de Léonard et une grande Valse de concert de Charles de Bériot. Ces morceaux ont fait ressortir d'une façon brillante les qualités du jeune artiste : un beau son, une grande franchise d'archet, un style châtié, dénué de cette afféterie dans laquelle tombent souvent certains virtuoses trop amoureux de l'effet. Ou nous nous trompons fort, ou ce jeune homme est destiné à parcourir une belle carrière.

.*. La *Gazette artistique* affirme — le traité, dit-elle, a passé sous les yeux d'un des siens, — que M. Choudens, éditeur, a acquis au prix de 50,000 fr. la propriété du *Roméo et Juliette*, de M. Charles Gounod.

.*. Un élève de ce maître, M. Léon Pillaut, donnera sous peu, aux Bouffes-Parisiens, un acte intitulé : *le Duel de Tabarin*; la pièce est en répétitions.

.*. Le sifflet, au théâtre, n'a pas toujours pour triste effet d'humilier un artiste ou de l'abreuver d'amertume; il a quelquefois de plus terribles conséquences. M. Melchissedec vient presque d'être tué à Bordeaux par des sifflets. Voici comment les choses se sont passées. Cet artiste jouait le rôle de Saint-Bris, dans *les Huguenots*; au troisième acte, M. Melchissedec est vigoureusement sifflé. L'acteur pâlit, chancelle et tombe évanoui sur la scène. On le transporte dans sa loge, un médecin accourt et il constate que le malheureux artiste vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, qui a déterminé une paralysie partielle.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Roger attire la foule à l'Harmonie-Théater, par sa magnifique interprétation du rôle de George Brown, dans la *Dame Blanche*; quoique sa voix soit bien ébréchée, il sait en dissimuler la défectuosité avec tant d'habileté que le public ne se lasse pas de l'entendre et de l'applaudir.

.*. L'empressement du public à entendre l'*Africaine* est tellement grand, que la direction a décidé de faire alterner, pendant les mois d'avril et de mai, les représentations de l'œuvre de Meyerbeer avec celles du répertoire italien.

Le ballet de M. de Flotow, *la Libellule (Die Libelle)* a été donné le 8 mars avec un grand succès. Depuis longtemps on n'avait entendu de musique de ballet aussi caractéristique. Mlle Conti a enlevé tous les suffrages.

Le théâtre de la Porte de Carinthie donnera cette année quelques opéras italiens. Il a engagé Mlle Artot, Calzolari, Everardi, Angolini et Zucolini.

⁂ M. Gross-Athanasius, peintre et musicien fort connu de Vienne, a eu la bonne fortune de découvrir, il y a quelques jours, le portrait en miniature de Beethoven, portant sur le dos la signature du célèbre compositeur.

⁂ Un chanteur, attaché à l'un des théâtres de Vienne, arriva, ces jours passés, à Mayence. Il fit de suite une petite promenade. Plongé dans ses pensées, il s'éveille tout à coup à l'audition d'une magnifique voix de ténor. Il écouta longtemps avec un vif étonnement, et, quand le chant cessa, il s'enquit du chanteur et trouva que cette voix appartenait à un jeune homme, portefaix du chemin de fer du Rhin au Mein. Après quelques épreuves qui satisfirent l'artiste viennois, il propose au ténor de l'accompagner dans ses voyages, et lui promet de lui faire donner l'instruction nécessaire à son perfectionnement. Le jeune homme consent, le chemin de fer du Rhin au Mein y perd un portefaix et les théâtres de l'Allemagne s'enrichiront d'un ténor de plus.

BERLIN. — A l'occasion de la fête du Roi, qui sera célébrée le 22 mars, on jouera à la Cour, dans une représentation de gala, *Monsieur et Madame Denis*, l'une des plus jolies opérettes d'Offenbach, dont les rôles, pour cette solennité exceptionnelle, seront interprétés par Mlles Artot, Orgeni et Lucca, et par M. Woworsky. Le chœur, composé de huit soldats, sera confié aux premiers artistes de l'Opéra. Il est probable que, pour faire ses adieux au public, Mlle Artot donnera une seconde représentation ainsi distribuée.

HANOVRE. — M. Satter, le directeur des concerts d'abonnements, a fait exécuter au dernier de ces concerts une symphonie pour orchestre, et un concerto symphonique pour piano et orchestre, tous les deux de sa composition.

Les abonnés ont protesté contre cette double exécution, dans laquelle ils ont cru voir l'intention, de la part de M. Satter, de vouloir substituer ses œuvres à celles des grands maîtres, qui jusqu'à présent faisaient exclusivement les frais de leurs concerts.

A la suite de cette manifestation peu flatteuse, M. Satter a résigné ses fonctions ; les préparatifs du festival hanovrien, qu'il devait diriger, sont dès lors mis en suspens.

⁂ Le comte Platen s'est vu obligé d'abandonner sa place d'intendant du Théâtre Royal. Malgré des subsides qui s'élevaient jusqu'à 500,000 francs, le théâtre de Hanovre n'a jamais pu rivaliser avec les autres théâtres d'Allemagne, beaucoup moins et même pas du tout subsidiés.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le Théâtre de Sa Majesté, sous la direction de M. Mapleson, commencera ses représentations le 7 avril.

Parmi les opéras qu'il compte donner dans le courant de la saison, le programme annonce : *Iphigénie en Tauride*, de Gluck ; le *Pardon de Ploërmel* (*Dinorah*), de Meyerbeer ; la *Donna del Lago*, de Rossini ; *il Seraglio*, de Mozart ; la *Vestale*, de Spontini, et *Mireille*, de Gounod.

Les artistes engagés à ce théâtre sont :

Prime donne assolute : Mlle Tietjens, Mlle Lichtmay, Mlle Sinico, Mlle Enequist, Mme Harriers-Wippern et Mlle de Murska.

Prime donne M. S. et contr'alti : Mlle Demeric-Lablache, Mlle Bettelheim, Mme Trebelli-Bettini.

Seconde donne : Mlle Rosalia et Mlle Edi.

Prime tenore assoluti : MM. Mongini, Arvini, Gunz Tasca Bettini, Stagno, Hohler et Gardoni.

Prime Baritoni e Bassi assoluti : MM. Santey, Amodio, Verger, M. Junca, Foli, Rossi et Rokitanski.

Primo buffo : M. Scalese.

Secondo tenore : MM. Capollo Manfredi, Bertacchi et Casaloni.

M. Mapleson annonce, en outre, qu'il est parvenu à décider Mme Grisi à reparaître sur la scène, dans quelques rôles qu'elle a créés et dans lesquels elle sera toujours sans rivale ! Mlle Tietjens aura en la conde cendance de seconder la grande artiste dans les opéras qu'elle va aborder.

⁂ Les concerts du lundi, qui se sont étendus aussi aux samedis, continuent à jouir de la plus grande vogue, nonobstant que la Société Philharmonique (l'ancienne) et la Musical Society, sont entrées en lice. — La salle est toujours pleine à déborder. Aux séances du matin, l'aspect de la salle est calme, placide, et respire un air aristocratique. Aux séances du soir, il règne plus de sans-gêne ; l'enthousiasme se traduit en manifestations bruyantes.

L'approche du départ de Joachim, qui n'a plus que deux séances à donner, ajoute encore, s'il est possible, à l'intérêt de ces concerts, chacun voulant entendre encore le grand violoniste.

Jamais Joachim n'a joué comme cette année ; soit qu'il interprète Bach, Beethoven, Haydn ou Mozart, Mendelssohn et Spohr, voire même le vieux Tartini, dans sa sonate endiablée, il déploie une égale perfection, une égale grandeur de style. Piatti, qui brille à côté de lui, rend la chose complète. Piatti, aussi, n'a jamais été plus en veine que cette année.

L'acquisition de Blagrove, comme premier alto, a complété l'ensemble le plus parfait que l'on puisse rêver ; MM. Hann, L. Ries sont les participants de ce merveilleux quintuor.

Le piano est confié à Mme Arabella Goddard et à Halle, dont les deux styles différents donnent un attrait charmant à l'audition des mêmes œuvres, que les deux artistes interprètent alternativement. *(Musical World).*

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Paris, le 10 mars, à l'âge de 88 ans, M. Pacini, compositeur et doyen des éditeurs de musique de Paris. Les notes autobiographiques que nous avons données plus haut rectifieront la notice tout à fait incomplète de M. Fétis (*Biogr. univ. des musiciens*, t. VI, p. 400).

A l'époque où les chanteurs italiens étaient encore à la salle Favart, M. Pacini occupait une petite boutique qui, par les œuvres qu'elle renfermait, jouissait d'une grande réputation. Rossini était à cette époque dans toute la splendeur de son génie et de sa gloire, et Pacini avait édité ses œuvres ainsi que celles d'autres maîtres italiens renommés. La fortune de l'éditeur grandit rapidement et lui permit d'élever ses neuf enfants. Chassé de la salle Favart par l'incendie qui dévora la salle des Italiens (15 janvier 1838), Pacini était venu s'établir dans la rue Louis-le-Grand.

Bien qu'à peu près retiré des affaires, il est mort entouré, non-seulement de sa famille, qu'il aimait profondément et qui le lui rendait si bien, mais aussi de ses auteurs favoris, dont il n'a pu se détacher même pendant les dernières années de sa vie. Les partitions de ses illustres amis, Rossini, Bellini, Donizetti et Mercadante ne l'ont pas quitté un seul instant. Les planches gravées de ces opéras demeuraient avec lui ; il les réimprimait sous son toit, sur des presses *ad hoc* consacrées aux chefs-d'œuvre de l'école italienne.

Il était le père de M. Emilien Pacini, auteur dramatique et membre de la commission d'examen des ouvrages dramatiques ; de M. Eugène Pacini, lieutenant de vaisseau ; de Mme Paul Gayrard, veuve de l'habile sculpteur de ce nom ; il était grand-père de M. Antony de Choudens, l'heureux éditeur des œuvres de Gounod, et de Mlle Bouvet, lectrice de l'Impératrice.

— A Berlin, le 28 février, M. Jules Pfister, né à Ofen, le 25 juillet 1817, ténor pensionné de l'Opéra royal. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VII, p. 23).

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 5 et Montagne des Aveugles, 11 bis.

12me ANNÉE. Jeudi 29 Mars 1866. N° 13.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Nous offrons aujourd'hui aux abonnés du 2e mode d'abonnement la charmante canzonetta de

FIOR D'ALIZA,

le nouvel opéra de Victor Massé, le dernier grand succès de Paris.

MUSICIENS FRANÇAIS

LOUIS CLAPISSON.

Peu d'artistes ont eu une vie plus agitée, une existence plus laborieuse, une carrière plus remplie de tribulations que Clapisson.

Clapisson (Antonin-Louis) est né, à Naples, le 15 septembre 1808, de parents français. Sa famille était alors attachée au service du roi Joachim Murat, et rentra en France après les événements politiques de 1815.

C'est de son père, compositeur lui-même, professeur au Conservatoire de Naples et premier cor au théâtre de San-Carlo, que le jeune Louis reçut les premières leçons de son art. Comme beaucoup de compositeurs distingués, Clapisson fut un exécutant remarquable. Dès l'âge de huit ans, il parcourait le midi de la France sous la conduite de Hus-Desforges, célèbre violoncelliste, et étonnait par son habileté précoce sur le violon.

Dans les petites villes principalement, on voyait de grand matin notre jeune virtuose, un rouleau de papier sous le bras, un petit pot de colle d'une main et un énorme pinceau de l'autre, trottant par la ville et collant, par-ci par-là, la magnifique affiche qui devait, le soir même, faire affluer le public au concert, et l'argent *dans la caisse de son protecteur;* car, il faut bien le dire, si Clapisson partageait la gloire du maëstro, il n'en partageait guère les profits.

Les succès du jeune virtuose le firent remarquer de M. Hippolyte Sonnet, artiste distingué et auteur de la musique de plusieurs ballets représentés à Bordeaux à cette époque. Il prit le jeune Louis en amitié et lui enseigna l'harmonie. Quelque temps après, Clapisson fut admis comme violon à l'orchestre du Grand-Théâtre.

Se sentant suffisamment instruit dans son art, rêvant la gloire, et aussi riche d'espérance qu'il était pauvre d'écus, le futur auteur de *Fanchonnette* fit son entrée dans la capitale vers la fin du mois de janvier 1829. Clapisson avait 50 francs pour pourvoir à tous ses besoins en attendant que la direction d'un théâtre lyrique voulût bien lui confier le libretto d'un opéra à mettre en musique.

Qu'est-ce que 50 francs pour tout capital?... Mais Clapisson se croyait millionnaire : ne l'est-on pas toujours à vingt ans, quand on a le cœur tout rempli des illusions de la gloire?

On ne vole qu'aux riches, dit on. Erreur!... Le premier jour de son arrivée à Paris, Clapisson voyait disparaître 20 francs du fond de sa malle, ce qui réduisait son capital à 30 francs. Et cependant les portes de l'Opéra ne paraissaient pas devoir s'ouvrir encore pour lui? Par un mouvement bien naturel, surtout à un jeune homme, Clapisson, tout en exhalant sa colère contre le voleur inconnu, prit brusquement le parti de sortir et d'aller chercher l'oubli de son malheur dans la distraction d'un déjeuner hors de l'hôtel.

A Bordeaux, se dit-il, on fait un excellent déjeuner pour 40 sous; sans doute, je devrais être plus économe dans ma position, n'en dépenser tout au plus que la moitié, mais bast! on ne me volera toujours pas le déjeuner que j'aurai pris; d'ailleurs, tant pis!

Tout en parlant ainsi, le jeune artiste était conduit, par le hasard, sur le boulevard des Italiens. Il vit une maison d'assez modeste apparence, sans devanture, et sur laquelle il y avait tout simplement écrit : *Café de Paris*. Un moment Clapisson craignit de n'être pas assez bien dans un établissement aussi médiocre, pour consommer ce fameux déjeuner de 40 sous qu'il s'était promis; il hésita, mais enfin il entra.

— Que faut-il servir à Monsieur? lui dit le garçon.

— Ma foi, Monsieur, lui répondit Clapisson, toujours préoccupé du vol de ses 20 francs, servez-moi ce que vous voudrez, pourvu que ce soit excellent.

— Très bien, Monsieur, lui dit le garçon, en accompagnant ces paroles de son plus humble salut.

On servit à Clapisson un déjeuner dans toutes les règles, et où brillaient principalement les primeurs Clapisson trouva le déjeuner excellent et ne regretta pas d'être entré dans le café qui lui avait paru d'abord si modeste. Il se dit même devers lui qu'à Bordeaux on ne ferait pas mieux, et que peut-être on ferait moins bien pour 40 sous. C'était le prix qu'il avait invariablement fixé dans son esprit. Après avoir grignoté quelques grains d'un superbe chasselas qu'on lui donna pour dessert, il demanda la carte, tout en apprêtant ses 40 sous, avec 25 centimes pour le garçon. La carte se montait à..... 23 fr. 75 c. !!...

Nous n'essaierons pas de décrire les émotions du pauvre Clapisson; c'était la foudre qui venait de le frapper. Il sortit sans savoir où il allait, se croyant à sa dernière heure, quand ses yeux se fixèrent, par le plus grand des hasards, sur l'affiche d'un concours pour une place de violon au théâtre Comte.

Clapisson rentra chez lui et se mit à faire des gammes sur son instrument avec l'ardeur du désespoir. Le concours avait lieu le jour même, et il eut le bonheur de remporter le prix, qui lui assurait..... 600 francs par an !

Sans doute avec ses appointements il n'avait pas de quoi

retourner souvent déjeuner à ce maudit *Café de Paris*, mais, du moins, il pouvait manger du pain et du fromage en attendant ce libretto si désiré, et c'était beaucoup que de vivre, même très mal, dans cette douce espérance !

Plus tard, en 1830, Habeneck prit le jeune artiste sous sa protection, le fit entrer au Conservatoire, dans sa classe de violon, et le recommanda à Reicha, qui lui donna gratuitement des leçons particulières. En 1833, Clapisson obtint le deuxième prix de violon au Conservatoire. Reicha étant tombé malade, il le remplaça dans sa classe de composition. Clapisson était alors fort recherché comme instrumentiste. Il occupa successivement la place de premier violon aux Italiens et de second violon au Grand Opéra.

On voit que le jeune violoniste du théâtre Comte avait rapidement monté en grade. Mais là ne devaient pas s'arrêter ses succès : en 1835, au Conservatoire, Clapisson manqua le premier prix de violon, faute d'une voix. Vivement contrarié de ce résultat, notre jeune artiste jura de renoncer à son instrument; il le vendit et se livra dès lors exclusivement aux travaux de la composition dramatique, vers laquelle il se sentait entraîné.

Le bon accueil fait à six quatuors pour voix d'hommes, exécutés à la Société des concerts du Conservatoire de Paris, par MM Puig, Dérivis, Ferd. Prévost et Alexis Dupont, mais surtout le succès de la collection des six morceaux à deux voix, intitulée : *le Vieux Paris*, valurent à Clapisson le poème de *la Figurante*.

Ce poème, offert d'abord à Hyppolyte Monpou, avait été refusé par lui à cause de la brièveté du délai : deux mois ! Clapisson s'engagea à livrer sa musique dans les deux mois accordés, sous un dédit de 20,000 francs ?...

Le dédit aurait été d'un million que Clapisson n'eût pas hésité davantage..

La Figurante, opéra-comique qui n'avait pas moins de cinq actes, avait pour auteur des paroles MM. Eug. Scribe et Dupin; il fut joué à l'Opéra-Comique, le 24 août 1838, par Roger, Leroy, Grignon, Moreau-Sainti, Deslandes, Mlles Rossi et Jenny Colon. Le compositeur fit un des plus heureux débuts qui se soient vus au théâtre.

Clapisson a écrit successivement : *La Symphonie* (1839); *la Perruche* (1840); *le Pendu; Frère et Mari* (1841); *le Code noir* (1842) (1); *les Bergers Trumeaux* (1845); *Gibby la Cornemuse* (1846); *Jeanne la folle*, grand ouvrage en 5 actes pour l'Opéra (1848); *la Statue équestre* (à Lyon, 1851); *les Mystères d'Udolphe* (1852); *la Promise; Dans les Vignes* (1854); *le Coffret de Saint Domingue*, opéra de salon, joué à la salle Herz; *les Amoureux de Pérette* (à Bade, 1855); *Fanchonnette; le Sylphe* (à Bade, 1856); *Margot* (1857): *les Trois Nicolas* (1858); *Madame Grégoire* (1860). En tout vingt ouvrages pour le théâtre.

Fanchonnette est le chef d'œuvre de Clapisson. Tout est élégant, distingué et mélodieux dans cette remarquable partition. Les plus petits morceaux renferment de ces finesses d'harmonie et d'instrumentation dont la délicatesse échappe au vulgaire, mais dont les artistes sont charmés.

En sortant de la première représentation de *Fanchonnette*, Adolphe Adam nous disait : (2) « Voici le premier ouvrage » que donne Clapisson depuis sa nomination à l'Institut, et » l'on peut dire de *Fanchonnette* ce que l'on a dit, il y a » près de quarante ans, lorsque Boïeldieu, qui venait d'être » nommé à l'Académie des beaux-arts, donna *le Petit Cha-* » *peron rouge: C'est un magnifique discours de réception !.....* » Clapisson a donc payé sa bien-venue en grand seigneur, » et la fortune, qui lui avait été longtemps contraire, se » montre juste envers lui. »

A propos de fortune, citons un fait qui honore l'auteur de *Fanchonnette*, et qu'Adolphe Adam se plaisait à raconter :

En 1855, le bruit courut que Clapisson allait hériter d'une immense fortune. Notre Crésus improvisé fut le dernier à croire à une telle chimère. Adolphe Adam, après l'avoir un jour interpellé à ce sujet, lui dit en riant : « — Eh! que » diable feriez-vous d'une telle fortune?... » « — Mon cher » ami, répond vivement Clapisson, dame fortune, vous le » savez, m'a toujours regardé de travers, mais si, par impos- » sible, il lui prend jamais la fantaisie de me mettre au » rang de ses favoris, mon premier soin sera de faire bâtir » un vaste hôtel où seront chaque jour hébergés gratuite- » ment deux cents pauvres musiciens. Je me souviens d'être » resté, une fois, trois jours sans manger, et je tâcherai » d'éviter ce supplice à ceux qui viendront après moi. »

Clapisson a écrit des morceaux de piano, des quatuors pour instruments à cordes, des chœurs pour l'Orphéon municipal de Paris, et une grande quantité de romances et de mélodies.

Il était de l'Institut depuis 1854 et avait été nommé, en 1861, professeur d'harmonie écrite au Conservatoire de Paris, en même temps que conservateur du Musée d'instruments formé par lui et acheté par l'État.

Louis Clapisson est mort presque subitement, le 19 mars, des suites d'une imprudence. Il avait pris le matin une médecine et avait eu le tort de déjeuner avant qu'elle n'eût produit son effet. Avec sa nature forte et extra-sanguine, on conçoit facilement le résultat, et tous les remèdes furent impuissants à conjurer l'apoplexie.

« Il fallait aimer ce loyal caractère, dit l'*Art musical* du 22 mars, comme il fallait applaudir les coulantes mélodies de ce compositeur, dont la muse était si aimable et si française.

« M. Clapisson, a dit M. Jouvin du *Figaro*, n'est d'aucune école; et, loin d'avoir un style, il n'a pas même encore une manière, une signature musicale à laquelle on puisse reconnaître ses œuvres. Il n'a pas su se faire sa place à l'Opéra, et les circonstances l'ont peu favorisé à l'Opéra-Comique. Je trouve qu'un robinet d'eau claire, qu'on n'aurait pas eu la précaution de fermer, a plus de fécondité encore que M. Clapisson; que le talent sans orginalité constitue l'ouvrier-musicien, mais jamais l'artiste. »

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Nous n'avons rien à dire du *Cheval de Bronze*, sinon que cette reprise a été convenable et acceptable, Mlle Daniele (Stella) n'a eu qu'un rôle restreint, qui se borne à deux morceaux chantés au troisième acte. Cela valait-il la peine de faire imprimer son nom en grands caractères sur l'affiche? Nous lui préférons de beaucoup, dans cette pièce, Mlle Moreau (Tao-lin), car, outre sa belle voix, cette artiste, si froide d'ordinaire, nous a paru dire son rôle avec un sentiment plus expressif, et notamment son grand air du veuvage a rallié tous les suffrages. Mlle Dumestre (Péki) a de la désinvolture, et on ne saurait être plus gracieuse que Mlle Arquier (Lo Manogli).

Pour les rôles d'hommes, nous n'en connaissons pas de meilleur pour M. Mengal que celui de Tsing, et c'est rendre à M. De Poitier le mérite qui lui revient, en disant que le fermier Tchin-Kao a eu rarement un interprète plus heureux. Cette fois, aucune déviation tonale, aucune gène scénique,

(1) Joué pour la première fois à Bruxelles, le 15 février 1843, cet opéra fut assez froidement accueilli : il n'eut que cinq représentations. M. Clapisson assista à la troisième. Pour faire honneur à l'auteur du *Code noir*, on y ajouta un intermède musical dans lequel furent entendues trois de ses compositions : une ouverture inédite ayant pour titre *Frédégonde*, une romance chantée par M. Laborde, et une pastorale pour hautbois et chant, rendue par M. Delabarre et Mlle Guichard. Le piano était tenu par M. Clapisson (Note du *Guide musical*).

(2) A. Vialon (*Echo des Orphéons* du 20 octobre 1861, auquel cette notice est empruntée en grande partie).

et le grand air introductif du deuxième acte a été détaillé avec un incontestable talent. M. Jourdan est toujours dépaysé dans le personnage de Yang. Il en a conscience, car il se croit obligé d'ajouter aux jolis couplets du premier acte, — une horreur prosodique par exemple, — des cadences de sa façon. Yanko, représenté par M. Barbot, est tout à-fait insignifiant.

Les *Dragons de Villars* ont été donnés lundi pour les adieux définitifs de Mlle Daniele. Inutile d'ajouter que les habitués appellent de tous leurs vœux le retour de Mlle Marimon.

.*. M. Samuel possède le don de faire des programmes splendides et ajoutons bien vite, le talent de les bien faire interpréter. Voici celui de dimanche dernier :

PREMIÈRE PARTIE. — Ouverture de l'opéra *Genoveva*, première exécution à Bruxelles (Robert Schumann) *Scherzo* de la première symphonie, op. 67, première exécution (Ferdinand Hiller). Concerto symphonique pour piano et grand orchestre, *a.* Récitatif, *allegro* et cadence; *b. Cantabile*; *c. Presto*; (Pierre Benoît). La partie de piano exécutée par Mlle Dumon. *Andante* varié du 5e quatuor, exécuté par tous les archets, redemandé (Louis van Beethoven).

DEUXIÈME PARTIE. — Ouverture, entr'actes et musique mélodramatique, composés pour la tragédie *d'Egmont*, de Gœthe; *a.* Ouverture; *b* Chanson de Claire (Clærchen), chantée par Mlle Hasselmans; *c.* Premier entr'acte; *d.* Deuxième entr'acte; *e.* Air de Clærchen, chanté par Mlle Hasselmans; *f.* Troisième entr'acte; *g.* Quatrième entr'acte; *h.* Musique pour la mort de Clærchen; *i.* Mélodrame, monologue, songe et mort d'Egmont; première exécution (Louis van Beethoven). Le texte explicatif dit par M. Quélus.

L'ouverture de Schumann, de même que le *Scherzo* de la symphonie de Hiller ont été fort bien dits par l'orchestre; ce sont deux œuvres fort estimables, et elles ont été accueillies comme elles méritaient de l'être.

Le concerto de M. Benoît avait excité chez nos dilettanti une certaine curiosité; joué récemment à Anvers, les journaux l'avaient proclamé un chef-d'œuvre.

La première partie est fort étendue, trop étendue; sa forme récitante, la rend indécise et c'est à peine si l'on peut saisir le motif principal de l'*Allegro* à travers toutes les péripéties que l'auteur sème sur son passage. La cadence finale, qui reprend le motif à satiété, ne fait qu'allonger cette partie, sans aucun but.

Le *Cantabile* est admirable de forme et de couleur; c'est une idée pleine de grandeur, développée avec autant de poésie que de noblesse; elle rachète largement ce que la première partie et surtout la troisième ont laissé à désirer.

Cette troisième partie, *Presto*, consiste en une avalanche de notes qui se poursuivent dans un rhythme effréné; c'est peut-être fantastique, mais c'est dans tous les cas échevelé.

Pour aborder l'œuvre de M. Benoît, il faut être de force, et nous constatons avec plaisir que Mlle Dumon s'en est tirée avec tous les honneurs de la guerre; elle a surmonté avec un facilité et une aisance surprenantes toutes les difficultés, nous devrions dire plutôt les choses *injouables*, que M. Benoît a entassées dans la partie de piano; à la voir, si charmante, si jeune encore, nous ne lui eussions jamais prêté une puissance si prodigieuse, et encore sa position éloignée du piano, sa manière d'attaquer la note lui ôtent-elles la moitié de sa force.

L'*Andante*, de Beethoven, est venu à point pour ramener le calme dans l'auditoire, encore étourdi par le finale du Concerto et l'ovation bruyante que les amis enthousiastes du jeune maître belge lui ont faite après coup.

La 2e partie du concert était consacrée entièrement à l'admirable œuvre d'*Egmont*, œuvre fiévreuse, empreinte d'un cachet révolutionnaire, par laquelle Beethoven s'est posé l'égal du plus grand poëte de l'Allemagne, de Goëthe. La musique d'*Egmont*, a dit un critique allemand, est un miroir magique qui reflète tous les grands traits de la tragédie; le chaud entraînement qui distingue toute l'action, la noble grandeur du héros, la tendresse de son amour, les plaintes de Claerchen, la gloire et l'apothéose du soldat qui tombe sans avoir plié. Ce sont toutes choses dont on accepte l'existence sans que le langage humain possède de terme pour les désigner. Aucun peuple n'a produit pareille tragédie, accompagnée de pareille musique.

Quelle clarté! quelle grandeur! quelle poésie! on écoute et l'on admire.

Mlle Hasselmans a fort bien dit la chanson et l'air de Claerchen, peut-être un peu trop à la *française!*

Comme toujours, nous adressons nos sincères félicitations à M. Samuel, tant pour l'exécution que pour la composition de son programme.

.*. Un partisan fanatique de M. Beumer nous a adressé dernièrement une épître saugrenue qu'il n'a pas eu le courage de signer, et cela pour deux lignes très inoffensives, très consciencieuses du moins, que nous nous sommes permis d'écrire sur le compte de son héros. Les violences de langage ni les brutales attaques dont nous sommes menacés par le lâche anonyme ne sont pas capables de nous émouvoir, et elles ne nous empêcheront point d'exprimer notre opinion chaque fois que l'occasion s'en présentera.

Ce n'est pas notre défaut d'être sévères, au contraire, et combien, parmi nos confrères, qui le sont bien autrement que nous. Prenons, par exemple, le journal *la Liberté*, de dimanche dernier, et écoutez ce qu'il dit à propos de M. Beumer même.

« La semaine dernière a eu lieu la quatrième et dernière séance de quatuor au *Cercle artistique*. Ce ne sont pas, comme pour Mlle Lambelé, de continuels progrès que l'on peut constater pour la phalange conduite un peu à l'étourdie par M. Beumer. Assez de négligence dans l'exécution, fort peu de sentiment, aucun amour de l'art, voilà ce qui l'a distinguée ce soir-là. L'assistance était beaucoup moins nombreuse que les premières fois et, vers le milieu du 3e quatuor, une bonne partie de l'auditoire s'est éclipsée sans bruit, mais avec un touchant empressement. »

La Liberté n'a qu'à bien se tenir, car elle ne sait pas toutes les colères qu'elle va amasser sur sa tête. Gare aux *avertissements* clandestins!

.*. BRASSIN. — C'est dans l'œuvre de Beethoven que M. Brassin va puiser les éléments des charmantes soirées qui ont appelé, au Cercle Artistique, tous les amis de la grande et belle musique. Il ne faut plus louer la prodigieuse exécution de M. Brassin; mais, ce qu'on est heureux de signaler dans l'interprétation de ces sonates de Beethoven, c'est la sévérité et la grandeur du style du pianiste, la souplesse admirable qui le fait passer, sans affectation de simplicité comme sans exagération de puissance, des premières œuvres, calmes et souriantes, aux agitations fiévreuses de la sonate en *fa mineur*, ce poème effrayant, aux grandes et profondes conceptions de l'œuvre 106, tout un monde de passion et de mélancolique rêverie. (*Office de publicité.*)

« Quel soin et quel amour ont présidé à l'étude de ces sonates! Nous ne parlons ni de la précision du jeu ni du sentiment profond de M. Brassin; tout le monde sait qu'il dépasse de cent coudées la plupart de ses rivaux, et pas un ne peut se vanter de supériorité relativement à lui; nous ne lui reprocherons qu'une seule petite chose, et encore est-ce peut-être parce que nous sommes fatigués d'entendre appeler Aristide, le Juste; nous lui reprocherons de rechercher un peu trop le difficile et, dans cette dernière soirée, du moins, de s'être donné la satisfaction de faire briller l'exécutant, peut-être un peu aux dépens du compositeur. » (*Liberté.*)

.˙. Jeudi dernier a eu lieu, à l'Institut Saint-Louis, un magnifique concert dans lequel s'est particulièrement distingué M. Eeckhaute, le brillant professeur de cet établissement. Cet artiste distingué a chanté un air de la *Juive* et le *Noël* d'Adam avec une telle perfection, qu'il a soulevé à plusieurs reprises les applaudissements les plus enthousiastes.

.˙. Les répétitions pour le concert de Pierre Benoît se poursuivent activement à Anvers, Gand et Bruxelles.

.˙. Nous lisons, dans l'*Echo du Parlement*, l'appréciation suivante d'une ouverture dramatique : *Agneessens*, que l'on vient d'interpréter, avec un orchestre improvisé, à la Réunion-Lyrique, pour libérer du service militaire un jeune artiste, soutien de sa famille :

« Je recommande tout particulièrement cette page vigoureuse et accentuée à l'intelligent directeur des concerts populaires. Elle n'émane point d'un maître de renom, ni même d'un lauréat du concours de Rome. Elle est le coup d'essai d'un jeune artiste gantois, qui a eu pour premier guide M. Charles Miry, et qui est venu achever à Bruxelles ses hautes études musicales.

« L'ouverture d'*Agneessens* est l'œuvre d'un jeune musicien, si l'on considère la richesse un peu exubérante des effets d'instrumentation qui s'y étalent ; elle est l'ouvrage d'un artiste consommé, si l'on tient compte des hardiesses harmoniques qui s'y font jour presque à chaque mesure, et j'oserai ajouter presque à chaque note.

« Il faut du neuf en musique. Ce cri, poussé depuis nombre d'années dans nos théâtres et nos conservatoires, M. Waelput s'y est rallié franchement, complétement, et, dédaignant les étroits sentiers de l'école, il a pris d'un bond la large route de la musique réformiste. A tout moment, il met en contact des tonalités qui, en apparence, se repoussent, et il tire de ces rapprochements des effets aussi variés que piquants.

« Cet appel constant à ce qu'on nomme grotesquement l'ordre pluritonique et omnitonique, n'est pas pour lui un vain caprice, une fastidieuse manie. Il n'a recours à ces artifices que pour aider à la force expressive de son drame, comprenant fort bien l'inutilité de refaire ce que d'autres ont fait, et de puiser une fois de plus à une source qui commence à tarir.

« Et si, çà et là, les intentions du compositeur ne sont qu'à demi réalisées, il est facile de deviner ce qu'il pourra effectuer un jour, quand l'expérience aura développé et fortifié son admirable instinct. M. Waelput n'a que vingt ans !

« Il est impossible à un Flamand de ne point éprouver un légitime mouvement de fierté en voyant les promesses brillantes que donnent et les résultats inespérés qu'obtiennent quelques-uns de ses compatriotes dans une carrière où tant d'artistes échouent fatalement. Hier, c'était M. Van Gheluwe qui remportait un succès triomphal avec une partition qu'on taxe de magnifique. Aujourd'hui, c'est M. Waelput qui se fait applaudir à outrance avec une page forte et virile pour laquelle nous sollicitons vivement une seconde exécution, plus solennelle que la première. Demain, ce sera le tour de M. Eden, l'heureux lauréat du dernier concours de Rome, dont la splendide cantate sera interprétée aux prochaines fêtes de septembre, et à qui la maison Schott, de Paris, vient de faire la gracieuseté de publier un album de douze mélodies, que je ferai connaître au premier jour.

« J'ose le dire, il y a, dans chacun d'eux, l'étoffe d'un grand compositeur, et je m'étonnerais beaucoup si, dans un avenir prochain, on n'entendit retentir élogieusement leur nom d'un bout à l'autre du pays. »

.˙. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS, DE M. FÉTIS. — Tous ceux qui ont pu juger par eux-mêmes du mérite de cet important ouvrage sauront bien s'il y a quelque chose d'hyperbolique dans les appréciations suivantes :

Revue et Gazette musicale. — « Notre journal ne suffirait pas à reproduire tous les témoignages d'approbation, d'admiration dont le grand ouvrage de notre savant et illustre collaborateur est incessamment l'objet ; c'est non-seulement en France que les véritables musiciens, les hommes de science rendent pleine justice à cette œuvre, qui s'élève si fort au-dessus des proportions ordinaires. En Allemagne, en Italie, l'enthousiasme est encore plus vif, à en juger par le concert élogieux des Hauptmann, de Leipzig ; Weitzmann, de Berlin ; Bischoff, de Cologne ; Gaspari, de Bologne ; Catelani, de Modène. Mais, pour nous en tenir à la France, nous citerons aujourd'hui l'opinion de M. Labat, auteur d'un bon livre intitulé : *Etudes philosophiques et morales sur l'histoire de la musique.* »

Nous en détachons la partie la plus saillante :

« .... Les richesses historiques, scientifiques et esthétiques contenues dans ces huit volumes m'ont causé une sorte de vertige, écrit M. Labat. On ne saurait le contester, M. Fétis est bien le plus étonnant, le plus érudit musicographe qui fut jamais, et dans ce temps de mouvement et de progrès intellectuel si marqué, auquel tant d'artistes-littérateurs du plus haut mérite prennent part, il est certain qu'il les domine tous par son immense savoir : à lui donc le titre glorieux de *Maître des Maîtres !* »

GAND *(Correspondance particulière)*. — Depuis ma dernière lettre, quelques représentations ont offert de l'intérêt. Celle donnée par M. Mengal, avec le concours de Mlle Daniele et de MM. Jourdan et Feraud, est de ce nombre. *Le Domino Noir* fut rarement aussi bien interprété sur notre scène. Aussi, les artistes bruxellois ont-ils été accueillis on ne peut mieux.

La vogue de l'*Africaine* ne diminue guère. La représentation de cet opéra, acceptée pour son bénéfice par Mlle Ollivier, l'a aussi été pour le sien par Mlle Vronen. Cadeaux, couronnes et bouquets, comme on pense bien, n'ont pas fait défaut aux deux cantatrices.

Mlle Olivier, indisposée, a été remplacée jeudi dernier et le sera aujourd'hui, mardi, par Mlle Massé, du théâtre d'Anvers.

Hier a eu lieu la première de l'*Etoile du Nord*, au bénéfice de M. Marchot. D'après l'affiche, cet opéra devait passer la semaine dernière. L'exécution, relativement, n'a pas été mauvaise. Les artistes savaient bien leurs rôles. Ça été un brillant succès de plus pour Mlle Vronen. Mme Dartaux, dugazon, n'a pas mal chanté non plus. MM. Fabre, Emmanuel et Marchot ont été fort convenables.

La clôture de l'année théâtrale est annoncée pour demain.

.˙. Notre *Société royale des chœurs* répondra dignement à l'attente du public bruxellois, à l'occasion du concert de Pierre Benoît, qui aura lieu le 15 avril prochain. Indépendamment des beaux fragments de la *Quadrilogie*, et notamment le *Credo*, d'une difficulté si redoutable, elle fera entendre la symphonie vocale : les *Faucheurs*, œuvre avec laquelle elle a obtenu un si brillant succès au concours de Cambrai. Les répétitions ont commencé. L. V. G.

LIÉGE *(correspondance particulière)*. — La distribution des prix du Conservatoire, que la mort du Roi avait fait retarder, a eu lieu le 24 mars, au Théâtre Royal, devant un auditoire aussi nombreux que brillant. L'ouverture d'*Euryanthe* (Weber) a ouvert la cérémonie ; ce magnifique morceau de musique, interprété par nos vaillants et consciencieux musiciens avec toutes les qualités et toute la perfection qu'on leur connaît, a enlevé la salle et a provoqué de sa part les plus chaleureux applaudissements.

M. De Luesemans, notre gouverneur, a ensuite, dans un

excellent discours, fait connaître les progrès accomplis dans l'institution, et les principaux succès qu'ont obtenus, tant en Belgique qu'à l'étranger, quelques-uns des élèves et des professeurs de l'établissement : il a aussi signalé l'augmentation singulière du chiffre des élèves : de 639 en 1864, il était en 1865 de 744. — Puis a eu lieu la distribution des prix proprement dite : sur 121 concurrents, 101 ont obtenu des distinctions, et pourtant tout le monde a reconnu que les opérations des jurys ont été marquées au coin de la plus complète et plus sévère impartialité.

La distribution une fois terminée, le concert a continué. Quelques-uns des lauréats se sont fait entendre : Mlles Noël et Watbelet ont chanté, la première un air de *Fernand Cortez* (Spontini), la deuxième l'air de *Robin des Bois* (Weber). MM. Georis, Maggi et Lebert ont joué respectivement des concertos de clarinette (Weber), de violon (Mendelssohn) et de piano (Hiller); enfin, M. Binje a chanté l'air de *Semiramide* (Rossini).

Nous devons des éloges tout spéciaux à MM. Georis, Lebert et Binje, qui se sont acquittés très convenablement de leur tâche, et qui ont réussi à conquérir les justes suffrages de ceux qui les ont entendus dans cette circonstance.

Il me reste à vous parler de deux morceaux d'ensemble, interprétés par une masse chorale et instrumentale qui s'élevait au chiffre de deux cent cinquante exécutants au moins, samedi passé.

Le premier de ces ensembles se composait de deux chœurs extraits du magnifique opéra *la Vestale*, de Spontini, et qui étaient : l'Hymne au matin, et le finale du second acte. L'hymne a été, pour les élèves demoiselles, qui le chantaient seules, et qui l'ont dit avec une délicatesse et une pureté remarquables, l'occasion de faire constater par le public les progrès qu'elles ne cessent d'accomplir dans leur classe d'ensemble. Le finale du second acte a parfaitement marché aussi : mais il est à regretter que l'accoustique de notre salle de spectacle vienne mettre un obstacle à ce que l'on obtienne tout l'effet que l'on produirait dans une bonne salle de concert.

Enfin, le second des ensembles dont je parlais plus haut était la cantate composée par M. Rüfer, et qui a valu à ce jeune homme une mention honorable au grand concours de composition musicale à Bruxelles (1865). — Analyser chacun des morceaux dont se compose cette œuvre serait fort long : aussi me bornerai-je à vous dire que le chœur d'entrée et un des chœurs immédiatement suivants ont été particulièrement applaudis; chacun s'est plu à reconnaître à ces morceaux un caractère, un cachet de musique sérieusement travaillée et de facture remarquable. Au reste, l'ouvrage tout entier se distingue par des qualités recommandables; M. Rüfer a tiré en général un bon parti d'un poème ingrat et difficile à traiter; il a obtenu chez tous ses auditeurs un succès de bon aloi, et nous serions injustes de ne pas lui accorder ici la part de félicitations et d'éloges à laquelle il a un juste droit. N'oublions pas, toutefois, de féliciter aussi l'orchestre et les chœurs, qui, sous la direction de M. Soubre, ont exécuté avec le plus grand soin et ont mis parfaitement en relief les œuvres remarquables qui figuraient au programme de cette soirée.

.˙. Des circonstances fâcheuses avaient retardé la deuxième apparition du *Béarnais* sur notre scène, et nous étions d'autant plus impatients de le revoir que nous savions que des modifications importantes au poème et à la musique, mais surtout au poème, étaient en train d'être faites par les auteurs, en vue des représentations subséquentes. Disons tout de suite que l'ouvrage y a considérablement gagné, et que le succès de jeudi, 24 mars, a été triomphal pour M. Théodore Radoux.

Le Bearnais est un véritable coup de maître en musique. Une foule de partitions parisiennes à succès n'offrent pas, à beaucoup près, de richesses mélodiques, harmoniques et orchestrales comparables à celles qui se rencontrent ici. Et, non-seulement M. Radoux a la main extrêmement habile, extrêmement ingénieuse, mais il a l'inspiration jeune et une incontestable originalité. Du reste, l'ouvrage qui, disons-le en passant, est d'une extrême difficulté d'exécution, a incomparablement mieux marché que la première fois.

.˙. Au dernier concert de la *Société Franklin*, M. R. Massart, l'excellent violoniste, a joué le 5e concerto de Bériot et deux autres morceaux de concert de la manière la plus distinguée. M. R. Massart est un de ces artistes d'élite qui ne se croient jamais dispensés de travailler, aussi ne cesse-t-il de se perfectionner dans un art dont depuis longtemps il possède tous les secrets, et a-t-il conquis aujourd'hui une fort belle place au milieu des talents tout à fait sérieux. Mlle E. Noël, lauréat du Conservatoire, a chanté le grand air de *Fernand Cortez* et un autre d'un opéra inédit de M. Everaerts, avec une voix jeune, fraîche, sympathique et déjà savamment conduite.

.˙. Nous avons assisté mercredi, 21 mars, à une séance d'une nature tout à fait particulière : l'inauguration des grandes orgues établies récemment à l'église Saint-Denis. Des artistes distingués de Liége et de Bruxelles, MM. Dubois, Rüfer et Duguet, nous ont permis, par l'exécution de divers morceaux, d'apprécier la beauté, la puissance, la variété et l'étendue des jeux dont se compose ce magnifique instrument, qui sort des ateliers Merklin-Schultze, à Bruxelles.

.˙. Autre concert. Celui-ci a offert un intérêt particulier. Il s'est écarté de tous les sentiers battus. Il a eu sa physionomie, son originalité. Il a réalisé le problème d'offrir, au prix de *dix centimes* par personne, un aliment musical très sain à cinq mille âmes au moins, qui se pressaient sous les voûtes de l'immense salle de la Renommée, au faubourg St-Léonard. Ce local est d'une merveilleuse sonorité; pas le moindre son n'échappe à l'oreille, et c'était plaisir de voir l'enthousiasme sans gants de tout l'auditoire se déchaîner après chacun des morceaux. Puis, quelle tranquillité, quel recueillement pendant l'exécution? Le public des faubourgs a été plein de tact, et mérite certainement, par son attitude, les fêtes qu'on lui offre de toutes parts. Fêtes est bien le mot, car nos meilleurs artistes secondent de tout leur pouvoir les efforts de ceux qui prennent à tâche la moralisation des masses par l'instruction et le plaisir honnête.

Mlle Singelée, la jolie et vaillante artiste, a été littéralement acclamée après les airs du *Serment* et des *Noces de Jeannette*. Il en a été de même de M. Odezenne, notre excellente basse chantante. Il a dit l'air du *Cheval de bronze*, puis, avec M. Cyriali, le duo de *la Fausse Magie*, de notre vieux et immortel Grétry. Ce dernier morceau a été frénétiquement *bissé*. M. Delstanche, amateur, dont nous avons eu si souvent l'occasion d'apprécier le beau talent d'artiste, a grandement contribué à l'éclat de la séance, en exécutant sur son violoncelle le *Désir*, de Servais. MM. les membres de la section chorale de l'Association des Etudiants ont chanté avec infiniment de mérite et de bravoure un chœur de *la Flûte enchantée* de Mozart, un chœur d'*Euryante* de Weber, et un chœur de *Fidelio* de Beethoven. Rien que cela! Enfin, l'orchestre, sous l'impulsion toujours si chaleureuse de M. Terry, a exécuté l'ouverture du *Jeune Henri* de Méhul, et celle de *Maximilien Robespierre* de Litolff.

Le concert pouvait-il être plus beau, mieux rempli et surtout plus attentivement suivi?

Qui donc a prétendu que l'art est purement aristocrate?

MONS. — M. Godefroid, le harpiste, vient d'obtenir un succès brillant et mérité au dernier concert des Redoutes. La fantaisie sur *Robin des Bois* a été vivement applaudie.

Mlle Van Boom a interprété avec talent, l'air de *Charles VI*, et la romance d'Inès, de l'*Africaine*.

L'orchestre, dirigé par Jules Denefve, a été parfait dans l'ouverture du *Billet de Marguerite* et dans celle d'*Euryanthe*.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — Les grands journaux ont dû vous apprendre déjà la grosse nouvelle du moment, soit le décret impérial qui rend l'Opéra à lui-même. De nouveau notre principale scène va devenir une entreprise particulière, et cela donne lieu à bien des opinions diverses, à bien des espérances et à des craintes aussi. Je suis par goût et par métier, depuis quelques années, assidûment les affaires théâtrales, et crois pouvoir me permettre un avis quand une complication se présente; eh bien! je vous avoue franchement que j'applaudis de tout mon cœur au décret qui émancipe l'Opéra. Pour vous détailler et motiver mes raisons, il faudrait presque un numéro du *Guide;* je m'abstiens de longs commentaires, mais j'affirme que ce théâtre ne pourra que prospérer et peut-être, probablement même, faire plus pour l'art, par une direction intelligente et ferme. L'appui constant de l'Etat était certes une sécurité, mais il créait aussi des servitudes. On pourra maintenant faire aussi bien et mieux en dépensant moins. Le directeur, maître de son entreprise, sera plus responsable envers le public; il sera plus libre de ses mouvements et devra déployer une activité plus régulière. Du reste, on lui fait la position belle : *Neuf cent mille francs* de subvention sont un joli denier pour un théâtre où les recettes de dix mille francs peuvent être fréquentes et presque régulières. C'est le 15 avril que le régime nouveau sera inauguré. On ne sait pas encore quel directeur sera nommé, mais je suppose que M. Perrin restera titulaire. En effet, le meilleur serait qu'il restât. Le public n'est pas très content de lui en ce moment, et lui a cherché querelle, mais cela n'ôte rien à ses qualités administratives, qui pourront se montrer mieux quand il sera plus libre. Lorsqu'il fut nommé, je me rappelle avoir écrit dans un journal parisien que la direction sous tutelle n'était pas l'affaire de M. Perrin, homme d'initiative et fort entier dans ses opinions et ses actes. La liberté d'action, l'indépendance sera certainement plus favorable à sa nature : je crois beaucoup en M. Perrin directeur responsable, et souhaite qu'il obtienne une préférence à laquelle, du reste, son passé lui donne des droits. On a dit que l'affaire de l'orchestre était la cause du décret; je ne puis l'admettre. On n'a pas hésité à signer à Faure un engagement de 90,000 francs par an : voir, après un tel acte, une cause de réforme dans la demande de quelques mille francs à répartir entre tant d'artistes de talent, cela n'est pas juste, je crois.

L'Empereur, qui pense à tout et ne néglige pas plus les détails que les grandes choses, a trouvé légitime d'alléger son ministre d'une entreprise plus embarrassante qu'on ne croit et qui donnait lieu à une foule de réclamations, d'ennuis, de petites discussions; il a sans doute pensé qu'une administration particulière arriverait plus aisément à mâter toutes les petites ambitions, et, tout en sauvegardant les intérêts généraux, il a émancipé l'Opéra. Ma conviction est, je le répète, que les choses n'en marcheront que mieux. Attendons.

Comme représentations, je n'ai rien à mentionner de l'Opéra, sinon que les relâches de Pâques vont commencer, et que sans doute la réouverture se fera par *Don Juan*. Rien à mentionner non plus à l'Opéra-Comique. Les Italiens ont donné un nouveau ballet: la *Fidanzata valacca*, qui n'a rien de désagréable comme pièce ni comme musique et qui a réussi, très gracieusement dansé par MMmes Urban, Gredelue, Mège. La reprise de *Marta* a eu du succès. Mlle Vitali est charmante dans le principal rôle. Mme Grossi est un plantureuse et gaillarde Nancy. Magnifique est Fraschini : je n'avais pas encore entendu chanter de la sorte l'ennuyeux Lionello; Graziani crie toujours. *Semiramide* est retardée par indisposition de Mme Penco. *Don Desiderio* est remis à l'année prochaine, c'est on ne peut plus malheureux!...—Au Théâtre-Lyrique reprise de la *Fiancée d'Abydos*, avec Mlle Daram dans le rôle de Subika, créé par Mme Carvalho. La direction a bien fait de remettre cet estimable ouvrage au répertoire. Son auteur, M. Barthe, est un compositeur qui mérite toute l'attention du public; son premier opéra est une partition de valeur, qu'une pièce inepte a malheureusement failli tuer dès le premier soir; quelques nouvelles auditions lui feront rendre complète justice, je l'espère, sinon par la presse, qui est de sa nature hargneuse et injuste pour tout ce qui est jeune, mais du moins par le public, qui, lui, ne pose pas.

C'est demain que les Fantaisies-Parisiennes doivent nous offrir les *Folies amoureuses*, ce pastiche de Castil-Blaze, auquel je souhaite plus de prospérité que je n'en espère.—Le malheureux Théâtre Saint-Germain s'est lancé dans l'opéra italien; il a donné *Lucrezia*, avec des artistes complétement ignorés. Je n'ai pas eu le courage de faire le voyage ; on m'a dit qu'il n'y a pas un affluent du Pactole dans cette singulière idée.

Les concerts marchent d'un train de Carême ; le nombre en est effrayant. Wagner a pénétré dimanche dans le sanctuaire de la Société du Conservatoire; on a exécuté sa marche avec chœur de *Tannhauser:* c'est une victoire. Mme Szarvady et les frères Muller ont vu leur succès persister, ainsi que Charles Lamoureux, le fondateur des quatuors populaires. Une pianiste belge de grand talent s'est fait entendre l'autre soir à la salle Herz; Amélie Staps est son nom. Cette artiste est véritablement virtuose : elle possède la vigueur, le sentiment, et fort brillante est son exécution. L'école belge produit de nombreuses virtuoses; elle se maintient au premier rang. Beau concert encore que celui donné par le violoniste Vizentini, un de nos meilleurs artistes. Succès pour le bénéficiaire et aussi pour Mlles Nilsson et Mela. — La messe de Liszt a été éreintée de la façon la plus insensée par quelques journalistes. Telle a même été la passion de l'éreintement, que cela ne prouve rien. On entendra un fragment de cette messe chez Pasdeloup, au concert sacré du Vendredi Saint. JULES RUELLE.

.*. A une soirée donnée dans les salons de Mme la comtesse de Liedekerke-Beaufort (20 mars), la jeune et belle comtesse de Mercy-Argenteau, née princesse de Chimay, s'est révélée comme pianiste de premier ordre, en exécutant avec M. Léonard, professeur du Conservatoire de Bruxelles, les deux belles sonates de Schumann, qui ont électrisé l'auditoire. Léonard a ensuite joué l'adagio de son 3e concerto, qui a été bissé et une nouvelle fantaisie de sa composition. Le lendemain, il jouait chez Mme la comtesse de Mercy, n'ayant pour tout auditoire que Lamartine, qui a voulu entendre deux fois *la Berceuse* de Reber.

.*. La salle Herz était comble le 21 mars ; celui qui avait eu l'art de la remplir si bien était M. Albert Vizentini, violon solo du Théâtre Lyrique, qui excelle à donner à son jeu l'expression véritable et à rendre d'une manière remarquable les passages de sentiment. On l'a applaudi dans un grand duo de sa composition, dans une fantaisie de Léonard et dans une autre fantaisie sur *Norma*.

.*. Alfred Jaël, l'éminent pianiste, est en ce moment à Lyon, où il a été engagé pour trois concerts. Les deux premiers ont eu lieu le 22 et le 23, et l'autre est annoncé pour le 25. Jaël avait déjà donné deux concerts dans cette ville; en le rappelant, les Lyonnais lui ont donné une preuve écla-

tante de la haute estime qu'ils ont pour son talent. Dans l'intervalle, il a donné un concert à Marseille, qui a été très brillant et dans lequel il a produit un très grand effet. Il sera à Paris dans une huitaine de jours.

⁂ Liszt a dîné la semaine dernière chez Rossini, en compagnie de plusieurs musiciens et hommes de lettres. Au dessert, Liszt a joué sur le piano le *Credo* de sa messe exécutée à Saint-Eustache.

— Voilà, lui dit un feuilletoniste, la plus belle fleur de votre couronne, monsieur l'abbé.

— En effet, ajouta Rossini, c'est une *fleur de Liszt*.

⁂ Un mot de Rossini sur Liszt :

-- Il fait des messes pour s'habituer à les dire.

⁂ A propos de musique, je m'étonne, dit M. de Pène (*Indépendance* du 25 mars), qu'aucun de nos journaux parisiens, si minutieusement, quelquefois si puérilement attentifs aux moindres faits et gestes du *High life*, n'ait encore parlé, après quinze jours au moins écoulés depuis cette soirée mémorable, d'une symphonie pour instruments excentriques, dans laquelle quelques très nobles dames, chez la princesse Mathilde elle-même, se sont faites les virtuoses de cette excentricité classique dans les fastes de la musique allemande.

Mme la princesse de Metternich y jouait du tambour, et ses *tarifla*, *fla*, *fla* et ses *rataplan* n'ont pas paru indignes de cette main habile à toutes les fantaisies spirituellement artistiques. Dans ce morceau, où dialoguent en leur langue les oiseaux, la comtesse de Pourtalès faisait la caille, avec une pratique *ad hoc* dans la bouche, bien entendu. On avait aussi le rossignol, le coucou, la fauvette, représentés de la même façon; ne me demandez point par qui ; je n'en sais pas si long que cela. Je n'assistais point à cette petite débauche de dilettantisme; je n'en ai rien su que par ouï dire, et c'était avant la mi-carême ; le temps d'oublier les détails n'a donc point manqué depuis lors.

⁂ LES OPÉRAS CENTENAIRES. Les deux succès les plus rapides sont ceux de l'*Africaine*, de Meyerbeer, exécutée pour la première fois le 28 avril 1865, devenue centenaire le 9 mars 1866, c'est-à-dire dans un délai de 10 mois, et celui de la *Muette*, d'Auber, qui a mis, pour atteindre ce chiffre, 2 ans et 2 mois.

Viennent ensuite : *le Prophète*, de Meyerbeer, 2 ans et 3 mois ; *Robert-le-Diable*, du même maître, 2 ans et 5 mois ; *le Comte Ory*, de Rossini, 2 ans et 11 mois.

Aladin, de Nicolo, a atteint ce résultat au bout de 3 ans et 5 jours; Meyerbeer a dû attendre 3 ans et 5 mois pour voir sa partition des *Huguenots* arriver à sa centième représentation.

Guillaume Tell, de Rossini, a été exécuté pour la centième fois, après cinq ans et un mois ; *la Juive*, d'Halévy, après cinq ans et quatre mois; *le Trouvère*, de Verdi, après six ans et treize jours ; la *Lucie*, de Donizetti, après six ans et quatre mois; *la Vestale*, de Spontini, après huit ans et trois mois ; *Moïse*, de Rossini, après onze ans et cinq mois; *la Reine de Chypre*, d'Halévy, après douze ans et cinq mois; enfin *les Mystères d'Isis*, de Mozart, après dix-sept ans et deux mois.

Parmi les ballets joués à l'Opéra, *Flor et Zéphire* est celui qui est arrivé le plus vite à sa centième représentation, en deux ans et onze mois, tandis que *Giselle* n'y est parvenu qu'en vingt et un ans et onze mois.

⁂ Les théâtres de province prennent décidément l'habitude de donner fréquemment des pièces nouvelles :

Un opéra comique, dû à deux auteurs dijonnais, vient d'être représenté dans l'ancienne capitale de la Bourgogne. *Le Cabaret de Morimont*, de MM. Jules Chantepie et Louis François, a eu un très grand succès, dit *l'Union bourguignonne*. Le finale a été bissé, et l'on a dû relever le rideau pour recommencer, aux applaudissements de la salle entière, *l'Hymne à la Bourgogne*, parfaitement interprété. Malgré l'instance du public à rappeler les auteurs, ces jeunes gens ne se sont pas présentés. L'exécution a été excellente.

On annonçait aussi, ces jours-ci, dans les journaux de Lyon, la première représentation, au Grand-Théâtre, des *Filles de Gros-Guillot*, ballet en deux actes, dû à collaboration, pour le livret et la musique, de deux auteurs lyonnais. Ce ballet est, dit-on, une bouffonnerie dans le genre italien, et paraît devoir être très amusant; or, c'est une précieuse qualité, car les ballets ne brillent guère d'ordinaire par la gaieté et l'invention.

⁂ A Marseille, a eu lieu, au théâtre du Gymnase, la première représentation de *Dagobert et Framboisy*, opéra-bouffe en un acte, de M. Perricaud, artiste du Gymnase, musique de M. Brion Dorgeval, première basse au Grand-Théâtre de Marseille. Un très joli succès a accueilli cette œuvre du cru.

⁂ L'accident arrivé au baryton Melchisédech n'a pas la gravité que lui a attribuée la chronique empruntée à un journal de Bordeaux. Une dépêche de M. Melchisédech, adressée à un de ses camarades du Grand-Théâtre, réduit l'accident à un simple évanouissement qui n'a pas eu de suites.

HOLLANDE.

AMSTERDAM. — La *Société pour la propagation de la musique* a donné, le 16 mars, un concert composé du *Christ sur le mont des Oliviers* de Beethoven, et des fragments du *Faust* de Schumann.

Mlle Weyringer et M. Schneider, de l'Opéra allemand de Rotterdam, étaient chargés des solis.

LA HAYE. — L'École de musique, sous la direction de M. Nicolaï, a formé dans son sein une classe d'ensemble pour l'étude des œuvres symphoniques. Tous les instruments de l'orchestre sont tenus par les élèves (sauf la 1re flûte, le 1er hautbois, le 1er basson et une contrebasse, qui sont joués par des anciens élèves de l'établissement); une première audition d'une symphonie de Haydn a démontré l'excellence de l'enseignement et a donné les meilleurs espérances pour l'avenir de cette classe.

MIDDELBOURG. — Au dernier concert donné par la Société *Kunstliefde*, Mlle Anna Jansen, de Bruxelles, a obtenu un très grand succès ; elle a dit avec un talent remarquable le concerto de Mendelssohn et la fantaisie sur le *Songe d'une nuit d'été*.

Mlle Jansen joue avec force, grâce et sentiment, trois qualités que l'on trouve rarement réunies; les applaudissements de la salle entière ont dû lui prouver combien elle avait su plaire à l'auditoire. (*Journal de Middelbourg*.)

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Le 8e et dernier concert de la Philharmonie a commencé par une ouverture de concert de Hiller, d'un effet charmant; elle était suivie du *Passacaglia* de J.-S. Bach, composé pour orgue et admirablement orchestré par Esser, de l'ouverture de *Coriolan*, qui a été bissée, et la 7e symphonie de Beethoven.

M. Zellner a donné son premier concert historique, dont le programme était entièrement composé d'œuvres de la famille Bach.

Le Théâtre de l'Harmonie a donné une opérette intitulée *La Chasse du Régent*, texte et musique de Adolphe Schirmer.

La *Société Haydn* a exécuté, le dimanche des Rameaux, l'oratorio de Haydn : *Le Retour de Tobie*, que l'on n'avait plus entendu à Vienne depuis 1808, et le *Christ sur le mont des Oliviers* de Beethoven.

.˙. Le portrait de Beethoven découvert par M. Gross est une ravissante miniature; unique en son genre. Il représente Beethoven à l'âge de vingt ans environ et semble dater de 1792, époque à laquelle le grand compositeur a pour la première fois séjourné à Vienne. Cette miniature, qui paraît être sortie du pinceau de Kreuzinger ou de Heck, doit avoir été offerte en cadeau, par le maître qu'elle représente si admirablement, à une personne qui lui était chère. Sur le revers, on y voit écrit de la propre main de l'immortel auteur des symphonies : *L. Van Beethoven.*

MUNICH. — *La Suite*, pour orchestre, de Raff a obtenu, au deuxième concert d'abonnement, un succès immense; la première et la troisième parties surtout ont été acclamées chaleureusement. C'est une œuvre qui dénote de la part de l'auteur une grande et belle nature poétique.

Médée, ou l'*Oracle de Delphi*, tel est le titre d'un opéra mis en musique par M. Krempelsetzer, que la Société de chant académique a interprété avec beaucoup de succès.

L'humour du poëte et du compositeur a produit une œuvre très réussie et qui a ravi l'auditoire.

STUTTGARDT. — M. G. Pressel a donné, le 12 mars, un concert dans lequel il a fait entendre, outre des morceaux de piano et de chant de sa composition, huit numéros de ses deux opéras *la Nuit de St-Jean* et *le Tailleur d'Ulm*; toutes les productions de M. Pressel ont été accueillies très favorablement par ses compatriotes.

LEIPZICK. — Le *Gewandhaus* a clôturé, le 22 mars, la série de ses concerts annuels, au nombre de vingt; une symphonie de Haydn, le finale de LORELEY de Mendelssohn et la 9e symphonie de Beethoven composaient le programme.

Mlle Schlezel-Koster, Mme C. Poguer, MM. Schild et Sabbath ont interprété les solis des deux dernières œuvres; orchestre et chœurs ont marché avec un ensemble admirable.

Le résumé des programmes des vingt concerts du *Gewandhaus* est chose vraiment imposante.

En fait de symphonies, nous en voyons figurer six de Beethoven, quatre de Schumann, quatre de Haydn, et une de Mozart, Ph.-E. Bach, Fr. Schubert et Reinecke.

En fait d'ouvertures : quatre de Beethoven, deux de Cherubini, deux de Méhul, deux de Weber et une de Schumann, Mendelssohn, Gade, Mozart, Grutzmacher, Raff, Vierling, Righini, Vogler, V. Lachner, Spohr, F. Schubert, Marschner et Meyerbeer!

Les autres œuvres symphoniques ont été :

Fragments d'*Orphée* de Gluck, le bal de *Pâris et Hélène* de Gluck, Concerto pour instruments à cordes de J. S. Bach, Entr'acte de *Médée* de Cherubini, Sérénade pour instruments à vent de Mozart, Entr'acte de *Rosemonde* de Schubert, les 3mes *suites* de F. Lachner, les *Suites* de Esser, Ouverture scherzo et finale de Schumann; allegro, sicilienne, menuet et épilogue de Gouvy; *Manfred* de Schumann et la musique d'*Egmont* de Beethoven.

DARMSTADT. — *Donna Maria, Infante d'Espagne*, opéra en deux actes de Tesier et Langert, a été représenté, pour la première fois, le 13 mars.

L'ouvrage renferme une quantité de jolies et charmantes mélodies (de Tesier) que M. Langert a arrangées et instrumentées pour la scène.

En lisant le nom de Tesier à l'envers, on trouve celui du comte Reiset, l'ancien ambassadeur de France à Darmstadt.

.˙. La ville de Lubeck a décidé de donner, au mois de juin, une grande fête musicale, sous la dénomination de *Festival musical de l'Allemagne du Nord*. Un comité, qui n'est pas composé de moins de 38 personnes, s'est constitué à cet effet, sous la présidence du Dr Kulenkamp.

.˙. La 2e fête chantante des Sociétés réunies, souabes et bavaroises, sera célébrée à Kempten, les 19, 20 et 21 août.

.˙. C'est Fischer, le maître de chapelle de Hanovre, qui dirigera le festival hanovrien, en remplacement de M. Satter, dont le brusque départ a failli faire remettre la fête.

.˙. L'*Africaine* a été montée à Francfort et a obtenu un succès des plus enthousiastes. L'affluence est énorme à chaque représentation, quoique la moitié de la ville ait déjà vu l'opéra de Meyerbeer, à Darmstadt.

.˙. Mlle Artot termine à la fin de ce mois ses représentations à Berlin, et se rendra à Vienne, où son engagement à l'Opéra italien commence le 1er avril.

.˙. Mlle Tietjens donne des représentations à Cologne.

.˙. Mlle Bettelheim, de l'Opéra de Vienne, se rend à Londres.

Mlle Tellheim ne quittera pas Vienne; elle a signé avec l'Opéra impérial un contrat, pour cinq ans, à raison de 35,000 fr. l'an.

Mme Dustmann-Mayer, la prima donna du même théâtre, a donné des représentations à Mayence avec un succès énorme. Elle a chanté Valentine, *des Huguenots*, *Fidelio*, Marguerite de *Faust* et Donna Anna de *Don Juan*.

.˙. Mme Jenny Lind se rendra fin mai à Hambourg pour se faire entendre dans deux concerts, l'un religieux, l'autre profane, et qui seront dirigés par M. Otto Goldschmidt, son mari.

.˙. Mme Burdy-Ney quitte la scène de Dresde, à l'expiration de son engagement.

.˙. La direction de l'Opéra, à Vienne, a racheté les congés de MM. Beck et Walter, pour les mois d'avril et mai, afin de ne pas devoir interrompre les représentations de l'*Africaine*, qui procure toujours à la direction le maximum des recettes.

.˙. Mme Schumann donne des concerts à Pesth, et la vaillante artiste voit se renouveler les mêmes succès qui l'accueillent partout.

.˙. M. Hans von Bulow fait une tournée artistique le long du Rhin; il a déjà donné des concerts à Cologne, Bonn, etc. sans trop enthousiasmer ses auditoires.

.˙. Ferd. Laub vient d'accepter la place de professeur de violon au Conservatoire de Moscou.

ANGLETERRE.

LONDRES. — M. Gye, le directeur de Covent-garden, publie à son tour le programme de la saison de son théâtre, qui rouvrira le 3 avril par *Il ballo in Maschera*.

Les artistes nouveaux que M. Gye a engagés sont : Mlles A. Orgeni, M. Biancolini, F. Deconei, Vestri, Morensi Mme Maria Vilda; MM. Famelli et Nicolini.

Les artistes engagés et qui se sont déjà fait entendre à Londres sont : Mlles Adelina et Carlotta Patti, Artot, von Edelsberg, Lemmens Sherrington, Sonieri, Lustani, Fricci et Lucca; — MM. Mario, Brignoli, Neri-Baraldi, Lucchesi, Rossi, Naudin, Faucelli, Nicolini, ténors; Faure, Ronconi, Graziani, barytons; Attri, Ciampi, Fallar, Tagliafico, Caponi, et Schmid, basses.

Les principales danseuses seront Mlles M. Urban, Dor et Salvioni.

Costa dirigera.

Ce sera la première fois que Mlle Carlotta Patti abordera la scène; elle chantera les rôles de Marguerite des *Huguenots* et d Isabelle de *Robert le Diable*.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Paris, le 19 mars, M. Antonin-Louis Clapisson, compositeur de musique (Notice très complète dans *l'Echo des Orphéons* du 20 octobre 1862 M. Fétis, dans la sienne (*Biogr. univ. des musiciens*, t. II, p. 310), a oublié de citer trois des ouvrages de Clapisson : *Dans les Vignes, les Amoureux de Pérette* et *le Sylphe*).

— A Koenigsberg, M. Joseph Rudersdorff, né à Amsterdam, en 1799, violoniste et ancien maître de concert à Berlin (Notice dans *Ibid.*, t. VII, p. 347).

— A Brunswick, M. Frédéric Schmelzer, ténor.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 5 Avril 1866. N° 14.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 8 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour ; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel) ;
à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street ; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT ;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

NAITRE, SOUFFRIR, MOURIR,

Paroles d'Amand Inghels, musique de J. Eden.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 11 du 15 mars.)

Nous rectifions, d'après les journaux de l'époque, la date du 27 juillet que M. Génard assigne à cette cérémonie. Le Roi arriva à Anvers le 28 juillet, et les fêtes musicales organisées en son honneur n'eurent lieu que le jour suivant.

Le *Journal de Belgique* dit à ce sujet :

« S. M. s'est rendue au théâtre, où elle a été reçue au milieu d'acclamations exaltées et qui ont mis à l'épreuve sa vive sensibilité. Tous les artistes ont montré un talent véritable, et spécialement MM. Meerts et Graziani ; mais l'orchestre était d'une désespérante nullité. Des artistes venus à la répétition ne se sont pas rendus au concert, et l'on eût dit qu'il y avait une conspiration contre cette soirée. Un morceau n'a pu être exécuté faute d'orchestre.

« Le Roi s'est rendu ensuite à onze heures à la Philharmonie, où la Société avait improvisé une fête dont les dames ont fait le plus bel ornement. »

Hélas ! cette fête fut la dernière que Janssens contribua à rehausser de son talent.

En 1832, pendant le siége de la citadelle d'Anvers, Janssens partit pour Cologne. Un incendie ayant éclaté dans l'hôtel où il s'était installé, une partie de ses papiers devint la proie des flammes. Cédant à une émotion légitime, il alla chercher un refuge à Verviers, chez un de ses amis, le peintre Viellevoye. Il y fut reçu avec une cordiale bienveillance.

Au bout de quelque temps, Janssens retourna à Anvers. C'est alors que ses amis remarquèrent en lui, pour la première fois, les symptômes du mal qui devait l'entraîner prématurément dans la tombe.

Disons tout. Janssens eut la manie de spéculer dans les fonds publics. En vrai artiste, il voulut se créer une position indépendante, en harmonie avec ses aptitudes natives et ses besoins intellectuels. Il employa un moyen sur l'efficacité positive duquel il se faisait illusion. Toutes ses spéculations manquèrent. Il fit perte sur perte, jusqu'à ce que sa fortune fût absorbée.

Toutefois, n'allons pas accorder plus d'importance qu'il ne faut à cette particularité de son existence. « Ce coup fut irréparable, dit M. Piot. Pauvre, ruiné, mais honnête, il crut qu'il serait devenu un objet de mépris, lui qui avait toujours été si recherché dans la bonne société d'Anvers, à cause de ses talents et de son caractère. Cette idée était insupportable, elle était foudroyante pour lui. Il fut attaqué d'une aliénation mentale qui le conduisit au tombeau le 3 février 1835. »

N'y a-t-il pas une autre cause à assigner à cette catastrophe ? Quoi ! Le théâtre lui avait fermé la porte, on ne la lui avait ouverte que d'une manière humiliante. L'église l'avait éconduit de son jubé, où on ne l'y avait admis qu'à contre-cœur. Les deux voies qui mènent au succès venaient de lui être coupées impitoyablement. L'artiste avait travaillé encore, et, cédant à une nouvelle impulsion de l'espoir, il s'était remis avec plus d'ardeur que jamais à la composition de la musique religieuse. Il avait réussi une dernière fois à déjouer les machinations et à faire lever la consigne. Vaine illusion ! Un de ses plus beaux ouvrages avait pu être répété pour un salut solennel. Le lendemain il entendit dire que sa pièce ne valait pas la peine d'être exécutée et que l'auteur était une *croûte !*

Mais c'était un combat à outrance, un choc de tous les jours, de toutes les heures. Il fallut céder, et la victime céda. On voudrait se refuser à croire que la mère-patrie ait pu infliger de pareilles tortures à un de ses enfants, et ce, en punition du seul grief de la supériorité de l'intelligence. On ne le saurait : les faits sont là, authentiques, irrécusables.

Le malheur qui vint fondre sur le jeune maëstro devait atteindre aussi ses parents. Sa bonne mère, brisée de douleur, expira le 29 août 1835, et son estimable père, son premier maître, succomba le 16 octobre de la même année. La mort immola donc trois victimes presque en même temps.

Boïeldieu avait terminé sa carrière le 8 octobre 1834. Cette perte dut être bien sensible à Janssens.

Pendant sa maladie, Janssens eut des instants lucides. Ils furent navrants. Il songeait alors à la perspective brillante qui se dessinait devant lui, et comparait son état présent avec sa situation d'autrefois. Lui, privé de raison ! Cette idée le torturait, le mettait en surexcitation. Parfois il était livré à de tels transports, qu'il trottait dans son appartement jusqu'à ce qu'il tombât à terre, épuisé de fatigue.

Le pauvre Donizetti, atteint de la même maladie, se livrait à de pareilles extravagances, sans qu'il ait été humainement possible d'y apporter le moindre remède.

Avant d'expirer (il était dix heures du matin), Janssen

revint à lui. La première demande qu'il fit concernait ses partitions. Il put mourir avec l'idée consolante qu'elles étaient toutes bien conservées. Ah! s'il avait su que, peu de temps après, sa musique aurait été disséminée aux quatre vents du ciel!

A peine le malheureux n'était plus de ce monde, que l'erreur fut généralement reconnue. On rendit hommage à son talent, on le plaignit d'avoir eu une fin tragique.

Les journaux de l'époque publièrent la note que voici : « M. Janssens, notaire en cette ville, est mort hier, jeune encore, d'une maladie cérébrale. C'était un de nos meilleurs compositeurs de musique sacrée, et ses productions, pleines de science et de goût, lui survivront longtemps. M. Janssens a dirigé, avec un zèle qui ne doit point être oublié, la musique de la Société de l'Harmonie royale, à l'époque brillante où les fêtes et les concours fixaient ici les plaisirs et contribuaient à l'aisance générale. »

Le service funèbre de Janssens eut lieu dans l'église Saint-André, le 5 février 1835, à neuf heures du matin. Une foule d'amis et d'artistes y assista, et suivit la dépouille mortelle jusqu'au cimetière de Kiel, où elle fut inhumée.

Un service funèbre fut célébré également, en mémoire de Janssens, à Louvain, le 15 mars, et à Anvers, dans l'église Saint-Paul, le 18 mars suivant. Huit jours après, on exécuta, aux instantes sollicitations des amis du défunt, sa première messe dans la cathédrale d'Anvers. Le gros bourdon et le carillon annoncèrent la solennité dès la veille. Les cartes d'invitation étaient conçues en ces termes :

« Les amis de feu monsieur le notaire J. Janssens, jaloux de rendre un dernier hommage à un concitoyen dont les productions musicales sont si justement renommées, ont résolu de faire célébrer une messe solennelle pour le repos de son âme à l'église cathédrale de Notre-Dame, mercredi 25 mars 1835, à onze heures. La messe, qui sera célébrée à grand orchestre, est composée par le défunt. »

Voici comment s'exprime, à ce sujet, le *Journal d'Anvers*, du 23 mars 1835 : « Le vœu manifesté par les amateurs d'entendre la première messe de Janssens, exécutée à la chapelle de la cathédrale, sera rempli. C'est à la fois un acte de piété et de justice, ainsi qu'un hommage rendu à un compositeur national. C'est mercredi à onze heures qu'aura lieu cette solennité, qui sera annoncée, demain à six heures, par la cloche et le carillon de la cathédrale. »

A partir de cette solennité, le souvenir de Janssens alla s'effaçant de jour en jour, et bientôt il ne fut plus question de lui. « Son tombeau, où est-il? s'écrie M. Hendrickx. Ma foi, je l'ignore. — Je pense qu'il n'existe plus. — Cependant, peut-être en consultant bien les registres du fossoyeur, vous finirez par découvrir quelque part, au cimetière de Kiel, un coin de terre bien nu, bien isolé, bien dénué de tout signe extérieur, qui ferait croire que jamais créature humaine y a été ensevelie. *Hic jacet*... Comment! c'est là le lieu de sépulture d'une de nos illustrations nationales, qui, à cette heure, devrait avoir sa statue? »

Cependant quelques amis de l'art, affligés de ce coupable abandon, et désireux de rendre enfin à notre compatriote une justice qui lui a été mainte fois déniée de son vivant, résolurent d'organiser une imposante solennité, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, et de transmettre ainsi son nom à la postérité avec toute la considération qui lui est due. Une commission fut instituée à cet effet. La première réunion eut lieu, au commencement du mois de décembre 1859, chez M. Wilmotte, conseiller communal. Une vingtaine de membres assistèrent à la séance. Il y fut provisoirement décidé : 1° de faire célébrer une messe solennelle à la cathédrale, le 3 février 1860; 2° de réunir les œuvres éparses de Janssens pour les déposer à la bibliothèque publique d'Anvers.

Une circulaire fut adressée aux habitants d'Anvers. De temps immémorial, y est-il dit, Anvers a été le siége des arts. En musique, on peut citer avec orgueil les noms de Van Ockeghem, Josquin Deprès, Obrecht, Cockx, Barbe, Turnhout, Ducis, Clément, Berchem, Canis, Verdonck, Lupi, Waelrant, Vandermeulen, Pevernaege, en un mot, tous les membres de ce chœur célèbre qui fut le berceau de toutes les écoles musicales de l'Europe, et dont Gossec fut une des dernières illustrations. Au milieu de l'indifférence générale, surgit le jeune Janssens, qui s'efforça, par son talent et son activité, de rouvrir la carrière où ses concitoyens avaient remporté tant de triomphes. Encouragé par les éloges de Lesueur et de Boïeldieu, il a largement contribué aux progrès de l'école musicale belge. C'est pourquoi une commission s'est formée, à l'effet de lui rendre un hommage solennel, au 25e anniversaire de sa mort. La circulaire se termine par un appel aux habitants d'Anvers, afin d'obtenir leur concours pour l'érection d'un monument à leur digne compatriote. Au nombre des signataires, nous remarquons le nom de M. le chevalier Léon de Burbure, un de nos meilleurs musicologues.

N'oublions pas qu'un des plus grands titres de Janssens à l'estime de ses compatriotes fut d'avoir formé plusieurs élèves distingués, et notamment M. Albert Grisar, l'auteur de *Gilles Ravisseur*, qui, mieux que son maître, trouva le chemin qui conduit à la renommée.

La célébration du 25e anniversaire de Janssens revêtit le caractère d'une fête nationale. Une foule nombreuse se pressa sous les voûtes de la cathédrale d'Anvers. L'élite de la société anversoise, les autorités, tout ce que cette ville renfermait d'hommes de talent, littérateurs, artistes, savants, se rendit à l'appel de la commission organisatrice. La messe de Janssens fut rendue, par un orchestre extraordinaire, avec entrain et chaleur. L'enthousiasme que produisit cette composition sur les artistes eux-mêmes qui l'interprétaient n'est pas un des moindres hommages que l'infortuné artiste reçût en cette occurrence. Des éloges sont dus, à ce sujet, au maître de chapelle, M. Joseph Bessems, ancien ami de Janssens. M. Bessems se servit, pour guider les interprètes, du bâton de direction que Janssens reçut en 1827 de la Société d'Harmonie d'Anvers.

La solennité organisée par la section musicale du cercle artistique, scientifique et littéraire eut un succès imposant. Dès huit heures du soir, la foule envahissait la salle, ornée et décorée pour la circonstance. Au fond se trouvait le buste de Janssens, dû au ciseau du jeune sculpteur M. Dupuis, élève de M. Van Arendonck. Les personnes qui ont connu l'estimable défunt assurent que ce buste est d'une ressemblance frappante. Devant le buste, on avait placé, sur un coussin de velours, le bâton de musique dont il vient d'être parlé. Le programme du concert se composait exclusivement de morceaux écrits par Janssens à différentes époques de sa vie. On y exécuta, sous la direction de M. Callaerts, l'ouverture de la *Jolie Fiancée*, un chœur de la cantate de *Winteraermoede*, à grand orchestre, et l'admirable oratorio : *In exitu Israël*, une de ses plus belles productions. Après l'ouverture de l'opéra, M. Dufief, professeur à l'athénée royal d'Anvers, prononça un discours qui contenait quelques particularités biographiques et une esquisse du talent de Janssens. Une couronne de lauriers fut placée sur la tête du buste par M. Callaerts. Les auditeurs, nombreux et sympathiques, se retirèrent charmés de leur soirée. Parmi les personnes notables qui assistèrent à cette solennité, nous citerons M. le bourgmestre d'Anvers, MM. les échevins Delvaux et Van Bellingen, ainsi que plusieurs conseillers de la commune.

Les strophes composées, à cette occasion, par M. Hendrickx, respirent un noble patriotisme et un sentiment élevé de l'art :

I

Cet homme est mort.—Ses jours furent un long martyre.
Défenseur inspiré des grands dogmes de l'art,
Comme le Christ souffrant au céleste regard,
Il se vit immoler par l'envie en délire.

Qu'avait-il fait?... Ses doigts, des cordes de la lyre
Firent couler des chants qu'eût admirés Mozart,
Et qu'accueillit la haine à l'œil hagard
Par des sifflets et des éclats de rire...

Hélas! faudra-t-il donc que le vice effronté,
L'ignoble jalousie et la stupidité
Aux plus nobles talents jettent toujours la pierre;

Et la sainte vertu, le génie immortel
N'obtiendront-ils jamais les honneurs de l'autel,
Sans endurer d'abord les hontes du Calvaire!

II

Avez-vous quelque fois entendu sa musique?
Ces suaves accords, purs et mélodieux
A vous donner sur terre un avant-goût des cieux,
Et qui vibrent au gré d'un rhythme magnifique?...

Et puis—saviez-vous que, génie unique,
Pour seuls admirateurs de son art gracieux
N'eut que des traîtres—et d'infâmes envieux
Qui l'ont un jour couché mort aux pieds de leur clique?...

Pour venger du mépris son grand nom insulté,
Que ne suis-je puissant, que ne suis-je écouté,
Que n'ai-je, devers tous, l'ascendant de la gloire!

Mais l'heure, ô maître, vient propice, expiatoire...
Et l'avenir—armé de tes lauriers vengeurs—
Le voilà qui se montre à tes fiers détracteurs!..

Il était temps qu'on songeât à réhabiliter la mémoire d'un homme qui a tant fait pour l'art, car, dans un livre paru, il y a cinq ans, son nom figure, ô honte! parmi les compositeurs du dix-huitième siècle. Il est vrai que l'auteur n'avait pu prendre pour guide la première édition de la *Biographie universelle des musiciens*, où Janssens n'est pas cité. Mais, à ce titre, l'éminent compositeur Verheyen, que M. Fétis passe également sous silence dans la première édition de sa médiocre compilation, doit-il être relégué au dix-septième siècle?

Un portrait de Janssens a été dessiné par P. A. J. Génard, lauréat de l'Académie d'Anvers, père de l'auteur de l'Esquisse biographique citée plus haut, et que nous avons largement mise à contribution. Ce portrait a été gravé en tête de l'opuscule. Janssens avait la physionomie honnête, patiente, généreuse. Une douce mélancolie sillonne son visage. Son front, légèrement fuyant, dénote le poëte. La saillie assez prononcée qui se détache du haut du nez, annonce une mémoire heureuse. Cela, joint à l'exquise sensibilité qui perce dans tous ses ouvrages, formait dans l'ensemble une nature d'élite. Des personnes qui l'ont parfaitement connu, assurent qu'il différait du reste de ses compatriotes par des allures sur la portée desquelles, par malheur, on se méprit complétement. Nous croyons sans peine qu'il a dû être mésestimé, persécuté, et, disons-le, flétri, surtout par le vulgaire. Janssens portait au front le stigmate de l'homme d'élite. Pour le public, il était un fou.

Un buste, réduit à une échelle de 31 centimètres, a été modelé sur le grand buste dû au ciseau de M. J Van Arendonck. Les éléments ne manqueront donc pas pour l'érection d'un monument à la mémoire de Janssens. Espérons qu'il ne se fera pas longtemps attendre! (1)

(1) Ce vœu, formé il y a cinq ans, nous le renouvelons aujourd'hui. Quels obstacles s'opposent donc à la réalisation du projet? Que les envieux, s'il en reste, se tranquilisent: le laurier rénumérateur décerné à Janssens n'ombragera plus que sa tombe.

Au fait, son véritable monument, à lui, ce sont ses œuvres. Le nombre en est considérable. L'artiste n'a mis à les produire que le court espace de dix années. D'après les recherches de MM. Piot et Génard, l'ensemble des partitions connues se monte à une quarantaine de titres, parmi lesquels on compte: Cinq messes, quinze motets, un *Te Deum*, des litanies, trois opéras, dont un seul a été retrouvé, plusieurs morceaux pour harmonie, des fantaisies, parmi lesquelles on en distingue une composée sur des airs nationaux, de nombreuses cantates, des hymnes et des chansons. La pluplart se trouvent dans les collections de MM. Aerts et Bessems, dans la bibliothèque de Saint-Paul, à Anvers, et chez les jésuites.

(La suite prochainement.)

Mme MADELEINE GRAEVER;

SES COMPOSITIONS POUR LE PIANO

Depuis plusieurs années, le nom de Madeleine Graever a reçu la consécration de la renommée, et il est superflu de rappeler ici les succès sérieux que la célèbre pianiste de S. M. la Reine des Pays-Bas a obtenus dans tous les concerts où elle s'est fait entendre en Hollande, en France, en Allemagne, et naguère en Belgique. Le nouveau monde même l'a acclamée, et partout on s'est demandé ce qu'il fallait le plus admirer en elle, ou la solidité de son jeu dans l'interprétation des œuvres des Bach et des Beethoven, ou la délicatesse avec laquelle elle nuance celles des Mozart et des Chopin, ou la verve fantastique et l'énergie qu'elle met au service des créations plus abstraites des Litolff et des Liszt.

Pénétrée d'un sentiment si complet pour comprendre les œuvres des autres maîtres, pourquoi Madeleine Gräever a-t-elle tardé si longtemps à doter le monde musical de ses propres œuvres? C'est que, peu confiante dans ses forces, l'habile virtuose cachait à tous les yeux les pages éparses sur lesquelles elle s'était complue à jeter ses plus intimes impressions. Pour vaincre cet excès de timidité, si respectable du reste, et pour déterminer la consciencieuse artiste à leur faire voir le jour, il a fallu que le jugement d'un maître illustre vînt la convaincre de toutes leurs qualités.

Enhardie et soutenue par l'appréciation de M. Fétis, Mme Graever a commencé la publication de ses œuvres par un recueil de six morceaux, hommage à la noble souveraine qui la première avait encouragé son talent de virtuose. Réunis sous le titre de *Sechs Tondichtungen*, six poésies musicales, ces morceaux, dédiés à la Reine des Pays-Bas, se distinguent surtout par une grande clarté dans l'exposé de leurs mélodies principales, qui se développent avec une franchise de bon aloi et ne cessent jamais d'être claires. Sans être faciles, elles sont cependant, en général, abordables par le plus grand nombre des pianistes de moyenne force.

Dans *La ronde des fantômes*, que l'éminente pianiste a publiée à Paris, chez Brandus, nous rencontrons un ordre d'idées entièrement distinct de l'œuvre précédente et, nous devons le dire, un progrès marqué comme forme. Ainsi que le promet le titre, nous voilà transportés en plein sabbat! minuit a sonné! de toutes parts se sont avancées les ombres fantastiques. Elles se pressent, se heurtent et exécutent la ronde la plus infernale! Tout

à coup, parmi cette horde diabolique, on entrevoit un lutin, un gentil lutin, ma foi ! La tourbe sombre s'arrête un instant pour l'admirer! mais elle reprend bientôt sa course, qui ne se terminera que lorsque le premier rayon de l'aurore viendra les disperser tous, lutins, gnomes et et fantômes !

Voici *Le Réveil du Printemps*, dédié à Mme Spontini, comtesse de Saint Andréa. C'est le premier sourire de la nature reverdie; ce sont les premières senteurs des champs, c'est un sentiment vague de plaisir, empreint d'une certaine agitation inquiète, d'un léger trouble des sens. Tel nous apparaît ce joli morceau, en *ut* dièze mineur, qui, entrant ensuite d'une façon exquise dans le ton de *la* bémol majeur, nous fait entendre un duetto, murmuré par deux amants sans doute : c'est frais, c'est charmant !

L'attente, pensée musicale pour piano, est une des dernières compositions de Madeleine Graever éditées à Paris.

Quand on attend sa belle
Que l'attente est cruelle

est-il dit dans l'opéra comique de *Joconde*. C'est ainsi que l'entend aussi Mme Graever; mais, mieux inspirée que Nicolo, qui pour mettre en musique ces deux vers a employé la tonalité *majeure*, la célèbre pianiste a compris que les tourments de l'attente, le doute, la crainte et la jalousie seraient mieux exprimés par le *mineur*. Aussi a-t-elle écrit son morceau dans le ton pénétrant de *sol* dièze mineur, passant momentanément en *mi* majeur, comme un rayon d'espoir, mais revenant bientôt, pour y finir, dans la tonalité mineure primitive. Cette composition est une excellente étude d'expression.

Parmi les nombreuses œuvres sorties de la plume de l'habile virtuose, quelques unes sont encore inédites, d'autres sont sous presse.

Entre les premières, nous prédisons un succès certain à *l'Elégie en sol mineur*, d'une facture large et noble, et conçue dans un style magistral. On se prend à désirer d'entendre cette Elégie transcrite pour grand orchestre.

Le deuxième livre des *Tondichtungen* ne sera pas moins intéressant que le premier, dont nous avons indiqué les richesses. Mais nous engageons Mme Graever à être sobre de la gamme mineure, qui, à la longue, pourrait donner une teinte trop uniforme à ses productions.

Le morceau le plus développé dû à la plume de Mme Graever est également encore inédit ; il est intitulé *Grand Rondo de Concert* en *la* bémol. Il débute par une introduction *andante inquietoso*, en *mi* bémol mineur, passant bientôt au majeur, et abordant, par une cadence sur la septième, le *Rondo allegro*, en *la* bémol, à deux temps.

Cette composition exige, pour être bien rendue, les qualités principales que possède à un haut degré son auteur, la délicatesse dans les *staccati*, la force soutenue dans l'attaque des passages bruyants. Exécutée avec précision et surtout avec verve, elle produira toujours un grand effet sur le public.

Pour résumer nos impressions, nous croyons que les ouvrages de Madeleine Graever occuperont bientôt une place très honorable parmi les compositions originales où l'inspiration est puisée aux saines sources de la littérature et de la poésie. La carrière que la jeune pianiste compositeur a encore à parcourir est belle, et nous ne mettons pas en doute que les plus brillants succès ne l'attendent, si elle persévère avec courage dans la voie où elle s'est déjà tant distinguée.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Tout est bien qui finit bien. Après une série de mécomptes, Mlle Daniele a rencontré un vrai succès dans les *Dragons de Villars*, sa représentation d'adieu. Ce succès, nous y applaudissons de tout cœur ; mais il nous est plus agréable d'enregistrer des triomphes qui se remportent d'emblée, sans tatonnements comme sans restrictions, et nous espérons que ce sera le cas pour Mlle Marimon, dont la rentrée aura eu lieu, dans la *Fanchonnette*, au moment où le *Guide* sera sous presse.

Lundi, on a eu le *Trouvère* avec une Azucéna d'emprunt, Mme Brus-Mahy, et on annonce, pour le premier jour, la reprise de *Guillaume Tell*.

⁂ La Société royale de la Grande Harmonie donnera, samedi prochain, un grand concert dans lequel se feront entendre Mlle Van Boom et MM. Jourdan, Outtelet et Vieuxtemps.

⁂ Dimanche, au Théâtre national du Cirque, huitième et dernier concert populaire de la saison, sous la direction de M. Adolphe Samuel. On y exécutera : *Fest-ouverture*, de Joachim Raff ; fragments du ballet de *Promethée*, de Beethoven ; concerto pour le violon, de Spohr, par M. Colyns ; Andante et Scherzo de la Symphonie en *mi* mineur d'Adolphe Samuel. — 2me partie. — Ouverture de concert, d'Alexandre Stadfeld ; 7me Symphonie en *la* majeur de Beethoven.

⁂ Depuis sa première représentation à l'Opéra de Paris (10 avril 1865), l'*Africaine* a été donnée dans les 34 villes suivantes : Londres, sur deux théâtres, en italien et en anglais, St-Pétersbourg, Milan, Bologne, Parme, Madrid, Berlin, Vienne, Pesth, Hambourg, Hanovre, Darmstadt, Cobourg, Mannheim, Francfort-sur-le-Mein, Cologne, Nuremberg, Gotha, Leipzig, Carlsruhe, Weimar, Schwerin, La Haye, Amsterdam, Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, New-York, Boston, Cincinnati, Chicago, Canada.

A Hambourg, 38 représentations ont été données en huit semaines ; tous les rôles étaient appris en double, de façon à pouvoir jouer à peu près tous les soirs, sans fatiguer les artistes.

On prépare la mise en scène du chef d'œuvre de Meyerbeer sur quinze autres théâtres : à Dresde, Brunswick, Munich, Cassel, Stuttgard, Dessau, Aix la-Chapelle, Lemberg, Linz, Prague, Marseille, Nîmes, Lille, Dijon et Bordeaux.

⁂ Nous apprenons que Mme Duguers, une charmante cantatrice dont nous avons eu l'occasion d'apprécier le talent, vient, après une brillante audition, de traiter avec la direction du Théâtre-Royal de Barcelone. Mme Duguers est élève de M. Jorez, l'habile professeur qui a produit déjà plusieurs artistes de mérite sur les scènes françaises et italiennes.

⁂ A peine l'*Art musical aux* XIIe *et* XIIIe *siècles* vient-il de paraître, que son infatigable auteur, M. De Coussemaker, met à l'impression un autre livre d'un intérêt capital : le deuxième tome des *Écrivains sur la musique au moyen-âge*. En tête du volume figurera en entier le curieux traité du bénédictin Réginon : *de Tonis musicæ artis*, en fac-simile de 36 pages à 2 colonnes, d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Le moine Réginon vivait au IXe siècle, au monastère de Prum, situé dans le diocèse de Trèves.

Pendant l'élaboration typographique, M. De Coussemaker rassemble et coordonne les matériaux du troisième volume,

qui contiendra les documents concernant exclusivement le XIVe siècle. Ce sera la base d'un nouvel ouvrage qu'il prépare sur l'art harmonique à cette époque importante. Hawkins, Burney, Forkel, Kiesewetter, Fétis et d'autres musicologues de renom ont ignoré une foule de particularités qui s'y rapportent. On peut dire que cette époque est aussi inconnue, et plus même que le XIIe et le XIIIe siècles.

M. De Coussemaker possède aujourd'hui plus de trente traités inédits et des compositions, également inédites, de plus de cinquante artistes français, italiens, anglais et flamands ou belges. A l'aide de ces précieux éléments, on pourra enfin se rendre un compte bien net de ce que fut la musique avant la grande période du XVe siècle, où commence la gloire des compositeurs belges.

.*. Léonard. — Un journal a fait ressortir les titres nombreux qui ont conquis à l'éminent professeur une place hors ligne parmi les artistes belges. Il s'exprime ainsi : « Les mérites de M. Léonard comme virtuose ne doivent pas être rappelés. Toute l'Europe les connait. Comme compositeur, il est auteur : de cinq concertos avec grand orchestre, de vingt fantaisies, de trente-cinq duos pour violon et piano, de vingt-quatre études classiques pour violon seul, d'un ouvrage sur le mécanisme du violon; enfin, on lui doit la réimpression de dix sonates de Tartini, et la publication d'une foule d'œuvres légères, etc.

« Toutes ces œuvres sont entre les mains des violonistes belges, et, comme plusieurs professeurs de nos Conservatoires sont les élèves de M. Léonard, il est permis de dire que les traditions d'exécution en sont vulgarisées dans tout le pays.

« Depuis 1832, époque à laquelle M. Léonard a succédé à Ch. de Bériot, il a formé une quantité d'artistes déjà célèbres aujourd'hui. Citons Allard, Van Marck, Schmidt, Schradick, Hartog, Ibnrg, Buziau, Van Eiken, Vizentini, Consolo, Mlle Bido, Tabarowski, Langenbach, Vivien, Groves, Leenders, Jehin-Prume, Jokisch, Barwolf, Raymond, Dongrie, Beyer, Book, etc. M. Leenders est professeur à Hasselt, M. Raymond au Conservatoire de Genève, M. Dongrie à celui de Mons, M. Beyer à celui de Gand.

« L'école belge de violon a une si grande réputation en Europe que de tous les pays civilisés on se rend à Bruxelles pour se perfectionner dans notre manière d'interpréter certains grands maîtres; et à qui, sinon à Ch. de Bériot et à son intelligent successeur, en serait-on redevable?

« Nous le répétons, nous serions désolés de voir M. Léonard quitter Bruxelles pour aller s'établir à Paris. Nous espérons que le gouvernement ne sera point le dernier à s'occuper de cette question. Des artistes de la valeur de MM. Léonard et Servais sont une gloire pour la Belgique, et il est de notre devoir de tout essayer pour les conserver à l'enseignement national. »

.*. On a fait grand bruit, et l'on s'est ému — à juste titre, — de la retraite annoncée et non démentie de M. Léonard et de M. Servais. Nous n'avons point parlé de ces rumeurs, où l'on mêlait — à notre vif regret — des arguments sonnants, assez malsonnants, dans des questions de cette nature. Je crois que tous ceux qui ont à cœur les plus sérieux intérêts de notre école de musique désireront que le possible et l'impossible soient tentés pour retenir ici ces habiles virtuoses, ces professeurs expérimentés. Rien n'est fini, disent les uns. Tout est rompu, répliquent les autres: et, à l'appui de leur dire, ils signalent l'arrivée de Vieuxtemps à Bruxelles, en rattachant à ce fait — tout de hasard, sans doute — des commentaires et des conclusions à perte de vue. Sauf meilleure information, je crois que l'on va bien vite en besogne dans tout ce travail de successions, acceptées par le public, avant que d'être authentiquement ouvertes.

(Office).

.*. Le 16 avril aura lieu, à Paris, la vente de la superbe bibliothèque musicale de feu M. Farrenc, ancien professeur et éditeur de musique. (On distribue le catalogue chez Schott, à Bruxelles.)

Bien que cette riche collection se rapporte spécialement à des ouvrages italiens et français, on y trouvera à glaner çà et là des œuvres belges ou néerlandaises, et il faut espérer que les raretés relatives à notre pays ne passeront point en des mains étrangères, au grand détriment de nos collections publiques.

Ces raretés seront vivement disputées, sans doute ; ce qui s'est passé en 1862, aux ventes des bibliothèques musicales de Gaspari, de Bologne, et d'Adrien de la Fage, à Paris, peut nous servir d'exemple à cet égard ; mais il en est de cette spécialité comme d'une foule d'autres, dont l'engouement s'accroît de jour en jour, et qui vont s'engouffrer fatalement dans des musées de particuliers. Que sera-ce donc d'ici à une dizaine d'années?

On distingue, entre autres compositions de l'ancienne école flamande, un recueil de motets dus à Jacques de Keerle, illustre maître du XVIe siècle, qui vit le jour à Ypres, et que l'empereur Rodolphe II nomma directeur de sa chapelle.

Le recueil, inconnu à M. Fétis, parut à Munich en 1575, chez Adam Berg, l'imprimeur de la fameuse collection : *Patrocinium musices*, à laquelle collaborèrent Orlando de Lassus et François de Sale, deux autres glorieux compatriotes. Les motets sont écrits pour quatre, cinq et six voix, et cinq cahiers seront offerts en vente; le sixième est perdu, sans espoir de le recouvrer jamais, sinon au moyen de la transcription.

Cette circonstance doit-elle faire renoncer à l'acquisition de ces précieux volumes? Nous ne le pensons pas. Ces sortes d'ouvrages sont rarement complets, et il n'y a, en définitive, que les motets à six voix qui offriront des lacunes, faciles à combler.

L'occasion est belle, et elle ne se présentera plus peut-être.

.*. La jeune violoncelliste Élisa de Try, dont les succès ont été souvent par nous relatés, vient encore de se faire applaudir à Lille et à Roubaix, où la presse et les amateurs ont reconnu en elle une digne élève de Servais.

.*. On vient de représenter, presque en même temps, en Italie, quatre ouvrages nouveaux sur trois scènes différentes : *Il Conte de Konigsmark*, du maëstro Apolloni, donné à la Pergola de Florence, n'a point réussi ; cet ouvrage est inférieur à *l'Ebreo*, du même compositeur ; *l'Ultimo d'Egli Incas*, du maëstro Persichini, donné au Grand-Théâtre de Sienne, a valu de nombreux rappels à son auteur, ce qui ne veut pas dire que ce soit un chef-d'œuvre. Le maëstro Petrella est l'objet, à chacune de ses nouvelles partitions, des plus chaleureuses ovations, et ses partitions n'en sont pas moins, en général, très médiocres. On a représenté au théâtre Bellini, de Naples, un ouvrage du maëstro Ruggi, intitulé : *Loretta Undovina*, auquel le public a fait, paraît-il, bon accueil. Enfin, on a donné au théâtre Contavalli, de Bologne, un opéra comique du maëstro Alpini, intitulé : *Un Giorno di Quarentena*, qui a obtenu un vrai succès dans quelques-unes de ses parties. Le reste n'a pas été compris par la faute de l'exécution.

.*. On nous écrit de Varsovie : Une matinée musicale, offerte tout récemment à M. le général gouverneur Berg, par l'Institut musical de notre ville, a mis en relief les divers éléments formés par cet établissement, que dirige avec tant de distinction M. A. de Kontski.

Un programme aussi intéressant que varié a permis de faire briller dans la même séance d'excellents chanteurs, des pianistes de première force, et surtout des violonistes qui feraient honneur aux plus célèbres maîtres.

Un chœur du *Stabat*, de Rossini, un *Graduale*, de Brzowski, des fragments de l'*Africaine* (Prière des Matelots, entr'actes et chœur de femmes du 3e acte, le chœur des Indiennes), et un *O Salutaris*, de Gounod composaient la partie vocale de la séance; la partie instrumentale était remplie par la paraphrase sur *Rigoletto*, de Liszt (jouée délicieusement par Mlle Mathilde Byron). Le grand duo sur le *Prophète*, de Wolff et de Bériot, le célèbre Intermède du 5e acte de l'*Africaine*, joué par un double quatuor et deux clarinettes, et enfin des mélodies de Glinka et des Études caractéristiques d'Alard, interprétées à l'unisson par tous les violons.

L'exécution a été en général très satisfaisante, et le gouverneur, de même que toutes les personnes présentes, ont adressé les plus grands éloges aux directeur et professeurs qui ont obtenu de si beaux résultats en si peu de temps (l'établissement ne fonctionne que depuis quelques années).

Un accueil tout sympathique a été fait au *Graduale*, de M. Brzowski, notre compatriote et l'un des professeurs les plus distingués de notre institution musicale. M. Brzowski, bien connu par un grand nombre de compositions, aborde pour la première fois le genre religieux; le *Graduale* fait partie d'une messe complète, qui peut être rangée parmi les œuvres les plus remarquables des compositeurs modernes de la Pologne.

LIÉGE. — M. Louis Brassin, l'éminent pianiste dont Liége a conservé un si bon souvenir, donnera, à la salle du foyer du Théâtre Royal, quatre séances de musique classique. Depuis trois ans, M. Brassin donne à Bruxelles de ces *auditions* de musique sérieuse avec le plus grand succès. Dernièrement, il s'est également fait entendre à Anvers, dans quatre séances consécutives, qui ont été si goûtées du public qu'il lui en a redemandé de nouvelles. M. Brassin ne jouera que des sonates de Beethoven. Il en exécutera trois à chacune de ses séances, qui auront lieu les dimanches 8, 15, 22 et 28 avril, à midi.

Il fera donc entendre une grande partie de l'œuvre de Beethoven. Ce sera une vraie bonne fortune et une excellente leçon pour tous nos amateurs, qui, comme dit M. Pelletan, tourmentent leur piano pendant des années avant de lui arracher l'aveu d'une sonate.

M Brassin s'est fait entendre au Conservatoire, devant un public d'élite. Il a obtenu un énorme succès.

.˙. Le Conservatoire de Liége a produit une foule d'artistes distingués qui peuplent tout particulièrement les orchestres de la France, et non-seulement d'habiles musiciens d'orchestre, mais encore des virtuoses très remarquables et des chanteurs qui ont fait: les uns une brillante, les autres une honorable carrière sur les scènes de l'étranger.

C'est de notre Conservatoire que sont sortis, parmi les chanteurs: Mmes Léontine et Camille *De Maesen*, *MM. Everardi, Carman, Bonheur, Depottier, Cremers, Vanlair*, etc.

Parmi les instrumentistes *M. Jehin-Prume*, qui, en ce moment même, parcourt triomphalement les deux Amériques; *M. Alph. Romedenne*, aujourd'hui professeur chez nous, après avoir tenu pendant vingt ans, avec la plus grande distinction, l'emploi de 1er hautbois à l'Opéra-Comique de Paris, où il n'est pas encore remplacé à l'heure qu'il est; l'éminent pianiste *Auguste Dupont*, d'Ensival, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et bien d'autres.

L'énumération qui va suivre en dira long concernant les sujets de mérite qu'a fournis le Conservatoire aux pays voisins.

Sont sortis du Conservatoire de Liége: MM. *Jahn*, chef d'orchestre au théâtre de La Haye; *Simon Libert*, naguère encore second chef d'orchestre au Théâtre-Lyrique de Paris; *Labeye*, chef d'orchestre au théâtre de Metz; *Albert Seigne*, autrefois chef d'orchestre au théâtre de Lille; *Lhoest*, chef de musique au 3e de ligne français et décoré de la Légion-d'Honneur; MM. *Alph. Steenebruggen*, corniste hors ligne, attaché au théâtre de Strasbourg et professeur au Conservatoire de la même ville; *Beltjens*, clarinettiste, professeur au Conservatoire d'Amsterdam; *Fréd. Hennen*, violoniste solo au théâtre de Hyde-Park; son frère *Arnold*, professeur de piano à Londres; MM. *Perier*, 1er violon à l'Opéra de Paris; *Frère*, 1er violon au théâtre de Bordeaux; *Postula*, 1er clarinettiste au même théâtre; *Coune*, 1er basson id.; *Vercheval*, violoniste, directeur d'un Orphéon à Saint-André, près de Bordeaux; MM. *Demeuse*, 1er basson à Lyon; *J. B. Romedenne*, violoniste, directeur d'Orphéon à Roanne, près de Lyon; *Montulet* et *Warlimont*, l'un 1er cor, l'autre contrebassiste au théâtre d'Angers, etc., etc.

HOLLANDE.

AMSTERDAM. — L'Opéra français de La Haye a déjà donné ici sept représentations de *l'Africaine*, et chaque fois le théâtre regorgeait de monde.

Les sœurs Delepierre, les charmantes violonistes, se font entendre avec grand succès au théâtre Van Lier.

ROTTERDAM. — L'opéra de Thooft, *Aleida von Holland*, se maintient sur l'affiche et dans les bonnes grâces du public.

LA HAYE. — *Le Capitaine Henriot*, de Gevaert, a été donné avec grand succès par l'Opéra français.

LEIDE. — Notre Société de chant organise pour les 24 et 25 mai une fête musicale, sous la direction de M. Wetrens. On y interprétera, le 1er jour: *Paulus* de Mendelssohn; le second jour: le 100e psaume de Handel, la Symphonie héroïque de Beethoven, les 1re et 2e parties des *Saisons* de Haydn et le *Halleluja* du *Messie* de Handel.

Mmes Offermans et Schreck, MM. Schneider et Hill, tous artistes de premier rang, prêteront leur concours à cette exécution.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière.* — Mauvaise huitaine pour les théâtres; vous le savez par expérience et ne vous attendez pas à une chronique intéressante. Aux jours saints, les scènes impériales ont clôturé selon leur coutume, et cela sans avoir rien offert de nouveau; après les fêtes pascales, sans doute, il y aura quelque élément de chronique dans les spectacles. L'Opéra annonce *Don Juan* pour demain. Quant à la direction, on ne sait absolument rien. Quelques chroniqueurs enragés ont voulu nommer MM. Cohen, Carvalho, etc.; le nombre des candidats chimériques est énorme; cela a simplement donné lieu à des rectifications. Le probable, c'est que M. Perrin restera directeur; le fait est désirable. Vous comprenez combien un nouveau venu pourrait se trouver embarrassé dans cette grosse affaire lancée sur une voie nouvelle et avec la grande responsabilité qu'elle va imposer. M. Perrin a des ennemis, c'est vrai, mais ils ne peuvent lui contester une rare entente des affaires théâtrales, et l'indispensable fermeté de direction, dont, au reste, il a donné de nombreuses preuves. Il est probable que d'ici à huit jours décision sera prise au ministère sur cette importante question de l'Opéra.

L'Opéra-Comique s'est reposé trois jours, et a dimanche fait sa réouverture par le *Pré aux clercs* et *Galathée*; *Fior d'Aliza* et le *Voyage en Chine* vont, jusqu'à nouvel ordre, occuper l'affiche. Les nouveautés annoncées n'ont pas encore fait leur apparition. Aux Italiens, une reprise satisfaisante de la *Traviata* eut dernièrement lieu au grand honneur d'Adelina Patti et de Nicolini. La Patti a évidemment travaillé de nouveau le rôle de Violetta; on s'accorde à l'y trouver

plus remarquable encore que l'an passé. On est toujours privé de *Semiramide*, qu'on espérait entendre avec Mme Penco et Agnesi; mais nous aurons probablement bientôt l'opéra de M. le prince de Massa. Les deux concerts religieux du jeudi et du samedi Saints ont eu leur public ordinaire, et presque tous les artistes de Ventadour s'y sont fait entendre.

Le Théâtre-Lyrique a pris aussi des vacances jusqu'à hier. Il annonce toujours ***Martha***, la ***Flûte*** et ***Topaze***; les ***Joyeuses commères*** ni ***Don Juan*** ne paraissent encore sur l'affiche; pourtant voici qu'avril nous annonce les tièdes soirées.

Les Bouffes devaient donner samedi leur ***Didon***; l'exhibition n'en aura lieu que la semaine prochaine.

Aux Fantaisies Parisiennes, samedi, première des ***Folies amoureuses***, de Regnard, musicalement accommodées par Castil-Blaze. Certes, on entend de la musique de haute valeur dans ce pastiche, où sont réunis les noms de Cimarosa, Mozart, Pavesi, Steibelt et Rossini; certes, cette pièce est littéraire; cependant, si j'ose franchement parler, j'avouerai que l'ensemble de cette œuvre étrange est assez ennuyeux. Il y a une singulière monotonie dans ces deux actes chargés d'un musique surchargée de vocalises, de fioritures vieux style, qui ne nous paraissent guère expressives maintenant. Et puis, ce genre de comédie est tellement conventionnel, qu'en somme pièce et musique ne se font aucun tort, mais ne se soutiennent nullement. Je ne crois pas que les ***Folies amoureuses*** fassent de nombreuses recettes. L'ouvrage est très remarquablement monté, le résultat d'ensemble fait honneur à cette jeune scène. Parmi les chanteurs, je ne vois ni une voix ni un talent à citer, mais le tout s'harmonise bien, et, un excellent orchestre soutenant les acteurs et captivant l'attention, tout se fond et devient agréable.

Je n'hésite pas à attribuer le plus grand honneur de cette représentation au jeune chef d'orchestre des Fantaisies, M. Charles Constantin, lauréat de l'Institut. Arriver à pareil résultat avec des moyens d'exécution aussi restreints, est vraiment un haut fait artistique : tout a parfaitement marché; il faudrait aller jusqu'à l'Opéra ou au Lyrique pour trouver une exécution symphonique aussi correcte. Je vous parle un peu longuement de ce fait, parce qu'il est artistique au premier chef et mérite de francs éloges.

Au Cirque Napoléon, vendredi, comme chaque année, Pasdeloup a donné un concert spirituel. Le programme était intéressant. On a entendu le *Credo* de la messe de Liszt, déjà exécuté à Saint-Eustache. L'impression n'a généralement pas été bonne; la longueur de ce fragment, ses étrangetés, ont indisposé une partie de l'auditoire; il y a eu des applaudissements, mais des protestations contraires aussi et en grand nombre. Ce *Credo*, malgré ses beautés, n'est pas, ce me semble, le meilleur morceau de l'œuvre de Liszt. Ce qui a eu un énorme succès, c'est l'***Agnus Dei***, de Mozart, que Mme Vandenheuvel a chanté magnifiquement, et qu'elle a dû répéter. Agnesi s'est fait applaudir dans un air de ***Judas Machabée***; le concert s'est terminé par la seconde partie de la Symphonie avec chœurs, de Beethoven, qui n'a pas été aussi bien exécutée que les années précédentes. Au Conservatoire, il y a eu aussi concert sacré, de même qu'au Cirque de l'Impératrice.

Vous avez parlé de la mort de Clapisson, dont, par un oubli étrange, je ne vous avais rien dit. Il est question déjà de sa succession à l'Institut. Pour ce fauteuil, on nomme Félicien David, Maillart, Gounod, Bazin et Massé; lequel l'emportera ? Peut être M. le prince Poniatowski. L'opinion publique hésite entre David et Gounod; je le comprends, car ce sont les deux compositeurs naturellement désignés pour aller siéger à l'Académie, où leur mérite et leur réputation leur a d'avance fait une place. Mais les coutumes de notre Institut ne permettent aucune supposition. Parler est inutile, mieux vaut attendre; car, qui pourrait affirmer qu'on ne songe pas à M. Offenbach.

Sur ce, permettez-moi de fermer ma lettre. Je n'ai pas voulu m'octroyer de vacances, mais vous admettrez bien que je n'aie pas deux cents lignes de narration dans mon sac, alors que les théâtres ont presque tous fermé leurs portes.

JULES RUELLE.

.*. La Suède se dispose à nous envoyer un rossignol qui laissera bien loin en arrière Jenny Lind et toutes les autres cantatrices à la mode. Le nom de cette merveille est Marie Taskatt. S'il faut en croire les journaux de Stockholm, on n'aurait entendu rien de pareil depuis la Malibran.

.*. L'*Événement* donne à ses abonnés une valse, ***Fior de Primavera***, dont Mlle Patti a elle-même, dit-on, composé la musique. Double succès de curiosité. — Ne serait-elle pas (la musique) un peu ***strakoschonnée?*** (*Gazette artistique.*)

.*. Le prochain paquebot d'Alexandrie, attendu à Marseille, doit amener douze ou seize danseuses de la haute Égypte, louées ou plutôt achetées à la foire de Fanta, l'année dernière, et cette cargaison, d'un genre tout nouveau, est, dit-on, destinée à l'un de nos grands théâtres parisiens; celui-là même qui doit ses plus beaux succès à l'audace et à la nouveauté de ses exhibitions.

.*. C'était le soir de la première représentation de ***Barbe-Bleue***, de M. Offenbach. Quelqu'un rencontre Azevedo sur le boulevard : — Comment vous n'êtes pas à ***Barbe-Bleue***. — Vous savez bien que je ne m'occupe que de musique. — Oh! ne dites pas de mal du génie d'Offenbach; c'est un héritier de Mozart. Je le sais bien, reprit le spirituel critique, ***mais*** sous bénéfice d'***éventaire***.

.*. Mme veuve Denne-Baron vient de remettre à M. Auber les trois précieux volumes légués par son mari à la bibliothèque du Conservatoire. Ces volumes contiennent des autographies, biographies, œuvres de musique, portraits et autres documents destinés à servir un jour à l'histoire générale de la musique. On sait que notre ami et collaborateur Denne-Baron, chargé d'ancienne date, par Firmin Didot, d'écrire toutes les biographies musicales de leurs biographies universelles, était placé aux bonnes sources pour récolter et collectionner les éléments de ce genre. C'est donc un vrai trésor que ces archives de M. Denne-Baron pour les lecteurs de la bibliothèque du Conservatoire. (***Ménestrel.***)

.*. Le directeur de l'Alcazar de Marseille avait fait faire à Thérésa des propositions d'engagement qui faisaient un pont d'or à la diva. On avait assuré qu'elle avait refusé, mais aujourd'hui le directeur de cet établissement fait connaître que Mlle Thérésa lui a répondu que sa position exceptionnelle à Paris la force de ne pas s'absenter, ***quant à présent***; mais que, lorsqu'elle fera une tournée dans le midi, elle lui accordera la ***préférence***.

.*. Les artistes de l'Opéra, ceux de l'orchestre exceptés, sont allés chez M. Perrin et l'ont vivement engagé de prendre les rênes de l'administration nouvelle. M. Perrin, dont la fortune est faite, paraît se soucier fort peu de jouer cette partie hasardeuse.

.*. Rossini a présenté Mlle Nilsson, du Théâtre Lyrique, à Mlle Adelina Patti, du Théâtre Italien; les deux rossignols ont échangé force compliments et ont fait assaut de politesse et de modestie.

La Patti a promis son concours gratuit, nous avons bien dit gratuit, à une représentation qui s'organise au bénéfice du ténor Mathieu, celui-là même qui chantait la ***Juive*** le soir où éclata l'orage dont les journaux ont parlé.

M. Mathieu, qui est très connu en province, où il a eu une grande vogue, jouissait d'une petite fortune qui s'est engloutie, paraît-il, dans un désastre commercial, et le pauvre ténor reste sans ressources avec une famille nombreuse.

.*. Le ***Guide musical*** du 8 mars parlait d'une cantatrice-

ténor, Mlle Mela, comme d'un fait exceptionnel. Voici que de Nice arrive une nouvelle bien autrement curieuse : Dans un concert de bienfaisance, la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) vient de chanter *seule* la partie de ténor et la partie de soprano du 4e acte du *Trouvère*.

.·. L'*Africaine* a rapporté, dans ses cent premières représentations, 1,060,000 fr.

« Les droits d'auteurs, fixés à 500 francs par représentation, ont donné à chacun des deux auteurs, 25,000 fr.

» Le droit des pauvres s'est élevé, pour les cent représentations, à 96,364 fr.

» Décidément, si ces chiffres sont exacts, c'est le droit d'auteurs qui devrait se nommer le droit des pauvres, et réciproquement. »

L'*International*, qui s'exprime ainsi, met le doigt sur un des abus les plus criants, et, sans doute, les plus difficiles à extirper. Il peut croire qu'il n'est pas le seul à s'en être aperçu.

.·. MM. Henri Vieuxtemps, Alfred Jaëll, Sivori, Ferdinand Hiller sont à Paris.

.·. La soirée qu'a donnée, la semaine dernière, Mme Sabatier-Blot dans les salons Erard, a été charmante de tous points.

La séance a commencé par un superbe trio de Ch. Dancla, merveilleusement interprété par Mme Sabatier, l'auteur et Nathan.

Puis la jeune pianiste a exécuté, avec un style pur et une véritable maëstria, le finale de la sonate op. 53 de Beethoven, et la paraphrase de Martin Lazare sur l'*Invitation à la valse* de Weber. Aussi le public, enthousiasmé, l'a-t-elle rappelée après chacun des morceaux. Nous pouvons recommander cette paraphrase à tous les pianistes comme l'une des productions les plus brillantes et les plus entraînantes que nous connaissions.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Une nouvelle opérette de François de Suppé, l'Offenbach viennois, a vu le jour au Carltheater, sous le titre : *Cavalerie légère*. La musique de M. de Suppé est fraîche, piquante, caractéristique; il est vrai que l'auteur a appelé à son secours un grand nombre de mélodies magyares, qui donnent un charme tout particulier à son opérette. Le succès a été très grand, et l'auteur a été rappelé nombre de fois.

BERLIN. — Mlle Artot a terminé ses représentations au milieu du plus grand succès qu'elle ait jamais remporté chez nous. La création du rôle de Catarina, dans les *Diamants de la Couronne*, a été un véritable événement, et tout Berlin a voulu la voir et l'entendre. Jamais, aussi, rôle ne lui a été aussi favorable ; la grande artiste y a mis tant d'esprit en même temps que tant de discrétion, tant de brillant, d'élégance dans les traits, exécutés du reste avec tant de sobriété, que le public a été subjugué.

DUSSELDORF. — Le festival de la Pentecôte se prépare avec la plus grande activité. La salle s'achève et sera prête à recevoir les milliers d'auditeurs qui ne manqueront pas d'accourir de toutes parts.

Le programme officiel n'est pas encore publié ; nous pouvons annoncer dès à présent que l'on y exécutera, le premier jour, le *Messie* de Hændel et la célèbre ouverture en *ut*, op. 124, de Beethoven, connue en Allemagne sous le titre : *die Weihe des Hauses*.

A côté de Mme Jenny Lind brilleront : Mme Parepa (2e soprano); la ravissante Mlle Von Edelsberg (contralto), MM. Stockhausen et Gunz.

Mme Schumann se fera entendre au concert d'artistes qui aura lieu le 3e jour.

.·. Une société de chanteurs, comme il y en a dans toutes les villes allemandes, existait depuis longtemps à Riga sous le nom de *Sangerkreis*. Cette association a pris, il y a quelque temps, un plus grand développement et un caractère plus sérieux sous le titre nouveau d'*Association d'artisans*.

De 250 membres dont l'ancien *Sangerkreis* était composé, la nouvelle société compte aujourd'hui 853 membres, et, au dire de la *Rigasche Zeitung*, à laquelle nous empruntons ces détails, le nombre des demandes d'admission est si considérable que cette association comptera bientôt plus de mille adhérents. Elle occupe actuellement un local qu'elle a loué pour trois ans; mais elle compte bientôt se faire construire une maison à elle.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La Exeter hall a ouvert quatre fois ses portes, la semaine Sainte, pour donner accès à une foule avide de musique sérieuse. Lundi, mardi et jeudi, la Société chorale nationale, sous la direction de M. Martin, a exécuté le *Messie*, *Elie* et la *Création*, avec miss L. Pyne, Mme Rudersdorff, Mme Lemmens-Sherrington, miss Lucy Franklin et MM. Leigh-Wilson, W. Cooper, Santley et L. Thomas; mercredi la Société de musique sacrée a à son tour exécuté le *Messie*, avec Mmes Parepa et Sainton-Dolby, MM. Sims-Reeves et Santley.

M. Sims-Reeves, le tenor chéri des Anglais, faisait sa première réapparition après une maladie assez grave qui l'avait empêché de chanter pendant assez longtemps. L'accueil qui lui a été fait à son entrée a dû lui prouver qu'il n'a rien perdu de la faveur du public.

.·. Joachim a quitté Londres; Strauss le remplace momentanément aux monday popular *Concerts*, en attendant l'arrivée de Vieuxtemps, engagé pour toute la saison. Jaell le pianiste, et Auer violoniste sont attendus. Par contre, Mme Schumann, dont on avait annoncé l'arrivée, a renoncé à son voyage en Angleterre pour cette année.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 31 mars, à l'âge de 54 ans, M. Charles-Edouard Sennewald, pendant longtemps 1er hautboïste solo au régiment des guides. Il était Allemand d'origine.

— A Paris, Mme Marie-Anna Coche-Mazelin, née à Paris, le 10 mai 1811, professeur de piano au Conservatoire de musique.

— A Paris, à l'âge de 47 ans, M. Victor Parizot, fécond auteur de chansonnettes et professeur de piano.

— A Prague, à l'âge de 47 ans, M. Joseph Reichel, artiste lyrique.

— A Vienne, le 22 mars, M. Jean Gentiluomo, né à Vienne le 9 juin 1809, professeur de chant en même temps que peintre d'histoire et de portraits. Il a fourni des élèves aux principales scènes d'Allemagne.

— A Vienne, le 13 mars, Mme Thérèse Treumann, née Ozinger, maîtresse de ballet au *Carltheater*, ancienne danseuse du théâtre de Pesth.

— A Prague, Mlle Kneisl, maîtresse de ballet.

— Parmi les célébrités de la rue les plus connues, on peut citer au premier rang *l'homme-orchestre*. Il jouait à la fois de la flûte, des cymbales, du chapeau-chinois, de la grosse-caisse, etc.

Quand il donnait un concert dans une cour, tout son corps remuait : c'était à mourir de rire, aussi faisait-il de superbes recettes.

Lui, que personne n'aimait, il aimait... l'absinthe.

Il y a peu de jours, il est mort dans la mansarde qu'il habitait rue Guérin-Boisseau, à Paris.

L'examen de ses papiers a amené la découverte de son nom et prouvé qu'il appartient à une des meilleures familles du Dauphiné.

On a également trouvé dans ses papiers un diplôme de docteur en droit daté de 1832.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 12 Avril 1866. N° 15.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

L'HIRONDELLE,

Paroles de Mlle L. Bovie, musique de R. Ebingre.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 14 du 5 avril.)

D'autres établissements du pays possèdent des motets de Janssens. Au petit séminaire de Malines, on les exécutait du vivant de l'auteur, et un jour le maëstro y est allé diriger une de ses messes. Dans les églises publiques de la Flandre, notamment dans celles de Gand, d'Alost et d'Audenarde, les œuvres de Janssens jouissent d'une certaine popularité. L'église de Notre-Dame de Pamele, à Audenarde, est trop petite quand on y exécute un salut formé de motets de Janssens. A Anvers même, les compositions de Janssens sont interprétées périodiquement, grâce aux soins dévoués de quelques hommes de cœur et de conviction.

En voici le catalogue avec l'indication de celles qui ont été gravées.

Messe à grand orchestre, en *ut*, dédiée à la Société d'Harmonie d'Anvers et éditée à Bruxelles chez Weissenbruch. — Messe à grand orchestre, en *ré*. Le *Kyrie* de cette messe ayant été vivement critiqué, dit M. Piot, l'auteur en écrivit un autre, 1825. — Messe à grand orchestre, en *la*, publiée à Anvers, chez Schott, et dédiée au ministre Van Gobbelschroy. — Messe à grand orchestre, en *ut*, 1829. — Messe à grand orchestre, en *mi-b.*, 1829. — *In te domine speravi*, 1816. — *Credidi propter*, avec accompagnement de quatuor, en *ré*, 1824. — *Lauda Jerusalem*, à grand orchestre, en *ré*, 5 numéros, 30 juillet 1826. — *In convertendo*, à grand orchestre, en *ré*, 4 numéros, décembre 1826. — *Lætatus sum*, à grand orchestre, en *ut*, 6 numéros, janvier 1829. — *Lauda Sion*, à grand orchestre, en *mi-b*, 1829. — *In convertendo*, en *fa*, 3 numéros, 16 octobre 1830. — *Lauda pueri*, à grand orchestre, en *mi-b*, 3 numéros, 5 novembre 1830. — *Laudate pueri*, en *ré*. — *Laudate D minun omnes gentes*, à petit orchestre, en *ré*. — *In exitu Israël*, à grand orchestre, en *ut* mineur, 6 numéros, 28 janvier 1831. — *Beatusvir*, à petit orchestre, en *sol*, avec accompagnement d'orgue. — *Laudate pueri*, en *ré*, 7 numéros. — *Te lucis ante terminum*, à grand orchestre, en *mi* majeur. — *Te Deum laudamus*, à grand orchestre, en *ré*. Ce morceau fut exécuté, à ce qu'on prétend, en 1830, pour la fête du Roi, à Bruxelles. — *Te lucis ante creator*. — *Victime paschalis*. — *Converte domino*. — Litanies. — *Requiem*, d'après M. Piot. On conteste l'existence de cette composition. — *Ave Maria* en forme de prière. — Six *Tantum ergo* 1830. — *Ecce panis*, 1823. — *De Toonkunst* (la Musique), paroles de H. H. Klyn, 1818. — *Les Grecs ou Missolonghi*, cantate. — *Winterarmoede* (Pauvreté d'hiver), cantate, 10 avril 1830. — Cantate, paroles de Lebroussart. — *Dry koningen lied* (chanson des Trois Rois), chœur. — Symphonie à grand orchestre, couronnée, paraît-il, à Gand. — Air varié. — Potpourri de chansons anversoises. — *De Zonnenopgang* (le lever du soleil), symphonie. — *Le Roi*, paroles de M. Charles Rogier. Lith. Contgen. — *Quart-d'heure de bon temps; C'est pour toujours; Le Chien barbet; Me Colin; Soyez plus sage; Le premier Serment; Le Jeune Berger*, etc. Romances dont quelques-unes ont été publiées. — Deux valses, lith. de Schott. — *La Jolie fiancée*, opéra, 1820. — *Le Père rival*, opéra, 1824. — *Les trois Hussards*, opéra. — *Gillette de Narbonne*, opéra resté inachevé (1).

Esquissons le caractère général de ces œuvres.

Boïeldieu détestait la musique contournée. En inaugurant son cours de composition au Conservatoire, il put remarquer que bon nombre de ses élèves affichaient un dédain superbe pour le plus grand mélodiste de l'art musical contemporain, Rossini. Il en fut aussi affligé que surpris. Néanmoins, il voulut venger l'homme de génie d'une façon noble et digne. A l'apparition d'un opéra nouveau de Rossini, l'auteur de la *Dame blanche* convoquait toute sa classe et faisait exécuter au piano le chef-d'œuvre. Cette exécution terminée : « Mes enfants, disait-il, voici la meilleure leçon que je puisse vous donner. Il faut avant tout étudier les auteurs qui ont du chant, et, à coup sûr, on ne reprochera pas à celui-ci d'en manquer. »

Boïeldieu n'aura pas dû tenir le même langage à son élève particulier, Janssens. Notre musicien adorait Rossini et savait par cœur ses œuvres, notamment celles qui virent le jour en Italie. En tout cas, il aura préféré l'examen d'une partition du chantre de Pesaro à l'exhibition de la musique-peinture de Lesueur, ou à l'étalage des formules scolastiques de Chérubini. Quel charme pour lui que cette conformité de sentiments avec un maître dont la société était si douce, l'esprit si fin, la bonté si expansive! A coup sûr, ces leçons-là auront fait époque dans l'existence de Janssens.

(1) Cette nomenclature est empruntée à l'excellente notice de M. Génard, publiée dans le *Vlaamsche School*. M. Génard nous a communiqué tout récemment le *Handelsblad* d'Anvers, de 1860, où figure le même travail, enrichi de quelques annotations nouvelles. Nous en avons profité pour joindre au susdit catalogue un *Laudate pueri* et un *Laudate Dominum*, ainsi que la date de l'apparition des deux premiers opéras de Janssens.

Il suit de là que les inspirations du musicien belge procèdent avant tout de l'école italienne. Elles ne relèvent de l'école française que par la forme, c'est-à-dire par l'instrumentation. Toutefois, Janssens, en subissant l'empire de ces deux influences, reste constamment lui. On le reconnaît; il a ses traits distinctifs, ses phrases propres. Il affectionne certaines périodes, certaines transitions, certaines cadences. Il éprouve une prédilection pour tel instrument, telle marche de basse, tel rhythme d'accompagnement, tel groupe d'arpéges, telle suite d'harmonie, tel tour, tel accord, tel ton.

En tout et toujours, Janssens chante et caresse avec amour le trait de chant. Sa mélodie est claire, élégante, rhythmique, abondante, plus inspirée qu'étudiée, plus brillante que profonde. Vauvenargues a dit : « La clarté orne les pensées. » A ce titre, les idées de Janssens ont un ornement fascinateur dont rien ne ternit l'éclat. Ses cadences sont d'une suavité adorable. Il a, sous ce rapport, une grande analogie avec Haydn, dont les œuvres doivent lui avoir été familières. La nappe mélodique est large, développée, continue. L'enchaînement de toutes les idées épisodiques qui pivotent autour de l'idée principale est fait avec art. Chaque morceau a un début, un milieu, une fin. On en suit les développements sans la moindre fatigue, car le tout se déroule spontanément, naturellement.

Quand le maëstro rembrunit ses tons, il le fait en évitant les contrastes heurtés, aussi nuisibles à l'unité de la couleur qu'à l'homogénéité de l'ensemble. Il aime les éclaircies d'une voix, d'un instrument, se frayant un passage à travers une progression harmonique, opérée par la masse instrumentale et vocale. Il ne se bat pas les flancs pour réaliser certains effets. Comment exprime-t-il cette impression aussi communicative que le coup électrique? Quatre, trois, parfois deux notes, semblables au coup de pinceau du peintre, opèrent tout le prodige. C'est l'instinct de l'artiste qui le trouve sans s'en douter. Les compositeurs qui sont asservis passivement aux règles rencontrent rarement l'effet cherché. Ils raisonnent tellement l'effet, ils ont recours à tant d'artifices, que l'endroit duquel on s'était promis tout ne rend souvent rien. Dans le charme qui subjugue l'artiste inspiré, l'oreille sent, l'instinct juge, la raison se tait.

Toutes les mélodies de Janssens portent l'empreinte d'une excessive sensibilité, et nous défions l'homme le moins impressionnable de résister à leur charme. L'effusion du cœur déborde par moments au point de provoquer des larmes d'attendrissement. L'harmonie de Janssens est nette, souple, variée. Pas une modulation qui ne décèle un goût exercé. Le maëstro en connaît parfaitement le mécanisme et les ressources. Ce n'est pas sans raison que Boïeldieu l'appelait « un des plus grands harmonistes des compositeurs modernes » Jamais il n'abuse de la modulation. Il est tonal comme Haydn, comme Rossini, comme Boïeldieu. Ses épisodes harmoniques sont comme les accidents de terrain d'un paysage. *(La suite prochainement.)*

JEAN EDEN.

Douze mélodies pour chant, avec accompagnement de piano (Paris et Bruxelles, chez SCHOTT).

Pourquoi hésiterais-je à le dire, puisque c'est la vérité? M. Eden, en publiant son recueil de douze mélodies, s'est placé au rang de ceux qui ont cultivé ce genre avec le plus de succès.

A notre époque de rajeunissement musical, où tout devient pastiche, la pensée comme le style, il faut savoir gré à un artiste de la valeur de M. Eden d'avoir su imprimer un cachet de fraîcheur printanière à une spécialité qui semble ne pouvoir se passer du fard et de la grime.

En vivant de la vie ordinaire de l'artiste, quel torrent irrésistible vous entraîne! A chaque pas, vous laissez une espérance, une illusion. Arrivé au haut de cette rude montagne qui s'appelle la maturité de l'âge, que de débris jonchent la route! Que de préoccupations et de tracas vous assaillent! Alors, adieu les beaux rêves, les idées généreuses, adieu les folles joies, les projets lumineux! On ne vit plus que de souvenirs, souvenirs souvent amers et cuisants.

Eh bien! M. Eden est jeune de cœur, jeune d'idée. Il ne doit pas faire un appel au passé; il n'a qu'à donner issue aux sentiments du présent. Il se fait un horizon avec des églantiers à ses pieds, une verte et savoureuse forêt dans le lointain. Et viennent les rêves prismatisés!

Son œuvre berce agréablement les âmes fatiguées de l'étude du monde réel, car ici point de mélancolie rêveuse, point d'aspect triste de la vie. De temps en temps une larme qui tempère le sourire, et c'est tout.

C'est tout et cela suffit. Arrière les sanglots de mélodrame, les tirades emphatiques, les contrastes heurtés et les antithèses recherchées.

Partout un goût épuré, uni à beaucoup de simplicité. Partout la grâce et l'élégance, la sincérité et le naturel.

Ecoutez, par exemple, comme le musicien dépeint le réveil du jour. Une voix émue jette ses accents extatiques à travers les arabesques d'un accompagnement aérien et diaphane dépeignant les premiers rayonnements de l'astre qui va redonner la vie au monde. Une mélodie mystérieuse, d'une adorable douceur, célèbre, aux accords de la harpe, toutes les merveilles qui se déroulent avec les premiers rayons. Tout vibre, tout bourdonne, tout frémit. La voix, de plus en plus émue, se joint à la mélodie. Toutes deux s'élèvent, s'échauffent graduellement pour adresser au Créateur un hymne de reconnaissance et d'amour.

Cela est simple et sublime. M. Eden chante ainsi l'enfance, les fleurs, la charité généreuse, le tendre amour. Aucune de ses compositions ne se ressemble ni pour le fond ni pour la forme.

Que de finesse dans les harmonies! que de tours ingénieux et piquants! M. Eden trouve le moyen de dire beaucoup de choses en peu de notes. J'admire cette sobriété et cette sagesse. On est bien fort quand on trouve la note juste, l'accent vrai. Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit le proverbe. Et le proverbe a raison.

Les accompagnements jaillissent de source. Ils sont inhérents à la mélodie dominante, au rebours de tant d'autres, qui visent à la science, et qui ne sont, pour le chant, qu'un parasite inopportun. Ils commentent et renforcent la mélodie, mais d'une façon si délicate et si discrète que c'est merveille.

Le moule est classique; mais analysez scrupuleusement les harmonies, vous y trouverez des combinaisons réellement osées. Aucune banalité d'ailleurs; aucun abus de la dissonnance artificielle. Un retour heureux vers la consonnance s'y fait sentir, comme pour reposer l'oreille des assauts terribles qu'on lui a fait subir depuis quelque temps.

Ce retour est général aujourd'hui chez les harmonistes de distinction. Il marque le point de départ d'une véritable transformation, et, sous ce rapport, le ***Faust***

de Gounod a rendu des services signalés, en popularisant des innovations qui n'étaient connues et pratiquées qu'en Allemagne. Loin d'être rétrograde, ce mouvement ouvrira des horizons nouveaux à l'art, en rapprochant des sonorités qui, en apparence, étaient irréconciliables.

Que Beethoven est simple, dit-on aujourd'hui ! Il y a trente ans, on trouvait Beethoven trop compliqué, et M. Fétis lui-même le taxait d'ampoulé et de bizarre! Laissez faire le temps : il nous en apprendra bien d'autres.

J'aurais quelques observations à faire à M. Eden sur la prosodie irrégulière de certaines phrases. Mais ce sont là choses si exiguës, que je juge inutile de m'y arrêter, même sommairement.

Le recueil est là ; étudiez-le, chantez-le, et vous verrez que mes appréciations n'ont rien d'exagéré! Etudiez-le, et vous connaîtrez l'auteur, qui s'est admirablement peint lui-même dans ses compositions.

Certes, c'est se faire prophète à bon marché que de lui prédire un immense succès. Immense, dis-je, car je ne crains pas qu'une oreille timide et délicate les répudie quelque jour, comme écloses au contact d'instincts pervers, de passions mauvaises, à l'instar de cette littérature écœurante dont la France nous inonde actuellement.

Une fleur d'honnêteté, de saine morale, de douce vertu parfume ces chants et les pare de toutes les grâces de la poésie, de toutes les séductions de la musique.

W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — « Salut, bonne fée, qui venez, en temps si opportun, ranimer nos sensations émoussées. Salut et merci ! »

C'est en ces termes que l'*Écho du Parlement* annonce la rentrée de Mlle Marimon. La gracieuse artiste peut dire, à un mot près, comme César : *Veni, cantadi, vici*. Je suis venue, j'ai chanté, j'ai vaincu.

Le point culminant de son rôle de la Fanchonnette a été le boléro du deuxième acte, où elle effectue des vocalises d'une hardiesse étonnante. Comme comédienne, elle a une grâce expansive, qui charme et qui séduit. Après elle, il faut citer le soigneux M. Jourdan, puis le plaisant Mengal, le piquant Achard et la gentille Arquier. Somme toute, un beau succès et une série de représentations fructueuses en perspective.

⁂ Nous pensions que la petite Claire de la tragédie d'*Egmont* de Goethe était un type idéal, dû à l'imagination féconde du grand poëte allemand, comme Marguerite et Mignon. Nous nous trompions, paraît-il. L'*Indépendance*, dans sa dernière chronique musicale, dit gravement que la naïve enfant n'est autre que l'épouse du comte d'Egmont. Quel désenchantement.

⁂ M. Balthazar vient de soumettre, au comité de lecture du Théâtre-Royal, un opéra-comique en un acte, intitulé : *Une croyance d'Armorique*. Le jugement du comité a été, dit on, très favorable à l'œuvre de M. Balthazar, et prochainement nous la verrons sans doute représenter sur notre première scène.

⁂ Les dames patronesses de la Crèche de Saint-Josse-ten-Noode avaient organisé un grand concert, le 3 avril, à la salle de la Grande Harmonie, au profit de l'œuvre à laquelle elles ont voué une si louable sollicitude, et le succès le plus complet a couronné leur tentative, grâce à un programme des plus attrayants.

La Société chorale allemande la *Germania*, qui depuis quelque temps s'est accrue d'un certain nombre de dames, a dit, avec un ensemble et une précision des plus louables, quelques chœurs de Mozart, Handel, Cherubini, Haydn et Schumann. Nos sincères félicitations à M. Grossmann, le vaillant directeur de cette société, pour les résultats qu'il a su obtenir en si peu de temps ; cela nous promet, dans un avenir prochain, de belles et bonnes séances, après lesquelles les amateurs aspirent.

Un artiste allemand, M. Jules Schmidt, violoncelle solo de la Chapelle du prince de Lippe-Detmold, a joué, avec un excellent sentiment et une grande pureté, plusieurs mélodies transcrites pour son instrument ; dans un caprice de Romberg, il s'est montré, en outre, excellent exécutant, surmontant avec aisance les difficultés de mécanisme qui s'y présentent.

Enfin, une dame amateur, Mme ***, a chanté l'air des *Mousquetaires de la Reine* ; l'émotion la suffoquait, et c'est à grande peine qu'elle a pu esquisser les traits dont est parsemé ce charmant air.

⁂ Les Concerts populaires ont pris fin, dimanche dernier, avec le 8me, et le public nombreux, en se retirant, s'est promis de revenir l'an prochain à ces solennités musicales, que M. Samuel a organisées et dirigées avec un talent des plus remarquables, avec un goût des plus délicats.

Cette fois encore, c'est Beethoven qui s'est emparé de l'admiration générale : des fragments de son ballet de *Prométhée*, et sa Symphonie en *la* majeur ont réjoui tous les cœurs. Une symphonie en *mi* mineur (*andante* et *scherzo*), de M. Samuel, n'était pas déplacée du tout à côté de celle du grand maître allemand, et on l'a écoutée avec infiniment de plaisir. M. Colyns sait faire chanter son violon, qualité essentielle ! et il a recueilli tous les bravos par l'exécution brillante d'un concerto de Spohr. Deux ouvertures, l'une de Joachim Raff, encore inconnue à Bruxelles, l'autre d'Alexandre Stadtfeld, ont complété le beau et riche programme du concert.

⁂ Le concert donné, à la salle de la Société royale Philharmonique, par M. Vital Mercier, a obtenu un succès très grand et très mérité. La présence de MM. Duhem, Alphonse Mailly et Colyns n'était pas un des moindres attraits de la fête. On a épuisé toutes les formules d'éloges pour ces maîtres : nous nous bornerons donc à constater les chaleureuses ovations dont ils ont été l'objet. Mlle Bacot, une des meilleures élèves de M. Goossens, a chanté d'une voix excellente, et de plus avec goût et sentiment, l'air de *Robin des Bois* et un *Ave Maria*, de Gounod.

M. Mercier ne s'est pas contenté de prouver qu'il était un organisateur habile ; il a pris sa bonne et large part à l'exécution du programme. Après avoir fait merveille dans une remarquable transcription de M. Mailly, il a joué, avec un charme exquis et un brio étincelant, plusieurs morceaux de différents caractères. La science du mécanisme se complète chez lui par les dons naturels les plus heureux. La section chorale de la Société Philharmonique a ouvert la séance en chantant avec beaucoup de précision et d'entrain un chœur de Mermet.

⁂ Le Roi vient d'accepter la dédicace d'une œuvre musicale intitulée : *Décembre* 1865. *Le Roi est mort! — Léopold Ier. — Marche funèbre. — Vive le Roi! — Léopold II. — Marche triomphale*, par M. Fauconnier, auteur d'un petit opéra, la *Pagode*, joué, en 1859, au théâtre de l'Opéra Comique de Paris, puis à Bruxelles.

⁂ Une jeune violoncelliste hongroise, Mlle Rosa Szuk, vient d'arriver de Paris, précédée d'une excellente renommée artistique. Mlle Szuk s'est fait entendre à Paris, où les journaux

ont été unanimes pour constater les succès de la nouvelle célébrité d'Allemagne. Nous apprenons que Mme la princesse Orloff a mis gracieusement ses splendides salons à la disposition de cette jeune artiste, pour y donner une matinée musicale.

.*. CONCERT DE P. BENOIT.— Nous sommes en plein dans la saison des concerts, elle tire même à sa fin. Quand les bourgeons s'ouvrent, les pianos se ferment; quand les oiseaux commencent à chanter, les rossignols de salon se taisent; quand le soleil de printemps brille, les bougies s'éteignent. Les rallume qui voudra. Pourtant, il va y avoir au Palais-Ducal, le 29 avril, un concert auquel il faudra bien aller, c'est le concert de Pierre Benoit. Vous savez que les concerts que donne Pierre Benoit sont la curiosité de tout le monde artiste. La musique qu'on y entend ne laisse point de place à l'indifférence. On l'aime ou on la déteste passionnément, mais on ne peut pas l'entendre avec distraction ni la comprendre à demi. Si on ne la comprend pas, on ne la peut point souffrir, parce qu'on s'aperçoit bien qu'elle a un sens et qu'il est impatientant de feindre une intelligence qu'on n'a pas; si on la comprend, elle a dans la révélation de ses mystères un charme singulier; c'est un poème, une philosophie, une religion, et cependant c'est bien de la musique. L'inspiration y est, avec la science, et sans nul pédantisme. L'âme du compositeur s'y montre, et elle est de feu, elle a des troubles profonds, des passions ardentes, des extases, de grandes élévations et des abîmes. Elle s'impose à l'auditeur le plus prévenu, elle le force à juger; il faut qu'il en pense quelque chose. Si le lacédémonien résiste, Benoit semble lui dire, comme Thémistocle à Euryliade : « Frappe, mais écoute! »

Donc, le 29 avril, nous entendrons cette musique. Ce qu'on nous en donnera, je ne sais. Ce seront des fragments de la *Quadrilogie*; puis, quelque nouveauté hardie, quelque chœur splendide, quelque ouverture d'opéra; mais de belles choses, à coup sûr. Ce que je sais, c'est que l'exécution chorale sera magnifique. La *Société Royale des Chœurs* de Gand met cent de ses meilleurs chanteurs à la disposition de Pierre Benoit; cette société s'est aussi chargée de recruter des dames, au moyen d'invitations directes, pour les chœurs religieux. Elle s'est ainsi assurée le concours d'un grand nombre de dames d'Anvers et de Bruxelles. C'est à ce concert que le Cercle Musical des dames de Bruxelles, dont j'ai annoncé la formation, va faire son plus important début dans le monde des arts. Pour la Société des dames d'Anvers, fondée ou dirigée par une musicienne-amateur très-distinguée, Mlle T..., fille d'un de nos anciens gouverneurs de province les plus estimés, c'est une réunion lyrique qui a fait ses preuves déjà à Anvers. Vous savez ce que sont les sociétés chorales de Gand, qui vont se fournir partout de médailles d'honneur, et jusqu'à l'étranger; nommer la *Société Royale des Chœurs*, c'est assez dire. Le concert sera donc superbe, et, comme tous les amateurs d'art de la Belgique y voudront assister, je l'annonce ici pour que nul n'en ignore. BERTRAM. (*Office de Publicité*).

.*. Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, l'engagement de Mme Duguers, élève de M. Jorez, au Théâtre Royal de Barcelone. Les journaux de cette ville nous apportent aujourd'hui des nouvelles des débuts de la jeune cantatrice. C'est dans *Roberto il Diavolo* que Mme Duguers a fait sa première apparition sur la vaste scène du *Liceo*; cette épreuve a été très favorable; le public a vivement applaudi la nouvelle *prima donna*, après sa cavatine d'entrée. — Une voix charmante, un style excellent et une grande intelligence dramatique, telles sont les qualités que constatent les chroniques musicales que nous venons de parcourir.

Mme Duguers continuera ses débuts par *Gli Ugonotti*, l'*Africana*, et le *Don Giovanni*, de Mozart.

ANVERS. — Au concert des *Dames de la Charité*, qui vient d'avoir lieu, Henri Vieuxtemps a donné son concours, ainsi que sa fille, Mlle Julie Vieuxtemps, jeune chanteuse, à son début dans la carrière.

Vieuxtemps est une de ces organisations exceptionnelles qui n'ont qu'à vouloir pour remuer profondément. Cet effet saisissant qui charme et transporte au point de ne plus songer à l'analyse, d'écouter avec extase des sons indéfinissables, a été produit cette fois encore sur le public entier. Du reste, avec un artiste comme Vieuxtemps, l'analyse, est fort à l'aise, son rôle doit forcément se borner à l'admiration de ce double génie créateur qui a su, comme virtuose et comme compositeur, trouver un monde nouveau pour le violon. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en restant toujours sur les sommets de l'art, en ne s'inspirant jamais qu'aux sources les plus pures, il touche et enlève tout le monde, depuis le connaisseur savant jusqu'à l'amateur le moins exercé. Il nous a été donné d'entendre son *Introduction et Rondo*, perle classique du plus haut mérite, une fantaisie sur *Lucie*, agencée avec un goût inimitable, et dont les motifs connus et même un peu rebattus nous ont semblé reprendre une fraîcheur nouvelle sous son magique archet; puis, pour finir, un *Impromptu* sur un air irlandais, merveille d'originalité, de hardiesse et d'entraînante finesse.

Mlle Julie Vieuxtemps chante avec pureté, méthode et goût; son talent naissant s'annonce favorablement et se développera par le travail. L'air du *Pré aux Clercs*, avec l'accompagnement de violon par son père, ainsi qu'une *Prière* de Gordigiani, ont été dits par elle d'une façon charmante.

Deux chœurs et le septuor de *Don Juan* ont été exécutés par nos amateurs sous la direction de M. Jos. Bessems. Nous sommes heureux d'avoir à en louer l'ensemble.

MONS. — Mme Léonard de Mendi est venue nous faire ses adieux, le lundi de Pâques, dans le dernier concert de la saison; elle a obtenu un succès d'enthousiasme. Acclamée à son apparition, elle a été couverte d'applaudissements et rappelée après l'air de la *Somnambule*, qu'elle a chanté avec le style le plus pur! Les variations sur l'air *Ah! vous dirai-je maman* lui ont valu les honneurs d'un nouveau rappel.

Mme Léonard avait pour partenaires : MM. Warnots, ténor du théâtre d'Anvers, et M. Fischer, violoncelliste, fils du maître de chapelle de l'église Sainte-Gudule à Bruxelles.

M. Warnots a ravi son auditoire par l'interprétation de la romance de *Martha*, et a été chaleureusement applaudi après l'air de *Fra Diavolo*, qu'il a détaillé avec un soin remarquable. Nous connaissons peu de chanteurs qui réunissent à un plus haut degré le style et l'expression.

M. Fischer, un excellent élève de Servais, a fait preuve de talent dans l'exécution de la fantaisie de son maître sur la *Fille du Régiment*. M. Fischer porte un nom qui oblige; nous sommes convaincu qu'il s'en souviendra.

LIÉGE. — La statue Grétry a été descendue du piédestal qu'elle occupait, place de l'Université, et transportée place du Théâtre, où elle va désormais se trouver définitivement casée.

On sait que cette statue est l'œuvre d'un sculpteur belge, M. Geefs.

L'inauguration en avait été faite solennellement le 18 juillet 1842. La statue est donc restée près de 24 ans place de l'Université.

Rappelons à ce propos que le cœur de Grétry se trouve dans le socle de la statue. Ce cœur, la ville de Liége ne l'avait pas obtenu sans peine, quoique l'illustre maëstro le lui eut légué. Un M. Vautour, qui avait acheté l'ermitage de J.-J. Rousseau, dernière demeure de Grétry en France, exhibait les restes du grand maëstro, moyennant une petite redevance, et gagnait ainsi fort honnêtement des rentes.

Quand la ville de Liége réclama son bien, M. Vautour s'opposa à la restitution, et il fallut plaider devant toutes les juridictions. M. Vautour perdit, mais il en appela des tribunaux aux ministres de son pays, et peu s'en fallut que Liége n'obtînt pas la restitution du cœur de Grétry.

Un changement de ministère trompa les espérances de M. Vautour, et la pieuse relique fut remise aux envoyés liégeois, qui la ramenèrent solennellement en notre ville, le 7 septembre 1828. De belles fêtes eurent lieu à ce propos. L'allégresse fut grande dans toute la ville. On fit toutes sortes de réjouissances, qui eurent un cachet vraiment national.

Le 5 mars, à 4 heures après-midi, il a été procédé, en présence de MM. les membres du Collége échevinal et de M. l'ingénieur de la ville, à l'enlèvement du piédestal de la statue de Grétry et du vase en bronze contenant le cœur de notre célèbre compatriote.

Ce vase, qui a été reconnu se trouver en parfait état de conservation, a été transporté à l'Hôtel de Ville, pour y rester déposé jusqu'à ce qu'il puisse être placé dans le nouveau piédestal de la statue, actuellement en construction place du Théâtre.

Procès-verbal a été dressé de cette opération.

.˙. Une jeune cantatrice bruxelloise, Mlle Singelée, qui a abordé la scène pour la première fois au mois de novembre dernier, et qui a tenu au Théâtre Royal de Liége, durant tout cet hiver, avec un succès marqué, l'emploi de prima donna d'opéra-comique, vient de signer un brillant engagement pour le Grand Théâtre de Bordeaux. Elle y remplira, pendant la campagne prochaine, le même emploi qui lui a valu à Liége la faveur de tous les dilettanti.

.˙. La Société chorale *la Légia* ouvre un grand concours international de chant d'ensemble, pour le mois de juillet prochain. Ce concours, dont le programme détaillé vient d'être adressé à toutes les sociétés organisées de la Belgique et des pays voisins, aura lieu à Liége, et les sociétés liégeoises en sont seules exclues. Cela promet une fête musicale des plus intéressantes. Les récompenses à décerner consistent en médailles en or et en vermeil, accompagnées d'indemnités d'importances diverses.

Dans les « conditions du concours », que nous avons sous les yeux, ainsi que le catalogue des prix par divisions, tout semble prévu avec autant de sagesse que de loyauté. Avis aux sociétés, dit le *Ménestrel*, de Paris, qui se sentiront de force à lutter contre les remarquables sociétés du Nord. Nous en avons aujourd'hui, dans le midi de la France, qui ne sont point à dédaigner, et dont les voix sont du moins certaines d'attirer l'attention par leurs riches qualités sonores.

.˙. Les séances de musique classique annoncées par M. Louis Brassin ne commenceront que le dimanche 15 avril.

M. Brassin fera entendre à cette première séance les sonates de Beethoven suivantes : Op. 10. N° 3, en *ré majeur*. — Op. 26, en *la bémol*. — Op. 53, en *ut majeur*.

HOLLANDE.

ROTTERDAM. *(Correspondance particulière*, 29 mars.) — La première représentation de *Aleïda von Holland*, texte de E. Pasqué, musique de W. F. Thooft, a eu lieu le 10 mars, avec un succès extraordinaire et sans précédents dans les annales théâtrales de la Hollande.

Déjà cinq représentations successives ont mis en relief de nombreuses beautés, qui avaient passé inaperçues à la première audition, et l'empressement de notre public est toujours le même. C'est un véritable événement, non-seulement pour Rotterdam, mais pour la Hollande entière. L'auteur était très favorablement connu par des œuvres symphoniques (des ouvertures et des symphonies), qui ont été jouées ici et dans quelques villes d'Allemagne ; son début à l'Opéra a dépassé toutes les prévisions.

La musique d'*Aleida* n'est pas seulement belle et intéressante, mais elle est originale aussi, et le talent dramatique qui s'y déploie dénote, de la part de l'auteur, les plus grandes dispositions pour le théâtre. Les parties solis sont parfaitement écrites pour les voix et se distinguent par une richesse mélodique dont les traces semblaient perdues ; d'autre part, les parties polyphoniques de l'opéra, notamment les chœurs et les ensembles dans les finales, sont traitées de main de maître, et produisent un effet magique. L'orchestration est aussi intéressante que savante, et d'un effet charmant.

Le style de M. Thooft laisse deviner une certaine prédilection pour les grands maîtres de l'école romantique allemande; il n'exclut cependant pas les progrès des novateurs ; il est simple, noble et exempt de toute trivialité.

Le livret de M. Pasqué est très heureusement conçu; il se prête parfaitement à la scène. L'action se passe en Hollande et traite une épisode du temps de la cinquième croisade et de la prise de la ville de Damiette par les Hollandais et les Frisons, en 1217-1219. Les personnages appartiennent presque tous à l'histoire.

L'exécution de la part de la Compagnie allemande a été fort soignée, de même que la mise en scène et les décorations.

Les représentations seront reprises immédiatement après Pâques, et il n'est pas douteux qu'elles ne se poursuivent encore longtemps.

Dès à présent, des directeurs des scènes allemandes ont fait des propositions à l'auteur, pour monter *Aleida*, et un poëte français est à l'œuvre pour en faire une traduction, qu'il s'oblige à faire accepter par un théâtre lyrique de Paris. G. A.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière.* — Il y a juste huit jours que, pour sa réouverture, l'Opéra a donné la reprise de *Don Juan*. Si vous avez lu toutes les tirades inspirées à nos journalistes parisiens par cette représentation, vous devez avoir dans la tête une rumeur confuse d'étranges idées, au point qu'arriver à une opinion vous soit presque impossible. Depuis que je suis obligé de lire à peu près tous les journaux, jamais aussi curieuse macédoine ne m'avait amusé ; les collectionneurs ont là une belle occasion de préparer, pour l'avenir, des articles sur l'originalité de la critique. *Don Juan* a inspiré d'hyperboliques tirades ; l'enthousiasme a atteint de fantastiques proportions; les idées manquant, en la conviction raisonnée, on est tombé dans la phrase creuse, et l'on a débité des lignes à faire frémir les pauvres gens qui pensent qu'à quelque chose la presse est bonne. L'exécution a été jugée si diversement que c'est à se demander où nous allons pour qu'une chose aussi classique, aussi simple que l'interprétation de *Don Juan* puisse donner lieu à tant de divergences. Selon les uns, on a eu l'idéal du magnifique ; selon les autres, cela n'a pas valu le diable ; plusieurs ont crié au miracle, beaucoup se sont voilés la face. Un critique très autorisé a d'autant plus déploré la reprise de *Don Juan*, qu'elle lui a paru opérée dans d'excellentes conditions d'art et de succès. Un autre, moins autorisé, n'a vu guère, dans cette artistique représentation, qu'un prétexte à éreinter Adelina Patti au profit de Mlle Battu, laquelle, je l'affirme en conscience, est infiniment inférieure, en Zerline, à l'adorable Adelina. Mais je m'arrête sur cette pente fleurie. Pour mentionner toutes les excentricités de nos confrères, il faudrait vous demander six colonnes, qu'on pourra bien mieux utiliser. Mon opinion, ma modeste opinion, que j'estime fort, parce qu'elle est dégagée de toute passion comme de toute idée intéressée, la voici : L'exécu-

tion de *Don Juan* à l'Opéra n'est pas sans défaut, mais elle est remarquable et supérieure à tout ce que j'ai entendu jusqu'à présent. Faure est, de tous les artistes jugés à ce jour, celui qui a le plus complétement réalisé le type légendaire de *Don Juan*, comme chanteur, comme comédien et comme homme. Obin est un Leporello admirable et que j'applaudis d'autant plus qu'il a été assez artiste pour sacrifier quelques bravos à la dignité de notre première scène : il n'a pas poussé à la bouffonnerie; c'est un amusant mais discret Leporello, cherchant bien plus dans le style et le chant un succès que la charge pouvait lui rendre facile. Mmes Gueymard-Lauters et Saxe ont distancé les Anna et Elvire passées par la beauté de leurs voix et par l'étude qu'elles ont apportée dans ces rôles ingrats, qui leur ont valu un grand succès. Naudin a été mauvais, Mlle Battu très insuffisante; Caron a mis au premier rang le rôle de Mazetto, et David a été un superbe commandeur.

Les ballets sont magnifiques, les chœurs et l'orchestre se sont appliqués, et vous savez ce que peuvent faire en s'appliquant les masses de l'Opéra. Les décors et les costumes sont splendides; enfin, c'est complet, c'est imposant. A quelle époque *Don Juan* fut-il interprété et représenté avec autant de talent, de zèle et de richesse, en France, en Europe? Je voudrais bien que les bavards difficiles répondissent à cette demande. Ils ne répondraient pas, j'en suis sûr, et bavarderaient encore, les uns en se débattant dans le vide, les autres en prêchant pour leur petite confrérie, et tous nous soulèveraient encore le cœur de pitié ou de dégoût. Laissons ce pauvre monde et réjouissons-nous avec nos collègues raisonnables—Dieu merci, ils sont encore nombreux—du succès que *Don Juan*, ses interprètes et sa mise en scène ont obtenu le soir de la première représentation, succès affirmé par les soirées suivantes et prouvé par des recettes de *onze mille francs*, produites presque seulement par la location. Vous remarquerez que je ne vous dis rien de l'œuvre, et vous le comprendrez : Est-ce qu'on parle de *Don Juan*; qui donc croit son affirmation nécessaire à la gloire de ce chef-d'œuvre admirable, où tous les maîtres ont puisé, à commencer par le divin Rossini, le fétiche des contempteurs incorrigibles du présent? Pour mon compte, je me trouverais splendide de suffisance, si je me mettais à détailler les beautés de *Don Juan*. Je laisse ce singulier travail aux braves critiques qui doivent noircir un nombre convenu de pages pour gagner leur petit argent.

Pendant que je vous parle de l'Opéra, je dois vous annoncer la retraite de M. Perrin et la nomination de M. Nestor Roqueplan comme directeur. M. Perrin, que l'opinion publique désignait, n'a pas obtenu la préférence, et M. Roqueplan revient à la dictature. Je dois me priver de commenter cette décision : le moment de le faire viendra probablement. M. Perrin se retire glorieusement : il a monté l'*Africaine*, il est arrivé à des résultats financiers que le ministère a dû apprécier, et son dernier acte administratif a été la reprise de *Don Juan*. Son départ, on peut le dire, est marqué par un fait artistique au premier chef. Que son successeur fasse mieux que lui, nous le désirons tous pour la gloire de notre Opéra; mais, jusqu'à nouvel ordre, qu'il nous soit permis de regretter la retraite de cet excellent administrateur, de ce directeur intelligent, actif et d'une extraordinaire activité.—*Don Juan* va être arrêté par le départ pour Londres de Faure et Naudin. En attendant leur retour, on donnera le *Prophète*.

Je n'ai rien à dire de l'Opéra-Comique, des Italiens ni du Théâtre-Lyrique, sinon qu'à ce dernier Mme Charton-Demeur doit chanter un des rôles de *Don Juan*. Il paraît que M. Carvalho persiste à espérer beaucoup de cette reprise *numéro trois*, et qu'il va donner une mise en scène splendide. Je le crois sans peine et lui souhaite réussite, mais....

Les Bouffes ont donné leur *Didon*, opéra bouffe en deux actes. C'est une parodie du poëme de Virgile; en quelques mots, je vous en ferai comprendre le caractère : Désiré joue Enée; Mlle Silly, la Vénus aux carottes des Variétés, est la belle Didon; Mlle Bouffar, Ascagne, et Tayau, le fidèle Achate. C'est une série de *cascades* insensées. Cependant le public n'a pas trouvé la drôlerie suffisante, et ce n'est pas, je le crains, un grand succès que j'ai à proclamer. La musique, qui contient de jolies choses, n'est pas parvenue à sauver la pièce et, somme toute, il faut attendre un peu pour savoir ce que *Didon* produira aux Bouffes. C'est pourtant un suprême effort lyrique, assure-t-on, que tentait ce théâtre : il est question de n'y jouer que le vaudeville l'année prochaine. Si cela arrive, ce sera fort heureux pour les Fantaisies-Parisiennes, qui pourront prendre sérieusement alors la place que les Bouffes auront abandonnée.

Les classes vacantes au Conservatoire par la mort de Clapisson et de Leborne sont pourvues depuis samedi : Victor Massé est nommé professeur de composition idéale à la place de Leborne, et M. Augustin Savart a obtenu la chaire d'harmonie occupée par Clapisson. Quant à la classe de piano de Mme Coche, elle est supprimée, et les élèves sont placés dans d'autres. A l'Institut, on a beaucoup parlé de Félicien David, mais les dernières nouvelles sont favorables à Gounod. Ce sont, du reste, les deux compétiteurs les plus sérieux. — Je vous annonce l'engagement de Cazaux par le directeur du Théâtre-Lyrique; M. Carvalho est généralement félicité de s'être attaché une basse de la valeur de Cazaux.

En répétion : à l'Opéra-Comique, *Zilda*, de M. de Flotow; aux Bouffes, le *Duel de Tabarin*, opérette; aux Fantaisies, le *Roi Midas* et un petit opéra-comique, de MM. Carré et Adrien Boïeldieu.

On parle vaguement d'un grand libretto en projet sur les *Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo; le fait n'est pas croyable : où trouver, dans ces trois volumes, une scène théâtrale, un personnage à faire chanter? Je ne vois qu'une distribution raisonnable, et la voici : la *Pieuvre*, soprano; la machine de la *Durande*, contralto; le gros *Crabe*, basse; le grand *Hanois*, ténor; l'*Homme*, baryton; chœurs : les *Douvres*, les *Oiseaux de mer*, la *Forge de Gilliatt*, et les *Voix de la tempête*. Voilà la partie vivante, voilà la pièce. Qui veut faire la musique? Qu'un concours soit ouvert. J. Ruelle.

.*. *Correspondance particulière.* — ..... L'abbé Liszt est à l'ordre du jour. Sa messe (dite de Gran) exécutée à Saint-Eustache est fort discutée, ce qui prouve sa valeur. Le grand pianiste s'est fait entendre dans quelques salons aristocratiques privilégiés; à l'ambassade d'Autriche, chez la princesse Czartoryska, et chez la comtesse de Mercy, née princesse de Chimay. Puisque j'ai prononcé le nom de votre jeune et noble compatriote, il vous sera peut-être agréable d'avoir une appréciation de son talent de musicienne. J'ai eu le bonheur de l'entendre, avec Léonard, dans la sonate en *la* mineur, de Schumann, et j'ai été émerveillé de l'ampleur de style et du sentiment profond avec lesquels elle interprète le grand maître allemand. Élève de Thalberg et de Krüger, de fortes études musicales l'ont poussée vers les compositions sérieuses; Schumann surtout semble être son auteur favori. Elle s'est tellement identifiée avec ces admirables œuvres, qu'en les entendant par Mme de Mercy on les croirait rendues par Mme Schumann ou Brassin. Quant à Léonard, il est inutile de faire son éloge, il était, avec l'abbé Liszt, le lion de la saison.

.*. L'Empereur joue du violon : Les artistes sont vraiment des êtres privilégiés: rois et princes recherchent leur société et se familiarisent avec eux d'une façon singulière. Plus de rangs! plus de distances! avec un artiste, on cause librement, comme avec un ami intime, c'est à faire crever de dépit un chambellan de service.

L'*Evénement* nous racontait, l'autre jour, que à la suite d'un concert en petit comité, aux Tuileries, l'empereur s'était accoudé au piano et avait fredonné à mi-voix, à l'oreille des frères Lyonnet, un couplet ou deux des *Souvenirs du peuple*, de Béranger. Aujourd'hui, le même journal nous apprend que Sa Majesté joue du violon, et même fort bien, s'il faut l'en croire. L'article me paraît mériter les honneurs d'une citation textuelle :

« Après un morceau brillamment enlevé par l'orchestre, l'empereur s'approcha de M. Allart et lui adressa ses félicitations pour un passage qu'il venait d'exécuter avec cette maestria que vous savez. Puis, prenant le violon de l'artiste, l'empereur l'examina en connaisseur, admirant la forme, observant les veines du bois; puis il saisit l'archet : « Ce doit être une chose bien difficile à acquérir, fit Sa Majesté, que cette justesse infaillible de son et cette dextérité de doigté que vous possédez à un degré si remarquable ? » Et voilà que l'empereur, à la surprise générale, exécute des gammes, des arpéges et des trilles avec une aisance qui témoigne des études sérieuses, peut-être, et assurément fort ignorées. Allart, étonné, regardait et écoutait ; mais l'empereur, souriant, lui rendit son violon, en ajoutant gracieusement: « Vous êtes un maître, monsieur, et je vous rends les armes ! »

.˙. Le beau buste de Rossini, exécuté par M. Godebski, le gendre du célèbre violoncelliste Servais, fera partie de la prochaine exposition des Beaux-Arts. L'on peut s'en procurer des réductions chez Brandus et Dufour.

.˙. Desmaisons, l'excellent dessinateur, vient de terminer deux admirables portraits lithographiés de Rossini et d'Auber, pour lesquels les illustres compositeurs ont bien voulu donner plusieurs séances. Ces portraits sont en vente chez Brandus et Dufour.

.˙. Le buste de Berton, exécuté par M. Bremond, d'après le buste original de Flatters, a été placé au foyer du théâtre de l'Opéra-Comique.

.˙. Le morceau devenu le type de la perfection lyrique, s'appelle la *Romance du Saule*, d'*Otello*. Rossini vient d'en faire la retouche.

On accuse les cantatrices, et Mlle Patti comme les autres, de joindre des *agréments* de leur façon aux morceaux célèbres qu'elles interprètent.

La *Romance du Saule* a trois stances, et il est de tradition de faire des variations à chacune d'elles.

La Malibran et sa sœur, Mme Viardot, avaient leur manière.

Mme Rosine Stoltz exécutait aussi ses enjolivements personnels.

Mme Julia Grisi surchargeait de roulades les terminaisons de ce suave chant de la Mélancolie.

Mlle Adelina Patti n'a pas voulu profaner le chef-d'œuvre par un *ajouté*, considéré pourtant, en Italie, comme un des droits de l'artiste exécutant.

Elle a demandé à l'auteur d'*Otello* de lui faire lui-même les traits brillants ou pathétiques destinés à marquer une nuance entre les trois plaintes de Desdemona.

On ne sait rien de plus adorable que ces additions *écrites par Rossini*. Le vieux maître a encore la force, la grâce, le génie de sa jeunesse dans leur plénitude.

.˙. En 1829, Boïeldieu se trouvant à Rouen, l'orchestre du théâtre vint après le spectacle jouer sous sa fenêtre l'ouverture de la *Dame Blanche*.

Au bruit de cette sérénade enthousiaste, le commissaire de police accourut et dressa procès-verbal contre le chef d'orchestre. L'affaire fut portée devant le tribunal de simple police ; deux audiences furent consacrées à l'audition des témoins, au réquisitoire et aux plaidoiries. Enfin, le 12 novembre, le tribunal condamna le prévenu à l'amende, par un considérant qui mérite d'être enregistré pour la postérité.

« Considérant que le prétexte de rendre hommage à un grand compositeur est une excuse plus que frivole, parce que cette infraction à la loi devait être une injure à ce bon citoyen, ami des lois de son pays. »

M. Prudhomme n'eût pas mieux libellé un jugement.

.˙. L'*Africaine* vient d'être représentée à Marseille avec un immense succès.

.˙. Le *Stabat* de Rossini a eu la plus grande vogue cette année pendant la Semaine-Sainte. C'est l'œuvre préférée du dilettante parisien. Le soir du Jeudi-Saint, il a été exécuté dans la chapelle des Tuilleries. Les solos étaient chantés par Mme Conneau, la femme du médecin de l'Empereur, par Mlle Rosine Bloch et par MM. Warot et Bataille. Les chœurs étaient dirigés par MM. Labarre et Jules Cohen. M. Benoist, l'éminent professeur du Conservatoire, tenait l'orgue.

Le Théâtre-Italien n'est pas sorti de ses habitudes en faisant entendre au public l'œuvre de Rossini. C'est là, d'ailleurs, qu'est sa véritable place.

A l'Ecole Militaire, le même *Stabat* a été exécuté dans un concert spirituel. On avait confié les solos à Mmes Saxe, Talvo et de Taisy; à MM. Faure et Naudin. M. Selenick dirigeait les chœurs. La musique des gendarmes a fait entendre plusieurs morceaux.

N'ayant pu trouver une place convenable à Saint-Eustache, où l'on exécutait le *Stabat* de Rossini, nous nous sommes rendu à Saint-Roch. On y chantait *les Sept Paroles* de Haydn. La main sur la conscience, l'exécution vocale était détestable. *(Semaine musicale.)*

.˙. Lors de la visite qu'il lui fit, pendant son séjour à Paris, le jeune roi de Portugal avait promis à Rossini de lui envoyer d'un certain vin de Porto... comme on n'en boit guère.

Rentré à Lisbonne, le roi de Portugal a oublié sa royale promesse, car Rossini, las d'attendre ce vin, qui, comme Malborough, n'arrive pas, s'est décidé à le réclamer.

Le père de *Guillaume Tell* vient d'adresser à S. M. don Pedro une petite lettre de réclamation, dont voici le sens:

« Vous m'avez promis du vin de Porto, sire, et je ne l'ai pas encore reçu. Votre Majesté n'a certainement pas oublié sa promesse, — les rois n'oublient rien, — mais qu'elle me permette de lui rappeler que je suis vieux, et qu'à mon âge on ne peut guère attendre. »

On ne dit pas si cette lettre a produit son effet; cela est probable, et Rossini doit connaître, à l'heure qu'il est, la saveur de ce vin tiré d'une cave auguste. S'il a la mémoire des belles choses, comme il a celle des bonnes, Rossini a dû se rappeler, en dégustant ce liquide ambré, le monologue fameux de Don César :

> Goûtons d'abord ceci — c'est une œuvre parfaite
> De ce puissant poëte appelé le soleil!
> Xérès-les-Chevaliers n'offre rien de pareil.

.˙. Mlle Marimon et le clarinettiste belge Wuille ont remporté à la Société Philharmonique d'Amiens, sous la direction de M. Jules Deneux, un très beau succès.

.˙. Un autre artiste belge, M. Tingry, de Verviers, chef d'orchestre de la Société Philharmonique de Cambrai, a également sa part d'éloges pour une fantaisie de sa composition, sur des motifs de l'*Africaine*, qu'il a fait exécuter à l'un des concerts de cette Société.

.˙. Le jury de l'exposition Internationale de Porto (Portugal), section de musique, vient d'accorder la *Première médaille d'honneur à M. Adolphe Sax*, avec la mention suivante :

« Comme étant le fabricant d'instruments de métal qui
« ait le plus fait faire de progrès à cette industrie, en inven-
« tant les uns, en perfectionnant les autres, et en facilitant
« extraordinairement l'usage de presque tous. »

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Roger vient d'obtenir, avec *Jean de Paris*, un succès énorme. L'ouvrage n'avait pas été donné à Vienne depuis vingt ans; il a fait le plus grand plaisir. La salle du théâtre *Harmonia* était comble. On a profité de la clôture de la semaine de Pâques pour augmenter le nombre des loges et améliorer leur disposition, aussi étaient-elles étincelantes de toilettes et remplies par les plus grands noms viennois. L'ensemble a été satisfaisant; mais, à part Mlle Ulrich, qui a chanté le rôle de la princesse, nul ne mérite de mention particulière. On pense généralement que cette insuffisance de la troupe a décidé Roger à demander à la direction d'abréger la durée de son contrat. Des propositions lui sont venues aussitôt de tous les côtés, et le 12 de ce mois on l'attend à Pesth, pour une grande fête musicale; le 16, il commencera ses représentations à Prague, le 1er mai à Breslau, le 16 à Kœnigsberg, etc. Tout l'été se passera ainsi, après quoi Roger se rendra à Berlin, où il est engagé pour les mois de septembre et octobre.

∴ Quelques journaux parlent du mariage probable de Mlle Taglioni avec un prince Windischgraetz.

∴ Pendant que *Don Juan* est repris à Paris par trois théâtres, et qu'il fait fureur à Milan, le hasard vient de faire une actualité par la découverte d'autographes de Mozart, relatifs à ce chef-d'œuvre du maître. Ces lettres, au nombre de six, retrouvées par un bibliophile besoigneux, ont été vendues par lui à Vienne, au chiffre assez respectable de 300 thalers.

DUSSELDORF. — Le programme du 45e festival du Rhin a paru.

La première journée (20 mai) sera consacrée à l'exécution d'une ouverture de Beethoven (*die Weihe des Hauses*, op. 124), et du *Messie* de Handel; le programme des deux autres journées, 21 et 22 mai, se compose de: plusieurs scènes de *l'Armide* de Gluck, *la symphonie héroïque* de Beethoven, une *cantate* de J. S. Bach, pour double chœur, avec accompagnement d'orgue; des fragments de *l'Athalie*, de Mendelssohn; le *concerto* en *la bémol*, de Robert Schumann, pour piano et orchestre; une pièce vocale de Ferdinand Hiller; des ouvertures de J. Rietz et J. Tausch, et plusieurs soli.

Le comité, présidé par M. von Sybel, a confié la direction de ces concerts à MM. Otto Goldschmidt, de Londres, et Julius Tausch, de Dusseldorf. Il s'est assuré le concours de trois cantatrices, Mme Goldschmidt (Jenny Lind), Mlle von Edelsberg, de Berlin; Mme Parepa, de New-York; de MM. Stockhausen, de Hambourg, et Gunz, de Hanovre; de Mme Clara Schumann, la célèbre pianiste; de MM. Auer, violoniste, et de Swert, de Bruxelles, violoncelliste. Le grand orgue sera tenu par M. von Eyken, de Barmen.

Rien n'a été négligé, on le voit, pour donner à cette solennité musicale l'irrésistible attrait qui amène au printemps sur le Rhin les dilettanti de la vraie musique.

ITALIE.

BAZZINI. — Parmi les artistes modernes, il n'en est pas un seul qui poursuive une carrière aussi remplie, aussi sérieuse, et qui soit en même temps couronnée de succès aussi constants et mérités, que Bazzini, le célèbre violoniste de Brescia.

Les journaux italiens nous ont tenu au courant de ses faits et gestes, pendant un an environ qu'il est rentré en Italie, et nous allons essayer de résumer en quelques lignes le bulletin de cette campagne artistique, aussi active que glorieuse.

A peine de retour dans sa patrie, il a débuté par deux ouvrages importants : le 51e Psaume de David, paraphrasé en vers italiens par le Dr Meini (il a obtenu le premier prix au concours que le duc San Clemento avait ouvert), et un Quintette pour deux violons, alto et deux violoncelles, qui a remporté le premier prix au concours de Milan.

Puis est venue une grande Sonate pour piano et violon, qui paraîtra prochainement, un opéra en quatre actes, presque achevé, un *O Salutaris*, sans compter un certain nombre de morceaux de salon et de concert pour le violon.

Ce n'est pas le tout d'écrire beaucoup, mais de bien écrire, et c'est le cas chez l'illustre violoniste; tous les journaux italiens : le *Boccherini*, la *Nassione*, l'*Opinione*, la *Gazette de Florence*, etc., etc., sont unanimes dans leurs louanges à l'endroit du Psaume de David, exécuté à Florence, le 1er et le 4 mars, et notons, en passant, que les critiques de ces journaux sont tous des hommes compétents, tous excellents musiciens.

Une preuve matérielle, mais non moins concluante du succès du Psaume, c'est que le duc de San Clemento, dans son admiration pour l'œuvre de Bazzini, lui a payé deux fois le prix consacré par lui comme prime pour la composition de ce psaume.

Une Cantate du même compositeur, qui obtint également le premier prix au concours de Florence, vient d'avoir quatre exécutions successives au Conservatoire de Milan (les 16, 17, 18 et 22 mars), par 150 exécutants, au milieu de l'enthousiasme général; les journaux de Milan ne sont pas moins prodigues d'éloges pour l'œuvre du violoniste italien, que ne l'ont été ceux de Florence à l'endroit du Psaume.

La composition ne fait pas perdre à M. Bazzini l'occasion de se produire en public, chaque fois qu'il s'en présente une; il est engagé par la Société du Quatuor, de Milan, pour y faire entendre son nouveau Quintette, qu'il a joué récemment à Florence avec un immense succès. Son Quatuor, que lui et le célèbre Jean Becker ont fait entendre plusieurs fois à Florence, est considéré par les musiciens comme une œuvre éminemment réussie, et cependant le Quintette, de création plus récente, paraît l'emporter encore sur le Quatuor.

Bazzini consacrera quelques mois d'été à l'achèvement de sa partition, et l'hiver prochain ne se passera pas sans nous apporter les échos du triomphe qu'il aura remporté sur l'une des grandes scènes d'Italie.

Ce serait le comble de la gloire du grand et digne artiste.

NAPLES. — L'événement musical du jour, à Naples, est l'opéra en trois actes de Mercadante, *Virginia*, qui se répète activement au théâtre San-Carlo. Le maëstro assiste lui-même aux répétitions, et vers le commencement du mois d'avril aura lieu la première représentation. Cet opéra renferme vingt morceaux, dix au premier acte — quatre au deuxième — et six au troisième.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Schaerbeek-lez Bruxelles, à l'âge de 76 ans, M. Strebelle, maître de chapelle.

— A Paris, le 1er avril, M. Aimé Ambroise-Simon Leborne, professeur de composition au Conservatoire de musique depuis 1840. Il était né le 29 décembre 1797, à Bruxelles, où son père était acteur du théâtre de la ville (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fetis, t. V, p. 239).

— A Paris, M. Jean-Emile Desmaretz, violoncelliste de l'Opéra.

— A Berlin, en mars, M. Ritter, le flûtiste bien connu par les singularités de ses concerts.

— A Graz, le 28 mars, Mme Joséphine Peters, jadis brillante chanteuse des salons de Vienne, l'amie de Beethoven et de Schubert.

— A Pau, le 7 mars, à l'âge de 32 ans, M. Théodore Porst, fondateur et président de l'*Union musicale* de Strasbourg.

— A Copenhague, M. Richard Nordraak, jeune compositeur norwégien, de qui ses compatriotes espéraient beaucoup.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 11 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 19 Avril 1866. N° 16.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

ENFANT CONSOLE-TOI,

Paroles de M. Michaels, fils, musique de M. L. F. Agnesi.

LES GLOIRES DE L'ITALIE

OU CHEFS D'ŒUVRE DE LA MUSIQUE VOCALE ITALIENNE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES, par F.-A. Gevaert.

Ce recueil musicologique est destiné à révolutionner bien des idées. La période qu'il embrasse est celle qui a donné naissance aux créateurs du drame lyrique et du style vocal moderne. Elle peut être envisagée comme l'âge d'or de la musique italienne, et elle passe même pour être la grande école à laquelle se rattachent Hændel, Hasse, Gluck, Mozart.

Chaque musicien intelligent est initié plus ou moins à la musique du XVIe siècle, aux compositions de Palestrina et d'Orlando di Lassus. Il en est peu qui connaissent, même de nom, leurs ingénieux successeurs. Il est vrai que les productions de ces maîtres n'existent que par copies dans quelques grandes bibliothèques.

Mettre au jour tous ces monuments de l'art serait rendre un service immense à l'archéologie musicale. Ce n'est point là le dessein de M. Gevaert. Tout ce qui n'offrait qu'un intérêt purement rétrospectif a été écarté par lui, et le lecteur n'aura sous les yeux que ce qu'il peut comprendre et aimer sans restriction. Ainsi, M. Gevaert omet de parti pris Monteverde, — le Christophe Colomb de la tonalité moderne, selon M. Fétis, — parce qu'il lui a été impossible de trouver dans l'*Orfeo* ou dans les autres productions de ce musicien, un seul morceau qui fût de nature à impressionner un auditeur moderne.

La publication s'adresse donc non-seulement aux curieux et aux érudits, mais au public en masse.

Tous les genres y seront représentés : la musique de théâtre aussi bien que la musique de concert et de chambre. Chaque lecteur pourra réaliser devant son piano l'idée ingénieuse des concerts historiques dont Choron fut le premier promoteur, et se former par lui-même une opinion sur le style de chaque école, de chaque maître. « Une fois qu'il sera bien constaté que ces temps, déjà si reculés pour la nouvelle génération musicale, ont donné naissance à des œuvres pleines d'expression, d'originalité et de fraîcheur mélodique, dit M. Gevaert, la glace sera rompue, et il y aura place bien certainement pour des publications plus vastes et plus spéciales. »

A l'égard des morceaux qui paraîtront dans le premier volume, on aura, pour le XVIIe siècle, les suivants : Air de l'*Euridice* de Péri (1600); air de Caccini (1601); duetto de Marco de Gagliano (1617); air de Belli (1618); cantate à voix seule de Luigi Rossi (1635); cantate à voix seule d'Arcangelo del Leuto (1640); air du *Giasone* de Cavalli (1649); cantate à voix seule de Carissimi (1650); air de Cesti (1665); air de Legrenzi (1670); duo de Stradella (1675); air de Lotti (1695).

Pour le XVIIIe siècle, on aura ceux-ci : Cantate à voix seule d'Alexandre Scarlatti (1700); air de l'*Alessandro nelle Indie* de Vinci (1730); récitatif et air de *Tracollo* de Pergolèse (1734); air de la *Clemenza di Tito* de Leo (1735); air de Galuppi (1740); air du *Demofoonte* de Hasse (1748); air de Jomelli (1750); air de Cocchi (1750); cavatine de l'*Alessandro nelle Indie* de Sacchini (1768); scène et air de l'*Alessandro* de Piccini (1774); air bouffe de *Don Calandrino* de Cimarosa (1778); duo de Paisiello (1780); trio de la *Villanella rapita* de Mozart (1785).

En tout vingt-cinq morceaux, dont quinze inédits. Tous, à l'exception du trio de Mozart, pourraient être considérés comme tels, puisqu'il n'existe, de ceux qui ont été publiés, que des éditions très anciennes et presque introuvables.

Aucune de ces pièces n'a été retouchée. La notation ancienne a été traduite scrupuleusement, et on s'est borné à ajouter, entre crochets, quelques indications indispensables. L'accompagnement a été tiré de la basse et du chant, ainsi que de l'orchestre, quand le morceau a été conçu originairement avec des parties instrumentales.

Une traduction française, due à M. Van Wilder, a été placée sous le texte.

Et quant à sa partie matérielle, la publication sera digne, à ce qu'il paraît, des chefs-d'œuvre qu'elle doit reproduire. La maison Rœder, à Leipzig, a bien voulu se charger de la gravure des planches.

J'omettais d'ajouter que, outre une introduction historique, la collection de Gevaert offrira une notice sur chaque morceau avec une esquisse biographique de l'auteur.

J'ai entendu quelques pièces inédites, exécutées au piano par M. Gevaert, et je puis certifier que, sous le rapport de la mélodie, de l'expression et de la modulation, elles présentent des choses d'une fraîcheur toute printanière et dignes de figurer à côté des plus belles inspirations modernes.

J'aurai bientôt l'occasion de prouver la vérité de ce jugement, en apparence si hasardé. W.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

MAUGARS, *célèbre joueur de viole, musicien du cardinal de Richelieu, conseiller, secrétaire, interprète du Roi en langue anglaise, traducteur de F. Bacon, Prieur de Saint-Pierre Eynac. Sa biographie suivie de sa Réponse faite à un curieux sur le sentiment de la musique d'Italie, escrite à Rome le premier octobre* 1639, *avec notes et éclaircissements*, par Er. Thoinan; Paris, A. Claudin, 1865.

Cet opuscule très curieux est dû à la plume d'un musicologue qui s'est déjà fait connaître avantageusement par diverses publications d'un mérite réel, entre autres par une notice sur *les Origines de la chapelle-musique des souverains de France* et par une étude (dont nous avons rendu compte dans *le Guide musical* du 15 février), sur la *Déploration de Guillaume Crétin sur le trépas de Jean Okeghem*, l'illustre compositeur belge du XVe siècle.

Un mot d'abord sur le personnage qui fait l'objet de la publication de M. Ernest Thoinan.

M. Fétis, qui ne lui consacre que quelques lignes, le nomme Aude, j'ignore d'après quelles données, car la dédicace de la traduction du livre de F. Bacon: *Progrès et avancement aux sciences divines et humaines*, est signée en toutes lettres *André* Maugars. Dans son enfance, le père du célèbre violiste fit de vains efforts pour le convertir au protestantisme. Maugars passa en Angleterre vers 1620, et y séjourna près de quatre ans. Il fit partie de la musique du roi Jacques 1er. C'est là, comme il l'avoue lui-même, qu'il perfectionna son talent.

De retour en France, Maugars publia, en 1624, la traduction citée plus haut, et qui lui valut la place de secrétaire interprète de la langue anglaise. M. Fétis doit encore être dans l'erreur quand il dit que c'est la traduction d'un autre ouvrage de Bacon, faite par Maugars, en 1634, qui lui fit obtenir les fonctions d'*interprète du Roi en langue anglaise*. En effet, au commencement de 1664, Maugars publia une nouvelle traduction de F. Bacon: *Considération politique pour entreprendre la guerre contre l'Espagne*. Le titre de cette traduction portant: « Par le sieur Maugars, conseiller, secrétaire du Roi en langue angloise « autorise à croire qu'il obtint cette place après la publication de l'ouvrage : *Progrès et avancement*, etc., et non après la deuxième traduction.

Antérieurement, le cardinal de Richelieu lui avait accordé le prieuré de Saint-Pierre Eynac. M. Fétis écrit, sans dire pourquoi, tantôt *Ernac* et tantôt *Esnac*.

Lorsque la vicomtesse d'Auchy fonda une Académie intime, à l'imitation de celle du cardinal, Maugars n'eut rien de plus pressé que de s'en faire recevoir membre; mais, quelque temps après, il en fut éliminé, parce qu'il racontait au cardinal tout ce qui s'y passait.

Un jour qu'il jouait de la viole devant Louis XIII, le monarque, qui était bon musicien, se permit de lui faire une observation, ce qui lui attira, de la part de l'artiste, une réplique assez vive.

Maugars, tombé en disgrâce, partit pour l'Italie, où il habitait déjà en 1638. Les contemporains parlent avec enthousiasme de son talent, et placent presque toujours son éloge à côté de celui de Hottman, autre violiste non moins renommé, qui vivait à la même époque.

Mersenne s'exprime ainsi sur ces deux artistes: « Personne en France n'égala Maugars et Hottman, hommes « très habiles dans cet art; ils excellent dans les diminutions et par leurs traits d'archet incomparables de « délicatesse et de suavité. Il n'y a rien dans l'harmonie qu'ils ne savent exprimer avec perfection, surtout « lorsqu'une personne les accompagne sur le clavicorde. Mais le premier exécute seul et à la fois deux, « trois ou plusieurs parties sur la basse de viole, avec « tant d'ornements et une prestesse de doigts, dont il « paraît si peu se préoccuper, qu'on n'avait rien entendu « de pareil auparavant par ceux qui jouaient de la viole « ou même de tout autre instrument...»

Jean Rousseau, qui précéda d'un siècle son célèbre homonyme, leur consacre également un article élogieux dans sa *Dissertation sur l'origine de la viole*, placée en tête de son *Traité de la viole* (Paris, 1687, in 8°). Voici ce qu'il dit:

« Les premiers hommes qui ont excellé en France dans « le jeu de la viole ont été messieurs Maugard *(sic)* et « Hottman, ils estoient également admirables, quoy que « leurs caractères fussent différents, car le premier « avoit tant de science et d'exécution, que, sur un sujet « de cinq ou six notes qu'on lui donnoit sur le champ, « il le diversifioit en une infinité de manières différentes, jusqu'à épuiser tout ce que l'on pouvoit y faire, « tant par accords que par diminutions; et le second est « celui quy a commencé en France à composer des pièces d'harmonie réglées sur la viole, à faire de beaux « chants, et à imiter la voix, en sorte qu'on l'admiroit « souvent davantage dans l'exécution tendre d'une petite « chansonnette, que dans les pièces les plus remplies « et les plus sçavantes, etc. »

Ce qui arrache aujourd'hui son nom à l'oubli, c'est un opuscule qu'il écrivit à Rome en 1639, et qui renferme des aperçus très judicieux sur la musique italienne à cette époque éloignée. Les hommes et les choses de l'art y passent sous les yeux du lecteur avec des appréciations caractéristiques et des comparaisons qui ont l'apparence de la sincérité et de l'impartialité. C'est une des premières publications faites en France sur la question de la musique française comparée à la musique italienne. Elle fut si bien appréciée du temps de l'auteur, qu'on la livra au jour sans son assentiment, et seulement parce qu'on l'avait trouvée digne de l'être.

En voici le titre: *Response à un curieux sur le sentiment de la musique d'Italie, escrite à Rome le premier octobre* 1639, *in* 8°. In-8° de 32 pages, sans nom d'imprimeur et sans indication de lieu ni de date.

On suppose que cette brochure a été imprimée à Paris. La date de la première édition peut être placée à la fin de 1639, ou même au commencement de 1640. L'opuscule est d'une rareté excessive. Il a été trouvé dans un recueil factice de différents écrits sur la musique conservé à la Bibliothèque Mazarine à Paris. La lettre de Maugars a été reproduite dans les *Divers Traitez d'Histoire, de Morale et d'Eloquence*, de Pierre Saint Glas (Paris, 1672, petit in-12), et dans les *Diversitez curieuses*; nouvelle édition augmentée, t. VIII (Paris, 1700, in-12).

Enfin, elle a été réimprimée, en 1865, à Paris, chez A. Claudin, par Er. Thoinan, qui l'a fait précéder et accompagner de notes biographique fort intéressantes, dont les lignes qui précèdent forment le résumé.

Je n'y ajouterai qu'un mot. De tous les musicologues parisiens, M. Thoinan est actuellement un des plus actifs

et des plus vaillants. Une série de manuscrits dus à son infatigable ardeur va voir le jour, coup sur coup, et, dans le nombre, il en est qui jetteront les plus vives lumières sur les ténèbres de l'histoire musicale des siècles passés. Si tous les musicologues avaient son esprit d'initiative et d'indépendance, les erreurs, lentement accumulées par la manie des systèmes ou par le défaut d'investigations consciencieuses, seraient bientôt redressées, et nous n'en serions plus à faire de stériles lamentations sur un état de choses qui ne s'est prolongé, hélas! que trop longtemps. W.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Il faut en faire son deuil : point de *Voyage en Chine*, et pas la moindre nouveauté d'ici à la fin de la saison théâtrale. Mlle Marimon nous déroulera son répertoire d'il y a quatre mois, avec quelques variantes; puis, ce sera tout On a déjà eu la *Somnambule* et la *Fanchonnette;* on aura bientôt le *Pardon*, le *Songe d'une nuit d'été*. Pour la clôture, on parle d'une résurrection de la *Sirène* ou d'*Haydée*.

Dans le répertoire du grand opéra, il y aura aussi quelques reprises, pour alterner avec l'*Africaine*; celle de *Guillaume Tell* sera la plus importante, à coup sûr Elle aura lieu jeudi, au bénéfice de M. Edouard Letellier.

Nous sera-t-il permis de demander une neuvième représentation du *Capitaine Henriot?* Beaucoup d'amateurs ont été empêchés d'entendre la charmante œuvre de notre compatriote, au commencement de l'hiver; nombre d'autres, qui l'ont entendue, désirent rafraîchir leurs souvenirs. Avis à qui de droit.

.˙. Le concert de charité, donné dimanche dernier à la *Réunion-Lyrique*, avait attiré une foule énorme. Mais aussi quel magnifique programme et quels éminents artistes! Ouverture de *Léonore* de Beethoven; Fragments des 2e Suites de Lachner; Marche solennelle de Lassen, et l'*Invitation à la danse* de Weber, orchestrée par Berlioz, le tout interprété par l'admirable orchestre des Concerts populaires, sous la direction de Samuel; l'air de la *Sonnambula* et les variations du *Toréador*, chantés par Mme Léonard; la *Follia* de Tartini, et un nouveau morceau (de sa composition) joués par Léonard, et finalement trois chansonnettes dites par Berthelier. Voilà, il faut l'avouer, un programme à tenter les amateurs les plus ennemis des concerts.

Mme Léonard a fait des prodiges de vocalisation. Elle parcourt avec une vertigineuse facilité toute l'étendue de la gamme qui s'étend du *si* grave au *fa* sur aigu. Les passages les plus hérissés semblent pour la diva un jeu d'enfant, tant elle met de grâce et de simplicité à les exécuter.

M. Léonard a joué dimanche comme jamais il n'a joué; c'est la perfection unie à la poésie.

Le succès de ce couple artistique a été pyramidal; celui de M. Berthelier a été renversant.

.˙. La Société de la *Réunion Lyrique* a donné, le 10 avril, un brillant concert, avec le concours du Cercle musical des Dames, de Mlle Hasselmans et de Mlle P. Desmedt. La première partie du concert était consacrée à des fragments de la *Conversion de St-Paul*, de Mendelssohn, qui ont été rendus avec beaucoup d'ensemble et de précision.

M. Fischer mérite les plus grands éloges pour les soins, l'entente avec lesquels il préside à l'étude et à l'exécution des ensembles; qu'il persévère avec la même ardeur dans cette voie, et ses efforts seront couronnés des plus beaux résultats.

Dans la seconde partie, les chœurs ont enlevé avec une grande vigueur l'admirable cantate de Gevaert : *Jacques Van Artevelde*.

Mlle Hasselmans, chargée des solis, dans l'œuvre de Mendelssohn, s'en est acquittée en artiste consciencieuse; elle a chanté, en outre, un air et des mazurkas de Chopin, de manière à se faire applaudir chaudement.

Mlle Desmet joue du piano comme une grande artiste; elle prouve, par son phraser, le fini de son jeu, qu'elle a étudié à bonne école et qu'elle a su pénétrer plus avant dans les secrets de l'art que la plupart des pianistes-dames de nos jours.

.˙. Dimanche, 22 avril, à une heure, dans la salle du Palais Ducal, dernier concert du Conservatoire royal de musique, sous la direction de M. Fétis. Le programme porte : 2e symphonie en *ré* de Beethoven; Quintette de M. Fétis, pour cinq trombones, exécuté par MM. Paqua aîné, Rins, Balaes, Hals et Nys; Scène de la révolte de *Fernand Cortez* de Spontini, avec chœurs, chantés par la Société Lyrique et les solos par MM. Morère et Monier, artistes du Théâtre de la Monnaie; 2e Symphonie en *sol* mineur de M. Fétis.

.˙. Le 7 mai, l'Académie royale de Belgique célébrera l'anniversaire semi-séculaire de son rétablissement après l'occupation étrangère.

Pour cette circonstance, M. Fétis a été chargé de composer une ouverture et un *Dominum Salvum fac regem*, qui seront exécutés par l'orchestre et les élèves du Conservoire; les grandes orgues récemment complétées auront leur partie dans l'ouverture. L'Académie se transportera dans la grande salle du palais de la rue Ducale, pour cette solennité exceptionnelle, qui sera honorée de la présence du Roi et de la Reine.

.˙. On écrit de Bruxelles au *Précurseur* :

« J'ai eu le plaisir d'assister, le 10 avril, à l'exécution de plusieurs fragments d'un opéra-comique en deux actes, dû à la collaboration de M. Ch. Ruelens, un érudit bien connu, bibliographe, poëte et artiste à la fois, et de M. Armand Toussaint, lieutenant d'infanterie. *Zerline*, tel est le titre de la pièce et le nom de l'héroïne, dont je ne vous raconterai pas les aventures. Le librettiste attache trop peu d'importance à une œuvre qu'il a soumise de gaîté de cœur à toutes les inspirations, à tous les caprices du musicien, pour que je croie devoir en louer la facture.

« Je ne veux que saluer ici, non pas un génie, mais un instinct musical, une nature d'artiste sous l'habit militaire. Chercher la science dans cette partition d'amateur serait peine perdue; mais, s'il n'est encore ni un harmoniste consommé, ni un contrepointiste retors, M. Armand Toussaint possède ce que demande en vain aux échos d'alentour tel maëstro que je pourrais citer, un sentiment sincère et délicat; sa mélodie gracieuse, élégante, souvent émue, charme d'autant plus qu'elle est moins apprêtée. »

.˙. Le grand succès que Mlle Staps a remporté récemment à Paris lui a valu un excellent engagement à St Quentin, où la jeune et charmante pianiste s'est fait entendre la semaine dernière, en même temps que notre regrettée prima donna Mme Mayer-Boulard.

Le *Journal de St Quentin* consacre aux deux artistes les lignes suivantes :

Mlle Staps, une jeune pianiste, élève de Moschelès et de Mme Pleyel, dont elle semble avoir emprunté la vigueur du doigté et la délicatesse expressive du jeu, a rendu d'une façon magistrale le magistral Concerto en *sol* mineur de Mendelssohn, et une fantaisie impromptu de Chopin. C'est au point que l'on ne savait qu'admirer le plus, ou du brio et de la pureté de l'exécution, ou de l'intelligence, donnant à chaque détail son relief et sa valeur relative, avec lesquels la gracieuse artiste a rendu les somptueuses inspirations de ces classiques du piano.

Mme Mayer-Boulard avait apporté le concours d'un talent qui n'a plus besoin d'éloges. Tout ce que l'on a pu dire sur

la pureté et l'excellence de la méthode, sur les richesses de la vocalise, est applicable à Mme Mayer-Boulard. Elle a chanté avec infiniment de goût la romance de Cherubin des *Noces de Figaro*, et l'air du *Barbier*.

Mais un des morceaux qu'on a particulièrement applaudis est l'air du *Pré aux Clercs*. Ce'a tient vraisemblablement à ce que cet air est un véritable dialogue entre la voix et le violon, et que, si la voix était conduite par Mme Mayer Boulard, le violon était tenu par M. Albert Courtois. Quelle délicatesse des deux parts! Quelle ampleur de son, principalement du côté du violon! Et, par dessus tout, quelle remarquable justesse entre les deux instruments, car on peut appeler ainsi une voix qui se plie à toutes les nuances du jeu, à toutes les inflexions capricieuses de l'archet! Disons le encore, les deux artistes ont rivalisé de talent et se sont partagé les honneurs d'une bruyante ovation.

⁂ S. M. le Roi vient de faire parvenir, avec une lettre des plus flatteuses, une riche épingle montée en diamants, comme témoignage de satisfaction et comme souvenir, à M. Camauer, notre éminent compositeur, auteur de la cantate : *Salut au Prince royal*, composée et exécutée l'an dernier, à l'occasion de la visite de Sa Majesté — alors S. A. R. Mgr le duc de Brabant — à Huy.

⁂ PROMÉTHÉE, de BEETHOVEN. — Un ballet de Beethoven! Ceci nécessite quelque explication.

Le maître avait trente et un ans quand il écrivit cette œuvre chorégraphique. Il avait préludé à sa vocation par les compositions les plus diverses, et, cherchant sa véritable voie, il s'essayait tantôt dans un genre tantôt dans un autre. Il ne demandait, en quelque sorte, que des prétextes à musique.

Un chorégraphe de la cour, à Vienne, Salvatore Vigano, lui présenta le scénario de *Prométhée*, et Beethoven accepta. La première représentation de l'ouvrage eut lieu au théâtre du *Burg*, le 28 mars 1801. Cette date est précise. Il n'y a pas longtemps qu'elle appartient à l'histoire. L'auteur même était inconnu d'abord, quand la découverte d'un programme du temps, faite à Schotten, vint lever tous les doutes.

Le ballet de *Prométhée* précéda immédiatement la première symphonie du maître. Dans le courant de l'année où il vit le jour et dans l'année suivante, il fut donné assez souvent. Il disparut ensuite de la scène et ne fut repris qu'en 1843, au Théâtre de la Porte de Carinthie, avec des thèmes empruntés à Mozart et à Haydn. On l'exhiba aussi, à la même date, et avec des fragments divers, sur le théâtre de la *Scala*, à Milan.

La partition complète ne fut plus rejouée du vivant de Beethoven. On se borna à en détacher les morceaux les plus intéressants, y compris l'ouverture, que tous les dilettanti connaissent.

Les amateurs savent aussi que Beethoven s'attira une foule d'ennemis, à l'occasion d'un accord dissonnant par lequel cette ouverture débute. Au nombre des plus acharnés, il faut citer Preindl, maître de chapelle de Saint-Étienne, Denis Weber, qui devint directeur du Conservatoire de Prague, et Maximilien Stadler, ancien ami de Mozart.

Ce trio haineux se déchaîna, avec tout le fiel de la jalousie humiliée, contre les innovations du génie. Une guerre à mort pour une dissonnance, est-ce assez ridicule?

Les fragments du ballet de *Prométhée* nous ont paru fort intéressants. Il y a des choses bien fines, bien expressives dans la danse des grotesques; mais cela semble un peu vieilli. Par contre, le finale du deuxième acte est ravissant d'un bout à l'autre. Il est plein de caractère, de spontanéité et d'entrain. Ajoutez y une grande entente de nuances fugitives de la mime et de la danse, à côté d'une mélodie pleine de fraîcheur et de grâce.

Ce finale relève, par le piquant de l'idée et la sveltesse de la forme, de la musique des *Noces de Figaro* de Mozart. La marche des grotesques ressemble plus à la musique française du temps, et on dirait que l'ouverture du *Calife de Bagdad* a été écrite avec ce fragment en regard.

Quand on songe aux ballets de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*, qui parurent quelque temps après, on ne peut s'empêcher de trouver Beethoven bien grand encore dans ces minces extraits, et de constater, une fois de plus, que le génie féconde tout ce qu'il touche.

⁂ Une jeune pianiste belge, Mlle Valérie Janssen, obtient en ce moment de brillants succès à Paris; elle s'est tour à tour fait entendre chez un grand nombre de notabilités artistiques, littéraires et financières, et a rencontré partout les succès les plus encourageants. Gevaert, Paul de Musset, et en dernier lieu Rossini l'ont comblé d'éloges et l'ont fortement engagé à se fixer à Paris, où le plus brillant avenir lui serait réservé.

⁂ Jaell, le pianiste le plus populaire, le plus actif et le plus entreprenant, à peine de retour de Marseille et Lyon, où il a obtenu des succès sans précédents (à Lyon il s'est produit dans huit concerts) vient de se faire entendre au Concert populaire de Pasdeloup, avec le concerto de Schumann.

L'œuvre de Schumann n'est pas de nature a exciter un grand enthousiasme, surtout sur un public parisien ; Jaell n'a pas moins su se faire applaudir et rappeler à plusieurs reprises.

Le célèbre pianiste donnera avec Sivori, dans les salons Erard, deux séances pour lesquelles, dès à présent, tous les billets sont retenus. Immédiatement après, Jaell ira à Londres, où en trois semaines de temps il se produira 17 fois en public.

Il vient de recevoir du roi d'Italie une épingle en brillants, ornée des chiffres royaux, de la plus grande valeur, à la suite de la dédicace de son admirable morceau : *Au Bord de l'Arno*, que l'Europe entière a déjà applaudi.

⁂ La *Revue et Gazette musicale de Paris* (nº du 15 avril) consacre un long article de M. Fétis sur l'ouvrage : *De la musique religieuse*, par M. le chanoine De Vroye et M. Xavier Van Eelwyck.

⁂ Antoine Rubinstein nous prie d'annoncer qu'il ne se rendra pas cette année à l'étranger; il se propose d'aller à Odessa, où réside sa famille.

⁂ Les Allemands résidant à Nice et les nombreux amis de feu Ernst se proposent d'élever à Nice un monument en mémoire du grand artiste

⁂ On écrit de Naples que l'on vient d'y représenter, le 7 avril, avec un très grand succès, *la Virginia*, de Mercadante. Cet opéra, composé depuis une dizaine d'années, et longtemps arrêté par la censure napolitaine, à cause du poème, a été chanté par Mme Lotti, MM. Mirate et Coletti. Mercadante, qui, comme chacun le sait, est aveugle et impressionnable à l'excès, n'a pas voulu assister à la première représentation de son œuvre ; c'est en vain qu'on l'a souvent rappelé pour lui décerner une ovation : il n'a point paru, et s'est dérobé au triomphe qu'on lui avait préparé.

⁂ Au concert populaire du 8 avril, M. Pasdeloup a fait exécuter l'*adagio* et le *scherzo* d'une symphonie intitulée *le Printemps*, dont l'auteur est Ferdinand Hiller, qui tient une des places les plus élevées parmi les compositeurs de l'Allemagne. C'est surtout par ses œuvres écrites pour le piano que nous le connaissons en France ; mais les fragments de la symphonie nous ont donné de cette importante production l'idée la plus avantageuse. (*Revue et Gaz. mus.*)

MALINES. — Mademoiselle Julie Weusten a donné lundi dernier un concert au théâtre, qui n'avait attiré que peu de monde.

Le public a accueilli la charmante cantatrice avec la plus grande sympathie, et a écouté avec infiniment de plaisir

cette voix pleine, moëlleuse et d'une grande étendue, ce chant expressif, et qui n'est cependant encore que le début d'une artiste remplie d'avenir. Rappelée après chacun des morceaux qu'elle a fait entendre, Mlle Weusten est venue recueillir des applaudissements enthousiastes et que l'auditoire lui a donnés de bien bon cœur.

Mlle Weusten, se destine à la scène italienne, et, si nous en croyons les on dit, M. Bagier, de Paris, aurait déjà fait faire des ouvertures à la jeune cantatrice, dont on lui a vanté le talent.

LIÉGE. — Le succès qu'avait obtenu *Maître Pathelin* devait encourager le compositeur à faire aussi bien et même mieux à l'avenir. C'est donc avec une certaine satisfaction que nous avons vu annoncer chez nous la 1re représentation du *Voyage en Chine*, dont le poème est dû à deux excellents vaudevillistes, MM. Labiche et Delacour, et la musique à M. Bazin. On signalait le succès insolite à Paris de cet ouvrage comme un événement. L'opéra-comique véritable, retrempé à sa source, avait enfin retrouvé son ancienne désinvolture ; on ne parlait de rien moins que de la régénération du genre léger, qui a fait les délices de nos pères.

Hélas ! notre illusion n'a pas été de longue durée. Cette musique est un ramassis de vulgarités, dont la place était plutôt sur la scène des Bouffes que sur celle de l'Opéra-Comique.

Si l'on supprimait tout le travail harmonique de M. Bazin, il resterait au moins un vaudeville d'une action rapide et amusante, où l'on trouve quelques caractères, ou plutôt quelques originaux bien tracés et des situations comiques, mais fort peu musicales.

.˙. Les matinées musicales que M. Louis Brassin devait donner au foyer du Théâtre, à partir du 15 avril, n'auront pas lieu. Les amateurs regretteront sans doute de perdre cette occasion d'entendre d'excellente musique exécutée de main de maître.

.˙. Des fêtes auront lieu à Liége les 18 et 19 juillet. Le premier jour, il y aura le concours international de chant que nous avons annoncé, et, le même soir, une Sérénade aux flambeaux qui serait, dit-on, écrite pour la circonstance par notre jeune maëstro Théodore Radoux, et exécutée avec le concours de toutes les Sociétés chorales de la ville et des environs.

Ce qu'on dit des projets de la fête musicale au Théâtre promet une soirée magnifique. Il ne s'agirait de rien moins que d'engager une brillante partie du personnel du Théâtre-Italien de Paris pour une représentation qui se composerait d'*Il Barbiere* ou de *Lucia*, avec une distribution dans le genre de celle ci :

Rosina,	signora A. Patti.
Figaro,	signori Everardi.
Almaviva,	Calzolari.
Bartholo,	Agnesi.
Bazile,	Zucchini.
Capo d'orchestra,	signor Calabresi.

Ou bien *Lucia* avec A. Patti, Fraschini, Everardi et Agnesi. Que ne pouvons-nous avoir les deux soirées. On assure que des négociations sont ouvertes pour la réalisation d'un de ces projets ou d'un autre équivalent.

NAMUR. — Voici ce que nous lisons dans un journal de la localité au sujet de Mme Everardi et de M. Auguste Dupont, qui se sont fait entendre au dernier concert de la *Société Félix Godefroid*.

M. Everardi a surtout grisé l'auditoire en chantant une mélodie religieuse de Gounod, *Jésus de Nazareth*. Ce morceau est digne de l'auteur de *Faust*. M. Everardi a été tout bonnement sublime dans l'interprétation de ce petit chef-d'œuvre. Le public ne se lassait pas de l'entendre. Notre artiste s'est rendu aux vœux de tous, en chantant la romance la *Mère et l'Enfant*, qu'il dit avec une expression déchirante.

A son succès, il est juste d'associer Mme Everardi, qui, dans la *Mendiante* du *Prophète*, et dans l'air d'*Ernani*, a charmé l'auditoire. Mme Everardi possède une voix de contralto au timbre métallique. Quant à la méthode, elle est *comprimaria* avec son mari. C'est tout dire.

A M. Dupont avait été réservée la partie instrumentale. Le professeur de piano du Conservatoire de Bruxelles est une de nos gloires artistiques ; c'était pour la première fois qu'il se faisait entendre à Namur. Son Concerto pour piano et orchestre est une œuvre de premier mérite. La mélodie y abonde, et la partie du piano est traitée de main de maître. Quant à son *staccato perpétuel*, c'est tout à fait prodigieux. Il faut des doigts d'acier pour rendre ce vertigineux staccato.

GAND *(Correspondance particulière)*. — Nos dilettanti, à peine reposés des représentations théâtrales, et du vacarme musical des spectacles forains, se sont rendus en foule à la salle de la *Sodalité*, où les conviaient Beethoven et Mozart, interprétés par l'élite de nos exécutants.

Nous avons déjà dit quel est le but qu'ont eu en vue ces artistes en se constituant en société : populariser de plus en plus, en notre ville, le goût de la musique classique, reprendre ainsi l'œuvre entreprise autrefois par M. Hanssens, alors à la tête de l'orchestre du Casino, œuvre qui, après le départ de ce maître, tomba bientôt en ruine.

Ce n'est pas à dire que, Hanssens parti, la musique classique ne comptait plus d'adeptes à Gand : MM de Maere-Limnander et Édouard De Vos, l'un président, l'autre directeur de la célèbre Société des Chœurs, dirigèrent constamment les études de ce cercle vers le vrai beau, le vrai grand, et l'on sait à quels résultats ils sont arrivés. La symphonie, dont la place est marquée aux séances du Conservatoire, n'a pas encore, paraît-il, retrouvé les beaux jours d'autrefois. Quant à la musique de chambre, essayée, il y a peu d'années, par le Cercle Beethoven, son introduction ne put s'imposer alors à nos habitudes.

Aujourd'hui, les circonstances sont plus favorables : la presse unanime dans ses appréciations, dans ses éloges ; l'empressement du public, son recueillement à l'audition de quelque trio de Beethoven ou d'un quintette de Mozart, tout prouve que MM. les artistes ont bien choisi le moment, et que — à en juger du moins par les premières épreuves — le succès de leur entreprise est assuré.

Le programme de la première *Soirée musicale populaire* était composé comme suit : *Trio en si b.* de Beethoven ; *Ave Maria* sur le prélude de Bach, par Gounod, et le *Quintette en sol mineur* de Mozart.

Le programme de la deuxième séance portait : *Sonate en si b* pour piano et violoncelle (Mendelssohn) ; *Air de la Création* (Haydn), et le *Grand Quartetto en mi b.* (Beethoven).

On remarquera d'abord que, tout en ne voulant faire qu'une *concession* au goût présumé de l'auditoire, en inscrivant des morceaux de chant dans les programmes, les organisateurs ont bien réellement apporté à leur œuvre un élément de variété et de succès de plus, sans être obligés pourtant de sortir des formes classiques. Toutefois, l'admission du chant, dans ces conditions, ne sera pas sans causer parfois des difficultés : ainsi, l'*Ave Maria* de Gounod n'est qu'une ingénieuse fantaisie d'un musicien qui admire Bach à sa manière ; ce n'est plus un morceau classique. L'interprétation de l'*Air de la Création*, telle que nous l'avons entendue jeudi dernier, n'est rien moins qu'orthodoxe. Remplacer la subtile instrumentation de Haydn par un quatuor d'instruments à cordes, renforcé d'un harmonium, est fort téméraire.

Ces observations faites, constatons, avec le *Journal de Gand*, la virtuosité de nos instrumentistes ; louons, avec le *Com-*

merce de Gand, l'exquise suavité du jeu de M. Lagye, le brillant talent de M. Heyderikx, le coup d'archet ferme et distingué de M. Rappé, le beau son de M. Wevejans etc.; M. Beyer s'est fait favorablement apprécier dans le quartetti de Beethoven, ainsi que M. Rogier. Ce dernier artiste joue l'alto.

Mlle Van Haute a chanté *l'Ave Maria*; c'est une des élèves les plus distinguées de M. Cabel.

M. Edouard Eeckhoutte a chanté avec un style irréprochable l'air de *la Création*.

La salle, gratuitement offerte par le Cercle *Les sans nom, non sans cœur*, à peu près remplie à la première séance, était trop petite à la seconde. Beaucoup de dames y ont assisté. En dépit du titre : *Soirées musicales populaires*, le public est fort aristocratique.

En revanche, on parle de concerts en plein air, et vraiment populaires. Le prix d'entrée serait fixé à 25 centimes. M. Miry, dit-on, en serait le chef d'orchestre. L. V. G.

HOLLANDE.

AMSTERDAM.— La *Société Cæcilia* a donné, le 12 avril, un concert auquel le Roi et la famille royale ont assisté. Deux autres concerts sont annoncés, le premier pour le 19 avril, par la *Société pour la propagation de la musique*, laquelle exécutera les *Saisons* de Haydn, avec Mme Offermans, MM. Schneider, de Rotterdam, et Bletzacher, de Hanovre; le second aura lieu le 23 avril au Parc, avec le concours de Liszt (!), Bulow et Brandes.

.˙. On nous écrit d'Amsterdam : Mme Gräver a donné le 7 avril un concert à la salle de l'Odéon, où avait pris rendez-vous toute la haute société de notre ville.

La charmante artiste avait composé un programme des plus intéressants, qui lui a permis de produire sous toutes ses faces son admirable talent.

Un trio de Litolff, un quatuor de Mendelssohn, la Regata de Liszt, une Étude de Chopin, les Variations de Händel et un Caprice de concert de sa composition, voilà la part que s'était réservée Mme Gräver.

Son succès a été des plus sympathiques. Rappelée après chacun des numéros, Mme Gräver s'est remise encore au piano et a joué, au milieu de l'enthousiasme général, la *Campanella* de Taubert.

Mme Gräver a organisé une tournée artistique dans le nord de la Hollande avec M. Cramer, violoniste d'Amsterdam, et M. Lubeck, excellent violoncelliste de Leipzig; déjà les villes de Leuwarden, Groningue, Arnhem ont engagé cet excellent trio; d'autres villes les imiteront. Cette tournée finira par un grand concert au théâtre, à La Haye (le 30 avril).

ROTTERDAM. — L'Opéra allemand a repris avec beaucoup de succès la *Médée* de Cherubini.

L'Opéra de Thoofst, *Aleida von Holland*, continue d'attirer et d'enthousiasmer la foule.

La Société *de Voorzorg* annonce pour le 3 mai un grand concert qui sera dirigé par M. Bargiel, et dans lequel on entendra une nouvelle ouverture *Médée* de cet excellent chef d'orchestre.

.˙. La petite ville d'Amersfort organise un festival, qui aura lieu les 13 et 14 juin, sous la direction de M. Van Eyken. 200 chanteurs et un orchestre respectable, renforcé par des artistes d'Amsterdam, exécuteront entre autres : le 42e *psaume* de Mendelssohn, *la Création* de Haydn et *Abendlied* de Reinecke.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — Dans mon dernier courrier, j'ai commis une faute dont je ne chercherai pas à dissimuler la gravité : je vous ai annoncé une fausse nouvelle avec un aplomb admirable, et cette nouvelle concernait une très importante affaire : la direction de l'Opéra. Je vous ai annoncé la nomination de M. Nestor Roqueplan, qui n'a jamais été nommé. Comme beaucoup de confrères, autant dire comme toute la presse parisienne, j'ai été trompé par de faux bruits, que du reste on avait habilement répandus; et si je pouvais, sans indiscrétion, vous dire combien j'avais le droit de me croire bien informé, vous avoueriez avec moi qu'il y a des gens vraiment bien légers ou bien audacieux. Voilà ma faute humblement avouée; à moi de me méfier une autre fois. Le certain maintenant, *officiel*, c'est que M. Perrin reste à la direction, ce dont on se réjouit généralement dans les cercles sérieux. Ce n'a pas été sans peine que M. Perrin a triomphé de ses concurrents. On lui en opposait deux surtout, MM. Arsène Houssaye et Roqueplan, pour lesquels bien des efforts ont été faits. Sans l'énergique, la constante protection de MM. Rouher et Walewski, M. Perrin devait céder. Mais il reste, tant mieux. Il y a eu, il y a, et il y aura encore des criailleries; cela se comprend : sous la sévère direction de M. Perrin, l'Opéra ne sera pas un théâtre où le favoritisme régnera; tant mieux encore, l'art n'y sera que plus fort, plus maître. Les abonnés, des ficelles pour la plupart, dont savent à ravir jouer les almées de ce paradis, ont fait vendredi une petite manifestation s'adressant indirectement au nouvel élu; cela est sans importance : les braves gens se calmeront; ils réfléchiront qu'avoir mis la main sur trois succès en deux ans n'est pas un crime si horrible; qu'on peut être un excellent, un précieux directeur et donner cinquante ou cent fois consécutives des œuvres qui font des recettes de dix mille francs. Certes, pour M. Perrin, la partie va être assez difficile à jouer; mais qu'elle peut être belle! Dans sa nouvelle gestion, il aura l'exposition de 1867 et l'inauguration de la nouvelle salle; n'est-ce pas là quelque chose? — Le présent est brillant; *Don Juan* fait le maximum des recettes, dit-on. Pour le moment on ne donne que cet ouvrage et bien des chanteurs peuvent à l'aise aller jouir du renouveau.

L'Opéra-Comique est d'une monotonie désespérante : *Fior d'Aliza* et le *Voyage en Chine* toute la semaine; rien à dire là dessus, ce serait du rabâchage. MM. Cormon et Meilhac ont fait une pièce intitulée le *Salteador* et destinée à M. Jules Cohen. La lecture a eu du succès, affirment les gens de la maison; on parle de rôles déjà distribués à Montaubry, Ponchard, Mmes Galli-Marié et Bélia.—Les dernières représentations d'Adelina Patti ont lieu en ce moment à Ventadour; la jeune cantatrice a eu un hiver laborieux : on a donné bien peu de soirées sans elle, et du reste je ne sais ce que le Théâtre Italien aurait fait sans son concours. Seulement, il n'y a pas à se le dissimuler, Patti s'est un peu usée à Paris; il va falloir, pour la prochaine saison, chercher un nouvel élément d'attraction. Ce pauvre Théâtre Italien! il me semble le voir terriblement baisser dans l'opinion des dilettanti. Pourtant Bagier ne regarde pas à l'argent, il cherche des virtuoses, les paie cher, fait son possible enfin pour satisfaire le public, pour maintenir Ventadour à son rang. Mais, comme je vous l'ai déjà dit : je crois que la mode commence à délaisser ce théâtre, qu'elle fit si fortuné pendant bien des années. Nous verrons ce que sera 1866-67. On parle de faire quelques efforts pour ramener la subvention; mais je crains bien que ces efforts ne soient inutiles. Un procès entre M. Bagier et Mme Penco vient d'être jugé. L'engagement qui les liait est résilié aux dépens de Bagier, qui doit une représentation à bénéfice à Mme Penco et des dommages-intérêts. — Le Théâtre-Lyrique ne sera prêt que vers la fin du mois à donner *Don Juan*; ce sera bien tard. Jusque là, toujours *Martha*, *Topaze*, la *Flûte enchantée* et parfois la *Fiancée d'Abydos*, des spectacles qui commencent à s'user. Il est certain qu'*Armide* ne sera pas pour cette année.

Les Concerts Populaires ont clôturé dimanche leur saison qui n'a rien eu à envier aux précédents. Les deux dernières séances ont produit Alfred Jaell et Sivori, deux grands virtuoses qu'on a applaudis et rappelés avec une véritable frénésie. Je crois que les traités qui liaient Pasdeloup et ses artistes, et qui assuraient la salle du Cirque au fondateur des Concerts Populaires expirent cette année. Il va falloir renouveler tout cela, et je crois que ça ne se fera pas sans difficulté, car généralement on croit que Pasdeloup gagne bien plus qu'en réalité il ne le peut. Les frais de cette entreprise sont énormes, et devenir trop exigeant envers Pasdeloup pourrait le forcer à modifier sensiblement sa marche. Je crains surtout que le Directeur du Cirque-Napoléon, qui a vu et même déjà exploité la concurrence que semble vouloir faire la Société symphonique essayée au Cirque de l'Impératrice, je crains, dis-je, que M. Dejean ne veuille trop demander. Il est vrai qu'il y aura le nouveau et vaste Cirque du Prince impérial, très voisin du Napoléon; mais changer le local des concerts, où depuis cinq années le public a coutume d'aller, cela peut être grave. Enfin, Pasdeloup est un habile homme, un courageux artiste; on doit être certain qu'il fera pour le mieux, artistiquement et financièrement.

Les Fantaisies-Parisiennes vont bientôt donner leur *Roi Midas*, ainsi qu'un joli petit opéra de Debillemont, intitulé: *Un éclat de trompette*. Les Bouffes ont produit, sans convoquer la presse, le *Duel de Tabarin*; ils méditent une reprise des *Bavards*, avec Mme Ugalde.— Berlioz est nommé conservateur du Musée instrumental, formé par Clapisson et donné par lui au Conservatoire. Mme Clapisson continuera à toucher la somme de 2,000 francs, allouée à son mari et habitera, jusqu'à nouvel ordre, le local qui lui avait été offert au Conservatoire. Il est officiel qu'une pension annuelle de 800 fr. est allouée à Ernest Boulanger.

Je ne vois plus rien de bien neuf à vous dire, et une indisposition assez douloureuse me force à être un peu bref aujourd'hui; pardon si j'oublie quelque chose et ne vous dis rien des concerts, je n'ai pu les suivre depuis quelques jours.

Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois de mars dernier, se sont élevées à 1,931,826 fr. 51 c., 268,107 fr. 18 cent. de moins qu'en février, et 19,969 fr. 49 cent. de plus qu'en mars 1865.

JULES RUELLE.

⁂ DON JUAN. — Mme Viardot possède le manuscrit autographe de la partition de Mozart. Son mari, M. Louis Viardot, a publié sur ce précieux trésor un travail des plus intéressants, qu'il a intercalé dans un volume récemment publié sous ce titre : *Espagne et Beaux-Arts*. L'examen attentif de ce manuscrit a inspiré au judicieux critique des observations qui prouvent que Mozart attachait une importance particulière à tous les détails de l'exécution et de la mise en scène. Il a précisé avec un soin minutieux les moindres nuances, indiqué tous les mouvements, dessiné en quelque sorte l'attitude et les gestes de ses personnages.

Cette analyse remplie d'intérêt conduit M. Viardot à la conclusion suivante :

« Il serait plus qu'inutile, il serait en quelque sorte ridicule de faire l'éloge du chef-d'œuvre incomparable qui, depuis soixante-dix ans, occupe le premier rang sur les scènes lyriques du monde entier.

« Mais, s'il fallait choisir parmi tous les témoignages d'admiration et de respect qu'il a reçus, voici celui que je prendrais : Un jour, en nombreuse compagnie, on pressait Rossini de désigner l'opéra qu'il préférait parmi tous ceux qu'avait produits sa veine intarissable : « Il n'est pas de père, lui disait-on, qui n'ait un Benjamin parmi ses enfants; » et l'un citait *le Barbier*, l'autre *Otello*, l'autre la *Gazza*, l'autre *Semiramide*, l'autre *Guillaume Tell*. Il fit faire silence et l'on attendit l'oracle. « Vous voulez connaître, dit-il enfin, celui « de mes ouvrages que j'aime le mieux; eh bien! c'est *Don* « *Giovanni*. »

« Nous avons eu tout récemment, continue M. Viardot, la confirmation de cette charmante historiette. L'illustre émule de Mozart était venu visiter la fille (1) du plus cher de ses anciens amis (2), de l'artiste éminent pour lequel il écrivit les plus grands rôles de son répertoire. Il l'avait entendue, au piano et à l'orgue, avec une bonté toute paternelle, avec cette émotion attendrie que la maladie semble avoir ajoutée, comme une nouvelle qualité du cœur, à toutes les qualités de l'esprit. Alors il demanda à voir le manuscrit de son opéra de prédilection : « Je vais, dit-il, m'agenouiller devant cette sainte relique. » Puis, après en avoir parcouru quelques feuillets dans un recueillement religieux : « Mon ami, me dit-il, en étendant sa main sur l'écriture de Mozart, c'est le plus grand, c'est le maître de tous, c'est le seul qui ait eu autant de science que de génie, et autant de génie que de science. »

⁂ *Don Juan.* — Le Coran prescrit à tout bon musulman de faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque et de Medine, pour accomplir ses dévotions au pied du berceau et de la tombe de Mahomet. Certes, tous les vrais dilettanti pour lesquels il n'y a qu'un Dieu, le dieu de la musique, dont Mozart est le prophète, tiendront à honneur d'aller au moins une fois, à l'Opéra, entendre religieusement l'œuvre la plus magistrale que le divin compositeur ait jamais écrite. L'Opéra sera pour eux la Mecque, en attendant que Medine soit prête au Théâtre-Lyrique. (*Indép.*)

⁂ On va donner à Vienne un grand concert, dont le produit sera consacré à l'érection d'une statue de Mozart. Pour ce concert, le maëstro Rossini a envoyé deux morceaux qu'il a composés spécialement pour cette occasion, et qui sont intitulés : *Noël* et *Chant des Titans*. Le célèbre compositeur a accompagné son envoi d'une lettre à la fois aimable, simple et gracieuse. Cette lettre est ainsi conçue :

« Je me déclare fier et heureux de pouvoir offrir ce faible hommage à la mémoire du véritable Titan de la musique! Mozart, que j'ai commencé à admirer dès ma jeunesse, et qui est resté encore aujourd'hui mon idole et mon modèle! Que les Viennois, qui pendant mon séjour à Vienne, en 1822, m'ont comblé de faveurs, veuillent bien recevoir avec complaisance cette preuve de la plus haute admiration que je témoigne à leur concitoyen immortel, et se montrer encore une fois indulgents vis-à-vis de mes modestes compositions, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir pour auteur un vieillard qui a été toujours l'adorateur de Mozart. »

⁂ M. Gye, directeur de *Covent Garden*, a voulu, quoique de loin, souhaiter sa fête à Mlle Adelina Patti. Lundi matin, le jour même où elle entrait dans sa vingt-troisième année, la poste apportait à la *diva* une petite boîte venant de Londres, franche de port, cela va de soi, et contenant... une fleur. Cette fleur est en diamants et vaut 10,000 francs.

⁂ Jenny Lind vient de se décider à égrener devant le public de Cannes les perles les plus charmantes de son répertoire. Le 7 avril, elle a donné un concert, au Cercle nautique, au profit des pauvres de la ville. Le *rossignol suédois* payait une dette de reconnaissance au pays où elle a retrouvé en quelque mois la voix et la santé. Son succès a été immense et mérité.

On le voit, Cannes est plus heureuse que Paris, où Jenny Lind a toujours refusé et refuse encore de se faire entendre.

⁂ Le tribunal civil de la Seine a rendu son jugement, sur la demande de M. Sax, contre la célèbre cantatrice Marie Saxe. Le demandeur soutenait que la pensionnaire de

(1) Mme Viardot, née Pauline Garcia.

(2) Manuel Garcia, né à Séville, le 22 janvier 1775, mort à Paris, le 2 juin 1832. (Notes du *Guide musical*.)

l'Opéra s'appelait Sasse et n'avait pas le droit de prendre son nom, même en y ajoutant un *e*. Il concluait donc à la suppression de l'*x* et au payement de dommages intérêts pour le préjudice causé. Le tribunal a adopté ces conclusions et condamné la cantatrice à la suppression de l'*x*, mais sans dommages intérêts, attendu qu'il n'y avait pas de préjudice réel.

A moins d'un recours en appel, il n'y a donc plus qu'un Sax comme il n'y a qu'un Dieu.

⁂ M. de Flotow est arrivé à Paris. Il a apporté les derniers morceaux de son nouvel opéra-comique *Zilda*, dont il va surveiller les dernières répétitions. Cet ouvrage sera prêt à être représenté à la fin du mois.

⁂ M. Félicien David est de retour à Paris en bonne santé. Ses œuvres symphoniques ont obtenu, à Saint-Pétersbourg comme partout, l'accueil le plus chaleureux. Les recettes de ses concerts, toutefois, n'auraient pas été absolument californiennes.

M. David est l'un des candidats sérieux à l'Institut, en remplacement de M. Clapisson L'autre est M. Gounod.

MARSEILLE. — Le triomphe de l'*Africaine*, sur notre scène, (8 avril) est égal pour le moins à tous les précédents. Mme Meillet a mérité les plus grands éloges dans le rôle de Sélika; M. Bertrand est fort applaudi dans celui de Vasco, et M. Lédérac dans celui de Nelusko.

Chose rare en province, la salle entière est louée jusqu'à la huitième représentation.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Une très gracieuse cantatrice du théâtre de Cassel, Mlle F. Grun, a débuté à l'Opéra dans le rôle d'Agathe du *Freischutz*. — Une voix sympathique, claire, puissante, une méthode excellente, exempte de toute exagération, une prononciation parfaite, et une justesse irréprochable, sont les qualités de la jeune débutante. Elle a été fort bien accueillie.

Mme Lucca, avant de nous quitter, a chanté des fragments de *Faust*, des *Noces de Figaro*, et de l'*Africaine*; elle utilisera son congé pour aller à Londres; son voyage en Espagne n'est pas décidé encore.

LEIPSICK. — Wachtel a donné sur notre théâtre cinq représentations qui lui ont valu de fort beaux succès; le *Postillon de Lonjumeau*, et la *Dame Blanche* ont été les opéras choisis par le célèbre ténor.

L'*Africaine* a été donnée, jusqu'à ce jour, dix-huit fois de suite aux prix d'entrée doublés.

Les orchestres se font entendre de toutes parts; Bilse, Jos. Gungl et Lumbye se disputent les nombreux étrangers que la foire de Pâques amène dans nos murs.

FRANCFORT. — La popularité de l'*Africaine* est telle chez nous qu'une rue, ouverte dans la *Fahrgasse* pendant les premières représentations, a été baptisée par le public « *Afrikanergœischen* (petite rue de l'*Africaine*).

MUNICH — Par ordre du Roi, un concert organisé en dehors de l'abonnement, sous la direction de M. de Bulow, a été donné devant les banquettes vides. Le programme se composait de trois œuvres symphoniques de Liszt; la première était la symphonie *Faust*, qui dépeint musicalement, en trois parties, les idées de Faust: personne n'y a compris quelque chose: *Deuil et triomphe du Tasse* a mieux réussi: par contre, la 3e *Valse de Méphisto* n'a été applaudie que par le Roi et la Cour, qui assistaient au concert au grand complet.

⁂ Le festival hanovrien aura lieu dans la première quinzaine de juin, sous la protection du Roi.

Le programme se composera de les *Saisons de Haydn*, l'*Ode de Sainte Cécile* et *Alleluia* de Händel, la 9e Symphonie de Beethoven et d'autres morceaux de moindre importance.

⁂ Le pianiste Tausig a donné un premier concert, qui n'avait attiré personne (jamais un vide aussi effrayant n'avait été constaté dans une salle à Hanovre); et cependant il en annonce un second avec le concours de Joachim.

⁂ Mme Schumann a donné le 2 avril un concert à Presbourg.

⁂ La saison des concerts a été cette année, à St-Pétersbourg, plus animée que jamais; on en comptait souvent six par jour! Il est vrai que tous n'ont pas fait leurs frais, qui sont fort considérables dans la capitale de la Russie.

⁂ D'après des on dit, M. de Bulow se proposerait de faire reprendre le *Tannhauser* à Paris; il serait soutenu dans cette entreprise par des puissances et des capitaux qui écarteraient toutes les difficultés. Wagner viendrait également à Paris, mais ne surveillerait que de loin les répétitions.

⁂ Dobrzynski a écrit le texte et la musique d'un opéra intitulé la *Nymphe des bois*.

VIENNE. — L'Opéra Italien a ouvert la saison par le *Barbier de Séville*. Mlle Artot a été reçue avec enthousiasme; elle a chanté le rôle de Rosine dans la plus grande perfection; les variations de Rode et *Il Baccio*, qu'elle a intercallés dans la scène de la leçon de chant, lui ont valu des rappels nombreux.

Everardi et Zucchini ont été reçus également comme d'anciennes et bonnes connaissances; le rôle de Basilio était rempli par Rokitansky, de l'Opéra allemand.

Nouveau pour Vienne a été Calzolari, que toutes les grandes scènes d'Europe ont déjà proclamé l'un des ténors les plus parfaits; sa voix n'a plus la fraîcheur d'autrefois, mais il la manie comme un virtuose son instrument.

Mlle Stehle, de Munich, et Mlle de Rabotinsky ont débuté à notre Opéra, la première dans le rôle de Marguerite de *Faust*, la seconde dans celui de Marguerite des *Huguenots*; ce sont deux succès à enregistrer.

Mlle Stefanska l'étoile de la danse de Varsovie, ne parvient pas à gagner la faveur des Viennois; elle dansera encore quelques fois et sera remplacée par Mlle Pocchini.

Le Théâtre de l'Harmonie a donné une nouvelle opérette de Barbieri: *Bursche vom Leder*, qui n'a pas obtenu grand succès; par contre, *Jean de Paris*, avec Roger, continue à attirer la foule.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le Théâtre Royal Italien, qui a ouvert la saison par *Il Ballo in Maschera* de Verdi, a donné ensuite *Il Trovatore* et la *Traviata*, de manière que le maëstro a tenu l'affiche pendant toute la semaine.

Mlle Morensi, une jeune américaine, a fait un début très heureux dans le second de ces opéras (rôle d'Azucena), Mario, Graziani et Mlle Fricci l'ont fort bien secondé.

Deux noms nouveaux ont pris part à la *Traviata*, M. Fancelli, ténor, et Mlle Orgeni de l'Opéra de Berlin. M. Fancelli ne gâte rien; par contre, Mlle Orgeni comptera bientôt parmi les étoiles au firmament des cantatrices.

Le *Prophète* a été donné jeudi avec Mlle Von Edelsberg, et samedi Mlle Orgeni a abordé *Lucia*.

Notre prochain courrier nous parlera du début de Mlle Von Edelberg, la plus charmante entre toutes.

Nonobstant l'absence de Mlle Lichtmay et du nouveau ténor M. Arvini, le Théâtre de Sa Majesté a rouvert ses portes à l'heure annoncée, samedi 7 avril, par *Il Trovatore*; les deux artistes ont été remplacés par Mlle Sinico et M. Stagno. L'Azucena de Mme de Meric Lablache a été fort appréciée, et M. Santley a remporté dans le rôle du comte de Luna un franc succès.

M. Arvini a fait son début mardi dans le *Trovatore*; nous en parlerons, de même que des *Puritains*, repris jeudi, et du *Freischutz*, dans lequel Mlle Tietjens a fait samedi sa rentrée.

NÉCROLOGIE.

On annonce la mort de Mme Lemonnier, qui, sous ce nom, et d'abord sous celui de Mlle Regnault, a été célèbre à l'Opéra Comique, autant comme cantatrice que comme comédienne. Sa voix avait un charme particulier; elle était si sympathique que l'empereur Napoléon Ier voulait toujours que ce fût elle qui jouât lorsqu'il allait au théâtre Feydeau. Elle fut la contemporaine de Martin et d'Ellevion, dont elle partagea les succès. Sa dernière création a été le rôle d'Elisabeth, dans l'opéra de *Leicester*, d'Auber. Mme Lemonnier est morte en Basse Normandie, où elle s'était retirée depuis de longues années.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 26 Avril 1866. N° 17.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. Montagne de la Cour, 82.

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez SCHOTT frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez SCHOTT, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez SCHOTT et Cie, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de B. SCHOTT; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE CERF ET LA BREBIS,

FABLE D'ÉSOPE,

musique de M. Charles Miry.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 15 du 12 avril.)

Son instrumentation a les qualités de son chant. Elle est brillante sans tapage, et toujours franchement dessinée.

Janssens écrivait supérieurement les parties de violons. Il adorait cet instrument et lui confie les plus beaux traits de ses accompagnements. Il comprenait fort bien que la plus importante des deux masses instrumentales est celle des cordes, et que c'est vraiment en elle qu'est le siége de l'orchestre. Aussi la fait-il souvent marcher seule, privée du secours des autres instruments destinés à rendre l'ensemble plus piquant. Quand il emploie les instruments à vent, il les appuie du quatuor à cordes, c'est-à-dire de la famille du violon, complétée par la contrebasse. Pas de remplissages, pas de trivialités, pas le moindre arpége insignifiant. La simplicité, comme il l'entend, n'exclut ni une certaine richesse ni une certaine variété. Souvent il conserve pendant tout un morceau une même configuration de notes, qu'on nomme accompagnement *ostinato*, et il remplit les silences du chant par de petits traits qui lient et complètent la mélodie ou dialoguent avec elle.

Outre les instruments de la famille du violon, l'orchestre de Janssens se composait de: une flûte, deux clarinettes, deux trompettes, deux cors, deux bassons, un trombone, un ophicléide et une paire de timballes. Cela forme l'intermédiaire entre le petit et le grand orchestre; c'est le même qu'employait Boïeldieu, hormis le trombone, dont le rôle est de renforcer les basses, surtout lorsque les cuivres font harmonie entre eux. Il y a loin de cela aux trois trombones, qui garnissent toutes les partitions de Rossini, depuis *Otello* jusqu'au *Stabat*. Janssens a résisté à la tentation ou à des conseils sages. Il ne se sert pas non plus des quatre cors, qui offrent au compositeur l'avantage d'avoir à sa disposition tous les tons brillants de l'instrument. Mais il n'a pu s'affranchir de l'usage absurde de renforcer outre mesure les basses par le secours de l'ophicléide. Un trombone suffisait pour soutenir les instruments à cordes graves, dont la faiblesse est extrême sous les voûtes d'une immense basilique. Il est vrai qu'Asioli, dont l'instrumentation est une véritable dentelle, a écrit une partie d'ophicléide pour ses messes et ses motets. Il est vrai aussi qu'autrefois, dans tous les offices, on se servait d'un instrument anti-musical, le serpent, pour soutenir les voix. Le bon sens et le bon goût ayant écarté le serpent de nos temples, l'ophicléide est venu à sa place comme auxiliaire des basses dans les orchestres. Il y est d'une grande utilité, aujourd'hui surtout que l'on décuple les parties élevées pour augmenter la sonorité. Seulement, il ne peut fonctionner que dans les orchestres nombreux, où les contrebasses, qui ne font sentir que rapidement l'harmonie par leurs notes simples donnant une ou deux octaves au-dessous des basses, sont impuissantes à lutter d'intensité avec les instruments supérieurs.

Janssens avait donc des idées, il avait de la science, de la conception dans l'ensemble de ses compositions, de l'agrément dans les détails. Il va de soi que nous entendons parler ici de la science qui concourt à aider l'inspiration, et non de celle qui transforme, comme le dit pittoresquement M. Berlioz, les partitions en tables de logarithmes et d'échiquiers. Mais Janssens n'eut ni la pompe, ni la grandeur, ni la puissance expressive qui conviennent au grand-opéra. Son genre était l'opéra-comique, qui réclame de la grâce, de l'enjouement, de la coquetterie, de la légèreté, une mélodie coulante et facile. Les contrariétés qu'il a éprouvées pour l'acceptation de ses opéras, l'ont amené à composer de la musique religieuse, pour laquelle il n'était pas né, à coup sûr. Des quatre opéras qu'il écrivit, on n'en retrouve qu'un seul. Il est bien vraisemblable que les trois partitions prétendûment égarées ont servi à la composition de ses motets d'église, et que, forcé de choisir entre l'abandon complet de ses œuvres et leur transformation en motets, il aura opté pour ce dernier parti, car rien n'est plus humiliant pour un artiste que de voir ses œuvres vouées à l'indifférence. Après avoir taillé largement dans ses opéras, il aura détruit les partitions originales.

On peut, à la rigueur, ranger ses motets dans la catégorie de ceux qui invitent à la joie, à l'enthousiasme, vu que tout la musique religieuse n'exige pas de la gravité, de l'austérité. Notre classification est d'autant moins téméraire, que du temps de Janssens la plupart des motets qu'on exécutait ne différaient en rien de la musique théâtrale. Les compositions écrites dans le style concerté mixte, participant à la fois du style sévère et du style libre, comme celles de Chérubini, n'étaient pas écoutées.

Assurément, rien tout à la fois de plus déplorable et de plus absurde que de porter dans les temples les frivolités de la fioriture, aussi déplacées à l'église qu'ennuyeuses à l'opéra. Mais de là à une expression plus chaleureuse, plus mouvementée, de là à un accompagnement instrumental plus nourri que l'ont voulu saint Grégoire et Palestrina, il y a un abîme. On peut prier autrement que les chartreux, sans devenir

mondain. La simplicité des premiers maîtres est admirable; mais il est à croire qu'ils eussent été moins simples s'ils avaient été plus riches. Ceux qui prétendent circonscrire la composition sacrée dans ce qu'ils appellent le vrai style, feraient en musique, si on les écoutait, ce que l'Eglise grecque a fait en peinture : ils arrêteraient la musique religieuse au XIIe siècle, comme l'Eglise grecque y arrêta la peinture. Laissons l'artiste s'abandonner à son inspiration, en usant de toutes les formes que lui fournit le progrès. Il n'est permis d'être ennuyeux nulle part, et la liberté que prennent ceux qui font de la musique d'église d'être froids, secs et insignifiants, est une licence blâmable. Exclure la mélodie, c'est repousser l'interprète le plus éloquent des sentiments du cœur, c'est faire table rase des compositions religieuses d'Haydn et de Mozart qui ne sont qu'une mélodie continuelle; c'est bafouer le radieux chef-d'œuvre de Rossini, le *Stabat*. Est-ce qu'à l'église, se demande à ce sujet un critique éclairé, le cœur doit se tenir raide et glacé comme le suisse? A l'église, est-ce que l'âme n'y est pas profondément émue? Est-ce que le cœur n'y bat pas? Est-ce que la peinture d'église exclut la richesse des tons, l'éclat de la variété des couleurs? Est-ce qu'elle ne nous montre pas de belles Madeleines aux longs cheveux d'or? En un mot, est-ce que le sentiment religieux ne contient pas essentiellement un élément poétique et dramatique? Voilà ce qu'il faut envisager, et aujourd'hui le débat devrait être clos sur ce point.

Ceci soit dit sans vouloir excuser le moins du monde la légèreté de la plupart des compositions religieuses de Janssens. Nous pensons, au contraire, qu'il était né pour aborder un tout autre genre. Il y a dans les motets de Janssens maint endroit ayant le vrai caractère religieux, mais ce n'est là qu'un fait purement accidentel. C'est une conséquence naturelle de la loi de la variété, à laquelle tout compositeur doit forcément obéir, et que Rossini a particulièrement observée, jusque dans sa musique bouffe, laquelle fourmille de passages de ce genre. On sait que Castil-Blaze est parvenu à composer, au moyen de ces fragments juxta-posés, toute une messe, qu'on croirait faite *ex professo*. Le *Qui tollis* était le quintette de la *Donna del Lago*, et l'*Incarnatus* la prière de Ninetta. Cette messe n'est pas un mythe; elle existe. On crut même, à son apparition, que ces chants dépaysés étaient faits pour des paroles nouvelles.

Les messes de Mercadante ne sont-elles pas des opéras transformés? *(Pour être continué.)*

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE MUSICALE

DE FEU M. A. FARRENC, A PARIS.

Les livres sur la Musique.

Les ventes spéciales de livres sur la musique sont assez rares, mais leurs succès, c'est-à-dire l'élévation des prix, qui va toujours en croissant, indique suffisamment que cette partie de la Bibliographie a trouvé de nombreux amateurs. Le goût des collections musicales semble, en effet, se répandre de plus en plus, et il est facile de constater ce fait, par la comparaison des enchères obtenues aux diverses ventes qui se sont produites successivement depuis plusieurs années. Nous avions eu, en 1861, la vente de la bibliothèque théâtrale de M. J. de Filippi, dans laquelle la musique et les théâtres lyriques occupaient une très belle place; et, en 1862, les ventes des collections exclusivement musicales de M. G. Gaspari et d'Adrien De La Fage. Nous venons rendre compte aujourd'hui de la vente de la bibliothèque de feu M. A. Farrenc, en nous occupant spécialement des livres sur la musique, mis aux enchères dans les trois premières vacations des 16, 17 et 18 avril.

A notre entrée dans la salle des ventes, il régnait une certaine animation parmi les artistes et amateurs, qui, bien avant l'heure indiquée pour l'ouverture de l'adjudication, remplissaient déjà le champ clos où ils devaient se disputer à coup d'enchères la possession de leurs *desiderata*. Nous nous attendions bien à rencontrer là les musiciens-bibliophiles, nos concurrents habituels, mais nous avons été surpris d'y voir de nouveaux adeptes, encore peu connus comme collectionneurs. Voici les noms des musicologues que nous avons remarqués : MM. P. Richard, de la Bibliothèque Impériale, d'Ortigue, Arthur Pougin, Wekerlin, Gevaert, Albert de Lasalle, Nuitter, Filippi, A. Dureau, Charles Poisot, Gros, Pothier, Gustave Chouquet, etc., etc. M. Leroy représentait la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, et M. Nuitter, les archives de l'Opéra. Le Conservatoire de Bruxelles avait aussi son mandataire, dont nous ignorons le nom. Les libraires étaient nombreux, et, à en juger par la façon hardie dont ils mirent aux enchères, on doit croire qu'ils avaient, de leurs clients, des ordres à peu près illimités.

A l'opposé des chercheurs-bibliophiles, qui attendent avec une anxiété contenue et en silence le moment où le livre objet de leur convoitise sera mis sur la table, les amateurs-musiciens présents ce soir-là à la salle Silvestre causaient et riaient entre eux tant soit peu bruyamment. Ceux qui allaient tout à l'heure se faire une guerre que le coup de marteau du commissaire-priseur peut seul terminer, dissimulaient évidemment leurs émotions intérieures, car il était question, dans leurs conversations, de toute autre chose que de *bouquins sur la musique*. Aussi, lorsque M. Delbergue-Cormont, qui semble devoir être spécialement chargé de la vente des bibliothèques musicales, (il avait déjà présidé les trois adjudications citées plus haut), annonça que la vente allait commencer, le silence se rétablit de suite. Chacun, le crayon à la main et penché sur son livre, redevint sérieux et attentif; personne n'interrompait la vente pour étaler une érudition prétentieuse à propos des volumes proposés aux enchères, comme nous l'avions vu faire à la vente Gaspari par un biographe de la musique bien connu. Cependant, on pourrait demander pourquoi le nom de ce biographe avait le don d'exciter les rires, chaque fois qu'il était donné par son représentant, à la suite d'une adjudication obtenue pour son compte?

Dès les premiers numéros vendus, il fut facile de voir que la propriété des richesses de feu Farrenc allait être vivement disputée; en effet, quoiqu'il y ait eu, comme dans toutes les ventes, quelques volumes (très peu) adjugés à des prix inférieurs à leur valeur, on peut dire que le tout s'est relativement vendu à des prix élevés. Pour en donner une idée, nous allons citer quelques ouvrages, parmi les plus intéressants, en les accompagnant des prix qu'ils ont obtenus, et les noms des acquéreurs que nous avons pu noter.

N° 17. Frosch, *Rerum Musicarum*, etc., 1535, in-folio, 30 fr. — N° 26. Lefébure, *Bévues, Erreurs, etc., en matières musicales*, 1752, in-12, 13 fr. — N° 34. *La musique du Diable*, 1711, petit in-12, 20 fr. — N° 51. Villoteau, *Recherches sur l'analogie de la Musique avec les arts*, etc., 1807, 2 v. in-8°, 21 fr. — N° 59. Bourdelot, *Histoire de la Musique*, 1743, 2 v. in-12, 21 fr. — N° 60. Bontempi, *Historia Musica*, 1695, in-fol., 18 fr., (M. Er. Thoinan). Ce volume avait été vendu à la vente A. de la Fage, 5 fr. 50. — N° 62. Burney, *A General History of Music*, 1789, 4 vol., in-4°, 122 fr. — N° 69. Laborde, *Essai sur la Musique*, 4 vol. in-4°, 50 fr. (Conservatoire de Bruxelles.) — N° 72. *Mémorial musical* extrait du *Mercure de France* de 1761 à 1810, in-fol., 41 fr. (M. Fétis.) Nous tenons de Farrenc lui même que ce volume lui avait coûté 1 fr. — N° 98. de Coussemaker, *Mémoire sur Hucbald*, 1841, in-4°, 27 fr. Ce volume obtient toujours des prix plus élevés. — N° 106. Bernhard, *Notice sur les confréries des joueurs d'instruments d'Alsace*, 20 pages, in-8°, 15 fr. — N° 107. d°., *Recherches sur la corporation des Ménétriers*, etc.,

3 broch., in-8°, 20 fr. Il faut 4 livraisons pour que le travail soit complet. — N° 156. Villarosa, *Memorie dei compositori di musica di Napoli*, 1840, 25 fr. (M. Arthur Pougin.) — N° 159. *Factum pour Ch. Ballard... contre J.-B. Lully*, etc., etc. 29 p. in-fol., 35 fr. (M. Er. Thoinan.) — Le n° 180, composé de brochures dont trois renferment des critiques et des réfutations à l'adresse de M. Fétis, avait été retiré avant la vente; pourquoi? — N° 241. *Dramaturgia di Lione Allacci*, etc., etc., 1755, in-4°, 34 fr. (M. Nuitter.) — N° 297. *Les Tablettes de Polymnie*, journal de musique, etc., 1810, 12 fr. (Conservatoire de Bruxelles.) — N° 371. Coclicus, *Compendium Musices* etc., 1552, in-4°, 45 fr. — N° 382. La Voye, *Traité de Musique*, etc., 1656, 37 fr. (M. Gros.) — N° 428. Mersenne, *Traité de l'Harmonie universelle*, 1627, in-8°, 26 fr. (M. Jullien.) — N° 430. Mersenne, *l'Harmonie universelle*, 1636, in-fol., 200 fr. (M. Jullien.) L'exemplaire était de toute beauté comme reliure et surtout comme qualité de papier. — N° 480. Tosi, *Opinione de Cantori*, etc., 1723, 26 fr. — N° 509. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution opérée dans la musique par le chevalier Gluck*, in-8°, 16 fr. 50. (M. D'Ortigue.) — N° 510. Beaujoyeux, *Balet comique de la Reyne*, etc., 1582, in-4°, 260 fr. — N° 516. Dumanoir, *Le Mariage de la musique avec la Dance*, 1664, in-12, 25 fr. (M. Thoinan.) — N° 515. Compan, *Dictionnaire de la Danse*, 1802, in-8°, 1 fr. 75. (M. Albert de Lasalle). Ce volume s'était vendu 14 fr. à la vente de M. de Filippi. — N° 539. Hubert Le Blanc, *Défense de la basse de viole*, etc., 1740, in-12, 17 fr. — N° 540. Sibire, *La Chélonomie ou le parfait luthier*, 1806, in-18, 26 fr., prix fabuleux! La réimpression de cet opuscule se vend à Bruxelles, fr. 1-50.)

Les honneurs de la vente ont été pour les *Les amours* de Ronsard, faisant partie du n° 604, avec musique de Certon, Goudimel, etc., qui s'est vendu 320 fr., et surtout pour le n° 605, consistant en une plaquette, très petit in-4°, de 20 feuillets, intitulée *Declarations des triumphantz honneur, et Recueil faictz a la maieste Imperialle a sa ioyeuse et première entrée . . . en la cité de Cambray*, 1539, etc., etc. Cet exemplaire, très bien relié par Bauzonnet, a atteint le chiffre de 625 fr.

Il a été acquis par M. Ruggieri, artificier de l'Empereur. M. Ruggieri possède, dit-on, une bibliothèque d'un prix inestimable.

C'est par l'adjudication de cette rareté que s'est terminée la vente des livres sur la musique; les jours suivants, on a vendu la musique proprement dite, avec un succès à peu près égal.

D'après nos conversations avec feu Farrenc, nous devions croire que sa collection, déjà très riche, l'était encore davantage; mais il paraît que M. Fétis, avant l'établissement du catalogue, avait, d'accord avec Mme Farrenc, fait un choix qui avait enlevé, pour ainsi dire, la fleur du panier.

Il faut le reconnaître, A. Farrenc était un vrai bibliophile; à de très rares exceptions près, tous ses livres étaient en parfait état; la restauration qu'il avait fait subir à quelques volumes achetés dans de mauvaises *conditions*, de même que le soin et le bon goût avec lesquels il faisait relier ses livres, témoignent hautement de la passion avec laquelle il s'occupait de sa collection. Il a du reste prouvé, par quelques écrits *bibliophitiques*, qu'il n'aimait pas seulement les livres pour leur bonne conservation ou pour leur richesse d'enveloppe, mais encore pour leur contenu. Sa publication, *Le Trésor des Pianistes*, maintiendra son nom dans les fastes bibliographiques de la musique; mais, hélas! nous regrettons vivement pour notre part qu'il n'ait mis au jour une quantité de notes historiques et biographiques qu'il avait amassées avec soin et qu'il destinait à relever une foule d'erreurs propagées avec aplomb et acceptées avec insouciance.

E. Thoinan.

BELGIQUE.

Bruxelles. — On s'imaginait que *Guillaume Tell*, après avoir été laissé à l'ombre pendant la saison hivernale, allait resplendir d'un éclat tout nouveau aux premiers rayons du soleil printanier. Quelle déception!

M. Morère possède-t-il une voix assez exercée pour suivre, dans ses contours imperceptibles, la divine mélodie de Rossini? Non, dirons-nous, et la désillusion a été grande dans le camp des raffinés, en entendant l'artiste lancer ses notes, fort belles parfois, avec un laisser aller imperturbable, et sans choix d'inflexions comme sans ciselures. Le gros du public, d'abord très sympathique à l'artiste, a fini par modérer son enthousiasme, au fur et à mesure que la voix du chanteur s'affaissait.

Que dirons-nous des autres interprètes? M. Monier a fait un Guillaume adroit, spirituel, plutôt qu'un héros noble et grand, et les cordes inférieures de son organe n'ont pas eu la profondeur voulue. Mlle Moreau était mal disposée, M. Vidal a dû modifier la phrase initiale du trio, et, dans le reste de l'immortel morceau, il a trop marqué l'accentuation, aux dépens de l'harmonie de l'ensemble. Le rôle musical de Gessler ne convient nullement à M. De Poitier. Mlle Dumestre a fait d'inutiles efforts pour intéresser l'auditoire à son personnage de Jemmy, et Mme Brus Mahy possède la voix la plus criarde qui soit au monde : c'est un vrai sifflet de chemin de fer. Nous allions oublier la voix gutturale du coryphée Vrydag, qui a fait sourire la salle entière. L'orchestre, les chœurs et le ballet ont été à l'avenant.

Tel est le bilan affligeant, mais exact, de la soirée de jeudi. A moins d'un retour inespéré, la pauvre barque du libérateur de la Suisse, cèdera de nouveau et définitivement la place au pompeux vaisseau que surmonte le traître Nélusko.

Le *Songe d'une Nuit d'été* a été donné lundi, avec un grand succès pour Mlle Marimon. L'affiche annonce que la *Reine Topaze* est à l'étude. Quelle chance! Toute la presse est d'avis qu'il eût fallu terminer l'année par une nouveauté du répertoire de l'Opéra-Comique. Voilà cinq mois que les lendemains de l'*Africaine* sont d'une insignifiance désespérante.

.*. Si j'en crois certaines correspondances privées, dit M. Edmond Vanderstraeten (*Echo du Parlement* du 22 avril), le grand opéra de Gevaert, qui a nom *Roger de Flor*, aurait la chance d'être bientôt représenté sur la première scène lyrique de Paris. On connaît le héros de la pièce. Roger de Flor est un célèbre aventurier qui se mit à la tête d'une expédition des Catalans dans l'empire bizantin, et qui, après plusieurs conquêtes importantes, fut élevé à la dignité de césar, dignité qui lui coûta cher, puisque le fils de l'empereur Adronic le fit égorger traîtreusement, au moment où il allait faire une nouvelle expédition en Asie.

Dans le temps, Gevaert a recueilli, en Espagne, quantité de vieux airs et de vieilles danses de ce pays. Il pourra donc semer à foison la couleur locale dans son œuvre. Et, quant à la puissance orchestrale, son *Artevelde* a prouvé ce qu'on pouvait attendre de lui. Qui sait? Peut être notre compatriote est il destiné à produire un chef d'œuvre.

.*. Le dernier concert, et non le moins intéressant de la saison, sera celui que donnera, dimanche 29 avril, M. Pierre Benoît, avec le concours de plusieurs sociétés chorales de Bruxelles, de Gand et d'Anvers. On y exécutera les morceaux suivants : 1° le *dies iræ* du *Requiem* de M. Benoît; 2° son concerto symphonique pour piano, joué par Mlle Dumon; 3° *Ave Maria*, double chœur; 4° les *Faucheurs*, double et triple chœur, chanté par la Société royale des Chœurs de Gand, morceau qui a obtenu le prix d'honneur au concours de Cambrai; 5° Un concerto symphonique pour flûte, exécuté par M. Dumon, professeur au Conservatoire; 6° le *Credo* avec fugue. Le concert aura lieu dans la grande salle du Pa-

lais Ducal. Il commencera à midi pour finir à deux heures précises.

.·. Le Conservatoire royal a donné, dimanche dernier, son sixième et dernier concert. La Symphonie en *ré*, de Beethoven, et celle en *sol* du vénérable directeur du Conservatoire, ont été rendues avec un ensemble et une précision dignes des plus grands éloges. Par contre, la scène de la révolte, de *Fernand Cortez*, a laissé beaucoup à désirer sous le rapport de l'ensemble et du rhythme. MM. Morère et Monier ont cependant trouvé occasion de faire admirer dans les soli les superbes moyens vocaux dont ils disposent.

Le Quintette pour cinq trombones, de la composition de M. Fétis, a ravi l'auditoire par les effets de timbre et de sonorité que M. Fétis a su tirer de ces cinq instruments d'une même famille, et ne différant entre eux que par leur taille.

.·. Un nouveau Quintette de M. Fétis a été exécuté, lundi dernier, par le quatuor dit du Cercle Artistique, devant un auditoire peu nombreux, mais entièrement composé d'artistes et de connaisseurs, qui ont témoigné par des bravos prolongés leur admiration pour la nouvelle œuvre de l'éminent directeur du Conservatoire.

.·. La Société royale des Artisans réunis a donné, lundi 23 avril, un grand concert à la salle de la Société Philharmonique, qui a fourni à cette vaillante phalange chorale l'occasion de faire constater ses progrès incessants. Elle a chanté avec un parfait ensemble et une grande justesse des chœurs de Thomas, Bazin et Hanssens.

M[lle] Van Boom et MM. Jokisch, Deville et Outtelet avaient prêté leur concours à ce concert.

.·. On nous écrit d'Utrecht : « Notre Société de chant a payé, samedi dernier, un juste tribut de regrets et de reconnaissance à la mémoire de son ancien directeur, Jean Kufferath, en interprétant le XII[e] Psaume de la composition de cet excellent artiste, qui pendant trente ans a dirigé la Société avec autant de talent que de dévouement.

« L'œuvre posthume de Jean Kufferath (dédiée à la Société) consiste en cinq numéros, et renferme des beautés de premier ordre et d'un puissant effet; elle est instrumentée de main de maître.

« Grâce aux soins donnés aux répétitions par le directeur actuel, M. Richard Hol, l'interprétation a été admirable sous tous les rapports; des chœurs excellents (la Société compte cent membres actifs, tous amateurs, rompus aux difficultés des œuvres sérieuses) et l'orchestre de la ville se sont vaillamment conduits.

« L'auditoire a accueilli chaque numéro avec un véritable enthousiasme.

« Un certain apparat de solennité avait été donné à l'audition de cette œuvre, qui avait attiré, d'ailleurs, un grand nombre d'artistes du pays et de l'étranger, parmi les quels on remarquait les frères du défunt, de Bruxelles et Cologne. Un grand portrait en pied du regretté directeur, d'une ressemblance parfaite, brillait au-dessus de l'orchestre où pendant si longtemps il avait déployé son grand talent.

.·. LE VIOLONISTE-POSEUR. — Voici le portrait qu'en retrace un écrivain du siècle dernier.

Un grand violon d'Italie arrive-t-il à Paris, dit-il, tout le monde le court voir et personne ne l'entend. Cependant on crie au miracle. Les oreilles n'ont point été flattées de son jeu, ses sons n'ont point touché; mais les yeux se sont amusés. Il a démanché avec adresse. Ses doigts ont parcouru le manche avec légèreté. Que dis-je? Il a été jusqu'au chevalet. Il a accompagné ces difficultés de plusieurs contorsions, qui étaient autant d'invitations, et qui voulaient dire : Messieurs, regardez moi, mais ne m'écoutez pas. Ce passage est diabolique. Il ne flattera pas votre oreille, quoiqu'il fasse grand bruit; mais il y a vingt ans que je l'étudie. L'applaudissement part; les bras et les doigts méritent des éloges, et l'on accorde, à l'homme machine et sans tête, ce que l'on refusera constamment de donner à un violon français qui réunira, au brillant de la main, l'expression, l'esprit, le génie et la grâce de son art.

Système ou école à part, n'est-ce pas là exactement le portrait de certains virtuoses modernes?

.·. Une nouvelle vente d'anciens ouvrages de musique aura lieu à Paris, le 3 mai prochain. Cette fois, il n'y a plus à hésiter, car toutes les œuvres, outre leur excessive rareté, sont complètes dans toutes leurs parties. On y voit, en fait de curiosités relatives à notre pays :

1° Dix livres de chansons, de 4 à 6 parties, imprimés à Anvers, chez Tielman Susato, de 1543 à 1545; la plupart des collaborateurs à cette collection sont Belges.

2° Un premier livre de chansons, à 2 ou 3 parties, composé et imprimé par Tielman Susato, à Anvers, en 1544.

3° Vingt-six chansons, à cinq parties, imprimées chez Susato, à Anvers, vers 1544; la plupart des musiciens qui figurent dans cette collection sont Belges.

4° Dix recueils de motets, composés par Orlando de Lassus, et imprimés à Nuremberg, à Munich et à Paris, de 1569 à 1604; presque tous les exemplaires sont admirablement conservés.

5° Les sonnets de Pierre Ronsard, mis en musique, à 5, 6 et 7 parties, par Philippe de Mons, et imprimés à Louvain, chez Pierre Phalèse, en 1575.

6° Cinq livres de madrigaux : *li Cromatici* (les chromatiques), à 5 parties, composés par Cyprien de Rore, et imprimés à Venise, en 1574.

Tous ces recueils, à peine connus de nom, iront à des prix fabuleusement élevés; mais que sera ce dans dix ans, supposé que, d'ici à longtemps, de pareilles raretés s'offrent encore en vente ?

.·. Le *Nord* contient plusieurs anecdotes et détails inédits sur d'illustres exécutants.

On admirait Thalberg, mais on était confondu, subjugué par Liszt.

C'est ainsi que notre pauvre Baillot se voyait éclipsé par Paganini; les vrais amants de l'art osaient à peine s'avouer à eux-mêmes que l'idéal de l'exécution musicale est d'interpréter dignement les chefs-d'œuvre des maîtres. Baillot n'était qu'un digne interprète de Beethoven; Paganini, c'était Paganini. Et quelle mise en scène appelée à l'aide d'un grand talent!

Quand Paganini devait jouer à l'Opéra, le théâtre représentait une forêt romantique avec des ruines dans un coin; la scène et la salle étaient à peine éclairées; c'était dans la pénombre qu'on voyait s'avancer ce long fantôme; il ne marchait même pas comme une personne naturelle, il arrivait de biais, puis, s'arrêtant immobile, son archet et son violon au bout de ses deux grands bras, il attendait! Quand l'orchestre avait fini sa ritournelle et que le tour du fantôme était venu, il se jetait sur son violon. Aux répétitions sans public, il ne jouait pas et ne faisait qu'indiquer seulement les mouvements à l'orchestre.

Franz Liszt ne pouvait pas s'encadrer dans un décor, et c'était sa personne qui faisait tout le miracle. Il suppléait aux airs hoffmanesques de Paganini par des séductions dont le récit paraît invraisemblable aujourd'hui. Ses attitudes, sa démarche, son beau visage émaillé par la fièvre du génie, ses longs cheveux flottants sur les épaules et sur le front, sa parole, son geste, son regard, tout étonnait, saisissait, fascinait. Un jour, Liszt avait proposé à Thalberg de jouer tous deux dans le même concert — « Je n'y mets qu'une condition, répondit le pianiste viennois, c'est que nous jouerons derrière un paravent. » Le projet n'eût pas de suite. Il fallait *voir* Liszt.

Le dernier avatar de cette destinée d'artiste n'est pas le

moins singulier. Depuis que Liszt a pris les ordres à Rome, on recommence à l'admirer sur nouveaux frais. Il faut avouer que l'habit ecclésiastique sied à merveille à cette belle figure fatiguée des émotions de la vie et qui semble maintenant inspiré d'en haut.

Sa Sainteté Pie IX, qui a pris le nouvel abbé en particulière affection, fait, dit-on, de lui ce grand éloge : « M. Liszt a l'air d'un vieux prêtre! » Il y a trente ans, lorsque l'éminent artiste revêtait son magnifique costume hongrois, on disait de lui : « Il a l'air d'un jeune palatin. »

GAND (*Correspondance particulière*). — La 3e séance de musique classique a eu lieu jeudi dernier. Le programme était composé comme suit : 77e *quartetto en ut majeur*, de Haydn; *Hymne de Milton* (Spontini) et *Trio en ut mineur*, de Beethoven.

Le Quartetto a eu pour interprètes MM. Beyer, Miry, Rogler et Rappé. Il a été fortement applaudi.

M. Vanden Bossche, élève de M. Cabel a chanté avec succès l'*Hymne de Milton*. L'œuvre de Spontini a été accompagnée, au piano, par M. Max. Heyndericks.

La partie de piano du Trio en *ut* mineur, de Beethoven, tenue par Mlle Elvire Vergauwen, élève du Conservatoire de Bruxelles, a valu à la toute jeune artiste un très beau succès. Ses partenaires ont été MM. Beyer et Nevejans.

.˙. Le *Van Crombrugghe's Genootschap* a donné, dimanche dernier, un concert à ses membres, qui a fait généralement plaisir. Cette Société compte déjà plus de 800 membres actifs et honoraires. (C'est elle qui, l'année dernière fit un appel aux autres cercles chantants de la ville, afin d'organiser en commun des concerts populaires, proposition qui ne fut point accueillie.) Une section d'*Harmonie*, formée dans son sein, a fort bien débuté dimanche. La section chorale s'était adjoint une quatre-vingtaine d'enfants des écoles communales. Ce renfort lui a permis d'exécuter la cantate vocale et à double chœur, écrite pour une imposante cérémonie funèbre, qui eut lieu en septembre dernier. Le *Journal de Gand* dit de cette œuvre : « Bien appropriée aux voix, profondément sentie, d'une inspiration soutenue, et écrite avec beaucoup d'art, cette page remarquable assure à M. Léon Van Gheluwe un rang très distingué parmi les jeunes compositeurs dont notre pays s'honore. » Le *Van Crombrugghe's Genootschap*, sous la direction de M. P. De Vigne, a interprété cette cantate avec justesse et beaucoup d'ensemble.

.˙. A la Société royale des Chœurs, les répétitions pour le Concert de Benoît se poursuivent avec activité. Ce concert, on le sait, aura lieu, le 29 avril, au palais Ducal, à Bruxelles. M. Benoît est venu assister à deux répétitions, dont il a été extrêmement satisfait. L. V. G.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière*. — Le calme renaît à l'Opéra; les mécontents se sont enfin dit que la lutte contre les faits accomplis était inutile et ridicule. Quelques perturbateurs ont été, l'autre soir, expulsés de la salle; tout a repris sa marche ordinaire. La presse aussi s'est calmée, et elle a bien fait, car le nouveau directeur responsable a du temps devant lui pour prouver son talent à ceux qui persistent à le nier. On pourra juger M. Perrin à l'Opéra comme on l'a jugé à l'Opéra-Comique; mais il a bien le droit de demander qu'on le laisse paisiblement tout organiser dans sa nouvelle situation, et ce n'est pas trop de lui accorder jusqu'à l'automne pour ébaucher ce gros travail. Il est vraiment bien malheureux que les représentations de *Don Juan* doivent être suspendues au moment où elles font tant d'argent; mais trouvez donc à remplacer Faure! Nous allons avoir les débuts, dans *Giselle*, de Mlle Grantzoff; cette ballerine nous vaudra une reprise de la *Sylphide* et un nouveau ballet de Saint-Léon. Que la danse se relève donc enfin à l'Opéra, le besoin s'en fait vivement sentir. Je ne sais quel ténor Morère viendra remplacer; si ce pouvait être Naudin, je crois que notre première scène n'y perdrait rien, sans compter que Naudin y gagnerait, car il s'use beaucoup dans ce vaste théâtre. Du reste, vous comprenez qu'on ne sait rien des intentions de M. Perrin. Il y aura des modifications dans le personnel, c'est à prévoir; on n'en peut dire davantage.

Adelina Patti donne ses dernières représentations aux Italiens; après-demain, sa soirée d'adieu. Ma prochaine vous parlera sans doute du début de Mlle Mela, qui va se faire entendre dans un rôle de ténor. Ce soir, à l'Opéra-Comique, début d'un jeune ténor de retour de Brest, M. Lhérie, un nom bien connu au théâtre. On travaille à *Zilda* et au *Salteador*. L'indisposition prolongée de Capoul suspend les études de la *Colombe*.

Enfin, *Don Juan* est annoncé au bas des affiches du Théâtre-Lyrique, et sera sans doute représenté fin courant. Une modification est encore survenue dans la distribution des rôles. Ce n'est plus Léontine de Maësen, mais bien Mme Charton-Demeur qui répète Dona Anna. Je ne m'explique pas ce changement. L'écho des répétitions était tout favorable à de Maësen, si favorable qu'on prévoyait pour elle un grand succès, et le rôle est donné à Mme Charton. Cela n'a guère satisfait sa jeune rivale, et la résiliation du traité qui liait Léontine de Maësen au Lyrique a été la conséquence du fait. On a parlé à la légère de cela, et l'on a prononcé le mot de procès. Il n'y a pas de procès à faire : Mlle de Maësen, blessée à juste titre d'un procédé qu'elle ne méritait pas, se retire en payant un dédit de dix mille francs. Voilà jusqu'à présent la simple vérité. C'est une grande perte pour le Théâtre-Lyrique. Peu après *Don Juan* viendront les *Joyeuses Commères*. Il est question, en cas d'un double succès, de ne pas fermer de l'été. Je n'ose croire à ce projet. Quelque succès qu'on obtienne, quand les chaleurs viendront il faudra fermer, car la route est longue, brûlante, qui conduit du centre parisien aux rives du Châtelet. Cela sera praticable l'an prochain, pendant l'Exposition... et encore!

Aux Bouffes, on se bat les flancs: l'année a été mauvaise, la chance était contre ce théâtre, qui a été affligé de deux formidables insuccès, des insuccès ruineux en peu de mois : les *Bergers*, et *Didon*, sans compter les petits fours. On donne à présent les *Rendez-vous bourgeois*. M. Offenbach se refuse à la reprise des *Bavards*. Tout cela va bien mal; la déveine est arrivée, et je ne sais trop quel en sera le terme. Pourtant, on a bien travaillé dans ce théâtre et l'on a fait de louables efforts.

Les Fantaisies-Parisiennes cherchent à se caser dans l'opinion; là aussi on fait ce qu'on peut, on travaille beaucoup; mais là aussi la fortune a peine à se fixer. Il n'y a pas autant de monde qu'on pouvait l'espérer dans cette jolie petite salle; de plus, le public y est glacial, les succès y sont difficiles à obtenir. Pour les *Folies amoureuses*, la direction s'est mise en grands frais, les artistes sont arrivés à une exécution vraiment remarquable, et l'ouvrage n'a rien produit. Samedi, on a donné une nouveauté bien montée, dont la musique est ravissante d'un bout à l'autre, et le public est resté glacial. C'est pourtant une partition délicieuse que les *Oreilles de Midas*; l'auteur, Frédéric Barbier, n'a rien écrit de plus original, de plus frais, de plus délicat; tout y est joli, depuis l'ouverture jusqu'au chœur final. De plus, c'est bien chanté par Gourdon, Bonnet, Mlles Arnaud et Castello. Enfin, espérons que les représentations suivantes trouveront un auditoire plus chaleureux.

Parmi les concerts de la quinzaine, ou du mois, plutôt, car il y a longtemps que j'ai négligé cette variété musicale, ont principalement brillé les séances Jaëll et Sivori; ce sont les lions artistiques de Paris en ce moment, et l'espérance

même d'entendre Vivier, ce corniste quasi légendaire dont on vante surtout les calembours, n'a pu obscurcir l'éclat de Jaëll et de Sivori. Il va sans dire que la foule leur a été fidèle. Aussi que rêver de plus parfait qu'une exécution concertante par ces deux virtuoses. Sivori est, je crois, sans rival, maintenant que le grand Vieuxtemps se retire peu à peu du monde. Quant à Jaëll j'avoue que, depuis le beau temps de Liszt je n'ai pas entendu un pianiste aussi captivant par la maëstria et la variété de l'exécution. — Eugène Ketterer, aujourd'hui le plus recherché de nos auteurs parisiens — pianistes, bien entendu — a donné samedi une seconde audition, où ses nouvelles œuvres ont été applaudies, et chaleureusement je vous l'assure, car il s'y trouve des choses charmantes. — Un autre pianiste compositeur dont le talent est de premier ordre, Magnus, a donné hier un concert où l'on a entendu plusieurs œuvres nouvelles fort remarquables. Il y a quelques jours, un de vos concitoyens, je le crois du moins, M. Sternberg, jeune violoniste de grand talent, a obtenu, dans un concert qu'il donnait, un succès dont il se souviendra. Le public parisien n'oubliera pas ce virtuose, qui promet à la féconde Belgique un grand artiste de plus. Je mentionnerai encore les concerts Pfeiffer, White, Sighicelli, Lapommeraye, Mela, Nathan et Lévy, comme ayant eu nombreux auditoire et bon succès. Les affiches commencent à diminuer, la saison se termine, et les villes d'eau appelleront bientôt nos virtuoses. — Je ne vous dirai rien du dîner-concert de l'*Événement;* d'abord, parce que je n'ai pas eu l'envie d'y assister; ensuite, parce que la musique de dessert m'a toujours semblé échapper à la critique, pour se réfugier prudemment sous la puissante égide de dame réclame.

Comme chaque année, le *Moniteur* a publié le programme du concours de *poésie* pour la cantate qui doit servir au concours de musique pour le prix de Rome. Chaque année, le nombre des poëtes concurrents diminue, par la raison que l'on commence à craindre que le jury ne prenne pas la peine de regarder toutes les pièces envoyées. On a eu de si singuliers vers dans les cantates couronnées, que ce serait à désespérer de l'art des vers en France, si vraiment les pièces choisies étaient les meilleures. Le concours choral de la Préfecture a donné de splendides résultats; on a couronné une grande quantité de chœurs. Ont surtout brillé: MM. Savonie et Mossenet, qui ont obtenu le plus grand nombre de médailles, puis MM. Delibes, Mangin et E. Prévost. M. Haussmann, préfet de la Seine, a accepté la présidence de la Commission de surveillance du chant; à bientôt les grandes séances chorales au Cirque Napoléon, sous la direction de MM. Bazin et Pasdeloup, directeurs de l'Orphéon de Paris.

Vous avez dû lire déjà, dans nos journaux, que M. Adolphe Sax a encore fait un procès à Mme Marie Saxe. Après l'avoir contrainte à prendre un *e*, il a voulu lui interdire l'*x*, et le tribunal a donné raison à l'apôtre de la fanfare féminine. Le plus joli, c'est que M. Sax se croyait en droit de demander des dommages intérêts, que les juges ne lui ont pas accordés. Je vous demande un peu quel tort l'*x* de notre belle cantatrice pouvait faire aux instruments Sax! Sélika a pris un grand parti: elle a arboré les deux *s*, ce qui fait aujourd'hui Marie Sass! Encore un grand événement accompli. Les concerts d'été commençent; le Pré-Catelan est ouvert; les Champs-Elysées ne tarderont pas. Les jours deviennent longs et beaux; les chroniques musicales vont devenir courtes et ennuyeuses. JULES RUELLE.

.*. M. Hermann Sternberg a donné, le samedi 14 avril, un deuxième concert dans le salon de Lebouc; soit qu'il exécute de la musique de de Bériot, soit qu'il aborde les magnifiques fantaisies de Vieuxtemps, dans tous les genres, dans tous les styles, il montre une sûreté, une vigueur d'archet qui enlève les applaudissements. A Paris, depuis le commencement de la saison, M. Sternberg y a bien employé son temps. Sa réputation est faite aujourd'hui, et nous ne doutons pas que l'hiver prochain, s'il nous revient, ses succès ne prennent plus de développement encore, et ne le placent en première ligne.

.*. A Paris, il existe, à côté de la grande *Association des auteurs et compositeurs de musique*, une société spéciale dont le but « est de fonder un centre permanent de réunion, pour établir et maintenir entre les compositeurs de musique des relations sympathiques et suivies; de sauvegarder, par une entente cordiale, tous les intérêts artistiques des sociétaires, de donner enfin une impulsion puissante et féconde à l'art musical? »

Cette société existe depuis trois ans, et M. A. Thomas vient d'en céder la présidence à M. Reber.

Des réunions hebdomadaires sont consacrées à la discussion de sujets d'actualité et d'intérêt général, et à l'étude de toutes espèces de questions concernant les sciences musicales, ainsi qu'à l'audition d'œuvres composées par des sociétaires. Si cette société a eu le tort de se tenir jusqu'à présent trop dans l'ombre, elle n'en a pas moins rempli consciencieusement son programme. Elle possède une bibliothèque comprenant déjà bon nombre de partitions et d'ouvrages didactiques ou historiques, et elle publie des bulletins annuels contenant les discours et les travaux scientifiques qui ont été lus dans ses réunions. Parmi ceux-ci, signalons spécialement: une *Étude sur l'origine et la forme de l'air italien*, par M. Gevaert; une *Histoire de la chanson*, et des observations sur l'*Origine comparée du chant et du langage*, par M. Wekerlin; des lectures et des expériences sur l'*Étude optique des sons*, par M. Lissajous; un *Projet d'auditions publiques des œuvres instrumentales des compositeurs vivants*, par M. Ferrand; un article sur l'*Accompagnement du plain-chant*, par M. Félix Clément; des remarques sur la *Musique en Espagne*, par M. Lacome, et une notice sur la *Musique de l'ancien Pérou*, par M. O. Comettant.

.*. On écrit de New York: « Un concert très curieux est celui du soi-disant Conservatoire de musique, où nous avons entendu interpréter la Sonate pathétique de Beethoven et l'ouverture de la *Clemenza di tito*, par 32 dames sur seize pianos.

» La Société d'harmonie a donné une excellente audition du *Samson*, d'Handel, sous la direction de M. F. L. Ritter.

« L'Opéra italien fait d'excellentes affaires avec l'*Etoile du Nord*, de Meyerbeer.

« L'opéra de Pike, à Cincinnati, le plus ancien et, avant l'érection de celui de M. Crosby, le plus considérable des théâtres de l'Ouest de l'Amérique, est devenu la proie des flammes, dans la nuit du 23 au 24 mars. »

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Grun a continué avec le plus grand succès ses représentations par le rôle d'Alice, dans *Robert le Diable*. Elle vient de signer un engagement de trois ans avec l'intendance de l'Opéra Royal; cet engagement prendra cours au mois de septembre.

La charmante danseuse, Mlle Rachèle Conti, continuera ses représentations jusqu'aux vacances du ballet; elle sera chargée de la création du rôle principal qu'écrit en ce moment Taglioni. Dès à présent, on parle beaucoup de ce ballet et surtout de la scène finale, dans laquelle des cascades en différentes couleurs viendront rehausser l'effet scénique.

Les adieux de Mlle Taglioni ressemblaient plutôt à une scène de famille qu'à une représentation théâtrale; chacun a voulu donner une dernière marque de sympathie à la célèbre danseuse qui a fait pendant si longtemps les délices berlinois. On estime à rien moins qu'à 10,000 francs la valeur des bouquets et couronnes qui ont été offerts à Mlle Ta-

glioni pendant le cours de la soirée; les cadeaux sont une véritable fortune. Les artistes du théâtre se sont associés à cette manifestation de regrets, en présentant à la célèbre ballerine des présents du plus grand prix. Le célèbre Philippe Taglioni était venu d'Italie pour assister à la représentation d'adieu de sa petite-fille.

Le *Colombus*, de Abert, vient d'obtenir un immense succès à la septième soirée symphonique de la Chapelle royale.

∴ Mlle Anna Schuppe, de Breslau, a terminé un opéra intitulé : *Adélaïde*, pour lequel son frère lui a fourni le texte.

VIENNE. — L'*Africaine* a été reprise en partie avec d'autres artistes; Mme Kainz Prause (Selica) Mlle Rabatinsky (Inès) et M. de Bigni (le grand-prêtre).

Il manque à Mme Kainz du sentiment dramatique pour suffire à sa partie; Mlle Rabatinski est loin de valoir Mlle de Murska, sa brillante devancière. M. Walter (Vasco) et Beck (Nelusko) sont restés à leurs postes et voient se renouveler pour eux le même succès qui les accueillit dès la première représentation du chef-d'œuvre.

Le Théâtre de l'Harmonie, qui a fait d'excellentes recettes avec le ballet, vient de traiter avec une société de quatorze danseuses de Turin, dont on dit merveille.

Le concert organisé par le comité du monument de Mozart a eu lieu le 15 avril, à la salle des Redoutes; l'orchestre, dirigé par M. Herbeck, était composé des artistes du Théâtre de la Cour, de ceux de l'orchestre de la Société des *Amis de la Musique*, auxquels s'étaient joints un grand nombre d'artistes étrangers. Deux morceaux, un *Noël* et *Chœur de Titans*, que Rossini avait composés expressément pour la circonstance, ont reçu le meilleur accueil.

Après le concert, M. Burg, président de la commission, a adressé à Rossini le télégramme suivant : « Le concert monstre organisé en l'honneur de notre immortel Mozart a eu un succès énorme. Environ 5,000 personnes, la crème de la haute aristocratie et du monde artistique, ont assisté à cette fête avec le plus vif intérêt. Les deux joyaux que votre génie a consacrés à la mémoire de votre frère en Apollon, ont brillé comme de vrais diamants dans la couronne des chefs-d'œuvre dont cette fête était ornée. »

∴ Mme Schumann continue ses succès; après avoir donné d'excellents concerts à Gratz, elle en est déjà à son troisième à Laibach.

∴ On écrit de Copenhague :

Les Bouffes Parisiens ont débuté par *M. Choufleury restera chez lui* et le succès a été immense. Quoique l'on parle peu le français chez nous, l'auditoire a été tenu dans une folle gaieté pendant toute la soirée, par le jeu excellent des interprètes. Mlle Renoudy et MM. Poirier et Berod sont des artistes de premier ordre.

La seconde opérette, *Croquefer*, n'a pas obtenu le même succès que *M. Choufleury*, et cependant on avait distribué à chaque auditeur la version danoise du texte français. Dans *Croquefer*, Mlle Blanche Cliquot a obtenu un succès étourdissant par un cancan des plus échevelés.

∴ Un feuilletonniste d'un des grands journaux de Vienne terminait ainsi, tout récemment, un de ses articles consacrés à Meyerbeer: « Que parle-t-on d'émanciper les juifs? Ne sont-ils pas barons, chevaliers, académiciens? Si vous avez besoin d'argent, n'est-ce pas à eux que vous vous adressez, et ont-ils besoin d'être émancipés pour vous le prêter? Pourquoi tomber ainsi sur les pauvres juifs? Sans eux, vous n'entendriez pas aujourd'hui cette *Africaine*, qui fait vos délices. A propos des juifs, nous ne citerons pas seulement Meyerbeer; mais ne voyez-vous pas que ce sont aussi des juives qui ont créé le rôle de Zelika à Berlin et à Vienne? Ainsi, rien que pour avoir entendu Mmes Lucca et Bettelheim dans l'*Africaine*, je voterais pour l'émancipation des juifs, s'ils n'étaient déjà émancipés. »

ITALIE.

NAPLES. — *Correspondance particulière.* — Le Théâtre St-Charles a donné, le 7 avril, la *Virginia*, opéra en 3 actes, paroles de Salvatore Cammarano, musique de Mercadante. Quelle belle fortune ont eue ces planches! Voir couronner la vigoureuse jeunesse de Rossini et la verte vieillesse de Mercadante! La *Virginia*, c'est notre *Africaine* à nous.

L'illustre aveugle qui fit *le Giuramento* travaillait à *la Virginia* depuis 1850. Son œuvre eût vu le jour plus tôt, mais le gouvernement déchu n'en permit pas la mise à l'étude. Il y avait là un appel à la justice suprême et à la liberté, qui pouvait être d'un mauvais exemple, même en musique. *La Virginia* fut proscrite comme *la Muette* et *Guillaume Tell.*

Le poëme de Cammarano (mort déjà depuis neuf ans), est calqué sur *la Virginia* d'Alfieri. Le modèle pouvait être pire et la copie vaut tout ce qu'on peut attendre d'un livret d'opéra.

L'œuvre musicale fut par le maëstro destinée à clore sa carrière; nous pouvons dire aujourd'hui qu'elle l'a dignement couronnée. Le succès de *la Virgina*, d'ailleurs très bien interprété, a été immense. Le Théâtre Saint Charles, plein comme il ne l'avait pas été depuis longtemps, quoique les prix eussent doublé, a entendu ce soir là un beau vacarme d'applaudissements. Imaginez que, dans le cours de la représentation, il y a eu 53 rappels des artistes. On criait : *Viva Mercadante!* On voulait Mercadante sur la scène, pour le couronner de lauriers. La science et l'amitié avaient retenu chez lui l'illustre vieillard, dont la maison fut assiégée toute la nuit par les hommages de nos enthousiasmes.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le *Prophète* a été repris avec grande faveur au Théâtre Royal italien. Mlle von Edelsberg est la Fidès la plus parfaite que nous avons eue jusqu'à ce jour; son succès a été immense. Plusieurs des artistes qui avaient concouru à la première représentation, en 1849, remplissaient les mêmes rôles; c'étaient : Mario, Tagliafico, Polonini et Mattheson. Mario, à part la défectuosité de sa voix, est toujours un Jean de Leyde remarquable.

Mlle Orgeni a été très applaudie dans la *Lucia;* M. Fancelli, un tenorino, n'est pas de force à soutenir le rôle d'Edgard; par contre, M. Graziani est bien le meilleur Enrico qui puisse se voir.

Faust de Gounod a été repris jeudi avec Mme Pauline Lucca; Mario remplissait le rôle de Faust, et Attri celui de Méphistophélès.

Au Théâtre de Sa Majesté, un ténor français, M. Arvin, qui pour la circonstance a ajouté un i à son nom, a fait un début assez malheureux dans *Il Trovatore;* sa voix n'est pas désagréable, et ne manque pas de puissance; mais elle est loin de briller par la justesse.

M. Hohler a fait son début dans *I Puritani*; le rôle d'Arturo, créé jadis par Rubini, n'a jamais eu de plus déplorable interprète; sa voix est celle d'un ténor léger, et ne convient donc pas au rôle.

Le *Freischutz* a été pour Mlle Tietjens l'occasion d'un véritable triomphe. La représentation a été excellente en tous points, à partir de l'ouverture (que l'on a bissée) jusqu'à la dernière note.

La *Lucrezia* a montré encore Mlle Tietjens sous un excellent jour, de même que Mme Demeric-Lablache, qui gagne de plus en plus dans la faveur du public de Londres.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Francfort, le 11 avril, M. Eppich, ancien ténor de l'Opéra de cette ville.

— A Vienne, le 11 avril, M. Jean Sedlazek, né à Ober-Glogau, dans la Silésie, le 6 décembre 1789, virtuose sur la flûte. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fetis, t. VIII, p. 3.)

— A Lunebourg, le 11 février, M. Jean-Godefroy Anding, né à Ober-Schönau, le 4 septembre 1789, directeur de musique.

— A Nantes, M. Henri Wagner père, professeur de musique.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 3 Mai 1866. N° 18.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LA FLEUR DU SOUVENIR,

Paroles de M. L. Stappaerts, musique de M. J. Kücken.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 17 du 26 avril.)

Les premières compositions de Janssens dénotaient beaucoup de facilité, trop de facilité même. C'est la marque de tous les vrais talents qui débutent. Timides, doutant d'eux-mêmes, ils n'osent risquer aucun effet sortant de la route battue. Peu à peu ils s'enhardissent, se développent et finissent par conquérir leur indépendance. Les médiocrités, au contraire, sont bruyantes, pédantesques et n'ont jamais assez de notes de remplissage. Ils croient que les effets résident dans une ampleur continuelle. On reprocha à notre musicien des négligences et des faiblesses. Ces critiques, au lieu de le décourager, firent sur lui un effet tout contraire; il devint plus difficile envers lui-même et apporta à ses productions plus de soin et de conscience. En écrivant avec une correction plus scrupuleuse, il ne perdit aucune de ses qualités innées: la facilité de son imagination resta la même; rien ne vint altérer le naturel et la simplicité de son tour mélodique; la recherche ne se fit sentir nulle part.

Entre toutes ses œuvres, son *In exitu Israël*, la dernière en date, résume le mieux la personnalité artistique du maëstro. La tendance progressive de l'auteur y est manifeste. Sa manière est plus ferme que dans toutes ses autres productions. Les effets qu'il veut produire sont obtenus avec plus de précision. C'est, en un mot, son ouvrage le plus mûr et celui qui renferme au plus haut degré les qualités distinctives de l'auteur. Le plan est d'une netteté, d'une simplicité et d'une régularité parfaites.

Le n° 1 est un allégro maestoso en chœur. Quelques mesures suffisent pour annoncer le caractère de la composition, qui est grave et triste. Le ton mineur que l'auteur emploie sort de ses habitudes. Un dessin figuré dans les accompagnements traverse tout le morceau. Après avoir été repris alternativement par les instruments supérieurs, les basses s'en emparent à leur tour par phrases codataires. Ce chœur a beaucoup de parenté avec le chœur des Ombres de *Moïse*. Il y a des similitudes dans le ton, dans la coupe et dans les ornements. Le chant de l'orchestre se répète vingt-six fois dans *Moïse*. Ici, il est entendu dix-neuf fois. Ce chœur, par les notes entrecoupées qu'il exhale, a quelque chose de noble et de grand.

Le motet étant traité sous forme d'une cantate, l'auteur n'a pas hésité d'y faire intervenir des récits. Le récit qui succède au n° 1 est pittoresque et coloré. Les paroles y sont dépeintes pour ainsi dire une à une, comme dans les *Saisons* et la *Création*.

Le n° 2 est un chœur avec solo de ténor. Le motif principal, que soupire d'abord le quatuor à cordes par des ondulations imperceptibles, est dessiné ensuite par les flûtes et les clarinettes. Il y a là un cachet de poésie intime et de rêverie pénétrante. La mélodie est distinguée, l'harmonie qui la colore est piquante. Le solo de ténor épisodique qu'encadre le chœur a un accent tendre, plaintif.

Le chœur s'éteint par un bruissement léger. L'auteur, en conservant le même rhythme, a soin d'en varier l'expression par de nouveaux accords afin d'être un sans monotonie. Plus il a approfondi son art, plus il s'est convaincu de l'importance de la loi de l'unité, et mieux il a rempli les devoirs qu'elle impose, sans jamais négliger ceux qui concernent la variété; car, sans celle-ci, l'unité manque de vie et de charme.

Après une introduction énergique et mouvementée, le n° 3 débute par un récit de basse taille conçu largement. La première partie de ce récit se compose d'une progression qui se soutient en pédale par la voix et qui se déroule dans deux tons différents. La seconde partie forme une progression presque semblable, modulant de la manière la plus heureuse et préparant l'entrée du solo de soprano qui suit. Ce solo est de toute beauté. Il respire une suavité toute angélique qui fait songer à Mozart. Des accompagnements fleuris y donnent un gracieux relief. Les modulations qui le traversent sont charmantes, et la transition qui ramène le ton primitif est fort ingénieuse.

Quelques notes relient ce morceau au n° 4. Voici un duo de ténor et de basse qui est un vrai chef-d'œuvre. La phrase introductive de l'andante, confiée alternativement aux deux voix, et à travers lesquelles scintillent des traits d'accompagnement doucereux, est digne des plus belles inspirations de Rossini. Quelle onction! quelle mélodie enchanteresse et quelle exquise fraîcheur! La jonction des voix qu'amène le trait d'accompagnement s'opère avec autant d'art que de charme. Elle est interrompue de temps en temps par le dialogue des deux voix. Janssens a soin de réveiller ici l'attention par des surprises toujours nouvelles. Il semble que le compositeur le mieux fait pour captiver l'attention craigne sans cesse qu'on la lui refuse, ou qu'elle n'ait pas la force de se soutenir. La variété apparaît sous vingt formes diverses. L'allégro est joyeux et brillant. L'orchestre se trémousse vaillamment, soit pour dessiner de gracieuses arabesques, soit pour suivre les voix pas à pas. Signalons une délicieuse

gamme ascendante chromatique des violons, sillonnant le dialogue des voix vers leur conclusion. C'est comme une brise embaumée qui vous caresse doucement. Cet allégro est assez long, par ses reprises; mais personne ne s'en plaindra, et c'est le cas ici plus que jamais de remémorer le *bis repetita placent* d'Horace. La péroraison est chaleureuse et entraînante; elle ne tombe pas dans les banalités des codas de la musique italienne.

Le nº 5 nous reporte vers les accords sombres. Les unissons des basses y préludent par des notes traînantes et graves. Remarquons la manière originale dont le chœur opère sa rentrée, après deux accords consonnants. L'allégro qui suit est d'un effet dramatique, puissant. Des trémolos et des traits chromatiques traversent les paroles saccadées du chœur. C'est le fond du tableau qui se déploie bientôt après. Ce tableau est un splendide finale où scintille un solo de soprano allègre et triomphant, que le tutti du chœur et de l'orchestre soutient de toutes ses forces.

Voilà, en résumé, les parties les plus saillantes de cette composition magistrale.

Après l'*In exitu Israël*, vient, selon l'ordre de mérite, la Messe en *la*, dédiée à Gobbelschroy. Nous serions assez disposé à souscrire à l'avis de ceux qui envisagent cette composition comme le chef-d'œuvre de Janssens, s'il était admis que la messe puisse adopter le trait badin, le motif léger. Nous ne blâmons pas Janssens d'avoir fait de l'*In exitu* une sorte de drame biblique, mais nous ne saurions le louer d'avoir introduit dans la messe les frivolités de l'opéra. Pendant que s'accomplit le sacrifice de la loi nouvelle, ou, pour employer les termes canoniques, pendant que l'Eglise offre à Dieu, par les mains du prêtre, le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, l'orchestre de Janssens, dans la Messe en *la*, effectue des dessins qu'on dirait empruntés à l'*Italienne à Alger*, et son chant gazouille des sixtes joyeuses répétées obstinément sur des accords sautillants de septième!

Cette messe, prise dans son ensemble, offre une suite de tableaux intéressants, finement dessinés, dont toutes les parties sont intimement liées les unes aux autres et se fortifient réciproquement; mais le recueillement y manque parfois, de même que la magnificence et la grandeur. Les mélodies qui s'en dégagent ont une tournure aimable et gracieuse, elles chatouillent délicieusement l'oreille, sans que l'effort, la contrainte et l'affectation paraissent jamais; mais elles n'élèvent point l'âme et ne la portent point à la méditation ni à la contemplation. Les sens sont épris: le cœur ne prie pas.

Moins que dans toute autre composition, les morceaux de routine y côtoyent les morceaux travaillés avec soin. Le compositeur y mitige, autant qu'il le peut, l'effet qui résulte de la mesure ternaire prise dans un mouvement rapide, et qui dépare si regrettablement la Messe en *ut*. Une fugue bien campée couronne le *Credo*, dont la facture d'ailleurs est large et sévère. Ah! si Janssens avait pu imaginer un expédient de ce genre pour sauver la légèreté du finale du *Gloria* et de l'*Agnus Dei!* Une des parties qui nous paraissent encore mériter l'éloge, c'est le début du *Sanctus*, qui est d'un beau caratère et d'une majestueuse sonorité. En général, les morceaux conçus dans un mouvement lent sont ceux qui se rapprochent le plus du vrai style religieux. Dans l'allégro, le musicien s'abandonne trop étourdiment à sa verve capricieuse. Nous citerons encore de la Messe en *la* le *Kyrie* élégant, le *Qui tollis* onctueux et le *Benedictus* suave.

(La suite prochainement.)

ROSSINI.

L'autre jour, au Palais-Royal, j'ai rencontré Rossini.— Tout le monde connaît cette physionomie de vieillard un peu caustique.—Depuis la photographie, les surprises ne sont plus de ce monde. On connaît tout et chacun d'avance. J'ai éprouvé cependant un vif plaisir à contempler les traits de ce glorieux enchanteur du siècle. Il marchait lentement, la tête penchée en avant, le menton dans sa cravate, tout reluisant de propreté et ne parvenant pas à dissimuler une certaine coquetterie qui se trahissait jusque dans l'éclat sans tache de la rosette toute neuve qui ornait sa large redingote noire.

Il y a de singulières rencontres. Je venais de lire, le matin même, dans une revue anglaise égarée sur la table d'un ami, quelques pages dans lesquelles le maëstro jouait un rôle. — L'auteur anonyme de cet article protestait avec une chaleur indignée contre les paroles d'un biographe qui avait dénoncé Rossini comme un intrigant, un homme sans conscience, un envieux, comme s'il y avait d'autres envieux dans ce monde que les impuissants.

Je me rappelai avec bonheur ma lecture du matin. Il me semblait que la figure du maître complétait pour moi la vengeance du critique.

Celui-ci avait beaucoup connu Rossini. Il le représentait comme un esprit charmant, plein de verve et de saillie, et en même temps comme un cœur d'or, ouvert à toutes les grandes pensées. On a souvent parlé de son génie railleur, on a toujours laissé dans l'ombre ses qualités aimantes, les contestant même, comme si l'homme qui a décrit la prière de *Moïse* et le trio de *Guillaume Tell* pouvait n'être qu'un faiseur de bons mots. Tant d'autres, il est vrai, dont on exalte les sentiments, ne sont que des faiseurs de phrases.

On a dit que Rossini ne rendait pas justice au génie de ses rivaux. Le critique anglais le conteste. Il est bien trop grand lui-même, dit-il, pour ne pas apprécier la grandeur chez les autres. Que de fois on l'a entendu porter aux nues la musique de Weber et de Mendelssohn!—Un jour je lui disais (c'est l'écrivain anglais qui parle) qu'on avait fait de la musique chez moi la veille. —Qu'avez-vous chanté? me dit-il.—Du Rossini. Ne chantez pas cela, répondit-il avec une douce ironie, c'est passé de mode. Et qu'avez-vous chanté avec cela? —Du Mendelssohn.—Oh, alors, dit-il, vous avez chanté quelque chose d'exquis, de tendre et de délicat.

Cet hommage rendu au génie d'un autre homme, hommage dont la sincérité se révèle dans le choix même des épithètes, est une réfutation plus que suffisante de cette calomnie stupide qui représente le plus grand compositeur de notre temps comme le détracteur systématique et juré de la musique moderne.

Un soir, chez lui, on parlait de la nécessité du mensonge.—Personne ne pouvant supporter la vérité, disait-on, il est indispensable de mentir afin de ne pas se faire à chaque pas un ennemi. On apporte cent preuves à l'appui. — Rossini soutint que l'on ne gagnait rien, même à mentir. En voici la preuve, dit-il. Quelqu'un m'apporta un opéra de sa composition et me demanda mon avis bien sincère. Il mentait tout le premier en parlant de la sorte. Ce qu'il voulait, c'était, non pas mon opinion, mais mon approbation complète. Il se mit au piano. J'écoutai vingt pages de son opéra. — Voulez-vous que je sois tout à fait sincère? lui dis-je, en indiquant du doigt un passage plus malencontreux que le

reste.—A peine me laissa-t-il le temps de parler.—Cher maître, s'écria-t-il, si vous voulez bien relire le passage qui précède, vous verrez que le passage que vous condamnez en est la conséquence nécessaire.—S'il est nécessaire, n'en parlons plus, dit Rossini, et l'on continua la lecture. Après quelques instants, je me permis d'indiquer une correction tout à fait indispensable.—Mais, cher maître, si vous voulez jeter un regard sur la page qui suit, vous verrez que ce passage est tout à fait essentiel et que le plus petit changement détruirait ici tout l'effet.—S'il doit détruire l'effet, laissons-le.—La lecture fut encore continuée, mais elle finit par devenir tellement insupportable, que Rossini ferma le cahier et dit au compositeur : *Mio caro signore, questa vostra musica, è la musice la pici* — (un vigoureux adjectif italien que le maître prie ses auditeurs d'excuser) *ch'io abbia mai sentito in vita mia.* »— Eh bien, ce monsieur ne m'a jamais plus aimé, ajouta Rossini en regardant ses auditeurs avec une sorte de douce surprise qui les fit mourir de rire.

Un jour qu'il y avait du monde chez le maëstro, il reçut la visite d'une dame qui avait été jadis une chanteuse de profession, mais qui avait quitté le théâtre et se rangeait parmi les admirateurs les plus passionnés de Rossini.

— Je me rappelle parfaitement vous avoir vue à Bologne, avec votre père, lui dit celui-ci. Cependant vous ne veniez jamais me voir. Toutes les *prime-donne* avaient l'habitude de le faire. Pourquoi ne veniez-vous pas ?

— Parce que les autres le faisaient, repondit l'artiste. Vous étiez tout-puissant alors, et vous auriez pu croire que je venais par intérêt. Maintenant, que je n'ai plus besoin de vous, je viens, et c'est la gratitude qui m'amène.

Rossini fondit en larmes. Il prit les deux mains de l'artiste et s'écria : « *Oh cara, cuori così non si teorano qui in questo mon to no non si trovano più.* » — Oh! ma chère, des cœurs comme le vôtre ne se trouvent plus dans ce monde.

Que de chenapans cet homme a dû rencontrer sur son chemin, pour qu'un seul mot désintéressé l'ait pu émouvoir à ce point. L. H.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Le feuilleton musical agonise, et, n'étaient les quelques concerts tardifs dont il fait sa pâture, il mourrait bientôt de sa mort temporaire. Les représentations du Théâtre Royal sont absolument dénuées d'intérêt. Lundi, il y a eu ce qu'on nomme une *salade*. C'étaient les *Noces de Jeannette*, le *Sourd*, et *Ondine*, ballet. Heureux les critiques musicaux qui peuvent faire de la bibliographie!

⁂ Dimanche dernier, le concert de M. Pierre Benoît avait attiré à la salle du Palais Ducal une foule considérable, désireuse d'entendre les œuvres du jeune maître belge, qui depuis quelques années fait tant parler de lui.

Des dames amateurs d'Anvers, celles du Cercle Musical de Bruxelles, et d'autres dames amateurs de la capitale, et enfin la Société Royale des Chœurs de Gand, étaient chargées de l'interprétation des œuvres inscrites au programme.

L'appui prêté à M. Benoît par toute cette phalange d'amateurs prouve combien le talent du jeune maître est en honneur à Bruxelles et en province ; aussi chacun des exécutants était-il animé de la plus grande ardeur et de la meilleure volonté de bien faire, et l'exécution a été en effet très satisfaisante.

Nous n'avons pas à revenir sur les fragments de la *Quadrilogie*, dont on a parlé à satiété ; mentionnons seulement comme nouveautés les *Faucheurs*, symphonia chorale du meilleur faire de l'auteur ; un *Ave Maria* à double chœur, qui a été rangé parmi les meilleures compositions du genre par les sociétés les plus considérables d'Allemagne ; un concerto de piano, le même que nous avons entendu au Concert populaire de M. Samuel, et à l'endroit duquel nous devons maintenir les remarques que nous avons faites alors ; et finalement un concerto de flûte, dans lequel le piètre instrument principal a cherché en vain à lutter contre une orchestration trop tourmentée ; le concerto renferme cependant d'excellentes choses et a valu à l'auteur un véritable succès.

M. Benoît, qui a dirigé les deux concertos, a été fort applaudi et rappelé à plusieurs reprises ; pareil honneur a été accordé également à M. Devos, l'éminent directeur de la Société des Chœurs de Gand, qui a dirigé les autres numéros du programme.

⁂ Le Cercle artistique et littéraire a offert, mercredi 25 avril, à ses membres un concert charmant; le programme débutait par le trio de Beethoven en *sol* majeur, interprété par Mlle Bourlez et MM. Jos. Dupont et Deswert.

Mlle Bourlez est une excellente élève de M. Aug. Dupont, et promet de devenir une pianiste parfaite ; elle brille surtout, comme on peut s'y attendre, dans la composition de son maître, dont elle a joué avec une grande perfection la *Chanson hongroise* et une *Gavotte*.

M. Dupont, prix de Rome du dernier concours, joue du violon en maître, et interprète Beethoven avec la pureté que donne l'étude approfondie de ce génie. Il a, en outre, détaillé le *Trille du Diable*, de Tartini, avec un talent au-dessus de tout éloge.

La jeune et charmante Mlle Meysenheym, dont nous avons enregistré le brillant début dans le même local, lors du concert de M. Montigny, s'est fait entendre dans deux airs de Bellini et dans les variations de Rhode.

A travers une disposition contre laquelle avait à lutter sa voix d'ordinaire si fraîche et si pure, on a pu juger des progrès immenses qu'elle a faits depuis ce temps. Mlle Meysenheym est l'élève de M. Chiaromonte.

⁂ L'abbé Liszt s'est arrêté vingt-quatre heures à Bruxelles, en revenant de la Hollande, et est descendu chez des amis d'autrefois.

Le soir venu, on a fait de la musique ; M. et Mme Léonard se sont fait entendre devant le vénérable abbé, qui a surtout adressé les plus grands éloges à Léonard sur son quatrième concerto ; Liszt l'a trouvé ravissant de forme et de couleur, et, en se mettant au piano, en a retracé de souvenir les passages les plus saillants ; puis, d'improvisation en improvisation, il a fini par jouer bel et bien et comme seul il sait jouer du piano.

⁂ M. Albert Vizentini, ancien premier prix de violon de notre Conservatoire, ne se contente pas d'être un éminent virtuose, il vise aussi à devenir un grand critique, et, s'il faut en juger par un échantillon que nous avons sous les yeux, il a pour cette dernière vocation une aptitude très prononcée. L'échantillon est un portrait que M. Vizentini a tracé de M. l'abbé Liszt et qui fait partie d'une série d'études très spirituelles, très intéressantes, dit l'*Art musical*, et qui obtiennent un vrai succès. Leur titre est : *Portraits-cartes*, titre assez original, on en conviendra.

⁂ Le savant auteur de l'*Histoire de l'Harmonie au moyen-âge* a écrit au bibliothécaire du Lycée musical de Bologne,

le professeur G. Gaspard, une lettre de cordiale sympathie, pour le venger des attaques dont il avait été l'objet, comme bibliothécaire, de la part de G.-A. Biagghi, professeur à Florence, et auteur de lectures d'histoire et de critique musicales. Nous y lisons, entre autres, ces lignes :

« Non seulement vous vous êtes empressé de me donner des renseignements dont les recherches ont dû vous demander beaucoup de temps, mais encore vous vous êtes mis à ma disposition pour me copier un certain nombre de traités, sans vouloir recevoir un centime de rétribution. C'est ainsi que vous m'avez copié successivement les œuvres de *Philippe de Vitry*, *Philippe de Caserta*, *Nicaise Weyts*, *J. Veruli de Anagna*, *Cristian Sadzè*, et d'un anonyme »

.*. Un ancien élève du Conservatoire de Bruxelles, M. J. Huet, a tenu avec distinction l'emploi de premier ténor au Théâtre de Strasbourg, pendant la saison qui vient de s'écouler ; il est engagé pour la saison prochaine au Théâtre de Bordeaux.

Pendant son séjour à Strasbourg, il s'est occupé de l'éducation musicale d'un simple choriste du théâtre, et a vu ses efforts couronnés du plus brillant résultat.

M. Boyer, c'est son nom, s'est fait entendre tout récemment en public, et M. Eug. Sterling, le rédacteur musical de l'*Indépendance* dramatique, lui consacre un long article, dans lequel il fait ressortir les magnifiques qualités du débutant, à qui il pronostique le plus brillant avenir auquel un chanteur peut aspirer.

.*. Dans le concours ouvert par la société *De Taal is gansch het volk*, de Gand, pour la composition d'un chœur sur un texte flamand, le premier prix a été décerné par 2 voix contre 1 à la pièce intitulée *De Roos*, composée par M. Léon Van Gheluwe.

Les auteurs des deux pièces non couronnées peuvent rentrer en possession de leurs œuvres, en faisant connaître les premières mesures de leurs compositions.

Liége. — Le 25 avril, il nous a été donné d'entendre un petit opéra comique en un acte, intitulé *l'Échange*, mis en musique par M. Mathieu, de Louvain, qui fait ses premiers pas dans la carrière.

Il y a chez ce jeune compositeur une chaleur juvénile, et déjà une certaine entente de la scène, qui se manifestent surtout dans les morceaux d'ensemble, où les personnages dialoguent facilement. Le plus grand reproche que nous ferons à M. Mathieu, c'est de ne pas avoir d'individualité propre dans son œuvre. On dirait un opéra pastiche de Paër, de Boïeldieu, de Rossini. M. Mathieu n'est pas de son époque ; quoique jeune, il écrit comme on le faisait il y a plus de cinquante ans. Sa musique a quelque chose de rétrospectif, et par la manière de traiter les voix et par celle de les accompagner à l'orchestre.

Pour un premier essai, ce n'est pas trop mal, et M. Mathieu doit se féliciter que la ville de Liége lui ait procuré l'occasion de se produire à la scène, qui est, somme toute, la meilleure école pour les jeunes compositeurs.

Le poëme, taillé dans une pièce de Voltaire, n'avait certes rien de musical pour justifier la préférence de Mathieu. Il s'agit de deux frères se disputant la main d'une jeune personne, qui finit par appartenir au cadet, lequel avait pris le noble nom de l'aîné de la famille. De là le titre de l'ouvrage : l'*Echange*.

L'exécution n'a pas été trop médiocre, et nous devons féliciter MM. Odezenne, Beckers, Prunet, Cirialy et Mlle Cèbe du zèle et de la bonne volonté qu'ils ont mis à interpréter une œuvre indigène d'une exécution assez difficile, les morceaux d'ensemble étant nombreux et les paroles se succédant avec une grande volubilité.

Bibliographie. — Sous le titre un peu prétentieux de : *Philosophie de la musique*, (en vente chez Schott), M. Charles Beauquier vient de publier un livre de 204 pages in-12, clairement écrit, et où apparaissent des notions judicieuses sur l'essence de la musique, sur ce qui en fait un art. Ce n'est là, à ce qu'il semble, qu'une première partie des recherches de l'auteur; plus tard il exposera sans doute en quoi consiste le beau musical. L'ouvrage fait partie de la *bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Dans son introduction, Charles Bauquier dit qu'il « n'est « ni compositeur, ni physicien, ni philosophe enrégimenté « dans une école, mais simplement un guérillero de la « philosophie. »

Son livre, poursuit-il, « n'est pas un traité de théorie « musicale, dans lequel il soit parlé du comma, du tétra- « corde et où se trouvent des équations algébriques sur la « génération des accords; ce n'est pas un livre d'acoustique « où l'on étudie le nombre et les formes des vibrations, les « résonnances, les interférences, les rapports du son avec « l'organisation physiologique de l'oreille; ce n'est pas non « plus une de ces esthétiques allemandes qui, à propos de « musique, renferment un système complet sur la nature, « sur l'homme et sur Dieu, et où l'*être* et le *devenir*, l'*objec- « tif* et le *subjectif* se heurtent et se combattent dans la plus « obscure mêlée. »

J'applaudis à la première partie du programme de M. Beauquier, mais je ne saurais, en conscience, souscrire à la deuxième partie de son programme.

C'est de l'Allemagne, en effet, que nous viennent les plus belles théories sur l'art musical, et c'est là que vont s'alimenter tous les grands esthéticiens de la musique. Un peu plus de germanisme, obscurités à part, n'eût donc pas déparé le volume de M. Charles Beauquier. W.

.*. Voici, sur les habitudes de composition de plusieurs musiciens célèbres, quelques renseignements assez curieux et qui ne sont peut-être pas connus.

Auber ne saurait se supporter deux jours de suite dans la plus belle ville du monde.

Adolphe Adam avait un profond dédain pour les beaux arbres qui frangent les bois et les rivières.

Meyerbeer n'écrivait ses œuvres que dans les hôtels habités

Donizetti dormait presque toujours en voyage et ne prêtait pas la moindre attention aux féeriques effets de la nature.

Paër se plaisait à vivre dans les contrariétés. Il écrivait *Camille*, *Sargine* et *Achille*, en plaisantant avec ses amis, en grondant ses enfants, en se disputant sans cesse avec ses domestiques.

Cimarosa avait toujours près de lui une douzaine de curieux qui ne cessaient, pendant que le maître écrivait, de discourir sur toutes choses.

Sacchini perdait le fil de ses inspirations, si ses chats ne couraient pas sur les tables.

Sarti ne pouvait composer que dans une salle obscure et sans meubles ; il n'y admettait que la lueur incertaine d'une lampe funéraire suspendue au plafond.

Spontini avait aussi l'habitude de composer dans l'obscurité.

Salieri était obligé, pour féconder son imagination, de sortir de chez lui, de parcourir les rues les plus fréquentées de la ville en mangeant des bonbons.

Haydn, au contraire, s'installait dans un vaste fauteuil, et, les yeux fixés sur le plafond, il faisait voyager son imagination dans des sphères inconnues.

Glück s'installait en plein air, quelquefois en plein soleil, avec deux bouteilles de Champagne, et échauffait son esprit

en gesticulant, comme aurait pu faire l'acteur chargé d'interpréter ses drames lyriques.

Paesiello, paresseux à l'excès, gardait son lit une partie de la journée.

Méhul, lui, adorait les fleurs ; il tombait en contemplation devant une rose, et n'était véritablement heureux que lorsqu'il pouvait s'égarer dans les jardins solitaires.

Mozart lisait et relisait Homère, le Dante et Pétrarque. Presque toujours il se mettait au clavecin après avoir parcouru quelques chapitres de ses auteurs favoris.

Verdi, de nos jours, se prépare au travail de la composition par la lecture d'un drame de Shakespeare, de Göthe, de Schiller, ou de quelque fragement d'Ossian.

∴ La plus grande manufacture de pianos est celle de Broadwood et fils, de Londres. Elle existe depuis 1780 et a été fondée par le grand-père des propriétaires actuels. Il résulte des registres que 132,000 pianos sont sortis de ses ateliers.

A New-York, on compte 70 facteurs de pianos ; la production est de 250 à 300 pianos par semaine. D'après un relevé présenté à l'Association polytechnique américaine, les facteurs réunis des Etats-Unis construisent de 35 à 40,000 pianos par an.

Le feutre qui sert à couvrir les marteaux provient de France, et coûte à New York 280 fr. pour une pièce d'environ un yard carré (83 centimètres carrés). Ce feutre est fabriqué spécialement pour les facteurs de pianos. Il est taillé en biseau et a une épaisseur variant de 9 à 25 millimètres.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière.* — Il y a eu, samedi dernier, 28 avril, juste un an que l'*Africaine* fut représentée pour la première fois. Cette date explique la représentation extraordinaire de l'Opéra, samedi, ou du moins semble n'y pas être étrangère, car samedi les portes de la salle Lepeletier se sont ouvertes, et c'est l'*Africaine* qu'on y a donnée. La salle était comble, comme le premier soir. Quel succès que celui-là ; plus de cent représentations en une année ! On n'avait jamais remarqué fait pareil, je crois. Tout en reconnaissant que l'œuvre a une grande valeur, il faut bien admettre que quelques circonstances favorables ont aidé à ce beau résultat ; car, enfin, cette heureuse *Africaine* ne peut prétendre valoir mieux que les *Huguenots* et que la *Juive*, et lui accorder un mérite égal serait déjà aller bien loin. Enfin, le résultat s'est produit ; cela est avantageux pour tous. A mon avis, il faut se réjouir de ces grands succès, malheureusement trop rares, quand ils s'attachent à une œuvre sérieuse, consciencieusement écrite. Ils élèvent le niveau artistique et donnent aux affaires musicales un mouvement salutaire, dont tout le monde bénéficie plus ou moins. Ce sont de tristes années que celles où les succès manquent. Le meilleur contrepoids à opposer aux muses bachiques qui tendent à encombrer la place, ce sont les vogues de bon aloi. Sous ce rapport, l'Opéra est dans une veine heureuse : après l'*Africaine*, il a eu *Don Juan* ; il prépare maintenant le *Prophète*. Au sujet de cette reprise, j'ai été bien étonné d'apprendre que Mme Gueymard se dispose à chanter Fidès ; le croyez-vous ? moi je doute encore : ce soprano si brillamment caractérisé attaquerait les mezzo-soprano quasi contralto ? Il est vrai que Mme Gueymard a déjà chanté *la Favorite*, et avec succès ; mais elle avait un peu altéré le caractère traditionnel du rôle. En juin, nous aurons la rentrée de Morère. Je souhaite que ce ténor ait conquis au Théâtre Royal de la Monnaie la fermeté d'organe qui lui manquait lorsqu'il nous revint de Marseille.

Je vous ai annoncé deux débuts : celui de M. Lhérie à l'Opéra-Comique, celui de Mlle Llanes aux Italiens. Ils n'ont pas mis le Paris dilettante en révolution ; du reste, à pareil honneur ils ne prétendaient pas. M. Lhérie est un gentil garçon qui pourra, en travaillant encore, tenir d'une façon très satisfaisante les jeunes ténors à Favart. Il n'a pas été mal du tout dans le rôle de Bénédict, de l'*Ambassadrice* ; un peu plus de naturel, plus de calme et de distinction dans le chant comme dans le jeu, et son agréable voix pourra fort bien être utilisée. Quant à Mlle Llanes, qui a débuté dans la Nancy de *Marta*, elle est parfaitement insignifiante. J'attribue cela à sa froideur, qu'elle pourra vaincre, car sa voix est jolie, sa tournure agréable, et j'oserais presque affirmer qu'elle chante avec talent ; mais c'est un contralto beaucoup trop « à l'eau de rose, » comme l'on dit. M. Bagier n'a pas de chance avec ses débutantes. Voilà encore Mlle Zeiss qui, malgré une grande envie de bien faire et une exécution qui, sans être hors ligne, mérite déjà des éloges ; eh bien, samedi, dans l'*Italiana*, des *chut* obstinés et souvent injustes l'ont poursuivie. Le public était de mauvaise humeur. Je crois que les moustaches de Mlle Eugénia Mela en étaient la cause. Car, enfin, elle a débuté, Mlle Mela, le ténor demoiselle ; c'est elle qui était Lindor samedi. Dans son costume de zouave et avec ses fameuses moustaches de fantaisie qu'elle avait eu l'idée de se poser, elle avait vraiment une drôle de tournure. Combien on l'eût trouvée mieux si elle se fût présentée naturellement, au lieu de gâter son agréable physionomie et de se tenir raide comme un piquet pour se donner un air martial.

L'affiche avait naturellement fait quelques annonces préalables — bien innocentes du reste — ; le public, qui ne demande que plaie et bosse, a un peu crié à l'exhibition curieuse, et ne s'est pas montré aimable du tout, relativement à ce qu'il est d'ordinaire. Mlle Mela possède, comme je vous l'ai déjà dit, une voix remarquable par son caractère et sa qualité ; elle est très bonne musicienne et sait chanter. J'ose espérer que ses moustaches et son zouave de samedi n'empêcheront pas qu'on ne rende justice à son réel mérite ; une seconde audition pourra lui être plus favorable. A la place de M. Bagier, j'aurais préféré produire la « curiosité » dans un ouvrage inconnu du public, le *Casino di Campagna* par exemple, opéra bouffe de M. Mela père, et dont la jeune Eugénia a créé le ténor en Italie. Elle eût évité le turc fatal et se serait fait juger dans un rôle fait pour elle, et où, évidemment, elle doit être plus à l'aise que dans cet animal de Lindoro, un bonhomme bien usé au théâtre. Dans cette représentation de l'*Italiana*, j'ai de bon cœur applaudi Agnesi, un des derniers bons interprètes de cette musique rossinienne si difficile à bien chanter, et que Ventadour même est obligé de délaisser peu à peu. Agnesi, vocaliste de premier ordre, chanteur musicien au grand style, est arrivé trop tard à Ventadour ; que ne s'y est-il trouvé au beau temps d'Alboni, de Penco et de Mario, il eût été de presque toutes les soirées. Aujourd'hui, je lui souhaite une chose, c'est d'entrer à l'Opéra, et je souhaite que l'Opéra lui fasse une position ; car Agnesi, avec la souplesse de son talent et sa voix étendue, pourrait rendre de grands services à notre première scène. — Une magnifique soirée a été le bénéfice de Patti. La délicieuse cantatrice s'est fait applaudir dans plusieurs fragments. La recette s'est élevée à environ 19,000 francs, les fleurs ont jonché la scène ; cela en dit assez, et cela est de l'histoire récente qui doit légèrement contrarier les beaux parleurs qui, tout l'hiver, ont dénigré Patti en oubliant que, sans elle, le Théâtre Italien aurait fait une bien maigre saison. Le 6 mai aura lieu la clôture ; puisse-t-elle être brillante et puisse M. Bagier trouver à réunir pour l'année prochaine des éléments nouveaux qui ramènent le public, car, malgré tous les efforts et les sacrifices de l'Impressario, la Fortune me semble rouler autour de Ventadour sans se décider à y entrer.

Ses voisins, les Bouffes, n'ont pas plus lieu de se réjouir ; c'est un théâtre qui s'en va, il me semble : le succès le fuit. Enfin, la reprise des *Bavards*, qui décidément va y avoir lieu, sera peut-être une bonne affaire et aidera à bien terminer la saison Du reste, il est un mystère qu'on m'obligerait fort de m'expliquer : presque tous nos théâtres se plaignent comme jamais ils ne se sont plaints, et les chiffres prouvent que la recette générale est plus forte que jamais!... Dans les théâtres ainsi malheureux, il faut donc que follement on grève le budget? Il doit y avoir un vice là-dessous, nécessairement.

Le Conservatoire a clôturé sa saison de concerts. L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 28, a décidé qu'il y avait lieu de procéder au remplacement de Clapisson, décédé. Les lettres des candidats seront lues dans la séance de samedi prochain, 5 mai. Voilà une bonne semaine qui commence pour les voitures parisiennes : nombreuses seront les visites, car on assure que nombreux sont les candidats. JULES RUELLE

∴ L'*Africaine* ayant été donnée pour la première fois le 28 avril 1865, la représentation d'hier, samedi 28 avril 1866, était donc un anniversaire, et, ce qui la rendait surtout remarquable, c'est que, bien que l'ouvrage ait été joué plus de cent fois, la salle entière était louée comme le premier jour, et qu'on ne pouvait pas plus facilement s'y procurer une place.

∴ *Nîmes*. — Après Marseille, Nîmes vient à son tour d'aborder *l'Africaine*. Cette tentative témoigne d'un vrai sentiment artistique chez le directeur et chef d'orchestre Duval, qui vient d'obtenir un succès éclatant; chacun, du reste, a fait son devoir. Les principaux interprètes, Lavigne (Vasco), Sol (Nélusko), Mme Henri (Sélika), et Mlle Varso (Inès), ont rivalisé de zèle, et l'orchestre et les chœurs, renforcés par quatre-vingts choristes de l'école de chant du 67e de ligne, les ont très bien secondés. Malheureusement, la saison est fort avancée, et il faudra nous contenter d'un petit nombre de représentations de l'œuvre dernière de l'auteur des *Huguenots*.

∴ La Société Philharmonique d'Amiens vient de terminer la saison par une soirée musicale des plus intéressantes, sous l'habile direction de M. Deneux de Varennes. L'honorable président vient de mener ainsi à bonne fin sa dix-neuvième saison musicale, et donner son quatre-vingt-huitième concert. Ce sont des chiffres qui en disent assez! Comme attrait de cette belle solennité, nous voyons figurer sur le programme deux noms bien faits pour passionner un auditoire : Sivori, le grand maître du violon, et Fraschini, le premier ténor des Italiens, qui ont été cela va sans dire, acclamés à outrance. Mlle de Bellerive, dont la jolie voix et le talent ont commencé à être appréciés à Paris pendant cette saison, a chanté avec beaucoup de style et de méthode le grand air de *la Juive* et le duo de *la Traviata* ; elle a été rappelée avec son habile partenaire Fraschini.

L'orchestre de la Société a très bien exécuté la marche du *Tannhauser* et une très jolie fantaisie de M. Jules Deneux, sur des motifs de *la Fille du Régiment*.

∴ *L'Africaine* continue à faire *fanatisme* à Marseille. Lundi dernier, Mme Meillet a reçu un bouquet pyramidal et un bracelet de prix ; MM. Bertrand et Lédérac une couronne, et M. Momas, le chef d'orchestre, a été doté aussi d'une couronne au feuillage doré.

Au cinquième acte, le buste de Meyerbeer a été couronné en présence des artistes et des chœurs, aux acclamations de la salle entière.

∴ Nous trouvons dans le *Nain Jaune* l'amusante anecdote que voici :

Il y a trois ou quatre années, se trouvait, rue Le Pelletier, dans un local appartenant à l'ancien Divan, un brave garçon de barbier, nommé Clément, excellent homme, qui avait eu l'occasion de raser des notabilités de toute espèce.

Clément était fou de musique et de théâtre; il ne manquait pas une première, et se faufilait au besoin dans les chœurs.

Le soir du début d'Achard dans la *Dame blanche*, Clément accommodait un Anglais descendu à l'hôtel de l'Europe.

— Monsieur, lui dit-il, je chante ce soir dans le chef-d'œuvre de Boïeldieu.

— Aoh! fit l'Anglais, évidemment flatté d'être rasé par un véritable artiste, et quel rôle faites-vous?

— Je suis un de ceux qui chantent :

Les montagnards,
Les montagnards,
Les montagnards sont réunis!

— J'irai entendre vô?

Le soir, en effet, l'Anglais était au milieu de l'orchestre; il applaudit le chœur avec enthousiasme.

— Eh bien! lui dit Clément le lendemain matin, avez-vous été satisfait?

— Yes! mais, une autre fois, je préfère que ma barbe soit rasée par celui qui dit :

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends, je t'attends!

∴ VISITE DE ROSSINI AU CONSERVATOIRE. — Rossini entra l'autre jour à l'improviste dans la classe de piano que dirige, au Conservatoire impérial de musique, M. M.., l'un des admirateurs les plus sincères de l'auteur du *Barbiere*. Ravi de cette visite imprévue, M. M... fit aussitôt exécuter par les plus habiles de ses élèves une fantaisie sur des motifs de l'*Italiana in Algieri*.

« — Mauvaise musique, murmura Rossini, mauvaise musique! » Et, s'adressant à M. M... : « Vous avez tort, mon ami, de gaspiller ainsi le temps de vos élèves; cette musique est détestable! — Détestable! s'écria M. M..., la musique du plus grand homme du siècle, la... » Rossini prit le bras du professeur, et, familièrement, tirant une tabatière de sa poche, il la présenta toute grande ouverte à M. M.. Ce dernier perdit la tête, saisit quelques pincées de tabac entre le pouce et l'index et les fourra dans la poche de son gilet en s'écriant : « Je garderai ce tabac comme un éternel souvenir du plus grand homme du siècle. »

Rossini se sauva en riant. M. M... l'accompagna jusqu'à la voiture de remise qui, à la porte du Conservatoire, attendait le maëstro, et, s'adressant au cocher : « N'oubliez pas, lui dit-il, que vous avez l'honneur de conduire le plus grand homme du siècle! »

∴ Peut on monter en quinze jours un opéra en cinq actes? Rossini dit oui, M. Deffès dit non. Le tribunal de la Seine, dans l'affaire Gatti-Tarbé des Sablons, a partagé l'opinion de M. Deffès, qui, au point de vue français, a raison, puisque, à l'Opéra de Paris, six mois suffisent à peine; mais, en Italie, il en est tout autrement : les engagements des artistes portent, d'ailleurs, qu'ils devront, dans le délai de quinze jours, apprendre et jouer tel rôle qu'il plaira au directeur de leur confier, ne l'eussent ils encore chanté.

En Italie, quinze jours suffisent pour mettre en scène les *Huguenots*. M. Gatti pouvait donc dans ce délai monter l'œuvre de Mme Tarbé, *I Batavi*. M. Gatti, dit on, a l'intention de porter appel. Dans cette affaire, le gagnant est le public de Bruxelles, qui n'a pas entendu l'œuvre indigeste de la *célèbre* maëstra.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — L'Opéra Allemand de même que l'Opéra Italien font des recettes superbes; le premier avec l'*Africaine*, le second avec les opéras dans lesquels paraissent Mlle Artot et Calzolari; l'*Elisir d'Amore* a été pour ces deux artistes l'occasion d'un triomphe complet.

Mlle Artot a été inimitable dans le rôle d'*Alina ;* fine et spirituelle dans chaque mouvement, dans chaque note, la grande cantatrice a entraîné l'auditoire à des transports d'enthousiasme. Le rôle de Nemorien semble créé pour Calzolari; jamais on ne pourra mieux chanter la célèbre romance *Una furtiva lagrima*.

Everardi et Zucchini complétaient l'ensemble le plus parfait que l'on puisse souhaiter.

⁂ Une troisième Selika s'est montrée dans l'*Africaine*, sous les traits de Mme Stehle, de Munich, et a remporté un succès très brillant.

⁂ Le Carlthéatre a donné, le 24 avril, la première représentation d'un opéra parodie-romantique en trois actes, de Zaytz, intitulé *la Sorcière de Boisy*.

WEIMAR. — Le répertoire de notre opéra, très varié déjà dans le courant de cette saison, s'est augmenté encore par le nouvel opéra de Gotze : *Les Corsaires*. Le poème, de Mme Agnèse Grand, est sans poésie et sans aucune situation intéressante. La musique renferme quelques beaux détails, des airs, un duo, etc., mais rien de bien original.

DUSSELDORF. — Jamais fête musicale n'aura attiré autant de monde que celle de cette année.

Dès à présent, il a été retenu plus de 1,200 places numérotées.

Les logements se louent à des prix fabuleux.

Il est vrai que l'on entendra, sans doute pour la dernière fois, Jenny Lind-Goldschmidt.

Son mari et Fausch, de notre ville, se partagent la direction des œuvres musicales.

Jenny Lind a refusé tout honoraire et même les cadeaux que la direction du festival voulait lui offrir.

⁂ M. Joseph Krejci vient d'être nommé directeur du Conservatoire de Prague, en remplacement de M. Kittl, décédé.

⁂ La *Légende de Sainte Elisabeth*, de Liszt, vient d'être exécutée à Prague avec succès.

⁂ L'*Africaine* est annoncée pour le 10 mai au théâtre de Brunswick.

⁂ Une opérette intitulée le *Postillon d'Amour*, due à M. E. Maschek, a vu le jour à Heilbronn, sous la direction du compositeur, qui est fils du maître de chapelle de la ville.

⁂ A la suite du refus du ténor Wachtel de chanter, à Hambourg, dans le *Postillon de Lonjumeau*, avec Mlle de Ferrey, la plus aimée du théâtre, celle-ci a résilié son engagement.

⁂ Roger a quitté Vienne après avoir donné une série de représentations qui ont pleinement réussi, et donne en ce moment des représentations à Graz.

⁂ Un violoncelliste allemand, Feri Kletzer, qui avait entrepris, il y a trois ans, un voyage artistique autour du monde, avec le pianiste Wehle, est de retour de son voyage.

M. Wehle est revenu depuis deux ans.

Après un séjour forcé à Java, par suite de fièvres, il avait parcouru la Chine, le Japon, l'Indoustan; il est revenu par le Cap, où finalement il a essuyé encore un naufrage.

Il se propose de publier le récit de ses voyages et de ses impressions.

⁂ Le Conservatoire de Moscou a proposé la classe de violoncelle à M. Cassmann, du Théâtre de Weimar, l'un des meilleurs violoncellistes d'Allemagne.

M. Cossmann n'a pas accepté définitivement; il vient de prendre un congé d'une année à Weimar, pour sonder le terrain à Moscou.

HOLLANDE.

AMSTERDAM, 26 avril. — *Correspondance particulière.* L'illustre abbé Liszt a été hier l'objet d'une manifestation enthousiaste dans la salle du Parc. Tout ce qu'il y a d'intelligences musicales, non-seulement à Amsterdam, mais dans toute la Hollande, s'était réuni pour entendre le 13e Psaume de Liszt, ainsi que plusieurs autres compositions exécutées par M. de Bulow, son gendre. Disons d'abord que M. de Bulow est un des grands pianistes de l'époque, et que son succès a été immense. Le Psaume de Liszt est une œuvre capitale: grandeur, mélodie, sentiment profond et science. L'instrumentation est d'une richesse merveilleuse; tout s'y trouve réuni; les voix y sont traitées en maître, et celle du docteur Gunz, si belle, si sympathique, a pu s'y étaler dans toute sa splendeur. Pendant l'exécution de cette œuvre, un silence religieux régnait dans l'auditoire. Sur toutes ces honnêtes figures hollandaises se manifestait le calme du contentement — quelquefois un frisson électrique parcourait la salle. — Enfin, le pianiste finit, et un véritable tonnerre d'applaudissements éclate. Pendant un quart d'heure les cris de : Liszt ! Liszt ! se font entendre. — Le grand pianiste compositeur se décide enfin à remercier ce public en délire. Une couronne d'or, des fleurs lui sont offertes, et c'est avec peine que le calme se rétablit.

Ah! messieurs les Parisiens, mécontents de la Messe de ce grand maître, si vous aviez pu voir l'enthousiasme *vrai* que ce Psaume a provoqué parmi ces bons Hollandais, qui n'entendent habituellement que Hændel, Bach, Beethoven, et les grands maîtres de l'art enfin, vous auriez bien certainement regretté le jugement que vous avez porté à Saint-Eustache et chez Pasdeloup sur cette messe incomprise.

Liszt restera à Amsterdam jusqu'à dimanche, pour assister aux répétitions de cette même messe, que l'on exécute pour *la huitième fois*. L. L.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Mlle Lucca a fait sa rentrée au Théâtre Royal Italien par la Marguerite, de *Faust*, aux acclamations de la foule, qui a pris la cantatrice prussienne en grande faveur; samedi, elle a abordé, avec un égal succès, le rôle d'Eléonore, de la *Favorite*.

Mlle Orgéni a été très applaudie dans *Martha ;* à côté d'elle débutait M. Brignoli.

On parle, comme d'un grand événement, du début de Mme Maria de Wilda, dans la *Norma*. Nous verrons!

Au Théâtre de Sa Majesté, Mme Tietjens a repris le rôle de Marguerite de *Faust*, avec MM. Gassier (Mephisto), Santley (Valentin) et Gardoni (Faust).

Mlle Lichtmay a débuté samedi dans *Il Trovatore*, avec M. Morgini, le célèbre ténor robuste ! A huit jours le compte-rendu de ce début.

La rentrée de Mme Grisi est annoncée pour samedi prochain dans la *Lucrezia*.

⁂ Benedict termine en ce moment un oratorio intitulé *Saint Pierre*.

⁂ M. Carlo Patti violoniste, frère des deux célèbres cantatrices, Adelina et Carlotta, est à Londres, et s'est fait entendre, dans plusieurs concerts, avec grand succès.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Masham (Angleterre), le 14 avril, M. W. Jackson, organiste, compositeur, etc.

— A Naples, M. Sabbino, professeur de musique.

— A Paris, à l'âge de 86 ans, Mme Lecarpentier, mère du professeur A. Lecarpentier, et qui, dans le temps, avait professé elle-même. Le célèbre ténor Duprez avait appris de cette dame les premiers éléments du chant.

Dernières Nouveautés

Publiées par SCHOTT Frères,

82, MONTAGNE DE LA COUR, BRUXELLES.

Solos de Piano.

	Prix de vente.
Ascher, J. Op. 124. Repentance et Espoir. Pensée religieuse	1 50
— Op. 125. Un doux souvenir, nocturne.	1 50
— Op. 126. Marinilla, impromptu mazurka.	1 50
— Op. 127. Dans les nuages, rêverie	1 50
Baumfelder, F. Op. 63. Morceau héroïque.	1 50
— Op. 68 Un jour de Mai, morceau.	1 50
Bergson, M Op. 63. Sous les platanes, orientale.	1 50
— Op. 64. Genève, grande valse brillante.	1 50
Berleur. J. Op. 18. Mazurka humoristique.	1 50
Beyer, F. Op. 126. Le Sorelle, valse de Muzio.	1 50
Boscovitz, F. Bohemia, caprice de salon.	1 50
Bossiers, J. Op. 3. Élégie à la mémoire d'une mère.	1 20
Brassin, L. Première grande polonaise.	1 50
— Op. 22. 3e grande polonaise.	1 50
Chopin, F. Op. 18. Valse.	1 50
— Op. 34. Valse. No 1.	1 50
— Op. 34. — No 2.	1 50
— Op. 34. — No 3.	1 20
— Op. 42. Valse.	1 50
— Op. 64. Valse. No 1.	1 —
— Op. 64. — No 2.	1 20
— Op. 64. — No 3.	1 20
— Op. 57. Berceuse.	1 20
— Op. 35. Marche funèbre.	1 —
— Œuvres complètes pour piano. 1er volume contenant: Valses, Berceuse et Marche funèbre, format in 8o.	5 —
Cramer, H. Pots-pourris sur des motifs d'opéras choisis.	
Wagner, Tristan et Isolde.	1 50
Gluck, Alceste.	1 50
Meyerbeer, Africaine No 2.	1 50
De Croze, F. Op. 132. Légende maritime.	1 50
— Op. 133. Impromptu valse.	1 50
— Op. 134. Mélodie variée.	1 20
— Op. 135. Chant espagnol.	1 50
— Op. 136. Chanson populaire.	1 50
— Op. 137. Allegro de Bravoure.	1 50
— Les six morceaux réunis.	10 00
Ducel, Ch. Op. 19. A toi, romance sans paroles.	0 60
Durand, L. Marche funèbre à la mémoire de Sa Majesté Léopold Ier.	1 00
Egghard, J Op. 189. Adeline, Mazurka brillante.	1 50
Ganz, W. Qui vive! grand galop de concert.	1 80
Gerville, L. P. Op. 130. Eveille-toi, aubade.	1 50
Heller, St. Op. 113. Fantaisie caprice.	2 00
— Op. 114, No 1. Préludes et scènes d'enfants.	1 80
— Op. 114, No 2. Presto scherzo.	1 50
— Op. 115. 3 Ballades.	2 70
Hemelsoet, L. Sur une tombe, souvenir et regrets.	1 20
Henselt, A. Rondoletto.	1 80
Hiller, F. Le déserteur, ouverture.	1 50
Kremer, Jos. Op. 45. Caprice pour piano.	1 50
Krug, D Op. 188. Un soir au bord de la mer; tableau romantique.	1 00
— Ronde des Elfes, morceau romantique.	1 50
Kuhe, W. Les gardes de la reine, valse, transcription brillante.	1 50
— Mabel, valse, transcription brillante	1 80
Lamothe, G. Dormez ma belle, berceuse.	1 20
Leybach, J. Op. 87. Sérénade, caprice.	1 50
— Op. 88. Première élégie, caprice.	1 20
Mozart, W. L. Cosi fan tutte, partition arrangée pour Piano.	7 50
— Titus. Idem.	5 —
Richards, B. Op. 26. Victoria, nocturne.	1 20
— Op. 28. Ethel, nocturne.	1 20
— Op. 47. no 2. Un Songe.	1 —
Satter, G. Op. 69. Marche du printemps.	1 50
— Op. 70. La Voix du cœur, nocturne.	1 50
— Op. 71. 4e Impromptu.	1 50
— Op. 72. 2e Scherzo.	1 80
— Op. 73. L'Union, morceau de salon.	3 60
Smith, S Op. 22. La Cascade de rubis, marche élégante.	1 50
— Op. 31. Chanson russe, romance	1 20
— Op. 32. La Muette de Portici, fantaisie.	1 80
— Op. 44. Les Huguenots, grande fantaisie.	2 —
Spindler, F. Le Trot du Cavalier, morceau caractéristique.	1 50
Thalberg, S. Home! Sweet, home! simplifié.	1 50
Valentin, P. Op. 86. Le Rêve d'une Andalouse, caprice espagnol.	1 20
— Op. 87. Une Perle de Venise, barcarolle.	1 20
Valentin P. Op. 88 Les Roses de la Vie, caprice galop.	1 50
Wolff, E. Op. 278. Grande marche militaire.	1 20
Zedtler, A. Op. 12. 2 Esquisses musicales.	
No 1. Encouragement.	1 20
No 2. Bonne humeur.	1 50
— Op. 20. 2 Morceaux de salon.	
No 1. Polka Mazurka.	1 —
No 2. Valse brillante.	1 20

Danses pour Piano.

	Prix de vente.
D'Archembeau, J. N. L'Amazone, polka.	0 50
— L'Enchanteresse, Mazurka.	1 —
— La première Rose, valse.	1 —
De Lisle, S. Edeghem, polka.	0 60
Frambach, J. B. Le Triomphe, polka brillante.	1 —
Godfrey, D. Hilda, valse.	1 50
— Mabel, valse.	1 50
Jurdant, D. Emma, polka Mazurka	0 50
Keler Bela, Op. 69. Gneisenau Marsch.	0 50
Labitzky, J. Op. 265. Marie, quadrille.	1 —
— Op. 266. Les Champs et la ville, suite de valses.	1 50
— Op. 266. Les Etudiants, galop.	0 60
Lorenz, F. Le Jeune Irlandais, schottisch élégante.	0 60
Schubert. C. Op. 321. Le Lion du désert, quadrille caratérist.	1 50
— Op. 322. La Joie de la maison, quadrille élégant.	1 50
— Op. 323. L'Etoile filante, polka Mazurka.	1 20
— Télégramme, polka.	1 80
— Op. 324 Les Chants du Cœur, suite de valses.	1 20
— Op. 326. Le Délire, valse sentimentale.	1 80
Wallerstein, A. Album 1866, contenant 6 danses élégantes.	2 70
— Op. 184 La Passionnée, galop.	0 60
— Op. 185. La belle de Bruges, mazurka.	0 60
— Op. 195. Un doux regard, varsoviana.	0 60

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 10 Mai 1866. N° 19.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

L'AIGUILLE CASSÉE,

Paroles de M. E. Richebourg, musique de M. Luigi Bordèse.

COMPOSITEURS BELGES.

JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH JANSSENS.

(Suite voir n° 18 du 3 mai.)

Le *Laudate pueri* renferme un délicieux solo de soprano, suivi d'un trio dont les parties vocales sont ingénieusement combinées. Son caractère est celui du trio du *Dixit* d'Asioli. Le *Lauda Sion* est un solo de basse-taille conçu dans un style très large. Les traits pour flûte et clarinette qui le parsèment font un excellent effet.

Le *Lauda Jerusalem* offre un des plus mélodieux duos pour baryton et ténor qui se puissent entendre. On applaudit au théâtre de nombreux morceaux qui n'approchent point de celui-ci. Le chœur d'introduction est calme et recueilli; les traits de violon sont presque identiques à ceux du commencement de l'ouverture de la *Dame Blanche*; d'autres traits sont purement rossiniens; enfin, le crescendo diatonique pour voix et orchestre reproduit note par note la phrase du duo du *Barbier de Séville* : « Le régiment royal vient d'arriver ici.. » L'allégro est un véritable finale d'opéra.

L'*In convertendo* en *fa* constitue un des meilleurs motets de Janssens. Le chœur introductif a un cachet réellement religieux, comme le chœur soupiré derrière les coulisses dans *Guillaume Tell*. Le duo pour soprano et ténor est tout bonnement sublime. Nous ne pouvons mieux comparer l'entrée de ce morceau qu'au duetto : *La ci darem la mano* de *Don Giovanni*. La jonction des voix en sixte est de la plus enivrante volupté. Voilà bien une preuve que Janssens regardait les paroles comme un prétexte à musique. La poésie expressive de ce duo ne diffère guère de celle du duo entre Arnold et Mathilde. L'allégro en canon est adorable et impressionne toujours par la grâce et l'élégance des mélodies. Le solo pour voix de basse que commente la clarinette, en style concertant, a une allure grandiose. Une grande parenté existe entre ce solo et celui de la *Gazza Ladra*, y comprise la transition en *mi* bémol. A part cette similitude, ce morceau est un des meilleurs de Janssens. Le chœur final forme une valse en *crescendo*. Vers le milieu s'opère une suspension de phrase sur l'accord de septième diminuée, absolument comme dans les finales de Rossini, alors que les personnages changent de place. Ce morceau fait moins tache dans le motet que le chœur : *Tunc repletum*, qui est d'une vulgarité regrettable. Janssens, d'ordinaire si peu soucieux des paroles, a voulu les traduire ici d'une manière absolue. Qu'a-t-il fait? Une véritable musique de bastringue. Une main habile, peut-être celle de l'auteur, a corrigé le motif de l'accompagnement en y adaptant une variante moins commune. Mais le chant garde son dessin primitif, emprunté à l'entrée des campagnards dans la *Dame Blanche*, entrée qui est une beauté à la place où Boïeldieu l'a mise. Les quelques mesures qui relient ce malencontreux motif sont un trait de génie.

L'*In convertendo* en *ré* n'a pas le mérite du précédent. A l'appui de ce que nous avancions, en disant que la musique théâtrale de Janssens a servi à la composition de ses motets d'église, nous citerons le chœur d'introduction de ce motet-ci, qui est une véritable ouverture d'opéra du genre de celle des anciens opéras italiens. On peut détacher les voix des accompagnements qui l'encadrent, et faire jouer les parties d'orchestre comme un morceau symphonique. Les parties de chant, en accords plaqués, suivent les évolutions harmoniques de l'orchestre. Rien de plus facile que de composer un chœur à l'aide de ce système. Le premier chœur du *Dixit* d'Asioli n'est qu'une ouverture ainsi transformée, dont le modèle est la préface de *Tancrède*. Le solo pour basse peut être envisagé comme une charmante cavatine d'opéra. Au trio qui suit, surgit une phrase empruntée aux couplets de *Masaniello*.

Le *Tantum ergo* en *ut* forme une marche où apparaît une réminiscence de la valse de *Freyschütz*. Le *Tantum ergo* en *sol* n'est autre qu'une introduction d'opéra dans le genre de celle du *Barbier*. Nous en dirons autant de celui en *la*, qui rappelle l'entrée de l'*Italiana in Algieri*. N'oublions pas le *Lætatus sum*, un des meilleurs motets de Janssens. Le premier chœur est une marche triomphale d'une fière allure, d'un chant agréable et d'une orchestration pittoresque et brillante. L'ordonnance révèle une main de maître. Le solo pour basse est plein de mouvement et de caractère, et le duo pour ténor et soprano est, comme celui de l'*In convertendo* une des plus délicieuses choses que Janssens ait écrites. Il s'en dégage une suavité pénétrante, une onction exquise. L'entrée des voix, en forme de récit, rappelle le duo entre Jago et Rodrigo d'*Otello*, qui lui même procède du quintette de *Don Giovanni*.

L'*Ave Maria* est de toute beauté. Aux réminiscences citées, on pourrait joindre encore une phrase de l'*In exitu Israël*, que l'on retrouve dans l'ouverture de *Françoise de Foix*, de Berton, et dans la *Judith*, de Simons, ainsi qu'un morceau du *Laudate pueri*, qui a beaucoup de ressemblance avec le grand sextuor du *Barbier*, et où les *aparte* de Figaro sont presque identiquement reproduits par la basse-taille.

Ne blâmons pas Janssens avec trop de sévérité : « La seule

inquiétude qui reste lorsqu'on a beaucoup travaillé, dit Grétry dans son *Essai sur la musique*, est de se rappeler si les traits qui s'offrent à l'esprit ont déjà été employés dans quelques ouvrages; une personne tierce le sait souvent mieux que nous et peut être d'un grand secours. » Et Grétry disait vrai. Combien de coups de chapeau ne faudrait-il pas adresser aux vieilles connaissances, si on entamait un peu sérieusement la matière? Evidemment, Janssens était assez riche de son propre fonds pour n'avoir pas besoin de recourir au plagiat. Nous l'avons dit plus haut: il s'agit ici de simples réminiscences.

L'imputation de s'être répété souvent est plus fondée. Nous pourrions donner une longue nomenclature de motifs qui ont été repris plusieurs fois dans des morceaux différents. Mais à quoi bon? Ces répétitions ôtent-elles rien du mérite du maëstro? Rossini, Donizetti, et Meyerbeer lui-même n'ont-ils pas reproduit à satiété leurs mélodies? Depuis les *Huguenots* jusqu'au *Pardon de Ploërmel*, ce dernier a, dans certains morceaux, pivoté invariablement sur le même filet mélodique.

Nous ne connaissons pas l'opéra, dont la partition a été intégralement conservée. Mais, à en juger par le chœur : *de Winterarmoede* et les deux valses publiées par B. Schott, la différence qui existe entre les compositions religieuses et les compositions profanes de Janssens se réduit à peu de chose. Même facture, même franchise mélodique, mêmes tendances au brillant, au gracieux. Les deux valses, œuvres de l'extrême jeunesse de l'auteur, ont ce cachet sentimental que portent plusieurs valses allemandes très populaires. Le chœur est d'un style coloré, expressif, et met une fois de plus en relief la sonorité harmonieuse de notre belle langue.

Dans son livre : *De la musique religieuse*, publié à Namur en 1855, M. Girod consacre quelques lignes aux partitions de Janssens :

« Un auteur belge dont les compositions ont un grand attrait pour le public, dit-il, est Janssens. Il a surtout écrit pour orchestre. On a de lui des messes, *Te Deum*, psaumes et motets divers. Ces productions sont remarquables par un sentiment mélodique large, bien prononcé, et relevé par une harmonie simple mais variée. L'accompagnement est à effet, souvent la mélodie parcourt successivement avec bonheur l'échelle des cordes, depuis le premier violon jusqu'aux basses, sans qu'il y ait jamais confusion ni obscurité dans le style. Une diction aisée ; une correspondance parfaite des parties avec le chant; parfois de la distinction dans les idées et une couleur dramatique; mais quelquefois aussi des longueurs et des motifs surannés: tels sont les caractères de ce compositeur. »

C'est la seule appréciation de Janssens dont il faille tenir compte ici. Elle est, au fond, la nôtre, bien que M. Girod envisage comme une exception ce que nous avons posé comme règle générale: la nuance théâtrale des compositions religieuses de Janssens.

Résumons-nous.

Janssens peut être considéré comme le trait d'union entre Grétry et la pléiade de compositeurs actuels. Il est, selon nous, une des personnalités les plus marquantes qui aient surgi depuis la mort du chantre liégeois jusqu'en 1830. On a été bien inspiré à Louvain en inscrivant le nom de Janssens sur une des arcades de la belle salle de la Rotonde, à côté d'autres noms appartenant aux plus brillantes illustrations de l'art musical belge. Il est des artistes qui ont eu plus de renom et surtout plus de chance. Il n'en est pas qui aient produit des œuvres plus agréables.

On pourrait en citer qui le surpassent au point de vue de la science. Mais qu'est-ce que la science, sinon un moyen? Le but du plus beau des arts est d'impressionner, de toucher, de causer de ces jouissances enivrantes que nul autre art n'est capable d'éveiller et sans lesquelles toute musique n'est qu'un fatras inutile de sons. Or, Janssens impressionne et charme toujours. Nous gageons que, si les circonstances avaient aidé l'artiste, notre pays compterait un Grétry de plus. Par une déplorable fatalité, il a dû suspendre sa strophe au moment où elle atteignait à l'apogée de l'expression mélodique.

Janssens, dit fort bien M. Piot, ne s'est pas frayé une route nouvelle dans la musique; il n'a pas tenté de changer les formes de l'art, encore moins de les transformer.

Et quand même il l'aurait voulu, n'avait-il pas trop à lutter contre des ennemis sans cesse hostiles à ses productions? D'ailleurs, les innovations en toutes choses ne se font qu'insensiblement, et il leur faut des conditions favorables pour se produire. Etait-ce là le cas pour le compositeur anversois?

Quoi qu'il en soit, on a tort, croyons-nous, de trop restreindre le sens du mot génie. Pour nous, toute production de l'intelligence qui porte, sous une forme intéressante, dans la pensée comme dans l'expression, un caractère de force et de vitalité, est l'œuvre du génie. Sous ce rapport, nous ne craignons pas d'envisager Janssens comme un homme de génie, quoiqu'il ne puisse pas être mis au rang des génies créateurs et des talents originaux. Le caractère radieux qui distingue ses œuvres ne peut appartenir qu'à une âme d'un ordre supérieur, et la douceur onctueuse qui s'y mêle aux plus brillants mouvements ne saurait être le produit de la réflexion ni le résultat des combinaisons de l'esprit. Ce doit être l'épanchement d'une belle nature d'artiste, que la raison a pu perfectionner, mais qu'elle n'aurait pu suppléer.

La mémoire de Janssens est donc impérissable, et on dirait que c'est pour lui que Mme Necker a tracé ces belles paroles : « Il y a des célébrités factices auxquelles on travaille toute sa vie et qui finissent à la mort. Il y a des célébrités réelles qui commencent à la tombe et ne finissent plus.

Nukerke lez-Audenarde, le 30 août 1861.

EDMOND VANDER STRAETEN.

UN MALENTENDU.

Si, comme on l'a dit, l'erreur est fille de l'ignorance, on pourrait ajouter que l'habitude en est la nourrice; de là les opinions vraies ou fausses adoptées par une foule de personnes,—non que ces opinions soient conformes aux leurs (elles ne prennent même pas la peine d'examiner cette question), mais uniquement par l'habitude où elles sont de les entendre professer dans les centres où elles vivent, et parce qu'il est bien plus commode de ramasser une opinion toute faite que de prendre la peine de s'en former une;—sans compter qu'avec cette opinion on ramasse accessoirement une phraséologie également toute faite pour la mettre en avant.

Voyons, en ce qui touche l'art musical seulement, voyons l'erreur à laquelle donne trop souvent lieu ces deux mots : *harmonie*, *mélodie*, mots sur lesquels il serait peut-être cependant bon de s'entendre avant de parler musique, car la mélodie sans l'harmonie, c'est l'oiseau sans ses ailes, c'est la belle statue de Pygmalion avant d'avoir reçu tout le souffle de la vie, et alors que la tête seulement commençait à s'animer.

En effet, qu'est-ce que la musique? La doctrine de Platon l'a proclamée il y a plus de deux mille ans, ainsi que l'avait déjà fait Pythagore un siècle plus tôt; l'un a enseigné comme l'autre que *tout était musique dans l'univers*, d'où l'on doit nécessairement conclure que par

musique, ils entendaient *harmonie*... Comment donc se fait-il que ce soit précisément en musique que l'on veuille méconnaître la puissance féconde de cette harmonie, condition première de toute perfection!

D'abord, et abstraction faite de la musique, qu'est-ce que l'harmonie? L'harmonie, c'est l'ordre général qui règne entre les diverses parties d'un tout. Détruisez l'harmonie générale du monde, vous aurez le chaos; intervertissez-la seulement, vous aurez les grands cataclysmes, comme en l'intervertissant ou la détruisant chez l'homme vous aurez les maladies et la mort.

Tout est harmonie dans la nature; un bouquet de fleurs est incomplet s'il lui manque l'harmonie de quelques feuilles de verdure; le coquelicot, ce petit pavot sauvage si brillant, si gai, si coquet dans les blés; n'est plus qu'une assez piteuse loque rouge lorsque, sur sa longue tige nue, il n'a plus pour harmonie les blonds épis des champs.

Bien qu'il soit le même, le radieux gazouillement de l'alouette matinale qui, joyeuse, monte en chantant vers les cieux, n'a plus rien de commun avec celui de la même alouette tristement prisonnière, et prisonnière dans la sordide cage de bois suspendue au fond de quelque bouge mal famé d'une ruelle étroite et sombre; c'est qu'à la dernière mélodie il manque son harmonie, cette harmonie sublime qui se compose de l'air, du soleil, des fleurs et des cieux.

Penché sur la vieille pierre des tombes solitaires, le saule pleureur chante les pieux et mélancoliques souvenirs; mettez ce même saule sur le bord du lac limpide, où vous voguez le cœur joyeux et plein d'amour, il chantera le bonheur quand l'esquif glissera sous ses guirlandes pendantes. Mais arrachez-le pour le planter dans une affreuse petite cour de la rue Saint-Denis, par exemple, adieu tendres souvenirs, adieu bonheur, adieu douces rêveries, car avec ses harmonies la mélodie même du saule a tellement changé qu'il ne vous chante plus guère d'autre romance que le violent désir d'en faire des bûches.

Quand on oppose systématiquement la mélodie à l'harmonie, il y a donc souvent erreur, car la seule science des accords dans ses froids calculs mathématiques, est aux sublimes harmonies des grands maîtres, ce qu'une sèche versification est à la poésie. En musique, en vraie musique, la mélodie c'est seulement la principale entre les *mélodies simultanées* dont se compose l'harmonie; alors l'harmonie serait la forme la plus complète de l'art, puisqu'elle comporte aussi la mélodie, mais entre ces mélodies, si le compositeur ne s'est pas spécialement attaché à l'une pour la détacher des autres et la placer en relief, toutes se croisent, se transforment, se mêlent et se confondent, pour former des chants mystérieux qui, ne pouvant parvenir séparément et matériellement à l'oreille, murmure vaguement dans le cœur. Ils s'y manifestent tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, mais toujours idéales selon la disposition de l'âme, et c'est précisément là le côté poétique de l'harmonie.

De tout ceci ne ressort-il pas qu'il y a une grande différence entre l'harmonie, fille du génie, et l'ordre mathématique, la marche régulière des accords, qu'enseigne le professeur une férule à la main? Aussi Gluck avait-il coutume de dire qu'avant de composer il s'efforçait d'abord d'oublier qu'il était musicien, c'est-à-dire *savant*.

Il ne s'agit donc que de s'entendre sur la valeur des mots, et ne pas confondre *combinaison* avec *inspiration;* l'une s'adresse seulement à l'intelligence, à l'aptitude pour les mathématiques, à l'esprit d'analyse; l'autre parle mystérieusement au cœur. Il faut être harmoniste, c'est-à-dire connaître la science des accords pour apprécier la première, car si ces beautés ne touchent pas, elles peuvent du moins se prouver; pour comprendre la seconde, il suffit de sentir. LÉON GATAYES.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Encore une déception! Le *Pardon de Ploërmel*, tel qu'il vient d'être donné sur notre première scène, ne pourra se soutenir longtemps. Mlle Marimon n'accentue pas assez son rôle de Dinorah, et sa voix est trop faible pour se faire jour à travers les combinaisons harmoniques de Meyerbeer. On ira entendre la valse de l'Ombre, et ce sera tout. L'entourage de la cantatrice laisse d'ailleurs infiniment à désirer, et l'orchestre même n'a plus les soins d'autrefois pour les ciselures instrumentales qui foisonnent dans la partition. Le trio final du premier acte est trop cavalièrement traité. Encore une reprise, et voilà la saison théâtrale terminée. Cette reprise ressemblera-t-elle à ses aînées? Espérons que non.

.·. Les concerts de M. Fischer se distinguent toujours par des programmes choisis; ils attestent les tendances de l'éminent maître de chapelle vers les régions élevées et sérieuses de l'art. Celui de vendredi 4 mai nous en fournit une nouvelle preuve.

On y a entendu, en fait de chœurs: un Psaume à 8 voix, de Mendelssohn; le *Matin du dimanche des Rameaux*, chœur pour voix de femme, par Hiller; les *Adieux aux mariés*, sérénade à 8 voix, sans accompagnement, de Meyerbeer; des fragments de *Paulus*, de Mendelssohn, et la cantate *Van Artevelde*, de Gevaert.

L'interprétation de ces différents morceaux a prouvé combien M. Fischer apporte de soins à l'étude des œuvres qu'il fait entendre en public; aucune incertitude, aucune hésitation ne se fait sentir; les intentions des auteurs sont scrupuleusement observées et rendues; c'est en un mot une exécution parfaite.

Nos meilleurs éloges aux dames du Cercle musical; elles ont vraiment chanté en artistes.

Dans les intervalles des chœurs, se sont fait entendre: le fils de M. Fischer, violoncelliste du plus bel avenir, et qui possède dès à présent un beau son, de la justesse et une grande correction; Mlle Desmet, dont nous avons eu tout récemment occasion de faire remarquer les qualités sérieuses; M. Jokisch, qui ne nous semble pas faire de grands progrès de violoniste, et Mlle Hasselmans, cantatrice très agréable, à la voix pure et sympathique.

.·. M. Dawson (de la Louisiane), l'un des meilleurs élèves de M. Dupont, a donné, samedi 5 mai, un concert à la Société royale de la Philharmonie.

M. Dawson excelle, comme tous les élèves du maître, par une flexibilité de poignets et une dextérité de doigts remarquables; à ces avantages, il joint un très bon sentiment musical; il l'a prouvé surtout dans le quatuor de Schumann, qui, soit dit en passant, a été quelque peu massacré par les artistes qui le secondaient, et qui, sans doute, étaient encore émus de l'enthousiasme qui a régné au banquet offert, quelques heures auparavant, à M. Samuel, par son orchestre.

M. Kefer a néanmoins très bien joué le célèbre *Souvenir*

de Donizetti, de Léonard. M. Haupt (1er piston solo de la musique particulière du Roi) joue du piston en artiste; nous avons rarement entendu une embouchure aussi parfaite.

Mlle Bacot, jeune cantatrice, qui avait promis son concours à M. Dawson, a trouvé bon de se faire excuser quelques instants avant le concert; le programme a donc été allégé de deux morceaux de chant.

SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE. — Lundi dernier, l'Académie célébrait, au Palais Ducal, le cinquantième anniversaire de sa réorganisation. Il y avait foule. La présence du Roi et de la Reine rehaussait encore l'éclat de la solennité. L'Académie siégeait au bureau, au grand complet.

Nous n'avons pas à nous occuper ici du discours prononcé, des rapports et des vers lus; nous nous renfermons dans le cadre spécial de ce journal, d'autant plus que l'intérêt se concentre toujours sur la partie musicale de ces séances.

Cette fois, l'intérêt était encore éveillé par la première audition d'une *fantaisie symphonique* pour orgue et orchestre, composée tout exprès pour la circonstance par M. Fétis. Chacun reconnaît, dans les compositions du vénérable chef de l'école belge, de véritables modèles de l'art d'écrire. Ses dernières œuvres symphoniques ont montré la grâce unie à la profondeur du sentiment et au charme de l'expression. La *Fantaisie symphonique* a été, pour le public de lundi dernier, une nouvelle surprise. Il semble que la pensée de l'illustre maître belge ne s'était pas encore produite avec une aussi séduisante fraîcheur, avec une verve à ce point juvénile.

L'ouvrage est formé de quatre parties, qui s'enchaînent : une introduction, un *andante varié*, un intermède pour l'orgue, et un finale en forme de chasse.

L'introduction, d'un style large et sévère, offre d'énergiques oppositions du grand orgue et de l'orchestre; elle amène, par de piquantes transitions, le thème de l'*Andante*, un thème ravissant qui ne serait point déplacé à côté des plus suaves mélodies de Haydn. Les variations sont conçues et écrites avec un art incroyable; les sonorités douces ou puissantes de l'orgue y sont savamment mélangées à celles de l'orchestre, et leurs contrastes produisent des effets aussi variés que nouveaux. Une variation, exécutée par les jeux de *gambe*, auxquels se mêlent quelques tenues chantantes des violoncelles, et que soutiennent les contrebasses, produit le plus délicieux effet. L'intermède est une mélodie plaintive, confiée à la *voix humaine*, qu'interrompent, sur les repos de la phrase, les rudes accents des archets à l'unisson. La chasse, qui sert de finale, est vive, animée, et cependant d'une rare distinction de style. La péroraison en est d'un entrain irrésistible. Aussi, avant même qu'eussent retenti les derniers accords, d'unanimes acclamations éclatèrent de toutes parts, et se prolongèrent longtemps encore avec un sincère enthousiasme.

Il convient d'ajouter que l'œuvre nouvelle de M. Fétis a été interprétée par l'orchestre du Conservatoire avec cette ampleur, cette puissance et cette délicatesse d'exécution que le maître belge sait communiquer à la valeureuse phalange instrumentale qu'il a fondée et dont il conserve encore le secret.

AD. S.

⁂ Un journal de musique allemand, dans son numéro du 23 avril, consacre un article à l'ouvrage de M. Ed. Grégoir : *Essai sur la musique dans les Pays Pays*, qui vit le jour en 1861. Mieux vaut tard que jamais.

ANVERS. — Nous avons eu, il y a quelques jours, la bonne fortune d'entendre la partition d'une opérette, représentée au Théâtre National d'Anvers, due à un compositeur de cette ville, M. Josse Mertens, favorablement connu, du reste, par de nombreuses compositions de mérite. L'orchestration est travaillée avec soin, sans être pour cela fort difficile; l'introduction, notamment, est très heureuse et se caractérise par une certaine originalité de forme qui plaît beaucoup. Nous avons remarqué un effet d'orage d'une grande vérité. Ce qui distingue surtout les romances, duos, trios qui émaillent la pièce, c'est beaucoup de fraîcheur unie à une finesse simple et sans apprêt. La musique de M. Mertens est naïve et mélodieuse, et semble avoir été composée d'un seul jet.

L'auteur s'est surtout attaché à reproduire le caractère des personnages et l'esprit du sujet; il a su donner à sa musique une teinte locale qui s'harmonise parfaitement avec le libretto. En un mot, M. Mertens a fait preuve, en cette circonstance, qu'il possède toutes les qualités nécessaires au compositeur scénique.

M. Mertens n'est pas seulement un très bon compositeur, il est, en outre, excellent violoniste; samedi dernier (28 avril) au concert donné par la *Liedertafel*, il a exécuté le Concerto en *mi* bémol, de Mozart, dans la perfection. Ce concerto est d'une grande difficulté; d'abord il est écrit dans une tonalité défavorable au violon, ensuite les mille détails qu'on y rencontre le rendent inabordable aux artistes ordinaires. M. Mertens a joué avec une grande justesse et beaucoup d'ampleur. L'artiste s'est particulièrement signalé dans l'andante, qui a provoqué un tonnerre d'applaudissements.

⁂ Sous le titre d'*Annales du Théâtre d'Anvers*, on vient de publier une petite brochure anonyme qui n'est pas appelée, pensons-nous, à se vendre à cent mille exemplaires et à faire la fortune de son éditeur, mais que liront avec intérêt les amateurs de curiosités théâtrales et les collectionneurs de programmes. Cette publication indique d'ailleurs, chez son auteur, un goût prononcé pour les recherches historiques, et des habitudes d'exactitude dont nous devons le féliciter.

LOUVAIN. — Représentation de *la Traviata*. Il y avait foule, dimanche, au Théâtre *Frascati*. M. Jourdan était de la partie; jugez de l'empressement! La soirée était organisée par l'Association des Artistes musiciens, avec le concours de la Société dramatique de la ville de l'*Alma Mater*. L'entreprise n'était pas sans périls, et réclamait, pour la conduire à bon port, la présence d'un maëstro habile. L'administration des Artistes musiciens a fait un appel au talent de M. Jorez, l'un de nos meilleurs professeurs de chant et de déclamation lyrique. C'est sous sa direction que tous les rôles ont été étudiés, et que la mise en scène a été réglée. C'est à M. Jorez que revient une bonne part du succès de la soirée, la plus remarquable, sans contredit, depuis le *Carillonneur de Bruges*, monté par MM. Grisar et Saint Georges, il y a quelques années, et à laquelle assistait le Roi.

M. Jourdan a été acclamé avec frénésie. Mlle De Aynssa, interprète du rôle de Violetta, a fort bien dit les passages qui demandent de la douceur et de la grâce. L'amateur chargé du rôle de Georges d'Orbel mérite une mention spéciale. Mlle Beckers, qui remplissait le rôle de Clara, possède une jolie voix et a fait preuve d'intelligence. Enfin, les choristes-amateurs et l'orchestre, sous la vaillante direction de M. Warnots, ont fait merveille. Après le spectacle, une sérénade a été donnée à MM. Jourdan et Jorez, descendus chez M. Staes Libot, membre de la commission administrative.

⁂ Nous extrayons les lignes suivantes du courrier théâtral de la *Gaceta musical*, de Madrid :

« *L'Africaine* s'est soutenu dans la faveur du public, jusqu'au dernier moment. Les représentations de l'opéra de Meyerbeer sont suspendues par le déaprt de Mme Rey Balla, chargée du rôle de Sélika.

« Il faut convenir que cette excellente cantatrice a été la planche de salut de la direction de notre Opéra.

« Elle a fait ses adieux au public de Madrid, lundi 23 avril, dans une représentation composée du second acte de *Macbeth*, de la scène des bijoux de *Faust*, du duo du 4e acte et de la scène finale de l'*Africaine*.

« Une pluie de bouquets, des poésies, des présents en masse ont été offerts à la célèbre chanteuse, qui a dû promettre, séance tenante, de revenir bientôt.

« Tamberlik a partagé, pendant tout le cours des représentations de l'*Africaine*, le succès de Mme Rey-Balla.

« *Il Ballo in Maschera* a été repris d'une manière pitoyable. Mme Shillag (Amelia), le ténor Azula (Ricardo) ont littéralement massacré la pièce, digne d'un meilleur sort. »

« On parle de la prochaine reprise de *Faust*, avec Mlle Harris et le même Azula; de *Guillaume Tell* avec Mme Nantier et Tamberlick, et de *Sapho* avec Mme Galletti et Nantier. »

« On assure que l'entreprise de M. Saz Caballero donnera ses dernières représentations du 15 au 20 mai, et que la direction du Théâtre Royal passera dans d'autres mains, ce qui serait vivement à désirer. »

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière*).— Le Théâtre Italien, qui avait annoncé sa clôture pour le 5 mai, s'est ravisé : le 5, il a donné une première représentation, et je ne pense pas que cela fût dans l'intention de clôturer le soir même. L'ouvrage joué était le *Casino di Campagna*, opéra-bouffe de M. Mela, père de l'artiste improprement nommé la « femme ténor ». La représentation n'a été désavantageuse ni pour l'auteur ni pour le théâtre. Le *Casino di Campagna* est une œuvre assez difficile à classer. Comme pièce, c'est presque du bouffe, en effet, mais cependant du bouffe fort tempéré : le fond de l'idée est plus bouffon que l'ensemble de la pièce, qui n'est pas de nature à amuser prodigieusement. Quant à la musique, c'est un mélange assez peu caractérisé de musique bouffe, sérieuse et semi-sérieuse. L'élément comique n'y domine pas, la couleur y est assez terne. On y entend de jolis morceaux, quelques mélodies assez bien trouvées; il y a de la verve, mais toutefois ce n'est pas cette verve puissante, irrésistible du genre bouffe franchement italien; cela ne frappe pas fort, et je doute que le public de Ventadour s'enthousiasme de cette musique. L'orchestration est passablement lourde et fatigante, il faut le dire. J'ai pourtant remarqué, dans quelques passages, un désir d'imiter le bon opéra-comique français, mais j'aurais voulu que l'auteur recherchât plus la finesse du détail et soignât davantage son orchestre. L'interprétation du *Casino* était confiée à Mlles Mela, Sorandi et à Merenriali. Mlle Mela a chanté le rôle de ténor, créé par elle en Italie. Elle avait supprimé cette fois les terribles moustaches : c'est tout simplement sa sympathique physionomie que l'on a vue, et nul n'y a perdu. On l'a jugée plus favorablement dans ce rôle, écrit pour elle. Décidément, au théâtre, sa voix est un peu sourde, elle manque de timbre, mais elle est dirigée avec talent. Dans ses vêtements masculins, la jeune fille n'a pas une grande aisance : on a eu beau dire, nul ne pourrait s'y tromper, la femme se décèle à première vue par ses mouvements gracieux et la souplesse, le fini des contours. Laissons donc le ténor, et disons qu'en somme Mlle Mela, avec ses qualités naturelles et le talent acquis, pourra, par le travail, devenir un remarquable contralto. Si j'étais parent de cette artiste, je lui conseillerais de bien vite renoncer à l'excentrique, pour se vouer entièrement à un genre où elle doit réussir avec quelques sérieuses études. — Mlle Sorandi, qui samedi débutait, est une mignonne et gentille Française, mais Française à n'en pas douter par la grâce, la coquetterie et la finesse du sourire. C'est une charmante jeune fille, dont la petite voix est très agréable, et qui vocalise avec facilité ; de plus, elle joue spirituellement un rôle. Merenriali s'est trouvé en possession d'un rôle de *primo buffo*; c'était trop pour cet intelligent et précieux artiste, habitué au second rang, où il rend de grands services. Merenriali a laissé à désirer comme voix, et il n'a pas été suffisamment bouffon. Cela ne peut lui faire de tort dans son emploi secondaire, mais on pensera que M. Bagier aurait dû donner le rôle à un chef d'emploi. Du reste, la fin de cette saison aura eu ses étrangetés. Passons sous silence deux ou trois représentations très peu satisfaisantes, et espérons mieux pour l'année prochaine.

La reprise des *Bavards* a eu un très grand succès aux Bouffes-Parisiens. L'œuvre de M. Offenbach avait réussi dans sa nouveauté; peut-être a-t-elle été encore mieux appréciée cette fois. Je crois que c'est un succès qui terminera brillamment la saison. Mme Ugalde, qui reprenait le rôle de Roland, créé par elle, a été applaudie à outrance. Elle est charmante d'esprit, de verve et de talent dans ce travesti. Désiré et Mlle Tostée ont conservé leurs créations; il ne manquait guère que Pradeau à la fête; mais, comme tout le monde a vaillamment fait son devoir, le public a applaudi tous les morceaux, et s'est fort diverti. Excellente reprise. Pour la prochaine réouverture, on parle d'une grande pièce dont Hervé ferait la musique. Le seul nom d'Hervé prouve une spirituelle bouffonnerie.

Aux Fantaisies-Parisiennes, dimanche, première représentation d'une agréable paysannerie, musique de M. Eugène Anthiome, le fils du renommé ténor léger dont vous devez vous souvenir. Eugène Anthiome est un élève de Carafa; son esprit est purement français, sa musique rappelle la pureté mélodique et la recherche discrète d'Auber et d'Adam. *Semer pour récolter*, tel est le titre de ce petit ouvrage, où abonde la mélodie et qui a obtenu un grand succès, chanté par Sujol, Mlles Costa et France. Le même théâtre donnera bientôt l'ouvrage de M. Boïeldieu. Le charmant opéra bouffe de Frédéric Barbier, les *Oreilles de Midas*, est décidément un des grands succès de la saison : tout est ravissant dans cette partition, et je lui prédis une complète réussite partout. Les Fantaisies-Parisiennes sont dans une bonne voie; ce théâtre a eu de la peine à prendre, mais je crois qu'aujourd'hui il s'est fait une place dans Paris.

Ah ! si la direction pouvait obtenir l'autorisation de construire seulement un étage de galeries et de loges, ce qui lui donnerait tout à fait l'aspect d'un théâtre, puis si, en conséquence, elle établissait des places à meilleur marché, comme alors la vogue s'attacherait à cette jeune et artistique scène.

Faure ayant pu différer de quelques jours son départ pour Londres, l'Opéra donnera encore *Don Juan* toute la semaine. Villaret a repris le rôle d'Ottavio depuis le départ de Naudin, et je ne crois pas que le public s'en plaigne, car la voix de Villaret fait vaillamment sa partie dans l'ensemble. Par indisposition de Mme Gueymard, Mlle Mauduit chante Elvire, cela d'une façon très satisfaisante. Après le départ de Faure, l'*Africaine* sera donnée avec Dumestre dans le rôle de Nélusko. La reprise de *Giselle* et le début de Mlle Granzow se trouvent retardés.—A l'Opéra-Comique, Capoul rentre ce soir. Rien de plus à dire de ce théâtre.— Le Lyrique diffère encore la représentation de *Don Juan* et celle des *Joyeuses Commères;* je crois vraiment qu'il attend que l'Opéra ne donne plus l'œuvre de Mozart. Il est toujours question de ne pas fermer cet été.—A bientôt les grandes séances de l'Orphéon et les concours pour le prix de Rome. — Demain, au Sénat, la question des instruments de musique mécaniques doit de nouveau être discutée. JULES RUELLE.

.*. L'*Art musical* annonce la publication d'un petit livre, où, sous la forme ingénieuse d'un dialogue, M. Raoul Ordinaire (c'est le pseudonyme adopté par l'écrivain) prend corps à corps les plus puissantes individualités musicales, et en apprécie la valeur et la portée dans un style clair et incisif. L'opuscule a pour titre : *Marius et les Teutons; Fantaisie musicale*.

.*. Depuis son lever jusqu'à deux heures, Rossini travaille ou reçoit des visites dans sa chambre à coucher, dont il a

fait son cabinet. A deux heures, il sort pour faire sa promenade hygiénique sur le boulevard, devant sa villa, lorsqu'il habite Passy, un peu partout lorsqu'il habite Paris, mais plus particulièrement au Palais-Royal, dans la galerie d'Orléans, où l'on est garanti, pendant les mauvais jours, de la pluie et du vent.

Une fois, un étranger, qui était venu là dans l'espérance de voir l'illustre compositeur, ne put résister au désir de lui parler. Il s'arma d'un grand courage, l'aborda et lui dit, le mieux qu'il put, combien il était heureux de contempler un aussi grand homme.

— Regardez-moi tant que vous voudrez, lui répondit Rossini de la meilleure grâce du monde et en lui tendant la main. Ne craignez pas de me gêner. Faites le tour, si vous voulez !

.*. Un journal annonce qu'on a construit une horloge notant les heures de réveil et le chant de certains oiseaux.

Après le rossignol, qui chante presque toute la nuit, c'est le pinson, le plus matinal des oiseaux, qui donne le signal. Son chant, devançant l'aurore, se fait entendre de une heure et demie à deux heures du matin.

De deux heures à deux heures et demie, la fauvette à tète noire s'éveille et fait entendre son chant, qui rivaliserait avec celui du rossignol, s'il n'était pas si court.

De deux heures et demie à trois heures, la caille, amie des débiteurs malheureux, semble, par son cri : *Paye tes dettes! Paye tes dettes!* les avertir de ne pas se laisser surprendre par le lever du soleil.

De trois heures à trois heures et demie, la fauvette à ventre rouge fait entendre ses trilles mélodieux.

De trois heures et demie à quatre heures, on entend le merle noir, qui apprend si bien tous les airs, que M. Dureau Delamalle avait fait chanter la *Marseillaise* à tous les merles d'un canton en donnant la volée à un merle à qui il l'avait serinée et qui l'apprit aux autres.

De quatre heures et demie à cinq heures, la mésange à tête noire fait grincer son chant agaçant.

De cinq heures à cinq heures et demie, s'éveille et se met à pépier le moineau franc, ce gamin ailé, gourmand, paresseux, tapageur, mais hardi, spirituel et amusant dans son effronterie.

.*. Nous lisons dans l'*Indépendant de la Moselle:*

M. Bovéry, notre éminent chef d'orchestre, si apprécié à tant de titres, nous avait réservé une véritable surprise. Sous le titre modeste de *Zerbine*, il nous offrait un opéra de sa compositon. Pendant une heure bien courte, la salle entière est restée sous l'empire de cette œuvre charmante. La partition de M. Bovéry est écrite avec beaucoup de verve et d'inspiration. Les motifs et les mélodies y abondent. L'orchestration est simple et soignée; les effets en sont habilement ménagés ; l'ouverture nous a paru fort jolie. Tant de fois applaudi pour l'habile direction donnée à son orchestre, M. Bovéry s'est également révélé comme un compositeur d'un incontestable talent.

MARSEILLE. — Un jeune compositeur, M. Audran fils, a pris un libretto du siècle dernier, la *Chercheuse d'esprit*, de Favart, et brodé sur ce canevas une musique agréable, bien étudiée et qui dénote une main habile. Il y a dans ce petit acte un duo, un trio et un quatuor qui ont une facture allègre et qui sent la bonne école.

L'*Africaine* continue à faire des recettes énormes. Mme Meillet a reçu, il y a quelques jours, deux marques de sympathie et d'admiration de la part du public et des abonnés.

Vendredi dernier, c'était tout d'abord un bouquet d'une dimension telle, qu'il a fallu le faire descendre sur la scène avec tout un appareil de cordages, que le ténor Vasco a dû couper avec son couteau, à la grande joie des esprits malins et au grand dommage de la dignité scénique. Et avant-hier, au moment où Sélika recevait son contingent habituel d'applaudissements après le quatrième acte, le régisseur est venu lui offrir un superbe bracelet, produit par une souscription des abonnés; c'est un souvenir de la cité Phocéenne, et un témoignage de sympathie qu'une seule artiste avait jamais rencontré à Marseille, et cette artiste est Mme Miolan-Carvalho.

La clôture est fixée au 7 mai prochain. On parle cependant d'artistes engagés pour donner des représentations jusqu'à fin mai; on parle même de Mme Marie Sass. Ce serait une bonne fortune pour nous.

.*. C'est à la Rochelle que se réunira cette année l'Association musicale de l'Ouest.

Les artistes engagés jusqu'à présent pour ces fêtes sont : MM. Warot, Dorus, Triébert, Leroy, Baneux, Jancourt et Bourdeau.

.*. Sankson, qui s'est rendu célèbre par l'invention de l'harmonica en bois et paille, dont il joue admirablement, vient d'arriver à Paris, où il ne s'est plus fait entendre depuis trente ans.

Sankson a parcouru à peu près le monde entier, et c'est surtout parmi les tribus indiennes les plus sauvages de l'Amérique qu'il a recueilli ses plus grands succès. Il a dû faire confectionner plus de mille copies de son instrument, qui lui ont été payées des prix fabuleux par les nababs indiens.

Il rapporte des témoignages de hautes autorités musicales de tous les pays, qui sont unanimes à déclarer que M. Sankson est doué d'un talent merveilleux sur son instrument.

.*. L'*Africaine* vient d'obtenir à Barcelone un succès immense.

La salle était comble, et l'exécution de la part des artistes a été des plus remarquables.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Le départ des principaux artistes de notre Opéra a modifié aussi la marche régulière de notre répertoire; les opéras que l'on représente actuellement donnent une excellente idée du savoir faire de la régie de l'Opéra.— La semaine passée, on a repris *Fernand Cortez*, de Spontini ; le *Lac des fées*, d'Auber, et *Fidelio*, de Beethoven; l'exécution en a été généralement satisfaisante.

On a repris également le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, avec la musique de Mendelssohn.

Parmi les artistes qui viendront en représentation, on cite Mlle Lina Frieb et le ténor Brandes, de Carlsruhe.

VIENNE. — Mlle Artot a repris tout le prestige qu'elle exerçait naguère sur notre scène.

Après l'*Elisire*, c'est dans la *Figlia del reggimento* qu'elle a enthousiasmé l'auditoire de notre Opéra Italien; à côté d'elle, Calzolari obtient également de fort beaux succès, et les Viennois avouent n'avoir pas entendu, depuis longtemps, un ténor aussi charmant. Zucchini a été inimitable dans le rôle de Sulpizio.

Mlle Stehle a abordé le rôle de Rose Friquet, dans les *Dragons de Villars* (*Glœckchen des Eremiten*); il lui manque pour ce rôle la légèreté nécessaire, tant dans la voix que dans le jeu ; par contre, M. Mayerhofer est parfait dans celui de Belamy.

L'opéra de Zaytz, *la Sorcière de Boissy*, dont nous avons enregistré la première représentation, ne se soutient pas. On reproche à l'auteur d'avoir trop emprunté à Offenbach, Verdi, Wagner, Meyerbeer, etc., etc.; ces emprunts sont si manifestes, qu'un critique s'est cru autorisé de crier : Au voleur !

Une nouvelle danseuse, Mlle Pochini, a fait une brillante apparition dans un nouveau ballet intitulé *die Gauklerin*.

Le nouveau ballet *Fiametta* ne passera qu'au mois d'octobre.

Au Théâtre de l'Harmonie, la musique a fait place à une société de femmes qui donnent des représentations mimicoplastiques. Les dames ont déserté ce théâtre; les hommes seuls s'y portent en masse pour jouir de ce tableau vivant de quatorze beautés.

.˙. Un nouvel opéra lyrique en trois actes, *Roswitha*, dont le texte est de H. Kan, et la musique de Th. Bradsky, a parfaitement réussi au Théâtre de Dessau.

.˙. Une opérette en un acte, *Un premier essai*, de C.-F. Conradin, a été reçue avec enthousiasme au Théâtre populaire de Munich.

.˙. M. Louis Schubert vient de terminer un opéra intitulé : *Faustina Hasse*, dont il avait, au mois de janvier, acquis le libretto de Th. Drobisch.

.˙. *Pokusa* (*la Tentation*) est le titre d'une opérette de Duniecki, qui a obtenu un grand succès au Théâtre de Varsovie.

.˙. Le Théâtre de l'Harmonie, à Vienne, monte une opérette de Genée, intitulée l'*Ennemi de la musique*.

.˙. Le Théâtre de Dresde vient d'engager le ténor Ucko, pour remplir le rôle de Vasco de l'*Africaine*.

.˙. Roger continue son voyage en Allemagne; le 25 avril, il a commencé une série de représentations au Théâtre bohémien de Prague.

.˙. Mlle Couqui, la charmante ballérine qui a obtenu de si beaux succès à Vienne, danse en ce moment à Saint-Pétersbourg.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le début de Mlle Lichtmay, dans le rôle de Léonore du *Trovatore*, au Théâtre de Sa Majesté, n'a pas été favorable, si nous en croyons le *Musical World*.

D'après lui, une pareille Léonore se rencontre dans chaque ville d'Allemagne où il y a un théâtre; mais ce n'est pas une raison pour que toutes veulent tenter un début sur un premier théâtre de Londres.

Sans parler de la manière de chanter et de jouer de la débutante, nous nous bornons à constater l'impossibilité de Mlle Lichtmay de se soutenir au Théâtre Italien, à cause de sa prononciation défectueuse et insuffisante; si elle chantait l'allemand, on le comprendrait encore, mais son charabia italien est inintelligible.

Nonobstant cela, la cantatrice a reçu de nombreuses marques d'encouragements; mais ce sont là des manifestations qui sont adressées à chaque débutante.

Mme Grisi a fait sa rentrée samedi; à huit jours le compte-rendu de cette réapparition.

Au Théâtre-Italien, Mlle Orgeni a été fort applaudie dans *Martha*; impossible de chanter avec plus de sentiment la célèbre mélodie *la dernière Rose d'été*, si bien utilisée par M. de Flotow.

Mario a abordé le rôle de Fernand de la *Favorita*, et a trouvé occasion d'empoigner encore son public en maint endroit. Mlle Lucca s'est essayée dans le rôle de Léonore avec le plus grand succès.

Une autre cantatrice, Mme de Vilda, a chanté *Norma*. Nous manquons de détails sur cette représentation.

.˙. Les Concerts de samedi au Palais de Cristal ont été remplacés par les Concerts consacrés à Hændel, auxquels participent les meilleurs artistes présents à Londres. Le premier a eu lieu samedi, 5 avril; les solis étaient chantés par des artistes du Théâtre de Sa Majesté; chœurs et orchestre formaient un ensemble de près de mille exécutants.

Acis et Galathée était l'oratorio choisi pour ce concert.

MEXIQUE.

MEXICO. — L'Opéra-Italien a terminé sa saison à la fin de janvier, l'impresario M. Biacchi, excellent chanteur lui-même, avait recruté une troupe d'élite, parmi laquelle se trouvaient Mmes Alba, Sulzer, Plodowska, MM. Tombesi, Testa, et enfin, au terme de la saison, il avait recruté celle que l'on veut bien nommer ici le Rossignol mexicain, Mlle Peralta.

Le répertoire de Verdi a été bien rendu, ainsi que *Lucie*, le *Barbier* et la *Somnambule*; mais *Guillaume Tell* et les *Huguenots* ont été positivement massacrés. Cependant ce n'est pas, il faut l'avouer, tout à fait la faute des artistes, mais un peu aussi celle de la nécessité. En vue de la conservation de l'abonnement, on est obligé de varier les spectacles le plus possible, et les études sont forcément incomplètes. C'est à peine si huit jours sont donnés à la mise en scène et aux répétitions. Est-ce possible, dans de pareilles conditions, de s'attaquer à des colosses comme Meyerbeer? C'est donc le tort que je reproche à la direction. En restant dans le répertoire ordinaire, on n'aurait pas commis le crime de massacrer cette musique sublime, et tout le monde, chanteurs et public, s'en serait mieux trouvé. J'en dirai autant du *Faust* de Gounod, qui a été assez mal rendu.

Je vais maintenant vous dire quelques mots de Mlle Peralta; Mlle Peralta est Mexicaine; le jour de son arrivée à Mexico, on eût dit le retour d'un grand général revenant d'une campagne glorieuse. C'était un enthousiasme délirant et vraiment incompréhensible, s'il se fût agi de toute autre que d'une compatriote; dans ce cas, tous les enthousiasmes sont respectables. Or, vous saurez que Mlle Peralta est un fruit sec de Paris, rien de plus; elle a été refusée d'emblée au Théâtre Lyrique. Sa voix grêle a besoin, pour se faire entendre, d'un orchestre exceptionnel. Je lui reconnais une certaine facilité de vocalise; mais cette facilité, ce talent même, si vous voulez, est souvent mal employé. Ce sont des fusées qui partent on ne sait pourquoi, sans à propos, et même avec mauvais goût.

La jeune prima-donna a chanté dans la *Somnambule*, la *Traviata*, les *Huguenots*, *Faust*, etc., etc. L'enthousiasme était tel, et tellement de parti pris, que c'est à peine si on la laissait chanter. On la croyait sur parole la première cantatrice du monde, et nulle, pas même la Patti, n'était à même de lutter avec elle. Que l'on vienne me dire maintenant que nul n'est prophète en son pays! Quel que soit le mérite de Mlle Peralta, il n'en est pas moins vrai que son engagement a été une bonne fortune pour M. Biacchi.

Après la cantatrice mexicaine, il me reste à vous parler du compositeur mexicain, M. Moralès, l'auteur d'*Ildegonda*, grand opéra en quatre actes. L'œuvre est mauvaise, l'orchestration défectueuse; il règne partout un décousu impossible; on sent la préoccupation continuelle de l'auteur d'éviter les réminiscences, et lorsqu'il s'en présente une, il s'empresse de terminer le morceau de la façon la plus bizarre, la plus incohérente qu'il soit possible d'imaginer. Au milieu de tout ce fatras, il existe cependant quelques éclairs qui indiquent chez M. Moralès un tempérament vraiment musical, notamment le morceau principal du quatrième acte, chanté d'une façon tout à fait remarquable par M. Tombesi. Il est, du reste, extraordinaire que ce jeune homme, privé de toute étude, n'ayant eu aucune leçon des maîtres de l'art, ait pu parvenir à composer une pareille œuvre. Cela me fait dire qu'une étude de quelques années en France et en Italie pourra faire de M. Moralès un bon compositeur. Il est parti pour la France, après la dernière représentation de son opéra, dans le but d'étudier. Je lui souhaite bon courage.

(Messager des Théâtres et des Arts.)

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Publiées par SCHOTT Frères,

82, MONTAGNE DE LA COUR, BRUXELLES.

Solos de Piano.

	Prix de vente.
Ascher, J. Op. 124. Repentance et Espoir. Pensée religieuse.	1 50
— Op. 125. Un doux souvenir, nocturne.	1 50
— Op. 126. Marinilla, impromptu mazurka.	1 50
— Op. 127. Dans les nuages, rêverie	1 50
Baumfelder, F. Op. 63. Morceau héroïque.	1 50
— Op. 68. Un jour de Mai, morceau.	1 50
Bergson, M. Op. 63. Sous les platanes, orientale.	1 50
— Op. 64. Genève, grande valse brillante.	1 50
Berleur, J. Op. 18. Mazurka humoristique.	1 50
Beyer, F. Op. 126. Le Sorelle, valse de Muzio.	1 50
Boscovitz, F. Op. 53. Bohemia, caprice de salon.	1 50
Bosslers, J. Op. 3. Élégie à la mémoire d'une mère.	1 20
Brassin, L. Première grande polonaise.	1 50
— Op. 22. 3e grande polonaise.	1 50
Chopin, F. Op. 18. Valse.	1 50
— Op. 34. Valse. No 1.	1 50
— Op. 34. — No 2.	1 50
— Op. 34. — No 3.	1 20
— Op. 42. Valse.	1 50
— Op. 64. Valse. No 1.	1 —
— Op. 64. — No 2.	1 20
— Op. 64. — No 3.	1 20
— Op. 57. Berceuse.	1 20
— Op. 35. Marche funèbre.	1 —
— Œuvres complètes pour piano. 1er volume contenant: Valses, Berceuse et Marche funèbre, format in-8o.	5 —
Cramer, H. Pot-pourris sur des motifs d'opéras choisis.	
Wagner, *Tristan et Isolde.*	1 50
Gluck, *Alceste.*	1 50
Meyerbeer, *Africaine* No 2.	1 50
De Croze, F. Op. 132. Légende maritime.	1 50
— Op. 133. Impromptu valse.	1 50
— Op. 134. Mélodie variée.	1 20
— Op. 135. Chant espagnol.	1 50
— Op. 136. Chanson populaire.	1 50
— Op. 137. Allegro de Bravoure.	1 50
— Les six morceaux réunis.	6 00
Ducci, Ch. Op. 49. A toi, romance sans paroles.	0 60
Durand, L. Marche funèbre à la mémoire de Sa Majesté Léopold Ier.	1 00
Egghard, J. Op. 189. Adeline, Mazurka brillante.	1 50
Ganz, W. Qui vive! grand galop de concert.	1 80
Gerville, L. P. Op. 103. Eveille-toi, aubade.	1 50
Heller, St. Op. 113. Fantaisie caprice.	2 00
— Op. 114, No 1. Préludes et scènes d'enfants.	1 80
— Op. 114, No 2. Presto scherzo.	1 50
— Op. 115. 3 Ballades.	2 70
Hemelsoet, L. Sur une tombe, souvenir et regrets.	1 20
Henselt, A. Rondoletto.	1 80
Hiller, F. *Le déserteur*, ouverture.	1 50
Kremer, Jos. Op. 45. Caprice pour piano.	1 50
Krug, D. Op. 188. Un soir au bord de la mer; tableau romantique.	1 00
— Op. 189. Ronde des Elfes, morceau romantique.	1 50
Kuhe, W. Les gardes de la reine, valse, transcription brillante.	1 50
— Mabel, valse, transcription brillante.	1 80
Lamothe, G. Dormez ma belle, berceuse.	1 20
Leybach, J. Op. 87. Sérénade, caprice.	1 50
— Op. 88. Première élégie, caprice.	1 20
Mozart, W. A. *Cosi fan tutte*, partition arrangée pour Piano.	7 50
— *Titus.* Idem.	5 —
Richards, B. Op. 26. Victoria, nocturne.	1 20
— Op. 28. Ethel, nocturne.	1 20
— Op. 47. no 2. Un Songe.	1 —
Satter, G. Op. 69. Marche du printemps.	1 50
— Op. 70. La Voix du cœur, nocturne.	1 50
— Op. 71. 4e Impromptu.	1 50
— Op. 72. 2e Scherzo.	1 80
— Op. 73. L'Union, morceau de salon.	3 60
Smith, S. Op. 22. La Cascade de rubis, morceau élégante.	1 50
— Op. 31. Chanson russe, romance	1 20
— Op. 32. *La Muette de Portici*, fantaisie.	1 80
— Op. 44. *Les Huguenots*, grande fantaisie.	2 —
Spindler, F. Le Trot du Cavalier, morceau caractéristique.	1 50
Thalberg, S. Home! Sweet, home! simplifié.	1 50
Valentin, P. Op. 86. Le Rêve d'une Andalouse, caprice espagnol.	1 20
— Op. 87. Une Perle de Venise, barcarolle.	1 20
Valentin P. Op. 88 Les Roses de la vie, caprice galop.	1 50
Wolff, E. Op. 278. Grande marche militaire.	1 20
Zedtler, A. Op. 12. 2 Esquisses musicales.	
No 1. Encouragement. No 2. Bonne humeur.	1 50
— Op. 20. 2 Morceaux de salon.	
No 1. Polka Mazurka.	1 —
No 2. Valse brillante.	1 20

Danses pour Piano.

	Prix de vente.
D'Archembeau, J. N. L'Amazone, polka.	0 50
— L'Enchanteresse, Mazurka.	1 —
— La première Rose, valse.	1 —
De Lisle, S. Edeghem, polka.	0 60
Frambach, J. G. Le Triomphe, polka brillante.	1 —
Godfrey, D. Hilda, valse.	1 50
— Mabel, valse.	1 50
Jurdoni, D. Emma, polka Mazurka.	0 50
Keler Bela, Op. 69. Gneisenau Marsch.	0 50
Labitzky, J. Op. 265. Marie, quadrille.	1 —
— Op. 266. Les Champs et la ville, suite de valses.	1 50
— Op. 266. Les Etudiants, galop.	0 60
Lorenz, F. Le Jeune Irlandais, schottisch élégante.	0 60
Schubert, C. Op. 321. Le Lion du désert, quadrille caratérist.	1 50
— Op. 322. La Joie de la maison, quadrille élégant.	1 50
— Op. 323. L'Etoile filante, polka Mazurka.	1 20
— Op. 324. Télégramme, polka.	1 20
— Op. 325 Les Chants du Cœur, suite de valses.	1 80
— Op. 326. Le Delire, valse sentimentale.	1 80
Wallerstein, A. Album 1866, contenant 6 danses élégantes.	2 70
— Op. 184. La Passionnée, galop.	0 60
— Op. 185. La belle de Bruges, mazurka.	0 60
— Op. 195. Un doux regard, varsoviana.	0 60

Piano à 4 mains.

	Prix de vente.
Beyer, Ferd. Op. 112. Revue mélodique sur l'*Africaine*, par Meyerbeer.	1 50
Cramer, H. Pot pourri sur les motifs de l'*Africaine*, par Meyerbeer.	2 25
— Op. 23. Czaar und Zimmermann, de Flotow, fantaisie.	2 25
Esser, H. Suite pour l'orchestre arrangée par l'auteur.	6 —
Glinka. Ouverture d'*Ivane Sousanine ou la vie pour le Czar*, arr. par Schestakof.	2 25
Gottschalk, L. Op. 53. La Gallina, danse cubaine.	1 50
Lachner, Fr. Suite pour orchestre, No III.	7 20
Labitzky, J. Op. 266. Les champs et la ville. Valses.	2 25
Maton, L. Op. 9. Valse.	1 80
Suppé, de. Ouverture, *le Poëte et le Paysan.*	2 25
Schubert, C. Op. 326. Le Delire, valse sentimentale.	2 25
Wagner, Richard. Der *Ritt der Walkuren*, arrangé par C. Tausig.	2 70
— Die *Meistersinger von Nurnberg*, arr. par C. Tausig.	2 25
Wolf, E. Op. 225. La *Traviata*, grand duo.	3 —
— Op. 269. *Ernani*, grand duo.	2 70

Duos pour Piano et Violon.

	Prix de vente.
Beethoven, *Fidelio*, l'opéra complet, arrangé par Braud, nouvelle édition.	12 50
De Beriot, Ch. Op. 122. Ouverture brillante.	2 70
Mozart, W. A. Collection complète des Sonates pour piano et violon. Édition en partition et parties séparées.	20 —

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 17 Mai 1866. N° 20.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
- BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
- FRANCE, par an . . . . . » 10 00
- LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE LOUP ET LA GRUE,

FABLE D'ÉSOPE.

Musique de M. Ch. Miry.

BEETHOVEN.

Il est trop vrai: rarement les intelligences d'un ordre supérieur peuvent se plier aux conditions de la vie sociale. C'est le malheur des grands esprits, dit Pope, d'être plus admirés qu'aimés. L'étude continuelle de soi-même, les préoccupations de l'art, enfin toutes les habitudes du génie tendent à séparer du commun des hommes celui qui le possède, ou, pour mieux dire, qui en est possédé. Martyr de ses propres facultés, il n'entend point et n'est point entendu; il verse l'or à pleines mains dans un pays où la petite monnaie seule a cours. Tel fut le célèbre artiste de notre siècle qu'on nomme Ludwig van Beethoven.

Tous les musiciens connaissent une valse délicieuse, *le Désir*. Jamais on n'exprima la mélancolie d'un amour constant et dédaigné avec un sentiment plus profond. L'auteur de la *Symphonie pastorale* y a laissé comme le souffle de son âme, comme le testament de sa passion. Il n'y a qu'une femme qui ait résisté à cette prière, celle même qui l'inspira.

Vers les derniers temps de mon séjour à Vienne (1835), durant les soirs d'été, au moment où le crépuscule est à la fois doux et triste, je me promenais dans les faubourgs et le plus souvent sur le chemin de Waehring, ce joli village aux maisons blanches que l'on repeint chaque année au retour de la belle saison, comme pour le mettre en harmonie avec les fleurs printanières et les jeunes filles qu'il voit éclore. D'ordinaire, après avoir passé la Porte-des-Écossais, je me reposais sur un banc, à la moitié de ma route, devant une maison rouge. Ce fut là que, dès l'origine de mes promenades, le son d'un assez mauvais piano suspendit chaque soir régulièrement mes pas. Il y a des impressions musicales dont le charme un peu vague tire sa puissance irrésistible, moins de la mélodie même que des circonstances qui l'accompagnent. On sait aussi combien un promeneur se fait aisément des habitudes. A l'heure de mon passage, derrière la jalousie d'une croisée de la maison rouge, quelqu'un jouait sur ce piano *le Désir*, avec tant d'expression ou d'habileté, malgré la pénurie de l'instrument, que, du plus loin que la valse parvenait à mes oreilles, je me sentais ému, je gagnais le banc en retenant mon haleine, et mes yeux s'attachaient à la mystérieuse jalousie.

A cette époque, je mangeais à l'Hôtel du Cygne. On rencontre dans les auberges de Vienne un personnage bien remarquable: c'est le sommelier. Tout l'intérêt des voyageurs est ravi dans l'attraction de cette sphère puissante. Le sommelier du Cygne avait deux talents dont on parlait beaucoup au dessert, celui d'enlever les plats en décrivant avec la main une coupe téméraire, et celui de toucher de l'octavine fort agréablement. Un soir que le *Désir* m'avait plus que jamais ému, je revins un peu tard au Cygne et je soupai seul dans la salle, en regardant fixement, sans la voir, ma cruche de bière bavaroise. Le sommelier se tenait debout, avec une serviette sur le bras, dans une respectueuse immobilité. Tout à coup je lui adressai cette question, qui d'abord semblera puérile. — Sommelier, comment se fait-il que les maisons de la *Waehringergasse* soient blanches, à l'exception d'une seule qui est rouge? — Ah! monsieur!... numéro 200, jalousies vertes, près d'une vieille église, magasin d'habillements militaires, bouton de sonnette en cuivre, l'air d'une prison, un banc sous les fenêtres? — Précisément.— C'est la maison de Beethoven!

La fourchette allemande, trident de fer à manche noir, s'échappa de mes doigts. Le sommelier me dit à voix basse, comme si Beethoven nous eût écoutés: — Il soupait ici. — Ici? — A ce bout de la table qui est dans l'ombre. Voilà.... — Un moment!

Je me levai pieusement de ma chaise et j'allai m'asseoir à la place de Beethoven. — Voilà, continua le sommelier, le coin de la salle où il posait sa canne. Voilà... — Attendez!...

Je posai également ma canne dans le coin de Beethoven. Le sommelier me regardait faire d'un air grave. — Voilà, ajouta-t-il, le clou du mur où il accrochait son chapeau. Voilà... — Permettez!

J'accrochai mon chapeau au clou de Beethoven. Le sommelier était pâle de plaisir. De peur de m'interrompre dans mon culte, il ne parla plus. Cependant l'huile des lampes avait diminué, les lumières baissaient dans la salle. C'était l'heure des morts. Je tres-

saillis. — Sommelier, repris-je après un long silence... Écoutez-moi! — Oui, monsieur. — On tire le bouton de cuivre? — Oui, monsieur. — La porte s'ouvre? — Oui, monsieur. — On monte? — Oui, monsieur... au troisième étage. — C'est-là? — Oui, monsieur.

Le sommelier ne put en dire davantage; il avait des sanglots dans la gorge. Je versai le restant du cruchon dans mon gobelet, que je tendis à l'Autrichien. Il le but en me saluant, et je sortis.

Neuf heures venaient de sonner; le temps était magnifique; on entendait des bouffées de musique et de rires, la cadence trinome des valseurs bondir dans les caves à bière, comme des convulsions souterraines; on voyait des clartés fauves jaillir par les cratères de ces volcans; mais je n'entendais pas, je ne voyais pas. De belles femmes à la nuque satinée, aux tresses d'or, me toisaient sous cape avec leurs prunelles glauques sous des cils blonds : les femmes qui n'avaient point aimé Beethoven me semblaient laides. De jeunes ouvriers, attroupés sur le glacis, chantaient le grand chœur de *Saül* de Haendel. Moi, j'écoutais la valse de la maison rouge. Bientôt ce ne fut plus un souvenir : une lumière brilla dans le lointain, derrière la jalousie, au troisième étage; le *Désir* ébranla les couches de l'air et fit encore vibrer mon âme : je pleurai.

Ici, ma mémoire n'est qu'un chaos de perceptions confuses. Je me rappelle seulement qu'à mon entrée dans une chambre, la valse de Beethoven se tut, un frôlement de robe lui succéda, et je vis disparaître une femme. Restait un vieil allemand qui fumait tranquillement sa pipe près de la croisée, un piano ouvert, beaucoup de fleurs dans des vases, un métier à tapisserie, et un gros chat. Des gens pauvres, mais bons et heureux. L'Allemand devina tout : il m'avait aperçu fréquemment écouter la valse du banc de la porte.

Nous causâmes tant que dura une chandelle qui éclairait sur le pupitre du piano les feuillets de la musique du *Désir*. Beethoven avait écrit cette musique. — Racontez-moi ce qui s'est passé, dis-je au vieillard en lui serrant le bras avec émotion. Qu'est devenu le mobilier? — Ses amis l'ont partagé.

Étiez-vous de ses amis? — Monsieur, j'étais son accordeur, me répondit l'homme en ôtant son bonnet, comme un prêtre au nom du Christ.

A ces mots, il tira le volet d'une armoire à coulisse où gisait un volume énorme de partitions, et il ajouta, en me les montrant : — Voici mon lot. Cette armoire était l'alcôve; à la place du piano de ma fille, il y avait un clavecin acoustique, chef-d'œuvre du mécanicien Maëlzel, et qui resta toujours fermé; au lieu du tabouret où dort Hoffmann, (Hoffmann c'était le chat), figurez-vous une pile de livres, l'*Odyssée* d'Homère et les romans de Walter-Scott. Après sa mort, on força la serrure d'un vieux coffre vermoulu et on y trouva dix mille florins, qui roulèrent sur ce plancher, à l'endroit même où vous marchez. — Il était avare, m'écriai-je avec angoisse. — Lui?... Beethoven? Je ne sais, mais du moins il est mort pour avoir voulu payer trop vite les dettes de son neveu! Le 3 décembre 1826, ce jeune homme vint le supplier, à Baden, où son oncle passait l'automne, de faire face à la rigueur de ses créanciers. Le grand artiste n'hésita pas. Il partit à l'instant, et, comme les voitures manquaient, il prit la route de Vienne à pied. Son neveu l'accompagnait. Baden est à cinq lieues d'ici. Une grosse pluie surprend les voyageurs et les contraint de s'arrêter dans un mauvaise auberge. Beethoven, qui avait cinquante six ans, arrive enfin dans cette chambre, mais trempé jusqu'aux os. Il se couche avec la fièvre. A un rhume violent succède une inflammation des poumons, qui amène bientôt une hydropisie. Il fut quatre fois opéré de la ponction...

(Pour être continué).

BELGIQUE.

BRUXELLES. — L'opéra-comique, au Théâtre Royal, tient enfin un succès. Il était temps, car voilà la clôture qui s'avance à grands pas. La *Reine Topaze* a été un triomphe pour Mlle Marimon. Quatre rappels et d'innombrables applaudissements attestent l'enthousiasme du public.

La chanson de l'*Abeille*, un délicieux susurrement mélodique; l'air de la vengeance, hérissé de vocalises ardues; le couplet satirique où le rire se confond avec la phrase musicale, et surtout les variations du *Carnaval de Venise*, sorte de casse-voix presque inchantable, ont littéralement mis le feu aux quatre coins de la salle. Après ce tour de force inouï, l'artiste a encore eu l'énergie nécessaire pour aborder victorieusement l'air du troisième acte. Ajoutez à tous ces prodiges une diction charmante, un jeu aimable et spirituel, parsemé d'adorables finesses et d'astucieuses malices.

Le librettiste et le compositeur se sont entendus à merveille pour accumuler sur un seul personnage tout l'intérêt de leur pièce. C'est assez dire que les autres rôles sont à celui de Topaze, comme des satellites sont à un grand astre. M. Jourdan, toutefois, a su captiver les sympathies générales, par la façon délicieuse dont il a dit le couplet : « Je t'aime! » au troisième acte. M. Flachat, baryton d'emprunt, a été insignifiant dans le rôle de Rafaël. MM. *Mengal et* Achard, les loustics de la pièce, ont franchement amusé le public. Les autres rôles ne méritent pas l'honneur d'une mention.

⁂ Brassin a donné, le 9 mai, un concert à la salle de la Réunion-Lyrique, avec le concours de M. Léonard.

Ce serait abuser de nos lecteurs que de leur parler encore en détail de l'exécution de ces deux célèbres virtuoses, dont chacun est la personnification de la perfection dans son genre.

Tandis que d'autres exécutants, qui se produisent en public, ne savent pas assez bourrer leurs programmes de leurs propres compositions, Brassin pèche par l'excès contraire; pas un seul de sés morceaux ne figurait sur son programme de mercredi.

On conviendra que c'est pousser un peu loin la modestie, surtout que la plupart de ses compositions sont reconnues comme de petits chefs-d'œuvre.

Qui n'a pas applaudi son *Chant du soir*, sa *Rêverie pastorale*, son *Galop fantastique* (qui jouit en Allemagne de la même vogue que jadis le célèbre galop chromatique de Liszt), ses *Polonaises?*

Ses autres compositions obtiendraient le même succès, s'il les faisait entendre!

Espérons qu'une autre fois il sera mieux inspiré, et que, au lieu de tirer de l'oubli et de la poussière des compositions plus ou moins bonnes des compositeurs plus ou moins inconnus, il inscrira en tête de ses programmes quelques-unes de ses belles inspirations, qui lui ont valu, surtout en Allemagne, l'une des plus belles places parmi les pianistes-compositeurs.

⁂ Notre excellent violoncelliste Servais est de retour de son voyage qu'il avait entrepris en Russie avec son fils, qui est en même temps son élève et promet de devenir son émule.

Trois mois ont été employés par le célèbre virtuose dans cette expédition, d'où il revient chargé de lauriers et de roubles. La Russie n'est plus ce qu'elle était jadis pour les musiciens donneurs de concerts. Pendant un quart de siècle, de 1815 à 1840, tout artiste, chanteur ou instrumentiste, qui allait en Russie, était sûr d'y être accueilli avec une grande faveur et d'y gagner de grosses sommes, pour peu qu'il eût de talent. Le voyage était long, coûteux; très peu osaient ou pouvaient l'entreprendre; les dilettanti de Saint-Pétersbourg, qui n'avaient que de rares occasions d'entendre de vraie musique, se montraient généreux pour tous ceux qui venaient les leur offrir. Quand les communications furent plus faciles, le nombre des virtuoses à divers degrés de force qui passèrent en Russie s'accrut considérablement. Les amateurs russes devinrent difficiles, économes, si bien qu'il n'y a plus de chance de réussir chez eux, si l'on n'a un grand talent et une réputation établie. A ce titre, Servais pouvait tenter encore une fois, en toute assurance, la fortune d'un voyage à Saint-Pétersbourg. Il y a plusieurs violonistes comme monsieur un tel, plusieurs pianistes comme monsieur un tel; mais il n'y a qu'un violoncelliste comme Servais: c'est Servais lui-même. Ce n'est pas seulement à Saint-Pétersbourg et à Moscou qu'il s'est fait entendre; il a visité un bon nombre de villes secondaires de l'empire, et partout on a rendu à son talent un légitime hommage, en même temps qu'on a donné de sympathiques encouragements aux brillantes dispositions de son fils. *(Indépendance.)*

LE PSAUME DE LISZT A AMSTERDAM. — La correspondance d'Amsterdam que nous avons publiée dans le n° 18 du *Guide musical*, nous en a valu plusieurs autres, qui sont loin de partager l'enthousiasme de notre premier correspondant à l'endroit du Psaume de Liszt. A l'appui de leur dire, elles nous adressent diverses appréciations, dues à des hommes sérieux, et dans lesquelles l'œuvre nouvelle de Liszt est traitée avec la dernière sévérité.

Nous en citons une au hasard, qui prouvera en outre, comparaison faite avec l'appréciation de notre premier correspondant, combien peuvent différer entre elles les opinions de deux auditeurs, également bons musiciens, également honorables et impartiaux :

« Le 13e Psaume de Liszt est une composition que nous devons condamner sans remise, sous le double rapport du style et de la conception.

« Dénuée de tout sentiment du véritable style et caractère de la musique religieuse, aussi pauvre de forme que vide de pensée, la nouvelle œuvre ne consiste qu'en un ramassis de notes, noyées dans une suite de modulations des plus bizarres, des plus discordantes; en phrases enflées et creuses, cousues ensemble avec l'intention unique et visible de produire de l'effet, et qui n'est pas toujours atteint !

« Une instrumentation riche, parfois bruyante, n'a servi à Liszt qu'à donner un cadre éblouissant à sa triste conception. Une seule phrase, un motif de fugue, presque à la fin de l'œuvre, nous a paru naturelle; malheureusement l'auteur semble ignorer jusqu'aux moindres notions de l'art de la fugue, puisqu'il n'en a rien pu faire. »

De quel côté est la vérité? On a généralement blâmé aussi les organisateurs du concert dans lequel ce Psaume a été exécuté, d'avoir annoncé la coopération de Liszt au concert, ce qui avait attiré beaucoup de monde.

Le célèbre abbé s'est borné à se promener en long et en large devant l'orchestre; selon les Hollandais, c'était une exhibition et non une participation.

.˙. *L'Art musical* a révélé tout récemment la présence à Paris d'une jeune cantatrice allemande, Mlle S..., à la voix merveilleuse, dont M. Bazzoni a entrepris l'éducation vocale, et qui est en même temps excellente pianiste, élève de M. J. Rummel.

Une correspondance particulière de Paris nous en parle aujourd'hui à son tour et s'extasie sur la mâle beauté de la jeune personne en même temps que sur sa voix splendide; depuis la Malibran, il prétend n'avoir entendu un organe aussi superbe, aussi parfait dans tous les registres, abordant avec la même aisance les notes graves du contralto et les notes élevées du soprano.

Son éducation musicale et une intelligence rare lui viennent en aide pour apprendre avec une facilité extrême les rôles qu'elle étudie, et d'en saisir tous les détails.

En un mot, elle possède tout ce qu'il faut pour réussir au théâtre : beauté, talent, intelligence, un caractère ferme et altier, et notre correspondant conclut que Mlle Lucia Luciani (c'est le nom qu'elle adoptera au théâtre), dans un avenir peu éloigné fera parler d'elle du nord au sud de l'Europe.

Avis aux directeurs des théâtres italiens.

.˙. Nous extrayons du *Ménestrel* les lignes suivantes, relatives à la rentrée de Mme Grisi au Théâtre de Sa Majesté, à Londres.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram !

Ne croyez pas que je veuille vous copier toute l'oraison funèbre de Mme Henriette d'Angleterre, oh! non; mais, comme j'ai ici même une oraison funèbre à vous envoyer, quel plus beau texte à choisir que celui de Bossuet ?

En effet, c'est aussi une « grande et terrible leçon » qui vient d'être donnée à une reine... de théâtre, il est vrai, par le public, « celui de qui relèvent tous les empires, et à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance »... des comédiens.

Vous avez lu le nom de Mme Grisi sur le programme de cette saison à Her Majesty's ? Eh! bien, samedi a eu lieu la première des représentations annoncées par cette éminente artiste d'autrefois; c'est aussi samedi qu'a eu lieu la dernière. Qu'a donc fait le public ? On aura sifflé, comme il y a trois ans à Florence? Non. On aura jeté des oranges, comme il y a cinq ans à Madrid ? Non. Le public a d'abord acclamé Mme Grisi avec enthousiasme; mais, après l'air du premier acte, la moitié de la salle s'est levée et s'en est allée; après le second acte, l'autre moitié; et quand Lucrezia Borgia est venue jeter ses imprécations du troisième acte, il n'y avait plus personne........!!!

Maintenant, voulez-vous savoir comment *le Times* rend compte de cette représentation? Voici son article : « La première représentation de Mme Grisi avait attiré, samedi, le plus brillant auditoire de la saison : La loge royale était occupée par le prince de Galles, le prince Alfred, le prince de Teck, le prince et la princesse de Saxe-Weimar. L'opéra était *Lucrezia Borgia*, dans lequel Mongini jouait Gennaro; Mlle Bettelheim, Orsini; Gassier, le duc Alphonse, et Mme Grisi, Lucrezia. Une impression extraordinaire a suivi l'air de *Don Sébastien*, introduit par Mongini, et dans lequel la puissance et les qualités de sa voix se sont montrées avec beaucoup d'avantage. Cet air a été l'événement de la soirée. »

Et plus rien... Le journal s'en va comme le public. Que reste-t-il à cette grande gloire artistique? un éclat de rire dissimulé du prince de Galles; car, on en a parlé beaucoup! il paraît que le prince de Galles a ri derrière son mouchoir. Donc, la pitié, l'abandon, le vide! Ah! j'oubliais, cent mille francs de rente; ce qui est bien une consolation; mais alors pourquoi cette soif insatiable d'applaudissements ?

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram ! Traduction libre : Que ceci vous serve de leçon, ô artistes, qui croyez pouvoir toujours compter sur vos moyens, sur votre réputation et sur la faveur du public! *Amen !*

.˙. Plusieurs journaux ont annoncé la mort de Ole Bull, le célèbre violoniste. Tandis qu'ils le faisaient mourir à Quebec (au Canada), en date du 10 avril, Ole Bull donnait des concerts fort suivis en Russie. Lui et Servais ont été les deux

seuls artistes étrangers dont le monde musical se soit sérieusement occupé cet hiver à Saint-Pétersbourg.

⁂ On écrit de Barcelonne, 6 mai. La direction du Théâtre du Liceo a tenu ses promesses: *l'Africaine* vient d'être donnée, jeudi dernier, avec un luxe inouï de mise en scène, après des études consciencieuses; chacun a tenu à remplir sa tâche de manière à faire honneur à l'œuvre et à la mémoire du célèbre maître, et l'exécution a été au-dessus de ce qu'on osait espérer. Le chœur des évêques a été bissé; le finale du second acte et les chœurs du troisième ont produit un effet immense; mais l'enthousiasme a pris de colossales proportions à l'exécution de la marche indienne, qui a été interrompue plusieurs fois par les bravos et les acclamations. Le magnifique unisson du cinquième acte a été redemandé avec transport.

Mme Kapp-Young a admirablement rempli le rôle de Sélika; actrice passionnée, cantatrice accomplie, elle en a parfaitement rendu le caractère imposant. Mme Ruggero s'est très bien acquittée du rôle d'Inès. M. Morini a joué Vasco de Gama avec une énergie tout à fait remarquable; son succès a été complet, surtout dans les passages de sentiment. Boccolini a donné au rôle de Nélusko sa vraie physionomie, et Ordinas a mérité tous les suffrages dans celui de don Pedro. Don Alvar et le grand-brahmine étaient fort bien représentés par Setragni et Baraldi; Vialetti, l'excellente basse, a été parfait dans le rôle du grand-inquisiteur, dont il s'est chargé pour quelques représentations seulement.

Les chœurs ont été irréprochables, et l'orchestre mérite les plus grands éloges. C'est à son excellent chef, M. Vianesi, que revient l'honneur d'une exécution aussi bonne dans les détails que dans l'ensemble: orchestre, chœurs, chanteurs principaux, il a tout dirigé; ses journées entières se passaient au théâtre pour les répétitions. Il a été, du reste, merveilleusement compris et secondé. L'impresario, M. Rovira, a fait de vrais miracles: tous les costumes, d'une magnificence incroyable, ont été exécutés à Milan; les décors sont superbes, et celui du quatrième acte, qu'on n'a pas pris le temps de faire à Barcelone, pour ne pas retarder la première représentation, a été amené à grands frais de Madrid. Plus de deux cents figurants remplissent la scène au quatrième acte. M. Rovira a été, comme les principaux artistes, rappelé à la fin de l'opéra; il méritait bien cette ovation.

Inutile d'ajouter que la salle était comble. Une deuxième représentation a eu lieu, le 5 mai, avec plus de succès encore. Le prélude du cinquième acte a dû être répété trois fois, et des ovations sans nombre ont été décernées aux artistes. L'empressement pour la location des places va toujours en augmentant.

GAND. — *Correspondance particulière.* — Notre Conservatoire a donné, le 6 mai, sa quatrième et dernière matinée d'hiver. Comme toujours, le public était des plus nombreux. L'empressement à se rendre à ces séances se manifeste trop chez la foule pour qu'on ne regrette vivement l'exiguïté de la *Salle du Trône.*

En l'absence de concerts vraiment populaires — le projet dont nous avons parlé n'aboutit pas — notre école de musique, si elle avait à sa disposition une salle trois ou quatre fois plus grande, pourrait, dans une certaine mesure, atténuer l'effet d'une si regrettable lacune. Ce n'est pas que la commission administrative, d'ailleurs très zélée, dispose d'éléments assez solides pour arriver à des exécutions orchestrales, fréquentes et irréprochables, surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres d'une grande difficulté; mais, on peut le dire, le jeune orchestre de notre Conservatoire possède des qualités fort précieuses.

Haydn et Mozart sont mieux interprétés que Beethoven, et, pour parler d'un auteur moderne, que Lachner; mais tous le sont assez bien pour justifier nos regrets de ne pas voir la salle beaucoup plus spacieuse, et ses portes ouvertes pour tout le monde.

Parmi les nombreux élèves-solistes qui se sont produits, nous n'en avons pas entendu qui nous semblent avoir montré des dispositions assez exceptionnelles pour que nous en fassions ici mention. Les concours d'ailleurs approchent, et mieux vaudra aux jeunes gens s'y présenter forts de leurs études, que munis des articles élogieux que nous pourrions leur octroyer. L. V. G.

⁂ La salle de *la Sodalité*, elle aussi, était trop petite, jeudi dernier. La sixième séance de musique de chambre, donnée avec le concours de M. Ed. Eeckhautte, avait attiré plus de monde encore que les précédentes, aussi le succès a-t-il été complet. Jeudi prochain aura lieu la dernière séance de la saison.

⁂ La ville de Gand donnera un grand festival d'harmonie et de fanfares, à l'occasion de la visite royale, qui aura lieu les 8 et 9 du mois de juillet. Pour les renseignements, on peut s'adresser à M. Aug. Vande Weghe, secrétaire, rue Watergracht, 20.

LIÉGE, 8 mai. — Notre année théâtrale, qui s'était ouverte sous les auspices les plus favorables, et qui n'a pas trompé les présages que l'on faisait, s'est clôturée hier de la façon la plus brillante par la représentation (reprise) du *Faust* de Gounod. Jusqu'à la fin, nos vaillants artistes et notre intelligent directeur, M. Calabresi, ont prouvé qu'ils voulaient maintenir intacte la réputation que, grâce à eux, notre scène a reconquise cette année: jusqu'à la fin, leur activité, leur zèle, leurs soins ne se sont pas démentis. Aussi, nous empressons-nous de leur offrir à tous nos hommages les plus sincères, et notamment à Mmes Singelée, Irène Lambert, Cèbe, et à MM. Carman, Tallon, Arnaud, Van Huffelen, Beckers et Prunet.

Parmi tous ces acteurs, nous avons eu à applaudir hier spécialement Mme Irène Lambert (Marguerite), MM. Carman (Valentin) Tallon (Faust) et Van Huffelen (Méphistophélès) — Mme Lambert nous a révélé, dans le rôle de Marguerite, un côté de son talent qu'il ne lui avait pas encore été donné jusqu'à présent de mettre en relief aussi parfaitement qu'elle a pu le faire dans l'œuvre de Gounod: nous voulons parler de ce cachet de délicatesse, de distinction et de grâce dont elle a marqué le rôle qu'elle remplissait et qui lui a valu, de la part du public, une franche et brillante ovation.

Tous vos lecteurs savent, sans doute, quelle perfection Carman apporte au rôle de Valentin, et quels accents tragiques il sait trouver dans la scène du Duel, au quatrième acte. Nous pouvons dire cependant que jamais, autant que hier, il n'a fait sur nous d'impression plus profonde et plus sentie: toutes ses qualités de chanteur et de comédien nous ont apparu sous un nouveau jour et à un degré non moins élevé que par le passé. A lui donc aussi nos félicitations les plus cordiales.

M. Tallon dispose d'un organe d'une étendue remarquable et d'un timbre aussi puissant que beau; il a chanté le rôle de Faust d'une façon tout à fait hors ligne, et s'est fait beaucoup applaudir dans les premiers actes, où il peut déployer toutes les ressources de sa voix.

Enfin, M. Van Huffelen s'est tiré du rôle difficile de Méphistophélès de manière à se concilier les suffrages des juges les plus éclairés; il s'est montré aussi bon chanteur que bon comédien, et s'est fort relevé du reproche de lourdeur qu'on lui avait quelquefois adressé. Mlle Cèbe a tenu convenablement le rôle de Siebel, et, pour le reste, les chœurs et l'orchestre ont marché de façon à nous satisfaire amplement.

⁂ Le concert organisé au profit des familles victimes de l'épidémie qui règne au Luxembourg, a été donné samedi dernier. La *Légia* a ouvert la séance avec cette franchise d'attaque, cette justesse d'intonation et cette intelligence des

nuances qui ont établi depuis longtemps sa réputation, et dont M. Th. Vercken, le chef dévoué, peut revendiquer la bonne part. Un fait qui mérite d'être signalé pour sa rareté, c'est la réunion de quatre violoncellistes amateurs, chargés à eux seuls de la partie instrumentale du programme, et s'acquittant fort bien de leur tâche. Nos félicitations à MM. Boussart, Dery, de Cuyper et Delstanche pour le quatuor qu'ils nous ont fait entendre, à ce dernier surtout une mention particulière pour le goût et le sentiment qu'il a montrés dans deux mélodies, ***Toujours elle*** et ***A elle***, de Gariboldi et Mozart.

Mlle Singelée, dont le zèle égale le talent, a de nouveau mis en relief la merveilleuse agilité de son mécanisme dans l'air de la ***Somnambule : Si j'étais petit oiseau*** et dans le duo ***Ne touchez pas à la reine***, qu'elle a chanté avec M Damry.

MM. Ansiaux et Philips, nos deux amateurs distingués, ont enlevé avec infiniment de verve le duo-bouffe du ***Béarnais***, de Th. Radoux. De plus, M. Philips a dit l'air du ***Serment*** et la scène de ***Sémiramis*** avec une grande sûreté de style; M. Ansiaux a interprété deux ***Mélodies rhythmiques***, la ***Nacelle***, et le ***Départ de l'hirondelle***, de M. J.-B. Rongé, de manière à mériter la reconnaissance de l'auteur.

Enfin, M. Damry a fait preuve du meilleur ton comique par la façon originale dont il a mimé et détaillé trois chansonnettes. J. B. R.

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière*).—Enfin, nous l'avons eu, ce troisième ***Don Juan***, le dernier sans doute, pour le moment du moins; enfin, le Théâtre-Lyrique a convoqué les amateurs à cette première représentation, si impatiemment attendue. Je n'exagère nullement : on était fort désireux d'entendre le ***Don Juan*** du Lyrique, et cela se comprend. On sait avec quel soin, avec quel orgueil d'impresario et d'artiste à la fois, M. Carvalho monte les ouvrages; on sait que dans son théâtre les maîtres ont tous leur piédestal, et l'on se demandait ce que M. Carvalho pourrait bien faire pour lutter contre le grand succès de l'Opéra. Eh! bien, je vous assure que le directeur du Lyrique a donné une grande preuve non-seulement de talent, mais encore d'habileté, de tact. Il a pris la seule voie qui pouvait le conduire au succès : il a cherché à s'éloigner, par les détails, par l'effet scénique, de son opulent confrère. L'Opéra s'était attaché à mettre en relief le Drame, en l'exagérant un peu même; le Lyrique s'est dit, à bon droit, que la Comédie pouvait aussi revendiquer ***Don Juan*** comme un joyau de sa couronne, et il a accusé surtout le comique et la demi teinte. Leporello a donné toute carrière à sa verve; Masetto lui a dignement répondu; Elvire a mis une sourdine à sa douleur; Ottavio n'a pas, trois heures durant, pris le ciel à témoin de son « cruel martyre;» Zerline a souri de son mieux, les chœurs se sont piqués d'honneur, et seule Dona Anna est restée sombre, mélodramatique, implacable comme la statue de marbre du commandeur. On a eu un ***Don Juan*** plus intime, plus léger, plus amusant; un ***Don Juan*** placé sous la protection de Molière. Le luxe des costumes, une étude scrupuleuse de la couleur, de la vérité, bref une mise en scène originale et intéressante et une excellente exécution d'ensemble, le tout a plu, et la soirée de mardi fut l'une des plus glorieuses pour le Théâtre-Lyrique. Passant aux artistes, je dirai que Mme Charton-Demeur, sans être la plus applaudie, a été, selon moi, la plus remarquable; le rôle d'Anna est magistralement tenu par elle. Je citerai ensuite Mme Carvalho, qui fait de Zerline un personnage charmant de grâce, de fine coquetterie, et qui chante avec une rare perfection les trois morceaux du rôle. Mlle Nilsson arrive souvent à l'effet, mais elle ne ménage pas assez la voix : trop d'ardeur; je dois reconnaître toutefois qu'elle chante avec une grande correction les airs difficiles d'Elvire. Troy est un amusant Leporello, à qui il ne manque qu'un peu plus de gravité dans la voix pour être excellent. Barré, que vous avez eu à Bruxelles, a plu beaucoup dans le rôle de Don Juan. C'est un beau cavalier, un charmant comédien, et un chanteur de talent incontestable. Il soupire d'une voix douce et délicieuse le duetto ***La ci darem*** et la sérénade; après avoir donné un excellent cachet de gaieté et d'élégance au rôle, il joue dramatiquement le finale. Je crois que Barré, qui est le type du baryton d'opéra comique, restera à Paris et s'y fera un nom. Lutz est fort bien en Mazetto. Le soir de la première, il y a eu ***bis*** et rappels, grand succès enfin. Je commence à croire que ce Théâtre-Lyrique pourrait bien ne pas fermer cet été. Si maintenant les ***Joyeuses Commères***, que l'on va donner, ont le succès que j'espère, la fermeture deviendra encore moins probable.

Et ce pauvre Opéra, qui est forcé de suspendre les représentations de ***Don Juan***, qui faisaient des recettes de 12 mille francs, juste au moment où le Lyrique triomphe avec le même ouvrage; c'est cruel cela! Tout n'est pas rose dans la situation de M. Perrin. On lui a rengagé Faure à 90.000 fr. par an, et Faure va s'éreinter à Covent Garden, en vertu d'un congé, tandis que l'Opéra doit arrêter ***Don Juan*** en pleine vogue. Je vous assure que, si j'étais directeur, je dirais aux amateurs de congés : — Oui, je vous accorde un mois, mais pour vous reposer et non pour aller dépenser vos moyens ailleurs! — Il est probable que M. Perrin, qui comprend ses intérêts, fera en sorte d'éviter à l'avenir des calamités comme celle qui le frappe en ce moment. On remonte activement le ***Prophète***, qui sera chanté par Gueymard, Belval, Castelmary, Mmes Gueymard et Mauduit. — Vendredi, Mlle Granzow a débuté dans ***Giselle***. C'est une jolie personne, gracieuse au possible, aux mouvements élégants, à la légèreté extraordinaire, et qui danse avec une remarquable correction. Elle n'étonne pas tout d'abord comme sa compatriote et devancière Mourawief; elle a moins de force dans l'exécution, elle ***empoigne*** moins son public; mais, petit à petit, son talent fin, soigné, sa mimique pleine de sympathie, une certaine originalité et surtout sa légèreté incomparable captivent, enchantent. Le premier acte l'a fait applaudir, mais très paisiblement. Au second, elle a vaincu : les qualités exceptionnelles ont produit leur effet; il y a eu bravos, ***bis*** et rappels. Pour ma part, j'aime beaucoup cette ballerine, qui par instant me rappelle le talent, la chaste élégance, la virtuosité exempte d'afféterie de Mme Ferraris, à mon avis la reine des modernes danseuses. Je souhaite que Mlle Granzow puisse rester à l'Opéra, qui s'est bien appauvri chorégraphiquement, et qui a besoin de se remonter. Le même soir on a applaudi Laure Fonta, charmante artiste trop peu utilisée par la direction. Il n'y a rien de plus à l'horizon que ce que je dis plus haut. L'***Africaine***, le ***Prophète*** et Mlle Granzow feront sans doute attendre patiemment le retour de Faure et la reprise de ***Don Juan***.

Le Théâtre-Italien avait bel et bien clôturé le soir de la première représentation du ***Casino di Campagna***. J'ai peut-être tort d'écrire ***bien***, car on n'a généralement pas été très satisfait. Ledit ***Casino di Campagna*** a essuyé de rudes bordées ainsi que ses interprètes, et M. Bagier peut se vanter d'avoir, sous un certain rapport, assez mal terminé sa saison. Enfin, que faire à cela. Il faut espérer mieux pour l'année prochaine. Il est question de rendre la subvention aux Italiens : 50,000 fr. en 1866-67 et 100,000 fr. en 1867-68. Ce serait une garantie pour le public et un grand encouragement pour l'impresario, dont les frais et les soucis doivent vraiment être énormes. Patti est, dit-on, rengagée pour toute la saison prochaine. J'en connais qui vont verser un pleur éloquent sur ce rengagement, qui pourtant assure des recettes à l'entreprise à laquelle ils prétendent s'intéresser énormément. Les artistes se dispersent : Vitali va se reposer

un peu en Italie, ainsi que Fraschini. Nicolini, Silva vont à d'autres succès. Agnesi, infatigable, a signé des traités magnifiques jusqu'au 15 septembre.

Demain les concurrents pour le grand prix de composition musicale entreront en loges pour le concours préparatoire. Ils sont sept. Je vous citerai les noms de ceux qui seront admis au concours définitif. — Cinq candidats se sont présentés à l'Institut pour le fauteuil laissé vacant par la mort de Clapisson. Voici leurs noms dans l'ordre de présentation : Gounod, Félicien David, Victor Massé, Maillart et Elwart; à bientôt l'élection. Je crois, avec raison, que les plus grandes chances sont en faveur de Gounod et de David.— Nous comptons deux nouveaux décorés parmi nos artistes : M. Édouard Mangin, compositeur et second chef d'orchestre au Théâtre-Lyrique, vient d'être nommé, par le Sultan, officier de l'Ordre du Medjidié, pour des travaux musicaux faits pour les musiques militaires turques. Eugène Ketterer, pianiste compositeur, a reçu une troisième décoration, celle d'officier de l'Ordre du Nischan, de Tunis. — La loi sur les instruments mécaniques de musique vient d'être définitivement votée au Sénat, par 75 voix contre 22. C'est très malheureux pour les compositeurs, dont, malgré toutes les subtilités des légistes, je trouve, au point de vue du droit naturel, les intérêts lésés. Du moins on aurait dû, en donnant une telle liberté aux fabricants, soit celle de prendre où ils voudront, sans payer, des airs pour leurs cylindres; on aurait dû, dis-je, les contraindre à reproduire lesdits airs sans en altérer la forme mélodique ni l'harmonie. Il est vrai que cela eût considérablement gêné ces braves industriels. Enfin, ils ont maintenant le droit d'écorcher les oreilles du public et des auteurs. Inclinons-nous. — Le baryton Dumestre vient d'être atteint d'une angine couenneuse qui donne de l'inquiétude à ses amis. Espérons que mon prochain courrier vous transmettra de meilleures nouvelles de cet artiste, qui peut rendre de grands services à l'Opéra. — Une souscription organisée en faveur de la famille du pauvre Balanqué, enlevé si jeune au théâtre, promet d'arriver à un chiffre élevé. Les artistes ont spontanément agi en bons camarades, toutes les bourses se sont ouvertes fraternellement. —La première grande séance de l'Orphéon a eu lieu dimanche, sous la direction de M. Bazin; une seconde est fixée à lundi, sous la direction de M. Pasdeloup. Je vous parlerai de toutes deux en même temps.— Ce soir, concert du célèbre corniste Vivier, dont le nom resplendit sur les murs de Paris en caractères de dix-huit pouces. Ce sera, je crois, le dernier concert de la saison.

JULES RUELLE.

⁂ Dimanche dernier, M. Krüger réunissait dans les salons Érard douze de ses plus jeunes élèves qui, toutes, ont exécuté des morceaux de différentes force, et témoigné, par leurs progrès d'une année à l'autre, de l'excellent enseignement de leur habile et aimé professeur. On a particulièrement remarqué la jeune Emma Fumagalli, qui a joué un morceau de son père si regretté (*Capricciosa*), et deux fragments d'une sonate, de Mozart. — Cette charmante enfant, âgée de dix ans, a été fort justement encouragée; elle promet de porter dignement un nom *qui oblige*. Une coïncidence touchante : c'est au même âge qu'Adolphe Fumagalli se fit entendre pour la première fois au Conservatoire de Milan; — cela doit être de bon augure.

⁂ Offenbach travaille en ce moment aux ouvrages suivants : *Robinson Crusoé*, opéra-comique en trois actes, avec MM. Cormon et Crémieux; *le Jockey*, deux actes, avec MM. Nuitter et Trefeu, pour Ems; *la Vie parisienne*, quatre actes, avec MM. Meilhac et Halévy, destinée au théâtre du Palais-Royal, et une pièce en trois actes, destinée aux Variétés.

⁂ L'*Entr'acte* annonce la prochaine arrivée à Paris d'une députation de l'Orphéon d'Alger, qui viendrait disputer aux sociétés chorales de France les médailles décernées à la meilleure exécution. « On dit même, ajoute-t-il, que les orphéonistes d'Alger veulent concourir pour *la lecture à première vue*; ce dernier point semblera d'autant plus étrange que l'Orphéon d'Alger offre un mélange de toutes les nations, de toutes les races, et l'on se rappelle l'étonnement causé par les chants de ces orphéonistes français, italiens, maltais et indigènes, lors du dernier voyage de l'Empereur en Algérie. »

⁂ Un pianiste belge du plus grand mérite, M. Joseph Grégoir, compositeur dont les études sont très estimées de nos artistes, est venu entendre à Paris nos pianistes et leurs œuvres nouvelles; à sa grande satisfaction, M. Joseph Grégoir a reçu à Paris les félicitations qu'il venait y apporter.

⁂ Une petite merveille, une vraie merveille, dit l'*Art musical*, nous est arrivée depuis peu de jours; c'est de l'Amérique qu'elle nous vient. Elle a nom Teresa de Carreno; elle est âgée de douze ans, et elle est d'une beauté idéale. Cette sympathique jeune fille joue du piano de façon à surprendre Liszt lui-même : c'est à n'y pas croire. D'ici à peu de jours, quoique la saison musicale touche à sa fin, le nom de Mlle Teresa de Carreno sera répandu dans tous nos salons parisiens. Elle est accompagnée par sa mère et par son père, un homme des plus distingués, ex-ministre des finances de Venezuela, aujourd'hui émigré. Les trois voyageurs ont été retenus en mer pendant près d'un mois. Le paquebot qui les portait a fait naufrage; ils ont été, par un hasard inouï, recueillis à trois cents lieues de la côte par un bâtiment qui passait.

⁂ On lit dans le feuilleton de *la Gironde*, rédigé par M. Paul Lavigne :

« M. J. Gallegos, mécanicien espagnol, en ce moment de passage à Bordeaux, est l'auteur d'un instrument de musique des plus curieux, qui nous paraît destiné à remplacer, si son auteur parvient à le répandre, les différents instruments *à cordes pincées* qui sont encore employés à notre époque. Cet instrument, auquel son inventeur a donné le nom de *harpe philharmonique*, contient à la fois les cordes graves du violoncelle, une guitare complète et toute la série aiguë des cordes de la harpe. Il a deux manches : l'un de basse, l'autre de guitare, ce qui n'empêche pas sa forme d'être des plus élégantes. »

⁂ La *Semaine musicale*, de Paris, termine une série d'études sur l'interprétation de *Don Juan* à l'Opéra par des réflexions très justes et très sensées, et dont nos chefs d'orchestre pourront, le cas échéant, faire leur profit : On a évidemment bien fait, dit il, de doubler les instruments à cordes afin d'obtenir toute la sonorité qu'exige un local aussi vaste que la salle de l'Opéra; mais, comme il n'a pas été possible d'augmenter le volumne des voix en proportion, et que Mozart fait parfois chanter les violons avec la voix, il s'ensuit que la plupart du temps on n'entend guère que les violons. On aurait pu, dès lors, ne faire jouer que la moitié des violons pendant les solos et duos. C'était, du reste, une étude nécessaire pour s'assurer où devait être pratiquée cette division des instruments à cordes.

Une autre observation qui se rattache au même objet. Non-seulement à l'Opéra, mais encore aux Concerts populaires de musique classique et ailleurs, on prend l'habitude d'augmenter le nombre d'instruments à cordes, tandis qu'on ne laisse toujours que deux flûtes, deux hautbois, deux clarinettes, deux bassons, pour tenir tête à cette armée d'archets. Cette innovation nuit considérablement aux effets des *tutti*. Les salles de spectacles et de concerts n'avaient pas autrefois les dimensions qu'elles ont aujourd'hui, et les maîtres n'écrivaient que pour un orchestre où il y avait tout au plus dix premiers violons; ils combinaient en conséquence les effets des instruments à vent. Aussi déplorons-nous cette

mode nouvelle, qui s'évertue à construire des salles gigantesques, pouvant contenir le plus de monde possible.

Bientôt on ne pourra plus y exécuter les œuvres des anciens maîtres. La musique vocale elle-même en sera forcément exclue, car, si l'on augmente le nombre et la sonorité des instruments en proportion de l'agrandissement des enceintes, les voix ne pourront plus lutter contre la masse instrumentale. Il y a des bornes à tout. Les excès du progrès sont aussi dangereux que les autres.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Mlle Frieb a débuté vendredi dans le rôle d'Anna du *Freischütz*, et a été reçue avec bienveillance; le talent de la cantatrice (qui est berlinoise) a besoin de se développer encore.

VIENNE. — Le ballet *Gazella*, que l'on a donné pour le début de Mlle Pocchini, est le même ballet qui a été représenté, il y a plusieurs années, sous le titre *die Gauklerin*, comme Mlle Pocchini est la même qui s'est essayée il y a dix ans sur notre scène.

Le ballet n'a pas gagné, ni la ballerine non plus.

HAMBOURG. — Notre ville aura décidément son festival; il aura lieu les 29 mai, 31 mai et 1er juin.

M. Goldschmidt dirigera, et, parmi les solistes, on compte Mme Jenny Lind-Goldschmidt et Mlle Bettelheim; MM. Gunz, Staegemann, Joachim et Stockhausen.

Le 29 mai, on entendra le *Messie*, de Haendel; le 31 mai : *Ode à Sainte Cécile*, de Haendel, et la 9e Symphonie de Beethoven; et le 1er juin : ouverture *Iphigénie en Aulide*, de Gluck, *La belle Mélusine*, de Mendelssohn, la 2e partie du *Paradis et la Péri*, de Schumann, et des solis de Mme Lind-Goldschmidt, Mlle Bettelheim, Joachim et Stockhausen.

.˙. On écrit de Copenhague : Les *Bouffes-Parisiens*, qui semblaient avoir assez bien réussi les premiers soirs, ont pris bien vite une triste fin. Les représentations subséquentes ont complétement fait four. Une partie du personnel a été reconnue insuffisante, plusieurs acteurs ont été chutés et même sifflés, entre autres un M. Alfred Poirier, qui chantait comme un coq; Mlle Bouché-Fournier, qui n'avait pas les premières notions des rôles dont on l'avait chargée et Mlle Renaudy, une commençante.

La presse a critiqué vertement cette entreprise; les recettes n'ont pas suffi à payer les affiches.

.˙. Le roi de Bavière a évidemment un grand faible pour la musique de Richard Wagner; quand il ne peut l'entendre au théâtre, il s'en fait jouer des arrangements par le premier corps de musique venu. C'est ainsi que, le 29 avril, il avait commandé au chef de musique Siebenkaes de paraître le soir, accompagné de son corps de musique, au théâtre de la résidence, pour faire entendre les fragments préférés des opéras de son auteur favori.

Le Roi, accompagné seulement de deux aides de camp, a assisté à cette étrange audition, qui ne s'est terminée que quand le souffle a manqué aux instrumentistes.

.˙. Le *Maître d'école du village* est le titre d'un opéra-comique en deux actes de C. Krause, qui a été représenté le 15 avril à Sarebruck, où le compositeur est établi en qualité de maître de chapelle.

Deux œuvres nouvelles de Michaëlis verront le jour cet été, à Berlin, au théâtre de Woltersdorf; la première est une opérette dans le genre Offenbach, la seconde est un opéra-comique dans le genre Lortzing.

.˙. UN ÉDITEUR DE MUSIQUE DU XVIIIe SIÈCLE. La première œuvre de J. Mattheson (12 sonates à deux et trois flûtes sans basses) a été éditée par Estienne Roger, marchand-libraire à Amsterdam : *qui vend la musique la plus correcte du monde et qui s'engage de la donner à meilleur marché que qui que ce soit*, QUAND MÊME IL DEVRAIT LA DONNER POUR RIEN.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le fiasco de Mme Grisi (dont il est rendu compte dans l'extrait que nous empruntons au *Ménestrel*,) a eu pour conséquence la résiliation de son engagement.

L'*Iphigénie en Tauride*, retardée par une indisposition de Gardoni, a été donnée jeudi avec un énorme succès.

L'exécution a été en tous points digne du chef-d'œuvre de Gluck. MM. Gardoni (Pylade), Santley (Oreste), Gassler (Thoas) et Mlle Tietjens (Iphigénie), méritent les plus grands éloges pour leur manière d'interpréter cette merveilleuse partition.

La salle était littéralement comble.

.˙. Au Théâtre-Italien, Mlle Maria Vilda a fait une seconde apparition dans la *Norma* et a vu se renouveler le succès qui l'a accueillie à son début.

L'*Africaine* a dû faire sa réapparition samedi dernier; Mlle Adelina Patti fera sa rentrée cette semaine dans *Il Barbieri*, avec Ronconi, interprète du rôle de Figaro.

.˙. Les concerts, qui se donnent journellement, se comptent par douzaines; impossible de les enregistrer tous; nous donnerons, à la fin de la saison, un résumé des meilleurs.

H. Wienlawski est attendu vers la fin de ce mois; il se fera entendre aux Concerts des lundis, le 4 juin; il participera aussi aux deux concerts subséquents et derniers de la même Société.

Jaell, aussi, se produira sous peu de jours.

RUSSIE.

SAINT-PÉTERSBOURG. — L'Empereur vient d'augmenter de 1,000 roubles d'argent les honoraires de H. Wieniawski au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, et a prolongé le terme de ses congés à cinq mois.

A. Rubinstein a donné à Moscou deux concerts très brillants, et dont on porte le bénéfice net à 10,000 roubles.

La *Belle Hélène* se joue trois fois par semaine au Théâtre Français.

La représentation de l'opéra de Glinka : *La vie pour le Czar*, a été l'occasion d'une ovation patriotique sans précédents, en faveur de l'empereur.

On n'a pas entonné moins de sept fois l'hymne national, qui a été suivi chaque fois de hourrahs sans fin.

Tous les passages de l'opéra dont le texte prêtait une allusion à la conservation de l'empereur et au dévouement de son peuple ont été acclamés avec enthousiasme.

MOSCOU. — Notre saison de concerts est terminée; parmi les artistes nationaux qui se sont le plus distingués, nous mentionnerons : Nicolas Rubinstein, Door et Joseph Wieniawski. Les Concerts populaires, organisés par le prince Galitzin, ont attiré du monde, malgré l'uniformité du programme. Parmi les artistes étrangers qui ont fait parler d'eux, nous devons nommer, en première ligne, Servais et son fils, qui ont donné de brillants concerts; Félicien David, dont le premier concert seul avait attiré du monde; Laub, qui vient d'être attaché à notre Conservatoire, à raison de 5,000 roubles argent; Ole Bull, qui a récolté succès et roubles en masse.

L'Opéra russe a ouvert ses portes le 3 avril, par la *Juive* d'Halévy.

Le troisième opéra a été *Martha*; mais il n'a attiré personne.

SOUSCRIPTION

AUX

ŒUVRES POSTHUMES POUR LE VIOLON

de L. J. MEERTS,

Ancien Professeur de Violon au Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles.

1[re] livraison. **12 Études élémentaires,** servant d'introduction à la 2[e] partie des **Études de mécanisme.**
Exercices gymnastiques à l'usage des jeunes solistes.
Trois sonatines, pour piano et violon.
2[e] » **Le Mécanisme de l'archet,** 12 études.
3[e] et 4[e] » **Six Etudes** dans la 2[e] *position.*
Six Études dans la 4[e] »
Six Études dans la 6[e] »
5[e] » **Trois Études de nuances** (dédiées à Laub).
Trois fuguettes.
6[e] » **Trois Études caractéristiques** (dédiées à Joachim).
Trois fuguettes.
7[e] et 8[e] » **Quatre Sonates** dans le style de *diverses* époques, pour le violon avec basse.
9[e] » **Trois Sonatines** pour 2 violons.
10[e] » **Trois duos concertants** pour 2 violons.
11[e] » L'accompagnement d'un second violon aux **Etudes-caprices de Rode.**
12[e] » **Second concerto.**

Chaque livraison, contenant environ 50 pages de musique, édition grand in-4°.

PRIX : 10 FRANCS.

Payable au reçu de la livraison. | Il en paraîtra 2 ou 3 par an.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES :

SCHOTT Frères,

82, MONTAGNE DE LA COUR, 82.

PARIS,
SCHOTT, Éditeur,
1, Rue Auber (Maison du Grand-Hôtel),

FRANCFORT S/MEIN,
P. SCHOTT & C[ie],
Rossmarkt.

LONDRES,
SCHOTT & C[e],
159, Regent street.

ROTTERDAM,
SCHOTT, Zonen,
Alsbach, Houttuin, II, 190.

MAYENCE,
Les Fils de B. SCHOTT.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et C[ie], rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 24 Mai 1866. N° 21.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	8 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

MA GUITARE,

Paroles de M. E. Richebourg, musique de M. L. Bordèse.

BEETHOVEN.

(Suite et fin. Voir n° 20 du 17 mai.)

— Assez! dis-je au vieillard; continuez l'inventaire... Vous en étiez à l'*Odyssée* d'Homère et aux romans de Walter Scott. — Dont mon chat Hoffmann tient aujourd'hui la place. Le métier de ma fille occupe l'espace d'un pupitre où il écrivit sa dernière grand'messe, sa symphonie avec chœur et ses quatuors posthumes, œuvres qui portent un caractère de mélancolie sublime et même de grandeur extravagante. C'est dans le coin formé par la cloison de l'alcôve et le mur de la chambre que lui et Hummel s'embrassèrent en pleurant. Un de ses amis d'enfance, apprenant sa maladie, lui envoya un panier de vin vieux : Beethoven rejeta ce présent avec indignation, et on le cacha derrière le poêle. Enfin, devant la croisée, quand je fume ma pipe, cela me rappelle un long fauteuil à bras, que Schindler et Moschelès lui avaient acheté et où il expira le 26 mars 1827, à cinq heures et demie du matin... — En regardant peut-être cette jalousie? — Non, mais là-bas, le ciel en feu, l'orient sombre, la pluie sifflante, les arbres secoués par leur chevelure, les oiseaux asphyxiés par le vent, Vienne pâle et accroupie sous les mugissements du tonnerre; car il faisait un orage épouvantable, et le compositeur n'avait pu exhaler son âme immense qu'en déchirant un peu le monde!

L'Allemand s'arrêta : il avait peur de ses propres paroles. Je me promenais à grands pas dans la chambre, comme un homme ivre. Mes doigts s'allongeaient avec des crispations de colère sur le clavier silencieux pour moi. Ah! que je me suis maudit alors de n'être pas musicien! L'accordeur, touché de compassion, entr'ouvrait de temps en temps la porte d'une chambre voisine où la jeune femme avait disparu, et il disait d'une voix douce : — Viens donc! Maria.

Il y eut même quelques chuchottements entre le père et la fille. Pendant ce colloque, j'examinai un petit tableau accroché au-dessus du piano. C'était une branche de néflier cousue sur un fond blanc et ainsi gardée sous verre dans un cadre de bois peint. Au bas de la tige, une écriture de femme avait tracé au crayon, en français : « *Cueillie sur le tombeau.* » — Il a souffert, n'est-ce pas? dis-je en me rapprochant de l'accordeur, qui avait repris sa pipe. — Durant la première moitié de sa vie, il manqua de pain; durant la seconde, il fut sourd; durant son existence entière, aucune femme ne l'aima. Le sort, comme vous voyez, lui vendit bien cher le génie et la gloire. Quand il fut infirme de corps et d'âme, on lui reconnut du cœur et du talent : c'était un peu tard. La nouveauté inouïe de ses œuvres révoltait les plus grands maîtres. Haydn le jugeait seulement bon pianiste, Saliéri le croyait fou, Neefe lui défendit sérieusement de composer, et Albrechtsberger parlait de le mettre en prison. Il paraît même que son père mourut du chagrin de se voir un fils qui se moquait du contrepoint. A trente-sept ans, des débuts obscurs, un amour malheureux, une ambition déçue et un caractère sauvage avaient comblé sa misère, lorsque Jérôme Bonaparte, à la honte des souverains d'Allemagne, en voulut faire un maître de chapelle. L'archiduc Rodolphe, les princes Lobkowitz et de Kinsky suivirent dans leur munificence un exemple qu'elle n'aurait pas donné. Puis l'empereur Alexandre, pour la symphonie de la bataille de Vittoria, envoya deux cents ducats à l'auteur. Enfin, la même femme qu'il avait toujours chérie et que n'avait pas touchée sa constance se laissait fléchir par sa renommée. Il espérait conclure un mariage qu'il avait si vainement attendu toute sa vie. A ce moment, quand la Providence lui souriait, une catastrophe terrible rejeta l'infortuné au fond de l'abîme. — Beethoven devint sourd!

En finissant sa tirade, l'accordeur fut saisi d'une telle rage qu'il lança vigoureusement sa pipe dans la rue par la fenêtre. Ce caprice nerveux ayant ouvert un libre cours à sa douleur, il se leva d'un très grand sang-froid et me dit : — Attendez!... je vais chercher ma pipe.

Et puis, avant de descendre, il frappa de rechef à la porte de la chambre voisine, en répétant à sa fille, d'un ton de reproche : — Maria, je t'en prie, viens donc!

Elle ne vint pas. Resté seul, près d'une femme qu'une fantaisie puérile et l'épaisseur d'une planche de sapin séparaient de moi, homme vulgaire, je n'en sentis que plus profondément combien le génie de Beethoven dut

souffrir d'être à la merci de l'amour. Ses affections furent trompées : pardonnons lui sa haine pour le monde. Souvent les travers d'une imagination grandiose et d'une sensibilité fébrile se mêlent aux plus nobles, aux plus rares instincts. Chez les artistes et les poëtes surtout, l'érétisme violent des facultés produit des écarts qu'une organisation trop mobile excuse ou même justifie. La nature a voulu qu'ici bas tous ses ouvrages fussent incomplets. Il serait plus qu'un homme, celui qui réunirait aux dons les plus éclatants du génie cette douceur de caractère, cette résignation de conduite et cette modération dans les sentiments, qui sont en définitive la base réelle du bonheur, puisqu'elles sont la source du repos.

Cependant la chandelle du piano, épuisée, allait s'éteindre; mon hôte remontait l'escalier avec empressement; mais, devinant sa pauvreté, je n'osais pas lui demander qu'il en allumât une autre. Il fallut donc se quitter. — Monsieur, dis-je avec un peu d'embarras, il se fait tard... Obligez-moi de me rendre un service. — Bien volontiers, répondit l'accordeur essoufflé. — Permettez-moi de vous embrasser!

Ces choses-là paraissent fort simples à un Allemand. Je l'embrassai d'une manière sonore, afin que sa fille m'entendit et crût que dans ce baiser il y en avait aussi pour elle. Puis, craignant de m'attendrir, je me sauvai à toutes jambes.

A peine avais-je fait cent pas, que le piano reprit la valse, mais timidement : on semblait avoir peur de me rappeler. Je me sauvai plus vite et, cette fois, en me bouchant les oreilles.

Le sommelier du Cygne, vraiment artiste, ne s'était pas couché : il attendait mon impression au clair de la lune. Mais, comme la persévérance du génie de Beethoven échauffait le sien, bien que déjà fort habile à desservir originalement une table, il s'exerçait pendant la nuit à son geste novateur, à sa voltige révolutionnaire. Je le trouvai aux prises avec une douzaine de plats qu'il avait rangés sur le bord d'une fenêtre et qu'il enlevait avec autant de grâce et d'adresse que si deux cents convives eussent crié bravo! — Et pourtant, me dis-je en me croisant les bras, cet homme comprend la *Symphonie pastorale!*

A l'instant même, un plat relevé de table avec trop d'enthousiasme s'échappa des mains du sommelier et alla se briser en mille pièces contre le mur de l'hôtel; l'artiste, fuyant les éclaboussures, se retourna brusquement et m'aperçut. — Je faisais de l'art, m'avoua-t-il gravement; il est quelquefois bon de s'*entraîner*. Mais que pensez-vous de la maison de Beethoven? — Je pense que, pour l'honneur de l'Allemagne, elle en apprend beaucoup trop sur sa vie et bien peu sur sa mort.

A cette réflexion, le sommelier étendit la main d'un air solennel, comme pour me dire : J'ai votre affaire. Puis, me confisquant sous le vestibule, il tira mystérieusement de sa poche un calepin noir usé, d'où ses doigts respectueux firent couler avec mille égards la circulaire suivante :

« Le monde musical a perdu le célèbre compositeur Ludwig van Beethoven, le 26 mars 1827, à cinq heures et demie du matin. Il est mort des suites d'une hydropisie, à l'âge de cinquante six ans. Il a reçu les sacrements de l'église. Le 29 mars, à trois heures après-midi, le convoi partira du logement du défunt, situé à la maison rouge, n° 200, faubourg de la *Wæhringergasse*. On se réunira aux glacis, devant la porte des Écossais. » — La *lettre de faire part* est convenable, dis-je froidement après avoir lu le papier, mais cela ne suffit pas. — Allez vous coucher! me répondit le Viennois justement offensé de mon ironie. Demain matin je vous expliquerai moi-même les funérailles sur les lieux.

Effectivement, à cinq heures et demie, époque fatale de la mort de Beethoven, le sommelier me réveilla, et nous nous acheminâmes vers la porte des Écossais, sur la route de la maison rouge. A la parole vive et pieuse de cet amateur, j'oubliais qu'il escamotait des assiettes, pour ne voir que son fanatisme en musique. — Vous l'avez donc connu? m'écriai-je décidément attendri. — A force de lui servir tous les soirs un flacon de vin d'Autriche; mais je vous assure qu'il n'était pas liant. Un jour étant venu dîner, il se plaça à la table et resta comme absorbé. Le *kellner* lui demande ce qu'il mangera : pas de réponse. On renouvelle cette question : même silence. Trois quarts-d'heure se passent. Beethoven se réveille, appelle vivement le *kellner* et lui dit avec colère : — Ma carte à payer! — Vous ne devez rien, vous n'avez rien mangé, — Comment! je n'ai rien mangé? Alors, ce sera pour demain, mais je ne remettrai plus les pieds dans cette maison!

Il sortit, et quand nous lui racontâmes le lendemain ce qui s'était passé la veille, il ne s'en souvenait plus. Du reste, capricieux comme une femme. A une soirée du prince Lichnowsky, les dames se mirent à ses genoux : il ne voulut pas jouer. Ses distractions sont célèbres. Kotzebuë les a même rassemblées dans une comédie. — Et, malgré tant de misanthropie, vous l'aimiez? — Si je l'aimais, monsieur! dit le sommelier avec une expression profonde. Il ne me reste que cet aveu sincère pour expier mon crime. Beethoven, quelque temps avant sa mort, logeait à Baden dans un appartement contigu à la chambre à coucher de ma femme, qui n'était alors que ma prétendue. Beethoven, ne travaillant que la nuit, empêchait régulièrement de dormir la pauvre jeune fille; on me supplia de lui parler. Ce fut inutile; depuis qu'il était sourd, Beethoven ne jouait plus qu'à huis-clos et pour lui seul; mes prières parurent un outrage; et d'ailleurs il nia que son jeu, quoique sublime, fût bruyant. Il y aurait eu de l'inhumanité et de la folie à tâcher de le convaincre. Je pris une autre voie. C'était dans les ténèbres, au bord des lacs, au fond des grottes de Baden qu'il créait ses chants. Imaginez le supplice qui, à cette époque, devait torturer un homme dont les jouissances musicales étaient le premier besoin et l'unique plaisir de la vie! Toute perception des sons lui était étrangère; mais, par un bizarre phénomène, son talent s'accrut avec l'infirmité qui en paralysait l'exercice.

Chaque soir, en rentrant de sa promenade, Beethoven se couchait de bonne heure, et lorsque, par un instinct de génie, il comprenait que sa surdité lui laissait du relâche, vers dix heures, il se réveillait en sursaut comme pour profiter de cet éclair d'une faculté disparue, se jetait à bas de son lit, endossait une grosse houppelande et se précipait littéralement sur le piano. Une

simple porte fermée à clef séparait les deux appartements; mon œil, placé sur le trou de la serrure, épiait tous ses mouvements. On voyait des doigts maigres, mais agiles et forts, courir d'abord légèrement sur le clavier, dont chaque touche peu à peu semblait une voix humaine. Ah! monsieur, comme les yeux de cet homme brillaient dans l'ombre! Un soir, je restai deux heures anéanti; je ne respirais plus, je ne me sentais vivre qu'aux larmes qui baignaient mon visage; cependant ma fiancée était malade, il fallait du repos à sa santé. Au milieu d'une improvisation céleste, j'eus le courage barbare de saisir mon octavine et d'en jouer de toutes mes forces dans un autre ton que celui du morceau du maître! Beethoven tressaillit, ses mains étreignirent le clavier avec rage. Puis je l'entendis se lever, refermer son piano et se recoucher; mais il ne souffla pas un mot de reproche!

J'aurais volontiers fait du sommelier ce qu'il faisait de ses plats, mais nous étions parvenus à la maison rouge, et cet édifice me rappelait aux lois de l'harmonie. D'ailleurs, la bonne figure de l'accordeur rayonnait à la croisée; il fumait sa pipe, il nous salua tous deux comme de vieilles connaissances. La valse n'était pas levée.

— Tout cet espace de terrain, poursuivit le sommelier d'un voix grave, en me désignant les glacis, était encombré par plus de trente mille personnes. Nobles et roturiers, riches et pauvres, la foule entière s'avançait à pied et tête nue. Quand le cercueil parut, elle devint aussi muette qu'un seul homme. Un orchestre, composé des premiers musiciens de Vienne, jouait la marche de la *Mort du Héros*, écrite par Beethoven.

Trente-six porteurs de torches, choisis dans les personnages les plus remarquables de la cour, de la littérature et des arts, précédaient le char dont Castelli, Grillparzer, Hummel, Gyrowetz, Weigl et cinq autres compositeurs portaient le drap mortuaire. Le lendemain on exécuta le *Requiem* de Mozart aux Célestins; un peuple immense remplissait cette basilique, et la voix colossale de Lablache en faisait vibrer les voûtes. Mais le jour même des funérailles on célébra le service aux Frères-Mineurs, et le corps fut porté au cimetière de Waehring...

En parlant ainsi, le sommelier m'entraînait vers ce village; nous en aperçûmes bientôt la charmante nécropole, qui est à la mode depuis quelques années, à cause de la vue pittoresque dont on y jouit: tout le monde veut y être enterré. Son fossoyeur est même devenu une célébrité depuis qu'un phrénologiste lui a offert vainement, par lettre, mille florins pour le crâne de Beethoven. Au-dessus de la porte est inscrite cette sentence:

« Deine Auferstheung ist die Starke unserer Hoffnung.
« Ta résurrection est la force de notre espérance. »

Le tombeau de l'auteur de *Fidelio* est une pyramide tronquée à la base, ornée d'une lyre et d'un papillon, attributs placés au milieu du cercle formé par un serpent d'airain qui se mord la queue. La lyre, c'est la musique; le papillon, c'est l'âme; et le serpent, l'immortalité. Le bon goût de ce monument n'est effacé que par celui de l'épitaphe, où ne se trouve qu'un mot: BEETHOVEN.

Un néflier a affectivement poussé par hasard à la tête du monument qu'ombragent des rameaux touffus. On dirait que le génie de Beethoven s'est réfugié sous son écorce et mêlé à sa sève nourricière. Tandis que je circulais autour de la pyramide avec cette distraction rêveuse dont on ne se défend guère en face d'une tombe illustre et d'un grand souvenir, mon pied heurta une pierre beaucoup plus modeste et presque inaperçue. Le sommelier me retint avec vivacité par le bras, et, me montrant du doigt cette pierre, me dit d'un ton lugubre: — Schubert. — Même destinée! repliquai-je, tous deux ont dû mourir pour être célèbres. Jamais tombeaux ne furent plus philosophiquement réunis, et votre fossoyeur a autant d'esprit que de probité.

ANDRÉ DELRIEU.

COUPS DE BOUTOIRS (1).

Les musiciens deviennent cruels et expriment parfois leur colère par des mots atroces, quand leur sens musical est froissé.

— Berlioz avait pour voisine, dans la rue d'Aumale, je crois, une jeune personne charmante, mais peu douée de sentiment musical, qui s'obstinait chaque jour à travailler pendant de longues heures la grande sonate de piano en *ut* dièse mineur de Beethoven; et toujours au même endroit elle se trompait de touche, faisant un *la* dièse pour un *la* naturel. Impatienté, Berlioz lui écrivit ceci: « C'est très bien, mademoiselle, d'étudier avec obstination les chefs-d'œuvre; mais, au nom de l'humanité, de la tonalité, de la mélodie, de l'harmonie, au nom de la belle Mme Juliette Guiciardi, à qui votre sonate fut dédiée par Beethoven, et qui eut l'honneur d'être aimée du grand homme, faites un *la* naturel sur le second temps de la dixième mesure du finale; votre *la* dièse est affreux, il finirait par donner des accès de rage à vos malheureux auditeurs, auditeurs forcés, puisque vous laissez vos fenêtres ouvertes. Attaquez un demi ton plus bas, la touche blanche au lieu de la touche noire, je vous en conjure, je vous en supplie, cela me fera un bien infini, et ne peut vous faire de mal. »

Le lendemain les fenêtres restèrent fermées, le piano fut muet. Le surlendemain encore. Au bout de plusieurs jours, le silence continuant, Berlioz, curieux de savoir si sa lettre avait assez blessé la jeune pianiste pour produire cet heureux résultat, alla trouver le concierge de la maison qu'elle habitait: « Vous avez chez vous, lui dit-il, une jeune pianiste? — Oui, monsieur. — Serait-elle partie pour la campagne, on ne l'entend plus? — Hélas! monsieur, elle est malade, très malade; hier elle était au plus mal, aujourd'hui encore elle a bien baissé. — Oh! répliqua l'impitoyable musicien, avec une satisfaction mal déguisée, pourvu qu'elle baisse d'un demi ton; c'est tout ce que je lui demande. »

— Un chef d'orchestre faisait ses premières armes dans un concert à Paris; un de ses amis, voulant le faire valoir, ose signaler la régularité de ses mouvements à l'un de ses voisins de stalle qu'il ne connaissait pas. « Voyez donc, monsieur, comme il bat bien la mesure! — Bah! réplique M. Auber (c'était lui), j'ai cru qu'il battait la campagne. »

(1) Extrait de la *Revue et Gazette musicale* de Paris.

— On annonçait la semaine dernière, dans un salon, que M. X..., le critique, était devenu fou. « Devenu ! s'écria un de ses confrères, ah ! tant mieux, son état s'améliore, cela prouve qu'il avait eu dernièrement un instant lucide. »

— Les boutades de Cherubini sont célèbres, nous ne les répéterons pas ; en voici une pourtant que nous croyons peu connue. A l'une des répétitions générales de l'opéra d'*Ali Baba*, le dernier du grand maître, un des acteurs se trouvant indisposé, on allait être obligé de contremander tout le monde, quand on s'avisa de proposer à Ferdinand Prévost, qui ne jouait pas dans la pièce, de chanter le rôle du malade, le cahier à la main, pour ne pas faire manquer la répétition. Prévost, aussi obligeant que bon musicien, se prêta volontiers à la circonstance, et exécuta avec le plus grand bonheur ce tour de force. Cherubini, cependant, avait paru mécontent de ses efforts. A la fin de la séance, comme il se disposait à partir, quelqu'un lui dit : « Le pauvre Prévost a fait tout ce qu'il a pu, monsieur, il serait juste qu'il reçût un mot gracieux de votre part. — Vous avez raison, dit Cherubini, faites-le venir. » Prévost s'approche, et Cherubini lui tendant la main : « *Allons, ze ne t'en veux pas.* »

BELGIQUE.

BRUXELLES. — *Quentin Durward* s'élabore pour le bénéfice de M. Jourdan. Le *Capitaine Henriot* a ouvert l'année théâtrale, *Quentin Durward* la termine ; voilà, croyons-nous, du dilettantisme patriotique, ou il n'en existe point au monde. Il est vrai que ce dernier ouvrage offre à notre ténor léger une entrée superbe, avec le plumet au chapeau, le *plaid* au corps, et la lance au poing... ! La *Reine Topaze* fait grosse recette, et a procuré dernièrement à M. Mengal une salle comble. Les *Rendez vous bourgeois* faisaient partie de la représentation.

⁂ Le festival de Dusseldorf a eu lieu, nonobstant toutes les circonstances pénibles et fâcheuses qui avaient failli mettre en doute sa réalisation.

Un grand nombre de souscripteurs ne s'y étaient pas rendus, de manière que la salle n'était qu'à moitié garnie. Par l'indisposition subite et grave de Mme Parepa, l'ordre des concerts a dû être interverti, ce qui a naturellement agi défavorablement sur l'ensemble du festival.

Les détails, dans notre numéro prochain.

⁂ L'*Indépendance*, dans sa chronique musicale, s'exprime comme suit sur la nouvelle Symphonie pour orgue et orchestre de M. Fétis père :

En rendant compte de la séance jubilaire de l'Académie, qui a eu lieu il y a peu de jours, on a signalé la grande impression produite par une symphonie pour orgue et orchestre composée par M. Fétis à l'occasion de cette solennité. Il reste quelques explications techniques à donner sur le plan et sur les développements de ce morceau. Disons d'abord que l'union des deux grandes voix de l'orgue et de l'orchestre dans une même œuvre instrumentale est une tentative absolument nouvelle. Après avoir vu à quelle variété d'effets cette combinaison peut donner lieu, on s'étonnerait que nul compositeur ne s'en fût avisé, si l'on ne réfléchissait que la possibilité de la réaliser ne s'est point présentée souvent, l'orgue étant peu transportable de sa nature, et la présence de cet instrument dans une salle de concert se présentant comme un fait exceptionnel. Est-ce pour cette raison seulement qu'il n'existait pas de symphonie pour orgue et orchestre, ou bien est-ce parce que toute idée surgit providentiellement à un moment donné, et que l'heure de celle-ci ne devait sonner qu'en 1866 ? C'est ce que nous n'examinerons point, n'ayant pas à traiter ici des questions philosophiques, dont les lecteurs d'une chronique musicale se soucient assez peu.

Ce que les artistes ont remarqué tout d'abord dans l'œuvre symphonique de M. Fétis, c'est que l'intention de produire les effets de sonorité amenés par la réunion de l'orgue et de l'orchestre n'apparaissait pas comme l'objet principal que le compositeur avait eu en vue. Ces effets abondent ; ils sont neufs, ils sont variés ; mais ils se lient si intimement au plan de chaque morceau, que leur recherche ne semble pas avoir été le sujet d'une préoccupation particulière. L'introduction est d'un caractère large et imposant ; l'orchestre et l'orgue y traitent, pour ainsi dire, de puissance à puissance et concluent gravement, solennellement une alliance féconde pour l'art. L'*andante varié* est destiné à faire ressortir la diversité des jeux de l'orgue et celle de leurs combinaisons avec les sonorités de l'orchestre ; mais l'idée première se poursuit à travers les variations qui n'en paraissent être que les développements naturels, et c'est dans ce morceau surtout qu'est résolu le problème de l'unité dans la variété.

Le troisième morceau de la symphonie jubilaire de M. Fétis est intitulé : *Plaintes de la voix humaine.* Personne n'ignore qu'il y a dans l'orgue un jeu qui a le nom de *voix humaine* et dont le timbre a, en effet, des accents particuliers par lesquels cette désignation est en partie justifiée. Dans le morceau dont nous parlons ici, la voix humaine fait entendre des plaintes qui sont interrompues par de brusques et énergiques accords de l'orchestre. Son chant est mélancolique et d'une expression touchante. Les partisans de la musique à programme auraient souhaité peut-être que le compositeur eût déterminé, dans quelques lignes d'explications, de quelle nature sont les plaintes qu'il avait eu le dessein de faire exprimer par la voix humaine. Nous trouvons qu'il a eu grandement raison de s'en abstenir. L'idée qui a inspiré son morceau vaudrait-elle plus, pour moi, pour vous, pour tel et tel autre, que celle qui nous est venue à l'esprit ou au cœur en l'écoutant ? Chacun de nous s'est fait un petit poème en rapport avec la direction de ses idées, avec sa situation, lequel l'a bien plus touché que n'eussent pu le faire les idées, la situation d'autrui. Cette voix humaine, c'est celle qui s'élève de nos cœurs dans les souffrances causées par les mille épreuves de la vie ; les brusques accents qui l'interrompent sont les rigueurs du destin inflexible contre lesquelles nous luttons en vain dans tant de circonstances ; en écoutant le morceau où cette donnée poétique est réalisée, chacun a entendu les plaintes de son âme. L'art ne prouvait-il pas bien plus sa puissance en faisant naître une foule de pensées différentes, qu'en imposant une même pensée à tous les assistants ? En vérité, les faiseurs de symphonies à programme ont une idée bien fausse de la destination de la musique et de son action sur les organes de nos sensations morales.

On ne pouvait en rester, dans une fête jubilaire, sur les impressions mélancoliques causées par les plaintes de la voix humaine. Pour effacer ces impressions, voici le tableau animé, pittoresque d'une chasse. Les instruments ne gémissent plus ; ils ne grondent plus ; ils éclatent en cris joyeux et sont conduits, par un crescendo habilement gradué, à une explosion finale pleine de mouvement et de chaleur.

Telle est la symphonie jubilaire de M. Fétis : elle prendra dans l'art le rang que peut assigner à une œuvre musicale la double originalité de l'idée et de la forme.

MONS. — Le Waux-Hall inaugurera d'une façon splendide la saison des concerts. Grâce à l'intelligente initiative de son fondateur, M. Émile de Damseaux, Mons assistera lundi à

une véritable solennité musicale dont le programme, magnifiquement ordonné, sera exécuté par 640 instrumentistes, recrutés dans tout le Hainaut et dirigés par M. Valentin Bender, chef de la musique du Roi.— Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de cette fête musicale en tous points remarquable.

SPA. — Voici l'ordre dans lequel auront lieu les concerts de la saison :

23 *juillet*. — Mme Peudefer, cantatrice; M. Troy, baryton du Théâtre-Lyrique de Paris; M. Jaëll, pianiste; M. Dumon, flûtiste;

3 *août*. — Mlle Brunetti, cantatrice; M. Warnots, ténor; M. H. Vieuxtemps, violoniste; M. Lebeau, organiste;

17 *août*. — Mme Léonard, cantatrice; M. Léonard, violoniste; M. Jourdan, chanteur; M. Servais, violoncelliste;

7 *septembre*. — Mlle de la Pommeraye, cantatrice; Mlle Staps, pianiste; M. Seligmann, violoncelliste;

24 *septembre*. — M. Cornélis, chanteur; M. Duhem, corniste; M. Massart, violoncelliste; M. J. Dupuis, violoniste; M. Schoen, pianiste.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière*. — L'Institut s'est réuni samedi en assemblée solennelle pour nommer un successeur à Clapisson. La majorité des voix a été pour Gounod; l'auteur de *Faust* est donc maintenant membre de l'Institut. La partie a été vivement disputée : Gounod a eu 19 voix; Félicien David, 16; Massé a eu, dit-on, une voix. C'était un rude adversaire que Gounod avait en David, et vous le comprenez. David a beaucoup produit dans tous les genres; au théâtre, il a eu trois succès; son *Désert* et son *Christophe Colomb* ont révolutionné le monde musical, le premier surtout, qui est une création d'originalité puissante. Je sais bien que Gounod a fait *Faust*, le grand succès du moderne théâtre; je sais aussi que Gounod est un grand, un très grand musicien, un maître. Il pouvait y avoir embarras à choisir pour la docte assemblée. En somme, je comprends fort bien cette élection : Gounod était naturellement désigné pour entrer à l'Institut, sa place y était marquée. Seulement, la place de David y est marquée aussi; on en arrive à regretter que l'Institut n'ait pas eu deux fauteuils à pourvoir. Mais, que dis-je! le second aurait-il bien été pour David?.. Il est peut-être un peu indépendant de caractère pour sympathiser avec les élus du sanctuaire de la formule; ce qui existe à l'Académie française, chez les quarante, existe aussi dans la section des Beaux-Arts. J'ai même l'idée que les seize voix qu'a obtenues Félicien David étaient celles de quelques peintres ou sculpteurs, et que les musiciens ont voté en masse pour Gounod, homme d'une inaltérable amabilité, et qui, je le crois, gagnera bien vite les sympathies de tous ses collègues. Il est probable que, pendant que quatre concurrents faisaient des visites, se préparaient à l'élection, le cinquième, soit David, écoutait dans les bois la symphonie du printemps. Enfin, l'Institut est de nouveau complet; souhaitons que ce soit pour longtemps.

Je promène un regard désolé sur nos scènes musicales, mais ne vois rien qui puisse raisonnablement fournir la matière d'une petite colonne. Pour vous parler théâtre, il me faudrait rabâcher, car rien de nouveau, mais absolument rien ne s'est produit depuis mon précédent courrier. L'Opéra donne un jour l'*Africaine*, un autre jour *Giselle*. L'Opéra-Comique va du *Voyage en Chine* à l'*Ambassadrice* ou à *Fior d'Aliza*. Le Lyrique a de superbes soirées avec *Don Juan*, et sacrifie ses lendemains en donnant des petits actes; je crois même qu'il fera bien de hâter ses *Joyeuses Commères*. La musique a clôturé à Ventadour, mais nous allons avoir les représentations dramatiques de la troupe Ernesto Rossi. On dit que M. Bagier va de nouveau être nommé directeur du Théâtre royal de Madrid; pourvu qu'alors les voyages d'il y a deux ans ne recommencent pas! Les Bouffes vont fermer pour aller à Rouen, puis à Lyon, où des traités les appellent. Les Fantaisies-Parisiennes comptent ne fermer que fin juillet, et vont donner demain le petit ouvrage de MM. Carré et Adrien Boïeldieu. Les Variétés tiennent bon avec leur *Barbe Bleue*; le Palais-Royal essaie de l'opérette. Vous voyez que tout cela n'est pas très brillant. C'est qu'en vérité on n'a guère l'esprit au théâtre en ce moment! La politique extérieure nous absorbe, et je crois que le plus retentissant *ut dièse* ne pourrait actuellement faire pâlir la popularité dont jouissent les faits et gestes de cet excellent M. de Bismark. Si vous demandez à quelqu'un des nouvelles de sa santé, ou si vous parlez d'une nouvelle artistique ou littéraire, on vous répond Bismark; c'est enivrant. Pour peu que cela dure, le *Petit Journal* aura moins de lecteurs que la moindre feuille politique, et l'*Événement* devra donner, comme *prime* à ses abonnés, la table et le coucher pendant la durée de leur abonnement. Je vous assure que, quoique généralement pauvre dans le monde des arts, on donnerait volontiers cent francs de bon cœur pour avoir dix mille francs de rente — même italienne — et ne plus disputer à M. de Bismark l'attention des élèves et du public! Il doit bien en être un peu de même en Belgique.

Les grandes séances de l'Orphéon municipal ont encore prouvé que cette institution est florissante. Ses ennemis disent qu'il faudrait, dans ces séances, faire déchiffrer un chœur, pour juger s'il y a progrès comme lecture. Cela est l'affaire des séances d'école et non des grandes réunions annuelles, où le public vient pour entendre une exécution complète et non une leçon, un exercice. Enfin, les deux épreuves de cette année ont réussi et valu des bravos à toute cette jeunesse zélée et aux directeurs de l'Orphéon : Bazin et Pasdeloup.

Les nouvelles du jour — vieilles nouvelles — récapitulent quelques annonces. Ainsi, la *Zilda* et la *Colombe* seront prochainement représentées à l'Opéra-Comique; à ce théâtre, pour l'année prochaine, le *Mignon* d'Ambroise Thomas et une nouveauté de Massé. Le Lyrique va représenter, outre les *Joyeuses commères*, deux petits actes. Vous savez sans doute que c'est par la volonté de M. Bazin que le nom de ce compositeur ne figurait pas parmi les candidats au fauteuil de Clapisson. L'impression générale dont on peut se rendre compte aujourd'hui sur cette élection de l'Institut, est simplement ceci : On comprend, on approuve la nomination de Gounod, on y applaudit; mais on aurait voulu voir David arriver à l'Institut, car depuis plus longtemps que Gounod il a des titres aux palmes académiques. Comme je le dis plus haut : on regrette qu'il n'y ait pas eu deux fauteuils à pourvoir. — Le grand concert du grand Vivier, le grand corniste, a été, vous le pensez bien, un nouveau triomphe pour ce virtuose, réellement hors ligne, et auquel des amis enragés ont fait plus de tort que de bien. Vivier a eu beaucoup de monde et beaucoup de succès. Les concerts sont terminés.

Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois d'avril, se sont élevées à la somme de 2,029,937 francs 13 cent. C'est 98,110 fr. 62 cent. de plus qu'en mars précédent, et 379,187 francs 46 centimes de plus qu'en avril 1865. Les bruits de guerre ne font, vous le voyez, pas grand tort aux théâtres parisiens. J'avoue que ces chiffres m'étonnent.

JULES RUELLE.

⁂ Les mille à douze cents sifflets de toutes formes, de tout temps et de tout pays qui formaient la collection du compositeur Clapisson, se sont vendus à l'hôtel Drouot à des prix considérables. Il y avait jusqu'à des pots en terre appelés gueux, dans lesquels le potier avait ménagé des sif-

flets. Il y en avait en verre, en cristal de roche, en buis, en poirier, en ambre, en ivoire, ciselés comme des bijoux. Il y en avait en fer, en acier, en porcelaine, en simple bois, en or, en plomb, en argent.

La pièce principale, la belle épinette d'Annibal Rossi, construite à Milan en 1577, et ornée de deux mille cinq cents pierres précieuses, a été mise à prix à 25,000 francs, et retirée de la vente, faute d'enchères suffisantes.

⁂ Le Théâtre du Gymnase, de Bordeaux, a donné la 1re représentation d'une opérette inédite, de M. Richard pour les paroles, et de M. Matz pour la musique, intitulée les *Frères avares*. On dit grand bien de cet ouvrage, gai, spirituel et sans prétentions, que M. Richard a joué lui-même, en excellent comique, auprès de Mlle Dalbert, chargée du principal rôle et fort applaudie, ainsi que les auteurs.

⁂ On lit dans l'*Art musical* : « M. Federico Ricci, l'auteur de *Crispino* et de tant d'autres opéras bouffes d'une verve éblouissante, a quitté Paris samedi dernier pour regagner Saint Pétersbourg. Esprit aimable, causeur spirituel et charmant, artiste bienveillant et désintéressé, Federico Ricci a laissé dans tous les salons parisens, où il a été fort recherché, les meilleurs souvenirs et les plus vives sympathies. Il nous reviendra, l'hiver prochain, avec une partition destinée à l'une de nos premières scènes lyriques. Laquelle? C'est encore un secret, et nous nous garderons bien de le dévoiler. »

⁂ L'excellente basse Agnesi, du Théâtre-Impérial Italien, chantera : en juin, à Saragosse, en compagnie des sœurs Marchisio ; à Bade, pendant le mois de juillet et une partie d'août. En outre, M. Agnesi a contracté plusieurs engagements pour des concerts en France et en Allemagne.

⁂ Mlle Adelina Patti, avant de partir pour Londres, a signé avec M. Bagier un engagement pour la saison prochaine.

La *Gazette des Etrangers* ajoute, à cette nouvelle, les lignes suivantes :

« On a parlé déjà pour cette saison heureuse (ce n'est encore qu'un projet en l'air) d'un opéra inédit qu'écrirait l'Anacréon de la musique française, couronné de cheveux blancs et de roses, sur un libretto du plus jeune, du plus fécond, du plus spirituel des auteurs dramatiques français, lequel libretto serait traduit en italien, bien entendu, et donné à Ventadour, avec Adelina Patti dans le principal rôle. »

Si nous comprenons bien, il s'agirait d'une partition de M. Auber, sur un livret de M. Sardou.

⁂ La guerre a de singulières choses. La maison qui a vu éclore le *Trovatore* et *Rigoletto* va probablement servir de quartier général à un corps d'armée.

Le prince Humbert, qui aura sous ses ordres une division du corps d'armée commandé par le général Della Rocca, va établir son quartier général à Bergo-San-Domino, près de Parme. On ajoute même que l'héritier présomptif de la couronne d'Italie habitera dans la maison du compositeur Verdi.

Les Italiens emploieront encore le nom de leur compositeur favori, comme emblème politique. On sait que V. E. R. D. I. se traduit ainsi : *Vittorio Emmanuele, Re D'Italia*.

⁂ Voici, d'après M. Gustave Bertrand, du *Nord*, l'état actuel des études musicales à Naples :

Le Conservatoire de Naples a cent pensionnaires élevés aux frais de l'Etat, un nombre flottant de pensionnaires payants et cent vingt élèves externes ; les premiers sont choisis parmi les enfants qui ont montré le plus d'aptitude avant l'âge de quinze ans. Ils reçoivent une éducation littéraire en même temps que l'instruction musicale, et c'est un point qu'on ferait bien d'imiter à Paris. Il n'y a que quinze classes. Tous les maîtres sont élus au concours.

Maintenant, quel est l'état ou, comme on dit, le niveau des études ? On s'accordait à m'avouer qu'il était déplorable.

— Vous auriez grand tort d'imaginer, répondais-je, que le Conservatoire de Paris est irréprochable ; il a besoin de bien des réformes.

— C'est possible, répliquait-on, mais encore y a-t il chez vous une discipline ; encore est il sorti des compositeurs comme Gounod, Félicien David, Massé, des chanteurs comme Faure et tant d'autres. Il y a longtemps qu'il ne sort rien de remarquable du Conservatoire napolitain, et l'on ne fait pas même d'exercices, de concours de fin d'année.

En vérité, ne serait-ce pas plutôt aux écoliers italiens qu'un séjour en France serait nécessaire.

⁂ Il s'est donné 269 concerts, à Paris, l'hiver dernier. Dans cet agréable total, le Conservatoire et les concerts Pasdeloup figurent pour 37, la salle Herz pour 72, la salle Erard 51 et la salle Pleyel 85. Le reste se répartit entre quelques salles secondaires.

Sans doute, dit M. Albert Vizentini (*Art musical* du 10 mai), on y a entendu bien des médiocrités ; mais on aurait tort de trop s'en plaindre. Les concerts sont l'exposition des musiciens, et la toile, refusée aujourd'hui, pourra devenir illustre un jour, si son peintre, au lieu de se décourager, travaille et grandit. En musique, comme en tout, il faut commencer. Gémissons quelquefois d'avoir les oreilles écorchées, mais encourageons tout ce qui a *quelque chose de bon* ; car le travail et la persévérance engendrent les grands talents, et, avec ce système-là et du feu sacré, l'inconnu d'hier sera célèbre demain.

ALLEMAGNE.

MUNICH. — Un concert monstre, organisé par M. de Bulow, a été donné, le 5 mai, au Théâtre Royal. Le programme débutait par l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, suivie d'une fantaisie de F. Schubert, arrangée par Liszt, pour piano et orchestre ; puis sont venues des *Rapsodies hongroises*, de Liszt, et la 9e Symphonie de Beethoven.

M. de Bulow s'est distingué autant comme pianiste que comme chef-d'orchestre ; on cite, comme un fait curieux, qu'il a dirigé de mémoire la 9e Symphonie.

Malgré les menaces de guerre, on ne renonce pas aux préparatifs des représentations-types des œuvres de R. Wagner, qui auront lieu au mois de juin. Le ténor Niemann est engagé moyennant 1,000 florins par représentation.

BERLIN. — Le 18 mai ont commencé, au Theater Kroll, les représentations d'une société d'opéra, par *Lucia*, avec Mlle Tipka dans le rôle de Lucie.

⁂ La partition autographe de la *Flûte enchantée*, de Mozart, a été achetée 300 thalers par M. Jaques, banquier, qui en a fait cadeau à la Bibliothèque royale. Sur quoi le Roi lui a conféré l'ordre de l'Aigle-Rouge de 4e classe.

⁂ Joachim s'est fait entendre, pour la première fois à Cassel, au 6e Concert d'abonnement. Son succès a été très grand ; il a joué le 9e Concerto de Spohr, la Romance en *fa* de Beethoven, un morceau de Schumann arrangé par lui, et, pour répondre à des bis formidables, des fragments d'une *Suite* de Bach.

Le concert a été donné au bénéfice du fonds des musiciens de l'orchestre. Joachim n'a accepté aucune rémunération.

Joachim a repris spontanément, le 11 mai, la position qu'il avait occupée si longtemps à Hanovre et que mille petites intrigues l'avaient décidé à abandonner. C'est à l'invitation directe du Roi que le célèbre violoniste a cédé, et il a refusé aussi toute augmentation d'honoraires, que l'intendance royale lui avait fait offrir pour le faire revenir sur sa décision de quitter à jamais Hanovre.

⁂ Le piano de Beethoven se trouve en ce moment à Klausenbourg, en Transylvanie. La fabrication date d'environ soixante-dix ans ; sur la table d'harmonie on voit encore

les armoiries et le portrait du grand musicien, gravés évidemment à l'époque de sa jeunesse.

Le nom de « Louis van Beethoven, » qui se trouve finement sculpté autour de ses armes, doit faire supposer qu'il avait reçu ce piano d'un haut personnage.

Cet instrument a servi à Beethoven pendant toute sa vie, et il l'a légué en mourant à un de ses élèves qui, plus tard, émigra en Hongrie.

Ce précieux souvenir a passé depuis par quatre mains différentes, et aujourd'hui son heureux possesseur, M. Samuel Gyulai, *Belso Farkas-utza*, nº 81, — nous donnons l'adresse exacte, — a fait savoir par les journaux qu'il avait l'intention d'offrir cette relique à un établissement public, afin qu'elle puisse être ainsi à l'abri des dangers de destruction qu'elle courait sans cesse chez un simple particulier.

VIENNE. — Mlle Artot marche de succès en succès. La *Traviata* a été pour elle l'occasion d'un véritable triomphe.

Depuis longtemps le rôle de Violetta compte parmi ses meilleures créations; Calzolari et Everardi ont partagé son succès.

Deux théâtres ont monté le *Voyage en Chine* de Bazin; tandis que l'un prétend interdire les représentations à l'autre, se basant sur des traités particuliers, il se pourrait que la foule tranchât le différend, en s'abstenant d'aller ni à l'un ni à l'autre des deux théâtres; car l'opéra n'a obtenu sur aucune des deux scènes un véritable succès.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Mlle de Murska a fait sa rentrée, au Théâtre de Sa Majesté, par la *Lucia*, le même rôle qui lui valut, il y a un an, lors de son premier début, un si colossal succès.

L'enthousiasme avec lequel la ravissante cantatrice a été reçue lui a prouvé qu'elle n'avait rien perdu dans la faveur des habitués.

Pendant toute la pièce, les mains n'ont pas cessé de battre; à certains moments, c'était du délire! De nombreux bouquets lui ont été offerts.

M. Mongini a très bien tenu le rôle d'Edgardo; M. Santley, qui remplaçait à l'improviste M. Gassier, indisposé, a été admirable dans le rôle d'Aston.

Mlle de Murska a dû chanter, samedi, la *Sonnambula*.

La rentrée de Mlle Adelina Patti, à Covent-Garden, dans le *Barbier*, a été un événement; la salle était littéralement comble, et jamais artiste n'avait été accueillie d'une manière plus enthousiaste. Le succès, comme on peut le penser, a été immense et quand, à la leçon de chant, Mlle Adelina a commencé la simple mélodie populaire *home, sweet home* (en anglais), la salle entière s'est levée pour la récompenser par des applaudissements frénétiques de la charmante surprise. Ronconi, qui faisait sa rentrée par le rôle de Figaro, a été accueilli aussi comme une vieille et bonne connaissance. Mario fait encore un excellent Almaviva; la défectuosité de sa voix n'apparaît pas trop dans ce rôle.

L'*Africaine*, avec Mme Lucca, et la *Norma*, avec Mme de Vilda, attirent la foule, et M. Gye n'aura pas à se plaindre de la saison. L'*Africaine* est interprétée par Mme Lucca (Selika) Mme Lemmens (Inès), Naudin (Vasco) et Graziani (Nelusko). La *Norma* est chantée par Mme de Vilda (Norma), Mme Lemmens (Adalgisa), Naudin (Pollione).

∴ Un concert *monstre* doit être donné, le 8 juin prochain, au profit de l'hospice des Poitrinaires. A cette occasion, un *Ulysse*, de Gounod, sera entendu pour la première fois en Angleterre.

∴ LA MUSIQUE A LONDRES. — Au seizième siècle, a dit de Morley, professeur de musique de la reine Élisabeth, une personne de bonne famille était invitée à table pour chanter une œuvre musicale, — comme on peut s'en convaincre par le récit du festival de l'anniversaire du *Madrigal Society* de Londres. — Au dix-neuvième siècle, nous trouvons ce goût, quoique moins cultivé par les personnes de rang et de naissance, largement répandu parmi la classe moyenne anglaise, et l'amour de la musique tendant à grandir parmi le peuple. Pour approvisionner de talents les réunions musicales qui se forment de tous côtés, il fallut avoir recours à toutes les écoles du continent. Pourquoi l'Angleterre seule reste-t-elle sans Académie nationale de musique à la hauteur de la position qu'elle occupe parmi les nations civilisées? C'est ce qui étonne tous les étrangers. Dernièrement, en Amérique, plus de deux millions de dollars ont été souscrits pour fonder un Conservatoire. Une enquête, faite en ce moment sous les auspices de la *Société de l'Étude des arts*, a formé le projet d'établir une école nationale de musique à South Kensington. Je souhaite que ce projet réussisse et rencontre l'appui du gouvernement. La question d'organisation est bien simple. Mettre à la tête de l'école un musicien de talent, jouissant d'une grande influence morale. Les bons effets des écoles du continent résultent ordinairement du choix des directeurs. Ce que fit Cherubini pour le Conservatoire de Paris, Mendelssohn le fit pour celui de Leipzig, et ces écoles, sous leur direction, devinrent les premières de toute l'Europe.

Les deux grandes républiques des arts en Europe: Paris et Londres, représentent toutes les sortes de musique, de façon à n'être surpassées par aucune autre cité. — Voici une liste des institutions musicales publiques de Londres, avec la date de leur fondation:

Her Majesty's theatre	1712. Opéra italien et ballets.
Madrigal Society	1741. Musique vocle sacrée et prof.
Philharmonic	1812. Musique vocale et instrum.
Sacred Harmonic	1832. Oratorios (700 exécutants).
Musical Union	1845. Musique instr. de chambre.
Royal Italian Opera	1847. Opéras italiens et anglais.
New Philharmonic.	1852. Musique vocale et instrum.
Leslie's Choir.	1854. Musique voc., soli d'instr.
London Musical Society . . .	1859. Musique vocale et instrum.
Monday Popular concerts. . .	1859. Mus. voc. et inst. de chambre
Martin's national Choral Society	1860. Oratorios (700 exécutants).
Vocal Association, rétablie en	1866. Divers.

JOURNAUX DE MUSIQUE PUBLIÉS A LONDRES:

The Musical World, paraissant chaque semaine.
The Musical Standard, paraissant tous les deux jours.
The Musical Times, paraissant tous les mois.
The Choir, paraissant tous les mois.
The Orchestra, journal hebdomadaire important.
The Illustrated News. Et *The Atheneum*. (*Ménestrel*.)

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

A Schaerbeck, lez Bruxelles, le 25 avril, M. Jacques-Félix de Coninck, né à Anvers, le 18 mai 1791, pianiste et compositeur. (Notice dans *Galerie biogr. des artistes-musiciens belges*, d'Édouard Gregoir, p. 40).

— A Amsterdam, où il était né en 1798, M. N.-J. Potdevin, virtuose sur le cor. (Notice dans les *Artistes-musiciens néerlandais*, d'Édouard Gregoir, p. 144.)

— A Spa, le 17 mai, M. Nicolas-Joseph Servais, né à Theux, le 29 juillet 1786, ancien violon des théâtres de Liége et de Spa.

— A Bruxelles, le 14 mai, à l'âge de 39 ans, Mme Taymans, née Ariane Cèbe, ex-artiste lyrique du Théâtre royal de la Monnaie.

— A Brunn, le 21 mars, à l'âge de 66 ans, Mme Marianne Kainz-Holland, ex-artiste lyrique.

— A Pardubitz, en Bohême, le 26 avril, Mlle Emilie Schmidt, jeune cantatrice du Théâtre de la Cour, à Darmstadt.

— A Prague, à l'âge de 47 ans, M. Joseph Reichel, artiste lyrique du théâtre.

— A Munster, à l'âge de 91 ans, Mme Angélique Schluter, née Romberg, ancienne chanteuse de concerts.

— A Paris, à l'âge de 38 ans, M. Emile Balanqué, ancienne basse du Théâtre-Lyrique.

A Saint-Cloud, fin avril, M. Antoine-Nicolas-Marie Fontaine, né à Paris, en 1785, ancien violon solo de la chapelle de Charles X. (Notice dans *Biogr. univ. des Musiciens*, de M. Fetis, t. III, p. 288.)

— A Paris, le 23 avril, M. Paulin Deslandes, né à Paris, en 1806, auteur dramatique, ancien chanteur de l'Opéra-Comique, où il débuta, en 1834, dans *Lestocq*, et où il resta dix ans.

— A Florence, à l'âge de 30 ans, M. Joseph Bettassi, professeur de musique.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Publiées par SCHOTT Fréres,

82, MONTAGNE DE LA COUR, BRUXELLES.

Violon et Violoncelle.

Prix de vente.

Accolay, J.-B. Nocturne pour violon avec accomp. de piano. 1 80

Bazzini, A. 3 morceaux lyriques pour violon, avec accompagnement de piano.
- Nº 1. Nocturne. 1 50
- Nº 2. Scherzo. 3 —
- Nº 3. Berceuse. 1 50

Corelli, *La Follia*, variations sérieuses pour violon avec acc. de piano ou d'orchestre, et Cadenza, par H. Leonard. 4 50

DeBeriot, Ch. Fantaisie lyrique pour violon, avec acc. de piano. 2 70

— Op. 121. Andante varié pour violon avec accompagnement de piano. 2 25

Leonard, H. *Pieta Signore*, air d'Eglise de *Stradella*, pour violon avec accompag. de piano. 1 50

Lidel, Bt. Op. 5. Nocturne pour violon ou violoncelle avec acc. de piano. 1 80

Poorten, A. 6 morceaux caractéristiques pr violoncelle et piano
- Nº 1. Chant du mendiant. 1 50
- 2. Feuille d'Album. 1 20
- 3. Chant des Matelots. 1 80
- 4. Dimanche matin. 1 50
- 5. La Fileuse. 1 80
- 6. Dans les bois. 2 —

Reinecke, C. Op. 82. Concerto pour violoncelle et piano. 5 40

Singelée Op. 98. Fantie élégante pour violon et piano. 2 25

Tartini. Variations sur la *Gavotte* de Corelli, accomp. de piano, doigter, nuances et coups d'archet par H. Leonard. 2 70

Flûte.

Doppler, F. L'Oiseau des bois. Idylle pour flûte et piano, ou flûte et 4 cors. 1 80

Folz, M. Op. 16. La *Norma*, fantaisie pour flûte, avec acc. de piano. 3 60

— Op. 19. Grandes variations brillantes pour flûte avec acc. de piano. 3 60

Orgue et Harmonium.

Dubois, V. 6 compositions pour harmonium.
- Nº 1. Un Songe, 2. Résignation, 3. Elégie — 1re Suite 1 50
- 4. Souvenir, 5. Rêverie, 6. Un jour de fête — 2e Suite 1 50

Groven, A. Deux prières pour orgue ou harmonium. Nº 1. 0 50 — Nº 2. 0 50

Tilborge, J. 4 morceaux classiques pour orgue. 3 —

CHANT.

Romances, Airs et Scènes.

Prix de vente.

* **Abadie, L.** Le Toqué, galimatia. 0 50

* **Agnesi, L. F.** Enfant console-toi! 0 50

* **Amat, L.** L'Etoile en mer. 0 50

* **Berré, F.** Ce que Dieu défend. 0 50

— Dis-moi, mélodie. 0 50

— L'orage au moulin. 0 50

* **Bordèse, L.** L'Aiguille cassée, mélodie. 0 60

* — l'Amazone, mélodie. 0 60

* — Elisabeth, reine de Hongrie, scène lyrique. 1 —

* — Jeanne la folle, scène dramatique. 1 —

* — Ma guitare, mélodie. 0 60

* — Rosine, mélodie. 0 60

Bossiers, J. Rappelle-toi, mélodie. 0 60

* **Chautagne Marc.** L'Enfant du bon Dieu. 0 50

Cornac, A. L'Esclave, cantilène. 0 50

De Baugnies, J. Amour, Fidélité. 0 50

* **De Peellaert, A.** Les dames de Crève cœur, scène dramatique. 1 20

* — Geneviève de Brabant, scène dramatique. 1 20

* — Noël, chant religieux. 1 —

* **De Coninck** Douleur et Espoir, hymne patriotique. 1 —

D'Haenens, A. Le Sang du Belge, chant patriotique. 0 60

Didier, V. Il est trop tard. 0 50

* **Dubois, V.** Il ne faut pas vieillir. 0 60

* **Ebingre, R.** L'Hirondelle, romance. 0 60

Eden, J. Douze mélodies.
- * Nº 1. Réveil du jour. 0 50
- * Nº 2. Gilbert. 0 50
- * Nº 3. Naître, souffrir, mourir. 0 50
- * Nº 4. Le poëte et le chien. 0 50
- * Nº 5. Soyez bénie. 0 50
- * Nº 6. La Neige. 0 50
- Nº 7. La confidence de Madeleine. 0 50
- Nº 8. Chant d'amour. 0 50
- Nº 9. L'Eglantine, Oracle. 0 50
- Nº 10. O ma charmante, 0 50
- * Nº 11. Les Signes de croix. 0 50
- Nº 12. Quels beaux souvenirs d'enfance. 0 50
- — Le recueil complet. 5 00

* **Everaerts, F.** Le Nid de fauvettes, scène pour mezzo soprano 1 80

* **Gariel, J. A. V.** Ne riez pas. 0 60

* — Souvenirs d'enfance. 0 50

* **Gerbet, F.** Les Plaisirs du flâneur, chansonnette. 0 60

* — Vive le café, chansonnette. 0 60

* **Hemelsoet, L.** Donnez! élégie. 1 —

* — L'Espérance, mélodie. 0 60

* — Le Zouave pontifical, scène. 1 80

Hervé. Le Passereau. 0 50

* **Kücken, J.** La fleur du souvenir romance. 0 60

Prix de vente.

Lejarthe de St-Amand. Un brigand de fantaisie, chansonn. 0 60

* — Ne pleure pas enfant. 0 50

Marchesi, C. Pourquoi? rom.
- Nº 1. Ténor ou Soprano. 0 60
- Nº 2. Mezzo Soprano ou Baryton 0 60

* **Marschner,** Ave Maria. 1 —

Mayer, E. Le Trabuquer. 0 50

* **Mercier, Ch** Le bon Dieu vous bénira! romance. 0 50

* — La Chanson du portier, chansonnette. 0 60

* — La petite chanteuse. 0 50

* **Miry, Ch.** Douze fables d'Esope.
- Nº 1. Le Coq et la perle. 0 50
- Nº 2. La Grenouille, le rat et le milan. 0 50
- Nº 3. Le Cerf et la brebis. 0 50
- Nº 4. Le Chien et l'ombre. 0 50
- Nº 5. Le Lion allant à la chasse avec les animaux. 0 50
- Nº 6. Le loup et la grue. 0 50
- Nº 7. Le Sanglier et l'âne. 0 50
- Nº 8. Le rat de ville et le rat des champs. 0 50
- Nº 9. Le lion accablé de vieillesse. 0 50
- Nº 10. L'âne et le petit chien. 0 50
- Nº 11. Le loup et le chien. 0 50
- Nº 12. Le pêcheur et le petit poisson. 0 50
- Les 12 fables en recueil. 5 —

* **Naclaux, M.** L'Alouette, mélodie 0 50

* **Olivier, A.** L'Habit fait le moine, chansonnette. 0 50

* **Radoux, J. F.** Les Fileuses, vieille chanson. 1 —

* **Renardy, Al.** 6 petites mélod.
- Nº 1. La Mère gardienne. 0 50
- Nº 2. Le petit frère. 0 50
- Nº 3. Salutation à Marie. 0 50
- Nº 4. Conseils. 0 50
- Nº 5. L'Heure du soir. 0 50
- Nº 6. L'Hospitalité. 0 50

* — Les 6 mélodies réunies. 1 50

* — Les Jeunes batelières, mélodie à 2 voix. 0 60

Wallace, V. Le Sonneur, chant.
- Nº 1. Pour ténor. 1 —
- Nº 2. Pour baryton. 1 —

Chœurs.

Buchet, J. V. Le Chant national, chœur pour 4 voix d'homme. 1 50

De Coninck, F. La jeune Captive, mélodie à une voix avec chœur pour pensionnats. 1 —

De Lannoy. Hymne au drapeau à 4 voix d'homme. Partition et parties. 1 80

Dubois, V. A une Mère, chœur à 4 voix de femme. 1 —

Frère Julien. Cantate en 4 parties, pour pensionnats.
1. La Foi, chœur.
2. L'Espérance, solo, duo, trio.
3. La Charité, déclamation.
4. La Religion, finale.
(ensemble) 2 —

Kreutzer, C. Invocation à la nuit, chœur pour 4 voix d'homme. 1 —

Marinn, L. Le Pape, cantate, solo et chœur, pour pensionnats. 1 50

Les romances marquées d'un * sont convenables pour pensionnats.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 31 Mai 1866. N° 22.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. { BELGIQUE, par an . . . . . . fr. 6 00 / FRANCE, par an . . . . . . » 10 00 / LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE CHANT DU GONDOLIER,

MÉLODIE,

Musique de M. F. Gumbert.

AVIS. — *Comme les années précédentes, le* **Guide musical** *ne paraîtra que tous les quinze jours, pendant les mois de Juin, Juillet et Août.*

Le cadre actuel du **Guide** *suffira à enregistrer les nouvelles de chaque quinzaine; nous ferons, pour la régularité, compter chaque numéro, comme numéro double.*

MUSICIENS NÉERLANDAIS (1).

QUIRIN VAN BLANKENBURG.

Si Quirin Van Blankenburg avait laissé des mémoires, retraçant les principaux faits de sa carrière artistique, on n'aurait pas manqué de les livrer à la publicité, et, vraiment, la chose en aurait valu la peine, car Van Blankenburg est sans contredit un musicien d'une grande valeur, et ses productions ont été justement vantées par les connaisseurs. Mais Van Blankenburg, en place de mémoires rédigés *ex professo*, a éparpillé dans ses ouvrages la plupart des renseignements concernant sa vie, et nul ne s'est avisé de les y chercher; que disons-nous? nul n'en soupçonne l'existence.

Nous allons faire, à ce point de vue, le dépouillement de l'un de ses livres les plus marquants: *Elementa musica of Nieuw licht tot het welverstaan van de musiec en de bascontinuo*, etc., et nous comptons y récolter assez abondamment de particularités de tout genre, pour empêcher qu'on regrette l'autobiographie du musicien néerlandais.

L'introduction renferme d'abord des détails sur l'éducation musicale et philosophique de Van Blankenburg, et sur ses premières théories, que Schombag et Campion eurent, à ce qu'il rapporte, l'indélicatesse de s'approprier:

(1) Les notes qui vont suivre sont empruntées au paragraphe XIII du livre en cours de publication : *la Musique aux Pays-Bas avant le XIXme siècle*, dont l'auteur a bien voulu nous communiquer une épreuve, avec l'autorisation de la reproduire. . .

« Mon père ayant su, par des amateurs qui avaient voyagé en Italie, que la musique était arrivée, dans ce pays, à un grand degré de perfection, chargea des négociants d'acheter à Venise les ouvrages les plus récents et les plus recommandables, et de les amener ici avec leurs marchandises. Ces ouvrages étaient les seuls qui pussent l'intéresser, et, quand je vins à apprendre la musique, il m'était interdit d'en employer d'autres. Aussi remplirent-ils mon esprit, au point que je ne pus tolérer que ces billevesées-là. Pourquoi? je n'en sais rien, car les règles m'étaient inconnues.

» En 1680, je fus reçu à l'Académie [de Leyde] pour apprendre, entre autres choses, les mathématiques. Mon professeur, qui trouvait du charme dans ma manière de jouer [du clavecin?], désira que je lui enseignasse la basse continue. Mais, quand il vit que je n'invoquai que des exemples, que je ne l'entretenai que du style, de l'harmonie, de choses pratiques enfin, il me dit : — *Nos mathematici*, nous n'admettons rien sans preuve à l'appui. L'art de la musique réside dans le raisonnement. Si vous ignorez le pourquoi des choses, cherchez-le sans relâche, et ne désespérez point de le rencontrer. Que votre esprit sonde les livres, et la raison surgira. Oui, il est impossible qu'un art si sublime, où tout est si exact, n'ait pas des assises solides. —

» A cette époque, la philosophie de Descartes était en vogue à Leyde. Ceux qui ne s'y adonnaient point étaient ridiculisés. Je fus donc obligé de faire comme les autres, je dus douter de tout, pour établir une distinction entre la vérité et l'erreur. Mon maître, afin de m'encourager dans cette voie, me dit : — Cherchez une vérité première qui soit à l'abri de toute contestation, et essayez d'en déduire une deuxième, puis une troisième. Une fois la souche trouvée, les branches et les fruits sont à vous. —

» Docile à ce conseil, je me mis à la recherche de certaines vérités fondamentales. D'autre part, je fis, avec un zèle extrême, l'examen du système musical de mes honorables auteurs italiens, et je parvins à en déduire deux échelles tonales, servant à la démonstration des deux modes actuels. Arrivé à ce point, je fus un jour chez M. Schombag, organiste de la cathédrale (1), également amateur des mathématiques. Il me dit, d'une

(1) Théoricien musical, inconnu à M. Fétis.

manière inopinée : — N'est-il point vraiment dommage qu'un si bel art que la musique ne possède pas de règles? — Enflammé par cette réflexion, et loin de m'attendre à faire un jour de la musique ma profession, je n'hésitai pas à lui découvrir la souche de mon arbre, ainsi que deux ou trois de ses branches. Or, c'est là-dessus que repose l'édifice de sa théorie, que l'on nomme encore aujourd'hui *les Règles de Schombag*.

» Après avoir établi mes lois fondamentales, j'ai tenu à les perfectionner. Les auteurs les plus distingués ont été consultés à cet effet. Depuis cinquante-huit ans, ces lois subissent l'épreuve. J'ai veillé aussi à ce que ma théorie ne soit pas utilisée par des professeurs, comme il m'est arrivé avec mes deux échelles susdites, que j'avais communiquées à un amateur qui se rendait à Paris, et qui, ayant été montrées à un maître de l'art, furent aussitôt sanctionnées et adoptées comme une invention française. Campion en composa un petit traité, dont les expressions pitoyables démontrent le contraire de ce que j'ai voulu prouver. Cela résulte, en toute évidence, de sa théorie. Quand on veut briller avec le plumage d'autrui, on doit immanquablement aboutir à la confusion. »

Plus loin, Van Blankenburg raconte une discussion scientifique qu'il eût avec D. Schol, organiste et carillonneur de Delft, et cite une brochure qu'il publia à cette occasion :

« Pendant que je trace ces lignes, arrive ici un pêcheur qui n'aime guère le *schol* (1). C'est M. J.-P.-A. Fischer, organiste et carillonneur de la cathédrale d'Utrecht, lequel, dans un livre sur les cloches et sur les carillons, tout fraîchement imprimé, mentionne un vieux différend qui surgit entre certains maîtres et moi relativement à l'utilité et à la non-utilité du *Cis* et du *Dis* (2), dans les basses des cloches. Sur quoi il s'exprime ainsi : — Le dièse C et le dièse D sont très nécessaires dans l'octave inférieure. Je démontrerais la fréquence et l'urgence de leur emploi, si cela n'était trop connu des amateurs. Et pourtant une dispute en est résultée entre MM. Quirin Van Blankenburg et Pierre Hemony (3), dispute dont les arbitres m'ont fait voir éloquemment l'inutilité, bien que, ajoute-t il, il y ait là-dessus ample matière à révision.—

» Je nie qu'il en soit ainsi. Il y a d'ailleurs prescription, vu que l'affaire date de plus de soixante-deux ans. Partant, de ce chef, mon procès n'aurait pu me tracasser, s'il n'avait été décidé autrement par le Souverain Juge.

» C'était en 1676. Le magistrat de Gouda me fit l'honneur de m'employer à Amsterdam. Je prescrivis le *Cis* et le *Dis* à la basse, quoiqu'ils n'existassent nulle part en Hollande. Le magistrat les adopta. Mais, quand l'organiste et carillonneur de Delft, D. Schol, fut appelé à donner son avis, il demanda si ces honorables fonctionnaires avaient acquis définitivement ces deux cloches, ajoutant que, en ce cas, il opinait de les restituer avec perte.

(1) Jeu de mots sur *Fischer*, pêcheur, et *Schol*, plie séchée.

(2) *Cis* est le ton C augmenté d'un petit demi-ton. *Dis* est le ton D augmenté d'un demi-ton, conséquemment le quatrième degré de notre système diatonique et chromatique.

(3) Célèbre fondeur de cloches néerlandais, à qui l'on doit un grand nombre de carillons justement estimés, et dont M. Fétis ne parle pas.

» Ceci fit beaucoup de bruit. Je me défendis dans un opuscule d'une feuille (1). A quoi M. Schol répliqua, en prenant pour conclusion de son livre les deux quatrains qui suivent :

De *Cis* en *Dis* die zyn ter Gouw,
Is dat niet een volmaakt gebouw?
Quirinus geeft het woord van Ja,
Kan 't hier voor ons dan niet besta?

Hy raad de Stad en leid haar om
Tot iet dat meesten tyd blyft stom;
Ja ieder slag kost een pond groot,
Zy hangen daar als levend-dood.

» Excellent poëte, ma foi ; mais organiste meilleur encore ! Il me souvient que, à l'apparition du premier ouvrage de Corelli, Schol prit le livre en plein concert, et dit : — Si j'étais sûr que ce fût là un exemplaire unique, incontinent je le jetterais au feu ! — C'était au temps où les clavecins avaient encore un clavier étroit. Aujourd'hui, il serait difficile d'en trouver un de ce genre, tous les claviers étant allongés. Ainsi varient les époques. »

Au chapitre V^e, consacré à l'accompagnement par la basse continue, Van Blankenburg nomme quelques auteurs italiens qu'il a étudiés dans sa jeunesse. Ce sont : *Della grazie di musica moderna, di Giulio Sampietro di Negro*. In Venetia, 1625 (2). — *Le varie musiche, del Rafaelo Rontani, a una e due voci, per cantare nel cimbalo o in altri stementi da carpo*. In Roma, 1632 (3) ; œuvre XIe, 2me édition. — *Nicolo Fontei* (probablement le livre IIe des *Bizzarrie poetiche, a 1, 2 et 3 voci*). In Venetia, 1636. — *Madrigali guerrieri e amorosi, di Claudio Monteverde*. In Venetia, 1638. « Plusieurs autres ouvrages, dit-il, » sont en ma possession. »

Effectivement, dans le cours de son livre, Van Blankenburg prouve qu'il n'a négligé aucune source pour étayer ses principes et ses théories. Nous citerons notamment le *Dictionnaire de Musique*, de Brossard, celui de Jean-Jacques Rousseau, le *Traité de l'accompagnement du clavecin et de l'orgue*, par de Saint-Lambert, les *Principes faciles pour apprendre la musique*, par l'Affilard, le *Traité de l'accompagnement*, d'Alexandre Frère, *Der general-Bass in der Composition*, de Jean-David Henichen, etc.

(La suite prochainement.)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — M. Jourdan a remporté, dans *Quentin Durward*, un triomphe réellement pyramidal. L'artiste a été inondé de bouquets et de couronnes. Faible représentation, du reste, que M. Mengal a dû galvaniser de ses calembredaines ébouriffantes, à défaut d'autres éléments de succès.

La 59e et dernière représentation de l'*Africaine* devait être donnée dimanche ; mais une indisposition de M. Morère y a mis obstacle, et la *Reine Topaze* a été jouée à la place. La 59me représentation de l'*Africaine* a eu lieu lundi, et mardi on a redonné *Zampa*, au bénéfice du laborieux M. Bosselet. On annonce une 60me représentation de l'*Africaine*.

⁂ Le *Journal pour Tous*, du 5 mai, contient l'articulet suivant, dû à la plume de M. Charles Deulin :

« Un savant musicologue belge, M. Ed. Vanderstraeten a,

(1) Cette brochure ne se trouve citée nulle part. Elle doit être excessivement rare.

(2) Auteur et ouvrage que M. Fétis ne cite pas.

(3) Même remarque.

dit-on, déniché un portrait de Josquin Desprez dans un vieux bouquin de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Espérons qu'il ne manquera pas de l'insérer dans le très intéressant ouvrage qu'il prépare : *la Musique aux Pays-Bas*. Rien ne peut être indifférent de ce qui concerne le grand homme qui, en donnant la première idée de la mélodie, empêcha la musique naissante de se perdre dans l'abus des artifices du contre-point, et fut, bien avant Palestrina, le véritable père de l'harmonie moderne. »

La découverte du portrait de Josquin Desprez est bien positive, et le *Guide* l'a annoncée il y a plus de deux ans. Quant au vœu exprimé par M. Deu'in, il est déjà réalisé, pour ainsi dire, puisqu'un fascicule de *la Musique aux Pays-Bas* a reproduit le portrait de Josquin en photolithographie, avec notes explicatives.

L'ouvrage entier paraîtra dans le courant de l'année.

.˙. LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS. — De toutes les œuvres de Nicolo, au nombre desquelles cependant il s'en trouve de charmantes, telles que *Jeannot et Colin*, *Joconde*, etc., une seule a gardé le privilège de rester au répertoire contemporain, c'est la joyeuse pochade : *Les Rendez-vous bourgeois*. Dans le courant de ce mois, nous l'avons vu représenter coup sur coup, aux bénéfices de MM. Mengal et Jourdan, et, chaque fois qu'elle revient sur la scène, le public paraît y prendre grand plaisir. Le sujet est sans doute pour une bonne part dans ce succès, qui, au dire de certains puristes, se prolonge au delà de toute raison; mais la musique de Nicolo a bien son charme aussi. C'est de la musique française par excellence. C'était la seule qu'on pût aimer, comprendre et retenir à l'époque (1807) où elle fut composée. Elle ne dit que ce qu'elle veut dire; elle est fine, enjouée, avec une légère pointe de malice et d'ironie; elle a de la grâce et du sentiment, mais sans jamais tourner à la passion ni à la tristesse; elle brille surtout par le naturel, et se grave aisément dans la mémoire. Si les mélodies de Nicolo ont un peu vieilli, elles reposent agréablement de cette orchestration compliquée et bruyante à laquelle on nous condamne de nos jours, et qui est à la fois une si grande fatigue et un si grand ennui.

Un avertissement placé en tête de la pièce (*Œuvres de F.-B. Hoffman*, Paris, Lefebvre, 1829, T. II, p. 377), donne quelques détails curieux sur l'origine des *Rendez-vous bourgeois*; nous les reproduisons ici.

« Si le mérite d'un ouvrage se basait sur le nombre de ses représentations, l'opéra des *Rendez-vous bourgeois* serait le chef-d'œuvre de son auteur. Cette bouffonnerie, à laquelle M. Hoffman n'attachait aucune importance littéraire, fut le résultat d'une espèce de défi. Quelques acteurs refusaient de croire que l'écrivain à qui l'on devait *Euphrosine*, *Stratonice*, *Médée*, et autres drames, pût jamais descendre avec succès jusqu'à la farce. Excité par ce doute, M. Hoffman conçut ses *Rendez-vous*. Lors de la lecture qu'il en fit au comité, un rire inextinguible s'empara des juges; mais, au lieu d'être désarmés, quelques-uns décidèrent que la pièce n'était pas d'assez *bon ton* pour leur théâtre. Heureusement cet avis ne fut pas celui de la majorité. L'ouvrage étant reçu, Nicolo s'empressa de le mettre en musique; mais, lorsqu'il fallût distribuer les rôles, une clameur de haro s'éleva de la part des notabilités sociétaires de l'époque qui composaient la troupe *dorée* et la troupe de *fer blanc*: la première comptait pour maîtres Elleviou et Martin; la seconde était commandée par Gavaudan. Mme Saint-Aubin fut la seule qui ne refusa pas de prêter aux *Rendez-vous bourgeois* l'appui de sa haute renommée; Juliet et Lesage se joignirent à elle. Huet et Paul, qui n'étaient encore que pensionnaires, se chargèrent, l'un du rôle de *César*, l'autre de celui de *Joujou* (Charles): chacun d'eux mit dans son personnage une originalité remarquable. La pièce réussit; mais, pendant plusieurs représentations consécutives, des sifflets protestèrent contre le genre de l'ouvrage; enfin, le comique des situations, le naturel du dialogue et la gracieuse mélodie de la musique triomphèrent de tous les scrupules, et procurèrent à cette spirituelle débauche d'un homme supérieur une vogue qui ne s'est pas démentie depuis plus de vingt ans... (1) »

.˙. VIEUXTEMPS. — L'autre jour, un journal de Bordeaux, la *Guienne*, publiait un article sur Vieuxtemps, notre illustre compatriote.

Voici dans quels termes il appréciait ce talent, devant lequel toute l'Europe artiste s'incline :

« Ces tours de force d'exécution, ces bizarres râclements d'archets qu'on ne pardonnerait pas à un virtuose de la rue... » Que vous en semble?

N'est-ce pas chose plaisante et remarquable à la fois, de voir ces premiers venus de la critique traiter de la sorte le plus grand violoniste du monde?

Quoi! Vieuxtemps, que les auditoires les plus dillettantistes de l'Europe ont applaudi avec enthousiasme, avec frénésie; Vieuxtemps, l'héritier du style, du brio, de la magie de Paganini; Vieuxtemps, que nous avons vu frémissant sous l'inspiration et la faisant déborder en strophes mélodiques, hardies et suaves; Vieuxtemps enfin, l'un des rares artistes qui aient été touchés au front de l'étincelle sacrée,—Vieuxtemps n'a que du poignet et n'est qu'un râcleur.

J'ai connu, étant bien jeune, un monsieur qui se vantait d'avoir sifflé Talma, et qui avait réussi, par cela seul, à se faire une jolie réputation de crétin.

Le rédacteur de la *Guienne* aurait-il une égale ambition?

Si l'usage que fait Vieuxtemps de son archet féerique n'est qu'un bizarre râclement, comment donc appellerons-nous l'usage que fait le critique gascon de ce bel instrument de la pensée, du bon sens, du goût et de l'expression, qu'on appelle la langue française? *(Bulletin du Dimanche)*

.˙. On lit dans la *Presse musicale de Paris*: « L'excellent pianiste Brassin est nommé professeur au Conservatoire royal de Berlin. Il prendra possession de cette place au mois d'août prochain. M. Brassin aura en hiver six semaines de congé; il en trouvera l'emploi en Belgique, en Hollande et aussi à Paris, où il compte se faire entendre dans le courant de la prochaine saison. Nous pouvons hardiment dire aussi que nos Sociétés philharmoniques de la province, qui depuis quelque temps prennent goût au piano, ne sauraient présenter à leurs abonnés un virtuose plus accompli sous tous les rapports. M. Brassin est, en outre, un grand musicien; son répertoire classique est immense, et nul ne s'entend mieux que lui à composer un programme attrayant. »

.˙. Le concours de chant d'ensemble organisé par la *Legia*, et qui aura lieu le 15 juillet à Liége, promet d'être des plus brillants. 65 Sociétés françaises, allemandes, hollandaises et belges se sont fait inscrire pour entrer en lice. Il y a peu d'exemples d'une quantité aussi considérable d'acceptations.

La plupart des sociétés inscrites sont aguerries et ont fait leurs preuves. Parmi elles ne figurent pas cependant les *Mélomanes* et les *Chœurs*, de Gand, les *Amateurs*, de Huy, ni la *Société de chant*, de Verviers. L'abstention de cercles aussi distingués est regrettable pour tous. Leur présence eût rendu la lutte d'autant plus intéressante; quant à eux, ils auront laissé échapper une occasion propice de se mesurer avec des adversaires tels qu'ils pourraient les désirer.

.˙. Turin vient à son tour de monter l'*Africaine* avec le plus grand succès; Mlle Carolina Ferni, qui s'était fait ap-

(1) Aujourd'hui on dirait : soixante ans. La première représentation, à Paris, est du 9 mai 1807; à Bruxelles, du 9 août même année. (Note du *Guide musical*).

plaudir comme violoniste par l'Europe entière, était chargée du rôle de Sélika et a déployé un talent hors ligne.

⁂ Le théâtre *Nueva Infanted* de Madrid, destiné spécialement aux représentations de ballets nationaux, est devenu, le 6 mai, la proie des flammes.

GAND (*Correspondance particulière*).— Dimanche dernier, une très belle fête populaire a eu lieu dans notre ville. Un don, produit d'une souscription publique, fait à l'institution de l'Orphelinat, y a donné lieu. L'art d'Apollon, appelé à rehausser la solennité de la fête, a été représenté par une œuvre due à la collaboration de MM. Destanberg et Miry.

Pour juger du caractère et de l'importance de : la *Feest-Cantate*, il nous faudrait faire un récit historique, que ne comporte pas la modestie de notre mission.

Nous nous bornerons donc à dire que la sollicitude gantoise « pour les enfants adoptifs de la ville », vivement excitée par des faits que nous n'avons pas à raconter, s'est manifestée par le don aux orphelins d'un drapeau réellement superbe et de divers instruments de musique, et que c'est à l'occasion de la remise solennelle de ces objets que l'exécution de la cantate a eu lieu.

L'œuvre de Destanberg est digne de l'auteur du texte des chœurs, intitulés : *Malheur et Résignation*, et *de Maeijers* (*les Faucheurs*), et de la belle cantate; *Van Artevelde*. Ici encore M. Destanberg a fait un poëme éminemment musical, et il n'est pas de compositeur qui n'eût été heureux de le traiter avec les plus grands soins.

Malheureusement il arrive parfois que le temps fait défaut à l'auteur de la musique pour soigner son œuvre : c'est ce qui est arrivé à M. Miry. Sa partition se ressent de la précipitation avec laquelle il l'a écrite; au reste, l'on y retrouve les qualités qui distinguent l'opéra *Bouchard d'Avesnes*, et la foule l'a fortement applaudie. Le finale a fait le plus de plaisir; d'un rhythme peu original peut-être, mais entraînant, on en entend déjà fredonner le motif principal dans nos rues avec une remarquable exactitude.

Nous lisons dans le *Journal de Gand* de hier :

« On apprendra avec une douloureuse sympathie que LL. MM. le Roi et la Reine ont envoyé à notre illustre concitoyen, M. Aug. Gevaert, une lettre de condoléance à l'occasion du deuil de famille qui vient de le frapper. Nos lecteurs savent que M. Gevaert a perdu son père il y a quelques jours. »

La nouvelle de cette démarche royale a produit la meilleure impression dans notre ville. L. V. G.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière*. — Le répertoire de Shakespeare vient d'avoir une belle semaine, et les fanatiques ont dû se réjouir : jeudi, *Hamlet*, aux Italiens ; vendredi, les *Joyeuses Commères de Windsor*, au Théâtre Lyrique. Le *Guide* étant spécialement musical, je laisse Ventadour et sa troupe dramatique italienne, à regret toutefois, car il y a là certain Ernesto Rossi, comédien de premier ordre, dont on aimerait à parler, et je vais droit au Lyrique. Les *Joyeuses Commères*, de Nicolai, ne sont pas un prodige musical; l'inspiration n'y est pas renversante, ni le style de premier ordre; mais c'est cependant un ouvrage agréable à entendre et qui contient quelques très jolis morceaux. Le duo du premier acte entre Fenton et Page est charmant; le finale du même acte est remarquable. Au second, nous trouvons les couplets bachiques de Falstaff, qui ont beaucoup de caractère, la sérénade de Fenton, son duo avec Anna. Le dernier tableau avec son délicieux trio et sa grande scène fantastique me plaît beaucoup. En somme, jolie musique à laquelle on peut reprocher de n'avoir pas un caractère arrêté; pourtant l'opéra comique français y domine. La pièce est loin d'être aussi bouffonne que la comédie originale, mais elle est encore amusante, bien mouvementée, habilement arrangée. Les *Joyeuses commères* pourront fort bien passer au répertoire de la province et avoir du succès; l'œuvre mérite d'être montée, et je crois que presque partout elle plaira.— L'interprète principal, Ismaël, réalise supérieurement le type de Fa staff; il est bouffon, il est franchement drôle et il chante avec autant de verve et d'esprit qu'il joue. Duwast, Gabriel, Wartel, Gerpré sont bien dans leurs rôles; Mlle Daram chante à ravir. Mlle Saint-Urbain et Mme Dubois, les deux commères, ne sont pas merveilleuses, comme voix ni comme talent. En somme, à part Ismaël, rien de hors ligne dans cette exécution; mais l'ensemble est satisfaisant, les comiques sont drôles, la mise en scène est très soignée, luxueuse même au dernier tableau, et la musique a plu. Avec cela on peut marcher et avoir de bons lendemains pour l'immense succès de *Don Juan*, qui dépasse toute attente. Je ne quitterai pas les *Joyeuses commères* sans vous rapporter un accident qui a causé une longue hilarité. Au second acte, Ismaël a failli perdre sa culotte en pleine scène; juste, tout juste à temps l'artiste a retenu ce vêtement... indispensable; on a baissé le rideau. Au bout de deux minutes au plus, le rideau s'est relevé, Ismaël est revenu et, comme on riait encore, le spirituel artiste a dit que c'était bien certainement un nouveau tour que lui avait joué M. Ford, le mari jaloux. Vous pensez bien que les *échos* ont le lendemain raconté avec bonheur et amplification l'incident de la culotte de Falstaff.

Autre nouveauté : les Fantaisies Parisiennes ont donné le *Chevalier Lubin*, opéra comique. C'est une pièce innocente, mais longue, qui doit avoir de l'âge. Quant à la musique, de M. Adrien Boieldieu, elle est charmante. C'est bien fait, c'est écrit avec une finesse, une grace, un esprit remarquables. Cette musique est entièrement dans le genre du bon opéra comique; aucune concession aux idoles du jour; la forme est pure, toujours parfaitement observée, le détail est discret, élégant, l'idée se maintient limpide et gràcieuse; enfin, l'orchestration est d'un musicien excellent. Un peu plus d'originalité et ce serait complet. Le *Chevalier Lubin* a eu beaucoup de succès, vous devez l'avoir compris par les pompeux articles qui ont été publiés dans les journaux grands et petits. L'exécution est du reste excellente; el e est confiée à Mlle Arnaud, un charmant sopranino, à MM. Gourdon et Arsaudaux, soit à un trio de chanteurs et de comédiens. Je vous assure que voilà un petit théâtre, bien jeune encore, qui se fait un nom et un rang. On peut aujourd'hui, comme répertoire et comme exécution, le placer immédiatement après le Théâtre-Lyrique. Ce n'est pas une succursale des Bouffes, c'est un petit Opéra-Comique, et l'on y chante des ouvrages qui ne seraient ni déplacés ni mieux chantés à Favart. La direction est persévérante et artistique. On lui doit des éloges, et l'on en doit aussi au chef d'orchestre, M. Constantin, dont le travail a dû être énorme pour organiser en si peu de mois un théâtre aussi musical, où les exécutions sont toujours jugées excellentes. Il y aura encore quelques nouveautés avant la fin de la saison.

Quant aux *Oreilles de Midas*, elles sont en grande faveur toujours; cette dernière partition de Frédéric Barbier est décidément une œuvre adorable. Si quelqu'un pouvait m'expliquer pourquoi un compositeur comme Barbier n'a pas encore été joué à l'Opéra-Comique, il me ferait plaisir.

Mlle Granzow continue ses débuts à l'Opéra, dans *Nemea*, ce joli ballet de M. Minckous. *Robert* et l'*Africaine* sont les ouvrages du courant, en attendant le *Prophète*. — L'Opéra-Comique doit donner ce soir ou demain *Zilda*. Si la représentation produisait un de ces effets immenses qui deviennent rares, je vous en informerais par quelques lignes. On prépare, outre la *Colombe*, le *Salteador*, de Jules Cohen, plus un acte de Mme de Grandval, paroles de M. Busnach.

L'auteur de *Bu qui s'avance* ferait donc son entrée à l'Opéra-Comique avant de la faire à la Comédie-Française! Le Théâtre Italien est tout à la tragédie, *Hamlet*, *Othello*, le *Cid*... je ne crois pas que cela l'enrichisse énormément; pourtant, comme je le dis en commençant, Ernesto Rossi est un grand comédien. M. Bagier, qui décidément est de nouveau nommé à Madrid, a l'intention de renoncer à ses innovations. On reviendra aux trois représentations par semaine, ce qui serait sage, et l'on supprimera le ballet, qui coûtait cher et n'a jamais attiré personne à Ventad ur. De plus, il est question d'une diminution dans les appointements de l'orchestre; à cela j'applaudirais beaucoup moins. Donc, M. Bagier retrouve son exploitation madrilène, qui est une mine d'or; il va probablement avoir à Paris la subvention d'autrefois, et il revient à de sages idées d'économie. Je crois qu'il n'a pas tort, car ses nombreuses expériences à Ventadour ont dû lui coûter cher. Ce qui m'enchante surtout dans sa renomination à Madrid, c'est que, comme les Madrilènes sont, paraît-il, enthousiastes de Mme de Lagrange, cette cantatrice ne nous restera pas pour la saison prochaine.

Les concerts sont enfin terminés; la statistique affirme que Paris en a eu environ 269 dans la saison! Supposez un journaliste ayant assisté à tous, et vous supposerez logiquement que ledit journaliste est à Charenton, revêtu de la camisole de force et condamné aux douches d'eau glacée! Les concurrents admis au concours définitif pour le prix de Rome sont : MM. Ketten, élève d'Halévy et de M. Weber; Ducot, élève de M. Carafa; Godard, élève de M. Weber; Hess, élève de M. Ambroise Thomas; Pessard, élève de M. Carafa. Deux élèves de la classe Carafa, dans un seul concours! Depuis longtemps on n'en avait vu autant. C'est aujourd'hui qu'on choisit les paroles de la cantate; espérons que, comme de coutume, les plus mauvais vers envoyés seront choisis par l'aréopage.—Un bruit étrange, c'est que, dans une représentation qui sera prochainement donnée à l'Opéra au bénéfice de la Caisse de secours des auteurs dramatiques, on chantera un acte de la *Belle Hélène* avec Mlle Schneider. La *Belle Hélène* et Mlle Schneider à l'Opéra! Jamais la philanthropie ne se serait montrée aussi éhontée! Je doute encore et douterai jusqu'après la représentation. La séance annuelle des artistes musiciens a eu lieu jeudi; celle des artistes dramatiques aujourd'hui. Une certaine opposition se manifeste chez les musiciens; les comédiens votent toujours comme un seul homme, selon les idées du comité. Entrer dans les détails est inutile, n est ce pas. J. Rueller.

⁂ Les nouvelles amours de Rossini. — Depuis que, le 29 février 1864, un journaliste fit cette découverte mémorable que Rossini voyait ce jour-là le dix-huitième anniversaire de sa naissance, sans plus, et que par conséquent, en bonne arithmétique, il n'avait que dix-huit ans, le maître a accepté sans se faire prier ce calcul flatteur basé sur le jeu des années bissextiles, et il s'est mis en devoir de faire honneur à ses dix-huit ans.

Il aime, — mais là ce qui s'appelle aimer, — pastoralement, printanièrement,—comme il convient d'aimer quand on a eu 18 ans le 29 février de l'année dernière,— Mlle Patti, l'idole de tous les publics civilisés.

Pendant les mois que Mlle Patti vient de passer à Paris, on ne voyait que Rossini dans les coins, recoins, boudoirs, corridors, détours, alcôves, dont fourmille l'hôtel Mario, de la rue des Bassins. Il s'insinuait partout, comme il sied à un vrai *cherubino di amore*; il venait aux heures tantôt matinales et tantôt vespertines; on ne voyait que lui, et le plus grave, c'est qu'il y allait souvent aussi blotti dans quelque cachette où l'on ne pouvait le voir.

Il éloignait le père; il savait éconduire la demoiselle de compagnie; il avait de fréquents tête-à-tête avec la jeune diva. Il se montrait jaloux des bruits qui ont couru tant de fois du mariage d'Adelina Patti avec monsieur tel et monsieur tel. Il trouvait mauvais qu'il y eût d'autres prétendants en ligne que lui. *Il faisait des scènes*. Il était parfois compromettant en public: c'est ainsi qu'un soir on le vit, après avoir accompagné au piano Adelina qui chantait, l'embrasser, devant tout le monde. C'eût été très bien si Rossini avait l'âge paternel que lui assigne l'année de sa naissance, 1792: oui, mais il est né le 29 février, il n'y a de 29 février que rarement, ce qui lui donne les 18 anniversaires et partant les suspects dix-huit ans dont nous parlions tout à l'heure.

On dit qu'il se vante, du reste, d'avoir obtenu des aveux de la Patti: Rosine aurait déclaré à l'auteur du *Barbier* qu'elle l'aimait et qu'elle n'aimerait jamais que lui.

Là dessus Rossini, tout à la joie de voir cette flamme répondre à sa flamme, a, de sa main, écrit des vocalises et des variations nouvelles à l'air du Sallce d'*Otello*, et a fait ce présent de fiançailles à son amie.

Les choses en sont là. Mais elle est partie. Mme Rossini, d'ailleurs, affectait de n'être point jalouse; soit que sa petite chienne Nina l'absorbât, soit que réellement elle sache à quoi s'en tenir sur les prétendus dix-huit ans de son mari; elle était loin de mettre le holà, et elle n'a cessé d'attirer chez elle, à dîner, en soirée, en visite, cette passion de son mari, qui est aussi la sienne.

Je ne crois pas qu'il y ait de portrait de la Patti à l'exposition. S'il en est ainsi, Rossini n'y ira pas.

⁂ M. l'abbé Liszt a quitté Paris pour retourner à Rome. Le jour même de son départ, l'illustre artiste a reçu de l'empereur Maximilien le brevet de commandeur de l'ordre impérial de Notre-Dame de Guadeloupe, et du roi de Bavière, la grande croix de l'ordre du Mérite civil.

⁂ Rossini fait ordinairement accompagner sa signature des notes *do*, *mi*, *sol*, ce qui veut dire accord parfait.

Mais ces jours-ci, raconte la *Petite Revue*, Rossini a signé un contrat de mariage, cette fois avec quatre dièses.

Nous avons demandé à un de ses amis la signification de cette innovation :

« C'est un rébus d'un autre genre que le premier, nous a-t-on répondu; Rossini l'emploie quand il a envie de travailler, c'est-à-dire très rarement. Vous n'ignorez pas que les quatre dièses de la gamme de *mi* naturel sont posés sur les notes *fa*, *do*, *sol*, *ré*, dont les lettres initiales sont celles des quatre mots : *fatigué de se reposer*.

⁂ On assure que Rossini a adressé au Pape un mémoire pour appeler l'attention de Sa Sainteté sur diverses modifications à apporter à la musique d'église, et de nature à le relever de sa déchéance. Ce mémoire a aussi pour objet la levée d'interdiction qui empêche l'emploi des voix de femme dans la plupart des églises.

⁂ Verdi et Mme Gueymard-Lauters. — Dans son ouvrage: *Sept ans à l'Opéra*, M. Nérée Desarbres raconte la scène suivante :

« *Le Trouvère* révéla Mme Lauters, aujourd'hui Mme Gueymard.

« Une petite scène qui se passa dans les coulisses, et qui fut pour cette artiste le thermomètre de ses triomphes, mérite d'être racontée ici.

« Comme exposition, il faut dire d'abord que Mme Lauters, en arrivant à l'Opéra, s'était adressée à Duval, tapissier en renom, et lui avait demandé le devis d'un ameublement complet. L'artiste et le tapissier n'étaient pas d'accord; le second, ne prévoyant pas le résultat du début prochain, ne voulait pas trop se *lancer*; Mme Lauters désirait une chambre meublée au moins de palissandre et tendue de reps; le tapissier, combattant cette idée, mettait en évidence les charmes de l'acajou et la fraîcheur de la perse.

« Les choses en étaient là, le soir de la première représentation du *Trouvère*, et, partant, du premier début de

Mme Lauters, lorsque, après le premier acte, Duval vint à la débutante et lui dit bas à l'oreille : « Palissandre et reps, c'est convenu. » — « Attendez, dit Mme Lauters. »

« Elle avait raison : le deuxième acte venait de se terminer quand, se dirigeant de nouveau vers la chanteuse, Duval lui dit à haute voix : « Bois de rose et damas, si vous voulez. » — « Attendez encore, répéta Mme Lauters. »

« Enfin, la toile venait de tomber pour la dernière fois ; la triomphatrice, rappelée par la salle entière, saluait le public du milieu du théâtre, lorsque, à travers le bruit des bravos, elle entendit fort distinctement : « Meubles de Boule, brocart antique, tout ce que vous désirerez. » C'était le tapissier enthousiasmé qui mettait ses magasins à la disposition de Léonore. »

Nous ne savons jusqu'à quel point cette anecdote est exacte, et nous en laissons la responsabilité à M. Desarbres. Ce qu'a oublié de raconter l'ancien secrétaire de M. A. Royer, c'est la manière dont s'était fait l'engagement de Mme Gueymard. Nous allons réparer cet oubli. L'auteur du *Trouvère* n'avait pas de cantatrice pour le rôle de Léonore ; il avait fait ses malles et avait même retenu ses places pour se diriger vers Bussetto. Vers dix heures du matin, il arrive à l'Opéra en habits de voyage et demande à M. Royer s'il ne pourrait pas lui faire entendre une cantatrice qu'il se rappelait avoir vue au Théâtre-Lyrique, dans *Obéron* ; c'était Mme Lauters. M. Franc, l'un des secrétaires de M. Royer, est chargé d'aller à la recherche de l'artiste, et, après de longues courses, il finit par la trouver dans une chambrette plus que modeste, aux environs de Paris. « Habillez-vous tout de suite, madame, lui dit M. Franc, il s'agit de venir à l'Opéra. — Quoi faire ? — Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. » Mme Lauters arrive à l'Opéra dans un fiacre, et aussitôt on la présente à Verdi.

« Avez-vous toujours votre belle voix ? lui dit le maëstro. — Vous allez en juger, répondit l'artiste. »

Mme Gueymard se fit entendre, et elle n'eut pas plutôt fini son premier morceau que Verdi, se tournant du côté de M. Royer, s'écria : « J'ai trouvé ma Léonore ! Engagez Mme Lauters ; si elle veut écouter mes conseils, je réponds de son succès. » M. Alph. Royer courut au ministère et l'engagement de Mme Lauters fut signé le jour même.

Verdi fit rentrer ses malles, reprit ses habits de ville, et dès le lendemain on répéta *le Trouvère*. On sait ce qu'est devenu depuis ce jour le talent de Mme Lauters.

∴ La musique est toujours assez largement représentée au Salon ; cette année, les portraits des chanteurs qui y ont trouvé place sont au nombre de huit, ce sont : Mme Galli-Marié, en costume du page de Lara, par M. Piot-Normand ; Mlle Nilsson, par sa compatriote, Mlle Aarestrup ; Mlle Ernesta Grisi, par M. Bonnegrâce ; Mlle Patti, en miniature, par M. Passot ; Mlle de la Pommeraye, par M. Legrand ; Mlle Roze, par Mlle Dubois-Davesnes (buste en plâtre) ; M. Battaille, par M. Restout ; et M. David, en costume de l'inquisiteur de *l'Africaine*, par M. Vilb.

Marseille. — C'est lundi 7 mai qu'a eu lieu la clôture de l'année théâtrale. Bien avant l'ouverture des portes, une foule immense stationnait sur la place du Grand-Théâtre. On pouvait prévoir, en regardant ces divers groupes animés, que la soirée serait orageuse ; et, en effet, tous les artistes, à l'exception de Mme Faivre, ont reçu des coups de sifflet. Certes, nous n'avons jamais prétendu que la troupe lyrique du Grand-Théâtre fût parfaite ; à côté d'excellents sujets, il s'en trouvait nécessairement de médiocres ; mais dans cette soirée il n'y a pas eu de distinction : Mme Meillet elle-même, qui tout dernièrement avait donné des preuves d'un incontestable talent dans la création du rôle de Sélika, n'a pas été épargnée par la cabale : un coup de sifflet a retenti à ses oreilles ; mais la salle entière, indignée, s'est levée, des applaudissements enthousiastes sont partis de tous les points de la salle, et ont dû prouver à l'auteur de cette ignoble manifestation qu'il venait de commettre un acte de vandalisme. Mlle de Maësen a reçu une de ces injures qui sont des plus sensibles au cœur d'une femme : au moment où elle chantait son morceau, un porte-monnaie est venu tomber à ses pieds ; la jeune artiste s'est empressée de le relever et de le placer sur le pupitre du chef d'orchestre, soumettant ainsi au verdict du public cette grossière insulte. La salle entière a protesté par d'énergiques applaudissements.

Le ténor Bertrand s'était aussi distingué dans l'interprétation du principal rôle de l'*Africaine* (Vasco de Gama) ; on avait surtout applaudi chez lui sa voix mixte ; cependant il a eu des sifflets. Ici encore la salle entière a protesté à l'aide d'un ingénieux moyen : les spectateurs aux premières, dans les loges, au parterre, ont agité des mouchoirs blancs ; cette scène a duré environ dix minutes. Le ténor Bertrand, profondément ému d'une pareille manifestation, remerciait le public avec effusion.

ALLEMAGNE.

Festival de Dusseldorf. — Contrairement à ce que nous avons dit dans notre dernier numéro, d'après une feuille d'Elberfeld, le festival avait attiré beaucoup de monde, et tout s'est passé dans le meilleur ordre.

La nouvelle salle, inaugurée à cette occasion, a été comble chaque fois ; tout le monde a rendu justice à sa bonne disposition, à sa sonorité, à son éclairage ; le système de ventilation seul a été critiqué, et avec raison, car on y étouffait.

Les chœurs et l'orchestre formaient l'ensemble respectable de huit cent quatre-vingts exécutants.

L'excellence des chœurs allemands est proverbiale, et le festival qui nous occupe l'a mis de nouveau en relief. L'orchestre, par contre, n'était pas à la hauteur des chœurs ; l'harmonie surtout était fausse, à donner à la longue la chair de poule. Par suite de l'adoption toute récente du nouveau diapason, tous les instruments à vent venus du dehors étaient en désaccord avec ceux de la ville ; ils avaient beau allonger, les bassons et surtout les clarinettes ne parvenaient pas à se mettre d'accord.

A M. Goldschmidt était échu l'honneur de diriger le *Messie* de Haendel, qui a occupé en entier le concert de dimanche. A part deux accrocs, dont le premier a failli mettre en déroute orchestre et chœurs, tout s'est passé fort convenablement.

Mme Lind-Goldschmidt a été admirable comme chant et expression ; il est fâcheux qu'une tendance à chanter trop haut nuise quelque peu à l'impression produite par tant de style et de perfection.

Le concert de la 2e journée se composait comme suit :

1° Ouverture, de W. Tausch, bonne facture, unité dans la pensée et la conception.

2° La *Pentecôte*, chœur de Hiller.

3° Le Concerto pour piano de Schumann, interprété par Mme Schumann ; œuvre splendide, exécution admirable et qui a valu à la grande artiste un succès des plus enthousiastes.

4° Fragments d'*Armide*, de Gluck, lesquels ont été écourtés par suite de l'absence de Mme Parepa ; (c'est la seule modification apportée au programme) l'exécution a été excellente ; nous citerons surtout un air chanté par M. Gunz, qui a fait une grande sensation ;

5° Double chœur de Bach, et

6° Fragments d'*Athalie*, de Mendelssohn. Ici encore, l'exécution a été imposante ; solis et chœurs, tout s'est fondu dans un ensemble des plus merveilleux.

Le troisième concert ouvrait par la *Symphonie héroïque*

de Beethoven, que M. Tausch a fort bien dirigée; c'est ici surtout que le manque d'unité dans l'accord des instruments à vent s'est fait sentir :

Venaient ensuite : un air de *Belmonte et Constanze*, de Mozart, très finement chanté par M. Gunz; un air de Benedict dit avec une rare perfection par Mlle Von Edelsberg, qui n'est pas parvenue cependant à cacher la pauvreté de la composition (un point d'orgue avec le violoncelle, mal réglé, a nui encore au succès de ce morceau); un Concerto de Spohr, dans lequel M. Auer s'est posé en grand artiste, et, pour terminer la première partie du concert, la 2e partie du *Paradis et la Peri*, de Schumann, œuvre exquise de sentiment et de poésie, mais dont l'exécution a laissé à désirer.

Une nouvelle et fort intéressante Ouverture de Rietz a commencé la 2e partie du concert; elle a été suivie par l'air de l'*Allegro e Penseroso* de Haendel, avec flûte obligée, dans lequel Jenny Lind et l'excellent flûtiste Léonard de Bruxelles ont rivalisé de talent.

Puis est venu un Duo de Rossini, Li Marinari chanté par Gunz et Stockhausen, lequel duo a été redemandé avec enthousiasme; un Concerto de Molique pour violoncelle, qui a mis en relief le talent distingué de M. Jules Deswert, le *concert-meister* de Dusseldorf; le programme s'est terminé par une Ballade de Schumann, interprétée dans la plus grande perfection par Stockhausen, et par un double Chœur de Bach.

Voilà, on en conviendra, de la belle et bonne musique. Les deux mille personnes qui sont venues l'écouter ont emporté avec elles de bien douces impressions, que ne parviendra pas à détruire le bruit du canon, qui retentira peut-être bientôt et dont la crainte avait empêché maint étranger à passer la frontière.

VIENNE. — Nos directions de théâtre (de second rang) paraissent se complaire dans les concurrences qu'elles se suscitent mutuellement; après avoir monté sur deux théâtres le *Voyage en Chine*, de Bazin, (au sujet du quel un procès est intenté) voici que les deux mêmes théâtres montent *Les douze Innocentes*, de Grisar, opérette, qui, soit dit en passant, n'a pas obtenu grand succès à Paris.

⁂ Le Comité institué pour l'érection d'un monument à Haydn s'est adressé à Rossini (comme l'avait fait celui de Mozart) pour avoir une œuvre de sa composition, qu'il voulait faire exécuter dans un prochain concert.

Mme Olympe Rossini a répondu que Rossini était trop souffrant en ce moment pour répondre lui-même; que, parmi ses œuvres inédites, il ne se trouvait rien qui pût remplir le but que le Comité se proposait, et qu'il était impossible à Rossini, malgré son plus vif désir, et sa grande admiration pour le génie de Haydn, de s'associer à la manifestation qui se préparait en l'honneur de ce grand compositeur.

⁂ Le ridicule s'introduit partout. Le ténor Steger, qui vient de faire un voyage en Italie et en Espagne et y a chanté pendant quelque temps sur les principaux théâtres de ces deux pays, est revenu en Allemagne affublé du titre de ténor-solo de la Scala de Milan et de l'Orient de Madrid, qu'il fait imprimer en grandes lettres sur les affiches.

BERLIN.— La reprise d'*Esmeralda*, avec Mlle de Stefanska, de Varsovie, a obtenu un grand succès; la jeune ballerine ne plaît pas seulement par la grâce de ses mouvements, la beauté de son corps et de sa figure, mais, et surtout, par ses manières discrètes, la noblesse de ses gestes et le fini de ses pas.

La première représentation de *Lucia*, au Théâtre Kroll, promet d'assurer la réussite de cette entreprise. Mlle Tipka est une cantatrice de la meilleure école et peut supporter la comparaison avec les premiers sujets de notre Opéra royal. MM. Wagner (Edgardo) et Melius (Arthur) ont fort bien tenu leurs rôles.

Preciosa, de Weber, a été reprise à la satisfaction générale. Une foule nombreuse s'était portée à la première représentation. La mise en scène a été admirablement soignée, et les rôles distribués avec beaucoup de discernement! Nonobstant quelques longueurs, le charmant opéra a fait une excellente impression sur l'auditoire et attirera encore longtemps la foule.

LIEPSICK, le 23 mai. — Le ténor Wachtel a commencé une nouvelle série de représentations, par le *Trovatore*, de Verdi.

L'*Africaine* est arrivée à la 30e représentation et attire toujours la foule; à la dernière, un nouveau ténor, M. Schild, s'est essayé dans le rôle de Vasco, et y a réussi.

⁂ M. Salvatori Marchesi vient de recevoir de la grande duchesse Sophie de Weimar une épingle en diamants pour la dédicace de *Sei nuovi canti siciliani*, dont il a fait les paroles et la musique.

⁂ La fête chantante qui devait se donner les 23, 24 et 25 mai à Pyrmont, par les Sociétés de chant réunies du nord d'Allemagne, a été renvoyée à de meilleurs temps.

ANGLETERRE.

LONDRES. — La seconde représentation de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, au Théâtre de Sa Majesté, a obtenu plus de succès encore que la première. Le public s'est pénétré davantage de la simplicité grandiose de cette musique, et il a commencé à comprendre qu'elle peut être mise au même rang que les partitions de Mozart, de Cherubini, etc. Il n'est pas douteux que la direction ne soit tentée, après ce prémier essai, de produire encore d'autres partitions du même maître.

Les *Huguenots* ont été donnés avec Mongini (Raoul) Mlle Sinico (Marguerite) Mlle Bettelheim (Page) et Rokitansky (Marcel).

Mlle de Murska a fait sa seconde apparition dans la *Sonnambula* et a été aussi charmante qu'elle l'avait été dans la *Lucia*. Après le célèbre *Ah! non giunge*, les rappels ne voulaient pas prendre fin.

Dinorah (*Le Pardon de Ploërmel*) a été donné samedi dernier; Mlle de Murska a rempli le rôle principal! A huit jours les détails.

A l'Opéra-Italien, Mme Vilda tient la corde; son succès dans la *Norma*, surtout depuis qu'elle a pour partenaire Mme Lemmens, dans le rôle d'Adalgisa, lui a valu la préférence. On l'attend avec impatience dans la *Lucrezia*, et on ne doute pas qu'elle ne sorte de cette nouvelle épreuve avec tous les honneurs possibles.

L'*Africaine* serait parfaite, n'était Naudin, qui n'en peut plus! Les cent représentations de Paris l'ont complétement usé, et il faut reconnaître au public anglais une patience rare, que de se contenter d'un chanteur aussi fatigué.

Mlle Adelina Patti a été plus charmante et plus touchante que jamais dans *la Sonnambula*; Faure a été très bien dans le rôle du comte.

Deux jours auparavant (samedi) il avait repris avec éclat le rôle de Méphistophélès, de *Faust*, qu'en son absence M. Attri avait rempli à la satisfaction du public.

Avant-hier (mardi) Mlle Patti a dû chanter la *Lucia*, et demain elle chantera la Zerline, de *Don Giovanni*.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Berlin, le 17 mai, M. Adolphe-Bernard Marx, né à Halle, le 27 novembre 1799, compositeur et musicographe. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. VI, p. 41.)

— A Vienne, M. Dolteschal, professeur de chant.

— A Vienne, le 30 avril, Mlle Elisa Winter, artiste dramatique et lyrique.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Publiées par SCHOTT Frères,

82, MONTAGNE DE LA COUR, BRUXELLES.

Flûte.

Prix de vente.

Doppler, F. L'Oiseau des bois, Idylle pour flûte et piano, ou flûte et 4 cors. — 1 80

Folz, M. Op. 16. La *Norma*, fantaisie pour flûte, avec acc. de piano. — 3 60

— Op. 19. Grandes variations brillantes pour flûte avec acc. de piano. — 3 60

Orgue et Harmonium.

Dubois, V. 6 compositions pour harmonium.

N° 1. Un Songe / 2 Résignation / 3. Elégie — 1re Suite — 1 50

4. Souvenir / 5. Rêverie / 6. Un jour de fête — 2e Suite — 1 50

Groven, A. Deux prières pour orgue ou harmonium. N° 1. — 0 50
N° 2. — 0 50

Tilborgs, J. 4 morceaux classiques pour orgue. — 3 —

—

CHANT.

Romances, Airs et Scènes.

* **Abadie, L.** Le Toqué, galimalia. — 0 50
* **Agnesi, L. F.** Enfant console-toi! — 0 50
* **Amat, L.** L'Etoile en mer. — 0 50
* **Berré, F.** Ce que Dieu défend. — 0 50
— Dis-moi, mélodie. — 0 50
— L'orage au moulin. — 0 50
* **Bordèse, L.** L'Aiguille cassée, mélodie. — 0 60
* — l'Amazone, mélodie. — 0 60
* — Elisabeth, reine de Hongrie, scène lyrique. — 1 —
* — Jeanne la folle, scène dramatique. — 1 —
* — Ma guitare, mélodie. — 0 60
* — Rosine, mélodie. — 0 60
Bosselers, J. Rappelle-toi, mélodie. — 0 60
* **Chautagne Marc.** L'Enfant du bon Dieu. — 0 50
Cornac, A. L'Esclave, cantilène. — 0 50
De Baugnies, J. Amour, Fidélité. — 0 50
* **De Peellaert, A.** Les dames de Crève-cœur, scène dramatique. — 1 20
* — Geneviève de Brabant, scène dramatique. — 1 20
* — Noël, chant religieux. — 1 —
* **De Coninck.** Douleur et Espoir, hymne patriotique. — 1 —
D'Haenens, A. Le Sang du Belge, chant patriotique. — 0 60
Didier, V. Il est trop tard. — 0 50
* **Dubois, V.** Il ne faut pas vieillir. — 0 60
* **Ebingre, R.** L'Hirondelle, romance. — 0 60

Prix de vente.

Eden, J. Douze mélodies.
* N° 1. Réveil du jour. — 0 50
* N° 2. Gilbert. — 0 50
* N° 3. Naître, souffrir, mourir. — 0 50
* N° 4. Le poëte et le chien. — 0 50
* N° 5. Soyez bénie. — 0 50
* N° 6. La Neige. — 0 50
N° 7. La confidence de Madeleine. — 0 50
N° 8. Chant d'amour. — 0 50
N° 9. L'Eglantine, Oracle. — 0 50
N° 10. O ma charmante, — 0 50
* N° 11. Les Signes de croix. — 0 50
N° 12. Quels beaux souvenirs d'enfance. — 0 50
— Le recueil complet. — 5 00
* **Everaerts, F.** Le Nid de fauvettes, scène pour mezzo soprano — 1 80
* **Gariel, J. A. V.** Ne riez pas. — 0 60
* — Souvenirs d'enfance. — 0 50
* **Gerbet, F.** Les Plaisirs du flâneur, chansonnette. — 0 60
* — Vive le café, chansonnette. — 0 60
* **Hemelsoet, L.** Donnez! élégie. — 1 —
* — L'Espérance, mélodie. — 0 60
* — Le Zouave pontifical, scène. — 1 80
Hervé. Le Passereau. — 0 50
* **Kücken, J.** La fleur du souvenir romance. — 0 60
Lajarthe de St-Amand. Un brigand de fantaisie, chansonn. — 0 60
* — Ne pleure pas enfant. — 0 50
Marchesi, C. Pourquoi? rom.
N° 1. Ténor ou Soprano. — 0 60
N° 2. Mezzo Soprano ou Baryton — 0 60
* **Marschner,** Ave Maria. — 1 —
Mayer, E. Le Traluquer. — 0 50
* **Mercier, Ch** Le bon Dieu vous bénira! romance. — 0 50
* — La Chanson du portier, chansonnette. — 0 60
* — La petite chanteuse. — 0 50
* **Miry, Ch.** Douze fables d'Esope.
N° 1. Le Coq et la perle. — 0 50
N° 2. La Grenouille, le rat et le milan. — 0 50
N° 3. Le Cerf et la brebis. — 0 50
N° 4. Le Chien et l'ombre. — 0 50
N° 5. Le Lion allant à la chasse avec les animaux. — 0 50
N° 6. Le loup et la grue. — 0 50
N° 7. Le Sanglier et l'âne. — 0 50
N° 8. Le rat de ville et le rat des champs. — 0 50
N° 9. Le lion accablé de vieillesse. — 0 50
N° 10. L'âne et le petit chien. — 0 50
N° 11. Le loup et le chien. — 0 50
N° 12. Le pêcheur et le petit poisson. — 0 50
Les 12 fables en recueil. — 5 —
* **Naclaux, M.** L'Alouette, mélodie — 0 50
* **Olivier, A.** L'Habit fait le moine, chansonnette. — 0 50
* **Radoux, J. F.** Les Fileuses, vieille chanson. — 1 —
* **Renardy, Al.** 6 petites mélod.
N° 1. La Mère gardienne. — 0 50
N° 2. Le petit frère. — 0 50
N° 3. Salutation à Marie. — 0 50
N° 4. Conseils. — 0 50
N° 5. L'Heure du soir. — 0 50
N° 6. L'Hospitalité. — 0 50

Prix de vente.

* **Renardy, Al.** Les 6 mélodies réunies. — 1 50
* — Les Jeunes batelières, mélodie à 2 voix. — 0 60
Wallace, V. Le Sonneur, chant.
N° 1. Pour ténor. — 1 —
N° 2. Pour baryton. — 1 —

Chœurs.

Buchet, J. V. Le Chant national, chœur pour 4 voix d'homme. — 1 50
De Coninck, F. La jeune Captive, mélodie à une voix avec chœur pour pensionnats. — 1 —
De Lannoy. Hymne au drapeau à 4 voix d'homme. Partition et parties. — 1 80
Dubois, V. A une Mère, chœur à 4 voix de femme. — 1 —
Frère Julien. Cantate en 4 parties, pour pensionnats.
1. La Foi, chœur. / 2. L'Espérance, solo, duo, trio. / 3 La Charité, déclamation. / 4. La Religion, finale. — 2 —
Kreutzer, C. Invocation à la nuit, chœur pour 4 voix d'homme. — 1 —
Marina, L. Le Pape, cantate, solo et chœur, pour pensionnats. — 1 50

Opéras pour Piano et chant.

Everaerts, F. *La Tirelire*, opérette de salon en un acte. — 6 —
Hiller, Ferd. *Der Deserteur*, partition en format in-4°. — 20 —
Lassen, Ed. *Le Captif*, opéra en un acte. — 6 —

Musique religieuse.

Benoit, P. Adeste fidelis, cantique pour Noël, avec orgue. — 0 60
— Ave Maria pour soprano ou ténor avec orgue. — 0 60
De Brauwere, E. Ave Maria pour 3 voix (2 soprano et contralto), avec accomp. d'orgue. — 1 —
Dubois, V. Tantum ergo à 4 voix avec orgue. — 0 60
Fauconier, J. B. Messe solennelle de Noël, à 4 voix. Orchestre et orgue. Partition d'orchestre. — 20 —
— — La partition d'orgue. — 7 —
Fétis, F.-J. Cantique pour voix d'hommes, chanté le 16 décembre 1865 aux obsèques du roi Léopold Ier. — 1 —
— Domine salvum fac regem, pour un chœur à 4 voix, orchestre et orgue, composé pour l'inauguration du Roi des Belges Léopold II. — 3 —
Gilson V. et Delvaux, H. Fleurs des champs, offertes à la nouvelle Eve, Marie immaculée, recueil de mélodies religieuses, à 1, 2 et 3 voix pour le mois de mai, avec accomp. d'orgue, un volume in-8°. — 4 —
Janssens, N.-A. Missa de requiem en *fa* avec acc. d'orgue. — 3 —

Les romances marquées d'un * sont convenables pour pensionnats.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 7 et 14 Juin 1866. Nos 23 et 24.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. { Belgique, par an . . . fr. 6 00 ; France, par an . . . » 10 00 ; Les autres pays, par an (port en sus) . . . » 6 00 }

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 4, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE RÉVEIL DU JOUR,

Musique de M. Jean Eden.

L'ORPHELIN,

Musique de M. J. Kucken.

MUSICIENS NÉERLANDAIS (1).

QUIRIN VAN BLANKENBURG.

Parlant des musiciens qui contribuèrent le plus à amener la pureté harmonique dans l'accord des instruments à clavier, et qui, à l'aide d'un clavier double, tentèrent d'édifier une musique en quintes justes, il cite Jan Ban, à Harlem, lequel fit un *Archicymbalum*, dont il démontra les effets émouvants, dans un ouvrage intitulé *Zielroerende Zangen*, ouvrage que, par parenthèse, M. Fétis n'a pas connu. D'après Van Blankenburg, le monde était trop ignare et trop indifférent aux progrès de la science pour utiliser cette « belle découverte, » comme il la nomme. « Et ce clavier, ajoute-t-il, fut « déclaré impraticable! »

Van Blankenburg rapporte aussi que, en 1605, les sept appellations *bo, cé, dé, ga, lo, ma, ni, bo* furent proposées par un musicien dont il n'a pu découvrir le nom, et que ce système eut si peu de succès que, en 1645, on crut devoir réimprimer, pour la deuxième fois, à Amsterdam, chez Janssonius, les *Rudimenta musica latino-belgica*, contenant la doctrine de Guido, et où il dit, à la page 128, avoir puisé les premières notions de musique. Van Blankenburg se trompe. Cette méthode, connue sous le nom de *Bodédisation*, est attribuée à Hubert Waelrant, qui l'aurait enseignée à Anvers, dès 1547. Peut-être le fait relaté par notre musicien regarde-t-il exclusivement sa localité, et, dans ce cas, il est précieux à recueillir pour l'histoire.

Le chapitre XXVIe traite de divers instruments. Les paragraphes qui concernent la harpe à pédales et le pantaléon offrent de l'intérêt et méritent d'être reproduits:

« La harpe, qui n'eut point, jusqu'en ces temps, de tons intermédiaires, vient de sortir de cet état d'infériorité, en permettant de rendre tous les tons chromatiques aussi bien qu'un clavecin. Lorsque j'entendis pour la première fois la harpe ainsi perfectionnée, j'avoue que je fus ébahi. M'étant approché du joueur, j'examinai l'instrument avec des yeux d'aigle (*sic*), mais sans parvenir à comprendre où gisait ce mécanisme merveilleux. Enfin, je lui demandai s'il m'était permis de savoir par quel miracle il effectuait tous ces changements de tons. Il eut la bonté de me dire que la partie supérieure de la harpe renfermait de petites pattes, qui, mises en mouvement, opéraient sur les cordes comme les doigts sur le violon, et permettaient au joueur de les hausser d'un demi-ton. Pour parvenir à ce résultat, certains mécanismes étaient placés dans l'intérieur du bois, de façon à correspondre avec le dessous de l'instrument, et, au moyen du pied, les petites pattes recevaient l'impulsion voulue. Le virtuose ajouta que c'était son père, nommé Hohebrasken (1), qui avait inventé cet instrument. Espérons qu'il sera imité par d'autres, et que son éloge se transmettra à travers les âges.

» Le tympanon (*cimbel*), appelé aussi *Hakkeberd*, était, comme l'ancienne harpe, privé de tons intermédiaires. Il est inconcevable que certain Pantaléon, à Vienne (2), soit parvenu à perfectionner un instrument si insignifiant, au grand étonnement de tous. L'empereur, qui excelle en notre art, le tenait en haute estime et l'employait à la réception des souverains capables d'en apprécier le mérite. Plusieurs gazettes en ont d'ailleurs fait l'éloge. L'instrument était très grand et monté de cordes de métal et de boyaux. Il consistait, pour autant que j'ai pu m'en rendre compte, en ceci : que l'inventeur savait si bien combiner les tons, qu'on eût juré entendre deux instruments. La musique de Pantaléon était exceptionnellement belle et neuve, car, compositeur lui-même, le musicien avait dû l'approprier au genre de son jeu. Qu'il frappât avec force ou avec douceur, il savait si bien manier les nuances de son exécution, que l'auditeur était ravi au suprême degré. La harpe ne saurait réaliser ces choses charmantes. Il faut regretter qu'un pareil instrument soit trop difficile pour être employé par tous les amateurs. »

Van Blankenburg passe alors à la description du

(1) Suite, voir no 22, du 31 mai.

(1) L'inventeur de la harpe à pédales s'appelle *Hochbrucker*.

(2) Pantaléon n'est que le prénom de ce musicien, qui s'appelait Hebenstreit. Il n'est pas dit, dans Fétis, qu'il exerça son art à Vienne ni qu'il fut excellent compositeur.

stafspel, instrument fait de barres de métal (1), parfois de bois et paille, comme on en rencontrait en Allemagne du temps de notre musicien, ce qui leur fit donner le nom de *strooivedel*. Puis, il ajoute :

« J'ai vu, en 1676, à Amsterdam, chez Hemony (2), le grand fondeur de cloches, qui construit les plus beaux carillons de Hollande, j'ai vu un *stafspel* dont chaque barre, mise obliquement, sonnait une octave plus haut, que lorsqu'elle était placée sur le plat. Ce phénomène provenait de ce que l'épaisseur était à la largeur comme 1 est à 2...

» Un Italien, grand amateur de l'art, ayant entendu parler des gigantesques carillons construits en Hollande, ne put s'empêcher de les trouver magnifiques. Seulement, il désira connaître par quel mécanisme on parvenait à rendre muettes ces grandes masses sonores, comme les cordes d'un clavecin. Quand on lui donna pour réponse, que partout on s'en passait, il condamna sans merci tous les jeux de cloches, parce que, disait-il, les rencontres fâcheuses des harmonies dissonnantes devaient nécessairement rendre de pareils instruments insupportables... »

Il y a du vrai dans l'objection de l'amateur italien. Mais il faut que l'on ait éprouvé des inconvénients plus notables encore dans l'emploi des étouffoirs, pour que l'un des plus grands fondeurs de cloches de l'époque s'en soit passé complétement. En effet, Jérôme Cardanus, au chapitre XII de son livre : *De rerum varietate*, prétend que les carillons éveillent plus d'étonnement que de plaisir. La raison qu'il en donne, est que « les cloches ne retiennent pas le son, et que, aussitôt » le coup parti, l'on n'entend plus rien. Il a vu, ajoute-» t-il, des carillons de ce genre à Bruxelles, à Louvain » et à Anvers. » A cela Sweertius répond, dans l'une des notes placées à la suite du livre : *de Tintinnabulis*, cité ci-dessus : « Si Cardanus avait entendu les carillons actuels d'Anvers, il aurait porté un tout autre » jugement, car leur musique est non seulement admi-» rable, mais agréable à l'oreille. » Déjà quelques lignes plus haut, il avait dit : « Dans notre pays, presque tous » les jours on entend un grand concert de cloches. Il y » a là tant d'art et d'harmonie, que l'on croit entendre » non un carillon, mais un orgue, à la grande satisfac-» tion de tous les étrangers. »

Ce qui offre un intérêt capital, ce sont les détails techniques que Van Blankenburg fournit sur les clavecins de Ruckers, et sur les perfectionnements qu'il y a apportés, perfectionnements qui ont, à ce que prétend notre auteur, causé une très grande sensation dans le monde musical. Plusieurs personnages de distinction sont allés entendre le nouvel instrument et féliciter l'inventeur. Ces détails, nous les croyons de nature à combler une véritable lacune dans l'histoire de la fabrication des intruments à clavier aux Pays-Bas. Aussi, n'hésitons-nous pas à les mettre in extenso sous les yeux du lecteur (1) : *(La suite au prochain numéro.)*

(1) Nous ne connaissons pas de terme français qui rende parfaitement le sens de *Staffspel*. Flud, dans son *Utriusque Cosmi... Historia*, Openhemii, 1597, pag. 243, décrit, sans le nommer, un instrument de ce genre, et le range dans la catégorie de ceux que l'on venait d'inventer, *noviter inventa*.

(2) Il s'agit toujours, croyons-nous, de Pierre Hemony. Nous trouvons dans l'opuscule de Jérôme Magius : *De Tintinnabulis*, à la pag. 93, une note qui renferme le plus bel éloge des carillons sortis des ateliers de François Hemony, probablement un parent du précédent. Certain carillonneur du nom de Salomon Verbeeck, qui en jouait, y est qualifié de l'épithète de *ingeniossimus*.

(1) *Voy.*, sur les Ruckers d'Anvers, la très intéressante notice de M. Léon de Burbure : *Recherches sur les facteurs de clavecins et les luthiers d'Anvers, depuis le XVIe jusqu'au XIXe siècle*, Bruxelles, 1863, in-8°.

Mlle MARIMON (2).

Tout ce qui se rapporte à un artiste de cette valeur vaut la peine d'être raconté.

Le monde élégant de Bruxelles sait que, pendant la saison lyrique qui a fini le 31 mai, une jeune cantatrice parisienne, Mlle Marimon, a été traitée par le public bruxellois avec une faveur toute paternelle. Or, une dame, qui s'était prise d'une charmante sympathie pour la jeune chanteuse parisienne, voulut que le départ de sa protégée ne se fît pas sans éclat, et elle engagea la jeune prima-donna à réclamer une représentation d'adieu à son bénéfice. L'affaire n'allait pas toute seule ! Un bénéfice à une artiste en représentation, c'est-à-dire une artiste de passage, qui ne parle pas de revenir, cela n'est pas ordinaire. Et puis, il y avait ceci, il y avait cela, et puis encore cela ! Vous devinez, n'est-ce pas ? On négociait et même il s'agissait d'ouvrir des conférences. Tout à coup, arrive de Paris une lettre ainsi conçue : « Mademoiselle Marimon, si vous avez une » représentation à bénéfice, dites-m'en le jour, je quitte » Paris et j'arrive avec ma trompette. Signé : Vivier. »

Il faut vous dire que Vivier a vu Mlle Marimon pas plus grande que ça, et qu'il sait sur le bout de son doigt le roman plein d'intérêt qui est la vie de cette enfant. Voulez-vous que je vous dise ce roman ? Je le ferai aussi court que possible. D'ailleurs, il est gentil, un peu Berquin, mais le Berquin vrai a son prix.

Elle avait douze ans. Sa mère, une pauvre artiste de l'Opéra, vint trouver un homme de lettres, ami de Vivier, et lui dit : « A Paris, je meurs de misère ; je vais aller tenter la fortune au-delà des mers, je pars pour l'Amérique ; voulez-vous garder ma fille ? — Combien de temps ? — Je ne sais pas, peut-être toujours ! — Qu'en ferai je ? — Ce que vous voudrez c'est une sauvage, elle n'aime que vous, donnez-lui une carrière, et à la grâce de Dieu !... Si je ne reviens pas, vous serez sa famille. — C'est dit ! » La mère partit. Elle s'embarqua sur un bâtiment appelé *le Pacific*, nom de bon augure. Après quelques semaines, on apprit que *le Pacific* avait péri, malgré son nom, corps et biens. Pas une planche, pas un agrès n'avait échappé au désastre. Aujourd'hui même, on ne sait pas sur quel point de l'Océan s'est enseveli ce magnifique navire. L'ami à qui la mère avait confié l'enfant était bonhomme. Comme il avait remarqué que la fillette avait une petite voix de rien du tout, mais d'un timbre charmant, il prit la gamine par la main et la conduisit à Mme Damoreau. Mme Damoreau, l'obligeance incarnée, se mit au piano, fit chanter l'enfant, et lui dit : « Tu n'as pas beaucoup de voix, ma mignonne, mais tu as la première de toutes les qualités, celle que l'étude ne donne pas, tu chantes juste. Je te donnerai des leçons. » Au bout d'un an, l'enfant concourait au Conservatoire, où elle n'obtenait pas même un dernier accessit. Puis, le malheur voulut que Mme Damoreau donnât sa démission et quittât Paris ! Que faire ? L'ami de la petite

(2) Extrait de l'*Indépendance*.

chanteuse connaissait Duprez, et, quoiqu'il sût parfaitement, ou plutôt parce qu'il savait parfaitement qu'entre la méthode Damoreau et la méthode Duprez il y a un monde, il conduisit l'enfant à Duprez. Le maître ne se prononça pas tout d'abord sur l'avenir de sa nouvelle élève; mais, comme il ne tarda pas à s'apercevoir qu'avec une physionomie tranquille et douce elle était douée d'une grande résolution et d'une persévérance que rien ne rebutait, il se prit d'affection pour elle, et il lui disait familièrement : « Tu arriveras, car tu es une gratteuse ! » Elle gratta si bien, puisque gratter il y a, qu'un jour il lui dit : « Tu es arrivée, tu peux t'en aller d'ici ! » Il y avait déjà huit ans que durait le travail, et Duprez n'a pas beaucoup d'élèves qui restent huit ans à recevoir ses leçons. Quelques-unes suivent son cours pendant huit mois, d'autres pendant huit semaines, d'autres pendant huit jours, et généralement elles sortent de l'école en disant : « M. Duprez m'a cassé la voix ! » Lorsque Duprez annonça à Mlle Marimon qu'elle pouvait s'en aller, elle répondit : « Oh ! pas encore, s'il vous plaît, mon maître ! — Quand donc ? — Jamais ! — C'est bien long, tu te lasseras ! — Vous verrez bien ! — Après ça, tu es si tenace ! Tu. seras comme Cocotte-Carvalho, que j'ai eue dix ans. — Moi, vous m'aurez toujours ! » Elle a tenu parole, et depuis treize ans, chaque fois qu'elle est à Paris, elle s'en va religieusement à l'école Duprez, et elle prend ses leçons comme la plus humble des écolières. Aussi Duprez l'aime, faut voir !

D'autres grands artistes aussi l'aiment, et, parmi ces grands artistes, un l'aime plus que tous, c'est Vivier ! Vivier qui a autant de cœur que de talent. Je dis beaucoup, je le sais, mais je n'en rabattrai pas d'une lettre.

De là cette lettre que je vous ai citée plus haut.

ÉDOUARD LEMOINE.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Voilà le Théâtre Royal fermé. Sans le fracas des représentations à bénéfice, les soirées de clôture eussent passé quasi-inaperçues, et ce n'est pas M. Vivier, à coup sûr, qui en eût conjuré la monotonie.

Si M. Vivier a eu jadis du talent, ce talent est bien amoindri aujourd'hui. Que le trop fameux corniste parisien fasse de bons mots, entre deux bouteilles, nous y consentons ; mais qu'il tire de son instrument d'excellentes notes et qu'il joue en maître, voilà ce que nous contestons.

« Que venait faire d'ailleurs M. Vivier sur notre première scène lyrique ? se demande l'*Écho du Parlement*. N'y avait-on pas d'autres éléments d'attrait, et, s'ils existaient, pourquoi les a-t-on systématiquement écartés ? Nous disons systématiquement, car, de parti pris, voici ce qui arrive d'ordinaire : quand le grand opéra prospère, l'opéra-comique est délaissé, et, quand celui-ci fleurit, on abandonne le grand opéra. Ce mouvement de bascule fonctionne ainsi depuis des années. »

Continuons à suivre les réflexions du critique :

« Cette fois, c'est l'*Africaine* qui a fait affluer l'or dans les caisses de l'administration. Quelle a été la part de l'opéra-comique ? Insignifiante, il faut le dire. Une seule nouveauté, digne de ce nom, a été montée durant les neuf mois de la saison. Cette nouveauté, c'est le *Capitaine Henriot*. Or, elle n'a été jouée que huit fois. On comprend dès lors ce qu'a dû être, pour les habitués, cette interminable série de reprises surannées, défilant les unes après les autres, parfois en compagnie d'un médiocre ballet.

Oui, les lendemains de l'*Africaine* ont été peu amusants, et, pour en conjurer autant que possible le désagréable effet, trois cantatrices *di primo cartello* ont été successivement mises à contribution. Si le moyen était ingénieux, son efficacité a été fort contestable, par la raison que, les dénominations d'emploi n'existant plus, il a fallu recourir bien des fois à l'intervention de sujets qui, la veille, avaient eu un rude fardeau à porter dans l'ouvrage de Meyerbeer. »

La conclusion de M. Vander Straeten est celle-ci :

« En somme, saison excellente pour l'administration, grâce à l'*Africaine*, mais saison mauvaise pour le public, j'y comprends même le public admirateur de la musique de Meyerbeer, car il a dû se faire que, avec la meilleure volonté du monde, les dilettanti les plus enragés n'ont pu affronter une vingtaine de représentations de l'*Africaine*. Or, il y en a eu soixante, dûment comptées. Jugez ! »

.˙. Pour la prochaine saison, M. Letellier conserve l'élite de son personnel : Mmes Erambert et Moreau, MM. Jourdan, Monnier, Vidal et Mengal ; M. Dulaurens remplacera Morère, et M. Jauret succède à Depoitier. Mlle Estherina Daniele, qui nous revient, doit créer les principaux rôles dans *Fior d'Aliza* et dans le *Voyage de Chine*.

.˙. Depuis le premier juin, le Parc retentit tous les soirs, au coup de huit heures, des sons de deux orchestres : l'un, le formidable orchestre du Théâtre de la Monnaie, sous la direction de MM. Hanssens et Bosselet ; l'autre, l'orchestre plus modeste, mais parfaitement exercé et dirigé par M. Steenebruggen.

Les enceintes où sont placés les orchestres sont heureusement assez éloignées l'une de l'autre, pour que les accords de l'un ne détruise pas trop le bon effet de l'autre et chaque auditoire peut assez paisiblement jouir de l'exécution des programmes, aussi variés que possible, qui lui sont offerts.

Le beau temps aidant, une foule énorme envahit chaque soir, selon ses préférences, soit le Quinconce, soit le Waux-Hall, et ne manque pas de couvrir de ses applaudissements toutes les jolies choses qu'elle entend.

.˙. Notre infatigable maëstro Pierre Benoît vient d'envoyer à Gand la première partie de l'oratorio *Lucifer*, paroles de Hiel.

On sait que cette nouvelle œuvre de M. Benoît sera exécutée par des masses chorales et orchestrales imposantes, par la *Société Royale des Chœurs*, lors du Congrès flamand qui aura lieu, à Gand, le 28 août prochain.

.˙. La première livraison du *Chef-d'œuvre de la musique vocale italienne aux XVIIe et XVIIIe siècles* vient de paraître. L'exécution typographique est superbe, et, quant au contenu du fascicule, il suffira, pour le moment, d'en donner le simple sommaire, qui est celui-ci : 1. Air de Giulio Caccini (1600) ; 2. Cantate à voix seule de Carissimi (vers 1650) ; 3. Duo de Stradella (vers 1675) ; cantate à voix seule d'Al. Scarlatti (vers 1700) ; Ariette du *Parataglio* de Jomelli (vers 1750) ; Air bouffe de *don Calandrino* de Cimarosa (1778).

.˙. Mlle Mathilde Dupuy a été l'objet des manifestations les plus enthousiastes, au Théâtre de Toulouse. « Jamais, dit un journal de la localité, la scène du Capitole n'avait été jonchée d'autant de fleurs et de bouquets. La dévastation des serres et des jardins a dû être complète. »

.˙. La lutte qui s'ouvrira à Liége, le 15 juillet prochain, entre les deux principales sociétés chorales de la capitale, promet d'être sérieuse et féconde en résultats pour l'art choral ; toutes deux, la *Réunion lyrique* et les *Artisans réunis*, travaillent chaque soir avec une ardeur des plus louables. Deux hommes d'un talent hors ligne, MM. Lintermans et Marneffe, secondent vaillamment M. Van Volxem dans la direction de la société que celui-ci conduit avec tant de distinction.

.˙. Le concours de musique sacrée, ouvert par le Congrès

de musique religieuse de Belgique, sur la proposition de M. X. Van Elewyck, a obtenu un succès complet. Le nombre des concurrents est de 77. Les nationalités des auteurs sont : la Belgique, la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, Rome, l'Italie, les duchés allemands, l'Espagne et la Hollande. Le premier prix consiste en une médaille en or et une somme de 1,000 fr., plus l'attribution de la propriété de l'œuvre couronnée à son auteur. Le second prix recevra une médaille en vermeil, plus une somme de 500 à 750 fr., avec l'attribution de la propriété de l'œuvre. Enfin, il y aura des mentions *très honorables* et *honorables*. Prochainement nous ferons connaître les noms des membres du jury, lequel se réunira à Louvain, dans les salles de l'Université catholique.

⁂ EUGÈNE VIVIER. — Il est venu, nous l'avons vu (beaucoup mieux, à la vérité, qu'entendu) et... nous rions encore. Et, cependant, la seule farce qu'il nous ait jouée, l'immortel farceur, c'est un couplet, un seul, de la romance de *Joseph* : « A peine au sortir de l'enfance? » Mais la farce était bonne et elle était complète; à commencer par le boniment de la porte, c'est-à-dire le programme qui annonçait pompeusement que M. Vivier jouerait, non dans le ton écrit de *la*, mais en *ré* bémol, sur le cor en *mi* — ce qui est absolument la même chose. Le parterre, s'était-on dit, devait évidemment se pâmer : jouer en *ré*, et même en *ré* bémol sur le cor en *mi!* Quel effet!... Eh bien! non, l'effet eût radicalement, absolument raté, si le plus prodigieux des désappointements n'eût été l'effet prévu par tous ceux qui savaient la valeur réelle du favori de la réclame parisienne.

M. Vivier est un corniste très ordinaire; il laisse à désirer sous le rapport du goût, du style, de la justesse, et son unique mérite consiste en une certaine sensiblerie affectée d'expression qui peut plaire aux femmes hystériques et aux eunuques du sérail. Des sons bouchés, qui rappellent vaguement un souvenir de chaudron, forment le fond de son jeu, et les sons ouverts doivent naturellement, sur ce fond gris, produire d'autant plus d'effet, quoiqu'ils n'aient ni éclat, ni puissance. C'est comme un homme qui s'étudierait à loucher, mais consentirait, de temps en temps, à ne loucher que d'un œil; ah! le bel homme que ce serait en ces moments là!

Le mécanisme de M. Vivier, qui ne joue d'ailleurs que des morceaux très courts et très simples, est d'un corniste d'orchestre. Après tout cela, il ne reste à reconnaître que Barnum est un enfant dans l'art de la charlatanerie, et que M. Vivier, qui passe pour un artiste hors ligne, est effectivement un homme de génie. Farceur, va! (*Bull. du Dim.*)

⁂ Mme Johnson-Gräver, en compagnie de M. Cramer, violoniste, et de M. Lubeck, violoncelliste, vient de faire, dans l'intérieur de la Hollande, une tournée qui a été couronnée du meilleur résultat. Abordant des villes de second et même de troisième rang, où les artistes dédaignent ordinairement de s'arrêter, nos trois virtuoses ont été accueillis avec le plus grand enthousiasme et ont fait des recettes superbes; partout ils ont dû promettre de revenir.

Mme Gräver a terminé son excursion en Hollande par quelques auditions intimes à la Cour, que la Reine, dont elle est la pianiste en titre, lui avait fait promettre de donner. Son succès n'a pas été moindre en haut lieu qu'il ne l'avait été auprès des amateurs simples et naïfs des parties les plus reculées de la Néerlande.

⁂ La maison Schott vient de publier une nouvelle édition de la *Première composition*, pour le piano, d'Adolphe Henselt, le célèbre pianiste dont les études, les concertos, etc. ont depuis longtemps popularisé le nom dans le monde musical. Sous le titre de *Rondoletto*, cette composition révèle une œuvre admirable, pleine de mélodie et de passages charmants.

⁂ La salle de l'Académie de musique de New-York a été entièrement brûlée dans la nuit du 21 au 22 mai.

C'est la troisième salle d'opéra qui brûle depuis quelques mois aux Etats Unis : celle de New-York après celles de Chicago et de Cincinnati.

Il est impossible, quant à présent, d'évaluer les dommages causés par cette catastrophe. La moyenne des estimations courantes les porte à environ 3 millions de dollars (plus de 15 millions de francs).

L'Académie de musique avait été construite, en 1854, sur les dessins de l'architecte Saelzer, et ouverte, le 2 octobre de cette année, sous la direction de M. J.-H. Hackett.

L'espace entier occupé par l'édifice est de 24,020 pieds carrés; la scène et ses dépendances occupaient 9,760 pieds, et 14,260 étaient livrés au public. La salle contenait environ 4,000 places.

Les actionnaires ont eu une réunion dans laquelle il a été décidé que l'Académie serait immédiatement reconstruite. Les travaux, à ce qu'on pense, pourront être terminés en cinq mois.

Le bâtiment et ce qu'il contenait avaient une valeur de 350,000 dollars.

MONS. — Le 3 juin, une foule immense se pressait dans notre ville. Un grand festival était organisé avec le concours de sociétés de fanfares et de sociétés d'harmonie des faubourgs et des communes avoisinantes, par la Société d'agrément et d'horticulture du Waux Hall.

C'est dans les jardins de cette société qu'a eu lieu le festival, au milieu d'un public très nombreux. Le concert a été donné par 640 exécutants, sous la direction habile de M. V. Bender, chef de la musique du Roi. Jusqu'à présent, nous connaissions quelques concerts-monstres; mais les chœurs y étaient mêlés aux instruments. Pour la première fois, en Belgique, nous avons entendu un concert de ce genre, exclusivement instrumental. Ce n'était pas une petite difficulté à surmonter que de diriger une foule de sociétés éparpillées, ayant toutes leur chef spécial. M. Bender a vaincu cette difficulté de la manière la plus heureuse. On a beaucoup applaudi l'ensemble avec lequel l'exécution a marché. L'orchestre était composé des sociétés de fanfares et d'harmonie suivantes : (fanfares) société *Guion*, de Châtelet; société royale de l'*Emulation*, de Dour, et la société *Ducale des fanfares*, de Frameries. (Harmonie) : société Sainte-Marie d'Oignies; des Charbonnages de Mariemont et de Bascoup, des Verreries-Mariemont à Haine Saint-Pierre; de Châtelineau; de Fontaine-l'Évêque et de Réquignies.

Cette magnifique fête s'est terminée par un grand banquet offert par le conseil d'administration et le comité de surveillance de la société du Waux Hall aux présidents et directeurs des Sociétés de fanfares et d'harmonie qui avaient pris part au festival.

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière*). — On a voulu faire de la reprise du *Prophète* une petite solennité; certes, l'œuvre et l'auteur méritent tous les hommages, mais je trouve qu'il serait encore meilleur que le *Prophète* fût toujours au répertoire, comme la *Juive*, comme les *Huguenots*. Malheureusement, pour des raisons qu'on est bien forcé d'admettre, l'Opéra ne peut avoir tous ses chefs-d'œuvre dans son répertoire courant. Cette reprise du *Prophète* a été favorable à Mme Gueymard-Lauters, qui, pour la première fois, chantait le rôle de Fidès. Vous savez que la voix de cette artiste est un soprano bien caractérisé; mais, pour un instrument aussi généreux, rien n'est impossible : Mme Gueymard a travaillé si bien qu'elle n'a rien laissé à désirer, et que même elle est arrivée à de très beaux effets. On a beaucoup applaudi la cantatrice, et deux fois on l'a rappelée. Comme jeu, un peu

plus d'énergie, et ce serait complet; cependant on ne pourrait, sous ce rapport même, adresser un reproche bien sérieux à Mme Gueymard, qui vient réellement d'obtenir un des beaux succès de sa carrière. Mlle Mauduit a satisfait la majorité des auditeurs dans le rôle de Bertha, qu'elle chantait pour la première fois : belle voix, grande énergie, jeu intelligent; il y a chez cette jeune fille l'étoffe d'une puissante Falcon, et je suis convaincu que l'Opéra a bien fait de se l'attacher pour longtemps. Gueymard a faibli dans quelques passages du rôle de Jean, et les efforts des romains, qui voulurent quand même le rappeler au troisième acte, indisposèrent un peu le public. Selon leur coutume, les romains furent maladroits, car le public de l'Opéra est assez juste pour trouver tout naturel que Gueymard ait parfois un instant de fatigue. Un chanteur qui depuis si longtemps se prodigue, pour le plus grand profit de l'Opéra; un ténor qui a dernièrement chanté cinquante fois *Roland* sans faiblir, peut bien être momentanément fatigué. Le public admet cela et applaudirait quand même l'artiste à qui il doit tant de bonnes soirées; mais on commence à se lasser de voir toujours la claque vouloir imposer ses *opinions* à un public qui a payé, et dans bien des cas la claque fait aux artistes plus de tort que de bien. Je crois que le moment est venu de supprimer ces *enthousiastes*; qu'on y songe, afin d'éviter de fréquents scandales dans nos grands théâtres. Belval, Bonnesseur, Castelmary et Grisy ont parfaitement secondé Gueymard, sa femme et Mlle Mauduit. La représentation a été bonne. — On attend un ballet nouveau : *la Source*, musique de M. Delibes, une création pour Mlle Granzow.

L'Opéra Comique a donné ses deux nouveautés : *Zilda* et la *Colombe*. *Zilda*, la première en date, est une œuvre très agréable. Jolie pièce, bien faite, amusante; musique gracieuse, vive, très mélodique et spirituellement écrite. Sans que l'on puisse trouver dans cette partition de M. de Flotow l'originalité de l'*Ame en peine* et de *Martha*, on se plaît à l'applaudir pour son caractère léger parfaitement soutenu, sa facture remarquable, supérieure je crois à celle des précédentes œuvres de l'auteur. Presque tous les morceaux ont été fort applaudis, deux ont été bissés. *Zilda* a complètement réussi à Paris, et passera au répertoire de la province, car c'est un de ces ouvrages qui plaisent partout, et aident à la composition d'un spectacle. Mme Cabel est ravissante de grâce et de talent dans le principal rôle, qui lui a été fort avantageux. Sainte-Foy et Prilleux sont amusants; Crosti chante avec son parfait talent le rôle du grand visir. Ouvrage et artistes ont plu beaucoup.

La *Colombe* est, vous le savez, un opéra-comique en deux actes que Gounod écrivit pour Bade il y a trois ans. Il a ajouté quelques morceaux à son œuvre, et l'a présentée, dans les meilleures conditions, au public parisien. Le public a fait un chaleureux accueil à la *Colombe* : la première représentation n'a été qu'un long succès avec *bis* et rappels. Jolie musique, du reste, bien jolie. Gounod n'a rien écrit de plus fin, de plus élégant. Il y a dans cette partition des pages d'une grâce adorable, des finesses de style qui prouvent encore que ce musicien là est bien un des premiers de l'époque. Dans la *Colombe*, on ne trouve pas de ces grandes phrases, fréquentes dans les autres ouvrages de l'auteur; c'est du bon, du léger opéra comique, sans mélange et sans faiblesses, sans trivialité aucune surtout. Est-il besoin de dire que l'orchestration en est irréprochable. Vous connaissez comme moi le talent de Gounod. On a dit cependant, et je crois avec raison, que la *Colombe* n'ajouterait rien à la gloire de l'auteur de *Faust*. Ce qui motive cette opinion, que du reste je ne vous donne pas comme celle de la majorité, c'est que dans la *Colombe*, l'originalité n'est pas saisissante : tout est joli, délicieusement fait, très expressif et vrai, mais on peut reprocher à ces deux actes un peu d'uniformité. Exceptons en les couplets de Mozet : *les femmes, les femmes*, une romance d'Horatio, et l'introduction du second acte, une adorable page symphonique qui a été frénétiquement applaudie et bissée. Maintenant, il est possible que cette uniformité soit attribuable surtout à la pièce, qui, quoique bien faite, très bien écrite, littéraire enfin, n'offre rien de bien mouvementé, de bien scénique. Ce que je puis dire, répéter plutôt, c'est que la *Colombe* a obtenu dès le premier soir un grand, un incontestable succès; et je vous assure que l'on applaudissait volontiers : on avait l'air généralement heureux de trouver à applaudir, parce que Gounod est très aimé et que son début si désiré à l'Opéra-Comique promet à ce théâtre de belles œuvres, de belles soirées. Mlle Girard et Capoul ont eu les honneurs de l'interprétation. Mlle Cico, peu en voix, a plu moins que d'ordinaire. Très bien Battaille dans un rôle assez étrange. Je crois que la *Colombe* et *Zilda* formeront un spectacle longtemps attrayant. — Le *Voyage en Chine* tient bon encore; on parle de nouveautés pour le mois prochain.

Décidément le Théâtre-Lyrique fermera pendant un mois. Au 30 juin la clôture, aux premiers jours d'août la réouverture. *Don Juan* fait le maximum. Les *Joyeuses Commères* souffrent un peu par le fait d'une interprétation insuffisante. C'est Froment qui a repris le rôle de M. Duwast. Ce dernier a résilié : l'enlever à M. Calabrési, se faire faire un procès et le perdre, tout cela pour résilier sitôt, c'est assez original.— Une cantatrice qui a été à l'Opéra-Comique, Mme Ferdinand-Sallard, a, vendredi, chanté Gilda dans *Rigoletto*. J'ai constaté de grands progrès chez elle. La voix est plus étendue, plus timbrée qu'autrefois; le talent est venu, la force dramatique aussi. Bref, Mme Sallard a été très applaudie et deux fois rappelée en compagnie d'Ismaël, qui n'avait jamais chanté ni joué avec autant de supériorité le rôle du bouffon. — Deux petits ouvrages sont annoncés pour la semaine : le *Sorcier*, puis les *Dragées de Suzette*. Je crois que décidément nous aurons un grand ouvrage de M. Bizet, l'année prochaine. Il est toujours question du *Roméo* de Gounod. Du *Nahel* de Litolff il n'est plus question; je ne sais si M. Carvalho préfère payer le dédit que de jouer l'œuvre; on le dirait et il aurait raison.

Le Théâtre-Dejazet va avoir l'opéra pendant deux mois d'été. Il est question d'une œuvre nouvelle en quatre actes. En revanche, les Bouffes-Parisiens vont donner une grande comédie. Je n'ai pas confiance en ces deux idées. — De tout le bruit qui se fait autour de certain grand opéra intitulé *Pétrarque*, je ne veux rien dire, et pourtant je pourrais facilement donner aussi ma petite opinion, car j'ai entendu presque tout l'ouvrage au piano. Seulement, valeur musicale à part, dans toute cette réclame, organisée je ne sais où, je ne vois rien de sérieux. Si M. Perrin, qui est complétement maître à présent, juge *Pétrarque* une œuvre digne d'un grand succès, il donnera *Pétrarque*. J'estime trop le directeur de l'Opéra pour penser que la réclame l'émeuve. Et si *Pétrarque* est représenté, alors nous aurons tous le droit de le juger, ce que nous ferons. — La loi sur la propriété littéraire et artistique a été longuement discutée au Corps Législatif, mais sans résultat; c'est à recommencer. Un décret de l'Empereur fait prévoir que le Théâtre-Italien va de nouveau être subventionné; quant à la prochaine saison de M. Bagier, on n'en parle pas encore. — Les Fantaisies-Parisiennes vont donner *Bettina*, un acte, musique de M. Léon Cohen, et une parodie de *Don Juan*. Les *Oreilles de Midas* et le *Chevalier Lubin* sont toujours en grande faveur. L'hiver prochain, ce théâtre comptera parmi ses auteurs Flotow, Semet, Delibes, Duprato; vous voyez qu'à faire de l'art véritable une jeune scène ne perd rien.

JULES RUELLE.

.˙. M. B. Jouvin a commencé, dans le *Ménestrel* du 10 juin, une étude intitulée *Hérold, sa vie et ses œuvres*. Elle est précédée d'une lettre au fils de l'auteur de *Zampa*, avocat à la

Cour de cassation. « Sans le secours, écrit M. Jouvin, que j'ai trouvé dans votre piété filiale, l'admiration que j'ai vouée à une illustre mémoire ne m'eût que bien imparfaitement permis d'accomplir ma tâche. J'avais le flambeau, mais le guide je le cherchais, lorsque vous vous êtes gracieusement offert. »

∴ M. Ulmann et Mlle Carlotta Patti, remise de l'indisposition qui l'avait retenue en Italie, sont en ce moment à Paris. M. Ulmann vient de parcourir une partie de la France, et d'y préparer, dans une trentaine de localités, les premiers concerts qu'il se propose de donner avec l'éminente cantatrice, et à laquelle se joindront des artistes d'élite. M. Ulmann compte organiser à l'*américaine*, dans toute la France, ces séances musicales qui commenceront en octobre, et qui déjà en Allemagne lui ont valu de si beaux succès.

∴ Quelqu'un qui se prétend bien informé assure que, dans la récente élection de M. Gounod, à l'Académie (le vote est secret), les voix des cinq musiciens se sont réparties de la façon suivante :

MM. Auber, Thomas et Berlioz ont voté pour Gounod.

M. Carafa est arrivé trop tard pour prendre part à l'élection. Le scrutin était fermé.

M. H. Reber a voté pour Félicien David.

M. David n'a pas été heureux cette fois, a dit M. Auber, après le scrutin ; heureusement je suis en situation, grâce à mon âge, de lui offrir l'occasion d'une prochaine revanche...

Et comme chacun se récriait :

— Après tout, continua M. Auber d'une voix douce, il y a aussi Carafa...

∴ Mlle Cornélie Meyerbeer, la plus jeune fille du grand compositeur, épouse M. Gustave Richter, professeur à l'École des beaux arts de Berlin, qui a souvent exposé à Paris, et a même remporté quelques médailles.

Mlle Meyerbeer apporte à son mari un petit million..... en dot.

∴ Le *Progrès* de Lyon nous donne avis d'une surprise que l'administration de l'Opéra ménage à sa clientèle :

« Les familiers de l'Opéra, se chuchottent à l'oreille que M. Perrin, directeur de l'Opéra, prépare en ce moment un coup de maître, qui sera digne de *Roland* et de *l'Africaine*. Il s'agit d'un opéra en quatre actes intitulé *Pétrarque*, que l'on va mettre sans bruit à l'étude. Cette œuvre, due à l'inspiration d'un jeune maëstro français, M. Hippolyte Duprat, est, si nous en croyons ceux qui en ont entendu quelques fragments, une véritable merveille ; on parle de récitatifs d'une splendeur étonnante, de chants d'une élévation, d'une ampleur, d'un caractère vraiment hors ligne. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, m'a-t-on affirmé, vibrent avec une puissance extraordinaire toutes les cordes du cœur humain, l'amour sous son double aspect platonique et sensuel, l'amour de la patrie, l'amitié, la haine ; la vengeance, le désespoir, etc. On cite surtout le *Salut au Capitole*, un *chœur de bateliers*, une *ballade*, le *duo de la Séduction*, une *marche funèbre*, un *De profundis*, comme des morceaux marqués du cachet incontestable du génie. Il est évident que, si tout cela est vrai, M. Perrin aura bien mérité de l'art ; car, à révéler à la France qu'il se trouve chez elle des âmes jeunes dévorées du feu de l'enthousiasme et de l'inspiration, n'est-ce pas faire preuve d'une haute intelligence artistique et surtout de patriotisme ? »

On affirme que M. Hippolyte Duprat est un jeune chirurgien de marine.

ALLEMAGNE.

HAMBOURG — Le festival rhénan a eu cette année un regain : Jenny Lind, Otto Goldschmidt et Stockhausen n'ont fait qu'une étape des bords du Rhin aux bords de l'Elbe, où toute une armée de chanteurs et d'instrumentistes s'étaient préparés de longue main à les recevoir et à les seconder dignement.

Les fêtes musicales de Hambourg ont commencé le mardi 29 mai. La première journée a été consacrée à l'exécution du *Messie*, le chef d'œuvre et le chant du cygne de Haendel. Malgré les préoccupations politiques et l'élévation excessive du prix des places, la vaste église Saint-Michel, qui contient 4,000 personnes, était aux trois quarts pleine, d'où l'on peut augurer que, sans ces deux circonstances défavorables, elle aurait été comble.

Les soli du *Messie* ont été chantés par Jenny Lind, légèrement fatiguée de sa récente campagne, mais suppléant, à force d'art, à toutes les défaillances d'un admirable instrument, et faisant oublier par l'ampleur et la majesté du style ce que l'organe a pu perdre en étendue ou en fraîcheur ; par Mlle Bettelheim, de Vienne, qui forme avec Jenny Lind un contraste saisissant et qui, douée d'une opulente voix de contralto, prend tout à fait au sérieux les comparaisons boiteuses et banales entre les chanteuses et les oiseaux, et dédaigne d'ajouter les ressources de l'art aux présents de la nature ; par le docteur Gunz, le ténor de Hanovre, artiste distingué, mais plus habitué à la musique de scène qu'à la musique d'église, et trop enclin à introduire dans l'oratorio des effets d'opéra ; et enfin, par Stockhausen, dont le talent flexible et complet se prête à l'interprétation des œuvres magistrales du passé aussi bien qu'à la diction des *lieder* de la lyrique moderne.

L'*Ode à sainte Cécile*, du même maître, qui ouvrait la deuxième séance, n'était connue que des musicologues et d'un petit nombre d'artistes avant que les festivals du Rhin l'eussent fait arriver à la grande publicité. Haendel y glorifie la musique dans les principaux instruments de l'orchestre de son temps, dont il caractérise les effets sur l'âme humaine.

Après l'*Ode*, une avalanche de bouquets est venue tomber aux pieds de Jenny Lind, qui a eu le bon goût de les renvoyer d'où ils venaient, c'est-à-dire aux dames qui composaient la plus belle moitié du chœur. Mlle Bettelheim a ensuite interprété un fragment du deuxième acte de l'*Orphée* de Gluck, la scène célèbre dans laquelle le chantre divin attendrit les Furies par la magie de son chant et obtient d'elles l'entrée dans les Champs-Élysées. La dernière partie du concert consistait dans la neuvième symphonie de Beethoven, sous la direction de Stockhausen ; les soli étaient chantés par Mlles Mandi et Bettelheim et MM. Gunz et Haegemann.

Il est d'usage de réserver le troisième jour à l'audition de virtuoses en renom. Les organisateurs du festival hambourgeois ont quelque peu dérogé à la tradition en faveur de l'ouverture de *la Belle Mélusine*, de Mendelssohn, de la 2e partie de *Paradis et la Péri*, de Schumann, et de l'ouverture du *Freischutz*. Le public a choisi ce dernier morceau pour prétexte d'une ovation légitime à son concitoyen, le directeur Otto Goldschmidt, qui, en artiste consciencieux et en homme d'esprit, a reporté les applaudissements sur Weber et sur l'orchestre, en faisant bravement recommencer toute l'ouverture. Joachim, dans un Concerto de Viotti et une Sarabande de Bach, et Jenny Lind, dans l'air d'*Il re pastore*, ont partagé avec lui les honneurs de cette journée.

L'Académie, dirigée par Stockhausen, a fourni, avec l'adjonction de quelques éléments étrangers, une masse vocale d'environ 300 chanteurs, qui presque tous donnaient de la voix. L'orchestre avait été renforcé d'exécutants venus de différents points de l'Allemagne ; par l'ensemble, la vigueur et la délicatesse des nuances, orchestre et chœur ont mérité des éloges sans restrictions.

MUNICH — Tandis que l'Allemagne entière est sous les armes, la plus pacifique des idylles se passe à Munich. Le jeune roi de Bavière qui, par la mort prématurée de son

père, est monté tout à coup sur un trône où il ne croyait pas si tôt s'asseoir, regarderait comme un assez lourd fardeau le pouvoir royal. Il faut avouer que Munich, ville d'art, nouvelle Athènes, est propre à inspirer une jeune imagination, à la détourner des sentiers battus, à la faire rêver, comme dit le poëte, au Sperchius et au mont Taygète. Le jeune roi de Bavière fait donc des vers, de la musique, et se plaît à errer incognito à la Haroun-al-Raschid.

Il préfère à tous les bruits de guerre les sonates « pathétiques et pastorales » de l'immortel Beethoven. Or, il paraît que tel n'est pas l'avis de ses ministres, et que, pour se débarrasser une fois au moins de leurs graves observations, le jeune roi, artiste et poëte, n'aurait trouvé qu'un moyen, tout à fait en harmonie avec sa nature musicale, une fugue. Dernièrement, le parlement de Munich allait se réunir, et le Roi devait ouvrir la session en personne... Plus de roi! le roi avait disparu!.. Désespoir du grand-chambellan, consternation des ministres!

Vive inquiétude aussi de la mère du jeune prince! Il fallait chercher le roi; mais où le trouver? Enfin, après deux jours d'exploration persévérante à Munich et dans ses environs, on trouve le roi, qui chevauchait vers les Alpes avec un seul domestique.

L'envoyé du conseil des ministres lui remit une pétition signée du cabinet entier, où l'on implorait son retour, à moins que le roi ne voulût accepter la démission en masse de tous les ministres. Après quelque hésitation, son errante Majesté céda et consentit à être conduite en cérémonie à son palais. A Munich, on prétend que cette excursion secrète n'aurait eu qu'un but, celui d'aller voir dans quelque solitude alpestre Richard Wagner, le célèbre compositeur et l'ami du jeune roi, dont l'éloignement forcé, imposé par l'étiquette, lui a causé tant de chagrin.

.˙. La *Gazette de Bavière*, journal officiel de Munich, a annoncé dans un de ses derniers numéros que, contrairement à des avis précédemment publiés, les opéras *Tannhaüser* et *Lohengrin* ne seraient pas remontés ni joués prochainement au Théâtre Royal. La feuille officielle explique, il est vrai, cette décision par l'impossibilité d'attribuer en ce moment les deniers de l'État à d'autres buts qu'à la défense nationale; il semble néanmoins que de nouvelles difficultés survenues entre le roi et son ministère, au sujet de la personnalité de M. Wagner, ne soient pas complètement étrangères à cette résolution.

DRESDE. — Le Théâtre Royal a fait une magnifique reprise de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck; l'œuvre a fait une vive impression sur l'auditoire. Le maître de chapelle Rietz avait surveillé les études avec autant de soins que d'entente, et n'a négligé aucun détail pour arriver à une exécution parfaite.

Wanda, de Doppler, a été donnée le 6 juin avec un succès assez calme.

VIENNE. — La saison italienne a clôturé ses représentations, le 30 mai, par un spectacle composé de plusieurs actes, afin que tous les artistes pussent faire leurs adieux au public.

Malgré l'état de guerre entre l'Autriche et l'Italie, les artistes du Théâtre-Italien ont été traités avec tous les égards, et la plupart ont été réengagés pour l'année prochaine; parmi ceux-ci, Mlle Artot, qui est réellement l'idole des Viennois, puis Everardi et Zucchini.

Calzolari n'a pas voulu signer un contrat, mais a promis de revenir, si la saison de St-Pétersbourg et sa santé délicate le lui permettent. Calzolari, avec sa voix d'argent, s'est déjà ramassé une fortune qu'on évalue à deux millions de francs.

L'Opéra chômera pendant le mois de juin; la première nouveauté sera le *Chaperon Rouge*, de Boïeldieu; la seconde, le *Rienzi*, de Wagner. On remontera également l'*Etoile du Nord*, pour Mlle de Murska.

L'opérette de Grisar, les *Douze Innocentes*, a plu par l'humour qui règne dans ce petit acte. La musique n'a pas grande valeur, mais elle est gracieuse et gaie, c'est tout ce qu'il faut.

.˙. Une société chantante hongroise s'est établie au Théâtre de l'Harmonie et y donne des opérettes hongroises; dans le nombre, il y en a une de M. Huber qui a plu infiniment; toutefois, en y regardant de près, on n'y découvre qu'un ramassis de toutes les danses hongroises qui courent les rues.

.˙. Vienne vient de perdre la meilleure musique militaire que possède l'armée; c'est celle du régiment des hussards : le Roi de Prusse. Le régiment se dispose à tourner ses armes contre celui dont elle porte le nom!

BERLIN. — Le 26 mai, l'Opéra Royal offrait un aspect tout particulier. La salle, remplie jusqu'aux combles, était exclusivement garnie d'un public étranger aux représentations ordinaires. On n'y voyait que savants et gens de lettres.

La première représentation de l'*Antigone*, de Sophocle, avec la musique de Mendelssohn, avait amené ce revirement.

Les dispositions sérieuses de l'auditoire, jointes à la grandeur et à la simplicité du sujet, ont eu pour résultat qu'aucun signe d'approbation ou de désapprobation n'a retenti dans la salle, à partir de la merveilleuse ouverture jusqu'au dernier mot de l'œuvre; chacun suivait avec une attention soutenue les vers admirables de l'*Antigone*, non moins que la musique sublime de Mendelssohn.

.˙. Les festivals projetés pour cet été sont remis forcément à des temps meilleurs; il n'était que trop facile de le prévoir, par la politique courante. Pour celui de Hanovre et pour celui de Cobourg, l'ajournement a été déjà dénoncé au public.

PRAGUE. — *Prodana nevesta (la Fiancée vendue)*, tel est le titre d'un opéra comique, en langue tchèque, de Smetana, dont la première représentation a obtenu, le 30 mai, un succès du meilleur aloi.

A partir de l'ouverture, ce succès a grandi, et l'opéra s'est terminé au milieu de l'enthousiasme général. Plusieurs morceaux, des chœurs mêmes, ont été bissés.

FRANCFORT S/M. — Notre théâtre vient de monter le charmant opéra de Mendelssohn, *le Retour de l'étranger*; cet ouvrage, qui n'a pas été conçu par l'auteur pour être exécuté sur de grandes scènes, ne manque cependant pas de produire un grand effet, tant par la simplicité et la grâce des motifs, que par le charme dont est empreinte toute la musique.

.˙. Hombourg entendra cette année Adelina Patti, et deux fois encore! La direction sacrifie, à cette surprise qu'elle réserve à ses habitués, la bagatelle de quinze mille francs; il est vrai qu'il sera interdit à la diva de chanter cette année dans les autres villes de bains d'Allemagne.

En attendant que la marche régulière de la saison nous ait amené les artistes solistes et dramatiques, la troupe de Darmstadt vient de donner des représentations; la première a eu lieu le 9 juin, elle était composée des *Huguenots*.

Wiesbade n'aura pas de concerts cet été! L'administration des jeux, à qui incombent ces concerts, vient d'informer de cette résolution les artistes engagés d'avance.

STUTTGARD. — Le 27 mai, la première représentation de l'opéra *Astorga*, de J. J. Abert, a obtenu le plus grand succès. Ce nouvel ouvrage de l'auteur du *Columbus* est riche en beautés et témoigne d'une grande supériorité dans le mouvement et l'emploi de tous les moyens que l'art offre au compositeur. L'orginalité se traduit dans l'orchestration ainsi que dans les morceaux séparés de chant; parmi ces derniers, il y en a bon nombre qui ont fait le plus grand

effet et qui se sont emparés presque instantanément de la popularité. En sortant du théâtre, on entendait déjà fredonner dans la foule l'une ou l'autre des mélodies d'*Astorga*.

Depuis trente ans, il n'a pas été écrit d'opéra plus favorable pour les voix ; aussi tous les chanteurs se sont-ils acquittés de leurs rôles avec la plus grande aisance. Quant au libretto, de M. Pasqué, il est vraiment absurde, surtout aux deuxième et troisième actes ; il pèche contre les plus simples règles du bon sens : les vers sont en outre détestables. Que reste-t-il donc? Un grand savoir faire, une grande expérience de la scène; cela suffit souvent ; et le public de Stuttgard s'y est laissé prendre.

Le compositeur dirigeait cette première représentation ; il a été rappelé après chaque acte avec un enthousiasme difficile à décrire.

Le lendemain, le triomphateur de la veille tenait tranquillement la contrebasse dans l'orchestre, comme si de rien n'était.

∴ M. Abert a été nommé directeur de musique de la cour.

∴ La ville de Leipzig érigera, dans le courant de cette année, une statue à Ch. Zöllner, l'auteur de tant de lieder et de chœurs devenus populaires.

HOLLANDE.

LEIDE. — Un festival musical a eu lieu ici, les 24 et 25 mai ; une partie de l'église hollandaise avait été destinée à cet usage et avait fourni l'un des locaux les plus avantageux pour l'audition des œuvres qui ont été interprétées. Ces œuvres étaient : pour le premier jour, *Paulus* de Mendelssohn, et pour le second jour : le 100e Psaume de Haendel, un air de contr'alto et chœur de *Samson*, du même compositeur, la troisième Symphonie de Beethoven, deux parties des *Saisons*, de Haydn, et, pour terminer cette liste de chefs-d'œuvres, l'*Alleluya* de Haendel.

Artistes : Mme Offermans, de La Haye, Mlle Schreck, de Bonn, M. Schneider, de Rotterdam, et M. Behr, de Cologne Le chœur comptait 225 chanteurs, l'orchestre 65 exécutants. L'exécution a été parfaite.

ANGLETERRE.

LONDRES — L'événement, à Covent-Garden, est l'apparition de Mme de Vilda dans *Lucrezia*. Son succès est assuré pour longtemps.

Mario et Ronconi, brillaient à côté d'elle ; Mlle Biancolini, une italienne pur sang, remplissait le rôle de Maffeo Orsini. Cette jeune personne, très inexpérimentée encore au théâtre, possède une voix de contr'alto superbe, qu'elle manie avec beaucoup d'art; on lui a fait bisser le célèbre *brindisi*.

Le répertoire roule sur *Faust*, l'*Elisire*, *Don Giovanni*, l'*Africaine*, la *Sonnambula* et *Lucia*.

A l'étude *Fra-Diavolo*, avec Mlle Pauline Lucca.

Au Théâtre de Sa Majesté, Mlle de Murska a remporté un succès éclatant dans *Dinorah* (le *Pardon de Ploërmel*).

La reprise de *Don Giovanni* a été très favorable à Mlle Titiens, qui remplit le rôle de Donna Anna avec une supériorité incontestable. Scalese est un Leporello parfait et, depuis Lablache, le seul qui ait saisi le véritable caractère du rôle : Santley est un Don Juan mou et sans couleur.

La rentrée de Mme Trebelli-Bettini a donné un nouvel éclat aux *Huguenots*; comme les années précédentes, on lui a fait répéter la ravissante ariette, « *No, no, no*, » composée par Meyerbeer pour Mlle Alboni.

En dehors des opéras que nous venons de citer, le Théâtre de Sa Majesté a donné, dans la dernière quinzaine, une 3e représentation d'*Iphigénie*, le *Freischutz*, et *Il Flauto magico*.

A l'étude, *Il Seraglio*, de Mozart, et *Obéron*.

Benedict a donné une matinée, en attendant qu'il organise son grand concert; tout ce que Londres compte d'artistes distingués a été mis à contribution par le bénéficiaire. Nous citerons, pour la curiosité, la liste de ces artistes; elle atteste la main habile de M. Benedict.

En fait de chanteurs : Mlle Mela (la femme-ténor), Mmes Parepa, Sainton-Dolby, Edith Wynne, Laura Harris, de Poellnitz, Angèle Bettelheim, de Vilda, Orgeni, Fricci ; MM. Brignoli, Neri Baraldi, Capponi, Ferranti, Jules Lefort et Reichardt.

Instrumentistes : MM. Strauss, Ries, Schreurs, Thomas, Labar, Lindsay-Sloper, E. Bonnay, les frères Sauret et M. Benedict lui-même.

Il faut ajouter que tous ces artistes chantent et jouent le plus possible des compositions de M Benedict, et travaillent de cette manière à populariser de plus en plus le nom du plus habile des organisateurs de concerts.

M. Paque, le célèbre violoncelliste belge, a donné, le 4 juin, dans les salons de la marquise de Downshire, un concert qui avait attiré un public nombreux et des plus aristocratiques.

M. Paque a joué une sonate de Boccherini, une fantaisie sur *Rigoletto* de sa composition, et une délicieuse composition de Goltermann, *Danses allemandes*; il a déployé dans ces divers morceaux sa grande virtuosité, un goût et un sentiment des plus exquis.

M. Paque était assisté de Mlle Duels, pianiste, Mlle R. Henderson, Mlle Henequist, M. Garcia et de M. et Mme Sainton-Dolby.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Boitsfort, lez-Bruxelles, le 3 juillet, Mme Fétis (Adélaïde-Louise-Catherine Robert), femme du directeur du Conservatoire de Bruxelles, née à Paris, le 23 septembre 1792, auteur d'une traduction française du livre de W.-C. Stafford, intitulé : *A History of Music*, publié sous le titre de *Histoire de la Musique, traduite de l'anglais, avec des notes, des corrections et des additions* (Paris, Paulin, 1832, 1 vol. in-12).

Mme Fétis, qui s'était livrée à l'étude des arts sous la direction de son mari, était la fille de P.-F.-J. Robert, député de Paris à la Convention nationale, mort en exil, à Bruxelles, en 1826, et de Louise-Félicité Guinement de Keralio, femme de lettres française.

— A Florence, le 23 mai, Mme Elisa Sandryck Cattermole, pianiste.

— A Paris, M. Eugène Burelle, organiste et maître de chapelle à l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

— A Milan, M. Claudio Bonzanini, professeur de musique.

— A Naples, M. Gaëtan Campanile, professeur de musique.

— A Paris, le 30 mai, à l'âge de 78 ans, M. Prosper-Charles Simon, organiste de la cathédrale de Saint-Denis et de l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

— A Ratisbonne, le 21 mai, M. le prince Paul-Antoine Esterhazy, né le 10 mars 1786, le dernier de cette illustre famille hongroise qui ait entretenu un orchestre et des chanteurs à ses frais (*Eine Hauskapelle*). Hummel avait été son maître de chapelle, et Haydn celui de son père.

— A Pesth, le 19 mai, M. Gustave Fay, compositeur hongrois.

— A Pesth, M. François Holler, contrebassiste du Théâtre National depuis 16 ans.

— A Regensburg, à l'âge de 46 ans, M. Max Hanisch, compositeur et organiste.

— A Vienne, le 15 mai, à l'âge de 52 ans, M. Ernst Leonhardi, de Dresde, professeur de piano, (s'est précipité dans le Danube).

— A Vienne, à l'âge de 61 ans, M. Joseph Kreipl, compositeur de lieder et ancien ténor du théâtre de Linz.

— A Rio-Grande, M. Carlo Magrini, professeur de musique.

— A Turin, M. Joseph Argan, professeur de musique.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 21 et 28 Juin 1866. Nos 25 et 26.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. — **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE PREMIER MOT,

paroles de E. Richebourg, musique de L. Bordèse.

GILBERT,

paroles d'Hégésippe Moreau, musique de Jean Eden.

MUSICIENS NÉERLANDAIS (1).

QUIRIN VAN BLANKENBURG.

« Jadis, on était si peu expérimenté dans l'art de la transposition, que, pour exécuter un morceau une quarte plus bas, on ajoutait au clavecin un second clavier spécial à cet effet. Cela paraît incroyable, mais une preuve très remarquable de ce fait, c'est d'abord, que les célèbres Ruckers, depuis le commencement du siècle dernier [XVIIe siècle] jusque plus de trente ans après, n'ont construit que des instruments qui, tout en ayant quatre registres, n'étaient munis cependant que de deux cordes pour les deux claviers, dont l'un devait rester muet quand on se servait de l'autre. Ensuite, le clavier inférieur sonnait une quarte plus bas que l'orgue, et avait en haut cinq touches de trop; de sorte que le clavier supérieur aurait pu avoir dans le bas ce même excédant. Mais, au lieu d'employer à cet effet les belles basses du clavier inférieur, on laissait celles-ci non-seulement sans touches, mais on mettait à leur place un bloc de bois et à côté un clavier court, cela avec grande peine, car les touches s'entrecroisaient nécessairement : une preuve du peu de cas que l'on faisait du remplissage des basses.

» Environ cinquante ans plus tard, ces deux défauts commencèrent à disparaître, ce qui se fit sans peine, puisqu'il ne fallait que déplacer cinq touches dans le clavier inférieur pour changer *fa* en *ut* et ajouter une octave au bas du clavier supérieur; de cette manière, les deux claviers du clavecin étaient longs de cinquante touches, à savoir, de quatre octaves, et un *si* sous l'*ut* en sus de ce nombre. On peut s'assurer de ce changement en retirant une planchette qui se trouve devant le clavier; on voit alors le bois neuf et le désordre dans les chiffres dont Ruckers avait numéroté les touches du clavier inférieur.

» Plus tard, on a entrepris l'adjonction d'une troisième corde. Remarquons à ce propos que, en voulant faire une amélioration d'une part, on peut introduire un défaut d'une autre. Ainsi, Ruckers a placé les chevalets sur la table de résonnance, aussi éloignés l'un de l'autre qu'il était possible, pour que les cordes pussent donner le son voulu.

» Admettons que l'*ut* le plus élevé de Ruckers ait six pouces et demi, un autre *ut*, que l'on placera à sa gauche, aura, vu l'obliquité du chevalet, sept pouces, ce qui est la mesure de la corde voisine, qui sonne un demi-ton plus bas que l'*ut*.

» J'ai trouvé plusieurs clavecins auxquels cet allongement des cordes avait préjudicié, soit parce que les cordes sautaient, l'instrument ne pouvant être accordé si haut, soit parce que le poids des cordes, pesant trop fortement sur la table sonore, empêchait le son, comme cela a lieu par le placement d'une sourdine ou d'un peu de plomb sur le chevalet. En outre, il peut arriver que la déclivité du chevalet vers les basses soit telle que les cordes viennent toucher celles de l'octave supérieure. Mon avis est qu'on ne peut pas allonger la mesure de Ruckers jusqu'à sept pouces, mais que la nouvelle corde soit placée de l'autre côté de l'*ut* prédit, à côté de la corde qui sonne à l'unisson. Cela peut se faire sans que la table de résonnance en éprouve la moindre pression: on ajoutera à chaque registre encore une tangente, on reculera le clavier d'un demi-ton vers le haut, et l'on placera en bas, sous la corde restée libre, une nouvelle touche qui sera le *la*.

» De cette manière, le clavecin aura meilleur son et conservera mieux l'accord; il sera enrichi du *la*, cinquante-unième touche très utile, tandis qu'autrement la cinquantième est sans utilité. Ensuite on dispose la troisième tangente de manière à ce que, au moyen d'un petit prolongement, elle soit mise en mouvement aussi bien par le clavier inférieur que par le clavier supérieur, et alors ce dernier n'est plus muet, car on joue *piano* avec une corde en haut, et *forte* avec trois cordes en bas. Le quatrième registre qui est devant est non-seulement inutile, mais incommode.

» Toutes les queues (clavecins à queue) à deux cla-

(1) Suite et fin, voir les nos 23 et 24, des 7 et 14 juin.

viers, ont actuellement trois cordes, au moyen desquelles cet instrument semble rendu parfait.

» On pourrait demander ce qui nous a poussé à décrire cet instrument d'une manière si minutieuse. Il y a pour cela trois raisons, dont la moindre a assez de poids pour nous y obliger.

» La première est que les clavecins (qui, pendant la vie du facteur, se vendaient vingt livres flamandes, les petites queues douze livres et les carrés six livres), sont devenus d'un prix si élevé que certains entrepreneurs, pour tromper le public, ont fait avec les petites queues, qui n'avaient qu'un clavier, deux registres et quarante-cinq touches, des instruments à deux claviers, avec quatre registres complets, dont le quatrième est, comme nous l'avons dit, inutile. On le nomme alors des clavecins de Ruckers à deux claviers. Mais c'est un abus, car ce n'est plus là qu'un instrument forcé, dont le son sera peut-être agréable, mais faible. On peut les reconnaître à la largeur; ils doivent avoir cinquante touches complètes, et un bloc à chaque extrémité du clavier, entre les planches latérales.

» La deuxième raison se rapporte aux grands clavecins que certains [facteurs] ont entrepris d'agrandir encore. J'ai toujours vu mal réussir ces entreprises; car, lorsque, pour placer sur le chevalet un plus grand nombre de cordes, on doit, au moyen du compas, diminuer un tant soit peu les distances, le clavecin perd, par le poids des cordes ajoutées, la force que Ruckers lui avait donnée. La résonnance des cordes basses dépend surtout de l'espace qu'elles ont sur le chevalet. C'est pourquoi les facteurs de clavecin doivent avoir soin de leur donner plutôt trop que trop peu d'espace. Celui qui veut se servir des yeux de l'esprit, peut voir immédiatement qu'il n'y a pas de proportion gardée, lorsqu'on ne donne pas aux grosses cordes plus d'espace qu'aux petites.

» Nous arrivons à la troisième raison, qui contient l'explication du grand avantage que l'on peut tirer du bon emploi de la tangente supplémentaire. On sera étonné d'apprendre que l'on peut réaliser par là des effets tellement grandioses et agréables, qu'ils procurent le plus vif plaisir aux ignorants aussi bien qu'aux savants.

» Tout ce qu'il nous faut obtenir pour cela, est de donner à cette quatrième tangente, qui jusqu'à présent n'a été qu'un intrus, le rôle le plus important. Cela se fera en la plaçant, avec son registre, à deux pouces du chevalet dans la basse, et aussi près que possible du chevalet dans le haut. Que celui qui veut savoir l'effet que l'on produira par là, prenne une plume et touche une corde, d'abord près du chevalet, puis à distance de celui-ci; il entendra la différence entre le son maigre de l'épinette et un son moëlleux et plein. Ce fait est connu depuis longtemps; mais que, par l'établissement d'un pareil système d'épinette dans un clavecin à deux claviers de Ruckers, on peut produire une douzaine de changements de jeux (comme cela se fait dans les orgues au moyen de registres), c'est ce qui est resté inconnu jusqu'aujourd'hui.

» J'ai appliqué cela en l'année 1708, dans un clavecin de Jean Ruckers à deux claviers, facturé en 1625 et ayant quatre registres nommés *spinetta, unisonus, cymbalum, octava*, ou, pour parler le langage des orgues, *trompette, bourdon, prestant, octave*. Et, en vue d'exciter avec plus de rapidité l'étonnement de l'auditeur par des changements inattendus, nous avons amené les registres sur le devant, pour pouvoir, au moyen d'un coup de la main, les déplacer tout en jouant. Il était permis ainsi d'employer les deux claviers alternativement ou simultanément.

» Cet instrument a fait tant de bruit à cette époque, que beaucoup de seigneurs, de ministres, et même des princes, m'ont fait l'honneur de venir l'entendre jouer par moi. Ils ne savaient pas comprendre comment un clavecin pouvait produire tant d'effets divers, et ils me demandaient s'il n'y avait pas un autre instrument caché dans celui-là. Alors, j'enlevais la barre qui couvre les tangentes, et je leur montrais que tout consistait simplement dans les quatre registres, et qu'on pourrait encore à volonté y adapter un luth et une harpe d'une nouvelle invention, sans parler d'une amélioration dans la qualité de son, qu'on pourrait encore introduire dans les meilleurs clavecins, sans préjudicier à la table de résonnance.

» Pour jouir de tous les avantages qu'on peut tirer d'un clavecin ainsi perfectionné, il faut que l'instrument soit joué par un bon maître, qui sache user de tous ces changements et combinaisons d'effets divers; mais un apprenti qui ne sait exécuter que ce qu'il a appris d'avance devra avoir pour cela des morceaux faits exprès. Ce clavecin est, non-seulement très convenable, mais meilleur que l'autre pour l'usage ordinaire.

» Mais, dira-t-on, où sont les morceaux? L'instrument, nous pouvons le montrer à toute heure, et les morceaux, nous les composons en jouant. Ainsi, toute difficulté est écartée, car l'élève obtiendra à l'instant du secours, et saura, s'il reçoit de bonnes leçons, tirer de son cerveau des idées semblables, ce qu'il pourra faire plus tard sur un instrument beaucoup meilleur, et même sur les orgues où l'on peut trouver tous les changements imaginables. »

Voici encore un fait qui a son importance, au point de vue de la construction des clavecins et des orgues aux Pays-Bas. Van Blankenburg dit, à la page 113, en parlant des *supersemitona* et des *subsemitona* : « On » fractionne pas un ton en quatre; cela est faux. J'ai vu » plusieurs grands orgues et clavecins de Ruckers, où » il y avait de ces superfétations. Mais cette innovation » a été écartée. » Pourtant, de Saint-Lambert, dans son *Nouveau Traité de l'accompagnement du clavecin et de l'orgue* (1), dit que « l'on trouve assez souvent en Italie » des clavecins coupés par quarts de tons, pour accom- » pagner les voix. » Et aujourd'hui, M. Joseph Vivier, l'ingénieux auteur d'un *Traité complet d'harmonie*, a fait construire un petit harmonium accordé par cinquièmes de tons, et dont il tire des effets surprenants.

Enfin, Van Blankenburg raconte l'expédient dont il se servit pour démasquer ses ennemis, et l'origine d'une fugue de sa composition, dont le thème fut traité, dix ans après, par le grand Haendel, à Londres.

« Lorsque, il y a quelques années, j'exhibais un mor-

(1) Amsterdam, Roger, sans date. C'est probablement une contrefaçon de l'édition de Paris, de 1680.

ceau de ma composition, jamais il ne méritait d'éloge. Il fallait qu'il vint de loin pour être jugé excellent. Mais, quand je substituai à mon nom de Van Blankenburg celui de *di Castelbianco*, qui est identique en italien, le tout fut déclaré admirable. Cela dura jusqu'au moment où, voulant confondre mes aristarques, je déposai mon masque. Mais alors, la même histoire recommença (1).

» A la fin de décembre 1725, on vint me soumettre un thème de douze notes, avec défi de le traiter sous forme de fugue. Aussitôt je me mis au travail, et, ma composition terminée, je la remis, accompagnée d'un billet, le 3 janvier 1726. Or, dix ans après, on vit circuler ici un ouvrage, imprimé à Londres, intitulé : *Six fugues de M. Haendel*, dont la sixième avait pour commencement (2)...

» D'abord, je ne voulus rien laisser paraître ; mais, pendant la rédaction du présent livre (septembre 1738), certain individu m'ayant rapetissé au point de soutenir ouvertement que mon œuvre était aussi peu comparable à celle de M. Haendel qu'un enfant à un homme tout fait, l'on me pardonnera si, obligé de défendre mon honneur, je fais imprimer ci-contre mon susdit morceau (que j'intitule : *fuga obligata*), pour me soumettre au jugement de tous les connaisseurs, et, en particulier, à celui de M. Haendel. Ce maître, j'en suis convaincu, ne préjudiciera pas à ma réputation, attendu qu'il a déjà noblement exprimé son avis sur mon *Emblema musicum*, où je rattache au mariage de la princesse royale d'Angleterre avec le prince d'Orange le problème : un fait deux, et deux font un. De même, à Vienne, le premier maître de chapelle, Antoine Caldara, m'ont honoré, à l'occasion de cette trouvaille, de leurs éloges flatteurs. »

En somme, Van Blankenburg était, relativement à son époque, un musicien très instruit, et ses ouvrages, quoique fondés sur l'empirisme, renferment une foule de bonnes choses. Il connaissait plusieurs langues, et il maniait assez facilement le couplet hollandais, témoin les rimes suivantes, placées au bas de la planche qui porte pour titre : *La loi de la nature* :

D'orakelmond van vrouw Natuur
Leert ons de waarheid op den duur
Zoo pal, dat haar nooit mond of pen
Betwist, als die haar niet en ken.

Quirinus Van Blankenburg.

Son caractère se montre en entier dans les extraits que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur : caractère droit, ouvert, naïf même, mais vaniteux et ombrageux à l'excès. Son pédantisme excessif ternit souvent ses meilleures idées. On le croirait mieux s'il tranchait avec moins d'assurance. N'a-t-il pas dit lui-même que la philosophie de Descartes est fondée sur le doute ? Toutefois, ne le blâmons pas trop. Si le désir immodéré de parler de lui l'a entraîné au-delà des limites permises dans un livre de pure didactique, sa biographie s'est enrichie d'une foule de particularités intéressantes, et c'est à sa loquacité que nous devons la présente notice.

Edmond Vander Straeten.

(1) Cette anecdote est relatée également dans Witsen Geysbeeck.
(2) Suivent six mesures de cette fugue, lesquelles sont identiques à celles que notre musicien développa en 1726. La fugue de Haendel parut donc vers 1736.

MUSICIENS BELGES (1).

DUQUESNOY.

Il a été énormément question de la Senne, dans ces derniers temps. Cette rivière, plus sale qu'elle n'est grosse, dont Bruxelles rougit, qu'elle maudit comme un fléau, et qu'elle se dispose à cacher, n'avait pas autrefois la mauvaise renommée qui s'est attachée depuis à ses eaux bourbeuses. Nous en trouvons la preuve dans un document emprunté à l'histoire du Théâtre-Royal de la fin du siècle dernier. Ce document est une cantate composée et exécutée à l'occasion du retour que fit, en 1793, le prince Charles de Lorraine dans nos provinces, d'où les événements politiques ne tardèrent pas à le chasser définitivement (2). La personnification allégorique de la Senne était le principal personnage de cette cantate, et voici comment elle s'exprimait à son apparition :

« De la Senne je suis la nymphe douce et pure,
» Sur mon front innocent respire la candeur.
» Le respect pour nos rois est gravé dans mon cœur
» Et ma bouche jamais ne connut l'imposture. »

Si la Senne avait été ce que nous la voyons et ce que nous la sentons, aurait-elle osé parler de sa pureté, de ce qu'elle respirait ou plutôt faisait respirer ? Elle est bien changée, depuis qu'elle a pu s'exprimer ainsi sur son propre compte, sans exciter les rires du public. Je vous laisse à penser quels accès de gaieté provoquerait aujourd'hui la nymphe *douce et pure*, si elle venait chanter ses louanges en plein Théâtre de la Monnaie?

Dans la cantate dont nous parlons, il y avait encore un duetto entre deux Belges et des chœurs célébrant les vertus de Charles de Lorraine. La nymphe douce et pure s'écriait en terminant :

« De ma félicité l'assurance est certaine ;
» François est souverain, François est empereur.
» Marie-Thérèse est ma mère et ma reine,
» Et j'ai Charles pour gouverneur ! »

La musique de cette cantate était l'œuvre d'un artiste qui a été en grande renommée à Bruxelles, comme chanteur et comme compositeur, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Il s'appelait Lanctin et prit le nom de Duquesnoy, lorsqu'il quitta la carrière de musicien d'église, pour embrasser la profession de chanteur d'opéra. Pendant de longues années, il fit les beaux jours du théâtre de Bruxelles. Une voix de ténor d'une étendue et d'un éclat extraordinaires paraît avoir justifié la faveur d'un public qui a toujours eu et qui conserve un goût prononcé pour les belles voix. Ce n'est pas seulement en Belgique qu'on rendait hommage à cette faculté naturelle de l'artiste ; elle lui valut également des succès en Allemagne. Le rédacteur de la *Gazette générale de la musique*, de Leipzig, disait, après l'avoir entendu en 1799 à Hambourg, où il y avait un opéra français très fréquenté par les émigrés : « Si la beauté de l'organe suffisait pour faire un chanteur excellent, je dirais que Duquesnoy, dont la voix est de la

(1) Extrait de l'*Indépendance belge*.
(2) Le mot *retour* employé par M. XX n'est pas exact, attendu que l'archiduc Charles-Louis d'Autriche venait pour la première fois en Belgique comme gouverneur-général des Pays-Bas. Un de ses prédécesseurs fut le prince Charles de Lorraine, mort au château de Tervueren, en 1780, et dont la statue est Place du Musée. L'histoire ne permet pas qu'on confonde l'un avec l'autre.
(Note du *Guide musical*.)

plus grande beauté, est incontestablement le premier chanteur que j'aie entendu. » Aujourd'hui, qu'on ne tient plus guère qu'à la voix, Duquesnoy serait proclamé le plus excellent des ténors. Nous souhaitons au théâtre de Bruxelles d'en trouver un pareil. La voix n'est que la moitié du mérite d'un chanteur; mais cette moitié nous est-elle toujours offerte? Si l'éducation vocale de Duquesnoy laissait à désirer, il avait sur le plus grand nombre des chanteurs de théâtre l'avantage d'être un excellent musicien. Ce n'était point un homme de génie; mais il avait, comme compositeur, toute la science qu'on exigeait de son temps.

Duquesnoy avait, à ce qu'il paraît, le monopole des compositions officielles. Nous venons de parler de sa cantate faite à l'occasion de l'arrivée du prince Charles de Lorraine. Il avait écrit précédemment, en 1791, la partition d'un petit opéra intitulé : *Le prix des arts ou la fête flamande*, qui fut représenté au théâtre de Bruxelles en juin 1791, lors des fêtes données en l'honneur de Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas. Les personnages de cette pièce plus que naïve, étaient : le père Faro, la mère la Bière, Lise, Colette, et Colin. On se ferait difficilement l'idée des platitudes qui s'y débitaient à la louange de la princesse autrichienne. Il y était bien un peu question des amours de Lise et de Colin, mais ce n'était qu'un épisode jeté au milieu des adulations officielles.

Craignant d'être compromis par ses productions princières, Duquesnoy s'empressa de quitter Bruxelles en même temps que les autorités autrichiennes. Il se rendit à La Haye, puis à Hambourg, comme nous l'avons dit tout à l'heure. Cependant il crut pouvoir rentrer en Belgique en 1802, et se fixa à Alost, non plus en qualité de premier ténor, mais comme maître de chapelle. En 1814, il fut appelé à prendre la direction de la musique de Sainte-Gudule, à Bruxelles, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1822, époque de sa mort. Le sort, et aussi la perte de sa voix, le ramenaient dans la carrière à laquelle il avait été primitivement destiné. On voit rarement des ténors d'opéras devenir maîtres de chapelle. Duquesnoy mit d'autres cordes à sa lyre et dit adieu au genre dramatique, pour se livrer désormais à la composition de la musique religieuse. Ses œuvres, restées manuscrites, et très nombreuses, ont été, il y a quelques années (1), mises en vente à Bruxelles et acquises par un amateur, dont la collection est riche en pièces intéressantes pour l'histoire musicale de la Belgique. Avec les poudreux volumes adjugés à bas prix, se trouvait un portrait de Duquesnoy par M. Madou, qui peut-être n'a pas gardé le souvenir de cette œuvre, l'une des premières de son crayon. XX.

(1) C'est-à-dire le 1er mars 1852, chez Josse Sacré. Suivant le catalogue, que nous avons sous les yeux, ce sont : *Les Œuvres posthumes de C.-F.-H.-L. Duquénoy, ci-devant acteur du théâtre de Bruxelles, et maître de musique de SS. Michel et Gudule. Ces œuvres manuscrites renferment plus de 150 morceaux différents.* Dans le nombre, nous remarquons *Almanzor, ou le triomphe de la gloire*, grand opéra-ballet en 2 actes et en vers libres, paroles de M. d'Aumale de Corsenville, musique de M. Duquesnoy, Bruxelles, Emm. Flon, 1787. M. Fétis (*Biogr. univ. des musiciens*, T. V, p. 185), ne cite ni cet ouvrage ni le *Prix des arts, ou la Fête flamande*, dont il a été question plus haut.

(Note du *Guide musical*.)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Le *Guide musical* a publié dans ses colonnes, puis a réuni en une brochure de 53 pages in-8° (en vente chez Schott frères), la vie du compositeur anversois J. F. J. JANSSENS. Voici en quels termes ce travail est apprécié par un critique compétent, M. Arthur Pougin, de la *France musicale* :

« Un des musicographes les plus distingués de la Belgique, M. Edmond Vander Straeten, vient de consacrer une notice assez étendue (53 p. in-8°) à la mémoire d'un de ses compatriotes, qui, bien que presque notre contemporain, était absolument inconnu en France.

» L'intéressante monographie de M. Vander Straeten nous fait connaître la vie douloureuse de cet artiste distingué, Jean-François-Joseph Janssens, méconnu en France et dans son pays, élève à notre Conservatoire de Lesueur et de Boïeldieu, qui l'avaient en haute estime, auteur de trois opéras, dont deux seulement représentés dans sa patrie, de cinq messes à grand orchestre, de nombreux morceaux de musique religieuse, de plusieurs cantates, d'une symphonie, de quantité de romances et de diverses autres œuvres, et mort fou à trente quatre ans.

» C'est tout un drame navrant que l'existence de ce pauvre artiste anversois, compatriote d'Ockeghem, de Josquin Després, d'Obrecht, de Cockx, de Barbe, de Turnhout, de Ducis, de Clément, de Berchem, de Canis, de Verdonck, de Lupi, d'Hubert Waelrant, de Vandermeulen, etc, etc.

» Forcé, en présence de l'indifférence qui l'accueillait dans son pays, malgré son talent et les bonnes études qu'il avait faites à Paris, de se faire notaire pour échapper au besoin, ne cessant point pour cela de composer, et entassant au contraire production sur production; plus tard, perdant dans des spéculations malheureuses le peu qu'il avait amassé, puis, dans une nuit fatale, voyant sa vie menacée et la plupart de ses manuscrits détruits par un incendie, et enfin, désespéré par une telle accumulation de revers si immérités, perdant la raison — une raison qui n'avait peut-être jamais été bien solide, car plus d'un esprit sain a été éprouvé par de semblables catastrophes — et mourant misérablement après une maladie cérébrale, dont la durée n'avait pas été moindre de deux ans et demi.

» Félicitons donc M. Vander Straeten d'avoir remis en lumière un nom qui doit être justement honoré, engageons-le à persévérer dans les recherches de cette nature, si utiles à tous les points de vue de l'histoire de l'art, surtout lorsque de semblables travaux sont, comme celui-ci, faits avec tant de goût, de tact, de soin et de sagacité. »

.˙. Le *Moniteur* publie un rapport de M. Benoît adressé à M. le ministre de l'intérieur sur la fête musicale de la fédération du Bas-Rhin, qui a eu lieu cette année à Dusseldorf.

Ce travail est en deux parties :

La première contient l'exposé des œuvres qui ont été exécutées; la seconde quelques renseignements complémentaires sur l'organisation des festivals en Belgique.

.˙. La Société royale des *Orphéonistes*, d'Ixelles, se livre journellement à des répétitions sérieuses pour le concours de Liége, fixé au 15 juillet prochain. Les progrès que cette Société a faits depuis quelque temps sont connus, grâce à son savant directeur, M. Swinnens. La section chorale d'Ixelles peut compter parmi les meilleures du pays, témoins ses succès à Lille, il y a trois ans, où elle a remporté à l'unanimité du jury, composé de 14 membres, le 1er prix des villes de 1er rang, et le prix d'*excellence* entre toutes les sociétés françaises et belges. Les progrès qu'elle a encore faits depuis font prédire qu'elle remportera de nouvelles palmes prochaines. Elle luttera à Liége pour l'*unique prix d'excellence*.

.˙. Un grand festival international d'harmonie, de fan-

fares et de chant d'ensemble aura lieu, le 2 septembre prochain, à Saint-Josse-ten-Noode. Cette fête est organisée par la fédération des sociétés musicales de cette commune, sous le patronage de l'administration communale. M. Pierre Benoît a bien voulu promettre son concours bienveillant pour cette fête, en composant un chœur, qui sera exécuté par toutes les sociétés réunies, sous l'habile direction de cet éminent artiste.

.˙. J'ai à revenir sur une difficulté que je n'ai pu résoudre, lors du récit que je fis, au mois d'août 1865, de ma visite au Musée archéologique d'Ypres (voir *Guide Musical* des 14 et 21 septembre 1865). Il s'agit d'un vieil instrument de musique appelé *Noordschen Balken* (poutre du Nord). Malgré d'innombrables recherches, le rôle de cet instrument était pour moi une énigme insoluble, quand le hasard me fit découvrir, ces jours derniers, un opuscule hollandais renfermant l'explication tant désirée.

L'opuscule est dû à un certain Nicolas Douwes, organiste de Tzum, en Frise, et a vu le jour à Franeker, en 1699. Son titre est: *Grondig ondersoek van de toonen der muzijk* (Recherches fondamentales sur les tons de la musique). La deuxième partie est consacrée à la description des instruments de musique, avec les systèmes de leur accord.

Voici, entre autres, ce qu'il dit du *Noordschen Balken*: « Le *Noordschen Balken* est un instrument creux, de forme rectangulaire et long de quatre pieds environ. Il est monté de trois ou quatre cordes. A chaque extrémité se trouve un chevalet, sur lequel on tend des cordes. Les tons sont placés sous les cordes, à l'aide de crochets en cuivre. On n'y adapte pas de demi-tons. L'instrument est donc d'une simplicité extrême. La mélodie se joue sur la première corde; les autres cordes conservent invariablement la même sonorité, en guise de basses (pédales).

« On se sert parfois de petites plumes pour gratter ces cordes et pour frictionner, dans toute sa longueur, la corde principale. Parfois aussi on fait vibrer les cordes basses au moyen d'un archet, et on gratte la chanterelle avec l'ongle du pouce gauche. »

Il est possible que le *Noordschen Balken* ait été en usage en Flandre; mais tous les indices concourent à supposer qu'il est originaire des Pays-Bas septentrionaux. W.

.˙. La *Revue et Gazette musicale*, de Paris, (n° du 17 juin), se trompe en faisant mourir, à Spa, le père de notre célèbre violoncelliste François Servais. Il n'y avait pas de parenté entre les deux artistes du même nom.

.˙. La maison Firmin Didot, de Paris, ouvre une nouvelle souscription avec prime à la *Biographie universelle des musiciens*, de M. Fétis, 2e édition, laquelle se compose de huit volumes, dont le prix est de 64 fr. Pour en faciliter l'acquisition, les éditeurs publient l'ouvrage en 128 livraisons à 50 centimes. Il en paraîtra deux chaque semaine. Les personnes qui souscriront avant le 31 juillet 1866 (à Bruxelles chez Schott frères), recevront la même prime gratuite, six volumes, au choix, des *Chefs-d'œuvres de la litterature française*, dont le prix réel est de 3 francs chaque volume.

.˙. Le célèbre chanteur Marchesi sera en Belgique vers l'époque des fêtes patriotiques que toutes les villes de la Belgique organiseront à l'occasion de la visite que leur feront le Roi et la Reine.

Nous attirons particulièrement l'attention des sociétés musicales sur cet artiste, comme pouvant former l'élément le plus attrayant d'un concert; sa splendide voix et son talent immense lui ont valu à l'étranger une réputation des mieux établies.

.˙. Parmi les artistes belges qui occupent le premier rang dans l'enseignement musical de la capitale, il y en a surtout un dont les efforts sérieux dans cette branche difficile de l'art sont couronnés du plus éclatant succès; nous avons nommé M. Auguste Dupont, pianiste aussi parfait que compositeur distingué.

Le concours des élèves de l'institution de Mlle Ghemar, qui a eu lieu samedi, nous en a fourni de nouveau une preuve éclatante.

Toutes les jeunes élèves se distinguent par la même sûreté dans le mécanisme, la même précision, qui fait surmonter aisément les plus grandes difficultés et fera de chacune d'elles une virtuose accomplie.

Rien n'est négligé non plus sous le rapport du style et du phraser, et l'interprétation de certains morceaux: la *Chasse*, de Heller, l'*Impromptu*, de Chopin, la *Chanson du Pâtre*, ravissante composition de M. Dupont même, la *Polonaise*, de Weber, etc., eut fait honneur aux artistes les plus distingués.

Aussi la salle entière a exprimé, par des applaudissements réitérés et enthousiastes, son admiration pour l'obtention de pareils résultats.

.˙. *La Hollande musicale*, paraissant à La Haye, donne, dans son numéro de mai, la notice biographique de J.-H. Lubeck, compositeur et ancien directeur du Conservatoire royal de La Haye, né à Alphem, le 11 février 1799, et décédé le 7 février 1865. Nous constatons avec regret, dit la *Hollande musicale*, que M. Fétis n'a pas même fait mention de J.-H. Lubeck dans la première édition de son grand dictionnaire biographique, et qu'il n'a pas cru devoir réparer cet oubli dans sa seconde édition.

.˙. M. Maurice Leenders, l'éminent violoniste, vient d'être nommé directeur de l'Académie de Tournai, en remplacement de M. A. Dubois, décédé.

M. Leenders s'occupera spécialement de la classe supérieure du violon; il aura occasion de mettre en pratique les excellents principes de la belle école belge qu'il a puisés au Conservatoire de Bruxelles, sous Léonard, notre célèbre professeur, et dont il est aujourd'hui l'émule.

.˙. Liszt, après sa rentrée à Rome, a pris la résolution de renoncer définitivement aux gloires mondaines; il étudie la théologie avec ardeur, et espère être reçu prêtre dans six mois. Cette nouvelle a été communiquée aux amis du célèbre abbé-pianiste, et fera le tour du monde en peu de temps; puisse-t-elle être vraie, pour qu'enfin les réclames Liszt aient un terme! Quant à nous, nous n'y croyons pas.

.˙. D'après une gazette musicale de Milan, il n'aurait pas été représenté moins de 889 opéras et ballets sur les différents théâtres d'Italie, depuis 1812 jusque et y compris 1865! Et que l'on dise encore que l'art se perd en Italie.

.˙. Le *quartetto* de Milan compte célébrer le troisième anniversaire de sa naissance par un concours international de musique. En voici les conditions:

A. *Six romances sans paroles, pour piano.* Un prix de 300 francs et un second prix de 150 francs seront décernés aux vainqueurs de la lutte. Ce concours a été proposé par le chevalier Titus Ricordi, dont le magasin de musique est, on le sait, un des plus célèbres de l'Europe.

B. Un *Concerto pour piano*, divisé au moins en trois parties distinctes, avec accompagnement d'instruments à cordes. Un prix de 300 fr., un 2me prix de 150 fr. Ce concours a été proposé par le maëstro Luigi Erba.

Les partitions concurrentes doivent être adressées, avant le 15 novembre 1866, au local de la Société, rue St Jean in Conca, n° 7, à Milan. Elles doivent être inédites, écrites à la main, et, pour le concerto, il faut qu'il soit accompagné des parties séparées. Une lettre fermée contenant, sur l'adresse, la devise indiquée sur le morceau lui-même, sera jointe à l'envoi. Les partitions non victorieuses seront restituées, endéans les deux mois, à leurs auteurs respectifs.

Le jugement du concours suivra la date fixée pour le terme du délai.

GAND. — *Correspondance particulière.* — C'est le 9 juillet que le Roi et la Reine viennent visiter notre ville. Leurs Majestés assisteront, le lundi soir, au *spectacle gala* qui leur est offert par la ville. Il sera composé de *Il Trovatore*. M. Vizentini, le directeur du Grand Théâtre pour la campagne prochaine, a engagé pour cette soirée MM. Pancani, Sterbini et Mmes Grossi et Calderon, artistes du Théâtre Italien de Paris.

La Famille royale assistera le lendemain à une Matinée qui sera donnée par la *Société royale des Chœurs*. On parle d'une nouvelle œuvre que Gevaert a écrite pour cette circonstance.

La même société donnera, le lundi suivant, un concert dans lequel on entendra M. Van Haute, cor-solo du Grand Théâtre de Lyon. On commence à répéter une œuvre de M. Riga, de Bruxelles, intitulée : *Les premiers Croisés*. Le *Lucifer* de M. P. Benoît sera bientôt mis à l'étude également.

La *Société royale des Mélomanes* donnera aussi un grand concert populaire, le 8 juillet. Il aura lieu à la place d'Armes.

C'est le même jour qu'aura lieu le *Festival* pour harmonie, que vous avez annoncé dans votre avant-dernier numéro. Beaucoup de sociétés se sont fait inscrire.

En outre, il y aura des concerts au Jardin Zoologique et au Casino.

On le voit; si la visite du Roi donnera lieu au plus grand enthousiasme populaire et patriotique, ce ne sera pas la *Brabançonne* seule qui, cette fois, occupera la large place laissée à la musique dans le programme des divertissements publics. L. V. G.

P. S. — Nous devons une mention particulière à la *Fanfare de Furnes*, dirigée par M. Fr. Van Herzeele, et qui s'est fait entendre ici le 17 juin. Depuis longtemps nous n'avons entendu un ensemble et une justesse aussi parfaits.

⁂ Le Congrès de littérature néerlandaise, qui se tiendra cette année à Gand (au mois d'août), sera inauguré par un concert dans lequel on exécutera la cantate : *de Wind*, de L. Van Gheluwe.

Un autre concert clotûrera ce Congrès. Le morceau capital et peut être le seul morceau du programme sera le *Lucifer*, de Benoît.

LIÉGE. — Un opéra-bouffe nouveau, intitulé : *Les Deux Charlatans*, dont le libretto est de M. J. Demoulin et la musique de M. Massagé, chef d'orchestre, sera représenté incessamment au *Pavillon de Flore*.

Dans le but de faire connaître et apprécier à toutes les parties de la population les grandes œuvres musicales, et d'arriver par là à élever et à épurer le goût public, l'administration communale de Liége a conçu le projet d'organiser des concerts populaires.

A cet effet, elle a nommé une commission chargée d'étudier les meilleures conditions de réalisation de ce projet.

Cette commission, qui sera présidée par M. Gillon, échevin de l'instruction publique et des beaux-arts, est composée de M. J.-B. Rongé, compositeur; de MM. J.-T. Radoux, Terry et Vercken, professeurs au Conservatoire royal de musique.

⁂ A l'occasion des fêtes que la ville offrira à la Famille royale, nous aurons, le 15 juillet, le grand concours de chant d'ensemble organisé par la *Légia*. Le grand nombre des sociétés étrangères qui ont répondu à l'appel de la *Légia* assure le succès de cette fête. MM. Gounod et Gevaert ont accepté de faire partie du jury. Les chœurs du concours ont été composés par MM. Soubre, Hiller, Radoux et J.-B. Rongé. — Le 16, grande représentation gala au Théâtre-Royal par les premiers sujets du *Théâtre Impérial italien*.

M. Calabrési, de retour de Paris, a traité les engagements et s'est mis d'accord avec la régence relativement au programme de cette soirée.

⁂ Il y a quelques jours, une grand'messe a été chantée à l'église Saint Denis par quarante-cinq élèves (garçons) des classes de solfége de notre Conservatoire. — Sous l'habile et intelligente direction de M. A. Soubre, ces élèves ont interprété avec infiniment de goût et de pureté une messe de Lachner, un psaume de Mendelssohn et un *Genitori* de M. Soubre. Ces diverses compositions, qui ont été accompagnées par les magnifiques grandes orgues récemment construites en ladite église par M. Mercklin, se distinguent par une cachet religieux sévère et par un grand sentiment mélodique: elles ont été religieusement écoutées par l'auditoire qui assistait à cette solennité musicale, d'un genre assez rare dans notre ville. Nous savons un gré tout particulier à M. Soubre de nous avoir fait connaître l'œuvre de Lachner; nous avons pu nous convaincre, en l'entendant, que le maître allemand possède au même degré, quand il aborde la musique sacrée, les hautes qualités qui, comme symphoniste, l'ont signalé à l'attention de tous les hommes compétents.

VERVIERS — A l'occasion de la visite de la Famille royale, en juillet, l'*Union chorale* de notre ville exécutera la cantate de *Jacques Van Artevelde*, de Gevaert. On parle de deux cents exécutants.

Cette société, une des plus anciennes en Belgique, compte un certain nombre d'amateurs des deux sexes qui s'attachent surtout à la musique sérieuse. C'est ainsi que, dans une série de concerts, elle nous a fait entendre, entre autres, *La Création*, de Haydn, *la Nuit de Walpurgis*, et l'*Élie*, de Mendelssohn.

FRANCE.

PARIS *(Correspondance particulière)*. — Deux expériences ont été faites depuis ma précédente lettre : les Bouffes ont donné une comédie antique, et le Théâtre-Déjazet s'est permis le luxe d'un opéra-comique en quatre actes et « à spectacle. » Les deux expériences ont raté au delà de toute crainte. Aux Bouffes, il y a eu deux ou trois représentations seulement; au Théâtre-Déjazet, nous avons assisté à l'un de ces *fours* dont on se souvient. Je ne vous parlerai pas de la comédie antique, qui a fait bailler; mais l'opéra, qui a fait rire, est de notre spécialité. Son titre est la *Belle Madeleine*. Cette *Belle Madeleine* est un navire corsaire guerroyant contre l'anglais. Son capitaine se nomme Meunier. C'est un singulier homme, commandant un singulier navire et ayant sous ses ordres de bien singuliers matelots. On n'a guère pu comprendre l'intrigue à la première représentation; or, comme je doute que deux fois on ait le courage d'aller entendre l'œuvre, il faudra se résigner à laisser dans le bleu le plus poétique cette étrange pièce, qui certainement ne perdra rien à cette indifférence; car je crois pouvoir assurer, d'après mes souvenirs, que jamais rien d'aussi mauvais n'a été offert au public. Idée peu neuve, agencement forcé, vicieux, vieilleries scéniques, moyens usés jusqu'à la corde : une défroque de tous les vieux mélodrames et vaudevilles dont on ne veut plus. Si le style rachetait la pauvreté de l'action, on serait indulgent, mais la pièce est mal écrite, la trivialité d'expressions y est repoussante. Cependant, je dois convenir que dans quelques scènes il y a de bonnes idées, un certain dramatisme qui prouve que les auteurs, s'ils sont inhabiles comme des écoliers, ont de l'idée et pourront peut-être un jour faire mieux. La musique est de M. Georges Schmitt, un organiste de réputation, un musicien estimé qui a eu grand tort de s'aventurer dans de semblables conditions. Je ne puis dire que sa partition soit bonne; je ne puis dire non plus qu'elle soit mauvaise, car l'exécution a été si monstrueuse que bien fin est celui qui donnera une opinion exacte de ce travail. Figurez-vous une réunion de chanteurs languedociens, doués d'un accent méridional à ne rien comprendre de ce qui sortait de leurs bouches. Figurez-vous des

apprentis chanteurs et comédiens criant à tort et à travers, et jouant comme des collégiens au jour de distribution de prix. Chant nerveux, exagéré, jeu faux, diction inintelligible, gestes toujours à côté de la vérité; enfin, quelque chose de mirobolant. Il y avait des voix là dedans, de belles voix même, mais qu'il faut soumettre à un travail élémentaire. Je ne nommerai de tous ces interprètes que Mlle Larguefosse, une jeune personne qui chante et joue avec intelligence. En somme, j'ai entendu quelques jolis morceaux, quelques belles phrases musicales même, qui me font penser que M. Schmitt a eu tort de confier son œuvre à ce théâtre, à ces comédiens et à cet orchestre. Il est douteux que le public ait apprécié les bonnes choses de la partition, et c'est regrettable pour l'auteur, qui, je le répète, est connu comme bon musicien, et dont beaucoup d'artistes auraient voulu chaleureusement applaudir l'œuvre. Rien n'est encore perdu, du reste, si l'interprétation se régularise, si tous ces braves riverains de la Garonne s'appliquent, comme je l'espère, à chanter avec moins de zèle et plus de vérité.

Les Fantaisies-Parisiennes méritent aussi une mention pour le *four* complet qu'elles viennent d'obtenir avec leurs second et troisième numéros de la *Gazette des Parisiens*. Ce gentil théâtre, qui voyait sa prospérité augmenter et les sympathies générales aller à lui par ses quelques succès dans le domaine de l'Opéra-Comique, a voulu tenter encore une fois la fantaisie, essayer de conquérir la popularité par le calembour, le jeu de mots stupide et la parodie. Mais, comme les calembours étaient atroces et la parodie peu amusante, le public s'est ennuyé et la presse s'est montrée maternelle, mais sevère. La *Gazette* est triste : sous prétexte de vous amuser, servir une fantaisie variée sur *Barbe bleu* n'était pas une idée surprenante. Parodier *Don Juan*, était, à la grande rigueur, une chose qu'on pouvait tolérer, mais il fallait apporter dans cette mission délicate plus d'esprit que M. Flan n'en a trouvé dans son encrier. L'arrangement musical de Frédéric Barbier a sauvé la parodie, car cet arrangement est délicieux de talent et d'esprit, comme tout ce qui sort de la merveilleuse imagination de l'auteur des *Oreilles de Midas* et autres charmantes partitions. Donc, la *Gazette des Parisiens* a été condamnée de prime-abord, et le *Don Juan des Fantaisies* pourra vivre quelques jours, mais cela grâce seulement au musicien, le librettiste ayant commis une pochade malsaine. C'est bien malheureux, vraiment, que ce théâtre se soit cru obligé de continuer la *Revue* annoncée, alors que le genre purement musical lui avait créé tant d'amis. Mais il est jeune; on lui pardonnera cet essai que, j'en suis sûr, il ne renouvellera pas — l'administration est trop intelligente pour l'oser.

Le Théâtre-Lyrique a eu aussi son petit *fiasco*. On y a exhibé, certain soir, deux opéras comiques en un acte : le *Sorcier* et les *Dragées de Suzette*. Cette dernière œuvre est supportable comme pièce et fort gentille comme musique; c'est signé Hector Salomon, un jeune compositeur de talent, j'en réponds, et d'avenir, je l'espère. Mais le *Sorcier*! Oh! le *Sorcier*... j'aime mieux la *Belle Madeleine* dont plus haut je dis les merveilles; cela est-il une critique assez verte? Oui, j'aime mieux la *Belle Madeleine*, dont la pièce, à défaut de style et de mérite scénique, contient quelques élans et quelques idées. Le *Sorcier*, musique et poëme, musique surtout, est une *machinette* enfantine : rien, absolument rien qui forme l'ombre même d'une excuse à la représentation. Je ne sais vraiment comment M. Carvalho s'est décidé à donner cela, et je crois que le soir de la première il s'est réfugié au plus profond de son cabinet. Le Lyrique fermant dans cinq jours, on n'a plus à craindre un nouveau forfait du même genre. Pour l'année prochaine, il est question du *Sardanapale* de M. Joncières, et du *Lohengrin* de Wagner, outre les œuvres que je vous ai déjà annoncées.

L'Opéra-Comique marche avec *Zilda*, la *Colombe*, le *Voyage en Chine*, et quelques opéras du répertoire. On prépare le *Saltead or*, de M. Jules Cohen. L'Opéra végète en ce moment, et je ne crois pas que la reprise d'*Alceste* avec Villaret et Mlle Marie Battu lui fasse plus réelle existence. De *Pétrarque*, on ne parle plus; mais on recommence à s'occuper du *Don Carlos*, de Verdi, qui, paraît-il, sera bientôt terminé. — Il est bruit de l'engagement du ténor Pancani par M. Bagier; c'est pour le moment tout ce que l'on dit de la future saison italienne de Paris. Agnesi n'est pas encore rengagé, ce qui est, à mon avis, tout simplement incompréhensible.

Le nouvel Opéra s'élève lentement, bien lentement. On donne la liste des bustes de compositeurs qui orneront les façades latérales : Chérubini, Méhul, Nicolo, Weber, Lesueur, Berton, Boïeldieu, Hérold, Adam, Donizetti, MM. Rossini et Verdi. Dans cette liste, je ne vois pas les noms d'Halévy et de Meyerbeer, mais je pense qu'à ces deux grands musiciens, qui ont fait si longtemps et plus que tous les autres la gloire et la fortune de l'Opéra, on réserve les places d'honneur.

La Société en commandite qui, sous la raison sociale Hanappier et Cie, exploitait le Théâtre des Bouffes Parisiens, est depuis quelques jours déclarée en faillite. On s'attendait à ce sinistre. Il n'a surpris personne. Rien de décidé encore pour la prochaine saison de ce théâtre, des cancans seulement. Vous avez su que le grand procès Choudens-Gérard, au sujet des *Joyeuses Commères*, vient de se terminer par une transaction. Choudens cède à Gérard droits et édition, moyennant remboursement de ses frais... M. Choudens ne fait pas une trop laide affaire, vu le succès obtenu au Théâtre-Lyrique par l'œuvre que les deux éditeurs se disputaient. Je vous réponds qu'il ne s'en est pas présenté un troisième pour revendiquer la traduction de l'opéra de Nicolaï.

Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois de mai, se sont élevées à la somme de fr. 1,590,078-32, soit fr. 439,858-81 de moins qu'en avril, et 11,963-71 de moins qu'en mai 1865. L'influence de la situation générale des affaires commence à peser sur les scènes parisiennes.

JULES RUELLE.

∴ Henri Vieuxtemps est en train de s'installer dans son hôtel de la rue Chaptal. L'éminent violoniste se fixe décidément à Paris; sa maison de Francfort est en vente.

∴ Une séance d'orgue a été donnée dans le temple protestant de Pentemont, par un jeune artiste hollandais depuis quelque temps à Paris. M. de Lange s'est, dans cette séance, placé du premier coup au rang de nos meilleurs organistes. Son jeu large et puissant, son entente parfaite de la musique religieuse ont conquis tout d'abord la faveur de l'auditoire choisi qui l'écoutait. M. de Lange est surtout très remarquable dans la manière dont il exécute les difficultés sur le pédalier. C'est un artiste du plus grand avenir.

ALLEMAGNE.

MUNICH. — La célèbre basse-taille Schmid, de Vienne, a chanté le rôle de Bertram dans *Robert le Diable* (le 14 juin). Une prononciation défectueuse et une préférence marquée pour le *tempo rubato* nuisent quelque peu au bon effet de la voix, la plus splendide que l'on puisse entendre. Dans le médium et dans le haut, l'organe du chanteur viennois est d'une sonorité grandiose, d'une puissance énorme, sans devenir jamais criarde. La manière de chanter de M. Schmid dénote de grandes et excellentes études. C'est encore un des rares artistes qui possèdent autre chose que ce que la nature leur a donné.

∴ M. de Bülow, ennuyé par les attaques persistantes dont il est l'objet depuis quelque temps de la part des feuilles ultramontaines de Munich, a offert au Roi sa démission,

S. M. a adressé une lettre autographe à M. de Bulow, dans laquelle il l'engage à se mettre au-dessus de ces attaques dont, du reste, il cherchera à connaître les meneurs, pour les traiter avec la dernière sévérité. Le reste de la lettre est l'expression de la vive admiration du Roi pour le talent de M. de Bulow, le seul interprète des œuvres de Wagner, et pour celui de Mme de Bulow, la fille de Liszt, dont il a eu maintes occasions d'apprécier les excellentes qualités.

.·. La Liedertafel, de Munich, a renvoyé à l'année prochaine l'inauguration d'une table commémorative en bronze, qu'elle avait projeté de faire poser sur la façade de la maison qu'avait occupée Mozart pendant son séjour dans la capitale de la Bavière.

BERLIN. — Mlle Frieb, dont nous avons annoncé le début à l'Opéra Royal, vient de signer un engagement fort brillant de trois années.

L'intendant du même théâtre, M. de Hulsen, a découvert à Milan une danseuse, du nom de Mlle Girod, à laquelle il a offert sans désemparer un engagement splendide et le titre de danseuse solo.

Mlle Conti quittera Berlin à la fin de la saison et ira danser à Rome.

.·. Le festival que devaient célébrer cette année les sociétés réunies de Brunswick, les 15, 16, et 17 juillet, a été renvoyé à plus tard, pour des raisons majeures.

DRESDE. — Le 10 juin, Roger a commencé ses représentations par *Lucia di Lamermoor*, et les a terminées, quatre jours après, par la *Dame Blanche*. Malgré la défectuosité de sa voix, le célèbre chanteur a électrisé le public.

.·. Le nouvel opéra d'Abert, *Astorga*, représenté tout récemment à Stuttgard, est le point de mire de toutes les scènes de l'Allemagne ; à la dernière représentation, 24 juin, il ne s'est pas trouvé réuni moins de neuf directeurs de théâtre, venus de tous les points, pour se rendre compte de visu de la pièce. Carlsruhe l'a déjà mis à l'étude.

HAMBOURG. — Le 1er juin, notre théâtre a donné la 50me représentation de l'*Africaine*. Jamais opéra n'avait obtenu pareille vogue.

BADE. — La saison musicale s'est ouverte par un concert donné par Mlle Hélène Heermann, harpiste badoise; tous les concitoyens de Mlle Heermann ont tenu à témoigner leur admiration à la jeune et charmante artiste.

La saison ne s'avance que timidement; on assure que, au premier coup de canon qui retentira en Allemagne, M. Benazet fermera ses salons et résiliera les engagements contractés d'avance, comme l'a fait la direction de Wiesbaden.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le Théâtre de Sa Majesté a donné une excellente représentation de *Il Flauto Magico*, avec Mmes Harriers-Wippern, de Murska, Trebelli; MM. Gardoni, Foli, Rokitanski et d'autres artistes tout à fait à la hauteur des rôles secondaires de l'opéra, lesquels, soit dit en passant, offrent tous de grandes difficultés.

Obéron, avec les récitatifs de Benedict, a fourni à Mlle Tietjens', Mme Trebelli et M. Mongini l'occasion d'un succès grandiose. Mme Trebelli s'est fait applaudir aussi dans *Il Barbiere*.

Dinorah, *Norma*, *les Huguenots*, *Freischutz* ont fourni matière aux autres représentations de la quinzaine; on attend avec impatience *Il Seraglio*, de Mozart.

A l'Opéra Royal Italien, la reprise de l'*Elisire d'Amore*, avec Adelina Patti, Mario, Ronconi et Faure, se dessine comme le plus grand succès de la saison ; chaque fois que ce charmant opéra est annoncé, la salle est comble, et l'enthousiasme se traduit en mille ovations des plus britanniques.

Fra Diavolo, avec Mlle Lucca, attire aussi la foule ; rien de plus charmant aussi que la belle cantatrice prussienne. L'ouverture, ce chef-d'œuvre s'il en fut, est bissée à chaque représentation.

Une indisposition de Mlle Lucca a valu à Mlle A. Fricci-Baraldi l'occasion de se montrer dans le rôle de Selika, de l'*Africaine*. Les autres opéras de la quinzaine ont été *la Norma*, *Lucrezia*, *Il Barbiere*, l'*Étoile du Nord*, *la Favorita*. Samedi, Mlle Artot a dû faire sa rentrée dans la *Traviata*.

Hier, mercredi, a dû avoir lieu le grand concert donné par M. Benedict, sous le patronage *immédiat* de Leurs A. R. le Prince et la Princesse de Galles, et le Duc et la Princesse Marie de Cambridge. Les places réservées se vendaient une guinée (26 francs). Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Un autre concert monstre a été celui donné par Mme Rodersdorff, le 21 juin; le programme comptait 42 numéros, et tout ce que Londres renferme d'artistes distingués s'y est fait entendre; au prix modeste d'un demi guinée, la St-Jame's Hall a été garnie jusqu'aux combles, ce qui représente une recette approximative de mille livres sterling.

Le concert annuel de Mme Puzzi doit aussi être rangé parmi les curiosités musicales de la saison ; là aussi les plus grands artistes paient de leur personne et de leur talent. Les plus applaudis ont été Mme Grisi, qui, dans deux mélodies, a pris une éclatante revanche de son récent insuccès au théâtre, et Ascher, le pianiste le plus populaire de la Grande-Bretagne. Il ne se donne pas un concert tant soit peu marquant sans Ascher.

Blumenthal, le célèbre pianiste, possède également le talent de donner tous les ans un concert dans le salon fashionable de Downshire, qui lui constitue une rente de vingt-cinq mille francs.— Ses programmes sont plus modestes ; il se borne d'y inscrire une quinzaine de ses compositions, en joue lui même six à huit; les autres sont interprétées par l'élite des artistes de Londres. Les Concerts du lundi se termineront le 2 juillet, par une splendide soirée au bénéfice du directeur, M. Chappel. Wieniawski, Piatti, Charles Halle, Sims Reeves et Miss Arabella Goddard, la pianiste la plus parfaite de l'Angleterre, en feront les frais.

.·. ENTERREMENT D'UN VIOLON. — Ce n'est point une mystification, ni une figure de rhétorique. Le fait est réel, il est arrivé à Londres, il y a trente ans : un violon, peut-être un stradivarius, a été placé dans la tombe, à côté de son propriétaire.

Un de ces musiciens nomades, pauvres diables que l'on rencontre dans toutes les capitales de l'Europe, et qui vivent de l'aumône qu'on leur jette par des fenêtres, mourut dans le quartier du Strand. Comme cet homme s'était toujours montré sous les dehors les plus misérables, on fut fort surpris de trouver ses affaires en ordre, un testament en règle, et une quantité considérable de bank-notes dans la caisse de son violon. Par un acte de sa dernière volonté, il demandait que l'instrument qui l'avait fait vivre et les billets qu'il s'était amassés fussent enterrés à côté de lui.

Ses intentions n'ont été remplies qu'à moitié.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 25 juin, M. Charles-Pierre Blaes-Dedonder, né à Bruxelles, le 7 janvier 1791, violoniste amateur et membre de la commission du Conservatoire royal de musique.

— A Londres, le 4 juin, Mlle Betts, ex-artiste lyrique du Théâtre de Drury-Lane.

— A Dublin, le 13 juin, M. Isaac Morgan, professeur de musique.

— A Francfort-sur le-Mein, à l'âge de 76 ans, M. Jean-Nicolas Lindner, basson de l'orchestre du théâtre.

— A Dantzig, M. Rodolphe Marter, directeur de musique.

— A Brunswick, M. Stoppler, directeur de musique.

— A Cincinnati, M. W.-C. Peters, professeur de musique.

— A Dôle, à l'âge de 77 ans, M. Claude François Lamy, directeur de l'Orphéon.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 15 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 5 et 12 Juillet 1866. Nos 27 et 28.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

à BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à LONDRES, chez **SCHOTT ET Cie**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

AIR DE LA QUÊTEUSE DE ZILDA,

nouvel opera de F. DE FLOTOW.

AU CLAIR DE LA LUNE,

paroles de CH. FOURNEL, musique de ISABELLA BEHR.

GRÉTRY (1).

Jamais artiste ne jouit, de son vivant, des rares avantages de l'immortalité, autant que le fit Grétry pendant les dernières années de sa brillante carrière. Il faudrait être initié aux détails de la vie intérieure de ce grand compositeur pour avoir une juste idée de toutes les jouissances dont l'environnait sa renommée. Les étrangers illustres qui venaient visiter la capitale éprouvaient tous le besoin de rendre hommage à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, qui retentissaient dans toute les cours de l'Europe.

La vérité d'expression, voilà le secret de cette immense popularité. A ce propos, nous rappellerons un fait dont le souvenir est resté profondément gravé dans notre esprit. Il y a trente ans environ, dans un des concerts historiques donnés par M. Fétis, on exécuta tout ce que la musique ancienne et moderne offrait de plus remarquable. Les plus célèbres concoururent, par leur talent, à donner une juste idée de ces compositions. Vers la fin de ce concert, si riche et si varié, le public pria Adolphe Nourrit et Levasseur de faire entendre le duo de *la Fausse Magie*, dans lequel Grétry a peint le caquetage de deux vieillards qui se moquent l'un de l'autre. Cette composition, si comique et d'un naturel si parfait, produisit un tel effet sur les auditeurs, qu'ils firent répéter le chef-d'œuvre, et l'accueillirent chaque fois par trois salves d'applaudissements.

Grétry n'était pas moins original dans sa conversation que dans les notes qui s'échappaient de sa plume. Ce qui caractérisait surtout ses vives saillies, c'était une finesse charmante sous le masque de la bonhomie.

Il savait que Napoléon, enthousiaste de la musique italienne, éprouvait pour la musique française de l'indifférence et même du dédain, et il honorait rarement de sa présence l'Opéra-Comique. Aussi Grétry fut-il très étonné lorsqu'il apprit que l'empereur avait fait demander *Zémire et Azor* pour un spectacle d'étiquette à la cour. Mais, ne voulant sans doute accorder à cette partition qu'un éclat ordinaire, l'ordre avait été donné de composer un orchestre peu nombreux, formé toutefois des artistes les plus distingués. Le célèbre compositeur fut invité à assister à cette représentation, et, par un de ces égards que montrait souvent Napoléon pour les hautes célébrités, il fit asseoir auprès de lui l'auteur de la musique, qu'il se proposait de juger avec impartialité. Elleviou, Mme Duret, Saint-Aubin, Chénard et Moreau remplissaient les principaux rôles avec un ensemble parfait et avec ce noble élan d'artistes intéressés à faire valoir le génie de celui qu'ils appelaient leur père. Jamais *Zémire et Azor* n'avait été exécuté avec autant de charme, de verve et de perfection. Ce fut au point que l'empereur, dont l'âme se laissait souvent aller aux impressions de la nature, éprouva l'émotion la plus vive en écoutant l'admirable trio du tableau magique, et proféra ces paroles, qui s'échappaient comme malgré lui de sa bouche:

— C'est divin... c'est parfait... J'aime beaucoup cette musique-là.

— Vous n'êtes pas dégoûté, sire, dit Grétry avec son sourire malin et son coup d'œil observateur.

Napoléon, frappé de cette ingénuité d'amour-propre, et surtout trop clairvoyant pour ne pas apercevoir dans cette spirituelle repartie la légitime vengeance d'un homme dont il avait méconnu le mérite, ne put s'empêcher de sourire à son tour et de lui serrer la main, comme une preuve authentique de l'amende honorable qu'il lui faisait.

Grétry savait toujours, avec autant de grâce que de finesse, ramener sur lui l'intérêt et les respects qui lui étaient dus. Le règne de Nicolo, compositeur élégant et fécond, avait fait un peu négliger les productions du grand maître. Depuis quelque temps, son nom ne figurait que rarement sur l'affiche, et son amour-propre en souffrait, sans que jamais la moindre plainte révélât son mécontentement. Un de ses amis causait un jour avec lui de ces caprices du goût et de la mode, courant sans cesse après ce qui présente l'attrait de la nouveauté.

—On délaisse, lui disait-il, *Tartuffe* et *le Misanthrope*, pour aller voir Jocrisse et Cadet Roussel.

(1) Extrait de l'*Art musical*.

— Rien de plus naturel, répondit Grétry en souriant ; le public est une maîtresse dont il faut accepter les fantaisies. Voilà près de cinquante ans que j'ai toujours obtenu ses faveurs, et je ne saurais, en conscience, la traiter d'infidèle...

Tout le monde connaît *le Tableau parlant*, dont Elleviou et Mme Boulanger firent ressortir toute la verve, toute la finesse, et auquel leurs deux talents, si bien assortis, donnèrent une vogue qui valut à l'administration de fructueuses recettes. On connaît également *le Jugement de Midas*, où Martin fit briller sa voix ravissante, son goût exquis et son admirable méthode. Mais, soit excès de zèle, soit abus d'une facilité prodigieuse à surmonter les plus grandes difficultés de l'art du chant, Martin broda le premier air avec une telle richesse, qu'on en reconnaissait à peine la mélodie. Grétry vint de sa loge au théâtre pour remercier les artistes, et, s'adressant à Martin avec ce malin sourire qui, chez lui, était toujours l'indice d'une plaisanterie :

— Pourquoi donc, cher ami, lui dit-il, as-tu passé mon premier air ? J'y tiens beaucoup, quelque simple qu'il te paraisse.

Martin sentit toute l'adresse de la leçon, et à la représentation suivante, il exécuta le morceau de chant tel qu'il était écrit sur la partition, et produisit tout l'effet que l'auteur avait le droit d'en attendre.

C'était toujours par des moyens ingénieux que ce chantre divin donnait des leçons et parvenait à faire exécuter ses ouvrages avec toute la perfection dont ils étaient susceptibles. A la dernière répétition générale d'une de ses compositions (il avait alors soixante-huit ans), le premier cor de l'orchestre fit un son faux, au grand étonnement de tous ses camarades. Grétry lui demanda aussitôt sa partie, et, s'armant d'un crayon, il fait semblant de corriger la note, en disant :

— J'étais bien sûr qu'il y avait une faute ; ces maudits copistes n'en font jamais d'autres.

Il remet, à ces mots, la partie à l'artiste, qui, voyant que le grand maître n'a fait aucune correction, reste convaincu que ce n'est qu'un prétexte adroit qu'a pris Grétry pour couvrir de son égide l'homme de talent.

Grétry, dont l'âme aimante était isolée depuis la mort de sa femme et de ses trois filles, paraissait atteint depuis quelque temps d'une sombre mélancolie. Au retour du printemps, il alla à sa maison de l'Ermitage, près Montmorency. Il avait acheté cette maison pour s'y nourrir de l'immortalité de Jean-Jacques Rousseau, qui longtemps en avait fait sa demeure. Rien d'intéressant comme les tendres soins que Grétry prenait lui-même de ce beau rosier planté de la main de Jean-Jacques, et qui lui inspira la romance délicieuse : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.* UN VIEUX DILETTANTE.

Charmante Gabrielle ! (1)

Pendant longtemps Henri IV avait été regardé comme ayant composé tout à la fois paroles et musique de *Charmante Gabrielle ;* à coup sûr, l'attribution de la musique est de beaucoup antérieure à l'époque présumée où les stances furent produites. Suivant Grétry, qui ne donne point de preuves (*Essais*) la romance aurait été mesurée et chantée sur un Noël noté, du temps de François Ier ou de Charles IX, par Du Caurroy, maître de chapelle de ces princes, et qui remplit les mêmes fonctions sous les rois Henri III et Henri IV. Ce Du Caurroy est le même à qui *la Clef du caveau* attribue, également à tort, l'air de *Vive Henri IV*, qui était un air de Tricotet, danse à la mode bien longtemps avant le règne de ce prince.

Bottée de Toulmon (1) si savant dans les matières musicales, et qui, à ma prière, voulut bien examiner la question lors de la découverte de l'autographe du roi Henri, récusa Grétry. Il était peu persuadé que ce charmant compositeur, malgré son génie incontestable, dût être cru sur parole pour l'histoire de son art, à l'occasion d'un fait qui ne lui était pas contemporain. Il fouilla avec zèle ce qu'on possède de débris des vieux compositeurs, et ne fit que de vains efforts pour établir sur quelle donnée Grétry avait pu appuyer son dire, si tant est qu'il y eût tradition.

Castil-Blaze, à qui je prêtai une dissertation que j'avais esquissée dans le temps sur ce sujet, et qui la publia en partie, a donné en même temps des lignes curieuses et fait de piquants rapprochements. (*L'Art des vers lyriques*, pp. 256 et 261, — 341 à 349.) Les traditions musicales sont celles qui, dans tous les temps se sont évanouies le plus vite. Après trois mille ans, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont jeunes encore ; après plus de deux mille, l'*Ilyssus*, le *Thésée*, l'*Apollon*, le *Laocoon* sont debout, tandis qu'on n'a pas le moindre modèle de ces chefs-d'œuvre sans nombre que la musique prodigua, disent Meibomius et ses émules, à l'antiquité, chez qui presque tous les vers étaient mis en chant. Aujourd'hui encore, les autographes de musique sont ceux qui remontent le moins haut, et dans la collection d'Aloys Fuchs (2) à Vienne, la plus riche de l'Europe en musique autographe de maîtres, on ne trouverait pas une pièce autographe plus ancienne que le règne de Louis XIV, qui est si près de nous. On ne peut donc rien espérer de la main de Du Caurroy pour trancher la question, sans compter qu'il ne nous est resté de ce compositeur aucun autre chant bien authentique du même genre qui nous mettra sur la voie.

Le refrain : « *Cruelle départie !* » se retrouve adapté à des paroles dévotes, et le livre qui le donne ainsi annonce l'air, comme d'origine profane. Voici, en effet, le timbre peu équivoque sous lequel le refrain figure : « Chansons sur les airs mondains : *Cruelle départie ! Malheureux jour !* ou *Ma belle, je vous prie, dépêchons-nous.* » — Ce recueil est la *Pieuse Alouette avec son tire-lire*, mis au jour en 2 vol. petit in-8°, de 1619 à 1621, à Valenciennes (par un Père Antoine de La Cauchie ou de la Chaussée, disent les bibliographes). « Les canti- « ques, affirme l'honnête imprimeur Jean Véruliet, « sont recueillis de divers auteurs ou composés de « nouveau, la plupart sur des airs mondains et plus « communs, qui servent aussi de voix à notre Alouette

(1) Extrait de l'*Intermédiaire* (du 10 mai 1866), excellent et utile recueil de questions et de réponses que nous ne saurions trop recommander aux chercheurs et aux curieux. Deux numéros par mois. — Maison Cherbuliez, 33, rue de Seine, à Paris.

(1) Mort à Paris, le 22 mars 1850.

(2) Joseph Fischhof en a publié le catalogue après la mort de Fuchs arrivée à Vienne, le 20 mars 1853 (Note du *Guide musical*).

« pour chanter les louanges du commun Créateur. » Les airs nouveaux sont d'un nommé Jean de Bettigny, maître des *primities* de l'église cathédrale de Notre-Dame de Tournay. Certes, si la musique de *Charmante Gabrielle* eût été primitivement composée pour un Noël, La Cauchie ou Véruliet n'aurait pas manqué de s'en prévaloir et de crier à la profanation plutôt que de se voir forcé d'avouer un emprunt fait, comme le dit l'approbation finale du livre : « A ces satyres velus, monstres « sauvages, esprits malins, et à ces Lamies et Syrènes « qui sautent, et dansent, et s'entre-crient en leurs « temples de volupté ; c'est-à-dire en leurs cercles et « danses circulaires, desquelles, suivant saint Bernard, « le centre n'est autre que le Diable. »

Prêtez donc vos airs aux dévots pour être appelés *tisons d'enfer!* Rien cependant n'est plus commun que ces emprunts qui, au premier moment de l'adoption, commettent la dignité des cantiques spirituels et courent risque de les livrer au mépris des railleurs. La *Pieuse Alouette*, on l'a vu, ne se fait faute d'emprunts. Les airs des psaumes de Clément Marot avaient été de même choisis, pour le plus grand nombre, parmi les plus belles chansons du temps (Varillas, *Hist. de l'Hérésie*, à l'an 1559). On a encore un recueil de cantiques spirituels, composés par un jésuite et par le Père Martial de Brive, capucin, sur les airs les plus burlesques qui eussent été chantés dans les rues : sur l'air de *Daye d'en daye*, sur celui de *Vous y perdrez vos pas, Nicolas*, etc. (Bayle, *Dict.*, édit. Desoer, t. II, p. 382). *Quid non sanctus amor!* disait Santeul ; au bout de quarante ans, les paroles mondaines sont oubliées, tandis que les airs, comme sanctifiés par l'adoption de l'Eglise, se perpétuent.

Bottée de Toulmon s'obstina dans ses recherches ; et, à examiner le caractère de la mélodie, il y croyait reconnaître un parfum de montagne, une allure du Midi. Pour lui, la seconde partie de l'air sur les paroles *Cruelle départie* ne laissait aucun doute à ce sujet ; et, poussant même l'investigation un peu plus loin, il trouvait une analogie frappante entre ce passage et une mélodie béarnaise citée par Laborde, dans ses *Essais sur la musique*, t. II, p. 152 des chansons. De ce rapprochement, il concluait qu'il était tout simple de penser que Henri IV, assis sur la selle et l'épée au poing, avait exhalé ses plaintes amoureuses sur un air de son pays, et que, si cet air n'était point du Béarnais, il était d'un Béarnais.

Castil-Blaze n'admettait point cette opinion. Suivant lui, si cette mélodie eut été empruntée aux airs béarnais, que la tradition a conservés, les compilateurs, tels que Frédéric Rivarès, n'auraient pas manqué de l'estamper en tête de leurs recueils. Les troubadours du pays, tels que le gracieux ténor Lamazou, l'auraient redite avec les paroles béarnaises primitives. D'ailleurs, tous ces prétendus airs du Béarn ne méritent pas ce nom ; le dessin n'en est pas suivi comme dans la mélodie *Charmante Gabrielle!...* Ces cantilènes des Pyrénées, entreprises et conclues en quelques mesures, sans modulation, même à la dominante, ne sont le plus souvent que des appels de bergers, des motifs écourtés, isolés, espèces de Ranz des vaches, ne formant pas même un couplet ; des fragments dont il faudrait fondre ensemble trois ou quatre, afin d'obtenir la somme de mesures nécessaire pour le cadre d'un petit air régulier, Blaze pensait donc que le chant : « *Cruelle départie*, » qui, de même que les vers du refrain, est venu s'adapter à la romance d'Henri IV ou de ses faiseurs, est d'origine essentiellement française, composé, si l'on veut se jeter dans les conjectures, par Jean Mouton, Du Caurroy, Salmon ou tout autre musicien, pour un ballet ou une chanson d'amour, ou pour être sonné sur la viole ou le luth. F. FEUILLET DE CONCHES.

MUSIQUE DE CHAMBRE.

Un quintette et deux quatuors pour instruments à archets, par le comte LOUIS DE STAINLEIN (1).

C'était chez Schott, l'autre jour. Je parcourais les publications nouvelles. Un nombre très respectable de symphonies, d'ouvertures, de suites, d'œuvres pour orchestre de tout genre et de valeur diverse, avait déjà passé sous mes yeux. « Connaissez-vous ceci? » — me dit Schmitt, qui avait entassé toute cette musique à mes côtés : et il me tendit cinq minces cahiers *in folio*. « Cela vient de paraître » — ajouta-t-il. Je lis sur la couverture.

Quintette (en *ré* mineur) pour 2 violons, 2 altos et violoncelle, par le comte Louis de Stainlein, op. 16.

Un quintette ; — c'est-à-dire l'œuvre instrumentale la plus difficile à écrire, celle qui exige à la fois les idées les mieux choisies et l'habileté acquise au plus haut degré, — un quintette, composé par un amateur! Voilà qui doit être curieux.... et amusant! Pourtant j'avais souvent entendu parler avec éloges du comte de Stainlein ; alors, on le citait comme un amateur sérieux, passionné pour la musique, capable de tenir très convenablement la partie de violoncelle dans un quatuor. De là à composer un quintette, il y a loin!

Or, quand on a dévoré vingt partitions sans défauts, comme sans idées, on éprouve un impérieux besoin de faire enfin un peu de critique méchante. Le musicien est naturellement gouailleur. Hélas! je suis musicien ; et ce n'était pas la curiosité seule qui m'animait lorsque, prenant les cahiers que me passait Schmitt, j'ouvris la partie du premier violon.

D'abord, je ne lus qu'un thème assez ordinaire, ni bon, ni mauvais. Si j'avais été sans préventions j'eusse pu m'apercevoir que ce thème se prêtait à des développements convenables. Mais j'avais grand besoin de me distraire de mon ennui. Une gamme en triples croches, arrivant soudain à la deuxième période, me semblait déjà un indice favorable pour la distraction que je me promettais, lorsque je fus obligé de convenir que la phrase qui suivait immédiatement était d'un tour heureux et expressif. Mais voici bien autre chose : l'épisode de transition présente évidemment de l'intérêt ; le caractère se dessine, s'élève, s'ennoblit ; le groupe chantant paraît bien amené! Allons donc, serait-ce peut-être un ouvrage sérieux?

(1) Quintette (en *ré* mineur) pour 2 violons, 2 altos et violoncelle, op. 16. Quatuor (nº 1 en *sol* mineur) pour 2 violons, alto et violoncelle, op. 10. Quatuor (nº 2 en *ut* majeur) pour 2 violons, alto et violoncelle, op. 11., Bruxelles, chez Schott, frères.

Bon! le premier violon compte des pauses : le second thème y apparaît à peine dans un court fragment. Vite, les autres parties! C'est le second violon qui a proposé le thème. Diantre! mais cette phrase est vraiment charmante, elle est d'une grâce parfaite! Comment cela sonne-t-il ensemble? Et me voilà, allant d'une partie à l'autre et reconstruisant mentalement la partition. De plaisanter, il n'est depuis longtemps plus question. « Ne vous donnez donc pas tant de mal — dit Schmitt, qui voit toute ma peine, — Schott doit encore avoir la partition de ce quintette. » — L'instant d'après, assis commodément dans un coin du magasin, je dévorais avidement cette partition.

Je ne veux point me faire d'illusions; surtout n'en donner à personne. Il ne faut pas douter que la surprise n'ait joué quelque rôle dans l'impression que je ressentis et dans le jugement que je me formai sur le champ. Peut-être bien, depuis, ai-je un peu rabattu de mon admiration du moment. Alors, il me sembla que de longtemps je n'avais vu une œuvre nouvelle plus intelligemment conçue, plus sincèrement sentie, plus naturellement et plus savamment écrite. Ceci est l'ouvrage d'un maître, — me dis-je en achevant l'attrayante lecture. Je voulus emporter la partition pour la revoir à loisir; Schott, voyant l'intérêt qu'éveillait en moi cette musique, eut l'obligeance d'y joindre les partitions de deux quatuors du même auteur, partitions qu'il a publiées antérieurement. « Ces morceaux sont encore peu connus » me dit-il. Ainsi je fus amené à en parler ici. J'ai dit naïvement mes propres impressions. Ceux qui entendront ou qui liront ces œuvres du comte de Stainlein pourront juger mon jugement. Je puis m'être trompé; mais je ne le pense pas.

Ce qui me frappe d'abord dans l'ensemble de l'œuvre, c'est la fraîcheur et le naturel des idées. Sans doute, l'invention n'est pas toujours bien forte; sans doute aussi, l'influence des grands auteurs, de Schumann et de Mozart surtout, se fait maintes fois sentir, et jusque dans le tour de la phrase et dans le choix de l'harmonie. Mais — je l'ai, je crois, déjà dit — le sentiment est sincère ; il a été réellement ressenti, tel qu'il est exprimé. Si le compositeur a écrit quelque chose, c'est que vraiment il avait quelque chose à dire. Ce qu'il dit, il l'exprime élégamment, avec aisance, avec le charme et la grâce d'un esprit véritablement distingué. Du sentiment vrai et de la distinction, voilà ce qu'il y a partout dans cette musique. Par moment, la passion s'y montre aussi. Mais, passion et sentiments, idées et expressions, tout se meut dans cette sphère doucement tempérée, qui semble être plus particulièrement le domaine de la musique de chambre.

Les motifs sont toujours choisis avec soin et présentent dans leurs éléments rhythmiques les ressources nécessaires pour d'heureux développements. Quelques-uns de ces motifs peuvent passer pour de véritables trouvailles. Les périodes, franchement construites, la division des principaux groupes, clairement établie, leur entraînement, naturellement conduit, les développements du milieu (*Mittelsatzgruppe*) surtout, où les motifs thématiques se transforment en épisodes piquants et parfois inattendus, — tout témoigne d'une connaissance approfondie du genre symphonique. Mais le mérite dominant, c'est une entente singulière des effets propres à la réunion des instruments à archets. Cette entente se révèle partout : dans la disposition et dans le mouvement des parties, dans l'emploi des registres des instruments, dans le choix et les combinaisons de rhythmes, dans les formules d'accompagnement. Il y a là un merveilleux instinct des timbres, des constrastes et de la sonorité générale des archets. La polyphonie même manifeste hautement cette entente et cet instinct. Elle procède évidemment du sentiment de l'effet de sonorité ; sans être fortement intriguée, la vraie chaleur s'y trouve, parce que la combinaison mouvementée des parties est, ici, autre chose qu'un subtil jeu de l'esprit. Cette musique a donc de l'animation et de la couleur. Elle a été pensée pour le quatuor d'archets; elle a été sentie pour être ainsi exprimée, non autrement. Jusque dans ses défaillances, elle offre de l'intérêt, car elle atteste la vie, car elle est vivante elle-même.

Pourtant je veux tout dire ; je viens de parler de défaillances : elles sont assez nombreuses dans les trois œuvres du comte de Stainlein que j'examine. Ainsi, l'andante du quintette est peut-être tenu un peu trop longtemps dans la même teinte douce qu'il revêt au début; ainsi, la deuxième reprise du scherzo, du même ouvrage, ne s'élève guère au dessus de la banalité, et les développements qui suivent la rentrée devraient offrir quelque épisode plus piquant, pour en justifier l'étendue. Puis, dans le premier allegro — toujours du quintette — je ne puis m'habituer, lors de la *répétition*, à l'entrée en *ré majeur;* c'est là un coup de surprise, singulièrement brusque, qui ne me semble pas dans l'esprit du morceau.

L'analyse des quatuors me montre des faiblesses analogues : je découvre des longueurs à l'*andante* du premier quatuor, parce que les contrastes s'y font trop attendre. Je retrouve la banalité dans le premier thème du *scherzo* du deuxième quatuor ; enfin, je ne reconnais pas le goût délicat de l'auteur dans le dernier groupe de développement, au premier allegro du même quatuor. Là, des accords de *septièmes diminuées* et des gammes chromatiques simulent une sorte d'orage ; une banalité, s'il en fut, et d'assez médiocre effet probablement.

A côté de ces défauts, graves sans doute, que de beautés sérieuses dans ces œuvres! Revoyons ce même andante du quintette que je critiquais tout à l'heure : si le premier groupe entier est monotone, le thème en est délicieux. Lorsque le contraste arrive enfin, il se produit par un second thème, sombre et fortement accentué. A la répétition, le premier groupe est grandement écourté; ainsi, plus de monotonie. Alors c'est le deuxième qui s'y substitue, s'assombrissant encore par de nouveaux rhythmes expressifs, pour s'éteindre peu à peu dans une douce lumière, après une courte explosion de force. Quant au *scherzo*, le thème même, un peu à la Mozart, est un motif tout à fait sémillant.

Sauf quelques faiblesses dans les entrées fuguées du groupe de développement, le finale du quintette est irréprochable, bien coupé, d'une étendue convenable, avec un groupe chantant très expressif et une courte *coda*, en *decrescendo*, d'un excellent effet. Je ne puis, non plus,

laisser passer sans mention, dans le premier *allegro*, après ce second thème que j'ai déjà cité, un effet de *crescendo*, éclatant en double *forte* sur deux mesures à *douze-huit*, qui est une chose admirablement conduite.

Les deux quatuors nous montrent, avec les mêmes défauts, les mêmes qualités aussi, en un mot, la même individualité aimable qui se manifeste dans le quintette. Ce sont encore ici les premiers allegros qui sont le plus complétement réussis dans l'ensemble, tandis que les *andante* ont toujours, çà ou là, quelque longueur. L'examen détaillé de ces deux œuvres me conduirait loin. Mais je ne puis finir ce trop long article sans m'arrêter encore un instant au premier allegro du deuxième quatuor. Voilà un morceau de tout point remarquable. Le thème principal, très original, d'une rare distinction; le premier groupe de transition bâti sur ce motif, vivement animé par un *contre-thème* rhythmique, est extrêmement piquant; et si le groupe chantant ne saisit pas cette fois tout d'abord, à son début, ce groupe présente une deuxième période, posée presque tout entière sur l'accord de *triton*, dont l'accent a une suavité pénétrante. Le groupe de conclusion, et la première partie des développements qui suivent, tirés l'un et l'autre du deuxième groupe, les entrées fuguées empruntées au thème de la *dominante*, la dernière conclusion, d'une rare sobriété, tout cela est parfait. Il est fâcheux que l'épisode dont j'ai parlé plus haut amoindrisse un peu ce beau morceau.

Je m'arrête, — il en est temps, — et je me résume en deux mots, sans craindre de me répéter : à mon sens, les deux quatuors et le quintette du comte de Stainlein sont, non pas ouvrages d'amateur, mais œuvres de maître, et peuvent prendre rang parmi les bonnes productions de la musique de chambre.

ADOLPHE SAMUEL.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — M. Er. Thoinan, dans l'*Art musical*, et M. Paul Smith, dans la *Revue et Gazette musicale*, rendent compte de la brochure de M. Ed. Vanderstraeten sur le compositeur anversois Janssens.

∴ M. François Lebeau, auteur de l'opéra la *Esméralda*, et d'un album de 20 romances qu'il vient de publier, réside depuis plusieurs années à Huy, où il attend patiemment la mise en répétition de son opéra-comique au Théâtre-Lyrique de Paris.

∴ Le théâtre de St-Louis (Missouri) est devenu la proie des flammes, le 1er juin.

∴ La Scala de Milan n'annonce pas moins de neuf opéras pour la saison prochaine. Ce sont : *Don Carlos*, de Verdi (que la Scala pourra monter presque en même temps que l'Opéra de Paris); *Le Streghe di Hofbau*, de Pacini, *Il convito di Baldossare*, de Georges Miceli; *Turando*, de Bazzini; *La Monaldarea*, de Piacenza; *Eloisa von Cleve*, de Quarteroz; *I Promessi Sposi*, de Pinchule; *Il Romito di Legnaro*, de Borioli, et *Rosmonda*, de Paola la Vitta.

∴ La *Rose de Castille*, l'opéra populaire de Balfe, a obtenu, le 13 juin, un énorme succès à New York, au Théâtre Anglais.

∴ La dernière livraison des *Annales du Cercle archéologique de Mons* donne le dessin d'une cloche de la fin du XIIIe siècle, sur laquelle on voit une inscription gothique, en flamand barbare, que l'on n'a pu déchiffrer. Comme elle nous livre le nom d'un ancien fondeur de cloches, et peut-être d'un constructeur de carillons primitifs (*voorslagen*), nous croyons utile de donner ici l'interprétation. L'inscription porte : GILLIS VAN CASTREN MAKE CE MIE. Ce qui veut dire : « Gilles Van Castren m'a faite. »

∴ Vendredi prochain, 13 juillet, à 9 heures du soir, *La Réunion Lyrique de Bruxelles* et *Les Orphéonistes d'Ixelles* exécuteront, dans la Salle des fêtes de la *Société Philharmonique de Bruxelles*, les chœurs imposés respectivement pour le prix d'honneur et pour le prix d'excellence au concours de chant qui doit avoir lieu à Liége, le dimanche 15 de ce mois.

M. *Antoine Clesse*, le chansonnier montois, fera entendre, dans la même séance, deux des principales œuvres qui feront l'objet de sa prochaine publication.

∴ On désire engager à Utrecht (Hollande) pour un orchestre d'harmonie :

Un cornet à pistons, un basson, un ophicléide basse.

Ceux qui savent aussi jouer d'un instrument à cordes auront la préférence.

S'adresser par lettres affranchies au maître de Chapelle, C. Coenen, à Utrecht.

ANVERS. — On s'occupe activement des fêtes qui seront données à la famille royale les 18 et 19 août.

Dans toutes les écoles primaires on répète les chœurs qui seront chantés dans la cour du palais, à la réception de la famille royale, entre autres une cantate composée par M. Joseph Gregoir, dont on fait les plus grands éloges.

Le concert du Cercle ne sera pas moins brillant, et un grand nombre de dames et amateurs prêteront leur concours pour l'exécution des grandes œuvres lyriques. Il y aura de plus une grande manifestation populaire organisée par la garde civique, l'armée et la *Société Grétry*. M. Ch. Herreyns est chargé de la direction des chœurs. L'ensemble se composera de 300 exécutants.

∴ Les journaux de la capitale et de la province font l'éloge le plus flatteur de la notice qui vient d'être publiée sur le compositeur anversois J.-F. J. Janssens. Par une méprise toute involontaire, la *Brüsseler-Zeitung*, dans son numéro-spécimen du 23 juin, donne à cette petite étude les proportions colossales d'un livre en huit volumes (*in acht Baenden*). C'est le format in-8°, indiqué par ses confrères du journalisme, qui aura induit en erreur le rédacteur de la nouvelle feuille.

∴ Le deuxième volume de l'*Histoire d'Anvers*, de M. Torfs, qui a vu récemment le jour, renferme de nombreux renseignements sur les anciens musiciens de cette ville (p. 308 à 317).

∴ Le 1er juillet, la Société royale d'Harmonie nous a fait entendre une ouverture de concert qui est l'œuvre d'un jeune Liégeois, M. Rüfer, et qui a révélé un compositeur sérieux, abordant avec franchise la grande musique allemande. L'œuvre de M. Rüfer, confiée à l'excellent orchestre de M. Lemaire, ne pouvait être en meilleures mains; aussi a-t-elle obtenu un succès des plus complets.

TURNHOUT. — On s'occupe activement ici de la prochaine exécution du nouveau *Te Deum* de M. Arthur Van Elslande, composé spécialement pour le 21 juillet, anniversaire de l'avénement au trône de Léopold Ier, et qui sera le premier *Te Deum* chanté en notre ville sous le règne de Léopold II.

Le morceau est à quatre voix soli et chœur, et à grand orchestre. Le premier allegro (*Te deum laudamus*) est un chœur entremêlé de solis pour différentes voix; on y remarque des imitations (style fugué) très bien travaillées. Le

lento (*Sanctus*) est noble, suivant les solos et une progression ascendante chromatique d'un effet saisissant qui ramène le motif primitif.

L'andante (*Te ergo quæsumus*) se fait remarquer par une harmonie simple et belle ainsi que par l'orchestration.

L'allegro qui suit l'andante (*per singulos dies*) répète le motif primitif, puis vient un unisson des voix (*dignare dominum*) avec un accompagnement orchestral très distingué, qui amène une fughetta du ton (*In te domine*) habilement travaillée et qui dénote une connaissance solide de ce genre; cette fughetta a un finale très brillant.

M. Van Elslande n'épargne pas ses peines pour arriver à une exécution aussi satisfaisante que possible de son œuvre, ce qui est assez difficile dans une localité comme la nôtre. Cette fois, tout se passera à l'instar des grandes villes.

GAND. — Ce n'est pas la *Fanfare de Furnes*, mais bien la *Société Royale d'Harmonie*, de la même ville, et que M. J. Van Herzeele dirige avec tant de distinction, qui s'est fait entendre ici le 17 juin.

Le nom change, mais l'éloge reste.

LIÉGE. — M. Gounod ne pourra venir à Liége à l'époque des fêtes royales. On sait qu'il avait accepté de faire partie du jury pour les concours de chant d'ensemble. La santé de l'illustre musicien lui commande, paraît-il, en ce moment de grands ménagements, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer sa regrettable abstention.

.˙. Le 16 juillet, la représentation gala, qui sera honorée de la présence du roi et de la reine des Belges, se composera de *Don Pasquale*, opéra bouffe de Donizetti, ayant pour interprètes MM. Delle Sedie, Brignoli, Scalese et Mme Volpini, du Théâtre Italien de Paris.

Au sujet de cette représentation, le *Journal de Liége* du 7 juillet contient une lettre dont voici la teneur :

« On s'explique difficilement que, dans la ville qui s'honore de posséder une institution musicale de premier ordre, de laquelle sont sortis tant d'artistes d'un mérite supérieur et qui ont porté si haut le nom belge à l'étranger, on ne trouve rien de mieux à offrir, comme régal musical à notre jeune Roi, que la représentation de quelque opéra italien interprété par des artistes qui ne sont point du tout des étoiles de premier ni même de second ordre. Peut être mes concitoyens penseront-ils, comme moi, qu'une grande fête musicale donnée avec des éléments nationaux, qui sont, Dieu merci, assez riches, aurait été d'un intérêt bien plus grand pour le Roi, et que l'occasion de lui faire apprécier l'importance et la valeur de notre école de musique ne se représentera jamais plus aussi favorable. »

.˙. Le 29 juin, la statue de Grétry a été hissée sur son nouveau piédestal de la place du Spectacle, et la barrière en planches qui entourait les travaux a complétement disparu. On peut donc, dès à présent, se rendre compte de l'effet que produira le monument. Depuis longtemps, cette statue est jugée; elle est, en somme, d'un aspect assez lourd. Seulement, en la plaçant sur un stylobate beaucoup plus élevé que l'ancien et d'un dessin extrêmement gracieux, elle se trouve aujourd'hui dans des conditions beaucoup meilleures que sur la place de l'Université. Elle a maintenant le double avantage de ne rien écraser autour d'elle et de n'être pas écrasée par ce qui l'entoure. Elle a au moins de la perspective, et, de quelque côté qu'on arrive, elle se présente à merveille. Nul emplacement à Liége ne pouvait être mieux choisi. Le square qui doit entourer bientôt la statue ne pourra, au surplus, que lui donner plus d'aspect encore.

Le piédestal, qui, à lui seul, vaut la peine d'un examen particulier, est en pierre improprement nommée chez nous granit gris et que l'on tire des carrières de l'Ourte. Ce beau spécimen des produits de notre sol a été exécuté sur les dessins de M. Alex. Renier, conducteur des travaux publics à l'administration communale de notre ville. Le projet a été conçu dans l'esprit architectural de la fin du siècle dernier, dans un style composite et assez orné qui n'exclut heureusement en rien la sévérité de l'ensemble. Etabli sur une large assise, supporté par un riche soubassement, ce piédestal semble en quelque sorte s'amincir jusqu'au sommet. Cette disposition est très flatteuse à l'œil, et nous adressons nos félicitations sincères à M. Renier sur une composition vraiment artistique et qui ne contribuera pas peu à l'embellissement de la place du Théâtre.

.˙. Le concours des Sociétés de chant de première catégorie, ainsi que le festival et la distribution des prix aux Sociétés victorieuses, auront lieu au Manége des Écoliers, le 15 juillet.

Un grand nombre de dames et chanteurs de notre ville, sous la direction de M. Théophile Vercken, exécuteront, avec l'appui d'un orchestre nombreux, la belle et énergique cantate de Gevaert: *Van Artevelde*, ainsi que le Psaume ; *Super flumina Babylonis*, mis en musique par Gounod sur des paroles françaises. C'est là aussi un morceau d'un très grand caractère : enfin nous aurons la composition instrumentale et chorale de M. Th. Radoux dans laquelle il a si habilement entremêlé l'hymne autrichien et le chant national belge. La Société royale *la Légia* doit ouvrir la séance par un grand chœur de Hanssens : *Les Abencerages*.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière*. — Nous voici arrivés aux plus mauvais jours de l'année : la quinzaine n'a pour ainsi dire rien produit. Aussi nos feuilles musicales sont-elles complétement dénuées d'intérêt. La politique absorbe tout; les théâtres se ferment ou cherchent à donner le plus de congés qu'ils peuvent, pour au moins diminuer le bilan pendant une saison plus mauvaise que jamais; on ne va guère au théâtre en ce moment. Les étrangers, les provinciaux même font défaut. Chacun reste dans sa ville, et Paris, contre la coutume, est livré cet été aux seuls Parisiens. Or, les Parisiens passent leurs soirées à lire les journaux politiques, à discuter sur les événements et à boire de la bière, car il est certain que la politique altère beaucoup. Les journaux artistiques italiens usent d'une ressource qui nous est défendue : ils font du chauvinisme au point de vue théâtral, et insèrent de mirobolants articles sur les chants, poésies, hymnes nationaux qui, à la faveur des circonstances, tombent dru comme grêle sur les innocents patriotes. Sans envier leur sort, nous pourrions leur envier cette faculté de tartiner, qui, convictions à part, est fort commode en ce moment de disette.

Oui, Paris est, théâtralement, dans le calme le plus complet. Ce qui s'est fait ici, depuis quelques jours, mériterait à peine une simple mention aux temps froids. J'en ferai pourtant le sujet de quelques lignes, et vos lecteurs, prenant en considération mon petit préambule, me pardonneront, je l'espère.

L'Opéra-Comique, désireux de frapper un grand coup pour attirer l'attention d'une foule distraite et fugitive, a remonté un vieil acte de Duni, paroles de Sedaine : les *Sabots*. Il y a là dessus une historiette tant de fois rabâchée, que je n'ose pas vous en donner une nouvelle édition, même considérablement diminuée. Les *Sabots* ont 98 ans d'existence. Ils sont éculés; et quand je vous aurai dit que Mmes Girard et Decroix, MM. Falchieri et Leroy ont remplacé dans l'interprétation, Laruette, Clairval, Mmes Bérard et Laruette, je crois fort que j'aurai rendu complète justice à cette éclatante reprise. Le même soir, Mme Ugalde faisait une nouvelle rentrée dans *Galathée*. Le talent de cette artiste est

toujours original et puissant, et toujours on l'applaudit en regrettant que la voix ne soit pas inaltérable. Mlle Cico ayant pris son congé, Mlle Bélia chante le rôle de Sylvie dans la *Colombe*. Vous pensez bien que cette Célimène ne convient guère à la pétulante dugazon; mais, en été, on se contente facilement. Quant à *Zilda*, le départ de Mme Cabel en a suspendu les représentations jusqu'à l'automne. Samedi, on a fait relâche pour répétition générale de *Jose Maria* de M. Jules Cohen, dont je vous parlerai dans ma prochaine lettre. On s'attend à des modifications dans le personnel féminin de l'Opéra-Comique; franchement, il serait temps en effet que la direction s'adjoignît quelques nouvelles cantatrices, car le répertoire se traîne assez péniblement.

L'Opéra a suspendu les représentations du *Prophète*; Gueymard et sa femme ont pris leur congé annuel. Gueymard, qui était indisposé, est allé, je crois, passer sa saison à Enghien, où il suit le traitement hydrothérapique dont tant de chanteurs ont eu à se louer. Alors on a repris la *Juive*, avec Mme Sasse, qui est une superbe Rachel, et Villaret, qui a de magnifiques élans dans le rôle d'Eléazar. Le succès de la reprise a été pour ces deux chanteurs, très supérieurs à leur entourage. Le ballet des *Abeilles*, du *Juif Errant*, a été substitué à la *Vieille-Tour* enchantée, et a fait assez d'effet. Mais quels sales oripeaux que les costumes et les décors de la *Juive* aujourd'hui! C'est puant, c'est honteux pour l'Opéra, pour le premier théâtre de France. Espérons que M. Perrin mettra bientôt ordre à cela; lui, un artiste, un peintre doit avoir le regard offusqué par ces loques puantes qui n'ont plus de couleurs. Nous aurons cette semaine la reprise de *Roland*, avec Dulaurens, que votre Opéra de Bruxelles a la chance de posséder pour la prochaine saison, ce dont je vous complimente sincèrement, car Dulaurens est un bon et robuste ténor. Mlle Mauduit chantera Alde. Il est possible que cette reprise ait quelques bonnes représentations. Après cela, je ne sais guère ce qu'on fera. Je n'ose croire qu'on persiste à reprendre *Alceste*, et, pour que le *Don Carlos* de M. Verdi soit prêt, il faut plusieurs mois. En somme, à moins d'inspirations soudaines et sublimes, je ne vois pas l'été ni l'automne fort brillants pour M. Perrin.

Jeudi, les théâtres se sont pavoisés et illuminés, à l'occasion de la bonne nouvelle que le *Moniteur* avait publiée le matin. Les boulevards étaient magnifiques : cette fête nationale improvisée était imposante. — C'est mercredi que le jugement du concours musical pour le grand prix de Rome sera jugé au Conservatoire; peu après commenceront les concours publics — J'avais raison de supposer des omissions dans la liste publiée des bustes de compositeurs qui orneront le nouvel Opéra. M. Garnier, architecte de l'édifice, a lui-même comblé les lacunes par une lettre que tous les journaux ont reproduite. Dans la liste complète figurent au premier rang les noms d'Halévy, de Meyerbeer. En somme, tous les auteurs dont la France est fière, ainsi que d'illustres étrangers, seront dans cette magnifique galerie. — Grande nouvelle à l'Opéra-Comique : on compte sur trois actes de M. Auber, paroles de M. Dennery, pour l'hiver prochain; ce sera un événement. On parle aussi d'un opéra-comique en trois actes intitulé le *Cid*, paroles de M. Auguste Maquet, musique de Gounod. Il se fait, c'est vrai, un opéra comique sur ce grand sujet, mais la *France musicale* se trompe, je crois, sur le nom du musicien : ce n'est pas Gounod, mais Maillart qui doit faire, j'oserai presque dire qui fait cette partition. Donc, nous voyons pour l'hiver de Favart, Auber, Ambroise Thomas, Maillart et Gounod; la perspective est merveilleuse.

Le Théâtre-Lyrique compte faire sa réouverture au commencement du mois prochain, à moins de chaleurs tropicales. On annonce que M. Carvalho met son théâtre en actions, et que chaque part sera de 10,000 francs. Cela est vrai au fond, inexacte dans la forme. Le Lyrique ne va pas *être mis en actions* mais il croit devoir pratiquer un emprunt d'une centaine de mille francs, par actions de mille francs, seulement L'amortissement s'opérera chaque mois par dixième. Vous voyez que l'on a, comme toujours, énormément grossi une affaire en somme très simple, peu importante relativement à l'entreprise, et qui ne change en rien la situation du Théâtre-Lyrique. Si je suis bien informé, et je crois l'être, voilà la vérité.

Une souscription est ouverte pour un monument à Méry. L'Empereur a donné mille francs; on arrivera probablement bientôt à un fort beau chiffre. — Les Fantaisies-Parisiennes ont donné la 100e représentation des *Deux arlequins* devant une belle salle. Ce gentil théâtre va fermer le 15, à moins de pluies persistantes. — Aux Folies-Marigny, un joli spectacle a été donné la semaine dernière : une gentille opérette de MM. Elie Frébault et de Roubin; une autre de M. Léveillé, enfin une charmante comédie-vaudeville de M. Félix Savard. Ce petit théâtre fait d'excellentes affaires. — Le Palais-Royal donnera dans l'hiver une grande pièce, musique d'Offenbach, intitulée la *Vie parisienne*. Quant aux Bouffes, on ne sait encore absolument rien de leur avenir; on a beaucoup parlé, on a lancé des projets fantastiques, et, en somme, rien n'est fait.

Les recettes des théâtres de Paris, pendant le mois de juin, se sont élevées à la somme de 1 092.990 fr. 34. cent. Il y a baisse sur mai, baisse aussi sur juin 1865. Ah! l'année est mauvaise pour les théâtres; heureux ceux qui peuvent vivre de leurs économies. Enfin, que la paix soit conclue bientôt, et l'été finira mieux qu'il n'a commencé; il pourra y avoir encore quelques beaux jours pour les théâtres et les villes d'eau. JULES RUELLE.

⁂ BOUTEILLES CASSÉES! — Un député entendait dernièrement, dans la rue, un des marchands ou des acquéreurs de verres cassés crier à tue tête, de cette façon stridente particulière aux gens de sa profession :

— *Avez vous des bouteilles cassées?*

Le timbre du crieur frappa l'oreille du député, qui n'est pas habitué à entendre parler bien fort à la Chambre. Il interpella le marchand.

— De quel pays êtes-vous?

— De l'Aveyron.

— Eh! nous sommes compatriotes. Vous avez une belle voix!

— Ah! vraiment.

— Oui. Venez demain soir chez moi... voici mon adresse

— Volontiers. Faudra-t-il amener ma voiture?

— C'est tout à fait inutile.

Le lendemain, le jeune marchand de verres cassés sonnait entre 8 et 9 heures à la porte du député. M. X... avait réuni quelques amis, des dilettante consommés.

— Eh bien! mon ami, dit-il au marchand de verres cassés quelle chanson allez vous nous chanter?

— Moi!.. vous *blaguez*.... je ne chante pas.

— Mon ami, un député, chez lui, ne *blague* jamais... Avec une voix pareille, vous devez pouvoir chanter.

— Ma foi, non.

— Comment! vous ne sauriez pas même: *Rien n'est sacré pour un sapeur?* ..... ce qui se chante dans la meilleure société? ou bien : *Au clair de la lune?*

— Non.

Les assistants souriaient. L'honorable député s'était-il trompé? Avait il vainement espéré un *Poultier* de la bouteille pour faire pendant au *Poultier* du tonneau?

— Eh bien, dit le maître du logis, je n'en aurai pas le démenti. Poussez-nous votre cri habituel.

Le marchand faillit casser les vitres du salon en proférant

son fameux: *Avez vous des bouteilles cassées... à vendre?* Tout le monde fut émerveillé de la fraîcheur et de la puissance de son timbre. Des fanatiques redemandaient le morceau, criaient *bis*.

M. X..., charmé de son succès, dit au marchand:

— Jeune homme, je vais vous donner un maître de chant. Vous apprendrez une chanson quelconque, et, au bout d'un mois de travail, quand vous la saurez bien par cœur, vous irez, en emmenant cette fois votre voiture, au numéro 24 de la rue St-George. Arrivé là, vous crierez : *Bouteilles cassées !* le plus fort que vous pourrez crier; après, vous entamerez votre chanson.

Le programme fut suivi à la lettre. Un beau matin, le jeune homme s'arrête avec sa voiture à l'adresse indiquée et le cri : *Avez vous des bouteilles cassées à vendre*, énergiquement poussé, il commença sa chanson.

Après le premier couplet, une fenêtre s'ouvrit; après le second, une petite tête fine de vieillard se montrait et une main s'agitait en l'engageant à monter.

Il monta, et, comme on l'interrogeait, il raconta ce qui s'était passé.

Bien joué! dit M. Auber en riant.

Le jeune homme est aujourd'hui au Conservatoire, où il apprend à ne plus casser les verres et à se passer d'acheter des verres cassés. Peut-être, l'hiver prochain, entendrons-nous l'élève envoyé à M. Auber, par l'honorable M. X.. chanter dans les salons en attendant les débuts de l'Opéra.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Une petite opérette, intitulée: *Der Teufel ist los (Le Diable déchaîné)*, dont le chevalier de Duniecki a écrit la musique, a réussi, au théâtre Kroll, au-delà de toute attente, et attire chaque soir du monde, malgré toutes les émotions de la guerre. La musique est charmante, mélodieuse, coulante et à grand effet.

Les *Deux Journées*, de Cherubini, ont été revues avec plaisir. La direction de l'Opéra apporte un soin extrême à la mise en scène des anciennes pièces, et s'assure ainsi de très bonnes recettes.

GUSTROW. — Le quatrième festival mecklembourgeois a été célébré en notre ville pendant les journées des 3, 4 et 5 juin.

Le contingent vocal et instrumental, au nombre de 365, a été fourni par les villes de Gustrow, Rostock, Schwerin et Wismar.

Les principaux ouvrages qui faisaient partie des programmes étaient *Paulus* de Mendelssohn; symphonie en *si* bémol de Schumann, *Hymne à la nuit*, de Hiller; la 3e partie de la *Création* de Haydn, les ouvertures : *Leonore* de Beethoven, *Tannhauser*, *Freischutz* et une nouvelle ouverture manuscrite de G.-A. Schmitt, le directeur du festival.

Tout a fort bien marché; les chœurs ont même été admirables de vigueur et de précision.

Deux célébrités dans l'exécution des oratorios, MM. Gunz et Hill, étaient chargés des solis; à leur côté brillaient Mme Roske-Lundh et Mlle Hausen, de Berlin, qui possède une voix charmante de contr'alto.

LEIPZICK. — Mlle Gallmeyer, de Vienne, une *Belle Hélène* qui ferait fureur à Paris même, n'a pas pu intéresser notre public et a levé le pied après quelques représentations. Roger nous est revenu et a commencé, par *Fra Diavolo*, une nouvelle série de représentations, sans attirer toutefois beaucoup de monde, vu les circonstances alarmantes.

.˙. La recette de la représentation du 18 juin, au théâtre de Dresde, s'est élevée à *six thalers* (22 fr. 50). La ville, qui avait persisté à refuser au directeur l'autorisation de fermer la salle, s'est enfin ravisée, en présence de ce résultat.

.˙. M. Blanc, le directeur du Kursaal de Hombourg, ne croit pas à la durée de la guerre; de nouvelles affiches annoncent l'arrivée prochaine de la troupe d'opéra italien, qui comptera parmi ses membres : Adelina Patti, les sœurs Marchisio, Mme Trebelli-Bettini; MM. Villani, Bettini, Verger, Ciampi et Capponi. Les choristes viennent directement de la Scala de Milan; l'orchestre sera dirigé par Orsini.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Le *Musical World* du 30 juin, qui avait annoncé assez laconiquement la rentrée de la *très* désirée Artot dans la *Traviata*, constate dans son dernier numéro le succès obtenu par la diva, mais il souhaite qu'elle puisse se montrer bientôt sous d'autres traits que ceux de la moribonde Violetta. L'*Orchestra* émet la même opinion et rend également la plus grande justice au talent et à la voix de la célèbre cantatrice belge.

L'*Étoile du Nord* promet de nombreuses recettes; Mlle Patti (Catharina) et Faure (Peters) y sont magnifiques. Mme Lemmens est une excellente Prascovia, de même que Naudin un excellent Danilowitz.

Au Théâtre de Sa Majesté, *Il Seraglio*, de Mozart, est venu enrichir le répertoire déjà si varié de M. Mapleson. Mlles Tietjens et Sinico (Constanza et Biondina) et Rokitansky, ont été admirables.

La quinzaine a été remplie par la *Norma*, la *Sonnambula*, le *Freischutz*, etc. Samedi a dû avoir lieu la première représentation de la *Semiramide* avec Mmes Tietjens et Trebelli, et mardi (10 juillet) *Ernani*, que l'on n'a plus donné à Londres depuis cinq ans.

La grande machine musicale que M. Benedict organise tous les ans a eu lieu le 20 juin; quarante-sept morceaux de musique figuraient au programme. Malgré quelques lacunes causées par l'absence de Mlle de Murska et de Mario, le concert a duré près de six heures, et les personnes sortaient de là ahuries par cette suite non interrompue de solos!

Les artistes du Théâtre de Sa Majesté, et du Théâtre Italien, de même que tous les artistes tant soit peu marquants avaient été mis à contribution par l'habile organisateur.

La ville de Worcester vient de publier le programme du festival qu'elle donne annuellement; on y entendra : le premier jour, le *Te Deum* que Handel a composé à l'occasion de la victoire de Dettingen; la *Création* de Haydn, un hymne de Mendelssohn, des fragments de l'oratorio *Naaman* de Costa; le second jour, *Elie* de Mendelssohn; le troisième jour : ouverture du *Dernier jugement* de Spohr, la messe en *ut* de Beethoven; des fragments de *Josua* de Handel, et enfin le quatrième jour le *Messie* de Handel.

Les solistes engagés dès à présent sont : Mlle Tietjens, Mme Sainton-Dolby, Sims-Reeves et Santley.

Le *Musical World* trouve que c'est un des programmes les plus pauvres que la ville de Worcester ait publié depuis longtemps.

.˙. M. John-F. Barnett, jeune pianiste et compositeur de beaucoup de talent, écrit pour le festival de Birmingham un oratorio intitulé la *Résurrection de St Lazare*.

.˙. Pourquoi espérons-nous, dit *the Musical World*, que la Prusse prendra le Hanovre et qu'il le gardera? Parce que, alors, nous prendrons Joseph Joachim et que nous le garderons.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Londres, le 12 juin, M. Georges Macfarlane, professeur de trompette et de cor à pistons.

— A Prague, M. Léon Lion, pianiste, ancien professeur au Conservatoire Kullack, à Berlin.

— A Paris, M. Lejeune, artiste-lyrique de l'Opéra-Comique.

— A Cassel, M. Foppel, ancien chanteur de l'Opéra.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 18 et 26 Juillet 1866. Nos 29 et 30.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
- BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
- FRANCE, par an . . . . . » 10 00
- LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

PETITE SOEUR,

paroles de G. Oppelt, musique de L. V. Beethoven.

O LYS QUE RIEN N'EFFLEURE,

paroles de Jules Barbier, musique de Ed. de Hartog.

DU GÉNIE DE ROSSINI.

Je prenais part, un jour, à une conversation sur la nature des hommes de génie et sur les conditions qu'il faut remplir pour mériter ce titre. Tous les noms des hommes illustres furent mis tour à tour en avant, sans qu'on pût s'entendre sur la faculté fondamentale qui constitue le génie, car tous étaient illustres par quelque qualité ou quelque vertu particulière, et il se trouvait ainsi qu'il n'y avait pas moins de diversité parmi cette élite du genre humain que parmi le commun des mortels. L'un avait brillé par une sensibilité exquise ; fallait-il en conclure que le génie n'est que la sensibilité portée jusqu'à sa dernière vivacité ? L'autre s'était fait remarquer par une volonté inébranlable admirablement armée de prudence ; fallait-il assimiler le génie au caractère et déclarer que les mêmes facultés qui font les âmes bien trempées font aussi les esprits supérieurs? Cependant, n'était-il pas singulier qu'on pût qualifier d'un même nom des dons si divers, et que l'on fût également homme de génie par l'excès de la tendresse ou par la fermeté du cœur, par une prodigue générosité ou par une prudence ménagère des biens de l'esprit ? Alors un des interlocuteurs trancha le débat par une de ces paroles poétiques et emblématiques qui étaient familières aux discours des anciens, et que la sécheresse de notre moderne langage repousse comme des ornements trop pompeux. « Je crois, dit-il, que les apparentes contradictions qui nous embarrassent importent peu, et qu'il faut appeler hommes de génie ceux-là seulement que nous reconnaissons pour appartenir à la race des dieux. — Et à quel signe reconnaît-on qu'un homme appartient à la race des dieux, fut-il demandé ? — A l'aisance et à l'indifférence avec laquelle il porte ses dons.

Si cette définition est bonne, et pour mon compte je n'en connais pas de meilleure, je ne crois pas qu'il y ait parmi nos contemporains illustres un homme qui mérite plus légitimement le titre d'homme de génie que l'auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*. Les modernes enthousiastes et les *dilettanti* reconnaissants ont depuis longtemps couronné son nom de cette épithète de « divin, » sans se rendre bien compte peut-être de l'excellence et de la justesse de l'expression qu'ils employaient. Rossini est en effet divin, car il est de la race des dieux, de la meilleure, de la plus antique et de la plus pure. Avec lui vous n'avez pas affaire à un de ces demi-dieux qui ont accès par faveur dans l'Olympe pour quelque don partiel ou quelque ingénieuse invention, encore moins à un de ces dieux nés simples humains, mais regardés avec faveur par les immortels et parvenus à l'apothéose par la force de leurs mérites et la ferveur sacrée de leurs désirs. Il n'a rien de ces caractères des divinités subalternes ou parvenues; pour être dieu, il s'est donné, comme le gentilhomme de Figaro, la peine de naître : ses mérites et ses efforts n'y sont pour rien. Ceux-là sont les dieux véritables qui le sont par leur naissance et par la faveur de la nature. Pour mieux expliquer ma pensée, j'userai encore des ressources que me fournit l'allégorie.

Il importe vraiment de ne pas laisser oublier ce qu'est un homme de génie et de rappeler les signes certains auxquels on le reconnaît, surtout à une époque où le monde des arts présente quelque ressemblance avec le spectacle que dut présenter l'Olympe à l'époque de la décadence du polythéisme. Jamais il n'y eut tant de dieux qu'à l'époque où il commençait à ne plus y en avoir. La vaste famille des immortels, si longtemps féconde, avait cessé d'engendrer, et l'Olympe se recrutait, comme sur la terre les familles consulaires et patriciennes, par le système de l'adoption. Les dieux étrangers entraient et prenaient place dans les rangs de cet Olympe vieillissant, qu'ils étonnaient toujours et scandalisaient quelquefois. Étaient-ce bien des dieux? Oui, sans doute, et cependant pourquoi portaient-ils leur divinité avec un effort si visible, tant de lourdeur, de gaucherie ou d'orgueil ? On remarquait surtout leur manque de souplesse et leur persistance dans une attitude unique, à laquelle ils semblaient comme contraints. Le dieu syriaque ou persan, aux vêtements constellés de pierreries, semble vouloir faire honte par sa pompe bizarre aux légères et simples draperies des vieux habitants de l'Olympe. Le dieu nomade promène éternellement au-

tour de lui des yeux remplis d'une immuable et morne gravité. Le dieu barbare paraît comme figé dans une attitude de fière impassibilité. On peut imaginer que plus d'une fois quelque vieil Olympien, impatienté de ce faste emphatique ou de cette automatique fierté, fut tenté de leur dire: « O dieux nouveaux, nous gémissons vraiment de la contrainte que vous paraissez subir; mettez-vous donc à l'aise, nous vous en prions, vous êtes chez vous. Pourquoi ces mines rébarbatives, et à qui en veulent ces yeux menaçants? Est-ce pour bien marquer que vous êtes des dieux? Nous vous en croyons sur parole. Est-ce pour nous étonner de votre majesté? Nous ririons de cette prétention. Les dieux se gouvernent avec liberté, et leur puissance ne leur pèse pas plus que leur immortalité. Ah! si notre vieillesse désormais stérile pouvait être réjouie par la naissance d'un rejeton de notre race, si le destin permettait aux nymphes d'être encore fécondes, vous verriez comme cet enfant divin qui naîtrait de nous croîtrait sans connaître la gaucherie, l'emphase et la roideur; avec quelle abondance les paroles musicales s'échapperaient de ses lèvres, quelle aisance et quelle souplesse distingueraient ses mouvements, et comme sa majesté lui serait légère. Il ne serait ni fier ni vain de sa divinité, car il ne comprendrait même pas qu'il pût être autre chose qu'un dieu. Si vous étiez vraiment des dieux, vous seriez plus insouciants de vos dons, car vous sauriez que vous ne pouvez pas en être dépouillés. »

Le discours de ce vieil Olympien, Rossini a dû le tenir bien des fois, en riant des efforts laborieux ou pénibles de plus d'un contemporain pour se hisser sur le piédestal de la renommée. Ces luttes difficiles de la volonté contre les lenteurs d'un instinct rebelle, il ne les a pas connues. Son génie ne lui a coûté ni peine ni travail, et il n'est pas de ceux qui ont eu à accomplir sur eux-mêmes le miracle de Moïse frappant le dur rocher pour en faire jaillir la source. Son âme est musicale comme le soleil est lumineux, et les mélodies tombent de ses lèvres sans plus de peine qu'il n'en coûte à l'eau de couler. Ses œuvres sont le produit d'un instinct naturel, irrésistible et inné, et c'est pourquoi elles sont si parfaites et laissent chez leurs auditeurs une telle plénitude de bonheur et une sensation de volupté si complète. Elles agissent sur nous comme les objets naturels qui nous donnent toujours complétement la sensation, quelle qu'elle soit, qu'ils doivent nous donner, et qui ne nous laissent jamais à demi satisfaits. Quelle fraîcheur pourrait-on ajouter à la fraîcheur de l'eau lorsqu'elle s'échappe de son lit souterrain? Quel rayon pourrait-on ajouter au soleil lorsqu'il brille dans un ciel sans nuages? Quelle mollesse pourrait-on ajouter à la clarté de la lune pendant les sereines nuits de l'été? Il en est de même des œuvres de Rossini. Il n'y a rien à ajouter à l'allégresse et au bonheur dont elles nous remplissent.

L'âme de l'auditeur les quitte toute souriante et radieuse, pleinement heureuse et satisfaite, sans rien désirer ou demander davantage, ni enfiévrée, ni alanguie, comme il lui arrive trop souvent avec d'autres maîtres illustres. La volupté qu'elle a éprouvée la laisse paisible, bien portante et sereine. Une sorte de bien-être indéfinissable, semblable au bien-être physique qui résulte de la parfaite santé, l'enveloppe tout entière. Elle est si heureuse qu'elle n'éprouve pas le moindre désir de s'expliquer son bonheur: tout ce qu'elle pourrait dire, c'est qu'elle s'est sentie pénétrer d'une riche lumière, ineluctable sans violence, d'une lumière forte de sa propre abondance, comme un fleuve est fort de la masse de ses eaux, et qui l'inondait flot après flot avec une irrésistible lenteur. C'est à peu près ainsi, d'un tel mouvement et avec une telle opulence, que dut tomber autrefois la divine pluie d'or dans le sein de Danaé captive.

Oh! que cette satisfaction qu'éprouve l'âme à l'audition des œuvres du maître serait plus incomplète si le génie de Rossini, au lieu d'être insouciant et facile comme la nature, était le débiteur du travail et le disciple surmené d'une volonté tyrannique! Si le maître avait produit ses mélodies à la sueur de son front, s'il s'était harcelé et sollicité à l'instar de ce personnage de Térence qu'on nomme le tourmenteur de lui-même, comme notre volupté serait plus incertaine, plus inquiète ou plus troublée! Nous le quitterions alourdis et comme repus de mélodie, ou harcelés par un désir âpre et fiévreux, ou épuisés de fatigue et aspirant au repos. Notre plaisir ne connaîtrait pas cette absolue sécurité que nous communique le génie du grand artiste, car il aurait été troublé et distrait désagréablement par mille petits incidents pénibles. Ici nous aurions surpris l'immixtion pédantesque de la volonté, là nous aurions remarqué les traces mal effacées du travail, plus loin nous aurions découvert les ruses menteuses d'un art ingénieux et dissimulé, habile à cacher ses défaillances. Nous pourrions encore prendre plaisir à ses œuvres, malgré ces découvertes pénibles; n'aime-t-on pas encore, même lorsqu'on a découvert les ruses de la coquetterie ou les trames de la perfidie? Mais il nous faudrait dire adieu à ce naïf abandon et à cette sécurité voluptueuse que nous avons essayé de décrire.

Mais, dira-t-on peut-être, voudriez-vous par hasard transporter dans le domaine de l'art la doctrine protestante de la souveraineté de la grâce, et auriez-vous la prétention de nier le mérite des œuvres de la volonté et du travail? Quoi! ce qui est une gloire et un sujet de louange pour les autres hommes serait une défaveur pour les hommes de génie! Le spectacle du juste luttant contre l'adversité est, dit-on, le plus beau qui puisse être offert aux dieux; mais le spectacle de l'homme aspirant au génie et l'atteignant malgré tous les obstacles que lui oppose sa nature, luttant avec des ressources inférieures et de mauvaises armes, n'est-il pas fait aussi pour les toucher et les émouvoir? A Dieu ne plaise que je rabaisse la beauté d'un tel spectacle! il a quelque chose de plus dramatique, de plus héroïque, et j'ajouterai de plus ennoblissant que celui de l'homme qui, pour être grand, n'a pas de combats à soutenir, qui, pour être inspiré, n'a pas même besoin de désirer, et qui semble un instrument passif dont une puissance invisible se sert pour se faire entendre. Si par hasard le but des œuvres d'art est le même que celui des nobles actions; si elles ont pour mission de stimuler les plus hautes activités de l'esprit, de piquer d'émulation les grandes facultés, et de pousser à l'imitation par l'enthousiasme et le respect, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose d'émouvant et d'encourageant pour l'âme dans les œuvres qui sont une

conquête du travail et une récompense de l'effort. Elles nous touchent comme nous touche le témoignage d'une piété fervente. L'homme qui les a accomplies a fait appel à toutes les puissances de son être ; par une détermination héroïque, il a tendu son âme comme un arc, dût-elle se briser ; il a désiré du plus profond de son cœur, et enfin, haletant, épuisé, accablé et terrassé par l'inspiration laborieusement évoquée, il s'est vu exaucer. Je reconnais volontiers la grandeur édifiante de ce spectacle, et que Rossini n'en présente aucun de pareil. Aussi peut-on, si l'on veut, ne lui savoir aucun gré du plaisir que ses œuvres procurent ; lui-même, j'en suis sûr, ne le trouverait pas mauvais, car, si nous en croyons certaines paroles qui sont venues jusqu'à nous, il confesse ingénument que ses plus belles inspirations ne lui ont pas coûté plus de peine que les fonctions les plus naturelles. N'est-ce pas que c'est bien peu d'effort pour tant de gloire ! *(La fin au prochain numéro).*

LES CARILLONS PRIMITIFS.

M. Édouard Gregoir publie, comme avant-coureur de son livre, une série d'articles dans le *Noord en Zuid*, revue littéraire et archéologique d'Anvers. En parcourant ces recherches avec tout l'intérêt qu'elles méritent, j'ai été frappé de l'absence de notions positives sur les premières sonneries mélodiques aux Pays-Bas, et je me suis demandé si les miniatures de nos anciens manuscrits ne pourraient suppléer à ce défaut d'indications. Or, à l'aide de quelques notes prises *curratim* à la Bibliothèque de Bourgogne, je suis parvenu à constater que, sur un grand nombre de livres d'heures des xiie, xiiie et xive siècles, on voit le prophète David chantant les louanges de Dieu en frappant, au moyen d'un marteau, sur une série de cloches de dimensions différentes, parfois en posant simultanément le pied sur une espèce de pédale. C'est bien là, si je ne me trompe, l'embryon de nos carillons actuels, et, en comparant de siècle en siècle ces sortes de *tympana*, on pourra suivre exactement les transformations diverses que leur mécanisme grossier a subies.

Muni de ces renseignements, on pourrait parcourir très fructueusement les vieux comptes des villes flamandes, où l'achat de la moindre clochette, avec tous ses accessoires indispensables, est enregistré avec une minutieuse précision. Par une rencontre toute fortuite, j'y ai trouvé, l'autre jour, la mention d'un carillon à clavier en 1508. C'est à peu près l'époque où l'épinette paraît à l'horizon. Qui sait ? L'origine du carillon à clavier et du clavicorde se confondent peut-être, car le principe du mécanisme est identique, et le mode de faire correspondre des touches à des marteaux frappant des cloches ou agitant des cordes ne diffère que dans quelques parties accessoires.

Restent les livres. Ici, il faut désespérer de rien rencontrer. Il y a bien, aux xvie et xviie siècles, des auteurs qui parlent de nos anciens orchestres aériens ; mais ce qu'ils en disent prouve une ignorance absolue de la matière qu'ils traitent. Les sources authentiques étaient négligées et dédaignées, et on se contentait d'une sorte d'érudition d'emprunt qui passait pour le *nec plus ultra* du savoir. Un poëte hollandais, par exemple, chante les faits et gestes d'un certain moine qui aurait établi, dès le xiiie siècle, un carillon dans son abbaye. Ce poëte a eu évidemment un texte latin sous les yeux, et ne l'a pas compris ; du moins, il applique le nom de *klokkenspel* à une sonnerie du genre de celle qui figure sur les livres d'heures du temps. Que ceux qui persistent à y voir autre chose tâchent de retrouver le texte primitif : ils seront bien vite détrompés. A coup sûr, l'instrument du moine n'était ni un carillon à clavier ni un carillon à cylindre.

A cette citation, j'en opposerai une du xiiie siècle même, que j'emprunterai à Walter Odington, auteur d'un traité de musique justement apprécié. On y lit, en tête du chapitre dix-huitième, ces mots : *De campanarum in horologiis musicum sonum debite exprimentium formationibus* ; ce qui veut dire : « Des formes des » cloches donnant un son musical dans les horloges. » Tout le chapitre roule sur la dimension de ces cloches, sur leur bonne acoustique, etc. Si le moindre *voorslag* avait existé à cette époque, Walter Odington n'eut pas manqué, sans doute, d'en donner une description détaillée.

De tout ceci, je conclus que, pour éclaircir un point historique douteux, il faut franchement recourir aux écrits du temps, et n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les informations venues de sources moins reculées. Dans la matière que traitera M. Édouard Gregoir, il sera infiniment moins intéressant de savoir si telle ou telle localité flamande a possédé un carillon, et de combien de cloches il se composait, que de connaître les transformations successives que le mécanisme des carillons a subies depuis sa création jusque vers le milieu du siècle dernier.

Bruxelles, le 23 juillet 1866.

EDMOND VANDER STRAETEN.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — A la séance du 5 juillet, de l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts), M. Daussoigne-Méhul, associé de la classe, a donné lecture d'un travail relatif aux lauréats des grands concours de composition musicale. Dans la séance du mois de juin, l'honorable membre avait dit un mot des voyages imposés par le gouvernement à ces pensionnaires ; et, sans trop appuyer sur l'inobservation des règlements auxquels il aurait voulu que les lauréats fussent plus rigoureusement astreints, il avait fait pressentir qu'il traiterait ensuite une question qui intéresse l'avenir de nos jeunes musiciens. Pensionnaire lui-même de l'Institut de France, à l'âge de vingt ans, il a pu comprendre, à son retour de Rome, les avantages et les inconvénients d'une situation tout exceptionnelle dans la vie d'un jeune artiste. Certes, il est heureux pour celui-ci de quitter les bancs de l'école, de parcourir, exempt de tout soins, une partie de l'Europe, et d'apprendre à penser sans guide, en étudiant de près le caractère et les aptitudes des diverses nations au point de vue de l'art. C'est la voie que parcourut le jeune Mozart, ce prince des musiciens, et que suivit de nos jours l'illustre Meyerbeer ! Néanmoins, cette voie est semée d'écueils. Plusieurs apportent dans ces voyages leurs préjugés natifs ; c'est ainsi que les pensionnaires franchissent les Alpes avec la pensée tant de fois exprimée autour d'eux que l'*Italie ne présente aucun intérêt aux musiciens*, et que le moindre de nos élèves peut en remontrer aux professeurs de ce pays. Cela pourrait se dire de nos princi-

paux lauréats mis en présence de quelques professeurs médiocres... comme il en existe partout; mais là n'est pas la question ; la mission de nos élèves en parcourant l'Italie n'est pas de s'y enquérir des secrets de la science et moins encore de les enseigner aux Italiens.

Cependant on insiste : où donc est la nécessité, nous dit-on, de transporter au loin vos jeunes compositeurs? Serait-ce afin qu'ils y entendent des opéras que les Italiens eux-mêmes représentent journellement en Allemagne, en Belgique, en France!

M. Daussoigne, sans se dissimuler que cette observation n'est pas sans valeur, affirme néanmoins qu'en beaucoup de points, qui se rattachent à leurs mœurs, les Italiens ne peuvent être appréciés sainement qu'en Italie, comme en Allemagne les Allemands. Il est surtout un genre d'enseignement que nos lauréats ne peuvent rencontrer que dans la ville éternelle, c'est, dit-il, la *musique sacrée* et son admirable exécution vocale : il n'est pas de semaine où l'on ne puisse entendre à Saint-Pierre, dans la chapelle des chanoines, et, lors de la Semaine sainte, dans la chapelle Sixtine, les chefs-d'œuvre d'Allegri, de Durante, de Leo, de Palestrina, de Porpora, de Sarti et de vingt autres, la plupart inconnus chez nous. Cela vaudrait un voyage en Italie.

Voici donc l'itinéraire que M. Daussoigne voudrait proposer à nos lauréats. Six mois de séjour à Rome, deux à Naples, deux à Florence, et les deux derniers de cette première année à partager entre Bologne, Turin et Milan. En quittant la Lombardie, le jeune compositeur se rendrait à Vienne, par le Tyrol, visiterait les principales villes de l'Autriche, de la Bavière, de la Prusse, des États rhénans. La troisième et la quatrième années se passeraient à Paris.

La classe a décidé que cette notice prendra place dans le *Bulletin*.

.˙. Notre éminent organiste M. Lemmens vient d'être l'objet d'un bien grand honneur en Angleterre. Sa Grandeur Mgr Manning, archevêque de Westminster, a daigné venir lui faire une visite dans sa maison à Londres.

L'illustre prélat est resté une heure et demie chez M. Lemmens, s'est fait expliquer sa manière d'accompagner le plain-chant romain et a voulu entendre Mme Lemmens-Sherrington dans un *Ave Maria* de Cherubini.

En partant, Sa Grandeur a béni tous les membres de la famille Lemmens et leur a dit que l'honneur exceptionnel qu'il faisait au grand artiste belge était la récompense de son dévouement pour la religion et pour l'art sacré.

(*Messager du Dimanche.*)

.˙. CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE DE BRUXELLES. — *Concours de* 1866. — Les concours de composition, d'harmonie, d'harmonie pratique, de lecture musicale et de solféges, ont eu lieu à huis clos, au Conservatoire, les 22, 24 et 25 juillet.

Les autres concours se feront publiquement dans la salle du Palais Ducal, dans l'ordre suivant :

Juillet : Jeudi, 26, à 1 heure, orgue; vendredi, 27, à 9 heures, instruments à vent; samedi, 28, à 11 heures, piano, musique classique accompagnée; lundi, 30, à 9 heures, piano; mardi, 31, à 9 heures, contrebasse et violoncelle.

Août : Mercredi, 1er, à 11 heures, violon (classe de M. Collyns); jeudi, 2, à 11 heures, violon (classe de M. Beumer); vendredi, 3, à 11 heures, violon (classe de M. Léonard); samedi, 4, à 11 heures, chant; mardi, 7, à 11 heures, déclamation lyrique.

.˙. La reprise de *Roland à Roncevaux*, au Grand Opéra de Paris, vient d'être l'occasion d'un brillant succès pour M. Dulaurens, engagé à Bruxelles comme fort premier ténor pour la saison prochaine.

La *France musicale*, dans son dernier numéro, après avoir parlé des éminentes qualités de M. Dulaurens et de l'accueil flatteur qu'il a reçu du public parisien, finit en ces termes :

« En un mot, M. Dulaurens a brillamment conquis la faveur du public. Il est vraiment malheureux pour l'Opéra qu'il ne puisse retenir ce passager pensionnaire; mais Bruxelles le réclame et ne sera pas assez fou pour le laisser échapper. Ce n'est donc qu'une affaire de temps, car ce ténor, aux poumons d'airain, a sa place marquée parmi les grands collecteurs de recette de l'Académie impériale. »

.˙. A l'occasion du 35e anniversaire de l'inauguration de Léopold Ier, célébré samedi à l'église des SS. Michel et Gudule, c'est le *Te Deum* de M. P. Benoît qui a servi pour cette solennité. L'œuvre de notre compatriote a été supérieurement interprétée par les chanteurs et instrumentistes de la chapelle de notre collégiale, sous la direction de M. Fischer. Les exécutants étaient au nombre de 200.

.˙. Une des plus brillantes fêtes que le pays aura offertes au Roi, sera celle de la Grande Harmonie d'Anvers, pour laquelle notre compatriote, M. Joseph Gregoir, a composé une œuvre musicale dont, dès à présent, on dit merveille.

L'élite de la ville d'Anvers prêtera son concours, et on compte sur une masse de 300 exécutants.

.˙. M. Louis Roger, dans la *Semaine musicale* du 12 juillet, analyse la notice de M. Edm. Vanderstraeten sur le compositeur anversois Janssens.

.˙. M. Eden a obtenu le concours de la Société des *Mélomanes*, de Gand, pour l'exécution de sa cantate au mois de septembre prochain. En outre, les enfants des écoles communales de la même ville lui fourniront, pour les parties de soprani, un renfort des plus précieux.

.˙. Notre excellent corps de musique des guides, sous la direction de son chef, M. A. Bender, invité à participer à la fête de Douai, la fameuse fête de Gayant, s'est fait entendre dans cette ville le mercredi 11 juillet.

Nous lisons, dans les journaux de Douai les articles les plus élogieux sur le concert auquel il a pris part; mais de tous les hommages qu'il a reçus pendant son séjour dans cette ville, il n'en est pas de plus flatteur que la lettre adressée à son chef par le maire de Douai, M. Asselin.

En recevant les guides à l'Hôtel-de-Ville, et en leur offrant le vin d'honneur, M. Asselin leur a souhaité la bienvenue en quelques paroles pleines de cordialité, auxquelles le souvenir de l'ancienne fédération du Nord de la France avec nos provinces donnait un charme de plus. « Nous étions frères alors, leur avait-il dit, nous vivions sous les mêmes franchises, sous les mêmes lois, sous les mêmes comtes, sous les mêmes souverains. Aujourd'hui les événements politiques nous ont fait appartenir à deux États différents; mais néanmoins nous pouvons encore nous appeler frères, frères par l'origine, par les souvenirs, par la langue, par les idées, par les goûts artistiques. »

Avant leur départ, le maire a tenu à les remercier au nom de la municipalité, au nom de la population tout entière, de l'empressement avec lequel ils avaient répondu à l'appel de la ville de Douai, à les féliciter d'avoir réussi à dépasser les prévisions de leurs admirateurs.

.˙. Voici le résultat du grand concours international de musique sacrée ouvert par la Section de Musique du Congrès de Malines.

Nombre des concurrents dont les envois sont parvenus avant la date fixée du 1er Juin 1866 : 76.

Pays de provenance: Belgique, France, Angleterre, Autriche, Prusse, Bavière, Wurtemberg, Duchés allemands, Rome, Italie, Espagne, Hollande.

Composition du jury :

Pour la Belgique : MM. Fétis, maître de chapelle du Roi;

Soubre, directeur du Conservatoire de Liége; Gevaert, compositeur à Paris; chanoine Devroye, de Liége, *Président*.

Pour la France: MM. Hector Berlioz: J. d'Ortigue; St-Saëns, organiste de la Madeleine, à Paris; E. Batiste, professeur au Conservatoire de Paris.

Pour l'Allemagne: MM. Ferd. Hiller, maître de chapelle royal et directeur de musique à Cologne; Damcke, du Hanovre, à Paris; Ferd. Kufferath, à Bruxelles.

Pour la Hollande: M. Verhulst, directeur de *Felix Meritis*, à Amsterdam.

Pour l'Angleterre: le R. P. Maher, S. J., à Londres.

Secrétaire: X. van Elewyck, docteur en sciences politiques, à Louvain.

Le jury, en décernant les prix qui vont suivre, a constaté que les conditions du programme étaient très difficiles à remplir, et que les lauréats n'y ont point satisfait d'une manière complète.

Premier prix: Médaille en or plus une somme de mille francs, à M. Edouard Silas, compositeur néerlandais, organiste d'une église catholique de Londres.

Deuxième prix: Médaille en vermeil plus une somme de cinq cents francs, à M. Godefroid Preyer, maître de chapelle de la grande cathédrale de St- Etienne à Vienne.

Troisième prix: Une somme de deux cent cinquante francs, à M. Jean Habert, organiste à Gmunden en Autriche

Le jury a vivement regretté que les auteurs des œuvres dont les devises suivent, n'aient point pu être admis au concours: *Soli Deo Gratia — Ich Dien.*

Ces regrets ont été unanimement formulés, en ce qui concerne la première de ces partitions.

Les séances du jury ont eu lieu à l'Université catholique de Louvain les 18, 19 et 20 Juillet 1866.

GAND *(Correspondance particulière)*. — Un festival pour harmonie et fanfare, et plusieurs concerts ont rehaussé l'éclat de nos fêtes.

Plus de trente sociétés ont pris part au festival. Les harmonies wallonnes, celles de Dour, Soignies, Quaregnon, Grez-Doiceau, Grand-Léez, Braine-le-Comte, se sont particulièrement fait remarquer. Quelques-unes d'entre elles marchent résolument sur les traces de leurs sœurs wallonnes, que tout le monde a remarquées au dernier concours de Bruxelles.

A Gand, l'admirable Société de *Sainte-Cécile* ne sera pas de sitôt remplacée; toutefois les *Artistes Réunis*, sous la direction zélée de M. Louis Dobbelaere, n'ont qu'à le vouloir pour arriver à de beaux résultats. Les Cercles *Grétry* et *De Noordster*, ainsi que la Musique des Orphelins déploient une activité juvénile qui promet.

La société rurale flamande qui s'est particulièrement distinguée, est celle de Moerbeke. « Ce n'est pas une musique de village, dit le *Journal de Gand*, c'est réellement une musique de grande ville, et des meilleures. »

Cet éloge est mérité; M. Huys, de Lokeren, qui dirige d'une manière remarquable cette société débutante, a reçu des félicitations de plus d'un auditeur compétent.

La musique de l'École de réforme de Ruysselede, directeur M. Huyts, a obtenu un grand succès aussi.

La Hollande était représentée au festival par la Société d'Yzendyke, que nous regrettons de n'avoir pas entendue.

⁂ Le concert populaire, donné par la Société royale des *Mélomanes* avec le concours de nos deux principales musiques militaires, a réussi en dépit du mauvais temps qu'il faisait et qui avait déjà quelque peu contrarié le festival.

Tous les morceaux avaient été transcrits pour harmonie. La *Farandole* de *Roland à Roncevaux* a été bissée.

⁂ Le spectacle gala offert par la ville à la famille royale a eu lieu le lundi soir. Il se composait de: *Il Trovatore.*

Les artistes du Théâtre Italien de Paris, engagés pour cette représentation, et dont nous avons donné les noms dans notre précédente lettre, ne sont pas de première force. Toutefois, ils n'ont pas eu à se plaindre de l'accueil qu'ils ont reçu.

Sa Majesté la Reine, qui est restée jusqu'à la fin du spectacle, a félicité M. Vizentini, le nouveau directeur du Grand-Théâtre, pour la bonne réussite de cette représentation improvisée. Le Roi avait quitté le théâtre pour se rendre au magnifique jardin du Casino, où les *Guides*, sous la conduite de M. Bender, donnaient un brillant concert. Une feuille de notre ville dit, en parlant de la représentation de *Il Trovatore:*

« Un trait assez curieux à propos de la troupe italienne. On y a retrouvé avec plaisir un flamand de Wacken, M. Dobbels; c'est lui qui jouait la basse-taille. »

Nous ajouterons que cet artiste ne manque ni de voix ni de sentiment dramatique.

La Société royale des *Chœurs* a offert le lendemain, 10 juillet, une belle matinée à la famille royale.

La séance, commencée par le beau chœur: *Exil et Résignation*, de Gevaert, s'est terminée par l'hymne patriotique: *Vorst en Vaderland*, également dû à la plume de notre compatriote.

Cette œuvre de circonstance est écrite à six voix et sans accompagnement; quatre voix d'hommes et deux voix d'enfants. C'est moins un *chant* sentimental qu'un ensemble largement rhythmé et d'un caractère énergique. Après l'exécution de cette œuvre, suivie d'applaudissements, S. M. le Roi a daigné remettre à M. Ed. De Vos, directeur de la Société, les insignes de la croix d'honneur. Inutile de dire avec quel enthousiasme cette faveur royale a été accueillie par les deux à trois mille personnes, membres du Cercle, qui se pressaient dans le beau jardin de la Société, et que toutes savaient combien M. De Vos avait mérité cette faveur, tant comme homme que comme artiste.

M. Miry a également reçu des mains du Roi, la décoration de chevalier de l'ordre de Léopold.

Il nous reste à dire un mot de la Marche à grand orchestre et chœurs de M. F. Riga, exécutée par la Société des *Chœurs* dans son concert du 16 dernier. Les *Premiers croisés* — c'est le titre de l'œuvre, — possède ces qualités brillantes qui tout d'abord plaisent au public, rhythme vif et accentué, mélodie facile. L'exécution était très convenable et l'œuvre de M. Riga a été fortement applaudie.

M. Ed. Eeckhoute s'est mis en relief, comme chanteur, dans le même concert.

M. Van Houte, corniste, n'a pas obtenu le succès qu'il méritait. Le public ne distingue pas assez le cor à pistons du cor ordinaire. C'est ce dernier que joue l'artiste, qui néanmoins paraît avoir perdu depuis quelques années.

L. V. G.

LIÉGE *(Correspondance particulière)*. — Le programme des fêtes offertes à notre souverain Léopold II, lors de sa visite en notre ville, comportait de nombreuses solennités musicales. Nous y voyions figurer: un concours de chant, ouvert à sept catégories différentes de sociétés, un festival d'harmonies, un grand concert donné par la *Légia*, des sérénades, une représentation au théâtre, etc., etc. J'aurais fort à faire, si je devais vous rendre compte, en détail, de ces diverses cérémonie; aussi me bornerai-je à en relater les points les plus saillants.

Dans le concours de chant, si les divisions inférieures nous ont prouvé que l'art musical faisait de rapides progrès dans les populations des communes rurales et des villes de second rang, tant belges qu'étrangères, il est incontestable

cependant que ces progrès se marquent d'une façon bien plus sensible dans les catégories supérieures. C'est ainsi que nous avons vivement applaudi les Orphéonistes d'Arras et de Cambrai, les Bardes de la Meuse, la Société Royale d'Harmonie (section de chant) d'Anvers, les Orphéonistes d'Ixelles, et la Société Royale des Artisans-Réunis de Bruxelles. Ces diverses Sociétés ont fait preuve, dans l'exécution des chœurs qu'elles avaient choisis et dans celle des *chœurs imposés*, composés par MM. Hiller, Soubre et J.-Th. Radoux, d'une grande sûreté d'attaque et d'intonation, de beaucoup de fini et de délicatesse, toutefois à un degré plus ou moins élevé. Disons en passant que les chœurs imposés pour les catégories inférieures avaient été écrits par MM. L. Jouret et J.-B. Rongé.

Ces divers *chœurs imposés*, que nous entendions pour la première fois, ont en général paru plaire au public nombreux qui a suivi les divers concours ; et nous devons féliciter la Légia, sous les auspices de laquelle le concours avait lieu, d'avoir si bien choisi les hommes auxquels elle confiait la tâche difficile de composer ces œuvres. Voici les titres de ces productions : *Colombe* (Hiller) — *Hymne à la Gaieté* (Soubre). — *Chanson du Rossignol* (Rongé). — *Salut au pays natal* (Jouret), et *le Chant des Matelots* (Radoux). — En outre, dans les diverses catégories, les auteurs de prédilection des Sociétés ont été, en général : Gevaert, Soubre, L. Jouret, Denefve et de Rillé.

Le lendemain du concours a eu lieu la distribution des prix et le concert de la Légia. Sous la direction de M. Th. Vercken, cette Société qui, avec un grand nombre de dames de la ville et un orchestre, formait une masse de 220 exécutants, a interprété la paraphrase du psaume : *Super flumina Babylonis* (Gounod), la Cantate d'*Artevelde* (Gevaert) et une grande Marche nationale belge (Radoux). Félicitons sincèrement ici M. Vercken d'avoir si bien mené sa phalange d'artistes.

Il me reste à vous dire quelques mots de la représentation gala qui a été donnée au Théâtre-Royal. M. Calabresi avait appelé de Paris quelques artistes italiens pour nous jouer l'opéra de : *Don Pasquale*. Malgré tout le bruit qui s'est fait autour du nom de ces artistes, nous constatons que le public liégeois les a peu goûtés en général, sans cependant qu'ils lui aient déplu. Mais nous nous attendions à quelque chose de mieux : notre attente a été trompée, et nous croyons que l'insuccès artistique de cette fête est dû en grande partie au choix de l'œuvre représentée.

Voici les résultats obtenus dans les différentes catégories par les sociétés chorales, tant indigènes qu'étrangères :

SALLE ACADÉMIQUE. — 3e *division*. — 27 sociétés inscrites : 1er prix, à l'unanimité, par les *Orphéonistes* de Dinant; 2e par l'*Écho des Montagnes*, de Saint-Nicolas, lez-Liége; 3e, par la *Société de Chant* de Jallet; 4e, par les *Échos du Bois-de-Breux*.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION. — 2e *division*. — Onze sociétés concurrentes inscrites : 1er prix, à l'unanimité, aux *Amis Réunis* de Jupille; 2e, à la *Société de Eendragt*; 3e, à la *Société Notger*, de Vaux-sous-Chèvremont

Division étrangère. — 1er prix, à l'unanimité à la Société de l'*Orphéon* de Hazebrouck; 2e, à l'unanimité, à la *Société de Chant* de Fauquemont,

MANÉGE DES ÉCOLIERS. — 1re *division*. Sociétés chorales belges appartenant à des villes de 18,000 habitants et au-dessus. Huit sociétés inscrites : 1er prix, à l'unanimité, à la *Société royale d'harmonie d'Anvers* (section de chant) : 2e prix, à l'unanimité, à la *Lyre Ouvrière* de Bruxelles; 3e, à la Société *Goudimel* de Gosselies.

Division étrangère. — Sociétés chorales étrangères appartenant à des villes et communes d'une population au-dessus de 8,000 habitants. Trois sociétés concurrentes : 1er prix, à l'unanimité, aux *Orphéonistes* d'Arras ; 2e à l'*Union chorale* de Cambrai.

Division d'excellence. — Cinq concurrents : 1er prix, les *Orphéonistes* d'Arras, 2e, les *Bardes de Namur*.

Division d'honneur. — Une seule société inscrite : la Société royale des *Artisans-Réunis* de Bruxelles. Elle a obtenu le prix unique.

VERVIERS. — Le programme de la fête musicale offerte au Roi et à la Reine des Belges par la Société d'harmonie ne comprenait pas moins de huit morceaux, parmi lesquels figuraient la *Cantate patriotique* avec orchestre, composée et offerte au Roi par M. Toussaint Radoux, l'intelligent directeur de la *Société royale de Chant ; Jacques Van Artevelde* et *La Patrie et le Roi*, chant pratriotique avec orchestre, paroles d'Antoine Clesse, musique de Toussaint Radoux. La *Cantate patriotique* se distingue par une allure brillante, fière, énergique. Elle abonde en effets grandioses. L'instrumentation en est savamment tissée, avec des combinaisons harmoniques d'un intérêt soutenu. L'exécution de ces morceaux a obtenu le plus grand succès.

Mais le succès le plus grand de la fête a été pour *Jacques van Artevelde*, ce chef d'œuvre de Gevaert, où le musicien flamand a réuni avec un égal bonheur toutes les aspirations de son cœur patriotique et toutes les combinaisons de sa vaste science ; drame émouvant où le peuple flamand est personnifié, prend part aux luttes du héros, à ses triomphes, à ses revers. La marche des bourgeois, déjà chantée à Gand comme une sorte de *marseillaise* et s'incrustant dans tous les cœurs belges, passera à la postérité. L'instrumentation, une merveille, est disposée, on le sait, pour une énorme salle ou pour le plein air. L'exécution a été parfaite, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant, dirigée qu'elle était par M. Toussaint Radoux.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — L'Opéra Comique a donné, au commencement de la précédente semaine, la première représentation de *Jose Maria*, trois actes de MM. Meilhac et Cormon, musique de M. Jules Cohen. Je vous avais dit que cet ouvrage devait être d'abord intitulé le *Saltéador*, et ce titre m'avait fait flairer un brigand de premier ordre. On a changé le titre, mais le brigand est resté ; seulement je m'étais trompé sur le sujet inspirateur de la pièce. En effet, le roman dont je croyais que MM. Meilhac et Cormon avaient tiré leur pièce est complétement étranger à *Jose Maria*. Du reste, c'est un brigand fusillé depuis trois mois qui occupe l'attention, et cela parce qu'un amoureux aussi romanesque que pouvait le souhaiter l'Opéra Comique juge à propos de se laisser prendre pour le fameux Jose Maria. Ce jeune homme romanesque a sauvé la vie à la belle Diane, une jeune veuve dont la main est promise à un bel imbécile, nommé Fabio. Se dégager est impossible, car l'oncle de Fabio, le juge Coréya, a, dans une question d'héritage, sauvé la fortune de Diane ; de là cette promesse que regrette la belle veuve. Le héros de la chose invente de pénétrer de nuit chez sa bien-aimée, et, au lieu de lui parler d'amour, il lui demande, le pistolet sur la gorge, le joli portefeuille qui contient sa fortune ; puis il s'éloigne, emportant la malédiction des âmes sensibles. Diane se trouve pauvre et son fiancé, changeant d'avis, lui rend sa parole de la façon la plus sentimentale. Alors l'amoureux se présente, dit son nom, un nom illustre, rend la fortune et épouse Diane. Voilà le fond de l'intrigue. Quelques scènes de détail font de cela trois actes assez amusants ; mais on ne saurait dire que la pièce soit bonne. C'est assez vieillot. Bien que ce brigand fameux ne soit que supposé, et que depuis trois mois il ait subi le châtiment de ses crimes, on ne peut se

dissimuler la vétusté du moyen employé pour vivifier un peu ces trois actes. La pièce doit être faite depuis longtemps; elle semble avoir de l'âge, et l'on y reconnaît de ces ficelles un peu grosses et tendues qui sentent le remaniement. En somme, *Jose Maria* n'est point ennuyeux; comme libretto d'été, c'est acceptable. M. Jules Cohen, dont vous avez applaudi le *Maître Claude*, a fait sur ce sujet une partition qui ne manque pas de mérite. On y a applaudi des pages charmantes, quelques jolies idées, enfin ce qui dénote un compositeur bien doué et bien formé. De jolies romances, une scène chorale très bien traitée, un duo comique ravissant. Des réminiscences un peu trop apparentes ont fait dresser l'oreille aux artistes. Mais vous savez que, si les musiciens sont aptes à saisir ces taches, ils sont moins, bien moins que le public disposés à les condamner quand le tissu est soigné, c'est-à dire quand la réminiscence est habilement déguisée. C'est le cas dans la partition de M. Jules Cohen; on y sent le musicien de talent, et quelques souvenirs trop peu dissimulés n'enlèvent rien à la valeur de son œuvre. J'aurais voulu cependant une originalité plus soutenue, une orchestration plus généralement délicate; enfin j'aurais désiré que le compositeur taillât quelques morceaux d'ensemble plus importants dans les trois actes qu'il avait acceptés. Je n'aurai que des éloges pour les interprètes de *Jose Maria*. Montaubry surtout m'a complétement satisfait, autant par son jeu spirituel, élégant, que par sa voix et son exquise façon de chanter. Mme Galli-Marié a été moins dramatique, plus gracieuse que de coutume: rôle bien compris. Mlle Bélia est charmante dans son personnage de soubrette égrillarde. Pouchard a mis tout son talent dans un rôle assez original, et il a obtenu un succès mérité. Des compliments à Nathan et aussi à M. Melchissédec jeune, un débutant, baryton à la voix solide qui promet un bon sujet. Les costumes sont superbes, les décors, un composé assez peu brillant de toutes sortes de toiles connues. *Jose Maria* a obtenu un bon succès, et la salle est comble quand on le donne. — Dimanche, Mlle Mathilde Dupuy a fait une brillante rentrée dans le *Pré aux-Clercs*. Elle est engagée pour trois ans et créera un rôle dans le nouvel ouvrage de M. Auber, annoncé pour l'hiver prochain. Achard est en congé pour quelques jours, Cico aussi, mais je crois que l'engagement de cette dernière n'a pas été renouvelé. Voilà, de l'Opéra-Comique, tout ce qu'on sait.

L'Opéra a donné quelques représentations de *Roland* avec Dulaurens dans le rôle du paladin. La voix de Dulaurens est toujours retentissante, je crois même qu'elle a gagné en étendue. J'ai été plus content de la façon de chanter de l'artiste; je crois que vous aurez là un ténor qui vous plaira et je regrette qu'il ne puisse rester à l'Opéra. Mlle Mauduit a bien chanté le rôle d'Alde. David, Dumestre et Castelmary ont complété un ensemble satisfaisant. On attend toujours le nouveau spectacle annoncé. Vous savez qu'on avait fait courir le bruit que Fraschini avait traité pour créer le rôle de ténor dans le *Don Carlos* de Verdi. *L'Art musical*, qui doit être bien informé relativement à cette affaire, dément la nouvelle. Mais aurons-nous *Don Carlos?*... Si l'on osait rapporter tout ce qui se dit, et marcher sur tous les terrains, je vous rapporterais une singulière chose qui m'a été sérieusement racontée... Mais je crois, non moins sérieusement, que c'est un affreux canard... bien emplumé et très drôle par exemple.

Le Théâtre-Lyrique se dispose à ouvrir le 1er août, avec *Don Juan*, cela va sans dire. Sans tarder on s'occupera de nouveautés et de reprises. *Philémon et Beaucis* reparaîtra; on aura, c'est certain, le *Lohengrin*, de Wagner, et le *Sardanapale* de M. Victorin Joncières. Le *Roméo et Juliette*, de Gounod, et *Lohengrin* sont je crois les ouvrages sur lesquels on compte particulièrement. Ils seront montés aussi bien que possible. M. Carvalho a trouvé une jeune cantatrice suédoise, Mlle Hebbé, qui je crois fera sensation. Les grands journaux ont dit que le directeur du Théâtre-Lyrique était parti pour l'Italie à la recherche d'un ténor-phénix pour chanter le rôle de Roméo. Les grands journaux, comme les petits, sont sujets à l'erreur. M. Carvalho a trouvé un ténor sans quitter Paris; cela est moins pittoresque, mais c'est plus vrai. — Du Théâtre-Italien, rien de nouveau encore, ni des Bouffes.

Les concours publics du Conservatoire ont commencé vendredi par le chant. Concours assez peu satisfaisant. On a entendu quelques voix, en nombre insuffisant toutefois, mais peu de bons élèves. Comme toujours; il faut reprocher aux maîtres qu'on ne s'attache pas assez à rendre musiciens tous ces apprentis chanteurs. On chante généralement faux au Conservatoire, et l'on n'y respecte pas suffisamment le rhythme. M. Ponsard, qui a obtenu le premier prix à l'unanimité, possède une fort belle voix et a beaucoup travaillé depuis un an : l'Opéra vient de l'engager. Le premier prix des classes de femmes, Mlle Peyret, est déjà un très remarquable sujet; sa voix de contr'alto est d'une valeur hors ligne : belle acquisition pour une grande scène. Je citerai encore Arlandaux, baryton, Devoyod, basse chantante, Mlles Brunet contr'alto et Larcenat, chanteuse légère, qui ont eu d'excellents concours. Mais, vous le voyez, pas un fort ténor, pas une Falcon parmi tous ces jeunes gens: c'est triste pour nos théâtres. Le moment serait vraiment venu de renvoyer le marquis de Corcy, intendant des menus plaisirs du roi Loi XV, chercher des voix : un petit Chapelon, pour l'amour du ciel! Nous verrons ce que seront les concours d'opéra et d'opéra-comique.

JULES RUELLE.

⁎⁎ La physionomie monumentale du nouvel Opéra se dessine d'une manière très saisissable aux yeux des promeneurs du boulevard. Voici, d'après l'architecte, M. Garnier, la nomenclature des statues et bustes destinés à décorer le futur grand temple du drame lyrique :

Sur la façade principale, 4 médaillons dans les tympans d'arcades : *Cimarosa*, *Pergolèse*, *Bach*, *Haydn*.

Grand vestibule, 4 statues assises. Les quatre chefs des diverses écoles: *Lulli*, musique italienne; *Rameau*, musique française; *Gluck*, musique allemande; *Handel*, musique anglaise.

(Handel, bien que né à Halle, a été adopté par l'Angleterre, qui le considère comme un des siens.)

Façade principale, 7 bustes bronze doré dans les œils de-bœuf.

(*Mozart* occupe le centre; les autres compositeurs s'en éloignent, en suivant les dates de naissance).

Rossini, 29 février 1792. — *Auber*, 29 janvier 1782. — *Beethoven*, 17 décembre 1770. — *Mozart*, 18 janvier 1756. — *Spontini*, 14 novembre 1774. — *Meyerbeer*, 5 septembre 1794. — *Halévy*, 27 mai 1799.

Retour de la façade principale, 2 bustes de librettistes : *Scribe*, 24 décembre 1791. — *Quinault*, 3 juin 1635.

Façades latérales, 14 bustes placés dans l'ordre chronologique.

Côté droit : *Monteverde*, né en 1568. — *Durante*, 1684. — *Jomelli*, 1714. — *Monsigny*, 1729. — *Grétry*, 1741. — *Sacchini*, 1734. — *Lesueur*, 1764. — *Berton*, 1767. — *Boieldieu*, 1775. — *Hérold*, 1791. — *Donizetti*, 1798. — *Verdi*, 1814.

Côté gauche : *Cambert*, né en 1628. — *Campra*, 1660. — *J. J. Rousseau*, 1712. — *Philidor*, 1716. — *Piccini*, 1728. — *Paësiello*, 1741. — *Cherubini*, 1760. — *Méhul*, 1763. — *Nicolo*, 1775. — *Weber*, 1786. — *Bellini*, 1802. — *Adam*, 1803.

A cette liste, M. Garnier a ajouté quatre noms d'architectes ou de mécaniciens célèbres, qui ont fait à l'Opéra des travaux remarquables et dont les bustes seront placés dans le cinquième foyer : marquis *Sourdéac*, *Servandoni*, *Moreau* et *Louis*.

.·. Dans un article du journal le *Correspondant*, M. Joseph d'Ortigue a écrit que les Italiens n'avaient pas produit un opéra sérieux. Il s'est même engagé à transformer la *Semiramide* en opéra bouffe, en remplaçant le libretto actuel par un scénario *ad hoc*.

M. Henri Yvert, qui n'entend pas que l'on se permette de pareilles plaisanteries, a pris la défense de Rossini dans un article publié par la *France musicale* (22 octobre 1865).

Rossini a voulu se montrer reconnaissant. Il a envoyé son portrait à M. Marie Escudier, après avoir écrit de sa main glorieuse le billet suivant qui couvre le verso :

« Souvenir de gratitude offert à M. Marie Escudier, pour l'article qu'il a fait insérer dans son journal la *France musicale*, par M. Henri Yvert, qui me concerne et qui lave un tant soit peu la tonsure de mon ami M. le curé d'Ortigue, auteur d'une messe sans paroles, destinée, dit-on, par sa valeur musicale, à faire le tour des boulevards Saint-Antoine, Saint-Martin et autres saints.

» A lui la lumière, à nous les ténèbres !

» *Laus Deo !*

» L'inoffensif auteur de *Semiramide*, Rossini. »

.·. Bottesini, la célèbre contrebasse qui a fait cet hiver la pluie et le beau temps en Russie, se repose en ce moment à Paris, et partira sous peu pour le nouveau monde avec un Barnum quelconque.

.·. M. Jules Ruelle est nommé secrétaire général du Théâtre Lyrique.

.·. Alfred Jaëll, de retour de Londres, où il a obtenu les plus beaux succès, se rend à Spa pour y donner un concert.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Roger nous est revenu et a commencé, le 4 juillet, au Théâtre Kroll, une série de représentations par *Fra Diavolo*.

Les préoccupations de la guerre sont trop graves pour que la foule se porte en ce moment au théâtre; il y avait néanmoins un public relativement assez nombreux pour applaudir le grand artiste.

Ainsi que nous l'avons constaté lors des concerts Patti, dans lesquels Roger s'était fait entendre, la voix du célèbre chanteur n'est plus que le reflet de ce qu'elle a été; mais Roger s'en sert avec tant d'art, il est si bon comédien, qu'on l'écoute avec le plus vif plaisir.

.·. Le Friedrichs-Wilhelms Théâtre a organisé, au bénéfice des soldats blessés, trois représentations auxquelles le célèbre ténor Wachtel prêtera son concours, de même que Mme Eggeling, du théâtre de Brunswick. La première a eu lieu le 21 juillet, et se composait du *Postillon de Lonjumeau*, où Wachtel est inimitable.

Les autres théâtres végètent : la guerre et le choléra exercent l'influence la plus funeste sur les recettes. Roger n'attire que fort peu de monde, quoique tout ce monde soit en extase devant son talent.

Le Théâtre Wallersdorf a donné deux nouveautés : *La Maison ensorcelée*, opéra burlesque de Michaëlis, et *L'amour défendu*, de M. Mannstadt. Toutes deux n'iront sans doute jamais au delà de la rampe de ce théâtre.

BADE. — M. Benazet semble aussi peu se préoccuper de la guerre que le fait M. Blanc à Hombourg. Aux engagements conclus antérieurement, il vient d'ajouter ceux de MMmes Accursi et Gayrad.

La Société de quatuor de Florence, à la tête de laquelle brille Jean Becker, a déjà donné deux séances, la 2e avec le concours de Jacques Rosenhain, qui réside à Bade.

L'Opéra italien commencera ses représentations le 9 août.

Parmi les célébrités artistiques qui doivent arriver sous peu, on cite Vivier, Vieuxtemps, Servais. Mme Viardot se fera entendre au prochain concert.

.·. L'Association des chanteurs à Wurzbourg, dans un élan de patriotisme, a renvoyé au duc de Cobourg ses compositions musicales et ses lettres, avec cette suscription : *Werthlose Papiere*. (Papiers sans valeur).

AIX-LA-CHAPELLE. — Le 29 juin a eu lieu, devant une salle comble, malgré les échos guerriers qui retentissent partout, la première représentation de l'*Africaine*, seul opéra peut-être dont l'apparition pouvait tenir l'intérêt en éveil dans de pareilles conjonctures. Tout a parfaitement marché, et le plus complet succès a été encore une fois obtenu par l'œuvre et ses interprètes.

EMS. — Offenbach vient d'arriver et dirige les répétitions de son nouvel opéra : La *Permission de dix heures*.

On a donné jusqu'à présent : le *Café du Roi*, *Valse et menuet*, la *Poupée de Nuremberg*, la *Veuve Grapin*, la *Chatte métamorphosée*, etc.

VIENNE. — L'Opéra a rouvert ses portes. La reprise de l'*Africaine* est parvenue à réveiller la torpeur du public à l'endroit du théâtre, et a fourni une salle assez bien garnie; les rôles étaient distribués comme suit : Mlle Bettelheim (Selika), Mme Peschka-Leutner (Inès), M. Nachbauer, du théâtre de Darmstadt (Vasco), et M. de Bignio (Nélusco).

Le Théâtre *an der Wien* prépare le *Barbe Bleue* d'Offenbach, en vue de la réouverture de la saison d'automne.

ANGLETERRE.

LONDRES. — L'Opéra Italien annonce pour ses dernières représentations : *Il Trovatore* avec Mme Vilda et Naudin; *Crispino e la Comare* avec Adelina Patti ; *Fra-Diavolo* avec Mlle Lucca ; et, au bénéfice de Mlle Adelina Patti, le premier acte de l'*Étoile du nord*, le second acte de *Faust*, et *Crispino e la Comare*.

Le Théâtre de Sa Majesté a commencé le 21 juillet des représentations à prix réduits, par la *Semiramide*, avec Mmes Titiens, Trebelli ; MM. Gassier, Foli et Bettini ; il annonce *Don Juan*, les *Noces de Figaro*, *Robert le Diable*, et *Freischutz*. Le même théâtre clôturera par une représentation des *Huguenots*, en plein jour, à 2 heures.

La musique s'éteint insensiblement. Le palais de Cristal fait de grands efforts pour attirer du monde. Son programme pour cette semaine est splendide. Il contient des choses intéressantes ; ainsi, mardi, un chœur de 3,000 chanteurs fera entendre les chorals les plus connus; samedi aura lieu un concert consacré à l'audition de ballades anglaises, qui seront chantées par M. Sims-Reeves et Mme Edmonds. M. Lévy, cornet à pistons, et Mlle Arabella Goddard, la Schumann anglaise, se feront entendre dans la même séance.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bordeaux, le 12 juillet, M. Isaac-Franco Dacosta, né à Bordeaux, le 17 janvier 1778, le doyen des clarinettistes, ancien membre de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts de Paris. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. II, p. 410.)

— A Paris, à l'âge de 60 ans, M. l'abbé J. Goschler, le savant et élégant traducteur des lettres de Mozart (Paris, Douniol, 1857, in-8°). Il préparait de nouveaux travaux critiques et biographiques sur Beethoven.

— A Paris, le 8 juillet, M. Léon Peuchot, un des meilleurs chefs d'orchestre de café-concert, et auteur d'une foule de chansonnettes.

Bruxelles. — Imp. de J. Sannes et Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 2 et 9 Août 1866. Nos 31 et 32.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

CHANSON DE MAI,

paroles de Ch. Fournel, musique d'Y. Behr.

L'ESCLAVE BLANCHE,

MÉLODIE-CAVATINE,

paroles de E. Richebourg, musique de Luigi Bordèse.

DU GÉNIE DE ROSSINI.

(Suite voir no 30 du 26 juillet.)

Il est certain que de telles organisations frappent comme une injustice et une insolence de la nature. Les jours où elle les crée doivent être les jours de mépris aristocratique où la puissante dame se prend à rire des fatigues du labeur et du savoir humains. C'est cette pensée amère qu'un poëte russe, Pouchkine, a fort bien exprimée dans une petite nouvelle dialoguée intitulée *Mozart et Salieri*. Salieri s'indigne aussi contre cette insolence de la nature. L'inoffensif Mozart lui apparaît comme un ennemi déterminé qui s'empare illégitimement de la gloire dont il se croyait sûr et qu'il pensait lui être due pour prix de ses travaux et de ses veilles prolongées. Eh quoi ! s'écrie-t-il tristement, j'aurai passé toute ma vie à me rendre habile dans mon art, et tout à coup passe un voluptueux insouciant qui efface mon nom du nombre des vivants! J'avais mérité la gloire; mais lui, qu'a-t-il fait pour l'obtenir? Il y a je ne sais quoi de touchant dans les plaintes de Salieri; mais, en vérité, ses récriminations sont vaines, car ce qu'il y a de plus désespérant dans de tels génies, — Salieri l'avoue lui-même en frémissant, — c'est qu'ils ne laissent pas même à la malignité et à l'envie la ressource de les contester. Il faut les subir comme on subit la force et la beauté.

Si au moins les hommes protestaient contre cette injustice, elle serait en partie réparée. Mais non, dans ce duel inégal entre les favoris de la nature et les artisans de leur propre gloire, leur cœur se porte presque toujours du côté des privilégiés; ils vont vers ceux qui sont vainqueurs d'avance, parce que la nature l'a voulu ainsi; pourtant il y a souvent quelque chose de plus intéressant et de plus méritoire dans leurs adversaires : C'est l'immoralité du duel d'Achille et d'Hector qui se renouvelle éternellement sous les formes les plus variées. Avez-vous jamais réfléchi qu'il y a quelque chose de cruel dans l'enthousiasme que nous inspire le personnage d'Achille, et qu'Hector mérite plus que lui la sympathie, car il est vraiment plus héroïque?

Que risque Achille et que lui coûte sa vaillance? je vous le demande. Il est fils d'une déesse, il est protégé par les plus puissants des dieux; il a été trempé dans le Styx; ses armes sont les meilleures et son bouclier est un présent de Vulcain. Il n'a aucun mérite à posséder tous ces avantages, et cependant dès qu'il paraît il s'empare de notre âme tout entière, et enlève d'assaut notre enthousiasme. Est-ce injustement que les hommes sanctionnent ce favoritisme de la nature? Non. Leurs applaudissements sont un hommage à ce quelque chose de voilé, d'insaisissable et de mystérieux, qui est au delà du domaine de la volonté et du travail. Leur enthousiasme et leur admiration sont très légitimes, car quel autre sentiment que cet étonnement sacré qui s'appelle l'admiration peut nous inspirer une puissance qui échappe à nos poursuites? Que conclure de tout cela, sinon que le signe du vrai génie est précisément cette grâce de la nature dont Rossini est parmi nous le dernier miracle et l'un des plus brillants qu'elle ait jamais opérés?

Mais la nature a voulu pousser son insolence jusqu'aux dernières limites. Pour que la gloire de cet épicurien insouciant et de ce paresseux inspiré fût complète, il fallait qu'il fût non-seulement un grand artiste, mais un grand homme. On peut être un très grand artiste sans être pour cela un grand homme, témoin la plupart des peintres hollandais. Un artiste est un grand homme lorsque son œuvre est tellement importante qu'elle en fait un personnage historique. C'est la bonne fortune qui est échue à Rossini; il est grand homme sans l'avoir demandé et sans avoir rien fait pour cela. Le spirituel Henri Heine s'était amusé jadis à découvrir une conspiration mimée et chantée contre l'Autriche, dans le *Barbier de Séville*, et à donner de force un rôle politique à cet indifférent qui professait pour la politique une répugnance si marquée. Mais le rôle de Rossini a une bien autre importance historique que celle que lui attribuait Henri Heine, et le *Barbier de Séville* a un bien autre mérite qu'un mérite de conspiration. Dans cette œuvre immortelle rayonnait avec un éclat souverain le génie de la mâle et gracieuse Italie. Il sem-

blait perdu ou près de s'éteindre, et voilà que tout à coup sa lumière resplendissait aveuglante, et que sa voix éclate, pleine, riche, harmonieuse. La date du *Barbier de Séville* est à jamais mémorable, car elle est la date de la dernière explosion du vieux génie italien. Comprenez-vous pourquoi nous disons que Rossini est un personnage historique? Il est l'Italie elle-même, l'Italie s'exprimant sous la forme de la musique. Depuis Arioste, ce grand pays n'a pas eu de fils plus légitime ni de plus lumineuse incarnation de son génie.

Il faut s'entendre pourtant quand nous disons que Rossini est une incarnation du génie italien; il ne représente qu'une moitié de ce génie, la plus brillante et la plus joyeuse. Cette terre classique par excellence aime les genres et les types tranchés, et ne connaît pas les nuances, si bien qu'il semble que, par amour de la netteté, elle ait scindé son âme et en ait fait deux parts qui vivent chacune d'une vie qui lui est propre. Il n'y a pas de caractère moins complexe que le caractère italien; aussi peut-on dire que ce peuple, qui passe pour dissimulé, est au contraire condamné fatalement à la franchise, car il y est forcé par la simplicité classique de sa nature. Ne cherchez pas chez lui l'enchevêtrement romantique de facultés, de vertus et de vices contraires qui distingue les autres nations de l'Europe et surtout les nations septentrionales. Ce caractère ne met en saillie que les points extrêmes, essentiels, importants de la nature humaine. Cette hardie netteté se fait remarquer en toutes choses, dans la vie active comme dans la vie morale, dans les arts comme dans la politique. Aussi peut-on dire que l'âme de l'Italie est en quelque sorte manichéenne, car elle se présente sous deux aspects absolument contraires. D'un côté elle n'est [illegible], de l'autre, elle n'est que ténèbres et douleurs. Il y a toujours eu deux Italies qui se sont déroulées parallèlement sans jamais se confondre, et qui ont chacune leurs représentants glorieux.

Il y a, d'une part, une Italie grave, sombre, douloureuse, l'Italie de Dante, de Michel-Ange, de Machiavel. Les hommes qui appartiennent à cette Italie se distinguent par une ardeur sérieuse et une intensité de passions qu'on chercherait vainement ailleurs. Jamais la note de la douleur et du désespoir ne fut donnée avec une telle puissance et une si implacable âpreté, pas même dans ces vieux cantiques hébreux où l'âme fait pourtant un appel si formidable au Dieu de miséricorde et de vengeance. Et, d'autre part, il y a une Italie gaie, heureuse, légère, amoureuse des brillantes sensualités, éprise des beautés du monde, aussi radieuse que l'autre Italie est sombre et sévère, aussi confiante que l'autre est désespérée. Comme elle est naïvement dépourvue de scrupules et gracieusement immorale! Comme elle est mâle dans ses sensualités et comme sa bonne humeur est cordiale! Son rire résonne franc et sans contrainte, sa joie jaillit en flots lumineux. Jamais âme, ce semble, ne fut plus robuste aux plaisirs et plus richement étoffée pour le bonheur. Le pathétique ne manque pas cependant dans cette Italie heureuse; elle connaît les larmes douces à verser et les douleurs qui se répandent dans le cœur comme une volupté délicieuse. Le monde n'a pas connu de plus hardi et plus brillant contraste que celui de ces deux Italies.

Bonheur, malheur, toute l'Italie est dans ces deux mots, et ils expliquent toute son histoire. Ce sont les deux notes que son génie fait retentir avec une incomparable puissance. Avais-je tort de dire que les Italiens n'avaient jamais voulu comprendre de la nature humaine que ce qu'elle a d'essentiel et d'important? Bonheur, malheur, il n'y a pas dans le langage humain une troisième expression qui ait une signification et une importance égales à ces ces deux-là.

Cette Italie heureuse est celle que représente Rossini. Rossini, c'est Arioste s'exprimant par la langue des sons; même bonne humeur inspirée, même cordialité lumineuse, même virile sensualité, même grâce *robuste*. Je souligne très à dessein cette épithète de robuste, pour bien marquer que dans cette grâce il n'y a rien de ces aimables faiblesses qu'on décore souvent de ce nom; pas de mièvrerie, pas de préciosité, pas de fadeur mélancolique, pas de sentimentalité maladive. Tout, chez Rossini, est de qualité et de substance solides, de qualité *sterling*, comme diraient les positifs Anglais, fait pour durer longtemps et braver les vicissitudes de l'opinion, les intempéries de la mode et les injures des systèmes; tout est mâle, sain et riche, même la sensualité, même la frivolité, même la vulgarité.

(La fin au prochain numéro.)

BELGIQUE.

BRUXELLES — Les concours des élèves du Conservatoire royal de musique, qui viennent d'avoir lieu, ont excité, comme toujours, le plus grand intérêt, la plus vive curiosité.

Le public, composé en majeure partie des parents des concurrents, de leurs amis et amies, est des plus passionné, et souvent la sonnette du président doit imposer silence aux manifestations bruyantes et trop prolongées en faveur du lauréat en perspective. La tempête éclate surtout au moment de la lecture de la décision du jury, dont le résultat vient bien souvent renverser le jugement que le public s'était formé d'avance; alors ce sont des cris à l'injustice, à la partialité du jury! Mais, enfin, chacun se résout à accepter la sentence et remet à l'année suivante ses espérances à l'endroit de son préféré.

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur cette exhibition de produits, souvent hâtifs et qui, à peine éclos, sont emportés dans le courant. Ces talents précoces manquent de bases solides.

L'orgue a ouvert le concours public; la classe de M. Lemmens a été bien faible; cela s'explique par l'absence prolongée du professeur.

Les instruments à vent et en cuivre ont été fort convenables. Dans chaque classe, des premiers et des seconds prix sont venus couronner les efforts des professeurs respectifs. Les instruments à vent, en bois, se sont également distingués.

La flûte a eu un excellent premier prix, M. Th. Antony.

Le fils de M. Sennewald, mort il y a peu de temps, a obtenu avec distinction le premier prix sur le hautbois. Dans la classe de basson, il y a eu deux premiers et trois seconds prix et un accessit. Rien que cela!

La classe de M. Blaes a eu un premier prix remarquable en M. Poncelet; un second prix partagé et un accessit.

Le violon est enseigné au Conservatoire par trois professeurs : MM. Beumer, Colyns et Léonard; chaque classe fait concourir séparément et chaque année on voit surgir au moins trois premiers prix, qui s'en vont bientôt courir le

monde, munis d'un diplôme qui à l'étranger leur est une recommandation certaine.

Après avoir entendu les concurrents des trois classes, nous demandons, au public qui a été juge, s'il n'y a pas des distances à observer dans l'épreuve d'où ces jeunes gens sont sortis victorieux.

La distance entre les élèves de M. Beumer et ceux de M. Colyns, puis entre ces derniers et ceux de M. Léonard est trop grande pour ne pas sauter aux yeux de tous, et cependant ils atteignent au même résultat. Que l'on y prenne garde, car tôt ou tard le titre de premier prix du Conservatoire de Bruxelles, qui était jadis un titre réel, aura bientôt perdu tout son prestige. Nous n'admettons donc, comme ayant droit à cette distinction, que les élèves de M. Léonard; aussi n'est ce que de ce concours que nous nous occuperons.

Six élèves d'élite ont fait applaudir ce son magistral, cette pureté de style, ce mécanisme brillant et souple, qui distinguent nos violons belges. On remarquait parmi les accompagnateurs plusieurs anciens lauréats, venus tout exprès pour assister au triomphe de leur excellent maître; c'étaient: MM. Leenders, directeur de l'Académie de musique de Tournai; Albert Vizentini, violon solo au Théâtre-Lyrique à Paris; Beyer, professeur au Conservatoire de Gand, Jokisch, Sternberg, Firket, etc., etc. Le premier prix a été enlevé par le jeune Cornélis, dont le jeu expressif et coloré a transporté l'auditoire; le second prix a été décerné en partage à MM. Hallez, de Mons, et Peeters, de Rotterdam.

Parmi les auditeurs, on remarquait le célèbre chef de l'école française de violon, M. Alard.

(La suite au prochain numéro.)

.˙. Voici le résultat des concours du Conservatoire :

HARMONIE PRATIQUE : Premier prix décerné à M. Ed. Samuel. — Deuxième prix partagé entre MM. J. B. Coppens et Th. Van Wassenhoven. — 1[er] accessit à M. H. Logé. — 2[e] accessit à M. G. De Leener.

LECTURE MUSICALE : Premier prix partagé entre MM. L. Verhulst; J. B. Meert; P. Contsoul; Ad. Hardtegen; J. Swinnen; Th. Stengers; A. Stengers; J. Chrysostomus; A. Lagay. — Deuxième prix partagé entre MM. Fl. Deleuw; J. Kefer; J. Wauters; E. Hias; P. Théodore.— 1[er] accessit: MM. Edm. Decroix; J. Mechelaer.— 2[e] accessit: MM. Bomblet; A. Leclerc; J. Peeters.

SOLFÉGE (classe des jeunes gens): Premier prix décerné à M. Émile De Ridder. — Deuxième prix partagé entre MM. J. Massager et A. Tilman.

(Classe des demoiselles.) Premier prix partagé entre M[lles] Marie Salomon, Emilie Berstein, Pauline Servais, Céline Polack, Charlotte Parsy, Henriette Roland, Élisa De Rode, Angelina Borremans, Antoinette Danis, Juliette Lechien. — Deuxième prix partagé entre M[lles] Devos, Henriette Albert, Sophie Taymans, Clémence Michel, Zoé Blampain.— Accessits: M[lles] Pauline Asselmans, Élisa Detroch, Adrienne De Rotte, Antoinette Vanderoost, Joséphine Kissel.

ORGUE.— Deuxième prix partagé entre MM. J.-B. Coppens et A. Seure. — Accessit : M. Fr. Moortgat.

INSTRUMENTS A VENT.— Ce concours a présenté des résultats remarquables dans les diverses branches de l'enseignement instrumental qui a pour objet de former des virtuoses pour nos orchestres.

BUGLE.— Premier prix partagé entre MM. Léopold Nys et Contsoul. — Second prix : M. Jér. Verlingen.

TROMPETTE.— Accessits : MM. H. Degrenier et D. Poncelet.

COR. — Premier prix : M. C. Hemleb. — Second prix : M. L. Heesmans. — Accessit : M. Fr. Becker.

TROMBONE.— Premier prix : M. E. Hals. — Second prix : M. Em. Blauwaert.

FLUTE. — Premier prix : M. Th. Antony. — Second prix : M. Alph. Florquin.

HAUTBOIS. — Premier prix : M, Fréd. Sennewald. — Second prix : M. Phil. Pletinckx.— Accessits : MM. Gust. Lebau et J. Albert.

BASSON. — Premier prix partagé entre MM. Nic. Denone et Ern. Van Heghe.— Second prix partagé entre MM. L. De Bas, J. Chartier et Alph. Dauxin. — Accessit : M. J. Pieters.

CLARINETTE (classe de M. Lambelé). — Second prix : M. C. Lefebvre. — Accessits : MM. J.-B. Albert et L. Courteaux.

— (Classe de M. Blaes).— Premier prix : M. Gust. Poncelet. — Second prix partagé entre MM. C. Klein et Const. Bombled. Accessit : M. Ant. Proust.

PIANO : MUSIQUE CLASSIQUE ACCOMPAGNÉE (Classe des demoiselles). — Premier prix partagé entre M[lles] Céline Polack et Henriette Quarten. — Second prix partagé entre M[lles] Henriette Bolant et Clara Français. — Accessit : M[lle] Vroonen.

— (Classe des jeunes gens). — Premier prix partagé entre MM. Ed. Samuel et Ed. Van Dooren.—Accessit : M. Gust. Michiels.

PIANO (Classe de M. Dupont). — Premier prix : M. Émile Mathieu. — Second prix partagé entre MM. Gust. Leener et Maur. Koettlitz.— Accessits : MM. H. Logé et Gust. Michiels.

— (Classe de M. Mailly). — Premier prix partagé entre MM. Ed. Samuel et Fél. Pardon. — Second prix : M. Alex. Cornélis.— Accessit : M. Jean Depauw.

CONTREBASSE. — Premier prix : M. J. Surmont. — Second prix : M. Ed Bayart. — Accessit : M. Vict. Hasselmans.

VIOLONCELLE (Classe de M. Warot). — Premier prix : M. H. Jacquier. — Second prix : M. P. Crétin. — Accessit : M. Th. Notrenge.

— (Classe de M. Servais). — Premier prix partagé entre MM. Ad. Fischer et Jos. Servais.— Accessit : M. L. De Poorter.

VIOLON (Classe de M. Colyns). — Premier prix : M. P. Costenoble.— Second prix partagé entre MM. Piot et Toussaint. — Accessits : MM. Dewinter, Sibile, Bloussaert.

— (Classe de M. Beumer). — Premier prix partagé entre MM. Croisette et Barbier. — Second prix : M. Deron.

— (Classe de M. Léonard). — Premier prix : M. Alexandre Cornélis. — Second prix partagé entre MM. L. Hallez et S. Pieters. — 1[er] accessit : M. G. Stoppelaer.— 2[e] accessit : M. Fél. Renard.

CHANT (Classe de M. Goossens). — Concours de jeunes gens.— Accessit : M. Henvaux.

— Concours des demoiselles. — Premier prix : M[lle] Stéphanie Bacot. — Second prix : M[lle] Céline Chauveau.— Accessit : M. Louise Black.

— (Classe de M. Cornélis). — Concours des jeunes gens. — Premier prix : M. Ed. Barwolf. — Second prix partagé entre MM. Éloy Sylva et Jos. Strateman. — Accessit : M. C. Verdurt.

— Concours des demoiselles. — Premier prix partagé entre M[lles] Inès Tongres et Béatrix Goethals. — Second prix partagé entre M[lles] Marie Graux et Marie Plisniers. — 1[er] accessit : M[lles] Virginie Gobaerts et Julienne Vandenbroeck.— 2[e] accessit : M[lles] Antoinette Danis et Victoire Deneyer.

.˙. Trois semaines nous séparent à peine de la réouverture du Théâtre-Royal. On se préoccupe fort peu de ce que M. Letellier fera durant la dernière année de sa gestion. Est-ce le grand-opéra, l'opéra-comique ou le ballet qui tiendra la corde? car, soit impuissance, soit calcul, il faut toujours que l'un ou l'autre de ces trois éléments qui composent les représentations de notre grande scène ait la suprématie. Attendons la publication du tableau de la troupe, pour juger, en connaissance de cause, du système qui prédominera cet hiver.

.˙. M. Albert Vizentini, ancien lauréat du Conservatoire de Bruxelles, actuellement violon-solo au Théâtre-Lyrique

et rédacteur des journaux le *Charivari*, le *Grand Journal* et l'*Art musical*, a passé deux semaines en Belgique, où il avait laissé les meilleurs souvenirs. Ses nombreux amis de Bruxelles lui ont fait, de toutes parts, la plus cordiale réception. Après avoir assisté au concours de violon de la classe de M. Léonard, et au concours de chant de la classe de M. Cornélis, l'excellent virtuose et le spirituel critique est reparti pour Paris.

.˙. M. Walput, qui vient de remporter si brillamment le prix de composition au Conservatoire de Bruxelles, n'avait point encore pris part au concours, et il était à peine entré depuis un an dans la classe de M. Fétis. En voyant ce que le jeune musicien effectue déjà dans le style instrumental (ouïr la fulgurante ouverture d'*Agneessens*), il est permis de lui prédire, à coup sûr, un grand succès dans la nouvelle carrière qu'il vient d'embrasser. M. Walput avait commencé d'abord à étudier le droit à l'Université de Gand.

.˙. GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE MUSIQUE SACRÉE DE BELGIQUE. — Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que deux partitions avaient été exclues du concours et que le jury, à l'unanimité des voix pour la première (*Soli Deo Gloria*), et par 8 voix sur 13 pour la deuxième (*Ich Dien*), avait exprimé le regret de ne pouvoir les admettre.

La première de ces œuvres a pour auteur M. J. A. Van Eycken, organiste néerlandais à Elberfeld (Prusse) membre de mérite de la Société hollandaise « *Ter vervoordering der Toonkunst*. » Cet auteur a omis d'envoyer un graduel, un offertoire et un motet de salut.

La deuxième partition a pour auteur M. J.-L. Hatton, à Aldeburg (Saxmundham, Angleterre). M. Hatton a omis d'envoyer un morceau, et pour les autres œuvres il ne s'est point conformé aux prescriptions liturgiques du programme.

Voici comment M. J. d'Ortigue s'exprime dans le *Journal des Débats* du 31 juillet sur ce grand concours. Nous sommes heureux de reproduire ces paroles, parce qu'elles expliquent le point de départ du Congrès de musique sacrée de Belgique.

« Quelques mots maintenant sur l'origine de ce concours. En 1860, un Congrès eut lieu à Paris pour la restauration du plain-chant et de la musique d'église, par les soins de M. l'abbé Pelletier, chanoine de l'église d'Orléans, et du directeur-rédacteur de *la Maîtrise*. Un des hommes les plus justement considérés en Belgique, M. le chevalier Xavier van Elewyck, érudit et compositeur, fut chargé d'y représenter la Belgique, et s'y fit remarquer, non-seulement par des connaissances musicales aussi profondes que variées, mais encore par un talent oratoire, une parole entraînante et communicative qui lui valurent, au sein de cette assemblée, de véritables triomphes. Une étincelle part d'un foyer et va allumer un autre foyer à une distance éloignée. M. van Elewyck fut une de ces étincelles et il devint l'âme du foyer nouveau. Ce foyer nouveau fut le Congrès de musique religieuse de Malines de 1863 et 1864. M. van Elewyck trouva dans M. l'abbé Devroye, chanoine de la cathédrale de Liége et président du Congrès, un savant dévoué autant que modeste exerçant une haute influence en Belgique dans les questions de plain-chant et de musique sacrée, et, de plus, un esprit d'un tact exquis, d'une mesure parfaite, joint au caractère le plus aimable et le plus conciliant (1). Or, un des vœux du Congrès de musique religieuse de Malines a été réalisé par le concours auquel nous venons d'assister. Ce concours honorera ceux qui l'ont fondé; il aura en Europe un retentissement en rapport avec l'importance qu'ont acquise à notre époque les questions d'art religieux, et, pour ceux qui ont eu l'honneur de siéger dans le jury, ils mettront au nombre de leurs souvenirs les plus précieux les quelques instants qu'ils ont passés dans cette réunion d'érudits et d'artistes éminents. »

.˙. On apprendra avec plaisir que la Belgique va être dotée définitivement de festivals à l'instar de ceux qui se donnent annuellement en Allemagne.

La commission qui s'est formée dans le sein de la Société royale de la *Réunion Lyrique*, et à laquelle ont été adjoints plusieurs artistes du plus grand mérite, a été reçue vendredi dernier par M. le ministre de l'intérieur.

Ce haut fonctionnaire a accueilli la commission avec la plus grande bienveillance, et lui a promis de la part du gouvernement un concours des plus efficaces. On sait combien le ministre est sympathique au but que poursuit la commission organisatrice; sa promesse peut donc, dès maintenant, être considérée comme un fait acquis.

Nous aurons l'occasion de revenir sur l'organisation de ces festivals, dont le premier doit avoir lieu, paraît-il, aux Pâques prochaines.

.˙. Un musicien, auteur d'un grand nombre d'opéras qui ont eu jadis de la vogue, M. le baron de Peellaert, va lancer un opuscule autobiographique: *Cinquante ans de souvenirs artistiques*, où l'historien pourra puiser, à pleines mains, les données les plus intéressantes sur l'état de la musique belge à partir du régime hollandais.

.˙. L'excellent *Cours d'harmonie pratique*, de M. Samuel, est sur le point d'être terminé, et M. Vivier (ne pas confondre avec le corniste parisien), prépare, pour son ingénieux *Traité complet d'harmonie*, un supplément où se dérouleront les innombrables combinaisons auxquelles son système des appogiatures donne lieu. M. Gevaert poursuit son travail approfondi sur le rhythme et l'harmonie des anciens Grecs. M. Ch. Meerens revoit son *Calcul musical* pour une deuxième édition, qui est prochaine.

.˙. La première livraison des *Chefs d'œuvres des maîtres italiens aux XVII*^e^ *et XVIII*^e^ *siècles*, par M. Gevaert, a paru : elle comprend les compositions suivantes : 1° Air de Giulio Caccini (1600); 2° cantate à voix seule de Carissimi (vers 1650); 3° duo de Stradella (vers 1675); 4° cantate à voix seule d'Alex. Scarlatti (vers 1700); 5° Ariette du *Parataglio* de Jomelli (vers 1750); 6° air bouffe de *don Calandrino* de Cimarosa (1778).

.˙. MM. J. Dupuis et C. Verken, professeurs au Conservatoire de Liége, ainsi que M. le chanoine Devroye, directeur général de la musique religieuse dans le diocèse de Liége, ont été nommés chevaliers de l'ordre de Léopold.

.˙. Le conseil communal de Hasselt a chargé M. Warnots, chanteur-compositeur, de faire la musique de la cantate pour l'arrivée du Roi en cette ville.

.˙. Voici une nouvelle qui va mettre en émoi nos sociétés chorales : A l'occasion de l'Exposition universelle de l'année prochaine, l'empereur des Français ouvrira un concours de chant d'ensemble entre toutes les nations. Toutes les sociétés chorales ou orphéons, quels que soient leur composition et leur domicile, pourront y prendre part et y chanter ce qu'elles voudront. Il n'y aura pas de chœurs imposés. Le grand prix est très tentant : il est de dix mille francs, et le directeur de l'orphéon vainqueur peut compter, dit on, sur la croix de la Légion d'honneur.

MONS. — La cantate de MM. Cesse et Denefve, qui a été

(1) Ces deux savants viennent de publier un volume intitulé : *De la musique religieuse. Les Congrès de Malines* (1863 et 1864), *et de Paris, la législation de l'Église sur cette matière*. In-8° de 380 pages, Bruxelles et Louvain. Il n'est aucun compositeur de musique sacrée, aucun organiste, aucun maître de chapelle qui puisse se dispenser de consulter cet ouvrage, dans lequel ont été recueillis avec le plus grand soin tous les documents faisant autorité en fait de musique religieuse, et les règles et les décisions de l'Église relativement à l'emploi de la musique dans les temples.

chantée dimanche à l'arrivée du Roi, a produit le plus grand effet.

Cette cantate ne ressemble certainement pas à toutes les cantates. Elle possède un incontestable cachet de grandeur.

Les vers de notre « chansonnier national et populaire, » comme dit Victor Hugo, sont des plus réussis.

Quant à la musique, de M. Jules Denefve, elle est écrite dans un style large et majestueux qui fait honneur au directeur de notre établissement lyrique. Il est à espérer que bientôt s'offrira l'occasion de mieux juger cette œuvre, destinée à un très grand succès.

La partie chantante, réservée aux enfants, filles et garçons, a surtout été admirablement enlevée.

HAL. — A l'occasion des grandes fêtes jubilaires qui auront lieu à Hal du 15 août au 7 octobre, la Messe solennelle à 4 voix d'hommes de M. Bertholdt Damcke sera exécutée, à l'église paroissiale, le jour de l'Assomption et les dimanches 2, 16 septembre et 7 octobre, par la Société des chœurs *Roland de Lattre*.

Les répétitions, sous l'habile direction de M. Wibier, se poursuivent avec une ardeur qui donne lieu d'espérer une exécution parfaite. M. Damcke, qui vient d'assister à une répétition, a été très satisfait de l'interprétation de son œuvre. A l'offertoire, la Société des chœurs et les sections chorales des enfants des écoles chanteront le cantique à la Vierge composé pour cette circonstance par M. Franz Servais.

GAND (*Correspondance particulière*). — Ainsi que le *Guide* l'a annoncé, le 9e Congrès de littérature néerlandaise se tiendra les 28, 29 et 30 de ce mois.

Deux concerts auront lieu à cette occasion : le premier sera donné avec le concours de la Société d'*Orphée*, cercle choral peu nombreux mais composé d'excellents amateurs.

La deuxième séance, celle qui clôturera le Congrès, sera de beaucoup plus importante. On comptait pouvoir donner deux concerts symphoniques; mais, en présence du grand développement et de la difficulté d'exécution du *Lucifer*, de Benoît, — l'exécution, dit-on, ne durera pas moins de deux heures et demie — la tâche de la *Société des Chœurs* devenait écrasante, sinon impossible, à moins qu'elle ne se contentât de faire entendre quelques fragments d'une œuvre que l'on dit splendide; c'était la mutiler. Ces diverses raisons ont déterminé l'auteur de la cantate primitivement désignée à être exécutée au Congrès à renoncer à la faveur que la Commission avait bien voulu témoigner à son œuvre. Toute l'activité pourra donc se concentrer sur le *Lucifer*.

Les répétitions viennent de commencer et promettent les plus beaux résultats.

Au Conservatoire, les concours publics ont eu lieu cette semaine; dimanche prochain aura lieu la distribution des prix, précédée d'une séance musicale.

SPA — Le 23 juillet, au premier concert de la saison, il y avait foule pour applaudir le gracieux talent de Mme Pendefer, cantatrice; la voix large et bien timbrée de M. Troy, baryton du Théâtre Lyrique de Paris; le prestigieux mécanisme de M. Jaell, pianiste du roi de Hanovre, et enfin la perfection classique de M. Dumon, professeur de flûte au Conservatoire de Bruxelles.

Au second concert (3 août), Henri Vieuxtemps a joué trois de ses compositions : son Concerto en *la* mineur, les *Airs Nègres de l'Arkansas* et le *Bouquet américain*. « Il est impossible, dit le *Mémorial de Spa*, de résister à la puissance magique de son archet, à cette grandeur, à cette majesté, à ce coloris saisissant de l'exécution. » Autour du demi-dieu du violon ont gravité, avec un peu moins d'éclat nécessairement, Mme Brunetti et M. Warnots, pour le chant, et M. Lebeau sur l'harmonium.

Nous aurons, pour notre troisième concert (17 août) M. et Mme Léonard, MM. Servais et Jourdan.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — Triste, triste mois de juillet, et triste commencement d'août! Les directeurs de théâtres se frottent les mains de plaisir, tandis que les amateurs de villégiature se désolent. Paris est inondé depuis près d'un mois. Paris a froid; on se croirait en pleine fin d'automne. Aujourd'hui, le soleil semble vouloir se remontrer, mais quel vent, quelle brise de novembre!

Par un temps pareil, le Lyrique a bien fait de rouvrir ses portes : tant de théâtres ont pris des vacances, cet été, que pendant juillet le nombre des scènes demeurées ouvertes était fort restreint, trop restreint même. — Donc le Lyrique a bravement ouvert le 1er août, sans se soucier de l'ébahissement probable des maniaques. Le premier spectacle se composait de *Martha* : rentrée de Mlle Nilsson, de Michot, de Troy et de Mme Dubois, un quatuor excellent qui a été applaudi. Le lendemain on donnait *Rigoletto*, qui ramenait Ismaël et Mme Ferdinand-Sallard, deux artistes qu'un grand succès a accueilli et qu'ont bien secondés le ténor Bosquin, engagé à Marseille pour la prochaine saison, Mme Dubois et l'infatigable Wartel. Le *Roi Candaule*, chanté par Puget et Mlle Daram est venu renforcer ce dernier spectacle, et pour le moment le Théâtre-Lyrique marche agréablement. Bientôt on reprendra *Don Juan*, qui longtemps fera salle comble. Les nouveaux artistes engagés sont Cazaux, de l'Opéra, une basse dont vous connaissez la voix et le talent; Jaulain, un excellent ténor de demi caractère qui, s'il réussit, comme on a lieu d'espérer, aura deux ou trois belles créations dans l'hiver; Mlle Hebbé, une suédoise à la voix puissante; Mlle Schrœder, l'élève favorite de Mme Viardot; les sœurs Cornélis, deux jeunes filles dont on espère beaucoup; enfin quelques autres artistes pour les emplois secondaires. Ont été conservés : Monjauze, Michot, Troy, Ismaël, Lutz, Wartel, Barré, Mmes Miolan-Carvalho, Charton Demeur, Nilsson, Daram, Dubois et Willème. Le personnel est un peu diminué peut-être comme nombre d'artistes, mais il s'est enrichi de plusieurs sujets hors ligne : la troupe est formée en vue des grandes nouveautés assurées. Ces nouveautés sont le *Roméo*, de Gounod, le *Sardanapale*, de M. Victorin Joncières; les *Bluets*, de M. Jules Cohen; *Lohengrin*, de Richard Wagner; trois actes de M. Bizet, trois actes de M. Dautresmes, enfin de grandes reprises, au premier rang desquelles je mettrai *Freyschütz*, sur lequel on compte beaucoup. Le Théâtre-Lyrique a devant lui 22 mois d'exploitation sans repos; mais il a de quoi les rendre brillants et fructueux.

L'Opéra, dès le retour de Faure et de Naudin, s'est empressé de reprendre *Don Juan*, et je vous assure qu'il était temps de renouveler l'affiche, car le public était las des spectacles d'été. Faure a donc fait sa rentrée au bruit des bravos. Un peu moins d'enthousiasme pour Naudin. Mmes Gueymard, Sasse et Battu ont repris leurs rôles. Obin est toujours Leporello. La mise en scène est splendide comme au printemps. Malgré tout cela je n'oserais affirmer que *Don Juan* fera bien longtemps salle comble à l'Opéra; il y a en ce moment une animosité étrange, inexplicable, injuste à coup sûr, contre la direction de l'Opéra, qui cependant aurait à présent grand besoin de l'appui général, car la situation bravement acceptée par M. Perrin est difficile, lourde, car le directeur responsable a forcément hérité de bien des charges dont il ne pourra se débarrasser que petit à petit. Comme je l'ai dit lors de la nomination de M. Perrin, ne le jugeons pas encore; encourageons-le, soutenons-le de notre mieux, car il a souvent fait preuve de talent, et doit

arriver à rendre l'Opéra florissant. Mais lui chercher de mauvaises querelles au sujet de quelques indécisions probables dans le grand changement survenu, cela est mal raisonner. Enfin, puisse *Don Juan* rapporter beaucoup. On répète activement *Alceste* et la *Source*, le nouveau ballet qui va être augmenté d'un acte, dit-on, — cela nous est bien égal. Le *Don Carlos* de M. Verdi doit très prochainement être mis à l'étude ; il faudrait obtenir avec cela un grand succès, l'effet en serait excellent. On parle de divers ténors pour le principal rôle, mais je doute que quelqu'un sache encore celui qui le chantera ; enfin, nous avons Gueymard, Villaret, Naudin, Morère, Warot et aussi Roussel, dit-on ; il y a de quoi choisir. M. Mermet a lu un nouveau poème à M. Perrin, — les personnes qui n'assistaient pas à la lecture disent que ce poème est supérieur à celui de *Roland* ; je ne demande pas mieux que de le croire. A bientôt la rentrée de Gueymard, dans *Roland*, dit-on. Le vaillant ténor a employé son congé à soigner un organe que l'excès du travail avait un peu altéré, et l'on espère retrouver ces belles notes auxquelles Gueymard a habitué le public.

Je n'ai rien de bien nouveau à dire de l'Opéra-Comique. Ce théâtre a été l'un des moins malheureux pendant la saison mauvaise. *Jose Maria* a fait de jolies recettes qui se continuent. Mathilde Dupuy reprend possession du répertoire de chanteuse légère ; après le *Pré aux clercs* elle a chanté la *Fille du Régiment*. Léon Achard a fait sa rentrée dans la *Dame blanche* puis dans le *Pré aux clercs*. Je ne sais si Montaubry compte ne prendre aucun repos, mais il joue toujours. On prépare une reprise de *Joseph*, de Méhul, qui sera chanté par Capoul, Ponchard, Bataille, Bernard et Mlle Roze. Je ne vois pas que cette interprétation, à part Capoul, soit supérieure à ce que nous avons entendu au Lyrique, et je ne vois pas non plus l'utilité de cette reprise d'un ouvrage épuisé naguère à ce même Lyrique ; mais je ne prétends pas que la direction de Favart n'ait pas la vue plus longue que moi. On prête aussi à M. De Leuven l'idée de monter les *Dragons de Villars*, avec Mmes Galli Marié et Girard dans les deux rôles féminins ; cette idée me semble meilleure que la précédente. Il est enfin décidé que l'on montera la *Mignon*, d'Ambroise Thomas ; bientôt nous connaîtrons la distribution, et l'œuvre sera mise à l'étude. — Un des meilleurs premiers prix des derniers concours, le meilleur même : Mlle Séveste, vient d'être engagée par l'Opéra Comique et débutera prochainement dans l'*Épreuve villageoise*.

La distribution des prix au Conservatoire aura lieu demain ; je vous en parlerai dans ma prochaine correspondance. — M. Perrin, directeur de l'Opéra, vient d'avoir la douleur de perdre sa sœur. — Rien de nouveau des Italiens, sinon cette bonne nouvelle : Agnesi est enfin rengagé, M. Bagier a, Dieu merci, compris qu'un chanteur comme Agnesi était un des meilleurs soutiens du répertoire, et il a traité avec lui. On annonce aussi l'engagement de Cresci, et, décidément, il paraît que Mlle Slanes a signé pour la prochaine saison. Je ne me fais pas la moindre idée de l'hiver de Ventadour, ni comme artistes, ni comme répertoire : On en parle peu, sérieusement du moins, et je n'ose accueillir tous les bruits singuliers qui circulent. Enfin, M. Bagier publiera bientôt son programme.

Les Variétés sont revenues au vaudeville, en attendant qu'elles puissent retourner à MM. Offenbach et Cie. Des Bouffes, on ne dit rien. Les Fantaisies-Parisiennes vont rouvrir en septembre par deux actes bouffes de M. Duprato et un acte, paroles de votre dévoué correspondant, musique de M. Th. Gallyot, un élève d'Halevy, compositeur aux idées originales. La direction des Fantaisies a fait opérer d'heureux changements dans la salle, et l'on compte sur une saison bien supérieure à la saison précédente. JULES RUELLE.

⁂ Le procès intenté par M. Litolff à M. Carvalho, au sujet de l'opéra *Nahel*, a été jugé le 25 juillet.

M. Litolff, se fondant sur la non-exécution du traité par lequel M. Carvalho s'obligeait à faire représenter *Nahel* sur la scène du Théâtre-Lyrique, dans un terme prescrit, réclamait 6 000 fr. de dommages et intérêts, plus la restitution de sa partition.

Le tribunal l'a déclaré non recevable en ses demandes et l'a condamné à tous les dépens.

⁂ D'après l'*Evénement*, M. Auber, qui n'a jamais manqué aucun des examens du Conservatoire, y perçoit bon an mal an une somme fractionnée de *dix sept millons* de sons plus ou moins justes plus ou moins bien soutenus, — *justum aut tenacem.*

Or, comme l'illustre maëstro est directeur du Conservatoire depuis la mort de Cherubini, c'est-à-dire depuis vingt-quatre ans, il n'a pas entendu moins de *quatre cent huit millions* de notes pendant ce laps de temps.

Mais ce n'est pas tout ; poursuivant son calcul, l'*Evénement* arrive à prouver que, depuis l'âge où il s'est complétement adonné à la musique, l'auteur du *Domino noir*, tant au Conservatoire qu'au théâtre et dans la rue, a perçu par le tube auditif *quatre milliards et demi* de notes.

Il est vrai que ce martyr volontaire de la mélodie et de l'harmonie s'endort parfois dans sa stalle ; mais il choisit généralement, pour se livrer à cette somnolence, le jour où l'on exécute un de ses ouvrage. On ne l'a jamais vu dormir aux *Huguenots*, à *Guillaume Tell* ou à la *Juive*, tandis qu'il fait souvent sourde oreille à la *Muette*.

Il y a deux ans à un examen du Conservatoire, un élève chantait l'air du *Sommeil*. Inspiré sans doute par la situation, bercé par cet air suave, M Auber, laissant tomber sa belle tête blanche sur ses épaules, avait doucement fermé les yeux.

L'élève chantait toujours.

Tout à coup le maëstro se réveille.

— Il me semble que vous avez fait *la la* ; quand il y a *si si*, dans la partition.

— Pardon, cher et illustre maître, reprit le jeune artiste, vous ne me diriez pas que j'ai fait *la la*, si vous n'aviez vous-même fait *do do*.

Ces deux notes mal entendues ne sont pas comprises dans la statistique de l'*Evénement*

⁂ THÉRESA. — « Je l'aime! s'écriait naguère un écrivain plus fougueux que raisonnable, en parlant de la *capitana* de l'école ; je l'aime parce qu'elle est poissarde et qu'elle sent la borne. »

Eh bien! voilà au moins ce qui s'appelle parler franchement, s'écrie M. P. Lacombe (*Art musical* du 28 juin). Si vous aimez le coin des bornes, cela vous regarde ; mais vouloir imposer ce goût et le faire partager aux gens qui passent devant les bornes puantes en se bouchant le nez, cela serait trop fort. Vouloir circonscrire ou même englober dans le réalisme ce genre haut en odeur, est insensé et en dehors du vrai. L'art, quel qu'il soit, n'a que faire de poissardes qui sentent la borne, et je me demande dans quelle situation d'esprit il faut être pour trouver quelque délectation à semblable régal.

On n'est trahi que par les siens.

J'avoue que ça m'a été une jouissance infinie de voir juger le Conservatoire de l'Alcazar avec cette vérité, cette énergie de style et cette franchise que tout le monde n'oserait avoir. Que les gens des salons en agissent comme bon leur semblera avec les poissardes du chant, ça les regarde, mais du moment qu'on tentera de les introduire, sous prétexte de *réalisme*, dans le temple de l'art, il me semble que l'on a

bien le droit de crier holà! et de placarder sur la porte la phrase consacrée :

Il est défendu de déposer ici des immondices.

.˙. Parmi les papiers de rebut vendus après la mort de Farrenc, on a découvert le manuscrit d'une des compositions que Mozart enfant avait été chargé d'écrire, en Hollande, pour l'installation de Guillaume V d'Orange, héritier du Stadhoudérat : c'est une fantaisie pour clavecin, quatuor d'instruments à archet, deux hautbois, deux cors et un basson (peut être plutôt deux bassons). M. Poisot, avec le concours d'artistes de l'Opéra et du Conservatoire, a fait entendre cette curieuse production. Elle comprend une dizaine de morceaux, ou davantage, sans liaison véritable; il n'y faudrait chercher ni originalité des idées, ni art des développements, ni une grande science de l'instrumentation; néanmoins le petit virtuose savait déjà traiter un motif en style fugué, et quelques parties laissent pressentir les œuvres tant admirées et tant massacrées depuis quatre vingts ans. A l'âge de dix ans, Mozart en savait donc plus long que certains compositeurs plus ou moins jeunes, de n'importe quel sexe.

.˙. Le maëstro Carafa, ancien officier d'ordonnance du roi Joachim Murat dans la campagne de Russie, a, bien qu'il ne le porte pas, le titre de prince de Colobrano. Il préfère signer, avec une simplicité, ou, si vous voulez, une coquetterie tout artistique : Carafa, de l'Institut; mais il n'en est pas moins prince de Colobrano pour cela. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec une de nos compatriotes, Mlle Daubenton, seule survivante aujourd'hui d'un groupe de trois sœurs également distinguées par leur beauté, leur naissance et leur esprit, il vient d'adopter légalement en France, pour lui transmettre ses noms, titres et fortune, M. Michel Daubenton, neveu de Mme Carafa. (*L'Entr'acte.*)

.˙. Il a paru dernièrement à Paris un agréable petit volume intitulé le *Livre des Blondes*, tout rempli de paradoxes dont quelques-uns fort amusants. L'auteur est non-seulement un clarinettophobe, mais il est encore musicophobe enragé. Écoutez-le, maudissant tout ce qui est musique :

« Ce n'était pas assez des concerts du bon Dieu et de quelques tours de vielle : il a fallu doubler, centupler tout cela, le parodier avec un tas de machines infernales : la flûte qui rend si laid que Minerve jeta la sienne dans l'Ilissus; le piano qui rend bossu et qui vous donne l'air d'une araignée faucheux gambadant sur sa toile; le trombone, la clarinette, le hautbois et toutes les inventions de M. Sax, qui vous donnent les joues en creux et l'air bête, les joues en pomme et l'air bête, les yeux d'un veau qui tette et l'air bête.

» Et le violon que j'oubliais! le violon, la basse, la guitare avec leurs cordes en boyau de chat : pauvre animal, dont on a traîtreusement tordu les entrailles, pour en faire des ficelles et les pincer entre deux ongles ou les frotter avec une queue de cheval.

» Quelle occupation!

» Mais un chat a la vie dure; et l'on ne tue jamais si bien un chat à violon, un chat à basse, un chat à guitare qu'il ne revive plus ou moins dans leur ventre creux — c'est leur âme — avec ses miaulements d'amour enragé, ses gémissements d'outre tombe et ses gammes de supplicié. Ah! vous l'avez écorché, vous l'avez torturé sans pitié! A son tour, le pauvre martyr : d'un bout à l'autre de votre vie, il vous râlera vengeance et vous grincera talion; échappez-y si vous pouvez! »

.˙. *William-Vincent* WALLACE. — *Étude biographique et critique*, tel est le titre d'une brochure due à la plume habile et savante de M. Arthur Pougin.

Cette brochure (Paris, Alfred Ikelmer et Cie, in 8° de 42 pages) a fait sa première apparition en forme d'articles, dans la *France musicale*; mais, sous sa nouvelle forme, elle a subi de notables changements. Malgré ses courtes pages, cette biographie, tirée à petit nombre d'exemplaires, est très complète et fort intéressante; elle a sa place marquée dans toutes les bibliothèques des érudits et des artistes chercheurs.

.˙. Le docteur Ludwig Nohl, professeur de science musicale à l'Université de Munich, vient de publier un livre très curieux, intitulé : « Esquisses musicales » (*Musikalisches Skizzenbuch*). M. Nohl a étudié l'histoire de la musique dans ses rapports avec la civilisation. Il fait des excursions intéressantes dans le domaine de la philologie, de la philosophie et de la politique. Parmi les chapitres qu'on lira avec plaisir, nous citerons : *Homophonie* des anciens peuples; — *Polyphonie* du moyen âge; — *Bonn*, au temps de Beethoven; — *La Mort* de Mozart; — *Les chefs d'œuvre* dramatiques de Mozart.

Une grande érudition et des recherches intelligentes distinguent cet ouvrage.

La publication d'un pareil travail, dans les circonstances actuelles, atteste un dévouement inaltérable au culte de la science et de l'art. M. Nohl nous rappelle Archimède, cherchant la solution d'un problème au milieu d'une ville assiégée, et répondant son fameux *Eurêka* aux menaces des soldats romains.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Les représentations que Wachtel, le célèbre ténor, a données au Friedrichs Wilhelm Theater, au bénéfice des blessés, ont attiré la foule. Après le *Postillon* est venue la *Dame Blanche*.

Au Theater Kroll, Roger s'est montré sous les traits d'Edgard de *Lucie de Lammermoor*; les journaux sont unanimes pour déclarer que l'artiste français peut rivaliser encore aujourd'hui avec tous les ténors existants, dans ce rôle; comme acteur, aucun ne l'approche.

L'Opéra Royal reprendra le 11 août son service régulier; les représentations recommenceront le 15.

Une représentation extraordinaire a dû avoir lieu lundi, 6 août, à l'occasion du retour triomphal du Roi; le spectacle était composé du *Camp de Silésie* (première version de l'*Etoile du Nord*), de tableaux vivants et de l'hymne royal la *Borussia*, composé par Taubert.

Le célèbre pianiste, Louis Brassin, entrera en fonctions, le 10 août, au Conservatoire Stern; il remplace M. Willmers, qui pendant deux années a été attaché à cet établissement.

.˙. Mlle Orgeny a résilié son engagement à l'Opéra Royal, et débutera prochainement au Théâtre Impérial de Vienne.

VIENNE. — Mme Peschka-Leutner a donné quelques représentations à l'Opéra Impérial; elle a abordé les rôles de *Lucie*, d'Isabelle dans *Robert*, et d'Eudoxie de la *Juive*, sans plaire beaucoup. Le public n'est guère sympathique qu'aux voix fraîches, aux cantatrices belles et jeunes, à moins que ce ne soient des talents hors ligne, qui parviennent à le captiver.

Un ténor de Graz, M. Zottmayr, n'a pas réussi non plus.

Parmi les opéras à l'étude, on cite *Marco Spada*, d'Auber, (dont Proch a remanié le 3e acte), *Zampa* et *Rienzi*.

Les artistes qui, au lieu de se reposer pendant leur congé, courent de théâtre en théâtre exploiter leur réputation, nous reviennent malades, ou tellement fatigués qu'ils sont obligés de demander un nouveau congé temporaire pour reprendre des forces. Ainsi, Mlle Murska et M. Schmid sont si exténués de leur voyage à Londres qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de faire leur service avant quinze jours; M. Walter prétexte une extinction de voix causée par l'approche des Prussiens, etc., etc.

Ullmann, qui, vu les circonstances politiques, paraissait avoir abandonné ses projets de Concerts populaires à Vienne, vient de reprendre les négociations, tant avec l'or-

chestre de Vienne qu'avec les plus célèbres artistes du continent. Les plus grands noms figureront sur les programmes des concerts qu'il donnera dans l'espace de deux mois.

Mlle Gallmeyer, la soubrette chérie des Viennois, a fait sa rentrée au Théâtre Treumann, et sa présence seule a suffi pour attirer la foule, qui faisait défaut depuis longtemps.

Au Théâtre an der Wien, le *Pied de Mouton* n'exerce plus aucune attraction, et cependant la direction retarde toujours la *Barbe Bleue*, d'Offenbach.

LEIPZIG. — Les événements n'ont pas interrompu les travaux du nouveau théâtre, qui selon toutes les apparences sera l'un des plus grands de l'Allemagne. La salle contiendra 2,000 personnes.

Le théâtre se compose de trois bâtiments, dont la surface totale est de 52,000 pieds carrés.

La Société de Riedel a donné à l'église de Saint-Nicolas, le 5 août, au bénéfice des blessés, une solennité musicale à laquelle plusieurs artistes distingués ont pris part, entre autres M. Auer, le violoniste-concertmeister de Dusseldorf; Mme J. Flinsch, cantatrice de Leipzig, Mme Krebs, de Dresde, et M. Thomas, organiste.

DRESDE. — La direction générale du théâtre et la chapelle royale avaient organisé, le 29 juillet, un concert spirituel, à l'église de Notre Dame, au bénéfice des familles saxonnes éprouvées par la guerre.

Les artistes du théâtre et de l'orchestre, avec l'assistance de la Société Dreyssig et de l'Académie de Dresde, ont interprété plusieurs œuvres de Bach, Mozart, Rietz, Mendelssohn, etc.

Les solistes étaient Mme Ney-Burdy, Mme Krebs-Michalesi, et MM. Weixlstorfer et Scaria.

MM. Rietz et Krebs alternaient dans la direction de l'orchestre.

MUNICH. — La guerre ayant fait avorter les représentations modèles des opéras de Wagner, les trois artistes engagés déjà à cet effet se sont entendus avec la direction du théâtre de la manière suivante : M. Beck, le baryton de Vienne, renonce entièrement aux honoraires stipulés ; M. Schmid, la basse de Vienne, donnera des représentations au théâtre de Munich, jusqu'à concurrence de la somme qui lui a été allouée ; le ténor Niemann, de Hanovre, a imposé à la direction le paiement de la moitié de ses honoraires.

.˙. Le Théâtre-Populaire a fermé ses portes par suite des événements politiques.

.˙. Le Théâtre de Cobourg a mis à l'étude le nouvel opéra d'Aug. Langert : *die Fabier*.

.˙. Deux pianistes vont s'unir par le mariage : M. Alfred Jaell et Mlle Trautman.

.˙. Le nouvel opéra d'Abert, *Astorga*, voit grandir son succès ; outre les scènes de Carlsruhe et de Mannheim, qui l'ont déjà mis à l'étude, les théâtres de Berlin et de Vienne se proposent de le monter cet hiver.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Au Théâtre de Sa Majesté, les représentations à prix réduits ont attiré chaque fois une foule considérable; elles se prolongeront jusqu'au 11 août. Celle de mercredi, 8 août, n'aura pas été la moins intéressante; on donnait ce jour-là le 1er acte de la *Sonnambula*, avec Mlle de Murska (dont on a annoncé déjà l'arrivée à Vienne), MM. Hohler, Gassier, Bossi et Cassaboni; le 3e acte des *Huguenots*, avec MM. Tasca, Santley, Gassier, Bossi, Capello, Foli et Mmes Trebelli et Titjens ; le 4e acte de *Lucia*, avec les artistes déjà cités.

Le Théâtre Royal italien a clôturé la saison, le 28 juillet, par *le Nozze di Figaro*, que l'on donnait également le même soir au Théâtre de Sa Majesté ; d'une part il y avait MMmes Artot, Sherrington, Anese, et MM. Ciampi, Neri-Baraldi, Faure, Polini et Mme Lucca; d'autre part MMmes Titjens, Sinico, Trebelli et Tagliafico; MM. Santley, Gassier, Bossi, Bettini, Capello et Cassabone. L'une et l'autre de ces représentations ont été splendides.

Ronconi a signé un engagement avec Maretzeck pour New York ; Mario, l'infatigable, est engagé pour une tournée dans les provinces.

M. Bateman a engagé Mlle Parepa, M. Ferranti, M. Levy (cornet), M. Rosa (violoniste allemand), Fortuno (basse baryton) et M. Brignoli pour un voyage à travers les États-Unis.

Mlle Adelina Patti a quitté Londres, lundi dernier, pour se rendre à Hombourg.

Ascher est allé à Boulogne-sur-Mer, où l'appelle un excellent engagement, et de là le célèbre pianiste se rendra à Paris pour donner plusieurs auditions.

.˙. Le vénérable professeur de Leipzig, M. Moschèles, a donné, le 29 juillet, à St James'-Hall, au profit des blessés et des malheureux de toutes les nations engagées dans la guerre, un concert qui avait attiré une affluence énorme ; on estime la recette à 500 livres. M. Moschèles avait obtenu le concours gratuit de Mme Jenny Lind et de son mari, de Mme Parepa, MM. Gunz, Charles Hallé et Petersen, violoniste de Stockholm.

M. Moschèles a joué plusieurs de ses études, des nouvelles (?) variations sur le thème *The Harmonious Blacksmith*, qui diffèrent du tout au tout avec les merveilleuses variations de Handel sur le même thème (ajoute le *Musical World*); il a improvisé ensuite sur les trois derniers mouvements de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven en y intercallant le thème célèbre : *See the conquering hero Comes* (sans doute en l'honneur de Bismarck).

Un grand duo pour deux pianos et quatre exécutants (intitulé le *Contraste*, par Moschèles) terminait le concert.

Mlle Artot, qui devait se faire entendre à ce concert, s'est fait excuser.

.˙. L'impressario Gye a décidé Mme Lucca à rompre l'engagement qu'elle avait contracté avec Madrid, afin de s'assurer son concours pour toute la saison prochaine de Londres.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Gênes, le 17 juillet, à l'âge de 80 ans, M. Nicolas Uccello, compositeur de musique.

— A Cocconato, en Piémont, à l'âge de 78 ans, M. Jean Fabbri, chorégraphe.

— A Vérone, à l'âge de 26 ans, M. Charles Fedelini, compositeur de musique.

— A Schaerbeek-lez-Bruxelles, le 17 juillet, à l'âge de 24 ans, Mlle Mathilde-Léocadie-Hortense Gailliet, artiste lyrique. Il y a une année à peine que cette jeune artiste fit ses premières armes sur la scène; elle débuta avec un très grand succès au Théâtre-Royal d'Anvers, et devait obtenir la consécration de ce succès au Théâtre-Royal de Bruxelles, en septembre prochain.

— A Paris, le 25 juillet, M. Claude Joseph Paris, né à Lyon, le 6 mars 1801, compositeur et professeur de musique. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, T. VI, p. 454).

— A Francfort, le 25 juillet, M. Aloys Schmitt, né à Erlenbach (Bavière) en 1789, professeur de piano et compositeur estimé en Allemagne. (Notice *ibidem*, tome VII, p. 483.)

— A Mexico, le 28 mai, Mme Marie Comte-Borchardt, née à Ixelles-lez-Bruxelles, le 4 décembre 1830, artiste fort estimée, d'abord comme pianiste, ensuite comme première chanteuse, en Belgique, en France, en Angleterre et en Amérique. (Notice dans *Galerie biogr. des artistes musiciens belges*, d'E. Gregoir, p. 22.)

— A Vienne, à l'âge de 28 ans, M. Guillaume Fahrbach, maître de chapelle.

— A Chemnitz, le 11 juillet, M. Liebert, ancien ténor du théâtre de Cologne.

— MM. Fassbender, basse-chantante, et Nemansky, corniste, sont au nombre des artistes tués dans la dernière guerre d'Allemagne.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudis 16 et 23 Août 1866. Nos 33 et 34.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00
2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à LONDRES, chez **SCHOTT ET Cie**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

ROMANCE DES FLEURS DE ZEMIRE ET AZOR,

Traduction nouvelle, musique de SPOHR.

LA CHAUMIÈRE,

paroles de C. MICHAELS, fils, musique de FR. RIGA.

DU GÉNIE DE ROSSINI.

(Suite et fin. Voir no 32 du 9 août.)

Personne, je crois, et dans aucun art, n'a exprimé avec autant de puissance et de charme les sentiments qui sont doux au cœur de l'homme. Rossini est par excellence le chantre du bonheur. On a tout dit en vérité sur sa musique, lorsqu'on a dit que son caractère est d'être radieuse et de porter l'allégresse dans les âmes de ses auditeurs. Ne lui cherchez aucun point de ressemblance, même éloigné, avec l'autre Italie, l'Italie douloureuse et sombre. Le bonheur est tellement l'essence de sa nature et la pente nécessaire et instinctive de son génie que, même lorsqu'il exprime les passions les plus cruelles ou les sentiments les plus graves,—la jalousie, l'amour tragique, le patriotisme et la passion de la liberté, la terreur religieuse et l'élévation de l'âme vers Dieu — je ne sais quelle joie et quelle ivresse découlent de ses chants. Il m'est impossible de me représenter son Moïse autrement que sous la forme d'un noble prélat romain, plastiquement majestueux et arrachant l'obéissance non par la terreur, mais par l'enthousiasme respectueux qu'inspire sa noble personne. Les terreurs de *Sémiramis* sont à peu près aussi tragiques que l'aimable effroi qu'on éprouve lorsqu'on entre dans une belle église éclairée par un jour crépusculaire, tout odorante des parfums de l'encens, et toute mélodieuse encore des prières des prêtres. On a remarqué que les chants d'amour de Mozart avaient quelque chose de religieux et qu'ils pourraient être facilement transformés en chants d'église. On pourrait dire de Rossini que tous ses chants religieux ou tragiques ont quelque chose d'heureux et pourraient être transformés en sérénades. Quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à la charmante fatalité de son génie ; il lui faut, bon gré mal gré, laisser apparaître le sourire. Il a trouvé moyen de rendre rayonnante et mélodieuse la douleur de la mère dont le cœur fut percé de sept glaives. Comme cette douleur est bien cadencée et bien rhythmée! Beaucoup s'obstinent à voir dans le *Stabat* de Rossini une œuvre religieuse ; religieuse à l'*italienne*, c'est possible ; mais, religieuse dans l'acception purement humaine du mot, non. Tout ce qu'on en peut dire de plus vrai, c'est que, si, par hasard, les rossignols sont chrétiens, c'est à peu près ainsi qu'ils doivent fêter le vendredi saint.

Le maître, qui se juge avec l'impartialité et la lucidité des hommes de génie, n'admet que trois œuvres, dit-on, dans son glorieux bagage : *le Barbier de Séville*, *Otello* et *Guillaume Tell*. Selon lui, ces trois œuvres dispensent de toutes les autres, qui ne sont que la répétition ou le développement de celles-là. En effet, ces trois œuvres expriment pleinement toutes les faces de son génie. La plus complète des trois est sans contredit *le Barbier de Séville*. C'est celle qui représente certainement avec le plus de splendeur son opulente et joyeuse nature. *Guillaume Tell* est celle pour laquelle il doit avoir la préférence la plus marquée, car c'est l'œuvre académique de ce talent qui mérite si peu cette épithète ; c'est l'œuvre où il a *voulu*, pour la seule fois de sa vie peut-être, faire acte de grand musicien. Je ne sais pourquoi il nous a toujours semblé sentir que, en se mettant à la tâche, il avait eu la détermination bien arrêtée de produire un chef-d'œuvre, et qu'il s'était promis à lui-même de montrer au monde ce que c'était qu'un homme de génie. Il y a dans *Guillaume Tell* tout l'effort dont son indolent génie semble capable et dont son inspiration s'était toujours passée. Mais des trois œuvres nommées, celle pour laquelle nous avons la préférence la plus partiale, c'est *Otello*. *Guillaume Tell* est plus élevé, *le Barbier* est plus complet ; *Otello* a pour nous quelque chose de plus fin et de plus rare. Là se trouve exprimé musicalement ce pathétique particulier que nous avons signalé comme propre à l'Italie heureuse ; ce pathétique qui, à bien prendre, n'est autre chose qu'une forme du bonheur. C'est le bonheur qui prend congé des cœurs qu'il aimait à habiter ; mais c'est encore lui ; pour ses adieux, il ne peut se dispenser d'employer le brillant langage qui lui est familier, et il se contente de l'attrister légèrement. Les mânes des félicités perdues voltigent comme des ombres chères sur les malheurs présents. Tristesse caressante ! exquis chagrin ! douleur délicieuse ! plaintes élégantes, qui

n'inspirent aucune angoisse et qui remuent dans le cœur une voluptueuse pitié! C'est le pathétique des passions qui ont la beauté pour but, et des infortunes qui ont l'amour pour auteur; le pathétique qui est naturel aux cœurs nés pour le bonheur. Et que tout cela est bien italien. En écoutant ces accents, l'imagination se reporte vers les héros courtois et les belles héroïnes de Boccace, d'Arioste et du Tasse endormies dans la mort, et, toutes semblables aux nymphes de Corrége, sommeillent sous les ombrages d'un paysage italien. C'est la douleur de Sylvestra qui se couche doucement sur le cercueil de son ami pour ne plus se relever; ce sont les adieux de Zerbin à Isabelle, les suprêmes moments de Clorinde et de Bradamante. En outre, cet opéra nous ravit, quoi qu'en disent des juges sévères, parce qu'il nous semble que c'est celui où Rossini a le mieux exprimé tout ce que son âme heureuse est capable de porter de douleur et de mélancolie.

Rossini, c'est le dernier soupir de la vieille Italie. Un Bellini, un Donizetti ne sont que des Italiens, mais Rossini, c'est l'Italie elle-même, l'Italie qu'on ne reverra plus et qu'on ne retrouvera plus. Un nouvel âge commence. Voici venir avec Verdi le cosmopolitisme, la révolution, la démocratie, les sourds échos des sociétés secrètes, les trompettes de Jéricho... L'âme italienne change de forme; sa voix mue; ses brillantes ailes laissent tomber leurs vieilles plumes. C'en est fait pour toujours de cette âme joyeuse et forte dont Rossini a eu l'honneur d'être la suprême incarnation.

EMILE MONTÉGUT.

PORTRAITS-CARTES (1)

ALBERT GRISAR.

« Eh quoi! me direz-vous, vous allez nous faire l'introuvable, l'insaisissable Grisar? C'est de la présomption, jeune homme. Comment braquerez-vous votre objectif sur un original fieffé, tellement bizarre et mystérieux qu'on ne sait jamais ce qu'il dit, ce qu'il pense, ce qu'il fait? A moins que de vous lancer dans la haute fantaisie, en nous traçant l'homme d'après sa musique, c'est-à-dire facile, vif, naturel, populaire, mais coquet, élégant, aristocrate, un marivaudeur qui a ses heures de tendresse sans tomber dans la préciosité; un paysan du petit Trianon; un chevalier musqué, s'échappant du boudoir de la marquise pour courtiser Justine ou Marinette!

» Mille pardons, monsieur mon lecteur. Depuis son traité avec Asmodée, notre photographie garantit la ressemblance et laisse à d'autres les airs de famille. Or, n'en déplaise à votre perspicacité, l'auteur de *Gilles le Ravisseur* n'a ni jabots à dentelles, ni épée au côté. C'est un bon bourgeois à l'air tranquille et bénin; une nature essentiellement flamande. La figure est franche, les traits fins, la bouche un peu pincée, les yeux doux et bons, front très dégagé, cheveux et favoris gris, juste ce qu'il faut de ventre pour être respectable, la redingote assez haut boutonnée, gilet de couleur, cravate de soie noire à deux rangs, comme sous la Restauration, chapeau de feutre gris datant de 1840, en un mot, l'aspect d'un honnête négociant en gros, plus préoccupé de la hausse des huiles que de l'harmonie des Grecs.

» Mystificateur de première force, adorant des plaisanteries, pour lesquelles il garde un sang-froid imperturbable, Grisar ne dit jamais son avis et laisse son interlocuteur faire tous les frais. S'il parle peu, malgré sa finesse et son esprit, c'est par pure prudence, car il n'a pas l'élocution facile et pourrait avec peine défendre à la Chambre les intérêts de son pays.

» Grisar aime un peu la chasse, beaucoup le sexe, passionnément la bière et par-dessus tout sa liberté. Il personnifie le célibat, par cela même qu'il ne souffre aucune contrainte et obéit toujours aux fantaisies de son cerveau capricieux. De là provient son horreur du monde, des soirées, dîners, intrigues et coteries. On ne le voit jamais au théâtre (surtout les jours de ses pièces). Craignant la chaleur du gaz et prétendant « que le public est fou de s'enfermer des heures entières pour entendre un tas de gens raconter leurs petites histoires; » sa grande joie est de faire l'école buissonnière. Vous le rencontrerez faubourg du Temple, mangeant gravement des pommes de terre frites; barrière d'Enfer, où il sera allé, monté *derrière* une voiture de place; à Fontenay-aux-Roses, au bois de Vincennes, partout enfin où il y aura de l'air, des arbres et des bocks aux environs.

» Toujours seul dans ses promenades, il y rumine quelque bon tour ou quelque page sérieuse comme le trio des *Amours du Diable* et le chœur du drapeau du *Carillonneur*. Cela fera de la provision pour l'hiver, quand la pluie le forcera à rester dans son appartement du boulevard Montmartre. Alors, se claquemurant, Grisar défendra sa porte et enverra à tous les diables l'imprudent qui le dérangerait de son travail; ce, avec une brusquerie des plus caractérisées. N'allez pas vous en fâcher; au fond, il n'en pense pas un traître mot.

» Chez lui, ni chiens, ni enfants, ni livres, ni tableaux. Pour remettre de l'ordre et entretenir une propreté hollandaise, une vieille femme de ménage, habituée de longue date aux singularités de son maître. Sur le bureau de Grisar, de la bière et de la tisane en permanence; la tisane est pour les rares amis. S'il vous en offre, gardez-vous de la refuser, il enverrait chercher certain remède poétisé par Molière. Reléguant au grenier un méchant clavecin dont il se servait depuis le siége d'Anvers, il a acquis récemment un piano droit qu'il a cherché le plus sourd possible, *afin de ne pas s'entendre;* quand une corde se casse, il s'en réjouit bien vite, en disant: « Une de moins pour m'écorcher les oreilles. »

» Grisar jette ses idées sur le premier papier venu, les enferme dans un grand carton et attend que telle ou telle situation permette de les utiliser. Il a ainsi un tas de motifs privés, de mélodies secrètes qu'il élève au biberon avant de les adapter aux paroles avec son tact exquis. Travaillant lentement, polissant et repolissant sans cesse (au désespoir de ses collaborateurs), il ne livre sa partition d'orchestre que page par page, lorsqu'il l'a ciselée à loisir. Ces manuscrits sont tantôt sans une seule rature, tantôt surchargés de *colettes* et *renvois;* d'ailleurs de vraies pattes de mouche.

(1) Extrait de l'*Art musical*.

» Au rebours de bien des compositeurs, il ne fera pas une démarche pour faire représenter ses pièces ; en revanche, dès qu'un directeur se sera engagé vis-à-vis de lui, il ne lui laissera ni repos ni trêve, et aura recours à tous les déguisements pour le forcer à tenir la parole donnée. A ses répétitions, il y a des dépôts de canettes dans toutes les coulisses, et le premier ténor interrompt une cavatine pour trinquer avec le maëstro. Les jours de *première*, Grisar se tient dans le café le plus proche du théâtre; le nombre de bocks qu'il y consomme effrayerait jusqu'au royal Gambrinus.

» En temps ordinaire, il arrive le soir, vers onze heures et demie, au café Mazarin, se met dans le coin le plus obscur; on lui donne les journaux, un petit verre, une bougie allumée (que le gaz soit éteint ou non), et au bout d'une demi-heure il rentre se coucher sans avoir dit un mot. Sa seule petite passion est le noble jeu de piquet. Quand il a eu quinte et quatorze, il devient expansif, rit beaucoup, commet des calembours atroces, se mouche bruyamment dans son foulard rouge, aspire une forte prise et s'écrie en hochant la tête : « Hé ! hé ! pas mal pour un Belge d'origine française. » Cette phrase-là est pour lui le comble de la bonne humeur.

» Vous l'apercevrez l'été, sortant dès l'aube, avec des bottes fourrées, un cache-nez, deux paletots, une canne, un parapluie, une gourde et un sac en bandoulière, un paquet sous le bras et un fusil à la main; vous croyez peut-être qu'il s'agit d'un voyage au long cours ? Allons donc ! notre héros va tout bonnement passer cinq ou six heures à Chatou ou à Bougival. Depuis quelque temps, il porte continuellement une carnassière gigantesque, contenant tout ce qui est utile à la vie.... tout, excepté plume, papier ou encre, qui trahiraient le compositeur. Somme toute, c'est à la fois un enfant au cœur d'or et un philosophe ayant soif d'indépendance ; un joyeux compère qui rit en dedans et se fait des farces à lui-même.

» Voilà quatre mois que Grisar se promène à Asnières, sous le prétexte d'écrire de la musique religieuse. Pourquoi Asnières ? Comment la patrie du canotage peut-elle inspirer un *Te Deum* ou un *Dies Irae ?* Entre nous, il doit y avoir là-dedans quelque petite bière particulière accompagnant délicieusement l'omelette au lard, et l'auteur des *Porcherons* ne nous reviendra qu'avec un nouveau bijou dans la tête... quand les feuilles seront mortes et les tonneaux à sec. »

ALBERT VIZENTINI.

WEBER A L'AGE DE 26 ANS.

La nature n'avait pas taillé Charles-Marie de Weber sur le patron d'Adonis, encore moins sur celui d'Hercule. A l'âge de vingt-six ans (en 1810), il était ce qu'il fut toute sa vie, petit, faible, d'apparence presque insignifiante, et pourtant il était plutôt bien que mal bâti, sauf la longueur un peu grêle d'un col qui sortait d'épaules un peu étroites. La faiblesse de sa hanche gauche, qui plus tard donna quelque chose de boiteux à sa tenue, à sa démarche, n'apparaissait pas encore, et il y avait certainement beaucoup de charme dans le noble ovale de sa tête, dans le profond regard de ses yeux gris-bleu, que ses amis appelaient — *d'inépuisables sources de bonté et d'amour*, ainsi que dans la continuelle mobilité de sa physionomie, qui tantôt se colorait des teintes de la malice et de l'humeur joyeuse, tantôt s'illuminait du feu de l'enthousiasme et des reflets d'une grande pensée: il y en avait aussi dans le timbre de sa voix de baryton, d'une sonorité si riche, quoique souvent brisée par la vivacité de l'émotion, et bien qu'elle n'eût pas encore acquis cette fermeté métallique dont l'expérience lui apprit à se servir quand les circonstances l'exigeaient. La beauté de ses mains, la grâce de ses gestes, une expression générale d'amabilité, expliquent d'ailleurs comment nombre de femmes, les plus délicates surtout, préféraient Weber à des hommes d'une beauté remarquable. A cette époque, il portait l'habit noir, le pantalon collant, la cravate blanche, accompagnée du large jabot, et les bottes montant jusqu'au genou. C'est dans ce costume que le représentent les portraits qui ont popularisé son image.

PAUL SMITH.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — On ne connaît point encore la composition de la troupe du Théâtre Royal. Voici pourtant le moment d'en publier la liste. Si le tableau n'est point encore complet, à quoi tiennent ces retards ? et, s'il l'est, pourquoi s'envelopper dans le mystère ? Les journaux de la capitale demandent de grandes réformes dans le personnel choral et dans celui du ballet. Ils réclament de meilleurs décors et des costumes moins fripés pour certains grands ouvrages. Nous joignons nos instances à celles de nos confrères, avec l'espoir de les voir aboutir.

.˙. La question de l'origine belge de Beethoven va entrer bientôt dans une nouvelle phase. On peut voir, sur cette question, quelques renseignements dans la *Biographie universelle des musiciens*, lesquels ont été communiqués à M. Fétis par M. Léon de Burbure. Délayés dans une brochure de M. Edouard Gregoir, où, soit dit en passant, le musicologue ne cite personne, ces renseignements seront repris à leur tour par M. de Burbure, dans le prochain volume de la *Biographie nationale*, qui se publie sous les auspices du gouvernement belge, et complétés au moyen de documents d'une authenticité incontestable. La famille du grand compositeur allemand a de nombreuses ramifications dans le pays, et déjà, d'après la découverte d'un de nos musicographes, attaché aux Archives générales du royaume, il est permis de la faire remonter, en Brabant, à la première moitié du seizième siècle.

.˙. L'impression du premier volume de la *Musique aux Pays-Bas* est en voie d'achèvement. Dans le fascicule qui vient de paraître, les musicographes pourront puiser à pleines mains les documents intéressants et inédits. Outre des notes, entièrement neuves, sur Thomas Créquillon, compositeur attaché à la grande chapelle de Charles-Quint, sur Jean Turnhout, maître de chapelle de Philippe II, et sur plusieurs compatriotes et contemporains de ces deux éminents musiciens, on peut voir, dans ce fascicule, un paragraphe très important consacré à Corneille Helmbreker, organiste et carillonneur à Harlem, auteur d'un charmant *Welkomlied* (chanson de bienvenue), à quatre parties, datant de 1628. Une planche reproduit le thème de cette agréable composition.

.˙. CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Les concours se sont terminés par :

DÉCLAMATION LYRIQUE. — Premier accessit : Mlle Béatrix Goethals, M. Eloy Sylva. — Deuxième accessit : MM. Verduhrt, Stratman et Mlle Antoinette Danis.

Harmonie. — Premier prix partagé entre MM. Bertrand, Pardon et Wouters. — Second prix partagé entre MM. Bertrand et Depauw. — Accessit : M. Costenoble.

Composition. — Premier prix partagé entre MM. Walput et E. Koettlitz. — Second prix : M. Van Hoof. — Accessit : M. G. Demol.

M. Steveniers, dans sa modeste sphère de professeur de la musique classique accompagnée, a produit plusieurs élèves doués d'un excellent sentiment.

Parmi les élèves, nous avons particulièrement remarqué, dans la classe des demoiselles, Mlle Quarten, et dans la classe de jeunes gens, M. Van Dooren.

Cette classe étant instituée pour développer le sentiment musical, former le style et rendre musicien, il nous semblerait plus logique de faire déchiffrer à chaque élève une œuvre quelconque, au lieu de lui faire jouer un morceau qu'il a étudié avec le professeur, dont il a nécessairement adopté le genre d'interprétation. On pourrait, de cette manière, apprécier le mérite réel des élèves.

Les classes de violon et celles de piano et de chant ont le privilége d'attirer le plus de monde ; au concours de M. Léonard, il y avait foule ; au concours de MM. Mailly et Dupont, comme plus tard chez MM. Cornélis et Goossens, la salle regorgeait.

Les élèves de M. Mailly sont entrés en lice avec l'*Adagio et le Finale* du Concerto en *sol* de Beethoven et différents morceaux à leur choix. — Les élèves de ce professeur se distinguent par une grande netteté dans l'exécution et un très bon style ; nous leur voudrions un peu plus de son et de couleur.

Le meilleur d'entre eux, M. Félix Pardon, s'est fort bien acquitté de sa tâche ; il y a en lui l'étoffe d'un excellent artiste. Il s'est d'ailleurs distingué dans la classe d'harmonie, où il a remporté, à l'unanimité, le premier prix.

M. A. Cornélis, fils de l'excellent professeur de chant, a obtenu le second prix, aux applaudissements réitérés de l'auditoire ; c'est le même qui, dans la classe de M. Léonard, a obtenu le premier prix avec la plus grande distinction.

M. Dupont avait choisi pour une partie de ses élèves un concerto de Kulack, et pour l'autre le premier *Allegro* de son nouveau Concerto en *fa mineur*, que l'auteur a fait entendre pour la première fois cet hiver au concert de Musique Populaire. Les prix ont été vivement disputés, et c'est M. Mathieu qui l'a emporté sur les six concurrents. Nous avons remarqué un tout jeune homme, qui n'a obtenu qu'un accessit mais qui nous paraît être doué d'un heureux instinct musical. M. Logé n'a que quatorze ans, et déjà il promet un talent des plus distingués.

Il y a longtemps que les concours de chant n'ont été aussi intéressants que cette année. Treize élèves se sont présentés chez M. Cornélis, et cinq chez M. Goossens. Nous avons déjà donné la liste des lauréats, et nous n'avons à parler ici que de ceux qui, entre tous, ont mérité une mention spéciale : c'est, dans la classe de M. Goossens, Mlle Bacot — jeune et charmante artiste qui ne tardera probablement pas à paraître au théâtre — et dans la classe de M. Cornélis : M. Barwolf — musicien intelligent — Mlle Inez Tongres, qui possède une fort belle voix, d'une étendue superbe, et dont les progrès depuis l'année dernière sont incontestables ; Mlle Tongres aussi se destine à l'art lyrique.

Dans la catégorie des accessits, il faut citer Mlles Plisnier, Gobbaerts, et surtout Mlle Vandenbroeck, qui a chanté avec un rare sentiment la première partie de l'air du *Freischütz* ; nous ne croyons pas nous tromper en prédisant à cette jeune fille un brillant avenir.

Nous pouvons donc constater les heureux résultats obtenus par MM. Cornélis et Goossens ; ils ont montré à l'évidence combien sont sérieuses et solides les études de l'art du chant dirigées par ces habiles professeurs.

.·. On a fort remarqué l'abstention des élèves de la classe de Mme Pleyel, au concours de cette année. Il nous semble que l'on ne devrait pas laisser ignorer au public les raisons d'une pareille décision, ne fut-ce que pour couper court à une foule de conjectures qu'elle a provoquées.

Nous ne voulons point nous faire l'écho de tous les bruits qui ont circulé à ce sujet ; nous nous bornons à enregistrer le fait de l'abstention et à nous en étonner.

.·. On écrit de Bruxelles à l'*Escaut*, d'Anvers :

Vous avez vu que le conseil communal de Bruxelles a voté un subside considérable pour renouveler les décors des deux chefs-d'œuvre de Meyerbeer, *les Huguenots* et *Robert*. La saison théâtrale s'ouvrira le 1er septembre, probablement par *les Huguenots*, remis complétement à neuf, à l'exception du 2e tableau du 4e acte, qu'on ne joue plus, faute d'un ténor qui puisse chanter, en s'échappant des bras de Valentine, le grand récitatif du massacre des Huguenots.

Il est probable que l'année prochaine il n'y aura pas d'interruption même pendant l'été. Le Roi désire, paraît-il, que l'on joue toute l'année à la Monnaie, et il a fait annoncer au directeur qu'il augmenterait considérablement le subside de la cour, qui était très réduit dans les dernières années du règne de Léopold Ier.

.·. Dans le monde artiste, on sait généralement qu'une des belles collections de violon est celle de M. François Van Hal, un de nos meilleurs amateurs. Dernièrement, chez lui, Henri Vieuxtemps et Léonard avaient apporté leurs magnifiques instruments à l'effet d'une comparaison à faire.

Là, sur un canapé se trouvaient étalés quatre *Stradivarius*, deux *Guarnerius* et deux *Maggini*. Pour l'œil d'un connaisseur, c'était un tableau ravissant que ces huit violons de premier ordre, valant en bloc quarante mille francs !

Inutile de dire qu'ils furent essayés l'un après l'autre.

La chronique ne dit pas qui des Stradivarius ou des Guarnerius ou des Maggini a remporté la palme, nous savons seulement que nos deux artistes, en sortant de chez M. Van Hal, se montraient grands partisans du *libre échange*.

.·. Dernièrement, au Havre, dans une représentation du *Pré-aux-Clercs*, un jeune artiste belge, M. Demunck, a eu occasion de faire apprécier son talent de violoniste. Voilà ce qu'en dit le correspondant du *Messager des Théâtres et des Arts*, de Paris.

« On se rappelle deux jeunes gens, les frères Demunck, qui firent partie de notre orchestre il y a trois ans, et qui, depuis cette époque, sont attachés au Grand Théâtre de Bordeaux. L'un d'eux, violoncelliste, est actuellement à Trouville. Le second est l'habile violoniste qui, dans le solo servant d'entrée, a soulevé des tonnerres d'applaudissements, et qui, dans le duo engagé entre son éloquent archet et le gosier de fauvette de Mme Barbot, a partagé la splendide ovation décernée à l'excellente cantatrice. Rien ne peut donner une idée de la perfection avec laquelle Mme Barbot et M. Demunck ont exécuté ces difficultés qu'ils faisaient jaillir à plaisir et qui nous faisaient admirer le double talent des exécutants. Les notes humaines et instrumentales s'échangeaient de la scène à l'orchestre avec une sûreté d'attaque, une homogénéité de sons et d'expression que nous ne pouvions nous lasser d'applaudir. »

Un Liégeois, M. Bovery (Bovy), dirige l'orchestre de ce théâtre.

« Au moment où il prenait possession de son fauteuil, ajoute *le Messager des Théâtres*, des salves réitérées de bravos

ont retenti de toutes les parties de la salle et ont fêté ainsi, avec la plus cordiale expansion, l'habile chef d'orchestre auquel nous sommes redevables de si agréables soirées. Mais cette fois, M. Bovery se présentait armé d'un double droit à la faveur du public, car il allait nous faire entendre une charmante et joyeuse partition, *Zerbine*, représentée pour la première fois en mai 1856, sur la scène des Folies-Nouvelles.

« *Zerbine* est un tableau bouffe imité. par MM. Saint-Yves et O. Féré, de *la Servante Maîtresse*, de Pergolèse, traduite par Baurans. M. Bovery a écrit une ravissante musique, et je ne saurais que répéter les éloges que tant de fois déjà vous avez donnés à cet opéra bouffe, qui a eu 200 représentations aux *Folies Nouvelles*. »

⁂ Voici un triste épisode de la vie d'une artiste, notre compatriote, dont notre dernier bulletin nécrologique enregistrait le décès :

Mme Comte-Borchard débutait, il y a huit ou dix ans, à Marseille, dans le rôle de Galathée. C'était une femme de talent, une vraie nature d'artiste. Le public marseillais était de mauvaise humeur ce soir-là ; l'un après l'autre, étaient reçus par des bordées de sifflets.

Mme Comte-Borchard entre en scène ; elle tremblait de tous ses membres. Les sifflets commencent. Elle s'obstine et chante. Le tumulte croît. Quelques jeunes gens de Marseille trouvent cela plaisant ; on rit et des gros sous tombent aux pieds de la malheureuse Galathée.

Mme Comte Borchard s'affaisse sur elle même. Pendant dix jours une fièvre avec délire la retint au lit. Elle quitta Marseille la mort dans l'âme.

⁂ BIBLIOGRAPHIE.—*Marius et les Teutons; fantaisie musicale* (Paris, Achille Faure). Dans cette brochure, sous forme de dialogue, les plus grandes individualités musicales du temps sont jugées avec une indépendance d'opinion dont on n'a eu que peu d'exemples jusqu'ici. Pour moi, je ne me sens pas la moindre envie de me mêler au débat, bien que je trouve plus d'une hérésie musicologique dans le pamphlet de M. Raoul Ordinaire (c'est le pseudonyme sous lequel l'auteur se cache). Mais le moyen de laisser sans protestation les lignes qui suivent?

« Quand Verdi veut changer sa manière, il écrit *Rigoletto*, un *Ballo*, *Simon Boccanegra*, la *Forza del Destino* et « donne un éclatant démenti aux pédants qui, tout à l'heure, « lui refusaient niaisement l'art de manier l'orchestre et le « contrepoint ! Il me souvient, à ce propos, d'un mot plein « de finesse et de bon sens, échappé l'autre jour à l'un de « mes amis, Pierre Demol, et judicieux connaisseur, *quoique belge*, et savant compositeur. — Si Verdi voulait s'en « donner la peine, disait-il, Verdi ferait toute la journée de « la musique à la Wagner ; tandis que Wagner, avec la « meilleure volonté du monde, ne pourrait pas faire de la « musique à la Verdi.— Impossible, je crois, d'exprimer « mieux la différence qu'il y a entre l'inspiration native et « le travail obstiné. »

Il serait difficile aussi d'accumuler plus d'erreur en moins de mots. L'incise que je souligne vaut son pesant d'or. Comment ! messieurs les critiques français nous inondent de gazettes, de revues et de livres sur l'art musical, où les plus grosses bêtises s'étalent avec une prétention qui n'a pas de nom, et nous devrions nous incliner devant ces juges, recevoir d'eux des brevets d'insuffisance, et leur abandonner en quelque sorte le monopole de la compétence et du savoir ! Non ! l'aréopage qui a sifflé *Guillaume Tell*, méconnu *Freyschutz*, éconduit *Faust*, n'a aucun titre à cette prérogative, et, si on lui accorde le don (je ne dis pas le privilége) de l'esprit c'est avec des restrictions nombreuses et motivées : car l'esprit est très utile quand il est l'auxiliaire du jugement, et très dangereux quand il prend sa place.

M. Raoul Ordinaire ne se trompe-t-il pas, à l'endroit de Wagner, de la façon la plus étrange? Quoi qu'il fasse, Wagner ne saurait faire de la musique à la Verdi, parce qu'il est trop haut placé dans l'art pour pouvoir descendre aux vulgarités du compositeur italien ; et, quoi qu'il fasse aussi, Verdi serait incapable d'écrire de la musique à la Wagner, parce que son éducation philosophique, esthétique et technique est trop incomplète pour pouvoir atteindre aux horizons abordés par le maître allemand.

Quant à M. Demol, je doute qu'il soit flatté de la citation dont il lui est fait honneur. Homme à paradoxes, il est le premier à rire de ses propres excentricités, et, avec tout son esprit, M. Raoul Ordinaire n'a été que sa dupe. W.

GAND (*Correspondance particulière*). — Le Congrès néerlandais, qui devait avoir lieu ici, dans quelques jours, est remis à l'année prochaine.

Les études de *Lucifer*, de Pierre Benoît, ne s'en poursuivent pas moins avec activité ; chaque répétition fait ressortir de nouvelles beautés, et tout le monde est d'accord que *Lucifer* est l'œuvre la plus complète, la plus originale du jeune maître belge.

Il est question d'une exécution grandiose de *Lucifer* à Bruxelles, à l'occasion des prochaines fêtes de septembre ; tous les chanteurs de Gand viendraient renforcer les chanteurs bruxellois.

⁂ Les concours du Conservatoire ont eu lieu dimanche dernier ; l'exiguïté du *Guide Musical* ne permet pas de donner la liste des récompenses accordées aux élèves vainqueurs dans ces luttes musicales, ni de reproduire en entier un excellent article, qu'une de nos illustrations, M. Gevaert, a consacré à ce concours dans le *Journal de Gand*. Nous nous bornons à en donner la conclusion :

« Nous avons pu constater une fois de plus l'influence bienfaisante que peuvent exercer les conservatoires sur le goût musical d'une population entière, et à cet égard nous nous permettrons de citer la conclusion d'un rapport adressé récemment à notre administration communale : « Notre pays « en général, et notre province en particulier ont réalisé » un progrès immense dans la culture de la musique » depuis une quarantaine d'années, grâce à l'établis- » sement des Conservatoires de Liége, Bruxelles et Gand. » Cependant il est impossible de se dissimuler que nous » sommes encore loin d'avoir reconquis la position que » nous occupions dans l'Europe musicale au 16e siècle, » alors qu'un étranger, un Italien, pouvait dire de notre na- » tion : « Ce sont là les vrais maîtres dans la musique, et » ceux qui l'ont restaurée et conduite à la perfection. Cet art » leur est tellement propre et naturel que les hommes et les » femmes chantent naturellement en mesure avec un grand » charme et beaucoup de mélodie. De plus, ayant ajouté l'art » à la nature, ils ont fait ces belles harmonies de voix et » d'instruments que l'on peut voir et entendre partout. » Aussi on les recherche dans toutes les cours de la chré- » tienneté. « (*Guicciardini*, *Descrizione de Paesi Bassi*. Anvers 1567.)

SPA. — Concert du 17 août : M. et Mme Léonard, M. Servais, MM. Jourdan et Mengal, du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles. — Voici la quintessence d'un article du *Mémorial de Spa* au sujet des cinq artistes.

M. Léonard a exécuté deux de ses compositions : un *Concerto militaire* et une fantaisie intitulée *Souvenirs de jeunesse*. Succès d'enthousiasme.

En entendant M. Jourdan dans un air de *Zampa*, une romance de *Martha* et un duo de Félicien David avec Mme Léo-

nard, l'auditoire de la salle de la Redoute a frémi (*sic*) d'émotion et de plaisir.

L'air de *Zilda*, de Flotow, des *Variations*, d'Adam, et le duo avec M. Jourdan, ont valu à Mme Léonard des applaudissements frénétiques.

Servais, un peu vieilli de physique par ses voyages en Russie, est toujours resté le génie musical que l'on connaît. Il l'a prouvé victorieusement dans un *Larghetto*, de Mozart, et dans une fantaisie sur l'*Hymne national*, de sa composition. Bravos et trépignements de l'auditoire.

M. Mengal dit fort bien la chansonnette; sa voix est large et bien timbrée (!) Vifs applaudissements.

LIÉGE. — Un de nos plus éminents artistes, M. Auguste Dupont, en ce moment sur les bords de l'Ourte, vient de prendre l'initiative d'un concert au bénéfice des victimes du choléra dans le Luxembourg.

Jamais œuvre de bienfaisance n'aura été plus justifiée que celle dont il s'agit; aussi le succès en est-il certain.

Déjà la plupart des grandes familles de la contrée, s'associant à la généreuse pensée de notre compatriote, le secondent par une propagande active.

Le concert aura lieu le dimanche 2 septembre, à 2 heures et 1/2 de l'après-dînée, dans les vastes salons du château de Bomal, que le propriétaire a gracieusement mis à la disposition de M. Dupont pour cette circonstance. Le frère de notre célèbre pianiste, M. Joseph Dupont, compositeur et violoniste d'une rare talent, et plusieurs artistes de grand mérite lui prêteront leur précieux concours.

Le charme d'une excursion dans la pittoresque vallée de l'Ourte, l'audition d'artistes de premier ordre et l'attrait d'une bonne action, en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer un grand succès à l'œuvre entreprise par M. Dupont.

YPRES. — Un charmant concert organisé par notre compatriote M. Dewulf, établi à Bruxelles, vient d'être donné ici. Non-seulement ce vaillant artiste s'est entouré des meilleurs virtuoses, au nombre desquels nous citerons Mlle Van Boom et M. Fischer fils, qui vient de remporter le 1er prix de violoncelle dans la classe de Servais, mais il a contribué de la façon la plus heureuse, par son talent de pianiste, à l'éclat de la solennité. Il a exécuté avec une délicatesse, un coloris et un entrain indicibles plusieurs morceaux de sa composition, et, entre autres, une *Styrienne* dont l'effet a été électrisant. Et, pour ne pas oublier sa patrie, au milieu de tant de productions empruntées aux écoles étrangères, il a joué un *Caprice* sur un air flamand dû à la plume de M. Vanden Berghe, de Menin.

TOURNAY. — M. Maurice Leenders, le nouveau directeur de notre Conservatoire, a imprimé une bonne impulsion aux études de nos jeunes gens. Voici le résultat des concours qui ont été terminés le 13 août.

FLUTE. — 1er prix, M. Edmond Vaucamps. — 2e prix, M. Louis Montignies.

HAUTBOIS. — 1er prix, partagé entre MM. Delmeule et Drousart.

CLARINETTE. — 1er prix, M. Jules Dronsart.

BASSON. — 1er prix, M. Achille Legrain.

PISTON. — 1er prix, M. Alfred Lempers.

TROMPETTE. — 1er prix, M. Camille Legrain.

TROMBONE. — 2e prix, M. François Delaunoy.

VIOLONCELLE. — 2e prix, M. Richard Mahieux.

VIOLON. — 1er prix, M. Frédéric Merlin. — 2e prix, M. Léon Degand.

FRANCE.

PARIS. — *Correspondance particulière.* — L'été continue ses excentricités : nous avons le plus joli temps que novembre puisse offrir aux esprits chagrins qui craignent les grands rayons du soleil avec autant d'ardeur que les animaux nuisibles. Cependant, malgré cette température absurde, les théâtres font moins d'argent que les autres années à la même époque. Cela a pour cause l'ex-guerre, qu'on ne peut nier, et un peu le choléra, je pense. Ce qu'il y a de certain, c'est que les recettes continuent à baisser, bien que l'on fasse de grands efforts pour les maintenir à un chiffre raisonnable.

Cependant, le 15 août nous a amené beaucoup de monde. Paris était plus que jamais animé, et les spectacles gratis ont été de bonne heure pourvus de spectateurs en quantité. L'Opéra donnait l'*Africaine*, et, si jamais la belle œuvre de Meyerbeer ne fut mieux exécutée, jamais non plus on ne l'applaudit avec autant d'enthousiasme. Vous savez comme ce public du 15 août est chaleureux, démonstratif, et vous savez aussi qu'il est bon appréciateur. Il a fêté l'*Africaine* et ses interprètes. Au Théâtre-Lyrique, même enthousiasme pour *Faust*. M. Carvalho avait eu la bonne inspiration de vouloir offrir une œuvre française au public du 15 août, et c'est la plus riche perle qu'il a sortie de son écrin. Mme Carvalho est revenue en toute hâte de Trouville. M. Jamet, une basse très remarquable, que vous allez posséder à la Monnaie, a été prêté par M. Letellier à son confrère parisien, on a fait une bonne répétition générale et, ma foi, je vous assure que la représentation a été splendide. Le public a vraiment pris feu. Des bravos sans fin, des rappels, des ovations à Mme Carvalho, l'admirable Marguerite, à Michot, à Jamet, à l'ensemble enfin. Si Gounod était caché dans quelque coin de baignoire, il a dû être ému de l'enthousiasme qu'excitait son œuvre. Depuis, *Faust* a été trois fois donné, et devant des chambrées complètes, ce chef-d'œuvre est une mine d'or pour le Lyrique. Aussi l'exploitera-t-on de nouveau le mois prochain; Cazaux et Jaulain débuteront dans cette solennelle reprise par les rôles de Faust et de Méphistophélès; avec Mme Carvalho, je crois que ce sera un trio hors ligne. Pendant que j'en suis au Théâtre-Lyrique, quelques nouvelles. Les nouveaux artistes engagés sont tous ici maintenant. Mlles Schrœder, Hebbé, Cornélis, Jaulain, Cazaux et Laurent travaillent leurs rôles de débuts et ne tarderont pas à paraître devant le public. Ce sont, je crois, de vaillantes recrues, et M. Carvalho avec un tel personnel pourra tout entreprendre : opéra-comique, grand opéra et traductions. Les deux œuvres nouvelles qui frappent le plus l'attention dans le programme officieux dont on parle, sont sans contredit *Romeo*, de Gounod, et *Lohengrin*, de Wagner. Gounod a déjà donné audition à M. et Mme Carvalho de son nouvel ouvrage, et il a dit au directeur ce qu'on ne peut dire qu'à un ami : Voici mon œuvre, à vous de la bien monter, je m'en rapporte entièrement à votre talent; ma seule condition, c'est que Mme Carvalho chantera Juliette. Cela est flatteur pour l'impresario et pour le mari, n'est-ce pas. De la distribution de ces deux grands ouvrages, on ne sait encore rien. On répète le *Médecin malgré lui*, de Gounod; Ismaël tiendra le principal rôle; le même soir, *Richard*, et début du jeune ténor Laurent. Les études de *Déborah*, de M. Duvivier, sont commencées. Bientôt commenceront celles de *Sardanaple* et de l'ouvrage de M. Dautresmes. Le *Ballo in Maschera* n'est encore que dans de vagues projets, comme aussi *Lucrèce Borgia*, je dirai même qu'à la reprise de *Lucrèce* rien ne peut me faire croire jusqu'à présent. Demain, reprise de *Don Juan*; prochainement celle de la *Flûte*.

L'Opéra répète toujours *Alceste* et la *Source*. Vous savez que les rôles de *Don Carlos* sont distribués à Mmes Sass, Gueymard, MM. Faure, Obin, David et Morère. Il avait été parlé de reprendre *Guido et Ginevra*, d'Halévy; malheureusement, je crois qu'il n'en est plus question. — L'Opéra-Comique a également eu son gratis du 15 août. On y a

représenté *Jose Maria*, la dernière nouveauté; c'était galant. Grand monde et succès à Favart ce jour-là. Des cantates de circonstance, vous me permettez de ne point-parler, et j'use volontiers de la permission. Samedi, reprise de *Joseph*, de Méhul. Ce fut une belle soirée pour Capoul, Battaille, Ponchard et Mlle Roze : il y a eu succès pour tous, principalement pour Capoul. Mais je ne crois pas à de nombreuses recettes : Après le *Voyage en Chine*, *Joseph* est il l'ouvrage à offrir au public ? Vous le savez, le succès impose souvent des lois, et celui du fameux *Voyage en Chine* n'a guère disposé à savourer souvent le superbe, mais bien biblique *Joseph*. Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai déjà dit de l'Opéra-Comique, de ses projets.

Vous avez lu parmi les favorisés du 15 août le nom de Charles Gounod. Le voilà donc officier de la Légion d'honneur, l'auteur de *Faust*, du *Médecin*, de *Sapho*, de *Mireille*; c'est un honneur bien mérité que celui-là, et je puis affirmer que tout le monde a battu des mains. On s'attendait à une ou deux autres nominations parmi les musiciens; ce sera sans doute pour le 1er janvier 1867.

Les recettes de juillet dernier se sont élevées à 902,431 fr. 39 cent. Près de deux cent mille francs de moins qu'en juin. Baisse aussi sur 1865.

Jules Ruelle.

.˙. Auber. — Dernièrement, un chroniqueur s'amusait à calculer le nombre de fausses notes recueillies chaque année par l'oreille de l'auteur de *la Muette*, tant dans les concours de juillet que dans les examens trimestriels. D'additions en additions, il arrivait à un chiffre formidable. Plus sérieux, le chroniqueur eût pu reconnaître dans le fait qu'il signalait un noble exemple donné à tous. Nul, plus que M. Auber, n'a le droit de se reposer dans sa gloire. Il abandonnerait aujourd'hui une partie du rôle actif que lui imposent ses fonctions, il ménagerait ses forces en confiant à d'autres mains les travaux les plus humbles et à la fois les plus pénibles, — personne certainement ne saurait s'en étonner ; il est des noms, d'ailleurs, dont l'illustration suffit seule à légitimer une situation exceptionnelle. — Mais le maître n'entend pas abdiquer avant l'heure ; il veut garder jusqu'à la fin l'énergie et l'activité de sa jeunesse; il veut que les artistes de la génération qui le suit emportent ce glorieux souvenir, d'avoir reçu de la main d'un homme de génie leurs premières couronnes. La tribune du Conservatoire est moins fraîche en cette saison qu'une villa de Passy ou d'Auteuil, mais elle encadre bien la physionomie d'un grand artiste. (*Chronique musicale.*)

Il faut confesser, soit dit entre nous, que, lorsque, comme M. Auber, on a trois cent mille francs de rente, une santé de fer, la verdeur et le feu de la jeunesse, et qu'on est affligé, de plus, de la dictature musicale en France, — avec les appointements y attachés, on a bien le droit de supplier le Seigneur d'éloigner de vous un si amer calice.

Qu'est-ce, à côté de ça, que les barbaries de l'enfer païen? Qu'est-ce que Sysiphe, qu'Ixion ? M. Auber, c'est le Marsyas moderne, c'est le rêve de Michel-Ange réalisé, le grand « écorché » vivant, sanglant et pantelant !...

Cependant, dit notre critique, « M. Auber est là, toujours là, « muet... » Le père de *la Muette* ne saurait mieux faire ; mais soyez persuadé, monsieur le lundiste, que si M. Auber ne dit rien il n'en pense pas moins... S'il pouvait parler à ce propos, il vous aurait bien vite dit, à vous et à votre confrère : « — Avez-vous bientôt fini cette scie ? Je la trouve mauvaise ! » (*Presse musicale.*)

.˙. La célèbre cantatrice allemande Paulina Lucca est venue dernièrement à Paris, mais elle n'y a fait qu'un court séjour, et quelques rares privilégiés ont eu seuls la fortune de l'entendre. C'est dans une soirée intime, chez M. Naudin, que la diva a chanté quelques morceaux de son répertoire. — M. Auber tenait le piano. Le succès a été grand, on le devine.

Voici le portrait de la cantatrice, tracé par M. Henri de Pène, qui assistait à la soirée :

« La Lucca n'est pas beaucoup plus grande que Mlle Patti, mais c'est une nature absolument différente ...

« Elle est grande par l'intelligence, la volonté, le feu. En scène elle doit être imposante, quand il lui plaît. Rien qu'à la voir chanter, on sent qu'elle est une merveilleuse actrice. Il y a de l'action dans son immobilité même. Ses yeux, qu'elle a singulièrement beaux, ouverts et lumineux, jouent tour à tour les péripéties de la comédie ou du drame que le compositeur a traduit en notes expressives. Ils sont bleus, ses yeux, et les plus parlants qu'on puisse voir. Le front est large, bien développé et bombé par l'intelligence ; l'arc des sourcils est parfait; le nez fin, aux ailes frémissantes, et très légèrement retroussé vers le bout; une bouche petite, mignonne et malicieuse au repos, qui devient tragique quand l'inspiration transfigure l'artiste; les joues assez pleines, le menton rond ; un teint d'un blanc mat, une abondante chevelure moins noire que celle d'Adelina Patti.

« Tel pourrait être à peu près le signalement de la Lucca sur son passe-port, en y ajoutant, comme signe particulier, qu'elle est marquée dans toute sa petite personne au sceau de la prédestination. »

Paulina Lucca a interprété des morceaux de *Fra-Diavolo*, de l'*Africaine*, de *Faust* et des *Noces de Figaro*.

M. de Pène rapporte que M. Auber « ému, charmé, conquis » disait à la suite de cette audition : — Depuis la Malibran, je n'ai rien vu qui me la rappelle autant.

.˙. Sous le titre de *Parémiologie musicale de la langue française*, le plus savant de nos musicographes, M. Georges Kastner, de l'Institut, a publié un vol. in-4° du plus grand intérêt. Cet ouvrage de 700 pages, et qui se termine par une symphonie-cantate, intitulée *la Saint-Julien des Ménétriers*, renferme une explication des proverbes, des locutions et des mots figurés qui tirent leur origine de la musique : c'est dire que musiciens et littérateurs, historiens et philologues liront avec le plus grand fruit ce livre, où l'érudition revêt une forme souvent fort piquante, et où l'exactitude historique la plus scrupuleuse ne nuit nullement à l'esprit proprement dit et à l'agrément du style. Nous consacrerions un article spécial à cet important ouvrage.

.˙. On cite déjà les artistes engagés pour la tournée départementale que se propose de faire, en France, l'*impresario* Ulmann, au mois de décembre prochain, ce seraient : avec Mlle Carlotta Patti, objet premier de l'exploitation Ulmann, MM. Vieuxtemps, Batta, Ketterer, et Lefort pour la note gaie.

.˙. M. Ulmann est parti pour l'Italie, où il se propose d'organiser une tournée-Patti semblable à celle qu'il entreprendra en France de novembre prochain au 15 janvier. Pour la tournée d'Italie, on parle de Sivori et de Piatti. Le pianiste sera M. Alfred Jaell.

.˙. *L'Africaine* sera représentée à Rome dans le courant de la prochaine saison dramatique. Turin a été la quatrième ville d'Italie qui ait joué le chef-d'œuvre posthume de Meyerbeer. Rome sera la cinquième.

.˙. Le 11 août a eu lieu, à Boulogne-sur-Mer, la première représentation de l'*Africaine*. Le succès a été immense.

.˙. Voici un mot fait à l'orchestre de l'Opéra.

— Oui, mon cher, j'adore la musique, j'aime à me plonger dans des flots d'harmonie.

— C'est là ce qu'on peut appeler prendre un bain de son.

.˙. Une nouvelle salle, dite de l'*Athénée*, rue Scribe, a été élevée par un homme de bien, M. Bischoffsheim, qui a la rare vertu d'employer en bonnes œuvres son immense fortune. Frappé lui-même de l'absence, à Paris, d'une salle de concerts, il vient de faire construire celle ci et la cède

gratuitement à une association charitable qui doit en jouir pendant une période de trente-cinq ans. Tous les bénéfices qui pourront résulter de l'exploitation de cette salle devront revenir à des institutions de charité ou d'instruction populaire.

Au premier rang de ces institutions se place la société qui a déjà fondé deux écoles professionnelles de jeunes filles et qui se propose d'en établir dans tous les arrondissements de Paris. A cet effet, M. Bischoffsheim a stipulé que, pendant les cinq premières années, la moitié des bénéfices reviendrait à cette société.

La salle de l'Athénée est construite à côté du nouvel Opéra, à l'angle de la rue Scribe et de la rue Neuve-des-Mathurins. Elle a la même forme que celle du Conservatoire, mais elle est augmentée d'un tiers environ ; elle contient de mille à onze cents places, distribuées en loges, galeries de loges, fauteuils d'orchestre, stalles de parterre et pourtour.

HOLLANDE.

ROTTERDAM. — L'Opéra allemand a fait quelques bonnes acquisitions pour la prochaine saison; on cite surtout Mme Jager, une des meilleures cantatrices dramatiques de l'Allemagne; Mmes Lamarra, de Darmstadt, et Maunstein, 1re et 2e soubrettes; M. Arnold, fort ténor.

Parmi les opéras que l'on montera cet hiver figurent *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, *Cosi fan tutte*, de Mozart, le *Mariage secret* de Cimarosa et le *Vampire*, de Marschner.

LA HAYE. — L'Opéra-Français, sous la direction de MM. Jahn et Faubel, a engagé, pour la prochaine saison : Mlle Soustelle, du théâtre de Lyon, (1re forte chanteuse Falcon); Mlle Diamont (1re forte chanteuse Stoltz); Mlle Goubaud, (chanteuse légère de grand opéra), et M. Genevois (ténor léger).

M. Caubet (le fort ténor) et Mme Gennetier (chanteuse légère d'opéra comique) sont les seuls qui aient renouvelé leur engagement.

Les représentations commenceront à la fin d'août ou au commencement de septembre.

ALLEMAGNE.

BERLIN — Roger a terminé ses représentations, au Théâtre Kroll, par *Zampa* ; ce rôle, qu'il a abordé pour la première fois en Allemagne, lui a été aussi favorable que tous ceux dans lesquels il s'est montré jusqu'à ce jour.

.*. Les trois représentations données par le ténor Wachtel au Théâtre Frédéric Guillaume ont rapporté 3 750 fr., qui ont été versés dans la caisse créée au profit des blessés.

Roger a donné également, au Théâtre Kroll, au bénéfice de la même caisse, une représentation qui a été fort productive.

.*. Il est question de créer un vaste théâtre populaire dans le Quartier-Louise ; un appel dans ce sens a été fait aux principaux propriétaires fonciers et aux capitalistes de cette partie de la ville.

.*. A Bade, on a compté jusqu'ici plus de 15,000 visiteurs. Les Italiens ont débuté le 9 par *Rigoletto*. Grand succès pour Delle Sedie, pour la Vitali, pour Nicolini, pour la Grossi, pour tous les interprètes de cet ouvrage.

.*. Les chants nationaux, les chansons de guerre ont retenti, pendant quelques semaines, d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Le chant populaire, en Prusse, est le lied de Wilhelm Hauff : *Morgenroth* (l'Aurore).

L'*Echo* de Berlin raconte que cette *Marseillaise* prussienne fut écrite en 1824. Wilhelm Hauff demeurait alors à Tubingen, avec sa mère. Un matin, il entendit des jeunes filles qui chantaient en chœur, tout en lavant leur linge à une fontaine voisine. Il ne pouvait entendre les paroles, mais la mélodie l'avait frappé ; il l'a retenue.

VIENNE — Richard Wagner a accepté l'invitation de la part de la direction de l'Opéra impérial, à l'effet de diriger les répétitions du *Rienzi*, que ce théâtre se propose de monter avec un soin tout particulier.

.*. Les feuilles allemandes appellent l'attention et l'intérêt sur l'état de détresse où se trouve la nièce de Mozart, Josepha Lange, à qui sa mauvaise santé interdit le travail et qui, restée orpheline dès l'enfance, s'est vue successivement privée de tous ses protecteurs. La nièce de Mozart est âgée de 46 ans ; elle habite Vienne, et c'est de là qu'elle implore ceux qui, au nom de son illustre parent, voudraient prendre en pitié son infortune.

.*. Le théâtre de la Cour, de Brunswick, est l'un des rares théâtres d'Allemagne dont les représentations n'aient pas été interrompues cet été. Les vacances, qui avaient été fixées vers le milieu du mois de mai, ont été ajournées, parce que le Grand-Duc n'a pas quitté sa capitale et qu'il n'aime pas être privé des représentations théâtrales, dont il est le plus ardent habitué.

.*. Le théâtre de Dresde a rouvert, le 1er août, par l'*Antigone*, qui a été suivi, le 2 août, par *Fidelio*, pour le début de Mme Blume.

.*. Le théâtre de Hambourg ouvrira le 29 août par la reprise de l'*Africaine*. Celui de Hanovre reste fermé jusqu'au 1er novembre.

.*. *Friedrich von Hohenstaufen*, tel est le titre du nouvel opéra auquel travaille Richard Wagner avec une persévérance du meilleur augure.

ANGLETERRE.

LONDRES — Le Théâtre de Sa Majesté a clôturé le 11 août sa saison, par une splendide représentation, à prix réduits, composée de : le premier acte de *Don Giovanni*, avec une nouvelle débutante, Mlle Wiziak ; le 3e acte de *Faust* ; le 3e acte des *Huguenots* et, pour terminer, le *God save the Queen* chanté par tous les artistes appartenant au théâtre.

Au local du Théâtre Covent Garden, se donnent tous les soirs des concerts splendides sous la direction de M. Mellon.

Parmi les artistes qui s'y font entendre régulièrement, nous nommerons Mme Liebhardt, Mlle Marie Krebs et MM. Weist Hill, Bonnay, Levey et Wieniawski, le célèbre violon.

L'orchestre est composé de cent exécutants.

.*. Mme Lemmens Sherrington, accompagnée de sa sœur, Mlle Sherrington et de M. Lemmens, entreprendront une tournée à travers les provinces du Royaume-Uni.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 8 août, M. Auguste Michelot, né le 29 janvier 1831, professeur de piano au Conservatoire royal de musique.

— A Ixelles, lez-Bruxelles, le 14 août, à l'âge de 53 ans, M. E. Neyts, tromboniste et professeur au Conservatoire.

— A Saint Josse ten-Noode, lez-Bruxelles, le 20 août, à l'âge de 76 ans, M. Jean-François Vieuxtemps, père du célèbre violoniste, et accordeur de pianos.

— A Liége, le 14 août, à l'âge de 43 ans, M. François J. Carez, professeur de musique et organiste de l'église Saint-Antoine.

— A Utrecht, le 2 août, à l'âge de 37 ans, M. W. Petri, hautboïste.

— A Breslau, M. Maurice Ernemann, né à Eisleben, en 1800 (et non 1810 suivant Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*, t. III, p. 152), compositeur et pianiste.

— A Wiesbaden, le 3 août, M. Edouard-François Genast, né à Weimar, le 15 juillet 1797 (et non 1789, suivant Fétis, *ibidem*, page 444), compositeur et ancien baryton du théâtre du grand duc de Saxe Weimar, de 1829 à 1860, époque de sa retraite. Il s'est également fait connaître par une excellente auto biographie.

Bruxelles. — Imp. de J. SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 6 Septembre 1866. Nos 35.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro
L'ABSENCE,
MÉLODIE,
Paroles de M. B. Delesalle, musique de M. Fr. Riga.

L'Esprit du Conservatoire.

Nous aimons, on n'en saurait douter, la vérité servie par une conviction ardente et par un fier langage. *La Liberté* nous offre aujourd'hui le plaisir d'une reproduction selon nos goûts et nos idées. Sous ce titre: *L'Esprit du Conservatoire*, M. de Gasperini a publié une haute critique qui fera gémir les routiniers et les satisfaits de cet établissement, mais qui sera comprise et saluée de tout ce qui déplore en France l'abaissement de la pensée dans l'enseignement musical et artistique. Voici cette vigoureuse et saine protestation (*France Chorale*):

« Les lauriers sont distribués, les grands parents savourent leur triomphe; la salle où tant de joie a éclaté est déserte; c'est l'heure de se demander ce que valent ces couronnes, ces joies et toute cette fantasmagorie de tirades déclamées, de cavatines et de points d'orgue victorieux.

» Tout ce qui est de pure virtuosité, de pur mécanisme est excellent presque toujours. Ce qui pèche, c'est le style, la haute intelligence de l'œuvre, la puissance d'assimilation.

» Quand l'instrument est d'ordre supérieur,—la voix, par exemple, ou le violon, ou le piano,—l'insuffisance de l'interprétation est flagrante; plus vous admirez la perfection de l'instrument isolé, plus vous souffrez de voir combien imparfaitement il s'associe à la pensée de l'auteur, à l'idée qu'il prétend traduire. Quand, au contraire, vous descendez l'échelle instrumentale, et que vous vous éloignez de la voix, qui est évidemment le plus parfait des instruments humains, vous louez sans restriction, sans arrière-pensée cette perfection du mécanisme, cette excellence de la sonorité.

» Le violon, à qui vous avez le droit de demander tant d'expression et d'éloquence, vous laissait froid en dépit du talent du virtuose; le cor, le saxhorn, la trompette, à l'âme fait rarement des confidences suivies, vous semblaient maniés par de vrais artistes.

» D'où vient cette différence, si ce n'est de la supériorité visible, dans l'enseignement du Conservatoire, de l'instrument sur la pensée, de la matière sur l'esprit? On obtient des élèves tout ce que peuvent donner la méthode, la formule, la *saine* tradition; ils ignorent manifestement ce qui est du ressort de l'âme; ils ne semblent pas soupçonner que la *virtuosité*, si haute qu'elle soit, n'est qu'un acheminement vers cette région meilleure où l'*art* s'épanouit et commande.

» On ne le sent que trop en les écoutant: ces jeunes gens sont ignorants, déplorablement ignorants. Un vieux règlement du Conservatoire exigeait que les élèves « connussent les principes de la langue française. » Il fallait maintenir à tout prix cette règle judicieuse. On ne veut pas voir que les élèves du Conservatoire,—ils sont six cents et plus!—sont tous, ou presque tous, des fils d'artisans, de boutiquiers, de concierges, de petits bourgeois, très convaincus pour la plupart de leur haute vocation, mais souverainement dédaigneux des exigences de la grammaire.

» On oublie que, sans une instruction première suffisante, sans un peu de syntaxe et d'histoire, — je suis modeste — on peut à la rigueur former des exécutants qui manieront très proprement le trombone ou la trompette, et tireront, à leur piano, un feu d'artifice de soixante triples-croches par seconde; on ne formera pas des artistes.

» Les femmes, quoique de même condition, sont d'ordinaire très supérieures aux hommes. C'est que la femme est douée d'une intuition exquise: elle devine ce qu'on ne lui a pas appris. Elle travaille davantage, elle cherche, elle s'inquiète. Les élèves-hommes croient avoir assez fait quand ils ont scrupuleusement suivi les cours.

» L'esprit général de l'enseignement est mauvais. Il semble que le professeur n'ait qu'un but: faire briller l'élève au jour du concours. Il lui apprend un *morceau*, dix *morceaux*, toujours en vue d'une salle, d'un public. L'intelligence même de l'élève est rarement stimulée. S'agit-il du chant? On lui apprendra certains exercices vocaux, certaines fioritures souveraines, certains points d'orgue irrésistibles. On ne se demande pas assez s'il sait *lire, déchiffrer*, s'il possède la langue musicale comme la sienne propre.

S'agit-il de la composition? C'est la même histoire. Le professeur arrive avec des formules toutes faites, une méthode consacrée. « Le maître l'a dit; » on ne

sort pas de là. Et comme le maître a dit la même chose, présenté la même théorie, de vingt façons différentes, l'élève ne sait plus à qui entendre.

» S'il demande les motifs de telle prohibition, de telle loi, le professeur coupe court à ces questions indiscrètes : « Il ne professe ni la philosophie ni les mathématiques. » L'élève se tait; mais la curiosité gronde toujours en lui, sa logique naturelle est froissée. Quelques-uns se dégoûtent et s'éloignent ; les habiles apprennent par cœur la formule du maître, quitte à la jeter aux orties, quand ils pourront penser, s'enquérir ailleurs, et qu'ils auront essuyé le feu de la vie.

» La cause! la cause! » La grande inquiétude d'Hamlet tourmente plus qu'on ne croit ces jeunes têtes. Les professeurs ne s'en préoccupent guère. Ce que je dis du Conservatoire, je pourrais le dire de l'esprit de notre enseignement tout entier, qui a sa part dans le scepticisme du temps.

» Nous avons la haine de la philosophie et de l'idéologie. C'est fort bien; mais les idées générales sont le pain de vie de l'âme humaine; elle s'étiole, au contraire, elle se disperse et s'anéantit dans le souci du détail.

» Tout est à faire au Conservatoire. Ce ne sont pas les professeurs qui manquent, c'est l'*esprit*, l'esprit de progrès, l'esprit de recherche, cet esprit qui pousse naturellement les hommes aux idées nouvelles, à l'inconnu. On y est rangé, craintif, méthodique, quand il faudrait suivre le temps et assiéger l'avenir.

» Le mal est là. L'opinion publique seule pourra peser d'un poids suffisant pour mettre de l'ordre dans ce chaos, et de la lumière dans ces ténèbres. C'est à elle que nous faisons un pressant appel. »

Sedaine jugé par Grétry.

Parmi les écrivains qui ont donné un essor à l'Opéra-Comique, on citera toujours Sedaine, l'auteur de tant de libretti ravissants.

Ce qui caractérisait Sedaine, c'étaient le naturel et la vérité. Chez lui l'or était sans alliage; sa bouche, parfois très caustique, n'exprimait jamais que sa pensée; et tout ce qu'il jugeait faux ou prétentieux, il le frondait sans pitié. Aussi s'était-il fait un grand nombre d'ennemis parmi les écrivains guindés qui pullulaient à cette époque. Sa réception à l'Académie française causa la plus grande rumeur. Il était impossible, disait-on, d'admettre au sein de cette illustre assemblée un homme du peuple qu'on avait vu, dans Paris, taillant la pierre et construisant sous les ordres d'entrepreneurs de bâtiments.

— C'est justement pour cela, s'écriait Dalayrac, qu'il est si habile dans ses charpentes dramatiques.

Un jour, au Pavillon de la Reine, quelques beaux esprits gourmés témoignaient si fort leur mécontentement de voir Sedaine siéger à l'Académie française, que Grétry, témoin de cette scène, ne put s'empêcher de leur dire, avec ce sourire malin qui donnait encore plus de piquant à sa physionomie fine et observatrice :

— Allons, messieurs, un peu plus d'indulgence pour un auteur devenu le soutien de notre scène lyrique. Eh bien! quand en passant vous admettriez parmi vous un homme de génie, cela ne saurait tirer à conséquence.

Cette mordante plaisanterie fit beaucoup rire la reine, et les beaux esprits eurent les rieurs contre eux (1).

(1) Il existe en Belgique un petit-neveu de Sedaine, M. Henri Sedaine, né à Maeseyck, en 1806, directeur au ministère des finances, et qui possède la curieuse collection de manuscrits de son parent, parmi lesquels il en est plusieurs inédits (Note du *Guide Musical*).

Grétry et Mme Dugazon.

Grétry venait de mettre la dernière main à un nouvel opéra, dans lequel Mme Dugazon devait jouer un des principaux rôles. La cantatrice voulut exiger du compositeur quelques changements, quelques coupures, et comme elle était fort liée avec lui, elle lui demanda cela en minaudant de la manière la plus séduisante. Mais elle avait affaire à un homme chez lequel tout parti pris était immuable. Grétry se montra donc peu disposé à céder aux caprices de la célèbre cantatrice; il refusa net de faire les changements demandés.

— Quoi ! vous me désobligeriez à ce point?

— Vous désobliger n'est pas dans mes intentions, répondit le maëstro avec douceur, mais vous résister est mon devoir, parce que je suis convaincu que les changements dont il est question seraient nuisibles à l'ouvrage. En conséquence je ne le corrigerai pas.

— Il faudra bien pourtant que vous le corrigiez, si vous voulez qu'on le joue.

— Ah! parbleu, je n'en ferai rien ; je ne me conformerai point au sot usage que l'on a de céder aux caprices des acteurs. Moi, j'aime l'indépendance, et mon opéra restera tel qu'il est.

— En ce cas, la pièce ne sera pas jouée, mes camarades s'abstiendront comme moi, ce sera dur pour vous.

— Moins dur toutefois que si la pièce fût tombée, répliqua Grétry. J'emporte dès aujourd'hui le manuscrit; et il l'emporta.

Quand il fut parti, Mme Dugazon dit: Je ne me serais jamais attendue à une pareille résolution de la part d'un compositeur. — Vous vous y attendrez maintenant, répondit un autre musicien qui se trouvait là, et nous devrons à Grétry un exemple dont on pourra profiter.

Gossec et Brillat-Savarin.

Gossec, pour fêter une de ses bonnes fortunes musicales, avait une fois par hasard failli à ses habitudes de vie sobre et réglée, et donné dans la joyeuse débauche du dîner au restaurant. Gossec donc se dirigeait, accompagné d'un seul convive, vers le Palais Royal. Arrivés chez Véfour, l'ancienne et solide renommée, ils s'installèrent fort à l'aise à l'une des tables du salon. Rien n'aiguise l'esprit comme l'appétit : aussi la spirituelle conversation commencée en chemin allait-elle son train, lorsque, sur l'interpellation du garçon qui attendait les ordres, Gossec déploya la vaste et volumineuse carte, afin de composer et d'ordonner le dîner.

Soyez donc un compositeur éminent, soyez un homme de goût et d'esprit, possédez au plus haut degré l'art de conquérir les applaudissements du public, les suffrages des dilettanti, l'approbation des critiques les plus difficiles, toute cette habileté vous laisse sans réponse à cette interpellation fort naturelle d'un garçon de restaurant : *Que faut il servir à ces messieurs?*

Le temps s'écoulait et la fatale réponse n'arrivait pas. Placé sous le double poids de cette interrogation suspendue sur sa tête comme la fatale épée de Damoclès, et de je ne sais quel regard ironique, railleur et triomphant que le convive assis lançait à Gossec, notre malheureux amphitryon hésita, balbutia, chercha, médita, tourna la carte dans tous les sens, et la relut tout entière à plusieurs reprises. La situation du musicien était des plus pénibles. Hâtons-nous d'implorer le *Deus* d'Horace pour le tirer d'un embarras aussi cruel. Le *Deus* eut la politesse de ne pas se faire trop longtemps attendre; bien plus, comme dans presque tous

les contes de fée, le bon génie assistait lui même et était pour ainsi dire la cause de ces embarras. Aussi bien, après avoir joui pendant plus d'un quart d'heure des inquiétudes de l'amphitryon, le convive muet, c'est-à-dire Brillat-Savarin lui-même, prit la carte des mains de Gossec, et en quatre paroles eut ordonné le dîner le plus complet, le plus savant, le plus confortable qu'il fût possible d'improviser.

Alors Gossec s'inclina profondément en signe d'admiration, pendant que le dieu, dont la figure resplendissait alors d'un sourire plein de majesté et de bienveillance, laissait tomber ces mémorables paroles : « Mon cher Gossec, pour un homme d'esprit, vous n'avez pas l'appétit éclairé. »

BELGIQUE.

BRUXELLES. — La réouverture du Théâtre de la Monnaie avait attiré la foule dimanche soir. La salle était comble. Les *Huguenots*, remontés avec le plus grand soin, ont obtenu un brillant succès. Le public a fait un chaleureux accueil aux artistes qui faisaient leur rentrée : M. Vidal, Mme Erembert et Mlle Moreau. Le nouveau ténor, M. Dulaurens, a fait preuve d'un talent remarquable et a été vivement applaudi. Plusieurs rappels ont eu lieu après le 3e et le 4e acte. Cette première soirée fait bien augurer de la saison.

Le lendemain, on a fait relâche pour les dernières répétitions générales du *Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, dont la première représentation est annoncée pour mercredi. Mardi on a redonné les *Huguenots*.

⁂ Voici quelques renseignements sur les artistes nouveaux engagés par la direction du Théâtre de la Monnaie.

M. Dulaurens, premier ténor, qui a appartenu à l'Opéra de Paris, nous vient de Lyon où il a laissé d'excellents souvenirs et d'unanimes regrets.

M. Barbet, second ténor, a tenu le même emploi à Toulouse, après avoir obtenu un premier prix de déclamation lyrique au Conservatoire de Paris. Il sera doublé de M. de Keghel, que nous cède la scène lyonnaise.

M. Depoitier est remplacé par M. Jamet, une de nos anciennes connaissances du Conservatoire de Bruxelles, où il a remporté les premiers prix. M. Jamet vient de Strasbourg, ayant passé par Bordeaux.

L'emploi de baryton sera partagé entre M. Monier et M. Félix, qui fait son premier début dans le rôle de Nevers, des *Huguenots*.

M. Chapuy succède à M. Ferrand dans les secondes basses (rôles Borsary). M. Ferrand descend un échelon et devient troisième basse. Nous croyons qu'il y sera mieux à sa place que dans son précédent emploi.

Mlle Danielle reste première chanteuse légère pendant la saison. Le tableau de la troupe annonce comme devant venir successivement en représentation, Mlle Marimon et Mme Carvalho-Miolan.

Mme Erembert conserve l'emploi de forte chanteuse (Falcon). Celui de contralto reste sans titulaire.

L'emploi de dugazon, laissé vacant par le départ de Mme Dumestre, échoit à Mlle Flory, que nous cède l'Opéra-Comique, où elle a chanté la *Fille du Régiment*, le *Châlet*, et d'autres ouvrages d'une importance secondaire. Elle sera secondée par Mlle Estagel, qui vient du Théâtre-Lyrique, après avoir fait ses premières armes sur la scène des Bouffes.

Mme Viette succède à Mme Fossombroni dans les mères dugazons.

Le ballet est composé de MM. Mazillier, Porget et Hanssen, danseur comique; de Mme Dulaurens, femme du ténor, première danseuse, et de Mmes Riçois, Serindat et Camille. Mlle Jacquetti conserve son rang de seconde danseuse.

⁂ Dernièrement, au temple israélite de Bruxelles, on a **exécuté un chœur de M. Lassen et un *Alleluia* de M. Samuel.**

⁂ On sait que M. Pierre Benoit, délégué du gouvernement aux fêtes musicales de 1865 et de 1866 de la fédération des Sociétés du Bas-Rhin, a adressé au département de l'intérieur des rapports rendant compte de sa mission. M. Vandenpeereboom, chef de ce département, considérant qu'il importe aux progrès de l'art musical en Belgique qu'une fédération puisse s'établir entre les sociétés lyriques et d'harmonie du pays, pour l'organisation de festivals annuels de musique classique, vient d'instituer une commission à l'effet d'étudier les bases à adopter pour la fédération des sociétés musicales du pays, dans le but d'organiser des festivals annuels de musique classique.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Fétis, directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles, président; Hanssens, chef d'orchestre du Théâtre de la Monnaie, vice-président; Soubre, directeur du Conservatoire de musique de Liége; Royer de Behr, membre de la Chambre des représentants; Fischer, directeur de la section chorale de la *Réunion Lyrique* de Bruxelles; Van Volxem, directeur de la section chorale, les *Artisans Réunis*, à Bruxelles; Callaerts, directeur de la Société de musique du *Cercle artistique* d'Anvers; Possoz, directeur de la Société *Liedertafel* d'Anvers; Lemaire, chef d'orchestre du théâtre d'Anvers; Mechelaere, directeur de la *Société royale des Chœurs* de Bruges; Devos, directeur de la *Société des Chœurs* de Gand; Brondeel, directeur de la *Société des Mélomanes* de Gand; Denefve, directeur de l'ancienne Société de *Roland de Lattre*, à Mons; Vercken, directeur de la Société *la Légia*, à Liége; Claes, directeur de la Société de *Musique et de Rhétorique*, à Hasselt; Stapleaux, directeur de la Société *les Bardes* de la Meuse, à Namur; Bender, chef du corps de musique du régiment des guides, à Bruxelles; Lintermans, compositeur, à Bruxelles; Samuel, directeur des *Concerts populaires*, à Bruxelles; Robert Van Maldeghem, compositeur, à Bruxelles; Bouillon, directeur du chant dans les écoles primaires, à Bruxelles; Benoit, compositeur, secrétaire.

⁂ Parmi les professeurs de la nouvelle Académie de musique de Londres, dirigée par M. Wylde, nous voyons figurer le nom de M. Lemmens, comme professeur d'harmonium.

Jusqu'ici, M. Lemmens n'a pas fait mine de résigner le poste qu'il occupe à notre Conservatoire. Son intention étant cependant de s'établir tout à fait à Londres, suivant ce qu'on dit, on n'admettra certes point qu'il puisse enseigner à la fois à Bruxelles et à Londres. La classe d'orgue se ressent d'une manière trop fâcheuse des fréquentes absences du titulaire pour qu'on ne mette pas un terme à un pareil état de choses. On nous affirme que M. Lemmens, sur les huit ou neuf mois d'exercice, n'a donné ses leçons au Conservatoire que pendant six semaines. Cela explique pourquoi le concours d'orgue de cette année a été si faible.

⁂ M. Alphonse Thévenet, ancien premier prix de chant du Conservatoire de Bruxelles, et actuellement professeur de chant à Bruges, vient de composer une série de mélodies destinées, dit-on, à acquérir bientôt une grande popularité. Son vieux père a remporté un succès flatteur, à l'une des fêtes musicales qui ont été données à Bruges à l'occasion de la visite du Roi.

⁂ Le *Magasin pittoresque* (n° 33, août 1866) publie la biographie de Félix Mendelssohn, accompagnée du portrait de l'illustre musicien par M. Hamman.

⁂ On lit dans le *Courrier d'Orient* : « La compagnie nomade d'artistes américains, connus sous le nom d'Alléghaniens, a donné dernièrement un grand concert dans l'île d'Hewey, une des plus belles de l'archipel de Cook. — Le roi du pays, *Makea*, assistait à cette solennité musicale, dont

la recette s'est élevée aux chiffres suivants : 78 cochons, 98 dindons, 116 poules, 16,000 noix de coco, 5.700 ananas, 418 boisseaux de bananes, 600 citrouilles et 2.700 oranges. — On sait que le talent des Allighaniens consiste à jouer des morceaux sur des cloches de grandeurs et de timbres différents. — Les insulaires d'Hewey ont été émerveillés de cette musique, et ne semblaient regretter ni leurs cochons, ni leurs poules. Le roi Makea, entre autres, se faisait remarquer par son enthousiasme. Aux dernières notes de la marche de *Norma*, il a complimenté les exécutants, leur a juré, la main sur le cœur, qu'il ne les oublierait jamais. »

MONS. — La distribution des prix aux élèves de notre Ecole de musique a eu lieu le 23 août. Les concours de cette année ont fourni une nouvelle preuve des excellents résultats obtenus par l'établissement que dirige M. Jules Denefve. L'enseignement se compose de cinq cours de solfége, de deux cours de violon et de piano, et un cours pour chacun des instruments suivants : violoncelle, contrebasse, flûte, hautbois, basson, cor, piston, trompette, trombone et tuba.

316 élèves ont pris part aux concours; la classe de basson seule est restée vacante, aucun élève ne s'étant présenté pour apprendre cet instrument, si nécessaire cependant dans les orchestres.

Un concert charmant a précédé la distribution des prix; une planiste, un violoniste et un hautboïste, tous les trois lauréats du dernier concours, s'y sont fait entendre. Plusieurs œuvres symphoniques, exécutées par les élèves, assistés de leurs professeurs, ont marché avec un ensemble parfait. Grâce aux exercices d'ensemble, institués par l'habile directeur, M. Jules Denefve, l'orchestre de Mons pourra rivaliser bientôt avec les meilleurs du pays.

HASSELT. — La cantate de M. Warnots, chantée samedi devant l'hôtel de ville, a été le succès de la fête donnée au Roi et à la Reine. M. Warnots, très connu par son double talent de ténor et de compositeur, a révélé à ses compatriotes du Limbourg les faces diverses de son talent : il a lui même rimé, composé, orchestré, dirigé et chanté sa cantate.

L'œuvre de M. Warnots, simple, majestueuse et grandiose, offre les plus heureuses combinaisons du style religieux, du style martial et enfin du style triomphal et enthousiaste. Les chanteurs se sont vaillamment acquittés de leur tâche, et l'on a surtout applaudi les chœurs fournis par les enfants des écoles communales, sous la direction intelligente de leur instituteur, M. Houben.

HUY. — A l'occasion de l'inauguration de notre nouvelle salle de spectacle, la *Société d'amateurs* y a donné un concert dans lequel se sont faire entendre MM, Charles, Colyns, Dubois, Hemelsoet et Mlle Hasselmans.

L'harmonie des *Amateurs* a exécuté deux ouvertures et maintenu une réputation qui va, chaque jour, grandissant. Ses progrès sont, grâce au dévouement sans bornes de M. Camauer, des plus marquants. Encore quelques efforts et elle comptera au premier rang des sections d'harmonie, comme la section chorale compte au premier rang des Société de chant.

*** La célèbre Société : *Concordia Männergesangverein*, de Cologne, vient de conférer le titre de *membre d'honneur* à M. Camaüer, directeur de la *Société d'Amateurs* de Huy. Par la même occasion, la Section chorale des *Amateurs* a été invitée à prendre part à une grande fête de chant que la *Concordia* se propose d'offrir, si les événements politiques le permettent en octobre prochain, aux premières Sociétés chorales belges, qui auront deux *prix d'honneur* et deux *prix d'excellence* à se disputer entre elles.

Ces divers témoignages, si flatteur pour la *Société d'Amateurs* et pour son digne chef, prouvent combien leur réputation musicale est justement établie, même à l'étranger.

SPA — Concert du 31 août. — Mlles Zélie Simar et Clémence Wathelet, jeunes cantatrices, premiers prix du Conservatoire de Liége (classe de M. Vercken); Mlle Anna Blanck, de Rotterdam, élève de M. Jacques Dupuis; M. Joseph Servais, violoncelliste, premier prix du Conservatoire de Bruxelles.

Ce concert a été vraiment hors ligne et a surpassé l'attente du public d'élite qui y assistait. En effet, c'étaient des artistes jeunes et peu connus qui s'y sont fait entendre; mais déjà ils sont sur la voie au bout de laquelle brillent les étoiles du monde musical. *(Mémorial de Spa.)*

BRUGES. — Pendant la durée du banquet qui a été offert au Roi, le 27 août, nous avons assisté à un véritable concert. L'orchestre de la *Société de Symphonie*, la *Société royale des Chœurs* et la Société chorale *Vrienden Kring*, se sont fait entendre tour à tour. La dernière a exécuté une cantate de circonstance, paroles de M. Discailles, pour laquelle on avait utilisé la musique d'un des plus beaux chœurs d'Ambroise Thomas : le *Chant des Amis*. Le solo de basse a été chanté par M. Mechelaere, directeur de la Société, et celui de ténor, d'une façon vraiment remarquable, par M. Thevenet, âgé de 72 ans, et possédant une voix dont le timbre et la fraîcheur feraient le bonheur de maint ténor de théâtres de premier ordre. Un autre chanteur de talent, possédant également une voix admirable qu'il sait manier avec art, est M. Vanden Haute, soliste du *Vrienden Kring*.

TOURNAI. — Deux de nos concitoyens, à qui l'éloignement et les succès artistiques n'ont pas rendu indifférente leur ville natale, ont voulu apporter leur part de zèle et de talent à la réception que Tournai va faire à la famille royale : Charles Wicart a écrit le poème d'une cantate dont Adolphe Maton a écrit la musique.

Cette œuvre de deux Tournaisiens sera exécutée par des chanteurs tournaisiens; Charles Wicart chantera les solos pour ténor, et Adolphe Maton accompagnera lui-même son œuvre.

FRANCE.

PARIS — (*Correspondance particulière*) — Il y a eu assez d'animation dans nos théâtres, pendant la quinzaine, bien qu'aucune nouveauté n'ait été représentée; mais des reprises, des rentrées et des débuts ont varié le répertoire.

L'Opéra a donné les *Huguenots*, *Robert*, *l'Africaine*, *Don-Juan*, *le Trouvère*, ce qui a fait passer tous les artistes devant la rampe. Il y a eu du monde à presque toutes ces représentations. L'ouvrage qui fait les plus belles recettes, c'est encore l'*Africaine*, chantée maintenant par les artistes de la création. Les *Huguenots* ont eu aussi une fort brillante soirée. Mais que vous êtes donc heureux, à Bruxelles. On va vous renouveler les décors de ce chef-d'œuvre ainsi que d'autres, tandis qu'ici nous jouissons d'une collection de vieilles toiles, de sales loques à réjouir l'œil d'un chiffonnier. Pourtant les grands ouvrages du répertoire, bien remontés, feraient encore de splendides recettes. — L'engagement de Villaret vient d'être renouvelé à des conditions flatteuses pour l'artiste : 45,000 fr. la première année; 55,000 la seconde, et 65,000 la troisième. Villaret est fort aimé, le public a battu des mains à l'annonce de son rengagement. Quant à Naudin, je doute qu'il signe un nouveau traité avec l'Opéra. Du reste, les ténors sont en nombre suffisant, ce me semble, et l'on peut, sans se gêner, rendre Naudin à la scène italienne, qui le regrette à bon droit. — Vous avez lu dans nos journaux qu'il y a procès entre M. Perrin et la basse Belval. Les belligérants ont échangé d'abord de très courtoises lettres, puis les plaidoiries ont commencé. Malgré toute la sympathie qu'on peut avoir pour M. Belval, il faut convenir que sa cause est mauvaise. Il refuse à tort, ce me semble, le rôle de l'inquisiteur dans

Don Carlos, en alléguant que le rôle de première basse est donné à Obin. Belval a la voix plus grave qu'Obin, et M. Verdi, en demandant les deux chanteurs pour les rôles de basse écrits par lui, a certainement songé à la différence sensible existant entre leurs voix. Il ne peut être question ici ni de première basse ni de seconde, mais bien d'un rôle plus bas que l'autre. C'est ce qu'a très bien établi Mᵉ Chaix-d'Est-Ange. Le tribunal a nommé Ambroise Thomas arbitre, et l'on ne doute pas que le jugement ne soit conforme au désir de la direction de l'Opéra. En somme, est-ce que dans nos grandes scènes parisiennes les emplois sont aujourd'hui nettement définis? Un auteur demande tels artistes pour chanter son œuvre, et s'entend avec la direction pour arriver à la meilleure exécution possible. Que chacun y mette du sien; le public ne regardera pas à la longueur des rôles, et applaudira chacun selon son mérite. Le système que veut faire prévaloir M. Belval rendrait impossible l'exploitation de l'Opéra — De la *Source* et d'*Alceste*, rien de nouveau; les études de ces ouvrages ne marchent pas à la vapeur.

L'Opéra-Comique a repris *Haydée*. Les principaux rôles de cette belle partition sont bien chantés par Achard, Mathi'de Dupuy, Bélia et Crosti; je trouve seulement Malipieri un peu grave et énergique pour le gracieux talent de Crosti. On a repris aussi la *Servante-maîtresse*, le meilleur rôle de Mᵐᵉ Galli-Marié Falchieri a remplacé Gourdin sous la perruque du bon Pandolphe. Pauvre Gourdin, que de talent et que d'esprit il déployait dans ce personnage de haute comédie! Sans le remplacer, Falchieri mérite des éloges. Mᵐᵉ Cabel a fait sa rentrée dans l'*Ambassadrice*. Elle chantera bientôt *Zilda*, la *Fille du Régiment* et peut-être Elisabeth du *Songe d'une nuit d'été*. *Joseph* ne fait pas d'argent, c'était à prévoir. On active les études de la *Mignon* d'Ambroise Thomas, qui pourra être représentée vers le milieu de l'automne. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai du début de Mˡˡᵉ Séveste, début qui va avoir lieu ce soir ou demain dans l'*Epreuve villageoise*. A l'horizon, le *Fils du brigadier*, une forte plaisanterie dans le genre du *Voyage en Chine*, assure-t-on. Est-ce que vraiment l'Opéra-Comique voudrait se lancer dans la bouffonnerie moderne illustrée par le Palais-Royal? Cela ne manquerait pas d'originalité. On espère avoir le nouvel opéra de M. Auber, vers le commencement de 1867.

Au Théâtre-Lyrique, le mouvement s'accélère. On a repris *Richard*, où deux débuts ont eu lieu : le ténor Laurent et Mˡˡᵉ Cornélis. Laurent est un jeune homme doué d'une belle voix franche, fraîche, solide et juste Il pourra devenir un excellent sujet s'il a le bon esprit de travailler pour égaliser, assouplir son organe et devenir musicien. Mˡˡᵉ Cornélis, je ne vous apprendrai rien en le disant, est une charmante petite blonde, gracieuse, vive, dont la voix est fraîche et jolie. C'est, je le crois, une nature artistique d'élite. Son début, dans le rôle d'Antonio, lui a été très favorable. Elle a chanté avec talent et esprit les couplets du premier acte, et c'était bien le plus gentil espiègle qu'on puisse voir. Dans *Rigoletto*, dimanche, rentrée de Monjauze et début de Mˡˡᵉ Olivier, une belle personne, une grande voix très fraîche et du talent. Seulement, le grand opéra doit convenir à Mˡˡᵉ Olivier bien plus que le demi caractère. Brion Dorgeval chante tous les soirs; déjà cet excellent artiste rend de nombreux services à la direction qui a eu la bonne idée de l'engager. *Don Juan* fait encore de belles recettes. Jeudi ou samedi, nous aurons la reprise de *Faust*; Cazaux et Jaulain répètent chaque jour leurs rôles de début. *Faust* sera chanté en grand opéra cette fois. Nous aurons aussi *Freyschutz*, avec des récitatifs au lieu de dialogue On apprend la *Déborah* de M Devin Duvivier, et les répétitions du *Médecin malgré lui* touchent à leur terme. Voilà tout ce qu'il y a à dire du Lyrique pour le moment. Les donneurs de nouvelles qui voient plus loin sont encore mieux informés que l'administration.

La réouverture du Théâtre Italien est officiellement annoncée pour le 2 octobre. Voici la liste des artistes engagés : Premières chanteuses : MMᵉˢ Adelina Patti, Lagrua, Castri, Sorandi, Zeiss, Calderon, Llanes, Biancolini; secondes : Vestri, Gueretti, Dorsani, Marcus. Ténors : Fraschini, Pancani, Galvani, Nicolini, Ketten; seconds : Leroy, Arnoldi. Barytons : Cresci, Verger, Agnesi. Basses : Selva, Dobbels, Fallar, Valro. Bouffes : Zucchini, Mercuriali. Trouvez-vous cette composition de troupe suffisante pour Ventadour? Pensez vous qu'il y ait, hormis Adelina Patti, une grande attraction dans la liste des cantatrices? Je n'oserais répondre, pour ma part, et j'attends avec plus de crainte que de confiance la réouverture. Quant à la traduction d'ouvrages comiques français à Ventadour, je tiens cela pour une excentricité de nouvelliste aux abois.

On parle d'une nouvelle scène musicale, le Théâtre Grétry, qui serait ainsi nommé parce qu'on y représenterait des opéras d'un peu tous les auteurs trépassés; histoire de payer le moins de droits possible. J'espère qu'avant l'inauguration, les auteurs vivants auront obtenu que les directions paient pour le domaine autant que pour la propriété, et que cette rétribution fort juste soit affectée à des caisses de secours et pensions aux auteurs pauvres ou à leur descendants. Alors le Théâtre Grétry trouvera moins d'entrepreneurs enthousiastes. Maintenons Grétry au répertoire, mais ne soutenons pas trop les spéculations préjudiciables aux auteurs vivants, et que l'on veut déguiser sous un culte exagéré pour les maîtres trépassés.

Le 18 courant, réouverture des Fantaisies Parisiennes. J'ai vu la salle modifiée : elle est bien plus jolie que l'hiver dernier. On répète trois ouvrages nouveaux. J. RUELLE.

⁂ On commence à parler d'un soprano, qui est en même temps la nièce de Rossini, ou du moins de sa première femme, la Colbrand. De 1821 à 1845, Mᵐᵉ Colbrand porta le nom de Rossini; mais elle était illustre aussi comme chanteuse sous son nom personnel C'est elle qui créa un grand nombre des principaux rôles dans l'œuvre du maître : dans *Otello*, *Mosé*, *Semiramide*, *Armida*, *Ricciardo e Zoraïde*, *Elizabetta*, *Zelmira*, *Ermione*, *la Donna del Lago*, etc Il faut voir dans la *Vie de Rossini*, par Stendhal, l'éloquent et paradoxal écrivain-mélomane, raconter, commenter, déplorer l'influence que les vicissitudes du talent et de la voix de la Colbrand eurent sur le génie de Rossini, et le joug que cette cantatrice souveraine fit peser, quelques années, sur le public napolitain de San-Carlo Il en arrive à écrire cette phrase curieuse : « En 1820, pour procurer une vraie joie aux habitants de Naples, ce n'est pas la constitution d'Espagne qu'il leur fallait donner, c'était Mˡˡᵉ Colbrand qu'il fallait leur ôter. »

Quoi qu'il en soit, une Lespine Colbrand, soprano, la fille ou la petite-fille plutôt, d'une sœur de cette Colbrand-Rossini, se lève à l'horizon. Elle chante déjà avec éclat au théâtre de Madrid; M. Bagier songe à nous la présenter cet hiver.

⁂ M. Ferdinand Hérold, fils de l'auteur de *Zampa*, avocat à la Cour de cassation, si entouré d'estime et de considération que c'est à grand'peine et par la force des règlements que l'on s'est décidé à le laisser sortir récemment, du Conseil de l'Ordre, vient d'être nommé avocat de la direction de l'Opéra. Il n'a mis d'autre condition à son acceptation que la gratuité de son concours.

⁂ La *Gazette des Etrangers* répond à l'*Epoque*, qui a annoncé — sérieusement — que le roi de Bavière vient de fonder un nouvel ordre de chevalerie dont les membres prendront le titre de chevaliers du *Lohengrin*, et dont, cela va sans dire, le grand maître de cet ordre sera Richard Wagner.

Pour peu que ce système de récompenses se généralise,

nous pourrons voir Rossini grand maître de l'ordre de *Guillaume Tell*, et M. Auber grand maître de l'ordre de la *Muette*.

∴ Voici la liste des artistes que l'impresario Merelli à jusqu'à présent engagés pour la saison prochaine de l'opéra italien à Varsovie.

Ténors : Achille Corsi, Alessandro Bettini ; barytons : Giuseppe, Rota, Mauro, Zacchi ; basses : Bossi, Ciampi ; prima donna : Giovannina Vanzini ; contralto : Trebelli Bettini.

∴ Le festival de l'Association des Sociétés musicales de l'Alsace aura lieu, cette année, à Benfeld (Bas Rhin).

Parmi les notabilités musicales invitées à assister au festival, on remarque : MM Ambroise Thomas, Georges Kastner, A. Elwart, F. Bazin, etc.

∴ Voici une nouvelle que nous transcrivons sous toutes réserves:

Une jeune personne, de 15 à 16 ans, se serait présentée plusieurs fois dans le cabinet de M. Perrin pour lui demander la faveur d'une audition, laquelle lui aurait été chaque fois refusée. Fatigué par les importunités de cette inconnue voilée, le potentat, un jour de bonne humeur, l'aurait trouvée sur son passage et lui aurait, séance tenante, accordé une audition.

Voilà donc notre jeune chanteuse entourée du directeur de l'Opéra et du personnel ordinaire des auditions. On la conduit devant un piano ; elle déclare qu'elle ne chante qu'accompagnée par l'orchestre. Chacun se regarde sans mot dire et réprime difficilement un sourire moqueur.

Arrivée sur la scène, notre héroïne quitte son chapeau et laisse voir le plus beau visage, les traits les plus accentués qui aient jamais figuré Valentine, Mathilde ou Fidès On lui demande ce qu'elle veut chanter : « Tout. » Le chef d'orchestre fait commencer la ritournelle d'un air, elle exige le récitatif. Enfin, à peine a-t-elle dit quelques phrases, que les musiciens se lèvent en masse et que M Perrin se précipite sur la scène pour lui faire des excuses de l'avoir d'abord si mal accueillie. Le résultat de cette persistance, couronnée d'un si beau succès, a été un engagement de 100,000 francs.

Questionnée sur son éducation musicale, celle qui doit faire bientôt la fortune de l'Académie impériale de musique a raconté que ses parents n'ont pas voulu lui permettre d'étudier au Conservatoire, pour certaines raisons, mais qu'elle a reçu les leçons d'un pauvre diable qu'elle payait 1 franc le cachet ; que ce professeur était un musicien hors ligne, qu'elle se proposait de le faire connaître et surtout de le présenter à M Perrin.

Il résulte de cette histoire, qui si elle n'est pas vraie, est au moins très vraisemblable, que MM. les directeurs de théâtre se hâtent souvent par trop de refuser des auditions à ceux qui les leur demandent. (*Semaine musicale*).

∴ M. Ben Tayoux, compositeur, a pris un parti au moins excentrique, celui de vendre ses œuvres à l'enchère. A cet effet, il avait loué la salle Herz La scène ne manquait pas de pittoresque. Le commissaire-priseur à son poste, marteau en main, M. Ben-Tayoux, au piano, martel en tête, — le public dans la salle, mais d'éditeurs point.

Le marchand a donc dû garder sa marchandise.

∴ Alexandre Dumas compose en ce moment, pour Mlle Carlotta Patti un opéra dont M. de Flotow aurait promis de faire la musique. L'infirmité même qui a éloigné jusqu'ici Carlotta Patti de la scène serait un des accessoires nécessaires de ce rôle ; l'héroïne choisie par l'auteur est Mlle de la Vallière, dont une claudication légère n'empêcha point l'éclatante fortune.

∴ Le maëstro Verdi est parti pour Cauterets, avec Mme Verdi, qui, sur le conseil des médecins, motivé par une légère indisposition, va suivre aux Pyrénées un traitement thermal de courte durée.

Les premières répétitions de *Don Carlos* restent momentanément confiées, en l'absence de l'illustre compositeur, à M. Vauthrot, pour les premiers sujets du chant, et à M. Victor Massé, pour les chœurs : les deux chefs d'emploi de l'Opéra ont reçu, à cet effet, les instructions directes et détaillées de M. Verdi.

Mme Verdi, qui était, il y a quelques années, une cantatrice étoile, sous le nom glorieux de Guiseppina Strepponi, a, notamment, créé en Italie le splendide rôle d'*Abigaïl*, dans le *Nabucco*, du maître. Aussitôt que son succès mémorable dans cette partition le permit à la diva Strepponi, elle quitta le théâtre, et, par une transition qui vint couronner dignement sa carrière, la grande interprète de Verdi devint non-seulement sa femme, mais aussi l'inspiratrice écoutée de l'œuvre à venir, dont les étapes principales devaient s'appeler *Rigoletto*, *Trovatore*, *Vêpres siciliennes*, *Ballo in maschera*, etc., etc.

∴ Duprez millionnaire. — C'est sur le Théâtre-Parisien, qui va être vendu aux enchères publiques, après faillite du directeur, qu'ont eu lieu les quelques représentations de la pauvre *Jeanne d'Arc*, de Duprez. Le brave et intéressant artiste, quoiqu'il ne soit pour rien dans cette faillite, l'aurait conjurée si elle avait pu être conjurée, car Duprez, en fanatique compositeur, a bel et bien payé, écus comptants, la joie d'entendre exécuter son œuvre ; il a payé cette joie de soixante mille francs ! — Ah ! le pauvre homme ! — Entre nous, ne le plaignez pas trop, car, en même temps que, pour le luxe de son goût personnel, l'honnête artiste dépensait soixante mille francs, la Providence, sous les traits de cet excellent M. Haussmann, le préfet de Paris, lui allouait quatre cent cinquante mille francs pour l'expropriation d'une moitié de sa propriété de la rue Turgot. En même temps aussi, cette intelligente Providence lui laissait l'hôtel élégant qui était le principal motif de la propriété, la salle de spectacle construite par les soins de l'artiste, la petite maison qu'il s'est élevée, la maison de sa fille, Mme Vandenheuvel, etc., etc. Les soixante mille francs de *Jeanne d'Arc* ne l'ont donc pas ruiné, le laborieux artiste. Et en vérité, c'eût été bien malheureux, si cet homme de tout à l'heure soixante ans, qui a travaillé toute sa vie, qui travaille aujourd'hui comme il y a vingt ans, qui donne des leçons de dix heures du matin à six heures du soir, sans autres entr'actes que les quelques minutes qu'il passe à se *démusiquer* — le mot est de lui — dans les allées du jardin qu'on vient de lui rogner ! C'eût été bien malheureux que l'aisance lui manquât ! Rassurez vous, vous tous de cette génération qui l'aimez pour les jouissances qu'il vous a données ; rassurez-vous, l'aisance ne lui manquera pas ! Et s'il aimait à dire ses affaires, ce qu'il n'aime pas, il pourrait bien confier à ses amis que, même après avoir marié — et bien marié — ses trois enfants, même après *Jeanne d'Arc*, il ne doit pas être bien éloigné du million. C'est joli un million gagné sans l'aide de la Bourse, rien qu'avec sept notes ! avec sept notes et le diable au corps ! sept notes et la folie de l'art ! Encore une expression de lui ! Il parlait un jour à un ami de sa rage de composition musicale, il lui racontait qu'en été il se sauve, tous les samedis soir, à Valmondois, la commune dont il est maire, et que là, sous les grands arbres, dès cinq heures du matin, il compose ! Il compose des œuvres qui peut-être ne seront jamais connues que de lui ! L'ami ouvrait de grands yeux. Duprez crut deviner, et, souriant de ce sourire narquois qui donne tant d'expression à sa physionomie originale, il dit : « Je vous fais l'effet d'un fou, n'est-ce pas ? — Oh ! maître !. . — D'une noble folie en tout cas, la folie de l'art !... »

Lille — La première représentation de l'*Africaine* a eu lieu le 22 août sur notre théâtre, et a produit un effet immense ; après le premier acte, le rideau s'est levé pour

un hommage à Meyerbeer; tous les artistes ont reparu et ont couronné le buste du grand maître, exposé sur une estrade. Pendant cinq minutes, la foule qui remplissait la salle n'a cessé d'applaudir avec enthousiasme. Le succès de la deuxième représentation a renchéri encore sur celui de la première.

HOLLANDE.

ROTTERDAM — Les représentations de l'Opéra allemand commenceront le 5 septembre, par les *Noces de Figaro*.

La direction vient d'engager encore M. Kreicy, de Brunn, l'un des meilleurs barytons d'Allemagne.

La ville se propose de faire interpréter la *Création*, de Haydn, sous la direction de M. W. Bargiel; elle vient de nommer un comité de vingt membres à l'effet d'organiser cette exécution, qui aura lieu à la grande Salle d'Harmonie, et à laquelle prendront part un nombreux orchestre et un chœur imposant, recruté dans les diverses sociétés de Rotterdam et des environs.

L'Ecole de musique, instituée ici par les soins de la Société pour la propagation de la musique, tend à prendre une grande extension; plusieurs nouveaux cours supérieurs ont été créés, pour lesquels d'excellents professeurs ont été engagés; M. Bargiel préside les classes de compositions, d'harmonie, de contre-point, les classes d'ensemble et la classe supérieure de piano. Parmi les autres professeurs nous citerons: MM. Lange, Sikemeyer (piano), Wirth (violon), Giese (violoncelle), Schneider (chant) et MM. de Lange et Hutschenruyter, qui s'occupent des classes élémentaires d'harmonie, de solfége et de chœur.

NIMÈGUE. — Une réunion de délégués des différentes sociétés chorales qui ont pris part au dernier festival a eu lieu ici, sous la présidence de M. Mosselmans, à l'effet de s'entendre sur l'organisation du prochain festival, qui sera célébré l'année prochaine à Dortrecht.

MM. Bohme, de Dortrecht, et Paesschen, de Bois-le-Duc, ont été nommés directeurs actifs de la partie musicale.

LA HAYE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Si, comme le fait se produit souvent à Paris même, plus d'une division n'a pas présenté de sujets auxquels il dût être remis le diplôme d'honneur, on a vu avec satisfaction qu'en général toutes les classes — instruments et chant — avaient reçu une nouvelle impulsion dans la voie d'études bien coordonnées par le nouveau directeur, parfaitement compris et soutenu par les divers professeurs. En effet, l'expérience a maintenant fait constater que M. Nicolaï s'est vu bientôt revêtu, par droit de conquête, de l'autorité qu'il faut reconnaître au directeur avant qu'il puisse exercer une action énergique sur les divisions et subdivisions d'un enseignement où tout doit s'enchaîner selon l'ordre unique d'un plan rigoureusement déterminé.

Les exercices des trois premiers jours ayant eu lieu en famille, et n'ayant eu pour témoins que MM. les membres de la commission de surveillance, nous regrettons de ne pouvoir citer les noms des élèves qui y ont été le plus applaudis; qu'il nous suffise de dire qu'il y a été reconnu *in petto* des talents qui ne se révèleront qu'avec plus d'éclat à l'examen public de l'année prochaine.

Le concours public était un concert formé de tous morceaux qui ont été exécutés exclusivement par les élèves, et parmi lesquels quatre ouvertures de la composition de MM. W. Kempenius, Th. H. H. Verhey et Wollrabe, élèves de la première classe d'harmonie.

Généralement parlant, les solos, les duos et un quintetto ont fait l'éloge des professeurs comme des élèves. On a remarqué dans les ouvertures de bonnes idées mélodiques, dont l'amplification ne s'éloignait pas trop de la pensée-mère.

Par la création de son orchestre du Conservatoire, entièrement composé d'élèves, M. Nicolaï a élevé cet établissement au rang des plus grandes écoles de musique; et l'on ne verra plus que bien rarement des élèves, formés au Conservatoire de La Haye, allant chercher près d'autres institutions le moyen de pouvoir se juger *de auditu*, sortir élèves des Conservatoires de Bruxelles ou de Leipsick.

(*Hollande musicale.*)

ALLEMAGNE.

Un des résultats de la guerre a été de supprimer plusieurs États qui, de puissances souveraines, sont devenues provinces prussiennes.

Hanovre était hier une capitale, aujourd'hui ce n'est plus qu'un chef-lieu de province. Il en est de même de Wiesbaden et de Cassel. Or, le roi de Hanovre donnait à l'Opéra une subvention de 105,000 thalers, sans compter les encouragements de toutes sortes qu'il accordait aux artistes; il était leur protecteur et leur ami. Le duc de Nassau donnait 70,000 florins (150,000 fr.) de subvention au théâtre de Wiesbaden; nous ne connaissons pas le chiffre exact des subventions accordées au théâtre de Cassel par l'électeur de Hesse, mais la somme était assez importante.

L'Allemagne a produit de grands compositeurs; elle produit chaque année des virtuoses distingués. Des conservatoires sont institués partout, même dans les villes secondaires, et ils sont dans un état florissant. Les Allemands considèrent à bon droit l'étude de la musique comme un moyen puissant de civilisation et de progrès. Ils s'attachent à former des chanteurs et des instrumentistes. C'est au Conservatoire de Vienne que l'on trouve la meilleure école de pianistes, et l'influence de cette école se fait sentir dans toute l'Allemagne. Dans aucun pays du monde, les études musicales ne sont aussi répandues et aussi complètes qu'entre le Rhin et la Vistule.

Que vont devenir les théâtres privés de leurs subventions? Il est peu probable que le gouvernement prussien leur en accorde de nouvelles. C'est pour l'Opéra de Berlin qu'il réservera ses faveurs. Il n'y aura donc plus dans toute l'Allemagne du nord qu'un seul théâtre royal, *Hoftheater*, puisqu'il n'y aura qu'une seule cour.

∴ Sept ordres vont disparaître avec les Etats annexés à la Prusse. Un en Hanovre, deux dans le Nassau, quatre dans la Hesse. C'est une perte sèche pour les pianistes, les faiseurs de brochures anonymes, et les amateurs de rosettes de fantaisie.

BERLIN. — L'Opéra prépare la 300e représentation de la *Flûte enchantée*, de Mozart.

Mlle Garthe, du Théâtre Royal de Hanovre, a obtenu un grand succès dans *Fidelio*. Elle a une belle voix et une excellente méthode.

A l'occasion des fêtes de Berlin, le Théâtre Vittoria rouvre ses portes. Une troupe italienne, sous la direction de l'impresario Gatti, va y donner des représentations pendant le mois de Septembre. Les principaux artistes engagés ont déjà quitté Paris. Ce sont: le ténor Audreeff, le baryton Padilla, la soprano Sarolta, trois artistes qui ont fait leurs preuves sur les grandes scènes italiennes, et enfin la Lombia, dont la belle voix de contralto est, dit-on, destinée à produire sensation.

BADE. — Une grande âme, un prodigieux talent, un nom illustre dans les arts et les plus belles relations du monde, Mme Pauline Viardot Garcia a mis tous ces biens précieux au service des malheureux habitants de l'Odenwald. Mme Clara Schumann, Mlle Nathalie Serger, MM. Zucchini, de l'Opéra-Italien, M. Wallenreiter, chanteur de la cour de Wurtem-

berg, et Krüger, le harpiste, ont prêté leur bienveillant concours à cette œuvre charitable. Salle comble, auditoire d'élite, excellente musique, recette très fructueuse.

Bade ne pouvait laisser passer Mme Pauline Lucca, sans la solliciter de se faire entendre à son théâtre. La célèbre cantatrice s'y est décidée de bonne grâce, et elle a dû faire admirer sa voix et son art exquis dans l'un de ses rôles préférés, celui de Marguerite, de *Faust*. Ce sera la quatrième fois de la saison que cette partition sera produite devant les heureux habitués de Bade, heureux surtout en ce moment de pouvoir y applaudir l'artiste rare que Paris ne connaît pas encore, bien que son nom soit européen.

HOMBOURG. — Après les deux sœurs Marchisio, dont la dernière représentation a été une véritable ovation, M. Blanc nous donne Adelina Patti. Il est impossible de faire mieux et plus royalement les choses.

La diva doit donner dix représentations ; elle a déjà chanté *Il Barbiere di Siviglia* et *Lucia di Lammermoor*.

Au troisième acte d'*Il Barbiere di Siviglia*, elle nous a fait entendre, de sa voix mélodieuse, suave et enchanteresse, la chanson de l'*Echo*, d'Eckert, et la romance composée par Mme la baronne Willy de Rothschild, *Si vous n'aviez rien à me dire*.

Les artistes qui la secondent sont : la signora del Bosco, les signors Villani, Alessandro Bettini, Guiseppe Ciampi, Napoleone Vergè, Eraclito Bagagiolo, Marochetti et Ubaldi.

.˙. A Hambourg, on a donné une opérette intitulée : *Musikalische Nahmoschinen* (*Les Machines à coudre musicales !!!*) qui, par son originalité, a obtenu un grand succès.

ITALIE.

MILAN. — La saison théâtrale s'ouvrira, le 5 septembre, par l'*Africaine*.

La musique a rempli une haute mission depuis le commencement de la guerre. Aujourd'hui encore elle continue son œuvre de charité : on donne tous les jours des concerts au bénéfice des blessés, des veuves et des orphelins. Les musiciens ont trouvé dans leur talent et dans leur dévouement des sources inépuisables de secours et de consolations.

.˙. *Berthe* est le titre d'un opéra dont le poème est de M. Piave, et la musique de Pacini. Cet opéra sera donné à Naples au Théâtre San Carlo pendant la prochaine saison.

FLORENCE. — Le Théâtre de la Pergola doit faire sa réouverture dans le milieu d'octobre. L'*Africaine* y sera exécutée par les artistes dont les noms suivent : Mmes Carolina Ferni, Mongini-Stecchi, MM. Carrion, Corsi, Giraldoni, Capponi et Becheri. Le *Don Juan* de Mozart a été repris au Théâtre Pagliano et soigneusement exécuté. Cette belle œuvre, beaucoup mieux comprise en Italie que lors de son apparition, est de plus en plus suivie par le public.

Le nouveau théâtre s'ouvrira vers le 15 septembre, probablement par le *Marco Visconti*, de Petrella : On y doit jouer l'opéra et le ballet, de même qu'au Théâtre National, où la première nouveauté promise est le *Ménestrel*, de Ferrari. — Les ouvrages annoncés au Théâtre Rossini, pour le mois de septembre, sont : *Cenerentola*, *l'Italienne à Alger* et le *Comte Ory*.

.˙. Un de nos confrères annonce les débuts à Florence d'un « ténor nègre !... » Pourquoi pas, si c'était dans le rôle d'*Otello*; mais après? — Ah! le fard blanc, largement employé, pourrait le métamorphoser à l'inverse ; ne nions rien à la légère !

.˙. On a représenté à Turin un opéra nouveau du maëstro Bouglia, intitulé *Halte là ou le Poste d'honneur*.

VENISE. — Après un silence de plusieurs années, la Scala va enfin être rendue à l'art. C'est *Maria Padilla*, de Donizetti, qui aura les honneurs de l'ouverture.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Jenny Lind et le pianiste Moscheles viennent de donner un concert au bénéfice des blessés de la dernière guerre. La recette a été belle et le succès très grand. Moscheles a émerveillé l'auditoire. Ses *études* et ses variations originales sur le *Forgeron harmonieux*, (*Harmonious Blacksmith*,) ont été applaudies avec enthousiasme.

On a écouté avec étonnement un motif d'une symphonie de Beethoven, accompagné par le chant de victoire de *Judas Macchabée*, et un quartetto intitulé : *les Contrastes*, dans lequel trois compositeurs distingués, MM. Otto Goldschmidt, Hallé et Benedict se trouvaient côte à côte. Mme Goldschmidt (Jenny Lind) a chanté un air de *Freyschütz (und ob sie Wolke sie Verhulle)*, et un air de *Beatrice de Tenda* (*Ma la sola*). Parmi les artistes qui ont apporté à ce concert le concours de leur talent, il faut citer Mme Parepa, M. Gunz, et M. Peterhessen, violoniste danois qui a été fort applaudi.

.˙. Le quinzième festival triennal de Norfolk et Norwich aura lieu les 29, 30 et 31 octobre, et les 1er et 2 novembre.

Les principaux ouvrages que l'on y entendra sont : *Israël*, de Hændel, *Naaman*, de Costa (dirigé par l'auteur), *Sainte-Cécile*, de Benedict, composé expressément pour ce festival; des fragments de *La Passion*, de Hændel, qui n'ont jamais été exécutés nulle part; la *Création*, de Haydn; le *Messie*, de Hændel.

Les solistes engagés pour cette circonstance sont : Mlle Tietjens, Mme Rudersdorff, Mlle E. Wynne, Mlle Siniro, Mme Demeric-Lablache, Mlle Anna Drasdil; MM. Sims-Reeves, Cummings, Morini, Santley, Weiss et Gassier.

Les chœurs et l'orchestre comprendront un ensemble de 400 exécutants, dirigés par Jules Benedict.

.˙. Le programme du prochain festival de Worcester vient d'être publié. Cette solennité commencera le mardi 11 septembre et se terminera le vendredi 14. Parmi les engagements d'artistes, on voit les noms de Mmes Tietjens, Lemmens Sherrington, Sainton-Dolby et Patey Whytock; MM. Sims Reeves, Cummings, Santley et Lewis, Thomas. Les solistes sont Mlle Done, MM. Sainton, Blagrove, H. Holmes, Carodus, Pratten, Lazarus et Harper. L'orchestre et les chœurs seront composés de trois cent cinquante exécutants.

.˙. Les professeurs attachés à l'Académie de Londres sont :
Harmonie et composition : M. W. Wylde.
Piano : MM. Wylde, Hensler et J. F. Barnett.
Chant italien : MM. Garcia, Lablache, Gilardoni et Schira.
Harpe : MM. Oberthur et Th. Weight.
Lecture musicale : M. Ganz.
Orgue : M. George Cooper.
Harmonium : M. Lemmens.
Concertina : M. Regondi.
Violon : M. Jansa.
Violoncelle : M. Paque.

On y enseigne également les langues italienne et française.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Bruxelles, le 25 août, à l'âge de 52 ans, Mme Françoise-Louise Van Damme, née Lefebvre, connue au théâtre par la manière distinguée dont elle a tenu l'emploi de dugazon.

— A Mons, M. Bacot, professeur de musique et directeur de l'harmonie de la garde civique.

— A Paris, le 1er septembre, M. Eugène Walckiers, né à Avesne, en 1789, flûtiste et compositeur. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fetis, T. VIII, p. 406).

— A Jujurieux (Ain), M. Jules Ward, compositeur, à qui on doit un opéra-comique en un acte : *Voici le jour;* la musique de plusieurs ballets et un grand opéra inédit : *Velléda ou le Guy de chêne*.

— A Berlin, le 9 août, M. Edouard Mantius, né à Schwerin, le 18 janvier 1806 (et non 1808, suivant *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. V, p. 433), ancien premier ténor de l'Opéra de Berlin, d'où il prit sa retraite en 1857 (Notice très complète dans *Tonkunstler Lexicon Berlins*, de Ledebur, p. 340).

— A Vienne, à l'âge de 24 ans, Mlle Amélie Kraft, artiste-lyrique du Carltheater.

— A Danzig, à l'âge de 24 ans, M. S. Polko, artiste lyrique.

—A Altona, M. Iblherr, chanteur du Théâtre-Variété, de Hambourg.

— A Hambourg, le 23 juin, M. H.-F. Schradieck, violoniste.

— A Cassel, M. Schuppert, organiste de la cour.

— A Florence, M. Jubal Sbolgi, hautboïste.

Bruxelles. — Imp. de SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 13 Septembre 1866. Nos 36 et 37.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LES PETITES MARIONNETTES,

CHANSONNETTE,

Paroles et musique de M. A. De Peellaert.

La Réforme des Orchestres.

La harpe n'est pas le seul instrument dont on ait à regretter l'abandon; les trompettes et les cors ordinaires, de même que les trombones à coulisses, deviennent chaque jour plus rares; grâce à la nouvelle organisation de nos musiques militaires, le nombre des bassons a singulièrement diminué, et les hautbois se comptent.

En Allemagne, bien plus que chez nous, le piston a fait son chemin, et presque tous les compositeurs, à l'exemple de M. Richard Wagner, ne se servent plus guère que de trompettes et de cors à pistons; le timbre et le caractère de ces instruments ainsi modifiés changent tout à fait la physionomie de l'orchestre; les notes bouchées, écrites avec intention dans les partitions anciennes, sont maintenant presque toujours jouées en sons ouverts, et l'on n'entend plus ces notes étincelantes de la trompette ordinaire, qui étaient comme des points lumineux placés dans l'orchestre. On m'a souvent objecté que les pistons adaptés aux cors et aux trompettes, tout en simplifiant l'étude de ces instruments, leur donnaient plus de justesse et faisaient disparaître les dangers du *couac;* les secteurs du piston prétendent aussi que le compositeur était trop souvent gêné autrefois par la nécessité de faire changer de tons aux trompettes et aux cors, non-seulement en passant d'un morceau, bien souvent aussi il était arrêté au milieu d'une phrase par des notes manquant à la trompette et s'entendant à peine sur le cor; tandis qu'aujourd'hui, grâce au système des pistons, avec un cor en *fa* et un cornet en *si bémol*, on peut parcourir l'échelle chromatique de la gamme et aller d'un bout à l'autre d'une partition. Toutes ces objections et bien d'autres ne m'ont jamais convaincu; d'abord, l'instrumentiste qui joue faux s'en prend toujours à son instrument; quant aux *couacs* (c'est le mot consacré), du moment que le danger d'en faire n'existe plus, il n'y a plus de talent à les éviter; et, pour ce qui est des changements de tons, j'avoue que, s'ils ont des inconvénients, ils ont du moins, particulièrement pour le cor, l'avantage de varier le timbre de l'instrument et d'offrir, par conséquent, de plus grandes ressources au compositeur. Que dirait Weber, qui s'est servi des cors d'une si merveilleuse façon, s'il entendait *Freischutz* ou *Obéron* exécutés par des cors en *fa*, et tout en sons ouverts?... Sur les cors à pistons comme sur les cors ordinaires, les notes bouchées peuvent se faire; mais, ainsi que je l'ai dit plus haut, la plupart des instrumentistes ne les font pas. Je ne parle que de celles que le compositeur a écrites avec intention et pour des effets particuliers; quant aux autres, la nécessité de les éviter ou d'en user sobrement et avec une certaine adresse obligeait le compositeur à une étude spéciale de l'instrument et le forçait à acquérir une expérience dont il n'a que faire aujourd'hui. Est-ce là un progrès, une amélioration? Je ne le pense pas. D'ailleurs, l'invention des pistons appliqués aux cors et aux trompettes n'est pas aussi récente qu'on le croit en général; elle date presque du commencement de ce siècle : c'est Jean-Henri Stœlzel qui, en 1806, eut l'idée de perfectionner les instruments de cuivre en augmentant leur échelle diatonique et chromatique. « Il fit entendre à Breslau, en Silésie, un cor fabriqué d'après son nouveau système, et sa découverte ayant été goûtée, disent MM. Escudier frères dans leur *Dictionnaire de musique*, il la publia en 1814. » Beethoven et Weber, qui étaient contemporains de Jean-Henri Stœlzel, ont peut-être fort goûté sa précieuse découverte, mais ils n'en ont pas profité.

Les pistons adaptés aux trombones, aux cors et aux trompettes donnent à ces instruments une homogénéité de timbre qui ne permet qu'à une oreille exercée de les distinguer les uns des autres quand ils jouent ensemble dans un *tutti* d'orchestre. Les trombones à pistons que les Allemands ont adoptés sont bien loin d'avoir l'éclat

et le mordant des trombones à coulisses dont on se sert encore et qu'on fera bien de conserver le plus longtemps possible. On a remplacé le trombone alto et le trombone basse par le trombone ténor; il faut s'en tenir là. — A l'aide des pistons, il paraît qu'on peut arriver assez facilement à exécuter sur le trombone les variations les plus compliquées, par exemple celle que Paganini a composées sur le *Carnaval de Venise*. Je demanderai encore une fois si c'est là un perfectionnement, si c'est là un progrès. Les pistons, en supposant qu'ils soient une ressource pour les maîtres, offrent au compositeur inexpérimenté des dangers qu'il ne sait pas toujours éviter, et jamais nos orchestres n'ont été aussi bruyants et d'une aussi vulgaire sonorité que depuis que les cornets à pistons y chantent des cavatines.

Il est fâcheux vraiment que l'invention des pistons ne puisse pas être appliquée aux instruments à percussion, aux timbales par exemple, qui ne donnent qu'une seule note; mais un facteur célèbre a trouvé, dit-on, le moyen d'éviter au timbalier les évolutions que celui-ci est obligé de faire pour diminuer ou augmenter la tension de son instrument, et il a inventé un jeu chromatique de timbales qui a l'avantage de tenir beaucoup moins de place dans l'orchestre que les quatre timbales dont s'est servi Meyerbeer dans *Robert le Diable*. Quant à la sonorité et aux qualités de timbre du nouvel instrument, ce sont choses secondaires.

Certes, ce n'est pas de nos jours que Therpandre de Lesbos, ou Timothée de Milet seraient blâmés par nos éphores pour avoir ajouté de nouvelles cordes à leur lyre.

Si j'avais l'honneur d'être chef d'orchestre à Paris, ou maître de chapelle en Allemagne, j'inviterais les artistes placés sous ma direction à ne se servir de cornets et de cors à pistons que pour l'exécution de quelques ouvrages modernes qui les réclament absolument. L'usage de ces instruments serait donc tout à fait exceptionnel: je ne voudrais d'autre trombone que le trombone à coulisses, et je ne laisserais pas l'ophicléide, instrument lourd et flasque, prendre la place du tuba, qui seul, par l'analogie de son timbre avec celui du trombone, peut donner des basses sonores et éclatantes à l'harmonie de cuivre. Je ne permettrais pas aux clarinettes de transposer tant bien que mal sur la clarinette un *si bémol*, la seule dont la plupart d'entre eux fassent usage aujourd'hui, les morceaux écrits pour la clarinette en *la* ou pour celle en *ut*; je ne laisserais pas frapper par le même artiste la grosse caisse et les cymbales qui y sont attachées, ce qui produit un bruit de féraille des plus désagréables, et je proportionnerais le nombre des altos à celui des violons, des violoncelles et des contrebasses. Il y a peu d'orchestres en France où le nombre des altos ne soit insuffisant, et cependant les chefs d'orchestre n'ignorent pas que l'alto, depuis quelques années, joue un rôle bien plus important qu'autrefois: il ne faut pas remonter très loin pour trouver des partitions dans lesquelles cet instrument marche presque toujours à l'unisson des violoncelles et des contrebasses. L'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire se compose de quatorze premiers violons, quatorze seconds, dix altos, douze violoncelles et dix contre-basses: voilà la véritable proportion, voilà le quatuor modèle.

Ernest Reyer.

Rossini dans sa villa de Passy.

La villa de Rossini a été bâtie par l'architecte Doussault. Tous les journaux illustrés nous ont décrite cent fois, et vous avez pu voir, reproduites par la gravure sur bois, les peintures qui ornent les plafonds du grand et du petit salon, et de la salle à manger.

Rossini, qui dit toujours: « Nous autres, Italiens, nous n'aimons pas la vue des murs blancs, » a fait venir de Bologne des artistes en fresque pour exécuter chez lui ces peintures, d'après des cartons de Chenavard.

Je ne vous parlerai pas du jardin qui entoure cette villa. Montez sur le pont en escalier qui traverse le chemin de fer tout près de la maison de Rossini, et vous connaîtrez mieux d'un coup d'œil ce charmant jardin, qu'en lisant pendant deux heures les descriptions les plus copieuses et les plus pittoresques.

Mais il est une partie de ce jardin, la plus reculée, la moins brillante, dont je veux vous dire quelques mots, parce que du haut du pont vous ne pouvez guère l'apercevoir, et que, si par miracle vous l'aperceviez, vous ne pourriez, de votre belvédère, en apprécier à sa juste valeur l'extrême importance.

C'est le potager, où Rossini fait cultiver des légumes inconnus chez nous, et dont les graines lui sont envoyées d'Italie.

Les plus délicats, les plus savoureux de ces légumes sont les *Zucchette*, sortes de petites courges qui, coupées en bandes longues et minces, et frites avec soin, ont toutes les qualités dont les gourmets raffollent.

Mais il les faut manger chez des Italiens, car eux seuls ont poussé très loin l'art à ses dernières limites de bien faire frire et celui de bien chanter.

Pour interpréter excellemment une belle mélodie, et pour tenir la queue de la poêle d'une manière triomphante, ils sont les premiers hommes du monde, rendons-leur cette justice au nom de notre trompe d'Eustache et de notre palais reconnaissants.

De la friture au célèbre Carême, la transition est toute trouvée. En sa double qualité de fin gourmet et d'ami de M. de Rothschild, Rossini a beaucoup connu l'auteur de l'axiome: « On devient cuisinier, on naît rôtisseur! » Axiome qui, mille fois cité par tous les critiques possibles, parce qu'il trace d'une manière admirable la ligne de démarcation entre le génie donné par la nature et le talent acquis par le travail, est passé à l'état de proverbe.

Rossini, d'ailleurs, n'est pas aussi gourmet et gourmand que le prétend la renommée. Un jour, à Passy, un de ses visiteurs, le voyant déjeuner de quelques morceaux de pain trempés dans du café au lait, lui demanda:

— C'est-il là tout votre déjeuner, maître ?

— Je n'en fais jamais d'autres, répondit l'auteur du *Barbier*.

— Et vous passez pour le plus intrépide gastronome de la terre, reprit le visiteur ; voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? répliqua paisiblement Rossini. L'histoire est une mare pleine de canards.

Il a gardé de très bons souvenirs de ses relations avec Carême. « C'était, disait-il l'autre jour, un véritable artiste en son genre. Il est mort sans rien laisser, bien qu'il eût une très bonne place chez M. de Rothschild. C'est que le beurre n'était pour lui qu'un moyen de préparation des plats et non un moyen de garnir les livrets de la Caisse d'épargne. Il avait dépensé toutes ses économies à faire imprimer ses livres pour l'art culinaire. La friture était son côté faible. Je lui en avais fait tout doucement la remarque, et il m'avait promis de l'étudier et de l'approfondir. Il eut tenu parole si la mort lui en avait laissé le temps. Il m'avait prié de l'avertir lorsque je devais dîner chez M. de Rothschild, et chaque fois il composait à mon intention un plat nouveau qu'il nommait le plat du *maëstro*. Pauvre Carême ! Le grand désir qu'il avait à me plaire lui a fait inventer une foule de choses délicieuses. J'en suis un peu fier, je l'avoue. Au moins, mon passage sur la terre n'aura pas été inutile au répertoire de la gastronomie. »

A Passy, Rossini, dont la réputation de paresseux est aussi bien justifiée que celle de gourmand, travaille du matin au soir, tout en recevant ses nombreux visiteurs. C'est là qu'il a composé, dans la saison de villégiature de 1863, son admirable *Petite messe solennelle*, exécutée deux fois chez M. le comte Pillet-Will, et c'est là, il faut l'espérer, qu'il orchestrera cet été l'œuvre toute puissante de sa soixante-douzième année.

Pour se délasser du travail, il consacre deux heures par jour à se promener sur le boulevard, devant sa maison. Ce boulevard se nommait jadis boulevard Rossini, mais il a été débaptisé l'année dernière par suite de la mesure générale qui a fait disparaître les doubles emplois d'un même nom donné à plusieurs voies publiques.

L'ancienne rue Pinon porte seule aujourd'hui le nom de l'auteur de *Guillaume Tell*. Lorsqu'il fut question de bâtir dans cette rue l'hôtel des Commissaires-Priseurs, Meyerbeer, dit on, s'agita beaucoup pour faire échouer ce projet.

De leur côté, les curieux, il y en a toujours, s'agitèrent beaucoup pour chercher l'intérêt que pouvait avoir l'auteur de *Robert le Diable* à empêcher les commissaires-priseurs de faire bâtir leur hôtel des ventes dans l'ancienne rue Pinon, devenue rue Rossini.

Plus tard, ils découvrirent que les ventes aux enchères faisant à elles seules couvrir les murs de Paris de plus d'affiches que les théâtres, l'industrie, le commerce et les actes de l'autorité pris ensemble, le nom de Rossini, nécessairement inscrit dans l'adresse de l'hôtel des commissaires-priseurs, était affiché cent fois plus souvent que tout autre.

Et cet affichage incessant désolait Meyerbeer, toujours à ce qu'on dit.

Mais il ne faut pas écouter les propos des mauvaises langues.

Les promenades régulières de Rossini devant sa maison, sur le boulevard qui mène à la porte du bois de Boulogne, attirent un certain nombre de personnes curieuses de voir le célèbre musicien.

L'année dernière, une dame russe se faisait remarquer par son acharnement à venir voir promener le *maëstro*.

Mais, ne se contentant pas de ce spectacle à distance, elle fit demander à Rossini, par un de ses amis, la permission de lui faire une visite.

Je ne fais rien pour rien, répondit Rossini d'un air narquois. Si cette dame m'apporte un belle botte d'asperges, elle sera la bien-venue, elle pourra me voir tout à son aise et sous tous mes aspects. — Puis, montrant sa taille, qui n'est pas mince, il ajouta : — Elle pourra faire le tour, si cela lui plaît, mais il me faut la botte d'asperges.

La dame, à qui cette belle réponse fut rapportée, sentit enfin que sa curiosité n'était pas des plus discrètes, et se décida à comprendre qu'un grand homme n'est pas précisément une girafe qu'on va voir dans une ménagerie, ou un poisson étrange qu'on va voir dans un aquarium.

La paix profonde dont jouit ordinairement Rossini, dans sa villa de Passy, fut troublée, il y a quatre ans, par un incident assez désagréable.

Les trompettes d'un régiment caserné près de là avaient choisi un terrain touchant presque à la maison du *maestro*, pour s'y livrer en plein vent à l'étude de leurs fanfares.

Pour un homme qui a l'oreille aussi délicate que Rossini, ce n'était pas un voisinage bien caressant, vous en conviendrez sans peine. Et ce qu'il y avait de plus terrible en cette affaire, c'est que le régiment n'avait pu, faute d'argent, remplacer d'un seul coup toutes les trompettes à l'ancien diapason par des trompettes au nouveau.

Donc, les virtuoses en uniforme jouaient, les uns à l'ancien ton, les autres au nouveau, mais tous à la fois, car il ne faut pas perdre de temps lorsqu'on étudie.

Vous imaginez le beau *Tannhauser* que cela devait faire, et comme Rossini était heureux d'un pareil voisinage. Un mot de sa main au colonel eut sans doute éloigné cet abominable charivari de sa maison ; mais il aima mieux employer les moyens doux. Il revêtit sa plus vieille veste, son plus vieux gilet, son plus vieux pantalon de molleton, se coiffa de sa plus vieille casquette, prit sa plus vieille canne et sa plus vieille tabatière, garnie de son meilleur tabac.

Ainsi accoutré, il avait un peu l'air d'un bon droguiste retiré des affaires.

Il alla, de l'air le plus naïf et le plus paisible, lier conversation avec le chef des trompettes. Il lui offrit des prises, l'appela mon cher, lui conta des histoires, fit des tours de promenade avec lui bras dessus, bras dessous, et, sans se faire connaître, parvint en quelques séances à capter si bien l'amitié de cet honnête virtuose, que celui-ci, lorsque son ami tardait à venir, tombait en pleine mélancolie.

Voyant ainsi toutes choses préparées à son gré, Rossini dit un jour au chef des trompettes, du ton le plus simple et le plus convaincu :

— Mon cher, vous avez choisi pour faire étudier vos hommes la plus mauvaise place de tout le pays. Vous croyez qu'ils jouent faux : il n'en est rien, ils jouent juste et très juste. Mais il y a ici un écho qui reproduit tous les sons en les haussant d'un demi ton. Écoutez bien ! J'en ai fait cent fois l'expérience.

Le chef des trompettes écouta de toutes ses oreilles, et, après un moment, il s'écria :

— Vous avez raison, ch r ami. Il y a ici un écho, et cet écho est faux. Mais où vais-je trouver un bon endroit pour faire travailler mes hommes?

— Là! lui répondit Rossini en lui montrant un endroit situé tout près d'une maison de belle apparence.

Et les trompettes, par ordre de leur chef, allèrent y continuer leurs aimables exercices.

Quelques jours après, Rossini contait à ses amis comment il s'était débarrassé du bruit des trompettes. L'un d'eux lui dit : — Mais savez-vous, *maëstro*, que vous avez rendu un mauvais service au propriétaire de la maison près de laquelle vous avez envoyé le charivari des trompettes?

— Du tout, répondit Rossini, lorsque j'entends jouer faux, je souffre beaucoup, tandis que le propriétaire en question est tout à fait à l'abri de ce genre de souffrance. Je ne lui ai donc causé aucun préjudice, et je me suis préservé. On ne saurait mieux agir.

Or, devinez, lecteur, le nom de ce propriétaire?

Vous ne le devinez pas? Vous donnez votre langue au chat? Eh bien! je vais vous le dire.

Il se nommait Fiorentino. ALEXIS AZEVEDO.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Qu'est-ce que le *Voyage en Chine?* Un vaudeville à grosses ficelles, très gai très drôle, et qui promet de faire, parmi nous, un voyage de long cours. On a ri de bon cœur; on a applaudi avec frénésie; on s'est promis d'aller revoir cette énorme farce, exécutée d'ailleurs avec tout l'entrain désirable.

Notre correspondant parisien, M. Jules Ruelle, a fait, dans le temps, une analyse rapide du sujet. Nous y renvoyons le lecteur.

Tout est à la scène, et le musicien le plus habile eût été rejeté à l'arrière-plan, avec ce tourbillonnement continuel qui absorbe tout. Quand on se tord à rire, le moyen de prêter une oreille attentive à une doucereuse cantilène? Et que sera-ce si le musicien, au lieu d'être un aigle, n'est qu'un mince roitelet?

« J'aime beaucoup les journalistes français, dit le critique musical de l'*Écho du Parlement*, quand ils nous disent que M. Bazin, ancien lauréat de l'Institut, est une individualité marquante dans l'art musical. Ces messieurs se moquent du lecteur ou de M. Bazin. Je voudrais qu'ils m'indiquassent quel genre de mérite se révèle dans les *Désespérés*, dans le *Trompette de M. le Prince* ou même dans *Maître Patelin*, une platitude musicale qui ne s'est soutenue sur la scène que grâce à l'immortelle farce qui lui sert de canevas. A voir leur embarras pour préciser les qualités qui distinguent la partition du *Voyage en Chine*, je suis tenté de croire qu'ils n'ont eu que trop conscience de la médiocrité de l'ouvrage, et, en réalité, ils n'ont fait que gloser à travers *chants*, comme dirait M. Berlioz, pour masquer leur gêne et ne point désobliger un professeur d'harmonie du Conservatoire impérial.

« Cette musique est absolument sans inspiration, et il serait difficile, je crois, d'y signaler la moindre mélodie qui vaille. Des tronçons de thèmes d'une trivialité inouïe, reliés entr'eux par des soudures d'une maladresse à peine déguisée, et recouverts d'une instrumentation techniquement bien écrite, mais mesquine, vieillotte et souvent puérile, voilà ce qui se dégage d'une audition attentive de l'œuvre.

« La manière de M. Bazin est lourde et flegmatique. Il n'y a là rien qui rappelle le rire fin et gracieux de Boïeldieu, ni la verve émoustillante d'Auber, ni la causticité railleuse du *Médecin malgré lui*, de Gounod. M. Bazin écrit à froid des phrases qui ont couru les vaudevilles depuis cinquante ans. Peut-être alignera-t-il, en cravate blanche et en habit noir, un de ces finales académiques qui, à force de combinaisons ingénieuses, s'impose à l'admiration? Du tout. Je ne sache rien de plus terne ni de plus plat que les péroraisons du premier et du deuxième actes.

« Chose singulière! M. Bazin avait à traiter un sujet contemporain, actuel, et, à tout propos, il tombe en pleine musique rétrospective. Musique bien prosodiée, bien déclamée, oui; musique scénique, dans l'acception la plus large du mot, non. Presque tous les morceaux font longueur. A mon avis, il eût fallu un Offenbach pour mener lestement et prestement à terme cette farce à tous crins. »

M. Monnier enlève son rôle avec une verve puissamment soutenue. A part un peu d'exagération, dont l'artiste se corrigera bien vite par la fatigue qu'il devra naturellement éprouver, on peut dire qu'il est, en quelque sorte, la cheville ouvrière de la pièce.

L'amoureux en détresse trouve toujours en M. Jourdan un interprète sympathique et ému. Ses prières et ses larmes se communiquent facilement à l'auditoire, et il n'est sorte de bonheur qu'il ne vous fasse partager vivement.

M. Mengal a su prendre, sans la moindre contrainte, le flegme tranquille du bourgeois de la famille des Prudhomme. Il a, entre autres, un petit hochement de tête qui est tout un poëme. Et puis, le réalisme de son costume est, de tous points, irréprochable. Nous trouvons aussi M. Achard fort drôle avec son bégaiement et ses nausées, un peu trop persistantes cependant, et nous nous plaisons à reconnaître que M. Barbet, un nouveau venu, a su d'emblée captiver les bonnes grâces du public.

Pour Mlle Daniéli, elle m'a paru visiblement gênée, dans le dialogue comme dans le chant, et, durant toute la soirée, sa voix a eu une crudité d'accent qui a souvent nui à la justesse d'intonation. Mlle Daniéli secouera insensiblement cette contrainte, et nous sommes persuadé qu'à la prochaine représentation elle saura prendre une ample revanche. La réception un peu froide qui lui a été faite a dû la contrarier beaucoup. Sa nouvelle partenaire, Mlle Flory, nous a semblé fort gracieuse, et son chant dénote de bonnes études. La vocalise n'est qu'un jeu pour elle.

M Dulaurens s'est, dans les *Huguenots*, maintenu presque constamment à la hauteur de sa tâche? La romance du premier acte et le duo du quatrième acte ont été pour lui l'occasion d'un vrai triomphe. Le premier morceau a révélé de ces finesses exquises, de ces modulations nuancées qui constituent le chanteur dans l'acception la plus large du mot; dans le deuxième morceau, il a eu des accents vibrants et énergiques qui ont soulevé l'auditoire, et il s'est élevé, sans effort, au niveau de cette émouvante situation dramatique.

L'ensemble de son rôle ne donne pas lieu aux mêmes éloges. Si l'artiste soigne particulièrement certaines parties du chant mesuré, par contre les récits ne reçoivent pas, de sa part, les mêmes attentions.

Le comte de Nevers, qui nous est apparu sous les traits de M. Félix, *alias* Th. Ritter, nous a semblé un peu dérouté dans son chant et dans son jeu. Cela se remarquait surtout dans la manière d'accentuer et de gesticuler. L'expérience apprendra au nouveau débutant qu'il n'est guère nécessaire de mettre sans cesse les points sur les *i*, surtout dans un rôle connu. On sait que M. Th. Ritter est un des bons pianistes de l'époque, et que, par une fantaisie d'artiste, il s'est voué tout récemment à l'état d'acteur.

M. Jamet, lui, a des allures plus sages et aussi plus distinguées. Ancien lauréat de chant et de déclamation du Conservatoire royal de Bruxelles, il a acquis lentement, sur les scènes de province, une expérience qui l'a servi à souhait, d'un bout à l'autre de son rôle de Saint Bris. Chanteur excellent, doué d'une voix qui se plie sans effort aux vocalises, il saura, dans l'opéra-comique, tenir une place distinguée qui ne fera regretter aucun de ses devanciers.

Il faut donner également à Mlle Flory les éloges qui lui reviennent. Elle a une jolie voix, une excellente tenue, et, quant à son chant, on sait déjà comment nous l'avons caractérisé. Son air du page a été dit à ravir.

Les anciens pensionnaires ont fait merveille, comme toujours. Je citerai particulièrement MM^mes^ Erembert et Moreau, qui ont retrouvé toutes leurs ressources vocales et dramatiques. M. Vidal, un peu dérouté dans les cordes graves de son organe, s'habituera vite, nous l'espérons, aux conditions que le diapason normal lui crée.

Et, pour ne rien oublier, nous ajouterons que les *Huguenots* faisaient assez bonne figure dans les nouveaux décors et costumes dont on les a enrichis? Nous nous trompons, c'est renouvelés qu'il faudrait lire.

P.-S. — Comme nous le faisions pressentir, M. Jamet a fait merveille dans l'opéra-comique. Le rôle de Max, interprété par lui, est quelque chose de ravissant; non seulement M. Jamet joue avec un charme entraînant, mais il chante en artiste accompli. Il était d'ailleurs secondé par deux partenaires d'un talent fort recommandable: M. Barbet, deuxième ténor possédant une jolie voix et de belles manières, et Mlle Flory, qui, sous tous les rapports, a parfaitement confirmé nos prévisions.

A la même soirée, M. Barbet s'était fait applaudir déjà dans les *Charmeurs*, petit opéra délicieux qu'on devrait nous donner plus souvent comme lever de rideau. On y a entendu M. Chapuy, comédien et chanteur très convenable, ainsi que MM^mes^ Viette et Estagel, deux dugazons sur lesquelles nous hésitons à nous prononcer définitivement.

Le ballet satisfera-t-il complétement aux exigences des amateurs? Nous posons la question, sans prétendre la résoudre maintenant. Nous avons pu remarquer déjà de très gracieuses ballérines et des danseurs bien agiles, bien exercés.

∴ On écrit de Bruxelles à la *Meuse* : « On annonce que M. Jules Guilliaume, bien connu par des œuvres dramatiques jouées avec succès sur nos théâtres, est nommé secrétaire de la commission du Conservatoire royal de Bruxelles.

« J'apprends en même temps que MM. Servais et Léonard, dont la retraite du Conservatoire royal de Bruxelles avait produit une assez vive sensation il y a quelques mois, viennent de retirer leur démission, sur les instances de M. le ministre de l'intérieur, qui a cru devoir imposer un sacrifice au budget pour conserver à notre enseignement musical ces deux illustrations de l'école belge. »

∴ Nous ne saurions sans injustice nous abstenir d'enregistrer le succès remporté par l'auteur de la cantate qui a été exécutée pendant le banquet offert au Roi à Tongres. L'œuvre de M. Romain Nihoul est aussi bien écrite que bien conçue, les accents patriotiques y abondent et rendent, souvent avec une grande énergie et toujours avec beaucoup de talent, le dévouement passionné des fils d'Ambiorix à leur indépendance et à leurs institutions nationales.

Le triomphe de M. Nihoul consacre de nouveau la réputation si bien établie de l'auteur du *Bandit* et d'un grand nombre d'autres compositions applaudies.

∴ Une société d'artistes, organisateurs de concerts d'une part, exécutants de l'autre, vient de se former à Bruxelles et a pris le nom d'*Alliance musicale*. Le but de cette association est de faciliter aux sociétés de province l'organisation de leurs concerts, et d'affranchir tout à la fois lesdites sociétés et les artistes appelés par elles de l'intermédiaire ou onéreux ou pénible des agences musicales. Les membres fondateurs de l'*Alliance* sont Mlle Marie Hasselmans, cantatrice; MM. Colyns violoniste; V. Dubois, professeur d'harmonium; M.-A. Charles, flûtiste, et L. Hemelsoet, pianiste; tous artistes de mérite.

∴ Nous avons annoncé que la cantate couronnée de M. Eden serait exécutée à Bruxelles, avec le concours des enfants des écoles communales de Gand. Depuis, M. l'échevin Wageneer, reculant sans doute devant la terrible responsabilité qu'il assumait en laissant opérer, au milieu d'un fléau exterminateur, le déplacement de cette troupe de jeunes choristes, a retiré, à ce que l'on assure, l'autorisation. Mais l'exécution de l'œuvre de M. Eden est loin d'être compromise par suite de cette mesure rigoureuse, car, à la Société royale des *Mélomanes*, de Gand, chargée, comme on sait, des parties vocales graves, se joindra la section chorale des enfants de la fabrique de Parmentier-Van Hoegaerden, pour l'interprétation des parties vocales aiguës.

∴ *La musique aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, d'après les publications de M. de Coussemaker.* — Le *Ménestrel* du 9 septembre publie un travail très remarquable de M. Gevaert sur ce sujet. « Ce travail, dit la feuille parisienne, prouve une fois de plus qu'un musicien peut être à la fois érudit en son art et compositeur de premier ordre. »

∴ MUSIQUE DES GUIDES. — La réputation de cette musique est européenne. Les musiciens belges ne le cèdent en rien aux fusiliers de la Poméranie, que nous avons entendus l'année dernière à Paris. Il y a égalité entre les deux corps quant à la précision, la délicatesse de l'accord, la virtuosité. Les Guides sont supérieurs par l'exécution de la phrase par la mélodie mieux chantée, par l'accent dramatique mieux rendu. Si les Prussiens ont des instruments de basse formidables, les Guides belges ont les clarinettes, flûtes, hautbois, bassons et cors bien supérieurs comme son et comme timbre. La musique prussienne procédait souvent par des effets d'une vigueur de son discutable (en allemand on appelle cela *knalleffect*). Le bon goût réprouve ces moyens vulgaires et cherche plutôt la perfection dans la beauté que dans la force. La musique de Bender ne tombe pas dans ce défaut. Il y a trente-cinq ans que cet éminent artiste dirige la musique des Guides belges et sa méthode a fait école. Il se propose de venir à Paris l'année prochaine et d'y donner une série de concerts. On le verra sans doute dans un concours international se mesurer avec la musique de Paulus, avec celle de la gendarmerie impériale, si excellente également, avec les fusiliers de la Poméranie et avec les *horseguards* de la reine d'Angleterre. (*Semaine music.*)

∴ FLUTES EN MARBRE. — On n'en connaît que deux au monde: l'une qui fait partie de la collection du prince Demidoff, et l'autre qui appartient au célèbre violoncelliste Servais. Elles sont l'une et l'autre de fabrication toute moderne; elles ont été taillées, forées et montées par un marbrier de Carrare, qui n'a jamais pu réussir que ces deux spécimens.

Et notez que cet instrument, unique en quelque sorte, est d'une justesse parfaite, la température n'exerçant naturellement pas d'action sur ses parois de pierre; contrairement

à ce qu'on pourrait croire, le son en est extraordinairement doux et agréable.

Il y a au Musée Clapisson, au Conservatoire de Paris, des modèles fort intéressants de flûtes en ivoire, en cristal et même en faïence.

La flûte de pierre de Servais tiendrait une belle place dans cette collection; mais il y tient, autant peut-être,— et ce n'est pas peu dire, — qu'à son admirable violoncelle de Stradivarius, dont il se sert depuis trente ans, et il ne s'en dessaisira jamais.

Convenez qu'il a bien raison!

.*. On nous écrit d'Amsterdam : Dans un concert instrumental donné au Palais de Cristal, sous la direction de M. Coenen, on a exécuté trois numéros d'une série intitulée : *Morceaux caractéristiques*, composés par Joseph Gregoir, pour le piano, et orchestrés par M. de Hartog, de notre ville.

Chacun connaît les charmantes œuvres du populaire et fécond compositeur belge; toutes dénotent les inspirations les plus poétiques, les plus originales, relevées par les harmonies les plus distinguées.

Les trois numéros choisis par M. de Hartog, pour les faire redire par l'orchestre complet : *In die Ferne*, *Brise lointaine* et *Rondinello*, sont trois perles extraites d'un écrin que tous les pianistes connaissent; un *bis* unanime a accueilli ces gracieuses inspirations, auxquelles la main habile de l'arrangeur avait su conserver toute leur fraîcheur, toute leur poésie.

.*. On nous écrit de Cologne, que les examens de l'École de musique, dirigée par M. Hiller, ont été des plus brillants.

La classe de chant surtout a obtenu le plus éclatant succès; Mme Marchesi a fait véritablement des prodiges depuis le temps qu'elle dirige la classe de chant; plusieurs de ses élèves sont des cantatrices complètes; toutes ont la belle pose de voix, l'égalité dans les registres de leur professeur, qui, on le sait, est l'une des cantatrices les plus célèbres.

.*. La collection des lettres de Beethoven, déjà assez nombreuse, va s'augmenter d'environ 300 numéros, que M. A. Thayer promet de publier conjointement avec la biographie dont il est l'auteur. Le professeur Jahn, de Bonn, possède aussi, paraît-il, un certain nombre d'autographes de Beethoven.

.*. MM. Stainway, les facteurs de pianos, à New-York, dont les produits ont tant été remarqués à la dernière Exposition de Londres, font construire une salle de concert dans des proportions colossales et splendides. Ces messieurs ont pris un brevet pour un nouveau perfectionnement dans le mécanisme du piano, qui, si nous devons en croire les journaux américains, sera toute une révolution.

.*. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les artistes cherchent des titres bizarres pour leurs compositions. Voici les titres de quelques *lieders* de Sébastien Bach; ils seraient dignes de figurer derrière la vitrine d'un éditeur moderne : *Pensées édifiantes d'un Fumeur* (*Erbauliche Gedanken eines Tabak rauchers*), *Pense que tu dois mourir* (*Gedanke dass Du Sterben musst*); *Es tu près de moi?* (*Bist Du bei mir?*), *Confiance et Consolation* (*Zuversicht und Trost*), *etc.*

.*. La Famille Mozart a Francfort — Le 30 avril 1763, Léopold Mozart organisa à Francfort sur-le-Mein, avec ses deux enfants, un quatrième concert dont voici le très curieux programme :

« L'admiration générale qu'a excité le talent prodigieux et sans exemple des deux enfants du maître de chapelle de Salzbourg, Léopold Mozart, a eu pour conséquences trois concerts au lieu d'un, comme cela avait été annoncé dans le principe. Oui, l'admiration générale jointe au désir exprimé par plusieurs grands connaisseurs et amateurs d'entendre encore ces prodiges, sont les raisons pour lesquelles se donnera aujourd'hui, mardi 30 août, à 6 heures, dans la Salle Scharf, un quatrième mais tout dernier concert. La jeune fille, âgée de douze ans, et le jeune garçon, âgé de sept ans, joueront non seulement des concertos sur le clavecin ou piano (la fillette jouera les morceaux les plus difficiles des plus grands maîtres) mais le garçon exécutera aussi un concerto sur le violon; il accompagnera au piano les symphonies et jouera ensuite sur le clavecin, dont les touches seront couvertes d'un drap, aussi bien que s'il voyait le clavecin; il nommera aussi toutes les notes et les accords qu'on fera entendre à distance, soit sur le clavecin, soit sur tout autre instrument, cloches, verres, pendules, etc., enfin il improvisera sur le clavecin et sur l'orgue, et aussi longtemps qu'on le voudra, dans les tons les plus difficiles qu'on pourra lui désigner, fournissant ainsi la preuve qu'il sait aussi jouer de l'orgue, dont le toucher est tout à-fait différent de celui du clavecin. »

« Le prix d'entrée sera d'un petit écu (3 francs).

Heureux Francfortois! avoir eu la chance d'entendre le grand Mozart pour un petit écu, et aussi longtemps qu'ils l'ont voulu!

.*. La *Berliner Musik Zeitung Echo*, de Berlin, publie un travail très remarquable de M. Dœring, sur l'ancienne musique d'église.

Ce travail, qui a nécessité de longues recherches, a paru en plusieurs articles. Dans le dernier, l'auteur donne la liste des compositeurs de musique sacrée qui ont vécu du IXe au XVe siècles. Nous y trouvons le nom d'un prélat français, Théodulphe, évêque d'Orléans (822) et auteur de l'Hymne du Dimanche : *Gloria, laus et honor tibi sit, Redemptor*; et celui de Walafrid, dit Strabon, le premier Allemand qui ait marié la muse germanique à la muse latine. Il était abbé de Reichenau et mourut en 849.

Au XIe siècle, Robert, roi de France, fils et successeur de Hugues Capet; c'est à lui que nous devons l'hymne *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus*.

Au XIIe siècle : Marbod, évêque de Rennes, mort en 1123; Hildebert, archevêque de Tours, mort en 1134; Pierre Abailard, mort en 1140; Bernard de Clairvaux (Saint Bernard), dont nous avons deux très belles hymnes : *Salve caput cruentatum*, et *Jesu dulcis memoriæ*; Adam de Saint-Victor, chantre de l'ordre des Augustins, à Paris; il est mort en 1177, laissant trente-quatre chants.

Nous regrettons de trouver, dans un travail aussi consciencieux que celui de M. Dœring, une erreur dont la critique a fait justice depuis longtemps : Thomas von Kempen (Thomas A'Kempis), supérieur du couvent de Sainte Agnès, près de Zwoll, et auteur de l'hymne *Adversa mundi tolera*, n'est pas l'auteur de l'*Imitation de Jésus Christ*. On le lui a longtemps attribuée; mais la question est jugée depuis plus de vingt ans : l'auteur de l'*Imitation de Jésus Christ* est le chancelier Gerson.

.*. A l'exemple de la vieille Europe, le nouveau monde possède des sociétés chorales parfaitement organisées. Elles viennent de se réunir à Louisville (Kentucky) à l'occasion d'un grand festival, (le 14me), auquel 40 sociétés ont prêté leur concours; les Etats d'Indiana, de l'Illinois et de l'Ohio, peuplés en grande partie d'émigrants allemands, y étaient largement représentés, aussi le drapeau noir, jaune et rouge de l'antique Germanie se mêlait il au pavillon rayé blanc et rouge avec étoiles sur champ d'azur, de la République américaine. Une magnifique salle avait été élevée à grands frais, expressément pour la circonstance; elle mesurait 78 pieds de long, 82 de large, et 50 pieds de hauteur; elle pouvait contenir 4,000 personnes. Le défilé a été fort long et très animé. La séance commençait par l'ouverture de *la Gazza Ladra*, de Rossini. Le festival a duré trois jours; nous ne donnerons pas la nomenclature des morceaux chantés, dont les maîtres avaient fourni le plus

grand nombre; nous dirons seulement à titre de curiosité que le tout s'est terminé par l'ouverture de *Robespierre*, avec simulacre d'émeute, de prise de la Bastille, de mitraille, de pas de charge, de cris des mourants, de chants de victoire, la *Marseillaise* couronnant l'œuvre au milieu d'un enthousiasme complet.

.˙. *Erratum*. — Dans la liste que nous avons donnée (nos 31 à 34), des lauréats du Conservatoire, il en est quelques-uns qui y manquent ou dont les noms ont été défigurés.

Parmi les manquants nous citons : M. Maes, 1er prix de *lecture musicale;* M. Guillaume Demol, second prix de *piano;* M. Denys-Verelst, 1er prix d'*harmonie*; M. Alfred Bailly, 2e accessit de *violon* dans la classe de M. Léonard. Parmi les autres : *classe de solfége*, il faut lire Mlle Hariette Boland et non Roland ; *classe de hautbois*, M. Lebon et non Leban; *classe de basson*, M. Denonne et non Denone, M. Charlier et non Chartier; *classe de violon*, M. Blauwaert et non Bloussaert; *chant*, classe de M. Goossens, Mlle Polak et non Black.

ATH. — Le 2 septembre, la Société royale des *Matelots de la Dendre*, d'Ath, a donné un concert qui, pour notre ville, a été une véritable solennité. Mlle De Wée et M. Straeteman, deux élèves de M. Cornélis, ont prêté pour cette fête le concours de leur talent ; l'une et l'autre ont été chaleureusement applaudis; M. Alexandre Cornélis, fils de l'éminent professeur et 1er prix de violon du cours de M. Léonard, a exécuté d'une façon remarquable deux morceaux de son illustre maître ; âgé de 18 ans à peine, le jeune virtuose possède le feu sacré de l'art, et devant lui s'ouvre un avenir brillant. M. Duquesnoy, professeur de musique à Rouen, nous a fait entendre sur le violoncelle deux fantaisies de sa composition, qui lui ont valu un succès sérieux. Les deux parties du concert ont été ouvertes par deux chœurs de Léon Jouret, *Salut au pays natal* et *les Blancs Bonnets de Sambre et Meuse*, compositions heureuses et qui ne le cèdent en rien aux œuvres déjà si populaires de notre compatriote ; l'exécution en a été magnifique.

BLANKENBERGHE. — L'événement de la saison aura été le concert donné par Mme Léonard et MM. Léonard et Joseph Gregoir, au bénéfice des familles éprouvées par l'épidémie à Bruxelles, Anvers et Liége.

Il faut remonter aux plus belles soirées de l'année 1861 pour trouver un succès comparable à celui-là. Le talent des artistes est de ceux qu'on ne discute plus. Leur nom flamboie au programme et la foule accourt de confiance ; elle écoute; elle reste sous le charme ; elle applaudit ; elle se livre et sort fascinée, en disant : C'est encore Mme Léonard, la charmante cantatrice, l'inimitable et gracieuse fauvette; ce sont toujours Léonard et Gregoir, les exécutants hors ligne, les maîtres passionnés, sûrs d'eux-mêmes, et sûrs aussi de leur auditoire.

Personne ne s'étonnera donc du succès qui a répondu à cette fête improvisée; elle a réussi au delà de tout espérance.

Une somme de 1,350 francs a été envoyée par tiers aux villes de Bruxelles, Liége et Anvers. Une quête faite dans la salle a produit encore une somme de 251 fr. 72 c., destinée à l'œuvre de la Maternité, de notre ville.

Aucuns doutaient du succès de cette soirée, s'autorisant des habitudes calmes et modestes de la colonie. Le fait accompli les aura-t-il convaincus et convertis? Le public, quoi qu'on en dise, est bon enfant, et va où on le mène. D'ailleurs les noms inscrits sur l'affiche n'étaient-ils pas garants du succès.

Nous, qui non plus que les organisateurs de la fête n'avons pas douté un instant de sa réussite, nous émettons le vœu de voir, dans l'intérêt de la ville, se renouveler semblable bonne fortune. Un impresario convaincu y trouverait un bénéfice assuré; les artistes recueilleraient des applaudissements sincères, et le public accourrait, docile et soumis, à la voix des enchanteurs, surtout s'ils ont nom de Mendi, Léonard ou Gregoir.

SPA. — Dimanche, 2 septembre, concert des Guides, sous la direction de M. V. Bender. Deux morceaux venaient d'être exécutés, lorsqu'une pluie diluvienne vint tout à coup disperser la foule qui se pressait dans l'Allée de Sept Heures. Les Guides ont une mauvaise étoile qui les accompagne partout, c'est la pluie; Saint-Médard devrait bien les en délivrer.

Le 7 septembre, concert de Mlle Staps, pianiste, de Mlles de la Pommeraye et Gagliano, cantatrices, et de M. Seligmann, violoncelliste.

A propos de Mlle Staps, voici ce que nous lisons dans le *Mémorial de Spa* :

« Nous avons revu avec le plus grand plaisir Mlle Staps, notre gentille compatriote, que nous avions entendue il y a trois ans et à laquelle nous prédisions de grands succès Nous ne nous sommes pas trompés. L'hiver dernier, à Paris, cette excellente pianiste s'est fait entendre dans plusieurs concerts, et son talent a été consacré par les critiques les plus distingués. Par nous-même nous avons jugé, par l'exécution de l'*andante* et du *scherzo* du 4e concerto de Litolff et *la Truite*, de Stephen Heller, combien son talent est devenu vigoureux, large et puissant. Mlle Staps a de l'ampleur et de l'élégance dans le doigté; son chant est vif et mélodieux. C'est enfin une artiste accomplie. »

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière.*) — Si j'ai bonne mémoire, le *Guide musical* doit reprendre en septembre ses habitudes d'hiver. Je vous envoie donc tout ce que je puis récolter aujourd'hui. Oh! la moisson ne sera pas très abondante par malheur; je n'aurai pas grand chose à ajouter à ma dernière correspondance Les théâtres profitent des mauvais jours de ce fantastique été pour vivre du courant : aucune nouveauté. Les professeurs, les virtuoses ont pris des vacances, absolument comme s'il faisait bon aux bains de mer; enfin Paris est triste, sans soleil, et les marchands de parapluies chantent galment, dans les rues chaque jour inondées, leur sot refrain : *parapluies à 2-50 francs*? Depuis bien des mois ils s'égosillent, et cette musique-là est bonne pour porter le diable en terre, comme l'on dit.

Que vous dirai-je des théâtres ! Ce que je vous ai déjà dit. L'Opéra donne la *Juive*, *Don Juan*, l'*Africaine* ; en variant parfois avec un peu de *Favorite* et de *Trouvère*. *Alceste* est renvoyé à octobre; on la renverrait aux calendes grecques, que la direction n'y perdrait rien. Il est de nouveau question d'*Hamlet* à l'Opéra. En attendant que M. Ambroise Thomas ait conclu cette grosse affaire, il assiste à la mise en scène de sa *Mignon* à l'Opéra Comique, et les heureux qui approchent du sanctuaire ont la plus grande confiance en cette œuvre. Mlle Séveste a débuté dans l'*Epreuve villageoise*; ce sera une gentille dugazon bientôt, mais sa voix frêle ne lui permettra pas de prendre les premières chanteuses; c'est du reste une jeune artiste de talent. Mme Cabel se prodigue, comme Achard, comme Mathilde Dupuy, mais le public se prodigue moins, cela est à remarquer. Trois actes de M. Léo Delibes viennent d'être reçus. — Cazaux n'a pu chanter samedi, au Lyrique, le rôle de Méphistophélès dans *Faust*. M. Brion d'Orgeval a eu la complaisance de chanter le rôle, sans répétition, et il l'a bien chanté. Cazaux débutera demain, et dans mon prochain courrier je vous parlerai plus longuement de la reprise de *Faust*. On fait encore avec *Don Juan* des recettes fort plantureuses; Mlle Daram a remplacé Mme Carvalho dans le rôle de Zer-

line; cette jeune artiste a jolie voix et gracieux talent, on l'applaudit.

Il est grandement question de Mme Ugalde comme directrice des Bouffes-Parisiens pour la prochaine saison; on m'a même affirmé hier soir que l'affaire était terminée. Je le souhaite, car il est certain qu'avec une telle artiste à sa tête ce théâtre rentrerait dans une voie artistique. — Quant aux Fantaisies Parisiennes, on y répète sans relâche le spectacle de réouverture, soit *Sacripant*, deux actes de M. Duprato, un acte du même auteur, enfin le *Chevalier Lubin*, qui sera repris dès le commencement de la saison. Je pense que Grisar accordera son bijou musical, le *Chien du jardinier*, à la direction des Fantaisies, et peut être bien aussi, plus tard, son *Gilles Ravisseur*. Du reste, on peut confier des œuvres d'exécution très difficiles aux artistes de ce théâtre, car ils sont maintenant choisis, et un excellent orchestre les accompagne. JULES RUELLE.

⁂ Mlle Artot est à Paris depuis quelques jours. On se rappelle les brillants débuts de cette cantatrice à l'Opéra; depuis elle a chanté sur toutes les principales scènes italiennes de l'Europe, et elle a conquis, par un talent magnifique, sa place parmi les illustrations de la scène lyrique contemporaine. A Londres, au Théâtre Covent-Garden, elle chante le même répertoire que Mlle Adelina Patti, et ses représentations alternent le plus souvent avec celles de la jeune diva, sans souffrir de ce rapprochement. Mlle Artot attend à Paris le retour de Verdi, pour étudier avec lui un des deux rôles de prima donna que le maëstro a écrit pour *Don Carlos*. (*France mus.*)

⁂ Henri Vieuxtemps se fixe désormais à Paris, où il est revenu la semaine dernière. Le célèbre artiste se fera entendre le 20 septembre à Bade. On sait qu'il fait partie des concerts de Carlotta Patti, qui feront le tour de la France à partir de novembre.

⁂ Tous les journaux affirment que le grand opéra de Richard Wagner, *Lohengrin*, sera donné cet hiver au Théâtre-Lyrique, et l'on rappelle que des fragments importants de cet opéra, le prélude et le chœur des *Fiançailles*, ont été exécutés avec succès aux Concerts populaires.

« Espérons, dit M. Théophile Gautier, que l'aimable plaisanterie sur la musique de l'avenir ne se renouvellera pas et qu'on écoutera avec une attention respectueuse l'œuvre du plus grand génie musical de l'Allemagne moderne. »

L'ouvrage ne passera pas en tout cas avant le mois de janvier.

⁂ Une notice qui nous est adressée par l'auteur, M. Angelo Catelani, nous apprend qu'il existe aux archives de la Bibliothèque Palatine de Modène cent quarante-huit ouvrages d'Alessandro Stradella, qui se composent de symphonies instrumentales, de cantates, de motets, de chansons, de madrigaux, d'oratorios, de drames lyriques avec dialogues, d'intermèdes, etc., etc. Ces diverses compositions à une et plusieurs voix et chœurs, la plupart avec accompagnement de quatuor, seront d'un grand intérêt pour l'art. Nous nous en occuperons en temps et lieu. La notice dont M. Angelo Catelani a fait précéder le catalogue des ouvrages de Stradella est des plus intéressantes; l'auteur l'a dédiée à l'immortel Rossini. (*Art musical*)

⁂ THÉATRE DE GRÉTRY. — Ce nouveau théâtre, dont le prospectus vient de paraître, emprunterait son répertoire au répertoire de l'ancien Opéra Comique, qui, aujourd'hui, est dans le domaine public; il ne jouerait pas seulement tous les opéras de Grétry: *Richard*, *le Huron*, *le Tableau parlant*, *Sylvain*, *l'Ami de la Maison*, etc.; il mettra à contribution Philidor et son *Sorcier*; Monsigny et son riche bagage: *le Roi et le Fermier*, *le Déserteur*, *la Belle Arsène*, *Félix*, etc.; Dalayrac, avec sa *Nina*, son *Azémia*, *Sargines*, *Camille*, *Adolphe et Clara*, *Picaros et Diégo*, *Gulistan*, etc.; il ferait une large place à Cherubini, à Lesueur, à Berton et à tous ces illustres maîtres qui ont été les créateurs de cet ancien genre de l'opéra comique qui fut l'adoration de nos pères et d'une partie de nos contemporains. Naturellement le *Théâtre de Grétry* n'aurait pas de subvention: il la remplacerait par la suppression des droits d'auteur. Ceci ne veut pas dire que les compositeurs vivants n'y seraient pas admis, seulement ils ne seraient pas le fond de la maison. Qui sait? Peut-être arriverait-il ceci, que ce théâtre, consacré dès sa création aux morts, deviendrait le théâtre des vivants? On a vu, ce semble, de ces transformations!

ANGLETERRE.

LONDRES. — De retour à Londres, Mme Titjens se prépare à ses tournées annuelles dans les provinces anglaises. La première de ces tournées sera inaugurée par un grand concert à Liverpool, le 15 septembre; le 17 commencera à Dublin une série de représentations qui embrasseront une période de trois semaines, pendant lesquelles on ne donnera pas moins de quatre opéras. Les artistes appelés à accomplir ce tour de force sont, outre Mme Titjens, Mlle Sinico, Mme de Méric-Lablache, Mario, Morini, Santley, Gassier, Foli et Bossi. Arditi conduira cette vaillante phalange. Une nièce de Mme Titjens, Mlle Zandrino, dont on dit beaucoup de bien, complète la compagnie et jouera notamment le rôle de Siebel, dans *Faust*. Après Dublin, viendra Liverpool, puis Manchester. En novembre, la compagnie se rendra à Londres pour quelques représentations à Majesty's-Theatre.

⁂ Mlle Nilsson, on le sait, a séjourné quelque temps en Angleterre, cet été; donc on ne pouvait moins faire que de la fiancer à un riche banquier de Londres. Il se pourrait bien que ce riche banquier fût le théâtre de Sa Majesté, qui a, en effet, offert un vrai pont d'or à Mlle Nilsson, pour arriver à la signature d'un contrat avec la reine de la nuit de la *Flûte enchantée*.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés:

La mort de M. Edouard Mantius est démentie.

— A Bruxelles, le 26 août, M. Marie François-Hubert Lapp, né à Neuss (Prusse) le 11 novembre 1832, maître de chapelle de la Société *Teutonia*.

— A Audenarde, le 9 septembre, M. Henri Behrens, professeur de violon à l'école musicale de cette ville. Musicien modeste autant qu'instruit et expérimenté, il a concouru, de la façon la plus efficace, aux progrès de l'art musical dans la cité flamande. Il a formé notamment une vingtaine d'excellents premiers violons d'orchestre. Outre la part active qu'il a prise à toutes les solennités musicales de la localité, dans les exécutions d'harmonie, M. Behrens jouait, avec un sérieux talent, la petite clarinette solo. Il était né dans le Holstein, et n'avait que 51 ans. Sa mort est vivement regrettée, et laisse, dans la phalange musicale d'Audenarde, un vide qui sera difficilement comblé.

— La *Revue et Gazette musicale* de Paris, du 9 septembre, consacre à M. Eugène Walckiers une notice qui rectifie en plus d'un point celle fort incomplète de M. Fétis (*Biogr. univ. des musiciens*, t. VIII, p. 406).

« Comme flûtiste, dit la feuille parisienne, M. Eugène Walckiers n'a guère eu, dans ses beaux jours, d'autre rival que Tulou; il a écrit une des meilleures méthodes de flûte qui existent. Presque tous les flûtistes en renom sont venus lui demander le secret de la beauté du son; chaque semaine, depuis de longues années, une séance de musique d'ensemble les a réunis chez lui, et deux ou trois générations de virtuoses se sont succédé sous sa paternelle direction. »

— A Brunn, M. Kraus, peintre, jadis ténor très estimé.

— M. François Corez, dont nous avons annoncé la mort (*Guide musical* du 23 août) a une notice dans la *Galerie biogr. des art. mus. belges*, d'E. Gregoir, p. 32.

Bruxelles. — Imp. de SANNES ET Cie, rue des Finances, 4 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 20 Septembre 1866. Nos 38.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
- BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
- FRANCE, par an . . . . . » 10 00
- LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

L'ÉGLANTINE,

ORACLE,

Paroles de M. Achille Berton, musique de M. J. Eden.

FUNÉRAILLES DE GRÉTRY (1).

Grétry mourut le 24 septembre 1813, il avait 73 ans. Il avait dit dans la matinée au jeune médecin qui ne le quittait pas :

— Adieu, docteur, je crois que j'ai envie de m'endormir.

Il s'endormit en effet pour toujours; sans aucun mouvement douloureux, le sourire de la béatitude sur les lèvres, et comme environné des douces harmonies qu'il avait tant de fois fait entendre sur la terre, il remonta vers la voûte céleste, où l'on crut voir une légion d'ombres heureuses de l'introduire au séjour de l'éternelle paix.

Dès que le bruit de sa mort se fut répandu dans Paris, tout ce qui tenait à l'art dramatique se réunit au foyer de l'Opéra-Comique pour s'occuper des moyens d'honorer la mémoire de cet homme célèbre. Une députation fut nommée et chargée de faire transférer ses restes mortels de Montmorency à sa demeure, sur le boulevard des Italiens. Là, pendant trois jours et trois nuits, il fut exposé sur un lit funéraire aux regards du public, qui vint en foule y jeter l'eau sacrée et des couronnes de fleurs. Depuis la porte d'entrée de l'hôtel qu'il occupait jusqu'à sa chambre à coucher, tout était tendu de noir. Des cassolettes antiques exhalaient de suaves parfums, et quatre artistes dramatiques, en grand costume de deuil, et se revelant d'heure en heure, étaient placés à chaque coin du cénotaphe comme les gardiens et les dépositaires des restes précieux de l'homme de génie qu'ils pleuraient.

Parmi les femmes qui vinrent déposer leurs hommages, on en remarqua deux en habits de deuil et portant sur le visage un double voile brodé, sous lequel on ne pouvait distinguer leurs traits. Elles entrèrent en se donnant le bras. L'une d'elles portait une couronne de roses blanches, l'autre un rameau de laurier qu'entouraient plusieurs branches d'immortelles. A certaines paroles qui s'échappèrent de la bouche d'une de ces inconnues, à la vive émotion que parut éprouver l'autre en déposant sur le cénotaphe la branche de laurier, quelques observateurs crurent reconnaître la reine de Hollande et Amélie de Bavière, sa belle-sœur. La couronne et le rameau restèrent déposés sur le cercueil de l'illustre défunt et ne disparurent qu'avec lui dans sa dernière demeure.

Jamais de plus grands honneurs funèbres ne furent rendus à un simple citoyen, qui n'avait d'autre opulence que son génie, d'autre patronage que son nom, d'autre titre que celui de compositeur français.

Le matin du jour des funérailles, l'administration de l'Opéra-Comique demanda avec instance qu'on fît passer le convoi devant l'entrée du théâtre, rue Feydeau. La même demande fut faite par tous les artistes de l'Opéra et par ceux de la Comédie-Française.

Vers les dix heures du matin, l'affluence était prodigieuse. En tête du cortége marchaient cent musiciens, exécutant, sous la direction de Persuis, la marche funèbre de Gossec; un second corps de cent autres musiciens dirigés par Kreutzer, précédait immédiatement le corbillard, exécutant les airs les plus populaires du grand compositeur, qui semblait revivre par ses mélodieux accents. Derrière le corbillard, couvert des plus honorables emblèmes, marchaient les neveux de Grétry, qui leur avait servi de père. Puis suivait l'Institut de France, représenté par la presque totalité de ses membres. Enfin défilaient environ douze cents personnes de tout rang, de tout âge, nationaux et étrangers, dont la démarche et le religieux silence annonçaient la perte irréparable que faisait l'école française.

Au moment où le corbillard s'arrêta devant l'entrée du Théâtre Feydeau, une pluie de fleurs, jetée de toutes les croisées, occupées par des dames, couvrit tout à coup la dépouille mortelle de celui dont elles avaient répété tant de fois les chants délicieux. Au même instant, les cent musiciens ouvrant le cortége, placés derrière une draperie qui fermait le passage Feydeau, firent entendre l'air si touchant de ***Zémire et Azor : Ah! laissez-moi, laissez-moi le pleurer.***

Ce fut en vain que Gavaudan, au nom de tous ses camarades, dont il était entouré, essaya d'adresser ses derniers adieux au chantre immortel qui pendant un demi-siècle avait enrichi l'Opéra-Comique. L'émotion lui coupa la voix, et il ne put prononcer que peu de paroles. Le

(1) Extrait de la *France musicale*.

cortége se remit en marche par la rue Richelieu, où, devant la principale entrée de l'Opéra, Nourrit, au nom de tous les artistes, rendit les derniers devoirs à l'auteur de *la Caravane*, de *Richard Cœur-de-Lion*, de *Panurge* et d'*Anacréon*. Pareille station eut lieu devant le péristyle du Théâtre-Français, dont Talma fut l'orateur ; et, la foule se grossissant à chaque hommage qu'on rendait à l'illustre défunt, le convoi arriva à Saint-Roch. Là, les deux cents musiciens, réunis sur de vastes gradins qui s'élevaient jusqu'à l'orgue, exécutèrent la messe des morts de Cherubini, dont la riche harmonie, l'admirable couleur et l'expression pénétrante achevèrent de porter dans tous les cœurs ce recueillement profond, ce saint respect pour les hommes qui ont illustré leur siècle, et ce consolant espoir d'une éternelle paix.

Après cette imposante et religieuse cérémonie, le cortége traversa Paris au milieu de quatre cent mille habitants qui se trouvaient sur le passage du convoi. Rien n'était à la fois plus curieux et plus touchant que d'entendre tous ces ouvriers, quittant un instant leur travail, demander aux officiers de deuil quel était le personnage éminent qu'on entourait de tant d'hommages.

— Est-ce un sénateur? disait l'un.

— C'est bien plus que cela, répondait l'officier.

— Est-ce un général? demandait l'autre,

— Bah! vous n'y êtes pas.

— C'est dont un prince? ajoutait un troisième.

— Bien plus encore.

— Est-ce que ce serait un frère de l'Empereur?

— C'est un souverain, mais le souverain de la musique en France. En un mot, c'est Grétry.

— Celui qui nous a tant fait pleurer dans *Sylvain* et *Richard Cœur-de-Lion?*

— Précisément.

— Qui nous a tant faire rire dans *la Fausse Magie* et *le Tableau parlant?*

— Justement.

— Et dont nous chantons les airs dans tous nos ateliers?

— C'est lui-même.

— En ce cas, nous nous joignons au convoi.

Il serait impossible de peindre l'affluence du peuple qui pénétra dans le cimetière de l'Est. Il était environ cinq heures lorsque le corbillard parut à la porte d'entrée. Toutes les jeunes choristes de l'Opéra-Comique et du Grand Opéra, vêtues de blanc avec de longues ceintures noires, jetèrent des fleurs sur le sentier qui conduisait au dernier asile, en répétant l'air : *Ah! laissez-nous, laissez-nous le pleurer*, dont Marsollier avait fait le refrain des stances les plus expressives. Ces adieux, chantés par environ soixante voix de femmes, en deux parties, produisirent sur tous les assistants une profonde et religieuse émotion.

Ce jour mémorable fut embelli par la nature elle-même. Jamais le ciel n'avait été plus pur, et, par un de ces hasards très remarquables en pareille circonstance, au moment où l'on descendait le cercueil dans la fosse, le soleil se coucha, ce qui fit dire à un des assistants :

— Oh ! regardez! deux astres brillants disparaissent à la fois de notre horizon !... D. Stern.

PORTRAITS-CARTES.

AMBROISE THOMAS.

Permettez que je vous présente M. Charles-Louis-Ambroise Thomas, compositeur de musique, membre de l'Institut et de l'Académie de Sainte-Cécile de Rome, officier de la Légion d'honneur, professeur de fugue et de contre-point au Conservatoire, inspecteur des écoles de musique des départements, etc., etc.

Voulez-vous que je vous donne son signalement, de façon que vous puissiez le reconnaître infailliblement et le désigner à vos amis lorsque vous le rencontrerez quelque part ou ailleurs, ce qui est le *summum* de la félicité pour le Parisien, qui veut toujours et à toute force être bien informé? Rien n'est plus facile.

Figurez-vous un homme de taille un peu haute, droit comme un I, boutonné jusqu'au menton comme un colonel de gendarmerie en tenue de ville, l'œil bleu et intelligent, le front large et développé, le visage allongé, la tournure martiale, les cheveux longs, abondants et grisonnants, ainsi que la barbe, et parfois un lorgnon à cheval sur le nez, comme vous l'êtes sur les convenances. Vous aurez ainsi une idée parfaite de son aspect physique, et vous ne sauriez voir passer auprès de vous l'auteur du *Caïd* et du *Songe d'une Nuit d'Été* sans laisser échapper ce cri du cœur : — Dieu! c'est lui!

Il est né à Metz, le 4 août 1811, et il comptera dans l'avenir pour un des enfants illustres de cette cité féconde en hommes distingués. Son père, qui était lui-même un musicien de talent, lui enseigna les premiers éléments de l'art qu'il chérissait, et, tout jeune encore, l'enfant jouait très proprement du violon et du piano. En 1828, il vient à Paris, entre au Conservatoire dans la classe de piano de Zimmermann, et, dès l'année suivante, remporte le premier prix au concours. Ce serait ici le cas de vous faire une citation de Corneille qui n'a jamais été faite, et de vous dire avec l'auteur du *Cid :*

> *Ses pareils à deux fois ne se font point connaître,*
> Etc.

mais je n'ai pas le temps.

Il faisait partie aussi de la classe de Dourlen, et obtint le premier prix d'harmonie en 1830. Deux ans après, il concourait à l'Institut qui, lui reconnaissant beaucoup de talent, lui accordait un nouveau prix et l'envoyait se faire pendre... à Rome. L'Académie de France de cette ville usa d'indulgence et lui fit grâce de la vie. Ce que voyant, le jeune élève d'Apollon (style premier empire), mit le temps à profit et travailla avec ardeur, tout en visitant les villes les plus intéressantes de l'Italie, Naples, Florence, Bologne, Venise, etc.

Prenant le chemin des écoliers et passant par l'Autriche, afin de pouvoir séjourner quelques instants à Vienne, il revint à Paris en 1836. Plus heureux que la plupart de ses confrères, il se trouvait presque aussitôt en possession d'un livret. Quelques personnes affirment, il est vrai, que le jeune musicien aurait employé, pour atteindre ce résultat, un moyen que je n'hésite pas à qualifier sévèrement. S'il faut en croire ces rumeurs persistantes, il se serait introduit subrepticement, un soir, à l'heure du couvre-feu, dans le cabinet du directeur de l'Opéra-Comique; là, déguisé et masqué afin de n'être point reconnu, il aurait mis le couteau sous la gorge de ce fonctionnaire, ne se décidant à rengaîner

l'instrument homicide que contre la remise d'un rouleau de papier contenant un poëme à mettre en musique; et, comme les Thomas sont incrédules de leur nature (voyez l'*Evangile*), il aurait pris la précaution préalable d'ouvrir ledit rouleau afin de s'assurer qu'il n'était pas uniquement composé de feuillets blancs et immaculés. Dame, je n'en sais pas davantage, et je reproduis ce bruit sous toutes réserves, comme disent les grands confrères du *Charivari*; mais je le fais parce qu'il me semble indiquer les tendances qui caractérisent notre pays.

Toujours est-il que le premier ouvrage de M. Ambroise Thomas, un petit acte intitulé *la Double Echelle*, fut représenté avec beaucoup de succès à l'Opéra-Comique, le 27 août 1837. Le même théâtre donna l'année suivante *le Perruquier de la Régence*, trois actes cette fois, qui ne furent pas moins heureux. M. Thomas traversa alors le boulevard et s'en fut donner à l'Opéra, avec la collaboration de Marliani et de M. Benoît, un ballet, *la Gipsy* (1839). Comme il avait de bonnes jambes et que le chemin lui coûtait peu, il revint à Favart, où il fit représenter la même année *le Panier fleuri*, et l'année suivante, *Carline*. En 1841, l'Académie de musique (style noble) donne son *Comte de Carmagnola*, puis *le Guerillero* (1842), et en 1843, l'Opéra-Comique représente *Angélique et Médor*, puis *Mina ou les Trois Ménages*. Enfin, en 1846, un nouveau ballet, *Betty*, est donné à l'Opéra.

Mais ces derniers ouvrages avaient été froidement accueillis, et peut-être M. Thomas produisait-il avec un peu trop de rapidité. Il sembla un instant découragé, et resta quelques années sans faire parler de lui. Tout à coup, en 1849, il fait une rentrée triomphale avec *le Caïd*, pastiche étourdissant de la musique bouffe italienne, dans lequel la distinction le dispute à l'ingéniosité. *Le Songe d'une Nuit d'Été* vient ensuite (1850), et prouve toute l'ampleur et la souplesse du talent de son auteur. Bientôt se succèdent *Raymond, ou le secret de la Reine* (1851), *la Tonelli* (1853), *la Cour de Célimène* (1855), *Psyché* (1857), un chef-d'œuvre incompris, *le Carnaval de Venise* (1857), et enfin *le Roman d'Elvire* (1860).

M. Ambroise Thomas est un musicien des mieux doués. Talent à la fois élevé et gracieux, énergique et tendre, dramatique et plaisant, il a le don de la mélodie naturelle et distinguée, en même temps que l'instinct de la scène. Souple, varié, divers, il sait tirer parti de toutes les situations, aussi bien que se plier à toutes les exigences du drame. Si l'idée n'est pas chez lui absolument abondante, elle est toujours pleine de grâce, de charme et d'élégance, et par son savoir il la développe d'une façon merveilleuse. Ses harmonies sont fines, délicates, souvent neuves, et son instrumentation, travaillée avec un art exquis, est pleine d'accent, de relief et de nouveauté. Enfin les caractères de ses personnages sont tracés de main de maître, ce qui n'est pas un mince mérite en musique (voyez la reine, Shakspeare et Falstaff dans *le Songe*, l'eunuque et le tambour-major dans *le Caïd*), et chacun de ses ouvrages a une couleur particulière et essentiellement personnelle.

Pourquoi donc M. Ambroise Thomas n'a-t-il pu réussir à l'Opéra? L'ampleur ne lui manque pas pourtant, et on peut s'en rendre compte en écoutant le second acte du *Songe* et toute la partition de *Psyché*. Je crois plutôt que c'est parce qu'on lui a donné des poèmes tronqués ou antipathiques à sa nature.

Depuis quelques années, on parle d'un *Hamlet* auquel il travaille pour notre première scène lyrique. Voilà un noble sujet, qui lui convient on ne peut mieux. En attendant, et pour nous faire prendre patience, l'Opéra-Comique va nous donner prochainement sa *Mignon*, trois actes tirés du *Wilhelm Meister* de Goëthe. J'espère bien que ce sera un succès, et tout le monde l'espère de même, car M. Ambroise Thomas ne compte que des amis. ARTHUR POUGIN.

LE CHEF D'ORCHESTRE.

On disait autrefois : *le batteur de mesure*. C'était donner une pauvre idée du rôle réservé au chef de l'exécution musicale.

D'illustres critiques, Grimm et Rousseau en tête, ne dissimulent pas que les fonctions du batteur de mesure accusent à leurs yeux une infirmité de l'art, et ils en rendent particulièrement responsable l'imperfection de la musique française.

« Combien les oreilles ne sont-elles pas choquées à « l'Opéra de Paris du bruit désagréable et continuel que « fait avec son bâton celui qui *bat la mesure*, et que le « petit prophète compare plaisamment à un bûcheron « qui coupe du bois! Mais c'est un mal inévitable (ajoute « le Dictionnaire de musique); sans ce bruit on ne pour« rait sentir la mesure; la musique, par elle-même, ne « le marque pas; aussi les étrangers n'aperçoivent-ils « point le mouvement de nos airs. Si l'on y fait atten« tion, l'on trouvera que c'est ici l'une des différences « spécifiques de la musique française à l'italienne. En « Italie, la mesure est l'âme de la musique. »

Ce qui n'empêche pas qu'à cette époque même on battait la mesure en Italie aussi bien que dans nos orchestres français, et qu'on n'a jamais cessé de la battre.

C'est qu'en effet, et quelle que soit la musique exécutée, l'interprétation musicale ne comporte pas l'observation rigoureuse de la mesure. Si le style d'un chanteur se réglait sur les divisions du métronome, l'indication des temps, par l'archet du chef, serait chose superflue pour quiconque connaît le solfége et sait compter jusqu'à *quatre*; mais les solistes prennent d'autres libertés, et ce que le chef d'orchestre a mission d'indiquer est moins la mesure en elle-même que les dérogations à la mesure. Il marque *le mouvement* avec toutes ses modifications accidentelles, pour maintenir dans l'unité d'exécution sa troupe de symphonistes qui n'a pas, comme lui, la partie principale sous les yeux.

Cependant, il ne nous paraît pas indispensable, à cet effet, de faire sentir le premier temps de chaque mesure par un coup énergique frappé sur le pupitre. Cette méthode, fort en faveur, il faut le croire, au siècle dernier, a été heureusement abandonnée par nos chefs d'orchestres actuels. Aujourd'hui, ceux qui frappent, frappent un coup sourd avec le pied, et c'est encore trop à notre avis.

Mais le rôle du chef d'orchestre n'est par limité à cette fonction déjà si importante : l'indication du mou-

vement et de ses nuances. Ce n'est encore ici que la partie matérielle de sa tâche. Il en est une autre plus élevée, plus délicate et qui réclame chez l'artiste des facultés exceptionnelles. Tout musicien instruit, quelque peu intelligent, sachant lire la partition et doué de ce qu'on appelle l'*oreille*, a l'étoffe d'un *batteur de mesure*, — bien peu d'artistes, parmi les plus distingués, sont capables de remplir dignement et complétement les redoutables fonctions de chef d'orchestre. Ici, le savoir est insuffisant, il faut encore la vocation.

Le véritable chef d'orchestre, c'est la partition vivante, animée, rendue sensible aux yeux des exécutants : c'est l'incarnation du sentiment de l'auteur. Le chef d'orchestre possède sa partition comme un grand comédien possède son rôle; elle se révèle avec toutes ses finesses et toutes ses nuances dans l'ensemble de ses mouvements, dans le moindre geste, dans le regard. Sans efforts apparents, sans exagération de pantomine, il maîtrise l'exécution, il l'entraîne ou la retient, l'échauffe ou la calme, en lui conservant son unité et son aplomb, et le virtuose lui-même, face à face avec le maître, subit l'influence de son autorité.

La puissance du chef d'orchestre repose donc sur une faculté d'assimilation assurément fort rare. Pour s'identifier avec l'œuvre qu'il dirige, il ne lui suffit pas de la pénétrer d'un regard intelligent, d'en analyser froidement les plus intimes détails, il faut qu'il se livre à elle avec ardeur et conviction, et qu'il sache partager avec l'auteur l'enthousiasme secret et les émotions paternelles.

Dans l'attitude du chef d'orchestre sans vocation, on sent je ne sais quoi de froid et de découragé. Son bâton de mesure n'a ni rectitude ni vigueur, et l'hésitation, la mollesse se communiquent aux exécutants. Ce batteur de mesure doute de l'ouvrage qu'il conduit; il accomplit consciencieusement un devoir; mais point d'entraînement ni de sympathie; la partition est privée de son principal interprète.

La rareté des vrais chefs d'orchestre explique l'usage adopté par certains auteurs de conduire eux-mêmes leurs ouvrages. Ils savent quelle magnétique influence dégage l'archet conducteur. — En général, les auteurs dirigent à merveille leur musique; généralement aussi ils conduisent fort mal la musique de leurs confrères; et ceci s'explique : la foi leur manque. Le chef d'orchestre doit faire le sacrifice de ses sentiments propres pour épouser les idées d'autrui. Dans l'art, il ne représente pas une individualité. Il ne peut rien affirmer par lui-même, mais il doit tout comprendre et tout aimer.

CAMILLE DUPRÉ.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Le *Capitaine Henriot*, cette œuvre radieuse de notre compatriote Gevaert, après avoir cédé le pas à l'*Africaine*, l'hiver dernier, nous est réapparue, vendredi dernier, avec toutes les séductions de la musique et du livret. Nous n'ajoutons pas : *et de l'exécution*, car, bien que les rôles d'hommes soient très remarquablement tenus par MM. Monnier, Jourdan, Barbet et Jamet, ceux des femmes, confiés à Mmes Daniélé, Estagel et Flory, laissent beaucoup à désirer, et les accrocs des chœurs n'ont pas peu contribué à renforcer la mauvaise impression du public.

Robert le Diable a obtenu, à sa reprise, un succès qui s'est pleinement confirmé à la représentation de jeudi passé huit jours. Chacun a pu admirer la richesse avec laquelle cet important ouvrage a été remonté sous le rapport des costumes et des décors. MM. Dulaurens, Vidal, Mmes Erembert et Moreau ont obtenu un brillant succès. La reprise de la *Juive* a eu lieu dimanche. Le rôle d'Eléazar est, à coup sûr, un des meilleurs du répertoire de M. Dulaurens.

Le *Voyage en Chine* va toujours son train. Cette bouffonnerie détonne un peu sur le fond du répertoire habituel de la Monnaie; mais le public applaudit, quoi de mieux?

On annonce, en fait de grands opéras, les reprises de *Lucie*, de *la Muette* et de *Roland à Roncevaux*, et, en fait d'opéras-comiques, les reprises des *Dragons de Villars* et de *Lara*.

.˙. Le 30 septembre aura lieu, au palais Ducal, la première exécution de l'oratorio *Lucifer*, paroles de E. Hiel, musique de Pierre Benoît. L'œuvre de notre compatriote sera interprétée par les dames amateurs d'Anvers, de Gand, de Bruxelles, la célèbre Société royale des chœurs de Gand, sous la direction de M. E. Devos, et l'orchestre du théâtre royal de la Monnaie. Les soli seront chantés par Mlles Teichmann et Le Délier, d'Anvers, MM. Goossens, professeur au Conservatoire royal, L. Deligne et Henry Warnots. Il y aura 300 exécutants.

.˙. La *Scena*, de Trieste, un des journaux artistiques les plus intéressants de l'Europe, a entrepris dans son dernier numéro la publication d'une fort intéressante notice biographique et critique sur Giuseppe Tartini, le continuateur de l'école italienne du violon dont Corelli fut le créateur. Ce travail est dû à la plume de M. Luigi Corteiazzi.

La *Scena* a déjà publié ainsi en feuilleton plusieurs études pleines d'intérêt et d'utilité, sur Verdi, Giuseppe Rota, Vincenzo Floravanti, Sinico, etc.

.˙. La direction d'un excellent journal de musique religieuse, *la Revue de musique sacrée*, a entrepris et poursuit une publication intéressante pour les artistes : c'est le répertoire biographique des musiciens anciens et modernes, *recueil périodique*, offrant aux amateurs des notices sur la vie et les travaux des musiciens célèbres, donnant leurs portraits et leurs signatures et même des fragments de leurs œuvres.

Nous nous proposons, disent les éditeurs, de parcourir chaque siècle depuis les origines du christianisme jusqu'à nos jours. Notre recueil doit devenir une véritable *Histoire illustrée de la musique en Europe*. Les monographies qu'elle doit contenir ne paraîtront pas par ordre de siècle: ce mode de publication aurait peut-être offert des inconvénients; mais il sera toujours facile, quand l'œuvre sera terminée, de placer et de faire relier l'ouvrage en suivant la date et l'époque où chaque artiste occupait son rang dans l'histoire. Une livraison particulière servira d'*Introduction philosophique*, aux annales de l'art européen : on y verra esquissés à longs traits les noms et les travaux des musiciens qui, de siècle en siècle, ont ouvert de nouveaux horizons à la science musicale ou enrichi de chefs-d'œuvre le patrimoine que les âges précédents leur avaient légué. Grâce à cette introduction, l'*Illustration musicale* donnera des notices qui, en définitive, réaliseront finalement un plan bien arrêté et nettement défini.

Les livraisons parues depuis longtemps donnent les biographies de : — Mozart, — Joseph et Michel Haydn, — Beethoven, — Fétis, père, — Théodore Nisard, — Adrien de La Fage, — Lefébure-Wély, — Georges Schmitt, — Frédéric Viret, — l'abbé Jouve de Valence, — l'abbé Charbonnier d'Aix.

Les livraisons que nous venons de mettre en vente contiennent la vie de : *saint Ambroise*, — *saint Bernard*, — *Guido d'Arezzo*, — *Jean de Muris*, — *saint Odon de Clunis*,

— *Palestrina*, — *Adam de La Halle*. — *Dom Jumilhac*, — *Léonard Poisson*, — *Dom Martin Gerbert*, — *Tomas Luis de Victoria*, — *Gabriel Nivers*, — *le Père Martini*, — *l'abbé Baini*. — *Hucbald*, moine de Saint Amand, — *Lully*, — *Gluck*, — *Gretry*, — *l'abbé Vogler*, — *Rinck*, — *Rameau*, — *Romary Grosjean*, organiste actuel de Saint-Dié (Vosges), — *Joseph Franck*, — *Niedermeyer*, — *Fux*, — *Cherubini*, — *Mettenleiter* et *Oberhoffer*...

On voit que cette belle collection offre déjà, dès aujourd'hui, une grande variété et une grande richesse. Pour peu que la sympathie des abonnés nous vienne en aide, l'*Illustration musicale* sera bientôt une collection unique en son genre.

L'*Illustration musicale* paraît par livraisons mensuelles, et coûte 12 francs par an. Le talent bien connu de ses éditeurs nous garantit son succès.

GAND. (*Correspondance particulière*). — Nous n'aurons pas le grand opéra cette année.

En revanche, le nouveau directeur a composé deux troupes complètes, une pour l'opéra comique; l'autre pour la comédie et le vaudeville.

M. Vizentini dans une lettre aux habitués du Grand-Théâtre, dit: « J'ai tenu à vous offrir un personnel supérieur à celui que m'impose mon cahier des charges; c'est ainsi que j'ai engagé deux premières chanteuses et deux premiers ténors, afin d'assurer le plus sérieusement possible la marche et la variété du répertoire lyrique. »

Et plus loin: « J'ai pris les mesures nécessaires pour vous offrir quatre ou cinq nouveautés importantes dans la saison, dont les deux premières seront: le *Voyage en Chine*, et le *Docteur Crispin*. »

Voici maintenant la composition de la troupe:

MM. Blum et Scott, premiers ténors; MM. Puget fils, second ténor; Saint-Brice, baryton; Depoitier, première basse; Dupont, seconde basse; Flachat, troisième basse-baryton; Darcy, laruette, et Cervelly, trial. Pour les dames: Mme Balbi et Mlle Mézerai-Muret, premières chanteuses légères; Mme Depoitier, première dugazon; Mlle Goupertz, deuxième dugazon et Mme Saint-Ange, demi caractère.

L'orchestre, composé de cinquante musiciens, aura respectivement pour chef et sous-chef, MM. Singelée et Miry.

*** Notre scène musicale flamande a déjà inauguré, et fort brillamment, son année théâtrale.

Le *Nationaal tooneel*, fondé et dirigé par M. Destanberg, a joué le 2 et le 9 de ce mois, *Marie de Bourgogne*, de MM. Destanberg et Miry.

A cette dernière date on a fait suivre la représentation de cet opéra de celle de *Lischen en Frizchen*, d'Offenbach, opérette qui a valu à Mme Verstraeten, d'Anvers, ainsi qu'à M. Paul, de Gand, des succès de bon aloi.

Quant à *Marie de Bourgogne*, cet opéra ayant été représenté l'hiver dernier à Anvers, le *Guide* en a alors donné un compte-rendu qui nous dispense de parler de l'œuvre de M. Miry.

L'exécution nous a vivement surpris. Artistes, chœurs et orchestre ont presque tous été à la hauteur de leur tâche.

Entre les promesses de l'année dernière et ce qui est réalisé aujourd'hui, il y a loin.

*** Une matinée musicale pour les pauvres a été donnée par la Société d'*Orphée*, le cercle choral le plus ancien de la ville, avec la coopération de Mlle Van Haute, cantatrice, et de MM. Blaes, bassoniste de talent, et R. Vande Waele, baryton et bon chanteur.

Mlle Van Haute n'avait jamais chanté avec plus de charme et d'expression. Elève de M. Cabel, professeur de notre Conservatoire, cette jeune cantatrice a devant elle un avenir non moins brillant que celui que prédisent les journaux de Bruxelles à Mlle Flory, autre élève de M. Cabel.

Le Cercle d'Orphée, dont la spécialité artistique consiste dans l'exécution du petit chœur aux formes classiques, a chanté entre autres: *De Roos*, nouveau chœur très délicat, dont la difficulté aurait paru insurmontable à plus d'un musicien médiocre et peureux.

La Société d'Orphée, ainsi que son directeur, M. Duriez, a obtenu un succès qui l'oblige à poursuivre une voie modeste, mais belle assurément.

*** A la *Société Royale des Chœurs*, les répétions du *Lucifer*, de Benoît, touchent à leur fin. L. VAN G.

LIÉGE. — Le concert de M. Auguste Dupont, annoncé d'abord pour le 2 septembre, puis ajourné par mesure sanitaire, aura lieu définitivement le 26 septembre, dans les salons du château de Bomal.

On sait qu'outre l'éminent pianiste, on entendra à ce concert Mlle Mathieu, cantatrice; MM. A. D. Léonard, flûte solo du Théâtre de la Monnaie; Bing, lauréat du Conservatoire, et J. Dupont, violoniste.

Grâce au dévouement généreux de ces artistes, la recette tout entière sera distribuée aux familles éprouvées par le choléra dans le Luxembourg.

*** M. Calabrési a lancé le tableau du personnel du Théâtre-Royal de Liége pour la saison 1866 1867. Nous y voyons, parmi les principaux sujets de l'opéra, MM. Tallon, Miral et Prunet, ténors; Carman, baryton; Odezenne et Beckers, basses; Mmes Gaston Lacaze et Ebrard Gravière, premières chanteuses; Mlle Cèbe, dugazon, etc.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — La prochaine Exposition de Paris commence à inspirer aux entrepreneurs audacieux d'immenses idées, et à ouvrir un vaste champ à la chronique. Les auditions et spectacles prodigieux que nous aurons en 1867 sont encore le secret de l'avenir, mais si les cerveaux continuent à fermenter et que quelques idées soient mises à exécution, ce sera gigantesque. On a déjà annoncé que Strauss voulait louer le Palais de l'Industrie, au prix de 1,500,000 fr., pour y organiser, sous la direction de Pasdeloup, des concerts monstres. Puis, dimanche, ce bruit a été démenti; je n'ose affirmer que ceux qui le démentent aient raison. Car assurément on verra de grandes choses, et je trouverais tout naturel que Pasdeloup songeât à organiser des concerts sur un pied inimaginable; je dirai plus: je suis certain que le fondateur des Concerts populaires ne restera pas inactif pendant les quelques mois où tous les peuples du monde seront représentés à Paris. On m'a parlé d'un autre projet, l'audition d'une œuvre peu connue du plus célèbre des compositeurs vivants et qui depuis bien longtemps vit dans la retraite. Ce projet mettrait en mouvement quelques milliers d'artistes et quelques millions de francs; sa réussite serait certaine,... mais obtiendra-t-on le consentement du maître?... Hélas! j'en doute. Je ne puis vous en dire davantage, la discrétion m'ayant été recommandée. Quant aux concerts internationaux dont il avait été question, on n'en parle guère pour le moment; toutefois je suis convaincu que quelque chose de ce genre sera organisé. A défaut de grandes auditions artistiques, nous aurons des exhibitions bruyantes, peut-être informes et charivariques: de la musique de tous les pays, des virtuoses de toutes les couleurs, faisant entendre des mélodies et des instruments barbares. Tomboneton enverra des virtuoses et l'on aura bien quelques Thugs pour nous donner une idée de la musique des saints mystères. Je m'attends à du sublime... ou à de l'horrible.

L'Opéra, grâce au temps atroce qu'il fait depuis longtemps, a repris ses représentations du dimanche, et les recettes que la pluie lui a values ces jours-là n'ont pas dû

lui être désagréables. Il n'a pas fait fortune cet été, l'Opéra, et M. Perrin doit commencer à trouver lourd le fardeau dont il s'est chargé. Du reste, on dirait qu'il règne une certaine apathie dans ces régions : on ne peut arriver à donner la *Source*, et *Alceste* même est prodigieusement retardé. Pourtant il y aurait besoin de rafraîchir un peu le répertoire. En ce moment, toutes les espérances se concentrent sur *Don Carlos*. Mais est-il bien probable que cet ouvrage réussisse?... L'étoile de M. Verdi me semble pâlir sensiblement en France, et, directeur, je n'oserais risquer une partie sérieuse sur cette carte. Enfin, M. Perrin, qui tient la queue de la poêle, comme l'on dit, n'a pas dû agir à la légère. L'affaire Belval ne s'est pas encore arrangée; en attendant solution, David prend le rôle de l'inquisiteur.

Les soirées de l'Opéra-Comique sont peu intéressantes, et le public n'envahit pas la salle. Je vous ai déjà parlé de tout ce qui s'y joue; je n'ai que ceci à dire : ce soir reprise de *Zilda*, le joli opéra de M. de Flotow, et prochainement, rentrée de Montaubry.

Les Bouffes-Parisiens sont en ce moment le sujet de bien des articles, échos et conversations. On a annoncé leur prochaine réouverture sous la direction Ugalde-Varcollier, et, comme les confrères, j'ai applaudi. De plus, la réouverture a été affichée pour le 20; deux jours après, plus d'affiche. Dimanche, l'affiche reparaît; aujourd'hui, plus d'affiche; qu'arrivera-t-il demain? on l'ignore. Cependant il faut ouvrir le 20, car le 21 la jouissance de l'immeuble retourne à M. Comte fils, si l'on n'a pas joué la veille. Or, M. Comte, c'est probable, s'entendra avec M. Offenbach, et bien éphémère aura été la direction Ugalde-Varcollier.

Autre complication : M. Offenbach prétend retirer son répertoire à cette direction, qui, si elle ne juge pas à propos de passer outre, devra commencer sans ledit répertoire, ce qui pourra la gêner. Enfin, vous voyez que le maëstro n'est guère clément pour ce théâtre, aujourd'hui malheureux, mais qui eut de beaux jours, et auquel lui, Offenbach, doit sa grande renommée. Il est certain que tout sera arrangé cette semaine, et que je pourrai vous donner le dernier mot du conflit dans mon prochain courrier.

Nous venons de perdre l'un de nos plus charmants écrivains : Léon Gozlan, dont les obsèques ont eu lieu hier, en présence d'une foule d'artistes et de littérateurs.

Décidément, c'est Mlle Salvioni qui créera la *Source*, à l'Opéra; espérons qu'elle ne fera pas trop regretter la charmante Granzow. Un ouvrage de M. Messener, prix de Rome, a été lu samedi à l'Opéra-Comique. Les principaux rôles sont confiés à Capoul, Prilleux, et Mlle Roze.

JULES RUELLE.

.˙. Le procès Belval-Perrin, dont nous avons parlé, a commencé devant le tribunal de la Seine. M. Ambroise Thomas a été nommé arbitre sur la question, et chargé d'examiner si le rôle refusé appartient ou non à l'emploi des premières basses. Mais il paraît que M. A. Thomas se récuse. Le *Figaro* croit pouvoir donner les motifs de ce refus.

« Il est (M. Thomas) auteur d'un *Hamlet* que nous applaudirons à l'Opéra après le *Don Carlos* de Verdi. Il en a déjà arrêté la distribution des rôles, et, dans cette distribution de la main du compositeur, M. Obin est chargé de représenter Claudius, roi de Danemark, et M. Belval l'*ombre* du père d'Hamlet.

« Voici encore les deux premières basses en rivalité; M. Belval ne saurait manquer de dire qu'il n'est pas engagé à l'Opéra pour chanter le rôle d'une *ombre* ou l'*ombre* d'un rôle.

« Si M. Ambroise Thomas eût consenti à juger le différend Verdi, Verdi n'aurait pu se dispenser de juger à son tour le différend Thomas; et ces petits cadeaux eussent entretenu l'amitié de l'auteur de *Don Carlos* et de celui d'*Hamlet*, — amitié qui, chez les compositeurs, est aussi rare que le génie!

« Une indiscrétion nous a permis de prendre connaissance du poëme de *Don Carlos* et de nous convaincre que, dans la situation capitale de l'œuvre, la lutte de Philippe II avec le grand inquisiteur, les deux puissances s'étreignent corps à corps, et que la victoire, très disputée, reste au Vatican sur l'Escurial.

« L'issue du procès ne peut plus décider, au reste, qu'une question de droit. Nous apprenons que, blessé du tour qu'a pris cette affaire, Verdi a retiré le rôle du grand inquisiteur à M. Belval : La punition est sévère, mais la leçon est méritée. »

.˙. M. G. Chadeuil (dans le *Siècle*), se demande avec inquiétude quelle sera l'impression probable des dilettanti étrangers qui visiteront nos théâtres lyriques en 1867.

« Nous aurons, dit il, une Exposition universelle; c'est-à-dire que tous les paquebots, tous les traîneaux, tous les palanquins, tous les chemins de fer du globe nous apporteront des étrangers par centaines de mille, par millions. Tous ceux-là, les Américains, les Russes, les Turcs, les habitants des deux hémisphères, ont entendu dire que l'art est florissant chez nous, et que les maîtres s'y succèdent sans interruption. Ils visiteront nos théâtres.

« Leur servira-t-on les œuvres des siècles passés?

« En ce cas ils s'en retourneront chez eux en répétant ce que disent aujourd'hui les routiniers, que le génie s'éteint chez nous et que nous avons seulement des bibliothèques et des musées. »

La critique de M. Chadeuil porte sur les reprises d'anciens ouvrages toujours nombreuses en cette saison d'été. Au moment de l'Exposition, cette critique ne pourra se produire sans injustice. Tous les théâtres ne préparent-ils pas pour cette époque les plus engageantes nouveautés. N'aurons-nous pas, à l'Opéra, le *Don Carlos*, tout jeune encore, et peut-être les premiers vagissement de l'opéra Mermet; à l'Opéra-Comique, M. Auber avec M. Thomas; au Théâtre-Lyrique MM. Gounod et Wagner. On n'accusera pas, je suppose, la musique de M. Wagner d'appartenir au genre rétrospectif et consacré. Les étrangers auraient donc mauvaise grâce à se plaindre, leur bourse sera fêtée. Mais qu'ils ne s'imaginent pas être reçus *à la fortune du p t*. (*Chron. mus.*)

.˙. Une nouvelle à laquelle nous croyons peu (1) :

Le *Nain jaune* annonce que M. Strauss, le chef d'orchestre des bals de l'Opéra, vient d'affermer pour toute la durée de l'Exposition de 1867, moyennant une somme de 1,500,000 fr., le palais de l'Industrie des Champs-Élysées, et qu'il se propose d'y organiser des concerts-monstres, sous la direction de M. Pasdeloup.

Plusieurs de nos sommités musicales auraient déjà reçu les propositions les plus somptueuses pour venir, chacun à leur tour, tenir le bâton de chef d'orchestre. On parle de 200,000 fr. offerts à Rossini, autant à Verdi, 100,000 fr. offerts à Félicien David, 100,000 fr. à Gounod, et plus encore à Auber.

Exposition universelle : — Section des sommités musicales. (*Idem.*)

.˙. Un dédit de 10,000 fr. obligeait Scribe à remettre le poëme des *Huguenots* à l'Opéra dans un délai de six semaines. S'il était prêt dans ce délai, il devait toucher une prime de 5,000 fr. Selon son habitude, il fut prêt et toucha la prime convenue.

Le poëme fut alors confié à Meyerbeer, et un dédit de 30,000 fr. fut stipulé pour le cas où le compositeur ne livrerait pas sa musique dans un an. Scribe fit observer que le retard du maëstro lui serait aussi préjudiciable qu'à l'Opéra, et demanda qu'en conséquence il fût dit qu'un tiers

(1) Elle vient d'être démentie. (Note du *Guide musical*.)

de ce dédit lui appartiendrait, le cas échéant. Le docteur Véron, qui était alors directeur de l'Opéra, consentit à cette clause. Au bout d'un an, Meyerbeer ne se trouva pas prêt. Le docteur lui fit rigoureusement payer le dédit. Scribe jugea le procédé assez dur. Pourtant, le dédit étant payé, il en réclama sa part. Le docteur lui compta sans difficulté 10,000 francs.

Une nouvelle année s'écoula. Meyerbeer acheva sa partition. Dès qu'il l'eut terminée, il fit annoncer dans les journaux que l'auteur de *Robert le Diable* venait de finir un nouvel opéra. M. Véron attendait chaque jour l'illustre maëstro et sa partition; mais ni la partition ni le maëstro ne se montraient. Le docteur commença à s'inquiéter; il alla chez le compositeur. C'était là que Meyerbeer l'attendait. Il ne consentit à lui donner sa partition qu'à la condition que les 30,000 fr. qu'il avait payés lui seraient immédiatement remboursés. Si bien que, à ces stipulations de dédit, Meyerbeer ne gagna ni ne perdit rien. L'Opéra perdit 15,000 fr. et Scribe les gagna. ED. DE BIÉVILLE.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Les deux représentations de l'*Africaine*, données les 5 et 8 septembre, peuvent être considérées comme la véritable réouverture de la saison d'hiver. C'est la première fois que la foule s'est portée au Théâtre-Royal, une foule énorme, enthousiaste, applaudissant toutes les beautés du chef-d'œuvre de Meyerbeer, comme le premier jour.

Mme Lucca a fait sa rentrée, et l'idole des Berlinois a été accueillie avec une vraie *furia*. L'excursion qu'elle vient de faire à Londres, Paris et Bade a mis le comble à la réputation de la ravissante cantatrice; à Paris, quoiqu'elle ne se soit fait entendre que dans des cercles privés, son apparition a été un événement; elle a été proclamée l'égale des plus grandes chanteuses existantes. Le rôle de Selika semble créé tout exprès pour elle, elle y est incomparable.

Wachtel (Vasco) et Betz (Nelusko) se sont surpassés.

Une nouvelle Inès, Mlle Borner, seule a laissé quelque peu à désirer dans cet ensemble merveilleux, bien supérieur à celui du Grand Opéra de Paris.

Une charmante *Belle Hélène*, sous les traits de Mlle Flies, s'est produite au Théâtre Friedrich-Wilhelm, dans l'opéra du même nom; de toutes les actrices qui ont abordé chez nous ce rôle... léger, c'est la nouvelle débutante qui a remporté la palme.

Roger est encore à Berlin; il a chanté (toujours au Théâtre Kroll) la *Favorite*, jadis l'un de ses meilleurs rôles; à part les défectuosités de sa voix, le grand artiste, le grand comédien, n'a pas dégénéré.

Un fils du célèbre ténor Wachtel débutera prochainement au théâtre de Leipzic; il est élève du professeur Wolff, à Vienne. Comme son père, il possède un voix de ténor du plus beau timbre, fraîche et d'une grande étendue.

Les premiers sujets appartenant aux théâtres de Cassel et Hanovre, et qui cessent d'être aussi bien subventionnés que sous le règne de leurs princes déchus, vont prendre successivement leur vol vers la capitale de la Prusse. On annonce l'apparition prochaine de Mlle Grun, la perle du théâtre de Cassel.

Wieniawski, le célèbre violoniste, organise ici un grand concert avec le concours de Roger, au profit des victimes de la guerre.

VIENNE. — Le personnel de notre Opéra n'est pas encore au grand complet et ce sont toujours les artistes en représentation : MM. Prott et Nachbauer Mme Peschka-Leuthner, qui défraient le répertoire sans attirer la foule. La rentrée de M. Beck a eu lieu dans les *Huguenots*.

Au Théâtre *An der Wien*, *le Pied de Mouton* a enfin cédé le pas à la *Belle Hélène*, dans laquelle Mlle Geistinger et M. Swoboda ont, dès le premier soir, remporté un succès prodigieux. — La direction ne compte cependant pas sur la durée de ce succès, et fait étudier déjà la *Barbe Bleue* et le *Violon enchanté*; dans cette dernière opérette, M. Holzl, exilé de Vienne, il y a quelques années, pour allusions politiques, fera sa rentrée.

MUNICH. — A l'occasion de la fête du Roi, le Théâtre Royal a donné une représentation gala, composée de *Richard Cœur-de-Lion*. L'opéra de Grétry n'a pas produit beaucoup d'effet.

M. de Bulow, que tout le monde croyait parti pour toujours, est revenu et a repris ses occupations précédentes, de même que ses relations amicales avec le Roi.

.·. Il paraît que le Théâtre National de Hambourg se met en frais pour plaire à ses dilettanti. L'administration, dit-on, n'aurait pas engagé moins de *onze* premières chanteuses pour la prochaine saison.

LONDRES.

LONDRES. — L'association *Tonic Fa Sol*, qui ne compte pas moins de cinq mille chanteurs (3,500 enfants et 1,500 ténors et basses) s'est fait entendre mercredi dernier au Palais de Cristal.

Cette masse imposante, qui chante avec un ensemble merveilleux, avait fait choix de plusieurs chœurs classiques, d'un madrigal, de plusieurs psaumes, qui ont excité l'enthousiasme des 30,000 auditeurs accourus à cette exhibition vocale.

Les concerts de Mellon continuent à exercer la plus grande attraction.

Mlle Carlotta Patti voit se renouveler chaque soir les ovations les plus enthousiastes.

Bottesini, le célèbre contrebassiste, s'est fait entendre aux concerts de la semaine passée et la foule lui a prodigué les plus vives acclamations. Bottesini manie son formidable instrument avec un talent incontestable.

.·. Le libretto d'un nouvel opéra que Balfe doit faire prochainement représenter à Her Majesty's, est tiré du roman qui a servi de thème au *Serment*, d'Auber. On sait que ce dernier ouvrage a beaucoup d'analogie avec l'intrigue des *Diamants de la Couronne*.

.·. Les directeurs des théâtres de Londres ont, paraît-il, recours à des expédients de toute sorte pour attirer le public. En voici un entre plusieurs. En 1766, le théâtre de Covent-Garden représentait une bouffonnerie intitulée *Mother Goose* (*la Mère l'Oie*), laquelle rapporta environ 20,000 liv. sterl. (500,000 fr.). M. Cave, directeur du Clerkenwell-Theatre, vient d'avoir l'idée de remonter cette farce au bout d'un siècle, et il a lieu de s'en féliciter, car le public court en foule à ses représentations.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Lille, le 20 août, à l'âge de 90 ans, M. Charles-Édouard-Joseph Delezenne, ancien professeur de physique de la ville et du collège de Lille, et l'un des premiers acousticiens de l'époque. Il était membre correspondant de l'Institut de France (Académie des Sciences), chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de la Société des Sciences de Lille et du Conseil de salubrité du département du nord, etc. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens* de Fétis, t. II, p. 457.)

— A Vienne, le 25 juillet, à l'âge de 66 ans, M. Michel Tscukly, compositeur et professeur de piano.

— A Pesth, le 8 août, M. Joseph Huber, violoniste et professeur de piano.

— A Dinspore (Indes-Orientales), le 7 juin, à l'âge de 62 ans, M. William Coote, professeur de musique.

— A Vienne, le 6 septembre, M. Frédéric Beckmann, né à Breslau, en 1803, ancien artiste du théâtre Kœnigstadt, à Berlin et du théâtre de la Cour, à Vienne, excellent surtout dans les pièces comiques mêlées de chant. (Notice dans *Allgemeines Theater-Lexicon*, de Robert Blum, T. I., p. 252).

Œuvres Choisies

POUR LE PIANO

COMPOSÉES PAR

FRÉDÉRIC CHOPIN

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE.

Première Série.

VALSES.

	NET. Fr.	C.
Op. 18, valse, en *mi* bémol, Dédiée à Mlle Laura Harsford.	1	80
» 34, n° 1, valse, en *la* bémol, Dédiée à Mlle de Thun Hohenstein.	1	80
» 34, n° 2, valse, en *la* mineur, Dédiée à Mme la Baronne d'Yvry.	1	80
» 34, n° 3, valse, en *fa* majeur, Dédiée à Mlle Eichthal.	1	80
» 47, grande valse en *la* bémol,	1	80
» 64, n° 1, valse, en *ré* bémol, Dédiée à Mme la Comtesse Potocka.	1	50
» 64, n° 2, valse, *ut dièze* mineur, Dédiée à Mme Nathaniel Rothschild.	1	50
» 64, n° 3, valse, en *la* bémol, Dédiée à Mme la Comtesse Catherine Branicka.	1	50

Les mêmes en recueil, in-8°,

Prix net : 8 fr.

MARCHE FUNÈBRE

(Extraite de la Sonate, op. 35.)

fr. 1-50.

Deuxième Série.

MAZURKAS.

	NET. Fr.	C.
Op. 6, 4 Mazurkas, Dédiées à Mme la Comtesse P. Plater.	1	80
» 7, 5 Mazurkas, Dédiées à M. Johns.	1	80
» 17, 4 Mazurkas, Dédiées à Mlle L. Freppa.	1	80
» 24, 4 Mazurkas, Dédiées à M. de Perthuis.	2	25
» 30, 4 Mazurkas, Dédiées à Mlle la Princesse de Czartoryska.	2	25
» 33, 4 Mazurkas, Dédiées à Mme la Comtesse Mostowska.	2	25
» 41, 4 Mazurkas, Dédiées à M. E. Witwicki.	1	80
» 50, 3 Mazurkas, Dédiées M. L. Szmitkowski.	2	25
» 56, 3 Mazurkas, Dédiées à Mlle C. Maferly.	2	70
» 59, 3 Mazurkas (en *la* mineur, *la* bémol, et *fa dièze* mineur),	2	25
» 63, 2 Mazurkas, Dédiées à Mme la Comtesse L. Czosnowska.	1	80
Mazurka, en *la* mineur, Dédiée à son ami E. Gaillard	1	50
Mazurka, en *la* mineur,	1	50

Les mêmes en recueil, in-8°,

Prix net : 7 francs.

Troisième Série.

NOCTURNES.

	NET. Fr.	C.
Op. 9, 3 Nocturnes, Dédiés à Mme C. Pleyel.	2	[illegible]
» 15, 3 Nocturnes, Dédiés à M. Ferdinand Hiller.	1	[illegible]
» 27, 2 Nocturnes, Dédiés à Mme la Comtesse d'Appony.	1	[illegible]
» 32, 2 Nocturnes, Dédiés à Mme de Billing.	1	[illegible]
» 37, 2 Nocturnes (en *sol* mineur et *sol*),	1	[illegible]
» 48, liv. 1, nocturne en *ut* mineur, Dédié à Mlle L. Duperré.	1	[illegible]
» 48, liv. 2, nocturne en *fa dièze* mineur, Dédié à Mlle L. Duperré	1	[illegible]
» 55, 2 Nocturnes, Dédiés à Mlle J. W. Stirling.	2	[illegible]
» 67, 2 Nocturnes, Dédiés à Mlle R. de Könneritz.	2	[illegible]

Les mêmes en recueil, in-8°,

Prix net : 7 francs.

BERCEUSE

EN *RÉ* BÉMOL

(Dédiée à Mlle Élise Gavard)

fr. 1-50.

BRUXELLES, Schott Frères

82, Montagne de la Cour.

PARIS, Maison Schott

1, Rue Auber (Maison du Grand Hôtel).

LONDRES, Schott et Cie

157 et 159, Regentstreet.

Rotterdam, G. Alsbach et Cie

Imp. de J. Sannes et Cie, 4, rue des Finances, et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 27 Septembre 1866. N° 39.

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.
BELGIQUE, par an . . . . . fr. 6 00
FRANCE, par an . . . . . » 10 00
LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LA VIOLETTE,

Paroles de M. Ad. Leroy, musique de M. F. Riga.

MUSICIENS ANGLAIS

WILLIAM-VINCENT WALLACE

Étude biographique et critique par Arthur Pougin (1).

Grâce à M. Arthur Pougin, un des meilleurs et des plus féconds musicographes français, l'intéressante biographie de William-Vincent Wallace nous est révélée dans ses phases les plus incidentées. Bien que M. Pougin se soit aidé des journaux anglais parus successivement depuis la mort du célèbre artiste, sa notice ne se ressent guère d'une élaboration faite dans ces conditions exceptionnelles, et c'est plaisir que de voir avec quel talent souple et expressif l'écrivain nous fait assister à la carrière du héros, depuis sa naissance à Waterford (Irlande), le 1er juin 1814, jusqu'à l'époque où il succomba atteint d'un mal incurable.

M. Pougin nous dépeint cette physionomie blonde, cette imagination vive, cette intelligence prompte et vaste, cette nature d'élite enfin, maniant, dès son bas âge, divers instruments, sous la conduite de son père, qui était chef de musique au 29e de ligne, composant des morceaux nombreux pour les musiques militaires, remplissant l'emploi d'organiste à la cathédrale de Thurles, et de chef d'orchestre au théâtre de Dublin; abandonnant la musique et émigrant dans la Nouvelle-Galles du Sud; se réveillant à l'art par l'audition d'un quatuor de Haydn ; faisant connaître partout son beau talent de violoniste : dans la Nouvelle Zélande, dans l'Inde, dans l'Amérique méridionale et septentrionale, et dans d'autres contrées ; excitant partout l'enthousiasme et faisant affluer l'or dans sa caisse ; arrivant enfin à New-York, et s'y mariant avec une jeune fille d'un rare mérite, miss Hélène Stœpel, pianiste distinguée.

Wallace était alors à l'apogée de ses facultés artistiques ; il avait conscience de sa valeur et se sentait capable de concevoir de nobles créations. Il lui fallait un centre plus propice à l'éclosion de son génie. C'est Londres qu'il choisit.

(1) Paris, Alfred Ikelmer et Cie, 1866, in-8e de 42 pages (tiré à un petit nombre d'exemplaires).

Le biographe nous le montre alors luttant, comme pianiste, contre des renommées toutes faites et contre d'incessantes comparaisons, mais parvenant, à force de persévérance et d'activité, à faire jouer à la scène un premier ouvrage, *Maritana*, qui eut plus de cent représentations, et que l'Allemagne accueillit avec non moins d'empressement ; puis un second ouvrage, qui, en dépit de la nullité du livret, éleva définitivement Wallace au-dessus de tous les compositeurs ses compatriotes ; allant habiter pendant un certain temps l'Allemagne, séjournant à Paris, où il eût fait admettre un de ses opéras, s'il n'eût été arrêté dans son projet par une ophthalmie qui le rendit presque aveugle; puis recouvrant la vue, dans un voyage au Brésil ; de là se rendant à la Nouvelle-Orléans et à New-York ; revenant enfin à Londres, où il composa et publia la plus grande partie de ses productions pour piano.

L'opéra *Lurline* ne tarda pas à élever Wallace au rang des plus illustres musiciens de l'époque. La sensation que cet ouvrage produisit fut énorme. Nombre d'autres ouvrages consacrèrent la renommée du musicien. Enfin, le travail excessif que lui coûta l'opéra le *Page et le Roi*, écrit dans le style de Wagner, détermina, à ce que l'on présume, le retour d'une maladie de cœur et le conduisit lentement au tombeau. Amené à Passy, près de Paris, il y fut soigné par le docteur Bouillard, puis transporté dans la Haute-Garonne, une contrée plus clémente et plus saine que Paris. Là, il s'éteignit doucement le 12 octobre 1865, laissant une veuve désolée et deux fils. Ses restes mortels ont été ramenés à Londres et inhumés à Kensal-Green.

Après avoir esquissé l'homme, l'habile musicographe fait connaître l'artiste et apprécie en détail son chef-d'œuvre *Lurline*, que l'Opéra de Paris a été sur le point de représenter, quelque temps avant l'apparition de l'*Africaine*. Il résume son analyse dans les termes suivants :

« Si on se place purement au point de vue du dillettantisme et de la sensibilité, en faisant abstraction de toute exigence relative à la perfection idéale et innée, *Lurline* reste, en somme, ce qu'elle doit être aux yeux d'un artiste amoureux de la forme et sincère en ses appréciations, de tout homme intelligent et accessible aux accents d'une passion vraie et noblement exprimée, c'est-à-dire une œuvre extrêmement remarquable, sinon

mais qu'il m'en revient même aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant, en marmottant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante ? »

Qui sait si ce n'est pas à ces *petits airs* que nous devons ce qu'il y a de meilleur dans les écrits du grand philosophe. Vous l'avez entendu : « il se surprend quelquefois à pleurer en les marmottant. » Il les entendait au printemps des Charmettes, lorsqu'il élaborait dans les profondeurs de ses rêves le sixième livre des Confessions. Lorsqu'il dictait aux mères ses immortelles leçons, elles murmuraient encore à ses oreilles. Elles remplissaient son triste foyer, lorsqu'il oubliait en écrivant ses pages éloquentes. Toutes les fois qu'il aima, par une étrange confusion, la femme dans l'humanité, ou l'humanité dans la femme, il fut ému au souvenir des chansons de sa nourrice. Mais il y eut dans sa vie plusieurs heures où il les oublia : c'est lorsqu'il abandonna ses enfants à la pitié de tous les hasards. Oh ! à ces criminels instants, s'il avait fait appel aux puretés du berceau, s'il avait évoqué les premiers airs qui avaient ébranlé sa sensibilité, il aurait vu se dresser devant lui, menaçants et terribles, inexorables comme le remords, tous les devoirs méconnus.

Il avance dans la vie. D'une voix cassée il redit la chanson du berceau et il pleure ! Ce fut l'expiation. Ces larmes de Jean-Jacques n'auront point coulé en vain. Elles nous auront appris à ne point profaner, par des refrains indignes de l'enfance, les chaste abords de la couche où l'homme commence son éducation.

Que la chanson de la mère soit pure et harmonieuse, comme le premier paysage qui frappe les yeux de l'enfant indien. Vous avez entendu dans la symphonie de Félicien David, le chant de la pauvre mère au moment où le navire de Christophe Colomb va toucher la terre. Elle berce le frêle enfant sous l'arbre solitaire et lui rappelle qu'il n'est qu'un souffle du vent. D'une aile agile l'hirondelle effleure les bruyères, le bengalis chante dans les roseaux, et la mélodie, chant céleste de l'amour, s'échappe des lèvres de la jeune femme pour aller dire au Seigneur, que tout est bien dans ses ouvrages. Quel tableau charmant ! Quelle invitation délicate aux joies paisibles de notre courte existence ! Le souvenir du berceau se réveille dans le cœur de la mère, pour préparer à l'enfant le bonheur futur. Elle est heureuse, elle est fière et pourtant dans ses regards profonds se lit comme une tristesse sévère. On devine bien pourquoi ! La tendresse maternelle n'enveloppe pas toujours la chétive créature. Aujourd'hui c'est la douce chanson sur la tête adorée, mais plus tard, mais demain peut-être, qui protégera les jours incertains du pauvre enfant ? Qui les protégera, mère auguste ? c'est encore ta chanson. Ta voix, comme un inextinguible écho de l'océan ou du désert, se fera entendre dans le cœur de ton enfant jusqu'à la dernière heure. Juste et bon, il puisera dans la chanson maternelle plus de justice et de bonté. Criminel, comme Jean-Jacques, il y trouvera les larmes et le repentir.

Louis ROGER

LES OEUVRES DE GRÉTRY (1)

PIERRE LE GRAND.

Parmi les ouvrages qui ont totalement disparu du répertoire, nous citerons *Pierre le Grand*, opéra en trois actes, qui, dans sa nouveauté, obtint un prodigieux succès, et qui, aujourd'hui encore, est de nature à offrir un véritable intérêt aux musiciens. — L'imagination de Grétry avait été vivement frappée de l'épisode de la vie de Pierre le Grand, où, sous les vêtements d'un simple ouvrier et sous le nom le plus obscur, le czar, jeune encore, travailla pendant plusieurs mois à la construction du premier vaisseau qui fut lancé du port de son vaste empire. Il n'avait pu lire sans un vif intérêt, le rôle à la fois touchant et romanesque joué par Catherine Alexiowna, qui, simple paysanne, et veuve d'un soldat livonien, élevée par un ministre luthérien, sous lequel s'étaient développées les grandes inspirations de son âme, avait fait éprouver au jeune charpentier de vaisseau l'amour le plus vif, l'estime la plus profonde. Cette fille de la nature, douée d'une élévation de sentiments qui captive et d'une admirable beauté, était devenue la compagne fidèle de l'empereur des Russies. Couronnée publiquement en 1712, elle se montra digne d'une aussi haute destinée.

Un drame lyrique en trois actes, retraçant les amours de Catherine et de Pierre le Grand, fut composé par Grétry, sur un poëme écrit par un jeune auteur (J.-N. Bouilly) qui débutait dans la carrière dramatique.

Ce fut le 13 janvier 1790 qu'eut lieu, à l'Opéra-Comique, la première représentation de *Pierre le Grand* (2). L'élite des artistes chargés de l'exécution de cet ouvrage, le zèle et l'enthousiasme dont ils étaient animés, l'effet qu'avait produit la pièce aux répétitions générales, tout promettait un grand succès : il dépassa toutes les espérances. Les chants si naturels de Grétry, cette couleur et cette vérité dramatique qu'ils offraient dans les situations animées, s'emparèrent de tous les spectateurs et les frappèrent d'un mouvement électrique. Ce n'était point, à cette époque, par des efforts d'orchestre et des modulations bruyantes qu'on obtenait les suffrages du public, c'était par l'expression de la vérité, par des chants faciles qui se gravaient aisément dans la mémoire; c'était surtout par une peinture fidèle des temps, des mœurs et des personnages qu'on voulait représenter.

Dès l'admirable ouverture de *Pierre le Grand*, l'enthousiasme régnait dans toute la salle. Elle peignait si fidèlement un grand chantier de construction, travaillant au premier vaisseau de la Russie, sous la direction de son empereur; elle exprimait tour à tour le mouvement, l'agitation, et en même temps l'ordre des nombreux ouvriers, les coups de marteau, le bruit des haches, de la scie. On se croyait sur les bords de la mer; on respirait l'odeur du goudron, on assistait à la préparation des cordages. — Mme Dugazon, dans le rôle de la veuve d'un soldat livonien, se livrant à l'amour que lui inspirait le czar, qu'elle croyait être un simple charpentier, fit briller cette âme de feu, cette grâce irrésistible et ce talent si parfait qui l'avaient portée au plus haut point des célébrités.

(1) Extrait de l'*Art musical*.

(2) A Bruxelles le 8 août 1792. (Note du *Guide musical*).

Les artistes rivalisèrent de talent et de zèle. A côté de Mme Dugazon, Granger, Narbonne, Chenard, Philippe, et Mmes Gontier, Saint-Aubin et Rose Regnault furent chaleureusement applaudies. Mme Gontier avait rempli le rôle d'une mère villageoise, excellente femme, avec cette verve et cette perfection de vérité dont elle était le plus rare modèle.

Une particularité remarquable signala la fin de cette soirée. Un garçon de théâtre vint avertir Grétry que le baron de Staël, gendre de M. Necker, ministre des finances, demandait à lui parler. Parmi les couplets qu'on venait de chanter à la fin de la pièce, il en était un, où Pierre le grand désignait le célèbre Lefort, son confident et son ami, qui l'avait accompagné dans ses voyages en Europe. Le célèbre compositeur avait cherché à exprimer dans ce couplet tout ce qu'un roi doit à un ministre qui lui concilie l'amour de son peuple. Cette heureuse allusion au ministre de Louis XVI, alors si cher à la nation, fut saisie avec enthousiasme. On fit répéter le couplet, et tous les regards se portèrent vers la loge de Mme de Staël. Celle-ci ne put se défendre d'une ivresse filiale bien naturelle, et ne doutant pas que l'intention du maestro avait été de rendre, au contrôleur général des finances, l'hommage qu'il méritait, elle était restée dans sa loge, et avait envoyé son mari prier l'illustre compositeur de venir recevoir l'expression de sa reconnaissance. Grétry parut vivement ému. Le suffrage d'une des femmes les plus célèbres de l'époque était le complément de son succès.

Grétry avait coutume, lorsqu'il donnait une première représentation, de réunir le soir, à souper ses amis les intimes. Les plus grandes célébrités embellissaient de leur présence ces fêtes gastronomiques. On y voyait Joseph Vernet, Greuze, Mme Lebrun, Sedaine et le vieux Favart. Heureux temps, où les soupers étaient en vogue; soupers français, si bien décrits par les chansonniers de l'époque, et si recherchés par les étrangers...

UN VIEUX MÉLOMANE.

Progrès de l'Histoire de la Musique.

Tant qu'on a voulu édifier l'histoire de la musique avec des systèmes et des hypothèses, il a été impossible de faire œuvre solide et définitive, cela se conçoit de reste. Aujourd'hui, on commence à établir cette histoire sur des documents et des monuments. Aussi peut-on prédire, sans crainte de se tromper, que bientôt les ténèbres du passé seront dissipées en grande partie et qu'on sera fixé sur bien des points d'une importance capitale.

C'est là un des bons effets de l'esprit positif de notre époque, où ,dans toutes les directions, il se fait un travail énorme pour substituer les réalités aux chimères, les faits aux visions, les monuments et les documents aux hypothèses, et pour tout dire en un mot, l'histoire vraie aux romans scientifiques. Sans doute, c'est une bien faible compensation, si l'on pense que cet esprit positif nous rend peu propres à la création artistique ; mais si faible soit-elle, encore faut-il en tenir compte. Il serait par trop malheureux que dans un temps où l'on n'a pas assez d'imagination pour en mettre à dose suffisante dans les œuvres d'art, qui en exigent énormément, on en fit abus dans l'histoire, qui la repousse et la considère à juste titre comme sa plus dangereuse ennemie.

Si l'histoire spéciale de la musique est en retard, relativement à celle des autres arts et des autres sciences, il ne faut ni trop s'en étonner, ni trop s'en effrayer, car cette histoire est assurément la plus difficile à établir sur des bases solides. La nature même des choses lui oppose des obstacles sinon invincibles, au moins très peu commodes à surmonter. Il n'y faut songer qu'un instant pour trouver la raison d'être de ces terribles obstacles.

La musique est le plus fugitif, le plus *infixable* de tous les arts. On peut dire qu'elle ne vit, d'une vie complète, qu'au moment même où elle est exécutée. En dehors de l'exécution, et réduite à n'être plus qu'une collection plus ou moins intelligible de signes écrits, elle tombe à l'état de chrysalide. Exécutée même, elle est bien moins souvent, hélas ! papillon que chenille, par la faute d'interprètes sans goût, dont le grossier contact brise ses ailes après en avoir enlevé les brillantes et prestigieuses couleurs.

Comment peut-on espérer la restitution complète de l'expression intime, du caractère poétique des œuvres musicales du Moyen-âge et de la Renaissance, lorsqu'on voit, par exemple, *Robert-le-Diable*, qui date du 21 novembre 1831, et qui n'a pas quitté le répertoire depuis cette époque si récente, n'être plus aujourd'hui reconnaissable en beaucoup de ses parties pour les auditeurs de la première heure.

D'un poème, d'un édifice, d'un tableau, d'une statue, tout reste, ou peu s'en faut. L'action du temps, loin d'être nuisible aux œuvres de cette nature, leur est presque toujours favorable. Un vernis d'antiquité les pare au lieu de leur nuire. C'est que le poète, l'architecte, le peintre, le sculpteur ont travaillé sur des matériaux capables de garder indéfiniment la forme qu'ils leur ont donnée, et qui réalise toutes leurs intentions ; mais un chant, qu'est-il sans le chanteur ?

La chrysalide dont nous parlions tout à l'heure, est, dans un bien grand nombre d'occasions une lettre morte, ou, qui pis est, une lettre incomplète, car la notation la plus parfaite qu'on puisse imaginer n'aura jamais assez de signes pour fixer toutes les intentions du compositeur.

C'est donc au chanteur à les deviner et à les faire revivre par son exécution. Mais combien d'artistes sont capables de mener à bien une pareille entreprise ? Fort peu sans doute, car le don de divination est rare à toutes les époques. La différence des voix, d'ailleurs,— il n'y a jamais eu deux voix absolument identiques dans le monde, — celle des méthodes, les révolutions du goût, et cent autres choses opposent des obstacles à peu près invincibles à la parfaite restitution d'une œuvre de musique ancienne.

Mais cela ne concerne que le côté expressif de l'art musical, celui dont la tradition seule peut transmettre quelque chose avec plus ou moins de fidélité aux générations futures. Quant à son côté positif qui embrasse les combinaisons des sons et de leurs diverses durées relatives, il est évidemment moins fugitif que l'autre. Il semble même qu'il ne devrait pas l'être du

tout, car, avec un système de signes graphiques, on peut toujours transmettre des sons et des durées.

Mais l'écriture musicale, cette fameuse et inébranlable écriture universelle dont nous vous avons tant parlé à propos du beau recueil d'œuvres vocales de l'école italienne que public M. Gevaert, a tant varié, quant au fond même des choses, depuis le temps où elle a été inventée, bien que dans sa forme elle n'ait subi que d'assez petites modifications, qu'il a fallu de très grands efforts pour en pénétrer le sens aux diverses époques de l'histoire du Moyen-Age et de la Renaissance. Et, malgré ces efforts, il n'est pas absolument certain qu'on y soit toujours parvenu d'une façon complète.

Comment voulez-vous que l'interprétation de cette écriture ne laisse pas encore quelques doutes, et n'offre pas quelques chances d'erreurs, lorsqu'il s'agit d'époques si éloignées de nous et si peu lumineuses par elles-mêmes, alors que les œuvres musicales des deux derniers siècles, du siècle de Molière et de celui de Voltaire, sont notées de telle sorte, toujours dans la fameuse et inaltérable écriture universelle, que M. Gevaert a dû les traduire pour en faciliter l'accès aux musiciens d'aujourd'hui?

Ajoutez à cela que les monuments connus de la musique du Moyen-Age et de la Renaissance étaient en assez petit nombre, qu'ils laissaient béantes des lacunes énormes dans la série des époques, et vous aurez une idée, sinon complète, au moins suffisante, des épouvantables difficultés que les historiens de la musique rencontraient et rencontrent encore bien souvent sur leur route; et vous n'éprouverez aucun étonnement en voyant que l'histoire de cet art n'est pas arrivée au degré de certitude et à l'état complet, ou peu s'en faut, atteint par l'histoire de beaucoup d'autres arts et de beaucoup d'autres sciences.

Mais la lumière se fait chaque jour davantage, Dieu merci! grâce aux efforts de quelques travailleurs infatigables, sagaces et doués d'un inaltérable amour pour la vérité; et l'on peut, sans nourrir de chimériques espérances, prédire que dans un temps, qui n'est pas trop éloigné du nôtre, l'histoire spéciale de la musique n'aura rien à envier à ses sœurs.

(*Opinion nationale.*) Alexis Azevedo.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Il y a eu, la semaine dernière, au Théâtre Royal, deux spectacles-gala, offerts aux tireurs étrangers, et composés de la *Muette de Portici* et de *Roland à Roncevaux*.

Les airs nationaux de Belgique, de Hollande, de France et d'Angleterre, ont ouvert chacune de ces deux représentations.

Le Roi et la Reine assistaient à la première, avec le lord maire de Londres. Cette fête internationale où l'enthousiasme est monté à un diapason excessivement élevé, ne manquait pas d'un certain cachet de grandeur.

Deux reprises importantes se préparent: l'*Africaine* et *Lara*. Ce dernier ouvrage a été, lors de sa création à Bruxelles, l'occasion d'un brillant succès pour notre excellent ténor, M. Jourdan, et sera certainement revu avec plaisir. La direction, du reste, a, dit on, remonté *Lara* avec le plus grand soin, principalement sous le rapport de la distribution des rôles. On a eu, entre temps, la reprise de *Zampa*, dont nous n'avons rien de particulier à dire. On attend l'arrivée de M. et de Mme Dumestre ainsi que de Mlle Marimon.

La *Reine Topaze*, la *Sirène* et *Faust*, défileront successivement à côté des nouveautés promises. Au nombre de ces nouveautés, on cite encore *Crispino e la Comare*. C'est presque trop de richesses en perspective. Nous verrons bien.

.·. M. J. Paque vient d'être nommé professeur de trombone au Conservatoire royal de Bruxelles, en remplacement de M. Neyts, décédé.

.·. M. Saemen, organiste de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, fils de l'excellent maître de chapelle de la même église, a été nommé organiste de Sainte-Gudule, en remplacement de M. Lados, décédé. M. Saemen fils, est l'un de nos meilleurs musiciens et pianistes, et saura certes se faire valoir dans les nouvelles fonctions auxquelles il vient d'être appelé.

.·. Le *Courrier des Etats Unis* a rapporté dernièrement qu'un compositeur avait mis en musique la Constitution fédérale; l'anecdote a paru plaisante et a été reproduite à peu près, dans tous les journaux. Voici une nouvelle du même genre, mais beaucoup moins gaie d'allures, que donnent les journaux américains et dont l'authenticité nous paraît fort douteuse, quoique l'histoire musicale conserve parmi ses légendes, une anecdote analogue.

Un médecin mélomane de la Nouvelle-Ecosse, vient de mettre en musique les palpitations et les battements irréguliers du cœur d'une femme malade à l'hôpital de Glasgow.

Le correspondant qui donne cette nouvelle, ajoute sans rire: « Cette maladie, écrite en langage musical, avec croches et doubles croches, forme une sorte de valse et une des plus grandes curiosités de l'anatomie pathologique. »

Ainsi parle le *Courrier des Etats-Unis*; mais ignore-t-il donc ce qu'on raconte de Tartini? Ce grand compositeur, au lieu de noter les mouvements du pouls d'un moribond, laissa marcher sa plume au hasard sur du papier de musique, dans un accès de délire et de somnambulisme. Telle fut l'origine de la célèbre sonate, qu'on connaît sous le nom de *Sonate du Diable*.

.·. On écrit de Moscou: Le 13 septembre (1er septembre vieux style) a été inauguré le Conservatoire impérial de musique, avec un cérémonial des plus imposants.

L'établissement, qui, comme celui de Saint Pétersbourg, est placé sous la protection de la grande duchesse Hélène, s'est imposé la tâche de rendre la jeunesse russe, non-seulement musicienne, mais aussi d'en faire des hommes savants et utiles.

Les élèves, dès à présent au nombre de 120, payent une rétribution annuelle de cent roubles et s'engagent pour un cours de six années.

On enseigne tous les instruments, le chant, la théorie et l'histoire de la musique, les langues russe et allemande, l'histoire, la géographie, les mathématiques et l'histoire de l'art.

Après avoir terminé les cours, et être sorti victorieux d'un examen, l'élève reçoit un diplôme qui lui confère les droits d'un artiste libre, c'est-à-dire, qu'il est exempté du service militaire et de toutes contributions.

Nicolas Rubinstein a été nommé directeur de l'établissement; ce nom promet beaucoup.

Les professeurs sont, Piano: Jos. Wieniawski, Door, Dubuc, Kaschkin et Langer; Théorie: MM. Rubinstein et Tschaikowsky; Violon: MM. Laub et Schradik; Violoncelle: M. Cossmann; Chant: Mlle d'Alexandrow, MM. Osburg et Kaschperow, etc. Histoire de la musique russe: le prédicateur Rasumowsky; histoire de l'art: M. Gœrz.

.·. Nous sommes priés d'annoncer que la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux a reçu quatorze partitions de

symphonie, pour le prix qu'elle a mis au concours le 25 janvier dernier. Voici les devises dans lesquelles elles ont été inscrites :

1. *Poco a poco crescendo*, Paris ; — 2. *Quem labor haud peperit marcet sine laude triumphus*, Paris ; — 3. *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage*, Lille ; — 4. *Regina cœlorum*. Mons ; — 5. *Le Réveil, symphonie*, Inconnue ; — 6. *Honneur à Sainte Cécile*, Paris ; — 7. *Travaille et prie*, Paris ; — 8. *Cherchez et vous trouverez (N. S. J. C)*, Strasbourg ; — 9. *L'Harmonie unit*, Zurich ; — 10. *Gloire aux arts*, Paris ; — 11. *L'Étude de la musique a un noble but; cet art divin rend l homme meilleur*, Amboise ; — 12. *Dieu nous a donné la musique pour calmer nos passions*, Amboise ; — 13. *Color, Dolor, Calor*, La Rochelle ; — 14. *La Lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve*. Limoges.

LIÉGE. — *Théâtre royal.* — Le premier ballotage, d'ordinaire si meurtrier, n'a pas fait cette fois la moindre victime. Ce n'est pas précisément là le résultat qu'attendaient les opposans. Ils allaient... ils allaient avec une vigueur dont les chiffres ci-dessous pourront facilement vous donner une idée.

MM. Tallon, fort ténor, 38 boules noires; Miral, ténor léger, 71 ; Prunet, second ténor, 29 ; Carman, baryton, 31 ; Odezenne, basse, 17 ; Backers, seconde basse, 15 ; Château-fort, laruette, 46 ; Charles, 1er danseur, 9 ; Mmes Ebrard-Gravière, chanteuse légère, 57 ; Cèbe, dugazon, 30 ; Périllet, duègne, 10 ; Clara Rivière, ingénuité, 16.

Au point de vue opposition, c'est fort bien ; au point de vue goût, on peut et l'on doit s'étonner beaucoup d'une pareille prodigalité de boules noires.

Il y aurait vraiment à désespérer et de notre théâtre et de nos amateurs, si une majorité de plus des deux tiers, ne s'était trouvée là pour faire justice.

Du reste, une assez jolie réaction s'est déjà opérée en faveur de *M. Carman*. Jeudi dernier, après le vote, sa grande phrase du 3e acte des *Huguenots*, a été saluée par de longues et enthousiastes acclamations. On en verra bien d'autres !

Maintenant que voilà les débuts de l'opéra comique terminés, la direction va nous donner des nouveautés. On annonce pour ce soir, 21, *Mireille*, cette mélodieuse pastorale de Gounod, cette fleur de poétique harmonie éclose au soleil de Provence.

GAND. (*Correspondance particulière*). — Il y a deux ans, le prédécesseur de M. Vizentini, sans tenir compte d'aucune fatigue, fit chanter à l'excès ses pensionnaires. Non content de les prodiguer à Gand, il les envoya cueillir des palmes et gagner de l'argent dans toutes les directions ; à Bruges, surtout. Est-il nécessaire d'ajouter qu'ils revenaient souvent avec des..... rhumes ?

M. Vizentini n'a pas la même manie de frapper à toutes les portes. Les artistes ne se fatigueront pas outre mesure, ni au physique ni au moral. Ils ne feront pas de ces excursions, desquelles nous n'avons vu rapporter que lassitude et indispositions. Il a même essayé, au début de la campagne, il essaie encore de doubler les emplois les plus importants.

Les deux premiers ténors, remplacés maintenant par M. Warnots, l'engagement tout récent de Mlle Hortense Daynssa comme première chanteuse en partage, en voilà les preuves.

Je me rappelle ici, que ma lettre de jeudi dernier, à côté d'autres petites incorrections, on a omis de nommer Mme Balbi parmi les artistes acceptés.

Mlle Daynssa débutera cette semaine.

Avec M. Warnots, les représentations ont changé de caractère. Incolores, monotones, avec le ténor qui nous quitte, une nouvelle vie s'y répand maintenant.

Le *Chef d'œuvre du médiocre*, ainsi que M. Bertrand appelait le *Songe d'une nuit d'été*, s'est trouvé, à quelques jours de distance être un opéra moins insipide : le rôle principal ayant été confié à un véritable artiste.

Quant aux partenaires, ils ont été dignes de M. Warnots, tout comme ils ne l'avaient été, peu auparavant, et dans les mêmes opéras, que de son prédécesseur !

La froideur obstinée du public fait aussi peu à peu place à des dispositions moins hostiles. L'insuffisance de la troupe de comédie, avait considérablement nui aux succès des artistes chanteurs. Il s'en est fallu de peu, que le public n'établit une complète solidarité entre tous les débutants.

Voici les noms des artistes engagés en remplacement de ceux qui nous quittent ; Mlle Daynssa ; MM. Diepdalle, baryton, et Rouzé, deuxième ténor.

Leurs débuts commenceront cette semaine.

*** Une lettre envoyée de Bruxelles au *Beurzencourant*, journal de notre ville, fait l'historique, non sans force récriminations, de l'adoption de la langue flamande, dans le dernier concours de composition pour le prix de Rome. C'est à ces récriminations que nous voudrions opposer quelques mots ; elles s'adressent à des hommes honorables qui n'ont d'autre tort que de ne pas savoir une langue qui nous est chère, à nous, mais à laquelle, ils n'ont eux aucune obligation directe.

Aime t-on d'ailleurs ce que l'on ne connait pas ? Et ici est le mal.

Mais extirpons d'abord chez nous, dans les provinces flamandes, l'ignorance en ce qui concerne notre idiome. Il n'a pas d'autre adversaire.

Beaucoup de flamands ignorent presque aussi complètement que nos frères wallons la belle et énergique langue de leurs pères.

FRANCE.

PARIS. (*Correspondance particulière*) — La saison d'hiver s'est réellement ouverte dimanche : nous avons eu le premier concert populaire au Cirque sous la direction de Pasdeloup ; or quand les concerts recommencent, les beaux jours sont bien passés. Les concerts populaires sont ce qu'ils étaient l'an dernier : beaux programmes, excellente exécution. S'il y a un changement, c'est dans les affiches qui sont toutes petites cette année ; elles ont adopté le format lilliputien de la Société des concerts du Conservatoire. N'y voyez aucune modestie, car c'est tout simplement de l'orgueil, mais un orgueil bien porté et légitime, je l'avoue. Hier aussi, inauguration des Champs Élysées d'hiver. Cela est situé dans l'immense Cirque du Prince Impérial ; des Champs-Élysées il n'y a que l'orchestre et son chef exécutant le fantaisiste répertoire des soirées d'été ; il y a encore le directeur, M. de Besselièvre, qui peut-être s'imagine qu'il fait concurrence à Pasdeloup parce que ses concerts ont aussi lieu le dimanche et que les prix d'entrée sont excessivement modiques. S'il y a concurrence préméditée, ce dont je me permets de douter, elle n'est pas dangereuse, car le public de la haute symphonie, et celui du thème varié ou du pot-pourri ne se ressemblent guère et rarement se rencontreront aux mêmes auditions. Que tout le monde vive, c'est ce qu'il faut souhaiter. Bonne chance donc aux Champs-Élysées d'hiver. Ils ne feront de tort à personne ; puissent ils se faire le plus grand bien. — Je n'ai pas, Dieu merci, à vous parler encore d'autres concerts, et je passe à un sujet aussi peu gai, à nos théâtres, nullement intéressants pour le moment.

L'Opéra ne fait absolument rien avec *Alceste ;* mauvaise idée que cette reprise ; elle n'a servi qu'à fournir à maints poseurs une occasion de se faire un tantinet remarquer. Cherchez les donc dans la salle quand on donne *Alceste*, ces faux-cols enthousiastes qui, à la première, remplissaient la salle de leurs clameurs, ces journalistes affolés de dilettan-

tisme qui ont inondé les feuilles parisiennes d'articles de facture courante vingt fois édités déjà; vous n'en trouverez pas un. Pourquoi donc le bon, le naïf gros public qui n'écoute que son impression serait-il plus empressé que ces fanatiques? *Alceste* ne produit rien et disparaîtra de l'affiche plus promptement encore que lors de la précédente reprise, et, *in petto*. Chacun le comprendra. En somme, l'Opéra se traîne en ce moment, et si *Don Carlos* n'obtient pas un grand succès, M. Perrin perdra terriblement d'argent avant l'Exposition, que tous les directeurs, à tort ou à raison, considèrent comme devant être une longue pluie d'or.

L'Opéra-Comique, lui, se console de ses déboires de l'été en reprenant le *Voyage en Chine*, l'amusant vaudeville que vous connaissez, et qui fait, ma foi, plus d'argent qu'un bon opéra. *Mignon* est un peu retardée; peut être que les études du *Fils du brigadier* ne s'accommodent pas des dernières répétitions de l'œuvre de Thomas?... Nous vivons dans un singulier temps où les choses les plus excentriques ne doivent pas étonner. — Les Italiens cherchent à se relever de leurs premières soirées, mais ils n'y sont pas encore parvenus. La reprise de *Crispino e la Comare* n'a point été mauvaise; Zucchini et Adelina Patti y ont brillé; cependant je crois que l'on abuse de cet ouvrage. *Lucia* n'a pas excité un immense enthousiasme; après Fraschini, Nicolini, dont cependant on aime la voix et le talent, semble un peu chétif. Quelle faute a commise M. Bagier en ne conservant pas Fraschini à Ventadour?... La compagnie actuelle est faible, le répertoire n'exerce pas une suffisante attraction. On annonce *Otello* et la *Saffo*; espérons que ce sera mieux dans quelque temps. — Le Théâtre-Lyrique a roulé sur *Faust*, *Don Juan* et *Martha* cette semaine. Il y a presque toujours eu salle comble, — c'est un théâtre où le public ne demande qu'à aller. M. Carvalho devrait retirer les études des nouveautés, cependant, car déjà l'hiver s'avance et les affiches ne varient guère. *Déborah*, *Sardanapale* et *Freischutz* vont devoir passer en peu de temps, car en janvier sans doute *Roméo* prendra la scène pour l'occuper longtemps. *Freischutz* va être brillamment repris; Mme Carvalho chantera pour la première fois le rôle d'Agathe et sera secondée par Michot, Troy, Wartel et Mlle Daram. On augmentera l'orchestre et l'on triplera les choristes. Il y aura de nouveaux décors dont un, la *Gorge aux loups*, est la dernière toile du regretté Thierry, mort il y a peu de jours. Enfin on fait le possible pour reprendre dignement le chef-d'œuvre de Weber; je souhaite que cette reprise rapporte beaucoup. — Mme Dubois a résilié son engagement. Mlle Irma Marié est engagée à partir de janvier, je crois; mais je ne sais quand et dans quoi se feront ses débuts. — Rien encore aux Bouffes. — Les *Rosières* seront reprises cette semaine aux Fantaisies Parisiennes. Viendra ensuite la *Petite Fadette*, musique de Semet.

Je ne vois pas autre chose à vous dire, et je laisse vos colonnes à des faits plus intéressants. JULES RUELLE.

.*. Dans la reprise d'*Alceste*, il y a cinq ans, le rôle d'Hercule était rempli par Comte-Borchardt, qui est mort le 14 avril 1863, frappé d'une attaque d'apoplexie, en répétant le *Comte Ory*.

Doué d'une apparence athlétique, il figurait admirablement le puissant fils d'Alcimène; il aimait à raconter dans quelles circonstances il avait été engagé.

Comte-Borchardt venait du théâtre de Rouen, où il chantait la première basse; il se présenta au directeur de l'Opéra, demandant une audition. — J'ai eu, disait-il, un prix au Conservatoire; je sais bien que mes droits à un début sur votre scène sont périmés. Je ne mentionne cette circonstance que pour constater que j'ai été à bonne école.

Mais le directeur ne l'écoutait pas; il s'empare de ses bras, palpe les biceps du chanteur étonné, admire sa stature et les développements de ses muscles pectoraux : — Je vous engage, lui dit-il; revenez signer demain.

Comte-Borchardt sort interloqué; il se propose comme chanteur, et on examine l'état de ses muscles? Il eut le lendemain l'explication de l'énigme : il s'agissait de jouer le rôle d'Hercule, qui, fort inutile d'ailleurs, n'a été introduit qu'après coup dans le troisième acte, plus d'une fois remanié.

.*. M. Camille Doucet habite une maison de la rue du Bac. Ces jours derniers, une petite fille de douze ou treize ans entre dans la cour et entonne le grand air de *Rigoletto*.

Aussitôt les fenêtres s'ouvrent, et chaque étage fournit son contingent d'auditeurs.

Rien de plus frais, de plus gracieux et de plus pur que cette voix d'enfant, qui devrait avoir une poupée dans la main et qui n'a pour jouet que les difficultés de Verdi.

M. Camille Doucet, lui aussi, lui surtout, écoutait. A la fin du morceau, ravi, enthousiasmé, il fait signe à la petite de venir le trouver.

Elle monte et raconte son histoire : « Ma mère est veuve et pauvre. — Elle me destinait au théâtre, mais comme il nous faut vivre, je chante dans les cours pour gagner du pain. »

On sait que M. Camille Doucet est le directeur général des théâtres.

« Vous ne chanterez plus désormais dans les cours, dit-il à l'enfant : — voici cent francs, portez-les à votre mère. Dites lui qu'elle achète une robe, et revenez ensemble me trouver demain matin.

Aujourd'hui la petite fille est élève au Conservatoire.

.*. M. Ulmann est en ce moment à Marseille, mettant la dernière main aux apprêts de sa grande tournée avec Carlotta Patti. Le premier concert aura lieu à Orléans.

.*. *La Grosse Caisse*. — Pour devenir bonne grosse caisse un apprentissage est nécessaire, et l'on n'y arrive pas du premier coup. Ecoutez donc ce que racontait l'autre soir un jeune compositeur :

« Verdi faisait répéter un de ses opéras sur le théâtre de Sinigaglia. A un moment donné, la grosse caisse devait intervenir dans un ensemble.

« Violons, basses, contre basses, hautbois et cors, flûtes et bassons, mêlent harmonieusement leurs voix douces ou pathétiques, angéliques ou infernales. Le moment est venu : Boum!

« Trop tôt! s'écrie Verdi; calculez donc la distance qui sépare votre tampon de votre peau d'âne. »

On recommence la symphonie : Boum!

« Trop tard! cette fois, trop tard, malheureux! » crie le maëstro, et il saute dans l'orchestre, arrache à la grosse caisse troublée son tampon et s'assied à sa place. « Recommençons, » dit il au chef d'orchestre.

On recommence. Boum! la note tombe à contretemps. Boum! à contre-temps encore. Boum! boum! boum! toujours à contre-temps. Toute la symphonie est en désarroi.

« Reprends ton tampon, mon ami, dit Verdi en riant à la grosse caisse vengée; tu es encore mon maître. »

.*. *Boieldieu*. — M. Jouvin, qui étudie dans le *Ménestrel* la sympathique figure d'Hérold, raconte incidemment sur Boieldieu, la jolie histoire que voici : Boieldieu avait une dévotion particulière aux pauvres. Elle était entretenue dans son excellent cœur par un souvenir d'enfance. Il était à Rouen, son pays natal, élève probablement de l'organiste Broche. Son père lui donnait *six sous* par semaine pour ses menus plaisirs. Un jour qu'il allait à l'école ou à la cathédrale, en flânant, un pauvre vieillard lui demande l'aumône. Boieldieu avait ses *six sous* en poche. La figure du pauvre le touche et il lui dit :

— Tenez, voilà mes *six sous* je n'ai que cela.

Le vieillard, l'accablant de remerciements et de bénédictions :

— Mon petit ami, lui dit il, vous serez heureux; souvenez-vous de moi.

Chaque fois que Boieldieu avait un succès au théâtre, la prédiction du pauvre de Rouen lui revenait à la mémoire, et il s'écrie :

— *Mes six sous! mes six sous!*

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Jamais notre Opéra n'a déployé pareille activité; que l'on en juge: Le 8 octobre, *Joseph*, de Méhul, avec M. Niemann et Mlle Grün ; le 9, *Faust*, de Gounod, avec Mlle Harriers-Wippern; le 10, *le Postillon de Lonjumeau*, d'Adam, le grand succès du ténor Wachtel ; le 11, *Fra Diavolo*, d'Auber, avec la ravissante Mme Lucca et Niemann ; le 12, *Robert le Diable*, de Meyerbeer, avec Mmes Grün et Harriers; le 13, *Martha*, de Flotow, avec Mlle Beringer, du théâtre de Dessau, et la jolie Mlle Von Edelsberg; le 14, *le Freischutz*, de Weber, avec Niemann. On conviendra que voilà une huitaine théâtrale qui peut compter! Et quels talents!

.˙. L'Académie a mis à l'étude les œuvres suivantes, qu'elle fera entendre dans le courant de l'hiver :

La Destruction de Jérusalem, de Hiller; *Samson*, de Handel et une Messe solennelle à seize voix, de Grell.

M. G. Satter, l'ex-maître de chapelle de Hanovre, a donné, le 15 octobre, une matinée pour laquelle tous les billets avaient été vendus dès la veille, si nous devons en croire les journaux! M. Satter, aurait donc atteint avant la saison, un résultat qu'un de Bulow, un Laub, et même Joachim n'ont pu atteindre en pleine saison.

VIENNE — *Le Pardon de Ploërmel* (*Dinorah*) a été repris vendredi dernier et avait attiré une foule compacte, qui dans le courant de la soirée, a vivement acclamé Mlle de Murska et M. Beck.

La reprise de *Zampa*, avec M. de Bignio, Mlle Krauss et M. Prott, a eu lieu, le 15 de ce mois. Il a fallu faire bien des transpositions pour adapter la partie de *Zampa*, à la voix du ténor; néanmoins, il s'en est fort bien tiré et le succès de l'opéra n'a pas été un moment douteux.

Il Ballo in Maschera, passera le 1er novembre.

Parmi les opérettes que l'on monte au Carltheater on cite: Die *Freigeister* (*Les esprits forts*) de Suppé; *Nach Mekka* (*Allons à la Mecque*) de Zaytz, opérette, sera représentée prochainement au théâtre *an der Wien*.

M. Von Adelsburg a terminé un opéra dont le sujet est emprunté à la trilogie *Wallenstein* de Schiller.

PRAGUE. — Notre théâtre prépare l'*Astorga*, d'Abert, en même temps que la *Meergeuse*, de Skraup. On parle aussi d'un autre opéra de ce dernier, *Kolumbus*, qui serait représenté au Théâtre national.

M. Richard Genée a composé un opéra, dont il a écrit aussi le texte d'après l'un des vaudevilles les plus amusants de Kotzebue: *Don Ranudo de Colibrados*. L'opéra passera dans le courant de ce mois, sous le titre: le *Prince noir*.

LEIPSICK — La société *Euterpe*, vient de publier le programme des concerts qu'elle donnera dans le courant de l'hiver; nous y voyons inscrits: la 9e symphonie de Beethoven, *Belsazar*, de Händel, le 1er acte d'*Anacréon*, de Cherubini, la *Walpurgisnacht*, de Mendelssohn, *Manfred*, de Schumann et *Orphée*, de Gluck.

Le 18 de ce mois, le *Gewandhaus*, de son côté, a commencé la saison par un excellent concert. Le programme mentionnait: Ouverture des *Abencerages*, de Cherubini; concerto de violon, de Spohr, interprété par M. Brandt, de Hambourg. Air de la *Création*, de Haydn, chanté par Mlle Ullrich-Kohn. Récitatif et Air de *Faust*, de Spohr, chanté par la même, et la 7e symphonie de Beethoven. Au premier jour notre théâtre mettra en scène *Astorga* d'Abert.

.˙. On s'occupe toujours dans les journaux de M. de Bulow et de Richard Wagner. Tandis qu'on avait fait revenir le premier à Munich et reprendre son intimité avec le Roi, il est tout bonnement à Bâle, en Suisse, donnant des séances de trios avec MM. Abel et Kahnt. Son voyage, en Amérique, n'est pas plus fondé que son retour à Munich.

Les journaux antagonistes de Richard Wagner, ont jeté l'alarme au sujet d'un retour possible de Wagner; ce dernier n'y pense pas et a mis à la disposition du Roi, la maison que Sa Majesté avait offert dans le temps au populaire compositeur. La célèbre *Canne* qui, toujours, d'après les journaux ultramontains, aurait été offerte par le Roi à Wagner, est du genre palmipède — une *Cane*, c'est-à-dire un canard.

Il ne se confirme pas non plus que l'intendance de l'Opéra de Vienne ait invité Wagner à mettre en scène son *Rienzi*, ni qu'il mette en musique un *Hohenshaufen* quelconque.

.˙. Niels-Gade vient de faire entendre un nouvel ouvrage de sa composition, qui a obtenu le plus grand succès; il se divise en trois parties :

Dans le Désert, *Armida*, *Jérusalem*. Les principaux personnages sont Armide, Rinaldo et Pierre l'Ermite.

.˙. La Société des concerts de Cologne, sous la direction de Ferdinand Hiller, annonce dix concerts d'abonnements à donner au *Gurzenich*.

.˙. *Aïda* est le titre d'un nouvel opéra, composé par le jeune maëstro Liovelli Ventua, qui sera joué cet hiver au théâtre communal de Trieste.

.˙. Le nouveau théâtre de Schaffhausen sera inauguré à la fin de cette année. Il sera nommé *Imthurneum*, d'après le nom (Imthurn) d'un habitant de la ville, qui a sacrifié un demi million de francs, pour le faire construire. Le théâtre contiendra au-delà de sept cents places (fauteuils).

Les décorations ont été peintes à Berlin.

.˙. *I Figli di Borgia*, du jeune maëstro Stigelli, a fait fiasco, au théâtre de la Scala de Milan. Le public a cependant été fort indulgent pour le jeune compositeur.

.˙. Le théâtre San Carlo de Naples a réouvert le 4 octobre, par la *Lucia*. Mme Volpini, MM. Mongini et Squarcia ont obtenu un succès colossal.

.˙. L'Opéra italien de Nice rouvrira vers la fin de novembre. Parmi son personnel, nous voyons les dames Gordosa, Bosisio et Alberti; MM. Picinini, Selvagni, Angiolini, Rossi, Castagnolla et Archinti.

.˙. *Forza del Destino* a été l'opéra d'ouverture du théâtre Reale de Madrid. Fraschini, les sœurs Marchisio, Norti de Bassini et Medini s'y sont fait entendre.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Pesth, le 14 septembre, à l'âge de 52 ans, M. François Mildner, professeur de piano.

— A Prague, le 13 septembre, à l'âge de 32 ans, M. Georges Herglotz, connu sous le nom de Herzog, basse chantante.

— A Berlin, le 22 septembre, M. Alfred Berelit, compositeur et professeur de piano.

— A Hambourg, le 3 octobre, à l'âge de 60 ans, M. Woltereck, ancienne basse chantante.

— A Augsbourg, Mlle Caroline Hoesslin, pianiste.

— A Francfort-sur-le-Mein, le 3 octobre, M. Charles Gollmick, né à Dessau le 19 mars 1796, compositeur et musicographe. (Notice dans *Biogr. univ. des musiciens*, de Fétis, t. IV, p. 50.)

— Un navire, faisant la traversée de New-York à la Nouvelle-Orléans, a péri corps et biens. Parmi les trois cents passagers victimes de cet épouvantable sinistre, se trouvait la troupe formée par les frères Alhaiza, pour l'exploitation du théâtre de la Nouvelle-Orléans. Le *Messager des Théâtres*, donne les noms des artistes suivants : MM. Tapiau, Chenest, Caillaud, Mérie, Vila, les sœurs Desterbecq, Vronen, Elodie Girard; puis Gravier, Charles Alhaiza et tant d'autres, plus de quarante personnes, ayant des parents et des amis dans la grande famille théâtrale.

VIENT DE PARAITRE :

ÉCOLE TRANSCENDANTE DU VIOLON

Annexe de la Méthode

par Ch. DE BÉRIOT.

PRIX NET : 12 FRANCS.

DÉDICACE :

MES CHERS ÉLÈVES,

C'est à vous que je dédie ce livre sur la didactique transcendante du Violon; c'est le fruit de mûres et sérieuses réflexions que je viens soumettre à votre appréciation.

Dans la carrière artistique, vous avez dû remarquer une certaine halte, où s'arrête la généralité des talents comme devant un obstacle insurmontable : c'est ici que commence la poésie de l'art, c'est la ligne de démarcation qui sépare l'imitation de l'originalité; qui distingue le talent du génie, et cela dans la musique comme dans tous les arts. Bien peu d'élus sont appelés à franchir ces degrés immenses. Je vais essayer de les parcourir avec vous au double point de vue philosophique et pratique. Tel est le but que je me suis proposé en entreprenant ce travail, destiné à être le corollaire de ma méthode de Violon. J'écris pour les hommes qui ne veulent pas de limite dans les arts, qui prennent pour maxime cet aphorisme : « Toujours mieux! Jamais bien. » Beaucoup d'entre vous sont de ceux-là.

En donnant le jour à mes réflexions intimes, je n'ai voulu en aucune manière, mettre mon talent, mon peu de mérite en cause. Dans mon idée, ce travail est plutôt l'expression d'un regret, qu'un sentiment d'amour-propre; d'un regret, car alors que je me reporte vers le passé, j'envisage tout ce que j'aurais pu faire, si j'avais su deviner ce que donne l'expérience, et dans le présent, tout ce que je ferais encore si l'âge et les forces ne me trahissaient pas.

En vous dédiant ce travail, je vous l'offre comme un témoignage de ma vive affection. Je vous ai toujours associés par la pensée, à mes travaux et à mes méditations. Si, forcé de m'arrêter, j'ai le regret de n'avoir pas donné au Violon tout le sublime que je rêvais et qu'il peut atteindre, j'ai du moins la consolation de savoir que j'ai des disciples qui continueront mon œuvre.

Les Succès du Jour. — Compositions pour Piano Seul,

DE SIDNEY SMITH.

Le Chant des vagues, morceau caractéristique.	1	20
Une Nuit d'été, mélodie-impromptu.	1	20
Op. 8. Tarentelle.	1	50
Op. 11. La Harpe éolienne, morceau de salon.	1	50
Op. 12. Souvenir de Spa, mélodie de Servais, transcrite et variée.	1	50
Op. 15. Fantaisie brillante sur une marche favorite anglaise (the march of the man of Harlegh).	1	80
Op. 16. ROBIN DES BOIS, grande fantaisie de concert.	2	25
Op. 17. Le Jet d'Eau, morceau brillant.	1	50
Op. 18. La Rosée du matin, morceau brillant.	1	50
Op. 20. Plaintes des Sylves.	1	50
Op. 21. Deuxième Tarantelle.	1	80
Op. 22. La Cascade de Rubis, morceau élégant.	1	50
Op. 23. Fête champêtre, scène de ballet.	1	50
Op. 24. Gaîté de Cœur, valse brillante.	1	80
Op. 25. Mazurka des Hulans.	1	50
Op. 27. Une Perle de Varsovie, polonaise brillante.	1	50
Op. 28. Feu de Joie, morceau de salon.	1	80
Op. 29. L'Oiseau de Paradis, morceau brillant.	1	50
Op. 30. Fantaisie brillante sur l'opéra MARTHA.	2	»
Op. 31. Chanson russe, romance.	1	20
Op. 32. LA MUETTE DE PORTICI, fantaisie.	1	80
Op. 33. Danse napolitaine, morceau de concert.	1	50
Op. 34. Fandango, morceau caractéristique.	1	50
Op. 35. Pas redoublé, morceau brillant.	1	50
Op. 36. Une Nuit étoilée, sérénade.	1	50
Op. 37. Rêve angélique, berceuse.	1	50
Op. 38. Les clochettes d'or, caprice de concert.	1	50
Op. 39. La fileuse, morceau élégant.	1	50
Op. 40. Marche des tambours, morceau militaire.	1	50
Op. 41. Prières des pèlerins, tableau musical.	1	50
Op. 42. La Reine des fées, galop de concert.	1	50
Op. 43. Fête hongroise, mazurka élégante.	1	50
Op. 44. LES HUGUENOTS, grande fantaisie.	2	»
Op. 45. Premier mai! danse rustique en forme d'esquisse.	1	50
Op. 46. Valse de fascination.	2	»
Op. 47. Consolation, Élégie.	1	20
Op. 48. DON JUAN, grande fantaisie.	2	»
Op. 49. Chant des oiseaux, morceau de genre.	1	80
Op. 50. Pas des Sabots, morceau caractéristique.	1	50
Op. 52. Sous la fenêtre, deuxième sérénade.	1	50
Op. 56. Fantaisie brillante sur OBÉRON de Weber.	1	80

Toute commande, accompagnée du montant en un mandat ou en timbres-poste, sera expédiée franco dans tout le royaume.

Bruxelles. — Imp. de SANNES ET Cie, rue des Finances, 1 et Montagne des Aveugles, 14 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 1er Novembre 1866. Nos 44

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul. { BELGIQUE, par an . . . fr. 6 00 ; FRANCE, par an . . . » 10 00 ; LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) . . . » 6 00

2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes . . » 15 00

ON S'ABONNE

à Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE SANG DU BELGE,

CHANT PATRIOTIQUE.

Paroles de M. Jean Mols, musique d'Arth. D'Haenens.

LA MUSIQUE AUX XIe, XIIe ET XIIIe SIÈCLES,

D'après les publications de M. De Coussemaker.

Histoire de l'Harmonie au moyen-âge (1). — *Scriptores de musicâ medii ævi* (2). — L'Art harmonique aux XIIe et XIIIe siècles (3).

(*Lecture faite à la Société des Compositeurs de musique, à Paris, par M.* Gevaert.)

Nous appelons l'attention du lecteur sur la brillante étude historique qui va suivre. Jusqu'ici, nul mieux que Gevaert n'a saisi, dans ses plus mystérieux détours, le fil conducteur qui relie la musique des anciens Grecs à la musique moderne. Pour cela, il ne lui faut ni gros volumes, ni pédantesques citations. Quelques pages lui suffisent pour asseoir sa démonstration, et, dans ces déductions substantielles, la clarté de la pensée ne cesse de s'unir à l'élégance de la forme.

Le *Guide*, en citant plusieurs fois avec éloge ce travail magistral, avait pris en quelque sorte l'engagement tacite de le reproduire *in extenso*. Il se fait aujourd'hui un devoir et un plaisir de remplir sa promesse.

Nul art ne peut se vanter d'une littérature aussi ancienne, aussi considérable et aussi variée que la musique. Cet art encyclopédique, qui touche à toutes les branches de l'activité intellectuelle : aux sciences physiques par son élément matériel, le son; à la littérature par son étroite union avec la poésie; au culte par la puissance de son effet moral, a eu le rare privilége d'occuper les esprits les plus éminents qui aient honoré l'humanité : Platon, Aristote, saint Augustin, Rousseau. Depuis le fameux musicographe Aristoxène, le contemporain d'Alexandre (330 avant J.-C.), jusqu'à nos jours, tous les siècles ont apporté leur contingent à cette bibliographie immense. La science musicale a eu cette fortune unique de ne pas subir un temps d'arrêt absolu au milieu des époques les plus néfastes pour la culture de l'esprit humain. On peut dire que sur ce terrain il n'y a point de solution de continuité entre l'antiquité païenne et le monde chrétien. Le trait d'union entre les deux grandes époques musicales est Boëce (500), l'infortuné ministre du roi Théodoric. Cet illustre écrivain dont les écrits sur la musique reflètent encore si fidèlement l'ancienne théorie grecque, est presque le contemporain de saint Grégoire, le représentant de l'art chrétien, populaire, pratique. Pendant les deux siècles suivants, la production se ralentit, sans cesser tout à fait; mais vers la fin du IXe siècle le mouvement commence à se dessiner de nouveau. Enfin, avec le XIe siècle nous voyons surgir une foule de didacticiens remarquables, Gui d'Arezzo en tête, et dès ce moment la série se continue jusqu'à l'époque moderne.

Pour avoir une idée des richesses que nous possédons en fait de bibliographie musicale, il suffira de savoir que les collections publiées par Meibomius, Gerbert et M. de Coussemaker, s'élèvent à plus de soixante-quinze ouvrages originaux, tous relatifs à la musique des anciens et à celle du moyen-âge. Et qui sait ce que les bibliothèques renferment encore de précieux manuscrits en ce genre?

Après l'énumération que nous venons de faire, il semblerait que l'histoire de l'art musical dût être parfaitement connue dans ses moindres détails. Malheureusement il s'en faut qu'il en soit ainsi. Cette histoire a des lacunes immenses, des phases inconnues, presque inintelligibles. En effet, si du domaine de la science musicale, de la théorie, nous passons sur celui de l'art vivant, la scène change complétement, et nous nous trouvons en présence d'une pauvreté excessive. La littérature des temps passés contient en elle-même son histoire glorieuse; celle des arts plastiques peut être reconstruite à l'aide des monuments ou des ruines que l'antiquité nous a légués; mais l'histoire de la musique n'est écrite que dans des livres. Là où l'on désirerait rencontrer des œuvres musicales, on ne trouve que des théories spéculatives, des généralités philosophiques. Quant aux monuments, ils sont absents jusqu'à une époque relativement très-moderne.

D'abord, en ce qui concerne la musique des anciens, nous possédons en tout une demi-douzaine de mélodies vocales, dont une seule peut être considérée comme étant antérieure à l'ère chrétienne (1); plus un petit

(1) Paris. Victor Didron, 1852. (2) Ib., Durand, 1864. (3) Ib., 1865.

(1) Le fragment de la première ode pythique de Pindare.

traité anonyme publié par MM. Vincent et Bellermann, et qui semble avoir fait partie d'une *méthode* d'instrument. Ce fragment précieux renferme quelques exercices destinés à des commençants et se termine par une mélodie instrumentale de *douze* mesures. Voilà pour l'art du monde païen.

Maintenant, si nous passons à l'art chrétien, les premiers monuments apparaissent vers 900. Mais ici moins heureux que pour la musique des Grecs, nous nous trouvons en face d'une notation vague, incertaine, dont le défrichement ne se fera probablement jamais d'une façon rigoureuse. Nous voulons parler de cette écriture musicale désignée sous le nom de *Neumes primitifs*. Si l'on excepte quelques fragments écrits en notation latine, c'est-à-dire en lettres, les textes musicaux ne deviennent pleinement lisibles pour nous qu'à partir de Gui d'Arezzo. Dans ces monuments archaïques de l'art occidental, la musique liturgique, le plain-chant seul est presque exclusivement représenté. Pour la musique harmonique, il faut descendre jusqu'au XIIe siècle avant de trouver des œuvres de quelque étendue. Tous les monuments antérieurs se réduisent à quelques exemples très-courts disséminés dans les traités d'Hucbald, de Gui d'Arezzo et de leurs successeurs immédiats.

Résumons-nous donc en disant que dans l'état actuel de la science, ce n'est guère qu'à partir de 1100 que l'on peut suivre parallèlement le développement de la théorie et de la pratique musicales. Est-ce à dire que nous devions renoncer à l'espoir de plonger plus avant dans la connaissance de l'état passé de notre art? Nous ne le croyons pas. De notre temps, les études historiques ont pris un si prodigieux essor que nous ne devons pas désespérer de voir un jour surgir la lumière là où jusqu'à présent nous n'apercevons que ténèbres. Déjà la musique grecque, cet ancien épouvantail des savants et des érudits, se révèle sous un jour tout à fait nouveau, depuis les recherches faites dans ces derniers temps par des hommes tels que Fortlage, Vincent, Bellermann, et surtout depuis les dernières publications de Rodolphe Westphal (1). Et qui sait ce que l'étude du plain-chant nous révélera le jour où elle sortira du domaine purement ecclésiastique pour passer aux mains de la science indépendante? Le temps n'est probablement pas éloigné où l'on pourra entreprendre le dépouillement de l'Antiphonaire et du Graduel grégoriens, et distinguer les divers éléments mélodiques dont ce vaste répertoire se compose. Peut-être que telle hymne que nous entendons dans nos églises sera reconnue avec certitude par les savants d'un âge futur, comme un de ces fameux nomes d'Olympe que l'on chantait aux fêtes des dieux dans l'antique Hellad (2).

Nous disions, il y a un moment, que l'ensemble du mouvement musical dans l'Occident chrétien ne pouvait être embrassé sous toutes ses faces qu'à partir du XIIe siècle. Nous devons ajouter que ce résultat est une conquête récente de l'archéologie musicale et l'œuvre presque exclusive de M. de Coussemaker. Naguère l'obscurité se prolongeait jusqu'à l'aurore de la Renaissance. En effet, les œuvres de quelques-uns des grands didacticiens du haut moyen-âge étaient connus, grâce à la belle collection de Gerbert, dont la publication marque une nouvelle ère dans les études musicologiques (1). Mais un grand nombre de manuscrits importants restaient inédits. De plus, Gerbert n'avait admis dans son ouvrage que les écrits théoriques. En fait de productions harmoniques remontant à une époque aussi reculée, on ne connaissait que quelques rares fragments insérés dans les revues périodiques, et le plus souvent traduits d'une manière superficielle ou fautive.

M. de Coussemaker, le premier, a abordé l'art du moyen-âge sous ses divers aspects et dans un esprit tout à fait conforme aux exigences de la science moderne. Il a commencé par publier sept documents inédits, des XIe, XIIe et XIIIe siècles, dans son *Histoire de l'Harmonie du moyen-âge*, ouvrage consciencieux, remarquable, auquel on ne peut reprocher qu'un titre qui ne correspond pas rigoureusement à son contenu. Ensuite, dans sa belle édition des *Écrivains sur la musique du moyen-âge (Scriptores de musicâ medii ævi)*, il a repris la tâche de Gerbert. (Le premier volume, qui doit former la moitié de cette œuvre considérable, a seul paru jusqu'à présent.) Nous y trouvons : le traité célèbre, bien qu'inédit, de Jérôme de Moravie, ouvrage qui forme à lui seul une espèce d'encyclopédie musicale au XIIIe siècle; les traités de Jean de Garlande, pseudo-Aristote, des deux Francon (2), des théoriciens anglais Walter Odington, Robert de Handlo, Jean Hanboys, pour ne citer que les plus importants. Enfin, pour sa dernière publication *(l'Art harmonique aux XIIe et XIIIe siècles)*, il a complété ce vaste ensemble en nous faisant connaître cinquante compositions à deux, trois et quatre voix tirées du fameux manuscrit de Montpellier. Ces morceaux doivent être comptés parmi les plus anciens spécimens de musique mesurée ou de déchéant qui soient parvenus jusqu'à nous (3).

Les trois ouvrages que nous venons d'analyser brièvement sont et resteront encore de longtemps l'unique guide de quiconque veut s'aventurer dans le dédale musical du moyen-âge. Grâce à M. de Coussemaker, nous ne sommes plus là dans une région tout à fait inconnue. On peut s'y orienter sans trop de difficulté. Si l'on veut mesurer d'un coup d'œil l'espace parcouru en quelques années, on n'a qu'à se reporter à ce que M. Fétis écrivait à ce sujet, en 1835, dans le *Résumé philosophique de l'histoire de la musique*, publié en tête

(1) Metrik der Griechischen Dramatiker und Lyriker. Leipzig, Teubner. — Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik. Breslau, Leuckert, 1864.

(2) Nous savons, par le témoignage formel de Plutarque, que quelques-unes des mélodies attribuées à Olympe étaient encore exécutées dans les cérémonies religieuses des Grecs à la fin du Ier siècle et au commencement du IIe de l'ère chrétienne.

(1) *Scriptores ecclesiastici de musicâ sacrâ potissimum*, etc., 3 vol. 1784.

(2) Francon de Paris et Francon de Cologne.

(3) Le numéro 20 n'est pas emprunté au manuscrit de Montpellier; c'est un canon anglais à six voix, composé, selon M. William Chappell, dans les premières années de 1200. Malgré une autorité aussi respectable, nous croyons qu'il y a là une erreur de date: toutes les règles de l'époque franconienne relatives à l'emploi des tierces et des sixtes sont violées dans ce morceau. Il nous est impossible d'admettre qu'au temps d'Odington, un demi-siècle avant Adam de la Halle, on ait pu concevoir une harmonie aussi régulière. Il faut descendre au moins jusqu'au XVe siècle pour trouver quelque chose de semblable.

de la première édition de sa *Biographie universelle* (1). Nous sommes déjà loin de l'époque où le conseiller de Kiesewetter désignait le XIIe siècle comme l'époque *anonyme*. On pourrait même dire que cette phase primitive nous est aujourd'hui mieux connue que celle qui lui succède immédiatement.

Avant M. de Coussemaker, il était une longue période sur laquelle planait une obscurité à peu près complète : c'est celle qui s'étend de Gui d'Arezzo à Francon de Cologne (1000-1200). Certes, un moment intéressant non-seulement pour l'histoire de la musique, mais pour l'histoire de l'humanité en général.

Quand la chrétienté se réveilla après les terreurs de l'an mil, étonnée et charmée de vivre encore, ce fut une nouvelle jeunesse pour le genre humain. Arts, littérature, esprit d'entreprise, tout commence à revivre. La langue française bégaya ses premières poésies ; l'architecture ogivale couvrit le nord de la France de ses premiers chefs-d'œuvre; des barons normands allèrent conquérir l'Angleterre et fonder un royaume français en Italie. C'est dans cette époque mémorable que se place le fait le plus important et le plus décisif pour les destinées ultérieures de l'art musical : la création du déchant, de la musique mesurée à plusieurs voix. Tout porte à croire que la France encore fut le foyer de ce premier mouvement.

C'est cette période d'enfance que nous nous proposons d'esquisser dans ses traits les plus saillants.

(*La suite prochainement*)

ALMANACH DE LA MUSIQUE.

2me Année (2).

La seconde année de l'*Almanach de la Musique* vient de paraître, et ce recueil intéressant et précieux verra certainement son succès s'accroître en raison des améliorations que l'auteur y a opérées, et du soin qu'il a apporté dans son élaboration. On peut dire aujourd'hui que jamais publication de ce genre n'a atteint un tel degré de perfection. L'*Almanach musical*, publié il y a quatre-vingts ans par Luneau de Boisjermain et Mathon de la Cour, est bien dépassé; le *Calendrier Musical*, attribué faussement à Framery par M. Fétis, et qui parut en 1788 et 1789, est lui-même distancé, et cependant c'était là une excellente mine à renseignements intelligemment coordonnés. Quant à l'*Almanach musical* doré sur tranche, qui paraît depuis quinze ans et qui s'occupe de tout aujourd'hui excepté de musique, on peut affirmer qu'il disparaît entièrement derrière celui qui nous occupe.

Que demande-t-on, en effet, à un almanach, — j'entends un almanach spécial, et dont le but d'utilité est patent ? On lui demande un résumé exact, concis, impersonnel de tous les faits importants ou minimes qui se sont produits dans le cours de l'année qu'il passe en revue. Or, voyez un peu si celui-ci remplit le but qu'il se propose.

Il passe d'abord en revue toutes les scènes lyriques : Opéra, Opéra-Comique, Italiens, Théâtre-Lyrique, Bouffes-Parisiens, Fantaisies-Parisiennes, donnant d'abord pour chacune un résumé des événements administratifs qui se sont présentés, puis mentionnant toutes les premières représentations, les reprises et les débuts qui se sont accomplis dans l'année. Il s'occupe ensuite des théâtres non lyriques qui font des incursions quelconques dans le domaine musical, et constate ainsi les efforts grands et petits, heureux ou malheureux, faits par les Variétés, le Palais-Royal, le Grand Théâtre Parisien, les Théâtres Saint-Germain, Déjazet, les Délassements-Comiques, les Folies-Marigny, les Nouveautés, et jusqu'à Beaumarchais et à Batignolles.

Les concerts sont l'objet d'un chapitre très-étendu, qui comprend non-seulement les sociétés de concerts permanents (Conservatoire, Concerts populaires, Société Sainte-Cécile, etc) non-seulement les sociétés de musique de chambre — Alard, — Maurin, — Armingaud, — Lamoureux, etc., mais encore les Concerts particuliers donnés à Paris, et les tentatives faites dans les grandes villes de province : Strasbourg, Lille, Angers, etc.

La liste des lauréats de tous les Conservatoires de Paris et de la province trouve sa place, ainsi que des renseignements précis sur l'École de musique religieuse, l'Orphéon et l'École Galin-Paris-Chevé.

La bibliographie musicale est très-complète et divisée en sections séparées : *Livres et Brochures*, — *Ouvrages didactiques*, — *Variétés musicales publiées dans les journaux non spéciaux*, — *Journaux de musique*, etc.

L'Institut de France (*section de musique*) et la Chapelle-musique de l'Empereur ont leur chapitre spécial, ainsi que les différentes associations qui se rapportent à la musique : Artistes musiciens, Compositeurs de Musique, Auteurs et Compositeurs dramatiques, etc.

L'étranger lui-même trouve sa place, et ce n'est pas là la partie la moins intéressante de ce recueil, puisqu'on ne trouverait nulle part ailleurs l'ensemble de renseignements qu'il nous donne sur le mouvement musical en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Angleterre, en Russie, en Pologne, en Danemark, mentionnant les faits particuliers, les opéras nouveaux, les livres publiés, etc., etc.

Si l'on ajoute à cela la Nécrologie et les Faits divers dans lesquels sont rapportés tous les menus faits qui n'eussent pu trouver une place à part dans le volume, on se rendra compte du travail énorme auquel l'auteur a dû se livrer non-seulement pour classer et coordonner ces documents innombrables, mais encore pour les réunir. Il ne lui a pas suffi, en effet, de se tenir au courant de ce qui se produisait à Paris et en province, — ce qui n'est déjà pas toujours facile, mais il a dû se livrer à une lecture assidue, à un dépouillement intelligent de tous les journaux italiens, espagnols, anglais et allemands, ce qui ne laisse pas d'être fastidieux parfois.

Au reste, tout le bien que nous pensons et que nous disons de ce petit livre n'étonnera personne, quand on saura que son auteur n'est autre que notre ami et collaborateur Arthur Pougin, trop connu des lecteurs de la *France musicale* pour que nous ayons à nous étendre sur son compte.

Son livre commence à former collection, et si sa publication dure seulement dix années, elle formera le

(1) Page CLXXXV et suivantes.

(2) Paris, Ikelmer; Bruxelles, Schott frères, in-12, 50 centimes.

répertoire de renseignements le plus riche et le plus complet qui ait jamais paru sur la matière.

Avis aux amateurs et aux travailleurs sérieux.

PIERRE D'ARCHE.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Le nouveau diapason adopté par l'orchestre du Théâtre-Royal, donne lieu à quelques abus de la part des chanteurs et des chanteuses. Quand une tonalité ne leur va pas, ces interprètes ont recours à la transposition, sans songer à la perturbation qu'ils jettent dans l'ensemble de l'agencement harmonique. L'*Echo du Parlement* censure vivement ces anomalies, et voici comment il s'y prend pour faire ressortir les inconvénients qu'elles engendrent :

« Faire élever ou abaisser d'un ou de deux tons le morceau où l'interprète sent quelque gêne, voilà une manie qui tend à se propager tous les jours davantage, et contre laquelle j'éprouve le besoin de m'élever de toutes mes forces. J'ai applaudi à l'introduction du nouveau diapason, parce que je crois l'innovation bonne, en dépit de quelques sonorités un peu sourdes qui se dégagent, à certains moments, des parties inférieures de l'orchestre Je ne suis pas de l'avis de ceux qui nient l'existence d'un diapason normal et qui prétendent que l'étalon sonore est de pure convention. Il suffit d'ouvrir le premier livre d'acoustique venu, pour se convaincre de l'existence d'un vrai diapason donnant 864 vibrations par seconde. Ceci soit dit en passant et sans prétendre vouloir soutenir que le diapason actuel soit le bon diapason En souscrivant donc à l'adoption d'une sonorité nouvelle, je ne puis sanctionner les abus qui se commettent tous les jours par les interprètes, sous prétexte d'irrégularités tonales, d'embrouillements harmoniques.

« Quand vous assistez à l'exécution d'un ouvrage, à tout instant vous entendez des accords hétérogènes se glisser dans les modulations transitoires des morceaux. On nomme cela, en argot du métier, des mesures de raccord. Le chanteur entonne alors son air dans une gamme qui n'a aucun point de contact avec les tonalités antérieures, On ne sait où on est. On croit tomber des nues. Tout le tissu harmonique est troublé. Le compositeur a pâli des mois entiers pour homologuer ses sonorités? Il n'importe. Quelques notes intruses suffisent à renverser tout cela, en vue de faciliter l'exécution d'une cadence ou pour mieux faire ressortir certains traits sur lesquels l'interprète a compté pour obtenir les applaudissements. La déviation tonale accomplie, il faut se relancer dans la gamme que l'on vient de déserter, non sans de nouvelles soudures inconvenantes. Mais, à peine y est-on, que surgit un autre chanteur ayant aussi sa transposition à faire. Autre perturbation, autres rajustements. La partition est tellement bouleversée, qu'à peine il en reste quelques mesures debout pour permettre à l'auditeur intelligent de s'y orienter.

« Tout cela est bien répréhensible, et le plus grand génie ne résisterait pas à un pareil travail de mutilation. Je sais d'avance que ma voix ne sera pas entendue, et que messieurs les chanteurs continueront leurs petites interpolations sans en être empêché d'aucune façon. Mais, il ne sera pas dit, le jour où la force des abus amènera une protestation universelle, que j'aurai assisté, les bras croisés, à des profanations aussi regrettables. »

Rien de marquant, du reste, dans les travaux du Théâtre-Royal. Les interprètes du Grand-Opéra sont tout entiers à l'élaboration de l'*Africaine*, et ceux de l'Opéra Comique préparent la *Reine Topaze*, pour la rentrée de Mlle Marimon.

TROIS OPÉRAS PATRIOTIQUES. — C'est la première fois, je crois, que les trois opéras patriotiques de Suisse, d'Italie et de France, représentés par *Guillaume Tell*, la *Muette de Portici* et *Roland à Roncevaux*, verront ici le feu de la rampe à quelques semaines de distance. Voilà, pour les esprits observateurs, l'objet d'une excellente étude comparative.

Je l'ai dit plus d'une fois : *Guillaume Tell*, c'est l'idéal de l'héroïsme, c'est la glorification de l'amour du sol natal. La mélodie s'y épanche en accents nobles et fiers. L'harmonie y exhale des accords d'une splendeur magique. L'instrumentation y revêt un coloris qui semble animé d'un souffle divin. Dans cette sublime épopée, la sérénité du ciel, l'azur des lacs, le bruissement des torrents, les agrestes échos des montagnes, la placidité candide des habitants, toute la Suisse enfin, avec ses sites pittoresques et ses aspirations à la liberté, s'y reflète en notes palpitantes et inspirées. *Guillaume Tell*, en un mot, s'adresse aux cœurs d'élite, et ses chants iront à la postérité la plus reculée.

La *Muette* n'a pas de si hautes visées. L'élément populaire, avec ses frémissements impatients, s'y accentue davantage et imprime à toute la partition un cachet de franchise qui n'est pas à dédaigner. Bien que le soleil d'Italie y projette ses rayons, et qu'un chaud coloris local l'anime et la parfume, il y a là des élans révolutionnaires d'une brusquerie un peu outrée et qui tranchent désagréablement avec les cantilènes riantes dont l'ouvrage est parsemé. Puis, la *Muette* a vieilli un peu, parce que beaucoup de concessions y sont faites au goût du jour.

Quand *Roland* aura parcouru la même carrière, les caprices de la mode et les ravages du temps auront marqué cet ouvrage de rides plus nombreux et plus profonds *Roland*, en effet, manque de naturel et de sincérité. Les personnages s'y meuvent sous un ciel terne, plombé, opaque. Leur patriotisme semble du patriotisme de commande. A côté d'une infinité de ponts neufs adaptés à des accords vulgaires et sans consistance, surgissent quelques mélopées d'une allure pompeuse, mais si roides et si abruptes, qu'elles vous causent une impression physique au lieu de vous procurer un plaisir moral. Point de rétrospectivité d'ailleurs, point de coloris pittoresque, partant point d'illusion.

Il eût fallu un peintre du moyen âge de la force de Wagner, et un peintre doublé d'un penseur, pour traiter, comme il convient un sujet de l'importance de la légende sur laquelle est bâti *Roland à Roncevaux*. Mais Wagner songe, dit-on, à mettre en musique le drame de Schiller. Qui sait? Peut être parviendra t-il à faire un pendant du chef d'œuvre rossinien.

W.

.˙. L'autre soir, dans les salons de M. S., une jeune cantatrice s'est révélée d'une manière si splendide, si éclatante, que nous n'hésitons pas à enregistrer cette apparition comme point de départ d'une des grandes réputations que comptera le monde dans un avenir prochain.

Mlle Hanna Sternberg, qui avait fait d'excellentes études avec M. Ferd Kufferath, l'éminent professeur, eut occasion de voir, il y a deux ans environ, M. Chiaromonte dont chacun connaît le talent et la grande expérience. En entendant chantonner la jeune pianiste, à côté de sa sœur, Mlle Lina, qui comme cantatrice a déjà fait ses preuves, M. Chiaromonte surprit quelques notes qui le firent tressaillir d'admiration ; Mlle Hanna possédait sans le savoir et sans que l'on y eût fait jamais attention une voix d'or, mais parfaitement inculte. Sur les instances de M. Chiaromonte, elle voulut bien essayer de chanter ; peu à peu elle y prit goût, les études du piano furent abandonnées et le chant devint sa seule préoccupation.

Donc l'autre soir, elle débuta pour la première fois devant un auditoire et sa cause fut gagnée d'emblée. Nous n'avons pas souvenir d'avoir entendu une voix aussi fraîche, aussi pure d'un timbre aussi agréable, parcourant avec facilité l'échelle du *La* grave au *Do* aigu, émettant chaque note

avec aisance et une justesse merveilleuse, sur tous les degrés de force.

Intelligente et musicienne consommée, Mlle Hanna Sternberg chante avec conviction, avec abandon, comme une artiste, sûre de son fait. Dire comme elle l'a dite, la radieuse cantate *Arianne à Nexos*, de Haydn, l'une des merveilles pour le chant, ignorée presque de tout le monde, c'est se poser d'un coup cantatrice de la plus grande valeur. D'autres morceaux ont témoigné de la diversité de son talent, entre autres deux ravissantes mélodies de son heureux professeur, M. Chiaromonte, qui assistait au début de son élève savourant avec une joie non dissimulée l'enthousiasme que répandait autour d'elle ce talent qu'il avait deviné et, qui, sans lui, sans le dévouement avec lequel il l'a entouré, serait peut être resté à jamais inconnu.

.·. Le premier concert populaire, sous la direction de M. Samuel, aura lieu dimanche 11 novembre.

Nous en publierons jeudi prochain le programme.

Les répétitions générales de ces concerts auront lieu dorénavant au local de la société royale de la Grande Harmonie, le samedi qui précède chaque concert, à 2 heures de relevée.

Les membres de la Grande Harmonie pourront juger de la différence qui existe entre l'exécution de l'orchestre sous la direction de M. Samuel et celui de l'Association des Artistes musiciens qui on le sait, donne ses concerts dans la même salle; peut-être ce rapprochement des deux orchestres aura-t-il pour effet de stimuler quelque peu celui que dirige M. Hanssens, et qui, depuis quelques années s'était singulièrement négligé, et semblait avoir perdu de vue le côté artistique pour ne s'occuper que de ses intérêts matériels.

.·. La troisième question mise au concours par la classe des beaux arts de l'Académie royale de Belgique pour 1867, est celle ci :

« Exposer l'origine et l'organisation des maîtrises des églises dans le Pays-Bas et dans le pays de Liége. Dire quelle fut la part de ces maîtrises dans les progrès de l'art musical. Déterminer quelles furent les causes de leur prospérité et de leur décadence. »

.·. Le célèbre violoniste Léonard, un des maîtres du violon, le plus grand artiste de la Belgique après Servais, le rival apprécié de Vieuxtemps et de Sivori, vient de se démettre de la position de professeur qu'il occupait depuis quinze ans environ au Conservatoire de Bruxelles. Il va quitter la Belgique et se propose de se fixer définitivement à Paris. Si — et la chose ne semble pas douteuse, — si ce projet est mis par Léonard à exécution, les Parisiens auront cet hiver l'occasion d'entendre et d'admirer un grand artiste que la généralité du public français ne connait guère que de réputation. (*Événement.*)

.·. Le 3e et dernier volume de la *Biographie de Carl Maria von Weber*, par son fils le baron Max de Weber, vient de paraître.

.·. *Félix Mendelssohn Bartholdy, sa vie et ses œuvres*, par Auguste Reissmann, tel est le titre d'un ouvrage que la maison Guttentag, à Berlin, mettra en vente très-prochainement.

.·. Il vient de paraître, à Leipzig, chez Merseburger, une esquisse bio bibliographique sur *Beethoven et ses œuvres*, par Otto Muhlbrecht.

.·. *Vocabulaire explicatif des locutions étrangères et des termes techniques relatifs à la musique*, tel est le titre d'un petit volume de 112 pages que vient de publier la Maison Schott frères, à Bruxelles. Les virtuoses y trouveront une foule de locutions étrangères à l'idiome habituel de l'art et dont la connaissance est indispensable à l'interprétation de certaines grandes partitions. C'est un vade mecum que tout musicien désireux de se familiariser avec les chefs-d'œuvres du passé doit consulter et étudier.

.·. Un jour le protecteur d'une mauvaise cantatrice vint réclamer l'indulgence de Scudo pour la dame de son cœur.

« Voulez vous prier mademoiselle X... de chanter faux demain soir au quatrième acte? dit Scudo.

— Comment! s'écria le protecteur étonné; comment osez-vous me demander cela?

— Cher monsieur, dit le critique musical de la *Revue des Deux-Mondes*, vous me demandez bien à moi de chanter faux dans mon feuilleton. »

.·. On écrit de Florence, que le théâtre de la Pergola a institué un concours pour la composition d'un opéra; trois jeunes maestri se sont présentés et ont accepté les conditions prescrites. Deux d'entr'eux ont déjà obtenu des succès au théâtre : MM. Taddenci et Gialdini.

.·. Le Théâtre Pagliano a repris *Mathilda de Ciabrano*, un ancien opéra de Rossini, à peu près oublié, et il n'a pas lieu de s'en plaindre.

.·. On écrit de Naples que Pacini a déjà remis au théâtre le premier acte de son nouvel opéra *Bertha*.

GAND (*Correspondance particulière.*) — Mlle Daynssa a fait un très heureux début dans *Galathée*.

M. Diepdal, baryton, a moins bien réussi dans le *Barbier*. Le chanteur a été ou très ému, ou fort mauvais.

Le second ténor, M. Ronzé Forrett est un artiste expérimenté, mais il a à conduire une voix des plus rebelles.

Nous avons à mentionner deux lettres que nos journaux ont publiées, l'une de M. Vizentini, l'autre de M. Warnots. Ce sont deux documents pleins de modestie. Les auteurs ont obtenu ce qu'ils désiraient obtenir. M. Vizentini demandait quinze jours de temps pour remplacer les artistes non admis.

M. Warnots se plaignait de la hauteur du piédestal que le *Journal de Gand* avait dressé à son intention, ce qui n'a pas empêché le public d'admettre le premier ténor à une énorme majorité.

.·. Il est temps de vous annoncer la troisième exécution de *Lucifer*.

Elle aura lieu ici au *Spiegelhove*, le samedi 3 novembre à 7 heures du soir.

Les préparatifs témoignent d'un zèle extrême, et, nulle part, je crois, cette œuvre n'aura produit plus de sensation.

C'est encore la Société royale des *Chœurs* qui assume la responsabilité de l'interprétation; et, comme toujours, elle ne recule devant aucun sacrifice. Un seul fait suffit pour le prouver.

Le grand orgue, fourni par la maison Mercklin, doit arriver où est déjà arrivé d'Anvers. Le déplacement d'un tel instrument entraîne nécessairement à des frais considérables.

Le concert est donné au bénéfice des victimes de l'épidémie. Les étrangers seront admis au prix de trois francs.

L. V. G.

LIÉGE. — Mireille. — M. Gounod y a imprimé son cachet, son originalité. On y retrouve son sentiment si pénétrant et d'une si exquise délicatesse. On y sent l'horreur presque invincible du maître pour les formes banales, et malgré cette constante recherche, on y trouve une saveur *naturelle* et étrange, un je ne sais quel charme dont on ne peut guère se défendre.

La partition telle que nous la voyons aujourd'hui, et bien

qu'elle ait dû subir de cruelles amputations, renferme je ne dirai pas la quintessence des morceaux de l'ouvrage primitif mais nous offre du moins un ensemble de beautés d'un ordre supérieur, dans les deux premiers actes surtout.

Nous féliciterons vivement nos artistes sur l'interprétation de l'ouvrage. Mme Ebrard-Gravière a vaillamment et brillamment supporté le poids d'un rôle auquel tous les autres sont sacrifiés un rôle écrit pour Mme Miolan, avec le talent de laquelle elle a d'évidentes affinités. Elle a été à diverses reprises couverte de bravos. M. Miral a dit avec beaucoup d'accent et beaucoup de voix le rôle assez ingrat de Vincent

M. Carman n'a dans *Mireille* que deux couplets, mais il les a chantés en maître. Il a du reste donné une excellente physionomie à son personnage de dompteur de taureaux. Il a littéralement fait quelque chose de rien. M. Odezenne a aussi apporté beaucoup de chaleur à la seule scène qui lui soit confiée. C'est lui qui jouait le rôle du père *Rabat joie.* Mlle Cébe a dit deux ravissans couplets dans lesquels elle s'est fait vivement applaudir.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — A défaut de nouveautés dans nos grands théâtres, ou du moins de reprises intéressantes, le plus réel aliment de la chronique musicale a été, cette semaine la jeune scène des Fantaisies-Parisiennes qui vient d'obtenir, avec les *Rosières*, d'Hérold, un succès des plus flatteurs et des plus mérités.

Ce charmant opéra-comique, type des bons ouvrages d'autrefois, alors que les auteurs voulaient de l'intérêt dans une pièce, a été délicieusement monté par la direction des Fantaisies. La première soirée fut une victoire, et, depuis, les *Rosières* sont représentées devant une salle comble. Cette pièce aimable, de proportions modestes, cette musique fine, spirituelle, adorablement mélodique et française, sont parfaitement placées dans ce mignon théâtre : le cadre convient à l'œuvre. Les artistes ont travaillé si bien des jolis rôles de l'églogue de Théaulon, qu'ils sont arrivés à une exécution excellente, des éloges aux dames surtout; à Mme Géraizer, une délicieuse Dugazon qu'on a applaudie avec rage, qui est mignonne, spirituelle et qui chante aussi bien qu'elle joue; à Mlle Arnaud, très-remarquable dans le rôle d'Angélique; à Mme Decroix, une duègne encore jeune et jolie et qui était naguère l'une des meilleures artistes de Favart. M. Berthe est plus chanteur que comédien; il a bien interprété le rôle du comte. M. Croué a prouvé de nouveaux progrès dans le personnage de Sénéchal : ce jeune homme ira loin s'il continue à travailler de la sorte. Je nommerai encore M. Géraizer qui a bien tenu le rôle du commandeur. Mes meilleurs compliments au chef d'orchestre, à M. Constantin qui est arrivé à d'aussi beaux résultats de détails et d'ensemble : orchestre, chœurs, soli, tout a parfaitement marché. Les Fantaisies-Parisiennes sont désormais classées directement après le Théâtre Lyrique; c'est une scène vraiment musicale dont on espère beaucoup et dont on fait grand cas. A l'étude, la *Petite Fadette*, musique de Semet, et, je crois un acte de M. Delibes.

L'Opéra donne *Alceste*, les *Huguenots*, *Robert* et prépare — toujours! — la *Source*. L'Opéra Comique répète *Mignon* qui sera prochainement représenté, on l'espère du moins. Le répertoire est toujours le même : *Zilda*, le *Songe*, *Fra-Diavolo*, la *Dame Blanche*, *Joseph*, les *Noces de Jeannette*, etc. C'est calme! — Le Théâtre-Lyrique roule sur *Don-Juan* et *Faust* avec *Violetta* parfois et *Rigoletto*. Il y a tous les soirs beaucoup de monde. La première reprise sera celle de *Freyschutz*; la première nouveauté, *Débarah*. Quant à l'affaire Capoul, je crois qu'on s'en occupe très-activement, mais à l'heure où j'écris, rien n'est encore terminé.

Les Italiens ont repris *Otello* avec Mme Lagrua, Pancani et le baryton Galvani. Je ne crois pas que ces voix enthousiasment énormément nos Parisiens; mais les chanteurs sont remarquables, et Mme Lagrua, surtout, est une artiste de premier ordre. *Crispino* est en faveur; Adelina Patti et Zucchini sont parfaits dans les principaux rôles. On travaille à la *Saffo*.

Aux Bouffes, un petit acte de Frédéric Barbier a été représenté; titre : *Une femme qui a perdu sa clef.* C'est spirituel et joli comme tout ce qu'écrit ce fécond musicien.

Les concerts de Pasdeloup sont toujours en grande faveur; ils méritent, du reste, plus que jamais les bravos de la foule. Nous aurons bientôt l'inauguration de l'Athénée, sous la direction artistique de Pasdeloup. Je vous en parlerai.

Peu de nouvelles en ce moment : peu de mouvement dans les affaires artistiques, la chronique est à plaindre. Cela ne peut durer longtemps encore. Le froid revient, les châteaux se dépeuplent; Paris va reprendre sa toilette hivernale.

JULES RUELLE.

.˙. Lundi 22, et mardi 23 octobre, ont eu lieu, au Conservatoire de musique, les examens pour les admissions aux classes de chant. Lundi, sur 119 jeunes gens qui se sont présentés, 18 ont été admis Mardi, 97 femmes se sont présentées, 19 ont été reçues. On parle d'un jeune baryton marseillais dont on dit merveille.

C'est l'auteur de *José-Maria*, M. Jules Cohen, qui tenait le piano. Il a donc accompagné en deux jours 216 morceaux de chant!

.˙. M. Hector Berlioz doit partir prochainement pour Vienne, où il doit diriger l'exécution d'une de ses œuvres les plus célèbres, *la Damnation de Faust*.

.˙. *La Muette de Portici*. — Qui eut pensé que ce chef d'œuvre d'Auber dût le jour à un petit opéra-comique de Dalayrac : *Deux mots, ou une nuit dans la forêt*! C'est M. Albéric Second qui nous garantit le fait.

« Il nous faut remonter à l'an de grâce 1827. Mlle Biggottini était alors la reine de la danse à l'Académie royale de musique. Elle avait droit à une représentation à bénéfice et, parmi les ouvrages dont elle composa le programme de sa soirée, elle choisit l'opéra comique de Marsollier et de Dalayrac, se réservant le personnage de Rose, qui, on le sait, ne prononce que *deux mots* dans la pièce. De là le titre de l'ouvrage.

« — Le spectacle terminé, nous a conté l'autre soir M. Auber, je rentrais chez moi en compagnie de mon ami et collaborateur Scribe, et nous causions de l'effet produit sur le public par Mlle Bigottini, dans le rôle quasi muet de Rose. — Je crois, dis-je à Scribe, qu'il y aurait quelque chose à faire avec un muet ou une muette se mêlant à l'action d'un grand opéra et la dirigeant par ses gestes.

« — Je le crois aussi, me dit Scribe qui devint rêveur et dont il ne me fut plus possible de tirer une parole.

« — Le lendemain, je dormais encore, continua M. Auber, lorsqu'on m'annonça la visite de Scribe. Il avait passé la nuit à travailler, et il me lut, séance tenante, le scenario de *la Muette*. Sur ces entrefaites, Mlle Bigottini prit sa retraite; et ce fut Mlle Noblet l'aînée qui créa le rôle de Fenella. »

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Mme Kainz-Krause a signé un engagement des plus favorables avec notre Opéra impérial, et l'on dit que la direction a fait des offres brillantes à Mlle de Murska pour le renouvellement du sien.

On monte à ce théâtre le *Chaperon rouge* de Boieldieu, en même temps que le *Gustave*, d'Auber; on compte surtout beaucoup sur la reprise de ce dernier opéra qui a été pendant longtemps en grand estime chez les Viennois.

Le nouvel Opéra avance rapidement. Les décorations de l'Opéra actuel ne pouvant s'y adapter on a mis la main à la confection de nouvelles pour 40 opéras et 6 ballets. Le nouveau local sera partiellement occupé déjà à partir du 6 novembre; l'école impériale de l'Opéra y prendra ses quartiers et les chœurs commenceront leurs études.

Les Esprits forts (*die Freigeister*), l'opérette de Suppé, a eu un franc succès au Carltheater.

.˙. L'opérette de Konradin, annoncée d'abord sous le titre de l'*Abbé galant*, a été donnée le 29 octobre sous le titre de : *Un jeune candidat*.

BERLIN. — L'Opéra fait de grands préparatifs pour la 300e représentation de la *Zauberflöte* de Mozart; toutes les décorations ont été renouvelées; ce sont autant de merveilles, suivant ce qu'on dit. Le violoniste, M. Lauterbach, qui réunit les excellentes qualités de l'école belge à celles de la nouvelle école allemande, dont le chef est Joachim, s'est fait entendre au premier concert *des Lundis*, organisés par M. Blummer; succès énorme.

COBOURG. — Les *Fabiens*, l'opéra de Langert qui lui-même préside aux répétitions, pourront être donnés vers la mi-novembre. D'après le jugement de personnes compétentes, on pourrait s'attendre à une œuvre sérieuse et de grande valeur.

LEIPSICK. — Un pianiste, M. J. Derffel, dont le nom est relevé par le titre de *Pianiste de la grande Duchesse Hélène de Russie*, s'est fait entendre au 2e concert du *Gewandhaus*, sans produire de l'effet; par contre, Mlle Émilie Wagner, de Carlsruhe, a captivé l'auditoire par un talent réel et une voix des plus sympathiques.

Le nouveau théâtre sera inauguré le 1er janvier 1868.

.˙. Richard Wagner a terminé le deuxième acte des *Meistersinger* et s'occupe du troisième.

.˙. Mlle Artot donne en ce moment des représentations au théâtre de Hambourg qui sont fort suivies; chacune est un triomphe pour la célèbre cantatrice.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Les concerts au Palais de Cristal ont le privilége d'attirer toujours la foule; M. Manns, l'organisateur, varie ses programmes de la manière la plus entendue.

Les derniers artistes engagés étaient Mme Lemmens-Sherington, Mlle Arabella Goddard, la Pleyel anglaise, et M. Reichardt

L'engagement de Mlle Carlotta Patti avec M. Mellon tire à sa fin; les six dernières soirées sont annoncées après lesquelles la célèbre cantatrice se mettra à la disposition de son fameux entrepreneur, M. Ullmann, qui lui fera parcourir le Midi de la France et l'Italie.

Le lundi, 5 novembre, commenceront les concerts connus sous le titre : *Monday popular concerts*, sous la direction de M. Arthur Chapell. Ces *concerts du lundi* alterneront, à partir du mois de janvier, avec ceux de samedi et les deux séries seront continuées jusqu'à la fin de mars.

Les artistes, engagés dès à présent pour ces concerts qui auront lieu à Saint James's hall, sont Mme Arabella Goddard, Charles Hallé; Strauss et Wilhelmy, violonistes; Piatti; Joachim, à partir du 14 janvier, Mme Schumann, pour le mois de février.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Pesth, le 4 septembre, Mme Thérèse Pulsky-Walder, née à Vienne, en 1815, auteur de plusieurs ouvrages et très fine appréciatrice de la musique sur laquelle elle a écrit maints articles dans les *Zellner's Blaetter*, de Vienne.

— A Newbridge, dans le comté Kildare (Angleterre), le 22 octobre, à l'âge de 53 ans, M. David Owen, chef de musique du régiment Scots Greys, depuis trente-deux ans.

— A Awirs, province de Liége, M. Antoine Croisier, organiste de la paroisse de Celles, arrondissement de Waremme.

— A Vienne, le 14 octobre, à l'âge de 51 ans, M. François Poeckh, timbalier de la chapelle de la Cour et de l'Opéra impérial.

— A Londres, le 5 octobre, M. Henri Vogels, de Diest, ancien élève du Conservatoire de Bruxelles, 1er alto de la chapelle privée de la reine d'Angleterre, membre de l'orchestre de Covent Garden et des concerts de la Philharmonie, à Londres.

— Les journaux français ont publié les noms des artistes embarqués sur l'*Evening-Star*. Nous y remarquons MM. Mathieu, Chenest, Tapiau, Caillaud, Méry, Lacquement; ceux de Mlles Desterbecq, Lecomte, etc.

Le ténor Mathieu a obtenu de beaux succès à Bordeaux, à Toulouse, à Marseille, à Lyon. Chenest a chanté à l'Académie impériale de musique; Tapiau a chanté au Théâtre-Lyrique, à l'Opéra et aux Italiens; Caillaud, lauréat du Conservatoire de Paris, a chanté les rôles de baryton au Théâtre-Lyrique; Méry était un chanteur de talent, un artiste consciencieux. Il possédait une magnifique voix de basse.

Mlle Lecomte avait obtenu, il y a deux ans, un prix de chant au Conservatoire. Mlle Léontine Desterbecq avait chanté aux Italiens. Elle avait débuté à Toulouse, et avait obtenu des succès remarquables au Théâtre du Capitole, ainsi qu'à l'Opéra de Lyon.

C'était une charmante personne; elle réunissait la vivacité espagnole à la beauté sereine des Flamandes. Ses cheveux noirs, ses yeux veloutés et pleins de feu avaient une douceur ineffable. Elle avait fait de sérieuses études musicales, et l'avenir semblait lui réserver une belle carrière.

Sa jeune sœur, Léonore Desterbecq promettait de devenir une excellente comédienne. Belle comme sa sœur, elle avait une intelligence remarquable et une vivacité qui brûlait les planches.

P. S. Les dernières nouvelles arrivées relatives au naufrage de l'*Evening-Star*, mettent en doute la mort de plusieurs artistes, dont nous reproduisons les noms; il est probable que dans quelques jours, la lumière se fera autour de ce lugubre drame.

ŒUVRES POUR LE VIOLON

COMPOSÉES PAR

H. LEONARD,

Professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles, Chevalier de l'Ordre de Léopold.

Publiées et en vente chez SCHOTT FRÈRES, 82, Montagne de la Cour.

	Prix de vente.	
Op. 2. *Souvenir de Haydn*, fantaisie sur l'hymne national autrichien avec acc. de piano.	3	»
Op. 3. Fantaisie sur des thèmes russes avec acc. de piano.	1	80
Op. 4. *Regrets et Prière*, fantaisie avec acc. de piano.	3	»
Op. 9. *Souvenir de Grétry*, fantaisie sur des motifs de *Richard Cœur de Lion*, avec acc. de piano.	3	»
Op. 11. Romance, pour violon seul ou avec accomp. de piano.	2	50
Op. 12. Morceau de salon avec acc. de piano.	3	»
Op. 14. 2ᵉ Concerto avec acc. de piano.	6	»
Op. 15. Grande fantaisie militaire, avec acc. de piano.	3	»
Op. 16. 3ᵉ Concerto avec acc. de piano.	4	50
Op. 17. Sérénade avec acc. de piano.	2	70
Op. 18. Grande fantaisie sur *Le Désir* de Beethoven avec acc. de piano.	3	60
Op. 19. Grande fantaisie sur des motifs de Donizetti, avec acc. de piano.	3	»
Op. 20. Élégie, à la mémoire de Maria Milanollo, avec acc. de piano.	1	80
Op. 21. 24 Etudes classiques pour violon seul, ornées du portrait de l'auteur.	5	40
Op. 22. Les Echos, fantaisie pastorale avec acc. de piano.	3	60
Op. 23. Fantaisie suédoise avec acc. de piano.	3	60
Op. 24. Scène populaire espagnole, avec acc. de piano.	3	»
Op. 25. Duo de Concert pour deux violons.	3	60
Op. 26. Concerto (Concertstuck) avec acc. de piano.	3	60
Op. 28. 5ᵉ Concerto avec acc. de piano.	4	»
La *Gymnastique du Violoniste* ou Résumé des éléments les plus utiles à travailler journellement et offrant de nouvelles ressources pour le doigter des Gammes, etc.	5	40
Transcription de *Dove Sono*, air des *Noces de Figaro*, avec acc. de piano.	1	50
Transcription de *Pieta, Signore*, célèbre air d'église d'Alessandro Stradella, avec acc. de piano.	1	50
Transcription de *La Prière à la Madone*, de Gordigiani, avec acc. de piano	1	50
Transcription d'*Il Bacio*, valse d'Arditi, avec acc. de piano.	2	00
Transcription de la romance du *Tannhauser*, avec acc. de piano.	1	50
Transcription-caprice sur *Martha*, avec acc. de piano.	2	70
Fantaisie brillante sur les *Dragons de Villars*, avec acc. de piano.	2	70
Corelli, *La Folia*, variations sérieuses pour violon avec acc. de piano ou d'orchestre, et Cadenza, par H. Léonard.	4	50
Tartini, G. 6 Sonates pour violon; l'Accompagnement de piano d'après la basse de l'auteur, doigter, nuances et coups d'archet par H. Léonard.		
Nº 1. En *la*-mineur.	2	00
2. » *sol*-mineur.	1	80
3. » *sol*-majeur.	1	80
4. » *ut*-majeur.	1	80
5. » *fa*-majeur.	2	25
6. » *ré*-majeur.	2	70
— Le *Trille du Diable*, sonate en *sol*-mineur pour violon; l'accompagnement de piano d'après la basse de l'auteur, doigter, nuances et coups d'archet par H. Léonard.	2	25
— Variations pour violon sur une Gavotte de Corelli; l'accompagnement de piano, doigter, nuances et coups d'archet, par H. Léonard.	2	70
Fiorillo, F. 36 études ou caprices pour violon seul, nouvelle édition, revue par H. Léonard.	3	60
Léonard et **Servais.** 3 duos concertants pour violon et violoncelle.	3	60
Nº 1. Grand duo de concert, sur 2 chants anglais.	2	70
2. Scène champêtre, grand duo sur des thèmes de Beethoven.	2	70
3. Grand duo brillant sur des motifs originaux.	2	70

Duos pour Piano et Violon

COMPOSÉS PAR

J. GREGOIR & H. LÉONARD.

Grand duo sur des motifs du *Prophète*.	3	60
Grand duo sur des airs *styriens*.	3	»
Grand duo sur des motifs de *Roméo et Juliette*.	3	60
Grand duo sur des motifs d'*Ernani*.	3	60
Grand duo sur des motifs de *Martha*.	3	»
Grand duo sur le *Carnaval de Venise*.	3	60
Grand duo sur des motifs de *Rigoletto*.	3	»
Grand duo sur des motifs du *Pardon de Ploërmel*.	3	60
Grand duo sur des motifs de *Tannhauser*.	3	60
Grand duo sur des motifs de l'*Africaine*.	3	»
Duo brillant sur des airs *bohémiens*.	2	70
Six duos d'*amateurs* sur des mélodies *russes*, chacun	1	80
Six duos sur des thèmes *originaux* :		
Nº 1. Les Regrets.	1	50
2. Chant de Mai.	1	50
3. Le Bal.	1	50
4. Bonheur passé.	1	50
5. Sur l'Eau.	1	50
6. Pensée d'Amour.	1	50

Toute commande, accompagnée du montant en un mandat ou en timbres-poste, sera expédiée franco dans tout le royaume.

Bruxelles. — Imp. de Sannes et Cⁱᵉ, rue des Finances, 1 et Montagne des Aveugles, 11 bis.

50 CENTIMES LE NUMÉRO.

12me ANNÉE. Jeudi 9 Novembre 1866. Nos 45

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er Mode d'abonnement : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr.	6 00
	FRANCE, par an	»	10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	»	6 00
2e Mode d'abonnement : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		»	15 00

ON S'ABONNE

Bruxelles, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à Paris, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel); à Londres, chez **SCHOTT et Cie**, 159, Regent street; — à Mayence, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Les Abonnés au 2e *Mode d'abonnement* recevront avec ce numéro

LE RÉSÉDA,

Paroles de M. Ad. Leroy, musique de Fr. Riga.

LA MUSIQUE AUX XIe, XIIe ET XIIIe SIÈCLE,

D'après les publications de M. De Coussemaker.

(Suite Voir le no 44 du 1er novembre.)

La première espèce de musique harmonique dont nous trouvons trace dans le monde chrétien, est un chant mesuré à deux parties réelles, tantôt exclusivement composé d'une suite de quartes, de quintes ou d'octaves, d'autres fois entremêlé de divers intervalles qui se succèdent sans aucune règle apparente. C'est l'*organum* enseigné par Hucbald, moine de Saint-Amand, au diocèse de Tournay, vers 875.

Quelle était l'origine de cette harmonie ?

Il est avéré aujourd'hui que les Grecs ont connu la combinaison simultanée des sons (1), bien qu'ils ne l'aient pratiquée que sous la simple forme d'un accompagnement instrumental distinct de la partie mélodique. Quant à la polyphonie vocale, le chant à plusieurs parties, ils n'en ont jamais fait usage. Tous les témoignages sont d'accord sur ce point. Les renseignements positifs que nous possédons sur l'usage de quelques accords chez les anciens peuvent se résumer en quelques mots. Dans le *Tropos Spondaïkos*, espèce d'hymne religieuse accompagnée d'instruments à vent (*auloi*) et conçue en mode dorien (2), on se servait de plusieurs accords de deux sons, et notamment des suivants :

1	2	3	4	5	6	7
mi	*ut*	*LA*	*LA*	*ré*	*mi*	*LA*
LA;	*fa*;	*ré*;	*mi*;	*fa*;	*re*;	*sol*.

Nous y voyons figurer la quinte, la quarte, la sixte majeure, la seconde majeure. Nous savons en outre que l'accompagnement instrumental ne suivait pas la voix note contre note (1).

Une différence grave entre l'harmonie des anciens et la nôtre, c'est que la première n'était pas indispensable à l'effet de la mélodie. Lorsque les premières communions chrétiennes introduisirent les chants grecs dans le service du culte, elles ne semblèrent pas s'être préoccupées le moins du monde de la partie harmonique. Ceci explique comment cette partie de l'art a pu se perdre graduellement au sein de la nouvelle société (2). Mais, à défaut de la pratique, disparue depuis longtemps, il restait les écrits théoriques des musiciens grecs et de leurs successeurs latins. Ce n'étaient pas là des traités d'harmonie (il n'existe rien de semblable dans la littérature musicale des anciens), mais il s'y trouvait de loin en loin quelques passages qui se rapportaient indirectement à ce sujet, entre autres la division des intervalles harmoniques en ***symphonies*** et ***diaphonies***. Dans l'intervalle ***symphonique***, selon la définition des anciens, les deux sons se mêlent au point de former une unité pour l'oreille (c'est l'octave, la quinte et la quarte); dans l'intervalle ***diaphonique*** (tierce, sixte, septième et seconde), les deux éléments se distinguent nettement et ne se mêlent pas. Ces définitions, imparfaitement comprises, firent croire que les Grecs n'avaient employé dans leur harmonie que l'octave, la quinte et la quarte, et, partant de là, ces intervalles furent établis comme les seuls accords admissibles. Cette méprise a pesé lourdement sur les destinées de l'art musical pendant tout le moyen âge; même de nos jours son influence se fait encore sentir dans la théorie de l'école.

Au temps de Gui d'Arezzo, un grand siècle après Hucbald, nous trouvons l'harmonie dans le même état d'enfance. Mais cinquante ans plus tard, le progrès se fait déjà sentir. Chez Jean Cotton, la quarte et la quinte sont toujours les consonnances privilégiées, mais elles ne se succèdent plus continuellement; déjà on reconnaît le bon effet du mouvement contraire. L'organum d'Hucbald est définitivement abandonné.

(1) MM. Vincent, Wagener et Westphal ont dissipé les derniers doutes qui restaient encore sur cette question.

(2) C'est un mode mineur sans note sensible, ayant sa terminaison mélodique sur la dominante. Plusieurs chants du 3e et 4e ton grégorien se rapportent à ce mode; entre autres le beau chant du Samedi-Saint : *Exultet jam angelica turba.*

(1) Voir Westphal : *Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik*, 1e Abth., p. 100 et suiv.

(2) L'art chrétien n'a gardé que les éléments primitifs de la musique grecque; il est à l'art de l'antiquité classique ce qu'est la langue du Nouveau Testament à la langue de Démosthènes.

de Flor en mains. On dirait, à voir ces persistants refus, que nos voisins d'outre Quiévrain nous envient un succès obtenu sur la plus importante scène musicale du monde.

J'ai emprunté plus haut deux courtes citations au remarquable ouvrage de M. Gasparini. Une étude pareille devrait être entre les mains de tous les musiciens, jeunes et vieux. Aux jeunes, il révèlerait un horizon nouveau, immense; aux vieux, il apporterait des lumières subsidiaires sur une foule de questions entassées confusément dans leur esprit. A tous il donnerait cette sainte ardeur pour l'art, que la routine et le préjugé offusquent souvent.

Combien de privilégiés sont admis à jouir de la conversation d'une individualité comme Wagner, d'entendre exécuter ses œuvres, de voir dérouler ses plans? A combien est-il donné d'étudier sa vie, de lire ses écrits? Or, le livre de M. de Gasparini est une photographie vivante du grand novateur. Il découvre en lui trois hommes: le compositeur, le poëte, le critique. Ces trois grandes faces se superposent et s'éclairent mutuellement. Détacher l'une de l'autre, c'est mutiler le portrait, c'est rapetisser le tableau. Wagner n'est pas seulement un musicien, c'est un apôtre.

J'invite donc tous ceux qui sont à même de se procurer l'étude de M. de Gasparini, à la lire et à la méditer avec attention. L'auteur est un de ces esprits chaleureux dont le seul but est de convaincre et d'éclairer. Il est apôtre aussi. « Son amour pour le beau est juste à la hauteur de sa haine pour le mauvais et le vulgaire. » Voilà sa profession de foi. Ces principes, il les met en pratique à chaque ligne de sa notice, et, qui plus est, en y ramenant sans cesse son héros, il vous le fait estimer et aimer.

EDMOND VANDER STRAETEN.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Mlle Marimon s'est trouvée sur son véritable terrain, vendredi, dans les *Diamants de la Couronne*. Le rôle de la Catharina a été joué par elle avec esprit et chanté avec verve. Le luxe éblouissant de sa vocalisation a mis le public en délire, au deuxième acte, et plusieurs fois le grand air a été interrompu par les applaudissements. La revanche de *Faust* a été amplement obtenue.

On parle de la prochaine reprise de la *Sirène*. Cet opéra, qui n'a pas été donné à Bruxelles depuis plusieurs années, offrira tout l'attrait d'une nouveauté et sera une excellente occasion de mettre en relief les brillantes qualités de Mlle Marimon.

La reprise de *Lara* avait été annoncée pour lundi dernier, mais une nouvelle répétition générale de *Lara* ayant été jugée opportune comme garantie de bonne exécution, la représentation de l'œuvre de Maillart n'a eu lieu que le lendemain. L'intérêt qui s'attachait à cette représentation n'était pas motivé seulement par les excellents souvenirs laissés par M. Jourdan dans le rôle du comte de *Lara*, l'une de ses plus belles créations, chacun avait voulu apprécier Mlle Danièle dans le rôle de Kaled.

L'attente générale n'a pas été détrompée. A huitaine les détails.

.˙. On parle vaguement du remplacement de M. Léonard par M. Cattermole, ancien professeur de violon au Conservatoire de Genève, actuellement en la même qualité au Conservatoire d'Angers. Nous enregistrons cette nouvelle sous forme de bruit, car la chronique doit saisir au vol toutes les rumeurs, sauf à les démentir après, quand leur fausseté est reconnue.

.˙. La Société royale de la Grande Harmonie a donné samedi 15 courant un brillant concert qui a été honoré de la présence de LL. MM. le Roi et la Reine.

On y a entendu successivement Mlle Marimon, MM. Emile Outelet, P. Bondroit, et Servais fils, violoncelliste. L'*Hymne* de M. Geelhand en l'honneur de Léopold II, de la Reine et de la famille royale, à l'occasion de la fête patronale du Souverain, a été également chanté et exécuté.

Les solos ont été chantés par MM. Outelet et P. Bondroit. Le tout a eu un brillant succès. Le Roi et la Reine sont restés jusqu'à la fin du concert. L'orchestre était dirigé par M. L. C. Hanssens et les chœurs par M. Ed. Bauwens.

.˙. Une fête toute fraternelle a réuni samedi soir, au *Rocher de Cancale*, tous les membres de la grande famille artistique belge. Jamais réunion n'a offert plus de cordialité : artistes, peintres, sculpteurs, littérateurs étaient tous accourus au premier appel pour serrer les mains des héros de la fête dans celles de leurs amis, et pour consacrer une fois encore le succès de l'œuvre magistrale de MM. P. Benoît et Emmanuel Hiel.

Après le banquet, de nombreux toasts ont été portés à la santé du poëte et du musicien. MM. Benoît et Hiel y ont répondu dans les termes les plus chaleureux; après avoir remercié leurs amis, ils ont adressé à la presse toute entière les plus sincères remercîments pour l'appui qui leur a toujours été accordé par elle.

Le banquet était présidé par M. Nolet de Brauwer.

.˙. La séance donnée par M. Franç. Riga, jeudi dernier au Palais Ducal avait réuni un public sympathique à l'auteur de quelques œuvres, que l'on entendait pour la première fois à Bruxelles.

Une ouverture charmante, deux morceaux religieux d'un bon caractère et enfin une cantate patriotique où se trouvent des parties pleines d'élan ont été vivement applaudis.

M. Riga a été rappelé à la fin de la séance.

.˙. Deux jeunes pianistes, MM. Willi et Louis Thern, de Pesth, se sont fait entendre dimanche soir dans les salons de M. Meerens.

Ce sont deux tout jeunes gens, mais qui, comme exécutants, ont dépassé de beaucoup, ce que l'on peut prétendre d'enfants de leur âge.

C'est surtout dans l'exécution des morceaux d'ensemble, sur deux pianos, qu'ils excellent

On dirait une âme, une pensée! Les passages les plus rapides, les traits les plus compliqués, les cadences les plus délicates sont vaincus par eux avec un ensemble merveilleux.

Ils sont élèves de M. Thern, leur père, professeur au Conservatoire de Pesth; c'est lui qui les accompagne dans le voyage artistique qu'ils viennent d'entreprendre et qui a été marqué, dès le début par les plus beaux succès remportés dans les principales villes du Sud de l'Allemagne

.˙. Le célèbre chanteur Agnési est de retour de Madrid, où il a obtenu un immense succès. Il y a chanté huit fois en quinze jours la *Sémiramide*, en compagnie des Marchisio. Le journal l'*Epoca* contient une appréciation détaillée du talent de notre digne compatriote « C'est un Assur modèle, dit-il, entre autres. Sa voix robuste, ample, égale, conserve la même fraîcheur que précédemment. Elle n'a point perdu de sa merveilleuse et étincelante agilité. Son jeu est à la hauteur de son chant ; tous deux se secondent parfaitement et forment un ensemble superbe. » Tous ceux qui ont entendu le grand artiste au Théâtre royal de Bruxelles, confirmeront le jugement qui précède.

GAND. — La représentation d'hier a fini par un magnifique

HOMMAGE A LÉOPOLD II,

cantate patriotique avec apothéose. D'ordinaire, quand ces choses-là, transportées à la scène, ne sont pas mauvaises, elles sont exécrables; tout y sent l'art de circonstance, et le spectacle en est écœurant. On y reste pour voir à quel excès de ridicule et de platitude elles pourront aller, on les applaudit afin de ne point passer pour un mauvais citoyen, et l'on jure *in petto* de ne plus s'y laisser prendre.

Mais hier, par le plus grand des hasards, grâce au talent de notre chef d'orchestre, M. Singelée, grâce au feu d'un jeune poète dont l'ardent patriotisme se gagne, M. Wille, de Bruxelles, grâce aussi à une très-belle mise en scène de M. Vizentini, la manifestation était sérieuse. Elle faisait si fort exception à la règle, qu'on a, ma foi, fait bisser un couplet de la cantate. Tous ont été fort bien chantés par MM. Warnots, Diepdalle, Depoitier, et Mmes de Aynssa et Balbi. La troupe était rangée sur les côtés et au fond de la scène; après la cantate, la toile du fond s'est levée, et l'on a vu un arc triomphal au milieu duquel paraissait, entouré de fleurs, le buste de S. M. le Roi.

Puis, le rideau de l'arc s'est levé aussi, et le feu roi a paru, dans les nuages, en uniforme de commandant général de l'armée, et a béni son auguste fils, pendant qu'un ange, descendu du ciel, le couronnait lui-même d'un diadème d'or. A cette vue, les spectateurs n'ont pu contenir leur émotion, de longs applaudissements ont éclaté, et l'enthousiasme a été positivement indescriptible. BERTRAM.

⁂ Les Mélomanes ont donné samedi leur treizième concert patriotique.

La Brabançonne, qui ouvrait le concert a mis le feu à la poudre de l'enthousiasme qui n'a cessé de régner pendant toute la soirée.

Le public a successivement applaudi Mlles Wéry et Vanhante, cantatrice, M. de Smedt, pianiste, M. Van Erven, flûtiste, M. J. Richard, violoncelliste, un hymne patriotique au Roi des Belges, paroles de M. A. Motte, musique de M. Brondeel, le directeur de la société, et finalement la cantate *de Wind*, paroles de M. E. Hiel, musique de M. Van den Eeden, couronnée au grand concours de Bruxelles.

A propos de cette cantate, *le Nouvelliste*, de Gand, ajoute: Le poëme de M. Hiel est une œuvre capitale. Oser choisir ce sujet si compliqué pour le mettre en musique, était de la part de M. Vanden Eeden un acte de témérité qui ne trouve sa justification que dans une réussite complète.

Confiant dans ses forces, le jeune compositeur s'est attaqué au poëme de M. Hiel avec un courage qui a conduit au plus beau résultat.

Se lancer dans la musique descriptive après Félicien David, c'était s'exposer à se briser aux écueils. M. Vanden Eeden les a franchis avec un rare bonheur, en suivant pas à pas le poète dans les innombrables méandres qu'il a semés sur la route du musicien.

Le lever de l'aurore, les chants joyeux au réveil de la nature, les cris d'angoisse à la vue de la mer en courroux, la tempête déchaînée dans toute sa fureur et la malédiction provoquée par ses ravages; tout a été traité par le maëstro de vingt ans avec une puissance, une sûreté, un tact, une verve qui étonnent, subjuguent et entraînent les auditeurs.

La Société Royale des Mélomanes n'a rien négligé pour l'interprétation de cette belle œuvre. Des dames de la ville et les enfants de l'école annexée à l'établissement industriel de MM. Parmentier, Van Hoegaerden et Ce, lui ont prêté leur généreux appui, conjointement avec Mlles Van Haute et Wéry, MM. Warnots et Van Gheluwe, de la manière la plus empressée et la plus efficace.

Un beau triomphe pour M. Vanden Eeden en est devenu le résultat, car l'exécution a été brillante et tout à fait à la hauteur de la partition.

ANVERS. — La société de la Grande-Harmonie royale a inauguré samedi, 17 novembre, ses concerts d'hiver.

Elle avait engagé pour ce concert la jeune et charmante cantatrice, Mlle Hanna Sternberg, dont le *Guide Musical* avait tout récemment enregistré le premier et si brillant début; Mlle Reitz, une pianiste très distinguée de Bruxelles, et M. Beumer, violoniste.

L'Air du *Trouvère*, l'*Ave Maria* de Gounod et l'air de *Fausta* de Donizetti, ont fait briller la jeune cantatrice dans tout l'éclat de son talent; sa belle et puissante voix a rempli la vaste salle de l'Harmonie jusqu'aux limites, et le nombreux public ne pouvait se lasser d'admirer cette émission de voix si naturelle, si franche; cette prononciation si nette, si accentuée, qui dénotent la bonne école.

Le succès de la jeune cantatrice a été colossal; de toutes parts se pressaient près d'elle les enthousiastes pour rendre hommage à ce talent si jeune encore et déjà si complet.

Nous nous plaisons à constater que Mlle Sternberg n'a accepté, pour elle, qu'une part modeste de toutes ces louanges, et en a reporté la plus large part à son consciencieux professeur, M. Chiaromonte, qui assistait au concert et recueillait les premiers fruits de son enseignement.

Mlle Reitz, elle aussi, doit son charmant talent à l'un des professeurs les plus consciencieux de la capitale, M. Kufferath; son toucher, son phraser dénotent qu'elle a été à bonne école; la jeune artiste, sûre de son fait, pénétrée de son sujet, a rendu le concerto de Mendelssohn d'une manière irréprochable; la Mazurka de Chopin et la brillante étude de M. Kufferath lui ont valu les applaudissements réitérés de la salle entière.

Tout en n'étant pas admirateur du jeu de M. Beumer, nous devons constater que la foule a applaudi avec chaleur chacun des morceaux qu'il a fait entendre, savoir un concerto de Rode, la fantaisie sur la *Muette* de Lafont et la partie de violon de l'*Ave Maria* de Gounod.

Deux ouvertures (*Diadesté*, de Jules Godefroid et *Obéron* de Weber) ont complété le programme du concert et ont valu au vaillant chef d'orchestre, M. Lemaire, de nombreuses marques de satisfaction

⁂ A l'occasion de la fête du Roi, on a exécuté à la cathédrale le nouveau *Te Deum* de la composition de M. A. Bessems. Cette œuvre fort importante, et comme conception et comme orchestration, mériterait un examen approfondi. Le *Salvum fac populum* et le chœur sans accompagnement ont fait une vive impression. La *Coda* est d'un effet nouveau; ce morceau a obtenu les suffrages de tous les connaisseurs par sa simplicité et sa grande sonorité. M. A. Bessems, par cette œuvre remarquable, a ajouté un fleuron de plus à sa réputation de compositeur déjà si appréciée des amateurs de musique religieuse. M. J. Bessems a conduit son orchestre en maître.

⁂ Cédant aux sollicitations des nombreux amateurs, M. A. Bessems a donné le 15 novembre une séance de musique de chambre, qui a obtenu le plus grand succès.

Le programme de la séance était composé d'un quatuor de Fesca, d'un autre de Haydn, d'un solo d'alto et d'un trio de Beethoven.

Il est impossible d'interpréter mieux que ne le fait M. Bessems la musique de Haydn et de Fesca; il en a fait pour ainsi dire sa spécialité, aussi la rend il avec une pureté et un charme incomparables.

Le trio de Beethoven a prouvé en outre que M. Bessems possède également tout l'entrain, toute la puissance pour bien interpréter la musique du plus grand des maîtres.

Dans le trio, M. Bessems avait pour partenaire Mlle Reitz,

la pianiste au talent si fin et si brillant, que Bruxelles a proclamée depuis longtemps l'une de ses meilleures artistes.

FRANCE.

PARIS. *Correspondance particulière.* — Il faut que vous me permettiez aujourd'hui de prendre un peu plus de place que de coutume.

Les premières représentations se sont suivies de près, comme toujours, et je suis même étonné que le Théâtre-Lyrique n'ait pas profité de ce moment de presse pour donner son *Freyschutz*. Ne nous en plaignons pas.

En observant l'ordre hiérarchique et l'ordre chronologique nous devons commencer par l'Opéra qui s'est décidé à donner la *Source*. Un malin vous éreinterait ce ballet d'un trait de plume en disant que c'est une *Source*... d'ennui! Je ne me suis guère amusé, mais mon ressentiment n'ira pas jusqu'au jeu de mots. La *Source* est un ballet qui n'a guère d'autre mérite que celui d'une musique originale et charmante. Malheureusement sous prétexte de chorégraphie, on a servi au public de telles platitudes musicales, qu'une partition ne peut plus rien pour ce genre de spectacle. On veut aujourd'hui dans le ballet, et avant tout, une action rondement menée, intéressante; on veut des pas nouveaux, originaux, excentriques même; on veut de grands efforts de masses, et l'on veut principalement des ballerines de premier ordre qui étonnent par leur exécution hardie, qui charment par la grâce de leurs attitudes. Presque tout cela manque dans la *Source*. L'idée fondamentale est jolie, poétique, mais elle n'est pas suffisante pour trois actes. C'est uniforme, peu mouvementé, et ce n'est pas assez clair. Les pas sont peu éclatants, peu nouveaux: on ne trouve pas de ces grands effets auxquels l'Opéra nous a habitués. Puis, et voici le point le plus sérieux, les deux principaux rôles féminins sont remplis par des artistes qui ne sont pas à la hauteur de notre première scène. Mlle Fiocre est ravissante, mais c'est une danseuse des plus ordinaires; Mlle Salvioni n'a guère produit d'effet dans le personnage de Naïla, la fée de la source. Il fallait une Ferraris, une Mourawief ou une Granzow même; Mlle Salvioni a du talent, mais ce n'est pas une virtuose qui électrise un public et fasse réussir une œuvre. Elle mime avec intelligence, elle danse correctement, gracieusement, mais ce n'est pas la grande artiste digne de succéder aux *étoiles* qu'a admirées l'orchestre de l'Opéra. Déjà dans le *Dieu et la Bayadère* on avait pu s'en convaincre, mais la direction n'a sans doute pas jugé l'épreuve suffisante. Qu'en pense-t elle maintenant! La partition de la *Source*, écrite par MM. Debiles et Minkous est une œuvre délicieuse d'originalité; je l'ai écoutée avec la plus grande attention et de tout cœur je l'ai applaudie. La *Source* est donnée deux fois par semaine, et les premiers actes d'*Alceste* ont l'honneur de lui servir de lever de rideau.

Je passe à l'Opéra Comique qui, samedi, a donné la première représentation de *Mignon*, ouvrage en trois actes et cinq tableaux, paroles de MM. Barbier et Carré, musique de M. Ambroise Thomas. Ici la tâche est plus longue, plus délicate surtout. On peut hésiter à dire tout ce qu'on pense, quand la critique, autant que l'éloge, nous vient au bout de la plume. Ne le comprenez-vous pas? Aujourd'hui, Ambroise Thomas est assurément un des maîtres militants qu'il faut, en principe, vanter et applaudir, car la mauvaise musique tend tellement à nous envahir, que les sérieux musiciens, les maîtres stylistes dont le nom seul est une digue, ont droit à toutes les sympathies. Je suis donc bien embarrassé pour dire que tout ne m'a pas plu dans cette *Mignon*, que j'espérais plus d'originalité, une inspiration plus soutenue. Certes, la partition tout entière est supérieurement écrite, jamais ce savant musicien ne fit preuve de plus de talent; son œuvre est intéressante au plus haut degré, et l'on y remarque des beautés de premier ordre. Ainsi, au premier acte, la mélopée où Mignon raconte sa touchante histoire est une véritable trouvaille; son duo avec le vieux Lothario est un chef-d'œuvre mélodique; j'aime aussi le final de cet acte. Le second contient un madrigal charmant, des couplets et un air chantés par Mignon que je place sans hésiter au premier rang des productions de l'auteur. Au troisième acte vous entendez deux pages admirables: le duo entre Mignon et Wilhelm et la grande scène de la reconnaissance. Cela forme une bonne partie de la partition; mais dans le reste que de choses qui ne doivent leur valeur qu'au talent du styliste! que de phrases banales et fades. Eh bien! de ce défaut, j'accuserai surtout les librettistes. Vous connaissez l'œuvre de Gœthe; ils l'ont trop altérée, ils ont trop visé à l'Opéra Comique. Il y a dans leur pièce un personnage qui tient une énorme place, c'est celui de la comédienne Philine, un type désagréable, une dissonnance dans l'ensemble. Tout ce qu'elle chante est maniéré, précieux, fade. Wilhem Meister est devenu un bon jeune homme assez insignifiant, dont le rôle musical n'a rien de merveilleux. Laërte, le vieux comédien, chante peu, mais le caractère est fortement tracé et il plaît. De bien intéressant, de réellement poétique, il reste Mignon et le vieux barde Lothario, et ces deux rôles là sont admirablement traités par le musicien: tout ce qui était poésie, vrai sentiment, M. Thomas l'a réussi et sur ce point son œuvre est irréprochable, mais ses collaborateurs l'ont mal servi en faisant la part trop grande aux mesquineries d'une intrigue surannée. Mignon, Wilhem et Lothario devaient absorber tout l'intérêt. Wilhem est manqué, Lothario n'est pas assez en évidence.

Philine occupe le premier plan, son amourette avec Wilhem tient trop de place et le musicien qui si bien avait compris la poésie de son sujet, a eu le tort de céder aux prétendues exigences de la scène, il a trop fait roucouler la coquette, et son Wilhem est devenu pendant près de deux actes une sorte de gandin ridicule bon à fournir une tierce agréable aux points d'orgue de Philine. C'est malheureux; mais à cela le remède est facile, des coupures, de fortes coupures dans tous ces actes, *Mignon* sera plus intéressante, et ne finira pas à minuit passé. Je souhaite que l'on comprenne cette nécessité, car telle qu'elle était samedi, l'œuvre a paru longue et je n'eusse osé lui prédire cinquante représentations.

Pour les interprètes je n'aurai guère que des éloges. Mme Galli-Marié réalise à ravir le type étrange de Mignon; le rôle est dans sa nature, il convient à son physique, à son organe, à son regard profond; Mme Galli-Marié a fait sensation. Mme Cabel est une gracieuse Philine; elle fait son possible pour enivrer cette sorte de boîte à musique dont les auteurs ont encombré leur pièce. Achard a de la chaleur et du charme dans le rôle de Wilhem, trop sacrifié. Couderc est ravissant de jeunesse et d'esprit dans l'excellent type de Laërte. Battaille a bien joué et bien chanté le vieux Lothario; je l'ai beaucoup aimé dans la grande scène de la reconnaissance.

Voilà bien résumée, mon idée sur *Mignon* et ses interprètes. J'ajouterai que la mise en scène est convenable, jolie même, et que l'orchestre a marché samedi mieux que de coutume. Je souhaite longue et heureuse vie à l'ouvrage nouveau de M. Ambroise Thomas.

Je me contenterai de quelques lignes sur les *Chevaliers de la table ronde*, grande machine représentée aux Bouffes samedi; je ne pourrai entendre cela que ce soir. L'opinion des journaux ne me semble pas, jusqu'à présent, palpitante d'enthousiasme. Nous verrons.

Rien à dire de nouveau au sujet des autres scènes. A bientôt *Freischutz* et *Deborah*. JULES RUELLE.

.·. Sous ce titre : L'INVASION BELGE A L'ÉCOLE DE DUPREZ, la *Presse musicale* publie les lignes suivantes :

La séance du 9 novembre à l'école de Duprez, rue Turgot, a été presque entièrement remplie par des élèves nés outre Quiévrain. Après un ténor belge, un chanteur belge, c'était une avalanche, une invasion, victorieuse, irrésistible devant laquelle les autres élèves français s'étaient effacés, avant d'être prêts pour la lutte.

M Silva, un ténor doué, d'une voix large, carrément posée, solide à défier toutes les fatigues, représente, comme le dit le maître avec sa charmante bonhomie, la grosse cavalerie de cette artistique légion belge. M. Silva, qui est, dit-on, un musicien plein de goût, ne tardera pas à se créer une brillante position. M. Verdhurt, aussi excellent musicien, qualité commune à tous les Belges du reste, est un baryton qui, dans quelques années, sera fort remarquable. Mlle C. Astiéri qui, malgré la terminaison italienne de son nom, n'en est pas moins née dans la patrie de Grétry, n'est plus précisément une écolière. Depuis longtemps, elle a reçu la grande consécration parisienne et compte dans les concerts de nombreux et légitimes succès qu'elle retrouvera bientôt au théâtre. Mlle Devriès, dont l'aînée, Mlle Jeanne, possède une voix magnifique, richement timbrée et d'un grand charme. Cette jeune artiste a devant elle un avenir qui ne peut manquer d'être brillant, si elle se borne à utiliser purement et simplement l'organe que la nature lui a donné et si elle a le bon sens de vaincre sa tendance à l'imitation, si exagérée à l'heure qu'il est, que son talent ne fait pas le quart de l'effet qu'il produirait si l'artiste était plus elle même. Une agilité merveilleuse n'est pas la seule ni la meilleure des qualités de sa voix, et il semble que Mlle Devriès veuille exclusivement en faire parade. Je lui ai entendu dénaturer, au préjudice de son succès le duo du « Barbier, » par des vocalises d'une grande audace, il est vrai, mais d'un goût fort contestable. Le public est resté froid et a protesté contre ces tours de force inutiles, en applaudissant avec enthousiasme M. Léon Duprez qui, en artiste s'était contenté de dire avec charme et goût la pétillante musique de Rossini.

On dit que Mlle Jeanne Devriès rêve les lauriers de la Patti. Elle agirait fort sagement alors en ne cherchant pas à imiter son modèle d'une façon peu heureuse et en s'efforçant de briller dans un autre genre.

Mlle Fidès Devriès, sa sœur, n'a que seize ans. Elle n'aura bientôt rien à envier à son aînée, si toutefois elle ne la dépasse pas, si sa voix tient tout ce qu'elle promet aujourd'hui.

J'ai réservé pour la fin Mlle Lambelé dont l'éducation musicale et vocale est aujourd'hui terminée. Mlle Lambelé est une fort belle personne, aussi charmante que distinguée, et destinée à tenir le premier rang dans le théâtre auquel elle appartiendra. On prête à M. de Leuven l'intention de l'engager sous peu de temps. Ce serait une bonne fortune pour l'Opéra-Comique. La jolie artiste n'est pas seulement une chanteuse et une musicienne excellente, mais encore une bonne comédienne, disant le poëme avec infiniment de grâce et d'esprit Que M. de Leuven la fasse débuter dans les *Diamants* ou le *Domino noir*, il n'aura pas lieu de s'en repentir.

.·. On écrit d'Amiens :

Les répétitions de l'*Africaine* prennent une nouvelle activité depuis l'arrivée de notre future Sélika, Mlle Nina de Rionnelle, qui a préludé avec le ténor Taffanel, aux succès qui l'attendent dans l'œuvre de Meyerbeer par une bonne représentation de la *Favorite*, à Douai. Très applaudie au troisième acte, le duo final a valu à la nouvelle Léonor une brillante ovation à laquelle a été associé Taffanel, le futur Vasco de l'*Africaine*.

.·. Nous apprenons une bonne et heureuse nouvelle dont tout le dilettantisme parisien va, à coup sûr, se réjouir avec nous. La Carlotta Patti a signé par l'intermédiaire de M. J.-B. Ulmann, avec M. Carvalho, un traité par lequel la célèbre cantatrice s'est engagée à chanter, durant la période de l'Exposition, dans une série de concerts-représentations. Nos dilettantes auront donc l'occasion d'entendre ce répertoire inaccessible à toute autre que la Carlotta et dont quelques unes de nos villes de province, par suite de la tournée artistique que nous avons annoncée, auront eu la primeur, après Londres On sait que soixante concerts successifs en l'espace de six semaines n'ont fait qu'exciter, loin de l'éteindre, l'enthousiasme de nos voisins d'Outre-Manche pour la virtuosité de la Carlotta Patti ; son succès ne sera pas moindre dans les provinces et la capitale de la France.

C'est ainsi que les deux Patti se partagent en vraies sœurs la souveraineté de l'empire lyrique, Adelina sur la scène, Carlotta dans les concerts ; et grâce à un accident qui, en laissant à la Carlotta une légère claudication, l'a seul éloignée du théâtre, nous trouverions deux reines amies là où il n'y aurait eu probablement que deux concurrentes. (*Presse mus.*)

.·. Alfred Jaell et Sivori vont se rencontrer en Suisse. Le premier a déjà donné trois concerts à Lausanne, Vevey et Lachaudefonds. Partout l'éminent pianiste est accueilli avec enthousiasme. Sivori a dû donner, le 14, son premier concert à Genève.

.·. Ainsi que l'an dernier, le prélude de Lohengrin aux *Concerts populaires* a provoqué une certaine opposition. Ce n'est pas sans plaisir que nous voyons se produire un peu de lutte dans notre art ; la lutte est chose vivifiante : heureux ceux qui peuvent jeter un grain de passion dans la foule Les marques de désapprobation, parties de divers points, ont persisté quelques instants ; force est restée toutefois à la majorité qui demandait *bis*. Ajoutons que ce concert a été l'un des plus parfaits d'exécution que l'on ait entendu. L'orchestre s'est exceptionnellement distingué dans la symphonie en *sol* mineur, de Mozart, dont le *menuet* a été redemandé, et dans le *septuor* de Beethoven, dont l'admirable *adagio* a transporté l'auditoire MM. Pâquis Grisez et Espeignet ont été remarqués dans leurs parties respectives de cor, clarinette et basson. Il n'est pas un trait de violon, d'alto ou de violoncelle qui n'ait été apprécié à toute sa valeur. Jamais salle ne s'est montrée plus sympathique, plus sensible aux beautés de l'art.

.·. A propos des sommes énormes que les ténors coûtent aux directeurs d'Opéra, voici ce qu'on lit dans le *Figaro* :

Je me demande aussi pourquoi, — puisqu'un Américain a trouvé moyen de fabriquer un cheval en bois qui marche, saute, hennit, etc., etc., — on n'essayerait pas de faire des ténors en chêne ou en poirier — pour l'Opéra — ou même en sapin — pour les petits théâtres.

Il me semble que ce ne serait pas beaucoup plus difficile.

Je sais bien qu'un ténor ainsi construit — coûterait assez cher à acheter, — mais — l'acquisition une fois faite, — on en aurait pour longtemps, — à condition de réparer le gosier pendant la morte saison.

Ce système aurait l'avantage immense de permettre aux directeurs de trouver des interprètes convenables pour les ouvrages qu'ils monteraient. Grâce au moteur Lenoir qui ferait agir les chanteurs — on obtiendrait des ténors de la force d'un cheval; — de la force d'un demi-cheval — de la force d'un quart de cheval — ou encore — même — de la force de cinq cents chevaux — comme les machines des paquebots transatlantiques — pour le cas où l'on voudrait représenter un opéra de M. Verdi.

Ce n'est pas tout.

Ces artistes auraient encore — sur les autres — l'inappréciable supériorité de ne point changer le texte de leurs rôles On ne serait point obligé, — comme on l'a fait avec

quelques ténors de ma connaissance, — de les envoyer à l'école primaire pour leur apprendre à lire, à écrire, — à parler à peu près leur langue — et à ne pas dire — par exemple — quand ils jouent un drame lyrique :

« J'errai en rêvant dans le *collidor* de la tour du sud. »

J'espère bien, aussi voir figurer à l'Exposition universelle un ténor mécanique — entre le cheval de M. Jay Aspic de Cincinnati — et le semoir Jacquet-Robillard.

∴ Nous détachons des *Camées parisiens* de Th. de Banville le portrait d'Adelina Patti :

Adorable petite tête, fière, enfantine, joyeuse, effarouchée, naïve : le front droit des plus belles statues grands yeux flamboyants pleins d'intelligence et d'ardeur, Sourcils magnifiques, chevelure énorme, dont cette glorieuse virtuose, qui veut être libre, se débarrasse en rejetant en arrière le plus possible ses ondes merveilleuses, et qui par derrière forme un chignon splendide. Col jeune, pur, flexible : un menton un peu long et avancé, arrondi pourtant, et qui se détache bien. La bouche, charmeresse, d'une coupe exquise et riche, mais très étonnée, a l'air de dire : Qu'est-ce que c'est donc que tous ces gens-là qui ne sont pas des rossignols ?

∴ La saison italienne de Madrid suit brillamment son cours. Parmi les plus remarquables soirées de la dernière quinzaine, il faut citer celle de *Sémiramide*. « En disant que les sœurs Marchisio remplissaient les principaux rôles, nous croyons, dit *El Artista*, faire un éloge suffisant de la représentation : en effet, ces deux artistes sont incomparables pour interpréter la célèbre partition de Rossini ; elles étaient bien secondées, du reste, par MM. Palermi, Agnesi et Medini. Les chœurs et l'orchestre ont été à la hauteur des chanteurs. Le roi, la reine et l'infante dona Isabel assistaient à cette représentation. — Une autre représentation, qui comptera aussi dans les annales du Théâtre Royal de Madrid, est celle de *la Favorite*, de Donizetti. Mmes Borghi-Mamo et Creagh ; MM. Naudin, Storti, Medini et Santes, interprétaient l'œuvre. Les honneurs de la soirée ont été pour Mme Borghi-Mamo, MM. Naudin, Storti et Medini, qu'on a rappelés souvent. A la fin de l'opéra, une splendide couronne a été lancée à Mme Borghi-Mamo. »

HOLLANDE.

ROTTERDAM. — L'Opéra allemand se soutient admirablement cette année ; il possède un noyau d'artistes qui, sans être des sujets de premier rang, forment cependant un ensemble des plus satisfaisants.

Stradella, de Flotow, est son dernier grand succès ; M. Neudolt, dans le rôle de Stradella a été parfait ; Mlle Lamara (Léonore), MM. Schneider, Brassin et Kren complétaient un ensemble que l'on chercherait en vain sur des théâtres les mieux subventionnés.

Le final de *Loreley*, de Mendelssohn, a été repris, avec succès ; Mme Jäger a déployé un talent très distingué dans le rôle de Léonore.

Le 17 novembre, la *Dame Blanche* a été reprise pour le ténor Formes qui a été engagé pour une série de représentations.

Les concerts d'hiver ont recommencé par celui que la société *de Voorzorg* a donné le 5 au Théâtre ; l'orchestre sous l'habile direction de M. Bargiel, a rendu avec un ensemble parfait une symphonie de Haydn, la 3e symphonie de Mendelssohn, l'ouverture *Genoveva* de Schumann et celle d'*Egmont* de Beethoven.

La société de l'*Eruditio Musica* annonce 5 concerts d'abonnements, dont le premier aura lieu le 22 novembre.

La Liedertafel *Rotte's Mannenkoor* a donné son premier concert le 9 novembre, et, dans une série de chœurs de Holl. Beltjens, Van Eyken, Klein, de Lange et Verhulst, a fourni la preuve de ses progrès constants. Un clarinettiste de beaucoup de talent, M. Goudswaard, s'est fait entendre dans ce concert et s'est fait applaudir avec enthousiasme par son interprétation d'une fantaisie sur *Lucia* de Dunkler et le fameux arrangement par Ch. Rummel de *Ah ! perfido*, de Beethoven, le meilleur morceau pour clarinette qui existe.

Nous ne quitterons pas Rotterdam sans mentionner les soirées de musique de chambre, organisées par M. de Lange, jeune (piano), et Wirth (violon). La première aura lieu le 20 novembre et promet d'être très intéressante ; outre plusieurs morceaux de chant, par Mme Offermans, on entendra une quintette de Hummel, la sonate en *la* de Beethoven, et le trio en *ré* mineur de Schumann.

AMSTERDAM. — La société *Cæcilia*, annonce pour le 29 novembre son premier concert, sous la direction de M. Verhulst. Le programme se compose des ouvertures *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, *Manfred*, de Schumann, et *les Abencerages* de Cherubini ; des symphonies en *mi* bémol de Haydn et la 7e de Beethoven.

ITALIE.

TRIESTE. — La *Scena* constate, dans des termes très-flatteurs, le grand succès de la représentation de *Norma* au Théâtre Communal, grâce au talent réel de la Fricci, qui interprète d'une façon remarquable le rôle principal. Elle a provoqué les applaudissements d'un public fasciné par la richesse de sa voix autant que par la pureté de son style surtout dans l'air : « *Casta diva*, » qu'on a bissé avec enthousiasme.

La Huntley (Adalgise) a parfaitement bien secondé la prima donna, et a partagé avec elle les honneurs de la soirée, surtout dans le fameux duo.

MM. Steger, Cotogni et Poli-Lenzi ont complété ce magnifique ensemble et ont réussi à se faire vivement applaudir. Tous les artistes ont été rappelés à la fin du spectacle avec acclamation.

∴ *L'original du Stabat de Pergolèse.* — Le Collège royal de musique, à Naples, est en instance auprès du gouvernement italien, dit *Il Trovatore*, de Milan, pour devenir possesseur de la partition autographe de cette composition célèbre. Ce *Stabat*, un des chefs-d'œuvre du maître napolitain, fut composé par lui dans les derniers temps de sa vie, pour la Congrégation du Saint-Esprit, moyennant la somme dérisoire de 24 ducats, environ 100 francs. Une partie de cet argent, ajoute le journal, servit à payer les funérailles du pauvre maëstro. Aujourd'hui ce précieux manuscrit se trouve chez les Bénédictins du Mont Cassin, et c'est l'imminente suppression de cet ordre religieux qui a motivé la demande du Collége de Naples. Le moment ne serait-il pas opportun pour sauver de la dispersion les trésors musicaux enfouis dans les couvents d'Italie et en enrichir les bibliothèques publiques, où du moins les musiciens pourraient librement les consulter ?

∴ On écrit de Florence : « Le monument que l'Italie va consacrer à la mémoire de Cherubini est assez avancé pour que l'on prévoie l'époque à laquelle on pourra l'inaugurer. Il sera placé dans l'église de *Santa Croce*, ce panthéon italien où figurent déjà sur les marbres mortuaires tant de noms illustres : ceux de Michel-Ange, de Nicolas Machiavel, de Galilée, de Louis Lanzi, le célèbre antiquaire, du poète Alfieri, de Dante. Déjà le public est admis à visiter les modèles en plâtre dans l'atelier de M. le chevalier Fantacchiotti, l'un des sculpteurs les plus distingués de l'Italie.

La composition du mausolée consiste en deux figures d'un style large et pur, une muse et un génie supportant un médaillon où sont reproduits les traits du grand maître. De

plus, la ville de Florence, pour honorer plus dignement encore Cherubini, a donné son nom à la rue située parallèlement à celle qui est illustrée du nom de Cavour.

*** On nous mande de Rome que l'*Africaine* vient d'y être représentée avec un éclatant succès; rien n'avait d'ailleurs été négligé pour la splendeur de la représentation, dans laquelle on a applaudi et rappelé avec enthousiasme Mmes Vera Lorini et Stanzi, MM. Villani et Sterbini.

*** Une dépêche de Gènes annonce que la première représentation de l'*Africaine* vient d'y être donnée au milieu d'un enthousiasme universel.

C'est la sixième scène en Italie qui fait entendre le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer.

ALLEMAGNE.

BONN. — Après de nombreuses recherches, on a pu désigner d'une manière certaine la maison où est né Beethoven; c'est celle qui porte le nº 515 de la Bonngasse. Elle va recevoir une inscription commémorative.

HEIDELBERG. — Un conservatoire de musique vient d'être fondé, sur le modèle des principaux d'Allemagne, sous la direction du capellmeister Sutter.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Samedi a eu lieu la dernière représentation au théâtre de Sa Majesté; *Don Giovanni*, avec Mmes Tietjens, Wiriak, Sinico, MM. Santley, Hohler, Foli et Gassier, a fourni à tous ces artistes l'occasion d'un succès colossal.

La *Sacred Harmonic Society* donnera le 23 novembre son premier concert de la saison (la 35e depuis sa création). Le programme comprend la messe en *ut* de Beethoven et le *Chant d'actions de grâces*, de Mendelssohn.

Les solistes seront : Mme Lemmens-Sherington, Mme J. Elton, Mme Sidney Smith, MM. Seems-Reeves, Lyall et Thomas.

L'orchestre et les chœurs compteront 700 exécutants.

Elie de Mendelssohn a été interprété d'une manière supérieure mardi 20 novembre à Exeter Hall par le *National choral Society*, avec le concours de Mmes Lemmens-Sherington, Armytage, Franklein, Sheridan et MM. Kerr Gedge, Santley et R. Wilkinson. Là encore 700 exécutants manœuvraient sous la direction de M. Martin.

Le *Musical World*, auquel nous empruntons ces données, annonce également pour le 22 novembre une grande matinée à Brigthon avec le concours de Mme Lemmens-Sherington, Mlle Sherington (sœur de Mme Lemmens) M. Montgommery, Mlle Coletti (pianiste) le *chevalier* Lemmens qui jouera *l'harmonium dans un style tout nouveau*.

Le chevalier Lemmens dirigera le concert. Mme Lemmens-Sherington paraît évidemment être la cantatrice en vogue à Londres; nous voyons encore son nom figurer sur le programme du concert de samedi au Cristal Palace, où elle a dû prendre part à l'exécution de la *Fête d'Alexandre* de Handel.

*** A propos de Mlle Ada Swanborough, qui joue du cornet à piston, d'une manière ravissante, un journal cite le nom de plusieurs dames, qui excellaient sur des instruments à vent : il y a cent ans environ, il existait une flutiste distinguée nommée Mme Davies. Une autre flûtiste, Mme Schindler, vivait vers 1783, et, en 1830, Mme Lorenzine Mayer de Palerme flûtiste également, était en grande vogue à Vienne. Vers la même époque, Mme Krähmer donnait des concerts sur la clarinette.

NÉCROLOGIE.

Sont décédés :

A Madrid, le 13 novembre, Mme Gassier, femme du célèbre chanteur et elle-même cantatrice très estimée.

— A Namur, le 13 novembre, M. Georges-A. Angelroth, ancien chef de musique de l'armée et directeur de l'école de musique de Namur; il était âgé de 69 ans.

— A Clermont-Ferrand, à l'âge de 72 ans, M. Jean-Aimé Bataille, ancien élève du Conservatoire de Paris de 1811 à 1815, et qui, quelques années plus tard, obtenait des succès sur les scènes de la Nouvelle-Orléans et de la Havane.

Bruxelles. — Imp. de Sannes et Cie, rue Montagne des Aveugles, 15.

12me ANNÉE. Jeudi 6 Décembre 1866. N° 49

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis. **Montagne de la Cour, 82.**

CONDITIONS ET MODES D'ABONNEMENT :

1er MODE D'ABONNEMENT : le Journal seul.	BELGIQUE, par an	fr. 6 00
	FRANCE, par an	» 10 00
	LES AUTRES PAYS, par an (port en sus)	» 6 00
2e MODE D'ABONNEMENT : le Journal et 52 Romances ou Morceaux de Chant, avec accompagnement de piano, ornés de magnifiques vignettes		» 15 00

ON S'ABONNE

BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 1, rue Auber (Grand Hôtel);
à LONDRES, chez **SCHOTT ET Cie**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**;
et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

Avec l'année 1867, le **GUIDE MUSICAL** entrera dans sa **Treizième Année** d'existence.

Malgré les sacrifices que nous nous sommes imposés, en doublant le journal, nous ne changerons rien à nos conditions d'abonnement.

Seulement, pour répondre aux vœux d'un bon nombre de nos lecteurs, nous y avons introduit un nouveau mode d'abonnement, l'**Abonnement à prime,** dont le prix sera de **Dix Francs.**

Chaque Abonné de cette catégorie recevra *gratuitement* et à titre de prime l'un des ouvrages suivants :

G. MEYERBEER.

STRUENSÉE, partition pour Piano et Chant, avec arrangements pour son exécution dans les Concerts, par Fétis, édition de Paris, gr. in-8°.

Prix de vente : 8 Francs.

FRÉD. CHOPIN.

Collection complète des Nocturnes pour Piano, édition de luxe, gr. in-8°.

Prix de vente : 7 Francs.

Collection complète des Mazurkas pour Piano, édition de luxe, gr. in-8°.

Prix de vente : 7 Francs.

Collection complète des Valses et les 20 premières Mazurkas, édition de luxe, gr. in-8°.

Prix de vente : 7 Francs.

Nous n'avons pas besoin de nous étendre beaucoup sur la valeur de ces primes, qui sont, à elles seules, l'équivalent du prix d'abonnement ; en effet, la Partition de Meyerbeer (elle vient de paraître), se vend huit francs, et chacun des volumes de Chopin, édition admirable et des plus correctes, vaut sept francs dans le commerce.

Les abonnés de Bruxelles qui désireraient souscrire au nouveau Mode d'abonnement pourront, à partir du 1er décembre, faire payer, à notre bureau, la quittance (10 fr.) de la nouvelle année et retirer le volume de leur choix. Les abonnés de la province sont priés de nous envoyer le montant de leur abonnement (10 fr.) en un mandat sur la poste, en ajoutant 20 centimes pour l'affranchissement du volume qu'ils nous désigneront.

L'HIVER EST LA!

Paroles de M. A. Marico, musique de M. Jules de Baugnies.

Organisation de fêtes musicales.

M. le ministre de l'intérieur avait nommé une commission chargée d'arrêter les bases d'une association des principales villes du pays, en vue d'organiser à tour de rôle de grandes fêtes musicales. Cette commission a tenu plusieurs séances, sous la présidence de M. Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, et a rédigé un projet de règlement qui sera soumis au ministre. Voici les dispositions essentielles de ce projet :

» Il est formé, entre les chefs-lieux des différentes provinces de la Belgique, une association ayant pour objet l'organisation de fêtes musicales semblables à celles qui se donnent en Allemagne, notamment dans les provinces rhénanes.

» Les premières villes dans lesquelles des fêtes de ce genre auront lieu successivement sont : Bruxelles, Anvers, Gand et Liége. Chacun des autres chefs-lieux de province deviendra, à son tour, le siége des réunions de l'association, lorsqu'il possédera une masse chorale et instrumentale suffisante.

» Le gouvernement sera prié d'accorder à l'association un subside annuel de 6,000 francs, et d'obtenir, des administrations communales des villes où les fêtes auraient lieu, des allocations de 3 à 4,000 francs, destinées à en couvrir les frais.

» Il sera formé dans chaque ville une commission locale chargée des détails matériels de l'organisation des festivals. Cette commission aura à s'entendre avec l'autorité communale et à recueillir, parmi les principaux habitants, des souscriptions pour faire face aux dépenses, comme cela se passe en Allemagne.

» Les villes désignées pour être, à leur tour, le théâtre de la fête, devront fournir la plus grande partie des exécutants, chœur et orchestre. Elles recevront, naturellement, des renforts des villes associées; mais il faut qu'elles soient en mesure de former, au moyen de leurs propres ressources, un noyau de chanteurs et d'instrumentistes autour duquel viendront se grouper les auxiliaires invités. D'une part, il est juste que la ville où aura lieu la fête joue le principal rôle; de l'autre, il faut éviter, si l'on veut que l'institution soit durable, les frais considérables occasionnés par l'entretien d'un grand nombre de participants venus du dehors, pendant les huit ou dix jours qui doivent être consacrés aux répétitions générales indispensables pour obtenir une bonne exécution.

» Il sera constitué, dans chaque ville, un centre choral où l'on étudiera toute l'année des œuvres classiques, afin de préparer les chanteurs à l'interprétation de la musique de grand style. Il y a, à ce propos, une remarque à faire, et nous ignorons si elle a fixé l'attention de la commission : c'est qu'il ne faut admettre dans le chœur appelé à participer aux fêtes musicales que des personnes musiciennes, c'est-à-dire capables de lire la partie qui leur sera confiée. Il y a, dans nos sociétés chorales, un grand nombre de chanteurs qui n'ont aucune notion de musique et auxquels on est obligé d'apprendre ou de seriner leur partie, pour nous servir de l'expression consacrée. Ceux qui ont de l'intelligence et de la mémoire se tirent fort bien d'affaire par ce mode d'initiation, lorsqu'il ne s'agit que d'exécuter un morceau de quelques pages, sans accompagnement ; mais il en serait tout autrement s'ils devaient participer à l'exécution d'une grande œuvre musicale, d'un oratorio par exemple, en ayant à lutter avec l'orchestre, dont l'intervention gêne fort quiconque n'a pas reçu une certaine éducation technique. Cette obligation d'être musicien, pour faire partie de la masse chorale des festivals belges, sera d'abord, pour beaucoup de personnes, une cause de désappointement ; mais elle leur fera faire, pour se mettre en mesure de remplir la condition exigée, des efforts qui auront pour résultat de répandre l'instruction musicale dans le pays.

» Le répertoire des fêtes musicales se composera, comme en Allemagne, de grandes œuvres classiques. On y pourra néanmoins exécuter des productions de compositeurs vivants, pourvu qu'elles aient été précédemment jouées avec succès. En prenant cette résolution, on a voulu, d'une part, ne point priver les artistes contemporains de l'occasion de faire entendre des œuvres de nature à honorer un pays, et, d'un autre côté, ne pas risquer, dans les solennités musicales qu'on se propose de fonder, des essais qui pourraient ne pas réussir. »

Telles sont les dispositions principales du règlement arrêté par la commission chargée d'organiser les festivals belges et dont l'adoption sera proposée à M. le ministre de l'intérieur.

ARTISTES RUSSES.

Michel de Glinka.

Le chef-d'œuvre de ce compositeur (né en 1804, mort le 15 février 1857) est *la Vie pour le Czar*, pièce essentiellement nationale, et à laquelle le récent attentat contre l'empereur Alexandre II a donné une actualité nouvelle. C'est l'histoire d'un Kommissaroff d'autrefois, un brave paysan, qui, sommé par les Polonais de les conduire à l'endroit où ils pourraient surprendre et tuer le Czar, les entraîna dans une forêt d'où ils ne purent sortir. Le paysan fut massacré, et l'Empereur fut sauvé. Rien de moins compliqué que ce libretto ; on y entrevoit bien deux amoureux, la fille du martyr et un soldat quelconque qui l'épouse; mais il est évident que l'héroïsme du paysan est le fond de cette œuvre naïve et la seule situation qu'elle offre. Cela suffit pour émouvoir les Russes, et lors de l'attentat, le public de Moscou prit la chose tellement à cœur qu'on fut obligé de changer le dénouement.

Les Polonais se trouvèrent, comme par le passé, perdus dans la forêt ; mais, en outre, ils furent occis jusqu'au dernier par l'honnête paysan. Le sentiment national, quand les jours de l'Empereur furent heureusement protégés, se révolta à l'idée de voir succomber le sauveur de la Russie. Depuis, on n'exige plus que ce nouveau Samson détruise à lui tout seul l'armée des Philistins; mais sa fin héroïque est toujours saluée des plus vives acclamations.

La pièce n'a pas d'autre intérêt que de servir à mesurer l'étendue de la popularité prodigieuse de

l'Empereur; car c'est lui qu'on applaudit en applaudissant ce dévouement au trône.

On considère Glinka comme le chef de l'école russe, et, en effet, il n'a pas emprunté sa physionomie aux compositeurs des autres pays. Ses traits sont bien à lui, et ils ont un relief tout particulier. Par la science et la souplesse de l'exécution, Glinka appartient au groupe des musiciens excellents de toute l'Europe. Il est de ceux qui sont habiles à dire avec précision et justesse ce qu'ils veulent dire. Le métier lui est obéissant; tous les mots de la langue musicale se placent avec facilité sous sa plume. Mais sa pensée a un dessin et une couleur qui ne doivent rien aux partitions que nous connaissons. Ni Rossini, ni Meyerbeer, ni Auber ne lui ont fourni la forme qu'il emploie. On sent dans cette musique quelque chose d'absolument individuel, un accent original, une coupe singulière, qui nous jettent à mille lieues des œuvres parfois banales d'aujourd'hui. Cela n'a pas l'éclat et le dramatique des chants qui nous remuent d'ordinaire. C'est une mélopée un peu plaintive, mélodies courtes avec des phrases onduleuses; morceaux qui ne cherchent ni le développement brillant, ni l'effet de sonorité, mais qui s'attachent à reproduire le sentiment dans sa simplicité un peu vague. Il y faudrait, pour la masse d'un public autre que russe, une note plus stridente et un ensemble plus puissant. Mais pour ceux qu'un coloris nouveau, quoique mince, repose de toutes les teintes violentes et connues, pour ceux-là la musique de Glinka a un charme pénétrant. Ces intervalles de sixte auxquels elle se complaît, ces rhythmes brisés, ces lignes un peu molles, tout cela est d'un art qui n'a point subi l'uniformité qui éteint toutes les nuances. On entend dans *la Vie pour le Czar* un écho de ces steppes où le bruit est gémissant et l'harmonie étrange. Et pourtant le grandiose énergique et la netteté piquante peuvent s'y rencontrer. Par exemple, il y a de ce grandiose énergique dans le finale de l'opéra, sorte d'apothéose où l'on voit toute la population de Moscou allant rendre grâce à Dieu qui a protégé la Russie; rien de plus large et de plus solennel que ce chœur final. Et il y a une netteté très piquante dans les danses du second acte, la polonaise, la cracovienne, et la mazurka. La phrase est d'un rhythme très élégant, et des oppositions de timbres très intéressantes donnent une charmante variété à ces airs de ballet.

La Vie pour le Czar est donc une œuvre d'une haute valeur et d'un caractère saisissant. C'est une bonne fortune, par le temps de quadrilles et de fanfares qui court, d'entendre une partition qui s'écarte des formules obligées et des habiletés, monotones des compositeurs en vogue. G. F.

L'Opéra de Paris. — Souvenirs d'orchestre.

Du temps d'Habeneck, les musiciens se livraient à des charges et à des farces heureusement délaissées de nos jours. Le fameux flûtiste Tulou arrivait quelquefois à son pupitre avec une perruque de chiendent et un faux nez. Habeneck ne le reconnaissait pas et allait à lui.

— Monsieur, disait le masque, M. Tulou, qui est malade, vous prie de l'excuser et de m'agréer comme son remplaçant.

Et le déguisé, tirant une paire de casseroles de dessous sa houppelande :

— Seulement, continuait-il, je joue de cimbales... mais j'ai un talent qu'on ne s'apercevra pas de la différence...

—

Un autre, nommé Porte, jouait de la contre-basse. Il avait la déplorable habitude de ronfler sur son siége au lieu de faire ronfler son outil. Ce que voyant, Habeneck descendit un soir de son fauteuil, alla s'installer auprès du dormeur, et, saisissant l'instrument du réfractaire, joua sa partie en son lieu et place. Quand Porte se réveilla et vit son chef son propre archet à la main, il comprit qu'il allait être mis à l'amende s'il ne trouvait pas immédiatement quelque riposte spirituelle. C'est pourquoi il se leva, traversa la foule de ses collègues, et, montant sur le trône d'Habeneck, il dirigea la représentation (on jouait les *Huguenots*), avec un sang-froid comique. Habeneck n'en revenait pas, et, dans son trouble, il frottait les cordes avec le dos de l'archet.

— Monsieur Habeneck! lui cria Porte, après le troisième acte, quand le rideau fut baissé, — vous serez à l'amende de 20 francs pour distraction !

—

Meyerbeer avait toujours un parapluie quel que fût le temps. Il arrivait en trottinant et s'asseyait près du trou du souffleur. Il appelait les musiciens (y compris le tamtam) : messieurs les professeurs; leur parlait avec une voix douce et calme, et leur soumettait parfois sa partition, leur demandant des conseils sur son orchestration. Les manuscrits de Meyerbeer contenaient toujours plusieurs versions, qu'on distinguait par la différence de couleurs de l'encre avec laquelle il les avait tracées. Ainsi, le rôle de Fidès, du *Prophète*, a été rhythmé en double. Suivant les facultés vocales de ses interprètes, il usait de telle ou telle variante. Meyerbeer travaillait chez lui, debout, sur un piano surmonté d'un bureau. Sa main gauche rendait sa pensée sur le clavier, sa main droite la notait sur le papier. Meyerbeer était un pianiste de première force. Il a composé une masse de morceaux qui ont été brûlés ou perdus. Il me les a montrés un jour en me disant : « J'ai aussi fait des folies de jeunesse ! » Sa modestie était extrême, mais sa volonté inébranlable. Ce qu'il voulait, il le voulait bien.

—

Rossini met plus d'esprit dans l'expression de ses désirs. Tandis qu'on répétait *Guillaume Tell*, une flûte nommée Dacosta s'entêtait à *gémir* un *fa*-dièze au lieu d'un *fa* naturel. Le maître, ne sachant comment corriger *le faussaire*, descendit à l'orchestre et lui offrit une prise.

— Quel honneur! s'écria Dacosta en rougissant d'aise.

— Prenez, prenez, fit Rossini avec un sourire, c'est du tabac naturel... A propos, faites moi donc un *fa* comme mon tabac, vous m'obligerez.

—

Pendant qu'on étudie ses productions, Verdi se tient en un coin. Tout à coup il s'élance avec une furie française, se met au piano et chante lui-même sa partition pour en faire saisir les nuances au ténor ou au baryton qui l'interprètent.

—

Meyerbeer et Halévy agissaient de même. Il est à remarquer que les « maëstro » ont des voix déplorables,

et pourtant ils rendent adorablement leur pensée avec leur organe imparfait.

—

M. Auber se distingue par une grande indifférence... On sent qu'il se trouve bien sur son matelas de lauriers... il y reste couché, et se complait dans un bienveillant nonchaloir.

Messes en Vaudevilles.

Afin d'attirer davantage les personnes de la Cour, qui déjà fréquentaient l'Église de l'Oratoire, le père Bourgoin s'avisa d'ajuster les paroles des psaumes et des cantiques sur les airs des chansons, des Brunettes, des Sarabandes, à la mode de cette époque. Ces vaudevilles religieux obtinrent un succès d'enthousiasme; les amateurs furent si charmés de cette musique sacrée d'une espèce nouvelle, qu'ils donnèrent aux Oratoriens le nom de ***Pères au beau chant.***

L'introduction du vaudeville dans les Eglises n'avait rien de surprenant; depuis deux siècles on entendait chanter des messes et des motets composés sur des refrains populaires. Un de ces refrains bien connus, quelquefois plusieurs, travaillés avec une recherche extrême, burlesquement décorés de tous les ornements du contrepoint, de toutes les subtilités de l'art, formant une espèce d'énigme musicale plutôt qu'un concert religieux, une série de tours de force, un badinage scolastique plus souvent digne du cabaret que de l'Eglise, tels étaient les sujets ou le sujet des diverses parties d'une messe, d'un motet, qui prenait le nom de la chanson que le musicien avait choisie pour texte. Voici les titres de quelques ouvrages de musique sacrée qui jouissaient alors de la faveur des dilettanti : ***Missa ad imitationem modulorum***, J'AI COURU TOUS CES BOCAGES; ***Motetus ad imitationem modulorum***, VIDEZ VOS FLACONS; ***Missa***, etc., QUAND MADELON VA SEULETTE. Ainsi, les musiciens d'une Eglise, pour la grande édification des fidèles, chantaient tour à tour les messes et les motets de ***Madelon***, et ***videz vos flacons***, nouvellement composés, et les messes anciennes : ***amour me bat***, de Josquin Després, ***à l'ombre d'un buissonnet***, de Brumel, ***dites-moi toutes vos pensées***, de Jean Mouton, ***Baisez-moi***, de Bipelare, et une foule d'autres, qui avaient succédé à la messe de l'***homme armé***, dont le thème était l'air de la chanson de Roland.

BELGIQUE.

BRUXELLES — L'événement principal de la semaine, au Théâtre de la Monnaie, a été la 1re représentation du ***Docteur Crispino***, opéra bouffe en quatre actes, des frères Ricci L'ouvrage a obtenu un assez beau succès dû en grande partie au talent des interprètes Sans vouloir ravaler cette œuvre au rang de ces productions avortées, aussitôt disparues que venues au jour, on peut dire que l'invention lui fait presque entièrement défaut, que les réminiscences s'y coudoient incessamment, que l'inspiration est fade à force d'être facile ; en un mot, c'est plutôt un pastiche habilement fait, qu'une œuvre de génie, une imitation heureuse de la manière des maîtres italiens plutôt qu'une conception originale Telle qu'elle est, cependant, cette musique plaît au public, par le peu de fatigue qu'elle cause à l'auditeur et la simplicité toute primitive de certains motifs Elle a en outre le mérite de mettre en relief le talent des chanteurs. Mlle Marimon, dont la nature de talent s'accorde parfaitement avec ce genre de musique, a trouvé dans le rôle d'Annette une de ses plus brillantes créations Elle a vaincu toutes les difficultés avec cette virtuosité qui est un des côtés caractéristiques de son talent Elle a obtenu à plusieurs reprises un véritable succès d'enthousiasme.

M. Jamet est un artiste intelligent et consciencieux dont le public bruxellois a plus d'une fois apprécié les excellentes qualités Le rôle de Crispino est pour lui un succès de plus à constater, il a partagé avec Mlle Marimon les honneurs du rappel MMmes Vielte et Dumestre ont également pris part au succès de la soirée.

Le personnage du comte del Fiore est insignifiant ; nous regrettons que M Jourdan n'ait pas dans cet ouvrage un rôle plus important Nous constatons avec plaisir le succès obtenu par MM Jamet, Monier et Chapuis, dans le trio des médecins, l'un des morceaux les plus saillants de l'ouvrage. M. Chapuis a montré de très bonnes qualités, que son emploi et les rôles dont il est ordinairement chargé ne lui permettent pas de mettre au jour.

Les représentations de *Crispino* vont être interrompues par le départ de Mlle Marimon ; cette artiste, nous dit-on, vient d'être engagée à Marseille

*** LES FRÈRES RICCI. — Ils sont nés à Naples, Louis, le 8 juin 1805, Frédéric, le 22 octobre 1809 Tous deux furent, au collége musical de Saint Sébastien, élèves du célèbre Zingaraki, *Crispino è la Comare* est le meilleur des quatre ouvrages écrits en commun par Frédéric, aujourd'hui inspecteur des classes de chant à l'École impériale des théâtres de Saint-Pétersbourg, et par Louis, mort fou, à Prague, le 31 décembre 1859 On trouvera les renseignements les plus complets sur les deux compositeurs dans un charmant petit volume de M. F de Villars, qui a paru chez Michel Levy frères, Paris, 1866, 131 pages, et ayant pour titre : ***Notices sur Luigi et Frederico Ricci, suivies d'une analyse critique de Crispino e la Comare.***

*** Louis Brassin vient d'arriver à Bruxelles, et se propose d'y séjourner pendant trois ou quatre semaines Jeudi prochain nous pourrons donner la date des concerts qu'il organise à Bruxelles, en dehors des séances de musique classique qu'il donnera au ***Cercle Artistique et Littéraire.***

*** Le 4e ***Concert populaire de musique classique*** aura lieu, dimanche 30 décembre, à une heure et demie de relevée, au Théâtre national du Cirque.

La première partie est composée d'œuvres pour ainsi dire inconnues à Bruxelles : Une ***Ouverture*** de Bargiel ; des ***Variations*** de Henri Esser ; une ***Sérénade***, pour instruments à vent, de Mozart ; et un ***Concerto*** de piano, de Ferdinand Hiller, exécuté par Mlle Skiva, de Vienne.

La deuxième partie se composera de la musique que Beethoven a écrite pour le drame d'***Egmont***, de Goethe, et qui a obtenu un si grand succès l'année dernière Le texte explicatif sera dit par M. Candeilh, artiste du Théâtre du Parc, et Mlle Anna Sternberg chantera les airs de Claerchen. La répétition générale aura lieu la veille du concert, le 29 déc., à deux heures et demie, au local de la Grande Harmonie.

Le programme de ce concert est encore plein d'attraits : Une ouverture très remarquable de Bargiel, l'un des plus distingués si non le plus distingué des compositeurs de la nouvelle école allemande ; la Sérénade pour instruments à vent, de Mozart, œuvre très curieuse; l'Andante varié de Esser, qui a produit, à Vienne, lors de la première audition des 2es ***Suites*** de cet auteur, un effet colossal et qui n'obtiendra pas moins de succès chez nous.

Le Concerto de Hiller aura pour interprète Mlle Constance Skiva, la jeune pianiste viennoise dont l'apparition dans la soirée donnée tout récemment par M. Poorten, lui a valu les plus chaleureuses ovations. Ces jours derniers dans les salons de M. S .., nous avons entendu Mlle Skiva, et avons pu apprécier son magnifique talent dans toute une série de morceaux choisis parmi ce que la littérature du piano compte de meilleur Des fragments du Concerto de Hiller que Mlle Skiva a exécutés, nous font augurer un très bon résultat en faveur du compositeur et de l'interprète ;

Mlle Skiva possède son clavier au suprême degré et trouve de surprenants effets de sonorité par la gradation des nuances.

.˙. Le grand concert de charité au bénéfice des orphelins, dont les parents sont morts du choléra, a enfin pu avoir lieu le 23 décembre au Théâtre du Cirque.

Un programme des plus intéressants joint au but philantrophique, avaient rempli entièrement la vaste salle et le public enthousiaste a applaudi tour-à-tour Mlle Marimon, MM Deneyer, flûtiste, Jacques Dupuis, de Liége, lequel a joué deux de ses compositions et le célèbre ***Trille du Diable*** de Tartini, et M. Libotton, le violoncelliste bien connu.

Le reste du programme se composait de l'ouverture du ***Lac des Fées***, exécutée par la Société royale de Méhul et de plusieurs chœurs chantés par la section chorale de la même société.

.˙. Sur la proposition de M. Ranwet, le Conseil communal de Bruxelles, dans sa séance du 22 décembre, a décidé qu'une liste de souscription sera déposée au secrétariat de l'administration, pour l'érection d'un monument à élever à la mémoire de François-Adrien Servais, le grand artiste dont la Belgique déplore la perte. Cette liste est destinée à recevoir les signatures de MM. les conseillers.

.˙. CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE. — L'Académie royale de Belgique a recherché quelles pourraient être les conditions qu'il conviendrait d'indiquer aux concurrents pour la composition du poème qui fait l'objet de l'arrêté royal que nous avons rapporté dans le ***Guide musical*** du 20 décembre; voici ce qu'elle formule à cet égard :

La classe des beaux-arts a proposé les conditions suivantes, qui lui ont paru les plus favorables à l'œuvre du musicien; toutefois, elle n'a pas prétendu rendre ces conditions obligatoires au point qu'on ne pût s'en écarter, si la nature du sujet et les exigences de la poésie commandaient d'y déroger. Au jury appartiendra la mission de prendre une décision sur les licences des concurrents à cet égard.

1° Les cantates, bien qu'ayant pour sujet ou un fait historique, ou une création idéale susceptible de mouvement et d'expression dramatique, ne doivent pas être assimilées au développement d'un drame en action, ni coupées par scènes et par actes. La cantate est simplement une pièce de poésie ayant pour objet d'exprimer les sentiments d'un ou de plusieurs personnages, et l'auteur ne doit pas y supposer des entrées en scène et des sorties qui ne seraient pas intelligibles en l'absence de la représentation théâtrale.

2° La division d'une cantate en trois parties ou périodes est la plus favorable au développement des moyens d'effet de la musique ainsi qu'à la variété du style. Dans la première doit se trouver l'exposition du sujet par un récitatif de huit, dix ou douze vers alexandrins au plus, ou de vers de dix syllabes. Ce nombre de vers ne doit pas être beaucoup dépassé, parce qu'un récitatif trop long tombe dans la monotonie.

Au récitatif doit succéder un couplet destiné à la forme d'un air appelé *cavatine*, c'est-à-dire air d'un seul mouvement sans reprise, et par conséquent sans retour des premiers vers. Ce couplet ne doit pas avoir plus de huit vers de huit syllabes.

La disposition des vers à rimes croisées est la plus favorable à la musique. Si le poète préfère des vers plus courts, par exemple de six ou de sept syllabes, il peut les disposer par trois vers à rime féminine suivis d'un quatrième à terminaison masculine rimant avec le huitième. Cette forme offre à la musique des moyens de bonnes cadences rhythmiques. Le vers de neuf à deux césures est aussi favorable à la mélodie.

Après l'air, il faut un récitatif plus rapide que le premier; on doit y préférer le vers de dix au vers alexandrin : l'intérêt de la situation doit y progresser, et les sentiments du personnage unique, ou de plusieurs dialoguant, doivent y prendre un caractère plus animé, plus énergique. Huit, dix ou douze vers au plus doivent former ce récitatif.

3° S'il n'y a qu'un personnage dans la cantate, l'air qui suit le deuxième récitatif peut être un rondo à deux reprises : le poète peut substituer à cette forme deux couplets de romance. S'il préfère le rondo, les couplets qui séparent les retours ne doivent pas avoir plus de quatre vers chacun. Le vers de six est le meilleur pour ce genre de morceau.

S'il y a deux personnages dans la cantate, le rondo est remplacé par un duo dont les ensembles reviennent aussi dans cette forme.

4° Après l'air ou le duo, le sujet arrive à son dernier développement et prend un caractère plus passionné dans un troisième récitatif et dans le morceau final. L'étendue du récitatif est à peu près celle des deux autres. Il doit être suivi d'un air, d'un duo ou d'un trio, selon la nature du sujet. Ce morceau peut être d'un seul mouvement animé, ou être divisé en trois parties, à savoir : un mouvement vif, suivi d'un *cantabile*, auquel succéderait un dernier *allegro* énergique. Si l'on adopte la coupe des vers la plus convenable pour un morceau à trois mouvements, les couplets doivent être courts, car il est plus facile au musicien de former sa période en répétant les paroles, que de faire chanter beaucoup de vers.

5° Les chœurs peuvent être introduits dans la cantate, mais il est nécessaire d'éviter de les faire entendre trop tôt et de les faire taire ensuite; car les chœurs ont une puissance d'effet qui nuirait à la suite de l'ouvrage. D'autre part, si le musicien devait faire entendre les chœurs pendant toute la durée de la cantate, il n'éviterait pas la monotonie. Ce n'est donc que dans la seconde partie de l'ouvrage et mieux encore dans la troisième que les chœurs sont placés d'une manière avantageuse.

Les vers destinés à être chantés par le chœur doivent être courts et en petit nombre, afin qu'ils aient beaucoup de force rhythmique.

6° La coupe des vers doit fixer l'attention des concurrents, car l'effet de la musique est en régularité du rhythme, et cette régularité n'est possible pour le musicien qu'autant qu'elle existe dans la poésie. Non seulement les vers destinés à un air, à un morceau de musique quelconque doivent être de même mesure, sauf un petit nombre d'exceptions pour les cadences inattendues, mais les repos des syllabes accentuées doivent tomber aux mêmes places, car le rhythme n'est autre chose que la symétrie dans le temps.

Les indications générales contenues dans le présent programme, qui a été spécialement rédigé en vue de la composition d'un poème en langue française, sont aussi applicables à la composition du poème en langue flamande. Il serait superflu, toutefois, de faire remarquer que, la prosodie des deux langues étant essentiellement différente, certaines recommandations sur des questions de détail ne s'appliquent pas à la composition du poème flamand.

Au surplus, les conditions proposées par la classe des beaux-arts n'étant pas obligatoires d'une manière absolue, il va de soi que, pour les poèmes flamands surtout, les concurrents auront à se préoccuper avant tout, dans la composition de leur œuvre, de la prosodie et du génie particulier de leur langue.

.˙. JEHIN-PRUME. — Le journal ***Pittsburgh commercial***, de Cléveland (Ohio), sous la date du 23 novembre 1866, rendant compte du concert donné le 22 par MM. Coker et Jehin-Prume, dit :

« Quant au talent et à l'exécution de M. Jehin Prume, nous n'avons pas de mots pour exprimer exactement notre

admiration devant cette puissance artistique hors ligne. C'est un maître qui commande à toutes les difficultés et dispose complétement des vastes ressources de son instrument divin. La grâce et la facilité de son exécution, ainsi que la sûreté de son archet, sont des choses réellement étonnantes; il sait vous tenir sous le charme en vous faisant partager l'émotion que son âme d'artiste ressent dans les passages doux et tendres »

⁂ On nous écrit de Milan :

La Société de Quatuors, qui s'était constituée il y a deux ans, et qui l'hiver dernier encore excitait l'intérêt et l'enthousiasme du public, qui s'y portait en foule, pourrait bien se dissoudre dans le courant de cette saison (1866-67), et cela pour *manque de sympathie de ce même public*. Il en est ici comme partout ailleurs : d'abord engouement et enthousiasme, puis silence et abandon. Cet état de choses est d'autant plus déplorable que les artistes exécutants, à la tête desquels figure le célèbre Bazzini, sont tous très capables. Cette indifférence de la part du public milanais semble calquée sur ce qui se passe à Florence, où la Société de Quatuors, qui l'année dernière attirait la foule, est délaissée et abandonnée cette année. Et si encore les théâtres offraient une compensation à l'amateur de musique. Mais on n'y va qu'à son corps défendant et plutôt pour y causer que pour y entendre des œuvres souvent mal interprétées.

ANVERS. — La reprise du *Pardon de Ploërmel*, qui a précédé de quelques jours celle de *l'Africaine*, effectuée avec tant d'éclat, a fait le plus grand plaisir aux habitués de notre Théâtre Royal. Selon sa louable habitude, notre habile directeur avait fait tout ce qu'il fallait pour que cette reprise fût digne en tout point de l'œuvre délicate et charmante du maître, et il y a parfaitement réussi. — Mlle Bléau a très bien compris et chanté supérieurement le rôle de Dinorah; l'air de l'*Ombre* a été surtout admirablement dit et mimé; M. Flachat est un excellent Hoël, et M. Emmanuel a joué en bon comédien le rôle de Corentin. — MM. Bach et Dussargues, Mlles Autier et Killian ont vaillamment concouru à l'ensemble de cette belle représentation.

GAND. — L'excellent accueil fait à la cantate *de Wind*, de M. L. Van Gheluwe, lors de sa première exécution, a engagé la Société des Chœurs de reprendre l'œuvre à son prochain concert. Cette reprise, très flatteuse pour le compositeur, emprunte un certain intérêt de la comparaison qu'on pourra établir entre cette œuvre et la cantate, sur le même texte, de M. Van den Eeden, et déjà exécutée deux fois à Gand.

Une autre cantate, dont la musique est de M. Van Duyze, fils du grand et regretté poète flamand, sera entendue au concert que donneront les étudiants au bénéfice des nécessiteux; les solos seront chantés par les sœurs du compositeur, dont on vante beaucoup le talent

LIÉGE. — M. Jacques Dupuis prépare une soirée musicale pour la fin du mois. Au nombre des morceaux qui figurent sur le programme, nous citerons : un grand quintette du comte de Stainlein, qui s'est fait depuis quelques années un nom comme compositeur; la grande sonate de Tartini (le Trille du Diable); des fragments d'une sonate pour piano et alto de Rubinstein, et enfin le quatuor en *ré* de Mendelssohn.

BRUGES. — La Société la *Réunion musicale* a ouvert la série de ses fêtes d'hiver par un brillant concert. Mme Léonard s'est fait entendre dans le grand air de la *Somnambule*, dans la *Sérénade*, de Gounod, et dans les variations : *Ah! vous dirai-je maman*, d'Adam. Quel style, quel fini, quelle délicatesse d'exécution ! Elle verse les riches mélodies avec tant d'abondance qu'on dirait que la source en est inépuisable chez elle. A chaque instant, les murmures sympathiques et les applaudissements chaleureux de l'auditoire ont prouvé à quelle hauteur d'interprétation elle s'était élevée. Bref son succès a été immense, incomparable. Virtuose et compositeur de grand mérite, M. Léonard avait sous ce double rapport de grands succès à justifier. Dans les trois morceaux que l'artiste a joués, il a tenu sous le charme de son archet un public tout heureux de le revoir et de le fêter de nouveau. — Ne terminons pas sans dire que les membres actifs de la *Réunion*, voulant rendre hommage au talent de M. Léonard, l'ont nommé membre d'honneur de leur association musicale.

FRANCE.

PARIS (*Correspondance particulière*). — Pauvre huitaine! Déjà l'on a senti l'approche des fêtes, et les théâtres, même ceux qui roulent sur de grands succès, ont éprouvé une baisse sensible dans leurs recettes. Il en est ainsi chaque année et dans toutes les villes je crois, les petites comme les grandes On économise en prévision des grandes dépenses de fin d'année, ou l'on prépare les capitaux qu'il faudra verser aux fournisseurs impitoyables. Paris est cependant la ville où les théâtres doivent le moins souffrir à cette époque, car le théâtre y est un besoin de la population; le parisien économisera sans regret sur son dîner pour aller faire sa digestion sur les banquettes moëlleusement rembourrées des théâtres. Je ne suis pas parisien, et mon culte ne va pas jusque là, mais je reconnais le fait et ne puis que complimenter ceux qui en bénéficient

Donc, être intéressant aujourd'hui serait assez difficile. Mon menu sera très ordinaire. Je vous dirai que l'Opéra a repris *Roland à Roncevaux*. Ce n'est pas un événement des plus extraordinaires. *Roland* n'a pas gagné, en vieillissant, dans l'estime des amateurs Il y a des ouvrages qu'il faut longtemps entendre pour les bien apprécier; il ne me semble pas que *Roland* soit du nombre ni qu'il doive prendre une place bien sérieuse dans les bibliothèques, malgré les remarquables pages qu'il contient et l'estime très grande dont jouit à bon droit son auteur. Dans cette reprise, le couple Gueymard était encore en possession des deux principaux rôles Cazaux est remplacé par Castelmary, dans le traître Ganelon; Mlles Hamackers et Grizy ont succédé à Warot et à Mlle de Maësen. On ne fera pas des millions avec *Roland*. On n'en fera pas non plus avec le *Prophète*, où Mlle Bloch chante cependant avec talent le rôle de Fidès, mais pour lequel on la trouve un peu jeune Trois actes de *Don Carlos* sont en la possession de l'orchestre. Il est question d'une reprise d'*Herculanum*, de Félicien David; l'ouvrage serait interprété par Villaret, David (pas l'auteur assurément), Mmes Sass et Marie Battu. L'idée me semble devoir produire quelque chose.

L'Opéra-Comique donne *Lalla Roukh*, le *Chien du Jardinier*, puis *Mignon*, deux spectacles passablement en faveur. Dans l'avenir on voit le *Fils du brigadier* et une éclatante reprise du *Pardon de Ploërmel*, avec une interprétation dont pourrait bien faire partie Mlle Werthelmber. Les Italiens suivent leur petit bonhomme de chemin sans faire grand bruit. Saison calme; trop calme, il faut espérer que nous n'en aurons pas deux du même genre. Au Théâtre-Lyrique, *Freischutz* se maintient entre six et sept mille, ce qui est on ne peut plus satisfaisant à cette époque de petites recettes. En janvier, il est certain que le chiffre de sept mille sera permanent. La presse presque tout entière a été favorable à cette reprise, et quoi qu'en pensent les auteurs sifflés, la presse est une puissance sans l'appui de laquelle les succès ne peuvent s'asseoir solidement. On parle beaucoup ici de Mlle Nilsson et de son prochain départ; on en parle trop et l'on dit des absurdités, des méchancetés aussi. Dans une prochaine lettre, je vous ferai connaître la simple

vérité en vous donnant des détails qui feront tout comprendre et rendront justice à chacun. *Déborah* est en grandes répétitions; on espère que cet ouvrage sera représenté à la fin de la semaine Peu de temps après, viendra *Sardanapale*. Les débuts de Mlle Schrœder auront lieu bientôt dans *Don Pasquale* où débutera aussi le ténor Vitause. M. Carvalho a aussi traité, je crois, avec Massy, actuellement à Bordeaux Le traité avec Carlotta Patti est signé; la célèbre cantatrice donnera des concerts au Théâtre-Lyrique et peut-être des représentations. Avec *Roméo*, *Faust*, *Freischutz*, *Obéron*, les nouveautés et Carlotta, je crois que la saison de l'Exposition sera brillante et fructueuse. Il est bien vrai que les Fantaisies-Parisiennes vont reprendre la *Chaste Suzanne*, de Monpou. JULES RUELLE.

∴ Rossini a composé un *O Salutaris* pour Mme Alboni.

∴ Samedi dernier, Delsarte a fait une conférence, dans la salle de l'Athénée, dont le programme sommaire est celui ci: « Esthétique; valeur mathématique des idées » Au lieu de dire valeur, les affiches ont dit: *voleur*. S'il s'agissait d'un homme moins original, moins consciencieux que celui ci et que l'on pût, un tant soit peu accuser de plagiat, le hasard aurait commis là non pas une bévue, mais une sanglante épigramme.

Ah! certes, quoiqu'en disent les affiches de l'Athénée, jamais personne n'a moins que Delsarte volé quoi que ce soit et sa réputation moins que tout le reste.

∴ Les journaux anglais annoncent qu'un pianiste français, nommé Léon Roquer, va épouser une fille de Pomaré, la célèbre reine d'Otaïti.

∴ A l'occasion du 91e anniversaire de la naissance de Boïeldieu, le Théâtre des Arts, à Rouen, a donné, le 15 décembre, une représentation extraordinaire, exclusivement composée d'œuvres rouennaises: *le Testament du mari*, comédie de M. Fr Deschamps, avocat au barreau de Rouen; *la Naissance de Boïeldieu*, scène lyrique inédite du même auteur, sur laquelle un jeune compositeur, son compatriote, M. Camille Garon, a écrit une musique mélodique et bien orchestrée, heureusement entremêlée de motifs empruntés à Boïeldieu. *La Dame blanche* terminait cette solennité, non moins honorable pour le grand artiste qui n'est plus, que pour sa ville natale, qui sait si bien lui rendre hommage.

LYON. — En attendant la première représentation de *l'Africaine* dont les répétitions se suivent avec activité nous avons eu une belle représentation du *Prophète*. Wicart, dans le rôle de Jean de Leyde, et Mme Sallard, dans celui de Bertha, ont obtenu un grand succès.

BORDEAUX, 17 déc. — Le Cercle philharmonique a donné avant-hier sa première fête musicale avec le concours de M. Joachim, pour la partie instrumentale, de Mlle Laura Harris et M. Guglielmi pour la partie vocale. Les amateurs bordelais attendaient depuis longtemps le passage en France du grand violoniste allemand. Si cette attente a été longue, elle a du moins reçu sa récompense; Joachim a tenu l'auditoire en admiration devant son merveilleux talent. C'est un de ces artistes qu'il faut absolument entendre pour juger à quel point il a porté la perfection de son jeu. Le *Trille du Diable* et une mélodie de Schumann mirent le comble à l'enthousiasme de nos dilettanti. Mlle Harris, une toute jeune et gracieuse Américaine, a également contribué à l'éclat de la soirée; ses vocalises hardies et sa manière originale de phraser ont trouvé ici de nombreux admirateurs. — Mentionnons aussi M. Guglielmi, que son bel organe et son riche répertoire rendent une précieuse acquisition pour les sociétés philharmoniques. Ce premier concert de la saison donné par notre Cercle ne sera pas oublié de longtemps.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — L'une des représentations les plus intéressantes de la semaine dernière, à l'Opéra Royal, a été celle de *l'Africaine*, où Niemann a remplacé Wachtel dans le rôle de Vasco. Comme on pouvait le prévoir, Niemann, au 1er acte, a complètement éclipsé son rival par l'interprétation si dramatique du récitatif, par la manière noble et grandiose qu'il expose son plan devant le conseil, par l'entraînement dans l'explosion de sa colère et de son indignation au moment du rejet. Toute la salle s'est levée comme un seul homme pour applaudir à ce talent merveilleux. Par contre, au 4me acte, Niemann n'a pu faire oublier Wachtel, qui, lui, est tout-à-fait à son aise dans ces scènes amoureuses et tendres, et où sa voix incomparable peut se déployer dans toute sa splendeur.

Les autres représentations de la huitaine ont été: *Faust*, avec Mlle Lucca, *Freischutz*, avec Mme Harriers Wippern et Niemann, *Orphée* de Gluck avec Mlle Von Edelsberg (rappelée après chaque acte) *Zauberflöte* (Mme Harriers, Pamina) et pour la rentrée de Wachtel: la *Juive*.

Le Théâtre Friedrich Wilhelm a donné une opérette en un acte, intitulée: *François Schubert*, qui a trouvé un accueil bienveillant. Le compositeur, ou plutôt l'arrangeur, a puisé à pleines mains dans les trésors mélodiques de Schubert même, et est parvenu à faire un ensemble très heureux de son pastiche.

VIENNE. — Les deux voyages artistiques de Berlioz à Vienne, en 1846 et 1866, compteront parmi les plus beaux triomphes obtenus dans le cours de son héroïque carrière; à vingt ans de distance, les Viennois se sont souvenus des droits qu'il avait à leur sympathie Sa *Damnation de Faust*, exécutée dimanche dernier, 16 décembre, dans la vaste salle de la Redoute, sous la direction habile du maître de chapelle de la Cour, Herbeck, par 400 musiciens et choristes, et par les meilleurs chanteurs de l'Opéra, Mlle Bettelheim (Marguerite), MM Walter (Faust) et Meyerhofer (Méphistophélès), a électrisé un auditoire de cinq mille personnes, qui ont acclamé, rappelé plus de dix fois et couvert de fleurs l'éminent compositeur; trois morceaux ont été bissés — Voici comment le *Wanderer* de Vienne, qui ne peut être suspect de partialité, apprécie cette œuvre magistrale: « Si nous jetons un regard sur l'ensemble de la composition, nous ne pouvons nous empêcher de la placer parmi celles auxquelles l'art est redevable de ses plus grands progrès. L'originalité de la conception est saisissante, et on est étonné de la nouveauté des effets puisés dans l'instinct des combinaisons que possède Berlioz à un si haut degré. On n'a pas toujours reconnu, comme elle le méritait, sa valeur artistique; quoi qu'on en puisse penser, il lui reste toujours l'immense mérite d'avoir mis en lumière une foule de combinaisons instrumentales et rhythmiques inconnues avant lui, et qui ont singulièrement agrandi le champ de la composition musicale. » — La *Gazette d'Augsbourg* dit de son côté: « Berlioz a obtenu, avec sa *Damnation de Faust*, un succès sans exemple dans les annales musicales de Vienne. Une véritable tempête d'applaudissements a accueilli cette œuvre grandiose qui, il est vrai, a été exécutée avec une perfection possible seulement par le concours dévoué et enthousiaste de tous les talents musicaux de la capitale de l'Autriche. » — Le lendemain du concert, une fête suivie d'un souper a été donnée à l'hôtel Munsch en l'honneur de Berlioz; cent cinquante-neuf personnes y assistaient.

TÉMESWAR. — *L'Africaine* a été représentée pour la première fois sur notre scène le 1er décembre avec un succès sans précédent. Les principaux rôles sont remplis par Mlle Kirchberger (Sélika), Mlle Gelpke (Inès), MM Milaschefski (Nelusko) et Rossi (Vasco).

Pour paraître prochainement chez SCHOTT Frères, Montagne de la Cour,

BRUXELLES.

MIGNON

OPÉRA EN 3 ACTES DE

AMBROISE THOMAS

Paroles de	Chanté par
MM. Michel Carré	**Mmes Cabel, Galli-Marié**
et Jules Barbier.	**MM. Achard, Coudere, Bataille.**

CATALOGUE des Morceaux détachés avec accompagnement de Piano par Aug. BAZILLE.

OUVERTURE à 2 mains, 2 fr., à 4 mains, 2 fr. 50.

N°		prix.
1.	Stances pour basse. Chantées par M. Bataille. Fugitif et tremblant.	1 00
2.	Air de ténor. Chanté par M. L. Achard. Oui, je veux par le monde.	2 00
2bis.	Le même transposé en *ut* pour baryton.	2 00
3.	Romance de MIGNON. Chanté par Mme Galli-Marié. (Mezzo-Soprano). Connais-tu le pays.	1 75
3bis.	La même en *mi* bémol pour soprano ou ténor.	1 75
3ter.	La même en *ut* pour contralto ou baryton.	1 75
4.	Duetto des hirondelles. Chanté par Mme Galli-Marié et M. Bataille. Légères hirondelles.	1 75
4bis.	Réduction en *ré* à une seule voix. (Soprano ou ténor).	1 75
4ter.	Reduction en *ut* à une seule voix. (Contralto ou baryton).	1 75
5.	Trio. Chanté par Mme Galli-Marié, MM. Achard et Bataille. Envers qui me délivre je pourrai.	2 50
6.	Couplets. Chantés par Mme Cabel. Qui m'aime me suive.	1 35
	Entr'acte. Gavotte pour piano seul (2me acte).	1 50
7.	Madrigal. Chanté par M. Coudere. Belle, ayez pitié de nous.	1 00
7bis.	Le même en *si* bémol pour ténor.	1 00
8.	Duo. Chanté par Mme Cabel et M. Achard. Plus de soucis, Mignon, plus de tristes pensées.	2 50
9.	Valse du duo. Chantée par Mme Cabel. Je crois entendre les doux compliments.	2 00
9bis.	La même en *mi* bémol pour mezzo-soprano.	2 00
10.	Styrienne. Chantée par Mme Galli-Marié. Je connais un pauvre enfant.	1 75
10bis.	La même en *ut* pour contralto ou baryton.	
11.	Mélodie de ténor. Chantée par M. L. Achard. Adieu, Mignon, courage!	1 75
11bis.	La même en *mi* bémol pour baryton ou m-soprano.	1 75
12.	Récit cantabile. Chanté par Mme Galli-Marié. Elle est là près de lui.	1 75
12bis.	Le même avec violon, violoncelle et orgue.	2 50
13.	Duo. Chanté par Mme Galli-Marié et M. Bataille. As-tu pleuré? as-tu souffert?	1 75
14.	Polonaise. Chantée par Mme Cabel. Je suis Titania la blonde.	2 00
14bis.	La même en *sol* pour mezzo-soprano.	2 00
15.	Chœur sans accompagnement. Introduction du 3e acte. Au souffle léger du vent.	1 75
15bis.	Le même in^re pour les Orphéons.	1 50
16.	Berceuse. Chantée par M. Bataille. De son cœur j'ai calmé la fièvre.	1 35
16bis.	La même en *fa* pour baryton.	1 35
17.	Romance. Chanté par L. Achard. Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve.	1 35
17bis.	La même en *la* bémol (baryton ou mezzo-soprano).	1 35
18.	Duo. Chanté par Mme Galli-Marié et M. Achard. Je suis heureuse, l'air m'enivre.	2 50
19.	Prière. Chantée par Mme Galli-Marié (M.-S. ou B.). O Vierge Marie, le Seigneur est avec vous.	1 00
19bis.	La même en *mi* bémol pour soprano ou ténor.	1 00
20.	Forlane. Chantée par Mme Cabel. Paysanne ou Signora.	2 00
20bis.	La même en *sol* pour mezzo-soprano.	2 00
21.	Couplets. Chantés par Mme Cabel. De cette rencontre imprévue.	3 08

EN VENTE:

STRAUSS, polka sur **Mignon** 1 50

» quadrille » 1 50

La Partition **MIGNON**, piano et chant, paraîtra du 1er au 5 janvier 1867.

Bruxelles. — Imp. de SANNES ET Cie, rue Montagne des Aveugles, 15.